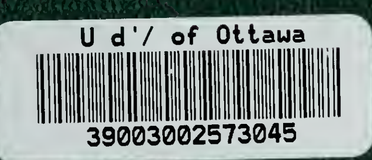
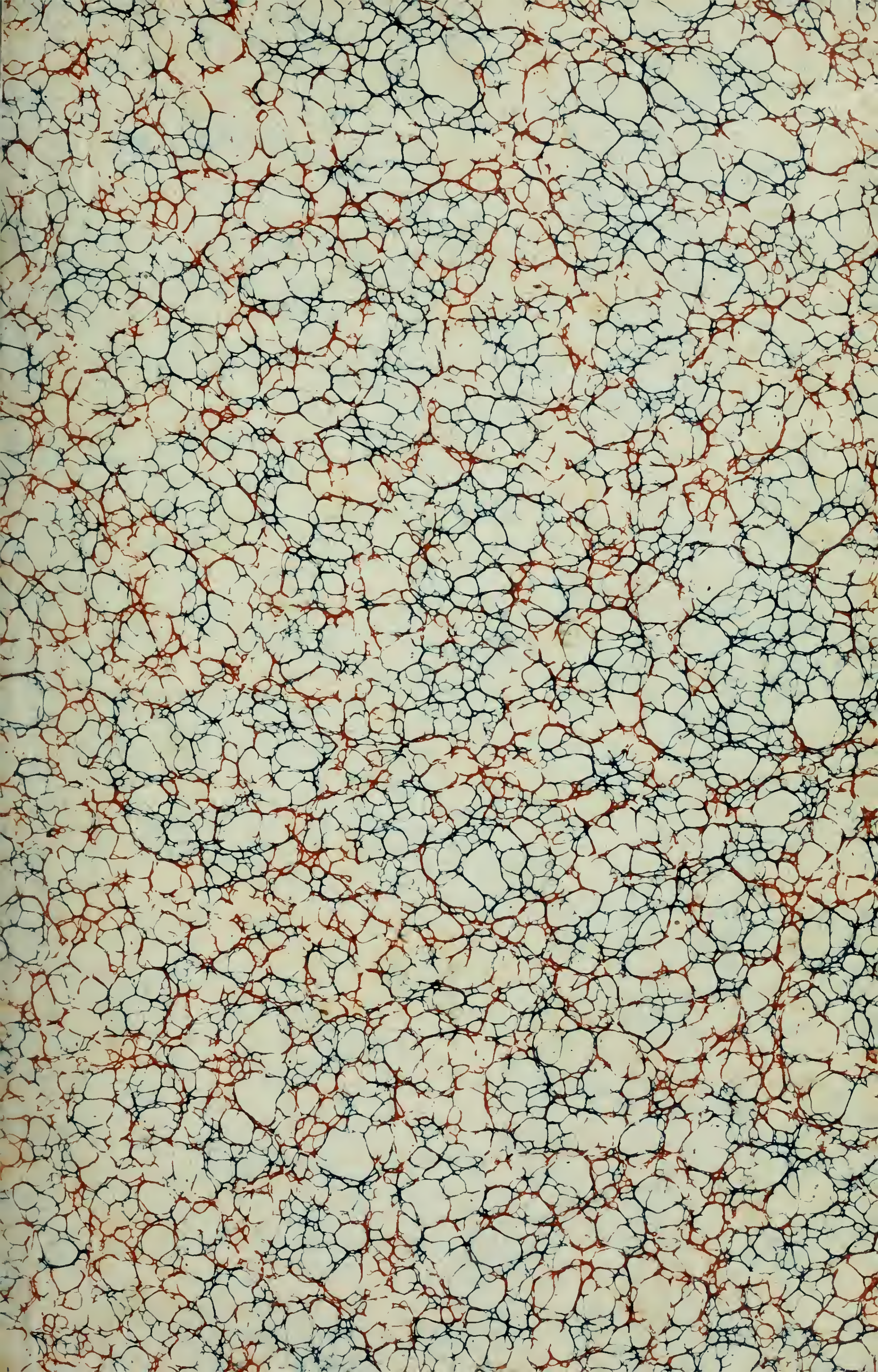

U d'/ of Ottawa
39003002573045





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte00macr

COLLECTION

DES

AUTEURS LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE LATINE AU COLLÉGE DE FRANCE.

MACROBE, VARRON
ET POMPONIUS MÉLA.

PARIS — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 56.

MO

MACROBE

(ŒUVRES COMPLÈTES).

VARRON

(DE LA LANGUE LATINE).

POMPONIUS MÉLA

(ŒUVRES COMPLÈTES).

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉS

SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE LATINE AU COLLÉGE DE FRANCE.



PARIS,

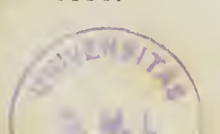
J. J. DUBOCHET, LE CHEVALIER ET Cie, ÉDITEURS,

RUE RICHELIEU, N° 60.

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

PALAIS NATIONAL, 215, ET RUE RICHELIEU, 10.

1850.



PA
6169
.A3M3
1850

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Ce volume, presque exclusivement scientifique, réunit deux grammairiens, Varron et Macrobe, et un géographe, Pomponius Méla.

Varron y figure pour le précieux débris de son grand *Traité de la langue latine*, dont il ne nous est resté que cinq livres des trente-cinq qui le composaient (1). Cette perte est d'autant plus regrettable, qu'il ne paraît pas que la portion qui a survécu ait été la plus intéressante de l'ouvrage. Elle suffit toutefois pour en faire apprécier la méthode et le style, et donner une idée de la critique philologique au plus bel âge de la littérature latine.

Les œuvres de Macrobe, qui suivent ce Traité, offrent plus d'une sorte d'intérêt. Le philosophe platonicien paraît dans le *Commentaire du songe de Scipion*, curieuse dissertation sur ce magnifique fragment de la *République* de Cicéron, si heureusement conservé par Macrobe. Le grammairien, le critique, l'antiquaire étale un savoir très-varié et souvent ingénieux dans les sept livres des *Saturnales*. Le *Traité des différences et des associations des mots grecs et latins* contient d'utiles notions pour apprécier le génie des deux langues.

Des trois ouvrages qui nous sont restés de Macrobe, le plus précieux est sans contredit les *Saturnales*. Nous en devons la traduction à M. Mahul, lequel n'a pas peu ajouté au prix de son travail en l'accompagnant de notes très-complètes, ainsi que d'une savante dissertation sur la vie et les ouvrages de Macrobe.

Un mérite du même genre recommande la traduction de Pomponius Méla, par M. Huot, le savant éditeur et continuateur de Malte-Brun. Les notes qu'il a placées au bas des pages, en manière de commentaire perpétuel, et celles qu'il a renvoyées, sous le titre de notes supplémentaires, à la fin de l'ouvrage, forment un traité complet de géographie comparée. Ce travail peut tenir lieu d'un index géographique pour tous les volumes de la collection.

(1) Le traité de Varron *de Re rustica* fait partie du recueil des Agronomes latins récemment publié.

Grâce aux éclaircissements de M. Huot, on peut lire impunément les erreurs géographiques de Pomponius Méla, et ces fables si intéressantes qu'il rattache à la description de certains lieux, et qu'il raconte quelquefois dans un style expressif et éclatant.

Le texte adopté pour Macrobe est celui de l'édition des Deux-Ponts. D'excellents travaux, d'une date plus récente, nous ont fourni le texte du Traité de Varron, et celui de Pomponius Méla.

TABLE DES MATIÈRES DU VOLUME.

NOTICE SUR MACROBE[1].

Macrobe est un des écrivains latins sur lesquels l'antiquité nous a laissé le moins de documents. Les savants du moyen âge, dont un grand nombre a su bien apprécier les trésors d'érudition que ses ouvrages renferment, n'ont point fait de l'histoire de sa vie ni de celle de ses écrits l'objet d'un travail spécial. Je vais tâcher de suppléer à cette omission, en recueillant les renseignements épars soit dans leurs divers ouvrages, soit dans les écrits plus récents.

I. MACROBIUS, *Ambrosius, Aurelius, Theodosius :* tels sont les noms que porta notre auteur, et qu'on lui donne en tête de ses œuvres. De ce que, dans l'énonciation de ces noms, celui de Théodose est quelquefois placé le dernier, P. Colomiès conclut[2] que ce fut celui sous lequel il était connu et distingué de son vivant; et que le nom de Macrobe ne doit être regardé que comme un surnom. Voici comment Colomiès établit et développe cette opinion : « Quel est, dit-il, ce Théodose auquel Aviénus dé« die ses fables? Si nous en croyons Géraldi, c'est « l'empereur de ce nom; mais cet écrivain se trompe « certainement, et ce Théodose n'est autre que ce« lui que nous appelons ordinairement Macrobe, « mais qu'évidemment les anciens appelaient Théo« dose. On en trouve la preuve dans l'appendice « ajouté par Jean, ou par Érigène, ou quelque autre, « au traité *De differentiis et societatibus græci* « *latinique verbi*[3]. A l'appui de notre opinion, « nous citerons un passage d'un ancien interprète de « l'*Ibis* d'Ovide, qui s'exprime en ces termes : *Ty*« *rannus* est des deux genres, selon la règle posée par « le grammairien *Théodose.* » La même opinion a été émise, accompagnée de quelque doute, par le savant P. Pithou; mais le P. Sirmon, avec non moins d'assurance que Colomiès, affirme que Théodose, auquel Aviénus dédie ses fables, et dont parle Boëce, n'est autre que Macrobe. Dans le catalogue des manuscrits d'Isaac Vossius, rédigé par Colomiès, et sous le n° 294, on trouve l'indication suivante : *Theodosii* (*imo Avieni*) *ad Macrobium Theodosium fabulæ.* Saxius[4] et Henri Canegietieo[5] sont tacitement contraires à cette opinion, puisqu'ils veulent qu'Aviénus, le fabuliste, ait été contemporain d'Antonin le Pieux.

Osarth[1] dit avoir vu un manuscrit qui portait le titre suivant : *Macrobii, Ambrosii, Oriniocensis in somnium Scipionis commentarium incipit ;* et il pense que ce nouveau nom (*Oriniocensis*) aura été donné à Macrobe, ou du lieu qui l'a vu naître, ou par allusion à son commentaire sur le songe de Scipion : comme qui dirait *Oniracritique*, mot qui serait formé de ὄνειρος (songe), et de κρίνειν (juger). C'est aussi l'explication qu'en donne le Scoliaste d'un manuscrit qui fut possédé par Pontanus, l'un des commentateurs qui ont travaillé sur Macrobe. Seulement il y est appelé, tantôt *Ornicensis*, et tantôt *Ornicsis.*

Le jésuite Alex. Wilthem rapporte[2] qu'un manuscrit du monastère de Saint-Maximin portait le titre suivant : AVR. MEMM. SYMMACH. VS. V. C. EMENDABAM. VEL. DIV. MEVM. RAVENNÆ. CUM. MACROBIO. PLOTINO. EUDOXIO. Le manuscrit de Saint-Maximin portait encore un autre titre, transcrit par Wilthem de la manière suivante : MACROBII. AMBROSII. SICETINI. DE. SOMNIO. etc. Avant de terminer ce qui concerne le nom de Macrobe, je crois pouvoir rapporter l'anecdote suivante, conservée par Jurieu : « Un écolier, dit-il, fut saisi « par un inquisiteur, parce que, dans sa biblio« thèque, on trouva un *Macrobius.* L'inquisiteur « jugea que cet effroyable nom, *Macrobii Saturna*« *lia,* ne pouvait être que celui de quelque Alle« mand hérétique[3]. »

II. Le troisième mot de ce titre, SICETINI, est évidemment le nom de la patrie de l'auteur. Serait-ce *Sicca,* ville de Numidie, dont Salluste[4] appelle les habitants *Siccenses?* Ptolémée et Procope appellent cette ville *Sicca Veneria,* et Solin, simplement *Veneria.* Elle était située à l'est de Cirta, sur la côte de l'Afrique que baigne la mer Méditerranée. Elle s'est aussi nommée OEnoé, et les mythographes racontent que Thoas, roi de Lemnos, ayant été jeté dans cette île par une tempête, il y eut de la nymphe OEnoé un fils qui fut nommé Siccinus. Ou bien faudrait-il entendre, par *Sicetini,* que Macrobe serait natif de cette île de la mer Égée, l'une des Sporades, que Strabon appelle *Sicenus,* Ptolémée *Sicinus,* Pomponius Mela *Sicynus,* et Pline *Sycinui?* C'est là une question qu'aucun indice n'a-

[1] Cette notice a été publiée, pour la première fois, sous le titre de *Dissertation*, dans les *Annales Encyclopédiques* de feu M. Millin (1817, t. v, p. 21-76). Elle a été reproduite, avec des additions et des corrections, dans le *Classical Journal* (années 1819 et 1820) publié à Londres par M. Valpy. Je la reproduis ici pour la troisième fois, avec des additions et des corrections nouvelles.

[2] *P. Colomesii opera, edita a J. Alb. Fabricio; Hamburg.*, 1709; in-4°. Κειμήλια *litteraria* (c. 38, p. 312).

[3] Dans ce traité, outre que le nom de *Théodose* se trouve placé le dernier, après les autres noms de l'auteur des Saturnales, il y est de plus appelé, tantôt *Macrobe,* tantôt simplement *Théodose.*

[4] *Onomasticon litterarium Christophori* SAXII; *Traject. ad Rhenum*, 1775-1803, 7 vol. in-8°, t. I, p. 478.

[5] *Dissertatio de ætate et stylo Avieni.*

[1] *Gasp. Barthii, adversaria et commentaria; Francofurt.*, 1648, in-fol, l. XXXIX, c. 12.

[2] *Diptycon Leodiense, et in illud commentarium a Rev. P. Wilthemio, Soc. Jes., Leodii*, 1656; in-fol. *Appendix*, p. 4.

[3] *Histoire du Calvinisme et celle du Papisme mis en parallèle;* Rotterdam, 1683, in-4°, t. I, p. 67.

[4] *De bello Jugurthino.*

mène à résoudre. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il y aurait de la témérité à vouloir, sur la foi d'un seul manuscrit, assigner une patrie à Macrobe. L'assertion, toutefois, serait moins gratuite que celle qui lui donne la ville de Parme pour patrie; assertion reproduite dans la plupart des dictionnaires, et qui vraisemblablement n'a d'autre fondement qu'une tradition vague : car, malgré tous les efforts que j'ai faits pour en découvrir la source, le plus ancien auteur où je l'ai trouvée énoncée est Gaudenzio Merula [1], qui vivait dans le seizième siècle; encore n'en fait-il mention que pour la signaler comme une erreur. Mais ce qui contredit décisivement cette opinion, outre le sentiment des savants les plus distingués, c'est le témoignage positif de Macrobe lui-même : « *Nos sub alio ortos cœlo, latinæ linguæ* « *vena non adjuvat.... petitum, impetratumque* « *volumus, æqui bonique consulant, si in nostro* « *sermone nativa romani oris elegantia desidere-* « *tur* (*Saturnal.*) l. I, c. 2). D'après ce passage, on a dû supposer que Macrobe était Grec (la physionomie de son nom ne permet guère d'ailleurs d'en douter), puisqu'à l'époque où il écrivait, le monde civilisé ne parlait que deux langues, le latin et le grec, et que d'ailleurs son style est quelquefois bigarré d'hellénismes, et ses ouvrages remplis de citations grecques. Cœlius Rhodiginus [2] prétend que de son temps les habitants de Vérone le comptaient au nombre des écrivains auxquels leur ville avait donné le jour. Cette opinion n'a point trouvé de partisans.

III. Nous ignorons la date précise de la naissance de Macrobe; mais nous savons positivement, d'après les lois du code Théodosien qui lui sont adressées, ou dans lesquelles il est question de lui, aussi bien que par les personnages qu'il a introduits dans ses Saturnales, comme étant ses contemporains, tels que Symmaque et Prætextatus, qu'il a vécu sous les règnes d'Honorius et de Théodose, c'est-à-dire entre l'an 395, époque de l'avénement d'Honorius au trône, et l'an 435, époque de la publication du code Théodosien. Aussi ceux qui ont classé les écrivains latins par ordre chronologique ne se sont point écartés de cet intervalle. Riccioli, dans la Chronique qu'il a mise en tête de son *Almageste* [3], place Macrobe entre les années 395 et 400; et il relève Genebrard, Sansovino et Thevet, qui l'avaient placé au deuxième siècle de l'ère chrétienne, ainsi que les rédacteurs du catalogue de la bibliothèque du Vatican, qui l'ont placé au dixième. Saxius (*loco cit.*) place Macrobe vers l'an 410. M. Schœll, dans la *Table synoptique des écrivains romains*, en tête de son *Histoire de la littérature latine*, le place sous l'année 409 [4].

IV. Tout ce que nous savons sur les dignités dont Macrobe fut revêtu, et sur les fonctions qu'il a remplies, est consigné dans le code Théodosien. On y trouve d'abord une loi de Constantin [1], datée de Sirmium, le 12 des calendes de mars de l'an 326, adressée à un *Maximianus Macrobius*, sans qualification, que la différence du prénom, jointe à l'époque où il a vécu, permettrait de regarder comme étant le père ou l'aïeul de l'auteur des Saturnales.

La loi 13, liv. XVI, tit. 10, *de paganis (cod. Justinian.)*, est adressée par Honorius à Macrobe, vice-préfet (*pro-præfecto*) des Espagnes.

Une loi datée de Milan, l'an 400, le blâme d'un empiétement de pouvoir, et le qualifie *vicarius.*

La loi 11, liv. VI, tit. 28, *de indulgentiis debitorum*, sous la date de l'année 410, est adressée à Macrobe, proconsul d'Afrique.

Enfin il existe un rescrit de Théodose le Jeune et d'Honorius, daté de l'an 482 [2], et adressé à Florent. Dans ce rescrit, les empereurs déclarent qu'ils élèvent la dignité de *præfectus sacri cubiculi* à l'égal de celle de préfet du prétoire, de préfet urbain ou de préteur militaire; en telle sorte que ceux qui en seront revêtus jouiront des mêmes honneurs et prérogatives que ces magistrats. Les empereurs ajoutent qu'ils portent cette loi en considération des mérites de Macrobe, qu'ils qualifient de *vir illustris;* en raison de quoi ils entendent qu'il soit le premier à profiter du bénéfice de la loi, sans que ses prédécesseurs qui sont sortis de charge puissent y prétendre.

On a traduit le titre de *præpositus sacri cubiculi*, par celui de *grand-maître de la garde-robe*, et l'on a comparé cette charge à celle que remplit le grand chambellan dans les cours de l'Europe moderne. Elle existait également dans l'empire d'Orient et dans celui d'Occident. Celui qui en était revêtu était de la troisième classe des *illustres*, dans laquelle il occupait le premier rang. Il avait au-dessous de lui plusieurs dignitaires, entre autres le *primicerius sacri cubiculi*, qui avait le titre de *spectabilis*, et les *chartularii sacri cubiculi*, au nombre de trente [3]. Les manuscrits donnent aussi à Macrobe le titre de *vir consularis et illuster*. Gronovius démontre qu'à cette époque on donnait cette qualification aux gouverneurs des provinces [4]; et Ernesti, dans l'*Index dignitatum* de son édition d'Ammien-Marcellin [5], fait voir qu'elle fut donnée au gouverneur de la Cœlé-Syrie. Quant à la qualification d'*illuster*, plusieurs auteurs cités par Gessner [6] prouvent qu'on la donnait, à cette époque, aux sénateurs de la première classe. Je ne dois pas laisser ignorer que quelques savants ont révoqué en doute que le Macrobe dont il est question dans le rescrit à Florent fût le même

[1] *De Gallorum cisalpinorum Antiquitate et Disciplina, a Gaudentio* MERULA; *Lugd. Seb. Griphim*, 1538, in-8° (l. II, c. 2).

[2] *Lectiones antiquæ* (l. XIV, c. 5).

[3] Riccioli Almagestum novum; Psononiæ, 1651, in-fol., 2 vol.

[4] *Histoire de la littérature latine, par* M. F. SCHOELL; Paris, 1814, 4 vol. in-8°. (t. IV, p. 300.)

[1] Leg. 2, lib. IX, tit. 10, *De emendatione servorum.*

[2] *Liv.* VI, tit. 8, *de Præpositis sacri cubiculi.*

[3] *Guid.* PANCIROLLUS, *Notitiæ dignitatum utriusque imperii; Genevæ*, 1623, in-fol. (*Pars secunda*, p. 57.)

[4] *Observat. Eccles.*, c. 21.

[5] *Lipsiæ*, 1773, in-8°.

[6] *Novus linguæ et eruditionis romanæ Thesaurus, locupletatus et emendatus a Jo. Matth.* GESNERO; *Lipsiæ*, 1749, 4 vol. in-fol.

que l'auteur des Saturnales ; et leur doute est fondé sur ce que la fonction de *præpositus sacri cubiculi* fut l'apanage ordinaire des eunuques, tandis que Macrobe eut un fils nommé Eusthate, auquel il adressa ses principaux ouvrages, en lui prodiguant les expressions de la plus vive tendresse : « *Eusthati fili, luce mihi dilectior.... Vitæ mihi pariter dulcedo et gloria.* »

V. Quelle fut la religion de Macrobe? Cette question a excité une vive controverse parmi les érudits, parce qu'elle touchait de près à de grands intérêts religieux. Le déiste anglais Collins, entre autres objections contre l'Évangile, avait soutenu qu'il n'était pas vraisemblable qu'un événement aussi marquant que le massacre des enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, rapporté par saint Matthieu [1], eût été passé sous silence par tous les écrivains païens, au nombre desquels il ne veut pas compter Macrobe, qui en a parlé [2], et qu'il considère comme chrétien. Collins avait en sa faveur l'opinion de Grotius [3] et celle de Barth [4]. Ce dernier, tout en disant qu'on trouve dans les écrits de Macrobe quelques légers indices qu'il professait la religion des chrétiens [5], le place néanmoins au nombre des écrivains païens. Jean Masson se chargea de répondre à Collins, et le fit dans une lettre écrite en anglais, adressée à Chandler, évêque de Coventry, et imprimée à la suite d'un ouvrage de ce dernier en faveur de la religion chrétienne [6]. Masson y établit le paganisme de Macrobe, en faisant voir qu'à l'imitation de Celse, de Porphyre, de Julien, il s'efforce de laver le polythéisme du reproche d'absurdité qu'on lui adressait avec tant de justice, et que c'est dans ce dessein qu'il réduit ses nombreuses divinités à n'être plus que des emblèmes, des attributs divers du soleil. Au reste, continue Masson, dont j'analyse les raisonnements, il ne parle jamais de ces dieux que le vulgaire adorait, sans marquer qu'il leur rendait aussi les mêmes honneurs. « Dans « *nos saintes* cérémonies, dit-il, *nous prions* Ja- « nus [7]..... *nous adorons* Apollon, etc. » Ces expressions, et plusieurs autres semblables, se rencontrent fréquemment dans les Saturnales ; et certainement, s'il eût été chrétien, Macrobe se serait abstenu de les employer à une époque où la lutte entre les deux principales religions qui se partageaient la croyance du monde existait encore dans toute sa vigueur, et même était la pensée dominante qui occupait alors les esprits. On sait d'ailleurs que les premiers chrétiens poussaient si loin le scrupule en cette matière, qu'ils s'abstenaient de manger des viandes qui avaient été offertes aux idoles, et que plusieurs d'entre eux furent mis à mort pour avoir refusé de participer, sous les empereurs païens, au service militaire, qui les eût contraints de rendre aux fausses divinités des honneurs qu'ils regardaient comme coupables. — Tous les interlocuteurs que Macrobe introduit dans les Saturnales, et qu'il donne pour ses amis et ses plus intimes confidents, manifestent le plus parfait assentiment et la plus sincère admiration pour le système religieux de Prætextatus : « Quand il eut « cessé de parler, tous les assistants, les yeux fixés « sur lui, témoignaient leur admiration par leur « silence. Ensuite on commença à louer, l'un sa « mémoire, l'autre sa doctrine, *tous sa religion,* « assurant qu'il était le seul qui connût bien le se- « cret de la nature des dieux ; que lui seul avait « l'intelligence pour comprendre les choses divi- « nes et le génie pour en parler [1]. » L'on sait d'ailleurs que Prætextatus était prêtre des idoles, comme on le verra plus bas. Quant à Symmaque (qui est aussi un des principaux interlocuteurs des Saturnales), outre qu'il fut grand pontife, ses écrits contre le christianisme, qui sont parvenus jusqu'à nous, ne laissent aucun doute sur ses opinions. Une présomption nouvelle en faveur du paganisme de Macrobe, c'est le silence absolu qu'il garde sur la religion chrétienne, dont le sujet de ses ouvrages appelait si naturellement la discussion. S'il ne l'a point abordée, c'est, je pense, par égard pour les sentiments du souverain à la personne duquel il se trouvait attaché par un emploi important, et qu'il aura craint, sans doute, de choquer.

VI. Maintenant que tous les documents sur la personne de Macrobe sont épuisés, je passe à ses ouvrages. Il nous en est parvenu trois : 1° *le Commentaire sur le Songe de Scipion ;* 2° *les Saturnales ;* 3° le traité *des différences et des associations des mots grecs et latins.*

COMMENTAIRE SUR LE SONGE DE SCIPION.

Dans le sixième livre de la *République* de Cicéron, Scipion Émilien voit en songe son aïeul l'Africain, qui lui décrit les récompenses qui attendent, dans une autre vie, ceux qui ont bien servi leur patrie dans celle-ci : c'est le texte choisi par Macrobe pour exposer, dans un commentaire divisé en deux livres, les sentiments des anciens concernant le système du monde. Astronomie, astrologie, physique céleste, cosmologie, métaphysique, telles sont les sections des connaissances humaines sur lesquelles roulent ses dissertations ; ouvrage d'autant plus précieux, qu'il est permis de le considérer comme l'expression fidèle des opinions des savants de son temps sur ces diverses matières. Brucker reconnaît dans les idées de notre

[1] C. 2, ℣. 16.

[2] *Saturnal.*, l. II, c. 4.

[3] *Opera Theologica* H. GROTII ; *London*, 1679, 4 vol. in-fol. (Commentaire sur les Évangiles, l. II, vol. 9, p. 19.)

[4] *Advers. et comment.*, l. XLVIII, c. 8, colonn. 2258.

[5] Deux expressions de Macrobe semblent déceler le chrétien : *Deus omnium fabricator* (*Saturnal.*, L. VII, c. 3). Deus opifex *omnes sensus in capite locavit.* (*ibid.* l. id., c. 14.) Néanmoins ces expressions seraient encore naturelles sous la plume d'un néoplatonicien de la fin du 4e siècle.

[6] *A vindication of the defense of christianity, from the prophetius of the old Testament* ; *London*, 1728, in-8°. On trouve aussi une analyse assez étendue de cette lettre dans le t. XIII, p. 434, de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe* ; Amsterdam, 1734, in-12.

[7] *Saturnal.* (l. I, c. 9).

[1] *Saturnal.*, l. I, c. 17.

auteur un adepte de la secte platonicienne régénérée, soit lorsqu'il reproduit la célèbre trinité de Platon [1], soit lorsqu'il professe la doctrine de l'indestructibilité de la matière, et soutient qu'elle ne fait réellement que changer de formes, alors qu'elle paraît à nos yeux s'anéantir [2], soit enfin lorsque Macrobe ne veut voir dans les divinités du paganisme que des allégories des phénomènes physiques [3]. Les connaissances astronomiques que Macrobe développe dans son Commentaire ont déterminé Riccioli à le compter au nombre des astronomes, et même à consacrer un chapitre de l'Almageste à son système astronomique [4].

Barth pense [5] que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* faisait partie des Saturnales, et il se fonde sur ce qu'il a vu un manuscrit de cet ouvrage qui avait pour titre : *Macrobii Th. V. C. et inl. Commentariorum tertiæ diei Saturnaliorum, liber primus incipit.* « En sorte que d'après cela, dit-il, « il paraîtrait que la principale division de l'ouvrage « de Macrobe était celle par *journées*, dont la troi- « sième aurait été remplie par le *Commentaire*, « dans lequel, en effet, il explique le sens caché « de Cicéron ; de même que, dans les *Saturnales*, « il explique le sens caché de Virgile. Il ne serait « pas impossible que quelques paroles qui auraient « lié ces deux ouvrages ensemble se fussent per- « dues ; ce qu'on sera plus disposé à croire alors « qu'on saura que, tandis qu'il est annoncé à la fin « du deuxième livre des Saturnales que le lende- « main la réunion doit avoir lieu chez Symmaque, « néanmoins la discussion qui commence immé- « diatement le troisième livre a lieu chez Prætex- « tatus. Remarquez d'ailleurs que, dans la division « actuelle des livres, le troisième et le quatrième « en formeraient à peine un, comparés à l'étendue « de ceux qui les précèdent et de ceux qui les sui- « vent. » Je ferai observer encore, à l'appui de l'opinion de Barth, qu'en tête des deux ouvrages Macrobe adresse également la parole à son fils Eustathe ; mais il faut remarquer aussi, contre cette même opinion, que tandis que, dans les *Saturnales*, il est fait mention fréquemment des interlocuteurs, il n'est jamais question d'eux dans les deux livres fort étendus qui composent le *Commentaire sur le Songe de Scipion*.

Le grammairien Théodore Gaza a traduit en grec, comme on le croit communément, le *Songe de Scipion* de Cicéron, ce qui a fait penser faussement à plusieurs savants qu'il avait traduit aussi le *Commentaire* de Macrobe. La seule traduction grecque de cet ouvrage est celle de Maxime Planude, moine de Constantinople, qui vivait vers l'an 1327, et à qui l'on attribue plusieurs autres ouvrages, entre autres les fables connues sous le nom d'Ésope. D'après le témoignage de Montfaucon [1], il a existé un manuscrit de la traduction du *Commentaire* par Planude (laquelle, au reste, n'a jamais été publiée) dans la bibliothèque de Coislin, n° 35 (*olim* 504), et il en existe sept dans la bibliothèque du Roi, d'après le témoignage du Catalogue des manuscrits [2].

C'est ici le plus important et le plus cité des ouvrages de Macrobe. Il n'est pas nécessaire de décrire ici les fêtes dont le nom est le titre de l'ouvrage, il suffit de renvoyer aux 7e et 10e chapitres du liv. I des Saturnales. J'ajouterai seulement que Macrobe a divisé son ouvrage en sept livres, dans lesquels il raconte à son fils des conversations qu'il suppose tenues dans des réunions et dans des festins qui auraient eu lieu pendant les Saturnales chez Prætextatus. Disons d'abord quelque chose des personnages que Macrobe y fait parler.

C'est un jurisconsulte nommé *Postumius*, qui raconte à son ami *Decius* [3] les discussions qui ont eu lieu chez *Prætextatus* pendant les saturnales, telles que les lui a racontées *Eusèbe*, l'un des interlocuteurs, lequel avait eu soin, au sortir de ces réunions, de mettre par écrit ce qu'il venait d'y entendre. Postumius y avait assisté le premier jour ; mais ensuite, obligé de vaquer à ses occupations ordinaires, il s'y était fait remplacer par Eusèbe ; en sorte que les véritables interlocuteurs des *Saturnales* ne sont qu'au nombre de douze, savoir, outre *Eusèbe, Prætextatus, Flavien, Symmaque, Cœcina, Decius Albinus, Furius Albinus, Eustache, Nicomaque Avienus, Evangelus, Disaire Horus*, et *Servius*. Il est à remarquer que Macrobe ne parle jamais de lui-même à l'occasion de ces réunions, et ne dit nulle part qu'il y ait assisté : c'est qu'en effet, d'après les expressions de son prologue, ces réunions, sans être de pures fictions, ont servi de cadre à l'auteur, qui a beaucoup ajouté à la réalité. « Je vais exposer, dit-il, le plan que *j'ai donné* à « cet ouvrage. Pendant les saturnales, les plus dis- « tingués d'entre les nobles de Rome se réunissaient « chez Prætextatus, etc. » Après avoir comparé ses banquets à ceux de Platon, et le langage de ses interlocuteurs à celui que le philosophe grec prête à Socrate, Macrobe continue ainsi : « Or, si les « Cotta, les Lélius, les Scipion, ont pu disserter, dans « les ouvrages des anciens, sur les sujets les plus « importants de la littérature romaine, ne sera-t-il « pas permis aux Flavien, aux Albinus, aux « Symmaque, qui leur sont égaux en gloire et ne « leur sont pas inférieurs en vertu, de disserter sur « quelque sujet du même genre ? Et qu'on ne me

[1] *Saturnal.*, l. I, c. 17.
[2] *Ibid.*, l. II, c. 12.
[3] *Ibid.*, l. id., c. 4. *Historia critica philosophiæ a Jac.* BRUCKERIO ; *Lipsiæ*, 1766-7, 6 vol. in-4°, t. II, p. 350.
[4] C'est le 4e chap. de la 3e section du liv. IXe (t. II, p. 282 et suiv.)
[5] *Claudiani opera, ex editione et cum commentario Gasp.* BARTHII ; *Francofurt.*, 1650, in-4° (p. 791).

[1] *Bibliotheca Coisliana*, in-fol., p. 520.
[2] Dans le tome contenant les manuscrits grecs, les n°s 963, 1000, 1603, 1772, 1868 (ce n° renferme deux manuscrits de la traduction de Planude), 2070. Ces manuscrits sont des 14e, 15e et 16e siècles ; le n° 1000 provient de la bibliothèque de Colbert.
[3] D'après un passage du 2e chapitre du Ier livre, il paraîtrait que ce Décius est le fils d'Albinus Cœcina, l'un des interlocuteurs des Saturnales. Pontanus en fait la remarque.

« reproche point que la vieillesse de quelques-uns « de mes personnages est postérieure au siècle de « Prætextatus, car les Dialogues de Platon sont une « autorité en faveur de cette licence...... C'est pour-« quoi, à son exemple, l'âge des personnes qu'on « a réunies n'a été compté pour rien, etc. [1]. » Il est évident que, si des réunions et des discussions philosophiques et littéraires ont eu lieu réellement chez Prætextatus, Macrobe ne nous en a transmis qu'un résultat arrangé à sa manière. Quoi qu'il en soit, comme les personnages qu'il met en scène ont effectivement existé et à peu près vers la même époque, je vais successivement dire un mot sur chacun d'eux.

Prætextatus doit occuper le premier rang, car c'était lui qui présidait la réunion en qualité de *rex mensæ*, outre que les séances se tenaient dans sa bibliothèque. Il paraît que c'était un homme profondément versé dans les rites sacrés et les mystères du polythéisme. Néanmoins, et malgré l'attachement qu'il professait pour le paganisme, il disait, s'il faut en croire saint Jérôme [2] : « Qu'on « me fasse évêque de Rome, et sur-le-champ je « me fais chrétien. » C'est lui qui, dans l'ouvrage de Macrobe, porte la parole le plus souvent et le plus longuement. S'il fut un des hommes les plus distingués de son temps par ses connaissances, il ne le fut pas moins par les emplois importants qu'il remplit. En effet, on le trouve désigné comme préfet de Rome en l'an 384, sous Valentinien et Valens [3]. Godefroi rapporte [4], et [5] sur la foi d'un manuscrit, qu'il fut préfet du prétoire en 384. Ammien Marcellin [6] lui prodigue les plus grands éloges, en énumérant tout ce qu'il fit à Rome pendant sa préfecture. Le même auteur nous apprend aussi [7] que Prætextatus fut proconsul d'Achaïe sous Julien; et il occupait encore cette place pendant les premières années de Valentinien, comme on peut le voir dans Zosime [8], qui, au reste, ne lui prodigue pas moins d'éloges qu'Ammien-Marcellin. Symmaque lui a adressé plusieurs de ses lettres [9]. Dans d'autres, Symmaque eut à déplorer la mort de Prætextatus, et dans la 25ᵉ lettre du xᵉ livre il nous apprend que, lorsque la mort surprit ce personnage, il était désigné consul pour l'année suivante. C'est ce que confirme aussi une inscription rapportée par Gruter, et que je vais transcrire. Elle provient d'une table de marbre trouvée à Rome, dans les jardins de la villa Mattei [10]. Cette

[1] *Saturnal.*, l. I, c. I.
[2] *Ibid. ibid.*
[3] *Epist. ad Pammach.*, 61.
[4] *Codex Theodosianus*, l. II, *ut dignitat. ord. Servetur.*
[5] *Codex Theodosianus, cum commentario perpetuo Jac. Gothofredi, edit. J. Dan.* RITTERO; *Lipsiæ*, 1736, un vol. in-fol. (sur la loi 5, *de mod. mult.*)
[6] L. XXVII, *anno* 368.
[7] L. XXII.
[8] L. IV.
[9] L. I, *epist.* 44-55, et l. X, *epist.* 30-32.
[10] *Vettio. Agorio. Prætextato.* V. C. *Pontifici. Vestæ. Pontifici. Soli. Aviodecemviro. Augurio. Tauroboliato. Curiali. Neocoro. Mierofante. Patri. Sacrorum. Questori. Candidato. Prætori. Urbano. Correctori. Tusciæ. Et. Umbriæ. Consulari. Lusitaniæ. Procons. Achaïæ. Præfecto. Urbi. Præf. Præt.* II. *Italiæ. Et. Illyrici. Consuli Designato. Dedicata. Kal. Feb. — Dn. Fl. Valentiniano. Aug.* III. *Et. Eutropio. Cass. Jan.* GRUTERII, *inscriptiones antiquæ cura Joan. Georg.* GRÆVII, *recensitæ. Amstelod.* 1707, 4 vol. in-fol., p. 1002, n° 2. — On trouvera encore d'autres inscriptions concernant Prætextatus, dans le même Recueil, p. 209, n° 2, 3, 4, p. 310, n°. 1, et p. 486, n° 3.)

inscription était placée au-dessous d'une statue élevée en l'honneur de Prætextatus. Sa famille, l'une des plus distinguées de Rome, a donné à cette ville plusieurs personnages illustres, dont on peut voir la notice dans la *Roma subterranea* d'Aringhi. On y verra aussi que cette famille a donné son nom à l'une des catacombes de cette ville. Aringhi lui consacra le 16ᵉ chapitre de son IIIᵉ livre, sous le titre de *Cœmæterium Prætextati* [1].

Symmaque est connu par une collection de lettres, divisée en dix livres, qui est parvenue jusqu'à nous. Il y parle plusieurs fois contre les chrétiens. Saint Ambroise et Prudence y répondirent. L'heureux et infatigable conservateur de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, M. l'abbé Maïo, a découvert et publié pour la première fois, des fragments considérables des discours de Symmaque [2]. Ce dernier avait fait aussi une traduction grecque de la Bible, dont il ne nous reste plus que quelques lambeaux. Son père avait été sénateur sous Valentinien. Lui-même il remplit, du temps de cet empereur, la charge de correcteur de la Lucanie et du pays des Brutiens, en 365 ou 368 [3]. Il fut proconsul d'Afrique en 370 ou 373 [4]. C'est lui-même qui nous l'apprend [5]. Il paraît, d'après plusieurs de ses lettres, que l'Afrique était sa patrie, et qu'il conservait pour elle le plus tendre attachement. Il fut préfet de Rome sous Valentinien le Jeune, en 384, Richomer et Cléarque étant consuls [6]. Enfin, il fut consul avec Tatien en 391 [7]. Son fils, qui fut proconsul d'Afrique sous Honorius, lui consacra une inscription trouvée à Rome sur le mont Cœlius, et publiée pour la première fois par Pontanus, dans ses notes sur Macrobe [8].

Eusèbe, auteur de cette inscription, est sans doute le même que nous trouvons au nombre des interlocuteurs des Saturnales. Tout ce que nous savons de lui se réduit à ce que nous apprend Macrobe : qu'il était Grec de naissance, et néanmoins aussi versé dans la littérature latine que dans celle de sa nation. Il exerça avec distinction la profession de rhéteur, et son style était abondant et fleuri.

Flavien était frère de Symmaque. Gruter rapporte

[1] *Roma subterranea, Pauli Aringhi; Romæ*, 1651, 2 vol. in fol. (t. I, p. 47 6.)
[2] *A Aur. Symmachi, octo Orationum ineditarum partes, invenit, notisque declaravit Angelus* MAÏUS.
[3] *Leg.* 25, *de Cursu publico.*
[4] *Leg.* 73, *De Decurionibus; Mediolano*, 1815, in 8°.
[5] *Epist.* 16, l. X.
[6] L. XLIV, *de Appellationibus.*
[7] *Epist.* I, l. I; *Epist.* 62-4, l. II; *Epist.* 10-15, l. V.
[8] *Eusebii. Q. Aurelio. Symmacho. V. C. Quæst. Præt. Pontifici. Majori. Correctori. Lucaniæ. Et. Brittiorum. Comiti. Ordinis. Tertii. Procons. Africæ. Præt. Urb. Cos. Ordinario. Oratori. Disertissimo. Q. Fab. Memm. Symmachus. — V. C. Patri. Optimo.*

une inscription qui le concerne[1]. En voici une autre, trouvée en même temps que celle de Symmaque que j'ai rapportée plus haut[2]. Pontanus demande si ce ne serait pas le même dont a parlé Jean de Sarisbury en ces termes : « C'est ce qu'as« sure Flavien, dans son ouvrage intitulé *de Vesti*« *giis Philosophorum*[3]. » Et ailleurs : « Cette anec« dote (celle de la matrone d'Éphèse) racontée en « ces termes par Pétrone, vous l'appellerez comme « il vous plaira, fable ou histoire. Toutefois Fla« vien atteste que le fait s'est passé ainsi à Éphè« se[4]. » Le P. de Colonia ajoute que c'est ce même Flavien qui, de concert avec Arbogaste, ayant soulevé Rome en faveur d'Eugène, se fit tuer en défendant le passage des Alpes et l'entrée de l'Italie contre l'armée de Théodose le Grand[5].

Cœcina Albinus fut préfet de Rome sous Honorius, en 414[6]. Rutilius Claudius Numatianus fait mention de lui dans son *Itinéraire*[7], ainsi qu'Olympiodore, cité dans la *Bibliothèque* de Photius. Gruter rapporte deux inscriptions[8], qui le concernent[9].

Nicomachus Avienus était encore très-jeune[10], et se bornait ordinairement à interroger[11]. Saxius pense[12] que cet *Avienus* est *Rufus Sextus Avienus*, non l'auteur des fables, mais celui qui a traduit les *Phénomènes* d'Aratus et Denys Periegètes. Gruter rapporte[13], d'après Smetius et Boissard, une inscription trouvée à Rome au pied du Capitole, et qui servait de base à une statue élevée à R. AVV. Avianus Symmachus, v. c. le 3 des kalendes de mai, Gratien IV et Merobande consuls.

Les autres interlocuteurs des *Saturnales* sont : *Eustache*, philosophe distingué et ami particulier de Flavien, mais qu'il ne faut pas confondre avec le savant archevêque de Thessalonique, commentateur d'Homère, puisqu'il n'a vécu que plusieurs siècles après; *Evangelus*, que Macrobe nous peint sous les traits de la rudesse et de l'âpreté; *Horus*, Égyptien de naissance[1], comme son nom l'indique, qui, après avoir remporté plusieurs palmes athlétiques, avait fini par embrasser la secte des cyniques; *Disaire*, Grec de nation, qui fut de son temps le premier médecin de Rome[2], et enfin le grammairien *Servius*, le même dont il nous reste un commentaire sur Virgile. Peut-être Servius conçut-il l'idée de cet ouvrage au sein des discussions approfondies sur le poëte latin, qui eurent lieu chez Prætextatus; du moins les paroles que Macrobe place dans sa bouche, à la fin du troisième livre, se retrouvent à peu près textuellement dans le commentaire du grammairien, ainsi que plusieurs de ses observations. A l'époque de nos *Saturnales*, il venait d'être reçu tout récemment professeur de grammaire; et Macrobe loue également ses connaissances et sa modestie, laquelle se manifestait chez lui jusque dans son extérieur[3].

Maintenant que l'on connaît les personnes que Macrobe fait asseoir à son banquet, je vais tracer une analyse rapide de l'ouvrage lui-même.

Il est divisé en sept livres. Un passage de la fin du sixième, où il est annoncé que Flavien doit disserter le lendemain sur les profondes connaissances de Virgile dans l'art des augures, annonce qui ne se réalise point, a donné lieu à Pontanus de soupçonner qu'il devait exister un huitième livre; ce qui eût formé un nombre égal au nombre de jours que remplissaient en dernier lieu les fêtes des Saturnales. J'ai déjà dit que Barth a pensé que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* formait ce huitième livre. Quoi qu'il en soit, M. Étienne a divisé les sept livres qui nous restent en trois *journées*, nombre primitif de la durée des Saturnales. La première renferme le premier livre; la deuxième renferme les deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième livres; et la troisième renferme le septième et dernier. Cette division, quoique purement arbitraire, et même en opposition avec le texte précis de l'ouvrage, où il n'est fait mention que de deux journées, a toujours été indiquée depuis dans les éditions postérieures. Voici à peu près les matières qui sont renfermées dans les sept livres, et l'ordre dans lequel elles sont disposées.

Le premier livre traite des Saturnales, et de plusieurs autres fêtes des Romains, de Saturne lui-même, de Janus, de la division de l'année chez les Romains, et de son organisation successive par Romulus, Numa et Jules-César; de la division du jour civil, et de ses diversités: des kalendes, des ides, des nones, et généralement de tout ce qui concerne le calendrier romain : il se termine enfin par plusieurs chapitres très-importants, dans lesquels Macrobe déploie une vaste érudition, à l'appui du système qui fait rapporter tous

[1] P. 170, n° 5.

[2] *Virio. Nicomacho. Flaviano.* V. C. *Avant. Præt. Pontific. Maiori. Consulari. Siciliæ. Vicario. Africæ. Quæstori Intra. Palatium. Præf. Præt. Iterum. Cos. Ord. Historico. Disertissimo. Q. Fabius. Memmius. Symmachus.* V. C. *prosocero. Optimo.*

[3] *Polycraticus, sive de nugis Curialium et vestigiis philosophorum, lib.* VIII, *a Joanne* SARESBERIENSE; *Lugd. Batav.*, 1639, in 8° (t. II, c. 26).

[4] *Ibid.*, l. VIII, c. 2.

[5] *La Religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs payens*, Lyon; 1718, 2 vol. in-12 (t. I, p. 208 et suivantes).

[6] *Leg un. de Naviculariis.*

[7] L. I, v. 466.

[8] P. 286, n° 7

[9] La première, d'après Guttenstein, qui l'avait copiée à Rome sur un marbre; la voici : *Salvis.* D. D. *Monario. Et. Theodosio*: P. P. F. F. *semper. Augg. Cæcina. Decius. Acinatius. Albinus.* V. C. *Præf. Urbis. Facto. A. Se. Adjecit. Ornavit. Dedicata. Pridiæ. Nonas. Novembris. Rost*...... I. *Linio. Cos.* Voici maintenant la seconde, recueillie sur le même marbre par Smetius et par Boissard : — D. ç. D. ç. *Fl. Arcadio. Pio. Ac. Trium.* FA TORI. *Semper. Augusto. Cæcina. Decius. Albinus.* V. C. *Præfectus. Urbi. Vice. Sacra. indicant. devotus. numini. maies. Tatique. eius.* (Gruter, p. 287, n° 2.) On trouve encore, parmi les interlocuteurs des Saturnales, un autre *Albinus* (*Furius*), sur lequel je n'ai pu obtenir aucun renseignement.

[10] *Sat.*, l. VI, c. 7.

[11] *Ibid.*, l. I, c. 7.

[12] *Onomasticon Litterarium*, t. I, p. 478.

[13] P. 370, n° 3.

[1] *Sat.*, l. I, c. 15 et 16.

[2] L. I, c. 7; et l. VII, c. 5.

[3] L. I, c. 2.

les dieux au soleil. Cette partie est originale, autant que les travaux d'érudition le peuvent être. Dans le reste du livre, il a beaucoup pris à Aulu-Gelle et à Sénèque le moraliste.

Le deuxième livre est le plus original et le plus vulgairement connu de l'ouvrage de Macrobe. C'est un recueil d'anecdotes, de plaisanteries, de bons mots, même de calembours, en un mot un véritable *ana*. La plupart des choses qu'il renferme ne se trouvent que là ; et nous les ignorerions entièrement, si Macrobe avait négligé de nous les transmettre. La seconde partie du deuxième livre est remplie par des détails très-curieux sur les mœurs domestiques des Romains, leur cuisine, leurs mets, les fruits qu'ils consommaient, et diverses particularités de ce genre.

Depuis le troisième livre jusqu'au sixième inclusivement, les *Saturnales* deviennent un commentaire approfondi de Virgile, considéré sous divers rapports. Dans le troisième livre, on développe les connaissances du poëte latin, concernant les rites et les croyances de la religion. Dans le quatrième, on fait voir combien toutes les ressources de l'art des rheteurs lui ont été familières, et avec quelle habileté il a su les employer. Le cinquième n'est qu'un parallèle continuel d'Homère et de Virgile, où sont signalés en même temps les nombreux larcins que le dernier a faits au poëte grec. Ce que Virgile a emprunté aux poëtes de sa nation est dévoilé dans le sixième livre, où sont aussi développés, d'après les ouvrages de Virgile, quelques points curieux d'antiquité.

Le septième livre est imité en grande partie du *Symposiaque* (repas) de Plutarque. On y trouve discutées plusieurs questions intéressantes de physique et de physiologie ; on y remarque des exemples curieux de la manière dont les sophistes soutenaient le pour et le contre d'une même thèse.

Sans doute la latinité de Macrobe se ressent de la décadence de son siècle ; mais il faut convenir aussi que les défauts de son style ont été beaucoup exagérés par les critiques anciens, qui, pendant longtemps, n'ont eu sous les yeux qu'un texte mutilé et totalement défiguré. On lui a surtout reproché ses plagiats avec beaucoup d'amertume. Erasme[1] l'appelle *Æsopica cornicula...... quæ ex aliorum pannis suos contexuit centones. Non loquitur, et si quando loquitur, græculum latine balbutire credas.* Vossius le qualifie de *bonorum scriptorum lavernam.* Muret[2] dit assez plaisamment : *Macrobium........ factitasse eandem artem, quam plerique hoc seculo faciunt, qui ita humani a se nihil alienum putant, ut alienis æque utantur ac suis.* Ange Politien et Scaliger le père ne lui sont pas moins défavorables. Un reproche qu'ils ne lui ont pas adressé, quoiqu'ils eussent pu le faire avec beaucoup de justice, c'est le défaut absolu de méthode, et le désordre complet qui règne dans son ouvrage. Encore aurait-il pu s'en excuser par la licence que lui donnait à cet égard le genre de la conversation qu'il a adopté. Au reste, la manière modeste dont il s'exprime dans sa préface aurait dû lui faire trouver des juges moins sévères. En effet, il n'a pas prétendu faire un ouvrage original ; seulement il réunit dans un seul cadre, pour l'instruction de son fils, le résultat de ses nombreuses lectures. Il le prévient qu'il n'a point eu dessein de faire parade de son éloquence, mais uniquement de rassembler en sa faveur une certaine masse de connaissances ; enfin, il a eu grand soin d'avertir le lecteur que plus d'une fois il avait copié jusqu'aux propres expressions des auteurs cités par lui. Tous les critiques ne sont pas restés insensibles à cette modestie. Thomasius[1] se croit bien obligé de lui assigner un rang parmi les plagiaires ; mais il convient que ce rang est l'un des plus distingués. Le P. Vavasseur[2] remarque que s'il emprunte souvent, souvent aussi il produit de son propre fonds. Cælius Rhodiginus[3] l'appelle *autorem excellentissimum, et virum reconditæ scientiæ.*

Mais ce sont surtout les critiques modernes qui ont rendu à Macrobe une justice pleine et entière. L'éditeur de Padoue (Jer. Volpi) dit avec beaucoup de justesse dans sa préface : *Nemo fere illorum qui studia humanitatis cum disciplinis gravioribus conjungere amant, cui Macrobii scripta et grata et explorata non sunt.* Chompré, qui, dans son recueil d'auteurs latins à l'usage de la jeunesse, a inséré des fragments du onzième chapitre du premier livre et des deuxième et cinquième chapitres du deuxième livre des *Saturnales*, avec la traduction de ces morceaux, s'exprime ainsi[4] : « S'il y a « un livre à faire connaître aux jeunes gens, c'est « celui-là. Il est rempli de choses extrêmement utiles et agréables ; le peu que nous en avons tiré « n'est que pour avertir les étudiants qu'il y a un « Macrobe qui mérite d'être connu et lu. » Enfin, M. Coupé, qui, dans ses *Soirées littéraires*[5], a consacré un article à Macrobe, et traduit à sa manière, c'est-à-dire analysé vaguement, quelques morceaux des premier, deuxième et septième livres, après plusieurs autres choses flatteuses pour notre auteur, dit : « Voilà tout ce que nous dirons de cet « auteur charmant, à qui nous désirons un traducteur. »

Nous avons en notre langue un ouvrage anonyme en deux volumes in-12, intitulé *Les Saturnales françaises*. La seule ressemblance qu'on y remarque avec celles de l'auteur latin, c'est qu'elles sont divisées en journées. La scène se passe, pendant les

[1] *Desiderii* Erasmi *Opera; Lugd. Batav.*, 1702, 11 vol. in-fol. (*Dialogus ciceronianus, sive de optimo genere dicendi*, t. I, p. 1007.)

[2] *In Senec. de Beneficiis*, l. III.

[1] *Dissertatio de plagio litterario; Lipsiæ*, 1673, in-4°. (§ 503.)

[2] *De ludicra sectione*, section III, § 2.

[3] *Lectiones antiquæ*, l. XIV, c. 5.

[4] *Selecta latini sermonis exemplaria*, 1771, 6 vol. in-12, t. III. — Traductions des modèles de latinité, 1746-74, 6 vol. in 12, t. III

[5] T. IV.

vacances du palais, dans le château d'un président, situé aux environs de Paris. Cette production médiocre est attribuée, dans le Dictionnaire de Barbier [1], à l'abbé de la Baume.

TRAITÉ DES DIFFÉRENCES ET DES ASSOCIATIONS DES MOTS GRECS ET LATINS.

Ce traité de grammaire ne nous est point parvenu tel que Macrobe l'avait composé; car ce qui nous reste n'est qu'un abrégé fait par un certain *Jean* qu'on suppose, d'après Pithou, être *Jean Scot*, dit *Erigène*, qui vivait en 850, sous le règne de Charles le Chauve, qui a traduit du grec en latin les ouvrages de Denys l'Aréopagite. Cependant il avait existé auparavant, selon Trithème, un autre *Jean Scot*, qui vécut sous le règne de Charlemagne, environ l'an 800; et il exista depuis un *Jean Dunc Scot*, qui vivait en 1308, sous l'empereur Albert [2]. Le premier éditeur de cet opuscule, Opsœpœus, pense que Jean Scot en a beaucoup retranché, mais qu'il n'y a rien ajouté du sien [3].

OUVRAGES INÉDITS OU FRAGMENTS DE MACROBE.

Paul Colomiès, dans le catalogue des manuscrits d'Isaac Vossius, cite parmi les manuscrits latins, sous le n° 30, un fragment d'un ouvrage de Macrobe, qui serait intitulé *De differentia Stellarum; et de magnitudine solis* [4], sous le n° 48; un autre fragment intitulé *Sphera Macrobii;* et enfin, sous le n° 91, un troisième fragment ayant pour titre : *Macrobius, de palliis, quæ sunt lapidum nomina*. La nature des sujets de ces divers fragments, à l'exception du dernier, semble indiquer que ce ne sont que des lambeaux du *Commentaire sur le Songe de Scipion*. Ernesti nous apprend [5] qu'il a existé à Nuremberg, entre les mains de Godefroi Thomasius, un manuscrit intitulé *Macrobius, de secretis mulierum*. Gronovius, dans ses notes sur le cinquième chapitre du deuxième livre du *Commentaire sur le Songe de Scipion*, a publié un fragment considérable de la Géométrie d'un anonyme, tiré des manuscrits de son père; fragment où Macrobe est cité plusieurs fois, et quelquefois même copié. D'un autre côté, Brucker [6] rapporte que le continuateur de l'ouvrage de Bède, *De gestis Anglorum*, parle d'une *Épître à Gerbert*, consacrée par Elbode, évêque de Wisburg, à disserter sur les doctrines géométriques de Macrobe. Il me semble naturel de penser que cet Elbode est l'auteur inconnu de la Géométrie publiée par Gronovius. On trouve dans Montfaucon [1] l'indication suivante : *Le matematiche di Macrobio, tradotte da incerto colla posizione per il loro uso mss.* (*ex Biblioth. Reg. Taurinensis*). Argellati [2], en citant ce manuscrit, le donne à la bibliothèque du roi de France. On trouve encore dans Montfaucon les indications suivantes : *Macrobius, de lunæ cursu per signum tonitruale* (p. 41) (*ex biblioth. reginæ Sueciæ in Vatican.* n° 1259. — *Macrobius, de cursu lunæ et tonitru* (p. 81) (*ex biblioth. Alexandri Petavii in Vatican.* n° 557, 108).

Au sujet du manuscrit intitulé *Sphera Macrobii*, voici un renseignement que je trouve dans une des préfaces de l'édition publiée par M. Sébastien Ciampi, de la version italienne par Zanobi da Strata, de la version grecque par Maxime Planude, du Songe de Scipion de Cicéron [3]. Tiraboschi rapporte que l'abbé Mehus fait mention d'une traduction, en *ottava rima*, du Commentaire de Macrobe sur le Songe de Scipion, qui est conservée manuscrite dans la bibliothèque de Saint-Marc à Milan, et qui est probablement, continue Tiraboschi, ce poëme que quelques-uns attribuent à Macrobe, et qu'ils considèrent comme étant écrit en vers latins. Peut-être (et c'est l'opinion de quelques personnes) que le *Commentaire sur le Songe de Scipion* a été traduit par Zanobi, non en *ottava rima*, mais en vers latins.

VII. Outre l'auteur des *Saturnales*, il a encore existé deux autres écrivains du nom de Macrobe : l'un, diacre de l'église de Carthage, zélé partisan de la doctrine et des écrits de S. Cyprien, et dont l'auteur de l'appendice au traité de saint Hildefonse [4] *de Script. Eccles.*, cite un ouvrage en cent chapitres, tirés de l'Écriture sainte, en réponse aux objections des hérétiques; l'autre, plus connu, fut d'abord prêtre en Afrique, et ensuite clandestinement évêque des donatistes de Rome [5]. N'étant encore que prêtre, il écrivit un ouvrage adressé *ad confessores et virgines*, qui est beaucoup loué par Gennade [6] et par Trithème [7]. Mabillon, dans la dernière édition de ses *Analecta* [8], a publié un fragment d'une épître adressée par ce second Macrobe au peuple de Carthage, sur le martyre des donatistes Maximien et Isaac. L'Anglais Guillaume Cave lui a consacré un article dans son *Histoire des écrivains ecclésiastiques* [9], sous l'année 344.

[1] *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, par A.-A. BARBIER; Paris, 1806, 4 vol.

[2] V. ci-après le *Catalogue des éditions*, 1585, in-12, t. II, p. 321.

[3] V., en tête de son édition, l'Épitre adressée à Frédéric Sylburg.

[4] Il paraît, d'après le témoignage de Montfaucon (*Bibliotheca, Bibliothecarum mss. nova*, p. 678 E.), que ce manuscrit est passé, avec les autres manuscrits de Vossius, dans la Bibliothèque de la cathédrale d'York, où il est coté sous le n° 2355.

[5] *Fabric., Biblioth. latina*, t. III, p. 186.

[6] *Historia critica philosophiæ*, t. III, p. 366.

[1] *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptarum nova a D. Bernardo de* MONTFAUCON; *Parisiis*, 1379, 2 vol. in-fol., t. II, p. 1399, E.

[2] *Bibliotcca dei Volgarizzatori, coll addizione de Aug. Thod. Villa; Milano*, 1767, 5 vol. in-4°, t. III, p. 2.

[3] *Pisa. Ranieri Prospero*, 1816, in-8°, p. 40.

[4] Chap. 2.

[5] Voy. *Optat, Historia Donatistica*, t. XI, c. 4.

[6] *De Scriptoribus ecclesiasticis*, c. 5.

[7] *Ibid.*, c. 107.

[8] T. IV, p. 185.

[9] *Scriptorum ecclesiasticorum Historia litteria; Oxoniæ*, 1742-43, 2 vol. in-fol.

COMMENTAIRE
DU SONGE DE SCIPION,

TIRÉ DE LA RÉPUBLIQUE DE CICÉRON.

LIVRE PREMIER.

Chap. I. Différence et conformité entre la République de Platon et celle de Cicéron. Pourquoi ils ont inséré dans ces traités, le premier, l'épisode de la révélation d'Her; le second, celui du Songe de Scipion.

Eustathe, mon cher fils, qui faites le charme et la gloire de ma vie, vous savez quelle différence nous avons d'abord remarquée entre les deux traités de la République, incontestablement écrits, l'un par Platon, l'autre par Cicéron. Le gouvernement du premier est idéal, celui du second est effectif; Platon discute des institutions spéculatives, et Cicéron celles de l'ancienne Rome. Il est cependant un point où l'imitation établit entre ces deux ouvrages une conformité bien marquée. Platon, sur la fin de son livre, rappelle à la vie, qu'il semblait avoir perdue, un personnage dont il emprunte l'organe pour nous révéler l'état des âmes dégagées de leurs corps, et pour nous donner, des sphères célestes ou des astres, une description liée à son système : Cicéron prête à Scipion un songe pendant lequel ce héros reçoit des communications du même genre. Mais pourquoi tous deux ont-ils jugé nécessaire d'admettre de pareilles fictions dans des écrits consacrés à la politique, et d'allier aux lois faites pour régir les sociétés humaines, celles qui déterminent la marche des planètes dans leurs orbites, et le cours des étoiles fixes, entraînées avec le ciel dans un mouvement commun? Leur intention, qu'il me semble intéressant de connaître, et cet intérêt sera sans doute partagé, absoudra deux éminents philosophes, inspirés par la Divinité dans la recherche de la vérité; les absoudra, dis-je, du reproche d'avoir ajouté un hors-d'œuvre à des productions aussi parfaites. Nous allons d'abord exposer en peu de mots le but de la fiction de Platon; ce sera faire connaître celui du Songe de Scipion.

Observateur profond de la nature et du mobile des actions humaines, Platon ne perd jamais l'occasion, dans les divers règlements qui forment le code de sa République, d'imprégner nos cœurs de l'amour de la justice, sans laquelle non-seulement un grand État, mais une réunion d'hommes peu nombreuse, mais la plus petite famille même, ne saurait subsister. Il jugea donc que le moyen le plus efficace de nous inspirer cet amour du juste était de nous persuader que nous en recueillerions les fruits au delà même

COMMENTARIUS
EX CICERONE
IN SOMNIUM SCIPIONIS.

LIBER PRIMUS.

Cap. I. Quæ differentia et quæ similitudo sit inter Platonis ac Ciceronis de republica libros; curque aut ille indicium Eris, aut hic somnium Scipionis operi suo asciverit.

Inter Platonis et Ciceronis libros, quos de republica utrumque constituisse constat, Eustathi fili, vitæ mihi pariter dulcedo et gloria, hoc interesse prima fronte perspeximus, quod ille rempublicam ordinavit, hic retulit; alter, qualis esse deberet, alter, qualis esset a majoribus instituta, disseruit. In hoc tamen vel maxime operis similitudinem servavit imitatio, quod, cum Plato in voluminis conclusione a quodam vitæ reddito, quam reliquisse videbatur, indicari faciat qui sit exutarum corporibus status animarum, adjecta quadam sphærarum, vel siderum, non otiosa descriptione, rerum facies non dissimilia significans a Tulliano Scipione per quietem sibi ingesta narratur. Sed quod vel illi commento tali, vel huic tali somnio in his potissimum libris opus fuerit, in quibus de rerum publicarum statu loquebatur, quoque attinuerit inter gubernandarum urbium constituta, circulos, orbes, globosque describere, de stellarum modo, de cœli conversione tractare, quæsitu dignum et mihi visum est, et aliis fortasse videatur : ne viros sapientia præcellentes nihilque in investigatione veri nisi divinum sentire solitos, aliquid castigato operi adjecisse superfluum suspicemur. De hoc ergo prius pauca dicenda sunt, ut liquido mens operis, de quo loquimur, innotescat. Rerum omnium Plato et actuum naturam penitus inspiciens advertit in omni sermone suo de reipublicæ institutione proposito infundendum animis justitiæ amorem; sine qua non solum respublica, sed nec exiguus hominum cœtus, nec domus quidem parva constabit. Ad hunc porro justitiæ affectum pectoribus inoculandum nihil æque patrocinaturum vidit, quam si fructus ejus non videretur cum vita hominis ter-

du trépas : or, la certitude d'un tel avantage exigeait pour base celle de l'immortalité de l'âme. Ce dernier point de doctrine une fois établi, Platon dut affecter, par une conséquence nécessaire, des demeures particulières aux âmes affranchies des liens du corps, à raison de leur conduite bonne ou mauvaise. C'est ainsi que, dans le *Phédon*, après avoir prouvé par des raisons sans réplique les droits de l'âme au privilége de l'immortalité, il parle des demeures différentes qui seront irrévocablement assignées à chacun de nous, d'après la manière dont il aura vécu. C'est encore ainsi que, dans son *Gorgias*, après une dissertation en faveur de la justice, il emprunte la morale douce et grave de son maître pour nous exposer l'état des âmes débarrassées des entraves du corps. Ce plan, qu'il suit constamment, se fait particulièrement remarquer dans sa République. Il commence par donner à la justice le premier rang parmi les vertus, ensuite il démontre que l'âme survit au corps; puis, à la faveur de cette fiction (c'est l'expression qu'emploient certaines personnes), il détermine, en finissant son traité, les lieux où se rend l'âme en quittant le corps, et le point d'où elle part quand elle vient l'habiter. Tels sont ses moyens pour nous persuader que nos âmes immortelles seront jugées, puis récompensées ou punies, selon notre respect ou notre mépris pour la justice.

Cicéron, qui montre, en adoptant cette marche, autant de goût que Platon a montré de génie en la traçant, établit d'abord, par une discussion en forme, que la justice est la première des vertus, soit dans la vie privée, soit dans le maniement des affaires publiques; puis il couronne son ouvrage en nous initiant aux mystères des régions célestes et du séjour de l'immortalité, où doivent se rendre, ou plutôt retourner, les âmes de ceux qui ont administré avec prudence, justice, fermeté et modération.

Platon avait fait choix, pour raconter les secrets de l'autre vie, d'un certain Her, soldat pamphylien, laissé pour mort par suite de blessures reçues dans un combat. A l'instant même où son corps, étendu depuis douze jours sur le champ de bataille, va recevoir les honneurs du bûcher, ainsi que ceux de ses compagnons tombés en même temps que lui, ce guerrier reçoit de nouveau ou ressaisit la vie; et, tel qu'un héraut chargé d'un rapport officiel, il déclare à la face du genre humain ce qu'il a fait et vu dans l'intervalle de l'une et l'autre existence. Mais Cicéron, qui souffre de voir des ignorants tourner en ridicule cette fiction, qu'il semble regarder comme vraie, n'ose cependant pas leur donner prise sur lui; il aime mieux réveiller son interprète que de le ressusciter.

—

CHAP. II. Réponse qu'on pourrait faire à l'épicurien Colotès, qui pense qu'un philosophe doit s'interdire toute espèce de fictions; de celles admises par la philosophie, et des sujets dans lesquels elle les admet.

Avant de commenter le Songe de Scipion, faisons connaître l'espèce d'hommes que Cicéron signale comme les détracteurs de la fiction de Platon, et dont il craint pour lui-même les sarcasmes. Ceux qu'il a en vue, au-dessus du vulgaire par leur instruction à prétentions, n'en sont pas moins éloignés de la route du vrai; c'est ce qu'ils ont prouvé en faisant choix d'un pareil sujet pour l'objet de leur dénigrement.

minari; hunc vero superstitem durare post hominem, qui poterat ostendi, nisi prius de animæ immortalitate constaret? Fide autem facta perpetuitatis animarum, consequens esse animadvertit, ut certa illis loca, nexu corporis absolutis, pro contemplatu probi improbive meriti deputata sint. Sic in Phædone, inexpugnabilium luce rationum anima in veram dignitatem propriæ immortalitatis asserta, sequitur distinctio locorum, quæ hanc vitam relinquentibus ea lege debentur, quam sibi quisque vivendo sanxerit. Sic in Gorgia, post peractam pro justitia disputationem, de habitu post corpus animarum, morali gravitate Socraticæ dulcedinis, admonemur. Idem igitur observanter secutus est in illis præcipue voluminibus, quibus statum reipublicæ formandum recepit; nam postquam principatum justitiæ dedit, docuitque animam post animal non perire, per illam demum fabulam (sic enim quidam vocant), quo anima post corpus evadat, et unde ad corpus veniat, in fine operis asseruit; ut justitiæ, vel cultæ præmium, vel spretæ pœnam, animis quippe immortalibus subiturisque judicium, servari doceret. Hunc ordinem Tullius non minore judicio reservans, quam ingenio repertus est, postquam in omni reipublicæ otio ac negotio palmam justitiæ disputando dedit, sacras immortalium animarum sedes, et cœlestium arcana regionum, in ipso consummati operis fastigio locavit, indicans quo his perveniendum, vel potius revertendum sit, qui rempublicam cum prudentia, justitia, fortitudine ac moderatione tractaverunt. Sed ille Platonicus secretorum relator Er quidam nomine fuit, natione Pamphylus, miles officio, qui, cum vulneribus in prœlio acceptis vitam effudisse visus, duodecimo die demum inter ceteros una peremtos ultimo esset honorandus igne, subito seu recepta anima, seu retenta, quidquid emensis inter utramque vitam diebus egerat videratve, tanquam publicum professus indicium, humano generi enuntiavit. Hanc fabulam Cicero licet ab indoctis quasi ipse veri conscius doleat irrisam, exemplum tamen stolidæ reprehensionis vitans excitari narraturum, quam reviviscere, maluit.

—

CAP. II. Quid respondendum Coloti Epicureo, putanti philosopho non esse utendum fabulis; quasque fabulas philosophia recipiat, et quando his philosophi soleant uti.

Ac, priusquam somnii verba consulamus, enodandum nobis est, a quo genere hominum Tullius memoret vel irrisam Platonis fabulam, vel ne sibi idem eveniat non ve-

Nous dirons d'abord, d'après Cicéron, quels sont les esprits superficiels qui ont osé censurer les ouvrages d'un philosophe tel que Platon, et quel est celui d'entre eux qui l'a fait par écrit; puis nous terminerons par la réfutation de celles de leurs objections qui rejaillissent sur l'écrit dont nous nous occupons. Ces objections détruites (et elles le seront sans peine), tout le venin déjà lancé par l'envie, et celui qu'elle pourrait darder encore contre l'opinion émise par Platon, et adoptée par Cicéron dans le songe de Scipion, aura perdu sa force.

La secte entière des épicuriens, toujours constante dans son antipathie pour la vérité, et prenant à tâche de ridiculiser les sujets au-dessus de sa portée, s'est moquée d'un ouvrage qui traite de ce qu'il y a de plus saint et de plus imposant dans la nature; et Colotès, le discoureur le plus brillant et le plus infatigable de cette secte, a laissé par écrit une critique amère de cet ouvrage. Nous nous dispenserons de réfuter ses mauvaises chicanes, lorsque le songe de Scipion n'y sera pas intéressé; mais nous repousserons avec le mépris qu'ils méritent les traits qui, dirigés sur Platon, atteindraient Cicéron.

Un philosophe, dit Colotès, doit s'interdire toute espèce de fictions, parce qu'il n'en est aucune que puisse admettre l'amant de la vérité. A quoi bon, ajoute-t-il, placer un être de raison dans une de ces situations extraordinaires que la scène seule a le droit de nous offrir, pour nous donner une notion des phénomènes célestes, et de la nature de l'âme? Ne valait-il pas mieux employer l'insinuation, dont les moyens sont si simples et si sûrs, que de placer le mensonge à l'entrée du temple de la vérité? Ces objections sur le ressuscité de Platon atteignent le songeur de Cicéron, puisque tous deux sont des personnages mis en position convenable pour rapporter des faits imaginaires; faisons donc face à l'ennemi qui nous presse, et réduisons au néant ses vaines subtilités : la justification de l'une de ces inventions les replacera toutes deux au rang distingué qu'elles méritent.

Il est des fables que la philosophie rejette, il en est d'autres qu'elle accueille : en les classant dans l'ordre qui leur convient, nous pourrons plus aisément distinguer celles dont elle aime à faire un fréquent usage, de celles qu'elle repousse comme indignes d'entrer dans les nobles sujets dont elle s'occupe.

La fable, qui est un mensonge convenu, comme l'indique son nom, fut inventée, soit pour charmer seulement nos oreilles, soit pour nous porter au bien. La première intention est remplie par les comédies de Ménandre et de ses imitateurs, ainsi que par ces aventures supposées dans lesquelles l'amour joue un grand rôle : Pétrone s'est beaucoup exercé sur ces derniers sujets, qui ont aussi quelquefois égayé la plume d'Apulée. Toutes ces espèces de fictions, dont le but est le plaisir des oreilles, sont bannies du sanctuaire de la philosophie, et abandonnées aux nourrices. Quant au second genre, celui qui offre au lecteur un but moral, nous en formerons deux sections : dans la première, nous mettrons les fables dont le sujet n'a pas plus de réalité que son développement, telles sont celles d'Ésope, chez qui le mensonge a tant d'attraits; et dans la seconde, nous placerons celles dont le su-

reri. Nec enim his verbis vult imperitum vulgus intelligi, sed genus hominum veri ignarum sub peritiæ ostentatione : quippe quos et legisse talia, et ad reprehendendum animatos constaret. Dicemus igitur, et quos in tantum philosophum referat quandam censuræ exercuisse levitatem, quisve eorum etiam scriptam reliquerit accusationem; et postremo, quid pro ea dumtaxat parte, quæ huic operi necessaria est, responderi conveniat objectis; quibus, quod factu facile est, enervatis, jam quidquid vel contra Platonis, vel contra Ciceronis opinionem etiam in Scipionis somnium seu jaculatus est unquam morsus livoris, seu forte jaculabitur, dissolutum erit. Epicureorum tota factio, æquo semper errore a vero devia, et illa existimans ridenda, quæ nesciat, sacrum volumen et augustissima irrisit naturæ seria. Colotes vero, inter Epicuri auditores famosior, et loquacitate notabilior, etiam in librum retulit, quæ de hoc amarius reprehendit. Sed cetera, quæ injuria notavit, siquidem ad somnium, de quo hic procedit sermo, non attinent, hoc loco nobis omittenda sunt; illam calumniam persequemur, quæ, nisi supplodatur, manebit Ciceroni cum Platone communis. Ait a philosopho fabulam non oportuisse confingi : quoniam nullum figmenti genus veri professoribus conveniret. Cur enim, inquit, si rerum cœlestium notionem, si habitum nos animarum docere voluisti, non simplici et absoluta hoc insinuatione curatum est, sed quæsita persona, casusque excogitata novitas, et composita advocati scen i figmenti, ipsam quærendi veri januam mendacio polluerunt? Hæc quoniam, cum de Platonico Ere jactantur, etiam quietem Africani nostri somniantis incusant (utraque enim sub apposito argumento electa persona est, quæ accommoda enuntiandis haberetur), resistamus urgenti, et frustra arguens refellatur : ut una calumnia dissoluta, utriusque factum incolumem, ut fas est, retineat dignitatem. Nec omnibus fabulis philosophia repugnat, nec omnibus acquiescit; et, ut facile secerni possit, quæ ex his ab se abdicet, ac velut profana ab ipso vestibulo sacræ disputationis excludat, quæve etiam sæpe ac libenter admittat, divisionum gradibus explicandum est. Fabulæ, quarum nomen indicat falsi professionem, aut tantum conciliandæ auribus voluptatis, aut adhortationis quoque in bonam frugem gratia repertæ sunt; auditum mulcent, velut comœdiæ, quales Menander ejusve imitatores agendas dederunt : vel argumenta fictis casibus amatorum referta; quibus vel multum se Arbiter exercuit, vel Apuleium nonnunquam lusisse miramur. Hoc totum fabularum genus, quod solas aurium delicias profitetur, e sacrario suo in nutricum cunas sapientiæ tractatus eliminat. Ex

jet est basé sur la vérité, qui cependant ne s'y montre que sous une forme embellie par l'imagination. Parmi ces écrits, qui sont plutôt des allégories que des fables, nous rangerons la théogonie et les hauts faits des dieux par Hésiode, les poésies religieuses d'Orphée, et les maximes énigmatiques des pythagoriciens.

Les sages se refusent à employer les fables de la première section, celles dont le fond n'est pas plus vrai que les accessoires. La seconde section veut être encore subdivisée; car, lorsque la vérité fait le fond d'un sujet dont le développement seul est fabuleux, ce développement peut avoir lieu de plus d'une manière : il peut n'être qu'un tissu, en récit, d'actions honteuses, impies et monstrueuses, comme celles qui nous représentent les dieux adultères, Saturne privant son père Cœlus des organes de la génération, et lui-même détrôné et mis aux fers par son fils. La philosophie dédaigne de telles inventions; mais il en est d'autres qui couvrent d'un chaste voile l'intelligence des choses sacrées, et dans lesquelles on n'a à rougir ni des noms, ni des choses; ce sont les seules qu'emploie le sage, toujours réservé quand il s'agit de sujets religieux. Or, le révélateur Her et le songeur Scipion, dont on emprunte les noms pour développer des doctrines sacrées, n'affaiblissent nullement la majesté de ces doctrines; ainsi, la malveillance, qui doit maintenant savoir faire la distinction entre une fable et une allégorie, n'a plus qu'à se taire.

Il est bon de savoir cependant que les philosophes n'admettent pas indistinctement dans tous les sujets les fictions mêmes qu'ils ont adoptées; ils en usent seulement dans ceux où il est question de l'âme et des divinités secondaires, célestes ou aériennes; mais lorsque, prenant un vol plus hardi, ils s'élèvent jusqu'au Dieu tout-puissant, souverain des autres dieux, l'αγαθὸν des Grecs, honoré chez eux sous le nom de cause première, ou lorsqu'ils parlent de l'entendement, cette intelligence émanée de l'Être suprême, et qui comprend en soi les formes originelles des choses, ou les idées, alors ils évitent tout ce qui ressemble à la fiction; et leur génie, qui s'efforce de nous donner quelques notions sur des êtres que la parole ne peut peindre, que la pensée même ne peut saisir, est obligé de recourir à des images et des similitudes. C'est ainsi qu'en use Platon : lorsque, entraîné par son sujet, il veut parler de l'Être par excellence, n'osant le définir, il se contente de dire que tout ce qu'il sait à cet égard, c'est que cette définition n'est pas au pouvoir de l'homme; et, ne trouvant pas d'image plus rapprochée de cet être invisible que le soleil qui éclaire le monde visible, il part de cette similitude pour prendre son essor vers les régions les plus inaccessibles de la métaphysique.

L'antiquité était si convaincue que des substances supérieures à l'âme, et conséquemment à la nature, n'offrent aucune prise à la fiction, qu'elle n'avait assigné aucun simulacre à la cause première et à l'intelligence née d'elle, quoiqu'elle eût déterminé ceux des autres dieux. Au reste, quand la philosophie admet des récits fabuleux relatifs à l'âme et aux dieux en sous-ordre, ce n'est pas sans motif, ni dans l'intention de s'égayer; elle sait que la nature redoute d'être

his autem, quæ ad quandam virtutis speciem intellectum legentis hortantur, fit secunda discretio. In quibusdam enim et argumentum ex ficto locatur, et per mendacia ipse relationis ordo contexitur : ut sunt illæ Æsopi fabulæ, elegantia fictionis illustres. At in aliis argumentum quidem fundatur veri soliditate : sed hæc ipsa veritas per quædam composita et ficta profertur, et hæc jam vocatur fabulosa narratio, non fabula : ut sunt cærimoniarum sacra, ut Hesiodi et Orphei, quæ de Deorum progenie actuve narrantur; ut mystica Pythagoreorum sensa referuntur. Ex hac ergo secunda divisione, quam diximus, a philosophiæ libris prior species, quæ concepta de falso per falsum narratur, aliena est. Sequens in aliam rursum discretionem scissa dividitur; nam, cum veritas argumento subest, solaque sit narratio fabulosa, non unus reperitur modus per figmentum vera referendi, aut enim contextio narrationis per turpia, et indigna numinibus, ac monstro similia, componitur; ut Dii adulteri, Saturnus pudenda Cœli patris abscindens, et ipse rursus a filio regno potito in vincula conjectus; quod genus totum philosophi nescire maluerunt : aut sacrarum rerum notio sub pio figmentorum velamine honestis et tecta rebus, et vestita nominibus enuntiatur. Et hoc est solum figmenti genus, quod cautio de divinis rebus philosophantis admittit. Cum igitur nullam disputationi pariat injuriam vel Er index, vel somnians Africanus, sed rerum sacrarum enuntiatio integra sui dignitate his sit tecta nominibus, accusator tandem edoctus a fabulis fabulosa secernere, conquiescat. Sciendum est tamen, non in omnem disputationem philosophos admittere fabulosa vel licita; sed his uti solent, cum vel de anima, vel de aereis ætheriisve potestatibus, vel de ceteris Diis loquuntur. Ceterum cum ad summum et principem omnium Deum, qui apud Græcos τ' ἀγαθὸν, qui πρῶτον αἴτιον nuncupatur, tractatus se audet attollere; vel ad mentem, quam Græci νοῦν appellant, originales rerum species, quæ ἰδέαι dictæ sunt, continentem, ex summo natam et profectam Deo; cum de his, inquam, loquuntur, summo Deo ac mente, nihil fabulosum penitus attingunt. Sed si quid de his assignare conantur, quæ non sermonem tantummodo, sed cogitationem quoque humanam superant, ad similitudines et exempla confugiunt. Sic Plato, cum de τ' ἀγαθῷ loqui esset animatus, dicere quid sit non ausus est, hoc solum de eo sciens, quod sciri quale sit ab homine non posset : solum vero ei simillimum de visibilibus solem reperit; et per ejus similitudinem viam sermoni suo attollendi se ad non comprehendenda patefecit. Ideo et nullum ejus simulacrum, cum Diis aliis constitueretur, finxit antiquitas : quia summus Deus, nataque ex eo mens, sicut ultra animam, ita supra naturam sunt : quo nihil fas est de fabulis pervenire. De Diis autem, ut dixi, ceteris, et de anima non frustra se, nec, ut oblectent, ad fabulosa convertunt; sed quia

exposée nue à tous les regards; que, non-seulement elle aime à se travestir pour échapper aux yeux grossiers du vulgaire, mais qu'elle exige encore des sages un culte emblématique : voilà pourquoi les initiés eux-mêmes n'arrivent à la connaissance des mystères que par les routes détournées de l'allégorie. C'est aux sages seuls qu'appartient le droit de lever le voile de la vérité; il doit suffire aux autres hommes d'être amenés à la vénération des choses saintes par des figures symboliques.

On raconte à ce sujet que le philosophe Numénius, investigateur trop ardent des secrets religieux, apprit en songe, des déesses honorées à Éleusis, qu'il les avait offensées pour avoir rendu publique l'interprétation de leurs mystères. Étonné de les voir revêtues du costume des courtisanes, et placées sur le seuil d'un lieu de prostitution, il leur demanda la cause d'un avilissement si peu convenable à leur caractère : Ne t'en prends qu'à toi, lui dirent-elles en courroux; tu nous as assimilées aux femmes publiques, en nous arrachant avec violence de l'asile sacré que s'était ménagé notre pudeur. Tant il est vrai que les dieux se sont toujours plu à être connus et honorés sous ces formes que leur avait données l'antiquité pour imposer au vulgaire; c'est dans cette vue qu'elle avait prêté des corps et de riches vêtements à des êtres si supérieurs à l'homme, et qu'elle leur faisait parcourir toutes les périodes de notre existence. C'est sur ces premières notions que Pythagore, Empédocle, Parménide et Héraclite ont fondé le système de leur philosophie; et Timée, dans sa théogonie, ne s'est pas écarté de cette tradition.

CHAP. III. Il y a cinq genres de songes; celui de Scipion renferme les trois premiers genres.

A ces préliminaires de l'analyse du Songe de Scipion, joignons la définition des divers genres de songes reconnus par l'antiquité, qui a créé des méthodes pour interpréter toutes ces figures bizarres et confuses que nous apercevons en dormant; il nous sera facile ensuite de fixer le genre du songe qui nous occupe.

Tous les objets que nous voyons en dormant peuvent être rangés sous cinq genres différents, dont voici les noms : le songe proprement dit, la vision, l'oracle, le rêve, et le spectre. Les deux derniers genres ne méritent pas d'être expliqués, parce qu'ils ne se prêtent pas à la divination.

Le rêve a lieu, lorsque nous éprouvons en dormant les mêmes peines d'esprit ou de corps, et les mêmes inquiétudes sur notre position sociale, que celles que nous éprouvions étant éveillés. L'esprit est agité chez l'amant qui jouit ou qui est privé de la présence de l'objet aimé; il l'est aussi chez celui qui, redoutant les embûches ou la puissance d'un ennemi, s'imagine le rencontrer à l'improviste, ou échapper à sa poursuite. Le corps est agité chez l'homme qui a fait excès de vin ou d'aliments solides; il croit éprouver des suffocations, ou se débarrasser d'un fardeau incommode : celui qui, au contraire, a ressenti la faim ou la soif, se figure qu'il désire, qu'il cherche et même qu'il trouve le moyen de satisfaire ses besoins. Relativement à la fortune, avons-nous désiré des honneurs, des dignités, ou bien avons-nous craint de les perdre; nous

sciunt, inimicam esse naturæ apertam nudamque expositionem sui : quæ sicut vulgaribus hominum sensibus intellectum sui vario rerum tegmine operimentoque subtraxit, ita a prudentibus arcana sua voluit per fabulosa tractari. Sic ipsa mysteria figurarum cuniculis operiuntur, ne vel hæc adeptis nuda rerum talium se natura præbeat : sed summatibus tantum viris sapientia interprete veri arcani consciis, contenti sint reliqui ad venerationem figuris defendentibus a vilitate secretum. Numenio denique inter philosophos occultorum curiosiori offensam numinum, quod Eleusinia sacra interpretando vulgaverit, somnia prodiderunt, viso sibi, ipsas Eleusinias Deas habitu meretricio ante apertum lupanar videre prostantes; admirantique, et causas non convenientis numinibus turpitudinis consulenti, respondisse iratas, ab ipso se adyto pudicitiæ suæ vi abstractas, et passim adeuntibus prostitutas. Adeo semper ita se et sciri et coli numina maluerunt, qualiter in vulgus antiquitas fabulata est; quæ et imagines et simulacra formarum talium prorsus alienis, et ætates tam incrementi, quam diminutionis ignaris, et amictus ornatusque varios corpus non habentibus assignavit. Secundum hæc Pythagoras ipse atque Empedocles, Parmenides quoque et Heraclitus, de Diis fabulati sunt : nec secus Timæus, qui progenies eorum, sicuti traditum fuerat, exsecutus est.

CAP. III. Quinque esse genera somniandi; atque somnium hoc Scipionis ad prima tria genera debere referri.

His prælibatis, antequam ipsa somnii verba tractemus, prius, quot somniandi modos observatio deprehenderit, cum licentiam figurarum, quæ passim quiescentibus ingeruntur, sub definitionem ac regulam vetustas mitteret, edisseramus, ut cui eorum generi somnium, de quo agimus, applicandum sit, innotescat. Omnium, quæ videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales et diversitates et nomina : aut enim est ὄνειρος secundum Græcos, quod Latini *somnium* vocant; aut est ὅραμα, quod *visio* recte appellatur; aut est χρηματισμὸς, quod oraculum nuncupatur; aut est ἐνύπνιον, quod insomnium dicitur; aut est φάντασμα, quod Cicero, quoties opus hoc nomine fuit, visum vocavit. Ultima ex his duo, cum videntur, cura interpretationis indigna sunt, quia nihil divinationis apportant : ἐνύπνιον dico et φάντασμα. Est enim ἐνύπνιον, quoties cura oppressi animi corporisve sive fortunæ, qualis vigilantem fatigaverat, talem se ingerit dormienti; animi, si amator deliciis suis aut fruentem se videat, aut carentem : si metuens quis imminentem sibi vel insidiis vel potestate personam, aut incurrisse hanc ex imagine cogitationum suarum, aut effugisse videatur; corporis, si temeto ingurgitatus, aut distentus cibo, vel

rêvons que nos espérances ou nos craintes sont réalisées.

Ces sortes d'agitations, et d'autres de même espèce, ne nous obsèdent pendant la nuit que parce qu'elles avaient fatigué nos organes pendant le jour : enfants du sommeil, elles disparaissent avec lui.

Si les Latins ont appelé le rêve *insomnium* (objets vus en songe), ce n'est pas parce qu'il est annexé au songe d'une manière plus particulière que les autres modes énoncés ci-dessus, mais parce qu'il semble en faire partie aussi longtemps qu'il agit sur nous : le songe fini, le rêve ne nous offre aucun sens dont nous puissions faire notre profit ; sa nullité est caractérisée par Virgile :

> Par là montent vers nous tous ces rêves légers,
> Des erreurs de la nuit prestiges mensongers.

Par *cœlum*, le poëte entend la région des vivants, placée à égale distance de l'empire des morts et du séjour des dieux. Lorsqu'il peint l'amour et ses inquiétudes toujours suivies de rêves, il s'exprime ainsi :

> Les charmes du héros sont gravés dans son cœur.
> La voix d'Énée encor résonne à son oreille,
> Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.

Ensuite il fait dire à la reine :

> Anne, sœur bien-aimée,
> Par quel rêve effrayant mon âme est comprimée !

Quant au spectre, il s'offre à nous dans ces instants où l'on n'est ni parfaitement éveillé, ni tout à fait endormi. Au moment où nous allons céder à l'influence des vapeurs somnifères, nous nous croyons assaillis par des figures fantastiques, dont les formes n'ont pas d'analogue dans la nature ; ou bien nous les voyons errer çà et là autour de nous, sous des aspects divers qui nous inspirent la gaieté ou la tristesse. Le cauchemar appartient à ce genre. Le vulgaire est persuadé que cette forte pression sur l'estomac, qu'on éprouve en dormant, est une attaque de ce spectre qui nous accable de tout son poids. Nous avons dit que ces deux genres ne peuvent nous aider à lire dans l'avenir ; mais les trois autres nous en offrent les moyens.

L'oracle se manifeste, lorsqu'un personnage vénérable et imposant, tel qu'un père, une mère, un ministre de la religion, la Divinité elle-même, nous apparaît pendant notre sommeil pour nous instruire de ce que nous devons ou ne devons pas faire, de ce qui nous arrivera ou ne nous arrivera pas.

La vision a lieu, lorsque les personnes ou les choses que nous verrons en réalité plus tard se présentent à nous telles qu'elles seront alors.

J'ai un ami qui voyage, et que je n'attends pas encore ; une vision me l'offre de retour. A mon réveil, je vais au-devant de lui, et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Il me semble que l'on me confie un dépôt ; et le jour luit à peine, que la personne que j'avais vue en dormant vient me prier d'être dépositaire d'une somme d'argent qu'elle met sous la sauvegarde de ma loyauté.

Le songe proprement dit ne nous fait ses communications que dans un style figuré, et tellement plein d'obscurités, qu'il exige le secours de l'interprétation. Nous ne définirons pas ses effets, parce qu'il n'est personne qui ne les connaisse.

Ce genre se subdivise en cinq espèces ; car un songe peut nous être particulier, ou étranger, ou commun avec d'autres ; il peut concerner la chose publique ou l'universalité des choses. Dans le

ex abundantia præfocari se existimet, vel gravantibus exonerari : aut contra, si esuriens cibum, aut potum sitiens desiderare, quærere, vel etiam invenisse videatur. Fortunæ, cum se quis æstimat vel potentia, vel magistratu, aut augeri pro desiderio, aut exui pro timore. Hæc et his similia, quoniam ex habitu mentis quietem sicut prævenerant, ita et turbaverant dormientis, una cum somno avolant et pariter evanescunt. Hinc et insomnio nomen est, non quia per somnium videtur (hoc enim est huic generi commune cum ceteris), sed quia in ipso somnio tantummodo esse creditur, dum videtur ; post somnium nullam sui utilitatem vel significationem relinquit. Falsa esse insomnia nec Maro tacuit :

> Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes :

cœlum hic vivorum regionem vocans ; quia sicut Dii nobis, ita nos defunctis superi habemur. Amorem quoque describens, cujus curam sequuntur insomnia, ait :

> — — Hærent infixi pectore vultus,
> Verbaque : nec placidam membris dat cura quietem.

et post hæc :

> Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent ?

Φάντασμα vero, hoc est visum, cum inter vigiliam et adultam quietem, in quadam, ut aiunt, prima somni nebula adhuc se vigilare æstimans, qui dormire vix cœpit, aspicere videtur irruentes in se, vel passim vagantes formas, a natura seu magnitudine, seu specie discrepantes, variasque tempestates rerum vel lætas, vel turbulentas. In hoc genere est ἐφιάλτης : quem publica persuasio quiescentes opinatur invadere, et pondere suo pressos ac sentientes gravare. His duobus modis ad nullam noscendi futuri opem receptis, tribus ceteris in ingenium divinationis instruimur. Et est oraculum quidem, cum in somnis parens, vel alia sancta gravisque persona, seu sacerdos, vel etiam Deus, aperte eventurum quid, aut non eventurum, faciendum vitandumve denuntiat. Visio est autem, cum id quis videt, quod eodem modo, quo apparuerat, eveniet. Amicum peregre commorantem, quem non cogitabat, visus sibi est reversum videre, et procedenti obvius, quem viderat, venit in amplexus. Depositum in quiete suscipit ; et matutinus ei precator occurrit, mandans pecuniæ tutelam, et fidæ custodiæ celanda committens. Somnium proprie vocatur, quod tegit figuris, et velat ambagibus, non nisi interpretatione intelligendam significationem rei, quæ demonstratur : quod quale sit, a nobis non exponendum est, cum hoc unusquisque ex usu, quid sit,

premier cas, le songeur est agent ou patient; dans le second cas, il croit voir un autre que lui remplir un de ces deux rôles; dans le troisième, il lui semble que d'autres partagent sa situation. Un songe concerne la chose publique, lorsqu'une cité, ses places, son marché, ses rues, son théâtre, ou telles autres parties de son enceinte ou de son territoire, nous paraissent être le lieu de la scène d'un événement fâcheux ou satisfaisant. Il a un caractère de généralité, lorsque le ciel des fixes, le soleil, la lune ou d'autres corps célestes, ainsi que notre globe, offrent au songeur, sur un point quelconque, des objets nouveaux pour lui. Or, dans la relation du songe de Scipion, on trouve les trois seules manières de songer dont on puisse tirer des conséquences probables, et, de plus, les cinq espèces du genre.

L'Émilien entend la voix de l'oracle, puisque son père Paulus et son aïeul l'Africain, tous deux personnages imposants et vénérables, tous deux honorés du sacerdoce, l'instruisent de ce qui lui arrivera. Il a une vision, puisqu'il jouit de la vue des mêmes lieux qu'il habitera après sa mort. Il fait un songe, puisque, sans le secours de l'interprétation, il est impossible de lever le voile étendu par la prudence sur les révélations importantes dont on lui fait part.

Dans ce même songe se trouvent comprises les cinq espèces dont nous venons de parler. Il est particulier au jeune Scipion, car c'est lui qui est transporté dans les régions supérieures, et c'est son avenir qu'on lui dévoile; il lui est étranger, car on offre à ses yeux l'état des âmes de ceux qui ne sont plus; ce qu'il croit voir lui sera commun avec d'autres, car c'est le séjour qui lui est destiné, ainsi qu'à ceux qui auront bien mérité de la patrie. Ce songe intéresse la chose publique, puisque la victoire de Rome sur Carthage, et la destruction de cette dernière ville, sont prédites à Scipion, ainsi que son triomphe au Capitole et la sédition qui lui causera tant d'inquiétudes. Il embrasse la généralité des êtres, puisque le songeur, soit en élevant, soit en abaissant ses regards, aperçoit des objets jusqu'alors ignorés des mortels. Il suit les mouvements du ciel et ceux des sphères, dont la rapidité produit des sons harmonieux; et ses yeux, témoins du cours des astres et de celui des deux flambeaux célestes, découvrent la terre en son entier.

On ne nous objectera pas qu'un songe qui embrasse et la chose publique et la généralité des êtres ne peut convenir à Scipion, qui n'est pas encore revêtu de la première magistrature, puisque son grade, comme il en convient lui-même, le distingue à peine d'un simple soldat. Il est vrai que, d'après l'opinion générale, tout songe qui a rapport au corps politique ne fait autorité que lorsqu'il a été envoyé au chef de ce corps ou à ses premiers magistrats, ou bien encore lorsqu'il est commun à un grand nombre de citoyens, qui tous doivent avoir vu les mêmes objets. Effectivement, on lit dans Homère qu'Agamemnon ayant fait part au conseil assemblé du songe qui lui intimait l'ordre de combattre l'ennemi, Nestor, dont la prudence n'était pas moins utile à l'armée que la force physique de ses jeunes guerriers, donne du poids au récit du roi de Mycènes, en disant que ce songe, où le corps social est intéressé, mérite toute confiance, comme ayant été envoyé au chef des Grecs; sans quoi, ajoute-t-il, il serait pour nous de peu d'importance.

Cependant on peut, sans blesser les convenances, supposer que Scipion, qui n'est encore, il est vrai, ni consul, ni général, rêve la des-

agnoscat. Hujus quinque sunt species : aut enim proprium, aut alienum, aut commune, aut publicum, aut generale est. Proprium est, cum se quis facientem patientemve aliquid somniat : alienum, cum alium : commune, cum se una cum alio. Publicum est, cum civitati forove, vel theatro, seu quibuslibet publicis mœnibus actibusve, triste vel lætum quid existimat accidisse. Generale est, cum circa solis orbem lunaremve, seu alia sidera, vel cœlum omnesve terras aliquid somniat innovatum. Hoc ergo, quod Scipio vidisse se retulit, et tria illa, quæ sola probabilia sunt genera principalitatis, amplectitur, et omnes ipsius somnii species attingit. Est enim oraculum, quia Paulus et Africanus uterque parens, sancti gravesque ambo, nec alieni a sacerdotio, quid illi eventurum esset, denuntiaverunt. Est visio, quia loca ipsa, in quibus post corpus vel qualis futurus esset, aspexit. Est somnium, quia rerum, quæ illi narratæ sunt, altitudo, tecta profunditate prudentiæ, non potest nobis, nisi scientia interpretationis, aperiri. Ad ipsius quoque somnii species omnes refertur. Est proprium, quia ad supera ipse perductus est, et de se futura cognovit. Est alienum, quod, quem statum aliorum animæ sortitæ sint, deprehendit. Est commune, quod eadem loca tam sibi, quam ceteris ejusdem meriti, didicit præparari. Est publicum, quod victoriam patriæ, et Carthaginis interitum, et Capitolinum triumphum, ac sollicitudinem futuræ seditionis agnovit. Est generale, quod cœlum cœlique circulos conversionisque concentum, vivo adhuc homini nova et incognita, stellarum etiam ac luminum motus, terræque omnis situm, suspiciendo vel despiciendo concepit. Nec dici potest, non aptum fuisse Scipionis personæ somnium, quod et generale esset et publicum : quia necdum illi contigisset amplissimus magistratus; immo cum adhuc, ut ipse dicit, pæne miles haberetur. Aiunt enim, non habenda pro veris de statu civitatis somnia, nisi quæ rector ejus magistratusve vidisset, aut quæ de plebe non unus, sed multi similia somniassent. Ideo apud Homerum, cum in concilio Græcorum Agamemnon somnium, quod de instruendo prœlio viderat, publicaret, Nestor, qui non minus ipse prudentia, quam omnis juventa viribus, juvit exercitum, concilians fidem relatis, De statu, inquit, publico credendum regio somnio : quod si alter vidisset, repudiaremus ut futile. Sed non ab re erat, ut Scipio, etsi necdum adeptus tunc fuerat consulatum, nec erat

truction de Carthage, qui, plus tard, aura lieu sous ses ordres, et la victoire dont Rome lui sera redevable un jour. On peut également supposer qu'un personnage aussi distingué par son savoir que par ses vertus est initié, pendant son sommeil, à tous les secrets de la nature.

Ceci posé, revenons au vers de Virgile cité précédemment en témoignage de l'opinion du poëte sur la futilité des rêves, et que nous avons extrait de sa description des deux portes des enfers donnant issue aux songes. Ceux qui seraient curieux de savoir pourquoi la porte d'ivoire est réservée aux prestiges mensongers, et celle de corne aux songes vrais, peuvent consulter Porphyre; voici ce qu'il dit dans son commentaire sur le passage d'Homère relatif à ces deux portes : « La vérité se tient cachée; cependant l'âme l'aperçoit quelquefois, lorsque le corps endormi lui laisse plus de liberté; quelquefois aussi elle fait de vains efforts pour la découvrir, et lors même qu'elle l'aperçoit, les rayons du flambeau de la déesse n'arrivent jamais nettement ni directement à ses yeux, mais seulement à travers le tissu du sombre voile dont s'enveloppe la nature. » Tel est aussi le sentiment de Virgile, qui dit :

> Viens : je vais dissiper les nuages obscurs
> Dont, sur tes yeux mortels, la vapeur répandue
> Cache ce grand spectacle à ta débile vue.

Ce voile qui, pendant le sommeil du corps, laisse arriver jusqu'aux yeux de l'âme les rayons de la vérité, est, dit-on, de la nature de la corne, qui peut être amincie jusqu'à la transparence; et celui qui se refuse à laisser passer ces mêmes rayons est de la nature de l'ivoire, tellement opaque, que, quelque aminci qu'il soit, il ne se laisse jamais traverser par aucun corps.

CHAP. IV. Du but ou de l'intention de ce songe.

Nous venons de discuter les genres et les espèces de songes qui rentrent dans celui de Scipion; essayons maintenant, avant de l'expliquer, d'en faire connaître l'esprit et le but. Démontrons que ce but n'est autre que celui annoncé au commencement de cet ouvrage; savoir, de nous apprendre que les âmes de ceux qui ont bien mérité des sociétés retournent au ciel pour y jouir d'une félicité éternelle. Cela est prouvé par la circonstance même dont profite Scipion pour raconter ce songe, sur lequel il assure avoir gardé le secret depuis longtemps. Lélius se plaignait que le peuple romain n'eût pas encore élevé de statues à Nasica; et Scipion, ayant répondu à cette plainte, avait terminé son discours par ces mots : « Quoique le sage trouve dans le sentiment de ses nobles actions la plus haute récompense de sa vertu, cependant cette vertu, qu'il tient des dieux, n'en aspire pas moins à des récompenses d'un genre plus relevé et plus durable que celui d'une statue qu'un plomb vil retient sur sa base, ou d'un triomphe dont les lauriers se flétrissent. Quelles sont donc ces récompenses? dit Lélius. « Permettez, reprit Scipion, puisque nous sommes libres encore pendant ce troisième jour de fête, que je continue ma narration. » Amené insensiblement au récit du songe qu'il a eu, il arrive au passage suivant, dans lequel il insinue qu'il a vu au ciel ces récompenses moins passagères, et d'un

rector exercitus, Carthaginis somniaret interitum, cujus erat auctor futurus; audiretque victoriam beneficio suo publicam; videret etiam secreta naturæ, vir non minus philosophia, quam virtute præcellens. His assertis, quia superius falsitatis insomniorum Vergilium testem citantes, ejus versus fecimus mentionem, eruti de geminarum somnii descriptione portarum : si quis forte quærere velit, cur porta ex ebore falsis, et e cornu veris sit deputata; instruetur auctore Porphyrio, qui in commentariis suis hæc in eundem locum dicit ab Homero sub eadem divisione descripta : Latet, inquit, omne verum; hoc tamen anima, cum ab officiis corporis somno ejus paululum libera est, interdum aspicit; nonnunquam tendit aciem, nec tamen pervenit : et, cum aspicit, tamen non libero et directo lumine videt, sed interjecto velamine, quod nexus naturæ caligantis obducit. Et hoc in natura esse idem Vergilius asserit, dicens :

> Aspice : namque omnem, quæ nunc obducta tuenti
> Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
> Caligat, nubem eripiam.

Hoc velamen cum in quiete ad verum usque aciem animæ introspicientis admittit, de cornu creditur, cujus ista natura est, ut tenuatum visui pervium sit : cum autem a vero hebetat ac repellit obtutum, ebur putatur; cujus corpus ita natura densatum est, ut ad quamvis extremitatem tenuitatis erasum, nullo visu ad ulteriora tendente penetretur

---

CAP. IV. Propositum, seu scopus hujus somnii quis sit.

Tractatis generibus et modis, ad quos somnium Scipionis refertur, nunc ipsam ejusdem somnii mentem, ipsumque propositum, quem Græci σκοπὸν vocant, antequam verba inspiciantur, tentemus aperire; et eo pertinere propositum præsentis operis asseramus, sicut jam in principio hujus sermonis adstruximus, ut animas bene de republica meritorum post corpora cœlo reddi, et illic frui beatitatis perpetuitate, nos doceat. Nam Scipionem ipsum hæc occasio ad narrandum somnium provocavit, quod longo tempore se testatus est silentio condidisse. cum enim Lælius quereretur, nullas Nasicæ statuas in publico, in interfecti tyranni remunerationem, locatas, respondit Scipio post alia in hæc verba : « Sed quamquam « sapientibus conscientia ipsa factorum egregiorum amplissimum virtutis est præmium, tamen illa divina virtus non statuas plumbo inhærentes, nec triumphos « arescentibus laureis, sed stabiliora quædam et viridiora « præmiorum genera desiderat. Quæ tamen ista sunt, « inquit Lælius? Tum Scipio, Patimini me, inquit, quoniam tertium diem jam feriati sumus; » et cetera, quibus

éclat plus solide, réservées aux vertueux administrateurs de la chose publique.

« Mais afin de vous inspirer plus d'ardeur à défendre l'État, sachez, continua mon aïeul, qu'il est dans le ciel une place assurée et fixée d'avance pour ceux qui auront sauvé, défendu, agrandi leur patrie, et qu'ils doivent y jouir d'une éternité de bonheur. » Bientôt après il désigne nettement ce séjour du bonheur, en disant :

« Imitez votre aïeul, imitez votre père; comme eux cultivez la justice et la piété; cette piété, obligation envers nos parents et nos proches, et le plus saint des devoirs envers la patrie : telle est la route qui doit vous conduire au ciel, et vous donner place parmi ceux qui ont déjà vécu, et qui, délivrés du corps, habitent le lieu que vous voyez. » Ce lieu était la voie lactée; car c'est dans ce cercle, nommé galaxie par les Grecs, que Scipion s'imagine être pendant son sommeil, puisqu'il dit, en commençant son récit :

« D'un lieu élevé, parsemé d'étoiles et tout resplendissant de lumière, il me montrait Carthage. » Et, dans le passage qui suit l'avant-dernier cité, il s'explique plus clairement encore : « C'était ce cercle dont la blanche lumière se distingue entre les feux célestes, et que, d'après les Grecs, vous nommez voie lactée. De là, étendant mes regards sur l'univers, j'étais émerveillé de la majesté des objets. »

En parlant des cercles, nous traiterons plus amplement de la galaxie.

—

CHAP. V. Quoique tous les nombres puissent, en quelque sorte, être regardés comme parfaits, cependant le septième et le huitième sont particulièrement considérés comme tels. Propriétés qui méritent au huitième nombre la qualification de nombre parfait.

Nous avons fait connaître les rapports de dissemblance et de conformité des deux traités de la République écrits par Cicéron et son prédécesseur Platon, ainsi que le motif qu'ils ont eu pour faire entrer dans ces traités, le premier, l'épisode du songe de Scipion, et le second, celui de la révélation d'Her.

Nous avons ensuite rapporté les objections faites à Platon par les épicuriens, et la réfutation dont est susceptible leur insignifiante critique; puis nous avons dit quels sont les écrits philosophiques qui admettent la fiction, et ceux dont elle est entièrement bannie : de là nous avons été amenés à définir les divers genres de songes, vrais ou faux, enfantés par cette foule d'objets que nous voyons en dormant, afin de reconnaître plus aisément ceux de ces genres auxquels appartient celui de Scipion.

Nous avons dû aussi discuter s'il convenait de lui prêter un tel songe, et exposer le sentiment des anciens relativement aux deux portes par où sortent les songes; enfin, nous avons développé l'esprit de celui dont il est ici question, et déterminé la partie du ciel où le second Africain, pendant son sommeil, a vu et entendu tout ce qu'il raconte. Maintenant nous allons interpréter, non pas la totalité de ce songe, mais les passages d'un intérêt marquant. Le premier qui se présente est

—

ad narrationem somnii venit, docens illa esse stabiliora et viridiora præmiorum genera, quæ ipse vidisset in cœlo bonis rerumpublicarum servata rectoribus : sicut his verbis ejus ostenditur : « Sed quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempublicam, sic habeto. Omnibus, « qui patriam conservarint, adjuverint, auxerint, certum « esse in cœlo et definitum locum, ubi beati ævo sempi- « terno fruantur. » Et paulo post, hunc certum locum, qui sit designans, ait : « Sed sic, Scipio, ut avus hic « tuus, ut ego, qui te genui, justitiam cole et pietatem : « quæ cum magna in parentibus et propinquis, tum in « patria maxima est. Ea vita via est in cœlum, et in hunc « cœtum eorum, qui jam vixere, et corpore laxati illum « incolunt locum, quem vides; » significans galaxian. Sciendum est enim, quod locus, in quo sibi esse videtur Scipio per quietem, lacteus circulus est, qui galaxias vocatur; siquidem his verbis in principio utitur : « Os- « tendebat autem Carthaginem de excelso et pleno stella- « rum illustri et claro quodam loco. » Et paulo post apertius dicit : « Erat autem is splendidissimo candore inter « flammas circulus elucens, quem vos, ut a Graiis acce- « pistis, orbem lacteum nuncupatis; ex quo omnia mihi « contemplanti præclara et mirabilia videbantur. » Et de hoc quidem galaxia, cum de circulis loquemur, plenius disseremus.

—

CAP. V. Quamquam omnes numeri modo quodam pleni sint, tamen septenarium et octonarium peculiariter plenos dici; quamque ob causam octonarius plenus vocetur.

Sed jam quoniam inter libros, quos de republica Cicero, quosque prius Plato scripserat, quæ differentia, quæ similitudo habeatur, expressimus, et cur operi suo vel Plato Eris indicium, vel Cicero somnium Scipionis asciverit, quidve sit ab Epicureis objectum Platoni, vel quemadmodum debilis calumnia refellatur, et quibus tractatibus philosophi admisceant, vel a quibus penitus excludant fabulosa, retulimus; adjecimusque post hæc necessario genera omnium imaginum, quæ falso, quæque vero videntur in somnis, ipsasque distinximus species somniorum, ad quas Africani somnium constaret referri; et si Scipioni convenerit talia somniare; et de geminis somnii portis, quæ fuerit a veteribus expressa sententia; super his omnibus, ipsius somnii, de quo loquimur, mentem propositumque signavimus, et partem cœli evidenter expressimus, in qua sibi Scipio per quietem hæc vel vidisse visus est, vel audisse, quæ retulit : nunc jam discutienda nobis sunt ipsius somnii verba, non omnia, sed ut quæque videbuntur digna quæsitu. Ac prima nobis tractanda se ingerit pars illa de numeris, in qua sic ait : « Nam cum ætas tua septenos « octies solis anfractus reditusque converterit, duoque hi « numeri, quorum uterque plenus, alter altera de causa « habetur, circuitu naturali summam tibi fatalem confe-

celui relatif aux nombres ; le voici : « Car, lorsque votre vie mortelle aura parcouru un cercle composé de sept fois huit révolutions du soleil, et que du concours de ces nombres, tous deux réputés parfaits, mais par des causes différentes, la nature aura formé le nombre fatal qui vous est assigné, tous les yeux se tourneront vers vous, votre nom sera dans toutes les bouches ; le sénat, les bons citoyens, les alliés, mettront en vous leurs espérances, et vous regarderont comme l'unique appui de l'État ; en un mot, vous serez nommé dictateur, et chargé de réorganiser la république, si toutefois vous échappez aux mains parricides de vos proches. »

C'est avec raison que le premier Africain attribue aux nombres une plénitude qui n'appartient, à proprement parler, qu'aux choses divines et d'un ordre supérieur. On ne peut, en effet, regarder convenablement comme pleins des corps toujours prêts à laisser échapper leurs molécules, et à s'emparer de celles des corps environnants. Il est vrai qu'il n'en est pas ainsi des corps métalliques ; cependant on ne doit pas dire qu'ils sont pleins, puisqu'ils ont de nombreux interstices.

Ce qui a fait regarder tous les nombres indistinctement comme parfaits, c'est qu'en nous élevant insensiblement par la pensée, de la nature de l'homme vers la nature des dieux, ce sont les nombres qui nous offrent le premier degré d'immatérialité. Il en est cependant parmi eux qui présentent plus particulièrement le caractère de la perfection, dans le sens que nous devons attacher ici à ce mot : ce sont ceux qui ont la propriété d'enchaîner leurs parties, les nombres carrés multipliés par leurs racines, et ceux qui sont solides par eux-mêmes. Ces corps ou solides, qui ne tombent pas sous les sens, ne peuvent être conçus que par l'entendement ; mais, pour nous expliquer clairement, reprenons les choses d'un peu plus haut.

Tous les corps sont terminés par des surfaces qui leur servent de limites ; et ces limites, fixées immuablement autour des corps qu'elles terminent, n'en sont pas moins considérées comme immatérielles. Car, en considérant un corps, la pensée peut faire abstraction de sa surface, et réciproquement ; la surface est donc la ligne de démarcation entre les êtres matériels et les êtres immatériels : cependant ce passage de la matière à l'immatérialité n'est pas absolu, attendu que, s'il est dans la nature de la surface d'être en dehors des corps, il l'est aussi de n'être qu'autour des corps ; de plus, on ne peut parler d'un corps sans y comprendre sa surface : donc leur séparation ne peut être effectuée réellement, mais seulement par l'entendement. Cette surface, limite des corps, est elle-même limitée par des points : tels sont les corps mathématiques sur lesquels s'exerce la sagacité des géomètres. Le nombre de lignes qui limitent la surface d'une partie quelconque d'un corps, est en raison de la raison de la forme sous laquelle se présente cette même partie : si cette portion de surface est triangulaire, elle est terminée par trois lignes ; par quatre, si elle est carrée. Enfin, le nombre de lignes qui la limitent égale celui de ses angles, et ces lignes se touchent par leurs extrémités.

Nous devons rappeler ici au lecteur que tout corps a trois dimensions, longueur, largeur, profondeur ou épaisseur. La ligne n'a qu'une de ces dimensions, c'est la longueur ; la surface en

« cerint : in te unum atque in tuum nomen se tota convertet civitas. Te senatus, te omnes boni, te socii, te Latini intuebuntur : tu eris unus, in quo nitatur civitatis « salus ; ac, ne multa, dictator remp. constituas oportet, « si impias propinquorum manus effugeris. » Plenitudinem hic non frustra numeris assignat. Plenitudo enim proprie nisi divinis rebus supernisque non convenit : neque enim corpus proprie plenum dixeris, quod cum sui sit impatiens effluendo, alieni est appetens hauriendo. Quæ si metallicis corporibus non usu veniunt, non tamen plena illa, sed vasta dicenda sunt. Hæc est igitur communis numerorum omnium plenitudo ; quod cogitationi, a nobis ad superos meanti, occurrit prima perfectio incorporalitatis in numeris. Inter ipsos tamen proprie pleni vocantur secundum hos modos, qui præsenti tractatui necessarii sunt, qui aut vim obtinent vinculorum, aut corpora rursus efficiuntur, aut corpus efficiunt, sed corpus, quod intelligendo, non sentiendo, concipias. Totum hoc, ut obscuritatis deprecetur offensa, paulo altius repetita rerum luce, pandendum est. Omnia corpora superficie finiuntur, et in ipsam eorum pars ultima terminatur. Hi autem termini, cum sint semper circa corpora, quorum termini sunt, incorporei tamen intelliguntur. Nam quousque corpus esse dicetur, necdum terminus intelligitur : cogitatio, quæ conceperit terminum, corpus relinquit. Ergo primus a corporibus ad incorporea transitus ostendit corporum terminos ; et hæc est prima incorporea natura post corpora : sed non pure, nec ad integrum carens corpore ; nam licet extra corpus natura ejus sit, tamen non nisi circa corpus apparet. Cum totum denique corpus nominas, etiam superficies hoc vocabulo continetur : de corporibus eam tametsi non res, sed intellectus sequestrat. Hæc superficies, sicut est corporum terminus, ita lineis terminatur, quas suo nomine grammas Græcia nominavit ; punctis lineæ finiuntur. Et hæc sunt corpora, quæ mathematica vocantur ; de quibus sollerti industria geometricæ disputatur. Ergo hæc superficies, cum ex aliqua parte corporis cogitatur, pro forma subjecti corporis accipit numerum linearum ; nam seu trium, ut trigonum ; seu quatuor, ut quadratum ; seu plurium sit angulorum ; totidem lineis sese ad extrema tangentibus planicies ejus includitur. Hoc loco admonendi sumus, quod omne corpus longitudinis, latitudinis, et altitudinis dimensionibus constat. Ex his tribus in lineæ ductu una dimensio est. Longitudo est enim sine latitudine ; planicies vero, quam Græci ἐπιφάνειαν vocant, longo lato que distenditur, alto caret : et hæc planicies quantis lineis contineatur, ex-

a deux, longueur et largeur. Nous venons de parler de la quantité de lignes dont elle peut être limitée. La formation d'un solide ou corps exige la réunion des trois dimensions : tel est le dé à jouer, nommé aussi cube ou carré solide. En considérant la surface, non pas d'une partie d'un corps, mais de ce corps tout entier, que nous supposerons, pour exemple, être un carré, nous lui trouverons huit angles au lieu de quatre ; et cela se conçoit, si l'on imagine, au-dessus de la surface carrée dont il vient d'être question, autant d'autres surfaces de mêmes dimensions qu'il sera nécessaire pour que la profondeur ou épaisseur du tout égale sa longueur et sa largeur : ce sera alors un solide semblable au dé ou au cube. Il suit de là que le huitième nombre est un corps ou solide, et qu'il est considéré comme tel. En effet, l'unité est le point géométrique ; deux unités représentent la ligne, car elle est, comme nous l'avons dit, limitée par deux points. Quatre points, pris deux à deux, placés sur deux rangs, et se faisant face réciproquement à distances égales, deviennent une surface carrée, si de chacun d'eux on conduit une ligne au point opposé. En doublant cette surface, on a huit lignes et deux carrés égaux, qui, superposés, donneront un cube ou solide, pourvu toutefois qu'on leur prête l'épaisseur convenable. On voit par là que la surface, ainsi que les lignes dont elle se compose, et généralement tout ce qui tient à la forme des corps, est d'une origine moins ancienne que les nombres ; car il faut remonter des lignes aux nombres pour déterminer la figure d'un corps, puisqu'elle ne peut être spécifiée que d'après le nombre de lignes qui la terminent.

Nous avons dit qu'à partir des solides, la première substance immatérielle était la surface et ses lignes, mais qu'on ne pouvait la séparer des corps, à cause de l'union à perpétuité qu'elle a contractée avec eux : donc, en commençant par la surface et en remontant, tous les êtres sont parfaitement incorporels. Mais nous venons de démontrer qu'on remonte de la surface aux nombres : ceux-ci sont donc les premiers êtres qui nous offrent l'idée de l'immatérialité ; tous sont donc parfaits, ainsi qu'il a été dit plus haut ; mais nous avons ajouté que plusieurs d'entre eux ont une perfection spéciale, ce sont les nombres cubiques, ceux qui le deviennent en opérant sur eux-mêmes, et ceux qui sont doués de la faculté d'enchaîner leurs parties. Qu'il existe encore pour les nombres d'autres causes de perfection, c'est ce que je ne conteste pas. Quant au mode de solidité du huitième nombre, il est prouvé par les antécédents. Cette collection d'unités, prise en particulier, est donc, avec raison, mise au rang des solides. Ajoutons qu'il n'est aucun nombre qui ait un rapport plus direct avec l'harmonie des corps célestes, puisque les sphères qui forment cet accord sont au nombre de huit, comme nous le verrons plus tard. Qui plus est, toutes les parties dont huit se compose sont telles, qu'il résulte de leur assemblage un tout parfait. On peut, en effet, le former de la monade ou de l'unité, et du nombre sept, qui ne sont ni générateurs, ni engendrés. Nous développerons, lorsqu'il en sera temps, les propriétés de ces deux quantités. Il peut être aussi le résultat de deux fois quatre, qui est générateur et engendré ; car deux fois deux engendrent quatre, comme deux fois quatre

pressimus. Soliditas autem corporum constat, cum his duabus additur altitudo. Fit enim tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod στερεὸν vocant : qualis est tessera, quæ cubus vocatur : si vero non unius partis, sed totius velis corporis superficiem cogitare, quod proponamus esse quadratum (ut de uno, quod exemplo sufficiet, disputemus), jam non quatuor, sed octo anguli colliguntur : quod animadvertis, si super unum quadratum, quale prius diximus, alterum tale altius impositum mente conspicias, ut altitudo, quæ illi plano deerat, adjiciatur ; fiatque tribus dimensionibus impletis corpus solidum, quod stereon vocant, ad imitationem tesseræ, quæ cubus vocatur. Ex his apparet, octonarium numerum solidum corpus et esse, et haberi. Siquidem unum apud geometras puncti locum obtinet ; duo, lineæ ductum faciunt, quæ duobus punctis, ut supra diximus, coercetur ; quatuor vero puncta, adversum se in duobus ordinibus bina per ordinem posita, exprimunt quadri speciem, a singulis punctis in adversum punctum ejecta linea. Hæc quatuor, ut diximus, duplicata et octo facta, duo quadra similia describunt : quæ sibi superposita, additaque altitudine, formam cubi, quod est solidum corpus, efficiunt. Ex his apparet, antiquiorem esse numerum superficie et lineis, ex quibus illam constare memoravimus, formisque omnibus. A lineis enim ascenditur ad numerum, tanquam ad priorem, ut intelligatur ex diversis numeris linearum, quæ formæ geometricæ describantur. Ipsam superficiem cum lineis suis, primam post corpora diximus incorpoream esse naturam ; nec tamen sequestrandam, propter perpetuam cum corporibus societatem. Ergo quod ab hac sursum recedit, jam pure incorporeum est ; numeros autem hac superiores præcedens sermo patefecit. Prima est igitur perfectio incorporalitatis in numeris ; et hæc est, ut diximus, numerorum omnium plenitudo. Seorsum autem illa, ut supra admonuimus, plenitudo est eorum, qui aut corpus efficiant, aut efficiantur, aut vim obtineant vinculorum ; licet alias quoque causas, quibus pleni numeri efficiantur, esse non ambigam. Qualiter autem octonarius numerus solidum corpus efficiat, antelatis probatum est. Ergo singulariter quoque plenus jure dicetur, propter corporeæ soliditatis effectum. Sed et ad ipsam cœli harmoniam, id est, concinentiam, hunc numerum magis aptum esse non dubium est ; cum sphæræ ipsæ octo sint, quæ moventur : de quibus secuturus sermo procedet. Omnes quoque partes, de quibus constat hic numerus, tales sunt, ut ex earum compage plenitudo nascatur. Est enim aut de his, quæ neque generantur, neque generant, de monade et septem :

engendrent huit. Il peut encore être la somme de trois et cinq ; l'un de ces deux composants est le premier des impairs : quant au nombre cinq, sa puissance sera démontrée immédiatement.

Les pythagoriciens ont choisi le huitième nombre pour symbole de l'équité, parce que, à partir de l'unité, il est le premier qui offre deux composants pairs et égaux, quatre plus quatre, qui peuvent être eux-mêmes décomposés en deux quantités paires et égales, ou deux plus deux. Ajoutons que sa recomposition peut avoir lieu au moyen de deux fois deux répétés deux fois. Un tel nombre, qui procède à sa puissance par facteurs égaux et pairs, et à sa décomposition par diviseurs égaux et pairs, jusqu'à la monade exclusivement, qui ne peut avoir d'entier pour diviseur, méritait bien d'être considéré comme emblème de l'équité ; et, d'après ce que nous avons dit précédemment de la perfection de ses parties et de celle de son entier, on ne peut lui contester le titre de nombre parfait.

Chap. VI. Des nombreuses propriétés qui méritent au septième nombre la qualification de nombre parfait.

Il nous reste à faire connaître les droits du septième nombre à la dénomination de nombre parfait. Mais ce qui doit avant tout nous pénétrer d'admiration, c'est que la durée de la vie mortelle d'un illustre personnage ait été exprimée par le produit de deux nombres, dont l'un est pair et l'autre impair. Il n'existe effectivement rien de parfait qui ne soit le résultat de l'agrégation de ces deux sortes de nombres : l'impair regardé comme mâle, et le pair considéré comme femelle, sont l'objet de la vénération des partisans de la doctrine des nombres, le premier sous le nom de père, et le second sous celui de mère. Aussi le *Timée* de Platon dit-il que Dieu forma l'âme du monde de parties prises en nombre pair et en nombre impair, c'est-à-dire de parties successivement doubles et triples, en alternant la duplication terminée au nombre huit, avec la triplication terminée au nombre vingt-sept. Or huit est le premier cube des nombres pairs, et vingt-sept est le premier des impairs ; car deux fois deux, ou quatre, donnent une surface ; et deux fois deux répétés deux fois, ou huit, donnent un solide ou cube ; trois fois trois, ou neuf, donnent une surface ; et trois fois trois répétés trois fois, ou vingt-sept, donnent un solide. On peut inférer de là que le septième et le huitième nombre, assortis pour déterminer par leur produit le nombre des années de l'existence d'un politique accompli, ont été jugés les seuls propres à entrer dans la composition de l'âme universelle, parce qu'il n'est rien de plus parfait qu'eux, si ce n'est l'auteur de leur être. On peut aussi remarquer qu'en démontrant, au chapitre précédent, l'excellence des nombres en général, nous avons établi leur priorité sur la surface et ses limites, ainsi que sur tous les corps, et qu'ici nous les trouvons antérieurs même à l'âme du monde, puisque c'est de leur mélange qu'elle fut formée par cette cause sublime de Timée, confidente inséparable de la nature. Aussi les anciens philosophes n'ont-ils pas hésité à regarder cette âme

quæ qualia sint, suo loco plenius explicabitur. Aut de duplicato eo, qui et generatur, et generat, id est, quatuor : nam hic numerus quatuor et nascitur de duobus, et octo generat ; aut componitur de tribus et quinque ; quorum alter primus omnium numerorum impar apparuit. Quinarii autem potentiam sequens tractatus attinget. Pythagorici vero hunc numerum justitiam vocaverunt, quia primus omnium ita solvitur in numeros pariter pares, hoc est, in bis quaterna, ut nihilominus in numeros æque pariter pares divisio quoque ipsa solvatur, id est, in bis bina. Eadem quoque qualitate contexitur, id est, bis bina bis. Cum ergo et contextio ipsius, pari æqualitate procedat, et resolutio æqualiter redeat usque ad monadem, quæ divisionem arithmetica ratione non recipit ; merito propter æqualem divisionem justitiæ nomen accepit : et quia ex supradictis omnibus apparet, quanta et partium suarum, et seorsum sua plenitudine nitatur, jure plenus vocatur.

Cap. VI. Multas esse causas, cur septenarius plenus vocetur.

Superest, ut septenarium quoque numerum plenum jure vocitandum ratio in medio constituta persuadeat. Ac primum hoc transire sine admiratione non possumus, quod duo numeri, qui in se multiplicati vitale spatium viri fortis includerent, ex pari et impari constiterunt. Hoc enim vere perfectum est, quod ex horum numerorum permixtione generatur, nam impar numerus mas, et par femina vocatur. item arithmetici imparem patris, et parem matris appellatione venerantur. Hinc et Timæus Platonis fabricatorem mundanæ animæ Deum partes ejus ex pari et impari, id est, duplari et triplari numero, intertexuisse memoravit : ita ut a duplari usque ad octo, a triplari usque ad viginti septem, staret alternatio mutuandi. Hi enim primi cubi utrinque nascuntur : siquidem a paribus bis bini, qui sunt quatuor, superficiem faciunt ; bis bina bis, quæ sunt octo, corpus solidum fingunt. A dispari vero ter terna, quæ sunt novem, superficiem reddunt ; et ter terna ter, id est, ter novena, quæ sunt viginti septem, primum æque cubum alterius partis efficiunt. Unde intelligi datur, hos duos numeros, octo dico et septem, qui ad multiplicationem annorum perfecti in republica viri convenerunt, solos idoneos ad efficiendam mundi animam judicatos : quia nihil post auctorem potest esse perfectius. Hoc quoque notandum est, quod superius asserentes communem numerorum omnium dignitatem, antiquiores eos superficie, et lineis ejus, omnibusque corporibus ostendimus : præcedens autem tractatus invenit numeros et ante animam mundi fuisse, quibus illam contextam augustissima Timæi ratio, naturæ ipsius conscia, testis expressit. Hinc est, quod pronuntiare non dubitavere sapientes, animam esse numerum se moventem. Nunc videamus, cur septenarius numerus suo seorsum merito plenus habeatur. Cujus ut expressius plenitudo

comme un nombre qui se meut par lui-même.

Examinons maintenant les droits du septième nombre, pris en particulier, au titre de nombre parfait. Pour rendre cette perfection plus évidente, nous analyserons d'abord les propriétés de ses parties, puis celles de son entier. La discussion des nombres pris deux à deux, dont il est le résultat, savoir, un et six, deux et cinq, trois et quatre, nous convaincra qu'aucun autre nombre ne renferme des propriétés plus variées et plus imposantes. Dans le premier couple un et six, la première quantité, ou la monade, c'est-à-dire l'unité, est tout à la fois mâle et femelle, réunit le pair et l'impair : ce n'est pas un nombre, mais c'est la source et l'origine des nombres. Commencement et fin de toutes choses, la monade elle-même n'a ni commencement ni fin; elle représente le Dieu suprême, et sépare son intellect de la multiplicité des choses et des puissances qui le suivent; c'est elle qui marche immédiatement après lui. Cette intelligence, née du Dieu souverain, et affranchie des vicissitudes des temps, subsiste dans le temps toujours un. Une par sa nature, elle ne peut pas être nombrée; cependant elle engendre et contient en elle la foule innombrable des types ou des idées des choses. En réfléchissant un peu, on verra que la monade appartient aussi à l'âme universelle. En effet, cette âme, exempte du chaos tumultueux de la matière, ne se devant qu'à son auteur et à elle-même, simple par sa nature, lors même qu'elle se répand dans le corps immense de l'univers qu'elle anime, elle ne fait point divorce avec l'unité. Ainsi, vous voyez que cette monade, originelle de la première cause, se conserve entière et indivisible jusqu'à l'âme universelle, et ne perd rien de sa suprématie. Voilà sur la monade des détails plus précis que ne semblait le promettre l'abondance du sujet, et l'on ne trouvera pas déplacé l'éloge d'un être supérieur à tout nombre, surtout lorsqu'il s'agit du septenaire, dont il fait partie. Il convenait, en effet, qu'une substance aussi pure que la monade fût portion intégrante d'une vierge : nous disons une vierge, parce que l'opinion de la virginité du septième nombre a pris tant de crédit, qu'on le nomme aussi Pallas. Cette opinion est fondée sur ce qu'étant doublé, il n'engendre aucun des nombres compris entre l'unité et le dénaire, regardé comme première limite des nombres. Quant au nom de Pallas, il lui vient de ce qu'il doit la naissance à la seule monade plusieurs fois ajoutée à elle-même, de même que Minerve ne doit la sienne, dit-on, qu'à Jupiter seul.

Passons au nombre sénaire, qui, joint à l'unité, forme le septenaire, et dont les propriétés numériques et théurgiques sont nombreuses. D'abord, il est le seul des nombres au-dessous de dix qui soit le résultat de ses propres parties; car sa moitié, son tiers et son sixième, ou bien trois, deux et un, forment son entier. Nous pourrions spécifier ses autres droits au culte qu'on lui rend; mais, de crainte d'ennuyer le lecteur, nous ne parlerons que d'une seule de ses vertus. Celle dont nous faisons choix, bien développée, donnera une haute idée, non-seulement de son importance, mais encore de celle du septième nombre.

La nature a fixé, d'après des rapports de nombres invariables, le terme le plus ordinaire de la gestation de la femme à neuf mois; mais, d'après un produit numérique dans lequel le nombre six entre comme facteur, ce terme peut se

noscatur, primum merita partium, de quibus constat, tum demum quid ipse possit, investigemus. Constat septenarius numerus vel ex uno et sex, vel ex duobus et quinque, vel ex tribus et quatuor. Singularum compagum membra tractemus : ex quibus fatebimur, nullum alium numerum tam varia esse majestate fœcundum. Ex uno et sex compago prima componitur. Unum autem, quod μονὰς, id est, unitas dicitur, et mas idem et femina est, par idem atque impar; ipse non numerus, sed fons et origo numerorum. Hæc monas initium finisque omnium, neque ipsa principii aut finis sciens, ad summum refertur Deum, ejusque intellectum a sequentium numero rerum et potestatum sequestrat : nec in inferiore post Deum gradu eam frustra desideraveris. Hæc illa est mens ex summo enata Deo, quæ vices temporum nesciens, in uno semper, quod adest, consistit ævo; cumque, utpote una, non sit ipsa numerabilis, innumeras tamen generum species et de se creat, et intra se continet. Inde quoque aciem paululum cogitationis inclinans, hanc monadem reperies ad animam posse referri. Anima enim aliena a silvestris contagione materiæ, tantum se auctori suo ac sibi debens, simplicem sortita naturam, cum se animandæ immensitati universitatis infundat, nullum init tamen cum sua unitate divortium. Vides, ut hæc monas orta a prima rerum causa, usque ad animam ubique integra et semper individua continuationem potestatis obtineat. Hæc de monade castigatius, quam se copia suggerebat. Nec te remordeat, quod, cum omni numero præesse videatur, in conjunctione præcipue septenarii prædicetur; nulli enim aptius jungitur monas incorrupta, quam virgini. Huic autem numero, id est, septenario, adeo opinio virginitatis inolevit, ut Pallas quoque vocitetur; nam virgo creditur, quia nullum ex se parit numerum duplicatus, qui intra denarium coartetur, quem primum limitem constat esse numerorum. Pallas ideo, quia ex solius monadis fœtu, et multiplicatione processit, sicut Minerva sola ex uno parente nata perhibetur. Senarius vero, qui cum uno conjunctus septenarium facit, variæ ac multiplicis religionis et potentiæ est; primum, quod solus ex omnibus numeris, qui intra decem sunt, de suis partibus constat. Habet enim medietatem, et tertiam partem, et sextam partem : et est medietas tria, tertia pars duo, sexta pars unum : quæ omnia simul sex faciunt. Habet et alia suæ venerationis indicia : sed, ne longior faciat sermo fastidium, unum ex omnibus ejus officium persequemur. Quod ideo prætulimus, quia hoc commemorato, non senarii tantum, sed et septenarii pa-

réduire à sept mois. Nous redirons ici succinctement que les deux premiers cubes des nombres, soit pairs ou impairs, sont huit et vingt-sept; et nous avons dit ci-dessus que le nombre impair est mâle, et le nombre pair femelle. Si l'on multiplie par six l'un et l'autre de ces nombres, on obtient un produit égal au nombre des jours contenus dans sept mois; car de l'union du mâle avec la femelle, ou de vingt-sept avec huit, résulte trente-cinq, et trente-cinq multiplié par six donne deux cent dix. Ce nombre est celui des jours que renferment sept mois. On ne peut donc qu'admirer la fécondité du nombre sénaire, que l'on croirait établi par la nature, juge du point de maturité du fœtus dans l'accouchement le plus précoce.

Voici, selon Hippocrate, comment on peut déterminer, pendant la grossesse, l'époque de l'accouchement. L'embryon se meut le soixante-dixième ou le quatre-vingt-dixième jour de la conception : l'un ou l'autre de ces nombres, multiplié par trois, donne un résultat égal au nombre de jours compris dans sept ou dans neuf mois.

Nous venons de présenter l'esquisse des propriétés du premier couple dont se compose le septième nombre; occupons-nous du second, qui est deux et cinq. La dyade, qui suit immédiatement la monade, est à la tête des nombres. Cette première émanation de la toute-puissance, qui se suffit à elle-même, nous représente la ligne dans un corps géométrique; son analogie avec les planètes et les deux flambeaux célestes est donc évidente, puisque ces astres ont été aussi séparés de la sphère des fixes selon des rapports harmoniques, et forcés d'obéir à deux directions différentes. L'union de la dyade avec le cinquième nombre est conséquemment très-sortable, vu les rapports de la première avec les corps lumineux errants, et ceux du nombre cinq avec les zones du ciel. Ce sont, dans le premier cas, des rapports de scission; et, dans le second, des rapports numériques. Parmi les propriétés du cinquième nombre, il en est une bien éminente : seul, il embrasse tout ce qui est, tout ce qui paraît être. Nous entendons, par ce qui est, tous les êtres intellectuels, et, par ce qui paraît être, tout ce qui est revêtu d'un corps périssable ou impérissable. Il suit de là que ce nombre représente l'ensemble de tout ce qui existe, soit au-dessus, soit au-dessous de nous; il est le symbole de la cause première, ou de l'intelligence issue de cette cause, et qui comprend les formes originelles des choses. Il figure l'âme universelle, principe de toutes les âmes; il exprime enfin tout ce qui est renfermé dans l'étendue des cieux et de l'espace sublunaire : il est donc le type de la nature entière. La concision dont nous nous sommes fait une loi ne nous permet pas d'en dire davantage sur le second couple générateur du septième nombre; nous allons faire connaître la puissance du troisième couple, ou des nombres trois et quatre.

La première surface qui soit limitée par des lignes en nombre impair a la forme triangulaire; la première que terminent des lignes en nombre pair a la forme quadrangulaire. Qui plus est, nous apprenons de Platon, c'est-à-dire du confident de la vérité, que deux corps sont solidement unis, lorsque leur jonction s'opère à l'aide d'un

riter dignitas adstruetur. Humano partui frequentiorem usum novem mensium, certo numerorum modulamine natura constituit : sed ratio sub asciti senarii numeri multiplicatione procedens, etiam septem menses compulit usurpari. Quam breviter absoluteque dicemus duos esse primos omnium numerorum cubos, id est, a pari octo, ab impari viginti septem : et esse imparem marem, parem feminam, superius expressimus. Horum uterque si per senarium numerum multiplicetur, efficiunt dierum numerum, qui septem mensibus explicantur. Coeant enim numeri, mas ille, qui memoratur, et femina, octo scilicet et viginti septem; pariunt ex se quinque et triginta. Hæc sexies multiplicata, creant decem et ducentos : qui numerus dierum mensem septimum claudit. Ita est ergo natura fœcundus hic numerus, ut primam humani partus perfectionem, quasi arbiter quidam maturitatis, absolvat. Discretio vero futuri partus, sicut Hippocrates refert, sic in utero dinoscitur; aut enim septuagesimo, aut nonagesimo die conceptus movetur. Dies ergo motus, quicunque fuerit de duobus, ter multiplicatus, aut septimum, aut nonum explicat mensem. Hæc de prima septenarii copulatione libata sint. Secunda de duobus et quinque est. Ex his dyas, quia post monadem prima est, primus est numerus. Hæc ab illa omnipotentia solitaria in corporis intelligibilis lineam prima defluxit. Ideo et ad vagas stellarum et luminum sphæras refertur; quia hæc quoque ab illa, quæ ἀπλανὴς dicitur, in numerum scissæ, et in varii motus contrarietatem retortæ sunt. Hic ergo numerus cum quinario aptissime jungitur, dum hic ad errantes, ut diximus, ad cœli zonas ille referatur : sed ille ratione scissionis, hic numero. Illa vero quinario numero proprietas excepta potentiæ ultra ceteras eminentis evenit, quod solus omnia, quæque sunt, quæque videntur esse, complexus est. Esse autem dicimus intelligibilia, videri esse corporalia omnia, seu divinum corpus habeant, seu caducum. Hic ergo numerus simul omnia et supera, et subjecta designat. aut enim Deus summus est, aut mens ex eo nata, in qua species rerum continentur, aut mundi anima, quæ animarum omnium fons est, aut cœlestia sunt usque ad nos, Aut terrena natura est : et sic quinarius rerum omnium numerus impletur. De secunda septenarii numeri conjunctione dicta hæc pro affectatæ brevitatis necessitate sufficiant. Tertia est de tribus et quatuor; quæ quantum valeat, revolvamus. Geometrici corporis ab impari prima planicies in tribus lineis constat. his enim trigonalis forma concluditur. a pari vero prima in quatuor invenitur. Item scimus secundum Platonem, id est, secundum ipsius veritatis arcanum, illa forti inter se vinculo colligari, quibus interjecta medietas præstat vinculi firmitatem. cum vero medietas ipsa geminatur, ea quæ extima sunt, non tena-

centre commun ; et que cette union des deux extrêmes est non-seulement solide, mais indissoluble, lorsque le centre est doublé. Le nombre ternaire jouit du premier de ces avantages, et le quaternaire possède le second. C'est de ce double intermédiaire du nombre quatre que fit usage le créateur et régulateur des mondes, afin d'enchaîner pour toujours les éléments entre eux. Jamais, dit Platon dans son *Timée*, deux substances aussi opposées, aussi antipathiques que la terre et le feu, n'eussent pu être amenées à former une union qui répugne à leur nature, si elles n'y avaient été contraintes par deux intermédiaires tels que l'air et l'eau. L'ordre dans lequel Dieu rangea des éléments si divers facilita leur enchaînement. Chacun d'eux étant doué de deux propriétés, ils eurent en commun, pris deux à deux, l'une de ces propriétés.

La terre est sèche et froide, l'eau froide et humide ; la sécheresse de l'une et l'humidité de l'autre étant incompatibles, le froid devint leur centre d'union. L'air est humide et chaud ; cette dernière propriété étant en opposition avec la froideur de l'eau, l'humidité dut être le point de jonction de ces deux éléments. Au-dessus de l'air est placé le feu, qui est sec et chaud ; sa sécheresse et l'humidité de l'air se repoussent mutuellement, mais la chaleur qui leur est commune cimente leur union : c'est ainsi que les deux propriétés de chaque élément sont autant de bras dont il étreint ses deux voisins. L'eau s'unit à la terre par le froid, à l'air par l'humidité ; l'air s'unit à l'eau par l'humidité, au feu par la chaleur. Le feu se met en contact avec l'air par la chaleur, avec la terre par la sécheresse ; enfin, la terre, qui adhère au feu par la sécheresse, adhère à l'eau par la froideur. Malgré ces liens divers, s'il n'y eût eu que deux éléments, ils auraient été faiblement unis : l'union de trois éléments aurait été solide, mais non indestructible ; il ne fallait pas moins que quatre éléments pour former un tout indissoluble, à cause des deux moyens qui lient les deux extrêmes.

Un passage, extrait du *Timée* de Platon, donnera plus de force à ce que nous venons de dire. Il convenait, dit ce philosophe, à la majesté divine de produire un monde visible et tactile : or, sans le fluide igné, rien n'est visible ; sans solidité, rien n'est tactile ; et sans la terre, rien n'est solide. Dieu se disposait donc à former cet univers au moyen du feu et de la terre, lorsqu'il prévit que ces deux corps ne s'uniraient qu'à l'aide d'un intermédiaire qui serait de nature à pouvoir lier et être lié ; il prévit de plus qu'un seul intermédiaire suffirait pour lier deux surfaces, mais qu'il en faudrait deux pour lier deux solides : en conséquence, il inséra l'air et l'eau entre le feu et la terre ; alors il résulta de cet assemblage des rapports si parfaits entre le tout et ses parties, que l'union d'éléments si dissemblables naquit de l'égalité même de leurs différences. En effet, il y a entre l'air et le feu la même différence de pesanteur et de densité qu'entre l'eau et l'air ; d'autre part, il y a entre la terre et l'eau la même différence de rarité et de légèreté qu'entre l'air et l'eau ; de plus, il existe entre l'air et l'eau une différence de pesanteur et de densité égale à celle qu'on trouve entre l'eau et la terre,

citer tantum, sed etiam insolubiliter vinciuntur. Primo ergo ternario contigit numero, ut inter duo summa medium, quo vinciretur, acciperet ; quaternarius vero duas medietates primus omnium nactus est, quas ab hoc numero Deus mundanæ molis artifex conditorque mutuatus, insolubili inter se vinculo elementa devinxit : sicut in Timæo Platonis assertum est, non aliter tam controversa sibi ac repugnantia, et naturæ communionem abnuentia permisceri, terram dico et ignem, potuisse, et per tam jugabilem competentiam fœderari, nisi duobus mediis aeris et aquæ nexibus vincirentur. Ita enim elementa inter se diversissima opifex tamen Deus ordinis opportunitate connexuit, ut facile jungerentur. Nam cum binæ essent in singulis qualitates, talem unicuique de duabus alteram dedit, ut in eo, cui adhæreret, cognatam sibi et similem reperiret. Terra est sicca et frigida : aqua vero frigida et humecta est ; hæc duo elementa, licet sibi per siccum humectumque contraria sint, per frigidum tamen commune junguntur. Aer humectus et calidus est : et, cum aquæ frigidæ contrarius sit calore, conciliatione tamen socii copulatur humoris. Super hunc ignis cum sit calidus et siccus, humorem quidem aeris respuit siccitate, sed connectitur per societatem caloris ; et ita fit, ut singula quæque elementorum, duo sibi hinc inde vicina singulis qualitatibus velut quibusdam amplectantur ulnis. Aqua terram frigore, aerem sibi nectit humore ; aer aquæ humecto simili et igni calore sociatur. Ignis aeri miscetur, ut calido ; terræ jungitur, siccitate. Terra ignem sicco patitur, aquam frigore non respuit. Hæc tamen varietas vinculorum, si elementa duo forent, nihil inter ipsa firmitatis habuisset ; si tria, minus quidem valido, aliquo tamen nexu vincienda nodaret. Inter quatuor vero insolubilis colligatio est, cum duæ summitates duabus interjectionibus vinciuntur ; quod erit manifestius, si in medio posueris ipsam continentiam sensus de Timæo Platonis exceptam. Divini decoris, inquit, ratio postulabat, talem fieri mundum, qui et visum pateretur, et tactum ; constabat autem, neque videri aliquid posse sine ignis beneficio, neque tangi sine solido, et solidum nihil esse sine terra. Unde mundi omne corpus de igni et terra instituere fabricator incipiens, vidit duo convenire sine medio colligante non posse, et hoc esse optimum vinculum, quod et se pariter, et a se liganda devinciat : unam vero interjectionem tunc solum posse sufficere, cum superficies sine altitudine vincienda est : at, ubi artanda vinculis est alta dimensio, nodum nisi gemina interjectione non connecti. Inde aerem et aquam inter ignem terramque contexuit : et ita per omnia una et sibi conveniens jugabilis competentia occurrit, elementorum diversitatem ipsa differentiarum æqualitate consocians. Nam quantum interest inter aquam et aerem causa densitatis et ponderis, tantundem inter aerem et ignem est ; et rursus quod interest inter aerem et aquam causa levitatis et raritatis, hoc interest inter aquam et

et, sous ces deux rapports, cette différence est la même entre l'air et le feu qu'entre l'eau et l'air; par opposition, il existe une même différence de rarité et de légèreté entre l'air et l'eau qu'entre l'air et le feu, et cette relation qu'ils ont entre eux subsiste au même degré entre la terre et l'eau. Ces rapports de différences égales entre les éléments, relativement à leur adhérence respective, ont encore lieu par alternation, car la terre est à l'air comme l'eau est au feu; ils ont lieu aussi par inversion : leur union résulte donc de l'égalité de leurs différences.

D'après ce qui vient d'être dit, on voit clairement que la construction d'un plan exige une moyenne proportionnelle entre deux extrêmes, et que celle d'un solide veut de plus une seconde moyenne proportionnelle. Le septième nombre a donc en lui deux moyens coercitifs, par ses composants trois et quatre, qui ont été doués les premiers de la faculté d'enchaîner leurs parties, l'un avec un seul intermédiaire, et l'autre avec deux; aussi verrons-nous Cicéron assurer, dans un passage de ce songe, *qu'il n'est presque aucune chose dont le nombre septenaire ne soit le nœud.* Ajoutons que tous les corps sont géométriques ou physiques. Les premiers sont le produit de trois degrés successifs d'accroissement : en se mouvant, le point décrit la ligne, celle-ci la surface, et la surface le solide. Les seconds doivent leur nutrition et leur développement à l'affinité des particules alimentaires que fournissent en commun les quatre éléments. De plus, tous les corps ont trois dimensions, longueur, largeur et profondeur; ils ont quatre limites, y compris le résultat final : le point, la ligne, la surface, et le solide lui-même. Ajoutons qu'entre les quatre éléments principes de tous les corps, la terre, l'eau, l'air et le feu, il se trouve nécessairement trois interstices, l'un entre la terre et l'eau, un autre entre l'eau et l'air, et un troisième entre l'air et le feu. Le premier interstice a reçu des physiciens le nom de nécessité, parce qu'il a, dit-on, la vertu de lier et de consolider les parties fangeuses des corps : *Puissiez-vous tous*, dit en maudissant les Grecs un des personnages d'Homère, *puissiez-vous tous être résous en terre et en eau!* Il entend par là le limon, matière première du corps humain. L'interstice entre l'eau et l'air se nomme harmonie, c'est-à-dire convenance et rapport exact des choses, parce qu'il est le point de jonction des éléments inférieurs et supérieurs, et qu'il met d'accord des parties discordantes. On appelle obéissance l'interstice entre l'air et le feu; car si la nécessité est un moyen d'union entre les corps graves et limoneux, et les corps plus légers, c'est par obéissance que ces derniers s'unissent aux premiers: l'harmonie est le point central auquel se rattache le tout. La perfection d'un corps exige donc le concours des quatre éléments et de leurs trois interstices; donc aussi les nombres trois et quatre, unis entre eux par tant de rapports obligés, mettent en commun leurs propriétés pour la formation des corps. Indépendamment de l'association de ces deux nombres pour le développement des solides, le quaternaire est, chez les pythagoriciens, un nombre mystérieux, symbole de la perfection de l'âme; il entre dans la formule religieuse de leur ser-

terram; item quod interest inter terram et aquam causa densitatis et ponderis, hoc interest inter aquam et aerem; et quod inter aquam et aerem, hoc inter aerem et ignem. Et contra, quod interest inter ignem et aerem tenuitatis levitatisque causa, hoc inter aerem et aquam est : et quod est inter aerem et aquam, hoc inter aquam intelligitur et terram. Nec solum sibi vicina et cohærentia comparantur, sed eadem alternis saltibus custoditur æqualitas. Nam quod est terra ad aerem, hoc est aqua ad ignem; et, quoties verteris, eandem reperies jugabilem competentiam. Ita ex ipso, quo inter se sunt æqualiter diversa, sociantur. Hæc eo dicta sunt, ut aperta ratione constaret, neque planiciem sine tribus, neque soliditatem sine quatuor posse vinciri. Ergo septenarius numerus geminam vim obtinet vinciendi, quia ambæ partes ejus vincula prima sortitæ sunt; ternarius cum una medietate, quaternarius cum duabus. Hinc in alio loco ejusdem somnii Cicero de septenario dicit : *Qui numerus rerum omnium fere nodus est.* Item omnia corpora aut mathematica sunt alumna geometriæ, aut talia, quæ visum tactumve patiantur. Horum priora tribus incrementorum gradibus constant; aut enim linea ejicitur ex puncto, aut ex linea superficies, aut ex planicie soliditas. Altera vero corpora, quatuor elementorum collato fœdere, in robur substantiæ corpulentæ concordi concretione coalescunt. Nec non omnium corporum tres sunt dimensiones, longitudo, latitudo, profunditas : termini annumerato effectu ultimo quatuor, punctum, linea, superficies, et ipsa soliditas. Item, cum quatuor sint elementa, ex quibus constant corpora, terra, aqua, aer, et ignis, tribus sine dubio interstitiis separantur. Quorum unum est a terra usque ad aquam, ab aqua usque ad aerem sequens, tertium ab aere usque ad ignem et a terra quidem usque ad aquam spatium, necessitas a physicis dicitur; quia vincire et solidare creditur, quod est in corporibus lutulentum; unde Homericus censor, cum Græcis imprecaretur : Vos omnes, inquit, in terram et aquam resolvamini; in id dicens, quod est in natura humana turbidum, quo facta est homini prima concretio. Illud vero quod est inter aquam et aerem, ἁρμονία dicitur, id est, apta et consonans convenientia, quia hoc spatium est, quod superioribus inferiora conciliat, et facit dissona convenire. Inter aerem vero et ignem obedientia dicitur, quia, sicut lutulenta et gravia superioribus necessitate junguntur, ita superiora lutulentis obedientia copulantur, harmonia media conjunctionem utriusque præstante. Ex quatuor igitur elementis, et tribus eorum interstitiis, absolutionem corporum constare manifestum est. Ergo hi duo numeri, tria dico et quatuor, tam multiplici inter se cognationis necessitate sociati, efficiendis utrisque corporibus consensu ministri fœderis obsequuntur. Nec solum explicandis corporibus hi duo numeri collativum præstant favorem; sed quaternarium quidem Pythagorei, quem τετρακτὺν vocant, adeo quasi ad

ment, ainsi conçu : *Je te le jure par celui qui a formé notre âme du nombre quaternaire.* A l'égard du nombre ternaire, il est le type de l'âme considérée comme formée de trois parties : le raisonnement, la fougue impétueuse et les désirs ardents.

Qui plus est, les anciens philosophes ont regardé l'âme du monde comme une échelle musicale. Dans la première classe des intervalles musicaux se trouve le diapason, ou l'octave, qui résulte du diatessaron et du diapentès (de la quarte et de la quinte). Le diatessaron est dans le rapport de 4 à 3, et le diapentès dans celui de 3 à 2. Nous verrons plus tard que le premier de ces rapports, nommé par les Grecs épitrite, égale un entier, plus son tiers ; et que le second, nommé hémiole, égale un entier, plus sa moitié ; il nous suffit ici de démontrer que le diapentès et le diatessaron, d'où naît le diapason, se composent des nombres 3 et 4. *O trois et quatre fois heureux!* dit Virgile, dont l'érudition était si vaste, lorsqu'il veut exprimer la plénitude du bonheur.

Nous venons de traiter sommairement des parties du nombre sept ; disons maintenant quelques mots de l'entier, ou de l'eptas des Grecs, que leurs ancêtres nommaient septas, c'est-à-dire vénérable. Ce titre lui est bien dû, puisque, selon le *Timée* de Platon, l'origine de l'âme du monde est renfermée dans les termes de ce nombre. En effet, plaçons la monade au sommet d'un triangle isocèle, nous voyons découler d'elle, de part et d'autre des deux côtés égaux, trois nombres pairs et trois nombres impairs, savoir : 2, 4, 8 ; puis 3, 9, 27. C'est de l'assemblage de ces nombres que, d'après l'ordre du Tout-Puissant, naquit l'âme universelle ; et ces sept modules, admis dans sa composition, manifestent assez l'éminente vertu du nombre septenaire. Ne voyons-nous pas aussi que la Providence, dirigée par l'éternel Architecte, a placé dans un ordre réciproque, au-dessus du monde stellifère qui contient tous les autres, sept sphères errantes, chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère supérieure, et de régir les corps sublunaires ? La lune elle-même, qui occupe le septième rang parmi ces sphères errantes, est soumise à l'action du septième nombre qui règle son cours. On peut en donner de nombreuses preuves ; commençons par celle-ci : la lune emploie près de vingt-huit jours à parcourir le zodiaque ; car, quoiqu'elle rentre en conjonction avec le soleil seulement au bout de trente jours, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'en met qu'environ vingt-huit à faire le tour entier de la zone des signes ; et ce n'est que deux jours après cette course qu'elle rejoint le soleil, parce que cet astre ne se retrouve plus au point où elle l'avait quitté : la raison en est qu'il reste un mois entier dans chacun des signes. Supposons donc que, le soleil étant au premier degré du bélier, la lune se dégage du disque solaire, ou que nous avons nouvelle lune ; environ vingt-huit jours après, elle arrive de nouveau à ce premier degré du bélier, mais elle n'y retrouve plus le soleil, qui s'est avancé progressivement dans son orbite,

perfectionem animæ pertinentem inter arcana venerantur, ut ex eo et jurisjurandi religionem sibi fecerint.

> Οὐ μὰ τὸν ἁμετέρᾳ ψυχᾷ παράδοντα τετρακτύν.
> Juro tibi per eum, qui dat animæ nostræ quaternarium numerum.

Ternarius vero assignat animam tribus suis partibus absolutam. Quarum prima est ratio, quam λογιστικὸν appellant : secunda animositas, quam θυμικὸν vocant : tertia cupiditas, quæ ἐπιθυμητικὸν nuncupatur. Item nullus sapientum animam ex symphoniis quoque musicis constitisse dubitavit. Inter has non parvæ potentiæ est, quæ dicitur διὰ πασῶν. Hæc constat ex duabus, id est, διὰ τεσσάρων, et διὰ πέντε. Fit autem diapente ex hemiolio, et fit diatessaron ex epitrito; et est primus hemiolius tria, et primus epitritus quatuor ; quod quale sit, suo loco planius exsequemur. Ergo ex his duobus numeris constat diatessaron et diapente : ex quibus diapason symphonia generatur. Unde Vergilius nullius disciplinæ expers, plene et per omnia beatos exprimere volens, ait :

> O terque quaterque beati.

Hæc de partibus septenarii numeri, sectantes compendia, diximus ; de ipso quoque pauca dicemus. Hic numerus ἑπτὰς nunc vocatur, antiquato usu primæ litteræ. Apud veteres enim septas vocitabatur, quod græco nomine testabatur venerationem debitam numero. Nam primo omnium hoc numero anima mundana generata est, sicut Timæus Platonis edocuit.

I
II | III
IIII | VIIII
VIII | XXVII

Monade enim in vertice locata terni, numeri ab eadem ex utraque parte fluxerunt, ab hac pares, ab illa impares : id est, post monadem a parte altera duo, inde quatuor, deinde octo : ab altera vero parte tria, deinde novem, et inde viginti septem ; et ex his numeris facta contextio generationem animæ imperio creatoris effecit. Non parva ergo hinc potentia numeri hujus ostenditur, quia mundanæ animæ origo septem finibus continetur. Septem quoque vagantium sphærarum ordinem illi stelliferæ et omnes continenti subjecit artifex fabricatoris providentia, quæ et superioris rapidis motibus obviarent, et inferiora omnia gubernarent. Lunam quoque, quasi ex illis septimam, numerus septenarius movet, cursumque ejus ipse dispensat; quod cum multis modis probetur, ab hoc incipiat ostendi. Luna octo et viginti prope diebus totius zodiaci ambitum conficit; nam etsi per triginta dies ad solem, a quo profecta est, remeat, solos tamen fere viginti octo in tota zodiaci circuitione consumit : reliquis solem, qui de loco, in quo eum reliquit, abscesserat, comprehendit. Sol enim unum de duodececim signis integro mense metitur. Ponamus ergo, sole in prima parte arietis constituto, ab ipsius, ut ita dicam, orbe emersisse lunam, quod eam nasci vocamus; hæc post viginti octo dies et

selon les lois qui règlent sa marche. Si nous ne nous apercevons pas du moment où la lune a achevé son cours périodique, c'est qu'elle nous a paru le commencer, non à sa sortie du premier degré du bélier, mais à sa sortie du disque solaire; il lui faut donc encore à peu près deux jours pour achever sa révolution synodique, ou rentrer en conjonction avec le soleil, d'où elle va sortir derechef, pour nous offrir encore sa première phase. Il suit de là que cette phase n'a presque jamais lieu deux fois de suite dans le même signe : cependant ce phénomène arrive quelquefois dans les gémeaux, parce que, à cause de la plus grande élévation de ce signe, le soleil emploie plus de temps à le visiter; mais cela arrive rarement dans les autres signes, lorsqu'il y a eu conjonction au premier degré de l'un d'eux.

La période lunaire de vingt-huit jours prend donc sa source dans le nombre septenaire; car si l'on assemble les sept premiers nombres, et que l'on ajoute successivement le nombre qui suit à celui qui précède, on a pour résultat vingt-huit.

C'est encore à l'influence de cette dernière quantité, divisée en quatre fois sept parties égales, qu'obéit la lune en traversant le zodiaque de haut en bas, et de bas en haut. Partie du point le plus septentrional, elle arrive, après une marche oblique de sept jours, au milieu de ce cercle, c'est-à-dire à l'écliptique; en continuant de descendre pendant sept autres jours, elle parvient au point le plus méridional; de là, par une ligne ascendante et toujours oblique, elle gagne le point central, directement opposé à celui qu'elle a visité quatorze jours auparavant; et, sept jours après, elle se retrouve au point nord d'où elle était partie : ainsi, dans quatre fois sept jours, elle a parcouru le zodiaque en tous sens. C'est aussi en quatre fois sept jours que la lune nous présente ses phases diverses, mais invariables. Pendant les sept premiers jours elle croît successivement, et se montre, à la fin de cette période, sous la forme d'un cercle dont on aurait coupé la moitié; on la nomme alors dichotome. Après sept autres jours, pendant lesquels sa figure et sa lumière augmentent, son disque se trouve entièrement éclairé, et nous avons alors pleine lune; après trois fois sept jours, elle redevient dichotome, mais en sens inverse; enfin, pendant les sept derniers jours, elle décroît successivement, et finit par disparaître à nos yeux.

Les Grecs ont reconnu à la lune, dans le cours d'un mois entier, sept aspects divers : elle est successivement nouvelle, dichotome, amphicyrte et pleine; sa cinquième phase est semblable à la troisième, sa sixième à la seconde, et la septième touche à sa disparition totale. On l'appelle amphicyrte, lorsque, dans son accroissement, elle est parvenue à éclairer les trois quarts de son disque, et lorsque, dans son décroissement, il n'y a qu'un quart de ce disque qui soit privé de lumière.

Le soleil lui-même, qui est l'âme de la nature, éprouve des variations périodiques à chaque septième signe; car il est arrivé au septième, lorsque le solstice d'été succède à celui d'hiver : il en est de même, lorsque l'équinoxe d'automne prend la place de celui du printemps. Le septième nombre influe aussi sur les trois révolutions de la lumière éthérée : la première et la plus grande est

horas fere septem ad primam partem arietis redit; sed illic non invenit solem : interea enim et ipse progressionis suæ lege ulterius abscessit, et ideo ipsa necdum putatur eo, unde profecta fuerat, revertisse; quia oculi nostri tunc non a prima parte arietis, sed a sole eam senserant processisse. Hunc ergo diebus reliquis, id est, duobus, plus minusve consequitur, et tunc orbi ejus denuo succedens, ac denuo inde procedens, rursus dicitur nasci. Inde fere nunquam in eodem signo bis continuo nascitur, nisi in geminis, ubi hoc nonnunquam evenit, quia dies in eo sol duos supra triginta altitudine signi morante consumit : rarissimo in aliis, si circa primam signi partem a sole procedat. Hujus ergo viginti octo dierum numeri septenarius origo est; nam si ab uno usque ad septem, quantum singuli numeri exprimunt, tantum antecedentibus addendo procedas, invenies viginti octo nata de septem. Hunc etiam numerum, qui in quater septenos æqua sorte digeritur, ad totam zodiaci latitudinem emetiendam remetiendamque consumit. Nam septem diebus ab extremitate septemtrionalis oræ oblique per latum meando ad medietatem latitudinis pervenit; qui locus appellatur eclipticus : septem sequentibus a medio ad imum australe delabitur : septem aliis rursus ad medium obliquata conscendit : ultimis septem septemtrionali redditur summitati; ita iisdem quater septenis diebus omnem zodiaci et longitudinem et latitudinem circum perque discurrit. Similibus quoque dispensationibus hebdomadum luminis sui vices sempiterna lege variando disponit. Primis enim septem usque ad medietatem velut divisi orbis excrescit, et διχότομος tunc vocatur : secundis orbem totum renascentes ignes colligendo jam complet, et plena tunc dicitur : tertiis διχότομος rursus efficitur, cum ad medietatem decrescendo contrahitur : quartis ultima luminis sui diminutione tenuatur. Septem quoque permutationibus, quas phasis vocant Græci, toto mense distinguitur; cum nascitur, cum fit dichotomos, et cum fit ἀμφίκυρτος, cum plena, et rursus amphicyrtos, ac denuo dichotomos, et cum ad nos luminis universitate privatur; amphicyrtos est autem, cum supra diametrum dichotomi est, antequam orbis conclusione cingatur, vel de orbe jam minuens inter medietatem ac plenitudinem insuper mediam luminis curvat eminentiam. Sol quoque ipse, de quo vitam omnia mutuantur, septimo signo vices suas variat; nam a solstitio hiemali ad solstitium æstivum septimo pervenit signo; et a tropico verno usque ad auctumnale tropicum, septimi signi peragratione producitur. Tres quoque conver-

annuelle, d'après le cours du soleil; la seconde ou moyenne est menstruelle, et d'après le cours de la lune; la troisième, qui est aussi la plus petite, est la révolution diurne, d'après le lever et le coucher de l'astre du jour. Chacune de ces trois révolutions a quatre manières d'être différentes, ce qui complète le nombre sept. Voici dans quel ordre se suivent ces quatre manières d'être : humidité, chaleur, sécheresse et froidure. La révolution annuelle est humide au printemps, chaude en été, sèche en automne et froide en hiver. La première semaine de la révolution menstruelle est humide; car la lune qui vient de naître met en mouvement les substances aqueuses. La seconde semaine est chaude, parce que la lune reçoit alors du soleil une augmentation de lumière et de chaleur. La troisième est sèche; car la lune, pendant cette période, parcourt un arc de cercle entièrement opposé à celui qui l'a vue naître. Enfin la quatrième semaine est froide, parce que la lune va cesser d'être éclairée. Quant à la révolution diurne, l'air est humide pendant son premier quart, chaud pendant le second, sec pendant le troisième, et froid pendant le quatrième.

L'Océan cède également à la puissance du septième nombre; ses eaux, arrivées le jour de la nouvelle lune à leur plus haut point d'élévation, diminuent insensiblement chacun des jours qui suivent jusqu'au septième compris, qui amène leur plus grand abaissement. Ces eaux, s'élevant alors de nouveau, sont à la fin du huitième jour ce qu'elles étaient au commencement du septième; à la fin du neuvième, ce qu'elles étaient au commencement du sixième; et ainsi de suite : en sorte qu'à la fin du quatorzième jour, elles sont à la même hauteur qu'à la naissance du premier jour de la nouvelle lune. Ce phénomène suit, pendant la troisième semaine, la même marche que pendant la première; et pendant la quatrième, la même que pendant la seconde.

C'est enfin d'après le nombre septenaire que sont réglées les séries de la vie de l'homme : sa conception, sa formation, sa naissance, sa nutrition, son développement. C'est lui qui nous conduit par tous les degrés de l'existence jusqu'à notre dernier terme. Nous ne parlerons pas de l'évacuation à laquelle la femme est assujettie, à chaque période lunaire, lorsque l'utérus n'a pas été pénétré par la liqueur séminale; mais une circonstance que nous ne devons pas omettre est celle-ci : lorsqu'il s'est écoulé sept heures depuis l'éjaculation de la semence, et qu'elle ne s'est pas épandue hors du vase qui l'a reçue, la conception a lieu; et sept jours après, grâces aux soins de la nature, attentive à son travail, le germe, presque fluide, se trouve enveloppé d'une vésicule membraneuse, dans laquelle il est enfermé de la même manière que l'œuf dans sa coquille. A l'appui de ce fait, connu de tous les médecins, Hippocrate, aussi incapable de tromper que de se tromper, certifie, dans son traité de l'éducation physique des enfants, l'expulsion d'une semblable vésicule chez une femme qu'il avait reconnue grosse au septième jour de la conception. Le sperme ne s'était pas épandu, et cette femme priait Hippocrate de lui éviter les embarras d'une grossesse : il lui ordonna de sauter fréquemment, et sept jours après l'ordonnance l'ovule se détacha de la matrice, avec le tégument dont nous venons de parler. Tel est le récit de ce

siones lucis æthereæ per hunc numerum constant. Est autem prima maxima, secunda media, minima est tertia; et maxima est anni secundum solem, media mensis secundum lunam, minima diei secundum ortum et occasum. Est vero unaquæque conversio quadripartita : et ita constat septenarius numerus, id est, ex tribus generibus conversionum, et ex quatuor modis, quibus unaquæque convertitur. Hi sunt autem quatuor modi; fit enim prima humida, deinde calida, inde sicca, et ad ultimum frigida, et maxima conversio, id est, anni, humida est verno tempore, calida æstivo, sicca auctumno, frigida per hiemem; media autem conversio mensis per lunam ita fit, ut prima sit hebdomas humida : (quiá nascens luna humorem assolet concitare) secunda calida, adolescente in ea jam luce de solis aspectu : tertia sicca, quasi plus ab ortu remota : quarta frigida, deficiente jam lumine. Tertia vero conversio, quæ est diei secundum ortum et occasum, ita disponitur : quod humida sit usque ad primam de quatuor partibus partem diei, calida usque ad secundam, sicca usque ad tertiam, quarta jam frigida. Oceanus quoque in incremento suo hunc numerum tenet; nam primo nascentis lunæ die fit copiosor solito; minuitur paulisper secundo; minoremque videt eum tertius, quam secundus : et ita decrescendo ad diem septimum pervenit. Rursus octavus dies manet septimo par; et nonus fit similis sexto, decimus quinto; et undecimus fit quarto par, tertio quoque duodecimus; et tertius decimus fit similis secundo, quartus decimus primo. Tertia vero hebdomas eadem facit, quæ prima; quarta eadem, quæ secunda. Hic denique numerus est, qui hominem concipi, formari, edi, vivere, ali, ac per omnes ætatum gradus tradi senectæ, atque omnino constare facit. Nam, ut illud taceamus, quod uterum nulla vi seminis occupatum, hoc dierum numero natura constituit, velut decreto exonerandæ mulieris vectigali, mense redeunte purgari : hoc tamen prætereundum non est, quia semen, quod post jactum sui intra horas septem non fuerit in effusionem relapsum, hæsisse in vitam pronuntiatur. Verum semine semel intra formandi hominis monetam locato, hoc primum artifex natura molitur, ut die septimo folliculum genuinum circumdet humori ex membrana tam tenui, qualis in ovo ab exteriore testa clauditur, et intra se claudit liquorem. Hoc cum a physicis deprehensum sit, Hippocrates quoque ipse, qui tam fallere, quam falli nescit, experimenti certus asseruit, referens in libro, qui de Natura pueri inscribitur, tale seminis receptaculum de utero ejus ejectum, quam septimo post conceptum die gravidam intellexerat. Mulierem enim, semine non effuso, ne gravida maneret, orantem, imperaverat saltibus concitari; aitque, septimo die saltum septimum ejiciendo cum tali folliculo, qualem supra retu-

grand homme : mais Straton le péripatéticien, et Dioclès de Carystos, ont observé que la manière dont se conduit le fœtus varie de sept jours en sept jours. Ils disent que pendant la seconde semaine on aperçoit à la surface de l'enveloppe mentionnée ci-dessus des gouttes de sang, qui, dans le cours de la troisième, pénètrent cette enveloppe, pour se rejoindre au germe gélatineux; que le liquide se coagule pendant la quatrième semaine, et prend une consistance moyenne entre la chair et le sang; que, dans l'intervalle de la cinquième, il arrive quelquefois que les formes de l'embryon, dont la grosseur est alors celle d'une abeille, se prononcent, et qu'on peut distinguer les premiers linéaments des parties du corps humain. S'ils emploient ici le mot quelquefois, c'est parce que cette configuration précoce est le pronostic de l'accouchement à sept mois; car, dans le cas d'une gestation de neuf mois solaires, la forme extérieure des membres n'est remarquable que vers la fin de la sixième semaine, si l'embryon est femelle, et sur la fin de la septième seulement, s'il est mâle. Sept heures après l'accouchement, on peut prononcer si l'enfant vivra, ou si, étant mort-né, son premier souffle a été son dernier; car il n'est reconnu viable que lorsqu'il a pu supporter l'impression de l'air pendant cet intervalle de temps; à partir de ce point, il n'a plus à craindre qu'un de ces accidents qu'on peut éprouver à tout autre âge. C'est au septième jour de sa naissance que se détache le reste du cordon ombilical. Après deux fois sept jours, ses yeux sont sensibles à l'action de la lumière, et après sept fois sept jours il regarde fixement les objets, et cherche à connaître ce qui l'entoure. Sa première dentition commence à sept mois révolus; et à la fin du quatorzième mois, il s'assied sans crainte de tomber. Le vingt-unième mois est à peine fini, que sa voix est articulée; le vingt-huitième vient de s'écouler, déjà l'enfant se tient debout avec assurance, et ses pas sont décidés. Lorsqu'il a atteint trente-cinq mois, il éprouve un commencement de dégoût pour le lait de sa nourrice; s'il use plus longtemps de ce liquide, ce n'est que par la force de l'habitude. A sept ans accomplis, ses premières dents sont remplacées par d'autres plus propres à la mastication d'aliments solides; c'est à cet âge aussi que sa prononciation a toute sa perfection : et voilà ce qui a fait dire que la nature est l'inventrice des sept voyelles, bien que ce nombre se réduise à cinq chez les Latins, qui les font tantôt brèves et tantôt longues. Cependant ils en trouveraient sept, s'ils avaient égard, non pas à l'accentuation, mais aux sons qu'elles rendent. A la fin de la quatorzième année, la puberté se manifeste par la faculté génératrice chez l'homme, et par la menstruation chez la femme. Ces symptômes de virilité font entrevoir à l'adolescent l'époque de sa majorité, que les lois ont avancée de deux ans en faveur de la jeune fille, à cause de la précocité de son organisation. La vingt-unième année accomplie voit la barbe remplacer le duvet sur les joues du jeune homme, qui cesse alors de croître en longueur; à vingt-huit ans, son corps a fini de s'étendre en largeur; c'est à trente-cinq ans qu'il est dans toute la plénitude de sa force musculaire. On remarque que ceux

limus, suffecisse conceptui. Hæc Hippocrates. Straton vero peripateticus, et Diocles Carystius per septenos dies concepti corporis fabricam hac observatione dispensant, ut hebdomade secunda credant guttas sanguinis in superficie folliculi, de quo diximus, apparere; tertia demergi eas introrsum ad ipsum conceptionis humorem; quarta humorem ipsum coagulari, ut quiddam velut inter carnem et sanguinem liquida adhuc soliditate conveniat; quinta vero interdum fingi in ipsa substantia humoris humanam figuram, magnitudine quidem apis, sed ut in illa brevitate membra omnia et designata totius corporis lineamenta consistant. Ideo autem adjecimus, interdum; quia constat, quoties quinta hebdomade fingitur designatio ista membrorum, mense septimo maturari partum : cum autem nono mense absolutio futura est, siquidem femina fabricatur, sexta hebdomade jam membra dividi; si masculus, septima. Post partum vero utrum victurum sit, quod effusum est, an in utero sit præmortuum, ut tantummodo spirans nascatur, septima hora discernit. Ultra hunc enim horarum numerum, quæ præmortua nascuntur, aeris halitum ferre non possunt : quem quisquis ultra septem horas sustinuerit, intelligitur ad vitam creatus, nisi alter forte, qualis perfectum potest, casus eripiat. Item post dies septem jactat reliquias umbilici, et post bis septem incipit ad lumen visus ejus moveri, et post septies septem libere jam et pupulas et totam faciem vertit ad motus singulos videndorum. Post septem vero menses dentes incipiunt mandibulis emergere : et post bis septem sedet sine casus timore. Post ter septem sonus ejus in verba prorumpit : et post quater septem non solum stat firmiter, sed et incedit. Post quinquies septem incipit lac nutricis horrescere, nisi forte ad patientiam longioris usus continuata consuetudine protrahatur. Post annos septem dentes, qui primi emerserant, aliis aptioribus ad cibum solidum nascentibus cedunt; eodemque anno, id est, septimo, plene absolvitur integritas loquendi. Unde et septem vocales litteræ a natura dicuntur inventæ, licet latinitas easdem modo longas, modo breves pronuntiando, quinque pro septem tenere maluerit. Apud quos tamen, si sonos vocalium, non apices numeraveris, similiter septem sunt. Post annos autem bis septem ipsa ætatis necessitate pubescit. Tunc enim moveri incipit vis generationis in masculis, et purgatio feminarum. Ideo et tutela puerili quasi virile jam robur absolvitur : de qua tamen feminæ, propter votorum festinationem, maturius biennio legibus liberantur. Post ter septenos annos flore genas vestit juventa, idemque annus finem in longum crescendi facit; et quarta annorum hebdomas impleta in latum quoque crescere ultra jam prohibet; quinta omne virium, quantæ inesse unicuique possunt, complet augmentum : nulloque modo jam potest quisquam se fortior fieri. Inter pugiles denique hæc consuetudo servatur, ut, quos jam coronavere victoriæ, nihil

des athlètes de cet âge que la victoire a couronnés n'ont pas la prétention de devenir plus robustes, et que ceux qui n'ont pas encore été vainqueurs abandonnent cette profession. Depuis trente-cinq ans jusqu'à quarante-deux, l'homme n'éprouve dans ses forces aucune diminution, si ce n'est accidentellement; de quarante-deux à quarante-neuf, elles diminuent, mais d'une manière lente et insensible; et de là l'usage, dans certains gouvernements, de dispenser du service militaire celui qui a quarante-deux ans révolus; mais, dans beaucoup d'autres, cette dispense n'a lieu qu'après quarante-neuf ans. Observons ici que cette époque de la vie, produit de sept par sept, est la plus parfaite de toutes. En effet, l'homme à cet âge, a atteint le plus haut point de perfection dont il soit susceptible, et ses facultés n'ayant pas encore éprouvé d'altération, il est aussi propre au conseil qu'à l'action. Mais lorsque la décade, nombre si éminent entre tous les autres, multiplie un nombre aussi parfait que le septième, ce résultat de dix fois sept ans, ou de sept fois dix ans, est, selon les médecins, la limite de notre existence; nous avons alors parcouru la carrière humaine tout entière. Passé cet âge, l'homme est exempt de toutes fonctions publiques, et ses devoirs sociaux, qui, de quarante-neuf à soixante-dix ans, variaient en raison des forces dont il pouvait disposer, se bornent à pratiquer les conseils de la sagesse, et à les départir aux autres.

Les organes du corps humain sont également ordonnés selon le nombre septenaire.

On en distingue sept intérieurs, appelés noirs par les Grecs, savoir, la langue, le cœur, le poumon, le foie, la rate, et les deux reins. Sept autres, y compris les veines et canaux aboutissants, servent à la nutrition, aux excrétions, à l'inspiration et à l'expiration, savoir, le gosier, l'estomac, le ventre, et trois viscères principaux, dont l'un est le diaphragme, cloison qui sépare la poitrine du bas-ventre; le second est le mésentère; et le troisième est le jéjunum, regardé comme le principal organe de l'excrétion des matières fécales. A l'égard de la respiration et de la nutrition, on a observé que si le poumon est privé pendant sept heures du fluide aérien, là vie cesse, et qu'elle cesse aussi lorsque le corps a été privé d'aliments pendant sept jours.

On compte pareillement sept substances formant l'épaisseur du corps du centre à la surface; elles sont disposées dans l'ordre qui suit : la moelle, les os, les nerfs, les veines, les artères, la chair et la peau. Voilà pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, on trouve aussi sept organes divers : la tête, la poitrine, les mains, les pieds, et les parties sexuelles. Entre la poitrine et la main sont placées sept intermédiaires : l'épaule, le bras, le coude, la paume de la main, et les trois articulations des doigts; sept autres entre la ceinture et le pied, savoir, la cuisse, le genou, le tibia, le pied lui-même, sa plante, et les trois jointures des doigts.

La nature ayant placé les sens dans la tête, comme dans une forteresse qui est le siége de leurs fonctions, leur a ouvert sept voies, au moyen desquelles ils remplissent leur destination : la bouche, les deux yeux, les deux narines et les deux oreilles.

C'est aussi sur le nombre sept que sont basés

de se amplius in incrementis virium sperent; qui vero expertes hujus gloriæ usque illo manserunt, a professione discedant. Sexies vero septem anni servant vires ante collectas, nec diminutionem, nisi ex accidenti, evenire patiuntur. Sed a sexta usque ad septimam septimanam tit quidem diminutio, sed occulta, et quæ detrimentum suum aperta defectione non prodat. Ideo nonnullarum rerumpublicarum hic mos est, ut post sextam ad militiam nemo cogatur; in pluribus datur remissio justa post septimam. Notandum vero, quod, cum numerus septem se multiplicat, facit ætatem, quæ proprie perfecta et habetur, et dicitur : adeo ut illius ætatis homo (utpote qui perfectionem et attigerit jam, et necdum præterierit) et consilio aptus sit, nec ab exercitio virium alienus habeatur. Cum vero decas, qui et ipse perfectissimus numerus est, perfecto numero, id est, ἑπτάδι, jungitur, ut aut decies septem, aut septies deni computentur anni, hæc a physicis creditur meta vivendi, et hoc vitæ humanæ perfectum spatium terminatur. Quod si quis excesserit, ab omni officio vacuus soli exercitio sapientiæ vacat, et omnem usum sui in suadendo habet, aliorum munerum vacatione reverendus. A septima enim usque ad decimam septimanam pro captu virium, quæ adhuc singulis perseverant, variantur officia. Idem numerus totius corporis membra disponit; septem enim sunt intra hominem, quæ a Græcis nigra membra vocitantur, lingua, cor, pulmo, jecur, lien, renes duo; et septem alia cum venis et meatibus, quæ adjacent singulis, ad cibum et spiritum accipiendum reddendumque sunt deputata, guttur, stomachus, alvus, vesica, et intestina principalia tria : quorum unum disseptum vocatur, quod ventrem et cetera intestina secernit; alterum medium, quod Græci μεσέντερον dicunt; tertium, quod veteres hiram vocarunt, habeturque præcipuum intestinorum omnium, et cibi retrimenta deducit. De spiritu autem et cibo, quibus accipiendis (ut relatum est) atque reddendis membra, quæ diximus, cum meatibus sibi adjacentibus obsequuntur, hoc observatum est, quod sine haustu spiritus ultra horas septem, sine cibo, ultra totidem dies vita non durat. Septem sunt quoque gradus in corpore, qui demensionem altitudinis ab imo in superficiem complent, medulla, os, nervus, vena, arteria, caro, cutis. Hæc de interioribus. In aperto quoque septem sunt corporis partes, caput, pectus, manus, pedesque et pudendum. Item, quæ dividuntur, non nisi septem compagibus juncta sunt; ut in manibus est humerus, brachium, cubitus, vola et digitorum terni nodi : in pedibus vero femur, genu, tibia, pes ipse, sub quo vola est, et digitorum similiter nodi terni. Et, quia sensus, eorumque ministeria, natura in capite, velut in arce, constituit, septem foraminibus sensuum celebrantur officia : id est, oris, ac

les pronostics de l'issue heureuse ou funeste des maladies. Cela devait être, puisque ce nombre est le souverain régulateur de l'économie animale. Qui plus est, les mouvements extérieurs du corps humain sont au nombre de sept : il se porte en avant, en arrière, sur la droite, sur la gauche, vers le haut, vers le bas, et tourne sur lui-même.

Possesseur de tant de propriétés qu'il trouve, ou dans son entier, ou dans ses parties, le nombre septenaire justifie bien sa dénomination de nombre parfait. Nous venons, je crois, de démontrer clairement pourquoi le septième et le huitième nombre, tous deux accomplis, le sont par des motifs divers; donnons maintenant le sens du passage souligné au chapitre cinquième : « Lorsque tu seras parvenu à l'âge de cinquante-six ans, nombre qui porte en soi ton inévitable destinée, tu seras l'espoir du salut public et du rétablissement de l'ordre; tu devras à tes vertus d'être appelé par le choix des gens de bien à la charge de dictateur, si toutefois tu échappes à la trahison de tes proches.

En effet, huit fois sept révolutions du soleil équivalent à cinquante-six années, puisque, dans le cours d'une année, cet astre fait le tour entier du zodiaque, et qu'il est astreint, par des lois immuables, à recommencer la même course l'année suivante.

—

Chap. VII. Les songes et les présages relatifs aux adversités ont toujours un sens obscur et mystérieux ; ils renferment cependant des circonstances qui peuvent, d'une manière quelconque, conduire sur la route de la vérité l'investigateur doué de perspicacité.

Cette expression ambiguë, *si toutefois vous échappez*, etc., est un sujet d'étonnement pour certaines personnes, qui ne conçoivent pas qu'une âme divine rentrée depuis peu au céleste séjour, et conséquemment instruite de l'avenir, puisse ignorer si son petit-fils échappera ou n'échappera pas aux embûches qui lui seront dressées; mais elles ne font pas attention qu'il est de règle que les prédictions, les menaces et les avis reçus en songe ou par présages, aient un sens équivoque lorsqu'il s'agit d'adversités. Nous esquivons quelquefois cet avenir, soit en nous tenant sur nos gardes, soit en parvenant à apaiser les dieux par des prières et des libations; mais il est des cas où toute notre adresse, tout notre esprit, ne parviennent pas à le détourner. En effet, si nous sommes avertis, une circonspection persévérante peut nous sauver; si nous sommes menacés, nous pouvons calmer les dieux par des offrandes propitiatoires : mais les prédictions ont toujours leur effet. Quels sont donc les signes, me direz-vous, auxquels nous pouvons reconnaître qu'il faut être sur ses gardes, ou se rendre les dieux propices, ou bien se résigner? Notre tâche est ici de faire cesser l'étonnement auquel donne lieu l'ambiguïté des paroles du premier Africain, en démontrant que l'obscurité est de l'essence de la divination. Du reste, c'est à chacun de nous à s'occuper, dans l'occasion, de la recherche de ces signes, pourvu qu'une puissance supérieure ne s'y oppose pas; car cette expression de Virgile : « Les Parques ne me permettent pas de pénétrer plus loin dans l'avenir, » est une sentence qui appartient à la doctrine sacrée la plus abstruse.

Cependant nous ne manquons pas d'exemples qui prouvent que, dans le langage équivoque de la divination, un scrutateur habile découvre presque toujours la route de la vérité, quand

deinde oculorum, narium et aurium, binis. Unde non immerito hic numerus, totius fabricæ dispensator et dominus, ægris quoque corporibus periculum sanitatemve denuntiat. Immo ideo et septem motibus omne corpus agitatur; aut enim accessio est, aut recessio, aut in lævam dextramve deflexio, aut sursum quis, seu deorsum movetur, aut in orbem rotatur. Tot virtutibus insignitus septenarius, quas vel de partibus suis mutuatur, vel totus exercet, jure plenus et habetur, et dicitur. Et absoluta, ut arbitror, ratione jam constitit, cur diversis ex causis octo et septem pleni vocentur. Sensus autem hic est. Cum ætas tua quinquagesimum et sextum annum compleverit, quæ summa tibi fatalis erit, spes quidem salutis publicæ te videbit, et pro remediis communis bonorum omnium status virtutibus tuis dictatura debebitur; sed si evaseris insidias propinquorum. Nam per septenos octies solis anfractus reditusque, quinquaginta et sex significat annos, anfractum solis et reditum annum vocans : anfractum, propter zodiaci ambitum : reditum, quia eadem signa per annos singulos certa lege metitur.

—

Cap. VII. Obscura involutaque semper esse somnia ac signa de adversis; et tamen semper subesse aliquid, quo possit quoquo modo deprehendi veritas, modo diligens adsit scrutator.

Hic quidam mirantur, quid sibi velit ista dubitatio, *si effugeris*, quasi potuerit divina anima, et olim cœlo reddita, atque hic maxime scientiam futuri professa, nescire, possitne nepos suus, an non possit evadere. Sed non advertunt, hanc habere legem omnia vel signa, vel somnia, ut de adversis oblique aut denuntient, aut minentur, aut moneant. Et ideo quædam cavendo transimus; alia exorando et litando vitantur. Alia sunt ineluctabilia, quæ nulla arte, nullo avertuntur ingenio. Nam, ubi admonitio est, vigilantia cautionis evaditur : quod apportant minæ, litatio propitiationis avertit : nunquam denuntiata vanescunt. Hic subjicies, Unde igitur ista discernimus, ut possit, cavendumne, an exorandum, an vero patiendum sit, deprehendi? Sed præsentis operis fuerit insinuare, qualis soleat in divinationibus esse affectata confusio; ut desinas de inserta velut dubitatione mirari. Ceterum in suo quoque opere artificis erit, signa quærere, quibus ista discernat, si hoc vis divina non impediat. Nam illud,

Prohibent nam cetera Parcæ
Scire,

Maronis est ex intima disciplinæ profunditate sententia. Divulgatis etiam docemur exemplis, quam pæne semper

toutefois les dieux ne sont pas contraires. Rappelons-nous ce songe que, dans Homère, Jupiter envoie à Agamemnon pour l'engager à combattre les Troyens le lendemain, en lui promettant ouvertement la victoire. Encouragé par cet oracle, le roi engage le combat, perd un grand nombre des siens, et rentre avec peine au camp. Accuserons-nous les dieux de mensonge? Non, certes; mais comme il était dans les destinées que cet échec arriverait aux Grecs, les paroles du songe devaient offrir un sens caché qui, bien saisi, les eût rendus vainqueurs, ou du moins plus circonspects. Dans l'injonction qui lui était faite de rassembler toutes ses forces, Agamemnon ne vit que celle de combattre; et, au lieu de le faire avec toutes les divisions de l'armée, il négligea celle d'Achille, qui, outré d'une injustice récente, ne prenait, ni lui ni sa troupe, aucune part aux mouvements du camp. L'issue du combat fut ce qu'elle devait être; et le songe ne put être regardé comme mensonger, puisqu'on avait négligé une partie des indications.

Non moins parfait qu'Homère, son modèle, Virgile s'est montré aussi exact que lui dans une circonstance semblable. Énée avait reçu de l'oracle de Délos d'amples instructions sur la contrée que lui avaient assignée les destins pour y fonder un nouvel empire; un seul mot mal compris prolongea la course errante des Troyens. Cette contrée, il est vrai, n'était pas nommée; mais comme il leur était prescrit de retourner aux lieux de leur origine, le choix à faire entre la Crète et l'Italie, qui avaient donné naissance, la première à Teucer, et la seconde à Dardanus, tiges l'un et l'autre de la race troyenne, ce choix, dis-je, leur était indiqué par ces premiers mots de l'oracle : *Vaillants fils de Dardanus;* car, en les appelant du nom de celui de leurs ancêtres qui était parti d'Italie, Apollon désignait évidemment ce pays. De même, dans le songe de Scipion, sa fin lui est nettement annoncée, et le doute émis par son aïeul, pour laisser à la prédiction ce qu'elle doit avoir d'obscur, est levé dès le commencement de ce songe par ces mots : « Lorsque, du concours de ces nombres, la nature aura formé le nombre fatal qui vous est assigné. » C'était bien lui dire que ce terme était inévitable. Si, dans la révélation qui lui est faite des autres événements de sa vie, selon l'ordre où ils auront lieu, tout est clairement exprimé, et si la seule expression équivoque est celle relative à sa mort, c'est parce que les dieux veulent nous épargner, soit des peines, soit des craintes anticipées, ou parce qu'il nous est avantageux d'ignorer le terme de notre existence; et, dans ce cas, les oracles qui nous l'annoncent s'expriment plus obscurément que dans toute autre circonstance.

—

CHAP. VIII. Il y a quatre genres de vertus : vertus politiques, vertus épuratoires, vertus épurées, et vertus exemplaires. De ce que la vertu constitue le bonheur, et de ce que les vertus du premier genre appartiennent aux régulateurs des sociétés politiques, il s'ensuit qu'un jour ils seront heureux.

Revenons à notre interprétation à peine com-

cum prædicuntur futura, ita dubiis obserantur, ut tamen diligens scrutator, nisi divinitus, ut diximus, impediatur, subesse reperiat apprehendendæ vestigia veritatis : ut ecce Homericum somnium, a Jove, ut dicitur, missum ad conserendam futuro die cum hostibus manum sub aperta promissione victoriæ, spem regis animavit. Ille velut divinum secutus oraculum, commisso prœlio, amissis suorum plurimis, vix ægreque in castra remeavit. Num dicendum est, Deum mandasse mendacium? Non ita est : sed, quia illum casum Græcis fata decreverant, latuit in verbis somnii, quod animadversum vel ad vere vincendum, vel ad cavendum saltem, potuisset instruere. Habuitenim præceptio, ut universus produceretur exercitus; at ille sola pugnandi hortatione contentus, non vidit, quid de producenda universitate præceptum sit : prætermissoque Achille, qui tunc recenti lacessitus injuria ab armis cum suo milite feriabatur, rex progressus in prœlium, et casum, qui debebatur, excepit, et absolvit somnium invidia mentiendi, non omnia de imperatis sequendo. Parem observantiæ diligentiam Homericæ per omnia perfectionis imitator Maro, in talibus quoque rebus obtinuit. Nam apud illum Æneas ad regionem instruendo regno fataliter eligendam, satis abundeque Delio instructus oraculo, in errorem tamen unius verbi negligentia relapsus est. Non equidem locorum fuerat, quæ petere deberet, nomen insertum : sed, cum origo vetus parentum sequenda diceretur, fuit in verbis, quod inter Cretam et Italiam, quæ ipsius gentis auctores utraque produxerant, magis ostenderet, et, quod aiunt, digito demonstraret Italiam. Nam cum fuissent inde Teucer, hinc Dardanus; vox sacra sic alloquendo, *Dardanidæ duri*, aperte consulentibus Italiam, de qua Dardanus profectus esset, objecit, appellando eos parentis illius nomine, cujus erat origo rectius eligenda. Et hic certæ quidem denuntiationis est, quod de Scipionis fine prædicitur : sed gratia conciliandæ obscuritatis inserta dubitatio, dicto tamen, quod initio somnii continetur, absolvitur. Nam cum dicitur, *Circuitu naturali summam tibi fatalem confecerint*, vitari hunc finem non posse, pronuntiat. Quod autem Scipioni reliquos vitæ actus sine offensa dubitandi per ordinem retulit, et de sola morte similis est visus ambigenti, hæc ratio est, quod sive dum humano vel mœrori parcitur, vel timori, seu quia utile est hoc maxime latere, pronius cetera oraculis, quam vitæ finis exprimitur; aut cum dicitur, non sine aliqua obscuritate profertur.

—

CAP. VIII. Quatuor esse virtutum genera, politicas, purgatorias, animi purgati, et exemplares : et cum virtus beatos efficiat, sitque primum illud virtutum genus in rerumpublicarum gubernatoribus, ideo hos utique fore felices.

His aliqua ex parte tractatis, progrediamur ad reliqua. « Sed, quo sis, Africane, alacrior ad tutandam rempubli- « cam, sic habeto : Omnibus, qui patriam conservarint,

Voilà les quatre ordres de vertus qui ont des effets différents à l'égard des passions, qui sont, comme on sait,

La peine, le plaisir, l'espérance, et la crainte.

Les vertus politiques modifient ces passions; les vertus épuratoires les anéantissent; les vertus épurées en font perdre jusqu'au souvenir; les vertus exemplaires ne permettent pas de les nommer. Si donc le propre et l'effet des vertus est de nous rendre heureux (et nous venons de prouver que la politique a les siennes) il est clair que l'art de gouverner conduit au bonheur. Cicéron a donc raison, lorsque, en parlant des chefs des sociétés, il s'exprime ainsi : « Ils jouiront dans ce lieu d'une éternité de bonheur. » Pour nous donner à entendre qu'on peut également prétendre à ce bonheur et par les vertus actives et par les vertus contemplatives, au lieu de dire dans un sens absolu que rien n'est plus agréable à l'Être suprême que les réunions d'hommes nommées cités, il dit que « de tout ce qui se fait sur la terre, rien, etc. » Il établit par là une distinction entre les contemplatifs et les hommes d'État, qui se frayent une route au ciel par des moyens purement humains. Quoi de plus exact et de plus précis que cette définition des cités, qu'il appelle des réunions, des sociétés d'hommes, formées sous l'empire des lois? En effet, jadis on a vu des bandes d'esclaves, des troupes de gladiateurs se réunir, s'associer, mais non sous l'empire des lois. Les collections d'hommes qui seules méritent le nom de cités sont donc celles où chaque individu est régi par des lois consenties par tous.

CHAP. IX. Dans quel sens on doit entendre que les directeurs des corps politiques sont descendus du ciel, et qu'ils y retourneront.

A l'égard de ce que dit Cicéron, « Ceux qui gouvernent les cités, ceux qui les conservent, sont partis de ce lieu, c'est dans ce lieu qu'ils reviennent, » voici comme il faut l'entendre : L'âme tire son origine du ciel, c'est une opinion constante parmi les vrais philosophes; et l'ouvrage de sa sagesse, tant qu'elle est unie au corps, est de porter ses regards vers sa source, ou vers le lieu d'où elle est partie. Aussi, dans le nombre des dits notables, enjoués ou piquants, a-t-on regardé comme sentence morale celui qui suit :

Connaissez-vous vous-même est un arrêt du ciel.

Ce conseil fut donné, dit-on, par l'oracle de Delphes à quelqu'un qui le consultait sur les moyens d'être heureux; il fut même inscrit sur le frontispice du temple. L'homme acquiert donc, ainsi qu'on vient de le dire, la connaissance de son être, en dirigeant ses regards vers les lieux de son origine première, et non ailleurs; c'est alors seulement que son âme, pleine du sentiment de sa noble extraction, se pénètre des vertus qui la font remonter, après l'anéantissement du corps, vers son premier séjour. Elle retourne au ciel, qu'elle n'avait jamais perdu de vue, pure de toute tache matérielle dont elle s'est dégagée dans le canal limpide des vertus; mais lorsqu'elle s'est rendue l'esclave du corps, ce qui fait de l'homme une sorte de bête brute, elle frémit à l'idée de s'en séparer; et quand elle y est forcée,

quod semper idem est, nec aliquando mutatur; justitia, quod perenni lege a sempiterna operis sui continuatione non flectitur. Hæc sunt quaternarum quatuor genera virtutum; quæ, præter cetera, maximam in passionibus habent differentiam sui. Passiones autem, ut scimus, vocantur, quod homines

Metuunt, cupiunt, gaudentque, dolentque.

Has primæ molliunt, secundæ auferunt, tertiæ obliviscuntur : in quartis nefas est nominari. Si ergo hoc est officium et effectus virtutum, beare; constat autem, et politicas esse virtutes : igitur ex politicis efficiuntur beati. Jure ergo Tullius de rerumpublicarum rectoribus dixit, *Ubi beati ævo sempiterno fruantur*. Qui, ut ostenderet, alios otiosis, alios negotiosis virtutibus fieri beatos, non dixit absolute, Nihil esse illi principi Deo acceptius, quam civitates; sed adjecit, *quod quidem in terris fiat*, ut eos, qui ab ipsis cœlestibus incipiunt, discerneret a rectoribus civitatum, quibus per terrenos actus iter paratur ad cœlum. Illa autem definitione quid pressius potest esse, quid cautius de nomine civitatum? *Quam concilia*, inquit, *cœtusque hominum jure sociati, quæ civitates appellantur?* Nam et servilis quondam, et gladiatoria manus concilia hominum, et cœtus fuerunt, sed non jure sociati; illa autem sola justa est multitudo, cujus universitas in legum consentit obsequium.

CAP. IX. Quo sensu rerumpublicarum rectores cœlo descendisse, eoque reverti dicantur.

Quod vero ait, *Harum rectores et servatores, hinc profecti, huc revertuntur;* hoc modo accipiendum est. Animarum originem manare de cœlo, inter recte philosophantes indubitatæ constat esse sententiæ; et animæ, dum corpore utitur, hæc est perfecta sapientia, ut, unde orta sit, de quo fonte venerit, recognoscat. Hinc illud a quodam inter alia seu festiva, seu mordacia, serio tamen usurpatum est :

De cœlo descendit Γνῶθι σεαυτόν.

Nam et Delphici vox hæc fertur oraculi, consulenti, ad beatitatem quo itinere perveniret : Si te, inquit, agnoveris. Sed et ipsius fronti templi hæc inscripta sententia est. Homini autem, ut diximus, una est agnitio sui, si originis natalisque principia atque exordia prima respexerit, nec *se quæsiverit extra*. Sic enim anima virtutes ipsas conscientia nobilitatis induitur, quibus post corpus evecta, eo, unde descenderat, reportatur : quia nec corporea sordescit, nec oneratur eluvie, quæ puro ac levi fonte virtutum rigatur; nec deseruisse unquam cœlum videtur, quod respectu et cogitationibus possidebat. Hinc anima, quam in se pronam corporis usus effecit, atque in pecudem quodammodo reformavit ex homine, et absolutionem corporis perhorrescit, et, cum necesse est :

Elle fuit en courroux vers le séjour des ombres.

Et même alors ce n'est pas sans peine qu'elle quitte son enveloppe :

Du vice invétéré
Elle conserve encor l'empreinte ineffaçable.

Elle erre autour de son cadavre, ou cherche un nouveau domicile : que ce soit un corps humain ou celui d'une bête, peu lui importe, son choix est pour celui dont les inclinations se rapprochent davantage de celles qu'elle a contractées dans sa dernière demeure ; elle se résigne à tout souffrir plutôt que de rentrer au ciel, auquel elle a renoncé par ignorance réelle ou feinte, ou plutôt par une trahison ouverte. Mais les chefs des sociétés politiques, ainsi que les autres sages, rentrent, après leur mort, en possession du séjour céleste qu'ils habitaient par la pensée, même lorsqu'ils vivaient parmi nous.

Ce n'est point sans motif, ni par une vaine adulation, que l'antiquité admit au nombre des dieux plusieurs fondateurs de cités, et d'autres grands personnages. Ne voyons-nous pas Hésiode, auteur de la Théogonie, associer aux dieux les anciens rois, et conserver à ceux-ci leurs prérogatives, en leur donnant une part dans la direction des affaires humaines ? Pour ne pas fatiguer le lecteur de citations grecques, nous ne rapporterons pas ici les vers de ce poëte ; nous nous contenterons d'en donner la traduction.

Le puissant Jupiter voulut placer aux cieux
Les illustres mortels qu'admit parmi les dieux
L'homme reconnaissant ; la destinée humaine
Est encore à présent soumise à leur domaine.

Virgile n'ignorait pas cette ancienne tradition ; mais il convenait à son sujet que les héros habitassent les champs Élysées. Cependant il ne les exclut pas du ciel ; car, pour accorder les deux doctrines, c'est-à-dire la fiction poétique et la vérité philosophique, il crée pour eux d'autres cieux, un autre soleil et d'autres astres : comme, selon lui, ils conservent les goûts qu'ils avaient pendant leur vie mortelle :

Ils aimèrent, vivants, les coursiers et les armes ;
Morts, à ces jeux guerriers ils trouvent mille charmes,

à plus forte raison les administrateurs des corps sociaux doivent-ils conserver au ciel la surveillance des choses d'ici-bas. C'est, à ce que l'on croit, dans la sphère des fixes que ces âmes sont reçues ; et cette opinion est fondée, puisque c'est de là qu'elles sont parties. L'empyrée est en effet la demeure de celles qui n'ont pas encore succombé au désir de revêtir un corps ; c'est donc là que doivent retourner celles qui s'en sont rendues dignes. Or l'entretien des deux Scipions ayant lieu dans la voie lactée, qu'embrasse la sphère aplane, rien n'est plus exact que cette expression : « Ils sont partis de ce lieu, c'est dans ce lieu qu'ils reviennent. » Mais poursuivons notre tâche.

Chap. X. Opinion des anciens théologiens sur les enfers, et ce qu'il faut entendre, selon eux, par la vie ou la mort de l'âme.

« A ce discours, moins troublé par la crainte de la mort que par l'idée de la trahison des miens, je lui demandai si lui-même, si mon

Non nisi cum gemitu fugit indignata sub umbras.

Sed nec post mortem facile corpus relinquit (quia *non funditus omnes Corporeæ excedunt pestes*) : sed aut suum oberrat cadaver, aut novi corporis ambit habitaculum ; non humani tantummodo, sed ferini quoque, electo genere moribus congruo, quos in homine libenter exercuit ; mavultque omnia perpeti, ut in cœlum, quod vel ignorando, vel dissimulando, vel potius prodendo, deseruit, evadat. Civitatum vero rectores, ceterique sapientes, cœlum respectu, vel cum adhuc corpore tenentur, habitantes, facile post corpus cœlestem, quam pæne non reliquerant, sedem reposcunt. Nec enim de nihilo, aut de vana adulatione veniebat, quod quosdam urbium conditores, aut claros in republica viros, in numerum Deorum consecrarit antiquitas. Sed Hesiodus quoque, divinæ sobolis assertor, priscos reges cum Diis aliis enumerat ; hisque, exemplo veteris potestatis, etiam in cœlo regendi res humanas assignat officium. Et, ne cui fastidiosum sit, si versus ipsos, ut poeta græcus protulit, inseramus, referemus eos, ut ex verbis suis in latina verba conversi sunt.

Indigetes Divi fato summi Jovis hi sunt :
Quondam homines, modo cum superis humana tuentes,
Largi ac munifici, jus regum nunc quoque nacti.

Hoc et Vergilius non ignorat : qui, licet argumento suo serviens, heroas in inferos relegaverit, non tamen eos abducit a cœlo ; sed æthera his deputat largiorem, et nosse eos solem suum ac sua sidera profitetur ; ut geminæ doctrinæ observationes præstiterit, et poeticæ figmentum, et philosophiæ veritatem : et, si secundum illum res quoque leviores, quas vivi exercuerant, etiam post corpus exercent :

Quæ gratia currum
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos :

multo magis rectores quondam urbium recepti in cœlum, curam regendorum hominum non relinquunt. Hæ autem animæ in ultimam sphæram recipi creduntur, quæ aplanes vocatur. Nec frustra hoc usurpatum est, siquidem inde profectæ sunt. Animis enim, necdum desiderio corporis irretitis, siderea pars mundi præstat habitaculum, et inde labuntur in corpora. Ideo his illo est reditio, qui merentur. Rectissime ergo dictum est, cum in galaxian, quem aplanes continet, sermo iste procedat, *hinc profecti huc revertuntur*. Ad sequentia transeamus.

Cap. X. Quid secundum priscos illos theologos inferi ; et quando ex eorum sententia, anima aut vivere, aut mori dicatur.

« Hic ego, etsi eram perterritus, non tam mortis metu,

père Paulus vivait encore, et tant d'autres qui à nos yeux ne sont plus. »

Dans les cas les plus imprévus, dans les fictions même, la vertu a son cachet. Voyez de quel éclat la fait briller Scipion dans son rêve! Une seule circonstance lui donne occasion de développer toutes les vertus politiques. Il se montre fort en ce que le calme de son âme n'est pas altéré par la prédiction de sa mort. S'il craint les embûches de ses proches, cette crainte est moins l'effet d'un retour sur lui-même que de son horreur pour le crime qu'ils commettent; elle a sa source dans la piété et dans les sentiments affectueux de ce héros pour ses parents. Or, ces dispositions dérivent de la justice, qui veut qu'on rende à chacun ce qui lui est dû.

Il donne une preuve non équivoque de sa prudence, en ne regardant pas ses opinions comme des certitudes, et en cherchant à vérifier ce qui ne paraîtrait pas douteux à des esprits moins circonspects. Ne montre-t-il pas sa tempérance, lorsque, modérant, réprimant et faisant taire le désir qu'il a d'en savoir davantage sur le bonheur sans fin réservé aux gens de bien, ainsi que sur le séjour céleste qu'il habite momentanément, il s'informe si son aïeul et son père vivent encore? Se conduirait-il autrement s'il était réellement habitant de ces lieux, qu'il ne voit qu'en songe? Cette question d'Émilien touche à l'immortalité de l'âme; en voici le sens: Nous pensons que l'âme s'éteint avec le corps, et qu'elle ne survit pas à l'homme; car cette expression, « qui à nos yeux ne sont plus, » implique l'idée d'un anéantissement total. Je voudrais savoir, dit-il à son aïeul, si vous, si mon père Paulus et tant d'autres sont encore existants. A cette demande d'un tendre fils relativement au sort de ses parents, et d'un sage qui veut lever le voile de la nature relativement au sort des autres, que répond son aïeul? « Dites plutôt, Ceux-là vivent qui se sont échappés des liens du corps comme d'une prison. Ce que vous appelez la vie, c'est réellement la mort. »

Si la mort de l'âme consiste à être reléguée dans les lieux souterrains, et si elle ne vit que dans les régions supérieures, pour savoir en quoi consiste cette vie ou cette mort, il ne s'agit que de déterminer ce qu'on doit entendre par ces lieux souterrains dans lesquels l'âme meurt; tandis qu'elle jouit, loin de ces lieux, de toute la plénitude de la vie; et puisque le résultat de toutes les recherches faites à ce sujet par les sages de l'antiquité se trouve compris dans le peu de mots que vient de dire le premier Africain, nous allons, par amour pour la concision, donner, de leurs opinions, un extrait qui suffira pour résoudre la question que nous nous sommes proposée en commençant ce chapitre.

La philosophie n'avait pas fait encore, dans l'étude de la nature, les pas immenses qu'elle a faits depuis, lorsque ceux de ses sectateurs qui s'étaient chargés de répandre, parmi les diverses nations, le culte et les rites religieux, assuraient qu'il n'existait d'autres enfers que le corps humain, prison ténébreuse, fétide et sanguinolente, dans laquelle l'âme est retenue captive. Ils donnaient à ce corps les noms de tombeau de l'âme, de manoir de Pluton, de Tartare, et rapportaient à notre enveloppe tout ce que la fiction, prise par le vulgaire pour la vérité,

« quam insidiarum a meis, quæsivi tamen, viveretne « ipse, et Paullus pater, et alii, quos nos exstinctos esse « arbitraremur. » Vel fortuitis et inter fabulas elucent semina infixa virtutum : quæ nunc videas licet, ut e pectore Scipionis vel somniantis emineant. In re enim una, politicarum virtutum omnium pariter exercet officium. Quod non labitur animo prædicta morte perterritus, fortitudo est; quod suorum terretur insidiis, magisque alienum facinus, quam suum horrescit exitium, de pietate et nimio in suos amore procedit. Hæc autem diximus ad justitiam referri, quæ servat unicuique, quod suum est; quod ea, quæ arbitratur, non pro compertis habet, sed spreta opinione, quæ minus cautis animis pro vero inolescit, quærit discere certiora; indubitata prudentia est. Quod cum perfecta beatitas, et cœlestis habitatio humanæ naturæ, in qua se noverat esse, promittitur, audiendi tamen talia desiderium frenat, temperat, et sequestrat, ut de vita avi et patris interroget; quid nisi temperantia est? ut jam tum liqueret, Africanum per quietem ad ea loca, quæ sibi deberentur, abductum. In hac autem interrogatione de animæ immortalitate tractatur. Ipsius enim consultationis hic sensus est : Nos, inquit, arbitramur, animam cum fine morientis exstingui, nec ulterius esse post hominem. Ait enim, *Quos exstinctos esse arbitraremur.* Quod autem exstinguitur, esse jam desinit. Ergo velim dicas, inquit, si et pater Paullus tecum et alii supersunt. Ad hanc interrogationem, quæ et de parentibus, ut a pio filio, et de ceteris, ut a sapiente ac naturam ipsam discutiente, processit, quid ille respondit? « Immo vero, inquit, « hi vivunt, qui e corporum vinculis, tanquam e carcere, « evolaverunt. Vestra vero quæ dicitur esse vita, mors « est. » Si ad inferos meare mors est, et est vita esse cum superis, facile discernis, quæ mors animæ, quæ vita credenda sit : si constiterit, qui locus habendus sit inferorum, ut anima, dum ad hunc truditur, mori; cum ab hoc procul est, vita frui, et vere superesse credatur. Et quia totum tractatum, quem veterum sapientia de investigatione hujus quæstionis agitavit, in hac latentem verborum paucitate reperies; ex omnibus aliqua, quibus nos de rei, quam quærimus, absolutione sufficiet admoneri, amore brevitatis excerpsimus. Antequam studium philosophiæ circa naturæ inquisitionem ad tantum vigoris adolesceret, qui per diversas gentes auctores constituendis sacris cærimoniarum fuerunt, aliud esse inferos negaverunt, quam ipsa corpora, quibus inclusæ animæ carcerem fœdum tenebris, horridum sordibus et cruore, patiuntur. Hoc animæ sepulcrum, hoc Ditis concava, hoc inferos vocaverunt : et omnia, quæ illic esse credidit fabulosa

avait dit des enfers. Le fleuve d'oubli était, selon eux, l'égarement de l'âme, qui a perdu de vue la dignité de l'existence dont elle jouissait avant sa captivité, et qui n'imagine pas qu'elle puisse vivre ailleurs que dans un corps. Par le Phlégéton, ils entendaient la violence des passions, les transports de la colère; par l'Achéron, les regrets amers que nous causent, dans certains cas, nos actions, par suite de l'inconstance de notre nature; par le Cocyte, tous les événements qui sont pour l'homme un sujet de larmes et de gémissements; par le Styx enfin, ils entendaient tout ce qui occasionne parmi nous ces haines profondes qui font le tourment de nos âmes.

Ces mêmes sages étaient persuadés que la description des châtiments, dans les enfers, était empruntée des maux attachés aux passions humaines. Le vautour qui dévore éternellement le foie toujours renaissant de Prométhée est, disaient-ils, l'image des remords d'une conscience agitée, qui pénètrent dans les replis les plus profonds de l'âme du méchant, et la déchirent, en lui rappelant sans cesse le souvenir de ses crimes : en vain voudrait-il reposer; attachés à leur proie qui renaît sans cesse, ils ne lui font point de grâce, d'après cette loi, que le coupable est inséparable de son juge, et qu'il ne peut se soustraire à sa sentence.

Le malheureux tourmenté par la faim, et mourant d'inanition au milieu des mets dont il est environné, est le type de ceux que la soif toujours croissante d'acquérir rend insensibles aux biens qu'ils possèdent : pauvres dans l'abondance, ils éprouvent, au milieu du superflu, tous les malheurs de l'indigence, et croient ne rien avoir, parce qu'ils n'ont pas tout ce qu'ils voudraient avoir. Ceux-là sont attachés à la roue d'Ixion, qui, ne montrant ni jugement, ni esprit de conduite, ni vertus, dans aucune de leurs actions, abandonnent au hasard le soin de leurs affaires, et sont les jouets des événements et de l'aveugle destin. Ceux-là roulent sans fin leur rocher, qui consument leur vie dans des recherches fatigantes et infructueuses. Le Lapithe, qui craint à chaque instant la chute de la roche noire suspendue sur sa tête, représente le tyran parvenu, pour son malheur, au sommet d'une puissance illégale : continuellement agité de terreurs, deteste de ceux dont il veut être craint, il a toujours sous les yeux la fin tragique qu'il mérite.

Ces conjectures des plus anciens théologiens sont fondées; car Denys, le plus cruel des usurpateurs de la Sicile, voulant détromper un de ses courtisans, qui le croyait le plus heureux des hommes, et lui donner une idée juste de l'existence d'un tyran que la crainte agite à chaque instant et que les dangers environnent de toutes parts, l'invita à un repas splendide, et fit placer au-dessus de sa tête une épée suspendue à un léger fil. La situation pénible de l'homme de cour l'empêchant de prendre part à la joie du banquet : Telle est, lui dit Denys, cette vie qui vous paraissait si heureuse; jugez du bonheur de celui qui, toujours menacé de la perdre, ne peut jamais cesser de craindre!

Selon ces assertions, s'il est vrai que chacun de nous sera traité selon ses œuvres, et qu'il n'y ait d'autres enfers que nos corps, que faut-il entendre par la mort de l'âme, si ce n'est son

persuasio, in nobismetipsis, et in ipsis humanis corporibus assignare conati sunt : oblivionis fluvium aliud non esse asserentes, quam errorem animæ obliviscentis majestatem vitæ prioris, qua, antequam in corpus truderetur, potita est, solamque esse in corpore vitam putantis. Pari interpretatione Phlegetontem, ardores irarum et cupiditatum putarunt; Acherontem, quidquid fecisse dixisseve usque ad tristitiam humanæ varietatis more nos pœnitet; Cocytum, quidquid homines in luctum lacrimasque compellit; Stygem, quidquid inter se humanos animos in gurgitem mergit odiorum. Ipsam quoque pœnarum descriptionem de ipso usu conversationis humanæ sumtam crediderunt : vulturem, jecur immortale tundentem, nihil aliud intelligi volentes, quam tormenta malæ conscientiæ, obnoxia flagitio viscera interiora rimantis, et ipsa vitalia indefessa admissi sceleris admonitione laniantis, semperque curas, si requiescere forte tentaverint, excitantis, tanquam fibris renascentibus inhærendo, nec ulla sibi miseratione parcentis, lege hac, qua, *se judice, nemo nocens absolvitur*, nec de se suam potest vitare sententiam. Illos aiunt, epulis ante ora positis, excruciari fame, et inedia tabescere, quos magis magisque acquirendi desiderium cogit præsentem copiam non videre; qui in affluentia inopes, egestatis mala in ubertate patiuntur, nescientes parta respicere, dum egent habendis; illos radiis rotarum pendere districtos, qui nihil consilio prævidentes, nihil ratione moderantes, nihil virtutibus explicantes, seque et actus omnes suos fortunæ permittentes, casibus et fortuitis semper rotantur : saxum ingens volvere, inefficacibus laboriosisque conatibus vitam terentes : atram silicem, lapsuram semper, et cadenti similem, illorum capitibus imminere, qui arduas potestates et infanstam ambiunt tyrannidem, nunquam sine timore victuri; et cogentes subjectum vulgus odisse, dum metuat, semper sibi videntur exitium, quod merentur, excipere. Nec frustra hoc theologi suspicati sunt. Nam et Dionysius, aulæ Siculæ inclementissimus incubator, familiari quondam suo, solam beatam existimanti vitam tyranni, volens, quam perpetuo metu misera, quamque impendentium semper periculorum plena esset, ostendere, gladium vagina raptum, et a capulo de filo tenui pendentem, mucrone demisso, jussit familiaris illius capiti inter epulas imminere : cumque ille inter et Siculas et tyrannicas copias præsentis mortis periculo gravaretur, Talis est, inquit Dionysius, vita, quam beatam putabas : sic nobis semper mortem imminentem videmus; æstima, quando esse felix poterit, qui timere non desinit. Secundum hæc igitur, quæ a theologis asseruntur, si vere *quisque suos patimur manes*, et inferos in his corporibus esse credimus; quid aliud intelligendum est, quam mori animam, cum ad

immersion dans l'antre ténébreux du corps, et, par sa vie, son retour au sein des astres, après qu'elle a brisé ses liens?

—

CHAP. XI. Opinion des platoniciens sur les enfers et sur leur emplacement. De quelle manière ils conçoivent la vie ou la mort de l'âme.

Aux opinions que nous venons d'exposer, ajoutons celles de quelques philosophes, ardents investigateurs de la vérité. Les sectateurs de Pythagore, et ensuite ceux de Platon, ont admis deux sortes de morts : celle de l'âme et celle de l'animal. L'animal meurt quand l'âme se sépare du corps, et l'âme meurt lorsqu'elle s'écarte de la source simple et indivisible où elle a pris naissance, pour se distribuer dans les membres du corps. L'une de ces morts est évidente pour tous les hommes, l'autre ne l'est qu'aux yeux des sages, car le vulgaire s'imagine qu'elle constitue la vie : en conséquence, beaucoup de personnes ignorent pourquoi le dieu des morts est invoqué, tantôt sous le nom de Dis (dieu des richesses), et tantôt sous celui d'implacable. Elles ne savent pas que le premier de ces noms, d'heureux augure, est employé, lorsque l'âme, à la mort de l'animal, rentre en possession des vraies richesses de sa nature, et recouvre sa liberté; tandis que le second, de sinistre augure, est usité, lorsque l'âme, en quittant le séjour éclatant de l'immortalité, vient s'enfoncer dans les ténèbres du corps, genre de mort que le commun des hommes appelle la vie : car l'animation exige l'enchaînement de l'âme au corps. Or, dans la langue grecque, corps est synonyme de lien, et a beaucoup d'analogie avec un autre mot qui signifie tombeau de l'âme. C'est pourquoi Cicéron, voulant exprimer tout à la fois que le corps est pour l'âme un lien et un tombeau, dit : « Ceux-là vivent, qui se sont échappés des liens du corps comme d'une prison, » parce que la tombe est la prison des morts.

Cependant les platoniciens n'assignent pas aux enfers des bornes aussi étroites que nos corps; ils appellent de ce nom la partie du monde qu'ils ont fixée pour l'empire de Pluton, mais ils ne sont pas d'accord sur les confins de cet empire : il existe chez eux, à ce sujet, trois opinions diverses. Les uns divisent le monde en deux parties, l'une active et l'autre passive; la partie active, où tout conserve des formes éternelles, contraint la partie passive à subir d'innombrables permutations. La première s'étend depuis la sphère des fixes jusqu'à celle de la lune exclusivement; et la seconde, depuis la lune jusqu'à la terre. Ce n'est que dans la partie active que les âmes peuvent exister; elles meurent, du moment où elles entrent dans la partie passive. C'est donc entre la lune et la terre que se trouvent situés les enfers; et, puisque la lune est la limite fixée entre la vie et la mort, on est fondé à croire que les âmes qui remontent du globe lunaire vers le ciel étoilé commencent une nouvelle vie, tandis que celles qui en descendent cessent de vivre. En effet, dans l'espace sublunaire, tout est caduc et passager; le temps s'y mesure, et les jours s'y comptent. La lune a reçu des physiciens le nom de terre aérienne, et ses habitants celui de peuple lunaire; ils appuient cette opinion sur beaucoup de preuves, qu'il serait trop long de rapporter maintenant.

corporis inferna demergitur; vivere autem, cum ad supera post corpus evadit?

—

CAP. XI. Quid, et ubi inferi secundum Platonicos; quando horum sententia aut vivere anima, aut mori, dicatur.

Dicendum est, quid his postea veri sollicitior inquisitor philosophiæ cultus adjecerit. Nam et qui primum Pythagoram, et qui postea Platonem secuti sunt, duas esse mortes, unam animæ, animalis alteram, prodiderunt : mori animal, cum anima discedit e corpore, ipsam vero animam mori asserentes, cum a simplici et individuo fonte naturæ in membra corporea dissipatur. Et quia una ex his manifesta, et omnibus nota est; altera non nisi a sapientibus deprehensa, ceteris eam vitam esse credentibus : ideo hoc ignoratur a plurimis, cur eundem mortis Deum, modo Ditem, modo Immitem vocemus : cum per alteram, id est, animalis mortem, absolvi animam, et ad veras naturæ divitias, atque ad propriam libertatem remitti, faustum nomen indicio sit; per alteram vero, quæ vulgo vita existimatur, animam de immortalitatis suæ luce ad quasdam tenebras mortis impelli, vocabuli testemur horrore; nam, ut constet animal, necesse est, ut in corpore anima vinciatur. Ideo corpus δέμας, hoc est vinculum, nuncupatur, et σῶμα, quasi quoddam σῆμα, id est, animæ sepulcrum. Unde Cicero, pariter utrumque significans, corpus esse vinculum, corpus esse sepulcrum, quod carcer est sepultorum, ait : « Qui e corporum vinculis, tanquam e « carcere, evolaverunt. » Inferos autem Platonici non in corporibus esse, item non a corporibus incipere, dixerunt; sed certam mundi ipsius partem Ditis sedem, id est, inferos vocaverunt. De loci vero ipsius finibus inter se dissona publicarunt, et in tres sectas divisa sententia est. Alii enim mundum in duo diviserunt, quorum alterum facit, alterum patitur; et illud facere dixerunt, quod, cum sit immutabile, alteri causas et necessitatem permutationis imponit : hoc pati; quod per mutationes variatur; et immutabilem quidem mundi partem a sphæra, quæ aplanes dicitur, usque ad globi lunaris exordium, mutabilem vero a luna ad terras usque dixerunt : et vivere animas, dum in immutabili parte consistunt; mori autem, cum ad partem ceciderint permutationis capacem : atque ideo inter lunam terrasque locum mortis et inferorum vocari, ipsamque lunam vitæ esse mortisque confinium, et animas inde in terram fluentes mori, inde ad supera meantes in vitam reverti, non immerito existimatum est. A luna enim deorsum natura incipit caducorum : ab hac animæ sub numerum dierum cadere et sub tempus incipiunt. Denique illam æthercam terram physici vocaverunt : et habitatores ejus luna-

On ne peut douter que cet astre ne coopère à la formation et à l'entretien des substances périssables, puisque plusieurs d'entre elles augmentent ou diminuent, selon qu'il croît ou décroît ; mais ce serait le moyen d'ennuyer le lecteur, que de s'étendre davantage sur des choses si connues : nous allons donc passer au second système des platoniciens sur l'emplacement des enfers. Les partisans de ce système divisent le monde en trois ordres d'éléments, de quatre couches chacun. Dans l'ordre inférieur, ils sont ainsi rangés : la terre, l'eau, l'air et le feu, formé de la partie la plus subtile de l'air qui touche à la lune. Dans l'ordre intermédiaire, les quatre éléments sont d'une nature plus pure, et rangés de la même manière : la lune ou la terre aérienne représente notre terre ; au-dessus d'elle la sphère de Mercure tient la place de l'eau ; vient ensuite Vénus ou l'air, puis le soleil ou le feu. Dans le troisième ordre, les rangs sont intervertis, et la terre occupe la plus haute région ; de telle sorte que cette terre et celle de l'ordre inférieur sont les deux extrêmes des trois ordres. On trouve d'abord la planète de Mars, qui est le feu ; puis Jupiter ou l'air, dominé par Saturne ou l'eau ; et enfin la sphère des fixes ou la terre, qui renferme les champs Élysées, réservés aux âmes des justes, selon les traditions de l'antiquité. L'âme qui part de ces lieux pour revêtir un corps a donc trois ordres d'éléments à traverser, et trois morts à subir pour arriver à sa destination. Tel est le second sentiment des platoniciens, relativement à la mort de l'âme exilée dans un corps. Les partisans de la troisième opinion divisent, comme ceux de la première, le monde en deux parties ; mais les limites ne sont pas les mêmes. Ils font de la sphère aplane la première partie ; la seconde se compose des sept planètes, et de tout ce qui est au-dessous d'elles, y compris la terre elle-même. Selon ces philosophes, dont le sentiment est le plus probable, les âmes affranchies de toute contagion matérielle habitent le ciel ; mais celles qui, de cette demeure élevée, où elles sont environnées d'une lumière éternelle, ont jeté un regard en bas vers les corps et vers ce qu'on appelle ici-bas la vie, et qui ont conçu pour elle un secret désir, sont entraînées peu à peu vers les régions inférieures du monde, par le seul poids de cette pensée toute terrestre. Cette chute toutefois n'est point subite, mais graduée. L'âme parfaitement incorporelle ne se revêt pas tout de suite du limon grossier du corps, mais insensiblement, et par des altérations successives qu'elle éprouve à mesure qu'elle s'éloigne de la substance simple et pure qu'elle habitait, pour s'entourer de la substance des astres, dont elle se grossit. Car, dans chacune des sphères placées au-dessous du ciel des fixes, elle se revêt de plusieurs couches de matière éthérée qui, insensiblement, forment le lien intermédiaire par lequel elle s'unit au corps terrestre ; en sorte qu'elle éprouve autant de dégradations ou de morts qu'elle traverse de sphères.

—

CHAP. XII. Route que parcourt l'âme, en descendant de la partie la plus élevée du monde vers la partie inférieure que nous occupons.

Voici le chemin que suit l'âme en descendant

res populos nuncuparunt. Quod ita esse, plurimis argumentis, quæ nunc longum est enumerare, docuerunt. Nec dubium est, quin ipsa sit mortalium corporum et auctor et conditrix, adeo, ut nonnulla corpora sub luminis ejus accessu patiantur augmenta, et hac decrescente minuantur. Sed ne de re manifesta fastidium prolixa assertione generetur, ad ea, quæ de inferorum loco alii definiunt, transeamus. Maluerunt enim mundum alii in elementa ter quaterna dividere, ut in primo numerentur ordine, terra, aqua, aer, ignis, quæ est pars liquidior aeris vicina lunæ : supra hæc rursum totidem numero, sed naturæ purioris elementa, ut sit luna pro terra, quam ætheream terram a physicis diximus nominatam, aqua sit sphæra Mercurii, aer Veneris, ignis in sole : tertius vero elementorum ordo ita ad nos conversus habeatur, ut terram ultimam faciat, et ceteris in medium redactis, in terram desinat tam ima, quam summa postremitas : igitur sphæra Martia ignis habeatur, aer Jovis, Saturni aqua, terra vero aplanes ; in qua Elysios campos esse puris animis deputatos, antiquitas nobis intelligendum reliquit. De his campis anima, cum in corpus emittitur, per tres elementorum ordines, trina morte, ad corpus usque descendit. Hæc est inter Platonicos de morte animæ, cum in corpus truditur, secunda sententia. Alii vero (nam tres esse inter eos sententiarum diversitates, ante signavimus) in duas quidem ipsi partes, sicut primi faciunt, sed non iisdem terminis dividunt mundum. Hi enim cœlum, quod aplanes sphæra vocitatur, partem unam, septem vero sphæras, quæ vagæ vocantur, et quod inter illas ac terram est, terramque ipsam, alteram partem esse voluerunt. Secundum hos ergo, quorum sectæ amicior est ratio, animæ beatæ, ab omni cujuscunque contagione corporis liberæ, cœlum possident. Quæ vero appetentiam corporis, et hujus, quam in terris vitam vocamus, ab illa specula altissima et perpetua luce despiciens, desiderio latenti cogitaverit, pondere ipso terrenæ cogitationis paulatim in inferiora delabitur. Nec subito a perfecta incorporalitate luteum corpus induitur ; sed sensim per tacita detrimenta, et longiorem simplicis et absolutissimæ puritatis recessum, in quædam siderei corporis incrementa turgescit. In singulis enim sphæris, quæ cœlo subjectæ sunt, ætherea obvolutione vestitur ; ut per eas gradatim societati hujus indumenti testei concilietur. Et ideo totidem mortibus, quot sphæras transit, ad hanc pervenit, quæ in terris vita vocitatur.

—

CAP. XII. Quomodo anima ex superiore mundi parte ad inferna hæc delabatur.

Descensus vero ipsius, quo anima de cœlo in hujus vitæ

du ciel en terre. La voie lactée embrasse tellement le zodiaque dans la route oblique qu'elle a dans les cieux, qu'elle le coupe en deux points, au Cancer et au Capricorne, qui donnent leur nom aux deux tropiques. Les physiciens nomment ces deux signes les portes du soleil, parce que, dans l'un et l'autre, les points solsticiaux limitent le cours de cet astre, qui revient sur ses pas dans l'écliptique, et ne la dépasse jamais. C'est, dit-on, par ces portes que les âmes descendent du ciel sur la terre, et remontent de la terre vers le ciel. On appelle l'une la porte des hommes, et l'autre la porte des dieux. C'est par celle des hommes, ou par le Cancer, que sortent les âmes qui font route vers la terre; c'est par le Capricorne, ou porte des dieux, que remontent les âmes vers le siége de leur propre immortalité, et qu'elles vont se placer au nombre des dieux; et c'est ce qu'Homère a voulu figurer dans la description de l'antre d'Ithaque. C'est pourquoi Pythagore pense que c'est de la voie lactée que part la descente vers l'empire de Pluton, parce que les âmes, en tombant de là, paraissent déjà déchues d'une partie de leurs célestes attributs. Le lait, dit-il, est le premier aliment des nouveau-nés, parce que c'est de la zone de lait que les âmes reçoivent la première impulsion qui les pousse vers les corps terrestres. Aussi le premier Africain dit-il au jeune Scipion, en parlant des âmes des bienheureux, et en lui montrant la voie lactée : « Ces âmes sont parties de ce lieu, et c'est dans ce lieu qu'elles reviennent. » Ainsi celles qui doivent descendre, tant qu'elles sont au Cancer, n'ont pas encore quitté la voie de lait, et conséquemment sont encore au nombre des dieux; mais lorsqu'elles sont descendues jusqu'au Lion, c'est alors qu'elles font l'apprentissage de leur condition future. Là commence le noviciat du nouveau mode d'existence auquel va les assujettir la nature humaine. Or le Verseau, diamétralement opposé au Lion, se couche lorsque celui-ci se lève; de là est venu l'usage de sacrifier aux mânes quand le soleil entre au premier de ces signes, regardé comme l'ennemi de la vie humaine. Ainsi l'âme, descendant des limites célestes, où le zodiaque et la voie lactée se touchent, quitte aussitôt sa forme sphérique, qui est celle de la nature divine, pour s'allonger et s'évaser en cône; c'est comme le point qui décrit une ligne, et perd, en se prolongeant, son caractère d'individualité : il était l'emblème de la monade, il devient, par son extension, celui de la dyade. C'est là cette essence à qui Platon, dans le *Timée*, donne les noms d'indivisible et de divisible, lorsqu'il parle de la formation de l'âme du monde. Car les âmes, tant celle du monde que celle de l'homme, se trouvent n'être pas susceptibles de division, quand on n'envisage que la simplicité de leur nature divine; mais aussi quelquefois elles en paraissent susceptibles, lorsqu'elles s'étendent et se partagent, l'une dans le corps du monde, l'autre dans celui de l'homme. Lors donc que l'âme est entraînée vers le corps, dès l'instant où elle se prolonge hors de sa sphère originelle, elle commence à éprouver le désordre qui règne dans la matière. C'est ce qu'a insinué Platon dans son *Phédon*, lorsqu'il nous peint l'âme que l'ivresse fait chanceler, lorsqu'elle est entraînée vers le corps. Il entend par là ce nouveau breuvage de matière plus grossière qui l'oppresse et l'appesantit. Nous avons un symbole

inferna delabitur, sic ordo digeritur : Zodiacum ita lacteus circulus obliquæ circumflexionis occursu ambiendo complectitur, ut eum, qua duo tropica signa, Capricornus et Cancer, feruntur, intersecet. Has solis portas physici vocaverunt, quia in utraque obviante solstitio, ulterius solis inhibetur accessio, et fit ei regressus ad zonæ viam, cujus terminos nunquam relinquit. Per has portas animæ de cœlo in terras meare, et de terris in cœlum remeare creduntur. Ideo hominum una, altera Deorum vocatur; hominum Cancer, quia per hunc in inferiora descensus est : Capricornus Deorum, quia per illum animæ in propriæ immortalitatis sedem, et in Deorum numerum revertuntur. Et hoc est, quod Homeri divina providentia in antri Ithacesii descriptione significat. Hinc et Pythagoras putat, a lacteo circulo deorsum incipere Ditis imperium, quia animæ inde lapsæ videntur jam a superis recessisse; ideo primam nascentibus offerri ait lactis alimoniam, quia primus eis motus a lacteo incipit in corpora terrena labentibus. Unde et Scipioni de animis beatorum, ostenso lacteo, dictum est : « Hinc profecti, huc revertuntur. » Ergo descensuræ cum adhuc in Cancro sunt, quoniam illic positæ necdum lacteum reliquerunt, adhuc in numero sunt Deorum. Cum vero ad Leonem labendo pervenerint, illic conditionis futuræ auspicantur exordium. Et quia in Leone sunt rudimenta nascendi, et quædam humanæ naturæ tirocinia; Aquarius autem adversus Leoni est, et illo oriente mox occidit : ideo, cum sol Aquarium tenet, manibus parentatur, utpote in signo, quod humanæ vitæ contrarium, vel adversum feratur. Hinc ergo, id est, a confinio, quo se Zodiacus lacteusque contingunt, anima descendens a tereti, quæ sola forma divina est, in conum defluendo producitur : sicut a puncto nascitur linea, et in longum ex individuo procedit : ibique a puncto suo, quod est monas, venit in dyadem, quæ est prima protractio. Et hæc est essentia, quam individuam, eandemque dividuam, Plato in Timæo, cum de mundanæ animæ fabrica loqueretur, expressit. Animæ enim sicut mundi, ita et hominis unius, modo divisionis reperientur ignaræ, si divinæ naturæ simplicitas cogitetur; modo capaces, cum illa per mundi, hæc per hominis membra diffunditur. Anima ergo cum trahitur ad corpus, in hac prima sui productione silvestrem tumultum, id est, hylen influentem sibi incipit experiri. Et hoc est, quod Plato notavit in Phædone, animam in corpus trahi nova ebrietate trepidantem; volens novum potum materialis alluvionis intelligi, quo delibuta et gravata deducitur. Arcani hujus indicium est et crater Liberi Patris ille sidereus in

de cette ivresse mystérieuse dans la coupe céleste appelée Coupe de Bacchus, et que l'on voit placée au ciel entre le Cancer et le Lion. On désigne par cet emblème l'état d'enivrement que l'influence de la matière, tumultuairement agitée, cause aux âmes qui doivent descendre ici-bas. C'est là que déjà l'oubli, compagnon de l'ivresse, commence à se glisser en elles insensiblement; car si elles portaient jusque dans les corps la connaissance qu'elles avaient acquise des choses divines dans leur séjour des cieux, il n'y aurait jamais entre les hommes de partage d'opinions sur la Divinité; mais toutes, en venant ici-bas, boivent à la coupe de l'oubli, les unes plus, et les autres moins. Il arrive de là que la vérité ne frappe pas tous les esprits, mais que tous ont une opinion, parce que l'opinion naît du défaut de mémoire. Cependant moins l'homme a bu, et plus il lui est aisé de reconnaître le vrai, parce qu'il se rappelle sans peine ce qu'il a su antérieurement. Cette faculté de l'âme, que les Latins nomment *lectio*, les Grecs l'appellent réminiscence, parce qu'au moment où la vérité se montre à nous, les choses se représentent à notre entendement telles que nous les voyions avant que les influences de la matière eussent enivré les âmes dévolues à nos corps. C'est de ce composé de matière et d'idées qu'est formé l'être sensible, ou le corps de l'univers. La partie la plus élevée et la plus pure de cette substance, qui alimente et constitue les êtres divins, est ce qu'on appelle nectar : c'est le breuvage des dieux. La partie inférieure, plus trouble et plus grossière, c'est le breuvage des âmes; et c'est ce que les anciens ont désigné sous le nom de fleuve Léthé.

Par Bacchus, les orphiques entendent la matière intelligente, ou la monade devenue dyade. Leurs légendes sacrées disent que ce dieu, mis en pièces par les Titans furieux, qui avaient enterré les lambeaux de son corps, renaquit sain et entier; ce qui signifie que l'intelligence, se prêtant successivement aux deux modifications de divisibilité et d'indivisibilité, se répand, au moyen de la première, dans tous les corps de la nature, et redevient, au moyen de la seconde, le principe unique.

L'âme, entraînée par le poids de la liqueur enivrante, coule le long du zodiaque et de la voie lactée jusqu'aux sphères inférieures; et dans sa descente, non-seulement elle prend, comme on l'a dit plus haut, une nouvelle enveloppe de la matière de ces corps lumineux, mais elle y reçoit les différentes facultés qu'elle doit exercer durant son séjour dans le corps. Elle acquiert, dans Saturne, le raisonnement et l'intelligence, ou ce qu'on appelle la faculté logistique et contemplative; elle reçoit de Jupiter la force d'agir, ou la force exécutrice; Mars lui donne la valeur nécessaire pour entreprendre, et la fougue impétueuse; elle reçoit du soleil les facultés des sens et de l'imagination, qui la font sentir et imaginer; Vénus lui inspire le mouvement des désirs; elle prend dans la sphère de Mercure la faculté d'exprimer et d'énoncer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent; enfin, dans la sphère de la lune, elle acquiert la force nécessaire pour propager par la génération et accroître les corps. Cette sphère lunaire, qui est la dernière et la plus basse relativement aux corps divins, est la première et la plus haute relativement aux corps terrestres. Ce corps lunaire, en même

regione, quæ inter Cancrum est et Leonem locatus : ebrietatem illic primum descensuris animis evenire silva influente significans. Unde et comes ebrietatis oblivio illic animis incipit latenter obrepere. Nam si animæ memoriam rerum divinarum, quarum in cœlo erant consciæ, ad corpora usque deferrent, nulla inter homines foret de divinitate dissensio. Sed oblivionem quidem omnes descendendo hauriunt; aliæ vero magis, minus aliæ. Et ideo in terris verum cum non omnibus liqueat, tamen opinantur omnes: quia opinionis ortus est memoriæ defectus. Hi tamen hoc magis inveniunt, qui minus oblivionis hauserunt : quia facile reminiscuntur, quod illic ante cognoverant. Hinc est, quod, quæ apud Latinos lectio, apud Græcos vocatur repetita cognitio : quia cum vera discimus, ea recognoscimus, quæ naturaliter noveramus, priusquam materialis influxio in corpus venientes animas ebriaret. Hæc est autem hyle, quæ omne corpus mundi, quod ubicunque cernimus, ideis impressa formavit. Sed altissima et purissima pars ejus, qua vel sustentantur divina, vel constant, nectar vocatur, et creditur esse potus Deorum : inferior vero et turbidior, potus animarum; et hoc est, quod veteres Lethæum fluvium vocaverunt. Ipsum autem Liberum Patrem Orphaici νοῦν ὑλικὸν suspicantur intelligi, qui ab illo individuo natus in singulos ipse dividitur. Ideo in illorum sacris traditur Titanio furore in membra discerptus, et frustis sepultis rursus unus et integer emersisse; quia νοῦς, quem diximus mentem vocari, ex individuo præbendo se dividendum, et rursus ex diviso ad individuum revertendo, et mundi implet officia, et naturæ suæ arcana non deserit. Hoc ergo primo pondere de zodiaco et lacteo ad subjectas usque sphæras anima delapsa, dum et per illas labitur, in singulis non solum (ut jam diximus) luminosi corporis amicitur accessu; sed et singulos motus, quos in exercitio est habitura, producit : in Saturni, ratiocinationem et intelligentiam, quod λογιστικὸν et θεωρητικὸν vocant : in Jovis, vim agendi, quod πρακτικὸν dicitur : in Martis, animositatis ardorem, quod θυμικὸν nuncupatur : in Solis, sentiendi opinandique naturam, quod αἰσθητικὸν et φανταστικὸν appellant : desiderii vero motum, quod ἐπιθυμητικὸν vocatur, in Veneris : pronuntiandi et interpretandi, quæ sentiat, quod ἑρμηνευτικὸν dicitur, in orbe Mercurii : φυτικὸν vero, id est, naturam plantandi et augendi corpora, ingressu globi lunaris exercet. Et est hæc sicut a divinis ultima, ita in nostris terrenisque omnibus prima. Corpus enim hoc sicut fæx rerum divinarum est, ita animalis est prima substantia. Et hæc est differentia inter

du ciel en terre. La voie lactée embrasse tellement le zodiaque dans la route oblique qu'elle a dans les cieux, qu'elle le coupe en deux points, au Cancer et au Capricorne, qui donnent leur nom aux deux tropiques. Les physiciens nomment ces deux signes les portes du soleil, parce que, dans l'un et l'autre, les points solsticiaux limitent le cours de cet astre, qui revient sur ses pas dans l'écliptique, et ne la dépasse jamais. C'est, dit-on, par ces portes que les âmes descendent du ciel sur la terre, et remontent de la terre vers le ciel. On appelle l'une la porte des hommes, et l'autre la porte des dieux. C'est par celle des hommes, ou par le Cancer, que sortent les âmes qui font route vers la terre; c'est par le Capricorne, ou porte des dieux, que remontent les âmes vers le siége de leur propre immortalité, et qu'elles vont se placer au nombre des dieux; et c'est ce qu'Homère a voulu figurer dans la description de l'antre d'Ithaque. C'est pourquoi Pythagore pense que c'est de la voie lactée que part la descente vers l'empire de Pluton, parce que les âmes, en tombant de là, paraissent déjà déchues d'une partie de leurs célestes attributs. Le lait, dit-il, est le premier aliment des nouveau-nés, parce que c'est de la zone de lait que les âmes reçoivent la première impulsion qui les pousse vers les corps terrestres. Aussi le premier Africain dit-il au jeune Scipion, en parlant des âmes des bienheureux, et en lui montrant la voie lactée : « Ces âmes sont parties de ce lieu, et c'est dans ce lieu qu'elles reviennent. » Ainsi celles qui doivent descendre, tant qu'elles sont au Cancer, n'ont pas encore quitté la voie de lait, et conséquemment sont encore au nombre des dieux; mais lorsqu'elles sont descendues jusqu'au Lion, c'est alors qu'elles font l'apprentissage de leur condition future. Là commence le noviciat du nouveau mode d'existence auquel va les assujettir la nature humaine. Or le Verseau, diamétralement opposé au Lion, se couche lorsque celui-ci se lève; de là est venu l'usage de sacrifier aux mânes quand le soleil entre au premier de ces signes, regardé comme l'ennemi de la vie humaine. Ainsi l'âme, descendant des limites célestes, où le zodiaque et la voie lactée se touchent, quitte aussitôt sa forme sphérique, qui est celle de la nature divine, pour s'allonger et s'évaser en cône; c'est comme le point qui décrit une ligne, et perd, en se prolongeant, son caractère d'individualité : il était l'emblème de la monade, il devient, par son extension, celui de la dyade. C'est là cette essence à qui Platon, dans le *Timée*, donne les noms d'indivisible et de divisible, lorsqu'il parle de la formation de l'âme du monde. Car les âmes, tant celle du monde que celle de l'homme, se trouvent n'être pas susceptibles de division, quand on n'envisage que la simplicité de leur nature divine; mais aussi quelquefois elles en paraissent susceptibles, lorsqu'elles s'étendent et se partagent, l'une dans le corps du monde, l'autre dans celui de l'homme. Lors donc que l'âme est entraînée vers le corps, dès l'instant où elle se prolonge hors de sa sphère originelle, elle commence à éprouver le désordre qui règne dans la matière. C'est ce qu'a insinué Platon dans son *Phédon*, lorsqu'il nous peint l'âme que l'ivresse fait chanceler, lorsqu'elle est entraînée vers le corps. Il entend par là ce nouveau breuvage de matière plus grossière qui l'oppresse et l'appesantit. Nous avons un symbole

inferna delabitur, sic ordo digeritur : Zodiacum ita lacteus circulus obliquæ circumflexionis occursu ambiendo complectitur, ut eum, qua duo tropica signa, Capricornus et Cancer, feruntur, intersecet. Has solis portas physici vocaverunt, quia in utraque obviante solstitio, ulterius solis inhibetur accessio, et fit ei regressus ad zonæ viam, cujus terminos nunquam relinquit. Per has portas animæ de cœlo in terras meare, et de terris in cœlum remeare creduntur. Ideo hominum una, altera Deorum vocatur; hominum Cancer, quia per hunc in inferiora descensus est : Capricornus Deorum, quia per illum animæ in propriæ immortalitatis sedem, et in Deorum numerum revertuntur. Et hoc est, quod Homeri divina providentia in antri Ithacesii descriptione significat. Hinc et Pythagoras putat, a lacteo circulo deorsum incipere Ditis imperium, quia animæ inde lapsæ videntur jam a superis recessisse; ideo primam nascentibus offerri ait lactis alimoniam, quia primus eis motus a lacteo incipit in corpora terrena labentibus. Unde et Scipioni de animis beatorum, ostenso lacteo, dictum est : « Hinc profecti, huc revertuntur. » Ergo descensuræ cum adhuc in Cancro sunt, quoniam illic positæ necdum lacteum reliquerunt, adhuc in numero sunt Deorum. Cum vero ad Leonem labendo pervenerint, illic conditionis futuræ auspicantur exordium. Et quia in Leone sunt rudimenta nascendi, et quædam humanæ naturæ tirocinia; Aquarius autem adversus Leoni est, et illo oriente mox occidit : ideo, cum sol Aquarium tenet, manibus parentatur, utpote in signo, quod humanæ vitæ contrarium, vel adversum feratur. Illinc ergo, id est, a confinio, quo se Zodiacus lacteusque contingunt, anima descendens a tereti, quæ sola forma divina est, in conum defluendo producitur : sicut a puncto nascitur linea, et in longum ex individuo procedit : ibique a puncto suo, quod est monas, venit in dyadem, quæ est prima protractio. Et hæc est essentia, quam individuam, eandemque dividuam, Plato in Timæo, cum de mundanæ animæ fabrica loqueretur, expressit. Animæ enim sicut mundi, ita et hominis unius, modo divisionis reperientur ignaræ, si divinæ naturæ simplicitas cogitetur; modo capaces, cum illa per mundi, hæc per hominis membra diffunditur. Anima ergo cum trahitur ad corpus, in hac prima sui productione silvestrem tumultum, id est, hylen influentem sibi incipit experiri. Et hoc est, quod Plato notavit in Phædone, animam in corpus trahi nova ebrietate trepidantem; volens novum potum materialis alluvionis intelligi, quo delibuta et gravata deducitur. Arcani hujus indicium est et crater Liberi Patris ille sidereus in

de cette ivresse mystérieuse dans la coupe céleste appelée Coupe de Bacchus, et que l'on voit placée au ciel entre le Cancer et le Lion. On désigne par cet emblème l'état d'enivrement que l'influence de la matière, tumultuairement agitée, cause aux âmes qui doivent descendre ici-bas. C'est là que déjà l'oubli, compagnon de l'ivresse, commence à se glisser en elles insensiblement; car si elles portaient jusque dans les corps la connaissance qu'elles avaient acquise des choses divines dans leur séjour des cieux, il n'y aurait jamais entre les hommes de partage d'opinions sur la Divinité; mais toutes, en venant ici-bas, boivent à la coupe de l'oubli, les unes plus, et les autres moins. Il arrive de là que la vérité ne frappe pas tous les esprits, mais que tous ont une opinion, parce que l'opinion naît du défaut de mémoire. Cependant moins l'homme a bu, et plus il lui est aisé de reconnaître le vrai, parce qu'il se rappelle sans peine ce qu'il a su antérieurement. Cette faculté de l'âme, que les Latins nomment *lectio*, les Grecs l'appellent réminiscence, parce qu'au moment où la vérité se montre à nous, les choses se représentent à notre entendement telles que nous les voyions avant que les influences de la matière eussent enivré les âmes dévolues à nos corps. C'est de ce composé de matière et d'idées qu'est formé l'être sensible, ou le corps de l'univers. La partie la plus élevée et la plus pure de cette substance, qui alimente et constitue les êtres divins, est ce qu'on appelle nectar : c'est le breuvage des dieux. La partie inférieure, plus trouble et plus grossière, c'est le breuvage des âmes; et c'est ce que les anciens ont désigné sous le nom de fleuve Léthé.

Par Bacchus, les orphiques entendent la matière intelligente, ou la monade devenue dyade. Leurs légendes sacrées disent que ce dieu, mis en pièces par les Titans furieux, qui avaient enterré les lambeaux de son corps, renaquit sain et entier; ce qui signifie que l'intelligence, se prêtant successivement aux deux modifications de divisibilité et d'indivisibilité, se répand, au moyen de la première, dans tous les corps de la nature, et redevient, au moyen de la seconde, le principe unique.

L'âme, entraînée par le poids de la liqueur enivrante, coule le long du zodiaque et de la voie lactée jusqu'aux sphères inférieures; et dans sa descente, non-seulement elle prend, comme on l'a dit plus haut, une nouvelle enveloppe de la matière de ces corps lumineux, mais elle y reçoit les différentes facultés qu'elle doit exercer durant son séjour dans le corps. Elle acquiert, dans Saturne, le raisonnement et l'intelligence, ou ce qu'on appelle la faculté logistique et contemplative; elle reçoit de Jupiter la force d'agir, ou la force exécutrice; Mars lui donne la valeur nécessaire pour entreprendre, et la fougue impétueuse; elle reçoit du soleil les facultés des sens et de l'imagination, qui la font sentir et imaginer; Vénus lui inspire le mouvement des désirs; elle prend dans la sphère de Mercure la faculté d'exprimer et d'énoncer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent; enfin, dans la sphère de la lune, elle acquiert la force nécessaire pour propager par la génération et accroître les corps. Cette sphère lunaire, qui est la dernière et la plus basse relativement aux corps divins, est la première et la plus haute relativement aux corps terrestres. Ce corps lunaire, en même

regione, quæ inter Cancrum est et Leonem locatus : ebrietatem illic primum descensuris animis evenire silva influente significans. Unde et comes ebrietatis oblivio illic animis incipit latenter obrepere. Nam si animæ memoriam rerum divinarum, quarum in cœlo erant consciæ, ad corpora usque deferrent, nulla inter homines foret de divinitate dissensio. Sed oblivionem quidem omnes descendendo hauriunt; aliæ vero magis, minus aliæ. Et ideo in terris verum cum non omnibus liqueat, tamen opinantur omnes: quia opinionis ortus est memoriæ defectus. Hi tamen hoc magis inveniunt, qui minus oblivionis hauserunt : quia facile reminiscuntur, quod illic ante cognoverant. Hinc est, quod, quæ apud Latinos lectio, apud Græcos vocatur repetita cognitio : quia cum vera discimus, ea recognoscimus, quæ naturaliter noveramus, priusquam materialis influxio in corpus venientes animas ebriaret. Hæc est autem hyle, quæ omne corpus mundi, quod ubicunque cernimus, ideis impressa formavit. Sed altissima et purissima pars ejus, qua vel sustentantur divina, vel constant, nectar vocatur, et creditur esse potus Deorum : inferior vero et turbidior, potus animarum; et hoc est, quod veteres Lethæum fluvium vocaverunt. Ipsum autem Liberum Patrem Orphaici νοῦν ὑλικὸν suspicantur intelligi, qui ab illo individuo natus in singulos ipse dividitur. Ideo in illorum sacris traditur Titanio furore in membra discerptus, et frustis sepultis rursus unus et integer emersisse; quia νοῦς, quem diximus mentem vocari, ex individuo præbendo se dividendum, et rursus ex diviso ad individuum revertendo, et mundi implet officia, et naturæ suæ arcana non deserit. Hoc ergo primo pondere de zodiaco et lacteo ad subjectas usque sphæras anima delapsa, dum et per illas labitur, in singulis non solum (ut jam diximus) luminosi corporis amicitur accessu; sed et singulos motus, quos in exercitio est habitura, producit : in Saturni, ratiocinationem et intelligentiam, quod λογιστικὸν et θεωρητικὸν vocant : in Jovis, vim agendi, quod πρακτικὸν dicitur : in Martis, animositatis ardorem, quod θυμικὸν nuncupatur : in Solis, sentiendi opinandique naturam, quod αἰσθητικὸν et φανταστικὸν appellant : desiderii vero motum, quod ἐπιθυμητικὸν vocatur, in Veneris : pronuntiandi et interpretandi, quæ sentiat, quod ἑρμηνευτικὸν dicitur, in orbe Mercurii : φυτικὸν vero, id est, naturam plantandi et augendi corpora, ingressu globi lunaris exercet. Et est hæc sicut a divinis ultima, ita in nostris terrenisque omnibus prima. Corpus enim hoc sicut fæx rerum divinarum est, ita animalis est prima substantia. Et hæc est differentia inter

temps qu'il est comme le sédiment de la matière céleste, se trouve être la plus pure substance de la matière animale. Voilà quelle est la différence qui se trouve entre les corps terrestres et les corps célestes (j'entends le ciel, les astres, et les autres éléments divins) : c'est que ceux-ci sont attirés en haut vers le siége de l'âme et vers l'immortalité par la nature même de la région où ils sont, et par un désir d'imitation qui les rappelle vers sa hauteur ; au lieu que l'âme est entraînée vers les corps terrestres, et qu'elle est censée mourir lorsqu'elle tombe dans cette région caduque, siége de la mortalité.

Qu'on ne soit pas surpris que nous parlions si souvent de la mort de l'âme, que nous avons dit être immortelle. L'âme n'est pas anéantie ni détruite par cette mort, elle n'est qu'accablée pour un temps; et cette oppression momentanée ne la prive pas des prérogatives de l'immortalité, puisque, dégagée ensuite du corps, après avoir mérité d'être purifiée des souillures du vice qu'il lui avait communiquées, elle peut être rendue de nouveau au séjour lumineux de son immortalité. Nous venons, je crois, de déterminer clairement le sens de cette expression, vie et mort de l'âme, que le sage et docte Cicéron a puisée dans le sanctuaire de la philosophie.

—

Chap. XIII. Il est pour l'homme deux sortes de morts : l'une a lieu quand l'âme quitte le corps, la seconde lorsque l'âme restant unie au corps, elle se refuse aux plaisirs des sens, et fait abnégation de toutes jouissances et sensations matérielles. Cette dernière mort doit être l'objet de nos vœux; nous ne devons pas hâter la première, mais attendre que Dieu lui-même brise les liens qui attachent l'âme au corps.

Scipion, qui voit en songe le ciel, récompense des élus, exalté par cet aspect, et par la promesse de l'immortalité, confirmé en outre dans cet espoir si brillant et si glorieux à la vue de son père, de l'existence duquel il s'était informé, et qui lui avait paru douteuse, voudrait déjà n'être plus, pour jouir d'une nouvelle vie. Il ne s'en tient pas à verser des larmes lorsqu'il aperçoit l'auteur de ses jours, qu'il avait cru mort; à peine est-il remis de son émotion, qu'il lui exprime le désir de ne le plus quitter : cependant ce désir est subordonné aux conseils qu'il attend de lui; ainsi la prudence s'unit ici à la piété filiale. Nous allons maintenant analyser la consultation, et les avis auxquels elle donne lieu. « O le plus révéré et le meilleur des pères! puisque c'est ici seulement que l'on existe, comme je l'apprends de mon aïeul, que fais-je donc plus longtemps sur la terre, et pourquoi ne me hâterais-je pas de vous rejoindre? — Gardez-vous-en, me répondit-il; l'entrée de ces lieux ne vous sera permise que lorsque le Dieu dont tout ce que vous apercevez est le temple aura fait tomber les chaînes qui vous garrottent; car les hommes sont nés sous la condition d'être les gardiens fidèles du globe que vous voyez au milieu de ce même temple, et qu'on appelle la terre : leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, et qui, corps arrondis et sphériques, animés par des esprits divins, font leurs révolutions et parcourent leurs orbites avec une incroyable célérité. Ainsi, Publius, vous et tous les hommes religieux, devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, et ne pas sortir de la vie sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée; car ce serait vous soustraire à la tâche que vous imposa Dieu lui-même. »

terrena corpora et supera, cœli dico et siderum, aliorumque elementorum; quod illa quidem sursum arcessita sunt ad animæ sedem, et immortalitatem ex ipsa natura regionis et sublimitatis imitatione meruerunt : ad hæc vero terrena corpora anima ipsa deducitur, et ideo mori creditur, cum in caducam regionem et in sedem mortalitatis includitur. Nec te moveat, quod de anima, quam esse immortalem dicimus, mortem toties nominamus. Etenim sua morte anima non exstinguitur, sed ad tempus obruitur : nec temporali demersione beneficium perpetuitatis eximitur; cum rursus e corpore, ubi meruerit contagione vitiorum penitus elimata purgari, ad perennis vitæ lucem restituta in integrum revertatur. Plene, ut arbitror, de vita et morte animæ definitio liquet, quam de adytis philosophiæ doctrina et sapientia Ciceronis elicuit.

—

Cap. XIII. Hominem duplici ratione mori : primum, si anima corpus relinquat; deinde, si anima in corpore adhuc manens, corporeas illecebras contemnat, voluptatesque et affectiones omnes exuat; ex his mortibus posteriorem hanc omnibus appetendam; priorem arcessendam non esse, sed exspectandum, donec Deus ipse animam a corpore dissolvat.

Sed Scipio per quietem et cœlo, quod in præmium cedit beatis, et promissione immortalitatis animatus, tam gloriosam spem tamque inclitam magis magisque firmavit viso patre; de quo utrum viveret, cum adhuc videretur dubitare, quæsiverat; mortem igitur malle cœpit, ut viveret; nec flesse contentus viso parente, quem crediderat exstinctum, ubi loqui posse cœpit, hoc primum probare voluit, nihil se magis desiderare, quam ut cum eo jam moraretur. Nec tamen apud se, quæ desiderabat facienda, constituit, quam ante consuleret : quorum unum prudentiæ, alterum pietatis assertio est. Nunc ipsa vel consulentis, vel præcipientis, verba tractemus. « Quæso, inquam, pater sanctissime atque optime, quoniam hæc est vita, ut Africanum audio dicere, quid moror in terris? quin huc ad vos venire propero? Non est ita, inquit ille; nisi enim cum Deus hic, cujus hoc templum est omne, quod conspicis, istis te corporis custodiis liberaverit, huc tibi aditus patere non potest. Homines enim sunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in templo hoc medium vides, quæ terra dicitur : hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis, quæ globosæ et rotundæ, divinis animatæ mentibus, circulos suos orbesque conficiunt celeritate mirabili. Quare et tibi, Publi, et piis omnibus, retinendus animus est in custodia corporis; nec injussu ejus, a quo

Tel est le sentiment et le précepte de Platon, qui décide, dans son *Phédon,* que l'homme ne doit pas quitter la vie de son propre gré. Il dit, il est vrai, dans ce même dialogue, que le sage doit désirer la mort, et que philosopher, c'est apprendre à mourir. Mais ces deux propositions qui semblent contradictoires ne le sont pas, par la raison que Platon distingue dans l'homme deux sortes de morts. Il n'est pas ici question de la mort de l'âme et de celle de l'animal, dont il a été question plus haut, mais de la double mort de l'être animé : l'une est du fait de la nature, l'autre est le résultat des vertus. L'homme meurt, lorsque, au départ de l'âme, le corps cesse d'obéir aux lois de la nature; il meurt encore, lorsque l'âme, sans abandonner le corps, docile aux leçons de la sagesse, renonce aux plaisirs des sens, et résiste à l'amorce si douce et si trompeuse des passions. Cet état de l'âme est l'effet des vertus du second genre, signalées plus haut comme étant du domaine de la seule philosophie. Voilà l'espèce de mort que, selon Platon, le sage doit désirer. Quant à celle à laquelle nous sommes tous assujettis, il ne veut pas qu'on la prévienne, et nous défend même de l'appeler et d'aller au-devant d'elle. Il faut, ajoute-t-il, laisser agir la nature; et les raisons qu'il en donne sont puisées dans les lois sociales.

Lorsque nous sommes détenus en prison par l'ordre des magistrats, nous ne devons en sortir, dit ce philosophe, que par l'ordre de ceux qui nous y ont mis; car on n'évite pas un châtiment en s'y soustrayant, on ne fait que l'aggraver. Qui plus est, ajoute-t-il, nous dépendons des dieux; c'est leur providence qui nous gouverne, et leur protection qui nous conserve; et, si l'on ne peut disposer des biens d'un maître sans son aveu, si l'on devient criminel en tuant l'esclave d'autrui, il est évident que celui qui sort de la vie sans attendre l'ordre de celui de qui il la tient se met, non pas en liberté, mais en état d'accusation.

Ces dogmes de l'école de Platon prennent plus d'étendue sous la plume de Plotin. Quand l'homme n'existe plus, dit ce dernier, son âme devrait être affranchie de toutes les passions du corps: mais il n'en est pas ainsi lorsque la séparation s'est faite violemment; car celui qui attente à ses jours est conduit à cet excès, soit par la haine, soit par la crainte, soit par esprit de révolte contre les lois de la nécessité. Or ce sont là des passions; et l'âme eût-elle été précédemment pure de toutes souillures, elle en contracte de nouvelles par sa sortie forcée du corps. La mort, continue Plotin, doit opérer la rupture des liens qui attachent l'âme au corps, et n'être pas elle-même un lien; et cependant, lorsque la mort est violente, ce lien acquiert une nouvelle force, car alors les âmes errent autour des corps, ou de leurs tombes, ou des lieux témoins du suicide; tandis que celles qui ont rompu leurs chaînes par une mort philosophique sont admises au sein des astres, du vivant même de leur enveloppe : ainsi, la seule mort digne d'éloges est celle que nous nous donnons en employant, non le fer et le poison, mais

« ille est vobis datus, ex hominum vita migrandum est, « ne munus assignatum a Deo defugisse videamini. » Hæc secta et præceptio Platonis est, qui in Phædone definit, homini non esse sua sponte moriendum. Sed in eodem tamen dialogo idem dicit, mortem philosophantibus appetendam, et ipsam philosophiam meditationem esse moriendi. Hæc sibi ergo contraria videntur : sed non ita est; nam Plato duas mortes hominis novit. Nec hoc nunc repeto, quod superius dictum est, duas esse mortes, unam animæ, animalis alteram : sed ipsius quoque animalis, hoc est, hominis, duas asserit mortes; quarum unam natura, virtutes alteram præstant. Homo enim moritur, cum anima corpus relinquit solutum lege naturæ : mori etiam dicitur, cum anima adhuc in corpore constituta corporeas illecebras, philosophia docente, contemnit, et cupiditatum dulces insidias reliquasque omnes exuitur passiones. Et hoc est, quod superius ex secundo virtutum ordine, quæ solis philosophantibus aptæ sunt, evenire signavimus. Hanc ergo mortem dicit Plato sapientibus appetendam : illam vero, quam omnibus natura constituit, cogi, vel inferri, vel arcessiri vetat, docens, exspectandam esse naturam; et has causas hujus aperiens sanctionis, quas ex usu rerum, quæ in quotidiana conversatione sunt, mutuatur. Ait enim, eos, qui potestatis imperio truduntur in carcerem, non oportere inde diffugere, priusquam potestas ipsa, quæ clausit, abire permiserit : non enim vitari pœnam furtiva discessione, sed crescere. Hoc quoque addit, nos esse in dominio deorum, quorum tutela et providentia gubernamur; nihil autem esse invito domino de his, quæ possidet, ex eo loco, in quo suum constituerat, auferendum : et sicut qui vitam mancipio extorquet alieno, crimine non carebit, ita eum, qui finem sibi, domino necdum jubente, quæsiverit, non absolutionem consequi, sed reatum. Hæc Platonicæ sectæ semina altius Plotinus exsequitur. Oportet, inquit, animam post hominem liberam corporeis passionibus inveniri : quam qui de corpore violenter extrudit, liberam esse non patitur. Qui enim sibi sua sponte necem comparat, aut pertæsus necessitatis, aut metu cujusquam ad hoc descendit, aut odio : quæ omnia inter passiones habentur. Ergo etsi ante fuit his sordibus pura, hoc ipso tamen, quo exit extorta, sordescit. Deinde mortem debere ait animæ a corpore solutionem esse, non vinculum : exitu autem coacto animam circa corpus magis magisque vinciri. Et revera ideo sic extortæ animæ diu circa corpus ejusve sepulturam, vel locum, in quo injecta manus est, pervagantur : cum contra illæ animæ, quæ se in hac vita a vinculis corporeis philosophiæ morte dissolvunt, adhuc exstante corpore cœlo et sideribus inserantur. Et ideo illam solam de voluntariis mortibus significat esse laudabilem, quæ comparatur, ut diximus, philosophiæ ratione, non ferro; prudentia, non veneno. Addit etiam, illam solam esse naturalem mortem, ubi corpus animam, non anima corpus relinquit. Constat enim, numerorum certam constitutam-

les armes de la sagesse et de la raison. Il ajoute encore qu'il n'est qu'un seul genre de mort naturelle : c'est quand le corps quitte l'âme, et non quand l'âme quitte le corps. Il est en effet démontré que l'association des âmes avec les corps est etablie sur des rapports numériques invariables. Cette société subsiste aussi longtemps que ces valeurs ne sont pas épuisées, mais elle est rompue du moment que les nombres mystérieux sont accomplis; c'est à cet ordre de choses que nous donnons le nom de fatalité. L'âme, substance immortelle et toujours agissante, n'interrompt jamais ses fonctions; mais le corps se dissout quand les nombres sont épuisés. L'âme conserve toujours sa puissance vivifiante; mais le corps se refuse à l'action de l'âme lorsqu'il ne peut plus être vivifié; et de là cette expression qui dénote la science profonde de Virgile :

Je vais subir mon sort, et j'attendrai mon tour.

La mort n'est donc vraiment naturelle que lorsqu'elle est l'effet de l'épuisement des quantités numériques assignées à l'existence du corps; elle ne l'est pas lorsqu'on ôte à ce dernier les moyens d'épuiser ces quantités. Et la différence est grande entre ces deux modes de dissolution; car l'âme quittée par le corps peut n'avoir rien conservé de matériel, si elle n'a pas perdu de vue la pureté de son origine; mais lorsqu'elle est forcément expulsée de son domicile, et que ses chaînes se trouvent rompues et non détachées, cette rébellion contre la nécessité a une passion pour cause; l'âme s'entache donc dès l'instant où elle brise ses liens. A ces raisons alléguées par Platon contre le suicide, il en joint une autre. Puisque les récompenses promises à l'âme sont réglées sur les degrés de perfection qu'elle aura acquise pendant son séjour ici-bas, nous ne devons pas, en hâtant notre fin, la priver de la faculté de les augmenter. Ce philosophe a raison; car, dans la doctrine secrète du retour des âmes, on compare celles qui pèchent pendant leurs années d'exil à ceux qui, tombant sur un terrain uni, peuvent se relever promptement et facilement; et celles qui emportent avec elles, en sortant de la vie, les souillures qu'elles ont contractées, à ceux qui, tombant d'un lieu élevé et escarpé dans un précipice, ne parviennent jamais à en sortir. Nous devons donc ne rien retrancher des jours qui nous sont accordés, si nous voulons que notre âme ait plus de temps à travailler à son épuration. Ainsi, direz-vous, celui qui a atteint toute la perfection possible peut se tuer, puisqu'il n'a plus de motifs pour rester sur terre; car un état assez parfait pour nous ouvrir le ciel n'est pas susceptible d'accroissement. C'est positivement, vous répondrai-je, cet empressement de l'âme à jouir de la félicité qui tend le piége où elle se prend; car l'espoir n'est pas moins une passion que la crainte; d'où il suit que cet homme se trouve dans la situation dont il est fait mention ci-dessus. Voilà pourquoi Paulus réprime l'ardeur que montre son fils à le rejoindre et à vivre de la véritable vie. Il craint que cet empressement à briser ses liens et à monter au ciel ne prenne chez son fils le caractère d'une passion qui retarderait son bonheur. Il ne lui dit pas : Sans un ordre de la nature, vous ne pouvez mourir; mais il lui dit que, sans cet ordre, il ne peut être admis au ciel. « L'entrée de ces lieux ne vous sera permise que lorsque Dieu aura fait tomber les chaînes qui vous garrottent; » car, en sa qualité d'habitant du céleste séjour, il sait que cette demeure

que rationem animas sociare corporibus. Hi numeri dum supersunt, perseverat corpus animari : cum vero deficiunt, mox arcana illa vis solvitur, qua societas ipsa constabat; et hoc est, quod fatum et fatalia vitæ tempora vocamus. Anima ergo ipsa non deficit, quippe quæ immortalis atque perpetua est; sed impletis numeris corpus fatiscit : nec anima lassatur animando; sed officium suum deserit corpus, cum jam non possit animari. Hinc illud est doctissimi vatis :

Explebo numerum, reddarque tenebris.

Hæc est igitur naturalis vere mors, cum finem corporis solus numerorum suorum defectus apportat; non cum extorquetur vita corpori, adhuc idoneo ad continuationem ferendi. Nec levis est differentia, vitam vel natura, vel sponte solvendi. Anima enim, cum a corpore deseritur, potest in se nihil retinere corporeum, si se pure, cum in hac vita esset, instituit : cum vero ipsa de corpore violenter extruditur, quia exit rupto vinculo, non soluto, fit ei ipsa necessitas occasio passionis; et malis, vinculum dum rumpit, inficitur. Hanc quoque superioribus adjicit rationem non sponte pereundi. Cum constet, inquit, remunerationem animis illic esse tribuendam pro modo perfectionis, ad quam in hac vita unaquæque pervenit : non est præcipitandus vitæ finis, cum adhuc proficiendi esse possit accessio. Nec frustra hoc dictum est : nam in arcanis de animæ reditu disputationibus fertur, in hac vita delinquentes similes esse super æquale solum cadentibus, quibus denuo sine difficultate præsto fit surgere; animas vero ex hac vita cum delictorum sordibus recedentes, æquandas his, qui in abruptum ex alto præcipitique delapsi sunt, unde facultas nunquam sit resurgendi. Ideo ergo concessis utendum vitæ spatiis, ut sit perfectæ purgationis major facultas. Ergo, inquies, qui jam perfecte purgatus est, manum sibi debet inferre, cum non sit ei causa remanendi; quia profectum ulterius non requirit, qui ad supera pervenit. Sed hoc ipso, quo sibi celerem finem spe fruendæ beatitatis arcessit, irretitur laqueo passionis; quia spes, sicut timor, passio est. Sed et cetera, quæ superior ratio disseruit, incurrit. Et hoc est, quod Paullus filium, spe vitæ verioris ad se venire properantem, prohibet ac repellit; ne festinatum absolutionis ascensionisque desiderium magis cum hac ipsa passione vinciat ac retardet. Nec dicit, quod nisi mors naturalis advenerit, emori non poteris, sed, huc venire non poteris; « nisi enim cum Deus, inquit, istis te corporis custodiis « liberaverit, huc tibi aditus patere non potest : » quia

n'est ouverte qu'aux âmes parfaitement pures. Il y a donc une égale force d'âme à ne pas craindre la mort qui vient naturellement, et à ne pas la hâter quand elle tarde trop à venir. Cette exposition des sentiments de Platon et de Plotin sur la mort volontaire éclaircit les expressions qu'emploie Cicéron pour nous l'interdire.

—

Chap. XIV. Pourquoi cet univers est appelé le temple de Dieu. Des diverses acceptions du mot âme. Dans quel sens il faut entendre que la partie intelligente de l'homme est de même nature que celle des astres. Diverses opinions sur la nature de l'âme. En quoi diffèrent une étoile et un astre. Qu'est ce qu'une sphère, un cercle, une ligne circulaire. D'où vient le nom de corps errants donné aux planètes.

Revenons maintenant sur les paroles qui complètent cette pensée « Car les hommes sont nés sous la condition d'être les gardiens du globe que vous voyez au milieu de ce même temple, et qu'on appelle la terre : leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, et qui, corps arrondis et sphériques, animés par des esprits divins, font leurs révolutions et parcourent leurs orbites avec une incroyable célérité. Ainsi, Publius, vous et tous les hommes religieux, devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, et ne pas sortir de la vie sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée; car ce serait vous soustraire à la tâche que vous imposa Dieu lui-même. »

En parlant des neuf sphères, et plus particulièrement de la terre, nous dirons pourquoi ce globe est considéré comme le centre du monde. Quant au nom de temple de Dieu, que Cicéron donne à l'univers, il suit en cela l'opinion des philosophes qui croient que Dieu n'est autre que le ciel et les corps célestes exposés à notre vue. C'est donc pour nous faire entendre que la toute-puissance divine ne peut être que difficilement comprise, et ne tombe jamais sous nos sens, qu'il désigne tout ce que nous voyons par le temple de celui que l'entendement seul peut concevoir; c'est nous dire que ce temple mérite nos respects, que son fondateur a droit à tous nos hommages, et que l'homme qui habite ce temple doit s'en montrer le digne desservant. Il part de là pour déclarer hautement que l'homme participe de la Divinité, puisque l'intelligence qui l'anime est de même nature que celle qui anime les astres. Remarquons que, dans ce passage, Cicéron emploie le mot âme et dans son vrai sens et dans un sens abusif. A proprement parler, l'âme est l'intelligence, bien supérieure, sans contredit, au souffle qui nous anime, quoiqu'on confonde quelquefois ces deux mots. Ainsi, lorsqu'il dit : « Leur âme est une émanation de ces feux éternels, etc., » il s'agit de cette intelligence qui nous est commune avec le ciel et les astres; et quand il dit : « Vous devez laisser à cette âme son enveloppe terrestre, » il est question du souffle de vie enfermé au corps de l'homme, mais qui ne participe pas de l'intelligence.

Voyons à présent ce qu'entendent les théologiens quand ils affirment que nous avons une portion de l'intelligence qui anime les astres. Dieu, cause première, et honoré sous ce nom,

scit jam receptus in cœlum, nisi perfectæ puritati cœlestis habitaculi aditum non patere. Pari autem constantia mors nec veniens per naturam timenda est, nec contra ordinem cogenda naturæ. Ex his, quæ Platonem, quæque Plotinum de voluntaria morte pronuntiasse retulimus, nihil in verbis Ciceronis, quibus hanc prohibet, remanebit obscurum.

—

Cap. XIV. Cur mundus hic universus, Dei vocetur templum : quotuplici sensu accipiatur nomen animi : et quomodo mens homini cum sideribus communis esse dicatur : tum variæ de animi natura sententiæ : quid inter stellam et sidus intersit : quid sphæra, quid orbis, quid circus : stellæ errantes unde nomen acceperint.

Sed illa verba, quæ præter hoc sunt inserta, repetamus : « Homines enim sunt hac lege generati, qui tuerentur illum globum, quem in templo hoc medium vides, « quæ terra dicitur : hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis; quæ globosæ et rotundæ, divinis animatæ mentibus, circos suos « orbesque conficiunt celeritate mirabili. « Quare et tibi, « Publi, et piis omnibus retinendus est animus in custodia « corporis : nec injussu ejus, a quo ille est vobis datus, « ex hominum vita migrandum est, ne munus humanum « assignatum a Deo defugisse videamini. » De terra, cur globus dicatur in medio mundo positus, plenius disseremus, cum de novem sphæris loquemur. Bene autem universus mundus Dei templum vocatur, propter illos, qui æstimant, nihil esse aliud Deum, nisi cœlum ipsum et cœlestia ista, quæ cernimus. Ideo ut summi omnipotentiam Dei ostenderet posse vix intelligi, nunquam posse videri; quidquid humano subjicitur aspectui, templum ejus vocavit, qui sola mente concipitur; ut, qui hæc veneratur, ut templa, cultum tamen maximum debeat conditori; sciatque, quisquis in usum templi hujus inducitur, ritu sibi vivendum sacerdotis. Unde et quasi quodam publico præconio, tantam humano generi divinitatem inesse testatur, ut universos siderei animi cognatione nobilitet. Notandum est, quod hoc loco animum, et ut proprie, et ut abusive dicitur, posuit. Animus enim proprie mens est : quam diviniorem anima nemo dubitavit. Sed nonnunquam sic et animam usurpantes vocamus. Cum ergo dicit, *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus;* mentem præstat intelligi, quæ nobis proprie cum cœlo sideribusque communis est. Cum vero ait, *retinendus animus est in custodia corporis;* ipsam tunc animam nominat, quæ vincitur custodia corporali, cui mens divina non subditur. Nunc qualiter nobis animus, id est, mens, cum sideribus communis sit, secundum theologos disseramus. Deus, qui prima causa et est, et vocatur, unus omnium quæque sunt, quæque videntur esse, princeps et origo est : hic superabundanti majestatis fœcunditate de se mentem creavit. Hæc mens, quæ νοῦς vocatur, qua patrem inspicit, plenam similitudinem servat auctoris : animam vero de se creat, posteriora respiciens. Rur-

est le principe et la source de tout ce qui est et de tout ce qui paraît être. Il a engendré de lui-même, par la fécondité surabondante de sa majesté, l'intelligence, appelée νοῦς chez les Grecs. En tant que le νοῦς regarde son père, il garde une entière ressemblance avec lui ; mais il produit à son tour l'âme en regardant en arrière. L'âme à son tour, en tant qu'elle regarde le νοῦς, réfléchit tous ses traits ; mais lorsqu'elle détourne ses regards, elle dégénère insensiblement, et, bien qu'incorporelle, c'est d'elle qu'émanent les corps. Elle a donc une portion de la pure intelligence à laquelle elle doit son origine, et qu'on appelle λογικὸν (partie raisonnable) ; mais elle tient aussi de sa nature la faculté de donner les sens et l'accroissement aux corps. La première portion, celle de l'intelligence pure, qu'elle tient de son principe, est absolument divine, et ne convient qu'aux seuls êtres divins. Quant aux deux autres facultés, celle de sentir et celle de se développer insensiblement, elles peuvent être transmises, comme moins pures, à des êtres périssables. L'âme donc, en créant et organisant les corps (sous ce rapport, elle n'est autre que la nature, qui, selon les philosophes, est issue de Dieu et de l'intelligence), employa la partie la plus pure de la substance tirée de la source dont elle émane, pour animer les corps sacrés et divins, c'est-à-dire le ciel et les astres, qui, les premiers, sortirent de son sein. Ainsi une portion de l'essence divine fut infusée dans ces corps de forme ronde ou sphérique. Aussi Paulus dit-il, en parlant des étoiles, qu'*elles sont animées par des esprits divins*. En s'abaissant ensuite vers les corps inférieurs et terrestres, elle les jugea trop frêles et trop caducs pour pouvoir contenir un rayon de la Divinité ; et si le corps humain lui parut mériter seul cette faveur, c'est parce que sa position perpendiculaire semble l'éloigner de la terre et l'approcher du ciel, vers lequel nous pouvons facilement élever nos regards ; c'est aussi parce que la tête de l'homme a la forme sphérique, qui est, comme nous l'avons dit, la seule propre à recevoir l'intelligence. La nature donna donc à l'homme seul la faculté intellectuelle, qu'elle plaça dans son cerveau, et communiqua à son corps fragile celle de sentir et de croître. Ce n'est qu'à la première de ces facultés, celle d'une raison intelligente, que nous devons notre supériorité sur les autres animaux. Ceux-ci, courbés vers la terre, et par cela même hors d'état de pouvoir facilement contempler la voûte céleste, sont, en outre, privés de tout rapport de conformité avec les êtres divins ; ainsi, ils n'ont pu avoir part au don de l'intelligence, et conséquemment ils sont privés de raison. Leurs facultés se bornent à sentir et à végéter ; car les déterminations, qui chez eux semblent appartenir à la raison, ne sont qu'une réminiscence d'impressions qu'ils ne peuvent comparer, et cette réminiscence est le résultat de sens très-imparfaits. Mais terminons ici une question qui n'est pas de notre sujet. Les végétaux à tiges et sans tiges, qui occupent le troisième rang parmi les corps terrestres, sont privés de raison et de sentiment ; ils n'ont que la seule faculté végétative.

C'est cette doctrine qu'a suivie Virgile quand il donne au monde une âme dont la pureté lui paraît telle, qu'il la nomme intelligence ou souffle divin :

sus anima patrem qua intuetur, induitur, ac paulatim regrediente respectu in fabricam corporum, incorporea ipsa degenerat. Habet ergo et purissimam ex mente, de qua est nata, rationem, quod λογικὸν vocatur : et ex sua natura accipit præbendi sensus præbendique incrementi seminarium; quorum unum αἰσθητικὸν, alterum φυτικὸν nuncupatur. Sed ex his primum, id est, λογικὸν, quod innatum sibi ex mente sumsit, sicut vere divinum est, ita solis divinis aptum : reliqua duo, αἰσθητικὸν et φυτικὸν, ut a divinis recedunt, ita convenientia sunt caducis. Anima ergo, creans condensque corpora (nam ideo ab anima natura incipit, quam sapientes de Deo et mente νοῦν nominant), ex illo mero ac purissimo fonte mentis, quem nascendo de originis suæ hauserat copia, corpora illa divina vel supera, cœli dico et siderum, quæ prima condebat, animavit : divinæque mentes omnibus corporibus, quæ in formam teretem, id est, in sphæræ modum, formabantur, infusæ sunt. Et hoc est, quod, cum de stellis loqueretur, ait, *quæ divinis animatæ mentibus*. In inferiora vero ac terrena degenerans, fragilitatem corporum caducorum deprehendit meram divinitatem mentis sustinere non posse; immo partem ejus vix solis humanis corporibus convenire : quia et sola videntur erecta, tanquam quæ ad supera ab imis recedant, et sola cœlum facile tanquam semper erecta suspiciunt; solisque inest vel in capite sphæræ similitudo, quam formam diximus solam mentis capacem. Soli ergo homini rationem, id est, vim mentis infudit, cui sedes in capite est; sed et geminam illam sentiendi crescendique naturam, quia caducum est corpus, inseruit. Et hinc est, quod homo et rationis compos est, et sentit, et crescit, solaque ratione meruit præstare ceteris animalibus : quæ quia semper prona sunt, et ex ipsa quæque suspiciendi difficultate a superis recesserunt, nec ullam divinorum corporum similitudinem aliqua sui parte meruerunt, nihil ex mente sortita sunt, et ideo ratione caruerunt : duo quoque tantum adepta sunt, sentire vel crescere. Nam si quid in illis similitudinem rationis imitatur, non ratio, sed memoria est; et memoria non illa ratione mixta, sed quæ hebetudinem sensuum quinque comitatur. De qua plura nunc dicere, quoniam ad præsens opus non attinet, omittemus. Terrenorum corporum tertius ordo in arboribus et herbis est, quæ carent tam ratione, quam sensu : et quia crescendi tantummodo usus in his viget, hac sola vivere parte dicuntur. Hunc rerum ordinem et Vergilius expressit. Nam et mundo animam dedit, et, ut puritati ejus attestaretur, mentem vocavit. *Cœlum* enim, ait, *et terras, et maria, et sidera spiritus intus alit*, id est, anima. Sicut alibi pro spiramento animam dicit :

Ce souffle créateur nourrit d'un feu divin
Et la terre, et le ciel, et la plaine liquide,
Et les globes brillants suspendus dans le vide.

Il substitue ici le mot souffle au mot âme, comme ailleurs il substitue le mot âme au mot souffle :

L'âme de mes soufflets et les feux de Lemnos.

C'est en parlant de l'âme du monde, dont il célèbre la puissance, qu'il dit :

Et cette intelligence, échauffant ces grands corps, etc.

Il ajoute, pour prouver qu'elle est la source de tout ce qui existe :

D'hommes et d'animaux elle peuple le monde, etc.

Sa vigueur créatrice, dit-il, est toujours la même; mais l'éclat de ses rayons s'amortit,

Quand ils sont enfermés dans la prison grossière
D'un corps faible et rampant, promis à la poussière.

Puisque, dans cette hypothèse, l'intelligence est née du Dieu suprême, et que l'âme est née de l'intelligence; que c'est l'âme qui crée et qui remplit des principes de vie tout ce qui se trouve placé après elle; que son éclat lumineux brille partout, et qu'il est réfléchi par tous les êtres, de même qu'un seul visage semble se multiplier mille fois dans une foule de miroirs rangés exprès pour en répéter l'image; puisque tout se suit par une chaîne non interrompue d'êtres qui vont en se dégradant jusqu'au dernier chaînon, l'esprit observateur doit voir qu'à partir du Dieu suprême, jusqu'au limon le plus bas et le plus grossier, tout se tient, s'unit et s'embrasse par des liens mutuels et indissolubles. C'est là cette fameuse chaîne d'Homère par laquelle l'Éternel a joint le ciel à la terre. Il résulte de ce qu'on vient de lire, que l'homme est le seul être sur la terre qui ait des rapports avec le ciel et les astres; c'est ce qui fait dire à Paulus : « Leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles. » Cette manière de parler ne signifie pas que nous sommes animés par ces feux; car, bien qu'éternels et divins, ils n'en sont pas moins des corps; et des corps, si divins qu'ils soient, ne peuvent animer d'autres corps. Il faut donc entendre par là que nous avons reçu en partage une portion de cette même âme ou intelligence qui donne le mouvement à ces substances divines; et ce qui le prouve, c'est qu'après ces mots, « Leur âme est une émanation de ces feux éternels que vous nommez constellations, étoiles, » il ajoute, « et qui sont animés par des esprits divins. » On ne peut maintenant s'y tromper; il est clair que les feux éternels sont les corps, que les esprits divins sont les âmes des planètes et des astres, et que la portion intelligente accordée à l'homme est une émanation de ces esprits divins.

Nous croyons devoir terminer cet examen de la nature de l'âme par l'exposition des sentiments des philosophes qui ont traité ces sujets. Selon Platon, c'est une essence se mouvant de soi-même, et, selon Xénocrate, un nombre mobile; Aristote l'appelle entéléchie; Pythagore et Philolaüs la nomment harmonie : c'est une idée, selon Possidonius; Asclépiade dit que l'âme est un exercice bien réglé des sens; Hippocrate la regarde comme un esprit subtil épandu dans tout le corps; l'âme, dit Héraclide de Pont, est un rayon de lumière; c'est, dit Héraclite le physicien, une parcelle de la substance des astres; Zénon la croit de l'éther condensé; et Démocrite, un esprit imprégné d'atomes, et doué d'assez de

Quantum ignes animæque valent.

Et, ut illius mundanæ animæ assereret dignitatem, mentem esse testatur :

Mens agitat molem :

nec non, ut, ostenderet ex ipsa anima constare et animari universa, quæ vivunt, addidit :

Inde hominum pecudumque genus;

et cetera. Utque assereret, eundem semper in anima esse vigorem, sed usum ejus hebescere in animalibus corporis densitate, adjecit : *Quantum non noxia corpora tardant,* et reliqua. Secundum hæc ergo cum ex summo Deo mens, ex mente anima sit; anima vero et condat, et vita compleat omnia, quæ sequuntur, cunctaque hic unus fulgor illuminet, et in universis appareat, ut in multis speculis, per ordinem positis, vultus unus; cumque omnia continuis successionibus se sequantur, degenerantia per ordinem ad imum meandi : invenietur pressius intuenti a summo Deo usque ad ultimam rerum fæcem una mutuis se vinculis religans et nusquam interrupta connexio. Et hæc est Homeri catena aurea, quam pendere de cœlo in terras Deum jussisse commemorat. His ergo dictis, solum hominem constat ex terrenis omnibus mentis, id est, animi, societatem cum cœlo et sideribus habere communem. Et hoc est, quod ait, *hisque animus datus est ex illis sempiternis ignibus, quæ sidera et stellas vocatis.* Nec tamen ex ipsis cœlestibus et sempiternis ignibus nos dicit animatos. Ignis enim ille licet divinum, tamen corpus est; nec ex corpore quamvis divino possemus animari; sed unde ipsa illa corpora, quæ divina et sunt, et videntur, animata sunt, id est, ex ea mundanæ animæ parte, quam diximus de pura mente constare. Et ideo postquam dixit, « *hisque animus datus est ex illis sempiternis igni-* « *bus, quæ sidera et stellas vocatis;* » mox adjecit, *quæ divinis animatæ mentibus* : ut per sempiternos ignes, corpus stellarum; per divinas vero mentes, earum animas manifesta descriptione significet, et ex illis in nostras venire animas vim mentis ostendat. Non ab re est, ut hæc de anima disputatio in fine sententias omnium, qui de anima videntur pronuntiasse, contineat. Plato dixit animam essentiam se moventem; Xenocrates numerum se moventem; Aristoteles ἐντελέχειαν; Pythagoras et Philolaus harmoniam; Possidonius ideam; Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum; Hippocrates spiritum tenuem, per corpus omne dispersum; Heraclides Ponticus lucem; Heraclitus physicus scintillam stellaris essentiæ; Zenon concretum corpori spiritum; Democritus spiritum insertum atomis; hac facilitate motus, ut corpus

mobilité pour pouvoir s'insinuer dans toutes les parties du corps; Critolaüs le péripatéticien voit en elle la quintessence des quatre éléments; Hipparque la compose de feu; Anaximène, d'air; Empédocle et Critias, de sang; Parménide, de terre et de feu; Xénophane, de terre et d'eau; Boëthus, de feu et d'air; elle est, suivant Épicure, un corps fictif composé de feu, d'air et d'éther. Tous s'accordent cependant à la regarder comme immatérielle et comme immortelle.

Discutons maintenant la valeur des deux mots constellations et étoiles, que Paulus ne différencie pas. Ce n'est cependant pas ici une seule et même chose désignée sous deux noms divers, comme glaive et épée. On nomme étoiles des corps lumineux et isolés, tels que les cinq planètes et d'autres corps errants qui tracent dans l'espace leur marche solitaire; et l'on appelle constellations des groupes d'étoiles fixes, désignés sous des noms particuliers, comme le Bélier, le Taureau, Andromède, Persée, la Couronne, et tant d'autres êtres de formes diverses, introduits au ciel par l'antiquité. Les Grecs ont également distingué les astres des constellations; chez eux, un astre est une étoile, et l'assemblage de plusieurs étoiles est une constellation.

Quant à la dénomination de corps sphériques et arrondis qu'emploie le père de Scipion en parlant des étoiles, elle appartient aussi bien aux corps lumineux faisant partie des constellations, qu'à ceux qui sont isolés; car ces corps, qui diffèrent entre eux de grandeur, ont tous la même forme. Ces deux qualifications désignent une sphère solide qui n'est sphérique que parce qu'elle est ronde, et qui ne doit sa rondeur qu'à sa sphéricité. C'est de l'une de ces propriétés qu'elle tient sa forme, et c'est à l'autre qu'elle est redevable de sa solidité. Nous donnons donc ici le nom de sphère aux étoiles elles-mêmes, qui toutes ont la figure sphérique. On donne encore ce nom au ciel des fixes, qui est la plus grande de toutes les sphères, et aux sept orbites inférieures que parcourent les deux flambeaux célestes et les cinq corps errants. Quant aux deux mots *circus* et *orbis* (circonférence et cercle), qui ne peuvent être entendus ici que de la révolution et de l'orbite d'un astre, ils expriment deux choses différentes, et nous verrons ailleurs que Paulus les détourne de leur vrai sens; c'est ainsi qu'au lieu de dire *la circonférence du lait*, ou *la voie lactée*, il dit *le cercle lacté;* et qu'au lieu de dire *neuf sphères*, il dit *neuf cercles*, ou plutôt *neuf globes*. On donne aussi le nom de cercle aux lignes circulaires qui embrassent la plus grande des sphères, comme nous le verrons dans le chapitre qui suit. L'une de ces lignes circulaires est la zone de lait que le père de Scipion appelle *un cercle que l'on distingue parmi les feux célestes*. Cette manière de rendre les deux mots *orbis* et *circus* serait tout à fait déplacée dans ce chapitre. Le premier signifie le chemin que fait un astre pour revenir au même point d'où il était parti; et le second, la ligne circulaire que décrit dans les cieux cet astre par son mouvement propre, et qu'il ne dépasse jamais.

Les anciens ont donné aux planètes le nom de corps errants, parce qu'elles sont entraînées par un mouvement particulier d'occident en orient, en sens contraire du cercle que parcourt la sphère des fixes. Elles ont toutes une vitesse égale,

illi omne sit pervium; Critolaus Peripateticus, constare eam de quinta essentia; Hipparchus ignem; Anaximenes aera; Empedocles et Critias sanguinem; Parmenides ex terra et igne; Xenophanes ex terra et aqua; Boethos ex aere et igne; Epicurus speciem, ex igne, et aere, et spiritu mixtam. Obtinuit tamen non minus de incorporalitate ejus, quam de immortalitate sententia. Nunc videamus, quæ sint hæc duo nomina, quorum pariter meminit, cum dicit, *quæ sidera et stellas vocatis*. Neque enim hic res una gemina appellatione monstratur, ut ensis et gladius: sed sunt stellæ quidem singulares, ut erraticæ quinque, et ceteræ, quæ, non admixtæ aliis, solæ feruntur; sidera vero, quæ in aliquod signum stellarum plurium compositione formantur, ut Aries, Taurus, Andromeda, Perseus, vel Corona, et quæcunque variarum genera formarum in cœlum recepta creduntur. Sic et apud Græcos aster et astron diversa significant: et aster stella una est; astron signum stellis coactum, quod nos sidus vocamus. Cum vero stellas globosas et rotundas dicat, non singularium tantum exprimit speciem, sed et earum, quæ in signa formanda convenerant. Omnes enim stellæ inter se, etsi in magnitudine aliquam, nullam tamen habent in specie differentiam. Per hæc autem duo nomina, solida sphæra describitur, quæ nec ex globo, si rotunditas desideretur; nec ex rotunditate, si globus desit, efficitur; cum alterum a forma, alterum a soliditate corporis deseratur. Sphæras autem hic dicimus ipsarum stellarum corpora, quæ omnia hac specie formata sunt. Dicuntur præterea sphæræ, et aplanes illa, quæ maxima est, et subjectæ septem, per quas duo lumina et quinque vagæ discurrunt. Circi vero et orbes duarum sunt rerum duo nomina. Et his nominibus quidem alibi aliter est usus: nam et *orbem* pro *circulo* posuit, ut *orbem lacteum;* et *orbem* pro *sphæra*, ut, *novem tibi orbibus vel potius globis*. Sed et circi vocantur, qui sphæram maximam cingunt, ut eos sequens tractatus inveniet: quorum unus est lacteus, de quo ait, *inter flammas circus elucens*. Sed hic horum nihil neque circi, neque orbis nomine voluit intelligi. Sed est *orbis* in hoc loco stellæ una integra et peracta conversio, id est, ab eodem loco post emensum sphæræ, per quam movetur, ambitum in eundem locum regressus. Circus autem est hic linea ambiens sphæram, ac veluti semitam faciens, per quam lumen utrinque discurrit, et inter quam vagantium stellarum error legitimus coercetur. Quas ideo veteres errare dixerunt, quia et cursu suo feruntur, et contra sphæræ maximæ, id est, ipsius cœli, impetum contrario motu ad orientem ab occidente volvuntur. Et omnium quidem par ce-

un mouvement semblable, et un même mode de s'avancer dans l'espace; et cependant elles font leurs révolutions et décrivent leurs orbites en des temps inégaux. Comment se fait-il donc que, parcourant des espaces égaux en des temps égaux, ces corps emploient des périodes plus ou moins longues à revenir au point de départ? Nous connaîtrons plus tard la raison de ce phénomène.

—

Chap. XV. Des onze cercles qui entourent le ciel.

Paulus, qui vient de donner à son fils une notion de la nature des astres, mus par une intelligence divine de laquelle l'homme participe, l'exhorte à la piété envers les dieux, à la justice envers ses semblables, et lui montre, pour l'encourager, ainsi qu'avait fait son aïeul, la zone lactée, récompense de la vertu et séjour des âmes heureuses. « C'était, dit Scipion, ce cercle dont la blanche lumière se distingue entre les feux célestes, et que, d'après les Grecs, vous nommez la voie lactée. » Relativement à cette zone, les deux mots circonférence et cercle ont la même acception; c'est une de ces courbes qui entourent la voûte céleste. Il en est encore dix autres dont nous parlerons en temps et lieu; mais celle-ci est la seule qui s'offre aux yeux, les autres sont plutôt du ressort de l'entendement que de celui de la vue. Les opinions ont beaucoup varié sur la nature de cette bande circulaire; les unes sont puisées dans la fable, les autres dans la nature. Nous ne rapporterons que les dernières. Théophraste la regarde comme le point de suture des deux hémisphères, qui, ainsi réunis, forment la sphère céleste; il dit qu'au point de jonction des deux demi-globes, elle est plus brillante qu'ailleurs. Diodore (d'Alexandrie) croit que cette zone est un feu d'une nature dense et concrète, sous la forme d'un sentier curviligne, et qu'elle doit sa compacité à la réunion des deux demi-sphères de la voûte éthérée; qu'en conséquence l'œil l'aperçoit, tandis qu'il ne peut distinguer, pendant le jour, les autres feux célestes, dont les molécules sont beaucoup plus rares. Démocrite juge que cette blancheur est le résultat d'une multitude de petites étoiles très-voisines les unes des autres, qui, en formant une épaisse traînée dont la largeur a peu d'étendue, et en confondant leurs faibles clartés, offrent aux regards l'aspect d'un corps lumineux. Mais Possidonius, dont l'opinion a beaucoup de partisans, prétend que la voie lactée est une émanation de la chaleur astrale. Cette bande circulaire, en décrivant sa courbe dans un plan oblique à celui du zodiaque, échauffe les régions du ciel que ne peut visiter le soleil, dont le centre ne quitte jamais l'écliptique. Nous avons dit plus haut quels sont les deux points du zodiaque que coupe la zone de lait; nous allons maintenant nous occuper des dix autres cercles, dont le zodiaque lui-même fait partie, et qui est le seul d'entre eux qu'on peut regarder comme une surface, par la raison que nous allons en donner.

Chacun des cercles célestes peut être conçu comme une ligne immatérielle, n'ayant d'autre

leritas, motus similis, et idem est modus meandi; sed non omnes eodem tempore circos suos orbesque conficiunt. Et ideo est celeritas ipsa mirabilis : quia cum sit eadem omnium, nec ulla illis aut concitatior esse possit, aut segnior; non eodem tamen temporis spatio omnes ambitum suum peragunt. Causam vero sub eadem celeritate disparis spatii aptius nos sequentia docebunt.

—

Cap. XV. De undecim circulis, cœlum ambientibus.

His de siderum natura et siderea hominum mente narratis, rursus filium pater, ut in Deos pius, ut in homines justus esset, hortatus, præmium rursus adjecit, ostendens, lacteum circulum virtutibus debitum, et beatorum cœtu refertum. Cujus meminit his verbis : « Erat autem is splendidissimo candore inter flammas circus elucens, quem vos, ut a Graiis accepistis, orbem lacteum nuncupatis. » *Orbis* hic idem quod *circus* in lactei appellatione significat. Est autem lacteus unus e circis, qui ambiunt cœlum : et sunt præter eum numero decem : de quibus quæ dicenda sunt, proferemus, cum de hoc competens sermo processerit. Solus ex omnibus hic subjectus est oculis, ceteris circulis magis cogitatione, quam visu comprehendendis. De hoc lacteo multi inter se diversa senserunt : causasque ejus alii fabulosas, naturales alii protulerunt. Sed nos fabulosa reticentes, ea tantum, quæ ad naturam ejus visa sunt pertinere, dicemus. Theophrastus lacteum dixit esse compagem, qua de duobus hemisphæriis cœli sphæra solidata est; et ubi oræ utrinque convenerant, notabilem claritatem videri : Diodorus ignem esse densatæ concretæque naturæ in unam curvi limitis semitam, discretione mundanæ fabricæ coacervante concretum; et ideo visum intuentis admittere, reliquo igne cœlesti lucem suam nimia subtilitate diffusam non subjiciente conspectui : Democritus innumeras stellas, brevesque omnes, quæ spisso tractu in unum coactæ, spatiis, quæ angustissima interjacent, opertis, vicinæ sibi undique, et ideo passim diffusæ, lucis aspergine continuum juncti luminis corpus ostendunt. Sed Possidonius, cujus definitioni plurium consensus accessit, ait, lacteum caloris esse siderei infusionem; quam ideo adversa Zodiaco curvitas obliquavit, ut, quoniam sol nunquam Zodiaci excedendo terminos expertem fervoris sui partem cœli reliquam deserebat, hic circus a via solis in obliquum recedens, universitatem flexu calido temperaret. Quibus autem partibus Zodiacum intersecet, superius jam relatum est. Hæc de lacteo. Decem autem alii, ut diximus, circi sunt : quorum unus est ipse Zodiacus, qui ex his decem solus potuit latitudinem hoc modo, quem referemus, adipisci. Natura cœlestium circulorum incorporalis est linea, quæ ita mente concipitur, ut sola longitudine censeatur, latum habere non possit. Sed in Zodiaco latitudinem signorum capacitas exigebat. Quantum igitur spatii

dimension que la longueur, et, conséquemment, privée de largeur : mais, sans cette seconde dimension, le zodiaque ne pouvait renfermer les douze signes; on a donc resserré les constellations qui forment ces signes entre deux lignes, et le vaste espace qu'ils occupent a été divisé en deux parties égales par une troisième ligne qu'on a nommée écliptique, parce qu'il y a éclipse de soleil ou de lune toutes les fois que ces deux astres la parcourent en même temps. Si la lune est en conjonction, il y a éclipse de soleil; quand elle est en opposition, il y a éclipse de lune : il suit de là que le soleil ne peut être éclipsé que lorsque la lune achève sa révolution de trente jours, et qu'elle-même ne peut l'être qu'au quinzième jour de sa course. En effet, dans ce dernier cas, la lune, opposée au soleil, dont elle emprunte la lumière, se trouve obscurcie par l'ombre conique de la terre; et, dans le premier cas, son interposition entre la terre et le soleil nous prive de la vue de ce dernier. Mais le soleil, en se soustrayant à nos regards, ne perd rien de ses attributs; tandis que la lune, privée de son aspect, est dépouillée de la lumière d'emprunt au moyen de laquelle elle éclaire nos nuits. Ce sont ces phénomènes, bien connus du docte Virgile, qui lui ont fait dire :

Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours.

Quoique le zodiaque soit terminé par deux lignes et divisé également par une troisième, l'antiquité, inventrice de tous les noms, a jugé à propos d'en faire un cercle. Cinq autres sont parallèles entre eux; le plus grand occupe le centre, c'est le cercle équinoxial. Les deux plus petits, placés aux extrémités, sont le cercle polaire boréal et le cercle polaire austral. Entre ceux-ci et la ligne équinoxiale, il est en deux intermédiaires, plus grands que les premiers et moindres que la dernière, ce sont les deux tropiques; ils servent de limite à la zone torride. Aux sept cercles dont on vient de parler, joignons les deux colures, ainsi nommés d'un mot grec qui signifie tronqué, parce qu'on ne les voit jamais entiers dans l'horizon. Tous deux passent par le pôle boréal, s'y coupent à angles droits; et chacun d'eux, suivant une direction perpendiculaire, divise en deux parties égales les cinq parallèles ci-dessus mentionnés. L'un rencontre le zodiaque aux deux points du Bélier et de la Balance, l'autre le rencontre aux deux points du Cancer et du Capricorne; mais on ne croit pas qu'ils s'étendent jusqu'au pôle austral. Il nous reste à parler des deux derniers, le méridien et l'horizon, dont la position ne peut être déterminée sur la sphère, parce que chaque pays, chaque observateur a son méridien et son horizon.

Le premier de ces deux cercles est ainsi nommé, parce qu'il nous indique le milieu du jour quand nous avons le soleil à notre zénith; or, la sphéricité de la terre s'opposant à ce que tous ses habitants aient le même zénith, il s'ensuit qu'ils ne peuvent avoir le même méridien, et que le nombre de ces cercles est infini. Il en est de même de l'horizon, dont nous changeons en changeant de place; ce cercle sépare la sphère céleste en deux moitiés, dont l'une est au-dessus de notre tête. Mais, comme l'œil humain ne peut atteindre aux limites de cet hémisphère, l'horizon est, pour chacun de nous, le cercle qui détermine la partie du ciel que nous pouvons découvrir de nos yeux. Le diamètre de cet horizon

lata dimensio porrectis sideribus occupabat, duabus lineis limitatum est : et tertia ducta per medium, ecliptica vocatur, quia cum cursum suum in eadem linea pariter sol et luna conficiunt, alterius eorum necesse est venire defectum : solis, si ei tunc luna succedat; lunæ, si tunc adversa sit soli. Ideo nec sol unquam deficit, nisi cum tricesimus lunæ dies est; et nisi quinto decimo cursus sui die nescit luna defectum. Sic enim evenit, ut aut lunæ contra solem positæ ad mutuandum ab eo solitum lumen, sub eadem inventus linea terræ conus obsistat, aut soli ipsa succedens objectu suo ab humano aspectu lumen ejus repellat. In defectu ergo sol ipse nil patitur, sed noster fraudatur aspectus. Luna vero circa proprium defectum laborat, non accipiendo solis lumen, cujus beneficio noctem colorat. Quod sciens Vergilius, disciplinarum omnium peritissimus, ait :

Defectus solis varios, lunæque labores.

Quamvis igitur trium linearum ductus Zodiacum et claudat, et dividat; unum tamen circum auctor vocabulorum dici voluit antiquitas. Quinque alii, circuli paralleli vocantur. Horum medius et maximus est æquinoctialis; duo extremitatibus vicini, atque ideo breves : quorum unus septemtrionalis dicitur, alter australis. Inter hos et medium duo sunt tropici, majores ultimis, medio minores; et ipsi ex utraque parte zonæ ustæ terminum faciunt. Præter hos alii duo sunt coluri, quibus nomen dedit imperfecta conversio. Ambientes enim septemtrionalem verticem; atque inde in diversa diffusi, et se in summo intersecant, et quinque parallelos in quaternas partes æqualiter dividunt, zodiacum ita intersecantes, ut unus eorum per Arietem et Libram, alter per Cancrum atque Capricornum meando decurrat : sed ad australem verticem non pervenire creduntur. Duo, qui ad numerum prædictum supersunt, meridianus et horizon, non scribuntur in sphæra; quia certum locum habere non possunt, sed pro diversitate circumspicientis habitantisve variantur. Meridianus est enim, quem sol, cum super hominum verticem venerit, ipsum diem medium efficiendo designat : et quia globositas terræ habitationes omnium æquales sibi esse non patitur, non eadem pars cœli omnium verticem despicit. Et ideo unus omnibus meridianus esse non poterit : sed singulis gentibus super verticem suum proprius meridianus efficitur. Similiter sibi horizontem facit circumspectio singulorum. Horizon est enim velut quodam circo designatus terminus cœli, quod super terram videtur. Et quia ad ipsum vere finem non potest humana

sensible ne s'étend pas au delà de trois cent soixante stades, parce que notre vue n'aperçoit pas les objets éloignés de plus de cent quatre-vingts stades. Cette distance, qu'elle ne peut dépasser, est donc le rayon du cercle au centre duquel nous nous trouvons; conséquemment le diamètre de ce cercle est de trois cent soixante stades; et comme nous ne pouvons nous porter en avant sur cette ligne, sans la voir s'accourcir dans la même proportion qu'elle s'allonge derrière nous, il suit que nous ne pouvons faire un pas sans changer d'horizon. Quant à cette extension de notre vue à cent quatre-vingts stades, elle ne peut avoir lieu qu'au milieu d'une vaste plaine, ou sur la surface d'une mer calme. On ne doit pas nous objecter que l'œil atteint la cime d'une haute montagne, et qui plus est la voûte céleste; car il faut distinguer l'étendue en hauteur ou profondeur, de l'étendue en longueur et largeur; c'est cette dernière qui, soumise à nos regards, constitue l'horizon sensible. Mais c'est assez parler des cercles dont le ciel est entouré; continuons notre commentaire.

—

CHAP. XVI. Pourquoi nous ne pouvons apercevoir certaines étoiles; et de leur grandeur en général.

« De là, étendant mes regards sur l'univers, j'étais émerveillé de la majesté des objets. J'admirais des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçurent jamais. C'étaient partout des distances et des grandeurs dont nous n'avons jamais pu nous douter. La plus petite de ces étoiles était celle qui, située sur le point le plus extrême des cieux et le plus rabaissé vers la terre, brillait d'une lumière empruntée : d'ailleurs les globes étoilés surpassaient de beaucoup la grandeur du nôtre. »

Ces mots, « De là étendant mes regards sur l'univers, » viennent à l'appui de ce que nous avons dit ci-dessus, savoir, que, dans le songe de Scipion, l'entretien qu'il a avec son père et son aïeul a lieu dans la voie lactée. Deux choses excitent plus particulièrement son admiration : d'abord, la vue nouvelle pour lui de plusieurs étoiles, puis la grandeur des corps célestes en général. Commençons par nous rendre raison de ces nouvelles étoiles; plus tard, nous nous occuperons de la grandeur des astres. L'exactitude de la description de Scipion, et l'instruction dont il fait preuve en ajoutant, « J'admirais des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçurent jamais, » nous font connaître la cause qui s'oppose à ce que ces étoiles soient visibles pour nous. La position que nous occupons sur le globe est telle, qu'elle ne nous permet pas de les apercevoir toutes, parce que la région du ciel où elles se trouvent ne peut jamais s'offrir à nos regards. En effet, la partie de la sphère terrestre habitée par les diverses nations qu'il nous est donné de connaître s'élève insensiblement vers le pôle septentrional; donc, par une suite de cette même sphéricité, le pôle méridional se trouve au-dessous de nous; et comme le mouvement de la sphère céleste autour de la terre a toujours lieu d'orient en occident, quelle que soit la rapidité de ce mouve-

acies pervenire; quantum quisque oculos circumferendo conspexerit, proprium sibi cœli, quod super terram est, terminum facit. Hinc horizon, quem sibi uniuscujusque circumscribit aspectus, ultra trecentos et sexaginta stadios longitudinem intra se continere non poterit. Centum enim et octoginta stadios non excedit acies contra videntis. Sed visus cum ad hoc spatium venerit, accessu deficiens, in rotunditatem recurrendo curvatur. Atque ita fit, ut hic numerus, ex utraque parte geminatus, trecentorum sexaginta stadiorum spatium, quod intra horizontem suum continetur, efficiat; semperque quantum ex hujus spatii parte postera procedendo dimiseris, tantum tibi de anteriore sumetur : et ideo horizon semper quantacunque locorum transgressione mutatur. Hunc autem, quem diximus, admittit aspectum, aut in terris æqua planities, aut pelagi tranquilla libertas, qua nullam oculis objicit offensam. Nec te moveat, quod sæpe in longissimo positum montem videmus, aut quod ipsa cœli superna suspicimus. Aliud est enim, cum se oculis ingerit altitudo, aliud, cum per planum se porrigit et extendit intuitus : in quo solo horizontis circus efficitur. Hæc de circis omnibus, quibus cœlum cingitur, dicta sufficiant; tractatum ad sequentia transferamus.

—

CAP. XVI. Qui fiat, ut quædam stellæ nunquam a nobis videantur, et quanta stellarum omnium magnitudo.

« Ex quo mihi omnia contemplanti præclara cetera et « mirabilia videbantur. Erant autem hæ stellæ, quas nunquam ex hoc loco vidimus, et eæ magnitudines omnium, « quas esse nunquam suspicati sumus. Ex quibus erat ea « minima, quæ ultima a cœlo, citima terris, luce lucebat « aliena. Stellarum autem globi terræ magnitudinem facile vincebant. » Dicendo, « *Ex quo mihi omnia contemplanti,* » id, quod supra retulimus, affirmat, in ipso lacteo Scipionis et parentum per somnium contigisse conventum. Duo sunt autem præcipua, quæ in stellis se admiratum refert, aliquarum novitatem, et omnium magnitudinem. Ac prius de novitate, post de magnitudine, disseremus. Plene et docte adjiciendo, *quas nunquam ex hoc loco vidimus,* causam, cur a nobis non videantur, ostendit. Locus enim nostræ habitationis ita positus est, ut quædam stellæ ex ipso nunquam possint videri; quia ipsa pars cœli, in qua sunt, nunquam potest hic habitantibus apparere. Pars enim hæc terræ, quæ incolitur ab universis hominibus, quam nos invicem scire possumus, ad septemtrionalem verticem surgit : et sphæralis convexitas australem nobis verticem in ima demergit. Cum ergo semper circa terram ab ortu in occasum cœli sphæra volvatur; vertex hic, qui septemtriones habet, quoquoversum mundana volubilitate vertatur, quoniam super nos est, semper a nobis videtur, ac semper ostendit

Arctos Oceani metuentes æquore tingi.

Australis contra, quasi semel nobis pro habitationis nos-

ment, nous voyons toujours au-dessus de notre tête le pôle nord, ainsi que

Calisto, dont le char craint les flots de Thétis.

De ce que le pôle austral ne peut jamais être visible pour nous, à cause de sa déclivité, il suit que nous ne pouvons apercevoir les astres qui éclairent indubitablement la partie des cieux sur laquelle il est appuyé. Virgile a savamment exprimé cette inclinaison de l'axe dans les vers suivants :

Notre pôle, des cieux voit la clarté sublime;
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.

Mais si certaines régions du ciel sont toujours visibles pour l'habitant d'une surface courbe, telle que la terre, et d'autres toujours invisibles, il n'en est pas de même pour l'observateur placé au ciel : la voûte céleste se développe entièrement à sa vue, qui ne peut être bornée par aucune partie de cette surface, dont la totalité n'est qu'un point, relativement à l'immensité de la voûte éthérée. Il n'est donc pas étonnant que Scipion, qui n'avait pu, sur terre, voir les étoiles du pôle méridional, soit saisi d'admiration en les apercevant pour la première fois, et d'autant plus distinctement, qu'aucun corps terrestre ne s'interpose entre elles et lui. Il reconnaît alors la cause qui s'était opposée à ce qu'il les découvrît précédemment : « J'admirais des étoiles que, de la terre où nous sommes, nos yeux n'aperçurent jamais, » dit-il à ses amis.

Voyons maintenant ce que signifient ces expressions : « C'étaient partout des distances et des grandeurs dont nous n'avons jamais pu nous douter. » Et pourquoi les hommes n'avaient-ils jamais pu se douter de la grandeur des étoiles qu'aperçoit Scipion? Il en donne la raison : « D'ailleurs, les globes étoilés surpassaient de beaucoup la grandeur du nôtre. » Effectivement, quel est le mortel, si ce n'est celui que l'étude de la philosophie a élevé au-dessus de l'humanité, ou plutôt qu'elle a rendu vraiment homme, qui puisse juger par induction qu'une seule étoile est plus grande que toute la terre? L'opinion vulgaire n'est-elle pas que la lumière d'un de ces astres égale à peine celle d'un flambeau? Mais s'il est prouvé que cette grandeur de chacune des étoiles est réelle, leur grandeur en général se trouvera démontrée. Établissons donc cette preuve.

Le point, disent les géomètres, est indivisible, à cause de sa petitesse infinie; ce n'est pas une quantité, mais seulement l'indicateur d'une quantité. La physique nous apprend que la terre n'est qu'un point, si on la compare à l'orbite que décrit le soleil; or, d'après les mesures les plus exactes, la circonférence du disque du soleil est à celle de son orbite comme l'unité est à deux cent seize. Le volume de cet astre est donc une partie aliquote du cercle qu'il parcourt; mais nous venons de dire que la terre n'est qu'un point relativement à l'orbite solaire, et qu'un point n'a pas de parties. On ne peut donc pas hésiter à regarder le soleil comme plus grand que la terre, puisque la partie d'un tout est plus grande que ce qui est privé de parties par son excessive ténuité. Or, d'après l'axiome que le contenant est plus grand que le contenu, il est évident que les orbites des étoiles plus élevées que le soleil sont plus grandes que la sienne, puisque, les corps célestes observant entre eux un ordre progressif de grandeur, chaque sphère supérieure enveloppe celle qui lui est inférieure. C'est ce que confirme Scipion, qui dit, en parlant de la lune, que la plus petite de ces étoiles est

træ positione demersus, nec ipse nobis unquam videtur, nec sidera sua, quibus et ipse sine dubio insignitur, ostendit. Et hoc est, quod poeta, naturæ ipsius conscius, dixit :

Hic vertex nobis semper sublimis : at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.

Sed cum hanc diversitatem cœlestibus partibus vel semper, vel nunquam apparendi, terræ globositas habitantibus faciat : ab eo, qui in cœlo est, omne sine dubio cœlum videtur, non impediente aliqua parte terræ, quæ tota puncti locum pro cœli magnitudine vix obtinet. Cui ergo australis verticis stellas nunquam de terris videre contigerat, ubi circumspectu libero sine offensa terreni obicis visæ sunt, jure quasi novæ admirationem dederunt. Et quia intellexit causam, propter quam eas nunquam ante vidisset, ait, *erant autem hæ stellæ, quas nunquam ex hoc loco vidimus;* hunc locum demonstrative terram dicens, in qua erat, dum ista narraret. Sequitur illa discussio, quid sit, quod adjecit, *et hæ magnitudines omnium, quas esse nunquam suspicati sumus.* Cur autem magnitudines, quas vidit in stellis, nunquam homines suspicati sint, ipse patefecit, addendo, *stellarum autem globi terræ magnitudinem facile vincebant.* Nam quando homo, nisi quem doctrina philosophiæ supra hominem, immo vere hominem, fecit, suspicari potest, stellam unam omni terra esse majorem, cum vulgo singulæ vix facis unius flammam æquare posse videantur? Ergo tunc earum vere magnitudo asserta credetur, si majores singulas, quam est omnis terra, esse constiterit. Quod hoc modo licebit recognoscas. Punctum dixerunt esse geometræ, quod ob incomprehensibilem brevitatem sui, in partes dividi non possit, nec ipsum pars aliqua, sed tantummodo signum esse dicatur. Physici, terram ad magnitudinem circi, per quem sol volvitur, puncti modum obtinere, docuerunt. Sol autem quanto minor sit circo proprio, deprehensum est manifestissimis dimensionum rationibus. Constat enim, mensuram solis ducentesimam sextamdecimam partem habere magnitudinis circi, per quem sol ipse discurrit. Cum ergo sol ad circum suum pars certa sit; terra vero ad circum solis punctum sit, quod pars esse non possit : sine cunctatione judicii solem constat terra esse majorem, si major est pars eo, quod partis nomen nimia brevitate non capit. Verum solis circo superiorum stellarum circos certum est

située au point le plus extrême des cieux, et le plus rabaissé vers la terre; il ne dit rien de notre globe, qui, placé au dernier rang de l'échelle des sphères, s'offre à peine à ses yeux.

Puisque les orbites décrites par les étoiles supérieures sont plus grandes que celle du soleil, et puisque le volume de chacune de ces étoiles est une partie aliquote de l'orbite dans laquelle elle se meut, il est incontestable que l'un quelconque de ces corps lumineux est plus grand que la terre, qui n'est qu'un point à l'égard de l'orbite solaire, plus petite elle-même que celle des étoiles supérieures. Nous saurons dans peu s'il est vrai que la lune brille d'une lumière empruntée.

—

CHAP. XVII. Pourquoi le ciel se meut sans cesse, et toujours circulairement. Dans quel sens on doit entendre qu'il est le Dieu souverain; si les étoiles qu'on a nommées fixes ont un mouvement propre.

Scipion, après avoir promené ses regards sur tous ces objets qu'il admire, les fixe enfin sur la terre d'une manière plus particulière; mais son aïeul le rappelle bientôt à la contemplation des corps célestes, et lui dévoile, en commençant par la voûte étoilée, la disposition et la convenance de toutes les parties du système du monde : « Devant vous, lui dit-il, neuf cercles, ou plutôt neuf globes enlacés, composent la chaîne universelle; le plus élevé, le plus lointain, celui qui enveloppe tout le reste, est le souverain Dieu lui-même, qui dirige et qui contient tous les autres. A ce ciel sont attachées les étoiles fixes, qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. Plus bas roulent sept astres dont le mouvement rétrograde est contraire à celui de l'orbe céleste. Le premier est appelé Saturne par les mortels; vient ensuite la lumière propice et bienfaisante de l'astre que vous nommez Jupiter; puis le terrible et sanglant météore de Mars; ensuite, presque au centre de cette région domine le soleil, chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde, qui, par son immensité, éclaire et remplit tout de sa lumière. Après lui, et comme à sa suite, se présentent Vénus et Mercure; le dernier cercle est celui de la lune, qui reçoit sa clarté des rayons du soleil. Au-dessous il n'y a plus rien que de mortel et de périssable, à l'exception des âmes données à la race humaine par le bienfait des dieux. Au-dessus de la lune, tout est éternel. Pour votre terre, immobile et abaissée au milieu du monde, elle forme la neuvième sphère, et tous les corps gravitent vers ce centre commun. »

Voilà une description exacte du monde entier, depuis le point le plus élevé jusqu'au point le plus bas; c'est, en quelque sorte, l'effigie de l'univers, ou du *grand tout*, selon l'expression de quelques philosophes. Aussi le premier Africain dit-il que c'est *une chaîne universelle*, et Virgile la nomme un vaste corps dans lequel s'insinue l'âme universelle.

Cette définition succincte de Cicéron contient le germe de beaucoup de propositions dont il nous a abandonné le développement. En parlant des sept étoiles que domine la sphère céleste, il dit que « leur mouvement rétrograde est contraire à

esse majores, si eo, quod continetur, id quod continet majus est; cum hic sit cœlestium sphærarum ordo, ut a superiore unaquæque inferior ambiatur. Unde et lunæ sphæram, quasi a cœlo ultimam, et vicinam terræ, minimam dixit; cum terra ipsa in punctum, quasi vere jam postrema deficiat. Si ergo stellarum superiorum circi, ut diximus, circo solis sunt grandiores; singulæ autem hujus sunt magnitudinis, ut ad circum unaquæque suum modum partis obtineat : sine dubio singulæ terra sunt ampliores, quam ad solis circum, qui superioribus minor est, punctum esse prædiximus. De luna, si vere luce lucet aliena, sequentia docebunt.

—

CAP. XVII. Cœlum quamobrem semper et in orbem moveatur : quo sensu summus vocetur Deus : et ecquid stellæ, quas fixas vocant, suo etiam proprioque motu agantur.

Hæc cum Scipionis obtutus non sine admiratione percurrens, ad terras usque fluxisset, et illic familiarius hæsisset : rursus avi monitu ad superiora revocatus est, ipsum a cœli exordio sphærarum ordinem in hæc verba monstrantis : « Novem tibi orbibus, vel potius globis, « connexa sunt omnia : quorum unus est cœlestis extimus, « qui reliquos omnes complectitur, summus ipse Deus « arcens et continens ceteros, in quo sunt infixi illi, qui « volvuntur stellarum cursus sempiterni. Huic subjecti « sunt septem, qui versantur retro contrario motu atque « cœlum : e quibus unum globum possidet illa, quam in « terris Saturniam nominant. Deinde est hominum generi « prosperus et salutaris ille fulgor, qui dicitur Jovis : tum « rutilus horribilisque terris, quem Martium dicitis. Dein« de subter mediam fere regionem Sol obtinet, dux et « princeps et moderator luminum reliquorum, mens mun« di et temperatio, tanta magnitudine, ut cuncta sua luce « lustret et compleat. Hunc ut comites consequuntur Ve« neris alter, alter Mercurii cursus : infimoque orbe Luna « radiis solis accensa convertitur. Infra autem eam nihil « est, nisi mortale et caducum, præter animos munere « deorum hominum generi datos. Supra Lunam sunt « æterna omnia. Nam ea, quæ est media et nona « tellus, neque movetur, et infima est, et in eam feruntur « omnia nutu suo pondera. » Totius mundi a summo in imum diligens in hunc locum collecta descriptio est, et integrum quoddam universitatis corpus effingitur, quod quidam τὸ πᾶν, id est, omne, dixerunt. Unde et hic dicit, *connexa sunt omnia*. Vergilius vero magnum corpus vocavit :

Et magno se corpore miscet.

Hoc autem loco Cicero, rerum quærendarum jactis seminibus, multa nobis excolenda legavit. De septem subjectis globis ait, *qui versantur retro contrario motu atque cœlum*. Quod cum dicit, admonet, ut quæramus, si versatur cœlum : et si illi septem et versantur, et contrario

celui de l'orbe céleste.» C'est nous avertir de nous assurer d'abord du mouvement de rotation de celui-ci, puis de celui des sept corps errants. Nous aurons ensuite à vérifier si ce dernier mouvement a lieu en sens contraire, et si l'ordre auquel Cicéron assujettit les sept sphères est sanctionné par Platon. Dans le cas enfin où il serait prouvé qu'elles sont au-dessous du ciel des fixes, nous devrons examiner comment il se peut faire que chacune d'elles parcoure le zodiaque, cercle qui est le seul de son espèce, et qui est situé au plus haut des cieux, et, enfin, nous rendre raison de l'inégalité du temps qu'elles emploient respectivement dans leur course autour de ce cercle. Toutes ces recherches doivent nécessairement faire partie de la description que nous allons donner des étoiles errantes. Nous dirons ensuite pourquoi *tous les corps gravitent vers la terre, leur centre commun.*

Quant au mouvement de rotation du ciel, il est démontré comme résultant de la nature, de la puissance et de l'intelligence de l'âme universelle., La perpétuité de cette substance est inhérente à son mouvement; car on ne peut la concevoir toujours existante sans la concevoir toujours en mouvement, et réciproquement. Ainsi, le corps céleste qu'elle a formé et qu'elle s'est associé, immortel comme elle, est mobile comme elle, et ne s'arrête jamais.

En effet, l'essence de cette âme incorporelle étant dans son mouvement, et sa première création étant le corps du ciel, les premières molécules immatérielles qui entrèrent dans ce corps furent celles du mouvement spontané, dont l'action permanente et invariable n'abandonne jamais l'être qui en est doué.

Ce mouvement du ciel est nécessairement un mouvement de rotation; car, comme sa mobilité n'a pas d'arrêt, et qu'il n'existe dans l'espace aucun point hors de lui vers lequel il puisse se diriger, il doit revenir sans cesse sur lui-même. Sa course n'est donc qu'une tendance vers ses propres parties, et conséquemment une révolution sur son axe : en effet, un corps qui remplit tous les lieux de sa substance ne peut en éprouver d'autres. Il semble ainsi s'attacher à la poursuite de l'âme qui est répandue dans le monde entier. Dira-t-on que s'il la poursuit sans relâche, c'est qu'il ne la rencontre jamais? On aurait tort; car il doit sans cesse rencontrer une substance qui existe en tous lieux, et toujours entière. Mais pourquoi ne s'arrête-t-il pas quand il a atteint l'objet de ses recherches? Parce que cet objet est lui-même toujours en mouvement. Si l'âme du monde cessait de se mouvoir, le corps céleste s'arrêterait; mais la première s'infiltrant continuellement dans l'universalité des êtres, et le second tendant toujours à se combiner avec elle, il est évident que celui-ci doit toujours être entraîné vers elle et par elle. Mais terminons ici cet extrait des écrits de Plotin sur la rotation mystérieuse des substances célestes.

A l'égard de la qualification de Dieu souverain donnée par Cicéron à la sphère *aplane* roulant sur elle-même, cela ne veut pas dire que cette sphère soit la cause première et l'auteur de la nature, puisqu'elle est l'œuvre de l'âme du monde, qui est elle-même engendrée par l'intelligence, laquelle est une émanation de l'être qui seul mérite le nom de Dieu souverain. Cette dénomination n'est relative qu'à la position de cette sphère qui domine tous les autres globes : on ne peut s'y

motu moventur; aut si, hunc esse sphærarum ordinem, quem Cicero refert, Platonica consentit auctoritas : et, si vere subjectæ sunt, quo pacto stellæ earum omnium zodiacum lustrare dicantur, cum zodiacus et unus, et in summo cœlo sit : quæve ratio in uno zodiaco aliarum cursus breviores, aliarum faciat longiores. Hæc enim omnia in exponendo earum ordine necesse est asserantur. Et postremo, qua ratione in terram ferantur, sicut ait, *omnia nutu suo pondera*. Versari cœlum, mundanæ animæ natura, et vis, et ratio docet. Cujus æternitas in motu est; quia nunquam motus relinquit, quod vita non deserit, nec ab eo vita discedit, in quo viget semper agitatus. Igitur et cœleste corpus, quod mundi anima futurum sibi immortalitatis particeps fabricata est, ne unquam vivendo deficiat, semper in motu est, et stare nescit; quia nec ipsa stat anima, qua impellitur. Nam cum animæ, quæ incorporea est, essentia sit in motu; primum autem omnium cœli corpus anima fabricata sit : sine dubio in corpus hoc primum ex incorporeis motus natura migravit : cujus vis integra et incorrupta non deserit, quod primum cœpit movere. Ideo vero cœli motus necessario volubilis est, quia cum semper moveri necesse sit, ultra autem locus nullus sit, quo se tendat accessio, continuatione perpetuæ in se reditionis agitatur. Ergo in quo potest, vel habet, currit, et accedere ejus revolvi est; quia sphæræ, spatia et loca complectentis omnia, unus est cursus, rotari. Sed et sic animam sequi semper videtur, quæ in ipsa universitate discurrit. Dicemus ergo, quod eam nunquam reperiat, si semper hanc sequitur? immo semper eam reperit, quia ubique tota, ubique perfecta est.. Cur ergo, si quam quærit reperit, non quiescit? quia et illa requietis est inscia. Staret enim, si usquam stantem animam reperiret. Cum vero illa, ad cujus appetentiam trahitur, semper in universa se fundat; semper et corpus se in ipsam, et per ipsam retorquet. Hæc de cœlestis volubilitatis arcano pauca de multis, Plotino auctore reperta, sufficiant. Quod autem hunc istum extimum globum, qui ita volvitur, summum Deum vocavit, non ita accipiendum est, ut ipse prima causa, et Deus ille omnipotentissimus existimetur : cum globus ipse, quod cœlum est, animæ sit fabrica; anima ex mente processerit; mens ex Deo, qui vere summus est, procreata sit. Sed summum quidem dixit ad ceterorum ordinem, qui subjecti sunt : unde mox subjecit, *arcens et continens ceteros*. Deum vero, quod non modo immortale animal ac divinum sit, plenum inclitæ ex illa purissima mente rationis, sed quod et virtu-

tromper, puisque Cicéron ajoute tout de suite : « Qui dirige et qui contient tous les autres. »

Cependant l'antiquité a regardé le ciel comme un dieu ; elle a vu en lui, non-seulement une substance immortelle pénétrée de cette sublime raison que lui a communiquée l'intelligence la plus pure, mais encore le canal d'où découlent toutes les vertus qui sont les attributs de la toute-puissance. Elle l'a nommé Jupiter ; et, chez les théologiens, Jupiter est l'âme du monde, comme le prouvent ces vers :

Muses, à Jupiter d'abord rendez hommage :
Tout est plein de ce dieu ; le monde est son ouvrage.

Tel est le début d'Aratus, que plusieurs autres poëtes lui ont emprunté. Ayant à parler des astres, et voulant d'abord chanter le ciel, auquel ils semblent attachés, il entre en matière par une invocation à Jupiter. Le ciel étant invoqué sous le nom de Jupiter, on a dû faire de Junon, ou de l'air, la sœur et l'épouse de ce dieu : sa sœur, parce que l'air est formé des mêmes molécules que le ciel ; son épouse, parce que l'air est au-dessous du ciel.

Il nous reste à dire que, selon l'opinion de quelques philosophes, toutes les étoiles, à l'exception des sept corps mobiles, n'ont d'autre mouvement que celui dans lequel elles sont entraînées avec le ciel ; et que, suivant quelques autres, dont le sentiment paraît plus probable, les étoiles que nous nommons fixes ont, comme les planètes, un mouvement propre, outre leur mouvement commun. Elles emploient, disent ces derniers, vu l'immensité de la voûte céleste, un nombre innombrable de siècles à revenir au point d'où elles sont parties ; c'est ce qui fait que leur mouvement particulier ne peut être sensible pour l'homme, dont la courte existence ne lui permet pas de saisir le plus léger changement dans leur situation respective.

Cicéron, imbu des diverses doctrines philosophiques les plus approuvées de l'antiquité, partage l'une et l'autre opinion, quand il dit : « A ce ciel sont attachées les étoiles fixes, qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. » Il convient qu'elles sont fixes, et cependant il leur accorde la mobilité.

—

CHAP. XVIII. Les étoiles errantes ont un mouvement propre, contraire à celui des cieux.

Voyons maintenant si nous parviendrons à donner des preuves irrécusables du mouvement de rétrogradation que le premier Africain accorde aux sept sphères qu'embrasse le ciel. Non-seulement le vulgaire ignorant, mais aussi beaucoup de personnes instruites, ont regardé comme incroyable, comme contraire à la nature des choses, ce mouvement propre d'occident en orient, accordé au soleil, à la lune, et aux cinq sphères dites errantes, outre celui que, chaque jour, ces sept astres ont de commun avec le ciel d'orient en occident ; mais un observateur attentif s'aperçoit bientôt de la réalité de ce second mouvement, que l'entendement conçoit, et que même on peut suivre des yeux. Cependant, pour convaincre ceux qui le nient avec opiniâtreté, et qui se refusent à l'évidence, nous allons discuter ici les motifs sur lesquels ils s'appuient, et les raisons qui démontrent la vérité de notre assertion.

Les cinq corps errants, l'astre du jour et le flambeau de la nuit, sont fixés au ciel comme les autres astres ; ils n'ont aucun mouvement ap-

tes omnes, quæ illam primæ omnipotentiam summitatis sequuntur, aut ipse faciat, aut ipse contineat, ipsum denique Jovem veteres vocaverunt, et apud theologos Juppiter est mundi anima ; hinc illud est :

Ab Jove principium Musæ, Jovis omnia plena;

quod de Arato poetæ alii mutuati sunt, qui de sideribus locuturus, a cœlo, in quo sunt sidera, exordium sumendum esse decernens, ab Jove incipiendum esse memoravit. Hinc Juno et soror ejus, et conjux vocatur. Est autem Juno aer : et dicitur soror, quia iisdem seminibus, quibus cœlum, etiam aer est procreatus : conjux, quia aer subjectus est cœlo. His illud adjiciendum est, quod præter duo lumina et stellas quinque, quæ appellantur vagæ, reliquas omnes, alii infixas cœlo, nec nisi cum cœlo moveri ; alii, quorum assertio vero propior est, has quoque dixerunt suo motu, præter quod cum cœli conversione feruntur, accedere : sed propter immensitatem extimi globi excedentia credibilem numerum secula in una eas cursus sui ambitione consumere ; et ideo nullum earum motum ab homine sentiri : cum non sufficiat humanæ vitæ spatium, ad breve saltem punctum tam tardæ accessionis deprehendendum. Hinc Tullius, nullius sectæ inscius veteribus approbatæ, simul attigit utramque sententiam, dicendo, *in quo sunt infixi illi, qui volvuntur, stellarum cursus sempiterni.* Nam et infixos dixit, et cursus habere non tacuit.

—

CAP. XVIII. Stellas errantes contrario, quam cœlum, motu versari.

Nunc utrum illi septem globi, qui subjecti sunt, contrario, ut ait, quam cœlum vertitur, motu ferantur, argumentis ad verum ducentibus requiramus. Solem, ac lunam, et stellas quinque, quibus ab errore nomen est, præter quod secum trahit ab ortu in occasum cœli diurna conversio, ipsa suo motu in orientem ab occidente procedere, non solum litterarum profanis, sed multis quoque doctrina initiatis, abhorrere a fide ac monstro simile judicatum est : sed apud pressius intuentes ita verum esse constabit, ut non solum mente concipi, sed oculis quoque ipsis possit probari. Tamen ut nobis de hoc sit cum pertinaciter negante tractatus, age, quisquis tibi hoc liquere dissimulas, simul omnia, quæ vel contentio sibi fingit detractans fidem, vel quæ ipsa veritas suggerit, in divisionis membra mittamus. Has erraticas cum luminibus duobus aut infixas cœlo, ut alia sidera, nullum sui motum nostris oculis indicare, sed ferri mundanæ conver-

parent qui leur soit propre, et sont entraînés dans l'espace avec tout le ciel, ou bien ils ont un mouvement particulier.

Dans ce dernier cas, ils se meuvent avec le ciel, d'orient en occident, par un mouvement commun, et aussi par un mouvement propre; ou bien ils suivent une direction opposée, d'occident en orient. Voilà, je crois, les seules propositions vraies ou fausses qu'on puisse admettre. Séparons maintenant la vérité de l'erreur.

Si ces corps étaient fixes, immobiles aux mêmes points du ciel, on les apercevrait constamment à la même place, ainsi que les autres corps célestes. Ne voyons-nous pas les Pléiades conserver toujours leur situation respective, et garder sans cesse une même distance avec les Hyades, dont elles sont voisines, ainsi qu'avec Orion, dont elles sont plus éloignées? Les étoiles dont l'assemblage compose la petite et la grande Ourse observent toujours entre elles une même position, et les ondulations du Dragon, qui se promène entre ces deux constellations, ne varient jamais; mais il n'en est pas ainsi des planètes,' qui se montrent tantôt dans une région du ciel, et tantôt dans une autre. Souvent on voit deux ou plusieurs de ces corps se réunir, puis bientôt abandonner leur point de réunion, et s'éloigner les uns des autres. Ainsi le témoignage des yeux suffit pour prouver qu'ils ne sont pas fixés au ciel; ils se meuvent donc, car on ne peut nier ce que confirme la vue. Mais ce mouvement particulier s'opère-t-il d'orient en occident, ou bien en sens contraire? Des raisonnements sans réplique, appuyés du rapport des yeux, vont résoudre cette question suivant l'ordre des signes du zodiaque, en commencant par l'un d'eux. Au lever du Bélier succède celui du Taureau, que suit celui des Gémeaux; ceux-ci sont remplacés par le Cancer, et ainsi de suite. Si donc ces étoiles mobiles effectuaient leur mouvement d'orient en occident, elles ne se rendraient pas du Bélier dans le Taureau, situé à l'orient du premier, ni du Taureau dans les Gémeaux, dont la position est plus orientale encore que celle du Taureau; elles passeraient des Gémeaux dans le Taureau, et du Taureau dans le Bélier, en suivant une marche directe, et conforme au mouvement commun de tout le ciel; mais, puisqu'elles suivent l'ordre des signes du zodiaque, en commençant par le Bélier, d'où elles se rendent dans le Taureau, etc., ces signes étant regardés comme fixes, on ne peut douter que les corps errants n'aient un mouvement contraire à celui de la sphère étoilée. Ce qui le démontre clairement, c'est le cours de la lune, si facile à suivre, vu la clarté de cette planète et la rapidité avec laquelle elle se meut.

Deux jours environ après sa sortie des rayons du soleil, nouvelle alors, elle paraît non loin de cet astre qu'elle vient de quitter, et près des lieux où ii va se coucher. A peine a-t-il abandonné notre hémisphère, qu'elle se montre au-dessus de lui, sur le bord occidental de l'horizon. Son coucher du troisième jour retarde sur le coucher du soleil plus que celui du second jour, et chacun des jours suivants nous la fait voir plus avancée vers l'est. Enfin, le septième jour, elle passe au méridien dans le moment où le soleil se couche; sept jours après, elle se lève à l'instant où le soleil disparaît sous l'horizon, en sorte qu'elle a employé la moitié d'un mois à parcourir la moitié du ciel, ou l'un des hémisphères, en rétrogradant d'occident en orient. Le vingt-

sionis impetu, aut moveri sua quoque accessione, dicemus. Rursus, si moventur, aut cœli viam sequuntur ab ortu in occasum, et communi, et suo motu meantes; aut contrario recessu in orientem ab occidentis parte versantur. Præter hæc, ut opinor, nihil potest vel esse, vel fingi. Nunc videamus, quid ex his poterit verum probari. Si infixæ essent, nunquam ab eadem statione discederent, sed in iisdem locis semper, ut aliæ, viderentur. Ecce enim de infixis Vergiliæ nec a sui unquam se copulatione dispergunt, nec Hyadas, quæ vicinæ sunt, deserunt, aut Orionis proximam regionem relinquunt. Septemtrionum quoque compago non solvitur. Anguis, qui inter eos labitur, semel circumfusum non mutat amplexum. Hæ vero modo in hac, modo in illa cœli regione visuntur; et sæpe cum in unum locum duæ pluresve convenerint, et a loco tamen, in quo simul visæ sunt, et a se postea separantur. Ex hoc eas non esse cœlo infixas, oculis quoque approbantibus constat. Igitur moventur: nec negare hoc quisquam poterit, quod visus affirmat. Quærendum est ergo, utrum ab ortu in occasum, an in contrarium motu proprio revolvantur. Sed et hoc quærentibus nobis non solum manifestissima ratio, sed visus quoque ipse monstrabit. Consideremus enim signorum ordinem, quibus zodiacum divisum, vel distinctum videmus, et ab uno signo quolibet ordinis ejus sumamus exordium. Cum Aries exoritur, post ipsum Taurus emergit: hunc Gemini sequuntur, hos Cancer, et per ordinem reliqua signa. Si istæ ergo in occidentem ab oriente procederent, non ab Ariete in Taurum, qui retro locatus est, nec a Tauro in Geminos signum posterius volverentur; sed a Geminis in Taurum, et a Tauro in Arietem recta et mundanæ volubilitati consona' accessione prodirent. Cum vero a primo in signum secundum, a secundo ad tertium, et inde ad reliqua, quæ posteriora sunt, revolvantur; signa autem infixa cœlo ferantur: sine dubio constat, has stellas non cum cœlo, sed contra cœlum moveri. Hoc ut plene liqueat, adstruamus de lunæ cursu, qui et claritate sui, et velocitate notabilior est. Luna, postquam a sole discedens novata est, secundo fere die circa occasum videtur, et quasi vicina soli, quem nuper reliquit. Postquam ille demersus est, ipsa cœli marginem tenet antecedenti superoccidens. Tertio die tardius occidit, quam secundo; et ita quotidie longius ab occasu recedit, ut septimo die circa solis occasum in medio cœlo ipsa videatur: post alios vero septem, cum ille mergit, hæc oritur: adeo media parte mensis dimidium cœlum, id est, unum hemisphærium, ab occasu in orientem recedendo

unième jour de sa course la trouve au sommet de l'hémisphère opposé, lorsque le soleil se dispose à nous quitter : ce qui le prouve, c'est qu'alors elle se montre à l'horizon au milieu de la nuit. Enfin le vingt-huitième jour, elle rentre en conjonction. Aussi longtemps qu'elle reste plongée dans le sein du soleil, nous croyons voir ces deux astres se lever à peu de distance l'un de l'autre; mais insensiblement la lune s'éloigne du soleil, en prenant la direction de l'orient.

La marche du soleil a également lieu du couchant au levant; et, bien qu'elle soit plus lente que celle de la lune (puisque le premier met à visiter un signe du zodiaque autant de temps que l'autre en met à faire le tour entier de ce cercle), nos yeux peuvent cependant le suivre dans sa course. Plaçons-le dans le Bélier, signe équinoxial qui rend le jour égal à la nuit. Aussitôt qu'il s'y couche, la Balance, ou plutôt les pinces du Scorpion, se montrent dans la région opposée de l'hémisphère, et le Taureau se fait voir non loin du point où le soleil a disparu; car on aperçoit les Pléiades et les Hyades, brillant cortége de ce signe, peu de temps après le coucher de l'astre du jour. Le mois suivant, le soleil rétrograde dans le Taureau. Dès ce moment, nous ne pouvons plus distinguer aucune des étoiles de cette constellation, pas même les Pléiades, parce qu'un signe cesse d'être visible quand il se lève et qu'il se couche en même temps que le soleil, dont l'éclat absorbe celui de tous les astres qui sont dans son voisinage. C'est effectivement ce qui arrive alors au brillant Sirius, peu distant du Taureau. En parlant de ce phénomène, Virgile s'exprime ainsi :

Lorsque l'astre du jour,
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière,
Engloutit Sirius dans des flots de lumière.

Cette disposition de Sirius est, comme on voit, l'effet de son coucher héliaque, et non celui de sa descente sous l'horizon; car il est trop près du Taureau pour se coucher réellement quand celui-ci se lève. Lorsque le soleil termine sa course dans le Taureau, la Balance est assez élevée sur l'horizon pour que le Scorpion se montre tout entier; à peu de distance du lieu où le soleil s'est couché, on voit paraître les Gémeaux. Ce signe devient invisible du moment où le roi des astres y entre en sortant du Taureau. Des Gémeaux il passe au Cancer. Alors la Balance a atteint le plus haut point du ciel; ce qui prouve que le soleil n'a pu parcourir entièrement le Bélier, le Taureau et les Gémeaux, sans rétrograder de 90 degrés. A la fin du trimestre qui suit, c'est-à-dire après sa visite faite dans le Cancer, le Lion et la Vierge, il est reçu dans la Balance, qui, comme le Bélier, établit l'égalité du jour et de la nuit; et quand il la quitte, on voit paraître, dans la partie opposée de l'hémisphère, le Bélier, qu'il avait quitté six mois auparavant.

Nous avons choisi, pour cette démonstration, le moment du coucher du soleil, préférablement à celui de son lever, parce que le signe qui le suit immédiatement, et qu'on voit à l'horizon aussitôt après son coucher, est celui-là même dans lequel nous venons de prouver qu'il se prépare à entrer. Or, cette preuve est aussi celle de son mouvement de rétrogradation. Ce qui vient d'être dit du soleil et de la lune s'applique également aux cinq planètes. Forcées, comme ces deux as-

metitur. Rursus post septem alios circa solis occasum latentis hemisphærii verticem tenet. Et hujus rei indicium est, quod medio noctis exoritur : postremo totidem diebus exemtis, solem denuo comprehendit, et vicinus videtur ortus amborum, quamdiu soli succedens rursus movetur, et rursus recedens paulatim semper in orientem regrediendo relinquat occasum. Sol quoque ipse non aliter, quam ab occasu in orientem, movetur; et, licet tardius recessum suum, quam luna, conficiat (quippe qui tanto tempore signum unum emetiatur, quanto totum zodiacum luna discurrit), manifesta tamen et subjecta oculis motus sui præstat indicia. Hunc enim in Ariete esse ponamus : quod quia æquinoctiale signum est, pares horas somni et diei facit. In hoc signo cum occidit, Libram, id est, Scorpii chelas mox oriri videmus, et apparet Taurus vicinus occasui. Nam et Vergilias et Hyadas partes Tauri clariores, non multo post sole mergente videmus. Sequenti mense sol in signum posterius, id est, in Taurum recedit : et ita fit, ut neque Vergiliæ, neque alia pars Tauri illo mense videatur. Signum enim, quod cum sole oritur, et cum sole occidit, semper occulitur : adeo ut et vicina astra solis propinquitate celentur. Nam et Canis tunc, quia vicinus Tauro est, non videtur, tectus lucis propinquitate. Et hoc est, quod Vergilius ait :

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

Non enim vult intelligi, Tauro oriente cum sole, mox in occasum ferri Canem, qui proximus Tauro est; sed occidere eum dixit, Tauro gestante solem, quia tunc incipit non videri, sole vicino. Tunc tamen occidente sole Libra adeo superior invenitur, ut totus Scorpius ortus appareat : Gemini vero vicini tunc videntur occasui. Rursus, post Tauri mensem Gemini non videntur, quod in eos solem migrasse significat. Post Geminos recedit in Cancrum : et tunc, cum occidit, mox Libra in medio cœlo videtur. Adeo constat, solem, tribus signis peractis, id est, Ariete, et Tauro, et Geminis, ad medietatem hemisphærii recessisse. Denique, post tres menses sequentes, tribus signis, quæ sequuntur, emensis, Cancrum dico, Leonem et Virginem, invenitur in Libra, quæ rursus æquat noctem diei : et, dum in ipso signo occidit, mox oritur Aries, in quo sol ante sex menses occidere solebat. Ideo autem occasum magis ejus, quam ortum, eligimus proponendum, quia signa posteriora post occasum videntur : et, dum ad hæc, quæ sole mergente videri solent, solem redire monstramus, sine dubio eum contrario motu recedere, quam cœlum movetur, ostendimus. Hæc autem, quæ de sole et luna diximus, etiam quinque stellarum recessum assignare

tres, d'obéir à l'impulsion générale, comme eux elles ont un mouvement de rétrogradation vers les signes qui les suivent.

—

CHAP. XIX. De l'opinion de Platon et de celle de Cicéron sur le rang qu'occupe le soleil parmi les corps errants. De la nécessité où se trouve la lune d'emprunter sa lumière du soleil, en sorte qu'elle éclaire, mais n'échauffe pas. De la raison pour laquelle on dit que le soleil n'est pas positivement au centre, mais presque au centre des planètes. Origine des noms des étoiles. Pourquoi il y a des planètes qui nous sont contraires, et d'autres favorables.

La rétrogradation des sphères mobiles démontrée, nous allons à présent exposer en peu de mots l'ordre selon lequel elles sont rangées. Ici l'opinion de Cicéron semble différer de celle de Platon, puisque le premier donne au soleil la quatrième place, c'est-à dire qu'il lui fait occuper le centre des sept étoiles mobiles; tandis que le second le met immédiatement au-dessus de la lune, c'est-à-dire au sixième rang en descendant. Cicéron a pour lui les calculs d'Archimède et des astronomes chaldéens; le sentiment de Platon est celui des prêtres égyptiens, à qui nous devons toutes nos connaissances philosophiques. Selon eux, le soleil est entre la lune et Mercure; mais comme ils ont senti qu'ainsi placé il pourrait paraître au-dessus de Mercure et de Vénus, ils ont indiqué la cause de cette apparence, qui est une réalité pour certaines personnes; et nous allons voir que cette dernière opinion n'est pas dénuée de vraisemblance. Voici ce qui l'a fait naître.

La distance qui sépare la sphère de Saturne, la plus élevée de toutes, de celle de Jupiter, qui est au-dessous de lui, est si grande, que le premier emploie trente ans à faire sa révolution dans le zodiaque, pendant que le second n'en emploie que douze. Après la sphère de Jupiter vient celle de Mars, qui achève en deux ans sa visite des douze signes, tant est grand l'intervalle qui l'éloigne de Jupiter; Vénus, placée au-dessous de Mars, est assez éloignée de lui pour la terminer en un an. Or, Mercure est si près de Vénus, et le soleil est si peu éloigné de Mercure, que cette période d'une année, ou à peu près, est la même pour ces trois astres. Cicéron a donc eu raison de donner pour escorte au soleil deux planètes qui, pendant une mesure de temps toujours la même, ne s'éloignent jamais beaucoup l'une de l'autre. A l'égard de la lune, qui occupe la région la plus basse, sa distance des trois sphères dont nous venons de parler est telle, qu'elle effectue en vingt-huit jours la même course que celles-ci n'accomplissent qu'en un an. L'antiquité a été parfaitement d'accord sur le rang des trois planètes supérieures, et sur celui de la lune. La prodigieuse distance qu'observent entre elles les trois premières, et le grand éloignement où la dernière se trouve des autres corps errants, ne permettaient pas qu'on pût s'y tromper; mais Vénus, Mercure et le soleil sont tellement rapprochés, que leur situation réciproque ne put être aussi facilement déterminée, si ce n'est par les Égyptiens, trop habiles pour n'avoir pas trouvé le nœud de la difficulté. Voici en quoi elle consiste : l'orbite du soleil est placée au-dessous de celle de Mercure, et celle-ci a au-dessus d'elle l'orbite de Vénus; d'où il suit que ces deux planètes paraissent tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du so-

sufficient. Pari enim ratione in posteriora signa migrando, semper mundanæ volubilitati contraria recessione versantur.

—

CAP. XIX. Quem Cicero, et quem Plato soli inter errantes stellas assignaverint ordinem : cur luna lumen suum mutuetur a sole, sicque luceat, ut tamen non calefaciat : deinde, cur sol non absolute, sed fere medius inter planetas esse dicatur. Unde sideribus nomina, et cur stellarum errantium aliæ adversæ nobis sint, aliæ prosperæ.

His assertis, de sphærarum ordine pauca dicenda sunt. In quo dissentire a Platone Cicero videri potest : cum hic solis sphæram quartam de septem, id est, in medio locatam dicat; Plato a luna sursum secundam, hoc est, inter septem a summo locum sextum tenere commemoret. Ciceroni Archimedes et Chaldæorum ratio consentit. Plato Ægyptios, omnium philosophiæ disciplinarum parentes, secutus est, qui ita solem inter lunam et Mercurium locatum volunt, ut ratione tamen deprehenderint, et edixerint, cur a nonnullis sol supra Mercurium supraque Venerem esse credatur. Nam nec illi, qui ita æstimant, a specie veri procul aberrant. Opinionem vero istius permutationis hujusmodi ratio persuasit. A Saturni sphæra, quæ est prima de septem, usque ad sphæram Jovis a summo secundam, interjecti spatii tanta distantia est, ut Zodiaci ambitum superior triginta annis, duodecim vero annis subjecta conficiat. Rursus tantum a Jove sphæra Martis recedit, ut eundem cursum biennio peragat. Venus autem tanto est regione Martis inferior, ut ei annus satis sit ad Zodiacum peragrandum. Jam vero ita Veneri proxima est stella Mercurii, et Mercurio sol propinquus, ut hi tres cœlum suum pari temporis spatio, id est, anno, plus minusve circumeant. Igitur et Cicero hos duos cursus comites solis vocavit, quia in spatio pari, longe a se nunquam recedunt. Luna autem tantum ab his deorsum recessit, ut, quod illi anno, viginti octo diebus ipsa conficiat. Ideo neque de trium superiorum ordine, quem manifeste clareque distinguit immensa distantia, neque de lunæ regione, quæ ab omnibus multum recessit, inter veteres aliqua fuit dissensio. Horum vero trium sibi proximorum, Veneris, Mercurii, et Solis ordinem vicinia confudit; sed apud alios. Nam Ægyptiorum sollertiam ratio non fugit : quæ talis est. Circulus, per quem sol discurrit, a Mercurii circulo, ut inferior ambitur. Illum quoque superior circulus Veneris includit : atque ita fit, ut hæ duæ stellæ, cum per superiores circulorum suorum vertices currunt, intelligantur supra solem locatæ : cum vero per inferiora commeant circulorum, sol eis superior æstimetur. Illis ergo, qui sphæras earum sub sole dixerunt, hoc visum

leil, selon qu'elles occupent la partie supérieure ou inférieure de la ligne qu'elles doivent décrire. C'est dans cette dernière circonstance, bien remarquable, parce qu'alors elles ont plus d'éclat, que ces étoiles ont été observées par ceux qui les placent au-dessous du soleil. Et voilà ce qui a mis en crédit cette dernière opinion, adoptée presque généralement.

Cependant le sentiment des Égyptiens est plus satisfaisant pour ceux qui ne se contentent pas des apparences; il est appuyé, comme l'autre, du témoignage de la vue, et, de plus, il rend raison de la clarté de la lune, corps opaque qui doit nécessairement avoir au-dessus de lui la source dont il emprunte son éclat. Ce système sert donc à démontrer que la lune ne brille pas de sa propre lumière, et que toutes les autres étoiles mobiles, situées au delà du soleil, ont la leur propre qu'elles doivent à la pureté de l'éther, qui communique à tous les corps répandus dans son sein la propriété d'éclairer par eux-mêmes. Cette lumière éthérée pèse de toute la masse de ses feux sur la sphère du soleil; de manière que les zones du ciel éloignées de lui languissent sous un froid rigoureux et perpétuel, ainsi qu'on le verra sous peu. Mais la lune étant la seule des planètes qui soit au-dessous du soleil, et dans le voisinage d'une région qui n'est pas lumineuse par elle-même, et où tout est périssable, ne peut être éclairée que par l'astre du jour. On lui a donné le nom de terre éthérée, parce qu'elle occupe la partie la plus basse de l'éther, comme la terre occupe la partie la plus basse de l'univers. La lune n'a point cependant l'immobilité de la terre, parce que, dans une sphère en mouvement, le centre seul est immobile. Or, la terre est le centre de la sphère universelle; elle doit donc seule être immobile. Ajoutons que la terre brille de l'éclat qu'elle reçoit du soleil, mais ne peut le renvoyer; au lieu que la lune a la propriété du miroir, celle de réfléchir les rayons lumineux. La terre, en effet, est un composé des parties les plus grossières de l'air et de l'eau, substances concrètes et denses, et par conséquent imperméables à la lumière, qui ne peut agir qu'à leur surface. Il n'en est pas de même de la lune: elle est, à la vérité, sur les confins de la région supérieure; mais cette région est celle du fluide igné le plus subtil. Ainsi, quoique les molécules lunaires soient plus compactes que celles des autres corps célestes, comme elles le sont beaucoup moins que celles de la terre, elles sont plus propres que ces dernières à recevoir et à renvoyer la lumière. La lune ne peut néanmoins nous transmettre la sensation de la chaleur; cette prérogative n'appartient qu'aux rayons solaires, qui, arrivant immédiatement sur la terre, nous communiquent le feu dont se compose leur essence; tandis que la lune, qui se laisse pénétrer par ces mêmes rayons dont elle tire son éclat, absorbe leur chaleur, et nous renvoie seulement leur lumière. Elle est à notre égard comme un miroir qui réfléchit la clarté d'un feu allumé à quelque distance: ce miroir offre bien l'image du feu, mais cette image est dénuée de toute chaleur.

Le sentiment de Platon, ou plutôt des Égyptiens, relativement au rang qu'occupe le soleil, et celui qu'a adopté Cicéron en assignant à cet astre la quatrième place, sont maintenant suffisamment connus, ainsi que la cause qui a fait naître cette diversité dans leurs opinions. On sait aussi ce qui a engagé celui-ci à dire que « le dernier cercle est celui de la lune, qui reçoit sa lumière des rayons du soleil; » mais nous avons

est ex illo stellarum cursu, qui nonnunquam, ut diximus, videtur inferior: qui et vere notabilior est, quia tunc liberius apparet. Nam cum superiora tenent, magis radiis occuluntur. Et ideo persuasio ista convaluit; et ab omnibus pæne hic ordo in usum receptus est: perspicacior tamen observatio meliorem ordinem deprehendit, quem præter indaginem visus, hæc quoque ratio commendat, quod lunam, quæ luce propria caret, et de sole mutuatur, necesse est fonti luminis sui esse subjectam. Hæc enim ratio facit lunam non habere lumen proprium, ceteras omnes stellas lucere suo, quod illæ supra solem locatæ in ipso purissimo æthere sunt, in quo omne, quidquid est, lux naturalis et sua est: quæ tota cum igne suo ita sphæræ solis incumbit, ut cœli zonæ, quæ procul a sole sunt, perpetuo frigore oppressæ sint, sicut infra ostendetur. Luna vero, quia sola ipsa sub sole est, et caducorum jam regioni luce sua carenti proxima, lucem nisi desuper posito sole, cui resplendet, habere non potuit; denique quia totius mundi ima pars terra est; ætheris autem ima pars luna est: lunam quoque terram, sed æthercam, vocaverunt. Immobilis tamen, ut terra, esse non potuit, quia in sphæra, quæ volvitur, nihil manet immobile præter centrum; mundanæ autem sphæræ terra centrum est: ideo sola immobilis perseverat. Rursus terra accepto solis lumine clarescit tantummodo, non relucet; luna speculi instar, lumen, quo illustratur, emittit: quia illa aeris et aquæ, quæ per se concreta et densa sunt, fæx habetur, et ideo extrema vastitate densata est, nec ultra superficiem quavis luce penetratur: hæc licet et ipsa finis est, sed liquidissimæ lucis et ignis ætherei, ideo quamvis densius corpus sit, quam cetera cœlestia, ut multo tamen terreno purius, fit acceptæ luci penetrabilis adeo, ut eam de se rursus emittat, nullum tamen ad nos perferentem sensum caloris, quia lucis radius, cum ad nos de origine sua, id est, de sole pervenit, naturam secum ignis, de quo nascitur, devehit; cum vero in lunæ corpus infunditur et inde resplendet, solam refundit claritudinem, non calorem. Nam et speculum, cum splendorem de se vi oppositi eminus ignis emittit, solam ignis similitudinem carentem sensu caloris ostendit. Quem soli ordinem Plato dederit, vel ejus auctores, quosve Cicero secutus quartum locum globo ejus assignaverit, vel quæ ratio persuasionem huju diversitatis induxerit, et cur dixerit Tullius, *infimoque orbi luna radiis solis accensa convertitur*, satis dictum

encore à nous rendre raison d'une expression de Cicéron : dans l'ordre des sphères mobiles, celle du soleil est, selon lui, la quatrième. Or, quatre est rigoureusement le nombre central entre sept et l'unité : pourquoi donc ne place-t-il pas le globe solaire juste au centre des sept autres, et pourquoi dit-il : « Ensuite, presque au centre de cette region, domine le soleil? » Il est aisé de justifier cette manière de parler; le soleil peut occuper, numériquement parlant, le quatrième rang parmi les planètes, sans être le point central de l'espace dans lequel elles se meuvent. Il a en effet trois de ces corps au-dessus de lui, et trois au-dessous; mais, calcul fait de l'étendue qu'embrassent les sept sphères, la région de son mouvement n'en est pas le centre, car il est moins éloigné des trois étoiles inférieures qu'il ne l'est des trois supérieures. C'est ce que nous allons prouver clairement et succinctement.

Saturne, la plus élevée de ces sept étoiles, met trente ans à parcourir le zodiaque; la lune, qui est la plus rabaissée vers la terre, achève sa course en moins d'un mois; et le soleil, leur intermédiaire, emploie un an à décrire son orbite : ainsi le mouvement périodique de Saturne est à celui du soleil comme trente est à un, et celui du soleil est à celui de la lune comme douze est à un. On voit par là que le soleil n'est pas positivement au centre de l'espace dans lequel ces corps errants font leurs révolutions : mais il était question de sept sphères; et, comme quatre est le terme moyen entre sept et un, Cicéron a pu faire du soleil le centre du système planétaire; et parce qu'il ignore la distance relative des sept corps dont il s'agit, il modifie son expression au moyen du mot *presque*.

Observons ici qu'il n'existe pas dans la nature plus de planète de Saturne que de planète de Mars, ou de Jupiter; ces noms, et tant d'autres, d'invention humaine, furent imaginés pour pouvoir compter et coordonner les corps célestes; et ce qui prouve que ce sont des dénominations arbitraires dans lesquelles la nature n'est pour rien, c'est que l'aïeul de Scipion, au lieu de dire l'étoile de Saturne, de Jupiter, de Mars, etc., emploie ces expressions : « Le premier est appelé Saturne par les mortels, puis l'astre que vous nommez Jupiter, le terrible et sanglant météore de Mars, etc. » Quand il dit que l'astre de Jupiter est propice et bienfaisant au genre humain, que le météore de Mars est sanglant et terrible, il fait allusion à la blancheur éclatante de la première, et à la teinte roussâtre de la seconde, ainsi qu'à l'opinion de ceux qui pensent que ces planètes influent, soit en bien, soit en mal, sur le sort des hommes. Suivant eux, Mars présage généralement les plus grands malheurs, et Jupiter les événements les plus favorables.

Si l'on est curieux de connaître la cause qui a fait attribuer un caractère de malignité à des substances divines (telle est l'opinion qu'on a de Mars et de Saturne); et qui a mérité à Jupiter et à Vénus cette réputation de bénignité que leur ont donnée les professeurs de la science généthliaque, comme si la nature des êtres divins n'était pas homogène, je vais l'exposer telle qu'on la trouve dans le seul auteur que je sache avoir traité cette matière. Ce qu'on va lire est extrait

est. Sed his hoc adjiciendum est, cur Cicero, cum quartum de septem solem velit, quartus autem inter septem non fere medius, sed omnimodo medius et sit, et habeatur, non abrupte medium solem, sed fere medium dixerit his verbis, *deinde subter mediam fere regionem sol obtinet*. Sed non vacat adjectio, qua hæc pronuntiatio temperatur; nam sol quartum locum obtinens, mediam regionem tenebit numero, spatio non tenebit. Si inter ternos enim summos et imos locatur, sine dubio medius est numero : sed totius spatii, quod septem sphæræ occupant, dimensione perspecta, regio solis non invenitur in medio spatio locata; quia magis a summo ipse, quam ab ipso recessit ima postremitas : quod sine ulla disceptationis ambage, compendiosa probabit assertio. Saturni stella, quæ summa est, zodiacum triginta annis peragrat; sol medius anno uno; luna ultima uno mense non integro. Tantum ergo interest inter solem et Saturnum, quantum inter unum et triginta; tantum inter lunam solemque, quantum inter duodecim et unum. Ex his apparet, totius a summo in imum spatii certam ex media parte divisionem solis regione non fieri. Sed quia hic de numero loquebatur, in quo vere, qui quartus, et medius est; ideo pronuntiavit quidem medium, sed, propter latentem spatiorum divisionem, verbum, quo hanc definitionem temperaret, adjecit *fere*. Notandum, quod esse stellam Saturni, et alteram Jovis, Martis aliam, non naturæ constitutio, sed humana persuasio est, quæ *stellis numeros et nomina fecit*. Non enim ait illam, quæ Saturnia est, sed *quam in terris Saturniam nominant*; et, *ille fulgor, qui dicitur Jovis*, et *quem Martium dicitis* : adeo expressit in singulis, nomina hæc non esse inventa naturæ, sed hominum commenta, significationi distinctionis accommodata. Quod vero fulgorem Jovis humano generi prosperum et salutarem, contra, Martis rutilum et terribilem terris vocavit; alterum tractum est ex stellarum colore, (nam fulget Jovis, rutilat Martis) alterum ex tractatu eorum, qui de his stellis ad hominum vitam manare volunt adversa, vel prospera. Nam plerumque de Martis stella terribilia, de Jovis salutaria evenire definiunt. Causam si quis forte altius quærat, unde divinis malevolentia, ut stella malefica esse dicatur, (sicut de Martis et Saturni stellis existimatur) aut cur notabilior benignitas Jovis et Veneris inter genethliacos habeatur, cum sit divinorum una natura; in medium proferam rationem, apud unum omnino, quod sciam, lectam : nam Ptolemæus in libris tribus, quos de Harmonia composuit, patefecit causam, quam breviter explicabo. Certi, inquit, sunt numeri, per quos inter omnia, quæ sibi convenienter junguntur et aptantur, fit jugabilis competentia; nec quidquam potest alteri, nisi per hos numeros, convenire. Sunt autem hi epitritus, hemiolius, epogdous, duplaris, triplaris, quadruplaris. Quæ hoc loco interim quasi nomina numerorum

des trois livres qu'a écrits Ptolémée sur l'harmonie.

La tendance, dit ce géographe astronome, que montrent des substances diverses à se lier et à s'unir par d'étroits rapports, est l'effet de quelques nombres positifs sans l'intermédiaire desquels deux choses ne pourraient opérer leur jonction : ces nombres sont l'épitrite, l'hémiole, l'épogdous, la raison double, triple et quadruple. Nous ne donnons ici que leurs noms; plus tard, en parlant de l'harmonie du ciel, nous aurons une occasion favorable de faire connaître leurs valeurs et leurs propriétés. Tenons-nous-en, pour le moment, à savoir que sans ces nombres il n'y aurait dans la nature ni liaison ni union.

Le soleil et la lune sont les deux astres qui ont le plus d'influence sur notre existence; car, sentir et végéter sont deux qualités inhérentes à tous les êtres périssables : or, nous tenons la première du soleil, et la seconde du globe lunaire : nous devons donc à l'une et à l'autre étoile le bienfait de la vie. Cependant les cinq autres sphères mobiles partagent avec le soleil et la lune le pouvoir de déterminer nos actions et leurs résultats. Parfois il arrive que les calculs des nombres mentionnés ci-dessus, établis sur la position relative de ces deux derniers globes et des cinq premiers, ont un rapport exact, et quelquefois aussi ce rapport est nul. Ces convenances de nombres existent toujours entre Vénus et Jupiter, et entre le soleil et la lune; avec cette différence que l'union de Jupiter et du soleil est cimentée par la totalité des relations numériques, tandis que celle de Jupiter avec la lune ne l'est que par plusieurs de ces rapports; de même l'association de Vénus et de la lune est garantie par l'accord de tous les nombres, et celle de Vénus et du soleil l'est seulement par celui de plusieurs d'entre eux. Il suit de là que de ces deux planètes, réputées bénignes, savoir, Jupiter et Vénus, la première a plus d'affinité avec le soleil, et la seconde avec la lune. Elles nous sont donc d'autant plus favorables, qu'elles ont des liaisons de nombres plus intimes avec les deux astres qui nous ont donné l'être. Quant aux planètes de Saturne et de Mars, elles ne sont pas tellement privées de tous rapports avec les deux flambeaux du monde, qu'on ne puisse trouver au dernier degré de l'échelle numérique l'aspect de Saturne avec le soleil, et celui de Mars avec la lune; d'où l'on voit qu'elles doivent être peu amies de l'homme, puisqu'elles ont avec les auteurs de nos jours des relations de nombres trop indirectes. Nous dirons ailleurs pourquoi ces deux astres sont considérés quelquefois comme dispensateurs de la puissance et de la richesse : qu'on veuille bien se contenter à présent de l'explication que nous venons de donner sur les deux étoiles de Jupiter et de Mars, l'une salutaire, et l'autre redoutable. Selon Plotin, dans son traité intitulé *du Pouvoir des astres*, les corps célestes n'ont aucun pouvoir, aucune autorité sur l'homme; mais il affirme que les événements qui nous sont réservés par les décrets immuables du destin peuvent nous être prédits d'après le cours, la station et la rétrogradation des sept corps dont il est question, et qu'il en est de ces prédictions comme de celles des oiseaux, qui, soit en mouvement, soit en repos, nous annoncent l'avenir qu'ils ignorent par leur vol ou par leur voix. C'est dans ce sens que Jupiter mérite le surnom de salutaire, et Mars celui de redoutable, puisque le premier nous pronostique le bonheur, et le second l'infortune.

—

accipias volo. In sequentibus vero, cum de harmonia cœli loquemur, quid sint hi numeri, quidve possint, opportunius aperiemus; modo hoc nosse sufficiat, quia sine his numeris nulla colligatio, nulla potest esse concordia. Vitam vero nostram præcipue sol et luna moderantur; nam cum sint caducorum corporum hæc duo propria, sentire vel crescere : αἰσθητικὸν, id est, sentiendi natura, de sole; φυτικὸν autem, id est, crescendi natura, de lunari ad nos globositate perveniunt. Sic utriusque luminis beneficio hæc nobis constat vita, qua fruimur. Conversatio tamen nostra, et proventus actuum, tam ad ipsa duo lumina, quam ad quinque vagas stellas refertur; sed harum stellarum alias interventus numerorum, quorum supra fecimus mentionem, cum luminibus bene jungit ac sociat; alias nullus applicat numeri nexus ad lumina. Ergo Venerea et Jovialis stella per hos numeros lumini utrique sociantur : sed Jovialis soli per omnes, lunæ vero per plures, et Venerea lunæ per omnes, soli per plures numeros aggregatur. Hinc, licet utraque benefica credatur, Jovis tamen stella cum sole accommodatior est, et Venerea cum luna : atque ideo vitæ nostræ magis commodant, quasi luminibus vitæ nostræ auctoribus numerorum ratione concordes. Saturni autem Martisque stellæ ita non habent cum luminibus competentiam, ut tamen aliqua vel extrema numerorum linea Saturnus ad solem, Mars aspiciat ad lunam. Ideo minus commodi vitæ humanæ existimantur, quasi cum vitæ auctoribus apta numerorum ratione non juncti. Cur tamen et ipsi nonnunquam opes vel claritatem hominibus præstare credantur, ad alterum debet pertinere tractatum; quia hic sufficit aperuisse rationem, cur alia terribilis, alia salutaris existimetur. Et Plotinus quidem in libro, qui inscribitur, *Si faciunt astra*, pronuntiat, nihil vi, vel potestate eorum hominibus evenire; sed ea, quæ decreti necessitas in singulos sancit, ita per horum septem transitum statione recessuve monstrari, ut aves seu prætervolando, seu stando, futura pennis, vel voce significant nescientes. Sic quoque tamen jure vocabitur hic salutaris, ille terribilis; cum per hunc prospera, per illum significentur incommoda.

—

Chap. XX. Des différents noms du soleil, et de sa grandeur.

Ce n'est pas un abus de mots, ni une louange outrée de la part de Cicéron, que tous ces noms qu'il donne au soleil, *de chef, de roi, de modérateur des autres flambeaux célestes, d'intelligence et de principe régulateur du monde*; ces titres sont l'expression vraie des attributs de cet astre. Voici ce que dit Platon dans son *Timée*, en parlant des huit sphères : « Dieu, voulant assujettir à des règles immuables et faciles à connaître les révolutions plus ou moins promptes de ces globes, alluma, dans la seconde région circulaire, en remontant de la terre, les feux de l'étoile que nous nommons soleil. » Qui ne croirait, d'après cette manière de s'exprimer, que les autres corps mobiles empruntent leur lumière du flambeau du jour? Mais Cicéron, bien convaincu que tous brillent de leur propre éclat, et que la lune seule, comme souvent nous l'avons dit, est privée de cet avantage, donne un sens plus clair à l'énoncé de Platon, et fait entendre en même temps que le soleil est le grand réservoir de la lumière; car non-seulement il dit de cet astre qu'il est *le chef, le roi et le modérateur des autres flambeaux célestes* (ces derniers mots prouvent qu'il n'ignore pas que les planètes ont leur lumière propre), mais cette qualification de chef et de roi des autres corps lumineux a chez lui la même acception que celle de source de la lumière éthérée, qu'emploie Héraclite.

Le soleil est le chef des astres, parce que sa majestueuse splendeur lui assigne parmi eux le rang le plus distingué; il est leur roi, parce qu'il paraît seul grand entre tous : aussi son nom latin est-il dérivé d'un mot de cet idiome qui signifie *seul*. Il est le modérateur des autres astres, parce qu'il fixe les limites dans lesquelles ils sont forcés d'opérer leurs mouvements directs et rétrogrades. En effet, chaque étoile errante doit parcourir un espace déterminé, avant d'atteindre le point de son plus grand éloignement du soleil. Arrivée à ce point, qu'elle ne peut dépasser, elle semble rétrograder : et lorsqu'elle est parvenue à la limite fixée pour son mouvement rétrograde, elle reprend de nouveau son mouvement direct. Tous les corps lumineux voient donc dans le soleil le puissant modérateur de leur course circulaire. Son nom d'intelligence du monde répond à celui de cœur du ciel, que lui ont donné les physiciens; et ce nom lui est bien dû, car ces phénomènes que nous voyons au ciel suivre des lois immuables, cette vicissitude des jours et des nuits, leur durée respective, alternativement plus longue ou plus courte, leur parfaite égalité à certaines époques de l'année, cette chaleur modérée et bienfaisante du printemps, ces feux brûlants du Cancer et du Lion, la douce tiédeur des vents d'automne, et le froid rigoureux qui sépare les deux saisons tempérées, tous ces effets sont le résultat de la marche régulière d'un être intelligent. C'est donc avec raison qu'on a nommé cœur du ciel l'astre dont tous les actes sont empreints de l'entendement divin.

Cette dénomination convient d'autant mieux, qu'il est dans la nature du fluide igné d'être toujours en mouvement. Or, nous avons dit plus haut que le soleil avait reçu le nom de source de la lumière éthérée; il est donc pour ce fluide ce que le cœur est pour l'être animé. Le mouvement est une propriété inhérente à ce viscère; et, quelle que soit la cause qui suspende

Cap. XX. De diversis nominibus solis, deque ejusdem magnitudine.

In his autem tot nominibus, quæ de sole dicuntur, non frustra, nec ad laudis pompam, lascivit oratio; sed res veræ vocabulis exprimuntur. *Dux et princeps*, ait, *et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio.* Plato in Timæo, cum de octo sphæris loqueretur, sic ait : Ut autem per ipsos octo circuitus celeritatis et tarditatis certa mensura et sit, et noscatur; Deus in ambitu supra terram secundo lumen accendit, quod nunc solem vocamus. Vides, ut hæc definitio vult, esse omnium sphærarum lumen in sole. Sed Cicero sciens, etiam ceteras stellas habere lumen suum, solamque lunam, ut sæpe jam diximus, proprio carere; obscuritatem definitionis hujus liquidius absolvens, et ostendens, in sole maximum lumen esse, non solum ait, *dux et princeps et moderator luminum reliquorum* (adeo et ceteras stellas scit esse lumina), sed hunc ducem et principem, quem Heraclitus fontem cœlestis lucis appellat. Dux ergo est, quia omnes luminis majestate præcedit : princeps, quia ita eminet, ut propterea, quod talis solus appareat, sol vocetur : moderator reliquorum dicitur, quia ipse cursus eorum recursusque certa definitione spatii moderatur. Nam certa spatii definitio est, ad quam cum unaquæque erratica stella recedens a sole pervenerit, tanquam ultra prohibeatur accedere, agi retro videtur; et rursus cum certam partem recedendo contigerit, ad directi cursus consueta revocatur. Ita solis vis et potestas, motus reliquorum luminum constituta dimensione moderatur. Mens mundi ita appellatur, ut physici eum cor cœli vocaverunt. Inde nimirum, quod omnia, quæ statuta ratione per cœlum fieri videmus, diem noctemque, et migrantes inter utrumque prolixitatis brevitatisque vices, et certis temporibus æquam utriusque mensuram, dein veris clementem teporem, torridum Cancri ac Leonis æstum, mollitiem auctumnalis auræ, vim frigoris inter utramque temperiem, omnia hæc solis cursus et ratio dispensat. Jure ergo cor cœli dicitur, per quem fiunt omnia, quæ divina ratione fieri videmus. Et est hæc causa, propter quam jure cor cœli vocetur, quod natura ignis semper in motu perpetuoque agitatu est. Solem autem ignis ætherei fontem dictum esse retulimus; hoc est ergo sol in æthere, quod in animali cor : cujus ista natura est, ne unquam cesset a motu; aut si brevis sit ejus quocunque casu ab agitatione cessatio, mox animal interimat;

un seul instant ce mouvement, l'animal cesse d'exister. Ici finit ce que nous avions à dire sur ce titre d'intelligence du monde, donné au soleil par Cicéron. Quant à la raison pour laquelle il le nomme principe régulateur du monde, elle est aisée à trouver ; car il est tellement vrai que le soleil règle la température non-seulement de la terre, mais celle du ciel, appelé avec raison sphère du monde, que les deux extrémités de cette sphère, les plus éloiguées de l'orbite solaire, sont privées de toute chaleur, et languissent dans un continuel état de torpeur. Nous reviendrons incessamment sur cet objet, auquel nous donnerons plus de développement.

Il nous reste maintenant à parler de la grandeur du soleil. Le peu que nous avons à dire à ce sujet est appuyé sur des témoignages irrécusables, et ne sera pas sans intérêt. Le principal but des physiciens, dans toutes leurs recherches sur la mesure de cet astre, a été de connaître l'excès de sa grandeur sur celle de la terre. D'après Ératosthène, dans son traité des mesures, celle de la terre, multipliée par vingt-sept, donne celle du soleil ; et, selon Possidonius, ce multiplicateur est infiniment trop faible. Ces deux savants s'appuient, dans leurs hypothèses, sur les éclipses de lune : c'est par ce phénomène qu'ils démontrent que le soleil est plus grand que la terre, et c'est de la grandeur du soleil qu'ils déduisent la cause des éclipses de lune ; en sorte que de ces deux propositions, qui doivent s'étayer réciproquement, aucune n'est démontrée, et que la question reste indécise ; car que peut-on prouver à l'aide d'une assertion qui a besoin d'être prouvée ? Mais les Égyptiens, sans rien donner aux conjectures, sans chercher à s'aider des éclipses de lune, ont voulu d'abord établir par des preuves isolées, et se suffisant à elles-mêmes, l'excès de grandeur du soleil sur celle de la terre, afin d'en conclure ensuite la cause des éclipses de lune. Or, il était évident que ce ne pourrait être qu'après avoir mesuré les deux sphères qu'on arriverait à cette conclusion, puisqu'elle devait être le résultat de la comparaison des deux grandeurs. La mesure de la terre pouvait être aisément déterminée par le calcul, aidé du sens de la vue ; mais, pour avoir celle du soleil, il fallait obtenir celle du ciel, à travers lequel il fait sa révolution. Les astronomes égyptiens se décidèrent donc à mesurer d'abord le ciel, ou plutôt la courbe que le soleil y décrit dans sa course annuelle, afin d'arriver à la connaissance des dimensions de cet astre.

C'est ici le moment d'engager ceux qui, n'ayant rien de mieux à faire, emploient leurs loisirs à feuilleter cet ouvrage ; de les engager, dis-je, à ne pas regarder cette entreprise de l'antiquité comme un acte de folie, fait pour exciter l'indignation ou la pitié. Ils verront bientôt que le génie sut se frayer la route à l'exécution d'un projet qui semble excéder les bornes de l'entendement humain, et qu'il parvint à découvrir la grandeur du ciel, au moyen de celle de la terre ; mais l'exposition des moyens qu'il employa doit être précédée de quelques notions qui en faciliteront l'intelligence.

Le milieu de tout cercle ou de toute sphère se nomme centre, et ce centre n'est qu'un point qui sert à faire connaître, de manière à ce qu'on ne puisse s'y tromper, ce milieu du cercle ou de la sphère. En outre, toute droite menée d'un point quelconque de la circonférence à un autre point de cette même circonférence donne nécessairement une portion de cercle ; mais cette

hæc de eo, quod solem mundi mentem vocavit. Cur vero et temperatio mundi dictus sit, ratio in aperto est. Ita enim non solum terram, sed ipsum quoque cœlum, quod vere mundus vocatur, temperari a sole, certissimum est, ut extremitates ejus, quæ a via solis longissime recesserunt, omni careant beneficio caloris, et una frigoris perpetuitate torpescant ; quod sequentibus apertius explicabitur. Restat, ut et de magnitudine ejus quam verissima prædicatione, pauca et non prætereunda dicamus. Physici hoc maxime consequi in omni circa magnitudinem solis inquisitione voluerunt, quanto major esse possit, quam terræ ; et Eratosthenes in libris dimensionum sic ait : Mensura terræ septies et vicies multiplicata, mensuram solis efficiet. Possidonius dicit, multo multoque sæpius multiplicatam solis spatium efficere : et uterque lunaris defectus argumentum pro se advocat. Ita cum solem volunt terra majorem probare, testimonio lunæ deficientis utuntur : cum defectum lunæ conantur asserere, probationem de solis magnitudine mutuantur : et sic evenit, ut, dum utrumque de altero adstruitur, neutrum probabiliter adstruatur, semper in medio vicissim nutante mutuo testimonio. Quid enim per rem adhuc probandam probetur ? Sed Ægyptii, nihil ad conjecturam loquentes sequestrato ac libero argumento, nec in patrocinium sibi lunæ defectum vocantes, quanta mensura sol terra major sit, probare voluerunt, ut tum demum per magnitudinem ejus ostenderent, cur luna deficiat. Hoc autem nequaquam dubitabatur non posse aliter deprehendi, nisi mensura et terræ et solis inventa, ut fieret ex collatione discretio. Et terrena quidem dimensio oculis rationem juvantibus de facili constabat ; solis vero mensuram aliter, nisi per mensuram cœli, per quod discurrit, inveniri non posse viderunt. Ergo primum metiendum sibi cœlum illud, id est, iter solis, constituerunt, ut per id possent modum solis agnoscere. Sed quæso, si quis unquam tam otiosus, tamque ab omni erit serio feriatus, ut hæc quoque in manus sumat, ne talem veterum promissionem, quasi insaniæ proximam, aut horrescat, aut rideat. Etenim ad rem, quæ natura incomprehensibilis videbatur, viam sibi fecit ingenium : et per terram, qui cœli modus sit, reperit. Ut autem liquere possit ratio commenti, prius regulariter pauca dicenda sunt, ut sit rerum sequentium aditus instructior. In omni orbe vel sphæra medietas centrum vocatur : nihilque aliud est centrum, nisi punctum, quo sphæræ aut orbis medium certissima

portion du cercle peut bien ne pas être sa moitié. Il n'est divisé en deux parties égales que lorsque la ligne est menée d'un point de la circonférence au point opposé, en passant par le centre. Dans ce cas, cette ligne se nomme diamètre. De plus, on obtient la mesure d'une circonférence quelconque en multipliant par trois le diamètre du cercle, et en ajoutant à ce produit le septième de ce même diamètre. Supposons-le de sept pieds, le produit par trois sera vingt-un; ajoutons à ce produit le septième de sept pieds, c'est-à-dire un pied, nous aurons vingt-deux pieds pour la longueur de la circonférence. Nous pourrions donner à ces propositions la plus grande évidence, et les appuyer de démonstrations géométriques, si nous n'étions persuadés qu'elles ne peuvent être l'objet d'un doute, et si nous ne craignions de nous étendre outre mesure. Nous croyons cependant devoir ajouter que l'ombre de la terre, occasionnée par l'absence du soleil, qui vient de passer dans l'autre hémisphère, et qui répand sur notre globe cette obscurité qu'on appelle la nuit, égale en hauteur le diamètre de la terre multiplié par soixante. Cette colonne d'ombre, qui s'étend jusqu'à l'orbite solaire, ferme tout passage à la lumière, et nous plonge dans les ténèbres. Commençons donc par déterminer la longueur du diamètre terrestre, afin de connaître son produit par soixante : ces antécédents nous conduiront aux mesures que nous cherchons. Suivant les dimensions les plus exactes et les mieux constatées, la circonférence de la terre entière, y compris ses parties habitées et celles inhabitables, est de deux cent cinquante-deux mille stades : ainsi son diamètre est de quatre-vingt mille stades et quelque chose de plus, selon ce qui a été dit plus haut, que la circonférence égale trois fois le diamètre, plus son septième : et comme ce n'est pas le circuit du globe, mais son diamètre, qu'il s'agit de multiplier pour obtenir la hauteur de l'ombre terrestre, prenons pour facteurs les deux quantités 80,000 et 60; elles nous donneront, pour l'étendue en élévation de l'ombre de la terre à l'orbite du soleil, un produit de 4,800,000 stades. Or, la terre occupe le point central de l'orbite solaire; d'où il suit que l'ombre qu'elle projette égale en longueur le rayon du cercle que décrit le soleil. Il ne s'agit donc que de doubler ce rayon pour avoir le diamètre de l'orbite solaire : ce diamètre est, par conséquent, de 9,600,000 stades. Maintenant, rien n'est plus aisé que de connaître la longueur de la ligne circulaire parcourue par l'astre du jour; il ne faut pour cela que tripler cette longueur, puis ajouter au produit la septième partie de cette même longueur, l'on trouvera pour résultat une quantité de 30,170,000 stades, ou environ. Nous venons de donner non-seulement la circonférence et le diamètre de la terre, mais encore la circonférence et le diamètre de la courbe autour de laquelle le soleil se meut annuellement; nous allons à présent donner la grandeur de cet astre, ou du moins exposer les moyens qu'employa la sagacité égyptienne pour trouver cette grandeur. Les dimensions de l'orbite solaire avaient été déterminées au moyen de l'ombre de la terre; ce fut d'après la mesure de cette orbite que le génie détermina celle du soleil. Voici comment il procéda.

Le jour de l'équinoxe, avant le lever de cet

observatione distinguitur : item ducta linea de quocunque loco circuli, qui designat ambitum, in quacunque ejusdem circuli summitate orbis partem aliquam dividat necesse est. Sed non omni modo medietas est orbis, quam separat ista divisio. Illa enim tantum linea in partes æquales orbem medium dividit, quæ a summo in summum ita ducitur, ut necesse sit, eam transire per centrum; et hæc linea, quæ orbem sic æqualiter dividit, diametros nuncupatur. Item omnis diametros cujuscunque orbis triplicata cum adjectione septimæ partis suæ, mensuram facit circuli, quo orbis includitur : id est, si uncias septem teneat diametri longitudo, et velis ex ea nosse, quot uncias orbis ipsius circulus teneat, triplicabis septem, et faciunt viginti unum : his adjicies septimam partem, hoc est, unum; et pronuntiabis in viginti et duabus unciis hujus circuli esse mensuram, cujus diametros septem unciis extenditur. Hæc omnia geometricis evidentissimisque rationibus probare possemus, nisi et neminem de ipsis dubitare arbitraremur, et caveremus justo prolixius volumen extendere. Sciendum et hoc est, quod umbra terræ, quam sol post occasum in inferiore hemisphærio currens sursum cogit emitti, ex qua super terram fit obscuritas, quæ nox vocatur, sexagies in altum multiplicatur ab ea mensura, quam terræ diametros habet; et hac longitudine ad ipsum circulum, per quem sol currit, erecta, conclusione luminis tenebras in terram refundit. Prodendum est igitur, quanta diametros terræ sit, ut constet, quid possit sexagies multiplicata colligere : unde, his prælibatis, ad tractatum mensurarum, quas promisit, oratio revertatur. Evidentissimis et indubitabilibus dimensionibus constitit, universæ terræ ambitum, quæ quibuscunque vel incolitur, vel inhabitabilis jacet, habere stadiorum millia ducenta quinquaginta duo. Cum ergo tantum ambitus teneat, sine dubio octoginta millia stadiorum, vel non multo amplius diametros habet, secundum triplicationem cum septimæ partis adjectione, quam superius de diametro et circulo regulariter diximus. Et quia ad efficiendam terrenæ umbræ longitudinem non ambitus terræ, sed diametri mensura multiplicanda est (ipsa est enim, quam sursum constat excrescere), sexagies multiplicanda tibi erunt octoginta millia, quæ terræ diametros habet; quæ faciunt quadragies octies centena millia stadiorum esse a terra usque ad solis cursum, quo umbram terræ diximus pertinere. Terra autem in medio cœlestis circuli, per quem sol currit, ut centrum locata est. Ergo mensura terrenæ umbræ medietatem diametri cœlesti efficiet : et si ab altera quoque parte terræ par usque ad dimidium circuli mensura tendatur, integra circuli, per quem sol currit, diametros invenitur. Duplicatis igitur illis quadragies octies centenis millibus, erit integra diametros cœlestis circuli nonagies

astre, on disposa sur un plan horizontal un vase de pierre, hémisphérique et concave. De son centre s'élevait un style parallèle à l'axe de la terre, dont l'ombre, dirigée par la marche du soleil, devait indiquer chacune des douze heures du jour, figurées par autant de lignes tracées au dedans de ce vase. Or, on sait que l'ombre du style d'une semblable horloge emploie autant de temps à s'étendre de l'une à l'autre de ses extrémités, que le soleil en emploie, depuis son lever jusqu'à son coucher, à parcourir la moitié du ciel, ou l'un des deux hémisphères; car il n'en achève le tour entier qu'en un jour et une nuit. Ainsi, les progrès de l'ombre dans le vase sont en raison de ceux du soleil dans le ciel. Au moment donc où cet astre allait paraître, un observateur attentif se plaça près du cadran équinoxial parallèle à l'horizon; et les premiers rayons venaient d'atteindre les sommités du globe, lorsque l'ombre, tombant du haut du style, vint frapper la partie supérieure du vase. Le point frappé par cette ombre fut aussitôt noté; et l'observation, continuée aussi longtemps que le disque solaire se fit voir tout entier, cessa dès que la partie inférieure de son limbe toucha l'horizon; alors la ligne jusqu'à laquelle l'ombre venait de parvenir dans le vase fut également marquée. L'on prit ensuite la mesure de l'espace renfermé entre les deux traits, et qui donnait celle du diamètre du soleil. Elle fut trouvée égale à la neuvième partie de l'intervalle compris entre la partie supérieure du vase et la ligne qui indiquait la première heure. Il fut ainsi démontré qu'à l'époque de l'équinoxe, le soleil présente neuf fois son diamètre dans une heure; et comme son cours, dans l'un des hémisphères, ne s'achève qu'en douze heures, et que neuf fois douze égalent cent huit, il est évident que le diamètre du soleil est la cent huitième partie de la moitié du cercle équinoxial, ou la deux cent seizième du cercle entier. Mais nous avons démontré que la longueur de cette ligne circulaire est de 30,170,000 stades : donc la deux cent seizième partie de cette quantité, ou environ 140,000 stades, est la mesure du diamètre solaire; ce qui est presque le double de celui de la terre. Or, la géométrie nous apprend que de deux corps sphériques, celui dont le diamètre est le double de celui de l'autre a huit fois sa circonférence : donc le soleil est huit fois plus grand que la terre. Cette mesure de la grandeur du soleil est un extrait fort succinct d'un grand nombre d'écrits sur cette matière.

—

CHAP. XXI. Pourquoi l'on dit que les étoiles mobiles parcourent les signes du zodiaque, bien que cela ne soit pas. De la cause de l'inégalité de temps qu'elles mettent respectivement à faire leurs révolutions. Des

sexies centenis millibus stadiorum : et inventa diametros facile mensuram nobis ipsius quoque ambitus prodit. Hanc enim summam, quam diametros fecit, debes ter multiplicare, adjecta parte septima, ut sæpe jam dictum est : et ita invenies totius circuli, per quem sol currit, ambitum stadiorum habere trecenties centena millia, et insuper centum septuaginta millia. His dictis, quibus mensura, quam terræ vel ambitus, vel diametros habet, sed et circuli modus, per quem sol currit, vel diametri ejus, ostenditur : nunc quam solis esse mensuram, vel quemadmodum illi prudentissimi deprehenderint, indicemus. Nam sicut ex terrena umbra potuit circuli, per quem sol meat, deprehendi magnitudo; ita per ipsum circulum mensura solis inventa est, in hunc modum procedente inquisitionis ingenio. Æquinoctiali die ante solis ortum æquabiliter locatum est saxeum vas in hemisphærii speciem cavata ambitione curvatum, infra per lineas designato duodecim diei horarum numero, quas stili prominentis umbra cum transitu solis prætereundo distinguit. Hoc est autem, ut scimus, hujusmodi vasis officium, ut tanto tempore a priore ejus extremitate ad alteram usque stili umbra percurrat, quanto sol medietatem cœli ab ortu in occasum, unius scilicet hemisphærii conversione, metitur. Nam totius cœli integra conversio diem noctemque concludit; et ideo constat, quantum sol in circulo suo, tantum in hoc vase umbram meare. Huic igitur æquabiliter collocato circa tempus solis ortui propinquantis inhæsit diligens observantis obtutus : et cum ad primum solis radium, quem de se emisit prima summitas orbis, emergens umbra, de stili decidens summitate, primam curvi labri eminentiam contigit; locus ipse, qui umbræ primitias excepit, notæ impressione signatus est; observatumque, quamdiu super terram ita solis orbis integer appareret, ut ima ejus summitas adhuc horizonti videretur insidere, et mox locus, ad quem umbra tunc in vase migraverat, annotatus est : habitaque dimensione inter ambas umbrarum notas, quæ integrum solis orbem, id est, diametrum, natæ de duabus ejus summitatibus metiuntur; pars nona reperta est ejus spatii, quod a summo vasis labro usque ad horæ primæ lineam continetur. Et ex hoc constitit, quod in cursu solis unam temporis æquinoctialis horam faciat repetitus novies orbis ejus accessus. Et quia conversio cœlestis hemisphærii, peractis horis duodecim, diem condit; novies autem duodecim efficiunt centum octo : sine dubio solis diametros centesima et octava pars hemisphærii æquinoctialis est. Ergo æquinoctialis totius circuli ducentesima sexta decima pars est. Ipsum autem circulum habere stadiorum trecenties centena millia, et insuper centum et septuaginta millia, antelatis probatum est. Ergo si ejus summæ ducentesimam sextamdecimam partem perfecte consideraveris, mensuram diametri solis invenies. Est autem pars illa fere in centum quadraginta millibus. Diametros igitur solis centum quadraginta millium fere stadiorum esse dicenda est : unde pæne duplex quam terræ diametros invenitur. Constat autem geometricæ rationis examine, cum de duobus orbibus altera diametros duplo alteram vincit, illum orbem, cujus diametros dupla est, orbe altero octies esse majorem. Ergo ex his dicendum est, solem octies terra esse majorem. Hæc de solis magnitudine breviter de multis excerpta libavimus.

—

CAP. XXI. Qua ratione inferiorum sphærarum stellæ in zodiaci signis meare dicantur, cum in iis non sint : curque ex illis aliæ breviori, aliæ longiori tempore zodiaci signa

moyens qu'on a employés pour diviser le zodiaque en douze parties.

Nous avons dit qu'au-dessous du ciel des fixes, sept sphères ayant un centre commun font leurs révolutions à une grande distance de la voûte céleste, et dans des orbites bien éloignées les unes des autres. Pourquoi donc dit-on que toutes parcourent les signes du zodiaque, seul cercle de ce nom, et formé de constellations fixées au ciel? La réponse à cette question se déduit aisément de la question même. Il est bien vrai que ni le soleil, ni la lune, ni aucun des cinq corps errants, ne peut pénétrer dans le zodiaque, et circuler au milieu des constellations dont ses signes sont composés; mais on suppose chacune de ces sphères placée dans celui des signes qui se trouve au-dessus de l'arc de cercle qu'elle décrit actuellement. Ce cercle parcouru par la planète étant, comme le zodiaque, divisé en douze parties, lorsque l'étoile mobile est arrivée sur la portion de cercle correspondante à celle du zodiaque attribuée au Bélier, on dit qu'elle est dans le Bélier, et il en est de même pour toute autre partie corrélative de l'un et l'autre cercle.

Au moyen de la figure ci-après, il sera facile de nous comprendre; car l'entendement saisit mieux les objets quand il est aidé par la vue.

Soient A, B, C, D, etc., le cercle du zodiaque qui renferme les sept autres sphères; soit, à partir de A, le zodiaque divisé en douze parties désignées par autant de lettres de l'alphabet; soit l'espace entre A et B occupé par le Bélier, celui entre B et C par le Taureau, celui entre C et D par les Gémeaux, et ainsi de suite; de chacun des points A, B, C, D, etc., abaissant des droites qui couperont tous les cercles jusqu'au dernier exclusivement, il est clair que notre surface circulaire renfermera douze portions égales, et que quand le soleil, ou la lune, ou l'un quelconque des corps errants, parcourra l'arc de cercle qui répond symétriquement à celui dont les deux extrémités sont terminées par A et par B, on pourra supposer que ce corps se trouve au signe du Bélier, parce qu'une droite tirée d'un des points de l'espace attribué à ce signe irait aboutir à l'arc de cercle que tracera alors l'étoile errante. On pourra en dire autant des onze autres parties, dont chacune prendra le nom du signe placé au-dessus d'elle.

Nous nous servirons encore de cette figure pour rendre succinctement raison de l'inégalité de temps qu'emploient respectivement les sphères mobiles à se mouvoir autour d'un cercle tel que le zodiaque, dont la dimension est la même pour toutes, ainsi que celle de ses signes. Dans un nombre quelconque de cercles concentriques, le plus grand est le cercle extérieur qui les enveloppe tous, et le plus petit est le cercle intérieur enveloppé par tous. Quant aux cercles intermédiaires, ils sont plus ou moins grands, suivant qu'ils sont plus ou moins rapprochés du premier, ou plus ou moins éloignés du dernier. Il suit de là que la vitesse relative des sept sphères tient à leur situation réciproque. Celles qui ont de plus petits cercles à décrire achèvent leur course circulaire en moins de temps que celles dont les orbites sont plus étendues, car il est prouvé que leur vitesse absolue est la même;

percurrant: et quomodo circulus zodiacus in duodecim partes divisus sit.

Sed quoniam septem sphæras cœlo diximus esse subjectas, exteriore quaque quas interius continet ambiente, longeque et a cœlo omnes et a se singulæ recesserunt: nunc quærendum est, cum zodiacus unus sit, et is constet cœlo sideribus infixis, quemadmodum inferiorum sphærarum stellæ in signis zodiaci meare dicantur. Nec longum est invenire rationem, quæ in ipso vestibulo excubat quæstionis. Verum est enim, neque solem lunamve, neque de vagis ullam ita in signis zodiaci ferri, ut eorum sideribus misceantur; sed in illo signo esse unaquæque perhibetur, quod habuerit supra verticem in ea, quæ illi signo subjecta est, circuli sui regione discurrens: quia singularum sphærarum circulos in duodecim partes, æque ut zodiacum, ratio divisit, et, quæ in eam partem circuli sui venerit, quæ sub parte zodiaci est Arieti deputata, in ipsum Arietem venisse conceditur: similisque observatio in singulas partes migrantibus stellis tenetur. Et quia facilior ad intellectum per oculos via est, id quod sermo descripsit, visus assignet. Esto enim zodiacus circulus, cui adscriptum est A. intra hunc septem alii orbes locentur: et zodiacus ab A per ordinem affixis notis, quibus adscribentur litteræ sequentes, in partes duodecim dividatur: sitque spatium, quod inter A et B clauditur, Arieti deputatum; quod intra B et C, Tauro; quod inter C et D, Geminis; Cancro, quod sequitur, et reliquis per ordinem cetera. His constitutis, jam de singulis zodiaci notis et litteris singulæ deorsum lineæ per omnes circulos ad ultimum usque ducantur: procul dubio per orbes singulos duodenas partes dividet transitus linearum. In quocunque igitur circulo seu sol in illo, seu luna, vel de vagis quæcunque discurrat, cum ad spatium venerit, quod inter lineas clauditur ab A et B, notis et litteris defluentes, in Ariete esse dicetur; quia illic constituta spatium Arietis in zodiaco designatum super verticem, sicut descripsimus, habebit. Similiter in quamcunque migraverit partem, in signo, sub quo fuerit, esse dicetur.

Atque hæc ipsa descriptio eodem compendio nos docebit, cur eundem zodiacum, eademque signa, aliæ tempore longiore, aliæ breviore percurrant. Quoties enim plures orbes intra se locantur, sicut maximus est ille, qui primus est, et minimus, qui locum ultimum tenet, ita de mediis, qui summo propior est, inferioribus major, qui vicinior est ultimo, brevior superioribus habetur. Et inter has igitur septem sphæras gradum celeritatis suæ singulis ordo positionis adscripsit. Ideo stellæ, quæ per spatia grandiora discurrunt, ambitum suum tempore prolixiore conficiunt; quæ per angusta, breviore. Constat enim, nullam inter eas celerius ceteris tardiusve procedere. Sed cum sit omnibus idem modus meandi, tantam

la différence des temps employés est donc une suite de la différence des espaces parcourus, et cela est prouvé par les révolutions de Saturne et de la lune. (Nous laissons maintenant de côté les sphères intermédiaires, afin d'éviter les répétitions.)

Saturne, dont l'orbite est la plus grande, emploie trente ans à la parcourir, et la lune, dont l'orbite est la plus petite, termine sa course en vingt-huit jours. La vitesse de chacune des autres sphères n'est de même que le rapport qui se trouve entre la grandeur du cercle qu'elle décrit et le temps qu'elle met à le décrire. Nous devons nous attendre ici aux objections de ceux qui ne veulent se rendre qu'à l'évidence. En voyant ces caractères du zodiaque sur la figure que nous avons donnée pour faciliter l'intelligence du sujet que nous traitons, qui donc a découvert, nous diront-ils, ou qui a pu imaginer dans un cercle du ciel ces douze compartiments, dont l'œil n'aperçoit pas la plus légère trace? L'histoire se chargera de répondre à une question qui certes n'est pas déplacée; c'est elle qui va nous instruire des tentatives pénibles et de la réussite de l'antiquité dans cette opération du partage du zodiaque.

Les siècles les plus reculés nous montrent les Égyptiens comme les premiers mortels qui aient osé entreprendre d'observer les astres et de mesurer la voûte éthérée. Favorisés dans leurs travaux par un ciel toujours pur, ils s'aperçurent que de tous les corps lumineux, le soleil, la lune et les cinq planètes étaient les seuls qui errassent dans l'espace, tandis que les autres étaient attachés au firmament. Ils remarquèrent aussi que ces corps mobiles, obéissant à des lois immuables, ne circulaient pas indistinctement dans toutes les régions du ciel; que jamais ils ne gravissaient jusqu'au sommet de l'hémisphère boréal, et qu'ils ne descendaient jamais jusqu'aux confins de l'hémisphère austral; mais que tous faisaient leurs révolutions autour d'un cercle obliquement situé, et qu'ils ne le dépassaient en aucun temps. Ils observèrent encore que la marche directe ou rétrograde de ces astres n'était pas respectivement isochrone, et qu'on ne les voyait pas, en un même temps, à un même point du ciel; que tel d'entre eux se montrait quelquefois en avant, quelquefois en arrière des autres, et parfois aussi semblait stationnaire. Ces divers mouvements ayant été bien saisis, les astronomes jugèrent convenable de se partager le cercle objet de leurs études, et de distinguer chacune des sections par un nom particulier. Ils devaient aussi, chacun pour la portion qui lui serait échue, observer l'entrée, le séjour, la sortie et le retour de ces étoiles mobiles, et se faire part réciproquement de leurs observations, dont les plus intéressantes seraient transmises à la postérité.

On disposa donc deux vases de cuivre; l'un d'eux, percé au fond comme l'est une clepsydre, était supporté par l'autre, dont la base était intacte. Le vase supérieur ayant été rempli d'eau, et l'orifice de son fond fermé pour le moment, on attendit le lever de l'une des étoiles fixes les plus remarquables par leur éclat et leur scintillation. Elle parut à peine à l'horizon, qu'on déboucha l'orifice pour que l'eau du vase supérieur pût s'écouler dans le vase inférieur. L'écoulement eut lieu pendant le reste de la nuit et pendant tout le jour suivant, jusqu'au retour de la même étoile. Aussitôt qu'elle se montra, il fut

eis diversitatem temporis sola spatiorum diversitas facit. Nam, ut de mediis nunc prætermittamus, ne eadem sæpe repetantur, quod eadem signa Saturnus annis triginta, luna diebus viginti octo ambit et permeat, sola causa in quantitate est circulorum: quorum alter maximus, alter minimus. Ergo et ceterarum singulæ pro spatii sui modo tempus meandi aut extendunt, aut contrahunt. Hoc loco diligens rerum discussor inveniet, quod requirat. Inspectis enim zodiaci notis, quas monstrat in præsidium, fidei advocata descriptio: Quis vero, inquiet, circi cœlestis duodecim partes aut invenit, aut fecit, maxime cum nulla oculis subjiciantur exordia singularum? Huic igitur tam necessariæ interrogationi historia ipsa respondeat, factum referens, quo a veteribus et tentata est tam difficilis, et effecta divisio. Ægyptiorum enim retro majores, quos constat primos omnium cœlum scrutari et metiri ausos, postquam perpetuæ apud se serenitatis obsequio cœlum semper suspectu libero intuentes deprehenderunt, universis vel stellis, vel sideribus infixis cœlo, cum sole solas et luna quinque stellas vagari; nec has tamen per omnes cœli partes passim ac sine certa erroris sui lege discurrere; nunquam denique ad septemtrionalem verticem deviare; nunquam ad australis poli ima demergi; sed intra unius obliqui circi limitem omnes habere discursus; nec omnes tamen ire pariter et redire, sed alias aliis ad eundem locum pervenire temporibus; rursus ex his alias accedere; retro agi alias, viderique stare nonnunquam: postquam, inquam, hæc inter eas agi viderunt, certas sibi partes decreverunt in ipso circo constituere, et divisionibus annotare, ut certa essent locorum nomina, in quibus eas morari, vel de quibus exisse, ad quæve rursus esse venturas, et sibi invicem annuntiarent, et ad posteros noscenda transmitterent. Duobus igitur vasis æneis præparatis, quorum alteri fundus erat in modum clepsydræ foratus, illud, quod erat integrum, vacuum subjecerunt, pleno aquæ altero superposito, sed meatu ante munito, et quamlibet de infixis unam clarissimam stellam lucideque notabilem orientem observaverunt. Quæ ubi primum cœpit emergere, mox munitione subducta permiserunt subjecto vasi aquam superioris influere: fluxitque in noctis ipsius et sequentis diei finem, atque in id noctis secundæ, quamdiu eadem stella ad ortum rursus reverteret: quæ ubi apparere vix cœpit, mox aqua, quæ influebat, amota est. Cum igitur observatæ stellæ itus ac reditus integram significaret cœli conversionem, mensuram sibi cœli in aquæ de illo fluxu susceptæ quantitate posue-

arrêté. La présence du même astre au même point où la veille il s'était fait voir ne permettant pas de douter que le ciel n'eût fait sur lui-même une révolution entière, les observateurs se créèrent, de la quantité d'eau écoulée, un moyen pour le mesurer. A cet effet, le fluide ayant été divisé en douze parties parfaitement égales, on se procura deux autres vases tels que la capacité de chacun d'eux égalait une de ces douze parties; l'eau fut ensuite entièrement reversée dans le vase qui la contenait primitivement, et dont on avait eu soin de fermer l'orifice; on posa ce même vase sur l'un des deux plus petits, et l'égal de celui-ci fut mis à côté de lui, et tenu tout prêt à le remplacer.

Ces préparatifs terminés, nos astronomes, qui s'étaient attachés pendant une des nuits suivantes à cette région du ciel dans laquelle ils avaient étudié longtemps les mouvements du soleil, de la lune et des cinq planètes (et que plus tard ils nommèrent zodiaque), observèrent le lever de l'étoile que depuis ils appelèrent le Bélier. A l'instant même l'eau du grand vase eut la liberté de couler dans le vase inférieur : ce dernier étant rempli fut à l'instant suppléé par son égal en contenance, et mis à sec. Pendant l'écoulement du premier douzième de l'eau, l'étoile observée avait nécessairement décrit la douzième partie de son arc, et les circonstances les plus remarquables de son ascension, depuis le lieu où elle s'était d'abord montrée jusqu'à celui où elle se trouvait à l'instant où le premier vase fut plein, avaient été assez soigneusement suivies pour que le souvenir en fût durable. En conséquence, l'espace qu'elle avait parcouru fut considéré comme l'une des douze sections du cercle décrit par les corps errants, ou comme un des signes de ce cercle. Lorsque le second vase fut empli, on mit à sa place celui qui avait été vidé précédemment; et les observations ayant été faites pendant cette seconde station avec autant de soin que pendant la première, le second espace tracé dans le ciel par l'étoile, à partir de la ligne où finissait le premier signe jusqu'à celle qui bordait l'horizon au moment où le second vase s'était trouvé plein, fut regardé comme la seconde section ou le second signe.

En procédant de la sorte jusqu'à épuisement des douze douzièmes de l'eau, c'est-à-dire en changeant successivement les deux petits vases, et en faisant, dans l'intervalle de ces changements, des remarques sur les différentes tranches du firmament qui s'étaient avancées de l'orient à l'occident, on se retrouva sur la ligne où l'opération avait commencé. Ainsi fut terminée cette noble entreprise de la division du ciel en douze parties, à chacune desquelles les astronomes avaient attaché des points de reconnaissance indélébiles. Ce ne fut pas le travail d'une nuit, mais celui de deux, parce que la voûte céleste n'opère sa révolution entière qu'en vingt-quatre heures. Ajoutons que ces deux nuits ne se suivirent pas immédiatement; ce fut à une époque plus éloignée qu'eut lieu la seconde opération, qui compléta, par les mêmes moyens que la première, la mesure des deux hémisphères.

Les douze sections reçurent le nom collectif de signes; mais on distingua chacun de ces signes par un nom particulier, et le cercle lui-même

runt. Hac ergo in partes æquas duodecim sub fida dimensione divisa, alia duo hujus capacitatis procurata sunt vasa, ut singula tantum singulas de illis duodecim partibus ferrent : totaque rursus aqua in vas suum pristinum, foramine prius clauso, refusa est : et de duobus illis vasis capacitatis minoris alterum subjecerunt pleno, alterum juxta expeditum paratumque posuerunt. His præparatis, nocte alia in illa jam cœli parte, per quam solem lunamque et quinque vagas meare diuturna observatione didicerant, quamque postea zodiacum vocaverunt, ascensurum observaverunt sidus, cui postea nomen Arietis indiderunt. Hujus incipiente ortu, statim subjecto vasi superpositæ aquæ fluxum dederunt : quod ubi completum est, mox eo sublato effusoque, alterum simile subjecerunt, certis signis observatis, ac memoriter annotatis; item ejus loci stella, quæ oriebatur, cum primum vas esset impletum, intelligentes, quod eo tempore, quo totius aquæ duodecima pars fluxit, pars cœli duodecima conscendit. Ab illo ergo loco, quo oriri incipiente aqua in primum vas cœpit influere, usque ad locum, qui oriebatur, cum idem primum vas impleretur, duodecimam partem cœli, id est, unum signum, esse dixerunt. Item secundo vase impleto, et mox retracto illo, simile quod olim effusum paraverant, iterum subdiderunt, notato similiter loco, qui emergebat, cum secundum vas esset impletum : et a fine primi signi usque ad locum, qui ad secundæ aquæ finem oriebatur, secundum signum notatum est. Atque ita vicissim vasa mutando, et per singulas influentis aquæ partes singulos sibi ascendentium cœli partium limites annotando, ubi consummata jam omni per duodecim partes aqua, ad primi signi exordia perventum est : sine dubio jam divisas, certisque sibi observationibus et indiciis annotatas duodecim cœli partes tantæ compotes machinationis habuerunt. Quod non nocte una, sed duabus, effectum est; quia omne cœlum una nocte non volvitur, sed per diem vertitur pars ejus media, et medietas reliqua per noctem. Nec tamen cœlum omne duarum sibi proximarum noctium divisit inspectio : sed diversorum temporum nocturna dimensio utrumque hemisphærium paribus aquæ vicibus annotavit. Et has ipsas duodecim partes signa appellari maluerunt : certaque singulis vocabula gratia significationis adjecta sunt : et, quia signa Græco nomine ζώδια nuncupantur, circum ipsum Zodiacum quasi signiferum vocaverunt. Hanc autem rationem iidem illi cur Arietem, cum in sphæra nihil primum nihilque postremum sit, primum tamen dici maluerint, prodiderunt. Aiunt, incipiente die illo, qui primus omnium luxit, id est, quo in hunc fulgorem cœlum et elementa purgata sunt, qui ideo mun-

prit le nom de zodiaque, c'est-à-dire porte-signe, du mot grec ζώδιον, qui signifie signe ou indice.

Voici maintenant le motif qui, suivant ces premiers observateurs du ciel, les a engagés à assigner au Bélier le premier rang sur un cercle qui ne peut offrir ni première ni dernière place. « Au moment où commença le jour qui éclaira le premier l'univers, et où tous les éléments, sortis du chaos, prirent cette forme brillante qu'on admire dans les cieux, jour qu'on peut appeler avec raison le jour natal du monde, on dit que le Bélier se trouvait au milieu du ciel. Or, comme le point culminant est, en quelque sorte, le sommet de notre hémisphère, ce signe fut placé pour cette raison à la tête des autres signes, comme ayant occupé, pour ainsi dire, la tête du monde à l'instant où parut pour la première fois la lumière. » Ils nous disent aussi la raison qui fit assigner un domicile à chacune des planètes. « A cet instant de la naissance du monde, ajoutent-ils, qui trouva le Bélier au sommet du ciel, le Cancer montait à l'horizon, portant le croissant de la lune; il était immédiatement suivi du Lion, sur lequel était assis le soleil; venaient ensuite Mercure avec la Vierge, Vénus avec la Balance, et Mars avec le Scorpion; après eux paraissaient Jupiter et le Sagittaire, et enfin Saturne sur le Capricorne fermait la marche. »

Chacune de ces divinités astrales présida donc au signe dans lequel on croyait qu'elle se trouvait quand l'univers sortit du chaos. Dans cette distribution des signes, l'antiquité, qui n'attribua au soleil et à la lune que celui seulement dans lequel chacun d'eux était originairement, en donna deux aux cinq autres étoiles; et cette seconde distribution, inverse de la première, commença où celle-ci avait fini.

Nous avons vu plus haut que Saturne, domicilié au Capricorne, avait été le dernier partagé; cette fois-ci, il le fut le premier, et réunit au Capricorne le Verseau qui le suit; Jupiter, qui précède Saturne, eut les Poissons; et Mars, qui précède Jupiter, eut le Bélier; le Taureau échut à Vénus, qui marche devant Mars; et les Gémeaux formèrent le second lot de Mercure, précurseur de Vénus. Remarquons que l'ordre observé ici par les planètes, soit que la nature l'eût ainsi réglé dans l'origine des choses, ou qu'il l'eût été par l'ingénieuse antiquité, est le même que celui assigné par Platon à leurs sphères. Selon ce philosophe, la lune occupe le premier rang en remontant de la terre; au-dessus de la lune est le soleil; viennent ensuite Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Mais ce système est assez solide pour n'avoir pas besoin d'un tel appui.

Nous avons rempli, je crois, et aussi brièvement que possible, l'engagement que nous avions pris de développer quelques-unes des dernières expressions de Cicéron, en commençant par la sphère aplane, et en finissant par celle de la lune, limite des êtres immatériels. Nous avons d'abord démontré le mouvement du ciel sur lui-même, et la nécessité de ce mouvement; ensuite nous avons prouvé, par des raisons sans réplique, la marche rétrograde des sept sphères inférieures; puis nous avons fait connaître la diversité des opinions relativement au rang des planètes, la cause de cette diversité, et l'opinion la plus probable à ce sujet. Nous avons aussi indiqué la raison pour laquelle la lune est la seule des étoiles mobiles qui ne brille qu'en empruntant les rayons du soleil, et nous n'avons pas laissé ignorer le motif qu'ont eu ceux qui ont donné le quatrième rang à l'astre du jour, pour dire qu'il se

di natalis jure vocitatur, Arietem in medio cœlo fuisse : et, quia medium cœlum quasi mundi vertex est, Arietem propterea primum inter omnes habitum, qui ut mundi caput in exordio lucis apparuit. Subnectunt etiam causam, cur hæc ipsa duodecim signa assignata sint diversorum numinum potestati. Aiunt enim, in hac ipsa genitura mundi Ariete, ut diximus, medium cœlum tenente, horam fuisse mundi nascentis, Cancro gestante tunc lunam. Post hunc sol cum Leone oriebatur, cum Mercurio Virgo, Libra cum Venere; Mars erat in Scorpio; Sagittarium Juppiter obtinebat; in Capricorno Saturnus meabat. Sic factum est, ut singuli eorum signorum domini esse dicantur, in quibus, cum mundus nasceretur, fuisse creduntur. Sed duobus quidem luminibus singula tantum signa, in quibus tunc fuerant, assignavit antiquitas, Cancrum lunæ, soli Leonem; quinque vero stellis præter illa signa, quibus tunc inhærebant, quinque reliqua sic adjecit vetustas, ut in assignandis a fine prioris ordinis ordo secundus inciperet. Superius enim diximus, in Capricorno Saturnum post omnes fuisse. Ergo secunda adjectio eum primum fecit, qui ultimus fuerat. Ideo Aquarius, qui Capricornum sequitur, Saturno datur; Jovi, qui ante Saturnum erat, Pisces dicantur; Aries Marti, qui præcesserat Jovem; Taurus Veneri, quem Mars sequebatur; Gemini Mercurio, post quem Venus fuerat, deputati sunt. Notandum hoc loco, quod in genitura mundi vel ipsa rerum providentia, vel vetustatis ingenium hunc stellis ordinem dedit, quem Plato assignavit sphæris earum, ut esset luna prima, solsecundus, super hunc Mercurius, Venus quarta, hinc Mars, inde Juppiter, et Saturnus ultimus. Sed sine hujus tamen rationis patrocinio, abunde Platonicum ordinem prior ratio commendat. Ex his, quæ de verbis Ciceronis proxime prælatis quærenda proposuimus, qua licuit brevitate, a summa sphæra, quæ aplanes dicitur, usque ad lunam, quæ ultima divinorum est, omnia jam, ut opinor, absolvimus. Nam et cœlum volvi, et cur ita volvatur, ostendimus; septemque sphæras contrario motu ferri, ratio indubitata patefecit; et de ipso sphærarum ordine quid diversi senserint, vel quid inter eos dissensionem fecerit; quæve magis sequenda sit sententia, tractatus invenit. Nec hoc tacitum est, cur inter omnes stellas sola sine fratris radiis luna non luceat; sed et quæ spatiorum ratio solem ab his quoque, qui eum inter septem quartum locarunt, non tamen abrupte medium, sed

trouve, non pas au centre, mais presque au centre des autres corps errants. La définition que nous avons ensuite donnée des diverses qualifications du soleil a prouvé qu'elles ne sont pas exagérées; de là, passant à sa grandeur, à celle de son orbite, puis à celle du globe terrestre, nous avons exposé les moyens qu'employa l'antiquité pour déterminer ces mesures.

Nous n'avons pas oublié de dire dans quel sens il faut entendre que les étoiles errantes parcourent le zodiaque, qui est si fort au-dessus d'elles, et nous avons rendu raison du plus ou du moins de rapidité de leurs mouvements respectifs. Enfin, nous avons terminé en expliquant la manière dont le zodiaque lui-même a été divisé en douze sections; nous avons dit aussi pourquoi le Bélier a été reconnu pour le premier des signes, et quelles sont les divinités qui président à tels ou tels de ces signes.

Tous les êtres compris entre le ciel des fixes et la lune sont purs, incorruptibles et divins, parce que la substance éthérée dont ils sont formés est une et immuable. Au-dessous de la lune, tout, à commencer de l'air, subit des transmutations; et le cercle qu'elle décrit est la ligne de partage entre l'éther et l'air, entre l'immortel et le mortel. Quant à ce que dit Cicéron, « qu'au-dessous de la lune il n'y a plus rien que de mortel et de périssable, à l'exception des âmes données à la race humaine par le bienfait des dieux, » cela ne signifie pas que nos âmes soient nées sur cette terre qu'elles habitent; mais il en est d'elles comme des rayons que le soleil nous envoie et nous retire successivement: bien qu'elles aient une extraction divine, elles n'en subissent pas moins ici-bas un exil momentané. Ainsi l'espace sublunaire n'a de divin que ce qu'il reçoit d'en haut, et il ne le reçoit que pour le rendre; il ne peut donc regarder comme sa propriété ce qui ne lui est que prêté. On aurait tort, au reste, de s'étonner que l'âme ne tirât pas son origine d'une région qui ne contient pas même tous les éléments des corps. En effet, la terre, l'air et l'eau, seules substances dont elle peut disposer, ne suffisent pas pour vivifier les corps; il faut de plus une étincelle du feu éthéré pour donner aux membres formés de ce mélange la consistance, la force et la chaleur nécessaires à l'entretien du principe vital.

Nous n'en dirons pas davantage sur les sphères supérieures et sur le fluide dont les couches s'étendent entre la lune et la terre; c'est de ce neuvième et dernier globe que nous allons maintenant nous occuper.

—

CHAP. XXII. Pourquoi la terre est immobile, et pourquoi tous les corps gravitent vers elle par leur propre poids.

« Pour votre terre, immobile et abaissée au milieu du monde, elle forme la neuvième sphère, et tous les corps gravitent vers ce centre commun. »

Il est des causes dans la nature qui, par leurs effets réciproques, sont si étroitement liées les unes aux autres, qu'elles forment un tout indissoluble: alternativement génératrices et engendrées, l'étroite union qu'elles forment ne pourrait jamais être rompue. Telles elles sont relativement à la terre: tous les corps gravitent vers elle, parce qu'elle est immobile comme centre. Elle est immobile, parce qu'elle occupe la partie

fere medium dici coegerit, publicatum est. Quid significent nomina, quibus ita vocatur, ut laudari tantum putetur, innotuit. Magnitudo quoque ejus, sed et cœlestis, per quem discurrit, circuli, terræque pariter, quanta sit, vel quemadmodum deprehensa, monstratum est, subjectarum sphærarum stellæ quemadmodum Zodiaco, qui supra omnes est, ferri dicantur, vel quæ ratio diversarum faciat seu celerem seu tardum recursum: sed et ipse Zodiacus in duodecim partes qua ratione divisus, curque Aries primus habeatur, et quæ signa in quorum numinum ditione sint, absolutum est. Sed omnia hæc, quæ de summo ad lunam usque perveniunt, sacra, incorrupta, divina sunt: quia in ipsis est æther semper idem, nec unquam recipiens inæqualem varietatis æstum. Infra lunam et aer et natura permutationis pariter incipiunt: et sicut ætheris et aeris, ita divinorum et caducorum luna confinium est. Quod autem ait, *nihil infra lunam esse divinum, præter animos munere Deorum hominum generi datos*, non ita accipiendum est, animos hic esse, ut hic nasci putentur: sed sicut solem in terris esse dicere solemus, cujus radius advenit et recedit, ita animorum origo cœlestis est, sed lege temporalis hospitalitatis hic exsulat. Hæc ergo regio divinum nihil habet ipsa, sed recipit; et, quia recipit, etiam remittit. Proprium autem habere diceretur, si ei semper tenere licuisset. Sed quid mirum, si animus de hac regione non constat, cum nec corpori fabricando sola suffecerit? nam quia terra, aqua, et aer infra lunam sunt, ex his solis corpus fieri non potuit, quod idoneum esset ad vitam: sed opus fuit præsidio ignis ætherei, qui terrenis membris vitam et animam sustinendi commodaret vigorem, qui vitalem calorem et faceret, et ferret. Hæc et de aere dixisse nos satis sit. Restat, ut de terra, quæ sphærarum nona, et mundi ultima est, dictu necessaria disseramus.

—

CAP. XXII. Terra qua de causa immobilis sit, et omnia in eam suo nutu ferantur pondera.

« Nam ea quæ est media et nona tellus, » inquit, « neque movetur, et infima est, in eam feruntur omnia nutu « suo pondera. » Illæ vere insolubiles causæ sunt, quæ mutuis invicem nexibus vinciuntur, et, dum altera alteram facit, ita vicissim de se nascuntur, ut nunquam a naturalis societatis amplexibus separentur. Talia sunt vincula, quibus terram natura constrinxit. Nam ideo in eam feruntur omnia, quia ut media non movetur: ideo autem

la plus basse de la sphère universelle ; et elle devait occuper cette partie la plus basse, pour que tous les corps pussent graviter vers elle.

Analysons chacune de ces propriétés, dont la main de fer de la nécessité a formé un ensemble indestructible. *Elle est immobile*. En effet, elle est centre, et l'on a vu plus haut que dans tout corps sphérique le point central est fixe. Cela doit être, puisque c'est autour de ce point que se meut la sphère. *Elle est abaissée*. Rien de plus vrai ; car le centre d'un corps est également éloigné de ses extrémités. Or, dans une sphère, la partie la plus éloignée des extrémités en est aussi la partie la plus basse. Si donc la terre est la sphère la plus basse, il s'ensuit que Cicéron fait, avec raison, graviter tous les autres corps vers elle, puisque tous les graves tendent naturellement à descendre. C'est à cette propriété des graves que notre globe doit sa formation. Voici comment.

Dans l'origine des choses, les parties de la matière les plus pures et les plus subtiles gagnèrent la plus haute région ; ce fut l'éther : celles d'un degré inférieur en pureté et en ténuité occupèrent la seconde région ; ce fut l'air. La matière offrait encore des molécules fluides, mais formant des globules susceptibles d'affecter le sens du toucher. Leur ensemble donna l'élément de l'eau ; il ne resta plus alors de cette masse tumultuairement agitée que ses parties les plus brutes, et en même temps les plus pesantes et les plus impénétrables. Ce sédiment des autres éléments resta au bas de la sphère du monde : ainsi relégué dans la dernière région, et trop éloigné du soleil pour n'être pas exposé aux rigueurs d'un froid continuel, ses particules se resserrèrent, s'agglomérèrent, et cette concrétion devint la terre. Un air épais, qui tient bien plus de la nature du froid terrestre que de celle de la chaleur solaire, l'enveloppe de toutes parts, et la maintient à sa place, en dirigeant sur elle ses exhalaisons denses et glaciales. Ainsi tout mouvement, soit direct, soit rétrograde, lui est interdit par cette atmosphère qui agit en tous sens avec une égale force ; elle est aussi contrainte au repos, parce que toutes ses parties pèsent vers son centre, qui, sans cette pression, se rapprocherait des extrémités, et ne serait plus alors également distant de tous les points de la circonférence.

C'est donc vers la plus abaissée des sphères, vers celle placée au milieu du monde, et qui, comme centre, est immobile, que doivent tendre tous les corps graves, puisque son assiette est le résultat de sa gravité.

Nous pouvons appuyer cette assertion d'une foule de preuves, parmi lesquelles nous choisirons la chute des pluies qui tombent sur la terre de tous les points de l'atmosphère. Elles ne se dirigent pas seulement vers la portion de surface que nous occupons, mais encore vers toutes les autres parties convexes tant de notre hémisphère que de l'hémisphère inférieur.

Si donc l'air condensé par les vapeurs froides de notre globe se forme en nuages et se dissout en pluies, et si ce fluide, comme on n'en peut douter, nous enveloppe de tous côtés, il est incontestable que le liquide doit s'échapper de toutes parts (j'en excepte la zone torride), et se porter vers la terre, seul point de tendance des corps pesants. Il ne reste, à ceux qui rejetteraient avec dédain notre proposition, d'autre parti à prendre que celui de faire tomber sur la voûte céleste toute

non movetur, quia infima est : nec poterat infima non esse, in quam omnia feruntur. Horum singula, quæ inseparabiliter involuta rerum in se necessitas vinxit, tractatus expediat. *Non movetur*, ait. Est enim centron. In sphæra autem solum centron diximus non moveri, quia necesse est, ut circa aliquid immobile sphæra moveatur. Adjecit, *infima est*. Recte hoc quoque. Nam quod centron est, medium est. In sphæra vero hoc solum constat esse imum, quod medium est : et si terra ima est, sequitur, ut vere dictum sit, in eam ferri omnia. Semper enim natura pondera in imum deducit. Nam et in ipso mundo, ut esset terra, sic factum est. Quidquid ex omni materia, de qua facta sunt omnia, purissimum ac liquidissimum fuit, id tenuit summitatem, et æther vocatus est. Pars illa, cui minor puritas, et inerat aliquid levis ponderis, aer exstitit, et in secunda delapsus est : post hæc, quod adhuc quidem liquidum, sed jam usque ad tactus offensam corpulentum erat, in aquæ fluxum coagulatum est. Jam vero, quod de omni silvestri tumultu vastum, impenetrabile, densatum, ex defæcatis abrasum resedit elementis, hæsit in imo : quod demersum est stringente perpetuo gelu, quod eliminatum in ultimam mundi partem, longinquitas solis coacervavit. Quod ergo ita concretum est, terræ nomen accepit. Hanc spissus aer, et terreno frigori propior, quam solis calori, stupore spiraminis densioris undique versum fulcit et continet : nec in recessum aut accessum moveri eam patitur vel vis circumvallantis et ex omni parte vigore simili librantis auræ, vel ipsa sphæralis extremitas ; quæ, si paululum a medio deviaverit, fit cuicunque vertici propior, et imum relinquit. Quod ideo in solo medio est, quia ipsa sola pars a quovis sphæræ vertice pari spatio recedit. In hanc igitur, quæ et ima est, et quasi media, et non movetur, quia centron est, omnia pondera ferri necesse est : quia et ipsa in hunc locum, quasi pondus, relapsa est. Argumento sunt cum alia innumera, tum præcipue imbres, qui in terram ex omni aeris parte labuntur. Nec enim in hanc solam, quam habitamus, superficiem decidunt : sed et in latera, quibus in terra globositas sphæralis efficitur, et in partem alteram, quæ ad nos habetur inferior, idem imbrium casus est. Nam si aer terreni frigoris exhalatione densatus in nubem cogitur, et ita abrumpit in imbres ; aer autem universam terram circumfusus ambit : procul dubio ex omni parte aeris, præter ustam calore perpetuo, liquor pluvialis emanat, qui undique in terram, quæ unica est sedes ponderum, defluit. Quod qui respuit, superest, ut æsti-

la pluie, la neige ou la grêle qui ne tombe pas sur la portion de la surface terrestre que nous habitons; car le ciel est à une distance égale de tous les points de la terre, et la prodigieuse étendue en hauteur qui les sépare est la même pour ceux qui fixent la voûte étoilée, soit de la région où nous sommes, soit de telle autre région boréale ou australe de la sphère. Il suit de là que si tous les corps ne gravitent pas vers notre globe, les pluies qui, relativement à nous, ne suivent pas la perpendiculaire, tendent vers le ciel; assertion qui est plus que ridicule.

Soit A, B, C, D, la terre, soit E, F, G, L, M, l'atmosphère; divisons l'une et l'autre en deux parties égales par la ligne E L, et plaçons-nous dans l'hémisphère supérieur E, F, G, L, ou A, B, C. Si tous les corps ne pesaient pas vers la terre, nous ne recevrions dans l'intervalle qu'une faible partie des pluies sorties du sein de l'atmosphère; celles qui viendraient de l'arc F, E et de l'arc G, L se dirigeraient sur les couches d'air supérieures au fluide qui nous entoure, ou vers le ciel; et celles que laisserait échapper l'atmosphère de l'hémisphère inférieur prendraient une direction contraire à A, C, D, et tomberaient on ne sait où. Il faudrait être fou pour réfuter sérieusement de telles absurdités. Il est donc incontestablement démontré que tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids. Cette démonstration nous servira quand nous agiterons la question des antipodes. Mais nous avons épuisé la matière qui était l'objet de la première partie de notre commentaire : ce qui nous reste à dire sera le sujet de la seconde partie.

LIVRE II.

Chap. I. De l'harmonie produite par le mouvement des sphères, et des moyens employés par Pythagore pour connaître les rapports des sons de cette harmonie. Des valeurs numériques propres aux consonnances musicales, et du nombre de ces consonnances.

Eustathe, fils bien-aimé, et que je chéris plus que la vie, rappelez-vous que, dans la première partie de notre commentaire, nous avons traité des révolutions de la sphère étoilée, et des sept autres corps inférieurs; maintenant nous allons parler de leur modulation harmonique. « Qu'entends-je, dis-je, et quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles? — Vous entendez, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement des sphères, et dont les tons aigus, mêlés aux tons graves, produisent régulièrement des accords variés; car de si grands mouvements ne peuvent s'accomplir en silence, et la nature veut que, si les sons aigus retentissent à l'une des extrémités, les sons graves sortent de l'autre. Ainsi, ce premier monde stellifère, dont la révolution est plus rapide, se meut avec un son aigu et précipité, tandis que le cours inférieur de la lune ne rend qu'un son grave et lent; car pour la terre, neuvième globe, dans son immuable station, elle reste toujours fixe au point le plus abaissé, occupant le centre de l'univers. Ainsi les mouvements de ces astres, parmi lesquels deux ont la même portée, produisent sept tons distincts, et le nombre septe-

met extra hanc unam superficiem, quam incolimus, quidquid nivium, imbriumve, vel grandinum cadit, hoc totum in cœlum de aere defluere. Cœlum enim ab omni parte terræ æquabiliter distat; et ut a nostra habitatione, ita et a lateribus, et a parte, quæ ad nos habetur inferior, pari altitudinis immensitate suspicitur. Nisi ergo omnia pondera ferrentur in terram; imbres, qui extra latera terræ defluunt, non in terram, sed in cœlum caderent : quod vilitatem joci scurrilis excedit. Esto enim terræ sphæra, cui adscripta sunt A, B, C, D. circa hanc sit aeris orbis, cui adscripta sunt E, F, G, L, M, et utrumque orbem, id est, terræ et aeris, dividat linea ducta ab E, usque ad L, erit superior ista, quam possidemus, et illa sub pedibus. Nisi ergo caderet omne pondus in terram; parvam nimis imbrium partem terra susciperet ab A, usque ad C; latera vero aeris, id est, ab F, usque ad E, et a G, usque ad L, humorem suum in aerem cœlumque dejicerent : de inferiore autem cœli hemisphærio pluvia in exteriora et ideo naturæ incognita deflueret, sicut ostendit subjecta descriptio. Sed hoc vel refellere dedignatur sermo sobrius : quod sic absurdum est, ut sine argumentorum patrocinio subruatur. Restat ergo, ut indubitabili ratione monstratum sit, in terram ferri omnia nutu suo pondera. Ista autem, quæ de hoc dicta sunt, opitulantur nobis et ad illius loci disputationem, quæ, antipodas esse, commemorat. Sed hic inhibita continuatione tractatus, ad secundi commentarii volumen disputationem sequentium reservemus.

LIBER II.

Cap. I. Concentum quendam effici motu cœlestium corporum, et quomodo ratio ejus concentus a Pythagora sit deprehensa : tum qui numeri apti sint consonantiis musicis, quotque consonantiæ sint.

Superiore commentario, Eustathi, luce mihi carior dilectiorque fili, usque ad stelliferæ sphæræ cursum, et subjectarum septem, sermo processerat; nunc jam de musica earum modulatione disputetur. « Quis hic, inquam, « quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis « sonus? Hic est, inquit, ille, qui intervallis disjunctus « imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, « impulsu et motu ipsorum orbium efficitur, et acuta cum « gravibus temperans, varios æquabiliter concentus efficit; « nec enim silentio tanti motus incitari possunt : et natura « fert, ut extrema ex altera parte graviter, ex altera autem « acute sonent. Quam ob causam summus ille cœli stellifer cursus, cujus conversio est concitatior, acute excitato movetur sono; gravissimo autem hic lunaris atque « infimus. Nam terra nona immobilis manens, ima sede « semper hæret, complexa mundi medium locum. Illi autem octo cursus, in quibus eadem vis est duorum, sep-

naire est le nœud de presque tout ce qui existe. Les hommes qui ont su imiter cette harmonie avec la lyre et la voix se sont frayé le retour vers ces lieux. »

De ce que nous avons fait connaître l'ordre dans lequel sont disposées les sphères, et expliqué la course rétrograde des sept étoiles mobiles, en opposition à celle des cieux, il s'ensuit que nous devons faire des recherches sur la nature des sons produits par l'impulsion de ces puissantes masses; car ces orbes, en fournissant leur course circulaire, éprouvent un mouvement de vibration qui se communique au fluide qui les environne : c'est de ce mouvement communiqué que résulte le son. Tel est nécessairement l'effet du choc occasionné par la rencontre impétueuse de deux corps. Mais ce son, né d'une commotion quelconque ressentie par l'air, et transmis à l'oreille, est doux et harmonieux, ou rude et discordant. Si la percussion a lieu suivant un rhythme déterminé, la résonnance donne un accord parfait; mais si elle s'est faite brusquement, et non d'après un mode régulier, un bruit confus affecte l'ouïe désagréablement. Or, il est sûr que dans le ciel rien ne se fait brusquement et sans dessein; tout y est ordonné selon des lois divines et des règles précises. Il est donc incontestable que le mouvement circulaire des sphères produit des sons harmonieux, puisque le son est le résultat du mouvement, et que l'harmonie des sons est le résultat de l'ordre qui règne aux cieux.

Pythagore est le premier des Grecs qui ait attribué aux sphères cette propriété harmonique et obligée, d'après l'invariable régularité du mouvement des choses célestes; mais il ne lui était pas facile de découvrir la nature des accords et les rapports des sons entre eux. De longues et profondes méditations sur un sujet aussi abstrait ne lui avaient encore rien appris, quand une heureuse occurrence lui offrit ce qui s'était refusé jusqu'alors à ses opiniâtres recherches. Il passait par hasard devant une forge dont les ouvriers étaient occupés à battre un fer chaud, lorsque ses oreilles furent tout à coup frappées par des sons proportionnels, et dans lesquels la succession du grave à l'aigu était si bien observée, que chacun des deux tons revenait ébranler le nerf auditif à des temps toujours égaux, en sorte qu'il résultait de ces diverses consonnances un tout harmonique. Saisissant une occasion qui lui semblait propre à confirmer sa théorie par le sens de l'ouïe et par celui du toucher, il entre dans l'atelier, suit attentivement tous les procédés de l'opération, et note les sons produits par les coups de chaque ouvrier. Persuadé d'abord que la différence d'intensité de ces sons était l'effet de la différence des forces individuelles, il veut que les forgerons fassent un échange de leurs marteaux; l'échange fait, les mêmes sons se font entendre sous les coups des mêmes marteaux, mus par des bras différents. Alors toutes ses observations se dirigent sur la pesanteur relative des marteaux; il prend le poids de ces instruments, et en fait faire d'autres qui diffèrent des premiers, soit en plus, soit en moins : mais les sons rendus par les coups des derniers marteaux n'étaient plus semblables à ceux qui

« tem efficiunt distinctos intervallis sonos : qui numerus « rerum omnium fere nodus est, quod docti homines ner- « vis imitati atque cantibus, aperuerunt sibi reditum in « hunc locum. » Exposito sphærarum ordine, motuque descripto, quo septem subjectæ in contrarium cœlo feruntur; consequens est, ut, qualem sonum tantarum molium impulsus efficiat, hic requiratur. Ex ipso enim circumductu orbium, sonum nasci necesse est : quia percussus aer, ipso interventu ictus, vim de se fragoris emittit, ipsa cogente natura, ut in sonum desinat duorum corporum violenta collisio. Sed is sonus, qui ex qualicunque aeris ictu nascitur, aut dulce quiddam in aures et musicum defert, aut ineptum et asperum sonat. Nam, si ictum observatio numerorum certa moderetur, compositum sibique consentiens modulamen editur. At, cum increpat tumultuaria et nullis modis gubernata collisio, fragor turbidus et inconditus offendit auditum. In cœlo autem constat nihil fortuitum, nihil tumultuarium provenire; sed universa illic divinis legibus et stata ratione procedere. Ex his inexpugnabili ratiocinatione collectum est, musicos sonos de sphærarum cœlestium conversione procedere; quia et sonum ex motu fieri necesse est, et ratio, quæ divinis inest, fit sono causa modulaminis. Hoc Pythagoras primus omnium Graiæ gentis hominum mente concepit : et intellexit quidem, compositum quiddam de sphæris sonare propter necessitatem rationis, quæ a cœlestibus non recedit; sed quæ esset illa ratio, vel quibus observanda modis, non facile deprehendebat : cumque eum frustra tantæ tamque arcanæ rei diuturna inquisitio fatigaret, fors obtulit, quod cogitatio alta non repeit. Cum enim casu præteriret in publico fabros, ignitum ferrum ictibus mollientes, in aures ejus malleorum soni certo sibi respondentes ordine repente ceciderunt : in quibus ita gravitati acumina consonabant, ut utrumque ad audientis sensum stata dimensione remearet, et ex variis impulsibus unum sibi consonans nasceretur. Hinc occasionem sibi oblatam ratus deprehendendi oculis et manibus, quod olim cogitatione quærebat, fabros adit, et imminens operi curiosius intuetur, annotans sonos, qui de singulorum lacertis conficiebantur. Quos cum ferientium viribus adscribendos putaret, jubet, ut inter se malleolos mutent : quibus mutatis, sonorum diversitas ab hominibus recedens malleolos sequebatur. Tunc omnem curam ad pondera eorum examinanda vertit : cumque sibi diversitatem ponderis, quod habebatur in singulis, annotasset; aliis ponderibus, in majus minusve excedentibus, fieri malleos imperavit, quorum ictibus soni nequaquam prioribus similes, nec ita sibi consonantes, exaudiebantur. Tunc animadvertit, concordiam vocis lege ponderum provenire; collectisque omnibus numeris, quibus consentiens sibi diversitas ponderum continebatur, ex malleis ad fides vertit examen; et intestina ovium, vel boum nervos tam variis

s'étaient fait entendre sous le choc des premiers, et ne donnaient que des accords imparfaits. Pythagore en conclut que les consonnances parfaites suivent la loi des poids; en conséquence, il rassembla les nombreux rapports que peuvent donner des poids inégaux, mais proportionnels, et passa des marteaux aux cordes sonores.

Il tendit une corde sonore avec des poids différents, et dont le nombre égalait celui des divers marteaux; l'accord de ces sons répondit à l'espoir que lui avaient donné ses précédentes observations, et offrit de plus cette douceur qui est le propre des corps sonores. Possesseur d'une aussi belle découverte, il put dès lors saisir les rapports des intervalles musicaux, et déterminer, d'après eux, les différents degrés de grosseur, de longueur et de tension de ses cordes, de manière à ce que le mouvement de vibration imprimé à l'une d'elles pût se communiquer à telle autre éloignée de la première, mais en rapport de consonnance avec elle.

Cependant, de cette infinité d'intervalles qui peuvent diviser les sons, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui servent à former des accords.
14. A cet égard, ils se réduisent à six, qui sont l'épitrite, l'hémiole, le rapport double, triple, quadruple, et l'épogdoade.

L'épitrite exprime la raison de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son tiers, ou qui sont entre elles comme quatre est à trois; il donne la consonnance nommée *diatessaron*.

L'hémiole a le même rapport que deux quantités dont la plus grande renferme la plus petite une fois, et sa moitié en sus; telle est la raison de trois à deux. C'est de ce rapport que naît la consonnance appelée *diapentès*.

La raison double est celle de deux quantités dont l'une contient l'autre deux fois, ou qui sont entre elles comme quatre est à deux; on lui doit l'intervalle nommé *diapason*.

La raison triple est le rapport de deux quantités dont la plus grande renferme l'autre trois fois juste, ou qui sont l'une à l'autre comme trois est à un; c'est suivant cette raison que procède la consonnance appelée *diapason* et *diapentès*.

La raison quadruple a lieu lorsque de deux grandeurs, l'une contient l'autre quatre fois juste, ou lorsqu'elles sont entre elles comme quatre est à un; cette raison donne le double *diapason*.

L'épogdoade est le rapport de deux quantités dont la plus grande contient la plus petite une fois, plus son huitième; telle est la raison de neuf à huit: c'est cet intervalle que les musiciens désignent sous le nom de ton. Les anciens faisaient encore usage d'un son plus faible que le ton, et qu'ils appelaient demi-ton; mais gardons-nous de croire qu'il soit la moitié du ton, car il n'y a pas plus de demi-tons que de demi-voyelles. D'ailleurs, le ton n'est pas de nature à pouvoir être divisé en deux parties égales, puisqu'il a pour base 9, dont les deux moitiés ne peuvent être deux entiers; donc le ton ne peut donner deux demi-tons. Ce son, nommé demi-ton par nos ancêtres, est au ton comme 243 est à 256; c'était le diésis des premiers pythagoriciens. Maintenant on appelle diésis un son qui est au-dessous du demi-ton; et ce dernier, Platon le nomme *limma*.

ponderibus illigatis tetendit, qualia in malleis fuisse didicerat: talisque ex his concentus evenit, qualem prior observatio non frustra animadversa promiserat, adjecta dulcedine, quam natura fidium sonora præstabat. Hic Pythagoras tanti secreti compos, deprehendit numeros, ex quibus soni sibi consoni nascerentur: adeo ut fidibus sub hac numerorum observatione compositis, certæ certis, aliæque aliis convenientium sibi numerorum concordia tenderentur; ut una impulsa plectro, alia licet longe posita, sed numeris conveniens, simul sonaret. Ex omni autem innumera varietate numerorum pauci et numerabiles inventi sunt, qui sibi ad efficiendum musicam convenirent. Sunt autem hi sex omnes, epitritus, hemiolius, duplaris, triplaris, quadruplus et epogdous. Et est epitritus, cum de duobus numeris major habet totum minorem, et insuper ejus tertiam partem; ut sunt quatuor ad tria. Nam in quatuor sunt tria, et tertia pars trium, id est, unum: et is numerus vocatur epitritus: deque eo nascitur symphonia, quæ appellatur διὰ τεσσάρων. Hemiolius est, cum de duobus numeris major habet totum minorem, et insuper ejus medietatem; ut sunt tria ad duo: nam in tribus sunt duo, et media pars eorum, id est, unum; et ex hoc numero, qui hemiolius dicitur, nascitur symphonia, quæ appellatur διὰ πέντε. Duplaris numerus est, cum de duobus numeris minor bis in majore numeratur; ut sunt quatuor ad duo: et ex hoc duplari nascitur symphonia, cui nomen est διὰ πασῶν. Triplaris autem, cum de duobus numeris minor ter in majore numeratur; ut sunt tria ad unum: et ex hoc numero symphonia procedit, quæ dicitur διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε. Quadruplus est, cum de duobus numeris minor quater in majore numeratur; ut sunt quatuor ad unum: qui numerus facit symphoniam, quam dicunt δὶς διὰ πασῶν. Epogdous est numerus, qui intra se habet minorem et insuper ejus octavam partem, ut novem ad octo, quia in novem et octo sunt, et insuper octava pars eorum, id est, unum. Hic numerus sonum parit, quem tonon musici vocaverunt. Sonum vero tono minorem veteres quidem semitonium vocitare voluerunt. Sed non ita accipiendum est, ut dimidius tonus putetur; quia nec semivocalem in litteris pro medietate vocalis accipimus. Deinde tonus per naturam sui in duo dividi sibi æqua non poterit. Cum enim ex novenario numero constet, novem autem nunquam æqualiter dividantur; tonus in duas dividi medietates recusat. Sed semitonium vocaverunt sonum tono minorem: quem tam parvo distare a tono deprehensum est, quantum hi duo numeri inter se distant, id est, ducenta quadraginta tria, et ducenta quinquaginta sex. Hoc semitonium Pythagorici quidem veteres diesin nominabant: sed sequens usus sonum semitonio minorem diesin constituit nominandum. Plato semi-

Il y a donc cinq consonnances musicales, savoir : le diatessaron, le diapentès, le diapason, le diapason et le diapentès, et le double diapason. C'est à ce nombre que se bornent les intervalles que peut parcourir la voix de l'homme, et que son oreille peut saisir; mais l'harmonie céleste va bien au-delà de cette portée, puisqu'elle donne quatre fois le diapason et le diapentès. Maintenant revenons à nos cinq accords : le diatessaron consiste en deux tons et un demi-ton (nous laissons de côté, pour éviter les difficultés, les tiers et les quarts de ton) ; il résulte de l'épitrite. Le diapentès consiste en trois tons et un demi-ton ; il résulte de l'hémiole. Le diapason a six tons; il est né du rapport double. Quant au diapason et diapentès, qui est formé de neuf tons et d'un demi-ton, nous le devons à la raison triple. Enfin, le double diapason, qui renferme douze tons, est le résultat de la raison quadruple.

—

CHAP. II. Dans quelle proportion, suivant Platon, Dieu employa les nombres dans la composition de l'âme du monde. De cette organisation de l'âme universelle doit résulter l'harmonie des corps célestes.

Lorsque après avoir ajouté à la doctrine des nombres qu'il devait à l'école de Pythagore les créations profondes de son divin génie, Platon se fut convaincu qu'il ne pouvait exister d'accords parfaits sans les quantités dont nous venons de parler, il admit en principe, dans son *Timée*, que l'ineffable providence de l'éternel architecte avait formé l'âme du monde du mélange de ces mêmes quantités. Le développement de son opinion nous sera d'un grand secours pour l'intelligence des expressions de Cicéron relatives à la partie théorique de la musique; et, pour qu'on ne dise pas que le commentaire n'est pas plus facile à entendre que le texte, nous croyons devoir faire précéder l'un et l'autre de quelques propositions qui serviront à les éclaircir.

Tout solide a trois dimensions, longueur, largeur, profondeur ou épaisseur; il n'est aucun corps dans la nature qui en ait une quatrième. Cependant les géomètres se proposent pour objet de leurs études d'autres grandeurs qu'ils nomment mathématiques, et qui, ne tombant pas sous les sens n'appartiennent qu'à l'entendement. Le point suivant eux est une quantité qui n'a pas de parties; il est donc indivisible, et n'a par conséquent aucune des trois dimensions. Le point prolongé donne la ligne, qui n'a qu'une dimension appelée longueur; elle est terminée par deux points. Si vous tirez une seconde ligne contiguë à la première, vous aurez une quantité mathématique de deux dimensions, longueur et largeur; on la nomme surface. Elle est terminée par quatre points, c'est-à-dire que chacune de ses extrémités est limitée par deux points. Doublez ces deux lignes, ou placez au-dessus d'elles deux autres lignes, il en résultera une grandeur ayant trois dimensions, longueur, largeur et profondeur; ce sera un solide terminé par huit angles. Tel est le dé à jouer, qui, chez les Grecs, s'appelle cube.

tonium limma vocitavit. Sunt igitur symphoniæ quinque, id est, διὰ τεσσάρων, διὰ πέντε, διὰ πασῶν, διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε, καὶ δὶς διὰ πασῶν. sed hic numerus symphoniarum ad musicam pertinet, quam vel flatus humanus intendere, vel capere potest humanus auditus. Ultra autem se tendit harmoniæ cœlestis accessio, id est, usque ad quater διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε. Nunc interim de his, quas nominavimus, disseramus. Symphonia diatessaron constat de duobus tonis et semitonio; ut minutias, quæ in additamento sunt, relinquamus, ne difficultatem creemus : et fit ex epitrito. Diapente constat ex tribus tonis et hemitonio; et fit de hemiolio. Diapason constat de sex tonis; et fit de duplari. Verum διὰ πασῶν καὶ διὰ πέντε constat ex novem tonis et hemitonio; et fit de triplari numero. Dis autem diapason continet tonos duodecim; et fit ex quadruplo.

—

CAP. II. Plato quem in modum animam mundi ex numeris fabricatam esse docuerit; et quod hinc etiam probari possit, concentum quendam esse cœlestium corporum.

Hinc Plato, postquam et Pythagoricæ successione doctrinæ, et ingenii proprii divina profunditate cognovit, nullam esse posse sine his numeris jugabilem competentiam, in Timæo suo mundi animam per istorum numerorum contextionem ineffabili providentia Dei fabricatoris instituit. Cujus sensus, si huic operi fuerit appositus, plurimum nos ad verborum Ciceronis, quæ circa disciplinam musicæ videntur obscura, intellectum juvabit. Sed ne, quod in patrocinium alterius expositionis adhibetur, ipsum per se difficile credatur; pauca nobis præmittenda sunt, quæ simul utriusque intelligentiam faciant lucidiorem. Omne solidum corpus trina dimensione distenditur : habet enim longitudinem, latitudinem, profunditatem; nec potest inveniri in quolibet corpore quarta dimensio : sed his tribus omne corpus solidum continetur. Geometræ tamen alia sibi corpora proponunt, quæ appellant mathematica, cogitationi tantum subjicienda, non sensui. Dicunt enim, punctum corpus esse individuum, in quo neque longitudo, neque latitudo, neque altitudo deprehendatur : quippe quod in nullas partes dividi possit. Hoc protractum efficit lineam, id est, corpus unius dimensionis. Longum est enim sine lato, sine alto; et duobus punctis ex utraque parte solam longitudinem terminantibus continetur. Hanc lineam si geminaveris, alterum mathematicum corpus efficies, quod duabus dimensionibus æstimatur, longo latoque; sed alto caret (et hoc est, quod apud illos superficies vocatur) punctis autem quatuor continetur, id est, per singulas lineas binis. Si vero hæ duæ lineæ fuerint duplicatæ, ut subjectis duabus duæ superponantur, adjicietur profunditas; et hinc solidum corpus efficietur, quod sine dubio octo angulis continebitur : quod videmus in tessera, quæ græco nomine cubus vocatur. His geometricis rationibus applicatur natura numerorum. Et μονὰς punctum putatur,

La nature des nombres est applicable à ces abstractions de la géométrie. La monade ou l'unité peut être comparée au point mathématique. Celui-ci n'a pas d'étendue, et cependant il donne naissance à des substances étendues; de même la monade n'est pas un nombre, mais elle est le principe des nombres. Deux est donc la première quantité numérique, et représente la ligne née du point, et terminée par deux points. Ce nombre deux, ajouté à lui-même, donne le nombre quatre, qu'on peut assimiler à la surface qui a deux dimensions, et qui est limitée par quatre points. En doublant quatre, on obtient le nombre huit, qui peut être comparé au solide, lequel se compose, comme nous l'avons dit, de deux lignes surmontées de deux autres lignes, et terminées par huit angles. Aussi les géomètres disent-ils qu'il suffit de doubler le double deux pour obtenir un solide. Deux donne donc un corps, lorsque ses additions successives égalent huit. C'est pour cette raison qu'il est au premier rang des nombres parfaits.

Voyons maintenant comment le premier nombre impair parvient à engendrer un solide. Ce premier des impairs est trois, que nous assimilerons à la ligne; car de la monade découlent les nombres impairs, de même que les nombres pairs.

En triplant trois, on obtient neuf; ce dernier nombre correspond à deux lignes réunies, et figure l'étendue en longueur et largeur. Il en est ainsi de quatre, qui est le premier des nombres pairs. Neuf multiplié par trois donne la troisième dimension, ou la hauteur : ainsi, vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres impairs, de même que huit, produit de deux multiplié deux fois par lui-même, a pour générateur le premier des nombres pairs.

Il suit de là que la composition de ces deux solides exige le concours de la monade et de six autres nombres, dont trois pour le solide pair, qui sont deux, quatre et huit, et trois pour le solide impair, savoir, trois, neuf et vingt-sept.

Platon, qui nous explique dans son *Timée* la manière dont l'Éternel procéda à la formation de l'âme universelle, dit qu'elle est un agrégat des deux premiers cubes, l'un pair et l'autre impair, tous deux solides parfaits. Cette contexture de l'âme du monde par le moyen des nombres solides ne doit point donner à entendre qu'elle participe de la corporéité, mais qu'elle a toute la consistance nécessaire pour pénétrer de sa substance l'universalité des êtres et la masse entière du monde. Voici comment s'exprime Platon à ce sujet : « Dieu prit d'abord une première quantité sur tout le firmament, puis une seconde double de la première; il en prit une troisième, qui était l'hémiole de la seconde et le triple de la première; la quatrième était le double de la seconde; la cinquième égalait trois fois la troisième, la sixième contenait huit fois la première, et la septième la contenait vingt-sept fois. Il remplit ensuite chacun des intervalles que laissaient entre eux les nombres doubles et triples par deux termes moyens propres à lier les deux extrêmes, et à former avec eux les rapports de l'épitrite, de l'hémiole et de l'épogdoade. »

Plusieurs personnes interprètent comme il suit ces expressions de Platon : La première partie est la monade; la seconde est le nombre deux ; la troisième est le nombre ternaire, hémiole de

quia sicut punctum corpus non est, sed ex se facit corpora, ita monas numerus esse non dicitur, sed origo numerorum. Primus ergo numerus in duobus est; qui similis est lineæ de puncto sub gemina puncti terminatione productæ. Hic numerus, *duo*, geminatus de se efficit quatuor, ad similitudinem mathematici corporis, quod sub quatuor punctis longo latoque distenditur. Quaternarius quoque ipse geminatus octo efficit; qui numerus solidum corpus imitatur : sicut duas lineas diximus, duabus superpositas, octo angulorum dimensione integram corporis soliditatem creare. Et hoc est, quod apud geometras dicitur, bis bina bis corpus esse jam solidum. Ergo a pari numero accessio usque ad octo, soliditas est corporis. Ideo inter principia huic numero plenitudinem deputavit. Nunc oportet ex impari quoque numero, quemadmodum idem efficiatur, inspicere. Et quia tam paris, quam imparis numeri monas origo est, ternarius numerus prima linea esse credatur. Hic triplicatus novenarium numerum facit : qui et ipse quasi de duabus lineis longum latumque corpus efficit; sicut quaternarius secundum de paribus efficit : item novenarius triplicatus tertiam dimensionem præstat; et ita a parte imparis numeri in viginti septem, quæ sunt ter terna ter, solidum corpus efficitur : sicut in numero pari bis bina bis, qui est octonarius, soliditatem creavit. Ergo ad efficiendum utrobique solidum corpus monas necessaria est, et sex alii numeri, id est, terni, a pari et impari. A pari quidem, duo, quatuor, octo : ab impari autem, tria, novem, viginti septem. Timæus igitur Platonis in fabricanda mundi anima, consilium divinitatis enuntians, ait, illam per hos numeros fuisse contextam, qui et a pari et ab impari cubum, id est, perfectionem soliditatis efficiunt : non quia aliquid significaret illam habere corporeum; sed ut posset universitatem animando penetrare, et mundi solidum corpus implere, per numeros soliditatis effecta est. Nunc ad ipsa Platonis verba veniamus. Nam cum de Deo, animam mundi fabricante, loqueretur, ait : Primam ex omni firmamento partem tulit. Hinc sumsit duplam partem prioris, tertiam vero secundæ hemioliam, sed primæ triplam, et quartam duplam secundæ, quintam tertiæ triplam, sextam primæ octuplam, et septimam vicies septies a prima multiplicatam. Post hæc spatia, quæ inter duplos et triplos numeros hiabant, insertis partibus adimplebat; ut binæ medietates singula spatia colligarent. Ex quibus vinculis hemiolii, et epitriti, et epogdoi nascebantur. Hæc Platonis verba ita a nonnullis excepta sunt, ut primam partem monada crederent; secundam, quam dixi duplam prioris,

deux, et triple de l'unité; la quatrième est le nombre quaternaire, double de deux; la cinquième est le nombre neuf, triple de trois; la sixième est le huitième nombre, qui contient huit fois l'unité; la septième enfin est le nombre vingt-sept, produit de trois multiplié deux fois par lui-même. Il est aisé de voir que, dans ce mélange, les nombres pairs alternent avec les impairs. Après l'unité, qui réunit le pair et l'impair, vient deux, premier pair, puis trois, premier impair; ensuite quatre, second pair, qui est suivi de neuf, second impair, lequel précède huit, troisième pair, que suit vingt-sept, troisième impair; car le nombre impair étant mâle, et le nombre pair femelle, tous deux devaient entrer dans la composition d'une substance chargée d'engendrer tous les êtres, et en même temps ces quantités devaient avoir la plus grande solidité pour lui communiquer la force de vaincre toutes les résistances. Il fallait, de plus, qu'elle fût formée des seuls nombres susceptibles de donner des accords parfaits, puisqu'elle devait entretenir l'harmonie et l'union entre toutes les parties de l'œuvre de sa création. Or, nous avons dit que le rapport de 2 à 1 donne le diapason ou l'octave; que celui de 3 à 2, c'est-à-dire l'hémiole, donne le diapentès ou la quinte; que de la raison de 4 à 3, qui est l'épitrite, naît le diatessaron ou la quarte; enfin que de la raison de 4 à 1, nommée quadruple, procède le double diapason ou la double octave.

L'âme universelle, ainsi formée de nombres harmoniques, ne peut donner, en vertu de son mouvement propre, l'impulsion à tous les corps de la nature que nous voyons se mouvoir, sans qu'il résulte de cette impulsion des accords dont elle a le principe en elle-même, puisqu'en la composant de nombres respectivement inégaux, Dieu, comme vient de nous le dire Platon, combla le vide que ces quantités numériques laissaient entre elles par des hémioles, des épitrites et des épogdoades.

La profondeur du dogme de ce philosophe est donc savamment exposée dans ces paroles de Cicéron : « Qu'entends-je, dis-je, et quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles? — Vous entendez, me répondit-il, l'harmonie qui, formée d'intervalles inégaux, mais calculés suivant de justes proportions, résulte de l'impulsion et du mouvement des sphères. »

Observez qu'il fait mention des intervalles, et qu'après avoir assuré qu'ils sont inégaux entre eux, il n'oublie pas d'ajouter que leur différence a lieu suivant des rapports précis. Il entre donc dans l'idée de Platon, qui rapproche ces intervalles inégaux par des quantités proportionnelles, telles que des hémioles, des épitrites, des épogdoades, et des demi-tons, qui sont la base de l'harmonie.

On conçoit maintenant qu'il serait impossible de bien saisir la valeur des expressions de Cicéron, si nous ne les eussions fait précéder de l'explication des rhythmes musicaux dont il vient d'être question, ainsi que de celle des nombres qui, selon Platon, sont entrés dans la composition de l'âme du monde, et si nous n'eussions fait connaître la raison pour laquelle cette âme a été ourdie avec des quantités harmoniques. A

dualem numerum esse confiderent; tertiam, ternarium numerum, qui ad duo hemiolius est, ad unum triplus; et quartam, quatuor, qui ad secundum, id est, ad duo duplus est; quintam, novenarium, qui ad tertium, id est, ad tria triplus est; sextam autem octonarium, qui primum octies continet. At vero pars septima in viginti et septem fuit : quæ faciunt, ut diximus, augmentum tertium imparis numeri. Alternis saltibus enim, ut animadvertere facile est, processit illa contextio : ut post monadem, quæ et par, et impar est, primus par numerus poneretur, id est, duo; deinde sequeretur primus impar, id est, tria; quarto loco secundus par, id est, quatuor; quinto loco secundus impar, id est, novem; sexto loco tertius par, id est, octo; septimo loco tertius impar, id est, viginti et septem : ut, quia impar numerus mas habetur, et par femina, ex pari et impari, id est, ex mari et femina nasceretur, quæ erat universa paritura, et ad utriusque soliditatem usque procederet, quasi solidum omne penetratura. Deinde ex his numeris fuerat componenda, qui soli continent jugabilem competentiam, quia omne mundo ipsa erat jugabilem præstatura concordiam. Nam duo ad unum dupla sunt; de duplo autem diapason symphoniam nasci, jam diximus. Tria vero ad duo hemiolium numerum faciunt : hinc oritur diapente. Quatuor ad tria epitritus numerus est : ex hoc componitur diatessaron. Item quatuor ad unum in quadrupli ratione censentur; ex quo symphonia disdiapason nascitur. Ergo mundi anima, quæ ad motum hoc, quod videmus, universitatis corpus impellit, contexta numeris musicam de se creantibus concinentiam, necesse est ut sonos musicos de motu, quem proprio impulsu præstat, efficiat; quorum originem in fabrica suæ contextionis invenit. Ait enim Plato, ut supra retulimus, auctorem animæ Deum, post numerorum inter se imparium contextionem, hemioliis, epitritis, et epogdois, et limmate hiantia intervalla supplesse. Ideo doctissime Tullius in verbis suis ostendit Platonici dogmatis profunditatem. « Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures « meas tantus et tam dulcis sonus? Hic est, inquit, ille, « qui intervallis disjunctus imparibus, sed tamen pro rata « parte ratione distinctis, impulsu et motu ipsorum orbium « efficitur. » Vides, ut intervalla commemorat, et hæc inter se imparia esse testatur; nec diffitetur rata ratione distincta : quia secundum Timæum Platonis imparium inter se intervalla numerorum, ratis ad se numeris, hemioliis scilicet, epitritis, et epogdois, hemitoniisque distincta sunt; quibus omnis canora ratio continetur. Hinc enim animadvertitur, quia hæc verba Ciceronis nunquam profecto ad intellectum paterent, nisi hemioliorum, epitritorum, et epogdoorum ratione præmissa, quibus intervalla numerorum distincta sunt, et nisi Platonicis numeris, quibus mundi anima est contexta, patefactis, et ratione præmissa, cur ex numeris musicam creantibus

l'aide de ces développements, on peut se faire une idée juste du branle général donné par la seule impulsion de l'âme, et de la nécessité que de ce choc communiqué il résulte des accords harmonieux, puisque cette harmonie tient à l'essence du principe moteur.

—

CHAP. III. On peut encore apporter d'autres preuves et donner d'autres raisons de la nécessité de l'harmonie des sphères. Les intervalles des sons dont la valeur ne peut être fixée que par l'entendement, relativement à l'âme du monde, peuvent être calculés matériellement dans le vaste corps qu'elle anime.

C'est ce concert des orbes célestes qui a fait dire à Platon, dans l'endroit de sa République où il traite de la vélocité du mouvement circulaire des sphères, que sur chacune d'elles il y a une sirène qui, par son chant, réjouit les dieux ; car le mot sirène est, chez les Grecs, l'équivalent de déesse qui chante. Les théologiens ont aussi entendu par les neuf Muses les huit symphonies exécutées par les huit globes célestes, et une neuvième qui résulte de l'harmonie totale. Voilà pourquoi Hésiode, dans sa Théogonie, donne à la huitième muse le nom d'Uranie ; car la sphère stellaire, au-dessous de laquelle sont placées les sept sphères mobiles, est le ciel proprement dit ; et, pour nous faire entendre qu'il en est une neuvième, la plus intéressante de toutes, parce qu'elle est la réunion de toutes les harmonies, il ajoute : « Calliope est l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait. »

Par ce nom de Calliope, qui signifie très-belle voix, le poëte veut dire qu'une voix sonore est la neuvième des muses ; et, pour exprimer énergiquement que cette muse est un tout harmonique par excellence, il la nomma l'ensemble de tout ce qu'il y a de parfait. C'est par suite de cette idée théologique qu'Apollon a reçu le nom de Musagète, c'est-à-dire de guide des Muses, parce qu'il est, comme dit Cicéron, « chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde. »

Que par les Muses on doive entendre l'harmonie des sphères, c'est ce que n'ignorent pas ceux qui les ont nommées Camènes, c'est-à-dire douces chanteuses. Cette opinion de la musique céleste fut accréditée par les théologiens, qui cherchèrent à la peindre par les hymnes et les chants employés dans les sacrifices. On s'accompagnait en certaines contrées de la lyre ou cithare, et dans d'autres de la flûte ou autres instruments à vent. Ces hymnes en l'honneur des dieux étaient des stances nommées strophes et antistrophes. La strophe répondait au mouvement direct du ciel des fixes, et l'antistrophe au mouvement contraire des corps errants ; et le premier hymne adressé à la Divinité eut pour objet de célébrer ce double mouvement.

Le chant faisait aussi partie des cérémonies funéraires chez plusieurs nations dont les législateurs étaient persuadés que l'âme, à la sortie du corps, retournait à la source de toute mélodie, c'est-à-dire au ciel. Et en effet, si nous voyons qu'ici-bas tous les êtres animés sont sensibles aux charmes de la musique ; si elle exerce son influence non-seulement sur les peuples civilisés, mais aussi sur les peuples barbares, qui

anima intexta sit. Hæc enim omnia et causam mundani motus ostendunt, quem solus animæ præstat impulsus, et necessitatem musicæ concinentiæ, quam motui, a se facto, inserit anima, innatam sibi ab origine.

—

CAP. III. Aliis prælerea indiciis ac rationibus concentum illum motuum cœlestium posse ostendi : quodque intervalla ea, quæ esse in anima ratione sola intelliguntur, revera in ipso mundi corpore deprehendantur.

Hinc Plato in Republica sua, cum de sphærarum cœlestium volubilitate tractaret, singulas ait Sirenas singulis orbibus insidere, significans, sphærarum motu cantum numinibus exhiberi. Nam Siren, Dea canens græco intellectu valet. Theologi quoque novem Musas, octo sphærarum musicos cantus, et unam maximam concinentiam, quæ confit ex omnibus, esse voluere. Unde Hesiodus in Theogonia sua octavam Musam Uraniam vocat ; quia post septem vagas, quæ subjectæ sunt, octava stellifera sphæra superposita proprio nomine cœlum vocatur : et, ut ostenderet, nonam esse et maximam, quam conficit sonorum concors universitas, adjecit,

Καλλιόπη θ' ἥ δὴ προφερεστάτη ἐστὶν ἁπασέων,

ex nomine ostendens ipsam vocis dulcedinem nonam Musam vocari : (nam Καλλιόπη optimæ vocis græca interpretatio est) et, ut ipsam esse, quæ confit ex omnibus, pressius indicaret, assignavit illi universitatis vocabulum, videlicet, ἥ δὴ προφερεστάτη ἁπασέων. Nam et Apollinem ideo Μουσηγέτην vocant, quasi ducem et principem orbium ceterorum, ut ipse Cicero refert : *Dux, et princeps, et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio.* Musas esse mundi cantum etiam sciunt, qui eas Camenas, quasi canenas a canendo dixerunt. Ideo canere cœlum etiam theologi comprobantes, sonos musicos sacrificiis adhibuerunt ; qui apud alios lyra vel cithara, apud nonnullos tibiis aliisve musicis instrumentis fieri solebant. In ipsis quoque hymnis Deorum per stropham et antistropham metra canoris versibus adhibebantur ; ut per stropham rectus orbis stelliferi motus, per antistropham diversus vagarum regressus prædicaretur. Ex quibus duobus motibus primus in natura hymnus dicandus Deo sumsit exordium. Mortuos quoque ad sepulturam prosequi oportere cum cantu, plurimarum gentium vel regionum instituta sanxerunt, persuasione hac, quia post corpus animæ ad originem dulcedinis musicæ, id est, ad cœlum redire credantur. Nam ideo in hac vita omnis anima musicis sonis capitur, ut non soli, qui sunt habitu cultiores, verum universæ quoque barbaræ nationes cantus, quibus vel ad ardorem virtutis animentur, vel ad mollitiem voluptatis resolvantur, exerceant : quia anima in corpus defert memoriam musicæ, cujus in cœlo fuit conscia ; et ita deli-

ont des chants propres à exciter leur ardeur guerrière, et d'autres qui leur font éprouver les douces langueurs de la volupté, c'est que notre âme rapporte avec elle du céleste séjour le souvenir des concerts qu'elle y a entendus. Cette réminiscence produit sur elle un tel effet, que les caractères les plus sauvages et les cœurs les plus féroces sont forcés de céder à l'influence de l'harmonie. C'est là, je crois, ce qui a donné lieu à ces fictions poétiques sur Orphée et Amphion, qui nous représentent le premier apprivoisant, au son de sa lyre, les animaux les plus sauvages, et le second faisant mouvoir les pierres mêmes. C'est sans doute parce que les premiers ils firent servir la poésie et la musique à amollir des peuplades sauvages, et jusqu'alors aussi brutes que la pierre. Effectivement, l'harmonie a tant d'empire sur nos âmes, qu'elle excite et modère le courage des guerriers. C'est elle qui donne le signal des combats et celui de la retraite; elle provoque le sommeil, elle empêche de dormir; elle fait naître les inquiétudes et sait les calmer; elle inspire le courroux, et invite à la clémence. Qui plus est, elle agit sur les corps dont elle soulage les maux; et de là l'usage d'administrer aux malades des remèdes au son de la musique.

Au surplus, on ne doit pas être surpris du grand empire que la musique exerce sur l'homme, quand on voit les rossignols, les cygnes et d'autres oiseaux, mettre une certaine méthode dans leur chant. Et qui peut ignorer que, parmi les animaux qui vivent dans l'air, dans l'eau et sur la terre, il en est plusieurs qui, se laissant attirer par des sons modulés, viennent se jeter dans les filets qui leur sont tendus? Le chalumeau du berger ne maintient-il pas la tranquillité dans le troupeau qui se rend aux pâturages? Ces divers effets de la musique n'ont rien d'étonnant d'après ce que nous avons dit, savoir, qu'elle est la cause formelle de l'âme universelle, de cette âme

Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.

Tout doit être, en effet, soumis au pouvoir de la musique, puisque l'âme céleste, par qui tout est animé, lui doit son origine.

Lorsqu'elle donne l'impulsion circulaire au corps de l'univers, il résulte de cette communication de mouvement des sons modifiés par des intervalles inégaux, mais ayant entre eux des rapports déterminés, et tels que ceux des nombres qui ont servi à son organisation. Il s'agit de savoir si ces intervalles, que l'entendement seul est capable d'apprécier dans cette substance immatérielle, peuvent être soumis au calcul dans le monde matériel.

Archimède, il est vrai, croyait avoir trouvé le nombre de stades qu'il y a de la terre à la lune, de la lune à Vénus, de Vénus à Mercure, de Mercure au soleil, du soleil à Mars, de Mars à Jupiter, et de Jupiter à Saturne. Il croyait également que l'analyse lui avait donné la mesure de l'intervalle qui sépare l'orbe de Saturne de la sphère aplane; mais l'école de Platon, rejetant avec dédain des calculs qui n'admettaient pas de distances en nombre double et triple, a établi, comme point de doctrine, que celle de la terre au soleil est double de celle de la terre à la lune; que la distance de la terre à Vénus est triple de celle de la terre au soleil; que la distance de la terre à Mercure est quadruple de celle de la terre à Vénus; que la distance de la terre à Mars égale neuf fois celle de la terre à Mercure; que la distance de la terre à Jupiter égale huit fois celle de la terre à Mars; enfin, que la distance de la terre à Saturne égale vingt-sept fois celle de la terre à Jupiter.

nimentis canticis occupatur, ut nullum sit tam immite, tam asperum pectus, quod non oblectamentorum talium teneatur affectu. Hinc æstimo et Orphei vel Amphionis fabulam, quorum alter animalia ratione carentia, alter saxa quoque trahere cantibus ferebatur, sumsisse principium; quia primi forte gentes, vel sine rationis cultu barbaras, vel saxi instar nullo affectu mobiles, ad sensum voluptatis canendo traxerunt. Ita denique omnis habitus animæ cantibus gubernatur, ut et ad bellum progressui, et item receptui canatur cantu, et excitante, et rursus sedante virtutem: *dat somnos adimitque;* nec non curas et immittit, et retrahit: iram suggerit, clementiam suadet, corporum quoque morbis medetur. Nam hinc est, quod ægris remedia præstantes præcinere dicuntur. Et quid mirum, si inter homines musicæ tanta dominatio est, cum aves quoque, ut lusciniæ, ut cygni, aliæve id genus, cantum veluti quadam disciplina artis exerceant; nonnullæ vero vel aves, vel terrenæ seu aquatiles beluæ, invitante cantu in retia sponte decurrant, et pastoralis fistula ad pastum progressis quietem imperet gregibus? Nec mirum; inesse enim mundanæ animæ causas musicæ, quibus est intexta, prædiximus. Ipsa autem mundi anima viventibus omnibus vitam ministrat:

Hinc hominum pecudumque genus vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.

Jure igitur musica capitur omne, quod vivit; quia cœlestis anima, qua animatur universitas, originem sumsit ex musica. Hæc, dum ad sphæralem motum mundi corpus impellit, sonum efficit, qui intervallis est disjunctus imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, sicut a principio ipsa contexta est. Sed hæc intervalla, quæ in anima, quippe incorporea, sola æstimantur ratione, non sensu, quærendum est, utrum et in ipso mundi corpore dimensio librata servaverit. Et Archimedes quidem stadiorum numerum deprehendisse se credidit, quibus a terræ superficie luna distaret, et a luna Mercurius, a Mercurio Venus, sol a Venere, Mars a sole, a Marte Juppiter, Saturnus a Jove. Sed et a Saturni orbe usque ad ipsum stelliferum cœlum omne spatium se ratione emensum putavit. Quæ tamen Archimedis dimensio a Platonicis repudiata est, quasi dupla et tripla intervalla non servans: et statuerunt hoc esse credendum, ut, quantum est a

Porphyre fait mention de cette opinion des platoniciens, dans un de ses traités qui jette quelque jour sur les expressions peu intelligibles de Timée; il dit qu'ils sont persuadés que les intervalles que présente le corps de l'univers sont les analogues de ceux des nombres qui ont servi à la formation de l'âme du monde, et qu'ils sont de même remplis par des épitrites, des hémioles, des épogdoades et des demi-tons; que de ces proportions naît l'harmonie, dont le principe, inhérent à la substance de l'âme, est ainsi transmis au corps qu'elle met en mouvement. Cicéron avance donc une proposition savante et vraie dans toutes ses parties, quand il dit que le son qui résulte du mouvement des sphères est marqué par des intervalles inégaux, mais dont la différence est calculée.

—

CHAP. IV. De la cause pour laquelle, parmi les sphères célestes, il en est qui rendent des sons graves, et d'autres des sons aigus. Du genre de cette harmonie, et pourquoi l'homme ne peut l'entendre.

C'est ici le moment de parler de la différence des sons graves et des sons aigus, dont il est question dans ce passage. « La nature veut que, si les sons aigus retentissent à l'une des extrémités, les sons graves sortent de l'autre. Ainsi le premier monde stellifère, dont la révolution est plus rapide, se meut avec un son aigu et précipité, tandis que le cours inférieur de la lune ne rend qu'un son grave et lent. » Nous avons dit que la percussion de l'air produit le son. Or, le plus ou le moins de gravité ou d'acuité des sons dépend de la manière dont l'air est ébranlé. Si le choc qu'il reçoit est violent et brusque, le son sera aigu; il sera grave, si le choc est lent et faible. Frappez rapidement l'air avec une baguette, vous entendrez un son aigu; vous en entendrez un grave, si l'air est frappé plus lentement. Qu'une corde sonore soit fortement tendue, les sons produits par ses vibrations seront aigus; relâchez-la, ces sons deviendront graves. Il suit de là que les sphères supérieures, ayant une impulsion d'autant plus rapide qu'elles ont plus de masse, et qu'elles sont plus rapprochées du centre du mouvement, doivent rendre des sons aigus, tandis que l'orbe inférieur de la lune doit faire entendre un son très-grave; d'abord, parce que le choc communiqué est fort affaibli quand elle le reçoit, et aussi parce que, entravée dans les étroites limites de son orbite, elle ne peut que circuler lentement.

La flûte nous offre absolument les mêmes particularités : des trous les plus voisins de l'embouchure sortent des sons aigus; et des plus éloignés, ou de ceux qui avoisinent l'autre extrémité de l'instrument, sortent des sons graves. Plus ces trous sont ouverts, et plus les sons auxquels ils donnent passage sont perçants; plus ils sont étroits, et plus les sons qui en sortent sont graves. Ce sont deux effets d'une même cause. Le son est fort à sa naissance, il s'affaiblit à mesure qu'il approche de sa fin; il est éclatant et précipité, si l'issue qu'on lui offre est large; il est

terra usque ad lunam, duplum sit a terra usque ad solem; quantumque est a terra usque ad solem, triplum sit a terra usque ad Venerem; quantumque est a terra usque ad Venerem, quater tantum sit a terra usque ad Mercurii stellam; quantumque est ad Mercurium a terra, novies tantum sit a terra usque ad Martem; et quantum a terra usque ad Martem est, octies tantum sit a terra usque ad Jovem; quantumque est a terra usque ad Jovem, septies et vicies tantum sit a terra usque ad Saturni orbem. Hanc Platonicorum persuasionem Porphyrius libris suis inseruit, quibus Timæi obscuritatibus nonnihil lucis infudit : aitque, eos credere, ad imaginem contextionis animæ hæc esse in corpore mundi intervalla, quæ epitritis, hemioliis, et epogdois, hemitoniisque complentur, et limmate; et ita provenire concentum : cujus ratio in substantia animæ contexta, mundano quoque corpori, quod ab anima movetur, inserta est. Unde ex omni parte docta et perfecta est Ciceronis assertio, qui intervallis imparibus, sed tamen pro rata parte ratione distinctis, cœlestem sonum dicit esse disjunctum.

—

CAP. IV. Qui fiat, ut inter sonos cœlestis illius concentus alius acutior sit, alius gravior : quodnam ibi melodiæ sit genus; et cur sonus ille a nobis non audiatur.

Nunc locus admonet, ut de gravitate et acumine sonorum diversitates, quas asserit, revolvamus. « Et natura fert, ut « extrema ex altera parte graviter, ex altera autem acute « sonent : quam ob causam summus ille cœli stelliferi cur« sus, cujus conversio est concitatior, acute excitato mo« vetur sono, gravissimo autem hic lunaris atque infimus. » Diximus, nunquam sonum fieri, nisi ære percusso. Ut autem sonus ipse aut acutior, aut gravior proferatur, ictus efficit : qui, dum ingens et celer incidit, acutum sonum præstat; si tardior leniorve, graviorem. Indicio est virga, quæ, dum auras percutit, si impulsu cito feriat, sonum acuit; si lentior, gravius ferit auditum. In fidibus quoque idem videmus : quæ, si tractu artiore tenduntur, acute sonant; si laxiore, gravius. Ergo et superiores orbes, dum pro amplitudine sua impetu grandiore volvuntur, dumque spiritu, ut in origine sua fortiore tenduntur; propter ipsam, ut ait, concitatiorem conversionem acute excitato moventur sono; gravissimo autem hic lunaris atque infimus : quoniam spiritu, ut in extremitate languescente jam volvitur, et, propter angustias, quibus penultimus orbis artatur, impetu leniore convertitur. Nec secus probamus in tibiis; de quarum foraminibus vicinis ori inflantis sonus acutus emittitur; de longinquis autem et termino proximis, gravior : item acutior per patentiora foramina, gravior per angusta. Et utriusque causæ ratio una est; quia spiritus ubi incipit, fortior est; defectior, ubi desinit : et quia majorem impetum per majus foramen impellit; contra autem in angustis contingit, et eminus positis. Ergo orbis altissimus, et ut in immensum patens, et ut spiritu eo fortiore, quo origini suæ vicinior est, incitatus, sonorum de se acumen emittit. Vox ultimi et pro spatii brevitate, et pro longinquitate jam frangitur. Hinc quoque

sourd et lent, si cette issue est resserrée, et éloignée de l'embouchure.

Concluons de ce qui précède, que la plus élevée des sphères, qui n'a d'autres limites que l'immensité, et qui est très-près de la force motrice, fait sa révolution avec une extrême rapidité, et rend conséquemment des sons aigus. La raison des contraires exige que la lune rende des sons graves, et ceci est une nouvelle preuve que l'air mis en mouvement a d'autant moins de forces qu'il s'éloigne davantage du lieu de son origine. Voilà la cause de la densité de l'atmosphère qui environne la dernière des sphères, ou la terre, et de l'immobilité de ce globe. Comprimé de tous côtés par le fluide presque coagulé qui l'entoure, il est hors d'état de se mouvoir en tel sens que ce soit ; et cela devait être, d'après ce qui a été démontré plus haut, savoir, que la partie la plus basse d'une sphère est son centre, et que ce centre est immobile ; car la sphère universelle se compose de neuf sphères particulières. Celle que nous nommons stellifère, et qui prend le nom de sphère aplane chez les Grecs, dirige et contient toutes les autres ; elle se meut toujours d'orient en occident. Les sept sphères mobiles, placées au-dessous d'elle, sont emportées par leur mouvement propre d'occident en orient ; et la neuvième, ou le globe terrestre, est immobile, comme centre de l'univers. Cependant les huit sphères en mouvement ne produisent que sept tons harmoniques, parce que Mercure et Vénus, tournant autour du soleil, dont ils sont les satellites assidus, dans le même espace de temps, n'ont, selon plusieurs astronomes, que la même portée. Telle est aussi l'opinion du premier Africain, qui dit : « Les mouvements de ces huit sphères, parmi lesquelles deux ont la même portée, produisent sept tons distincts, et le nombre septénaire est le nœud de presque tout ce qui existe. »

La propriété du nombre septénaire a été pleinement démontrée au commencement de cet ouvrage. Quant à ce passage peu intelligible de Cicéron, il est, je crois, suffisamment éclairci par les notions élémentaires, succinctes et précises, que nous venons de donner sur la théorie de la musique. Nous n'avons pas cru devoir parler des nètes, des hypates, et de plusieurs autres noms des cordes sonores, ni des tiers et des quarts de ton ; et nous aurions fait parade d'érudition sans aucun fruit pour le lecteur, si nous eussions dit que les notes représentent une lettre, une syllabe, ou un mot entier.

Parce que Cicéron parle ici du rapport et de l'accord des sons, fallait-il profiter de cette occasion pour traiter de la diversité des modes musicaux ? C'aurait été à n'en pas finir. Nous devons nous en tenir à rendre claires les expressions difficiles à entendre : dire plus qu'il ne faut en pareil cas, c'est épaissir les ténèbres au lieu de les dissiper. Nous n'irons donc pas plus loin sur ce sujet, que nous terminerons en ajoutant seulement un fait qui, suivant nous, mérite d'être connu : c'est que des trois genres de musique, qui sont l'enharmonique, le diatonique et le chromatique, le premier est abandonné à cause de son extrême difficulté, et le troisième décrié pour sa mollesse. C'est ce qui a décidé Platon à assigner à l'harmonie des sphères le genre diatonique.

Une chose encore que nous ne devons pas oublier de dire, c'est que si nous n'entendons pas distinctement l'harmonie produite par la rapidité du mouvement circulaire et perpétuel des

apertius approbatur, spiritum, quantum ab origine sua deorsum recedit, tantum circa impulsum fieri leniorem ; ut circa terram, quæ ultima sphærarum est, tam concretus, tam densus habeatur, ut causa sit terræ in una sede semper hærendi ; nec in quamlibet partem permittatur moveri, obsessa undique circumfusi spiritus densitate. In sphæra autem ultimum locum esse, qui medius est, antecedentibus jam probatum est. Ergo universi mundani corporis sphæræ novem sunt. Prima illa stellifera, quæ proprio nomine cœlum dicitur, et aplanes apud Græcos vocatur, arcens et continens ceteras. Hæc ab oriente semper volvitur in occasum. Subjectæ septem, quas vagas dicimus, ab occidente in orientem feruntur. Nona terra sine motu. Octo sunt igitur, quæ moventur : sed septem soni sunt, qui concinentiam de volubilitate conficiunt ; propterea quia Mercurialis et Venerius orbis pari ambitu comitati solem, viæ ejus tanquam satellites obsequuntur, et ideo a nonnullis astronomiæ studentibus eandem vim sortiri existimantur. Unde ait : « illi autem octo cursus, in quibus « eadem vis est duorum, septem efficiunt distinctos inter- « vallis sonos ; qui numerus rerum omnium fere nodus est. » Septenarium autem numerum rerum omnium nodum esse, plene, cum de numeris superius loqueremur, expressimus. Ad illuminandam, ut æstimo, obscuritatem verborum Ciceronis, de musica tractatus succinctus a nobis, qua licuit brevitate, sufficiet. Nam netas, et hypatas, aliarumque fidium vocabula percurrere, et tonorum vel limmatum minuta subtilia, et quid in sonis pro littera, quid pro syllaba, quid pro integro nomine accipiatur, asserere, ostentantis est, non docentis. Nec enim, quia fecit in hoc loco Cicero musicæ mentionem, occasione hac eundem est per universos tractatus, qui possunt esse de musica : quos, quantum mea fert opinio, terminum habere non æstimo : sed illa sunt persequenda, quibus verba, quæ explananda receperis, possint liquere : quia in re naturaliter obscura, qui in exponendo plura, quam necesse est, superfundit, addit tenebras, non adimit densitatem. Unde finem de hac tractatus parte faciemus, adjecto uno, quod scitu dignum putamus : quia cum sint melodiæ musicæ tria genera, enarmonium, diatonum, et chromaticum, primum quidem propter nimiam sui difficultatem ab usu recessit ; tertium vero est infame mollitie. Unde medium, id est, diatonum, mundanæ musicæ doctrina Platonis adscribitur. Nec hoc inter prætereunda ponemus, quod musicam perpetua cœli

corps célestes, cette privation a pour cause l'intensité des rayons sonores, et l'imperfection relative de l'organe chargé de les recevoir. Et en effet, si la grandeur du bruit des cataractes du Nil assourdit les habitants voisins, est-il étonnant que le retentissement de la masse du monde entier mise en mouvement anéantisse nos facultés auditives? Ce n'est donc pas sans intention que l'Émilien dit: « Quels sons puissants et doux remplissent la capacité de mes oreilles? » Il nous fait entendre par là que si le sens de l'ouïe est pleinement occupé chez les mortels admis aux concerts célestes, il s'ensuit que cette divine harmonie n'est pas appropriée à ce sens si imparfait chez les autres hommes. Mais continuons le travail que nous avons entrepris.

CHAP. V. Notre hémisphère est divisé en cinq zones, dont deux seulement sont habitables; l'une d'elles est occupée par nous, l'autre l'est par des hommes dont l'espèce nous est inconnue. L'hémisphère opposé a les mêmes zones que le nôtre; il n'y en a également que deux qui soient le séjour des hommes.

« Vous voyez sur la terre les habitations des hommes disséminées, rares, et n'occupant qu'un étroit espace; et même, entre ces taches que forment les points habités, s'étendent de vastes solitudes. Ces peuples divers sont tellement séparés, que rien ne peut se transmettre des uns aux autres. Que pourront faire, pour l'extension de votre gloire, les habitants de ces contrées, dont la situation, relativement à la vôtre, est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée?

« Vous voyez encore ces zones qui semblent environner et ceindre la terre; il y en a deux qui, les plus éloignées l'une de l'autre, et appuyées chacune sur l'un des deux pôles, sont assiégées de glaces et de frimas. Celle du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. Deux sont habitables : l'australe, occupée par vos antipodes, qui, conséquemment, vous sont étrangers; et la septentrionale, où vous êtes. Voyez dans quelle faible proportion elle vous appartient. Toute cette partie de la terre, fort resserrée du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, est comme une île environnée de cette mer que vous appelez l'Atlantique, la grande mer, l'Océan, qui, malgré tous ces grands noms, est, comme le voyez, bien petite. »

Cicéron, après nous avoir précédemment expliqué le cours du ciel des fixes qui enveloppe le monde entier, celui des globes inférieurs, ainsi que leur position relative, et la nature des sons qui résultent de leur mouvement circulaire, les modes et les rhythmes de cette céleste musique, et la qualité de l'air qui sépare la lune de la terre, se trouve nécessairement amené à décrire la dernière; cette description est laconique, mais riche en images. Quand il nous parle de ces taches formées par les habitations des hommes, de ces peuples séparés les uns des autres, et placés dans une position respective diamétralement opposée, ou qui ont, soit des longitudes, soit des latitudes différentes, on croit, en le lisant, avoir sous les yeux la projection stéréographique de la sphère. Il nous prouve encore l'éten-

volubilitate nascentem, ideo claro non sentimus auditu, quia major sonus est, quam ut humanarum aurium recipiatur angustiis. Nam, si Nili catadupa ab auribus incolarum amplitudinem fragoris excludunt, quid mirum, si nostrum sonus excedit auditum, quem mundanæ molis impulsus emittit? Nec enim de nihilo est, quod ait : *qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus?* sed voluit intelligi, quod si ejus, qui cœlestibus meruit interesse secretis, completæ aures sunt soni magnitudine, superest, ut ceterorum hominum sensus mundanæ concinentiæ non capiat auditum. Sed jam tractatum ad sequentia conferamus.

CAP. V. Terræ medietatem eam, in qua nos sumus, quinque esse distinctam zonis : quodque ex iis duæ tantum sint habitabiles; quarum altera habitetur a nobis, alteram qui incolant homines, ignoretur : tum vero et in reliqua terræ medietate zonas esse easdem; et inter illas duas quoque ab hominibus habitari.

« Vides habitari in terra raris et angustis locis, et in « ipsis quasi maculis, ubi habitatur, vastas solitudines « interjectas; eosque, qui incolunt terram, non modo in« terruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios « manare possit, sed partim obliquos, partim transversos, « partim etiam adversos stare vobis : a quibus exspectare « gloriam certe nullam potestis. Cernis autem eandem « terram quasi quibusdam redimitam et circumdatam « cingulis; e quibus duos maxime inter se diversos, et « cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obri« guisse pruina vides; medium autem illum et maximum « solis ardore torreri. Duo sunt habitabiles; quorum aus« tralis ille, in quo qui insistunt, adversa vobis urgent « vestigia, nihil ad vestrum genus : hic autem alter sub« jectus aquiloni, quem incolitis, cerne quam tenui vos « parte contingat. Omnis enim terra, quæ colitur a vobis, « angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam est « insula, circumfusa illo mari, quod Atlánticum, quod « magnum, quem Oceanum appellatis in terris : qui ta« men tanto nomine quam sit parvus, vides. » Postquam cœlum, quo omnia continentur, et subjectarum sphærarum ordinem motumque, ac de motu sonum, cœlestis musicæ modos et numeros explicantem, et aerem subditum lunæ Tullianus sermo, per necessaria et præsenti operi apta ductus, ad terram usque descripsit; ipsius jam terræ descriptionem, verborum parcus, rerum fœcundus, absolvit. Etenim maculas habitationum, ac de ipsis habitatoribus alios interruptos adversosque, obliquos etiam et transversos alios nominando, terrenæ sphæræ globositatem sermone tantum, non coloribus pinxit. Illud quoque non sine perfectione doctrinæ est, quod cum aliis nos non patitur errare, qui terram se-

due de ses connaissances, en ne permettant pas que nous partagions l'erreur commune qui veut que l'Océan n'entoure la terre qu'en un seul sens ; car, s'il eût voulu nous laisser dans cette fausse opinion, il eût dit simplement : « Toute la terre n'est qu'une petite île de toutes parts baignée par une mer, etc. » Mais en s'exprimant ainsi : « Toute cette partie de la terre où vous êtes est comme une île environnée, » il nous donne de la division du globe terrestre une idée exacte, qu'il laisse à développer à ceux qui sont jaloux de s'instruire. Nous reviendrons dans peu sur ce sujet.

Quant aux ceintures dont il parle, n'allez pas croire, je vous prie, que les deux grands maîtres de l'éloquence romaine, Cicéron et Virgile, diffèrent de sentiment à cet égard : le premier dit, il est vrai, qu'elles environnent la terre, et le second assure que ces ceintures, qu'il nomme zones d'après les Grecs, environnent le ciel. Mais nous verrons par la suite que tous deux ont également raison, et qu'ils sont parfaitement d'accord. Commençons par faire connaître la situation des cinq zones ; le reste de la période qui commence ce chapitre, et que nous nous sommes chargés de commenter, en sera plus facile à entendre. Disons d'abord comment elles ceignent notre globe ; nous dirons ensuite comment elles figurent au ciel.

La terre est la neuvième et la dernière des sphères ; l'horizon, ou le cercle finiteur, dont il a été déjà question, la divise en deux parties égales. Ainsi l'hémisphère dont nous occupons une partie a au-dessus de lui une moitié du ciel qui, vu la rapidité de son mouvement de rotation, va bientôt la faire disparaître à nos yeux pour nous montrer son autre moitié, maintenant exposée aux regards des habitants de l'hémisphère opposé. En effet, placés au centre de la sphère universelle, nous devons être de tous côtés environnés par le ciel.

Cette terre donc, qui n'est qu'un point relativement au ciel, est pour nous un corps sphérique très-étendu, qu'occupent alternativement des régions brûlées par un soleil ardent, et d'autres affaissées sous le poids des glaces. Cependant au centre de l'intervalle qui les sépare se trouvent des contrées d'une température moyenne. Le cercle polaire boréal, ainsi que le cercle polaire austral, sont en tous temps attristés par les frimas. Ces deux zones ont peu de circonférence, parce qu'elles sont situées presque aux extrémités du globe ; et les terres dont elles marquent la limite n'ont pas d'habitants, parce que la nature y est trop engourdie pour pouvoir donner l'être, soit aux animaux, soit aux végétaux ; car le même climat qui entretient la vie des premiers est propre à la végétation des derniers. La zone centrale, et conséquemment la plus grande, est toujours embrasée des feux de l'astre du jour. Les contrées que borne de part et d'autre sa vaste circonférence sont inhabitables à cause de la chaleur excesssive qu'elles éprouvent; mais le milieu de l'espace que laissent entre elles cette zone torride et les deux zones glaciales appartient à deux autres zones moindres que l'une, plus grandes que les autres, et jouissant d'une température qui est le terme moyen de l'excès de chaud ou de froid des trois autres. Ce n'est que sous ces deux dernières que la nature est en pleine activité.

La figure ci-après facilitera l'intelligence de notre description verbale.

Soit le globe terrestre A, B, C, D ; soient

mel cingi Oceano crediderunt. Nam si dixisset, *omnis terra parva quædam est insula, circumfusa illo mari;* unum Oceani ambitum dedisset intelligi. Sed adjiciendo, *quæ colitur a vobis,* veram ejus divisionem, de qua paulo post disseremus, nosse cupientibus intelligendam reliquit. De quinque autem cingulis ne, quæso, æstimes duorum romanæ facundiæ parentum Maronis et Tullii dissentire doctrinam : cum hic ipsis cingulis terram redimitam dicat, ille iisdem, quas græco nomine zonas vocat, asserat cœlum teneri. Utrumque enim incorruptam veramque, nec alteri contrariam retulisse rationem, procedente disputatione constabit. Sed ut omnia, quæ hoc loco explananda recepimus, liquere possint, habendus est primum sermo de cingulis : quia situ eorum ante oculos locato, cetera erunt intellectui proniora. Prius autem qualiter terram coronent, deinde quemadmodum cœlum teneant, explicandum est. Terra et nona, et ultima sphæra est. Hanc dividit horizon, id est, finalis circulus, de quo ante retulimus : ergo medietas, cujus partem nos incolimus, sub eo cœlo est, quod fuerit super terram, et reliqua medietas sub illo : quod dum volvitur, ad ea loca, quæ ad nos videntur inferiora, descendit. In medio enim locata, ex omni sui parte cœlum suspicit. Hujus igitur ad cœlum brevitas, cui punctum est, ad nos vero immensa globositas, distinguitur locis inter se vicissim pressis nimietate vel frigoris, vel caloris, geminam nacta inter diversa temperiem. Nam et septemtrionalis et australis extremitas, perpetua obriguerunt pruina : et hi velut duo sunt cinguli, quibus terra redimitur ; sed ambitu breves, quasi extrema cingentes. Horum uterque habitationis impatiens est ; quia torpor ille glacialis nec animali, nec frugi, vitam ministrat. Illo enim aere corpus alitur, quo herba nutritur. Medius cingulus, et ideo maximus, æterno afflatu continui caloris ustus, spatium, quod et lato ambitu et prolixius occupavit, nimietate fervoris facit inhabitabile victuris. Inter extremos vero et medium duo majores ultimis, medio minores, ex utriusque vicinitatis intemperie temperantur : in hisque tantum vitales auras natura dedit incolis carpere. Et, quia animo facilius illabitur concepta ratio descriptione, quam sermone; esto orbis terræ, cui adscripta sunt *a, b, c, d,* et circa *a,* adscribantur *n* et *l;* circa *b* autem *m* et *k;* et circa *c, g* et *i;* et circa *d, e* et *f;* et ducantur rectæ lineæ a signis ad signa, quæ dicimus, id est a *g,* in *i;* ab *m,* in *n;* a *k,*

les droites G, I et E, F, limites des deux zones glaciales; soient M, N et K, L, limites des deux zones tempérées; soit enfin A, B, la ligne équinoxiale ou la zone torride. L'espace compris entre G, C, I, ou la zone glaciale boréale, et celui compris entre E, D, F, ou la zone glaciale australe, sont couverts d'éternels frimas; les lieux situés entre M, B, K et N, A, L, sont sous la zone torride : il suit de là que l'espace renfermé entre G, M et I, N, et celui entre K E et F L, doivent jouir d'une température moyenne entre l'excès du chaud et l'excès du froid des zones qui les bornent. Il ne faut pas croire que ces lignes soient de notre invention; elles figurent exactement les deux cercles polaires dont il a été question ci-dessus, et les deux tropiques. Comme il ne s'agit ici que de la terre, nous ne nous occuperons pas du cercle équinoxial, mais nous reviendrons sur sa description dans un moment plus convenable.

Des deux zones tempérées où les dieux ont placé les malheureux mortels, il n'en est qu'une qui soit habitée par des hommes de notre espèce, Romains, Grecs ou Barbares; c'est la zone tempérée boréale qui occupe l'espace G I, M N.

Quant à la zone tempérée australe, située entre K L et E F, la raison seule nous dit qu'elle doit être aussi le séjour des humains, comme placée sous des latitudes semblables. Mais nous ne savons et ne pourrons jamais savoir quelle est cette espèce d'hommes, parce que la zone torride est un intermédiaire qui empêche que nous puissions communiquer avec eux.

Des quatre points cardinaux de la sphère terrestre, trois seulement, l'orient, l'occident et le nord, conservent leurs noms, par la raison que nous pouvons déterminer les lieux où ils prennent naissance; car, bien que le pôle nord soit inhabitable, il n'est pas très-éloigné de nous. A l'égard du quatrième point, on le nomme midi, et non pas sud ou auster; car le sud est diamétralement opposé au nord ou septentrion, au lieu que le midi est la région du ciel où, pour nous, commence le jour. Il prend son nom, qui signifie milieu du jour, du méridien ou de la ligne circulaire qui marque le milieu du jour quand le soleil y est arrivé. Nous ne devons pas laisser ignorer qu'autant le vent du nord est supportable, lorsqu'il arrive dans nos contrées, autant l'auster ou le vent qui nous vient du quatrième des points cardinaux est glacial au moment de son départ. Mais, forcé par sa direction de traverser l'air embrasé de la zone torride, ses molécules se pénètrent de feu, et son souffle, si froid naguère, est chaud lorsqu'il nous parvient. En effet, la nature et la raison s'opposent à ce que, de deux zones affectées d'un même degré de froid, il parte deux vents d'inégale température : nous ne pouvons douter, par la même raison, que notre vent du nord ne soit chaud au moment de son arrivée chez les habitants de la zone tempérée australe, et que les rigueurs de l'auster ne soient aussi tolérables pour eux que le sont pour nous celles du septentrion. Il est également hors de doute que chacune de nos zones tempérées complète son cercle chez nos périéciens réciproques qui ont le même climat que le nôtre : d'où il suit que ces deux zones sont habitées dans toute leur circonférence. Est-il quelque incrédule à cet égard? qu'il nous dise en quoi notre proposition lui paraît erronée; car si notre existence, dans les régions que nous occupons, tient à ce que la terre est sous nos pieds et le ciel au-dessus de nos têtes, à ce que nous voyons le so-

in *l*; ab *e*, in *f*. Spatia igitur duo adversa sibi, id est, unum a *c*, usque ad lineam, quæ in *i* ducta est; alterum a *d*, usque ad lineam, quæ in *f* ducta est, intelligantur pruina obriguisse perpetua. Est enim superior septemtrionalis, inferior australis extremitas. Medium vero ab *n*, usque in *l*, zona sit torrida. Restat, ut cingulus ab *i*, usque ad *n*, subjecto calore et superiore frigore temperetur : rursus ut zona, quæ est inter *l* et *f*, accipiat de superjecto calore et subdito frigore temperiem. Nec excogitatas a nobis lineas, quas duximus, æstimetur. Circi sunt enim, de quibus supra retulimus, septemtrionalis et australis, et tropici duo. Nam æquinoctialem hoc loco, quo de terra loquimur, non oportet adscribi, qui opportuniore loco rursus addetur. Licet igitur sint hæ duæ *mortalibus ægris munere concessæ Divum*, quas diximus temperatas, non tamen ambæ zonæ hominibus nostri generis indultæ sunt : sed sola superior, quæ est ab *i*, usque ad *n*, incolitur ab omni, quale scire possumus, hominum genere, Romani Græcive sint, vel barbari cujusque nationis. Illa vero ab *l*, usque ad *f*, sola ratione intelligitur, quod propter similem temperiem similiter incolatur : sed a quibus, neque licuit unquam nobis, nec licebit cognoscere. Interjecta enim torrida utrique hominum generi commercium ad se denegat commeandi. Denique de quatuor habitationis nostræ cardinibus, oriens, occidens, et septemtrio, suis vocabulis nuncupantur; quia ab ipsis exordiis suis sciuntur a nobis. Nam etsi septemtrionalis extremitas inhabitabilis est, non multo tamen est a nobis remota. Quarto vero nostræ habitationis cardini causa hæc alterum nomen dedit, ut meridies non australis vocaretur; quia et ille est proprie australis, qui de altera extremitate procedens, adversus septemtrionali est : et hunc meridiem jure vocitari facit locus, de quo incipit nobis dies. Nam, quia sentiri incipit a medio terræ, in qua medii est usus diei, ideo tanquam quidam medidies, una mutata littera, meridies nuncupatus est. Sciendum est autem, quod ventus, qui per hunc ad nos cardinem pervenit, id est, auster, ita in origine sua gelidus est, ut apud nos commendabilis est blando rigore septemtrio : sed, quia per flammam torridæ zonæ ad nos commeat, admixtus igni calescit; et, qui incipit frigidus, calidus pervenit. Neque enim vel ratio, vel natura pateretur, ut ex duobus æquo pressis rigore cardinibus, dissimili tactu status emitteretur. Nec dubium est, nostrum quoque septemtrio-

leil se lever et se coucher, enfin à ce que l'air qui nous environne et que nous aspirons entretient chez nous la vie, pourquoi d'autres êtres n'existeraient-ils pas dans une position de tout point semblable à la nôtre? Ils doivent respirer le même air, puisque la même température règne sur toute la longueur de la même bande circulaire; le même soleil qui se lève pour nous doit se coucher pour eux, et réciproquement; comme nous, ils ont leurs pieds tournés vers la terre et la tête élevée vers le ciel; nous ne devons cependant pas craindre qu'ils tombent de la terre dans le ciel, car rien ne tombe de bas en haut. Si, pour nous, le bas a sa direction vers la terre, et le haut vers le ciel (question qui ne veut pas être traitée sérieusement), le haut est également pour eux ce qu'ils aperçoivent en portant leurs regards dans une direction opposée à celle de la terre, vers laquelle leurs corps ne peuvent avoir de tendance.

Je suis persuadé que ceux de nos périéciens qui ont peu d'instruction s'imaginent aussi que les pays situés au-dessus d'eux ne peuvent être habités par des êtres semblables à eux, et que si nos pieds regardaient les leurs, nous ne pourrions conserver notre aplomb. Cependant aucun de nous n'a jamais éprouvé la peur de tomber de la terre vers le ciel: nous devons donc être tranquilles à cet égard relativement à eux; car, comme nous l'avons démontré précédemment, tous les corps gravitent vers la terre par leur propre poids. De plus, on ne nous contestera pas que deux points de la sphère terrestre, directement opposés entre eux, ne soient l'un à l'autre ce qu'est l'orient à l'égard de l'occident. La droite qui sépare les deux premiers est un diamètre de même longueur que celui qui sépare les deux derniers. Or il est prouvé que l'orient et l'occident sont tous deux habités. Quelle difficulté y a-t-il donc à croire que deux points opposés d'un même parallèle le soient aussi? Le germe de tout ce qu'on vient de dire existe, pour le lecteur intelligent, dans le petit nombre de lignes extraites de Cicéron au commencement de ce chapitre.

Il ne peut nous montrer *la terre environnée et ceinte par les zones*, sans nous donner à entendre que, dans les deux hémisphères, l'état habituel de l'atmosphère, sous les deux zones tempérées, est le même sur toute la longueur du cercle qu'elles embrassent; et lorsqu'il dit que « les points habités par l'homme semblent former des taches, » cela n'a pas de rapport à ces taches partielles que présentent les habitations dans la partie du globe que nous occupons, lesquelles sont entrecoupées de quelques lieux inhabités; car il n'ajouterait pas que « de vastes solitudes s'étendent entre ces taches, » s'il ne voulait parler que de ces espaces vides, au milieu desquels on distingue un certain nombre de taches. Mais comme il entend parler de ces quatre taches que nous savons être au nombre de deux sur chaque hémisphère, rien n'est plus juste que cette expression de *solitudes interposées*. En effet, si la demi-zone sous laquelle nous vivons est séparée de la ligne équinoxiale par d'immenses solitudes, il est vraisemblable que les habitants des trois autres demi-zones sont dans les mêmes rapports de distance que nous, relativement à la zone torride. Cicéron joint en outre à cette description celle des habitants de ces quatre régions. Il

nem ad illos, qui australi adjacent, propter eandem rationem calidum pervenire; et austrum corporibus eorum genuino auræ suæ rigore blandiri. Eadem ratio nos non permittit ambigere, quin per illam quoque superficiem terræ, quæ ad nos habetur inferior, integer zonarum ambitus, quæ hic temperatæ sunt, eodem ductu temperatus habeatur; atque ideo illic quoque eædem duæ zonæ a se distantes similiter incolantur. Aut dicat, quisquis huic fidei obviare mavult, quid sit, quod ab hac eum definitione deterreat. Nam si nobis vivendi facultas est in hac terrarum parte, quam colimus, quia calcantes humum cœlum suspicimus super verticem, quia sol nobis et oritur, et occidit, quia circumfuso fruimur aere, cujus spiramus haustu: cur non et illic aliquos vivere credamus, ubi eadem semper in promptu sunt? Nam, qui ibi dicuntur morari, eandem credendi sunt spirare auram; quia eadem est in ejusdem zonalis ambitus continuatione temperies. Idem sol illis et obire dicetur nostro ortu; et orietur, cum nobis occidet: calcabunt æque ut nos humum; et supra verticem semper cœlum videbunt. Nec metus erit, ne de terra in cœlum decidant, cum nihil unquam possit ruere sursum. Si enim nobis, quod asserere genus joci est, deorsum habetur ubi est terra, et sursum ubi est cœlum: illis quoque sursum erit, quod de inferiore suspicient, nec aliquando in superna casuri sunt. Affirmaverim quoque, et apud illos minus rerum peritos hæc æstimare de nobis, nec credere posse, nos, in quo sumus, loco degere; sed opinari, si quis sub pedibus eorum tentaret stare, casurum. Nunquam tamen apud nos quisquam timuit, ne caderet in cœlum. Ergo nec apud illos quisquam in superiora casurus est: sicut omnia nutu suo pondera in terram ferri superius relata docuerunt. Postremo quis ambigat, in sphæra terræ ita ea, quæ inferiora dicuntur, superioribus suis esse contraria, ut est oriens occidenti? Nam in utraque parte par diametros habetur. Cum ergo et orientem et occidentem similiter constet habitari: quid est, quod fidem hujus quoque diversæ sibi habitationis excludat? Hæc omnia non otiosus lector in tam paucis verbis Ciceronis inveniet. Nam, cum dicit, *terram cingulis suis redimitam atque circumdatam*, ostendit, per omne corpus terræ eandem temperatorum cingulorum continuatam esse temperiem: et, cum ait, *in terra maculas habitationum videri*, non eas dicit, quæ in parte nostræ habitationis, nonnullis desertis locis interpositis, incoluntur. Non enim adjiceret, *in ipsis maculis vastas solitudines interjectas*, si ipsas solitudines diceret, inter quas certæ partes macularum instar haberentur. Sed quia maculas dicit has quatuor, quas in duobus terræ hemisphæriis binas esse ratio monstravit, bene adjecit, *interjectas solitudines*. Nam sicut

nous expose leur situation particulière et leur situation relative. Il commence par dire qu'il est sur la terre d'autres hommes que nous, et dont la position respective est telle qu'il ne peut exister entre eux aucun moyen de communication ; et la manière dont il s'exprime prouve assez qu'il ne parle pas seulement de l'espèce d'hommes qui, sur notre hémisphère, est éloignée de nous de toute la zone torride, car il aurait dit que ces hommes sont tellement séparés de nous, que rien ne peut se transmettre de leurs contrées dans les nôtres, et non pas, comme il l'a fait, que « ces peuples divers sont tellement séparés, que rien ne peut se transmettre des uns aux autres ; » ce qui indique suffisamment le genre de séparation qui existe entre ces diverses espèces d'hommes. Mais ce qui a vraiment rapport aux régions que nous habitons, c'est ce qu'il ajoute, lorsqu'en peignant la situation de ces peuples à notre égard et entre eux, il dit « qu'elle est oblique, ou transversale, ou diamétralement opposée. Il ne s'agit donc pas de notre séparation avec une autre espèce d'hommes, mais de la séparation respective de toutes les espèces ; et voici comment elle a lieu.

Nos antéciens sont éloignés de leurs périéciens de toute la largeur de la zone glaciale australe ; ceux-ci sont séparés de leurs antéciens, qui sont nos périéciens, de toute la largeur de la zone torride, et ces derniers le sont de nous de toute la largeur de la zone glaciale boréale. C'est parce qu'il y a solution de continuité entre les parties habitées, c'est parce qu'elles sont séparées les unes des autres par d'immenses espaces qu'une température brûlante ou froide à l'excès ne permet pas de traverser, que Cicéron donne le nom de taches aux parties du globe occupées par les quatre espèces d'hommes. Il n'a pas oublié non plus de décrire la manière dont les habitants des trois autres demi-zones ont leurs pieds placés par rapport à nous ; il désigne clairement nos antipodes en disant : « La zone australe, dont les habitants ont les pieds diamétralement opposés aux nôtres. » Cela doit être, puisqu'ils occupent la portion de la sphère qui fait place à la nôtre. Reste à savoir ce qu'il entend par les peuples dont la position à notre égard est transversale ou oblique. A n'en pas douter, les premiers sont nos périéciens, c'est-à-dire ceux qui habitent la partie inférieure de notre zone. Quant à ceux qui nous sont obliques, ce sont nos antéciens, ou les peuplades de la partie sud-est de la zone tempérée australe.

Chap. VI. De l'étendue des contrées habitées, et de celle des contrées inhabitables.

Nous avons maintenant à parler de l'étendue des régions habitées du globe, et de celle des régions inhabitables ; ou, ce qui revient au même, de la largeur de chacune des zones. Le lecteur nous entendra sans peine, s'il a sous les yeux la description de la sphère terrestre, donnée au chapitre précédent : au moyen de la figure jointe à cette description, il lui sera aisé de nous suivre. La terre entière, ou sa circonférence A, B, C, D, a été divisée, par les astronomes géographes qui l'avaient précédemment mesurée, en soixante parties. Son circuit est de deux cent cinquante-deux mille stades : d'où il suit que chaque soixan-

pars, quæ habitatur a nobis, multa solitudinum interjectione distinguitur : credendum est, in illis quoque tribus aliis habitationibus similes esse inter deserta et culta distinctiones. Sed et quatuor habitationum incolas et relatione situs, et ipsa quoque standi qualitate, depinxit. Primum enim ait, alios præter nos ita incolere terram, ut a se interrupti nullam meandi habeant ad se facultatem : et verba ipsa declarant, non eum de uno hominum genere loqui, in hac superficie a nobis solius torridæ interjectione diviso : (sic enim magis diceret, *ita interruptos, ut nihil ab illis ad nos manare possit.*) sed dicendo, *ita interruptos, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit,* qualiter inter se illa hominum genera sint divisa, significat. Quod autem vere ad nostram partem referretur, adjecit dicendo de illis, qui et a nobis, et a se invicem divisi sunt, *partim obliquos, partim transversos, partim etiam adversos stare nobis.* Interruptio ergo non unius generis a nobis, sed omnium generum a se divisorum refertur : quæ ita distinguenda est. Hi, quos separat a nobis perusta, quos Græci ἀντοικοὺς vocant, similiter ab illis, qui inferiorem zonæ suæ incolunt partem, interjecta australi gelida separantur. Rursus illos ab ἀντοικοῖς suis, id est, per nostri cinguli inferiora viventibus, interjectio ardentis sequestrat : et illi a nobis septemtrionalis extremitatis rigore removentur. Et quia non est una omnium affinis continuatio, sed interjectæ sunt solitudines ex calore vel frigore mutuum negantibus commeatum : has terræ partes, quæ a quatuor hominum generibus incoluntur, maculas habitationum vocavit. Quemadmodum autem ceteri omnes vestigia sua figere ad nostra credantur, ipse distinxit : et australes quidem aperte pronuntiavit adversos stare nobis, dicendo : *quorum australis ille, in quo qui insistunt, adversa nobis urgent vestigia.* Et ideo adversi nobis sunt, quia in parte sphæræ, quæ contra nos est, morantur. Restat inquirere, quos transversos et quos obliquos nobis stare memoraverit. Sed nec de ipsis potest esse dubitatio, quin transversos stare nobis dixerit inferiorem zonæ nostræ partem tenentes ; obliquos vero eos, qui australis cinguli devexa sortiti sunt.

Cap. VI. Quanta terræ spatia habitationi cesserint, quanta inculta sint.

Superest, ut de terræ ipsius spatiis, quanta habitationi cesserint, quanta sint inculta, referamus ; id est, quæ sit singulorum dimensio cingulorum. Quod ut facile dinoscas, redeundum tibi est ad orbis terræ descriptionem, quam paulo ante subjecimus ; ut per adscriptarum litterarum notas ratio dimensionum lucidius explicetur. Omnis terræ orbis,

tième égale quatre mille deux cents stades. L'espace de D à C en passant par B, ou du sud au nord en passant par l'ouest, renferme donc trente soixantièmes, et cent vingt-six mille stades : par conséquent, le quart du globe, à partir de B, centre de la zone torride, jusqu'à C, contient quinze soixantièmes, et soixante-trois mille stades. La mesure de ce quart de circonférence nous suffira pour établir celle de la circonférence entière. L'espace de B à M, moitié de la zone torride, comprend quatre soixantièmes, ou seize mille huit cents stades. Ainsi la zone torride entière a une étendue de huit soixantièmes, qui valent trente-trois mille six cents stades. A l'égard de notre zone tempérée, elle a, dans sa largeur de M à G, cinq soixantièmes et vingt-un mille stades. Quant à la zone glaciale renfermée entre G et C, on lui donne six soixantièmes, ou vingt-cinq mille deux cents stades. Les dimensions exactes que nous venons de donner de la quatrième partie de notre sphère suffisent pour faire connaître celles du second quart de B en D, puisqu'elles sont parfaitement les mêmes ; et quand on a la mesure de la surface hémisphérique que nous habitons, on connaît celle de l'hémisphère inférieur, qui s'étend de D à G, en passant par A, ou du sud au nord en passant par l'est.

Observons ici qu'en figurant la terre sur une surface plane, nous n'avons pu lui donner la sphéricité qui lui convient ; mais nous avons cherché à faire sentir cette sphéricité, en nous servant, pour notre démonstration, non des méridiens, mais de l'équateur et de ses parallèles, parce que ce dernier cercle peut remplacer l'horizon. Cependant le lecteur n'en doit pas moins regarder l'espace de D à C, en passant par B, comme l'hémisphère supérieur dont nous occupons une partie; et l'espace de D à C en passant par A, comme l'hémisphère inférieur.

CHAP. VII. Le ciel a les mêmes zones que la terre. La marche du soleil, à qui nous devons la chaleur ou la froidure, selon qu'il s'approche ou s'éloigne de nous, a fait imaginer ces différentes zones.

Nous venons d'exposer la situation et l'étendue en largeur des cinq zones ; remplissons maintenant l'engagement que nous avons pris de démontrer que Virgile et Cicéron ont eu tous deux raison, le premier, en plaçant ces cercles dans le ciel, et le second, en les assignant à la terre, et que tous deux n'ont eu à cet égard qu'une seule et même opinion. L'excès de froidure ou de chaleur, ainsi que la modification de ces deux excès qu'éprouve notre globe, sont l'effet du fluide éthéré, qui communique aux diverses parties correspondantes de la terre les degrés de froid et de chaud qu'il éprouve lui-même : et comme on a supposé dans le ciel des cercles qui limitent ces différentes températures, on a dû les tracer aussi autour de notre sphère. Il en est d'elle comme d'un petit miroir qui, en réfléchissant un grand objet, nous renvoie toutes ses parties sous une plus petite dimension, mais dans le même ordre qu'elles observent chez cet objet. Mais

id est, circulus, qui universum ambitum claudit, cui adscripta sunt *a*, *b*, *c*, *d*, ab his, qui eum ratione dimensi sunt, in sexaginta divisus est partes. Habet autem totus ipse ambitus stadiorum ducenta quinquaginta duo millia. Ergo singulæ sexagesimæ extenduntur stadiis quaternis millibus ducenis. Et sine dubio medietas ejus, quæ est a *d*, per orientem, id est, per *a*, usque ad *c*, habet triginta sexagesimas, et stadiorum millia centum viginti sex. Quarta vero pars, quæ est ab *a*, usque ad *c*, incipiens a medio perustæ, habet sexagesimas quindecim, et stadiorum millia sexaginta et tria. Hujus quartæ partis mensura relata constabit totius ambitus plena dimensio. Ab *a* igitur usque ad *n*, quod est medietas perustæ, habet sexagesimas quatuor; quæ faciunt stadiorum millia sexdecim, cum octingentorum adjectione. Ergo omnis perusta partium sexagesimarum octo est, et tenet stadiorum millia triginta tria, et sexcenta insuper. Latitudo autem cinguli nostri, qui temperatus est, id est, a *n*, usque ad *i*, habet sexagesimas quinque, quæ faciunt stadiorum millia viginti et unum; et spatium frigidæ ab *i*, usque ad *c*, habet sexagesimas sex : quæ stadiorum tenent viginti quinque millia ducenta. Ex hac quarta parte orbis terrarum, cujus mensuram evidenter expressimus, alterius quartæ partis magnitudinem, ab *a* usque ad *d*, pari dimensionum distinctione cognosces. Cum ergo quantum teneat sphæræ superficies, quæ ad nos est omni sua medietate, cognoveris : de mensura quoque inferioris medietatis, id est, a *d*, per *b*, usque ad *c*, similiter instrueris. Modo enim, quia orbem terræ in plano pinximus, (in plano autem medium exprimere non possumus sphæralem tumorem) mutuati sumus altitudinis intellectum a circulo; qui magis horizon, quam meridianus videatur. Ceterum volo hoc mente percipias, ita nos hanc protulisse mensuram, tanquam a *d*, per *a*, usque ad *c*, pars terræ superior sit, cujus partem nos incolimus; et a *d*, per *b*, usque ad *c*, pars terræ habeatur inferior.

CAP. VII. In cœlo easdem inesse zonas, quæ insunt terræ; atque causam hujus diversitatis esse solem : qui ut accessu suo causa caloris est, ita recessu frigus inducit.

Hoc quoque tractatu proprium sortito finem, nunc illud, quod probandum promisimus, asseramus, id est, hos cingulos et Maronem bene cœlo, et bene terræ assignasse Ciceronem; et utrumque non discrepantia, sed consona, eademque dixisse. Natura enim cœli hanc in diversis terræ partibus temperiem nimietatemque distinxit : et qualitas vel frigoris, vel caloris, quæ cuilibet ætheris parti semel inhæsit, eandem inficit partem terræ, quam despicit ambiendo. Et quia has diversitates, quæ certis finibus terminantur, cingulos in cœlo vocarunt, necesse est totidem cingulos et hic intelligi : sicut in brevissimo speculo, cum facies monstratur ingens, tenent in angusto membra vel

nous nous ferons mieux entendre au moyen de la figure ci-après.

Soit la sphère céleste A, B, C, D, renfermant la sphère terrestre S, X, T, U; soit le cercle polaire boréal céleste désigné par la droite I, O; le tropique du Cancer, par la droite G, P, et l'équateur par la droite A, B. Représentons le tropique du Capricorne par la droite F, Q; le cercle polaire austral par la droite E, R; et le zodiaque par la transversale F, P. Soient enfin les deux zones tempérées de la terre, figurées par les droites M et L; et les deux zones glaciales, par les droites N et K. Il est aisé de voir maintenant que chacune des cinq divisions de la terre reçoit sa température de chacune des parties du ciel qu'elle voit au-dessus d'elle. L'arc céleste D, R correspond à l'arc terrestre S, K; l'arc céleste R, Q correspond à l'arc terrestre K, L; la portion du cercle Q, P est en rapport avec la portion du cercle L, M; O, P répond à M, N, et O, C à N, T.

Les deux extrémités de la sphère céleste D, R et C, O sont toujours couvertes de frimas; il en est de même des deux extrémités de la sphère terrestre S, K et N, T. La partie du ciel Q, P éprouve des chaleurs excessives; la portion de notre globe L, M les éprouve également. Les régions tempérées du ciel s'étendent de O en P et de Q en R; les régions tempérées de la terre sont situées de N en M, et de L en K; enfin, l'équateur céleste A, B, couvre l'équateur terrestre U, X.

Cicéron n'ignorait certainement pas cette correspondance des cercles célestes et terrestres; on ne peut en douter d'après ses paroles : « Il y en a deux, dit-il, qui, les plus éloignés l'un de l'autre, et appuyés chacun sur l'un des deux pôles, sont assiégés de glaces et de frimas : » c'est nous dire que les frimas nous viennent de la voûte éthérée. C'est encore à elle que nous devons les chaleurs excessives; car Cicéron ajoute : « La zone du centre, la plus étendue, est embrasée de tous les feux du soleil. »

Ces deux assertions sur l'excès de froidure et de chaleur, communiqué aux zones terrestres par les pôles de l'éther et par le soleil, prouvent que l'orateur romain savait que les zones corrélatives existent primitivement dans le ciel.

Maintenant qu'il est démontré que les deux sphères céleste et terrestre ont les mêmes ceintures ou zones (car ce sont deux noms d'une même chose), faisons connaître la cause de cette diversité de température dans l'éther.

La zone torride est limitée par les deux tropiques, celui d'été de G en P, celui d'hiver de F en Q. La bande zodiacale se prolonge de F en P; nous pouvons donc supposer le tropique du Cancer au point P, et le tropique du Capricorne au point F. On sait que le soleil ne dépasse jamais ces deux signes, et que lorsqu'il est arrivé aux bornes qu'ils assignent, il revient sur ses pas; ce sont ces bornes qu'on a nommées solstices. L'astre du jour, parvenu au tropique du Cancer ou sur la frontière de notre zone tempérée, nous

lineamenta ordinem, quem sua in vero digesserat amplitudo. Sed hic quoque asserendi, quod dicitur, minuemus laborem, oculis subjiciendo picturam. Esto enim cœli sphæra *a*, *b*, *c*, *d*, et intra se claudat sphæram terræ, cui adscripta sunt *s*, *x*, *t*, *u*, et ducatur in cœli sphæra circulus septemtrionalis ab *i*, usque in *o*; tropicus æstivus a *g*, in *p*, et æquinoctialis a *b*, in *a*; et tropicus hiemalis ab *f*, in *q*, et australis ab *e*, in *r*; sed et zodiacus ducatur ab *f*, in *p*; rursus in sphæra terræ ducantur iidem limites cingulorum, quos supra descripsimus in *n*, in *m*, in *l*, in *k*. His ita depictis, sine difficultate constabit, singulas terræ partes a singulis cœli partibus, super verticem suum impositis, qualitatem circa nimietatem vel temperiem mutuari. Nam quod est sursum a *d*, usque ad *r*, hoc despicit terram ab *f*, usque ad *k*; et quod est in cœlo ab *r*, usque ad *q*, hoc inficit terram a *k*, usque ad *l*; et quod in cœlo est a *q*, usque in *p*, tale facit in terra ab *l*, usque ad *m*, qualeque est desuper a *p*, usque ad *o*; tale in terra ab *m*; usque ad *n*; et quale illic ab *o*, usque ad *c*, tale hic est ab *n*, usque ad *t*. Sunt autem in æthere extremitates ambæ, id est, a *d*, usque ad *r*, et a *c*, usque ad o, æterno rigore densatæ. Ideo in terra idem est ab *f*, usque ad *k*, et a *t*, usque ad *n*; rursus in cœlo, a *q*, usque ad *p*, nimio calore fervet. Ideo in terra quoque, ab *l*, usque ad *m*, idem fervor est. Item sunt in cœlo temperies, ab *o*, usque ad *p*, et a *q*, in *r*; ideo sunt hic quoque temperatæ, ab *n*, in *m*, et ab *l*, in *k*. Æquinoctialis enim circulus, qui ab *a*, usque ad *b*, ductus est, mediam secat perustam. Et ipsum autem scisse Ciceronem, quod terreni cinguli cœlestibus inficiantur, ex verbis ejus ostenditur. Ait enim : *E quibus duo maxime inter se diversos, et cœli verticibus ipsis ex utraque parte subnixos, obriguisse pruina vides.* Ecce testatur, finale frigus esse de cœlo. Idem quoque de fervore medio dicit : *medium autem illum et maximum solis ardore torreri.* Cum ergo manifeste et rigorem de cœli verticibus, et fervorem de sole in terræ cingulos venire signaverit : ostendit prius in cœlo hos eosdem cingulos constituisse. Nunc, quoniam constitit, easdem in cœlo et in terra zonas esse vel cingulos, (hæc enim unius rei duo sunt nomina) jam dicendum est, quæ causa in æthere hanc diversitatem qualitatis efficiat. Perusta duobus tropicis clauditur, id est, a *g*, in *p*, æstivo : et ab *f*, in *q*, hiemali. Ab *f* autem in *p*, zodiacum describendo perduximus. Ergo signum *p*, tropicus ille Cancer habeatur, et signum *f*, Capricornus. Constat autem, solem neque sursum ultra Cancrum, neque ultra Capricornum deorsum meare; sed, cum ad tropicorum confinia pervenerit, mox reverti : unde et solstitia vocantur. Et quia æstivus tropicus temperatæ nostræ terminus est; ideo cum sol ad ipsum finem venerit, facit nobis æstivos calores, de vicino urens sensu majore subjecta. Illo denique tempore, australi generi reverti hiemem non potest ambigi; quia tunc ab illis sol omni viæ suæ spatio recedit. Rursus, cum ad *f* signum, id est, ad Capricornum venerit, facit hiemem nobis recessu suo, et illis vicinitate reducit æstatem. Hic notandum est, de tribus tantum cardinibus in quamcunque ædem ingredi

donne les chaleurs de l'été, parce qu'alors ses rayons plus directs pénètrent avec plus de force tous les corps soumis à leur influence. C'est alors aussi que les régions australes éprouvent les rigueurs de l'hiver, parce que le soleil est à son plus grand éloignement du tropique du Capricorne ; et réciproquement, quand il entre dans ce dernier signe, il ramène l'été à ces régions, et l'hiver devient notre partage. Il est bon d'observer qu'il n'arrive dans chacun des signes du zodiaque qu'en suivant la direction de trois points du ciel, savoir, de l'est, de l'ouest et du midi, et que jamais il ne pénètre dans ce cercle par le septentrion. La raison en est que cet astre parvenu en P commence à rétrograder, au lieu de s'avancer vers O : il n'atteint donc jamais les limites du pôle septentrional, et ne peut, par conséquent, nous envoyer ses rayons de ce point du ciel. Ainsi, ce n'est que par les points est et ouest (puisque son mouvement propre se fait d'occident en orient), et par le midi (puisque sa route est tracée sur le méridien de chaque pays), qu'il se rend dans le zodiaque. L'ombre que donnent les corps vient à l'appui de cette assertion : au lever du soleil, cette ombre est dirigée vers l'occident; à son coucher, elle est tournée vers l'orient; et lorsqu'il est à sa plus grande hauteur, elle se projette vers le nord; mais jamais, dans notre zone, elle ne tend vers le sud; ce qui prouve bien que le soleil ne visite point le pôle nord, car l'ombre est toujours située derrière les corps, du côté opposé à la lumière. Quant aux contrées de la zone torride, les plus voisines de la nôtre, et qui probablement ne sont pas désertes, leurs habitants ont l'ombre dans la direction du sud pendant tout le temps que le soleil occupe le Cancer; car, dans cette position, ils ont cet astre au nord, puisque c'est vers ce point qu'il se dirige en les quittant.

Syène, chef-lieu de la Thébaïde, que l'on rencontre après avoir suivi une longue chaîne de montagnes arides, est située sous ce même tropique du Cancer; et le jour du solstice, vers la sixième heure, le soleil se trouvant au zénith de cette ville, l'ombre disparaît totalement; le style même du cadran solaire, ou son gnomon, n'en projette point. C'est de ce phénomène que parle Lucain, quand il dit qu'à Syène l'ombre du soleil ne s'étend jamais ni à droite ni à gauche; ce qui n'est pas exact, puisque cette disparition de l'ombre n'a lieu que pendant un intervalle de temps fort court, c'est-à-dire pendant le temps que le soleil est au zénith.

Il suit de là que le soleil ne franchit jamais les bornes de la zone torride, parce que le cercle oblique du zodiaque ne s'étend que d'un tropique à l'autre. L'ardeur des feux que ressent cette zone est donc occasionnée par le séjour continuel qu'y fait ce soleil, source et régulateur de la flamme éthérée. Par conséquent les deux zones les plus distantes de cet astre, privées de sa présence, sont constamment engourdies par les froids les plus rigoureux, tandis que les deux intermédiaires jouissent d'une température moyenne qu'elles doivent à celles qui les avoisinent. Cependant, de ces deux zones dites tempérées, celle sous laquelle nous vivons a des parties où la chaleur est plus forte que dans d'autres, parce qu'elles sont plus près de la zone torride : de ce nombre sont l'Éthiopie, l'Arabie, l'Égypte et la Libye. L'atmosphère, dans ces contrées, est tellement dilatée par la chaleur, qu'il s'y forme rarement des nuages, et que leurs habitants connaissent à peine la pluie. Par la raison contraire, les régions limitrophes de la zone

solem ; de quarto nunquam. Nam et ab ortu, et ab occasu, fenestra solem recipit ; quippe quem orientem obeuntemque prospectet. Recipit et a meridie; quia omne iter solis in nostro meridie est, ut instruit visum antelata descriptio. Nunquam vero solem fenestra septemtrionis admittit; quia nunquam a *p* signo, ad *o*, sol accedit; sed a *p*, semper retrocedendo, nunquam fines poli septemtrionalis attingit : et ideo nunquam per hunc cardinem radius solis infunditur. Ejusdem rei probationem umbra quoque cujuslibet corporis sufficiet adstruere. Nam et in occasum cadit, oriente sole; et in ortum, cum sit occiduus : medio autem die, quia sol meridiem tenet, in septemtrionem umbra depellitur; in austrum vero circa nostram habitationem impossibile est umbram cujuslibet corporis cadere, quia semper in adversam soli partem umbra jactatur. Adversus autem austro apud nos sol esse non poterit, cum nunquam fines septemtrionales attingat. Sane quoniam pars illa perustæ, quæ temperatæ vicina est, admittit habitantes illic, id est, trans tropicum ; quæcunque habitantur spatia, umbram mittunt in austrum eo tempore, quo sol Cancrum tenet. Tunc enim eis fit sol septemtrionalis, cum tropicum tenet; quod ab illis ad septemtrionem recedit.

Civitas autem Syene, quæ provinciæ Thebaidos post superiorum montium deserta principium est, sub ipso æstivo tropico constituta est : et eo die quo sol certam partem ingreditur Cancri, hora diei sexta, (quoniam sol tunc super ipsum invenitur verticem civitatis) nulla illic potest in terram de quolibet corpore umbra jactari, sed nec stilus hemisphærii monstrantis horas, quem γνώμωνα vocant, tunc de se potest umbram creare. Et hoc est, quod Lucanus dicere voluit, nec tamen plene, ut habetur, absolvit. Dicendo enim,

Atque umbras nunquam flectente Syene,

rem quidem attigit, sed turbavit verum. Non enim nunquam flectit, sed uno tempore; quod cum sua ratione retulimus. His relatis constat, solem nunquam egredi fines perustæ, quia de tropico in tropicum Zodiacus obliquatus est. Manifesta est igitur causa, cur hæc zona flammis sit semper obnoxia : quippe quam sol totius æthereæ flammæ et fons, et administrator, nunquam relinquat. Ergo ambæ partes ultimæ, id est, septemtrionalis et australis, ad quas nunquam solis calor accedit, necessario perpetua premuntur pruina : duas vero, ut diximus, temperat hinc atque illinc vicinia caloris et frigoris. Denique in hac ipsa

glaciale boréale, telles que le Palus-Méotide, celles baignées par l'Ister et le Tanaïs, celles enfin qui se trouvent au delà de la Scythie, et dont les naturels ont reçu de l'antiquité le nom d'hyperboréens, comme ayant dépassé les limites naturelles du nord; ces contrées, dis-je, ont un hiver qui dure presque toute l'année, et l'on conçoit à peine la rigueur du climat sous lequel ils vivent; mais le centre de cette zone doit à sa position de jouir d'une température uniforme et bienfaisante.

—

Chap. VIII, où l'on donne, en passant, la manière d'interpréter un passage des Géorgiques relatif au cercle du zodiaque.

Nous avons posé pour fait incontestable que l'un et l'autre tropique sont les limites du zodiaque, et que jamais le soleil ne les dépasse, soit en s'avançant vers nous, soit en se dirigeant dans le sens opposé. Nous avons ajouté que les zones tempérées, dans l'un et l'autre hémisphère, commencent où finit le zodiaque, ou, si l'on veut, la zone torride. C'est donc pour nous une nécessité de chercher à savoir ce qu'entend Virgile, toujours si exact dans ses descriptions scientifiques, quand il dit, en parlant de ces zones :

Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.

Ces expressions pourraient faire croire que le zodiaque pénètre les zones tempérées, et que le soleil les traverse : ce qui n'est pas admissible, puisqu'il s'arrête aux tropiques. Peut-être Virgile regarde-t-il comme faisant partie de ces dernières zones les contrées de la zone torride qui les avoisinent, et que nous avons dit être habitées. En effet, Syène est sous le tropique; et à trois mille huit cents stades de cette ville, en s'avançant vers la ligne équinoxiale, on rencontre Méroé; plus loin encore, à huit cents stades, on se trouve dans le pays d'où nous vient la cannelle. Toutes ces régions, situées sous la zone torride, sont faiblement peuplées, il est vrai; cependant l'existence y est supportable : mais au delà elle cesse de l'être, à cause de l'excès des feux du soleil.

C'est vraisemblablement parce que la zone torride offre tant de terres habitées (et il est probable qu'il en est de même vers l'autre extrémité voisine de nos antéciens), que la poésie épique, qui a le droit de tout agrandir, se permet de prolonger le cours du soleil à travers les zones tempérées. La raison en est que des deux côtés les limites de la zone torride ont cela de commun avec les zones tempérées, qu'elles ont des habitants. Peut-être, par une licence poétique, a-t-il substitué une particule presque semblable, aimant mieux dire *per ambas* que *sub ambas*. Car, en réalité, le zodiaque pénètre au delà et en deçà, au-dessous des zones tempérées, mais n'y entre pas. Nous savons qu'Homère lui-même et Virgile, son imitateur en tout, ne se font pas faute d'échanger ainsi les particules. Peut-être enfin (ce qui me paraît le plus probable) Virgile a-t-il voulu donner au mot *per* le sens du mot *inter;* car le zodiaque fait sa révolution *entre* et non *à travers* les deux zones tempérées. Or il est or-

zona, quam incolimus, quæ tota dicitur temperata, partes tamen, quæ perusto cingulo vicinæ sunt, ceteris calidiores sunt : ut est Æthiopia, Arabia, Ægyptus, et Libya; in quibus calor ita circumfusi aeris corpus extenuat, ut aut nunquam, aut raro cogatur in nubes; et ideo nullus pæne apud illos usus est imbrium. Rursus, quæ usque ad frigidæ fines pressius accedunt, ut est palus Mæotis, ut regiones, quas præterfluunt Tanais et Ister, omniaque super Scythiam loca, quorum incolas vetustas Hyperboreos vocavit, quasi originem boreæ introrsum recedendo transissent, adeo æterna pæne premuntur pruina, ut non facile explicetur, quanta sit illic frigidæ nimietatis injuria : loca vero, quæ in medio temperatæ sunt, quoniam ab utraque nimietate longe recedunt, veram tenent salutaremque temperiem.

—

Cap. VIII. Obiter quomodo explicandus locus Vergilii primo Georgicon de circulo Zodiaco.

Locus nos admonet, ut (quoniam diximus rem, quæ a nullo possit refelli, utrumque tropicum circum Zodiaco terminos facere, nec unquam solem alterutrum tropicum excedere posse, vel sursum, vel deorsum meando; trans Zodiacum vero circum, id est, trans ustam, quæ tropicis clauditur, ex utraque parte incipere temperatas) quæramus, quid sit, quod ait Vergilius, quem nullius unquam disciplinæ error involvit :

... duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum : et via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verteret ordo.

videtur enim dicere his versibus, Zodiacum per temperatas ductum, et solis cursum per ipsas ferri : quod nec opinari fas est, quia neutrum tropicum cursus solis excedit. Num igitur illud attendit, quod diximus, et intra tropicum in ea perustæ parte, quæ vicina est temperatæ, habitatores esse? nam Syene sub ipso tropico est : Meroe autem tribus millibus octingentis stadiis in perustam a Syene introrsum recedit : et ab illa usque ad terram cinnamomi feracem sunt stadia octingenta; et per hæc omnia spatia perustæ, licet rari, tamen vita fruuntur habitantes. Ultra vero jam inaccessum est, propter nimium solis ardorem. Cum ergo tantum spatii ex perusta vitam ministret; et sine dubio circa viciniam alterius temperatæ, id est, antœcorum, tantundem spatii habere perustæ fines et parem mansuetudinem, non negetur : (paria enim in utraque parte sunt omnia) ideo credendum est, per poeticam tubam, quæ omnia semper in majus extollit, dixisse viam solis sectam per temperatas : quoniam ex utraque parte fines perustæ in eo sunt similes temperatis, quod se patiuntur habitari. An forte poetica licentia particulam pro simili pæne particula posuit; et pro, *sub ambas*, dicere maluit, *per ambas?* nam revera ductus Zodiaci sub ambas temperatas ultro citroque pervenit; non tamen per ambas. Scimus autem et Homerum ipsum, et in omnibus imita-

dinaire à ce poëte d'employer *per* pour *inter*, comme dans cet autre passage :

Circum perque duas in morem fluminis Arctos.

Le Dragon ne coupe cependant point les deux Ourses ; il les embrasse l'une et l'autre par sinuosités, mais il ne passe pas au travers de ces constellations. Cependant ce vers est aisé à entendre, si nous substituons, comme l'a fait Virgile, la préposition *entre* (per) à la préposition *au travers* (inter).

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous venons de dire pour la défense du passage rapporté ci-dessus ; et, d'après les notions que nous avons données sur les bornes de l'orbite solaire, il est impossible de ne pas entendre cet endroit d'un poëte aussi correct que le cygne de Mantoue. Nous laissons à l'esprit du lecteur le soin de trouver ce qu'on pourrait alléguer de plus pour terminer cette discussion.

Chap. IX. Notre globe est enveloppé par l'Océan, non pas en un sens, mais en deux différents sens. La partie que nous habitons est resserrée vers les pôles, et plus large vers son centre. Du peu d'étendue de l'Océan, qui nous paraît si grand.

Les éclaircissements que nous venons de donner ont, je crois, leur utilité ; nous allons maintenant, ainsi que nous l'avons promis, démontrer que l'Océan entoure la terre, non pas en un seul sens, mais en deux sens divers. Son premier contour, celui qui mérite véritablement ce nom, est ignoré du vulgaire : car cette mer, regardée généralement comme le seul Océan, n'est qu'une extension de l'Océan primitif, que le superflu de ses eaux oblige à ceindre de nouveau la terre. La première ceinture qu'il forme autour de notre globe s'étend à travers la zone torride, en suivant la direction de la ligne équinoxiale, et fait le tour entier du globe. Vers l'orient, il se partage en deux bras, dont l'un coule vers le nord, et l'autre vers le sud. Le même partage se fait à l'occident ; et ces deux derniers bras vont à la rencontre de ceux qui sont partis de l'orient. L'impétuosité et la violence avec lesquelles s'entre-choquent ces énormes masses avant de se mêler donnent lieu à une action et à une réaction, d'où résulte le phénomène si connu du flux et du reflux, qui se fait sentir dans toute l'étendue de notre mer. Elle l'éprouve dans ses détroits, comme dans ses parties les moins resserrées, par la raison qu'elle n'est qu'une émanation du véritable Océan. Cet Océan donc, qui suit la ligne que lui trace l'équateur terrestre, et ses bras, qui se dirigent dans le sens de l'horizon, partagent le globe en quatre portions, dont ils font autant d'îles. Par son cours à travers la zone torride, qu'il environne dans toute sa longueur, il nous sépare des régions australes ; et au moyen de ses bras, qui embrassent l'un et l'autre hémisphère, il forme quatre îles, dont deux dans l'hémisphère supérieur, et deux dans l'hémisphère inférieur. C'est ce que nous fait entendre Cicéron, quand il dit : « Toute cette partie de la terre occupée par vous n'est qu'une petite île ; » au lieu de dire toute cette terre n'est qu'une petite île : par la raison qu'en entourant la terre en deux sens divers, l'Océan la partage réellement en quatre îles. La figure ci-après donnera une idée de ce partage. On y verra l'origine de notre mer, qui n'est qu'une fai-

torem hujus Maronem, sæpe tales mutasse particulas. An, (quod mihi vero propius videtur) *per ambas*, pro *inter ambas*, voluit intelligi? Zodiacus enim inter ambas temperatas volvitur, non per ambas. Familiariter autem *per*, pro *inter*, ponere solet ; sicut alibi quoque,

Circum perque duas in morem fluminis Arctos.

Neque enim Anguis sidereus Arctos secat : sed, dum et amplectitur et intervenit, circum eas, et inter eas volvitur, non per eas. Ergo potest constare nobis intellectus, si *per ambas*, pro *inter ambas*, more ipsius poetæ dictum existimemus. Nobis aliud ad defensionem, ultra hæc, quæ diximus, non occurrit. Verum quoniam in medio posuimus, quos fines nunquam via solis excedat ; manifestum est autem omnibus, quid Maro dixerit, quem constat erroris ignarum : erit ingenii singulorum invenire, quid possit amplius pro absolvenda hac quæstione conferri.

Cap. IX. Non uno, sed gemino Oceani ambitu terram omnem circumflui : et quomodo angusta verticibus, latior lateribus, si habitabilis nostra : tum de exiguitate Oceani, quem nos magnum vocamus.

His quoque, ut arbitror, non otiosa inspectione tractatis, nunc de Oceano quod promisimus adstruamus, non uno, sed gemino ejus ambitu terræ corpus omne circumfluі : cujus verus et primus meatus est, qui ab indocto hominum genere nescitur. Is enim, quem solum Oceanum plures opinantur, de finibus ab illo originali refusis, secundum ex necessitate ambitum fecit. Ceterum prior ejus corona per zonam terræ calidam meat, superiora terrarum et inferiora cingens, flexum circi æquinoctialis imitata. Ab oriente vero duos sinus refundit ; unum ad extremitatem septemtrionis, ad australis alterum : rursusque ab occidente duo pariter enascuntur sinus, qui usque ad ambas, quas supra diximus, extremitates refusi, occurrunt ab oriente demissis ; et, dum vi summa et impetu immaniore miscentur, invicemque se feriunt, ex ipsa aquarum collisione nascitur illa famosa Oceani accessio pariter et recessio. Et, ubicumque in nostro mari contingit idem, vel in angustis fretis, vel in planis forte litoribus, ex ipsis Oceani sinibus, quos Oceanum nunc vocamus, eveniunt : quia nostrum mare ex illis influit. Ceterum verior, ut ita dicam, ejus alveus tenet zonam perustam ; et tam ipse, qui æquinoctialem, quam sinus ex eo nati, qui horizontem circulum ambitu suæ flexionis imitantur, omnem terram quadrifidam dividunt ; et singulas, ut supra diximus, habitationes insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines means ille per calidam zonam, totamque cingens, et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore atque inferiore terræ superfi-

ble partie du tout, et aussi celle de la mer Rouge, de la mer des Indes et de la mer Caspienne : bien que je n'ignore pas que cette dernière n'a, selon l'opinion de plusieurs personnes, aucune communication avec l'Océan. Il est évident que les mers de la zone tempérée australe ont aussi leur source dans le grand Océan. Mais comme ces pays nous sont encore inconnus, nous ne devons pas garantir la certitude du fait.

Relativement à ce que dit Cicéron, que « toute cette partie de la terre est fort resserrée du nord au midi, plus étendue de l'orient à l'occident, » nous pouvons nous en convaincre en jetant les yeux sur la figure précitée ; car l'excès de la largeur de cette zone sur sa longueur est dans la même proportion que l'excès de la longueur du tropique sur la longueur du cercle polaire boréal. En effet, bornée dans son extension longitudinale par la rencontre du cercle polaire, si court lui-même, elle peut, au moyen de la longueur du tropique, donner à ses flancs un plus grand développement. Cette forme de la partie de la terre que nous habitons l'a fait comparer, par les anciens, à une chlamyde déployée ; et c'est parce que le globe tout entier, y compris l'Océan, peut être regardé, à raison de son peu d'étendue, comme le point central de tel cercle céleste que ce soit, que notre auteur a dû ajouter, en parlant de l'Atlantique : « Et, malgré tous ces grands noms, il est, comme vous voyez, bien petit. » Sans doute l'Atlantique doit être pour nous une mer immense ; mais elle doit paraître bien petite à ceux qui l'aperçoivent de la voûte éthérée, puisque la terre n'est, à l'égard du ciel, que l'indicateur d'une quantité, c'est-à-dire un point qu'il est impossible de diviser.

En appuyant si soigneusement sur l'exiguïté de la sphère terrestre, le premier Africain a pour but, comme la suite nous le prouvera, de faire sentir à son petit-fils qu'une âme vraiment grande doit peu s'occuper d'étendre sa réputation, qui ne peut jamais être que très-bornée, vu le peu d'espace qu'elle a pour circuler.

—

CHAP. X. Bien que le monde soit éternel, l'homme ne peut espérer de perpétuer, chez la postérité, sa gloire et sa renommée ; car tout ce que contient ce monde, dont la durée n'aura pas de fin, est soumis à des vicissitudes de destruction et de reproduction.

« Et quand même les races futures, recevant de leurs aïeux la renommée de chacun d'entre nous, seraient jalouses de la transmettre à la postérité, ces inondations, ces embrasements de la terre, dont le retour est inévitable à certaines époques marquées, ne permettraient pas que cette gloire fût durable, bien loin d'être éternelle. »

C'est de sa conscience que le sage attend la récompense de ses belles actions ; l'homme moins parfait l'attend de la gloire ; et Scipion, qui désire que son petit-fils tende à la perfection, l'engage à ne pas ambitionner d'autre récompense que celle qu'il trouve en lui-même, et à dédaigner la gloire.

Comme elle a deux puissants attraits, celui de pouvoir s'étendre au loin et celui de nous survivre longtemps, le premier Africain a d'abord mis sous les yeux de l'Émilien le tableau de no-

cie insulas facit. Unde Tullius, hoc volens intelligi, non dixit, *omnis terra parva quædam est insula* : sed, *omnis terra, quæ colitur a vobis, parva quædam est insula* : quia et singulæ de quatuor habitationibus parvæ quædam efficiuntur insulæ, Oceano bis eas, ut diximus, ambiente. Omnia hæc ante oculos locare potest descriptio substituta : ex qua et nostri maris originem, quæ totius una est, et Rubri atque Indici ortum videbis, Caspiumque mare unde oriatur invenies : licet non ignorem, esse nonnullos, qui ei de Oceano ingressum negent. Nec dubium est, in illam quoque australis generis temperatam mare de Oceano similiter influere ; sed describi hoc nostra attestatione non debuit, cujus situs nobis incognitus perseverat. Quod autem dixit nostram habitabilem *angustam verticibus, lateribus latiorem*, in eadem descriptione poterimus advertere. Nam, quanto longior est tropicus circus septemtrionali circo, tanto zona verticibus quam lateribus angustior est : quia summitas ejus in artum extremi cinguli brevitate contrahitur ; deductio autem laterum cum longitudine tropici ab utraque parte distenditur. Denique veteres omnem habitabilem nostram extentæ chlamydi similem esse dixerunt. Item quia omnis terra, in qua et Oceanus est, ad quemvis cœlestem circulum quasi centron obtinet puncti locum, necessario de Oceano adjecit, *qui tamen tanto nomine quam sit parvus, vides*. Nam licet apud nos Atlanticum mare magnum vocetur, de cœlo tamen despicientibus non potest magnum videri, cum ad cœlum terra signum sit et punctum, quod dividi non possit in partes. Ideo autem terræ brevitas tam diligenter asseritur, ut parvi pendendum ambitum famæ vir fortis intelligat, quæ in tam parvo magna esse non poterit : quod doctrinæ propositum non minus in sequentibus apparebit.

—

CAP. X. Mundum quidem esse æternum : ceterum inde non posse sperari perpetuitatem gloriæ ac famæ apud posteros, quando mundo ipso manente, ea, quæ in ipso sunt, vicissitudine quadam nunc occidant, nunc rursus oriantur.

« Quin etiam si cupiet proles futurorum hominum deinceps laudes uniuscujusque nostrum, acceptas a patribus, posteris prodere : tamen propter eluviones exustionesque terrarum, quas accidere tempore certo necesse est, non modo non æternam, sed ne diuturnam quidem gloriam assequi possumus. » Virtutis fructum sapiens in conscientia ponit, minus perfectus in gloria : unde Scipio perfectionem cupiens infundere nepoti, auctor est, ut contentus conscientiæ præmio, gloriam non requirat : in qua appetenda quoniam duo sunt maxime, quæ præoptari possint, ut et quam latissime vagetur, et quam diutissime perseveret : postquam superius, de habitationis nostræ

tre globe, qui n'est qu'un point par rapport au ciel, et lui a ôté tout espoir d'étendre au loin le bruit de sa renommée, en lui faisant observer que les hommes de notre espèce n'occupent qu'une bien faible partie de ce même globe, et que cette partie même ne peut être entièrement remplie de la célébrité d'un nom, puisque celui des Romains n'avait pas encore franchi le Caucase, ni traversé les flots du Gange. Maintenant il va lui prouver que la gloire a peu de durée, afin de le convaincre entièrement qu'elle ne mérite pas d'être recherchée. « Quelque circonscrite que soit, lui dit-il, la carrière que peut parcourir la réputation du sage et de l'homme vraiment grand, cette réputation ne sera pas éternelle, ni même de longue durée, vu que tout ce qui existe à présent doit être anéanti, soit par les embrasements, soit par les inondations de la terre. »

Mais ce passage de Cicéron veut être développé, parce qu'il décide implicitement la question de l'éternité du monde, qui, pour beaucoup de personnes, est l'objet d'un doute. Il n'est pas facile, en effet, de concevoir que cet univers n'ait pas eu de commencement; et, s'il en faut croire l'histoire, l'usage de la plupart des choses, leur perfectionnement, leur invention même est d'une date toute récente. Si l'on s'en rapporte aux traditions, ou bien aux fictions de l'antiquité, les premiers hommes, grossiers habitants des bois, différaient peu des animaux féroces. Leurs aliments, ajoute-t-elle, ne ressemblaient pas aux nôtres; ils se nourrissaient de glands et de fruits sauvages, et ce ne fut que bien tard qu'ils cultivèrent la terre. Elle nous ramène ainsi à la naissance des choses, à celle de l'espèce humaine, et à la croyance de l'âge d'or, qui fut suivi de deux âges désignés par des métaux d'une pureté progressivement décroissante, lesquels âges firent place enfin aux temps si dégradés du siècle de fer. Mais, en laissant de côté la fiction, comment ne croirait-on pas que le monde a commencé, et même depuis bien peu de temps, quand on voit que les faits les plus intéressants des annales grecques ne remontent pas au delà de deux mille ans? car avant Ninus, que plusieurs historiens donnent pour père à Sémiramis, l'histoire ne relate aucun événement remarquable. Si l'on admet que cet univers a commencé avec les temps et même avant les temps, comme disent les philosophes, comment se fait-il qu'il ait fallu une suite innombrable de siècles pour amener le degré de civilisation où nous sommes parvenus? Pourquoi l'invention des caractères alphabétiques qui nous transmettent le souvenir des hommes et des choses, est-elle si nouvelle? Enfin, pourquoi diverses nations n'ont-elles acquis que depuis peu des connaissances de première nécessité? Témoin les Gaulois, qui n'ont connu la culture de la vigne et celle de l'olivier que vers les premiers siècles de Rome, sans parler de beaucoup d'autres peuples qui ne se doutent pas d'une foule de découvertes qui sont pour nous des jouissances. Tout cela semble exclure l'idée de l'éternité des choses, et pourrait nous faire croire que la naissance du monde a une époque fixe, et que tous les êtres ont été produits successivement. Mais la philosophie nous apprend que ce monde a toujours été, et que l'Éternel l'a créé avant les temps. En effet, le temps ne peut être antérieur à l'uni-

angustiis disserendo, totius terræ quæ ad cœlum puncti locum obtinet, minimam quamdam docuit a nostri generis hominibus particulam possideri; nullius vero gloriam vel in illam totam partem potuisse diffundi : (siquidem Gangem transnare, vel transcendere Caucasum, romani nominis fama non valuit) spem, quam de propaganda late gloria, ante oculos ponendo nostri orbis angustias, amputavit, vult etiam diuturnitatis auferre; ut plene animo nepotis contemtum gloriæ compos dissuasor insinuet : et ait, nec in hac ipsa parte, in quam sapientis et fortis viri nomen serpere potest, æternitatem nominis posse durare; cum modo exustione, modo eluvione terrarum, diuturnitati rerum intercedat occasus. Quod quale sit, disseremus. In hac enim parte tractatus illa quæstio latenter absolvitur, quæ multorum cogitationes de ambigenda mundi æternitate sollicitat. Nam quis facile mundum semper fuisse consentiat? cum et ipsa historiarum fides, multarum rerum cultum emendationemque vel inventionem ipsam recentem esse, fateatur: cumque rudes primum homines, et incuria silvestri non multum a ferarum asperitate dissimiles, meminerit, vel fabuletur antiquitas; tradatque, nec hunc eis, quo nunc utimur, victum fuisse, sed glande prius et baccis altos, sero sperasse de sulcis alimoniam : cumque ita exordium rerum et ipsius humanæ nationis opinemur, ut aurea primum secula fuisse credamus, et inde natura per metalla viliora degenerans, ferro secula postrema fœdaverit. Ac, ne totum videamur de fabulis mutuari, quis non hinc æstimet mundum quandoque cœpisse, nec longam retro ejus ætatem, cum abhinc ultra duo retro annorum millia de excellenti rerum gestarum memoria ne græca quidem exstet historia? nam supra Ninum, a quo Semiramis secundum quosdam creditur procreata, nihil præclarum in libros relatum est. Si enim ab initio, immo ante initium fuit mundus, ut philosophi volunt : cur per innumerabilium seriem seculorum non fuerat cultus, quo nunc utimur, inventus? non litterarum usus, quo solo memoriæ fulcitur æternitas? cur denique multarum rerum experientia ad aliquas gentes recenti ætate pervenit? ut ecce, Galli vitem, vel cultum oleæ, Roma jam adolescente, didicerunt. Aliæ vero gentes adhuc multa nesciunt, quæ nobis inventa placuerunt. Hæc omnia videntur æternitati rerum repugnare, dum opinari nos faciunt, certo mundi principio paulatim singula quæque cœpisse. Sed mundum quidem fuisse semper, philosophia auctor est, conditore quidem Deo, sed non ex tempore : siquidem tempus ante mundum esse non potuit; cum nihil aliud tempora, nisi cursus solis, efficiat. Res vero humanæ ex parte maxima sæpe occidunt manente mundo, et rursus oriuntur, vel eluvione vicissim, vel exustione redeunte. Cujus vicissitudinis causa vel necessitas talis est. Ignem æthereum

vers, puisqu'il se mesure par le cours du soleil. Quant aux choses d'ici-bas, elles s'anéantissent en grande partie, bien que l'univers soit indestructible; puis elles rentrent de nouveau dans la vie. C'est l'effet de l'alternation des embrasements et des inondations, dont nous allons exposer la cause nécessaire.

Selon les plus anciens physiciens, le feu éthéré se nourrit de vapeurs; ils nous assurent que si la nature a placé, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'Océan au-dessous de la zone torride que traverse le zodiaque, c'est afin que le soleil, la lune, et les cinq corps errants qui parcourent cette zone en tous sens, puissent tirer leur aliment des particules qui s'élèvent du sein des eaux. Voilà, disent-ils, ce qu'Homère donne à entendre aux sages, quand ce génie créateur, qui nous rend témoins des actions des dieux sur toute la nature, feint que Jupiter, invité à un banquet par les Éthiopiens, se rend dans l'Océan avec les autres dieux, c'est-à-dire avec les autres planètes; ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les astres se nourrissent de molécules aqueuses. Et quand ce même poëte ajoute que les rois d'Éthiopie sont admis aux festins des dieux, il peint, par cette allégorie, les peuples de cette contrée de l'Afrique, seuls habitants des bords de l'Océan, et dont la peau, brûlée des feux du soleil, a une teinte presque noire.

De ce que la chaleur s'entretient par l'humidité, il suit que le feu et l'eau éprouvent alternativement un excès de réplétion. Lorsque le feu est parvenu à cet excès, l'équilibre entre les deux éléments est détruit. Alors la température trop élevée de l'air produit un incendie qui pénètre jusqu'aux entrailles de la terre; mais bientôt l'ardeur dévorante du fluide igné se trouve ralentie, et l'eau recouvre insensiblement ses forces; car la matière du feu, épuisée en grande partie, absorbe peu de particules humides. C'est ainsi qu'à son tour l'élément aqueux, après une longue suite de siècles, acquiert un tel excédant qu'il est contraint d'inonder la terre; et pendant cette crue des eaux, le feu se remet des pertes qu'il a essuyées. Cette alternative de suprématie entre les deux éléments n'altère en rien le reste du monde, mais détruit souvent l'espèce humaine, les arts et l'industrie, qui renaissent lorsque le calme est rétabli; car cette dévastation causée, soit par les inondations, soit par les embrasements, n'est jamais générale. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Égypte est à l'abri de ces deux fléaux : Platon nous l'assure dans son *Timée*. Aussi cette contrée est-elle la seule qui ait élevé des monuments et recueilli des faits dont la date remonte à plusieurs myriades de siècles. Il est donc quelques parties de la terre qui survivent au désastre commun, et qui servent à renouveler l'espèce humaine; voilà comment il arrive que, la civilisation ayant encore un asile sur quelques portions du globe, il existe des hordes sauvages qui ont perdu jusqu'à la trace des connaissances de leurs ancêtres. Insensiblement leurs mœurs s'adoucissent; elles se réunissent sous l'empire de la loi naturelle : l'ignorance du mal et une franchise grossière leur tiennent lieu de vertus. Cette époque est pour elles le siècle d'or. L'accroissement des arts et de l'industrie vient bientôt après donner plus d'activité à l'émulation; mais ce sentiment si noble dans son origine produit bientôt l'envie, qui ronge sourdement les

physici tradiderunt humore nutriri, asserentes, ideo sub zona cœli perusta, quam via solis, id est, Zodiacus, occupavit, Oceanum, sicut supra descripsimus, a natura locatum, ut omnis latitudo, qua sol cum quinque vagis et luna ultro citroque discurrunt, habeat subjecti humoris alimoniam : et hoc esse volunt, quod Homerus, divinarum omnium inventionum fons et origo, sub poetici nube figmenti verum sapientibus intelligi dedit, Jovem cum diis ceteris, id est, cum stellis, profectum in Oceanum, Æthiopibus eum ad epulas invitantibus : per quam imaginem fabulosam Homerum significasse volunt, hauriri de humore nutrimenta sideribus : qui ob hoc Æthiopas reges epularum participes cœlestium dixit, quoniam circa Oceani oram non nisi Æthiopes habitant, quos vicinia solis usque ad speciem nigri coloris exurit. Cum ergo calor nutriatur humore, hæc vicissitudo contingit, ut modo calor, modo humor exuberet. Evenit enim, ut ignis usque ad maximum enutritus augmentum, haustum vincat humorem, et sic aeris mutata temperies licentiam præstet incendio, et terra penitus flagrantia immissi ignis uratur. Sed mox, impetu caloris absumto, paulatim vires revertuntur humori, cum magna pars ignis incendiis erogata, minus jam de renascente humore consumat. Ac rursus longo temporum tractu ita crescens humor altius vincit, ut terris infundatur eluvio : rursusque calor post hoc vires resumit. Et ita fit, ut manente mundo inter exsuperantis caloris humorisque vices, terrarum cultus cum hominum genere sæpe intercidat, et, reducta temperie, rursus novetur. Nunquam tamen seu eluvio, seu exustio, omnes terras, aut omne hominum genus vel omnino operit, vel penitus exurit. Ægypto certe, ut Plato in Timæo fatetur, nunquam nimietas humoris nocuit, vel caloris. Unde et infinita annorum millia in solis Ægyptiorum monumentis librisque releguntur. Certæ igitur terrarum partes internecioni superstites, seminarium instaurando generi humano fiunt : atque ita contingit, ut non rudi mundo rudes homines et cultus inscii, cujus memoriam intercepit interitus, in terris oberrent, et asperitatem paulatim vagæ feritatis exuti, conciliabula et cœtus natura instruente patiantur : sitque primum inter eos mali nescia, et adhuc astutiæ inexperta simplicitas, quæ nomen auri primis seculis præstat. Inde, quo magis ad cultum rerum atque artium usus promovet, tanto facilius in animos serpit æmulatio; quæ primum bene incipiens, in invidiam latenter evadit. Et ex hac jam nascitur, quidquid genus hominum post sequentibus seculis experitur. Hæc est ergo, quæ re-

cœurs. Dès lors commencent, pour cette société naissante, tous les maux qui l'affligeront un jour.

Telle est l'alternative de destruction et de reproduction à laquelle est assujetti le genre humain, sans que la stabilité du monde en souffre.

—

CHAP. XI. Il est plus d'une manière de supputer les années : la grande année, l'année vraiment parfaite, comprend quinze mille de nos années.

« Qui plus est, que vous importe d'être nommé dans les discours des hommes qui naîtront dans l'avenir, lorsque ceux qui vous ont précédé sur la terre, plus nombreux peut-être que leurs descendants, et qui certainement valaient mieux, n'ont jamais parlé de vous? Que dis-je? parmi ceux même qui peuvent répéter notre nom, il n'en est pas un qui puisse recueillir le souvenir d'une année. L'année, selon les calculs vulgaires, se mesure sur le retour du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre; mais il faut que tous les astres soient revenus au point d'où ils sont partis une première fois, et qu'ils aient ramené, après un long temps, la même face du ciel, pour que l'année véritable soit entièrement révolue; et je n'ose dire combien cette année comprend de vos siècles. Ainsi, le soleil disparut aux yeux des hommes, et sembla s'éteindre, quand l'âme de Romulus entra dans nos saintes demeures; lorsqu'il s'éclipsera du même côté du ciel et au même instant, alors toutes les étoiles, toutes les constellations se trouveront dans la même position : alors seulement l'année sera complète. Mais sachez que, d'une telle année, la vingtième partie n'est pas encore écoulée. »

Le premier Africain continue à insister sur les motifs qui doivent détourner son petit-fils d'ambitionner la gloire. Il vient de lui prouver que cette gloire, resserrée dans un champ bien étroit, ne pouvait même le parcourir longtemps; il lui démontre à présent qu'elle ne peut embrasser la durée d'une seule année. Voici sur quoi est appuyée cette assertion.

Il est d'autres années que celles vulgairement appelées de ce nom : le soleil, la lune, les planètes et les autres astres ont aussi leur année, qui se compose du temps que chacune de ces étoiles emploie à revenir au même point du ciel d'où elle était partie. C'est ainsi que le mois est une année lunaire, parce que la révolution synodique de la lune s'achève dans cet intervalle de temps. Aussi le mot latin *mensis* (mois) est-il dérivé de *mene*, mot grec qui signifie lune.

Cependant le soleil ouvre la grande année,

dit Virgile, qui veut exprimer la différence de l'année solaire à l'année lunaire. On conçoit que le mot grand n'est employé ici que comparativement; car la révolution de Vénus et celle de Mercure est à peu près de la même longueur que celle du soleil; Mars met deux ans à tracer son orbite; Jupiter douze, et Saturne trente. Mais le retour de ces corps errants à leur point de départ doit être suffisamment connu. Quant à l'année dite du monde, et qu'on nomme avec raison l'année accomplie, parce que sa période rétablit dans les cieux les aspects primitifs de tous les

bus humanis pereundi, atque iterum revertendi incolumi mundo, vicissitudo variatur.

—

CAP. XI. De diversitate annorum : quodque is, qui vere annus vertens est ac mundanus, quindecim annorum nostrorum ambiat millia.

« Quid autem interest, ab his, qui postea nascentur, « sermonem fore de te; cum ab his nullus fuerit, qui ante « nati sunt, qui nec pauciores, et certe meliores fuerunt « viri? præsertim cum apud eos ipsos, a quibus audiri no- « men nostrum potest, nemo unius anni memoriam con- « sequi possit. Homines enim populariter annum tantum- « modo solis, id est, unius astri reditu metiuntur. Re ipsa « autem, cum ad idem, unde semel profecta sunt, cuncta « astra redierint, eamdemque totius cœli descriptionem « longis intervallis retulerint : tum ille vere vertens annus « appellari potest, in quo vix dicere audeo, quam multa « hominum secula teneantur. Namque, ut olim deficere « sol hominibus exstinguique visus est, cum Romuli ani- « mus hæc ipsa in templa penetravit, ita quandoque ab « eadem parte sol eodemque tempore iterum defecerit, « tum signis omnibus ad idem principium stellisque revo- « catis, expletum annum habeto : cujus quidem anni non- « dum vicesimam partem scito esse conversam. » Idem agere perseverat, instans dissuasioni gloriæ desiderandæ. Quam cum locis artam, nec in ipsis angustiis æternam supra docuisset; nunc non solum perpetuitatis expertem, sed nec ad unius anni integri metas posse propagari, docet : cujus assertionis quæ sit ratio, dicemus. Annus non is solus est, quem nunc communis omnium usus appellat : sed singulorum seu luminum, seu stellarum, emenso omni cœli circuitu, a certo loco in eundem locum reditus, annus suus est. Sic mensis lunæ annus est, intra quem cœli ambitum lustrat. Nam et a luna mensis dicitur, quia græco nomine luna mene vocatur. Vergilius denique ad discretionem lunaris anni, qui brevis est, annum, qui circumcursu solis efficitur, significare volens, ait :

Interea magnum sol circumvolvitur annum,

magnum vocans solis, comparatione lunaris. Nam cursus quidem Veneris atque Mercurii pæne par soli est. Martis vero annus fere biennium tenet : tanto enim tempore cœlum circumit. Jovis autem stella duodecim, et Saturni triginta annos in eadem circuitione consumit. Hæc de luminibus ac vagis, ut sæpe relata, jam nota sunt. Annus vero, qui mundanus vocatur, qui vere vertens est, quia conversione plenæ universitatis efficitur, largissimis seculis explicatur : cujus ratio est talis. Stellæ omnes et sidera, quæ infixa cœlo videntur, quorum proprium motum nunquam visus humanus sentire vel deprehendere potest, moventur tamen; et præter cœli volubilitatem, qua semper trahuntur, suo quoque accessu tam sero promoventur,

astres, elle renferme un grand nombre de siècles, ainsi que nous allons le démontrer.

Toutes les constellations, toutes les étoiles qui semblent attachées à la voûte céleste ont un mouvement propre que l'œil humain ne peut apercevoir. Non-seulement elles sont chaque jour entraînées avec tout le ciel, mais elles se meuvent encore sur elles-mêmes; et ce second mouvement est si lent, que l'observateur le plus assidu, quelque longue que soit son existence, les voit toujours dans la même situation où il a commencé de les voir. Ce n'est donc que lorsque chacun de ces corps lumineux a retrouvé sa position primitive et relative, que finit la révolution de la grande année; en sorte que l'un quelconque de ces astres doit alors occuper, respectivement aux autres, et en même temps qu'eux, le point du ciel qu'il occupait au commencement de cette même année: alors ausssi les sept sphères errantes doivent être revenues à leur première place, toutes ensemble. Cette restitution parfaite des aspects s'accomplit, disent les physiciens, en quinze mille ans.

Ainsi, de même que l'année lunaire se compose d'un mois, l'année solaire de douze mois, et celle de chaque étoile errante du nombre de mois ou d'années ci-dessus relatés, de même la grande année se compose de quinze mille années. On peut véritablement l'appeler année accomplie, par la raison qu'elle ne se mesure point sur la révolution du soleil, c'est-à-dire d'un seul astre, mais sur la coïncidence, en un même temps, de la fin des huit révolutions sidérales, avec le point de départ de chacun des astres en particulier. Cette grande année se nomme encore l'année du monde, parce que le monde, à proprement parler, c'est le ciel. Il en est du commencement de l'année parfaite comme de celui de l'année solaire, que l'on compte, soit à partir des calendes de janvier, jusqu'aux mêmes calendes de l'année suivante; soit du jour qui suit ces calendes, jusqu'au jour anniversaire; soit enfin de tel autre jour d'un mois quelconque, jusqu'au jour qui lui correspond à un an de date: chacun est libre de commencer où il veut la période de quinze mille ans. Cicéron la fait commencer à l'éclipse de soleil qui arriva au moment de la mort de Romulus; et quoique depuis cette époque l'astre du jour ait voilé plusieurs fois sa lumière, ces phénomènes souvent répétés n'ont pas complété la restitution périodique des huit sphères; elle ne sera accomplie que lorsque le soleil, nous privant de sa lumière dans la même partie du ciel où il se trouvait quand Romulus cessa de vivre, les autres planètes, ainsi que la sphère des fixes, offriront les mêmes aspects qu'elles avaient alors. Donc, à dater du décès de Romulus, il s'écoulera quinze mille ans (tel est le sentiment des physiciens) avant que le synchronisme du mouvement des corps célestes les rappelle aux mêmes lieux du ciel qu'ils occupaient dans cet instant.

On compte cinq cent soixante-treize ans depuis la disparition du premier roi des Romains jusqu'à l'arrivée du second Scipion en Afrique; car, entre la fondation de Rome et le triomphe de l'Émilien après la ruine de Carthage, il existe un intervalle de six cent sept ans. En soustrayant de ce nombre les trente-deux années du règne de Romulus, plus les deux années qui séparent le songe de Scipion de la fin de la troisième guerre punique, on trouvera un espace de temps égal à cinq cent soixante-treize ans. Cicéron a donc eu raison de dire que la vingtième partie

ut nullius hominum vita tam longa sit, quæ observatione continua factam de loco permutationem, in quo eas primum viderat, deprehendat. Mundani ergo anni finis est, cum stellæ omnes omniaque sidera, quæ aplanes habet, a certo loco ad eundem locum ita remeaverint, ut ne una quidem cœli stella in alio loco sit, quam in quo fuit, cum aliæ omnes ex eo loco motæ sunt, ad quem reversæ anno suo finem dederunt: ita ut lumina quoque cum erraticis quinque in iisdem locis et partibus sint, in quibus incipiente mundano anno fuerunt. Hoc autem, ut physici volunt, post annorum quindecim millia peracta contingit. Ergo sicut annus lunæ mensis est, et annus solis duodecim menses, et aliarum stellarum hi sunt anni, quos supra retulimus: ita mundanum annum quindecim millia annorum, quales nunc computamus, efficiunt. Ille ergo vere annus vertens vocandus est, quem non solis, id est, unius astri, reditu metiuntur; sed quem stellarum omnium, in quocunque cœlo sunt, ad eundem locum reditus sub eadem cœli totius descriptione concludit. Unde et mundanus dicitur, quia mundus proprie cœlum vocatur. Igitur ut annum solis non solum a Kalendis Januariis usque ad easdem vocamus, sed et a sequente post Kalendas die usque ad eundem diem, et a quocunque cujuslibet mensis die usque in diem eundem reditus, annus vocatur: ita hujus mundani anni initium sibi quisque facit, quodcunque decreverit: ut, ecce, nunc Cicero a defectu solis, qui sub Romuli fine contigit, mundani anni principium sibi ipse constituit. Et licet jam sæpissime postea defectus solis evenerit; non dicitur tamen mundanum annum repetita defectio solis implesse; sed tunc implebitur, cum sol deficiens in iisdem locis, et partibus, et ipse erit, et omnes cœli stellas, omniaque sidera rursus inveniet, in quibus fuerant, cum sub Romuli fine deficeret. Igitur a discessu Romuli post annorum quindecim millia, sicut asserunt physici, sol denuo ita deficiet, ut in eodem signo eademque parte sit, ad idem principium, in quo sub Romulo fuerat, stellis quoque omnibus signisque revocatis Peracti autem fuerant, cum Scipio in Africa militaret, a discessu Romuli anni quingenti septuaginta et tres. Anno enim ab Urbe condita sexcentesimo septimo hic Scipio, deleta Carthagine, triumphavit: ex quo numero annis remotis triginta duobus regni Romuli, et duobus, qui inter somnium Scipionis et consummatum bellum fuerunt, quingenti septuaginta tres a discessu Romuli ad somnium us-

de l'année complète n'était pas encore écoulée. Cette assertion est facile à prouver, car il ne faut pas être un bien habile calculateur pour trouver la différence qu'il y a entre cinq cent soixante-treize ans et la vingtième partie d'une période de quinze mille ans.

—

CHAP. XII. L'homme n'est pas corps, mais esprit. Rien ne meurt dans ce monde, rien ne se détruit.

« Travaillez en effet, et sachez bien que vous n'êtes pas mortel, mais ce corps seulement. Cette forme sensible, ce n'est pas vous : l'âme de l'homme, voilà l'homme, et non cette figure extérieure que l'on peut indiquer avec le doigt. Sachez donc que vous êtes dieu ; car celui-là est dieu qui vit, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne, régit et meut le corps confié à ses soins, comme le Dieu suprême gouverne toutes choses. De même que ce Dieu éternel meut un monde en partie corruptible, de même l'âme éternelle meut un corps périssable. »

On ne peut assez admirer la sagesse des avis que le premier Africain donne à son petit-fils par l'organe de Cicéron. En voici le précis depuis l'instant de l'apparition de ce personnage.

Publius commence d'abord par révéler au jeune Scipion l'heure de sa mort, et la trahison de ses proches ; il a pour but d'engager l'Émilien à faire peu de cas de cette vie mortelle, et d'une si courte durée. Puis, afin de relever son courage que devait affaiblir une semblable prédiction, il lui annonce que, pour le sage et pour le bon citoyen, notre existence ici-bas est la route qui conduit à l'immortalité. Au moment où l'attente d'une aussi haute récompense enflamme son petit-fils au point de lui faire désirer la mort, celui-ci voit arriver Paulus, son père, qui emploie les raisons les plus propres à le dissuader de hâter l'instant de son bonheur par une mort volontaire. Son âme, ainsi modifiée par l'espoir d'une part, et par la résignation de l'autre, se trouve disposée à la contemplation des choses divines, vers lesquelles son aïeul veut qu'il dirige sa vue. S'il lui permet de porter ses regards vers la terre, ce n'est qu'après l'avoir instruit sur la nature, le mouvement, l'harmonie des corps célestes : la jouissance de toutes ces merveilles, lui dit-il, est réservée à la vertu.

L'Émilien vient de puiser de nouvelles forces dans l'enthousiasme qu'une telle promesse fait lui éprouver ; c'est ce moment que choisit son grand-père pour lui inspirer le mépris de la gloire, envisagée par le commun des hommes comme la plus digne rétribution du mérite. Il la lui montre resserrée par les lieux, bornée par les temps, à raison du peu d'espace qu'elle a à parcourir sur notre globe, et des catastrophes auxquelles la terre est exposée.

Ainsi dépouillé de son enveloppe mortelle, et en quelque sorte spiritualisé, le jeune Scipion est jugé digne d'être admis à un important secret, celui de se regarder comme une portion de la Divinité.

Ceci nous conduit tout naturellement à terminer notre traité par le développement de cette noble idée, que l'âme est non-seulement immortelle, mais même qu'elle est dieu.

Le premier Africain, qui, dégagé naguère des liens du corps, avait été admis au céleste séjour,

que remanebunt. Ergo ratiocinabiliter vereque signavit, necdum mundani anni vicesimam partem esse conversam. Nam vicesimæ parti quot anni supersint a fine Romuli ad Africanam militiam Scipionis, quos diximus annos fuisse quingentos septuaginta tres, quisquis in digitos mittit, inveniet.

—

CAP. XII. Hominem non corpus esse, sed mentem : et numquid in hoc mundo vere intereat ac corrumpatur.

« Tu vero enitere, et sic habeto : non esse te mortalem, sed corpus hoc. Nec enim tu is es, quem forma « ista declarat : sed mens cujusque is est quisque, non ea « figura, quæ digito demonstrari potest. Deum te igitur « scito esse : siquidem est Deus, qui viget, qui sentit, « qui meminit, qui providet, qui tam regit, et moderatur, et movet id corpus, cui præpositus est, quam hunc « mundum ille princeps Deus : et ut ille mundum quadam « parte mortalem ipse Deus æternus, sic fragile corpus « animus sempiternus movet. » Bene et sapienter Tullianus hic Scipio circa institutionem nepotis ordinem recte docentis implevit. Nam, ut breviter a principio omnem operis continentiam revolvamus, primum tempus ei mortis et imminentes propinquorum prædixit insidias ; ut totum de hac vita sperare dedisceret, quam non diuturnam comperisset. Dein, ne metu prædictæ mortis frangeretur, ostendit, sapienti et bono civi in immortalitatem morte migrandum : cumque eum ultro spes ista traxisset ad moriendi desiderium, succedit Paulli patris opportuna dissuasio, accensam filii festinationem ab appetitu spontaneæ mortis excludens. Plene igitur in animo somniantis utrinque plantata sperandi exspectandique temperie, altius jam circa divina erigendum nepotis animum Africanus ingreditur : nec prius eum terram patitur intueri, quam cœli ac siderum naturam, motum, ac modulamen agnoscat, et hæc omnia sciat præmio cessura virtutum. Ac postquam mens firmata Scipionis alacritate tantæ promissionis erigitur, tum demum gloria, quæ apud indoctos magnum virtutis præmium creditur, contemni jubetur, dum ostenditur ex terrarum brevitate vel casibus, arta locis, angusta temporibus. Africanus igitur pæne exutus hominem, et defæcata mente jam naturæ suæ capax, hic apertius admonetur, ut esse se Deum noverit. Et hæc sit præsentis operis consummatio, ut, animam non solum immortalem, sed Deum esse, clarescat. Ille ergo jam post corpus qui fuerat in divinitatem receptus, dicturus viro adhuc in hac vita posito, « *Deum te esse scito*, » non prius tantam prærogativam committit homini, quam qui

et qui se disposait à dire à un mortel, *Sachez donc que vous êtes dieu,* ne veut lui faire cette sublime confidence qu'après s'être assuré que ce mortel se connaît assez bien lui-même pour être convaincu que ce qu'il y a de caduc et de périssable chez l'homme ne fait point partie de la Divinité. Ici, l'orateur romain, qui a pour principe d'encadrer les pensées les plus abstraites dans le moins de mots qu'il est possible, a tellement usé de cette méthode, que Plotin, si concis lui-même, a écrit sur ce sujet un livre entier ayant pour titre : *Qu'est-ce que l'animal? Qu'est-ce que l'homme?* Il cherche, dans cet ouvrage, à remonter à la source de nos plaisirs, de nos peines, de nos craintes, de nos désirs, de nos animosités ou de nos ressentiments, de la pensée et de l'intelligence. Il examine si ces diverses sensations sont réfléchies par l'âme seule, ou par l'âme agissant de concert avec le corps; puis, après une longue dissertation bien métaphysique, bien ténébreuse, et que nous ne mettrons pas sous les yeux du lecteur, de crainte de l'ennuyer, il termine en disant que l'animal est un corps animé; mais ce n'est pas sans avoir discuté soigneusement les bienfaits que l'âme répand sur ce corps, et le genre d'association qu'elle forme avec lui. Ce philosophe, qui assigne à l'animal toutes les passions énoncées ci-dessus, ne voit dans l'homme qu'une âme. Il suit de là que l'homme n'est pas ce qu'annonce sa forme extérieure, mais qu'il est réellement la substance à laquelle obéit cette forme extérieure; aussi le corps est-il abattu, lorsqu'au moment de la mort de l'animal la partie vivifiante s'éloigne de lui. Voilà ce qui arrive à l'apparence mortelle de l'homme; mais quant à son âme, qui est l'homme effectif, elle est tellement hors de toute atteinte de mortalité, qu'à l'exemple du Dieu qui régit cet univers, elle régit le corps aussi longtemps qu'elle l'anime. C'est à quoi font allusion les physiciens quand ils appellent le monde un grand homme, et l'homme un petit monde. C'est donc parce que l'âme semble jouir des prérogatives de la Divinité, que les philosophes lui ont donné, comme l'a fait Cicéron, le nom de Dieu. Si ce dernier parle d'un monde en partie corruptible, c'est pour se conformer à l'opinion du vulgaire, qui s'imagine, en voyant un animal étendu sans vie, un feu éteint, une substance aqueuse réduite à siccité, que différents corps de la nature se réduisent au néant; mais la saine raison nous dit que rien ne meurt dans ce monde. Cette opinion était celle de Cicéron, celle aussi de Virgile, qui dit que la mort est un mot vide de sens.

En effet, la matière qui paraît se dissoudre ne fait que changer de formes, et se résoudre en ceux des éléments dont elle était le composé.

Ce sujet est l'objet d'une autre dissertation de Plotin. En traitant de la destruction des corps, il affirme d'abord que tout ce qui est susceptible d'évaporation l'est aussi de réduction au néant; ensuite il se fait cette objection : Pourquoi donc les éléments dont l'évaporation est si sensible ne finissent-ils pas par s'anéantir? Mais il répond bientôt à cette difficulté, et la résout de la manière qui suit : Les éléments, bien qu'effluents, ne se dissolvent pas, parce que les émanations des corpuscules organiques ne s'éloignent pas de leur centre; c'est une propriété des éléments, mais non des corps mixtes, dont les évaporations s'écartent au loin.

sit ipse discernat : ne æstimetur hoc quoque divinum dici, quod mortale in nobis et caducum est. Et, quia Tullio mos est, profundam rerum scientiam sub brevitate tegere verborum, nunc quoque miro compendio tantum concludit arcanum, quod Plotinus magis quam quisquam verborum parcus libro integro disseruit, cujus inscriptio est, « *Quid animal, quid homo.* » In hoc ergo libro Plotinus quærit, cujus sint in nobis voluptates, mærores, metusque ac desideria, et animositates vel dolores, postremo cogitationes et intellectus, utrum meræ animæ, an vero animæ utentis corpore : et post multa, quæ sub copiosa rerum densitate disseruit, quæ nunc nobis ob hoc solum prætereunda sunt, ne usque ad fastidii necessitatem volumen extendant, hoc postremo pronuntiat, Animal esse corpus animatum. Sed nec hoc neglectum vel non quæsitum relinquit, quo animæ beneficio, quave via societatis animetur. Has ergo omnes, quas prædiximus, passiones assignat animali : verum autem hominem ipsam animam esse testatur. Ergo qui videtur, non ipse verus homo est; sed verus ille est, a quo regitur, quod videtur. Sic, cum morte animalis discesserit animatio, cadit corpus regente viduatum. Et hoc est, quod videtur in homine mortale : anima autem, qui verus homo est, ab omni conditione mortalitatis aliena est adeo, ut ad imitationem Dei mundum regentis, regat et ipsa corpus, dum a se animatur. Ideo physici mundum magnum hominem, et hominem brevem mundum esse dixerunt. Per similitudines igitur ceterarum prærogativarum, quibus Deum anima videtur imitari, animam Deum et prisci philosophorum, et Tullius dixit. Quod autem ait, « mundum quadam parte « mortalem, » ad communem opinionem respicit, qua mori aliqua intra mundum videntur, ut animal exanimatum, vel ignis exstinctus, vel siccatus humor. Hæc enim omnino interiisse creduntur. Sed constat secundum veræ rationis assertionem, quam et ipse non nescit, nec Vergilius ignorat dicendo,

Nec morti esse locum :

constat, inquam, nihil intra vivum mundum perire; sed eorum, quæ interire videntur, solam mutari speciem; et illud in originem suam atque in ipsa elementa remeare, quod tale, quale fuit, esse desierit. Denique et Plotinus alio in loco, cum de corporum absumtione dissereret, et hoc dissolvi posse pronuntiaret, quidquid effluit : objecit sibi, Cur ergo elementa, quorum fluxus in aperto est, non similiter aliquando solvuntur? et breviter tantæ objectioni valideque respondit, ideo elementa, licet fluant,

Il est donc démontré qu'aucune partie du vaste corps de l'univers n'est soumise à la destruction. Ainsi, cette expression de *monde en partie corruptible* n'est, comme nous l'avons dit, qu'une concession faite à l'opinion commune; et nous allons voir Cicéron finir son ouvrage par un argument irrésistible en faveur de l'immortalité de l'âme; cet argument est fondé sur ce qu'elle donne l'impulsion au corps.

—

CHAP. XIII. Des trois syllogismes qu'ont employés les platoniciens pour prouver l'immortalité de l'âme.

« Un être qui se meut toujours existera toujours; mais celui qui communique le mouvement qu'il a reçu lui-même d'un autre, doit cesser d'exister quand il cesse d'être mû. L'être qui se meut spontanément est donc le seul qui soit toujours en mouvement, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même : qui plus est, il est pour tout mobile source et principe d'impulsion. Or, ce qui est principe n'a pas d'origine; tout ce qui existe la tire de lui, lui seul la trouve en lui-même; car s'il était engendré, il ne serait pas principe. N'ayant pas d'origine, il ne peut avoir de fin. En effet, un principe anéanti ne pourrait ni renaître d'un autre principe, ni en créer lui-même un nouveau, puisqu'un principe n'a pas d'antérieur.

« Ainsi le principe du mouvement réside dans l'être qui se meut par lui-même; il ne peut donc ni commencer ni finir. Autrement le ciel s'écroulerait, la nature resterait en suspens, et ne trouverait aucune force qui lui rendît l'impulsion primitive.

« Si donc il est évident que l'être qui se meut par lui-même est éternel, peut-on nier que cette faculté ne soit un attribut de l'âme? Effectivement, tout ce qui reçoit le mouvement d'ailleurs est inanimé. L'être animé seul trouve en lui son principe moteur : telle est la nature de l'âme, telle est son énergie, que si, de tous les êtres, seule elle se meut sans cesse par elle-même, dès lors elle a toujours existé, elle existera toujours. »

Tout ce passage de Cicéron est extrait mot pour mot du *Phédon* de Platon, qui contient les arguments les plus puissants en faveur de l'immortalité de l'âme. Ces arguments concluent en somme que l'âme est immortelle, parce qu'elle se meut d'elle-même. Il convient ici de faire remarquer que le mot immortalité peut s'entendre de deux manières : une substance est immortelle quand, par elle-même, elle est hors des atteintes de la mort; elle est immortelle aussi, lorsqu'une autre substance la met à couvert de ces mêmes atteintes. La première de ces facultés appartient à l'âme, et la seconde au monde : celle-là, par sa propre nature, n'a rien à démêler avec la mort; celui-ci tient des bienfaits de l'âme le privilége de l'immortalité. Nous devons ajouter que cette expression, Se mouvoir sans cesse, a également deux acceptions : le mouvement est continuel chez l'être qui, depuis qu'il existe, n'a pas cessé d'être mû; il est continuel chez l'être principe, qui se meut

nunquam tamen solvi, quia non foras effluunt. A ceteris enim corporibus quod effluit, recedit : elementorum fluxus nunquam ab ipsis recedit elementis. Ergo in hoc mundo pars nulla mortalis est secundum veræ rationis asserta. Sed quod ait, eum quadam parte mortalem, ad communem, ut diximus, opinionem paululum inclinare se voluit : in fine autem validissimum immortalitatis animæ argumentum ponit, quia ipsa corpori præstat agitatum. Quod quale sit, ex ipsis verbis Ciceronis, quæ sequuntur, invenies.

—

CAP. XIII. De tribus ratiocinandi modis, quibus immortalitatem animæ asseruere Platonici.

« Nam quod semper movetur, æternum est : quod autem motum affert alicui, quodque ipsum agitatur aliunde, quando habet finem motus, vivendi finem habeat necesse est. Solum igitur quod se ipsum movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem desinit; quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principii autem nulla est origo. Nam e principio oriuntur omnia : ipsum autem nulla ex re alia nasci potest. Nec enim esset principium, quod gigneretur aliunde; quod si non oritur, nec occidit quidem unquam : nam principium exstinctum nec ipsum ab alio renascetur, nec ex se aliud creabit : siquidem necesse est, a principio oriri omnia. Ita fit, ut motus principium ex eo sit, quod ipsum a se movetur. Id autem nec nasci potest, nec mori; vel concidat omne cœlum, omnisque natura consistat necesse est, nec vim ullam nanciscatur, qua a primo impulsu moveatur. Cum pateat igitur, æternum id esse, quod ipsum se moveat, quis est, qui hanc naturam animis esse tributam neget? Inanimum est enim omne, quod pulsu agitatur externo. Quod autem est anima, id motu cietur interiore et suo. Nam hæc est propria natura animæ atque vis. Quæ si est una ex omnibus, quæ se ipsa moveat, neque nata certe est, et æterna. » Omnis hic locus de Phædro Platonis ad verbum a Cicerone translatus est; in quo validissimis argumentis animæ immortalitas asseritur. Et hæc est argumentorum summa, esse animam mortis immunem, quoniam ex se moveatur. Sciendum est autem, quod duobus modis immortalitas intelligitur : aut enim ideo est immortale quid, quia per se non est capax mortis, aut quia procuratione alterius a morte defenditur. Ex his prior modus ad animæ, secundus ad mundi immortalitatem refertur. Illa enim suapte natura a conditione mortis aliena est : mundus vero animæ beneficio in hac vitæ perpetuitate retinetur. Rursus, semper moveri dupliciter accipitur. Hoc enim dicitur et de eo, quod ex quo est semper movetur; et de eo, quod semper et est, et movetur : et secundus modus est, quo animam dicimus semper moveri. His præmissis, jam quibus syllogismis de immortalitate animæ diversi sectatores Platonis ratiocinati sint, oportet aperiri. Sunt enim, qui per gradus syllogis-

de toute éternité. Ce dernier mode de mouvement perpétuel appartient à l'âme. Il était nécessaire d'établir ces distinctions, avant de faire connaître les syllogismes qu'ont employés divers sectateurs de Platon pour démontrer le dogme de l'immortalité de l'âme. Les uns arrivent à leur but par une série de propositions tellement enchaînées, que la conclusion déduite des deux premiers membres du syllogisme qui précède devient le premier membre du syllogisme qui suit. Voici comment ils raisonnent : L'âme se meut d'elle-même; tout ce qui se meut de soi-même se meut sans cesse, donc l'âme se meut sans cesse. De cette conséquence naît un second syllogisme : L'âme se meut sans cesse; ce qui se meut sans cesse est immortel, donc l'âme est immortelle. C'est ainsi qu'au moyen de deux syllogismes ils prouvent deux choses : l'une, que l'âme se meut sans cesse, c'est la conséquence du premier raisonnement; l'autre, qu'elle est immortelle, c'est la conséquence du second. D'autres platoniciens argumentent à l'aide d'un triple syllogisme. Voici comment ils procèdent : L'âme se meut par elle-même; ce qui se meut par soi-même est principe d'impulsion, donc l'âme est principe d'impulsion. Ils continuent ainsi : L'âme est principe d'impulsion; ce qui est principe d'impulsion n'a pas d'origine, donc l'âme n'a pas d'origine. Puis ils ajoutent immédiatement : L'âme n'a pas d'origine; ce qui n'a pas d'origine est immortel, donc l'âme est immortelle. D'autres enfin ne forment qu'un seul syllogisme de cette suite de propositions : L'âme se meut d'elle-même; ce qui se meut de soi-même est principe d'impulsion; un principe d'impulsion n'a pas d'origine; ce qui n'a pas d'origine est immortel; donc l'âme est immortelle.

CHAP. XIV. Arguments d'Aristote pour prouver, contre le sentiment de Platon, que l'âme n'a pas de mouvement spontané.

La conclusion des différents raisonnements relatés ci-dessus, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme, n'a de force qu'auprès de ceux qui admettent la première proposition, ou le mouvement spontané de cette substance; mais si ce principe n'est pas reçu, toutes ses conséquences sont bien affaiblies. Il est vrai qu'il a pour lui l'assentiment des stoïciens; cependant Aristote est si éloigné de le reconnaître, qu'il refuse à l'âme non-seulement le mouvement spontané, mais même la propriété de se mouvoir. Ses arguments pour prouver que rien ne se meut de soi-même sont tellement subtils, qu'il en vient jusqu'à conclure que s'il est une substance qui se meut d'elle-même, ce ne peut être l'âme. Admettons, dit ce philosophe, que l'âme est principe d'impulsion, je soutiens qu'un principe d'impulsion est privé de mouvement. Puis sa manière de procéder le conduit d'abord à soutenir qu'il est, dans la nature, quelque chose d'immobile, et à démontrer ensuite que ce quelque chose est l'âme.

Voici comment il argumente : Tout ce qui existe est immobile ou mobile; ou bien une partie des êtres se meut, et l'autre partie ne se meut pas. Si le mouvement et le repos existent conjointement, tout ce qui se meut doit nécessairement se mouvoir sans cesse, et tout ce qui ne se meut pas doit toujours être en repos; ou bien tous les êtres à la fois sont tantôt immobiles, et tantôt en mouvement. Examinons maintenant laquelle de ces propositions est la plus vraisemblable. Tout n'est pas immobile, la vue seule nous le garantit, puisque nous apercevons des

morum ad unum finem probationis evadant, certam sibi propositionem sequentis ex antecedentis conclusione facientes. Apud quos hic prior est : Anima ex se movetur : quidquid autem ex se movetur, semper movetur : igitur anima semper movetur. Secundus ita, qui nascitur ex prioris fine : Anima semper movetur : quod autem semper movetur, immortale est : igitur anima immortalis est. Et ita in duobus syllogismis duæ res probantur, id est, et semper moveri animam, ut in priore, et esse immortalem, ut colligitur de secundo. Alii vero usque ad tertium gradum ita argumentando procedunt : Anima ex se movetur : quod autem ex se movetur, principium est motus : igitur anima principium motus est. Rursus ex hac conclusione nascitur propositio : Anima principium motus est : quod autem principium motus est, natum non est : igitur anima nata non est. Tertio loco : Anima nata non est : quod natum non est, immortale est : igitur anima immortalis est. Alii vero omnem ratiocinationem suam in unius syllogismi compendium redegerunt. Anima ex se movetur; quod ex se movetur, principium motus est; quod principium motus est, natum non est; quod natum non est, immortale est; igitur anima immortalis est.

CAP. XIV. Quibus rationibus Aristoteles contra Platonem monstrare voluerit, animam a se ipsa moveri non posse.

Sed harum omnium ratiocinationum apud eum potest postrema conclusio de animæ immortalitate constare, qui primam propositionem, id est, ex se moveri animam, non refellit. Hac enim in fide non recepta, debilia fiunt omnia, quæ sequuntur. Sed huic Stoicorum quidem accedit assensio. Aristoteles vero adeo non acquiescit, ut animam non solum ex se non moveri, sed ne moveri quidem penitus conetur asserere. Ita enim callidis argumentationibus adstruit, nihil ex se moveri, ut etiam, si quid hoc facere concedat, animam tamen hoc non esse, confirmet. Si enim anima, inquit, principium motus est, doceo, non posse principium motus moveri. Et ita divisionem suæ artis ingreditur, ut primum doceat, in rerum natura esse aliquid immobile, deinde hoc esse animam tentet ostendere. Necesse est, inquit, aut omnia, quæ sunt, immobilia esse, aut omnia moveri; aut aliqua ex his moveri, aliqua non moveri. Item, si damus, ait, et motum, et quietem : necesse est, aut alia semper moveri, et alia nunquam moveri; aut omnia simul nunc quiescere, nunc moveri. De his, inquit, quid magis verum sit, requiramus. Non esse om-

corps en mouvement. Elle nous dit aussi que tout ne se meut pas, puisque nous voyons des corps immobiles. Il est également démontré que tous les êtres à la fois ne sont pas tantôt en mouvement et tantôt immobiles, car il en est qui se meuvent sans cesse; tels sont incontestablement les corps célestes. D'où l'on doit conclure, continue Aristote, qu'il en est aussi qui ne se meuvent jamais. Quant à cette dernière assertion, on ne peut lui opposer aucune objection, aucune réfutation. Cette distinction est parfaitement exacte, et ne contrarie nullement les sentiments des platoniciens. Mais de ce que certains êtres sont immobiles, doit-on en conclure que l'âme le soit? Lorsque les platoniciens disent que l'âme se meut d'elle-même, ils n'en infèrent pas que tout se meut; ils peignent seulement le mode de mouvement de cette substance : ainsi l'immobilité peut être le partage de plusieurs êtres, sans que cela porte atteinte au mouvement spontané de l'âme. Aristote, qui pressentait cette difficulté, n'a pas plutôt établi qu'il y a des êtres immobiles, qu'aussitôt il veut ranger l'âme dans cette catégorie. Il commence d'abord par affirmer que rien ne se meut de soi-même, et que tout ce qui se meut reçoit une impulsion étrangère. Si cela pouvait être vrai, il ne resterait aucun moyen de défense aux sectateurs de Platon; car comment admettre que l'âme se meut d'elle-même, si le mouvement spontané n'existe pas?

Voici la marche que suit Aristote dans son argumentation : De tous les êtres qui ont la faculté de se mouvoir, les uns se meuvent par eux-mêmes, les autres par accident. Ceux-là se meuvent par accident qui, ne se mouvant pas par eux-mêmes, sont placés sur un corps en mouvement : telle est la charge d'un navire, tel est aussi le pilote en repos. Le mouvement par accident a également lieu lorsqu'un tout se meut partiellement, et que son intégrité reste en repos : je puis remuer le pied, la main, la tête, sans changer de place. Une substance se meut par elle-même, quand son mouvement n'étant ni accidentel, ni partiel, toutes ses molécules intégrantes se meuvent à la fois : tel est le feu, dont l'ensemble tend à s'élever. A l'égard des êtres qui se meuvent par accident, il est incontestable que le mouvement leur vient d'ailleurs. Maintenant je vais prouver qu'il en est ainsi de ceux qui semblent se mouvoir par eux-mêmes.

Parmi ces derniers, les uns ont en eux la cause de leur mouvement : tels sont les animaux, tels sont les arbres, qui certainement ne se meuvent pas d'eux-mêmes, mais sont mus par une cause interne; car la saine raison doit toujours distinguer l'être mû de la cause motrice. Les autres reçoivent visiblement une impulsion étrangère : celle de la force, ou celle de la nature. Le trait parti de la main qui l'a lancé semble se mouvoir de lui-même, mais son principe d'impulsion n'est autre que la force.

Si nous voyons quelquefois la terre tendre vers le haut, et le feu se porter vers le bas, cette direction est encore un effet de la force; mais c'est la nature qui contraint les corps graves à descendre, et les corps légers à s'élever. Ils n'en sont pas moins, comme les autres êtres, privés d'un mouvement propre; et quoique leur principe d'impulsion ne nous soit pas connu, on sent cependant qu'ils obéissent à je ne sais quelle puissance. En effet, s'ils étaient doués d'un

nia immobilia, aspectus ipse testimonio est, quia sunt, quorum motum videmus : rursus, non moveri omnia visus docet, quo immota cognoscimus. Sed nec omnia dicere possumus modo motum pati, modo esse sine motu, quia sunt, quorum perpetuum motum videmus; ut de cœlestibus nulla dubitatio est. Restat igitur, ait, ut, sicut aliqua semper moventur, ita sit aliquid semper immobile. Ex his ut collectum sit, esse aliquid immobile, nullus obviat, vel refellit : nam et vera divisio est, et sectæ platonicæ non repugnat. Neque enim, si quid est immobile, sequitur, ut hoc sit anima : nec, qui dicit, animam ex se moveri, jam moveri universa confirmat; sed modum adstruit, quo anima movetur. Si quid vero est aliud immobile, nihil ad hoc, quod de anima adstruitur, pertinebit. Quod et ipse Aristoteles videns, postquam docuit, aliquid esse immobile, hoc esse animam vult dicere : et incipit asserere, nihil esse, quod ex se moveri possit; sed omnia, quæ moventur, ab alio moveri : quod si vere probasset, nihil ad patrocinium platonicæ sectæ relinqueretur. Quemadmodum enim credi posset, ex se moveri animam, si constaret, nihil esse, quod ex se possit moveri? In hac autem aristotelica argumentatione hujusmodi divisionis ordo contexitur. Ex omnibus, quæ moventur, inquit, alia per se moventur, alia ex accidenti : et ex accidenti, inquit, moventur, quæ cum ipsa non moveantur, in eo tamen sunt, quod movetur : ut in navi sarcina, seu vector quiescens : aut etiam cum pars movetur, quiescente integritate : ut si quis stans pedem, manumve, vel caput agitet. Per se autem movetur, quod neque ex accidenti, neque ex parte, sed et totum simul movetur : ut cum ad superiora ignis ascendit : et de his quidem, quæ ex accidenti moventur, nulla dubitatio est, quin ab alio moveantur. Probabo autem, inquit, etiam ea, quæ per se moventur, ab alio moveri. Ex omnibus enim, ait, quæ per se moventur, alia causam motus intra se possident : ut animalia, ut arbores, quæ sine dubio ab alio intelliguntur moveri, a causa scilicet, quæ in ipsis latet; nam causam motus ab eo, quod movetur, ratio sequestrat. Alia vero aperte ab alio moventur, id est, aut vi, aut natura : et vi dicimus moveri omne jaculum, quod, cum de manu jaculantis recesserit, suo quidem motu ferri videtur; sed origo motus ad vim refertur. Sic enim nonnunquam et terram sursum, et ignem deorsum ferri videmus : quod alienus sine dubio cogit impulsus. Natura vero moventur vel gravia, cum per se deorsum, vel levia, cum sursum feruntur. Sed et hæc dicendum est ab alio moveri, licet, a quo, habea-

mouvement spontané, leur immobilité serait également spontanée. Ajoutons qu'au lieu de suivre toujours la même direction, ils se mouvraient en tous sens. Or cela leur est impossible, puisque les corps légers sont toujours forcés de monter, et les corps graves toujours forcés de descendre. Il est donc évident que leur mouvement est subordonné aux lois immuables de la nécessité.

C'est par ces arguments, et d'autres semblables, qu'Aristote croit avoir démontré que rien de ce qui se meut ne se meut de soi-même. Mais les platoniciens ont prouvé, comme on le verra bientôt, que ces raisonnements sont plus captieux que solides.

Voyons à présent de quelles assertions le rival de Platon cherche à déduire que si certains êtres pouvaient se mouvoir d'eux-mêmes, cette faculté n'appartiendrait pas à l'âme. La première proposition qu'il avance à ce sujet découle de celle-ci qu'il regarde comme incontestable, savoir, que rien ne se meut par son mouvement propre; et voici comment il débute : Puisqu'il est certain que tout ce qui se meut reçoit d'abord son impulsion, il est hors de doute que le premier moteur, ne recevant l'impulsion que de soi-même (sans quoi il ne serait pas premier moteur), doit nécessairement être en repos, ou jouir d'un mouvement spontané; car si le mouvement lui était communiqué, l'être qui le lui communiquerait serait lui-même mû par un autre être qui, à son tour, recevrait l'impulsion d'un autre, et ainsi de suite, en sorte que la série des forces motrices ne s'arrêterait jamais. Si donc on ne convient pas que le premier moteur soit immobile, on doit demeurer d'accord qu'il se meut de lui-même : mais alors un seul et même être renferme un moteur et un être mû; car tout mouvement exige le concours d'une force motrice, d'un levier, et d'une substance mue. La substance mue ne meut pas; le levier est mû et meut; la force motrice meut et n'est pas mue. Ainsi l'être intermédiaire participe des deux extrêmes, et ces deux extrêmes sont opposés, puisque l'un d'eux est mû et ne meut point, tandis que l'autre meut et n'est pas mû. Voilà ce qui nous a fait dire que tout ce qui se meut recevant son impulsion d'ailleurs, si le moteur est mû lui-même, il faut remonter indéfiniment au principe de son mouvement, sans pouvoir jamais le trouver. De plus, s'il était vrai qu'un être pût se mouvoir par lui-même, il faudrait, de toute nécessité, que chez cet être le tout reçût l'impulsion du tout, ou bien qu'une partie la reçût de l'autre partie; ou bien encore que la partie la reçût du tout, ou le tout de la partie. Mais que cette impulsion vienne du tout ou de la partie, il s'ensuivra toujours que cet être n'a pas de mouvement propre.

Tous ces arguments d'Aristote se réduisent au raisonnement suivant : Tout ce qui se meut a un moteur; ainsi le premier moteur est immobile, ou reçoit lui-même l'impulsion d'ailleurs. Mais, dans cette seconde hypothèse, il n'est plus principe d'impulsion, et dès lors la suite des forces impulsives se prolonge à l'infini. Il faut donc s'en tenir à la première, et dire que la cause du mouvement est immobile. Voici donc par quel syllogisme l'antagoniste de Platon réfute le sentiment de ce dernier, qui soutient que l'âme est le principe du mouvement : L'âme est principe

tur incertum. Ratio enim, ait, deprehendit, esse nescio quid, quod hæc moveat. Nam, si sponte moverentur, sponte etiam starent : sed nec unam viam semper agerent; immo per diversa moverentur, si spontaneo ferrentur agitatu. Cum vero hoc facere non possint, sed levibus semper ascensus, et descensus gravibus deputatus sit, apparet, eorum motum ad certam et constitutam naturæ necessitatem referri. Hæc sunt et his similia, quibus Aristoteles omne, quod movetur, ab alio moveri, probasse se credidit. Sed Platonici, ut paulo post demonstrabitur, argumenta hæc arguta magis, quam vera esse, docuerunt. Nunc sequens ejusdem jungenda divisio est, qua, non posse animam ex se moveri, etiamsi hoc alia res facere posset, laborat ostendere. Et hujus rei primam propositionem ab illis mutuatur, quæ sibi æstimat constitisse. Sic enim ait : Cum igitur omne, quod movetur, constet ab alio moveri; sine dubio id, quod primum movet, quia non ab alio movetur, (neque enim haberetur jam primum, si ab alio moveretur) necesse est, inquit, ut aut stare dicatur, aut se ipsum movere. Nam si ab alio moveri dicatur, illud quoque, quod ipsum movet, dicetur ab alio moveri; et illud rursus ab alio : et in infinitum inquisitio ista casura est : nunquam exordia prima reperies, si semper aliud ea, quæ putaveris prima, præcedit. Restat igitur, inquit, ut, si quod primum movet non dicatur stare, ipsum se movere dicatur : et sic erit in uno eodemque aliud, quod movet, aliud, quod movetur; siquidem in omni, ait, motu tria hæc sint necesse est : id quod movet, et quo movet, et quod movetur; ex his quod movetur, tantum movetur, non etiam movet : cum illud, quo fit motus, et moveatur, et moveat; illud vero, quod movet, non etiam moveatur : ut ex tribus sit commune, quod medium, duo vero sibi contraria intelligantur. Nam sicut est, quod movetur, et non movet; ita est, inquit, quod movet, et non movetur : propter quod diximus, quia cum omne, quod movetur, ab alio moveatur, si hoc, quod movet, et jam ipsum movetur, quæremus semper motus hujus, nec unquam inveniemus, exordium. Deinde, si quid se movere dicatur, necesse est, inquit, ut aut totum a toto, aut partem a parte, aut partem a toto, aut totum a parte existimemus moveri : et tamen motus ille, seu a toto, seu a parte procedat, alterum sui postulabit auctorem. Ex omnibus his in unum aristotelica ratiocinatio tota colligitur hoc modo. Omne, quod movetur, ab alio movetur : quod igitur primum movet, aut stat, aut ab alio et ipsum movetur : sed si ab alio, jam non potest hoc primum vocari; et semper, quod primum moveat, requiremus. Restat, ut stare dicatur : stat igitur, quod primum

d'impulsion; le principe d'impulsion ne se meut pas, donc l'âme ne se meut pas. Mais il ne s'en tient pas à cette première objection si pressante contre le mouvement de l'âme; il oppose encore à son adversaire des raisonnements non moins énergiques. Une seule et même chose ne peut être principe et émanation : car, en géométrie, ce n'est pas la ligne, mais c'est le point qui est l'origine de la ligne; en arithmétique, le principe des nombres n'est pas un nombre; qui plus est, toute cause productive est improductible; donc la cause du mouvement est sans mouvement, donc aussi l'âme principe du mouvement ne se meut pas. J'ajoute, continue Aristote, qu'il ne peut jamais se faire que les contraires se trouvent réunis en une seule et même chose, en un seul et même temps, sur un seul et même point. Or, on sait que mouvoir, c'est faire une action, et qu'être mû, c'est souffrir cette action. Ainsi l'être qui se meut par lui-même se trouve au même instant dans deux situations contraires; il fait une action, et la reçoit, ce qui est impossible; donc l'âme ne peut se mouvoir. Il y a plus : si l'essence de l'âme était le mouvement, cette substance ne serait jamais immobile, car nul être ne peut contrarier son essence. Jamais le feu ne sera froid, jamais la neige ne sera chaude; et cependant l'âme est quelquefois en repos : la preuve en est que le corps n'est pas toujours en mouvement. Donc l'essence de l'âme n'est pas le mouvement, puisqu'elle est susceptible d'immobilité.

J'objecte encore, poursuit Aristote, 1° que si l'âme est principe d'impulsion, ce principe ne peut avoir d'action sur lui-même; car une cause ne peut s'appliquer les effets qu'elle produit. Un médecin rend la santé à ses malades; un pédotribe enseigne aux lutteurs les moyens de se rendre plus vigoureux; mais ni l'un ni l'autre ne prend sa part des avantages qu'il procure. Qu'il n'existe pas de mouvements sans ressort, c'est un principe de mécanique. Voyons maintenant si l'on peut admettre que l'âme ait besoin d'un ressort pour se mouvoir; si cette proposition n'est pas recevable, il est impossible que l'âme puisse se mouvoir. Que si l'âme se meut, elle doit, indépendamment de ses autres mouvements, posséder celui de locomotion, et conséquemment son entrée au corps et sa sortie de cette enveloppe doivent se succéder fréquemment. Mais nous ne voyons pas que cela puisse avoir lieu; donc elle ne se meut pas. Que si l'âme a la propriété de se mouvoir, son mouvement appartient à un genre quelconque : cette substance se meut sur place; ou bien elle se meut en se modifiant, soit qu'elle s'engendre elle-même, soit qu'elle s'épuise insensiblement, soit qu'elle s'accroisse, soit qu'elle se rapetisse : car voilà quels sont les divers genres de mouvement. Examinons maintenant de quelle manière chacun de ces mouvements pourrait avoir lieu. En admettant que l'âme se meuve sur place, elle ne peut se mouvoir qu'en ligne droite, ou en ligne circulaire; mais il n'existe pas de ligne droite infinie, car l'entendement ne conçoit pas de lignes sans extrémités. Si donc elle se meut en suivant une ligne dont la longueur est bornée, elle ne peut se mouvoir sans cesse; car une fois parvenue à l'une des extrémités, elle est bien forcée de s'arrêter avant de revenir sur ses pas. Elle ne peut pas non plus se mouvoir en ligne

movet. Contra Platonem ergo, qui dicit, animam motus esse principium, in hunc modum opponitur syllogismus : Anima principium motus est; principium autem motus non movetur; igitur anima non movetur. Et hoc est, quod primo loco violenter objecit: nec eo usque persuadere contentus, animam non moveri, aliis quoque rationibus non minus violentis perurget. Nullum, inquit, initium idem potest esse ei, cujus est initium; nam apud geometras principium lineæ punctum dicitur esse, non linea : apud arithmeticos principium numeri non est numerus : item, causa nascendi ipsa non nascitur; et ipsa ergo motus causa vel initium non movetur; ergo anima, quæ initium motus est, non movetur. Additur hoc quoque. Nunquam, inquit, fieri potest, ut circa unam eamdemque rem, uno eodemque tempore, contrarietates, ad unum idemque pertinentes, eveniant : scimus autem, quia movere facere est, et moveri pati est; ei igitur, quod se movet, simul evenient duo sibi contraria, et facere, et pati : quod impossibile est; anima igitur non potest se movere. Item dicit : Si animæ essentia motus esset, nunquam quiesceret a motu; nihil est enim, quod recipiat essentiæ suæ contrarietatem : nam ignis nunquam frigidus erit, nec nix unquam sponte sua calescet : anima autem nonnunquam a motu cessat : (non enim semper corpus videmus agitari) non igitur animæ essentia motus est, cujus contrarietatem receptat. Ait etiam : Anima si aliis causa motus est, ipsa sibi causa motus esse non poterit : nihil enim est, inquit, quod ejusdem rei sibi causa sit, cujus est alii : ut medicus, ut exercitor corporum, sanitatem vel valentiam, quam ille ægris, hic luctatoribus præstat, non utique ex hoc etiam sibi præstant. Item dicit : Omnis motus ad exercitium sui instrumento eget, ut singularum artium usus docet; ergo videndum, ne et animæ ad se movendum instrumento opus sit. Quod si impossibile judicatur, et illud impossibile erit, ut anima ipsa se moveat. Item dicit : Si movetur anima, sine dubio cum reliquis motibus et de loco, et in locum movetur : quod si est, modo corpus ingreditur, modo rursus egreditur; et hoc frequenter exercet : sed hoc videmus fieri non posse; non igitur movetur. His quoque addit : Si anima se movet, necesse est, ut aliquo motus genere se moveat; ergo aut in loco se movet, aut se ipsam pariendo se movet, aut se ipsam consumendo, aut se augendo, aut se minuendo : hæc sunt enim, ait, motus genera. Horum autem singula, inquit, quemadmodum possint fieri, requiramus. Si in loco se movet, aut in rectam lineam se movet, aut sphærico motu in or-

circulaire, par la raison que toute sphère se meut autour d'un point immobile que nous nommons centre. L'âme ne peut donc se mouvoir de cette sorte sans avoir en elle un point fixe; mais alors elle ne se meut pas tout entière. Si ce point central n'est pas en elle, il est hors d'elle; ce qui est aussi absurde qu'impossible. Il suit de là que cette substance ne se meut pas sur place. Veut-on qu'elle se meuve en s'engendrant elle-même, il en résultera qu'elle est et qu'elle n'est pas la même. Se meut-elle en se consumant, dès lors elle n'est plus immortelle. Si elle s'accroît ou se rapetisse, elle sera, dans un même temps, ou plus grande ou plus petite qu'elle-même. C'est de cet amas de subtilités qu'Aristote déduit le syllogisme qui suit : Si l'âme se meut, son mouvement doit appartenir à un genre quelconque. Mais on ne voit pas de quel genre ce mouvement pourrait être; donc elle ne se meut pas.

CHAP. XV. Arguments qu'emploient les platoniciens en faveur de leur maître contre Aristote; ils démontrent qu'il existe une substance qui se meut d'elle-même, et que cette substance n'est autre que l'âme. Les preuves qu'ils en donnent détruisent la première objection d'Aristote.

Des arguments si subtils, si ingénieux, si vraisemblables, exigent que nous nous rangions du côté des sectateurs de Platon, qui ont fait échouer le dessein formé par Aristote de battre en ruine une définition aussi exacte, aussi inattaquable que celle que leur maître a donnée de l'âme. Cependant, comme la passion ne m'aveugle pas au point de me faire accroire que je puisse, avec d'aussi faibles moyens que les miens, résister à l'un de ces philosophes, et prendre parti pour l'autre, j'ai jugé convenable de réunir en masse les traités apologétiques que nous ont laissés, à l'appui de leurs opinions, les hommes illustres qui se sont fait gloire de reconnaître Platon pour leur chef; et j'ai pris la liberté d'exposer mes propres sentiments à la suite de ceux de ces grands personnages. Munis de ces armes, nous allons réfuter les deux propositions qu'Aristote soutient vraies : l'une, que rien ne se meut de soi-même; l'autre, que s'il était une substance qui eût un mouvement propre, ce ne serait pas l'âme. Nous prouverons clairement que le mouvement spontané existe, et nous démontrerons qu'il appartient à l'âme.

Commençons d'abord par nous mettre en garde contre tous les sophismes de l'adversaire de Platon. Parce qu'il est parvenu à établir incontestablement que plusieurs substances qui semblent se mouvoir d'elles-mêmes reçoivent l'impulsion d'une cause interne et latente, il regarde comme accordé que tout ce qui se meut, bien qu'il semble se mouvoir de soi-même, obéit cependant à un mouvement communiqué : cela est en partie vrai, mais la conséquence est fausse. Qu'il y ait des êtres dont le mouvement propre ne soit qu'apparent, c'est ce dont nous convenons; mais il ne suit pas de là nécessairement

---

dem rotatur : sed recta linea infinita nulla est; nam, quæcunque in natura intelligatur linea, quocunque fine sine dubio terminatur. Si ergo per lineam terminatam anima se movet, non semper movetur. Nam, cum ad finem venitur, et inde rursus in exordium reditur, necesse est interstitium motus fieri in ipsa permutatione redeundi. Sed nec in orbem rotari potest : quia omnis sphæra circa aliquod immobile, quod centron vocamus, movetur. Si ergo et anima sic movetur, aut intra se habet, quod immobile est; et ita fit, ut non tota moveatur : aut, si non intra se habet, sequitur aliud non minus absurdum, ut centron foris sit, quod esse non poterit. Constat ergo ex his, ait, quod in loco se non moveat. Sed si ipsa se parit, sequitur, ut, eandem et esse, et non esse, dicamus. Si vero se ipsa consumit, non erit immortalis. Quod si se aut auget, aut minuit; eadem simul et major se, et minor reperietur. Et ex his talem colligit syllogismum : Si anima se movet, aliquo motus genere se movet; nullum autem motus genus, quo se moveat, invenitur; non se igitur movet.

CAP. XV. Quibus argumentis Platonici magistrum suum adversus Aristotelem tueantur, ostendentes, utique esse aliquid, quod a se ipso moveatur; idque necessario esse animam : quibus probatis, enervata est prima objectio Aristotelis.

Contra has tam subtiles, et argutas, et verisimiles argumentationes, accingendum est secundum sectatores Platonis, qui inceptum, quo Aristoteles tam veram, tamque validam definitionem magistri sauciare tentaverat, subruerunt. Neque vero tam immemor mei, aut ita male animatus sum, ut ex ingenio meo vel Aristoteli resistam, vel assim Platoni : sed ut quisque magnorum virorum, qui se Platonicos dici gloriabantur, aut singula, aut bina defensa ad ostentationem suorum operum reliquerunt, collecta hæc in unum continuæ defensionis corpus coacervavi; adjecto, si quid post illos aut sentire fas erat, aut audere in intellectum licebat. Et quia duo sunt, quæ asserere conatus est : unum, quod dicit nihil esse, quod ex se moveatur; alterum, quo animam hoc esse non posse confirmat : utrinque resistendum est; ut et constet, posse aliquid ex se moveri, et animam hoc esse clarescat. In primis igitur illius divisionis oportet nos cavere præstigias; in qua enumerans aliqua, quæ ex se moventur, et ostendens, illa quoque ab alio moveri, id est, a causa interius latente, videtur sibi probasse, omnia, quæ moventur, etiamsi ex se moveri dicantur, ab alio tamen moveri. Hujus enim rei pars vera est : sed est falsa conclusio. Nam esse aliqua, quæ, cum ex se moveri videantur, ab alio tamen constet moveri, nec nos diffitemur. Non tamen omnia, quæ ex se moventur, hoc sustinent, ut ab alio ea moveri necesse sit. Plato enim cum dicit, animam ex se moveri, id est, cum αὐτοκίνητον vocat, non vult eam inter illa numerari, quæ ex se quidem videntur moveri, sed a causa, quæ intra se latet, moventur, ut moventur animalia auctore quidem alio, sed occulto; (nam ab anima moven-

que tout ce qui se meut de soi-même soit mû d'ailleurs. Quand Platon dit que l'âme se meut d'elle-même, il n'entend pas la mettre au nombre des êtres qui n'ont qu'une mobilité d'emprunt; quoiqu'elle paraisse tenir à leur essence, telle que celle des animaux qui ont en eux un moteur secret (ce moteur est l'âme), ou telle que celle des arbres soumis à l'action d'une puissance (c'est la nature) qui opère en eux mystérieusement. Le mouvement que ce philosophe attribue à l'âme appartient en propre à cette substance, et n'est pas l'effet d'une cause soit interne, soit externe. Nous allons fixer le sens de cette proposition.

Nous disons du feu qu'il est chaud, nous disons aussi qu'un fer est chaud; nous considérons la neige comme un corps froid, nous attribuons également à la pierre cette propriété de froideur; nous qualifions le miel de doux, et c'est par la même expression que nous désignons la saveur du vin miellé. Mais chacun de ces mots, chaleur, froideur, douceur, a plus d'une acception. La chaleur du feu et celle d'un fer chaud ne nous offrent pas la même idée; car le feu, chaud par lui-même, ne doit pas sa chaleur à une autre substance, tandis que le fer ne peut avoir qu'une chaleur empruntée. La froideur de la neige, la douceur du miel constituent la nature de ces corps; mais la pierre reçoit de la neige sa froideur, et le vin miellé est redevable au miel de sa douceur. Il en est de même des mots repos et mouvement : nous attribuons ces deux états aux êtres dont le mouvement ou le repos sont spontanés, aussi bien qu'à ceux qui doivent leur mobilité ou leur immobilité à une cause étrangère. Mais, chez ces derniers, ni le mouvement ni le repos ne peuvent être perpétuels; tandis que les premiers ne cessent de se mouvoir, parce que, chez eux, se mouvoir et exister n'étant qu'une seule et même chose, ils ne peuvent contrarier leur essence. Le fer peut donc perdre de sa chaleur, mais le feu ne cessera jamais d'être chaud; donc aussi l'âme est la seule substance qui se meuve d'elle-même; et si les animaux et les arbres semblent jouir de cette propriété, ils n'en jouissent qu'en apparence; car ils reçoivent l'impulsion d'une cause interne et latente, qui est l'âme ou la nature : ils peuvent donc perdre une faculté qui ne fait pas partie d'eux-mêmes. Il n'en est pas ainsi du mouvement de l'âme et de la chaleur du feu; ces deux modes sont respectivement inhérents à ces deux substances. En effet, quand on dit que le feu est chaud, cette expression n'offre pas à l'esprit deux idées distinctes, celle d'un être échauffé et celle d'un être qui échauffe, mais l'idée simple du fluide igné. Cette manière de parler, neige froide et miel doux, n'emporte pas avec elle l'idée d'un être qui donne et d'un être qui reçoit. De même, lorsque nous disons que l'âme se meut par elle-même, nous ne la considérons pas comme formée de deux substances, dont l'une meut et dont l'autre est mue, mais comme une substance simple dont l'essence est le mouvement; et comme on a spécifié le feu, la neige, le miel, par leurs qualités sensibles, on a aussi spécifié l'âme par l'appellation d'être qui est mû par soi-même; et, bien qu'*être mû* soit un verbe passif, il ne faut pas croire qu'il en soit de ce verbe comme de ceux-ci : être coupé,

tur) aut ut moventur arbores, (quarum etsi non videtur agitator, a natura tamen eas interius latente constat agitari :) sed Plato ita dicit animam ex se moveri, ut non aliam causam, vel extrinsecus accidentem, vel interius latentem, hujus motus dicat auctorem. Hoc quemadmodum accipiendum sit, instruemus. Ignem calidum vocamus, sed et ferrum calidum dicimus : et nivem frigidam, et saxum frigidum nuncupamus : mel dulce, sed et mulsum dulce vocitamus. Horum tamen singula de diversis diverse significant. Aliter enim de igne, aliter de ferro calidi nomen accipimus : quia ignis per se calet, non ab alio fit calidus; contra ferrum non nisi ex alio calescit. Ut nix frigida, ut mel dulce sit, non aliunde contingit : saxo tamen frigus, vel mulso dulcedo, a nive, vel melle proveniunt. Sic et stare, et moveri, tam de his dicitur, quæ ab se vel stant, vel moventur, quam de illis, quæ vel sistuntur, vel agitantur ex alio. Sed quibus moveri ab alio, vel stare contingit, hæc et stare desistunt, et moveri; quibus autem idem est, et esse, et moveri, nunquam a motu cessant, quia sine essentia sua esse non possunt : sicut ferrum amittit calorem; ignis vero calere non desinit. Ab se ergo movetur anima, licet et animalia, vel arbores per se videantur moveri; sed illis, quamvis interius latens, alia tamen causa, id est, anima vel natura, motum ministrat : ideo et amittunt hoc, quod aliunde sumserunt. Anima vero ita per se movetur, ut ignis per se calet, nulla adventitia causa vel illum calefaciente, vel hanc movente. Nam, cum ignem calidum dicimus, non duo diversa concipimus, unum, quod calefacit, alterum, quod calefit; sed totum calidum secundum unam naturam vocamus. Cum nivem frigidam, cum mel dulce appellamus, non aliud, quod hanc qualitatem præstat, aliud, cui præstatur, accipimus. Ita et cum animam per se moveri dicimus, non gemina consideratio sequitur moventis et moti, sed in ipso motu essentiam ejus agnoscimus : quia, quod est in igne nomen calidi, in nive vocabulum frigidi, appellatio dulcis in melle, hoc necesse est de anima αὐτοκίνητον nomen intelligi, quod latina conversio significat, per se moveri. Nec te confundat, quod *moveri* passivum verbum est : nec, sicut *secari* cum dicitur, duo pariter considerantur, quod secat, et quod secatur; item cum *teneri* dicitur, duo intelliguntur, quod tenet, et quod tenetur : ita hic in *moveri* duarum rerum significationem putes, quæ movet, et quæ movetur. Nam *secari* quidem et *teneri* passio est; ideo considerationem et facientis, et patientis amplectitur : *moveri* autem cum de his quidem dicitur, quæ ab alio moventur, utramque considerationem similiter repræsentat; de eo autem, quod ita per se movetur, ut sit αὐτοκίνητον, cum *moveri* dicitur, quia ex se, non ex alio movetur, nulla potest suspicio passionis intel-

être manié, qui supposent deux actions, l'une faite et l'autre reçue. *Être mû* présente, il est vrai, une idée complexe, lorsqu'il s'agit des êtres qui sont mus par d'autres êtres, mais jamais lorsqu'il est question de l'âme, qui ne peut, en aucun cas, être soumise à une action. Le verbe *s'arrêter* n'est pas au nombre des verbes passifs, et cependant il exprime une action soufferte quand on l'emploie en parlant d'un corps forcé au repos par un autre corps, comme dans cet exemple : *Les piques s'arrêtent sur le sol dans lequel on les a enfoncées.*

Il en est tout autrement du verbe *être mû* regardé comme passif, et qui cependant ne l'est pas quand son sujet ne souffre pas d'action. Ce que nous allons dire prouve clairement que l'action reçue réside dans la chose elle-même, et non dans le verbe qui l'exprime : quand le feu tend à s'élever, il ne souffre pas d'action ; lorsqu'il tend à descendre, il en reçoit une, parce qu'il ne prend cette dernière direction qu'en cédant à la force d'un autre corps. C'est cependant un seul et même verbe qui représente ces deux manières d'être si opposées. Ainsi, les verbes *être mû, être chaud,* peuvent être pris tous deux soit activement, soit passivement. Si je dis qu'un fer est chaud, qu'un stylet est mû, j'exprime une action soufferte et non pas une action faite par ces deux êtres; mais quand je dis que le feu est chaud, que l'âme est mue, je ne puis concevoir ces deux substances comme soumises à une action, puisque le mouvement est l'essence de l'âme, comme la chaleur est l'essence du feu.

Aristote emploie ici une subtilité captieuse pour avoir une occasion d'accuser Platon, et de lui soutenir qu'il fait de l'âme une substance tout à la fois active et passive. Ce dernier avait dit : « L'être qui se meut spontanément est donc le seul qui puisse toujours être mû, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même. » Sur quoi le premier se récrie : « Une substance ne peut en même temps être mue et se mouvoir spontanément. » Mais ce n'est là qu'une chicane de mots, et ce ne peut être sérieusement qu'un aussi grand homme use de pareilles arguties; car quel est celui qui ne sent pas que se mouvoir n'est pas une action double? Dira-t-on que se punir soi-même exige le concours de deux personnes, l'une qui punit, l'autre qui est punie? Se perdre, s'envelopper, s'affranchir, sont dans le même cas. Cette manière de s'énoncer ne fait entendre autre chose, sinon que celui qui se punit, qui se perd, qui s'enveloppe, qui s'affranchit, agit sur lui-même sans la coopération d'une autre personne. Il en est de même de cette expression, se mouvoir spontanément. Elle exclut l'idée d'un moteur étranger ; et c'est pour éloigner cette idée de l'esprit du lecteur, que Platon a fait précéder notre dernière citation de ces mots : « Un être qui se meut toujours existera toujours; mais celui qui communique le mouvement qu'il a reçu lui-même d'un autre, doit cesser d'exister quand il cesse d'être mû. »

Pouvait-il s'exprimer d'une manière plus claire, et démontrer plus expressément que ce qui se meut de soi-même n'est pas soumis à une impulsion étrangère, qu'en disant que si l'âme est éternelle, c'est parce qu'elle n'a d'autre moteur qu'elle-même? Donc, se mouvoir soi-même n'offre qu'un seul sens, celui de n'être mû par aucune autre substance. Et qu'on ne croie pas qu'un seul et même être puisse être moteur et être mû ; car une substance ne se meut d'elle-même que parce qu'elle peut se passer de moteur. Il est donc incontestable que certains êtres peuvent se mouvoir sans être mus; donc aussi cette faculté

ligi. Nam et stare, licet passivum verbum non esse videatur, cum de eo tamen dicitur, quod stat, alio sistente, ut, *stant terris defixæ hastæ* : significat passionem. Sic et *moveri*, licet passivum sonet, quando tamen nihil inest faciens, patiens inesse non poterit. Et, ut absolutius liqueat, non verborum, sed rerum intellectu passionem significari, ecce ignis cum fertur ad superna, nihil patitur; cum deorsum fertur, sine dubio patitur : quia hoc, nisi alio impellente, non sustinet : et cum unum idemque verbum proferatur, passionem tamen modo inesse, modo abesse dicemus. Ergo et *moveri* idem in significatione est, quod *calere;* et cum ferrum calere dicimus, vel stilum moveri, (quia utrique hoc aliunde provenit) passionem esse fatemur. Cum vero aut ignis calere, aut moveri anima dicitur, (quia illius in calore et in motu hujus essentia est) nullus hic locus relinquitur passioni : sed ille sic calere, sicut moveri ista dicetur. Hoc loco Aristoteles argutam de verbis calumniam sarciens, Platonem quoque ipsum duo, id est, quod movet, et quod movetur, significasse contendit, dicendo : Solum igitur, quod se ipsum movet, quia nunquam deseritur a se, nunquam ne moveri quidem desinit ; et aperte illum duo expressisse proclamat his verbis, quod movet et movetur. Sed videtur mihi vir tantus nihil ignorare potuisse; sed in exercitio argutiarum talium conniventem sibi, operam sponte lusisse. Ceterum quis non advertat, cum quid dicitur se ipsum movere, non duo intelligenda? sicut et cum dicitur ἑαυτὸν τιμωρούμενος, id est, se puniens; non alter, qui punit, alter, qui punitur; et, cum se perdere, se involvere, se liberare quis dicitur, non necesse est, unum facientem, alterum subesse patientem. Sed hoc solum intellectu hujus elocutionis exprimitur, ut qui se punit, aut qui se liberat, non ab alio hoc accepisse, sed ipse sibi aut intulisse, aut præstitisse dicatur. Sic et de αὐτοκινήτῳ, cum dicitur, *se ipsum movet*, ad hoc dicitur, ut æstimationem alterius moventis excludat : quam volens Plato de cogitatione legentis eximere, his, quæ præmisit, expressit. Nam quod semper, ait, movetur, æternum est : quod autem motum affert alicui, quodque ipsum movetur aliunde, quando finem habet motus, vivendi finem habeat necesse est. Quid his verbis invenitur expressius, clara significatione testantibus, non aliunde moveri, quod se ipsum movet.

peut appartenir à l'âme; et, pour qu'elle jouisse d'un mouvement spontané, il n'est pas nécessaire qu'elle soit formée de deux êtres, l'un actif et l'autre passif, ni que, chez elle, le tout reçoive l'impulsion du tout ou d'une partie du tout, comme le veut Aristote; il suffit, pour qu'elle se meuve d'elle-même, qu'elle n'ait pas de moteur. Quant à cette distinction qu'il établit entre les mouvements, lorsqu'il dit que comme il y a des êtres qui sont mus et ne meuvent point, de même il en est qui meuvent et ne sont pas mus, elle est plus subtile que facile à démontrer; car il est évident que tout ce qui est mû, meut: le gouvernail meut le navire, et le navire meut l'air environnant, et l'onde qu'il sillonne. Est-il un corps qui reçoive le mouvement sans le communiquer? Cette première assertion, que ce qui est mû ne meut pas, est donc détruite; et elle entraîne dans sa chute cette seconde, que ce qui meut n'est pas mû. Il vaut infiniment mieux s'en tenir à la distinction de Platon, telle qu'on la trouve dans son dixième livre des Lois: Tout être en mouvement se meut, et en meut d'autres, ou bien il est mû, et en meut d'autres. Le premier cas est celui de l'âme, et le second celui de tous les corps de la nature; il y a donc analogie et dissemblance entre ces deux sortes de mouvement. Ils ont cela de commun que tous deux donnent aux autres l'impulsion; et leur différence consiste en ce que le premier existe par lui-même, et que le second existe par communication.

De cet assemblage d'opinions émanées du génie fécond des platoniciens, il résulte qu'il n'est pas vrai que tout ce qui se meut n'ait qu'un mouvement emprunté. Nous ne dirons donc pas, pour éviter la difficulté de recourir à un autre moteur, que le principe d'impulsion est immobile, car nous venons de prouver qu'il se meut de lui-même; et dès lors ce syllogisme d'Aristote, résumé de diverses prémisses, et d'une complication de distinctions, n'a plus de force: « L'âme est le principe du mouvement; le principe du mouvement ne se meut pas, donc l'âme ne se meut pas. »

Puisqu'il est incontestable que quelque chose se meut de soi-même, démontrons que ce quelque chose est l'âme. Cette démonstration sera d'autant plus aisée, que nous tirerons nos arguments d'assertions irréfragables. L'homme reçoit le mouvement de l'âme ou du corps, ou bien de l'agrégat de ces deux êtres. Si nous discutons ces trois causes supposées du mouvement, nous trouverons que les deux dernières ne sont pas admissibles, et nous serons forcés de conclure que l'âme est le seul moteur de l'homme. Parlons d'abord du corps: une masse inanimée n'a pas de mouvement propre; cette proposition peut se passer de démonstration, car l'immobilité ne peut engendrer le mouvement; donc ce n'est pas le corps qui donne l'impulsion à l'homme. Voyons à présent si l'agrégat de l'âme et du corps est doué du mouvement spontané; mais c'est chose impossible, car le corps ne peut être mû si l'âme ne se meut point. Deux êtres en repos ne peuvent produire le mouvement; l'amertume ne naît point de la mixtion de deux substances douces, ni la douceur, de deux substances amères:

cum animam ob hoc dicat æternam, quia se ipsam movet, et non movetur aliunde? ergo se movere hoc solum significat, non ab alio moveri. Nec putes, quod idem moveat, idemque moveatur; sed moveri sine alio movente, se movere est. Aperte ergo constitit, quia non omne, quod movetur, ab alio movetur. Ergo αυτοκίνητον potest non ab alio moveri. Sed ne a se quidem sic movetur, ut in ipso aliud sit, quod movet, aliud quod movetur; nec ex toto, nec ex parte, ut ille proponit: sed ob hoc solum se ipsum movere dicitur, ne ab alio moveri æstimetur. Sed et illa de motibus aristotelica divisio, quam supra retulimus, surripienti magis apta est, quam probanti, in qua ait: Sicut est, quod movetur, et non movet; ita est, quod movet, et non movetur. Constat enim, quod omne, quidquid movetur, movet alia: sicut dicitur aut gubernaculum navem, aut navis circumfusum sibi aerem vel undas movere. Quid autem est, quod non possit aliud, dum ipsum movetur, impellere? Ergo, si verum non est, ea, quæ moventur, alia non movere; non constat illud, ut aliquid, quod moveat, nec tamen moveatur, invenias. Illa igitur magis probanda est in decimo de legibus a Platone motuum prolata divisio. Omnis motus, inquit, aut se movet, et alia; aut ab alio movetur, et alia movet: et prior ad animam, ad omnia vero corpora secundus refertur: hi ergo duo motus et differentia separantur, et societate junguntur: commune hoc habent, quod et prior et secundus movent alia; hoc autem differunt, quod ille a se, hic ab alio movetur. Ex his omnibus, quæ eruta de platonicorum sensuum fœcunditate collegimus, constitit, non esse verum, omnia, quæ moventur, ab alio moveri. Ergo nec principium motus ad deprecandam alterius moventis necessitatem stare dicetur; quia potest se ipsum, ut diximus, movere, alio non movente. Enervatus est igitur syllogismus, quem præmissa varia et multiplici divisione collegerat. Hoc est: Anima principium motus est; principium autem motus non movetur; igitur anima non movetur. Restat, ut, quia constitit, posse aliquid per se moveri, alio non movente, animam hoc esse doceatur: quod facile docebitur, si de manifestis et indubitabilibus argumenta sumamus. Homini motum aut anima præstat, aut corpus, aut de utroque permixtio: et quia tria sunt, de quibus inquisitio ista procedit, cum neque a corpore, neque a permixtione, præstari hoc posse constiterit, restat, ut ab anima moveri hominem nulla dubitatio sit. Nunc de singulis, ac primum de corpore loquamur. Nullum inanimum corpus suo motu moveri, manifestius est, quam ut asserendum sit. Nihil est autem, quod, dum immobile sit, aliud possit movere. Igitur corpus hominem non movet. Videndum, ne forte animæ et corporis ipsa permixtio hunc sibi motum ministret. Sed quia constat, motum corpori non inesse, si nec animæ inest, (ex duabus rebus motu carentibus nullus motus efficitur; sicut nec ex duabus dulcibus amaritudo, nec ex duabus amaris dulcedo proveniet, nec ex gemino frigore calor, aut frigus ex ge-

un froid dont l'intensité est doublée ne peut procurer la chaleur ; et cette dernière, en doublant son degré de force, ne peut occasionner le froid ; car toute qualité sensible, ajoutée une fois à elle-même, ne peut qu'augmenter ; mais de l'amalgame de deux substances dont les propriétés sont semblables, jamais il ne peut naître un mixte ayant des propriétés contraires ; donc le mouvement ne peut naître de l'agrégat de deux êtres privés de mouvement, donc cet agrégat ne peut donner le mouvement à l'homme.

Des propositions précédentes, qui sont incontestables, nous allons former un syllogisme qu'il est impossible de réfuter : Tout être animé est mû ; il l'est, soit par l'âme, soit par le corps, soit enfin par l'agrégat de l'âme et du corps. Mais les deux dernières suppositions ne peuvent être admises, donc l'âme est le seul moteur de l'être animé. Il suit de là que l'âme est principe d'impulsion; mais le principe d'impulsion se meut de lui-même, ainsi que nous l'avons démontré plus haut. Il est donc de toute certitude que l'âme se meut d'elle-même.

—

Chap. XVI. Nouveaux arguments des platoniciens contre les autres objections d'Aristote.

Aristote, qui ne se tient pas pour battu, fait ici de nouvelles objections relatives au principe d'impulsion. Nous les avons exposées ci-dessus dans l'ordre qui les lie; en voici maintenant le résumé. Un seul et même être, dit-il, ne peut être principe et émanation ; donc l'âme, principe du mouvement, n'est pas mue. Car alors le principe et ses conséquences seraient une seule et même chose; ou, ce qui revient au même, le mouvement dériverait du mouvement.

La réponse à cette objection est facile et péremptoire. Nous convenons qu'il peut exister une différence entre le principe et ses conséquences, mais cette différence ne va jamais jusqu'au contraste, ou jusqu'à l'opposition qu'on remarque entre le repos et le mouvement; car si le principe du blanc était le noir, si le principe de l'humidité était la sécheresse, le bien naîtrait du mal, et la douceur de l'amertume. Mais il n'en est pas ainsi, parce qu'il n'est pas dans la nature des choses que le principe et ses conséquences soient entièrement opposées. Il peut arriver cependant qu'il y ait entre eux une différence telle que doit l'offrir une source et ses dérivations; ressemblance si analogue à celle qui se trouve entre le mouvement inhérent à l'âme, et celui qu'elle transmet à tous les corps de l'univers. Aussi Platon désigne-t-il le premier de ces mouvements par le nom de spontané; et le second, il l'appelle purement et simplement mouvement. D'après cette distinction, on peut juger de la diversité de ces deux mouvements, dont l'un est cause, et l'autre effet d'impulsion. Il est donc évident qu'un principe et ses conséquences ne peuvent différer au point d'être directement opposés, et que, dans le cas dont il s'agit, la différence n'est pas très-grande. Ainsi se trouve anéantie cette conséquence si adroitement déduite par Aristote, que la cause du mouvement est sans mouvement.

Passons à sa troisième objection : Les contraires, dit-il, ne peuvent se rencontrer à la fois dans un seul et même être. Or, mouvoir et être mû sont deux choses contraires; donc l'âme ne peut se mouvoir, car alors cette substance serait en même temps mue et motrice. Mais nous avons pulvérisé ce syllogisme, en démontrant plus haut que le mouvement de l'âme ne peut offrir l'idée d'une

mino calore nascetur. Omnis enim geminata qualitas crescit : nunquam ex duplicatis similibus contrarietas emergit) ergo nec ex duabus immobilibus motus erit. Hominem igitur permixtio non movebit. Hinc inexpugnabilis syllogismus ex confessarum rerum indubitabili luce colligitur : Animal movetur; motum autem animali aut anima præstat, aut corpus, aut ex utroque permixtio; sed neque corpus, neque permixtio motum præstat; igitur anima motum præstat. Ex his apparet, animam initium motus esse; initium autem motus, tractatus superior docuit, per se moveri; animam ergo αὐτοκίνητον esse, id est, per se moveri, nulla dubitatio est.

—

Cap. XVI. Quem in modum reliquæ Aristotelis objectiones a Platonicis refellantur.

Hic ille rursus obloquitur, et alia de initiis disputatione confligit. Eadem enim hic solvendo repetimus, quæ supra in ordinem objecta digessimus. Non possunt, inquit, eadem initiis suis esse, quæ inde nascuntur; et ideo animam, quæ initium motus est, non moveri : ne idem sit initium, et quod de initio nascitur, id est, ne motus ex motu processisse videatur. Ad hæc facilis et absoluta responsio est, quia ut principia, et hæc, quæ de principiis prodeunt, in aliquo nonnunquam inter se differre fateamur; nunquam tamen ita possunt sibi esse contraria, ut adversa sibi sunt *stare* et *moveri*. Nam si albi initium nigrum vocaretur, et siccum esset humoris exordium, bonum de malo, ex amaro initio dulce procederet. Sed non ita est, quia usque ad contrarietatem initia et consequentia dissidere natura non patitur. Invenitur tamen inter ipsa nonnunquam talis differentia, qualis inter se origini progressionique conveniat : ut est hic quoque inter motum, quo movetur anima, et quo movet cetera. Non enim animam Plato simpliciter motum dixit, sed motum se moventem. Inter motum ergo se moventem, et motum, quo movet cetera, quid intersit, in aperto est; siquidem ille sine auctore est, hic aliis motus auctor est. Constat ergo, neque adeo posse initia ac de initiis procreata differre, ut contraria sibi sint : nec tamen hic moderatam differentiam defuisse. Non igitur stabit principium motus, quod ille artifici conclusione collegit. His tertia, ut meminimus, successit objectio, uni rei contraria simul accidere non posse : et quia contraria sibi sunt *movere*, et *moveri*,

action faite et d'une action reçue, puisque se mouvoir de soi-même n'est autre chose qu'être mû sans le secours d'un moteur. C'est donc ici une unité d'action qui ne peut admettre les contraires; car il ne s'agit pas d'un être agissant sur un autre être, mais d'une substance dont l'essence est le mouvement.

Cette assertion de Platon offre à son antagoniste l'occasion d'élever une quatrième objection : Si l'essence de l'âme est le mouvement, poursuit Aristote, pourquoi donc s'arrête-t-elle de temps en temps? Le feu, dont l'essence est la chaleur, ne la perd jamais; la neige, essentiellement froide, ne cesse jamais de l'être : donc l'âme devrait toujours être en mouvement. Mais dans quelle circonstance suppose-t il que l'âme est immobile? Nous allons bientôt le savoir. Si le mouvement de l'âme, dit ce philosophe, entraîne celui du corps, nécessairement le repos du corps force l'âme à être immobile. Il se présente sur-le-champ un double moyen de défense contre un tel sophisme. D'abord, le corps peut être en mouvement sans qu'on doive en conclure que l'âme se meut; il peut aussi sembler conserver la plus parfaite immobilité, sans que la pensée, l'ouïe, l'odorat et les autres sensations cessent d'être en action. Pendant le sommeil même nous songeons, nous respirons; or toutes ces opérations n'auraient pas lieu si l'âme était immobile. Ajoutons qu'on ne peut pas dire que le corps est en repos, lors même qu'il ne paraît pas se mouvoir. L'accroissement des membres, et, sans parler de cet accroissement qui n'a qu'une époque, le mouvement alternatif de contraction et de dilatation du cœur, la conversion des substances alimentaires en un suc distribué par le canal thorachique à la masse du sang, et la circulation des humeurs, attestent suffisamment l'agitation perpétuelle de cette substance. Ainsi l'âme et le corps se meuvent sans cesse : la première, parce qu'il lui est donné de se mouvoir par elle-même de toute éternité; et le second, parce que, depuis qu'il existe, il n'a pas cessé de recevoir l'impulsion de la cause motrice.

Aristote trouve ici la matière de sa cinquième objection. « Si l'âme, dit-il, est le principe d'impulsion des autres êtres, elle ne peut se donner à elle-même l'impulsion; car une cause ne peut s'appliquer les effets qu'elle produit. » Il me serait aisé de démontrer que la causalité de plusieurs substances s'étend non-seulement sur ces mêmes substances, mais encore sur d'autres qu'elles. Quoi qu'il en soit, je veux bien lui accorder ce point, pour que l'on ne croie pas que je prends plaisir à détruire toutes ses assertions : cette concession ne nuira pas à notre démonstration du mouvement de l'âme.

Nous avons dit que cette substance est principe et cause du mouvement : parlons du principe, nous reviendrons bientôt sur la cause.

Il est évident que tout principe est inhérent à l'être dont il est le principe; donc tout ce qui, dans une substance, dérive de son principe, doit se trouver dans ce principe : c'est ainsi que le principe de la chaleur ne peut pas n'être point chaud. Dira-t-on que le feu qui communique sa chaleur à d'autres corps n'est pas chaud? « Mais le feu, dit Aristote, ne s'échauffe pas lui-même, puisque toutes ses molécules sont naturellement chaudes. »

non posse animam se movere; ne eadem et moveatur, et moveat. Sed hoc superius asserta dissolvunt : siquidem constitit, in animæ motu duo non intelligenda, quod moveat, et quod moveatur, quia nihil aliud est ab se moveri, quam moveri alio non movente. Nulla est ergo contrarietas, ubi quod fit, unum est, quia fit non ab alio circa alium; quippe cum ipse motus animæ sit essentia. Ex hoc ei, ut supra retulimus, nata est occasio quarti certaminis. Si animæ essentia motus est, inquit, cur interdum quiescit, cum nulla alia res contrarietatem propriæ admittat essentiæ? Ignis, cujus essentiæ calor inest, calere non desinit : et quia frigidum nivis in essentia ejus est, non nisi semper est frigida. Et anima igitur eadem ratione nunquam a motu cessare deberet. Sed dicat velim, quando cessare animam suspicatur? Si movendo, inquit, se moveat et corpus, necesse est utique, quando non moveri corpus videamus, animam quoque intelligamus non moveri. Contra hoc in promtu est gemina defensio : primum, quia non in hoc deprehenditur motus animæ, si corpus agitetur; nam et cum nulla pars corporis moveri videtur in homine, tamen ipsa cogitatio, aut in quocunque animali auditus, visus, odoratus, et similia, sed et in quiete ipsa, spirare, somniare, omnia hæc motus animæ sunt. Deinde quis ipsum corpus dicat immobile, etiam dum non videtur agitari; cum incrementa membrorum, aut, si jam crescendi ætas et tempus excessit, cum saltus cordis cessationis impatiens, cum cibi ordinata digeries naturali dispensatione inter venas et viscera succum ministrans, cum ipsa collectio fluentorum perpetuum corporis testentur agitatum? Et anima igitur æterno, et suo motu, sed et corpus, quamdiu ab initio et causa motus animatur, semper movetur. Hinc eidem fomes quintæ ortus est quæstionis. Si anima, inquit, aliis causa est motus, ipsa sibi causa motus esse non poterit, quia nihil est, quod ejusdem rei et sibi, et aliis causa sit. Ego vero, licet facile possim probare, plurima esse, quæ ejusdem rei et sibi, et aliis causa sint, ne tamen studio videar omnibus, quæ asserit, obviare, hoc verum esse concedam : quod et pro vero habitum, ad asserendum motum animæ non nocebit. Etenim animam initium motus et causam vocamus. De causa post videbimus. Interim constat, omne initium inesse rei, cujus est initium : et ideo, quidquid in quamcunque rem ab initio suo proficiscitur, hoc in ipso initio reperitur. Sic initium caloris non potest non calere. Ignem ipsum, de quo calor in alia transit, quis neget calidum? Sed ignis, inquit, non se ipse calefacit, quia natura totus est calidus. Teneo, quod volebam : nam nec anima ita se movet, ut sit inter motum moventemque discretio; sed ita tota suo motu movetur, ut nihil possis separare, quod moveat. Hæc de initio dicta sufficient. De causa vero, quoniam spontanea conniventia concessimus, ne quid ejusdem rei et sibi, et aliis causa sit, libenter acquiescimus; ne anima,

C'est ici que je l'attendais : car ce qu'il dit du feu s'applique à l'âme, chez laquelle le moteur et la substance mue sont si étroitement unis que tous deux sont confondus dans son mouvement. Mais en voilà assez sur le principe. Quant à la cause, comme nous avons accordé de plein gré qu'aucun être ne peut s'appliquer à lui-même les effets qu'il produit sur les autres êtres, nous conviendrons volontiers que l'âme, cause du mouvement de tout ce qui existe, ne peut être pour elle-même principe d'impulsion; et nous nous contenterons de dire qu'elle fait mouvoir tout ce qui, sans elle, serait immobile. Nous ajouterons qu'elle ne peut se donner à elle-même le mouvement, mais qu'elle le tient de son essence. Cela suffira pour paralyser la sixième objection d'Aristote.

On pourrait peut-être lui accorder qu'il n'est pas de mouvement sans ressort, lorsque le moteur et le corps mis en mouvement sont deux êtres différents; mais vouloir qu'il en soit ainsi relativement à l'âme, dont l'essence est le mouvement, c'est une bien mauvaise plaisanterie. Si le feu, que meut une cause interne, n'a pas besoin de ressort pour prendre une direction ascendante, à plus forte raison l'âme, essentiellement mobile, peut-elle s'en passer.

Nous allons voir que, dans ses dernières objections, cet illustre philosophe, d'une gravité si remarquable dans ses autres écrits, a recours à des finesses peu dignes de lui. « Si l'âme se meut, dit-il, elle doit, indépendamment de ses autres mouvements, posséder celui de locomotion; elle doit, successivement et fréquemment, entrer au corps et en sortir : mais cela n'a pas lieu, donc elle ne se meut pas. Le premier venu lui répondra, sans hésiter, qu'il est des corps doués de mouvement qui cependant ne changent pas de place. On lui opposerait encore fort à propos l'un de ses arguments, en lui adressant la question suivante : Ne dites-vous pas que les arbres se meuvent? Il en conviendrait, je pense; et alors on le battrait avec ses propres armes.

Si les arbres se meuvent, il est clair que, nonobstant leurs autres mouvements, ils doivent avoir, ainsi que vous le dites, la faculté de changer de place; cependant elle leur est refusée : donc les arbres ne se meuvent pas. A quoi l'on ajouterait, pour donner à ce syllogisme le ton de gravité convenable : Mais ils se meuvent : donc tout ce qui se meut ne change pas de place. Et de là résulterait cette conclusion judicieuse : S'il est démontré que les arbres se meuvent d'un mouvement qui leur est propre, pouvons-nous refuser à l'âme la propriété de se mouvoir d'un mouvement conforme à son essence? Cette réplique, et d'autres encore, ne manqueraient pas de force, lors même que le mouvement ne serait pas l'essence de l'âme. En effet, puisqu'elle anime le corps en s'unissant avec lui, et puisqu'elle l'abandonne à une époque préfixe, on ne peut lui refuser la faculté de locomobilité. Il est vrai que ce mouvement d'entrée et de sortie est souvent irrégulier, parce qu'il n'a lieu qu'en vertu des décrets mystérieux et raisonnés de la nature, qui, pour enchaîner la vie au sein de l'être animé, inspire à l'âme un tel amour pour le corps, qu'elle se plaît dans les liens qui la retiennent, et qu'elle ne voit presque toujours arriver qu'avec peine le moment de quitter sa station.

Nous venons de répondre, je crois, d'une manière péremptoire à la septième objection; passons aux dernières questions qu'accumule Aristote, afin de nous embarrasser. « Si l'âme se meut, continue-t-il, ce mouvement appartient à un mode quelconque : si elle se meut sur place, elle ne peut se mouvoir qu'en ligne droite ou en ligne

quæ aliis causa motus est, etiam sibi causa motus esse videatur. His enim causa motus est, quæ non moverentur, nisi ipsa præstaret. Illa vero ut moveatur, non sibi ipsa largitur, sed essentiæ suæ est, quod movetur. Ex hoc quæstio, quæ sequitur, absoluta est. Tunc enim forte concedam, ut ad motus exercitium instrumenta quærantur, quando aliud est, quod movet; aliud, quod movetur. In anima vero hoc nec scurrilis jocus sine damno verecundiæ audebit expetere, cujus motus est in essentia : cum ignis, licet ex causa intra se latente moveatur, nullis tamen instrumentis ad superna conscendat. Multoque minus hæc in anima quærenda sunt, cujus motus essentia sua est. In his etiam, quæ sequuntur, vir tantus et alias ultra ceteros serius, similis cavillanti est. Si movetur, inquit, anima, inter ceteros motus etiam de loco in locum movetur. Ergo modo, ait, corpus egreditur, modo rursus ingreditur, et in hoc exercitio sæpe versatur; quod fieri non videmus. Non igitur movetur. Contra hoc nullus est, qui non sine hæsitatione respondeat, non omnia, quæ moventur, etiam de loco in locum moveri. Aptius denique in eum similis interrogatio retorquenda est. Moveri arbores dicis? quod cum, ut opinor, annuerit, pari dicacitate ferietur. Si moventur arbores, sine dubio, ut tu dicere soles, inter alios motus etiam de loco in locum moventur. Hoc autem videmus per se eas facere non posse. Igitur arbores non moventur. Sed ut hunc syllogismum additamento serium facere possimus, postquam dixerimus, ergo arbores non moventur, adjiciemus, sed moventur arbores; non igitur omnia, quæ moventur, etiam de loco in locum moventur. Et ita finis in exitum sanæ conclusionis evadet. Si ergo arbores fatebimur moveri quidem, sed apto sibi motu : cur hoc animæ negemus, ut motu essentiæ suæ conveniente moveatur? Hæc et alia valide dicerentur, etiamsi hoc motus genere moveri anima non posset. Cum vero et corpus animet accessu, et a corpore certa constituti temporis lege discedat, quis eam neget etiam in locum, ut ita dicam, moveri? quod autem non sæpe sub uno tempore accessum variat et recessum, facit hoc dispositio arcana et consulta naturæ : quæ ad animalis vitam certis vinculis continendam, tantum animæ injecit corporis amorem, ut amet ultro, quo vincta est; raroque contingat, ne finita quoque lege temporis sui mærens et invita

circulaire. Se meut-elle en s'engendrant elle-même, ou bien en s'épuisant insensiblement? S'accroît-elle ou diminue-t-elle? Qu'on nous dise s'il est pour elle quelque autre manière de se mouvoir. Mais tout cet amas indigeste de questions découle d'un seul et même argument captieux, dont Aristote a tiré de fausses conséquences. Il part du principe qu'il n'y a pas de mouvement spontané, et veut trouver dans l'âme ce que lui offrent toutes les autres substances, l'être mû et l'être moteur; comme s'il pouvait y avoir en elle une différence entre ce qui meut et ce qui est mû. Mais, me dira-t-on, si cette distinction n'existe pas, de quelle espèce est ce mouvement de l'âme, et comment le comprendre? Ma réponse à cette question est de renvoyer les curieux, soit à Platon, soit à Cicéron. Je dirai plus : c'est qu'elle est la source et le principe de tout mouvement, et l'on concevra sans peine la valeur de cette qualification de principe du mouvement attribuée à l'âme, si on la conçoit comme un être invisible se mouvant sans moteur, et dont l'impulsion sur lui-même et sur tous les autres êtres n'a ni commencement ni fin. De tous les objets sensibles, le seul qu'on puisse lui comparer est une source d'eau vive dont les fleuves et les lacs tirent leur origine, bien qu'elle-même semble n'en avoir aucune; car si elle en avait une, elle ne serait pas source : et bien qu'il ne soit pas toujours aisé de la découvrir, elle n'en donne pas moins naissance, soit au Nil, soit à l'Éridan, soit à l'Ister, soit au Tanaïs. Lorsqu'en admirant la rapidité du cours de ces fleuves et la masse de leurs eaux, on se demande d'où elles sortent, la pensée remonte vers les lieux où elles ont pris naissance, et qui sont l'origine du mouvement que l'on a sous les yeux. De même, lorsqu'en observant le mouvement des corps, soit divins, soit terrestres, vous voulez remonter à son auteur, que votre entendement arrive jusqu'à l'âme, qui sait nous faire mouvoir sans le ministère du corps. C'est ce qu'attestent nos peines, nos plaisirs, nos craintes et nos espérances; car son mouvement consiste dans la distinction du bien et du mal, dans l'amour de la vertu, dans un penchant violent pour le vice : et de là découlent toutes les passions. C'est elle qui fait mouvoir chez nous l'irascibilité, et cette ardeur que nous montrons à nous armer les uns contre les autres, d'où dérive insensiblement cette fureur inquiète des combats. C'est elle encore qui nous inspire les ardents désirs et les affections véhémentes : mouvements salutaires quand la raison les gouverne, mais qui nous entraînent avec eux dans l'abîme, s'ils ne la prennent pas pour guide. Tels sont les mouvements de l'âme qu'elle exécute quelquefois sans le ministère du corps, et quelquefois aussi de concert avec lui. Si maintenant on veut connaître ceux de l'âme universelle, que l'on jette les yeux sur le mouvement rapide du ciel et sur la circulation impétueuse des sphères planétaires placées au-dessous de lui, sur le lever, sur le coucher du soleil, sur le cours et le retour des autres astres, mouvements qui sont tous produits par l'activité de l'âme du monde. S'il pouvait donc être permis à quelqu'un de regarder comme immobile celle qui met tout en mouvement, ce ne serait pas à un

discedat. Hac quoque objectione, ut arbitror, dissoluta, ad eas interrogationes, quibus nos videtur urgere, veniamus. Si movet, inquit, se anima, aliquo motus genere se movet. Dicendumne est igitur, animam se in locum movere? Ergo ille locus aut orbis, aut linea est. An se pariendo seu consumendo movetur? Sene auget, aut minuit? Aut proferatur, ait, in medium aliud motus genus, quo eam dicamus moveri. Sed omnis hæc interrogationum molesta congeries ex una eademque defluit male conceptæ definitionis astutia. Nam quia semel sibi proposuit, omne, quod movetur, ab alio moveri, omnia hæc motuum genera in anima quærit, in quibus aliud est, quod movet, aliud, quod movetur : cum nihil horum in animam cadere possit, in qua nulla discretio est moventis et moti. Quis est igitur, dicet aliquis, aut unde intelligitur animæ motus, si horum nullus est? Sciet hoc, quisquis nosse desiderat, vel Platone dicente, vel Tullio. Quin etiam ceteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Quanta sit autem vocabuli hujus expressio, quo anima fons motus vocatur, facile reperies, si rei invisibilis motum sine auctore, atque ideo sine initio ac sine fine prodeuntem, et cetera moventem, mente concipias : cui nihil similius de visibilibus, quam fons, potuerit reperiri; qui ita principium est aquæ, ut cum de se fluvios et lacus procreet, a nullo nasci ipse dicatur. Nam si ab alio nasceretur, non esset ipse principium : et sicut fons non semper facile deprehenditur, ab ipso tamen, qui funduntur, aut Nilus est, aut Eridanus, aut Ister, aut Tanais : et, ut illorum rapiditatem videndo admirans, et intra te tantarum aquarum originem requirens, cogitatione recurris ad fontem, et hunc omnem motum intelligis de primo scaturiginis manare principio; ita cum corporum motum, seu divina, seu terrena sint, considerando, quærere forte auctorem velis, mens tua ad animam, quasi ad fontem, recurrat, cujus motum etiam sine corporis ministerio testantur cogitationes, gaudia, spes, timores. Nam motus ejus est boni malique discretio, virtutum amor, cupido vitiorum; ex quibus effluunt omnes inde nascentium rerum meatus. Motus enim ejus est, quidquid irascimur, et in fervorem mutuæ collisionis armamur : unde paulatim procedens rabies fluctuat prœliorum. Motus ejus est, quod in desideria rapimur, quod cupiditatibus alligamur. Sed hi motus, si ratione gubernentur, proveniunt salutares; si destituantur, in præceps et rapiuntur et rapiunt. Didicisti motus animæ, quos modo sine ministerio corporis, modo per corpus exercet. Si vero ipsius mundanæ animæ motus requires, cœlestem volubilitatem et sphærarum subjacentium rapidos impetus intuere, ortum occasumve solis, cursus siderum, vel recursus; quæ omnia anima movente proveniunt. Immobilem vero eam dicere, quæ movet omnia, Aristoteli non convenit, (qui, quantus in aliis sit, probatum est) sed illi tantum, quem vis naturæ, quem ratio manifesta non moveat.

aussi puissant génie qu'Aristote, mais à celui qui ne se rend ni à la puissance de la nature, ni à l'évidence des raisonnements.

—

CHAP. XVII. Les conseils du premier Africain à son petit-fils ont eu également pour objet les vertus contemplatives et les vertus actives. Cicéron, dans le Songe de Scipion, n'a négligé aucune des trois parties de la philosophie.

Après avoir appris et démontré à l'Émilien que l'âme se meut, son aïeul lui enjoint d'exercer la sienne, et lui en indique les moyens.

« Exercez la vôtre, Scipion, à des actions nobles et grandes, à celles surtout qui ont pour objet le salut de la patrie : ainsi occupée, son retour sera plus facile vers le lieu de son origine. Elle y réussira d'autant plus vite, si dès le temps présent, où elle est encore renfermée dans la prison du corps, elle en sort par la contemplation des êtres supérieurs au monde visible, et s'arrache à la matière. Quant à ceux qui se sont rendus esclaves des plaisirs du corps, et qui, à la voix des passions, fidèles ministres de la volupté, ont violé les lois sacrées de la religion et des sociétés, leurs âmes, une fois sorties du corps, roulent dans la matière grossière des régions terrestres, et ne reviennent ici qu'après une expiation de plusieurs siècles. »

Nous avons dit plus haut qu'il y a des vertus contemplatives et des vertus politiques; que les premières conviennent aux philosophes, et les secondes aux chefs des nations; et que, par les unes comme par les autres, on peut arriver au bonheur. Ces deux genres de vertus sont quelquefois le partage de deux sujets différents; quelquefois aussi elles se trouvent réunies dans un seul homme, assez favorisé par la nature et par l'éducation pour pouvoir les pratiquer tous deux. Tel citoyen peut être étranger aux sciences, et cependant réunir les talents d'un bon administrateur, la prudence, la justice, la force et la tempérance; et, bien qu'il ne joigne pas à la pratique des vertus actives celle des vertus contemplatives, il n'en sera pas moins admis au séjour de l'immortalité. Tel autre, né avec l'amour du repos et peu d'aptitude aux affaires, se sentira porté par son heureux naturel vers les choses d'en haut, et, négligeant les affaires temporelles pour s'occuper des spirituelles, dirigera les moyens que lui fournit la science vers l'étude de la Divinité : celui-là aussi se frayera une route au ciel par ses vertus spéculatives. Cependant il n'est pas rare de voir une même personne posséder à un haut degré l'art d'agir et celui de philosopher. Notre Romulus doit être placé parmi ceux dont les vertus furent seulement actives : sa vie ne fut qu'un continuel exercice de ces vertus. Nous mettrons dans la seconde classe Pythagore, qui, peu fait pour agir, se renferma dans l'étude et l'enseignement des choses divines et de la morale; nous placerons dans la troisième, celle des vertus mixtes, Lycurgue et Solon chez les Grecs, Numa chez les Romains, ainsi que les deux Catons, et beaucoup d'autres fortement imbus des principes de la philosophie, et en même temps solides appuis de l'État; car il n'en a pas été de Rome comme de la Grèce, qui a fourni un si grand nombre de sages contemplatifs. Notre Scipion, que son aïeul se charge d'endoctriner, réunissant les deux genres de vertus,

CAP. XVII. Scipionem ab avo suo Africano tam ad otiosas, quam ad negotiosas virtutes incitatum fuisse; tum de tribus philosophiæ partibus, quarum nullam Cicero intactam prætererit.

Edocto igitur atque asserto animæ motu, Africanus, qualiter exercitio ejus utendum sit, in hæc verba mandat et præcipit. « Hanc tu exerce optimis in rebus. Sunt « autem optimæ curæ de salute patriæ : quibus agi« tatus et exercitatus animus, velocius in hanc sedem « et domum suam pervolabit. Idque ocius faciet, si jam « tum, cum erit inclusus in corpore, eminebit foras, « et ea, quæ extra erunt, contemplans, quam maxime « se a corpore abstrahet. Namque eorum animi, qui se « voluptatibus corporis dediderunt, earumque se quasi « ministros præbuerunt, impulsuque libidinum volup« tatibus obedientium, Deorum et hominum jura viola« verunt, corporibus elapsi, circum terram ipsam volu« tantur, nec hunc in locum, nisi multis agitati seculis, « revertuntur. » In superiore hujus operis parte diximus, alias otiosas, alias negotiosas esse virtutes, et illas philosophis, has rerumpublicarum rectoribus convenire; utrasque tamen exercentem facere beatum. hæ virtutes interdum dividuntur; nonnunquam vero miscentur, cum utrarumque capax et natura, et institutione animus invenitur. Nam si quis ab omni quidem doctrina habeatur alienus, in republica tamen et prudens, et temperatus, et fortis, et justus sit; hic a feriatis remotus eminet tamen actualium vigore virtutum, quibus nihilominus cœlum cedit in præmium. Si quis vero insita quiete naturæ non sit aptus ad agendum, sed solum optima conscientiæ dote erectus ad supera, doctrinæ supellectilem ad exercitium divinæ disputationis expendat, sectator cœlestium, devius caducorum; is quoque ad cœli verticem otiosis virtutibus subvehitur. Sæpe tamen evenit, ut idem pectus et agendi, et disputandi perfectione sublime sit, et cœlum utroque adipiscatur exercitio virtutum. Romulus nobis in primo genere ponatur : cujus vita virtutes nunquam deseruit, semper exercuit; in secundo Pythagoras, qui agendi nescius, fuit artifex disserendi, et solas doctrinæ et conscientiæ virtutes secutus est. Sint in tertio ac mixto genere apud Græcos Lycurgus et Solon : inter Romanos Numa, Catones ambo, multique alii, qui et philosophiam hauserunt altius, et firmamentum reipublicæ præstiterunt. Soli enim sapientiæ otio deditos, ut abunde Græcia tulit, ita Roma non nescivit. Quoniam igitur Africanus noster, quem modo avus præceptor instituit, ex illo genere est, quod et de doctrina vivendi regulam mutuatur, et statum publicum virtutibus fulcit, ideo ei perfectionis geminæ

doit, en conséquence, recevoir des avis sur les moyens de perfectionner l'un et l'autre genre; et, comme dans ce moment il porte les armes pour le service de son pays, les premières vertus qu'on lui inculque sont les vertus politiques. « Exercez surtout votre âme aux actions qui ont pour objet le salut de la patrie: ainsi occupée, son retour sera plus facile vers le lieu de son origine. » Viennent ensuite les principes philosophiques, parce que Scipion est également recommandable comme lettré et comme guerrier. « Elle y réussira d'autant plus vite, si dès le temps présent, où elle est encore renfermée dans sa prison du corps, elle en sort par la contemplation des êtres supérieurs au monde visible, et s'arrache à la matière. » Voilà l'espèce de mort que doit rechercher celui qui est imbu des leçons de la sagesse; et c'est ainsi qu'il parvient à dédaigner, autant que le permet la nature, son enveloppe mortelle, qui lui semble un fardeau étranger. Une fois que le premier Africain a mis sous les yeux de son petit-fils les récompenses qui attendent l'homme de bien, il le trouve favorablement disposé à aspirer aux vertus du haut genre.

Mais comme un code de lois qui oublierait de prescrire des châtiments pour les coupables serait imparfait, Cicéron termine son traité par l'exposition des peines infligées à ceux qui ne se sont pas bien conduits. C'est un sujet sur lequel s'est beaucoup plus étendu le personnage que met en avant Platon. Le révélateur Her assure que pendant des milliers d'années les âmes des coupables éprouveront les mêmes peines, et qu'après s'être purifiées pendant un long séjour dans le Tartare, il leur sera permis de retourner à la source de leur origine, c'est-à-dire au ciel. Il est en effet de toute nécessité que l'âme rejoigne les lieux qui l'ont vue naître. Mais celles qui habitent le corps comme un lieu de passage ne tardent pas à revoir leur patrie; tandis que celles qui le regardent comme leur véritable demeure, et s'abandonnent aux charmes qu'il leur offre, sont d'autant plus de temps à remonter aux cieux, qu'elles ont eu plus de peine à quitter la terre. Mais terminons cette dissertation sur le songe de Scipion par le morceau suivant, qui ne sera pas déplacé.

La philosophie a trois parties, la morale, la physique et la métaphysique. La première a pour but d'épurer parfaitement nos mœurs; la seconde s'occupe de recherches sur les corps d'une nature supérieure, et la troisième a pour objet les êtres immatériels qui ne tombent que sous l'entendement. Cicéron les emploie toutes trois. Que sont, en effet, ces conseils d'aimer la vertu, la patrie, et de mépriser la gloire, sinon des préceptes de philosophie morale? Quand Scipion parle des sphères, de la grandeur, nouvelle pour l'Émilien, des astres qu'il a sous les yeux, du soleil, prince des flambeaux célestes, des cercles du ciel, des zones de la terre, et de la place qu'y occupe l'Océan; quand il découvre à son petit-fils le secret de l'harmonie de l'empyrée, n'est-ce pas là de la haute physique? Et lorsqu'il traite du mouvement et de l'immortalité de l'âme, qui n'a rien de matériel, et dont l'essence, qui n'est pas du domaine des sens, ne peut être comprise que par l'entendement, ne plane-t-il pas dans les hauteurs de la métaphysique? Convenons donc que rien n'est plus parfait que cet ouvrage, qui renferme tous les éléments de la philosophie.

præcepta mandantur : sed ut in castris locato, et sudanti sub armis, primum virtutes politicæ suggeruntur his verbis : « Sunt autem optimæ curæ de salute patriæ, quibus « agitatus et exercitatus animus, velocius in hanc sedem « et domum suam pervolabit. » Deinde quasi non minus docto, quam forti viro, philosophis apta subduntur, cum dicitur :« idque ocius faciet, si jam tunc, cum erit inclusus « in corpore, eminebit foras, et ea, quæ extra erunt, con« templans, quam maxime se a corpore abstrahet. » Hæc enim illius sunt præcepta doctrinæ, quæ illam dicit mortem philosophantibus appetendam. Ex qua fit, ut adhuc in corpore positi, corpus, ut alienam sarcinam, in quantum patitur natura, despiciant. Et facile nunc atque opportune virtutes suadet, postquam, quanta et quam divina præmia virtutibus debeantur, edixit. Sed quia inter leges quoque illa imperfecta dicitur, in qua nulla deviantibus pœna sancitur, ideo in conclusione operis pœnam sancit extra hæc præcepta viventibus. Quem locum Er ille Platonicus copiosius exsecutus est, secula infinita dinumerans, quibus nocentum animæ in easdem pœnas sæpe revolutæ, sero de Tartaris emergere permittuntur, et ad naturæ suæ principia, quod est cœlum, tandem impetrata purgatione remeare. Necesse est enim, omnem animam ad originis suæ sedem reverti. Sed quæ corpus tanquam peregrinæ incolunt, cito post corpus velut ad patriam revertuntur. Quæ vero corporum illecebris, ut suis sedibus, inhærent, quanto ab illis violentius separantur, tanto ad supera serius revertuntur. Sed jam finem somnio cohibita disputatione faciamus, hoc adjecto, quod conclusionem decebit. Quia cum sint totius philosophiæ tres partes, moralis, naturalis, et rationalis; et sit moralis, quæ docet morum elimatam perfectionem; naturalis, quæ de divinis corporibus disputat; rationalis, cum de incorporeis sermo est, quæ mens sola complectitur : nullam de tribus Tullius in hoc somnio prætermisit. Nam illa ad virtutes, amoremque patriæ, et ad contemtum gloriæ adhortatio, quid aliud continet, nisi ethicæ philosophiæ instituta moralia? Cum vero vel de sphærarum modo, vel de novitate sive magnitudine siderum, deque principatu solis, et circis cœlestibus, cingulisque terrestribus, et Oceani situ loquitur, et harmoniæ superum pandit arcanum, physicæ secreta commemorat. At cum de motu et immortalitate animæ disputat, cui nihil constat inesse corporeum, cujusque essentiam nullius sensus, sed sola ratio deprehendit : illic ad altitudinem philosophiæ rationalis ascendit. Vere igitur pronuntiandum est, nihil hoc opere perfectius, quo universa philosophiæ continetur integritas.

NOTES

SUR LE COMMENTAIRE DU SONGE DE SCIPION.

Cap. I. *Nisi prius de animæ immortalitate constaret.* L'âme, chez les anciens philosophes, n'était pas un être abstrait, mais un être réel et matériel, de l'essence duquel il était de vivre et de penser. Ils la concevaient formée de la portion la plus subtile de la matière, ou du feu éther, auquel elle allait se réunir, après la mort du corps. Cette matière étant supposée éternelle, ainsi que nous le verrons bientôt, l'âme devait nécessairement être immortelle; et, en sa qualité de substance simple, émanée du feu principe, elle avait sa place dans la région la plus élevée du monde, et n'en descendait que par la force d'attraction de la matière inerte et ténébreuse dont étaient formés la terre et les éléments. Forcée alors d'animer les corps des hommes et des animaux, elle ne pouvait remonter vers la sphère lumineuse qu'après la décomposition de la masse brute qu'elle avait organisée.

On voit par là que les deux dogmes de la nature de l'âme et de son immortalité étaient essentiellement liés entre eux et avaient le même but, celui de conduire l'homme par la religion, en lui persuadant que la mort ne faisait que séparer la matière grossière de la substance éthérée qui le constituait animal intelligent et raisonnable, et qu'ainsi il ne mourait pas tout entier. (Vidend. Clem. Alex. *Strom.* lib. V; Plat. *in Gorgia*, *in Phæd.*, *in Repub.* lib. X; Virg. *in Æneid.* lib. VI, *in Georg.* lib. IV; Ocell. *Lucan.*; Arist. *de Mundo.*)

II. *Solum vero ei simillimum de visibilibus solem reperit.* Platon admet deux demiourgos, l'un invisible à l'œil, incompréhensible à la raison; l'autre visible, qui est le soleil, architecte de notre monde, et qu'il appelle le fils du père, ou de la première cause. (Proclus, in *Timæo.*)

III. *Omnium, quæ videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales diversitate, et nomine.* « Somnium est ipse sopor; insomnium, quod videmus in somniis; somnus, ipse deus, » dit Servius, in *Æneid.* lib. V.

Ce chapitre de Macrobe est extrait, en grande partie, des deux premiers chapitres de l'Oneirocritica d'Artémidore, ouvrage futile quant au fond, mais qui ne manque pas d'intérêt pour les philologues.

Enfants du Sommeil et de la Nuit, les Songes étaient adorés en Grèce et en Italie. Ils étaient honorés d'un culte particulier chez les habitants de Sicyone, qui leur avaient dédié une chapelle dans le temple du dieu de la santé. On sait que les oniroscopes de l'antiquité prévenaient leurs dupes que, pendant la saison de la chute des feuilles, tous les rêves étaient fantastiques, et qu'ainsi il était inutile de les consulter. Nous ignorons si les pythies modernes accordent un pareil sursis aux cerveaux faibles qui veulent connaître leur avenir. (Vidend. Cicer. *de Divinat.*; Philo, *de Somniis.*)

V. *Ac prima nobis tractanda pars illa de numeris.* Tout, dans cet univers, a été fait, selon Pythagore, non par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Il croyait, dit M. de Gérando, trouver dans les lois mathématiques, ou hypothétiques, les principes des lois physiques ou positives, et transportait, comme le fit depuis son imitateur Platon, dans le domaine de la réalité, les lois qui sont du domaine de la pensée.

Dans la théorie des nombres mystiques, l'unité s'appelle monade. Elle est, sous ce nom, le premier anneau de la chaîne des êtres, et l'une des qualifications que les anciens philosophes ont données à la Divinité. Le symbole de la monade est le point mathématique. De cet être simple est émanée la dyade, représentée par le nombre 2, et aussi par la ligne géométrique. Emblème de la matière ou du principe passif, la dyade est encore l'image des contrastes, parce que la ligne, qui est son type, s'étend indifféremment vers la droite et vers la gauche. La triade, nombre mystérieux, figurée par 3 et par le triangle équilatéral, est l'emblème des attributs de la Divinité, et réunit les propriétés des deux premiers nombres.

Pour de plus amples notions sur ces sublimes rêveries pythagoriciennes et platoniciennes, on peut consulter Mart. Capella, *de Nuptiis Pholologiæ et Mercurii*, ainsi que le trentième chapitre d'Anacharsis.

VI. *Hæc monas initium finisque omnium.* Nous trouvons ici le germe et le modèle de la Trinité des chrétiens. Macrobe distingue d'abord, avec Platon son maître, l'ἀγαθὸς des Grecs, l'être par excellence, et la première cause. Vient ensuite le logos ou le verbe, intelligence du Dieu suprême, appelé *mens* en latin, et νόος en grec. Quant à l'âme universelle, le *spiritus* de Virgile, il la place plus près du monde auquel elle donne la vie, et il la regarde comme la source de nos âmes. On voit que ce troisième attribut, qui n'est autre que le principe d'action universelle, reconnu dans la nature, semble tenir de plus près à la matière, tandis que le logos tient plus immédiatement à la monade, qui est tout intellectuelle.

Chalcidius, philosophe chrétien, savant platonicien du IVe siècle, et commentateur de Timée, nous dit que son maître concevait premièrement un dieu suprême et ineffable, cause de tous les êtres; puis un second dieu, providence du père, qui a établi les lois de la vie éternelle et de la vie temporelle; enfin, un troisième dieu, nommé seconde intelligence, et conservateur de ces mêmes lois.

Ces principes métaphysiques, dit Eusèbe (*Præpar. evang.* lib. XI, cap. 18), sont bien antérieurs à Platon, et faisaient partie des dogmes des docteurs hébreux. Il aurait pu ajouter que les Juifs les tenaient des Égyptiens, qui probablement avaient trouvé cette trinité ou triade dans les livres attribués à Zoroastre. Du moins, le père Kircher, dans son Œdipe (tom. III, pag. 575), dit à la fin de son chapitre sur la théologie égyptienne : « Voilà les « plus anciens dogmes théologiques enseignés par Zoroas- « tre, ensuite par Hermès. »

Nam primo omnium hoc numero anima mundana generata est, sicut Timæus Platonis edocuit. Le système planétaire des anciens était formé de sept sphères mobiles, y compris le soleil. Ces sept sphères, dont la terre, regardée comme immobile, ne faisait point partie, étaient chargées de tempérer la rapidité des mouvements de la sphère des fixes, et de régir les corps terrestres. Le souffle de vie qui leur était distribué était désigné par la flûte aux sept tuyaux, embouchée par le grand Pan, ou par le dieu universel, qui en tirait des sons auxquels elles répondaient. De là cette vénération pour le nombre 7, dans lequel se divise et se renferme la nature de ce souffle, d'après les principes de la théologie des païens et de celle des chrétiens. « Comme le souffle de Pan, celui

« du Saint-Esprit est divisé en sept souffles. » (Saint-Justin, *Cohort. ad Gentil.* pag. 31.)

Dans ce chapitre de Macrobe, nous voyons l'âme universelle formée de la monade ou de l'unité. De cette unité, point mathématique, découlent de droite et de gauche 2 et 3, premiers nombres linéaires, l'un pair et l'autre impair; plus, 4 et 9, premiers plans, tous deux carrés, l'un pair et l'autre impair; enfin, 8 et 27, tous deux solides ou cubes, l'un pair et l'autre impair, ce dernier étant la somme de tous les autres.

Le nombre septénaire, à cause de son rapport aux sept planètes, a occupé le premier rang parmi les nombres sacrés chez tous les peuples de l'ancien monde. Il y avait sept castes chez les Indiens et chez les Égyptiens; le Nil avait sept embouchures, le lac Mœris sept canaux; et les Perses avaient leurs sept grands génies ou archanges, formant le cortége d'Orsmusd, leurs sept pyrées; et Ecbatane avait ses sept enceintes, etc. A l'imitation de leurs anciens maîtres, les Juifs divisaient Jérusalem en sept quartiers; leur tabernacle ne fut fini qu'au bout de sept mois, et la construction de leur temple dura sept ans; leur création fut terminée, selon Moïse, en sept jours; leur chandelier a sept branches, etc. Enfin, ce nombre, qui se reproduit si souvent dans le système religieux des chrétiens, est répété vingt-quatre fois dans l'Apocalypse.

VIII. *Quatuor esse virtutum genera, politicas, purgatorias.* Macrobe met, avec raison, au premier rang, les vertus politiques, ou celles de l'homme social. Ce sont les seules dont parle Cicéron dans le Songe de Scipion. Les vertus épuratoires ou philosophiques sont moins méritantes, parce qu'elles séparent l'homme de la vie active de la société; mais les deux autres genres, tels que les décrit Plotin, appartiennent proprement à la mysticité, et ne sont bons qu'à surcharger les sociétés humaines de membres inutiles, tels que les anachorètes de la Thébaïde, et ces nombreux couvents de moines qui, depuis quatorze cents ans, sont les vers rongeurs des États catholiques romains.

XX. *Et hac longitudine ad ipsum circulum, per quem sol currit, erecta.* Macrobe nous dit ici que la longueur de cette colonne est de 4,800,000 stades, ou de 20,000 lieues; et Pline l'Ancien, liv. II, chap. 10, pense que cette colonne ne s'étend que jusqu'à la lune, éloignée de la terre, suivant Ératosthène, de 780,000 stades, ou de 32,500 lieues; d'où il suivrait que les deux distances de la terre à la lune et au soleil seraient entre elles comme 1 : 6 2|3, au lieu d'être comme 1 : 395 1|3, d'après les observations les plus récentes.

Les anciens, si peu instruits de la distance réciproque des planètes, ne l'étaient pas davantage sur la grosseur de ces corps errants, puisque le même Macrobe termine ce chapitre en nous démontrant que le soleil est huit fois plus grand que la terre; erreur un peu moins grossière que celle de ce philosophe grec qui croyait l'astre du jour un peu plus grand que le Péloponnèse.

XXI. *Horam fuisse mundi nascentis, Cancro gestante tunc lunam.* Ce thème généthliaque s'accorde parfaitement avec le sentiment de Porphyre (*de Antro Nympharum*), qui fait commencer l'année égyptienne à la néoménie du Cancer, et conséquemment au lever de Sirius, qui monte toujours avec ce signe. C'est parce que le lever de la canicule excite l'intumescence des eaux du Nil, que les prêtres du pays faisaient présider le Cancer à l'heure natale du monde. Cette position du zodiaque ne peut, en effet, convenir qu'à l'Égypte, qui suit, pour ses opérations agricoles, un ordre presque inverse de celui observé dans les autres climats : d'où l'on peut conclure que les anciens écrivains ont fait, avec raison, honneur à cette contrée de l'invention des sciences astronomiques.

XXII. *Nam ea, quæ est media et nona tellus.* Cicéron a mieux aimé suivre le sentiment de Platon, d'Aristote et d'Archimède, que celui de la secte italique fondée par Pythagore, ou celui de la secte ionique fondée par Thalès, qui, probablement, avait apporté d'Égypte le mouvement de la terre, 600 ans avant l'ère vulgaire. Parmi les philosophes qui pensaient comme Thalès et Pythagore, on cite Philolaüs, Nicétas de Syracuse, Aristarque de Samos, Anaximandre, Séleucus, Héraclide de Pont, et Ecphantus. Ces deux derniers n'attribuaient cependant à la terre que le mouvement sur son axe, ou diurne. En général, les pythagoriciens soutenaient que chaque étoile est un monde, ayant, comme le nôtre, une atmosphère et une étendue immense de matière éthérée. C'est d'après des autorités aussi positives que Copernic a donné son système. (Vidend. Arist. *de Cœlo;* Senec. *Quæst. natur.* lib. VII; Fréret, Académie des Inscript. tom. XVIII, p. 108.

Lib. II. cap. I. *Quis hic, inquam, quis est, qui complet aures meas tantus et tam dulcis sonus?* On dit que Pythagore, après avoir fait un premier essai des consonnances musicales sur des marteaux, en fit un second sur une corde sonore tendue avec des poids. Pressée dans sa moitié précise, elle lui donna le diapason ou l'octave; dans son tiers elle rendit le diapentès ou la quinte; dans son quart, le diatessaron ou la quarte; dans son huitième elle donna le ton, et dans son dix-huitième le 1|2 ton. Le ton, dans le rapport de 9 à 8, et le 1|2 ton, dans celui de 256 à 243, servaient à remplir les intervalles du diapason, du diapentès et du diatessaron; car l'harmonie des anciens se composa d'abord de ces trois consonnances, auxquelles on ajouta plus tard le diapason et le diapentès, puis le double diapason.

Cette découverte, dit l'abbé Batteux dans ses notes sur Timée de Locres, fit un si grand éclat dans le monde savant, qu'on voulut l'appliquer à tout, et particulièrement au système de l'univers. En conséquence, on plaça, sur chacun des orbes mobiles, une sirène ou une muse chargée de surveiller l'exécution d'une suite de sons qui, représentée par les syllabes dont nous nous servons pour solfier, donnerait :

Pour
- la Lune, *si*, *ut*, *ré*, etc.
- Vénus, *ut*, *ré*, *mi*, etc.
- Mercure, *ré*, *mi*, *fa*, etc.
- le Soleil, *mi*, *fa*, *sol*, etc.
- Mars, *fa*, *sol*, *la*, etc.
- Jupiter, *sol*, *la*, *si*, etc.
- Saturne, *la*, *si*, *ut*, etc.

De la terre à la lune 1 ton; de la lune à Vénus 1|2 ton; de Vénus à Mercure 1|2 ton; de Mercure au soleil 1 ton 1|2; du soleil à Mars 1 ton; de Mars à Jupiter 1|2 ton; de Jupiter à Saturne 1|2 ton; de Saturne au ciel des fixes 1|2 ton. En tout 6 tons. Quelques écrivains, du nombre desquels est Pline (lib. II, cap. 23), assurent que de la terre au ciel on comptait 7 tons, ou de Saturne à l'empyrée 1 ton 1|2; car Vénus et Mercure avaient la même portée. (Voyez Anachars. cap. 27, 31; Mém. de l'Acadêm. des inscript., Mus. des anc.; Arist. *Probl.* 19 et 39; Plutarq. *de Musica;* Censorinus, *de Die natali*, cap. 10 et 13; Martian. Capella, Boëce, Ptolémée.)

III. *Quia primi forte gentes.* C'est un fait démontré par mille expériences, que la plus mauvaise musique produit sur les peuples barbares des sensations plus fortes, sans comparaison, que n'en peut exciter la plus douce mélodie chez les nations civilisées. Forster assure, dans son Voyage autour du Monde, que Cook avait à son bord un joueur de cornemuse qui fit de grands miracles dans la mer du Sud, où il jeta quelques insulaires dans d'incroyables extases. On a vu aussi, vers le milieu du siècle dernier, un missionnaire qui, se défiant de sa théologie, se munit

d'une guitare, et attira à lui, comme par enchantement, des troupes entières de sauvages dans l'Amérique méridionale, où il parvint à fixer, dans quelques cabanes, des hommes qui avaient voyagé, depuis le berceau, au sein des forêts, et erré constamment de solitude en solitude.

V. *Spatium.... facite inhabitabile victuris.* Cette division du ciel et de la terre en cinq zones ou ceintures, dont celle du centre, ainsi que les deux qui avoisinent les pôles, passaient pour inhabitables, n'était pas une invention du vulgaire ignorant, mais bien un système adopté par les plus célèbres philosophes, les plus grands historiens et les plus habiles géographes de la Grèce et de Rome. Suivant cette théorie, les fertiles et populeuses régions situées sous la zone torride, qui fournissent à leurs habitants non-seulement le nécessaire, mais toutes les commodités de la vie, qui, de plus, font passer leur superflu dans toutes les autres contrées de la terre, étaient regardées comme le séjour de la stérilité et de la désolation : et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette erreur subsista même après les conquêtes d'Alexandre, et après des entreprises commerciales faites dans plusieurs parties de l'Inde, situées entre les tropiques. Cette imperfection des connaissances géographiques est d'autant plus inconcevable, que quatre grands empires ont successivement gouverné l'ancien monde.

TRAITÉ

SUR LA DIFFÉRENCE ET LA CONCORDANCE

DES VERBES GRECS ET LATINS.

La nature a établi la plus étroite liaison entre la langue grecque et la langue latine; car les mêmes parties du discours, si on en excepte l'article que les Grecs seuls ont employé, les mêmes règles, les mêmes tours, les mêmes constructions se font remarquer dans l'une et l'autre langue, au point que celui qui aurait appris les secrets de l'une saurait presque les deux. Cependant elles diffèrent sous beaucoup de rapports, et chacune d'elles a des propriétés que les Grecs appellent *idiomes*.

De la différence et des rapports des verbes dans les deux langues.

Dans les deux langues, les verbes nous présentent différentes modifications qu'on appelle *personnes*, *nombres*, *formes*, *conjugaisons*, *temps*, *modes;* les Grecs ont donné à ces derniers le nom de ἔγκλισις. Les Latins déterminent par la forme quelle est la personne qui parle. Le genre est chez eux ce que les Grecs entendent par διάθεσις. Ils construisent presque toujours avec les mêmes cas. Ainsi ils disent, *misereor illius, pareo illi, veneror illum*; φροντίζω τοῦδε, πείθομαι τῷδε, φιλῶ τόνδε. Le grec ne prend jamais l'ablatif. La même ressemblance existe entre les personnes : la première, *voco;* la seconde, *vocas*; la troisième, *vocat* : καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. Il n'y a qu'une seule différence dans les nombres, c'est que jamais un auteur latin n'a employé le δυϊκὸν, c'est-à-dire le *duel*, tandis que les verbes et les noms paraissent tous avoir ce nombre chez Grecs.

Des formes.

Il existe une sorte de recherche dans la ressemblance qu'ont entre elles les formes grecques et latines. Nous disons *curro*, *percurro;* ils disent τρέχω, διατρέχω. Ces verbes se composent de quatre manières, dans l'une et l'autre langue : De deux mots entiers, *produco;* d'un mot entier et d'un mot altéré, *perficio* ; d'un mot altéré et d'un mot entier, *accedo;* enfin de deux mots altérés, *occipio*. De même en grec de deux mots parfaits, συντρέχω; d'un mot parfait et d'un mot défectueux, προσκυνῶ; d'un mot défectueux et d'un mot parfait, συμβάλλω; et de deux mots défectueux, κωμῳδῶ. Il y a ensuite des verbes composés de manière que les mots qui les composent ne peuvent se séparer, comme *suspicio*, *complector*, et en grec le verbe συντρέχω. Cette langue admet dans la composition des mots qui ne seraient pas reçus comme simples. Νομῶ ne signifie rien, et cependant on dit οἰκονομῶ. De

EX LIBRO
DE DIFFERENTIIS ET SOCIETATIBUS
GRÆCI LATINIQUE VERBI.

Græcæ latinæque linguæ conjunctissimam cognationem natura dedit. Nam et iisdem orationis partibus absque articulo, quem Græcia sola sortita est, iisdem pæne observationibus, figuris, constructionibusque uterque sermo distinguitur; ut propemodum, qui utramvis artem didicerit, ambas noverit : in multis tamen differunt, et quasdam proprietates habent, quæ græce idiomata vocantur.

De verborum utriusque differentiis vel societatibus.

Accidunt verbis utriusque linguæ persona, numeri, figura, conjugatio, tempus, modus, quem Græci enclisin vocant. Latini cum formis qualitatem posuerunt : genus, quod apud Græcos diathesis nuncupatur. Eandem pæne cum casibus constructionem servant, ut *misereor illius, pareo illi, veneror illum :* Φροντίζω τοῦδε, πείθομαι τῷδε, φιλῶ τόνδε. Ablativum Græcia non recipit. Eadem illis personarum similitudo : prima *voco*, secunda *vocas*, tertia *vocat :* καλῶ, καλεῖς, καλεῖ. In numeris una dissensio est, quod δυϊκὸν, id est, dualem, nulla latinitas admisit, Græci vero in verbis nominibusque δυϊκὰ videntur habere.

De figuris.

Figuræ ambobus non sine discretione pares. Nos dicimus *curro, percurro :* illi τρέχω, διατρέχω. Quatuor quoque modis et hæc, et illa componuntur : ex duobus integris, *produco;* ex integro et corrupto, *perficio;* ex corrupto et integro, *accedo;* ex duobus corruptis, *occipio*. Similiter ἐκ δύο τελείων, συντρέχω· ἐκ τελείου καὶ ἀπολείποντος, προσκυνῶ· ἐξ ἀπολείποντος καὶ τελείου, συμβάλλω· ἐκ δύο ἀπολειπόντων, κωμῳδῶ. Sunt quædam composita, quæ non possunt resolvi, ut *suspicio, complector :* ita apud illos τὸ μὲν συντρέχω. Sunt apud Græcos admissa post compositionem, cum essent simplicia non recepta : νομῶ nihil significat, tamen οἰκονομῶ dicitur; similiter δομῶ et δομεύω, οἰκοδομῶ et βοσσοδομεύω componuntur. Ita *facior* et *grego* non dicunt; *conficior* vero, et *afficior*, et *congrego*, probe dicunt. Utrique verbo binæ præpositiones junguntur. Homerus προπροκυλινδόμενος. Vergilius *pede prosubigit terram*. Latinitas compositi verbi sæpe primam syllabam mutat, *teneo, contineo;* sæpe non mutat, *lego, neglego*. In græco verbo nunquam prima syllaba adjecta

même δομῶ et δομεύω servent à composer οἰκοδομῶ et βοσσοδομεύω. Les Latins ne disent pas *facior*, ni *grego*; mais on dit très-bien *conficior* et *afficior*, et *congrego*. Quelquefois deux prépositions sont jointes aux verbes grecs et latins. Dans Homère, par exemple, on trouve προπροκυλινδόμενος; et dans Virgile, *pede prosubigit terram*. Souvent le latin change la première syllabe du verbe composé, *teneo, contineo;* souvent il ne la change pas, *lego, neglego*. En grec, une préposition ajoutée n'altère jamais la première syllabe : βάλλω, ἀμφιβάλλω, διαβάλλω, καταβάλλω; ἄγω, συνάγω, προάγω, διάγω, φέρω, προφέρω, διαφέρω, ἀναφέρω; δέρω, ἐκδέρω; φιλῶ, καταφιλῶ.

Souvent aussi le verbe reste intact, et la préposition seule est corrompue : λέγω, συλλέγω; βάλλω, συμβάλλω; τρέχω, ἐκτρέχω. Il en est de même chez les Latins, *fero, refero*. *Aufugio* et *aufero* sont composés de la préposition *ab*, et ce sont les seuls verbes dans lesquels Cicéron ait changé la préposition, et qui expriment cependant une action rétrograde. Nigidius pourtant pense que le mot *autumo* est composé de la même préposition, comme, par exemple, *ab* et *æstimo*. Ainsi, *abnumero* est la même chose que *numero*. Mais *autumo* a le même sens que *dico* et que *censeo*. Les verbes grecs, lorsqu'ils sont composés d'une préposition, gardent toujours le même accent : καταγράφω, περιφέρω, ὑπομένω, διατρέχω, καταλαλῶ, προορῶ. Mais lorsqu'on leur adjoint une autre partie du discours, tantôt ils changent leur accent primitif, et tantôt ils le conservent. Ils le conservent dans les mots suivants, τίω, ἀτίω; ὄσσω, κακόσσω, d'où κακοσσόμενος; νίπτω, χερνίπτω. C'est de ce verbe que vient χερνίψαντο δ' ἔπειτα; κιθαρίζω, χοροκιθαρίζω. Ils changent l'accent dans ceux-ci : γλύφω, καλαμογλυφῶ· γράφω, χειρογραφῶ· σθένω, εὐσθενῶ· σέβω, εὐσεβῶ. Les Latins conservent aussi *præpono*, *præcurro*, et changent la préposition dans *colligo, affero*. Aucune préposition jointe au verbe ne change en latin la manière de conjuguer, *clamo, clamas; declamo, declamas*. Les Grecs au contraire changent quelquefois la conjugaison d'un verbe en le composant : συλῶ, συλᾷς; ἱεροσυλῶ, ἱεροσυλεῖς; τιμῶ, τιμᾷς; ἀτιμῶ, ἀτιμοῖς; πειρῶ, πειρᾷς, ἐμπειρῶ, ἐμπειρεῖς : quoique quelques personnes prétendent que ces mots ne sont pas σύνθετα, mais παρασύνθετα, c'est-à-dire non composés eux-mêmes, mais formés de mots composés. Ainsi, ἱεροσυλῶ ne serait pas composé de συλῶ, mais de ἱερόσυλος; de même que ἀτιμῶ ne serait pas composé de τιμῶ, mais de ἄτιμος. Ἐμπειρῶ ne le serait pas non plus de πειρῶ, mais bien de ἔμπειρος. Et voilà les mots qu'ils appellent παρασύνθετα, mots formés *ex* συνθέτοις, c'est-à-dire de mots composés. Car ἀβλεπτῶ n'est pas dérivé de βλέπω (en ce cas il n'aurait pas de τ), mais bien de l'adjectif ἄβλεπτος. Χειροκοπῶ ne vient pas non plus de κοπτῶ (car il aurait le τ), mais de χειρόκοπος. Voilà pourquoi ils appellent ces mots σύνθετα, et les mots qui en sont formés παρασύνθετα. Il y a des verbes composés qui prennent l'augment avant le mot qui sert à la composition : κιθαρῳδῶ, ἐκιθαρῴδουν, δημηγορῶ, ἐδημηγόρουν, παιδαγωγῶ, ἐπαιδαγώγουν, δυσφορῶ, ἐδυσφόρουν. D'autres le prennent après ce même mot : καταγράφω, κατέγραφον; περιτρέχω, περιέτρεχον; διάβαλλω, διέβαλλον. Ils font à l'impératif κατάγραφε, περίτρεχε, διάβαλλε. L'accent resterait sur le verbe, si la composition ne fondait pas avec ce verbe la partie du mot qui le précède immédiatement; ce qui a lieu dans certains verbes, où tantôt la lenteur d'une syllabe longue conserve au temps son accent primitif, et où tantôt la rapidité d'une brève le recule sur la syllabe précédente. Ἔνησαν, ἔνεσαν, πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες ὀϊστοί· ἄνησαν, ἄνεσαν, ἄλλοτε δῆριν

præpositione violatur, βάλλω, ἀμφιβάλλω, διαβάλλω, καταβάλλω· ἄγω, συνάγω, προάγω, διάγω· φέρω, προφέρω, διαφέρω, ἀναφέρω· δέρω, ἐκδέρω· φιλῶ, καταφιλῶ. Ultro equidem intemerato verbo præpositio sæpe corrumpitur, λέγω, συλλέγω, βάλλω, συμβάλλω, τρέχω, ἐκτρέχω. Hoc idem in Latinis : *fero, ecfero; aufugio* et *aufero* a præpositione *ab* componuntur, et in his solis *ab* movetur in auctore Cicerone, sensumque habent retrorsum trahendi. Nigidius tamen putat, verbum *autumo* eadem præpositione componi, quasi *ab* et *æstimo*, sicut *abnumero* idem est et *numero; autumo* vero, et *dico*, et *censeo* significat. Græca verba, quando componuntur cum præpositione, eumdem accentum sine dubio servant, καταγράφω, περιφέρω, ἀναγλύφω, ὑπομένω, διατρέχω, καταλαλῶ, προορῶ. Cum vero eis alia pars orationis adjungitur, modo mutant priorem, modo tuentur accentum. Servant in his, τίω, ἀτίω· ὄσσω, κακόσσω, unde κακοσσόμενος· νίπτω, χερνίπτω, unde est χερνίψαντο δ' ἔπειτα· κιθαρίζω, χοροκιθαρίζω. In aliis mutant, γλύφω, καλαμογλυφῶ· γράγω, χειρογραφῶ· σθένω, εὐσθενῶ· σέβω, εὐσεβῶ. Latini similiter servant, *præpono, præcurro*, mutant, *colligo, affero*. Apud Latinos nulla præpositio adjuncta mutat conjugationem, *clamo clamas, declamo declamas :* Græci nonnunquam in compositione mutant conjugationem, συλῶ συλᾷς, ἱεροσυλῶ ἱεροσυλεῖς· τιμῶ τιμᾷς, ἀτιμῶ ἀτιμοῖς· πειρῶ πειρᾷς, ἐμπειρῶ ἐμπειρεῖς· licet sint, qui dicant, hæc non σύνθετα, sed παρασύνθετα, id est, non ipsa composita, sed ex compositis facta nominibus; ut ἱεροσυλῶ non sit ἀπὸ τοῦ συλῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἱερόσυλος : et ἀτιμῶ, non ἀπὸ τοῦ τιμῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἄτιμος· et ἐμπειρῶ, non ἀπὸ τοῦ πειρῶ, sed ἀπὸ τοῦ ἔμπειρος : et hæc vocant παρασύνθετα· quæ ex συνθέτοις, id est, ex compositis veniunt. Nam ἀβλεπτῶ non ἀπὸ τοῦ βλέπω derivatum est (ceterum τ non haberet) sed ἀπὸ τοῦ ἄβλεπτος. Contra χειροκοπῶ non ἀπὸ τοῦ κόπτω, (ceterum τ haberet) sed ἀπὸ τοῦ χειροκόπος. Unde hæc nomina σύνθετα vocant, et verba ex ipsis facta παρασύνθετα. Sunt alia composita, quæ foris declinantur; κιθαρῳδῶ ἐκιθαρῴδουν, δημηγορῶ ἐδημηγόρουν, παιδαγωγῶ ἐπαιδαγώγουν, δυσφορῶ ἐδυσφόρουν. Intus vero declinantur, καταγράφω κατέγραφον, περιτρέχω περιέτρεχον, διαβάλλω διέβαλλον : quæ

ἀνῆσαν; κατεῖχε, κάτεχε, νὺξ δὲ μάλα ἀνωφερῆ κάτεχ' οὐρανόν. De même, συνῆψας, σύναψον, συνῆξας, σύναξον, συνεῖλον, σύνειλε, συνῆλθον, σύνελθε; προεῖπον, πρόειπε, suivent la même analogie. Vous ne trouverez que très-rarement, je crois, une préposition dans la langue latine qui n'ajoute rien au sens du verbe; tandis que, chez les Grecs, souvent la préposition ne change ce sens en aucune manière : ainsi εὕδω est la même chose que καθεύδω; ἕζομαι a la même signification que καθέζομαι; μύω a le même sens que καμμύω, comme *surgo* et *consurgo*.

Des conjugaisons.

En grec il y a trois conjugaisons pour les verbes où l'accent circonflexe marque au présent la dernière syllabe. On distingue ces conjugaisons par la deuxième personne qui, dans la première, est terminée par la diphthongue εῖς, comme λαλεῖς; dans la seconde, elle est en αῖς, par l'addition de l'ι, qui ne se fait pas sentir dans la prononciation, comme dans τιμαῖς; la troisième a la diphthongue εῖς, comme στεφανοῖς.

Il y a aussi six conjugaisons pour les verbes dans lesquels l'accent grave marque la pénultième; on ne les reconnaît pas à la seconde personne, attendu que dans tous elle est terminée par la diphthongue εῖς. C'est la première personne qui, dans ces conjugaisons, établit une différence. Vous cherchez en effet à la première personne de chaque verbe quelle est la figurative qui précède l'ω final; et si avant cet ω vous rencontrez β, π, φ, πτ, λείβω, γράφω, τέρπω, κόπτω, vous direz que tel verbe appartient à la première conjugaison. Si vous trouvez γ, κ, χ, λέγω, πλέκω, τρέχω, le verbe sera de la seconde; si c'est un δ, un θ, ou un τ, ἄδω, πλήθω, ἀνύτω, il sera de la troisième. Il sera de la quatrième, s'il a pour figurative un ζ ou deux σσ, φράζω, ὀρύσσω. Vous reconnaîtrez la cinquième conjugaison à l'une des quatre liquides λ, μ, ν, ρ, ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω. La sixième est en ω pur, ῥέω, θεραπεύω. Quelques grammairiens ont même prétendu qu'il existe une septième conjugaison, composée des verbes où l'ω final est précédé des doubles ξ et ψ, ἀλέξω, ἕψω. Dans la langue latine, où aucun verbe n'admet d'accent sur la syllabe finale, on ne retrouve plus la différence établie en grec par l'accent grave et par l'accent circonflexe. Or, nous avons vu que, dans cette dernière, le second occupait la syllabe finale, et le premier la pénultième. La langue latine n'emploie donc qu'un seul accent, je veux parler du grave, qui seul se place sur nos verbes. Mais il a cela de particulier dans nos verbes, qu'il ne marque pas toujours, comme en grec, la pénultième, à quelque temps que ce soit; mais qu'au contraire il se place souvent sur l'antépénultième, comme dans *aggero, refero*. Cela ne peut être en grec; car, dans la langue commune, il ne peut arrriver que, lorsque la finale est longue, l'accent soit reculé sur l'antépénultième. Ω est long de sa nature : aussi, dans ces verbes, l'accent ne pourra jamais être reculé au troisième rang de syllabes. Tous les temps des verbes grecs ne se forment pas simplement les uns des autres, comme les Latins les forment aisément : qu'il me soit permis d'en donner pour exemple la conjugaison d'un seul

imperativo faciunt κατάγραφε, περίτρεχε, διάβαλλε. Accentus autem de verbo non tolleretur, nisi ei præcedentem partem orationis compositio agglutinasset : quod evenit et in aliis verbis, in quibus modo longi temporis pondus priorem retinet accentum, modo correpti levitas sursum repellit : ἐνῆσαν, ἔνεσαν, πολλοὶ δ' ἔνεσαν στονόεντες ὀϊστοί· ἀνῆσαν, ἄνεσαν, ἄλλοτε δῆριν ἀνῆσαν· κατεῖχε, κάτεχε, νὺξ δὲ μάλα ἀνωφερῆ κάτεχ' οὐρανόν : item συνῆψας σύναψον, συνῆξας σύναξον, συνεῖλον σύνειλε, συνῆλθον σύνελθε· οὕτως καὶ προεῖπον, πρόειπε. Memineris, nullam fere inveniri apud Latinos præpositionem, quæ nihil addat sensui, sicut apud Græcos sæpe præpositio nullam sensus facit permutationem : hoc est enim εὕδω, quod καθεύδω, hoc ἕζομαι, quod καθέζομαι, hoc μύω, quod καμμύω : sicut *surgo* et *consurgo*.

De conjugationibus.

Apud Græcos eorum verborum, in quorum prima positione circumflexus accentus ultimam syllabam tenet, tres sunt conjugationes, quibus discretionem facit secunda persona, quia prima conjugatio habet in εῖς diphthongum desinentem, ut λαλεῖς : secunda in αῖς, cui adscribitur quidem ι, sed nihil sono confert, ut τιμαῖς : tertia in οῖς diphthongum, ut στεφανοῖς. Eorum vero verborum, in quorum prima positione gravis accentus penultimam syllabam signat, sex sunt conjugationes, sed in his non secunda persona discretionem facit; quippe cum in omnibus secunda persona in εις diphthongum finiatur : sed harum conjugationum in prima persona differentiæ deprehenduntur. Quæritur enim in prima positione verbi cujusque, quæ litteræ præcedant ω finalem literam verbi, et si inveneris ante ω, β, φ, π, πτ, λείβω, γράφω, τέρπω, κόπτω, primæ conjugationis pronuntiabis. Si autem repereris γ, κ, χ, λέγω, πλέκω, τρέχω, secundam vocabis. Quod si δ, θ, τ, ἄδω, πλήθω, ἀνύτω, tertiam dices. Quarta erit, si habuerit ζ, aut duo σσ, φράζω, ὀρύσσω. Si vero fuerint liquidæ λ, μ, ν, ρ ψάλλω, νέμω, κρίνω, σπείρω, quintam notabunt. Sexta profertur διὰ καθαροῦ τῶνω, ῥέω, θεραπεύω. Nonnulli et septimam esse voluerunt præcedentibus ξ, ψ, ἀλέξω, ἕψω. Apud Latinos, quorum nullum verbum in finalem syllabam admittit accentum, cessant differentiæ, quas apud Græcos circumflexus gravisve fecerunt, quorum alterum in verbis ultimæ, alterum penultimæ Græciam diximus deputasse. Restat igitur in his latinitati unus accentus, gravem dico, qui solus romana verba sortitus est; sed hoc proprium in verbis latinis habet, quod non semper, ut apud Græcos, ubi fuerit, in penultimam syllabam cadit, sed sæpe et a fine tertiam tenet, ut *aggero, refero*. Quod apud Græcos non potest evenire; apud quos in communi lingua fieri non potest, ut, cum finalis syllaba longa est, tertius a fine habeatur accentus. Ω autem naturaliter longa est : ergo nunquam accentus in hujusmodi verbis apud illos in tertium gradum syllabarum recedit.

verbe. Τύπτω fait au parfait τέτυφα; il y a un autre parfait qui se forme autrement, τέτυπα; on appelle ce dernier parfait moyen. De même le plus-que-parfait actif est ἐτετύφειν; le plus-que-parfait moyen, ἐτετύπειν. Aoriste, ἔτυψα; aoriste moyen, ἔτυπον. Le futur premier est τύψω, le futur second τυπῶ. Les temps varient de même au passif.

Du présent.

Tous les verbes grecs qui finissent en ω, circonflexes ou barytons, et de quelque conjugaison qu'ils soient, gardent à la seconde personne le même nombre de syllabes qu'à la première; mais ceux terminés en μαι changent le nombre de leurs syllabes. Or tout temps présent qui se termine en μαι perd toujours une syllabe à sa seconde personne : φιλοῦμαι, φιλῇ; τιμῶμαι, τιμᾷ; στεφανοῦμαι, στεφανοῖ; λέγομαι, λέγῃ; γράφομαι, γράφῃ; quoiqu'à l'actif les deux personnes aient conservé le même nombre de syllabes. De même le présent, qui, dans les verbes grecs, se termine en ω, sert à former les autres modes. En effet, la troisième personne, en prenant un ν, donne l'infinitif : ποιεῖ, ποιεῖν; τιμᾷ, τιμᾷν; χρυσοῦ, χρυσοῦν. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* ne garde la diphthongue ει qu'au thème primitif, et la change en ου aux autres modifications du verbe. Mais, dans les verbes *barytons*, on retrouve la même manière de former l'infinitif : τύπτει, τύπτειν; λέγει, λέγειν. La troisième personne sert également à former l'impératif. Dans les verbes *circonflexes*, elle rejette l'accent sur la pénultième : ποιεῖ, ποίει; τιμᾷ, τίμα; χρυσοῖ, χρύσου. Dans les *barytons*, elle fait disparaître l'ι : λέγει, λέγε; γράφει, γράφε; ἄρχει, ἄρχε. Au subjonctif il n'y a aucun changement, et la première personne du présent, soit *indicatif*, soit *subjonctif*, est la même : ποιῶ, ἐὰν ποιῶ; βοῶ, ἐὰν βοῶ; θέλω, ἐὰν θέλω; γράφω, ἐὰν γράφω. La seconde personne sert à les distinguer : ποιῶ, ποιεῖς; ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῇς. La première personne du présent, chez les Grecs, sert de même à former le participe, en prenant le ν : λαλῶ, λαλῶν, γράφω, γράφων. Le présent des verbes grecs, qui se termine en μαι, fait l'impératif, du moins dans les verbes circonflexes, en rejetant la syllabe μαι : φιλοῦμαι, φιλοῦ; τιμῶμαι, τιμῶ; χρυσοῦμαι, χρυσοῦ; et dans les verbes barytons, le même mode se forme en rejetant la syllabe μαι, et en ajoutant la lettre υ : λέγομαι, λέγου; γράφομαι, γράφου.

Du prétérit imparfait.

Tous les verbes grecs, soit barytons, soit circonflexes, ont à l'imparfait la première personne du singulier semblable à la troisième du pluriel : ἐποίουν ἐγώ, ἐποίουν ἐκεῖνοι. De même, dans tous les verbes grecs dont le thème primitif est en ω, l'imparfait fait commencer sa dernière syllabe par les mêmes lettres que la dernière syllabe du présent : τιμῶ, ἐτίμων; γράφω, ἔγραφον; τρέχω, ἔτρεχον; ou bien, si c'est une voyelle qui se rencontre au présent, il y aura aussi une voyelle au commencement de la dernière syllabe de l'imparfait : ποίω ἐποίουν, θεραπεύω ἐθεράπευον. Tout imparfait actif ou semblable à l'actif se termine par un ν, mais les *barytons* ont la finale brève, c'est-à-dire qu'ils se terminent toujours en ον : ἔτρεχον, ἔγραφον. Les *circonflexes*, ou

Singula tempora græcorum verborum non simpliciter, sicut latinitas compendio utitur, proferuntur; et ut exempli causa unius verbi declinatio notetur, τύπτω perfectum facit τέτυφα, et sequitur altera ejusdem temporis declinatio, quod medium perfectum vocant, τέτυπα : item plusquam perfectum ἐτετύφειν, medium plusquam perfectum ἐτετύπειν· ἀορίστου ἔτυψα, μέσου ἀορίστου ἔτυπον : futurum primum facit τύψω : futurum secundum τυπῶ. Similiter in passivo variantur tempora.

De tempore præsenti.

Græcorum verba omnia, quæ in ω exeunt, seu perispomena, seu barytona sint, in quacunque conjugatione eundem, tam in prima, quam in secunda persona, servant numerum syllabarum : omnia vero in μαι terminata, varia syllabarum vicissitudine pensantur. Porro præsens omne tempus, quod in μαι terminatur, omnimodo in secunda persona unam syllabam minuit, φιλοῦμαι φιλῇ, τιμοῦμαι τιμᾷ, στεφανοῦμαι στεφανοῖ, λέγομαι λέγῃ, γράφομαι γράφῃ: cum in activo pares syllabas utraque persona servaverit. Item præsens tempus apud Græcos primæ positionis, quod in ω exit, alios modos de se generat. Nam tertia persona ejus, adhibito sibi ν, facit ex se infinitum modum, ποιεῖ ποιεῖν, τιμᾷ τιμᾷν, χρυσοῦ χρυσοῦν. Tertia enim conjugatio περισπωμένων ει diphthongum in prima positione tantum tenet, in reliquis autem verbi declinationibus mutat eam in ου. Sed et in barytonis eadem infiniti modi creandi observatio reperitur : τύπτει τύπτειν, λέγει λέγειν, etc. Nec non et imperativum modum eadem tertia persona de se creat : in perispomenis quidem accentu ad superiorem syllabam translato, ποιεῖ ποίει, τιμᾷ τίμα, χρυσοῖ χρύσοι : in barytonis autem subtracto ι : λέγει λέγε, γράφει γράφε, ἄρχει ἄρχε. In conjunctivo modo nihil omnino mutatur; sed prima persona præsentis temporis modo indicativi, eadem in conjunctivo modo prima persona præsentis, ποιῶ, ἐὰν ποιῶ· βοῶ, ἐὰν βοῶ· θέλω, ἐὰν θέλω· γράφω, ἐὰν γράφω. Verum differentiam facit secunda persona, ποιῶ, ποιεῖς, ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῇς. Item apud Græcos prima persona præsentis, adjecto sibi ν, facit participium, λαλῶ λαλῶν, γράφω γράφων. Præsens tempus græcorum verborum, quod in μαι syllabam terminatur, in περισπωμένοις quidem, si abjiciat μαι syllabam, facit imperativum, φιλοῦμαι φιλοῦ, τιμῶμαι τιμῶ, χρυσοῦμαι χρυσοῦ : in barytonis vero, si adjecta μαι syllaba, accipiat υ literam, λέγομαι λέγου, γράφομαι γράφου.

De præterito imperfecto.

Græca verba omnia, seu barytona, sive perispomena, in tempore imperfecto eandem habent primam personam numeri singularis, quæ tertia pluralis, ἐποίουν ἐγώ, ἐποίουν ἐκεῖνοι. Item in græcis verbis omnibus, quorum positio prima in ω desinit, imperfectum tempus ultimam syllabam suam ab his incipere literis facit, a quibus ultima syllaba præsentis cœpit, τιμῶ ἐτίμων, γράφω ἔγραφον,

ceux qui dérivent des verbes en μι, ont la finale longue : ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτίθην. Enfin le verbe ῥίπτω, qui se prononce tantôt comme s'il était marqué de l'aigu, et tantôt comme s'il était *circonflexe*, fait ἔριπτον et ἐρίπτουν. Κίω fait par la même raison ἔκιον et ἐκίουν. Il faut aussi remarquer que l'imparfait conserve le même nombre de syllabes que le présent, ou qu'il en prend une de plus. Le même nombre subsiste dans les verbes dont le présent commence par une voyelle; ceux au contraire qui commencent par une consonne reçoivent une augmentation de syllabes : ἄγω, ἦγον; λέγω, ἔλεγον : et ce n'est pas sans motif; car ceux qui n'ont pas d'augment syllabique ont un augment temporel, puisqu'ils changent la première voyelle brève en longue, comme dans ἄγω, α, qui est bref, est changé en la longue η, ἦγον. Souvent cependant ils ne prennent pas d'augment, par licence poétique.

Quelquefois la première voyelle, lorsqu'elle est brève, ne change pas de nature; mais elle s'en adjoint une autre, afin de former ensemble une syllabe longue : ἔχω, εἶχον; ἕλκω, εἷλκον; ἕρπω, εἷρπον. D'autres fois elle ne se change point, elle ne prend pas d'autre voyelle avec elle, et reste telle qu'elle était : ἱδρύω, ἵδρυον; ὑδρεύω, ὕδρευον. Mais alors ι et υ, qui se prononcent brefs au présent, se prononcent longs à l'imparfait. Ὑιοθετῶ reste tel qu'il était, ὑιοθέτουν; car il ne peut pas prendre d'augment, puisque, grâce à la diphthongue, il est long au présent. Il arrive cependant que les diphthongues, surtout les diphthongues communes, se changent en leurs longues correspondantes. Ainsi αι et οι, qui sont des diphthongues communes, et qui sont souvent regardées comme brèves, se changent en η ou en ω : αἰνῶ, ᾔνουν; οἰκῶ, ᾤκουν. Je sais aussi que la diphthongue αυ, qui n'a jamais passé pour une diphthongue commune, se change ordinairement : αὐδῶ, ηὔδουν; αὐχῶ, ηὔχουν; ου et ει demeurent immuables : οὐρῶ, οὔρουν; οὐτάζω, οὔταζον; εἰκονίζω, εἰκόνιζον; εἰκάζω, εἴκαζον, car l'imparfait ᾔκαζον est une forme attique. A plus forte raison, ceux dont la quantité ne peut être allongée restent aussi immuables : ὠνοῦμαι, ὠνούμην; ἠχῶ, ἤχουν : excepté ἑορτάζω et ὀψείω. Quoique chez les Grecs tous les imparfaits ne changent jamais la syllabe du milieu, mais seulement la dernière ou la première, l'un de ces deux verbes que nous avons cités a changé seulement celle du milieu, ἑώρταζον, tandis qu'il eût dû faire ἡόρταζον. L'autre a changé la première syllabe et celle du milieu : ὀψείω, ᾤψεον. Ὁρῶ et ἑώρων ne sont pas contraires à la règle, car ὁρῶ devrait faire ὥρων; mais on a ajouté l'ε par redondance, et au lieu de ὥρων on a fait ἑώρων. De même οἰνοχόω devrait faire ᾠνοχόουν, et on dit ἐῳνοχόουν. On dit aussi ἔην pour ἦν.

Cette addition superflue ne se rencontre pas seulement dans les verbes; on l'a aussi employée dans les noms, comme dans ἕδνα, ἔεδνα, et autres semblables. Ἀναβαίνω et ἐπέχω ont changé la seconde syllabe et non la première, parce que la première n'appartient pas au verbe, mais à la

τρέχω ἔτρεχον, aut si vocalis sola illic fuit, et hic in capite ultimæ syllabæ vocalis erit, ποιῶ ἐποίουν, θεραπεύω ἐθεράπευον. Omne Græcorum imperfectum activum, vel activo simile, in ν literam desinit : sed barytona in brevem syllabam finiuntur, id est, in ον semper, ἔτρεχον, ἔγραφον : perispomena vero vel a verbis in μι exeuntibus, longa terminantur, ἐκάλουν, ἐτίμων, ἐδίδουν, ἐτιθην. Denique ῥίπτω, quia modo acuto, modo circumflexo accentu pronuntiatur, et ἔριπτον et ἐρίπτουν facit. Κίω propter eandem causam et ἔκιον et ἐκίουν. Et hoc etiam observandum, ut aut imperfectum retineat numerum syllabarum, quem præsens habet, aut crescat una. Manet æqualitas in illis, quorum præsens a vocali cœpit : incrementum patiuntur, quorum præsens a consonante inchoat : ἄγω ἦγον, λέγω ἔλεγον. Nec sine ratione. Nam quæ syllaba non crescunt, adjectione temporis crescunt, dum incipientem vocalem de brevi longam faciunt, ut ἄγω, α brevis mutata est in η longum, ἦγον. Sæpe tamen licentia poetica incremento carent. Nonnunquam prima ipsa vocalis, si brevis est, immobilis manet, sed vocalem alteram recipit, ut junctæ longam faciant syllabam : ἔχω εἶχον, ἕλκω εἷλκον, ἕρπω εἷρπον. Aliquoties nec mutata, nec altera recepta, quæ fuit ipsa producitur, ἱδρύω ἵδρυον, ὑδρεύω ὕδρευον. Hic enim ι et υ in præsenti correpta, in imperfecto vero longa pronuntiantur. Ὑιοθετῶ autem manet, ut fuit, ὑιοθέτουν, quia non potuit habere quo cresceret. In præsenti enim longa fuit diphthongi privilegio. Licet in diphthongis maxime communibus permutatio sit recepta in diphthongos longiores. Ut αι et οι, quia communes sunt, et nonnunquam pro brevibus habeantur, in η aut in ω mutantur, αἰνῶ ᾔνουν, οἰκῶ ᾤκουν. Nec me præterit, etiam αὐ diphthongum, quæ nunquam pro communi habita est, solere mutari, αὐδῶ ηὔδουν, αὐχῶ ηὔχουν; licet ου et ει immutabiles maneant, οὐρῶ οὔρουν, οὔταζω οὔταζον, εἰκονίζω εἰκόνιζον, εἰκάζω εἴκαζον· τὸ γάρ ἤκαζον ἀττικόν ἐστι. Multo constantius manent, quod incrementum perfectio tanta non recipit, ὠνοῦμαι ὠνούμην, ἠχῶ ἤχουν. Excipiuntur ἑορτάζω et ὀψείω. Cum enim apud Græcos omnia imperfecta nunquam medias, sed tantum ultimam vel primam moveant, illorum alterum solam mediam movit, ἑώρταζον, cum ἡόρταζον facere debuisset : alterum et primam et mediam, ὀψείω ᾤψεον. Ὁρῶ enim et ἑώρων non sunt contra regulam, quia ὁρῶ cum ὥρων facere debuit, ex abundanti principio ε addita est, et fecit pro ὥρων ἑώρων· ut οἰνοχόω ᾠνοχόουν, et tamen dicitur ἐῳνοχόουν : et pro ἦν ἔην dicunt. Non solum in verbis hæc supervacua adjectio, sed etiam in nominibus usurpata est, ἕδνα ἔεδνα, et similia. Ἀναβαίνω et ἐπέχω non primam, sed secundam syllabam mutaverunt, quia prima non verbi, sed præpositionis est. Verba enim sunt βαίνω, ἔχω, et faciunt ἔβαινον, εἶχον : inde ἀνέβαινον, ἐπεῖχον, ἀναισχυντῶ mutat primam, ἠναισχύντουν, quia ex nomine compositum est, id est, ῥῆμα ὀνοματικόν : ἀνασχυντος, ἀναισχυντῶ. Verba autem ex compositis nominibus parasyntheta vocantur, et a prima syllaba declinantur, ut φίλιππος, φιλιππίζω, ἐφιλίππιζον. Licet non ignorem, quod σύμμαχος et συνήγορος composita sint nomina, et

préposition. Les verbes sont βαίνω et ἔχω; ils font ἔβαινον, εἶχον. De là on dit ἀνέβαινον et ἐπεῖχον. Ἀναισχυντῶ change la première syllabe, ἠναισχύντουν, parce que c'est un verbe dérivé d'un nom, c'est-à-dire ῥῆμα ὀνοματικόν : ἀναίσχυντος, ἀναισχυντῶ. Les verbes dérivés de mots composés s'appellent παρασύνθετα, et leur première syllabe est celle qui se modifie, comme φίλιππος, φιλιππίζω, ἐφιλίππιζον. Je sais bien que σύμμαχος et συνήγορος sont des mots composés, qu'ils forment des verbes appelés παρασύνθετα : συμμαχῶ, συνηγορῶ, et que l'augment qui modifie ces verbes ne se place pas en dehors, mais dans le corps du mot : συμμαχῶ, συνεμάχουν; συνηγορῶ, συνηγόρουν; or il en est ainsi parce que la préposition a sa signification dans ces deux verbes. Mais lorsqu'elle n'ajoute rien au sens, alors l'imparfait se modifie en dehors, c'est-à-dire qu'on y ajoute une voyelle, comme si le thème du présent commençait par une consonne : καθίζω, ἐκάθιζον; καθεύδω, ἐκάθευδον. Ἵζω est la même chose que καθίζω; εὕδω est la même chose que καθεύδω, parce qu'ici la préposition ne signifie rien. Mais dès que cette préposition ajoute au sens du verbe, alors nous cherchons, pour former l'imparfait, quelle est la première syllabe du verbe en ôtant la préposition; et si le verbe commence par une voyelle, bien que la préposition ait une consonne, cependant nous changeons la voyelle brève en longue, comme συνάγω, συνῆγον, parce que ἄγω n'est pas la même chose que συνάγω. De même, si la préposition qui emporte un sens avec elle commence par une voyelle, tandis que le verbe commence par une consonne, l'imparfait n'altère en rien et ne change pas la voyelle de la préposition, mais il ajoute une voyelle à la consonne du verbe, comme dans ἐνιχαίρω, ἐνέχαιρον, parce que ἐνιχαίρω et χαίρω ne sont pas la même chose. On voit assez clairement qu'une voyelle ajoutée à une consonne est nécessairement brève, parce qu'elle ne peut s'allonger au delà d'un temps : λέγω, ἔλεγον; λέγομαι, ἐλεγόμην. C'est ainsi que βούλομαι et δύναμαι font, d'après la règle générale, ἐβουλόμην, ἐδυνάμην; et si nous rencontrons souvent ἠβουλόμην, ἠδυνάμην, c'est une licence que se permet le dialecte attique. La dernière syllabe de l'imparfait varie aussi beaucoup; ainsi la première et la troisième conjugaison, dans les verbes circonflexes, font l'imparfait en ουν : ἐποίουν, ἐχρύσουν; la seconde conjugaison le fait en ων : ἐβόων. Ces formes se changent de cette manière au passif ou au moyen : ἐποιούμην, ἐχρυσούμην, ἐβοώμην. En grec, l'indicatif est le seul mode qui distingue le présent et l'imparfait; les autres modes les réunissent. Ainsi on dit φιλῶ, ἐφίλουν; mais à l'impératif φίλει, le présent et l'imparfait ne font qu'un. De même, au subjonctif, ἐὰν φιλῶ; à l'optatif, εἰ φιλοῖμι, et à l'infinitif, φιλεῖν, où les Grecs conjuguent les deux temps en un seul.

Du parfait.

Le parfait, chez les Grecs, se forme, non du présent, mais du futur, et c'est avec raison; car tout ce qui a été fait a d'abord été à faire. Tout parfait des verbes grecs est plus long d'une syllabe ou d'un temps que son thème primitif : λέλυκα, ὤπτηκα. Il ne faut pas s'inquiéter si πεποίηκα ou πεφίληκα, et autres mots semblables, allongent le thème primitif du verbe, non d'une seule syllabe, mais de deux. Car nous avons dit que le thème du parfait n'est pas le présent, mais le futur; et le parfait n'a de plus que lui qu'une syllabe, et non deux, ποιήσω, πεποίηκα; φιλέω, πεφίληκα. On peut le prouver par ce raisonnement.

ex se faciant verba parasyntheta, συμμαχῶ, συνηγορῶ : quæ tamen non foris, sed intus declinantur, συμμαχῶ, συνεμάχουν, συνηγορῶ συνηγόρουν. Sed hoc ideo, quia præpositio hic habet significationem suam. Ceterum ubi nullus ex præpositione sensus accedit, foris declinatur imperfectum, id est, adjicitur illi vocalis, tanquam præsens tempus incipiat a consonanti, καθίζω ἐκάθιζον, κατεύδω ἐκάθευδον : hoc est ἵζω quod καθίζω. Hoc εὕδω quod καθεύδω, quia præpositio nihil significat. Ubi vero additur ex præpositione sensus, tunc in declinatione imperfecti quærimus, unde incipiat verbum ipsum sine præpositione : et si verbum a vocali incipit, quamvis præpositio habeat consonantem verbi, tamen vocalem ex brevi mutamus in longam : ut συνάγω, συνῆγον, quia aliud est ἄγω, aliud συνάγω. Item si præpositio, quæ sensum confert, incipiat a vocali, incipiente verbo a consonante; imperfectum, manente eadem, nec mutata præpositionis vocali, aliam addit consonanti verbi vocalem, ut est ἐνιχαίρω, ἐνέχαιρον, quia aliud est ἐνιχαίρω, aliud χαίρω. Sane hoc observatur, ut vocalis, quæ additur consonanti, brevis sit, quia non potest ultra unum tempus excrescere : λέγω ἔλεγον, λέγομαι ἐλεγόμην. Unde βούλομαι et δύναμαι secundum communem regulam ex se faciunt ἐβουλόμην, ἐδυνάμην. Sed quod sæpe legimus, ἠβουλόμην, ἠδυνάμην, attica licentia est. Ultima quoque syllaba imperfecti nonnihil diversitatis habet, ut in perispomenis prima et tertia in ουν mittunt, ἐποίουν, ἐχρύσουν : secunda in ων, ἐβόων, quæ fiunt in passivo, vel passivis similibus, ἐποιούμην, ἐχρυσούμην, ἐβοώμην. Apud Græcos solus diffinitivus modus præsens ab imperfecto disjungit, ceteri omnes modo jungunt, ut φιλῶ, ἐφίλουν : at in imperativo φίλει, præsens et imperfectum confunditur : similiter in conjunctivo ἐὰν φιλῶ, et in optativo εἰ φιλοῖμι, et in infinitivo φιλεῖν, utrumque simul tempus appellant.

De tempore perfecto.

Perfectum tempus apud Græcos non a præsenti, sed a futuro figuratur : nec sine ratione; omne enim, quod factum est, prius faciendum fuit. In Græcis omne perfectum aut syllaba aut uno tempore majus prima positione sui profertur, ut λέλυκα, ὤπτηκα. Nec moveat, quod πεποίηκα, vel πεφίληκα, et similia, non una, sed duabus syllabis primam verbi vincunt positionem. Diximus enim, primam perfecti positionem non esse præsens, sed futurum, quod una, non duabus syllabis, superant : ut ποιήσω

En effet, comme le parfait n'ajoute jamais à son thème primitif l'augment syllabique et l'augment temporel, mais seulement l'un ou l'autre, il résulte pour ὤπτηκα et ἠγάπηκα que, s'ils sont formés des *présents* ὠπτῶ, ἀγαπῶ, ils sont allongés par l'addition d'une syllabe et par la quantité, ce qui ne peut se faire d'après la règle. Ils viennent donc du futur ὀπτήσω, ὤπτηκα; ἀγαπήσω, ἠγάπηκα, en allongeant la voyelle brève. De même, comme jamais le parfait qui commence par une consonne n'a le même nombre de syllabes que le temps d'où il vient, tous les parfaits des verbes en μι seront contraires à la règle, parce qu'ils ont le même nombre de syllabes que le présent : δίδωμι, δέδωκα; τίθημι, τέθεικα. Mais il n'en est pas ainsi. Δώσω a servi à former δέδωκα, et θήσω à former τέθεικα, et par conséquent le parfait est plus long d'une syllabe. On ne trouve pas en grec un parfait qui ait moins de syllabes que le présent ou le futur. De même, lorsque le présent commence par une voyelle, cette voyelle se change en longue au parfait. On ne rencontre pas non plus un parfait de deux syllabes; il est composé tantôt de six, comme πεπολεμάρχηκα; tantôt de quatre, πεποίηκα; tantôt enfin de trois, λέλυκα. Vous n'en trouverez jamais qui aient moins de trois syllabes. Il faut nécessairement que la première syllabe appartienne à la modification qu'éprouve le thème du verbe, comme λε, que la seconde compose le radical λυ, et que la troisième termine le mot, comme κα.

Ainsi, tout ce qui excède ce nombre appartient à la syllabe du milieu, qui tient au radical; mais la modification et la terminaison appartiennent à chacune des syllabes qui composent le verbe, comme dans πεφίληκα, πε appartient à la modification, φιλη au radical, et κα à la terminaison. Ainsi le parfait (παρακείμενος) n'a jamais moins de trois syllabes, excepté οἶδα, qui est de deux syllabes, et qui cependant est au parfait. Ce n'est pas étonnant, puisque ce verbe s'affranchit de la règle dans plusieurs cas. Vous ne trouverez en effet aucun autre parfait qui commence par la diphthongue οι. De plus, quand la première syllabe d'un verbe commence par la diphthongue ει, elle ne change à aucun temps. Le radical de ce verbe, c'est-à-dire εἴδω, a changé ει en οι. Chaque fois que le parfait vient d'une syllabe longue, il faut nécessairement que le plus-que-parfait commence de même. C'est une règle que ne suit pas ce verbe, car le plus-que-parfait est εἴδειν, quoique le parfait soit οἶδα. Ensuite tout participe parfait dont la terminaison est en ως forme le même temps de l'indicatif en changeant seulement la dernière syllabe en α : γεγραφηκώς, γεγράφηκα; λελυκώς, λέλυκα. Quant à εἰδώς, il ne fait pas εἶδα, mais οἶδα. Ce seul parfait ne gênera en rien, bien que contraire à la règle. Tout verbe grec, s'il commence au présent par une seule consonne, excepté ρ, redouble la première syllabe au parfait. Ainsi γράφω fait γέγραφα; λέγω, λέλεχα. Une préposition ajoutée n'empêche pas ce redoublement : προκομίζω, προκεκόμικα; συγγράφω, συγγέγραφα. Tout parfait dans les verbes circonflexes, ou seulement tout parfait premier dans les verbes barytons, se termine en κα, ou en φα, ou en χα : τετήρηκα, γέγραφα, πέπληχα; en sorte que presque tous les verbes subissent les mêmes modifications que ceux auxquels ils ressemblent : τηρῶ, τηρεῖς, τετήρηκα; χωρῶ, χωρεῖς, κεχώρηκα; γράφω, γράφεις, γέγραφα; τρέφω, τρέφεις, τετραφα; πλήττω, πλήττεις, πέπληχα, τάττω,

πεποίηκα, φιλήσω πεφίληκα. Hoc etiam argumento probatur. Nam cum nunquam perfectum tempus a prima positione sui et syllaba crescat et tempore, sed tantum altero, restat, ut ὤπτηκα, ἠγάπηκα, si a præsentibus facta sunt ὀπτῶ, ἀγαπῶ, et syllaba majora inveniantur et tempore : quod fieri per regulam non potest. A futuro igitur veniunt, ὀπτήσω, ὤπτηκα, et ἀγαπήσω, ἠγαπήκα, primæ vocalis correptæ productione facta. Item cum nunquam perfectum a consonanti incipiens par origini suæ sit numero syllabarum, adversabitur regulæ omne perfectum τῶν εἰς μι, quia parem præsentis syllabarum numerum tenet, δίδωμι δέδωκα, τίθημι τέθεικα. Sed non ita est; δώσω enim δέδωκα fecit, et θήσω τέθεικα, et crevit syllaba. Nunquam apud Græcos perfectum minus præsenti vel futuro invenitur. Item cum præsens a vocali incipit, omnimodo in præterito movetur in longam. Nunquam apud Græcos præteritum perfectum in duabus syllabis invenitur, sed est interdum sex syllabarum, ut πεπολεμάρχηκα, est quinque πεπολέμηκα, est quatuor πεποίηκα, est trium λέλυκα. Nec unquam invenies trisyllaba minus. Necesse est enim, ut prima syllaba declinationis sit, ut λε : secunda originis, ut λυ : tertia finalis, ut κα. Quidquid igitur plus fuerit, ad mediam syllabam, quæ quidem originis est, refertur : declinatio vero et finis singulas possident, ut est πεφίληκα, πε declinationis, φιλη originis, κα finis. Ergo παρακείμενος, id est perfectum, minus trisyllabo non invenitur, excepto οἶδα, quod bissyllabum est et παρακείμενος. Nec mirum, cum hoc verbum in multis regulæ resistat. Nullum namque perfectum, hoc excepto, ab οι diphthongo inchoare reperies. Item cum prima verbi positio ει diphthongo inchoat, in nullo tempore mutatur. Hujus verbi origo, id est εἴδω, mutavit ει in οι. Quoties perfectum a longa oritur, necesse est plusquam perfectum ab eadem semper incipere : quod hoc verbum negligit; nam plusquam perfectum εἴδειν est, cum perfectum οἶδα sit. Deinde omne participium, in ως desinens, solam ultimam syllabam in α mutando idem tempus efficit, γεγραφηκώς γεγράφηκα, λελυκώς λέλυκα; εἰδώς autem non facit εἶδα, sed οἶδα. Solus igitur iste παρακείμενος, vitiis obsessus non nocebit. Omne verbum græcum, si in præsenti a simplici (excepto γ) incipit consonante, primam in tempore perfecto syllabam geminat, φράφω γέγραφα, λέγω λέλεχα. Nec talis geminatio præpositionis adjectu impeditur, προκομίζω προκεκόμικα, συνγράφω συνγέγραφα. Omne perfectum tempus in perispomenis, vel solum primum in barytonis, desinit aut in κα, aut in φα, aut in χα, τετήρηκα, γέγραφα, πέπληχα; adeo, ut omne pæne verbum similium declinationem sequatur : τηρῶ τηρεῖς, χωρῶ χωρεῖς, τετήρηκα,

τάττεις, τέταχα. Il ne faut pas faire attention si un verbe grec qui commence par une des consonnes qu'on appelle *aspirées* ne prend pas cette même aspirée au redoublement, mais sa correspondante du même ordre : θάῤῥω, τεθάῤῥηκα; φωνεύω, πεφόνευκα; χρίω, κέχρικα. En latin, on redouble la même lettre : *fallo, fefelli. F* n'est pas une consonne aspirée, chez les Latins, parce qu'ils n'ont pas d'aspirée dans leur langue. *F* est le *digamma* des Éoliens. Les Latins emploient cette lettre pour détruire la rudesse de l'aspiration, bien loin de lui faire tenir la place du φ. La langue latine ne connaît pas cette dernière lettre, et elle la remplace, dans les verbes grecs, par *ph*, comme dans *Philippus, Phœdon. Frigeo* fait *frigui* à la seconde conjugaison; *frigo*, de la troisième, fait *frixi*, d'où *frixum*, *frixorium*, c'est-à-dire un foyer de chaleur. De même, *aceo, aces*, *acui*, d'où le verbe *acesco;* et *acuo, acuis, acuit; fero*, *tuli.* Accius, dans son Andromède, conjugue *tuli* comme s'il venait d'un primitif qu'il suppose *tulo : nisi quod tua facultas tulat operam*, à moins que votre puissance ne me protége. *Patior* et *pandor, passus sum* et non *pansus.* Virgile a dit, *passis crinibus*, les cheveux épars. *Explico* fait *explicui,* parce qu'on dit *plico, plicui;* mais Cicéron a dit, dans son discours pour Tullius, *explicavit.*

Du plus-que-parfait.

Dans les verbes grecs qui se terminent en ω, tous les parfaits changent leur finale α en ειν, pour faire le plus-que-parfait appelé en grec ὑπερσυντελικόν. Mais si le parfait commence par une voyelle, le plus-que-parfait doit commencer nécessairement par la même voyelle : ἔφθαρκα, ἐφθάρκειν; εἴρηκα, εἰρήκειν. Si la lettre par laquelle commence le parfait est une consonne, alors on forme le plus-que-parfait en y ajoutant une voyelle : πεποίηκα, ἐπεποιήκειν; γέγραφα, ἐγεγράφειν; et ce n'est pas sans motif, car il existe une sorte de rapprochement naturel qui unit les temps deux à deux. C'est ainsi que l'imparfait tient au présent, le plus-que-parfait au parfait, et le futur à l'aoriste. C'est pour cela que, si le présent commence par une voyelle, l'imparfait commence également par une voyelle. Mais si le présent commence par une consonne, on ajoute une voyelle à l'imparfait : φθείρω, ἔφθειρον. Le plus-que-parfait, par une analogie semblable, suit les mêmes modifications que les syllabes initiales du parfait; mais il ne change pas en longue la voyelle brève qu'il reçoit du parfait, comme l'imparfait change celle qu'il a reçue du présent : ἄγω, ἦγον. Après le plus-que-parfait, nous devrions naturellement parler du temps indéfini, c'est-à-dire de l'aoriste; mais nous le passons sous silence, parce que la langue latine ne connaît pas ce temps.

Du futur.

Il y a trois syllabes qui, dans les verbes grecs, servent de terminaison au futur. Ce temps est toujours en effet en σω, ou en ξω, ou en ψω : λαλήσω, πράξω, γράψω, si ce n'est à la cinquième conjugaison des barytons, qui gardent la liquide

κεχώρηκα· γράφω γράφεις, τρέφω τρέφεις, γέγραφα, τέτραφα· πλήττω πλήττεις, τάττω τάττεις, πέπληχα, τέταχα. Nec te moveat, quod si græcum verbum incipiat ab una de his literis, quas δασέα σύμφωνα vocant, cum ad geminationem venitur, non δασὺ iteratur, sed ἀντιστοιχον ejus, θαῤῥῶ τεθάῤῥηκα, φωνεύω πεφόνευκα, χρίω κέχρικα. In Latinis vero eadem litera geminatur, *fallo, fefelli.* F enim apud Latinos δασὺ non est, quia nec habent consonantes δασείας, et f digammon est Αἰολέων : quod illi solent magis contra vim aspirationis adhibere, tantum abest, ut pro φ habendum sit. Ipsum autem φ adeo latinitas non recepit, ut pro ea etiam in græcis nominibus *p* et *h* utatur, ut *Philippus*, *Phœdon. Frigeo frigui* facit a secunda conjugatione : *frigo* vero; *frixi*, a tertia : unde *frixum*, *frixorium*, id est, calefactorium. Similiter *aceo, aces, acui*, unde inchoativum *acesco;* et *acuo, acuis, acuit; fero, tuli, et tollo, tuli; sustulo, sustuli; adtulo, adtuli.* Accius vero in Andromeda etiam ex eo, quod est *tulo*, quasi a themate, *tuli* declinat : *Nisi quod tua facultas nobis tulat operam. Vertor* et *verror, versus sum. Patior* et *pandor, passus sum*, non *pansus.* Vergilius, *passis crinibus. Explico*, *explicui*, quia *plico*, *plicui :* sed Cicero pro Tullio *explicavit* ait.

De plusquam perfecto.

1 In græcis verbis, quæ in ω exeunt, omne perfectum tempus mutat in fine α in ειν, et facit plusquam perfectum, quod illi ὑπερσυντελικὸν vocant. In capite vero si perfectum a vocali incipit, ab eadem vocali et plusquam perfectum incipiat necesse est; ἔφθαρκα ἐφθάρκειν, εἴρηκα εἰρήκειν : si vero initium perfecti consonans fuerit, tunc ὑπερσυντελικὸς ab adjecta sibi vocali incipit, πεποίηκα ἐπεποιήκειν, γέγραφα ἐγεγράφειν. Nec immerito; bina enim tempora, ut et supra diximus, naturalis quædam cognatio copulavit : cum præsenti imperfectum, cum perfecto plusquam perfectum, cum aoristo Græcorum futurum. Ideo apud illos sicut, incipiente præsente a vocali, imperfectum similiter a vocali incipit, si vero præsens a consonante cœpit, additur imperfecto vocalis, φθείρω, ἔφθαρκα : ita et plusquam perfectum simili observatione de initio perfecti cognati sibi leges assumit, excepto eo, quod brevem, quam in principio perfecti reperit, non mutat in longam, sicut mutat imperfectum de capite præsentis acceptam, ἄγω ἦγον. Post plusquam perfectum consequens erat, ut de infinito tempore, id est, περὶ ἀορίστου, tractaremus, sed ideo prætermittimus, quia eo latinitas caret.

De futuro.

Tres sunt omnino syllabæ, quæ in græcis verbis futuro tempori terminum faciunt. Aut enim in σω exit, aut in ξω, aut in ψω, λαλήσω, πράξω, γράψω, nisi quod quinta barytonωn ante ω liquidam suam retinet. Item græca verba, si perispomena sint, cujuscunque conjugationis, ultra numerum syllabarum præsentis augent una syllaba futurum, ποιῶ ποιήσω, τιμῶ τιμήσω, δηλῶ δηλώσω. Barytona in quacunque conjugatione eundem numerum servant.

qui précède l'ω. Les verbes grecs circonflexes, de quelque conjugaison qu'ils soient, prennent au futur une syllabe de plus qu'au présent : ποιῶ, ποιήσω. Les barytons conservent le même nombre de syllabes à toutes les conjugaisons : λέγω, λέξω; ἄγω, ἄξω. En grec et en latin, la pénultième du présent reste au futur : ἀγαπῶ, ἀγαπήσω; γα est resté : *cogito, cogitabo,* la syllabe *gi* se trouve dans les deux temps. Si le verbe est baryton, et s'il a au présent une consonne μετάϐολον, c'est-à-dire liquide avant ω, alors la pénultième devient longue au futur, de brève qu'elle était au présent : πλύνω, πλυνῶ; ἐγείρω, ἐγερῶ. Nous avons dit que les verbes circonflexes augmentent leur futur d'une syllabe, car ils ont la dernière de plus : φιλῶ, φιλήσω; mais cette addition ne se fait pas toujours en conservant la lettre qui précède la syllabe ajoutée. En effet, à la première conjugaison, on trouve η ou ε à la place de l'ω : πωλῶ, πολήσω; φορῶ, φορέσω. Toutes les fois qu'au futur ε remplace ω, il faut remarquer que la pénultième du présent est brève. Il n'est pas réciproquement indispensable que, toutes les fois que la pénultième du présent est brève, ε précède ω au futur. En voici un exemple : νοῶ, νοήσω; φιλῶ, φιλήσω. La seconde conjugaison prend un η avant l'ω au futur, comme ὀπτῶ, ὀπτήσω; ou un α long, comme περάσω; ou un α bref, comme γελάσω. On a remarqué qu'à la pénultième de ces futurs, dont le présent n'a point de consonne, excepté le ρ, avant ω, on allonge l'α : ἐῶ, ἐάσω; περῶ, περάσω. Le contraire arrive quelquefois, puisque χρῶ fait χρήσω; ἐγγυῶ, ἐγγυήσω. On l'abrége quand au présent ω est précédé de λ : γελῶ, γελάσω. Dans ce cas, non plus que dans l'autre, la règle n'est pas de rigueur : κολλῶ, κολλήσω. Πινάσω et διψάσω sont du dialecte dorien par l'α seul, quoiqu'ils ne le soient pas par l'accent; car, dans ce dialecte, la dernière syllabe du futur, qui se termine en ω, est toujours marquée de l'accent circonflexe. La troisième conjugaison a, à la pénultième du futur, ou un ω, ou un ο. Les verbes dérivés ont l'ω, et les verbes primitifs ont l'ο : τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω. Ὁμῶ, ὁμοῖς, fait ὁμόσω, parce qu'il n'est dérivé d'aucun mot. En grec, la première syllabe du présent ne se change pas facilement au futur; ce qu'on verra en citant les règles. Le futur, dans cette langue, modifie ordinairement une seule syllabe, c'est-à-dire la dernière ou la pénultième. La dernière est modifiée, ou par le changement de lettres, ou par celui de l'accent. Par le changement de lettres, comme γράφω, γραψω; par le changement d'accent, comme νέμω, νεμῶ. Lorsque la dernière syllabe est changée, la pénultième n'éprouve aucune modification, mais le changement de la pénultième entraîne toujours celui de la dernière syllabe : ἀγείρω, ἀγερῶ; dans cet exemple, en effet, la pénultième a perdu une lettre, et l'accent a été reculé sur la dernière. De même, dans πνίγω, πνίξω, la syllabe finale a changé une lettre, et la syllabe qui la précède a changé sa quantité, puisque l'ι du verbe que nous venons de citer est long au présent et devient bref au futur. Si donc il faut que, dans les verbes barytons qui ont au présent une liquide avant l'ω, la pénultième devienne longue, comme ἀγείρω, ἀγερῶ, il s'ensuit que, quand il se rencontre des verbes de cette espèce composés de deux syllabes, dont la première est par conséquent à la

λέγω λέξω, ἄγω ἄξω, ἐγείρω ἐγερῶ, ἡνιοχεύω ἡνιοχεύσω. In græcis latinisque verbis penultima præsentis manet in futuro, ἀγαπῶ, ἀγαπήσω, γα mansit; θεραπεύω, θεραπεύσω, πευ mansit; *cogito, cogitabo, gi* mansit. Si verbum barytonon sit, habens in præsenti μετάϐολον ante ω, id est, liquidam consonantem, tunc penultima, quæ in præsenti longa fuit, fit brevis in futuro, πλύνω πλυνῶ, χραίνω χρανῶ, ἐγείρω ἐγερῶ. Diximus perispomena augere una syllaba futurum, quia crescit ultima, φιλῶ φιλήσω, νικῶ νικήσω, στεφανῶ στεφανώσω. Sed non semper sub eadem præcedentis literæ observatione succedit adjectio. Nam in prima conjugatione aut η, aut ε, ante ω reperitur, πωλῶ πωλήσω, φορῶ φορέσω. Et apud illos quoties in futuro ε ante ω ponitur, brevem esse præsentis penultimam observatum est. Nec tamen reciproca est necessitas, ut, quoties brevis est penultima præsentis, ε ante ω sit in futuro : ecce enim νοῶ νοήσω, φιλῶ φιλήσω. Secunda conjugatio aut η ante ω in futuro habet, ut ὀπτῶ ὀπτήσω : aut α productum, ut περάσω : aut α correptum, ut γελάσω. Deprehensumque est, eorum futurorum α in penultima produci, quorum præsens aut nullam consonantem ante ω, aut ρ habet, ἐῶ ἐάσω, περῶ περάσω, contrarium non redeunte necessitate : siquidem χρῶ χρήσω facit; ἐγγυῶ ἐγγυήσω. Illic vero corripi, ubi in præsenti ante ω, λ invenitur, γελῶ γελάσω : sed nec in hoc hæc in se necessitas redit, κολλῶ κολλήσω; πινάσω autem et διψάσω Dorica sunt per solam literam, non etiam per accentum. Illi enim in omni futuro, in ω desinente, ultimam circumflectunt. Tertia aut ω in penultima futuri habet, aut ο : sed hic certa distinctio est. Nam verba, quæ derivativa sunt, ω habent; quæ vero principalia, nec ex alio tracta, ο : τέκνον, τεκνῶ, τεκνώσω· στεφανῶ, στεφανώσω· ὀμῶ autem ὀμοῖς, quia non derivatum est, ὀμόσω facit, et ἀρῶ ἀροῖς, ἀρόσω. Apud Græcos non facile prima syllaba præsentis mutatur in futuro, quod præmissis patebit regulis. Futurum apud illos altero e duobus locis movetur, aut ultimo, aut penultimo. Ultimus duobus modis movetur, aut literis, aut accentu : literis, ut γράφω γράψω, νύσσω νύξω : accentu, ut νέμω νεμῶ; δέρω δερῶ. Et cum movetur ultimus, non omnimodo movet penultimum : motus autem penultimæ omnimodo ultimam movet : ἀγείρω ἀγερῶ, μιαίνω μιανῶ. Hic enim et de penultima subtracta est litera, et in ultimam cecidit accentus. Nec non et πνίγω πνίξω, ἐρύκω ἐρύξω, mutata est et finalis in litera, et quæ antecedit in tempore; siquidem ι et υ verborum supra dictorum in presenti quidem producuntur, corripiuntur autem in futuro. Si ergo necesse est, ut in barytonis verbis, quæ habent in præsenti ante ω liquidam consonantem, in futuro penultima ex longa brevis fiat, ut ἀγείρω ἀγερῶ, μιαίνω μιανῶ : sequitur, ut, cum hujusmodi verba

fois pénultième, il s'ensuit, dis je, que cette première syllabe est changée, non comme première syllabe, mais comme pénultième : κείρω, κερῶ. C'est ce qui fait dire qu'en grec on change quelquefois la première syllabe au futur. De même, en changeant la première lettre de τρέφω, on fait θρέψω. On prononce ἔχω doux, et ἕξω aspiré. Ce sont les Ioniens qui ont fait passer θρέψω; ils aiment tantôt à aspirer, tantôt à adoucir. Ils aspirent dans τρέφω, θρέψω, et adoucissent dans θρὶξ, τριχός. Quant à ἔχω et ἕξω, ils diffèrent par rapport à l'aspiration pour un motif, bien qu'il semble qu'ils puissent être tous deux aspirés, comme ἕλκω, ἕλξω. Ἔχω ne peut pas l'être, parce qu'aucune voyelle suivie d'un χ ne peut être aspirée. Enfin, υ, toujours marqué de l'esprit rude, n'est jamais suivi de χ, de peur de violer la règle, soit en n'aspirant pas l'υ, soit en plaçant le χ après une voyelle aspirée. Le futur ἕξω, en faisant disparaître l'aspiration de la lettre χ, prend une prononciation plus forte. Dans quelques verbes terminés en μι, on ne change pas la première syllabe, mais on la retranche : τίθημι, θήσω; δίδωμι, δώσω.

Du présent passif.

En grec, tout présent de l'indicatif actif qui se termine par ω, et qui est de la classe des verbes *circonflexes*, ajoute à sa terminaison la syllabe μαι, s'il appartient à la seconde conjugaison, et forme ainsi son passif : βοῶ, βοῶμαι.

Mais s'il appartient à la première ou à la troisième conjugaison, il forme son passif en changeant ω en ου, et en prenant également la syllabe μαι : φιλῶ, φιλοῦμαι. Le futur du dialecte dorien nous montre que ce changement de l'ω en ου est motivé par l'accent circonflexe. Ce futur, en effet, subit ce changement lorsqu'il passe dans une autre voix : ποιήσω, ποιησοῦμαι. Mais dans tous les verbes *barytons*, on forme le passif en changeant ω en ο, et en ajoutant la syllabe μαι : λέγω, λέγομαι. Ainsi donc on peut dire, en termes plus courts et généraux, que tout présent passif a pour pénultième un ῶ, ou la syllabe ου, ou un ο : τιμῶμαι, φιλοῦμαι, γράφομαι. Ceux qui n'ont pas une de ces trois pénultièmes sont du nombre des verbes dont la première personne de l'indicatif présent actif se termine en μι. Ces derniers font toujours brève la pénultième du passif, comme τίθεμαι, ἵσταμαι, δίδομαι. De même, dans les verbes de la deuxième ou de la troisième conjugaison, la deuxième personne du passif est la même que la troisième de l'actif : νικᾷ ἐκεῖνος, νικᾷ συ. Tout présent qui se termine en μαι, soit *circonflexe*, soit *baryton*, à quelque conjugaison qu'il appartienne, excepté cependant les verbes dont l'indicatif présent actif est en μι, a à la deuxième personne une syllabe de moins qu'à la première : λαλοῦμαι, λαλῇ; τιμῶμαι, τιμᾷ; λέγομαι, λέγῃ.

De l'imparfait passif.

L'imparfait passif se forme en grec de deux manières; ou il se forme du présent passif en changeant la diphthongue finale αι en ην, et en ajoutant l'augment avant le radical : αγομαι, ἠγόμην; ou bien l'imparfait actif intercale la syllabe μη avant sa dernière lettre, et donne ainsi l'im-

bissyllaba reperiuntur, in quibus syllaba, quæ incipit, ipsa est utique in penultima, tunc mutetur non quasi prima, sed quasi penultima, κείρω κερῶ, σπείρω σπερῶ. Ita fit, ut apud Græcos mutari nonnunquam futuri syllaba prima dicatur. Item τρέφω primam literam permutantes θρέψω faciunt, et ἔχω ψιλὸν, ἕξω δασὺ pronuntiant : sed θρέψω quidem ut diceretur, Iones obtinuerunt, quibus libido est aspirationem modo addere, modo demere : addere, ut τρέφω, θρέψω, et τρέχω, θρέξω; demere, cum θρὶξ τριχὸς faciunt. Ἔχω autem et ἕξω circa aspirationem certa ratione dissentiunt, quia cum fas esset utrique aspirationem dari, ut ἕλκω ἕλξω, hanc τῷ ἔχω assignari necessitas illa non passa est, quia fieri non potest, ut ulla vocalis, præposita χ literæ, aspirationem habeat. Denique υ, quia nunquam sine aspiratione incipit, nunquam χ literæ præponitur, ne alterius natura violetur, aut τοῦ υ, si incipiat sine aspiratione, aut τοῦ χ, si qua vocalem cum aspiratione sustineat. Futurum ergo ἕξω, subducta aspiratione necessitate χ literæ, spiritum vehementiorem aut recipit, aut tenuit. In nonnullis vero verbis in μι exeuntibus fit primæ syllabæ non permutatio, sed amissio, ut τίθημι θήσω, δίδωμι δώσω, κίχρημι χρήσω.

De præsenti tempore passivo.

Omne præsens tempus apud Græcos, in ω desinens, modi indicativi, generis activi, verbi perispomeni, si secundæ conjugationis sit, adhibet fini suo μαι syllabam, et facit de se passivum; βοῶ βοῶμαι, τιμῶ τιμῶμαι. Si vero sit primæ vel tertiæ, ω in ου mutato, et accepta similiter μαι, passivum creat; φιλῶ φιλοῦμαι, χρυσῶ χρυσοῦμαι. Permutationem autem ω in ου de circumflexo accentu nasci, indicium est futurum linguæ doricæ, quod hanc permutationem, cum in alterum genus transit, sibi vindicat, ποιήσω ποιησοῦμαι, λέξω λεξοῦμαι. At in barytonis omnibus, ω in ο mutato, et adjecta μαι, passivum figuratur, λέγω λέγομαι, τύπτω τύπτομαι, ἡνιοχεύω ἡνιοχεύομαι. Ita ergo breviter diffiniteque dicendum est : Omne præsens passivum habet in penultima aut ω, aut ου, aut ο; τιμῶμαι, φιλοῦμαι, γράφομαι. Quæ aliter habuerint, ex illis verbis sunt, quorum prima positio in μι exit, quæ semper passivi penultimam brevem faciunt, ut τίθεμαι, ἵσταμαι, δίδομαι. Item ex secunda vel tertia conjugatione eadem est secunda persona passivi, quæ activi tertia, νικᾷ ἐκεῖνος, νικᾷ σὺ· στεφανοῖ ἐκεῖνος, στεφανοῖ σύ. Item præsens, quod in μαι desinit, seu perispomenon, seu barytonon, et cujuscunque conjugationis sit, præter illa, quorum prima positio in μι exit, secundam personam una syllaba minorem profert, λαλοῦμαι λαλῇ, τιμῶμαι τιμᾷ, στεφανοῦμαι στεφανοῖ, λέγομαι λέγῃ, θεραπεύομαι θεραπεύῃ.

De tempore minus quam perfecto passivo.

Minus quam perfectum passivum apud Græcos duobus nascitur modis. Aut enim omne præsens tempus passivum, mutata in fine αι diphthongo in ην, cum adjectione temporis crescentis in capite, facit ex se minus quam perfectum, ἄγομαι ἠγόμην, τρέφομαι ἐτρεφόμην : aut minus quam perfectum activum ante ultimam literam suam inserit μη, et

parfait passif : ἐποίουν, ἐποιούμην; ἔγραφον, ἐγραφόμην. L'imparfait passif a dans tous les verbes une syllabe de moins à la deuxième personne, excepté dans ceux qui se terminent en μι : ἐποιούμην, ἐποιοῦ ; ἐλεγόμην, ἐλέγου.

Du parfait et du plus-que-parfait passifs.

Le parfait actif qui se termine en κα, et dont la pénultième est longue de sa nature, change sa finale en μαι, et sert à former le passif : νενόηκα, νενόημαι. Si la pénultième est brève, il ajoute σ en tête de la dernière syllabe ; car il faut toujours que dans ce temps la pénultième soit longue, ou de sa nature, ou par sa position : τετέλεκα, τετέλεσμαι. Enfin, à la sixième conjugaison des verbes *barytons*, dont le parfait a la pénultième tantôt longue, tantôt brève, on change seulement κα en μαι dans le premier cas ; mais lorsqu'elle est brève, on ajoute un σ : θεραπεύω, τεθεράπευκα, τεθεράπευμαι ; ξύω, ἔξυκα, ἔξυσμαι. Λέλυκα, λέλυμαι; τέθυκα, τέθυμαι, pèchent contre la règle, puisqu'ils ne prennent pas σ, quoique υ soit bref. Dans les verbes *barytons* de la troisième conjugaison, la pénultième du parfait est longue, et cependant il prend σ : πέπεικα, πέπεισμαι. Les parfaits qui se terminent en φα, ou ceux qui ont avant α un γ ou un κ, prennent deux μ au parfait passif : τέτυφα, τέτυμμαι. Ceux qui se terminent en χα changent cette finale en γμαι : πέπληχα, πέπληγμαι. Lorsque la dernière syllabe est précédée d'un ρ ou d'un λ, κα se change en μαι : ἔψαλκα, ἔψαλμαι. Les verbes dont la dernière syllabe à l'indicatif présent commence par un ν suivent la même règle : κρίνω, κέκρικα, κέκριμαι.

Le plus-que-parfait de la voix passive se forme du parfait. Celui-ci en effet, quand il commence par une voyelle, change sa terminaison en ην, et forme ainsi le plus-que-parfait : ἔφθαρμαι, ἐφθάρμην. S'il commence par une consonne, outre qu'il change sa finale comme nous l'avons indiqué, il ajoute une voyelle au commencement du mot : πεποίημαι, ἐπεποιήμην.

Du futur passif.

La pénultième du futur actif devient au futur passif la syllabe qui précède l'antépénultième : νοήσω, νοηθήσομαι. La deuxième personne s'abrége d'une syllabe, λαληθήσομαι, λαληθήσῃ ; mais cette forme n'appartient qu'aux Grecs, qui ont un futur de forme passive, qui exprime une chose dont l'existence n'est pas subordonnée à une autre chose éloignée, mais une chose qui doit bientôt arriver, comme πεποιήσομαι. Ce temps vient du parfait passif. C'est en intercalant les deux lettres ο et μ à la deuxième personne du parfait qu'on forme le *paulo post* futur, qu'on appelle futur attique : πεποίησαι, πεποιήσομαι. Il était assez juste de former le *paulo post* futur du parfait le plus rapproché. On rencontre des temps de cette nature formés des verbes qui se terminent en ω, comme δεδοικήσω, qui appartient au dialecte syracusain, et δεδώσω, qu'on rencontre dans Dracon : ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσομεν (nous leur ferons des présents), comme si on disait : nous ne tarderons pas à leur faire des présents.

De l'indicatif, qu'on peut appeler aussi mode défini.

L'indicatif tire son nom de l'action dont il mar_

facit ex se passivum, ἐποίουν, ἐποιούμην, ἔγραφον, ἐγραφόμην. Apud Græcos minus perfecto passivum minorem syllabam in verbis omnibus profert secundam personam, præter illa, quæ in μι exeunt : ἐποιούμην ἐποιοῦ, ἐτιμώμην ἐτιμῶ, ἐδηλούμην ἐδηλοῦ, ἐλεγόμην ἐλέγου.

De perfecto et plusquam perfecto passivis.

Perfectum activum, quod in κα desinit, si habuerit penultimam natura longam, transfert finalem syllabam in μαι, et facit de se passivum : νενόηκα νένοημαι, τετίμηκα τετίμημαι, κεχρύσωκα κεχρύσωμαι. Si vero penultima brevis sit, σίγμα superaddit ultimæ, (oportet enim penultimam in hoc tempore aut natura, aut positione longam fieri) τετέλεκα τετέλεσμαι, γεγέλακα γεγέλασμαι, ἤροκα ἤροσμαι. Denique et in sexta verbi barytoni, quia interdum in illa παρακείμενος habet penultimam longam, interdum brevem : ubi longa est, tantum mutat κα in μαι : ubi vero brevis est, addit et σίγμα ; θεραπεύω, τεθεράπευκα, τεθεράπευμαι· σβέννυω, ἔσβεκα, ἔσβεσμαι· ξύω, ἔξυκα, ἔξυσμαι· λέλυκα autem λέλυμαι, et τέθυκα τέθυμαι, non carent vitio ; quia, cum brevis υ, σ non recipit. Sane in barytonis tertia conjugatio et cum penultimam longam habeat, tamen adhibet σίγμα, πέπεικα πέπεισμαι. Quæ in φα desinunt, vel quæ ante α habent γ, κ, hæc διὰ δύο μῦ in passivo pronuntiantur ; τέτυφα, τέτυμμαι. Quæ vero in χα, transeunt in γμαι ; νένυχα νένυγμαι, πέπληχα πέπληγμαι. Cum ante ultimam syllabam aut ρ, aut λ reperitur, κα transit in μαι, ἔψαλκα, ἔψαλμαι, κέκαρκα κέκαρμαι. Idem servant et verba, quæ in prima positione ν habent in ultima syllaba, κρίνω, κέκρικα, κέκριμαι· πλύνω, πέπλυκα, πέπλυμαι. Ὑπερσυντελικὸς passivi generis de παρακειμένῳ suo nascitur. Ille enim, incipiens a vocali, in ην terminum mutat, et hunc efficit, ἔφθαρμαι ἐφθάρμην, ἥττημαι ἡττήμην : aut si ille cœpit a consonanti, hic præter finis mutationem, quam diximus, etiam vocalem principio suo adhibet, πεποίημαι ἐπεποιήμην, λέλεγμαι ἐλελέγμην.

De futuro passivo.

Penultima syllaba apud Græcos futuri activi, quarta fit a fine passivi ; νοήσω νοηθήσομαι, θεραπεύσω θεραπευθήσομαι, ἐλάσω ἐλασθήσομαι. Secunda persona minor syllaba fit, quam prima ; λαληθήσομαι λαληθήσηι, τιμηθήσομαι τιμηθήσηι. Illa vero species propria Græcorum est, quod habet in genere passivo futurum, quod rem significat non multo post, sed mox futuram, ut πεποιήσομαι, γεγράψομαι. Hoc autem tempus ex perfecto ejusdem generis nascitur. Insertis enim secundæ personæ perfecti duabus literis ο καὶ μ, futurum paulo post, quod atticum vocatur, efficitur ; πεποίησαι πεποιήσομαι, γέγραψαι γεγράψομαι. Nec ab re erat, paulo post futurum ex paulo ante transacto tempore procreari. Inveniuntur hujusmodi tempora figurata et ex verbis in ω exeuntibus, ut est δεδοικήσω, quod proprium Syracusanorum est, et δεδώσω, ut apud Draconem, ἀτὰρ καὶ δῶρα δεδώσομεν, quasi *paulo post dabimus*.

De indicativo, qui et diffinitivus.

Indicativus habet solutam de re, quæ agitur, pronun-

que l'existence : quand on dit ποιῶ, on prouve que la chose se fait actuellement ; quand on dit ποίει, on commande que la chose se fasse. Εἰ ποιοῖμι exprime un souhait pour que la chose se fasse, et quand on dit ἐὰν ποιῶ, cela marque que la chose n'a pas encore lieu ; enfin, quand on dit ποιεῖν, on n'assigne aucune existence déterminée à l'action. Le mode défini est donc parfaitement nommé. Les Grecs l'ont appelé ὁριστικὴ ἔγκλισις, et les Latins *défini*. Ce mode est le seul où tous les temps ne soient pas liés les uns aux autres ; car après ποιῶ, on dit à l'imparfait ἐποίουν. Mais à l'impératif ces deux temps sont réunis en un seul, ποίει ; de même au subjonctif, où on dit au présent et à l'imparfait, ἐὰν ποιῶ ; à l'optatif, εἰ ποιοῖμι ; à l'infinitif, ποιεῖν. De même l'indicatif fait au parfait πεποίηκα, et au plus-que-parfait ἐπεποιήκειν. L'impératif fait pour ces deux temps πεποίηκε-έτω ; le subjonctif fait ἐὰν πεποιήκω, l'optatif εἰ πεποιήκοιμι, l'infinitif πεποιηκέναι. L'indicatif a encore d'autres temps qui se conjuguent séparément ; c'est ainsi qu'il fait à l'aoriste ἐποίησα, et au futur ποιήσω. L'impératif réunit ces deux temps en un seul, ποίησον. Le subjonctif fait à l'aoriste et au futur ἐὰν ποιήσω ; mais l'optatif et l'infinitif ont aussi ces deux temps distincts et séparés l'un de l'autre, ποιήσαιμι et ποιήσοιμι, ποιῆσαι et ποιήσειν. L'optatif chez les Grecs n'admet ni l'imparfait ni le plus-que-parfait. Ils ont donc raison de préférer à ces deux modes, pour ainsi dire resserrés, un mode dont tous les temps soient libres et distincts. Les verbes dérivés, c'est-à-dire ceux qui viennent d'autres verbes, ont leur source dans le mode défini, comme θραύω, dérivé du primitif θρῶ. C'est ainsi que chez les Latins les verbes qui marquent l'intention, une chose qui commence à exister, ou qui est répétée plusieurs fois, viennent du mode défini des verbes primitifs. Dans la langue grecque, les verbes en μι viennent du mode défini qui se termine en ω, comme τιθῶ, τίθημι, διδῶ, δίδωμι ; de même les noms qui dérivent des verbes, et que les Grecs appellent ὀνόματα ῥηματικὰ (substantifs verbaux), sont formés de ce seul mode, en changeant, soit les personnes, soit les temps ; car le substantif γράμμα vient de la première personne γέγραμμαι. La ressemblance des lettres qui se trouvent dans les deux mots suivants prouve bien que ψάλτης vient de la troisième personne ἔψαλται ; de même τύμμα vient du parfait τέτυμμαι. Ποίησις vient du futur ποιήσω. Or tous ces substantifs viennent du mode indicatif. Enfin, les stoïciens ont donné à ce seul mode, comme au nominatif dans les noms, l'épithète de *droit*, et ils ont appelé *obliques* les autres modes comme les autres cas qui suivent le nominatif. C'est avec raison qu'on commence à conjuguer par l'actif, parce que l'action précède l'impression qui en résulte. C'est aussi avec raison qu'on commence par la première personne et non par une autre, parce que la première parle de la troisième à la seconde. Il convient également de commencer par le singulier : εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκειται, ἐκ μονάδος κατάγεται ; si toute espèce de nombre se compose

tiationem. Nam qui dicit ποιῶ, ostendit fieri ; qui autem dicit ποίει, ut fiat imperat ; qui dicit εἰ ποιοῖμι, optat ut fiat ; qui dicit ἐὰν ποιῶ, necdum fieri demonstrat ; cum dicit ποιεῖν, nulla diffinitio est. Solus igitur diffinitus perfecta rei diffinitione continetur. Unde Græci ὁριστικὴν ἔγκλισιν, Latini modum diffinitivum vocitaverunt. Denique omnia tempora in hoc solo modo disjuncta et libera proferuntur. Dicunt enim ἐνεστῶτος ποιῶ, παρατατικοῦ ἐποίουν. At in imperativo junguntur hæc tempora ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ, ποίει ; item in conjunctivo ἐνέστῶτος καὶ παρατατικοῦ, ἐὰν ποιῶ ; et in optativo ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ, εἰ ποιοῖμι ; in infinito ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ, ποιεῖν. Similiter indicativus παρακειμένου facit πεποίηκα, et ὑπερσυντελικοῦ ἐπεποιήκειν. Imperativus vero παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ facit πεποίηκε, πεποιηκέτω. Et conjunctivus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ, ἐὰν πεποιήκω. Optativus παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ, εἰ πεποιήκοιμι. Infinitus πεποιηκέναι. Rursus indicativus utitur temporibus separatis, cum dicit ἀορίστου ἐποίησα, μέλλοντος ποιήσω : sed imperativus facit ἀορίστου καὶ μέλλοντος ποίησον. Conjunctivus ἀορίστου καὶ μέλλοντος, ἐὰν ποιήσω. Optativus vero et infinitus hæc sola tempora proferunt separata, ποιήσαιμι καὶ ποιήσοιμι· et ille ποιῆσαι καὶ ποιήσειν. Optativus Græcorum nec minus quam perfectum, nec perfectum tempus admisit. Utrique ergo modum integritate temporum liberum contractis et coartatis jure præponunt. Derivativa verba, id est, quæ ex verbis aliis derivantur, non nisi ex diffinitivo originem sortiuntur, ut est θρῶ principale, et ex eo derivativum θραύω. Sic apud Latinos meditativa, et inchoativa, et frequentativa verba sunt ex diffinitivo modo verborum principalium derivata. Speciatim vero verba apud Græcos, quæ in μι exeunt, ex diffinitivo tracta sunt verbi in ω exeuntis, ut τιθῶ τίθημι, διδῶ δίδωμι, ἱστῶ ἵστημι. Item nomina ex verbis nascentia, quæ illi ὀνόματα ῥηματικὰ vocant, de hoc solo modo sub varia vel personarum, vel temporum declinatione procedunt. Nam nomen γράμμα ex prima persona, id est, γέγραμμαι, natum, et nomen ψάλτης ex tertia persona, quæ est ἔψαλται, profectum, literarum, quæ in utroque sunt, similitudo docet. Item τύμμα ἀπὸ παρακειμένου τοῦ τέτυμμαι : ποίησις autem ἀπὸ μέλλοντος τοῦ ποιήσω, composita sunt. Omnia tamen hæc nomina ab indicativo veniunt. Denique stoici hunc solum modum rectum veluti nominativum, et reliquos obliquos sicut casus nominum vocaverunt. Rationabiliter autem declinatio ab activo inchoat, quod actus passionem præcedit. Bene etiam a prima, non alia persona ; quod prima de tertia ad secundam loquitur. Apte quoque a singulari numero : εἰ γὰρ πᾶς ἀριθμὸς ἐκ μονάδων σύγκειται, ἐκ μονάδος κατάγεται· et si omnis multitudo constat ex singulis, recte est præmissa unitas, et secuta populositas. Juste etiam a præsenti : ex instanti enim tempore possunt reliqua cognosci : non instans apparebit ex reliquis. Siquidem ἀπὸ τοῦ λείβω, λείβεις, ποιεῖ ἀόριστον ἔλειψα, μέλλοντα λείψω· item ἀπὸ τοῦ λείπω fit ἀόριστος ἔλειψα, καὶ μέλλων λείψω. Cum ergo dico vel ἔλειψα, vel λείψω, quod esse

d'unités, il faut procéder par les unités pour arriver au nombre. Il faut commencer aussi par le présent, car c'est d'après le présent qu'on peut connaître les autres temps. Ces derniers ne pourront jamais mener à la connaissance du premier; ainsi de λείβω, λείβεις, on fait l'aoriste ἔλειψα et le futur λείψω. De même de λείπω se forment l'aoriste ἔλειψα et le futur λείψω; toutefois, quand je dis ἔλειψα et λείψω, on ne sait de quel présent vient le temps que j'énonce. Mais lorsque je dis λείβω ou λείπω, il ne reste aucun doute sur les temps qui suivent. Ἠρχόμην est à la fois l'imparfait du présent ἔρχομαι et de ἄρχομαι; et en disant ἠρχόμην, je ne laisse pas comprendre si je veux dire je venais ou je commençais; partant, on doute si c'est l'imparfait d'ἔρχομαι ou de ἄρχομαι. Mais si je commence par dire ἔρχομαι ou ἄρχομαι, l'imparfait cessera d'être équivoque. Le présent détermine aussi les différentes formes de conjugaisons dans les verbes grecs et latins: ποιεῖς, τῖμαῖς, στεφανοῖς, ne se reconnaissent que parce qu'ils sont à la deuxième personne du présent; mais dans πεποίηκα et τετίμηκα, ποιήσω et τιμήσω, ἐποίουν et ἐχρύσουν, il n'y a aucune différence. Dans les verbes *barytons*, on voit que τύπτω est de la première conjugaison par le π et le τ qui, à la première personne du présent, précèdent l'ω. On ne retrouve pas ces signes dans τέτυφα, ἔτυψα, ni dans τύψω. Λέγω est de la deuxième conjugaison, à cause du γ qui lui sert de figurative, figurative qui n'existe plus dans λέλεχα, ἔλεξα, ni dans λέξω. Il en est de même pour les autres conjugaisons. Le présent aide aussi à reconnaître l'espèce des verbes, car un Grec comprend qu'un verbe est *actif* ou *neutre* à la terminaison du présent; il comprend que le verbe est *passif* ou *moyen*, si le présent finit en μαι. Les différentes manières de conjuguer un verbe ne sont clairement senties que quand on s'occupe des différents modes; c'est ce qui a fait donner, en grec, au *mode* le nom de ἔγκλισις, c'est-à-dire ἐν ᾧ ἡ κλίσις (le point sur lequel on s'appuie).

Sur la formation de l'indicatif.

Tout mode indicatif, en grec, qui se termine en ω, soit qu'il appartienne aux verbes *barytons* ou aux *circonflexes*, soit au présent ou au futur, doit toujours avoir une diphthongue à la fin de la deuxième personne, c'est-à-dire un ι ou avec ε, comme ποιεῖς, ou avec α, comme τιμαῖς, ou avec ο, comme δηλοῖς, et dans tout futur avec ε, comme νοήσεις, βοήσεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. De même, dans tout verbe grec dont la première personne se termine en ω, la deuxième personne forme la troisième, en rejetant σ. Tout verbe dont la terminaison est en ω, de quelque conjugaison et à quelque temps qu'il soit, conserve le même nombre de syllabes à la première, à la deuxième et à la troisième personne: ποιῶ, ποιεῖς, ποιεῖ; ἐρῶ, ἐρᾷς, ἐρᾷ; ἀργυρῶ, ἀργυροῖς, ἀγρυροῖ; λέξω, λέξεις, λέξει. Dans les verbes dont la désinence est en ω, la première personne du pluriel se forme de la première du singulier, non sans quelque difficulté ni sans quelque modification. En effet, au présent on ajoute toujours la syllabe μεν; mais il arrive souvent aussi qu'il ne subit aucun changement, aucune altération, comme à la deuxième conjugaison des verbes *circonflexes*: βοῶ, βοῶμεν; τιμῶ, τιμῶμεν. Tantôt encore on change ω en la diphthongue ου, comme à la première et troisième conjugaison des *circonflexes*: νοῶ, νοοῦμεν; φανερῶ, φανεροῦμεν. Mais dans les autres verbes, c'est-à-dire dans tous les *barytons*, ou encore au futur dans les *circonflexes*, on change ω en ο. Ainsi λέγω, λέγομεν; τρέχω, τρέχομεν; λαλήσω, λαλήσομεν. La deuxième personne du

---

velim hujus præsens verbi tempus, incertum est: cum autem dico λείπω, aut λείβω, de reliquis ejus temporibus nemo dubitat; ἠρχόμην imperfectum tempus est a præsenti ἔρχομαι, similiter a præsenti ἄρχομαι. Cum ergo dico ἠρχόμην, incertum relinquo, utrum *veniebam* an *incipiebam* intelligi velim, et ideo ἐνεστὼς ejus in dubio est, ἔρχομαι sit, an ἄρχομαι; cum vero dico ἄρχομαι aut ἔρχομαι, nihil de imperfecto dubitabitur. Conjugationum quoque diversitates in græco latinoque verbo præsens facit; ποιεῖς, τιμαῖς, στεφανοῖς, non nisi instantis secunda persona discernit. Ceterum in πεποίηκα et τετίμηκα, in ποιήσω et τιμήσω, item in ἐποίουν et ἐχρύσουν, nulla discretio. Sed et in barytonis τύπτω primæ esse conjugationis faciunt π καὶ τ, quæ in præsentis primæ persona α literam antecedunt: quæ signa desunt et in τέτυφα, et in ἔτυψα, et in τύψω. λέγω propter γ secundæ est; quod signum habere desinit in λέλεχα, ἔλεξα, λέξω. Sic in reliquis conjugationibus. Præsens tempus ostendit et genera verborum. Nam activum aut neutrum Græcus intelligit, si in præsens desinat: passivum vel commune, et his similia, si in μαι. Declinandi autem verbi series non, nisi cum de modis tractatur, apparet. Hinc modus apud Græcos ἔγκλισις nuncupatur, id est, ἐν ᾧ ἡ κλίσις.

De declinatione indicativi.

Omne apud Græcos verbum indicativum in ω desinens seu barytonum, seu perispomenum sit, seu præsentis, seu futuri, omnimodo in secundæ personæ fine diphthongum habeat necesse est, id est, ἰῶτα, vel cum ε, ut ποιεῖς, vel cum α, ut τιμαῖς, vel cum ο, ut δηλοῖς. In omni autem futuro cum ε, ut νοήσεις, βοήσεις, χρυσώσεις, λέξεις, τύψεις. Item in omni græco verbo, cujus prima positio in ω desinit, secunda persona amisso σῖγμα tertiam facit. Omne verbum in ω desinens, cujuscunque conjugationis et temporis, ἰσοσυλλαβεῖ in prima, secunda, et tertia persona, ποιῶ, ποιεῖς, ποιεῖ· ἐρῶ, ἐρᾷς, ἐρᾷ· ἀργυρῶ, ἀργυροῖς, ἀργυροῖ· λέγω, λέγεις, λέγει· λέξω, λέξεις, λέξει· νοήσω, νοήσεις, νοήσει. In verbis in ω desinentibus prima pluralis a prima singulari fit, operose tamen ac varie. In præsenti enim tempore μεν syllaba semper adjicitur, sed modo nihil additur vel permutatur, ut in secunda περισπωμένων, βοῶ βοῶμεν, τιμῶ τιμῶμεν· modo ω in ου diphthongum mutantes, ut in prima et tertia περισπωμένων, νοῶ νοοῦμεν,

pluriel vient de la troisième du singulier. Les première et deuxième conjugaisons des verbes *circonflexes* ajoutent τε au présent, ποιεῖ, ποιεῖτε; βοᾶ, βοᾶτε. Mais à la troisième on change la finale ι en υ, et on ajoute toujours τε : χρυσοῖ, χρυσοῦτε. Quant aux *barytons* et au futur des verbes *circonflexes*, les Grecs retranchent de la troisième personne cette finale ι, en ajoutant toujours la syllabe τε : πέμπει, πέμπετε; ποιήσει, ποιήσετε; ἱδρώσει, ἱδρώσετε. Ils forment aussi la troisième personne plurielle de ces mêmes verbes, de la première du même nombre, en changeant μεν en σι; et comme la troisième personne plurielle fait toujours la pénultième longue, alors, au présent des verbes *circonflexes* où ce cas a lieu, elle fait seulement à la syllabe finale le changement dont nous avons parlé, μεν en σι, φιλοῦμεν, φιλοῦσι. Mais dans les *barytons* et dans les futurs des verbes *circonflexes*, on ajoute à la pénultième un υ, en sorte que la syllabe brève devient longue : ἔχομεν, ἔχουσι; ἀλλήσομεν, ἀλλήσουσι. En effet, la lettre ο, qui se fait brève naturellement chez les Grecs, s'allonge en ajoutant υ, comme dans les substantifs κόρη κόρος, κούρη κοῦρος, ὄλυμπος οὔλυμπος; et quand on retranche cette même lettre υ, l'ο redevient bref, βούλεται βόλεται, τετράπους τέτραπος. Donc tout verbe grec que vous verrez se terminer en σι pourra être considéré comme étant à la troisième personne plurielle, excepté ἐσσὶ, qui, quand il se termine de la sorte, est à la deuxième personne, dont la première est ἐσμὶ, et la première plurielle ἐσμέν. Quant à tous les verbes en μι, ils changent μι en σ, et forment ainsi la deuxième personne, φημὶ, φής. Ainsi ἐσμὶ aurait dû faire ἐσσ. Mais comme aucune syllabe ne se termine par un double σ, on a ajouté ι, ἐσσὶ; et, pour établir une différence avec la deuxième personne du singulier, la troisième du pluriel, qui devrait faire également ἐσσὶ, prend un τ, ἐσσίτ; car les verbes terminés en μι font la troisième du pluriel en σι, δίδωσι, ἵστησι. Tout imparfait qui se termine naturellement en ον forme la deuxième personne en changeant ν en σ et ο en ε, ἔλεγον, ἔλεγες; ἔφερον, ἔφερες. La troisième vient de la deuxième, en retranchant la dernière lettre; mais comme les verbes *circonflexes* se terminent en ουν ou en ων, ἐκάλουν, ἐτίμων, la contraction ne forme qu'une syllabe de deux; car naturellement on devrait dire ἐκάλεον, ἐτίμαον. Mais on contracte les deux brèves; elles ne forment donc plus qu'une longue. Aussi ε et ο ont formé la diphthongue ordinaire ου, ἐκάλεον, ἐκάλουν; α et ο se sont changés en la longue ω, ἐτίμαον, ἐτίμων. La deuxième personne change ω en α, d'où il avait été formé, ἐτίμων, ἐτίμας. Mais elle conserve la diphthongue ου toutes les fois que la première lettre de cette diphthongue s'est trouvée affectée au présent : χρυσοῖς, ἐχρύσουν, ἐχρύσους. Ensuite elle la change en ει quand εις caractérise le présent : καλεῖς, ἐκάλουν, ἐκάλεις. Mais dans toutes ces différences la suppression de la lettre finale forme, comme nous l'avons dit, la troisième personne, ἐποίεις, ἐποίει; ἐβόας, ἐβόα; ἐκεραύνους, ἐκεραύνου; ἔλεγες, ἔλεγε. D'où l'on peut conclure que dans ἔλεγεν le ν est inutile, et qu'alors ἔλεγε est bien dans son

φανερῶ φανεροῦμεν· in reliquis autem, id est, barytonis omnibus, vel etiam perispomenωn futuris, ω in ο transferentes, λέγω λέγομεν, τρέχω τρέχομεν, θεραπεύω θεραπεύομεν, λαλήσω λαλήσομεν, ἐάσω ἐάσομεν, ἀργυρώσω ἀργυρώσομεν. Secunda pluralis a tertia singulari nascitur; primæ quidem et secundæ syzygiæ perispomenωn instanti τε addentes, ποιεῖ ποιεῖτε, βοᾶ βοᾶτε : in tertio vero ultimum ἰῶτα in υ mutantes, et idem τε addentes, χρυσοῖ χρυσοῦτε : at in omnibus barytonis et in περισπωμένων futuris ipsum ἰῶτα ultimum detrahentes, et eandem addentes syllabam τε, πέμπει πέμπετε, τρέχει τρέχετε, ἀθλεύει ἀθλεύετε, ποιήσει ποιήσετε, ἀροτριάσει ἀροτριάσετε, ἱδρώσει ἱδρώσετε. Tertiam quoque personam pluralem eorundem verborum de prima ejusdem numeri faciunt, μεν mutantes in σι; et quia pluralis tertia semper exigit penultimam longam, ideo in præsentibus perispomenis, in quibus hoc evenit, solam facit mutationem syllabæ, ut diximus, μεν in σι; φιλοῦμεν φιλοῦσι, τιμῶμεν τιμῶσι, στεφανοῦμεν στεφανοῦσι. At in barytonis et in περισπωμένων futuris addit penultimæ υ, ut longam ex brevi faciat, ἔχομεν ἔχουσι, πέμπομεν πέμπουσι, ἀλλήσομεν ἀλλήσουσι· ο enim litera, cum apud illos naturaliter corripitur, adjecta υ, producitur, ut in nominibus κόρη, κόρος, κούρη, κοῦρος· ὄλυμπος, οὔλυμπος; eademque retracta corripitur, βούλεται βόλεται, τετράπους τέτραπος. Omne ergo verbum græcum, quod in σι repereris terminari, tertiæ personæ pluralis esse pronuntia, excepto ἐσσὶ, quod solum cum sic desinit, secundæ est, cujus prima ἐσμὶ, et pluralis prima ἐσμέν. Omnia autem verba in μι mutant μι in σῖγμα, et faciunt secundam personam, φημὶ φὴς, τίθημι τίθης· sic debuerat ἐσμὶ ἔσσ; sed quia nulla syllaba in geminum σῖγμα desinit, additum est ἰῶτα ἐσσὶ, et propter differentiam a secunda singulari, tertia pluralis, quæ similiter ἐσσὶ debuerat fieri, assumsit τ, ἐσσίτ. Verba enim in μι terminata, tertiam pluralis in σι mittunt, δίδωσι, ἵστησι. Omne παρατατικὸν naturaliter in ον terminatur, et secundam personam, ν in σῖγμα mutando, et ο in ε transferendo, figurat, ἔλεγον ἔλεγες, ἔφερον ἔφερες. Tertia de secunda ultimæ literæ detractione procedit. Sed quod perispomena in ουν vel in ων desinunt, ἐκάλουν, ἐχρύσουν, ἐτίμων, duarum syllabarum in unam contractio fecit. Nam integrum erat ἐκάλεον, ἐχρύσεον, ἐτίμαον; ex quo, cum breves duæ contrahuntur, in unam longam coalescunt. Ideo ε et ο in ου familiarem sibi diphthongum convenerunt, ἐκάλεον ἐκάλουν, ἐχρύσεον ἐχρύσουν : α vero et ο in ω, ἐτίμαον ἐτίμων. Ideo et secunda persona ω in α, unde fuerat natum, reducit, ἐτίμων ἐτίμας : ου autem diphthongum illic servat, ubi reperit primam ejus literam familiarem primæ positioni fuisse, χρυσοῖς, ἐχρύσουν, ἐχρύσους : ibi transit in ει, ubi εις primæ positioni meminit contigisse, καλεῖς, ἐκάλουν, ἐκάλεις. In omnibus vero his diversitatibus detractio finalis literæ personam, ut diximus, tertiam facit, ἐποίεις ἐποίει, ἐβόας ἐβόα, ἐκεραύνους ἐκεραύνου, ἔλεγες ἔλεγε, ἔφερες ἔφερε. Ex hoc apparet, quod in ἔλεγεν et ἔφερεν ν superva-

entier. Nous en avons une seconde preuve dans l'apostrophe qui fait ἔλεγ'. Quand se permettrait-on une telle licence, si le ν était inséparable du reste du mot, puisque l'apostrophe ne peut tenir la place de deux lettres retranchées? Cela est encore prouvé par l'impératif, dont la deuxième personne vient toujours de la troisième de l'imparfait indicatif, en perdant au commencement du mot ou l'augment syllabique ou l'augment temporel, ἐκάλει, κάλει; ἦγου, ἄγου. Ainsi, si l'impératif de λέγω est λέγε, l'imparfait est sans doute ἔλεγε, et non ἔλεγεν; mais la lettre ε prend souvent le ν euphonique, par exemple dans le dialecte éolien, où λεγόμεθα, φερόμεθα et autres mots semblables changent la finale α en ε, qui, à son tour, prend un ν, et forment ainsi la première personne, λεγόμεθεν, φερόμεθεν. D'un autre côté, si ε se change en α, le ν disparaît, comme chez les Doriens, qui, au lieu de τὸ πρόσθεν, disent πρόσθα. Mais les Éoliens, quand ils font d'ᾔδειν, ᾔδεα, et d'ἑστήκειν, ἑστήκεα, rejettent le ν, pour qu'il ne se confonde pas avec α. On conclut aisément de tous ces exemples qu'il suffit, pour former la troisième personne de la deuxième, de retrancher σ, ce qui arrive souvent encore au commencement des pronoms en grec, σέθεν, ἕθεν; σοί, οἷ. Les Grecs forment la première personne du pluriel de l'imparfait en plaçant la syllabe με avant le ν final de la première personne du singulier : ἐνόουν, ἐνοοῦμεν; ἑώρων, ἑωρῶμεν. La deuxième personne du pluriel se forme en ajoutant τε à la troisième du singulier, ἐποίει, ἐποιεῖτε; ἐτίμα, ἐτιμᾶτε, ce qui prouve encore clairement que le ν ajouté est inutile. Mais la troisième personne du pluriel à ce temps est toujours la même que la première du singulier: ἐγάμουν ἐγὼ, ἐγάμουν ἐκεῖνοι; et par la même raison on dit aussi ἐτίμων, ἔτρεχον, etc. De là les Doriens prononcent gravement la troisième personne plurielle, pour la distinguer de la première dans les verbes qui font l'imparfait en ον, et qui, à cause de leur finale brève, ont l'accent sur l'antépénultième, ἔτρεχον ἐγὼ, avec l'accent aigu; ἐτρέχον ἐκεῖνοι, avec l'accent grave. La première personne du parfait est toujours terminée en α, et les autres personnes s'en forment sans beaucoup de changement. La deuxième ajoute σ, et retranche cette même lettre pour former la troisième, en changeant aussi α en ε, πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκε. Πεποίηκα sert aussi à former la première personne du pluriel en prenant la syllabe μὲν, πεποιήκαμεν. Si au lieu de μὲν il prend τε, alors nous avons la deuxième du pluriel, πεποιήκατε; s'il prend la syllabe σι, on a la troisième, πεποιήκασι. Le plus-que-parfait forme, au moyen de sa première personne, les deux autres du singulier, et c'est de la troisième du singulier que se forment les trois personnes du pluriel; d'ἐπεποιήκειν on fait ἐπεποιήκεις, en changeant ν en σ; en le rejetant, on a ἐπεποιήκει. Ce même mot, en prenant la syllabe μεν, fait ἐπεποιήκειμεν; il fait ἐπεποιήκειτε en prenant la syllabe τε, et l'on a la troisième personne plurielle, ἐπεποιήκεισαν, si on ajoute σαν à la troisième du singulier. C'est en abrégeant la pénultième que les Ioniens ont fait ἐπεποιήκεσαν. Nous n'avons pas cru devoir parler du *duel*, de l'*aoriste* et des différentes formes de plusieurs autres temps, parce que les Latins ne les ont pas. Nous citerons par exemple les parfaits, les plus-que-par-

cuum est, et integrum est ἔλεγε, ἔφερε, quod asserit et apostrophus, quæ facit ἔλεγ' ἔφερ'. Quando enim hæc usurparetur, si ν naturaliter adhæreret, cum duas literas nunquam apostropho liceat excludi? Indicio est imperativus, cujus secunda persona præsentis semper de tertia imperfecti indicativi nascitur, amissa in capite vel syllaba, vel tempore : ἐκάλει κάλει, ἐτίμα τίμα, ἐδήλου δήλου, ἦγου ἄγου. Ergo si imperativus λέγε, ibi sine dubio ἔλεγε, non ἔλεγεν. Sed ε litera sæpe sibi τὸ ν familiariter adhibet. Testes hujus rei Αἰολεῖς, apud quos λεγόμεθα, φερόμεθα, et similia, finale ἄλφα in ε mutatur, et mox ε advocat sibi τὸ ν, et fit prima persona λεγόμεθεν, φερόμεθεν. Contra si quando ε in ἄλφα mutatur, ν inde discedit, sicut Δωριεῖς τὸ πρόσθεν, πρόσθα dicunt, καὶ τὸ ἔνθεν, ἔνθα. Sed et Ἴωνες cum ᾔδειν ᾔδεα faciunt, et ἑστήκειν ἑστήκεα, ν repudiant, ne cum ἄλφα jungatur. Ex his omnibus facile colligitur, sufficere tertiæ personæ de secunda faciendæ, si σῖγμα retrahatur : quod in capite Græci pronominis sæpe contingit, σέθεν ἕθεν, σοὶ οἷ. Græci primam pluralem παρατατικοῦ faciunt interponentes με ante ν finalem primæ singularis, ἐνόουν ἐνοοῦμεν, ἑώρων ἑωρῶμεν, ἐφανέρουν ἐφανεροῦμεν, ἔλεγον ἐλέγομεν. Et secunda illis pluralis efficitur, addita τε tertiæ singulari, ἐποίει ἐποιεῖτε, ἐτίμα ἐτιμᾶτε, ἵδρου, ἱδροῦτε, ἔλεγε ἐλέγετε. Ex quo iterum ν litera supervacua probatur. Tertia vero pluralis in hoc tempore semper eadem est primæ singulari, ἐγάμουν ἐγὼ, ἐγάμουν ἐκεῖνοι. Sic ἐτίμων, sic ἐστεφάνουν, sic ἔτρεχον. Unde Δωριεῖς in illis verbis, quæ in ον mittunt paratalicon, et propter βραχυκαταληξίαν tertiam a fine patiuntur accentum, tertiam numeri pluralis discretionis gratia βαρυτονοῦσιν : ἔτρεχον ἐγὼ, προπαροξυτόνως, ἐτρέχον ἐκεῖνοι, βαρυτόνως. Prima persona paraceimei semper in α terminatur, et de hac ceteræ sine operosa circuitione nascuntur. Accepto enim σῖγμα, facit secundam; et hoc rursus abjecto, atque ἄλφα in ε mutato, tertiam creat, πεποίηκα, πεποίηκας, πεποίηκε. Primam quoque pluralem addita sibi μεν syllaba, πεποίηκα, πεποιήκαμεν. Si pro μεν, τε acceperit, secunda pluralis est, πεποιήκατε· si σι, tertia πεποιήκασι. Ὑπερσυντελικὸς de prima persona facit tres singulares, tres vero plurales de tertia singulari, ἐπεποιήκειν, ν in σῖγμα mutato fit ἐπεποιήκεις, ν abjecto fit ἐπεποιήκει; ipsum vero ἐπεποιήκει assumta μεν facit ἐπεποιήκειμεν, assumta τε ἐπεποιήκειτε : si σαν acceperit, pluralem tertiam ἐπεποιήκεισαν. Nam ἐπεποιήκεσαν correpta penultima Ἴωνες protulerunt. Ideo autem prætermisimus disputare de duali numero, et de tempore aoristo, et de multiplici ratione temporum, quia his omnibus carent Latini, id est, περὶ δευτέρων καὶ μέσων, ἢ παρακειμένων, ἢ ὑπερσυντελικῶν, ἢ μελλόντων. Quibus latius gratia sola diffunditur. De passiva igitur declinatione dicamus

faits, et les futurs appelés *seconds* et *moyens*. Ces temps sont souvent plus élégants. Passons donc à la conjugaison et à la formation du passif.

De la formation du passif.

Les Grecs ajoutent la syllabe μαι au présent actif des verbes qui finissent en ω, et forment ainsi leur passif. Cette syllabe est la seule qui s'adjoigne à tous les verbes, de sorte que l'ω, qui à l'actif était la dernière syllabe, devient alors la pénultième, et subsiste comme dans la deuxième conjugaison des *circonflexes*, ἀποτρίωμαι, ou se change en la diphthongue ου, comme à la première et à la troisième, ποιοῦμαι, στεφανοῦμαι, ou s'abrége en ο, comme dans tous les *barytons*, πλέκομαι, ἄγομαι. Ainsi on ne rencontre pas de passif qui ne soit plus long que son actif.

Tout verbe grec dont la désinence est en μαι, et qui change à la seconde personne μ en σ, est ou un présent des verbes en μι, comme τίθημι, τίθεμαι, τίθεσαι; ou bien c'est un de ces verbes en ω, dont le parfait ressemble toujours à celui-ci, πεφίλημαι, πεφίλησαι; et alors la seconde personne a le même nombre de syllabes que la première. Au reste, tous les autres temps qui se terminent en μαι, soit présents, soit futurs, soit passifs, soit neutres, perdent une syllabe à la seconde personne : καλοῦμαι, καλῇ; τιμηθήσομαι, τιμηθήσῃ; λέξομαι, λέξῃ; et, pour résumer de manière à vous faire connaître plus facilement les verbes grecs passifs qui ont une syllabe de moins à la seconde personne, écoutez une règle générale et invariable : toute première personne, au passif, qui a une syllabe de plus qu'à l'actif, la perd à la seconde personne; toute première personne au contraire qui, au passif, a le même nombre de syllabes qu'à l'actif, le conserve à la seconde : φιλῶ, φιλοῦμαι, fait φιλῇ, parce que le passif est plus long que l'actif; de même ἕλκω, ἕλκομαι, fait ἕλκῃ; mais εἴρημαι, qui contient le même nombre de syllabes que l'actif εἴρηκα, en conserve autant à la deuxième personne qu'à la première, εἴρησαι. Il en est ainsi de εἰρήκειν, εἰρήμην, εἴρησο. Dans toute espèce de verbe, à quelque temps que ce soit, la première personne terminée en μαι forme la troisième en changeant μ en τ, et en gardant toutes ses syllabes. Mais, au parfait, tous conservent la même pénultième, πεφίλημαι, πεφίληται. La troisième conjugaison des verbes *circonflexes* est la seule qui conserve au présent la même pénultième pour la première et la troisième personne, χρυσοῦμαι, χρυσοῦται. La première conjugaison change en ει la diphthongue qui, à la première personne, lui avait servi de figurative : καλοῦμαι fait καλεῖται, parce que καλῶ fait καλεῖς. La seconde conjugaison change, pour la même raison, en α cette figurative, τιμῶμαι, τιμᾶται, parce qu'on dit τιμᾷς. Χρυσοῦται a conservé la diphthongue ου, parce qu'elle se rapproche beaucoup de celle de l'actif. En effet, les deux diphthongues οι et ου sont toutes deux formées avec la *prépositive* ο. Le futur des verbes *circonflexes* et le présent, aussi bien que le futur des *barytons*, changent en ε, à la troisième personne, l'ο qui sert de pénultième à la première, afin que cette voyelle, brève de sa nature, soit remplacée par une autre voyelle également brève, φιληθήσομαι, φιληθήσεται; λέγομαι, λέγεται. Dans tous les verbes passifs ou de

De passiva declinatione.

Græci activo instanti verborum in ω exeuntium addunt syllabam μαι, et fit passivum : quæ syllaba omni verbo sola sociatur, ita ut ω, prius ultimum, nunc penultimum, aut maneat, ut in secunda perispomenων ἀποτριῶμαι; aut in ου diphthongum transeat, ut in prima et tertia ποιοῦμαι, στεφανοῦμαι; aut in ο corripiatur, ut in omnibus barytonis, πλέκομαι, ἄγομαι. Ergo nunquam passivum græcum invenitur non suo activo majus. Verbum græcum in μαι desinens si in secunda persona μ in σῖγμα demutet, hoc aut est præsens τῶν εἰς μι, ut τίθημι, τίθεμαι, τίθεσαι· δίδωμι, δίδωμαι, δίδοσαι· ἵστημι, ἵσταμαι, ἵστασαι· aut est τῶν εἰς ω temporis præteriti perfecti, πεφίλημαι πεφίλησαι, τετίμημαι τετίμησαι. Et in his semper ἰσοσυλλαβεῖ primæ secunda persona. Alioquin reliqua omnia, quæ in μαι desinunt, sive præsentis, seu futuri sint, tam passivi generis, quam communis, unam secundæ personæ syllabam detrahunt : καλοῦμαι καλῇ, ὁρῶμαι ὁρᾷ, δηλοῦμαι δηλοῦ, βλέπομαι βλέπῃ, τιμηθήσομαι τιμηθήσῃ, λεχθήσομαι λεχθήσῃ, τιμήσομαι τιμήσῃ, λέξομαι λέξῃ. Et ut advertas faciliori compendio, quæ græca verba passiva secundam personam minorem syllaba proferunt, accipe generalis regulæ repertam necessitatem. Omnis apud illos prima persona passiva, quæ activo suo syllaba major est, hæc syllabam detrahit de secunda; quæ æqualis activo est, parem et in secunda tenet : φιλῶ, φιλοῦμαι, quia passivum majus activo est, φιλῇ facit : ἕλκω, ἕλκομμι, ἕλκῃ· ἔλεγον, ἐλεγόμην, ἐλέγου· ἐβόων, ἐβοώμην, ἐβοῶ· λαλήσω, λαληθήσομαι, λαληθήσῃ. Contra εἴρηκα, εἴρημαι, quia par activo suo est, facit secundam ἰσοσύλλαβον primæ, εἴρησαι· εἰρήκειν, εἰρήμην, εἴρησο· λελάληκα, λελάλημαι, λελάλησαι· ἐλελαλήκειν, ἐλελαλήμην, ἐλελάλησο. In omni verbo cujuscunque temporis prima persona in μαι terminata, translato μ in τ literam, migrat in tertiam, servato numero syllabarum. Sed penultimam retinet in παρακειμένῳ quidem omne verbum, πεφίλημαι, πεφίληται· in præsenti vero sola tertia συζυγία περισπωμένων, χρυσοῦμαι, χρυσοῦται. Ceterum prima transfert in ει diphthongum, quæ in prima verbi positione fuerat ejus indicium, καλοῦμαι, καλεῖται, ὅτι καλῶ, καλεῖς· secunda in α propter eandem causam, τιμῶμαι, τιμᾶται, ὅτι τιμᾷς. Nam et χρυσοῦται ideo retinuit ου, quia propinqua priori est. Utraque enim diphthongus οι et ου per ο literam componuntur. Futurum autem perispomenων, et in barytonis tam præsens, quam futurum, ο literam, quæ fuit penultima primæ, per tertiam in ε transfert, ut naturalis brevis in natura brevem, φιληθήσομαι φιληθήσεται, λέγομαι λέγεται, λεχθήσομαι λεχθήσεται. Cujuscunque verbi passivi, vel passivo similis, prima persona pluralis in quocunque tempore in θα syllabam desinit, νοούμεθα, ἐνοούμεθα, νενοήμεθα, ἐνενοήμεθα, νοηθησόμεθα. Ἀόριστον enim, qui solus in μεν exit, ἐνοήθημεν, transeo, quia Latini ignorant. Per omnia tempora primam

forme semblable, la première personne plurielle se termine à tous les temps par la syllabe θα, νοοῦμεθα, νενοήμεθα. Je ne parle pas de l'aoriste, le seul temps où elle se termine en μεν, parce que les Latins ne connaissent pas ce temps. A tous les temps, la première personne du pluriel est plus longue que la première du singulier, ποιῶ, ποιοῦμεν; ἐποίουν, ἐποιοῦμεν; πεποίηκα, πεποιήκαμεν, etc.; de même ποιοῦμαι fait ποιούμεθα; ἐποιούμην, ἐποιούμεθα. Cette analogie se trouve aussi dans la langue latine : *amo, amamus; amabam, amabamus; amavi, amavimus*, etc. En grec, la deuxième personne plurielle à l'actif change seulement le τ de sa dernière syllabe en σ et en θ, et forme ainsi son passif, ποιεῖτε, ποιεῖσθε; γράφετε, γράφεσθε. Il ne faut pas être surpris qu'il n'en soit pas de même au parfait, puisque πεποιήκατε ne fait pas πεποιήκασθε, mais πεποίησθε, ainsi que les autres verbes également au parfait. Mais la règle qui gouverne les autres temps cède ici à une autre qui veut que tous les verbes dont la première personne est en θα abrégent la seconde d'une syllabe. Or, si cette seconde personne eût fait πεποιήκασθε, elle eût égalé en nombre de syllabes la première, πεποιήμεθα. Voilà pourquoi on fait disparaître la syllabe du milieu, πεποίησθε. Pour ποιεῖτε, ποιεῖσθε; λέγετε, λέγεσθε, ils suivent la première règle, parce qu'ils ne combattent pas la seconde : ποιούμεθα, ποιεῖσθε; λεγόμεθα, λέγεσθε. Au passif et dans les verbes de forme passive, la seconde personne plurielle ajoute un ν avant le τ, prend la pénultième de la première personne du même nombre, et forme ainsi la troisième personne : λέγεται, λέγονται; ποιεῖται, ποιοῦνται, etc. C'est ce qui fait que les parfaits qui, dans le corps du mot, ont quelques-unes de ces lettres entre lesquelles on ne peut, à la troisième personne du pluriel, intercaler un ν, ont recours aux participes. Dans τέτιλται, on n'a pu mettre le ν entre le λ et le τ, puisque le ν ne pouvait en effet ni terminer la syllabe après λ, ni commencer la suivante avant τ; on a fait alors τετιλμένοι εἰσί. De même pour γέγραπται, le ν ne pouvait se placer entre π et τ; on a fait alors γεγραμμένοι εἰσὶ, et de même pour les verbes ainsi construits. Tout verbe grec à l'indicatif, à quelque espèce qu'il appartienne, se termine à la première personne ou en ω, comme λαλῶ, πλουτῶ; ou en μαι, comme λαλοῦμαι, βούλομαι; ou en μι, comme φημὶ, τίθημι, quoique quelques personnes aient pensé qu'il y a aussi des verbes en α, et qu'elles aient osé dire à la première personne du présent ἐγρήγορα. En grec, l'ω est long de sa nature, non-seulement dans les verbes, mais aussi dans toute espèce de mots. Chez les Latins, quelques-uns regardent comme long l'*o* final des verbes, d'autres soutiennent qu'il est bref; car, dans *scribo ne, cædo ne*, l'*o* est aussi généralement reconnu comme long que dans *amo ne*, *doceo ne*, *nutrio ne*. Cependant je n'oserais me prononcer sur une chose que des auteurs d'un grand poids ont rendue douteuse par la dissidence de leurs opinions. J'assurerai toutefois que Virgile, qui a servi d'autorité aux écrivains des siècles passés, et qui en sera toujours une pour ceux à venir, n'a

personam pluralem majorem præferunt singulari, ποιῶ ποιοῦμεν, ἐποίουν ἐποιοῦμεν, πεποίηκα πεποιήκαμεν, ἐπεποιήκειν ἐπεποιήκειμεν, ποιήσω ποιήσωμεν. Sic et ποιοῦμαι ποιούμεθα, ἐποιούμην ἐποιούμεθα, πεποίημαι πεποιήμεθα, ἐπεποιήμην ἐπεποιήμεθα, ποιηθήσομαι ποιηθησόμεθα. Sic et apud Latinos, *amo amamus, amabam amabamus, amavi amavimus, amaveram amaveramus, amabo amabimus* : sic et *amor amamur, amabar amabamur, amabor amabimur.* In græcis verbis secunda persona pluralis activa unam ultimæ syllabæ suæ literam τ mutat in σ καὶ θ, et fit passiva, ποιεῖτε ποιεῖσθε, γράφετε γράφεσθε : quod non mireris in præteritis perfectis non evenire, cum πεποιήκατε πεποιήκασθε non faciat, sed πεποίησθε; nec λελύκατε λελύκασθε, sed λέλυσθε; nec πεφράκατε πεφράκασθε, sed πέφρασθε, et similia. Alia enim regula his temporibus obviavit, cujus imperium est, ut omnia verba, quorum prima persona in θα exit, secundam minorem syllaba proferant. Si ergo fecisset πεποιήκασθε, par foret numerus syllabarum cum prima πεποιήμεθα, si λελύκασθε, cum λελύμεθα, si πεφράκασθε, cum πεφράμεθα. Ideo necessaria syllaba media subtracta resedit, πεποίησθε, λέλυσθε, πέφρασθε. Ceterum ποιεῖτε ποιεῖσθε, λέγετε λέγεσθε, priori regulæ obsequitur, quia non repugnat sequenti; ποιούμεθα enim ποιεῖσθε, λεγόμεθα λέγεσθε. In verbis passivis, vel passivo similibus, persona secunda pluralis addito ν ante τ cum primæ personæ penultima tertiam pluralem facit, λέγεται λένονται, ποιεῖται ποιοῦνται, πεποίηται πεποίηνται, εἴρητο εἴρηντο, ἐλέγετο ἐλέγοντο· ἐὰν λέγηται, ἐὰν λέγωνται, εἰ λέγοιτο, εἰ λέγοιντο. Unde illa præterita perfecta, quæ his literis in medio contexta sunt, ut in tertia persona plurali ν non possit adjungi, advocant sibi participia. Τέτιλται, quia inter λ et τ, ν esse non potuit, cum nec finali esse post λάμβδα, nec incipere ante ταῦ fas erat, factum est τετιλμένοι εἰσί· γέγραπται similiter, quia inter π καὶ τ non admittebat ν, γεγραμμένοι εἰσί. Sic τέτυπται, τετυμμένοι εἰσίν· ἐσφράγισται, ἐσφραγισμένοι εἰσὶν, et similia. Omne græcum verbum indicativum cujuscunque generis in prima sui positione aut in ω exit, ut λαλῶ, πλουτῶ· aut in μαι, ut λαλοῦμαι, βούλομαι· aut in μι, ut φημὶ, τίθημι; licet et in α esse credatur, quia ἐγρήγορα nonnulli ausi sunt primum thema verbi pronuntiare. Apud Græcos ω non solum in verbis, sed in omni parte orationis litera est naturaliter longa. Latinorum verborum finale o sunt qui longum existiment, sunt qui breve diffiniant. Nam *scribo ne, cædo ne*, o non minus consensu omnium productum habet, quam *amo ne, doceo ne, nutrio ne.* Ego tamen de re, quæ auctores magni nominis dubitare fecit, certam quidem non ausim ferre sententiam : asseveraverim tamen, Vergilium, cujus auctoritati omnis retro ætas, et quæ secuta est, vel sequetur, libens cesserit, o finale in uno omnino verbo, adverbio, nomine, uno pronomine corripuisse; *scio, modo, duo, ego :*

— — *Scio* me Danais e classibus unum.
— — *Modo* Juppiter assit.

abrégé l'*o* final des mots que dans un seul verbe, un seul adverbe, un seul nom, et dans un seul pronom : *scio*, *modo, duo*, *ego*.

— — Scio *me Danais e classibus unum.*
— — Modo *Juppiter adsit.*
Si duo *præterea* — —
Non ego *cum Danais.* — —

De l'impératif.

La seconde personne plurielle du présent de l'indicatif est toujours en grec la même que celle de l'impératif. Ποιεῖτε est la seconde personne de l'indicatif et de l'impératif, de même que τιμᾶτε et autres mots semblables. Rappelons-nous bien cette règle, et établissons-en une autre, afin de voir par l'une et par l'autre ce qu'il faut surtout observer. Tout verbe dont la finale est la syllabe μεν, quelle que soit sa pénultième à la première personne, la conserve à la seconde, c'est-à-dire que la syllabe sera ou également longue ou également brève : λαλοῦμεν, λαλεῖτε; la diphthongue ου à la première personne, et la diphthongue ει à la seconde, sont longues toutes deux. Dans τιμῶμεν, τιμᾶτε, la syllabe longue μα a pris la place de la syllabe longue μω. Dans στεφανοῦμεν, στεφανοῦτε, la même diphthongue est demeurée. L'o de λέγομεν est bref, λέγετε a pris un ε, bref aussi de sa nature ; mais, au subjonctif, la première personne allonge la pénultième, ἐὰν λέγωμεν. Aussi la seconde personne l'a-t-elle allongée, ἐὰν λέγητε, en changeant ε en η. Si nous disons φεύγωμεν à la première personne plurielle de l'impératif, il s'ensuit que la finale μεν se trouvant précédée d'un ω, la pénultième doit être longue à la deuxième personne. S'il en est ainsi, on devra dire φεύγητε, comme λέγωμεν, λέγητε. Mais on est demeuré d'accord que la seconde personne de l'impératif est toujours la même qu'à l'indicatif; or, on dit, à ce dernier mode, φεύγετε et non φεύγητε. On conclut de là que l'impératif n'a pas d'autre seconde personne que φεύγετε; que, d'après les règles de la formation des personnes, φεύγετε ne peut pas venir après la première personne φεύγωμεν. Donc φεύγωμεν n'est pas la première personne de l'impératif. Il est clair en conséquence que l'impératif n'a de première personne ni au singulier ni au pluriel; ainsi, lorsque nous disons, *fuyons*, *apprenons*, etc., il faut donner à ces mots le sens de l'exhortation, et non les assigner au mode impératif. En grec, l'impératif singulier actif, soit au présent, soit à l'imparfait, se termine à la seconde personne en ει, ou en α, ou en ου, ou en ε, ou en θι. Les trois premières formes de terminaison appartiennent aux verbes *circonflexes*, νόει, τίμα, δήλου; la quatrième est celle des *barytons*, λέγε, γράφε; et la cinquième, celle des verbes en μι, comme ἵσταθι, ὄρνυθι, φάθι. Cette dernière terminaison se retrouve encore dans les verbes dont l'infinitif finit en ναι, bien que leur présent ne soit pas en μι : βῆναι, βῆθι; νυγῆναι, νύγηθι. Il faut en excepter εἶναι, δοῦναι, θεῖναι. Au reste, il y a plusieurs raisons pour que νενοηκέναι et autres verbes semblables fassent plutôt νενόηκε, νενοηκέτω, que νενόηθι. Je puis prendre un de ces verbes pour exemple. Ceux qui se terminent en θι, et dont l'infinitif est en ναι, doivent nécessairement avoir autant de syllabes que cet infinitif : νύγηθι, νυγῆναι; δάμηθι, δαμῆναι. Or, πεποίηθι n'a déjà plus le même nombre de syllabes que πεποιηκέναι; alors on n'a pas voulu dire πεποίηθι, mais πεποίηκε. De même, dans la langue latine, l'impératif

Si *duo* præterea — —
Non *ego* cum Danais. — —

De imperativo modo.

Semper apud Græcos modi indicativi temporis præsentis secunda persona pluralis eadem est, quæ et imperativi. Ποιεῖτε et indicativo secunda est, et in imperativo. Τιμᾶτε, χρυσοῦτε, γράφετε, ποιεῖσθε, τιμᾶσθε, χρυσοῦσθε, λέγεσθε, γράφεσθε, et similia. Hac regula memoriæ mandata, alteram subjicimus, ut una ex utraque observandæ rationis necessitas colligatur. Omne verbum, quod in μεν desinit, qualem penultimam habuerit in prima persona, talem transmittit secundæ, id est, tempus retinet vel productæ, vel brevis syllabæ : λαλοῦμεν λαλεῖτε, quia in prima ου erat, et in secunda ει diphthongus æque longa successit. Τιμῶμεν τιμᾶτε, μα longa syllaba locum, quem in μω habuerat, occupavit. Στεφανοῦμεν στεφανοῦτε, eadem diphthongus perseveravit. Λέγομεν quia ο litera brevis est, λέγετε, ε æque natura brevem recipit. At in conjunctivo, quia producit penultimam, ἐὰν λέγωμεν, ideo et in secunda persona, ἐὰν λέγητε produxit, ε in η mutando. Si igitur φεύγωμεν primam personam imperativi esse dicemus, sequitur, ut, quia in μεν exit ω præcedente, etiam secundæ personæ penultimam ex necessitate producat. Quod si est, φεύγητε faciet, quemadmodum ἐὰν λέγωμεν, ἐὰν λέγητε. Sed constitit, eandem semper esse secundam personam imperativi, quæ et indicativi fuit : φεύγετε autem in indicativo fuit, non φεύγητε. Ex his colligitur, neque aliam imperativi secundam personam esse nisi φεύγετε, nec in declinatione φεύγετε secundam esse posse post φεύγωμεν, et ideo φεύγωμεν, non potest imperativi prima esse persona. Manifestum est ergo, imperativum nec singularem, nec pluralem habere primam personam. Cum autem dicimus, *fugiamus, discamus, nutriamus, aremus, doceamus*, et similia, ad exhortativum sensum, non ad imperativum modum pertinere dicenda sunt. Apud Græcos imperativus singularis activus temporis præsentis et præteriti imperfecti, in secunda scilicet persona, aut in ει, aut in α, aut in ου, aut in ε, aut in θι terminatur. Prima tria ad perispomena pertinent, νόει, τίμα, δήλου· quartum ad barytona, λέγε, γράφε· quintum ad verba τὰ εἰς μι, ut ἵσταθι, ὄμνυθι, φάθι. Sed et illa similem habent terminum, quorum infinitivus in ναι exit, etsi non sint τῶν εἰς μι, βῆναι βῆθι, νυγῆναι νύγηθι, δαμῆναι δάμηθι : excepta sunt εἶναι, δοῦναι, θεῖναι. Ceterum νενοηκέναι, vel huic similia, ut magis νενόηκε νενοηκέτω, quam νενόηθι faciat, multiplex ratio cogit : de qua unum pro exemplo argumentum ponere non pigebit. Quæ in θι exeunt ab infinitis in ναι desinentibus, necesse est ut sint infinitis suis ἰσοσύλλαβα,

dérive de l'infinitif, en rejetant la dernière syllabe : *cantare, canta; monere, mone; esse, es;* de même que *ades* et *prodes*. On trouve, dans Lucilius, *prodes amicis;* dans Virgile, *huc ades, o Lenæe;* et dans Térence, *bono animo es; facere, face; dicere, dice;* et par syncope, *fac, dic*. Les Grecs ajoutent la syllabe τω à la deuxième personne, et forment ainsi la troisième, ποιεῖ, ποιείτω; λέγε, λεγέτω. Si la seconde se termine en θι, ils changent cette finale en τω, βῆθι, βήτω. C'est en ajoutant τε à la seconde personne du singulier, qu'ils font la deuxième du pluriel à l'impératif : ποιεῖ, ποιεῖτε; βοᾶ, βοᾶτε, etc. Ils forment la troisième du pluriel en ajoutant σαν à la troisième du singulier, ποιείτω, ποιείτωσαν. Les Grecs reportent cette formation successive de personnes sur deux temps à la fois, savoir, le présent et l'imparfait; et en effet, si on examine attentivement, on verra que l'impératif tient plutôt chez eux de l'imparfait que du présent; car, en ôtant l'augment syllabique ou l'augment temporel à la troisième personne de l'imparfait, on a, à la deuxième de l'impératif, ἐλάλει, λάλει; ἔλεγε, λέγε, etc. De même au passif, ἐχρυσοῦ, χρυσοῦ; ἤγου, ἄγου. Les Latins ont pensé qu'il ne faut donner aucun prétérit à l'impératif, parce qu'on commande qu'une chose se fasse actuellement ou qu'elle se fasse un jour. Aussi se sont-ils contentés, en formant ce mode, de lui donner un présent et un futur. Mais les Grecs, examinant plus minutieusement la nature de l'impératif, ont pensé que l'intention de commander pouvait embrasser même le temps passé, comme, par exemple, ἡ θύρα κεκλείσθω; ce qui n'est pas la même chose que ἡ θύρα κλείσθω; car lorsque je dis κλείσθω, je prouve que la porte dont je parle a été ouverte jusqu'ici. Mais quand je dis κεκλείσθω, je commande que cette porte soit déjà fermée au moment où je parle. Les Latins reconnaissent cette forme de commandement lorsqu'ils disent par périphrase, *ostium clausum sit*, que la porte ait été fermée. Ce mode se conjugue ensuite dans tous ses temps passés, en confondant toutefois les deux parfaits; car on dit également, pour le parfait et pour le plus-que-parfait, νενίκηκε, νενικηκέτω, et νενίκησο, νενικήσθω. Voyons, en nous appuyant sur la preuve suivante, jusqu'à quel point cela est nécessaire. Supposons, par exemple, que le sénat ordonne à un consul, ou à des soldats près de livrer bataille, de terminer promptement la guerre. : Πρὸ ὥρας ἕκτης ἡ συμβολὴ πεπληρώσθω, ἢ ἡ μάχη πεπλήσθω, ἢ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Les Grecs joignent aussi le futur à l'aoriste, parce que l'un et l'autre se reconnaissent à l'indicatif par les mêmes signes; car si l'aoriste se termine en σα, le futur se termine en σω, ἐλάλησα, λαλήσω; s'il se termine en ξα, le futur est en ξω, ἔπραξα, πράξω; si enfin l'aoriste est en ψα, le futur est en ψω, ἔπεμψα, πέμψω. Donc λάλησον, πρᾶξον, πέμψον, servent à la fois pour les deux temps, ce qui est clairement démontré par la figurative qu'on retrouve dans l'un et dans l'autre. La troisième personne se rapproche plus de l'aoriste que du futur; car elle fait λαλησάτω, πραξάτω, πεμψάτω, et les finales σα, ξα, ψα, caractérisent l'aoriste.

νύγηθι νυγῆναι, δάμηθι δαμῆναι, βῆθι βῆναι. Πεποίηθι autem πεποιηκέναι æqualitate jam caruit : inde non receptum est πεποίηθι, sed πεποίηκε. Similiter apud Latinos imperativus nascitur ab infinito, abjecta ultima, *cantare canta, monere mone, legere lege, ambire ambi, ferre fer, esse es*, et *ades*, et *prodes*. Lucilius, *Prodes amicis*. Vergilius, *Huc ades, o Lenæe*. Terentius, *Bono animo es. Facere face, dicere dice*, et per syncopam *fac, dic*. Græci secundæ personæ addita τω syllaba tertiam ejusdem præsentis efficiunt, ποιεῖ ποιείτω, τιμᾷ τιμάτω, χρυσοῦ χρυσούτω, λεγε λεγέτω. Quod si secunda in θι desiit, ipsam mutat in τω, βῆθι βήτω· τε vero syllabam adjicientes præsenti singulari, imperativo pluralem faciunt, ποιεῖ ποιεῖτε, βοᾶ βοᾶτε, δηλοῦ δηλοῦτε, τύπτε τύπτετε. Tertiam pluralem faciunt addendo σαν tertiæ singulari, ποιήτω ποιήτωσαν. Hanc declinationem, quæ decursa est, Græci duobus simul temporibus assignant, instanti et præterito imperfecto. Et re vera, si pressius quæras, magis de imperfecto, quam de instanti tantum apud illos imperativum videbis. Tertia enim imperfecti indicativi persona capite deminuta, vel in syllaba, vel in syllabæ tempore, facit imperativi secundam, ἐλάλει λάλει, ἐβόα βόα, ἐστεφάνου στεφάνου, ἔλεγε λέγε, ἦγε ἄγε, εἷλκε ἕλκε. Ita et in passivis, ἐνοοῦ νοοῦ, ἐτιμῶ τιμῶ, ἐχρυσοῦ χρυσοῦ, ἐτύπτου τύπτου, ἤγου ἄγου, εἵλκου ἕλκου. Latini non existimaverunt ullum præteritum imperativo dandum, quia imperatur quid, ut aut nunc, aut in posterum fiat. Ideo præsenti et futuro in modi hujus declinatione contenti sunt. Sed Græci, introspecta sollertius jubendi natura, animadverterunt, posse comprehendi præcepto tempus elapsum, ut est ἡ θύρα κεκλείσθω, quod aliud est, quam ἡ θύρα κλείσθω. Nam κλείσθω cum dico, ostendo hactenus patuisse, cum vero dico κεκλείσθω, hoc impero, ut claudendi officium jam peractum sit : quod et latinitas jubendum novit, cum περιφραστικῶς dicit, *ostium clausum sit*. Hinc jam per omnia præteriti tempora declinatio vagatur, sed utroque perfecto simul juncto. Dicunt enim παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ, νενικηκε νενίκηκέτω; et νενίκησο νενικήσθω. Quod quam necessarium sit, hinc sumpto argumento requiratur. Præponamus, senatum pugnaturo consuli vel militibus imperare conficiendi belli celeritatem, πρὸ ὥρας ἕκτης ἡ συμβολὴ πεπληρώσθω, ἢ ἡ μάχη πεπλήσθω, ἢ ὁ πόλεμος νενικήσθω. Futurum quoque suum Græci cum aoristo jungunt, quia iisdem signis indicativo utrumque dinoscitur. Nam si aoristus desinat in σα, futurum in σω terminatur, ἐλάλησα, λαλήσω; si hoc in ξα, illud in ξω, ἔπραξα, πράξω; si in ψα, in ψω, ἔπεμψα, πέμψω. Ergo λάλησον, πράξον, πέμψον, assignatur simul utrique tempori, quod utriusque signa demonstrant. Tertia vero persona magis aoristum respicit, quam futurum. Facit enim λαλησάτω, πραξάτω, πεμψάτω, cum σα, ξα, ψα, χαρακτῆρες sint ἀορίστου. Idem sonat et plurale ποιήσατε : cujus tertia persona rursus cum additamento tertiæ singularis efficitur ποιησάτωσαν. Et ut hoc idem tempus, id est, futurum imperativi, passivum fiat,

Il en est de même du pluriel ποιήσατε, dont la troisième personne est ποιησάτωσαν, formée par l'addition d'une syllabe et de la troisième personne du singulier. Pour changer ce temps, c'est-à-dire le futur de l'impératif, de l'actif en passif, on prend l'aoriste infinitif, et, sans changer aucune lettre, et en reculant uniquement l'accent sur la syllabe précédente, on a le futur de l'impératif : ποιῆσαι, ποίησαι; λαλῆσαι, λάλησαι. La troisième personne ici vient de la troisième personne de l'actif, en changeant τ en σθ, ποιησάτω, ποιησάσθω; de même que ποιεῖσθε s'est formé de ποιεῖτε.

Du conjonctif.

Le conjonctif, en latin, mode qui en grec se nomme ὑποτακτικὸν, a tiré son nom de la même source que dans cette langue; car on l'a appelé conjonctif ou subjonctif, à cause de la conjonction qui toujours l'accompagne. Les Grecs l'ont aussi nommé ὑποτακτικὸν, parce qu'il est toujours subordonné à une conjonction. Ce mode a surtout cela de remarquable, que chacun de ses temps à l'actif et à la première personne du singulier se termine en ω : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν πεποιήκω; au point que les verbes en μι, une fois arrivés à ce mode, reviennent à la forme des verbes terminés en ω, dont ils sont dérivés, τιθῶ, τίθημι; et au conjonctif, ἐὰν τιθῶ. De même, διδῶ, δίδωμι, ἐὰν διδῶ. Les subjonctifs, en grec, allongent les syllabes qui étaient restées brèves dans les autres modes : λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν. Ils changent la diphthongue ει en η : λέγω, λέγεις; ἐὰν λέγω, ἐὰν λέγῃς; et comme la nature de tous les verbes grecs veut que, dans ceux dont la première personne finit par un ω, la seconde soit terminée par une syllabe dans laquelle il entre deux voyelles, alors on dit ἐὰν λέγῃς, en écrivant un ι à côté de l'η, pour ne pas violer la règle qui commande deux voyelles. La troisième personne se forme de la deuxième, en retranchant la dernière lettre : ἐὰν ποιῇς, ἐὰν ποιῇ. Or, comme nous l'avons déjà dit, cédant à leur penchant à allonger les voyelles brèves, les Grecs changent à la deuxième personne ε en η : λέγετε, ἐὰν λέγητε; de même qu'ils ont changé l'ο du pluriel de l'indicatif en ω, λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν, ils disent à la troisième ἐὰν λέγωσι, parce que, chez eux, tous les verbes qui finissent en μεν à la première personne plurielle changent μεν en σι à la troisième. Il suffit, pour former le passif de l'actif à ce mode, d'ajouter la syllabe μαι à la première personne de l'actif : ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῶμαι; ἐὰν ποιήσω, ἐὰν ποιήσωμαι; la seconde du passif est la même que la troisième de l'actif : ἐὰν ποιῶ, ποιῇς, ποιῇ; ἐὰν ποιῶμαι, ποιῇ. Cette même troisième personne de l'actif forme la troisième du passif, en prenant la syllabe ται : ἐὰν ποιῇ, ἐὰν ποιῆται. Les Grecs unissent deux temps au conjonctif. La langue latine a cela de particulier, qu'elle emploie tantôt l'indicatif pour le conjonctif, tantôt le conjonctif pour l'indicatif. Cicéron a dit, dans son troisième livre *des Lois* : *qui poteris socios tueri*. Le même auteur a dit, dans le premier livre de son traité *de la République* : *libenter tibi, Lœli, uti quum desideras, equidem concessero.*

De l'optatif.

Les Grecs ont agité avant nous cette question, savoir, si l'optatif est susceptible de recevoir un

sumitur aoristus infiniti, et nulla omnino litera mutata, tantumque accentu sursum ad præcedentem syllabam tracto, futurum imperativum passivum fit, ποιῆσαι ποίησαι, λαλῆσαι λάλησαι. Cujus tertia persona fit de tertia activi, mutato τ in σθ, ποιήσατω ποιησάσθω, sicut et ποιεῖτε ποιεῖσθε, et ποιήσατε ποιήσασθε.

De conjunctivo modo.

Conjunctiva Latinorum, quæ ὑποτακτικὰ Græcorum, causam vocabuli ex una eademque origine sortiuntur. Nam ex sola conjunctione, quæ ei accidit, conjunctivus modus appellatus est. Unde et Græci ὑποτακτικὸν διὰ τοῦ ὑποτετάχθαι vocitaverunt. Apud quos hoc habet præcipuum hic modus, quod omne tempus ejus activum primam personam singularem in ω mittit, ἐὰν ποιῶ, ἐὰν πεποιήκω, ἐὰν ποιήσω; adeo ut et illa verba, quæ in μι exeunt, cum ad hunc modum venerint, redeant ad illa in ω desinentia, de quibus derivata sunt, τιθῶ, τίθημι, et in conjunctivo ἐὰν τιθῶ, item διδῶ, δίδωμι, ἐὰν διδῶ. Ὑποτακτικὰ Græcorum syllabas, quæ in aliis modis breves fuerunt, in sua declinatione producunt, λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν· sed et ει diphthongum in ἦτα mutant, λέγω, λέγεις, ἐὰν λέγω, ἐὰν λέγης. Et quia natura verborum omnium apud Græcos hæc est, ut ex prima persona in ω exeuntium, secunda in duas vocales desinat; ideo ἐὰν λέγηις, cum ι adscripto post η profertur, ut duarum vocalium salva sit ratio. Tertia vero persona de secunda fit, retracta ultima litera, ἐὰν ποιῇς, ἐὰν ποιῇ. Et quia, ut diximus, amore productionis ο pluralis indicativi in ω mutant, λέγομεν, ἐὰν λέγωμεν, in secunda quoque persona ε in η transferunt, λέγετε, ἐὰν λέγητε. Tertia, ἐὰν λέγωσιν· quia omne verbum apud Græcos, quod exit in μεν, mutat μεν in σιν, et personam tertiam facit. Horum passiva de activis ita formantur, ut primæ personæ activæ si addas μαι syllabam, passivum ejusdem temporis facias, ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῶμαι, ἐὰν πεποιήκω, ἐὰν πεποιήκωμαι, ἐὰν ποιήσω, ἐὰν ποιήσωμαι. Item activi tertia, secunda passivi est, ἐὰν ποιῶ, ἐὰν ποιῇς, ἐὰν ποιῇ, ἐὰν ποιῶμαι, ἐὰν ποιῇ. Hæc eadem activi tertia, addita sibi ται syllaba, passivam tertiam facit, ἐὰν ποιῇ, ἐὰν ποιῆται. Græci in conjunctivo modo tempora bina conjungunt. Proprium Latinorum est, ut modo indicativa pro conjunctivis, modo conjunctiva pro indicativis ponant. Cicero de Legibus tertio, *Qui poterit socios tueri.* Idem Cicero in primo de republica, *Libenter tibi, Lœli, uti cum desideras, equidem concessero.*

De optativo modo.

De hoc modo quæstio græca præcessit, si præteritum tempus possit admittere, cum vota pro rebus aut præsentibus, aut futuris soleant accitari, nec in specie pos-

prétérit, puisqu'on fait ordinairement des vœux pour une chose présente ou pour une chose future, et qu'on ne peut en apparence revenir sur le passé. Ils ont décidé que le prétérit est nécessaire à l'optatif, parce que, ignorant souvent ce qui s'est passé dans un lieu dont nous sommes éloignés, nous désirons ardemment que ce qui nous serait utile fût arrivé. Un homme a désiré remporter la palme aux jeux Olympiques; renfermé dans sa demeure, il a confié ses chevaux à son fils, et l'a chargé de les conduire au combat; déjà le jour fixé pour la lutte est écoulé, le père ignore encore quelle en a été l'issue, et sa bouche fait entendre un souhait. Croyez-vous qu'il laisse échapper d'autres paroles que celles-ci : εἴθε ὁ υἱός μου νενίκηκοι! « puisse mon fils avoir été vainqueur! » Qu'on demande également ce que devrait dire en latin un homme qui, dans un cas semblable, formerait un vœu; on répondra par ces mots : *utinam meus filius vicerit!* Mais peu d'auteurs latins ont admis à l'optatif cette forme de parfait : *utinam vicerim!* car les Latins réunissent les divers temps de ce mode, à l'exemple des Grecs. C'est ainsi qu'ils font un seul temps du présent et de l'imparfait, du parfait et du plus-que-parfait. Ils se servent, pour rendre les deux premiers temps, de l'imparfait du subjonctif : *utinam legerem!* et pour les deux suivants, ils emploient le plus-que-parfait du subjonctif : *utinam legissem!* Le futur optatif se rend par le présent du subjonctif : *utinam legam!* Il y a cependant quelques écrivains qui persistent à employer le parfait : *utinam legerim!* Ils s'appuient sur l'opinion des Grecs, que nous avons citée plus haut. Tout optatif grec terminé en μι est à l'actif; tous ceux qui finissent en μην sont ou au passif, ou de forme passive : λέγοιμι, λεγοίμην. Les optatifs terminés par la syllabe ην, précédée d'une voyelle, sont tantôt à l'actif, tantôt au passif, et ne viennent pas d'autres verbes que des verbes en μι : φαίην, δοίην. Il y a des aoristes passifs venant des mêmes verbes, comme δοθείην, etc. Il y a aussi des temps de la même forme qui viennent des verbes terminés en ω, comme νυγείην, δαρείην, dont les temps, qui à l'actif finissent en μι, changent cette finale en la syllabe μην, et forment les mêmes temps du passif : λέγοιμι, λεγοίμην. Ceux qui finissent en ην intercalent un μ, et deviennent ainsi passifs : τιθείην, τιθείμην. Les Grecs donnent à chaque temps de l'optatif une syllabe de plus qu'aux mêmes temps de l'indicatif : ποιῶ, ποιοῖμι; ποιήσω, ποιήσοιμι; πεποίηκα, πεποιήκοιμι. Je ne parle pas de l'aoriste, que la langue latine ne connaît pas. Ainsi, nous trouvons en grec ἡδῷμι et ἡδῴοιμι, parce que, d'après l'addition nécessaire de la syllabe μι, on fait de ἡδῶ ἡδῷμι, et de ἡδώω, ἡδώοιμι. Tout optatif, dans cette langue, a toujours pour pénultième une diphthongue dans laquelle entre un ι : λέγοιμι, γράφοιμι, σταίην, δοίην. On ajoute un ι après l'ω dans ἡδωῖμι, pour que la pénultième de l'optatif ne marche pas sans cette voyelle. Toute première personne du singulier terminée en μι change cet ι final en εν, et fait ainsi son pluriel : ποιοῖμι, ποιοῖμεν. Toute première personne plurielle, a, à la pénultième, ou une seule voyelle, comme σταίμεν, ou deux, comme λέγοιμεν. Cette première personne sert à son tour à former la troisième, en changeant sa finale en σαν. Les mots suivants font le même changement, et de plus ils retranchent le μ : σταίημεν, σταίησαν; λέγοιμεν, λέγοιεν. Les

sint transacta revocari; pronuntiatumque est, præteritum quoque tempus optanti necessarium, quia sæpe in longinquis quid evenerit nescientes, optamus evenisse, quod nobis commodet. Qui enim Olympiacæ palmæ desiderium habuit, domi residens ipse, certatum equos suos cum aurigante filio misit, transacto jam die, qui certamini statutus est, exitum adhuc nesciens, et desiderium vocis adjuvans, quid aliud dicere existimandus est, quam εἴθε ὁ υἱός μου νενικήκοι. Hæc et quæstio et absolutio cum latinitate communis est, quia in causa pari hæc vox esse deberet optantis, *utinam filius meus vicerit.* Sed rari latinarum artium auctores admiserunt in optativo declinationem perfecti, *utinam vicerim.* In hoc enim modo Latini tempora Græcorum more conjungunt, imperfectum cum præsenti, plusquam perfectum cum perfecto : et hoc assignant duobus antecedentibus, quod in conjunctivo præteriti imperfecti fuit, *utinam legerem :* hoc duobus sequentibus, quod in conjunctivo plusquamperfecti fuit, *utinam legissem :* et hoc dant futuro, quod habuit conjunctivus præsens, *utinam legam.* Sunt tamen, qui et præterito perfecto acquiescant, *utinam legerim :* quorum sententiæ græca ratio, quam supra diximus, opitulatur. In græco optativo quæ in μι exeunt, activa tantum sunt; quæ in μην, passiva tantum, vel passivis similia, λέγοιμι, λεγοίμην. Sed quæ in ην exeunt præcedente vocali, modo activa, modo passiva sunt, et non nisi ex illis verbis veniunt, quæ in μι exeunt, φαίην, δοίην. Passiva autem et de iisdem verbis fiunt, ut δοθείην, τιθείην, et de exeuntibus in ω, ut νυγείην, δαρείην. Activa ergo, quæ in μι exeunt, mutant μι in μην, et passiva faciunt λέγοιμι, λεγοίμην; quæ vero in ην exeunt, μ interserunt, et in passivum transeunt, τιθείην τιθείμην, διδοίην διδοίμην. Græci omne tempus optativi modi majus syllaba proferunt, quam fuit in indicativo, ποιῶ ποιοῖμι, πεποίηκα πεποιήκοιμι, ποιήσω ποιήσοιμι. Aoriston enim prætereo, quem latinitas nescit. Ideo ἡδῷμι et ἡδώοιμι apud Græcos legimus, quia propter necessarium augmentum syllabæ ἀπὸ τοῦ ἡδῶ fit ἡδῷμι, καὶ ἀπὸ τοῦ ἡδώω fit ἡδώοιμι. Omne apud Græcos optativum singulare habet sine dubio in penultima diphthongum, quæ per ι componitur, λέγοιμι, γράφοιμι, σταίην, δοίην : unde et ἡδωῖμι post ω adscribitur ι, ne sine hac vocali optativi penultima proferatur. Græca, quæ in μι exeunt, ι ultimum in εν mutant, et fiunt pluralia, ποιοῖμι ποιοῖμεν, γράφοιμι γράφοιμεν. Semper apud Græcos pluralis prima persona aut unam vocalem habet in penultima præcedentem, ut σταίημεν, νυγείημεν; aut duas, ut λέγοιμεν, γράφοιμεν. Sed priora, fine mutato in σαν, tertiam personam de se efficiunt; sequentia vero, μ subtracto, idem faciunt, σταίημεν σταί-

temps terminés en μην au passif changent cette même syllabe en ο, et forment de cette manière la seconde personne : ποιοίμεν, ποιοῖο. Ceux dont la désinence est ην changent ν en σ, pour avoir la seconde personne : σταίην, σταίης. Si cette seconde personne finit par un ο, elle le fait précéder d'un τ à la troisième : ποιοῖο, ποιοῖτο; quand elle finit par σ, elle perd ce σ : σταίης, σταίη.

De l'infinitif.

Quelques grammairiens grecs n'ont pas voulu mettre l'infinitif, qu'ils appellent ἀπαρέμφατον, au nombre des modes du verbe, parce qu'un verbe, à un mode quelconque, ne saurait former un sens si on le joint à un autre verbe, fût-il à un autre mode. Qui dira en effet : βουλοίμην λέγω, λεγοιμι βουλομαι, γράφοιμι τρέχω? L'infinitif au contraire, joint à quelque mode que ce soit, complète un sens : θέλω γράφειν, θέλε γράφειν, etc. On ne peut pas dire non plus en latin : *velim scribo, debeam curre,* et autres alliances semblables. Ces mêmes grammairiens prétendent que l'infinitif est plutôt un adverbe, parce que, à l'exemple de l'adverbe, l'infinitif se place avant ou après le verbe, comme γράφω καλῶς, καλῶς γράφω; *scribo bene, bene scribo*. De même on dit : θέλω γράφειν, γράφειν θέλω; *volo scribere, scribere volo.* Ils ajoutent qu'il ne serait pas étonnant, puisque plusieurs adverbes viennent des verbes, que l'infinitif lui-même ne fût un mot formé aussi des verbes. Si, en effet, ἑλληνιστὶ vient de ἑλληνίζω, et ἀκμητὶ de κάμνω, pourquoi de γράφω ne formerait-on pas l'adverbe γράφειν? Ils vont encore plus loin. Si, disent-ils, γράφω, quand il se change en ce mot, γράφων, perd le nom de verbe pour prendre celui de participe, parce qu'il change sa finale et n'admet plus la différence des *personnes*, pourquoi n'en serait-il pas de même de γράφειν, qui non-seulement change la finale, mais qui de plus perd les diverses significations établies par les *personnes* et les *nombres*, surtout lorsque à l'égard des *personnes* le sens du participe est changé par l'addition d'un pronom, ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν, et que nous voyons l'infinitif subir cette même modification, ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν? Mais ceux qui pensent ainsi de l'infinitif ont surtout été trompés par ceci, que, dans l'adverbe, les différentes significations ne naissent pas de la similitude des diverses inflexions, mais que les temps et même les mots entiers sont changés, comme νῦν, πάλαι, ὕστερον, *nunc, antea, postea*. A l'infinitif, la voix change le temps par une simple inflexion, comme γράφειν, γεγραφέναι, γράψειν, *scribere, scripsisse, scriptum iri*. Tout infinitif joint à un verbe ne forme pas toujours un sens; il faut qu'il soit joint à un de ces verbes qui n'expriment rien par eux seuls, que les Grecs ont appelés προαιρετικὰ, et que les Latins pourraient bien appeler *arbitraria*, parce qu'ils expriment un penchant, un désir, une volonté de faire une chose encore incertaine, et dont la nature ne peut être déterminée que par un autre verbe. On ne saurait joindre le verbe ἐσθίω (je mange) avec le verbe τύπτειν (frapper), ou περιπατῶ (je me promène) avec πλουτεῖν (être riche). De même, en latin, *lego* uni à *sedere*, *scribo*

ησαν, λέγοιμεν λέγοιεν. Passiva Græcorum, quæ in μην exeunt, hanc ipsam syllabam in ο mutant, et secundam personam faciunt, ποιοίμην ποιοῖο, γραφοίμην γράφοιο; quæ vero exeunt in ην, ν in σ mutant, et faciunt secundam, σταίην σταίης, δοίην δοίης. Ipsa vero secunda persona si in ο exit, addit τ, et facit tertiam, ποιοῖο ποιοῖτο, γράφοιο γράφοιτο : quæ in σ definit, hoc amittit, et facit tertiam, σταίης σταίη, δοίης δοίη.

De infinito modo.

Infinitum modum, quem ἀπαρέμφατον dicunt, quidam Græcorum inter verba numerare noluerunt, quia nullius ἐγκλίσεως verbum, verbo alterius junctum, efficit sensum. Quis enim dicat, βουλοίμην λέγω, λέγοιμι βούλομαι, γράφοιμι τρέχω? Paremphatum vero, cum quolibet modo junctum, facit sensum, θέλω γράφειν, θέλε γράφειν, ἐὰν θέλω γράφειν, εἰ θέλοιμι γράφειν. Similiter et apud Latinos dici non potest *velim scribo, debeam curre*, et similia. Dicuntque, adverbium esse magis, quia infinitum, sicut adverbium, præponitur et postponitur verbo, ut γράφω καλῶς, καλῶς γράφω, *scribo bene, bene scribo :* ἑλληνιστὶ διαλέγομαι, διαλέγομαι ἑλληνιστὶ, *latine loquor, loquor latine*. Ita et hoc, θέλω γράφειν, γράφειν θέλω, *volo scribere, scribere volo :* ἐπίσταμαι τρέχειν, τρέχειν ἐπίσταμαι, *scio loqui, loqui scio*. Nec mirum aiunt, cum multa adverbia nascantur a verbis, hoc quoque ex verbo esse profectum. Si enim ἑλληνίζω, ἑλληνιστὶ facit, et κάμνω, ἀκμητὶ, cur non et ἀπὸ τοῦ γράφω nascatur adverbium γράφειν? Hoc etiam addunt : si ab eo, quod est γράφω, cum fit γράφων, jam verbum non dicitur, sed participium, quia ultimam mutat, et personam amittit; cur non et γράφειν in alterum nomen migret ex verbo, cum non solum finem moveat, sed etiam significationem personæ numerique perdat : maxime cum, sicut participium in distinctionem personarum additamento pronominis mutatur, ἐμὲ φιλῶν, σὲ φιλῶν, ἐκεῖνον φιλῶν; ita et ἀπαρεμφάτῳ contingit, ἐμὲ φιλεῖν, σὲ φιλεῖν, ἐκεῖνον φιλεῖν? Sed illi, qui talia de infinito putant, hac maxime ratione vincuntur, quod in adverbio temporum significationes non de ejusdem soni inflexione nascuntur, sed ut tempora, mutantur et voces, νῦν, πάλαι, ὕστερον, *nunc, antea, postea :* in infinito autem vox eadem paululum flexa tempus immutat, γράφειν, γεγραφέναι, γράψειν, *scribere, scripsisse, scriptum ire*. Nec omne ἀπαρέμφατον cuicunque verbo junctum sensum exprimit, sed illis tantum, quæ nullam rem per se dicta significant, quæ ab illis προαιρετικὰ, ab his *arbitraria* non absurde vocari possunt; quia per ipsa significatur, dispositionem, seu amorem, vel arbitrium subesse nobis rei adhuc incertæ, sed per adjunctionem verbi alterius exprimendæ. Nam ἐσθίω μετὰ τοῦ τύπτειν, aut περιπατῶ μετὰ τοῦ πλουτεῖν, jungi non possunt. Item *lego* cum *sedere* junctum, aut *scribo* cum *cædere*, nullam efficit sensus perfectionem; quia et *lego* rem significat et *sedere*, et *scribo* similiter et *cædere*. Si vero dixero *volo*, aut *opto*,

uni à *cædere*, ne forment aucun sens complet, parce que *lego* exprime seul une action et que *sedere* en exprime une autre, comme *scribo* à l'égard de *cædere*. Si je dis *volo*, ou *opto*, ou *soleo*, ou *incipio*, et autres verbes semblables, je n'exprime aucune action déterminée au moyen d'un verbe de cette nature; mais ce sont les seuls verbes, ainsi que ceux qui leur ressemblent, qui se joignent convenablement aux infinitifs, de manière à ce que l'un des deux verbes exprime une volonté, et que l'autre qualifie l'action qui est le but de cette volonté : *volo currere*, *opto invenire*, *soleo scribere*. Ces exemples peuvent faire comprendre que c'est dans l'infinitif que repose toute la force significative du verbe, puisque les verbes sont en quelque sorte les noms qu'on donne aux actions. Nous voyons même que l'infinitif fait souvent exprimer une action quelconque à des verbes qui seuls n'avaient aucune signification. Ce mode sert si bien à nommer les choses sans le secours d'un autre mot, que, dans les significations des *attributs* qu'Aristote appelle les *dix catégories*, quatre sont désignées par l'infinitif, κεῖσθαι, ἔχειν, ποιεῖν, πάσχειν. Les Grecs ont appelé ce mode ἀπαρέμφατον, parce qu'il n'exprime aucune volonté de l'âme. Ces mots γράφω, τύπτω, τιμῶ, expriment, outre une action, le sentiment qu'éprouve l'âme de l'agent. Mais γράφειν, τύπτειν, τιμᾷν, ne nous présentent aucune idée de sentiment, parce qu'on ignore si celui qui parle ajoutera ensuite θέλω, μέλλω, διατυπῶ, ou bien οὐ θέλω, οὐ μέλλω, οὐ διατυπῶ. Passons maintenant à sa formation.

Un temps de l'infinitif, en grec, répond à deux temps de l'indicatif. Nous trouvons à l'indicatif ποιῶ, ἐποίουν, tandis que l'infinitif n'a que ποιεῖν pour le présent et pour l'imparfait. De même, dans le premier mode, le parfait est πεποίηκα, et le plus-que-parfait est ἐπεποιήκειν; l'infinitif n'a pour ces deux temps que πεποιηκέναι. Tout infinitif se termine par un ν ou par la diphthongue αι; mais lorsqu'il finit par un ν, ce ν est nécessairement précédé d'une diphthongue, comme dans ποιεῖν, χρυσοῦν. On ajoute l'ι à l'infinitif βοαῖν, afin qu'il n'y ait pas d'infinitif sans diphthongue. Aussi tous ceux qui se terminent en ην, comme ζῆν, πεινῆν, n'appartiennent pas à la langue commune, mais au dialecte dorien, comme ὁρῆν. On trouve même dans ce dialecte des infinitifs qui finissent en εν, comme νόεν, formé de νοεῖν. On en rencontre, il est vrai, dans la langue commune, qui ont également pour finale la syllabe εν; mais on n'a fait que retrancher la dernière syllabe du mot, qui n'a subi du reste aucune altération. Ainsi, d'ἔμεναι on a fait ἔμεν, de δόμεναι on a formé δόμεν. La troisième personne du parfait de l'indicatif prend avec elle la syllabe ναι, et donne ainsi le même temps de l'infinitif, πεποίηκε, πεποιηκέναι. Les Latins ajoutent deux *ss* et un *e* à la première personne, *dixi*, *dixisse*. Les Grecs placent avant la diphthongue αι, qui sert de désinence à leurs infinitifs actifs, toutes les semi-voyelles, excepté ζ, στεῖλαι, νεῖμαι, σπεῖραι, νοῆσαι, λέξαι, γράψαι. On peut remarquer εἶπαι et ἐνέγκαι, les seuls verbes où la diphthongue ne soit pas précédée d'une semi-voyelle, mais d'une muette. Au passif, cette même diphthongue n'est jamais précédée que du θ, devant lequel on met ou une liquide, comme dans κεκάρθαι, τετίλθαι; ou un σ, comme dans λέγεσθαι, φιλεῖσθαι; ou une des deux muettes qu'on appelle rudes ou aspirées, soit un χ, comme dans νενύχθαι; soit un φ, comme dans γεγράφθαι. Les Latins n'ont pas d'infinitif d'une

aut *soleo*, aut *incipio*, et similia, nullam rem ex hujusmodi verbi pronuntiatione significo. Et hæc sunt, vel talia, quæ bene a paremphatis implicantur, ut ex uno arbitrium, ex altero res notetur : *volo currere*, *opto invenire*, *dispono proficisci*, *soleo scribere*. Ex hoc intelligitur, maximam vim verbi in infinito esse modo : siquidem verba rerum nomina sunt. Et videmus ab aparemphatis rei significationem alteris quoque verbis non habentibus accommodari. Adeo autem hic modus absolutum nomen rerum est, ut in significationibus rerum, quas Aristoteles numero decem κατηγορίας vocat, quatuor per ἀπαρέμφατον proferantur, κεῖσθαι, ἔχειν, ποιεῖν, πάσχειν. Græco vocabulo propterea dicitur ἀπαρέμφατον, quod nullum mentis indicat affectum. Nam γράφω, τύπτω, τιμῶ, et rem, et ipsum animi habitum expressit agentis : γράφειν vero, vel τύπτειν, vel τιμᾷν, nullam continet affectus significationem; quia incertum est, quid sequatur, θέλω, μέλλω, διατυπῶ, an contra οὐ θέλω, οὐ μέλλω, οὐ διατυπῶ. Hinc de ipsius declinatione tractemus.

Græci infiniti unum tempus duo tempora complectitur indicativi modi : ποιῶ, ἐποίουν in indicativo; in infinitivo autem ita pronuntiatur, ἐνεστῶτος καὶ παρατατικοῦ, ποιεῖν, item πεποίηκα, ἐπεποιήκειν, et in infinitivo παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ, πεποιηκέναι. Apud Græcos omne ἀπαρέμφατον aut in ν desinit, aut in αι diphthongum : sed et cum in ν desinit, diphthongus præcedat necesse est, ut ποιεῖν, χρυσοῦν. Ideo τῷ βοαῖν, ἰῶτα adscribitur, ne sit ἀπαρέμφατον sine diphthongo. Unde, quæ in ην desinunt, ut ζῆν, πεινῆν, διψῆν, non sunt communia, sed dorica, ut ὁρῆν. Ejusdem sunt dialecti et quæ in εν exeunt, ut ἀπὸ τοῦ νοεῖν νόεν, et ἀπὸ τοῦ δασμηφορεῖν δασμηφόρεν. Licet sint et communia in εν, sed integritatis extremitate præcisa, ut est ἀπὸ τοῦ ἔμεναι ἔμεν, ἀπὸ τοῦ δόμεναι δόμεν. Perfecti temporis indicativi Græcorum tertia persona, fini suo adjecta ναι syllaba, transit in ἀπαρέμφατον, πεποίηκε πεποιηκέναι, λέλεχε λελεχέναι. Latini primæ personæ perfecti addunt geminatum *ss* et *e*, *dixi*, *dixisse*. Græci ἀπαρέμφατα sua activa in αι desinentia per omnes semivocales literas proferunt, excepto ζ, στεῖλαι, νεῖμαι, χρεῖναι, σπεῖραι, νοῆσαι, λέξαι, γράψαι. Excepta sunt εἶπαι καὶ ἐνέγκαι, quæ sola non semivocales sortita, sed mutas. Passiva vero per unam tantum literam θ proferuntur, præmissa aut liquida, κεκάρθαι, τετίλθαι, ἐῤῥάνθαι, aut σ, λέγεσθαι, φιλεῖσθαι; aut altera ex mutis, quæ vocantur δα-

seule syllabe; les Grecs en ont quelques-uns qu'on peut ranger dans la seconde conjugaison des *circonflexes*, comme σπᾶν, θλᾶν; car πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν, ne sont pas entiers, mais ils sont contractés. On disait avant πνέειν, χέειν, ῥέειν, et en retranchant l'ε du milieu on n'en a fait qu'une syllabe, car l'indicatif présent de ces verbes est πνέω, χέω, ῥέω. Tout verbe grec, en effet, qui se termine en ω, garde à l'infinitif le même nombre de syllabes qu'à la première personne de l'indicatif présent : νοῶ, νοεῖν; τιμῶ, τιμᾶν; χρυσῶ, χρυσοῦν; τύπτω, τύπτειν. La même chose a lieu pour πνέω, πνέειν; χέω, χέειν; ῥέω, ῥέειν, dont on fait ensuite πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν. Les infinitifs qui ont pour finale un ν viennent-ils d'un verbe *circonflexe*, ils remplacent ce ν par la syllabe σθαι, pour former l'infinitif passif : ποιεῖν, ποιεῖσθαι; τιμᾶν, τιμᾶσθαι. Appartiennent-ils à un verbe *baryton*, ils perdent encore l'ι : λέγειν, λέγεσθαι. On peut former aussi l'infinitif passif de l'indicatif passif, en changeant, à la troisième personne du singulier, τ en σθ. Cela n'a pas lieu seulement pour le présent, mais aussi pour le passé et pour le futur : φιλεῖται, φιλεῖσθαι; πεφίληται, πεφιλῆσθαι; πεφιληθήσεται, πεφιληθήσεσθαι. Il y a une autre observation plus rigoureuse à faire sur le parfait. Toutes les fois que ce parfait a un κ à sa pénultième, il rejette ses deux dernières syllabes, les remplace par la finale σθαι, et donne ainsi le parfait passif : πεπατηκέναι, πεπατῆσθαι; πεπλυκέναι, πεπλύσθαι. Quelquefois il prend seulement la syllabe θαι sans σ; mais alors c'est quand le κ est précédé d'une liquide, comme τετιλκέναι, τετίλθαι; κεχαρκέναι, κεχάρθαι; ἐῤῥαγκέναι, ἐῤῥάνθαι. On comprend par là que γ, qui dans ce verbe précède κ, a été mis forcément pour un ν. Si le parfait actif a pour pénultième un φ ou un χ, il prend encore un θ au passif : γεγραφέναι, γεγράφθαι; νενυχέναι, νενύχθαι. Les Latins forment le futur de l'infinitif en joignant au participe ou plutôt au gérondif les mots *ire* ou *iri*, et ils disent pour l'actif *doctum ire*, ou *doctum iri* pour le passif. Les infinitifs terminés en θαι mettent ou l'accent aigu sur l'antépénultième, comme dans λέγεσθαι, γράφεσθαι; ou sur la pénultième, comme dans τετίλθαι; ou bien enfin ils marquent cette même pénultième de l'accent circonflexe, comme ποιεῖσθαι. L'infinitif terminé en θαι a-t-il un υ à la pénultième, il est au présent ou au parfait, et alors c'est l'accent qui sert à les distinguer : car s'il marque l'antépénultième, le verbe est au présent, comme ὄλλυσθαι, ῥήγνυσθαι; s'il marque la pénultième, c'est un parfait, comme λελύσθαι. Ainsi εἴρυσθαι, s'il a l'accent sur sa première syllabe, a le même sens que ἕλκεσθαι (être traîné), qui est au présent. Si, au contraire, l'accent est sur la pénultième, il a le sens de εἱλκύσθαι (avoir été traîné), qui est au parfait : νῆα κατειρύσθαι. La composition ne change pas l'accent dans les infinitifs, et les verbes composés gardent l'accent des verbes simples : φιλεῖσθαι, καταφιλεῖσθαι. Enfin, καταγραψαι, qui est à la fois l'infinitif actif et l'impératif passif, a l'accent sur le verbe dans le premier cas, καταγράψαι; et lorsqu'il est mis pour l'impératif, l'accent se recule sur la préposition κατάγραψαι. Tout parfait de l'infinitif en

σεῖαι, id est, sive χ, ut νενύχθαι, sive φ, ut γεγράφθαι. Cum Latini nullum infinitum monosyllabum habeant, Græci paucissima habent, quæ referantur ad solam secundam συζυγίαν περισπωμένων, ut σπᾶν, θλᾶν. Etenim πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν, non sunt integra, sed ex collisione contracta. Fuit enim integritas, πνέειν, χέειν, ῥέειν, et medio ε subtracto in unam syllabam sunt redacta, et ex themate verborum veniunt πνέω, χέω, ῥέω. Nullum enim græcum verbum ἀπαρέμφατον ex verbo in ω desinente factum, non eumdem numerum syllabarum tenet, qui in prima positione verbi fuit, νοῶ νοεῖν, τιμῶ τιμᾶν, χρυσῶ χρυσοῦν, τρέχω τρέχειν, τύπτω τύπτειν. Sic πνέω πνέειν, χέω χέειν, ῥέω ῥέειν; ex quibus πνεῖν, χεῖν, ῥεῖν sunt facta. Ἀπαρέμφατα, quæ in ν desinunt, si de verbo sunt perispomeno, amisso ν, et accepta syllaba σθαι, faciunt ex se passiva, ποιεῖν ποιεῖσθαι, τιμᾶν τιμᾶσθαι, δηλοῦν δηλοῦσθαι. Quod si sint de barytono, etiam ι amittunt, λέγειν λέγεσθαι, γράφειν γράφεσθαι. Fiunt et de indicativo passivo. Mutat enim τ in σ καὶ σθ, et facit ἀπαρέμφατον. Nec solum hoc in præsenti tempore, sed in præterito et futuro, φιλεῖται φιλεῖσθαι, πεφίληται πεφιλῆσθαι, πεφιληθήσεται πεφιληθήσεσθαι. Est et alia diligentior observatio circa παρακείμενον. Nam quoties in penultima habet κ, tunc amissa utraque syllaba, et accepta σθαι, in passivum transit, πεπατηκέναι πεπατῆσθαι, γεγελακέναι γεγελάσθαι, πεπλυκέναι πεπλύσθαι; aut interdum θαι solam accipit sine σ, sed tunc, quoties ante κ liquida reperitur, ut τετιλκέναι τετίλθαι, κεχαρκέναι κεχάρθαι, ἐῤῥαγκέναι ἐῤῥάνθαι. Unde intelligitur, in hoc verbo γ, quod fuit ante κ, δυνάμει ν fuisse. Quod si παρακείμενος activus habuit in penultima aut φ, aut χ, tunc quoque θ accipit, γεγραφέναι γεγράφθαι, νενυχέναι νενύχθαι. Latini futuri infinitum faciunt adjuncto participio, vel magis gerundi modo, *ire* seu *iri*; et vel in passivo *doctum iri*, vel in activo *doctum ire* pronuntiant. Ἀπαρέμφατα, quæ in θαι exeunt, aut tertium a fine acutum sortiuntur accentum, ut λέγεσθαι, γράφεσθαι; aut secundum, ut τετίλθαι, κεχάρθαι; aut circumflectunt penultimam, ut ποιεῖσθαι, νοεῖσθαι. Ἀπαρέμφατον, quod in θαι exit, si habeat in penultima υ, modo præsentis temporis est, modo præteriti perfecti : et hanc diversitatem discernit accentus. Nam si tertius a fine sit, præsens tempus ostendit, ut ὄλλυσθαι, ῥήγνυσθαι, ζεύγνυσθαι; si secundus, præteritum perfectum, ut λελύσθαι, ἐξύσθαι. Unde εἴρυσθαι, si in capite habeat accentum, σημαίνει ἕλκεσθαι, quod est præsentis : si in penultima sit, σημαίνει εἱλκύσθαι, quod est præteriti : νῆα κατειρύσθαι. In ἀπαρεμφάτοις compositio non mutat accentum, sed hunc composita custodiunt, qui simplicibus adhærebat, φιλεῖσθαι καταφιλεῖσθαι, κεῖσθαι κατακεῖσθαι. Denique καταγραψαι, quia et activi aparemphati est, et passivi imperativi, cum est aparemphatum, in verbo habet accentum, καταγράψαι, et cum est imperativum, ad præpositionem recurrit, κατάγραψαι. In infinito græco præteritum perfectum, si dissyllabum fuerit, omnimodo a vocali incipit, ὦφθαι, εἶρχθαι. Si ergo inveniantur dissyl-

grec, lorsqu'il se compose de deux syllabes, commence par une voyelle, εἶρχθαι. Si on en trouve également de deux syllabes qui commencent par une consonne, il est évident qu'ils sont syncopés, comme πέρθαι, βλῆσθαι, δέχθαι, et que le parfait véritable est πεπέρθαι, βεβλῆσθαι, δεδέχθαι. Les Grecs emploient souvent l'infinitif pour l'impératif; les Latins le mettent quelquefois à la place de l'indicatif : Θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, c'est-à-dire μάχου. « Courage, Diomède, marche contre les Troyens. » (Hom.). Salluste a employé l'infinitif pour l'indicatif. *Hic ubi primum adolevit, non se luxuriæ atque inertiæ corrumpendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare; et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui.* Les Latins font quelquefois tenir à l'infinitif la place du subjonctif. Cicéron, *pro Sestio*, a dit : *Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*, au lieu de *hortatur ut relinquam : hortor amare focos*, pour *hortor ut ament.* On s'en sert quelquefois au lieu du gérondif. Cicéron a dit, dans son *pro Quintio : Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*, au lieu de *evertendi.* « Il a résolu de renverser de fond en comble la fortune et la puissance de cet honnête citoyen. » Nous lisons dans Virgile : *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros*, pour *cognoscendi.* « Mais si vous désirez sincèrement connaître nos malheurs. »

On trouve encore l'infinitif employé autrement par Térence, dans son Hécyre : *it ad eam visere*, pour *visitatum*, « il va la voir; » et par Virgile : *et cantare pares et respondere parati*, pour *ad respondendum* : « tous deux habiles à chanter des vers, et prêts à se répondre. » Quelquefois l'infinitif tient la place du participe présent. Varron dit, en plaidant contre Scævola, *et ut matrem audivi dicere* : « et dès que j'ai entendu dire à sa mère. » Cicéron a dit aussi, dans une de ses Verrines : *Charidemum quum testimonium dicere audistis* : « Lorsque vous avez entendu Charidème, déposant contre lui. » Ces deux infinitifs, *dicere*, sont bien pour *dicentem*. N'écoutons donc plus ceux qui déclament contre l'infinitif, et qui prétendent qu'il ne fait pas partie du verbe, puisqu'il est prouvé qu'on l'emploie pour presque tous les modes du verbe.

Des impersonnels.

Il y a des impersonnels communs à la langue grecque et à la langue latine; il y en a aussi qui n'appartiennent qu'à cette dernière. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, est un impersonnel; mais les Grecs emploient le même verbe de la même manière : πρέπει ἐμοὶ, σοὶ, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμῖν, ἐκείνοις. Or cet impersonnel, *decet*, vient du verbe *deceo, deces, decet* : πρέπω, πρέπεις, πρέπει, πρέπομεν, πρέπετε, πρέπουσι. *Decent domum columnæ* : πρέπουσι τῇ οἰκίᾳ οἱ κίονες. *Placet mihi lectio*, la lecture me plaît; *placet* est un verbe. *Placet mihi legere*, il me plaît de lire; *placet* est ici un impersonnel.

De même, en grec, ἀρέσκει μοι ἡ ἀνάγνωσις se rapporte à la personne elle-même; et dans ἀρέσκει μοι ἀναγιγνώσκειν, ἀρέσκει est impersonnel : *contigit mihi spes, contigit me venisse*; de même en grec : συνέβη μοι ἡ ἐλπίς, συνέβη με ἐληλυθέναι. Dans le premier cas, συνέβη est verbe et se conjugue; dans le second, il est impersonnel. *Pœnitet me* répond au μεταμέλει μοι des Grecs. Les

laba hujusmodi a consonantibus incipientia, manifestum est, non esse integra, ut πέρθαι, βλήσθαι, δέχθαι, quorum integra sunt πεπέρθαι, βεβλῆσθαι, δεδέχθαι. Græci aparemphato nonnunquam pro imperativo utuntur : Latini pro indicativo. Θαρσῶν νῦν, Διόμηδες, ἐπὶ Τρώεσσι μάχεσθαι, id est, μάχου : hic pro imperativo. At pro indicativo Sallustius : *Hic, ubi primum adolevit, non se luxuriæ neque inertiæ corrumpendum dedit, sed, ut mos gentis illius est, jaculari, equitare : et cum omnes gloria anteiret, omnibus tamen carus esse. Idem pleraque tempora in venando agere, leonem atque alias feras primus, aut in primis ferire, plurimum facere, minimum de se loqui.* Infinitum nonnunquam pro conjunctivo ponunt. Cicero pro Sestio : *Reipublicæ dignitas me ad se rapit, et hæc minora relinquere hortatur*; pro *hortatur, ut relinquam. Hortor amare focos*, pro *hortor, ut ament.* Ponuntur et pro gerundi modo. Cicero pro Quintio : *Consilium cepisse hominis fortunas funditus evertere*, pro *evertendi.* Vergilius : *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros*, pro *cognoscendi.* Et aliter Terentius in Hecyra : *It ad eam visere*, pro *visitatum*; et, *Cantare pares et respondere parati*, pro *ad respondendum.* Ponuntur et pro participio præsentis. Varro in Scævolam : *Et ut matrem audivi dicere.* Cicero in Verrem : *Charidemum cum testimonium dicere audistis*, pro *dicentem.* Eant nunc, qui infinito calumniantur, et verbum non esse contendant, cum pro omnibus fere verbi modis probetur adhiberi.

De impersonalibus.

Sunt impersonalia Græcis Latinisque communia, sunt tantum concessa latinitati. *Decet me, te, illum, nos, vos, illos*, impersonale est. Sed et Græci hoc verbo similiter utuntur, πρέπει ἐμοὶ, σοὶ, ἐκείνῳ, ἡμῖν, ὑμίν, ἐκείνοις. Hoc autem impersonale nascitur a verbo *deceo, deces, decet*, πρέπω, πρέπεις, πρέπει, πρέπομεν, πρέπετε, πρέπουσιν. *Decent domum columnæ*, πρέπουσιν τηῖ οἰκίαι οἱ κίονες. *Placet mihi lectio*, verbum est; *placet mihi legere*, impersonale est. Ita et apud Græcos, ἀρέσκει μοὶ ἡ ἀνάγνωσις, ad personam relatum est, ἀρέσνει μοὶ ἀναγιγνώσκειν, impersonale est. *Contingit me venisse.* Similiter apud Græcos, συνέβη μοι ἡ ἐλπὶς, declinationis est : συνέβη μὲ ἐλεληλυθέναι, impersonale est. *Pœnitet me*, hoc est, quod apud illos μεταμέλει μοί. Impersonalia apud Græcos per

impersonnels, chez ces derniers, ne passent pas par tous les temps; car on ne dit pas impersonnellement τρέχειν, περιπατεῖν. On ne rencontre aucun impersonnel employé au pluriel; car *bene legitur liber* est impersonnel, mais *libri bene leguntur* est une tournure semblable à celle des Grecs : αἱ βίβλοι ἀναγινώσκονται.

Des formes ou des différences extérieures des verbes.

Ce qu'on appelle formes ou différences extérieures des verbes peut se réduire à celles-ci : les unes marquent une action réfléchie ou une action qui commence à se faire; les autres expriment une action souvent répétée; les autres, enfin, tiennent la place d'autres mots, dont elles usurpent la signification. Ces formes sont presque en propre à la langue latine, quoique les Grecs possèdent, dit-on, cette forme de verbes qui exprime la réflexion.

Des verbes qui marquent l'intention.

Un verbe marque l'intention quand il exprime l'approche d'une action dont on espère voir l'issue, comme *parturio*, qui n'est autre chose que *parere meditor; esurio*, qui veut dire *esse meditor*. Ces verbes sont toujours de la troisième conjugaison, et longs. La langue grecque nous présente une forme semblable dans les verbes θανατιῶ, δαιμονιῶ, κινητιῶ, κ. τ. λ. Ces verbes en effet n'expriment pas un fait, mais un essai, une intention de l'exécuter. On peut leur assimiler les suivants : ῥιγείω, ὀκνείω, γαμησείω, κ. τ. λ.

Des verbes qui marquent un commencement d'action.

Les verbes appelés en latin *inchoativa* sont ceux qui indiquent qu'une chose a commencé d'être, comme *pallescit* se dit d'un homme dont le visage n'est pas encore couvert de toute la pâleur dont il est susceptible. La forme de ces verbes est toujours en *sco*. Cependant tous ceux qui ont cette désinence n'ont pas la même signification ; il suffit qu'ils soient dérivés, pour qu'on soit forcé de les ranger dans la troisième conjugaison. Cette forme n'admet pas de parfait; on ne peut dire, en effet, qu'une même chose a commencé d'être actuellement, et qu'elle est passée. Quelques personnes prétendent que cette forme est aussi connue des Grecs, et citent pour preuve μελαίνομαι, τερμαίνομαι, qui, disent-ils, répondent à *nigresco, calesco*; mais on trouve, même selon elles, des verbes en σκῶ qui ont cette signification : τελίσκω, γαμίσκω, κ. τ. λ. Pour διδάσκω, bien que sa désinence soit celle des verbes que nous venons de citer, c'est, n'en doutons pas, un parfait, et non un verbe qui exprime un commencement d'action.

Des verbes qui marquent une action repétée.

Cette forme est tout entière à la langue latine, dont elle fait ressortir la concision en exprimant, au moyen d'un seul mot, une répétition d'action. Cette forme dérive quelquefois d'une manière, quelquefois de deux; mais le degré de répétition n'est pas plus étendu dans l'un que dans l'autre cas : de même, dans les diminutifs, ceux qui ont reçu deux syllabes de plus que le primitif n'ont pas une signification moindre que ceux qui n'ont pris de plus qu'une syllabe : *anus, anilla, anicula. Sternuto* est un fréquentatif, dont le primitif est *sternuo*. Properce a dit : *Candidus Augustæ sternuit omen amor. Pulto*

tempora non flectuntur. Nam impersonaliter τρέχειν, περιπατεῖν, nemo dicit. Nullum impersonale in pluralis numeri forma invenitur. Nam *bene legitur liber*, impersonale est : *libri* autem *bene leguntur*, elocutio est græcæ similis. αἱ βίβλοι ἀναγινώσκονται.

De formis vel speciebus verborum.

His subjunguntur, quæ verborum formæ vel species nominantur, meditativa, inchoativa, frequentativa, et usurpativa : quæ sunt fere propriæ latinitatis, licet meditativa etiam Græci habere putantur.

De meditativa.

Est autem meditativa, quæ significat meditationem rei, cujus imminet et speratur effectus; ut *parturio*, quod est *parere meditor; esurio, esse meditor* : et sunt semper tertiæ conjugationis productæ. Huic similis in græcis quoque verbis invenitur species, θανατιῶ, δαιμονιῶ, κινητιῶ, οὐρητιῶ, ἐρωτιῶ. His enim verbis tentamentum quoddam rei et meditatio, non ipse effectus exprimitur. His similia videntur, ῥιγείω, ὀκνείω, γαμησειω, πολεμησείω, βρωσείω.

De inchoativa.

Inchoativa forma est, quæ jam aliquid inchoasse testatur, ut *pallescit*, cui necdum diffusus est totus pallor. Et hæc forma semper in *sco* quiescit : nec tamen omnia in *sco* inchoativa sunt, et semper dum sit derivativa, tertiæ conjugationis fieri cogitur. Hæc forma præteritum nescit habere tempus perfectum. Quid enim simul et adhuc incipere, et jam præterisse dicatur? Hanc quoque formam sunt qui Græcis familiarem dicant, asserentes, hoc esse μελαίνομαι καὶ θερμαίνομαι, quod est *nigresco* et *calesco* : sed apud illos aliqua hujus significationis in σκω exire contendunt, τελίσκω, γαμίσκω, τιτρώσκω, γεράσκω. Διδάσκω autem licet ejusdem finis sit, nemo tamen perfectum, et non inchoativum esse dubitabit.

De frequentativa.

Frequentativa forma compendio latinitatis obsequitur, cum uno verbo frequentationem administrationis ostendit. Hæc forma nonnunquam uno gradu, nonnunquam duobus derivatur, ut *cano, canto, cantito* : nec tamen est in posterioribus major, quam in prioribus, frequentationis expressio. Sicut nec in diminutivis secundus gradus minus priore significat, *anus, anilla, anicula. Sternuto* frequentativum est a principali *sternuo*. Propertius : *Candidus Augustæ sternuit omen amor. Pulto* sunt qui accipiant pro eo, quod est *pulso*, et ἀττικισμὸν quemdam latinitatis existiment, ut apud illos θάλασσα

est, selon quelques-uns, le même verbe que *pulso*; c'est, disent-ils, une espèce d'atticisme appliqué à la langue latine. Les Attiques, en effet, mettent θάλαττα pour θάλασσα, πλάττω pour πλάσσω. Mais *pultare*, c'est *sæpe pulsare*, comme *tractare* est pour *sæpe trahere*. *Eructat* est un fréquentatif dérivé du primitif *erugit* : *Erugit aquæ vis*. *Grassatur* indique une répétition de l'action exprimée par *graditur* : *Quum inferior omni via grassaretur*, a dit Salluste. Il y a quelques verbes de cette forme sans source primitive, comme *cyathissare, tympanissare, crotalissare*. Il y en a d'autres qui expriment plutôt la lenteur qu'une répétition : *Hastamque receptat ossibus hærentem*. Cette difficulté avec laquelle le dard pénètre est rendue par un verbe dont la forme indique ordinairement le contraire. Je n'ai pas trouvé une forme semblable dans aucun verbe grec.

Des formes mises dans les verbes à la place d'autres formes.

On appelle ces formes gérondifs ou participes, parce que les verbes qui leur appartiennent sont presque tous semblables aux participes, et n'en diffèrent que par la signification; car *vado salutatum* dit la même chose que *vado salutare* ou *ut salutem*. Si vous dites *ad salutandum eo*, le mot *salutandum* cesse d'être participe, si vous n'ajoutez, ou *hominem*, ou *amicum*. L'addition d'un de ces deux mots lui donnera force de participe; mais alors il faut que le verbe d'où il vient ait la voix passive, comme *ad videndum, ad salutandum*. Mais lorsque je dis *ad declamandum*, je ne puis ajouter *illum*, parce que *declamor* n'est pas latin. Cette forme ne donne pas seulement de l'élégance aux phrases; par elle aussi la langue latine possède une richesse de plus, que les Grecs doivent lui envier.

Des différentes espèces de verbes.

Les Latins appellent *genera verborum* ce que les Grecs désignent sous le nom de διάθεσις ῥημάτων; car le mot *affectus* (état de l'âme, de l'esprit) est rendu par le mot διάθεσις. Voici donc ce qui sert chez les Grecs à distinguer les différentes affections. Les verbes terminés en ω, ayant une signification active, se joignent à plusieurs cas, soit au génitif, soit au datif, ou à l'accusatif; ils prennent avec eux la syllabe μαι pour se changer en passifs. Les Grecs ont alors appelé παθητικὰ les verbes qui, terminés en μαι, expriment l'état passif de l'âme. Ces derniers doivent nécessairement être joints au génitif avec la préposition ὑπὸ, et ils peuvent, en rejetant la syllabe μαι, redevenir actifs : ἄρχομαι ὑπὸ σοῦ, κελεύομαι ὑπὸ σοῦ, τιμῶμαι ὑπὸ σοῦ. Celui qui ne réunira pas toutes les conditions ci-dessus énoncées ne sera appelé ni *actif*, ni *passif*; mais s'il se termine en ω, on l'appellera *neutre* ou *absolu*, comme ζῶ, πλουτῶ, ὑπάρχω. Parmi ces derniers, quelques-uns expriment une action libre et indépendante; d'autres expriment un état passif. Par exemple, τρέχω, ἀριστῶ, περιπατῶ, désignent un individu agissant; mais νοσῶ et ὀφθαλμιῶ désignent, sans aucun doute, un état de souffrance. On ne les appelle pas actifs, parce qu'on ne peut les construire avec aucun des cas dont nous avons parlé plus haut, et qu'ils ne peuvent recevoir la syllabe μαι. On ne dit ni τρέχω σε, ni ἀριστῶ σε, et on ne peut pas non plus en faire des verbes passifs,

θάλαττα, πλάσσω πλάττω. Sed *pultare* est *sæpe pulsare*, sicut *tractare* est *sæpe trahere*. *Eructat* frequentativum est a principali *erugit aquæ vis*; et *grassatur* iteratio est a *graditur*. Sallustius : *Cum inferior omni via grassaretur*. Sunt quædam hujus formæ sine substantia principalis, *cyathissare, tympanissare, crotalissare*. Sunt, quæ magis moram, quam iterationem, explicant,

Hastamque receptat ossibus hærentem.

Hic enim recipiendi difficultas sub specie frequentationis exprimitur. Hanc formam in græcis verbis invenire non potui.

De usurpativa.

Hanc quidam gerundi modi vel participalem vocant, quia verba ejus pæne omnia similia participiis sunt, et sola significatione distantia. Nam *vado salutatum*, hoc est dicere, *vado salutare*, aut, *ut salutem*. Item *ad salutandum eo*, participium esse jam desinit, nisi adjeceris, vel *hominem*, vel *amicum*; hac enim adjectione participii vim tenebit, sed tunc, cum ex verbo est, habente passivam declinationem, ut, *ad videndum, ad salutandum*. *Ad declamandum* vero cum dico, non possum adjicere *illum*, quia *declamor* latinum non est. Hæc forma latinitati non solum præstat ornatum, sed illud quoque, ut aliquid habere videatur, quæ Græci jure desiderent.

De generibus verborum.

Quod Græci διάθεσιν ῥημάτων vocant, hoc Latini appellant genera verborum. Affectus enim græco nomine διάθεσις nuncupatur. Græci igitur διαθέσεις hac distinctione definiunt : Quæ in ω exeunt activam vim significantia, et junguntur casibus, vel genitivo, vel dativo, vel accusativo, et, accepta μαι syllaba, transeunt in passiva; hæc activa dixerunt : ut ἄρχω σοῦ, κελεύω σοὶ, τιμῶ σε. Hæc, assumta μαι, passiva fiunt. Contra παθητικὰ dixerunt, quæ in μαι desinentia significant passionem, et necesse habent jungi genitivo cum præpositione ὑπὸ, ac possunt, amissa μαι syllaba, in activum redire, ἄρχομαι ὑπό σου, κελεύομαι ὑπό σου, τιμῶμαι ὑπό σου. Cui ex supra scriptis diffinitionibus una defuerit, nec ἐνεργητικὸν, nec παθητικὸν dicitur. Sed si in ω exit, οὐδέτερον vel ἀπολελυμένον vocatur; ut est, ζῶ, πλουτῶ, ὑπάρχω, ἑορτάζω. In his invenies aliqua aperte et absolute actum, aliqua designare passionem. Nam τρέχω, ἀριστῶ, περιπατῶ, de agente dicuntur : νοσῶ autem et ὀφθαλμιῶ sine dubio passionem sonant. Sed neque activa illa dicuntur, quia et nulli de supra dictis casibus jungi possunt, nec μαι recipiunt. Nam nec τρέχω

et dire : τρέχομαι ὑπὸ σοῦ, ἀριστῶμαι ὑπὸ σοῦ. Νοσῶ et ὀφθαλμιῶ, quoique exprimant un état passif, ne peuvent être appelés verbes *passifs*, parce qu'ils ne se terminent pas en μαι, parce qu'ils ne désignent pas celui qui agit sur celui qui souffre l'action ; enfin, parce qu'ils ne sont pas joints à la préposition ὑπὸ, ce qui est surtout la marque distinctive du passif. Car à l'*actif* et au *passif* il doit toujours y avoir deux personnes, l'une agissant, et l'autre soumise à l'action. Or, comme ces verbes ne peuvent être appelés ni *actifs*, ni *passifs*, on les nomme neutres ou *absolus*, comme le sont en latin *volo, vivo, valeo*. Mais comme chez les Grecs eux-mêmes on trouve bien des verbes qui, terminés en ω, expriment un état passif; de même aussi vous en trouverez plus d'un qui, terminé en μαι, n'aura qu'une signification active, comme κήδομαί σου, μάχομαί σοι, ἄγαμαί σε, κ. τ. λ. Il y a en grec des verbes *communs* appelés *moyens* qui finissent en μαι, et qui n'ont qu'une seule forme pour désigner l'action et l'impression qui en résulte : comme βιάζομαί σε, βιάζομαι ὑπὸ σοῦ. Il y a aussi des verbes passifs ainsi nommés, comme ἠλειψάμην, ἠσάμην. Bien que ce nom signifie qu'ils tiennent le milieu entre l'action et la sensation, cependant ils n'expriment pas autre chose que cette dernière; car ἠλειψάμην est la même chose que ἠλείφθην. De même, les Grecs appellent moyens ces temps, ἐγραψάμην, ἐφάμην, ἐδόμην, qui n'ont qu'une signification active. Ainsi ἐγραψάμην a le même sens que ἔγραψα, et on ne dit jamais προεγραψάμην. Ἐφάμην est la même chose que ἔφην. Ainsi tous ces verbes que nous avons cités plus haut, tels que φιλοῦμαί σου, κήδομαί σου, bien qu'ils expriment une action faite, sont appelés μέσα (moyens). Quant aux Latins, ils n'appellent pas *communs*, mais déponents, les verbes qui, chez eux, ressemblent à ces verbes grecs. Les Grecs diffèrent en cela des Latins, que ces derniers n'appellent jamais *commun* un verbe, à moins qu'il ne soit semblable au passif, et que les premiers ont appelé moyens des verbes à forme active, comme πέπηγα, qui est regardé comme moyen, et qui, avec la consonnance active, exprime seulement l'impression causée par l'action; car πέπηγα est la même chose que πέπηγμαι. Mais πέπληγα et κέκοπα se prennent dans le sens passif et dans le sens actif; car on trouve πεπληγώς σε et πεπληγὼς ὑπὸ σοῦ, κ. τ. λ. Il y a, en latin, quelques verbes neutres qui quelquefois deviennent déponents, comme *labo, labor; fabrico, fabricor*. Ce changement n'est pas inconnu aux Grecs : βουλεύομαι, βουλεύω; πολιτεύομαι, πολιτεύω.

Des verbes défectueux.

En grec comme en latin, il y a des verbes qui présentent des défectuosités dans leur conjugaison. Ces défectuosités peuvent, selon les grammairiens, exister de trois manières : ou lorsqu'on emploie un mot pour faire image, ou lorsque les lettres qui composent ce mot ne sont pas en rapport, ou enfin lorsque ce mot lui-même a cessé d'être en usage. Dans les deux premiers cas, on obéit à la nécessité; dans le

σε, nec ἀριστῶ σε, nec περιπατῶ σε dicitur : nec potest transire in τρέχομαι ὑπό σου, ἀριστῶμαι ὑπό σου, περιπατοῦμαι ὑπό σου. Sed nec νοσῶ et ὀφθαλμιῶ, quamvis verba sint passionis, dici παθητικὰ possunt, quia nec in μαι desinunt, nec quisquam significatur passionis auctor, nec subjungitur illis ὑπό σου, quod proprium passivorum est. Nam et in activo et passivo debent omnimodo duæ, et administrantis et sustinentis, subesse personæ. Hæc igitur quia utroque nomine carent, apud illos οὐδέτερα vel ἀπολελυμένα dicuntur; sicut apud Latinos *volo, vivo, valeo*. Sed sicut aliqua apud Græcos in ω exeuntia significant passionem, ita multa reperies in μαι desinentia, et activam tantum habent significationem : ut κήδομαί σου, φείδομαί σου, ἐπιμέλομαί σου, ἱππαίζομαί σου, μαχομαί σοι, διαλέγομαί σοι, δωροῦμαί σοι, χαρίζομαι σοι, εὔχομαί σοι, ἄγαμαί σε, περιβλέπομαί σε. Sunt apud Græcos communia, quæ ab illis μέσα vocantur, quæ, dum in μαι desinant, et actum et passionem una eademque forma designant; ut βιάζομαί σε, καὶ βιάζομαι ὑπό σου, ἀνδραποδίζομαί σε, καὶ ἀνδραποδίζομαι ὑπό σου. Sola quoque passiva hoc nomine, id est, μέσα vocantur, ut ἠλειψάμην, ἠσάμην, ἐλουσάμην. Hæc enim licet τῆς μέσης διαθέσεως dicant, nihil tamen aliud significant, nisi πάθος. Nam hoc est ἠλειψάμην, quod ἠλείφθην· hoc est ἠσάμην, quod ἥσθην. Item ἐγραψάμην, ἐφάμην, ἐδόμην, μέσα appellant, cum nihil significent præter actum. Hoc est enim ἐγραψάμην, quod ἔγραψα, nec unquam dicitur προεγραφάμην : et hoc ἐφάμην, quod ἔφην; hoc est ἐδόμην, quod ἔδων. Ergo et illa, quæ superius diximus, φίλομαί σου, κήδομαί σου, ἱππάζομαι, μάχομαι, διαλέγομαι, περιβλέπομαι, δωροῦμαι, χαρίζομαι, ἔρχομαι, ἄγαμαι, cum actum solum significent, μέσα tamen appellantur : licet his similia Latini non communia, sed deponentia nominent. Est et hæc Græcorum a latinitate dissensio, quod cum Latini nunquam verbum commune dicant, nisi quod sit simile passivo, Græci tamen quædam et activis similia μέσα dixerunt, ut πέπηγα, quod μέσον dicitur, et sub activo sono solam significat passionem : hoc est enim πέπηγα, quod πέπηγμαι. Πέπληγα vero, ἀφ᾽ οὗ τὸ πεπληγὼς ἀγορητήν· καὶ κέκοπα, ἀφ᾽ οὗ τὸ ἀμφοτέρω κεκοπὼς, tam de actu, quam de passione dicuntur. Lectum est enim et πεπληγώς σε, et πεπληγὼς ὑπό σου, πεπληγὼς ἀγορητήν, καὶ ῥάβδωι πεπληγυῖα. Similiter apud Latinos quædam modo neutra, modo fiunt deponentia, ut *labo labor, fabrico fabricor, ructo* et *ructor*. Quod etiam Græci non ignorant, βουλεύομαι βουλεύω, πολιτεύομαι πολιτεύω.

De defectivis verbis.

Tam apud Græcos, quam apud Latinos, deficiunt verba in declinatione. Tribus enim modis dicunt verborum evenire defectum, aut intellectu exigente, aut literis non convenientibus, aut usu desistente. In primis duobus necessitati, in tertio vero reverentiæ obsequimur vetustatis. Intellectu deficiunt illa, quæ dicuntur πεποιημένα, id est, quæ ad similitudinem soni alicujus expressa sunt, ut λίγξε

troisième, on cède au respect pour l'antiquité. La première défectuosité se rencontre dans les verbes créés à plaisir, c'est-à-dire faits pour peindre un objet quelconque par les sons, comme λίγξε βιὸς, σίζε ὀφθαλμὸς, et autres mots semblables. Dans ces verbes, en effet, on ne s'inquiète ni de la personne, ni du mode. Le verbe pèche contre le rapport des lettres entre elles, toutes les fois qu'avant ω on trouve un μ ou un μν; car, d'après la règle, cela ne peut se rencontrer au *parfait*, ni au *plus-que-parfait*, ni à *l'aoriste*, ni au *futur*. Ainsi, νέμω ne pouvant faire régulièrement νένεμκα, ἐνενέμκειν, parce que ces lettres ne s'accordaient pas ensemble, on a intercalé η : νενέμηκα, ἐνενεμήκειν. Ἐνέμθην et νεμθέσομαι ont pris la même lettre pour l'euphonie : ἐνεμήθην, νεμηθήσομαι. La troisième personne du singulier, qui a un τ à la dernière syllabe, prend un ν pour faire le pluriel : λέγεται, λέγονται. Mais κέκαρται n'a pu admettre de ν au pluriel, et de cette manière il est défectueux. De même ἔσταλται, κέκοπται, et mille autres mots, ont remédié à la même défectuosité au moyen du *participe*. Les Grecs ont plusieurs verbes tombés en désuétude, par exemple, les verbes terminés en νω : λανθάνω, μανθάνω, qu'on ne peut conjuguer au delà de l'imparfait; ils en ont aussi quelques-uns en σκω : γηράσκω, τελίσκω; car διδάξω, que nous rencontrons souvent, ne vient pas de διδάσκω, mais de διδάχω, comme le prouve διδαχή. Les verbes qui finissent par ύω, et qui ont plus de deux syllabes, présentent la même inexactitude : ὀμνύω, ὄμνυμι; πηγνύω, πήγνυμι. On ne retrouve plus au delà de l'imparfait les verbes terminés en είω, comme ὀκνείω; non plus que ceux qui, de monosyllabes qu'ils étaient, sont allongés par l'addition de l'ι et le redoublement de leur première consonne, comme τρῶ, τιτρῶ; βῶ, βιϐῶ. Tous ces verbes peuvent se conjuguer seulement au présent et à l'imparfait. *Inquam* et *sum* sont en latin des verbes défectueux ; car les personnes qui suivent la première n'ont aucune analogie avec elle; l'un fait *inquam, inquis, inquit*, l'autre, *sum, es, est;* le premier manque de tous les autres temps, le second se change, pour ainsi dire, en un autre verbe, et complète ainsi tous ses temps : *eram, fui, ero*. Il y a des verbes qui ne sont défectueux que par la première personne: *ovas, ovat;* on ne trouve *ovo* nulle part. De même *daris, datur*. *Soleo* n'a pas de futur, *verro* n'a pas de parfait. On ignore de quel verbe vient *genui;* Varron seul a dit *genunt*. Cela ne doit pas étonner; car, en grec, on trouve aussi des *parfaits* et des *futurs* qui n'ont pas de présent : ἤνεγκα, ἔδραμον, οἴσω.

βιὸς, σίζε ὀφθαλμὸς, et similia. In his enim verbis nec ulla persona, nec modus declinationis quæritur. Literarum inconvenientia deficiunt, quoties verbum habet ante ω, μ vel μν. Hæc enim secundum regulam suam proferri vel in παρακειμένῳ, seu ὑπερσυντελικῷ, vel in ἀορίστῳ, seu μέλλοντι non possunt, ut νέμω cum regulariter fieri debuisset νενέμκα, ἐνενέμκειν, quia non potuerunt hæ literæ convenire, intercessit η, νενέμηκα, ἐνενεμήκειν. Item ἐνέμφθην vel νεμφθήσομαι eandem sumsere literam propter euphoniam, ἐνεμήθην, νεμηθήσομαι. Item in tertia persona singulari, quæ τ habet in ultima syllaba, accepta ν facit pluralem, λέγεται λέγονται, μάχεται μάχονται. Verum κέκαρται in plurali declinatione ν non potuit admittere, ideoque defecit. Sic ἔσταλται, sic κέκοπται, et alia mille, et remedium de participio mutuata sunt. Alia sunt apud illos, quæ consuetudo destituit, ut omnia verba, quæ desinunt in νω, λανθάνω, ἀνθάνω, μανθάνω, quæ non nisi usque ad præteritum imperfectum declinantur. Similiter, quæ in σκω, γηράσκω, τελίσκω, γαμίσκω, τιτρώσκω. Nam quod legimus διδάξω, a themate est non διδάσκω, sed διδάχω, cujus indicium est διδαχή. Idem patiuntur, quæ in υω exeunt dissyllabis majora, ὀμνύω ὄμνυμι, πηγνύω πήγνυμι, ῥηγνύω ῥήγνυμι. Similiter imperfectum præteritum non excedunt, et quæ in ειω exeunt, ut οκνείω, γαμησείω, βρωσείω. Nec non et quæ ex monosyllabo per ἰῶτα geminantur, ut τρῶ τιτρῶ; βῶ βιϐῶ, χρῶ κιχρῶ Hæc omnia usque ad imperfectum tempus possunt extendi, non plus. Apud Latinos deficiunt, *inquam* et *sum;* nam sequentes personæ analogiam primæ personæ non servant. Alterum enim facit *inquam, inquis, inquit,* alterum *sum, es, est :* et illud quidem in reliquis omnibus defecit temporibus; *sum* vero in aliud transit, ut tempora compleat, *eram, fui, ero*. Sunt, quæ in prima solum persona deficiunt, *ovas, ovat; ovo* enim lectum non est. Similiter *daris, datur*. *Soleo* nescit futurum. *Verro* perfectum ignorat. *Genui* ex quo themate venit, nullus scit, licet Varro dixerit *genunt*. Nec mirum. Nam et apud Græcos tam præterita invenies, quam futura, quæ præsenti careant, ἤνεγκα, ἔδραμον, οἴσω.

LES SATURNALES.

LIVRE PREMIER.

La nature, ô mon fils Eustathe, nous attache dans cette vie, à des objets nombreux et divers ; mais aucun lien n'est plus fort que l'amour qui nous unit à ceux auxquels nous avons donné l'existence. Afin que nous prenions soin d'élever et d'instruire nos enfants, la nature a voulu que le soin des parents à cet égard devînt leur plus douce volupté, et que, dans le cas contraire, ils dussent éprouver un égal chagrin. Aussi rien ne m'a été plus à cœur que ton éducation. Impatient de tout retard, et abrégeant de longs détours pour la perfectionner, je ne me contente point de tes progrès dans les matières qui sont l'objet de ton étude constante et spéciale; mais je m'applique encore à te rendre mes propres lectures utiles, en formant pour toi, de tout ce que j'ai lu, soit avant, soit après ta naissance, en divers ouvrages écrits dans les langues de la Grèce et de Rome, un répertoire de connaissances, où, comme dans un trésor littéraire, il te soit facile de trouver et de puiser, au besoin, les narrations perdues dans la masse d'écrits qui ont été publiés; les faits et les paroles qui méritent d'être retenus. Toutes ces choses dignes de mémoire, je ne les ai point ramassées sans ordre, et comme entassées ; mais de cette variété de matériaux pris en divers auteurs et à des époques diverses, que j'avais d'abord recueillis çà et là indistinctement, pour le soulagement de ma mémoire, j'en ai formé un certain corps. Réunissant ceux qui se convenaient entre eux, je les ai organisés, pour être comme les membres de ce corps. Si, pour développer les sujets que j'emprunterai à mes différentes lectures, il m'arrive de me servir souvent des propres paroles qu'ont employées les auteurs eux-mêmes, ne m'en fais point de reproche, puisque cet ouvrage n'a pas pour but de faire montre d'éloquence, mais seulement de t'offrir un faisceau de connaissances utiles. Tu dois donc être satisfait si tu trouves la science de l'antiquité clairement exposée, tantôt par mes propres paroles, tantôt par les expressions des anciens eux-mêmes, selon qu'il y aura lieu, ou à les analyser, ou à les transcrire. Nous devons, en effet, imiter en quelque sorte les abeilles, qui parcourent différentes fleurs pour en pomper le suc. Elles apportent et distribuent ensuite en rayons, tout ce qu'elles ont recueilli, donnant par une certaine combinaison, et par une propriété particulière de leur souffle, une saveur unique, à ce suc formé d'éléments divers. Nous aussi, nous mettrons par écrit ce que nous aurons retenu de nos diverses lectures, pour en former un tout, digéré dans une même combinaison. De cette façon, les choses se conservent plus distinctement dans l'esprit; et cette netteté de chacun de ces matériaux, combinés ensemble par une sorte de ciment homogène, laisse une saveur unique à ces essences diverses. En telle sorte que si l'on

SATURNALIORUM

LIBER PRIMUS.

Multas variasque res in hac vita nobis, Eustathi fili, natura conciliavit : sed nulla nos magis, quam eorum, qui e nobis essent procreati, caritate devinxit : eamque nostram in his educandis atque erudiendis curam esse voluit, ut parentes neque, si id, quod cuperent, ex sententia cederet, tantum ulla alia ex re voluptatis, neque, si contra evenerit, tantum mæroris capere possint. Hinc est, quod mihi quoque institutione tua nihil antiquius æstimatur. Ad cujus perfectionem compendia longis anfractibus anteponenda ducens, moræque omnis impatiens, non opperior, ut per hæc sola promoveas, quibus ediscendis naviter ipse invigilas : sed ago, ut ego quoque tibi legerim; et quidquid mihi, vel te jam in lucem edito, vel antequam nascereris, in diversis seu græcæ, seu romanæ linguæ, voluminibus elaboratum est, id totum sit tibi scientiæ supellex : et quasi de quodam literarum penu, si quando usus venerit, aut historiæ, quæ in librorum strue latens clam vulgo est, aut dicti factive memorabilis reminiscendi, facile id tibi inventu atque depromtu sit. Nec indigeste, tanquam in acervum, congessimus digna memoratu : sed variarum rerum disparilitas, auctoribus diversa, confusa temporibus, ita in quoddam digesta corpus est, ut, quæ indistincte atque promiscue ad memoriæ subsidium annotaveramus, in ordinem instar membrorum cohærentia convenirent. Nec mihi vitio vertas, si res, quas ex lectione varia mutuabor, ipsis sæpe verbis, quibus ab ipsis auctoribus enarratæ sunt, explicabo : quia præsens opus non eloquentiæ ostentationem, sed noscendorum congeriem pollicetur. Et boni consulas oportet, si notitiam vetustatis modo nostris non obscure, modo ipsis antiquorum fideliter verbis recognoscas, prout quæque se vel enarranda, vel transferenda suggesserint. Apes enim quodammodo debemus imitari, quæ vagantur, et flores carpunt; deinde, quidquid attulere, disponunt ac per favos dividunt, et succum varium in unum saporem mixtura quadam et proprietate spiritus sui mutant. Nos quoque, quidquid diversa lectione quæsivimus, committemus stilo, ut in ordinem eodem digerente coalescant. Nam et in animo melius distincta servantur, et ipsa distinctio non sine quodam fermento, quo conditur universitas, in unius saporis usum varia libamenta confundit : ut, etiamsi quid apparuerit, unde sumtum sit, aliud tamen esse, quam unde

reconnaît où chaque chose est puisée, on reconnaît cependant aussi que chacune diffère de sa source. C'est de la même manière que la nature agit en nos corps, sans aucune coopération de notre part. Les aliments que nous consommons pèsent sur notre estomac tant qu'ils y surnagent, en conservant leur qualité et leur solidité; mais en changeant de substance, ils se transforment en sang et alimentent nos forces. Qu'il en soit de même des aliments de notre esprit. Ne les laissons pas entiers et hétérogènes, mais digérons-les en une seule substance. Sans cela, ils peuvent bien entrer dans la mémoire, mais non dans l'entendement. Rassemblons-les tous, pour en former un tout; comme de plusieurs nombres on en compose un seul. Que notre esprit agisse de façon à montrer ce qui s'opère, en cachant ce dont il s'est servi pour opérer : comme ceux qui confectionnent des liniments odorants ont soin avant tout, que leurs préparations n'affectent aucune odeur particulière, voulant en former une spéciale du suc mêlé de tous leurs parfums. Considère de combien de voix un chœur est composé : cependant toutes ces voix n'en forment ensemble qu'une seule. L'une est aiguë, l'autre grave, l'autre moyenne; les voix d'hommes et de femmes se mêlent au son de la flûte; de cette sorte, la voix de chaque individu se trouve couverte, et cependant celle de tous s'élève; et l'harmonie résulte de la dissonance elle-même. Je veux qu'il en soit ainsi du présent ouvrage; je veux qu'il renferme les notions de diverses sciences, des préceptes divers, des exemples de diverses époques; mais qu'il forme un travail homogène, dans lequel, en ne dédaignant point de revoir ce que tu connais déjà, et en ne négligeant pas d'apprendre ce que tu ignores, tu trouveras plusieurs choses agréables à lire, propres à orner l'esprit et utiles à retenir. Car je crois n'avoir fait entrer dans cet ouvrage rien d'inutile à connaître, ou de difficile à comprendre; mais tout ce qui pourra servir à rendre ton intelligence plus forte, ta mémoire plus riche, ta parole plus diserte, ton langage plus pur : à moins toutefois que, né sous un autre ciel, l'idiome latin ne m'ait pas favorablement servi. C'est pourquoi, si jamais quelqu'un a le loisir ou la volonté de lire cet ouvrage, d'avance nous réclamons son indulgence, s'il trouve à désirer dans notre style l'élégance native du langage romain. Mais ne vais-je point encourir imprudemment l'ingénieux reproche qu'adressa jadis M. Caton à Aulus Albinus, qui fut consul avec L. Lucullus? Cet Albinus écrivit en grec l'histoire romaine. Au commencement de cette histoire, on rencontre cette pensée : que personne n'a droit de reprocher à l'auteur ce qu'il pourrait y avoir d'inexact ou d'inélégant dans son ouvrage; car, dit-il, je suis Romain, né dans le Latium, et la langue grecque m'est tout à fait étrangère. C'est pourquoi il demande grâce s'il a pu quelquefois errer. Tu es par trop plaisant, Aulus, s'écria M. Caton en lisant ces mots, d'avoir mieux aimé demander pardon d'une faute, que de t'abstenir de la commettre. Car on ne demande pardon que pour les erreurs où l'ignorance nous a entraînés, et pour les fautes auxquelles la nécessité nous a contraints. Mais

sumtum noscetur, appareat : quod in corpore nostro videmus sine ulla opera nostra facere naturam. Alimenta, quæ accipimus, quamdiu in sua qualitate perseverant, et solida innatant, male stomacho oneri sunt. At cum ex eo, quod erant, mutata sunt, tum demum in vires et sanguinem transeunt. Idem in his, quibus aluntur ingenia, præstemus, ut quæcunque hausimus, non patiamur integra esse, ne aliena sint, sed in quandam digeriem concoquantur. Alioquin in memoriam ire possunt, non in ingenium. Ex omnibus colligamus, unde unum fiat ex omnibus, sicut unus numerus fit ex singulis. Hoc faciat noster animus : omnia, quibus est adjutus, abscondat; ipsum tamen ostendat, quod effecit : ut qui odora pigmenta conficiunt, ante omnia curant, ut nullius sint odoris propria, quæ condiuntur, confusuri videlicet omnium succos odoraminum in spiramentum unum. Vides, quam multorum vocibus chorus constet? una tamen ex omnibus redditur. Aliqua est illic acuta, aliqua gravis, aliqua media : accedunt viris feminæ : interponitur fistula. Ita singulorum illic latent voces, omnium apparent, et fit concentus ex dissonis. Tale hoc præsens opus volo. Multæ in illo artes, multa præcepta sunt, multarum ætatum exempla, sed in unum conspirata. In quibus si neque ea, quæ jam tibi sunt cognita, asperneris, nec quæ ignota sunt, vites : invenies plurima, quæ sit aut voluptati legere, aut cultui legisse, aut usui meminisse. Nihil enim huic operi insertum puto aut cognitu inutile, aut difficile perceptu; sed omnia, quibus sit ingenium tuum vegetius, memoria adminiculatior, oratio sollertior, sermo incorruptior : nisi sicubi nos sub alio ortos cœlo latinæ linguæ vena non adjuvet. Quod ab his, si tamen quibusdam forte nonnunquam tempus voluntasque erit ista cognoscere, petitum impetratumque volumus, ut æqui bonique consulant, si in nostro sermone nativa romani oris elegantia desideretur. Sed næ ego incautus sum, qui venustatem reprehensionis incurram, a M. quondam Catone profectæ in A. Albinum, qui cum L. Lucullo consul fuit. Is Albinus res romanas oratione græca scriptitavit. In ejus historiæ primo scriptum est ad hanc sententiam : Neminem succensere sibi convenire, si quid in illis libris parum composite, aut minus eleganter scriptum foret. Nam sum, inquit, homo romanus natus in Latio; et eloquium græcum a nobis alienissimum est. Ideoque veniam gratiamque malæ existimationis, si quid esset erratum, postulavit. Ea cum legisset M. Cato : Ne tu, inquit, Aule, nimium nugator es, cum maluisti culpam deprecari, quam culpa vacare. Nam petere veniam solemus, aut cum imprudentes erravimus, aut cum noxam imperio compellentis admisimus. Te, inquit, oro, quis perpulit, ut id committeres, quod priusquam faceres, peteres uti ignosceretur? Nunc argumentum, quod huic operi dedimus, velut sub quodam prologi habitu dicemus.

ıte Caton, qui avant d'agir demandes ; pardonne ta faute, qui t'a condamné, je te p.ie, à la commettre?

Maintenant nous allons exposer, en forme de prologue, le plan que nous avons adopté pour cet ouvrage.

CHAPITRE I.

Plan de l'ensemble de l'ouvrage.

Pendant les Saturnales, les personnes les plus distinguées de la noblesse romaine, et d'autres hommes instruits, se réunissent chez Vettius Prætextatus, et consacrent, à des entretiens sur les arts libéraux, les jours solennellement fériés. Ils se donnent aussi des repas avec une mutuelle politesse, et ne se retirent chez eux que pour aller prendre le repos de la nuit. Ainsi, pendant tout le temps des féries, après que la meilleure partie du jour a été remplie par des discussions sérieuses, la conversation roule, durant le repas, sur des sujets convenables à la table; en sorte qu'il n'y a pas un moment, dans la journée, qui ne soit rempli par quelque chose d'instructif ou d'agréable. Cependant la conversation de la table aura toujours plus d'agrément qu'aucune autre, parce qu'elle a moins de sévérité et plus de licence. Ainsi, dans le *Banquet* de Platon, comme dans tous les auteurs qui ont décrit des repas, la conversation ne roule sur aucun sujet austère, mais elle forme un traité agréable et varié de l'amour. Socrate lui-même, dans cet ouvrage, n'enlace point, selon sa coutume, et ne presse point son adversaire, dans des nœuds de plus en plus resserrés; mais il le circonvient de manière qu'il puisse éluder et revenir au combat, lui fournissant lui-même l'occasion de s'esquiver et de fuir. La conversation, à table, doit donc être irréprochable sous le rapport de la décence, autant qu'attrayante par ses agréments; tandis que, le matin, elle sera toujours plus grave, et telle qu'elle convient à d'illustres et doctes personnages. Or, si les Cotta, les Lélius, les Scipion ont pu, dans les ouvrages des anciens, disserter sur tous les sujets les plus importants de la littérature romaine, ne sera-t-il pas permis aux Flavien, aux Albin, aux Symmaque, aux Eustathe, qui leur sont égaux en gloire et ne leur sont pas inférieurs en vertu, de disserter aussi sur quelque sujet du même genre? Qu'on ne me reproche point que la vieillesse de quelques-uns de mes personnages est postérieure au siècle de Prætextatus, car les dialogues de Platon sont une autorité en faveur de cette licence. En effet, Parménide est si antérieur à Socrate, que l'enfance de celui-ci aura à peine touché la vieillesse de celui-là; et cependant ils disputent entre eux sur des matières très-ardues. Un dialogue célèbre est rempli par une discussion entre Socrate et Timée, qu'on sait n'avoir pas été contemporains. Paralus et Xanthippe, fils de Périclès, dissertent aussi, dans Platon, avec Protagoras, à l'époque de son second séjour à Athènes; quoique la fameuse peste les eût enlevés aux Athéniens longtemps auparavant. Ainsi donc, autorisés par l'exemple de Platon, l'âge où vécurent les personnes que l'on a réunies a été compté pour rien. Afin qu'on pût reconnaître et distinguer facilement ce que dit chacun d'eux, nous avons fait interroger Postumien par Décius, touchant le fond de ces entretiens et touchant les personnes entre lesquelles ils s'agitent; et, pour ne pas suspendre plus longtemps l'impatience du lecteur, un dialogue

CAPUT I.

Argumentum operis totius.

Saturnalibus apud Vettium Prætextatum romanæ nobilitatis proceres doctique alii congregantur : et tempus solemniter feriatum deputant colloquio liberali, convivia quoque sibi mutua comitate præbentes, nec discedentes a se, nisi ad nocturnam quietem. Nam per omne spatium feriarum meliorem diei partem seriis disputationibus occupantes, cœnæ tempore sermones conviviales agitant: ita ut nullum diei tempus docte aliquid vel lepide proferendi vacuum relinquatur. Sed erit in mensa sermo jucundior, ut habeat voluptatis amplius, severitatis minus. Nam cum apud alios, quibus sunt descripta convivia, tum in illo Platonis symposio, non austeriore aliqua de re convivarum sermo, sed Cupidinis varia et lepida descriptio est. In quo quidem Socrates non artioribus, ut assolet, nodis urget atque implicat adversarium; sed eludendi magis quam decertandi modo, apprehensis dat elabendi prope atque effugiendi locum. Oportet enim versari in convivio sermones ut castitate integros, ita appetibiles venustate. Matutina vero erit robustior disputatio, quæ viros et doctos, et præclarissimos deceat. Neque enim Cottæ, Lælii, Scipiones amplissimis de rebus, quoad romanæ literæ erunt, in veterum libris disputabunt : Prætextatos vero, Flavianos, Albinos, Symmachos, et Eustathios, quorum splendor similis, et non inferior virtus est, eodem modo loqui aliquid licitum non erit. Nec mihi fraudi sit, si uni aut alteri ex his, quos cœtus coegit, matura ætas posterior seculo Prætextati sit. Quod licito fieri Platonis dialogi testimonio sunt. Quippe Socrate ita Parmenides antiquior, ut hujus pueritia vix illius apprehenderit senectutem : et tamen inter illos de rebus arduis disputatur. Inclitum dialogum Socrates habita cum Timæo disputatione consumit; quos constat eodem seculo non fuisse. Paralus vero et Xanthippus, quibus Pericles pater fuit, cum Protagora apud Platonem disserunt, secundo adventu Athenis morante; quos multo ante infamis illa pestilentia Atheniensis absumserat. Annos ergo coeuntium mitti in digitos, exemplo Platonis nobis suffragante, non convenit. Quo autem facilius quæ ab omnibus dicta sunt, apparere ac secerni possent; Decium de Postumiano, quinam ille sermo, aut inter quos fuisset, sciscitantem fecimus. Et ne diutius

entre Décius et Postumien va exposer quelle fut l'origine de ces colloques, et quel en fut le développement.

CHAPITRE II.

Quelle fut l'origine de ces colloques de table, et quel en fut le développement.

DÉCIUS. — Les féries que nous accorde une grande partie du mois consacré à Janus me permettent d'aller chez toi, Postumien, et d'y rencontrer des moments favorables pour t'entretenir; car presque tous les autres jours opportuns à la plaidoirie, on ne peut trouver un seul instant que tu ne sois occupé, soit à défendre au forum les causes de tes clients, soit à les étudier chez toi. Si donc tu as maintenant le loisir de répondre à mes interrogations (car je sais que tu ne remplis point les jours fériés par des frivolités, mais par des occupations sérieuses), tu me procureras un très-grand plaisir, lequel, je pense, ne sera pas non plus sans agrément pour toi. Je te demande d'abord si tu as assisté personnellement à ces festins qu'une politesse réciproque prolongeait durant plusieurs jours; ainsi qu'à ces entretiens que tu vantes, dit-on, si fort, et dont tu fais partout les plus grands éloges. J'aurais dû les entendre raconter par mon propre père, s'il n'était parti de Rome aussitôt après ces festins, pour aller demeurer à Naples. J'assistais dernièrement à d'autres festins où l'on admirait les forces de ta mémoire, qui te permirent souvent de répéter tout ce qui fut dit dans les circonstances dont il s'agit, et de le reproduire dans le même ordre.

POSTUMIEN. — Durant tout le cours de ma vie, Décius, rien ne m'a paru mieux (comme tu as pu le voir toi-même, autant que te le permet ta jeunesse, ou comme tu as pu l'entendre dire à ton père Albin) que d'employer les loisirs que me laisse la plaidoirie, à converser dans la société d'hommes érudits, et tels, par exemple, que toi. En effet, un esprit qui a été bien dirigé ne saurait trouver de délassement plus utile et plus honnête, qu'un entretien où la politesse orne l'interrogation aussi bien que la réponse. Mais de quel banquet veux-tu parler? Sans nul doute tu veux parler de celui qui eut lieu d'abord chez Vettius Prætextatus, composé des plus doctes et des plus illustres, et qui, rendu ensuite par chacun des convives, s'embellit encore du charme de la variété.

DÉCIUS. — C'est là précisément le but de mon interrogation. Veuille bien m'apprendre quel fut ce festin, auquel l'amitié particulière de chacun des convives pour toi me fait penser que tu as dû assister.

POSTUMIEN. — Certes je l'aurais bien désiré, et je pense que ma présence n'y eût pas été désagréable. Mais comme, ces jours-là précisément, j'avais à m'occuper des causes de plusieurs de mes amis, invité à ces repas, je répondis que j'étais forcé d'employer mon temps, non en festins, mais à étudier mes causes; et je priai que l'on cherchât quelqu'un, libre de tout soin et de toute autre affaire. On le fit; et Prætextatus invita en ma place le rhéteur Eusèbe, homme érudit et éloquent, supérieur dans son art à tous les Grecs de notre âge, et, de plus, versé dans la littérature latine.

DÉCIUS. — Comment donc sont parvenus à ta

lectoris desideria moremur, jam Decii et Postumiani sermo palam faciet, quæ hujus colloquii vel origo fuerit, vel ordo processerit.

CAPUT II.

Quæ convivalis hujus sermonis origo, et quis ordo fuerit.

DECIUS. Tentanti mihi, Postumiane, aditus tuos et mollissima consultandi tempora commodo adsunt feriæ, quas indulget magna pars mensis Jano dicati. Cæteris enim ferme diebus, qui perorandis causis opportuni sunt, hora omnino reperiri nulla potest, quin tuorum clientium negotia vel defendas in foro, vel domi discas. Nunc autem (scio te enim non ludo, sed serio feriari) si est commodum respondere id, quod rogatum venio, tibi ipsi, quantum arbitror, non injucundum, mihi vero gratissimum feceris. Requiro autem abs te id primum, interfuerisne convivio per compluscolos dies continua comitate renovato, eique sermoni, quem prædicare in primis, quemque apud omnes maximis ornare laudibus diceris : quem quidem ego ex patre audissem, nisi post illa convivia Roma profectus Neapoli moraretur. Aliis vero nuper interfui admirantibus memoriæ tuæ vires, universa, quæ tunc dicta sunt, per ordinem sæpe referentis. POSTUMIANUS. Hoc unum, Deci, nobis (ut et ipse, quantum tua sinit adolescentia, videre, et ex patre Albino audire potuisti) in omni vitæ cursu optimum visum, ut, quantum cessare a causarum defensione licuisset, tantum ad eruditorum hominum tuique similium congressum aliquem sermonemque conferrem. Neque enim recte institutus animus requiescere aut utilius, aut honestius usquam potest, quam in aliqua opportunitate docte ac liberaliter colloquendi, interrogandique et respondendi comitate. Sed quodnam istud convivium? An vero dubitandum est, quin id dicas, quod doctissimis procerum ceterisque nuper apud Vettium Prætextatum fuit, et quod discurrens post inter reliquos grata vicissitudo variavit? DECIUS. De hoc ipso quæsitum venio : et explices velim, quale illud convivium fuerit, a quo te abfuisse, propter singularem omnium in te amicitiam non opinor. POSTUMIANUS. Voluissem equidem, neque id illis, ut æstimo, ingratum fuisset. Sed, cum essent amicorum complures mihi causæ illis diebus pernoscendæ, ad cœnam tum rogatus, meditandi, non edendi illud mihi tempus esse, respondi; hortatusque sum, ut alium potius, nullo involutum negotio atque a cura liberum, quærerent. Itaque factum est. Nam facundum et eruditum virum Eusebium rhetorem, inter Græcos præstantem omnibus idem nostra ætate professis, doctrinæ Latialis haud inscium, Prætextatus meum in locum invitari imperavit. DECIUS. Unde igitur illa tibi nota

connaissance ces entretiens où, avec tant de grâce et de charme, sont tracés les meilleurs exemples pour régler la vie, riches, à ce que j'entends dire, de faits nombreux et d'instructions variées?

Postumien. — Le jour du solstice, qui suivit immédiatement les fêtes des Saturnales, durant lesquelles eurent lieu ces banquets, j'étais chez moi, heureux de me trouver libre des affaires du barreau. Eusèbe y vint avec un petit nombre de ses disciples, et il me dit en souriant : — Postumien, j'avoue que je t'ai de grandes obligations pour bien des choses, mais surtout à raison de ce qu'en t'excusant auprès de Prætextatus, tu as laissé une place pour moi à son festin. Si bien que je m'imagine que, d'accord avec ta bienveillance pour moi, la fortune elle-même la seconde, et conspire avec elle pour que je reçoive des bienfaits de toi. — Veux-tu, lui dis-je, me restituer cette dette, que tu avoues si gratuitement et si bénévolement? employons ce loisir dont il m'est si rare de jouir, à me faire assister à mon tour, en quelque façon, à ce repas que tu as partagé. — Je le veux bien, me dit-il; toutefois je ne te donnerai point le détail des mets et des boissons, encore qu'on en ait servi en abondance, quoique sans superfluité; mais, autant qu'il me sera possible, je rapporterai ce que dirent en ces jours-là les convives, soit pendant, soit principalement après les repas. En les écoutant, il me semblait que je me rapprochais de la vie de ceux que les sages proclamèrent heureux. Ce qui avait été dit la veille du jour auquel je vins m'asseoir au milieu d'eux m'est connu par la communication que m'en a faite Aviénus; et je l'ai entièrement mis par écrit, afin de n'en rien oublier. Si tu désires l'entendre de ma bouche, sache qu'un seul jour ne suffira pas pour répéter des entretiens qui ont rempli plusieurs journées.

Décius. — Quels étaient, Postumien, ces entretiens dont te parlait Aviénus? quels en étaient les interlocuteurs, et quelle en fut l'origine? Je t'écoute infatigablement.

Postumien. — Eusèbe commença ainsi : La veille du jour de la fête des Saturnales, vers le soir, Vettius Prætextatus ayant mis sa maison à la disposition des personnes qui désiraient s'y réunir, *Aurélius, Symmaque* et *Cæcina Albin*, très-liés ensemble par leur âge, leurs mœurs et leurs goûts, s'y rendirent. Servius, nouvellement reçu docteur parmi les grammairiens, homme étonnant par sa science et d'une aimable modestie, les suivait, tenant les yeux baissés, et dans l'attitude de quelqu'un qui semble chercher à se cacher. Aussitôt que Prætextatus les eut aperçus, il alla au-devant d'eux, et les salua affectueusement; puis s'étant tourné vers Furius Albin, qui se trouvait là par hasard, à côté d'Aviénus : Veux-tu, lui dit-il, mon cher Albin, que nous communiquions à ces personnes qui surviennent si fort à propos, et que nous pourrions justement appeler les lumières de notre cité, le sujet dont nous avions commencé de disserter entre nous? — Pourquoi ne le voudrais-je pas, dit Albin, puisque rien ne peut être plus agréable, et à nous et à eux, que de nous entretenir de savantes discussions? Chacun s'étant assis, Cæcina prit la parole : J'ignore encore, mon cher Prætextatus, ce dont il s'agit; cependant je ne saurais douter que ce ne soit très-bon à connaître, puis-

sunt, quæ tam jucunde et comiter ad instituendam vitam exemplis, ut audio, rerum copiosissimis, et variæ doctrinæ ubertate prolata digestaque sunt? Postumianus. Cum solstitiali die, qui Saturnaliorum festa, quibus illa convivia celebrata sunt, consecutus est, forensi cura vacuus, lætiore animo essem domi; eo Eusebius cum paucis e sectatoribus suis venit : statimque vultu renidens, Permagna me, inquit, abs te, Postumiane, cum ex aliis, tum hoc maxime, gratia fateor obstrictum, quod a Prætextato veniam postulando, mihi in cœna vacuefecisti locum. Itaque intelligo, non studium tantum tuum, sed ipsam quoque, ut aliquid abs te mihi fiat commodi, consentire atque aspirare fortunam. Visne, inquam, restituere id nobis, quod debitum tam benigne ac tam libenter fateris; nostrumque hoc otium, quo perfrui raro admodum licet, eo ducere, ut his, quibus tunc tu interfueris, nunc nos interesse videamur? Faciam, inquit, ut vis. Narrabo autem tibi non cibum aut potum, tametsi ea quoque ubertim casteque affluerint : sed et quæ vel in conviviis, vel maxime extra mensam, ab iisdem per tot dies dicta sunt, in quantum potero, animo repetam. Quæ quidem ego cum audirem, ad eorum mihi vitam, qui beati a sapientibus dicerentur, accedere videbar. Nam et quæ pridie, quam adessem, inter eos dicta sunt, Avieno mihi insinuante comperta sunt; et omnia scripto mandavi, ne quid subtraheret oblivio. Quæ si ex me audire gestis, cave æstimes, diem unum referendis, quæ per tot dies sunt dicta, sufficere. Decius. Quemnam igitur, et inter quos, aut unde ortum sermonem, Postumiane, fuisse dicebat? ita præsto sum indefessus auditor. Postumianus. Tum ille, Declinante, inquit, in vesperum die, quem Saturnale festum erat insecuturum, cum Vettius Prætextatus domi convenire se gestientibus copiam faceret, eo venerunt Aurelius Symmachus et Cæcina Albinus, cum ætate, tum etiam moribus, ac studiis inter se conjunctissimi. Hos Servius, inter grammaticos doctorem recens professus, juxta doctrinam mirabilis et amabilis, verecunde terram intuens, et velut latenti similis, sequebatur. Quos cum prospexisset, obviamque processisset, ac perblande salutavisset, conversus ad Furium Albinum, qui tum forte cum Avieno aderat : Visne, ait, mi Albine, cum his, quos advenisse peropportune vides, quosque jure civitatis nostræ lumina dixerimus, eam rem, de qua inter nos nasci cœperat sermo, communicemus? Quidni maxime velim? Albinus inquit. Nec enim ulla alia de re, quam de doctis quæstionibus colloqui, aut nobis, aut his, potest esse jucundius. Cumque consedissent, tum Cæcina : Quinam id sit, mi Prætextate, tametsi adhuc nescio; dubitare tamen non debeo, esse scitu optimum, cum et vobis ad colloquendum causam attulerit, et nos ejus esse ex-

que cela a pu être entre vous un sujet de conversation, et que vous ne voulez pas nous le laisser ignorer. — Il faut donc que vous sachiez, reprit Prætextatus, que nous dissertions entre nous, vu que c'est demain le premier jour consacré aux fêtes de Saturne, pour savoir à quelle époque on peut dire que commencent les Saturnales : autrement dit, à quel moment commencera le jour de demain. Nous avions déjà effleuré quelque chose de cette question. Ainsi, comme ton érudition est trop connue pour que ta modestie puisse s'en défendre, je veux que tu commences à nous faire part de tout ce que tu as appris et retenu sur le sujet qui nous occupe.

CHAPITRE III.

Du commencement et de la division du jour civil.

Alors Cæcina parla en ces termes : Puisque ni l'ignorance ni l'oubli n'ont dérobé, à aucun de vous tous qui m'engagez à parler sur cette matière, rien de ce que les anciens en ont écrit, il me paraît superflu de vous répéter des choses que vous connaissez. Mais, pour que personne ne pense que l'honneur d'être interrogé me soit à charge, je vais résumer en peu de mots tout ce que ma faible mémoire me fournira sur ce sujet. — Après ces paroles, voyant tout le monde attentif et disposé à l'écouter, il poursuivit en ces termes : — M. Varron, dans son livre *Des choses humaines,* en traitant des jours, dit : « Ceux qui naissent dans les vingt quatre heures « qui s'écoulent depuis le milieu de la nuit « jusqu'au milieu de la nuit suivante, sont dits « nés le même jour. » Par ces paroles, Varron paraît avoir fixé la division du jour de telle sorte que celui qui est né après le coucher du soleil, mais avant minuit, appartient au jour qui a précédé la nuit; et qu'au contraire, celui qui est né dans les six heures postérieures de la nuit appartient au jour qui succède à la nuit. Le même Varron nous apprend, dans le même livre, que les Athéniens observaient la chose autrement, et qu'ils comptaient pour un jour la distance d'un coucher du soleil à l'autre; que les Babyloniens en usaient encore différemment, et qu'ils donnaient le nom de jour à l'espace de temps qui se trouve compris entre deux soleils levants; tandis que les Umbres appelaient jour la distance d'un midi à l'autre : « Ce qui est trop ab« surde, continue Varron; car celui qui est né « chez les Umbres à la sixième heure de la jour« née des calendes, devra avoir son jour natal « partagé entre le jour des calendes et les six « premières heures de la journée du lendemain « des calendes. » Le peuple romain, comme le dit Varron, a plusieurs motifs pour compter ses jours depuis le milieu de la nuit jusqu'au milieu de la nuit suivante; car ses solennités sont en partie diurnes, et en partie nocturnes. Les diurnes se prolongent depuis le commencement du jour jusqu'au milieu de la nuit, et les nocturnes commencent à la sixième heure de la nuit qui suit ce même jour. On observe la même division dans les cérémonies qui se pratiquent pour la consultation des augures. En effet, lorsque les magistrats doivent, en un même jour, consulter les augures, et accomplir l'action pour laquelle ils les consultent, ils consultent après minuit et, agissent après le soleil levé; et cependant ils ont consulté et agi en un même jour. Pareillement, les tribuns du peuple, auxquels il n'est pas permis de passer jamais un jour entier hors de Rome,

pertes non sinatis. Atqui scias, inquit, oportet, eum inter nos sermonem fuisse, ut, quoniam dies crastinus festis Saturno dicatis initium dabit, quando Saturnalia incipere dicamus, id est, quando crastinum diem initium sumere existimemus. Et inter nos quidem parva quædam de hac disputatione libavimus. Verum quia te, quidquid in libris latet, investigare notius est, quam ut per verecundiam negare possis, pergas volo in medium proferre, quidquid de hoc, quod quærimus, edoctum tibi comprehensumque est.

CAPUT III.

De principio ac divisione civilis diei.

Tum Cæcina : Cum vobis, qui me in hunc sermonem inducitis, nihil ex omnibus, quæ veteribus elaborata sunt, aut ignoratio neget, aut oblivio subtrahat, superfluum video, inter scientes nota proferre. Sed ne quis me æstimet dignatione consultationis gravari, quidquid de hoc mihi tenuis memoria suggesserit, paucis revolvam. Post hæc, cum omnes paratos ad audiendum erectosque vidisset, ita exorsus est. M. Varro in libro rerum humanarum, quem de diebus scripsit : « Homines, » inquit, « qui ex media nocte ad proximam mediam noctem « his horis viginti quatuor nati sunt, uno die nati dicun« tur. » Quibus verbis ita videtur dierum observationem divisisse, ut qui post solis occasum ante mediam noctem natus sit, illo, quem nox secuta est; contra vero, qui in sex noctis horis posterioribus nascitur, eo die videatur natus, qui post eam noctem diluxerit. Athenienses autem aliter observare, idem Varro in eodem libro scripsit; eosque a solis occasu ad solem iterum occidentem omne id medium tempus unum diem esse dicere. Babylonios porro aliter : a sole enim exorto ad exortum ejusdem incipientem, id spatium unius diei nomine vocare. Umbros vero unum et eundem diem esse dicere, a meridie ad insequentem meridiem. « Quod quidem, » inquit Varro, « nimis « absurdum est. Nam qui Kalendis hora sexta apud Um« bros natus est, dies ejus natalis videri debebit et Kalen« darum dimidiatus, et qui post Kalendas erit, usque « ad horam ejusdem diei sextam. » Populum autem romanum, ita uti Varro dixit, dies singulos annumerare a media nocte ad mediam proximam, multis argumentis ostenditur. Sacra sunt enim romana partim diurna, partim nocturna. Et ea, quæ diurna sunt, ab initio diei ad medium noctis protenduntur : ab hora sexta noctis sequentis nocturnis sacris tempus impenditur. Ad hoc,

ne sont pas réputés avoir violé cette loi lorsque, partis après minuit, ils sont revenus après l'heure du premier flambeau, mais avant minuit suivant; parce qu'étant revenus avant la sixième heure de la nuit, ils passent une partie de cette nuit dans la ville. Le jurisconsulte Mucius soutenait encore qu'une femme n'aurait point accompli la formalité légale de l'usurpation, si, après avoir commencé aux calendes de janvier à cohabiter avec un homme pour cause de mariage, elle le quittait afin d'interrompre l'usurpation le 4 suivant des calendes de janvier; car on ne saurait compléter dans cet espace de temps, les trois nuits que la femme devait passer, durant l'année, éloignée de son mari, d'après la loi des Douze Tables, pour faire acte d'usurpation; puisque les six heures postérieures de la troisième nuit appartiendraient à l'année qui aurait commencé aux calendes.

On retrouve la même observation concernant la division du jour, exprimée dans Virgile; mais placée, comme il convenait à un poëte, sous le voile d'une antique croyance religieuse.

« La nuit humide, dit-il, est au milieu de sa
« carrière, et déjà je sens l'haleine enflammée
« des chevaux du Soleil. »

Par ces paroles, Virgile nous indique que le jour civil (selon l'expression des Romains) commence à la sixième heure de la nuit.

Le même poëte, dans son sixième livre, a indiqué l'époque où commence la nuit. Car après avoir dit :

« Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, déjà
« l'astre du jour avait sur son char lumineux,
« fourni plus de la moitié de sa carrière; »

la Sybille ajoute bientôt :

« La nuit s'approche, Énée; et nous perdons
« le temps à verser des larmes. »

Voilà comment Virgile a su décrire le commencement du jour et celui de la nuit, en se conformant avec la plus grande exactitude aux divisions civiles. Or, voici quelles sont ces différentes divisions. Le premier moment de la journée s'appelle inclination du milieu de la nuit, (*mediæ noctis inclinatio*); vient ensuite le chant du coq (*gallicinium*), plus le moment du silence (*conticinium*), quand les coqs se taisent, en même temps que les hommes se livrent au sommeil; ensuite le point du jour (*diluculum*), c'est-à-dire, le moment où le jour commence à paraître; enfin le matin (*mane*), ainsi appelé, ou parce que le jour s'élève des mânes c'est-à-dire, des lieux inférieurs, ou bien, ce qui me paraît plus vrai, comme étant de bon augure. En effet, les Lanuviens disent *mane*, pour *bonum*; et chez nous, au contraire, *immane* est l'opposé de *bonum;* comme dans *immanis bellua*, ou *immane facinus*, et d'autres mots de ce genre, où *immane* a la signification de *non bonum*. Vient ensuite le temps appelé du matin à midi (*a mane ad meridiem*), qui est le milieu du jour. Le temps qui suit s'appelle le couchant (*conticinium*); le suivant, *suprema tempestas*, c'est-à-dire la dernière période du jour, selon qu'il est dit expressément dans les Douze Tables : SOLIS. OCCASUS. SUPREMA. TEM-

ritus quoque et mos auspicandi, eandem esse observationem docet. Nam magistratus, quando uno die eis et auspicandum est, et id agendum, super quo processit auspicium, post mediam noctem auspicantur, et post exortum solem agunt : auspicatique et egisse eodem die dicuntur. Præterea tribuni plebis, quos nullum diem integrum abesse Roma licet, cum post mediam noctem proficiscuntur, et post primam facem ante mediam noctem sequentem revertuntur, non videntur abfuisse diem : quoniam ante horam noctis sextam regressi, partem aliquam illius in urbe consumunt. Quintum quoque Mucium jureconsultum dicere solitum, lege non isse usurpatum mulierem, quæ, cum Kalendis Januariis apud virum matrimonii causa esse cœpisset, ad diem quartum Kalendas Januarias sequentes usurpatum isset. Non enim posse impleri trinoctium, quo abesse a viro usurpandi causa ex duodecim tabulis deberet : quoniam tertiæ noctis posteriores sex horæ alterius anni essent, qui inciperet ex Kalendis. Vergilius quoque id ipsum ostendit, ut hominem decuit poeticas res agentem, recondita atque operta veteris ritus significatione :

Torquet, *inquit*, medios nox humida cursus :
Et me sævus equis oriens afflavit anhelis.

His enim verbis diem, quem Romani civilem appellaverunt, a sexta noctis hora oriri admonet. Idem poeta quando nox quoque incipiat, expressit in sexto. Cum enim dixisset :

Hac vice sermonum roseis Aurora quadrigis
Jam medium æthereo cursu trajecerat axem,

mox suggessit vates :

Nox ruit, Ænea : nos flendo ducimus horas.

Ita observantissimus civilium definitionum diei et noctis initia descripsit. Qui dies ita dividitur. Primum tempus diei dicitur mediæ noctis inclinatio; deinde gallicinium, inde conticinium, cum et galli conticescunt, et homines etiam tum quiescunt; deinde diluculum, id est, cum incipit dies dignosci; inde mane, cum dies clarus est. Mane autem dictum, aut quod ab inferioribus, id est, a manibus exordium lucis emergat, aut, quod verius mihi videtur, ab omine boni nominis. Nam et Lanuvii *mane* pro *bono* dicunt : sicut apud nos quoque contrarium est *immane*. Ut, *immanis bellua*, vel, *immane facinus*, et hoc genus cætera, pro *non bono*. Deinde a mane ad meridiem, hoc est, ad medium diem. Inde jam supra vocatur tempus occiduum, et mox suprema tempestas, hoc est, diei novissimum tempus : sicut expressum est in Duodecim Tabulis, SOLIS. OCCASUS. SUPREMA. TEMPESTAS. ESTO. Deinde vespera; quod a Græcis tractum est. Illi enim ἑσπέραν a stella Hespero dicunt : unde et Hesperia Italia, quod occasui subjecta sit, nominatur. Ab hoc tempore prima fax dicitur, deinde concubia, et inde intempesta, quæ non habet idoneum tempus rebus gerendis. Hæc est diei civilis a Romanis observata divisio. Ergo noctu fu-

PESTAS. ESTO. (Que le coucher du soleil soit la dernière période (légale) du jour). Ici succède *vesper* (le soir), mot tiré du grec ; car les Grecs appellent ce moment ἑσπέρα, à cause de l'étoile Hesper; et c'est aussi pour le même motif que l'Italie est nommée Hespérie, comme étant située vers l'occident. Le moment qui suit est appelé premier flambeau (*prima fax*); celui qui vient après, l'heure du coucher (*concubia*); et enfin le dernier, *intempestas*, c'est-à-dire le temps où l'on ne s'occupe point d'affaires. Telle est, chez les Romains, la division du jour civil. Ainsi donc les Saturnales s'inaugureront au milieu de la nuit prochaine (*noctu futura*), quoiqu'on ne soit dans l'usage d'en commencer la célébration qu'au jour de demain (*die crastini*).

—

CHAPITRE IV.

Qu'on dit en latin *Saturnaliorum*, *noctu futura*, et *die crastini*.

Ici, après que chacun se fut mis à louer la mémoire d'Albin comme étant un vrai répertoire de l'antiquité, Prætextatus, apercevant Aviénus qui parlait bas à Furius Albin : — Qu'est-ce, lui dit-il, mon cher Aviénus, que tu indiques au seul Albin, et que tu laisses ignorer à tous les autres? — Celui-ci répliqua : — L'autorité de Cæcina m'impose sans doute du respect, et je n'ignore pas que l'erreur ne saurait se mêler à tant de savoir; cependant la nouveauté de ses expressions a surpris mon oreille. Car, au lieu de dire *nocte futura* et *die crastino*, comme les règles l'eussent exigé, il a préféré dire *noctu futura* et *die crastini*. Or *noctu* n'est point un substantif, mais un adverbe; or *futura*, qui est un adjectif, ne peut s'accorder avec un adverbe, et il n'est pas douteux que *noctu* et *nocte* sont, relativement, comme *diu* et *die*. D'un autre côté, *die* et *crastini* ne sont pas au même cas; or, dans ce tour de phrase, ce n'est que l'identité du cas qui unit les deux mots ensemble. Je désirerais savoir aussi pourquoi nous dirions *Saturnaliorum* plutôt que *Saturnalium?* — A ces questions, comme Cæcina se taisait, ne faisant qu'en sourire, Servius, interrogé par Symmaque, répondit : Quoique j'aie beaucoup plus à apprendre qu'à enseigner dans cette réunion, non moins respectable par l'illustration de ceux qui la composent que par leur science, je céderai cependant à la volonté de celui qui m'interroge; et j'indiquerai d'abord, quant au mot *Saturnalium*, puis relativement aux autres expressions dont il s'agit, d'où vient, je ne dis pas la nouveauté mais la vétusté de ces locutions. Celui qui dit *Saturnalium* suit la règle; car les noms qui ont le datif pluriel en *bus* n'accroissent jamais d'une syllabe au génitif de ce même nombre. En effet, ou le génitif a autant de syllabes que le datif, comme *monilibus, monilium*; *sedilibus, sedilium;* ou il en a une de moins, comme *carminibus, carminum; luminibus, luminum* : de même donc *Saturnalibus*, *Saturnalium*, qui est plus régulier que *Saturnaliorum*. Mais ceux qui disent *Saturnaliorum* ont pour eux l'autorité de grands écrivains : car Salluste, dans son troisième livre dit : *Bacchanaliorum;* et Masurius, dans son second livre *des Fastes*, dit : « Le jour des Vi« nales (*Vinaliorum*) est consacré à Jupiter, non « à Vénus, comme le pensent quelques-uns : » et (pour citer aussi le témoignage des grammairiens eux-mêmes) Verrius Flaccus, dans le livre intitulé *Saturne*, dit : « Les Grecs « aussi solennisent les jours des Saturnales (*Sa*« *turnaliorum*.) » Il dit encore, dans le même livre : « Je pense avoir expliqué clairement

tura, cum media esse cœperit, auspicium Saturnaliorum erit, quibus die crastini mos inchoandi est.

—

CAPUT IV.

Latine dici *Saturnaliorum*, *noctu futura*, et, *die crastini*.

Hic, cum omnes quasi vetustatis promtuarium Albini memoriam laudavissent, Prætextatus Avienum videns Furio insusurrantem : Quidnam hoc est, mi Aviene, inquit, quod uni Albino indicatum, clam cæteris esse velis? Tum ille : Moveor quidem auctoritate Cæcinæ, nec ignoro, errorem in tantam non cadere doctrinam : aures tamen meas ista verborum novitas perculit, cum, *noctu futura*, et *die crastini*, magis, quam *nocte futura*, et *die crastino*, dicere, ut regulis placet, maluit. Nam *noctu*, non appellatio, sed adverbium est. Porro *futura*, quod nomen est, non potest cum adverbio convenire. Nec dubium est, hoc inter se esse *noctu* et *nocte*, quod *diu* et *die*. Et rursus, *die* et *crastini*, non de eodem casu sunt; et nisi casus idem, nomina in hujusmodi elocutione non jungit. *Saturnaliorum* deinde cur malimus, quam *Saturnalium* dicere, opto dinoscere. Ad hæc cum Cæcina renidens taceret, et Servius a Symmacho rogatus esset, quidnam de his existimaret : Licet, inquit, in hoc cœtu non minus nobilitate, quam doctrina reverendo, magis mihi discendum sit, quam docendum, famulabor tamen arbitrio jubentis, et insinuabo primum de Saturnalibus, post de ceteris, unde sit sic eloquendi non novitas, sed vetustas. Qui *Saturnalium* dicit, regula innititur. Nomina enim, quæ dativum pluralem in *bus* mittunt, nunquam genitivum ejusdem numeri syllaba crevisse patiuntur; sed aut totidem habet, ut, *monilibus monilium, sedilibus sedilium;* aut una syllaba minus est, ut, *carminibus carminum, luminibus luminum.* Sic ergo *Saturnalibus* rectius *Saturnalium*, quam *Saturnaliorum.* Sed qui *Saturnaliorum* dicunt, auctoritate magnorum muniuntur virorum. Nam et Sallustius in tertio, *Bacchanaliorum* ait; et Masurius Fastorum secundo, *Vinaliorum dies*, inquit, *Jovi sacer est, non, ut qui-*

« l'institution des Saturnales (*Saturnaliorum.*) » Julius Modestus, *Traité des Féries,* dit aussi : *feriæ Saturnaliorum;* et, dans le même livre, il ajoute : « Antias attribue à Numa « Pompilius l'institution des Agonales « (*Agonaliorum.*) »

Mais, direz-vous, ces autorités peuvent-elles être soutenues par quelques raisons? Certainement; et, puisque l'analogie est tout à fait du ressort de la grammaire, je tâcherai de faire ressortir de diverses présomptions le motif qui a pu déterminer ceux qui écrivent de préférence *Saturnaliorum*, au lieu d'employer l'expression ordinaire *Saturnalium.* D'abord j'estime que de ces noms neutres de fêtes qui n'ont point de singulier, ils ont voulu faire une classe distincte des autres noms, qui se déclinent dans les deux nombres; car les noms *Compitalia, Bacchanalia, Agonalia, Vinalia,* et autres semblables, sont des noms de fêtes, et n'ont point de singulier; ou si vous faites usage de leur singulier, il n'a plus alors la même signification, à moins qu'on n'ajoute le mot fête; comme *Bacchanale festum, Agonale festum,* et ainsi des autres : en sorte que ce ne sont plus, dans ces cas, des noms positifs, mais des adjectifs, que les Grecs appellent *épithètes.* Ceux donc qui ont déterminé d'introduire l'exception dont il s'agit, au génitif, ont eu l'intention de caractériser, par cette terminaison, le nom des jours solennels. Ils n'ignoraient pas d'ailleurs que, dans la plupart des mots qui ont leur datif en *bus,* le génitif se termine en *rum* : comme *domibus, domorum; duobus, duorum; ambobus, amborum.* Ainsi encore, *viridia,* lorsqu'il est employé comme épithète, forme son génitif en *ium; viridia prata, viridium pratorum;* tandis que, lorsque nous voulons exprimer la verdure même d'un lieu, nous disons *viridiorum;* comme dans *formosa facies viridiorum* (l'agréable aspect de la verdure). Dans ce dernier cas, *viridia* est employé comme positif, et non comme adjectif. Les anciens ont tellement usé de la licence de ce génitif, qu'Asinius Pollion emploie souvent le génitif *vectigaliorum,* quoique *vectigal* ne soit pas moins usité que *vectigalia;* et de même, quoique nous trouvions le singulier *ancile lævaque* ancile *gerebat* (il portait le bouclier du bras gauche), on trouve aussi *anciliorum.* En sorte qu'il reste encore à examiner s'il est rigoureusement vrai qu'on ait affecté cette terminaison aux dénominations des jours de fêtes, ou si ce n'est pas plutôt l'amour de la variété qui aura charmé les anciens; car enfin, outre les noms des jours de fêtes, nous en trouvons d'autres déclinés de la même façon, comme nous l'avons fait voir plus haut : *viridiorum, vectigaliorum, anciliorum.* Il y a plus : je trouve les noms mêmes des fêtes déclinés régulièrement dans les auteurs anciens. Varron dit : « Le jour des fériales (« *Ferialium diem*) est ainsi appelé de l'usage de « porter (*ferendis*) des mets dans les tombeaux. » On voit qu'il ne dit point *Ferialiorum.* Il dit ailleurs *floralium* et non *floraliorum,* parlant en cet endroit non des jeux, mais des fêtes mêmes de Flore. Masurius dit aussi, dans le second livre des Fastes : « Le jour des Libérales (*Libera*- « *lium dies*) est appelé par les pontifes, *agonium*

dam putant, Veneri. Et ut ipsos quoque grammaticos in testimonium citem, Verrius Flaccus in eo libello, qui Saturnus inscribitur, *Saturnaliorum*, inquit, *dies apud Græcos quoque festi habentur* ; et in eodem libro, *Dilucide me*, inquit, *de constitutione Saturnaliorum scripsisse arbitror.* Item Julius Modestus de feriis, *Saturnaliorum*, inquit, *feriæ.* Et in eodem libro, *Antias*, inquit, *Agonaliorum repertorem Numam Pompilium refert.* Hæc tamen, inquies, auctoritas quæro an possit aliqua ratione defendi. Plane, quatenus alienum non est, committi grammaticum cum sua analogia, tentabo suspicionibus eruere, quid sit, quod eos a solita enuntiatione detorserit, ut mallent *Saturnaliorum*, quam *Saturnalium* dicere. Ac primum æstimo, quod hæc nomina, quæ sunt festorum dierum neutralia, carentque numero singulari, diversæ conditionis esse voluerunt ab his nominibus, quæ utroque numero figurantur. Compitalia enim, et Bacchanalia, et Agonalia, Vinaliaque, et reliqua his similia, festorum dierum nomina sunt, nec singulariter nominantur; aut, si singulari numero dixeris, non idem significabis, nisi adjeceris festum; ut, *Bacchanale festum*, *Agonale festum*, et reliqua : ut jam non positivum sit, sed adjectivum, quod Græci ἐπίθετον vocant. Animati sunt ergo ad faciendam discretionem in genitivo casu, ut ex hac declinatione exprimerent nomen solemnis dici, scientes, in nonnullis sæpe nominibus, dativo in *bus* exeunte, nihilominus genitivum in *rum* finiri : ut, *domibus domorum*, *duobus duorum*, *ambobus amborum.* Ita et *viridia*, cum ἀντὶ ἐπιθέτου accipiuntur, genitivum in *ium* faciunt; ut *viridia prata*, *viridium pratorum.* Cum vero ipsam loci viriditatem significare volumus, *viridiorum* dicimus : ut cum dicitur, *formosa facies viridiorum.* Tunc enim *viridia* quasi positivum ponitur, non accidens. Tanta enim apud veteres fuit licentia hujus genitivi, ut Asinius Pollio *vectigaliorum* frequenter usurpet : quod *vectigal* non minus dicatur, quam *vectigalia.* Sed et cum legamus, *lævaque ancile gerebat :* tamen et *anciliorum* relatum est. Videndum ergo, ne magis varietas veteres delectaverit, quam ut ad amussim verum sit, festorum dierum nomina sic vocata. Ecce enim et præter solemnium dierum vocabula, alia quoque sic declinata reperimus, ut præcedens sermo patefecit : *viridiorum*, et *vectigaliorum*, et *anciliorum.* Sed et ipsa festorum nomina secundum regulam declinata apud veteres reperio : siquidem Varro *Ferialium diem* ait, *a ferendis in sepulcra epulis* dici. Non dixit *Ferialiorum:* et alibi *Floralium*, non *Floraliorum* ait, cum idem non ludos florales illic, sed ipsum festum Floralia significaret. Masurius etiam secundo Fastorum, *Liberalium dies*, inquit, *a pontificibus agonium Martiale appellatur.* Et in eodem libro : *Eam noctem, deincepsque insequentem diem, qui est Lucarium*, non

« *martiale* (lutte martiale). » Et dans le même livre il dit encore : « La nuit qui vient après le jour « des Lucaries (*Lucarium*) » et non *Lucariorum*. De même aussi plusieurs auteurs ont dit : *Liberalium*, et non pas *Liberaliorum*. De tout cela, il faut conclure que les anciens se sont prêtés à ces variations par amour de la diversité : c'est ainsi qu'ils disaient *Exanimos* et *Exanimes*, *inermos* et *inermes*, *hilaros* et *hilares*. Il n'est donc pas douteux qu'on dit également bien *Saturnalium* et *Saturnaliorum*; l'un a pour lui et la règle et l'autorité de l'exemple ; l'autre n'a que la seule autorité de l'exemple, mais il est donné par un très-grand nombre d'auteurs.

Il nous reste maintenant à appuyer du témoignage des anciens les autres expressions qui ont paru étranges à notre ami Aviénus. Ennius, que, malgré l'élégance raffinée de notre siècle, je ne pense pas que nous devions mépriser, a employé *noctu concubia* dans les vers suivants :

« Vers le milieu de cette nuit (*noctu concubia*), « les Gaulois ayant attaqué furtivement les murs « de la citadelle, massacrent les sentinelles sur- « prises. » En cet endroit, il est à remarquer qu'il a dit non-seulement, *noctu concubia*, mais même *qua noctu*. Ennius a employé aussi la même désinence dans le quatrième livre de ses Annales; et d'une manière plus frappante encore, dans le troisième où il dit :

« Cette nuit (*hac noctu*) le sort de l'Étrurie « tiendra à un fil. »

Claudius Quadrigarius dit aussi, dans le troisième livre de ses Annales. « Le sénat s'assem- « bla comme il était déjà nuit (*de noctu*), et ne « se sépara que la nuit bien avancée (*noctu* « *multa*.) » Je ne crois pas non plus étranger à mon sujet de remarquer ici que les décemvirs, dans les Douze Tables, ont, contre l'usage, employé *nox* pour *noctu*. Voici les paroles de la loi : SI UN VOL EST FAIT DE NUIT. (*Sei nox furtum factum. esit*); SI QUELQU'UN TUE LE (*voleur*), IL SERA TUÉ LÉGALEMENT. Dans ces paroles, il faut aussi remarquer qu'à l'accusatif du mot *is* (*sei. im. aliquis. occisit.*) les décemvirs ont dit *im* et non *eum*.

L'expression *die crastini* n'a pas été employée non plus, par un homme aussi savant que Cæcina, sans qu'il y ait été autorisé par l'exemple des anciens, lesquels étaient dans l'usage d'écrire copulativement et d'employer adverbialement, tantôt *diequinti*, tantôt *diequinte*; ce qu'on reconnaît à la seconde syllabe qu'on fait brève, dans ce cas, tandis qu'elle est longue de sa nature lorsqu'on dit seulement *die*. Ce que nous disons de la dernière syllabe de ce mot, qu'elle est tantôt en *e*, tantôt en *i*, fut un usage des anciens qui employaient indifféremment ces deux lettres à la fin des mots : comme *præfiscine* et *præfiscini*, *proclive* et *proclivi*. Voici un vers de Pomponius qui me revient dans la mémoire; il est tiré de l'Attellane intitulée *Mævia*.

« Voilà le sixième jour que je n'ai rien fait : « je serai mort de faim dans quatre jours (*die* « *quarte*). »

On disait de même *die pristine*, ce qui signifiait la même chose que *die pristino*, c'est-à-dire la veille. On l'écrit aujourd'hui (en changeant l'ordre de la composition des mots) *pridie*, abrégé de *pristino die*. N'objectez point qu'on trouve dans les anciens *die quarto*, car on ne le trouve qu'au passé, et non point au futur. Voici comment le savant Cn. Mattius exprime, dans ces vers de ses comédies ïambiques, notre *nudius quartus* : (*nunc dies quartus*.) « Dernière- « ment, il y a quatre jours (*die quarto*), je m'en

dixit *Lucariorum*. Itemque *Liberalium* multi dixere, non *Liberaliorum*. Unde pronuntiandum est, veteres indulsisse copiæ per varietatem : ut dicebant, *exanimos* et *exanimes*, *inermos* et *inermes*, tum *hilaros* atque *hilares*. Et ideo certum est, licito et *Saturnalium* et *Saturnaliorum* dici : cum alterum regula cum auctoritate, alterum etsi sola, sed multorum defendat auctoritas. Reliqua autem verba, quæ Avieno nostro nova visa sunt, veterum nobis sunt testimoniis asserenda. Ennius enim, nisi cui videtur inter nostræ ætatis politiores munditias respuendus, *noctu concubia* dixit his versibus :

Qua Galli furtim noctu summa arcis adorti
Moenia concubia, vigilesque repente cruentant.

quo in loco animadvertendum est non solum, quod *noctu concubia*, sed quod etiam *qua noctu* dixerit. Et hoc posuit in annalium septimo. In quorum tertio clarius idem dixit :

Hac noctu filo pendebit Etruria tota.

Claudius quoque Quadrigatius Annali tertio : *Senatus autem de noctu convenire, noctu multa domum dimitti*. Non esse ab re puto, hoc in loco id quoque admonere, quod decemviri Duodecim Tabulis inusitate *nox* pro *noctu* dixerunt. Verba hæc sunt : SEI. NOX. FURTUM. FACTUM. ESIT. SEI. IM. ALIQUIS. OCCISIT. IOURE. CAISUS. ESTO. in quibus verbis id etiam notandum est, quod ab eo, quod est *is*, non *eum* casu accusativo, sed *im*, dixerunt. Sed nec *die crastini*, a doctissimo viro sine veterum auctoritate prolatum est : quibus mos erat, modo *diequinti*, modo *diequinte*, pro adverbio copulative dicere. Cujus indicium est, quod syllaba secunda corripitur, quæ natura producitur, cum solum dicitur *die*. Quod autem diximus, extremam istius vocis syllabam tum per *e*, tum per *i*, scribi; consuetum id veteribus fuit, ut his literis plerumque in fine indifferenter uterentur; sicut *præfiscine* et *præfiscini*, *proclive* et *proclivi*. Venit ecce illius versus Pomponiani in memoriam, qui est ex Attellana, quæ Mævia inscribitur :

Dies hic sextus, cum nihil egi; die quarte moriar fame.

Die pristine eodem modo dicebatur, quod significabat die pristino, id est, priore : quod nunc pridie dicitur, converso compositionis ordine, quasi *pristino die*. Nec infitias eo, lectum apud veteres *die quarto*. Sed invenitur

« souviens fort bien, il a cassé le seul vase à « eau qu'il y eût dans la maison. » Il en résultera donc qu'il faudra dire *die quarto* au passé, et *die quarti* au futur.

Pour n'avoir rien omis sur l'expression *die crastini,* il nous reste à rapporter ce passage du livre second de l'*Histoire* de Cælius : « Si tu veux « me confier la cavalerie et me suivre toi-même « avec le reste de l'armée, dans cinq jours (*die* « *quinti*) je te ferai apprêter ton soupé à Rome, « au Capitole. » — En cet endroit Symmaque dit à Servius : — Ton Cælius a pris et le fait et l'expression dans les *Origines* de M. Caton, où l'on trouve ce passage : « Or, le maître de la cavalerie « dit au dictateur des Carthaginois : Envoie-moi « à Rome avec la cavalerie, et dans cinq jours « (*die quinti*) ton soupé sera préparé au Capitole. » Prætextatus ajouta : — Les expressions dont se sert le préteur, et par lesquelles il promulgue dans le langage de nos ancêtres les fêtes appelées Compitales, me paraissent venir en aide pour démontrer quel fut l'usage des anciens sur la question dont il s'agit. Voici ces expressions : LE NEUVIÈME JOUR (*die noni*) (des calendes de janvier), LE PEUPLE ROMAIN CÉLÉBRERA LES COMPITALES ; LESQUELLES COMMENCÉES, TOUTES AFFAIRES SERONT SUSPENDUES.

CHAPITRE V.

Des mots vieillis et inusités. Que l'expression : *mille verborum*, est latine et correcte.

Alors Aviénus s'adressant à Servius, lui dit : — Curius, Fabricius et Coruncanius, ces hommes des temps reculés, ou même les trois Horaces, ces jumeaux plus anciens qu'eux tous, parlaient à leurs contemporains intelligiblement, clairement, et ils n'employaient point le langage des Arunces, des Sicaniens, ou des Pélasges, qu'on dit avoir les premiers habité l'Italie ; mais ils se servaient de la langue de leur siècle : tandis que toi, comme si tu conversais avec la mère d'Évandre, tu veux nous rendre des termes déjà depuis plusieurs siècles tombés en désuétude. Tu entraînes même à les recueillir des hommes distingués, qui ornent leur mémoire par l'habitude continue de la lecture. Si c'est pour ses vertus, son austérité, sa simplicité, que vous vous vantez d'aimer l'antiquité, vivons selon les mœurs anciennes, mais parlons le langage de notre temps. Pour moi, j'ai toujours dans l'esprit et dans la mémoire ce que C. César, ce génie si supérieur et si sage, a écrit dans son livre premier, *De l'Analogie :* « J'évite un terme extraordinaire ou « inusité, comme sur mer on évite un écueil. » Enfin, il est mille de ces expressions (*mille verborum est*) qui, bien que fréquemment appuyées de l'autorité de l'antiquité, ont été répudiées et proscrites par les âges suivants. Je pourrais en citer une foule, si la nuit qui s'approche ne nous avertissait qu'il faut nous retirer. — Arrêtez, je vous prie, répliqua aussitôt Prætextatus avec sa gravité ordinaire ; ne blessons point audacieusement le respect dû à l'antiquité, mère des arts, pour laquelle, Aviénus, tu trahis toi-même ton amour, au moment où tu veux le dissimuler. Car

de transacto, non de futuro, positum. Nam Cn. Mattius, homo impense doctus, in mimiambis pro eo dicit, quod nudius quartus nos dicimus, in his versibus :

Nuper die quarto, ut recordor, et certe
Aquarium urceum unicum domi fregit.

Hoc igitur intererit, ut *die quarto* quidem de præterito dicamus, *die quarti* autem de futuro. Verum ne de *die crastini* nihil retulisse videamur, suppetit Cælianum illud ex libro historiarum secundo : « Si vis mihi equita- « tum dare, et ipse cum cetero exercitu me sequi, die « quinti Romæ in Capitolio curabo tibi cœnam coctam. » Hic Symmachus, Cælius tuus, inquit, et historiam, et verbum ex Originibus M. Catonis accepit, apud quem ita scriptum est : « Igitur dictatorem Carthaginiensium « magister equitum monuit, Mitte mecum Romam equi- « tatum, die quinti in Capitolio tibi cœna cocta erit. » Et Prætextatus : Æstimo nonnihil ad demonstrandam consuetudinem veterum, etiam prætoris verba conferre, quibus more majorum ferias concipere solet, quæ appellantur Compitalia. Ea verba hæc sunt : DIE. NONI. POPOLO. ROMANO. QUIRITIBUS. COMPITALIA. ERUNT. QUANDO. CONCEPTA. FOVERINT. N.

CAPUT V.

De exauctoratis obsoletisque verbis : tum recte ac latine dici, *mille verborum est*.

Tum Avienus aspiciens Servium : Curius, inquit, et Fabricius, et Coruncanius antiquissimi viri, vel etiam his antiquiores Horatii illi trigemini, plane ac dilucide cum suis fabulati sunt : neque Auruncorum, aut Sicanorum, aut Pelasgorum, qui primi coluisse in Italia dicuntur, sed ætatis suæ verbis utebantur. Tu autem perinde quasi cum matre Evandri loquare, vis nobis verba multis jam seculis obliterata revocare : ad quorum congeriem præstantes quoque viros, quorum memoriam continuus legendi usus instruit, incitasti. Sed antiquitatem vobis placere jactatis, quod honesta, et sobria, et modesta sit. Vivamus ergo moribus præteritis, præsentibus verbis loquamur. Ego enim id, quod a C. Cæsare, excellentis ingenii ac prudentiæ viro, in primo de Analogia libro scriptum est, habeo semper in memoria atque in pectore, ut tanquam scopulum, sic fugiam infrequens atque insolens verbum : mille denique verborum talium est, quæ, cum in ore priscæ auctoritatis crebro fuerint, exauctorata tamen a sequenti ætate repudiataque sunt. Horum copiam proferre nunc possem, ni tempus noctis jam propinquantis necessariæ discessionis nos admoneret. Bona verba, quæso, Prætextatus morali, ut assolet, gravitate subjecit, ne insolenter parentis artium antiquitatis reverentiam verberemus, cujus amorem tu quoque, dum dissimulas, magis prodis. Cum enim dicis, *mille verborum est,* quid aliud sermo tuus, nisi ipsam redolet vetustatem? Nam licet M. Cicero in oratione, quam pro Milone concepit, ita scriptum reliquerit : « Ante fundum Clodii, « quo in fundo propter insanas illas substructiones facile

lorsque tu dis *mille verborum est* (il est mille de ces mots) n'est-ce pas là une locution antique? En effet, si M. Cicéron, dans l'oraison qu'il a composée pour Milon, a écrit *mille hominum versabatur :* « devant la terre de Clodius, où, « pour ses folles constructions, il employait au « moins mille travailleurs; » et non *versabantur,* qu'on trouve dans les manuscrits moins corrects; et si dans son sixième discours contre Antoine, il a écrit *mille nummûm :* « A-t-on jamais trouvé « dans cette rue de Janus quelqu'un qui voulût « prêter à Antoine mille sesterces ; » si enfin Varron, contemporain de Cicéron, a dit aussi, dans son dix-septième livre *Des choses humaines, plus mille et centum annorum est* (il y a plus de onze cents ans); toutefois, ces écrivains n'ont osé employer une telle construction que sur l'autorité des anciens. Car Quadrigarius a écrit, dans le troisième livre de ses *Annales :* Là furent tués mille hommes (*mille hominum*) ; et Lucile, dans le troisième livre de ses *Satyres : ad portam mille* « (Il y a mille (*mille*) de distance jus-« qu'à la porte, et puis six, de la porte à Salerne ; » tandis qu'ailleurs il décline ce mot; car il a dit, dans son dix-huitième livre : *milli passum.* « Le cheval campanien qui, dans une course, « aura gagné celui-ci de trois mille pas, ne sera « suivi de plus près par aucun autre coursier, et « même il paraîtra courir à part. »

Et dans le livre neuvième, *milli nummûm :* « Avec mille sesterces tu peux en acquérir cent « mille, » il écrit *milli passûm* pour *mille passibus*, et *milli nummûm* pour *mille nummis;* et par là il montre évidemment que *mille* est un nom substantif usité au singulier, lequel prend un ablatif, et dont le pluriel est *millia.* Car *mille* ne correspond point au mot grec *chilia,* mais au mot *chilias.* Et comme on dit : une chiliade et deux chiliades, de même les anciens disaient avec beaucoup de justesse, et par analogie : *unum mille* et *duo millia.* Eh quoi! Aviénus, voudrais-tu dans les comices littéraires refuser le droit de suffrage à ces hommes si doctes, dont M. Cicéron et Varron se glorifiaient d'être les imitateurs, et les précipiter en bas du pont, comme des ultra-sexagénaires?

Nous en dirions davantage sur ce sujet, si l'heure avancée ne nous forçait, malgré nous, de nous séparer. Mais voulez-vous que la journée de demain, que la plupart des gens perdent autour des tables et des pièces de jeu, nous la consacrions, depuis le commencement du jour jusqu'au repas du soir, à des entretiens graves, et que ce repas lui-même ne soit point noyé dans des boissons, ni souillé par l'effervescence des festins; mais qu'il soit décemment employé en conversations instructives, et à nous communiquer mutuellement le fruit de nos lectures? En agissant ainsi, nous expérimenterons qu'on peut recueillir autant de fruit du repos des féries que de mille autres occupations, en ne donnant pas, comme on dit, relâche à notre esprit (car l'abandonner, suivant Musonius, c'est presque le perdre), mais en le soulageant et le récréant un peu, par les charmes d'une conversation agréable et décente. Si vous l'adoptez ainsi, votre réunion en ce lieu sera très-agréable à mes dieux pénates.

Symmaque répondit : — Il n'est personne, à moins qu'il ne se sentît indigne de faire partie de cette réunion, qui en puisse récuser ou les membres ou le chef. Mais pour qu'il ne manque rien à sa perfection, j'estime qu'il convient d'y

« mille hominum versabatur valentium : » non *versabantur* quod in libris minus accurate scriptis reperiri solet : et in sexta in Antonium : « Quis unquam in illo Jano inventus « est, qui L. Antonio mille nummûm ferret expensum? » licet Varro quoque, ejusdem seculi homo, in septimo decimo Humanarum dixerit : « Plus mille et centum an-« norum est : » tamen fiduciam sic componendi non nisi ex antecedentium auctoritate sumserunt. Nam Quadrigarius in tertio Annalium ita scripsit : « Ibi occiditur mille « hominum; » et Lucilius in tertio Satyrarum :

Ad portam mille, a porta est sex inde Salernum.

Alibi vero etiam declinationem hujus nominis exsecutus est; nam in libro quintodecimo ita dicit :

Hunc mille passûm qui vicerit atque duobus
Campanus sonipes, subcursor nullus sequetur
Majore spatio ac diversus videbitur ire.

idem in libro nono :

Tu milli nummûm potes uno quærere centum.

milli passûm dixit, pro *mille passibus*, et *milli nummûm*, pro *mille nummis,* aperteque ostendit, *mille* et vocabulum esse, et singulari numero dici, et casum etiam capere ablativum, ejusque plurativum esse *millia. Mille* enim non ex eo ponitur, quod græce chilia dicuntur, sed quod chilias. Et sicut una chilias, et duæ chiliades, ita unum mille, et duo millia veteres certa atque directa ratione dicebant. Et heus tu, hisne tam doctis viris, quorum M. Cicero et Varro imitatores se gloriantur, adimere vis in verborum comitiis jus suffragandi? Et tanquam sexagenarios majores de ponte dejicies? Plura de hoc dissereremus, ni vos invitos ab invito discedere hora cogeret. Sed vultisne diem sequentem, quem plerique omnes abaco et latrunculis conterunt, nos istis sobriis fabulis a primo lucis in cœnæ tempus, ipsam quoque cœnam non obrutam poculis, non lascivientem ferculis, sed quæstionibus doctis pudicam, et mutuis ex lectione relationibus exigamus; sic enim ferias præ omni negotio fœtas commodi senserimus, non animum, ut dicitur, remittentes, (nam remittere, inquit Musonius, animum quasi amittere est) sed demulcentes eum paululum, atque laxantes jucundis honestisque sermonum illectationibus. Quod si ita decernitis, Diis Penatibus meis huc conveniendo gratissimum feceritis. Tum Symmachus : Nullus, qui quidem se dignum hoc conventu meminerit, sodalitatem hanc, vel ipsum conventus regem repudiabit. Sed, ne quid ad perfectionem cœtus desideretur, invitandos ad eundem con-

inviter, ainsi qu'au repas, Flavien, dont les qualités gracieuses sont supérieures même à ce que fut son père, et qui se fait encore admirer autant par l'élégance de ses mœurs et la sagesse de sa vie, que par sa profonde érudition; Postumien, qui ennoblit le forum par la dignité de ses plaidoiries; et enfin Eustathe, philosophe si versé dans tout genre de philosophie, qu'il fait revivre en lui seul le génie de trois philosophes qui ont illustré nos vieilles annales. Je veux parler de ceux que les Athéniens envoyèrent jadis au sénat, pour obtenir la remise de l'amende à laquelle il avait condamné leur ville, en punition du saccagement d'Orope. L'amende était d'environ cinq cents talents. Les trois philosophes étaient: Carnéade, académicien; Diogène, stoïcien; et Critolaüs, péripatéticien. On rapporte que, pour montrer leur éloquence, ils discoururent séparément dans les lieux les plus fréquentés de la ville, en présence d'un grand concours de peuple. L'éloquence de Carnéade fut, à ce qu'on raconte, rapide et fougueuse; celle de Critolaüs, subtile et diserte; celle de Diogène, simple et sévère. Mais, introduits dans le sénat, ils durent prendre pour interprète le sénateur Cœlius. Quant à notre ami Eustathe, quoiqu'il ait étudié toutes les sectes, et embrassé celle qui offre le plus de probabilités, quoiqu'il rassemble en lui seul toutes les qualités qui caractérisaient l'éloquence de chacun des trois Grecs, il s'exprime néanmoins dans notre idiome avec une telle richesse, qu'il est difficile de décider quelle langue il parle avec plus d'élégance ou de facilité.

Tout le monde approuva les choix proposés par Symmaque, pour composer la réunion; et les choses étant ainsi réglées, on prit d'abord congé de Prætextatus, puis on se sépara réciproquement, et chacun s'en retourna chez soi.

—

CHAPITRE VI.

Origine et usage de la prétexte; comment ce mot est devenu un nom propre; et de l'origine de plusieurs autres noms propres.

Le lendemain, tous ceux qui avaient accédé aux conventions de la veille se rendirent, dès le matin, chez Prætextatus, qui les ayant reçus dans sa bibliothèque, disposée pour la réunion leur dit: — Je vois que ce jour sera brillant pour moi, puisque vous voilà présents, et que ceux qu'il vous a plu d'inviter à nos réunions, ont promis de s'y rendre. Le seul Postumien a cru devoir préférer le soin de préparer ses plaidoiries. Sur son refus, je l'ai remplacé par Eusèbe, rhéteur, distingué par sa science et sa faconde hellénique. J'ai pris soin d'engager chacun à vouloir bien se donner à nous dès le commencement de la journée, puisqu'il n'est permis aujourd'hui de vaquer à aucun devoir public: car certainement on ne verra personne en ce jour porter la toge, la trabée, le paludamentum ou la prétexte (*prætextatus*). Alors Aviénus interrogeant Prætextatus, comme c'était sa coutume, lui dit: — Puisque tu prononces ton nom, Prætextatus, révéré par moi, ainsi que par la république entière, parmi ceux consacrés à désigner l'un de nos divers costumes, ceci me donne l'idée de poser une question que je ne crois point du tout puérile. Ni la toge, ni la trabée, ni le paludamentum, n'ont prêté leur dénomination pour former des noms pro-

gressum convictumque censeo Flavianum, qui quanto sit mirando viro et venusto patre præstantior, non minus ornatu morum gravitateque vitæ, quam copia profundæ eruditionis asseruit: simulque Postumianum, qui forum defensionum dignatione nobilitat: et Eustathium, qui tantus in omni philosophiæ genere est, ut solus nobis repræsentet ingenia trium philosophorum, de quibus nostra antiquitas gloriata est. Illos dico, quos Athenienses quondam ad senatum legaverunt impetratum uti multam remitteret, quam civitati eorum fecerat propter Oropi vastationem. Ea multa fuerat talentum fere quingentum. Erant isti philosophi Carneades ex Academia, Diogenes stoicus, Critolaus peripateticus: quos ferunt seorsum quemque ostentandi gratia per celeberrima urbis loca magno hominum conventu dissertavisse. Fuit, ut relatum est, facundia Carneades violenta et rapida, scita et tereti Critolaus, modesta Diogenes et sobria. Sed in senatum introducti, interprete usi sunt Cœlio senatore. At hic noster cum sectas omnes assecutus, sed probabiliorem secutus sit; omniaque hæc inter Græcos genera dicendi solus impleat: inter nos tamen ita sui locuples interpres est, ut nescias, qua lingua facilius vel ornatius expleat operam disserendi. Probavere omnes Q. Aurelii judicium, quo edecumatos elegit sodales: atque his ita constitutis, primum a Prætextato simul deinde a se discedentes, domum quisque suam regressi sunt.

—

CAPUT VI.

De origine ac usu *prætextæ;* quomodo hæc in usum transierit nominis: inibique de aliorum quorundam nominum propriorum origine.

Postero die ad ædes Vettii matutini omnes, inter quos pridie convenerat, affuerunt: quibus Prætextatus in bibliothecam receptis, in qua eos opperiebatur: Præclarum, inquit, diem mihi fore video, cum et vos adestis, et affuturos se illi, quos ad conventus nostri societatem rogari placuit, spoponderunt. Soli Postumiano antiquior visa est instruendarum cura defensionum; in cujus abnuentis locum Eusebium Graja et doctrina, et facundia clarum rhetorem subrogavi: insinuatumque omnibus, ut ab exorto die se nobis indulgerent, quandoquidem nullis hodie officiis publicis occupari fas esset. Togatus certe, vel trabeatus, paludatusque seu prætextatus hac die videtur nullus. Tum Avienus (ut ei interpellandi mos erat): Cum sacrum mihi, ait, ac reipublicæ nomen, Præ-

pres. Je te demande maintenant pourquoi l'antiquité a emprunté un nom propre au seul nom de la robe prétexte, et quelle est l'origine de ce nom? Pendant ces dernières paroles d'Aviénus, l'arrivée des deux illustres amis Flavien et Eustathe, et bientôt après celle d'Eusèbe, vint réjouir l'assemblée. Ceux-ci ayant reçu et rendu le salut, s'assirent, en s'informant du sujet de la conversation. Prætextatus leur dit : — Vous êtes arrivés bien à propos pour m'aider à répondre à mon interrogateur; car notre ami Aviénus porte la discussion sur mon nom propre, et demande à connaître son origine, comme s'il s'agissait de vérifier son extraction. Parce qu'il n'est personne qui porte le nom de Togatus, de Trabeatus, ou de Paludatus, il veut qu'on lui explique pourquoi on porte celui de Prætextatus. Or, puisqu'il était écrit sur la porte du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même, » ce qui était aussi la devise de l'un des sept sages; que devrait-on penser de mon savoir, si je ne pouvais rendre raison de l'origine et de l'étymologie de mon propre nom?

Tullus Hostilius, troisième roi des Romains, fils d'Hostus, ayant vaincu les Étrusques, introduisit chez les Romains la chaise curule, les licteurs, la toge colorée, et la prétexte, qui étaient les insignes des magistrats étrusques. A cette époque, la prétexte n'était point portée par les enfants; mais, comme les autres objets que je viens d'énumérer, elle était un insigne honorifique. Dans la suite, Tarquin l'Ancien, qu'on dit aussi avoir été nommé Lucumon, fils de l'exilé corinthien Démarate, le troisième roi depuis Hostilius, le cinquième depuis Romulus, ayant vaincu les Sabins; et, dans cette guerre, son fils, âgé de quatorze ans, ayant tué un ennemi de sa propre main, Tarquin fit son éloge devant l'assemblée du peuple, et lui accorda la bulle d'or et la prétexte; décorant ainsi cet enfant, qui montrait une valeur au-dessus de son âge, des attributs de l'âge viril et des honneurs publics. Car, de même que la prétexte était la marque distinctive des magistrats, de même aussi la bulle était celle des triomphateurs. Ils la portaient sur leur poitrine, dans la cérémonie de leur triomphe, après y avoir renfermé des préservatifs réputés très-efficaces contre l'envie. C'est de ces circonstances qu'est dérivée la coutume de faire porter aux enfants nobles la prétexte et la bulle, pour être comme le vœu et l'augure d'un courage pareil à celui de l'enfant qui, dès ses premières années, obtint de telles récompenses. D'autres pensent que le même Tarquin l'Ancien, voulant fixer, avec l'habileté d'un prince prévoyant, l'état des citoyens, et considérant le costume des enfants nés libres comme un des objets les plus importants, avait établi que ceux d'entre les patriciens dont les pères auraient rempli des magistratures curules porteraient la bulle d'or, avec la toge bordée de pourpre; et qu'il serait permis aux autres de porter seulement la prétexte, pourvu cependant que leurs parents eussent servi, dans la cavalerie, le temps légal. Quant aux affranchis, il ne leur était permis par aucune

textate, tuum inter vocabula diversi habitus refers : admoneor non ludicræ, ut æstimo, quæstionis. Cum enim vestitus togæ, vel trabeæ, seu paludamenti, nullum de se proprii nominis usum fecerit, quæro abs te, cur hoc de solo prætextæ habitu usurpaverit vetustas; aut huic nomini quæ origo contigerit? Inter hæc Avieni dicta Flavianus et Eustathius, par insigne amicitiæ, ac minimo post Eusebius, ingressi alacriorem fecere cœtum : acceptaque ac reddita salutatione consederunt, percontantes, quidnam offenderint sermocinationis. Tum Vettius : Peropportune, inquit, affuistis mihi assertorem quærenti. Movet enim mihi Avienus noster mei nominis quæstionem; et ita originem ejus flagitat, tanquam fides ab eo generis exigatur. Nam, cum nullus sit, qui appelletur suo nomine vel togatus, vel trabeatus, vel paludatus; cur Prætextatus nomen habeatur, postulat in medium proferri. Sed et cum posti inscriptum sit Delphici templi, et unius e numero sapientum eadem sit ista sententia, γνῶθι σεαυτὸν, quid in me scire æstimandus sim, si nomen ignoro, cujus mihi nunc et origo, et causa dicenda est? Tullus Hostilius, Hosti filius, rex Romanorum tertius, debellatis Etruscis, sellam curulem lictoresque et togam pictam atque prætextam, quæ insignia magistratuum Etruscorum erant, primus, ut Romæ haberentur, instituit. Sed prætextam illo seculo puerilis non usurpabat ætas : erat enim, ut cetera, quæ enumeravi, honoris habitus. Sed postea Tarquinius Demarati exsulis Corinthii filius Priscus, quem quidam Lucumonem vocitatum ferunt, rex tertius ab Hostilio, quintus a Romulo, de Sabinis egit triumphum : quo bello filium suum, annos quatuordecim natum, quod hostem manu percusserat, et pro concione laudavit, et bulla aurea prætextaque donavit, insigniens puerum ultra annos fortem præmiis virilitatis et honoris. Nam sicut prætexta magistratuum, ita bulla gestamen erat triumphantium, quam in triumpho præ se gerebant, inclusis intra eam remediis, quæ crederent adversus invidiam valentissima. Hinc deductus mos, ut prætexta et bulla in usum puerorum nobilium usurparentur, ad omen et vota conciliandæ virtutis, ei similis, cui primis in annis munera ista cesserunt. Alii putant, eundem Priscum, cum is statum civium sollertia providi principis ordinaret, cultum quoque ingenuorum puerorum inter præcipua duxisse; instituisseque, ut patricii bulla aurea cum toga, cui purpura prætexitur, uterentur, dumtaxat illi, quorum patres curulem gesserant magistratum : ceteris autem, ut prætexta tantum uterentur, indultum; sed usque ad eos, quorum parentes equo stipendia justa meruissent. Libertinis vero nullo jure uti prætextis licebat; ac multo minus peregrinis, quibus nulla esset cum Romanis necessitudo. Sed postea libertinorum quoque filiis prætexta concessa est, ex causa tali, quam M. Lælius augur refert, qui bello Punico secundo duumviros dicit ex senatusconsulto, propter multa prodigia, libros Sibyllinos adisse; et, inspectis his, nuntiasse, in Capitolio suppli-

loi de porter la prétexte; encore moins aux étrangers, qu'aucun lien n'attachait à la nation romaine. Mais, dans la suite, la prétexte fut aussi accordée aux enfants des affranchis, pour le motif rapporté par l'augure M. Lélius. Il dit qu'en vertu d'un sénatus-consulte rendu durant la seconde guerre Punique, les décemvirs recoururent aux livres Sibyllins, à raison de divers prodiges; et qu'après leur examen, ils déclarèrent qu'il fallait faire des prières supplicatoires au Capitole et dresser un lectisterne du produit d'une collecte à laquelle devaient contribuer, comme les autres, les femmes affranchies, lesquelles seraient autorisées à porter des robes longues. Ces prières solennelles eurent lieu, et les hymnes furent chantés par de jeunes garçons, les uns ingénus, les autres fils d'affranchis; et par des vierges, ayant encore leur père et leur mère. C'est depuis cette époque qu'il fut permis aux enfants des affranchis, mais seulement à ceux qui étaient nés d'une femme légitime, de porter la robe prétexte, et une lanière de cuir au cou, au lieu de l'ornement de la bulle.

Verrius Flaccus rapporte que, lors d'une épidémie qui affligea Rome, l'oracle ayant répondu que cet événement était arrivé parce que les dieux étaient vus de haut en bas (*despicerentur*), toute la ville se trouva dans une grande anxiété, ne comprenant pas le sens de ces paroles de l'oracle. Or il était arrivé que, le jour des jeux du cirque, un enfant avait plongé le regard (*despiceret*) du cénacle sur la pompe religieuse, et avait rapporté à son père l'ordre dans lequel il avait vu que les bulletins sacrés étaient placés secrètement dans l'arche portée sur le char. Le père ayant dénoncé au sénat ce qui s'était passé, on décida de voiler les lieux par où passerait la pompe religieuse. L'épidémie ayant été calmée par ce moyen, l'enfant qui avait expliqué l'ambiguïté de l'oracle reçut, en récompense, le droit de porter la toge et la prétexte.

Des personnes très-versées dans la connaissance de l'antiquité racontent que, lors de l'enlèvement des Sabines, une femme nommée Hersilie se trouvant auprès de sa fille, fut enlevée avec elle. Romulus l'ayant donnée pour épouse à un nommé Hostus, du Latium, homme distingué par son courage, et qui était venu se réfugier dans son asile, elle mit au monde un fils avant qu'aucune autre Sabine fût devenue mère, et lui donna le nom d'Hostus Hostilius, comme étant le premier né sur le territoire ennemi; Romulus le décora de la bulle d'or et de la prétexte. On rapporte en effet qu'ayant fait appeler les Sabines enlevées, pour leur donner des consolations, Romulus s'était engagé à accorder une illustre prérogative au fils de la première qui donnerait le jour à un citoyen romain.

D'autres croient qu'on fit porter aux enfants de condition libre une bulle, sur laquelle était une figure suspendue à leur cou, afin qu'en la regardant ils se crussent déjà des hommes, si leur courage les en rendait capables; et qu'on y ajouta la robe prétexte, afin que la rougeur de la pourpre leur apprît à rougir de toute conduite indigne de leur naissance.

Je viens de dire l'origine de la prétexte; j'ai ajouté quels sont les motifs pour lesquels on croit qu'elle fut attribuée à l'enfance : il me reste maintenant à expliquer, en peu de mots, comment le nom de ce vêtement est devenu un nom propre. C'était autrefois l'usage que les sénateurs fissent entrer avec eux, dans le sénat, leurs fils encore revêtus de la prétexte. Un jour qu'une affaire importante, après avoir été discutée, fut renvoyée au lendemain, on décida que personne n'en parlerait avant qu'elle eût été

candum, lectisterniumque ex collata stipe faciendum, ita ut libertinæ quoque, quæ longa veste uterentur, in eam rem pecuniam subministrarent. Acta igitur obsecratio est, pueris ingenuis, itemque libertinis, sed et virginibus patrimis matrimisque pronuntiantibus carmen. Ex quo concessum, ut libertinorum quoque filii, qui ex justa dumtaxat matrefamilias nati fuissent, togam prætextam et lorum in collo pro bullæ decore gestarent. Verrius Flaccus ait, cum populus romanus pestilentia laboraret, essetque responsum, id accidere, quod dii despicerentur, anxiam urbem fuisse, quia non intelligeretur oraculum; evenisseque, ut Circensium die puer de cœnaculo pompam superne despiceret, et patri referret, quo ordine secreta sacrorum in arca pilenti composita vidisset : qui cum rem gestam senatui nuntiasset, placuisse, velari loca ea, qua pompa veheretur : atque ita peste sedata, puerum, qui ambiguitatem sortis absolverat, togæ prætextæ usum munus impetravisse. Vetustatis peritissimi referunt, in raptu Sabinarum unam mulierem nomine Hersiliam, dum adhæret filiæ, simul raptam : quam cum Romulus Hosto cuidam ex agro Latino, qui in asylum ejus confugerat, virtute conspicuo uxorem dedisset; natum ex ea puerum, antequam alia ulla Sabinarum partum ederet : eumque, quod primus esset in hostico procreatus, Hostum Hostilium a matre vocitatum, et eundem a Romulo bulla aurea ac prætexta insignibus honoratum. Is enim cum raptas ad consolandum vocasset, spopondisse fertur, se ejus infanti, quæ prima sibi civem romanum esset enixa, illustre munus daturum. Nonnulli credunt ingenuis pueris attributum, ut cordis figuram in bulla ante pectus annecterent; quam inspicientes, ita demum se homines cogitarent, si corde præstarent : togamque prætextam his additam, ut ex purpuræ rubore ingenuitatis pudore regerentur. Diximus, unde prætexta. Adjecimus et causas, quibus æstimatur concessa pueritiæ. Nunc, idem habitus quo argumento transierit in usum nominis, paucis explicandum est. Mos antea senatoribus fuit, in curiam cum prætextatis filiis introire. Cum in senatu res major quæpiam consultaretur, eaque in posterum diem prolata esset, placuit, ut hanc rem, super qua tractavissent, ne quis enun-

décrétée. La mère du jeune Papirius, lequel avait accompagné son père au sénat, interrogea son fils sur ce qui avait occupé les pères conscrits. L'enfant répond qu'il doit le taire, parce qu'il a été interdit de le dire. La mère en devient plus curieuse d'être instruite du secret de l'affaire : le silence de son fils stimule sa curiosité. Elle l'interroge donc avec plus d'empressement et d'instance. L'enfant, pressé par sa mère, prend le parti de faire un mensonge spirituel et plaisant. Il dit qu'on avait agité dans le sénat cette question : Lequel serait le plus utile à la république, ou que chaque homme fût marié à deux femmes, ou que chaque femme fût mariée à deux hommes. Dès que cette femme entend ceci, elle prend l'épouvante, sort tremblante de chez elle, et va porter la nouvelle aux autres mères de famille. Le lendemain, une grande foule de mères de famille afflue au sénat, et elles supplient en pleurant qu'on les marie chacune à deux hommes, plutôt que de donner deux d'entre elles à un seul. Les sénateurs, à mesure qu'ils arrivaient dans le lieu de leur assemblée, s'étonnaient de ce dévergondage des femmes, et ne concevaient rien à une aussi étrange pétition. Ils s'alarmaient même, comme d'un prodige, de la folle impudeur d'un sexe naturellement retenu. Le jeune Papirius fit bientôt cesser l'inquiétude publique. Il s'avance au milieu du sénat, raconte les curieuses sollicitations de sa mère, et la feinte dont il a usé à son égard. Le sénat admire la fidélité ingénieuse de l'enfant; mais il décrète que désormais les enfants n'entreront plus avec leurs pères dans le sénat, à l'exception du seul Papirius. Ensuite il accorda par un décret, à ce même enfant, le surnom honorable de *Prætextatus*, à raison de son habileté à savoir parler et se taire, à l'âge où l'on porte encore la prétexte. Ce surnom se joignit par la suite au nom de notre famille.

Pareillement les Scipions ont reçu leur surnom de ce que Cornélius, qui servait comme de bâton à un père aveugle, de même nom que lui, fut surnommé Scipio (bâton), surnom qu'il a transmis à ses descendants. Il en est de même, Aviénus, de ton ami Messala, qui a reçu ce surnom de Valérius Maximus, l'un de ses aïeux, auquel il fut donné après qu'il eut pris Messine, l'une des principales villes de la Sicile. Au reste, il n'est pas étonnant que les surnoms soient devenus des noms, puisque souvent ils sont dérivés des noms eux-mêmes; comme, par exemple, Æmilianus d'Æmilius, Servilianus de Servilius.

Eusèbe répliqua : — Messala et Scipion ont reçu, comme tu l'as raconté, leurs surnoms, l'un de son courage, et l'autre de sa piété filiale; mais les surnoms de Scropha et d'Asina, qui sont ceux d'hommes d'un rare mérite, et qui cependant sont plutôt injurieux qu'honorables, je voudrais que tu me disses d'où ils sont venus? — Prætextatus lui répondit : — Ce n'est ni par injure ni par honneur, mais par hasard, qu'ont été créés ces surnoms. Car celui d'Asina a été donné aux Cornélius, parce que le chef de cette famille ayant acheté une terre, ou marié une de ses filles, amena dans le forum, au lieu des garants légaux qui lui avaient été demandés, un âne chargé d'or; remplaçant ainsi les cautionneurs par la chose cautionnée. Voici mainte–

tiaret, priusquam decreta esset. Mater Papirii pueri, qui cum parente suo in curia fuerat, percontatur filium, quidnam in senatu egissent Patres. Puer respondit, tacendum esse, neque id dici licere. Mulier fit audiendi cupidior secretum rei, et silentium pueri animumque ejus, ad inquirendum, everberat. Quærit igitur compressius violentiusque. Tum puer, urgente matre, lepidi atque festivi mendacii consilium capit. Actum in senatu dixit, utrum videretur utilius, magisque e republica esse, unusne ut duas uxores haberet, an ut una apud duos nupta esset. Hoc illa ubi audivit, animo compavescit : domo trepidans egreditur, ad ceteras matronas affert, postridieque ad senatum copiosa matrumfamilias caterva confluunt : lacrimantes atque obsecrantes orant, una potius ut duobus nupta fieret, quam ut uni duæ. Senatores ingredientes curiam, quæ illa mulierum intemperies, et quid sibi postulatio isthæc vellet, mirabantur; et ut non parvæ rei prodigium illam verecundi sexus impudicam insaniam pavescebant. Puer Papirius publicum metum demit. Nam in medium curiæ progressus, quid ipsi mater audire institisset, quid matri ipse simulasset, sicut fuerat, enarrat. Senatus fidem atque ingenium pueri exosculatur; consultumque facit, uti posthac pueri cum patribus in curiam non introeant, præter illum unum Papirium : eique puero postea cognomentum honoris gratia decreto inditum, *Prætextatus*, ob tacendi loquendique in prætextata ætate prudentiam. Hoc cognomentum postea familiæ nostræ in nomen hæsit. Non aliter dicti Scipiones : nisi quod Cornelius, qui cognominem patrem luminibus carentem pro baculo regebat, Scipio cognominatus, nomen ex cognomine posteris dedit. Sic Messala tuus, Aviene, dictus a cognomento Valerii Maximi, qui, postquam Messanam urbem Siciliæ nobilissimam cepit, Messala cognominatus est. Nec mirum, si ex cognominibus nata sunt nomina : cum contra et cognomina ex propriis sint tracta nominibus; ut ab Æmilio Æmilianus, a Servilio Servilianus. Hic subjecit Eusebius : Messala et Scipio, alter de pietate, de virtute alter, ut refers, cognomina repererunt. Sed Scropha et Asina, quæ viris non mediocribus cognomenta sunt, volo, dicas unde contigerint; cum contumeliæ, quam honori, propriora videantur. Tum ille : Nec honor, nec injuria, sed casus fecit hæc nomina. Nam Asinæ cognomentum Corneliis datum est, quoniam princeps Corneliæ gentis emto fundo, seu filia data marito, cum sponsores ab eo solenniter poscerentur, asinam cum pecuniæ onere produxit in forum, quasi pro sponsoribus præsens pignus. Tremellius vero Scropha cognominatus est eventu tali. Is Tremellius cum familia atque liberis in villa erat : servi ejus, cum de vicino scropha erraret, surreptam conficiunt. Vicinus, advocatis custodibus, omnia circumvenit, ne qua hæc efferri possit : isque ad dominum appellat restitui sibi pecudem. Tremellius, qui ex villico rem comperisset,

nant à quelle occasion Trémellius a été surnommé Scropha. Ce Trémellius était à sa maison des champs, avec sa famille et ses enfants. La truie (*scropha*) d'un voisin étant venue errer chez lui, ses esclaves s'en saisissent et la tuent. Le voisin fait entourer la maison de surveillants, pour qu'on ne puisse soustraire l'animal d'aucun côté; et il somme ensuite le maître de la maison de lui restituer le quadrupède. Trémellius, qui avait été instruit par un paysan, cache le cadavre de la truie sous la couverture de la couche de sa femme, et permet ensuite la recherche au voisin. Lorsque celui-ci fut arrivé à la chambre où était le lit, Trémellius lui jura qu'il n'avait dans sa maison des champs aucune truie, si ce n'est celle, dit-il en montrant le lit, qui est étendue sous ces couvertures. C'est ce facétieux serment qui fit donner à Trémellius le surnom de Scropha.

—

CHAPITRE VII.

De l'origine et de l'antiquité des Saturnales, et, en passant, de quelques autres sujets.

Pendant ces récits, un des serviteurs, celui qui était chargé d'introduire ceux qui venaient visiter le maître de la maison, annonça Évangélus, avec Dysaire, lequel passait alors pour le premier de ceux qui exerçaient à Rome l'art de guérir. Plusieurs des assistants laissèrent voir, par le mouvement de leur visage, que la survenance d'Évangélus allait troubler le calme dont ils jouissaient, et que sa présence convenait peu dans leur paisible réunion. Car c'était un railleur amer, un homme dont la langue mordante, et audacieuse au mensonge, s'inquiétait peu des inimitiés que lui attiraient les paroles offensantes qu'il lançait indistinctement contre ses amis et ses ennemis. Mais Prætextatus, qui était également doux et facile pour tout le monde, envoya au-devant d'eux afin qu'on les introduisît. Horus se trouva arriver en même temps, et entra avec eux. C'était un homme pareillement robuste de corps et d'esprit, qui, après avoir remporté un grand nombre de palmes au pugilat, s'était tourné vers les études philosophiques, et qui, ayant embrassé la secte d'Antisthène, de Cratès et de Diogène lui-même, était devenu célèbre parmi les cyniques. Évangélus fut à peine entré, qu'il offensa l'honorable assemblée, qui se levait à son arrivée. — Est-ce le hasard, dit-il, Prætextatus, qui a rassemblé autour de toi toutes ces personnes? Ou bien est-ce pour quelque affaire importante qu'ayant besoin d'être sans témoins, vous vous êtes réunis, afin d'en traiter à votre aise? S'il en est ainsi, comme je le pense, je m'en irai, plutôt que de m'immiscer dans vos secrets. C'est le hasard seul qui m'a amené au milieu de vous, et je consentirai bien volontiers à m'en retirer. Prætextatus, malgré la douceur de son caractère et son calme inaltérable, un peu ému par cette impertinente apostrophe, lui répondit : — Si tu avais songé, Évangélus, que c'est de moi qu'il s'agissait, ou de ces personnes d'une éclatante vertu, tu n'aurais jamais soupçonné qu'il y eût entre nous un tel secret qui ne pût être connu de toi, ou même publiquement divulgué. Car je n'ai pas oublié, et je ne crois pas que personne d'entre nous ignore ce précepte sacré de la philosophie : Qu'il faut toujours parler aux hommes comme étant entendus des dieux, et aux dieux, comme si les hommes nous entendaient. La seconde partie de cet axiome consacre que nous ne devons jamais rien demander aux dieux, dont nous aurions honte d'a-

scrophæ cadaver sub centonibus collocat, super quos uxor cubabat. Quæstionem vicino permittit. Cum ventum est ad cubiculum, verba jurationis concipit, nullam esse in villa sua scropham, nisi istam, inquit, quæ in centonibus jacet : lectulum monstrat. Ea facetissima juratio Tremellio Scrophæ cognomentum dedit.

—

CAPUT VII.

De Saturnaliorum origine ac vetustate : ubi et alia quædam obiter perstringuntur.

Dum ista narrantur, unus e famulitio, cui provincia erat admittere volentes dominum convenire, Evangelum adesse nuntiat cum Dysario, qui tunc Romæ præstare videbatur ceteris medendi artem professis. Corrugato indicavere vultu plerique de considentibus, Evangeli interventum otio suo inamœnum, minusque placido conventui congruentem. Erat enim amarulenta dicacitate, et lingua proterve mordaci, procax, ac securus offensarum, quas sine delectu cari vel non amici in se passim verbis odia serentibus provocabat. Sed Prætextatus, ut erat in omnes æque placidus ac mitis, ut admitterentur missis obviis imperavit. Quos Horus ingredientes commodum consecutus comitabatur, vir corpore atque animo juxta validus, qui post innumeras inter pugiles palmas ad philosophiæ studia migravit; sectamque Antisthenis, et Cratetis, atque ipsius Diogenis secutus, inter cynicos non incelebris habebatur. Sed Evangelus, postquam tantum cœtum assurgentem sibi ingressus offendit : Casusne, inquit, hos omnes ad te, Prætextate, contraxit? An altius quiddam, cui remotis arbitris opus sit, cogitaturi ex disposito convenistis? Quod si ita est, ut æstimo, abibo potius, quam me vestris miscebo secretis : a quibus me amovebit voluntas, licet fortuna fecisset irruere. Tum Vettius, quamvis ad omnem patientiam constanter animi tranquillitate firmus, nonnihil tamen consultatione tam proterva motus : Si aut me, inquit, Evangele, aut hæc innocentiæ lumina cogitasses, nullum inter nos tale secretum opinarere, quod non vel tibi, vel etiam vulgo fieri dilucidum posset; quia neque ego sum immemor, nec horum quemquam inscium credo sancti illius præcepti philosophiæ, Sic loquendum

vouer le désir devant les hommes. Quant à nous, afin de célébrer les féries sacrées, et d'éviter cependant l'ennui de l'oisiveté en occupant notre loisir, nous nous sommes rassemblés pour la journée entière, que nous devons consacrer, chacun pour sa part, à des discours instructifs. Car puisque « aucun précepte de la religion ne défend de curer les fossés les jours de fêtes solennelles, » et que les lois divines et les lois humaines permettent « de faire baigner les brebis dans les eaux salubres des fleuves; » pourquoi l'honneur même de la religion ne nous permettrait-il pas de penser qu'elle a voulu consacrer les jours de fêtes à l'étude sacrée des lettres? Or, puisque quelque dieu sans doute vous a réunis à nous, veuillez, si cela vous convient, en passant avec nous cette journée, partager nos repas et nos entretiens. Je me tiens assuré du consentement de tous ceux qui sont ici rassemblés. Évangélus répondit : — Survenir dans un entretien sans y avoir été appelé, il n'y a là rien d'inconvenant; mais se jeter spontanément sur un festin préparé pour autrui, Homère le blâme, même de la part d'un frère. Vois d'ailleurs si, tandis qu'un aussi grand roi qu'Agamemnon n'a reçu à sa table, sans l'avoir attendu, qu'un seul Ménélas, il n'y aurait pas de la présomption à toi de vouloir en recevoir trois à la tienne? — Alors tous les assistants, venant en aide à Prætextatus, se mirent à prier et à presser d'une manière flatteuse Évangélus, et ceux qui étaient venus avec lui, de partager avec eux le sort de la journée. Mais leurs invitations s'adressaient plus fréquemment et plus instamment à Évangélus. Cet empressement unanime l'ayant radouci, il leur dit : — Je ne crois pas que le livre de M. Varron, intitulé *Tu ne sais pas ce que t'apporte le soir*, et qui fait partie des *satyres Ménippées*, soit inconnu à aucun de vous; dans cet ouvrage, l'auteur établit cette règle : Que le nombre des convives d'un festin ne doit pas être moindre que celui des Grâces, ni plus élevé que celui des Muses. Ici, déduisez le roi du festin, je vois que vous êtes le même nombre que les Muses. Pourquoi cherchez-vous donc à ajouter a ce nombre parfait? — Prætextatus lui répondit : Nous retirerons de votre présence cet avantage, d'égaler à la fois le nombre des Muses et celui des Grâces, qu'il est juste de réunir à la fête du premier de tous les dieux.

Alors tous s'étant assis, Horus s'adressant à Avienus, qu'il connaissait plus particulièrement, lui dit : — Vos rites quant au culte de Saturne, que vous appelez le premier des dieux, diffèrent de ceux de la religieuse nation des Égyptiens; car ceux-ci n'avaient admis, dans les mystères de leurs temples, ni Saturne, ni Sérapis lui-même, jusqu'à la mort d'Alexandre, roi de Macédoine. A cette époque, contraints par la tyrannie des Ptolémées, ils furent forcés d'admettre ces dieux dans leur culte, conformément aux mœurs des Alexandrins, qui les honoraient spécialement. Ils obéirent; mais de manière cependant à ne point laisser confondre ce culte avec les autres cultes de leur religion. Ainsi, comme les Égyptiens n'ont jamais offert à leurs dieux le sang des animaux, mais seulement l'encens et les prières, et qu'il fallait pour suivre l'usage, immoler des victimes aux deux divinités étrangères, ils leur bâtirent des temples à l'extérieur de l'enceinte des villes, afin de pouvoir les honorer par les immolations des sacrifices

esse cum hominibus, tanquam dii audiant; sic loquendum cum diis, tanquam homines audiant. Cujus secunda pars sancit, ne quid a diis petamus, quod velle nos indecorum sit hominibus confiteri. Nos vero, ut et honorem sacris feriis haberemus, et vitaremus tamen torporem feriandi, atque otium in negotium verteremus, convenimus, diem totum doctis fabulis, velut ex symbola conferendis daturi. Nam, si per sacra solemnia *rivos deducere nulla religio prohibet*, si salubri fluvio mersare oves, fas et jura permittunt, cur non religionis honor putetur, dicare sacris diebus sacrum studium literarum? Sed, quia vos quoque deorum aliquis nobis additos voluit, facite, si volentibus vobis erit, diem communibus et fabulis, et epulis exigamus : quibus ut omnes hodie, qui præsentes sunt, acquiescant, impetratum teneo. Tunc ille : Supervenire fabulis non evocatos, haud equidem turpe existimatur : verum sponte irruere in convivium aliis præparatum, nec ab Homero sine nota vel in fratre memoratum est. Et vide, ne nimium arroganter tres tibi velis Menelaos contigisse, cum illi tanto regi unus evenerit. Tum omnes Prætextatum juvantes orare, blandeque ad commune invitare consortium : Evangelum quidem sæpius et maxime, sed nonnunquam et cum eo pariter ingressos. Inter hæc Evangelus petitu omnium temperatus : M. Varronis, inquit, librum vobis arbitror non ignotum ex satyris Menippeis, qui inscribitur, NESCIS QUID VESPER SERUS VEHAT : in quo convivarum numerum hac lege definit, ut neque minor, quam Gratiarum sit, neque quam Musarum numerosior; hic video, excepto rege convivii, tot vos esse, quot Musæ sunt. Quid ergo perfecto numero quæritis adjiciendos? Et Vettius : Hoc, inquit, nobis præsentia vestra præstabit, ut et Musas impleamus, et Gratias : quas ad festum deorum omnium principis æquum est convenire. Cum igitur consedissent, Horus Avienum intuens, quem familiarius frequentare solitus erat : In hujus, inquit, Saturni cultu, quem deorum principem dicitis, ritus vester ab Ægyptiorum religiosissima gente dissentit. Nam illi neque Saturnum, nec ipsum Serapim receperant in arcana templorum, usque ad Alexandri Macedonis occasum. Post quem tyrannide Ptolemæorum pressi, hos quoque deos in cultum recipere Alexandrinorum more, apud quos præcipue colebantur, coacti sunt. Ita tamen imperio paruerunt, ut non omnino religionis suæ observata confunderent. Nam quia nunquam fas fuit Ægyptiis, pecudibus aut sanguine, sed precibus et ture solo placare deos; his autem duobus advenis hostiæ erant ex more mactandæ : fana eorum extra pomœrium locaverunt, ut et illi sacrificii solemnis sibi cruore colerentur, nec tamen urbana templa morte pecu-

solennels, sans cependant souiller par le meurtre des animaux les autres temples situés dans l'intérieur des villes. Aussi, aucune ville d'Égypte n'éleva de temple, dans ses murs, à Saturne ou à Sérapis. Je sais que vous avez à peine admis et reconnu le second de ces dieux. Quant à Saturne, vous l'honorez, entre tous les autres, d'un culte solennel. Je désire donc, si rien ne le prohibe, qu'on m'instruise sur ce sujet. — Avienus renvoya à Prætextatus le soin de répondre à la demande d'Horus : — Quoique tous ceux qui sont ici, dit-il, soient également doctes, le seul Prætextatus, initié dans les mystères sacrés, peut te dévoiler et l'origine du culte qu'on rend à Saturne, et les motifs des solennités de sa fête. — Prætextatus ayant tenté de rejeter ce soin sur quelque autre, tous lui firent des instances pour qu'il s'en chargeât. C'est pourquoi, ayant obtenu du silence, il commença ainsi :

Il m'est permis de vous découvrir, non cette origine des Saturnales qui se rapporte à la nature secrète de la divinité, mais celle qui est mêlée à des traits fabuleux, ou celle que les physiciens enseignent publiquement. Car, pour les explications occultes et qui découlent de la source pure de la vérité, il n'est pas permis de les raconter, même au milieu des fêtes sacrées : que si quelqu'un en obtient la connaissance, ce n'est qu'à la condition de les tenir ensevelies au fond de sa conscience. Voici donc, de tout ce qu'il est permis de faire connaître, les détails que notre ami Horus pourra parcourir avec moi.

Janus régna sur ce pays qu'on appelle maintenant l'Italie; et, selon le témoignage d'Hygin, qui suit en cela Protarchus Trallianus, il partagea son pouvoir sur cette région avec Camèse, qui, comme lui, en était originaire; en telle sorte que la contrée prit le nom de Camésène, et la ville le nom de Janicule. Dans la suite, la puissance royale resta au seul Janus, qu'on croit avoir eu deux visages, de manière à voir ce qui se passait devant et derrière lui; ce qui certainement doit être interprété par la prudence et l'habileté de ce roi, qui connaissait le passé et prévoyait l'avenir; de la même manière que les déesses Antevorta et Postvorta, que les Romains honorent comme les fidèles compagnes de la divinité. Or Janus ayant donné l'hospitalité à Saturne, qu'un vaisseau amena dans son pays, et ayant appris de lui l'art de l'agriculture et celui de perfectionner les aliments, qui étaient grossiers et sauvages avant que l'on connût l'usage des productions de la terre, partagea avec lui la couronne. Janus fut aussi le premier qui frappa des monnaies de cuivre; et il témoigna dans cette institution un tel respect pour Saturne, qu'il fit frapper d'un côté un navire, parce que Saturne était arrivé monté sur un navire, et de l'autre l'effigie de la tête du dieu, pour transmettre sa mémoire à la postérité. On trouve une preuve de l'authenticité de cette empreinte de la monnaie de cuivre, dans cette espèce de jeu de hasard où les enfants jettent un denier en l'air, en disant : « Tête ou vaisseau. » On s'accorde à dire que Saturne et Janus régnèrent en paix, ensemble, et qu'ils bâtirent en commun, dans le même pays, deux villes voisines; ce qui est non-seulement établi par le témoignage de Virgile, qui dit :

« L'une fut nommée Janicule, et l'autre Satur-
« nia. »

mais encore confirmé par la postérité, qui consacra à ces deux personnages deux mois consécutifs, décembre à Saturne, et janvier,

dum pollnerentur. Nullum itaque Ægypti oppidum intra muros suos aut Saturni, aut Serapis fanum recepit. Horum alterum vix ægreque a vobis admissum audio. Saturnum vero vel maximo inter ceteros honore celebratis. Si ergo nihil est, quod me hoc scire prohibeat, volo in medium proferatur. Hic Avienus in Prætextatum exspectationem consulentis remittens : Licet omnes, ait, qui adsunt, pari doctrina polleant; sacrorum tamen Vettius unice conscius, potest tibi et originem cultus, qui huic deo penditur, et causam festi solemnis aperire. Quod cum Prætextatus in alios refundere tentasset, omnes ab eo impetraverunt, ut ipse dissereret. Tunc ille, silentio facto, ita exorsus est. Saturnaliorum originem illam mihi in medium proferre fas est : non quæ ad arcanam divinitatis naturam refertur, sed quæ aut fabulosis admixta disseritur, aut a physicis in vulgus aperitur. Nam occultas et manantes ex meri veri fonte rationes ne in ipsis quidem sacris enarrari permittitur. Sed si quis illas assequitur, continere intra conscientiam tectas jubetur. Unde quæ sciri fas est, Horus noster licebit mecum recognoscat. Regionem istam, quæ nunc vocatur Italia, regno Janus obtinuit. Qui, ut Hyginus, Protarchum Trallianum secutus, tradit, cum Camese æque indigena terram hanc ita participata potentia possidebant, ut regio Camesene, oppidum Janiculum vocitaretur. Post ad Janum solum regnum redactum est : qui creditur geminam faciem prætulisse, ut quæ ante, quæque post tergum essent, intueretur : quod procul dubio ad prudentiam regis sollertiamque referendum est, qui et præterita nosset, et futura prospiceret; sicut Antevorta et Postvorta, divinitatis scilicet aptissimæ comites, apud Romanos coluntur. Hic igitur Janus, cum Saturnum classe pervectum excepisset hospitio, et ab eo edoctus peritiam ruris, ferum illum et rudem ante fruges cognitas victum in melius redegisset, regni eum societate muneravit. Cum primus quoque æra signaret, servavit et in hoc Saturni reverentiam, ut, quoniam ille navi fuerat advectus, ex una quidem parte sui capitis effigies, ex altera vero navis exprimeretur, quo Saturni memoriam etiam in posteros propagaret. Æs ita fuisse signatum, hodieque intelligitur in aleæ lusu : cum pueri denarios in sublime jactantes, *capita aut navia*, lusu teste vetustatis, exclamant. Hos una concordesque regnasse, vicinaque oppida communi opera condidisse, præter Maronem, qui refert,

à qui l'on donna le nom de Janus. Saturne ayant tout à coup disparu, Janus imagina de lui faire rendre les plus grands honneurs. Il donna d'abord à la contrée sur laquelle il régnait le nom de Saturnie; puis il consacra à Saturne, comme à un dieu, un autel, et des fêtes qu'il nomma *Saturnales*. C'est depuis ces siècles reculés que les Saturnales précèdent la fondation de Rome. Janus ordonna donc que Saturne fût honoré d'un culte religieux, comme ayant amélioré le sort de la vie. La statue de ce dieu est distinguée par une faux, que Janus lui donna comme l'emblème de la moisson. On lui attribue l'invention de la greffe, l'éducation des arbres fruitiers, et toutes les pratiques d'agriculture de ce genre. Les Cyréniens, qui regardent Saturne comme l'inventeur de l'usage d'extraire le miel et de cultiver les fruits, célèbrent son culte en se couronnant de jeunes branches de figuier, et en s'envoyant mutuellement des gâteaux. Les Romains l'appellent Sterculus, parce qu'il a le premier fertilisé les champs par le moyen du fumier. Les années de son règne passent pour avoir été très-fortunées, soit à raison de l'abondance de toutes choses, soit parce que les hommes n'étaient point encore distingués par les conditions de liberté et d'esclavage; ce qu'on peut regarder comme l'origine de l'usage où l'on est, pendant les Saturnales, d'accorder toute licence aux esclaves.

D'autres racontent ainsi l'origine des Saturnales. Ceux qu'Hercule avait délaissés en Italie, en punition, comme le disent les uns, de ce qu'ils n'avaient pas soigneusement gardé ses troupeaux, ou, comme d'autres le rapportent, dans le dessein de laisser des défenseurs à son autel et à son temple contre les incursions des étrangers, se voyant infestés de voleurs, se retirèrent sur une colline élevée, où ils prirent le nom de Saturniens, de celui que portait déjà la colline. S'étant aperçus qu'ils étaient protégés en ce lieu par le nom du dieu et par le respect qu'on lui gardait, ils instituèrent les Saturnales, afin, dit-on, d'inspirer, par la célébration de ces fêtes, aux esprits grossiers de leurs voisins, une plus grande vénération pour le dieu.

Je n'ignore pas non plus cette autre origine qu'on assigne aux Saturnales, et que rapporte Varron, savoir : que les Pélasges, chassés de leurs foyers, errèrent en diverses contrées, et se réunirent presque tous à Dodone, où, incertains du lieu dans lequel ils devaient se fixer, ils reçurent de l'oracle cette réponse : « Allez chercher la « terre des Siciliens, consacrée à Saturne et à « Kotyla des Aborigènes, où flotte une île; et « quand vous en aurez pris possession, offrez la « dîme à Phébus, offrez des têtes à Adès, « et à son père des hommes (φῶτα) ».

Ils acceptèrent ce sort; et après avoir longtemps erré, ils abordèrent dans le Latium, et découvrirent une île née dans le lac Cutyliensis. Ce fut d'abord une large étendue de gazon, ou plutôt une alluvion de marais, coagulée par la réunion de broussailles et d'arbres qui, agglomérés ensemble et enlacés au hasard, erraient battus par les flots; de la même sorte qu'on peut le croire de l'île de Délos, qui flottait sur les mers, quoique couverte de montagnes élevées et de vastes plaines. Ayant donc aperçu ce prodige, les Pélasges reconnu-

Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen,

etiam illud in promptu est, quod posteri quoque duos eis continuos menses dicarunt, ut december sacrum Saturni, Januarius alterius vocabulum possideret. Cum inter hæc subito Saturnus non comparuisset, excogitavit Janus honorum ejus augmenta. Ac primum terram omnem ditioni suæ parentem, Saturniam nominavit : aram deinde cum sacris, tanquam deo, condidit, quæ Saturnalia nominavit. Tot seculis Saturnalia præcedunt Romanæ urbis ætatem. Observari igitur eum jussit majestate religionis, quasi vitæ melioris auctorem. Simulacrum ejus indicio est : cui falcem, insigne messis, adjecit. Huic deo insertiones surculorum, pomorumque educationes, et omnium cujuscemodi fertilium tribuunt disciplinas. Cyrenenses etiam, cum rem divinam ei faciunt, ficis recentibus coronantur, placentasque mutuo missitant, mellis et fructuum repertorem Saturnum æstimantes. Hunc Romani etiam Sterculum vocant, quod primus stercore fœcunditatem agris comparaverit. Regni ejus tempora felicissima feruntur, cum propter rerum copiam, tum etiam, quod nondum quisquam servitio vel libertate discriminabatur : quæ res intelligi potest, quod Saturnalibus tota servis licentia permittitur. Alia Saturnaliorum causa sic traditur. Qui erant ab Hercule in Italia relicti, ut quidam ferunt, irato, quod incustoditum fuisset armentum, ut nonnulli æstimant, consulto eos relinquente, ut aram suam atque ædem ab incursionibus tuerentur : hi ergo, cum a latronibus infestarentur, occupato edito colle, Saturnios se nominaverunt, quo ante nomine etiam idem collis vocabatur. Et quia se hujus dei senserunt nomine ac religione tutos, instituisse Saturnalia feruntur, ut agrestes vicinorum animos ad majorem sacri reverentiam ipsa indicti festi observatio vocaret. Nec illam causam, quæ Saturnalibus assignatur, ignoro : quod Pelasgi, sicut Varro memorat, cum sedibus suis pulsi, diversas terras petissent, confluxerunt plerique Dodonam, et incerti, quibus hærerent locis, ejusmodi accepere responsum :

Στείχετε μαιόμενοι Σικελῶν Σατουρνίαν αἶαν
Ἠδ' Ἀβοριγενέων Κοτύλην οὗ νᾶσος ὀχεῖται,
Αἷς ἀναμιχθέντες δεκάτην ἐκπέμψατε Φοίβῳ,
Καὶ κεφαλὰς Ἅδῃ, καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα.

acceptaque sorte, cum Latium post errores plurimos appulissent, in lacu Cutyliensi enatam insulam deprehenderunt. Amplissimus enim cæspes, sive ille continens limus, seu paludis fuit, coacta compage, virgultis et arboribus in silvæ licentiam comtus, jactantibus per amnem fluctibus vagabatur; ut fides ex hoc etiam Delo facta sit, quæ celsa montibus, vasta campis, tamen per maria ambulabat. Hoc igitur miraculo deprehenso, has sibi sedes præ-

rent le pays qui leur avait été prédit; ils dépouillèrent les habitants de la Sicile, s'emparèrent de leur pays; et, après avoir consacré la dixième partie de leur butin à Apollon, conformément à sa réponse, ils élevèrent à Dis (Pluton) un petit temple, à Saturne un autel, et la fête de cette fondation fut appelée les Saturnales. On rapporte qu'ils crurent longtemps honorer Dis en lui offrant des têtes d'hommes, et Saturne en lui offrant des victimes humaines, à cause de ces mots de l'oracle : « Offrez des têtes à Adès, et à « son père des hommes, (φῶτα) » Mais Hercule, passant par l'Italie en ramenant le troupeau de Géryon, persuada à leurs descendants de changer ces sacrifices funestes en d'autres plus propices, en offrant à Pluton, non des têtes d'hommes, mais de petits simulacres de têtes humaines, et en honorant les autels de Saturne, non par des sacrifices humains, mais en y allumant des flambeaux; attendu que le mot φῶτα signifie non-seulement homme, mais aussi flambeau. De là vint la coutume de s'envoyer, pendant les Saturnales, des flambeaux de cire. Il en est cependant qui pensent que cette dernière coutume provient uniquement de ce que, sous le règne de Saturne, les hommes furent évoqués des ténèbres d'une vie inculte à ce qu'on peut appeler la lumière de la connaissance des arts utiles. Je trouve aussi dans certains écrits que comme plusieurs personnes, à l'occasion des Saturnales, arrachaient par avarice des présents à leurs clients, fardeau qui devenait onéreux pour les gens d'une modique fortune, le tribun du peuple Publicius décréta qu'on ne devait envoyer aux gens plus riches que soi, que des flambeaux de cire.

Ici, Albinus Cæcina prit la parole : — Malgré cette permutation des sacrifices humains, que Prætextatus vient de mentionner tout à l'heure, je les retrouve, dit-il, postérieurement, durant les Compitales, pendant les jeux qu'on célébrait dans les carrefours de la ville, et rétablis par Tarquin le Superbe en l'honneur des Lares et de Mania, conformes à l'oracle d'Apollon, qui avait prescrit « d'intercéder pour les têtes avec « des têtes. » Et en effet, durant un certain temps l'on immola des enfants pour le salut des familles à la déesse Mania, mère des Lares; sacrifices, qu'après l'expulsion de Tarquin, le consul Junius Brutus ordonna qu'on célébrât d'une autre manière. Il prescrivit, qu'au lieu de commettre le crime d'une sacrilége immolation, on offrît des têtes d'ail et de pavot, pour satisfaire l'oracle d'Apollon sur le mot *tête*. La coutume s'établit, lorsqu'une famille était menacée de quelque danger, de suspendre pour le conjurer, l'effigie de Mania devant la porte de la maison. Et comme c'était dans les carrefours qu'on célébrait des jeux en son honneur, ces jeux prirent de là le nom de *Compitalia*. Mais poursuis ton discours, Prætextatus. — Et celui-ci continua en ces termes : Cette réforme dans les sacrifices est exacte et citée à propos. Quant aux Saturnales, il paraît, d'après les causes qu'on assigne à leur origine, qu'elles sont plus anciennes que la ville de Rome : si bien que L. Accius, dans les vers suivants de ses Annales, rapporte que cette solennité avait déjà commencé d'être célébrée en Grèce avant la fondation de Rome :

« Une très-grande partie des Grecs, et princi-
« palement les Athéniens, célèbrent en l'honneur
« de Saturne des fêtes qu'ils appellent Cronia.

dictas esse didicerunt : vastatisque Siciliensibus incolis, occupavere regionem, decima prædæ, secundum responsum, Apollini consecrata, erectisque Diti sacello et Saturno ara : cujus festum Saturnalia nominarunt. Cumque diu humanis capitibus Ditem, et virorum victimis Saturnum placare se crederent propter oraculum, in quo erat :

Καὶ κεφαλὰς Ἅδῃ, καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα :

Herculem ferunt, postea cum Geryonis pecore per Italiam revertentem, suasisse illorum posteris, ut faustis sacrificiis infausta mutarent, inferentes Diti non hominum capita, sed oscilla ad humanam effigiem arte simulata; et aras Saturnias, non mactando viros, sed accensis luminibus excolentes : quia non solum virum, sed et lumina φῶτα significat. Inde mos per Saturnalia missitandis cereis cœpit. Alii cereos non ob aliud mitti putant, quam quod hoc principe ab incomi et tenebrosa vita quasi ad lucem, et bonarum artium scientiam editi sumus. Illud quoque in literis invenio, quod, cum multi occasione Saturnaliorum per avaritiam a clientibus ambitiose munera exigerent, idque onus tenuiores gravaret, Publicius tribunus plebi tulit, non nisi ditioribus cerei missitarentur. Hic Albinus Cæcina subjecit : Qualem nunc permutationem sacrificii, Prætextate, memorasti, invenio postea Compitalibus celebratam, cum ludi per urbem in compitis agitabantur, restituti scilicet a Tarquinio Superbo Laribus ac Maniæ, ex responso Apollinis, quo præceptum est, ut pro capitibus, capitibus supplicaretur. Idque aliquamdiu observatum, ut pro familiarium sospitate pueri mactarentur Maniæ deæ matri Larum. Quod sacrificii Junius Brutus consul, Tarquinio pulso, aliter constituit celebrandum. Nam capitibus allii et papaveris supplicari jussit, ut responso Apollinis satisfieret de nomine capitum; remoto scilicet scelere infaustæ sacrificationis : factumque est, ut effigies Maniæ suspensæ pro singulorum foribus periculum, si quod immineret familiis, expiarent : ludosque ipsos ex viis compitorum, in quibus agitabantur, Compitalia appellitaverunt. Sed perge cetera. Tum Prætextatus : Bene et opportune similis emendatio sacrificiorum relata est. Sed ex his causis, quæ de origine hujus festi relatæ sunt, apparet, Saturnalia vetustiora esse urbe romana : adeo, ut ante Romam in Græcia hoc solemne cœpisse L. Accius in Annalibus suis referat his versibus :

Maxima pars Graium Saturno, et maxime Athenæ
Conficiunt sacra, quæ Cronia esse iterantur ab illis;
Eumque diem celebrant : per agros urbesque fere omnes

« Ils célèbrent ces jours à la ville et à la campa-
« gne, par de joyeux festins, dans lesquels cha-
« cun sert ses esclaves. Nous faisons de même ; et
« c'est d'eux que nous est venue la coutume que
« les maîtres, en ce jour, mangent avec les es-
« claves ».

—

CHAPITRE VIII.

Du temple de Saturne ; des attributs du temple et de la statue du dieu. Comment il faut entendre les choses fabuleuses qu'on raconte de ce dieu.

Il reste maintenant quelque chose à dire du temple même de Saturne. J'ai lu que Tullus Hostilius, ayant triomphé deux fois des Albins et une fois des Sabins, consacra, par suite d'un vœu, un temple à Saturne, et que c'est alors, pour la première fois, que furent instituées à Rome les Saturnales. Cependant Varron, dans son sixième livre, qui traite des édifices sacrés, dit que ce fut le roi L. Tarquin qui passa un marché pour la construction d'un temple de Saturne dans le forum, et que le dictateur T. Largius le consacra pendant les Saturnales. Je n'oublie pas non plus ce que dit Gellius, que le sénat décréta un temple à Saturne ; et que L. Furius, tribun militaire, fut chargé de l'exécution. Ce temple a un autel, et au-devant un lieu de réunion pour le sénat. On y sacrifie la tête découverte, selon le rit grec, parce qu'on pense que cela fut ainsi pratiqué, dès le principe, par les Pélasges, et ensuite par Hercule. Les Romains voulurent que le temple de Saturne fût le dépôt du trésor public, parce qu'on raconte que, tout le temps que Saturne habita l'Italie, aucun vol ne fut commis dans ces contrées ; ou bien parce que, sous lui, il n'existait point encore de propriété privée.

« Il n'était permis, ni de marquer les champs,
« ni de les diviser par des limites : on prenait au
« milieu du terrain. »

Voilà pourquoi on déposa le trésor du peuple chez celui sous lequel tout avait été commun à tous. J'ajouterai qu'on posait sur le faîte des temples de Saturne des Tritons, la trompette en bouche ; parce que, depuis son époque jusqu'à la nôtre, l'histoire est claire et comme parlante ; tandis qu'elle était auparavant muette, obscure et mal connue ; ce qui est figuré par la queue des tritons, plongée et cachée dans l'eau. Verrius Flaccus dit qu'il ignore pourquoi Saturne est représenté dans des entraves. Voici la raison que m'en donne Apollodore. Il dit que Saturne est enchaîné durant l'année, d'un lien de laine, qu'on délie le jour de sa fête, au mois de décembre, où nous nous trouvons ; et que de là est venu le proverbe que : « les dieux ont les pieds de laine. » Cette allégorie désigne le fœtus, qui, animé dans le sein de la mère, où il est retenu par les doux liens de la nature, grandit jusqu'au dixième mois, qu'il naît à la lumière. Κρόνος (Saturne), et Χρόνος (le temps), ne sont qu'un même dieu. Autant les mythologues enveloppent Saturne de fictions, autant les physiciens cherchent à ramener son histoire à une certaine vraisemblance. Ainsi, disent-ils, Saturne ayant coupé les parties naturelles de son père Cœlus, et les ayant jetées dans la mer, Vénus en fut procréée, qui, du nom de l'écume dont elle fut formée, prit le nom d'*Aphrodite* ; et voici leur interprétation : Lorsque tout était chaos, le temps

Exercent epulis læti : famulosque procurant
Quisque suos : nostrique itidem. Et mos traditus illinc
Iste, ut cum dominis famuli epulentur ibidem.

—

CAPUT VIII.

De templo Saturni, deque his, quæ in hujus æde aut imagine visuntur : et quomodo intelligenda sint ea, quæ de hoc deo fabulose dici consueverunt.

Nunc de ipso dei templo pauca referenda sunt. Tullum Hostilium, cum bis de Albanis, de Sabinis tertio triumphasset, invenio fanum Saturno ex voto consecravisse, et Saturnalia tunc primum Romæ instituta : quamvis Varro libro sexto, qui est de sacris ædibus, scribat, ædem Saturni ad forum faciendam locasse L. Tarquinium regem ; Titum vero Largium dictatorem Saturnalibus eam dedicasse. Nec me fugit, Gellium scribere, senatum decresse, ut ædes Saturni fieret : ei rei L. Furium tribunum militum præfuisse. Habet aram, et ante senaculum. Illic græco ritu capite aperto res divina fit : quia primo a Pelasgis, post ab Hercule ita eam a principio factitatam putant. Ædem vero Saturni ærarium Romani esse voluerunt, quod tempore, quo incoluit Italiam, fertur nullum in ejus finibus furtum esse commissum ; aut quia sub illo nihil erat cujusquam privatum :

Nec signare solum, aut partiri limite campum
Fas erat : in medium quærebant.

Ideo apud eum locaretur populi pecunia communis, sub quo fuissent cunctis universa communia. Illud non omiserim, Tritonas cum buccinis fastigio Saturni ædis superpositos : quoniam ab ejus commemoratione ad nostram ætatem historia clara et quasi vocalis est ; ante vero muta, et obscura, et incognita. Quod testantur caudæ Tritonum, humi mersæ et absconditæ. Cur autem Saturnus ipse in compedibus visatur, Verrius Flaccus causam se ignorare dicit. Verum mihi Apollodori lectio sic suggerit. Saturnum Apollodorus alligari ait per annum laneo vinculo, et solvi ad diem sibi festum, id est, mense hoc decembri : atque inde proverbium ductum, deos laneos pedes habere ; significari vero, decimo mense semen in utero animatum in vitam grandescere : quod donec erumpat in lucem, mollibus naturæ vinculis detinetur. Est porro idem κρόνος καὶ χρόνος. Saturnum enim in quantum mythici fictionibus distrahunt, in tantum physici ad quandam verisimilitudinem revocant. Hunc aiunt abscidisse Cœli patris pudenda : quibus in mare dejectis, Venerem procreatam, quæ a spuma, unde coaluit, Ἀφροδίτη nomen accepit. Ex quo

n'existait point encore. Car le temps est une mesure, prise des révolutions du ciel; donc le temps est né du ciel; donc c'est du ciel qu'est né Κρόνος (Saturne), qui, ainsi que nous l'avons dit, est le même que Χρόνος (le temps) : et comme les divers principes de tout ce qui a dû être formé après le ciel découlaient du ciel lui-même, et que les divers éléments qui composent l'universalité du monde découlaient de ces principes, sitôt que le monde fut parfaitement terminé dans l'ensemble de ses parties et dans chacun de ses membres, le moment arriva où les principes générateurs des éléments durent cesser de découler du ciel, car la création de ces éléments était désormais accomplie. Depuis lors, pour perpétuer sans cesse la propagation des animaux, la faculté d'engendrer par le fluide fut transportée à l'action vénérienne; en sorte que, de ce moment, tous les êtres vivants furent produits par le coït du mâle avec la femelle. A raison de la fable de l'amputation des parties naturelles, nos physiciens donnèrent au dieu le nom de *Saturnus*, pour *Sathimus*, dérivant de σάθη, qui signifie le membre viril. On croit que de là aussi vient le nom des Satyres, pour *Sathimni*, à cause que les Satyres sont enclins à la lubricité. Quelques-uns pensent que l'on donne une faux à Saturne, parce que le temps coupe, tranche et moissonne tout. On dit que Saturne est dans l'usage de dévorer ses enfants, et de les vomir ensuite. C'est encore afin de désigner qu'il est le temps, par lequel toutes choses sont tour à tour produites et anéanties, pour renaître ensuite de nouveau. Lorsqu'on dit que Saturne a été chassé par son fils, qu'est-ce que cela signifie, sinon que les temps qui viennent de s'écouler sont refoulés par ceux qui leur succèdent? On dit qu'il est lié, parce que les diverses portions du temps sont unies ensemble par les lois régulières de la nature; ou bien parce que la substance des fruits est formée de nœuds et de fibres enlacés. Enfin, la fable veut que sa faux soit tombée en Sicile, parce que cette contrée est très-fertile.

—

CHAPITRE IX.

Du dieu Janus, de ses divers noms, et de sa puissance.

Nous avons dit que Janus régna avec Saturne, et nous avons déjà rapporté tout ce que les mythologues et les physiciens pensent touchant Saturne : disons maintenant ce qu'ils enseignent de Janus. Les mythologues racontent que, sous son règne, chaque maison fut habitée par la religion et par la vertu; et que, pour cette raison, l'on décerna à Janus les honneurs divins; et l'on voulut, pour reconnaître ses mérites, que l'entrée et l'issue des maisons lui fussent consacrées. Xénon, dans le 1[er] livre de son *Italicon*, rapporte que Janus fut le premier qui éleva en Italie des temples aux dieux, et qui institua des rites sacrés : ce qui lui valut d'être invoqué au commencement de tous les sacrifices. Quelques-uns pensent qu'on lui attribue deux visages, parce qu'il connut les choses passées et prévit les choses futures. Mais les physiciens établissent sa divinité sur des bases d'une plus haute importance : car il en est qui disent que Janus est le même à la fois qu'Apollon et Diane, et que ces deux divinités sont voilées sous son seul nom. En effet, comme

intelligi volunt, cum chaos esset, tempora non fuisse : siquidem tempus est certa dimensio; quæ ex cœli conversione colligitur. Tempus cœpit inde; ab ipso natus putatur κρόνος, qui, ut diximus, χρόνος est. Cumque semina rerum omnium post cœlum gignendarum de cœlo fluerent, et elementa universa, quæ mundo plenitudinem facerent, ex illis seminibus funderentur : ubi mundus omnibus suis partibus membrisque perfectus est; certo jam tempore finis factus est procedendi de cœlo semina ad elementorum conceptionem, quippe quæ jam plena fuerant procreata. Ad animalium vero æternam propagationem ad Venerem generandi facultas ex humore translata est, ut per coitum maris feminæque cuncta deinceps gignerentur. Propter abscisionis pudendorum fabulam etiam nostri eum Saturnum vocitarunt, παρὰ τὴν σάθην, quæ membrum virile declarat, veluti Sathimum. Unde etiam Satyros veluti Sathimnos, quod sint in libidinem proni, appellatos opinantur. Falcem ei quidam putant attributam, quod tempus omnia metat, exsecet, et incidat. Hunc aiunt filios suos solitum devorare, eosdemque rursus evomere. Per quod similiter significatur, eum tempus esse, a quo vicibus cuncta gignantur absumanturque, et ex eo denuo renascantur. Eundemque a filio pulsum, quid aliud est, quam tempora senescentia ab his, quæ post sunt nata, depelli? Vinctum autem, quod certa lege naturæ connexa sint tempora; vel quod omnes fruges quibusdam vinculis nodisque alternentur. Nam et falcem volunt fabulæ in Siciliam decidisse; quod sit terra ista vel maxime fertilis.

—

CAPUT IX.

Qui deus Janus, deque variis ejus dei nominibus et potestate.

Et quia Janum cum Saturno regnasse memoravimus, de Saturno autem quid mythici, quid physici æstiment, jam relatum est : de Jano quoque quid ab utrisque jactetur, in medium proferemus. Mythici referunt, regnante Jano omnium domos religione ac sanctitate fuisse munitas : idcircoque ei divinos honores esse decretos, et ob merita introitus et exitus ædium eidem consecratos. Xenon quoque primo Italicon tradit, Janum in Italia primum diis templa fecisse, et ritus instituisse sacrorum : ideo eum in sacrificiis præfationem meruisse perpetuam. Quidam, ideo eum dici bifrontem putant, quod et præterita sciverit, et futura providerit. Sed physici eum magis consecrant argumentis divinitatis. Nam sunt, qui Janum eundem esse, atque Apollinem et Dianam, dicant, et in

le rapporte Nigidius, les Grecs honorent Apollon sous le nom de Thyréen, dont ils dressent les autels devant leurs portes, pour montrer qu'il préside aux entrées et aux issues. Ce même Apollon est encore appelé chez eux Agyieus, c'est-à-dire celui qui préside aux rues des villes; car ils appellent *agyia* les rues qui sont dans la circonférence de l'enceinte des villes. Les Grecs reconnaissent aussi Diane, sous le nom de *Trivia*, pour la divinité des divers chemins. Chez nous le nom de Janus indique qu'il est aussi le dieu des portes, puisque son nom latin est l'équivalent du mot grec θυραῖος mais on le représente avec une clef et une baguette, comme étant à la fois le gardien des portes et le guide des routes. Nigidius a dit expressément qu'Apollon est Janus et Diane, Jana, au nom de laquelle l'on a ajouté la lettre D, qu'on met souvent par euphonie devant l'i ; comme dans *reditur, redhibetur, redintegratur,* et autres mots semblables.

D'autres prétendent démontrer que Janus est le soleil; on lui donne deux visages, parce que les deux portes du ciel sont soumises à son pouvoir, et qu'il ouvre le jour en se levant et le ferme en se couchant. On commence d'abord par l'invoquer toutes les fois qu'on sacrifie à quelque autre dieu; afin de s'ouvrir, par son moyen, l'accès auprès du dieu auquel on offre le sacrifice, et pour qu'il lui transmette, en les faisant pour ainsi dire passer par ses portes, les prières des suppliants. Suivant la même opinion, sa statue est souvent représentée tenant de la main droite le nombre de 300, et de la gauche celui de 65, pour désigner la mesure de l'année; ce qui est la principale action du soleil. D'autres veulent que Janus soit le monde, c'est-à-dire le ciel, et que le nom de Janus vienne du mot *eundo* (allant), parce que le monde va toujours roulant sur lui-même, sous sa forme de globe. Ainsi Cornificius, dans son troisième livre *des Étymologies,* dit : « Cicéron « l'appelle, non Janus, mais *Eanus,* dérivant de « *eundo.* » De là vient aussi que les Phéniciens l'ont représenté dans leurs temples sous la figure d'un dragon roulé en cercle, et dévorant sa queue; pour désigner que le monde s'alimente de lui-même, et se replie sur lui-même. Nous avons un Janus regardant vers les quatre parties du monde; telle est la statue apportée de Falère. Gavius Bassus, dans son traité *des Dieux,* dit qu'on représente Janus avec deux visages, comme étant le portier du ciel et de l'enfer; et avec quatre, comme remplissant tous les climats de sa majesté. Il est célébré dans les très-anciens chants des Saliens, comme le dieu des dieux. Marcus Messala, collègue, dans le consulat, de Cn. Domitius, et qui fut augure pendant cinquante-cinq ans, parle ainsi de Janus : « Celui qui a créé « toutes choses, et qui les gouverne toutes, a com« biné ensemble l'eau et la terre, pesantes par « leur nature, et dont l'impulsion les précipite en « bas, avec l'air et le feu, substances légères et qui « s'échappent vers l'immensité d'en haut, en les « enveloppant du ciel, dont la pression supé« rieure a relié ensemble ces deux forces con« traires. » Dans nos cérémonies sacrées, nous invoquons aussi Janus-Géminus (à deux faces), Janus père, Janus Junonius, Janus Consivius, Janus Quirinus, Janus Patulcius et Clusivius. J'ai dit plus haut pourquoi nous l'invoquons sous le nom de Géminus. Nous l'invoquons sous le nom de Père, comme étant le dieu des dieux; sous celui de Junonius, comme présidant non-seule-

hoc uno utrumque exprimi numen affirment. Etenim, sicut Nigidius quoque refert, apud Græcos Apollo colitur, qui Θυραῖος vocatur : ejusque aras ante fores suas celebrant, ipsum exitus et introitus demonstrantes potentem. Idem Apollo apud illos et Ἀγυιεὺς nuncupatur, quasi viis præpositus urbanis. Illi enim vias, quæ intra pomœria sunt, ἀγυιὰς appellant. Dianæ vero, ut Triviæ, viarum omnium iidem tribuunt potestatem. Sed apud nos, Janum omnibus præesse januis, nomen ostendit, quod est simile Θυραίῳ. Nam et cum clavi ac virga figuratur : quasi omnium et portarum custos et rector viarum. Pronuntiavit Nigidius, Apollinem Janum esse, Dianamque Janam, apposita *d* litera, quæ sæpe *i* literæ causa decoris apponitur; ut *reditur, redhibetur, redintegratur,* et similia. Janum quidam solem demonstrari volunt; et ideo geminum, quasi utriusque januæ cœlestis potentem; qui exoriens aperiat diem, occidens claudat : invocarique primum, cum alicui deo res divina celebratur, ut per eum pateat ad illum, cui immolatur, accessus : quasi preces supplicum per portas suas ad deos ipse transmittat. Inde et simulacrum ejus plerumque fingitur manu dextera trecentorum, et sinistra sexaginta et quinque numerum retinens, ad demonstrandam anni dimensionem, quæ præcipua est solis potestas. Alii mundum, id est, cœlum esse voluerunt; Janumque ab eundo dictum, quod mundus semper eat, dum in orbem volvitur, et ex se initium faciens in se refertur. Unde et Cornificius Etymorum libro tertio, « Cicero, » inquit, « non Janum, sed « Eanum nominat, ab eundo. » Hinc et Phœnices in sacris imaginem ejus exprimentes, draconem finxerunt in orbem redactum, caudamque suam devorantem; ut appareat, mundum et ex se ipso ali, et in se revolvi : ideo et apud nos in quatuor partes spectat, ut demonstrat simulacrum ejus Faleris advectum. Gavius Bassus in eo libro, quem de Diis composuit, Janum bifrontem fingi ait, quasi superum atque inferum janitorem : eundem quadriformem, quasi universa climata majestate complexum. Saliorum quoque antiquissimis carminibus deorum deus canitur. Marcus etiam Messala, Cn. Domitii in consulatu collega, idemque per annos quinquaginta et quinque augur, de Jano ita incipit : « Qui cuncta fingit, eademque « regit, aquæ terræque vim ac naturam gravem at« que pronam in profundum dilabentem, ignis atque ani« mæ levem, immensum in sublime fugientem copulavit, « circumdato cœlo : quæ vis cœli maxima duas vis dis« pares colligavit. » In sacris quoque invocamus Janum geminum, Janum Patrem, Janum Junonium, Janum Consivium, Janum Quirinum, Janum Patulcium et Clu-

ment au commencement de janvier, mais encore au commencement de tous les mois dont les calendes sont dédiées à Junon. Aussi Varron, dans le cinquième livre *Des choses divines*, dit qu'il y a douze autels dediés à Janus, pour chacun des douze mois. Nous l'appelons Consivius, de *conserendo* (ensemençant), par rapport à la propagation du genre humain, dont Janus est l'auteur; Quirinus, comme dieu de la guerre, nom dérivé de celui de la lance que les Sabins appellent *curis;* Patulcius et Clusivius, parce que les portes de son temple sont ouvertes pendant la guerre et fermées pendant la paix. Voici comment on raconte l'origine de cette coutume. Pendant la guerre contre les Sabins, à l'occasion de l'enlèvement de leurs filles, les Romains s'étaient hâtés de fermer la porte qui était au pied de la colline Viminale (à laquelle l'événement qui suivit fit donner le nom de Janicule), parce que les ennemis s'y précipitaient: mais à peine fut-elle fermée, qu'elle s'ouvrit bientôt d'elle-même; ce qui survint une seconde et une troisième fois. Les Romains, voyant qu'ils ne pouvaient la fermer, restèrent en armes et en grand nombre sur le seuil de la porte pour la garder, tandis qu'un combat très-vif avait lieu d'un autre côté. Tout à coup, le bruit se répand que Tatius a mis nos armées en fuite. Les Romains qui gardaient la porte s'enfuient épouvantés; mais lorsque les Sabins étaient prêts à faire irruption par la porte ouverte, on raconte que, par cette porte, il sortit du temple de Janus des torrents d'eau jaillissant avec une grande force, et que plusieurs groupes ennemis périrent ou brûlés par l'eau, qui était bouillante, ou engloutis par son impétuosité. En raison de cet événement, il fut établi qu'en temps de guerre les portes du temple de Janus seraient ouvertes, comme pour attendre ce dieu secourable à Rome.

Voilà tout sur Janus.

CHAPITRE X.

Quel jour il fut en usage de célébrer les Saturnales: on ne les a d'abord célébrées que durant un seul jour, mais ensuite durant plusieurs jours.

Maintenant revenons aux Saturnales. La religion défend de commencer la guerre durant ces fêtes; et on ne pourrait, sans expiation, supplicier en ces jours un criminel. Au temps de nos ancêtres, les Saturnales furent limitées à un jour, qui était le 14 des calendes de janvier; mais depuis que C. César eut ajouté deux jours à ce mois, on commença à les célébrer dès le 16. Il arriva de là que le commun des gens ne se trouvait pas fixé sur le jour précis des Saturnales. Les uns les célébraient suivant l'addition de César, les autres suivant l'ancien usage; ce qui les faisait prolonger durant plusieurs jours. C'était d'ailleurs une opinion reçue chez les anciens, que les Saturnales duraient sept jours; si toutefois il est permis de qualifier de simple opinion ce qui est appuyé sur l'autorité des meilleurs auteurs. En effet, Novius, auteur très-estimé d'Atellanes dit :

« Les sept jours des Saturnales, longtemps at-
« tendus, arrivent enfin. »

Memmius, qui ressuscita la comédie atellane, longtemps perdue après Novius et Pomponius, dit aussi : « Nos ancêtres instituèrent fort « bien une foule de choses : ce qu'ils ont fait de

sivium. Cur geminum invocemus, supra jam diximus : Patrem, quasi deorum deum; Junonium, quasi non solum mensis Januarii, sed omnium mensium ingressus tenentem. In ditione autem Junonis sunt omnes Kalendæ. Unde et Varro libro quinto rerum divinarum scribit, Jano duodecim aras pro totidem mensibus dedicatas. Consivium, a conserendo, id est, a propagine generis humani, quæ Jano auctore conseritur : Quirinum, quasi bellorum potentem, ab hasta, quam Sabini curim vocant : Patulcium et Clusivium, quia bello portæ ejus patent, pace clauduntur. Hujus autem rei hæc causa narratur. Cum bello Sabino, quod virginum raptarum gratia commissum est, Romani portam, quæ sub radicibus collis Viminalis erat, quæ postea ex eventu Janualis vocata est, claudere festinarent, quia in ipsam hostes irruebant : postquam est clausa, mox sponte patefacta est : cumque iterum ac tertio idem contigisset, armati plurimi pro limine, quia claudere nequibant, custodes steterunt : cumque ex alia parte acerrimo prœlio certaretur, subito fama pertulit, fusos a Tatio nostros. Quam ob causam Romani, qui aditum tuebantur, territi profugerunt. Cumque Sabini per portam patentem irrupturi essent, fertur ex æde Jani per hanc portam magnam vim torrentium, undis scatentibus, erupisse; multasque perduellium catervas aut exustas ferventi aqua, aut devoratas rapida voragine deperiisse. Ea re placitum, ut belli tempore, velut ad urbis auxilium profecto deo, fores reserarentur. Hæc de Jano.

CAPUT X.

Quo die Saturnalia celebrari consueverint, et quod primo uno tantum, deinde pluribus diebus sunt celebrata.

Sed, ut ad Saturnalia revertamur, bellum Saturnalibus sumere nefas habitum. Pœnas a nocente iisdem diebus exigere, piaculare est. Apud majores nostros Saturnalia die uno finiebantur; qui erat a. d. quartumdecimum Kalendas Januarias. Sed postquam C. Cæsar huic mensi duos addidit dies, sextodecimo cœpta celebrari. Ea re factum est, ut, cum vulgus ignoraret certum Saturnaliorum diem, nonnullique a C. Cæsare inserto die, et alii vetere more celebrarent, plures dies Saturnalia numerarentur : licet et apud veteres opinio fuerit, septem diebus peragi Saturnalia; si opinio vocanda est, quæ idoneis firmatur auctoribus. Novius enim, probatissimus Atellanarum scriptor, ait,

Olim exspectata veniunt septem Saturnalia.

Memmius quoque, qui post Novium et Pomponium diu jacentem artem Atellaniam suscitavit, « Nostri, » inquit,

« mieux, c'est de fixer durant les plus grands « froids les sept jours des Saturnales. » Cependant Mallius rapporte que ceux qui, comme nous l'avons dit plus haut, se placèrent sous la protection du nom et du culte de Saturne, instituèrent trois jours de fêtes, qu'ils appelèrent Saturnales : « c'est pourquoi, dit-il, Auguste, con« formément à cette opinion, ordonna, dans ses « lois judiciaires, de les férier pendant trois « jours. » Masurius et d'autres ont cru que les Saturnales ne durent qu'un jour, savoir, le 14 des calendes de janvier. Fenestella confirme cette opinion, en disant que la vestale Æmilia fut condamnée le 15 des calendes de janvier, jour pendant lequel on n'aurait pas même plaidé une cause, si l'on eût célébré les Saturnales. Il ajoute immédiatement : « Les Saturnales suivaient ce « jour; » et bientôt après : « Le surlendemain, qui « était le 13 des calendes de janvier, la vestale « Licinia fut citée pour être jugée. » Par où il montre que le 13 des calendes est un jour non férié. Le 12 des calendes de janvier, c'est la fête de la déesse Angeronia, à laquelle les pontifes sacrifient dans le temple de Volupia. Verrius Flaccus fait venir son nom Angeronia, de ce qu'elle délivre des angoisses (*angores*) et des inquiétudes de l'âme ceux qui se la rendent propice. Masurius ajoute que la statue de cette déesse est placée sur l'autel de Volupia, la bouche liée et scellée; parce que ceux qui dissimulent leurs douleurs physiques et morales parviennent, par le bénéfice de la patience, à une grande félicité. Julius Modestus dit qu'on sacrifie à cette divinité, parce que le peuple romain fut délivré, par un vœu qu'il lui adressa, de la maladie appelée *angina* (esquinancie). Le 11 des calendes (de janvier) est consacré à la fête des Lares, auxquels le préteur Émilius Régillus, pendant la guerre contre Antiochus, fit vœu d'élever un temple dans le champ de Mars. Au 10 des calendes sont fixées les féries de Jupiter, appelées Larentinales, sur lesquelles, puisqu'il m'est permis de m'étendre, voici les diverses opinions.

On raconte que, sous le règne d'Ancus, le gardien du temple d'Hercule, se trouvant oisif durant ces féries, provoqua le dieu à jouer aux essères, lui-même tenant les deux mains, sous la condition que celui qui perdrait payerait les frais d'un souper et d'une courtisane. Hercule ayant gagné, le gardien du temple y fit renfermer, avec un souper, Acca Larentia, célèbre courtisane de ce temps-là. Le lendemain, cette femme répandit le bruit qu'après avoir couché avec le dieu, elle en avait reçu pour récompense l'avis de ne point mépriser la première occasion qui s'offrirait à elle en rentrant dans sa maison. Or, il arriva que, peu après sa sortie du temple, Carucius, épris de sa beauté, l'appela. Elle se rendit à ses désirs, et il l'épousa. A la mort de son mari, Acca étant entrée en possession de ses biens, institua le peuple romain son héritier, après son décès. Pour ce motif, Ancus la fit ensevelir dans le Vélabre, lieu très-notable de la ville, où l'on institua un sacrifice solennel, qu'un flamine offrait aux dieux mânes d'Acca. Le jour de ce sacrifice fut férié en l'honneur de Jupiter, parce que les anciens crurent que les âmes émanent de Jupiter, et qu'elles reviennent à lui après la mort. Caton dit que Larentia s'étant enrichie au métier de

« majores velut bene multa instituere, hoc optime : a fri« gore fecere summo, dies septem Saturnalia. » Sed Mallius ait, eos, qui se, ut supra diximus, Saturni nomine et religione defenderant, per triduum festos instituisse dies, et Saturnalia vocavisse. « Unde et Augustus, hujus « rei, » inquit, « opinionem secutus, in legibus judiciariis « triduo servari ferias jussit. » Masurius et alii uno die, id est, quarto decimo Kalendas Januarias fuisse Saturnalia crediderunt : quorum sententiam Fenestella confirmat, dicens, Æmiliam virginem quintodecimo Kalendarum Januariarum esse damnatam. Quo die, si Saturnalia gererentur, nec causam omnino dixisset. Deinde adjecit : « Sequebantur eum diem Saturnalia. » Mox ait : « Postero « autem die, qui fuit tertius decimus Kalendarum Ja« nuariarum, Liciniam virginem ut causam diceret jussam. » Ex quo ostendit, tertium decimum Kalendarum profestum esse. Duodecimo vero feriæ sunt divæ Angeroniæ, cui pontifices in sacello Volupiæ sacrum faciunt : quam Verrius Flaccus Angeroniam dici ait, quod angores ac animorum sollicitudines propitiata depellat. Masurius adjicit, simulacrum hujus deæ ore obligato atque signato in ara Volupiæ propterea collocatum, quod, qui suos dolores anxietatesque dissimulant, perveniant patientiæ beneficio ad maximam voluptatem. Julius Modestus ideo sacrificari huic deæ dicit, quod populus romanus morbo, qui angina dicitur, præmisso voto sit liberatus. Undecimo autem Kalendas feriæ sunt Laribus consecratæ, quibus ædem bello Antiochi Æmilius Regillus prætor in campo Martio curandam vovit. Decimo Kalendas feriæ sunt Jovis, quæ appellantur Larentinalia : de quibus, quia fabulari libet, hæ fere opiniones sunt. Ferunt enim, regnante Anco, æditum Herculis per ferias otiantem, deum tesseris provocasse, ipso utriusque manum tuente : adjecta conditione, ut victus cœna scortoque multaretur. Victore itaque Hercule, illum Accam Larentiam nobilissimum per id tempus scortum intra ædem inclusisse cum cœna ; eamque postero die distulisse rumorem, quod post concubitum dei accepisset munus, ne commodum primæ occasionis, cum se domum reciperet, offerendæ aspernaretur; evenisse itaque, ut egressa templo mox a Carucio capto ejus pulchritudine compellaretur : cujus voluntatem secuta, assumtaque nuptiis, post obitum viri omnium bonorum ejus facta compos, cum decederet, populum romanum nuncupavit heredem. Et ideo ab Anco in Velabro loco celeberrimo urbis sepulta est : ac solemne sacrificium eidem constitutum, quo Diis Manibus ejus per flaminem sacrificaretur, Jovique feriæ consecratæ, quia existimaverunt antiqui, animas a Jove dari, et rursus post mortem eidem reddi. Cato ait, Larentiam meretricio quæstu locupletatam, post excessum suum, populo agros

courtisane, laissa après son décès, au peuple romain, les champs appelés Turax, Semurium, Lutirium, Solinium, et qu'à cause de cela elle fut honorée d'un tombeau magnifique et d'une cérémonie funèbre annuelle. Macer Licinius, dans le premier livre de ses *Histoires*, affirme qu'Acca Larentia, femme de Faustulus, fut nourrice de Rémus et de Romulus; que, sous le règne de Romulus, elle fut mariée à un certain Carucius, riche Toscan, dont elle hérita, et qu'elle laissa dans la suite ce patrimoine à Romulus, qu'elle avait élevé, et dont la piété institua en son honneur une cérémonie funèbre et un jour de fête.

De tout ce qui vient d'être dit, l'on peut conclure que les Saturnales n'étaient célébrées que pendant un jour, et que ce jour est le 14 des calendes de janvier, durant lequel, au milieu d'un festin dressé dans le temple de Saturne, on proclamait les Saturnales. Ce même jour, qui fut jadis consacré à la fois à Saturne et à Ops, est maintenant entre les jours des Saturnales, spécialement consacré aux Opalies. La déesse Ops était regardée comme l'épouse de Saturne: l'on célèbre ensemble, dans ce mois-ci, les Saturnales et les Opalies, parce que Saturne et son épouse étaient considérés comme ceux qui les premiers avaient su obtenir les grains de la terre et les fruits des arbres. C'est pourquoi, après qu'ils ont recueilli tous les divers produits des champs, les hommes célèbrent le culte de ces divinités comme étant les auteurs des premières améliorations de la vie, et qui suivant certains témoignages, ne sont autres que le Ciel et la Terre: Saturne ainsi appelé de *satus* (génération), dont le ciel est le principe; et Ops, de la terre, par l'assistance (*ope*) de laquelle s'obtiennent les aliments de la vie humaine; ou bien du mot *opus* (*travail*), par le moyen duquel naissent les fruits des arbres et les grains de la terre. On offre des vœux à cette déesse assis et touchant la terre, pour montrer que la terre est une mère que les mortels doivent chérir. Philochore dit que Cécrops fut le premier qui éleva dans l'Attique un autel à Saturne et à Ops, qu'il les honora comme étant Jupiter et la Terre, et qu'il établit que, le jour de leur fête, les pères de famille mangeraient des fruits et des grains de la terre, par eux récoltés, ensemble avec les esclaves qui auraient partagé avec eux les fatigues des travaux de l'agriculture. Car le dieu agrée le culte que lui rendent les esclaves, en considération de leurs travaux. C'est par suite de cette origine étrangère que nous sacrifions à ce dieu la tête découverte.

Je crois avoir prouvé plus que suffisamment qu'on n'était dans l'usage de célébrer les Saturnales que durant un seul jour, qui était le 14 des calendes de janvier. Dans la suite, elles furent prolongées durant trois jours, d'abord à raison de ceux que César ajouta à ce même mois, ensuite en vertu d'un édit d'Auguste, qui déclara féries les trois jours des Saturnales. Elles commencent donc le 16 des calendes de janvier, et finissent le 14, qui était primitivement leur jour unique. Mais la célébration de la fête des Sigillaires leur étant adjointe, l'allégresse religieuse et le concours du peuple prolongea les Saturnales durant sept jours.

Turacem, Semurium, Lutirium et Solinium reliquisse; et ideo sepulcri magnificentia et annuæ parentationis honore dignatam. Macer historiarum libro primo, Faustuli conjugem Accam Larentiam Romuli et Remi nutricem fuisse, confirmat. Hanc regnante Romulo, Carucio cuidam Tusco diviti denuptam, auctamque hereditate viri, quam post Romulo, quem educasset, reliquit: et ab eo parentalia, diemque festum, pietatis causa statutum. Ex his ergo omnibus colligi potest, et uno die Saturnalia fuisse, et non nisi quartodecimo Kalendarum Januariarum celebrata: quo solo die apud ædem Saturni convivio soluto, Saturnalia clamitabantur: qui dies nunc Opalibus inter Saturnalia deputatur, cum primum Saturno pariter et Opi fuerit adscriptus. Hanc autem deam Opem Saturni conjugem crediderunt; et ideo hoc mense Saturnalia, itemque Opalia celebrari, quod Saturnus ejusque uxor tam frugum, quam fructuum, repertores esse credantur, itaque omni jam fœtu agrorum coacto, ab hominibus hos deos coli, quasi vitæ cultioris auctores, quos etiam nonnullis cœlum ac terram esse persuasum est; Saturnum que a satu dictum, cujus causa de cœlo est; et terram Opem, cujus ope, humanæ vitæ alimenta quæruntur; vel ab opere, per quod fructus frugesque nascuntur. Huic deæ sedentes vota concipiunt, terramque de industria tangunt; demonstrantes, et ipsam matrem esse terram mortalibus appetendam. Philochorus, Saturno et Opi primum in Attica statuisse aram Cecropem, dicit, eosque deos pro Jove terraque coluisse, instituisseque, ut patres familiarum et frugibus, et fructibus jam coactis, passim cum servis vescerentur, cum quibus patientiam laboris in colendo rure toleraverant; delectari enim deum honore servorum contemplatu laboris. Hinc est, quod ex instituto peregrino, huic deo sacrum aperto capite facimus. Abunde jam probasse nos æstimo, Saturnalia uno tantum die, id est, quartodecimo Kalendarum solita celebrari: sed post in triduum propagata, primum ex adjectis a Cæsare huic mensi diebus, deinde ex edicto Augusti, quo trium dierum ferias Saturnalibus addixit. A sextodecimo igitur cœpta in quartumdecimum desinunt; quo solo fieri ante consueverant. Sed Sigillariorum adjecta celebritas, in septem dies discursum publicum et lætitiam religionis extendit.

CHAPITRE XI.

Qu'il ne faut point mépriser la condition des esclaves, et parce que les dieux prennent soin d'eux, et parce qu'il est certain que plusieurs d'entre eux ont été fidèles, prévoyants, courageux, et même philosophes; quelle a été l'origine des Sigillaires.

Je ne puis pas supporter, dit alors Évangélus, que notre ami Prætextatus, pour faire briller son esprit et démontrer sa faconde, ait prétendu tout à l'heure honorer quelque dieu en faisant manger les esclaves avec les maîtres; comme si les dieux s'inquiétaient des esclaves, ou comme si aucune personne de sens voulût souffrir chez elle la honte d'une aussi ignoble société. Il prétend aussi mettre au nombre des pratiques religieuses les Sigillaires, ces petites figures de terre dont s'amusent les plus jeunes enfants. Ne serait-il donc jamais permis de douter des superstitions qu'il mêle à la religion, parce qu'il est réputé le prince des sciences religieuses? — A ces paroles, tous furent saisis d'indignation. Mais Prætextatus souriant répliqua : Je veux, Évangélus, que tu m'estimes un homme superstitieux et indigne de toute croyance, si de solides raisons ne te démontrent la certitude de mes deux assertions. Et, pour parler d'abord des esclaves, est-ce plaisanterie, ou bien penses-tu sérieusement qu'il y ait une espèce d'hommes que les dieux immortels ne jugent pas dignes de leur providence et de leurs soins? ou bien, par hasard, voudrais-tu ne pas souffrir les esclaves au nombre des hommes? Apprends donc de quelle indignation le supplice d'un esclave pénétra le ciel.

L'an deux cent soixante-quatre de la fondation de Rome, un certain Autronius Maximus, après avoir fait battre de verges son esclave, le fit promener dans le cirque, avant l'ouverture des jeux publics, lié à un gibet. Jupiter, indigné de cette conduite, ordonna à un nommé Annius, pendant son sommeil, d'annoncer au sénat que cette action pleine de cruauté lui avait déplu. Celui-ci ne l'ayant pas révélé, son fils fut frappé d'une mort subite; et, après un second avertissement, il fut puni de sa négligence réitérée par une atonie corporelle, dont lui-même fut atteint subitement. Enfin, par le conseil de ses amis, il se fit porter en litière en cet état, et fit sa déclaration au sénat. A peine eut-il achevé de parler, qu'il recouvra immédiatement la santé, et sortit à pied du lieu de l'assemblée. C'est pourquoi, et pour apaiser Jupiter, un sénatus-consulte et la loi Mævia ajoutèrent, aux jours des fêtes du cirque, le jour appelé *instauratitius*, ainsi nommé, non, comme le pensent quelques-uns, du nom grec de l'instrument patibulaire σταυρός, fourche ou croix; mais à raison de la réintégration d'Annius, conformément à l'opinion de Varron, qui dit qu'*instaurare* est formé de *instar novare*. Tu vois quelle sollicitude le plus grand des dieux eut pour un esclave. Qu'est-ce donc qui a pu t'inspirer un si profond et si étrange mépris pour les esclaves? comme s'ils n'étaient pas formés et nourris des mêmes éléments que toi, comme s'ils n'étaient pas animés du même souffle, dérivant du même principe! Songe que ceux que tu appelles ta propriété sont issus des mêmes principes que toi, jouissent du même ciel, vivent et meurent comme toi. Ils sont esclaves, mais ils sont hommes. Ils sont esclaves, mais ne le sommes-nous pas aussi? Si tu réfléchis que la for-

CAPUT XI.

Non esse contemnendam sortem servorum, cum et dii horum curam gerant, et multos ex his fideles, providos, fortes, et philosophos quoque fuisse constet : tum Sigillariorum origo quæ fuerit.

Tunc Evangelus : Hoc quidem, inquit, jam ferre non possum, quod Prætextatus noster in ingenii sui pompam, et ostentationem loquendi, vel paulo ante honori alicujus dei assignari voluit, quod servi cum dominis vescerentur : quasi vero curent divina de servis; aut sapiens quisquam domi suæ contumeliam tam fœdæ societatis admittat : vel nunc Sigillaria, quæ lusum reptanti adhuc infantiæ oscillis fictilibus præbent, tentat officio religionis adscribere : et quia princeps religiosorum putatur, nonnulla etiam superstitionis admiscet : quasi vero nobis fas non sit, Prætextato aliquando non credere. Hic cum omnes exhorruissent, Prætextatus renidens : Superstitiosum me, Evangele, nec dignum, cui credatur, æstimes volo, nisi utriusque tibi rei fidem asserta ratio monstraverit. Et, ut primum de servis loquamur, jocone an serio putas esse hominum genus, quod dii immortales nec cura sua, nec providentia dignentur? An forte servos in hominum numero esse non pateris? Audi igitur, quanta indignatio de servi supplicio cœlum penetraverit. Anno enim post Romam conditam ducentesimo sexagesimo quarto, Autronius quidam Maximus servum suum verberatum, patibuloque constrictum, ante spectaculi commissionem per circum egit. Ob quam causam indignatus Juppiter, Annio cuidam per quietem imperavit, ut senatui nuntiaret, non sibi placuisse plenum crudelitatis admissum. Quo dissimulante, filium ipsius mors repentina consumsit : ac, post secundam denuntiationem, ob eamdem negligentiam, ipse quoque in subitam corporis debilitatem solutus est. Sic demum ex consilio amicorum lectica delatus senatui retulit : et vix consummato sermone, sine mora recuperata bona valetudine, curia pedibus egressus est. Ex senatus itaque consulto, et Mævia lege, ad propitiandum Jovem additus est illis Circensibus dies is, qui instauratitius dictus est, non a patibulo, ut quidam putant, græco nomine ἀπὸ τοῦ σταυροῦ, sed a redintegratione, ut Varroni placet, qui instaurare ait esse instar novare. Vides, quanta de servo ad deorum summum cura pervenerit. Tibi autem unde in servos tantum et tam immane fastidium? quasi non ex iisdem tibi et constent et alantur elementis, eumdemque spiritum ab eodem principio carpant. Vis tu cogitare, eos, quos jus tuum vocas, iisdem seminibus ortos, eodem frui cœlo, æque vivere, æque mori? Servi sunt, immo homines. Servi sunt, immo conservi. Si cogitaveris, tantundem in utrosque licere fortunæ : tam tu illum videre liberum potes, quam ille te servum. Nescis, qua ætate Hecuba servire cœpit, qua

tune a autant de pouvoir sur nous que sur eux, il peut arriver que tu les voies libres, et qu'à leur tour ils te voient esclave. Ne sais-tu pas à quel âge le devinrent Hécube, Crésus, la mère de Darius, Diogène, Platon lui-même? Enfin, pourquoi aurions-nous tant d'horreur de ce nom d'esclave? On n'est esclave que par l'empire de la nécessité; mais un esclave peut avoir une âme libre. Tu auras rabaissé l'esclave, si tu peux me montrer qui ne l'est pas. L'un est esclave de la débauche, l'autre de l'avarice, l'autre de l'ambition; tous le sont de l'espérance et de la crainte. Certainement, nulle servitude n'est plus honteuse que celle qui est volontaire; et cependant nous foulons aux pieds, comme un être méprisable, le malheureux que la fortune a placé sous le joug; et nous ne voulons pas rectifier nos préjugés à cet égard. Vous en trouverez parmi les esclaves qui sont inaccessibles à la corruption, tandis que vous trouverez tel maître à qui l'espoir du gain fait couvrir de baisers les mains des esclaves d'autrui. Ce ne sera donc point d'après leur condition que j'apprécierai les hommes, mais d'après leur caractère. Chacun se fait son caractère; c'est le hasard qui assigne les conditions. De même que celui qui ayant à acheter un cheval n'en considérerait que la housse et le frein, serait peu sensé; de même le plus insensé de tous les hommes est celui qui croit devoir apprécier son semblable d'après son habit ou d'après sa condition, qui l'enveloppe comme un vêtement. Ce n'est point seulement, mon cher Évangélus, dans le sénat ou dans le forum qu'il faut chercher des amis. Si tu y prends garde soigneusement, tu en trouveras dans ta propre maison. Traite donc ton esclave avec douceur; admets-le gracieusement dans ta conversation, et accepte quelquefois de lui un conseil nécessaire. Observe nos ancêtres, qui, pour sauver aux maîtres l'odieux de la domination, et aux esclaves l'humiliation de la servitude, dénommèrent les uns *patresfamilias* (pères de famille), et les autres *familiares* (membres de la famille). Ainsi donc, crois-moi, fais-toi révérer plutôt que craindre de tes esclaves. Quelqu'un m'accusera peut-être de faire descendre les maîtres de leur rang, et d'appeler en quelque sorte les esclaves à la liberté, parce que j'ai dit qu'ils doivent plutôt révérer leurs maîtres que les craindre. Celui qui penserait ainsi oublierait que c'est assez faire pour les maîtres, que de leur accorder ce qui suffit bien aux dieux. D'ailleurs, on aime celui qu'on respecte; mais l'amour ne saurait être uni à la crainte. D'où penses-tu que vienne ce proverbe insolent : « Autant d'esclaves, autant d'ennemis? » Non, ils ne sont point nos ennemis; mais nous les rendons tels, quand nous sommes à leur égard superbes, insultants, cruels. L'habitude d'une vie de délices nous pousse à un tel excès d'extravagance, que tout ce qui ne répond point sur-le-champ à notre volonté, excite en nous la colère et la fureur. Nous devenons de vrais tyrans dans nos maisons, et nous voulons exercer toute l'étendue de notre autorité sur les esclaves, sans aucune considération de justice. En effet, indépendamment de divers autres genres de cruauté, il est des maîtres qui, tandis qu'ils se remplissent avidement en face de l'abondance de leurs tables, ne permettent pas à leurs esclaves, rangés debout alentour, de remuer les lèvres pour dire un seul mot. Le moindre murmure est réprimé par la verge : les cas fortuits eux-mêmes n'échappent pas au châtiment. La toux, un éternument, un hoquet, sont sé-

Crœsus, qua Darii mater, qua Diogenes, qua Plato ipse? Postremo, quid ita nomen servitutis horremus? Servus est quidem, sed necessitate : sed fortasse libero animo servus est. Hoc illi nocebit, si ostenderis, quis non sit. Alius libidini servit, alius avaritiæ, alius ambitioni, omnes spei, omnes timori. Et certe nulla servitus turpior, quam voluntaria. At nos jugo a fortuna imposito subjacentem, tanquam miserum vilemque calcamus : quod vero nos nostris cervicibus inserimus, non patimur reprehendi. Invenies inter servos aliquem pecunia fortiorem : invenies dominum spe lucri oscula alienorum servorum manibus infigentem. Non ergo fortuna homines æstimabo, sed moribus. Sibi quisque dat mores : conditionem casus assignat. Quemadmodum stultus est, qui empturus equum, non ipsum inspicit, sed stratum ejus ac frenos : sic stultissimus est, qui hominem aut ex veste, aut ex conditione, quæ modo vestis nobis circumdata est, æstimandum putat. Non est, mi Evangele, quod amicum tantum in foro et in curia quæras. Si diligenter attenderis, invenies et domi. Tu modo vive cum servo clementer : comiter quoque et in sermonem illum, et nonnunquam in necessarium admitte consilium. Nam et majores nostri omnem dominis invidiam, omnem servis contumeliam detrahentes, dominum patremfamilias, servos familiares appellaverunt. Colant ergo te potius servi tui, mihi crede, quam timeant. Dicet aliquis, nunc me dominos de fastigio suo dejicere, et quodammodo ad pileum servos vocare : quos debere dixi magis colere, quam timere. Hoc qui senserit, obliviscetur, id dominis parum non esse, quod diis satis est. deinde qui colitur, etiam amatur : non potest amor cum timore misceri. Unde putas arrogantissimum illud manasse proverbium, quo jactatur, totidem hostes nobis esse, quot servos? Non habemus illos hostes, sed facimus; cum in illos superbissimi, contumeliosissimi, crudelissimi sumus; et ad rabiem nos cogunt pervenire deliciæ, ut, quidquid non ex voluntate respondit, iram furoremque evocet. Domi enim nobis animos induimus tyrannorum; et, non quantum decet, sed quantum libet, exercere volumus in servos. Nam, ut cetera crudelitatis genera prætercam, sunt, qui, dum se mensæ copiis et aviditate distendunt, circumstantibus servis movere labra ne in hoc quidem, ut loquantur, licere permittunt. Virga murmur omne compescitur, et ne fortuita quidem sine verberibus excepta sunt. Tussis, sternutamentum, singultus, magno malo luitur. Sic fit, ut isti de domino loquantur, qui-

vèrement punis. Il arrive de là que ceux à qui il n'est pas permis de parler devant leur maître parlent beaucoup de lui; tandis que ceux qui non-seulement n'ont pas la bouche close devant leur maître, mais même qui ont pu parler avec lui, ont été prêts à périr avec lui, et à détourner sur leur propre tête les dangers qui le menaçaient. Ces esclaves-ci parlaient pendant les repas, mais ils se taisaient dans les tortures.

Veux-tu que nous parcourions les actes généreux dus à des esclaves? Le premier qui se présente concerne Urbinus. Condamné à mort, il se cachait à Réatinum. Sa retraite ayant été découverte, un de ses esclaves se coucha à sa place, portant son anneau et ses vêtements, dans le lit vers lequel se précipitaient ceux qui le poursuivaient, présenta sa tête aux soldats, et reçut le coup fatal comme s'il était Urbinus. Dans la suite, Urbinus, réhabilité, érigea à cet esclave un monument, avec une inscription qui attestait un si grand dévouement. Ésope, affranchi de Démosthène, instruit de l'adultère que son patron avait commis avec Julie, longtemps torturé, persévéra à ne point trahir son maître; jusqu'à ce que Démosthène lui-même, pressé par les autres témoins, eût avoué le crime. Si tu penses qu'il est toujours facile de celer le secret d'un seul individu, sache que les affranchis de Labiénus, qui l'avaient caché, ne purent être contraints à le découvrir par aucun genre de tourment. Et pour que personne ne dise que cette fidélité des affranchis a été due plutôt à la reconnaissance du bienfait de la liberté qu'à leur bon naturel, écoute un trait de bienveillance d'un esclave à l'égard de son maître, alors même que celui-ci le punissait. Antius Restion, proscrit, fuyait seul de nuit. Tandis que ses esclaves pillaient ses biens, l'un d'eux, qu'il avait fait mettre aux fers et marquer au front, se trouvant, après la condamnation de son maître, délivré par la compassion d'un autre, se mit à la recherche du fugitif, l'engagea à ne point le redouter, disant qu'il savait que c'était à la fortune et non à son maître qu'il devait imputer son affront. Cet esclave vint porter des vivres à Restion pendant tout le temps qu'il fut caché. Lorsque ensuite il sentit que ceux qui le poursuivaient approchaient, il égorgea un vieillard que le hasard lui offrit, construisit un bûcher sur lequel il jeta le cadavre; et y ayant mis le feu, il vint au-devant de ceux qui cherchaient Restion, en leur disant qu'il s'était fait justice du proscrit, et l'avait châtié plus cruellement qu'il n'en avait été châtié lui-même. On le crut, et Restion fut sauvé.

Cæpion, qui avait conspiré contre les jours d'Auguste, ayant été découvert et condamné, un esclave le porta de nuit dans une corbeille jusqu'au Tibre : descendu à Ostie, de là il le conduisit de nuit à la maison de campagne de son père, sur le territoire de Laurente. Repoussé de Cumes par un naufrage, il se cacha avec son maître à Naples. Là, ayant été pris par un centurion, ni l'argent, ni les menaces, ne purent l'amener à trahir son maître.

Asinius Pollion voulant forcer impitoyablement les habitants de Padoue à livrer leurs armes et leur argent, ceux-ci se cachèrent. Alors il promit la liberté et une récompense aux esclaves qui découvriraient leurs maîtres. Mais on sait qu'il n'y en eut aucun qui, séduit par la récompense, ait voulu trahir son maître. Écoute

bus coram domino loqui non licet. At illi, quibus non tantum præsentibus dominis, sed cum ipsis erat sermo, quorum os non consuebatur, parati erant cum domino porrigere cervicem, et periculum imminens in caput suum vertere. In conviviis loquebantur, sed in tormentis tacebant. Vis, exercitas in servili pectore virtutes recenseamus? Primus tibi Urbinus occurrat : qui cum jussus occidi in Reatino lateret, latebris proditis, unus ex servis, anulo ejus et veste insignitus, in cubiculo, ad quod irruebant, qui persequebantur, pro domino jacuit; militibusque ingredientibus cervicem præbuit, et ictum tanquam Urbinus excepit. Urbinus postea restitutus, monumentum ei fecit, titulo scriptionis, qui tantum meritum loqueretur, adjecto. Æsopus libertus Demosthenis, conscius adulterii, quod cum Julia patronus admiserat, tortus diutissime perseveravit non prodere patronum; donec, aliis coarguentibus consciis, Demosthenes ipse fateretur. Et ne existimes, ab uno facile celari posse secretum : Labienum, ope libertorum latentem, ut indicarent liberti, nullo tormentorum genere compulsi sunt. Ac ne quis libertos dicat hanc fidem beneficio potius libertatis acceptæ, quam ingenio debuisse; accipe servi in dominum benignitatem, cum ipse a domino puniretur. Antium enim Restionem proscriptum, solumque nocte fugientem diripientibus bona ejus aliis, servus compeditus inscripta fronte, cum post damnationem domini aliena esset misericordia, solutus, fugientem persecutus est : hortatusque, ne se timeret, scientem contumeliam suam fortunæ imputandam esse, non domino : abditumque ministerio suo aluit. Cum deinde persequentes adesse sensisset; senem, quem casus obtulit, jugulavit, et in constructam pyram conjecit. Qua accensa, occurrit eis, qui Restionem quærebant, dicens, damnatum sibi pœnas luisse, multo acrius a se vexatum, quam ipse vexaverat : et fide habita, Restio liberatus est. Cæpionem quoque, qui in Augusti necem fuerat animatus, postquam detecto scelere damnatus est, servus ad Tiberim in cista detulit, pervectumque Hostiam, inde in agrum Laurentem, ad villam patris, nocturno itinere perduxit. Cumis deinde navigationis naufragio una expulsum dominum Neapoli dissimulanter occuluit : exceptusque a centurione, nec pretio, nec minis, ut dominum proderet, potuit adduci. Asinio etiam Pollione acerbe cogente Patavinos, ut pecuniam et arma conferrent, dominisque ob hoc latentibus, præmio servis cum libertate proposito, qui dominos suos proderent; constat servorum nullum, victum præmio, dominum prodidisse. Audi in servis non fidem tantum, sed et fœcundum bonæ inventionis ingenium. Cum premeret obsidio Grumentum, servi, relicta domina, ad hostes transfu-

encore un trait qui est de la part des esclaves non-seulement un acte de fidélité, mais même une invention ingénieuse et tournée au bien. Pendant le siége de Grumentum, des esclaves ayant quitté leur maîtresse, s'en furent vers l'ennemi. La ville prise, d'accord entre eux, ils se précipitèrent dans la maison de leur maîtresse, et l'entraînèrent d'un air menaçant, disant à ceux qu'ils rencontraient qu'ils avaient enfin le pouvoir de punir leur cruelle maîtresse. L'ayant ainsi enlevée, comme pour la conduire au supplice, ils la mirent en sûreté avec une respectueuse piété.

Voyez, dans cette autre occurrence, un esclave ayant la magnanimité de donner la préférence à la mort sur l'ignominie. L'esclave de C. Vettius, de la contrée des Pélignes, en Italie, le voyant saisi par ses propres cohortes, le tua afin qu'il ne fût point livré à Pompée, et se donna ensuite la mort pour ne pas survivre à son maître. Euporus, ou, comme d'autres le racontent, Philocratès, esclave de C. Gracchus, le suivit inséparablement, fuyant du mont Aventin, tant qu'il y eut quelque espoir de le sauver, et le défendit tant qu'il put; quand Gracchus eut été tué, l'esclave se tua lui-même sur le cadavre de son maître. L'esclave de Publ. Scipion, père de l'Africain, plaça sur un cheval son maître, qui venait d'être blessé dans un combat contre Annibal, et, tandis que tous l'abandonnaient, le ramena lui seul dans le camp.

Mais c'est peu d'avoir servi leurs maîtres vivants; les esclaves feront plus : on les retrouvera ardents à les venger. Un esclave du roi Séleucus devenu l'esclave d'un des amis de ce roi, et qui avait été son meurtrier, vengea la mort de son premier maître en tuant le second, pendant qu'il soupait. Que veut-on de plus? Veut-on voir réunies dans un esclave les deux plus nobles vertus, l'habileté à gouverner et la magnanimité de mépriser le trône? Messénius Anaxilaüs, qui fonda Messine en Sicile, et qui fut tyran des Reggiens, ayant laissé des enfants en bas âge, se contenta de les recommander à son esclave Mycithus, lequel géra religieusement cette tutelle, et gouverna avec tant de modération, que les Reggiens ne s'indignèrent pas d'être régis par un esclave. Dans la suite, Micithus remit aux enfants devenus grands, leurs biens avec le gouvernement, et se retira muni d'une modique somme, à Olympie, où il atteignit la vieillesse dans une tranquillité profonde.

Divers exemples nous apprennent aussi de quelle utilité ont été les esclaves à l'intérêt public. Lors de la guerre Punique, comme on manquait de citoyens à enrôler, les esclaves, ayant offert de combattre pour leurs maîtres, furent admis au rang des citoyens; et, à raison de ce qu'ils s'étaient offerts volontairement, ils furent appelés *volones* (volontaires). Après la bataille de Cannes, les Romains vaincus prirent pour soldats huit mille esclaves achetés; et quoiqu'il en eût moins coûté de racheter les prisonniers, la république, dans cette violente crise, préféra se confier aux esclaves. Après la fameuse défaite de Thrasymène, les affranchis furent aussi appelés au serment militaire. Durant la guerre Sociale, douze cohortes, levées parmi les affranchis, firent des actions d'une mémorable valeur. On sait que C. César, pour remplacer les soldats qu'il avait perdus, accepta les esclaves de ses amis, et retira d'eux un très-bon service. César Auguste forma, en Germanie et en Illyrie, plusieurs cohortes d'affranchis, sous la dénomination de volontaires.

gerunt. Capto deinde oppido, impetum in domum habita conspiratione fecerunt, et extraxerunt dominam, vultu pœnam minante, ac voce obviis asserente, quod tandem sibi data esset copia crudelem dominam puniendi : raptamque quasi ad supplicium, obsequiis plenis pietate tutati sunt. Vide in hac fortuna etiam magnanimitatem, exitum mortis ludibrio præferentem. C. Vettium Pelignum Italicensem, comprehensum a corhortibus suis, ne Pompeio traderetur, servus ejus occidit; ac se, ne domino superstes fieret, interemit. C. Gracchum ex Aventino fugientem Euporus servus, vel, ut quidam tradunt, Philocrates, dum aliqua spes salutis erat, indivulsus comes, qua potuit ratione, tutatus est : super occisum deinde animam, scissis proprio vulnere visceribus, effudit. Ipsum P. Scipionem Africani patrem, postquam cum Hannibale conflixerat, saucium in equum servus imposuit; et ceteris deserentibus, solus in castra perduxit. Parum fuerit dominis præstitisse viventibus. Quid, quod in his quoque exigendæ vindictæ reperitur animositas? Nam Seleuci regis servus, cum serviret amico ejus, a quo dominus fuerat interemtus, cœnantem in ultionem domini confodit. Quid, quod duas virtutes, quæ inter nobiles quoque unice claræ sunt, in uno video fuisse mancipio, imperium regendi peritiam, et imperium contemnendi magnanimitatem? Anaxilaus enim Messenius, qui Messanam in Sicilia condidit, fuit Rheginorum tyrannus. Is cum parvos relinqueret liberos, Mycitho servo suo commendasse contentus est. Is tutelam sancte gessit; imperiumque tam clementer obtinuit, ut Rhegini a servo regi non dedignarentur. Perductis deinde in ætatem pueris et bona et imperium tradidit. Ipse parvo viatico sumto profectus est, et Olympiæ cum summa tranquillitate consenuit. Quid etiam in commune servilis fortuna profuerit, non paucis docetur. Bello Punico, cum deessent, qui scriberentur, servi, pro dominis pugnaturos se polliciti, in civitatem recepti sunt; et Volones, quia sponte hoc voluerunt, appellati. Ad Cannas quoque victis Romanis, octo millia servorum emta militaverunt : cumque minoris captivi redimi possent, maluit se respublica servis in tanta tempestate committere. Sed et post calamitatem apud Thrasumenum notæ cladis acceptam, libertini quoque in sacramentum vocati sunt. Bello sociali, cohortium duodecim ex libertinis conscriptarum opera memorabilis virtutis apparuit. C. Cæsarem, cum milites in amissorum locum substitueret, servos quoque ab amicis accepisse, et

Ne crois pas que de pareils faits ne soient arrivés que dans notre république. Les Borysthéniens, attaqués par Zopyrion, affranchirent les esclaves, donnèrent aux étrangers le droit de cité, abolirent les titres des dettes, et purent ainsi résister à l'ennemi. Il ne restait plus que quinze cents Lacédémoniens en état de porter les armes, lorsque Cléomène, avec des esclaves affranchis, recruta neuf mille combattants. Les Athéniens aussi, ayant épuisé les ressources publiques, donnèrent la liberté aux esclaves.

Pour que tu ne penses pas qu'il n'y aurait eu de vertu chez les esclaves que parmi les hommes, écoute une action des femmes esclaves, non moins mémorable que les précédentes, et plus utile à la république qu'aucune que tu puisses trouver dans les classes nobles. La fête des servantes, qu'on célèbre le jour des nones de juillet, est si connue, que personne n'ignore ni son origine, ni la cause de sa célébrité. Ce jour-là, les femmes libres et les esclaves sacrifient à Junon Caprotine sous un figuier sauvage, en mémoire du précieux dévouement que manifestèrent les femmes esclaves pour la conservation de l'honneur national. A la suite de cette irruption des Gaulois, où Rome fut prise par eux, la république se trouva extrêmement affaiblie. Les peuples voisins, voulant saisir l'occasion d'anéantir le nom romain, se donnèrent pour dictateur Livius Postumius, de Fidènes, lequel fit savoir au sénat que, s'il voulait conserver les restes de la ville, il fallait lui livrer les mères de famille avec leurs filles. Pendant que les pères conscrits délibéraient, incertains du parti à prendre, une servante, nommée Tutela ou Philotis, s'offrit pour aller à l'ennemi avec les autres servantes, sous le nom de leurs maîtresses. Ayant pris le costume des mères et des filles de famille, les servantes furent conduites aux ennemis, suivies de personnes éplorées qui simulaient la douleur. Livius les ayant distribuées dans le camp, elles provoquèrent les hommes à boire, feignant que ce fût pour elles un jour de fête. Lorsque ceux-ci furent endormis, du haut d'un figuier sauvage qui était proche du camp, elles donnèrent un signal aux Romains, qui furent vainqueurs en attaquant à l'improviste. Le sénat reconnaissant fit donner la liberté à toutes les servantes, les dota aux frais de l'État, leur permit de porter le costume dont elles s'étaient servies en cette occasion, et donna à cette journée la dénomination de Nones Caprotines, à cause du figuier sauvage (*caprificus*) d'où les Romains reçurent le signal de la victoire. Il ordonna encore qu'en mémoire de l'action que je viens de raconter, on solenniserait annuellement ce jour par un sacrifice dans lequel on ferait usage du lait, parce que le lait découle du figuier sauvage.

Il s'est aussi trouvé chez les esclaves des esprits assez élevés pour atteindre à la science philosophique. Phédon, de l'école de Socrate, et son ami, et l'ami de Platon au point que ce dernier consacra à son nom ce divin traité *De l'immortalité de l'âme*, fut un esclave qui eut l'extérieur et l'âme d'un homme libre. On dit que Cébès, disciple de Socrate, l'acheta par le conseil de son maître, et qu'il fut formé par lui aux exercices de la philosophie. Phédon devint par la suite un

eorum forti opera usum esse comperimus. Cæsar Augustus in Germania et Illyrico cohortes libertinorum complures legit : quas voluntarias appellavit. Ac ne putes, hæc in nostra tantum contigisse republica, Borysthenitæ, oppugnante Zopyrione, servis liberatis, dataque civitate peregrinis, et factis tabulis novis, hostem sustinere potuerunt. Cleomenes Lacedæmonius, cum mille et quingenti soli Lacedæmonii, qui arma ferre possent, superfuissent, ex servis manumissis bellatorum novem millia conscripsit. Athenienses quoque, consumtis publicis opibus, servis libertatem dederunt. Ac ne in solo virili sexu æstimes inter servos exstitisse virtutes, accipe ancillarum factum non minus memorabile, nec quo utilius reipublicæ in ulla nobilitate reperias. Nonis Juliis diem festum esse ancillarum, tam vulgo notum est, ut nec origo, nec causa celebritatis ignota sit. Junoni enim Caprotinæ die illo liberæ pariter ancillæque sacrificant sub arbore caprifico, in memoriam benignæ virtutis, quæ in ancillarum animis pro conservatione publicæ dignitatis apparuit. Nam post urbem captam, cum sedatus esset gallicus motus, respublica vero esset ad tenue deducta, finitimi opportunitatem invadendi romani nominis aucupati, præfecerunt sibi Postumium Livium Fidenatium dictatorem. Qui, mandatis ad senatum missis, postulavit, ut, si vellent reliquias suæ civitatis manere, matresfamiliæ sibi et virgines dederentur. Cumque patres essent in ancipiti deliberatione suspensi, ancilla nomine Tutela, seu Philotis, pollicita est, se cum ceteris ancillis sub nomine dominarum ad hostes ituram : habituque matrumfamilias et virginum sumto, hostibus cum prosequentium lacrimis ad fidem doloris ingestæ sunt. Quæ cum a Livio in castris distributæ fuissent, viros plurimo vino provocaverunt, diem festum apud se esse simulantes. Quibus soporatis, ex arbore caprifico, quæ castris erat proxima, signum Romanis dederunt. Qui cum repentina incursione superassent, memor beneficii senatus, omnes ancillas manu jussit emitti; dotemque eis ex publico fecit, et ornatum, quo tunc erant usæ, gestare concessit; diemque ipsum Nonas Caprotinas nuncupavit, ab illa caprifico, ex qua signum victoriæ ceperunt : sacrificiumque statuit annua solemnitate celebrandum, cui lac, quod ex caprifico manat, propter memoriam facti præcedentis adhibetur. Sed nec ad philosophandum ineptum vel impar servile ingenium fuit. Phædon ex cohorte socratica, Socratique et Platoni perfamiliaris adeo, ut Plato ejus nomini librum illum divinum de Immortalitate animæ dicaret, servus fuit, forma atque ingenio liberali. Hunc Cebes Socraticus, hortante Socrate, emisse dicitur, habuisseque in philosophiæ disciplinis. Atque is postea philosophus illustris emersit : sermonesque ejus de Socrate admodum elegantes leguntur. Alii quoque non pauci servi fuerunt, qui post philosophi clari exstiterunt. Ex quibus ille Menippus fuit, cujus libros M. Varro in satyris æmulatus est, quas alii Cynicas, ipse

philosophe illustre, et il a écrit sur Socrate des entretiens pleins de goût. Depuis Cébès, on trouve un grand nombre d'esclaves qui furent des philosophes distingués. Parmi eux, on compte Ménippus, dont M. Varron a voulu imiter les ouvrages dans ses satires, que d'autres appellent cyniques, et qu'il appelle lui-même *Ménippées*. A la même époque vécurent Pompolus, esclave du péripatéticien Philostrate; Persée, esclave du stoïcien Zénon, et Mys, esclave d'Épicure, lesquels furent chacun de célèbres philosophes. Parmi eux, on peut aussi comprendre Diogène le cynique, quoique, né libre, il ne soit devenu esclave que pour avoir été vendu. Xéniade Corinthien voulant l'acheter, lui demanda quel art il savait : Je sais, répondit Diogène, commander aux hommes libres (*liberis*). Xéniade, admirant sa réponse, l'acheta, l'affranchit, et, lui confiant ses enfants, lui dit : Voici mes enfants (*liberos*), à qui vous commanderez. La mémoire de l'illustre philosophe Épictète est trop récente pour qu'il soit possible de rappeler, comme une chose oubliée, qu'il fut esclave. On cite deux vers de lui sur lui-même, dont le sens intime est : qu'il ne faut pas croire que ceux qui luttent contre la diversité des maux de cette vie soient nullement haïs des dieux; mais qu'il faut en chercher la raison dans des causes secrètes, que la sagacité de peu d'hommes est à portée de pénétrer.

« Épictète est né esclave, son corps est mu-
« tilé; il est pauvre comme Irus; et néanmoins
« il est cher aux immortels. »

Maintenant tu es convaincu, je pense, qu'il ne faut point mépriser les esclaves sur le titre de leur condition, puisqu'ils ont été l'objet de la sollicitude de Jupiter, et qu'il est certain que plusieurs d'entre eux ont été fidèles, prévoyants, courageux, et même philosophes.

Il me reste maintenant quelque chose à dire sur les Sigillaires, pour que tu restes convaincu que j'ai parlé d'objets sacrés, et non de choses puériles. Épicadus rapporte qu'Hercule, après avoir tué Géryon, ramenant en vainqueur, à travers l'Italie, les troupeaux de bœufs qu'il lui avait enlevés, jeta dans le Tibre, sur le pont maintenant appelé *Sublicius*, et qui fut construit à cette époque, un nombre de simulacres d'hommes égal au nombre de ceux de ses compagnons qu'il avait perdus durant son voyage; afin que ces figures, portées dans la mer par le cours propice des eaux, fussent rendues par elles à la terre paternelle des défunts, à la place de leurs corps. C'est de là que l'usage de faire de telles figures serait devenu une pratique religieuse. Quant à moi, l'origine de cette coutume me paraît plus vraisemblable telle que je l'ai racontée plus haut, savoir : que les Pélasges, instruits par une favorable interprétation qu'on pouvait entendre par le mot (tête), non des têtes humaines, mais des têtes d'argile, et que le mot φωτὸς signifiait non-seulement un *homme*, mais encore un *flambeau*, se mirent à allumer des flambeaux de cire en l'honneur de Saturne, et consacrèrent des figurines, au lieu de leurs propres têtes, sur l'autel de Saturne, contigu au sacellum de Dis. De là est venue la coutume de s'envoyer, pendant les Saturnales, des flambeaux de cire, et celle de fabriquer et de vendre des figurines d'argile sculptée, qu'on offrait en sacrifice expiatoire, pour soi et pour les siens, à Dis-Saturne. Le commerce de ces objets s'étant établi durant les Saturnales, la vente se prolongea durant sept jours, qui sont fériés, quoiqu'ils ne

appellat Menippeas. Sed et Philostrati peripatetici servus Pompolus, et Zenonis stoici servus, qui Perseus vocatus est, et Epicuri, cui Mys nomen fuit, philosophi non incelebres illa ætate vixerunt : Diogenes etiam cynicus, licet ex libertate in servitutem venum ierat. Quem cum emere vellet Xeniades Corinthius, et, quid artificii novisset, percontatus esset, Novi, inquit Diogenes, hominibus liberis imperare. Tunc Xeniades, responsum ejus demiratus, emisit manu; filiosque suos ei tradens, Accipe, inquit, liberos meos, quibus imperes. De Epicteto autem philosopho nobili, quod is quoque servus fuit, recentior est memoria, quam ut possit inter obliterata nesciri. Cujus etiam de se scripti duo versus feruntur, ex quibus illud latenter intelligas, non omnimodo diis exosos esse, qui in hac vita cum ærumnarum varietate luctantur, sed esse arcanas causas, ad quas paucorum potuit pervenire curiositas.

Δοῦλος Ἐπίκτητος γενόμην, καὶ σώματι πηρὸς,
Καὶ πενίην Ἶρος, καὶ φίλος ἀθανάτοις.

Habes, ut opinor, assertum, non esse fastidio despiciendum servile nomen; cum et Jovem tetigerit cura de servo, et, multos ex his fideles, providos, fortes, philosophos etiam exstitisse, constiterit. Nunc de Sigillaribus, ne ridenda me potius existimes, quam sancta dixisse, paucis recensendum est. Epicadus refert, Herculem, occiso Geryone, cum victor per Italiam armenta duxisset, ponte, qui nunc Sublicius dicitur, ad tempus instructo, hominum simulacra pro numero sociorum, quos casu peregrinationis amiserat, in fluvium demisisse, ut aqua secunda in mare devecta, pro corporibus defunctorum veluti patriis sedibus redderentur : et inde usum talia simulacra fingendi inter sacra mansisse. Sed mihi hujus rei illa origo verior æstimatur, quam paulo ante memini retulisse : Pelasgos, postquam felicior interpretatio, capita non viventium, sed fictilia, et φωτὸς æstimationem non solum hominem, sed etiam lumen significare docuisset, cœpisse Saturno cereos potius accendere, et in sacellum Ditis aræ Saturni cohærens oscilla quædam pro suis capitibus ferre. Ex illo traditum, ut cerei Saturnalibus missitarentur, et sigilla arte fictili fingerentur, ac venalia pararentur; quæ homines pro se atque suis piaculum pro Dite Saturno facerent. Ideo Saturnalibus talium commerciorum cœpta celebritas septem occupat dies; quos tantum feriatos facit esse, non festos omnes. Nam medio, id est, tertiodecimo Kalendas festum

soient pas tous fêtés; mais seulement le jour du milieu des Saturnales, c'est-à-dire, le 13 des calendes, comme nous l'avons déjà prouvé. La même chose est encore constatée par le témoignage de ceux qui ont traité plus complétement de la division de l'année, des mois et des jours, et de l'organisation adoptée par C. César.

—

CHAPITRE XII.

De la division de l'année par Romulus.

Comme Prætextatus voulait terminer son discours en cet endroit, Aurélius Symmaque lui dit : Continue, Prætextatus, à nous parler avec tant d'intérêt sur la division de l'année, si tu veux éviter l'importunité des interrogations. Peut-être est-il quelqu'un de ceux ici présents, qui ignore quelle fut chez les anciens la division de l'année, et quelles furent les innovations qu'on introduisit par la suite, d'après des règles plus certaines. Je crois qu'en parlant des jours ajoutés à l'un des mois, tu as excité dans l'esprit de ceux qui t'écoutaient l'envie d'être instruits de cette question. Alors Prætextatus, reprenant son discours, continua dans les termes qui suivent : — Les Égyptiens sont les seuls qui eurent toujours un mode fixe de régler l'année. Les supputations des autres nations, quoique différentes entre elles, furent pareillement erronées. Je me contenterai de rapporter celles de quelques contrées. Les Arcadiens divisaient leur année en trois mois ; les Acarnaniens, en six : les autres Grecs comptaient dans leur année trois cent cinquante-quatre jours. Il n'est donc pas étonnant qu'au milieu de ces variations, Romulus ait autrefois divisé l'année des Romains en dix mois. Cette année commençait au mois de mars, et comprenait trois cent quatre jours, en sorte que six mois, savoir, avril, juin, sextilis, septembre, novembre, décembre, étaient de trente jours ; et quatre mois, savoir, mars, mai, quintilis, octobre, étaient de trente-un jours. Ces derniers ont encore aujourd'hui leurs nones au septième jour, tandis que les autres les ont au cinquième. Les mois qui avaient les nones au septième jour comptaient dix-sept jours d'intervalle des ides aux calendes; ceux qui avaient les nones au cinquième jour en comptaient dix-huit, depuis les ides jusqu'aux kalendes.

Telle fut la division de Romulus. Il consacra le premier mois de l'année à son père Mars. L'ordre de primauté de ce mois est prouvé par la dénomination de quintilis, qui est le cinquième depuis mars, et par la dénomination des autres mois qui suivent quintilis, et qui portent la dénomination de leur rang numérique. Le premier jour de ce mois, on allumait le feu nouveau sur les autels de Vesta, afin qu'avec l'année recommençât le soin de le conserver. Au début de ce même mois, on remplaçait les vieilles branches de laurier par de nouvelles, autour de la maison du roi, aux curies, et aux maisons des flamines. Au commencement de ce même mois, on sacrifiait en public et en particulier à Anna Pérenna, pour obtenir de passer heureusement l'année et d'en voir plusieurs autres. Dans ce même mois, on payait aux professeurs leurs salaires que l'année expirée avait fait échoir. Les comices s'ouvraient ; on affermait les revenus publics; les dames romaines servaient leurs esclaves à table, comme les maîtres faisaient pendant les Saturnales; les femmes, pour exciter les esclaves par cet honneur, en commençant l'année, à une prompte obéissance; les hommes, pour les ré-

probavimus : et aliis hoc assertionibus ab his probatum est, qui rationem anni, mensium, dierumque, et ordinationem a C. Cæsare digestam plenius retulerunt.

—

CAPUT XII.

Quomodo annum ordinaverit Romulus.

Cumque his facere vellet finem loquendi, subjecit Aurelius Symmachus : Pergin, Prætextate, eloquio tam dulci de anno quoque edissertare, antequam experiaris molestiam consulentis; si quis forte de præsentibus ignorat, quo ordine vel apud priscos fuerit, vel certioribus postea regulis innovatus sit? ad quod discendum ipse mihi videris audientium animos incitasse, de diebus mensi additis disserendo. Tum ille eodem ductu orandi reliqua contexit. Anni certus modus apud solos semper Ægyptios fuit : aliarum gentium dispari numero, pari errore nutabat. Et ut contentus sim referendo paucarum morem regionum, Arcades annum suum tribus mensibus explicabant, Acarnanes sex ; Græci reliqui trecentis quinquaginta quatuor diebus annum proprium computabant. Non igitur mirum in hac varietate, Romanos quoque olim auctore Romulo annum suum decem habuisse mensibus ordinatum, qui annus incipiebat a Martio, et conficiebatur diebus trecentis quatuor : ut sex quidem menses, id est, Aprilis, Junius, Sextilis, September, November, December, tricenûm essent dierum ; quatuor vero, Martius, Majus, Quintilis, October, tricenis et singulis expedirentur : qui hodieque septimanas habent Nonas, ceteri quintanas. Septimanas autem habentibus ab Idibus revertebantur Kalendæ a. d. septimumdecimum. Verum habentibus quintanas, a. d. octavumdecimum remeabat initium Kalendarum. Hæc fuit Romuli ordinatio, qui primum anni mensem genitori suo Marti dicavit. Quem mensem anni primum fuisse, vel ex hoc maxime probatur, quod ab ipso Quintilis quintus est, et deinceps pro numero nominabantur. Hujus etiam prima die ignem novum Vestæ aris accendebant : ut incipiente anno, cura denuo servandi novati ignis inciperet. Eodem quoque ingrediente mense, tam in regia, curiisque atque Flaminum domibus, laureæ veteres novis laureis mutabantur. Eodem quoque mense et publice, et privatim ad Annam Perennam sacrificatum itur ; ut annare perennareque commode liceat. Hoc mense mercedes exsolvebant magistris, quas completus annus deberi fecit : comitia auspicabantur, vectigalia locabant : et servis cœnas apponebant matronæ, ut domini Saturnalibus. Illæ, ut principio anni ad promtum obsequium ho-

compenser des services qu'ils avaient déjà rendus précédemment.

Romulus nomma le second mois, Avril, ou plutôt, comme quelques-uns pensent, *Aphril*, avec aspiration, du mot *écume*, que les Grecs disent ἀφρὸν, de laquelle on croit que Vénus est née; et voici le motif qu'on prête à Romulus. Ayant nommé Mars le premier mois de l'année, du nom de son père, il voulut que le second mois prît son nom de Vénus, mère d'Énée, afin que ceux à qui les Romains devaient leur origine occupassent les premiers rangs au commencement de l'année. En effet, encore aujourd'hui, dans les rites sacrés, nous appelons Mars notre père, et Vénus notre mère. D'autres pensent que Romulus, ou par une haute prévision, ou par une prescience divine, assigna leurs dénominations aux deux premiers mois, afin que, le premier étant dédié à Mars, ce grand meurtrier des hommes, selon ce que dit Homère, confident de la nature :

« O Mars, ô sanglant fléau des humains et des-
« tructeur des murailles, »

le second fût dédié à Vénus, dont l'influence bienfaisante pût neutraliser l'action de Mars. Ainsi, parmi les douze signes du zodiaque, qu'on croit être chacun le domicile d'une divinité particulière, le premier, qui est le Bélier, est assigné à Mars; et le suivant, qui est le Taureau, à Vénus. Le Scorpion est placé en regard et en retour de ces deux signes, de telle sorte qu'il est commun aux deux divinités. On ne pense pas que cette disposition soit étrangère à l'ordination céleste : car la partie postérieure du Scorpion, armée d'un aiguillon pareil à un trait redoutable, forme le second domicile de Mars; tandis que Vénus, qui, comme sous un joug en équilibre, assortit les amours et les mariages, a pour partage la portion antérieure, que les Grecs appellent ζυγὸς, et nous *libra* (flèche de la balance). D'autre part, Cincius, dans son *Traité des Fastes*, dit que mal à propos aucuns pensent que les anciens ont dénommé le mois d'avril du nom de Vénus, puisqu'ils n'ont établi, durant ce mois, aucun jour de fête, ni aucun sacrifice solennel en l'honneur de cette déesse; et que, même dans les chants des Saliens, Vénus n'est point célébrée comme le sont tous les autres dieux. Varron est d'accord sur ce point avec Cincius. Il affirme que le nom de Vénus n'a été connu des Romains, au temps des rois, ni en grec ni en latin; et qu'ainsi le mois d'avril n'a pas pu en tirer sa dénomination. Mais, poursuit-il, comme jusqu'à l'équinoxe du printemps le ciel est triste et voilé de nuages, la mer fermée aux navigateurs, la terre elle-même couverte par les eaux, les glaces ou les neiges, tandis que le printemps, survenant dans le mois d'avril, ouvre toutes les voies, et que les arbres commencent alors à se développer, ainsi que tous les germes que la terre renferme; on peut croire que c'est de toutes ces circonstances que ce mois a pris son nom d'avril, comme qui dirait *aperilis*. C'est ainsi que, chez les Athéniens, le même mois est appelé *anthestérion*, parce qu'à cette même époque toutes les plantes fleurissent. Toutefois Verrius Flaccus convient qu'il fut établi, plus tard, que les dames romaines célébreraient, le jour des calendes de ce mois, une fête en l'honneur de Vénus; institution dont je me dispenserai de rapporter la cause, comme étant étrangère à mon sujet.

Romulus plaça au troisième rang le mois de mai, dont le nom a donné lieu à une grande diversité d'opinions chez les auteurs. Fulvius Nobilior, dans les Fastes qu'il inscrivit dans le tem-

---

nore servos invitarent; hi, quasi gratiam perfecti operis exsolverent. Secundum mensem nominavit Aprilem, ut quidam putant cum aspiratione, quasi Aphrilem, a spuma, quam Græci ἀφρὸν vocant, unde orta Venus creditur. Et hanc Romuli fuisse asserunt rationem, ut primum quidem mensem a patre suo Marte, secundum ab Æneæ matre Venere nominaret : et hi potissimum anni principia servarent, a quibus esset romani nominis origo; cum hodie quoque in sacris Martem patrem, Venerem genitricem vocemus. alii putant, Romulum vel altiore prudentia, vel certi numinis providentia, ita primos ordinasse menses, ut, cum præcedens Marti esset dicatus, deo plerumque hominum necatori, ut Homerus ait, naturæ conscius,

Ἄρες Ἄρες βροτολοιγὲ, μιαιφόνε, τειχεσιπλῆτα·

secundus Veneri dicaretur, quæ vim ejus quasi benefica leniret. Nam et in duodecim zodiaci signis, quorum certa certorum numinum domicilia creduntur, cum primum signum Aries Marti assignatus sit, sequens mox Venerem, id est, Taurus, accepit. Et rursus e regione Scorpius ita divisus est, ut deo esset utrique communis, nec æstimatur ratione cœlesti casti carere ipsa divisio. Siquidem aculeo, velut potentissimo telo, pars armata posterior domicilium Martis est. Priorem vero partem, cui ζυγὸς apud Græcos nomen est, nos libram vocamus, Venus accepit; quæ velut jugo concordi jungit matrimonia amicitiasque componit. Sed Cincius in eo libro, quem de Fastis reliquit, ait, imperite quosdam opinari, Aprilem mensem antiquos a Venere dixisse; cum nullus dies festus nullumque sacrificium insigne Veneri per hunc mensem a majoribus institutum sit : sed ne in carminibus quidem Saliorum Veneris ulla, ut ceterorum cœlestium, laus celebretur. Cincio etiam Varro consentit, affirmans, nomen Veneris ne sub regibus quidem apud Romanos vel latinum vel græcum fuisse; et ideo non potuisse mensem a Venere nominari : sed, cum fere ante æquinoctium vernum triste sit cœlum et nubibus obductum, sed et mare navigantibus clausum, terræ etiam ipsæ aut aqua, aut pruina, aut nivibus contegantur, eaque omnia verno, id est, hoc mense, aperiantur, arbores quoque, nec minus cetera, quæ continet terra, aperire se in germen incipiant : ab his omnibus mensem Aprilem dici merito credendum, quasi aperilem, sicut apud Athenienses ἀνθεστηρίων idem mensis vocatur, ab eo, quod hoc tempore cuncta florescant. Non tamen negat Verrius Flaccus, hoc die postea constitutum, ut matronæ

ple de l'Hercule des Muses, dit que Romulus ayant divisé son peuple en deux classes, les anciens (*majores*) et les jeunes gens (*juniores*), les uns destinés à servir l'État par leurs conseils, les autres en portant les armes, donna, en l'honneur de ces deux classes de citoyens, le nom de mai au mois dont il s'agit, et le nom de juin au mois suivant. D'autres prétendent que le mois de mai a passé dans nos Fastes, de ceux des Tusculains, parmi lesquels Jupiter est encore appelé *Deus Majus*, à cause de sa grandeur et de sa majesté. Cincius pense que ce mois a pris son nom de Maïa, qu'il dit l'épouse de Vulcain; s'appuyant sur ce que le flamine de ce dieu sacrifie à cette déesse, aux calendes de mai. Mais Pison soutient que l'épouse de Vulcain s'appelle Maïesta, et non Maïa. D'autres prétendent que c'est Maïa, mère de Mercure, qui a donné son nom au mois dont nous parlons, se fondant principalement sur ce que c'est pendant sa durée que les diverses classes de marchands sacrifient également à Maïa et à Mercure. D'autres, et parmi eux Cornélius Labéo, affirment que cette Maïa, à laquelle on sacrifie pendant le mois de mai, est la Terre, qui aurait pris ce nom à raison de sa grande étendue, et qu'on nomme effectivement dans les sacrifices *Mater magna*. Ils fondent encore leur assertion sur ce qu'on offre à Maïa une truie pleine, victime spécialement consacrée à la Terre; et ils disent que Mercure lui est adjoint, dans ces sacrifices, parce que c'est le contact de la Terre qui donne la voix à l'homme naissant; or nous savons que Mercure est le dieu de la voix et de l'éloquence. Cornélius Labéo dit encore qu'à l'époque des calendes de mai, on consacra un temple à cette Maïa, sous le nom de Bonne Déesse. Il ajoute qu'on peut se convaincre, par les mystères les plus sacrés de la religion, que cette Bonne Déesse est la même que la Terre, et que les livres des pontifes la désignent sous les noms de Fauna, Ops et Fatua. Elle est nommée Bona, comme étant la cause productrice de tout ce qui est bon pour notre nourriture; Fauna, parce qu'elle favorise (*favens*) tout ce qui est utile aux êtres animés; Ops (secours), parce que la vie n'est que par son secours; Fatua, de *fando* (parlant), parce que, comme nous l'avons dit plus haut, les enfants nouveau-nés n'acquièrent la voix qu'après avoir touché la terre. Les uns disent que cette déesse possède la puissance de Junon; et que c'est pour cela qu'on lui met le sceptre royal dans la main gauche. D'autres croient qu'elle est la même que Proserpine, et qu'on lui sacrifie une truie, parce que cet animal dévore les moissons que Cérès départit aux mortels. D'autres la croient l'Hécate des enfers. Les Béotiens la prennent pour Sémélé et la font fille de Faunus. Elle résista à la volonté de son père, devenu amoureux d'elle, qui la fustigea avec une branche de myrte, et qui, même en l'enivrant, ne put la faire céder à ses désirs. On croit cependant que le père, s'étant métamorphosé en serpent, eut commerce avec sa fille. A l'appui de ces circonstances on produit les indices suivants : les branches de myrte sont interdites dans son temple; on ombrage sa tête des feuilles de la vigne, dont le fruit fut employé par son père comme principal moyen de la séduire; le vin

Veneri sacrum facerent : cujus rei causam, quia huic loco non convenit, prætereundum est. Majum Romulus tertium posuit, de cujus nomine inter auctores lata dissensio est. Nam Fulvius Nobilior in Fastis, quos in æde Herculis Musarum posuit, Romulum dicit, postquam populum in majores junioresque divisit, ut altera pars consilio, altera armis rempublicam tueretur, in honorem utriusque partis hunc Majum, sequentem Junium vocasse. Sunt qui, hunc mensem ad nostros fastos a Tusculanis transisse commemorent : apud quos nunc quoque vocatur Deus Majus, qui est Juppiter, a magnitudine scilicet ac majestate dictus. Cincius mensem nominatum putat a Maja, quam Vulcani dicit uxorem; argumentoque utitur, quod flamen Vulcanalis Kalendis Majis huic deæ rem divinam facit. Sed Piso uxorem Vulcani Majestam, non Majam dicit vocari. Contendunt alii, Majam Mercurii matrem mensi nomen dedisse; hinc maxime probantes, quod hoc mense mercatores omnes Majæ pariter Mercurioque sacrificant. Affirmant quidam, quibus Cornelius Labeo consentit, hanc Majam, cui mense Majo res divina celebratur, terram esse, hoc adeptam nomen a magnitudine; sicut et Mater magna in sacris vocatur : assertionemque æstimationis suæ etiam hinc colligunt, quod sus prægnans ei mactatur, quæ hostia propria est terræ : et Mercurium ideo illi in sacris adjungi dicunt, quia vox nascenti homini terræ contactu datur. Scimus autem Mercurium vocis et sermonis potentem. Auctor est Cornelius Labeo, huic Majæ ædem Kalendis Majis dedicatam sub nomine Bonæ Deæ : et eandem esse Bonam Deam et terram, ex ipso ritu occultiore sacrorum doceri posse confirmat : hanc eandem Bonam Deam, Faunamque, et Opem, et Fatuam pontificum libris indigitari. Bonam, quod omnium nobis ad victum bonorum causa est : Faunam, quod omni usui animantium favet : Opem, quod ipsius auxilio vita constet : Fatuam a fando, quod, ut supra diximus, infantes partu editi non prius vocem edunt, quam attigerint terram. Sunt, qui dicant, hanc Deam potentiam habere Junonis, ideoque sceptrum regale in sinistra manu ei additum. Eandem alii Proserpinam credunt, porcaque ei rem divinam fieri; quia segetem, quam Ceres mortalibus tribuit, porca depasta est. Alii χθονίαν Ἑκάτην : Bœoti Semelam credunt, nec non eandem Fauni filiam dicunt : obstitisseque voluntati patris in amorem suum lapsi, ut et virga myrtea ab eo verberaretur, cum desiderio patris nec vino ab eodem pressa cessisset : transfigurasse se tamen in serpentem pater creditur, et coisse cum filia. Horum omnium hoc proferunt indicii, quod virgam myrteam in templo haberi nefas sit, quod super caput ejus extendatur vitis, qua maxime eam pater decipere tentavit; quod vinum in templum ejus non suo nomine soleat inferri, sed vas, in quo vinum inditum est, mellarium nominetur, et vinum lac nuncupetur; serpentesque in templo ejus nec terrentes, nec timentes appareant. Quidam Medeam putant, quod in ædem ejus omne genus herbarum sit, ex quibus antistites dant plerumque medici-

n'est pas apporté dans son temple sous son nom ordinaire; le vase dans lequel il est contenu porte la dénomination de vase à miel (*mellarium*); le vin lui-même y est appelé du lait; enfin, les serpents ne sont représentés dans son temple ni comme effrayant les hommes, ni comme effrayés par eux. Quelques-uns croient que cette déesse est Médée, parce qu'on trouve dans son temple toutes sortes d'herbes, dont les prêtres composent un grand nombre de remèdes; et parce qu'il n'est pas permis aux hommes d'y entrer, à cause de l'injure qu'elle éprouva de l'ingrat Jason. Chez les Grecs elle est appelée la divinité des femmes, que Varron dit être fille de Faunus; et tellement pudique, qu'elle ne sortit jamais du gynécée, que son nom ne fût jamais prononcé en public, qu'elle ne vit jamais aucun homme et ne fut jamais vue par aucun : c'est pourquoi aucun n'entre dans son temple. Voici maintenant d'où est venu qu'en Italie il n'est pas permis aux femmes d'assister aux sacrifices d'Hercule. Ce dieu ayant eu soif pendant qu'il conduisait à travers l'Italie les bœufs de Géryon, une femme lui dit qu'elle ne pouvait en ce jour lui donner de l'eau, parce qu'on célébrait la fête de la déesse des femmes, et qu'il n'était pas permis aux hommes d'en goûter les apprêts. En représailles, Hercule, devant offrir un sacrifice, repoussa la présence des femmes, et ordonna à Potitius et à Pinarius, gardiens des objets sacrés, d'empêcher qu'aucune femme y fût présente. Voilà donc qu'à l'occasion du nom de Maïa, que nous avons dit être la même que la Terre et que la Bonne Déesse, nous avons été entraînés à dire tout ce que nous connaissons sur cette dernière.

Après le mois de mai vient celui de juin, ainsi nommé, ou, comme nous l'avons dit plus haut, du nom d'une portion du peuple (*juniores*), ou, comme le pense Cincius, de ce que primitivement nommé *Junonius* chez les Latins, et après avoir longtemps porté ce nom chez les Ariciens et les Prénestiens, il passa ensuite dans nos fastes, où il prit le nom de Junius; en sorte que, comme le dit Nisus dans ses commentaires des Fastes, le nom de Junonius a été longtemps en usage chez nos ancêtres. Dans la suite, par la suppression de quelques lettres, de *Junonius* on forma *Junius*. En effet, un temple fut consacré à Junon *Moneta*, le jour des calendes de juin. Quelques-uns ont pensé que le mois de juin a pris son nom de Junius Brutus, qui fut le premier consul de Rome. Tarquin ayant été chassé durant ce mois, c'est-à-dire le jour des calendes, Brutus, pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait, sacrifia à la déesse Carna, sur le mont Cælius. On regarde Carna comme la déesse des viscères du corps humain; ce qui fait qu'on l'intercède pour la conservation du foie, du cœur, et de tous les viscères qui sont dans l'intérieur du corps. Et comme ce fut la dissimulation de ce qu'il avait dans le cœur qui mit Brutus en état d'opérer le bienfait de la restauration publique, il consacra un temple à la déesse Carna, comme étant celle qui préside aux viscères. On lui offre de la purée de fèves avec du lard, aliments qui restaurent puissamment les forces du corps. Les calendes de juin sont aussi appelées *Fabariæ*, parce que les fèves, mûres durant ce mois, sont offertes dans les sacrifices.

Au mois de juin succède celui de juillet, qui, se trouvant le cinquième selon la division de Romulus, d'après laquelle l'année commence par le mois de mars, est appelé quintilis, et qui, après que Numa eut placé avant mars, janvier et février, ne se trouvant plus le cinquième, mais le septième, conserva néanmoins sa dénomination. Mais dans la suite, d'après une loi portée par le consul M. Antonius, fils de Marcus (Marc-Antoine), ce mois fut appelé *Julius*, en l'honneur du dictateur Jules César, qui naquit dans le

nas : et quod templum ejus virum introire non licet, propter injuriam, quam ab ingrato viro Jasone perpessa est. Hæc apud Græcos ἡ Θεὸς γυναικεία dicitur, quam Varro Fauni filiam esse tradidit, adeo pudicam, ut extra γυναικωνῖτιν nunquam sit egressa, nec nomen ejus in publico fuerit auditum, nec virum unquam viderit, nec a viro visa sit : propter quod nec vir templum ejus ingreditur. Unde et mulieres in Italia sacro Herculis non licet interesse; quia Herculi, cum boves Geryonis per agros Italiæ duceret, siticuti respondit mulier, aquam se non posse præstare, quod feminarum deæ celebraretur dies, nec ex eo apparatu viris gustare fas esset. Propter quod Hercules facturus sacrum, detestatus est præsentiam feminarum, et Potitio ac Pinario sacrorum custodibus jussit, ne mulierem interesse permitterent. Ecce occasio nominis, quo Majam eandem esse et Terram, et Bonam Deam diximus, coegit nos, de Bona Dea quæcunque comperimus, protulisse. Junius Majum sequitur, aut ex parte populi, ut supra diximus, nominatus; aut, ut Cincius arbitratur, quod Junonius apud Latinos ante vocitatus, diuque apud Aricinos Prænestinosque hac appellatione in fastos relatus sit : adeo ut, sicut Nisus in commentariis fastorum dicit, apud majores quoque nostros hæc appellatio mensis diu manserit, sed post, detritis quibusdam literis, ex Junonio Junius dictus sit. Nam et ædes Junoni Monetæ Kalend. Juniis dedicata est. Nonnulli putaverunt, Junium mensem a Junio Bruto, qui primus Romæ consul factus est, nominatum; quod hoc mense, id est, Kalendis Juniis, pulso Tarquinio, sacrum Carnæ Deæ in Cælio monte voti reus fecerit. Hanc Deam vitalibus humanis præesse credunt. Ab ea denique petitur, ut jecinora et corda, quæque sunt intrinsecus viscera, salva conservet. Et quia cordis beneficio, cujus dissimulatione Brutus habebatur, idoneus emendationi publici status exstitit, hanc Deam, quæ vitalibus præest, templo sacravit. Cui pulte fabaria et larido sacrificatur; quod his maxime rebus vires corporis roborentur. Nam et Kalendæ Juniæ fabariæ vulgo vocantur, quia hoc mense adultæ fabæ divinis rebus adhibentur. Sequitur

même mois, le quatrième jour des ides quintiles.

Vient ensuite Augustus (*août*), qui fut appelé sextilis, jusqu'à ce qu'il eût été consacré à Auguste, par un sénatus-consulte dont voici le texte :

L'EMPEREUR CÉSAR AUGUSTE ÉTANT ENTRÉ DANS SON PREMIER CONSULAT AU MOIS DE SEXTILIS, AYANT TROIS FOIS TRIOMPHÉ DANS ROME, ÉTANT TROIS FOIS PARTI DU PIED DU JANICULE, CONDUISANT LES LÉGIONS SOUS SA FOI ET SOUS SES AUSPICES, AYANT, DANS CE MÊME MOIS, SOUMIS L'ÉGYPTE A LA PUISSANCE DU PEUPLE ROMAIN, ET MIS FIN DANS CE MÊME MOIS A LA GUERRE CIVILE; TOUTES CES CAUSES AYANT RENDU ET RENDANT CE MOIS TRÈS-HEUREUX POUR CET EMPIRE, IL PLAÎT AU SÉNAT QUE CE MOIS SOIT APPELÉ AUGUSTE.

Un plébiscite fut porté pour le même objet, sur la motion de Sextus Pacubius, tribun du peuple.

Le mois de septembre, auquel Domitien avait donné le nom de Germanicus, tandis qu'il avait donné le sien propre au mois d'octobre, retint son premier nom. Par la suite, quand on effaça du marbre et de l'airain le nom odieux de Domitien, ces deux mois furent aussi dépouillés des dénominations que la tyrannie leur avait imposées ; et désormais les princes, redoutant de funestes présages, eurent la circonspection de laisser aux mois leurs anciens noms, qu'ils conservèrent depuis septembre jusqu'à décembre.

Telle fut la division de l'année établie par Romulus, laquelle, comme nous l'avons déjà dit, était de dix mois, et de trois cent quatre jours; six mois étant de trente jours, et quatre de trente-un. Mais comme cette division n'était d'accord ni avec le cours du soleil, ni avec les phases de la lune, il arrivait souvent que les froids survenaient durant les mois de l'été, et les chaleurs, au contraire, durant les mois de l'hiver. Quand cela arrivait, on cessait de compter les mois, et on laissait s'écouler les jours, en attendant d'être arrivé à cette époque de l'année où le mois dans lequel on se trouvait devait coïncider avec l'état du ciel.

CHAPITRE XIII.

De la division de l'année par Numa; quelle fut la cause de l'intercalation ; et à quelle époque elle commença.

Numa, qui suivit immédiatement Romulus, ajouta cinquante jours à l'année, suivant tout ce qu'il avait pu connaître, n'ayant d'autre maître que son génie, dans un pays sauvage, et dans un siècle qui n'était pas encore civilisé, ou peut-être parce qu'il était instruit de la pratique des Grecs. En sorte que l'année fut portée à trois cent cinquante-quatre jours, espace qu'il crut devoir embrasser les douze révolutions de la lune. Aux cinquante jours qu'il avait additionnés à l'année, Numa en joignit encore six autres, retranchés aux six mois de trente jours, un jour à chacun d'eux ; et ayant ainsi formé cinquante-six jours, il les distribua en deux mois égaux. Il appela le premier des deux *Januarius* (jan-

Julius, qui cum, secundum Romuli ordinationem Martio anni tenente principium, Quintilis a numero vocaretur, nihilominus tamen etiam post præpositos a Numa Januarium ac Februarium, retinuit nomen ; cum non videretur jam quintus esse, sed septimus. Sed postea in honorem Julii Cæsaris dictatoris, legem ferente M. Antonio M. filio consule, Julius appellatus est; quod hoc mense a. d. quartum Idus Quintiles Julius procreatus sit. Augustus deinde est, qui Sextilis ante vocatus est, donec honori Augusti daretur ex senatusconsulto. Cujus verba subjeci : CUM. IMPERATOR. CÆSAR. AUGUSTUS. MENSE. SEXTILI. ET. PRIMUM. CONSULATUM. INIERIT. ET TRIUMPHOS. TRES. IN. URBEM. INTULERIT. ET. EX. JANICULO. LEGIONES. DEDUCTÆ. SECUTÆQUE. SINT. EJUS. AUSPICIA. AC. FIDEM. SED. ET. ÆGYPTUS. HOC. MENSE. IN. POTESTATEM. POPULI. ROMANI. REDACTA. SIT. FINISQUE. HOC. MENSE. BELLIS. CIVILIBUS. IMPOSITUS. SIT. ATQUE. OB. HAS. CAUSAS. HIC. MENSIS. HUIC. IMPERIO. FELICISSIMUS. SIT. AC. FUERIT. PLACERE. SENATUI. UT. HIC. MENSIS. AUGUSTUS. APPELLETUR. item plebiscitum factum ob eandem rem, Sexto Pacubio tribuno plebem rogante. Mensis September principalem sui retinet appellationem : quem Germanici appellatione, Octobrem vero suo nomine Domitianus invaserat. Sed ubi infaustum vocabulum ex omni ære vel saxo placuit eradi, menses quoque usurpatione tyrannicæ appellationis exuti sunt. Cautio postea principum ceterorum, diri ominis infausta vitantium, mensibus a Septembri usque ad Decembrem prisca nomina reservavit. Hæc fuit a Romulo annua ordinata dimensio, qui, sicut supra jam diximus, annum decem mensium, dierum vero quatuor et trecentorum habendum esse, instituit : mensesque ita disposuit, ut quatuor ex his tricenos et singulos, sex vero tricenos haberent dies. Sed cum is numerus neque solis cursui, neque lunæ rationibus conveniret, nonnunquam usu veniebat, ut frigus anni æstivis mensibus, et contra calor hiemalibus proveniret. Quod ubi contigisset, tantum dierum sine ullo mensis nomine patiebantur absumi, quantum ad id anni tempus adduceret, quo cœli habitus instanti mensi aptus inveniretur.

CAPUT XIII.

De ordinatione anni per Numam : et quæ causa fuerit intercalandi : quoque tempore primum intercalatum sit.

Sed secutus Numa, quantum sub cœlo rudi, et seculo adhuc impolito, solo ingenio magistro comprehendere potuit, vel quia Græcorum observatione forsan instructus est, quinquaginta dies addidit; ut in trecentos quinquaginta quatuor dies, quibus duodecim lunæ cursus confici credidit, annus extenderetur : atque his quinquaginta a se additis, adjecit alios sex, retractos illis sex mensibus, qui triginta habebant dies, id est, de singulis singulos; factosque quinquaginta et sex dies, in duos novos menses pari ratione divisit, ac de duobus priorem Januarium nuncupavit, primumque anni esse voluit, tanquam bicipitis dei mensem, respicientem ac prospicientem transacti anni

vier), et voulut qu'il fût le premier mois de l'année, parce qu'étant consacré au dieu à la double face, il voit la fin de l'année qui vient de s'écouler, et regarde le commencement de celle qui s'ouvre. Numa consacra le second mois à *Februus,* qui est regardé comme le dieu des lustrations. Or la ville devait être purifiée durant ce mois, dans le cours duquel Numa institua aussi les sacrifices aux dieux Mânes. Bientôt les peuples voisins, adoptant la division de Numa, commencèrent à compter dans leur année le nombre de mois et de jours réglé par Pompilius; mais ils différaient en ce qu'ils comptaient leurs mois alternativement de vingt-neuf et de trente jours. Peu de temps après, en l'honneur du nombre impair, dont la nature avait révélé le mystère avant Pythagore, Numa ajouta à l'année un jour, qu'il donna au mois de janvier, afin de conserver l'imparité tant dans l'année que dans les mois, celui de février seul excepté. En effet, douze mois, s'ils étaient tous pairs ou impairs, produiraient nécessairement un nombre pair; au lieu qu'un seul mois pair rend le nombre total des jours de l'année impairs. Ainsi donc janvier, avril, juin, sextilis, septembre, novembre, comptaient vingt-neuf jours; ils avaient leurs nones le 5, et comptaient dix-sept jours, depuis les ides jusqu'aux calendes; tandis que mai, quintilis et octobre comptaient chacun trente jours; ils avaient leurs nones le 7, et, comme les précédents, comptaient dix-sept jours depuis les ides jusqu'aux calendes qui les suivent. Le seul février resta formé de vingt-huit jours; comme si l'infériorité et la parité du nombre fussent appropriés aux dieux infernaux.

Les Romains ayant donc, d'après cette division de Numa, conforme au cours de la lune, supputé leur année comme les Grecs, durent nécessairement établir comme eux un mois intercalaire. Car les Grecs s'étant aperçus que c'était inconsidérément qu'ils avaient divisé l'année en trois cent cinquante-quatre jours (puisqu'il résultait du cours du soleil, qui parcourt le zodiaque en trois cent soixante-cinq jours et un quart, qu'il manquait à leur année onze jours et un quart), ils établirent les intercalations, qu'ils soumirent à une règle fixe. Ils intercalèrent donc, chaque huitième année, quatre-vingt-dix jours, qu'ils divisèrent en trois mois de trente jours chacun. Les Grecs en usèrent ainsi, parce qu'il était incommode et malaisé d'intercaler, chaque année, onze jours et un quart. Ils préférèrent donc prendre ce nombre huit fois, et de ces quatre-vingt-dix jours, qui sont le produit de onze jours et un quart multipliés par huit, en former trois mois, divisés ainsi que nous l'avons dit. Ils appelaient ces jours ὑπερβαίνοντες (surabondants), et ces mois ἐμβολίμους (intercalés). Les Romains voulurent adopter cet arrangement; mais ce fut sans utilité, parce qu'ils ne tinrent pas compte du jour qui, ajouté en faveur du nombre impair, comme nous l'avons dit plus haut, se trouvait en sus de la supputation des Grecs. Par l'effet de cet accident, l'intercalation octennaire ne pouvait rétablir la régularité ni dans l'ordre ni dans le nombre des jours. Comme l'erreur ne fut pas d'abord aperçue, on se mit à compter à l'exemple des Grecs, en ajoutant quatre-vingt-dix jours de supplément pour chaque huit ans. On les divisait en quatre intercalations, dont deux de vingt-deux

finem, futurique principia. Secundum dicavit Februo deo, qui lustrationum potens creditur. Lustrari autem eo mense civitatem necesse erat, quo statuit, ut justa Diis Manibus solverentur. Numæ ordinationem finitimi mox secuti, totidem diebus, totidemque mensibus, ut Pompilio placuit, annum suum computare cœperunt. Sed hoc solo discrepabant, quod menses undetricenum tricenumque numero alternaverunt. Paulo post Numa in honorem imparis numeri, secretum hoc et ante Pythagoram parturiente natura, unum adjecit diem, quem Januario dedit, ut tam in anno, quam in mensibus singulis, præter unum Februarium, impar numerus servaretur. Nam quia duodecim menses, si singuli aut pari aut impari numero putarentur, consummationem parem facerent: unus pari numero institutus, universam putationem imparem fecit. Januarius igitur, Aprilis, Junius, Sextilis, September, November, December, undetricenis censebantur diebus, et quintanas Nonas habebant : ac post Idus in omnibus a. d. septimum decimum Kalendas computabatur. Martius vero, Majus, Quintilis et October, dies tricenos singulos possidebant. Nonæ in his septimanæ erant. Similiterque post Idus, decem et septem dies in singulis usque ad sequentes Kalendas putabantur. Sed solus Februarius viginti et octo retinuit dies : quasi inferis et deminutio, et par numerus conveniret. Cum ergo Romani ex hac distributione Pompilii ad lunæ cursum, sicut Græci, annum proprium computarent, necessario et intercalarem mensem instituerunt more Græcorum. Nam et Græci, cum animadverterent, temere se trecentis quinquaginta quatuor diebus ordinasse annum, (quoniam appareret de solis cursu, qui trecentis sexaginta quinque diebus et quadrante zodiacum conficit, deesse anno suo undecim dies et quadrantem) intercalares stata ratione commenti sunt : ita ut octavo quoque anno nonaginta dies, ex quibus tres menses tricenûm dierum composuerunt, intercalarent. Id Græci fecerunt, quoniam erat operosum atque difficile, omnibus annis undecim dies et quadrantem intercalare. Itaque maluerunt hunc numerum octies multiplicare, et nonaginta dies, qui nascuntur, si quadrans cum diebus undecim octies componatur, inserere, in tres menses, ut diximus, distribuendos : hos dies ὑπερβαίνοντας, menses vero ἐμβολίμους appellitabant. Hunc ergo ordinem Romanis quoque imitari placuit : sed frustra. Quippe fugit eos, unum diem, sicut supra admonuimus, additum a se ad græcum numerum, in honorem imparis numeri. Ea re per octennium convenire numerus atque ordo non poterat. Sed nondum hoc errore comperto, per octo annos nonaginta quasi superfundendos Græcorum exemplo computabant dies; alternisque annis binos et vicenos, alternis ternos et vicenos intercalares expensabant intercalationibus quatuor. Sed octavo quoque anno inter-

jours, et deux de vingt-trois, qu'on plaçait après chaque deux ans. Mais l'année des Romains ayant un jour de plus que celle des Grecs, comme nous l'avons dit, chaque année se trouvait avoir un jour de reste; ce qui, au bout de huit ans, formait un excédant de huit jours intercalaires. Cette erreur ayant été reconnue à son tour, voici quelle espèce de correction fut adoptée. Chaque vingt-quatre ans, au lieu de quatre-vingt-dix jours, on n'en intercala que soixante-dix. Par ce retranchement de vingt-quatre jours, opéré chaque vingt-quatre ans, l'excédant de vingt-quatre jours, produit par le jour ajouté à l'année des Grecs, se trouvait exactement compensé.

Toutes les intercalations furent attribuées au mois de février, parce qu'il était le dernier mois de l'année; ce qu'on faisait encore à l'imitation des Grecs. Car eux aussi ils intercalaient leurs jours surnuméraires après le dernier mois de l'année, comme le rapporte Glaucippe, qui a écrit sur les coutumes religieuses des Athéniens. Les Romains différaient des Grecs en un point : en effet, ceux-ci intercalaient à la fin de leur dernier mois, et les Romains le vingt-troisième jour de février, après la célébration des Terminales; et ils plaçaient ensuite, après l'intercalation, les cinq jours qui étaient restés du mois de février. Je crois qu'il entrait dans leurs antiques coutumes religieuses que le mois de mars suivît immédiatement celui de février. Mais comme il arrivait souvent que les *nundines* (jours des marchés publics) tombaient, tantôt le premier jour de l'an, tantôt le jour des nones (deux circonstances réputées pernicieuses à la république), on imagina un moyen de les écarter toutes deux; ce que nous expliquerons quand nous aurons dit auparavant pourquoi l'on évitait que la tenue des marchés se rencontrât, soit le jour des premières calendes, soit en aucun de ceux des nones. Toutes les fois que l'année s'était trouvée commencer un jour consacré aux nundines, elle avait été fatalement marquée par de déplorables événements; observation qui fut surtout fortement confirmée par la sédition de Lépidus. D'un autre côté, on croyait devoir éviter les rassemblements généraux de la multitude le jour des nones, parce que le peuple romain, même après l'expulsion des rois, célébrait solennellement le jour des nones, qu'il regardait comme celui de la naissance de Servius Tullius. Or, comme il était incertain dans quel mois Servius était né, et qu'on savait cependant qu'il était né un jour des nones, d'après cette donnée populaire on les célébrait toutes. Ceux donc qui présidaient à la disposition des jours, craignant que la multitude, rassemblée les jours de marché public, ne fît quelque innovation en faveur de la royauté, prirent garde que les marchés fussent écartés des nones. C'est pourquoi le jour que nous avons dit avoir été surnuméraire dans l'année fut laissé à la disposition de ceux qui présidaient aux fastes, pour être intercalé à leur gré, soit au milieu des Terminales, soit au milieu du mois intercalaire, de façon que la tenue des nundines fût écartée des jours suspects.

Les opinions sont partagées sur l'époque où l'on commença d'intercaler. Macer Licinius la fait remonter jusqu'à Romulus. Antias, livre second, soutient que Numa Pompilius imagina ce procédé à raison des institutions religieuses. Junius dit que ce fut le roi Servius Tullius qui intercala le premier. Varron lui attribue aussi l'institution des nundines. Tuditanus, au livre trois du traité Des magistrats, rapporte que ce

calantes, octo affluebant dies ex singulis; quibus vertentis anni numerum apud Romanos, supra Græcum abundasse jam diximus. Hoc quoque errore jam cognito, hæc species emendationis inducta est. Tertio quoque octennio ita intercalandos dispensabant dies, ut non nonaginta, sed sexaginta sex intercalarent, compensatis viginti et quatuor diebus pro illis, qui per totidem annos supra Græcorum numerum creverant. Omni autem intercalationi mensis Februarius deputatus est, quoniam is ultimus anni erat : quod etiam ipsum de Græcorum imitatione faciebant. Nam et illi ultimo anni sui mensi superfluos interserebant dies, ut refert Glaucippus, qui de sacris Atheniensium scripsit. Verum una re a Græcis differebant. Nam illi confecto ultimo mense, Romani non confecto Februario, sed post vicesimum et tertium diem ejus intercalabant, Terminalibus scilicet jam peractis : deinde reliquos Februarii mensis dies, qui erant quinque, post intercalationem subjungebant : credo vetere religionis suæ more, ut Februarium omnimodo Martius consequeretur. Sed cum sæpe eveniret, ut nundinæ modo in anni principem diem, modo in Nonas caderent, (utrumque autem perniciosum reipublicæ putabatur) remedium, quo hoc averteretur, excogitatum est. Quod aperiemus, si prius ostenderimus, cur nundinæ vel primis Kalendis, vel Nonis omnibus cavebantur. Nam quoties incipiente anno dies cœpit, qui addictus est nundinis, omnis ille annus infaustis casibus luctuosus fuit : maximeque Lepidiano tumultu opinio ista firmata est. Nonis autem conventus universæ multitudinis vitandus existimabatur; quoniam populus romanus, exactis etiam regibus, diem hunc Nonarum maxime celebrabant, quem natalem Servii Tullii existimabant : quia, cum incertum esset, quo mense Servius Tullius natus fuisset, Nonis tamen natum esse constaret, omnes Nonas celebri notitia frequentabant. Veritos ergo, qui diebus præerant, ne quid nundinis collecta universitas ob regis desiderium novaret, cavisse, ut Nonæ a nundinis segregarentur. Unde dies ille, quo abundare annum diximus, eorum est permissus arbitrio, qui fastis præerant, uti, cum vellent, intercalaretur : dummodo eum in medio Terminaliorum vel mensis intercalaris ita locarent, ut a suspecto die celebritatem averterent nundinarum. Atque hoc est, quod quidam veterum retulerunt, non solum mensem apud Romanos, verum etiam diem intercalarem fuisse. Quando autem primo intercalatum sit, varie refertur, et Macer quidem Licinius ejus rei ori-

furent les mêmes décemvirs qui ajoutèrent deux tables aux dix premières, qui provoquèrent un plébiscite pour l'intercalation. Cassius désigne les mêmes auteurs. Fulvius dit que ce fut le consul Manius qui introduisit cette opération l'an 562 de la fondation de Rome, peu avant la guerre Étolique. Mais Varron infirme ce témoignage en rapportant qu'une très-ancienne loi, où il est fait mention de l'intercalation, fut gravée sur une colonne d'airain par les consuls L. Pinarius et Furius. Mais en voilà assez sur l'époque où commença l'intercalation.

—

CHAPITRE XIV.

Des corrections faites successivement à la division de l'année par les deux Césars Jules et Auguste.

On vit des temps où, par superstition, l'intercalation fut totalement omise; mais ce fut aussi quelquefois par l'intervention des prêtres, qui, en faveur des publicains, voulant tantôt raccourcir, tantôt allonger l'année, lui faisaient subir une augmentation ou une diminution de jours; en sorte que le motif de l'exactitude fournissait le prétexte d'introduire la plus grande confusion. Par la suite, C. César établit dans la nomenclature du temps, vague encore, changeante et incertaine, un ordre fixe, avec l'assistance du scribe M. Flavius, qui présenta au dictateur un tableau où chacun des jours était inscrit dans un ordre tel, qu'on pouvait le retrouver très-facilement, et qu'une fois trouvé, il restait constamment fixé en sa place. César, voulant donc entreprendre une nouvelle réglementation de l'année, laissa d'abord s'écouler tous les jours qui pouvaient encore produire de la confusion : ce qui fit que cette année, la dernière de l'état de désordre, s'étendit à quatre cent quarante-trois jours. Après cela, à l'imitation des Égyptiens, les seuls peuples instruits de l'économie céleste, il s'efforça de modeler l'année sur la révolution du soleil, laquelle termine son cours dans l'espace de trois cent soixante-cinq jours et un quart. En effet, de même qu'un mois est l'année lunaire, parce que la lune emploie un peu moins d'un mois à faire le tour du zodiaque; de même on doit prendre, pour l'année du soleil, le nombre de jours qu'il emploie à revenir au signe d'où il est parti. De là vient que l'année reçoit les épithètes de *vertens* (retournant), et de *magnus* (grand); tandis que la révolution de la lune est l'*annus brevis* (la petite année). Virgile les indique toutes deux en disant :

« Cependant le soleil parcourt le cercle de la « grande année. »

C'est pourquoi Atéius Capiton pense que le mot année signifie circuit du temps; car les anciens employèrent *an* pour *circum*. Ainsi Caton, dans ses *Origines*, dit *an terminum* pour *circum terminum* (autour de la limite); et *ambire* pour *circumire* (aller autour).

Jules César ajouta donc dix jours à l'ancienne année, pour que l'année embrassât les trois cent soixante-cinq jours que le soleil emploie à par-

ginem Romulo assignat. Antias libro secundo, Numam Pompilium sacrorum causa id invenisse, contendit. Junius Servium Tullium regem primum intercalasse commemorat : a quo et nundinas institutas, Varroni placet. Tuditanus refert libro tertio Magistratuum, Decemviros, qui decem Tabulis duas addiderunt, de intercalando populum rogasse. Cassius eosdem scribit auctores. Fulvius autem id egisse Manium consulem dicit ab urbe condita anno quingentesimo sexagesimo secundo, inito mox bello Ætolico. Sed hunc arguit Varro, scribendo, antiquissimam legem fuisse incisam in columna ærea a L. Pinario et Furio consulibus, cui mentio intercalaris adscribitur. Hæc de intercalandi principio satis relata sint.

—

CAPUT XIV.

Quem in modum primum Julius, deinde Augustus Cæsares annum correxerint.

Verum fuit tempus, cum propter superstitionem intercalatio omnis omissa est. Nonnunquam vero per gratiam sacerdotum, qui publicanis proferri vel imminui consulto anni dies volebant, modo auctio, modo retractio dierum proveniebat : et sub specie observationis emergebat major confusionis occasio. Sed postea C. Cæsar omnem hanc inconstantiam temporum, vagam adhuc et incertam, in ordinem statæ definitionis coegit, annitente sibi M. Flavio scriba : qui scriptos dies singulos ita ad dictatorem retulit, ut et ordo eorum inveniri facillime posset, et invento certus status perseveraret. Ergo C. Cæsar, exordium novæ ordinationis initurus, dies omnes, qui adhuc confusionem poterant facere, consumsit : eaque re factum est, ut annus confusionis ultimus in quadringentos quadraginta tres dies protenderetur. Post hæc imitatus Ægyptios, solos divinarum rerum omnium conscios, ad numerum solis, qui diebus tricenis sexaginta quinque et quadrante cursum conficit, annum dirigere contendit. Nam, sicut lunaris annus mensis est, quia luna paulo minus quam mensem in zodiaci circumitione consumit, ita solis annus hoc dierum numero colligendus est, quem peragit, dum ad id signum se denuo vertit, ex quo digressus est. Unde annus vertens vocatur, et habetur magnus; cum lunæ annus brevis putetur. Horum Vergilius utrumque complexus est :

Interea magnum sol circumvolvitur annum.

hinc Atejus Capito annum a circuitu temporis putat dictum : quia veteres *an*, pro *circum* ponere consuerunt, ut Cato in Originibus, *An terminum*, id est, *circum terminum*; et *ambire*, pro *circumire*. Julius ergo Cæsar decem dies observationi veteri superadjecit; ut annum trecenti sexaginta quinque dies, quibus sol zodiacum lustrat, efficerent : et, ne quadrans deesset, statuit, ut quarto quoque anno sacerdotes, qui curabant mensibus ac diebus, unum intercalarent diem; eo scilicet mense ac loco, quo etiam apud veteres intercalabatur, id est, ante quinque ultimos Februarii mensis dies; idque bisextum censuit nominandum. Dies autem decem, quos ab eo additos diximus, hac ordinatione distribuit : in Januarium, et

courir le zodiaque; et, afin de ne pas négliger le quart de journée restant, il établit que, chaque quatre ans, les prêtres qui présidaient aux mois et aux jours intercaleraient un jour dans le même mois et au même lieu où les anciens intercalaient, c'est-à-dire avant les cinq derniers jours de février; et il appela cette opération le *bisextum*. Quant aux dix jours que nous avons dit avoir été ajoutés par lui, voici dans quel ordre il les distribua. Il ajouta deux jours aux mois de janvier, sextilis et décembre, et un jour aux mois d'avril, juin, septembre et novembre; mais il n'ajouta point de jour au mois de février, pour ne pas porter atteinte au culte des dieux infernaux. Mars, mai, quintilis et octobre restèrent dans leur ancien état, comme ayant un nombre suffisant de jours, c'est-à-dire trente et un. César n'ayant rien changé à ces mois, leurs nones restèrent au septième jour, comme Numa l'avait établi : janvier, sextilis et décembre, auxquels il ajouta deux jours, quoique depuis cette époque ils en eussent trente et un, continuèrent à compter cinq jours de nones. Les calendes qui les suivent sont fixées dix-neuf jours après leurs ides, parce que César ne voulut insérer les jours qu'il ajouta, ni avant les nones, ni avant les ides, pour ne pas troubler, par une nouvelle énumération, le rit religieux fixé à ces époques. Il ne voulut pas non plus placer ces jours immédiatement après les ides, pour n'avoir à troubler aucune férie dans le rang qui lui était assigné; mais il plaça ces jours nouveaux après toutes les féries de chaque mois écoulées. Ainsi, les deux jours que nous avons dits donnés à janvier devinrent le quatre et le trois d'avant les calendes de février; le jour donné au mois d'avril devint le trois d'avant les calendes de mai; celui de juin devint le trois d'avant les calendes de juillet; ceux d'août devinrent les quatre et trois d'avant les calendes de septembre; celui de septembre devint le trois d'avant les calendes d'octobre; celui de novembre, devint le trois d'avant les kalendes de décembre; ceux de décembre devinrent les quatre et trois d'avant les kalendes de janvier : en sorte qu'il arriva que tous ces mois qui furent augmentés, et dont les jours, avant cet arrangement, commençaient à remonter vers les calendes du mois suivant, le dix-septième jour, depuis cette augmentation commencèrent à remonter vers les kalendes suivantes, savoir : ceux qui avaient reçu une augmentation de deux jours, le dix-neuvième jour; et ceux qui n'avaient reçu qu'un seul jour d'augmentation, le dix-huitième jour. Cependant les féries de chaque mois conservèrent leur ordre. Ainsi, par exemple, si l'on fêtait ou si l'on fériait le troisième jour après les ides d'un mois, ce jour était dit le seizième d'avant les calendes. Après l'augmentation de l'année, on conserva encore ces rites au même jour, savoir, le troisième après les ides, quoique, depuis l'augmentation, il ne fût plus le seizième d'avant les calendes, mais le dix-septième ou le dix-huitième, selon qu'on avait ajouté au mois un ou deux jours. César établit que ces nouveaux jours, insérés à la fin de chaque mois après toutes les féries qui s'y étaient rencontrées, seraient jours *fastes*, afin de les laisser libres pour le commerce de la vie; et non-seulement il ne voulut pas les férier, mais même il ne voulut y fixer aucune assemblée publique, pour ne pas fournir de nouvelles occasions à l'ambition des magistrats.

César ayant ainsi organisé la division civile de l'année, qu'il mit en concordance avec les révolutions de la lune, en fit la promulgation publique par un édit. L'erreur aurait pu s'arrêter

Sextilem, et Decembrem, binos dies inseruit; in Aprilem autem, Junium, Septembrem, Novembrem, singulos. Sed neque mensi Februario addidit diem, ne deo infero religio immutaretur : et Martio, Majo, Quintili, Octobri servavit pristinum statum; quod satis pleno erant numero, id est, dierum singulorum tricenorumque. Ideo et septimanas habent Nonas, sicut Numa constituit, quia nihil in his Julius mutavit. Sed Januarius, Sextilis, December, quibus Cæsar binos dies addidit, licet tricenos singulos habere post Cæsarem cœperint, quintanas tamen habent Nonas; et ab Idibus illis sequentes Kalendæ in undevicesimum revertuntur : quia Cæsar, quos addidit dies, neque ante Nonas, neque ante Idus inserere voluit, ne Nonarum aut Iduum religionem, quæ stato erant die, novella compendinatione corrumperet. Sed nec post Idus mox voluit inferre, ne feriarum quarumque violaretur indictio. Sed peractis cujusque mensis feriis, locum diebus advenis fecit. Et Januario quidem dies, quos diximus, quartum et tertium Kalendas Februarias dedit; Aprili, tertium Kalendas Majas; Junio, tertium Kalendas Julias; Augusto, quartum et tertium Kalendas Septembres; Septembri, tertium Kalendas Octobres; Novembri, tertium Kalendas Decembres; Decembri vero, quartum et tertium Kalendas Januarias. Ita factum est, ut cum omnes hi menses, quibus dies addidit, ante hanc ordinationem habuissent mensis sequentis Kalendas a. d. septimumdecimum revertentes, postea ex augmento additorum dierum hi, qui duos acceperunt, a. d. nonumdecimum, qui vero unum, a. d. octavumdecimum haberent reditum Kalendarum. Feriarum tamen cujusque mensis ordo servatus est. Nam si cui fere tertius ab Idibus dies festus aut feriatus fuit, et tunc a. d. sextumdecimum dicebatur : etiam post augmentum dierum eadem religio servata est, ut tertio ab Idibus die celebraretur; licet ab incremento non jam a. d. sextumdecimum Kalendas, sed a. d. septimumdecimum, si unus, a. d. octavumdecimum, si duo additi sunt, diceretur. Nam ideo novos dies circa finem cujusque mensis inseruit, ubi finem omnium, quæ in mense erant, reperit feriarum, adjectosque a se dies fastos notavit, ut majorem daret actionibus libertatem : et non solum nullum nefastum, sed nec comitialem quemquam de adjectis diebus instituit, ne ambitionem magistratuum augeret adjectio. Sic annum civilem Cæsar, habitis ad lunam dimensionibus, constitutum edicto palam

là, si les prêtres ne s'en étaient pas formé une nouvelle de la correction même. Mais tandis qu'il aurait fallu n'intercaler le jour produit par les quatre quarts de jours qu'après quatre années révolues, et avant le commencement de la cinquième, eux intercalaient, non après, mais au commencement de la quatrième année. Cette erreur dura trente-six ans, durant lesquels on intercala douze jours, tandis qu'on n'en aurait dû intercaler que neuf. Mais on s'en aperçut enfin, et Auguste la corrigea, en ordonnant de laisser écouler douze ans sans intercaler; afin que ces trois jours surnuméraires, produits par la trop grande hâte des prêtres durant trente-six ans, se trouvassent consommés par les douze années suivantes privées d'intercalation. Au bout de ce terme, il ordonna qu'on intercalât un jour au commencement de chaque cinquième année, comme César l'avait réglé; et il fit graver l'ensemble de cette division de l'année sur une table d'airain, pour la conserver à perpétuité.

—

CHAPITRE XV.

Des calendes, des ides et des nones.

Ici Horus, prenant la parole, dit : La coutume de placer le jour intercalaire avant le commencement de la cinquième année s'accorde avec celle de l'Égypte, la mère des sciences; mais il n'y a rien de compliqué dans la disposition des mois des Égyptiens. Tous sont de trente jours. Au bout de douze de ces mois, c'est-à-dire au bout de trois cent soixante jours, ils ajoutent à leur année cinq jours qui restent, et qu'ils placent entre août et septembre. C'est là qu'ils placent aussi, après chaque quatre ans, le jour intercalaire produit par les quatre quarts de jour. Chez vous on ne compte pas les jours du mois, depuis le premier jusqu'au dernier, suivant l'ordre croissant et continu de la numération. Mais, des calendes, la numération des jours se dirige vers les nones; ensuite elle décline vers ce que je vous entends appeler les ides; ensuite, si j'ai bien compris ce que vous rapportiez tout à l'heure, la numération des jours décline de nouveau vers les calendes du mois suivant. Or, je voudrais bien connaître la signification de ces divers mots; et cependant je ne puis me flatter de parvenir à comprendre ces dénominations que vous donnez à vos différents jours, comme celles de fastes et d'autres diverses. J'avoue aussi que je ne sais ce que c'est que vos nundines, dont l'observation comporte tant d'exactitude et de précaution. Étant étranger, je n'ai point à rougir d'ignorer tout cela; mais même un citoyen romain ne souffrirait pas de l'apprendre de toi, Prétextatus.

Prétextatus lui répondit : Non-seulement tu ne dois point rougir, Horus, toi qui es Égyptien d'origine; mais nous-mêmes qui sommes d'origine romaine, je ne pense pas que nous devions rougir de nous instruire sur ce que tous les anciens ont jugé digne de leurs investigations. Or les calendes, les nones, les ides, et l'observation des différentes féries, sont des sujets qui ont exercé la plume d'un nombre infini d'auteurs, dont nous allons recueillir brièvement les diverses opinions.

posito publicavit. Et error hucusque stare potuisset, ni sacerdotes sibi errorem novum ex ipsa emendatione fecissent. Nam cum oporteret diem, qui ex quadrantibus confit, quarto quoque anno confecto, antequam quintus inciperet, intercalare : illi quarto non peracto, sed incipiente, intercalabant. Hic error sex et triginta annis permansit : quibus annis intercalati sunt dies duodecim, cum debuerint intercalari novem. Sed hunc quoque errorem sero deprehensum correxit Augustus, qui annos duodecim sine intercalari die transigi jussit : ut illi tres dies, qui per annos triginta et sex vitio sacerdotalis festinationis excreverant, sequentibus annis duodecim, nullo die intercalato, devorarentur. Post hoc, unum diem secundum ordinationem Cæsaris, quinto quoque incipiente anno, intercalari jussit; et omnem hunc ordinem æreæ tabulæ, ad æternam custodiam, incisione mandavit.

—

CAPUT XV.

De Kalendis, Idibus, ac Nonis.

Tunc Horus : Dies quidem hic, inquit, intercalaris, antequam quintus annus incipiat, inserendus, cum Ægypti matris artium ratione consentit. Sed nihil in illorum mensibus explicandis videtur operosum, quos tricenûm dierum omnes habent; eo quod, explicitis duodecim mensibus, id est, trecentis sexaginta diebus exactis, tunc inter Augustum atque Septembrem reliquos quinque dies anno suo reddunt, annectentes quarto quoque anno exacto intercalarem, qui ex quadrantibus confit. At hic non a primo in ultimum mensis diem ad incrementum continuum numerus accedit; sed post Kalendas dirigitur in Nonas : unde ad quasdam Idus deflecti audio : post rursus, ni fallor, immo ut nunc quoque retulisti, in sequentes Kalendas. Quæ omnia quid sibi velint, scire equidem vellem. Nam illud nec consequi posse me spero, ut vocabula comprehendam, quæ singulis apud vos diebus adduntur; dum alios fastos, variisque alios nominibus nuncupatis. Nundinas quoque vestras nescire me fateor : de quibus observatio tam diligens, tam cauta narratur. Hæc nec mihi erubescendum est ignorare peregrino : a te vero, Prætextate, discere nec civem puderet. Tunc Prætextatus : Non solum, inquit, tibi, Hore, cum sis Ægypto oriundus, sed ne nobis quidem, quibus origo romana est, erubescendum puto quærere, quod quæsitu dignum omnes veteres putaverunt. Nam de Kalendis, Nonis, et Idibus, deque feriarum variis observationibus, innumeros auctores cura quæstionis exercuit : et ideo nos, quæ de his ab omnibus dicta sunt, in unum breviter colligemus. Romulus enim, cum ingenio acri quidem, sed agresti, statum proprii ordinaret imperii, initium cujusque mensis ex illo sumebat die, quo novam lunam contigisset videri. Quia vero non conti

Romulus, ayant organisé son empire d'après l'instinct de son génie énergique, mais inculte, commençait chaque mois le jour qu'apparaissait la nouvelle lune. Mais comme il n'arrive pas régulièrement qu'elle revienne à pareil jour, et qu'au contraire son apparition est retardée ou accélérée par des causes fixes, il s'ensuivit que, lorsque la lune retarda son apparition, on ajouta plusieurs jours au mois, et qu'on en retrancha lorsqu'elle l'accéléra. En sorte que le nombre de jours qui fut attribué, à perpétuité, à chaque mois, se trouva fixé la première fois par le hasard. De là il arriva que, parmi les mois, les uns furent de trente-un jours, les autres de vingt-neuf. Mais cependant on voulut que, chaque mois, il y eût neuf jours des nones aux ides; et l'on régla aussi qu'entre les ides et les calendes du mois suivant, on compterait seize jours. Ainsi les mois les plus longs avaient leurs deux jours de surplus, placés entre les calendes et les nones. De là vient que les mois ont leurs nones, les uns le cinquième jour après les calendes, et les autres le septième. Cependant César, comme nous l'avons dit plus haut, respectant la fixité des institutions religieuses, ne voulut pas transposer l'ordre des nones, même dans les mois auxquels il ajouta deux jours, parce que, sans toucher aux institutions sacrées, il put ajouter ces jours après toutes les féries du mois.

Anciennement, avant que les Fastes eussent été divulgués au public, contre le gré du sénat, par le scribe Cn. Flavius, un pontife mineur était chargé d'observer l'apparition de la nouvelle lune; et, aussitôt après l'avoir aperçue, de la notifier au roi des sacrifices, lequel offrait aussitôt un sacrifice conjointement avec celui-ci. Après quoi le pontife mineur convoquait le peuple (*kalabat*) dans la curie (*kalabra*) qui est proche de la cabane qu'habita Romulus : il proclamait combien de jours devaient s'écouler depuis les calendes jusqu'aux nones, et annonçait, en répétant cinq fois le mot grec καλῶ, que les nones devaient être le cinquième jour ou le septième jour, en répétant sept fois ce même mot. Le mot καλῶ est grec, et signifie j'appelle. De là vient qu'on appelle *calende* le premier des jours qu'on proclamait de cette manière, et qu'on a appelé *kalabra* la curie où on les proclamait. Or le pontife mineur faisait cette proclamation du nombre des jours qui devaient s'écouler jusqu'aux nones, parce qu'après la nouvelle lune, les habitants des campagnes devaient se rendre à la ville le jour des nones, pour apprendre du roi des sacrifices le motif des féries, et tout ce qu'il y aurait à observer durant le cours du mois. De là vient que quelques-uns pensent que les nones ont pris leur nom de ce qu'elles sont le commencement d'un nouvel ordre d'observation, *novæ;* ou bien de ce qu'on suppose qu'il y a toujours neuf jours des nones aux ides. Chez les Toscans, les nones étaient plus fréquentes; car chaque neuf jours ils venaient conférer de leurs affaires privées, et saluer leur roi.

Quant au nom des *ides,* il est pris des Toscans, chez lesquels ce jour est appelé *itis.* Chez eux, le mot *item* signifie : gage de Jupiter. En effet, nous tenons Jupiter pour l'auteur de la lumière; c'est pourquoi les Saliens le célèbrent dans leurs chants sous le nom de *Lucetius;* les Crétois le nomment le dieu du jour; les Romains eux-mêmes l'appellent *Diespiter,* mot composé de *diei pater* (père du jour) : ce n'est donc pas sans rai-

nuo evenit, ut eodem die semper appareat, sed modo tardius, modo celerius ex certis causis videri solet : contigit, ut, cum tardius apparuit, præcedenti mensi plures dies, aut cum celerius, pauciores darentur. Et singulis quibusque mensibus perpetuam numeri legem primus casus addixit. Sic factum est, ut alii triginta et unum, alii undetriginta sortirentur dies. Omnibus tamen mensibus ex die Nonarum Idus, nono die repræsentari placuit : et inter Idus ac sequentes Kalendas constitutum est, sedecim dies esse numerandos. Ideo mensis uberior duos illos, quibus augebatur, dies inter Kalendas suas et Nonas habebat. Hinc aliis quintus a Kalendis dies, aliis septimus Nonas facit. Cæsar tamen, ut supra diximus, stata sacra custodiens, nec in illis mensibus, quibus binos adjecit dies, ordinem voluit mutare Nonarum, quia, peractis totius mensis feriis, dies suos rei divinæ cautus inseruit. Priscis ergo temporibus, antequam fasti a Cn. Flavio scriba invitis Patribus in omnium notitiam proderentur, pontifici minori hæc provincia delegabatur, ut novæ lunæ primum observaret aspectum, visamque regi sacrificulo nuntiaret. Itaque sacrificio a rege et minore pontifice celebrato, idem pontifex, calata, id est, vocata in Capitolium plebe, juxta curiam Calabram, quæ casæ Romuli proxima est, quot numero dies a Kalendis ad Nonas superessent, pronuntiabat : et quintanas quidem dicto quinquies verbo καλῶ, septimanas repetito septies prædicabat. Verbum autem καλῶ græcum est, id est, voco. Et hunc diem, qui ex his diebus, qui calarentur, primus esset, placuit Kalendas vocari. Hinc et ipsi curiæ, ad quam vocabantur, Calabræ nomen datum est. Ideo autem minor pontifex numerum dierum, qui ad Nonas superessent, calando prodebat, quod post novam lunam oportebat Nonarum die populares, qui in agris essent, confluere in urbem, accepturos causas feriarum a rege sacrorum, sciturosque, quid esset eo mense faciendum. Unde quidam hinc Nonas æstimant dictas, quasi novæ initium observationis; vel quod ab eo die semper ad Idus novem dies putantur : sicut apud Tuscos Nonæ plures habebantur, quod hi nono quoque die regem suum salutabant, et de propriis negotiis consulebant. Iduum porro nomen a Tuscis, apud quos is dies *Itis* vocatur, sumtum est. *Item* autem illi interpretabantur Jovis fiduciam. Nam cum Jovem accipiamus lucis auctorem, unde et Lucetium Salii in carmine canunt, et Cretenses Δία τὴν ἡμέραν vocant; ipsi quoque Romani Diespitrem appellant, ut diei patrem : jure hic dies Jovis fiducia vocatur, cujus lux non finitur cum solis occasu, sed splen-

son que le jour des ides est appelé *foi de Jupiter;* parce qu'en ce jour la lumière ne se trouve point éteinte par le coucher du soleil, la nuit étant éclairée comme le jour par la clarté de la lune; ce qui n'arrive que dans la pleine lune, c'est-à-dire ordinairement à moitié du mois. On nomme *foi de Jupiter,* en se servant de l'expression toscane, le jour dont la nuit n'a point de ténèbres; et c'est pourquoi aussi l'antiquité a consacré les ides de tous les mois comme féries de Jupiter.

D'autres pensent que le mot *idus* est le même que *vidus*, lequel vient de *videre* (voir), parce qu'en ce jour la lune se voit en son plein. Dans la suite, on retrancha du mot la lettre V; comme, par contraire, quand les Grecs disent ἰδεῖν (voir), nous disons, en ajoutant un V, *videre*. D'autres aiment mieux faire venir le mot ides de l'expression grecque εἶδος (forme), parce qu'en ce jour la lune découvre sa forme tout entière. Il en est qui pensent que les ides ont été ainsi appelées d'*Idulis,* mot par lequel les Toscans désignent la brebis qu'ils font immoler à Jupiter par un flamine, aux ides de chaque mois. Pour nous, l'étymologie qui nous paraît la plus exacte, c'est que nous appelons *ides* le jour qui partage le mois; car *iduare,* en langue étrusque, veut dire *diviser.* Ainsi l'on dit *vidua* (veuve), pour *valde idua*, c'est-à-dire *valde divisa* (fortement séparée); ou bien l'on dit *vidua,* pour *a viro divisa* (séparée de son mari).

De même que les ides étaient consacrées à Jupiter, ainsi nous savons, par les témoignages de Varron et du livre Pontifical, que les kalendes étaient dédiées à Junon. C'est pourquoi les Laurentins, fidèles aux pratiques religieuses de leurs pères, conservent à Junon le nom de *Kalendaris,* que ceux-ci lui donnèrent dans son culte. De plus, ils invoquent cette déesse le jour des calendes de chaque mois, depuis mars jusqu'à décembre. Les Romains font de même : outre le sacrifice offert à Junon dans la curie *kalabra* par le pontife mineur, la reine des sacrifices lui offre dans sa demeure royale une truie ou une brebis. C'est de cette déesse que Janus, comme nous l'avons dit, tire son nom de *Junonius;* parce que, tandis que toutes les entrées sont consacrées à ce dieu, les jours des calendes de chaque mois paraissent devoir être attribués à Junon. En effet, puisque les anciens observaient de commencer leurs mois avec la nouvelle lune, et qu'ils croyaient que la lune était la même que Junon, c'est à juste titre qu'ils auraient consacré les calendes à cette déesse; ou bien, puisque la lune sillonne l'air (aussi les Grecs l'appelèrent Artémis, c'est-à-dire qui fend les airs), et que Junon préside à cet élément, c'est à bon droit qu'on lui aurait consacré les commencements des mois, c'est-à-dire les calendes.

Je ne dois pas passer sous silence que les calendes, les nones et les ides étaient des jours religieux relativement à la consommation du mariage, c'est-à-dire pendant lesquels on pensait devoir s'en abstenir; car ces jours, à l'exception des nones, sont fériés. Or il est sacrilége de faire violence à qui que ce soit les jours fériés; c'est pourquoi l'on évite, ces jours-là, de célébrer les mariages, dans lesquels il est censé qu'on fait violence aux vierges. Sur quoi Varron rapporte que Verrius Flaccus, très-versé dans le droit pontifical, avait coutume de dire que puisque les jours de féries il était permis de recreuser les anciens fossés, mais non d'en creuser de nouveaux, de même, l'on pouvait licitement, ces jours-là, célébrer les mariages des veuves et non ceux des

dorem diei et noctis continuat, illustrante luna : quod semper in plenitunio, id est, medio mense, fieri solet. Diem igitur, qui vel nocturnis caret tenebris, Jovis fiduciam Tusco nomine vocaverunt : unde et omnes Idus Jovis ferias observandas sanxit antiquitas. Alii putant, Idus, quod ea die plena luna videatur, a videndo vidus appellatas, mox literam *u* detractam : sicut contra, quod Græci ἰδεῖν dicunt, nos, *u* litera addita, *videre* dicimus. Nonnullis placet, Idus dictas vocabulo græco, οἷον ἀπὸ τοῦ εἴδους, quod eo die plenam speciem luna demonstret. Sunt, qui existiment, Idus ab ove iduli dictas, quam hoc nomine vocant Tusci, et omnibus Idibus Jovi immolatur a flamine. Nobis illa ratio nominis vero propior existimatur, ut Idus vocemus diem, qui dividit mensem. *Iduare* enim etrusca lingua *dividere* est. Inde *vidua,* quasi *valde idua,* id est, *valde divisa :* aut *vidua*, id est, *a viro divisa.* Ut autem Idus omnes Jovi, ita omnes Kalendas Junoni tributas, et Varronis et pontificalis affirmat auctoritas : quod etiam Laurentes patriis religionibus servant, qui et cognomen deæ ex cærimoniis addiderunt, Kalendarem Junonem vocantes. Sed et omnibus Kalendis a mense Martio ad Decembrem huic deæ Kalendarum die supplicant. Romæ quoque Kalendis omnibus, præter quod pontifex minor in curia Calabra rem divinam Junoni facit, etiam regina sacrorum, porcam vel agnam in regia Junoni immolat : a qua etiam Janum Junonium vocatum esse diximus, quod illi Deo omnis ingressus, huic Deæ cuncti Kalendarum dies videntur adscripti. Cum enim initia mensium majores nostri ab exortu lunæ servaverint, jure Junoni addixerunt Kalendas, lunam ac Junonem eandem putantes : vel quia luna per aerem meat, (unde et Græci lunam ἄρτεμιν nuncuparunt, id est, ἀεροτόμην, quod aera secat) Juno autem aeris arbitra est, merito initia mensium, id est, Kalendas, huic Deæ consecraverunt. Nec hoc prætermiserim, quod nuptiis copulandis Kalendas, Nonas, et Idus religiosas, id est, devitandas censuerunt. Hi enim dies præter Nonas feriati sunt. Feriis autem vim cuiquam fieri, piaculare est. Ideo tunc vitantur nuptiæ, in quibus vis fieri virginibus videtur. Sed Verrium Flaccum, juris pontificii peritissimum, dicere solitum refert Varro, quia feriis tergere veteres fossas liceret, novas facere jus non esset : ideo magis viduis, quam virginibus, idoneas esse ferias ad nubendum. Subjiciet aliquis : Cur ergo Nonis, si feriatus dies non est, prohibetur celebritas nuptiarum? Hujus quoque rei in aperto causa est. Nam quia primus nuptiarum dies verecundiæ

vierges. Mais, dira-t-on, les nones n'étaient point jours fériés : pourquoi donc était-il aussi défendu de célébrer les noces ce jour-là? La raison en est claire. Le premier jour des noces est donné à la pudeur. Le lendemain, la nouvelle mariée doit être mise en possession de son autorité dans la maison de son mari, et offrir un sacrifice : mais les lendemains, soit des calendes, soit des nones, soit des ides, sont également considérés comme jours funestes; c'est pourquoi l'on a établi que les jours des nones seraient impropres au mariage, afin que l'épousée n'entrât point en possession de la liberté que lui donne sa nouvelle condition, sous les auspices funestes du lendemain; ou afin qu'elle n'offrît point son sacrifice en un jour funeste, ce qui serait néfaste.

—

CHAPITRE XVI.

Des diverses sortes de jours chez les Romains et des différences qui furent entre eux.

Mais puisque l'ordre naturel du sujet nous a conduits à parler des jours, il nous faut dire aussi quelque chose sur ce point, qui est compris dans l'interrogation de notre ami Horus.

Comme il avait divisé l'année en mois, ainsi Numa divisa chaque mois en jours; et tous les jours furent dénommés, ou *festi* (fêtés), ou *profesti* (non fêtés) ou *intercisi* (entrecoupés). Les jours furent consacrés aux dieux. Les jours non fêtés furent laissés aux hommes, pour traiter les affaires publiques et privées. Les jours entrecoupés furent communs aux dieux et aux hommes. Aux jours fêtés appartiennent les sacrifices, les festins religieux, les jeux publics et les féries; et aux jours non fêtés, les fastes, les assemblées comitiales, les *comperendini*, les *stati*, les *prœliales*. Quant aux jours entrecoupés, ils se subdivisent non entre eux, mais chacun en soi-même : car à certaines heures de ces jours il est permis, à d'autres heures il est interdit, de rendre la justice. Pendant l'immolation de la victime, il y a interdiction : entre l'immolation et l'oblation, l'interdiction est levée; et elle est de nouveau rétablie pendant qu'on brûle la victime. Il y a donc lieu de parler principalement de la division des jours fêtés et non fêtés.

Un jour est solennellement célébré, ou par des sacrifices offerts aux dieux, ou par des festins religieux, ou par des jeux en l'honneur des dieux, ou par l'observation des féries. Or il y a quatre sortes de féries publiques : les statives, les conceptives, les impératives et les nundines. Les statives sont communes à tout le peuple, placées à des jours et à des mois déterminés et invariables, et marquées dans les fastes par des observances définies. Les principales de ces féries sont : les agonales, les carmentales, les lupercales. Les féries conceptives sont celles qui sont promulguées chaque année par les magistrats ou par les prêtres, soit à des jours fixes, soit même à des jours indéterminés : comme sont les latines, les sémentives, les paganales, les compitales. Les féries impératives sont celles que les consuls ou les préteurs établissent au gré de leur autorité. Les nundines sont consacrées aux habitants des villages et des campagnes, durant lesquelles ils se rassemblent pour traiter de leurs affaires privées ou de leur négoce. En outre,

datur, postridie autem nuptam in domo viri dominium incipere oportet adipisci, et rem facere divinam; omnes autem postriduani dies, seu post Kalendas, sive post Nonas, Idusve, ex æquo atri sunt : ideo et Nonas inhabiles nuptiis esse dixerunt, ne nupta aut postero die libertatem auspicaretur uxoriam, aut atro immolaret, quo nefas est sacra celebrari.

—

CAPUT XVI.

Quæ discrimina diversitatesque fuerint dierum apud Romanos.

Sed quia nos ad commemorationem dierum ordo deduxit, de hoc quoque, quod Hori nostri consultatio continet, pauca dicenda sunt. Numa ut in menses annum, ita in dies mensem quemque distribuit; diesque omnes aut festos, aut profestos, aut intercisos vocavit. Festi dies Diis dicati sunt : profesti hominibus ob administrandam rem privatam publicamque concessi : intercisi Deorum hominumque communes sunt. Festis insunt sacrificia, epulæ, ludi, feriæ : profestis, fasti, comitiales, comperendini, stati, prœliales : intercisi in se, non in alia dividuntur. Illorum enim dierum quibusdam horis fas est, quibusdam fas non est jus dicere. Nam, cum hostia cæditur, fari nefas est : inter cæsa et porrecta fari licet : rursus, cum adoletur, non licet. Ergo de divisione festorum et profestorum dierum latius disserendum est. Sacra celebritas est, vel cum sacrificia Diis offeruntur, vel cum dies divinis epulationibus celebratur, vel cum ludi in honorem aguntur Deorum, vel cum feriæ observantur. Feriarum autem publicarum genera sunt quatuor. Aut enim stativæ sunt, aut conceptivæ, aut imperativæ, aut nundinæ. Et sunt stativæ universi populi communes certis et constitutis diebus ac mensibus, et in fastis statis observationibus annotatæ, in quibus præcipue servantur Agonalia, Carmentalia, Lupercalia. Conceptivæ sunt, quæ quotannis a magistratibus vel a sacerdotibus concipiuntur in dies certos, vel etiam incertos : ut sunt Latinæ, Sementivæ, Paganalia, Compitalia. Imperativæ sunt, quas consules vel prætores pro arbitrio potestatis indicunt. Nundinæ sunt paganorum, id est, rusticorum, quibus conveniunt negotiis propriis vel mercibus provisuri. Sunt præterea feriæ propriæ familiarum; ut familiæ Claudiæ, vel Æmiliæ, seu Juliæ, sive Corneliæ, et si quas ferias proprias quæque familia ex usu domesticæ celebritatis observat. Sunt singulorum; ut natalium fulgurumque susceptiones, item funerum atque expiationum : apud veteres quoque, qui nominasset Salutem, Semoniam, Sejam, Segetiam, Tutilinam, ferias observabat. Item Flaminica, quoties toni-

il est des féries particulières à chaque famille, comme celles des familles Claudia, Æmilia, Julia, Cornélia, et toutes autres féries particulières que chaque famille célèbre selon ses usages domestiques. Il est des féries particulières aux individus, comme les jours de naissance, de la foudre, des funérailles, des expiations. Chez les anciens, celui qui avait prononcé les noms de *Salus*, *Semonia*, *Seia*, *Segetia*, *Tutilina*, observait férie. La femme du flamine, chaque fois qu'elle entendait le tonnerre, était en férie jusqu'à ce qu'elle eût apaisé les dieux. Les prêtres enseignaient que les féries étaient profanées, si on se livrait à quelque travail après qu'elles avaient été promulguées et commencées. Bien plus, il n'était pas même permis au roi des sacrifices et aux flamines, de voir travailler pendant les féries. C'est pourquoi on faisait annoncer par un crieur public qu'on eût à s'abstenir du travail, et une amende était infligée à celui qui négligeait de se conformer à ce précepte. Les prêtres enseignaient encore que celui qui, en ces jours, avait travaillé par mégarde, devait offrir, outre l'amende, un porc en expiation; et le pontife Scévola soutenait qu'il n'y avait point d'expiation pour celui qui aurait travaillé sciemment. Cependant Umbro affirme que celui qui aurait fait un travail relatif aux dieux ou aux choses sacrées, ou pour quelque utilité pressante de la vie, ne contracte aucune souillure. Enfin Scévola, consulté sur ce qu'il était permis de faire les jours de férie, répondit : qu'on pouvait faire ce dont l'omission serait nuisible. Ainsi donc, si un bœuf était tombé dans un précipice et qu'un père de famille eût employé ses soins pour l'en retirer, ce père de famille n'était pas considéré comme ayant profané la férie; non plus que celui qui, étayant la poutre rompue de son toit, l'a préservé d'une ruine imminente. C'est pourquoi Virgile, profondément versé en toute doctrine, sachant qu'on lave les brebis, ou pour nettoyer leur laine ou pour les guérir de la gale, prononce qu'il est licite de plonger les brebis dans l'eau durant les féries, lorsque c'est pour cause de remède.

« (Nulle ordonnance des pontifes ne défend) « dit-il, de plonger le troupeau bêlant dans l'eau « *salubre* du fleuve. »

En employant le mot *salubre*, il montre que la permission se rapporte seulement au motif de préserver de la maladie, et non point à celui de faire du gain, en nettoyant la laine.

Voilà pour ce qui regarde les jours fêtés, ainsi que ceux qui en dérivent et qu'on appelle aussi *nefastes*. Parlons maintenant des jours non fêtés (*profesti*), et de tous ceux qui en procèdent, c'est-à-dire des jours *fasti*, *comitiales*, *comperendini*, *stati*, *prœliales*. Les jours fastes sont les jours auxquels il est permis au préteur de prononcer (*fari*) les trois paroles sacramentelles : *Do*, *dico*, *addico* (je donne, je prononce, j'adjuge). Les jours néfastes, au contraire, sont ceux où cette même faculté est interdite au préteur. Les jours *comitiales* sont ceux où l'on peut faire voter le peuple. Pendant les jours fastes, on peut actionner en vertu de la loi, mais non faire voter la loi par le peuple; tandis que, pendant les jours *comitiales*, on peut faire l'un et l'autre. Les jours *comperendini* sont les jours auxquels il est permis d'ajourner à comparaître sous caution personnelle. Les jours *stati* sont les jours fixés pour le jugement des causes avec les étrangers. Ainsi Plaute a dit, dans le Curculion :

« Si le jour fixé (*status condictus*) pour plai- « der contre l'étranger (*cum hoste*) est échu. » *Hoste*, en cet endroit, signifie, selon l'usage des anciens, l'étranger. Je ne distinguerai point les jours *prœliales* des jours appelés *justi*, qui sont trente jours consécutifs, pendant lesquels l'ar-

trua audisset, feriata erat, donec placasset Deos. Affirmabant autem sacerdotes pollui ferias, si indictis conceptisque opus aliquod fieret. Præterea regem sacrorum flaminesque non licebat videre feriis opus fieri : ideo per præconem denuntiabatur, ne quid tale ageretur; et præcepti negligens multabatur. Præter multam vero affirmabant, eum, qui talibus diebus imprudens aliquid egisset, porco piaculum dare debere : prudentem expiare non posse, Scævola pontifex asseverabat. Sed Umbro negat, eum pollui, qui opus vel ad Deos pertinens, sacrorumve causa fecisset, vel aliquid ad urgentem vitæ utilitatem respiciens actitasset. Scævola denique consultus, quid feriis agi liceret, respondit, quod prætermissum noceret. Quapropter si bos in specum decidisset, eumque paterfamilias adhibitis operis liberasset, non est visus ferias polluisse : nec ille, qui trabem tecti fractam fulciendo, ab imminenti vindicavit ruina. Unde et Maro, omnium disciplinarum peritus, sciens lavari ovem, aut lanæ purgandæ, aut scabiei curandæ gratia, pronuntiavit, tunc ovem per ferias licere mersari, si hoc remedii causa fieret :

Balantumque gregem fluvio mersare salubri.

adjiciendo enim *salubri*, ostendit, avertendi morbi gratia tantummodo, non etiam ob lucrum purgandæ lanæ causa fieri concessum. Hæc de festis et qui inde nascuntur, qui etiam nefasti vocantur. Nunc de profestis, et qui ex his procedunt, loquamur, id est, fastis, comitialibus, comperendinis, statis, prœlialibus. Fasti sunt, quibus licet fari prætori tria verba solemnia : do, dico, addico. His contrarii sunt nefasti. Comitiales sunt, quibus cum populo agi licet. Et fastis quidem lege agi potest, cum populo non potest : comitialibus utrumque potest. Comperendini, quibus vadimonium licet dicere. Stati, qui judicii causa cum peregrino instituuntur; ut Plautus in Curculione : *Si status condictus cum hoste intercessit dies.* *Hostem* nunc more vetere significat peregrinum. Prœliales ab justis non segregaverim, siquidem justi sunt continui triginta dies, quibus exercitui imperato vexillum russi coloris in arce positum est; prœliales autem omnes,

mée étant convoquée, un drapeau de couleur rousse est placé au Capitole. Durant tous les jours *prœliales*, il est également permis et de répéter sa chose en justice, et d'attaquer l'ennemi. Mais lorsque le Latiar, c'est-à-dire la solennité des fêtes latines, est promulgué, ainsi que durant les jours des Saturnales, et lorsque le *mundus* est ouvert, il n'est pas permis d'engager le combat : pendant les fêtes latines, parce qu'il n'eût pas été convenable de commencer la guerre à l'époque où fut jadis publiquement sanctionnée la trêve entre le peuple romain et les Latins; pendant les fêtes de Saturne, parce qu'on croit que son règne ne fut jamais troublé par le tumulte de la guerre; enfin pendant que le *mundus* consacré à Dispater et à Proserpine est ouvert, parce qu'on a pensé qu'il valait mieux, pour aller au combat, prendre le temps où la gueule de Pluton est fermée. C'est ce qui a fait dire à Varron : « Lorsque « le *mundus* est ouvert, la porte des divinités du « malheur et de l'enfer peut être aussi considérée « comme ouverte ; c'est pourquoi il est irréligieux, « en ces jours-là, non-seulement d'engager un « combat, mais aussi de faire des levées de sol- « dats, ou de les faire partir pour l'armée, ou de « lever l'ancre, ou d'épouser une femme légi- « time dans la vue d'en avoir des enfants. » Les anciens évitaient, pour appeler des citoyens à l'armée, les jours signalés par des malheurs : ils évitaient même les féries, comme l'a dit Varron dans son traité des Augures, où il s'exprime en ces termes : « Il ne faut point appeler les citoyens à « l'armée pendant les féries. Si on l'a fait, il y a « lieu à expiation. » Remarquons cependant que les Romains devaient choisir le jour du combat, lorsqu'ils étaient assaillants; mais lorsqu'ils étaient attaqués, aucun jour ne les empêchait de défendre, ou leur propre sûreté, ou la dignité publique. Quel moyen en effet d'être fidèle à aucune observation, lorsqu'on n'a pas la faculté de choisir?

Nos ancêtres ont en toutes choses considéré les lendemains (des féries) comme impropices; aussi les ont-ils marqués de la qualification funeste d'*atri*. Quelques-uns cependant, comme par mitigation, les appelèrent jours communs. Voici la raison qu'en rapporte Aulu-Gelle, dans le quinzième livre de ses Annales, et Cassius Hemina, dans le second livre de ses Histoires : L'an trois cent soixante-trois de la fondation de Rome, les tribuns militaires Virginius, Manlius, Æmilius, Postumius et leurs collègues, discutant dans le sénat quelle était la cause pour laquelle la république venait d'être affligée de si grands malheurs dans l'espace d'un petit nombre d'années, l'aruspice Aquinius ayant été mandé par ordre des pères conscrits, pour consulter la religion sur ce point, il dit que Q. Sulpicius, tribun militaire, prêt à combattre les Gaulois sur l'Allia, avait offert un sacrifice, à cette intention, le lendemain des ides Quintiles; que de même, auprès de Créméra et dans plusieurs autres lieux et circonstances, le combat avait eu une issue malheureuse après un sacrifice offert un lendemain (de férie). Alors les pères conscrits décidèrent qu'il serait référé au collége des pontifes, touchant cette observation religieuse; et les pontifes prononcèrent que tous les lendemains des calendes, des nones et des ides devaient être regardés comme jours funestes (*atri*), et n'étaient ni *prœliales*, ni *puri*, ni *comitiales*. Le pontife Fabius Maximus Servilianus prétend, au livre douzième, qu'on ne doit point offrir des sacrifices funéraires pour ses parents, en un jour

quibus fas est res repetere, vel hostem lacessere. Nam cum Latiar, hoc est, Latinarum solemne concipitur, item diebus Saturnaliorum, sed et cum mundus patet, nefas est prœlium sumere : quia nec Latinarum tempore, quo publice quondam induciæ inter populum romanum Latinosque firmatæ sunt, inchoari bellum decebat; nec Saturni festo, qui sine ullo tumultu bellico creditur imperasse; nec patente mundo, quod sacrum Diti patri et Proserpinæ dicatum est : meliusque occlusa Plutonis fauce eundum ad prœlium putaverunt. Unde et Varro ita scribit : « Mundus « cum patet, Deorum tristium atque inferûm quasi janua « patet. Propterea non modo prœlium committi, verum « etiam delectum rei militaris causa habere, ac militem « proficisci, navim solvere, uxorem liberûm quærendo- « rum causa ducere, religiosum est. » Vitabant veteres ad viros vocandos etiam dies, qui essent notati rebus adversis. Vitabant etiam feriis; sicut Varro in Augurum libris scribit in hæc verba : « Viros vocare feriis non oportet : « si vocavit, piaculum esto. » Sciendum est tamen, eligendi ad pugnandum diem Romanis tunc fuisse licentiam, si ipsi inferrent bellum : at cum exciperent, nullum obstitisse diem, quo minus vel salutem suam, vel publicam defenderent dignitatem. Quis enim observationi locus, cum eligendi facultas non supersit? dies autem postridianos ad omnia majores nostri cavendos putarunt; quos etiam atros, velut infausta appellatione, damnarunt. Eosdem tamen nonnulli communes, velut ad emendationem nominis, vocitaverunt. Horum causam Gellius Annalium libro quintodecimo, et Cassius Hemina historiarum libro secundo referunt. Anno ab urbe condita trecentesimo sexagesimo tertio, a tribunis militum Virginio, Manlio, Æmilio, Postumio, collegisque eorum, in senatu tractatum, quid esset, propter quod toties intra paucos annos male esset afflicta respublica; et ex præcepto Patrum L. Aquinium haruspicem in senatum venire jussum, religionum requirendarum gratia, dixisse, Q. Sulpicium tribunum militum, ad Alliam adversum Gallos pugnaturum, rem divinam dimicandi gratia fecisse postridie Idus Quintiles; item apud Cremeram, multisque aliis temporibus et locis, post sacrificium die postero celebratum male cessisse conflictum. Tunc Patres jussisse, ut ad collegium pontificum de his religionibus referretur : pontificesque statuisse, postridie omnes Kalendas, Nonas, Idus, atros dies habendos; ut hi dies neque prœliales, neque puri, neque comitiales essent. Sed et Fabius Maximus Servilianus pontifex in libro XII negat oportere

ater, parce que, dans ces cas, il faut invoquer Jupiter et Janus, dont les noms ne doivent pas être prononcés en de pareils jours. Plusieurs évitent aussi, comme innominal, le quatrième jour avant les calendes, les nones, ou les ides. On demande si quelque tradition religieuse nous a transmis cette observation? nous ne trouvons rien dans les auteurs sur ce sujet, si ce n'est que Q. Claudius (Quadrigarius), dans le cinquième livre de ses Annales, place l'effroyable carnage de la bataille de Cannes au quatrième jour avant les nones sextiles. Varron observe qu'il n'importe rien dans les choses purement militaires, que le jour soit faste ou néfaste; et que cela ne concerne que les seules actions privées.

J'ai placé les nundines parmi les féries; cette assertion peut être infirmée, puisque Titius, écrivant sur les féries, ne range point les nundines dans leur nombre, il les appelle seulement des jours solennels; puisque encore Julius Modestus assure que l'augure Messala ayant consulté les pontifes pour savoir si les jours des nones et des nundines romaines devaient être considérés comme féries, ils répondirent que la négative leur paraissait devoir être prononcée pour les nundines, puisque Trébatius, dans son premier livre des Observances religieuses, dit que les magistrats, aux jours des nundines, peuvent affranchir les esclaves et prononcer des jugements. Mais, d'un autre côté, Jules César, dans son sixième livre du Traité des auspices, nie qu'on puisse, pendant les nundines, convoquer les assemblées pour faire voter le peuple; et, par conséquent, que les comices puissent avoir lieu ces jours-là chez les Romains. Cornélius Labéo prononce aussi, livre premier des Fastes, que les nundines sont des féries. Le lecteur attentif découvrira la cause de cette variété d'opinion dans Granius Licinianus, au livre second; cet auteur dit qu'en effet les nundines sont des féries consacrées à Jupiter, puisque la femme du flamine est dans l'usage, à toutes les nundines, d'immoler dans sa demeure royale un bélier à Jupiter; mais la loi Hortensia a rendu ces jours fastes, dans l'intention que les habitants des campagnes qui venaient dans la ville tenir les marchés pussent aussi suivre leurs affaires judiciaires : car, les jours néfastes, le préteur ne pouvait prononcer judiciairement (*fari*). Ainsi donc ceux qui soutiennent que les nundines sont des féries restent à l'abri de fausse allégation, par l'autorité de l'antiquité; et ceux qui pensent le contraire disent la vérité relativement à l'époque qui a suivi la loi précitée. Quelques-uns attribuent l'origine des nundines à Romulus, lequel ayant associé C. Tatius au gouvernement, aurait institué des sacrifices et le collége des prêtres Sodales pour accompagner l'institution des nundines : ainsi l'affirme Tuditanus. Mais Cassius (Hemina) attribue cette institution à Servius Tullius, dans la vue de rassembler à Rome les habitants des campagnes, pour y régler les affaires tant de la ville que des champs. Géminus dit qu'on ne commença de célébrer les nundines qu'après l'expulsion des rois, à l'occasion de ce que plusieurs d'entre le peuple, pour rappeler la mémoire de Servius Tullius, offraient en son honneur des sacrifices funéraires pendant les nundines. Varron adhère à cette opinion. Rutilius dit que les Romains instituèrent les nundines, afin que les habitants des campagnes, après s'être livrés dans les champs pendant huit jours aux travaux rustiques, quittassent les champs le neuvième

atro die parentare; quia tunc quoque Janum Jovemque præfari necesse est, quos nominari atro die non oportet. Ante diem quoque quartum Kalendas vel Nonas, vel Idus, tanquam inominalem diem plerique vitant. Ejus observationis an religio ulla sit tradita, quæri solet. Sed nos nihil super ea re scriptum invenimus : nisi quod Q. Claudius Annalium quinto, cladem illam vastissimam pugnæ Cannensis factam refert ante diem quartum Nonas Sextiles. Ad rem sane militarem nihil attinere, notat Varro, utrum fastus vel nefastus dies sit; sed ad solas hoc actiones respicere privatas. Quod autem nundinas ferias dixi, potest argui, quia Titius, de feriis scribens, nundinarum dies non inter ferias retulit, sed tantum solemnes vocavit : et quod Julius Modestus affirmat, Messala augure consulente pontifices, an nundinarum romanarum Nonarumque dies feriis tenerentur, respondisse eos, nundinas sibi ferias non videri : et quod Trebatius in libro primo Religionum ait, nundinis magistratum posse manumittere, judiciaque addicere. Sed contra Julius Cæsar sextodecimo Auspiciorum libro negat, nundinis concionem advocari posse, id est, cum populo agi : ideoque nundinis Romanorum haberi comitia non posse. Cornelius etiam Labeo, primo Fastorum libro, nundinis ferias esse pronuntiat. Causam vero hujus varietatis apud Granium Licinianum libro secundo diligens lector inveniet. Ait enim, nundinas Jovis ferias esse : siquidem flaminica omnibus nundinis in regia Jovi arietem soleat immolare : sed lege Hortensia effectum, ut fastæ essent, uti rustici, qui nundinandi causa in urbem veniebant, lites componerent. Nefasto enim die prætori fari non licebat. Ergo, qui ferias dicunt, a mendacio vindicantur patrocinio vetustatis : qui contra sentiunt, æstimatu ætatis, quæ legem secuta est, vera depromunt. Harum originem quidam Romulo assignant, quem communicato regno cum T. Tatio, sacrificiis et sodalitatibus institutis, nundinas quoque adjecisse commemorant; sicut Tuditanus affirmat. Sed Cassius Servium Tullium fecisse nundinas dicit, ut in urbem ex agris convenirent, urbanas rusticasque res ordinaturi. Geminus ait, diem nundinarum, exactis jam regibus, cœpisse celebrari; quia plerique de plebe, repetita Servii Tullii memoria, parentarent ei in nundinis. Cui rei etiam Varro consentit. Rutilius scribit, Romanos instituisse nundinas, ut octo quidem diebus in agris rustici opus facerent, nono autem die, intermisso rure, ad mercatum legesque accipiendas Romam venirent; et ut scita atque consulta frequentiore populo referrentur, quæ trinundino

jour, et vinssent à Rome pour tenir les marchés, et recevoir notification des lois, afin que les actes du sénat et des magistrats fussent déférés à une plus nombreuse assemblée du peuple, et que, proposés pendant trois nundines consécutives, ils fussent facilement connus de tous et de chacun. De là vient aussi la coutume de promulguer les lois pendant trois nundines. Par là pareillement s'introduisit l'usage que les candidats vinssent dans le lieu de la réunion des comices pendant les nundines, et se plaçassent sur une éminence, d'où ils pussent être vus de tous. Mais ces usages commencèrent d'abord à être négligés, et furent dans la suite abolis, lorsque l'accroissement de la population fit que, les jours d'intervalle entre les marchés, le concours du peuple ne fut pas moins considérable.

Les Romains ont aussi une déesse *Nundina*, ainsi nommée du neuvième jour des nouveau-nés, qui est appelé *lustricus* (purificatoire); ce jour est celui où ils sont purifiés par l'eau lustrale et reçoivent un nom. Mais ce jour, qui est le neuvième pour les hommes, est le huitième pour les femmes.

Telle est la constitution des mois et de l'année; et je pense qu'il est pleinement satisfait aux questions de notre ami Horus touchant les dénominations des jours et leurs observances. Je désirerais savoir à mon tour, s'il est quelque chose dans l'organisation de l'année romaine qui provoque le sourire de l'ingénieux riverain du Nil, voisin de la nation qui excelle dans le calcul (l'Arabe); ou s'il ne désavoue pas ce que les Toscans riverains du Tibre ont puisé dans les institutions de son pays.

Eustathe prit alors la parole : — Je ne dis pas seulement notre ami Horus, homme grave et d'un esprit orné, mais même qui que ce soit, quelque futile que fût son jugement, ne saurait, je pense, refuser son approbation à l'organisation rectifiée de l'année romaine, taillée, ainsi qu'on dit, comme l'ongle; organisation qui a reçu un nouveau lustre de l'imperturbable mémoire et de l'éloquence lumineuse de celui qui nous l'a expliquée. Au reste, il n'est pas surprenant que cette organisation échappe aux morsures de la critique, puisque sa dernière réformation est appuyée sur l'autorité de l'Égypte. En effet, Jules César, qui apprit plusieurs choses des Égyptiens, notamment les mouvements des astres, sur lesquels il a laissé de savants ouvrages, puisa à la même source l'idée de fixer la durée de l'année sur la durée de la course du soleil; tandis que les anciens habitants du Latium, qui, n'ayant aucun moyen de communiquer avec les Égyptiens, ne pouvaient rien apprendre d'eux, ont adopté, dans la computation des jours de leurs mois, la manière des Grecs, qui allaient comptant à rebours du plus au moins. Ainsi nous disons le dixième jour, puis le neuvième et puis le huitième, comme les Athéniens comptaient, en déclinant, dix et puis neuf. Ainsi encore dans ce vers d'Homère :

« Un mois sur son déclin (φθίνοντος), et l'autre
« s'approchant (ἱσταμένοιο) ».

L'expression φθίνοντος ne désigne-t-elle pas la supputation du mois courant, qui va s'amoindrissant peu à peu, en terminant par le nom du mois qui succède? tandis que le mot ἱστάμενος indique cette autre numération prête à succéder à celle qui s'éteint. C'est de même ainsi que votre Homère de Mantoue, considérant comme fixe tout but vers lequel on tend, a dit :

« Chacun a son jour fixe. »

---

die proposita, a singulis atque universis facile noscebantur. Unde etiam mos tractus, ut leges trinundino die promulgarentur. Ea re etiam candidatis usus fuit in comitium nundinis venire, et in colle consistere, unde coram possent ab universis videri. Sed hæc omnia negligentius haberi cœpta, et post abolita, postquam internundino etiam ob multitudinem plebis frequentes adesse cœperunt. Est etiam Nundina Romanorum Dea, a nono die nascentium nuncupata, qui lustricus dicitur. Est autem dies lustricus, quo infantes lustrantur, et nomen accipiunt. Sed is maribus nonus, octavus est feminis. Plene, ut arbitror, anni ac mensium constitutione digesta, habet Horus noster, quod de dierum vocabulis et observatione consuluit. Et scire equidem velim, numquid sit, quod argutus Niligena, et gentis accola numerorum potentis, ex hoc ordine romanæ dispensationis irrideat : an Tuscum quoque Tiberim aliquid ex disciplinis suis hausisse consentiat. Subjecit Eustathius : Non solum Horus noster, gravis vir et ornatus, sed nec quisquam alius, ut existimo, tam futilis posset esse judicii, qui romani anni sic ad unguem, ut aiunt emendatum ordinem non probaret; cui majorem gratiam et tenax memoria, et luculenta oratio referentis adjecit. Nec mirum, si hæc digeries morsum reprehensionis evasit, cui arcessita est ab Ægypto postremæ correctionis auctoritas. Nam Julius Cæsar ut siderum motus, de quibus non indoctos libros reliquit, ab Ægyptiis disciplinis hausit; ita hoc quoque ex eadem institutione mutuatus est, ut ad solis cursum finiendi anni tempus extenderet. Latii vero veteres incolæ, quia nihil jam tum discere ab Ægypto licebat, ad quam nullus illis commeatus patebat, morem Græciæ in numerandis mensium diebus secuti sunt, ut retroversum cedente numero, ab augmento in diminutionem computatio resoluta desineret. Ita enim nos decimum diem, deinde nonum, et postea octavum dicimus, ut Athenienses δεκάτην καὶ ἐννάτην φθίνοντος soliti sunt dicere. Homerus quoque, cum ait,

Τοῦ μὲν φθίνοντος μηνὸς, τοῦ δ' ἱσταμένοιο,

quid aliud nisi illum φθίνοντα dicit, cujus paulatim deficientis supputatio in nomen desinit secuturi; et ἱστάμενον illum, qui præcedit numerum successurus priori in defectum meanti? quod et Homerus vester Mantuanus intelligens, illud stare dici, ad quod acceditur, ait :

Stat sua cuique dies :

On voit qu'il considère comme fixe le dernier jour, lequel est en effet celui qui arrête le rang de tous les autres. Le même poëte, non moins illustre par sa science que par sa piété, sachant que les anciens Romains avaient réglé la durée de l'année sur le cours de la lune, tandis que leurs descendants l'avaient réglé sur celui du soleil, et voulant rendre hommage aux opinions de ces deux époques, a dit :

« O vous, Liber, et vous, bienfaisante Cérès, « flambeaux éclatants du monde, qui dirigez dans « le ciel la course décroissante de l'année! » Dans cette invocation, le soleil et la lune sont tous deux pareillement désignés comme étant les régulateurs de l'année.

—

CHAPITRE XVII.

Que tous les dieux se rapportent au soleil; et qu'il est démontré par les divers noms d'Apollon, qu'il est lui aussi le même dieu que le soleil.

Ici Aviénus prit la parole.

— J'ai souvent et longtemps réfléchi à part moi pourquoi nous honorons le soleil, tantôt sous le nom d'Apollon, tantôt sous le nom de Liber, tantôt sous diverses autres dénominations. Or puisque les dieux ont voulu, ô Vettius Prætextatus, que vous exerciez les suprêmes fonctions de notre culte, continuez, je vous prie, de parler, pour m'expliquer la raison d'une si grande diversité de noms donnés à la même divinité.

— Croyez, cher Avienus, répondit alors Prætextatus, que lorsque les poëtes parlent des dieux, ils puisent ordinairement leurs sujets dans les mystères de la philosophie. Aussi ce n'est point une vaine superstition, mais c'est une raison divine, qui ramène au soleil presque tous les dieux, du moins ceux qui sont sous le ciel. En effet, si le soleil, comme l'ont pensé les anciens, est le conducteur et le modérateur des autres lumières célestes; si lui seul préside aux étoiles errantes, et si la course de ces étoiles, ainsi que quelques-uns le croient, est la puissance qui règle l'ordre des choses humaines, ou bien qui la pronostique, comme il est certain que Plotin l'a pensé; il faut bien que nous reconnaissions le soleil pour l'auteur de tout ce qui se meut autour de nous, puisqu'il est le régulateur de nos régulateurs eux-mêmes. Ainsi donc, de même que Virgile, lorsqu'il a dit, en parlant de la seule Junon : « Par l'offense de quelle divinité..... » a montré que les divers attributs du même dieu devaient être considérés comme autant de divinités; pareillement les différentes vertus du soleil ont produit les noms d'autant de dieux : ceci a conduit les princes de la science à admettre un seul tout. Donc on appela la vertu divinatoire et médicinale du soleil, Apollon. La vertu, source de la parole, reçut le nom de Mercure; car la parole étant l'interprète des secrets de la pensée, Hermès a reçu, du grec ἑρμηνεύειν (*interpréter*), le nom qui lui est approprié. C'est la vertu et la puissance du soleil qui produit les plantes et les fruits de la terre; et de là sont nés les noms des dieux qui président à ces objets, comme de tous ceux qui ont un rapport mystérieux, mais certain, avec le soleil. Et pour qu'une révélation si im-

extremum diem stare dicens, quasi ad quem per omnes statur. Idem poeta, doctrina ac verecundia juxta nobilis, sciens, Romanos veteres ad lunæ cursum, et sequentes ad solis anni tempora digessisse, utriusque seculi opinioni reverentiam servans, inquit :

Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum
Liber et alma Ceres :

tam lunam, quam solem, duces anni hac invocatione designans.

—

CAPUT XVII.

Omnes Deos referri ad Solem. Et quod ex variis Apollinis ostendatur nominibus, ipsum eundem esse Deum, quem Solem dicimus.

Hic Avienus : Hoc equidem mecum multum ac frequenter agitavi, quid sit, quod solem modo Apollinem, modo Liberum, modo sub aliarum appellationum varietate veneremur. Et quia sacrorum omnium præsulem esse te, Vetti Prætextate, divina voluerunt, perge, quæso, rationem mihi tantæ sub uno nomine in omnibus diversitatis aperire. Tum Vettius : Cave existimes, mi Aviene, poetarum gregem, cum de Diis fabulantur, non ab adytis plerumque philosophiæ semina mutuari. Nam quod omnes pæne Deos dumtaxat qui sub cœlo sunt, ad solem referunt, non vana superstitio, sed ratio divina commendat. Si enim sol, ut veteribus placuit, dux et moderator est luminum reliquorum, et solus stellis errantibus præstat; ipsarum vero stellarum cursus ordinem rerum humanarum, ut quibusdam videtur, pro potestate disponunt, vel, ut Plotino constat placuisse, significant : necesse est, ut solem, qui moderatur nostra, moderantes, omnium, quæ circa nos geruntur, fateamur auctorem. Et sicut Maro, cum de una Junone diceret, *Quo numine læso*, ostendit, unius Dei effectus varios pro variis censendos esse numinibus : ita diversæ virtutes solis nomina Diis dederunt : unde ἓν τὸ πᾶν sapientum principes prodiderunt. Virtutem igitur solis, quæ divinationi curationique præest, Apollinem vocaverunt. Quæ sermonis auctor est, Mercurii nomen accepit. Nam quia sermo interpretatur cogitationes latentes, Ἑρμῆς ἀπὸ τοῦ ἑρμηνεύειν propria appellatione vocitatus est. Virtus solis est, quæ fructibus, effectus ejusdem est, qui frugibus præest : et hinc natæ sunt appellationes Deorum, sicut ceterorum, qui ad solem certa et arcana ratione referuntur; et, ne tanto secreto nuda præstetur assertio, auctoritates veterum de singulis consulamus. Apollinis nomen multiplici interpretatione ad solem refertur. Cujus rei ordinem pergam pandere. Plato solem Ἀπόλλωνα cognominatum scribit, ἀπὸ τοῦ ἀεὶ πάλλειν τὰς ἀκτῖνας, id est, a jactu radiorum : Chrysippus Apollinem

portante ne repose pas sur une assertion isolée, consultons, touchant chacun des noms du soleil, l'autorité des anciens.

Différentes manières d'interpréter le nom d'Apollon le font rapporter au soleil. Je vais les dévoiler successivement. Platon dit que le soleil est surnommé Apollon, d'ἀεὶ πάλλειν τὰς ἀκτῖνας, lancer continuellement des rayons. Chrysippe dit qu'Apollon est ainsi nommé, parce que le feu du soleil n'est pas de la substance commune des autres feux. En effet, la première lettre de ce nom (A) ayant en grec une signification privative (α-πολλοί), indique qu'il s'agit d'une qualité unique, et que d'autres ne partagent point avec le soleil. Ainsi il a été appelé, en latin, *sol* (seul), à cause du grand éclat qui lui est exclusivement propre. Speusippe dit que le nom d'Apollon signifie que c'est par la diversité et la quantité de ses feux qu'est produite sa force. Cléanthe dit que ce nom signifie que le point du lever du soleil est variable. Cornificius pense que le nom d'Apollon vient d'ἀναπολεῖν; c'est-à-dire que le soleil, lancé par son mouvement naturel dans les limites du cercle du monde, que les Grecs appellent pôles, est toujours ramené au point d'où il est parti. D'autres croient que le nom d'Apollon vient d'ἀπολλύντα, faisant périr les êtres vivants. Il fait périr en effet les êtres animés, lorsque, par une chaleur excessive, il produit la peste. C'est pourquoi Euripide dit, dans *Phaëthon* :

« Soleil aux rayons dorés, puisque tu m'as
« donné la mort, tu mérites bien le nom d'Apol-
« lon que te décernent les mortels. »

Archiloque dit de même :

« O puissant Apollon, punis les coupables et
« fais-les périr, comme tu en as le pouvoir ».

Enfin on désigne ceux que la maladie consume, par les mots d'ἀπολλωνοϐλήτοὶ (frappés par Apollon) et d'ἡλιοϐλήτοὶ (frappés par le soleil). Et comme les effets bienfaisants ou nuisibles, du soleil et ceux de la lune sont semblables entre eux, les femmes affectées de leurs maladies périodiques sont dites frappées par Sélène, et frappées par Arthemis (la Lune). Les simulacres d'Apollon sont ornés d'un arc et de flèches, lesquelles figurent la force des rayons que lance le soleil. Ce qui a fait dire à Homère :

« Mais ensuite Apollon les frappe (les Grecs),
« en leur lançant un trait mortel ».

Le soleil est aussi l'auteur de la santé publique, que l'on considère comme produite par l'effet de sa température sur les êtres animés. Et attendu que le soleil n'est pestilentiel qu'accidentellement et rarement, et qu'au contraire il est le principe de la salubrité habituelle, les statues d'Apollon portent les Grâces dans la main droite, et tiennent de la gauche l'arc et les flèches; ce qui indique que le soleil est lent à nuire, et qu'il prodigue la santé d'une main plus prompte. On attribue à Apollon le pouvoir de guérir, parce que la chaleur modérée du soleil fait fuir toutes les maladies. Aussi en est-il qui croient que son nom vient d'ἀπελαύνοντα τὰς νόσους (détournant les maladies), dont on aurait fait ἀπόλλωνα pour ἀπέλλωνα. Cette interprétation, qui concorde avec la signification latine de ce mot, nous a dispensés de traduire du grec le nom du dieu; en sorte que, quand nous disons Apollon, il faut entendre *aspellens mala* (repoussant les maux), dans le même sens que les Athéniens appellent ce dieu Alexikakos (Sauveur du mal). Les Indiens honorent Apollon Loïmios, surnom qu'ils lui donnèrent après la cessation d'une peste.

Nos rites sacrés favorisent aussi l'opinion qui considère Apollon comme le dieu de la salubrité et de la médecine; car les vierges vestales l'in-

ὡς οὐχὶ τῶν πολλῶν καὶ φαύλων οὐσιῶν τοῦ πυρὸς ὄντα : (prima enim nominis litera retinet significationem negandi, ἢ ὅτι μόνος ἐστὶ, καὶ οὐχὶ πολλοί. Nam et latinitas eum, quia tantam claritatem solus obtinuit, solem vocavit) Speusippus, quod ex multis ignibus constet vis ejus, ὡς ἀπὸ πολλῶν οὐσιῶν πυρὸς αὐτοῦ συνεστῶτος : Cleanthes, ὡς ἀπ' ἄλλων καὶ ἄλλων τὰς ἀνατολὰς ποιουμένου, quod ab aliis atque aliis locorum declinationibus faciat ortus. Cornificius arbitratur, Apollinem nominatum ἀπὸ τοῦ ἀναπολεῖν, id est, quia intra circuitum mundi, quem Græci πόλον appellant, impetu latus ad ortus refertur. Alii cognominatum Apollinem putant, ὡς ἀπολλύντα τὰ ζῶα. Exanimat enim et perimit animantes, cum pestem intemperie caloris immittit, ut Euripides in Phaëthonte :

Ὦ χρυσοφεγγὲς ἥλι', ὥς μ' ἀπώλεσας,
Ὅθεν σ' Ἀπόλλων ἐμφανῶς κλήσει βροτός·

item Archilochus :

Ἄναξ Ἄπολλων, καὶ σὺ, τοὺς μὲν αἰτίους
Πήμαινε, καὶ σφᾶς ὄλλυ' ὥσπερ ὀλλύεις.

Denique inustos morbo Ἀπολλωνοϐλήτους καὶ Ἡλιοϐλήτους appellant. Et quia similes sunt solis effectus lunæ in juvando nocendoque, ideo feminas certis afflictas morbis Σεληνοϐλήτους καὶ Ἀρτεμιδοϐλήτους vocant. Hinc est, quod arcu et sagittis Apollinis simulacra decorantur : ut per sagittas intelligatur vis emissa radiorum. Unde Homerus :

Αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιεὶς,
Βάλλ'.

Idem auctor est et publicæ sospitatis, quam creditur sol animantibus præstare temperie. Sed quia perpetuam præstat salubritatem, et pestilens ab ipso casus rarior est; ideo Apollinis simulacra manu dextra Gratias gestant, arcum cum sagittis sinistra : quod ad noxam sit pigrior, et salutem dextra manus promtior largiatur. Hinc est, quod eidem attribuitur medendi potestas; quia temperatus solis calor morborum omnium fuga est. Nam ὡς ἀπελαύνοντα τὰς νόσους, Ἀπόλλωνα, tanquam Ἀπέλλωνα cognominatum putant. Quæ sententia latinæ quoque nominis enuntiationi congruens fecit, ne hujus Dei nomen verteremus : ut Apollinem aspellentem mala intelligas, quem Athenienses Ἀλεξίκακον appellant. Et Lindii colunt Apollinem Λοι-

voquent en ces termes : *Apollon médecin, Apollon Pœan*. Le soleil ayant deux effets principaux, la chaleur tempérée propice à la vie des mortels, et un virus pestilentiel qu'il lance quelquefois avec ses rayons, on donne à ce dieu deux surnoms dont la double signification convient à ces deux effets, savoir : ἰήιος et παιὰν; dans le premier dérivant de ἰᾶσθαι (guérir), et de παύειν τὰς ἀνίας (faire cesser les chagrins), ou bien dans le second cas, dérivant ἰήιος, de ἱέναι (*envoyer* des traits mortels); et παιὰν, de παίειν (frapper). Cependant l'usage s'établit que, lorsqu'on priait Apollon pour demander la santé, on disait ἰὴ παιὰν, par un η, c'est-à-dire, Guéris, Pæan; mais que lorsqu'on disait ἵε πιὰν par un ε, et l'ι étant aspiré, cela avait le sens d'une imprécation contre quelqu'un, comme si l'on eût dit, Frappe, Pæan. C'est de cette expression qu'on dit que se servit Latone, lorsqu'elle invita Apollon à s'opposer avec ses flèches à la fureur de Python : ce dont je donnerai en son lieu l'interprétation naturelle. On rapporte aussi que l'oracle de Delphes consacra l'expression ἵε παιὰν, en répondant aux Athéniens qui, sous le règne de Thésée, invoquaient l'assistance du dieu contre les Amazones. Il prescrivit qu'avant de commencer la guerre on invoquât son secours, par ces mêmes expressions.

Apollodore, au livre quatorze de son *Traité des Dieux*, dit qu'Apollon considéré comme le soleil est appelé ἰήιον, de ἵεσθαι καὶ ἱέναι, à raison de l'impulsion qui le pousse autour du globe. Timothée s'exprime ainsi :

« Et toi, Soleil (Ἥλιε), qui toujours éclaires le « ciel par tes rayons; darde et lance contre tes « ennemis un trait de ton arc qui frappe au loin. »

Ce même dieu considéré comme présidant aux causes de la salubrité est appelé Oulios, c'est-à-dire principe de la santé; nom dérivé d'une expression d'Homère, *salut et grande joie* (οὖλέ τε καὶ μάλα χαῖρε). Méandre dit que les Milésiens sacrifiaient pour leur santé à Apollon Oulios (auteur de la santé). Phérécyde rapporte que Thésée, lorsqu'il était conduit en Crète vers le Minotaure, fit des vœux pour sa conservation et pour son retour à Apollon Oulios et à Artémide (Diane) Oulia. Or, il n'est pas surprenant que deux effets géminés soient célébrés sous divers noms; puisque nous savons que, par un procédé contraire, on attribue à d'autres dieux une double puissance et un double nom à l'égard d'une même chose. Ainsi Neptune tantôt est appelé ἐνοσίχθονα, c'est-à-dire ébranlant la terre; et tantôt ἀσφαλίωνα, c'est-à-dire, affermissant la terre. De même Mercure assoupit ou bien réveille les esprits et les yeux des mortels :

« Il prend sa verge, dit Homère, et fascine les « yeux des mortels. »

C'est ainsi et de même que nous adorons Apollon, c'est-à-dire le soleil, sous des noms qui signifient tantôt la salubrité, tantôt la contagion. Néanmoins c'est aux méchants qu'il envoie la contagion, ce qui prouve évidemment que ce dieu protége les bons. De là vient qu'on rend à Apollon Libystinus un culte solennel à Pachynum, promontoire de Sicile. La flotte des Libyens ayant abordé ce promontoire pour envahir la Sicile, imploré par les habitants, Apollon, qui y est honoré, envoya chez les ennemis une peste qui

μιον, hoc cognomine finita pestilentia nuncupatum. Eadem opinio sospitalis et medici Dei, in nostris quoque sacris fovetur. Namque virgines Vestales ita indigitant :

APOLLO. MEDICE. APOLLO. PÆAN.

Cum ergo sint hujusce sideris, id est, solis, duo maximi effectus : alter, quo calore temperato juvat mortalium vitam; alter, quo jactu radiorum nonnunquam pestiferum virus immittit : duo eademque cognomina circa singulos effectus propriis enuntiationibus signant, appellantes Deum ἰήιον atque παιᾶνα. Quæ cognomina utrique effectui apta sunt; ut sit ἰήιος ἀπὸ τοῦ ἰᾶσθαι, a sanando, et παιὰν, ἀπὸ τοῦ παύειν τὰς ἀνίας : et rursus ἰήιος ἀπὸ τοῦ ἱέναι, ab immittendo, βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιεὶς, et παιὰν ἀπὸ τοῦ παίειν, a feriendo. Obtinuit tamen, ut cum sanitatem dari sibi precantur, ἰὴ παιὰν per η literam enuntient, id est, medere Pæan. Cum autem ἵε παιὰν per ε literam dicunt cum aspiratione prioris literæ, significant hoc dici in aliquem adversa precatione, βάλλε παιὰν, id est, immitte feriendo. Qua voce ferunt Latonam usam, cum Apollinem hortaretur impetum Pythonis incessere sagittis. Cujus rei naturalem rationem suo loco reddam. Hanc vocem, id est ἵε παιὰν, confirmasse fertur oraculum Delphicum Atheniensibus, petentibus opem Dei adversus Amazonas, Theseo regnante. Namque inituros bellum jussit his ipsis verbis semetipsum auxiliatorem invocare, hortarique. Apollodorus in libro quartodecimo περὶ θεῶν, ἰήιον solem scribit appellari Apollinem ἀπὸ τοῦ κατὰ τὸν κόσμον ἵεσθαι καὶ ἱέναι, quod sol per orbem impetu fertur. Sed Timotheus ita : σύ τ' ὦ τὸν ἀεὶ πόλον οὐράνιον λαμπραῖς ἀκτῖσιν ἥλιε βάλλων πέμψον ἑκαβόλον ἐχθροῖς βέλος σᾶς ἀπὸ νεύρας παιάν. Eumdem Deum præstantem salubribus causis οὔλιον appellant, id est, sanitatis auctorem, ut ait Homerus :

Οὖλέ τε καὶ μάλα χαῖρε.

Meandrius scribit, Milesios Ἀπόλλωνι οὐλίῳ pro salute sua immolare. Pherecydes refert, Thesea, cum in Cretam ad Minotaurum duceretur, vovisse pro salute atque reditu suo Ἀπόλλωνι οὐλίῳ καὶ Ἀρτέμιδι οὐλίᾳ. Nec mirum, si gemini effectus variis nominibus celebrantur : cum alios quoque Deos ex contrario in eadem re duplici censeri et potestate accipiamus, et nomine; ut Neptunum, quem alias ἐνοσίχθονα, id est, terram moventem, alias ἀσφαλίωνα, id est, stabilientem vocant. Item Mercurius hominum mentes vel oculos et excitat et sopit, ut ait poeta :

Εἵλετο δὲ ῥάβδον, τῇ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει·

unde et Apollinem, id est, Solem, modo sospitatem, modo pestem significantibus cognominibus adoramus : cum tamen pestis, quæ ab eo noxiis immittitur, aperte hunc Deum bonis propugnare significet. Hinc est, quod apud Pachynum, Siciliæ promontorium, Apollo Libystinus eximia religione celebratur. Nam cum Libyci invasuri Siciliam classem appulissent ad id promontorium, Apollo, qui ibi colitur, invocatus ab incolis, immissa hostibus

les fit périr presque tous subitement; ce qui le fit surnommer Libystinus. Dans nos propres annales est aussi consigné un pareil effet de la puissance de ce dieu. Pendant qu'on célébrait à Rome pour la première fois les jeux Apollinaires, d'après les vaticinations du devin Marcius, et d'après les vers Sibyllins, une attaque subite de l'ennemi fit courir le peuple aux armes, et marcher au combat. Dans ce même temps, on vit une nuée de flèches fondre sur les assaillants, les mettre en fuite, et les Romains vainqueurs retourner aux fêtes du dieu qui venait de les sauver. C'est d'après cette version qu'on croit que les jeux Apollinaires ont été institués à cause de cette victoire, et non à cause d'une peste, comme quelques-uns le pensent. Voici quel est le fondement de cette dernière opinion. Le soleil, à l'époque de ces jeux, darde à plomb sur nos demeures; car le signe du Cancer est situé dans le tropique d'été. Pendant que le soleil parcourt ce signe, ce n'est plus de loin que les rayons de cet astre atteignent notre climat, mais ils sont dardés directement au-dessus de nos têtes. Voilà ce qui a fait croire à quelques-uns qu'on célébrait à cette époque les jeux Apollinaires pour se rendre propice alors surtout, le dieu de la chaleur. Mais je trouve dans divers écrits que ces jeux ont été établis à raison d'une victoire, et non pour des causes sanitaires, comme le rapportent certains annalistes. C'est en effet pendant la guerre punique que la première institution de ces jeux fut prise des livres Sibyllins, sur l'avis du décemvir Cornélius Rufus, lequel, à raison de cela, fut surnommé Sibylla, dont on fit depuis, par corruption, le nom de Sylla, qu'il fut le premier à porter. On dit qu'on trouva les paroles suivantes écrites dans les textes du devin Marcius, dont deux volumes furent portés dans le sénat: « Romains, si vous voulez chasser « l'ennemi du territoire et repousser l'inondation « des peuples lointains, je suis d'avis qu'il faut « voter en l'honneur d'Apollon des jeux qui soient « célébrés annuellement aux frais de l'État; qu'à « la célébration de ces jeux préside le même pré- « teur qui rend souverainement la justice au « peuple; que les décemvirs offrent des sacrifices « selon le rit grec. Si vous faites cela exactement, « vous vous en réjouirez; et la république pros- « pérera toujours de plus en plus; car le dieu exter- « minera vos ennemis qui dévorent tranquillement « vos campagnes. » Pour obéir à ces textes prophétiques, un jour fut d'abord consacré à des cérémonies religieuses. Ensuite il intervint un sénatus-consulte qui ordonnait aux décemvirs de consulter les livres Sibyllins, pour se mieux instruire touchant la célébration des jeux d'Apollon, et de la manière dont il convenait d'organiser cette fête. Ces livres ayant dit la même chose que ceux de Marcius, les pères conscrits délibérèrent qu'il serait voté et célébré en l'honneur d'Apollon des jeux pour lesquels on mettrait à la disposition du préteur douze mille (livres) de cuivre et deux hosties majeures. Avec ces deux hosties, il fut ordonné aux décemvirs d'offrir un sacrifice selon le rit grec, savoir: à Apollon un bœuf et deux chèvres blanches ayant les cornes dorées, et à Latone une vache ayant aussi les cornes dorées; il fut ordonné au peuple d'assister à ces jeux, dans le cirque, la tête couronnée. Telle est l'origine la plus accréditée des jeux Apollinaires.

Maintenant prouvons encore, par les autres noms d'Apollon, que ce dieu est le même que le soleil. Il est surnommé Loxias, comme dit

peste, et pæne cunctis subita morte interceptis, Libystinus cognominatus est. Nostris quoque continetur annalibus similis ejusdem Dei præsentiæ majestas. Nam cum ludi primo Romæ Apollini celebrarentur, ex vaticinio Marcii vatis, carmineque Sibyllino, repentino hostis adventu plebs ad arma excitata occurrit hosti; eoque tempore nubes sagittarum in adversos visa ferri et hostem fugavit, et victores Romanos ad spectacula Dei sospitalis reduxit. Hinc intelligitur, prœlii causa, non pestilentiæ, sicut quidam existimant, ludos institutos. Hæc est autem hujus existimationis ratio, quod tunc sol super ipsum nostræ habitationis verticem fulget. Nam Cancer in æstivo tropico est: in quo meante sole, radii temperatam nostram non eminus, sed superne demissi rectis fulgoribus lustrant. Unde existimatum est a nonnullis, ad propitiandum tunc maxime Deum caloris Apollinaribus litari. Sed invenio in literis, hos ludos victoriæ, non valetudinis causa, ut quidam annalium scriptores memorant, institutos. Bello enim Punico hi ludi ex libris Sibyllinis primum sunt instituti, suadente Cornelio Rufo decemviro, qui propterea Sibylla cognominatus est, et postea corrupto nomine primus Sylla cœpit vocitari. Fertur autem in carminibus Marcii vatis, cujus duo volumina illata sunt in senatum, inventum esse ita scriptum: HOSTEM. ROMANI. SI. EX. AGRO. EXPELLERE. VULTIS. VOMICAM. QUE. QUÆ. GENTIUM. VENIT. LONGE. APOLLINI. CENSEO. VOVENDOS. LUDOS. QUI. QUOTANNIS. COMMUNITER. FIANT. HIS. LUDIS. FACIENDIS. PRÆSIT. IS. PRÆTOR. QUI. JUS. POPULO. PLEBI. QUE. DABIT. SUMMUM. DECEMVIRI. GRÆCO. RITU. HOSTIIS. SACRA. FACIANT. HOC. SI. RECTE. FACIETIS. GAUDEBITIS. SEMPER. FIET. QUE. RES. PUBLICA. MELIOR. NAM. IS. DIVOS. EXSTINGUET. PERDUELLES. VESTROS. QUI. VESTROS. CAMPOS. PASCUNT. PLACIDE. Ex hoc carmine cum procurandi gratia dies unus rebus divinis impensus esset, postea senatusconsultum factum, uti Decemviri, quo magis instruerentur de ludis Apollini agundis, reque divina recte facienda, libros Sibyllinos adirent. In quibus cum eadem reperta nuntiatum esset; censuerunt Patres, Apollini ludos vovendos faciendosque, inque eam rem duodecim millia æris prætori et duas hostias majores dari: Decemvirisque præceptum est, ut græco ritu hisce hostiis sacrum facerent, Apollini bove aurato et capris duabus albis auratis, Latonæ bove femina aurata. Ludos in circo populus coronatus spectare jussus. Hæc præcipue traditur origo ludorum Apollinarium. Nunc ex aliis quoque hujus Dei nominibus, eundem esse Apollinem et Solem,

Œnopides, de λοξὸς (oblique), parce que de l'orient à l'occident le soleil parcourt une ligne circulaire oblique; ou, comme le dit Cléanthe, parce qu'il suit le même mouvement que l'hélice, et que l'un et l'autre ont une course oblique (λοξαὶ), ou bien parce que, situés au septentrion relativement au soleil, ses rayons nous viennent transversalement (λοξὰς ἀκτῖνας) du midi. Apollon est surnommé Délius, de δῆλος, clair, qui éclaire et illumine l'œil; parce que c'est la lumière qui nous fait voir toutes choses. Il est appelé φοῖβος, dit Cornificius, de φοιτᾶν βίᾳ (force énergique), à raison de la force de son mouvement. D'autres croient que ce nom de Phébus vient de la pureté et de l'éclat de son aspect. On l'appelle aussi *Phaneta,* de φαίνειν (briller) et Phanaïos, de φαίνεται νέος, parce qu'il éclaire en se renouvelant chaque jour : ce qui a fait dire à Virgile : *mane novum* (le matin nouveau). Les Camérienses, qui habitent une île consacrée au soleil, sacrifient à Apollon Ἀειγεννήτης (toujours engendré et qui engendre toujours), parce qu'en effet il est toujours engendré chaque fois qu'il se lève, et qu'il engendre lui-même toutes choses, en les semant, en les échauffant, en les produisant, en les alimentant, en les développant. Nous connaissons plusieurs origines du surnom d'Apollon. Lycius Antipater le stoïque dit qu'Apollon est appelé Lycius, de λευκαίνειν (blanchir), parce que le soleil blanchit toutes choses en les éclairant. Cléanthe observe qu'Apollon est appelé Lycius, parce que, de même que les loups (λύκοι) enlèvent les brebis, de même le soleil enlève l'humidité avec ses rayons. Les anciens Grecs appelèrent la première lueur qui précède le lever du soleil, λύκη, c'est-à-dire temps clair : on l'appelle aujourd'hui Lycophos. C'est de ce moment qu'Homère a dit :

« Lorsque l'aurore n'a pas commencé à briller,
« et que la nuit domine encore le crépuscule. »

Ailleurs, le même Homère dit encore :

« J'invoque Apollon générateur de la lumière
« (λυκηγενέϊ), et célèbre par son arc. »

Comme qui dirait : celui qui par son lever engendre la lumière. En effet, la splendeur des rayons qui précèdent dans tous les sens l'approche du soleil, dissipe peu à peu l'épaisseur des ténèbres, et engendre la lumière. Les Romains, qui ont pris plusieurs choses des Grecs, paraissent avoir emprunté d'eux l'usage de représenter la lumière sous la figure d'un loup. Aussi les plus anciens écrivains grecs ont-ils donné à l'année l'épithète de λυκάβαντα (marchant comme le loup), mot composé de λύκος (le loup) qui est le soleil, et de βαινόμενος καὶ μετρούμενος (qui marche et qui mesure). Une autre preuve que le soleil reçoit le nom de Lycos, c'est que Lycopolis, ville de Thébaïde, rend un culte pareil à Apollon et au loup (λύκος), adorant le soleil dans tous les deux : parce qu'en effet cet animal enlève et dévore tout, comme fait le soleil, et, par son regard pénétrant, triomphe presque entièrement, comme cet astre, des ténèbres de la nuit. Quelques-uns pensent aussi que le loup tire son nom λύκος de λύκη, c'est-à-dire la lumière du crépuscule; parce que cet animal choisit ce moment comme le plus favorable pour enlever les troupeaux, que le jeûne de la nuit fait sortir de leurs étables avant le jour, pour aller paître.

probemus. Loxias cognominatur, ut ait Œnopides, ὅτι ἐκπορεύεται τὸν λοξὸν κύκλον ἀπὸ δυσμῶν εἰς ἀνατολὰς κινούμενος, id est, quod obliquum circulum ab occasu ad orientem pergit; aut, ut Cleanthes scribit, ἐπειδὴ καθ' ἕλικας κινεῖται. Λοξαὶ γάρ εἰσίν καὶ αὗται quod flexuosum pergit iter : ἢ ὅτι τὰς λοξὰς ἀκτῖνας ἵησιν ἐφ' ἡμᾶς βορείους ὄντας νότιος ὤν, vel quod transversos in nos a meridie immittit radios, cum simus ad ipsum septemtrionales. Delius cognominatur ἀπὸ τοῦ δῆλα καὶ φανερὰ πάντα ποιεῖν τῷ φωτὶ, quod illuminando omnia clara demonstret. Φοῖβος appellatur, ut ait Cornificius, ἀπὸ τοῦ φοιτᾶν βίᾳ, quod vi fertur; plerique autem a specie et nitore Phœbum, id est, καθαρὸν καὶ λαμπρὸν, dictum putant. Item Phaneta appellant ἀπὸ τοῦ φαίνειν : et φαναῖον ἐπειδὴ φαίνεται νέος, quia sol quotidie renovat sese. Unde Vergilius : *Mane novum.* Camerienses, qui sacram soli incolunt insulam, ἀειγεννήτῃ Apollini immolant, τῷ τὸν αὐτὸν ἀεὶ γίγνεσθαι καὶ ἀεὶ γεννᾷν, id est, quod semper exoriens gignitur, quodque ipse generat universa inseminando, fovendo, producendo, alendo, augendoque. Apollinis Lycii plures accipimus cognominis causas. Antipater stoicus Lycium Apollinem nuncupatum scribit, ἀπὸ τοῦ λευκαίνεσθαι πάντα φωτίζοντος ἡλίου. Cleanthes Lycium Apollinem appellatum notat, quia veluti lupi pecora rapiunt, ita ipse quoque humorem eripit radiis. Prisci Græcorum primam lucem, quæ præcedit solis exortus, λύκην appellaverunt, ἀπὸ τοῦ λευκοῦ, id est, temporis : hodieque lycophos cognominant. De quo tempore ita poeta scribit :

Ἦμος δ' οὔτ' ἄρ πω ἠὼς, ἔτι ἀμφιλύκη νύξ.

Idem Homerus :

Εὔχεο δ' Ἀπόλλωνι λυκηγενεῖ κλυτοτόξῳ.

quod significat, τῷ γεννῶντι τὴν λύκην, id est, qui generat exortu suo lucem. Radiorum enim splendor propinquantem solem longe lateque præcedens, atque caliginem paulatim extenuans tenebrarum, parit lucem. Neque minus Romani, ut pleraque alia ex græco, ita lucem videntur a lyce figurasse. Annum quoque vetustissimi Græcorum λυκάβαντα appellant, τὸν ἀπὸ τοῦ λύκου, id est, sole, βαινόμενον καὶ μετρούμενον. Λύκον autem solem vocari, etiam Lycopolitana Thebaidos civitas testimonio est : quæ pari religione Apollinem, itemque lupum, hoc est λύκον, colit, in utroque solem venerans; quod hoc animal rapit et consumit omnia in modum solis ac plurimum oculorum acie cernens tenebras noctis evincit. Ipsos quoque λύκους ἀπὸ τῆς λύκης, id est, a prima luce appellatos quidam putant : quia hæ feræ maxime id tempus aptum rapiendo pecori observant, quod antelucanum post nocturnam famem ad pastum stabulis expellitur. Apollinem πατρῷον cognominaverunt, non propria gentis unius aut civitatis religione, sed ut auctorem progenerandarum om-

Apollon reçut aussi le nom de πατρῷος (paternel), non de la piété particulière d'une nation ou d'une ville, mais comme l'auteur de la génération de toutes choses; car le soleil en absorbant les eaux devint la cause efficiente de toutes les générations. Aussi Orphée a dit en parlant du soleil :

« Père ayant la sagesse et le bon conseil. »

A notre tour, nous disons Janus *pater*, adorant le soleil sous ce nom. On a aussi surnommé Apollon νόμιος (berger), non parce qu'il aurait exercé l'état de berger, ou à raison de la fable qui feint qu'il fut pasteur des troupeaux du roi Admète, mais parce que le soleil nourrit toutes les productions de la terre; ce qui lui a valu d'être célébré, non comme le pasteur de quelque espèce particulière, mais comme le pasteur de toutes les espèces de troupeaux. Ainsi, dans Homère, Neptune dit :

« Phébus, tu faisais paître les bœufs qui
« courbent, en marchant, leur pied à forme de
« croissant. »

Cependant le même est encore désigné, dans le même poete, comme pasteur de juments, en ces termes :

« Apollon, ce dieu armé d'un arc d'argent, a
« nourri sur le mont Piéris deux juments portant
« la terreur de Mars. »

De plus, Apollon a un temple, comme pasteur des brebis, chez les Camirenses, sous le nom de Épimélios (qui préside aux brebis); et chez les Naxiens, sous celui de Poïmnios (berger de brebis). Il est aussi honoré chez les Lesbiens sous les noms d'Arnocomès (toison de brebis), et de Napaïos (habitant des bois). Il porte encore, dans différentes villes, divers autres surnoms, ayant tous rapport à l'office d'un dieu pasteur. Aussi il est universellement reconnu comme le pasteur et le gardien de toute espèce de troupeau.

Apollon est encore appelé Eléléus, de ἐλίττεσθαι (tourner autour), parce qu'un continuel mouvement paraît entraîner le soleil à rouler circulairement autour de la terre :

« O soleil, » dit Euripide : « dont les rapides coursiers répandent circulairement la lumière. » par allusion et à la direction circulaire de sa course, et à la masse de feu dont il est formé; et, comme dit Empédocle :

« Ainsi formé de ces substances réunies (ἀνα-
« λισθεὶς), ils parcourt circulairement la vaste
« étendue des cieux. »

D'autres voient dans le mot ἀναλισθεὶς la propriété qu'a le soleil de convoquer en se levant et de réunir les hommes.

Apollon est nommé *Chrysocomès*, à cause de la splendeur de ses rayons, qu'on appelle les cheveux d'or du Soleil. C'est encore par rapport à ses rayons qu'il est appelé *Akersekomès*, parce qu'ils ne peuvent jamais être arrachés de la source de leur lumière. Il est aussi appelé *Argyrotoxus* (arc d'argent), parce qu'à son lever il paraît à l'extrémité de l'horizon du globe comme un arc d'un argent éclatant, qui lance des rayons brillants, semblables à des flèches. Le soleil est surnommé *Smyntheus*, de ζέων θεῖ, qui court enflammé, et *Carnéios*, parce qu'il paraît toujours brûlant (καιόμενος), et toujours jeune (νέος), ou parce que, tandis que tout ce qui brûle se consume, lui, par son incandescence, ne fait que renouveler son éclat. Apollon a aussi été surnommé Skiallios, de αλλοίας ποιεῖν σκίαλλιος (produire l'ombre ailleurs), parce que le soleil court constamment du midi vers nous, et projette l'ombre du côté opposé. On appelle Apollon *Thymbraïos*, parce qu'il est le dieu de la pluie. On l'appelle *Philesios* (aimable), parce qu'à son lever nous saluons sa clarté chérie avec

nium rerum; quod sol, humoribus exsiccatis, ad progenerandum omnibus præbuit causam, ut ait Orpheus :

Πατρὸς ἔχοντα νόον καὶ ἐπίφρονα βουλήν·

unde nos quoque Janum patrem vocamus, solem sub hac appellatione venerantes. Νόμιον Ἀπόλλωνα cognominaverunt, non ex officio pastorali, et fabula, per quam fingitur Admeti regis pecora pavisse; sed quia sol pascit omnia, quæ terra progenerat : unde non unius generis, sed omnium pecorum pastor canitur. Ut apud Homerum, Neptuno dicente :

Φοῖβε, σὺ δ' εἰλίποδας ἕλικας βοῦς βουκολέεσκες.

Atque idem apud eundem poetam equarum pastor significatur, ut ait :

Τὰς ἐν Πιερίῃ θρέψ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων,
Ἄμφω θηλείας, φόβον Ἄρηος φορεούσας.

Præterea ædes, ut ovium pastoris, sunt apud Camirenses ἐπιμηλίου, apud Naxios ποιμνίου· itemque Deus ἀρνοκόμης colitur, et apud Lesbios ναπαῖος. Et multa sunt cognomina per diversas civitates ad Dei pastoris officium tendentia. Quapropter universi pecoris antistes, et vere pastor agnoscitur. Apollo ἐλελεὺς appellatur, ἀπὸ τοῦ ἐλίττεσθαι περὶ τὴν γῆν, quod æterno circa terram meatu veluti volvi videtur; ut ait Euripides :

Ἥλιε θοαῖς ἵπποισιν ἑλίσσων φλόγα.

ἢ ὅτι συναλισθέντος πολλοῦ πυρὸς περιπολεῖ : ut ait Empedocles :

Οὕνεκ' ἀναλισθεὶς μέγαν οὐρανὸν ἀμφιπολεύει,

ὑπό τ' ἄλλων ἀπὸ τοῦ συναλίσκειν καὶ συναθροίζειν τοὺς ἀνθρώπους, ὅταν ἀνατείλῃ, quod exoriens homines conducit in cœtum. Apollo Chrysocomes cognominatur, a fulgore radiorum, quas vocant comas aureas solis. Unde et Ἀκερσεκόμης, quod nunquam radii possunt a fonte lucis avelli : item Agyrotoxus, quod enascens per summum orbis ambitum, velut arcus quidam figuratur alba et argentea specie; ex quo arcu radii in modum emicant sagittarum. Smyntheus cognominatur, ὅτι ζέων θεῖ, quia fervens currit : Καρνεῖος, ὅτι καιόμενος ὁρᾶται νέος : vel quod, cum omnia ardentia consumantur, hic suo calore candens semper novus constat. Item Ἀπόλλων σκιάλλιος, ὅτι τὰς κινήσεις ἀλλοίας ποιεῖ, semper nobis ab austro currens. Θυμβραῖος Ἀπόλλων, ὁ τοὺς ὄμβρους θεὶς, quod est Deus imbricitor. Ἀπόλλων φιλήσιος, quod lumen eius exoriens ama-

une tendre vénération. Les physiciens pensent qu'Apollon est surnommé *Pythios*, non de πεῦσις (interrogation), c'est-à-dire non à cause des consultations qu'on adresse à ses oracles, mais de πύθειν, qui est la même chose que σήπειν (pourrir), effet qui n'est jamais produit sans une forte chaleur. C'est de là qu'on estime qu'il a pris le nom de Pythios, malgré la fiction des Grecs qui fait venir ce surnom du dieu du meurtre d'un dragon, fiction qui cependant n'est point contradictoire avec le sens du mystère de la nature: ce qui va paraître évident, si nous parcourons la série des faits qui concernent la naissance d'Apollon, comme je me suis engagé à le faire un peu plus haut.

On raconte que Junon voulut s'opposer à l'enfantement de Latone, prête à mettre au monde Apollon et Diane; et l'on ajoute qu'à peine ceux-ci eurent vu le jour, qu'un serpent nommé Python attaqua leur berceau, et qu'Apollon, dans sa première enfance, tua le monstre à coups de flèches: ce que la raison naturelle explique ainsi qu'il suit : Après le chaos, quand, pour la première fois, la matière informe et confuse commença à prendre les formes des corps divers; quand les éléments parurent, et que la terre, substance encore humide, vacillait sur sa base instable et molle ; quand la chaleur éthéréenne, augmentant peu à peu répandait sur elle des semences enflammées ; c'est alors, comme on le croit, que les deux astres dont nous parlons furent produits; le soleil fût enlevé dans les régions supérieures par un très-grand degré de chaleur ; tandis que la lune, appesantie par une tiédeur humide, semblable à celle qui est naturelle au sexe féminin, resta dans des régions inférieures, comme si l'un eût participé de la substance du père et l'autre de celle de la mère. Les physiciens veulent que Latone soit la terre. Junon s'opposa longtemps à ce qu'elle mît au monde les divinités dont nous venons de parler; c'est-à-dire que l'air, qui alors était encore humide et pesant, empêchait que l'éclat des feux de l'éther pût rayonner, comme par une sorte d'enfantement, à travers son humide épaisseur. Mais la Providence divine favorisait, ajoute t-on, cet enfantement; et sa puissance triompha. Ce qui confirme la vérité de cette manière d'expliquer la fiction, c'est qu'on a élevé dans l'île de Délos un temple à la Providence, qu'on appelle le temple de la prescience d'Athéna. On lui rend un culte approprié à la nature de sa divinité. On dit que l'enfantement a eu lieu dans une île, parce que les deux astres nous paraissent sortir de la mer. Cette île est appelée Délos, parce que le lever, et, pour ainsi dire, l'enfantement des deux astres, fait apparaître clairement (δῆλα) tous les objets.

Voici maintenant l'explication physique du meurtre du dragon, telle qu'elle est donnée par Antipater le stoïque. Les exhalaisons de la terre encore humide s'élevaient en haut par tourbillons, et puis après s'être échauffées se repliaient sinueusement en bas comme un serpent venimeux, corrompaient toutes choses par l'action de la putréfaction, laquelle est produite par la combinaison de la chaleur et de l'humidité, et, voilant le soleil lui-même par leur épaisse vapeur, paraissaient en quelque sorte anéantir sa lumière. Mais enfin ces exhalaisons furent aspirées, desséchées, absorbées par l'ardeur des rayons célestes, pareils à des flèches; ce qui donna lieu à la fable du dragon tué par Apollon. Il est encore une autre interprétation du meurtre du dragon.

bile amicissima veneratione consalutamus. Ἀπόλλων πύθιος οὐκ ἀπὸ τῆς πεύσεως, id est, non a consultatione oraculorum, dictus a physicis existimatur; sed ἀπὸ τοῦ πύθειν, id est, σήπειν, quod nunquam sine vi caloris efficitur. Hinc ergo πύθιον dictum existimant : licet hoc nomen ex nece draconis inditum Deo Græci fabulentur. Quæ tamen fabula non abhorret ab intellectu naturalis arcani : quod apparebit, si percurratur ordo, qui de Apolline nascente narratur, sicut paulo superius enarraturum me esse promisi. Latonæ Apollinem Dianamque parituræ Juno dicitur obstitisse, sed, ubi quandoque partus effusus est, draconem ferunt, qui πύθων vocitabatur, invasisse cunas Deorum, Apollinemque in prima infantia sagittis belluam confecisse. Quod ita intelligendum naturalis ratio demonstrat. Namque post chaos, ubi primum cœpit confusa deformitas in rerum formas et elementa nitescere, terraque adhuc humida substantia in molli atque instabili sede nutaret, convalescente paulatim ætherio calore, atque inde seminibus in eam igneis defluentibus, hæc sidera edita esse creduntur : et solem quidem maxima caloris vi in superna raptum; lunam vero humidiore, et velut femineo sexu, naturali quodam pressam tepore inferiora tenuisse; tanquam ille magis substantia patris constet, hæc matris. Siquidem Latonam physici volunt terram videri, cui diu intervenit Juno, ne numina, quæ diximus, ederentur ; hoc est, aer, qui tunc humidus adhuc gravisque obstabat ætheri, ne fulgor luminum per humosi aeris densitatem, tanquam e cujusdam partus progressione, fulgeret. Sed divinæ providentiæ vicit instantia, quæ creditur juvisse partum. Ideo in insula Delo, ad confirmandam fidem fabulæ, ædes Providentiæ, quam ναὸν προνοίας Ἀθηνᾶς appellant, apta religione celebratur. Propterea in insula dicuntur nati, quod ex mari nobis oriri videntur. Hæc insula ideo Delos vocatur, quia ortus et quasi partus luminum omnia facit δῆλα, id est, aperta clarescere. Hæc est autem de nece draconis ratio naturalis, ut scribit Antipater stoicus. Nam terræ adhuc humidæ exhalatio, meando in supera volubili impetu, atque inde sese, postquam cale facta est, instar serpentis mortiferi in infera revolvendo, corrumpebat omnia vi putredinis, quæ non nisi ex calore et humore generatur; ipsumque solem densitate caliginis obtegendo, videbatur quodammodo lumen ejus eximere. Sed divino fervore radiorum tandem velut sagittis incidentibus extenuata, exsiccata, enecta, interemti draconis ab Apolline fabulam fecit. Est et alia ratio draconis peremti. Nam solis meatus, licet ab ecliptica linea nunquam rece-

Le cours du soleil, quoiqu'il ne s'écarte jamais de la ligne de l'écliptique, est sinueux comme le corps d'un dragon, s'élevant et s'abaissant alternativement, et variant ainsi, par une certaine inflexion, les alternatives des vents. Ce qui fait dire à Euripide :

« Le dragon enflammé conduit les quatre
« Saisons; et son char, sous les pas duquel nais-
« sent les fruits, roule avec harmonie. »

On exprimait donc, sous cette dénomination de dragon, cette route céleste du soleil ; et lorsque cet astre l'avait accomplie (*confecisset*), on disait qu'il avait tué le dragon (*draconem confecisset;* et de là est venue la fable du meurtre du dragon. Les flèches indiquent les rayons que lance le soleil, lesquels paraissent les plus longs à l'époque où le soleil, parvenu à la plus grande élévation de son parcours annuel, donne lieu aux plus longs jours du solstice d'été. De là vient que le soleil est appelé *Hékebolos* et *Hécatebolos*, noms formés de ἕκαθεν τὰς ἀκτῖνας βάλλων, c'est-à-dire lançant ses rayons sur la terre de très-haut et de très-loin. Nous en aurions assez dit sur le surnom de Python, s'il ne s'en offrait encore une autre origine. Le soleil accomplit le solstice d'été lorsqu'il est parvenu dans le signe du Cancer, qui est le terme des jours les plus longs, et le commencement de l'inclinaison graduelle vers les jours les plus courts. A cette époque, le soleil est appelé Pythius, de πύματον θεων (le dieu qui finit); ce qui signifie qu'il est parvenu à l'extrémité de sa carrière. Ce même nom lui convient aussi, lorsque, rentrant dans le Capricorne, il a terminé la course du jour le plus bref et, par conséquent, le parcours de sa carrière annuelle dans l'un et l'autre signe. C'est pourquoi on dit qu'Apollon a tué le dragon, c'est-à-dire qu'il a terminé en cet endroit sa course sinueuse. Cornificius rapporte cette autre opinion dans ses Étymologies. Les deux signes appelés portes du soleil ont reçu le nom de Cancer (écrevisse) et de Capricorne (chèvre) : l'un, parce que le cancer est un animal qui marche obliquement et à reculons, et que le soleil commence dans ce signe sa course rétrograde et oblique; l'autre, parce que l'habitude des chèvres paraît être de gagner toujours les hauteurs en paissant, et que le soleil, dans le Capricorne, commence à remonter de haut en bas.

On appelle Apollon Didyme (Jumeau), parce qu'il reproduit une seconde image de sa divinité, en illuminant et en rendant visible la lune; et que ces deux astres éclairent les jours et les nuits par une double lumière qui découle de la même source. C'est pourquoi les Romains honorent le soleil sous le nom et sous la figure de Janus et d'Apollon Didyme. On appelle Apollon Delphien, parce que le soleil fait apparaître, par la clarté de sa lumière, les choses obscures : ce nom dérive de δηλοῦν ἀφανῆ (manifestant ce qui est obscur); ou bien ce nom signifie, ainsi que le veut Numénius, que le soleil est seul et unique. Car, dit cet auteur, en vieux grec, *un* se dit δέλφος : « c'est pourquoi *frère* se dit ἀδελφὸς, c'est-à-dire qui n'est pas un. »

Les Hiérapolitains, qui sont de la nation des Assyriens, ramènent toutes les vertus et tous les attributs du soleil à un simulacre barbu, qu'ils appellent Apollon. Sa tête, d'une forme allongée, est terminée par une barbe pointue, et surmontée d'un *calathus*. Son corps est couvert d'une cuirasse. De la main droite il élève une pique, au-

dat, sursum tamen ac deorsum ventorum vices certa deflexione variando, iter suum velut flexum draconis involvit. Unde Euripides :

Πυριγενὴς δὲ δράκων ὅλον ἡγεῖται ταῖς τετραμόρφοις
Ὥραῖς ζευγνὺς ἁρμονίᾳ πολύκαρπον ὄχημα.

Sub hac ergo appellatione cœlestis itineris sol, cum confecisset suum cursum, draconem confecisse dicebatur. Inde fabula exorta est de serpentis nece. Sagittarum autem nomine non nisi radiorum jactus ostenditur. Qui tunc longissimi intelliguntur, quo tempore altissimus sol diebus longissimis solstitio æstivo conficit annuum cursum. Inde ἑκηβόλος et ἑκατηβόλος dictus, ἕκαθεν τὰς ἀκτῖνας βάλλων, e longissimo altissimoque radios in terram usque demittens. De Pythii cognomine sufficere ista possent, ni hæc quoque se ratio ejusdem appellationis ingereret. Cum enim sol in signo Cancri æstivum solstitium facit, in quo est longissimi diei terminus, et inde retrogressum agit ad diminutionem dierum, Pythius eo tempore appellatur, ὡς πύματον θεων, ὅ ἐστι τὸν τελευταῖον δρόμον τρέχων. Idem ei nomen convenit, et cum Capricornum rursus ingrediens ultimum brevissimi diei cursum intelligitur peregisse, et ideo in alterutro signorum peracto annuo spatio draconem Apollo, id est, flexuosum iter suum, ibi confecisse memoratur. Hanc opinionem Cornificius in Etymis retulit. Ideo autem his duobus signis, quæ portæ solis vocantur, Cancro et Capricorno hæc omnia contigerunt, quod Cancer animal retro atque oblique cedit, eademque ratione sol in eo signo obliquum, ut solet, incipit agere retrogressum. Capræ vero consuetudo hæc in pastu videtur, ut semper altum pascendo petat. Sed et sol in Capricorno incipit ab imis in alta remeare. Ἀπόλλωνα διδυμαῖον vocant, quod geminam speciem sui numinis præfert ipse illuminando formandoque lunam. Etenim ex uno fonte lucis gemino sidere spatia diei et noctis illustrat. Unde et Romani solem sub nomine et specie Jani, Didymæi Apollinis appellatione venerantur. Ἀπόλλωνα δέλφιον vocant, quod, quæ obscura sunt, claritudine lucis ostendit, ἀπὸ τοῦ δηλοῦν ἀφανῆ ; aut, ut Numenio placet, quasi unum et solum. Ait enim, prisca Græcorum lingua δέλφον unum vocari. *Unde et frater*, inquit, ἀδελφὸς *dicitur, quasi jam non unus*. Hierapolitani præterea, qui sunt gentis Assyriorum, omnes solis effectus atque virtutes ad unius simulacri barbati speciem redigunt; eundemque Apollinem appellant. Hujus facies prolixa in acutum barba figurata est, eminente super caput calatho. Simulacrum thorace munitum est. Dextera erectam tenet

dessus de laquelle est placée une petite statue de la Victoire; et de la gauche il présente l'effigie d'une fleur. Du haut de ses épaules pend un voile bordé de serpents, comme ceux des Gorgones, qui le couvre par derrière. Auprès de lui sont des aigles qui semblent prêts à s'envoler. A ses pieds est l'image d'une femme, avec deux autres figures, de femmes, placées l'une à sa droite et l'autre à sa gauche. Un dragon les entoure des replis de son corps. La barbe pendante désigne que les rayons sont lancés d'en haut sur la terre. Le *calathus,* qui s'élève au-dessus de la tête, désigne la masse de l'éther, qu'on croit être la substance du soleil. Par la pique et la cuirasse, on veut représenter Mars, que nous prouverons, dans la suite, être le même que le soleil. L'image de la Victoire témoigne que toutes choses sont soumises à la puissance du soleil. L'effigie de la fleur figure les fleurs de toutes les plantes, que ce dieu ensemence et fait germer, développe, nourrit, et fait mûrir. La figure de femme est l'image de la terre, que le soleil éclaire d'en haut. Les deux autres statues de femmes qui l'environnent sont la Nature et la Matière, qui servent ensemble la Terre : le dragon représente la carrière sinueuse que parcourt le soleil. Les aigles, par la vélocité et la hauteur de leur vol, désignent la hauteur du soleil. La statue porte un vêtement de Gorgone, parce que, comme on sait, c'est l'attribut de Minerve, laquelle est une vertu du soleil. En effet, Porphyre dit que Minerve est cette vertu du soleil qui donne la prudence à l'esprit humain. C'est à cause de cela qu'on la dit sortie de la tête de Jupiter; c'est-à-dire de la partie la plus élevée de l'éther, d'où le soleil aussi tire son origine.

CHAPITRE XVIII.

Que le dieu appelé *Liber pater* est le même que le soleil.

Ce que nous avons dit d'Apollon peut être considéré comme si nous l'avions dit de *Liber pater.* En effet, Aristote qui a écrit les *Théologumènes*, entre plusieurs arguments par lesquels il prouve qu'Apollon et *Liber pater* ne sont qu'un seul et même dieu, raconte qu'il y a en Thrace, chez les Ligyréens, un temple consacré à Liber, où l'on rend des oracles. Dans ce temple, les vaticinateurs ne proclament l'avenir qu'après avoir bu beaucoup de vin; de même que, dans celui d'Apollon de Claros, c'est après avoir bu beaucoup d'eau. Les Lacédémoniens, pendant les fêtes appelées *Hyacinthia*, qu'ils célèbrent en l'honneur d'Apollon, se couronnent de lierre, comme il se pratique dans le culte de Bacchus. Les Béotiens, tout en reconnaissant que le Parnasse est une montagne consacrée à Apollon, y révèrent à la fois, comme étant consacrés au même dieu, et l'oracle de Delphes et les cavernes bachiques : c'est pourquoi on sacrifie sur le Parnasse à Apollon et à Pater-Liber. C'est ce qu'affirment Varron et Granius Flaccus, et ce qu'Euripide nous apprend avec eux.

« Bacchus, portant des thyrses et des peaux de « faon, danse sur le Parnasse, au milieu des tor- « ches d'arbres résineux. »

C'est sur ce mont Parnasse, qu'une fois chaque deux ans se célèbrent les Bacchanales, où l'on voit, à ce qu'on assure, de nombreux rassemblements de Satyres, et où souvent l'on entend leurs voix. Un retentissement de cymbales vient aussi, de cette montagne, frapper souvent les oreilles

hastam, superstante Victoriæ parvulo signo : sinistra floris porrigit speciem : summisque ab humeris Gorgoneum velamentum redimitum anguibus tegit scapulas. Aquilæ propter exprimunt instar volatus : ante pedes imago feminea est, cujus dextera lævaque sunt signa feminarum. Ea cingit flexuoso volumine draco. Radios in terram superne jaci, barba demissa significat. Calathus aureus surgens in altum monstrat ætheris summam; unde solis creditur esse substantia. Hastæ atque loricæ argumento imago adjungitur Martis, quem eundem ac solem esse procedens sermo patefaciet. Victoria testatur, cuncta summitti hujus sideris potestati. Floris species florem rerum protestatur, quas hic Deus inseminat, progenerat, fovet, nutrit, maturatque. Species feminea terræ imago est, quam sol desuper illustrat. Signa duo æque feminea, quibus ambitur, hylen naturamque significant confamulantes : et draconis effigies flexuosum iter sideris monstrat. Aquilæ propter altissimam velocitatem volatus, altitudinem solis ostendunt. Addita est Gorgonea vestis, quod Minerva, quam hujus præsidem accipimus, solis virtus sit : sicut et Porphyrius testatur, Minervam esse virtutem solis, quæ humanis mentibus prudentiam subministrat. Nam ideo hæc Dea Jovis capite prognata memoratur, id est, de summa ætheris parte edita, unde origo solis est.

CAPUT XVIII.

Liberum quoque patrem, eum ipsum esse Deum, quem solem.

Hæc, quæ de Apolline diximus, possunt etiam de Libero patre dicta existimari. Nam Aristoteles, qui Theologumena scripsit, Apollinem et Liberum patrem unum eundemque Deum esse, cum multis aliis argumentis asseverat, tum etiam apud Ligyreos ait in Thracia esse adytum Libero consecratum, ex quo redduntur oracula. Sed in hoc adyto vaticinaturi, plurimo mero sumto, uti apud Clarium aqua potata, effantur oracula. Apud Lacedæmonios etiam in sacris, quæ Apollini celebrant, Hyacinthia vocantes, hedera coronantur Bacchico ritu. Item Bœotii, Parnasum montem Apollini sacratum esse memorantes, simul tamen in eodem et oraculum Delphicum et speluncas Bacchicas uni Deo consecratas colunt. Unde et Apollini et Libero patri in eodem monte res divina celebratur. Quod cum et Varro et Granius Flaccus affirment, etiam Euripides his docet :

Διόνυσος ὃς θύρσοισι καὶ νεβρῶν δοραῖς
Καθαπτὸς, ἐν πεύκαισι πάρνασσον καταπηδᾷ χορεύων.

In hoc monte Parnaso Bacchanalia alternis annis aguntur : ubi et Satyrorum, ut affirmant, frequens cernitur

des hommes. Et que personne ne croie que le Parnasse est consacré à des dieux différents; car le même Euripide (cité plus haut) nous apprend, dans ce vers de *Licymnius,* qu'Apollon et Liber ne désignent qu'un seul et même dieu :

« O dieu amant du laurier, Bacchus, Païan,
« Apollon habile à jouer de la lyre. »

Eschyle dit, dans le même sens :

« O Apollon qui portes le lierre, ô Cabaïos, ô devin! »

Puis donc qu'il a été prouvé peu auparavant, qu'Apollon et le soleil ne font qu'un, et que nous apprenons après cela que Pater-Liber est le même qu'Apollon, on ne doit nullement douter que le soleil et Pater-Liber ne soient la même divinité; ce qui va être positivement prouvé par des arguments encore plus clairs.

C'est une pratique mystérieuse de la religion, dans les cérémonies sacrées, que tandis que le soleil est dans l'hémisphère supérieur, c'est-à-dire pendant le jour, on l'appelle Apollon, et que, tandis qu'il est dans l'hémisphère inférieur, c'est-à-dire pendant la nuit, on l'appelle Dionysius, qui est le même que Liber-Pater. De plus, les simulacres de Pater-Liber sont représentés les uns sous la figure d'un enfant, ou d'un adolescent; et d'autres sous celle d'un homme barbu, et même d'un vieillard; tels que ceux des Grecs, qui l'appellent *Bassarea* et *Brisea,* et ceux des Napolitains dans la Campanie, qui l'honorent sous le nom d'Hébon. Ces diversités d'âges se rapportent au soleil. Il est en effet considéré comme un enfant au solstice d'hiver, époque à laquelle les Égyptiens le portent sous cette figure hors de son temple. Alors en effet, à cause de la brièveté du jour, le soleil paraît être dans son enfance. Ensuite, lorsque, vers l'équinoxe du printemps, les journées augmentent, semblable à un adolescent, il acquiert des forces, et on le représente sous la figure d'un jeune homme. Enfin, au solstice d'été, il entre dans la plénitude de l'âge, figurée par la barbe; et alors aussi le jour est parvenu à son plus grand accroissement. Les diminutions des jours le font ensuite ressembler à un homme qui vieillit; ce qui est la quatrième figure sous laquelle on représente le dieu. Nous savons aussi que, chez les Thraces, le soleil est regardé comme étant le même que Liber. Ils l'appellent Sébadius, et ils l'honorent, au rapport d'Alexandre, avec la plus grande solennité. Un temple de forme ronde, éclairé par le milieu du toit, lui est consacré sur la colline Zilmissus. La rondeur de cet édifice figure la forme de l'astre. Il est éclairé par le sommet de la voûte, pour indiquer que le soleil éclaire tout par la lumière qu'il lance du haut du ciel, et que son lever rend perceptibles tous les objets. Orphée, voulant parler du soleil, dit, entre autres choses :

« Dios (Jupiter), ayant liquéfié l'Éther, qui était
« auparavant solide, rendit visible aux dieux le
« plus beau phénomène qu'on puisse voir. On l'a
« appelé Phanès Dionysos, seigneur, sage con-
« seiller, éclatant procréateur de soi-même; en-
« fin, les hommes lui donnent des dénominations
« diverses. Il fut le premier qui se montra avec
« la lumière; et s'avança sous le nom de Diony-
« sos, pour parcourir le contour sans bornes de
« l'Olympe. Mais il change ses dénominations et
« ses formes, selon les époques et les saisons. »

---

cœtus, et plerumque voces propriæ eorum exaudiuntur : itemque cymbalorum crepitus ad aures hominum sæpe perveniunt. Et ne quis opinetur, diversis Diis Parnasum montem dicatum, idem Euripides in Licymnio, Apollinem Liberumque unum eundemque Deum esse significans, scribit :

Δέσποτα Φιλόδαφνε, Βάκχε, Παιὰν, Ἄπολλον εὔλυρε·

ad eandem sententiam Æschylus :

Ὁ κισσεὺς Ἀπόλλων, καβαῖος, ὁ μάντις.

Sed licet illo prius asserto, eundem esse Apollinem ac solem, edoctoque postea ipsum esse Liberum patrem, qui Apollo est, nulla ex his dubitatio sit Solem ac Liberum patrem ejusdem numinis habendum : absolute tamen hoc argumentis liquidioribus adstruetur. In sacris enim hæc religiosi arcani observatio tenetur, ut sol, cum in supero, id est, in diurno hemisphærio est, Apollo vocitetur : cum in infero, id est, nocturno, Dionysus, qui est Liber pater, habeatur. Item Liberi patris simulacra partim puerili ætate, partim juvenili fingunt : præterea barbata specie, senili quoque, uti Græci ejus, quem Bassarea, item quem Brisea appellant, et ut in Campania Neapolitani celebrant, Hebona cognominantes. Hæ autem ætatum diversitates ad solem referuntur, ut parvulus videatur hiemali solstitio, qualem Ægyptii proferunt ex adyto die certa, quod tunc brevissimo die veluti parvus et infans videatur : exinde autem procedentibus augmentis, æquinoctio vernali similiter atque adolescentis adipiscitur vires, figuraque juvenis ornatur : postea statuitur ætas plenissima effigie barbæ solstitio æstivo; quo tempore summum sui consequitur augmentum. Exinde per diminutiones dierum veluti senescenti quarta forma Deus figuratur. Item in Thracia eundem haberi solem atque Liberum accipimus; quem illi Sebazium nuncupantes, magnifica religione celebrant, ut Alexander scribit : eique Deo in colle Zilmisso ædes dicata est specie rotunda, cujus medium interpatet tectum. Rotunditas ædis monstrat hujusce sideris speciem : summoque tecto lumen admittitur, ut appareat, solem cuncta vertice summo lustrare lucis immissu, et quia oriente eo universa patefiunt. Orpheus quoque solem volens intelligi, ait inter cetera :

Τήκων αἰθέρα, δῖον, ἀκίνητον πρὶν ἐόντα,
Ἐξανέφηνε θεοῖς ὥραν κάλλιστον ἰδέσθαι,
Ὃν δὴ νῦν καλέουσι φάνητά τε καὶ Διόνυσον,
Εὐβουλῆά τ' ἄνακτα, καὶ ἀνταύγην ἀρίδηλον·
Ἄλλοι δ' ἄλλο καλοῦσιν ἐπιχθονίων ἀνθρώπων.
Πρῶτος δ' ἐς φάος ἦλθε, Διόνυσος δ' ἐπεκλήθη,
Οὕνεκα δινεῖται κατ' ἀπείρονα μακρὸν Ὄλυμπον·
Ἀλλαχθεὶς δ' ὄνομ' ἔσχε, προσωνυμίας τε ἕκαστον
Παντοδαπὰς κατὰ καιρὸν, ἀμειβομένοιο χρόνοιο.

Orphée appelle le soleil Phanès de φωτὸς et de φανερὸς, c'est-à-dire lumière et illumination ; parce qu'en effet, voyant tout, il est vu partout. Orphée l'appelle encore Dionysos, de δινεῖσθαι et de περιφέρεσθαι, à cause de sa marche circulaire ; ce qui a fait dire à Cléanthe que le soleil était surnommé Dionysius, de διανύσαι (qui termine une marche) ; parce que, dans sa course quotidienne de l'orient à l'occident, qui forme le jour et la nuit, il parcourt le contour du ciel. Les physiciens l'ont appelé Dionysos, de διὸς νοῦν (intelligence divine), parce qu'ils disent que le soleil est l'âme du monde. Par le monde, ils entendent le ciel, auquel ils donnent le nom de Jupiter. C'est pourquoi Aratus, s'apprêtant à chanter le ciel, a dit :

« Commençons par *Dios.* »

Les Romains appellent le soleil *Liber*, parce qu'il est libre et vagabond (*vagus*). Comme dit Nævius :

« Le soleil vagabond retire à soi ses rênes de
« feu, et dirige son char vers la terre. »

Les vers d'Orphée que nous avons cités, en donnant à Apollon l'épithète d'εὐϐουλῆα (qui conseille bien), prouvent que ce dieu préside aux bons conseils. Car si les conseils naissent des conceptions de l'esprit, et si le soleil, comme le pensent les auteurs, est cette âme du monde d'où émane le principe de l'intelligence humaine, c'est avec raison qu'on a cru que le soleil présidait aux bons conseils. Orphée prononce clairement, dans le vers suivant, que le soleil est le même que Liber :

« Le soleil, qu'on a appelé du surnom de Dio-
« nysos. »

Ce vers est positif. En voici un du même poëte, dont le sens est plus difficile :

« Un Zeus, un Adès, un Soleil, un Dionysos ».

Ce vers est fondé sur l'autorité de l'oracle d'Apollon de Claros, dont les vers sacrés ajoutent aux autres noms du soleil celui d'ἰάω. Car Apollon de Claros, consulté pour savoir quel était ce dieu appelé ἰάω, répondit ainsi :

« Il faut, après avoir été initié dans les mys-
« tères, les tenir cachés sans en parler à per-
« sonne ; car l'intelligence (de l'homme) est
« étroite, sujette à l'erreur, et son esprit est fai-
« ble. Je déclare que le plus grand de tous les
« dieux est *Iao*, lequel est Aïdès (le dieu de l'en-
« fer), en hiver ; au commencement du prin
« temps, *Dia* (Jupiter) ; en été, *Hélios* (le soleil) ;
« et en automne, le glorieux *Iaô.* »

Cornélius Labéo, dans son livre intitulé *De l'oracle d'Apollon de Claros,* s'est conformé à l'autorité divine de cette réponse de l'oracle, et à l'explication qu'il donne de la signification du nom d'Iaô ; d'où il résulte qu'il est le même dieu que Liber-Pater et le soleil. Orphée, en démontrant que Liber et le soleil ne font qu'un seul et même dieu, a décrit ainsi ses ornements et son costume pendant les fêtes appelées Libérales :

« Voici les vêtements sacrés dont on doit re-
« vêtir la statue éclatante du soleil. D'abord un
« péplos couleur de pourpre et de feu, et, sur l'é-
« paule droite, la peau tachetée d'un faon aux
« diverses couleurs, à l'imitation de l'admirable
« disposition des étoiles et du sacré firmament.
« Ensuite il faut mettre, par-dessus la peau du
« faon, une ceinture d'or brillant, passée autour
« de la poitrine de la statue, symbole du soleil,

Phaneta dixit solem ἀπὸ τοῦ φωτὸς καὶ φανεροῦ, id est, a lumine atque illuminatione, quia cunctis visitur cuncta conspiciens : Dionysos, ut ipse vates ait, ἀπὸ τοῦ δινεῖσθαι καὶ περιφέρεσθαι, id est, quod circumferatur in ambitum. Unde Cleanthes ita cognominatum scribit ἀπὸ τοῦ διανύσαι, quia quotidiano impetu ab oriente ad occasum diem noctemque faciendo, cœli conficit cursum. Physici Διόνυσον, διὸς νοῦν, quia solem mundi mentem esse dixerunt. Mundus autem vocatur cœlum, quod appellant Jovem. Unde Aratus de cœlo dicturus ait :

Ἐκ Διὸς ἀρχώμεθα.

Liber a Romanis appellatur, quod liber et vagus est, ut ait Nævius :

Hac qua sol vagus igneas habenas
Immittit propius, jugatque terræ.

Iidem versus Orphici εὐϐουλῆα vocantes, boni consilii hunc Deum præstitem monstrant. Nam si conceptu mentis consilia nascuntur ; mundi autem mentem solem esse opinantur auctores, a quo in homines manat intelligendi principium, merito boni consilii solem antistitem crediderunt. Solem Liberum esse, manifeste pronuntiat Orpheus hoc versu :

Ἥλιος ὃν Διόνυσον ἐπίκλησιν καλέουσιν.

et is quidem versus absolutior. Ille vero ejusdem vatis operosior :

Εἷς Ζεὺς, εἷς Ἅδης, εἷς Ἥλιος, εἷς Διόνυσος.

Hujus versus auctoritas fundatur oraculo Apollinis Clarii ; in quo aliud quoque nomen soli adjicitur, qui in iisdem sacris versibus inter cetera vocatur ἰάω. Nam consultus Apollo Clarius, quis Deorum habendus sit, qui vocatur ἰάω, ita effatus est :

Ὄργια μὲν δεδαῶτας ἐχρῆν νηπευθέα κεύθειν.
Ἐν δ' ἀπάτῃ παύρῃ σύνεσις καὶ νοῦς ἀλαπαδνός.
Φράζεο τὸν πάντων ὕπατον θεὸν ἔμμεν ἰάω,
Χείματι μέν τ' Ἀΐδην, Δία δ' εἴαρος ἀρχομένοιο,
Ἠέλιον δὲ θέρευς, μετοπώρου δ' ἁϐρὸν ἰάω.

Hujus oraculi vim, numinis nominisque interpretationem, qua Liber pater et sol ἰάω significatur, exsecutus est Cornelius Labeo in libro, cui titulus est, *De oraculo Apollinis Clarii.* Item Orpheus, Liberum atque Solem unum esse Deum eundemque demonstrans, de ornatu vestituque ejus in sacris Liberalibus ita scribit :

Ταῦτά γε πάντα τελεῖν ἱερᾷ σκευῇ πυκάσαντα,
Σῶμα θεοῦ πλάττειν ἐριαυγοῦς ἠελίοιο.
Πρῶτα μὲν ἀργυφέαις ἐναλίγκιον ἀκτίνεσσιν
Πέπλον φοινίκεον πυρὶ εἴκελον ἀμφιϐαλέσθαι·
Αὐτὰρ ὕπερθε νεϐροῖο παναιόλου εὐρὺ καθᾶψαι
Δέρμα πλύστικτον θηρὸς κατὰ δεξιὸν ὦμον,
Ἄστρων δαιδαλέων μίμημ' ἱεροῦ τε πόλοιο.
Εἶτα δ' ὕπερθε νεϐρῆς χρύσεον ζωστῆρα βαλέσθαι,

« qui, lorsqu'il vient à paraître et à briller aux « extrémités de la terre, frappe de ses rayons d'or « les ondes de l'Océan. Dans cet instant, sa splen- « deur immense, se mêlant avec la rosée, fait rou- « ler devant lui la lumière en tourbillons; et alors « (chose merveilleuse à voir!) la vaste circonfé- « rence de la mer paraît une ceinture placée sous « sa poitrine. »

Virgile sachant que Pater-Liber est le soleil, et Cérès la lune, lesquels influent également et sur la fertilité de la terre et sur la maturité des fruits, l'un par la température douce de la nuit, et l'autre par la chaleur du jour, a dit :

« Si par vos bienfaits l'épi fertile a remplacé
« au sein de la terre le gland de Chaonie. »

Le même poëte prouve bientôt après, par un exemple puisé hors de la religion, que le soleil est le principe de la fécondité de la terre, lors- qu'il dit :

« Souvent il est utile d'incendier les champs
« stériles. »

En effet, si l'emploi du feu imaginé par l'homme est d'une grande utilité, que ne doit-on pas attribuer à la chaleur éthérée du soleil ?

—

CHAPITRE XIX.

Que Mars aussi, ainsi que Mercure, sont la même divinité que le soleil.

Ce qui vient d'être dit sur Pater-Liber démontre que Mars aussi est le même que le soleil; car on les réunit quelquefois comme n'étant qu'un même dieu. En effet, Bacchus est surnommé ἐνυάλιος (meurtrier), ce qui est un des noms propres à Mars. Chez les Lacédémoniens, la statue de Liber est representée avec une pique, et non point avec un thyrse. Mais même lorsqu'elle tient ce thyrse, qu'est-ce que ce thyrse, sinon une lance déguisée, dont le fer est couvert par le lierre qui l'entortille? Ce qui signifie que la modération doit servir comme un lien pour modifier l'impétuosité guerrière. Or, d'un côté le lierre a la propriété de lier et d'étreindre; tandis que, d'un autre côté, la chaleur du vin, dont Liber-Pater est le principe, pousse souvent les hommes à la fureur des combats. C'est donc à cause du rapport qui existe entre ces deux effets, qu'on n'a voulu faire qu'un même dieu de Mars et de Liber. Aussi les Romains les honoraient tous deux du nom de père, appelant l'un Liber-Pater, et l'autre *Marspiter*, c'est-à-dire Mars père. Ce qui prouve encore que Liber-Pater est le dieu de la guerre, c'est qu'on le regarde comme le premier inventeur de la cérémonie du triomphe. Puis donc que Liber-Pater est le même que le soleil, et que Mars est le même que Liber-Pater, qui peut douter que Mars ne soit le même que le soleil? Les Accitains, nation espagnole, honorent très-religieusement, sous le nom de Néton, le simulacre de Mars orné de rayons. D'ailleurs, la raison veut que les dieux, principes de la céleste chaleur, s'ils sont distingués par le nom, ne soient en effet qu'une même chose et une même substance. Ainsi, on a nommé Mars cette ardeur qui, lorsque l'âme en est embrasée,

Παμφανόωντα, πέριξ στέρνων φορέειν, μέγα σῆμα
Εὐθὺς ὅτ' ἐκ περάτων γαίης φαέθων ἀνορούσων
Χρυσείαις ἀκτῖσι βάλῃ ῥόον ὠκεανοῖο,
Αὐγὴ δ' ἄσπετος ᾖ, ἀνὰ δὲ δρόσῳ ἀμφιμιγεῖσα
Μαρμαίρῃ δίνῃσιν ἑλισσομένη κατὰ κύκλον,
Πρόσθε θεοῦ. ζώνη δ' ἄρ' ὑπὸ στέρνων ἀμετρήτων
Φαίνετ' ἄρ' ὠκεανοῦ κύκλος, μέγα θαῦμ' ἐσιδέσθαι.

Hinc et Vergilius, sciens Liberum patrem Solem esse, et Cererem Lunam, qui pariter fertilitatibus glebæ et maturandis frugibus vel nocturno temperamento, vel diurno calore moderantur :

Vestro, *ait*, si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista.

Solem vero terrenæ esse fœcunditatis auctorem, idem poeta profano mox docuit exemplo, cum ait :

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros.

et reliqua. Si enim hominum commento ignis adhibitus multiplex præstat auxilium, quid adscribendum est æthério solis calori?

—

CAPUT XIX.

Ne Martis quidem aut Mercurii aliud esse numen, quam solem.

Quæ de Libero patre dicta sunt, hæc Martem eundem ac solem esse demonstrant. Siquidem plerique Liberum cum Marte conjungunt unum Deum esse monstrantes. Unde Bacchus ἐνυάλιος cognominatur; quod est inter propria Martis nomina. Colitur etiam apud Lacedæmonios simulacrum Liberi patris hasta insigne, non thyrso. Sed et cum thyrsum tenet, quid aliud, quam latens telum gerit, cujus mucro hedera lambente protegitur? quod ostendit, vinculo quodam patientiæ obligandos impetus belli. Habet enim hedera vinciendi obligandique naturam; nec non et calor vini, cujus Liber pater auctor est, sæpe homines ad furorem bellicum usque propellit. Igitur propter cognatum utrinsque effectus calorem, Martem ac Liberum unum eundemque Deum esse voluerunt. Certe Romani utrumque patris appellatione venerantur, alterum Liberum patrem, alterum Marspitrem, id est, Martem patrem cognominantes. Hinc etiam Liber pater bellorum potens probatur, quod eum primum ediderunt auctorem triumphi. Cum igitur Liber pater idem ac sol sit, Mars vero idem ac Liber pater; Martem solem esse quis dubitet? Accitani etiam Hispana gens, simulacrum Martis radiis ornatum maxima religione celebrant, Neton vocantes. Et certe ratio naturalis exigit, ut Dii caloris cœlestis parentes magis nominibus, quam re substantiaque, divisi sint. Fervorem autem, quo animus excandescit, excitaturque alias ad iram, alias ad virtutes, nonnunquam ad temporalis furoris excessum, per quas res etiam bella nascuntur, Martem cognominaverunt. Cujus vim poeta exprimendo, et similitudini ignis applicando, ait :

Μαίνετο δ' ὡς ὅτ' Ἄρης ἐγχέσπαλος ἢ ὀλοὸν πῦρ.

l'excite tantôt à la colère, tantôt au courage, tantôt aux excès passagers de la fureur, sentiments d'où naissent les combats. C'est pour exprimer cette force qu'Homère, en la comparant au feu, a dit :

« La fureur (d'Hector) était semblable à celle « de Mars lorsqu'il fait vibrer sa lance, ou bien « à celle du feu destructeur. »

De tout cela on peut conclure qu'on appelle Mars cet effet du soleil qui produit l'ardeur des esprits et excite la chaleur du sang.

Des autorités d'un grand poids prouvent aussi que Mercure est le même que le soleil. En effet, on peut croire qu'Apollon est le même que Mercure, soit parce que, chez plusieurs nations, l'astre de Mercure porte le nom d'Apollon, soit parce qu'Apollon préside le chœur des Muses, et que Mercure est le dieu de la parole, qui est l'attribut des Muses. Il est en outre plusieurs motifs de croire que Mercure est pris pour le soleil. D'abord les statues de Mercure ont des ailes, ce qui fait allusion à la vélocité du soleil. En effet, nous regardons Mercure comme le dieu de l'intelligence, et nous pensons que son nom vient de ἑρμηνεύειν (interpréter). D'un autre côte, le soleil est l'intelligence du monde et la vélocité de l'intelligence est extrême. Elle est, ainsi que le dit Homère,

« Rapide comme l'oiseau. »

Voilà pourquoi on donne des ailes à Mercure, comme pour indiquer la nature du soleil. Les Égyptiens rendent cette preuve plus évidente, en représentant le soleil sous la forme d'une statue ailée. Ces simulacres n'ont pas tous la même couleur. Les uns sont bleus, les autres d'une couleur claire. Des Égyptiens appellent ceux de couleur claire, supérieurs; et ceux de couleur bleue, inférieurs. Or le soleil est qualifié inférieur, lorsqu'il parcourt l'hémisphère inférieur, c'est-à-dire les signes de l'hiver; et il est qualifié supérieur, lorsqu'il parcourt dans le zodiaque les signes de l'été. La même fiction, sous une autre forme, existe à l'égard de Mercure, considéré comme ministre et messager entre les dieux du ciel et ceux des enfers. De plus, il est surnommé Argiphontès, non pour avoir tué Argus, qui, dit-on, ayant la tête pourvue d'yeux dans tout son contour, gardait, par ordre de Junon, Io, fille d'Inachus, sa rivale, métamorphosée en vache; mais parce que, dans cette fiction, Argus figure le ciel qui est parsemé d'étoiles, lesquelles paraissent en quelque sorte être ses yeux. Le ciel a été appelé Argus, des mots grecs λευκὸς et ταχὺ, qui signifient *éclat* et *vélocité*. Par sa position supérieure, il semble considérer la terre, que les Égyptiens désignent, dans leurs caractères hiéroglyphiques, sous la figure d'une vache. Argus tué par Mercure signifie la voûte du ciel ornée d'étoiles, que le soleil tue, pour ainsi parler, en les obscurcissant, et en les dérobant par l'éclat de sa lumière aux yeux des mortels. On représente aussi Mercure sous la forme d'un bloc carré, n'ayant de modelé que la tête, et le membre viril en érection. Cette figure signifie que le soleil est la tête du monde et le procréateur des choses, et que toute sa force réside dans l'intelligence, dont la tête est le siége, et non dans les fonctions réparties entre les divers membres. On donne à cette figure quatre côtés, par la même raison pour laquelle on place le tétrachorde au nombre des attributs de Mercure. Le nombre quatre fait allusion, ou au nombre pareil des parties du monde, ou bien aux quatre saisons qui embrassent la durée de l'année, ou enfin à la division du zodiaque en deux équinoxes et en deux solstices. C'est ainsi que la lyre à sept cordes d'Apollon est considérée comme l'emblème du mouvement

In summa pronuntiandum est, effectum solis, de quo fervor animorum, de quo calor sanguinis excitatur, Martem vocari. Ut vero Mercurius sol probetur, superius edocta suffragio sunt. Eundem enim esse Apollinem atque Mercurium, vel hinc apparet, quod apud multas gentes stella Mercurii ad Apollinis nomen refertur; et quod Apollo Musis præsidet; Mercurius sermonem, quod est Musarum munus, impertit. Præter hoc quoque Mercurium pro sole censeri, multa documenta sunt. Primum, quod simulacra Mercurii pinnatis alis adornantur, quæ res monstrat solis velocitatem. Nam quia mentis potentem Mercurium credimus, appellatumque ita intelligimus ἀπὸ τοῦ ἑρμηνεύειν, et sol mundi mens est, summa autem est velocitas mentis, ut ait Homerus :

Ὡσεὶ πτερὸν ἠὲ νόημα·

ideo pinnis Mercurius quasi ipsa natura solis ornatur. Hoc argumentum Ægyptii lucidius absolvunt, ipsius solis simulacra pinnata fingentes, quibus color apud illos non unus est. Alterum enim cærulea specie, alterum clara fingunt. Ex his clarum superum, et cæruleum inferum vocant. Inferi autem nomen soli datur, cum in inferiore hemisphærio, id est, hiemalibus signis cursum suum peragit : superi, cum partem Zodiaci ambit æstivam. Eadem circa Mercurium sub alia fabula fictio est, cum inter superos et inferos Deos administer ac nuntius existimatur. Argiphontes præterea cognominatur, non quod Argum peremerit, quem ferunt per ambitum capitis multorum oculorum luminibus ornatum, custodisse Junonis imperio Inachi filiam Io, ejus Deæ pellicem, conversam in bovis formam : sed sub hujuscemodi fabula Argus est cœlum stellarum luce distinctum, quibus inesse quædam species cœlestium videtur oculorum. Cœlum autem Argum vocitari placuit a candore et velocitate, παρὰ τὸ λευκὸν καὶ ταχύ. Et videtur terram desuper observare : quam Ægyptii hieroglyphicis literis cum signare volunt, ponunt bovis figuram. Is ergo ambitus cœli, stellarum luminibus ornatus, tunc existimatur enectus a Mercurio, cum sol diurno tempore obscurando sidera velut enecat, vi luminis sui conspectum eorum auferendo mortalibus. Pleraque etiam simulacra Mercurii quadrato statu figurantur, solo capite insignita, et virilibus erectis. Quæ figura significat, solem mundi esse caput, et rerum satorem, omnemque vim ejus non in quodam divisorum ministerio membrorum, sed in sola mente consistere, cujus sedes in capite

des sphères célestes, à qui la nature a donné le soleil pour modérateur. Il est encore évident que c'est le soleil qu'on honore sous le nom de Mercure, d'après le caducée que les Égyptiens ont consacré à ce dieu, sous la figure de deux serpents, mâle et femelle, entrelacés. Ces serpents se tiennent ensemble par le milieu du corps, au moyen d'un nœud dit nœud d'Hercule. Leurs extrémités supérieures se replient en rond, et, se baisant mutuellement, forment un cercle; tandis que leurs queues, après avoir formé le nœud, viennent aboutir au manche du caducée, et sont garnies d'ailes qui partent de ce même point. Les Égyptiens appliquent la fiction du caducée à la génération des hommes, appelée (en grec) γέννησις. Ils disent qu'il y a quatre dieux qui président à la naissance de l'homme: δαίμων (le génie individuel), τύχη (la fortune), ἔρως (l'amour), ἀνάγκη (la nécessité). Par les deux premiers, ils entendent le soleil et la lune. Le soleil, étant le principe de la chaleur et de la lumière, est l'auteur et le conservateur de la vie humaine : c'est pourquoi il est regardé comme le démon, c'est-à-dire le dieu du nouveau-née. La lune est appelée τύχη (la fortune), parce qu'elle est la divinité des corps, lesquels sont sujets aux chances fortuites des événements. L'amour est figuré par le baisement des serpents; la nécessité, par le nœud qu'ils forment. Nous avons expliqué plus haut pourquoi on leur donne des ailes. En suivant cette interprétation, le motif qui avait fait choisir pour allégorie des serpents au corps onduleux doit être le cours sinueux des deux astres.

CHAPITRE XX.

Qu'Esculape, Hercule, Salus, ainsi qu'Isis et Sérapis, sont la même divinité que le soleil.

C'est parce qu'Esculape et Salus sont les mêmes divinités que le soleil et la lune, qu'on donne un serpent pour attribut à leurs statues. Esculape est cette force salutaire, émanant de la substance du soleil, qui soutient les esprits et les corps des mortels. Salus est cet effet propre à la lune, qui maintient les corps animés dans un état de santé. On joint à leurs statues des figures de serpents, parce que ce sont ces divinités qui font que le corps humain, dépouillant, pour ainsi parler, la peau de la maladie, recouvre sa primitive verdeur; de même que les serpents rajeunissent chaque année, en se dépouillant de leur peau. C'est aussi par la même raison que le serpent représente le soleil, parce que cet astre est toujours ramené du point de sa plus grande déclinaison, qui est en quelque sorte sa vieillesse, à celui de sa plus grande hauteur, où il semble recouvrer la force de la jeunesse. On prouve aussi que le serpent (*draco*) est un des principaux emblèmes du soleil, par son nom formé de δέρκειν, qui signifie voir. Son œil perçant et vigilant participe, dit-on, de la nature du soleil. Aussi désigne-t-on le dragon comme gardien des temples, des oracles, des édifices publics et des trésors. Quant à Esculape, ce qui prouve qu'il est le même qu'Apollon, c'est non-seulement qu'il est regardé comme son fils, mais encore qu'il partage avec lui la prérogative de la divination. Car Apollodore, dans l'ouvrage intitulé *Des Dieux*, dit qu'Es-

est. Quatuor latera eadem ratione finguntur, qua et tetrachordum Mercurio creditur attributum. Quippe significat hic numerus vel totidem plagas mundi, vel quatuor vices temporum, quibus annus includitur; vel quod duobus æquinoctiis duobusque solstitiis Zodiaci ratio distincta est : ut lyra Apollinis chordarum septem tota cœlestium sphærarum motus præstat intelligi, quibus solem moderatorem natura constituit. In Mercurio solem coli etiam ex caduceo claret, quod Ægyptii in specie draconum maris et feminæ conjunctorum figuraverunt Mercurio consecrandum. Hi dracones parte media voluminis sui invicem nodo, quem vocant Herculis, obligantur : primæque partes eorum reflexæ in circulum, pressis osculis ambitum circuli jungunt : et post nodum caudæ revocantur ad capulum caducei, ornanturque alis ex eadem capuli parte nascentibus. Argumentum caducei ad genituram quoque hominum, quæ genesis appellatur, Ægyptii protendunt, Deos præstites homini nascenti quatuor adesse memorantes, δαίμονα, τύχην, ἔρωτα, ἀνάγκην : et duo priores Solem ac Lunam intelligi volunt, quod Sol auctor spiritus caloris, ac luminis humanæ vitæ genitor et custos est; et ideo nascentis dæmon, id est, Deus creditur : Luna τύχη, quia corporum præsul est, quæ fortuitorum varietate jactantur. Amor osculo significatur : necessitas nodo. Cur pinnæ adjiciantur, jam superius absolutum est. Ad hujusmodi argumenta draconum præcipue volumen electum est, propter iter utriusque sideris flexuosum.

CAPUT XX.

Quin Æsculapium quoque, et Salutem, et Herculem, et cum Iside ipsum etiam Serapin, alios quam Solem Deos non esse.

Hinc est, quod simulacris Æsculapii et Salutis draco subjungitur, quod hi ad Solis naturam Lunæque referuntur. Et est Æsculapius vis salubris de substantia solis, subveniens animis corporibusque mortalium : Salus autem naturæ lunaris effectus est, quo corpora animantium juvantur salutifero firmata temperamento. Ideo ergo simulacris eorum junguntur figuræ draconum, quia præstant, ut humana corpora, velut infirmitatis pelle deposita, ad pristinum revirescant virorem, ut virescunt dracones per annos singulos, pelle senectutis exuta. Propterea et ad ipsum solem species draconis refertur, quia sol semper, velut a quadam imæ depressionis senecta, in altitudinem suam, ut in robur revertitur juventutis. Esse autem draconem inter præcipua solis argumenta, etiam nominis fictione monstratur, quod sit nuncupatus ἀπὸ τοῦ δέρκειν, id est, videre. Nam ferunt, hunc serpentem acie acutissima et pervigili naturam sideris hujus imitari; atque ideo ædium, adytorum, oraculorum, thesaurorum custodiam draconibus assignari. Æsculapium vero eumdem esse atque Apollinem, non solum hinc probatur, quod ex illo natus creditur; sed quod ei et jus divinationis adjungitur. Nam Apollodorus in libris, quibus titulus est περὶ θεῶν, scribit, quod Æsculapius divinationibus et auguriis præsit. Nec mirum :

culape préside aux divinations et aux augures. Et cela n'est point surprenant, puisque l'art de la médecine et celui de la divination ont des principes communs. En effet, le médecin prévoit les biens et les maux qui doivent survenir au corps. Aussi, dit Hippocrate, le médecin doit pouvoir dire du malade : « Ce qui est, ce qui a été, ce qui doit être. » Celà est rendu par ce vers de Virgile :

« (Embrasse) le passé, le présent, l'avenir. »

Et cela correspond aussi à la science de la divination, qui fait connaître les choses présentes, futures et passées.

Hercule n'est pas non plus une divinité autre que le soleil ; car Hercule est cette vertu du soleil qui donne à l'espèce humaine un courage qui l'élève à la ressemblance des dieux. Et ne croyez pas que le fils d'Alcmène, né à Thèbes en Béotie, soit le seul ou le premier, qui ait porté le nom d'Hercule. Au contraire, il fut le dernier qui ait été jugé digne et honoré de ce nom, après plusieurs autres, pour avoir mérité par son grand courage, de porter le nom du dieu qui préside aux actes de la force. Hercule est religieusement honoré comme dieu à Tyr. Les Égyptiens lui rendent un culte des plus solennels et des plus sacrés; et, quelle que soit la haute antiquité où remontent leurs traditions, ils l'honorent comme n'ayant point eu de commencement, du moins en deçà de la mémoire des hommes. Hercule est la valeur des dieux ; et c'est pourquoi on croit que ce fut lui qui tua les Géants, en défendant le ciel contre eux. Maisquedoit-on penser quefurent les Géants, si ce n'est une race d'hommes impies, qui méconnaissait les dieux? Voilà ce qui a fait croire qu'ils ont voulu les chasser des célestes demeures. Les pieds des Géants se terminaient roulés sur eux-mêmes, dans la forme du corps des serpents : ce qui signifie qu'ils n'ont eu aucun sentiment droit ni élevé, et que toutes les actions de leur vie se sont traînées dans la bassesse. Le soleil punit avec justice cette race, par le violent effet d'une chaleur pestilentielle. Le nom même d'Hercule montre aussi clairement qu'il n'est autre que le soleil. Car Ἡρακλῆς n'est-il pas formé de ἥρας κλέος (gloire de l'air)? Or, qu'est-ce que la gloire de l'air, si ce n'est la lumière du soleil, en l'absence de laquelle l'air est couvert de ténèbres profondes? Les cérémonies sacrées des Égyptiens représentent, dans leurs divers détails, les diverses puissances du dieu, et prouvent qu'Hercule est cet Hélios (soleil) qui est partout et dans tout. Un autre argument, qui n'est point à mépriser, se tire d'un événement arrivé dans une contrée étrangère aux nôtres. Théron, roi de l'Espagne citérieure, équipa une flotte, poussé par la fureur de détruire le temple d'Hercule. Les Gaditains vinrent à sa rencontre, montés sur des vaisseaux longs. Le combat était engagé et se soutenait avec des succès balancés, lorsque tout à coup les navires de l'armée du roi furent mis en fuite, et se trouvèrent envahis en même temps par un subit incendie, qui les consuma. Le peu d'ennemis qui se sauvèrent furent pris, et déclarèrent que des lions leur étaient apparus sur la proue des vaisseaux gaditains, et qu'au même instant leurs vaisseaux avaient été brûlés par des rayons tels que ceux qu'on figure autour de la tête du soleil.

Une ville adjacente à l'Égypte, et qui se glorifie d'avoir pour fondateur Alexandre le Macé-

siquidem medicinæ atque divinationum consociatæ sunt disciplinæ. Nam medicus vel commoda, vel incommoda in corpore futura prænoscit; sicut ait Hippocrates oportere medicum dicere de ægro, τά τε παρεόντα, καὶ τὰ προγεγονότα, καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι, id est,

Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura sequentur.

quod congruit divinationibus, quæ sciunt

τά τε ὄντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα.

Sed nec Hercules a substantia solis alienus est. Quippe Hercules ea est solis potestas, quæ humano generi virtutem ad similitudinem præstat Deorum. Nec existimes, Alcmena apud Thebas Bœotias natum solum, vel primum Herculem nuncupatum. Immo post multos atque postremus ille hac appellatione dignatus est, honoratusque hoc nomine; quia nimia fortitudine meruit nomen Dei virtutem regentis. Ceterum Deus Hercules religiose quidem et apud Tyron colitur : verum sacratissima et augustissima Ægyptii eum religione venerantur; ultraque memoriam, quæ apud illos retro longissima est, ut carentem initio colunt. Ipse creditur et Gigantas interemisse, cum pro cœlo pugnasset, quasi virtus Deorum. Gigantas autem quid aliud fuisse credendum est, quam hominum quandam impiam gentem, Deos negantem; et ideo existimatam Deos pellere de cœlesti sede voluisse? horum pedes in draconum volumina desinebant. Quod significat, nihil eos rectum, nihil superum cogitasse, totius vitæ eorum gressu atque processu in inferna mergente. Ab hac gente Sol pœnas debitas vi pestiferi caloris exegit. Et revera Herculem solem esse vel ex nomine claret. Ἡρακλῆς enim quid aliud est, nisi ἥρας, id est, aeris κλέος; quæ porro alia aeris gloria est, nisi solis illuminatio, cujus recessu profunditate occulitur tenebrarum? Præterea sacrorum administrationes apud Ægyptios multiplici actu multiplicem Dei asserunt potestatem, significantes Herculem hunc esse τὸν ἐν πᾶσι καὶ διὰ πάντων ἥλιον. Ex re quoque alibi terrarum gesta argumentum non vile colligitur. Nam Theron, rex Hispaniæ citerioris, cum ad expugnandum Herculis templum ageretur furore instructus exercitu navium, Gaditani ex adverso venerunt, provecti navibus longis : commissoque prœlio, adhuc æquo Marte consistente pugna, subito in fugam versæ sunt regiæ naves; simulque improviso igne correptæ conflagraverunt. Paucissimi, qui superfuerant, hostium capti indicaverunt, apparuisse sibi leones proris Gaditanæ classis superstantes, ac subito suas naves immissis radiis, quales in Solis capite pinguntur, exustas. Eidem Ægypto adjacens civitas, quæ conditorem Alexandrum Macedonem gloriatur, Serapin atque Isin cultu pæne attonitæ venerationis observat : omnem tamen illam venerationem Soli se sub illius nomine testatur impendere, vel dum calathum

donien, rend un culte qu'on peut dire extraordinaire à Sérapis et à Isis, mais elle témoigne que, sous ces noms, tout ce culte se rapporte au soleil; soit lorsqu'elle place sur la tête de la statue un calathus, soit lorsqu'elle place auprès de ce simulacre l'image d'un animal à trois têtes : celle du milieu, qui est aussi la plus élevée, appartient à un lion; celle de droite est d'un chien, à l'air doux et caressant; et celle de gauche est d'un loup rapace. Un serpent entoure de ses nœuds le corps de ces animaux, et sa tête vient s'abaisser sous la main droite du dieu. Or, la tête du lion figure le temps présent, qui, placé entre le passé et l'avenir, jouit d'une force énergique par le fait de son action actuelle. Le temps passé est figuré par la tête du loup, parce que le souvenir des choses passées est enlevé et dévoré. La tête caressante du chien désigne les événements futurs à l'égard desquels l'espérance nous flatte, bien qu'incertaine : à qui cependant le temps obéirait-il, si ce n'est à celui qui en est l'auteur? Le calathus qui surmonte la tête de la statue figure la hauteur du soleil et la puissance de sa capacité, qui est telle que tous les éléments terrestres reviennent en lui, enlevés par la force de la chaleur qui émane de son sein. Voici maintenant ce qu'un oracle a prononcé touchant le soleil, ou Sérapis. Sérapis, que les Égyptiens proclamèrent le plus grand des dieux, consulté par Nicocréonte, roi de Chypre, pour savoir quelle divinité il était, satisfit par les vers suivants à la religieuse curiosité de ce roi :

« La nature de ma divinité est celle que je vais « te faire connaître. Ma tête est l'ornement du ciel, « mon ventre est la mer, mes pieds sont la terre, « mes oreilles sont l'air, et mon œil resplendissant « au loin est la lumière brillante du soleil. »

D'après cela il est clair que Sérapis et le soleil sont une seule et même divinité. On joint à son culte celui d'Isis, qui est, ou la terre, ou la nature des choses qui sont sous le soleil. De là vient que tout le corps de la déesse est couvert de mamelles, serrées l'une sur l'autre, parce que la nature ou la terre nourrit toutes choses.

—

CHAPITRE XXI.

Qu'Adonis, Attis, Osiris, et Horus, ne sont autres que le soleil; et que les douze signes du zodiaque se rapportent à la nature du soleil.

On ne doutera pas non plus qu'Adonis ne soit le soleil, si l'on considère la religion des Assyriens, chez lesquels florissait autrefois le culte de Vénus Architis et d'Adonis, lequel est passé maintenant chez les Phéniciens. Or les physiciens ont attribué le nom de Vénus à la partie supérieure, que nous habitons, de l'hémisphère terrestre; et ils ont appelé Proserpine la partie inférieure de cet hémisphère. Voilà pourquoi Vénus, chez les Assyriens et chez les Phéniciens, est en pleurs lorsque le soleil, parcourant dans sa course annuelle les douze signes du zodiaque, entre dans la partie inférieure de l'hémisphère; car, des douze signes du zodiaque, six sont réputés inférieurs, et six supérieurs. Lorsque le soleil est dans les signes inférieurs, et que, par conséquent, les jours sont plus courts, la déesse

capiti ejus infigunt, vel dum simulacro signum tricipitis animantis adjungunt, quod exprimit medio eodemque maximo capite leonis effigiem. Dextera parte caput canis exoritur, mansueta specie blandientis. Pars vero læva cervicis, rapacis lupi capite finitur; easque formas animalium draco connectit volumine suo, capite redeunte ad Dei dexteram, qua compescitur monstrum. Ergo leonis capite monstratur præsens tempus : quia conditio ejus inter præteritum futurumque actu præsenti valida fervensque est. Sed et præteritum tempus lupi capite signatur, quod memoria rerum transactarum rapitur et aufertur. Item canis blandientis effigies futuri temporis designat eventum; de quo nobis spes, licet incerta, blanditur. Tempora autem cui, nisi proprio famularentur auctori? cujus vertex insignitus calatho, et altitudinem sideris monstrat, et potentiam capacitatis ostentat : quia in eum omnia terrena redeunt, dum immisso calore rapiuntur. Accipe nunc, quod de Sole vel Serapi pronuntietur oraculo. Nam Serapis, quem Ægyptii Deum maximum prodiderunt, oratus a Nicocreonte Cypriorum rege, quis Deorum haberetur, his versibus sollicitam religionem regis instruxit :

Εἰμὶ θεὸς τοῖος δὲ μαθεῖν, οἷον κἀγὼ εἴπω.
Οὐράνιος κόσμος κεφαλὴ, γαστὴρ δὲ θάλασσα,
Γαῖα δέ μοι πόδες εἰσὶ, τὰ δ' οὔατ' ἐν αἰθέρι κεῖται.
Ὄμμά τε τηλαυγὲς, λαμπρὸν φάος ἠελίοιο.

Ex his apparet, Serapis et solis unam et individuam esse naturam. Isis juncta religione celebratur, quæ est vel terra, vel natura rerum subjacens soli. Hinc est, quod continuatis uberibus corpus Deæ omne densetur, quia terræ vel rerum naturæ altu nutritur universitas.

—

CAPUT XXI.

Adonin, Attinem, Osirin, et Horum, aliud non esse quam Solem. Præterea et duodecim signa Zodiaci ad naturam Solis referri.

Adonin quoque Solem esse non dubitabitur, inspecta religione Assyriorum, apud quos Veneris Architidis et Adonis maxima olim veneratio viguit, quam nunc Phœnices tenent. Nam physici terræ superius hemisphærium, cujus partem incolimus, Veneris appellatione coluerunt; inferius vero hemisphærium terræ Proserpinam vocaverunt. Ergo apud Assyrios, sive Phœnicas, lugens inducitur Dea : quod Sol annuo gressu per duodecim signorum ordinem pergens, partem quoque hemisphærii inferioris ingreditur; quia de duodecim signis Zodiaci sex superiora, sex inferiora censentur : et cum est in inferioribus, et ideo dies breviores facit, lugere creditur Dea, tanquam Sole raptu mortis temporalis amisso, et a Proserpina retento; quam numen terræ inferioris circuli et antipodum diximus. Rur-

est censée pleurer la mort temporaire et la privation du soleil, enlevé et retenu par Proserpine, que nous regardons comme la divinité de l'hémisphère inférieur, appelé par nous antipodes. On veut qu'Adonis soit rendu à Vénus, lorsque le soleil, ayant accompli la traversée annuelle des six signes inférieurs, commence à parcourir le circuit de ceux de notre hémisphère, avec accroissement de lumière et prolongement du jour. On dit qu'Adonis fut tué par un sanglier : c'est qu'on veut figurer l'hiver par cet animal au poil rude et hérissé, qui se plaît dans les lieux humides, fangeux, couverts de gelée, et qui se nourrit de gland, fruit particulier à l'hiver. Or l'hiver est comme une blessure pour le soleil, dont il diminue pour nous la lumière et la chaleur; ce qui est aussi l'effet que produit la mort sur les êtres animés. Vénus est représentée sur le mont Liban, la tête voilée, l'attitude affligée, soutenant son visage dans les plis de sa robe, avec la main droite, et paraissant verser des larmes. Cette image, outre qu'elle représente la déesse pleurant pour le motif que nous avons dit plus haut, figure aussi la terre pendant l'hiver, époque à laquelle, voilée par les nuages et privée du soleil, elle est dans l'engourdissement. Les fontaines, qui sont comme les yeux de la terre, coulent abondamment, et les champs dépouillés de leurs ornements n'offrent qu'un triste aspect. Mais lorsque le soleil s'élève au-dessus des régions inférieures de la terre, lorsqu'il franchit l'équinoxe du printemps et prolonge la durée du jour, alors Vénus est dans la joie. Les champs s'embellissent de leurs moissons, les prés de leurs herbes, les arbres de leur feuillage. C'est pourquoi nos ancêtres consacrèrent le mois d'avril à Vénus.

Les traditions et les diverses cérémonies religieuses qui existèrent jadis chez les Phrygiens, bien que différentes de celles qui précèdent, donnent les mêmes choses à entendre à l'égard de la mère des dieux et d'Attis. Qui doute en effet que cette mère des dieux ne soit la terre? La déesse est portée par des lions, animaux d'une force ardente et impétueuse, ce qui est aussi la nature du ciel, dans le contour duquel est contenu l'air qui porte la terre. On donne pour attribut au soleil, sous le nom d'Attis, une verge et une flûte. La flûte comporte une série de souffles inégaux; ce qui désigne l'inégalité des vents, dont la substance émane de celle du soleil. La verge témoigne la puissance du soleil, qui régit toutes choses. Parmi toutes les cérémonies des Phrygiens, la principale circonstance dont on peut conclure qu'elles se rapportent au soleil, c'est que, d'après les rites de ce peuple, la fin du déclin de l'astre étant arrivée, et avec elle la simulation du deuil ayant cessé, on célèbre la renaissance de la joie le 8 des calendes d'avril, jour qu'ils appellent des Hilaries, et qui est le premier que le soleil fait plus long que la nuit.

La cérémonie qui a lieu chez les Égyptiens lorsqu'ils pleurent Osiris, est la même chose sous d'autres noms; car on n'ignore pas qu'Osiris n'est autre que le soleil, et Isis, comme nous l'avons dit, la terre, ou la nature. Pour les mêmes motifs que ceux qui concernent Adonis et Attis, la religion de l'Égypte prend aussi alternativement, suivant les phases de l'année, les marques de la joie, ou du deuil. De plus les Égyptiens, toutes les fois qu'ils veulent exprimer dans leur écriture hiéroglyphique qu'Osiris est le soleil, gravent un sceptre, sur lequel est sculptée la figure d'un œil. Cet emblème représente Osiris, et signifie

samque Adonin redditum Veneri credi volunt, cum sol evictis sex signis annuis inferioris ordinis incipit nostri circuli lustrare hemisphærium cum incremento luminis et dierum. Ab apro autem tradunt interemtum Adonin, hiemis imaginem in hoc animali fingentes; quod aper hispidus et asper gaudet locis humidis et lutosis, pruinaque contectis, proprieque hiemali fructu pascitur, glande. Ergo hiems veluti vulnus est solis, quæ et lucem ejus nobis minuit et calorem; quod utrumque animantibus accidit morte. Simulacrum hujus Deæ in monte Libano fingitur capite obnupto, specie tristi, faciem manu læva intra amictum sustinens, lacrimæ visione conspicientium manare creduntur. Quæ imago, præterquam quod lugentis est, ut diximus, Deæ, terræ quoque hiemalis est; quo tempore obnupta nubibus, sole viduata stupet, fontesque veluti terræ oculi uberius manant, agrique interim suo cultu vidui mœstam faciem sui monstrant. Sed cum sol emersit ab inferioribus partibus terræ, vernalisque æquinoctii transgreditur fines, augendo diem : tunc est et Venus læta, et pulchra virent arva segetibus, prata herbis, arbores foliis. Ideo majores nostri Aprilem mensem Veneri dicaverunt. Similiter Phryges fabulis et sacrorum administrationibus immutatis, circa matrem Deum, et Attinem eadem intelligi præstant. Quis enim ambigat, matrem Deum terram haberi? Hæc Dea leonibus vehitur, validis impetu atque fervore animalibus; quæ natura cœli est, cujus ambitu aer continetur, qui vehit terram. Solem vero sub nomine Attinis ornant fistula et virga. Fistula ordinem spiritus inæqualis ostendit; quia venti, in quibus nulla æqualitas est, propriam sumunt de sole substantiam. Virga potestatem solis asserit, qui cuncta moderatur. Præcipuam autem Solis in his cærimoniis verti rationem, hinc etiam potest colligi, quod ritu eorum catabasi finita, simulationeque luctus peracta, celebratur lætitiæ exordium a. d. octavum Kalendas Aprilis : quem diem Hilaria appellant, quo primum tempore sol diem longiorem nocte protendit. Idem sub diversis nominibus religionis effectus est apud Ægyptios, cum Isis Osirin luget. Nec in occulto est, neque aliud esse Osirin, quam solem, nec Isin aliud esse, quam terram, ut diximus, naturamve rerum : eademque ratio, quæ circa Adonin et Attinem vertitur, in Ægyptia quoque religione luctum et lætitiam vicibus annuæ administrationis alternat. Hinc Osirin Ægyptii, ut solem esse asserant, quoties hieroglyphicis literis suis exprimere vo-

que ce dieu est le soleil, lequel voit de sa région sublime toutes les choses sur lesquelles il exerce son souverain pouvoir. Et en effet, l'antiquité appela le soleil l'œil de Jupiter. Chez les mêmes Égyptiens, Apollon, c'est-à-dire le soleil, est appelé Horus, d'où les vingt-quatre parties dont le jour et la nuit sont composés ont tiré leur nom; ainsi que les quatre saisons qui forment le cercle de l'année, et qui sont aussi appelées heures. Ces mêmes Égyptiens, voulant consacrer au soleil une statue sous son propre nom, le figurèrent la tête rase, à laquelle il ne restait des cheveux que du côté droit. Ces cheveux qui restent indiquent que le soleil n'est jamais caché à la nature; les cheveux coupés, mais dont cependant la racine existe, désignent que cet astre, même lorsqu'il n'est pas visible pour nous, conserve, comme les cheveux, la propriété de reparaître. Cette fiction désigne encore l'époque des jours les plus brefs, alors que, privée de tous ses accroissements, la journée se trouve réduite à sa plus courte durée, parce que le soleil est parvenu au point le plus étroit de sa carrière diurne. C'est cette époque que les anciens appelèrent solstice brumal; car le nom de l'hiver (*bruma*), est dérivé de βραχὺ (court), ἦμαρ (jour), à raison de la brièveté des jours. — Mais ensuite, sortant de son étroite et obscure prison, le soleil s'élève vers l'hémisphère de l'été, et semble renaître par ses accroissements progressifs. C'est alors qu'il est réputé parvenu dans son empire. Aussi les Égyptiens lui consacrèrent un animal dans le zodiaque, et dans cette partie du ciel où sa course annuelle est animée de la chaleur la plus ardente. Ils appelèrent cette demeure du soleil le signe du Lion, parce que la nature de cet animal paraît émaner de la substance du soleil, et qu'il est au-dessus de tous les autres animaux par son ardeur et son impétuosité, de la même façon que le soleil est au-dessus des autres astres. Le lion est robuste principalement de la poitrine et de la partie antérieure du corps, tandis que ses membres inférieurs dégénèrent; de même la force du soleil va toujours croissant, soit pendant la première partie du jour, jusqu'à midi; soit pendant la première partie de l'année, depuis le printemps jusqu'à l'été; tandis qu'ensuite il va s'affaiblissant, soit jusqu'au couchant, qui paraît être la partie inférieure du jour, soit jusqu'à l'hiver, qui paraît être la partie inférieure de l'année. L'œil du lion est toujours ouvert et enflammé : ainsi l'œil toujours ouvert et enflammé du soleil embrasse la terre d'un regard perpétuel et infatigable.

Ce n'est pas seulement le lion, mais encore tous les signes du zodiaque, qu'on peut à bon droit rapporter à la nature du soleil. Et, pour commencer par le bélier, ne lui trouve-t-on pas un grand rapport avec cet astre? car cet animal, pendant les six mois de l'hiver, se couche sur le côté gauche; tandis qu'il se couche sur le côté droit, à partir de l'équinoxe du printemps. De même le soleil, pendant la première de ces époques, parcourt le côté droit de l'hémisphère, et, pendant la seconde, l'hémisphère gauche. C'est pour cela que les Libyens représentent Hammon, qu'ils regardent comme le soleil couchant, avec les cornes du bélier, dans lesquelles réside la principale force de cet animal, de même que celle du soleil réside dans des rayons. Aussi

lunt, insculpunt sceptrum, inque eo speciem oculi exprimunt, et hoc signo Osirin monstrant; significantes, hunc Deum Solem esse, regalique potestate sublimem cuncta despicere; quia solem Jovis oculum appellat antiquitas. Apud eosdem Apollo, qui est Sol, Horus vocatur : ex quo et horæ vigintiquatuor, quibus dies noxque conficitur, nomen acceperunt : et quatuor tempora, quibus annuus orbis impletur, horæ vocantur. Iidem Ægyptii, volentes ipsius Solis nomine dicare simulacrum, figuravere raso capite, sed dextra parte crine remanente. Servatus crinis docet, solem naturæ rerum nunquam esse in operto. Demti autem capilli residente radice monstrant, hoc sidus etiam tempore, quo non visitur a nobis, rursum emergendi, uti capillos, habere substantiam. Eodem argumento significatur et tempus, quo angusta lux est, cum velut abrasis incrementis, angustaque manente exstantia, ad minimum diei sol pervenit spatium; quod veteres appellavere brumale solstitium, brumam a brevitate dierum cognominantes, id est, βραχὺ ἦμαρ. Ex quibus latebris vel angustiis rursus emergens, ad æstivum hemisphærium, tanquam enascens, in augmenta porrigitur; et tunc ad regnum suum pervenisse jam creditur. Propterea Ægyptii animal in Zodiaco consecravere ea cœli parte, qua maxime annuo cursu Sol valido effervet calore; Leonisque inibi signum domicilium Solis appellant : quia id animal videtur ex natura solis substantiam ducere : primumque impetu et calore præstat animalia, uti præstat sol sidera; validusque est leo pectore et priore corporis parte, ac degenerat posterioribus membris. Æque solis vis prima parte diei ad meridiem increscit, vel prima parte anni a vere in æstatem; mox elanguescens, deducitur vel ad occasum, qui diei, vel ad hiemem, quæ anni pars videtur esse posterior. Idemque oculis patentibus atque igneis cernitur semper, ut sol patenti igneoque oculo terram conspectu perpetuo atque infatigabili cernit. Nec solus Leo, sed figura quoque universa Zodiaci ad naturam Solis jure referuntur : et, ut ab Ariete incipiam, magna illi concordia est. Nam is per menses sex hibernales sinistro incubat lateri, ab æquinoctio verno supra dexterum latus : sicut et Sol ab eodem tempore dexterum hemisphærium, reliquo ambit sinistrum. Ideo et Hammonem, quem Deum Solem occidentem Libyes existimant, arietinis cornibus fingunt, quibus maxime id animal valet, sicut Sol radiis. Nam et apud Græcos ἀπὸ τοῦ κέρως κρίος appellatur. Taurum vero ad Solem referri, multiplici ratione ægyptius cultus ostendit : vel quia apud Heliopolim taurum Soli consecratum, quem Neton cognominant, maxime colunt; vel quia bos Apis in civitate Memphi Solis instar excipitur; vel quia in oppido Hermunthi magnifico Apollinis templo consecratum Soli colunt taurum, Pacin cognomi-

est-il appelé chez les Grecs corne de bélier. La religion des Égyptiens fournit aussi plusieurs preuves du rapport qui existe entre le taureau et le soleil, soit parce qu'ils rendent un culte solennel, dans la ville d'Héliopolis, à un taureau consacré au soleil et qu'ils appellent Néton, soit parceque le bœuf Apis est honoré à Memphis, comme étant le soleil; soit enfin parce qu'en la ville d'Hermunthis, dans un magnifique temple d'Apollon, on honore un taureau nommé Pacin, célèbre par des prodiges qui ont rapport à la nature du soleil. Car on assure qu'à chaque heure il change de couleur, et que son poil est disposé en sens contraire de celui de tous les autres animaux; ce qui le rend en quelque sorte l'image du soleil, qui brille dans la partie du monde qui lui est opposée. Les Gémeaux, dont la vie se compose de morts alternatives, que figurent-ils, sinon le soleil, qui seul et toujours le même, tantôt descend au point le plus bas du monde, et tantôt remonte au point le plus élevé? Que signifie la démarche oblique du cancer, si ce n'est la route du soleil, qui n'est jamais directe, puisqu'il est toujours obligé : « De se plier à la disposition oblique des signes? » Et c'est principalement dans le signe du Cancer que le soleil commence à dériver obliquement de la partie supérieure. Nous avons déjà parlé du Lion. Que signifie la Vierge, qui dans sa main tient un épi, si ce n'est cette puissance du soleil qui préside aux produits de la terre? C'est pourquoi l'on croit aussi que la Vierge figure la justice, qui seule permet de conserver pour l'usage des hommes les fruits que la terre produit. Le Scorpion, dans lequel est contenue la Balance, est une image complète de la nature du soleil; car, engourdi pendant l'hiver, après cette saison il relève son aiguillon par la force qui lui est propre, sans avoir éprouvé aucun détriment de cette torpeur passagère. Le Sagittaire est la plus basse des douze demeures du zodiaque. Aussi la partie supérieure de son corps est de forme humaine, tandis que les parties inférieures dégénèrent en la forme d'un animal, comme si les parties supérieures de son corps refoulaient les parties inférieures dans les basses régions. Il lance cependant sa flèche, ce qui indique que tout puise la vie dans les rayons du soleil, alors même qu'ils viennent du point le plus abaissé. Le Capricorne, qui ramène le soleil des signes inférieurs vers les signes supérieurs, paraît imiter le caractère de la chèvre, qui, en paissant, tend toujours des lieux les plus bas vers la cime des rochers les plus élevés. Le Verseau désigne spécialement la puissance du soleil; car d'où la pluie tomberait-elle sur la terre, si la chaleur du soleil n'attirait en haut les vapeurs humides, dont la réfusion forme la pluie? Au dernier rang dans l'ordre du zodiaque, sont placés les Poissons, consacrés au soleil, non pour quelque similititude à sa nature, comme les autres signes; mais en témoignage de la puissance de cet astre qui donne la vie, non-seulement aux animaux de l'air et de la terre, mais même à ceux dont le séjour, étant au fond des eaux, sont comme exilés de sa présence : tant est grande la puissance du soleil, qu'il vivifie même les choses qui lui sont cachées, en pénétrant dans elles!

—

CHAPITRE XXII.

Que Némésis, Pan (qu'on appelle aussi Inuus), et Saturne, ne sont autres que le soleil.

Je reviens aux divers effets de la puissance du

nantes, insignem miraculis convenientibus naturæ Solis. Nam et per singulas horas mutare colores affirmatur, et hirsutus setis dicitur in adversum nascentibus, contra naturam omnium animalium. Unde habetur veluti imago Solis in diversam mundi partem nitentis. Gemini autem, qui alternis mortibus vivere creduntur, quid aliud nisi Solem unum eundemque significant, modo descendentem in ima mundi, modo mundi in summam altitudinem resurgentem? Cancer obliquo gressu quid aliud nisi iter Solis ostendit, qui viam nunquam rectam, sed per illam semper meare sortitus est,

Obliquus qua se signorum verteret ordo;

maximeque in illo signo Sol a cursu supero incipit obliquus inferiora jam petere. De Leone supra jam dictum est. Virgo autem, quæ manu aristam refert, quid aliud, quam δύναμις ἡλιακή, quæ fructibus curat? et ideo justitia creditur, quæ sola facit nascentes fructus ad hominum usus pervenire. Scorpius totus, in quo Libra est, naturam Solis imaginatur, qui hieme torpescit, et transacta hac, aculeum rursus erigit vi sua, nullum naturæ damnum ex hiberno torpore perpessa. Sagittarius, qui omnium Zodiaci domiciliorum imus atque postremus est, ideo ex homine in feram per membra posteriora degenerat, quasi postremis partibus suis a superis in inferna detrusus. Sagittam tamen jacit; quod indicat, tunc quoque universorum constare vitam radio Solis vel ab ima parte venientis. Capricornus, ab infernis partibus ad supera Solem reducens, capræ naturam videtur imitari; quæ, dum pascitur, ab imis partibus prominentium semper scopulorum alta deposcit. Aquarius nonne ipsam vim Solis ostendit? unde enim imber caderet in terras, nisi Solis calor ad supera traheret humorem, cujus refusio pluvialis est copia? In ultimo ordine Zodiaci Pisces locati sunt: quos consecravit Soli non aliqua naturæ suæ imitatio, ut cetera, sed ostentatio potentiæ sideris, a quo vita non solum aereis terrenisque animalibus datur, sed illis quoque, quorum conversatio aquis mersa velut a conspectu Solis exsulat. Tanta est vis Solis, ut abstrusa quoque penetrando vivificet.

CAPUT XXII.

Quod Nemesis, Pan, (quem vocant Inuum) et Saturnus, aliud non sint, quam Sol.

Et, ut ad Solis multiplicem potestatem revolvatur ora-

soleil. Némésis, qu'on invoque contre l'orgueil, qu'est-ce autre chose que la puissance du soleil, qui est de telle nature qu'elle obscurcit et dérobe à la vue les objets brillants, tandis qu'elle illumine et fait ressortir à la vue ceux qui sont dans l'obscurité? Les esprits les plus avisés doivent aussi reconnaître le soleil dans les formes sous lesquelles on représente Pan, surnommé Inuus. Les Arcadiens honorent ce dieu sous le nom de seigneur de la matière (ὕλης κύριον); n'entendant pas par le mot ὕλης les forêts, mais la matière universelle, dont ils veulent dire qu'il est la divinité : c'est-à-dire cette substance qui constitue l'essence de tous les corps, soit terrestres, soit célestes. Ainsi les cornes d'Inuus et sa longue barbe pendante figurent la lumière du soleil ; qui éclaire et la voûte élevée des cieux et les parties inférieures du monde. Ce qui a fait dire à Homère, en parlant du soleil,

« Qu'il se levait pour porter la lumière aux
« mortels comme aux immortels. »

Nous avons dit plus haut, en parlant des attributs d'Attis, ce que signifient la flûte et la verge. Voici l'explication des pieds de chèvre qu'on donne à la statue de Pan. La matière qui, par l'intermédiaire du soleil, entre dans la composition de toutes les substances, après avoir donné naissance aux corps divins, a fini par former l'élément de la terre. On a choisi, pour figurer cette dernière destination de la nature, les pieds de la chèvre, parce que, quoiqu'elle soit un animal terrestre, néanmoins en paissant elle tend toujours vers les lieux élevés : à l'exemple du soleil, qui tantôt lance ses rayons du haut du ciel, et tantôt, lorsqu'il se couche, paraît se montrer sur les montagnes. L'invisible Écho passe pour être l'amour et les délices d'Inuus. C'est l'emblème de l'harmonie céleste, qui est l'amie du soleil, comme du modérateur des sphères qui la produisent, en même temps que cette harmonie n'est jamais perceptible pour nos sens. Saturne lui-même, qui est le principe du temps, et qui, à cause de cela, est appelé par les Grecs χρόνος (le temps), avec le changement d'une lettre, quel autre serait-il que le soleil, si l'on considère cet ordre constant des éléments, que divisent les périodes du temps, éclairé par la lumière, dont l'éternité enchaîne le nœud, et qui n'est pas accessible à notre vue? toutes choses où se manifeste l'action du soleil.

—

CHAPITRE XXIII.

Que Jupiter lui-même, et l'Adad des Assyriens, ne sont autres que le soleil; et qu'on peut prouver par l'autorité d'Orphée, aussi bien que des autres théologiens, que tous les dieux se rapportent au soleil.

Jupiter lui-même, le roi des dieux, n'est point un être supérieur au soleil : mais, au contraire, il est des preuves évidentes qu'ils ne sont tous deux qu'un même dieu. Quand, par exemple, Homère dit :

« Hier Jupiter, suivi de tous les autres dieux,
« est allé dans l'Océan souper chez les vaillants
« Éthiopiens, et dans douze (heures) il retournera
« dans le ciel. »

Cornificius écrit que, sous le nom de Jupiter, il faut entendre le soleil, auquel l'Océan fournit ses ondes, afin de lui servir comme d'aliment. C'est

tio, Nemesis, quæ contra superbiam colitur, quid aliud est, quam Solis potestas? cujus ista natura est, ut fulgentia obscuret et conspectui auferat, quæque sunt in obscuro illuminet offeratque conspectui. Pan ipse, quem vocant Inuum, sub hoc habitu, quo cernitur, Solem se esse prudentioribus permittit intelligi. Hunc Deum Arcades colunt, appellantes τὸν τῆς ὕλης κύριον : non silvarum dominum, sed universæ substantiæ materialis dominatorem significari volentes. Cujus materiæ vis, universorum corporum, seu illa divina, seu terrena sint, componit essentiam. Ergo Inui cornua barbæque prolixa demissio naturam lucis ostendunt, qua Sol et ambitum cœli superioris illuminat, et inferiora collustrat. Unde Homerus de eo ait :

Ὤρνυθ' ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι, ἠδὲ βροτοῖσιν.

Quid fistula vel virga significent, superius in habitu Attinis expressimus. Quod in capræ pedes desinit, hæc argumenti ratio est, quia materia, quæ in omnem substantiam Sole dispensante porrigitur, divinis de se corporibus effectis, in terræ finitur elementum. Ad hujus igitur extremitatis signum pedes hujus animalis electi sunt, quod et terrenum esset, et tamen semper peteret alta pascendo; sicut Sol, vel cum radios superne demittit in terras, vel cum se recolligit, in montibus visitur. Hujus Inui amor et deliciæ ἠχὼ creditur, nullius oculis obnoxia : quod significat harmoniam cœli, quæ Soli amica est, quasi sphærarum omnium, de quibus nascitur, moderatori; nec tamen potest nostris unquam sensibus deprehendi. Saturnus ipse, qui auctor est temporum, et ideo a Græcis immutata litera κρόνος, quasi χρόνος, vocatur, quid aliud nisi Sol intelligendus est? cum tradatur ordo elementorum, temporum numerositate distinctus, luce patefactus, nexus æternitate conductus, visione discretus : quæ omnia actum Solis ostendunt.

—

CAPUT XXIII.

Jovem quoque, et Assyriorum Adad, eundem esse, quem Solem. Tum et theologorum, et Orphei auctoritate ostendi posse, omnes Deos referri ad Solem.

Nec ipse Juppiter, rex Deorum, Solis naturam videtur excedere : sed eundem esse Jovem ac Solem, claris docetur indiciis. Nam cum ait Homerus :

Ζεὺς γὰρ ἐς ὠκεανὸν μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας
Χθιζὸς ἔβη μετὰ δαῖτα, θεοὶ ἅμα πάντες ἕποντο,
Δωδεκάτῃ δέ τοι αὖθις ἐλεύσεται οὔλυμπόνδε.

Jovis appellatione Solem intelligi Cornificius scribit, cui unda oceani velut dapes ministrat. Ideo enim, sicut et

pour cette cause que la carrière du soleil, ainsi que l'affirment Possidonius et Cléanthe, ne s'écarte pas de la zone dite torride ; parce que l'Océan, qui embrasse et divise la terre, coule dans cette partie. Or il est certain, d'après le témoignage de tous les physiciens, que la chaleur s'alimente de l'humidité. Quand Homère dit :

« Jupiter suivi de tous les autres dieux » (θεοὶ), il désigne les astres, qui, avec le soleil, sont portés, par le mouvement diurne du ciel, vers le levant et vers le couchant, et, comme lui, s'alimentent de la même substance humide. Car par θεοὺς on entend les étoiles et les astres en général : ce mot est dérivé de θέειν, qui est la même chose que τρέχειν (courir), parce que les astres sont toujours en course ; ou bien il est dérivé de θεωρεῖσθαι (être contemplé). Quand le poëte dit : Δωδεκάτῃ (douze), il entend parler, non du nombre des jours, mais de celui des heures, qui ramènent les astres au-dessus de l'hémisphère supérieur.

Les paroles suivantes du *Timée* de Platon nous conduisent à la même opinion touchant le soleil : « Jupiter, le grand souverain des cieux, « s'avance le premier, conduisant un char ailé, « gouvernant et embellissant toutes choses. Le « cortége des dieux et des démons (génies), « rangés en onze groupes, le suit. Hestia seule « reste dans la demeure des dieux. » Par ces paroles, Platon établit que le soleil, sur un char ailé qui désigne la vélocité de l'astre, est le souverain régulateur du ciel, sous le nom de Jupiter. En effet, comme, dans quelque signe qu'il se trouve, il éclipse tous les signes et tous les astres, ainsi que les dieux qui y président, on a pensé qu'il marche au-devant de tous les dieux et les conduit, en ordonnant et embellissant toutes choses. Et parce qu'en quelque signe qu'il se trouve, il occupe le douzième rang à cause de leur disposition circulaire, les autres dieux, distribués dans les diverses parties des autres signes, paraissent former son armée. Platon joint à l'énonciation de la dénomination des dieux, celle des démons ; ou parce que les dieux sont instruits de l'avenir (δαήμονες) ou bien, comme l'a dit Possidonius dans l'ouvrage intitulé *Des dieux et des Héros*, parce qu'ils ont été admis à la participation de la substance éthérée ; ce qui ferait dériver leur dénomination, ou de δεομένος, qui signifie la même chose que καιόμενος (enflammé), ou de δαιομένος, qui signifie la même chose que μεριζόμενος (divisé). Ce que Platon ajoute ensuite : « Qu'Hestia reste seule dans la demeure des dieux, » signifie que la terre, que nous savons être cette Hestia, demeure seule immobile dans la maison des dieux, c'est-à-dire dans le monde. Cela est conforme à ce que dit Euripide :

« O terre, notre mère, que les sages d'en-« tres les mortels appellent Hestia, et qui es assise « dans l'éther! »

Nous apprenons aussi, dans les deux passages suivants, ce qu'il faut penser du soleil et de Jupiter. On lit dans le premier que :

« L'œil de Jupiter voit et pénètre toutes cho-« ses. »

Dans l'autre :

« Que le soleil voit et entend toutes choses. »

Il résulte de ces deux passages, que le soleil et Jupiter sont tous deux une même puissance. Aussi les Assyriens rendent au soleil, dans la ville d'Héliopolis, un culte solennel, sous le nom de Jupiter, qu'ils nomment *Dia Heliopoli-*

Possidonius et Cleanthes affirmant, Solis meatus a plaga, quæ usta dicitur, non recedit, quia sub ipsa currit oceanus, qui terram et ambit, et dividit. Omnium autem physicorum assertione constat, calorem humore nutriri. Nam quod ait :

Θεοὶ δ' ἅμα πάντες ἕποντο,

sidera intelliguntur; quæ cum eo ad occasus ortusque quotidiano impetu cœli feruntur, eodemque aluntur humore. Θεοὺς enim dicunt sidera et stellas, ἀπὸ τοῦ θέειν, id est, τρέχειν, quod semper in cursu sint, ἢ ἀπὸ τοῦ θεωρεῖσθαι. Addit poeta :

Δωδεκάτῃ δέ τοι αὖθις,

non dierum sed horarum significans numerum, quibus referuntur ad hemisphærii superioris exortum. Intellectum nostrum ducunt in eandem sententiam etiam de Timæo Platonis hæc verba : Ὁ μὲν δὴ μέγας ἡγεμὼν ἐν οὐρανῷ Ζεὺς, ἐλαύνων πτηνὸν ἅρμα, πρῶτος πορεύεται διακοσμῶν πάντα, κἀπιμελούμενος. τῷ δὲ ἕπεται στρατιὰ θεῶν καὶ δαιμόνων κατὰ δώδεκα μέρη κεκοσμημένη, μένει δὲ ἑστία ἐν θεῶν οἴκῳ μόνη. His enim verbis magnum in cœlo ducem Solem vult sub appellatione Jovis intelligi, alato curru velocitatem sideris monstrans. Nam quia, in quocunque signo fuerit, præstat omnia signa et sidera, signorumque præstites Deos, videtur cunctos Deos ducatu præire, ordinando cuncta ornandoque; atque ideo velut exercitum ejus ceteros Deos haberi per XII signorum partes distributos; quia ipse duodecimi signi, in quocunque signo fuerit, locum occupat. Nomen autem dæmonum cum Deorum appellatione conjungit, aut quia Dii sunt δαήμονες, id est, scientes futuri; aut, ut Possidonius scribit in libris, quibus titulus est περὶ ἡρώων καὶ δαιμόνων, quia ex æthera substantia parta atque divisa qualitas illis est; sive ἀπὸ τοῦ δεομένου, id est, καιομένου; seu ἀπὸ τοῦ δαιομένου, hoc est, μεριζομένου. Quod autem addit μένει δ' ἑστία ἐν θεῶν οἴκῳ μόνη, significat, quia hæc sola, quam terram esse accepimus, manet immobilis intra domum Deorum, id est, intra mundum, ut ait Euripides :

Καὶ γαῖα μῆτερ. ἑστίαν δέ σ' οἱ σοφοὶ
Βροτῶν καλοῦσιν, ἡμένην ἐν αἰθέρι.

Hinc quoque ostenditur, quid de Sole et Jove sit sentiendum, cum alibi dicatur :

Πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμὸς καὶ πάντα νοήσας·

et alibi :

Ἠέλιος θ' ὃς πάντ' ἐφορᾷς, καὶ πάντ' ἐπακούεις.

Unde utrumque constat una potestate censendum. Assyrii quoque Solem sub nomine Jovis, quem Dia Heliopoliten cognominant, maximis cærimoniis celebrant in civitate,

tes. La statue de ce dieu fut tirée, sous le règne de Sénémure, qui est peut-être le même que Sénépos, d'une ville d'Égypte nommée aussi Héliopolis. Elle y avait été primitivement apportée par Opia, ambassadeur de Déléboris, roi des Assyriens, et par des prêtres Égyptiens, dont le chef se nommait Partémétis. Après avoir longtemps séjourné chez les Assyriens, elle fut de nouveau transférée à Héliopolis. Je remets à un autre moment, parce que cela est étranger au sujet actuel, de dire comment tout cela arriva; comment cette statue est venue de l'Égypte au lieu où elle est maintenant, et pourquoi elle y est honorée conformément aux rites du culte des Assyriens, plutôt que selon ceux des Égyptiens. Mais on reconnaît, aux cérémonies de son culte et à ses attributs, que ce dieu est le même que Jupiter et le soleil. En effet, sa statue est d'or, sans barbe, la main droite levée et tenant un fouet, dans l'attitude du conducteur d'un char; sa main gauche tient la foudre et des épis : toutes choses qui figurent la puissance réunie du soleil et de Jupiter. Le temple du dieu est principalement consacré à la divination, objet qui rentre dans les attributions du pouvoir d'Apollon, qui est le même que le soleil. Le simulacre du dieu d'Héliopolis est promené sur un brancard, de la même manière qu'on promène ceux des autres dieux, dans la pompe des jeux du cirque. Les personnes les plus distinguées de la province, la tête rasée, et purifiées par une longue continence, le portent sur leurs épaules. Agitées par l'esprit divin, elles ne transportent point le simulacre au gré de leur propre pensée, mais là où elles sont poussées par le dieu : comme nous voyons à Antium les statues de la Fortune se mouvoir pour donner leurs réponses. Les absents consultent aussi le dieu par des écrits cachetés, auxquels il répond en suivant l'ordre des demandes qui y sont consignées. Ainsi l'empereur Trajan, près de passer, avec une armée, de l'Assyrie dans la Parthie, engagé par des amis d'une ferme religion, qui avaient grandement expérimenté la puissance du dieu, à le consulter sur le sort futur de son entreprise, voulut auparavant, de l'avis de son conseil romain, mettre à l'épreuve l'authenticité de ce culte, de peur qu'il ne couvrît quelque fraude de la part des hommes. C'est pourquoi il envoya d'abord des lettres cachetées, auxquelles il demandait qu'il fût répondu. Le dieu ordonna qu'on apportât un papier, qu'on le scellât en blanc et qu'on l'envoyât en cet état, au grand étonnement des prêtres, qui ignoraient le contenu des lettres de l'empereur. Trajan reçut cette réponse avec une grande admiration, car il avait lui-même envoyé au dieu des tablettes en blanc. Alors il écrivit et scella d'autres lettres, dans lesquelles il demanda s'il était destiné à retourner à Rome après la fin de la guerre. Le dieu ordonna qu'on prît, parmi les objets consacrés dans le temple, un sarment de centurion, et qu'après l'avoir divisé en plusieurs morceaux, on l'enveloppât dans un suaire, et qu'on l'envoyât à l'empereur. Le sens de cette allégorie fut expliqué par la mort de Trajan et la translation à Rome de ses os. Les sarments divisés en morceaux désignaient l'état dos restes de Trajan; et la vigne, l'époque de l'événement.

Maintenant, sans parcourir les noms de tous les dieux, je vais dire quelle était l'opinion des

quæ Heliopolis nuncupatur. Ejus Dei simulacrum sumtum est de oppido Ægypti, quod et ipsum Heliopolis appellatur, regnante apud Ægyptios Senemure, seu idem Senepos nomine fuit : perlatumque est primum in eam per Opiam legatum Deleboris regis Assyriorum, sacerdotesque ægyptios, quorum princeps fuit Partemetis; diuque habitum apud Assyrios, postea Heliopolim commigravit. Cur ita factum, quaque ratione Ægypto profectum, in hæc loca, ubi nunc est, postea venerit, rituque assyrio magis, quam ægyptio colatur, dicere supersedi, quia ad præsentem non attinet causam. Hunc vero eundem Jovem Solemque esse, cum ex ipso sacrorum ritu, tum ex habitu dinoscitur. Simulacrum enim aureum specie imberbi instat, dextra elevata cum flagro in aurigæ modum; læva tenet fulmen et spicas : quæ cuncta Jovis Solisque consociatam potentiam monstrant. Hujus templi religio etiam divinatione præpollet, quæ ad Apollinis potestatem refertur, qui idem atque Sol est. Vehitur enim simulacrum Dei Heliopolitani ferculo, uti vehuntur in pompa ludorum Circensium Deorum simulacra : et subeunt plerumque provinciæ proceres, raso capite, longi temporis castimonia puri; feruntnrque divino spiritu, non suo arbitrio, sed quo Deus propellit vehentes : ut videmus apud Antium promoveri simulacra Fortunarum ad danda responsa. Consulunt hunc Deum et absentes, missis diplomatibus consignatis : rescribitque ordine ad ea, quæ consultatione addita continentur. Sic et imperator Trajanus, initurus ex ea provincia Parthiam cum exercitu, constantissimæ religionis hortantibus amicis, qui maxima hujusce numinis ceperant experimenta, ut de eventu consuleret rei cœptæ, egit romano consilio, prius explorando fidem religionis, ne forte fraus subesset humana : et primum misit signatos codicillos, ad quos sibi rescribi vellet. Deus jussit afferri chartam, eamque signari puram, et mitti, stupentibus sacerdotibus ad ejusmodi factum : ignorabant quippe conditionem codicillorum. Hos cum maxima admiratione Trajanus excepit, quod ipse quoque puris tabulis cum Deo egisset. Tunc aliis codicillis conscriptis signatisque consuluit, an Romam perpetrato bello rediturus esset. Vitem centurialem Deus ex muneribus in æde dedicatis deferri jussit, divisamque in partes sudario condi, ac proinde ferri. Exitus rei obitu Trajani apparuit, ossibus Romam relatis. Nam fragmentis species reliquiarum, vitis argumento casus futuri tempus ostensum est. Et, ne sermo per singulorum nomina Deorum vagetur, accipe, quid Assyrii de solis potentia opinentur. Deo enim, quem sum-

Assyriens sur la puissance du soleil. Ils ont donné le nom d'Adad au dieu qu'ils honorent comme le premier et le plus grand de tous. Ce mot signifie unique. Ils honorent donc ce dieu comme le plus puissant; mais ils lui adjoignent une déesse nommée Adargatis, et attribuent à ces deux divinités toute puissance sur toute chose : entendant par elles, le soleil et la terre. Sans énoncer par une multitude de noms, les divers effets de leur puissance, ils en expriment la multiple prééminence par les attributs dont ils décorent les deux divinités. Ces attributs désignent le soleil. Car la statue d'Adad est entourée de rayons inclinés qui indiquent que la force du ciel réside dans les rayons que le soleil envoie sur la terre. Les rayons de la statue d'Adargatis s'élèvent en haut, ce qui marque que c'est par la force des rayons envoyés d'en haut, que naît tout ce que produit la terre. Au-dessus de cette même statue sont des figures de lions, qui désignent la terre, par la même raison que les Phrygiens représentèrent la mère des dieux, c'est-à-dire la terre, portée par des lions.

Enfin les théologiens enseignent que la suprématie de toute puissance se rapporte à la puissance du soleil, d'après cette courte invocation qu'on prononce dans les sacrifices : « O Soleil tout-puis-« sant, âme du monde, puissance du monde, « flambeau du monde. »

Orphée aussi, dans les vers suivants, rend témoignage que le soleil est tout :

« Écoute-moi, ô toi qui parcours dans l'espace
« un cercle brillant autour des sphères célestes, et
« qui poursuis ta course immense, brillant Jupi-
« ter, Dionysos, père de la mer, père de la terre,
« Soleil à la lumière dorée et aux couleurs diver-
« ses, toi qui as tout engendré.... »

—

CHAPITRE XXIV.

Éloge de Virgile et son érudition variée. De l'ordre des matières qui doivent être traitées dans les livres suivants.

Ici Prætextatus ayant cessé de parler, les assistants, les yeux fixés sur lui, témoignaient leur admiration par leur silencieux étonnement. Ensuite l'un se mit à louer sa mémoire, l'autre sa science, tous son instruction religieuse, chacun proclamant que lui seul était initié au secret de la nature des dieux, et que seul il avait l'intelligence pour pénétrer les choses divines, et le génie pour en parler. Sur ces entrefaites, Évangélus prenant la parole, dit : — J'admire, je l'avoue, que Prætextatus ait pu discerner le genre de puissance de tant de divinités différentes. Mais si, toutes les fois qu'il s'agit de religion, vous appelez en témoignage notre poëte de Mantoue, je pense que c'est plutôt pour l'agrément du discours, que pour un motif très-judicieux. Croirai-je que lorsqu'il a dit :

« Liber, et vous bienfaisante Cérès »

pour le soleil et la lune, il n'ait pas écrit cela à l'imitation de quelque autre poëte ; sachant sans doute qu'on l'avait dit avant lui, mais ignorant pourquoi? A moins que nous ne voulions imiter les Grecs, qui, en parlant de tout ce qui leur appartient, exagèrent toujours à l'excès, et qu'à leur exemple, nous ne voulions aussi faire des philosophes de nos poëtes : alors que Cicéron lui-même,

mum maximumque venerantur, Adad nomen dederunt. Ejus nominis interpretatio significat, *unus*. Hunc ergo ut potentissimum adorant Deum : sed subjungunt eidem Deam, nomine Adargatin; omnemque potestatem cunctarum rerum his duobus attribuunt, Solem Terramque intelligentes; nec multitudine nominum enuntiantes divisam eorum per omnes species potestatem, sed argumentis, quibus ornantur, significantes multiplicem præstantiam duplicis numinis. Ipsa autem argumenta Solis rationem loquuntur. Namque simulacrum Adad insigne cernitur radiis inclinatis. Quibus monstratur, vim cœli in radiis esse Solis, qui demittuntur in terram. Adargatis simulacrum sursum versum reclinatis radiis insigne est, monstrando, radiorum vi superne missorum enasci, quæcunque terra progenerat. Sub eodem simulacro species leonum sunt, eadem ratione terram esse monstrantes, qua Phryges finxere matrem Deum, id est, terram leonibus vehi. Postremo potentiam Solis ad omnium potestatem summitatemque referri, indicant theologi : qui in sacris hoc brevissima precatione demonstrant, dicentes, ἥλιε παντοκράτορ, κόσμου πνεῦμα, κόσμου δύναμις, κόσμου φῶς. Solem esse omnia et Orpheus testatur his versibus :

Κέκλυθι τηλεπόρου δίνης ἑλικαύγεα κύκλον
Οὐρανίαις στροφάλιγξι περίδρομον αἰὲν ἑλίσσων,
Ἄγλαε Ζεῦ Διόνυσε, πάτερ πόντου, πάτερ αἴης,
Ἥλιε παγγενέτορ, παναίολε, χρυσεοφεγγές.

CAPUT XXIV.

De laudibus variaque eruditione Vergilii. Tum de iis, quæ sequentibus libris per ordinem sunt explicanda.

Hic, cum Prætextatus fecisset finem loquendi, omnes in eum affixis vultibus admirationem stupore prodebant : dein laudare hic memoriam, ille doctrinam, cuncti religionem; affirmantes, hunc esse unum arcanæ Deorum naturæ conscium, qui solus divina et assequi animo, et eloqui posset ingenio. Inter hæc Evangelus : Equidem, inquit, miror, potuisse tantorum potestatem numinum comprehendi. Verum, quod Mantuanum nostrum ad singula, cum de divinis sermo est, testem citatis, gratiosius est, quam ut judicio fieri putetur. An ego credam, quod ille, cum diceret,

Liber et alma Ceres,

pro Sole et Luna, non hoc in alterius poetæ imitationem posuerit, ita dici audiens, cur tamen diceretur ignorans? nisi forte, ut Græci omnia sua in immensum tollunt, nos quoque etiam poetas nostros volumus philosophari : cum ipse Tullius, qui non minus professus est philosophandi studium, quam loquendi, quoties aut de natura Deorum, aut de fato, aut de divinatione disputat, gloriam, quam oratione conflavit, incondita rerum relatione minuat. Tum Symmachus : De Cicerone, Evangele, qui conviliis impe-

qui cultiva avec une égale application la philosophie et l'art de la parole, toutes les fois qu'il traite ou de la nature des dieux, ou du destin, ou de la divination, affaiblit par l'incohérence de ses raisonnements la gloire qu'il tira de son éloquence. Symmaque répliqua — : Plus tard nous nous occuperons de Cicéron, qui d'ailleurs, Évangélus, est au-dessus du blâme. Maintenant, puisqu'il s'agit de Virgile, je veux que tu me dises si tu penses que les ouvrages de ce poëte ne sont propres seulement qu'à instruire les enfants, ou si tu avoues qu'ils contiennent des choses au-dessus de cet âge. Car il me paraît que les vers de Virgile sont encore pour toi ce qu'ils étaient pour nous, lorsque dans notre enfance nous les récitions d'après nos maîtres. Évangélus lui répondit : — Lorsque nous étions enfants, Symmaque, nous admirions Virgile sans connaissance de cause ; car ni nos maîtres, ni notre âge, ne nous permettaient d'apercevoir ses défauts. Qui oserait cependant les nier, alors que l'auteur lui-même les a avoués? En léguant, avant de mourir, son poëme aux flammes, n'a-t-il pas voulu sauver sa mémoire des affronts de la postérité? Et certes l'on s'aperçoit que ce n'est pas sans raison qu'il a redouté le jugement de l'avenir; quand on lit, ou le passage dans lequel Vénus demande des armes pour son fils au seul mari qu'elle avait épousé, et dont elle savait bien qu'elle n'avait point eu d'enfant, ou mille autres choses bien plus honteuses pour le poëte; soit en ce qui concerne les expressions tantôt grecques, tantôt barbares; soit dans la disposition même de l'ouvrage. A ces paroles, qui faisaient frémir l'assemblée, Symmaque répondit : — Évangélus, telle est la gloire de Virgile, qu'aucune louange ne peut l'accroître, qu'aucune critique ne peut l'affaiblir. Quant à tes tranchantes assertions, le moindre des grammairiens est en état d'y répondre, sans qu'il soit besoin de faire l'injure à notre ami Servius (lequel, à mon avis, surpasse en savoir tous les maîtres anciens), d'avoir recours à lui pour réfuter de telles inculpations. Mais enfin, puisque les vers d'un si grand poëte t'ont déplu, je te demanderai si du moins la force de l'éloquence, portée chez lui à un si haut degré, est digne de te plaire. Évangelus accueillit d'abord cette question par un sourire. Il répondit ensuite : — En vérité, il ne vous reste plus qu'à proclamer encore que Virgile est un orateur. Au reste, ce n'est pas surprenant, après que, tout à l'heure, vous aviez l'ambition de le placer aussi au rang des philosophes. — Puisque tu as l'opinion, répliqua Symmaque, que Virgile n'a rien envisagé que comme poëte, quoique tu lui envies encore ce titre, écoute ce qu'il dit lui-même des connaissances variées qu'exigeait son ouvrage. Une de ses lettres, adressée à Auguste, commence ainsi : « Je reçois de fréquentes lettres de toi. » Et plus bas : « Quant à mon « Énée, certainement si je le jugeais digne de « t'être lu, je te l'enverrais volontiers; mais « l'ouvrage est encore tellement ébauché, que, « par suite de mon incapacité, un si grand travail me paraît à peine commencé; surtout « depuis que j'y consacre, comme tu le sais, de « nouvelles études d'une grande importance. » Ces paroles de Virgile sont concordantes avec l'abondance des choses que renferme son ouvrage, sur lesquelles la plupart des littérateurs passent légèrement; comme si les grammairiens n'avaient autre chose à connaître que d'épiloguer sur les mots. Ces beaux diseurs ont posé des bornes à la

netrabilis est, post videbimus. Nunc, quia cum Marone nobis negotium est, respondeas volo, utrum poetæ hujus opera instituendis tantum pueris idonea judices, an alia illis altiora inesse fatearis. Videris enim mihi ita adhuc Vergilianos habere versus, qualiter eos pueri magistris prælegentibus canebamus. Immo pueri cum essemus, Symmache, inquit Evangelus, sine judicio mirabamur : inspicere autem vitia, nec per magistros, nec per ætatem licebat; quæ tamen non pudenter quisquam negabit, cum ipse confessus sit. Qui enim moriens poema suum legavit igni, quid nisi famæ suæ vulnera posteritati subtrahenda curavit? nec immerito. Erubuit quippe de se futura judicia, si legeretur petitio Deæ precantis filio arma a marito, cui soli nupserat, nec ex eo prolem suscepisse se noverat; vel si mille alia multum pudenda, seu in verbis modo græcis, modo barbaris, seu in ipsa dispositione operis deprehenderentur. Cumque adhuc dicentem omnes exhorruissent, subtexuit Symmachus : Hæc est equidem, Evangele, Maronis gloria, ut nullius laudibus crescat, nullius vituperatione minuatur. Verum ista, quæ proscindis, defendere quilibet potest ex plebeia grammaticorum cohorte; ne Servio nostro, qui priscos, ut mea fert opinio, præceptores doctrina præstat, in excusandis talibus quæratur injuria. Sed quæro, utrum, cum poetica tibi in tanto poeta displicuerit, nervi tamen oratorii, qui in eodem validissimi sunt, placere videantur. Hæc verba primum Evangeli risus excepit; deinde subjecit : Id hercule restat denique, ut et oratorem Vergilium renuntietis. Nec mirum, cum et ad philosophos eum ambitus vester paulo ante provexerit. Si in hac opinione es, inquit Symmachus, ut Maro tibi nihil nisi poeticum sensisse existimetur, licet hoc quoque eidem nomen invideris : audi, quid de operis sui multiplici doctrina ipse pronuntiet. Ipsius enim Maronis epistola, qua compellat Augustum, ita incipit : « Ego vero frequentes a te literas « accipio. » Et infra : « De Ænea quidem meo, si meher- « cule jam dignum auribus haberem tuis, libenter mitte- « rem. Sed tanta inchoata res est, ut pæne vitio mentis « tantum opus ingressus mihi videar : cum præsertim, « ut scis, alia quoque studia ad id opus multoque po- « tiora impertiar. » Nec his Vergilii verbis copia rerum dissonat, quam plerique omnes literatores pedibus illotis prætereunt, tanquam nihil ultra verborum explanationem liceat nosse grammatico. Ita sibi belli isti homines certos scientiæ fines, et velut quædam pomœria et effata posuerunt; ultra quæ si quis egredi audeat, introspexisse in ædem Deæ, a qua mares absterrentur, existimandus sit.

science, et lui ont tracé comme une enceinte consacrée, que nul ne peut avoir l'audace de franchir, sans être accusé d'avoir porté des regards dans l'intérieur du temple de la déesse dont les mâles sont repoussés. Pour nous, à qui cette sagesse grossière ne saurait convenir, nous ne souffrirons pas que les mystères du poëme sacré restent voilés; mais, par l'investigation du sens qui s'y trouve caché, nous offrirons au culte des savants la connaissance de choses qui n'avaient pas encore été pénétrées. Et afin qu'on ne croie pas que je veuille moi seul tout embrasser, je ne m'engage qu'à démontrer, dans l'ouvrage de Virgile, les plus fortes conceptions et les plus puissants artifices de la rhétorique. Mais je n'enlève point à Eusèbe, le plus éloquent de nos orateurs, le soin de le considérer sous le rapport de l'art oratoire. Il s'en acquittera mieux que moi par son savoir, et par l'habitude qu'il a d'enseigner. Vous tous enfin qui êtes ici présent, je vous conjure instamment de mettre en commun, chacun pour sa part, vos observations particulières sur le génie de Virgile.

Ces paroles causèrent un vif plaisir à tous les assistants. Chacun eût désiré entendre parler les autres, sans qu'aucun voulût se charger de prendre la parole. Après s'être engagés d'abord mutuellement à parler, on tomba d'accord avec facilité et de bonne grâce. Tout le monde ayant d'abord jeté les yeux sur Prætextatus, on le pria de donner le premier son opinion; après quoi chacun parlerait à son tour, dans l'ordre où le hasard les avait fait trouver assis.

Prætextatus dit aussitôt : Parmi tant de choses dans lesquelles brille le mérite de Virgile, dont je suis le lecteur assidu, ce que j'y admire le plus, c'est qu'en plusieurs parties de son ouvrage il a aussi savamment observé les règles du droit pontifical que s'il l'eût professé spécialement. Si la conversation permet de traiter une matière si importante, je m'engage à démontrer que Virgile est le plus grand de tous nos pontifes.

Flavien dit à son tour : Je trouve notre poëte si profondément versé dans la science du droit augural, que, quand même il manquerait de savoir en d'autres sciences, celle-là seule suffirait pour le placer à un rang élevé.

Quant à moi, dit Eusthate, je vanterais principalement avec quelle adresse et quel art il a su profiter des ouvrages des Grecs, tantôt en dissimulant avec habileté, tantôt par une imitation avouée, si je n'admirais encore davantage sa philosophie en général, et en particulier les connaissances astronomiques qu'il a semées dans son ouvrage, avec une sobriété qui n'encourt jamais le blâme.

Furius Albin, placé à l'autre côté de Prætextatus, et auprès de lui Cécina Albin, louèrent tous deux, dans Virgile, le goût de l'antiquité, l'un dans la versification, l'autre dans les expressions.

Pour moi, dit Aviénus, je ne me chargerai de démontrer en particulier aucune des qualités de Virgile; mais en vous entendant parler, soit que je trouve quelque chose à observer dans ce que vous direz, soit que j'aie déjà fait mon observation en lisant, je vous la produirai dans l'occasion; pourvu que vous n'oubliiez pas d'exiger de notre ami Servius qu'il nous explique, lui qui est le premier des grammairiens, tout ce qui paraîtra obscur.

Après ces discours, qui obtinrent l'adhésion universelle, Prætextatus, voyant tous les yeux fixés sur lui, dit : — La philosophie, qui est le don unique des dieux et l'art des arts, doit obtenir l'honneur de la première dissertation. C'est pourquoi Eusthate se souviendra qu'il est le pre-

Sed nos, quos crassa Minerva dedecet, non patiamur abstrusa esse adyta sacri poematis; sed arcanorum sensuum investigato aditu, doctorum cultu celebranda præbeamus reclusa penetralia. Et ne videar velle omnia unus amplecti, spondeo violentissima inventa, vel sensa rhetoricæ in Vergiliano me opere demonstraturum. Eusebio autem, oratorum eloquentissimo, non præripio de oratoria apud Maronem arte tractatum; quem et doctrina, et docendi usu, melius exsequetur. Reliquos omnes, qui adestis, impense precatus sim, ut quid vestrum quisque præcipuum sibi annotaverit de Maronis ingenio, velut ex symbolo conferamus. Mirum in modum alacritatem omnibus, qui aderant, hæc verba pepererunt. Et assurgens quisque in desiderium alios audiendi, non vidit et se in idem munus vocandum. Itaque hortatu mutuo concitati, in assensum facile ac libenter animati sunt : intuentesque omnes Prætextatum orabant, ut judicium suum primus aperiret, ceteris per ordinem, quem casus sedendi fecerat, secuturis. Et Vettius : Equidem inter omnia, quibus eminet laus Maronis, hoc assiduus lector admiror, quia doctissime jus pontificium, tanquam hoc professus, in multa et varia operis sui arte servavit. Et, si tantæ dissertationis sermo non cesserit, promitto fore ut Vergilius noster pontifex maximus asseratur. Post hunc Flavianus : Apud poetam nostrum, inquit, tantam scientiam juris auguralis invenio, ut, si aliarum disciplinarum doctrina destitueretur, hæc illum vel sola professio sublimaret. Eustathius deinde : Maxime, inquit, prædicarem, quanta de Græcis cautus, et tanquam aliud agens, modo artificii dissimulatione, modo professa imitatione transtulerit; ni me major admiratio de astrologia totaque philosophia teneret, quam parcus et sobrius operi suo nusquam reprehendendus asperserit. Furius Albinus alterum fovens Prætextati latus, juxtaque eum Cæcina Albinus, ambo vetustatis affectationem in Vergilio prædicabant, alter in versibus, alter in verbis. Avienus : Non assumam mihi, ait, ut unam aliquam de Vergilianis virtutibus audeam prædicare; sed, audiendo, quæcunque dicetis, si quid vel de his mihi videbitur, vel jamdudum legenti annotandum visum est, opportunius proferam : modo memineritis a Servio nostro exigendum,

mier à parler, toute autre question devant céder à la sienne. Tu lui succéderas, mon cher Flavien, et pour que je jouisse du plaisir de vous entendre tous deux, et afin que, par un moment de silence, je reprenne des forces pour parler. — Sur ces entrefaites, le chef du service des esclaves, chargé de brûler l'encens aux Pénates, de dresser les mets sur la table et de diriger les actes du service domestique, vient avertir le maître que ses serviteurs ont terminé le repas d'usage en cette solennité annuelle. Car en cette fête (les Saturnales) on fait l'honneur aux esclaves, dans les maisons religieuses, de les servir les premiers, et à des tables disposées comme pour les maîtres. On renouvelle ensuite le service de la table pour le repas des maîtres. Celui qui avait présidé à ce repas des esclaves venait donc avertir que le moment du repas des maîtres était arrivé. Alors Prætextatus dit : — Il faut réserver notre Virgile pour un moment plus favorable de la journée, et lui consacrer une autre matinée, où nous parcourrons avec ordre son poëme. Maintenant l'heure nous avertit de venir honorer cette table de votre présence. Mais Eustathe, et après lui Nicomaque, se souviendront qu'ils ont le premier rang pour nos dissertations de demain. — D'après votre consentement, dit Flavien, je suis convenu avec vous que, le jour suivant, mes Pénates auront le bonheur et l'honneur d'offrir l'hospitalité à une réunion si distinguée. — Tous en ayant été d'accord, ils allèrent prendre le repas du soir avec beaucoup de gaieté, chacun se rappelant et confirmant quelqu'une des questions qu'ils avaient traitées entre eux.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

A quelle occasion la conversation des convives tomba sur les plaisanteries et les bons mots des anciens.

Après un frugal repas, quand la gaieté commença à naître avec les petites coupes, Aviénus prit la parole : — Notre Virgile, dit-il, a caractérisé avec autant de justesse que d'intelligence un repas bruyant et un repas sobre, par un seul et même vers, au moyen du changement d'un petit nombre d'expressions. Ainsi, lorsqu'il s'agit du fracas occasionné par le déploiement d'un luxe royal, il dit :

« Après qu'un premier calme eut succédé aux « mets. »

Mais lorsqu'il fait asseoir ses héros à une table modeste, il ne ramène point parmi eux le calme, puisque le tumulte n'a pas précédé ; mais il se contente de dire :

« Après que les mets eurent apaisé leur faim. »

Quant à notre repas, puisqu'il réunit à la modestie des temps héroïques l'élégance de mœurs de notre siècle, puisqu'on y rencontre la sobriété à côté du luxe et l'abondance auprès de l'économie, dois-je craindre non de le comparer, mais de le met-

ut quidquid obscurum videbitur, quasi literatorum omnium longe maximus palam faciat. His dictis, et universo cœtui complacitis, Prætextatus, cum in se conversa omnium ora vidisset : Philosophia, inquit, quod unicum est munus Deorum, et disciplina disciplinarum, honoranda est anteloquio. Unde meminerit Eustathius, primum sibi locum ad disserendum, omni alia professione cedente, concessum. Huic tu, mi Flaviane, succedes ; ut et auditu vestro recreer, et aliquanto silentio instaurem vires loquendi. Inter hæc servilis moderator obsequii, cui cura vel adolendi Penates, vel struendi penum, et domesticorum actuum ministros regendi, admonet dominum familiam pro solemnitate annui moris epulatam. Hoc enim festo, religiosæ domus prius famulos instructis tanquam ad usum domini dapibus honorant : et ita demum patribus familias mensæ apparatus novatur. Insinuat igitur præsul famulicii cœnæ tempus, et dominos jam vocare. Tum Prætextatus : Reservandus igitur est Vergilius noster ad meliorem partem diei, ut mane novum inspiciendo per ordinem carmini destinemus. Nunc hora nos admonet, ut honore vestro hæc mensa dignetur. Sed et Eustathius, et post hunc Nicomachus meminerint, crastina dissertatione servari sibi anteloquii functionem. Et Flavianus : Ex placita jam vos lege convenio, ut sequenti die Penates mei beari se tanti cœtus hospitio glorientur. His cum omnes assensi essent, ad cœnam, alio aliud de his, quæ inter se contulerant, reminiscente, approbanteque, cum magna alacritate animi concesserunt.

LIBER II.

CAPUT I.

Qua occasione de jocis ac dicteriis veterum sermo ortus fuerit inter convivas.

Hic ubi modestus edendi modus cessare fecit castimoniam ferculorum, et convivalis lætitia minusculis poculis oriebatur ; Avienus ait : Bene ac sapienter Maro noster tumultuosum ac sobrium uno eodemque versu descripsit sub paucorum verborum immutatione convivium. Nam ubi sub apparatu regio procedere solet luxus ad strepitum,

Postquam prima (inquit) quies epulis ;

at, cum heroes castigatis dapibus assidunt, non reducit quietem, quia nec præcessit tumultus ; sed inquit :

Postquam exemta fames epulis.

Nostrum hoc convivium, quod et heroici seculi pudicitiam, et nostri conduxit elegantiam, in quo splendor sobrius et diligens parsimonia, Agathonis convivio, vel post magniloquentiam Platonis non componere tantum, sed nec præferre dubitaverim. Nam ipse rex mensæ nec in moribus Socrate minor, et in republica philosopho efficacior. Ceteri, qui adestis, eminentiores estis ad studia virtutum,

tre au-dessus de celui d'Agathon, même après le magnifique éloge que Platon a fait de ce dernier? En effet, le roi de notre festin n'est pas inférieur à Socrate par son caractère moral; et comme philosophe, il n'a pas moins d'influence que lui sur sa patrie. Quant à vous tous qui êtes ici présents, vos vertus sont trop éminentes pour que personne puisse vous comparer à des poëtes comiques, à cet Alcibiade qui fut si fort pour le crime, et à tous ceux enfin qui fréquentaient la table d'Agathon.—Parle mieux, je te prie, dit Prætextatus; plus de révérence pour la gloire de Socrate! car pour tous les autres qui assistèrent à ce banquet, qui pourrait contester leur infériorité respectivement à des hommes aussi éclairés que le sont nos convives? Mais dis-moi, Aviénus, à quoi tend ta comparaison? — C'est pour en venir, répondit-il, à dire qu'il y en eut parmi ceux-là qui ne craignirent pas de proposer d'introduire une de ces joueuses d'instruments à cordes, formées artificiellement à une souplesse plus que naturelle, qui par les charmes de la mélodie et les attraits de la danse vint récréer nos philosophes. Cela se fit pour célébrer la victoire d'Agathon. Quant à nous, nous ne cherchons point à rendre honneur au dieu dont nous célébrons la fête, en y mêlant la volupté. Et toutefois je n'ignore pas que vous ne placez point au rang des biens la tristesse et un front obscurci de nuages, et que vous n'êtes pas grands admirateurs de ce Crassus qui, comme l'écrit Cicéron d'après Lucilius, ne rit qu'une seule fois dans sa vie. — Prætextatus ayant répondu à ce discours que ses Pénates n'étaient point accoutumés aux plaisirs folâtres, qui d'ailleurs ne devaient point être introduits au milieu d'une aussi grave réunion, Symmaque repartit: — Puisque pendant les Saturnales, « les « meilleurs des jours, » ainsi que le dit le poëte de Vérone, nous ne devons ni proscrire le plaisir comme un ennemi, à l'exemple des stoïciens, ni, comme les épicuriens, y placer le souverain bonheur, imaginons des récréations d'où l'indécence soit bannie. Je crois les avoir découvertes, si je ne me trompe: elles consisteront à nous raconter mutuellement les plaisanteries des hommes illustres de l'antiquité, recueillies de nos diverses lectures. Que ces doctes jeux, que ces amusements littéraires nous tiennent lieu de ces bateleurs, de ces acteurs *planipèdes,* qui profèrent des paroles déshonnêtes et équivoques, couvertes des apparences de la modestie et de la pudeur. Cet exercice a paru à nos pères digne de leur étude et de leur application. En effet, j'observerai d'abord que deux des hommes les plus éloquents de l'antiquité, le poëte comique Plaute et l'orateur Tullius, se distinguèrent tous deux par la finesse de leurs plaisanteries. Plaute se signala tellement dans ce genre, qu'après sa mort on le reconnut, à la profusion des saillies, dans des comédies dont l'auteur était incertain. Quant à Cicéron, ceux qui ont lu le recueil qu'a composé son affranchi, des bons mots de son maître, recueil que quelques-uns lui attribuent à lui-même, savent combien il a excellé en ce genre. Qui ignore aussi que ses ennemis l'appelaient bouffon consulaire, expression que Vatinius introduisit dans son oraison? Si je ne craignais d'être trop long, je rapporterais dans quelles causes défendant des accusés très-gravement incriminés, il les sauva avec des plaisanteries, comme par exemple L. Flaccus, qu'il fit absoudre des concussions les plus manifestes

quam ut poetis comicis, et Alcibiadi, qui tantum fuit fortis ad crimina, aliisque, quibus frequens illud convivium fuit, vos quisquam existimet comparandos. Bona verba quæso, Prætextatus ait, circa reverentiam tantum Socraticæ majestatis: nam reliquis, qui in illo fuere symposio, hæc lumina quis non præponenda consentiat? Sed quorsum tibi, Aviene, hoc tendit exemplum? Quia sub illorum, inquit, supercilio non defuit, qui psaltriam intromitti peteret, ut puella ex industria supra naturam mollior, canora dulcedine et saltationis lubrico exerceret illecebris philosophantes. Illic hoc fieri tentatum est, ut Agathonis victoria celebraretur. Nos honorem Dei, cujus hoc festum est, nullo admixtu voluptatis augemus. Neque ego sum nescius, vos nec tristitiam, nec nubilum vultum in bonis ducere; nec Crassum illum, quem Cicero, auctore Lucilio, semel in vita risisse scribit, magnopere mirari. Ad hæc Prætextatus cum diceret, ludicras voluptates nec suis Penatibus assuetas, nec ante cœtum tamserium producendas; excepit Symmachus: Quia

Saturnalibus optimo dierum,

ut ait Veronensis poëta, nec voluptas nobis, ut Stoicis, tanquam hostis repudianda est, nec, ut Epicureis, summum bonum in voluptate ponendum; excogitemus alacritatem lascivia carentem. Et, ni fallor, inveni, ut jocos veterum ac nobilium virorum edecumatos ex multijugis libris relatione mutua proferamus. Hæc nobis sit literata lætitia et docta cavillatio, vicem planipedis et sabulonis impudica et prætextata verba jacientis, ad pudorem ac modestiam versus imitata. Hæc res et cura, et studio digna veteribus visa est. Et jam primum animadverto duos, quos eloquentissimos antiqua ætas tulit, comicum Plautum, et oratorem Tullium, eos ambos etiam ad jocorum venustatem ceteris præstitisse. Plautus quidem ea re clarus fuit, ut post mortem ejus comœdiæ, quæ incertæ ferebantur, Plautinæ tamen esse, de jocorum copia noscerentur. Cicero autem quantum in ea re valuerit, quis ignorat, qui vel liberti ejus libros, quos is de jocis patroni composuit, quos quidam ipsius putant esse, legere curavit? Quis item nescit, consularem eum scurram ab inimicis appellari solitum? Quod in oratione etiam sua Vatinius posuit. Atque ego, ni longum esset, referrem, in quibus causis, cum nocentissimos reos tueretur, victoriam jocis adeptus sit. Ut ecce, pro L. Flacco, quem repetundarum reum joci opportunitate de manifestissimis criminibus exemit. Is jocus in oratione non exstat: mihi ex libro Fusii Bibaculi notus est, et inter alia ejus dicteria celebratur. Sed in hoc verbum non casu incidi: vo-

par un bon mot placé à propos. Ce mot ne se trouve point dans l'oraison de Cicéron : il m'est connu par un ouvrage de Fusius Bibaculus, où il est célébré entre tous les autres bons mots (*dicteria*) de Cicéron. Je n'ai point employé l'expression *dicteria* par hasard, je l'ai bien proférée à dessein : car c'était là le nom que nos ancêtres donnaient à ce genre de plaisanterie : témoin ce même Cicéron qui, dans le second livre de ses lettres à Cornélius Népos, s'exprime de la manière suivante : « Ainsi, quoique tout « ce que nous disons soit des mots (*dicta*), nos « ancêtres ont néanmoins voulu consacrer spé« cialement l'expression *dicteria* aux mots « courts, facétieux et piquants. » Ainsi parle Cicéron; Nonius et Pomponius appellent souvent aussi les plaisanteries du nom de *dicteria*. Marcus Caton le Censeur était lui-même dans l'habitude de plaisanter subtilement. L'autorité de ces hommes, quand même nous dirions des plaisanteries de notre propre fonds, nous mettrait à l'abri de tout reproche; mais lorsque nous ne faisons que rapporter les bons mots des anciens, la gravité de leurs auteurs nous sert encore de défense. Si donc vous approuvez mon idée, mettez-la à exécution : que chacun de nous recherche dans sa mémoire, pour les rapporter à son tour, les bons mots qui lui viendront dans la pensée. — Le caractère modéré de cet amusement le fit approuver de tout le monde, et l'on invita Prætextatus à commencer de l'autoriser par son exemple.

CHAPITRE II.

Plaisanteries et bons mots de divers personnages.

Alors Prætextatus commença en ces termes : — Je veux vous rapporter le mot d'un ennemi, mais d'un ennemi vaincu, et dont le nom rappelle les triomphes des Romains. Le Carthaginois Annibal, réfugié auprès du roi Antiochus, dit une plaisanterie remplie de finesse; la voici : Antiochus lui montrait, rangées en bataille, des troupes nombreuses qu'il avait rassemblées pour faire la guerre au peuple romain; il faisait manœuvrer cette armée, dont les étendards brillaient d'or et d'argent; il faisait défiler devant lui les chariots armés de faux, les éléphants chargés de tours, la cavalerie, dont les harnais, les mors, les colliers, les caparaçons, brillaient du plus grand éclat. Enflé d'orgueil à la vue d'une armée si nombreuse et si magnifique, le roi se tourne vers Annibal, et lui dit : « Pensez-vous que tout cela soit assez « pour les Romains? » Alors le Carthaginois, raillant la mollesse et la lâcheté de ces soldats si richement armés, répondit : « Oui, je crois que « tout cela c'est assez pour les Romains, quelque « avares qu'ils soient. » Certainement on ne peut rien dire de plus spirituel et en même temps de plus mordant. Le roi, dans son interrogation, parlait du grand nombre de ses soldats et de leurs précieux équipements : la réponse d'Annibal faisait allusion au butin qu'ils allaient fournir.

Flavien dit après Prætextatus : — Un sacrifice était usité chez les anciens, appelé *proptervia* : c'était l'usage, s'il restait quelque chose des viandes qui y avaient été offertes, de le consumer par le feu. De là le mot suivant de Caton. Il disait d'un certain Q. Albidius qui, après avoir mangé son bien, perdit dans un incendie une maison qui lui restait, qu'il avait fait un *proptervia*, puisqu'il avait brûlé ce qu'il n'avait pu manger.

Symmaque : — Servilia, mère de M. Brutus,

lens feci. Jocos enim hoc genus veteres nostri dicteria dicebant. Testis idem Cicero, qui in libro epistolarum ad Cornelium Nepotem secundo sic ait : « Itaque nostri, cum « omnia, quæ dixissemus, dicta essent, quæ facete et « breviter et acute locuti essemus, ea proprio nomine ap« pellari dicteria voluerunt. » Hæc Cicero. Nonius vero Pomponiusque jocos non raro dicteria nominant. Marcus etiam Cato ille Censorius argute jocari solitus est. Horum nos ab invidia muniret auctoritas, etiamsi nostris cavillaremur. At cum veteribus dicta referamus, ipsa utique auctorum dignitate defendimur. Si ergo probatis inventum, agite, quod cuique de dictis talibus in mentem veniet, vicissim memoriam nostram excitando, referamus. Placuit universis lætitiæ excogitata sobrietas : et, ut Prætextatus incipiendo auctoritatem de exemplo præberet, hortati sunt.

CAPUT II.

De diversorum jocis atque dicteriis.

Tum ille : Dictum volo hostis referre, sed victi, et cujus memoria instaurat Romanorum triumphos. Hannibal Carthaginiensis, apud regem Antiochum profugus, facetissime cavillatus est. Ea cavillatio hujuscemodi fuit. Ostendebat Antiochus in campo copias ingentes, quas bellum populo Romano facturus comparaverat : convertebatque exercitum insignibus argenteis et aureis florentem. Inducebat etiam currus cum falcibus, et elephantos cum turribus, equitatumque frenis et ephippiis, monilibus ac phaleris præfulgentem. Atque ibi rex contemplatione tanti et tam ornati exercitus gloriabundus Hannibalem aspicit : et, Putasne, inquit, satis esse Romanis hæc omnia? Tunc Pœnus eludens ignaviam imbelliamque militum ejus pretiose armatorum, Plane, inquit, satis esse credo Romanis hæc, etsi avarissimi sunt. Nihil prorsus neque tam lepide, neque tam acerbe dici potest. Rex de numero exercitus sui, ac de æstimanda æquiparatione quæsiverat : respondit Hannibal de præda.

Flavianus subjecit : Sacrificium apud veteres fuit, quod vocabatur propterviam. In eo mos erat, ut, si quid ex epulis super fuisset, igne consumeretur. Hinc Catonis jocus est. Nam Q. Albidium quendam, qui sua bona comedisset, et novissime domum, quæ ei reliqua erat, incendio perdidisset, propterviam fecisse dicebat : quod comesse non potuerit, id combussisse.

Symmachus deinde : Mater M. Bruti Servilia, cum pretiosum ære parvo fundum abstulisset a Cæsare, subji-

ayant obtenu de César, lorsqu'il faisait vendre aux enchères les biens des citoyens, un riche fonds de terre à vil prix, ne put éviter l'épigramme suivante de Cicéron : « Il faut que vous « sachiez que Servilia a acheté ce fonds d'autant « meilleur marché, que *Tertia* (ou le tiers) en a « été déduite. » Or la fille de Servilia, épouse de C. Cassius, se nommait Junia *Tertia*, et était, ainsi que sa mère, l'objet des amours impudiques du dictateur. Les propos et les plaisanteries de la ville tombaient sur les débauches de l'adultère vieillard, et venaient égayer un peu les malheurs publics.

Cécina Albin : — Plancus, dans le jugement d'un de ses amis, voulant détruire un témoignage incommode, et sachant que le témoin était cordonnier, lui demanda de quel métier il vivait. Celui-ci répondit élégamment : « Je travaille ma « Galla. » On sait que galla est un ustensile du cordonnier. L'ambiguïté de l'expression lançait très-ingénieusement l'incrimination d'adultère contre Plancus, qui était inculpé de vivre avec Mævia Galla, femme mariée.

Furius : — Après la déroute de Modène, on rapporte qu'un serviteur d'Antoine avait répondu à ceux qui lui demandaient ce que faisait son maître : « Il fait comme font les chiens en Égypte, « il boit en fuyant. » Il est certain en effet que, dans ce pays, les chiens, redoutant d'être enlevés par les crocodiles, boivent en courant.

Eusthate : — Publius ayant aperçu Mucius, homme d'un caractère malveillant, plus triste qu'à l'ordinaire, dit : « Je ne sais quel mal est « arrivé à Mucius, ou quel bien est arrivé à un « autre. »

Aviénus : — Faustus, fils de Sylla, avait une sœur qui avait en même temps deux amants : Fulvius, fils d'un foulon, et Pompéius Macula (*tache*); ce qui lui faisait dire : « Je m'étonne « que ma sœur conserve une tache lorsqu'elle a « un foulon. »

Évangélus: — Servilius Géminus soupait un jour chez L. Mallius, qui était à Rome le meilleur peintre de son temps; et s'apercevant que ses enfants étaient mal conformés : « Mallius, lui « dit-il, tu ne sais pas aussi bien sculpter que « peindre; » à quoi Mallius répondit : « C'est que « je sculpte dans les ténèbres, au lieu que je peins « de jour. »

Eusèbe : — Démosthène, attiré par la réputation de Laïs, dont toute la Grèce admirait de son temps la beauté, se mit sur les rangs pour obtenir ses faveurs si vantées; mais dès qu'il sut qu'il en coûtait un demi-talent pour une nuit, il se retira, en disant : « Je ne veux pas acheter si cher un « repentir. »

C'était à Servius de parler, mais il se taisait par modestie : c'est nous accuser tous *grammaticalement* d'impudeur, lui dit Évangélus, que de prétendre en pareille matière garder le silence par modestie : c'est pourquoi, ni toi, ni Disaire, ni Horus, vous ne serez exempts du reproche d'orgueil, si vous refusez d'imiter Prætextatus et nous tous.

Alors Servius, voyant qu'il serait plus blâmable de se taire que de parler, s'enhardit à prendre la liberté d'une narration analogue. — « Marcus Otacilius Pitholaüs, dit-il, à propos de ce que Caninius Révilius n'avait été consul qu'un jour, disait : « On avait jadis les flamines du jour « (*Diales*); maintenant ce sont les Consuls qui « deviennent *diales*. »

ciente hastæ bona civium, non effugit dictum tale Ciceronis : Equidem quo melius emtum sciatis, comparavit Servilia hunc fundum Tertia deducta. Filia autem Serviliæ erat Junia Tertia, eademque C. Cassii uxor, lasciviente dictatore tam in matrem, quam in puellam; tunc luxuriam senis adulteri civitas subinde rumoribus jocisque carpebat, ut mala non tantum seria forent.

Post hunc Cæcina Albinus : Plancus in judicio forte amici cum molestum testem destruere vellet, interrogavit, quia sutorem sciebat, quo artificio se tueretur : ille urbane respondit, Gallam subigo. Sutorium hoc habetur instrumentum; quod non inficete in adulterii exprobrationem ambiguitate convertit. Nam Plancus in Mævia Galla nupta male audiebat.

Secutus est Furius Albinum : Post Mutinensem fugam quærentibus quid ageret Antonius, respondisse familiaris ejus ferebatur : Quod canis in Ægypto : bibit et fugit. Quando in illis regionibus constat, canes raptu crocodilorum exterritos currere et bibere.

Eustathius deinde : Publius Mucium inprimis malevolum cum vidisset solito tristiorem, Aut Mucio, inquit, nescio quid incommodi accessit, aut nescio cui aliquid boni.

Inde Avienus : Faustus Sullæ filius, cum soror ejus eodem tempore duos mœchos haberet, Fulvium fullonis filium, et Pompeium cognomine Maculam, Miror, inquit, sororem meam habere maculam, cum fullonem habeat.

Hic Euangelus : Apud L. Mallium, qui optimus pictor Romæ habebatur, Servilius Geminus forte cœnabat. Cumque filios ejus deformes vidisset, Non similiter, inquit, Malli, fingis et pingis. Et Mallius, In tenebris enim fingo, inquit; luce pingo.

Eusebius deinde : Demosthenes, inquit, excitatus ad Laidis famam, cujus formam tunc Græcia mirabatur, accessit, ut et ipse famoso amore potiretur. Qui, ubi dimidium talentum unius pretium noctis audivit, dicessit hoc dicto : Οὐκ ἀγοράζω τοσούτου μετανοῆσαι.

Inter hæc, cum Servius, ordine se vocante, per verecundiam sileret, Omnes nos, inquit Euangelus, impudentes grammatice pronuntias, si tacere talia, vis videri tuitionem pudoris. unde neque tuum, nec Disarii, aut Hori supercilium liberum erit a superbiæ nota, ni Prætextatum et nos velitis imitari.

Tunc Servius, postquam magis silentium erubescendum vidit, ad libertatem se similis relationis animavit. Marcus, inquit, Otacilius Pitholaus, cum Caninius Revilius uno tantum die consul fuisset, dixit : « Ante flamines, nunc consules diales fiunt. »

Pour Disaire, sans attendre qu'on lui reprochât son silence, il dit :.......

(*Il y a ici une lacune dans les manuscrits.*)

Après lui, Horus dit à son tour : — Je vous apporte un distique de Platon, qu'il s'amusa à faire dans sa jeunesse, au même âge où il s'essayait à composer des tragédies.

« Quand j'embrassais Agathon, mon âme ac« courait sur mes lèvres, et semblait, dans son « délire, vouloir s'envoler. »

Ces propos firent naître la gaieté; on passa de nouveau en revue ces traits exquis de plaisanterie antique qui venaient d'être rapportés, et on les soumit tour à tour à un examen critique.

Symmaque prenant la parole dit : — Je me souviens d'avoir lu de petits vers de Platon, dans lesquels on ne pourrait dire ce qu'il faut admirer davantage de la grâce ou de la précision : je me rappelle les avoir lus traduits en latin, avec toute la liberté qu'exige notre idiome pauvre et borné, comparativement à celui des Grecs. Voici ces vers :

« Quand je savoure un demi-baiser sur les lè« vres demi-closes de mon adolescent, et que de « sa bouche entr'ouverte je respire la douce fleur « de son haleine, mon âme blessée et malade d'a« mour accourt sur mes lèvres, et s'efforce de « trouver un passage entre l'ouverture de ma « bouche et les douces lèvres de mon adolescent « pour passer en lui. Alors, si je tenais tant soit « peu plus longtemps mes lèvres attachées sur « les siennes, mon âme, chassée par la flamme « de l'amour, m'abandonnerait et passerait en « lui ; en sorte qu'il arriverait une chose vrai« ment merveilleuse : que j'aurais expiré, pour « aller vivre dans l'adolescent. »

—

CHAPITRE III.

Des plaisanteries de M. Tullius Cicéron.

Mais je m'étonne que vous ayez tous passé sous silence les plaisanteries de Cicéron, qui cependant n'excella pas moins en ce genre que dans tous les autres; je vais donc, si vous le trouvez bon, vous rapporter tous ceux de ses bons mots qui me reviendront dans la mémoire, à peu près comme l'*ædile* d'un temple répète les réponses de l'oracle qui y réside. Tout le monde à ces mots redoublant d'attention, Symmaque commença ainsi :

M. Cicéron soupait chez Damasippe; celui-ci ayant servi du vin médiocre, disait : « Buvez de ce Falerne, il a quarante ans. — Il porte bien « son âge, » repartit Cicéron.

Une autre fois voyant Lentulus son gendre, homme d'une petite taille, ceint d'une longue épée, il dit : « Qui a attaché mon gendre à cette « épée ? »

Il n'épargna pas non plus un trait de causticité du même genre à son frère Q. Cicéron. Ayant aperçu, dans la province que celui-ci avait gouvernée, l'image de son frère ornée d'un bouclier, et modelée comme il est d'usage dans de grandes proportions (or son frère Quintus était aussi de petite taille,) il dit : « La moitié de mon frère est plus grande que son tout. »

Nec Disarius ultra exprobrationem taciturnitatis exspectans, ait :.......

Post hunc Horus quoque, Affero ad vos, inquit, δίστιχον Platonis, quo ille adolescens luserit, cum tragœdiis quoque eadem ætate præluderet :

Τὴν ψυχὴν, Ἀγάθωνα φιλῶν, ἐπὶ χείλεσιν ἔσχον.
Ἦλθε γὰρ ἡ τλήμων, ὡς διαβησομένη.

Orta ex his lætitia, et omnibus in censorium risum remissis, ac retractantibus, quæ a singulis antiquæ festivitatis sapore prolata sunt, Symmachus ait : Hos Platonis versiculos, quorum magis venustatem an brevitatem mireris, incertum est, legisse me memini in Latinum tanto latius versos, quanto solet nostra, quam Græcorum, lingua brevior et angustior existimari : et, ut opinor, hæc verba sunt :

Dum semihulco savio
Meum puellum savior,
Dulcemque florem spiritus
Duco ex aperto tramite :
Anima ægra amore et saucia
Cucurrit ad labias mihi,
Rictumque in oris pervium,
Et labra pueri mollia
Rimata itiner transitus
Ut transiliret nititur.
Tum si moræ quid plusculæ
Fuisset in cœtu osculi,
Amoris igni percita
Transisset, et me linqueret :
Et mira prorsus res foret,
Ut ad me fierem mortuus,
Ad puerum ut intus viverem.

—

CAPUT III.

De jocis M. Tulli Ciceronis.

Sed miror, omnes vos joca tacuisse Ciceronis, in quibus facundissimus, ut in omnibus, fuit. Et, si videtur, ut æditus responsa numinis sui prædicat, ita ego, quæ memoria suggesserit, referam dicta Ciceronis. Tum omnibus ad audiendum erectis ille sic incipit :

M. Cicero, cum apud Damasippum cœnaret, et ille mediocri vino posito diceret, « Bibite Falernum hoc, anno« rum quadraginta est : « Bene, » inquit, « ætatem fert. »

Idem, cum Lentulum generum suum, exiguæ staturæ hominem, longo gladio accinctum vidisset, « Quis, » inquit, « generum meum ad gladium alligavit? »

Nec Q. Ciceroni fratri circa similem mordacitatem pepercit. Nam cum in ea provincia, quam ille rexerat, vidisset clypeatam imaginem ejus, ingentibus lineamentis usque ad pectus ex more pictam, (erat autem Quintus ipse staturæ parvæ) ait, « Frater meus dimidius major « est, quam totus. »

In consulatu Vatinii, quem paucis diebus gessit, nota-

On a beaucoup parlé des bons mots que Cicéron laissa échapper durant le consulat de quelques jours de Vatinius. « Il est arrivé, disait-il, un « grand prodige dans l'année de Vatinius : c'est « qu'il n'y a eu, durant son consulat, ni hiver, ni « printemps, ni été, ni automne. » Une autre fois Vatinius se plaignant de ce qu'il n'était pas venu chez lui pendant qu'il était malade, Cicéron lui répondit : « Je voulais t'aller voir durant « ton consulat, mais la nuit m'a surpris en route. » Cicéron semblait parler ainsi par un sentiment de vengeance, se ressouvenant que lorsqu'il se vantait d'être revenu de son exil porté sur les épaules du peuple, Vatinius lui avait répondu : « D'où sont donc venues tes varices? »

Caninius Révilius, qui, comme Servius l'a déjà dit, ne fut consul qu'un jour, monta à la tribune aux harangues pour y recevoir les honneurs du consulat et les y déposer en même temps ; ce que Cicéron, qui saisissait avec plaisir toutes les occasions de plaisanter, releva en disant : « Caninius est « un consul *logothéorète*. » Il disait aussi : « Révilius a si bien fait, qu'on est obligé de chercher « sous quels consuls il a été consul ; » ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter encore : « Nous avons « dans Caninius un consul vigilant, qui n'a point « goûté le sommeil de tout son consulat. »

Pompée supportait impatiemment les plaisanteries de Cicéron ; voici ce que celui-ci disait sur son compte : « J'ai bien qui fuir, mais je « n'ai pas qui suivre. » Cependant il vint trouver Pompée ; et comme on lui reprochait qu'il venait tard : « Nullement, répondit-il, puisque je ne vois « ici rien de prêt. » Il répondit ensuite à Pompée, qui lui demandait où était son gendre Dolabella : « Il « est avec votre beau-père (César). » Une autre fois Pompée ayant accordé à un transfuge les droits de citoyen romain : « Un bel homme, dit « Cicéron, peut promettre aux Gaulois les droits de « citoyen chez les autres, lui qui ne peut pas nous « les rendre à nous-mêmes dans notre patrie. » Ces mots paraissent justifier celui que dit Pompée : « Je souhaite que Cicéron passe à nos ennemis, « pour qu'il nous craigne. »

La mordante causticité de Cicéron s'exerça aussi sur César lui-même. Interrogé, peu après la victoire de César, comment il s'était trompé dans le choix d'un parti, il répondit : « La ceinture m'a « trompé ; » voulant par là railler César, qui ceignait sa toge de manière qu'en laissant traîner le pan, il avait la démarche d'un homme efféminé ; ce qui même fut cause que Sylla avait dit presque prophétiquement à Pompée : « Prenez garde à ce « jeune homme mal ceint. » Une autre fois, Labérius, à la fin des jeux publics, après avoir reçu les honneurs de l'anneau d'or de la main de César, passa aussitôt après, du théâtre parmi les spectateurs, aux siéges du quatorzième rang, comme étant réhabilité dans l'ordre des chevaliers, dont il avait dérogé en jouant un rôle de comédien. Cicéron lui dit, au moment où il passait devant lui pour chercher un siége : « Je te recevrais si je n'étais assis trop à l'étroit. » Par ces mots, en même temps qu'il le repoussait, il raillait le nouveau sénat, que César avait porté au delà du nombre légal. Mais son sarcasme ne resta pas impuni, car Labérius lui répondit : « Il « est merveilleux que tu soies assis à l'étroit, toi « qui as l'habitude de siéger sur deux bancs. » Il censurait par ces mots la mobilité de Cicéron, imputation qui pesait injustement sur cet excellent citoyen.

bilis Ciceronis urbanitas circumferebatur. « Magnum ostentum » inquit, « anno Vatinii factum est ; quod illo « consule nec bruma, nec ver, nec æstas, nec auctumnus « fuit. » Querenti deinde Vatinio, quod gravatus esset domum ad se infirmatum venire, respondit : « Volui in « consulatu tuo venire ; sed nox me comprehendit. » Ulcisci autem se Cicero videbatur, ut qui respondisse sibi Vatinium meminerat, cum humeris se reipublicæ de exsilio reportatum gloriaretur : « Unde ergo tibi varices? »

Caninius quoque Revilius, qui uno die, ut jam Servius retulit, consul fuit, rostra cum ascendisset, pariter honorem iniit consulatus et ejeravit : quod Cicero, omni gaudens occasione urbanitatis, increpuit, « λογοθεώρητος est « Caninius consul. » Et deinde : « Hoc consecutus est « Revilius, ut quæreretur, quibus consulibus consul fuerit. » Dicere præterea non destitit, « Vigilantem habe« mus consulem Caninium, qui in consulatu suo somnum « non vidit. »

Pompejus Ciceronis facetiarum impatiens fuit : cujus hæc de eo dicta ferebantur. « Ego vero, quem fugiam, « habeo ; quem sequar, non habeo. » Sed et cum ad Pompejum venisset, dicentibus eum sero venisse, respondit : « Minime sero veni : nam nihil hic paratum video. » Deinde interroganti Pompejo, ubi gener ejus Dolabella esset, respondit : « Cum socero tuo. » Et cum donasset Pompejus transfugam civitate Romana, « Hominem bel« lum, » inquit : « Gallis civitatem promittit alienam, qui « nobis nostram non potest reddere. » Propter quæ merito videbatur dixisse Pompejus : « Cupio ad hostes Cicero « transeat, ut nos timeat. »

In Cæsarem quoque mordacitas Ciceronis dentes suos strinxit. Nam primum post victoriam Cæsaris interrogatus, cur in electione partis errasset, respondit : « Præcin« ctura me decepit ; » jocatus in Cæsarem, qui ita toga præcingebatur, ut trahendo laciniam velut mollis incederet : adeo ut Sulla tanquam providus dixerit Pompejo : « Cave tibi illum puerum male præcinctum. » Deinde cum Laberius in fine ludorum anulo aureo honoratus a Cæsare, e vestigio in quatuordecim ad spectandum transisset, violato ordine, et cum detrectatus esset eques Romanus, et cum mimus remissus ; ait Cicero prætereunti Laberio, et sedile quærenti : « Recepissem te, nisi anguste sederem ; » simul et illum respuens, et in novum senatum jocatus, cujus numerum Cæsar supra fas auxerat. Nec impune. Respondit enim Laberius : « Mirum si anguste sedes, qui « soles duabus sellis sedere ; » exprobrata levitate Ciceronis, qua immerito optimus civis male audiebat.

Idem Cicero alias facilitatem Cæsaris in eligendo senatu

Le même Cicéron railla publiquement, dans une autre occasion, la facilité de César pour la nomination des sénateurs. L. Mallius, hôte du dictateur, le sollicitant de nommer décurion le fils de sa femme, Cicéron dit, en présence d'un grand nombre de personnes : « Il le sera à Rome, si tu « veux ; mais c'est difficile à Pompéium. » Sa causticité ne s'arrêta pas là. Un Laodicéen nommé Andron étant venu le saluer, il lui demanda la cause de sa venue, et apprit de lui qu'il était député vers César pour solliciter la liberté de sa patrie ; ce qui lui donna occasion de s'expliquer ainsi sur la servitude publique : « Si vous obtenez, « négociez aussi pour nous. »

Il avait aussi un genre de causticité sérieuse et qui passait la plaisanterie, comme par exemple lorsqu'il écrivait à C. Cassius, un des meurtriers de César : « J'aurais désiré que vous m'eus- « siez invité au souper des ides de mars : certaine- « ment il n'y aurait point eu de restes ; tandis « que maintenant vos restes me donnent de « l'exercice. » Il a fait encore une plaisanterie très-piquante sur son gendre Pison et sur M. Lépidus.

Symmaque parlait, et paraissait avoir encore plusieurs choses à dire, lorsqu'Aviénus lui coupant la parole, comme cela arrive quelquefois dans les conversations de table, dit : — César Auguste ne fut inférieur à personne dans le genre de la plaisanterie satirique, pas même peut-être à Tullius ; et, si vous l'agréez, je vous rapporterai quelques traits de lui que ma mémoire me fournira. Horus lui répliqua : — Permettez, Aviénus, que Symmaque nous apprenne les bons mots de Cicéron sur ceux dont il avait déjà prononcé le nom ; et après cela succédera plus à propos ce que vous voulez nous raconter d'Auguste. Aviénus se taisant, Symmaque reprit : — Je disais que Cicéron voyant la démarche abandonnée de son gendre Pison et la démarche alerte de sa fille, dit au premier : « Marche comme une femme ; » et à l'autre. « Marche comme un homme. » J'allais raconter encore que M. Lépidus ayant dit dans le sénat, aux pères conscrits : « Je n'aurais point « donné tant d'importance à un pareil fait « (*fecissem factum*), Cicéron répliqua : « Et moi je n'au- « rais point donné tant d'importance à un omoïop- « tote » (un jeu de mots.) Mais poursuis, Aviénus, et que je ne t'empêche pas plus longtemps de parler.

—

CHAPITRE IV.

Des plaisanteries d'Auguste à l'égard d'autres personnes, et de celles d'autres personnes à son égard.

Aviénus commença ainsi : — César Auguste, disais-je, aima beaucoup les plaisanteries, en respectant toujours néanmoins les bornes posées par l'honnêteté et par les convenances de son rang, et sans tomber jamais dans la bouffonnerie. Il avait écrit une tragédie d'Ajax ; n'en étant plus satisfait, il l'effaça. Dans la suite, Lucius, auteur tragique estimable, lui demandait ce que devenait son Ajax ; il lui répondit : « Il est tombé sur l'é- « ponge. »

Quelqu'un qui lui présentait un placet en tremblant avançait à la fois et retirait la main : « Crois-tu, dit-il, présenter un as à un éléphant ? »

Pacuvius Taurus lui demandait un congiaire, disant qu'on racontait dans le public qu'il lui avait donné une somme considérable. « Quant à toi, « n'en crois rien, » lui répliqua-t-il.

irrisit palam. Nam, cum ab hospite suo P. Mallio rogaretur, ut decurionatum privigno ejus expediret, assistente frequentia dixit : « Romæ si vis, habebit : Pompeis diffi- « cile est. »

Nec intra hæc ejus mordacitas stetit. Quippe ab Androne quodam Laodiceno salutatus, cum causam adventus requisisset, comperissetque, (nam ille, se legatum de libertate patriæ ad Cæsarem venisse, respondit) ita expressit publicam servitutem : Ἐαν ἐπιτύχῃς, καὶ περὶ ἡμῶν πρέσβευσον.

Vigebat in eo excedens jocos et seria mordacitas, ut hoc est ex epistola ad C. Cassium dictatoris violatorem : « Vellem Idibus Martiis me ad cœnam invitasses ; profe- « cto reliquiarum nihil fuisset : nunc me reliquiæ vestræ « exercent. » Idem Cicero de Pisone genero et M. Lepido lepidissime cavillatus est.

Dicente adhuc Symmacho, et, ut videbatur, plura dicturo, intercedens. Avienus, ut fieri in sermonibus convivalibus solet, Nec Augustus, inquit, Cæsar in hujusmodi dicacitate quoquam minor, et fortasse nec Tullio : et, si volentibus vobis erit, aliqua ejus, quæ memoria suggesserit, relaturus sum. Et Horus : Permitte, Aviene, Symmachus explicet de his, quos jam nominaverat, dicta Ciceronis : et opportunius quæ de Augusto vis referre, succedent. Reticente Avieno, Symmachus : Cicero, inquam, cum Piso gener ejus mollius incederet, filia autem concitatius, ait genero : « Ambula tanquam femina ; » ait filiæ : « Ambula tanquam vir. » Et cum M. Lepidus in senatu dixisset Patribus conscriptis : « Ego non tanti fecissem si- « mile factum ; » Tullius ait : « Ego non tanti fecissem « ὁμοιόπτωτον. » Sed perge, Aviene ; ne ultra te dicturientem retardem.

—

CAPUT IV.

De jocis Augusti in alios, et aliorum rursus in ipsum.

Et ille : Augustus, inquam, Cæsar affectavit jocos, salvo tamen majestatis pudorisque respectu ; nec ut caderet in scurram. Ajacem tragœdiam scripserat, eandemque, quod sibi displicuisset, deleverat. Postea Lucius gravis tragœdiarum scriptor interrogabat eum, quid ageret Ajax suus. Et ille, « In spongiam, » inquit, « incubuit. »

Idem Augustus, cum ei quidam libellum trepidus offerret, et modo proferret manum, modo retraheret, « Putas, » inquit, « te assem elephanto dare ? »

Idem cum ab eo Pacuvius Taurus congiarium peteret, diceretque, jam hoc homines vulgo loqui, non parvam sibi ab illo pecuniam datam : « Sed tu, » inquit, « noli « credere. »

Quelqu'un qui fut destitué de la charge de préfet de la cavalerie demandait qu'on lui accordât au moins une gratification. « Je ne sollicite point ce « don, disait-il, par amour du gain, mais pour qu'il « paraisse que je n'aie quitté mon emploi qu'après « avoir mérité de recevoir une récompense. » Auguste lui ferma la bouche par ces mots : « Affirme « à tout le monde que tu l'as reçue, et je ne nie« rai point de te l'avoir donnée. »

Son urbanité se manifesta à l'égard d'Herennius, jeune homme adonné au vice, et auquel il avait prescrit de quitter son camp. Celui-ci le suppliait, en disant : « Comment reviendrai-je « dans mes foyers? que dirai-je à mon père? — « Tu lui diras, répondit-il, que je t'ai déplu. »

Un soldat blessé à l'armée d'un coup de pierre, et défiguré par une cicatrice apparente au front, mais qui cependant vantait trop ses actions, fut légèrement réprimandé par lui en ces termes : « Ne t'est-il jamais arrivé en fuyant de regar« der derrière toi? »

Il répondit à un bossu nommé Galba, qui plaidait une cause devant lui, et qui répétait fréquemment : « Si tu trouves en moi quelque chose de ré« préhensible, redresse-moi. — Je puis t'avertir, « mais non te redresser. »

Plusieurs individus que Cassius Sévérus avait accusés ayant été absous (*absoluti*), tandis que l'architecte du forum d'Auguste traînait cet ouvrage en longueur; Auguste joua sur le mot, en disant : « Je voudrais que Cassius accusât aussi « mon forum. »

Vettius ayant labouré le lieu de la sépulture de son père, « C'est là véritablement, dit Auguste, « cultiver (*colere*) le tombeau de son père. »

Ayant appris que, parmi les enfants de deux ans et au-dessous qu'Hérode, roi des Juifs, avait fait massacrer en Syrie, était compris le propre fils de ce roi, il dit : « Il vaut mieux être le porc « d'Hérode que son fils. »

N'ignorant pas que le style de son ami Mécène était négligé, lâche et sans nerf, il y conformait le sien la plupart du temps, dans les lettres qu'il lui écrivait : c'est ainsi que, dans une épître familière à Mécène, il cache sous un débordement de plaisanteries cette pureté sévère qu'il se prescrivait en écrivant à d'autres.

« Porte-toi bien, miel des nations, mon petit « miel, ivoire d'Étrurie, laser d'Arétium, dia« mant des mers supérieures, perle du Tibre, « émeraude des Cilniens, jaspe des potiers, béryle « de Porsena; puisses-tu avoir un escarboucle, « et en résumé les charmes artificiels des pros« tituées! »

Quelqu'un le reçut un jour avec un souper assez mesquin, et d'un ordinaire journalier; car il ne refusait presque aucune invitation. Après le repas, comme il se retirait l'estomac vide et sans appareil, il se contenta de murmurer ces mots, après la salutation de son hôte : « Je ne pensais « pas d'être autant de tes familiers. »

Comme il se plaignait de la couleur terne d'une étoffe pourpre de Tyr dont il avait ordonné l'achat : « Regarde-la » lui dit le vendeur en la tenant plus élevée; » à quoi il répondit : « Faudra-t-il « donc, pour que le peuple romain me trouve bien « vêtu, que je me promène sur la terrasse de ma « maison? »

Alium, præfectura equitum summotum, et insuper salarium postulantem, dicentemque, Non lucri causa dari hoc mihi rogo, sed ut judicio tuo munus videar impetrasse, et ita officium deposuisse, hoc dicto repercussit : « Tu « te accepisse apud omnes affirma; et ego dedisse me non « negabo. »

Urbanitas ejusdem innotuit circa Herennium deditum vitiis juvenem : quem cum castris excedere jussisset, et ille supplex hac deprecatione uteretur : « Quo modo ad « patrias sedes revertar? quid patri meo dicam? » respondit : « Dic, me tibi displicuisse. »

Saxo in expeditione percussum, ac notabili cicatrice in fronte deformem, nimium tamen sua opera jactantem, sic leniter castigavit : « At tu cum fugies, » inquit, « nunquam « post te respexeris. »

Galbæ, cujus informe gibbo erat corpus, agenti apud se causam, et frequenter dicenti, « Corrige, in me si quid re« prehendis, » respondit : « Ego te monere possum, corri« gere non possum. »

Cum multi Severo Cassio accusante absolverentur, et architectus fori Augusti exspectationem operis diu traheret, ita jocatus est : « Vellem, Cassius et meum forum « accusasset. »

Vettius cum monumentum patris exarasset, ait Augustus : « Hoc est vere monumentum patris colere. »

Cum audisset, inter pueros, quos in Syria Herodes rex Judæorum intra bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait : « Melius est Herodis porcum esse, « quam filium. »

Idem Augustus, quia Mæcenatem suum noverat esse stilo remisso, molli et dissoluto, talem se in epistolis, quas ad eum scribebat, sæpius exhibebat, et contra castigationem loquendi, quam alias ille scribendo servabat, in epistola ad Mæcenatem familiari plura in jocos effusa subtexuit : « Vale, mel gentium, melcule, ebur ex Etruria, laser « Aretinum, adamas supernas, Tiberinum margaritum, « Cilniorum smaragde, jaspis figulorum, berylle Porsenæ : « carbunculum habeas, ἵνα συντέμω πάντα μάλαγμα mœ« charum. »

Exceptus est a quodam cœna satis parca, et quasi quotidiana. Nam pæne nulli se invitanti negabat. Post epulum igitur inops ac sine ullo apparatu discedens, vale dicenti hoc tantum insusurravit : « Non putabam me tibi tam fa« miliarem. »

Cum de Tyriæ purpuræ, quam emi jusserat, obscuritate quereretur, dicente venditore, « Erige altius, et suspice, » his usus est salibus : « Quid? ego, ut me populus Roma« nus dicat bene cultum, in solario ambulaturus sum? »

Nomenclatori suo, de cujus oblivione querebatur, dicenti, « Numquid ad forum mandas? Accipe, » inquit, « com« mendatitias, quia illic neminem nosti. »

Vatinio in prima sua ætate eleganter insultavit. Contu-

Il avait à se plaindre des oublis de son nomenclateur : « Est-ce au forum que tu m'envoies? » lui disait un jour celui-ci? — Oui, répondit-il; et « voilà des lettres de recommandation, car tu n'y « connais personne. »

Jeune encore, il persifla finement Vatinius. Cet homme, cassé par la goutte, voulait cependant avoir l'air d'être délivré de cette infirmité, et se vantait de faire mille pas. « Je n'en suis point « surpris, repartit Auguste, car les jours sont « devenus un peu plus longs. »

Ayant appris qu'un chevalier romain avait tenu cachées, durant sa vie, de grandes dettes excédant vingt millions de sesterces, il ordonna qu'on achetât à son encan le coussin de son lit, donnant pour raison de cet ordre, à ceux qui s'en étonnaient, qu'il fallait avoir pour son sommeil un coussin sur lequel cet homme avait pu dormir avec tant de dettes.

Il ne faut point passer sous silence ce qu'il dit en l'honneur de Caton. Il eut un jour occasion de venir dans la maison qu'il avait habitée; au sortir de là, comme Strabon, pour le flatter, parlait mal de l'opiniâtre fermeté de Caton, Auguste dit : « Quiconque veut empêcher le changement « du gouvernement actuel de sa patrie est un hon« nête homme et un bon citoyen. » Donnant ainsi à Caton de sincères louanges, sans néanmoins encourager contre son intérêt à changer l'état présent des choses.

Toutefois j'admire davantage en Auguste les plaisanteries qu'il a supportées que celles qu'il a dites, parce qu'il y a plus de mérite d'avoir de la tolérance que d'avoir de l'esprit; vu surtout l'égalité d'âme avec laquelle il a supporté les traits les plus mordants. On connait la cruelle plaisanterie d'un habitant des provinces. Cet homme, qui ressemblait beaucoup à Auguste, était venu à Rome et attirait sur lui tous les regards. L'empereur se le fit amener, et lui adressa, en le voyant, la question suivante : « Dis-moi, jeune homme, « ta mère est-elle jamais venue à Rome? — Non, « lui répondit-il; mais, ajouta-t-il, mon père y est « venu souvent. »

Du temps du triumvirat, Auguste écrivit contre Pollion des vers fescennins; ce qui fit dire à celui-ci : « Pour moi, je me tais; car il n'est pas « facile d'écrire contre celui qui peut proscrire. »

Curtius, chevalier romain, homme accoutumé à nager dans les plaisirs, ayant rencontré, dans un repas qu'il prenait chez Auguste, une grive maigre, lui demanda s'il pouvait la renvoyer (*mittere*). Le prince ayant répondu : « Pour« quoi pas? » Curtius la fit aussitôt passer par la fenêtre (*misit*).

Auguste avait payé, sans en être sollicité, les dettes d'un sénateur qu'il chérissait, montant à quatre millions de sesterces : celui-ci, pour tout remerciement, ne lui écrivit que ces mots : « Tu « ne m'as rien donné pour moi. »

Lorsqu'il entreprenait quelque bâtiment, Licinius, son affranchi, était dans l'usage de lui apporter de grandes sommes d'argent; dans une de ces occasions, Licinius lui fit un billet d'une somme de cent. Une ligne était tracée au-dessus des caractères qui exprimaient cette somme, et s'étendait un peu au delà, laissant ainsi un espace vide au-dessous d'elle. Auguste, profitant de l'occasion, ajouta une centaine à la première, et remplit soigneusement l'espace vide de sa propre main, en imitant le reste de l'écriture : l'affranchi dissimula, et paya la somme ainsi doublée. Dans la suite, Auguste ayant commencé quelque autre entreprise, Licinius lui fit sentir avec douceur le tort de cette conduite, en lui donnant un autre billet conçu en ces termes : « Je t'offre, sei-

sus ille podagra, volebat tamen videri discussisse jam vitium, et mille passus ambulare se gloriabatur. Cui Cæsar, « Non miror, » inquit : « dies aliquanto sunt lon« giores. »

Relata ad se magnitudine æris alieni, quam quidam eques Romanus dum vixit excedentem ducenties celaverat, culcitam emi cubicularem in ejus auctione sibi jussit. Et præceptum mirantibus, hanc rationem reddidit : « Ha« benda est ad somnum culcita, in qua ille, cum tantum « deberet, dormire potuit. »

Non est intermittendus sermo ejus, quem Catonis honori dedit. Venit forte in domum, in qua Cato habitaverat. Dein Strabone in adulationem Cæsaris male existimante de pervicacia Catonis, ait : « Quisquis præsentem statum « civitatis commutari non volet, et civis et vir bonus « est. » Satis serio et Catonem laudavit, et sibi, ne quis affectaret res novare, consuluit.

Soleo in Augusto magis mirari quos pertulit jocos, quam ipse quos protulit, quia major est patientiæ, quam facundiæ laus; maxime, cum æquanimiter aliqua etiam jocis mordaciora pertulerit. Cujusdam provincialis jocus asper innotuit. Intraverat Romam simillimus Cæsari, et in se omnium ora converterat. Augustus perduci ad se hominem jussit; visumque hoc modo interrogavit : « Dic mihi, ado« lescens, fuit aliquando mater tua Romæ? » negavit ille : nec contentus adjecit, « Sed pater meus sæpe. »

Temporibus triumviralibus Pollio, cum Fescenninos in eum Augustus scripsisset, ait : « At ego taceo. Non est « enim facile in eum scribere, qui potest proscribere. »

Curtius eques Romanus deliciis diffluens, cum macrum turdum sumsisset in convivio Cæsaris, interrogavit, an mittere liceret. Responderat princeps, « Quidni liceat? » ille per fenestram statim misit.

Æs alienum Augustus cujusdam senatoris cari sibi non rogatus exsolverat, numerato quadragies. At ille pro gratiarum actione hoc solum ei scripsit : « Mihi nihil.»

Solebat Licinius libertus ejus inchoanti opera patrono magnas pecunias conferre : quem morem secutus, centum promisit per libellum, in quo virgulæ superductæ pars ultra pecuniæ defectionem protendebatur, vacante infra loco. Cæsar occasione usus, priori alterum centies sua manu junxit, spatio diligenter expleto, et affectata literæ similitudine : geminatamque accepit summam, dissimulante liberto. Qui postea cœpto alio opere, leniter factum

« gneur, pour les frais de cette nouvelle entreprise, « tout ce que tu jugeras nécessaire. »

La patience d'Auguste dans les fonctions de censeur est aussi louable que renommée. Il censurait un chevalier romain, comme ayant détérioré sa fortune; mais celui-ci prouva publiquement qu'il l'avait au contraire augmentée. Bientôt après, il lui reprocha de n'avoir pas obéi aux lois qui ordonnaient de contracter mariage; à quoi le chevalier répondit qu'il avait une femme et trois enfants, et il ajouta ensuite : « Désormais, « César, lorsque tu auras à scruter la conduite « des honnêtes gens, charges-en des gens hon- « nêtes. »

Il supporta aussi, je ne dirai pas seulement la liberté, mais même la témérité d'un soldat. Il se trouvait à la campagne, où les chants nocturnes d'un hibou, interrompant fréquemment son sommeil, lui faisaient passer des nuits troublées. Il ordonna qu'on tâchât de prendre le hibou. Un soldat habile dans la chasse aux oiseaux, et espérant une grande récompense, lui apporta l'oiseau. L'empereur l'en loua, et donna ordre de lui compter mille petits sesterces; mais celui-ci eut l'audace de dire : « J'aime mieux qu'il vive, » et de lâcher l'oiseau. Qui ne s'étonnera qu'Auguste, sans s'offenser de ce trait, ait laissé aller le soldat impuni?

Un vétéran avait un procès : le jour indiqué pour le jugement avançait; il aborda César en public, et le pria de se charger de sa cause. Celui-ci lui donna aussitôt un avocat de sa suite, auquel il recommanda le plaideur. Alors le vétéran s'écria d'une voix forte : « César, quand tes destins « se décidaient au combat d'Actium, je ne cherchai « point un remplaçant, mais je combattis moi- « même pour toi. » Et en disant ces mots le soldat découvrit ses cicatrices. Auguste rougit et vint plaider pour lui, dans la crainte non pas tant de paraître superbe que de paraître ingrat.

Il avait entendu avec plaisir pendant son souper les musiciens de Toronius Flaccus, marchand d'esclaves, et les avait payés avec du blé, tandis qu'il en avait plus libéralement payé d'autres avec de l'argent. Ayant de nouveau demandé à Toronius ses mêmes musiciens pour jouer pendant son souper, celui-ci s'excusa, en disant, » « Ils sont au moulin. »

Lorsqu'il retournait triomphant, après la victoire d'Actium, parmi ceux qui venaient le féliciter, se présenta un individu qui lui offrit un corbeau qu'il avait dressé à dire ces mots : « Salut, César, victorieux empereur. » Auguste, agréablement surpris, acheta l'ingénieux oiseau vingt mille petits sesterces. Un camarade du précepteur de l'oiseau, auquel il ne revenait rien de cette libéralité, dit à l'empereur qu'il avait encore un autre corbeau semblable à celui-là. Auguste demanda qu'on le lui amenât : quand l'oiseau fut en sa présence, il récita les mots qu'on lui avait appris : « Salut, *Antoine*, victorieux « empereur. » Auguste, sans s'offenser nullement, ordonna que les vingt mille pièces fussent partagées entre les deux camarades. Une autre fois, salué de la même façon par un perroquet, il le fit acheter. Il fit aussi acheter une pie dressée de la même manière. Ces exemples engagèrent un pauvre cordonnier à instruire un corbeau à répéter une pareille salutation. Le cordonnier, fatigué des soins qu'il se donnait, disait souvent à l'oiseau, qui restait muet : « J'ai perdu mon argent et ma « peine. » Cependant le corbeau vint enfin à bout de répéter la salutation : on le plaça sur le passage d'Auguste, qui, l'ayant entendu, dit : « J'ai chez

suum Cæsari objecit, libello tali dato : « Confero tibi, « domine, ad novi operis impensam, quod videbitur. »

Mira etiam censoris Augusti et laudata patientia. Corripiebatur eques Romanus a principe, tanquam minuisset facultates suas. At ille se multiplicasse coram probavit. Mox idem subjecit, quod ad contrahendum matrimonium legibus non paruisset. Ille uxorem sibi et tres esse liberos dixit. Tunc adjecit : « Posthac, Cæsar, cum de honestis « hominibus inquiris, honestis mandato. »

Etiam militis non libertatem tantum, sed et temeritatem tulit. In quadam villa inquietas noctes agebat, rumpente somnum ejus crebro noctuæ cantu. Prendendam curavit noctuam. Miles aucupii peritus, et spe ingentis præmii, pertulit. Laudato imperator mille nummos dari jussit. Ille ausus est dicere, « Malo vivat : » avemque dimisit. Quis non miratus est, non offenso Cæsare abiisse militem contumacem?

Veteranus, cum die sibi dicto periclitaretur, accessit in publico ad Cæsarem, rogavitque, ut sibi adesset. Ille advocatum, quem ex comitatu suo elegerat, sine mora dedit; commendavitque ei litigatorem. Exclamavit ingenti voce veteranus : « At non ego, Cæsar, periclitante te Actiaco « bello, vicarium quæsivi, sed pro te ipse pugnavi; » detexitque impressas cicatrices. Erubuit Cæsar, venitque in advocationem, ut qui vereretur, non superbus tantum, sed etiam ingratus videri.

Delectatus inter cœnam erat symphoniacis Toronii Flacci mangonis, atque eos frumento donaverat, cum in alia acroamata fuisset nummis liberalis : eosdemque postea Toronius æque inter cœnam quærenti Cæsari sic excusavit, « Ad molas sunt. »

Sublimis Actiaca victoria revertebatur. Occurrit ei inter gratulantes corvum tenens, quem instituerat hæc dicere : « Have, Cæsar, victor, imperator. » Miratus Cæsar officiosam avem, viginti millibus nummorum emit. Socius opificis, ad quem nihil ex illa liberalitate pervenerat, affirmavit Cæsari, habere illum et alium corvum; quem ut afferre cogeretur, rogavit. Allatus verba, quæ didicerat, expressit : « Have, victor, imperator, Antoni. » Nihil exasperatus, satis duxit, jubere illum dividere donativum cum contubernali. Salutatus similiter a psittaco, emi eum jussit. Idem miratus in pica, hanc quoque redemit. Exemplum sutorem pauperem sollicitavit, ut corvum institueret ad parem salutationem : qui impendio exhaustus, sæpe ad avem non respondentem dicere solebat, « Opera et « impensa periit. » Aliquando tamen corvus cœpit dicere

« moi assez d'oiseaux qui saluent de la sorte. » Le corbeau eut assez de mémoire pour ajouter aussitôt cette phrase, qu'il avait entendu dire à son maître lorsqu'il se plaignait : « J'ai perdu mon « argent et ma peine. » A ces mots, Auguste sourit, et fit acheter l'oiseau plus chèrement qu'il n'avait payé aucun autre.

Un pauvre Grec avait pris l'habitude de présenter à Auguste, quand il descendait de son palais, une épigramme en son honneur. Après qu'il l'eut fait plusieurs fois vainement, l'empereur, voyant qu'il s'apprêtait à le faire encore, traça rapidement de sa main, sur un feuillet, une épigramme grecque, et la lui fit remettre comme il venait au-devant de lui. Celui-ci de la louer après l'avoir lue, de témoigner son admiration de la voix et du geste ; et s'étant rapproché du siége de l'empereur, il mit la main dans une misérable bourse dont il tira quelques deniers, qu'il lui présenta, en ajoutant : « Cela n'est point sans doute « proportionné à ta fortune, ô César ; je te donne- « rais plus, si je possédais davantage. » Ce trait provoqua un rire universel, et Auguste, ayant appelé son trésorier, fit compter à ce pauvre Grec cent mille petits sesterces.

—

CHAPITRE V.

Des plaisanteries et des mœurs de Julie, fille d'Auguste.

Voulez-vous que je vous rapporte quelques uns des mots de Julie, fille d'Auguste ? Mais auparavant, si je ne dois point passer pour un trop discoureur, je voudrais dire quelques mots des mœurs de cette femme, à moins qu'aucun de vous n'ait à dire autre chose de plus utile et de plus sérieux. Tout le monde l'ayant invité à poursuivre, il commença ainsi : — Julie, parvenue à l'âge de trente-huit ans, aurait, avec plus de bon sens, considéré cette époque comme celle de son déclin vers la vieillesse ; mais elle abusa de l'indulgence de la fortune, comme de celle de son père. Néanmoins son amour pour les lettres, et l'instruction qu'il lui avait été si facile d'acquérir dans sa maison, le tout joint à un caractère rempli de douceur et de bonté, faisaient encore d'elle une femme pleine de grâces, au grand étonnement de ceux qui, connaissant ses vices, ne concevaient pas comment ils pouvaient s'allier avec des qualités si disparates. Plus d'une fois son père lui avait prescrit, en des termes dont l'indulgence tempérait la gravité, qu'elle eût à modérer le faste de ses ornements et l'appareil de ses cortéges. Lorsqu'il considérait la ressemblance de physionomie de ses nombreux petits-fils avec Agrippa, il rougissait de douter de la vertu de sa fille ; puis il se flattait que son caractère léger et pétulant lui donnait l'apparence du vice sans qu'elle en eût réellement la culpabilité, et il osait croire qu'elle était telle que, parmi ses ancêtres, avait été Claudia ; ce qui lui faisait dire à ses amis qu'il avait deux filles qui demandaient les plus grands ménagements, et dont il devait tout supporter : la république, et Julie.

Julie était venue voir Auguste dans un costume dont l'indécence offensait les yeux de son père, qui néanmoins garda le silence. Le lendemain elle changea de tenue, et elle vint embrasser son père, joyeux de la voir dans un costume d'une sévérité remarquable. Celui-ci, qui la veille avait

dictatam salutationem. Hac audita dum transit Augustus, respondit : « Satis domi salutatorum talium habeo. » Superfuit corvo memoria, ut et illa, quibus dominum querentem solebat audire, subtexeret : « Opera et impensa pe- « riit. » Ad quod Cæsar risit ; emique avem jussit, quanti nullam adhuc emerat.

Solebat descendenti a palatio Cæsari honorificum aliquod epigramma porrigere Græculus. Id cum frustra sæpe fecisset, rursumque eum idem facturum vidisset Augustus, brevi sua manu in charta exaravit Græcum epigramma : pergenti deinde ad se obviam misit. Ille legendo laudare ; mirari tam voce, quam vultu. Cumque accessisset ad sellam ; demissa in pauperem fundam manu, paucos denarios protulit, quos principi daret. Adjectus hic sermo : Μὴ κατὰ τὴν τύχην σὴν, σεβαστέ· εἰ πλέον εἶχον, πλέον ἐδίδουν. Secuto omnium risu, dispensatorem Cæsar vocavit, et sestertia centum millia numerare Græculo jussit.

—

CAPUT V.

Super jocis ac moribus Juliæ, Augusti filiæ.

Vultis aliqua et filiæ ejus Juliæ dicta referamus ? sed si garrulus non putabor, volo de moribus feminæ pauca præmittere, ni quisquam vestrum habeat seria et discenda, quæ proferat. Hortantibusque omnibus, ut cœpto insisteret, ita de Julia orsus est. Annum agebat tricesimum octavum, tempus ætatis, si mens sana superesset, vergentis in senium : sed indulgentia tam fortunæ, quam patris abutebatur ; cum alioquin literarum amor, multaque eruditio, quod in illa domo facile erat, præterea mitis humanitas, minimeque sævus animus, ingentem feminæ gratiam conciliarent, mirantibus, qui vitia noscebant, tantam pariter diversitatem. Non semel præceperat ei pater, temperato tamen inter indulgentiam gravitatemque sermone, moderaretur profusos cultus perspicuosque comitatus. Idem cum ad nepotum turbam similitudinem respexerat, qua repræsentabatur Agrippa, dubitare de pudicitia filiæ erubescebat. Inde blandiebatur sibi Augustus lætum in filia animum usque ad speciem procacitatis, sed reatu liberum ; et talem fuisse apud majores Claudiam credere audebat. Itaque inter amicos dixit, duas se habere filias delicatas, quas necesse haberet ferre, rempublicam et Juliam.

Venerat ad eum licentiore habitu, et oculos offenderat patris tacentis. Mutavit cultus sui postera die morem, et lætum patrem, affectata severitate, complexa est. At ille, qui pridie dolorem suum continuerat, gaudium continere non potuit : et, « Quantum hic ait in filia Augu-

comprimé sa douleur, ne put retenir sa joie, et dit : « Combien ce costume est plus convenable à « la fille d'Auguste! » Mais Julie sans se déconcerter répliqua : « En effet, je me suis parée aujour« d'hui pour les yeux de mon père ; et hier, pour « ceux de mon mari. »

On connaît le trait suivant. Livie et Julie avaient attiré sur elles les regards du public, dans un spectacle de gladiateurs, par la dissimilitude de leur suite. Livie était entourée d'hommes graves, Julie d'une foule de jeunes gens, et même de libertins. Son père lui écrivit, pour lui faire remarquer cette différence de conduite entre deux femmes d'un rang également élevé : elle répondit ingénieusement : « Ces jeunes gens « deviendront vieux avec moi. »

Il lui était survenu de bonne heure des cheveux blancs, qu'elle se faisait secrètement arracher : l'arrivée inopinée de son père surprit une fois ses coiffeuses. Auguste aperçut des cheveux blancs sur les vêtements de sa fille, mais n'en témoigna rien. Quelque temps après, au milieu de plusieurs autres propos, il amena la conversation sur l'âge, et demanda à sa fille si, en vieillissant, elle préférait voir ses cheveux blanchir ou tomber : elle répondit : « J'aime mieux les voir blanchir. » Alors il la convainquit de mensonge, en lui disant : « Pourquoi donc tes femmes te font-elles chauve « de si bonne heure? »

Une autre fois, Julie entendant un de ses amis, homme d'un caractère grave, qui s'efforçait de lui persuader qu'elle ferait mieux de régler sa conduite sur l'exemple de la simplicité de son père, elle dit : « Il oublie qu'il est César, et moi « je me souviens que je suis la fille de César. »

Comme les confidents de ses débauches s'étonnaient de ce que, se livrant à tant de gens, elle donnait à Agrippa des enfants qui lui ressemblaient : « C'est, dit-elle, que je ne prends point de « passager que le navire ne soit plein. »

Il existe un propos de ce genre de Populia, fille de Marcus, laquelle répondit à quelqu'un qui s'étonnait de ce que les femelles des animaux ne désirent le mâle qu'à l'époque où elles doivent concevoir : « C'est qu'elles sont des bêtes. »

—

CHAPITRE VI.

Autres plaisanteries et réponses ingénieuses de divers personnages.

Mais revenons des femmes aux hommes, et des plaisanteries lascives à d'autres plus décentes. Cascellius était un jurisconsulte d'une grâce et d'une liberté d'esprit également admirables. On a beaucoup cité de lui le trait suivant. Vatinius, assailli à coups de pierres par le peuple, auquel il donnait un spectacle de gladiateurs, avait obtenu des édiles qu'ils défendissent de lancer rien autre chose dans l'arène que des pommes. Cascellius, consulté par quelqu'un dans cette occasion, pour savoir si le fruit du pin était une pomme, répondit : « Si c'est pour lancer con« tre Vatinius, c'est une pomme. »

Un marchand lui demandait comment il devait partager un vaisseau avec son associé : on rapporte qu'il lui répondit : « Si vous le partagez, « vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. »

On raconte le mot suivant de M. Lollius sur

« sti probabilior est cultus? » non defuit patrocinio suo Julia his verbis : « Hodie enim me patris oculis ornavi, « heri viri. »

Notum et illud. Converterant in se populum in spectaculo gladiatorum Livia et Julia, comitatus dissimilitudine. Quippe cingentibus Liviam gravibus viris, hæc juventutis et quidem luxuriosæ grege circumsidebatur. Admonuit pater scripto : Videret, quantum inter duas principes feminas interesset. Eleganter illa rescripsit : « Et hi me« cum senes fient. »

Eadem Julia mature habere cœperat canos, quos legere secrete solebat. Subitus interventus patris aliquando oppressit ornatrices. Dissimulavit Augustus, deprehensis super vestem ejus canis : et aliis sermonibus tempore extracto, induxit ætatis mentionem; interrogavitque filiam, utrum post aliquot annos cana esse mallet, an calva : et cum illa respondisset, « Ego, pater, cana esse « malo; » sic illi mendacium objecit : « Quid ergo istæ « te calvam tam cito faciunt? »

Item cum gravem amicum audisset Julia suadentem, melius facturam, si se composuisset ad exemplar paternæ frugalitatis, ait : « Ille obliviscitur, Cæsarem se esse. Ego « memini, me Cæsaris filiam. »

Cumque conscii flagitiorum mirarentur, quo modo similes Agrippæ filios pareret, quæ tam vulgo potestatem sui corporis faceret, ait : « Nunquam enim nisi navi plena « tollo vectorem. »

Simile dictum Populiæ Marci filiæ. Quæ miranti cuidam, quid esset, quapropter aliæ bestiæ nunquam marem desiderarent, nisi cum prægnantes vellent fieri, respondit : « Bestiæ enim sunt. »

—

CAPUT VI.

Rursus de virorum jocis, argutisque responsis.

Sed ut a feminis ad viros, et a lascivis jocis ad honestos revertar, Cascellius jurisconsultus urbanitatis miræ libertatisque habebatur; præcipue tamen is jocus ejus innotuit. Lapidatus a populo Vatinius, cum gladiatorium munus ederet, obtinuerat, ut ædiles edicerent, ne quis in arenam, nisi pomum misisse vellet. Forte his diebus Cascellius, consultus a quodam, an nux pinea pomum esset, respondit : « Si in Vatinium missurus es, pomum « est. »

Mercatori deinde, quemadmodum cum socio navem divideret, interroganti, respondisse traditur : « Navem si « dividis; nec tu, nec socius habebitis.

In Galbam, eloquentia clarum, sed quem habitus, ut

Galba, homme distingué par son éloquence, mais qui en détruisait l'effet par sa difformité corporelle, dont j'ai parlé plus haut. « Le génie de « Galba, disait-il, est mal logé. »

Le grammairien Orbilius railla ce même Galba d'une manière encore plus piquante. Orbilius déposait contre un accusé. Galba, pour confondre le témoin, se met à l'interroger en feignant d'ignorer sa profession : « Quel est votre métier? » lui dit-il. — « De gratter des bosses au soleil, » répondit celui-ci.

C. César faisait compter cent mille sesterces à ceux qui jouaient à la paume avec lui, tandis qu'il n'en faisait compter que cinquante à L. Cécilius. « Qu'est-ce donc? dit celui-ci; est-ce qu'au lieu « de jouer des deux mains, je ne joue que d'une « seule, pour que je ne puisse recevoir davan- « tage? »

On disait à Décimus Labérius que P. Clodius était irrité contre lui, parce qu'il lui avait refusé de composer un mime. « Que peut-il me faire « de plus, répliqua-t-il, que de me faire aller à « Dyrrachium et revenir? » faisant allusion à l'exil de Cicéron.

—

CHAPITRE VII.

Des mots et maximes de Labérius et de Publius, mimographes, et de Pylade et Hylas, comédiens.

Mais puisqu'Aurélius Symmaque a parlé naguère de Labérius, et que j'en fais moi-même actuellement mention, si je rapportais ici quelques mots de lui ainsi que de Publius, nous aurions introduit en quelque sorte, à notre festin, l'appareil de fête que semble promettre la présence des comédiens, en évitant le reproche de libertinage qu'elle attire. César invita Labérius, chevalier romain, homme d'une âpre liberté de parole, à monter sur le théâtre moyennant la somme de cinq cent mille petits sesterces, et à jouer lui-même les mimes qu'il composait. Or, l'homme puissant commande non-seulement lorsqu'il invite, mais lors même qu'il prie. Aussi Labérius témoigne la contrainte que César lui fit subir, dans les vers du prologue suivant.

« Où m'a précipité, vers la fin de mon exis- « tence, la force adverse de la nécessité, que « tant d'hommes ont voulu éluder, et que si peu « ont pu fuir? Moi, que dans ma jeunesse au- « cune ambition, aucune largesse, aucune crain- « te, aucune force, aucune autorité, ne purent « faire déchoir de mon rang, voilà que dans ma « vieillesse la parole flatteuse, douce et clémente « d'un homme illustre, m'en fait descendre avec « facilité. Car qui aurait toléré que moi, mortel, « j'eusse refusé à celui auquel les dieux ne purent « rien refuser? Ainsi donc après avoir vécu soixante « ans sans reproche, je quitte mes lares cheva- « lier romain, et je rentre dans ma maison comé- « dien. Dès cet instant j'ai vécu trop d'un jour. « O fortune immodérée dans la prospérité comme « dans le malheur, si l'un de tes caprices devait « être de faire servir la gloire des lettres à briser « vers son terme une renommée honorable, pour- « quoi ne m'as-tu pas rendu flexible à accomplir tes « desseins, alors que mes membres pleins de vi- « gueur me permettaient de plaire au peuple et à « cet homme illustre? Mais maintenant où me

supra dixi, corporis destruebat, M. Lollii vox circumferebatur : « Ingenium Galbæ male habitat. »

In eundem Galbam Orbilius grammaticus acerbius irrisit. Prodierat Orbilius in reum testis : quem Galba ut confunderet, dissimulata professione ejus, interrogavit : « Quod artificium facis? » respondit : « In sole gibbos so- « leo fricare. »

L. Cæcilius, cum C. Cæsar aliis, qui secum pila lusitabant, centena sestertia, illi uni quinquaginta dari jussisset, « Quid? ego, » inquit, « una manu ludo, et non dua- « bus, ut plus habere possim? »

Cum iratus esse P. Clodius D. Laberio diceretur, quod ei mimum petenti non dedisset, « Quid amplius, » inquit, « mihi facturus es, nisi ut Dyrrachium eam, et redeam? » alludens ad Ciceronis exsilium.

—

CAPUT VII.

De sententiis ac dictis Laberii et Publii mimographorum ; deque Pylade ac Hyla histrionibus.

Sed quia et paulo ante Aurelius Symmachus, et ego nunc Laberii fecimus mentionem, si aliqua hujus atque Publii dicta referemus, videbimur et adhibendi convivio mimos vitasse lasciviam, et tamen celebritatem, quam, cum adsunt, illi excitare pollicentur, imitari. Laberium asperæ libertatis equitem Romanum Cæsar quingentis millibus invitavit, ut prodiret in scenam, et ipse ageret mimos, quos scriptitabat. Sed potestas non solum, si invitet, sed etiam si supplicet, cogit. Unde se et Laberius a Cæsare coactum in prologo testatur his versibus :

Necessitas, cujus cursus transversi impetum
Voluerunt multi effugere, pauci potuerunt,
Quo me detrusit pæne extremis sensibus?
Quem nulla ambitio, nulla unquam largitio,
Nullus timor, vis nulla, nulla auctoritas
Movere potuit in juventa de statu;
Ecce in senecta ut facile labefecit loco
Viri excellentis mente clemente edita
Submissa placide blandiloquens oratio?
Etenim ipsi Dii negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare quis posset pati?
Ego bis tricenis annis actis sine nota,
Eques Romanus Lare egressus meo,
Domum revertar mimus. Nimirum hoc die
Uno plus vixi, mihi quam vivendum fuit.
Fortuna, immoderata in bono æque atque in malo,
Si tibi erat libitum, literarum laudibus
Floris cacumen nostræ famæ frangere,
Cur cum vigebam membris præviridantibus,
Satis facere populo et tali cum poteram viro,
Non flexibilem me concurvasti, ut carperes?
Nunc me quo dejicis? quid ad scenam affero?

« précipites-tu? Qu'apporté-je sur la scène? est-ce « la beauté, ou la dignité du corps? l'énergie de « l'âme, ou le son gracieux de la voix? De même « que le lierre épuise les forces de l'arbre autour « duquel il serpente, de même la vieillesse m'éner« ve, en m'entourant de ses étreintes annuelles; « et, semblable au tombeau, il ne reste plus de « moi qu'un nom. »

Dans cette même pièce Labérius se vengeai comme il le pouvait, dans le rôle d'un Syrien battu de verges, sous le masque duquel il s'écriait:

« Désormais, Romains, nous avons perdu la li« berté!»

Et il ajoutait peu après :

« Il faut qu'il craigne beaucoup de gens, celui « que beaucoup de gens craignent. »

A ces derniers mots, tout le peuple fixa les yeux sur César, et se complut à le voir dans l'impuissance de repousser ce trait qui le frappait. Cette circonstance fut cause que le dictateur transporta ses faveurs à Publius. Ce Publius, Syrien de nation, ayant été présenté adolescent au patron de son maître, s'attira ses bonnes grâces, non moins par sa beauté que par les agréments de son esprit. Ce dernier, apercevant un de ses esclaves hydropique qui était couché par terre, et lui reprochant ce qu'il faisait au soleil: « Il fait chauffer son eau, » repartit Publius. Pendant le souper, on agita en plaisantant la question de savoir quel genre de repos était le plus déplaisant: les opinions étaient partagées : « C'est celui des pieds goutteux, » dit Publius. A cause de ces traits et de plusieurs autres, il fut affranchi, et instruit avec beaucoup de soin. Ayant composé des mimes qui obtinrent de grands succès dans les villes d'Italie, il parut à Rome durant des jeux que César y donna, et défia tous ceux qui, à cette époque, exposaient leurs ouvrages sur la scène, à concourir avec lui sur un sujet donné, et pendant un espace de temps déterminé. Il vainquit tous ceux qui se présentèrent; de ce nombre fut Labérius, ce qui fit dire à César, en souriant : « Malgré ma protection, « Labérius, tu es vaincu par Syrus. » Aussitôt il donna une palme à Publius, et à Labérius un anneau d'or avec cinq cent mille sesterces. Comme ce dernier se retirait, Publius lui dit : « Sois favo« rable, comme spectateur, à celui que tu as com« battu comme écrivain. » Et Labérius, à la première représentation théâtrale qui eut lieu, fit entrer les vers suivants dans un de ses mimes:

« On ne peut pas toujours occuper le premier « rang. Lorsque tu seras parvenu au dernier degré « de l'illustration, tu t'arrêteras avec douleur; et « tu tomberas, avant d'avoir songé à descendre. « Je suis tombé; celui qui me succède tombera « aussi : la gloire est une propriété publique. »

Quant à Publius, on connaît de lui des sentences ingénieuses, et d'une application très-fréquente; je ne me souviens que de celles-ci, renfermées chacune dans un seul vers :

« C'est un méchant avis, celui dont on ne peut « changer.

« Celui qui donne à qui en est digne, reçoit un « bienfait en donnant. »

« Au lieu de récriminer, supporte ce qui ne « peut être changé. »

« Celui à qui on permet plus qu'il n'est raison« nable, veut plus qu'on ne lui permet. »

« Un compagnon de voyage, d'une conversation « agréable, tient lieu de véhicule en chemin. »

« La frugalité est la broderie d'une bonne ré« putation. »

Decorem formæ, an dignitatem corporis,
Animi virtutem, an vocis jocundæ sonum?
Ut hedera serpens vires arboreas necat.
Ita me vetustas amplexu annorum enecat,
Sepulcri similis, nihil nisi nomen retineo.

In ipsa quoque actione subinde se, qua poterat, ulciscebatur, inducto habitu Syri, qui velut flagris cæsus, præripientique se similis, exclamabat :

Porro Quirites! libertatem perdimus.

et paulo post adjecit :

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

quo dicto universitas populi ad solum Cæsarem oculos et ora convertit, notantes impotentiam ejus hac dicacitate lapidatam. Ob hæc in Publium vertit favorem. Is Publius natione Syrus, cum puer ad patronum domini esset adductus, promeruit eum non minus salibus et ingenio, quam forma. Nam forte cum ille servum suum hydropicum jacentem in area vidisset, increpuissetque, quid in sole faceret; respondit, « Aquam calefacit. » Joculari deinde super cœna exorta quæstione, quodnam esset molestum otium, aliud alio opinante, ille « Podagrici pedes » dixit. Ob hæc et alia manumissus, et majore cura eruditus, cum mimos componeret, ingentique assensu in Italiæ oppidis agere cœpisset; productus Romæ per Cæsaris ludos, omnes, qui tunc scripta et operas suas in scenam locaverant, provocavit, ut singuli secum, posita invicem materia, pro tempore contenderent. Nec ullo recusante, superavit omnes : in quis et Laberium. Unde Cæsar arridens hoc modo pronuntiavit :

Favente tibi me victus es, Laberi, a Syro :

statimque Publio palmam et Laberio anulum aureum cum quingentis sestertiis dedit. Tunc Publius ad Laberium recedentem ait : « Quicum contendisti scriptor, hunc specta« tor subleva. » Sed et Laberius sequenti statim commissione, mimo novo interjecit hos versus :

Non possunt primi esse omnes in tempore.
Summum ad gradum cum claritatis veneris,
Consistes ægre; et quam descendas, decides.
Cecidi ego : cadet qui sequitur. Laus est publica.

Publii autem sententiæ feruntur lepidæ, et ad communem usum accommodatissimæ. Ex quibus has fere memini singulis versibus circumscriptas :

Malum consilium est, quod mutari non potest.
Beneficium dando accepit, qui digno dedit.
Feras, non culpes, quod mutari non potest.
Cui plus licet, quam par est, plus vult, quam licet.
Comes facundus in via pro vehiculo est.
Frugalitas inserta est rumoris boni.

« Les larmes d'un héritier sont le rire sous le « masque. »

« La colère s'attire plus de mal que la patience. »

« Celui qui fait un second naufrage accuse Nep- « tune à tort. »

« Trop de contestation fait perdre la vérité. »

« C'est un demi-bienfait de refuser vite ce qui « est demandé. »

« Sois avec ton ami en songeant qu'il peut de- « venir ton ennemi. »

« Supporter une ancienne injure, c'est en quê- « ter une nouvelle. »

« On ne triomphe jamais d'un danger, sans « danger. »

Mais puisque je suis venu à parler du théâtre, je ne dois oublier ni le comédien Pylade, qui s'illustra dans son art du temps d'Auguste, ni Hylas son disciple, qu'il instruisit jusqu'au point de devenir son rival. Les suffrages du peuple étaient divisés entre eux. Hylas exécutait un jour une pantomime musicale, dont la finale était : « Le grand « Agamemnon : » et en disant ces mots, il se redressait comme pour dessiner une haute stature. Pylade ne pouvant supporter cela, lui cria de sa loge : « Tu le fais long, et non pas grand. » Alors le peuple l'obligea à exécuter la même pantomime ; et lorsqu'il en fut venu à l'endroit qu'il avait relevé, il prit l'air d'un homme qui réfléchit, persuadé que le principal caractère d'un grand général est de penser pour tout le monde. Hylas jouait le rôle d'Œdipe; Pylade le reprit sur la sécurité qu'il y montrait, en lui disant : « Songe que « tu es aveugle. » Dans le rôle d'Hercule furieux, plusieurs personnes trouvaient que Pylade ne conservait pas assez la démarche qui convient à un acteur : alors quittant son masque, il gourmanda ses critiques en ces termes : « Insensés, son« gez que je joue un fou ; » et en même temps il jeta ses flèches au milieu du peuple. Jouant le même rôle par ordre d'Auguste dans une salle particulière, il banda son arc et lança sa flèche; et l'empereur ne fut point offensé que Pylade fît avec lui comme il avait fait avec le peuple romain. On lui attribuait d'avoir remplacé la pantomime sans art de nos ancêtres, par une nouvelle pantomime beaucoup plus gracieuse. Auguste lui ayant demandé quel avait été son procédé, il répondit : « Qu'il avait substitué la flûte à la voix humaine. » Sa rivalité avec Hylas ayant occasionné une sédition parmi le peuple, excita l'indignation d'Auguste; ce que Pylade apprenant, il s'écria : « Tu es un « ingrat, ô prince! Laisse-les s'occuper de nous. »

CHAPITRE VIII.

Préceptes de Platon touchant l'usage du vin ; et combien il est honteux et même dangereux d'être sujet aux plaisirs de la bouche et du tact.

Cette conversation provoqua la gaieté ; et tandis qu'on louait la mémoire ornée et l'aménité d'esprit d'Aviénus, un serviteur avança les secondes tables. Alors Flavien prenant la parole, dit : — Bien des gens, je pense, ne sont pas de l'avis de Varron, qui, dans son ingénieuse satire Ménippée intitulée : « Tu ne sais ce que t'ap« porte le soir, » bannit les mets raffinés du second service. Mais toi, Cécina, qui as une meilleure

Heredis fletus sub persona risus est.
Furor fit læsa sæpius patientia.
Improbe
Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit.
Nimium altercando veritas amittitur.
Pars beneficii est, quod petitur, si cito neges.
Ita amicum habeas, posse ut fieri inimicum putes.
Veterem ferendo injuriam, invitas novam.
Nunquam periclum sine periclo vincitur.

Sed quia semel ingressus sum scenam loquendo, nec Pylades histrio nobis omittendus est, qui clarus in opere suo fuit temporibus Augusti, et Hylam discipulum usque ad æqualitatis contentionem eruditione provexit. Populus deinde inter utriusque suffragia divisus est. Et cum canticum quoddam saltaret Hylas, cujus clausula erat,

Τὸν μέγαν Ἀγαμέμνονα,

sublimem ingentemque Hylas velut metiebatur. Non tulit Pylades, et exclamavit e cavea :

Σὺ μακρὸν οὐ μέγαν ποιεῖς.

tunc populus eum coegit idem saltare canticum. Cumque ad locum venisset, quem reprehenderat, expressit cogitantem; nihil magis ratus magno duci convenire, quam pro omnibus cogitare. Saltabat Hylas Œdipodem : et Pylades hac voce securitatem saltantis castigavit, σὺ βλέπεις. Cum in Herculem Furentem prodisset, et nonnullis incessum histrioni convenientem non servare videretur, deposita persona ridentes increpuit,

Μωροί, μαινόμενον ὀρχοῦμαι.

hac fabula et sagittas jecit in populum. Eandem personam cum jussu Augusti in triclinio ageret, et intendit arcum, et spicula misit. Nec indignatus est Cæsar, eodem se loco Pyladi, quo populum Romanum fuisse. Hic, quia ferebatur mutasse rudis illius saltationis ritum, qui apud majores viguit, et venustam induxisse novitatem, interrogatus ab Augusto, quæ saltationi contulisset, respondit : αὐλῶν συρίγγων τ' ἐνοπήν, ὁμαδόν τ' ἀνθρώπων. Idem cum propter populi seditionem pro contentione inter se Hylamque habita concitatam indignationem excepisset Augusti, respondit : καὶ ἀχαριστεῖς βασιλεῦ; ἔασον αὐτοὺς περὶ ἡμᾶς ἀσχολεῖσθαι.

CAPUT VIII.

Quomodo Plato vino indulgendum esse præceperit : et quam periculosum turpeque sit, tactus ac gustus voluptatibus esse obnoxium.

His dictis, et excitata lætitia, cum in Avieno memoria florida et amœnitas laudaretur ingenii, mensas secundas minister admovit. Et Flavianus : Multi, ut existimo, in hoc a Varrone dissentiunt, qui in illa lepidissima satyra Menippea, quæ inscribitur, NESCIS QUID VESPER VEHAT, de secunda mensa placentas removit. Sed, quæso, dicas, Cæcina, verba ipsa Varronis, si tibi beneficio memoriæ

mémoire, répète-nous, je te prie, les propres paroles de Varron, si tu les as retenues. Albin répondit : — Voici le passage de Varron que tu me demandes : « Les bellaria les plus doux sont ceux « où l'on ne met point de miel ; car le miel ne souf- « fre point la cuisson. Le mot *bellaria* signifie « toute espèce de mets du second service : c'est « le nom que nos ancêtres ont donné à ce que les « Grecs appelèrent πέμματα ou τραγήματα. Les vins « les plus doux sont aussi désignés sous cette dé- « nomination dans de très-anciennes comédies, « où ils sont appelés *bellaria*, de *liber*. » — Allons, reprit alors Évangelus, livrons-nous un peu au vin, avant de nous lever de table ; et ceci d'après l'autorité de Platon, qui pense que le vin est un excitant, et une sorte de feu qui renouvelle les forces de l'esprit et du corps de l'homme qui s'y adonne. — Quoi donc, Évangelus, répliqua Eusthate, crois-tu que Platon ait voulu conseiller de faire un fréquent usage du vin ? Ce qu'il a paru ne pas improuver, n'est-ce pas plutôt ces festins libres et joyeux, où l'on boit dans de petites coupes, et où des hommes sobres président ? Ce sont de tels repas qu'il déclare pouvoir être utiles à l'homme, dans les livres 1 et 2 de son traité « Des lois. » Il pense que la boisson modérée, au sein d'honnêtes délassements, rafraichit l'esprit, et le dispose à reprendre les exercices ordinaires d'une vie sobre ; et qu'un moment de gaieté le rend plus propre à poursuivre ses travaux accoutumés. En même temps, si quelqu'un est entraîné par sa cupidité et ses passions dans des erreurs que la honte lui fait tenir cachées, la liberté qui naît du vin les fait découvrir sans inconvénients et les rend plus faciles à corriger et à guérir. Platon dit aussi, dans le même endroit, qu'on ne doit pas craindre de s'habituer à supporter la force du vin, puisqu'il n'est personne de si sobre ou de si tempérant, dont la vie ne s'écoule à travers les dangers de l'erreur ou les amorces de la volupté. Car qui n'a pas connu les Grâces et les Plaisirs, divinités des festins ? Et s'il était quelqu'un qui ne se fût pas trouvé dans ce cas, aussitôt que sa propre volonté, la nécessité ou l'occasion, les lui auront fait connaître, il se laissera bientôt attirer et subjuguer, sans que son esprit ni son cœur puissent résister. Il faut donc combattre et entrer pour ainsi dire en lutte avec les voluptés, et principalement avec les effets licencieux que produit le vin ; non par la fuite ou par l'éloignement, mais par la vigueur de l'âme et en les affrontant avec constance. Qu'un usage modéré entretienne la tempérance et la continence, et cependant que notre esprit, animé et réchauffé, repousse et la froide tristesse et la craintive timidité.

Nous venons de parler des voluptés : Aristote nous apprend quelles sont celles qu'on doit éviter. L'homme a cinq sens, que les Grecs appellent αἰσθήσεις, par le canal desquels l'âme et le corps perçoivent le plaisir. Ces sens sont : le tact, le goût, l'odorat, la vue, l'ouïe. Tout plaisir pris immodérément est déréglé et honteux, mais principalement ceux du tact et du goût ; ces deux genres de volupté, de l'avis des hommes sages, sont ce qu'il y a de plus honteux. Les Grecs ont donné à ceux qui se livrent à ces vices graves les

tenacioris hæserunt. Et Albinus, Locus, inquit, Varronis, quem referri a me imperas, in his fere verbis est : « Bel- « laria ea maxime sunt mellita, quæ mellita non sunt. « Dulcibus enim cum pepsi societas infida. Significant au- « tem bellaria omne mensæ secundæ genus. Nam quæ « πέμματα Græci, vel τραγήματα dixerunt, ea veteres nos- « tri appellavere bellaria. Vina quoque dulciora est inve- « nire in comœdiis antiquioribus hoc vocabulo, dictaque « ea Liberi bellaria. » Et Euangelus : Agite, antequam surgendum nobis sit, vino indulgeamus : quod decreti Platonici auctoritate faciemus ; qui existimavit, fomitem esse quendam et ignitabulum ingenii virtutisque, si mens et corpus hominis vino flagret. Tunc Eustathius, Quid agis, inquit, Euangele ? an Platonem existimas haurienda passim vina suasisse ; et non magis inter minuta pocula jucundiorem liberaliorem que invitationem, quæ fieret sub quibusdam quasi arbitris et magistris conviviorum sobriis, non improbasse ? et hoc est, quod in primo et secundo de legibus, non inutile viris esse, decernit. Nam et modicis honestisque inter bibendum remissionibus refici integrarique animos ad instauranda sobrietatis officia existimavit ; redditosque sensim lætiores, ad intentiones rursus capessendas fieri habiliores ; et simul, si qui penitus in his affectionum cupiditatumque errores inessent, quos celaret alioquin pudor reverens, ea omnia sine gravi periculo libertate per vinum data detegi, et ad corrigendum medendumque fieri opportuniora. Atque hoc etiam Plato ibidem dicit, non diffugiendas esse hujuscemodi exercitationes adversum propulsandam vini violentiam ; neque ullum unquam continentem prorsum aut temperantem satis fideliter visum esse, cui vita non inter ipsa errorum pericula, et in mediis voluptatum illecebris explorata sit. Nam cui Libentiæ Gratiæque omnes conviviorum incognitæ sint, quique illarum omnino expers sit, si eum forte ad participandas hujusmodi voluptates aut voluntas tulerit, aut casus induxerit, aut necessitas impulerit, mox deliniri, et capi ; neque mentem ejus animumque consistere. Congrediendum igitur, et tanquam in acie quadam cum voluptariis rebus, cumque ista vini licentia cominus decernendum, ut adversus eas non fuga, nec absentia, simus tuti, sed vigore animi, et constanti præsentia, moderatoque usu temperantiam continentiamque tueamur, et calefacto simul refotoque animo, si quid in eo vel frigidæ tristitiæ, vel torpentis verecundiæ fuerit, diluamus.

Sed, quoniam voluptatum fecimus mentionem, docet Aristoteles, a quibus voluptatibus sit cavendum. Quinque etenim sunt hominum sensus, quos Græci αἰσθήσεις appellant, per quos voluptas animo, aut corpori quæri videtur : tactus, gustus, odoratus, visus, auditus. Ex his omnibus voluptas, quæ immodice capitur, ea turpis atque improba est. Sed enim quæ nimia ex gustu atque tactu est : ea igitur gemina voluptas, sicut sapientes viri censuerunt, omnium rerum fœdissima est ; eosque maxime, qui sese duabus istis voluptatibus dediderunt, gravissimi

noms de ἀκρατεῖς ou d'ἀκόλαστος, et nous les appelons incontinents ou intempérants. Ces deux plaisirs du goût et du tact, c'est-à-dire du manger et du coït, sont les seuls que l'homme ait de commun avec les bêtes; et c'est pourquoi l'on dit que celui qui est dominé par ces voluptés brutales se ravale au rang des animaux sans raison: les plaisirs qui nous viennent par les trois autres sens ne sont propres qu'à l'homme. Je vais rapporter un passage d'Aristote sur ce sujet, afin qu'on sache ce que pensait cet homme illustre touchant ces infâmes voluptés.

« Pourquoi appelons-nous incontinents et ceux « qui s'abandonnent aux plaisirs du tact, et ceux « qui s'abandonnent aux plaisirs du goût? car « nous donnons également cette qualification et « à ceux qui abusent des faveurs de Vénus, et à « ceux qui se complaisent dans la recherche des « mets. Or il y a différentes sortes de mets : les « uns qui affectent agréablement la langue, et « d'autres le gosier; ce qui faisait souhaiter à « Philoxène que les dieux immortels lui accor- « dassent un cou de grue. Mais nous ne donnons « point cette qualification d'incontinents à ceux « qui excèdent les bornes de la modération dans « les jouissances de la vue et de l'ouïe. Serait-ce « parce que nous partageons avec les autres êtres « animés les voluptés que procurent les deux « premiers sens, que nous les méprisons comme « abjectes, et que nous les avons notées d'infamie « entre toutes les autres? Serait-ce pour cela que « nous blâmons l'homme qui y est adonné, et « que nous l'appelons incontinent et intempé- « rant, parce qu'il se laisse subjuguer et conduire « par la plus basse espèce de plaisirs? Car sur les « cinq sens, les deux dont je viens de parler sont « les seuls par lesquels les animaux goûtent des « plaisirs; les autres ne leur en procurent point, « ou du moins ce n'est qu'accidentellement »

Quel est donc celui, pour si peu qu'il ait de pudeur, qui pourra se complaire dans les plaisirs de la bouche et du coït, que l'homme partage avec l'âne et le pourceau? Socrate disait que beaucoup de gens ne désiraient de vivre que pour manger et boire; mais que lui, il ne mangeait et buvait que pour vivre. Hippocrate, cet homme d'un savoir divin, pensait que l'action vénérienne était une sorte de maladie affreuse que nous appelons comitiale; voici ses paroles : « Le coït est une petite épilepsie. »

CHAPITRE IX.

Du luxe et de l'intempérance de Q. Hortensius, de Fabius Gurgès, de Métellus Pius, et de Métellus le souverain pontife. Du porc troien, et de la manière d'engraisser les lièvres et les limaçons.

Voici les expressions de M. Varron. Dans le livre troisième de son traité De l'agriculture, en parlant des paons qu'on nourrit dans les maisons de campagne, il dit : « Q. Hortensius fut le premier « qui en servit dans un repas augural; ce qui fut « jugé, par des gens sages, un acte de luxe et non « un trait de religion. Cet exemple, qui fut bien- « tôt suivi par plusieurs personnes, fit monter le « prix de ces oiseaux à un tel point, qu'on les ven- « dait aisément cinquante deniers, et leurs œufs « cinq deniers. » Voilà une chose, je ne dirai pas seulement étonnante, mais même honteuse, que

vitii vocabulis Græci appellaverunt, vel ἀκρατεῖς, vel ἀκολάστους : nos eos vel incontinentes dicimus, vel intemperantes. Istas autem voluptates duas, gustus atque tactus, id est, cibi et Veneris, solas hominibus communes videmus esse cum beluis. Et idcirco in pecudum ferorumque animalium numero habetur, quisquis est his ferarum voluptatibus occupatus. Ceteræ ex tribus aliis sensibus proficiscentes, hominum tantum propriæ sunt: Verba super hac re Aristotelis philosophi in medium proferam, ut, quid de his infamibus voluptatibus tam clarus atque inclitus vir sentiat, publicetur:

Διατὶ οἱ κατὰ τὴν τῆς ἁφῆς ἢ γεύσεως ἡδονὴν γιγνομένην ἂν ὑπερβάλλωσιν, ἀκρατεῖς λέγονται· οὔτε γὰρ περὶ τὰ ἀφροδίσια ἀκόλαστοι, οὔτε περὶ τὰς τῆς τροφῆς ἀπολαύσεις. Τῶν δὲ κατὰ τὴν τροφὴν, ἀπ' ἐνίων μὲν ἐν τῇ γλώττῃ τὸ ἡδὺ, ἀπ' ἐνίων δὲ ἐν τῷ λάρυγγι. Διὸ καὶ Φιλόξενος γεράνου λάρυγγα εὔχετο ἔχειν. Ἡ δὲ κατὰ τὴν ὄψιν καὶ τὴν ἀκοὴν οὐκέτι, ἢ διὰ τὸ τὰς ἀπὸ τούτων γινομένας ἡδονὰς κοινὰς εἶναι ἡμῖν καὶ τοῖς ἄλλοις ζώοις. Ἅτε δὲ οὐσῶν κοινῶν αἰσχρὰν εἶναι τὴν ὑποσταγὴν αὐτῶν, καὶ ἀτιμόταταί εἰσι. Διὸ καὶ μάλιστα μόναι ἐπονείδιστοι, ὥστε τὸν ὑπὸ τούτων ἡττώμενον ψέγομεν, καὶ ἀκρατῆ καὶ ἀκόλαστον λέγομεν, διὰ τὸ ὑπὸ τῶν χειριστῶν ἡδονῶν ἡττᾶσθαι. Οὐσῶν δὲ τῶν αἰθήσεων πέντε, τὰ ἄλλα ζῶα ἀπὸ δύω μόνων τῶν προειρημένων ἥδεται, κατὰ δὲ τὰς ἄλλας, ἢ ὅλως οὐχ ἥδεται, ἢ κατὰ συμβεβηκὸς τοῦτο πάσχει.

Quis igitur, habens aliquid humani pudoris, voluptatibus istis duabus, coeundi atque comedendi, quæ homini cum sue atque asino communes sunt, gratulentur? Socrates quidem dicebat, multos homines propterea velle vivere', ut ederent et biberent; se bibere atque esse, ut viveret. Hippocrates autem, divina vir scientia, de coitu Venerio ita existimabat, Partem esse quandam morbi tæterrimi, quem nostri comitialem dixerunt. Namque ipsius verba hæc traduntur : τὴν συνουσίαν εἶναι μικρὰν ἐπιληψίαν, id est, coitum esse parvum morbum comitialem.

CAPUT IX.

De luxu seu luxuria Q. Hortensii, Fabii Gurgitis, Metelli Pii, ac Metelli pontificis maximi. Tum de porco trojano, de leporum ac cochlearum saginatione.

Accipite et M. Varronis verba, de agricultura libro tertio. Qui cum de pavonibus in villa nutriendis loqueretur, sic ait : « Primus hos Q. Hortensius augurali cœna po- « suisse dicitur. quod potius factum tum luxuriose, quam « severe, boni viri laudabant. Quem cito secuti multi,

des œufs de paon qui aujourd'hui ne valent pas même un bas prix, mais qui ne se vendent d'aucune façon, se soient vendus cinq deniers. Ce même Hortensius était dans l'usage d'arroser ses platanes avec du vin, puisque nous savons que, dans une action judiciaire qu'il eut à soutenir contre Cicéron, il le supplia instamment d'échanger avec lui le jour où il aurait à parler, parce qu'il fallait qu'il allât lui-même, ce jour-là, arroser avec du vin des platanes qu'il avait plantés à Tusculum. Mais peut-être Hortensius, efféminé de profession, ne suffit-il point pour caractériser son siècle, lui qui faisait consister toute la beauté d'un homme dans la manière de se ceindre; il soignait son vêtement jusqu'à la recherche; il se servait d'un miroir pour se bien vêtir, et avec cet instrument il se mettait la robe de façon que les plis ne se formaient point au hasard, mais qu'ils étaient disposés avec art au moyen d'un nœud, de manière que le pan de la robe se déroulait régulièrement à ses côtés. Marchant un jour ainsi artistement vêtu, un de ses collègues, qui le rencontra dans un lieu étroit, détruisit par hasard l'économie de son vêtement : Hortensius l'assigna en réparation, et lui cota grief capital d'avoir dérangé sur lui un pli de sa robe. Passant donc sous silence Hortensius, venons-en à ces hommes qui ont obtenu les honneurs du triomphe. Le luxe a vaincu ces vainqueurs des nations. Je ne parlerai point de Gurgès, ainsi surnommé pour avoir dévoré son patrimoine, puisqu'il compensa postérieurement, par d'insignes vertus, les vices de son premier âge. Mais dans quel abîme de luxe et d'orgueil une prospérité soutenue ne précipita-t-elle pas Métellus Pius? Sans m'étendre davantage sur son compte, je transcris ici un passage de Salluste à son sujet.

« Métellus étant revenu au bout d'un an dans « l'Espagne ultérieure, se montrait sur les routes, et dans les lieux où il logeait, avec beaucoup de pompe, et un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. Le préteur C. « Urbinus, et d'autres personnes instruites de ses « inclinations, lui donnèrent un repas, où ils le « traitèrent avec une pompe non pas romaine, « mais surhumaine. Les salles du festin étaient ornées de tentures et de trophées, et entourées de « théâtres élevés pour des représentations scéniques; le pavé était couvert de safran et d'autres parfums, à la façon des temples les plus « augustes. Tantôt la statue de la Victoire, s'abaissant au moyen d'une poulie, venait lui poser « sur son siége une couronne sur la tête, tandis que d'autres machines imitaient le bruit du « tonnerre; tantôt on venait, en faisant fumer l'encens, lui adresser des supplications, comme à « un dieu. Il était couché, revêtu de la toge « peinte, avec un amict par-dessus. Les mets « étaient des plus exquis. C'étaient plusieurs espèces de bêtes fauves et d'oiseaux inconnues jusque-là, et venues non-seulement de « tous les points de la province, mais même de « la Mauritanie, au delà de la mer. Ces circonstances lui avaient fait perdre une portion de sa « gloire, surtout aux yeux des hommes âgés et « vertueux, qui regardaient ce faste comme un « tort grave, et indigne de la majesté romaine. » Telles sont les paroles de Salluste, ce sévère censeur du luxe d'autrui.

Sachez que le luxe s'est aussi montré chez des

« extulerunt eorum pretia, ut ova eorum denariis veneant « quinis, ipsi facile quinquagenis. » Ecce res non admiranda solum, sed etiam pudenda, ut ova pavonum quinis denariis veneant, quæ hodie non dicam vilius, sed omnino non veneunt. Is Hortensius platanos suas vino irrigare consuevit : adeo ut in actione quadam, quam habuit, cum Cicerone susceptam, precario a Tullio postulasset, ut locum dicendi permutaret secum : abire enim in villam necessario se velle, ut vinum platano, quam in Tusculano posuerat, ipse suffunderet. Sed forte ad notam seculi sui non sufficit Hortensius, vir alioquin ex professo mollis, et in præcinctu ponens omnem decorem. Fuit enim vestitu ad munditiem curioso : et, ut bene amictus iret faciem in speculo quærebat : ubi se intuens, togam corpori sic applicabat, ut rugas non forte, sed industria locatas artifex nodus constringeret, et sinus ex composito defluens nodum lateris ambiret. Is quondam, cum incederet elaboratus ad speciem, collegæ de injuriis diem dixit, quod sibi in angustiis obvius offensu fortuito structuram togæ destruxerat : et capital putavit, quod in humero suo locum ruga mutasset. Ergo, hoc prætermisso, ad viros venio triumphales, quos victores gentium luxuria vicit; et ut taceam Gurgitem, a devorato patrimonio cognominatum, quia insignibus virtutis secutæ vitia primoris compensavit ætatis : Metellus Pius, in quam foveam luxus et superbiæ successuum continuatione pervenit? et, ne multis morer, ipsa de eo Sallustii verba subjeci : « At Metellus « in ulteriorem Hispaniam post annum regressus, magna « gloria, concurrentibus undique virile et muliebre secus, « per vias et tecta omnium visebatur. Eum quæstor C. « Urbinus aliique cognita voluntate cum ad cœnam invitassent, ultra Romanorum ac mortalium etiam morem « curabant, exornatis ædibus per aulæa et insignia, scenisque ad ostentationem histrionum fabricatis. Simul « croco sparsa humus, et alia in modum templi celeberrimi. Præterea cum sedenti in transenna demissum Victoriæ simulacrum cum machinato strepitu tonitruum « coronam ei imponebat : tum venienti, ture quasi Deo « supplicabatur. Toga picta plerumque amiculo erat accumbenti. Epulæ vero exquisitissimæ; neque per omnem « modo provinciam, sed trans maria ex Mauritania volucrum et ferarum incognita antea plura genera. Quis « rebus aliquantam partem gloriæ demserat : maxime « apud veteres et sanctos viros, superba illa, gravia, « indigna Romano imperio existimantes. » Hæc Sallustius, gravissimus alienæ luxuriæ objurgator et censor.

Accipite, et inter gravissimas personas non defuisse luxuriam. Refero enim vobis pontificis vetustissimam cœnam, quæ scripta est in indice quarto Metelli illius pontificis maximi in hæc verba : « Ante diem nonum Kalen-

personnages du caractère le plus grave; car je vais vous parler d'un repas que donna un pontife dans les siècles reculés, et qui est décrit en ces termes dans l'Index de Métellus, le souverain pontife :

« Le neuvième jour avant les calendes de sep« tembre, qui fut celui auquel Lentulus fut inau« guré flamine de Mars, sa maison fut décorée « de la manière suivante : dans la salle du festin « furent dressés des lits d'ivoire, sur deux des« quels étaient couchés les pontifes Q. Catulus, « M. Æmilius Lépidus, D. Silanus, C. César roi des « sacrifices, P. Scévola Sextus, Q. Cornélius, P. « Volumnius, P. Albinovanus, et L. Julius Cé« sar, augure, qui fit la cérémonie de l'inaugura« tion de Lentulus; le troisième lit était occupé « par Popilia, Perpennia, Licinia et Arruntia, vier« ges vestales, par la flamine Publicia, femme de « Lentulus, et par sa belle-mère Sempronia. Voici « en quoi consista le festin : avant-repas, hérissons « de mer, huîtres crues, tant qu'on en voulut, « pelourdes, spondyles, grives, asperges, poule « grasse sur un pâté d'huîtres et de pelourdes, « glands de mer noirs et blancs, encore des spon« dyles, glycomarides, orties de mer, becfigues, « rognons de chevreuil et de sanglier, volailles « grasses enfarinées, becfigues, murex et pour« pres. Repas; tétines de truie, hures de san« glier, pâtés de poisson, pâtés de tétines de « truies, canards, cercelles bouillies, lièvres, vo« lailles rôties, farines, pains du Picénum. »

A qui désormais pouvait-on reprocher le luxe, lorsque le repas des pontifes était composé de tant de mets? Il est certaines espèces de plats dont on rougit de parler. Cincius, en proposant la loi Fannia, reprocha à son siècle qu'on servait sur les tables le *porc troyen*. On l'appelait ainsi, parce qu'on le remplissait d'autres animaux, comme le cheval de Troie eut les flancs remplis de gens armés. Cette intempérance de la bouche voulait aussi qu'on engraissât les lièvres comme le témoigne Varron, qui, dans le troisième livre de son traité De l'agriculture, dit, en parlant des lièvres : « L'usage s'est établi depuis peu de « les engraisser; on les tire de la garenne pour les « renfermer dans des caves fermées, où ils devien« nent gras. » Si quelqu'un s'étonne de ce que dit Varron, de cette manière d'engraisser les lièvres, qu'il apprenne quelque chose de plus étonnant encore : le même Varron, dans le même livre, parle des limaçons engraissés. Celui qui voudra lire le passage pourra recourir là où je viens d'indiquer. Au reste, je n'ai prétendu ni nous préférer ni même nous comparer à l'antiquité; mais j'ai voulu seulement insister sur l'assertion d'Horus, qui reprochait à l'antiquité, comme cela est vrai, d'avoir apporté plus de recherche dans les plaisirs, que notre siècle.

—

CHAPITRE X.

Que les anciens Romains ont considéré l'habileté dans le chant et dans la danse, non pas seulement comme un talent d'histrion, mais même qu'ils l'ont classée parmi les exercices déshonorants.

Furius Albin, non moins versé que Cécina, dans la connaissance de l'antiquité, reprit : — Je m'étonne que tu n'aies point fait mention de la grande quantité de provisions que les anciens étaient dans l'usage de se faire apporter de la mer, quantité qui, comparée avec les habitudes de

« das Septembris, quo die Lentulus flamen Martialis inau« guratus est, domus ornata fuit. Triclinia lectis eburneis « strata fuerunt. Duobus tricliniis pontifices cubuerunt, « Q. Catulus, M. Æmilius Lepidus, D. Silanus, C. Cæsar « rex sacrorum, P. Scævola Sextus, Q. Cornelius, P. « Volumnius, P. Albinovanus, et L. Julius Cæsar augur, « qui eum inauguravit. In tertio triclinio Popilia, Perpen« nia, Licinia, Arruntia, virgines Vestales et ipsius uxor « Publicia flaminica, et Sempronia socrus ejus. Cœna hæc « fuit. Ante cœnam echinos, ostreas crudas, quantum « vellent, peloridas, sphondylos, turdum, asparagos; « subtus gallinam altilem, patinam ostrearum, peloridum, « balanos nigros, balanos albos : iterum sphondylos, « glycomaridas, urticas, ficedulas, lumbos, capragines, « aprugnos, altilia ex farina involuta, ficedulas, murices « et purpuras. In cœna sumina, sinciput aprugnum, pa« tinam piscium, patinam suminis, anates, querquedulas « elixas, lepores, altilia assa, amylum, panes Picentes. » Ubi jam luxuria tunc accusaretur, quando tot rebus farta fuit cœna pontificum? Ipsa vero edulium genera, quam dictu turpia? Nam Cincius in suasione legis Fanniæ objecit seculo suo, quod porcum trojanum mensis inferant. Quem illi ideo sic vocabant, quasi aliis inclusis animalibus gravidum; ut ille trojanus equus gravidus armatis fuit. Exigebat hoc quoque illa gulæ intemperantia, ut et lepores saginarentur, teste Varrone, qui de Agricultura libro tertio, cum de leporibus loqueretur, sic ait : « Hoc « quoque nuper institutum, ut saginarentur, cum exce« ptos e leporario condant in caveis, et loco clauso faciant « pingues. » Si cui hoc mirum videtur, quod ait Varro, lepores ætate illa solitos saginari; accipiat illud, quod majore admiratione sit dignum, cochleas saginatas, quod idem Varro in eodem libro refert. Verba ipsa qui volet legere, ubi quærere debeat, indicavi. Neque ego nunc antiquitati nos præferendos, vel comparandos dico; sed respondi objurganti Horo, asserens, uti res habet, majorem illis seculis deliciarum curam fuisse, quam nostro.

—

CAPUT X.

Saltandi cantandique studium, atque adeo ne histrionicam quidem, apud vetustiores Romanos inter turpia nominatum fuisse.

Subjecit Furius Albinus, antiquitatis non minus, quam Cæcina peritus : Miror, te, inquit, non retulisse, quanta illis affluentia marinarum procurari solita fuerit copiarum; cujus relatu maximam conviviorum nostrorum sobrietatem

notre temps, aurait fait ressortir davantage la sobriété de nos festins. — Fais-nous part, lui répondit Cécina, de tout ce que tu as lu sur ce sujet; car, en fait d'antiquité, ta mémoire est plus riche que celle d'aucun autre. Alors Albin commença ainsi : — L'antiquité doit être adorable à nos yeux, si nous sommes vraiment sages; car elle n'est autre chose que ces siècles qui, au prix du sang et des sueurs, ont fondé cet empire; et pour cela il a fallu une grande fécondité de vertus. Mais il faut l'avouer aussi, au milieu de cette abondance de vertus, cet âge eut aussi ses vices, dont quelques-uns ont été corrigés par la sobriété des mœurs de notre siècle. J'avais résolu, par exemple, de parler du luxe de cette époque, relativement à la quantité de vivres qu'on tirait de la mer. Mais comme les preuves naissent les unes des autres à l'appui de mon assertion, sans omettre de parler des poissons, je diffère seulement, parce qu'il me revient dans la mémoire un genre d'intempérance dont nous sommes exempts aujourd'hui. Car dis-moi, Horus, toi qui nous opposes l'antiquité, dans la salle à manger de qui te souviens-tu d'avoir vu un danseur ou une danseuse? tandis que, chez les anciens, tout le monde à l'envi cultivait la danse, même les personnes de la conduite la plus décente. En effet, pour commencer par le siècle des meilleures mœurs, entre les deux premières guerres Puniques, des ingénus, que dis-je (ingénus?) des fils de sénateurs fréquentaient une école de danse; et là, portant des crotales, ils apprenaient à danser. Je ne dirai pas seulement que les dames romaines ne regardaient pas la danse comme une chose indécente, mais même que les plus honnêtes d'entre elles avaient soin de s'y former, pourvu que ce ne fut pas au point d'atteindre jusqu'à la perfection de l'art. Salluste ne dit-il pas, en effet, « chanter, danser plus habilement qu'il ne convient à une honnête femme? » En sorte qu'il blâme Sempronia, non pas de savoir danser, mais seulement de le savoir trop bien. Les fils des nobles, et, ce qui est odieux à dire, leurs filles encore vierges, mettaient au rang de leurs études d'apprendre à danser; c'est ce qui est attesté par Scipion Émilien l'Africain, qui, dans un discours contre la loi judiciaire de Tibérius Gracchus, s'exprime ainsi :

« On apprend aujourd'hui des arts déshonnêtes; on va, avec des hommes de mauvaises « mœurs, se mêler aux jeux des histrions, au son « de la sambuque et du psaltérion. On apprend « à chanter, ce que nos ancêtres mirent au rang « des choses déshonnêtes pour les ingénus : les « jeunes gens et les jeunes filles de naissance ingénue vont, dis-je, dans les écoles de danse, au « milieu d'hommes de mauvaises mœurs. Quelqu'un m'ayant rapporté cela, je ne pouvais me « mettre dans l'esprit que des hommes nobles « enseignassent de pareilles choses à leurs enfants; mais ayant été conduit dans une de ces « écoles de danse, j'y ai vu, en vérité, plus de cinq « cents jeunes gens ou jeunes filles ingénus : « parmi eux j'ai vu, ce qui m'a profondément « affligé pour la république, un enfant âgé d'environ douze ans, portant encore la bulle, fils « d'un pétiteur, qui exécutait, avec des crotales, « une danse qu'un jeune esclave prostitué ne « pourrait pas honnêtement exécuter. »

Vous venez d'entendre comment l'Africain gémit d'avoir vu danser avec des crotales le fils d'un pétiteur, c'est-à-dire d'un candidat, que le motif et l'espoir d'obtenir la magistrature

doceres. Et Cæcina, Profer, inquit, in medium, quæ de hac quoque parte lecta comperisti. Ultra omnes enim polles memoria vetustatis. Et Furius sic ingressus est : Vetustas quidem nobis semper, si sapimus, adoranda est. Illa quippe secula sunt, quæ hoc imperium vel sanguine, vel sudore pepererunt, quod non nisi virtutum faceret ubertas. Sed, quod fatendum est, in illa virtutum abundantia, vitiis quoque ætas illa non caruit : e quibus nonnulla nostro seculo morum sobrietate correcta sunt. Et de luxu quidem illius temporis circa marinas copias dicere institueram : sed quia in assertionem nostræ emendationis alia ex aliis proferenda se suggerunt, de piscibus non omitto; sed differo, dum de alia lascivia, qua nunc caremus, admoneo. Dic enim, Hore, qui antiquitatem nobis objicis, ante cujus triclinium modo saltatricem, vel saltatorem te vidisse meministi? At inter illos saltatio certatim, vel ab honestis appetebatur. Ecce enim, ut ab illo ordiar tempore, quod fuit optimis moribus, inter duo bella Punica : ingenui, quid dicam ingenui? filii senatorum in ludum saltatorium commeabant, et illic crotala gestantes saltare discebant. Taceo, quod matronæ etiam saltationem non inhonestam putabant : sed inter probas quoque earum erat saltandi cura, dummodo non curiosa, usque ad artis perfectionem. Quid enim ait Sallustius : « Psallere, saltare elegantius, quam necesse « est probæ? » adeo et ipse Semproniam reprehendit, non quod saltare, sed quod optime scierit. Nobilium vero filios, et, quod dictu nefas est, filias quoque virgines inter studiosa numerasse saltandi meditationem, testis est Scipio Africanus Æmilianus, qui in oratione contra legem judiciariam Tib. Gracchi sic ait : « Docentur præstigias inhonestas : cum cinædulis, et sambuca, psalterioque eunt in « ludum histrionum : discunt cantare : quæ majores nostri ingenuis probro ducier voluerunt : eunt, inquam, in « ludum saltatorium inter cinædos virgines, puerique ingenui. Hæc cum mihi quisquam narrabat, non poteram « animum inducere, ea liberos suos homines nobiles docere : sed, cum ductus sum in ludum saltatorium, plus « medius fidius in eo ludo vidi pueris virginibusque quingentis. In his unum (quo me reipublicæ maxime miser« tum est) puerum bullatum, petitoris filium, non minorem annis duodecim, cum crotalis saltare : quam saltationem impudicus servulus honeste saltare non posset. » Vides, quemadmodum ingemuerit Africanus, quod vidisset cum crotalis saltantem filium petitoris, id est, candidati; quem ne tum quidem spes et ratio adipiscendi magistratus, quo tempore se suosque ab omni probro debuit vindicare, potuerit coercere, quo minus faceret, quod scilicet turpe non habebatur. Ceterum superius plerum-

n'avait pu détourner de faire une chose qui sans doute ne devait pas être considérée comme déshonorante, puisqu'il se la permettait dans un temps où il devait se laver, lui et les siens, de toute tache. On s'est plaint plus d'une fois, et dès avant cette époque, que la noblesse s'abandonnât à ces divertissements honteux. Ainsi M. Caton qualifie le noble sénateur Cæcilius de danseur et poëte fescennin; et il nous apprend, dans le passage suivant, qu'il exécutait des staticules : « Il descendit « d'un canthérius, et se mit à danser des *staticules* et des pas grotesques. » Il dit ailleurs, en parlant du même : « Outre cela, il chante dès qu'on « l'y invite; il déclame d'autres fois des vers grecs; « il dit des bouffonneries, il joue sur les mots, il « exécute des *staticules.* » Telles sont les expressions de Caton, qui, comme vous voyez, ne trouvait pas convenable à un homme grave même de chanter. Cependant d'autres l'ont regardé si peu comme déshonnête, qu'on dit que L. Sylla, homme d'un si grand nom, chantait parfaitement. Cicéron fournit aussi la preuve que l'état de comédien n'était pas déshonorant; car personne n'ignore qu'il fut étroitement lié avec les comédiens Roscius et Ésopus, qu'il employa son éloquence à défendre leurs droits de propriété. On voit encore, dans ses Épîtres, qu'il fut lié avec plusieurs autres comédiens. Qui n'a pas lu le discours dans lequel il reproche au peuple romain d'avoir troublé une représentation de Roscius? On sait positivement qu'il s'exerça souvent avec ce comédien, à qui reproduirait plus de fois la même pensée, l'un par des gestes variés, l'autre par les diverses tournures de phrase que lui fournissait son abondante éloquence; exercice qui donna à Roscius une telle idée de son art, qu'il composa un livre dans lequel il comparait l'éloquence avec la déclamation théâtrale. C'est ce même Roscius qui fut singulièrement chéri de Sylla, et qui reçut l'anneau d'or de ce dictateur. Il jouit de tant de réputation et de faveur, qu'il retirait chaque jour, de ses représentations, mille deniers pour lui, sans compter la part de ses camarades. On sait qu'Ésopus laissa à son fils deux cent mille sesterces qu'il avait gagnés dans la même profession. Mais pourquoi parler des comédiens, puisqu'Appius Claudius, qui obtint les honneurs du triomphe, et qui jusque dans sa vieillesse fut prêtre salien, se fit un titre de gloire d'être celui de tous ses collègues qui dansait le mieux. Avant de quitter l'article de la danse, j'ajouterai qu'on vit dans le même temps trois citoyens très-illustres, non-seulement s'occuper de la danse, mais même se glorifier de leur habileté dans cet art : savoir, Gabinius, personnage consulaire, auquel Cicéron reprocha publiquement son talent; M. Célius, qui se fit connaître dans nos troubles civils, le même que Cicéron défendit; et Licinius Crassus, fils de ce Crassus qui périt chez les Parthes.

CHAPITRE XI.

Combien les poissons, et spécialement la lamproie, furent estimés chez les Romains de l'âge qui précéda le nôtre.

Mais le nom de Licinius m'avertit de passer de la danse des anciens au luxe qu'ils déployaient dans les provisions qu'ils tiraient de la mer; on sait assez que cette famille reçut le surnom de Muréna (lamproie), parce qu'elle affectionna ex-

que nobilitatem hæc propudia celebrare conquestus est. Sic nimirum M. Cato senatorem non ignobilem Cæcilium spatiatorem et Fescenninum vocat, eumque staticulos dare his verbis ait : « Descendit de cantherio, inde staticulos dare, ridicularia fundere. » Et alibi in eundem : « Præterea cantat, ubi collibuit, interdum Græcos versus agit, jocos dicit, voces demutat, staticulos dat. » Hæc Cato. Cui, ut videtis, etiam cantare non serii hominis videtur : quod apud alios adeo non inter turpia numeratum est, ut L. Sulla, vir tanti nominis, optime cantasse dicatur. Ceterum histriones non inter turpes habitos, Cicero testimonio est, quem nullus ignorat Roscio et Æsopo histrionibus tam familiariter usum, ut res rationesque eorum sua sollertia tueretur. Quod cum aliis multis, tum ex epistolis quoque ejus declaratur. Nam illam orationem quis est, qui non legerit, in qua populum Romanum objurgat, quod Roscio gestum agente tumultuaverit? et certe satis constat, contendere eum cum ipso histrione solitum, utrum ille sæpius eandem sententiam variis gestibus efficeret, an ipse per eloquentiæ copiam sermone diverso pronuntiaret. Quæ res ad hanc artis suæ fiduciam Roscium abstraxit, ut librum conscriberet, quo eloquentiam cum histrionia compararet. Is est Roscius, qui etiam L. Sullæ carissimus fuit, et anulo aureo ab eodem dictatore donatus est. Tanta autem fuit gratia et gloria, ut mercedem diurnam de publico mille denarios sine gregalibus solus acceperit. Æsopum vero ex pari arte ducenties sestertium reliquisse filio constat. Sed quid loquor de histrionibus? Cum Appius Claudius vir triumphalis, qui Salius usque ad senectutem fuit, pro gloria obtinuerit, quod inter collegas optime saltitabat. Ac priusquam a saltatione discedo, illud adjiciam, uno eodem tempore tribus nobilissimis civibus non modo studium saltandi, sed etiam, si Diis placet, peritiam, qua gloriarentur, fuisse, Gabinio consulari Ciceronis inimico, quod ei et Cicero non dissimulanter objecit, et M. Cælio noto in turbas viro, quem idem Cicero defendit, et Licinio Crasso, Crassi ejus, qui apud Parthos extinctus est, filio.

CAPUT XI.

Quanto in pretio fuerint apud paulo vetustiores romanos pisces, et præsertim muræna.

Sed de saltatione veterum ad prædæ marinæ transire luxum Liciniorum me nomen admonuit : quos Murænas cognominatos, quod hoc pisce effusissime delectati sunt, satis constat. Huic opinioni M. Varro consentit, asserens,

traordinairement les lamproies. M. Varron vient à l'appui de cette opinion, en disant que les Licinius furent surnommés Muréna, par la même raison que Sergius fut surnommé Orata (dorade), parce qu'il aima beaucoup le poisson qui porte ce nom. C'est ce Sergius Orata qui le premier fit construire des baignoires suspendues en l'air, qui le premier fit parquer des huîtres aux environs de Baies, et qui le premier fit la réputation de celles du lac Lucrin. Il fut le contemporain de l'éloquent L. Crassus, dont Cicéron lui-même atteste la sagesse et la gravité. Néanmoins, ce Crassus, qui fut censeur avec Cn. Domitius, et qui passait pour l'homme le plus éloquent de son temps et le plus illustre de ses concitoyens, fut si contristé de la mort d'une lamproie qu'il conservait chez lui dans un bassin, qu'il la pleura comme s'il eût perdu sa fille. Ce trait ne fut point ignoré, car son collègue Domitius le lui reprocha dans le sénat, comme un crime honteux : mais Crassus non-seulement ne rougit pas de l'avouer, mais même il s'en glorifia, bon Dieu, ce censeur, comme d'une action qui prouvait la bonté et la tendresse de son cœur. Le fait rapporté par M. Varron, dans son traité De l'agriculture, savoir que M. Caton, celui qui dans la suite périt à Utique, ayant été institué héritier par le testament de Lucilius, vendit les poissons de sa piscine pour la somme de quarante mille petits sesterces; ce trait indique assez de quelle quantité de poissons les plus précieux les illustres Romains Lucilius, Philippus et Hortensius, que Cicéron appelle *piscenaires*, avaient rempli leurs piscines. On amenait les lamproies dans les piscines de Rome, jusque du détroit de Sicile, entre Reggio et Messine. C'est de là que les prodigues tiraient celles qui passent pour les meilleures en vérité, ainsi que les anguilles ; les Grecs appelaient les deux sortes de poissons qu'on tirait de ce lieu πλῶται (nageurs), et les Latins *flutæ* (flotteurs), parce qu'ils viennent nager à la surface de l'eau pour s'échauffer au soleil, ce qui permet de plonger au-dessous d'eux, et de les prendre plus facilement. Je serais trop long si je voulais passer en revue les auteurs nombreux et distingués qui ont vanté les lamproies du détroit de Sicile; je me contenterai de rapporter un passage de Varron dans son livre intitulé Gallus, des choses étonnantes. « En Sicile, dit-« il, on prend les lamproies avec la main; et on « les appelle *flutées*, parce qu'elles sont si grasses « qu'elles flottent à la surface de l'eau. » Voilà les expressions de Varron. Assurément on ne peut nier que ceux qui faisaient venir d'une mer si éloignée les objets de leur gourmandise étaient doués d'une gloutonnerie indomptable et renforcée (*vallatam*), selon l'expression de Cecilius. La lamproie n'était pas rare à Rome, quoiqu'on la fît venir de loin. Pline nous apprend que le dictateur C. César, donnant des festins au peuple à l'occasion de ses triomphes, C. Hirrius lui vendit six mille livres pesant de lamproies. La maison de campagne de cet Hirrius, quoiqu'elle ne fût pas grande, se vendit quarante millions de petits sesterces, à cause des viviers qui s'y trouvaient.

CHAPITRE XII.

De l'esturgeon, du mulet, du scare, et du loup.

L'esturgeon que les mers nourrissent pour

eodem modo Licinios appellatos Muræenas, quo Sergius Orata cognominatus est, quod ei pisces, qui auratæ vocantur, carissimi fuerint. Hic est Sergius Orata, qui primus balneas pensiles habuit, primus ostrearia in Bajano locavit, primus optimum saporem ostreis Lucrinis adjudicavit. Fuit autem ætate L. Crassi, illius diserti : qui quam gravis et serius habitus sit, etiam Cicero docet. Is tamen Crassus vir censorius, (nam cum Cn. Domitio censor fuit) cum supra ceteros disertus haberetur, essetque inter clarissimos cives princeps, tamen murænam in piscina domus suæ mortuam atratus tanquam filiam luxit. Neque id obscurum fuit. Quippe collega Domitius in senatu hoc ei, quasi deforme crimen, objecit. Neque id confiteri Crassus erubuit; sed ultro etiam, si Diis placet, gloriatus est censor, piam affectuosamque rem fecisse se jactitans. Piscinas autem quam refertas habuerint pretiosissimis piscibus Romani illi nobilissimi principes, Lucilius, Philippus et Hortensius, quos Cicero piscinarios appellat, etiam illud indicium est, quod M. Varro in libro De agricultura refert, M. Catonem, qui post Uticæ periit, cum heres testamento Lucilii esset relictus, pisces de piscina ejus quadraginta millibus vendidisse. Arcessebantur autem murænæ ad piscinas nostræ urbis ab usque freto Siculo, quod Rhegium a Messana respicit. Illic enim optimæ a prodigis esse creduntur, tam Hercules, quam anguillæ. Et utræque ex illo loco græce πλῶται vocantur, latine flutæ : quod in summo supernantes, sole torrefactæ curvare se posse, et in aquam mergere desinunt, atque ita faciles captu fiunt. Et, si enumerare velim, quam multi magnique auctores murænas e freto Siculo nobilitarint, longum fiet. Sed dicam, quid Varro in libro, qui inscribitur *Gallus de admirandis*, dixerit his verbis : « In Sicilia quo« que, » inquit, « manu capi murænas flutas, quod hæ in « summa aqua præ pinguedine fluitent. » Hæc Varro. Sed quis neget, indomitam apud illos, et, ut ait Cæcilius, vallatam gulam fuisse, qui ex tam longinquo mari instrumenta luxuriæ compararent? Nec rarus hic Romæ piscis, ut peregre accitus erat. Auctor est Plinius, C. Cæsarem dictatorem, cum triumphales cœnas populo daret, sex millia murænarum a C. Hirrio ad pondus accepisse. Hujus Hirrii villam, quamvis non amplam, aut latam, constat propter vivaria, quæ habuit, quadragies sestertium venundatam.

CAPUT XII.

De acipensere, mullo, scaro, lupo.

Nec acipenser, quem maria prodigis nutriunt, illius

l'homme prodigue, n'échappa point à la sensualité du siècle dont nous parlons; et, pour qu'il soit manifeste que, dès la seconde guerre Punique, ce poisson était en grande réputation, écoutez ce qu'en dit Plaute, dans le rôle d'un parasite de la pièce intitulée *Baccharia.*

« Quel mortel fut jamais plus favorisé de la « fortune que je ne le suis maintenant, devant « ce magnifique repas destiné pour mon estomac? « Je vais m'y faire avec les dents et avec les mains « pour engloutir dans mon ventre les flancs de « cet esturgeon, qui jusqu'à présent vécut caché « dans la mer. »

Si le témoignage d'un poëte paraît de trop peu de poids, apprenez de Cicéron quel cas faisaient de ce poisson Scipion l'Africain et le Numantin. Voici les paroles de Cicéron dans son dialogue Du destin :

« Scipion étant dans sa maison de Lavernium « avec Pontius, on vint lui apporter un esturgeon, « poisson qu'on prend rarement, mais, à ce qu'on « dit, des plus précieux. Comme il eut invité suc« cessivement deux personnes qui étaient venues « le saluer, et qu'il paraissait vouloir en inviter plu« sieurs autres, Pontius lui dit à l'oreille : « Prends « garde, Scipion, à ce que tu fais! cet esturgeon « n'est fait que pour peu de monde. »

Qu'on ne m'oppose pas que ce poisson n'était point estimé du temps de Trajan, selon le témoignage de Pline le jeune, qui, dans son Histoire naturelle, s'exprime à son sujet ainsi qu'il suit : « Il n'a maintenant aucune réputation; ce qui « m'étonne, puisqu'il est rare de le trouver. » Car ce dédain ne dura pas longtemps: en effet, sous le règne de Sévère, prince qui affectait une grande austérité de mœurs, Sammonicus Sérénus, un des hommes savants de son siècle, lui parlait de ce poisson dans une de ses lettres; et après avoir transcrit le passage de Pline que je viens de citer, il ajoutait :

« Pline, comme vous savez, vécut jusque « sous Trajan; et il n'est pas douteux que ce qu'il « dit du peu de cas qu'on faisait, de son temps, « de ce poisson, ne soit vrai; mais je prouverai, « par divers témoignages, qu'il fut très-estimé « des anciens : et le premier de ces témoignages « c'est que, pour l'amour de ce poisson, on se « remettait à manger de plus belle. Lorsque, par « suite de la faveur que vous daignez m'accorder, « j'assiste à votre festin sacré, je vois apporter ce « poisson au son de la flûte par des serviteurs « couronnés. Quant à ce que dit Pline des écailles « de l'esturgeon, Nigidius Figulus, ce grand in« vestigateur des ouvrages de la nature, en « démontre la vérité, dans son quatrième livre « Des animaux, où il pose ainsi la question : Pour« quoi l'écaille, qui est posée d'une façon ad« hérente sur les autres poissons, est-elle posée à « rebours sur l'esturgeon ?»

Telles sont les paroles de Sammonicus, qui, tout en le louant, dévoile la turpitude des repas de son prince, et nous apprend en même temps l'espèce de vénération qu'on avait pour l'esturgeon, puisqu'il était porté au son de la flûte par des serviteurs couronnés, pompe plus convenable au culte d'une divinité qu'à une affaire de plaisir. Mais ne nous étonnons pas tant du prix qu'on mettait à un esturgeon, puisque le même Sammonicus rapporte qu'Asinius Céler, personnage consulaire, acheta un mulet sept mille *nummi.*

seculi delicias evasit. Et, ut liqueat, secundo Punico bello celebre nomen hujus piscis fuisse, accipite, ut meminerit ejus Plautus in fabula, quæ inscribitur Baccharia, ex persona parasiti :

Quis est mortalis tanta fortuna affectus unquam,
Quam ego nunc sum, cujus hæc ventri portatur pompa?
Vel nunc qui mihi in mari acipenser latuit antehac,
Cujus ego latus in latebras reddam meis dentibus et manibus.

Et, ne vilior sit testis poeta, accipite, assertore Cicerone, in quo honore fuerit hic piscis apud P. Scipionem Africanum illum et Numantinum. Hæc sunt in dialogo de fato verba Ciceronis : « Nam cum esset apud se ad Lavernium « Scipio, unaque Pontius; allatus est forte Scipioni aci« penser, qui admodum raro capitur, sed est piscis, ut « ferunt, inprimis nobilis. Cum autem Scipio unum et al« terum ex his, qui eum salutatum venerant, invitasset, « pluresque etiam invitaturus videretur : in aurem Pon« tius, Scipio, inquit, vide, quid agas, acipenser iste pau« corum hominum est. » Nec infitias eo, temporibus Trajani hunc piscem in magno pretio non fuisse, teste Plinio Secundo, qui in Naturali historia, cum de hoc pisce loqueretur, sic ait : « Nullo nunc in honore est, quod quidem « miror, cum sit rarus inventu. » Sed non diu stetit hæc parsimonia. Nam temporibus Severi principis, qui ostentabat duritiam morum, Sammonicus Serenus, vir seculo suo doctus, cum ad principem suum scriberet, faceretque de hoc pisce sermonem, verba Plinii, quæ superius posui, præmisit, et ita subjecit : « Plinius, ut scitis, adus« que Trajani imperatoris venit ætatem. Nec dubium est, « quod ait, nullo honore hunc piscem temporibus suis « fuisse, verum ab eo dici. Apud antiquos autem in pretio « fuisse, ego testimoniis palam faciam, vel eo magis, « quod gratiam ejus video ad epulas quasi postliminio re« disse. Quippe qui dignatione vestra cum intersum convi« vio sacro, animadvertam hunc piscem a coronatis mi« nistris cum tibicine introferri. Sed quod ait Plinius de « acipenseris squamis, id verum esse, maximus rerum « naturalium indagator Nigidius Figulus ostendit, in cujus « libro de Animalibus quarto ita positum est : Cur alii « pisces squama secunda, acipenser adversa sit. » Hæc Sammonicus : qui turpitudinem convivii principis sui laudando notat, prodens venerationem, qua piscis habebatur, ut a coronatis inferretur cum tibicinis cantu, quasi quædam non deliciarum, sed numinis pompa. Sed ut minus miremur, acipenserem gravi pretio taxari solitum; Asinius Celer vir consularis, ut idem Sammonicus refert, mullum unum septem millibus nummum mercatus est. In qua re luxuriam illius seculi eo magis licet æstimare, quod Pli-

On appréciera mieux dans ce fait le luxe de ce siècle, quand on saura que Pline le jeune soutient que, de son temps, il était rare qu'on trouvât un mulet pesant au delà de deux livres. Aujourd'hui on en trouve facilement d'un poids plus considérable; et néanmoins ces prix extravagants sont inconnus parmi nous. Cette gloutonnerie des Romains ne leur permit pas de se contenter des richesses de leur mer. Octave, préfet de flotte, sachant que le scare était si inconnu sur les rivages italiques qu'il n'a pas même de nom en latin, y transporta sur des navires à viviers une quantité incroyable de ces animaux, qu'il répandit dans la mer, entre Ostie et les côtes de la Campanie; donnant ainsi l'étrange et nouvel exemple de semer les poissons dans la mer, de même qu'on sème sur la terre certains fruits. Et comme si cette entreprise devait être fort utile au public, il tint la main pendant cinq ans à ce que si quelqu'un, parmi d'autres poissons, prenait par hasard un scare, il le rendît aussitôt à la mer, sans lui faire aucun mal.

Mais pourquoi s'étonner que les gourmands de cette époque aient payé leur tribut à la mer, puisque nous voyons que le loup du Tibre fut en grand, en très-grand honneur auprès des prodigues, et en général tous les poissons de ce fleuve? J'en ignore la raison, mais M. Varron l'atteste. Parcourant les meilleurs objets de consommation que produisent les différentes parties de l'Italie, il donne la palme, en ces mots, au poisson du Tibre, dans son traité Des choses humaines, livre onzième : « La Campanie produit « le meilleur blé pour faire le pain; Falerne, le « meilleur vin ; Cassinum, la meilleure huile; Tus- « culum, les meilleures figues; Tarente, le meil- « leur miel ; le Tibre, les meilleurs poissons. » Varron parle de tous les poissons de ce fleuve ; mais le loup, comme je l'ai dit plus haut, était parmi eux le plus recherché, particulièrement celui qu'on prenait entre les deux ponts. C'est ce qui est prouvé par plusieurs témoignages, mais surtout par C. Titius, contemporain de Lucile, dans son discours pour la loi Fannia. Je cite ses paroles, non-seulement parce qu'elles prouveront ce que j'avance au sujet du loup pris entre les deux ponts, mais encore parce qu'elles mettront au jour quelles étaient alors les mœurs d'une grand nombre de gens. Pour dépeindre ces hommes prodigues, allant ivres au forum, afin d'y juger, et rapportant leurs entretiens ordinaires, Titius s'exprime ainsi :

« Ils jouent aux dés, soigneusement parfumés, « entourés de courtisanes. Quand la dixième heure « arrive, ils mandent un esclave pour aller « dans le comitium, informer de ce qui se passe « au forum ; qui propose la loi, qui la combat ; « ce qu'ont décrété les tribus, ce qu'elles ont « prohibé. Enfin ils s'acheminent vers le comi- « tium, de peur d'être responsables personnelle- « ment des affaires qu'ils auraient négligé de juger. « Chemin faisant, il n'est point de ruelle dont ils « n'aillent remplir le vase à urine ; car ils ont « toujours la vessie pleine, par suite de la quan- « tité de vin qu'ils boivent. Ils arrivent d'un air « ennuyé dans le comitium : ils ordonnent de com- « mencer à plaider, les parties exposent leur af- « faire, le juge réclame les témoins, et va uriner ; « au retour, il prétend avoir tout entendu, et « demande les dépositions écrites ; il y jette les « yeux, mais à peine peut-il tenir les paupières « soulevées, tant il est accablé par le vin. En allant « délibérer voici quels sont ses propos : Qu'ai-je « affaire de ces sottises? Que ne buvons-nous

nius Secundus temporibus suis negat facile mullum repertum, qui duas pondo libras excederet. At nunc et majoris ponderis passim videmus, et pretia hæc insana nescimus. Nec contenta illa ingluvies fuit maris sui copiis. Nam Octavius præfectus classis, sciens, scarum adeo Italicis litoribus ignotum, ut nec nomen Latinum ejus piscis habeamus, incredibilem scarorum multitudinem, vivariis navibus huc advectam, inter Hostiam et Campaniæ litus in mare sparsit; miroque ac novo exemplo pisces in mari, tanquam in terra fruges aliquas, seminavit. Idemque, tanquam summa in hoc utilitatis publicæ verteretur, quinquennio dedit operam, ut, si quis inter alios pisces scarum forte cepisset, incolumem confestim et inviolatum mari redderet.

Quid stupemus, captivam illius seculi gulam servisse mari, cum in magno, vel dicam maximo, apud prodigos honore fuerit etiam Tiberinus lupus, et omnino omnes ex hoc amne pisces? quod equidem cur ita illis visum sit, ignoro. Fuisse autem etiam M. Varro ostendit; qui enumerans, quæ in quibus Italiæ partibus optima ad victum gignantur, pisci Tiberino palmam tribuit his verbis in libro Rerum humanarum undecimo : « Ad victum optima « fert ager Campanus frumentum, Falernus vinum, Cassinas oleum, Tusculanus ficum, mel Tarentinus, piscem « Tiberis. » Hæc Varro de omnibus scilicet hujus fluminis piscibus. Sed inter eos, ut supra dixi, præcipuum locum lupus tenuit, et quidem is, qui inter duos pontes captus est. Id ostendunt cum multi alii, tum etiam C. Titius, vir ætatis Lucilianæ, in oratione, qua legem Fanniam suasit. Cujus verba ideo pono, quia non solum de lupo inter duos pontes capto erunt testimonio, sed etiam mores, quibus plerique tunc vivebant, facile publicabunt. Describens enim homines prodigos, in forum ad judicandum ebrios commeantes, quæque soleant inter se sermocinari, sic ait : « Ludunt alea, studiose unguentis delibuti, scordis stipati. « Ubi horæ decem sunt, jubent puerum vocari, ut comi- « tium eat percontatum, quid in foro gestum sit, qui sua- « serint, qui dissuaserint, quot tribus jusserint, quot ve- « tuerint. Inde ad comitium vadunt, ne litem suam faciant. « Dum eunt, nulla est in angiporto amphora, quam non « impleant, quippe qui vesicam plenam vini habeant. Ve- « niunt in comitium tristes, jubent dicere. Quorum nego- « tium est, dicunt. Judex testes poscit. Ipsus it minctum. « Ubi redit ; ait se omnia audivisse, tabulas poscit ; lite- « ras inspicit. Vix præ vino sustinet palpebras. Eunti in « consilium, ibi hæc oratio : Quid mihi negotii est cum

« plutôt du vin grec, mêlé avec du miel? Mangeons une grive grasse, un bon poisson, un « loup du pays, pêché entre les deux ponts. »

Telles sont les expressions de Titius. Lucile, poëte mordant et satirique, montre assez qu'il n'ignorait pas l'excellent goût du poisson qu'on prenait entre les deux ponts; car il lui donne les épithètes de friand et de catillon, parce qu'il venait, le long du rivage, à la recherche des immondices. On appelait proprement *catillons* ceux qui, arrivant les derniers au festin du temple d'Hercule, léchaient les écuelles (*catillos*). Voici les vers de Lucile :

« Peindre chacun qui se fait apporter ce qui lui « convenait : l'un des tétines de truie qui vient de « mettre bas; l'autre, un pâté de volaille grasse; « l'autre, un catillon pris entre les deux ponts du « Tibre. »

—

CHAPITRE XIII.

Des lois portées contre le luxe des anciens Romains.

Je serais long, si je voulais énumérer toutes les inventions que la gourmandise des anciens Romains leur suggéra, et qu'ils mirent en pratique; c'est ce qui fut cause qu'on proposa au peuple un si grand nombre de lois sur les dépenses des festins, et qu'on ordonna de dîner et de souper les portes ouvertes, afin que le regard des citoyens imposât des bornes au luxe. La première loi qui fut proposée au peuple touchant les festins, est la loi Orchia; elle le fut par C. Orchius, tribun du peuple, d'après la décision du sénat, la troisième année que Caton était censeur. Je n'en rapporte point le texte, parce qu'il est trop long. Son objet était de limiter le nombre des convives. C'était contre l'infraction de cette disposition de la loi, que Caton tonnait dans ses discours. La nécessité d'une nouvelle loi s'étant fait sentir, la loi Fannia fut portée, vingt-deux ans après la loi Orchia, l'an 588 de la fondation de Rome, selon l'opinion d'Aulu-Gelle. Sammonicus Sérénus s'exprime ainsi au sujet de cette loi :

« La loi Fannia, très-saints augustes, fut « proposée au peuple, de l'avis unanime de tous « les ordres; elle ne fut point présentée, comme « la plupart des autres, par les préteurs ou les tri« buns, mais par les consuls eux-mêmes, « de l'avis et par le conseil de tous les bons « citoyens, attendu que le luxe des festins « nuisait à la république plus qu'on ne pourrait « se l'imaginer; car la chose était venue à un tel « point, que plusieurs jeunes gens ingénus tra« fiquaient de leur liberté et de leur vertu pour sa« tisfaire leur gourmandise, et que plusieurs ci« toyens romains arrivaient au comice gorgés « de vin, et décidaient, ivres, du sort de la ré« publique. »

Telles sont les paroles de Sammonicus. La loi Fannia surpassait la sévérité de la loi Orchia, en ce que cette dernière ne faisait que circonscrire le nombre des convives, ce qui n'empêchait pas de manger son bien avec un petit nombre de personnes; tandis que la loi Fannia borna la dépense des repas à cent as : ce qui lui fit donner par le poëte Lucilius, avec sa causticité ordinaire, le nom de *centussis*. Au bout de dix-huit ans,

« istis nugacibus? quam potius potamus mulsum mixtum « vino græco, edimus turdum pinguem, bonumque pis« cem, lupum germanum, qui inter duos pontes captus « fuit? » Hæc Titius. Sed et Lucilius, acer et violentus poeta, ostendit scire se hunc piscem egregii saporis, qui inter duos pontes captus esset, eumque quasi ligurritorem, catillonem appellat : scilicet qui proxime ripas stercus insectaretur. Proprie autem « catillones » dicebantur, qui ad polluctum Herculis ultimi cum venirent, catillos ligurribant. Lucilii versus hi sunt :

Fingere præterea afferri, quod quisque volebat.
Illum sumina ducebant atque altilium lanx :
Hunc pontes Tiberinos duo inter captus catillo.

—

CAPUT XIII.

De legibus latis contra luxuriam veterum Romanorum.

Longum fiat, si enumerare velim, quot instrumenta gulæ inter illos vel ingenio cogitata sint, vel studio confecta. Et hæ nimirum causæ fuerunt, propter quas tot numero leges de cœnis et sumtibus ad populum ferebantur : et imperari cœpit, ut patentibus januis pransitaretur et cœnitaretur. Sic oculis civium testibus factis, luxuriæ modus fieret. Prima autem omnium de cœnis lex ad populum Orchia pervenit. Quam tulit C. Orchius tribunus plebis de senatus sententia, tertio anno, quam Cato censor fuerat. Cujus verba, quia prolixa sunt, prætereo. Summa autem ejus præscribebat numerum convivarum. Et hæc est lex Orchia, de qua mox Cato in orationibus suis vociferabatur, quod plures, quam præscripto ejus cavebatur, ad cœnam vocarentur. Cumque auctoritatem novæ legis aucta necessitas imploraret; post annum vicesimum secundum legis Orchiæ Fannia lex lata est, anno post Romam conditam, secundum Gellii opinionem, quingentesimo nonagesimo secundo. De hac lege Sammonicus Serenus ita refert : « Lex « Fannia, sanctissimi augusti, ingenti omnium ordinum « consensu pervenit ad populum. Neque eam prætores, aut « tribuni, ut plerasque alias, sed ex omni bonorum con« silio et sententia ipsi consules pertulerunt, cum respu« blica ex luxuria conviviorum majora, quam credi potest, « detrimenta pateretur. Siquidem eo res redierat, ut gula « illecti plerique ingenui pueri pudicitiam et libertatem « suam venditarent : plerique ex plebe Romana vino madidi « in comitium venirent, et ebrii de reipublicæ salute con« sulerent. » Hæc Sammonicus. Fanniæ autem legis severitas in eo superabat Orchiam legem, quod in superiore numerus tantummodo cœnantium cohibebatur, licebatque secundum eam unicuique bona sua inter paucos consumere. Fannia autem et sumtibus modum fecit assibus cen-

la loi Fannia fut suivie de la loi Didia; cette dernière eut deux motifs : le premier et le principal fut d'étendre les lois somptuaires de Rome à toute l'Italie, car les Italiens pensaient que la loi Fannia ne les concernait pas, et qu'elle n'était obligatoire que pour les seuls citoyens de Rome; le second fut de rendre passibles des pénalités de la loi, non-seulement ceux qui dans les festins qu'ils avaient donnés avaient dépassé les bornes prescrites, mais encore ceux qui avaient été invités à ces festins, ou qui y avaient assisté de quelque manière que ce fût. Après la loi Didia vint la loi Licinia, présentée par P. Licinius Crassus le riche, à la confection de laquelle les plus distingués citoyens mirent tant de zèle, que le sénat ordonna, par extraordinaire, qu'aussitôt après sa promulgation elle devint obligatoire pour tout le monde, comme si elle eut été soumise à l'acceptation du peuple, et avant d'attendre sa confirmation dans les trinundines. Cette loi ressemblait à la loi Fannia, à quelques changements près. En effet, on n'avait voulu qu'obtenir l'autorité d'une loi nouvelle, l'ancienne commençant à tomber en désuétude; et en cela on ne fit en vérité que ce qui s'est pratiqué pour les lois des Douze Tables. Lorsque leur antiquité commença à les affaiblir, on fit passer leurs dispositions dans de nouvelles lois, qui prirent le nom de ceux qui les présentèrent. Les principales dispositions de la loi Licinia consistaient à défendre aux Romains d'employer à leur nourriture, chacun des jours des calendes, des nones et des nundines, plus de cent as : quant aux autres jours qui ne sont point compris dans cette catégorie, il était défendu de servir sur la table plus de trois livres de viande sans apprêt, et d'une livre de viande d'apprêt, sans comprendre les fruits de la terre, de la vigne et des arbres. Je vois déjà la réflexion que de pareilles dispositions vont faire naître. C'était donc un siècle bien sobre que celui où les lois pouvaient circonscrire à tel point la dépense des repas? Mais il ne faut point raisonner ainsi; car les lois somptuaires n'étaient proposées que par une seule personne, tandis qu'elles devaient corriger les vices de toute la cité; et certainement l'on n'aurait pas eu besoin de pareilles lois, si l'on n'eût vécu au milieu des mœurs les plus corrompues et les plus dissipatrices : c'est un ancien adage, que les bonnes lois sont enfantées par les mauvaises mœurs. A ces lois succéda la loi Cornélia, qui fut aussi une loi somptuaire que présenta le dictateur Cornélius Sylla : cette loi ne prohibait pas la magnificence des festins, ne prescrivait pas de bornes à la gourmandise; mais elle diminuait le prix des denrées : et quelles denrées, bon Dieu! quel genre de sensualités recherchées, et à peu près inconnues aujourd'hui! quels poissons et quels mets y sont nommés! et cependant la loi leur assigne de bas prix. Je ne craindrai pas d'avancer que ce bas prix des mets invitait à s'en procurer une grande quantité et permettait aux personnes peu riches de satisfaire leur gourmandise. Pour dire tout ce que je pense, celui-là me paraît entaché de luxe et de prodigalité qui se fait servir immodérément, encore que ce soit à peu de frais : ainsi donc notre siècle doit être considéré comme beaucoup plus sobre que celui dont il est question, puisque chacun de nous ne connaît tout au plus que de nom la plupart des objets dont la loi de Sylla parle comme étant alors d'un usage vulgaire. Après la mort de Sylla, le consul Lépidus porta aussi une loi alimentaire,

tum. Unde a Lucilio poeta festivitatis suæ more « centussis » vocatur. Fanniam legem post annos decem et octo lex Didia consecuta est : ejus ferendæ duplex causa fuit : prima et potissima, ut universa Italia, non sola urbs, lege sumtuaria teneretur, Italicis existimantibus, Fanniam legem non in se, sed in solos urbanos cives esse conscriptam. Deinde, ut non soli, qui prandia cœnasve majore sumtu fecissent, sed etiam, qui ad eas vocitati essent, atque omnino interfuissent, pœnis legis tenerentur. Post Didiam Licinia lex lata est a P. Licinio Crasso divite. Cujus ferundæ probandæque tantum studium ab optimatibus impensum est, ut consulto senatus juberetur, ut ea tantummodo promulgata, priusquam trinundino confirmaretur, ita ab omnibus observaretur, quasi jam populi sententia comprobata. Lex vero hæc paucis mutatis in plerisque cum Fannia congruit. In ea enim ferenda quæsita novæ legis auctoritas, exolescente metu legis antiquioris, ita Hercules, ut de ipsis duodecim tabulis factum est : quarum ubi contemni antiquitas cœpit, eadem illa, quæ illis legibus cavebantur, in alia latorum nomina transierunt. Sed legis Liciniæ summa, ut Kalendis, Nonis, nundinis Romanis, cuique in dies singulos triginta dumtaxat asses edundi causa consumere liceret : ceteris vero diebus, qui excepti non essent, ne amplius apponeretur, quam carnis aridæ pondo tria, et salsamentorum pondo libra, et quod ex terra, vite, arboreve sit natum. Video, quid remordeat. Ergo indicium sobrii seculi est, ubi tali præscripto legum coercetur expensa cœnarum. Non ita est. Nam leges sumtuariæ a singulis ferebantur, quæ totius civitatis vitia corrigerent : at nisi pessimis effusissimisque moribus viveretur, profecto opus ferundis legibus non fuisset. Vetus verbum est : « Leges, » inquit, « bonæ ex malis moribus « procreantur. » Has sequitur lex Cornelia, et ipsa sumtuaria, quam tulit Cornelius Sulla dictator : in qua non conviviorum magnificentia prohibita est, nec gulæ modus factus; verum minora pretia rebus imposita : et quibus rebus, Dii boni! quamque exquisitis et pæne incognitis generibus deliciarum! quos illic pisces, quasque offulas nominat! et tamen pretia illis minora constituit. Ausim dicere, ut vilitas edulium animos hominum ad parandas opsoniorum copias incitaret; et gulæ servire, etiam qui parvis essent facultatibus, possent. Dicam plane, quod sentio. Apprime luxuriosus mihi videtur et prodigus, cui hæc tanta in epulis vel gratuita ponantur. Itaque tanto hoc seculum ad omnem continentiam promtius, ut pleraque earum rerum, quæ Sullana lege, ut vulgo nota, comprehenduntur, nemo nostrum vel fando compererit. Sulla mortuo, Lepidus consul legem tulit et ipse cibariam. Cato enim sumtuarias leges

car Caton qualifie ainsi les lois somptuaires. Peu d'années après, une autre loi fut soumise à l'acceptation du peuple par Antius Restion; cette loi, bien qu'excellente et non abrogée, fut rendue inutile par la ténacité du luxe et le concours puissant des autres vices. On rapporte néanmoins ce trait remarquable de Restion qui la présenta, savoir, que de toute sa vie il ne soupa plus hors de chez lui, afin de n'être pas témoin de la violation d'une loi qu'il avait présentée pour le bien public. A ces lois, je joindrais un édit somptuaire présenté par Antoine, qui fut dans la suite triumvir, si je ne trouvais inconvenant de placer, au nombre de ceux qui ont réprimé le luxe, Antoine, qui ne put être surpassé dans la dépense ordinaire de ses repas qu'au moyen de la valeur d'une pierre précieuse qu'avala son épouse Cléopâtre. Tout ce qui vit dans la mer, sur la terre ou dans les airs, lui semblait destiné à assouvir sa voracité, et il le livrait à sa gueule et à sa mâchoire. C'est dans cette vue qu'il voulut transférer en Égypte le siége de l'empire romain. Cléopâtre son épouse, qui ne voulait pas se laisser vaincre même en fait de luxe, par des Romains, fit la gageure de consommer dix millions de sesterces dans un souper. Antoine trouva la chose prodigieuse; néanmoins, il accepta la gageure sans hésiter. Munacius Plancus fut choisi pour arbitre, digne juge d'un pareil combat. Le lendemain Cléopâtre, pour engager la lutte, servit à Antoine un soupé magnifique, mais qui ne l'étonna point, parce qu'il reconnut partout ses mets quotidiens. Alors la reine, souriant, se fit apporter un flacon dans lequel elle versa un peu de vinaigre très-acide; et, détachant une pierre précieuse qui lui servait de pendant d'oreille, elle l'y jeta dedans résolument. Celle-ci s'y fut bientôt dissoute, comme c'est le propre de cette pierre; et aussitôt Cléopâtre l'avala : après cela, quoiqu'elle eût gagné la gageure, puisque la pierre valait sans contestation dix millions de sesterces, elle mettait déjà la main à celle qui lui servait de pendant à l'autre oreille, lorsque Munacius Plancus prononça gravement et en juge sévère qu'Antoine était vaincu. On peut juger quelle devait être la grosseur de cette pierre, puisque après que Cléopâtre eut été vaincue et faite prisonnière en Égypte, celle qui resta fut portée à Rome où on la scia en deux morceaux, qui furent placés, comme étant chacun d'une énorme grosseur, sur la statue de Vénus, qui était dans le temple appelé Panthéon.

—

CHAPITRE XIV.

Des diverses espèces de noix.

Furius parlait encore lorsqu'on apporta les *bellaria* du second service, ce qui fit tomber la conversation sur un autre sujet. Symmaque mettant la main aux noix : Je voudrais, dit-il, apprendre de toi, Servius, quelle est la cause ou l'origine de tant de noms divers qu'ont reçus les noix; comme aussi d'où vient que les pommes, dont les goûts et les noms sont si variés, ont reçu néanmoins toutes ce nom générique : et d'abord je souhaiterais que tu commençasses par nous dire, touchant les noix, ce qui te reviendra

cibarias appellat. Dein paucis interjectis annis, alia lex pervenit ad populum, ferente Antio Restione. Quam legem, quamvis esset optima, obstinatio tamen luxuriæ, et vitiorum firma concordia, nullo abrogante, irritam fecit. Illud tamen memorabile de Restione, latore ipsius legis, fertur : eum, quoad vixit, foris postea non cœnasse, ne testis fieret contemtæ legis, quam ipse bono publico pertulisset. His legibus annumerarem edictum de sumtibus ab Antonio propositum, qui postea triumvir fuit : ni indignum crederem, inter cohibentes sumtum Antonio locum facere : cujus expensæ in cœnam solitæ conferri, sola unionis, a Cleopatra uxore consumti, æstimatione superatæ sunt. Nam cum Antonius, quidquid mari, aut terra, aut etiam cœlo gigneretur, ad satiandam ingluviem suam natum existimans, faucibus ac dentibus suis subderet; eaque re captus, de Romano imperio facere vellet Ægyptium regnum : Cleopatra uxor, quæ vinci a Romanis nec luxuria dignaretur, sponsione provocavit, insumere se posse in unam cœnam sestertium centies. Id mirum Antonio visum. Nec moratus, sponsione contendit dignus sculna Munacio Planco, qui tam honesti certaminis arbiter electus est. Altera die Cleopatra, pertentans Antonium, pollucibilem sane cœnam paravit, sed quam non miraretur Antonius : quippe qui omnia, quæ apponebantur, ex cotidianis opibus agnosceret. Tunc arridens regina phialam poposcit, cui aceti nonnihil acris infudit, atque illuc unionem demtum ex aure altera festinabunda demisit; eumque mature dissolutum, uti natura est ejus lapidis, absorbuit. Et, quamvis eo facto sponsione vicisset, (quippe cum ipsa margarita centies sestertium sine contentione evaluisset) manum tamen et ad alterius unionis aurem similiter admovit, nisi Munacius Plancus judex severissimus superatum Antonium mature pronuntiasset. Ipse autem unio cujus fuerit magnitudinis, inde colligi poterit, quod qui superfuit, postea victa regina, et capta Ægypto, Romam delatus, desectusque est; et factæ ex una margarita duæ, impositæque simulacro Veneris, ut monstruosæ magnitudinis, in templo, quod Pantheum dicitur.

—

CAPUT XIV.

De nucum generibus.

Adhuc dicente Furio, secundæ mensæ illata bellaria novo sermoni principium dederunt. Symmachus enim, attrectans manu nuces, Vellem, inquit, ex te audire, Servi, tanta nucibus nomina quæ causa vel origo variaverit; aut unde tot mala, cum hac una appellatione vocitentur, fiant tamen seorsum diversa tam vocabulo, quam sa-

en mémoire de tes fréquentes lectures. Alors Servius prit la parole : — Cette noix est appelée *juglans*, selon l'opinion de quelques-uns, de *juvando* (agréable) et de *glans;* mais Gavius Bassus, dans son livre De la signification des mots s'exprime ainsi :

« Le nom de l'arbre appelé *juglans* est composé de *Jovis* et de *glans* (gland de Jupiter). « Cet arbre porte des noix d'une saveur plus « agréable que le gland. Les anciens trouvant ce « fruit bon et semblable au gland, et l'arbre qui « le porte digne d'être consacré à un dieu, « l'appelèrent *Jovis glans*, dont on a fait aujour- « d'hui par syncope *juglans.* »

Cloatius Vérus, dans son livre Des mots tirés du grec, explique ce nom de cette manière : « *Juglans,* c'est comme s'il y avait *dijuglans* « (gland du dieu Ju), il manque le mot *di :* en « grec, Διὸς βάλανος (gland de Jupiter), comme « on le trouve dans Théophraste, qui dit: Les ar- « bres particuliers aux montagnes, et qui ne crois- « sent point dans les plaines, sont: le térébinthe, « l'yeuse, le tilleul, l'alaterne et le noyer, qui est « le même que le Διος βαλανος. Les Grecs ap- « pellent aussi cette espèce de noix basilique « (royale.) »

La noix appelée avellane ou prénestine est produite par l'arbre appelé coryle (coudrier), dont Virgile a parlé: « *Corylum sere.* » Il est près de Prénestine une peuplade appelée les Karsitains, du grec κάρυον (noix). Varron en fait mention dans son Logistorique intitulé Marius de la Fortune. Voilà d'où vient le nom de la noix prénestine. On trouve le passage suivant dans la comédie du Devin, de Nævius :

« Qui était hier chez vous? des hôtes de Pré- « neste et de Lanuvium il fallut donner à cha- « cun le mets de son pays qu'il aime : à l'un des « noix en abondance, à l'autre l'oignon apprêté « en sauce. »

Les Grecs appellent cette autre noix-ci pontique, tandis que chaque nation lui fait prendre le nom de celle de ses provinces où elle croît le plus abondamment. La noix-châtaigne, qui est mentionnée dans Virgile *castaneasque nuces*, s'appelle aussi héracléotique; car le savant Oppius dans l'ouvrage qu'il a fait sur les arbres, forestiers, dit :

« La noix héracléotique, que quelques-uns « appellent châtaigne, la noix pontique, les noix « appelées basiliques, juglandes, poussent des « feuilles et des fleurs semblables à celles des « noyers de la Grèce, et aux mêmes saisons. »

Ce passage m'amène à parler de la noix grecque. — En disant cela, Servius tira une amande de son noyau et la présenta aux convives. — La noix grecque est celle que nous appelons amygdale (amande). Elle est aussi appelée thasienne, témoin Cloatius, qui, dans le quatrième livre des « Étymologies grecques, » dit : « la noix grecque amygdale. » Atta, dans sa Supplication, dit : « Ajoutez à tous ces dons la noix grecque, et du « miel à volonté. » Puisque nous parlons des noix, je n'omettrai point la noix mollusque, quoique l'hiver ne nous permette pas d'en jouir actuellement. Plaute, dans son *Calceolus* (petit soulier), en fait mention en ces termes : Il dit que « les branches d'un noyer mollusque s'élèvent au- « dessus de son toit. » Plaute la nomme à la vérité; mais il ne nous donne aucun renseignement sur elle. C'est celle qu'on appelle vulgairement persique (pêche), et on la nomme mollusque,

pore. Ac prius de nucibus absolvas volo, quæ tibi memoria crebræ lectionis occurrunt. Et Servius : Nux ista juglans secundum nonnullorum opinionem a juvando, et a glande dicta existimatur. Gavius vero Bassus in libro de Significatione verborum hoc refert : « Juglans arbor proinde « dicta est, ac Jovis glans. Nam quia id arboris genus « nuces habet, quæ sunt suaviore sapore, quam glans « est : hunc fructum antiqui illi, qui egregium glandique « similem, ipsamque arborem Deo dignam existimabant, « Jovis glandem appellaverunt; quæ nunc literis interli- « sis, juglans nominatur. » Cloatius autem Verus in libro a Græcis tractorum ita memorat : « Juglans, di præter- « missum est, quasi dijuglans, id est, Διὸς βάλανος : » sicut Theophrastus ait : Ἴδια δὲ τῶν ὀρινῶν ἃ ἐν τοῖς πεδίοις οὐ φύεται, τερέβινθος, πρίνος, φιλύρη, ἀφάρκη, κάρια, ἡ καὶ Διὸς βάλανος. Hanc Græci etiam basilicam vocant.

Nux hæc Avellana, seu Prænestina, quæ est eadem, ex arbore est, quæ dicitur *corylos*. De qua Vergilius dicit : *Corylum sere*. Est autem natio hominum juxta agrum Prænestinum, qui Carsitani vocantur ἀπὸ τῶν καρύων : cujus rei meminit Varro in Logistorico, qui inscribitur, *Marius de fortuna*. Inde scilicet Prænestinæ nuces. Est et illud apud Nævium in fabula Ariolo :

Quis heri apud te? Prænestini et Lanuvini hospites.
Suopte utrosque decuit acceptos cibo,
Alteris inanem bulbam madidam dari,
Alteris nuces in proclivi profundere.

Hanc autem nucem Græci Ponticam vocant, dum unaquæque natio indit huic nuci nomen ex loco, in quo nascitur copiosior. Nux castanea, de qua Vergilius, *Castaneasque nuces*, vocatur et heracleotica. Nam vir doctus Oppius in libro, quem fecit de silvestribus arboribus, sic ait : « Heracleotica hæc nux, quam quidam castaneam « vocant, itemque Pontica nux, atque etiam, quæ dicun- « tur basilicæ juglandes, germina atque flores agunt simi- « liter iisdem temporibus, quibus græcæ nuces. »

Nunc dicendum est, quæ sit græca nux : ac simul hoc dicens amygdalam de lance tulit et ostendit. Nux græca hæc est, quæ et amygdale dicitur. Sed et Thasia eadem nux vocatur. Testis est Cloatius in ordinatorum Græcorum lib. IV, cum sic ait : « Nux græca amygdale. » Atta vero in Supplicatione, « Nucem græcam, » ait, « favumque « adde, quantum libet. » Nucem molluscam, licet hiemis nobis tempus invideat, tamen quia de nucibus loquimur, indictam non relinquamus. Plautus in Calceolo sic ejus meminit : « Molluscam nucem super ejus dixit impendere « tegulas. » Ecce Plautus nominat quidem : sed quid sit nux mollusca, non exprimit. Est autem persicum, quod

parce que c'est la plus molle de toutes les noix : c'est ce qui est attesté par le très-savaut Suévius, auteur compétent en cette matiere, dans l'idylle intitulée *Moretum*. Parlant d'un jardinier qui apprête un *moretum*, parmi les diverses choses qu'il y fait entrer, il nous apprend qu'il y met la noix mollusque; voici ses expressions :

« Toi, Acca, joins la noix basilique à la noix « de Perse. Cette dernière a pris son nom, dit-on, « de ce que jadis ceux qui, avec le puissant roi « appelé Alexandre le Grand, allaient porter « chez les Perses une guerre féconde en terri- « bles combats, à leur retour dans les champs de « la Grèce, y plantèrent cette espèce d'arbres, « qu'ils en avaient apporté; procurant ainsi de « nouveaux fruits aux mortels. Cette noix est la « noix mollusque, pour que personne ne s'y trompe « faute de le savoir.

On appelle noix térentine, celle qui est si peu compacte qu'elle se brise presque en la touchant. On trouve à son sujet le passage suivant dans le livre de Favorin :

« Quelques personnes donnent aux noix et aux « brebis l'épithète de *tarentines*, tandis qu'il faut « dire *térentines*, de *terenus*, qui dans l'idiome « des Sabins signifie *mou*. C'est de cette origine « que Varron, dans son livre troisième à *Libonis*, « pense que dérive le nom des Térentins. »

Horace est tombé dans l'erreur que Favorin vient de signaler, lorsqu'il dit : « Et la molle noix « de Tarente (*et molle Tarentum*.) »

La noix de pin produit celle-ci que vous voyez. On trouve dans la *Cistellaire* de Plaute le passage suivant : « Que celui qui veut extraire la noix « de sa coque brise la noix. »

CHAPITRE XV.

Des diverses espèces de pommes et de poires.

Puisque nous trouvons les pommes au nombre des *bellaria*, parlons de leurs différentes espèces, maintenant que nous avons terminé ce qui concerne les noix. Il est des écrivains agronomiques qui établissent la distinction suivante entre les noix et les pommes. Ils appellent noix tout fruit qui, étant dur à l'extérieur, renferme intérieurement un corps bon à manger; et ils appellent pomme tout fruit qui, étant extérieurement bon à manger, renferme dans l'intérieur un corps dur. D'après cette définition, la pêche, que le poëte Suévius compte, comme nous l'avons vu plus haut, au nombre des noix, devrait être rangée plutôt parmi les pommes.

Après ce préliminaire il faut passer en revue les différentes espèces de pommes que Cloatius, dans le quatrième livre des Étymologies greques, énumère soigneusement en ces termes :

« Voici quelles sont les diverses espèces de « pommes : l'abricot, le coing, le citron, le coccy- « melum, la pomme à cuire, la pomme de « Mélos, la pomme douce, la mattiane, la pomme « orbiculée, la grenade, la pomme précoce, la « pomme ridée, la punique, la persique (pêche), « la quiriane, le prosivum, la pomme rouge, la « scandiane, la pomme silvestre, le struthium, la « scantiane, la pomme de Tibur, la vériane. »

Vous voyez que la pêche, qui a conservé le nom de son sol originaire *(persicum)*, quoiqu'elle soit depuis longtemps naturalisée sur le nôtre, est comptée par Cloatius au nombre des pommes. Le citron, dont parle le même auteur, est aussi une

vulgo vocatur : et mollusca nux dicitur, scilicet quod ceteris omnibus nucibus mollior sit. Hujus rei idoneus assertor est Suevius, vir longe doctissimus, in idyllio, quod inscribitur Moretum. Nam, cum loquitur de hortulano faciente moretum, inter cetera, quæ eo mittit, et hoc pomum mitti ait his verbis :

Admisce tu Acca basilicis hæc nunc partim,
Partim Persica : quod nomen sic denique fertur,
Propterea quod, qui quondam cum rege potenti,
Nomine Alexandro Magno, fera prœlia bello
In Persas retulere, suo post inde reventu
Hoc genus arboris in prælatis finibus Grajis
Disseruere, novos fructus mortalibus dantes.
Mollusca hæc nux est, ne quis forte inscius erret.

Nux Terentina dicitur, quæ ita mollis est, ut vix attrectata frangatur. De qua in libro Favorini sic reperitur : « Itemque quidam Tarentinas oves, vel nuces dicunt, quæ « sunt Terentinæ a tereno, quod est Sabinorum lingua « molle. Unde Terentios quoque dictos putat Varro ad « Libonem primo. » Quam in culpam etiam Horatius potest videri incidere, qui ait :

Et molle Tarentum.

Nux pinea hos nobis, qui appositi sunt, nucleos dedit. Plautus in Cistellaria :

Qui e nuce nucleos esse vult, frangat nucem.

CAPUT XV.

De generibus malorum, et pirorum.

Et, quia mala videmus admixta bellariis, post nuces de malorum generibus disserendum est. Sunt de agricultura scriptores, qui nuces et mala sic dividunt, ut nuces dicant omne pomum, quod foris duro tegatur, et intus habeat, quod esui est; malum vero, quod foris habeat, quod esui, et durum intus includat. Secundum hanc definitionem Persicum, quod Suevius poeta superius inter nuces numerat, magis erit inter mala numerandum.

His præmissis, malorum enumeranda sunt genera, quæ Cloatius in Ordinatorum Græcorum libro quarto ita diligenter enumerat : « Sunt autem genera malorum : Ame- « rinum, cotonium, citreum, coccymelum, conditivum, « ἐπιμηλὶς, musteum, Mattianum, orbiculatum, ogratia- « num, præcox, pannuceum, Punicum, Persicum, qui- « rianum, prosivum, rubrum, scandianum, silvestre, « struthium, Scantianum, Tibur, Verianum. » Vides Persicum a Cloatio inter mala numeratum, quod nomen originis suæ tenuit, licet jam dudum nostri soli germen sit. Quod autem ait idem Cloatius, *citreum*, et ipsum Persicum malum est secundum Vergilium :

Felicis mali, quo non præstantius ullum.

espèce de pomme persique, selon Virgile, qui dit: « La pomme de l'Arabie Heureuse, la meilleure de « toutes, etc. » Et pour qu'on ne doute pas que ce soit du citron dont Virgile a voulu parler, écoutez un passage d'Oppius, dans son livre Des arbres forestiers : « Le citron est aussi une pomme « persique; une espèce croît en Italie, et l'autre « en Médie. » Peu après, parlant de ce même fruit, il ajoute :

« Il est fortement odorant; son jus jeté sur les « habits y tue les teignes. On le regarde aussi « comme un contre-poison, parce que, écrasé « dans du vin, il produit une boisson qui forti- « fie en purgeant. Les citrons viennent en Perse « dans toutes les saisons, et tandis qu'on cueille « les uns, les autres mûrissent encore. »

On voit que le citron est nommé dans ce passage avec toutes les qualités distinctives que Virgile lui attribue, sans prononcer son nom. Homère, qui appelle le citron θύον, nous apprend que c'est un fruit odorant: « Le citron exhalait une « excellente odeur. » Et quant à ce que dit Oppius, qu'on mettait du jus de citron sur les habits, Homère a aussi exprimé la même chose en ces termes : « Ayant revêtu des habits brillants, et par- « fumés avec le citron » (θυώδεα). De même aussi Névius, dans son poëme de la guerre Punique, par l'expression de *citrosa vestis*, veut exprimer un habit parfumé au citron.

La poire que vous voyez devant vous est un fruit qui a de nombreuses variétés, distinguées par des noms différents. Cloatius, déjà cité, donne la nomenclature suivante de leurs dénominations : « La poire d'Antium, la poire citrouille, le cirri- « tum, la cervisca, la poire graveleuse, la crustu- « mine, le doyenné, la petite poire grecque, la lol- « liane, la poire laurier, la latérésiane, la poire « de Lanuvinum, le murapium, la poire de Mi- « let, la poire douce, la néviane, la poire ronde, « la préciane, la rubile, la poire de Signinum, la « fulliane, la titiane, la turriniane, le timosum, la « poire précoce, la volème, la nêfle tardive, la « sementive tardive, la sextiliane tardive, la « poire tardive de Tarente, la valériane tardive. »

—

CHAPITRE XVI.

Des diverses espèces de figues, d'olives et de raisins.

Ces figues sèches qui sont là m'invitent à énumérer les diverses espèces de ce fruit, toujours guidé, pour celui-là comme pour les autres, par Cloatius: voici l'énumération qu'il fait, avec son exactitude ordinaire, des diverses espèces de figues :

« L'africaine, la figue blanche, la figue de « roseau, l'asinastre, la figue noire, la figue de « marais, l'augusta, la figue bisannuelle, la figue « de Carie, la figue de Chalcide, l'alba-nigra, « l'alba-nigra de Chio, l'alba-nigra calpurniane, « la figue citrouille, la figue à peau dure, la figue « herculane, la Liviane, la figue de Lydie, la « petite figue de Lydie, la figue des Marses, la « figue de Numidie, la pompéiane brune, la figue « précoce, la tellane noire. »

Il est bon de savoir que le figuier blanc est un des arbres heureux, et le figuier noir un des arbres malheureux, selon que nous l'apprennent les pontifes. Voici en effet ce que dit Vérianus, dans son traité Des formules Pontificales : « Sont « réputés arbres heureux, le chêne, l'æsculus, « l'yeuse, le liége, le hêtre, le coudrier, le sor- « bier, le figuier blanc, le poirier, le pommier,

et reliqua. Et ut nemo dubitet, hæc de citreo dixisse Vergilium; accipite, quæ Oppius in libro de silvestribus arboribus dicat : « Citrea item malus et Persica : altera « generatur in Italia, et in Media altera. » Et paulo post de citreo loquens, ait : « Est autem odoratissimum : ex « quo interjectum vesti tineas necat : fertur etiam venenis « contrarium; quod tritum cum vino purgatione virium « suarum bibentes servat. Generantur autem in Perside « omni tempore mala citrea. Alia enim præcarpuntur, alia « interim maturescunt. » Vides hic et citreum nominari, et omnia signa poni, quæ de eo Vergilius dixit; licet nomen citrei ille non dixerit. Nam et Homerus, qui citreum θύον appellat, ostendit esse odoratum pomum :

Θύον δ' ὑπὸ καλὸν ὀδώδει.

et, quod ait Oppius inter vestem poni citreum, idem significat Homerus, cum dicit :

Εἵματα δ' ἀμφιέσασα θυώδεα σιγαλόεντα.

hinc et Nævius poeta in bello Punico ait citrosam vestem.

Pira hæc, quæ videmus, varietas nominum numerosa discernit. Nam idem Cloatius sic eorum vocabula describit : « Anicianum, cucurbitivum, cirritum, cervisca, « calculosum, crustuminum, decimanum, Græculum, « Lollianum, Lanuvinum, laureum, lateresianum, mu- « rapium, Milesium, murteum, Nævianum, orbiculatum, « præcianum, rubile, Signinum, Fullianum, Titianum, « Turrinianum, timosum, præcox, volemum, mespillum « serum, sementivum serum, Sextilianum serum, Taren- « tinum serum, Valerianum serum. »

—

CAPUT XVI.

De ficuum, olearum, uvarumque generibus.

Admonent nos et fici aridæ, ut enumeremus genera ficorum, eodem Cloatio nos de his, ut de aliis, instruente. Sic enim diversas ficos diligentiæ suæ more dinumerat : « Africa, albula, harundinea, asinastra, atra, palusca, « augusta, bifera, Carica, Chalcidica, alba nigra, Chia « alba nigra, Calpurniana alba nigra, cucurbitiva, duri- « coria, Herculanea, Liviana, Ludia, leptoludia, Mar- « sica, Numidica, pulla Pompejana, præcox, Tellana « atra. » Sciendum, quod ficus alba ex felicibus sit arboribus; contra nigra ex infelicibus. Docent nos utrumque pontifices. Ait enim Veranius de verbis pontificalibus : « Felices arbores putantur esse, quercus, æsculus, ilex,

« la vigne, le cornouiller, le lotos. » Tarquin l'Ancien, dans son livre Des prodiges qui concernent les arbres, s'exprime ainsi :

« On appelle arbres malheureux ceux qui sont « sous la protection des dieux des enfers, dont « il faut se préserver; ces arbres sont : l'alaterne, le sanguin, la fougère, le figuier noir, tous « les arbres qui produisent des baies noires, et « toute espèce de fruits de cette couleur, l'alisier, « le poirier sauvage, le houx, le buisson, et les arbrisseaux à épines. Tous ces arbres doivent être « brûlés, pour conjurer les phénomènes de mau- « vais augure. »

Mais que penser de voir dans de bons auteurs la figue distinguée de la pomme, comme ne faisant point partie de cette classe de fruits? Afranius, dans la *Sella* (chaise), dit : « La *pomme*, « l'herbe potagère, le *figuier*, le raisin. » Cicéron, dans le livre troisième de son Œconomique, dit aussi : « Il ne plante point la vigne; il ne cul- « tive pas soigneusement ce qu'il a semé; il n'a « ni huile, ni figues, ni pommes. » Il ne faut pas négliger la remarque que le figuier est le seul de tous les arbres qui ne fleurit point. On donne le nom de *grossus* à la figue qui ne mûrit point, et qui donne encore de ce lait qui est propre à ce fruit. Les Grecs, pour les désigner, se servent du mot ὀλύνθος. On lit dans Mattius : « Parmi tant « de milliers de figues vous ne voyez pas un « *grossus*. » Peu après il dit : « Prenez de cet au- « tre lait qui découle des *grossi*. » Postumius Albinus, dans le premier livre de ses Annales, dit, en parlant de Brutus : « C'est pourquoi il se « faisait passer pour fou et pour insensé : il man- « geait des *grossuli* au miel. »

Voici quelles sont les diverses espèces d'olives : l'olive d'Afrique, l'olive blanchâtre, l'aquilia, l'olive d'Alexandrie, l'olive d'Égypte, la culminea, l'olive des ragoûts, la licinianc, l'orchas, l'olive sauvage, la pausia, la paulia, l'olive longue, la sallentine, la sergiane, la termutia.

Voici maintenant les diverses espèces de raisins. L'aminéen, ainsi nommé du pays où il croît; car le lieu où est maintenant Falerne fut jadis habité par les Aminéens. L'asinusca, l'atrusca, l'albivérus, le raisin d'Albano, le raisin des abeilles, l'apicia, le bumamma, ou, comme disent les Grecs, βούμασθος; le raisin à chair dure, le raisin sauvage, le psithia noir, le maronien, le raisin maréotide, le raisin de Numente, le raisin précoce, le pramnien, le psithia, le pilleolata, le raisin de Rhodes, le raisin à couronne, le vénucula, le variola, le lagéa.

Ici Prætextatus prenant la parole : — Je voudrais écouter plus longtemps notre cher Servius; mais l'heure du repos étant arrivée, nous avertit de remettre au moment où nous pourrons écouter le reste de la savante dissertation entamée par Symmaque dans sa propre maison. Là-dessus on se retira.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Avec quelle exactitude Virgile a décrit les divers rites des sacrifices.

Les personnes attendues se trouvant réunies, à l'heure fixée avant le repas du soir, dans la maison de Prætextatus, Evangelus commença par lui adresser la parole en ces termes : — Tu nous as dit, mon cher Prætextatus, qu'entre les mérites divers de Virgile, dont tu es le lecteur assidu, celui que tu admires le plus, c'est la science pro-

« suber, fagus, corylus, sorbus, ficus alba, pirus, malus, « vitis, prunus, cornus, lotus. » Tarquinius autem Priscus in ostentario arborario sic ait : « Arbores, quæ inferum « Deorum avertentiumque in tutela sunt, eas infelices no- « minant. Alternum sanguinem, filicem, ficum atram, « quæque baccam nigram nigrosque fructus ferunt, item- « que acrifolium, pirum silvaticum, ruscum, rubum, « sentesque, quibus portenta prodigiaque mala comburi « jubere oportet. » Quid? quod ficum tanquam non pomum secerni a pomis apud idoneos reperimus? Afranius in Sella : « Pomum, holus, ficum, uvam. » Sed et Cicero Œconomicon libro tertio : « Neque serit vitem, neque, quæ sata « est, diligenter colit; oleum, ficos, poma, non habet. » Nec hoc ignorandum est, ficum solam ex omnibus arboribus non florere. Lacte proprie ficorum. Grossi appellantur fici, qui non maturescunt : hos Græci dicunt ὀλύνθους. Mattius : « In millibus tot ficorum non videbitis grossum. » Et paulo post ait : « Sumas ab alio lacte diffluos grossos. » Et Postumius Albinus annali primo de Bruto : « Ea causa « sese stultum brutumque faciebat; grossulos ex melle « edebat. »

Olearum genera hæc enumerantur : Africana, Albigerus, Aquilia, Alexandrina, Ægyptia, culminea, conditiva, Liciniana, Orchas, oleaster, pausia, Paulia, radius, Sallentina, Sergiana, Termutia. Sicut uvarum ista sunt genera : Aminea, scilicet a regione : nam Aminei fuerunt, ubi nunc Falernum est : asinusca, atrusca, albiverus, albena, apiana, apicia, bumamma, aut, ut Græci dicunt, βούμασθος· duracina, labrusca, melampsithia, maronia, mareotis, numentana, precia, prannia, psithia, pilleolata, Rhodia, stephanitis, venucula, variola, lagea. Inter hæc Prætextatus : Vellem Servium nostrum diutius audire. Sed hora nos quietis admonet, ut exorto jubare eloquio Symmachi domi suæ fruamur. Atque ita facta discessio est.

LIBER III.

CAPUT I.

Quam accurate Vergilius expresserit diversos ritus sacrificandi.

Congregatis in tempore constituto in domo Vettii, qui venire debuerant, ante cœnandum cœpit Euangelus Vettium taliter compellare : Dixisti, inquit, mi Vetti, inter

fonde du droit pontifical qu'il montre dans plusieurs parties de ses ouvrages, comme si cette science eût été le principal objet de ses études. Tu t'es engagé, si l'occasion se présentait de traiter un sujet aussi important, à prouver que Virgile devait être considéré comme le premier de nos pontifes : remplis donc maintenant ta promesse; sans quoi je devrai croire ou que tu as oublié ton engagement, ou plutôt que le président du collége de nos pontifes ignore le mérite de Virgile considéré comme pontife.

Le visage de Prætextatus se couvrit d'une rougeur modeste, et il répondit : Je vais prouver, et que je n'oublie point mes engagements, et que Virgile ne fut pas ignorant des rites sacrés. Je le ferai, Évangelus, non à cause de tes paroles, beaucoup plus inconsidérées que vraies, mais par égard pour cette réunion, qui, je le sais, m'écoutera avec empressement. La première chose par laquelle je crois devoir commencer, c'est la cérémonie de la purification, par où doit toujours commencer quiconque veut offrir aux dieux du ciel un sacrifice régulier. C'est ce que Virgile démontre clairement, lorsqu'introduisant Énée en qualité de pontife, il lui fait adresser à son père les paroles suivantes :

« Toi, mon père, prends dans tes mains les « ustensiles sacrés et nos pénates domestiques; « sortant d'un si terrible combat, et la main en« core fraîchement ensanglantée, je serais sacri« lége de les toucher avant de m'être lavé dans « l'eau vive du fleuve. »

Après la sépulture de sa nourrice Caïète, où tend la navigation d'Énée?

« Vers les lieux riants par où coule le Tibre « pour se précipiter dans la mer; »
afin qu'aussitôt qu'il aura mis le pied sur le seuil de l'Italie, lavé dans les ondes du fleuve, il puisse invoquer avec pureté Jupiter,

« Et sa mère Vénus, qui lui donna le jour en « Phrygie. »
Et pourquoi tout cela? parce qu'il navigue sur le Tibre pour aller joindre Évandre, et que, devant le trouver occupé à célébrer les fêtes d'Hercule, il veut être purifié, afin de pouvoir participer aux sacrifices de son hôte. Aussi Junon ne se plaint-elle pas tant de ce que contre sa volonté Énée est parvenu en Italie, que « de ce qu'il est entré dans le lit désiré du Tibre, » parce qu'elle savait qu'une fois purifié dans ce fleuve, il pouvait régulièrement sacrifier à elle-même, et qu'elle ne voulait pas seulement être intercédée par lui.

Maintenant que nous avons démontré, par l'autorité de Virgile, que la purification est une cérémonie essentielle aux sacrifices que l'on offre aux dieux du ciel, voyons si ce poëte a observé la même exactitude de rites à l'égard du culte des dieux des enfers. Lorsqu'on veut sacrifier aux dieux du Ciel, il faut se purifier par l'ablution de tout le corps; mais lorsqu'on veut sacrifier aux dieux des enfers, il suffit seulement de l'aspersion. Énée veut donc parler de sacrifices à faire aux dieux du ciel, lorsqu'il dit : « Jusqu'à « ce que je me sois lavé dans l'eau vive du fleuve. » Mais lorsque Didon veut sacrifier aux dieux infernaux, elle dit :

« O ma chère nourrice, fais venir ici ma sœur

omnia, quibus eminet laus Maronis, hoc te lectorem assiduum admirari, quia doctissime jus Pontificium, tanquam hoc professus, in multa et varia operis sui parte servavit. Et si tantæ dissertationis sermo non cederet, promisisti, fore ut Vergilius noster pontifex maximus videretur. Nunc igitur comple promissum, vel sermonem a memoria tua credam cessisse, vel potius præsulem nostrum Vergilium pontificem ignorasse. Tunc Prætextatus, decenti rubore perfusus : Non, inquit, o Euangele, propter verba tua magis vana, quam vera, sed propter totius cœtus reverentiam, quem scio avide istud audire, ostendam, nec me sermonis oblitum, nec sacrorum Vergilium imperitum. Hoc autem reputo principaliter præmittendum, quo ad hoc quis Diis superis rem sacram recte perficiat, prius eum rite purificari oportere. Et hoc Vergilius prius plane demonstrat, cum Æneam pontificem introducit, patri suo sic loquentem :

Tu, genitor, cape sacra manu patriosque Penates.
Me, bello e tanto digressum et cæde recenti,
Attrectare nefas; donec me flumine vivo
Abluero.

post Cajetæ quoque nutricis sepulturam, quo potissimum navigans appellitur, quam ad eam partem,

Per quam fluvio Tiberinus amœno
In mare prorumpit,

ut confestim in ipso Italiæ limine fluviali unda ablutus, posset quam purissime Jovem,

Phrygiamque ex ordine matrem,

invocare. Quid? quod Evandrum aditurus perTiberim navigat, quod eum esset reperturus Herculi sacra celebrantem, ut sic purificatus sacris possit hospitalibus interesse? Hinc et Juno ipsa conqueritur, non magis quod Æneam contigisset contra suum velle in Italiam pervenire, quam quod *optato* potiretur *Tibridis alveo :* quia sciret, eum hoc amne purificatum posse sacra etiam sibi rite perficere; nam ne supplicari quidem sibi ab eo vellet. Nunc, quoniam purificationem ad sacra superorum pertinentem Deorum in Vergiliana observatione monstravimus, videamus, utrum et circa inferorum Deorum cultum proprietatem moris idem poeta servaverit. Constat, Diis superis sacra facturum corporis ablutione purgari. Cum vero inferis litandum est, satis actum videtur, si adspersio sola contingat. De sacris igitur superorum ait Æneas :

Donec me flumine vivo
Abluero.

at Dido, cum sacra Diis inferis instituit, ait :

Annam, cara mihi nutrix, huc siste sororem :
Dic corpus properet fluviali spargere lympha.

et alibi :

Sparserat et latices simulatos fontis Averni.

« Anne; dis-lui qu'elle se hâte d'asperger son « corps de l'eau du fleuve. »

Et dans un autre endroit le poëte dit :

« Didon avait répandu (*sparserat*) l'eau, à « l'imitation de la fontaine de l'Averne. »

En racontant la cérémonie de la sépulture de Misène, le poëte dit :

« Il (le prêtre Corynée) tourne trois fois autour « de ses compagnons, portant une onde pure, dont « il les aspergeait légèrement. »

De même, lorsque dans les enfers Virgile peint Énée prêt à consacrer un rameau à Proserpine, il s'exprime ainsi :

« Énée s'arrête à l'entrée, et asperge son corps « avec de l'eau fraîchement puisée. »

—

CHAPITRE II.

Avec quelle propriété Virgile a employé les expressions sacramentelles des cérémonies sacrées.

La propriété des termes est si familière à Virgile, que cette observation, à son égard, paraît cesser d'être un éloge. Néanmoins il ne l'a nulle part poussée plus loin qu'en fait de sacrifices et de choses sacrées.

Et d'abord je ferai une remarque sur un terme à propos duquel on s'est plusieurs fois trompé. Virgile dit : « Je vous offrirai (*porriciam*) ses en« trailles dans les flots amers. » Il ne faut point lire *projiciam* (je jetterai), comme le font quelques-uns, à cause des mots *in fluctus*, dans lesquels on croit que Virgile a voulu dire : *je jetterai les entrailles*. Mais il n'en est point ainsi ; car, selon la doctrine des haruspices et les maximes des pontifes, le mot *porriciam* est sacramentel dans les sacrifices. Véranius, sur le I[er] livre de Pictor, discute ainsi cette expression : « Les entrailles des victimes (*exta*) sont présentées (*porriciunto*) et données (*danto*) aux dieux, ou sur l'*altare*, ou sur l'*ara*, ou sur le *focus*, ou en quelqu'un des lieux où l'on doit faire ces offrandes. » L'expression technique des sacrifices est donc *porricere*, et non *projicere* : et quant à la dernière partie des paroles de Véranius, « ou sur l'*ara*, ou sur le *focus*, ou en quelqu'un des lieux où l'on doit faire ces offrandes, » il faut observer que la mer, dans le passage de Virgile, tient lieu de l'*ara* ou du *focus* ; car c'est aux dieux de la mer qu'est offert le sacrifice. Voici le passage :

« Dieux qui régnez sur cette mer dont je par« cours les plaines, je fais vœu avec joie de vous « immoler sur ce rivage un taureau blanc : je vous « offrirai (*porriciam*) ses entrailles (*exta*) dans « les flots amers, et j'y répandrai le vin liquide. » De là il résulte que, suivant les rites sacrés, les entrailles des victimes peuvent *porrici* (être offertes), et non *projici* (être jetées). *Constituam ante aram voti reus* (j'amènerai devant vos autels, engagé par vœu) : ce sont les mots sacramentels des sacrifices : celui qui s'engage envers les dieux par un vœu est appelé *reus* ; et celui qui ne remplit pas son vœu est appelé *damnatus*. Mais je n'ai pas besoin d'en dire davantage sur ce sujet, puisque le savant Eustathe naguère l'a traité à fond.

C'est une chose particulière à remarquer dans Virgile, qu'il emploie souvent, avec une profonde intelligence, tel mot que le vulgaire pourrait plus d'une fois croire placé au hasard. Ainsi, nous lisons en plusieurs endroits qu'on ne peut sacrifier par la simple oraison, si en outre celui qui prie les dieux ne tient en priant leurs autels embrassés. Varron, dans le cinquième livre de son

---

nec non cum Misenum sepulturæ mandari refert :

Idem ter socios pura circumtulit unda,
Spargens rore levi.

sic et cum facit Æneam apud inferos ramum Proserpinæ consecraturum, ita refert :

Occupat Æneas aditum, corpusque recenti
Spargit aqua.

—

CAPUT II.

Quam proprie Vergilius usus sit verbis ad sacra pertinentibus.

Verborum autem proprietas tam poetæ huic familiaris est, ut talis observatio in Vergilio laus esse jam desinat; nullis tamen magis proprie usus est, quam sacris, vel sacrificalibus verbis. Et primum illud non omiserim, in quo plerique falluntur :

Extaque salsos
Porriciam in fluctus.

non, ut quidam, *projiciam* ; existimantes, dixisse Vergilium projicienda exta, qui adjecit, *in fluctus*. Sed non ita est; nam et ex disciplina haruspicum, et ex præcepto pontificum verbum hoc solemne sacrificantibus est : sicut Veranius ex primo libro Pictoris ita dissertationem hujus verbi executus est : « Exta porriciunto, Diis danto in altaria, aramve, focumve, eove, quo exta « dari debebunt. » *Porricere* ergo, non *projicere*, proprium sacrificii verbum est. Et quia dixit Veranius : « In « aram focumve, eove, quo exta dari debebunt; » nunc pro ara et foco mare accipiendum est, cum sacrificium Diis maris dicatur; ait enim :

Di, quibus imperium est pelagi, quorum æquora curro,
Vobis lætus ego hoc candentem in litore taurum
Constituam ante aras, voti reus, extaque salsos
Porriciam in fluctus, et vina liquentia fundam.

ex his docetur, in mare rite potuisse *porrici exta*, non *projici*.

Constituam ante aras voti reus.

Hæc vox propria sacrorum est, ut reus vocetur, qui suscepto voto se numinibus obligat; damnatus autem, qui promissa vota non solvit. Sed de hoc non opus est a me plura proferri, cum vir doctissimus Eustathius paulo ante hanc partem plenius executus sit.

Est profundam scientiam hujus poetæ in uno sæpe reperire verbo, quod fortuito dictum vulgus putaret. Multifariam enim legimus, quod litare sola non possit oratio, nisi et is, qui deos precatur, etiam aram manibus apprehendat. Inde Varo divinarum libro quinto dicit, aras

traité Des choses divines, dit que les autels (*aræ*) s'appelaient anciennement *asæ* (anses) parce qu'il fallait qu'ils fussent tenus, par ceux qui offraient les sacrifices, de la même façon qu'on tient les vases par les anses. Au moyen d'un changement de lettre, d'*asa* on aura fait *ara*, comme de *Valesius* et de *Fusius* qui se disaient anciennement, on a fait aujourd'hui les noms de Valérius et de Furius. Virgile, dans le vers suivant, n'a pas négligé nos observations :

« Le dieu tout-puissant entendit les prières
« qu'Iarbe lui adressait en tenant ses autels
« embrassés. »

Ne croirait-on pas qu'Iarbe est écouté, non pas tant parce qu'il priait, que parce qu'il tenait les autels embrassés? Lorsque Virgile dit ailleurs :

« Énée priait la Sibylle en ces termes, et tenait
« embrassé l'autel ; »

Et dans un autre endroit, lorsque le poëte fait dire à Latinus :

« Je touche les autels, j'atteste les dieux, et les
« feux qui y brûlent en leur honneur »,

Il entend donner une signification analogue au terme qui exprime l'action de saisir l'autel (*tango*).

Le même poëte, savant aussi profond qu'esprit ingénieux, a usé de certains vieux mots qu'il savait appartenir spécialement aux rites sacrés, de manière qu'en changeant le son du mot, la signification restât tout entière. Ainsi dans le premier livre de Pictor, « du Droit pontifical, » on trouve le mot *vitulari*, dont Titus explique ainsi la signification : « *Vitulari*, c'est *voce lætari* (se réjouir de la « voix.) » Varron, dans le livre quinzième Des choses, divines, dit que « dans certains sacrifices « le prêtre fait éclater sa joie (*vitulatur*); ce que « les Grecs appellent παιανίζειν. » Virgile, avec sa docte élégance, rend en peu de mots cette interprétation compliquée :

« Ils chantent en chœur des hymnes d'allé-
« gresse (*pæana*) ; »

car puisque *vitulari*, qui n'est autre chose que *voce lætari*, s'exprime par παιανίζειν, pour désigner ceux qui sont joyeux en chantant, peut-on trouver un terme plus propre que l'adjectif παιᾶνος? Arrêtons-nous un moment sur le mot *vitulari*. Hyllus, dans le livre qu'il a composé sur les dieux, dit qu'on appelait Vitula la déesse qui préside à la joie. Pison dit que c'est la victoire qu'on appelle Vitula, et voici la raison qu'il en donne : Le lendemain des nones de juillet, les Romains ayant mis en fuite les Toscans qui les avaient battus la veille, ce qui a fait donner à ces nones le surnom de *Populifugia* (fuite du peuple), après la victoire, l'on offrit certains sacrifices appelés Vitulations. D'autres pensent que le nom de Vitula vient de ce que cette déesse a le pouvoir de nous faire soutenir la vie (*vita*); c'est pourquoi on lui offre des sacrifices pour la remercier des productions de la terre, parce que ces productions servent à soutenir la vie de l'homme. De là vient que Virgile a dit :

« Viens te joindre à moi lorsque je sacrifierai
« une génisse (*cùm faciam vitula*) pour les fruits
« de la terre. »

Il a dit *vitula* pour *vitulatione*, qui, ainsi que nous venons de le voir, est la dénomination d'un sacrifice offert en signe de joie. Observons de plus qu'il faut lire à l'ablatif, *cum faciam vitula* : c'est comme si le poëte avait dit, *cum faciam rem divinam* (lorsque j'offrirai un sacrifice), non avec une brebis, non avec une chèvre, mais, *vitula*, avec une génisse ; employant, au moyen

primum asas dictas; quod esset necessarium, a sacrificantibus eas teneri. Ansis autem teneri solere vasa, quis dubitet? commutatione ergo literarum aras dici cœptas, ut Valesios et Fusios dictos prius, nunc Valerios et Furios dici. Hæc omnia illo versu poeta executus est :

Talibus orantem dictis, arasque tenentem,
Audiit omnipotens,

nonne eo additum credideris, non quia orabat tantum, sed quia et aras tenebat, auditum? nec non cum ait :

Talibus orabat dictis, arasque tenebat.

item :

Tango aras, medios ignes ac numina testor.

Eandem vim nominis ex apprehensione significat.

Idem poeta tam scientia profundus, quam amœnus ingenio, nonnulla de veteribus verbis, quæ ad proprietatem sacrorum noverat pertinere, ita interpretatus est, ut, mutato verbi sono, integer intellectus maneret. Nam primo Pontificii juris libro apud Pictorem verbum hoc positum est, *vitulari*. De cujus verbi significatu Titius ita retulit : « Vitulari *est* voce lætari. Varro etiam in libro « quintodecimo Rerum divinarum ita refert, quod ponti- « fex in sacris quibusdam vitulari soleat, quod Græci « παιανίζειν vocant. » Has tot interpretationis ambages, quam paucis verbis docta Maronis elegantia expressit :

Lætumque choro pæana canentes.

nam si *vitulari* est *voce lætari*, quod est παιανίζειν, nonne in cantu læti παιᾶνος enarratio verbi perfecta servata est? et, ut huic vocabulo diutius immoremur, Hyllus libro, quem de Diis composuit, ait, Vitulam vocari Deam, quæ lætitiæ præest. Piso ait, vitulam victoriam nominari. Cujus rei hoc argumentum profert, quod postridie Nonas Julias re bene gesta, cum pridie populus a Tuscis in fugam versus sit, unde *Populifugia* vocantur, post victoriam certis sacrificiis fiat vitulatio. Quidam nomen ejus animadversum putant, quod potens sit vitæ tolerandæ. Ideo huic Deæ pro frugibus fieri sacra dicuntur, quia frugibus vita humana toleratur. Unde hoc esse animadvertimus, quod ait Vergilius :

Cum faciam vitula pro frugibus, ipse venito :

ut *vitula* dixerit pro *vitulatione* : quod nomen esse sacrificii ob lætitiam facti, superius expressimus. Meminerimus tamen, sic legendum per ablativum :

Cum faciam vitula pro frugibus.

id est, cum faciam rem divinam, non ove, non capra, sed vitula; tanquam dicat, cum vitulam pro frugibus sacrificavero, quod est, cum vitula rem divinam fecero.

d'une ellipse, l'ablatif, au lieu de l'accusatif.

Virgile signale la qualité de pontife dans Énée, jusque dans la qualification qu'il donne au récit de ses labeurs. Les pontifes avaient la prérogative d'écrire sur des tables le récit des événements publics ; on appelait ces tables *annales maximi*, pour désigner qu'elles étaient l'ouvrage des souverains pontifes; c'est à cause de cela que Virgile fait dire par Énée (à Didon) :

« Si vous avez le loisir d'écouter les annales de « nos malheurs, si grands et si nombreux. »

CHAPITRE III.

Du sacré, du profane, du saint, et du religieux. Ce que signifient ces expressions; et avec quelle exactitude Virgile a exprimé la valeur de ces mots.

On demande souvent ce que signifient dans les décrets des pontifes les expressions de *sacré*, de *profane*, de *saint*, de *religieux*. Voyons si Virgile a employé ces mots d'une manière conforme à leur définition, et si, selon son usage, il a conservé à chacun sa signification propre.

Trébatius au livre I[er] Des choses religieuses, s'exprime ainsi : « La chose sacrée est celle qui « appartient aux dieux. » Le poëte, ayant cette définition présente à la mémoire, a prononcé à peine le mot de *sacré*, qu'il fait suivre presque aussitôt le nom de la divinité :

« Je sacrifiais (*sacra ferebam*) aux dieux et à « ma mère, fille de Dionée. »

Ailleurs :

« Le sacrifice (*sacra*) que j'ai disposé pour être, « suivant les rites religieux, à Jupiter Stygien. »

Ailleurs :

« C'est à toi, puissante Junon, qu'il l'immole « en sacrifice (*mactat sacra*). »

Tout le monde convient à peu près que la chose profane est celle qui n'a aucun rapport avec le temple, ni avec nulle autre partie du culte religieux. Virgile, en parlant d'un bois sacré et de l'entrée des enfers, également sacrée, nous fournit un exemple de la signification de ce mot :

« Loin d'ici, *profanes*, s'écria la Sibylle; loin « d'ici; sortez de ce bois *sacré*. »

C'est ici le lieu de remarquer que Trébatius dit que la chose *profane* est proprement celle qui, d'un usage religieux et sacré, a été transportée à l'usage et à la propriété de l'homme. Virgile a parfaitement observé cette nuance, lorsqu'il a dit :

« Divinités, s'écrie Turnus, dont j'ai toujours « respecté le culte, que les soldats d'Énée ont « *profané* durant cette guerre, ô Faune, secours-« moi, je t'implore! et toi, Terre protectrice des « hommes, retiens son javelot! »

Et en effet, le poëte venait de dire plus haut :

« Que les Troyens, sans aucun respect, avaient « coupé le tronc d'un arbre sacré. »

Par où il est démontré que la chose profane est proprement celle qui est transportée d'un usage sacré, aux actes communs de la vie humaine.

La chose sainte, d'après la définition du même Trébatius, liv. X Des choses religieuses, « est, « ou la même que la chose *sacrée*, ou la même « que la chose *religieuse*, ou différente de l'une « et de l'autre. » Voici un exemple de cette dernière espèce :

« Mon âme *sainte* et exempte de faute descen-« dra vers vous. »

Pontificem Æneam vel ex nomine referendorum laborum ejus ostendit. Pontificibus enim permissa est potestas memoriam rerum gestarum in tabulas conferendi; et hos annales appellant equidem maximos, quasi a pontificibus maximis factos. Unde ex persona Æneæ ait :

Et vacet annales nostrorum audire laborum.

CAPUT III.

De sacro, profano, sancto, et religioso : quid ea sint, et quam diligenter horum verborum proprietates expresserit Maro.

Et quia inter decreta pontificum hoc maxime quæritur, quid *sacrum*, quid *profanum*, quid *sanctum*, quid *religiosum* : quærendum, utrum his secundum definitionem suam Vergilius usus sit, et singulis vocabuli sui proprietatem suo more servarit.

Sacrum est, ut Trebatius libro primo de religionibus refert, *quidquid est quod Deorum habetur*. Hujus definitionis poeta memor, ubi sacrum nominavit, admonitionem Deorum pæne semper adjecit :

Sacra Dioneæ matri Divisque ferebam.

Item :

Sacra Jovi Stygio quæ rite incepta paravi.

Item :

Tibi enim, tibi, maxima Juno,
Mactat sacra ferens.

Profanum omnes pæne consentiunt id esse, quod extra fanaticam causam sit, quasi porro a fano, et a religione secretum. Cujus significatus exemplum exsecutus est, cum de luco et aditu inferorum sacro utroque loqueretur :

Procul, o procul este profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco.

Eo accedit, quod Trebatius, *profanum* id proprie dici, ait, « quod ex religioso vel sacro in hominum usum pro« prietatemque conversum est. » Quod apertissime poeta servavit, cum ait :

Faune, precor, miserere, inquit, tuque optima ferrum
Terra tene; colui vestros si semper honores :
Quos contra Æneadæ bello fecere profanos.

dixerat enim,

Sed stirpem Teucri nullo discrimine sacrum
Sustulerant.

unde ostendit proprie *profanum*, quod ex sacro promiscuum humanis actibus commodatum est.

Sanctum est, ut idem Trebatius libro decimo religionum refert, « interdum idem, quod sacrum, idemque, « quod religiosum ; interdum aliud, hoc est, nec sacrum, « nec religiosum est. » Quod ad secundam speciem pertinet :

Sancta ad vos anima, atque istius nescia culpæ,
Descendam.

Par l'expression *sainte,* Virgile n'a pas voulu dire que l'âme de Turnus fût sacrée ou religieuse, mais pure. De même aussi dans l'exemple suivant :

« Et toi, ô très-sainte épouse, heureuse de n'être « plus, »

par le mot *sanctissima* Évandre a voulu rendre hommage à l'incorruptible chasteté de son épouse. C'est ainsi qu'on appelle saintes lois (*sanctæ leges*) celles qu'aucune disposition pénale ne doit entacher. Venons-en maintenant à la première partie de la définition de la chose sainte, c'est-à-dire considérée comme synonyme de la chose sacrée et de la chose religieuse. Le poëte dit :

« Voilà que nous voyons sortir, du haut de la « tête d'Iule, comme un épi lumineux. »

Il ajoute peu après :

« Effrayés, nous tremblons de crainte, nous se« couons la chevelure de l'enfant, et nous nous « efforçons d'éteindre ces feux saints (*sanctos* « *ignes*) en y versant de l'eau. »

Dans ce passage, l'épithète de *saints* est donnée aux feux, pour celle de *sacrés,* parce qu'ils étaient produits par la divinité. De même dans cet autre passage :

« Et vous, prophétesse très-sainte (*sanctis*« *sima*), qui connaissez l'avenir, »

l'épithète de *très-sainte* est donnée à la Sibylle pour celle de *sacrée,* parce qu'elle était prêtresse, et remplie de la divinité.

Il nous reste maintenant à reconnaître dans Virgile quelle est la chose religieuse. Servius Sulpicius nous apprend que la religion a été ainsi nommée, comme étant une chose que sa sainteté sépare et éloigne de l'homme; et il fait dériver ce mot du participe *relinquendo,* de même que celui de cérémonie de *carendo.* Virgile, se conformant à cette étymologie, a dit :

« Il est un vaste bois, près de la fraîche ri« vière de Cérète, dont la religion de nos pères « consacra les terres environnantes à une grande « distance (*religione patrum late sacer.* »)

Ce qu'il ajoute caractérise spécialement cette religieuse consécration :

« De tous les côtés il est entouré de collines ca« verneuses, et ceint d'une forêt de noirs sapins. »

Ces diverses circonstances locales nous dépeignent ce bois comme éloigné de la fréquentation des peuples; et il ne l'est pas seulement par les difficultés de son accès, mais encore par la sainteté du lieu.

« On dit, ajoute le poëte, que les antiques Pé« lasges le consacrèrent à Silvain, dieu des « champs et des troupeaux. »

Selon Pompéius Festus, « Les hommes religieux « sont ceux qui discernent ce qu'il faut faire et « ce qu'il faut éviter. » Ainsi Virgile a pu dire :

« Aucun précepte religieux ne défend de net« toyer (*deducere*) les fossés. »

Deducere est pour *detergere,* nettoyer, désobstruer; car il est bien permis, les jours de fêtes, d'écurer les fossés encombrés, mais non d'en creuser de nouveaux.

Remarquons, en passant, un éclaircissement que le poëte jette, comme en glissant, sur la signification d'un mot. Le droit pontifical, prévoyant qu'on lave les brebis pour deux motifs, ou pour les guérir de la gale, ou pour nettoyer leur laine, a interdit de les laver les jours de fête pour le premier motif; et il a permis de le

non enim sacro aut religioso ejus anima tenebatur, quam sanctam, hoc est, incorruptam, voluit ostendere. Ut in illo quoque :

Tuque, o sanctissima conjux,
Felix morte tua.

In quo castitatis honorem incorruptæ uxoris amplexus est. Unde et *sanctæ leges,* quæ non debeant pœnæ sanctione corrumpi. Quod autem ad priorem speciei definitionem de sancto attinet, id est, ut non aliud sit, quam sacrum, aut religiosum :

Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex.

Et paulo post :

Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem
Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignes.

hic enim sanctos ac si sacros accipiemus : quia divinitus contigerunt. Item :

Tuque, o sanctissima vates,
Præscia venturi :

non aliud nisi sacram vocat, quam videbat et Deo plenam, et sacerdotem.

Superest, ut, quid sit religiosum, cum Vergilio communicemus. Servius Sulpicius, religionem esse dictam, tradidit, quæ propter sanctitatem aliquam remota et seposita a nobis sit, quasi a relinquendo dicta, ut a carendo ceremonia. Hoc Vergilius servans ait :

Est ingens gelidum lucus prope Cæretis amnem
Religione patrum late sacer.

et adjecit, quo proprietatem religionis exprimeret :

Undique colles
Inclusere cavi, et nigra nemus abiete cingit.

quæ res utique faciebat lucum a populi communione secretum. Et, ut relictum locum ostenderet non sola adeundi difficultate, adjecit et sanctitatem :

Silvano fama est veteres sacrasse Pelasgos
Agrorum pecorisque Deo.

Secundum Pompeium Festum, *religiosi sunt, qui facienda et vitanda discernunt.* Hinc Maro ait :

Rivos deducere nulla
Religio vetuit.

Quod autem ait *deducere,* nihil aliud est quam detergere. Nam festis diebus rivos veteres sordidatos detergere licet, novos fodere non licet.

In transcursu et hoc notandum est, quod et ipse velut præteriens sub unius verbi significatione projecit. Cavetur enim in jure pontificio, ut, quoniam oves duabus ex causis lavari solent, aut ut curetur scabies, aut ut lana

faire pour le second. Aussi le poëte a-t-il compté cette action de plonger dans le fleuve les troupeaux bêlants au nombre des choses permises. S'il se fût arrêté là, il eût confondu la chose permise avec la chose prohibée; mais en ajoutant à la fin du vers le mot *salubre*, (*fluvio mersare salubri*) il donne à entendre le cas qui rend l'ablution permise.

—

CHAPITRE IV.

Qu'est-ce que le *delubrum*, et les dieux Pénates? Que Virgile a employé ces termes avec son exactitude ordinaire.

C'est une partie de la science pontificale, de donner aux lieux sacrés les dénominations qui leur sont propres. Voyons donc ce que les pontifes appellent proprement *delubrum*, et dans quel sens Virgile a employé ce mot. Varron, liv. VIII *des choses divines*, dit: « Les uns « pensent que le *delubrum* est cet emplacement « qui, dans les édifices sacrés, est plus particulière« ment consacré au dieu, comme celui qui dans « le cirque Flaminien est consacré à Jupiter Sta« tor; d'autres croient que c'est le lieu même où « est placé le simulacre du dieu. » Et il ajoute : « De même qu'on appelle *candelabrum* l'instru« ment qui reçoit la chandelle (*candela*), de même « on appelle *delubrum* le lieu où est posé le « dieu. » De ce passage de Varron, on peut conclure que, selon l'opinion pour laquelle il penche, et qu'il est dans l'usage d'émettre la dernière, le mot *delubrum* dérive de *dei dedicatum simulacro* (dédié à la statue d'un dieu). Virgile s'est conformé tour à tour à l'une et à l'autre opinion. Pour commencer par la seconde, voici un exemple où il prend le mot *delubrum* comme étant le nom du simulacre du dieu, ou au moins du lieu sur lequel il est posé.

« Cependant les deux serpents fuient vers les « parties les plus élevées de la citadelle sacrée » (*delubra ad summa*).
Et aussitôt, pour désigner la divinité dont elle renferme la statue, le poëte ajoute :
« ils gagnent le sanctuaire de la cruelle Pallas,
« Ils se réfugient aux pieds de la déesse, et se « mettent à couvert sous l'égide de son bouclier. »
Ailleurs il a dit :
« Malheureux ! c'était notre dernier jour, et « nous ornons (*delubra*) de festons de feuillage « les sanctuaires des dieux de notre ville ! »
Virgile a employé aussi le mot *delubrum* suivant la dernière acception énoncée par Varron, qui le fait synonyme d'*area* (l'aire où repose l'autel) :
« Anne et Didon vont d'abord dans le sanctuaire « (*delubra*) chercher la paix au pied des au« tels; » et peu après le poëte ajoute :
« Didon porte ses pas (*spatiatur*) devant les statues des dieux (*ante ora deum*) et aux pieds de leurs autels arrosés de sang. »
Or, que signifie le mot *spatiatur*, si ce n'est qu'elle parcourt un certain espace? *Ad aras*, que le poëte ajoute ensuite, indique que cet espace est celui qui entoure le simulacre de la divinité. C'est ainsi que, selon son usage, sans avoir l'air de s'en occuper, Virgile ne néglige pas de se conformer aux mystères sacrés.

On trouve çà et là, dans les ouvrages de Virgile, des éclaircissements précieux sur les dieux particuliers aux Romains, c'est-à-dire sur les Pénates. Nigidius, dans son traité Des dieux, li-

purgetur, festis diebus purgandæ lanæ gratia oves lavare non liceat; liceat autem, si curatione scabies abluenda sit. Ideo hoc quoque inter concessa numeravit :

> Balantumque gregem fluvio mersare.

Quod si hucusque dixisset, licita et vetita confuderat : sed adjiciendo, *salubri*, causam concessæ ablutionis expressit.

—

CAPUT IV.

Quid delubrum, qui Dii Penates. Et quod ne in his quidem Vergilius a sua recesserit diligentia.

Nomina etiam sacrorum locorum sub congrua proprietate proferre pontificalis observatio est. Ergo delubrum quid pontifices proprie vocent, et qualiter hoc nomine Vergilius usus sit, requiramus. Varro, libro octavo Rerum divinarum, « Delubrum » ait, « alios existimare, in quo præter « ædem sit area assumta Deum causa, ut est in circo « Flaminio Jovis Statoris; alios, in quo loco Dei simula« crum dedicatum sit. » Et adjecit : « sicut locum, in quo « figerent candelam, candelabrum appellatum; ita in quo « Deum ponerent, nominatum delubrum. » His a Varrone præscriptis intelligere possumus, id potissimum ab eo probatum, quod ex sua consuetudine in ultimo posuit, ut a Dei dedicato simulacro delubrum cœperit nuncupari. Vergilius tamen utramque rationem diligenter est executus. Ut enim a postrema incipiamus; observavit delubrum nominaturus, aut proprie Deorum nomina, aut ea, quæ Diis accommodarentur, inserere :

> At gemini lapsu delubra ad summa dracones
> Effugiunt.

Et, ut mox simulacrum nominaret, subtexuit :

> Sævæque petunt Tritonidos arcem,
> Sub pedibusque Deæ clypeique sub orbe teguntur.

item :

> Nos delubra Deum miseri, quibus ultimus esset
> Ille dies.

Illam vero opinionem de area, quam Varro prædixerat, non omisit :

> Principio delubra adeunt, pacemque per aras
> Exquirunt.

et mox :

> Aut ante ora Deum pingues spatiatur ad aras.

Quid enim aliud est spatiatur, quam spatio lati itineris obambulat? quod adjiciendo, *ante aras*, ostendit, aream assumtam Deorum causa. Ita suo more velut aliud agendo implet arcana.

De Diis quoque Romanorum propriis, id est, Penatibus, adspersa est huic operi non incuriosa subtilitas. Nigidius

vre XIX, demande si les dieux pénates ne sont point l'Apollon et le Neptune des Troyens, qui bâtirent, à ce qu'on dit, les murs de leur ville; et si ce n'est pas Énée qui les apporta en Italie. Cornélius Labéo exprime la même opinion sur les dieux pénates. C'est celle que Virgile a suivie, lorsqu'il a dit :

« Anchise, ayant ainsi parlé, rendit aux autels
« les honneurs ordinaires; il immola un taureau à
« Neptune, et un autre à toi, ô bel Apollon. »

Varron, dans son traité Des choses humaines, livre second, rapporte que Dardanus transporta les Pénates de Samothrace en Phrygie, et Énée de Phrygie en Italie. Il ne s'explique point sur les dieux pénates; mais ceux qui ont fait des recherches plus approfondies disent que les Pénates sont les dieux par lesquels nous respirons, par lesquels nous avons un corps et une âme raisonnable : ils disent de plus que Jupiter est l'air mitoyen, Junon la terre et la partie inférieure de l'air, et Minerve la partie la plus élevée de l'atmosphère : ils tirent un argument en faveur de cette opinion, de ce que Tarquin, fils de Démarate de Corinthe, instruit des secrets mystères du culte des Samothraces, consacra un même temple, sous les noms réunis de ces trois divinités. Cassius Hemina dit que les dieux des Samothraces, qui sont les mêmes que les Pénates des Romains, étaient spécialement qualifiés de dieux grands, dieux bons, dieux puissants. Virgile, instruit de ces particularités, fait dire à Anchise :

« J'amène avec moi mon fils, mes compa-
« gnons, nos Pénates, et les *grands dieux;* »

ce qui rend θεοὺς μεγαλοὺς. Dans des passages divers, il donne les trois épithètes à une seule des divinités nommées plus haut; ce qui démontre pleinement sa manière de voir à l'égard de l'opinion ci-dessus émise. Ainsi, lorsqu'il dit :

« Commencez par adresser vos prières et vos
« adorations à la grande Junon, »

il lui donne l'épithète de μεγαλη. Lorsqu'il dit :

« Que Bacchus qui inspire la joie, que la *bonne*
« *Junon,* président à cette fête, »

il emploie pour la deésse l'épithète de χρηστή. Ailleurs il lui donne celle de *dominamque potentem,* qui correspond à δυνατή (puissante). Virgile a aussi donné la même épithète à Vesta, laquelle, au reste, fut certainement du nombre des dieux pénates, ou leur fut au moins associée; si bien que les consuls, les préteurs et les dictateurs, au commencement de leur magistrature, allaient à Lavinium sacrifier aux Pénates et en même temps à Vesta; aussi Virgile à peine a-t-il dit, en faisant parler Hector :

« Troie vous recommande son culte et ses pé-
nates, »

qu'il ajoute bientôt après :

« Il dit; et aussitôt il enlève du sanctuaire de la
« *puissante Vesta* la statue de la déesse, ses or-
« nements, et le feu éternel. »

Higin, dans son traité Des dieux pénates, ajoute qu'on les appelait aussi θεοὺς πατρώους, *dieux paternels* ou *de la patrie.* Virgile ne l'a pas ignoré »

« Dieux paternels, a-t-il fait dire à Anchise,
« conservez ma maison, conservez mon petit-fils ! »

Patriosque Penates (Pénates paternels), dit-il encore ailleurs.

---

enim de Diis libro nonodecimo requirit, num Dii Penates sint Trojanorum Apollo et Neptunus, qui muros eis fecisse dicuntur; et num eos in Italiam Æneas advexerit. Cornelius quoque Labeo de Diis Penatibus eadem existimat. Hanc opinionem sequitur Maro, cum dicit :

Sic fatus, meritos aris mactabat honores,
Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo.

Varro Humanarum secundo Dardanum refert Deos Penates ex Samothrace in Phrygiam, ex Æneam et Troja in Italiam detulisse. Qui sint autem Dii Penates, in libro quidem memorato Varro non exprimit : sed, qui diligentius eruunt veritatem, Penates esse dixerunt, per quos penitus spiramus, per quos habemus corpus, per quos rationem animi possidemus : esse autem medium æthera Jovem, Junonem vero imum aera cum terra, et Minervam summum ætheris cacumen. Et argumento utuntur, quod Tarquinius Demarati Corinthii filius, Samothracicis religionibus mystice imbutus, uno templo ac sub eodem tecto numina memorata conjunxit. Cassius Hemina dicit, Samothracas Deos, eosdemque Romanorum Penates, proprie dici θεοὺς μεγάλους, θεοὺς χρηστούς, θεοὺς δυνατούς. Noster hæc sciens ait :

Cum sociis natoque, Penatibus et magnis Dis.

quod exprimit θεοὺς μεγάλους. Sed et omnia hæc nomina cum in uno de supradictis numinibus servat, doctrinam procul dubio suam de omni hac opinione confirmat. Cum enim ait :

Junonis magnæ primum prece numen adora;

τὴν μεγάλην nominavit :

Assit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno;

τὴν χρηστήν; *dominamque potentem,* τὴν δυνατήν. Eodem nomine appellavit et Vestam. Quam de numero Penatium, aut certe comitem eorum esse manifestum est : adeo ut et consules, et prætores, seu dictatores, cum adeunt magistratum, Lavinii rem divinam faciant Penatibus pariter et Vestæ. Sed et Vergilius, ubi ex persona Hectoris dixit :

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates;

mox subjecit :

Sic ait, et manibus vittas Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

addidit Higinus in libro[1], quem de Diis Penatibus scripsit, vocari eos θεοὺς πατρώους. Sed ne hoc Vergilius ignoratum reliquit :

Dii patrii, servate domum, servate nepotem.

et alibi,

Patriique Penates.

CHAPITRE V.

Avec quel soin Virgile a spécifié les divers genres de victimes; et pourquoi il qualifie Mézence de contempteur des dieux?

L'exactitude de Virgile ne se montre pas moins dans les rites des sacrifices que dans la science spéciale des dieux. Trébatius, livre I Des choses religieuses, nous apprend qu'il y a deux sortes de victimes : les unes dans les entrailles desquelles on consulte la volonté des dieux, les autres dont la vie (*anima*) est purement offerte en sacrifice à la divinité; ce qui leur fait donner par les haruspices le nom d'*animales*. Virgile, dans ses vers, a spécifié ces deux espèces de victimes; la première, c'est-à-dire l'espèce de victimes dans les entrailles desquelles se manifeste la volonté des dieux, en ces termes :

« Énée immole deux brebis, choisies selon « l'usage, n'ayant encore que deux ans. »

Et peu après :

« Didon consulte avec attention l'intérieur des « entrailles palpitantes des victimes. »

Il désigne la seconde espèce, c'est-à-dire celle dans laquelle la victime est appelée *animale*, parce que son immolation n'a d'autre but que d'offrir sa vie à la divinité, lorsqu'il fait sacrifier un taureau par Entelle, vainqueur d'Éryx; car, dans cette occasion, voulant spécifier l'objet de la victime animale, il s'est servi du mot technique :

« Je m'acquitte envers toi en t'immolant cette « âme, moins vile que celle de Darès. »

C'est pour caractériser le vœu qu'il emploie le verbe *persolvo* (j'acquitte), qui est le terme sacramentel. De même, quelques vers plus haut, voulant aussi faire entendre que le taureau (abattu par Darès) était immolé, pour l'acquitter envers les dieux, il avait dit :

« Le taureau est abattu, et tombe par terre « tremblant, *inanimé*. »

Virgile n'a-t-il pas aussi, en cet autre endroit, voulu parler de la victime animale :

« O Grecs, lorsque jadis vous avez abordé sur les « côtes d'Ilion, c'est avec du sang et par le sacri- « fice d'une vierge que vous avez apaisé les vents : « ce n'est que par le sang que vous obtiendrez le « retour, et en sacrifiant la vie d'un Grec (*anima- « que litandum Argolica*); »

car il a employé le mot *animam* pour caractériser le genre de la victime, et le verbe *litare*, qui signifie un sacrifice offert pour apaiser la divinité.

Parmi ces deux espèces de victimes, soit *animales*, soit *consultatoires*, on distinguait encore celles appelées *injuges*, c'est-à-dire qui n'ont jamais été domptées ou placées sous le joug; notre poëte les mentionne en ces termes :

« Il conviendra maintenant d'immoler sept tau- « reaux qui n'aient *jamais porté le joug* (*grege de « intacto*), autant de brebis, choisies, selon l'usage, « parmi celles qui n'ont encore que deux ans. »

Et dans un autre endroit il désigne encore plus clairement les *injuges*, lorsqu'il dit :

« Des génisses dont la tête n'ait jamais porté « le joug.

De même aussi l'adjectif *eximius* (choisi), en matière de sacrifices, n'est point une épithète, mais un terme sacramentel; car Véranius, dans ses Questions pontificales, nous apprend qu'on appelle *hostiæ eximiæ* (*victimes choisies*) celles qui, étant destinées pour le sacrifice, sont séparées du troupeau (*eximuntur*); ou bien qui, à cause de leur belle espèce (*eximia specie*), sont choisies pour être offertes aux dieux; c'est ce qui a fait dire à Virgile :

CAPUT V.

Quanta fuerit Vergilii cura in exprimendis diversis hostiarum generibus : et cur Mezentium contemtorem dixerit Deorum.

Nec minus de sacrificiorum usu, quam de Deorum scientia diligentiam suam pandit. Cum enim Trebatius libro primo de Religionibus doceat, hostiarum genera esse duo : unum, in quo voluntas Dei per exta disquiritur; alterum, in quo sola anima Deo sacratur, unde etiam haruspices animales has hostias vocant : utrumque hostiarum genus in carmine suo Vergilius ostendit. Et primo quidem illud, quo voluntas numinum per exta monstratur :

Mactat lectas de more bidentes.

et mox :

Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians spirantia consulit exta.

Alterum illud, in quo hostia animalis dicitur, quod ejus tantum anima sacratur, ostendit, cum facit Entellum victorem Eryci mactare taurum. Nam, ut expleret animalis hostiæ causas, ipso usus est nomine :

Hanc tibi Eryx meliorem animam pro morte Daretis.

et ut nuncupata vota signaret, ait, *persolvo* : quod de voto proprie dicitur. Utque ostenderet persolutum Diis, signavit dicens :

Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.

Videndum etiam, ne et illam hostiam ostendat animalem :

Sanguine placastis ventos et virgine cæsa,
Cum primum Iliacas Danai venistis ad oras :
Sanguine quærendi reditus, animaque litandum
Argolica.

nam et *animam*, id est, hostiæ nomen, posuit, et *litare*, quod significat sacrificio facto placare numen.

In his ipsis hostiis, vel animalibus, vel consultatoriis, quædam sunt, quæ hostiæ injuges vocantur, id est, quæ nunquam domitæ, aut jugo subditæ sunt. Harum quoque noster poëta sic meminit :

Nunc grege de niveo septem mactare juvencos
Præstiterit, totidem lectas de more bidentes.

et, ut injuges evidentius exprimeret, adjecit :

Et intacta totidem cervice juvencas.

Eximii quoque in sacrificiis vocabulum non poëticum ἐπίθετον, sed sacerdotale nomen est. Veranius enim in Pontificalibus quæstionibus docet, eximias dictas hostias, quæ ad sacrificium destinatæ eximantur e grege; vel quod eximia specie, quasi offerendæ numinibus, eligantur. Hinc ait :

« Quatre taureaux choisis, et d'une grande es-
« pèce. »

Il dit choisis (*eximios*), parce qu'ils sont séparés du troupeau (*eximuntur*); *præstanti corpore*, d'une grande espèce, pour indiquer la qualité qui a déterminé le choix. La victime *ambarvale* est, comme le dit Pompéius Festus, celle que promènent autour des champs ceux qui sacrifient pour les fruits de la terre. Virgile fait mention de cette espèce de sacrifice dans les Bucoliques, en parlant de l'apothéose de Daphnis :

« Tels sont les honneurs qui te seront toujours
« rendus, soit lorsque nous solenniserons la fête
« des nymphes, soit lorsque nous ferons le tour
« (*lustrabimus*) des champs. »

Dans ce passage, le verbe *lustrare* est synonyme de *circumire* (aller autour), et c'est de là qu'est venu le nom d'ambarvales, *ab ambiendis agris*, aller alentour des champs; et en effet on trouve dans le Ier livre des Géorgiques le passage suivant :

« Que l'heureuse victime fasse trois fois le
« tour des champs nouvellement ensemencés. »

Ceux qui offraient des sacrifices avaient le soin d'observer que si la victime que l'on conduisait aux autels résistait avec violence, et témoignait par là qu'on l'y traînait contre son gré, elle devait en être écartée, parce qu'ils pensaient qu'alors le dieu ne l'agréait pas : que si, au contraire, elle se laissait offrir paisiblement, ils pensaient que le dieu l'avait pour agréable; de là notre poëte a dit :

« Le bouc sacré, conduit par la corne, restera
« (*stabit*) au pied des autels. »

Et ailleurs :

« Je placerai (*statuam*) devant vos autels un
« taureau dont la corne sera dorée. »

Il fait tellement consister toute la piété dans les sacrifices qu'on doit offrir aux dieux, qu'il qualifie Mézence de contempteur des dieux, pour une cause diamétralement opposée. En effet, ce n'est point, comme le pense Asper, pour avoir été sans pitié envers les hommes et sans aucun rapport aux dieux, que Virgile a donné ce surnom à Mézence; car alors il l'aurait plutôt donné à Busiris, qu'il s'est contenté de qualifier, quoiqu'il fût bien plus cruel, d'*illaudatum*, indigne de louange. Mais le lecteur attentif trouvera le motif véritable d'une épithète qui caractérise l'orgueilleuse impiété de Mézence dans le Ier livre des Origines de Caton. Cet auteur raconte en effet que Mézence ayant ordonné aux Rutules de lui offrir les prémices qu'ils offraient aux dieux, tous les peuples latins, craignant un pareil ordre de sa part, avaient fait le vœu suivant : « Jupiter, si tu as à cœur que nous t'offrions ces prémices plutôt qu'à Mézence, fais-nous vainqueurs de lui. » C'est donc pour s'être arrogé les honneurs divins, que Mézence a été justement qualifié par Virgile de contempteur des dieux. De là cette pieuse et pontificale imprécation :

« Voilà les dépouilles et les *prémices* d'un roi
« superbe. »

Par cette dernière expression il fait rejaillir, sur les dépouilles enlevées à Mézence, la dénomination du fait pour lequel il subit sa peine.

CHAPITRE VI.

Science admirable de Virgile dans la doctrine sacrée tant des Romains que des peuples étrangers; ce qui est démontré par les rites sacrés d'Apollon Délien et d'Hercule vainqueur.

La science de Virgile touchant les doctrines

Quatuor eximios præstanti corpore tauros.

ubi quod eximuntur *eximios*, quod eliguntur *præstanti corpore* dicendo monstravit. Ambarvalis hostia est, ut ait Pompeius Festus, quæ rei divinæ causa circum arva ducitur ab his, qui pro frugibus faciunt. Hujus sacrificii mentionem in Bucolicis habet, ubi de apotheosi Daphnidis loquitur :

Hæc tibi semper erunt, et cum solemnia vota
Reddemus nymphis, et cum lustrabimus agros.

ubi *lustrare* significat circumire. Hinc enim videlicet et nomen hostiæ acquisitum est ab ambiendis arvis. Sed et in Georgicorum libro primo :

Terque novas circum felix eat hostia fruges.

Observatum est a sacrificantibus, ut, si hostia, quæ ad aras duceretur, fuisset vehementius reluctata, ostendissetque, se invitam altaribus admoveri, amoveretur : quia invito Deo offerri eam putabant. Quæ autem stetisset oblata, hanc volenti numini dari existimabant. Hinc noster :

Et ductus, cornu stabit sacer hircus ad aras.

et alibi :

Et statuam ante aras aurata fronte juvencum.

Adeo autem omnem pietatem in sacrificiis quæ Diis exhibenda sunt, posuit, ut propter contrariam causam Mezentium vocaverit contemtorem Deorum. Neque enim, ut Aspro videtur, ideo contemtor Divum dictus est, quod sine respectu Deorum in homines impius fuerit. Alioquin multo magis hoc de Busiride dixisset; quem longe crudeliorem, *Illaudatum* vocasse contentus est. Sed veram hujus contumacissimi nominis causam in primo libro Originum Catonis diligens lector inveniet. Ait enim, Mezentium Rutulis imperasse, ut sibi offerrent, quas Diis primitias offerebant; et Latinos omnes similis imperii metu ita vovisse : JUPPITER. SI. TIBI. MAGIS. CORDI. EST. NOS. EA. TIBI. DARE. POTIUS. QUAM. MEZENTIO. UTEI. NOS. VICTORES. FACIAS. Ergo, quod divinos honores sibi exegerat, merito dictus est a Vergilio contemtor Deorum. Hinc pia illa insultatio sacerdotis :

Hæc sunt spolia et de rege superbo
Primitiæ.

ut nomine contumaciæ, cujus pœnas luit, raptas de eo notaret exuvias.

CAPUT VI.

Mirandam fuisse Vergilii cum circa Romana, tum circa externa etiam sacra doctrinam : quod ex Apollinis Delii et Herculis victoris sacris ostenditur.

Mirandum est hujus poetæ et circa nostra, et circa

sacrées tant de notre nation que des peuples étrangers est digne d'admiration. Ainsi ce n'est pas sans motif qu'Énée, à son arrivée à Délos, n'immole aucune victime, et qu'à son départ il sacrifie à Apollon et à Neptune; car il est à Délos un autel, comme nous l'apprend Cloatius Vérus au second livre des Origines (grecques), sur lequel on n'immole point de victime, mais où l'on honore le dieu seulement par des prières solennelles. Voici les expressions de Cloatius : « Il est « à Délos un autel consacré à Apollon Géniteur, « sur lequel on n'immole aucun animal, et sur le- « quel on dit encore que Pythagore voulut adorer « le dieu, parce que l'autel n'avait jamais été souillé « du sang d'aucun être vivant. » C'est sur cet autel que le poëte a voulu faire entendre qu'Énée sacrifia à Apollon Géniteur; car, aussitôt entré dans le temple, Énée commence sa prière, sans avoir fait auparavant aucun sacrifice. Pour désigner plus clairement la qualité d'Apollon considéré comme procréateur, cette prière contient ces mots:

« O notre père, accorde-nous un présage! »

En sorte que, lorsque dans la suite Énée immole un taureau à Apollon et à Neptune, nous ne devons pas douter que ce ne soit sur un autre autel. En effet, Virgile se sert alors du nom ordinaire d'Apollon, tandis que plus haut il l'a appelé Père, ce qui était cette fois le terme propre. Caton, De l'éducation des enfants, parle de cet autel en ces termes : « Ta nourrice offrait ce sacrifice sans « immoler de victime, mais seulement en offrant de « la verveine, et au son des trompettes, comme « on le pratique à Délos, à l'autel d'Apollon Géni- « teur. » Je ne crois pas non plus devoir omettre de remarquer pourquoi dans le même passage Virgile a dit que le temple était bâti (*saxo vetusto*) de pierre antique. Vélius Longus dit : « que c'est une « transposition d'épithète, et qu'il veut exprimer « par là l'antiquité du temple. » Plusieurs commentateurs, après lui, ont embrassé cette opinion; cependant il n'y a pas intérêt à exprimer ainsi l'âge d'un édifice. Epaphus, homme d'une grande érudition, nous apprend, livre XVII, qu'à une certaine époque le temple de Delphes, qui jusqu'alors était resté inviolable et sacré, fut pillé et incendié; il ajoute que plusieurs villes et îles voisines de Corinthe furent englouties par un tremblement de terre; tandis que Délos n'a rien souffert, ni avant ni depuis ces événements; et par conséquent son temple est resté toujours construit des mêmes pierres. Thucydide, dans le livre III de son Histoire, nous apprend la même chose. Il n'est donc pas étonnant que Virgile voulant offrir à la vénération publique cette île, conservée par la protection du ciel, il signale l'antique solidité de ses constructions; ce qui implique simultanément la stabilité de l'île elle-même.

De même que le poëte conserve à Apollon l'épithète de *père* pour marquer ses attributions, c'est dans une intention analogue qu'il donne à Hercule celle de victorieux.

« Voici, dit Évandre, la maison où est entré « Alcide *victorieux*. »

Varron, au livre IV Des choses divines, pense qu'Hercule a été surnommé victorieux, parce qu'il a vaincu toutes espèces d'animaux. Et en effet, il y a à Rome deux temples consacrés à Hercule vainqueur, l'un près de la porte Trigemina, et l'autre au marché des bœufs. Mais Masurius Sabinus, au livre II de ses Mémorables, assigne une autre origine à ce surnom. « Marcus Octavius « Herennius, dit-il, après avoir été dans sa pre- « mière adolescence joueur de flûte, se dégoûta

externa sacra, doctrinam. Neque enim de nihilo est, quod, cum Delon venit Æneas, nulla ab eo cæsa est hostia; cum proficisceretur, Apollini et Neptuno res facta divina est. Constat enim, sicut Cloatius Verus Ordinatorum libro secundo docet, esse Deli aram, apud quam hostia non cæditur, sed tantum solemni Deum prece venerantur. Verba Cloatii hæc sunt : *Deli ara est Apollinis* Γενήτορος, *in qua nullum animal sacrificatur ; quam Pythagoram, velut inviolatam, adoravisse produnt.* Hanc ergo esse, quæ adoratur ab Ænea, Γενήτορος aram, poëta demonstrat. Siquidem templum ingressus pontifex, nullo acto sacrificio, statim inchoat precem; et, ut Γενήτορα expressius nominaret,

Da, Pater, augurium.

at vero cum taurum mox immolat Apollini et Neptuno, apud aliam utique aram factum intelligimus. Et bene supra tantummodo *Patrem,* quod ibi proprium est, et infra, quod commune est, Apollinem nominat. Meminit hujus aræ et Cato, de liberis educandis, in hæc verba : « Nu- « trix hæc omnia faciebat in verbenis ac tubis, sine hos- « tia, ut Deli ad Apollinis Genitivi aram. » Eodem versu non omittendum puto, cur *saxo vetusto* dixerit exstructum templum. Velius Longus, *Immutatio est,* inquit, *epitheti. Vult enim dicere vetustatem templi.* Hunc multi alii commentatores secuti sunt. Sed frigidum est, ædificii ætatem notare. Epaphus autem, vir plurimæ lectionis, libro septimodecimo ait, Delphis quodam tempore evenisse, ut templum religiosum antea et intactum, spoliatum incensumque sit : et adjicit, multas circa Corinthum urbes insulasque proximas terræ motu haustas; Delon neque antea, neque postea hoc incommodo vexatam, sed semper eodem manere saxo. Thucydides etiam historiarum libro tertio idem docet. Non mirum ergo, si præsidio religionis tutam insulam semper ostendens, ad reverentiam sibi locorum accessisse dicit continuam saxi ejusdem, id est, insulæ firmitatem. Ut servavit Apollinis genitoris proprietatem, vocando Patrem : idem curavit Herculem vocando victorem.

Hæc, *inquit,* limina victor
Alcides subiit.

Varro, Divinarum libro quarto, victorem Herculem putat dictum, quod omne genus animalium vicerit. Romæ autem Victoris Herculis ædes duæ sunt : una ad portam trigeminam, altera in foro boario. Hujus cognomenti causam Masurius Sabinus Memorialium libro secundo aliter exponit. « Marcus, » inquit, « Octavius Herennius, prima

« de cette profession, et entreprit un négoce : ayant « heureusement réussi, il consacra à Hercule la « dixième partie de ses gains. Dans la suite, navi- « guant pour son commerce, il fut attaqué par des « pirates, les combattit vaillamment et demeura « vainqueur. Hercule lui apprit en songe que c'était « à lui qu'il devait son salut. Alors Octavius, ayant « obtenu un emplacement des magistrats, consa- « cra au dieu un temple et un étendard, et lui « donna le surnom de Victorieux dans une ins- « cription qu'il fit graver. Il choisit cette épithète « comme renfermant tout à la fois et le témoignage « des anciennes victoires d'Hercule, et le souvenir « du nouvel événement qui avait donné lieu de « lui élever un temple à Rome. »

Ce n'est pas sans motif non plus que dans le même endroit Virgile dit :

« La famille des Pinariens, gardienne du tem- « ple d'Hercule. »

On rapporte en effet que l'autel appelé *maxima*, étant menacé d'un incendie, fut sauvé par les Pinariens, et c'est la raison pour laquelle le poëte donne à cette famille la qualité de gardienne du temple. Asper prétend que c'est pour les distinguer des Potitiens qui, corrompus par les présents d'Appius Claudius, abandonnèrent les fonctions sacrées à des esclaves publics. Mais Vératius Pontificalis, dans le livre qu'il a composé sur les supplications, s'exprime ainsi : « Les Pina- « riens étant arrivés les derniers, lorsque le repas « était déjà achevé, et au moment où les convives « se lavaient les mains, Hercule ordonna qu'à « l'avenir ni eux, ni leur race, ne goûteraient la « moindre portion du dixième qu'on lui consa- « crait, et qu'ils ne viendraient plus désormais « que pour servir dans le temple, et non pour « prendre part aux festins. C'est sous ce rapport « que Virgile les appelle gardiens du temple, c'est- « à-dire ministres servants, dans le même sens « qu'il dit ailleurs :

« Depuis longtemps Opis, gardienne de Trivia, « était sur les montagnes. »

Gardienne est synonyme de prêtresse servante. Peut-être Virgile donne l'épithète de *custos* à la famille Pinaria, pour faire allusion à l'interdiction des sacrifices qu'elle s'est elle-même attirée, dans le même sens qu'il dit ailleurs :

« Qu'un gardien, une branche de saule à « la main, préserve des voleurs et des oiseaux « la statue de Priape, né dans l'Hellespont. »

Dans ce dernier passage, le mot *gardien* signifie sans aucun doute celui qui repousse les oiseaux et les voleurs.

« Après avoir ainsi parlé, Évandre fait rappor- « ter les mets et les coupes qu'on avait enlevés, « et fait placer les Troyens sur des siéges de ga- « zon (*sedili.*) »

Virgile n'a pas employé sans motif le mot *sedili* (siége); car c'est une observation particulière aux sacrifices d'Hercule, de manger assis. Cornélius Balbus, livre XVIII de ses Exegétiques, dit que jamais on ne faisait de lectisterne à l'*ara maxima*. Un autre rit particulier au temple d'Hercule, c'est de n'y sacrifier jamais que la tête découverte. Cela se pratique ainsi, pour ne pas se rencontrer dans la même situation que le dieu, lequel y est représenté la tête couverte. Varron dit que c'est un usage grec, qui vient de ce que ou le dieu, ou ceux de ses compagnons qu'il laissa en Italie et qui bâtirent l'*ara maxima*, sacrifièrent selon le rit grec. Gavius Bassus ajoute encore que cela se pratique ainsi, parce que

---

« adolescentia tibicen, postquam arti diffisus suæ est, « instituit mercaturam; et bene re gesta, decimam Her- « culi profanavit. Postea, cum navigans hoc idem ageret, « a prædonibus circumventus fortissime repugnavit, et « victor recessit. Hunc in somnis Hercules docuit sua « opera servatum. Cui Octavius, impetrato a magistrati- « bus loco, ædem sacravit et signum; Victoremque literis « incisis appellavit. Dedit ergo epitheton Deo, quo et ar- « gumentum veterum victoriarum Herculis, et comme- « moratio novæ historiæ, quæ recenti Romano sacro cau- « sam dedit, contineretur. » Nec frustra in eodem loco dixit :

Et domus Herculei custos Pinaria sacri.

quidam enim, aram maximam, cum vicino conflagraret incendio, liberatam a Pinariis ferunt; et ideo sacri custodem domum Pinariam dixisse Vergilium. Asper κατὰ διαστολήν, inquit, « Potitiorum, qui ab Appio Claudio « præmio corrupti sacra servis publicis prodiderunt. » Sed Veratius Pontificalis in eo libro, quem fecit de supplicationibus, ita ait : « Pinariis, qui novissimi comeso prandio « venissent, cum jam manus pransores lavarent, præce- « pisse Herculem, ne quid postea ipsi aut progenies ipso- « rum ex decima gustarent sacranda sibi, sed ministrandi « tantummodo causa, non ad epulas convenirent. Quasi « ministrantes ergo sacri custodes vocari; ut ipse Vergi- « lius alibi :

At Triviæ custos jamdudum in montibus Opis,

id est, ministra. Nisi forte custodem dixit eam, quæ se prohibuerit et custodierit a sacris; ut ipse alibi :

Et custos furum atque avium cum falce saligna
Hellespontiaci servet tutela Priapi.

Hic utique custodem, prohibitorem avium furumque significat.

Hæc ubi dicta, dapes jubet et sublata reponi
Pocula; gramineoque viros locat ipse sedili.

non vacat, quod dixit *sedili*. Nam propria observatio est, in Herculis sacris epulari sedentes. Et Cornelius Balbus ἐξηγητικῶν libro octavodecimo ait, apud aram maximam observatum, ne lectisternium fiat. Custoditur in eodem loco, ut omnes aperto capite sacra faciant. Hoc fit, ne quis in æde Dei habitum ejus imitetur. Nam ipse ibi operto est capite. Varro ait, Græcum hunc esse morem : quia sive ipse, sive qui ab eo relicti aram maximam statuerunt, græco ritu sacrificaverunt. Hoc amplius addit Gavius Bassus. Idcirco enim hoc fieri dicit, quia ara

l'*ara maxima* était bâtie avant la venue d'Enée en Italie, qui y trouva établi l'usage de voiler la tête du dieu.

CHAPITRE VII.

Que bien des choses que le commun des lecteurs ne remarque pas dans Virgile ont une grande profondeur de sens ; et pourquoi il était permis de tuer les hommes sacrés.

Une foule de choses que le commun des lecteurs ne remarque pas dans Virgile ont une grande profondeur. Ainsi, lorsqu'il parle du fils de Pollion, comme en cet endroit il fait allusion à son prince, il ajoute :

« Le bélier dont la toison est déjà d'un pourpre « suave, pendant qu'il paît dans la prairie, la « changera en un jaune doré. »

Or, on trouve dans le livre (Sibyllin) des Etrusques que si la laine du bélier est d'une couleur insolite, cela présage au chef de l'État un gouvernement heureux en tout. Il existe là-dessus un ouvrage de Tarquitius, extrait de l'Ostentaire toscan, où l'on trouve ce passage : « Si un bélier ou une brebis « est tachée de couleur pourpre ou or, cela pro- « met au prince un très-grand bonheur, par l'aug- « mentation de sa puissance et par une nombreuse « postérité; cela promet à sa race une longue suc- « cession comblée de gloire et de félicité. » C'est donc une pareille destinée que le poëte en passant prophétise à l'empereur.

On peut remarquer aussi, dans le passage suivant, comment, par le moyen d'une seule expression prise du rit sacré, Virgile exprime des conséquences extrêmement éloignées :

« Les Parques mirent la main sur Halésus, et « le dévouèrent (*sacrarunt*) aux traits d'Évandre. »

Tout ce qui est destiné aux dieux est qualifié sacré ; or l'âme ne peut parvenir à eux, si elle n'a été délivrée du poids du corps, ce qui ne peut arriver que par la mort : c'est donc avec justesse que Virgile donne à Halésus la qualité de sacré, puisqu'il était sur le point de mourir. Au reste, il satisfait également dans ce passage aux lois divines et aux lois humaines : aux premières, par la consécration d'Halésus; aux secondes, par l'imposition des mains des Parques ; ce qui est une sorte de mancipation.

C'est ici le lieu de parler de la condition de ces hommes que les lois consacrent à certains dieux, parce que je sais qu'on trouve étonnant que, tandis qu'il serait sacrilége de voler une chose sacrée, le meurtre d'un homme sacré soit légalement autorisé : en voici le motif. Les anciens ne souffraient pas qu'un animal sacré vînt paître sur leurs terres, mais ils le repoussaient sur les terres du dieu auquel il était consacré. Ils pensaient aussi que les âmes des hommes sacrés, que les Grecs appellent ζωώνας, étaient dues aux dieux. De même donc qu'ils n'hésitaient pas à chasser de chez eux les animaux consacrés aux dieux, quand même ils n'auraient pas pu les conduire dans leur temple, de même aussi ils pensaient qu'ils pouvaient envoyer dans les cieux les âmes des hommes sacrés, qu'ils croyaient devoir y aller aussitôt après leur séparation d'avec leur corps. Trebatius, livre IX des (Observances) religieuses, discute cet usage : je ne cite point le passage, pour éviter la prolixité; il suffira, pour ceux qui aiment à lire, que je leur aie indiqué l'auteur et l'endroit de l'ouvrage.

maxima ante adventum Æneæ in Italia constituta est, qui hunc ritum velandi capitis invenit.

CAPUT VII.

Ea etiam, quæ negligenter in Vergilio transmittuntur a legentium vulgo, non carere sensuum profunditate. Et homines sacros cur occidere licuerit.

Ea quoque, quæ incuriose transmittuntur a legentium plebe, non carent profunditate. Nam cum loqueretur de filio Pollionis, idque ad principem suum spectaret, adjecit :

Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto.

Traditur autem in libro Etruscorum, si hoc animal insolito colore fuerit indutum, portendi imperatori omnium rerum felicitatem. Est super hoc liber Tarquitii transcriptus ex ostentario Thusco; ibi reperitur : « Purpureo au« reove colore ovis ariesve si aspergatur ; principi ordinis « et generis summa cum felicitate largitatem auget, genus « progeniemque propagat in claritate, lætioremque effi« cit. » Hujusmodi igitur statum imperatori in transitu vaticinatur.

Verbis etiam singulis de sacro ritu, quam ex alto petita significet, vel hinc licebit advertere :

Injecere manum Parcæ, telisque sacrarunt
Evandri.

nam quidquid destinatum est Diis, sacrum vocatur. Pervenire autem ad Deos non potest anima, nisi libera ab onere corporis fuerit : quod nisi morte fieri non potest. Ita ergo opportune sacratum Halesum facit, quia erat oppetiturus. Et hic proprietatem et humani, et divini juris secutus est. Nam ex manus injectione pæne mancipium designavit, et sacrationis vocabulo observantiam divini juris implevit. Hoc loco non alienum videtur, de conditione eorum hominum referre, quos leges sacros esse certis Diis jubent : quia non ignoro, quibusdam mirum videri, quod, cum cetera sacra violari nefas sit, hominem sacrum jus fuerit occidi. Cujus rei causa hæc est. Veteres nullum animal sacrum in finibus suis esse patiebantur, sed abigebant ad fines Deorum, quibus sacrum esset : animas vero sacratorum hominum, quos Græci ζωώνας vocant, Diis debitas existimabant. Quemadmodum igitur, quod sacrum ad Deos ipsos mitti non poterat, a se tamen dimittere non dubitabant; sic animas, quas sacras in cœlum mitti posse arbitrati sunt, viduatas corpore quam primum illo ire voluerunt. Disputat de hoc more etiam Trebatius Religionum libro nono. Cujus exemplum, ne sim prolixus, omisi. Cui cordi est legere, satis habeat, et auctorem, et voluminis ordinem esse monstratum.

CHAPITRE VIII.

Passages de Virgile qu'on a altérés par des fausses leçons : que beaucoup de choses qui paraissent jetées au hasard dans ce poëte sont très-bien motivées ; et de quelques autres sujets.

On a défiguré certains passages de Virgile, en altérant des expressions qu'il avait employées avec une profonde science. Ainsi certaines personnes lisent :

« Je me retire, et sous la conduite de la déesse (« *ducente dea*) je traverse la flamme et les en- « nemis, »

tandis que le savant poëte a dit : *ducente deo* (sous la conduite du dieu), et non *dea* (de la déesse). Actérianus affirme qu'on doit aussi lire dans Calvus, Vénus *dieu* puissant, et non *déesse*. En effet, dans l'île de Chypre l'effigie de Vénus est représentée ayant du poil, avec la stature d'un homme habillé en femme, et tenant un sceptre à la main. Aristophane l'appelle Aphroditon (au neutre). Lévinus s'exprime de la manière suivante : « Ainsi donc, adorant *le bienfaisant* (*al-* « *mum*) Vénus, qui est mâle ou femelle, comme « est aussi la bienfaisante *noctiluca* » (la lune). Philochore, dans son Athis, assure que Vénus est la même que la Lune, et que les hommes lui sacrifiaient avec des habits de femme, et les femmes avec des habits d'homme, parce qu'elle est réputée mâle et femelle.

Le passage suivant montre encore l'exactitude de Virgile en matière de religion :

« (La colombe) tombe inanimée (*exanimis*), « et laisse la vie parmi les astres aériens. »

Or Higin, dans son traité Des dieux, parlant des astres et des étoiles, dit qu'on doit leur immoler des oiseaux. C'est donc avec une profonde science que Virgile fait rester l'âme de l'oiseau chez les dieux, qu'elle est destinée à apaiser. La moindre expression, qu'on pourrait croire placée fortuitement, a chez lui son intention particulière. Exemple :

« Et du nom de *Casmille* sa mère il l'appela, « par un léger changement, *Camille.* »

Or, Statius Tullianus, livre Ier de son Vocabulaire, nous apprend que l'on trouve, dans Callimaque, que les Toscans surnommaient Mercure Camillus, c'est-à-dire premier ministre des dieux; de même Virgile fait donner par Métabus à sa fille le nom de Camilla, c'est-à-dire prêtresse de Diane. C'est ainsi que Pacuvius, faisant parler Médée, dit : « Vous m'attendez : me voici, moi « la servante (*Camilla*) des habitants des cieux ! « — Salut! soyez la bienvenue. » C'est ainsi encore que les Romains appellent *Camilli* et *Camillæ*, les jeunes gens nobles de l'un et de l'autre sexe, qui n'ayant point vêtu la robe de puberté, servaient auprès des prêtres et des prêtresses flamines.

Il est à propos de ne pas négliger non plus une autre remarque : on trouve dans Virgile le passage suivant :

« Il existait dans l'Hespérie, d'abord habitée « par les Latins, une coutume (*mos*) que les Al- « bains continuèrent d'observer comme sacrée, et « que Rome, la maîtresse du monde, observe « encore aujourd'hui. »

Varron, traité des Coutumes, dit que l'expression *mos* (coutume) exprime, à son avis, ce qui précède *consuetudo* (l'usage). Julius Festus, liv. XIII De la signification des mots, dit : « Par

CAPUT VIII.

Quæ male enuntiando apud Vergilium corrumpantur. Et quod ea nec ratione apud hunc poetam careant, quæ fortuita esse videntur : cum aliis quibusdam.

Nonnullorum, quæ scientissime prolata sunt, male enuntiando corrumpimus dignitatem. Ut quidam legunt :

Discedo, ac ducente Dea flammam inter et hostes
Expedior :

cum ille doctissime dixerit : *ducente Deo*, non *Dea*; nam et apud Calvum Acterianus affirmat legendum :

Pollentemque Deum Venerem,

non *Deam*. Signum etiam ejus est Cypri barbatum corpore, sed veste muliebri, cum sceptro ac statura virili. Et putant, eandem marem ac feminam esse. Aristophanes eam Ἀφρόδιτον appellat. Lævinus etiam sic ait : « Venerem igitur almum adorans, sive femina, sive mas est, « ita uti alma noctiluca est. » Philochorus quoque in Atthide eandem affirmat esse lunam; nam et ei sacrificium facere viros cum veste muliebri, mulieres cum virili : quod eadem et mas existimatur et femina.

Hoc quoque de prudentia religionis a Vergilio dictum est :

Decidit exanimis, vitamque reliquit in astris
Aeriis.

Higinus enim de proprietatibus Deorum, cum de astris ac stellis loqueretur, ait, oportere his volucres immolari Docte ergo Vergilius dixit, apud ea numina animam volucris remansisse, quibus ad litandum data est. Nec nomen apud se, quod fortuitum esse poterat, vacare permittit :

Matrisque vocavit
Nomine Casmillæ mutata parte Camillam.

Nam Statius Tullianus de Vocabulis rerum libro primo ait, dixisse Callimachum, Tuscos Camillum appellare Mercurium; quo vocabulo significant præministrum Deorum. Unde Vergilius ait, Metabum *Camillam* appellasse filiam, Dianæ scilicet præministram. Nam et Pacuvius, cum de Medea loqueretur : « Cœlitum Camilla exspectata « adveni. Salve hospita. » Romani quoque pueros et puellas nobiles et investes Camillos, et Camillas appellant, flaminicarum et flaminum præministros. Hanc quoque observationem ejus non convenit præterire.

Mos erat, *inquit*, Hesperio in Latio, quem protinus urbes
Albanæ coluere sacrum, nunc maxima rerum
Roma colit.

Varro de moribus, *morem* esse dicit in judicio animi, quem sequi debeat consuetudo. Julius Festus de verborum significationibus libro tertiodecimo, « Mos est, » inquit, « institutum patrium, pertinens ad religiones cæ- « rimoniasque majorum. » Ergo Vergilius utrumque au-

« *mos*, on entend une institution de nos ancêtres « relative aux cérémonies religieuses de nos pères. » Ainsi donc Virgile a rempli le sens des deux auteurs, d'abord celui de Varron, qui dit que *mos* précède et que *consuetudo* suit; puisqu'après avoir dit : « Il existait une *coutume*, » il ajoute aussitôt « que les Albains continuèrent d'observer...... « que Rome, la maîtresse du monde, observe « encore aujourd'hui. » Par où il exprime la persévérance de l'usage. Virgile satisfait ensuite au sens de Festus, qui dit que *mos* est une expression religieuse, en ajoutant l'épithète de sacrée : « que « les Albains continuèrent d'observer comme *sa-* « *crée*. » On voit, dans sa phrase, que la coutume précède, et que la pratique de la coutume, qui est précisément l'usage, vient ensuite. Il a donc rempli la définition de Varron; et par l'épithète de *sacrée*, il a montré que *mos* était une expression qui appartenait aux cérémonies religieuses; ce qui satisfait à l'assertion de Festus. Virgile s'y est encore conformé dans le XIIe livre de son poëme, lorsqu'il dit :

« Je suivrai la coutume et les rites sacrés (*mo-* « *rem ritusque sacrorum*). »

En quoi il montre clairement que par *coutume* il entend une cérémonie religieuse. De plus, il s'est conformé à l'histoire dans le passage dont nous parlons : « Il existait dans l'Hespérie, d'a- « bord habitée par les Latins, une coutume, etc. » En cela il a suivi la succession des divers gouvernements. En effet, ce furent d'abord les Latins qui régnèrent, puis les Albains, et enfin les Romains. C'est pourquoi il commence par dire : « Il existait dans l'Hespérie, d'abord habitée par « les Latins, une coutume; » il ajoute ensuite : « Que « les Albains continuèrent d'observer, comme un « usage sacré. » Et enfin : « Que Rome, la maîtresse « du monde, observe encore aujourd'hui. »

CHAPITRE IX.

De la formule par laquelle on était dans l'usage d'évoquer les dieux tutélaires, et de dévouer les villes, ou les armées.

« Ils se sont tous retirés de leurs sanctuaires; « ils ont abandonné leurs autels, les dieux qui « jusqu'à ce jour avaient maintenu cet em- « pire. »

Ces expressions de Virgile sont tirées d'une coutume très-ancienne des Romains, et de leurs mystères sacrés les plus secrets. En effet, il est certain que chaque ville a un dieu sous la tutelle duquel elle est placée, et qu'une coutume mystérieuse des Romains, longtemps ignorée de plusieurs, lorsqu'ils assiégeaient une ville ennemie et qu'ils pensaient être sur le point de la prendre, était d'en évoquer les dieux tutélaires au moyen d'une certaine formule. Ils ne croyaient pas que sans cela la ville pût être prise, ou du moins ils auraient regardé comme un sacrilége de faire ses dieux captifs. C'est pour cette raison que les Romains ont tenu caché le nom du dieu protecteur de Rome, et même le nom latin de leur ville. Cependant tel nom de ce dieu se trouve dans quelques ouvrages anciens, qui néanmoins ne sont pas d'accord entre eux : les diverses opinions sur ce sujet sont connues des investigateurs de l'antiquité. Les uns ont cru que ce dieu était Jupiter,

ctorem secutus, et primo quidem Varronem, quoniam ille dixerat morem præcedere, sequi consuetudinem, postquam dixit, *Mos erat;* subjunxit :

Quem protinus urbes
Albanæ coluere,

et,

Nunc maxima rerum
Roma colit :

quod perseverantiam consuetudinis monstrat. Et quoniam Festus pertinere ad cærimonias ait; hoc idem docuit Maro, adjiciendo *sacrum :*

Quem protinus urbes
Albanæ coluere sacrum.

mos ergo præcessit, et cultus moris secutus est, quod est consuetudo. Et hic definitionem Varronis implevit. Adjiciendo deinde *sacrum*, ostendit, morem cærimoniis esse dicatum, quod Festus asseruit. Idem observavit et in duodecimo libro, cum ait :

Morem ritusque sacrorum
Adjiciam.

in quo ostendit aperte, morem esse ritus sacrorum. Sed historiæ quoque fidem in his versibus secutus est :

Mos erat Hesperio in Latio,

et reliqua. Servavit enim regnorum successionem. Quippe primi regnaverunt Latini, deinde Albani, et inde Romani. Ideo *Mos erat*, primum dixit, *hesperio in Latio :* et postea,

Quem protinus urbes
Albanæ coluere sacrum

deinde subjecit :

Nunc maxima rerum
Roma colit.

CAPUT IX.

De carmine, quo evocari solebant Dii tutelares, et aut urbes, aut exercitus devoveri.

Excessere omnes adytis, arisque relictis
Dii, quibus imperium hoc steterat.

Et de vetustissimo Romanorum more, et de occultissimis sacris vox ista prolata est. Constat enim, omnes urbes in alicujus Dei esse tutela; moremque Romanorum arcanum, et multis ignotum fuisse, ut, cum obsiderent urbem hostium, eamque jam capi posse confiderent, certo carmine evocarent tutelares Deos : quod aut aliter urbem capi posse non crederent, aut si posset, nefas existimarent, Deos habere captivos. Nam propterea ipsi Romani et Deum, in cujus tutela urbs Roma est, et ipsius urbis Latinum nomen ignotum esse voluerunt. Sed Dei quidem nomen nonnullis antiquorum, licet inter se dissidentium, libris insitum : et ideo vetusta persequentibus, quidquid de hoc putatur, innotuit. Alii enim Jovem crediderunt, alii Lunam. Sunt qui Angeronam, quæ digito

d'autres la Lune, d'autres la déesse Angerona, qui, tenant le doigt sur la bouche, indique le silence. D'autres enfin, dont l'opinion me paraît la plus digne de confiance, ont dit que ce fut Ops-Consivia. Quant au nom latin de Rome, il est demeuré inconnu, même aux plus érudits, les Romains appréhendant que, si leur nom tutélaire venait à être connu, ils n'eussent à éprouver de la part de leurs ennemis une évocation pareille à celle dont on savait qu'ils avaient usé à l'égard des villes de ces derniers. Mais prenons garde de ne pas tomber dans l'erreur qui en a égaré d'autres, en nous persuadant qu'il n'y eut qu'une seule et même formule et pour évoquer les dieux d'une ville, et pour la dévouer : car dans le livre V du traité Des choses cachées, de Sammonicus Serenus, je trouve ces deux formules, qu'il avoue avoir tirées d'un ouvrage très-ancien d'un certain Furius. Voici la formule par laquelle on évoque les dieux d'une ville dont on fait le siége :

« S'il est un dieu, s'il est une déesse sous la « tutelle de qui soit la ville et le peuple de Car-« thage, je te prie, je te conjure et je te demande « en grâce, ô grand dieu qui as pris cette ville et « ce peuple sous ta tutelle, d'abandonner le peu-« ple et la ville de Carthage, de déserter toutes ses « maisons, temples et lieux sacrés, et de t'éloi-« gner d'eux; d'inspirer à ce peuple et à cette « ville la crainte, la terreur et l'oubli, et après « les avoir abandonnés, de venir à Rome chez moi « et les miens. Que nos maisons, nos temples, « nos objets sacrés et notre ville, te soient plus « agréables et plus convenables; en sorte que « nous sachions et que nous comprenions que dé-« sormais tu es mon protecteur, celui du peuple « romain et de mes soldats. Si tu le fais ainsi, je « fais vœu de fonder des temples et d'instituer des « jeux en ton honneur. »

En prononçant ces paroles, il faut immoler des victimes, et il faut que l'inspection de leurs entrailles promette l'accomplissement de ces évocations.

Voici maintenant comment on dévoue les villes et les armées, après en avoir auparavant évoqué les dieux; mais les dictateurs et les empereurs peuvent seuls employer cette formule de dévouement.

« Dis-Père, Vejovis, Mânes, ou de quelque nom « qu'il soit permis de vous appeler, je vous prie « vous tous de remplir de crainte, de terreur, « d'épouvante cette ville de Carthage, et cette « armée dont je veux parler. Que ces hommes, « que ces ennemis, que cette armée qui porte les « armes et lance des traits contre nos légions et « contre notre armée, que leurs villes, que leurs « champs, et que ceux qui habitent dans leurs « maisons, dans leurs villes et dans leurs champs, « soient par vous mis en déroute et privés de la « lumière du ciel; que l'armée des ennemis, que « leurs villes, que leurs champs dont je veux « parler, que la tête des individus de tous les « âges, vous soient dévoués et consacrés, selon « les lois par lesquelles les plus grands enne-« mis vous sont consacrés. En vertu de ma ma-« gistrature, je les dévoue en notre place, je les « substitue pour moi, pour le peuple romain, pour « nos légions et nos armées, afin que vous con-

ad os admoto silentium denuntiat; alii autem, quorum fides mihi videtur firmior, Opem Consiviam esse dixerunt. Ipsius vero urbis nomen etiam doctissimis ignotum est, caventibus Romanis, ne, quod sæpe adversus urbes hostium fecisse se noverant, idem ipsi quoque hostili evocatione paterentur, si tutelæ suæ nomen divulgaretur. Sed videndum, ne, quod nonnulli male existimaverunt, nos quoque confundat, opinantes, uno carmine et evocari ex urbe aliqua Deos, et ipsam devotam fieri civitatem. Nam reperi in libro quinto Rerum reconditarum Sammonici Sereni utrumque carmen, quod ille se in cujusdam Furii vetustissimo libro reperisse professus est. Est autem carmen hujusmodi, quo Dii evocantur, cum oppugnatione civitas cingitur : SI. DEUS. SI. DEA. EST. CUI. POPOLUS. CIVITAS. QUE. CARTHAGINIENSIS. EST. IN. TUTELA. TE. QUE. MAXIME. ILLE. QUI. URBIS. HUJUS. POPOLI. QUE. TUTELAM. RECEPISTI. PRECOR. VENEROR. QUE. VENIAM. QUE. A. VOBIS. PETO. UT. VOS. POPOLUM. CIVITATEM. QUE. CARTHAGINIENSEM. DESERATIS. LOCA. TEMPLA. SACRA. URBEM. QUE. EORUM. RELINQUATIS. ABSQUE. HIS. ABEATIS. EI. QUE. POPOLO. CIVITATI. QUE. METUM. FORMIDINEM. OBLIVIONEM. INJICIATIS. PRODITI. QUE. ROMAM. AD. ME. MEOS. QUE. VENIATIS. NOSTRA. QUE. VOBIS. LOCA. TEMPLA. SACRA. URBS. ACCEPTIOR. PROBATIOR. QUE. SIT. MIHI. QUE. POPOLO. QUE. ROMANO. MILITIBUS. QUE. MEIS. PRÆPOSITI. SITIS. UT. SCIAMUS. INTELLIGAMUS. QUE. SI. ITA. FECERITIS. VOVEO. VOBIS. TEMPLA. LUDOS. QUE. FACTURUM. In eadem verba hostias fieri oportet, auctoritatemque videri extorum, ut ea promittant futura. Urbes vero exercitusque sic devoventur, jam numinibus evocatis. Sed dictatores imperatoresque soli possunt devovere his verbis : DIS. PATER. VEJOVIS. MANES. SIVE. VOS. QUO. ALIO. NOMINE. FAS. EST. NOMINARE. UT. OMNES. ILLAM. URBEM. CARTHAGINEM. EXERCITUM. QUE. QUEM. EGO. ME. SENTIO. DICERE. FUGA. FORMIDINE. TERRORE. LUE. COMPLEATIS. QUI. QUE. ADVERSUM. LEGIONES. EXERCITUM. QUE. NOSTRUM. ARMA. TELA. QUE. FERENT. UTI. VOS. EUM. EXERCITUM. EOS. HOSTES. EOS. QUE. HOMINES. URBES. AGROS. QUE. EORUM. ET. QUI: IN. HIS. LOCIS. REGIONIBUS. QUE. AGRIS. URBIBUS. VE. HABITANT. ABDUCATIS. LUMINE. SUPERO. PRIVETIS. EXERCITUM. QUE. HOSTIUM. URBES AGROS. QUE. EORUM. QUOS. ME. SENTIO. DICERE. UTI. VOS. EAS. URBES. AGROS. QUE. CAPITA. AETATES. QUE. EORUM. DEVOTAS. CONSECRATAS. QUE. HABEATIS. ILLIS. LEGIBUS QUIBUS. QUANDO. QUE. SUNT. MAXIME. HOSTES. DEVOTI. EOS. QUE. EGO. VICARIOS. PRO. ME. FIDE. MAGISTRATU. QUE. MEO. PRO. POPOLO. ROMANO. EXERCITIBUS. LEGIONIBUS. QUE. NOSTRIS. DO. DEVOVEO. UT. ME. MEAM. QUE. FIDEM. IMPERIUM. QUE. REGIONES. EXERCITUM. QUE. NOSTRUM. QUI. IN. HIS. REBUS. GERUNDIS. SUNT. BENE. SALVOS. SIRITIS. ESSE. SI. HÆC. ITA. FAXITIS. UT. EGO.

« serviez, au milieu de l'entreprise que nous avons « à conduire, ma personne, ma dignité, mon pou- « voir, nos légions et notre armée. Si je sais, si « je sens, si je comprends que vous l'ayez fait « ainsi, alors que quiconque a fait le vœu de « vous immoler trois brebis noires, en quelque « lieu qu'il l'ait fait, se trouve valablement en- « gagé. Terre notre mère, et toi Jupiter, je t'at- « teste! »

En prononçant le mot Terre, on touche la terre avec la main. En disant le mot Jupiter, on élève les mains au ciel; en faisant le vœu, on porte les mains à la poitrine. Je trouve dans l'antiquité qu'on a dévoué les villes des Toniens, des Frégelles, des Gabiens, des Véiens, des Fidénates en Italie; et hors de ce pays, Corinthe, sans compter plusieurs villes et armées ennemies, des Gaulois, des Espagnols, des Africains, des Maures, et d'autres nations dont parlent les anciennes annales. C'est donc cette évocation des dieux et leur retraite qui a fait dire à Virgile : « Les dieux se sont tous retirés de « leurs sanctuaires, ils ont abandonné leurs au- « tels. » C'est pour marquer leur qualité de protecteurs qu'il ajoute : « Les dieux qui jusqu'à ce « jour avaient maintenu cet empire. » Et enfin, pour montrer, outre l'évocation des dieux, l'effet de la cérémonie du dévouement d'une ville, comme c'est Jupiter, ainsi que nous l'avons dit, qui y est principalement invoqué, le poëte dit : « Le cruel Jupiter a tout transporté à Argos. »

Maintenant vous paraît-il prouvé qu'on peut à peine concevoir la profondeur de la science de Virgile tant dans le droit divin que dans le droit profane?

CHAPITRE X.

Pourquoi Virgile, dans le troisième livre de l'Énéide, a fait immoler un taureau à Jupiter : et quels sont les dieux auxquels il est d'usage d'immoler des taureaux.

Après que Prætextatus eut parlé, tous, d'une voix unanime, s'accordaient à reconnaître un égal degré de science dans Virgile et dans son interprète, lorsque Évangelus s'écrie que sa patience est à bout, et qu'il ne tardera pas davantage à montrer le côté faible de la science de Virgile. — Et moi aussi, continua-t-il, jadis je subis la férule, je commençai à suivre un cours de droit pontifical; et, d'après la connaissance que j'en ai, il sera prouvé que Virgile a ignoré les règles de cette science. En effet, quand il disait : « J'immolai « sur le rivage un taureau à Jupiter, » savait-il alors qu'il était prohibé d'immoler le taureau à ce dieu? et était-il pénétré de ce principe qu'Attéius Capito, dans le livre I[er] de son traité Du droit des sacrifices, exprime en ces termes : « Ainsi donc il n'est pas permis d'immoler à Jupiter, ni le taureau, ni le verrat, ni le bélier? » Labéo soutient aussi, livre LXVIII, qu'on ne peut immoler le taureau qu'à Neptune, Apollon et Mars. Voilà donc ton pontife qui ignore quelles victimes on doit immoler sur les autels, chose qui n'a pas échappé aux connaissances des anciens, et qui est connue même des gardiens des temples.

Prætextatus répondit en souriant : Si tu veux te donner la peine de consulter Virgile, il t'apprendra lui-même, dans le vers suivant, à quel dieu on immole le taureau :

« Anchise immola un taureau à Neptune, et un

SCIAM. SENTIAM. INTELLIGAM. QUE. TUNC. QUISQUIS. HOC. VOTUM. FAXIT. UBI. UBI. FAXIT. RECTE. FACTUM. ESTO. OVIBUS. ATRIS. TRIBUS. TELLUS. MATER. TE. QUE. JUPPITER. OBTESTOR. Cum Tellurem dicit, manibus terram tangit : cum Jovem dicit, manus ad cœlum tollit. Cum votum recipere dicit, manibus pectus tangit. In antiquitatibus autem hæc oppida inveni devota, Tonios, Fregellas, Gabios, Veios, Fidenas. Hæc intra Italiam. Præterea Carthaginem et Corinthum. Sed et multos exercitus oppidaque hostium, Gallorum, Hispanorum, Afrorum, Maurorum, aliarumque gentium, quas prisci loquuntur annales. Hinc ergo est, quod propter ejusmodi evocationem numinum discessionemque ait Vergilius :

Excessere omnes adytis, arisque relictis
Dii.

Et, ut tutelares designaret, adjecit :

Quibus imperium hoc steterat.

utque præter evocationem etiam vim devotionis ostenderet, in qua præcipue Juppiter, ut diximus, invocatur, ait :

Ferus omnia Juppiter Argos
Transtulit.

Videturne vobis probatum, sine divini et humani juris scientia non posse profunditatem Maronis intelligi?

CAPUT X.

Cur Vergilius tertio Æneidos fecerit Jovi immolari taurum : et quibus Diis tauri immolari soleant.

Hic, cum omnes concordi testimonio doctrinam et poetæ et enarrantis æquarent, exclamat Euangelus, diu se succubuisse patientiæ, nec ultra dissimulandum, quin in medium detegat inscientiæ Vergilianæ vulnus. Et nos, inquit, manum ferulæ aliquando subduximus, et nos cepimus pontificii juris auditum : et ex his, quæ nobis nota sunt, Maronem hujus disciplinam juris nescisse, constabit. Quando enim diceret,

Cœlicolum regi mactabam in litore taurum,

si sciret, tauro immolari huic Deo vetitum : aut si didicisset, quod Atteius Capito comprehendit? cujus verba ex libro primo de jure sacrificiorum hæc sunt :

Itaque Jovi tauro, verre, ariete immolari non licet.

Labeo vero sexagesimo et octavo libro intulit, nisi Neptuno, Apollini, et Marti, taurum non immolari. Ecce pontifex tuus, quid apud quas aras mactetur, ignorat : cum vel æditui hæc nota sint, et veterum non tacuerit industria. Ad hæc Prætextatus renidens : Quibus Deorum tauro immoletur, si vis cum Vergilio communicare, ipse te docebit :

Taurum Neptuno, taurum tibi pulcher Apollo.

« autre à toi, ô bel Apollon! » Tu vois que tu retrouves les expressions de Labeo dans les vers du poëte. L'un a parlé savamment, l'autre habilement; car il a voulu montrer que c'est parce que ce sacrifice n'avait point apaisé le dieu, qu'il fut suivi « d'un prodige étonnant et horri-« ble. » C'est en considération des événements subséquents que Virgile fait immoler une hostie impropre. Mais il n'ignorait pas que cette erreur n'était pas inexpiable. En effet, Attéius Capito, que tu as placé en opposition avec Virgile, ajoute ces paroles : « Si quelqu'un par hasard « avait immolé un taureau à Jupiter, qu'il offre un « sacrifice expiatoire. » Ce sacrifice est donc inusité, mais il n'est pas inexpiable; et Virgile l'a fait offrir, non par ignorance, mais pour donner lieu au prodige qui devait suivre.

CHAPITRE XI.

Que Virgile, dans ce vers du I[er] livre des Géorgiques : *Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho,* a voulu signifier qu'on devait offrir en sacrifice à Cérès, du *mulsum;* et pourquoi, dans le I[er] et dans le VIII[e] livre de l'Énéide, il fait faire des libations sur la table, tandis qu'on n'en devait faire que sur l'autel.

Évangelus répliqua : Si une chose illicite doit être excusée par l'événement, dis-moi, je te prie, Prætextatus, quel prodige devait survenir lorsque Virgile fait faire des libations de vin à Cérès, ce qui est prohibé pour tous les rites sacrés? « Offre-lui, dit-il, des rayons de miel détrempés « dans du lait et du vin doux (*mulsum*). » Au moins aurait-il dû apprendre de Plaute qu'on ne fait point à Cérès des libations de vin; car on trouve dans l'Aululaire le passage suivant :

« STAPHYLA. Ces gens-là, mon cher Strobile, « vont-ils faire les noces de Cérès?

« STROBILE. Pourquoi?

« STAPHYLA. Parce que je ne vois point qu'on « ait apporté du vin. »

Voilà donc votre flamine, votre pontife, également ignorant et sur l'objet de l'immolation et sur celui de la libation. Il tombe toujours dans l'erreur relativement à cette dernière cérémonie : dans le VIII[e] livre de l'Énéide, il dit : « Joyeux, « ils font sur la table des libations de vin, invo-« quant les dieux; » tandis que suivant la coutume sacrée ils auraient dû (les Troyens) faire des libations non sur la table, mais sur l'autel.

Avant de répondre, dit Prætextatus, à ta seconde objection, j'avouerai que ce n'est point sans raison que tu critiques cette libation indignement faite sur la table; et tu aurais aggravé la difficulté si tu avais signalé le vers suivant, où Didon fait une pareille libation. « A ces mots, elle « répandit sur la table quelques gouttes de vin. » Car Tertius, dissertant sur plusieurs points des rites sacrés, s'objecte ce passage, et après l'avoir discuté ne peut en trouver la solution. Je vais vous communiquer l'interprétation que j'ai trouvée dans un grand maître. Il est clairement énoncé, dans le droit Papirien, qu'une table consacrée peut tenir lieu d'autel : « Il y a, dit « Papirien, dans le temple de Junon Populonia, « une table consacrée. Or, dans un temple, il « faut distinguer les vases et ustensiles sacrés, « et les simples ornements. Les instruments qui « servent à consommer le sacrifice doivent être « assimilés aux vases; et parmi eux, la table sur « laquelle on place les viandes, les libations et

vides in opere poetæ verba Labeonis? Igitur ut hoc docte, ita illud argute. Nam ostendit, Deo non litatum, ideo secutum

Horrendum dictu et visu mirabile monstrum.

Ergo respiciens ad futura, hostiam contrariam fecit. Sed et noverat, hunc errorem non esse inexpiabilem. Attejus enim Capito, quem in acie contra Maronem locasti, adjecit hæc verba : *Si quis forte tauro Jovi fecerit, piaculum dato.* Committitur ergo res non quidem impianda, insolita tamen. Et committitur non ignorantia, sed ut locum monstro faceret secuturo.

CAPUT XI.

Quod Vergilius illo versu primi Georgicon, *Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho,* significarit, Cereri mulso litandum esse. Tum quomodo et in primo, et in octavo libro Æneidos in mensam libari faciat, cum in aram tantum esset libandum.

Subjecit Euangelus : Si eventu excusantur illicita, dic, quæso, quod erat monstrum secuturum, et cum Cereri libari vino juberet, quod omnibus sacris vetatur?

Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho.

vinum autem Cereri non libari, debuit illum vel Plautus docere; qui in Aulularia ait :

Cererin', mi Strobile, hi sunt facturi nuptias?
Qui? quia temeti nihil allatum intellego.

at hic vester flamen, et pontifex, et omnia, tam quid immoletur, quam quid libetur, ignorat. Et, ne non ubique in libando pari errore fit devius, in octavo ait :

In mensam læti libant, Divosque precantur :

cum non in mensam, sed in aram secundum morem libare debuerint.

Ut prius tibi, Prætextatus inquit, de posteriore quæstione respondeam, fateor, te non immerito de usurpata in mensam libatione quæsisse; ampliusque speciem difficultatis auxeras, si magis Didonem in mensam similiter libantem notasses :

Dixit, et in mensam laticum libavit honorem.

nam et Tertius, cum de ritu sacrorum multa dissereret, ait, sibi hunc locum in quæstione venisse : nec tamen hæsitationem suam requisita ratione dissolvit. Ego autem quod mihi magistra lectione compertum est, publicabo. In Papiriano enim jure evidenter relatum est, aræ vicem præstare posse mensam dicatam : « Ut in templo, » inquit, « Ju-« nonis Populoniæ augusta mensa est. Namque in fanis alia « vasorum sunt et sacræ supellectilis, alia ornamentorum. « quæ vasorum sunt, instrumenti instar habent, quibus

« les offrandes en monnaie, tient le premier rang. « Les ornements sont les boucliers, les couronnes, « et les autres offrandes de ce genre ; or ces offran « des ne sont pas consacrées en même temps que « le temple, tandis que la table et les petits autels « sont consacrés ordinairement le même jour que « le temple. La table consacrée de la sorte sert « d'autel, et reçoit les mêmes honneurs religieux « que le temple lui-même. » C'est donc régulièrement que les Troyens font des libations chez Évandre, puisqu'elles se font dans un bois sacré, dans lequel on mangeait sur une table qui avait été consacrée avec l'*ara maxima*, et certainement avec toutes les cérémonies religieuses. Quant au repas de Didon, comme c'était un repas royal et non religieux, fait sur une table profane, dans une salle, et non dans un temple; que cette libation n'était point proprement religieuse, mais seulement imitée de la religion, Virgile ne la fait faire que par la reine, en la personne de laquelle il n'était tenu à aucune observation, et dont le rang, au contraire, l'autorisait à user de beaucoup de latitude; tandis que, dans le repas d'Évandre, ce sont « tous les Troyens joyeux « qui font sur la table des libations de vin et « invoquent les dieux, » parce que, dans ce cas, il a voulu remémorer un acte que le poëte savait pouvoir être fait licitement par tous ceux qui mangent ensemble dans un temple et sont assis à une table sacrée.

Quant au vers

« Offre à Cerès des rayons de miel détrempés « dans du lait et dans du vin doux, » je justifierai Virgile en peu de mots, parce que c'est à tort que tu l'accuses; car ce poëte, également amoureux et de l'élégance dans les expressions et de la science dans le fond des choses, sachant d'ailleurs qu'on faisait des libations à Cérès avec du vin miellé, a dit : « Délayez des rayons de miel dans du vin « doux ; » voulant faire entendre par là que le vin n'est véritablement du mulsum que lorsqu'il est miellé. C'est dans ce même sens qu'il avait dit ailleurs : « Le miel corrigera l'âpreté du vin. » Or on sait, tu en conviendras, que, le 12 des calendes de janvier, on offre à Hercule et à Cérès une truie pleine, des pains, et du vin miellé.

CHAPITRE XII.

Pourquoi Virgile a attribué des Saliens à Hercule, et pourquoi il leur a donné des couronnes faites de branches de peuplier.

(Évangelus) : En vérité, Prætextatus, c'est bien à propos que tu viens de mentionner Hercule ; car précisément votre poëte a commis deux erreurs au sujet de son culte. En effet, dans ce passage :

« Alors les Saliens, la tête couronnée de bran- « ches de peuplier, viennent chanter autour des « autels où brûle l'encens. »

Virgile a attribué des Saliens à Hercule, tandis que l'antiquité les a consacrés exclusivement à Mars. Il parle aussi de couronnes de peuplier, tandis qu'on n'en portait jamais d'autres autour de l'*ara maxima* que celles faites avec des feuilles de laurier. Nous voyons d'ailleurs que le préteur urbain porte une couronne de laurier lorsqu'il sacrifie à Hercule. Térentius Varron, dans sa satire intitulée *De la foudre*,

« sacrificia conficiuntur. Quarum rerum principem locum « obtinet mensa, in qua epulæ, libationesque, et stipes « reponuntur. Ornamenta vero sunt, clypei, coronæ, et « hujuscemodi donaria. Neque enim donaria dedicantur « eo tempore, quo delubra sacrantur. At vero mensa aru- « læque eodem die, quo ædes ipsæ, dedicari solent. Unde « mensa hoc ritu dedicata in templo, aræ usum, et reli- « gionem obtinet pulvinaris. » Ergo apud Evandrum quidem fit justa libatio : quippe apud eam mensam, quæ cum ara maxima, more utique religionis, fuerat dedicata, et in luco sacrato, et inter ipsa sacra, in quibus epulabantur. In convivio vero Didonis, quod tantum regium constat, non etiam sacrum fuisse, apud humanam mensam, in triclinio, non in templo, quia non erat religiosa, sed usurpata libatio, solam fecit libasse reginam, in cujus persona nulla observationis necessitas, et multa ad usurpandum in potestate permissio. At vero hic

— — Omnes
In mensam læti libant, Divosque precantur.

quia quod recte fieri noverat, ab omnibus simul in templo epulantibus, et uni sacratæ assidentibus mensæ, factum esse memoravit. De illo autem versu,

Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho,

paucis, quod male accusatur, absolvam. Poeta enim æque in rebus doctrinæ, et in verbis sectator elegantiæ, sciens Cereri mulso libari, adjecit, *miti Baccho favos dilue* : scilicet mitescere vinum dicens, cum mulsum coperit fieri. Nam ita hic mite vinum dixit, ut alibi ait domitum :

Et durum Bacchi domitura saporem.

notum autem esse non diffitebere, quod ad diem duodecimum Kalendas Januarias Herculi et Cereri faciunt sue prægnate, panibus, mulso.

CAPUT XII.

Herculi cur Salios assignarit Vergilius; curque hos populeis ramis coronatos induxerit.

Opportune mehercule, Prætextate, fecisti Herculis mentionem, in cujus sacra hic vester gemino errore commisit :

Tum Salii ad cantus incensa altaria circum
Populeis assunt evincti tempora ramis.

Nam et Salios Herculi dedit, quos tantum Marti dicavit antiquitas; et populeas coronas nominat, cum ad aram maximam sola lauro capita, et alia fronde non vinciant. Videmus et in capite prætoris urbani lauream coronam cum rem divi-

atteste que les anciens étaient dans l'usage d'offrir la dîme à Hercule; qu'ils faisaient cette oblation de dix en dix jours, en donnant un festin et une couronne de laurier à ceux d'entre le peuple qui ne pouvaient rien offrir.

C'est donc là, répondit Prætextatus, la double erreur de Virgile? Eh bien! je soutiens qu'il n'y a erreur dans aucune des deux circonstances : et, pour parler d'abord du genre de feuillage dont il forme les couronnes, il est incontestable que ceux qui sacrifient aujourd'hui sur l'*ara maxima* sont couronnés de laurier; mais cet usage n'a pris naissance que longtemps après la fondation de Rome, depuis que le bois de laurier qui est sur le mont Aventin a commencé à croître, comme nous l'apprend Varron, livre II Des choses humaines. C'est donc la proximité de cette montagne qui fit que ceux qui sacrifiaient sur l'*ara maxima* prirent l'habitude d'aller y couper du laurier. Le passage de Virgile est donc exact, puisqu'il se rapporte à ces temps où Évandre sacrifiait sur l'*ara maxima*, avant la fondation de Rome, et où il se servait du peuplier, arbre spécialement consacré à Alcide. Quant aux Saliens que le poëte attribue à Hercule, c'est une suite de la profondeur abondante de son savoir. En effet, ce dieu est considéré par les pontifes comme étant le même que Mars. C'est ce qu'atteste la Ménippée de Varron, intitulée *l'autre Hercule,* dans laquelle, après avoir disserté sur ce dieu, il prouve qu'il est le même que Mars. Les Chaldéens donnent le nom d'Hercule à l'astre que tous les autres peuples nomment Mars. Il existe un ouvrage d'Octavius Hersennius, intitulé *Des rites des Saliens de Tibur,* dans lequel il nous apprend que les Saliens consacrés à Hercule lui sacrifiaient à certains jours fixes, et sous de certains auspices. De plus, le savant Antonius Gnipho, dont Cicéron fréquentait l'école après les travaux du forum, prouve qu'on donne des Saliens à Hercule, dans le traité où il discute ce qu'on doit entendre par *festra.* Ce mot désigne une petite ouverture pratiquée dans le *sacrarium;* Ennius l'a employé. Je crois avoir défendu, par de graves auteurs et par d'invincibles raisons, les deux passages mal à propos qualifiés d'erreur. Si quelqu'un a encore des doutes, qu'il nous en fasse part, afin que nous en conférions pour dissiper nos erreurs, mais non pas celles de Virgile.

Ne t'est-il jamais venu dans l'esprit, dit Évangelus à Prætextatus, que Virgile a, pour ainsi dire, bouleversé les rangs des habitants des cieux, lorsque, faisant offrir par Didon un sacrifice pour ses noces, il dit :

« Elle immole des brebis choisies selon l'usage,
« n'ayant encore que deux ans, à Cérès Législatrice,
« à Phébus, et au père Lyæus. »

Et il ajoute aussitôt après, comme quelqu'un qui s'éveille d'un sommeil profond :

« Mais avant tout à Junon qui préside aux liens
« du mariage. »

Servius, prié de répondre, s'exprima en ces termes : — Cérès est regardée comme l'inventrice des lois, car ses fêtes sont appelées Themisféries; mais c'est une fiction, qui provient de ce qu'avant la découverte de l'usage du blé par Cérès, les hommes erraient sans lois; cette découverte mit un terme à leur barbarie, car après s'être partagé la propriété des terres, on en vint à faire des lois. Phébus préside aux auspices. Lyæus ou Liber est le dieu des villes libres; son ministre Marsias y est l'emblème de la liberté. Le sens naturel de ce passage est que

nam Herculi facit. Testatur etiam Terentius Varro in ea satyra, quæ inscribitur περὶ κεραυνοῦ, majores solitos decimam Herculi vovere, nec decem dies intermittere, quin pollucerent, ac populum ἀσύμβολον cum corona laurea dimitterent cubitum. Hiccine, est, Vettius ait, error geminus? at ego in neutro dico errasse Vergilium. Nam ut primum de frondis genere dicamus; constat quidem nunc lauro sacrificantes apud aram maximam coronari. Sed multo post Romam conditam hæc consuetudo sumsit exordium, postquam in Aventino lauretum cœpit virere : quam rem docet Varro Humanarum libro secundo. E monte ergo proximo decerpta laurus sumebatur operantibus, quam vicina offerebat occasio. Unde recte Maro noster ad ea tempora respexit, quibus Evander ante urbem conditam apud aram maximam sacra celebrabat, et utebatur populo utique Alcidæ gratissima. Salios autem Herculi ubertate doctrinæ altioris assignat : quia is Deus et apud pontifices idem, qui et Mars habetur. Et sane ita Menippea Varronis affirmat, quæ inscribitur, Ἄλλος οὗτος Ἡρακλῆς. In qua cum de Hercule multa loqueretur, eundem esse ac Martem, probavit. Chaldæi quoque stellam Herculis vocant, quam reliqui omnes Martis appellant. Est præterea Octavii Hersennii liber, quo inscribitur de Sacris saliaribus Tiburtium; in quo Salios Herculi institutos operari diebus certis et auspicato docet. Item Antonius Gnipho, vir doctus, cujus scholam Cicero post laborem fori frequentabat, Salios Herculi datos probat in eo volumine, quo disputat, quid sit *festra,* quod est ostium minusculum in sacrario : quo verbo etiam Ennius usus est. Idoneis, ut credo, auctoribus, certisque rationibus, error, qui putabatur, uterque defensus est. Si qua sunt alia, quæ nos commovent, in medium proferamus : ut ipsa collatio nostrum, non Maronis, absolvat errorem.

Tunc Euangelus : Nunquamne tibi, Prætextate, venit in mentem, toto, ut aiunt, cœlo errasse Vergilium, cum Dido sua rem divinam pro nuptiis faceret?

Mactat *enim, inquit,* lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique Lyæo.

et quasi expergefactus adjecit :

Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ.

Tunc Servius respondere rogatus, ait : Leges Ceres dicitur invenisse; nam et sacra ipsius Themisferia vocantur. Sed hoc ideo fingitur, quia ante inventum frumentum a Cerere, passim homines sine lege vagabantur. Quæ feritas

Didon, se mariant en quelque sorte pour l'utilité publique, sacrifiait aux divinités qui président aux villes; et elle sacrifiait ensuite à Junon, qui préside aux liens du mariage. Mais il existe encore un autre sens plus profond : en effet, il est d'usage, avant d'entreprendre quelque chose, d'apaiser les dieux adverses et de supplier ensuite les dieux propices. C'est ainsi qu'on offre « une brebis noire à l'Hiver, et aux heureux Zé« phyrs une brebis blanche. » De même aussi Didon, avant de se marier, commence par apaiser Cérès, laquelle, à cause de l'enlèvement de sa fille, a les noces en horreur; ensuite Apollon, dieu qui n'est point marié, et enfin Liber, qui ne put avoir une femme qu'en l'enlevant. — C'est ainsi que Servius expliqua le (dernier) rang où Virgile place Junon. Tout le monde applaudit à cette interprétation, et après cela on désira d'entendre Eusèbe développer la supériorité de notre poëte, considéré comme rhéteur.

LIVRE IV.

—

CHAPITRE I.

Du pathétique résultant de l'état extérieur des personnes.

Alors Eusèbe commença en ces termes : Il ne sera pas difficile de trouver dans Virgile de nombreux exemples de ce pathétique que tous les rhéteurs ambitionnent dans leurs discours. Ainsi, après avoir introduit Énée dans les enfers, adressant à Didon qui le fuit les paroles suivantes :

« O reine, c'est malgré moi que j'ai quitté « vos rivages... Mais les ordres des dieux... me « contraignirent. Arrête et ne te dérobe pas à ma « vue. »

il ajoute :

« Mais ce discours faisait sur son visage aussi « peu d'impression que si elle fût un dur rocher « ou un bloc de Marpésie; elle se dérobe enfin, et « s'enfuit d'un air courroucé. »

Voici un autre exemple :

« Je demeurai stupéfait; les cheveux se dressè« rent sur ma tête, et ma voix s'arrêta dans mon « gosier. »

Ailleurs, l'état de fatigue de Darès est dépeint complétement par la description de l'attitude extérieure :

« Ses fidèles camarades le conduisent. Il traî« nait avec peine ses genoux affaiblis; sa tête se « laissait aller à droite et à gauche, il rejetait « par la bouche un sang épais. »

Ensuite le poëte indique rapidement la consternation des camarades de Darès :

« Appelés (par Énée), ils reçoivent de lui le « casque et l'épée. »

« Appelés (par Énée) » indique qu'ils ne vont point volontairement chercher une récompense, un don qui n'était en effet que le signe d'une défaite humiliante.

Le passage suivant est du même genre :

« Tandis que Turnus parle, les étincelles jail-

interrupta est invento usu frumentorum. Itaque ex agrorum divisione inventa sunt jura. Phœbus vero præest auspiciis. Lyæus vero, id est, Liber, urbibus liberatis est Deus, unde Marsias ejus minister in civitatibus libertatis est indicium. Communis hoc habet sensus; quod Dido sacrificabat numinibus, quæ urbi præsunt, quasi nuptura pro reipublicæ utilitate. Demum Junoni, cui curæ sunt nuptiæ. Est etiam sensus altior. Nam facturi aliquid, ante adversos placamus Deos, et sic propitiis supplicamus, ut, *Nigram hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.* Igitur ante placat Cererem nuptura, quæ propter raptum filiæ nuptias exsecratur; et Apollinem, qui expers uxoris est; et Liberum, qui nisi raptam uxorem habere non potuit. Et sic Junonem conciliavit noster Servius. Cum autem his dictis omnes applausissent, placuit eis audire Eusebium, quo noster Vergilius tanquam rhetor effulsit.

LIBER IV.

—

CAPUT I.

De affectu movendo ex habitu personæ.

Tunc Eusebius taliter exorsus est : Rhetores omnes orationibus patheticis studere palam est, quales multas non erit difficile in Vergilio reperire. Nam Æneam apud inferos Didoni fugienti loquentem inducit :

Invitus, Regina, tuo de litore cessi
Sed me jussa Deum
Imperiis egere suis.
Siste gradum teque aspectu ne subtrahe nostro.

subjungit :

Nec magis incepto vultum sermone movetur,
Quam si dura silex aut stet Marpesia cautes.
Tandem corripuit sese, atque inimica refugit.

item pathos est et in hoc versu :

Obstupuit, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.

sed et tota Daretis fatigatio habitu depingitur :

Ast illum fidi æquales genua ægra trahentem,
Quassantemque utroque caput, crassumque cruorem
Ore ejectantem.

sociorum quoque ejus trepidationem breviter ostendit :

Galeamque ensemque vocati
Accipiunt.

quasi non sponte accepturi munus, quod erat damnum verecundiæ. Ex eodem genere est illud :

Totoque loquentis ab ore
Scintillæ absistunt, oculis micat acribus ignis.

Est et in descriptione languoris habitus; ut est tota descriptio pestilentiæ apud Thucydidem. Et :

« lissent de sa bouche, et ses yeux brillent de « feux ardents. »

Comme dans l'ensemble de la description de la peste, qu'on trouve dans Thucydide, Virgile dépeint aussi l'état extérieur de langueur.

« Le cheval victorieux tombe, infortuné! ou-« bliant ses exercices et ses pâturages. »

Et : « Ses oreilles sont abattues, une sueur in-« termittente couvre son corps; elle se refroidit « aux approches de la mort. »

Au sentiment du pathétique se mêle celui de la honte, lorsqu'il peint : « Déiphobe tremblant... « et cherchant à dissimuler son atroce supplice. » Le désespoir est peint par l'attitude extérieure, lorsque la mère d'Euryale apprend la mort de son fils.

« Ses fuseaux échappent de ses mains. Elle « rejette son ouvrage; elle vole, la malheureuse! »

Si Latinus est dans l'étonnement : « Sa bouche « est immobile. » Quand Vénus s'apprête à intercéder (Jupiter) : « Son visage est triste, et ses yeux « ne brillent qu'à travers les larmes qui les offus-« quent. » Quand le délire s'empare de la Sibylle : « Aussitôt son visage change de traits et de cou-« leur, et ses cheveux se dressent sur sa tête. »

—

HAPITRE II.

Comment le pathétique s'exprime par la teneur du discours.

Considérons maintenant le pathétique produit par la teneur du discours; et d'abord consultons sur cette matière les préceptes de l'art des rhéteurs. Nous y apprendrons que tout discours pathétique doit avoir pour but de provoquer ou l'indignation ou la compassion; ce que les Grecs expriment par les mots terreur et pitié. L'un de ces sentiments est nécessaire au discours de l'accusé, l'autre à celui de l'accusateur. Ce dernier doit entrer brusquement en matière, car celui que l'indignation agite ne saurait procéder avec lenteur. Aussi, dans Virgile, Junon commence-t-elle ainsi :

« Pourquoi me forces-tu à rompre un silence « profond? »

Et dans un autre endroit :

« Faut-il donc que, vaincue, j'abandonne mon « entreprise? »

Et ailleurs :

« O race odieuse, ô destins des Phrygiens con-« traires aux nôtres! »

Didon s'écrie :

« Mourrons-nous donc sans vengeance? N'im-« porte, mourons, dit-elle. »

« O Jupiter, il partira donc s'écrie-t-elle. »

Priam s'écrie ailleurs (en s'adressant à Pyrrhus) : « Que les dieux (récompensent) digne-« ment ton crime et tes excès! »

Le pathétique ne doit point s'arrêter au début; il doit, s'il est possible, animer le discours entier. Les phrases doivent être courtes, et les figures du style changer fréquemment, en sorte que celui-ci paraisse agité par les flots de la colère. Qu'un même discours de Virgile nous serve encore d'exemple. Il débute par une ecphonèse (excla-

Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus.

et :

Demissæ aures, incertus ibidem
Sudor, et ille quidem morituris frigidus.

Est inter pathe et pudor, ut circa

Deiphobum pavitantem et dira tegentem
Supplicia.

et luctus habitu proditur; ut in Euryali matre :

Expulsi manibus radii, revolutaque pensa;
Evolat infelix.

et Latinus, quia miratur,

Defixa obtutu tenet ora.

et Venus, quia rogatura erat,

Tristior, et lacrimis oculos suffusa nitentes.

et Sibylla, quia insanit :

Subito non vultus, non color unus,
Non comtæ mansere comæ.

—

CAPUT II.

Pathos tenore ipso orationis quomodo exprimatur.

Nunc videamus pathos, quod tenore orationis exprimitur. Ac primum quæramus, quid de tali orationis rhetorica arte præcipiatur. Oportet enim, ut oratio pathetica aut ad indignationem, aut ad misericordiam dirigatur : quæ a Græcis οἶκτος καὶ δείνωσις appellantur. Horum alterum accusatori necessarium est, alterum reo. Et necesse est initium abruptum habeat, quoniam satis indignanti leniter incipere non convenit. Ideo apud Vergilium sic incipit Juno :

Quid me alta silentia cogis
Rumpere?

et alibi :

Mene incepto desistere victam?

et alibi :

Heu stirpem invisam, et fatis contraria nostris
Fata Phrygum.

et Dido :

Moriemur inultæ?
Sed moriamur, ait.

et eadem :

Pro Juppiter ibit
Hic ait.

et Priamus :

At tibi pro scelere exclamat, pro talibus ausis.

Nec initium solum tale esse debet, sed omnis, si fieri potest, oratio videri pathetica; et brevibus sententiis, sed crebris figurarum mutationibus, debet, velut inter æstus iracundiæ, fluctuare. Una ergo nobis Vergiliana oratio pro exemplo sit :

mation) : « O race odieuse ! » suivent aussitôt de brèves interrogations : « Quoi ! ils n'ont pas péri « dans les champs de Sigée? ils n'ont pas été pris « et retenus captifs? Troie embrasée n'a donc pu « brûler ses habitants ! »

Vient ensuite la figure appelée hyperbole :

« Ils ont su se frayer un chemin à travers les « bataillons, et même à travers les flammes. »

Puis l'ironie :

« Je crois que ma puissance divine est tombée « de fatigue, ou que je me suis reposée rassasiée « de ma haine. »

Junon se plaint ensuite de l'inutilité de ses efforts :

« J'ai osé les poursuivre sur les ondes, et m'op- « poser à leur fuite sur toutes les mers. »

Ici succède une (seconde) hyperbole :

« Les forces du ciel et de la mer ont été épui- « sées contre les Troyens. »

Maintenant les plaintes de Junon recommencent :

« A quoi m'ont servi les écueils des Sirtes et « de Scylla? à quoi m'a servi le vaste gouffre de « Charybde? »

Ici, pour accroître le pathétique, intervient l'argument *a minore :*

« Mars a bien pu exterminer la terrible nation « des Lapithes. »

Mars, c'est-à dire une personne inférieure à Junon. Aussi ajoute-t-elle aussitôt :

« Tandis que moi, l'épouse du grand Jupiter. » Après avoir récapitulé les causes qui devaient la faire réussir, avec quel accent la déesse s'écrie : « Infortunée, j'ai tout tourné contre moi-même. » Remarquez qu'elle ne dit point, « Je ne puis per- « dre Énée », mais, « Je suis vaincue par Énée ». Elle se confirme ensuite dans le dessein de lui nuire, et, par un sentiment naturel à la colère, quoiqu'elle désespère de réussir complétement, elle est satisfaite de pouvoir au moins l'entraver :

« Si je ne puis fléchir les divinités du ciel, je « pourrai émouvoir celles de l'Achéron. Je veux « qu'il ne me soit pas possible d'empêcher la nais- « sance de l'empire des Latins; mais on peut « traîner en longueur et retarder cet événement; « on peut faire s'entre-déchirer les peuples des « deux rois. »

Enfin elle profère des malédictions. Elles s'échappent volontiers d'un cœur irrité :

« Le sang du Troyen et du Rutule servira de « dot à Lavinie. »

Et aussitôt elle fait valoir un argument *a simili*, tiré des événements antécédents.

« La fille de Cyssée (Hécube) ne sera pas la « seule qui aura porté dans son sein un flambeau « ardent. »

Vous voyez comment Virgile coupe fréquemment ses phrases, et les varie par de nombreuses figures; c'est qu'en effet la colère, qui n'est qu'une courte folie, ne saurait continuer longtemps ses discours dans le même sens.

On trouve aussi dans Virgile un grand nombre de discours ayant pour but d'exciter la compassion. Exemple, celui de Turnus à Juturne :

« Viens-tu pour être témoin de la mort « cruelle d'un frère infortuné ? »

Heu stirpem invisam.

initium ab ecphonesi. Deinde sequuntur breves quæstiunculæ :

Num Sigæis occumbere campis,
Num capti potuere capi? num incensa cremavit
Troja viros?

deinde sequitur hyperbole :

Medias acies, mediosque per ignes
Invenere viam.

deinde ironia :

At credo mea numina tandem
Fessa jacent, odiis aut exsaturata quievi.

deinde ausus suos inefficaces queritur :

Per undas
Ausa sequi, et profugis toto me opponere ponto.

secunda post hæc hyperbole :

Absumtæ in Teucros vires cœlique marisque.

inde dispersæ querelæ :

Quid Syrtes aut Scylla mihi, quid vasta Charybdis
Profuit?

jungitur deinde argumentum a minore, ut pathos augeatur :

Mars perdere gentem
Immanem Lapithum valuit.

Minor scilicet persona. Ideo illud sequitur :

Ast ego magna Jovis conjux.

deinde, cum causas quoque contulisset, quanto impetu Dea dixit?

Infelix quæ memet in omnia verti.

Nec dixit, Non possum perdere Æneam, sed, *Vincor ab Ænea*. Deinde confirmat se ad nocendum; et, quod proprium est irascentis, etsi desperat perfici posse, tamen impedire contenta est :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.
Non dabitur regnis, esto, prohibere Latinis,
At trahere atque moras tantis licet addere rebus.
At licet amborum populos exscindere regum.

Post hæc in novissimo, quod irati libenter faciunt maledicit :

Sanguine Trojano et Rutulo dotabere virgo.

et protinus argumentum a simili conveniens ex præcedentibus :

Nec face tantum
Cyssæis prægnas ignes enixa jugales.

Vides, quam sæpe orationem mutaverit, ac frequentibus figuris variaverit; quia ira, quæ brevis furor est, non potest unum continuare sensum in loquendo. Nec desunt apud eundem orationes misericordiam commoventes Turnus ad Juturnam :

An miseri fratris letum ut crudele videres?

Il veut faire sentir ce qui lui rend plus sensible la perte de ses amis tués en combattant pour sa cause :

« J'ai vu de mes propres yeux tomber Murrhanus, dont la voix m'invoquait. »

Pour être épargné du vainqueur, le même Turnus dépeint son misérable sort : « Tu es vainqueur, et les Ausoniens m'ont vu, vaincu, te tendre les mains. » C'est-à-dire, faire ce que je voudrais le moins faire.

Voici un autre exemple, entre plusieurs semblables, des prières de ceux qui intercèdent pour leur vie : « Je t'en conjure par toi-même, par les parents qui donnèrent le jour à un (héros) tel que toi. »

—

CHAPITRE III.

Du pathétique tiré de l'âge, de la fortune, de la faiblesse, du lieu, du temps.

Parlons maintenant du pathétique tiré de l'âge, de la faiblesse, etc. Nous trouverons dans Virgile des exemples ingénieux du parti qu'il a su tirer de tous les âges de la vie de l'homme, pour émouvoir la compassion. De l'enfance :

« Les âmes des enfants pleurant sur le seuil (des enfers). » De l'adolescence : « Ce malheureux adolescent (Troïle) incapable de lutter contre Achille. » Ou (Créuse) : « Présente le jeune Iule à son père. » En sorte que la pitié est émue par le péril non-seulement du fils, mais encore de l'enfant.

« Créuse, ton épouse, vit-elle encore? et le jeune Ascagne? »

Ailleurs (Énée se représente) « les dangers que court le jeune Iule. »

Virgile parle-t-il de la jeunesse? Orphée aperçoit) : « Les cadavres des jeunes gens, portés sur le bûcher sous les yeux de leurs parents. » Ailleurs : « Les joues (de Turnus) s'altèrent, et la pâleur envahit la jeunesse de son corps. »

Parle-t-il de la vieillesse? « Ayez pitié (dit Turnus) de la vieillesse de Daunus. »

Ailleurs c'est « l'infortuné Alétès accablé par l'âge, qui est conduit (à la pompe funèbre). » Ou bien c'est (Mézence) « Qui souille de poussière ses cheveux blancs. »

Virgile se sert de la fortune (de ses personnages pour exciter, tantôt l'indignation, tantôt la pitié. C'est la pitié (alors qu'il dit de Priam) : « Jadis monarque superbe de tant de contrées et de peuples de l'Asie. » Lorsque Sinon s'écrie : « Je ne fus point alors sans quelque honneur et sans quelque nom. » Et (lorsque le poëte parle de Galésus) : « Le plus riche cultivateur qui fut jadis dans l'Ausonie. »

C'est l'indignation que Virgile provoque par ces paroles de Didon : « Quoi! cet étranger sera venu m'insulter dans mes États! » Elle aggrave son injure en ravalant Énée. Lorsqu'Amate s'écrie : « Lavinie sera-t-elle donnée pour épouse à quelque Troyen exilé? » Lorsque Numanus s'écrie : « Ces Phrygiens deux fois prisonniers. »

et idem cum auget invidiam occisorum pro se amicorum :

Vidi oculos ante ipse meos me voce vocantem
Murranum.

Et idem, cum miserabilem fortunam suam faceret, ut victo sibi parceretur :

Vicisti, et victum tendere palmas
Ausonii videre.

id est, quos minime vellem. Et aliorum preces orantium vitam :

Per te, per qui te talem genuere parentes.

et similia.

—

CAPUT III.

Pathos ab ætate, a fortuna, debilitate, loco, tempore.

Nunc dicamus de habitu pathus, quod est vel in ætate, vel in debilitate, et ceteris, quæ sequuntur. Eleganter hoc servavit, ut ex omni ætate pathos misericordiæ moveretur. Ab infantia :

Infantumque animæ flentes in limine primo.

a pueritia :

Infelix puer atque impar congressus Achilli.

et :

Parvumque patri tendebat Iulum.

Ut non minus miserabile sit periculum in parvo, quam in filio; et :

Superest conjuxne Creusa?
Ascaniusque puer?

et alibi :

Et parvi casus Iuli.

a juventa vero :

Impositique rogis juvenes ante ora parentum.

et :

Pubentesque genæ et juvenili in corpore pallor.

a senecta :

Dauni miserere senectæ.

et :

Ducitur infelix ævo confectus Aletes.

et :

Canitiem multo deformat pulvere.

Movit et a fortuna modo misericordiam, modo indignationem. Misericordiam :

Tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ.

et Sinon :

Et nos aliquod nomenque decusque
Gessimus.

et :

Ausoniisque olim ditissimus arvis.

indignationem vero ex verbis Didonis :

Et nostris illuserit advena regnis?

eleganter enim ex contemtu Æneæ auget injuriam suam. Et Amata :

Le poëte excite le sentiment de la compassion par la faiblesse (de ses personnages) :

« Depuis que le père des dieux et le roi des « humains souffla sur moi le vent de la foudre et « m'atteignit de ses feux » (Anchise). Ailleurs (c'est Déïphobe) horriblement blessé par l'amputation du nez. Et Mézence, « Qui se soulève « sur sa cuisse blessée. » Et (Pindarus) « dont la « tête partagée pend sur ses deux épaules. » Et « le « bras de Laris qui cherche encore le tronc dont « il vient d'être séparé. » Et (Hector) « le visage « noirci de poussière; et les pieds enflés par les « courroies dont ils furent transpercés. »

Le poëte provoque souvent le sentiment de la compassion, par (la circonstance) des lieux : (exemples).

« Depuis que je traîne mon existence dans les « forêts désertes et parmi les repaires des bêtes « féroces (dit Achéménide). » Et « Je parcours les « déserts de la Lybie » (Énée.) Et : « Pour nous, « nous irons les uns chez l'Africain altéré, les « autres en Scythie, les autres en Crête sur les « bords du rapide Oaxès. » (Mélibée.) Et ce vers remarquable par sa beauté et par son énergie : « (Achille) avait traîné trois fois Hec« tor autour des murs d'Ilion. » « D'Ilion », c'est-à-dire de sa patrie, de ces remparts qu'il avait défendus, et pour lesquels il avait combattu efficacement durant l'espace de dix années : et cet autre vers : « Nous fuyons notre « patrie » (Mélibée.) Et : « Je quitte en pleurant « le port et les rivages de ma patrie. » (Énée.) Et : « (Anthore) en mourant rappelle à sa mé« moire les doux souvenirs d'Argos. » Et : « Lau« rente reçoit les derniers soupirs de Minas qui « lui est inconnu. » « (Éole.) Tu avais un palais « à Lyrnesse, tu n'as qu'un sépulcre à Lau« rente. »

Pour marquer l'atrocité du meurtre d'Agamemnon, il choisit le lieu où il tombe sous les coups de son épouse, « sur le seuil de son pa« lais. » Et ailleurs : « C'est dans leurs murs pater« nels et à l'abri de leurs maisons » (que les Rutules sont massacrés).

La sainteté des lieux est un motif spécial de pathétique. Virgile dépeint le meurtre d'Orphée, et le rend plus déplorable en raison des lieux. « C'est au milieu des fêtes sacrées et des orgies noc« turnes de Bacchus. »

Lors de la ruine de Troie (il peint les cadavres entassés) « dans les maisons, et jusque dans les « parvis des dieux. »

Le lieu sacré d'où Cassandre fut enlevée pour être réduite en esclavage n'aggrave-t-il pas son malheur? « On la traînait hors du temple et du « sanctuaire de Minerve. » Ailleurs : (Corèbe) « est renversé au pied de l'autel de la guerrière « (Minerve). » Lorsqu'Andromaque raconte le meurtre de Pyrrhus, pour exprimer la fureur du meurtrier, (elle dit qu'il) « le surprit à l'impro-

Exsulibusne datur ducenda Lavinia Teucris?

et Numanus :

Bis capti Phryges.

Movit pathos misericordiæ et ex debilitate :

Ex quo me Divum pater atque hominum rex
Fulminis afflavit ventis, et contigit igne.

et alibi :

Et truncas inhonesto vulnere nares.

et de Mezentio :

Attollit in ægrum
Se femur.

et :

Huc caput atque illuc humero ex utroque pependit.

et :

Te decisa suum Laride dextera quærit.

et :

Aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.

Movit pathos misericordiæ frequenter et a loco :

Cum vitam in silvis inter deserta ferarum
Lustra domosque traho.

et :

Libyæ deserta peragro.

et :

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros,
Pars Scythiam et rapidum Cretæ veniemus Oaxem.

et illud egregie et breviter :

Ter circum Iliacos raptaverat Hectora muros.

Iliacos; id est, patriæ muros, quos ipse defenderat, pro quibus efficaciter per decem annorum spatia pugnaverat. Et illud :

Nos patriam fugimus.

et :

Litora cum patriæ lacrimans portusque relinquo.

et :

Dulces moriens reminiscitur Argos.

et :

Ignarum Laurens habet ora Mimanta,
Lyrnesi domus alta, solo Laurente sepulcrum.

et, ut Agamemnonem indigne ostenderet occisum, assumsit locum :

Prima inter limina dextra
Oppetiit.

et illud :

Mœnibus in patriis, atque inter tuta domorum.

Sacer vero locus præcipue pathos movet. Occisum inducit Orphea, et miserabiliorem interitum ejus a loco facit :

Inter sacra Deûm, nocturnique orgia Bacchi.

et in eversione Trojæ :

Perque domos et religiosa Deorum
Limina.

Cassandræ quoque raptum vel deminutionem quam miserabilem fecit sacer locus?

Ecce trahebatur a templo adytisque Minervæ.

et alibi :

Divæ armipotentis ad aram
Procubuit.

« viste, et le massacra sur les autels paternels. »

La colère de Junon poursuit Énée sur les mers. Vénus s'en plaint à Neptune, et trouve dans la nature des lieux un motif d'exciter la jalousie du dieu : « Quoi ! c'est dans votre empire qu'elle « a osé cela ? »

Virgile tire le pathétique des circonstances de temps.

« (Les coursiers de Rhésus sont enlevés) avant « qu'ils eussent goûté des pâturages de Troie et « bu (des eaux) du Xanthe. »

La longueur de la douleur d'Orphée le fait plus digne de pitié : « On le montre sept mois « consécutifs (sous un rocher en plein air.) » Et Palinure (racontant son naufrage.) : » Le qua- « trième jour, quand à peine il commençait d'a- « percevoir l'Italie. » Achéménide : « La lune « a trois fois rempli son croissant (depuis qu'il traîne sa misérable vie.) » Ailleurs : « Le sep- « tième été s'écoule, depuis que Troie est ren- « versée. »

—

CHAPITRE IV.

Du pathétique tiré de la cause, du mode et de la matière.

Le pathétique qui résulte de la cause n'est pas rare dans Virgile. C'est souvent la cause par laquelle une chose est produite, qui la rend déplorable ou atroce. Ainsi, quand Cicéron contre Verrès dit : « Il exigeait les prières des parents « pour la sépulture de ceux qu'il avait fait périr « dans les prisons ; » ce n'est pas tant d'être intercédé ou d'exiger de l'argent qui excite l'indignation, que la cause du cas dont il s'agit. Ainsi encore, quand Démosthène se plaint de Midias, qui avait suborné un individu, il aggrave l'indignation du délit, par la cause qu'il lui attribue : « Il a suborné, dit-il, un arbitre qui avait jugé « avec intégrité entre lui et moi. » C'est aussi avec succès que Virgile use souvent de ce moyen oratoire pour provoquer le pathétique : « Galé- « sus, dit-il, est tué dans le combat. » Cet événement, en temps de guerre, n'a rien en soi qui doive émouvoir le pathétique ; mais il n'en est pas de même de la cause qui l'a produit, car « c'est tandis qu'il s'offrait pour médiateur de la « paix. »

Autre exemple :

« L'infortuné Anthore est renversé. » Et voici le motif qui rend cette mort déplorable : « Par « un trait lancé contre un autre. »

Veut-il faire sentir l'injustice de la mort de Palamède : « Les Grecs, sur de fausses inculpa- « tions et sur des indices menteurs, le condamnè- « rent à mort, quoique innocent, parce qu'il dé- « sapprouvait la guerre. »

Énée, pour faire sentir la grandeur de ses craintes, en indique les objets : « Il craint également « pour celui qui l'accompagne et pour celui qu'il « porte (son père et son fils). »

Pourquoi Iapix renonce-t-il aux arts pour une carrière sans gloire, ainsi que le dit le poëte ?

---

et Andromache, cum de Pyrrhi nece diceret, ut invidiam occidentis exprimeret :

Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.

et Venus, quod Æneas in mari vexatur ira Junonis quam invidiose queritur Neptuno de loco?

In regnis hoc ausa tuis?

Fecit sibi pathos et ex tempore ;

Priusquam
Pabula gustassent Trojæ Xanthumque bibissent.

et Orpheus miserabilis ex longo dolore :

Septem illum totos perhibent ex ordine menses.

et Palinurus :

Vix lumine quarto
Prospexi Italiam.

et Achæmenides :

Tertia jam lunæ se cornua lumine complent.

et :

Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas.

—

CAPUT IV.

Pathos a causa, modo, et materia.

Frequens apud illum pathos a causa. Revera enim plerumque conficit causa, ut res aut atrox, aut miserabilis videatur ; ut Cicero in Verrem : *Qui ob sepulturam in carcere necatorum a parentibus rogabatur.* Hoc enim non tam rogari, aut pecuniam exigere, quam ob hanc causam indignum erat. Et Demosthenes, cum queritur, quendam a Midia circumventum, ex causa auget invidiam. *Circumvenit,* inquit, *arbitrum, qui inter me atque se integre judicaverat.* Ergo et Vergilius egregie sæpe ex hoc loco traxit affectum. *Occiditur,* inquit, *in acie Galesus.* Hoc per se non est dignum misericordia belli tempore ; sed admovit causam :

Dum paci medium se offert.

Idem alio loco :

Sternitur infelix.

deinde subjicit causam miserabilem :

Alieno vulnere :

id est, cum in alium telum esset emissum. Et cum Palamedem indigne occisum vellet :

Quem falsa sub proditione Pelasgi
Insontem, infando iudicio, quia bella vetebat,
Demisere neci.

Et Æneas ut ostenderet magnitudinem timoris sui, bene causam posuit :

Et pariter comitique onerique timentem.

quid Iapix, ut contemtis artificiis inglorius, quemadmodum poeta ait, viveret, qualis causa proponitur?

« C'est afin de prolonger les jours d'un père expi-« rant. »

Autre exemple du même genre: « Imprudent, « ta piété t'abuse. » Et voilà la cause qui le rend (Lausus) un objet de compassion même pour ses ennemis. Lorsqu'Énée exhorte ses compagnons à ensevelir les morts, quel motif en donne-t-il? « C'est eux qui, au prix de leur sang, nous ont « acquis cette patrie. »

Aussi bien que la pitié, l'indignation naît de la cause signalée. Exemple: « (Le taureau vaincu) « gémit de sa honte, des blessures qu'il a reçues « de son superbe vainqueur, de la perte, sans « vengeance, de l'objet de ses amours. »

Dans les passages suivants, le pathétique provient de la cause qui provoque le sentiment de celui qui s'indigne: « Cette douleur n'atteint pas « seulement les Atrides; et Mycènes n'est pas « la seule ville à qui il soit permis de recourir aux « armes. » Et: « Albain, que ne restais-tu fidèle à « tes paroles? » « Celui-ci a vendu sa patrie pour « de l'or. » « Ceux qui ont été punis de mort pour « cause d'adultère. » « Ceux qui n'ont point fait « part de leurs trésors à leur famille. » (Habitants des enfers.)

Virgile n'a eu garde d'omettre, pour exciter le pathétique, ces deux lieux communs que les rhéteurs appellent le mode et la matière. Le mode, c'est lorsque je dis: Il a tué publiquement ou secrètement; la matière, c'est lorsque je dis: Par le fer, ou par le poison. Démosthène emploie le premier de ces moyens pour provoquer l'indignation contre Midias, qui l'avait frappé avec son cothurne. Cicéron l'emploie contre Verrès, lorsqu'il raconte qu'il avait fait attacher quelqu'un tout nu à une statue. Voici des exemples non moins sensibles, tirés de Virgile:

« (Pyrrhus) traîne à l'autel (Priam) trem-« blant, et glissant dans les flots du sang de son « fils. »

Dans tous les passages suivants, le pathétique est tiré du mode:

« Un effroyable vautour déchire avec son bec « crochu le foie (de Tityus) sans cesse renais-« sant, » etc. Et: « Sur leur tête est suspendu un « noir rocher, prêt à se détacher, et qui semble « les menacer sans cesse de sa chute. »

Virgile excite souvent la pitié par le mode, comme en parlant d'Orphée. « Jeune encore, dont « (les femmes de Thrace) dispersèrent les lam-« beaux dans les champs. » Et comme dans les passages suivants:

« L'Auster enveloppe et engloutit dans les « eaux le navire et les passagers. »

Et: « D'autres roulent un énorme rocher. »

Et: « Il liait des hommes vivants à des cada-« vres. » (Mézence.)

Et, dans les Géorgiques, cette description de l'épizootie, qui commence ainsi: « La mort ne « les atteignait point par un seul chemin..... »

L'autre lieu commun, usité chez les rhéteurs pour exciter le pathétique, se tire de la matière. C'est celui qu'emploie Cicéron, lorsqu'il déplore la mort de cet individu étouffé par le moyen de la fumée d'un tas de bois vert, auquel on avait mis le feu. Le pathétique est tiré de la matière, parce que la fumée fut la matière dont on se servit en cette occasion pour commettre le meurtre,

> Ille ut depositi proferret fata parentis.

Ex eodem genere est:

> Fallit te incautum pietas tua.

hæc enim causa illum hostibus etiam sic miserabilem fecit. Sed et Æneas, cum hortatur, ut sepeliantur occisi, quam causam proponit?

> Qui sanguine nobis
> Hanc patriam peperere suo.

Nec non et indignatio demonstratur a causa; ut illic:

> Multa gemens, ignominiam plagasque superbi
> Victoris, tumquos amisit inultus amores.

et illud a causa est ex affectu indignantis:

> An solos tangit Atridas
> Iste dolor? solisque licet capere arma Mycenis?

et illud:

> At tu dictis Albane maneres?

et illa omnia:

> Vendidit hic auro patriam.
> Quique ob adulterium cæsi.
> Nec partem posuere suis.

Ad pathos movendum nec duos illos prætermisit locos, quos rhetores appellant, a modo et a materia. Modus est, cum dico, *occidit manifeste, vel occulte.* Materia est, cum dico, *ferro an veneno.* Demosthenes de modo invidiam Midiæ facit, se pulsatum cothurno; Cicero Verri, cum nudum quendam dicit ab eo statuæ impositum. Vergilius non minus evidenter:

> Altaria ad ipsa trementem
> Traxit, et in multo lapsantem sanguine nati.

et:

> Capulo tenus abdidit ensem.

et illa omnia a modo sunt:

> Rostroque immanis vultur adunco
> Immortale jecur tondens.

et reliqua.

Et:

> Quos super atra silex jamjam lapsura cadentique
> Imminet assimilis.

Sed et misericordiam a modo sæpe commovet; ut de Orpheo:

> Latos juvenem sparsere per agros.

et illud:

> Obruit auster aqua involvens navemque virosque.

et:

> Saxum ingens volvunt alii.

et:

> Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

et in Georgicis:

> Nec via mortis erat simplex.

et cetera in descriptione morbi. Sed et materia apud rhetores pathos movet; ut dum queritur Cicero, flammam ex

comme d'autres foi on emploie l'épée ou le poison; et même c'est cette circonstance qui porte le pathétique au plus haut degré. Il en est de même lorsque l'orateur déplore le sort de ce citoyen romain que Verrès fit battre de verges. Voici maintenant un exemple tiré de Virgile :

« Mais le père tout-puissant lança (sur Salmo-« née), du milieu des nuées, un trait de sa foudre, « dont les feux brûlent sans aliment et sans fu-« mée, etc. » Dans ce passage, le poëte se dispense habilement de décrire la matière de la foudre, en même temps qu'il y trouve un moyen vrai et énergique de peindre la colère du dieu.

Nous avons successivement énuméré les moyens usités par les rhéteurs pour faire naître le pathétique, et nous avons démontré que Virgile les a tous employés. Nous ajouterons que souvent, pour l'accroître, il se sert, dans la même circonstance, de deux ou plusieurs de ces moyens simultanément. Ainsi, à l'égard de Turnus, il tire un premier moyen de l'âge de son père : « Aie pitié de ton vieux père. » Et un second moyen du lieu : « Qui gémit loin de toi dans Ar-« dée, sa patrie. » A l'égard de Cassandre, le poëte tire le pathétique du mode : « On la traî-« nait. » De l'état de son corps : « La fille de Priam « avait les cheveux épars. » Du lieu : « C'était « dans le temple et jusque dans le sanctuaire de « Minerve. »

A l'égard d'Agamemnon, le poëte tire le pathétique de sa patrie : « Le Mycénéen. » De sa haute fortune : « L'illustre chef des rois de la « Grèce. » De sa famille : « C'est une épouse cri-« minelle. » Du lieu (où il reçoit la mort) : « Sur « le seuil de son palais. » De la cause qui l'attire : « Il tombe dans les piéges d'un adultère. »

Quelquefois Virgile provoque le pathétique implicitement, et par une simple indication; comme lorsqu'il ne désigne pas nettement l'objet qui provoque la pitié, mais qu'il le fait seulement entendre. Ainsi, lorsque Mézence dit : « Je sens « maintenant ma blessure profondément cachée. » Que veut-il exprimer par là, sinon que la perte d'un fils (Lausus) est une blessure bien cruelle? Aussi ajoute-t-il peu après (s'adressant à Énée) : « C'était le seul moyen que tu avais de me per-« dre. » Ce qui veut dire que c'est périr que de perdre un fils. Juturne, déplorant son impuissance à secourir son frère, s'écrie : « Moi! immor-« telle! » Exclamation dont la conséquence est : que ce n'est point être immortel que de vivre dans le deuil. Ces indications ont la force d'une définition, et le poëte les emploie par élégance.

CHAPITRE V.

Du pathétique tiré des arguments *a simili.*

L'art des rhéteurs leur fournit encore ces lieux communs qu'ils appellent *circa rem* (relatifs au sujet), et qui sont très-propres à exciter le

lignis viridibus factam, atque ibi inclusum fumo necatum. Hoc enim a materia est, quoniam hic usus est fumo, materia, ad occidendum, ut alius gladio, alius veneno. Et ideo acerrimum pathos ex hoc motum est. Idem facit et cum flagellis cæsum queritur civem Romanum. Invenies idem apud Vergilium :

At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit. Non ille faces nec fumea tædis.

et reliqua. Eleganter autem illius quidem materiam elusit; ex hujus autem vera et vehementi materia expressit iracundiam. Et singula quidem enumeravimus, ex quibus apud rhetoras pathos nascitur, quibus ostendimus usum Maronem. Sed nonnunquam Vergilius in una re ad augendum pathos duobus aut pluribus locis conjunctis utitur; ut in Turno ab ætate :

Miserere parentis
Longævi.

A loco :

Quem nunc mœstum patria Ardea longe
Dividit.

et circa Cassandram ex modo :

Ecce trahebatur.

ex habitu corporis :

Passis Priameïa virgo
Crinibus.

ex loco :

A templo adytisque Minervæ.

et circa Agamemnonem a patria :

Ipse Mycenæus.

a fortuna :

Magnorum ductor Achivum.

a necessitudine :

Conjugis infandum.

a loco :

Prima inter limina.

a causa :

Subsedit adulter.

Tacite quoque et quasi per definitionem pathos movere solet, cum res, quæ miserationem movet, non dilucide dicitur, sed datur intelligi; ut cum Mezentius dicit :

Nunc alte vulnus adactum.

quid enim aliud ex hoc intelligendum est, quam hoc altum vulnus esse, amittere filium? et rursus idem :

Hæc via sola fuit, qua perdere posses.

sed et hic scilicet accipiendum est perire, esse amittere filium. Et Juturna cum queritur, quod adjuvare fratrem prohibeatur :

Immortalis ego.

quid enim sequitur? non est immortalitas in luctu vivere. Hæc, ut dixi, vim definitionis habent, et a poeta eleganter introducta sunt.

CAPUT V.

Pathos a simili.

Sunt in arte rhetorica ad pathos movendum etiam hi

pathétique. Le premier de tous est l'argument *a simili*, et on en distingue trois espèces : l'exemple, la parabole, l'image; en grec, παράδειγμα, παραβολή, εἰκών. Commençons par l'exemple, et prenons-le dans Virgile :

« Orphée, avec le secours de sa lyre thréicienne « (de Thrace) et de l'harmonie de ses cordes, a « bien pu évoquer des enfers les mânes de son « épouse. » « Pollux a bien pu racheter son frère « de la mort, en l'alternant avec lui. » « Rappellerai-je Thésée? rappellerai-je le grand Alcide? » « Anténor a bien pu échapper du milieu des « Grecs. »

Toutes ces comparaisons ont pour but de provoquer la pitié : car il paraît cruel de refuser à celui qui prie, ce qui fut accordé à d'autres. Voyez ensuite comment le poëte accroît ce sentiment, par la différence des causes : pour Orphée, il s'agit des mânes de son épouse; pour Énée, il s'agit de son père. Pour Orphée, de rappeler l'une; pour Énée, de voir simplement l'autre. L'épithète de thréicienne, donnée à la lyre d'Orphée, est employée par dérision. « Pollux a bien pu racheter son frère de la mort, en l'alternant avec lui. « Il quitte et reprend autant de fois la vie. » Voilà un argument *a modo* : assez est beaucoup plus qu'une seule fois. « Rappellerai-je Thésée? « rappellerai-je le grand Alcide? » Ceux-ci sont des héros trop illustres pour que le poëte puisse les rabaisser, ou élever Énée au-dessus d'eux; mais il ne manque pas de se glorifier de ce qu'il partage avec eux. « Et moi aussi, je suis de la « race du grand Jupiter. »

L'exemple qui suit est pareil, quoique afférent à l'indignation : « Quoi! dit Junon, Pallas « a pû brûler la flotte des Grecs! » C'était une flotte victorieuse, bien au-dessus de ces restes fugitifs que la déesse poursuit. Elle atténue ensuite la cause : « Pour la faute d'un seul, et « les fureurs d'Ajax, fils d'Oïlée. » Le poëte emploie l'expression *noxam*, qui signifie proprement une faute légère. C'était la faute d'un seul; ce qui peut se pardonner aisément; et encore le coupable était dans un état de fureur : en sorte qu'il n'y avait pas même faute.

Autre exemple : « Mars a bien pu exterminer « la monstrueuse nation des Lapithes ». Remarquez des combinaisons analogues : c'est une *nation*, et elle est monstrueuse (*immanem*). Poursuivons : « Le père des dieux a livré aux fureurs de Diane « l'antique Calydonie. » *Antique* est là pour rehausser le prix de l'objet. Maintenant Junon va atténuer les causes (du ressentiment des deux divinités) : « Quel si grand crime avait donc com- « mis le Lapithe ou le malheureux Calydonien? »

La parabole est une figure qui appartient spécialement à la poésie. Aussi Virgile s'en sert fréquemment pour exciter le pathétique, soit qu'il veuille peindre l'infortune, soit qu'il veuille peindre la colère. S'agit-il de l'infortune : (exemples tirés de Virgile.)

« Ainsi pleure Philomèle à l'ombre d'un peu- « plier. »

« Telle qu'une bacchante qui entre en fureur à « la vue des objets sacrés. »

« Semblable à la fleur que la main de la jeune « vierge a cueillie. »

Et plusieurs autres paraboles semblables, par

---

loci, qui dicuntur circa rem, et movendis affectibus peropportuni sunt. Ex quibus primus est a simili. Hujus species sunt tres, exemplum, parabola, imago, græce παράδειγμα, παραβολή, εἰκών. Ab exemplo, Vergilius :

Si potuit manes arcessere conjugis Orpheus',
Threicia fretus cithara, fidibusque canoris :
Si fratrem Pollux alterna morte redemit.
Quid Thesea? magnum
Quid memorem Alciden?
Antenor potuit mediis elapsus Achivis.

Hæc enim omnia misericordiam movent, quoniam indignum videtur negari sibi, quod aliis indultum sit. Deinde vide, unde auget invidiam :

Si potuit manes arcessere conjugis Orpheus.

habes causam disparem : *manes* illic *conjugis*, hic *patris;* illic *arcessere*, hic *videre*.

Threicia fretus cithara,

hic materiam ejus irrisit.

Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
Itque reditque viam toties.

hoc jam a modo. Plus est enim sæpe ire, quam semel.

Quid Thesea? magnum
Quid memorem Alciden?

hic propter egregias personas non habuit, quod minueret, atque augeret; verum quod in illis elucebat, hoc sibi jactat cum his esse commune :

Et mi genus ab Jove summo.

simile est et illud ab indignatione : Quid enim? ait Juno,

Pallasne exurere classem
Argivum?

jam hoc plus est, classem victricem, quam reliquias fugientium. Deinde causam minuit :

Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei.

quam minuit, ut *noxam* diceret, quod levis culpæ nomen est; et *unius*, quod facile possit ignosci; et *furentis*, ut nec culpa sit. Et alibi :

Mars perdere gentem
Immanem Lapithum valuit.

vides easdem observationes, *gentem* et *immanem*. Deinde aliud exemplum :

— Concessit in iras
Ipse Deum antiquam genitor Calydona Dianæ.

Antiquam, ut plus honoris accederet ex vetustate. Deinde in utroque causam minuit :

Quod scelus aut Lapithis tantum, aut Calydone merente?

a parabola vero, quoniam magis hoc poetæ convenit, sæpissime pathos movet; cum aut miserabilem, aut iracundum vellet inducere. Miserabilem sic :

Qualis populea mœrens Philomela sub umbra.
Qualis commotis excita sacris

lesquelles Virgile sollicite les sentiments de la pitié. S'agit-il au contraire de peindre la colère (exemple) : « Tel qu'un loup qui rôde en frémissant autour « de la bergerie. » Et : « Tels sont les gémissements « du taureau, lorsqu'il s'échappe du pied de l'au- « tel où il a été frappé. » Et plusieurs autres exemples semblables, que celui qui les recherche trouvera facilement.

L'image est la troisième espèce d'ornement à *simili*. Elle est aussi très-propre à remuer les passions. Elle consiste, ou à décrire les formes d'un objet absent, ou à créer la forme d'un objet qui n'existe point. Virgile s'est servi de l'une et de l'autre avec une égale élégance. Il emploie la première à l'égard d'Ascagne : « O chère et « unique image de mon Astyanax. Ce sont ses « yeux, ses mains, son visage. » Il emploie la seconde dans la fiction suivante : « Il dépei- « gnit ensuite la Renommée éclatante, dont la « ceinture est formée de monstres aboyant. » La première de ces deux images convient mieux pour exciter la pitié. Aussi les Grecs l'appellent οἶκτος (pitié) ; et l'autre convient mieux pour provoquer l'horreur, et ils l'appellent δείνωσις (force). Voici des exemples de cette dernière : « La Discorde « y accourt avec joie, traînant sa robe déchirée, « et Bellone la suit, armée d'un fouet sanglant ». On pourrait citer tous les passages où Virgile décrit la forme des personnes; mais nul n'est plus beau que le suivant : « La Fureur impie frémira « au-dedans du temple, la bouche sanglante, « assise sur des armes cruelles, et les mains liées « derrière le dos par cent nœuds d'airain. »

CHAPITRE VI.

Du pathétique *a majore* et *a minore.*

Nous venons de parler du pathétique *a simili*, parlons du pathétique tiré par le poëte de l'argument *a minore.* Je cite une grande infortune; si je fais voir ensuite qu'elle est encore au-dessous de celle que je veux peindre, il en résultera certainement un effet très-pathétique. Exemple : « Heureuse entre toutes, la fille de Priam, con- « damnée à périr devant les murs fameux de « Troie et sur le tombeau d'un ennemi! » Andromaque appelle Polyxène heureuse en se comparant à elle, malgré le mode rigoureux de sa mort (*jussa mori*), malgré le lieu où elle la reçut, sur le tombeau d'un ennemi : comme si elle disait : Quoiqu'on ait fait parler un oracle pour prononcer son arrêt, quoiqu'elle ait reçu la mort sur le tombeau d'un ennemi, elle est cependant plus heureuse que moi, puisqu'elle n'eut point « à supporter de devenir le prix du sort. » C'est dans une disposition semblable qu'Énée s'écrie : « O trois et quatre fois heureux ! » C'est ainsi encore que Virgile dit de Pasiphaé : « Les « filles de Prétus ont bien rempli les campagnes « de leurs faux mugissements; » puis il ajoute, pour faire sentir que cette monstruosité est au-dessous de celle de Pasiphaé : « Mais on ne les vit « point rechercher les amours infâmes des tau- « reaux. »

Voici encore un exemple bien marqué du pathétique *a minore* : « Ni le devin Hélénus,

Thyas.
Qualem virgineo demessum pollice florem.

et aliæ plurimæ patheticæ parabolæ, in quibus miseratus est. Quid de ira?

At veluti pleno lupus insidiatus ovili
Dum fremit ad caulas.

et :

Mugitus veluti fugit cum saucius aram
Taurus.

et alia plura similia, qui quærit, inveniet. Et imago, quæ est a simili pars tertia, idonea est movendis affectibus. Ea fit, cum aut forma corporis absentis describitur, aut omnino, quæ nulla est, fingitur. Utrumque Vergilius eleganter fecit. Illud prius circa Ascanium :

O mihi sola mei super Astyanactis imago,
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

fingit vero, cum dicit :

Quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris.

sed prior forma οἶκτον præstat, hæc δείνωσιν, id est, prior misericordiam commovet, horrorem secunda. Sicut alibi :

Et scissa gaudens vadit Discordia palla,
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello.

et omnia illa, quæ de forma dixit. Sed et illud nimium pathetice :

Furor impius intus
Sæva sedens super arma, et centum vinctus aenis
Post tergum nodis fremit horridus ore cruento.

CAPUT VI.

Pathos a majori et minori.

Diximus a simili : nunc dicamus a minore pathos a poeta positum. Nempe cum aliquid proponitur, quod per se magnum sit, deinde minus esse ostenditur, quam illud, quod volumus augeri, sine dubio infinita miseratio movetur. Ut est illud :

O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumulum Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori.

primum quod ait *felix*, comparationem sui fecit : deinde posuit a loco, *Hostilem ad tumulum*. Et a modo, quod non minus acerbum est, *Jussa mori*. Sic ergo hæc accipienda sunt : quamvis hostilem ad tumulum, quamvis jussa mori, felicior tamen, quam ego, quia *sortitus non pertulit ullos.* Simile est et illud :

O terque quaterque beati.

et quod de Pasiphae dicit :

Prœtides implerunt falsis mugitibus agros.

deinde, ut minus hoc esse monstraret :

At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus.

Quid illud? nonne vehementer patheticum est a minore?

Nec vates Helenus, cum multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus, non dira Celæno.

quid hic intelligimus, nisi omnia, quæ passus erat, mi-

« ni la cruelle Céléon, parmi tant d'horribles « prédictions, ne m'avaient annoncé ce désastre. » Ce qui nous fait comprendre que la mort de son père était un événement plus cruel pour Énée que tous ceux qu'il avait soufferts. On a nié qu'il fût possible d'agrandir une chose par la comparaison d'une autre plus grande (*a majore*); mais Virgile a employé ce moyen avec beaucoup d'habileté, à l'occasion de la mort de Didon. « La « consternation est la même que si Carthage ou « l'antique Tyr fussent tombées sous les coups « d'un ennemi vainqueur. » Par où il fait voir que la seule mort de Didon causa une aussi grande désolation que si la ville entière eût été détruite; ce qui, néanmoins, aurait été indubitablement une plus grande calamité. Homère a employé la même figure : « Il semblait que l'altière Ilion fût « devenue tout entière la proie des flammes. »

Il est un autre lieu commun, usité chez les orateurs pour produire le pathétique. On le rencontre fréquemment dans Virgile. C'est celui qu'on appelle *præter spem* (qui trompe l'espérance). (Exemple) :

« Et nous qui sommes votre race, nous à qui « vous accordez les célestes demeures, » etc. Autre exemple : c'est Didon qui parle : « Si j'ai pu « prévoir un coup si cruel, je pourrai bien, ma « sœur, le supporter. » (Autre) : Énée parlant d'Évandre (à l'occasion de la mort de son fils Pallas) : « Peut-être que, séduit par une espérance, hélas ! « trop vaine, il forme à présent des vœux... » Autre : « Un étranger (chose que nous n'aurions « jamais pu croire), possesseur de notre petit « champ, nous dit : Partez, anciens colons ! ces « terres sont à moi. »

On peut aussi tirer un moyen de pathétique d'un espoir déçu; comme lorsqu'Évandre dit (en parlant de son fils) : « Je n'ignorais pas combien est « douce la gloire qui s'acquiert dans les premiers « combats. »

Les orateurs appellent *homéopathée*, cette figure qui produit le pathétique par la similitude des sentiments, comme dans ces passages de Virgile : « Tel fut jadis Anchise votre père. » Et : « Ce ta- « bleau de piété filiale pénétra l'âme (d'Iule). » « L'image chérie de mon père s'offrit à mes « yeux. » Didon (aux Troyens) : « Une fortune pa- « reille à la vôtre m'a soumise à mille épreuves. »

Il est un lieu commun, dans lequel, pour produire le pathétique, on s'adresse aux êtres inanimés ou muets ; les orateurs l'emploient fréquemment. Dans les deux cas, Virgile a tiré un grand parti de l'un et de l'autre, soit lorsque Didon s'écrie : « Dépouilles qui me fûtes chères, tant que « les destins et un dieu l'ont permis ; » soit lorsque Turnus (fait cette prière) : « O terre, retiens « le dard d'Énée ! » soit lorsqu'il s'écrie : « O lance « qui ne fus jamais sourde à ma voix, voici le mo- « ment ; » soit lorsque Mézence s'adressant à son cheval, lui dit : « Rhèbe, nous avons vécu long- « temps, si toutefois il est permis de dire que « quelque chose soit long pour les mortels. »

L'addubitation, que les Grecs appellent *aporèse*, est encore un moyen de pathétique employé

---

nora illi visa, quam patris mortem? A majore negaverunt quidam rem augeri posse. Sed eleganter hoc circa Didonem Vergilius induxit :

Non aliter, quam si immissis ruat hostibus omnis
Carthago, aut antiqua Tyros.

dixit enim, non minorem luctum fuisse ex unius morte, quam si tota urbs, quod sine dubio esset majus, ruisset. Et Homerus idem fecit :

ὡς εἰ ἅπασα
Ἴλιος ὀφρυόεσσα πυρὶ σμήχοιτο κατ' ἄκρας.

Est apud oratores et ille locus idoneus ad pathos movendum, qui dicitur, *præter spem*. Hunc Vergilius frequenter exercuit :

Nos tua progenies, cœli quibus annuis arcem.

et cetera. Et Dido :

Hunc ego si potui tantum sperare dolorem,
Et perferre, soror, potero.

Æneas de Evandro :

Et nunc ille quidem spe multum captus inani
Fors et vota facit.

et illud :

Advena nostri,
Quod nunquam veriti sumus, ut possessor agelli
Diceret, Hæc mea sunt : veteres migrate coloni.

Invenio tamen, posse aliquem ex eo, quod jam speraverit, movere pathos, ut Evander :

Haud ignarus eram, quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus.

Oratores ὁμοιοπάθειαν vocant, quoties de similitudine passionis pathos nascitur, ut apud Vergilium :

Fuit et tibi talis
Anchises genitor.

et :

Patriæ strinxit pietatis imago.

et :

Subiit cari genitoris imago.

et Dido :

Me quoque per multos similis fortuna labores.

Est et ille locus ad permovendum pathos, in quo sermo dirigitur vel ad inanimalia, vel ad muta. Quo loco oratores frequenter utuntur. Utrumque Vergilius bene pathetice tractavit; vel cum ait Dido :

Dulces exuviæ, dum fata Deusque sinebant.

vel cum Turnus :

Tuque optima ferrum
Terra tene.

et idem alibi :

Nunc, o nunquam frustrata vocatus
Hasta meos.

et :

Rhœbe, diu, res si qua diu mortalibus ulla est,
Viximus.

par les orateurs. Car il est dans le caractère de celui qui se plaint, comme de celui qui s'irrite, d'hésiter sur ce qu'il doit faire. « Que vais-je faire? « Irai-je, après avoir été dédaignée, rechercher mes « premiers amants? » Dans cet autre vers il s'agit d'Orphée : « Que fera-t-il? Que deviendra-t-il, « après s'être vu deux fois enlever son épouse? » Dans cet autre il s'agit de Nisus : « Que fera-t-il? « Entreprendra-t-il d'enlever son ami par la force « et par les armes? » Ailleurs, Anne désolée dit (à Didon) : « Abandonnée par toi, de quoi com- « mencerai-je à me plaindre? Sera-ce de ce que « tu n'as pas voulu avoir ta sœur pour compagne? »

La description de la chose vue est encore un moyen employé par les rhéteurs pour produire le pathétique. En voici des exemples pris dans Virgile : « Énée lui-même, à la vue du beau « Pallas dont on soutenait la tête, et de son « jeune sein qui découvrait sa blessure... » « Le « sein (de Lausus) fut inondé de sang. » « (Eunée) « expire en se roulant dans son sang. » « (Énée) a- « perçoit (Éryphile) montrant les coups qu'elle a « reçus de son cruel fils. » « Là (à la porte de l'an- « tre de Cacus), étaient suspendues des têtes hu- « maines, pâles et horriblement sanglantes. » « Euryale tombe mourant, et ses beaux mem- « bres sont inondés de sang. » « J'ai vu moi-mê- « me (Polyphème) saisir deux des nôtres. »

L'hyperbole, ce qui veut dire exagération, produit aussi le pathétique. Elle sert d'expression à la colère, ou à la pitié; à la colère, lors, par exemple, que nous disons : « Il eût dû périr « mille fois; » tournure qu'on trouve dans Virgile : « J'aurais moi-même livré à toutes les morts « ma coupable vie. » A la pitié, lorsque le même poëte dit : « Les lions de l'Afrique eux-mêmes « pleurèrent ton trépas, ô Daphnis! »

L'hyperbole s'emploie encore pour peindre l'amour ou toute autre passion. (Par exemple) : « Ce « jour que j'ai passé sans voir Galatée m'a sem- « blé plus long qu'une année entière ». Voici d'autres exemples encore plus remarquables : « Il « sera plutôt donné à Turnus d'embraser les « mers, que ces vaisseaux qui me sont consa- « crés. » « Quand la terre serait noyée dans les « eaux. »

L'exclamation, que les Grecs appellent ecphonèse, est encore une figure qui produit le pathétique. Elle part, tantôt de la bouche du poëte, tantôt de celle du personnage qu'il fait parler. Exemples des exclamations du poëte : « Malheur « à toi, ô Mantoue, trop voisine de l'infortunée « Crémone! » « Père infortuné (Brutus), peu « t'importe le jugement de la postérité. » « Crimes « de l'amour dans votre famille! » Et plusieurs autres passages semblables. Exemples des exclamations du personnage que le poëte fait parler : « Puissent les dieux réserver (de pareils « supplices) à lui (Mézence) et à sa race! » « Dieux! « faites éprouver aux Grecs de semblables trai-

Facit apud oratores pathos etiam addubitatio, quam Græci ἀπόρησιν vocant. Est enim vel dolentis, vel irascentis, dubitare, quid agas.

En quid ago? rursusne procos irrisa priores
Experiar?

et illud de Orpheo :

Quid faceret? quo se rapta bis conjuge ferret?

et de Niso :

Quid faciat? qua vi juvenem, quibus audeat armis
Eripere?

et Anna permovetur :

Quid primum deserta querar? comitemne sororem?

Et attestatio rei visæ apud rhetores pathos movet. Hoc Vergilius sic exsequitur :

Ipse caput nivei fultum Pallantis et ora
Ut vidit, levique patens in pectore vulnus.

et illud :

Implevitque sinus sanguis.

et :

Moriensque suo se in sanguine versat.

et :

Crudelis nati monstrantem vulnera cernit.

et :

Ora virum tristi pendebant pallida tabo.

et :

Volvitur Euryalus leto, pulchrosque per artus
It cruor.

et :

Vidi egomet duo de numero cum corpora nostro.

Facit hyperbole, id est, nimietas, pathos : per quam exprimitur vel ira, vel misericordia. Ira, ut cum forte dicimus : *millies ille perire debuerat*. Quod est apud Vergilium :

Omnes per mortes animam sontem ipse dedissem.

Miseratio, cum dicit :

Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum.

Nascitur præter hæc de nimietate vel amatorium, vel alterius generis pathos.

Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.

et illud seorsum :

Maria ante exurere Turno
Quam sacras dabitur pinus.

et :

Non si tellurem effundat in undas.

Exclamatio, quæ apud Græcos ἐκφώνησις dicitur, movet pathos. Hæc fit interdum ex persona poetæ, nonnunquam ex ipsius, quem inducit loquentem. Ex persona quidem poetæ est :

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ!
Infelix, utcunque ferent ea fata nepotes.
Crimen amor vestrum.

et alia similia. Ex persona vero alterius :

Di capiti ipsius generique reservent.

et :

« tements (ceux qu'avait éprouvés Déiphobe), si « la vengeance que j'implore a rien qui ne soit « juste. » « Dieux ! délivrez la terre d'un tel fléau! « (Polyphème) »

La figure opposée à l'exclamation est celle que les Grecs appellent *aposiopèse*, qui consiste dans la réticence. Dans la précédente, la pensée s'exprimait par une exclamation; dans celle-ci, on la fait ressortir par un silence ménagé de telle sorte qu'il puisse être compris par l'auditeur. Comme Neptune dans Virgile : « Je vous... Mais auparavant, il faut calmer l'agitation des flots. » Comme Mnesthée : « Je ne prétends pas vaincre, « quoique pourtant...... Mais enfin, qu'ils triom- « phent, ceux que tu protéges, ô Neptune! » Comme Turnus : « Mais que dis-je?... le ferions- « nous, pour peu qu'il nous restât quelque chose « de notre antique vertu? » Et dans les Bucoliques : « Nous pourrions nommer les témoins et « le lieu sacré où.... Mais il suffit de dire que les « boucs même en furent indignés, quoique les « Nymphes indulgentes n'aient fait qu'en rire. » Sinon emploie cette figure, pour exciter la compassion en sa faveur : « Jusqu'à ce que, par le « ministère de Calchas...... Mais pourquoi vous « fatiguer du récit de mes malheurs? »

Le pathétique se produit encore par la *répétition*, que les Grecs appellent *épanaphore*. Cette figure consiste à répéter le même mot dans plusieurs phrases consécutives. Exemples de Virgile : « La voix d'Orphée et sa langue glacée appelaient « Eurydice; son âme en s'enfuyant invoquait « Eurydice; et les rives du fleuve répétaient le « nom d'Eurydice. » Ailleurs : « C'était toi qu'il « chantait, ô tendre épouse! il te chantait sur la « plage déserte, il te chantait au lever du jour, il « te chantait à son déclin. » Et dans un autre endroit : « La forêt d'Angitie te pleura, (Umbron) « les ondes transparentes du lac Fucin te pleurè- « rent; et les ruisseaux limpides te pleurèrent « aussi. »

Enfin, une dernière figure employée pour produire le pathétique est l'*objurgation*, en grec *épitimèse*, qui consiste à réfuter les objections par les mêmes termes dans lesquels elles sont produites (exemple) : « Énée est absent, et l'ignore; « eh bien! qu'il l'ignore et qu'il soit absent. »

LIVRE V.

CHAPITRE I.

Que Virgile est supérieur à Cicéron, sinon sous tous les rapports, du moins en ce qu'il excelle dans tous les genres de style; tandis que Cicéron n'a excellé que dans un seul. De la division du style en quatre et en deux genres.

Eusèbe s'étant arrêté en cet endroit, afin de prendre un peu de repos, toute l'assemblée fut d'accord pour reconnaître dans Virgile l'orateur aussi bien que le poëte, et l'observation aussi exacte des règles de l'art oratoire que de celles de la rhétorique. — Dis-moi, ô le premier des docteurs, dit Aviénus à Eusèbe, si l'on consent, comme il le faut bien, à mettre Virgile au rang

Di talia Grajis
Instaurate, pio si pœnas ore reposco.

et :

Di talem terris avertite pestem.

Contraria huic figuræ ἀποσιώπησις, quod est taciturnitas. Nam ut illic aliqua exclamando dicimus, ita hic aliqua tacendo subducimus, quæ tamen intelligere possit auditor. Hoc autem præcipue irascentibus convenit. Ut Neptunus :

Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus.

et Mnestheus :

Nec vincere certo.
Quamquam o. Sed superent, quibus hoc, Neptune, dedisti.

et Turnus :

Quamquam, o si solitæ quidquam virtutis adesset.

et in Bucolicis :

Novimus et qui te transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles Nymphæ risere, sacello.

Sed et miseratio ex hac figura mota est a Sinone :[1]

Donec Calchante ministro.
Sed quid ego hæc autem nequidquam ingrata revolvo?

Nascitur pathos et de repetitione, quam Græci ἐπαναφορὰν vocant, cum sententiæ ab iisdem nominibus incipiunt. Hinc Vergilius :

Eurydicen vox ipsa et frigida lingua
Ah miseram Eurydicen anima fugiente vocabat.
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

et illud :

Te dulcis conjux, te solo in litore secum,
Te veniente die, te decedente canebat.

et illud :

Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda,
Te liquidi flevere lacus.

Ἐπιτίμησις, quæ est objurgatio, habet et ipsa pathos; id est, cum objecta iisdem verbis refutamus :

Æneas ignarus abest, ignarus et absit.

LIBER V.

CAPUT I.

Si non aliis, hoc certe præferendum esse Ciceroni Vergilium, quod ille in uno tantum, hic in omnibus dicendi generibus excelluerit. Tum de quatuor generibus dicendi, deque duplici stilo.

Post hæc cum paulisper Eusebius quievisset, omnes inter se consono murmure, Vergilium non minus oratorem, quam poetam habendum, pronuntiabant; in quo et tanta orandi disciplina, et tam diligens observatio rheto-

des orateurs, maintenant, l'homme qui étudie l'art oratoire, lequel devra-t-il préférer, de Virgile ou de Cicéron? — Je vois, dit Eusèbe, ton intention, où tu prétends venir et m'amener : c'est à établir, entre les deux écrivains, un parallèle que je veux éviter. Tu me demandes simplement lequel est supérieur à l'autre, afin que, de ma réponse à cette question, il en résulte nécessairement que l'un doive être plus étudié que l'autre. Mais je veux que tu me dispenses d'une décision si difficile et si grave. Il ne m'appartient pas de prononcer sur de si grandes questions; et quelle que dût être mon opinion, j'en appréhenderais également la responsabilité. J'oserai dire seulement, en considérant la fécondité si variée du poëte de Mantoue, qu'il embrasse tous les genres d'éloquence, tandis que Cicéron n'a qu'une manière : son éloquence est un torrent abondant et inépuisable. Cependant, il est plusieurs manières d'être orateur. L'un coule et surabonde; l'autre, au contraire, affecte d'être bref et concis; l'un aime en quelque sorte la frugalité dans son style; il est simple, et d'une sobriété d'ornements qui va jusqu'à la sécheresse; l'autre se complaît dans un discours brillant, riche et fleuri. Toutes ces qualités si opposées, Virgile les réunit; son éloquence embrasse tous les genres. — Je voudrais, dit Aviénus, que tu me fisses sentir plus clairement ces diversités, en me nommant des modèles. Eusèbe répondit : Il est quatre genres d'éloquence, le genre abondant : dans lequel Cicéron n'a point d'égal; le genre concis, dans lequel Salluste est au-dessus de tous; le genre sec, dont Fronton est désigné comme le modèle; enfin le genre riche et fleuri, qui abonde dans les écrits de Pline le jeune, et de nos jours, dans ceux de notre ami Symmaque, qui ne le cède, sous ce rapport, à aucun des anciens : or ces quatre genres, on les retrouve dans Virgile. Voulez-vous l'entendre s'exprimer avec une concision qu'il est impossible de surpasser : « Les champs où fut Troie. » Voilà comment, en peu de paroles, il détruit, il efface une grande cité, il n'en laisse pas seulement un débris. Voulez-vous l'entendre exprimer la même idée avec de longs développements :

« Le dernier jour est arrivé, que l'inévitable « destin assigna à la race de Dardanus! Il n'est « plus de Troyens; Ilion, qui fut leur gloire, a « passé. Le cruel Jupiter a tout livré à Argos; « les Grecs sont maîtres de la ville, que la flamme « consume.... O patrie! ô Ilion, demeure des « dieux! ô remparts célèbres par tant d'assauts « que leur livrèrent les fils de Danaüs!... Qui « pourrait raconter le deuil et les désastres de « cette nuit? Quelles larmes pourront égaler de « telles douleurs? Elle croule cette cité antique, « qui fut reine pendant tant d'années! »

Quelle source, quel fleuve, quelle mer répandirent jamais plus de flots, que Virgile en cet endroit répand d'expressions? Je passe maintenant à un modèle de simplicité dans l'élocution :

« Turnus, qui volait, pour ainsi dire, au-de« vant de son armée, à son gré trop tardive, ar« rive à l'improviste devant la ville, suivi de « vingt cavaliers d'élite : il monte un cheval « thrace, tacheté de blanc; il porte un casque

ricæ artis ostenderetur. Et Avienus : Dicas mihi, inquit, volo, doctorum optime, si concedimus, sicuti necesse est, oratorem fuisse Vergilium, si quis nunc velit orandi artem consequi, utrum magis ex Vergilio, an ex Cicerone proficiat? Video, quid agas, inquit Eusebius, quid intendas, quo me trahere coneris : eo scilicet, quo minime volo, ad comparationem Maronis et Tullii. Verecunde enim interrogasti, uter eorum præstantior, quandoquidem necessario is plurimum collaturus sit, qui ipse plurimum præstat; sed istam mihi necessitatem altam et profundam remittas volo : quia non nostrum inter illos tantas componere lites. Nec ausim in utramvis partem talis sententiæ auctor videri. Hoc solum audebo dixisse, quia facundia Mantuani multiplex et multiformis est, et dicendi genus omne complectitur. Ecce enim in Cicerone vestro unus eloquentiæ tenor est, ille abundans, et torrens, et copiosus. Oratorum autem non simplex, nec una natura est : sed hic fluit, et redundat; contra ille breviter et circumcise dicere affectat : tenuis quidam, et siccus, et sobrius amat quandam dicendi frugalitatem; alius pingui, et luculenta, et florida oratione lascivit. In qua tanta omnium dissimilitudine unus omnino Vergilius invenitur, qui eloquentiam ex omni genere conflaverit. Respondit Avienus : Apertius vellem, me has diversitates sub personarum exemplis doceres. Quatuor sunt, inquit Eusebius, genera dicendi : copiosum, in quo Cicero dominatur : breve, in quo Sallustius regnat : siccum, quod Frontoni adscribitur : pingue et floridum, in quo Plinius Secundus quondam, et nunc nullo veterum minor noster Symmachus luxuriatur. Sed apud unum Maronem hæc quatuor genera reperies. Vis audire illum tanta brevitate dicentem, ut arctari magis et contrahi brevitas ipsa non possit?

Et campos, ubi Troja fuit.

ecce paucissimis verbis maximam civitatem hausit et absorpsit : non reliquit illi nec ruinam. Vis hoc ipsum copiosissime dicat?

Venit summa dies, et ineluctabile fatum
Dardanidæ : fuimus Troes, fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum. Ferus omnia Juppiter Argos
Transtulit. Incensa Danai dominantur in urbe.
O patria! o Divûm domus Ilium, et inclita bello
Mœnia Dardanidum!
Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet? aut possit lacrimis æquare dolorem?
Urbs antiqua ruit multos dominata per annos,

Quis fons, quis torrens, quod mare tot fluctibus, quot hic verbis inundavit? Cedo nunc siccum illud genus elocutionis :

Turnus, ut antevolans tardum præcesserat agmen,
Viginti lectis equitum comitatus, et urbi
Improvisus adest : maculis quem Thracius albis
Portat equus, cristaque tegit galea aurea rubra.

« doré, surmonté d'un panache rouge. » Voyez maintenant avec quels ornements, avec quelle richesse il sait exprimer, quand il veut, les mêmes choses :

« Choré, consacré à Cybèle, et qui en fut au-« trefois le prêtre, se faisait remarquer au loin « par l'éclat de ses armes phrygiennes; son che-« val écumant s'agitait sous lui, décoré d'une « peau brodée d'or, et garnie d'écailles de bronze, « posées les unes sur les autres, comme les plu-« mes sont sur l'oiseau; le fer étranger et la « pourpre brillaient sur lui; il lançait des traits « fabriqués à Cortyne, avec un arc travaillé en « Lycie. Il portait aussi une tunique brodée et « des brodequins, à la manière des peuples bar-« bares. »

Vous venez de voir séparément des modèles de chaque genre de style en particulier. Voulez-vous voir maintenant comment Virgile sait les allier tous quatre, et former un tout admirable de leurs diversités :

« Souvent il convient de mettre le feu aux « champs stériles, et de livrer le petit chaume « aux flammes petillantes; soit que cette opéra-« tion communique actuellement à la terre de « nouvelles forces et produise un abondant en-« grais, soit que le feu consume les substances « délétères et fasse exhaler l'humidité superflue, « soit que la chaleur élargisse les pores et les « filtres secrets à travers lesquels les plantes « renouvellent leurs sucs; soit enfin qu'au con-« traire la terre, par l'action du feu, s'endur-« cisse et resserre ses fissures, en sorte que ni les « pluies, ni l'action rapide et puissante du so-« leil, ni le souffle glacial et pénétrant de Borée, « ne lui enlèvent sa substance. »

Voilà un genre de style que vous ne trouverez nulle part ailleurs. Il réunit tout : concision sans négligence, abondance sans vide, simplicité sans maigreur, richesse sans redondance.

Il est encore deux autres genres de style différents dans leur couleur : l'un est sérieux et grave, c'est le caractère de celui de Crassus. Virgile l'a employé dans la réponse de Latinus à Turnus :

« Jeune homme, votre âme est élevée ; mais « plus votre courage est ardent, plus il me con-« vient à moi de réfléchir mûrement, etc. » L'autre genre de style, au contraire, est audacieux, ardent, offensif. C'était celui d'Antoine; il n'est pas inusité dans Virgile :

« Ce n'est pas ainsi que naguère tu parlais. « Meurs, et va rejoindre ton frère. »

Vous voyez que l'éloquence de Virgile se distingue par la réunion de la variété de tous les genres, que le poëte opère avec tant d'habileté, que je ne puis m'empêcher d'imaginer qu'une sorte de prescience divine lui révélait qu'il était destiné à servir de modèle à tous. Aussi n'a-t-il suivi aucun autre modèle que la nature, mère de toutes choses, en la voilant; comme dans la musique l'harmonie couvre la diversité des sons. En effet, si l'on considère attentivement le monde, on reconnaîtra une grande analogie entre son organisation divine, et l'organisation divine aussi du poëme de Virgile. Car, de même que l'éloquence du poëte réunit toutes les qualités, tantôt concise, tantôt abondante, tantôt simple, tantôt fleurie, tantôt calme ou rapide, tout ensemble; de même aussi la terre, ici est ornée de moissons et de prairies, là hérissée de rochers et de forêts; ailleurs dessé-

hoc idem quo cultu, quam florida oratione, cum libuerit, proferetur?

Forte sacer Cybelæ Choreus, olimque sacerdos,
Insignis longe Phrygiis fulgebat in armis,
Spumantemque agitabat equum, quem pellis aenis
In plumam squamis auro conserta tegebat.
Ipse, peregrina ferrugine clarus et ostro,
Spicula torquebat Lycio Cortynia cornu.
Pictus acu tunicas et barbara tegmina crurum.

Sed hæc quidem inter se separata sunt. Vis autem videre, quemadmodum hæc quatuor genera dicendi Vergilius ipse permisceat, et faciat unum quoddam ex omni diversitate pulcherrimum temperamentum?

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis.
Sive inde occultas vires et pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas;
Seu durat magis, et venas adstringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia Solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Ecce dicendi genus, quod nusquam alibi deprehendes, in quo nec præceps brevitas, nec infrunita copia, nec jejuna siccitas, nec lætitia pinguis.

Sunt præterea stili dicendi duo, dispari moralitate diversi. Unus est maturus et gravis, qualis Crasso assignatur. Hoc Vergilius utitur, cum Latinus præcipit Turno :

O præstans animi juvenis, quantum ipse feroci
Virtute exsuperas, tanto me impensius æquum est
Consulere.

et reliqua.
Alter huic contrarius, ardens, et erectus, et infensus; quali usus Antonius. Nec hunc apud Vergilium frustra desideraveris :

Haud talia dudum
Dicta dabas. Morere, et fratrem ne desere, frater.

Videsne eloquentiam omni varietate distinctam? quam quidem mihi videtur Vergilius non sine quodam præsagio, quo se omnium profectibus præparabat, de industria sua permiscuisse; idque non mortali, sed divino ingenio prævidisse; atque adeo non alium ducem secutus, quam ipsam rerum omnium matrem naturam, hanc prætexuit velut in musica concordiam dissonorum. Quippe si mundum ipsum diligenter inspicias, magnam similitudinem divini illius, et hujus poetici operis invenies. Nam qualiter eloquentia Maronis ad omnium mores integra est, nunc brevis, nunc copiosa, nunc sicca, nunc florida, nunc simul omnia,

chée par les sables, plus loin arrosée par les sources, ou couverte en partie par la vaste mer. Pardonnez-moi cette comparaison; elle n'a rien d'exagéré; car si je prends dix rhéteurs parmi ceux qui fleurirent dans Athènes, cette capitale de l'Attique, je trouverai dans le style de chacun des qualités différentes; tandis que Virgile les aura réunies toutes en lui.

—

CHAPITRE II.

Des emprunts que Virgile a faits aux Grecs; et que le plan de l'Enéide est modelé sur ceux de l'Iliade et de l'Odyssée d'Homère.

Évangelus prenant la parole dit ironiquement : — C'est très-bien, certainement, d'attribuer à quelque main divine l'ouvrage du paysan de Mantoue; car je ne craindrais pas d'assurer qu'il n'avait lu aucun de ces rhéteurs grecs dont tu as parlé tout à l'heure. Comment en effet un habitant du pays des Vénètes, né de parents rustiques, élevé au milieu des broussailles et des forêts, aurait-il pu acquérir la plus légère connaissance de la littérature grecque? — Eustathe : — Prends garde, Évangelus, qu'il n'est aucun des auteurs grecs, même parmi les plus distingués, qui ait puisé dans les trésors de savoir de cette nation avec autant d'abondance que Virgile, ou qui ait su les mettre en œuvre avec autant d'habileté qu'il a fait dans son poëme. — Prætextatus : — Eustathe, tu es prié de nous communiquer, sur ce sujet, tout ce que ta mémoire te fournira à l'instant. Tout le monde se joignit à Prætextatus pour adresser à Eustathe les mêmes sollicitations, et il commença en ces termes :

Vous vous attendez peut-être à m'entendre répéter des choses déjà connues : que Virgile, dans ses Bucoliques, a imité Théocrite, et dans les Géorgiques, Hésiode; que, dans ce dernier ouvrage, il a tiré ses pronostics des orages et de la sérénité, du livre des Phénomènes d'Aratus; qu'il a transcrit, presque mot à mot, de Pisandre, la description de la ruine de Troie, l'épisode de Sinon et du cheval de bois, et enfin tout ce qui remplit le second livre de l'Énéide. L'ouvrage de Pisandre a cela de remarquable entre tous ceux des poëtes de sa nation, que, commençant aux noces de Jupiter et de Junon, il renferme toute la série des événements qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'au siècle de l'auteur, et qu'il forme un corps de ces nombreux épisodes historiques. Le récit de la ruine de Troie est de ce nombre, et l'on suppose que celui de Virgile n'est qu'une traduction littérale de celui de Pisandre. Cependant je passe sous silence ces observations et quelques autres encore, qui ne sont que des déclamations d'écolier. Mais, par exemple, les combats de l'Énéide ne sont-ils pas pris de l'Iliade, et les voyages d'Énée ne sont-ils pas imités de ceux d'Ulysse? Seulement le plan des deux ouvrages a nécessité une différence dans la disposition des parties; car tandis qu'Homère ne fait voyager Ulysse que lorsqu'il revient de la prise de Troie, et après que la guerre est terminée; dans Virgile, la navigation d'Énée précède les combats qu'il va li-

interdum lenis aut torrens : sic terra ipsa, hic læta segetibus et pratis, ibi silvis et rupibus hispida; hic sicca arenis, hic irrigua fontibus, pars vasto aperitur mari. Ignoscite, nec nimium me vocetis, qui naturæ rerum Vergilium comparavi. Intra ipsum enim mihi visum est, si dicerem decem rhetorum, qui apud Athenas Atticas floruerunt, stilos inter se diversos hunc unum permiscuisse.

—

CAPUT II.

Quæ Vergilius traxerit a Græcis : quodque tota Æneis effigiata sit ad exemplar Iliadis atque Odysseæ Homericæ.

Tunc Euangelus irridenti similis : Bene, inquit, opifici Deo a rure Mantuano poetam comparas; quem Græcos rhetoras, quorum fecisti mentionem, nec omnino legisse asseveraverim. Unde enim Veneto, rusticis parentibus nato, inter silvas et frutices educto, vel levis Græcarum notitia litterarum?

Et Eustathius : Cave, inquit, Euangele, Græcorum quemquam vel de summis auctoribus tantam Græcæ doctrinæ hausisse copiam credas, quantam sollertia Maronis vel assecuta est, vel in suo opere digessit. Nam præter philosophiæ et astronomiæ amplam illam copiam, de qua supra disseruimus, non parva sunt alia, quæ traxit a Græcis, et carmini suo, tanquam illic nata, inseruit.

Et Prætextatus : Oratus sis, inquit, Eustathi, ut hæc quoque communicata nobiscum velis, quantum memoria repente incitata suffecerit. Omnes Prætextatum secuti, ad disserendum Eustathium provocaverunt. Ille sic incipit : Dicturumne me putatis ea, quæ vulgo nota sunt? quod Theocritum sibi fecerit pastoralis operis auctorem, ruralis Hesiodum? et quod in ipsis Georgicis, tempestatis serenitatisque signa de Arati Phænomenis traxerit? vel quod eversionem Trojæ, cum Sinone suo, et equo ligneo, ceterisque omnibus, quæ librum secundum faciunt, a Pisandro pæne ad verbum transcripserit? qui inter Græcos poëtas eminet opere, quod a nuptiis Jovis et Junonis incipiens, universas historias, quæ mediis omnibus seculis usque ad ætatem ipsius Pisandri contigerunt, in unam seriem coactas redegerit, et unum ex diversis hiatibus temporum corpus effecerit? in quo opere inter historias ceteras interitus quoque Trojæ in hunc modum relatus est. Quæ fideliter Maro interpretando, fabricatus est sibi Iliacæ urbis ruinam. Sed et hæc et talia, ut pueris decantata, prætereo. Jam vero Æneis ipsa, nonne ab Homero sibi mutuata est errorem primum ex Odyssea, deinde ex Iliade pugnas? quia operis ordinem necessario rerum ordo mutavit, cum apud Homerum prius Iliacum bellum gestum sit, deinde revertenti de Troja error contigerit

vrer en Italie. Homère, dans son premier livre, donne Apollon pour ennemi aux Grecs, et il place le motif de sa haine dans l'injure faite à son pontife. Virgile donne Junon pour ennemie aux Troyens; mais les motifs de la haine de la déesse sont de la création du poëte. Une observation que je ferai sans y attacher beaucoup d'importance, quoique tout le monde, je crois, ne l'ait pas signalée, c'est que Virgile, après avoir promis, dès le premier vers, de prendre Énée à son départ des rivages troyens : — « (Je chante) « celui qui, poursuivi par le destin, arriva le « premier des bords troyens en Italie, et atteignit « les rivages latins; » — lorsqu'il en vient à commencer sa narration, ce n'est point de Troie, mais de la Sicile qu'il fait appareiller la flotte d'Énée : « A peine leurs voiles joyeuses, perdant « de vue la terre de Sicile, commençaient à cingler « vers la haute mer. » — Ce qui est entièrement imité d'Homère, lequel évitant dans son poëme de suivre la marche de l'histoire, dont la première loi consiste à prendre les faits à leur origine et à les conduire jusqu'à leur fin par une narration non interrompue, entre en matière par le milieu de l'action, pour revenir ensuite vers son commencement; artifice usité par les poëtes. Ainsi, il ne commence point par montrer Ulysse quittant le rivage troyen; mais il nous le fait voir s'échappant de l'île de Calypso, et abordant chez les Phéaciens. C'est là qu'à la table du roi Alcinoüs, Ulysse raconte lui-même sa traversée de Troie chez Calypso. Après cela, le poëte reprend de nouveau la parole en son propre nom, pour nous raconter la navigation de son héros, de chez les Phéaciens jusqu'à Ithaque. Virgile, à l'imitation d'Homère, prend Énée en Sicile, et le conduit par mer jusqu'en Libye. Là, dans un festin que lui donne Didon, c'est Énée lui-même qui raconte sa navigation depuis Troie jusqu'en Sicile, en résumant en un seul vers, ce que le poëte avait décrit longuement : « C'est de là que « je suis parti pour venir, poussé par quelque dieu, « aborder sur vos côtes. » Après cela le poëte décrit de nouveau, en son propre nom, la route de la flotte, depuis l'Afrique jusqu'en Italie : « Cependant la flotte d'Énée poursuivait sa route « sans obstacles. » Que dirai-je enfin? le poëme de Virgile n'est presque qu'un miroir fidèle de celui d'Homère. L'imitation est frappante dans la description de la tempête. On peut, si l'on veut, comparer les vers des deux poëmes. Vénus remplit le rôle de Nausicaa, fille du roi Alcinoüs; Didon, dans son festin, celui d'Alcinoüs lui-même. Elle participe aussi du caractère de Scylla, de Charybde et de Circé. La fiction des îles Strophades remplace celle des troupeaux du Soleil. Dans les deux poëmes, la descente aux enfers, pour interroger l'avenir, est introduite avec l'accompagnement d'un prêtre. On retrouve Épanor dans Palinure; Ajax en courroux, dans Didon irritée; et les conseils d'Anchise correspondent à ceux de Tirésias. Voyez les batailles de l'Iliade, et celles de l'Énéide, où l'on trouve peut-être plus d'art; voyez, dans les deux poëmes, l'énumération des auxiliaires, la fabrication des armes, les divers exercices gymnas-

Ulyssi : apud Maronem vero Æneæ navigatio bella, quæ postea in Italia sunt gesta, præcesserit. Rursus, Homerus in primo cum vellet iniquumGræcis Apollinem facere, causam struxit de sacerdotis injuria. Hic, ut Trojanis Junonem faceret infestam, causarum sibi congeriem comparavit. Nec illud cum cura magna relaturus sum, licet, ut existimo, non omnibus observatum, quod cum primo versu promisisset, producturum sese de Trojæ litoribus Æneam :

Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Litora.

ubi ad januam narrandi venit, Æneæ classem non de Troja, sed de Sicilia producit :

Vix e conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti.

Quod totum Homericis filis texuit. Ille enim vitans in poëmate historicorum similitudinem, quibus lex est incipere ab initio rerum, et continuam narrationem ad finem usque perducere : ipse poëtica disciplina a rerum medio cœpit, et ad initium post reversus est. Ergo Ulyssis errorem non incipit a Trojano litore describere, sed facit eum primo navigantem de insula Calypsonis, et ex persona sua perducit ad Phæacas. Illic in convivio Alcinoi regis narrat ipse, quemadmodum de Troja ad Calypsonem usque pervenerit. Post Phæacas rursus Ulyssis navigationem usque ad Ithacam, ex persona propria, poëta describit. Quem secutus Maro, Æneam de Sicilia producit : cujus navigationem describendo perducit ad Libyam. Illic in convivio Didonis narrat ipse Æneas usque ad Siciliam de Troja navigationem suam : et addidit uno versu, quod copiose poëta descripserat :

Hinc me digressum vestris Deus appulit oris.

Post Africam quoque rursus poëta ex persona sua iter classis usque ad ipsam describit Italiam :

Interea medium Æneas jam classe tenebat
Certus iter.

Quid? quod et omne opus Vergilianum velut de quodam Homerici operis speculo formatum est? Nam et tempestas mira imitatione descripta est. Versus utriusque, qui volet, conferat; ut Venus in Nausicaæ locum Alcinoi filiæ successit. Ipsa autem Dido refert speciem regis Alcinoi, convivium celebrantis. Scylla quoque et Charybdis, et Circe decenter attingitur; et pro Solis armentis, Strophades insulæ finguntur. At pro consultatione inferorum, descensus ad eos cum comitatu sacerdotis inducitur. Ibi Palinurus Epenori, sed et infesto Ajaci infesta Dido, et Tiresiæ consiliis Anchisæ monita respondent. Jam prœlia Iliadis, et vulnerum non sine disciplinæ perfectione descriptio, et enumeratio auxiliorum duplex, et fabricatio armorum, et ludicri certaminis varietas, ictumque inter reges et ruptum fœdus, et speculatio nocturna, et legatio

tiques, les combats entre les rois, les traités rompus, les complots nocturnes; Diomède, à l'imitation d'Achille, repoussant la députation qui lui est envoyée; Énée se lamentant sur Pallas, comme Achille sur Patrocle; l'altercation de Drancès et de Turnus, pareille à celle d'Agamemnon et d'Achille, (quoique, dans l'un des deux poëmes, l'un soit poussé par son intérêt, et dans l'autre par l'amour du bien public); le combat singulier entre Énée et Turnus, dans lequel, comme dans celui d'Achille et d'Hector, des captifs sont dévoués, dans l'un aux mânes de Patrocle, dans l'autre à ceux de Pallas : « En « ce moment Énée saisit, pour les immoler aux « ombres infernales, quatre jeunes gens fils de Sul- « mon, et quatre autres qu'élevait Ufens. » Poursuivons. Lycaon, dans Homère, atteint dans sa fuite, a recours aux prières pour fléchir Achille, qui ne fait grâce à personne, dans la douleur qu'il ressent de la mort de Patrocle; dans Virgile, Magus, au milieu de la mêlée, se trouve dans une position semblable. « Énée avait lancé de loin à Magus un javelot « meurtrier. » Et lorsqu'il lui demande la vie en embrassant ses genoux, Énée lui répond : « Turnus a le premier banni de nos combats « les échanges de guerre, lorsqu'il a tué Pallas. » Les insultes qu'Achille adresse au cadavre de Lycaon, Virgile les a traduites par celles qu'Énée adresse à Tarquitius. Homère avait dit : « Va au milieu des poissons, qui ne craindront « pas de boire le sang qui coule de tes blessures; « Ta mère ne te déposera point sur un lit pour « t'arroser de ses larmes; mais les gouffres du « Scamandre t'entraîneront dans le vaste sein « de la mer. » Après lui, le poëte latin a dit : « Maintenant, guerrier redoutable, reste là « étendu, etc. »

—

CHAPITRE III.

Des divers passages de Virgile traduits d'Homère.

Je rapporterai, si vous le voulez, les vers que Virgile a traduits d'Homère, presque mot pour mot. Ma mémoire ne me les rappellera pas tous, mais je signalerai tous ceux qui viendront s'offrir à moi :

« Il retire la corde vers sa poitrine, et place le fer sur l'arc. »

Homère a exprimé toute l'action en aussi peu de mots que lui a permis la richesse de son idiome. Votre poëte dit la même chose, mais en employant une période :

« Camille tend fortement son arc, au point « que la courbure des deux extrémités les fit se « rencontrer; ses deux mains sont à une égale « distance du milieu de l'arc; la gauche dirige « le fer, la droite tire le nerf vers sa poitrine. »

Homère a dit :

« On n'apercevait plus la terre, on ne voyait « plus que le ciel et la mer. Alors Saturne abaissa « sur le navire une nuée sombre, qui obscurcit la « surface de la mer. »

(Virgile) :

« On n'apercevait plus aucune terre; de tous « côtés on ne voyait que cieux et mers ».

---

reportans a Diomede repulsam, Achillis exemplo; et super Pallante, ut Patroclo, lamentatio; et altercatio, ut Achillis et Agamemnonis, ita Drancis et Turni, (utrobique enim alter suum, alter publicum commodum cogitabat) pugna singularis Æneæ atque Turni, ut Achillis et Hectoris; et captivi inferiis destinati, ut illic Patrocli, hic Pallantis :

Sulmone creatos
Quatuor hic juvenes; totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.

Quid? quod pro Lycaone Homerico, (qui inter fugientes deprehensus, non mirum si ad preces confugerat, nec tamen Achilles propter occisi Patrocli dolorem pepercit) simili conditione Magus in medio tumultu subornatus est?

Inde Mago procul infestam contenderat hastam.

et cum ille genua amplectens supplex vitam petisset, respondit :

Belli commercia Turnus
Sustulit ista prior, jam tum Pallante peremto.

sed et insultatio Achillis in ipsum Lycaonem jam peremtum, in Tarquitium Marone transfertur. Ille ait :

Ἐνταυθοῖ νῦν κεῖσο μετ' ἰχθύσιν, οἵ σ' ὠτειλῆς
Αἷμ, ἀπολιχμήσονται ἀκηδέες. Οὐδέ σε μήτηρ
Ἐνθεμένη λεχέεσσι γοήσεται, ἀλλὰ Σκάμανδρος
Οἴσει δινήεις εἴσω ἁλὸς εὐρέα κόλπον, etc.

at hic vester :

Istic nunc, metuende, jace. Et reliqua.

—

CAPUT III.

De diversis Vergilii locis ex Homero traductis.

Et si vultis, me et ipsos proferre versus ad verbum pæne translatos, licet omnes præsens memoria non suggerat, tamen, qui se dederint obvios, annotabo :

Νευρὴν μὲν μαζῷ πέλασεν, τόξῳ δὲ σίδηρον.

totam rem quanto compendio lingua ditior explicavit? vester, licet periodo usus, idem tamen dixit :

Adduxit longe, donec curvata coirent
Inter se capita, et manibus jam tangeret æquis
Læva aciem ferri, dextra nervoque papillam.

ille ait :

οὐδέ τις ἄλλη
Φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς, ἠδὲ θάλασσα.
Δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
Νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῇ

Nec jam amplius ulla
Apparet tellus, cœlum undique, et undique pontus.

Πορφύρεον δ' ἄρα κῦμα περιστάθη, οὔρεϊ ἶσον,
Κυρτωθέν.

(Homère) :

« Pareil à une montagne, le flot azuré les « enveloppe de ses plis. »

(Virgile) :

« L'eau s'arrête autour (d'Aristée), et se courbe « en forme de montagne. »

Homère a dit, en parlant du Tartare :

« L'enfer est autant au-dessous de la terre, « que le ciel au-dessus. »

(Virgile) :

« Le Tartare est deux fois aussi profondément « enfoncé vers les ombres, que l'Olympe est sus- « pendu au loin dans les hauteurs de l'Éther. »

(Homère) :

« Après qu'ils eurent satisfait leur faim et leur « soif. »

(Virgile) :

« Après qu'on eut apaisé la faim et éteint « l'appétit. »

(Homère) :

« Telle fut la prière (d'Achille). Jupiter l'enten- « dit, et, dans sa sagesse, l'exauça en partie, mais « lui refusa l'autre partie : il voulut bien lui ac- « corder de repousser la guerre de dessus les « vaisseaux des Grecs ; mais il lui refusa de reve- « nir sauf du combat. »

(Virgile) :

« Phébus entendit la prière (d'Arruns), et il « résolut d'en exaucer la moitié, mais il laissa « l'autre se perdre dans les airs. »

(Homère) :

« Énée doit désormais régner sur les Troyens, « ainsi que les enfants de ses enfants et leur pos- « térité. »

(Virgile) :

« C'est de là que la maison d'Énée dominera « sur tout le monde, ainsi que les enfants de ses « enfants, et leur postérité. »

Dans un autre endroit, Homère a dit :

« Alors Ulysse sentit ses genoux fléchir sous « lui, son courage l'abandonner; et s'adressant à « son cœur magnanime, il se disait à lui-même. »

De ces deux vers, Virgile n'en a fait qu'un :

« A cette vue les membres d'Énée sont gla- « cés par l'effroi. »

(Homère) :

« Auguste Minerve, gardienne de la ville, la « plus excellente des déesses, brise la hache de « Diomède, et qu'il soit lui-même précipité de- « vant les portes de Scée. »

(Virgile) :

« Toute puissante modératrice de la guerre, « chaste Minerve, brise de ta propre main le fer « du ravisseur phrygien; renverse-le lui-même « sur la poussière, et étends-le devant les portes « (de la ville). »

(Homère) :

« (La Discorde) se montre d'abord d'une pe- « tite stature ; mais bientôt elle porte sa tête dans « les cieux, tandis que ses pieds foulent la terre. »

(Virgile) :

« (La Renommée) marche sur la terre, et cache « sa tête parmi les nuages. »

Homère a dit, en parlant du sommeil :

« Un doux sommeil, profond, délicieux, « image de la mort, s'appesantit sur les paupières « (d'Ulysse). »

Virgile a dit à son tour :

« Un sommeil doux et profond, semblable à « une mort paisible. »

(Homère) :

« Je te le promets, je t'en fais le plus grand « des serments; par ce sceptre qui ne produira « plus de rameaux ni de feuilles, puisqu'il a été « séparé du tronc de l'arbre des montagnes qui le

Curvata in montis faciem circumstetit unda.

et de Tartaro ille ait :

Τόσσον ἔνερθ' ἀΐδεω, ὅσον οὐρανὸς ἐστ' ἀπὸ γαίης.

Bis patet in præceps tantum, tenditque sub umbras,
Quantus ad æthereum cœli suspectus Olympum.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο.

Postquam exemta fames, et amor compressus edendi.

Ὥς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε μητίετα Ζεύς·
Τῷδ' ἕτερον μὲν ἔδωκε πατὴρ, ἕτερον δ' ἀνένευσε·
Νηῶν μὲν οἱ ἀπώσασθαι πόλεμόν τε μάχην τε
Δῶκε, σόον δ' ἀνένευσε μάχης ἐξαπονέεσθαι.

Audiit, et Phœbus voti succedere partem
Mente dedit, partem volucres dispersit in auras.

Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

et alibi ille ait :

Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος λύτο γούνατα, καὶ φίλον ἦτορ.

'Οχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν.

et alibi.

Hic de duobus unum fabricatus est :

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra.

Πότνι' Ἀθηναίη, ἐρυσίπτολι, δῖα θεάων,
Ἆξον δὴ ἔγχος Διομήδεος, ἠδὲ καὶ αὐτὸν
Πρηνέα δὸς πεσέειν Σκαιῶν προπάροιθε πυλάων.

Armipotens præses belli, Tritonia virgo,
Frange manu telum Phrygii prædonis, et ipsum
Pronum sterne solo, portisque effunde sub ipsis.

Ἥτ' ὀλίγη μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
Οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη, καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει.

Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.

Ille de somno ait :

Καὶ τῷ νήδυμος ὕπνος ἐνὶ βλεφάροισιν ἔπιπτε,
Νήγρετος, ἥδιστος, θανάτῳ ἄγχιστα ἐοικώς.

Hic posuit :

Dulcis et alta quies, placidæque simillima morti.

Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω, καὶ ἐπὶ μέγαν ὅρκον ὀμοῦμαι,
Ναὶ μὰ τόδε σκῆπτρον, τὸ μὲν οὔποτε φύλλα καὶ ὄζους

« porta ; par ce sceptre qui ne repoussera plus, « puisque la hache l'a émondé de ses feuilles et « dépouillé de son écorce, et que les juges « des Grecs le tiennent dans leurs mains, lors- « qu'ils rendent la justice au nom de Jupiter. »

(Virgile) :

« Mon serment est aussi infaillible qu'il est « certain que ce sceptre (Latinus portait alors le « sien) ne poussera jamais la moindre branche « ni la moindre feuille qui puisse donner de l'om- « brage, puisqu'il a été retranché du tronc ma- « ternel de l'arbre de la forêt, et dépouillé par « le feu de ses feuilles et de ses branches, « alors que la main de l'ouvrier a su le revêtir « d'un métal précieux, pour être porté par les « princes latins. »

Maintenant, si vous le trouvez bon, je vais cesser la comparaison des vers traduits d'Homère par Virgile. Un récit si monotone produirait à la fin la satiété et le dégoût, tandis que le discours peut se porter sur d'autres points non moins convenables au sujet.

Continue, dit Aviénus, à faire l'investigation de tout ce que Virgile a soustrait à Homère. Quoi de plus agréable en effet que d'entendre les deux premiers des poëtes exprimant les mêmes idées? Trois choses sont regardées comme également impossibles : dérober à Jupiter sa foudre, à Hercule sa massue, à Homère, son vers; et quand même on y parviendrait, quel autre que Jupiter saurait lancer la foudre? qui pourrait lutter avec Hercule? qui oserait chanter de nouveau ce qu'Homère a déjà chanté? Et néanmoins Virgile a transporté dans son ouvrage, avec tant de bonheur, ce que le poëte grec avait dit avant lui, qu'il a pu faire croire qu'il en était le véritable auteur. Tu rempliras donc les vœux de toute l'assemblée, si tu veux bien lui faire connaître tout ce que notre poëte a emprunté au vôtre. — Je prends donc, dit Eustathe, un exemplaire de Virgile, parce que l'inspection de chacun de ses passages me rappellera plus promptement les vers d'Homère qui y correspondent. — Par ordre de Symmaque, un serviteur alla chercher dans la bibliothèque le livre demandé. Eustathe l'ouvre au hasard, et jetant les yeux sur le premier endroit qu'il rencontre : — Voyez, dit-il, la description du port d'Ithaque transportée à la cité de Didon :

« Là, dans une rade enfoncée, se trouve un « port formé naturellement par les côtes d'une « île ; les vagues qui viennent de la haute mer se « brisent contre cette île, et, se divisant, entrent « dans le port par deux passages étroits : à droite « et à gauche s'élèvent deux roches dont les « sommités menacent le ciel, et à l'abri des- « quelles la mer silencieuse jouit du calme dans « un grand espace; leur cime est chargée d'une « forêt d'arbres touffus, qui répandent sur le « port une ombre épaisse et sombre. Derrière la « forêt, un antre est creusé dans les cavités des ro- « chers suspendus; on y trouve des eaux douces, « et des siéges taillés dans le roc vif. C'est là la « demeure des Nymphes ; là, les vaisseaux battus « par la tempête trouvent le repos, sans être at- « tachés par aucun câble, ni fixés par des an- « cres. » (Virgile.)

« Sur la côte d'Ithaque, il est un port consacré « au vieillard Phorcus, dieu marin. Ce port est « produit par la disposition de la côte escarpée, qui « s'ouvre entre deux lignes parallèles pour former « un canal où la mer est à l'abri de la fureur

Φῦσει, ἐπειδὴ πρῶτα τομὴν ἐν ὄρεσσι λέλοιπεν,
Οὐδ' ἀναθηλήσει· περὶ γάρ ῥά ἑ χαλκὸς ἔλεψε
Φύλλα τε καὶ φλοιόν· νῦν αὖ τέ μιν υἷες Ἀχαιῶν
Ἐν παλάμῃς φορέουσι δικασπόλοι, οἵ τε θέμιστας
Πρὸς Διὸς εἰρύαται.

Ut sceptrum hoc (dextra sceptrum nam forte gerebat)
Nunquam fronde levi fundet virgulta neque umbram,
Cum semel in silvis imo de stirpe recisum
Matre caret, posuitque comas et brachia ferro,
Olim arbos, nunc artificis manus ære decoro
Inclusit, patribusque dedit gestare Latinis.

Sed jam, si videtur, a collatione versuum translatorum facesso, ut nec uniformis narratio pariat ex satietate fastidium, et sermo ad alia non minus præsenti causæ apta vertatur. Perge quæso, inquit Avienus, omnia, quæ Homero subtraxit, investigare. Quid enim suavius, quam duos præcipuos vates audire idem loquentes? quia cum tria hæc ex æquo impossibilia judicentur, vel Jovi fulmen, vel Herculi clavam, vel versum Homero subtrahere : (quod etsi fieri posset, alium tamen nullum deceret, vel fulmen, præter Jovem, jacere, vel certare, præter Herculem, robore, vel canere, quod cecinit Homerus :) hic opportune in opus suum, quæ prior vates dixerat, transferendo, fecit, ut sua esse credantur. Ergo pro voto omnium feceris, si cum hoc cœtu communicata velis, quæcunque a vestro noster poeta mutuatus est. Cedo igitur, Eustathius ait, Vergilianum volumen : quia locos ejus singulos inspiciens, Homericorum versuum promtius admonebor. Cumque Symmachi jussu famulus de bibliotheca petitum librum detulisset, temere volvit Eustathius, ut versus, quos fors obtulisset, inspiceret. Et : Videte, inquit, portum ad civitatem Didonis ex Ithaca migrantem :

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Æquora tuta silent. Tum silvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra,
Fronte sub adversa, scopulis pendentibus, antrum :
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus. hic fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu.

Φόρκυνος δέ τίς ἐστι λιμὴν ἁλίοιο γέροντος,
Ἐν δήμῳ Ἰθάκης· δύο δὲ προβλῆτες ἐν αὐτῷ
Ἀκταὶ ἀποῤῥῶγες, λιμένος ποτιπεπτηυῖαι·
Αἵ τ' ἀνέμων σκεπόωσι δυσαήων μέγα κῦμα

« des vents qui l'agitent au dehors; les vaisseaux « bien construits peuvent séjourner dans l'inté- « rieur de ce port, sans être attachés; l'olivier « touffu orne le sommet de la côte; non loin est « située une caverne gracieuse et profonde, con- « sacrée aux Nymphes des eaux, dans l'intérieur « de laquelle on trouve des urnes et des coupes « formées par le roc, et où l'abeille fabrique son « miel. » (Homère.)

—

CHAPITRE IV.

Des passages du premier livre de l'Énéide, traduits d'Homère.

Aviénus pria Eustathe de ne point faire ses remarques sur des passages pris çà et là, mais de suivre un ordre méthodique, en partant du commencement du poëme. Eustathe ayant donc retourné les feuilles jusqu'au talon, commença ainsi :

(Virgile) :

« Éole, toi à qui le père des dieux et des hom- « mes a donné le pouvoir d'apaiser les flots, ou « de les soulever par les vents. »

(Homère) :

« Saturne a constitué (Éole) le gardien des « vents, qu'il peut apaiser ou déchaîner à son « gré. »

(Virgile) :

« J'ai quatorze Nymphes d'une beauté par- « faite; Déiopée est la plus belle d'entre elles : « elle sera à toi, unie par les liens durables du « mariage. »

(Homère) :

« Ainsi donc, agis en ma faveur; et je te don- « nerai pour épouse la plus jeune des Grâces, « Pasithée, pour laquelle tu brûles tous les jours « de ta vie. »

La tempête qu'Éole excite contre Énée, ainsi que le discours que celui-ci adresse à ses compagnons sur leur situation, sont imités de la tempête et du discours d'Ulysse, à l'égard duquel Neptune remplit le même office qu'Éole. Comme ce passage est long dans les deux poëtes, je ne le rapporte point; j'en indiquerai le commencement pour ceux qui voudront le lire dans le livre de l'Énéide; c'est à ce vers :

« Il dit, et tourne son sceptre contre la mon- « tagne caverneuse. »

Et dans Homère, au cinquième livre de l'Odyssée :

« Il dit; et prenant son trident, il rassemble « les nuages et trouble la mer, en déchaînant les « vents avec toutes leurs tempêtes. »

(Virgile) :

« Dès que le jour secourable parut, il résolut « de sortir pour aller reconnaître sur quelles « nouvelles côtes il avait été jeté par les vents, et « si ce pays, qui lui paraissait inculte, était ha- « bité par des hommes ou par des bêtes, afin « d'en instruire ensuite ses compagnons. »

(Homère) :

« Mais l'aurore du troisième jour s'étant levée « radieuse, je prends ma lance et mon épée, et « je m'élance hors du vaisseau, pour aller à la « découverte, désirant d'entendre la voix d'un « mortel et d'apercevoir quelques travaux de sa « main. »

(Virgile) :

« Qui es-tu, ô vierge, toi dont je n'ai jamais vu « ni entendu la sœur, toi qui n'as ni le visage ni la

Ἔκτοθεν· ἔντοσθεν δὲ ἄνευ δεσμοῖο μένουσι
Νῆες ἐύσσελμοι, ὅταν ὅρμου μέτρον ἵκωνται.
Αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος τανύφυλλος ἐλαίη·
Ἀγχόθι δ' αὐτῆς, ἄντρον ἐπήρατον, ἠεροειδὲς,
Ἱερὸν Νυμφάων, αἳ Νηϊάδες καλέονται.
Ἐν δὲ κρητῆρές τε καὶ ἀμφιφορῆες ἔασιν
Λάϊνοι· ἔνθα δ' ἔπειτα τιθαιβώσσουσι μέλισσαι.

—

CAPUT IV

De iis, quæ in primo Æneidos sunt ex Homero traducta.

Et cum rogasset Avienus, ut non sparsim, sed ab initio per ordinem annotaret, ille, manu retractis in calcem foliis, sic exorsus est :

Æole, namque tibi Divum pater atque hominum rex
Et mulcere dedit fluctus et tollere vento.

Κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρονίων,
Ἠμὲν παυέμεναι ἠδ' ὀρνύμεν, ὅν κ' ἐθελῄσι.

Sunt mihi bis septem præstanti corpore Nymphæ :
Quarum, quæ forma pulcherrima, Deiopeiam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo.

Ἀλλ' ἴθ', ἐγὼ δέ κέ τοι Χαρίτων μίαν ὁπλοτεράων
Δώσω ὀπυιέμεναι, καὶ σὴν κεκλῆσθαι ἄκοιτιν,
Πασιθέην, ἧς αἰὲν ἱμείρεαι ἤματα πάντα.

Tempestas Æneæ, Æolo concitante, cum allocutione ducis res suas conclamantis, de Ulyssis tempestate et allocutione descripta est; in qua Æoli locum Neptunus obtinuit. Versus quoniam utrobique multi sunt, non inserui. Qui volet legere, ex hoc versu habebit exordium :

Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspide montem.

et apud Homerum de quinto Odysseæ :

Ὣς εἰπὼν, σύναγεν νεφέλας, ἐτάραξε δὲ πόντον,
Χερσὶ τρίαιναν ἑλών. πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας
Παντοίων ἀνέμων.

Ut primum lux alma data est, exire, locosque
Explorare novos, quas vento accesserit oras,
Qui teneant, (nam inculta videt) hominesne feræne,
Quærere constituit, sociisque exacta referre.

Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἦμαρ ἐϋπλόκαμος τέλεσ' ἠὼς,
Δή τοτ' ἐγὼν ἐμὸν ἔγχος ἑλὼν καὶ φάσγανον ὀξὺ,
Καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἐς περιωπὴν,
Εἴπως ἔργα ἴδοιμι βροτῶν, ἐνοπήν τε πυθοίμην.

Nulla tuarum audita mihi, neque visa sororum,
O quam te memorem virgo, namque haud tibi vultu
Mortalis, nec vox hominem sonat, o Dea certe,
An Phœbi soror, an Nympharum sanguinis una.

« voix d'une mortelle, toi qui es certainement « une déesse? Es-tu la sœur de Phébus, ou « l'une de ses nymphes? »

(Homère) :

« Je te supplie, ô reine, que tu sois une divi-« nité, ou bien une mortelle. Mais non, tu es « une de ces divinités qui habitent la vaste éten-« due des cieux; ta beauté, ta stature, tes traits, « me portent à te prendre pour Diane, fille du « grand Jupiter ».

(Virgile) :

« O déesse, si je reprenais les événements à « leur origine, et que tu eusses le loisir d'écouter « les annales de nos malheurs, Vesper aurait « auparavant borné dans le ciel la carrière du « jour.

(Homère) :

« Quel mortel pourrait raconter toutes ces « choses? cinq ou six ans ne suffiraient pas pour « raconter tous les malheurs qu'ont éprouvés les « généreux Grecs. »

(Virgile) :

« Tandis qu'ils étaient en marche, Vénus ré-« pandit autour d'eux un brouillard épais dont « ils furent enveloppés, afin que personne ne pût « les apercevoir, ou retarder leurs pas, ou s'in-« former des causes de leur venue. »

(Homère) :

« Alors Ulysse se mit en chemin pour aller « vers la ville; et Pallas, qui le protégeait, ré-« pandit autour de lui une grande obscurité, afin « qu'aucun des audacieux Phéaciens qu'il pour-« rait rencontrer ne l'insultât, et ne lui deman-« dât même qui il était. »

(Virgile) :

« Telle sur les rives de l'Eurotas, ou sur les « sommets du Cynthus, Diane conduit les chœurs « des Oréades, qui dansent en groupes et par mil-« liers à sa suite; elle marche le carquois sur l'é-« paule, et sa tête dépasse celles de ses compa-« gnes; Latone, sa mère, en a le cœur ému « d'une secrète joie. Telle était Didon; telle elle « marchait joyeuse ».

(Homère) :

« Telle que Diane, qui, la flèche à la main, « parcourt l'Erymanthe ou le Taygète escarpé; se « plaisant à poursuivre les chèvres sauvages et « les cerfs agiles: les Nymphes des champs, filles « de Jupiter, partagent ses jeux; elles sont toutes « belles, mais la déesse se fait encore distinguer « facilement parmi elles, outre qu'elle les dépasse « de toute la tête. Cette vue inspire à Latone, sa « mère, une joie secrète. Telle était Nausicaa « parmi ses compagnes ».

(Virgile) :

« Énée parut environné d'une lumière écla-« tante, ayant le port et la physionomie d'un « dieu; car sa mère elle-même avait embelli sa « chevelure, et répandu dans ses yeux l'éclat « brillant de la jeunesse, la majesté et le bon-« heur; tel est l'éclat que la main de l'ouvrier « sait donner à l'ivoire, ou à l'argent, ou à la « pierre de Paros, qu'il enchâsse dans l'or. »

(Homère) :

« Minerve donna à Ulysse l'aspect de la gran-« deur et de la prospérité; elle répandit la beauté « sur son visage; elle forma de sa chevelure des « boucles d'une couleur semblable à la fleur de « l'hyacinthe. Tel l'ouvrier habile qui, instruit « par Vulcain et Pallas, connaît tous les secrets « de l'art de travailler ensemble l'or et l'argent, « et d'en former des ouvrages élégants, de même « la déesse répandit la grâce sur le visage et sur « toute la personne d'Ulysse. »

Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα· θεός νύ τις, ἢ βροτὸς ἐσσί;
Εἰ μέν τις θεὸς ἐσσὶ, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
Ἀρτέμιδί σε ἔγωγε, Διὸς κούρῃ μεγάλοιο,
Εἶδός τε, μέγεθός τε, φύην τ' ἄγχιστα ἐΐσκω.

O Dea, si prima repetens ab origine pergam,
Et vacet annales nostrorum audire laborum :
Ante diem clauso componet vesper olympo.

τίς κεν ἐκεῖνα
Πάντα γε μυθήσαιτο καταθνητῶν ἀνθρώπων;
Οὐδ' εἰ πεντάετές γε καὶ ἑξάετες παραμίμνων
Ἐξερέοις, ὅσα κεῖθι πάθον κακὰ δῖοι Ἀχαιοί.

At Venus obscuro gradientes aere sepsit,
Et multo nebulæ circum Dea fudit amictu;
Cernere ne quis eos, neu quis contingere possit,
Molirive moram, aut veniendi poscere causas.

Καὶ τότ' Ὀδυσσεὺς ὦρτο πόλινδ' ἴμεν· ἀμφὶ δ' Ἀθήνη
Πολλὴν ἠέρα χεῦε, φίλα φρονέουσ' Ὀδυσῆϊ,
Μήτις Φαιήκων μεγαθύμων ἀντιβολήσας
Κερτομέοι τ' ἐπέεσσι, καὶ ἐξερέοιθ', ὅτις εἴη.

Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi
Exercet Diana choros; quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades. Illa pharetram
Fert humero, gradiensque Deas supereminet omnis.
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.
Talis erat Dido, talem se læta ferebat.

Οἵη δ' Ἄρτεμις εἶσι κατ' οὔρεος ἰοχέαιρα,
Ἢ κατὰ Τηΰγετον περιμήκετον, ἢ Ἐρύμανθον,
Τερπομένη κάπροισι, καὶ ὠκείῃς ἐλάφοισι·
Τῇ δέ θ' ἅμα Νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
Ἀγρονόμοι παίζουσι· γέγηθε δέ τε φρένα Λητώ·
Πασάων δ' ὕπερ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα,
Ῥεῖα δ' ἀριγνώτη πέλεται, καλαὶ δέ τε πᾶσαι·
Ὣς ἥγ' ἀμφιπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδμής.

Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque Deo similis. Namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores :
Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum Pariusve lapis circumdatur auro.

Αὐτὰρ κακκεφαλῆς χεῦεν πολὺ κάλλος Ἀθήνη,
Μείζονά τ' εἰσιδέειν καὶ πάσσονα· καδδὲ κάρητος
Οὔλας ἧκε κόμας, ὑακινθίνῳ ἄνθει ὁμοίας.
Ὡς δ' ὅτέ τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ
Ἴδρις, ὃν Ἥφαιστος δέδαεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
Τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελείει,
Ὣς μὲν τῷ περίχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις.

(Virgile) :

« Il est devant toi, celui que tu cherches ; le « voici. C'est moi qui suis le Troyen Énée, sauvé « des mers de Libye. »

(Homère) :

« Me voici revenu, après vingt années de mal- « heurs, sur les rivages de ma patrie. »

—

CHAPITRE V.

Des passages du second livre de l'Énéide, traduits d'Homère. »

(Virgile) :

« Tout le monde se tut, et attacha ses regards « sur Enée. »

(Homère) :

« Ainsi parla Hector, et tout le monde resta « dans le silence. »

(Virgile) :

« Tu m'ordonnes, ô reine, de renouveler des « douleurs inouïes, en racontant comment les « Grecs ont détruit les richesses de Troie et son « lamentable empire. »

(Homère) :

« Il est difficile, ô reine, de te raconter sur-le- « champ les malheurs si nombreux dont les « célestes dieux m'ont accablé. »

(Virgile) :

« Les uns fixent leurs regards sur le présent « fatal offert à la chaste Minerve, et admirent « l'énorme grandeur du cheval ; Thymètes le « premier, soit perfidie de sa part, soit que tels « fussent les destins de Troie, Thymètes propose « de l'introduire dans l'enceinte des murs, et de « le placer dans la citadelle : mais Capys et ceux « qui jugeaient le mieux voulaient qu'on préci- « pitât dans la mer, ou qu'on livrât aux flammes « ce don suspect des Grecs insidieux, ou du « moins qu'on entr'ouvrît ses entrailles et qu'on « en visitât les cavités. La multitude incertaine « se partage entre ces avis opposés. »

(Homère) :

« Les Troyens, assis autour du cheval, tenaient « un grand nombre de propos confus ; trois avis « obtiennent des partisans : de percer avec le fer le « colosse de bois creux, de le précipiter du haut « de la citadelle escarpée où on l'avait traîné ; ou « bien enfin, de l'y conserver pour être consacré « aux dieux. Ce dernier avis dut être suivi ; car « il était arrêté par le destin que Troie devait « périr dès qu'elle aurait reçu dans ses murs cet « énorme cheval de bois, où étaient renfermés « les chefs des Grecs qui apportaient aux Troyens « le carnage et la mort. »

(Virgile) :

« Cependant le soleil achève sa carrière, et « la nuit enveloppe de ses vastes ombres les cieux, « la terre et la mer. »

(Homère) :

« Le soleil plonge dans l'Océan sa lumière « éclatante, et en fait sortir la nuit sombre qui « apparaît sur la terre. »

(Virgile) :

« Hélas ! qu'il était défiguré ! Qu'il était diffé- « rent de ce même Hector lorsqu'il revint du « combat chargé des dépouilles d'Achille, ou le « jour qu'il venait de lancer la flamme sur les « vaisseaux phrygiens » !

(Homère) :

« Certes, voilà Hector devenu maintenant « moins redoutable que lorsqu'il incendiait nos « vaisseaux ».

Coram, quem quæritis, adsum
Troius Æneas, Libycis ereptus ab undis.

Ἔνδον μὲν δὴ ὅδ' αὐτὸς ἐγὼ, κακὰ πολλὰ μογήσας,
Ἤλυθον εἰκοστῷ ἔτεϊ ἐς πατρίδα γαῖαν.

—

CAPUT V.

Quæ in secundo Æneidos traducta sint ab Homero.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.

Ὣς ἔφαθ', οἳδ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.

Infandum, regina, jubes renovare dolorem,
Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danai.

Ἀργαλέον, βασίλεια, διηνεκέως ἀγορεῦσαι
Κήδε', ἐπεί μοι πολλὰ δόσαν θεοὶ οὐρανίωνες.

Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ ;
Et molem mirantur equi : primusque Thymœtes
Duci intra muros hortatur, et arce locari,
Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.
At Capys, et quorum melior sententia menti,
Aut pelago Danaum insidias suspectaque dona
Præcipitare jubent, subjectisque urere flammis,
Aut terebrare cavas uteri et tentare latebras.
Scinditur incertum studia in contraria vulgus.

Ὣς ὁ μὲν εἱστήκει, τοὶ δ' ἄκριτα πόλλ' ἀγόρευον,
Ἥμενοι ἀμφ' αὐτόν· τρίχα δὲ σφίσιν ἥνδανε βουλὴ,
Ἠὲ διατμῆξαι κοῖλον δόρυ νηλεϊ χαλκῷ,
Ἢ κατὰ πετράων βαλέειν ἐρύσαντας ἐπ' ἄκρας,
Ἢ ἐάαν μέγ' ἄγαλμα θεῶν θελκτήριον εἶναι,
Τῇ περ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτήσεθαι ἔμελλεν·
Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, ἐπὴν πόλις ἀμφικαλύψῃ
Δουράτεον μέγαν ἵππον, ὅθ' εαἴτο πάντες ἄριστοι
Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες.

Vertitur interea cœlum, et ruit oceano nox,
Involvens umbra magna terramque polumque.

Ἐν δ' ἔπεσ' ὠκεανῷ λαμπρὸν φάος ἠελίοιο,
Ἕλκον νύκτα μέλαιναν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν.

Hei mihi, qualis erat ! quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
Vel Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes.

Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ μαλακώτερος ἀμφαφάασθαι
Ἕκτωρ, ἢ ὅτε νῆας ἐνέπρησεν πυρὶ κηλέῳ.

Juvenisque Chorebus
Mygdonides, illis qui ad Troiam forte diebus
Venerat, insano Cassandræ incensus amore,

(Virgile) :

« Le jeune Mygdonien Chorèbe, brûlant « d'un fol amour pour Cassandre, était venu à « Troie quelques jours auparavant, proposer à « Priam de devenir son gendre, et aux Phrygiens « d'accepter ses secours. »

(Homère) :

« Idoménée rencontre et tue Othryon de Cabèse, qui était venu depuis peu à Troie, pour « y obtenir une réputation guerrière. Il demandait, mais il n'avait point encore obtenu, la « main de Cassandre, la plus belle des filles de « Priam; il s'était engagé à chasser les Grecs de « devant Troie; et, à cette condition, le vieux « Priam lui avait promis sa fille. C'était dans « l'espoir de remplir son engagement, qu'il se « présentait au combat. »

(Virgile) :

« Les paroles d'Énée changent en fureur le « courage des jeunes Troyens : semblables à des « loups ravisseurs que la faim intolérable et l'aveugle rage animent pendant la nuit sombre, « tandis que leurs petits délaissés attendent vainement leur pâture; ainsi, au milieu des traits « et des ennemis, nous courons à une mort certaine, en traversant la ville par son centre, « tandis que la nuit obscure et profonde l'enveloppe de son ombre ».

(Homère) :

« (Sarpédon) résolut de marcher contre les « Grecs; il était semblable au lion nourri dans « les montagnes, et à qui la pâture manque trop « longtemps; son cœur généreux lui commande « d'aller attaquer les brebis, jusque dans les bergeries les mieux gardées; c'est en vain qu'il « trouve les bergers armés de piques, faisant la « garde avec leurs chiens : il ne reviendra pas « sans avoir fait une tentative; et, ou il enlèvera « sa proie d'un premier bond, ou il sera blessé « lui-même par un trait lancé d'une main rapide. »

(Virgile) :

« Tel que celui qui, sans y songer, ayant « marché sur un serpent caché sous des ronces, « s'éloigne rapidement et en tremblant du reptile « qui élève son cou bleuâtre, enflé par la colère; « tel, à peu près, Androgée, saisi de frayeur, « reculait à notre aspect. »

(Homère) :

« Ainsi celui qui aperçoit un serpent s'enfuit « à travers les broussailles de la montagne; il « recule, la crainte engourdit ses membres, la « pâleur couvre ses joues; ainsi Alexandre, « doué d'une divine beauté, se sauve au milieu « des superbes Troyens, par la crainte que lui « inspire le fils d'Atrée. »

(Virgile) :

« Semblable au serpent qui sort de sa retraite « humide et obscure, où, à l'abri de l'hiver, il « dévorait sous la terre sa vénéneuse nourriture; « revêtu maintenant d'une nouvelle peau et brillant de jeunesse, il déroule au soleil sa robe « écailleuse, et, placé sur un lieu escarpé, il « fait vibrer sa langue armée d'un triple dard. »

(Homère) :

« Comme le serpent féroce, enflammé de colère et rassasié de nourritures venimeuses, « attend l'homme, se tenant placé dans un creux « et se roulant dans cette obscure retraite, ainsi « Hector, dans l'ardeur de son courage, refusait « de se retirer. »

(Virgile) :

« C'est avec moins de fureur que le fleuve « écumant renverse ses bords, et, abandonnant

Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferebat.

Πέφνε γὰρ Ὀθρυονῆα Καβησόθεν ἔνδον ἐόντα,
Ὅς ῥα νέον πολέμοιο μετὰ κλέος εἰληλούθει.
Ἤτεε δὲ Πριάμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην,
Κασσάνδρην, ἀνάεδνον· ὑπέσχετο δὲ μέγα ἔργον,
Ἐκ Τροίης ἀέκοντας ἀπωσέμεν υἷας Ἀχαιῶν.
Τῷ δ' ὁ γέρων Πρίαμος ὑπέσχετο καὶ κατένευσε
Δωσέμεναι. ὁ δὲ μάρναθ', ὑποσχεσίῃσι πιθήσας.

Sic animis juvenum furor additus. inde lupi ceu
Raptores, atra in nebula, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catulique relicti
Faucibus exspectant siccis : per tela, per hostes
Vadimus haud dubiam in mortem, mediæque tenemus
Urbis iter. Nox atra cava circumvolat umbra.

Βῆ ῥ' ἴμεν ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, ὅστ' ἐπιδευὴς
Δηρὸν ἔῃ κρειῶν, κέλεται δὲ ἑ θυμὸς ἀγήνωρ,
Μήλων πειρήσοντα, καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν.
Εἴπερ γάρ χ' εὕρῃσι παρ' αὐτόφι βώτορας ἄνδρας
Σὺν κυσὶ καὶ δούρεσσι φυλάσσοντας περὶ μῆλα,
Οὔ ῥατ' ἀπείρητος μέμονε σταθμοῖο δίεσθαι.
Ἀλλ' ὅγ' ἄρ' ἥρπαξε μεθάλμενος, ἠὲ καὶ αὐτὸς
Ἔβλητ' ἐν πρώτοισι θοῆς ἀπὸ χειρὸς ἄκοντι.

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem
Pressit humi nitens, trepidusque repente refugit
Attollentem iras, et cærula colla tumentem :
Haud secus Androgeos, visu tremefactus, abibat.

Ὡς δὲ ὅτε τίς τε δράκοντα ἰδὼν παλίνορσος ἀπέστη
Οὔρεος ἐν βήσσῃς, ὑπό τε τρόμος ἔλλαβε γυῖα,
Ἄψ τ' ἀνεχώρησεν, ὦχρός τε μιν εἷλε παρειάς.
Ὡς αὖθις καθ' ὅμιλον ἔδυ Τρώων ἀγερώχων,
Δείσας Ἀτρέος υἱὸν Ἀλέξανδρος θεοειδής.

Qualis ubi in lucem coluber mala gramina pastus,
Frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positis novus exuviis nitidusque juventa,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.

Ὡς δὲ δράκων ἐπὶ χειῇ ὀρέστερος ἄνδρα μένῃσι,
Βεβρωκὼς κακὰ φάρμακ', ἔδυ δέ τέ μιν χόλος αἰνός,
Σμερδαλέον δὲ δέδορκεν, ἑλισσόμενος περὶ χειῇ.
Ὡς Ἕκτωρ, ἄσβεστον ἔχων μένος, οὐχ ἀνεχώρει.

Non sic aggeribus ruptis cum spumeus amnis
Exiit, oppositasque erupit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes

« son lit, triomphe des digues énormes qui lui « furent opposées, pour aller porter sa rage dans « les campagnes, et entraîner les troupeaux avec « les étables où ils sont renfermés. »

(Homère):

« Ainsi, lorsque Jupiter fait tomber des tor- « rents de pluie du haut des montagnes, le fleuve « inonde la campagne, et entraîne avec lui, jus- « qu'à la mer, des chênes desséchés et des larys, « avec une grande quantité de limon. »

(Virgile) :

« Trois fois il tenta de le serrer entre ses bras, « trois fois il n'embrassa qu'une ombre vaine qui « s'échappait de ses mains, aussi légère que le « vent, aussi volatile que la fumée. »

(Homère) :

« Trois fois je me sentis le désir et je tentai de l'embrasser, et trois fois elle échappa de « mes mains, comme une ombre ou comme un « songe; et chaque fois je sentais la douleur s'ai- « grir davantage dans mon âme. »

CHAPITRE VI.

Des passages du troisième et du quatrième livre de l'Énéide, qui sont pris dans Homère.

Une seconde tempête que subit Énée, et celle que subit Ulysse, sont toutes deux décrites longuement dans les deux poëtes; mais elles commencent ainsi qu'il suit :

Dans Virgile :

« Lorsque nos vaisseaux tinrent la haute mer, « et que déjà aucunes terres..... »

Et dans Homère :

« Quand nous eûmes perdu de vue l'île, qu'on « n'aperçut plus la terre, qu'on ne vit que le « ciel et la mer, qui tous deux environnaient le « vaisseau de leur sombre profondeur. »

(Virgile) :

« Reçois de moi, jeune homme, ces dons, « ouvrages de mes mains. »

(Homère) :

« Fils chéri, je te fais ce don : il est l'ouvrage « d'Hélène, conserve-le en sa mémoire. »

(Virgile):

« Les matelots déploient les voiles, nous « fuyons à travers les vagues écumantes, là où « les vents et le pilote dirigent notre course. »

(Homère) :

« Pour nous, nous déposons nos armes et nous « nous asseyons, tandis que les vents et le pilote « dirigent le vaisseau. »

(Virgile) :

« A droite est placée Scylla, à gauche l'implacable Charybde; trois fois celle-ci engloutit les « flots dans un profond abîme, et trois fois elle « les revomit dans les airs et les fait jaillir jus- « qu'aux astres. Scylla, enfoncée dans le creux « d'une caverne obscure, avance la tête hors de « son antre, et attire les vaisseaux sur ces ro- « chers. Ce monstre, depuis la tête jusqu'à la « ceinture, est une femme d'une beauté sédui- « sante; poisson monstrueux du reste de son corps, « son ventre est celui d'un loup, et il se termine « par une queue de dauphin. Il vaut mieux, « en prenant un long détour, doubler le pro- « montoire sicilien de Pachynum, que de voir « seulement dans son antre profond la hideuse « Scylla, et les rochers bleuâtres qui retentissent « des hurlements de ses chiens. »

En parlant de Charybde, Homère dit :

« Le gouffre de Scylla d'un côté, de l'autre

Cum stabulis armenta trahit.

Ὡς δ' ὁπότε πλήθων ποταμὸς πεδίονδε κάτεισι
Χειμάῤῥους κατ' ὄρεσφιν, ὀπαζόμενος Διὸς ὄμβρῳ,
Πολλὰς δὲ δρῦς ἀζαλέας, πολλὰς δέ τε πεύκας
Εἰσφέρεται, πολλὸν δὲ τ' ἀφύσγετον εἰς ἅλα βάλλει.

Ter conatus ibi collo dare brachia circum :
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima fumo.

Τρὶς μὲν ἐφωρμήθην, ἑλέειν τέ με θυμὸς ἄνωγε,
Τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν, σκιῇ εἴκελον ἢ καὶ ὀνείρῳ,
Ἔπτατ'· ἐμοὶ δ' ἄχος ὀξὺ γενέσκετο κηρόθι μᾶλλον.

CAPUT VI.

Tertius et quartus Æneidos quæ habeant ab Homero sumta.

Alia tempestas Æneæ hic, et illic Ulyssis, numerosis ambæ versibus. Sed incipiunt hæc ita :

Postquam altum tenuere rates, nec jam amplius ullæ.

ille ait :

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
Φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς, ἠδὲ θάλασσα,
Δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων
Νηὸς ὑπὲρ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.

Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer.

Δῶρόν τοι καὶ ἐγὼ, τέκνον φίλε, τοῦτο δίδωμι
Μνῆμ' Ἑλένης χειρῶν.

Tendunt vela noti. Fugimus spumantibus undis,
Qua cursum ventusque gubernatorque vocabant.

Ἡμεῖς δ' ὅπλα ἕκαστα πονησάμενοι κατὰ νῆα
Ἥμεθα· τὴν δ' ἄνεμός τε, κυβερνήτης τ' ἴθυνεν.

Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.
At Scyllam cæcis cohibet spelunca latebris
Ora exsertantem, et naves in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus; postrema immani corpore pistrix,
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem', longos et circumflectere cursus,
Quam semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et cæruleis canibus resonantia saxa.

Homerus de Charybdi :

« le gouffre immense de Charybde absorbaient les « flots de la mer. Ces gouffres ressemblaient, « lorsqu'ils les vomissaient, à la chaudière pla- « cée sur un grand feu, dont l'eau murmure et « s'agite jusqu'au fond; et la colonne d'eau qu'ils « lançaient dans les airs allait se briser contre la « pointe des rochers : mais quand ils engloutis- « saient de nouveau l'onde amère, la mer parais- « sait ébranlée jusque dans ses fondements, et « mugissait horriblement autour du rocher, au « pied duquel on apercevait un banc de sable « bleuâtre; à cette vue les compagnons d'Ulysse « pâlirent de crainte. »

Il dit, en parlant de Scylla :

« C'est là qu'habite Scylla, et qu'elle pousse « ses vociférations. La voix de ce monstre af- « freux ressemble à celle de plusieurs chiens « encore à la mamelle, et la présence même d'un « dieu ne pourrait adoucir la tristesse de son as- « pect. Il a douze pieds, tous également diffor- « mes; six têtes horribles, placées chacune sur « un cou alongé, et armées d'une triple rangée de « dents nombreuses, serrées, et qui menacent « de la mort; la moitié de son corps est cachée « dans un antre, mais il porte la tête hors de « cet horrible gouffre, et, parcourant les alentours « du rocher, il pêche des dauphins, des chiens « de mer, et les plus grands poissons que la « bruyante Amphitrite nourrit en cet endroit. »

(Virgile) :

« O chère et unique image de mon fils Astya- « nax; voilà ses yeux, voilà ses mains, voilà le « port de sa tête. »

(Homère) :

Tels étaient ses pieds, ses mains; tel était son « regard, son visage, sa chevelure. »

(Virgile) :

« Trois fois les écueils firent retentir le creux « des rochers, et trois fois l'écume brisée nous fit « voir les astres dégouttants de rosée. »

(Homère) :

« Au pied de ce rocher, trois fois par jour Cha- « rybde engloutit l'onde noirâtre, et trois fois « elle la vomit. »

(Virgile) :

« Telle la biche qui errait sans précaution « dans les forêts de Crète, est frappée par la flèche « du pasteur qui s'exerçait à lancer des traits, et « qui l'a atteinte à son insu; elle fuit à travers les « bois et les détours du mont Dictys, mais le « trait mortel reste fixé dans ses flancs. »

(Homère) :

« Le cerf blessé par la flèche du chasseur fuit « tant qu'il conserve de la chaleur dans le sang, « et de la force dans les membres. »

(Virgile) :

« Jupiter a parlé, et déjà Mercure se dispose à « exécuter les ordres de son auguste père. Il « ajuste d'abord à ses pieds ses brodequins d'or, « dont les ailes le soutiennent dans les airs, et le « portent avec la rapidité de la flamme au-dessus « des terres et des mers. Il prend ensuite son ca- « ducée, dont il se sert pour évoquer des enfers « les pâles ombres, ou pour les y conduire; pour « donner et ôter le sommeil, et pour fermer la « paupière des morts. Avec son secours, il gou- « verne les vents et traverse les plus épais nua- « ges. »

(Homère) :

« Jupiter parla ainsi, et le meurtrier d'Argus « n'a garde de lui désobéir; il s'empresse de chaus- « ser ses magnifiques, ses divins brodequins

Ἔνθεν μὲν γὰρ Σκύλλ', ἑτέρωθι δὲ δῖα Χάρυβδις
Δεινὸν ἀνεῤῥοίβδησε θαλάσσης ἁλμυρὸν ὕδωρ.
Ἤτοι ὅτ' ἐξεμέσειε, λέβης ὣς ἐν πυρὶ πολλῷ,
Πᾶσ' ἀναμορμύρεσκε κυκωμένη· ὑψόσε δ' ἄχνη
Ἄκροισι σκοπέλοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἔπιπτεν·
Ἀλλ' ὅτ' ἀναβρόξειε θαλάσσης ἁλμυρὸν ὕδωρ,
Πᾶσ' ἔντοσθε φάνεσκε κυκωμένη· ἀμφὶ δὲ πέτρη
Δεινὸν ἐβεβρύχει· ὑπένερθε δὲ γαῖα φάνεσκε
Ψάμμῳ κυανέῃ· τοὺς δὲ χλωρὸν δέος ᾕρει.

Homerus de Scylla :

Ἔνθα δ' ἐνὶ Σκύλλη ναίει, δεινὸν λελακυῖα·
Τῆς ἤτοι φωνὴ μὲν, ὅση σκύλακος νεογιλῆς,
Γίνεται, αὐτὴ δ' αὖτε πέλωρ κακόν· οὐδέ κε τίς μιν
Γηθήσειεν ἰδὼν, οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν.
Τῆς ἤτοι πόδες εἰσὶ δυώδεκα πάντες ἄωροι·
Ἕξ δέ τε οἱ δειραὶ περιμήκεες· ἐν δὲ ἑκάστῃ
Σμερδαλέη κεφαλὴ, ἐν δὲ τρίστοιχοι ὀδόντες,
Πυκνοὶ καὶ θαμέες, πλεῖοι μέλανος θανάτοιο.
Μέσση μέν τε κατὰ σπείους κοίλοιο δέδυκεν·
Ἔξω δ' ἐξίσχει κεφαλὰς δεινοῖο βερέθρου·
Αὐτοῦ δ' ἰχθυάᾳ σκόπελον περιμαιμώωσα
Δελφῖνάς τε, κύνας τε, καὶ εἴ ποθι μεῖζον ἕλῃσιν
Κῆτος, ἃ μύρια βόσκει ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη.

O mihi sola mei super Astyanactis imago!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Κείνου γὰρ τοιοίδε πόδες, τοιαίδε τε χεῖρες,
Ὀφθαλμῶν τε βολαὶ, κεφαλή τ', ἐφύπερθέ τε χαῖται.

Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedere :
Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.

Τῷδ' ὕπο δῖα Χάρυβδις ἀναῤῥοιβδεῖ μέλαν ὕδωρ.
Τρὶς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἤματι, τρὶς δ' ἀναῤῥοιβδεῖ.

Qualis conjecta cerva sagitta,
Quam procul incautam nemora inter Cressia fixit
Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum
Nescius : illa fuga silvas saltusque peragrat
Dictæos; hæret lateri letalis arundo.

Ἀμφ' ἔλαφον κεραὸν βεβλημένον, ὅν τ' ἔβαλ' ἀνὴρ
Ἰῷ ἀπὸ νευρῆς· τὸν μέν τ' ἤλυξε πόδεσσι,
Φεύγων, ὄφρ' αἷμα λιαρὸν, καὶ γούνατ' ὀρώρει.

Dixerat. Ille patris magni parere parabat
Imperio : et primum pedibus talaria nectit
Aurea, quæ sublimem alis sive æquora juxta,
Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit : hac animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub Tartara tristia mittit :
Dat somnos, adimitque, et lumina morte resignat.
Illa fretus agit ventos, et turbida tranat
Nubila.

Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε διάκτορος Ἀργειφόντης.

« d'or, qui le portent, aussi rapide que les vents, « au-dessus de la mer, comme au-dessus de la « vaste étendue de la terre; il prend cette verge « avec laquelle il appesantit ou excite à son gré « les yeux des mortels, et il fend les airs, la te- « nant dans les mains. »

(Virgile) :

« Ainsi, lorsque, soufflant du haut des Alpes, « les Aquilons attaquent de toutes parts le vieux « chêne endurci par l'âge, et se disputent entre « eux pour l'arracher, l'air siffle, et le tronc se- « coué couvre au loin la terre de ses feuilles; « néanmoins l'arbre demeure attaché aux ro- « chers, et autant sa cime s'élève vers le ciel, « autant ses racines plongent vers les enfers. »

(Homère) :

« Tel l'olivier cultivé par l'agriculteur, dans « un terrain préparé avec soin, où l'eau coule « avec abondance, accessible au souffle de tous « les vents, pousse, grandit, étend au loin son « feuillage bleu ; mais tout à coup le vent survient « en tourbillonnant, renverse la tranchée qui « l'environne, et le couche sur la terre. »

(Virgile) :

« Déjà l'Aurore, quittant le lit pourpré de Ti- « thon, répandait sur la terre ses premiers « feux. »

(Homère) :

« L'Aurore quittait le lit du beau Tithon, « pour apporter la lumière aux dieux et aux « mortels. »

(Le même) :

« Cependant l'Aurore, revêtue d'un manteau de « pourpre, répandait ses feux sur la terre. »

CHAPITRE VII.

Des emprunts que Virgile a faits à Homère, dans les cinquième et sixième livres de l'Énéide.

(Virgile) :

« Dès que les vaisseaux eurent gagné la haute « mer, et qu'on n'aperçut plus autour de soi que « le ciel et les eaux, un nuage grisâtre, chargé « de ténèbres et de frimas, se forma au-dessus « de nous, et vint épouvanter les ondes de son « obscurité. »

(Homère) :

« Quand nous eûmes perdu de vue l'île, qu'on « n'aperçut plus la terre, qu'on ne vit plus que la « mer et les cieux, qui se chargeaient de sombres « nuées. »

(Virgile) :

« Énée répand des coupes remplies de vin; « il évoque la grande âme d'Anchise, et ses mânes « qui dorment dans l'Achéron. »

(Homère) :

« Achille arrosait la terre de vin, en invoquant « l'âme de l'infortuné Patrocle. »

(Virgile) :

« Il reçoit pour récompense une cuirasse for- « mée d'un triple tissu de chaînes d'or entrelacées, « qu'Énée lui-même, vainqueur dans un combat « sur les bords du Simoïs, avait enlevées à Dé- « molée, au pied des murs de Troie. »

(Homère) :

« Je lui donnerai (et j'espère qu'il appréciera « ce présent) une cuirasse d'airain que j'ai enle- « vée à Astérope, et dont le contour est revêtu « d'ornements d'étain poli. »

La lutte des coureurs est semblable dans les deux poëtes. Comme elle comprend dans chacun,

Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
Ἀμβρόσια, χρύσεια, τά μιν φέρον ἠμὲν ἐφ' ὑγρὴν,
Ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν, ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο.
Εἵλετο δὲ ῥάβδον, ὅτῃ τ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,
Ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὖτε καὶ ὑπνώοντας ἐγείρει.
Τὴν μετὰ χερσὶν ἔχων πέτετο κρατὺς Ἀργειφόντης.

Ac velut annosam valido cum robore quercum
Alpini Boreæ nunc hinc, nunc flatibus illinc
Eruere inter se certant : it stridor, et alte
Consternunt terram concusso stipite frondes.
Ipsa hæret scopulis, et quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in tartara tendit.

Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
Χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ, ὅθ' ἅλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ,
Καλὸν, τηλεθάον· τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσι
Παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ·
Ἐλθὼν δ' ἐξαπίνης ἄνεμος σὺν λαίλαπι πολλῇ
Βόθρου τ' ἐξέστρεψε καὶ ἐξετάνυσσ' ἐπι γαίῃ.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile.

Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
Ὄρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι ἠδὲ βροτοῖσι·
Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος ἐκίδνατο πᾶσαν ἐπ' αἶαν.

CAPUT VII.

Quæ in quinto et sexto libris Vergilius ab Homero sit mutuatus.

Ut pelagus tenuere rates, nec jam amplius ulla
Occurrit tellus, maria undique, et undique cœlum :
Olli cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris.

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδέ τις ἄλλη
Φαίνετο γαιάων, ἀλλ' οὐρανὸς, ἠδὲ θάλασσα·
Δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων.

Vinaque fundebat pateris, animamque vocabat
Anchisæ magni, manesque Acheronte remissos.

Οἶνον ἀφυσσόμενος χαμάδις χέε, δεῦε δὲ γαῖαν,
Ψυχὴν κικλήσκων Πατροκλῆος δειλοῖο.

Levibus huic hamis consertam, auroque trilicem
Loricam, quam Demoleo detraxerat ipse
Victor apud rapidum Simoenta sub Ilio alto.

Δώσω οἱ θώρηκα, τὸν Ἀστεροπαῖον ἀπηῦρον,
Χάλκεον, ᾧ πέρι χεῦμα φαεινοῦ κασσιτέροιο
Ἀμφιδεδίνηται.

Et cursorum certamen utrobique simile. Et quia versibus est apud utrumque numerosis, locum loco similem lector inveniet. Initia hæc sunt :

un grand nombre de vers, le lecteur pourra comparer ces deux morceaux semblables. Elle commence comme il suit :

(Virgile) :

« Énée ayant ainsi parlé, ils prennent place ; et « au signal donné... »

(Homère) :

« Ils se rangèrent en ordre ; Achille leur mon- « tra les bornes de la carrière... »

La lutte du pugilat commence ainsi dans Virgile :

« A l'instant, chacun se dresse sur la pointe « des pieds. »

Et dans Homère : « Alors les deux champions, « levant ensemble l'un contre l'autre leurs mains « robustes, s'accrochent en même temps, et en- « trelacent leurs doigts nerveux. »

Si l'on veut comparer la lutte à l'exercice de l'arc, voici où elle commence dans les deux poëtes :

(Virgile) :

« Aussitôt Énée invite ceux qui voudront dis- « puter d'adresse à tirer de l'arc. »

(Homère) :

« Il fait distribuer aux tireurs d'arc un fer « propre à servir de trait, dix haches à deux « tranchants, et autant de demi-haches. »

Il aura suffi d'indiquer le commencement de ces narrations étendues, pour mettre le lecteur à même de vérifier les imitations.

(Virgile) :

« Il dit et disparaît, comme la fumée légère « s'efface dans les cieux. »

(Homère) :

« Son âme rentra sous la terre en gémissant, « et disparut comme la fumée. »

(Virgile) :

« Où courez-vous ? où fuyez-vous ? lui dit Enée ; « Pourquoi m'évitez-vous, et qui vous arrache « à mes embrassements ? »

(Le même) :

« Trois fois il tenta de le serrer entre ses bras, « trois fois il n'embrassa qu'une ombre vaine qui « s'échappait de ses mains. »

(Homère) :

« Ainsi parla (Anticlée). Moi, j'eus la pensée « d'embrasser l'âme de ma mère défunte ; trois fois « je le tentai, et trois fois elle échappa de mes « mains, comme une ombre ou comme un songe. »

La sépulture de Palinure est imitée de celle de Patrocle. L'une commence par ce vers (dans Virgile) :

« D'abord ils élevèrent un bûcher formé de « bois résineux et de chênes fendus. »

L'autre, par celui-ci (dans Homère) :

« Ils allèrent avec des haches couper le bois « nécessaire. »

Et plus loin : « Ils élevèrent un bûcher de cent « pieds carrés, et, la douleur dans le cœur, ils « placèrent dessus le cadavre de Patrocle. »

Quelle similitude dans les insignes des deux tombeaux !

(Virgile) :

« Énée fit élever un grand tertre au-dessus du « tombeau de Misène ; il le décora de ses armes, « d'une rame et d'une trompette. Ce monument « a donné son nom à la haute montagne sur la- « quelle il est placé, et elle le conservera dans « tous les siècles.

(Homère) :

« Après que le cadavre et les armes d'Elpénor « eurent été brûlés, qu'on eut formé un tertre sur « son tombeau et érigé une colonne au-dessus, « nous posâmes encore en haut un monument, « et une rame artistement travaillée. »

Hæc ubi dicta, locum capiunt, signoque repente.
Στὰν δὲ μεταστοιχεί· σήμηνε δὲ τέρματ' Ἀχιλλεύς.

Pugilum certamen incipit apud hunc :

Constitit in digitos extemplo arrectus uterque.

apud illum :

Ἄντα δ' ἀνασχομένω χερσὶ στιβαρῇσιν ἄμ' ἄμφω,
Σὺν ῥ' ἔπεσον, σὺν δέ σφι βαρεῖαι χεῖρες ἔμιχθεν.

Si velis comparare certantes sagittis, invenies hæc utriusque principia :

Protinus Æneas celeri certare sagitta.

Αὐτὰρ ὁ τοξευτῇσι τίθει ἰόεντα σίδηρον,
Κὰδ δ' ἐτίθει δέκα μὲν πελέκεας, δέκα δ' ἡμιπέλεκκα.

Capita locorum, ubi longa narratio est, dixisse sufficiet, ut, quid unde natum sit, lector inveniat.

Dixerat, et tenues fugit, ceu fumus, in auras.

Ψυχὴ δὲ κατὰ χθονὸς, ἠύτε καπνὸς,
Ὤχετο τετριγυῖα.

Æneas, quo deinde ruis, quo proripis? inquit.
Quem fugis? aut quis te nostris complexibus arcet?
Ter conatus erat collo dare brachia circum
Ter frustra compreusa manus effugit imago.

Ὣς ἔφατ'. αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίξας
Μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἑλέειν κατατεθνειυίης.
Τρὶς μὲν ἐφωρμήθην, ἑλέειν τέ με θυμὸς ἄνωγε·
Τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν, σκιῇ εἴκελον, ἢ καὶ ὀνείρῳ,
Ἔπτατο.

Sepultura Palinuri formata est de Patrocli sepultura. Hæc incipit :

Principio pinguem tædis et robore secto.

illa sic :

Οἱ δ' ἴσαν ὑλοτόμους πελέκεας μετὰ χερσὶν ἔχοντες.

et alibi :

Κηδεμόνες δὲ παρ' αὖθι μένον, καὶ νήεον ὕλην.
Ποίησαν δὲ πυρὴν ἑκατόμποδον ἔνθα καὶ ἔνθα.

ipsa vero utriusque tumuli insignia quam paria?

At pius Æneas ingenti mole sepulcrum
Imponit, suaque arma viro remumque tubamque
Monte sub aerio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per secula nomen.

Αὐτὰρ ἐπεὶ νεκρός τ' ἐκάη, καὶ τεύχεα νεκροῦ,
Τύμβον χεύαντες, καὶ ἐπὶ στήλην ἐρύσαντες,
Πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν.

(Virgile) :

« Alors le Sommeil, frère de la Mort... »

(Homère) :

« Junon joignit en cet endroit le Sommeil, « frère de la Mort. »

(Virgile) :

« Je t'en conjure au nom de la douce lumière « du ciel et de l'air que tu respires, au nom de « ton père et de ton fils Iule, ta plus douce es- « pérance, tire-moi, ô héros, de l'état où je suis, « et fais jeter un peu de terre sur mon corps ; « tu le peux facilement, en allant la chercher au « port de Vélies. »

(Homère) :

« Je te conjure au nom de tes ancêtres qui ne « sont plus, au nom de ton épouse et du père qui « a pris soin de ton enfance, au nom de Télèma- « que ton fils unique, que tu as laissé dans ton « palais; je te conjure, ô roi, de te souvenir de « moi lorsque tu seras parvenu dans l'île d'Ea, « où je sais que tu vas diriger ton vaisseau, en « quittant le domaine de Pluton; ne me laisse « plus désormais sans deuil et sans sépulture, de « peur que je n'attire sur toi la colère des dieux, « mais brûle mon cadavre avec toutes les armes « qui m'ont appartenu; sur les bords de la mer « écumeuse, élève-moi un tombeau qui apprenne « mes malheurs à la postérité, et place au-dessus « une rame, instrument dont je me servais, « quand je partageais l'existence avec mes com- « pagnons. »

(Virgile) :

« On voyait aussi dans ce lieu Tityus, fils de « la Terre, dont le corps étendu couvre neuf ar- « pents de surface. Un insatiable vautour dé- « chire avec son bec crochu, son foie indestruc- « tible, ses entrailles sans cesse renaissantes « pour son supplice; et, se repaissant dans l'ou- « verture de sa poitrine, qui lui sert d'asile, il en « dévore incessamment les chairs à mesure qu'el- « les se reproduisent. »

(Homère) :

« J'ai vu Tityus, fils orgueilleux de la Terre, « renversé sur le sol dont il couvrait neuf arpents; « des vautours l'entouraient de tous côtés, et, « pénétrant dans ses entrailles, allaient lui ron- « ger le foie, sans que ses mains pussent les re- « pousser. C'était en punition de ce qu'il avait « osé faire violence à Latone, illustre épouse de « Jupiter, lorsqu'elle traversait les riantes campa- « gnes de Panope pour se rendre à Delphes... »

(Virgile) :

« Quand j'aurais cent bouches et cent langues, « avec une voix de fer, je ne pourrais vous dé- « crire leurs diverses espèces de crimes, et racon- « ter, seulement en les nommant, leurs divers « supplices. »

(Homère) :

« Je ne pourrais nommer seulement les nom- « breux chefs des Grecs, quand j'aurais dix lan- « gues et dix bouches, une voix infatigable et « une poitrine d'airain. »

CHAPITRE VIII.

Des vers des septième et huitième livres de l'Énéide qui sont pris dans Homère.

(Virgile) :

« On entendait gémir dans son île des lions « furieux qui luttaient contre leurs liens, et ru- « gissaient dans l'horreur des ténèbres; des san-

Tunc consanguineus Leti sopor.

Ἔνθ' ὕπνῳ ξύμβλητο, κασιγνήτῳ θανάτοιο.

Quod te per cœli jucundum lumen et auras,
Per genitorem oro, per spes surgentis Iuli,
Eripe me his, invicte, malis, aut tu mihi terram
Injice, namque potes, portusque require Velinos.

Νῦν δέ σε τῶν ὄπιθεν γουνάζομαι, οὐ παρεόντων,
Πρός τ' ἀλόχου καὶ πατρὸς, ὅ σ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα,
Τηλεμάχου θ', ὃν μοῦνον ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπες.
Οἶδα γὰρ, ὡς ἐνθένδε κιὼν δόμου ἐξ Ἀΐδαο,
Νῆσον ες Αἰαίην σχήσεις εὐεργέα νῆα.
Ἔνθα σ' ἔπειτα, ἄναξ, κέλομαι μνήσασθαι ἐμεῖο,
Μή μ' ἄκλαυστον, ἄθαπτον, ἰὼν ὄπιθεν καταλείπειν,
Νοσφισθεὶς, μή τοι τὶ θεῶν μήνιμα γένωμαι·
Ἀλλά με κακκῆαι σὺν τεύχεσιν, ἅσσα μοι ἐστὶν,
Σῆμα τ' ἐμοὶ χεῦαι, πολιῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης,
Ἀνδρὸς δυστήνοιο, καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι.
Ταῦτα τέ μοι τελέσαι, πῆξαί τ' ἐπὶ τύμβῳ ἐρετμὸν,
Τῷ καὶ ζωὸς ἔρεσσον, ἐὼν μετ' ἐμοῖς ἑτάροισιν.

Nec non et Tityon, terræ omniparentis alumnum,
Cernere erat : per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur, rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens, fœcundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore, nec fibris requies datur ulla renatis.

Καὶ Τιτυὸν εἶδον, γαίης ἐρικυδέος υἱὸν,
Κείμενον ἐν δαπέδῳ· ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα
Γῦπε δέ μιν ἑκάτερθε παρημένω ἧπαρ ἔκειρον,
Δέρτρον ἔσω δύνοντες· ὁ δ' οὐκ ἀπαμύνετο χερσί·
Λητὼ γὰρ εἵλκυσε, Διὸς κυδρὴν παράκοιτιν,
Πυθὼ δ' ἐρχομένην διὰ καλλιχόρου Πανοπῆος.

Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox, omnis scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

Πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι, οὐδ' ὀνομήνω,
Οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν,
Φωνὴ δ' ἄῤῥηκτος, χάλκεον δέ μοι ἦτορ ἐνείη.

CAPUT VIII.

In septimo et octavo qui versus sint ab Homero sumti.

Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum et sera sub nocte rudentum,
Setigerique sues atque in præsepibus ursi

« gliers et des ours qui poussaient des hurlements « monstrueux, semblables à ceux des loups, « dans les étables où ils étaient renfermés : c'é« taient des hommes que la cruelle Circé avait « dépouillés de leur forme, pour les métamorpho« ser en animaux féroces. »

(Homère) :

« Dans un vallon agréable, ils trouvèrent la « maison de Circé, bâtie en pierres polies, au« tour de laquelle erraient des lions et des loups « des montagnes, que la magicienne avait appri« voisés par ses enchantements. »

(Virgile) :

« Que demandez-vous? quels motifs ou quels « besoins vous ont conduits, à travers tant de « mers, sur les rivages de l'Ausonie? Vous se« riez-vous égarés de votre route, ou bien quel« que tempête telle qu'on en essuie souvent sur « mer..... »

(Homère) :

« O étranger ! qui êtes-vous? Quel est le but de « votre navigation? est-ce quelque affaire? ou bien « errez-vous à l'aventure, comme les pirates qui « vont exposant leur vie, pour nuire à autrui ? »

(Virgile) :

« Ainsi, au retour du pâturage, les cygnes au « plumage blanc font retentir les nues qu'ils tra« versent de leurs chants mélodieux, que ré« pètent au loin les bords du Caïstre et du lac « Asia. »

(Homère) :

« Ainsi de grandes troupes d'oiseaux, d'oies « sauvages, de grues ou de cygnes au long col « et au blanc plumage, voltigent, en déployant « leurs ailes, sur les prairies de l'Asia et sur les « bords du fleuve Caïstre, et font retentir la « campagne de leurs nombreux gazouillements. »

(Virgile) :

« Elle aurait pu voler sur la surface d'un champ « couvert d'une riche moisson, sans blesser dans « sa course les fragiles épis; ou courir au milieu « des mers, en glissant sur les vagues, sans « mouiller seulement la plante de son pied ra« pide. »

(Homère) :

« Tantôt ces cavales bondissaient sur la terre « féconde, tantôt elles couraient dans les champs « au-dessus des épis mûrs, sans les briser, et tan« tôt elles s'abattaient sur la vaste surface des « ondes amères. »

(Virgile) :

« On sert à Énée et aux Troyens, ses compa« gnons, le dos entier d'un bœuf, et des viandes « offertes sur l'autel. »

(Homère) :

« Le roi Agamemnon leur donna un bœuf de « cinq ans, consacré à Saturne. »

(Virgile) :

« Lorsqu'on fut rassasié et qu'on eut cessé de « manger, le roi Évandre prit la parole. »

(Homère) :

« Le fils d'Atrée, le puissant Agamemnon, fit « à Ajax l'honneur de servir le dos tout entier; « et après qu'on eut apaisé la faim et la soif, le « vieux Nestor ouvrit le premier un avis. »

(Virgile) :

« Évandre est éveillé dans son humble habita« tion par le retour heureux de la lumière, et par « le chant matinal des oiseaux nichés sous son « toit. Le vieillard se lève, couvre son corps « d'une tunique, et attache à ses pieds les cor« dons de la chaussure tyrrhénienne; il met en

Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum :
Quos hominum ex facie Dea sæva potentibus herbis
Indueral Circe in vultus ac terga ferarum.

Εὗρον δ' ἐν βήσσῃσι τετυγμένα δώματα Κίρκης
Ξεστοῖσι λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.
Ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι, ἠδὲ λέοντες,
Τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ' ἔδωκεν.

Quid pelitis? quæ causa rates, aut cujus egentes
Litus ad Ausonium tot per vada cærula vexit?
Sive errore viæ, seu tempestatibus acti,
Qualia multa mari nautæ patiuntur in alto.

Ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ; πόθεν πλεῖθ' ὑγρὰ κέλευθα;
Ἤ τι κατὰ πρῆξιν, ἢ μαψιδίως ἀλάλησθε,
Οἷά τε ληϊστῆρες, ὑπεὶρ ἅλα; τοί γ' ἀλόωνται
Ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες;

Ceu quondam nivei inter nubila cycni
Cum sese e pastu referunt, et longa canoros
Dant per colla modos : sonat amnis et Asia longe
Pulsa palus.

Τῶν δ' ὥστ' ὀρνίθων πετεηνῶν ἔθνεα πολλὰ,
Χηνῶν, ἢ γεράνων, ἢ κύκνων δουλιχοδείρων,
Ἀσίῳ ἐν λειμῶνι, Καϋστρίου ἀμφὶ ῥέεθρα,
Ἔνθα καὶ ἔνθα ποτῶνται ἀγαλλόμεναι πτερύγεσσι,
Κλαγγηδὸν προκαθιζόντων, σμαραγεῖ δέ τε λειμών.

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas;
Vel mare per medium fluctu suspensa tumenti
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν,
Ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θέον οὐδὲ κατέκλων.
Ἀλλ' ὅτε δὴ σκιρτῷεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
Ἄκρον ἐπὶ ῥηγμῖνος ἁλὸς πολιοῖο θέεσκον.

Vescitur Æneas simul et Trojana juventus
Perpetui tergo bovis et lustralibus extis.

Τοῖσι δὲ βοῦν ἱέρευσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
Ἄρσενα, πενταέτηρον, ὑπερμενέϊ Κρονίωνι.
Νώτοισι δ' Αἴαντα διηνεκέεσσι γέραιρεν.

Postquam exemta fames, et amor compressus edendi,
Rex Evandrus ait.

Ἥρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
Τοῖς ὁ γέρων πάμπρωτος ὑφαίνειν ἤρχετο μῆτιν.

Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutinus volucrum sub culmine cantus.
Consurgit senior, tunicaque inducitur artus,
Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.

« suite sur son épaule un baudrier, d'où pend à « son côté une épée d'Arcadie; une peau de pan- « thère tombe de son épaule gauche sur sa poi- « trine; deux chiens, ses fidèles gardiens, sor- « tent avec lui de la maison, et accompagnent leur « maître. »

(Homère) :

« Il s'assied, il revêt une tunique neuve et bril- « lante, et par-dessus un vaste manteau; il atta- « che sur ses jambes lavées une chaussure élé- « gante, et il ceint son épée ornée d'anneaux « d'argent. »

(Le même) :

« Il s'avance vers l'assemblée, tenant sa lance « à la main; il n'était pas seul, ses deux chiens « blancs le suivaient. »

(Virgile) :

« Oh! si Jupiter me rendait mes premières an- « nées, alors que pour la première fois, vainqueur « sous les murs de Préneste, je détruisis une ar- « mée et je brûlai des monceaux de boucliers, « après avoir de ma propre main envoyé dans les « enfers le roi Hérilus, auquel Féronie, sa mère, « par un prodige étonnant, avait donné trois « vies. Il fallut le vaincre trois fois et trois fois lui « donner la mort, ce que mon bras sut accom- « plir. »

(Homère) :

« Plût aux dieux que je fusse jeune et vigou- « reux, comme lorsque la guerre s'alluma entre « nous et les Éléens, à l'occasion de l'enlève- « ment d'un troupeau de bœufs : je tuai Itymon et « le vaillant Hypirochide, habitant de l'Elide, qui « les amenait chez lui; ce dernier, en les défen- « dant, tomba des premiers, frappé par un trait « lancé de ma main. »

(Virgile) :

« Telle l'étoile du matin, dont Vénus chérit « particulièrement les feux, élève dans les cieux « son disque sacré, et dissipe les ténèbres. »

(Homère) :

« Telle Hesper, la plus brillante étoile du fir- « mament, se distingue entre toutes les autres « pendant une nuit calme. »

(Virgile) :

« Voici le don précieux que je t'ai promis, les « armes faites de la main de mon époux : désor- « mais ne crains pas, ô mon fils, de défier au « combat les superbes Laurentins et l'audacieux « Turnus. Vénus dit; et embrassant son fils, elle « dépose devant lui, au pied d'un chêne, les armes « étincelantes. »

(Homère) :

« Vulcain, après avoir fabriqué pour Achille « un vaste et solide bouclier, lui fit encore une « cuirasse plus éclatante que la flamme; il lui fit « aussi un casque pesant, et qui s'adaptait exac- « tement sur la tempe; il était d'ailleurs habile- « ment ciselé en or; il lui fit encore des brode- « quins d'étain ductile : après qu'il eut terminé « toutes ces armes, il vint les apporter à la mère « d'Achille. »

(Virgile) :

« Le héros, charmé de l'insigne honneur que « lui font les présents de la déesse, ne peut se ras- « sasier de les regarder, de les examiner en détail, « et de les tenir dans ses mains. »

(Homère) :

« Il jouissait de tenir dans ses mains les dons « magnifiques du dieu; et après en avoir admiré « à son gré l'admirable fabrication... »

Tum lateri atque humeris Tegeæum subligat ensem
Demissa ab læva pantheræ terga retorquens.
Nec non et gemini custodes limine ab alto
Procedunt, gressumque canes comitantur herilem.

Ἕζετο δ' ὀρθωθεὶς, μαλακὸν δ' ἔνδυνε χιτῶνα,
Καλὸν, νηγάτεον· περὶ δ' αὖ μέγα βάλλετο φᾶρος·
Ποσσὶ δ' ὑπαὶ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·
Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον·
Βῆ ῥ' ἴμεν εἰς ἀγορήν· παλάμῃ δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος,
Οὐκ οἶος· ἅμα τῷγε δύω κύνες ἀργοὶ ἕποντο.

O mihi præteritos referat si Juppiter annos!
Qualis eram, cum primam aciem Præneste sub ipsa
Stravi, scutorumque incendi victor acervos,
Et regem hac Herilum dextra sub tartara misi;
Nascenti cui tris animas Feronia mater,
(Horrendum dictu) dederat, terna arma movenda;
Ter leto sternendus erat; cui tunc tamen omnis
Abstulit hæc animas dextra, et totidem exuit armis.

Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι, βίη δέ μοι ἔμπεδος εἴη,
Ὡς ὁπότ' Ἠλείοισι καὶ ἡμῖν νεῖκος ἐτύχθη,
Ἀμφὶ βοηλασίην, ὅτ' ἐγὼ κτάνον Ἰτυμονῆα
Ἐσθλὸν Ὑπειροχίδην· ὃς ἐν Ἤλιδι ναιετάασκε,
Ῥύσι ἐλαυνόμενος. ὁδ' ἀμύνων ᾗσι βόεσσιν,
Ἔβλητ' ἐν πρώτοισιν ἐμῆς ἀπὸ χειρὸς ἄκοντι.

Κάδδ' ἔπεσεν.

Qualis ubi oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit.

Οἷος δ' ἀστὴρ εἶσι μετ' ἀστράσι νυκτὸς ἀμολγῷ,
Ἕσπερος, ὃς κάλλιστος ἐν οὐρανῷ ἵσταται ἀστήρ.

En perfecta mei promissa conjugis arte
Munera; ne mox aut Laurentis, nate, superbos
Aut acrem dubites in prælia poscere Turnum.
Dixit, et amplexus nati Cytherea petivit,
Arma sub adversa posuit radiantia quercu.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῦξε σάκος μέγα τε στιβαρόν τε,
Τεῦξ' ἄρα οἱ θώρηκα φαεινότερον πυρὸς αὐγῆς·
Τεῦξε δέ οἱ κυνέην βριαρὴν, κροτάφοις ἀραρυῖαν,
Καλὴν, δαιδαλέην· ἐπὶ δὲ χρύσεον λόφον ἧκε·
Τεῦξε δὲ οἱ κνημῖδας ἑανοῦ κασσιτέροιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πάνθ' ὅπλα κάμε κλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
Μητρὸς Ἀχιλλῆος θῆκε προπάροιθεν ἀείρας.

Ille Deæ donis et tanto lætus honore
Impleri nequit, atque oculos per singula volvit,
Miraturque, interque manus et brachia versat.

Τέρπετο δ' ἐν χείρεσσιν ἔχων θεοῦ ἀγλαὰ δῶρα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ φρεσὶν ᾗσιν ἐτάρπετο, δαίδαλα λεύσσων.

CHAPITRE IX.

Des passages du neuvième livre de l'Énéide qui sont pris dans Homère.

(Virgile) :

« Iris, vous l'ornement de l'Olympe, quelle « divinité vous fait traverser les airs, pour des- « cendre vers moi sur la terre? »

(Homère) :

« O déesse Iris, quel dieu vous a envoyée « vers moi? »

(Virgile) :

« Les Atrides ne sont pas les seuls qui aient « essuyé un pareil outrage. »

(Homère) :

« La belle Hélène n'est-elle pas la cause pour « laquelle les Atrides ont amené ici l'armée des « Grecs? Mais les Atrides ne sont pas les seuls « des humains qui aiment leurs femmes. »

(Virgile) :

« Quels sont les braves qui s'apprêtent à bri- « ser ce faible retranchement, et à pénétrer avec « moi dans un camp déjà épouvanté? »

(Homère) :

« Avancez hardiment, cavaliers troyens; ren- « versez le mur qui défend les Grecs, et jetez la « flamme dévorante sur leurs vaisseaux. »

(Virgile) :

« Employez soigneusement ce qui reste du jour « à réparer vos forces, après de si heureux suc- « cès, et préparez-vous à donner l'assaut de- « main. »

(Homère) :

« Allez maintenant prendre votre repos, pour « vous disposer à combattre. »

(Virgile) :

« Ainsi parle Ascagne, les larmes aux yeux; « en même temps il délie de dessus son épaule « son épée d'or, renfermée dans un fourreau d'i- « voire, ouvrage admirable de Lycaon, artiste « de Gnosse. Mnestée donne à Nisus la peau ve- « lue d'un lion, et le fidèle Aléthès échange son « casque avec lui. »

(Homère) :

« Le fils de Tydée avait laissé sur la flotte son « épée et son bouclier; le puissant guerrier Thra- « symède lui donne la sienne, qui était à deux « tranchants, et le couvre de son casque, qui « avait la forme d'une tête de taureau, mais sans « ornement ni crinière. Ulysse, d'un autre côté, « donne à Mérion son carquois, son arc et son « épée. »

(Virgile) :

« Ces deux guerriers ainsi armés partent, ac- « compagnés jusqu'aux portes par l'élite des « jeunes gens et des vieillards, qui forment des « vœux pour eux ainsi que le bel Iule. »

(Homère) :

« Après les avoir revêtus de ces armes redou- « tables, les chefs de l'armée les laissèrent « partir. »

(Virgile) :

« Au sortir des portes, ils franchissent les « fossés, et, à la faveur des ombres de la nuit, « ils entrent dans le camp ennemi, où ils com- « mencent par donner la mort à un grand « nombre de guerriers; ils trouvent les soldats « étendus çà et là sur l'herbe, et plongés dans « le vin et dans le sommeil; ils voient les chars « dételés le long du rivage, et les conducteurs « couchés au milieu des harnais et des roues; « des armes étaient par terre, à côté de vases « remplis de vin. Le fils d'Hyrtacide prenant le « premier la parole : Euryale, dit-il, il faut si- « gnaler notre audace; en voilà l'occasion, en « voici le moment. Toi, prends garde, et observe

CAPUT IX.

Nono libro quæ insint sumta ab Homero.

Iri, decus cœli, quis te mihi nubibus actam
Detulit in terras?

Ἶρι θεὰ, τίς τ᾽ ἄρ σε θεῶν ἐμοὶ ἄγγελον ἧκε;

Nec solos tangit Atridas
Iste dolor.

Τί δὲ λαὸν ἀνήγαγεν ἐνθάδ᾽ ἀγείρας
Ἀτρείδης; ἦ οὐχ Ἑλένης ἕνεκ᾽ ἠϋκόμοιο;
Ἦ μοῦνοι φιλέουσ᾽ ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων
Ἀτρεῖδαι;

Sed vos, o lecti, ferro quis scindere vallum
Apparat, et mecum invadit trepidantia castra?

Ὄρνυσθ᾽, ἱππόδαμοι Τρῶες, ῥήγνυσθε δὲ τεῖχος
Ἀργείων, καὶ νηυσὶν ἐνίετε θεσπιδαὲς πῦρ.

Quod superest, læti bene gestis corpora rebus
Procurate viri, et pugnam sperate parati.

Νῦν δ᾽ ἔρχεσθ᾽ ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα συνάγωμεν ἄρηα.

Sic ait illacrimans : humero simul exuit ensem
Auratum, mira quem fecerat arte Lycaon
Gnosius, atque habilem vagina aptarat eburna.
Dat Niso Mnesteus pellem, horrentisque leonis
Exuvias, galeam fidus permutat Alethes.

Τυδείδῃ μὲν δῶκε μενεπτόλεμος Θρασυμήδης
Φάσγανον ἄμφηκες, (τὸ δ᾽ ἑὸν παρὰ νηυσὶ λέλειπτο,)
Καὶ σάκος· ἀμφὶ δὲ οἱ κυνέην κεφαλῆφιν ἔθηκε
Ταυρείην, ἄφαλόν τε, καὶ ἄλοφον, ἥτε καταῖτυξ
Κέκληται, ῥύεται δὲ κάρη θαλερῶν αἰζηῶν.
Μηριόνης δ᾽ Ὀδυσῆϊ δίδου βιόν, ἠδὲ φαρέτρην,
Καὶ ξίφος.

Protinus armati incedunt, quos omnis euntes
Primorum manus ad portas juvenumque senumque
Prosequitur votis, nec non et pulcher Iulus.

Τὼ δ᾽, ἐπεὶ οὖν ὅπλοισιν ἐνὶ δεινοῖσιν ἐδύτην,
Βὰν ῥ᾽ ἰέναι, λιπέτην δὲ κατ᾽ αὐτόθι πάντας ἀρίστους.

Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica petunt, multis tamen ante futuri
Exitio : passim somno vinoque per herbam
Corpora fusa vident, arrectos litore currus,
Inter lora rotasque viros, simul arma jacere,
Vina simul : prior Hyrtacides sic ore locutus :
Euryale, audendum dextra, nunc ipsa vocat res.

« au loin, qu'aucune troupe ne vienne nous « prendre par derrière; moi, je vais ravager ce « quartier, et t'ouvrir un large passage. »

(Homère) :

« Ils s'avancent à travers les armes et le sang; « ils arrivent d'abord dans les rangs des Thra- « ces, qui dormaient accablés de fatigue; à côté « d'eux étaient posées à terre et sur trois rangs « leurs armes brillantes. »

Et peu après :

« Les chevaux de Rhésus étaient rangés en « demi-cercle, et attachés par la bride autour « du siége où il dormait. Ulysse l'aperçut le « premier, et le fit voir à Diomède. Diomède, lui « dit-il, voilà celui que nous a désigné Dolon, « que nous avons tué; voilà ses chevaux; c'est « le moment d'user de ta force; mais avant d'em- « ployer les armes, il faut délier les chevaux; « ou bien je vais le faire, tandis que tu frapperas « leur maître. »

(Virgile) :

« Mais la connaissance qu'il avait de l'art des « augures ne put garantir Rhamnès de la mort. »

(Homère) :

« La science des augures ne servit point à « Eunomus pour éviter la cruelle mort ».

(Virgile) :

« Déjà l'Aurore, quittant le lit pourpré de Ti- « thon, répandait sur la terre ses premiers feux. »

(Homère) :

« L'Aurore quittait le lit du beau Tithon pour « porter la lumière aux dieux et aux mortels. »

La mère d'Euryale, qui, à l'affreuse nouvelle de la mort de son fils, jette sa quenouille et ses fuseaux, et court, échevelée et poussant des hurlements, vers les remparts et vers l'armée, pour y répandre sa douleur en plaintes et en lamentations, est une imitation complète d'Andromaque pleurant la mort de son époux.

(Homère) :

« Andromaque ayant ainsi parlé se mit à cou- « rir dans le palais, essoufflée et hors d'elle- « même; ses servantes la suivaient; mais lors- « que, parvenue, à la tour où étaient les soldats, « elle jeta les yeux en bas de la muraille, et « qu'elle aperçut Hector, que les rapides cour- « siers traînaient autour de la ville... »

(Virgile) :

« Allez, Phrygienne (car vous ne méritez point « le nom de Phrygien), allez sur la montagne. »

(Homère) :

« O lâcheté, ô honte! Femmes! car vous ne « méritez pas le nom de Grecs. »

(Virgile) :

« Quels murs, quels autres remparts avez- « vous? Quoi! un homme, ô mes concitoyens, « enfermé de toute part dans vos retranchements « aura fait impunément un tel massacre dans la « ville, et précipité dans les enfers tant de jeunes « guerriers? Votre malheureuse patrie, vos anti- « ques dieux, le grand Énée, lâches, ne réveil- « leront-ils pas en vous la honte et la douleur? »

(Homère) :

« Pensez-vous que nous ayons des auxiliaires « derrière nous, ou quelque mur inébranlable « qui repousse les attaques de nos ennemis? « Nous n'avons pas près de nous une ville for- « tifiée, où nous puissions nous défendre, secou- « rus par une population entière; nous sommes « au contraire renfermés par la mer dans le pays « des Troyens, qui le défendent bien armés. »

Hac iter est. Tu, ne qua manus se attollere nobis
A tergo possit, custodi et consule longe.
Hæc ego vasta dabo, et recto te limite ducam.

Τὼ δὲ βάτην προτέρω διὰ τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἷμα·
Αἶψα δ' ἐπὶ Θρηκῶν ἀνδρῶν τέλος ἷξον ἰόντες·
Οἵδ' εὗδον καμάτῳ ἀδδηκότες· ἔντεα δέ σφιν
Καλὰ παρ' αὐτοῖσιν χθονὶ κέκλιτο, εὖ κατὰ κόσμον,
Τριστοιχεί· παρὰ δέ σφιν ἑκάστῳ δίζυγες ἵπποι.

et paulo post :

Ἐξ ἐπιδιφριάδος πυμάτης ἱμᾶσι δέδεντο.
Τὸν δ' Ὀδυσεὺς προπάροιθεν ἰδὼν Διομήδεϊ δεῖξεν·
Οὗτός τοι, Διόμηδες, ἀνὴρ, οὗτοι δέ τοι ἵπποι,
Οὓς νῶϊν πίφαυσκε Δόλων, ὃν ἐπέφνομεν ἡμεῖς
Ἀλλ' ἄγε δὴ, πρόφερε κρατερὸν μένος· οὐδέ τί σε χρὴ
Ἑστάμεναι μέλεον σὺν τεύχεσιν· ἀλλὰ λύ' ἵππους·
Ἠὲ σύ γ' ἄνδρας ἔναιρε, μελήσουσι δέ μοι ἵπποι.

Sed non augurio potuit depellere pestem.

Ἀλλ' οὐκ οἰωνοῖσιν ἐρύσσατο κῆρα μέλαιναν.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile

Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
Ὄρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι ἠδὲ βροτοῖσι.

Mater Euryali ad dirum nuntium, ut excussos de manibus radios et pensa demitteret, ut per muros et virorum agmina ululans et coma scissa decurreret, ut effunderet dolorem in lamentationum querelas, totum de Andromacha sumsit lamentante mortem mariti :

Ὣς φαμένη μεγάροιο διέσσυτο, μαινάδι ἴση,
Πάλλομένη κραδίην· ἅμα δ' ἀμφίπολοι κίον αὐτῇ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πύργον τε καὶ ἀνδρῶν ἷξεν ὅμιλον,
Ἔστη παπτήνασ' ἐπὶ τείχει· τὸν δ' ἐνόησεν
Ἑλκόμενον πρόσθεν πόλιος.

O vere Phrygiæ, neque enim Phryges.

Ὦ πέπονες, κάκ' ἐλέγχε, Ἀχαιΐδες, οὐκέτ' Ἀχαιοί.

Quos alios muros, quæ jam ultra mœnia habetis?
Unus homo et vestris, o cives, undique septus
Aggeribus, tantas strages impune per urbem
Ediderit? juvenum primos tot miserit Orco?
Non infelicis patriæ, veterumque Deorum,
Et magni Æneæ segnes miseretque pudetque?

Ἠέ τινάς φαμεν εἶναι ἀοσσητῆρας ὀπίσσω;
Ἠέ τι τεῖχος ἄρειον, ὅ κ' ἀνδράσι λοιγὸν ἀμύναι;
Οὐ μέν τις σχεδόν ἐστι πόλις πύργοις ἀραρυῖα,
Ἧι κ' ἀπαμυναίμεσθ', ἑτεραλκέα δῆμον ἔχοντες·
Ἀλλ' ἐν γὰρ Τρώων πεδίῳ.

CHAPITRE X.

Des emprunts que Virgile a faits à Homère dans les autres livres de l'Énéide.

(Virgile) :

« Ils lancent leurs traits, et tels que les grues, « regagnant les bords du Strymon, se donnent « entre elles des signaux au milieu des nuées « épaisses, et, traversant les airs avec bruit, « fuient les vents du midi en poussant des cris « d'allégresse. »

(Homère) :

« Les Troyens s'avançaient en poussant des « cris, semblables aux troupes de grues qui, « après avoir fui l'hiver et ses longues pluies, « retournent en criant vers l'embouchure des « fleuves qui descendent dans l'Océan. »

(Virgile) :

« Le casque d'Énée jette sur sa tête un éclat « étincelant; la crinière s'agite, semblable à la « flamme, et son bouclier d'or vomit au loin des « éclairs. Telle une comète lugubre lance ses « feux rougeâtres au sein d'une nuit sans nuage; « ou tel le brûlant Sirius se lève pour apporter « aux mortels consternés la sécheresse et les « maladies, et attriste le ciel même de sa funeste « lumière. »

(Homère) :

« Le casque et le bouclier de Diomède jetaient « autour de lui la flamme, semblables, à l'étoile « d'automne, qui brille davantage alors qu'elle « se plonge dans l'Océan. Ainsi rayonnaient sa « tête et sa poitrine. »

(Le même) :

« Achille s'avançait, semblable à l'étoile bril- « lante d'automne, appelée le Chien d'Orion, dont « les rayons étincellent entre ceux de tous les « autres astres, au milieu d'une nuit sereine; « mais cette lumière brillante est un signe de « deuil, qui ne promet que la mort aux tristes « mortels. »

(Virgile) :

« Chacun a son jour marqué; le temps de la « vie est court et irréparable. »

(Homère) :

« Il n'est, je pense, aucun des humains, et le « fort pas plus que le faible, qui évite le destin « qui lui fut assigné en naissant. »

(Le même) :

« Quelles paroles inconsidérées dis-tu, ô fils « de Saturne? Veux-tu soustraire un mortel à la « triste mort qui lui est depuis longtemps réser- « vée par le destin : »

(Virgile).

« Ses destinées l'appellent, Turnus touche à la « borne des jours qui lui furent accordés. »

(Homère) :

« Le destin funeste de Pésandre le conduisit « à la mort ».

(Virgile) :

« Au nom des mânes de votre père, au nom « d'Iule, votre espoir naissant, conservez-moi la « vie pour mon père et pour mon fils. Je possède « une belle maison; des objets en argent ciselé, « de la valeur de plusieurs talents y sont en- « fouis; j'ai encore beaucoup d'or brut et ouvré. « La victoire des Troyens n'est pas attachée à mon « existence, et un homme de plus ne changera « rien aux événements. A ces paroles de Magus « Énée répond : Garde pour tes enfants ces « talents d'or et d'argent dont tu me parles; « Turnus a le premier, en tuant Pallas, banni « de cette guerre ces sortes de transactions;

CAPUT X.

Quæ in reliquis libris mutuatus sit ab Homero Vergilius

Tela manu jaciunt : quales sub nubibus atris
Strymoniæ dant signa grues, atque æthera tranant
Cum sonitu, fugiuntque Notos clamore secundo.

Τρῶες μὲν κλαγγῇ τ', ἐνοπῇ τ' ἴσαν, ὄρνιθες ὥς·
Ἠΰτε περ κλαγγὴ γεράνων πέλει οὐρανόθι πρὸ,
Αἵτ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον,
Κλαγγῇ ταί γε πέτονται ἐπὶ ὠκεανοῖο ῥοάων.

Ardet apex capitis, cristisque ac vertice flamma
Funditur, et vastos umbo vomit aureus ignes.
Non secus ac liquida si quando nocte cometæ
Sanguinei lugubre rubent, aut Sirius ardor :
Ille sitim morbosque ferens mortalibus ægris
Nascitur, et lævo contristat lumine cœlum.

Δαῖέ οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκάματον πῦρ,
Ἀστέρ' ὀπωρινῷ ἐναλίγκιον, ὅστε μάλιστα
Λαμπρὸν παμφαίνῃσι λελουμένος ὠκεανοῖο.
Τοῖόν οἱ πῦρ δαῖεν ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων.
Παμφαίνονθ' ὥς τ' ἀστέρ' ἐπεσσύμενον πεδίοιο,
Ὅς ῥά τ' ὀπώρης εἶσιν, ἀρίζηλοι δέ οἱ αὐγαὶ
Φαίνονται πολλοῖσι μετ' ἄστρασι νυκτὸς ἀμολγῷ,
Ὅντε κύν' Ὠρίωνος ἐπίκλησιν καλέουσιν.
Λαμπρότατος μὲν ὅγ' ἐστὶ, κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται.
Καί τε φέρει πολλὸν πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν.

Stat sua cuique dies : breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ.

Μοῖραν δ' οὔτινά φημι πεφυγμένον ἔμμεναι ἀνδρῶν,
Οὐ κακὸν, οὐδὲ μὲν ἐσθλὸν, ἐπὴν ταπρῶτα γένηται.
Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες;
Ἄνδρα θνητὸν ἐόντα, πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ,
Ἂψ ἐθέλεις θανάτοιο δυσηχέος ἐξαναλῦσαι ;

Fata vocant, metasque dati pervenit ad ævi.

Ἦτε· τὸν δ' ἄγε μοῖρα κακὴ θανάτοιο τέλοσδε.

Per patrios manes, per spes surgentis Iuli,
Te precor, hanc animam serves natoque patrique.
Est domus alta : jacent penitus defossa talenta
Cælati argenti : sunt auri pondera facti
Infectique mihi. Non hic victoria Teucrum
Vertitur, aut anima una dabit discrimina tanta.
Dixerat. Æneas contra cui talia reddit :
Argenti atque auri memoras quæ multa talenta
Natis parce tuis. Belli commercia Turnus
Sustulit ista prior, jam tum Pallante peremto.
Hoc patris Anchisæ manes, hoc sentit Iulus

« ainsi le veut Iule, ainsi le veulent les mânes « de mon père Anchise. En disant ces mots, il « lui saisit le casque de la main gauche, et, ren- « versant en arrière la tête du suppliant, il lui « enfonce dans le sein son épée jusqu'à la « garde. »

(Homère) :

« Fils d'Atrée, fais-moi prisonnier, et accepte « pour ma délivrance une rançon convenable. « Il y a de grandes richesses et des objets précieux « dans la maison de mon père; de l'or, de l'ai- « rain, des ouvrages en fer, dont mon père te « donnera certainement une grande quantité, « s'il apprend que je vis encore sur les vaisseaux « d s Grecs. »

(Virgile) :

« Tel, souvent, le lion parcourt à jeun de « vastes pâturages, entraîné par la faim dévo- « rante : s'il aperçoit un chevreuil timide ou un « cerf qui dresse son bois, il ouvre, dans le trans- « port de sa joie, une gueule effrayante, hérisse « sa crinière, et, fondant sur sa proie, lui dé- « chire les entrailles et s'abreuve de son sang. « C'est avec une pareille impétuosité que Mézence « se précipite sur les épais bataillons de l'en- « nemi. »

(Homère) :

« Comme le lion affamé se réjouit à la vue « d'une proie considérable, telle qu'un cerf ou « qu'un chevreuil, et la dévore avidement, mal « gré qu'il soit poursuivi par des chiens rapides « et par des jeunes gens courageux; ainsi tres- « saillit de joie Ménélas en apercevant le bel « Alexandre, sur lequel il se promettait de ven- « ger son injure. »

(Le même) :

« Sarpédon résolut de marcher contre les « Grecs. Il était semblable au lion nourri dans « les montagnes, et à qui la pâture manqua trop « longtemps : son cœur généreux lui commande « d'aller attaquer les brebis jusque dans les ber- « geries les mieux gardées; c'est en vain qu'il « trouve les bergers armés de piques, faisant la « garde avec leurs chiens : il ne reviendra pas « sans avoir essayé une tentative, et ou bien « il enlèvera la proie du premier bond, ou bien « il sera blessé lui-même par un trait lancé d'une « main rapide. Un pareil mouvement de courage « poussait dans ce moment Sarpédon à attaquer « la muraille, et à se précipiter dans les retran- « chements. »

(Virgile) :

« La terre et leurs armes sont mouillées de « leurs pleurs. »

(Homère) :

« Leurs armes et le rivage étaient arrosés de « leurs larmes. »

(Virgile) :

« Le bouillant Turnus s'empresse aussi de « s'armer pour le combat; déjà il avait revêtu « une cuirasse rutule, formée d'écailles d'airain, « et il avait chaussé ses brodequins dorés; « déjà son épée traînait à son côté; et, la tête « encore découverte, il accourait du haut de la « citadelle tout éclatant d'or. »

(Homère) :

« Ainsi parla Achille, et cependant Patrocle « se revêtait d'un airain brillant; il commença « par chausser des brodequins magnifiques, « attachés par des crochets d'argent; après cela « il couvrit sa poitrine de la cuirasse brillante « et semée d'étoiles du fils bouillant d'Éacus; il « suspendit à son épaule son épée d'airain, ornée « d'anneaux d'argent, son bouclier solide et vastes

Sic fatus galeam læva tenet, atque reflexa
Cervice orantis, capulo tenus abdidit ensem.

Ζώγρει, Ἀτρέος υἱὲ, σὺ δ' ἄξια δέξαι ἄποινα·
Πολλὰ δ' ἐν ἀφνειοῦ πατρὸς κειμήλια κεῖται,
Χαλκός τε, χρυσός τε, πολύκμητός τε σίδηρος·
Τῶν κέν τοι χαρίσαιτο πατὴρ ἀπερείσι' ἄποινα,
Αἴκεν ἐμὲ ζωὸν πεπύθοιτ' ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

Impastus stabula alta leo ceu sæpe peragrans,
(Suadet enim vesana fames), si forte fugacem
Conspexit capream, aut surgentem in cornua cervum,
Gaudet hians immane, comasque arrexit, et hæret
Visceribus super incumbens, lavit improba tæter
Ora cruor.
Sic ruit in densos alacer Mezentius hostes.

Ὥστε λέων ἐχάρη μεγάλῳ ἐπὶ σώματι κύρσας,
Εὑρὼν ἢ ἔλαφον κεραὸν, ἢ ἄγριον αἶγα,
Πεινάων· (μάλα γάρ τε κατεσθίει, εἴπερ ἂν αὐτὸν
Σεύωνται ταχέες τε κύνες, θαλεροί τ' αἰζηοί·)
Ὣς ἐχάρη Μενέλαος Ἀλέξανδρον θεοειδέα
Ὀφθαλμοῖσιν ἰδών· φάτο γὰρ τίσασθαι ἀλείτην.
Βῆ ῥ' ἴμεν, ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, ὅστ' ἐπιδευὴς
Δηρὸν ἔῃ κρειῶν, κέλεται δέ ἑ θυμὸς ἀγήνωρ,
Μήλων πειρήσοντα, καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν.
Εἴπερ γάρ χ' εὕρῃσι παρ' αὐτόφι βώτορας ἄνδρας
Σὺν κυσὶ καὶ δούρεσσι φυλάσσοντας περὶ μῆλα·
Ἀλλ' ὅγ' ἄρ ἢ ἥρπαξε μετάλμενος, ἠὲ καὶ αὐτὸς
Ἔβλητ' ἐν πρώτοισι θοῆς ἀπὸ χειρὸς ἄκοντι·
Ὥς ῥα τότ' ἀντίθεον Σαρπηδόνα θυμὸς ἀνῆκε
Τεῖχος ἐπαΐξαι, διά τε ῥήξασθαι ἐπάλξεις.

Spargitur et tellus lacrimis, sparguntur et arma.

Δεύοντο ψάμαθοι, δεύοντο δὲ τεύχεα φωτῶν
Δάκρυσι.

Cingitur ipse furens certatim in prœlia Turnus :
Jamque adeo rutilum thoraca indutus, aenis
Horrebat squamis, surasque incluserat auro,
Tempora nudus adhuc, laterique accinxerat ensem :
Fulgebatque alta decurrens aureus arce.

Ὣς φάτο· Πάτροκλος δὲ κορύσσετο νώροπι χαλκῷ.
Κνημῖδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμῃσιν ἔθηκε
Καλὰς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·
Δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνε,
Ποικίλον, ἀστερόεντα, ποδώκεος Αἰακίδαο·
Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον,
Χάλκεον· αὐτὰρ ἔπειτα σάκος μέγα τε στιβαρόν τε·
Κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ κυνέην εὔτυκτον ἔθηκεν,

« et plaça sur sa tète son casque artistement « travaillé, orné d'une crinière de cheval et d'une « aigrette menaçante. »

(Virgile) :

« Ainsi se fane et meurt la fleur pourprée, « déchirée par le tranchant de la charrue; ou « telle la tige fatiguée du pavot plie sous le poids « des gouttes de la pluie. »

(Homère) :

« Comme le pavot des jardins fléchit sa tête « altière sous le poids de ses graines et des « eaux pluviales, ainsi Gorgythion incline sa « tête frappée. »

—

CHAPITRE XI.

Des passages de Virgile empruntés à Homère, et où il semble être resté supérieur.

Je laisse au jugement des lecteurs à décider ce qu'ils doivent prononcer après la comparaison des passages des deux auteurs que je viens de citer. Pour moi, si l'on me consulte, j'avouerai que je trouve que Virgile a été quelquefois plus développé en traduisant, comme dans le passage suivant :

(Virgile) :

« Telle est, dans les campagnes fleuries, l'ac« tive ardeur que déploient les abeilles aux « premiers rayons du soleil de l'été, lorsqu'elles « traînent leurs nymphes hors de la ruche, ou « qu'elles travaillent à épaissir leur miel trop li« quide, et qu'elles distribuent dans leurs cellules « ce doux nectar. Les unes reçoivent les fardeaux « de celles qui arrivent, d'autres se réunissent en « troupe pour repousser loin de leurs ruches des « essaims paresseux de frelons. Le travail se pour« suit avec ardeur, et le miel embaume l'air de « l'odeur du thym dont il est composé. »

(Homère) :

« Comme on voit entrer et sortir incessam« ment un grand nombre d'abeilles, à l'ouver« ture du creux de la pierre où s'est fixé leur es« saim, tandis que d'autres volent en groupe « sur des fleurs printannières, et que d'autres er« rent dispersées; ainsi de nombreuses troupes « de Grecs sortaient de leurs tentes et de leurs « vaisseaux, et se répandaient sur la vaste éten« due du rivage, se rendant à l'assemblée. » Vous voyez que Virgile a décrit les abeilles au travail, qu'Homère les a dépeintes errantes; l'un s'est contenté de dépeindre le vol incertain et égaré de leurs essaims, tandis que l'autre exprime l'art admirable que leur enseigna la nature.

Virgile me paraît aussi, dans le passage suivant, plus riche que celui dont il est l'interprète.

(Virgile) :

« O mes compagnons, le ciel, qui permit au« trefois que nous éprouvassions le malheur, « donnera un terme à celui que nous subissons « aujourd'hui, comme à ceux, plus grands en« core, dont il nous a délivrés. Vous avez évité « les rochers des Cyclopes, vous avez entendu « les fureurs de Scylla, et vous avez approché de « ses écueils mugissants : ranimez donc votre « courage, repoussez les tristes frayeurs ; peut« être un jour vous éprouverez quelque volupté « à rappeler ces choses. »

(Homère) :

« O mes amis, sans doute rien ne nous garantit « que nous échapperons au danger; mais nous en « avons vu de plus grands lorsque le Cyclope

"Ιππουριν· δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν.
Εἵλετο δ' ἄλκιμα δοῦρα, τά οἱ παλάμηφιν ἀρήρει.

Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens, lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia cum forte gravantur.

Μήκων δ' ὡς ἑτέρωσε κάρη βάλεν, ἥτ' ἐνὶ κήπῳ
Καρπῷ βριθομένη, νοτίῃσί τε εἰαρινῇσιν·
"Ως ἑτέρωσ' ἤμυσε κάρη πήληκι βαρυνθέν.

—

CAPUT XI.

Quos locos ita transtulerit Vergilius, ut Homero superior videatur.

Et hæc quidem judicio legentium relinquenda sunt, ut ipsi æstiment, quid debeant de utriusque collatione sentire. Si tamen me consulas, non negabo, nonnunquam Vergilium in transferendo densius excoluisse. Ut in hoc loco :

Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercet sub sole labor, cum gentis adultos
Educunt fœtus, aut cum liquentia mella
Stipant, et dulci distendunt nectare cellas,
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

Ἠΰτε ἔθνεα εἶσι μελισσάων ἀδινάων,
Πέτρης ἐκ γλαφυρῆς αἰεὶ νέον ἐρχομενάων·
Βοτρυδὸν δὲ πέτονται ἐπ' ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν,
Αἱ μέν τ' ἔνθα ἅλις πεποτήαται, αἱ δέ τε ἔνθα·
"Ως τῶν ἔθνεα πολλὰ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων
Ἠϊόνος προπάροιθε βαθείης ἐστιχόωντο
Ἰλαδὸν εἰς ἀγορήν.

Vides descriptas apes a Vergilio opifices, ab Homero vagas? alter discursum et solam volatus varietatem, alter exprimit nativæ artis officium. In his quoque versibus Maro exstitit locupletior interpres :

O socii, (neque enim ignari sumus ante malorum)
O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.
Vos et Scyllæam rabiem penitusque sonantes
Accestis scopulos, vos et Cyclopea saxa
Experti : revocate animos, mestumque timorem
Mittite. Forsan et hæc olim mœminisse juvabit.

Ὦ φίλοι, οὐ γάρ πώ τι κακῶν ἀδαήμονές εἰμεν·
Οὐ μὲν δὴ τόδε μεῖζον ἔπει κακὸν, ἢ ὅτε Κύκλωψ
Εἴλει ἐνὶ σπῆϊ γλαφυρῷ κρατερῆφι βίηφι·

« redoutable nous enfermait dans cette sombre « caverne, d'où mon courage, ma prudence et « mon adresse nous ont retirés; j'espère que « quelque jour nous nous en ressouviendrons. »
Ulysse ne rappelle à ses compagnons qu'une seule infortune; Énée leur fait espérer la fin de leur souffrance présente, par l'exemple d'une double délivrance. D'ailleurs Homère a dit d'une manière un peu obscure :

« J'espère que quelque jour nous nous en res- « souviendrons. »

Tandis que Virgile a dit plus clairement :

« Peut-être un jour vous éprouverez quelque « volupté à rappeler ces choses. »

Ce que votre poëte ajoute ensuite offre des motifs de consolation bien plus puissants. Il encourage ses compagnons, non-seulement par des exemples de salut, mais encore par l'espoir d'un bonheur futur, en leur promettant pour récompense de leurs travaux, non pas seulement des demeures paisibles, mais encore un empire.

Remarquons encore les passages suivants :

(Virgile) :

« Tel, au haut de nos montagnes, l'orme an- « tique résiste aux coups redoublés des bûche- « rons qui s'efforcent de l'arracher; il conserve « encore son attitude superbe, et agite seulement « les branches qui forment sa cime; mais enfin, « miné peu à peu par les coups, il fait entendre « le dernier craquement, et déchire par sa chute « le sein de la montagne. »

(Homère) :

« Asius tombe, semblable au chêne, ou au « peuplier à la feuille blanchâtre, ou au pin élevé « que les charpentiers abattent pour en faire des « bois de construction, avec des haches fraîche- « ment aiguisées. »

Votre poëte a exprimé avec beaucoup de soin la difficulté de couper un gros arbre, tandis que l'arbre d'Homère est coupé sans qu'il soit question d'aucun effort.

(Virgile) :

« Le diligent Palinure se lève pour observer « les vents, et prête l'oreille à leur bruit; il ex- « plore les astres qui déclinent silencieusement « sur l'horizon, l'Arcture, les Hyades pluvieuse, « les deux Ourses, et l'armure dorée d'Arion. »

(Homère) :

« Assis au gouvernail, Ulysse le dirigeait lui- « même avec habileté; le sommeil n'appesantissait « point ses paupières, mais il observait les Pléia- « des, le Bootès qui se couche à l'occident, « l'Arctos (l'Ourse), surnommée encore le Char, « qui roule du même côté et qui regarde Orion, « laquelle est la seule des constellations qui soit, « sur l'Océan, un infaillible garant contre les tem- « pêtes. »

Le pilote qui étudie le ciel doit lever fréquemment la tête, pour chercher des signes de sécurité dans les diverses régions d'un horizon serein. Virgile a rendu admirablement, il a pour ainsi dire, peint et coloré cette action. En effet, l'Arcture est située vers le septentrion; le Taureau, dans lequel sont placées les Hyades, est situé, ainsi qu'Orion, dans la partie méridionale du ciel. Virgile indique les divers mouvements de tête de Palinure, par l'ordre dans lequel il énumère ces constellations. Il nomme d'abord l'Arcture; Palinure est donc tourné vers le septentrion; les Hyades pluvieuses, Palinure se tourne vers le midi; les deux Ourses, il se retourne vers le septentrion. Enfin, il observe (*circumspicit*) l'armure dorée d'Orion : Palinure se tourne de nouveau vers le midi. De plus, le mot *circumspicit* (il regarde autour) peint un

Ἀλλὰ καὶ ἔνθεν ἐμῇ ἀρετῇ, βουλῇ τε, νόῳ τε
Ἐκφύγομεν· καί που τῶνδε μνήσεσθαι οἴω.

Ulysses ad socios unam commemoravit ærumnam : hic ad sperandam præsentis mali absolutionem gemini casus hortatur eventu. Deinde ille obscurius dixit :

Καί που τῶνδε μνήσεσθαι οἴω.

hic apertius :

Forsan et hæc olim meminisse juvabit

Sed et hoc, quod vester adjecit, solatii fortioris est. Suos enim non tantum exemplo evadendi, sed et spe futuræ felicitatis animavit, per hos labores non solum sedes quietas, sed et regna promittens. Hos quoque versus inspicere libet :

Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
Cum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim : illa usque minatur
Et tremefacta comam concusso vertice nutat,
Vulneribus donec paulatim evicta supremum
Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam.

Ἤριπε δ' ὡς ὅτε τὶς δρῦς ἤριπεν, ἢ ἀχερωΐς,
Ἠὲ πίτυς βλωθρὴ, τήν τ' οὔρεσι τέκτονες ἄνδρες
Ἐξέταμον πελέκεσσι νεήκεσι, νήϊον εἶναι.

Magno cultu vester difficultatem abscidendæ arboreæ molis expressit : verum nullo negotio Homerica arbor absciditur.

Haud segnis strato surgit Palinurus, et omnes
Explorat ventos, atque auribus aera captat :
Sidera cuncta notat, tacito labentia cœlo;
Arcturum, Pliadasque, Hyadas, geminosque triones,
Armatumque auro circumspicit Oriona.

Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ ἰθύνετο τεχνηέντως
Ἥμενος· οὐδέ οἱ ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτε,
Πληϊάδας τ' ἐσορῶντι, καὶ ὀψὲ δύοντα Βοώτην,
Ἄρκτον θ', ἣν καὶ ἅμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν,
Ἥτ' αὐτοῦ στρέφεται καὶ τ' Ὠρίωνα δοκεύει,
Οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν ὠκεανοῖο.

Gubernator, qui explorat cœlum, crebro reflectere cervicem debet, captando de diversis cœli regionibus securitatem sereni. Hoc mire, et velut coloribus Maro pinxit Nam quia Arcturus juxta septemtrionem est, Taurus vero, in quo Hyades sunt, et Orion, in regione austri sunt, crebram cervicis reflexionem in Palinuro sidera consulente descripsit, *Arcturum*, inquit. Ecce intuetur partem septemtrionis : deinde, *Pliadasque Hyadas*. Ecce ad aus-

homme qui se tourne alternativement de différents côtés. Homère se contente de fixer une seule fois les yeux de son pilote sur les Pléiades, qui sont situées dans la région australe, et sur le Bootès et l'Arctos; qui sont placés au pôle septentrional.

(Virgile) :

« Non, perfide, tu n'es point le fils d'une
« déesse, et Dardanus ne fut point ton père; mais
« le Caucase t'enfanta dans ses affreux rochers,
« et tu as sucé le lait des tigresses d'Hyrcanie. »

(Homère) :

« Cruel, certainement Pélée ne fut point ton
« père, ni Thétis ta mère; mais c'est la mer qui
« t'a engendré. »

Virgile, dans ce passage, ne se contente point, comme le poëte dont il l'a imité, de reprocher à Énée sa naissance; mais encore il l'accuse d'avoir sucé le lait sauvage d'une bête féroce; il ajoute de son propre fonds : « .... Tu as sucé « le lait des tigresses d'Hyrcanie. » Parce qu'en effet, le caractère de la nourrice et la nature de son lait concourent ensemble pour former le tempérament. Le lait se mêle au sang que l'enfant, si tendre encore, a reçu de ses parents, et ces deux substances exercent une grande influence sur les mœurs. De là vient que la nature prévoyante, et qui voulut que l'enfant trouvât dans sa première nourriture une nouvelle cause de participation à la substance de sa mère, produit l'affluence du lait à l'époque de l'enfantement. En effet, le sang, après avoir formé et nourri le fœtus dans ses parties les plus intimes, lorsqu'arrive l'époque de l'enfantement, s'élève vers les parties supérieures du corps de la mère, blanchit en devenant lait, pour servir de nourriture au nouveau-né, dont il fut déjà le premier élément. Aussi ce n'est pas sans raison que l'on pense que, comme la semence a naturellement la propriété de former un être ayant des similitudes, quant au corps et quant à l'âme, avec celui dont elle émane, de même le lait, par sa nature et par ses propriétés, exerce une pareille influence. Cette observation ne s'applique point exclusivement à l'homme, mais encore aux animaux. Car si l'on fait allaiter un bouc par une brebis, ou un agneau par une chèvre, il est constant que la laine du premier deviendra plus rude, et le poil du second plus doux. De même, la nature des eaux et des terres dont se nourrissent les plantes et les fruits a plus d'influence sur leur bonne ou mauvaise qualité, que la semence qui les a produits; et l'on voit souvent un arbre vigoureux et florissant languir, transplanté dans un terrain de mauvaise qualité. Concluons de tout cela qu'Homère a négligé, dans la peinture des mœurs féroces, un trait que Virgile a recueilli.

(Virgile) :

« Les chars qui disputent le prix aux combats
« du cirque partent de la barrière et s'élancent
« dans la lice avec moins de vitesse; et leurs
« conducteurs, secouant les rênes flottantes, ne
« montrent pas tant d'ardeur lorsque, penchés
« sur leurs coursiers, ils les animent du fouet. »

(Homère) :

« Tels des chevaux qui traînent un char dans
« la lice, excités tous ensemble par les atteintes
« du fouet, relèvent la tête, et parcourent rapide-
« ment la carrière ».

Le poëte grec ne fait mention que du fouet

---

trum flectitur. *Geminosque Triones :* rursus ad septemtriones vertit aspectum.

Armatumque auro circumspicit Oriona.

iterum se ad austrum reflectit. Sed et verbo *circumspicit*, varietatem sæpe se vicissim convertentis ostendit. Homerus gubernatorem suum semel inducit intuentem Pleiadas, quæ in australi regione sunt, semel Bootem et Arcton, quæ sunt in septemtrionali polo.

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus; Hyrcanæque admorunt ubera tigres.

Νηλεὲς, οὐκ ἄρα σοί γε πατὴρ ἦν ἱππότα Πηλεὺς,
Οὐδὲ Θέτις μήτηρ· γλαυκὴ δέ σε τίκτε θάλασσα.

Plene Vergilius non partionem solam, sicut ille, quem sequebatur, sed educationem quoque nutricationis tanquam belualem et asperam criminatur. Addit enim de suo :

Hyrcanæque admorunt ubera tigres :

quoniam videlicet in moribus inolescendis magnam fere partem nutricis ingenium et natura lactis tenet, quæ infusa tenero et mixta parentum semini adhuc recenti, ex hac gemina concretione unam indolem configurat. Hinc est, quod providentia naturæ, similitudinem natorum atque gignentium ex ipso quoque nutricatu præparans, fecit cum ipso partu alimoniæ copiam nasci. Nam postquam sanguis ille opifex in penetralibus suis omne corpus effinxit atque aluit; adventante jam partus tempore, idem ad corporis materni superna conscendens, in naturam lactis albescit, ut recens natis idem sit altor, qui fuerat fabricator. Quamobrem non frustra creditum est, sicut valeat ad fingendas corporis atque animi similitudines vis et natura seminis, non secus ad eandem rem lactis quoque ingenia et proprietates valere. Neque in hominibus id solum, sed in pecudibus quoque animadversum. Nam si ovium lacte hædi, aut caprarum agni forsitan alantur, constat, ferme in his lanam duriorem, in illis capillum gigni teneriorem. In arboribus etiam et frugibus, ad earum indolem vel detrectandam, vel augendam, major plerumque vis et potestas est aquarum et terrarum, quæ alunt, quam ipsius, quod jacitur, seminis; ac sæpe videas lætam nitentemque arborem, si in locum alterum transferatur, succo terræ deterioris elanguisse. Ad criminandos igitur mores defuit Homero, quod Vergilius adjecit :

Non tam præcipites bijugo certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus;
Nec sic immissis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, pronique in verbera pendent.

Οἱ δ' ὡς ἐν πεδίῳ τετράοροι ἄρσενες ἵπποι,
Πάντοσ' ἀφορμηθέντες ὑπὸ πληγῇσιν ἱμάσθλης,

qui anime les chevaux à la course, quoique cependant, par l'expression ὑψόσ' ἀειρόμενοι, il ait rendu avec autant d'élégance qu'il est possible la rapidité de leur course. Mais Virgile décrit admirablement, et tout à la fois, et les chars s'élançant de la barrière, et dévorant l'arène avec une incroyable rapidité; et s'emparant de la circonstance du fouet, indiquée seulement par Homère, il peint les conducteurs secouant les rênes flottantes, frappant du fouet avec rapidité et sans intervalle; enfin il n'a omis aucune partie de l'équipage d'un quadrige, pour parvenir à la description complète d'une de ces lices où ils concourent :

(Virgile) :

« Ainsi, lorsqu'on entretient activement la « flamme avec des branchages placés sous le « ventre d'une chaudière pleine d'eau, la cha- « leur soulève intérieurement les entrailles du « liquide courroucé; un nuage de fumée et d'é- « cume s'élève au-dessus de la chaudière, d'où « bientôt l'eau s'échappe en lançant dans l'air « une noire vapeur. »

(Homère) :

« Comme une chaudière où l'on fait fondre la « graisse d'un porc bouillonne en tout sens, exci- « tée par l'ardeur du feu entretenu avec du bois « sec; ainsi bouillonnaient enflammées les ondes « du Scamandre. »

Le poëte grec peint une chaudière bouillonnante sur un grand feu, et l'on remarque dans ses vers l'expression πάντοθεν ἀμβολάδην, qui imite avec beaucoup de justesse le bruit des globules d'air s'échappant de toutes parts. Dans le poëte latin, la description est plus complète et plus achevée. C'est d'abord le bruit de la flamme : πάντοθεν ἀμβολάδην est rendu par *exultant æstu latices*. Il peint ensuite un nuage de fumée et d'écume s'élevant au-dessus de la chaudière. Enfin, ne trouvant pas de mot exactement juste pour peindre la fureur concentrée du liquide, il y supplée par un équivalent : *nec jam se capit unda;* ce qui rend bien l'effet produit sur l'eau par la grande intensité du feu placé au-dessous. Virgile a donc réuni tout l'effet de la trompette poétique dans cette description, qui renferme avec exactitude toutes les circonstances du phénomène qu'il a voulu peindre :

(Virgile) :

« (Pandarus et Bitias), s'en reposant sur leurs « armes, ouvrent la porte que leur chef leur a « confiée, et invitent l'ennemi à s'approcher du « mur. Semblables à deux tours, ils se postent en « dedans, à droite et à gauche. Ils sont hérissés « de fer, et l'aigrette de leur casque s'agite fière- « ment sur leur tête. Tels sur les bords du Pô, ou « du riant Athésis (Adige), deux chênes pareils « portent vers les cieux leur tête chargée de feuil- « les, et agitent leur cime élevée. »

(Homère) :

« Insensés! ils trouveront aux portes du camp « deux enfants généreux des belliqueux Lapithes : « le valeureux Polypœtès fils de Pirithoüs, et « Léontéus non moins terrible que Mars. Ces deux « guerriers s'étaient placés devant les portes, et, « semblables au chêne élevé qui, fixé sur la mon- « tagne par des racines profondes, résiste chaque « jour aux vents et aux tempêtes, ils attendaient « sans fuir le brave Asius, remplis de confiance « en leur courage et en leurs armes. »

Les soldats grecs Polypœtès et Léontéus, placés aux portes du camp, attendent, immobiles comme

---

Ὑψόσ' ἀειρόμενοι, ῥίμφα πρήσσουσι κέλευθα.

Grajus poëta equorum tantum meminit flagro animante currentium; licet dici non possit elegantius, quam quod adjecit ὑψοσ' ἀειρόμενοι : quo expressit, quantum natura dare poterat, impetum cursus. Verum Maro et currus de carcere ruentes, et campos corripiendo præcipites mira celeritate descripsit; et, accepto brevi semine de Homerico flagro, pinxit aurigas concutientes lora undantia, et pronos in verbera pendentes : nec ullam quadrigarum partem intactam reliquit, ut esset illa certaminis plena descriptio :

Magno veluti cum flamma sonore
Virgea suggeritur costis undantis æni,
Exsultantque æstu latices; furit intus aquæ vis,
Fumidus atque alte spumis exuberat amnis;
Nec jam se capit unda : volat vapor ater ad auras.

Ὡς δὲ λέβης ζεῖ ἔνδον, ἐπειγόμενος πυρὶ πολλῷ,
Κνίσσῃ μελδόμενος ἁπαλοτρεφέος σιάλοιο,
Πάντοθεν ἀμβολάδην, ὑπὸ δὲ ξύλα κάγκανα κεῖται.
Ὣς τοῦ καλὰ ῥέεθρα πυρὶ φλέγετο, ζέε δ' ὕδωρ.

Græci versus æni continent mentionem multo igne ebullientis : et totum ipsum locum hæc verba ornant, πάντοθεν ἀμβολάδην. Nam scaturigines, ex omni parte emergentes, sic eleganter expressit. In latinis versibus tota rei pompa descripta est, sonus flammæ. Et pro hoc, quod ille dixerat, πάντοθεν ἀμβολάδην, *exsultant æstu latices*, et amnem fumidum exuberantem spumis, atque intus furentem (unius enim verbi non reperiens similem dignitatem, compensavit, quod deerat copiæ, varietate descriptionis), adjecit post omnia :

Nec jam se capit unda.

quo expressit, quod semper usu evenit suppositi nimietate caloris. Bene ergo se habet poeticæ tubæ cultus, omnia, quæ in hac re eveniunt, comprehendens.

Portam, quæ ducis imperio est commissa, recludunt.
Freti armis; ultroque invitant mœnibus hostem.
Ipse intus dextra ac læva pro turribus astant,
Armati ferro, et cristis capita alta coruscis.
Quales æriæ liquentia flumina circum,
Sive Padi ripis, Athesim seu propter amœnum,
Consurgunt geminæ quercus, intonsaque cœlo
Attollunt capita, et sublimi vertice nutant.

Νήπιοι· ἐν δὲ πύλῃσι δύ' ἀνέρας εὗρον ἀρίστους,
Υἷας ὑπερθύμους Λαπιθάων αἰχμητάων,
Τὸν μὲν, Πειριθόου υἷα, κρατερὸν Πολυποίτην,
Τὸν δὲ, Λεοντῆα, βροτολοιγῷ ἶσον Ἄρηϊ·
Τὼ μὲν ἄρα προπάροιθε πυλάων ὑψηλάων

des arbres, l'arrivée du guerrier ennemi Asius. Là s'arrête la description d'Homère. Dans Virgile, Bitias et Pandarus ouvrent la porte du camp, comme pour se mettre en la puissance de l'ennemi, et lui offrir toutes les facilités qu'il pouvait désirer, afin de s'emparer du camp. Tantôt le poëte compare les deux héros à des tours, tantôt il peint l'éclat brillant de leurs aigrettes. Il n'a pas négligé néanmoins la comparaison des arbres, employée par Homère; mais il l'a développée avec plus de pompe et d'étendue.

Je conviendrai encore que le passage suivant est un de ceux dans lesquels Virgile a su mettre plus d'art qu'Homère :

(Virgile) :

« Une cruelle léthargie, un sommeil pénible « appesantissent les paupières d'Orode, et l'éter« nelle nuit vient ouvrir ses yeux. »

(Homère) :

« Ainsi tomba Iphidamas en cet endroit, et il « s'y endormit d'un sommeil d'airain. »

CHAPITRE XII.

Des passages dans lesquels les deux poëtes sont d'une égale beauté.

Il est certains passages dans lesquels les deux poëtes sont à peu près d'une égale beauté, comme les suivants :

(Virgile) :

« Les pieds rapides des chevaux (de Turnus) « font jaillir le sang, en foulant la terre qui en « est imprégnée. »

(Homère) :

« L'essieu du char et les roues, jusqu'à la hau« teur du siége étaient souillés du saug que fai« saient jaillir les pieds des chevaux. »

(Virgile) :

« ... l'éclat brillant des casques d'airain. »

(Homère) :

« La splendeur brillante de leurs casques d'ai« rain. »

(Virgile) :

« Les uns cherchent des semences de feu. »

(Homère) .

« ... conservant la semence du feu. »

(Virgile) :

« Semblable à l'ivoire qu'on aurait plongé dans « une teinture de pourpre. »

(Homère) :

« Semblable à l'ivoire qu'une femme de Méo« nie teint avec de la pourpre. »

(Virgile) :

« S'il faut que celui que je ne peux nommer « touche au port et qu'il gagne la terre, si Jupi« ter l'a ainsi arrêté, et que cette destinée soit ir« révocable, que du moins, troublé par un peu« ple belliqueux, chassé des lieux où il aura « abordé, séparé de son fils Iule, il soit réduit à « implorer le secours de l'étranger, après avoir « vu périr misérablement ses compagnons; qu'a« près s'être soumis au joug d'une honteuse paix, « il ne jouisse pas longtemps de cet empire ob« jet de ses désirs, mais qu'il périsse prématuré« ment, et que son corps reste sur l'arène, privé « de sépulture. »

(Homère) :

« Exauce-moi, ô Neptune, toi dont la noire « chevelure enveloppe la terre : si tu es réellement

Ἕστασαν, ὡς ὅτε τε δρύες οὔρεσιν ὑψικάρηνοι,
Αἵτ' ἄνεμον μίμνουσι καὶ ὑετὸν ἤματα πάντα,
Ῥίζῃσιν μεγάλῃσι διηνεκέεσσ' ἀραρυῖαι.
Ὣς ἄρα τὼ χείρεσσι πεποιθότες, ἠδὲ βίηφι,
Μίμνον ἐπερχόμενον μέγαν Ἄσιον, οὐδ' ἐφέβοντο.

Græci milites Polypœtes et Leonteus stant pro portis, et immobiles Asium advenientem hostem velut fixæ arbores opperiuntur. Hactenus est græca descriptio. Verum Vergiliana Bitian et Pandarum portam ultro recludere facit, oblaturos hosti, quod per vota quærebat, ut compos castrorum fieret, per hoc futurus in hostium potestate. Et geminos heroas modo turres vocat, modo describit luce cristarum coruscos. Nec arborum, ut ille, similitudinem prætermisit; sed uberius eam pulchriusque descripsit. Nec hoc negaverim cultius a Marone prolatum :

Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus; in æternam clauduntur lumina noctem.

Ὣς ὁ μὲν αὖθι πεσὼν κοιμήσατο χάλκεον ὕπνον.

CAPUT XII.

In quibus par utriusque poetæ sit splendor.

In aliquibus par pæne splendor amborum est, ut in his :

— — Spargit rara ungula rores
Sanguineos, mixtaque cruor calcatur arena.

αἵματι δ' ἄξων
Νέρθεν ἅπας πεπάλακτο, καὶ ἄντυγες αἱ περὶ δίφρον,
Ἃς ἄρ' ἀφ' ἱππείων ὁπλέων ῥαθάμιγγες ἔβαλλον.

— Et luce coruscus ahena.

Αὐγὴ χαλκείη κορύθων ἀπὸ λαμπομενάων.

Quærit pars semina flammæ.

Σπέρμα πυρὸς σώζων.

Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur.

Ὡς δ' ὅτε τίς τ' ἐλέφαντα γυνὴ φοίνικι μιήνῃ.

Si tangere portus
Infandum caput, ac terris adnare necesse est;
Et sic fata Jovis poscunt; hic terminus hæret :
At bello audacis populi vexatus et armis,
Finibus extorris, complexu avulsus Iuli,
Auxilium imploret, videatque indigna suorum
Funera; nec, cum se sub leges pacis iniquæ
Tradiderit, regno aut optata luce fruatur;
Sed cadat aute diem mediaque inhumatus arena.

Κλῦθι, Ποσείδαον, γαιήοχε, κυανοχαῖτα·
Εἰ ἐτεόν γε σός εἰμι, πατὴρ δ' ἐμὸς εὔχεαι εἶναι,
Δὸς, μὴ Ὀδυσσῆα πτολίπορθον οἴκαδ' ἱκέσθαι,
Υἱὸν Λαερτεω, Ἰθάκῃ ἔνι οἰκί' ἔχοντα.

« mon père et que tu ne me désavoues point pour « ton fils, fais que le fils de Laërte, cet Ulysse « destructeur des cités, ne revienne point dans « Ithaque, sa patrie ; ou si les destins ont arrêté « qu'il doit revoir ses amis, sa maison, les bords « qui l'ont vu naître, qu'il n'y parvienne que « tard et sous de malheureux auspices, sur un « vaisseau étranger, après avoir perdu tous ses « compagnons; et qu'enfin il trouve sa famille « en proie aux calamités. »

(Virgile) :

« Bientôt la flotte rase les rivages du pays « qu'habite Circé, lieux inaccessibles que la puis« sante fille du Soleil fait retentir de ses chants « continuels, palais superbe qu'elle éclaire la nuit « par la flamme du cèdre odorant, tandis qu'elle « fait glisser la navette rapide entre des fils dé« liés. »

(Homère) :

« Mercure ne s'arrêta que lorsqu'il fut par« venu à la vaste caverne qu'habitait la Nymphe « aux cheveux bouclés ; et, comme elle se trouvait « dedans, il s'y abattit. Un grand feu était al« lumé au foyer, et l'île était embaumée au loin « de l'odeur du cèdre et des éclats de thye qui y « brûlaient. Calypso elle-même chantait d'une « voix agréable au-dedans de la caverne, en par« courant des doigts la toile qu'elle tissait d'un fil « d'or. »

(Virgile):

« (Hélénor était fils) du roi de Méonie ; l'esclave « Licinia, sa mère, l'avait fait partir secrètement « pour Troie, muni des armes interdites à sa con« dition. »

(Homère) :

« Bucolion était le plus âgé des fils de l'illustre « Laomédon; et sa mère l'avait mis au monde « hors du mariage. »

(Virgile) :

« Quel que tu sois, dit (Orode à Mézence) en « expirant, tu n'auras pas été impunément mon « vainqueur, tu ne t'en réjouiras pas longtemps. « De pareilles destinées t'attendent aussi, et tu « seras bientôt couché sur ce même champ. Mé« zence lui répondit, avec un sourire mêlé de co« lère : Meurs en attendant ; le père des dieux et le « roi des hommes verra ce qu'il a à faire de moi. »

(Homère) :

« Je te dirai une autre chose, que tu peux « renfermer en ton âme. Toi non plus, tu ne « poursuivras pas longtemps le cours de la vie ; « déjà la mort s'apprête à paraître à tes côtés, « suivie du destin tout-puissant qui te livre aux « mânes de l'illustre Achille fils d'Éacus. » (Patrocle à Hector.

Et ailleurs :

« Le divin Achille parla ainsi (à Hector) déjà « expiré : Meurs. Pour moi, j'accepterai mon « destin, alors qu'il plaira à Jupiter et aux autres « dieux immortels de le terminer. »

(Virgile) :

« Tel l'oiseau qui porte la foudre de Jupiter « s'élance vers les cieux, enlevant dans ses grif« fes crochues un lièvre, ou un cygne au blanc « plumage ; ou tel un loup terrible enlève de l'é« table un agneau, que redemandent les bêle« ments multipliés de sa mère. Un cri s'élève de « tous côtés : l'ennemi envahit le camp, et en « comble les fossés. »

(Homère) :

« Il se retourne et se précipite, semblable à « l'aigle qui, de son vol élevé, descend sur un « champ, à travers les sombres nuées, pour en« lever le tendre agneau ou le lièvre timide ; ainsi « se précipitait Hector, brandissant son épée ai« guë. »

Ἀλλ' εἴ οἱ μοῖρ' ἐστι φίλους τ' ἰδέειν, καὶ ἱκέσθαι
Οἶκον ἐϋκτίμενον, καὶ ἑὴν ἐς πατρίδα γαῖαν,
Ὀψὲ κακῶς ἔλθοι, ὀλέσας ἀπὸ παντας ἑταίρους,
Νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης, εὕροι δ' ἐν πήματα οἴκῳ.

Proxima Circeæ raduntur litora terræ :
Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantu, tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrens pectine telas.

Ἤϊεν, ὄφρα μέγα σπέος ἵκετο, ᾧ ἔνι νύμφη
Ναῖεν ἐϋπλόκαμος· τὴν δ' ἔνδοθι τέτμεν ἐοῦσαν.
Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόσε δ' ὀδμὴ
Κέδρου τ' εὐκεάτοιο, θύου τ' ἀνὰ νῆσιν ὀδώδει,
Δαιομένων· ἡ δ' ἔνδον ἀοιδιάουσ' ὀπὶ καλῇ,
Ἱστὸν ἐποιχομένη, χρυσείῃ κερκίδ' ὕφαινεν.

Mæonio regi, quem serva Licinia furtim
Sustulerat, vetitisque ad Trojam miserat armis.

Βουκολίων δ' ἦν υἱὸς ἀγαυοῦ Λαομέδοντος,
Πρεσβύτατος γενεῇ, σκότιον δέ ἑ γείνατο μήτηρ.

Ille autem exspirans, Non me, quicunque es, inulto
Victor, nec longum lætabere. Te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.

Ad quem subridens mixta Mezentius ira :
Nunc morere. Ast de me Divum pater atque hominum rex

Viderit.

Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν,
Οὔ θην οὐδ' αὐτὸς δηρὸν βέῃ, ἀλλά τοι ἤδη
Ἄγχι παρέστηκεν θάνατος καὶ μοῖρα κραταιή,
Χερσὶ δαμέντ' Ἀχιλῆος ἀμύμονος Αἰακίδαο.

et alibi :

Τὸν καὶ τεθνειῶτα προσηύδα δῖος Ἀχιλλεύς,
Τέθναθι· κῆρα δ' ἐγὼ τότε δέξομαι, ὁππότε κεν δὴ
Ζεὺς ἐθέλῃ τελέσαι, ἠδ' ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι.

Qualis ubi aut leporem, aut candenti corpore cygnum
Sustulit, alta petens pedibus Jovis armiger uncis;
Quæsitum aut matri multis balatibus agnum
Martius a stabulis rapuit lupus : undique clamor
Tollitur invadunt, et fossas aggere complent.

Οἴμησεν δὲ ἀλεὶς, ὥστ' αἰετὸς ὑψιπετήεις,
Ὅστ' εἶσιν πεδίονδε διὰ νεφέων ἐρεβεννῶν,
Ἁρπάξων ἢ ἄρν' ἀμαλὴν, ἢ πτῶκα λαγωόν.
Ὣς Ἕκτωρ οἴμησε τινάσσων φάσγανον ὀξύ.

CHAPITRE XIII.

Des passages dans lesquels Virgile n'atteint pas à la majesté du vers d'Homère.

Puisque Virgile n'aurait pas à rougir de s'avouer lui-même inférieur à Homère, je vais dire en quels passages il m'a semblé plus faible que son modèle :

« Alors (Énée), sans écouter les prières (de Tar-
« quitus) et tout ce qu'il se disposait à lui dire,
« abat sa tête par terre et la sépare du tronc. »

Ces deux vers de Virgile sont traduits de ce vers d'Homère :

« (Dolon) parlait encore, que sa tête roulait dans
« la poussière. »

Quelle rapidité d'expression, sans rien ôter à la plénitude de l'image! Les efforts de Virgile n'ont pu atteindre jusque-là. Dans la course des chars, de quelles couleurs Homère peint l'un d'eux qui devance d'un peu celui qui le suit, et qui presque l'atteint!

« (Les chevaux de Diomède) échauffaient leurs vastes flancs au souffle d'Eumélus, et volaient, la tête tendue vers lui. »

(Virgile) :

« Ils mouillent de leur souffle et de leur écume
« ceux qui les suivent.

Homère est plus admirable encore dans la peinture de la rapidité de celui qui suit immédiatement le premier dans la course à pied :

« Les pieds (d'Ulysse) foulaient la trace de ceux
« (d'Ajax) avant qu'ils eussent soulevé la pous-
« sière. »

Voici quel est le sens de ce vers : Si quelqu'un court sur un sol poudreux aussitôt que son pied aura quitté la terre, on en découvre infailliblement l'empreinte; et cependant la poussière que le coup du pied a soulevée est retombée sur l'empreinte plus vite que la pensée. Le divin poëte dit donc que le second des coureurs suivait de si près le premier, qu'il occupait la trace de son pied avant que la poussière fût retombée. Pour exprimer la même chose, que dit le poëte latin?

« ... Déjà le pied de Diorès foule celui (d'Hé-
« lymus). »

Remarquez dans cet autre vers l'exactitude d'Homère :

« (Polyphème) était couché, laissant pencher
« sa lourde tête. »

Virgile a dit :

« (Polyphème) reposa sa tête penchée. »

Comparons encore, si vous voulez, les vers suivants :

(Homère) :

« Les chars tantôt touchaient la terre, et tan-
« tôt voltigeaient en l'air. »

(Virgile) :

« (Les chevaux) paraissaient tantôt raser la
« terre, et tantôt s'élancer en haut, portés dans
« le vide des airs. »

(Homère) :

« Diane surpasse de la tête toutes les Nymphes,
« au-dessus desquelles apparaissait son front. »

(Virgile) :

« (Diane) marchant au milieu des Nymphes,
« élève sa tête au-dessus de toutes. »

(Homère) :

« (Muses) vous êtes des déesses, vous êtes
« présentes; vous savez toutes choses. »

(Virgile) :

CAPUT XIII.

In quibus Vergilius Homerici carminis majestatem non æquet.

Et quia non est erubescendum Vergilio, si minorem se Homero vel ipse fateatur, dicam, in quibus mihi visus sit gracilior auctore.

Tunc caput orantis nequidquam, et multa parantis
Dicere, deturbat terræ, truncumque reliquit.

Hi duo versus de illo translati sunt :

Φθεγγομένου δ' ἄρα τοῦγε κάρη κονίῃσιν ἐμίχθη.

Vide nimiam celeritatem salvo pondere; ad quam non potuit conatus Maronis accedere. In curuli certamine Homerus alterum currum paululum antecedentem, et alterum pæne conjunctum sequendo, qua luce signavit?

Πνοιῇ δ' Εὐμήλοιο μετάφρενον, εὐρέε τ' ὤμω
Θέρμετ'· ἐπ' αὐτῷ γὰρ κεφαλὰς καταθέντε πετέσθην.

Humescunt spumis, flatuque sequentum.

Mirabilior est celeritas consequentis priorem in cursu pedum apud eumdem vatem :

Ἴχνια τύπτε πόδεσσι, πάρος κόνιν ἀμφιχυθῆναι.

Est autem hujus versus hic sensus : Si per solum pulvereum forte curratur; ubi pes fuerit de terra a currente sublatus, vestigium sine dubio signatum videtur : et tamen celerius cogitatione pulvis, qui ictu pedis fuerat excussus, vestigio superfunditur. Ait ergo divinus poeta, ita proximum fuisse, qui sequebatur, ut occuparet antecedentis vestigium, antequam pulvis ei superfunderetur. At hic vester, idem significare cupiens, quid ait?

Calcemque terit jam calce Diores.

Vide et in hoc Homeri cultum :

Κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα.

Iste ait :

Cervicem inflexam posuit.

Hos quoque versus, si videtur, comparemus :

Ἅρματα δ' ἄλλοτε μὲν χθονὶ πίλνατο πουλυβοτείρῃ,
Ἄλλοτε δ' ἀΐξασκε μετήορα.

Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Æra per tenerum ferri.

Πασάων δ' ὑπερ ἥγε κάρη ἔχει ἠδὲ μέτωπα.

Gradiensque Deas supereminet omnes.

Ὑμεῖς γὰρ θεαί ἐστε, πάρεστέ τε, ἴστε τε πάντα.

Et meministis enim, Divæ, et memorare potestis.

Αὐτὰρ ὁ θυμὸν ἄϊσθε καὶ ἤρυγεν, ὡς ὅτε ταῦρος
Ἤρυγεν ἑλκόμενος Ἑλικώνιον ἀμφὶ ἄνακτα,
Κούρων ἑλκόντων· γάνυται δέ τε τοῖς Ἐνοσίχθων.

« Vous vous en souvenez, ô Muses, et vous « pouvez le remémorer. »

(Homère) :

« (Hippodamante) mugissait en rendant l'es- « prit, comme mugit un taureau que des ado- « lescents traînent avec violence au pied du dieu « d'Hélicon, sacrifice qui réjouit Neptune. »

(Virgile) :

« En même temps (Laocoon) pousse vers le ciel « d'horribles cris ; tels sont les mugissements du « taureau lorsqu'il s'enfuit blessé de l'autel, et « qu'il dérobe sa tête à la hache mal assurée. »

Si l'on compare la contexture des deux morceaux, quelle grande distance l'on apercevra entre eux ! C'est avec beaucoup de justesse qu'en parlant du taureau traîné à l'autel, Homère fait mention d'Apollon :

« Au pied du dieu d'Hélicon. »

Et aussi de Neptune :

« Sacrifice qui réjouit Neptune. »

Car Virgile lui-même nous fournit la preuve qu'on immolait principalement le taureau dans les sacrifices que l'on offrait à ces deux divinités, lorsqu'il dit :

« J'offrirai un taureau à Neptune, un taureau « à toi, ô bel Apollon ! »

(Virgile) :

« Ainsi lorsque par un vent furieux la flamme « vient à se manifester au milieu des moissons; ou « lorsque le torrent rapide, tombant du haut de la « montagne, bouleverse les champs et les la- « beurs du bœuf, renverse les joyeuses moissons « et entraîne les forêts déracinées; placé sur la « cime d'un roc escarpé, le pâtre reste dans la « stupeur, en entendant cet étrange fracas. »

(Homère) :

« Ainsi, lorsque le feu dévorant vient à se « manifester dans une forêt sauvage, partout où « le porte le vent qui tourbillonne, les bran- « ches tombent sur les troncs, renversées par « la violence du feu. »

Et ailleurs :

« (Diomède) courait furieux : semblable au « torrent qui inonde la campagne, renverse su- « bitement les ponts qu'il rencontre dans son « cours, sans que les ouvrages dont ils sont mu- « nis puissent le contenir, sans qu'il puisse être « retenu dans son arrivée subite, quand se pré- « cipite la pluie de Jupiter, par les clôtures ré- « pandues çà et là dans les champs verdoyants ; « ainsi par le fils de Tydée étaient dispersées les « phalanges épaisses des Troyens. »

En réunissant ces deux comparaisons de la flamme et du torrent, Virgile les a altérées et n'a atteint la majesté d'aucune d'elles.

(Virgile) :

« Ainsi, lorsque les vents contraires se préci- « pitent déchaînés; lorsque Zéphyre, Notus, Eu- « rus qui souffle du côté du char riant de l'Aurore, « s'entre-choquent entre eux; les forêts frémis- « sent, et l'empire écumeux de Nérée, agité par « le trident, vomit les mers du fond de ses abî- « mes. »

(Homère) :

« Ainsi deux vents, Borée et Zéphyre, qui « soufflent du côté de la Thrace, par leur sou- « daine arrivée émeuvent la mer poissonneuse ; « et aussitôt l'onde noire s'élève en monceaux, « et une grande quantité d'algue est dispersée « hors de la mer. »

Et ailleurs :

« Ainsi, lorsque le vent d'occident et le vent

Clamores simul horrendos ad sidera tollit :
Qualis mugitus, fugit cum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.

Inspecto hic utriusque filo, quantam distantiam deprehendes? Sed nec hoc minus eleganter, quod de tauro, ad sacrificium tracto, loquens, meminit et Apollinis,

Ἑλικώνιον ἀμφὶ ἄνακτα.

sed et Neptuni meminit.

Γάνυται δέ τε τοῖς Ἐνοσίχθων.

His autem duobus præcipue rem divinam fieri tauro, testis est ipse Vergilius :

Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo.
In segetem veluti cum flamma furentibus Austris
Incidit, aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas, stupet inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.

Ὡς δ' ὅτε πῦρ ἀΐδηλον ἐν ἀξύλῳ ἐμπέσῃ ὕλῃ,
Πάντῃ τ' εἰλυφόων ἄνεμος φέρει, οἱ δέ τε θάμνοι
Πρόῤῥιζοι πίπτουσιν ἐπειγόμενοι πυρὸς ὁρμῇ.

et alibi :

Θῦνε γὰρ ἂμ πεδίον, ποταμῷ πλήθοντι ἐοικὼς,
Χειμάῤῥῳ, ὅστ' ὦκα ῥέων ἐκέδασσε γεφύρας·
Τὸν δ' οὔτ' ἄρ τε γέφυραι ἐεργμέναι ἰσχανόωσιν,
Οὔτ' ἄρα ἕρκεα ἴσχει ἀλωάων ἐριθηλέων,
Ἐλθόντ' ἐξαπίνης, ὅτ' ἐπιβρίσῃ Διὸς ὄμβρος·
Πολλὰ δ' ὑπ' αὐτοῦ ἔργα κατήριπε κάλ' αἰζηῶν·
Ὣς ὑπὸ Τυδείδῃ πυκιναὶ κλονέοντο φάλαγγες
Τρώων.

Et duas parabolas temeravit, ut unam faceret, trahens hinc ignem, inde torrentem, et dignitatem neutrius implevit.

Adversi rupto ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque Notusque, et lætus Eois
Eurus equis : stridunt silvæ, sævitque tridenti
Spumeus, atque imo Nereus ciet æquora fundo.

Ὡς δ' ἄνεμοι δύο πόντον ὀρίνετον ἰχθυόεντα,
Βορέης καὶ Ζέφυρος, τώ τε Θρῄκηθεν ἄητον,
Ἐλθόντ' ἐξαπίνης· ἄμυδις δέ τε κῦμα κελαινὸν
Κορθύεται, πολλὸν δὲ παρὲξ ἅλα φῦκος ἔχευαν.

et alibi :

Ὡς δ' Εὖρός τε Νότος τ' ἐριδαίνετον ἀλλήλοιϊν
Οὔρεος ἐν βήσσῃς, βαθέην πολεμιζέμεν ὕλην,
Φηγόν τε, μελίην τε, τανύφλοιόν τε κράνειαν,

« du midi combattent entre eux, dans les gorges « des montagnes, la forêt profonde en est ébranlée; le hêtre, le frêne, le cornouiller à l'épaisse « écorce, maltraitent réciproquement et tumul« tueusement leurs longs rameaux, qui éclatent « avec fracas; ainsi les Troyens et les Grecs se li« vraient de mutuels assauts, sans qu'aucun d'eux « songeât à la fuite désastreuse. »

En formant des deux comparaisons du poëte grec une seule plus lumineuse, Virgile a racheté le tort que nous lui avons reproché plus haut.

(Virgile) :

« Cependant le vent qui s'élève à la poupe se« conde les navigateurs. »

(Homère) :

« (Circé) envoie de nouveau sur l'arrière du « vaisseau, dont la proue est peinte, un vent « favorable et ami, qui remplit la voile et seconde « la marche. »

Virgile a heureusement rendu κατόπισθε νεὼς par *surgens a puppi;* mais Homère excelle par les épithètes nombreuses qu'il applique au vent avec tant de justesse.

(Virgile) :

« (Polyphème) se repaît du sang et des entrail« les des malheureux qui tombent entre ses « mains. Je l'ai vu moi-même, couché sur le dos, « au milieu de son antre, saisir avec son énorme « main deux de nos compagnons, et les briser « contre le rocher. »

(Homère) :

« (Polyphème) se jetant sur mes compagnons, « saisit de la main deux d'entre eux, les brisa « contre terre, comme de petits chiens; et les « lambeaux de leur cervelle jaillirent sur le sol. « Ayant ensuite séparé les membres, il les dis« posa pour son repas. Il se mit à les dévorer « comme eût fait le lion des montagnes, et il « ne laissa rien de leurs chairs, ni de leurs in« testins, ni même de leurs os. Pour nous, en « voyant ces lamentables atrocités, nous élevâmes « en pleurant nos mains vers Jupiter, tandis que « le désespoir s'emparait de notre âme. »

Dans Virgile, la narration du fait est concise et nue; Homère, au contraire, a mêlé à la sienne un pathétique égal à l'atrocité de l'action qu'il raconte.

(Virgile) :

« Là, je vis les deux fils d'Aloéus, ces deux « monstrueux géants qui tentèrent d'enfoncer de « leurs mains la voûte céleste, et de précipiter « Jupiter de son trône sublime. »

(Homère) :

« Oton comparable aux dieux, et le glorieux « Éphialte, géants que la terre nourrit, et plus « beaux encore que le bel Orion. Dès l'âge de « neuf ans, ils avaient neuf coudées de circonfé« rence et neuf brasses de hauteur. Ils menaçaient « les immortels de porter jusque dans les cieux « l'effort tumultueux de la guerre; et, pour s'y « frayer un accès, ils avaient tenté d'entasser « l'Ossa sur l'Olympe, et le Pélion chargé de « forêts sur l'Ossa. »

Homère décrit les membres des géants, et mesure en long et en large, les vastes dimensions de leurs corps. Votre poëte se contente de dire, *monstrueux géants*, sans ajouter rien autre chose, et sans oser employer les termes métriques. S'agit-il de ces montagnes entassées pour l'entreprise insensée des géants? il se contente de dire : *qui tentèrent d'enfoncer de leurs mains la voûte céleste*. Enfin, si l'on compare chaque

Αἴτε πρὸς ἀλλήλας ἔϐαλον τανυήκεας ὄζους
Ἠχῇ θεσπεσίῃ, πάταγος δέ τε αγνυμενάων·
Ὣς Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ' ἀλλήλοισι θορόντες
Δῄουν, οὐδ' ἕτεροι μνώοντ' ὀλοοῖο φόϐοιο.

demet hinc vitium, quod superius incurrit, de duabus græcis parabolis unam dilucidius construendo.

Prosequitur surgens a puppi ventus euntes.

Ἡμῖν δ' αὖ κατόπισθε νεὼς κυανοπρώροιο
Ἴκμενον οὖρον ἵει, πλησίστιον, ἐσθλὸν ἑταῖρον.

quod noster dixit κατόπισθε νεὼς, vester ait, *surgens a puppi*, satis decore. Sed excellunt epitheta, quæ tot et sic apta vento noster imposuit.

Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.
Vidi egomet duo de numero cum corpora nostro
Prensa manu magna medio resupinus in antro
Frangeret ad saxum.

Ἀλλ' ὅγ' ἀναΐξας ἑτάροις ἐπὶ χεῖρας ἴαλλε·
Σὺν δὲ δύω μάρψας, ὥστε σκύλακας, ποτὶ γαίῃ
Κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν.
Τοὺς δὲ διαμελεϊστὶ ταμὼν ὡπλίσσατο δόρπον·
Ἤσθιε δ', ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, οὐδ' ἀπέλειπεν
Ἔγκατά τε, σάρκας τε, καὶ ὀστέα μυελόεντα.
Ἡμεῖς δὲ κλαίοντες ἀνεσχέθομεν Διὶ χεῖρας,
Σχέτλια ἔργ' ὁρόωντες.

narrationem facti nudam et brevem Maro posuit; contra Homerus πάθος miscuit, et dolore narrandi invidiam crudelitatis æquavit.

Hic et Aloidas geminos immania vidi
Corpora, qui manibus magnum rescindere cœlum
Aggressi, superisque Jovem detrudere regnis.

Ὦτόν τ' ἀντίθεον, τηλέκλειτόν τ' Ἐφιάλτην·
Οὓς δὴ μηκίστους τρέφε ζείδωρος ἄρουρα,
Καὶ πολὺ καλλίστους, μετά γε κλυτὸν Ὠρίωνα·
Ἐννέωροι γὰρ τοίγε καὶ ἐννεαπήχεες ἦσαν
Εὖρος, ἀτὰρ μῆκός γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.
Οἵ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἀπειλήτην, ἐν Ὀλύμπῳ
Φυλόπιδα στήσειν πολυάϊκος πολέμοιο·
Ὄσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὄσσῃ
Πήλιον εἰνοσίφυλλον, ἵν' οὐρανὸς ἀμϐατὸς εἴη.

Homerus magnitudinem corporum alto latoque dimensus est, et verborum ambitu membra depinxit. Vester ait, *immania corpora*, nihilque ulterius adjecit, mensurarum nomina non ausus attingere. Ille de construendis montibus conatum insanæ molitionis expressit : hic *aggressos rescindere cœlum* dixisse contentus est. Postremo locum

point l'un après l'autre, on y trouvera une différence fâcheuse pour le poëte latin.

(Virgile) :

« Ainsi, lorsque le premier souffle du vent « commence à faire blanchir le flot, la mer s'enfle « peu à peu, et soulève les ondes, et bientôt « elle surgit depuis le fond de ses abîmes jus- « qu'aux cieux. »

(Homère) :

« Ainsi, lorsque sur le rivage sonore le flot « de la mer est ému par l'arrivée soudaine du « zéphyr, il commence d'abord à s'élever; mais, « bientôt brisé contre la terre, il frémit avec « grand bruit, se gonfle, et s'élance contre les « promontoires, et vomit l'écume de la mer. »

Homère décrit jusqu'aux premiers mouvements de la mer, et jusqu'à ces premiers flots qui naissent sur le rivage. Virgile a négligé ces choses-là. Il traduit : πόντῳ μέν τὰ πρῶτα κορύσσέται. par : *paulatim sese tollit mare*. Tandis qu'il se borne à soulever le flot depuis le fond des abîmes jusqu'aux nues, Homère le décrit avec une vérité qu'aucune peinture ne saurait égaler, s'enflant, s'élevant, se recourbant, se brisant contre le rivage, qu'il couvre des immondices qu'il a ramassées.

(Virgile) :

« Après avoir parlé, (Jupiter) confirme son ser- « ment par le Styx où règne son frère, par les « torrents de poix et les gouffres de ses rives; « et l'Olympe entier tressaille d'un mouvement « de son front. »

(Homère) :

« Le fils de Saturne confirme ses paroles d'un « mouvement de ses noirs sourcils; son immor- « telle chevelure s'agite sur son front immortel, « et le vaste Olympe en est ébranlé. »

Et ailleurs :

« Que l'eau du Styx reçoive ma promesse; ce « qui est le serment le plus grand et le plus grave « que puissent faire les heureux immortels. »

Lorsque Phidias exécutait la statue de Jupiter Olympien, interrogé où il prendrait le modèle de l'effigie du dieu, il répondit qu'il avait trouvé le type primitif de Jupiter dans les trois vers d'Homère (que nous venons de citer) : « Le fils de Saturne confirme ses paroles, etc. »; et que c'était des sourcils et de la chevelure décrits par Homère qu'il avait tiré le visage entier de son Jupiter. Virgile, comme vous l'avez vu, a négligé ces deux objets; mais il n'a pas omis, il est vrai, l'Olympe ébranlé par un mouvement du front majestueux du dieu. Quant au serment, il l'a pris dans un autre endroit d'Homère, pour compenser sans doute, par cette addition, la stérilité de sa traduction.

(Virgile) :

« Le visage du jeune homme décelait une ado- « lescence encore imberbe. »

(Homère) :

« Entrant dans l'âge de puberté, époque la plus « gracieuse de la jeunesse. »

Pour avoir omis de rendre τοῦπερ χαριεστάτη ἥβη, qui exprime la puberté naissante, la description du poëte latin est moins gracieuse.

(Virgile) :

« Comme une bête féroce qui, entourée d'une « foule de chasseurs, tourne sa fureur contre « leurs traits, et, se jetant au-devant d'une « mort certaine, s'enfonce elle-même dans leurs « épieux. »

loco si compares, pudendam invenies differentiam.

Fluctus uti primo cœpit cum albescere ponto :
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit; inde imo consurgit ad æthera fundo.

Ὡς δ' ὅτ' ἐν αἰγιαλῷ πολυηχέϊ κῦμα θαλάσσης
Ὄρνυτ' ἐπασσύτερον, Ζεφύρου ὑποκινήσαντος·
Πόντῳ μὲν τὰ πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
Χέρσῳ ῥηγνύμενον, μεγάλα βρέμει, ἀμφὶ δέ τ' ἄκρας
Κυρτὸν ἐὸν κορυφοῦται, ἀποπτύει δ' ἁλὸς ἄχνην.

Ille cum marino motu et litoreos fluctus ab initio describit; hoc iste prætorvolat. Deinde quod ait ille :

Πόντῳ μὲν τὰ πρῶτα κορύσσεται.

Maro ad hoc vertit :

Paulatim sese tollit mare.

Ille fluctus incremento sŭo ait in sublime curvatos litoribus illidi, et asperginem collectæ sordis exspuere : quod nulla expressius pictura signaret. Vester mare a fundo ad æthera usque perducit :

Dixerat; idque ratum Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentes atraque voragine ripas
Annuit, et totum nutu tremefecit Olympum.

Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος,
Κρατὸς ἄπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

et alibi :

Καὶ τὸ κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ, μέγιστος
Ὅρκος δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσιν.

Phidias, cum Jovem Olympium fingeret, interrogatus, de quo exemplo divinam mutuaretur effigiem, respondit, archetypum Jovis in his se tribus Homeri versibus invenisse :

Ἦ καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπερρώσαντο ἄνακτος,
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

nam de superciliis et crinibus totum se Jovis vultum collegisse. Quod utrumque videtis a Vergilio prætermissum. Sane concussum Olympum nutus majestate non tacuit : jusjurandum vero ex alio Homeri loco sumsit, ut translationis sterilitas hac adjectione compensaretur :

Ora puer prima signans intonsa juventa.

Πρῶτον ὑπηνήτῃ, τοῦπερ χαριεστάτη ἥβη.

prætermissa gratia incipientis pubertatis, τοῦπερ χαριεστάτη ἥβη, minus gratiam fecit latinam descriptionem.

Ut fera, quæ densa venantum septa corona,
Contra tela furit, seseque haud nescia morti
Injicit, et saltu supra venabula fertur.

(Homère) :

« Le fils de Pélée se précipitait contre lui, sem-« blable au lion meurtrier qu'une foule de chas-« seurs rassemblés ambitionne de mettre à mort ; « il va d'abord les méprisant ; mais si quelque « jeune homme impatient du combat le frappe « de sa lance, il se retourne en rugissant, l'é-« cume naît entre ses dents, le naturel indompté « se réveille en lui : il frappe de sa queue ses « cuisses et ses flancs, il s'excite au combat, et, les « regardant d'un air menaçant, il se précipite le « premier sur les chasseurs, pour tuer quelqu'un « d'entre eux ; ainsi Achille incitait sa force et son « grand cœur à marcher contre le magnanime « Énée. »

Vous voyez que la comparaison latine est réduite à la plus grande maigreur qu'il soit possible ; la comparaison grecque au contraire, et par l'abondance des mots et par celle des tableaux, égale l'appareil d'une chasse réelle. Cette fois, la différence est si grande, qu'il y aurait presque à rougir d'établir la comparaison.

(Virgile) :

« Ainsi s'entre-choquent l'armée troyenne et « l'armée latine ; l'on combat pied à pied, corps à « corps. »

(Homère) :

« Le bouclier était pressé contre le bouclier, « le casque contre le casque, le soldat contre « le soldat. »

Je laisse au lecteur à juger toute la différence qui existe entre ces deux passages.

(Virgile) :

« Ainsi l'aigle sauvage, au vol élevé, enlève « un serpent qui s'attache aux griffes qui le bles-« sent, entoure les jambes de l'oiseau de ses re-« plis sinueux, hérisse ses horribles écailles, et « siffle en dressant sa tête ; et néanmoins, mal-« gré la lutte, l'aigle le presse de son bec cro-« chu, en même temps qu'il frappe l'air de ses « ailes. »

(Homère) :

« Un oiseau était venu à passer, conformément « à leur désir. C'était un aigle au vol élevé, qui, « se dirigeant à gauche, rappelait les troupes du « combat. Il portait dans ses serres un énorme « serpent ensanglanté, mais encore palpitant « de vie, et qui lui résistait encore ; car s'étant « replié en arrière, il frappa l'aigle à la poitrine, « près du cou : la douleur fit que l'oiseau lâcha « le serpent à terre ; et celui-ci vint tomber au « milieu de la troupe, tandis que l'aigle, en pous-« sant des cris, s'envola dans la direction du « vent. »

Virgile reproduit l'action de l'aigle qui saisit une proie ; et il ne paraît pas avoir remarqué les présages qui l'accompagnent dans Homère. L'arrivée de l'aigle du côté gauche, qui semblait interdire aux vainqueurs d'avancer davantage, la morsure qu'il reçoit du serpent qu'il tient dans ses serres, ce tressaillement d'un augure non équivoque, la douleur qui lui fait abandonner sa proie et s'envoler en poussant un cri ; ce sont autant de circonstances qui animent la comparaison, et dont l'omission laisse aux vers du poëte latin l'apparence d'un corps sans âme.

(Virgile) :

« (La Renommée) est d'abord faible et timide, « mais bientôt elle s'élève dans les airs ; et tan-« dis qu'elle marche sur la terre, elle cache sa « tête dans les nues. »

(Homère) :

« (La Discorde) s'élève faible d'abord ; mais

Πηλείδης δ' ἑτέρωθεν ἐναντίον ὦρτο, λέων ὣς
Σίντης, ὅν τε καὶ ἄνδρες ἀποκτάμεναι μεμάασιν,
Ἀγρόμενοί, πᾶς δῆμος· ὁ δὲ, πρῶτον μὲν ἀτίζων,
Ἔρχεται, ἀλλ' ὅτε κέν τις ἀρηϊθόων αἰζηῶν
Δουρὶ βάλῃ, ἐάλη τε χανὼν, περί τ' ἀφρὸς ὀδόντας
Γίγνεται, ἐν δέ τε οἱ κραδίῃ στένει ἄλκιμον ἦτορ,
Οὐρῇ δὲ πλευράς τε καὶ ἰσχία ἀμφοτέρωθεν
Μαστιέται, ἓε δ' αὐτὸν ἐποτρύνει μαχέσασθαι·
Γλαυκιόων δ' ἰθὺς φέρεται μένει, ἥντινα πέφνῃ
Ἀνδρῶν, ἢ αὐτὸς φθίεται πρώτῳ ἐν ὁμίλῳ·
Ὣς Ἀχιλῆ' ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
Ἀντίον ἐλθέμεναι μεγαλήτορος Αἰνείαο.

Videtis in angustum Latinam parabolam sic esse contractam, ut nihil possit esse jejunius. Græcam contra verborum et rerum copia pompam veræ venationis implesse? In tanta ergo differentia pæne erubescendum est comparare.

Haud aliter Trojanæ acies aciesque Latinæ
Concurrunt : hæret pede pes, densusque viro vir.

Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ.

quanta sit differentia utriusque loci, lectori æstimandum relinquo.

Utque volans alte raptum cum fulva draconem
Fert aquila, implicuitque pedes, atque unguibus hæsit :
Saucius at serpens sinuosa volumina versat,
Arrectisque horret squamis, et sibilat ore
Arduus insurgens : illa haud minus urget obunco
Luctantem rostro, simul æthera verberat alis.

Ὄρνις γάρ σφιν ἐπῆλθε περησέμεναι μεμαῶσιν,
Αἰετὸς ὑψιπέτης, ἐπ' ἀρίστερὰ λαὸν ἐέργων,
Φοινήεντα δράκοντα φέρων ὀνύχεσσι, πέλωρον,
Ζωὸν, ἔτ' ἀσπαίροντα· καὶ οὔπω λήθετο χάρμης.
Κόψε γὰρ αὐτὸν ἔχοντα κατὰ στῆθος, παρὰ δειρὴν,
Ἰδνωθεὶς ὀπίσω· ὁδ' ἀπὸ ἕθεν ἧκε χαμᾶζε,
Ἀλγήσας ὀδύνῃσι, μέσῳ δ' ἐνὶ κάββαλ' ὁμίλῳ·
Αὐτὸς δὲ κλάγξας πέτετο πνοιῇσ' ἀνέμοιο.

Vergilius solam aquilæ prædam refert, nec Homericæ aquilæ omen advertit, quæ et sinistra veniens vincentium prohibebat accessum, et, accepto a captivo serpente morsu, prædam dolore dejecit ; factoque tripudio solistimo, cum clamore dolorem testante prætervolat. Quibus omnibus victoriæ prævaricatio significabatur. His prætermissis, quæ animam parabolæ dabant, velut exanimum in Latinis versibus corpus remansit.

Parva metu primo, mox sese attollit in auras,
Ingrediturque solum, et caput inter nubila condit.

« bientôt elle cache sa tête dans le ciel, et mar-
« che sur la terre. »

Homère dit qu'Éris, c'est-à-dire la Discorde, est d'abord faible dans ses commencements, et s'accroît ensuite au point de toucher jusqu'au ciel. Virgile a dit la même chose de la Renommée, mais c'est avec moins de justesse; car les accroissements de la discorde et ceux de la renommée ne sont pas les mêmes. En effet, la discorde, lors même qu'elle est parvenue à produire des guerres et des dévastations réciproques, demeure toujours la discorde, telle qu'elle fut dans le principe; tandis que la renommée, lorsqu'elle est parvenue à un immense accroissement, cesse d'être elle-même, et devient notoriété publique. Qui s'aviserait, en effet, de parler de renommée, s'il s'agissait d'une chose connue dans le ciel et sur la terre? En second lieu, Virgile n'a pas même pu atteindre l'hyperbole d'Homère. Celui-ci a dit jusqu'au ciel (οὐρανὸς), l'autre dit jusqu'à la région des vents et des nuages (*auras et nubila*).

La cause pour laquelle Virgile n'a pas toujours égalé les passages qu'il traduisait, c'est la continuité avec laquelle il s'efforce de faire passer, dans toutes les parties de son ouvrage, des imitations d'Homère. Or il ne pouvait pas toujours être donné aux forces humaines d'atteindre jusqu'à cette divinité poétique. Prenons pour exemple le passage suivant, dont je désire soumettre l'appréciation à votre jugement. Minerve, protectrice de Diomède, lui prête dans le combat des flammes ardentes, dont l'éclat rejaillissant de son casque et de ses armes lui sert d'auxiliaire contre l'ennemi.

« La flamme jaillissait avec abondance du bou-
« clier et du casque (de Diomède). »

Virgile, trop émerveillé de cette fiction, en use immodérément; tantôt il dit de Turnus :

« Une aigrette couleur de sang s'agite au haut
« de son casque, et des éclairs étincelants par-
« tent de son bouclier. »

Tantôt il dit la même chose d'Énée :

« Son casque brille sur sa tête, au-dessus de la-
« quelle une aigrette se déploie en forme de
« flamme; son bouclier d'or vomit de vastes
« feux. »

Ceci est d'autant plus déplacé en cet endroit, qu'Énée ne combattait pas encore, et ne faisait que d'arriver sur un vaisseau. Ailleurs :

« Le casque (de Turnus), décoré d'une triple
« crinière, supporte une Chimère, dont la gueule
« vomit les feux de l'Etna. »

Veut-il faire admirer les armes que Vulcain vient d'apporter sur la terre à Énée, Virgile dit :

« Son casque terrible est armé d'une aigrette,
« et vomit des flammes. »

Veut-on un autre exemple de cet abus de l'imitation? Séduit par l'éclat de ce passage (d'Homère) que nous avons cité plus haut : « Le fils de Saturne confirme ses paroles, etc. » Virgile a voulu tardivement attribuer aux paroles de Jupiter une semblable révérence. Après l'avoir fait parler sans fracas, dans le premier, le quatrième et le neuvième livre, il dit (dans le dixième), lorsqu'après les débats de Jupiter et de Vénus, Jupiter va prendre la parole :

« La demeure sublime des dieux est dans le
« silence; la terre tremble sur sa base; l'air immo-
« bile se tait; les zéphyrs s'arrêtent, et les mers
« paisibles calment leur surface ».

Comme si ce n'était pas le même Jupiter, qui peu auparavant a parlé, sans que l'univers manifestât sa vénération. Une pareille inopportunité se

Ἥτ' ὀλίγη μὲν πρῶτα κορύσσεται, αὐτὰρ ἔπειτα
Οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη, καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει.

Homerus ἔριν, hoc est, *contentionem*, a parvo dixit incipere, et postea in incrementum ad cœlum usque subcrescere. Hoc idem Maro de *fama* dixit, sed incongrue. Neque enim æqua sunt augmenta contentionis et famæ; quia contentio, etsi usque ad mutuas vastationes ac bella processerit, adhuc contentio est, et manet ipsa, quæ crevit : fama vero cum in immensum prodit, fama esse jam desinit, et fit notio rei jam cognitæ. Quis enim jam famam vocet, cum res aliqua a terra in cœlum nota sit? Deinde nec ipsam hyperbolem potuit æquare. Ille cœlum dixit, hic auras et nubila. Hæc autem ratio fuit non æquandi omnia, quæ ab auctore transcripsit, quod in omni operis sui parte alicujus Homerici loci imitationem volebat inserere; nec tamen humanis viribus illam divinitatem ubique poterat æquare : ut in illo loco, quem volo omnium nostrum judicio in commune pensari. Minerva Diomedi suo pugnanti dumtaxat flammarum addit ardorem; et inter hostium cædes fulgor capitis vel armorum pro milite minatur :

Δαῖέ οἱ ἐκ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος ἀκάματον πῦρ.

Hoc miratus supra modum Vergilius, immodice est usus. Modo enim ita de Turno dicit :

Tremunt sub vertice cristæ
Sanguineæ, clypeoque micantia fulmina mittunt.

modo idem ponit de Ænea :

Ardet apex capiti, cristique ac vertice flamma
Funditur, et vastos umbo vomit æreus ignes.

Quod quam importune positum sit, hinc apparet, quod necdum pugnabat Æneas, sed tantum in navi veniens apparebat. Alio loco :

Cui triplici crinita juba galea alta Chimæram
Sustinet, Ætneos efflantem faucibus ignes.

Quid? quod Æneas, recens allatis armis a Vulcano, et in terra positis, miratur

Terribilem cristis galeam flammasque vomentem.

Vultis etiam fruendi aviditatem videre? loci hujus, cujus supra meminimus, fulgore correptus,

Ἦ, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων·
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος,
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο· μέγαν δ' ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

sero voluit loquenti Jovi assignare parem reverentiam. Nam

remarque dans l'emploi que fait le poëte, de la balance de Jupiter, emprunté de ce vers (d'Homère) :

« En ce moment le père des dieux soulevait ses « balances d'or. »

Car Junon ayant déjà dit, en parlant de Turnus :

« Maintenant je vois ce jeune homme prêt à « venir lutter contre des destins inégaux; le jour « des Parques approche, avec la force ennemie. »

Il était manifeste qu'il devait infailliblement périr; cependant le poëte ajoute tardivement :

« Jupiter tient lui-même deux balances en équi-« libre, et place dans leurs bassins les destinées « diverses des deux combattants. »

Mais il faut pardonner à Virgile ces fautes, et d'autres, où l'a fait tomber une admiration excessive pour Homère. D'ailleurs, il était difficile qu'il ne fût pas quelquefois inférieur à celui que, dans tout le cours de son ouvrage, il se propose constamment pour modèle. Car il a toujours les yeux fixés sur Homère, pour tâcher d'imiter sa simplicité, sa grandeur, l'élévation et la majesté calme de son style. C'est chez lui qu'il a puisé les traits magnifiques et variés de ses héros, l'intervention des dieux, les autorités mythologiques, l'expression des sentiments de la nature, la recherche des souvenirs, la prodigalité des comparaisons, l'harmonie d'une éloquence entraînante, et enfin l'ensemble imposant des diverses parties.

CHAPITRE XIV.

Que Virgile s'est tellement complu dans l'imitation d'Homère, qu'il a voulu imiter quelques-uns de ses défauts. Avec quel soin il a imité les épithètes ainsi que les autres ornements du discours.

Virgile se complaît tellement à imiter Homère, qu'il imite même des défauts mal à propos reprochés à ses vers. Ainsi, il approuve dans la versification d'Homère ces sortes de vers que les Grecs appellent *acéphales*, lâches (λαγαροὶ), hypercataleptiques, et il ne craint pas de les imiter. Exemples de vers *acéphales :*

.... arietat in portas,

...« (frappe de la tête contre les portes »).

Parietibus textum cæcis iter,

(« chemin tissu de murailles aveugles;) »

et autres vers semblables. »

Exemples de vers *lâches*, c'est-à-dire qui ont dans le milieu des syllabes brèves pour des longues :

... Et duros obice postes.

«.... Les portes affermies par des barrières »).

Consilium ipse pater et magna incepta Latinus.

(« Latinus lui-même sort du conseil, (et renonce) « à son important dessein. »)

Exemples de vers *hypercataleptiques*, c'est-à-dire, trop longs d'une syllabe :

..... quin protinus omnia.

....Vulcano decoquit humorem.

(«.... fait cuire le liquide sur le feu.»)

Spumas miscens argenti vivaque sulphura.

cum et in primo volumine, et in quarto, et in nono loquatur quædam Juppiter sine tumultu, denique post Junonis et Veneris jurgium, infit, eo dicente :

Deum domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus, silet arduus æther :
Tum Zephyri posuere, premit placida æquora pontus.

tanquam non idem sit, qui locutus sit paulo ante, sine ullo mundi totius obsequio. Similis importunitas est in ejusdem Jovis lance, quam ex illo loco sumsit :

Καὶ τότε δὴ χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα.

Nam cum jam de Turno prædixisset Juno,

Nunc juvenem imparibus video concurrere fatis,
Parcarumque dies, et lux inimica propinquat;

manifestumque esset, Turnum utique periturum; sero tamen

Juppiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, et fata imponit diversa duorum.

Sed hæc et alia ignoscenda Vergilio, qui studii circa Homerum nimietate excedit modum. Et re vera non poterat non in aliquibus minor videri, qui per omnem poesim suam hoc uno est præcipue usus archetypo. Acriter enim in Homerum oculos intendit, ut æmularetur ejus non modo magnitudinem, sed et simplicitatem et præsentiam orationis, et tacitam majestatem. Hinc diversarum inter heroas suos personarum varia magnificatio : hinc Deorum interpositio : hinc auctoritas fabulosorum : hinc affectuum naturalis expressio : hinc monumentorum : persecutio : hinc parabolarum exaggeratio : hinc torrentis orationis sonitus : hinc rerum singularum cum splendore fastigium.

CAPUT XIV.

In tantum Vergilio dulcem fuisse imitationem Homeri, ut vitia quoque nonnulla æmulari voluerit. Tum quantopere illius sit imitatus epitheta, ceteraque, quæ gratiorem reddunt orationem.

Adeo autem Vergilio Homeri dulcis imitatio est, ut et in versibus vitia, quæ a nonnullis imperite reprehenduntur, imitatus sit, eos dico, quos Græci vocant ἀκεφάλους, λαγαροὺς, ὑπερκαταληκτικούς. Quos hic quoque, Homericum stilum approbans, non refugit : ut sunt apud ipsum, ἀκέφαλοι :

Arietat in portis.
Parietibus textum cæcis iter.

et similia. Λαγαροὶ autem, qui in medio versu breves syllabas pro longis habent :

Et duros obice postes.
Consilium ipse pater et magna incepta Latinus.

Ὑπερκαταληκτικοὶ syllaba longiores sunt :

Quin protinus omnia.

et :

Vulcano decoquit humorem.

et :

Spumas miscens argenti vivaque sulphura.

et :

Arbutus horrida.

Sunt apud Homerum versus vulsis ac rasis similes, et ni-

« ils mêlent l'écume d'argent et le soufre vif. »)

.... arbutus horrida.

(« .... l'arbousier épineux) »

On trouve aussi dans Homère des vers nus et sans ornements, qui ne diffèrent en rien du langage ordinaire de la conversation. Virgile paraît affectionner en eux une noble négligence.

(Homère) :

« .... Cent cinquante juments rousses toutes « saillies. »

(Virgile) :

« L'amour triomphe de tout; cédons, nous « aussi, à l'amour. »

« O Palinure, tu seras jeté nu sur quelque « plage inconnue. »

Il est aussi des répétitions gracieuses, que Virgile ne redoute pas.

« Pan lui-même, s'il voulait entrer en lice avec « moi, au jugement de l'Arcadie; Pan lui-même, « au jugement de l'Arcadie, s'avouerait vaincu. »

Virgile, en les imitant, nous a révélé son admiration pour les épithètes homériques : μοιρηγενὲς (né sous un astre heureux), ὀλβειοδαίμων (heureux génie), χαλκεοθωρήκων (cuirasse d'airain), ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι (les boucliers qui couvrent le nombril ou qui en offrent les formes), θωρήκων νεοσμήκτων (cuirasse nouvellement polie), κυανοχαίταν (chevelure noire), ἐνοσίχθων, ἐννοσίγαιος (qui ébranle la terre), νεφεληγερέταο (qui rassemble les nuages), οὔρεά τε σκιόεντα (les montagnes ombragées), θάλασσά τε ἠχήεσσα (la mer mugissante), κυανόχροες (couleur d'azur), et mille autres expressions du même genre, qui sont comme des étoiles brillantes dont l'éclat divin répand la variété sur la majestueuse poésie d'Homère. A ces épithètes répondent, dans Virgile, celles de *malesuada fames* (la faim mauvaise conseillère), *auricomi rami* (les branches à la chevelure dorée), *centumgeminus Briareus* (Briarée aux cent bras), *fumiferam noctem* (la nuit fumeuse), et tant d'autres qu'un lecteur attentif remarquera presque à chaque vers.

Souvent Homère, dans le cours de sa narration, semble adresser la parole à quelqu'un :

« Vous auriez dit un homme à la fois irrité et « en démence. »

« Vous auriez vu alors le divin Agamemnon « veillant. »

Virgile n'a pas négligé non plus d'imiter cette tournure de phrase :

« Vous les auriez vus déménageant, et se pré- « cipitant hors de la ville. »

« Vous auriez vu ces armées rangées en bataille « animer toute la côte de Leucate. »

« Vous auriez vu les Cyclades déracinées flot- « ter sur la mer. »

« Vous voyez (les oiseaux aquatiques) se la- « ver dans l'eau sans se mouiller. »

Le divin Homère sait rattacher très à propos au fil de sa narration les événements soit récents, soit écoulés depuis longtemps, sans néanmoins les disposer par ordre chronologique ; et de cette manière, en ne laissant rien ignorer des événements passés, il évite les formes du style historique. Achille, avant sa colère, avait déjà renversé Thèbes d'Asie et plusieurs autres cités. Mais le poëme d'Homère ne commence qu'avec cette colère. Toutefois, pour ne pas nous laisser ignorer les faits antérieurs, la narration en est amenée à propos :

« Nous sommes allés à Thèbes, la ville sacrée « d'Éétion : nous l'avons dévastée, et nous avons « amené ici toutes ses dépouilles. »

Et ailleurs :

---

hil differentes ab usu loquendi. Hos quoque tanquam heroice incomtos adamavit :

Ἵππους δὲ ξανθὰς ἑκατὸν, καὶ πεντήκοντα
Θηλείας πάσας.

Omnia vincit amor; et nos cedamus amori.
Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena.

Sunt amœnæ repetitiones, quas non fugit; ut :

Pan etiam Arcadia mecum si judice certet,
Pan etiam Arcadia dicet se judice victum.

Homerica quoque epitheta quantum sit admiratus, imitando confessus est : Μοιρηγενὲς, Ὀλβειοδαίμων. Χαλκεοθωρήκων. Ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι. Θωρήκων νεοσμήκτων. Κυανοχαίταν. Ἐνοσιχθων, Ἐννοσίγαιος. Νεφεληγερεταο. Οὔρεά τε σκιόεντα, θάλασσά τε ἠχήεσσα. Κυανόχροες. Et mille talium vocabulorum, quibus velut sideribus micat divini carminis variata majestas. Ad hæc a vestro respondetur, *Malesuada fames, auricomi rami, centumgeminus Briareus*. Adde et *fumiferam noctem*, et quidquid in singulis pæne versibus diligens lector agnoscit. Sæpe Homerus inter narrandum velut ad aliquem dirigit orationem :

Φαίης κεν ζάκοτόν τινα ἔμμεναι, ἄφρονά θ' αὔτως.

et :

Ἔνθ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδοις Ἀγαμέμνονα δῖον.

nec hoc Vergilius prætermisit :

Migrantes cernas, totaque ex urbe ruentes.

et :

Totumque instructo Marte videres
Fervere Leucaten.

et :

Pelago credas innare revulsas
Cycladas ;

et :

Studio incassum videas gestire lavandi.

Item divinus ille vates res vel paulo, vel multo ante transactas opportune ad narrationis suæ seriem revocat; ut et historicum stilum vitet, non per ordinem digerendo, quæ gesta sunt, nec tamen præteritorum nobis notionem subtrahat. Theben Asiæ civitatem aliasque plurimas Achilles, antequam irasceretur, everterat : sed Homeri opus ab Achillis ira sumsit exordium. Ne igitur ignoraremus, quæ prius gesta sunt, fit eorum tempestiva narratio :

Ὠχόμεθ' ἐς Θήβην ἱερὴν πόλιν Ἠετίωνος,
Τὴν δὲ διεπράθομέν τε, καὶ ἤγομεν ἐνθάδε πάντα.

et alibi :

Δώδεκα δὴ σὺν νηυσὶ πόλεις ἀλάπαξ' ἀνθρώπων.

« J'ai dévasté douze villes avec la flotte, et onze dans les champs troyens avec l'armée de terre »

De même, lorsqu'il est question de Calchas, le poëte saisit l'occasion de nous faire connaître quel est celui qui dirigea la flotte des Grecs vers les rivages troyens qui leur étaient inconnus :

« (Calchas) avait dirigé vers Ilion les vaisseaux « des Grecs, au moyen de l'art de la divination « qu'Apollon lui avait donné. »

Calchas raconte encore le présage que donna aux Grecs, durant leur navigation, ce serpent qui dévora des passereaux; ce qui leur annonçait que leur armée aurait dix ans à passer dans le pays ennemi. Dans un autre endroit, c'est un vieillard qui raconte d'anciens événements. Or, on sait que la vieillesse est verbeuse, et se plaît à faire des narrations :

(Nestor :) « Pour moi, j'ai eu affaire jadis avec « des hommes plus vaillants que vous, etc. »

et ailleurs :

(Nestor :) « Ah! si j'étais aussi jeune, et si « j'avais encore toutes mes forces, etc. »

Virgile a très-bien imité ces divers artifices :

(Évandre :) « Je m'en souviens, lorsque Priam, « fils de Laomédon, vint visiter les États de sa « sœur Hésione. »

(Didon :) « Je me souviens même que Teucer « vint autrefois à Sidon. »

(Évandre :) « Tel que j'étais lorsque, pour la « première fois, je mis en déroute une armée « sous les murs mêmes de Préneste. »

Voyez aussi le récit tout entier du vol et de la punition de Cacus. Enfin Virgile n'a jamais négligé, à l'exemple de son modèle, de nous instruire des faits anciens.

(Exemple :)

« Car on dit que Cygnus, pleurant son bien- « aimé Phaéton. »

— Et plusieurs autres exemples semblables.

—

CHAPITRE XV.

Des diversités qu'on observe dans les dénombrements de troupes chez Virgile et chez Homère.

Dans les énumérations de soldats auxiliaires (ce que les Grecs appellent *catalogues*), Virgile continue à s'efforcer d'imiter Homère; mais néanmoins il s'éloigne un peu quelquefois de sa méthode, pleine de noblesse. Homère, omettant les Lacédémoniens, les Athéniens et même les Mycéniens, auxquels appartenait le chef de l'armée, commence son énumération par la Béotie. Ce n'est point par un motif pris de la dignité du rang de cette province, mais parce qu'elle lui offre un promontoire très-connu pour point de départ. C'est de là qu'il s'avance, parcourant successivement les pays alliés, tant insulaires que littoraux. Les régions qu'il rencontre sur sa route, limitrophes les unes des autres, le ramènent progressivement au point d'où il est parti, sans qu'aucun écart l'ait fait dévier. Mais, fidèle à son ordre méthodique, quand son énumération est terminée, il se retrouve au lieu où il l'avait commencée. Virgile au contraire, n'observant aucune méthode dans la mention qu'il fait des divers pays, bouleverse par de fréquentes divagations la disposition des lieux. Le premier individu qu'il nomme est Massicus, chef des guerriers de Clusium et de Cose : après

Πεζὸς δ' ἕνδεκά φημι κατὰ Τροίην ἐρίβωλον.

item, ne ignoraremus, quo duce classis Græcorum ignotum sibi Trojæ litus invenerit, cum de Calchante quereretur, ait :

Καὶ νήεσσ' ἡγήσατ' Ἀχαιῶν Ἴλιον εἴσω,
Ἣν διὰ μαντοσύνην, τήν οἱ πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων.

Et ipse Calchas narrat omen, quod Græcis navigantibus de serpente passerum populatore contigerit. Ex quo denuntiatum est, exercitum annos decem in hostico futurum. Alio loco senex, id est, referendis fabulis amica et loquax ætas, res refert vetustas :

Ἤδη γάρ ποτ' ἐγὼ καὶ ἀρείοσιν, ἠέπερ ὑμῖν,
Ἀνδράσιν ὡμίλησα.

et reliqua. Et alibi.

Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι, βίη δέ μοι ἔμπεδος εἴη,

et sequentia. Vergilius omne hoc genus pulcherrime æmulatus est.

Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
Laomedontiadem Priamum.

et :

Atque equidem Teucrum memini Sidona venire.

et :

Qualis eram cum primam aciem Præneste sub ipsa
Stravi.

et de furto vel pœna Caci tota narratio. Nec vetustissima tacuit, quin et ipsa notitiæ nostræ auctoris sui imitator ingereret :

Namque ferunt luctu Cygnum Phaethontis amati.

et similia.

—

CAPUT XV.

Quæ diversitas catalogorum sit apud Vergilium et Homerum.

Ubi vero enumerantur auxilia, quem Græci catalogum vocant, eundem auctorem suum conatus imitari, in nonnullis paululum a gravitate Homerica deviavit. Primum, quod Homerus prætermissis Athenis, ac Lacedæmone, vel ipsis Mycenis, unde erat rector exercitus, Bœotiam in catalogi sui capite locavit, non ob loci aliquam dignitatem, sed notissimum promontorium ad exordium sibi enumerationis elegit. Unde progrediens, modo mediterranea, modo maritima juncta describit. Inde rursus ad utrumque situm cohærentium locorum disciplina describentis velut iter agentis accedit. Nec ullo saltu cohærentiam regionum in libro suo hiare permittit; sed obviandi more procedens redit unde digressus est, et ita finitur, quidquid enumeratio ejus amplectitur. Contra Vergilius nullum in commemorandis regionibus ordinem servat, sed locorum seriem saltibus lacerat. Adducit primum Clusio et Cosis Massicum, Abas hunc sequitur manu Populoniæ Ilvæque comi-

lui vient Abas, accompagné des soldats de Populonie et d'Ilva (l'île d'Elbe); ensuite Asilas, envoyé par les habitants de Pise, dont la situation, très-éloignée de l'Étrurie, est trop connue pour qu'il soit besoin de la faire remarquer. Il revient ensuite à Cose, à Pyrges et à Gravisca, villes situées non loin de Rome, aux contingents desquelles il assigne pour chef Astur. De là Cygnus l'entraîne en Ligurie, et Ocnus à Mantoue. Si l'on parcourt ensuite l'énumération des auxiliaires de Turnus, et la situation des régions auxquelles ils appartiennent, l'on verra que Virgile n'a pas mieux suivi cette fois l'ordre de la disposition des lieux. D'autre part, Homère a soin de ramener dans la suite de la guerre, pour y venir éprouver un sort heureux ou fatal, tous ceux dont il a prononcé le nom dans son énumération. Lorsqu'il veut mentionner la mort de ceux qui n'y ont point été compris, il introduit une dénomination collective, au lieu d'un nom d'homme. Lorsqu'il veut parler de la mort d'un grand nombre d'individus, il appelle cela une moisson d'hommes. En un mot, il ne se permet pas facilement de prononcer ou d'omettre, dans le combat, tout nom en dehors ou en dedans de son catalogue. Virgile s'est affranchi de ces difficultés; car il omet de reparler, dans le courant de la guerre, de quelques-uns de ceux qu'il a nommés dans son énumération, tandis qu'il en nomme d'autres dont il n'avait point parlé jusque-là. Il dit que, sous la conduite de Massicus, « vinrent mille jeunes gens des villes de « Clusium et de Cose. » Et, dans la suite, il fait fuir Turnus « sur le vaisseau qui avait amené « Osinius, roi de Clusium. » Cet Osinius n'avait point encore été nommé. D'ailleurs, n'est-il pas absurde de mettre le roi sous les ordres de Massicus? Enfin, ni Massicus, ni Osinius, ne jouent aucun rôle durant le cours de la guerre. Il en est de même :

« Des courageux Gyas et Séreste, du bel Équi-
« colus, du belliqueux Hémon, du vaillant Um-
« bron, de Virbius, brillant rejeton d'Hippo-
« lyte. »

Ils n'ont obtenu, parmi la foule des combattants, aucune mention, soit glorieuse, soit honteuse. Astur, Cupanon et Cygnus, célèbres par les fables de Cygnus et de Phaéton, ne font rien dans le combat; tandis que les noms obscurs d'Alésus et de Saratus y figurent, ainsi qu'Atinas, qui n'avait point été nommé auparavant. De plus, par défaut d'attention, Virgile introduit la confusion parmi les personnages qu'il nomme. Ainsi, dans le neuvième livre, Asilas terrasse Corinée, lequel reparaît dans le douzième pour tuer Ébuse :

« Corinée, qui se trouvait là, saisit sur l'autel
« un tison ardent, et le porte au visage d'Ébuse,
« qui venait le frapper. »

De même Numa, après avoir été tué par Nisus, se trouve ensuite poursuivi par Énée. Celui-ci tue Camerte, dans le dixième livre; et, dans le douzième, « Juturne prend la forme de Camerte. » Clorée est tué dans l'onzième livre par Camille, et dans le douzième, par Turnus. Je me demande si Palinure-Jasides et Japix-Jasides sont deux frères. Hippocoon est qualifié fils d'Hyrtacide, tandis que je retrouve ailleurs :

tatus. Post hos Asilan miserunt Pisæ. Quæ in quam longinqua sint Etruriæ parte, notius est, quam ut annotandum sit. Inde mox redit Cærete, et Pyrgos, et Graviscas, loca urbi proxima, quibus ducem Asturem dedit. Hinc rapit illum Cygnus ad Liguriam, Ocnus Mantuam. Sed nec in catalogo auxiliorum Turni, si velis situm locorum mente percurrere, invenies illum continentiam regionum secutum. Deinde Homerus omnes, quos in catalogo numerat, etiam pugnantes vel prospera, vel sinistra sorte, commemorat : et, cum vult dicere occisos, quos catalogo non inseruit, non hominis, sed multitudinis, nomen inducit : et quoties multam necem significare vult, messem hominum factam esse dicit; nulli certum nomen facile extra catalogum vel addens in acie, vel detrahens. Sed Maro noster anxietatem hujus observationis omisit. Nam et in catalogo nominatos præterit in bello, et alios nominat, ante non dictos. Sub Massico duce mille manus juvenum venisse, dixit,

qui mœnia Clusi,
Quique Cosas liquere.

deinde Turnus navi fugit,

Qua rex Clusinis advectus Osinius oris;

quem Osinium nunquam antea nominavit. Et nunc ineptum est, regem sub Massico militare. Præterea nec Massicus, nec Osinius in bello penitus apparent. Sed et illi, quos dicit,

Fortemque Gyam, fortemque Serestum,
Pulcher *quoque* Equicolus,

et :

Mavortius Hæmon,

et :

fortissimus Umbro,

et :

Virbius Hippolyti proles pulcherrima bello,

nullum locum inter pugnantium agmina, vel gloriosa, vel turpi commemoratione meruerunt. Astur, itemque Cupano, et Cygnus, insignes Cygni Phaethontisque fabulis, nullam pugnæ operam præstant, cum Alesus et Sarato ignotissimi pugnent, et Atinas ante non dictus. Deinde in his, quos nominat, sit sæpe apud ipsum incauta confusio. In nono Corinæum sternit Asilas; deinde in duodecimo Ebusum Corinæus interficit :

Obvius ambustum torrem Corinæus ab ara
Corripit, et venienti Ebuso plagamque ferenti
Occupat os.

sic et Numam, quem Nisus occidit, postea Æneas persequitur :

Fortemque Numam.

Camertem in decimo Æneas sternit. At in duodecimo,

Juturna formam assimulata Camertæ.

Clorea in undecimo occidit Camilla, in duodecimo Tur-

« Asilas, fils d'Hyrtacide, renverse Corinée. » A la vérité, il est possible que deux individus aient porté le même nom; mais voyez l'exactitude d'Homère dans de pareils cas. Comme il a deux Ajax dans son poëme, il appelle l'un : « le « fils de Télamon; » et l'autre : « le bouillant « fils d'Oïlée. » Il dit ailleurs que « ces deux héros « avaient le même nom et le même courage. » C'est ainsi qu'il a soin de séparer par des insignes spéciaux ceux qui portent un nom semblable, afin que les différents prénoms ne jettent point le lecteur dans l'incertitude.

Virgile, dans son énumération, a tâché d'éviter la monotonie. Homère a eu ses motifs pour répéter souvent la même tournure :

« Les habitants d'Asplédos ; »
« Ceux de l'Eubée; ceux d'Argos;
« Ceux de la grande Lacédémone, entourée de
« montagnes. »

Virgile, au contraire, varie ses tournures, ayant l'air d'appréhender les répétitions, comme des fautes ou comme des taches :

« Le cruel Mézence, du pays des Tyrrhéniens,
« commence le premier la guerre. »
« A ses côtés marche son fils Lausus. »
« Après eux (Aventinus montre) dans la plaine
« son char décoré d'une palme. »
« Ensuite les deux frères. »
« Et le fondateur de Préneste. »
« Et Messape, dompteur de chevaux. »
« Voici l'antique sang des Sabins. »
« Le fils d'Agamemnon. »
« Et toi venu des montagnes. »
« Le prêtre de la nation des Marrubiens vint
« aussi; le fils d'Hippolyte marchait aussi. »

Peut-être quelques personnes penseront que la variété de l'un est préférable à la divine simplicité de l'autre. Pour moi, je ne sais comment il se fait qu'Homère soit le seul chez qui ces répétitions ne me paraissent point déplacées. Elles me semblent convenables au génie antique du poëte et à la nature même de l'énumération. N'ayant dans ce morceau que des noms à relater, il n'a point voulu se donner la peine de tourmenter minutieusement son style, pour y répandre de la variété; mais, à l'exemple de celui qui passe effectivement une armée en revue, il se sert simplement des expressions numériques; ce qui n'empêche pas qu'il ne sache, quand il le faut, ajouter d'ingénieuses circonstances aux noms des chefs de l'armée :

« Schédius et Épistrophus commandaient aux
« Locriens. »
« Le chef des Locriens était le bouillant Ajax,
« fils d'Oïlée. »
« Niréus d'Ésyma conduisait trois vaisseaux
« pareils. »

Virgile lui-même admirait les énumérations accumulées d'Homère, qu'il a traduites avec une grâce que j'oserais presque dire supérieure à celle de l'original :

« Ceux qui habitent Gnosse, Gortyne qui est
« bien enceinte de murs, Lyctum, Milet, la blan-
« che Lycaste, et Phaste. » (Homère).

C'est à l'exemple de ce passage, et d'autres semblables, que Virgile a dit :

---

nus. Palinurus Iasides, et Iapix Iasides quæro an fratres sint. Hyrtacides est Hippocoon, et rursus

Hyrtacides Corinæum sternit Asilas.

sed potuerunt duo unum nomen habuisse. Ubi est illa in his casibus Homeri cautio? apud quem cum duo Ajaces sint, modo dicit, Τελαμώνιος Αἴας; modo :

Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας.

item alio :

ἶσον θυμὸν ἔχοντε ὁμώνυμοι.

Nec desinit, quos jungit nomine, insignibus separare; ne cogatur lector suspiciones de varietate appellationis agitare. Deinde in catalogo suo curavit Vergilius vitare fastidium : quod Homerus alia ratione non cavit, eadem figura sæpe repetita.

Οἳ δ' Ἀσπληδὸν' ἔναιον.
Οἳ δ' Εὔβοιαν ἔχον.
Οἵτ' Ἄργος τ' εἶχον.
Οἵτ' εἶχον κοιλὴν Λακεδαίμονα κατώεσσαν.

Hic autem variat, velut dedecus aut crimen vitans repetitionem :

Primus init bellum Tyrrhenis Asper ab oris.
Filius huic juxta Lausus.
Post hos insignem fama per gramina currum.
Tum gemini fratres.
Nec Prænestinæ fundator.
At Mesapus equum domitor.
Ecce Sabinorum prisco de sanguine.
Hic Agamemnonius.
Et te montosæ.
Quin et Marrubia venit de gente sacerdos.
Ibat et Hippolyti proles.

Has copias fortasse putat aliquis divinæ illi simplicitati præferendas. Sed nescio, quo modo Homerum repetitio illa unice decet; et est genio antiqui poetæ digna, enumerationique conveniens : quod in loco mera nomina relaturus non incurvavit se, neque minute torsit, deducendo stilum per singulorum varietates; sed stat in consuetudine percensentium, tanquam per aciem dispositos enumerans. Quod non aliis quam numerorum fit vocabulis. Et tamen egregie, ubi oportet, de nominibus ducum variat :

Αὐτὰρ φωκήων Σχέδιος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχεν.
Λοκρῶν δ' ἡγεμόνευεν Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας.
Νιρεὺς δ' Αἰσύμνηθεν ἄγεν τρεῖς νῆας ἐίσας.

Illam vero enumerationis congestionem apud Homerum Maro admiratus ita expressit, ut pæne eum dixerim elegantius transtulisse.

Οἳ Κνωσσόν τ' εἶχον, Γόρτυνά τε τειχιόεσσαν,
Λύκτον, Μίλητόν τε, καὶ ἀργινόεντα Λύκαστον,
Φαῖστόν τε.

Et similia. Ad quod exemplum illa Vergiliana sunt :

« Les campagnes sont couvertes de troupes : « les jeunes descendants des Argiens, les batail- « lons des Arunces, les Rutules, les vieux Sica- « niens, et auprès d'eux le corps des Gauranes, « et les Labiens qui portent des boucliers peints; « les peuples qui habitent les bords du Tibre, et « ceux qui cultivent la rive sacrée du Numi- « cus, qui labourent les collines Rutules et la « montagne de Circé, champs que protége Jupiter « Anxur etc. »

CHAPITRE XVI.

Des ressemblances qui se rencontrent dans les dénombrements (de troupes) de Virgile et dans ceux d'Homère; des maximes fréquentes qui se trouvent dans leurs ouvrages; des passages dans lesquels Virgile, soit par hasard, soit à dessein, s'éloigne d'Homère; et de ceux dans lesquels il dissimule ses imitations.

Nos deux poëtes ont soin, dans leurs dénombrements de troupes, après des détails arides et des catalogues de noms propres, de placer un récit d'une poésie agréable, pour délasser l'esprit du lecteur. Homère sait amener, parmi les énumérations des noms de pays et de villes, des récits qui rompent la monotonie.

« Ceux qui habitaient Pylos et la riante Aré- « née, et Thryon où est un gué de l'Alphée, et « Apys qui est bien bâtie; Cyparisse, Amphigé- « née, Plétée, Élos, Dorion, où les Muses pri- « vèrent le Thrace Thamyris de l'art du chant : « ce Thamyris, fils d'Eurytus, natif d'Œchalie, « assurait orgueilleusement qu'il triompherait, « au chant, des Muses elles-mêmes, filles de Jupi- « ter; mais celles-ci irritées l'aveuglèrent, lui « enlevèrent l'art divin du chant, et lui firent « perdre le souvenir de l'art de jouer de la ci- « thare. »

Et ailleurs :

« Le chef de ces peuples était Tlépolème, que sa « lance avait rendu célèbre. Hercule l'eut d'As- « tyochée, qu'il amena d'Éphyre, ville située sur « les bords du fleuve Sellente, après avoir dévasté « plusieurs villes habitées par les enfants de Ju- « piter. Tlépolème, après avoir été nourri dans « l'abondance, tua bientôt l'oncle chéri de son « père, le vieux Licymnius, fils de Mars. »

Voyez aussi ce qui suit et les ornements, dont Homère l'embellit. Virgile, fidèle à suivre son modèle, intercale dans son premier dénombrement l'épisode d'Aventin et celui d'Hippolyte, et dans le second l'épisode de Cygnus. Ce sont ces ornements mêlés à la narration qui en détruisent la monotonie. Virgile observe la même chose, avec beaucoup d'élégance, dans tous ses livres des Géorgiques. Ainsi, après les préceptes, arides de leur nature, pour soulager l'esprit et l'oreille du lecteur, il termine chacun de ses livres par un épisode qui en est déduit. Dans le premier livre, ce sont les signes précurseurs des orages; dans le deuxième, l'éloge de la vie champêtre; dans le troisième, la description de l'épidémie des troupeaux; le quatrième enfin est terminé par l'épisode, bien amené, d'Orphée et d'Aristée. C'est ainsi que, dans tous les ouvrages de Virgile, reluit l'imitation d'Homère.

La poésie d'Homère est remplie de sentences,

Agmina densentur campis, Argivaque pubes,
Auruncæque manus, Rutuli, veteresque Sicani,
Stant Gauranæ acies, et picti scuta Labici :
Qui saltus, Tiberine, tuos, sacrumque Numici
Litus arant, Rutulosque exercent vomere colles,
Circæumque jugum : quis Juppiter Anxuris arvis
Præsidet, etc.

—

CAPUT XVI.

Quæ utriusque catalogis similitudo, quam crebræ apud utrumque sententiæ. Tum in quibus sive casu, sive sponte, ab Homero Vergilius desciscat, et in quibus imitationem ipsam dissimulet.

Uterque in catalogo suo post difficilium rerum vel nominum narrationem infert fabulam cum versibus amœnioribus, ut lectoris animus recreetur. Homerus inter enumeranda regionum et urbium nomina facit locum fabulis, quæ horrorem satietatis excludant :

Οἳ δὲ Πύλον τ' ἐνέμοντο, καὶ Ἀρήνην ἐρατεινὴν,
Καὶ Θρύον Ἀλφειοῖο πόρον, καὶ ἐύκτιτον Αἶπυ,
Καὶ Κυπαρισσήεντα, καὶ Ἀμφιγένειαν ἔναιον,
Καὶ Πτελεὸν, καὶ Ἕλος, καὶ Δώριον· ἔνθά τε Μοῦσαι
Ἀντόμεναι, Θάμυριν τὸν Θρήϊκα παῦσαν ἀοιδῆς,
Οἰχαλίηθεν ἰόντα, παρ' Εὐρύτου Οἰχαλιῆος·
Στεῦτο γὰρ εὐχόμενος νικησέμεν, εἴπερ ἂν αὐταὶ
Μοῦσαι ἀείδοιεν, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο·
Αἱ δὲ χολωσάμεναι πηρὸν θέσαν· αὐτὰρ ἀοιδὴν
Θεσπεσίην ἀφέλοντο, καὶ ἐκλέλαθον κιθαριστύν.

et alibi :

Τῶν μὲν Τληπόλεμος δουρικλυτὸς ἡγεμόνευεν,
Ὃν τέκεν Ἀστυόχεια βίῃ Ἡρακληείῃ,
Τὴν ἄγετ' ἐξ Ἐφύρης ποταμοῦ ἀπὸ Σελλήεντος,
Πέρσας ἄστεα πολλὰ διοτρεφέων αἰζηῶν.
Τληπόλεμος δ', ἐπεὶ οὖν τράφ' ἐνὶ μεγήρῳ εὐπήκτῳ,
Αὐτίκα πατρὸς ἑοῖο φίλον μήτρωα κατέκτα
Ἤδη γηράσκοντα Λικύμνιον, ὄζον Ἄρηος.

et reliqua, quibus protraxit jucunditatem. Vergilius in hoc secutus auctorem, in priore catalogo modo de Aventino, modo de Hippolyto fabulatur : in secundo Cygnus ei fabula est. Et sic amœnitas intertexta fastidio narrationum medetur. In omnibus vero Georgicorum libris hoc idem summa cum elegantia fecit. Nam post præcepta, quæ natura res dura est, ut legentis animum vel auditum novaret, singulos libros acciti extrinsecus argumenti interpositione conclusit, primum de signis tempestatum, de laudatione rusticæ vitæ secundum; et tertius desinit in pestilentiam pecorum. Quarti finis est de Orpheo et Aristeo non otiosa narratio. Ita in omni opere Maronis, Homerica lucet imitatio. Homerus omnem poesim suam ita sen-

et chacun de ses apophthegmes est devenu proverbe, et a passé dans la bouche de tout le monde.

« Mais comment les dieux protégeraient-ils tous « les hommes ensemble? »

« Il faut bien accueillir l'hôte qui se présente, « et le laisser partir quand il veut. »

« La modération est excellente en toutes cho- « ses. »

« La plupart des hommes sont méchants. »

« Ce sont les faibles qui exigent des faibles « des gages pour les engager. »

« Insensés ceux qui veulent s'opposer à de plus « puissants qu'eux ! »

Voyez aussi plusieurs autres vers en forme de maximes. Il ne manque pas non plus de ceux-là dans Virgile.

« Nous ne sommes pas tous capables de toutes « choses. »

« L'amour subjugue tout. »

« Le travail opiniâtre triomphe de tout. »

« Mourir est-il donc si malheureux? »

« Chacun a son jour, qui est fixé. »

« Qu'exiger de l'ennemi, le courage plutôt « que la ruse? »

« Les productions propres à chaque contrée, et « celles que chaque contrée refuse. »

« Faim sacrilége de l'or. »

On trouve dans Virgile mille autres maximes pareilles, qu'il deviendrait fastidieux de rapporter, puisqu'elles sont dans la bouche de tout le monde, et qu'elles se présentent d'elles-mêmes à l'esprit du lecteur. Quelquefois cependant, soit fortuitement, soit spontanément, Virgile s'écarte des principes d'Homère. Ainsi, le poëte grec ne reconnaît point la Fortune; il attribue la direction universelle de toutes choses à un seul dieu qu'il appelle Moira; et le mot τύχη (le hasard) ne se trouve nulle part dans son poëme. Virgile au contraire, non-seulement reconnaît et mentionne le hasard, mais il lui attribue encore la toute-puissance; tandis que les philosophes qui ont prononcé son nom reconnaissent qu'il n'a par lui-même aucune force, mais qu'il est seulement le ministre du destin ou de la providence. Dans les fables, comme dans les narrations historiques, Virgile s'écarte aussi quelquefois d'Homère. Ainsi, chez ce dernier, Égéon combat pour Jupiter, tandis que, chez l'autre, il combat contre lui. Virgile nous représente Eumèdes, fils de Dolon, comme un guerrier courageux qui a hérité de la bravoure et de la vigueur de son père, tandis qu'Homère fait de Dolon un lâche. Le poëte grec ne fait pas la moindre mention du jugement de Pâris ; il ne fait point de Ganymède le rival de Junon enlevé par Jupiter, mais l'échanson de Jupiter enlevé dans le ciel par les dieux, pour les servir. Virgile attribue le ressentiment de la déesse Junon à ce qu'elle n'obtint pas, au jugement de Pâris, le prix de la beauté, motif qui serait honteux pour toute femme honnête; et il prétend que c'est à cause de cet adultère débauché qu'elle persécuta toute sa nation.

D'autres fois, c'est avec une sorte de dissimulation que Virgile imite son modèle. Il changera la disposition d'un lieu qu'Homère aura décrit, pour empêcher qu'on ne le reconnaisse. Homère, par une grande idée, suppose que le bouleversement de la terre arrache des enfers Pluton lui-même, poussant des cris d'épouvante.

« Le père des dieux et des hommes fit enten- « dre son tonnerre au haut du ciel, d'une manière

tentiis farsit, ut singula ejus ἀποφθέγματα vice proverbiorum in omnium ore fungantur. Ut :

Ἀλλ' οὔπως ἅμα πάντα θεοὶ δόσαν ἀνθρώποισι.
Χρὴ ξεῖνον παρέοντα φιλεῖν, ἐθέλοντα δὲ πέμπειν.
Μέτρον δ' ἐπὶ πᾶσιν ἄριστον.
Οἱ πλέονες κακίους.
Δειλαί τοι δειλῶν γε καὶ ἐγγύαι ἐγγυάασθαι.
Ἄφρων δ' ὅσκ' ἐθέλοι πρὸς κρείσσονας ἀντιφερίζειν.

et alia plurima, quæ sententialiter proferuntur. Nec hæc apud Vergilium frustra desideraveris :

Non omnia possumus omnes.
Omnia vincit amor.
Labor omnia vincit Improbus.
Usque adeone mori miserum est?
Stat sua cuique dies.
Dolus an virtus quis in hoste requirit?
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
Auri sacra fames.

et, ne obtundam nota referendo, mille sententiarum talium aut in ore sunt singulorum, aut obviæ intentioni legentis occurrunt. In nonnullis ab Homerica secta, haud scio casune an sponte, desciscit. Fortunam Homerus nescire maluit, et soli Deo, quem μοῖραν vocat, omnia regenda committit; adeo ut hoc vocabulum τύχη in nulla parte Homerici voluminis nominetur. Contra Vergilius non solum novit et meminit, sed omnipotentiam quoque eidem tribuit; quam et philosophi, qui eam nominant, nihil sua vi posse, sed decreti sive providentiæ ministram esse, voluerunt. Et in fabulis seu in historiis nonnunquam idem facit. Ægæon apud Homerum auxilio est Jovi : hunc contra Jovem armant versus Maronis. Eumedes Dolonis proles, bello præclara, animo manibusque parentem refert; cum apud Homerum Dolon imbellis sit. Nullam commemorationem de judicio Paridis Homerus admittit. Idem vates Ganymedem, non ut Junonis pellicem a Jove raptum, sed Jovialium poculorum ministrum, in cœlum a Diis ascitum refert, velut θεοπρεπῶς. Vergilius tantam Deam, quod cuivis de honestis feminæ deforme est, velut specie victam Paride judicante doluisse, et propter catamiti pellicatum totam gentem ejus vexasse, commemorat. Interdum sic auctorem suum dissimulanter imitatur, ut loci inde descripti solam dispositionem mutet, et faciat velut aliud videri. Homerus ingenti spiritu ex perturbatione terræ ipsum Ditem patrem territum prosilire, et exclamare quodammodo facit :

Δεινὸν δ' ἐβρόντησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
Ὑψόθεν· αὐτὰρ ἔνερθε Ποσειδάων ἐτίναξε

« effroyable, tandis que Neptune ébranla les « fondements immenses de la terre et les som- « mets élevés des montagnes. Les racines et « les sommets de l'Ida, qu'arrosent de nombreu- « ses sources, furent ébranlés, ensemble avec la « ville des Troyens et les vaisseaux des Grecs. « Pluton lui-même fut effrayé au fond de son « royaume infernal; il se leva de son trône et « s'écria d'épouvante, redoutant que Neptune, « en ébranlant la terre, ne la fît entr'ouvrir au- « dessus de lui, et que ces demeures hideuses « et terribles, qui font frémir les dieux eux-mê- « mes, ne fussent ouvertes aux regards des « mortels et des immortels. »
Virgile a profité de cette conception; mais pour la faire paraître neuve, au lieu de la mettre en récit, il en fait une comparaison :

« Telle à peu près la terre, si, profondément « déchirée, elle découvrait les demeures infer- « nales et les royaumes sombres, détestés des « dieux; si on apercevait d'en haut l'abîme sans « mesure, et les mânes tremblants, à l'immis- « sion de la lumière. »

Voici un autre exemple de ces larcins dissimulés. Homère avait dit que le travail ne trouble point la vie des immortels : « Les dieux « vivent paisiblement. » Virgile répète la même chose d'une façon détournée :

« Les dieux, dans le palais de Jupiter, dé- « plorent les malheurs inutiles des deux peu- « ples, et la condition des mortels, condamnés « à tant de travaux, »
Dont, par conséquent, ils sont eux-mêmes exempts.

CHAPITRE XVII.

Que Virgile n'a pas suffisamment motivé l'origine de la guerre qui s'élève entre les Troyens et les Latins. Des morceaux qu'il a traduits d'Apollonius et de Pindare; et qu'il s'est plu non-seulement à employer des noms grecs, mais encore des désinences helléniques.

Ce qui fait ressortir évidemment le secours qu'Homère a prêté à Virgile, ce sont les moyens que celui-ci a imaginés lorsque la nécessité l'a contraint à inventer des motifs de guerre, dont Homère n'avait pas eu besoin, puisque la colère d'Achille, qui donne sujet à son poëme, n'eut lieu que la dixième année de la guerre de Troie. C'est d'un cerf, blessé par hasard, que Virgile fait un motif de guerre; mais sentant que ce moyen est faible et même puéril, il le renforce de la douleur que cet événement occasionne aux habitants de la campagne, dont les agressions suffisent pour amener les hostilités. Mais il ne fallait pas que les serviteurs de Latinus, et surtout ceux qui étaient attachés au service des écuries royales, et qui, par conséquent, n'ignoraient pas l'alliance que le roi avait contractée avec les Troyens, les dons qu'il leur avait faits de plusieurs chevaux et d'un char attelé, vinssent attaquer le fils d'une déesse (Énée). Qu'importe, après cela, que la plus grande de toutes descende du ciel, et que la plus horrible des Furies soit évoquée du Tartare; que des serpents viennent, comme au théâtre, répandre l'horreur sur la scène; que la reine, non contente de sortir de la retraite que la bienséance impose aux femmes, et de parcourir les rues de la ville, associant à ses fureurs d'autres mères de famille, prenne l'es-

Γαῖαν ἀπειρεσίην, ὀρέων τ' αἰπεινὰ κάρηνα.
Πάντες δ' ἐσσείοντο πόδες πολυπιδάκου Ἴδης,
Καὶ κορυφαὶ, Τρώων τε πόλις, καὶ νῆες Ἀχαιῶν.
Ἔδδεισεν δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων Ἀϊδωνεύς·
Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἆλτο, καὶ ἴαχε, μή οἱ ὕπερθε
Γαῖαν ἀναῤῥήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
Οἰκία δὲ θνηνοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη
Σμερδαλέ', εὐρώεντα, τάτε στυγέουσι θεοί περ.

Hoc Maro non narrationis, sed parabolæ loco posuit, ut aliud esse videretur :

Non secus ac si qua penitus vi terra dehiscens
Infernas reseret sedes, et regna recludat
Pallida, Diis invisa, superque immane barathrum
Cernatur, trepidentque immisso lumine Manes.

Hoc quoque dissimulando surripuit. Nam cum ille dixisset, Deos sine labore vivere, θεοὶ ῥεῖα ζώοντες; hoc idem dixit occultissime :

Di Jovis in tectis casum miserantur inanem
Amborum, et tantos mortalibus esse labores.

quibus ipsi scilicet carent.

CAPUT XVII.

Non satis apte Vergilium fecisse initium belli inter Trojanos et Latinos. Inde, quæ ex Apollonio et Pindaro traduxerit : quamque Græcorum cum vocabulis, tum inflexione etiam, sit delectatus.

Quid Vergilio contulerit Homerus, hinc maxime liquet, quod ubi rerum necessitas exegit a Marone dispositionem inchoandi belli, quam non habuit Homerus, (quippe qui Achillis iram exordium sibi fecerit, quæ decimo demum belli anno contigit) laboravit ad rei novæ partum; cervum fortuito saucium fecit causam tumultus. Sed ubi vidit hoc leve, nimisque puerile, dolorem auxit agrestium, ut impetus eorum sufficeret ad bellum. Sed nec servos Latini, et maxime stabulo regio curantes, atque ideo, quid fœderis cum Trojanis Latinus icerit, ex muneribus equorum et currus jugalis non ignorantes, bellum generi Deûm oportebat inferre. Quid igitur? Deorum maxima deducitur e cœlo, et maxima Furiarum de tartaris adsciscitur : sparguntur angues velut in scena parturientes furorem : regina non solum de penetralibus reverentiæ matronalis educitur, sed et per urbem mediam cogitur facere discursus : nec hoc contenta, silvas petit, accitis reliquis matribus in societatem furoris. Bacchatur chorus quon-

sor vers les bois, et que cette troupe de femmes, jusqu'alors pudiques, devienne un chœur de Bacchantes qui célèbre de folles orgies? qu'importe, dis-je, tout cela? J'avoue que j'eusse mieux aimé que, dans cet endroit comme en d'autres, Virgile eût trouvé quelque chose à imiter dans son modèle ordinaire, ou dans quelque autre des écrivains grecs.

Ce n'est pas sans motif que je dis dans quelque autre des écrivains grecs; car Virgile ne s'est pas borné à moissonner dans un seul champ; mais partout où il a trouvé quelque chose de bon à imiter, il se l'est approprié. Ainsi, c'est avec le quatrième livre de l'*Argonautique* dont Apollonius est l'auteur, qu'il a composé presque entièrement le quatrième livre de l'Énéide, en transportant entre Énée et Didon les chastes amours de Médée et de Jason. Mais il a tellement effacé son original, que la fable des amours de Didon, dont tout le monde connaît la fausseté, a pris depuis tant de siècles les couleurs de la vérité, et est tellement répandue dans tous les esprits, que les peintres, les sculpteurs, et ceux qui exécutent des sujets de tapisserie, puisent principalement dans cet épisode, comme dans un type unique de décoration, tous les sujets de leurs travaux, tandis que, de leur côté, les comédiens le reproduisent continuellement dans leurs pantomimes et dans leurs chants. Le charme de la poésie a tellement prévalu, que, encore que l'on connaisse fort bien la chasteté de Didon, et qu'on sache qu'elle se donna la mort de ses propres mains, pour mettre sa pudeur à l'abri de toute atteinte, on cède cependant à la fiction; et, étouffant en soi la conscience du vrai, on se plaît à voir célébrer comme véritables les fables que les séductions du poëte ont glissées dans les esprits.

Voyons maintenant si Virgile aura pu atteindre Pindare, qu'Horace avoue inaccessible à l'imitation. J'omets d'abord quelques légers larcins, pour examiner avec vous un passage que Virgile a tenté de traduire presque intégralement, et qui mérite d'être discuté avec attention. C'est avec les vers de Pindare sur la description des éruptions de l'Etna, qu'il veut lutter; et, pour cela, il essaye de s'approprier ses pensées et même ses expressions, à un tel point qu'il est plus abondant et plus enflé que Pindare lui-même, à qui l'on a reproché cette redondance et cette enflure. Pour vous mettre à portée de juger par vous-mêmes de ce que j'avance, je vais placer sous vos yeux ceux des vers du lyrique grec, sur l'Etna, que ma mémoire me suggère :

« (L'Etna) dont l'abîme vomit les sources « sacrées d'un feu inaccessible. Ces fleuves brû« lants ne semblent, dans l'éclat du jour, que des « torrents de fumée rougis par la flamme; dans « l'obscurité de la nuit, c'est la flamme elle« même, roulant des rochers qu'elle fait tomber « avec fracas sur la profonde étendue des mers. « Typhée, ce reptile énorme, vomit ces sources « embrasées; prodige affreux dont l'aspect im« prime l'épouvante, et dont on ne peut sans « frayeur se rappeler le souvenir. »

Écoutez maintenant les vers de Virgile, qui paraissent une ébauche plutôt qu'un tableau :

« Le port où nous abordâmes est vaste, et

dam pudicus, et orgia insana celebrantur. Quid plura? Maluissem Maronem et in hac parte apud auctorem suum, vel apud quemlibet Græcorum alium, quod sequeretur, habuisse. *Alium* non frustra dixi, quia non de unius racemis vindemiam sibi fecit, sed bene in rem suam vertit, quidquid ubicumque invenit imitandum : adeo, ut de Argonauticorum quarto, quorum scriptor est Apollonius, librum Æneidos suæ quartum totum pæne formaverit, ad Didonem vel Ænean amatoriam continentiam Medeæ circa Jasonem transferendo. Quod ita elegantius auctore digessit, ut fabula lascivientis Didonis, quam falsam novit universitas, per tot tamen secula speciem veritatis obtineat, et ita pro vero per ora omnium volitet, ut pictores fictoresque, et qui figmentis liciorum contextas imitantur effigies, hac materia vel maxime in efficiendis simulacris tanquam unico argumento decoris utantur : nec minus histrionum perpetuis et gestibus et cantibus celebretur. Tantum valuit pulchritudo narrandi, ut omnes Phœnissæ castitatis conscii, nec ignari manum sibi injecisse reginam, ne pateretur damnum pudoris, conniveant tamen fabulæ, et intra conscientiam veri fidem prementes, malint pro vero celebrari, quod pectoribus humanis dulcedo fingentis infudit. Videamus, utrum attigerit et Pindarum, quem Flaccus imitationi inaccessum fatetur. Et minuta quidem atque rorantia, quæ inde subtraxit, relinquo : unum vero locum, quem tentavit ex integro pæne transcribere, volo communicare vobiscum, quia dignus est, ut eum velimus altius intueri. Cum Pindari carmen, quod de natura atque flagrantia montis Ætnæ compositum est, æmulari vellet, ejusmodi sententias et verba molitus est, ut Pindaro quoque ipso, qui nimis opima et pingui facundia existimatus est, insolentior hoc quidem in loco tumidiorque sit. Atque uti vosmetipsos ejus, quod dico, arbitros faciam, carmen Pindari, quod est super monte Ætna, quantulum mihi est memoriæ, dicam :

Ταῖς ἐρεύγονται μὲν ἀπλά-
 του πυρὸς ἁγνόταται
Ἐκ μυχῶν παγαί· ποταμοὶ
Δ' ἁμέραισι μὲν προχέοντι ῥόον καπνοῦ
Αἴθων'· ἀλλ' ἐν ὄρφναισι πέτρας
Φοίνισσα κυλινδομένα φλὸξ ἐς βαθεῖ-
 αν φέρει πόντου πλάκα σὺν πατάγῳ.
Κεῖνο δ' Ἀφαίστοιο κρουνοὺς, ἑρπετὸν
Δεινοτάτους ἀναπέμ-
 πει· τέρας μὲν θαυμάσιον προσιδέ-
 σθαι· θαῦμα δὲ καὶ παριόν-
 των ἀκοῦσαι.

Audite nunc Vergilii versus, ut inchoasse eum verius, quam perfecisse, dicatis :

« tout à fait à l'abri des vents; mais on entend « tonner auprès les horribles éruptions de l'Etna. « Tantôt il vomit dans les airs une sombre « nuée, où brille l'étincelle, où fument des « tourbillons de poix, d'où partent des globes « de feu qui s'élèvent jusqu'aux astres; tantôt « il décharge et lance dans les airs des rochers « arrachés des entrailles de la montagne, où ses « profonds bouillonnements font rejaillir avec « fracas les pierres liquéfiées, et agglomérées « en une seule masse. »

Fidèle à la vérité, Pindare commence à peindre l'Etna tel qu'il se montre réellement, exhalant la fumée pendant le jour, et laissant échapper des flammes durant la nuit. Virgile, tout occupé à faire du fracas, en rassemblant des expressions retentissantes, n'a fait aucune distinction entre ces deux moments. Le poëte grec peint magnifiquement l'éruption des sources embrasées, les torrents de fumée, et ces colonnes tortueuses de flamme qui, semblables à des serpents de feu, sont portées jusqu'à la mer. Mais lorsque, pour rendre ῥόον καπνοῦ αἴθωνα (un torrent de fumée rougie par la flamme), le poëte latin emploie les mots *atram nubem, turbine piceo, favilla fumante,* il tombe dans de grossières redondances; *globos flammarum* rend bien mal κρουνοὺς (sources de flammes) : mais ce qui n'a pas de qualification, c'est de dire que la nuée sombre et fumeuse lance de *noirs* tourbillons et des étincelles; car les matières incandescentes ne produisent ni noirceur ni fumée. Peut-être Virgile a-t-il employé le mot *candente* pour brûlant et non pour brillant, ce qui est une manière de parler grossière et impropre; car *candens* dérive de *candor,* et non de *calor.* Quant à ce que Virgile ajoute, que le volcan soulève et vomit les rochers, tandis qu'il dit aussitôt après que, fondus en une seule masse, ils sont lancés en l'air avec fracas, rien de semblable n'a été écrit par Pindare, ni articulé par qui que ce soit; et c'est la plus grande des monstruosités.

Maintenant, jugez de l'affection de Virgile pour la langue grecque, d'après les mots nombreux qu'il lui a empruntés :

« Le cruel (*dirus*) Ulysse. »

« Antre (*spelæa*) des bêtes féroces. »

« *Dédale* de loges (des abeilles). »

« Les sommets du *Rhodope.* »

« Les hautes montagnes de *Panchée.* »

« Les Gètes, l'Hèbre, *l'Actienne* Orithye. »

« Telle qu'une bacchante (*Thyas*) que fait en-« trer en fureur le bruit des orgies triennales de « Bacchus, et dont les cris nocturnes invoquent « le Cythéron. »

« Ne t'irrite point contre le visage de la Laco-« nienne (*Lacenæ*), fille de Tyndare. » (Hélène).

« Accourez ensemble, Faunes et jeunes *Drya-« des.* »

« Les *Oréades* forment des groupes çà et là. »

« Les uns forment des chœurs (*choreas*) de « danse. »

« Ses nymphes travaillaient les toisons de *Mi-« let,* teintes en couleur d'un vert transparent. « Dryme, Xanthe, Lygée, Phyllodoce, Nise, « Spio, Thalie, Cymodoce.... »

Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
Ipse : sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo, et candente favilla;
Attollitque globos flammarum, et sidera lambit.
Interdum scopulos, avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.

In principio Pindarus, veritati obsecutus, dixit, quod res erat, quodque illic oculis deprehenditur, interdiu fumare Ætnam, noctu flammigare. Vergilius autem, dum in strepitu sonituque verborum conquirendo laboravit, utrumque tempus nulla discretione facta confudit. Atque ille Græcus quidem fontes imitus ignis eructare, et fluere amnes fumi, et flammarum fulva et tortuosa volumina in plagas maris ferre, quasi quosdam igneos angues, luculente dixit. At hic vester, *atram nubem turbine piceo et favilla fumante,* ῥόον καπνοῦ αἴθωνα, interpretari volens, crasse et immodice congessit; *globos* quoque *flammarum*, quod ille κρουνοὺς dixerat, duriter posuit et ἀκύρως. Hoc vero vel inenarrabile est, quod *nubem atram fumare* dixit *turbine piceo et favilla candente.* Non enim fumare solent, neque atra esse, quæ sunt candentia; nisi forte *candente* dixit pervulgate et improprie pro ferventi, non pro relucenti. Nam candens scilicet a candore dictum, non a calore. Quod autem *scopulos eructari et erigi*, eosdemque ipsos statim *liquefieri et gemere atque glomerari sub auras* dixit, hoc nec a Pindaro scriptum, nec unquam fando auditum, et omnium, quæ monstra dicuntur, monstrosissimum est.

Postremo Graiæ linguæ quam se libenter addixerit, de crebris, quæ usurpat, vocabulis æstimate :

Dirus Ulysses.
Spelæa ferarum.
Dædala tecta.
Rhodopeiæ arces.
Altaque Panchæa,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.

et :

Thyas, ubi audito stimulant trieterica Baccho
Orgia, nocturnusque vocat clamore Cythæron.

et :

Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacænæ.

et :

Ferte simul Faunique pedem, Dryadesque puellæ.

et :

Hinc atque hinc glomerantur Oreades.

et :

Pars pedibus plaudunt choreas.

et :

Milesia vellera nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore :
Drymoque, Xanthoque, Lygeaque, Phyllodoceque,

« Alcandre, Halius, Noémon, Prytanis. »

« Amphion de Dircé, sur les côtes de l'Ara-
« cinthe. »

« Le chœur du vieux Glaucus, et Palémon fils
« d'Inoo. »

Voici un vers du grammairien Parthénius, lequel parmi les Grecs a été quelquefois utile à Virgile :

« A Glaucus, à Nérée, à Mélicerte fils d'Inoo. »

Virgile a dit :

« A Glaucus, à Panopée, à Mélicerte fils d'Inoo. »

(Et ailleurs) :

« Les Tritons légers, et les énormes *cétacées*. »

Il aime jusqu'aux déclinaisons des Grecs, en sorte qu'il dit *Mnesthea*, au lieu de *Mnestheum :* car lui-même avait dit ailleurs : *nec fratre Mnestheo.* Au lieu d'*Orpheo,* il préfère décliner à la manière des Grecs *Orphi,* comme (dans ce vers :)

« Orphée fils de Calliope, (*Orphi Calliopea*) le
« bel Apollon, père de Linus. »

Et (dans celui-ci) :

« Nous avons vu, citoyens, Diomède (*Diomeden*). »

Cet accusatif en *en* est grec ; car si quelqu'un pense qu'il a dit *Diomedem* en latin, la mesure du vers n'existera plus. Enfin, Virgile s'est complu à donner à tous ses poëmes des titres grecs, *Bucolica, Georgica, Æneis,* noms qui sont tous d'une forme étrangère à la langue latine.

CHAPITRE XVIII.

Des passages que Virgile a traduits des Grecs, si clandestinement qu'on peut à peine reconnaître où il les a puisés.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des emprunts de Virgile qui sont connus de tout le monde, et de quelques-uns qui ne sont pas ignorés des Romains. J'en viens maintenant à ceux qui, provenant d'une connaissance profonde des lettres grecques, ne peuvent par conséquent être connus que des personnes qui ont fait de cette littérature l'objet d'une étude approfondie. Car, de même que la science de ce poëte se montre scrupuleuse et circonspecte, de même elle se tient dissimulée et à demi voilée; tellement qu'il est plusieurs des passages qu'il a traduits, dont il n'est pas facile de reconnaître la source. Dans l'exorde des Géorgiques, on trouve les vers suivants :

« Liber, et vous bienfaisante Cérès, si la terre
« vous doit d'avoir échangé le gland de Chaonie
« pour l'épi nourrissant des blés, et d'avoir mêlé
« dans les coupes d'Achéloüs (*pocula Acheloïa*)
« la liqueur tirée du raisin. »

La foule des grammairiens ne fait remarquer rien autre chose à ses disciples, au sujet de ces vers, sinon que c'est Cérès qui a fait abandonner aux hommes leur antique nourriture, et qui leur a appris à substituer le blé au gland ; et que Liber découvrit la vigne et en retira le vin, pour former, mêlé avec l'eau, la boisson de l'homme. Mais pourquoi Virgile, afin de désigner l'eau,

Niseque, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque.

et :

Alcandrumque Haliumque Noemonaque Prytaninque.

et :

Amphion Dircæus in Actæo Aracintho,
Et senior Glauci chorus, Inousque Palæmon.

Versus est Parthenii, quo grammatico in Græcis Vergilius usus est :

Γλαύκῳ καὶ Νηρεῖ, καὶ Ἰνώῳ Μελικέρτῃ.

hic ait,

Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.

et :

Tritonesque citi.

et :

Immania cete.

Adeo autem et declinationibus græcis delectatur, ut *Mnesthea;* dixerit pro *Mnestheum;* sicut ipse alibi : *Nec fratre Mnestheo.* Et pro *Orpheo* dicere maluerit *Orphi,* græce declinando ; ut :

Orphi Calliopea, Lino formosus Apollo.

et :

Vidimus, o cives, Diomeden.

et talium nominum accusativus Græcus est in *en* desinens. Nam si quis eum putat latine dixisse Diomedem, sanitas metri in versu desiderabitur. Denique omnia carmina sua græce maluit inscribere, *Bucolica, Georgica, Æneis.* Cujus nominis figuratio a regula latinitatis aliena est.

CAPUT XVIII.

Quæ Vergilius tam occulte a Græcis traduxerit, ut vix, unde ducta sint, possit agnosci.

Sed de his hactenus : quorum plura omnibus, aliqua nonnullis Romanorum nota sunt. Ad illa venio, quæ de græcarum literarum penetralibus eruta, nullis cognita sunt, nisi qui græcam doctrinam diligenter hauserunt. Fuit enim hic poeta, ut scrupulose et anxie, ita dissimulanter et quasi clanculo doctus, ut multa transtulerit, quæ, unde translata sint, difficile sit cognitu. In exordio Georgicorum posuit hos versus :

Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
Poculaque inventis Acheloia miscuit uvis.

Nihil in his versibus grammaticorum cohors discipulis suis amplius tradit, nisi illud, opera Cereris effectum, ut homines ab antiquo victu desisterent, et frumento pro glandibus uterentur : Liberum vero vitis repertorem præstitisse humano potui vinum, cui aqua admisceretur. Cur autem Acheloum amnem potissimum Vergilius, cum aquam vellet intelligi, nominarit, nemo vel quærit, vel omnino subesse aliquid eruditius suspicatur. Nos id altius scrutati animadvertimus, doctum poetam, antiquissimorum Græcorum more, sicut docebit auctoritas, elocutum : apud quos proprie in aquæ significatione pone-

nomme-t-il précisément le fleuve Achéloüs? C'est ce dont personne ne s'informe, car on ne soupçonne même pas qu'un sens érudit soit caché sous ce passage. Pour nous, après l'avoir profondément médité, nous avons reconnu que le docte poëte s'est conformé, en cet endroit, aux idées des plus anciens auteurs grecs, chez lesquels, comme nous en donnerons la preuve, le nom d'Achéloüs était employé spécialement pour désigner l'eau. Et ce n'était point sans raison; car le motif de cet usage nous a été soigneusement transmis : mais, avant de l'exposer, je veux prouver, par l'exemple d'un ancien poëte, que c'était une locution usuelle, de désigner l'eau en général sous le nom d'Achéloüs. L'ancien comique Aristophane, dans la comédie intitulée *Cocalus*, s'exprime ainsi :

« Je me sentais pesant. » « C'était du vin, bu « sans être mêlé avec de l'eau (ἀχελώῳ). » C'est-à-dire du vin pur, en latin *merum*. Maintenant, voici dans quels termes Éphore, historien très-connu, nous apprend, dans le livre second de son Histoire, les causes de cette locution :

« Les fleuves sont adorés seulement par les « peuples qui habitent sur leurs bords; mais le « fleuve Achéloüs, lui seul, est adoré par tous « les hommes. Il ne partage pas la dénomination « commune des fleuves; mais c'est de lui qu'elle « leur a été transportée dans le langage commun. « Ainsi, au lieu d'appeler l'eau de son nom spé- « cial, nous lui donnons le surnom d'Achéloüs, « emprunté à ce fleuve; tandis que souvent, « dans d'autres circonstances, nous employons « le nom commun, au lieu du nom spécial. Par « exemple, on appelle les Athéniens Hellènes, « et les Lacédémoniens, Péloponnésiens. Je ne « saurais assigner d'autre cause à l'exception « dont il s'agit, que les paroles de l'oracle de « Dodone, lequel donnait presque toujours pour « réponse : Sacrifiez à Achéloüs. De sorte que « plusieurs personnes, pensant que l'oracle n'en- « tendait pas désigner exclusivement par le nom « d'Achéloüs le fleuve qui coule chez les Acar- « naniens, mais toute espèce d'eau en général, « attribuèrent ce surnom à l'eau des fleuves de « leur pays, et leur donnèrent par suite le « nom du dieu, qui est passé après, dans le lan- « gage ordinaire, surtout quand il s'agit de l'eau « qu'on offre à l'occasion des sacrifices, des « prières, des serments, et de tout ce qui concerne « les dieux. »

Il n'est pas possible de démontrer plus clairement que, dans les temps les plus reculés de la Grèce, le nom d'Achéloüs était employé pour désigner l'eau en général. Virgile s'est donc exprimé d'une manière savante, lorsqu'il a dit que Liber mêla le vin avec Achéloüs. Il ne serait pas besoin d'autres témoignages en faveur de cette assertion, après ceux du poëte comique Aristophane et de l'historien Éphore. Cependant ne nous en contentons point. Didyme, incontestablement le plus savant des grammairiens, après avoir donné la raison rapportée ci-dessus par Éphore, en ajoute encore une autre, qu'il déduit en ces termes :

« Peut-être serait-il mieux de dire que c'est « parce qu'Achéloüs est le plus ancien des fleuves, « que les hommes lui font l'honneur de donner « son nom à toutes les eaux en général. Car Agé- « silas, dans le premier livre de son Histoire, « nous instruit du droit d'aînesse du fleuve Aché- « loüs. L'Océan, dit-il, ayant épousé Téthys, sa

batur Achelous. Neque id frustra : nam causa quoque ejus rei cum cura relata est. Sed priusquam causam proponam, illud antiquo poeta teste monstrabo, hunc morem loquendi pervagatum fuisse, ut Acheloum pro quavis aqua dicerent. Aristophanes vetus comicus in comœdia Cocalo sic ait :

Ἤμουν ἄγριον βάρος.
Ἤτειρεν γάρ τοι μ' οἶνος οὐ μιγεὶς πόμα
Ἀχελώῳ.

gravabar, inquit, vino, cui aqua non fuisset admixta, id est, mero. Cur autem sic loqui soliti sint, Ephorus notissimus scriptor historiarum libro secundo ostendit his verbis :

Τοῖς μὲν οὖν ἄλλοις ποταμοῖς οἱ πλησιόχωροι μόνον θύουσιν· τὸν δὲ Ἀχελῷον μόνον πάντας ἀνθρώπους συμβέβηκεν τιμᾷν, οὐ τοῖς κοινοῖς ὀνόμασιν, ἀντὶ τῶν ἰδίων, τοῦ Ἀχελώου τὴν ἰδίαν ἐπωνυμίαν ἐπὶ τὸ κοινὸν μεταφέροντας. Τὸ μὲν γὰρ ὕδωρ ὅλως, ὅπερ ἐστὶν κοινὸν ὄνομα, ἀπο τῆς ἰδίας ἐκείνου προσηγορίας Ἀχελῷον καλοῦμεν, τῶν δὲ ἄλλων ὀνομάτων τὰ κοινὰ πολλάκις ἀντὶ τῶν ἰδίων ὀνομάζομεν, τοὺς μὲν Ἀθηναίους, Ἕλληνας, τοὺς δὲ Λακεδαιμονίους, Πελοποννησίους ἀποκαλοῦντες. Τούτου δὲ τοῦ ἀπορήματος οὐδὲν ἔχομεν αἰτιώτατον εἰπεῖν, ἢ τοὺς ἐκ Δωδώνης χρησμούς. σχεδὸν γὰρ ἐφ' ἅπασιν αὐτοῖς προσάγειν ὁ θεὸς εἴωθεν, Ἀχελῷῳ θύειν. ὥστε πολλοὶ νομίζοντες, οὐ τὸν ποταμὸν τὸν διὰ τῆς Ἀκαρνανίας ῥέοντα, ἀλλὰ τὸ σύνολον ὕδωρ Ἀχελῷον ὑπὸ τοῦ χρησμοῦ καλεῖσθαι, ἰδιοῦνται τὰς τοῦ θεοῦ προσηγορίας. Σημεῖον δὲ, ὅτι πρὸς τὸ θεῖον ἀναφέροντες, οὕτω λέγειν εἰώθαμεν. Μάλιστα γὰρ τὸ ὕδωρ Ἀχελῷον προσαγορεύομεν ἐν τοῖς ὅρκοις, καὶ ἐν ταῖς εὐχαῖς, καὶ ἐν ταῖς θυσίαις, ἅπερ πάντα περὶ τοὺς θεούς.

Potestne lucidius ostendi, Acheloum Græcis vetustissimis pro quacumque aqua dici solitum? Unde doctissime Vergilius ait, vinum Acheloo Liberum patrem miscuisse. Ad quam rem etsi satis testium est, cum Aristophanis comici et Ephori historici verba prodiderimus, tamen ultra progrediemur. Didymus enim grammaticorum facile eruditissimas, posita causa, quam superius Ephorus dixit, alteram quoque adjecit his verbis :

Ἄμεινον δὲ ἐκεῖνο λέγειν, ὅτι διὰ τὸ πάντων τῶν ποταμῶν πρεσβύτατον εἶναι Ἀχελῷον, τιμὴν ἀπονέμοντας αὐτῷ τοὺς ἀνθρώπους, πάντα ἁπλῶς τὰ νάματα τῷ ἐκείνου ὀνόματι προσαγορεύειν. Ὁ γοῦν Ἀγησίλαος διὰ τῆς πρώτης ἱστορίας δεδήλωκεν, ὅτι Ἀχελῷος πάντων τῶν ποταμῶν πρεσβύτατος. Ἔφη γὰρ, Ὠκεανὸς δὲ γαμεῖ Τηθὺν, ἑαυτοῦ ἀδελφήν· τῶν δὲ

« sœur, il naquit de cette union trois mille fleu-« ves, et Achéloüs fut l'aîné de tous; c'est pour-« quoi il est le plus révéré. »

Quoique ces témoignages soient plus que suffisants pour prouver que ce fut une locution familière aux anciens, d'employer le nom d'Achéloüs pour désigner génériquement l'eau; j'y ajouterai encore celui de l'illustre tragique Euripide, que le même grammairien Didyme expose en ces termes, dans son ouvrage intitulé « Du « style de la tragédie. » Euripide nous dit, dans Hypsipyle, « qu'Achéloüs signifie toute eau en « général; car, en parlant d'un fleuve très-éloi-« gné de l'Acarnanie, province dans laquelle « coule le fleuve Achéloüs, il dit :

« Je montrerai le cours de l'Achéloüs. »

On lit dans le septième livre (de l'Énéide) les vers suivants, où il est question des Herniques et de leur principale ville, qui était alors Anagnie :

«... Les fils du fleuve Amasène, que nourrit la « riche Anagnie. Tous n'ont pas des armes, un « bouclier, ou un char retentissant. La plupart « font pleuvoir des balles de plomb mortel; d'au-« tres portent un épieu à chaque main, et sur la « tête un bonnet de la peau fauve du loup. Ils « ont le pied gauche nu, et l'autre est recouvert « d'une chaussure faite de cuir cru. »

On ne trouve nulle part, que je sache, que cet usage d'aller au combat, un pied chaussé et l'autre nu, ait jamais existé en Italie; mais je prouverai bientôt, par le témoignage d'un auteur grave, que cet usage a été celui de certains peuples de la Grèce. Il faut admirer ici l'idée qui a dirigé secrètement le poëte. Car ayant lu que les Herniques, dont la capitale est Anagnie, étaient des descendants des Pélasges, et de plus qu'ils tiraient même leur nom d'un de leurs anciens chefs, Pélasge de nation, nommé Hernicus, il a imaginé d'attribuer aux Herniques, qui sont une ancienne colonie des Pélasges, une coutume qu'il avait lu être celle des Étoliens. Or, Julius Higin, au second livre de son traité des Villes (d'Italie), prouve longuement que les Herniques ont eu pour chef un Pélasge nommé Hernicus. Quant à la coutume des Étoliens, d'aller au combat un pied chaussé et l'autre nu, l'illustre poëte Euripide nous l'atteste. Dans sa tragédie de Méléagre, un messager paraît sur la scène, et décrit le costume des chefs qui s'étaient réunis pour aller à la poursuite du sanglier (de Calydon). Voici le passage :

« Un aigle d'or brille sur le bouclier que Té-« lamon oppose au sanglier; des feuilles de vigne « couronnent la tête de ce héros, honneur de Sa-« lamine, sa patrie chérie; l'Arcadienne Atalante, « haïe de Vénus, conduit ses chiens; elle est vê-« tue élégamment; elle porte un arc et une hache « à deux tranchants. Les fils de Thestius ont le « pied gauche nu, et l'autre chaussé d'un brode-« quin; costume qui rend léger à la course, et qui « est d'un usage général chez les Étoliens.... »

Remarquez que Virgile a conservé soigneusement le texte d'Euripide, car celui-ci avait dit :

« Ils ont le pied gauche nu. »

Et c'est bien le même pied qui est nu dans Virgile :

γίνονται τρισχίλιοι ποταμοί· Ἀχελῷος δὲ αὐτῶν πρεσβύτατος, καὶ τετίμηται μάλιστα.

Licet abunde ista sufficiant ad probationem moris antiqui, quo ita loquendi usus fuit, ut Achelous commune omnis aquæ nomen haberetur; tamen his quoque et Euripidis nobilissimi tragœdiarum scriptoris addetur auctoritas : quam idem Didymus grammaticus in his libris, quos τραγῳδουμένης λέξεως scripsit, posuit his verbis : Ἀχελῷον πᾶν ὕδωρ Εὐριπίδης φησὶν ἐν Ὑψιπύλῃ. Λέγων γὰρ περὶ ὕδατος ὄντος σφόδρα πόῤῥω τῆς Ἀκαρνανίας, (ἐν ᾗ ἐστι ποταμὸς Ἀχελῷος) φησὶ

Δείξω μὲν ἀργεννοῖσιν Ἀχελώου ῥόον.

Sunt in libro septimo illi versus, quibus Hernici populi, et eorum nobilissima, ut tunc erat, civitas, Anagnia enumerantur :

Quos dives Anagnia pascit,
Quos, Amasene pater : non illis omnibus arma,
Nec clypei currusve sonant. Pars maxima glandes
Liventis plumbi spargit, pars spicula gestat
Bina manu : fulvosque lupi de pelle galeros
Tegmen habent capiti : vestigia nuda sinistri
Instituere pedis : crudus tegit altera pero.

Hunc morem in Italia fuisse, ut uno pede calceato, altero nudo iretur ad bellum, nusquam adhuc, quod sciam, reperi : sed eam Græcorum nonnullis consuetudinem fuisse, locupleti auctore jam palam faciam. In qua quidem re mirari est poetæ hujus occultissimam diligentiam : qui cum legisset Hernicos, quorum est Anagnia, a Pelasgis oriundos, appellatosque ita a Pelasgo quodam duce suo, qui Hernicus nominabatur, morem, quem de Ætolia legerat, Hernicis assignavit, qui sunt vetus colonia Pelasgorum. Et Hernicum quidem hominem Pelasgum ducem Hernicis fuisse, Julius Higinus in libro secundo Urbium non paucis verbis probat. Morem vero Ætolis fuisse, uno tantummodo pede calceato in bellum ire, ostendit clarissimus scriptor Euripides tragicus : in cujus tragœdia, quæ Meleager inscribitur, nuntius inducitur describens, quo quisque habitu fuerit ex ducibus, qui ad aprum capiendum convenerant; in eo hi versus sunt :

Τελαμὼν δὲ χρυσοῦν αἰετὸν πέλτης ἔπι
Πρόβλημα θηρὸς, βότρυσι δ' ἔστεψεν κάρα,
Σαλαμῖνα κοσμῶν πατρίδα τὴν εὐδαίμονα.
Κύπριδος δὲ μίσημ' Ἀρκὰς Ἀταλάντη κύνας,
Καὶ τόξ' ἔχουσα, πελέκεως δὲ δίστομον
Γένυ, πέπλ' ἀλλακάταιος· οἱ δὲ Θεστίου
Παῖδες τὸ λαιὸν ἴχνος ἀνάρβυλοι ποδὸς,
Τὸν δ' ἐν πεδίλοις, ὡς ἐλαφρίζον γόνυ
Ἔχοιεν, ὃς δὴ πᾶσιν Αἰτολοῖς νόμος.

animadvertis, diligentissime verba Euripidis a Marone servata? ait enim ille :

Τὸ λαιὸν ἴχνος ἀνάρβυλοι ποδός.

et eundem pedem nudum Vergilius quoque dixit :

« .... La trace de leur pied gauche marque le « nu. »

Toutefois, pour vous prouver l'attention que nous avons donnée à cette question, nous vous ferons là-dessus une observation qui n'est connue que de peu de monde. Euripide a encouru, à cette occasion, le reproche d'ignorance de la part d'Aristote, lequel soutient que c'était le pied droit, et non le gauche, qui était nu chez les Étoliens. A l'appui de ce que j'avance, je vais citer les expressions d'Aristote dans le livre second de sa Poétique, où il dit, en parlant d'Euripide :

« Euripide dit que les fils de Thestius vinrent « (à la chasse) ayant le pied gauche nu. Voici « ses expressions : Ils ont le pied gauche nu, et « l'autre chaussé d'un brodequin, ce qui rend « léger à la course. » « Tandis que la coutume « des Étoliens était, tout au contraire, de chausser « le pied gauche et d'avoir le pied droit nu ; ce « qui me paraît plus convenable pour rendre rapide « à la course. » Vous voyez, d'après cela, que Virgile a préféré l'autorité d'Euripide à celle d'Aristote ; car je me refuse à croire que ce poëte, si profondément instruit, ait ignoré ce passage d'Aristote ; et il doit avoir eu ses motifs pour donner la préférence à Euripide ; car les ouvrages des tragiques grecs lui étaient très-familiers, comme il est facile de s'en convaincre d'après ce que nous avons déjà dit, et d'après ce que nous dirons bientôt.

CHAPITRE XIX.

Des autres passages que Virgile a pris chez les Grecs, dans les quatrième et neuvième livres de l'Énéide.

Dans la description de la mort de Didon, au quatrième livre de l'Énéide, Virgile emploie les deux vers suivants, pour nous apprendre que le cheveu (fatal) n'avait point encore été tranché :

« Proserpine ne lui avait point encore enlevé « son cheveu blond, ni dévoué sa tête à Orcus et au « Styx. »

Bientôt Iris est envoyée par Junon pour couper ce cheveu, et l'apporte à Orcus. Cette fiction n'est point adoptée par Virgile sans quelque fondement, ainsi que le suppose Cornutus, homme d'ailleurs très-savant, qui fait sur ces vers la remarque suivante : « On ignore d'où est « tirée cette histoire du cheveu coupé aux mou« rants ; mais on sait que Virgile, conformément « aux usages de la poésie, invente des fictions, « comme, par exemple, celle du rameau d'or. » Ainsi s'exprime Cornutus. Je suis fâché qu'un homme si savant, particulièrement versé dans les lettres grecques, n'ait pas connu le beau poëme d'Euripide, dans lequel Orcus est mis en scène, le glaive à la main, pour couper les cheveux d'Alceste, et où il parle en ces termes :

« Cette femme se présente pour entrer dans « le royaume d'Adès (Pluton). Je vais à elle, afin « de la consacrer par le glaive ; car il est con« sacré aux dieux des enfers celui dont ce glaive « aura coupé le cheveu. »

Il est évident, je pense, quelle est l'autorité

Vestigia nuda sinistri
Instituere pedis.

In qua quidem re, quo vobis studium nostrum magis comprobetur, non reticebimus rem paucissimis notam : reprehensum Euripidem ab Aristotele, qui ignorantiam istud Euripidis fuisse contendit : Ætolos enim non lævum pedem habere nudum, sed dextrum. quod ne affirmem potius, quam probem, ipsa Aristotelis verba ponam ex libro, quem de poetis secundo subscripsit ; in quo, de Euripide loquens, sic ait : Τοὺς δὲ Θεστίου κούρους τὸν μὲν ἀριστερὸν πόδα φησὶν Εὐριπίδης ἐλθεῖν ἔχοντας ἀνυπόδετον. Λέγει γοῦν, ὅτι

Τὸ λαιὸν ἴχνος ἦσαν ἀνάρβυλοι ποδὸς,
Τὸν δ' ἐν πεδίλοις ὡς ἐλαφρίζον γόνυ
Ἔχοιεν.

ὡς δὴ πᾶν τοὐναντίον ἔθος τοῖς Αἰτωλοῖς. Τὸν μὲν γὰρ ἀριστερὸν ὑποδέδενται, τὸν δὲ δεξιὸν ἀνυποδετοῦσιν. Δεῖ γὰρ οἶμαι τὸν ἡγούμενον ἔχειν ἐλαφρὸν, ἀλλ' οὐ τὸν ἐμμένοντα.

Cum hæc ita sint, videtis tamen, Vergilium Euripide auctore, quam Aristotele, uti maluisse. Nam ut hæc ignoraverit vir tam anxie doctus, minime crediderim. Jure autem prætulit Euripidem. Est enim ingens ei cum græcarum tragœdiarum scriptoribus familiaritas : quod vel ex præcedentibus licet, vel ex his, quæ mox dicentur, opinari.

CAPUT XIX.

De aliis locis, quos Vergilius a Græcis sumsit, quarto et nono Æneidos.

In libro quarto, in describenda Elisæ morte, ait, quod ei crinis abscissus esset, his versibus :

Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco.

Deinde Iris a Junone missa abscidit ei crinem, et ad Orcum fert. Hanc Vergilius non de nihilo fabulam fingit, sicut vir alias doctissimus, Cornutus existimat, qui annotationem ejusmodi apposuit his versibus : « Unde hæc historia, ut « crinis auferendus sit morientibus, ignoratur ; sed assue« vit poetico more aliqua fingere, ut de aureo ramo. » Hæc Cornutus. Sed me pudet, quod tantus vir, græcarum etiam doctissimus literarum, ignoravit Euripidis nobilissimam fabulam Alcestim. In hac enim fabula in scenam Orcus inducitur gladium gestans, quo crinem abscindat Alcestidi, et sic loquitur :

Ἡδ' οὖν γυνὴ κάτεισιν εἰς Ἅδου δόμους.
Στείχω δ' ἐπ' αὐτὴν, ὡς κατάρξομαι ξίφει.
Ἱερὸς γὰρ οὗτος τῶν κατὰ χθονὸς θεῶν,
Ὅτου τόδ' ἔγχος κρατὸς ἁγνίσει τρίχα.

Proditum est, ut opinor, quem secutus Vergilius fabulam abscindendi crinis induxerit : ἁγνίσαι autem græce dicunt Diis consecrare ; unde poeta vester ait ex Iridis persona :

Hunc ego Diti

d'après laquelle Virgile a admis la fiction du cheveu coupé. Les Grecs emploient le mot ἁγνίσαι, pour désigner l'action de consacrer aux dieux. C'est pourquoi Virgile fait dire à Iris :

« Je vais, selon qu'il m'est prescrit, apporter « ce cheveu à Dis, auquel il est consacré ; et toi, « je te délie de ce corps. »

Je viens de prouver que la plupart des passages cités plus haut sont appuyés sur l'autorité des poëtes tragiques ; maintenant, je vais signaler ce que Virgile a pris à Sophocle. Dans le quatrième livre (de l'Énéide), Élisse, (Didon) abandonnée par Énée, a recours aux prières des pontifes et aux invocations des magiciennes ; et, entre autres pratiques qu'elle met en usage pour calmer son amour, Virgile dit qu'elle se fait apporter des herbes coupées avec des faux d'airain. Ne semble-t-il pas naturel de se demander ici comment les faux d'airain sont venues dans l'esprit de Virgile? Je vais mettre sous vos yeux les vers du poëte, et ceux de Sophocle qu'il a imités :

« On apporte des herbes couvertes de leur duvet, coupées au clair de la lune, avec des faux « d'airain, et qui distillent un suc noir et veni« meux. »

Une tragédie de Sophocle porte, jusque dans son titre, l'indication de ce qui fait l'objet de nos recherches. Elle est intitulée Ῥιζοτόμοι (ceux qui coupent des racines). Médée y est représentée cueillant des herbes vénéneuses, la tête tournée derrière le dos, pour ne pas être victime elle-même de la violence de l'odeur léthifère, et exprimant leur suc dans des vases d'airain, après les avoir coupées avec des faux du même métal. Voici les vers de Sophocle :

« Celle-ci, le visage tourné par derrière, « reçoit dans des vases d'airain le suc qui découle « de l'incision ».

Et peu après :

« Elle recueillait dans des paniers couverts « les racines qu'elle avait coupées avec des faux « d'airain, en criant et poussant des hurlements. »

C'est indubitablement de ce passage de Sophocle, que Virgile a tiré ses faux d'airain. On a d'ailleurs plusieurs preuves qu'on employait très-souvent des instruments d'airain dans les sacrifices, et principalement lorsqu'il s'agissait ou de calmer quelqu'un, ou de le dévouer, ou de dissiper des maladies. Je ne dis rien de ce vers de Plaute :

Mecum habet patagus, æs, morbus.

Ni de cet autre de Virgile :

« Les sons des Curètes et l'airain retentissant. »

Mais je veux rapporter les paroles de Carminius, dans le livre second de son savant et curieux ouvrage sur l'Italie : « Jadis les Toscans « se servaient de charrues à soc d'airain, pour « tracer les fondements des villes ; ils s'en ser« vaient aussi dans le culte qu'ils rendaient à « Tagès. Chez les Sabins, on se servait de lames « d'airain pour couper les cheveux des prêtres. » Il serait trop long de passer en revue les nombreux passages des plus anciens auteurs grecs, qui attestent la grande vertu qu'ils attribuaient aux sons de l'airain. Il suffit, pour le moment, d'avoir prouvé que c'est d'après les écrivains grecs que Virgile a parlé des faux d'airain.

On trouve, dans le neuvième livre de l'Énéide, les vers suivants :

« Le fils d'Arcens se faisait remarquer par « l'éclat de ses armes, par sa chlamyde brodée

---

Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Nunc quia pleraque omnia, quæ supra dixi, instructa auctoritate tragicorum probavi ; id quoque, quod a Sophocle tractum est, annotabo. In libro enim quarto Vergilius Elissam facit, postquam ab Ænea relinquitur, velut ad sacricolarum sagarumque carmina et devotiones fugientem, et inter cetera ait, sedandi amoris gratia herbas quæsitas, quæ æneis falcibus secarentur. Hæc res nonne quæstione digna est, unde Vergilio *æneæ falces* in mentem venerint ? ponam itaque Vergilianos versus, mox et inde Sophoclis, quos Maro æmulatus est :

Falcibus et messæ ad lunam quæruntur ænis
Pubentes herbæ nigri cum lacte veneni.

Sophoclis autem tragœdia id, de quo quærimus, etiam titulo præfert. Inscribitur enim Ῥιζοτόμοι : in qua Medeam describit, maleficas herbas secantem, sed aversam, ne vi noxii odoris ipsa interficeretur ; et succum quidem herbarum in cados æneos refundentem, ipsas autem herbas æneis falcibus exsecantem. Sophoclis versus hi sunt :

Ἡ δ' ἐξοπίσσω χερὸς ὄμμα τρέπουσα
Ὀπὸν ἀργινεφῆ στάζοντα τομῆς
Χαλκέοισι κάδοις δέχεται.

Et paulo post :

Αἱ δὲ καλύπτραι κίσται ῥιζῶν κρύπτουσι τομὰς,
Ἃς ἥ δὲ βοῶσα ἀλαλαζομένη γυμνὴ
Χαλκέοισιν ἦμα δρεπάνοις τομάς.

Hæc Sophocles : quo auctore sine dubio Vergilius protulit *æneas falces*. Omnino autem ad rem divinam pleraque ænea adhiberi solita, multa indicio sunt ; et in his maxime sacris, quibus delinire aliquos, aut devovere, aut denique exigere morbos volebant. Taceo illud Plautinum, cum ait :

Mecum habet patagus, æs, morbus.

et quod alibi Vergilius :

Curetum sonitus crepitantiaque æra.

Sed Carminii curiosissimi et docti verba ponam, qui in libro de Italia secundo sic ait : « Prius itaque et Tuscos « æneo vomere uti, cum conderentur urbes, solitos, in « Tageticis eorum sacris invenio ; et in Sabinis ex ære cul« tros, quibus sacerdotes tonderentur. » Post hæc Carminii verba, longum fiat, si velim percensere, quam multis in locis Græcorum vetustissimi *æris sonos*, tanquam rem validissimam, adhibere soliti sunt. Sed præsenti opere docuisse nos sufficiat, *falces æneas* Maronis, exemplo Græci auctoris inductas. In libro nono Vergilius posuit hos versus :

« en couleur, et teinte de rouge ibérique. Il « était beau de visage, et son père, qui l'avait « envoyé à cette guerre, l'avait élevé dans un « bois consacré à Mars, auprès du fleuve Symè- « the, où est situé l'autel engraissé (*pinguis*) et « placable de Palicus. »

Quel est ce dieu Palicus, ou plutôt quels sont ces dieux *Paliques* (car ils sont deux), dont il n'est fait mention, que je sache, dans aucun écrivain latin? C'est dans les sources les plus profondes de la littérature grecque que Virgile les a trouvés. D'abord le fleuve Symèthe, dont Virgile fait mention dans ces vers, est situé en Sicile; et c'est aussi en Sicile que les dieux Paliques sont honorés. Le premier écrivain qui en ait parlé est le tragique Eschyle, Sicilien de naissance, qui donne dans ses vers la signification, ou, comme disent les Grecs, l'étymologie de leur nom. Mais avant de rapporter les vers d'Eschyle, il convient d'exposer en peu de mots l'histoire des Paliques. Sur les bords du fleuve Symèthe, qui coule en Sicile, Jupiter rendit mère la nymphe Thalie, qui, par crainte de Junon, souhaita que la terre l'engloutît; ce qui arriva : mais à l'époque où les enfants qu'elle avait portés dans son sein eurent atteint leur terme, la terre se rouvrit, et les deux enfants parurent sortant du sein de Thalie, et furent appelés *Palici*, de πάλιν ἱκέσθαι, parce qu'ils étaient revenus de la terre dans laquelle ils avaient été engloutis. Non loin de là sont des lacs de peu d'étendue, mais d'une immense profondeur, et où l'eau surgit à gros bouillons. Les habitants du pays les appellent des *cratères*, et les nomment *Delloï*. Ils pensent que ce sont des frères des dieux Paliques : ils les honorent d'un culte solennel, à cause d'une divinité qui manifeste sur leurs bords, relativement aux serments, sa présence et son action. En effet, lorsqu'on veut savoir la vérité touchant un larcin nié ou quelque action de cette nature, on exige le serment de la personne suspecte; celui qui l'a provoquée s'approche avec elle des cratères, après qu'ils se sont lavés tous deux de toute souillure, et après que l'inculpé a garanti par une caution personnelle qu'il restituera l'objet réclamé, si l'événement vient à le condamner. Invoquant ensuite la divinité du lieu, le défendeur la prenait à témoin de son serment. S'il parlait conformément à la vérité, il se retirait sans qu'il lui fût arrivé aucun mal; mais s'il jurait contre sa conscience, il ne tardait pas à trouver dans les eaux du lac la mort due au parjure. Ces circonstances recommandaient tellement les deux frères à la piété publique, qu'on les surnommait placables, tandis que les cratères étaient surnommés implacables. De plus, le temple des dieux Paliques est favorisé d'un oracle. En effet, une année que la sécheresse avait rendu la Sicile stérile, ses habitants, avertis par un avis miraculeux des dieux Paliques, offrirent à un certain héros un sacrifice particulier, et l'abondance revint. Les Siciliens, par reconnaissance, entassèrent sur l'autel des Paliques des fruits de toute espèce; ce qui fit donner à leur autel lui-même la qualification de *pinguis*. Voilà toute l'histoire des Paliques et de leurs frères, qui ne se trouve que dans les écrivains grecs, chez lesquels Virgile n'a pas moins puisé que chez les Latins.

Maintenant il faut rapporter des autorités en faveur de ce que nous avons raconté. Il est une

Stabat in egregiis Arcentis filius armis,
Pictus acu chlamydem, et ferrugine clarus Ibera,
Insignis facie : genitor quem miserat Arcens,
Eductum matris luco, Symetia circum
Flumina, pinguis ubi et placabilis ara Palici.

quis hic Palicus Deus, vel potius qui Dii Palici, (nam duo sunt) apud nullum penitus auctorem Latinum, quod sciam, reperi; sed de Græcorum penitissimis literis hanc historiam eruit Maro. Nam primum ut Symetus fluvius, cujus in his versibus meminit, in Sicilia est; ita et Dii Palici in Sicilia coluntur : quos primum omnium Æschylus tragicus, vir utique Siculus, in literas dedit; interpretationem quoque nominis eorum, quam Græci ἐτυμολογίαν vocant, expressit versibus suis. Sed, priusquam versus Æschyli ponam, paucis explananda est historia *Palicorum*. In Sicilia Symetus fluvius est. Juxta hunc Nympha Thalia, compressu Jovis gravida, metu Junonis optavit, ut sibi terra dehisceret : quod et factum est. Sed ubi venit tempus maturitatis infantum, quos alvo illa gestaverat, reclusa terra est, et duo infantes, de alvo Thaliæ progressi, emerserunt; appellatique sunt Palici, ἀπὸ τοῦ πάλιν ἱκέσθαι; quoniam prius in terram mersi, denuo inde reversi sunt. Nec longe inde lacus breves sunt, sed immensum profundi, aquarum scaturigine semper ebullientes; quos incolæ crateras vocant, et nomine *Dellos* appellant, fratresque eos Palicorum existimant : et habentur in cultu maximo; præcipueque circa exigendum juxta eos jusjurandum, præsens et efficax numen ostenditur. Nam, cum furti negati, vel ejuscemodi rei fides quæritur, et jusjurandum a suspecto petitur, uterque ab omni contagione mundi ad crateras accedunt, accepto prius fidejussore a persona, quæ juratura est, de solvendo eo, quod peteretur, si addixisset eventus. Illic invocato loci numine, testatum faciebat esse jurator, de quo juraret. Quod si fideliter faceret, discedebat illæsus : si vero subesset jurijurando mala conscientia, mox in lacu amittebat vitam falsus jurator. Hæc res ita religionem fratrum commendabat, ut crateræ quidem *implacabiles*, Palici autem *placabiles* vocarentur. Nec sine divinatione est Palicorum templum. Nam, cum Siciliam sterilis annus arefecisset, divino Palicorum responso admoniti Siculi, heroi cuidam certum sacrificium celebraverunt : et revertit ubertas. Qua gratia Siculi omne genus frugum congesserunt in aram Palicorum : ex qua ubertate ara ipsa *pinguis* vocata est. Hæc est omnis historia, quæ de Palicis eorumque fratribus in Græcis tantummodo literis invenitur, quas Maro non minus, quam Latinas hausit. Sed hæc, quæ diximus, auctoritatibus approbanda sunt. Æschyli tragœdia est, quæ inscribitur Ætna; in hac cum de Palicis loqueretur, sic ait :

tragédie d'Eschyle, intitulée Etna, dans laquelle il s'exprime ainsi, en parlant des Paliques :

« Quel nom leur donnent les mortels? Jupiter « veut qu'on les nomme Paliques, et ce nom leur « est attribué avec justice, puisqu'ils sont retour- « nés des ténèbres à la lumière. »

Voici maintenant un passage de Callias, livre septième de son histoire de Sicile :

« Éryx est éloigné de Géla d'environ quatre- « vingt-dix stades. C'est une montagne aujour- « d'hui entièrement déserte, et jadis ce fut une « ville de la Sicile. Là sont situés deux gouffres « que les Siciliens appellent *Delloï*, qu'ils croient « frères des Paliques et dont les eaux sont con- « tinuellement bouillonnantes. » Voici actuellement un passage de l'ouvrage de Palémon, intitulé Des fleuves merveilleux de la Sicile :

« Les dieux, dit-il, que (les Siciliens) appellent « Paliques, sont regardés comme étant originaires « de l'île ; ils ont pour frères deux gouffres très- « profonds, dont on ne doit s'approcher, afin de « leur rendre les honneurs religieux, que revêtu « de vêtements nouveaux et purifié de toute souil- « lure charnelle. Il s'exhale de ces gouffres une « forte odeur de soufre, qui excite une ivresse « effrayante dans ceux qui s'approchent de leurs « bords. Leurs eaux sont troublées, et d'une cou- « leur très-ressemblante à celle d'une flamme « blanchâtre ; elles s'agitent et font le même bruit « que si elles bouillonnaient modérément. On dit « que la profondeur de ces gouffres est incom- « mensurable, tellement que des bœufs y étant « tombés y disparurent, ainsi qu'un chariot « attelé de mulets, et des cavales qui étaient « sautées dedans. Il est, chez les Siciliens, une « sorte de serment qui est la plus solennelle des « justifications que l'on puisse exiger. Les juges « du serment lisent sur un billet, à ceux qui doi- « vent le prêter, le serment qu'on exige d'eux ; « ceux-ci, brandissant une branche d'arbre, ayant « la tête couronnée, le corps sans ceinture et ne « portant qu'un seul vêtement, s'approchent du « gouffre et font le serment requis. S'ils retour- « nent chez eux sains et saufs, leur serment est « confirmé ; mais s'ils sont parjures, ils expirent « aux pieds des dieux. Au reste, (ceux qui jurent) « sont tenus de constituer entre les mains des « prêtres des cautions qui leur garantissent, en « cas d'événement, les frais des purifications qui « doivent être pratiquées à l'égard des assistants. « Auprès de ces gouffres habitèrent les Paliciens, « dont la ville fut surnommée Palicina, du nom « de ces divinités. »

Ainsi s'exprime Polémon. Xénagore, dans le troisième livre de son Histoire des lieux où existent des oracles, dit ce qui suit :

« La Sicile ayant été affligée de stérilité, « ses habitants, par l'ordre de l'oracle des Pali- « ques, sacrifièrent à un certain héros ; et après « le retour de la fertilité, ils comblèrent d'of- « frandes le temple des Paliques. »

Voilà, je pense, pleinement terminée, et appuyée sur de graves autorités, l'explication d'un passage de Virgile, que nos littérateurs ne regardent pas même comme obscur, et sur lequel ils se contentent de savoir et d'apprendre à leurs disciples que Palicus est le nom d'une certaine divinité. Mais quelle est cette divinité, et d'où vient son nom? Ils l'ignorent et ils ne cherchent pas à le savoir, ne soupçonnant pas même où ils pourraient le trouver, dans l'ignorance où ils sont des ouvrages grecs.

Τί δῆθεν αὐτοῖς ὄνομα τίθενται βροτοί ;
Σεμνοὺς Παλίκους Ζεὺς ἐφίεται καλεῖν,
Ἦ καὶ Παλίκων εὐλόγως μένει φάτις,
Πάλιν γὰρ ἵκουσ' ἐκ σκότους τόδ' ἐς φάος.

hæc Æschylus. Callias autem in septima historia de rebus Siculis ita scribit : Ἡ δὲ Ἐρύκη τῆς μὲν Γελώας ὅσον ἐννενήκοντα στάδια διέστηκεν· ἐπιεικῶς δὲ χεῤῥός ἐστιν τό τ' ὄρος καὶ τὸ παλαιὸν Σικελῶν γεγενημένη πόλις, ὑφ' ᾗ καὶ τοὺς Δείλλους καλουμένους εἶναι συμβέβηκεν. Οὗτοι δὲ κρατῆρες δύο εἰσὶν, οὓς ἀδελφοὺς τῶν Παλίκων οἱ Σικελιῶται νομίζουσιν· τὰς δὲ ἀναφορὰς τῶν πομφολύγων παραπλησίας βραζούσαις ἔχουσιν. Hactenus Callias. Polemon vero, in libro qui inscribitur περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ θαυμαζομένων ποταμῶν, sic ait : Οἱ δὲ Παλίκοι προσαγορευόμενοι παρὰ τοῖς ἐγχωρίοις, αὐτόχθονες θεοὶ νομίζονται. Ὑπάρχουσιν δὲ τούτων ἀδελφοὶ κρατῆρες χαμαίζηλοι. Προσιέναι δὲ ἁγιστεύοντας χρὴ πρὸς αὐτοὺς ἀπό τε παντὸς ἄγους καὶ συνουσίας, ἔν τε καινῶν ἐνδυμάτων. Φέρεται δὲ ἀπ' αὐτῶν ὀσμὴ βαρεῖα θείου, καὶ τοῖς πλησίον ἱσταμένοις καρηβάρησιν ἐμποιοῦσα δεινήν. Τὸ δὲ ὕδωρ ἐστὶ θολερὸν αὐτῶν, καὶ τὴν χρόαν ὁμοιότατον χαμαὶ ῥύπῳ λευκῷ. Φέρεται δὲ κολπούμενόν τε καὶ παφλάζον, οἷαί εἰσιν αἱ δῖναι τῶν ζεόντων ἀναβολάδην ὑδάτων. Φασὶν δ' εἶναι καὶ τὸ βάθος ἀπέραντον τῶν κρατήρων τούτων, ὥστε καὶ βοῦς εἰσπεσόντας ἠφανίσθαι, καὶ ζεῦγος ὀρικὸν ἐλαυνόμενον, ἔτι δὲ φορβάδας ἐναλλομένας. Ὅρκος δέ ἐστιν τοῖς Σικελιώταις μέγιστος καθηραμένων τῶν προκληθέντων. Οἱ δὲ ὁρκωταὶ γραμμάτιον ἔχοντες ἀγορεύουσιν τοῖς ὁρκουμένοις περὶ ὧν ἀπαιτήσουσι τὸν ὅρκον. Ὁ δὲ ὁρκούμενος θαλλὸν κραδαίνων, ἐστεμμένος, ἄζωστος, καὶ μονοχίτων, ἐφαπτόμενος τοῦ κρατῆρος ἐξ ὑποβολῆς δίεισι τὸν ὅρκον. Καὶ ἂν μὲν ἐμπεδῶσιν τοὺς ῥηθέντας ὅρκους, ἀσινὴς ἄπεισιν οἴκαδε· παραβάτης δὲ γενόμενος τῶν θεῶν, ἐμποδὼν τελευτᾷ. Τούτων δὲ γινομένων ἐγγυητὰς ὑπισχνοῦνται καταστήσειν τοῖς ἱερεῦσιν, ἐάν τι νεαρὸν γένηται κάθαρσιν ὀφλισκάνουσιν τοὺς περιγινομένους. Περὶ δὲ τὸν τόπον τοῦτον ᾤκησαν Παλικεινοὶ πόλιν ἐπώνυμον τούτων τῶν δαιμόνων Παλικεινήν. Hæc Polemon. Sed et Xenagoras in tertia historia sua de loci divinatione ita scribit : Καὶ οἱ Σικελοὶ, τῆς γῆς ἀφορούσης, ἔθυσάν τινι ἥρωϊ, προστάξαντος αὐτοῖς τοῦ ἐκ Παλίκων χρηστηρίου, καὶ μετὰ τὴν ἐπάνοδον τῆς εὐφορίας πολλοῖς δωροῖς τὸν βωμὸν τῶν Παλίκων ἐνέπλησαν. Absoluta est, existimo, et auctoribus idoneis asserta explanatio Vergiliani loci : quem literatores nostri nec obscurum putant, contenti vel ipsi scire, vel insinuare discipulis, Palicum Dei esse cujusdam nomen. Quis sit autem Deus iste, vel unde sit dictus, tam nesciunt, quam scire nolunt; quia nec, ubi quærant, suspicantur, quasi græcæ lectionis expertes.

CHAPITRE XX.

Des Gargares et de la Mysie, d'après le premier livre des Géorgiques.

N'omettons pas de parler des vers suivants, que nous trouvons dans le premier livre des Géorgiques :

« Agriculteurs, invoquez des solstices hu-
« mides et des hivers sereins ; la poussière de l'hiver
« réjouit les champs où croissent les céréales. Rien
« n'enorgueillit davantage les champs de la Mysie,
« et c'est alors que les Gargares s'étonnent eux-
« mêmes de leurs propres moissons. »

Dans ce passage, outre que le sens du poëte paraît plus obscur et plus complexe qu'à son ordinaire, il se présente encore une question, qui tient à l'antiquité grecque. Qu'est-ce que ces Gargares que Virgile cite comme un exemple de fertilité? Ils sont situés dans la Mysie, qui est une province de l'Hellespont; et le mot est au pluriel, parce qu'en effet il est deux points qui portent ce nom; savoir : le sommet du mont Ida, et une ville située sur cette même montagne. C'est du sommet de la montagne qu'Homère veut parler, lorsqu'il dit :

« Il vient sur l'Ida qu'arrosent de nombreuses
« fontaines, à Gargare qui nourrit des animaux
« sauvages. »

Dans ce passage, le sens indique assez que par le mot Gargare il faut entendre le sommet le plus élevé de l'Ida; car c'est de Jupiter que parle le poëte. Ce sens est encore plus manifeste dans un autre passage du même poëte :

« Ainsi le père (des dieux) reposait paisible-
« ment au sommet du Gargare. »

Le vieux écrivain Epicharme, dans sa pièce intitulée *les Troyens*, a dit :

« Le tout-puissant Jupiter, habitant du Gargare
« neigeux. »

D'après ces passages, il est clair que la cime du mont Ida porte le nom de Gargare.

Je vais maintenant passer en revue ceux qui ont parlé d'une ville nommée Gargare. Éphore, historien très-célèbre, dit dans son livre cinquième :

« Gargare est une ville située près d'Assos. » Il n'est pas le seul qui en fasse mention. Un ancien écrivain nommé Philéas, dans son livre intitulé *l'Asie*, en parle en ces termes : « Auprès « d'Assos est une ville nommée Gargare, proche « d'Antandros. »

On attribue à Aratus un livre d'Élégies, où il a dit, en parlant d'un poëte nommé Diotime :

« Je pleure Diotime qui, assis sur des pierres,
« enseignait l'alphabet aux enfants des Garga-
« réens. »

Ces vers nous apprennent même le nom des citoyens de cette ville, qui y sont nommés Gargaréens.

Il est donc constant que le nom de Gargare désigne tantôt le sommet d'une montagne, tantôt une ville située sur cette même montagne. Ce n'est point du sommet, mais de la ville, que Virgile a voulu parler. Recherchons maintenant pourquoi il a cité Gargare comme un lieu d'une grande fertilité. D'abord c'est un fait connu que la Mysie tout entière produit de riches moissons, qu'elle doit à l'humidité de son sol; ce qui fait que Virgile, dans les vers cités, après avoir parlé des solstices humides, ajoute :

CAPUT XX.

De Gargaris et Mysia, ex primo Georgicon.

Nec illos versus relinquemus intactos, qui sunt in primo Georgicon :

Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricolæ : hiberno lætissima pulvere farra,
Lætus ager : nullo tantum se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.

Sensus hic cum videatur obscurior, pauloque perplexius, quam poetæ hujus mos est, pronuntiatus, tamen habet in se animadvertendam quæstionem ex græca antiquitate venientem, quæ sint ista *Gargara*, quæ Vergilius esse voluit fertilitatis exemplar. Gargara hæc igitur sunt in Mysia, quæ est Hellesponti provincia. Sed significatio nominis et loci duplex est. Nam et cacumen montis Idæ, et oppidum sub eodem monte hoc nomine vocantur. Homerus significationem cacuminis ita ponit :

Ἴδην δ' ἵκανεν πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν,
Γάργαρον.

hic Gargarum pro excelsissimo montis loco accipi convenire et ipse sensus indicium facit. Nam de Jove loquitur. Sed et alibi, eodem Homero teste, manifestius exprimitur :

Ὣς ὁ μὲν ἀτρέμας εὗδε πατὴρ ἀνὰ Γαργάρῳ ἄκρῳ.

et Epicharmus vetustissimus poeta in fabula, quæ inscribitur *Troes*, ita posuit :

Ζεὺς ἄναξ ναίων Γάργαρ' ἀγάννιφα.

Ex his liquido claret, Gargara cacumen Idæ montis appellitari. Pro oppido autem Gargara qui dixerint, enumerabo. Ephorus, notissimus historiarum scriptor, in libro quinto sic ait :

Μετὰ δὲ τὴν Ἄσσον ἐστὶν Γάργαρα πλησίον πόλις.

Nec Ephorus solus, sed etiam Phileas vetus scriptor in eo libro, qui inscribitur Asia, ita meminit : Μετὰ Ἄσσον πόλις ἔστιν ὄνομα Γάργαρα· ταύτης ἔχεται Ἄντανδρος. Arati etiam liber fertur elegion : in quo de Diotimo quodam poeta sic ait :

Αἰάζω Διότιμον, ὃς ἐν πέτρησι κάθηται,
Γαργαρέων παισὶν βῆτα καὶ ἄλφα λέγων.

Ex his versibus etiam civium nomen innotuit, quia *Gargares* vocantur. Cum igitur constet, Gargara nunc pro montis cacumine, nunc pro oppido sub eodem monte posito accipienda; Vergilius non de summo monte, sed de oppido loquitur. Cur tamen Gargara posuerit, ut locum frugum feracem, requiramus. Et omnem quidem illam Mysiam opimis segetibus habitam satis constat, scilicet ob humorem soli. Unde et Vergilius in supradictis versibus cum dixisset,

« Rien n'enorgueillit davantage les champs de « la Mysie. »
Comme s'il disait : Tout pays qui sera convenablement humecté égalera en fécondité les champs de la Mysie. Lorsqu'Homère dit :

« Il vint sur l'Ida qu'arrosent de nombreuses « fontaines, »
il veut parler du territoire situé au pied de la montagne; car πολυπίδακα signifie, *arrosé par beaucoup de fontaines;* ce qui communiquait une si grande fertilité au Gargare, que son nom était passé en proverbe, pour exprimer un grand nombre, une immense multitude. Témoin Alcée, qui s'exprime ainsi dans sa tragédie de Cœlus :

« Je rencontrai dans la campagne un grand « nombre d'hommes qui se rendaient à la fête, « au nombre de vingt environ. D'un lieu élevé, « je vois une grande multitude d'hommes (Γάργὰρ, « ἀνθρώπων) rangés en cercle. »
Il est évident, comme vous voyez, que le poëte a employé le mot Gargare, pour multitude. C'est ainsi que, dans ses fables, Aristomène a d.t :

« Il y a une multitude d'hommes (ἀνδρῶν γάρ- « γαρα) ici dedans. »
Le poëte Aristophane, dans sa comédie des Acharnes, fabrique un mot composé de celui de Gargare et du mot grec qui signifie sable, pour exprimer, avec sa gaieté ordinaire, un nombre innombrable : ce mot est ψαμμοκοσιογάργαρα, « Mes douleurs sont innombrables. » Varron, dans ses satires Ménippées, a plusieurs fois employé le mot ψαμμοκόσια seul, pour plusieurs : mais Aristophane ajoute *Gargara* pour exprimer une quantité innombrable.

D'après tout cela, le sens des vers de Virgile est donc celui-ci : Lorsque la température de l'année amène un hiver serein et un été humide, les fruits réussissent parfaitement; et cette température est tellement nécessaire à la terre, que, sans elle, les champs féconds de la Mysie ne pourraient soutenir la réputation de fertilité dont ils jouissent. Après la Mysie, le poëte désigne encore nominativement Gargare; parce que cette ville, située au pied du mont Ida, et arrosée par les eaux qui en descendent, semblerait pouvoir se passer des pluies de l'été.

On peut encore invoquer, relativement à ce passage, le témoignage d'Eschyle, pour prouver que le territoire de Gargare, voisin du mont Ida, n'était pas lui seul arrosé, mais encore le terrain tout entier de la Mysie :

« O vous aussi, courant d'eau de la Mysie. »
Nous avons indiqué les auteurs grecs chez lesquels Virgile a puisé pour ce passage; faisons voir encore, et pour l'agrément du sujet, et pour démontrer que votre poëte a recueilli des ornements de tous côtés chez les divers auteurs de l'antiquité, faisons voir d'où il a tiré :

« La poussière de l'hiver réjouit les champs « où croissent les céréales. »
On trouve, dans un très-ancien livre de poésies qu'on croit composées avant toutes celles que nous avons en latin, ce vieux et rustique chant :

« Avec un hiver poudreux et un printemps « boueux, tu moissonneras, ô Camille, une grande « quantité de grains. »

Humida solstitia,
intulit :

Nullo tantum se Mysia cultu — — Jactat.

atque diceret : Omnis regio, quæ opportunos habuerit humores, æquiparabit fœcunditates arvorum Mysiæ. Sed Homerus cum ait :

Ἴδην δ' ἵκανεν πολυπίδακα,

humidum designat subjacentem monti agrum. Nam πολυπίδακα significat fontibus abundantem. Unde hæc Gargara tanta frugum copia erant, ut, qui magnum cujusque rei numerum vellet exprimere, pro multitudine immensa Gargara nominaret. Testis Alcæus, qui in Cœlo tragœdia sic ait :

Ἐτύγχανον μὲν ἀγρόθεν πλείστους φέρων
Εἰς τὴν ἑορτὴν ὅσον οἷον εἴκοσι.
Ὁρῶ δ' ἄνωθεν Γάργαρ' ἀνθρώπων κύκλῳ.

Gargara, ut videtis, manifeste posuit pro multitudine. Nec aliter Aristomenes ἐν μύθοις :

Ἔνδον γὰρ ἡμῖν ἐστιν ἀνδρῶν γάργαρα.

Aristophanes autem comicus, composito nomine ex arena et Gargaris, innumerabilem, ut ejus lepos est, numerum conatur exprimere. In fabula enim Acharnensium ait :

Ἃδ' ὠδυνήθην ψαμμοκοσιογάργαρα.

ψαμμοκόσια autem seorsum pro multis Varro sæpe in Menippeis suis posuit. Sed Aristophanes adjecit *Gargara*, ad significationem numerositatis innumeræ. Est ergo secundum hæc sensus horum versuum talis : Cum ea sit anni temperies, ut hiems serena sit, solstitium vero imbricum : fructus optime proveniunt. Hæc autem adeo agris necessaria sunt, ut sine his nec illi natura fœcundissimi Mysiæ agri responsuri sint opinioni fertilitatis, quæ de his habetur. Addit Mysiæ nominatim Gargara; quod ea urbs posita in imis radicibus Idæ montis, defluentibus inde humoribus irrigetur, possitque videri solstitiales imbres non magnopere desiderare. Hoc in loco ad fidem sensui faciendam, quod uliginosa sint non sola Gargara pro vicinia montis, sed et universæ Mysiæ arva, adhiberi potest testis Æschylus :

Ἰὼ καίκε Μύσιαί τ' ἐπιῤῥοαί.

Quid de Græcis in hoc loco traxerit, diximus. Addemus præterea hoc, jucunditatis gratia, et ut liqueat, Vergilium vestrum undique veterum sibi ornamenta traxisse, unde hoc dixerit :

Hiberno lætissima pulvere farra.

In libro enim vetustissimorum carminum, qui ante omnia, quæ a Latinis scripta sunt, compositus ferebatur, invenitur hoc rusticum vetus canticum : « Hiberno pulvere, « verno luto, grandia farra, Camille, metes.

CHAPITRE XXI.

Des diverses sortes de coupes.

Souvent Virgile donne aux coupes des noms grecs, comme *carchesia*, *cymbia*, *cantharos*, *scyphos*. Exemple de la première dénomination :

« Prends ce *carchésion*, rempli de vin de « Méonie, et faisons, dit (Cyrène), des libations « à l'Océan. »

Ailleurs :

« Ici, il répandit, suivant le rite religieux, « deux *carchésions* remplis de vin pur, dont il « fit des libations à Bacchus. »

Exemple de la seconde :

« Nous déposâmes sur le tombeau (de Polydore) « des *cymbia* remplies de lait encore fumant. »

Exemple de la troisième :

« Un lourd *cantharus* pendait à la ceinture « (de Silène) par son anse brisée. »

Exemple de la quatrième :

« Évandre prend dans sa main un *scyphus* « sacré. »

On se contente de savoir que ce sont là des dénominations de coupes; mais quelle fut leur forme, et quels auteurs en ont parlé? C'est ce que personne ne recherche. Cette négligence est tolérable à l'égard des *scyphes* et des *canthares*, dont les noms sont vulgairement connus; mais quant aux *cymbes* et aux *carchésions*, dont les noms ne se trouvent jamais, que je sache, dans les écrivains latins, et ne se voient que fort rarement dans les écrivains grecs, je ne comprends pas pourquoi on ne se détermine pas à faire des recherches sur la signification de ces dénominations nouvelles et étrangères.

Le *carchésion* est une coupe qui ne fut connue que des Grecs. Phérécydes en fait mention dans son Histoire, où il dit que Jupiter acheta les faveurs d'Alcmène par le don d'un carchésion d'or. Plaute, dans sa comédie d'*Amphitryon*, a répudié ce nom étranger, pour lui substituer celui de *patère*, qui, comme le mot l'indique, est une coupe plate et découverte (*planum ac patens*); tandis que le carchésion est d'une forme haute, resserrée vers le milieu, avec des anses peu saillantes, mais qui descendent depuis le haut jusqu'au pied de la coupe. Asclépiade, écrivain grec des plus distingués par sa science et par son exactitude, dit que le carchésion tire son nom d'un agrès de marine. En effet, dit-il, la partie inférieure de la voile s'appelle πτερνα, le milieu τράχηλον; et le haut, d'où partent les deux côtés de la voile, ce qu'on appelle les *cornes*, est nommé *carchésion*. Asclépiade n'est pas le seul qui ait parlé de ce genre de coupe. Nous pouvons citer encore plusieurs autres poëtes illustres qui en ont fait mention, tels que Sapho, qui dit :

« Ils firent tous des libations avec des carché- « sions, et formèrent des vœux pour le bonheur « du genre humain. »

Cratinus, dans Bacchus Alexandre :

« Il portait un vêtement tout d'une même cou- « leur, un thyrse, une robe jaune, et un carché- « sion peint de diverses couleurs. »

Sophocle, dans sa pièce intitulée Tyro :

« Il se place au milieu de la table, et parmi « les mets et les carchésions. »

Voilà pour ce qui concerne le carchésion inconnu aux Latins, et mentionné seulement par les écrivains grecs. On en peut dire autant du *cymbion*, sorte de coupe sur laquelle même

CAPUT XXI.

De poculorum generibus.

Nomina poculorum Vergilius plerumque Græca ponit, ut *carchesia*, ut *cymbia* ut *cantharos*, ut *scyphos*. De carchesiis ita :

Cape Mæonii carchesia Bacchi :
Oceano libemus, ait :

et alibi :

Hic duo rite mero libans carchesia Baccho.

de cymbiis :

Inferimus tepido spumantia cymbia lacte.

de cantharo :

Et gravis attrita pendebat cantharus ansa.

de scyphis :

Et sacer implevit dextram scyphus.

Ea autem cujus figuræ sint, quisve eorum fecerit mentionem, nemo quærit, contenti scire, cujuscemodi esse pocula. Et scyphos quidem cantharosque, consueta vulgi nomina, ferendum si transeant; sed de carchesiis cymbiisque quæ apud Latinos haud scio an unquam reperias, apud Græcos autem sunt rarissima, non video, cur non cogantur inquirere, quid sibi nova et peregrina nomina velint. Est autem *carchesium* poculum Græcis tantummodo notum. Meminit ejus Pherecydes in libris historiarum, aitque Jovem Alcumenæ pretium concubitus carchesium aureum dono dedisse. Sed Plautus insuetum nomen reliquit, aitque in fabula Amphitryone pateram datam; cum longe utriusque poculi figura diversa sit. Patera enim, ut et ipsum nomen indicio est, planum ac patens est; carchesium vero procerum, et circa mediam partem compressum ansatum mediocriter, ansis a summo ad infimum pertinentibus. Asclepiades autem, vir inter Græcos apprime doctus ac diligens, carchesia a navali re existimat dicta. Ait enim, navalis veli partem inferiorem πτερναν vocari; at circa mediam ferme partem τράχηλον dici; summam vero partem carchesium nominari, et inde diffundi in utrumque veli latus ea, quæ cornua vocantur. Nec solus Asclepiades meminit hujus poculi, sed et alii illustres poetæ, ut Sappho, quæ ait :

Κοινῇ δ' ἄρα πάντες καρχήσι' εἶχον, καὶ ἔλειβον.
Ἀράσαντο δὲ πάμπαν ἐσθλὰ τῷ γαμβρῷ.

Cratinus, in Διονυσαλεξάνδρῳ :

Στολὴν δὲ δή τινα εἶχεν τοῦ δ' ὁμόχροον,
Θύρσον, κροκωτὸν, ποικίλον καρχήσιον.

Sophocles in fabula, quæ inscribitur Tyro :

les Grecs ne nous ont transmis que peu de chose. Philémon, auteur comique très-connu, dit dans le Fantôme :

« Après que la rose a couronné pour nous un « cymbion de vin pur. »

Le poëte Anaxandride, dans sa comédie intitulée *les Campagnards,* dit :

« Buvons de grands cymbia, et qu'un vin pur « nous désaltère. »

Démosthène lui-même fait mention du cymbion dans son discours contre Midias : « Vous « êtes parti d'Argyre en Eubée, monté sur une « voiture commode, et traînant avec vous des « manteaux et des cymbia, objets soumis aux « pentecostologues (les cinquante percepteurs de « l'impôt). »

Cymbia, comme l'indique la contexture du mot, est un diminutif de *cymba*, mot qui désigne chez vous, comme chez les Grecs, de qui vous le tenez, une espèce de navire. Et en effet, j'ai remarqué que, chez les Grecs, plusieurs sortes de coupes ont reçu leur dénomination de quelques agrès de marine ; comme le carchésion, ainsi que je l'ai dit plus haut, et le cymbion, deux coupes de forme haute, et qui ont quelque ressemblance avec un navire. Le savant Ératosthène fait mention de cette dernière coupe, dans une lettre adressée au Lacédémonien Hagétor, où l'on trouve les paroles suivantes : « Ils avaient « consacré aux dieux une coupe qui n'était ni « d'argent ni enrichie de pierres précieuses, mais « fabriquée à Colia ; et lorsqu'on la remplissait, « l'on faisait des libations aux dieux, en vidant « successivement la coupe dans un cymbion. »

Quelques-uns ont pensé que *cymbium* était un mot syncopé de *cissybium,* duquel plusieurs auteurs font mention, entre autres Homère, qui dit que c'est une coupe de cette sorte qui fut donnée par Ulysse au Cyclope. Il en est qui prétendent que *cissybium* est proprement une coupe faite avec le bois du lierre, κισσός. Nicandre de Colophon, dans le premier livre de l'*Étolique*, s'exprime ainsi :

« Lorsqu'on offre un sacrifice à Jupiter Di- « dyme, l'on fait des aspersions avec des feuilles « de lierre ; de là vient que les anciennes coupes « ont été appelées cissybies. »

Callimaque fait aussi mention de cette sorte de coupe :

« Il refusa de boire tout d'un trait, à la ma- « nière des Thraces, une amyste de vin pur ; il « préféra le petit cissybion. »

Ceux qui pensent que le mot *cissybium* est formé de κισσινὸς fait de lierre, s'appuient de l'autorité d'Euripide, qui dans Andromède s'exprime ainsi qu'il suit :

« La foule des pasteurs accourt, portant une « coupe faite de bois de lierre, κίσσινον σκύφον, « remplie ou de lait, ou de la liqueur délicieuse, « honneur de la vigne, et qui étouffe le chagrin. »

Après avoir terminé ce qui concerne le cymbion, il nous reste à prouver par des exemples que le *cantharus* est tout ensemble une espèce de coupe et une espèce de navire. Le cantharus est une coupe ; c'est un fait qui résulte des vers mêmes de Virgile, qui l'attribue à Silène, comme étant proprement la coupe de Liber-Pater. Il nous reste encore, pour remplir nos engage-

Προστῆναι μέσην τράπεζαν ἀμφὶ σιτία τε καὶ καρχήσια.

Hæc de carchesiis ignoratis Latinitati, et a sola Græcia celebratis. Sed nec *cymbia* in nostro sermone reperies : est enim a Græcorum paucis relatum. Philemon, notissimus comicus, in Phasmate ait :

Ἐπεὶ δ' ἡ ῥόδη κυμβίον ἀκράτου
Κατασέσεικεν ὑμῖν ἄνω.

Anaxandrides etiam comicus in fabula Ἀγροίκοις :

Μεγάλ' ἴσως κυμβία προπινόμενα
Καὶ μετ' ἀκράτου ἐκάκωσεν ὑμᾶς.

Meminit ejus et Demosthenes in oratione, quæ est in Midiam : Ἐπ' ἀστράβης δ' ὀχούμενος ἐξ Ἀργούρας τῆς Εὐβοίας, χλανίδας δὲ καὶ κυμβία ἔχων, ὧν ἐπελαμβάνοντο οἱ πεντηκοστολόγοι. Cymbia autem hæc, ut ipsius nominis figura indicat, diminutive a cymba dicta : quod et apud Græcos, et apud nos ab illis trahentes, navigii genus est. Ac sane animadverti ego apud Græcos multa poculorum genera a re navali cognominata ; ut carchesia supra docui, ut hæc *cymbia*, pocula procera, ac navibus similia. Meminit hujus poculi Erathosthenes, vir longe doctissimus, in epistola ad Hagetorem Lacedæmonium his verbis : Κρατῆρα γὰρ ἔστησαν τοῖς θεοῖς, οὐκ ἀργύρεον, οὐδὲ λιθοκόλλητον, ἀλλὰ τῆς Κωλιάδος. Τοῦτον δ' ὁσάκις ἐπιπληρώσαιεν, ἀποσπείσαντες τοῖς θεοῖς ἐκ τῆς φιάλης, ὠνοχόουν ἐφεξῆς βάπτοντες τῷ κυμβίῳ. Fuerunt, qui *cymbium* a *cissybio* per syncopam dictum existimarent. Cissybii autem, ut de Homero taceam, qui hoc poculum Cyclopi ab Ulysse datum memorat, multi faciunt mentionem : voluntque nonnulli, proprie *cissybium* ligneum esse poculum ex edera, id est, κισσοῦ. Et Nicander quidem Colophonius in primo Ætolicon sic ait : Ἐν τῇ ἱεροποίῃ τοῦ Διδυμαίου Διὸς κισσοῦ σπονδοποιέοντα πετάλοισιν. ὅθεν τὰ ἀρχαῖα ἐκπώματα κισσύβια φωνέαται.

Sed et Callimachus meminit hujus poculi :

Καὶ γὰρ ὁ Θρηϊκίην μὲν ἀπῄνατο χανδὸν ἄμυστιν
Ζωροποτεῖν, ὀλίγῳ δ' ἥδετο κισσυβίῳ.

Qui autem cissybium ex edera factum poculum οἱονεὶ κισσινὸν dici arbitrantur, Euripidis auctoritate niti videntur, qui in Andromeda sic ait :

Πᾶς δὲ ποιμένων ἔρρει λεώς.
Ὁ μὲν γάλακτος κίσσινον φέρων σκύφον,
Πόνων ἀναψυκτῆρ', ὁ δ' ἀμπέλου γάνος.

Hæc de cymbio. Sequitur ut, quando *cantharum* et poculi et navigii genus esse supra diximus, probetur exemplis. Et pro poculo quidem nota res est vel ex ipso Vergilio, qui aptissime proprium Liberi patris poculum assignat Sileno. Sed id, ut supra polliciti sumus, etiam pro navigio

ments, à prouver que ce mot signifie aussi une espèce de navire. Ménandre a dit dans le *Pilote* :

« O Straton! voici enfin Théophile qui ar« rive, après avoir traversé la mer Égée. Quel « bonheur pour moi de t'annoncer le premier « l'heureuse arrivée de ce fils, et celle du can« thare doré. — STRAT. Quel canthare? — Le « vaisseau. »

« Évandre prend dans sa main un scyphus « sacré. »

Comme le canthare est la coupe de Bacchus, le *scyphus* est la coupe d'Hercule. Ce n'est pas sans motif que les sculpteurs anciens ont représenté ce dieu une coupe à la main, et quelquefois ivre et chancelant; car, d'après d'anciennes traditions, Hercule poussé par les vents aurait traversé d'immenses mers dans une coupe, en guise de nacelle. Je ne prendrai que peu de chose à l'antiquité grecque, concernant ces deux circonstances. Une preuve non obscure (sans parler de celles qui sont plus connues) que ce héros était un grand buveur, c'est ce que lui fait dire Éphippus, dans *Busiris :*

« Ne sais-tu pas, par Dieu! que je suis Tiryn« thus d'Argos? Les ivrognes se mêlent dans toutes « les querelles, et y sont toujours vainqueurs. »

Un autre fait qui est de même peu connu, c'est l'existence, proche d'Héraclée, ville fondée par Hercule, de la nation des Cylicranes, nom formé de κύλικος, espèce de coupe qu'au moyen du changement d'une lettre nous avons nommée *calix.* Phérécyde et Panyasis, ce dernier écrivain grec d'un grand mérite, disent qu'Hercule traversa les mers sur une coupe, et vint aborder à Érythée, île de la côte d'Espagne. Je ne rapporte point leurs paroles, parce que je regarde ce fait moins comme une histoire que comme une fable; et je présume qu'Hercule aura navigué, non sur une coupe, mais sur un navire du nom de scyphus; en sorte qu'il en aura été de même à l'égard du cymbion, dérivé de *cymba* (barque), que pour le cantharus et le carchésion, que nous avons démontré être des termes de navigation.

—

CHAPITRE XXII.

De quelques autres passages de Virgile.

Virgile emprunte quelquefois des noms propres aux histoires les plus anciennes des Grecs. Vous savez qu'il nomme une compagne de Diane, Opis. Ce nom, que des gens peu instruits croient pris au hasard, ou même inventé par le poëte, il l'a ingénieusement attribué à l'une des compagnes de Diane, sachant que les anciens écrivains grecs l'avaient donné à la déesse ellemême. Voici le passage de Virgile :

« Cependant la fille de Saturne, qui était alors « dans les demeures célestes, appelait la légère « Opis, l'une des vierges ses compagnes qui com« posent son cortége sacré. Voici les paroles « qu'elle lui adressait avec tristesse.

Et plus bas : »

« Cependant Opis, fidèle gardienne de Tri« via (était assise) depuis longtemps au haut « de la montagne. »

poni solutum, debemus ostendere. Menander in Nauclero :

Ἥκει λιπὼν Αἰγαῖον ἁλμυρὸν βάθος
Θεόφιλος ἡμῖν ὦ Στράτων, ὡς ἐς καλὸν
Τὸν υἱόν εὐτυχοῦντα καὶ σεσωσμένον.
Πρῶτος δ' ἐγώ σοι τὸν δ' ἐχρύσουν κάνθαρον
Ποῖον, τὸ πλοῖον, οὐδὲ μ' οἶσθά σ' ἄθλιε.

Et sacer implevit dextram scyphus.

Scyphus Herculis poculum est, ita ut Liberi patris cantharus. Herculem vero fictores veteres non sine causa cum poculo fecerunt, et nonnunquam casabundum et ebrium : non solum, quod is heros bibax fuisse perhibetur, sed etiam quod antiqua historia est, Herculem poculo tanquam navigio, ventis immensa maria transisse. Sed de utraque re pauca ex græcis antiquitatibus dicam. Et multibibum heroa istum fuisse, ut taceam, quæ vulgo nota sunt, illud non obscurum argumentum est, quod Ephippus in Busiride inducit Herculem sic loquentem :

Οὐκ οἶσθα μ' ὄντα, πρὸς θεῶν, Τιρύνθιον
'Αργεῖον; οἱ μεθύοντες ἀεὶ τὰς μάχας
Πάσας μάχονται. Τοιγαροῦν φεύγουσ' ἀεί.

Est etiam historia non adeo notissima, nationem quandam hominum fuisse prope Heracleam ab Hercule constitutam Cylicranorum, composito nomine ἀπὸ τοῦ κύλικος; quod poculi genus nos una litera immutata *calicem* dicimus. Poculo autem Herculem vectum ad Ἐρύθειαν, Hispaniæ insulam, navigasse, et Panyasis egregius scriptor Græcorum dicit, et Pherecydes auctor est : quorum verba subdere supersedi, quia propiora sunt fabulæ, quam historiæ. Ego tamen arbitror, non poculo Herculem maria transvectum, sed navigio, cui scypho nomen fuit; ita ut supra cantharum, et carchesium, et a cymbis derivata cymbia, omnia hæc asseruimus esse navigiorum vocabula.

—

CAPUT XXII.

De aliis quibusdam locis Vergilii.

Nomina quoque Vergilius nonnunquam ex antiquissimis Græcorum historiis mutuatur. Scitis, apud illum unam ex comitibus Dianæ Opin vocari. Quod nomen vulgo fortasse temere impositum, vel etiam fictum putatur ab ignorantibus, ingeniosum poetam, cognomen, quod a veteribus græcis scriptoribus ipsi Dianæ fuerat impositum, comiti ejus assignare voluisse. Sed Vergilius sic ait :

Velocem interea superis in sedibus Opin
Unam ex virginibus sociis sacraque caterva
Compellabat, et has tristis Latonia voces
Ore dabat.

et infra :

Voilà donc, selon Virgile, Opis compagne et suivante de Diane. Apprenez maintenant d'où il a tiré ce nom, lequel, comme je vous le disais, est un surnom qu'il avait vu attribué à la déesse elle-même, et qu'il transporte à sa compagne. Alexandre Étolien, poëte distingué, dans son ouvrage intitulé Les Muses, rapporte avec quel zèle le peuple d'Éphèse, après avoir consacré un temple à Diane, invita, en leur proposant des récompenses, les poëtes les plus célèbres de l'époque, à composer différents ouvrages en vers, en l'honneur de la déesse. Dans ce passage, le nom d'Opis est donné, non pas à la compagne de Diane, mais à la déesse elle-même. Le poëte, comme je l'ai dit, parle des Éphésiens.

« Ce peuple, sachant que Timothée fils de
« Thersandre, habile dans la musique et dans
« la poésie, excitait universellement l'admira-
« tion des Grecs, l'honora d'un don sacré de
« mille sicles d'or, afin qu'il célébrât Opis, qui
« lance des flèches rapides, et qui a un temple
« célèbre à Cenchrée. »

Et peu après :

« ... Afin qu'il ne laissât pas sans gloire les
« actions de la fille de Latone. »

Il est prouvé, si je ne me trompe, qu'Opis est un surnom de Diane, et que c'est l'érudition de Virgile qui lui a suggéré de transporter ce nom à la compagne de la déesse.

« Tous les Dieux quittèrent leurs autels et
« abandonnèrent leurs sanctuaires. »

Personne ne recherche où Virgile a pris cette idée. Il est constant toutefois que c'est dans Euripide, qui, dans sa Troade, fait dire à Apollon, quand Troie va être prise, les paroles suivantes :

« Vaincu par Junon et par Minerve, qui
« renversent de concert les murs phrygiens,
« j'abandonne l'illustre Ilion, et les temples
« qu'on m'y a élevés ; car lorsque la triste so-
« litude s'est emparée d'une ville, le culte des
« dieux y est négligé, et ils n'y sont plus ho-
« norés. »

Ce passage nous apprend d'où Virgile a tiré que les dieux abandonnent une ville au moment qu'elle va être prise. Ce n'est pas non plus sans quelque autorité de la vieille Grèce qu'il a dit :

« (Junon) elle-même du haut du ciel lança
« la foudre rapide de Jupiter. »

Car Euripide met en scène Minerve, sollicitant de Neptune des vents contraires à la flotte des Grecs, et lui disant qu'il doit faire le même usage de la foudre contre les Grecs, qu'en aurait fait Jupiter de qui il la tient.

Dans Virgile, Pan séduit la Lune par le charme d'une toison blanche comme la neige :

« Il l'entraîne dans les forêts profondes... (s'il
« faut croire ce qu'on en dit) par le charme d'une
« toison plus blanche que la neige. »

Valérius Probus, homme très-savant, remarque, sur ce passage, qu'il ignore d'où le poëte a tiré cette fable ou cette histoire. Cette ignorance m'étonne de la part d'un tel homme. C'est le poëte Nicandre qui est l'auteur de cette histoire. Didyme, le plus savant des grammairiens qui ont existé jusqu'ici, donne à ce fait l'épithète de fabuleux. C'est parce que Virgile n'ignorait pas cette circonstance qu'il a ajouté :

At Triviæ custos jamdudum in montibus Opis.

Opin inquit comitem et sociam Dianæ. Sed audite, unde Vergilius hoc nomen acceperit; qui, ut divi, quod epitheton ipsiusce legerat, sociæ ejus imposuit. Alexander Ætolus, poeta egregius, in libro, qui inscribitur Musæ, refert, quanto studio populus Ephesius dedicato templo Dianæ curaverit præmiis propositis, ut, qui tunc erant poetæ ingeniosissimi, in Deam carmina diversa componerent. In his versibus Opis non comes Dianæ, sed Diana ipsa vocata est. Loquitur autem, uti dixi, de populo Ephesio :

Ἀλλ' ὅγε πευθόμενος πάγχη Γραικοῖσι μελέσθαι
Τιμόθεον κιθάρης ἴδμονα καὶ μελέων,
Υἱὸν Θερσάνδροιο τὸν ἤνεσεν ἀνέρα σίγλων
Χρυσείων ἱερὴν δή τοτε χιλιάδα
Ὑμνῆσαι ταχέων Ὦπιν βλήτειραν ὀϊστῶν.
Ἥ δ' ἐπὶ Κεγχριῶν τίμιον οἶκον ἔχει.

et mox :

Μηδὲ θεῆς προλίπῃ Λητωΐδος ἄκλεα ἔργα.

Apparuit, ni fallor, Opin Dianam dictam, et Vergilium de nimia doctrina hoc nomen in ejus comitem transtulisse.

Excessere omnes adytis arisque relictis
Dii.

Hoc unde Vergilius dixerit, nullus inquirit : sed constat, illum de Euripide traxisse, qui in fabula Troadibus inducit Apollinem, cum Troja capienda esset, ista dicentem :

Ἐγὼ δὲ (νικῶμαι γὰρ Ἀργείας θεοῦ
Ἥρας, Ἀθάνας θ', αἳ συνεξεῖλον Φρύγας)
Λείπω τὸ κλεινὸν Ἴλιον, βωμούς τ' ἐμούς·
Ἐρημία γὰρ πόλιν ὅταν λάβῃ κακή,
Νοσεῖ τὰ τῶν θεῶν, οὐδὲ τιμᾶσθαι θέλει.

Qui versus docent, unde Vergilius usurpaverit, « discessisse « Deos a civitate jam capta ». Nec hoc sine auctoritate Græcæ vetustatis est, quod ait :

Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem.

Euripides enim inducit Minervam ventos contrarios Græcorum classi a Neptuno petentem, dicentemque, debere illum facere, quod Jupiter fecerit, a quo in Græcos fulmen acceperit. Apud Vergilium Pan niveo lanæ munere Lunam illexisse perhibetur,

In nemora alta vocans,
Munere sic niveo lanæ, si credere dignum est.

et reliqua. In hoc loco Valerius Probus vir perfectissimus notat, nescire se, hanc historiam sive fabulam quo referat auctore. Quod tantum virum fugisse miror. Nam Nicander hujus est auctor historiæ, poeta, quem Didymus, grammaticorum omnium, quique sint, quique fuerint, instructissimus, fabulosum vocat. Quod sciens Vergilius adjecit,

« S'il faut croire ce qu'on en dit; » comme pour prévenir qu'il s'appuyait sur un auteur fabuleux. On parcourt le troisième livre (de l'Énéide) sans s'informer d'où est tiré ceci :

« Phébus l'apprit du dieu tout-puissant; à « son tour, Phébus Apollon me l'a révélé. »

A de tels passages les grammairiens, pour excuser leur ignorance, attribuent ces fictions au génie de Virgile, plutôt qu'à son savoir; et ils ne disent pas même qu'il les a empruntées à d'autres, pour ne pas se trouver contraints à nommer les auteurs. Mais j'atteste que dans ce passage, le savant poëte n'a fait que suivre l'illustre tragique Eschyle, qui, dans la pièce intitulée en latin *Sacerdotes* (*les Prêtres*), dit :

« Il faut partir le plus promptement possi« ble, car voici les oracles que Jupiter dicte à « Loxias Apollon). »

Et ailleurs :

« Jupiter est le père prophétique de Loxias « (Apollon). »

N'est-il pas évident que c'est de là que Virgile a tiré qu'Apollon répète les oracles que lui dicte Jupiter? Après cela, ne reste-t-il pas prouvé pour nous que, de même que Virgile ne peut pas être compris par celui qui n'entend pas la langue latine, il ne peut pas l'être non plus par celui qui n'a pas approfondi jusqu'au dernier degré de l'érudition grecque? Car si je ne craignais de devenir fatigant, je pourrais remplir de gros volumes de ce que ce poëte a puisé dans les parties les moins connues de l'érudition des Grecs; mais ce que j'en ai rapporté suffit pour établir ma proposition.

LIVRE SIXIÈME.

—

CHAPITRE I.

Des vers que Virgile a pris à moitié, ou même en entier, dans d'anciens poëtes latins.

Eusthate nous a tracé un admirable tableau, dit ici Prætextatus, des emprunts que Virgile a faits à l'antiquité grecque, pour les transporter dans ses poëmes; mais nous n'avons pas oublié pour cela que des hommes que l'on compte parmi les plus savants de notre âge, Furius Albinus et Cécina Albinus, nous ont promis de dévoiler les emprunts que Virgile a faits en outre aux anciens écrivains romains : le moment est arrivé d'exécuter cette promesse. — Tout le monde ayant approuvé la proposition, Furius Albinus parla en ces termes :

— Tandis que je désire montrer combien Virgile a su mettre à profit la lecture des anciens, et recueillir dans leurs divers ouvrages des fleurs et des ornements dont il a embelli ses poëmes, j'appréhende de fournir aux ignorants ou aux malintentionnés l'occasion d'accuser de plagiat un si grand poëte, sans faire attention que le fruit qu'on espère de ses lectures, c'est de parvenir à imiter ce que l'on trouve de bon dans les autres, et à s'approprier ce qu'on admire le plus en eux. C'est ce qu'ont fait réciproquement entre eux les écrivains grecs les plus distingués : c'est ce qu'ont fait les nôtres réciproquement entre eux, autant qu'à l'égard de ces derniers. Sans parler des étrangers, il me serait facile de vous démontrer combien les écrivains de notre ancienne littéra-

Si credere dignum est.

adeo se fabuloso usum fatetur auctore. In tertio libro cursim legitur, neque unde translatum sit, quæritur :

Quæ Phœbo pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, etc.

In talibus locis grammatici, excusantes imperitiam suam, inventiones has ingenio magis, quam doctrinæ Maronis assignant; nec dicunt, cum ab aliis mutuatum, ne nominare cogantur auctores. Sed affirmo, doctissimum vatem etiam in hoc Æschylum eminentissimum tragœdiarum scriptorem secutum, qui in fabula, quæ latina lingua Sacerdotes inscribitur, sic ait :

Στέλλειν ὅπως τάχιστα· ταῦτα γὰρ πατὴρ
Ζεὺς ἐγκαθίει Λοξίᾳ θεσπίσματα.

et alibi :

Πατρὸς προφήτης ἐστὶ Λοξίας Διός.

Ecquid clarum factum est, inde sumsisse Vergilium, quod Apollo ea vaticinetur, quæ sibi Jupiter fatur? Probaturnne vobis est, Vergilium, ut ab eo intelligi non potest, qui sonum latinæ vocis ignorat, ita nec ab eo posse, qui græcam non hauserit extrema satietate doctrinam? Nam si fastidium facere non timerem, ingentia poteram volumina de his, quæ a penitissima Græcorum doctrina transtulisset, implere. Sed ad fidem rei propositæ relata sufficient.

LIBER SEXTUS.

—

CAPUT I.

Quos vel ex dimidio sui, vel solidos etiam versus, ab antiquis latinis poetis sit mutuatus Vergilius.

Hic Prætextatus : Mirum, inquit in modum digessit Eustathius, quæ de græca antiquitate carmini suo Vergilius inseruit. Sed meminimus, viros inter omnes nostra ætate longe doctissimos, Furium Cæcinamque Albinos, promisisse, se prodit uros, quid idem Maro de antiquis Romanis scriptoribus traxerit. Quod nunc ut fiat, tempus admonet. Cumque omnibus idem placeret, tum Furius Albinus : Etsi vereor, ne, dum ostendere cupio, quantum Vergilius noster ex antiquiorum lectione profecerit, et quos ex omnibus flores, vel quæ in carminis sui decorem ex diversis ornamenta libaverit, occasionem reprehendendi vel imperitis, vel malignis ministrem, exprobrantibus tanto viro alieni usurpationem, nec considerantibus, hunc esse fructum legendi, æmulari ea, quæ in aliis probes, et quæ maxime inter aliorum dicta mireris, in aliquem usum tuum opportuna derivatione convertere; quod et nostri tam inter se, quam a Græcis, et Græcorum excellentes inter se, sæpe

ture se sont fait de mutuels emprunts; ce que je pourrai exécuter plus opportunément dans une autre occasion, si cela vous convient. Je n'en citerai pour le moment qu'un exemple, qui doit suffire à prouver mon assertion. Afranius, auteur de comédies à toge, dans celle qui est intitulée les Compitales, » répond très-convenablement à ceux qui lui reprochaient d'avoir pris plusieurs choses dans Ménandre. J'avoue, dit-il, que j'ai puisé non-seulement chez lui, mais encore chez tous les écrivains, même latins, dans lesquels j'ai trouvé quelque chose qui m'a convenu; et, en cela, j'ai cru agir on ne peut mieux. Si donc une telle société, une pareille communauté est permise et établie entre les poëtes, et généralement entre tous les écrivains, qui accusera Virgile de plagiat, parce qu'il a fait des emprunts aux écrivains qui l'ont précédé, pour en orner ses ouvrages? Ne lui doit-on pas plutôt de la reconnaissance de ce qu'en transportant quelques-uns de leurs morceaux dans ses vers qui doivent demeurer éternellement, il a préservé d'un entier oubli la mémoire de ces anciens auteurs, que notre siècle ne se contente pas de vouer à l'oubli, mais qu'il commence même à condamner au mépris? D'ailleurs, Virgile choisit avec tant de discernement, ou il imite d'une telle manière, que lorsque nous lisons ses emprunts, nous nous plaisons à les trouver dans ses mains; et nous sommes dans l'admiration de les voir y produire plus d'effet qu'en leur place primitive. Je signalerai donc d'abord les demi-vers, ou les vers presque entiers, que Virgile a pris à d'autres poëtes. Je passerai ensuite aux morceaux qu'il a translatés intégralement, avec de légères mutations; à ceux dont il a saisi le sens, en laissant clairement en apercevoir l'origine; à ceux enfin auxquels il a fait des changements qui n'ont pas empêché d'en découvrir la source. Après cela, je prouverai que quelques-unes des choses qu'il a prises dans Homère, il ne les y a point puisées directement, mais que d'autres les y avaient prises avant lui; et que c'est de ces auteurs qu'il les a transportées dans ses ouvrages, puisqu'il les avait lus indubitablement.

Virgile :

« Cependant le ciel opère sa révolution, et la « nuit s'élance hors de l'Océan. »

Ennius, livre sixième :

« Cependant le ciel et ses vastes constellations « opèrent leur révolution. »

Virgile :

« (Atlas) soutient sur ses épaules le ciel orné « d'étoiles ardentes. »

Ennius, livre premier :

« Il parcourt le ciel orné d'étoiles brillantes. »

Livre troisième :

« Il considère le ciel orné d'étoiles brillantes. »

Et livre dixième :

« La nuit s'avance ornée d'étoiles brillantes. »

Virgile :

« Le père des dieux et le roi des humains con- « voque l'assemblée. »

Ennius, livre sixième :

« Alors le père des dieux et le roi des humains « dit en son cœur. »

Virgile :

« Il est un pays que les Grecs nomment Hes- « périe. »

Ennius, livre premier

« Il est un pays que les mortels nommaient « Hespérie. »

Virgile :

fecerunt. Et, ut de alienigenis taceam, possem pluribus edocere, quantum se mutuo compilarint bibliothecæ veteris auctores. Quod tamen opportune alias, si volentibus vobis erit, probabo. Unum nunc exemplum proferam, quod ad probanda, quæ assero, pæne sufficiet. Afranius enim togatarum scriptor, in ea togata, quæ Compitalia inscribitur, non inverecunde respondens arguentibus, quod plura sumsisset a Menandro, Fateor, inquit, sumsi, non ab illo solo modo, sed ut quisque habuit, quod conveniret mihi, quodque me non posse melius facere credidi, etiam a Latino. Quod si hæc societas et rerum communio poetis scriptoribusque omnibus inter se exercenda concessa est; quis fraudi Vergilio vortat, si ad excolendum se quædam ab antiquioribus mutuatus sit? cui etiam gratia hoc nomine est habenda, quod nonnulla ab illis in opus suum, quod æterno mansurum est, transferendo, fecit, ne omnino memoria veterum deleretur: quos, sicut præsens sensus ostendit, non solum neglectui, verum etiam risui habere jam cœpimus. Denique et judicio transferendi et modo imitandi consecutus est, ut, quod apud illum legerimus alienum, aut illius esse malimus, aut melius hic, quam ubi natum est, sonare miremur. Dicam itaque primum, quos ab aliis traxit vel ex dimidio sui versus, vel pæne solidos. Post hoc, locos integros cum parva quadam mutatione translatos, sensusve ita transcriptos, ut, unde essent, eluceret; immutatos alios, ut tamen origo eorum non ignoraretur. Post hæc, quædam de his, quæ ab Homero sumta sunt, ostendam, non ipsum ab Homero tulisse, sed prius alios inde sumsisse, et hunc ab illis, quos sine dubio legerat, transtulisse. Vergilius :

Vertitur interea cœlum, et ruit oceano nox.

Ennius in libro sexto :

Vertitur interea cœlum cum ingentibus signis.

Vergilius :

Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Ennius in primo :

Qui cœlum versat stellis fulgentibus aptum.

et in tertio :

Cœlum prospexit stellis fulgentibus aptum.

et in decimo :

Hinc nox processit stellis ardentibus apta.

Vergilius :

Conciliumque vocat Divum pater atque hominum rex.

Ennius in sexto :

Tum cum corde suo Divum pater atque hominum rex
Effatur.

Vergilius :

« Et toi, ô père du Tibre, avec ton fleuve sa-« cré. »

Ennius, livre premier :

« Et toi, ô père du Tibre, avec ton fleuve sa-« cré. »

Virgile :

« Reçois ma foi et donne-moi la tienne; car « nous avons tous deux de vaillants guerriers. »

Ennius, livre premier :

« Reçois ma foi et donne-moi la tienne et for-« mons une alliance durable. »

Virgile :

« La nuit orageuse tenait la lune cachée der-« rière les nuages. »

Ennius, livre premier :

« La nuit orageuse voilait la lumière céleste. »

Virgile :

« En attendant, ton sang fumant va porter la « peine.... »

Ennius, livre premier :

« Je jure qu'aucun homme vivant n'aura fait « ceci impunément; pas même toi, car ton sang « fumant va me le payer. »

Virgile :

« De tous côtés les indomptables campagnards « accourent, armés de traits. »

Ennius, livre troisième :

« Après s'être fatigués, ils s'arrêtent et s'ap-« puient sur leurs lances; de tous côtés volent « leurs traits recourbés. »

Virgile :

« Ils font les plus grands efforts.... »

Ennius, livre quatrième :

« Les Romains font les plus grands efforts « avec leurs échelles. »

Et dans le seizième :

« Les rois font les plus grands efforts pour « obtenir dans leur empire des statues et des « mausolées, et pour se faire un nom. »

Virgile :

« Développer avec moi le vaste tableau de « cette guerre ».

Ennius, livre sixième :

« Qui pourra développer le vaste tableau de la « guerre? »

Virgile :

« Que mes ordres soient exécutés sans aucun « délai. Jupiter est pour nous. »

Ennius, livre septième :

« Jupiter ne renverse pas toujours vos entre-« prises; maintenant il est pour nous. »

Virgile :

« Ils envahissent la ville ensevelie dans le « vin et dans le sommeil. »

Ennius, livre huitième :

« Les ennemis sont maintenant domptés par « le vin et ensevelis dans le sommeil. »

Virgile :

« Un cri s'élève jusqu'au ciel, et tous les La-« tins.... »

Ennius, livre dix-septième :

« Un cri s'élève jusqu'au ciel, parti des deux « côtés. »

Virgile :

« Le cheval frappe de son ongle avec fracas « la poussière du sol. »

Ennius, livre sixième :

« Les Numides vont à la découverte; la terre « retentit sous l'ongle du cheval. »

Le même, dans le livre huitième :

Est locus, Hesperiam Graji cognomine dicunt.

Ennius in primo :

Est locus, Hesperiam quam mortales perhibebant.

Vergilius :

Tuque o Tibri tuo genitor cum flumine sancto.

Ennius in primo :

Teque, pater Tiberine, tuo cum flumine sancto.

Vergilius :

Accipe, daque fidem. Sunt nobis fortia bello
Pectora.

Ennius in primo :

Accipe, daque fidem, fœdusque feri bene firmum.

Vergilius :

Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.

Ennius in primo :

Cum superum lumen nox intempesta teneret.

Vergilius :

Tu tamen interea calido mihi sanguine pœnas
Persolves.

Ennius in primo :

Non pol homo quisquam faciet impune animatus
Hoc, nisi tu : nam mi calido das sanguine pœnas.

Vergilius : — — Concurrunt undique telis
Indomiti agricolæ.

Ennius in tertio :

Postquam defessi sunt, stant, et spargere sese
Hastis : ansatis concurrunt undique telis.

Vergilius : — — Summa nituntur opum vi.

Ennius in quarto :

Romani scalis summa nituntur opum vi.

et in sextodecimo :

Reges per regnum statuasque sepulcraque quærunt;
Ædificant nomen : summa nituntur opum vi.

Vergilius :

Et mecum ingentes oras evolvite belli.

Ennius in sexto :

Quis potis ingentes oras evolvere belli?

Vergilius :

Ne qua meis dictis esto mora. Juppiter hac stat.

Ennius in septimo :

Non semper vestra evertit. Nunc Juppiter hac stat

Vergilius :

Invadunt urbem somno vinoque sepultam.

Ennius in octavo :

Nunc hostes vino domiti somnoque sepulti.

Vergilius :

Tollitur in cœlum clamor, cunctique Latini.

Ennius in septimodecimo :

Tollitur in cœlum clamor exortus utrisque

« Le cheval poursuit, en frappant fortement la « terre de son ongle. »

Et dans le livre dix-septième :

« Le cheval court et au bruit des applaudisse- « ments frappe la terre de son pied concave. »

Virgile :

« Un seul homme, en temporisant, releva nos « destinées. »

Ennius, livre douzième :

« Un seul homme, en temporisant, releva nos « destinées. »

Virgile :

« Pallas tombe sur la blessure, et ses armes « retentissent de sa chute. »

Ennius, livre seizième :

« Il tombe, et ses armes retentissent de sa « chute. »

Virgile :

« Déjà les premiers feux de l'aurore naissante « se répandaient sur la terre. »

Lucrèce, livre second :

« Lorsque l'aurore commence à arroser la « terre de sa lumière. »

Virgile :

« Rouler après soi de longs traits de flamme ».

Lucrèce, livre second :

« Ne vois-tu pas traîner de longs traits de « flamme? »

Virgile :

« La foudre gronde, et déchire la nue. »

Lucrèce, livre second :

« La foudre déchire la nue à droite et à gau- « che. »

Virgile :

« Ils exécutaient des simulacres de com- « bats. »

Lucrèce, livre second :

« Ils s'organisent, ils se complètent, ils exécu- « tent des simulacres de combats. »

Virgile :

« Des fantômes privés de la lumière ».

Lucrèce, livre quatrième :

« Il s'étonne, en considérant ces figures, de voir « des fantômes privés de la lumière. »

Virgile :

« (Le lion) sauvage recule à cet aspect terrible. »

Lucrèce, livre cinquième :

« A cet aspect terrible, un serpent sauvage, « d'un corps monstrueux. »

Virgile :

« L'aurore abandonnant le lit pourpré de Ti- « thon. »

Furius, dans le premier livre de ses Annales :

« Cependant l'aurore quittant le lit de l'Océan. »

Virgile :

« Quelle est cette espèce d'hommes, et quelles « sont ces mœurs barbares? »

Furius, livre sixième :

« Quelle est cette espèce d'hommes, ô divin « fils de Saturne? »

Virgile :

« (Juturne) sème dans l'armée différents bruits, « et parle de la sorte. »

Furius, livre dixième :

« Ils répandent et recueillent différents « bruits. »

Vergilius :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Ennius in sexto :

Explorant Numidæ. Totam quatit ungula terram.

Idem in octavo :

Consequitur, summo sonitu quatit ungula terram.

Idem in septimodecimo :

It eques, et plausu cava concutit ungula terram.

Vergilius :

Unus qui nobis cunctando restituit rem.

Ennius in duodecimo :

Unus homo nobis cunctando restituit rem.

Vergilius :

Corruit in vulnus. Sonitum super arma dedere.

Ennius in sextodecimo :

Concidit, et sonitum simul insuper arma dederunt.

Vergilius :

Et jam prima novo spargebat lumine terras.

Lucretius in secundo :

Cum primum aurora respergit lumine terras.

Vergilius :

Flammarum longos a tergo involvere tractus.

Lucretius in secundo :

Nonne vides longos flammarum ducere tractus?

Virgilius : — Ingeminant abruptis nubibus ignes.

Lucretius in secundo

Nunc hinc, nunc illinc abruptis nubibus ignes.

Vergilius : — Belli simulacra ciebant.

Lucretius in secundo :

Componunt, complent; belli simulacra cientur.

Vergilius : — Simulacraque luce carentum

Lucretius in quarto :

Cum sæpe figuras
Contuitur mirans, simulacraque luce carentum.

Vergilius :

Asper acerba tuens, retro redit.

Lucretius in quinto :

Asper, acerba tuens; immani corpore serpens.

Vergilius :

Tithoni croceum linquens aurora cubile.

Furius in primo annali :

Interea oceani linquens aurora cubile.

Vergilius :

Quod genus hoc hominum, quæve hunc tam barbara mo- rem?

Furius in sexto :

Quod genus hoc hominum Saturno sancte create?

Vergilius :

Rumoresque serit varios, ac talia fatur.

Furius in decimo :

Virgile :

« En les appelant chacun par son nom, il ra-« mène les fuyards au combat. »

Furius, livre onzième :

« Il ramène chacun en l'appelant par son nom; « il rappelle que le moment de l'accomplissement « des oracles est arrivé. »

Et plus bas :

« Il les encourage par ses paroles, il ranime « dans leur cœur l'ardeur guerrière; il les dis-« pose à revenir au combat. »

Virgile :

« Dites, ô Piérides : nous ne pouvons pas tous « toutes choses. »

Lucile, livre cinquième :

« Il était l'aîné; nous ne pouvons pas tous tou-« tes choses. »

Virgile :

« Chacun regarde de tous côtés : (Nisus) que « le succès enflamme. »

Pacuvius, dans Médée :

« Chacun regarde autour de soi; l'horreur « s'empare de nous. »

Virgile :

« Sous ces favorables auspices, ils poursuivent « le voyage commencé. »

Suévius, livre cinquième :

« Ils reviennent, et rapportent les bruits favo-« rables qu'ils ont recueillis. »

Virgile :

« Certainement tu ne m'échapperas pas aujour-« d'hui; j'irai partout où tu m'appelleras. »

Nævius, dans le Cheval de Troie :

« Tu n'éviteras jamais de mourir aujourd'hui « de ma main. »

Virgile :

« Celui-ci a vendu sa patrie pour de l'or, et lui « a imposé le joug d'un maître; au gré de son ava-« rice, il a dicté et abrogé des lois. »

Varius, de la Mort :

« Cet homme a vendu le Latium aux étrangers, « il a dépouillé chaque citoyen de ses champs; « pour de l'argent, il a fait et abrogé des lois. »

Virgile :

« Pour boire dans des coupes enrichies de « pierreries, et dormir sur la pourpre de Sarra. »

Varius, dans la Mort :

« Pour coucher sur des tapis de pourpre et boire « dans l'or massif. »

Virgile :

« Filez de pareils siècles, ont dit (les Parques) « à leurs fuseaux. »

Catulle :

« Courez, fuseaux, courez cent et cent fois vo-« tre trame. »

Virgile :

« Heureuse, hélas! mille fois heureuse, si ja-« mais les vaisseaux troyens n'eussent touché nos « rivages! »

Catulle :

« Plût au ciel, ô tout-puissant Jupiter, que « les vaisseaux troyens n'eussent jamais touché « les rivages de Crète! »

Virgile :

« Il met à nu ses os et ses bras puissants. »

Lucile, livre dix-septième :

Rumoresque serunt varios, et multa requirunt.

Vergilius :

Nomine quemque vocans, reficitque ad prælia pulsos.

Furius in undecimo :

Nomine quemque ciet : dictorum tempus adesse
Commemorat.

Deinde infra :

Confirmat dictis, simul atque exsuscitat acres
Ad bellandum animos, reficitque ad prælia mentes.

Vergilius :

Dicite, Pierides : non omnia possumus omnes.

Lucilius in quinto :

Major erat natu. Non omnia possumus omnes.

Vergilius :

Diversi circumspiciunt. Hoc acrior idem.

Pacuvius in Medea :

Diversi circumspicimus, horror percipit.

Vergilius :

Ergo iter inceptum peragunt rumore secundo.

Suevius in libro quinto :

Redeunt, referuntque petita rumore secundo.

Vergilius :

Nunquam hodie effugies, veniam quocunque vocaris.

Nævius in equo Trojano :

Nunquam hodie effugies, quin mea manu moriare.

Vergilius :

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit : fixit leges pretio, atque refixit.

Varius de morte :

Vendidit hic Latium populis, agrosque viritim
Eripuit : fixit leges pretio, atque refixit.

Vergilius :

Ut gemma bibat, et Sarrano dormiat ostro.

Varius de morte :

Incubet et Tyriis, atque ex solido bibat auro.

Vergilius :

Talia secla suis dixerunt currite fusis.

Catullus :

Currite ducenti subtemine, currite fusi.

Vergilius :

Felix heu, nimium felix, si litora tantum
Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ.

Catullus :

Juppiter omnipotens, utinam non tempore primo
Gnosia Cecropiæ tetigissent litora puppes.

Vergilius : — — Magna ossa lacertosque
Extulit.

Lucilius in septimo decimo :

« Cet homme met à nu ses os et ses membres « énormes. »

Virgile :

« (Vénus) fait couler un doux sommeil dans « les veines (d'Ascagne). »

Furius, livre premier :

« .... Et répand le doux sommeil dans son sein. »

Et Lucrèce, livre quatrième :

« .... Comment le sommeil verse le repos sur « les membres. »

Virgile :

« .... Les champs liquides. »

Lucrèce, livre sixième, parlant pareillement de la mer :

« La masse liquide et les plaines flottantes. »

Virgile :

« Les Scipions, ces deux foudres de guerre. »

Lucrèce, livre troisième :

« Les Scipions, foudres de guerre et terreur « de Carthage. »

Virgile :

« (Cette eau) laissera dans la bouche de ceux « qui la goûteront une amertume désagréable. »

Lucrèce, livre second :

« ... Infectent le palais d'une saveur dégoû- « tante. »

Virgile :

« Telles sont ces figures inanimées des morts « qui voltigent (dit-on) sur la terre. »

Lucrèce, livre premier :

« Ainsi nous croyons voir et entendre devant « nous des morts, dont la terre embrasse les os. »

C'est aussi de là qu'est imité ce vers de Virgile :

« La terre qui renferme dans son sein les os de « mon père Anchise. »

Virgile :

« Présentant son image empreinte d'une étrange « pâleur. »

Lucrèce, livre premier :

« Des fantômes d'une paleur étrange. »

Virgile :

« Une sueur glacée découlait alors de tout « mon corps. »

Ennius, livre seizième :

« La sueur humide découle alors de tout mon « corps. »

Virgile :

« Le bois du navire glisse sur l'onde humide. »

Ennius, livre quatorzième :

« La carène du navire glisse et vole impétueu- « sement sur l'onde. »

Virgile :

« Il tombe une pluie de fer. »

Ennius, livre huitième :

« Les archers lancent leurs javelots, qui for- « ment une pluie de fer. »

Virgile :

« Cependant le dard rapidement lancé atteignit « le cimier de son casque. »

Ennius, livre seizième :

« Cependant le javelot, en fendant l'air, em- « porte avec soi le cimier. »

Virgile :

Magna ossa lacertique
Apparent homini.

Vergilius :— Placidam per membra quietem
Irrigat.

Furius in primo :

Mitemque rigat per pectora somnum.

et Lucretius in quarto :

Nunc quibus ille modis somnus per membra quietem
Irrigat.

Vergilius : — — Camposque liquentes.

Lucretius in sexto simile de mari :

Et liquidam molem, camposque natantes.

Vergilius :

Et geminos duo fulmina belli
Scipiadas.

Lucretius in tertio :

Scipiades belli fulmen, Carthaginis horror.

Vergilius : — — Et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror.

Lucretius in secundo :

Fædo pertorquent ora sapore.

Vergilius :

Morte obita quales fama est volitare figuras.

Lucretius in primo :

Cernere uti videamur eos, audireque coram,
Morte obita quorum tellus amplectitur ossa.

Hinc est et illud Vergilii :

Et patris Anchisæ gremio complectitur ossa.
Ora modis attollens pallida miris.

Lucretius in primo :

Sed quædam simulacra modis pallentia miris.

Vergilius :

Tum gelidus toto manabat corpore sudor.

Ennius in sexto decimo :

Tunc tumido manat ex omni corpore sudor.

Vergilius :

Labitur uncta vadis abies.

Ennius in quarto decimo :

Labitur uncta carina, volat super impetus undas.

Vergilius :

Ac ferreus ingruit imber.

Ennius in octavo :

Hastati spargunt hastas, fit ferreus imber.

Vergilius :

Apicem tamen incita summum
Hasta tulit.

Ennius in sexto decimo :

Tamen indu volans secum abstulit hasta
Insigne.

Vergilius :

Pulverulentus eques furit : omnes arma requirunt.

« Le cheval poudreux s'anime ; tous saisissent « leurs armes. »
Ennius, livre sixième :
« Ils dispersent le troupeau bêlant. Chacun « court aux armes. »
Virgile :
« On ne peut le voir, ni parler de lui, sans hor- « reur. »
Accius, dans Philoctete :
« On ne peut le considérer, ni lui parler. »
Virgile :
« Je vais m'illustrer, ou par les dépouilles « opimes que je remporterai sur vous, ou par « une mort glorieuse. »
Accius, dans le Jugement des armes :
« Il serait beau pour moi de gagner un trophée « sur un homme courageux; mais si je suis vain- « cu, il n'y aura point de honte à l'être par un « homme tel que lui. »
Virgile :
« Et si la fortune cruelle a pu rendre Sinon « malheureux, elle n'en fera jamais un fourbe « et un menteur. »
Accius, dans Télèphe :
« Et si la fortune a pu m'enlever mon empire « et mes richesses, elle n'a pu m'enlever ma vertu. »
Virgile :
« O mon fils, apprends de moi le courage et « le travail : d'autres t'apprendront à capter la « fortune. »
Accius, dans le Jugement des armes :
« Il égale le courage de son père, mais non « pas ses destinées. »
Virgile :
« Non, ni la puissante Junon, ni le fils de Sa- « turne, ne voient que d'un œil indifférent ce qui « se passe ici-bas. »
Accius, dans Antigone :
« Non certainement, ni les dieux, ni le roi des « dieux, ne s'occupent à gouverner le monde. »
Virgile :
« Les captifs ne pourront-ils donc être prison- « niers? Et Troie en feu n'aura-t-elle donc pas « dévoré ses habitants?
Ennius, livre onzième, en parlant des Troyens :
« Ils n'auront donc pu périr dans les champs « troyens? Ils ne seront point restés prisonniers « de celui qui les a pris? Ils n'auront point été « consumés par l'incendie qui les a brûlés? »
Virgile :
« Et plusieurs autres encore que cache une « obscure renommée. »
Ennius, dans Alexandre :
« Il en arrive plusieurs autres, dont la pau- « vreté obscurcit le nom.
Virgile :
« La fortune seconde les audacieux.
Ennius, livre septième :
« La fortune est donnée aux hommes coura- « geux. »
Virgile :
« Ils retrempent au fourneau les épées de « leurs pères, et la faux recourbée se redresse « pour former une épée. »
Lucrèce, livre cinquième :
« Insensiblement le fer se convertit en épée, « et la faux d'airain fut rejetée avec mépris. »
Virgile :

Ennius in sexto :

Balantum pecudes quatit. Omnes arma requirunt.

Vergilius :

Nec visu facilis, nec dictu affabilis ulli.

Accius in Philoctete :

Quem neque tueri contra, nec affari queas.

Vergilius :

Aut spoliis ego jam raptis laudabor opimis,
Aut leto insigni.

Accius in armorum judicio :

Nam tropæum ferre me a forti viro pulchrum est.
Si autem vincar, vinci a tali nullum est probrum.

Vergilius :

Nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.

Accius in Telepho :

Nam si a me regnum fortuna atque opes
Eripere quivit, at virtutem non quiit.

Vergilius :

Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;
Fortunam ex aliis.

Accius in armorum judicio :

Virtuti is par, dispar fortunis patris.

Vergilius : — Jamjam nec maxima Juno,
Nec Saturnius hæc oculis pater adspicit æquis,

Accius in Antigona :

Jamjam neque Dii regunt,
Neque profecto Deum summus rex omnibus curat.

Vergilius :

Num capti potuere capi? num incensa cremavit
Troja viros?

Ennius in undecimo, cum de Pergamis loqueretur :

Quæ neque Dardaniis campis potuere perire;
Nec cum capta, capi; nec cum combusta, cremari.

Vergilius :

Multi præterea, quos fama obscura recondit.

Ennius in Alexandro :

Multi alii adventant, paupertas quorum obscurat nomina.

Vergilius :

Audentes fortuna juvat.

Ennius in septimo :

Fortibus est fortuna viris data.

Vergilius :

Recoquunt patrios fornacibus enses,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.

Lucretius in quinto :

Inde minutatim processit ferreus ensis;

« Leurs coupes sont les fontaines liquides et « les fleuves battus par leur cours. »

Lucrèce, livre cinquième :

« Pour apaiser leur soif, ils n'invoquaient « que les fleuves ou les fontaines. »

Virgile :

« Il cueille les fruits que les arbres et les champs « produisent spontanément. »

Lucrèce, livre cinquième :

.« Ce que le soleil et les pluies leur accordaient, « ce que la terre produisait spontanément, suffi-« sait pour apaiser leur faim. »

—

CHAPITRE II.

Des passages que Virgile a translatés des anciens écrivains latins, ou intégralement, ou avec de légers changements; et de ceux qu'il a transformés de manière néanmoins à en laisser facilement découvrir l'origine.

Après avoir parlé des vers que Virgile a transportés dans ses ouvrages, soit intégralement, soit en partie, ou avec le changement de quelques mots, comme pour leur donner une couleur nouvelle, je veux maintenant établir la comparaison entre des passages entiers, afin qu'on puisse considérer, comme dans un miroir, d'où ils ont été tirés.

Virgile :

« Je n'ignore pas combien il est difficile dans « ce sujet, de triompher des expressions, et de « prêter quelque importance à des objets si légers; « mais un doux plaisir m'entraîne vers les sentiers « difficiles et déserts du Parnasse, et je me plais « à m'ouvrir vers la source de Castalie un chemin « qui n'ait été frayé par aucun autre avant moi.

Lucrèce, livre premier :

« Je n'ignore pas qu'une nuit épaisse en dérobe « la connaissance (de la vérité); mais l'espérance de « la gloire aiguillonne mon courage, et verse dans « mon âme la passion des Muses : cet enthousiasme « divin qui m'élève sur la cime du Parnasse, dans « des lieux jusqu'alors interdits aux mortels ».

Comparez cet autre passage de Virgile, avec celui d'où il l'a tiré, et vous y retrouverez la même couleur, et presque les mêmes formes de la phrase.

« S'ils n'habitent point de palais superbes, qui « regorgent chaque jour des flots de la multitude « qui vient les saluer; si leurs lambris ne sont point « revêtus de superbes reliefs......»

Et peu après :

« Du moins au sein de la sécurité, ils jouissent « d'une vie qui n'est point sujette aux tourments « de la déception, et qui abonde en toute sorte « de biens; du moins, sans sortir de leur joyeux « héritage, ils trouvent des retraites paisibles, « des eaux vives, de fraîches vallées; ils entendent « les mugissements des troupeaux; ils goûtent un « doux sommeil à l'ombre de leurs arbres; ils ont « sous les yeux des forêts, des pâturages; et ils « jouissent d'une jeunesse endurcie au travail « et accoutumée à se contenter de peu. »

Lucrèce, livre second :

« Si vos festins nocturnes ne sont point éclairés « par des flambeaux que soutiennent de magnifi-« ques statues; si l'or et l'argent ne brillent « point dans vos palais; si le son de la lyre ne « retentit point sous vos lambris; vous en êtes

Versaque in obscœnum species est falcis ænæ.

Vergilius :

Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina.

Lucretius in quinto :

Ad sedare sitim fluvii fontesque vocabant.

Vergilius :

Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit.

Lucretius in quinto :

Quod sol atque imbres dederant, quod terra crearat
Sponte sua, satis id placabat pectora donum.

—

CAPUT II.

Quos locos, aut integros, aut paucis admodum immutatis, ex antiquis latinis scriptoribus Vergilius transtulerit : quosque ita mutaverit, ut origo tamen eorum facile deprehendatur.

Post versus ab aliis vel ex integro, vel ex parte translatos, vel quædam immutando verba tanquam fuco alio tinctos, nunc locos locis componere sedet animo, ut, unde formati sint, quasi de speculo cognoscas. Vergilius :

Nec sum animi dubius, verbis ea vincere magnum
Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnasi deserta per ardua dulcis
Raptat amor. Juvat ire jugis, qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo.

Lucretius in primo :

Nec me animi fallit, quam sint obscura; sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum : quo nunc instinctus mente vigenti,
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo.

Accipe et alterum locum Maronis, illi, unde traxerat, comparandum, ut eundem colorem ac pæne similem sonum loci utriusque reperias :

Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam;
Nec varios inhiant pulchra testudine postes.

et mox :

At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum : at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus : at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni.
Non absunt illic saltus, ac lustra ferarum;
Et patiens operum exiguoque assueta juventus.

Lucretius in libro secundo :

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes,
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,

« dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cris- « tal des fontaines, et l'ombrage des arbres, au « pied desquels vous goûtez des plaisirs qui « coûtent peu, surtout dans la riante saison, quand « le printemps sème à pleines mains les fleurs sur « la verdure. »

Virgile, dans les Géorgiques :

« Ni l'ombre des hautes forêts, ni la molle ver- « dure des prés, ni la fraîcheur des ruisseaux, « dont l'onde plus pure que le cristal roule sur « les cailloux à travers les campagnes, ne peuvent « ranimer leurs esprits. »

Lucrèce, livre second :

« Les tendres saules, les herbes rajeunies par « la rosée, les bords riants des larges fleuves, n'ont « plus de charme, et ne peuvent écarter l'inva- « sion subite du mal. »

La couleur générale et les traits particuliers du tableau de la peste, dans le troisième livre des Géorgiques, sont tirés presque en entier de la description de la peste qui se trouve dans le sixième livre de Lucrèce. Virgile commence ainsi :

« Là, s'éleva jadis une maladie, déplorable « fléau du ciel, qui fit de grands ravages tout le « temps que durèrent les chaleurs de l'automne; « elle fit périr toutes les diverses espèces d'ani- « maux domestiques ou sauvages. »

Lucrèce commence de la manière suivante :

« Une maladie de cette espèce, causée par des « vapeurs mortelles, désola jadis les contrées où « régna Cécrops, rendit les chemins déserts, et « épuisa Athènes d'habitants. »

Comme il serait trop long de retracer en entier le tableau de chacun des deux poëtes, j'en prendrai seulement quelques passages, qui feront ressortir les similitudes des deux descriptions.

Virgile dit :

« Les yeux alors devenaient ardents, la respi- « ration pénible, et entrecoupée de hocquets pro- « fonds; les flancs étaient haletants, une humeur « noire découlait des narines, et la langue deve- « nue rude obstruait le gosier engorgé. »

Lucrèce :

« Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui se « portait à la tête; les yeux devenaient rouges et « enflammés; l'intérieur du gosier était humecté « d'une transpiration de sang noir; le canal de la « voix, fermé et resserré par des ulcères; et la « langue, cette interprète de l'âme, souillée de « sang, affaiblie par la douleur, pesante, im- « mobile, rude au toucher. »

Virgile :

« Tels étaient les symptômes qui se manifes- « taient pendant les premiers jours de la mala- « die. » (Il a rapporté plus haut quels étaient les symptômes.) « Les oreilles abattues; une sueur « intermittente, qui devenait froide aux approches « de la mort; la peau sèche et rude au toucher. »

Lucrèce :

« On remarquait encore en eux plusieurs autres « symptômes de mort : leur âme était troublée par « le chagrin et par la crainte, leurs sourcils fron- « cés, leurs yeux hagards et furieux, leurs oreil- « les inquiétées par des tintements continuels, leur

Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulgens, auroque renidens,
Nec citharam reboant laqueata aurataque templa :
Cum tamen inter se prostrati in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucunde corpora curant :
Præsertim cum tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.

Vergilius in Georgicis :

Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum : non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis.

Lucretius in secundo :

Nec teneræ salices, atque herbæ rore virentes,
Fluminaque ulla queunt summis labentia ripis
Oblectare animum, subitamque avertere curam.

Ipsius vero pestilentiæ, quæ est in tertio Georgicorum, color totus et lineamenta pæne omnia tracta sunt de descriptione pestilentiæ, quæ est in sexto Lucretii. Nam Vergiliana incipit :

Hic quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque auctumni incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum.

Lucretii vero sic incipit :

Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus
Finibus in Cecropis funestos reddidit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem.

Sed quatenus totum locum utriusque ponere satis longum est, excerpam aliqua, ex quibus similitudo geminæ descriptionis appareat. Vergilius ait :

Tum vero ardentes oculi atque attractus ab alto
Spiritus interdum gemitu gravis : imaque longo
Ilia singultu tendunt : it naribus ater
Sanguis, et oppressas fauces premit aspera lingua.

Lucretius ait :

Principio caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes :
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, et ulceribus vocis via sæpta coibat :
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu.

Vergilius sic ait :

Hæc ante exitium primis dant signa diebus.

et quæ darent signa, supra retulit idem :

Demissæ aures, incertus ibidem
Sudor, et ille quidem morituris frigidus : aret
Pellis, et attactu tractanti dura resistit.

Lucretius ait :

Multaque præterea mortis tunc signa dabantur :
Perturbata animi mens in mœrore metuque,
Triste supercilium, furiosus vultus et acer,
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens, raroque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humor,

« respiration tantôt vive et précipitée, tantôt forte « et lente; leur cou baigné d'une sueur livide, « leur salive appauvrie, teinte d'une couleur de « safran, salée, et chassée avec peine de leur go- « sier par une toux violente. »

Virgile :

« Le vin qu'on faisait avaler aux (animaux) « mourants, par le creux d'une corne, parut être « d'abord un moyen unique de salut; mais bien- « tôt ce remède lui-même devint funeste. »

Lucrèce :

« Il n'y avait point de remède sûr, ni géné- « ral; et le même breuvage qui avait prolongé la « vie aux uns était dangereux et mortel pour les « autres. »

Virgile :

« Il fut inutile de changer de pâturages; les re- « mèdes même auxquels on eut recours devin- « rent nuisibles; le mal triompha des médecins. »

Lucrèce :

« La douleur ne leur laissait aucun repos. « Leurs membres étendus ne suffisaient point à « ses assauts continuels; et la médecine balbu- « tiait en tremblant à leurs côtés. »

Virgile :

« L'air devint contagieux aux oiseaux eux- « mêmes; ils périssaient au milieu des nues, et « tombaient morts sur la terre. »

Lucrèce :

« Les oiseaux ne se montraient jamais de jour « impunément, et pendant la nuit les bêtes fé- « roces ne quittaient point leurs forêts. On les « voyait presque tous succomber à la contagion et « mourir. »

Ne vous semble-t-il pas que les diverses parties de cette description dérivent d'une même source? Mais comparons encore d'autres passages.

Virgile :

« On voit des hommes qui se plaisent à se bai- « gner dans le sang de leurs frères, ou à les pros- « crire de leur foyer et de leur douce patrie. »

Lucrèce, livre troisième :

« L'homme cimente sa fortune du sang de ses « concitoyens, accumule des trésors en accumu- « lant des crimes, suit avec joie les funérailles de « son frère. »

Virgile :

« La marche inconstante du temps et des cir- « constances a souvent amélioré les choses, et « la fortune s'est fait un jeu de passer d'un parti « à l'autre, et de raffermir celui qu'elle avait « ébranlé. »

Ennius, livre huitième :

« Un seul jour, dans la guerre, détruit bien « des choses, et fait tout à coup crouler de bril- « lantes destinées. Jamais la fortune ne fut cons- « tamment fidèle à qui que ce soit. »

Virgile :

« O prince généreux, plus tu déploies un cou- « rage bouillant, plus il me convient de considé- « rer mûrement les choses, et de peser tous les « dangers que je crains. »

Accius, dans Antigone :

« Plus je te vois dans ces dispositions, ô An- « tigone, plus je dois t'épargner et te protéger. »

Virgile :

« O toi la gloire des Troyens et leur plus ferme « appui. »

Tenuia sputa, minuta, croci contacta cruore,
Salsaque per fauces raucas vix edita tussis.

Vergilius ait :

Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos : ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio.

Lucretius ait :

Nec ratio remedi communis certa dabatur.
Nam quod aliis dederat vitalis aeris auras
Volvere in ore licere, et cœli templa tueri;
Hoc aliis erat exitio, letumque parabat.

Vergilius ait :

Præterea nec mutari jam pabula refert :
Quæsitæque nocent artes, cessere magistri.

Lucretius ait :

Nec requies erat ulla mali : defessa jacebant
Corpora, mussabat tacito medicina timore.

Vergilius ait :

Ipsis est aer avibus non æquus, et illæ
Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.

Lucretius ait :

Nec tamen omnino temere illis sedibus ulla
Comparebat avis : nec tristia secla ferarum
Exibant silvis : languebant pleraque morbo,
Et moriebantur.

Nonne vobis videntur membra hujus descriptionis ex uno fonte manasse? Sed rursus locos alios comparemus. Vergilius :

Gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exsilioque domos et dulcia limina mutant.

Lucretius in tertio :

Sanguine civili rem conflant, divitiasque
Conduplicant avidi, cædem cæde accumulantes;
Crudeles gaudent in tristi funere fratris.

Vergilius :

Multa dies variusque labor mutabilis ævi
Retulit in melius : multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.

Ennius in octavo :

Multa dies in bello conficit unus :
Et rursus multæ fortunæ forte recumbunt.
Haudquaquam quemquam semper fortuna secuta est.

Vergilius :

O præstans animi juvenis, quantum ipse feroci
Virtute exsuperas, tanto me impensius æquum est
Consulere, atque omnes metuentem expendere casus.

Accius in Antigona :

Quanto magis te istiusmodi esse intelligo,
Tanto, Antigona, magis me par est tibi
Consulere, et parcere.

Vergilius :

Ennius, dans Alexandre :

« O cher Hector! ô toi la gloire d'Ilion! pour« quoi me faut-il voir ton corps indignement dé« chiré? Qui t'a traité de la sorte, et à nos yeux? »

Virgile :

« L'art de monter les chevaux, de les rendre « dociles au frein et souples à tous les mouve« ments, fut inventé par les Lapithes de Pélé« thronium, qui les formèrent aussi à marcher « fièrement, et à bondir avec orgueil sous un ca« valier armé. »

Varius, dans la Mort :

« Le cavalier, à l'aide de ses rênes, empêche « doucement le cheval de dévier selon son ca« price; et, au moyen du frein qui lui presse la « bouche, il le forme peu à peu à marcher su« perbement,

Virgile :

« Une génisse éprise d'amour pour un jeune « taureau le suit à travers les bois, et, lasse enfin « de le chercher, tombe de fatigue au bord d'un « ruisseau et se couche sur le gazon, sans que la « nuit obscure lui fasse songer à se retirer : que « Daphnis éprouve le même amour, sans que je « m'inquiète de soulager sa peine!

Varius, dans la Mort :

« Ainsi, dans la vallée ombreuse de Gortyne, « si le chien découvre la trace effacée de la biche, « il s'échauffe après la proie absente et parcourt « les lieux où elle a passé, guidé par les molé« cules déliées qui flottent dans l'atmosphère « limpide; tandis que la biche n'est arrêtée dans « sa course, ni par les rivières, ni par les escar« pements, et qu'à la nuit tardive elle oublie, « encore éperdue, de se retirer dans sa retraite. »

Virgile :

« ...Moi ta mère, je n'ai pas seulement accom« pagné tes funérailles, je n'ai pas fermé tes « yeux, je n'ai pas lavé tes blessures. »

Ennius, dans Ctésiphonte :

« Il n'a point été permis à mes larmes doulou« reuses d'étancher ton sang; il ne m'a point « été permis d'envelopper ton corps ensanglanté, « et de le couvrir de terre. »

Virgile :

« Orphée chantait comment les atomes semés « dans un vide immense et se mêlant confusément « formèrent d'abord la terre, l'air, l'eau et le « feu; et comment de ces premiers éléments fu« rent formés tous les êtres, et notre globe lui« même; comment ensuite ce globe que nous « habitons devint une masse solide et resserra « la mer dans ses bornes, tandis que chaque objet « prenait peu à peu sa forme actuelle : il peignait « l'étonnement de la terre, lorsque le soleil nais« sant vint luire pour la première fois sur elle. »

Lucrèce, livre cinquième : (Il parle du chaos dans lequel se trouvait le globe avant son organisation actuelle) :

« On ne voyait pas encore dans les airs le « char éclatant du soleil, ni les flambeaux du « monde, ni la mer, ni le ciel, ni la terre, ni « rien de semblable aux objets qui nous envi« ronnent; mais un assemblage orageux d'élé« ments confondus. Ensuite, quelques parties « commencèrent à se dégager de cette masse; les « atomes homogènes se rapprochèrent, le monde

---

O lux Dardaniæ, spes o fidissima Teucrum.

et reliqua.

Ennius in Alexandro :

O lux Trojæ germane Hector,
Quid ita cum tuo lacerato corpore miser?
Aut qui te sic respectantibus tractavere nobis?

Vergilius :

Frena Pelethronii Lapythæ gyrosque dedere
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.

Varius de morte :

Quem non ille sinit lentæ moderator habenæ,
Qua velit ire : sed angusto prius ore coercens,
Insultare docet campis, fingitque morando.

Vergilius :

Talis amor Daphnin, qualis cum fessa juvencum
Per nemora atque altos quærendo bucula lucos,
Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti.

Varius de morte :

Ceu canis umbrosam lustrans Gortynia vallem,
Si veteris potuit cervæ comprendere lustra,
Sævit in absentem, et circum vestigia lustrans,
Æthera per nitidum tenues sectatur odores.
Non amnes illam medii, non ardua tardant;
Perdita nec seræ meminit decedere nocti.

Vergilius :

Nec te tua funera mater
Produxi, pressive oculos, aut vulnera lavi.

Ennius in Ctesiphonte :

Neque terram injicere, neque cruenta
Convestire mihi corpora licuit,
Neque miseræ lavere lacrimæ salsum sanguinem.

Vergilius :

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis.
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas.
Jamque novum terræ stupeant lucescere solem.

Lucretius in quinto, ubi de confusione orbis ante hunc statum loquitur :

His neque tum solis rota cerni lumine claro
Altivolans poterat; neque magni sidera mundi,
Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, nec aer,
Nec similis nostris rebus res ulla videri.
Sed nova tempestas quædam, molesque coorta.
Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum,
Membraque dividere, et magnas disponere partes.

« se développa, ses vastes membres se formerent,
« et ses vastes parties se coordonnèrent. »
Et plus bas :

« Ainsi le ciel se sépara de la terre, la mer at-
« tira toutes ses eaux dans ses réservoirs ; et les
« feux altérés allèrent briller à part dans toute
« leur pureté. »
Et plus bas :

« En effet, ces corps sont formés des éléments
« les plus sphériques et les plus légers. »
Virgile :

« Lorsque le funeste cheval fut parvenu dans
« la citadelle de Troie, avec les hommes armés
« qu'il portait dans ses flancs. »
Ennius, dans Alexandre :

« Il a franchi le grand fossé, le cheval dont les
« flancs sont pleins d'hommes armés, et dont l'en-
« fantement doit perdre la citadelle de Pergame. »
Virgile :

« Alors le père tout-puissant, celui dans le-
« quel réside le pouvoir souverain sur toute chose,
« prend la parole, et à sa voix la voûte céleste
écoute en silence, la terre est ébranlée sur ses
« fondements, les vents se taisent, l'air demeure
« immobile, et la mer domptée calme ses flots. »
Ennius, dans Scipion :

« Le vaste abîme des cieux s'arrêta en silence;
« le sévère Neptune accorda un instant de repos
« aux ondes irritées; le soleil comprima le vol
« de ses chevaux; les fleuves suspendirent leur
« cours éternel; et les vents laissèrent les arbres
« en repos. »
Virgile :

« On va dans une antique forêt, profonde re-
« traite des bêtes sauvages; les sapins sont abat-
« tus, les troncs des chênes et des frênes retentis-
« sent sous les coups de la hache, les coins fen-
« dent les bois les plus durs, et de vastes ormeaux
« roulent du haut des montagnes. »
Ennius, livre sixième :

« Ils marchent au milieu des arbres élevés, et
« les font tomber sous la hache; ils renversent
« les vastes chênes; l'yeuse est coupée, le frêne
« rompu; le sapin élancé est couché sur le sol;
« le pin altier est abattu; tous les arbres de la
« forêt ombreuse retentissent de frémissements. »
Virgile :

« Ainsi Zéphyr, Notus, le vent d'orient et l'Eu-
« rus, joyeux compagnon des chevaux d'Eoo, se
« heurtent, déchaînés en tourbillons. »
Ennius, livre dix-septième :

« Ils accourent, tels qu'accourent l'un contre
« l'autre le vent du midi, chargé de pluie, et
« l'Aquilon au souffle opposé, dont la lutte sou-
« lève les vastes flots de la mer. »
Virgile :

« Et cependant, après tant de travaux de la
« part des hommes et des bœufs, l'oie sauvage
« enlève tout. »
Lucrèce, livre cinquième :

« Encore, trop souvent, ces fruits que la terre
« accorde si difficilement à nos travaux, à peine
« en herbe ou en fleurs, sont brûlés par des cha-
« leurs excessives, emportés par des orages su-
« bits, détruits par des gelées fréquentes, ou
« tourmentés par le souffle violent des aquilons. »
Il est encore d'autres passages de plusieurs vers, que Virgile a pris aux anciens pour les

et infra :

Hoc est a terris magnum secernere cœlum,
Et seorsum mare uti secreto humore pateret,
Seorsus item puri secretique ætheris ignes.

et infra :

Omnia enim magis hæc ex levibus atque rotundis.

Vergilius :

Cum fatalis equus saltu super ardua venit
Pergama, et armatum peditem gravis attulit alvo.

Ennius in Alexandro :

Nam maximo saltu superavit
Gravidus armatis equus.
— — Qui suo partu ardua perdat
Pergama.

Vergilius :

Tum pater omnipotens, rerum cui summa potestas,
Infit. Eo dicente Deum domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus, silet arduus æther.
Tum venti posuere, premit placida æquora pontus.

Ennius in Scipione :

Mundus cœli vastus constitit silentio,
Et Neptunus sævus undis asperis pausam dedit.
Sol equis iter repressit ungulis volantibus :
Consistere amnes perennes, arbores vento vacant.

Vergilius :

Itur in antiquam silvam, stabula alta ferarum.
Procumbunt piceæ, sonat icta securibus ilex,
Fraxineæque trabes : cuneis et fissile robur
Scinditur. Advolvunt ingentes montibus ornos.

Ennius in sexto :

Incedunt arbusta per alta, securibus cædunt,
Percellunt magnas quercus : exciditur ilex :
Fraxinus frangitur, atque abies consternitur alta :
Pinus proceras pervertunt. Omne sonabat
Arbustum fremitu silvai frondosai.

Vergilius :

Diversi magno ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque, Notusque, et lætus Eois
Eurus equis.

Ennius in septimo decimo :

Concurrunt, veluti venti, cum spiritus austri
Imbricitor, aquiloque suo cum flamine contra,
Inde mari magnos fluctus extollere certant.

Vergilius :

Nec tamen, hæc cum sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser.

Lucretius in quinto :

Sed tamen interdum magno quæsita labore,
Cum jam per terras frondent, atque omnia florent,
Aut nimiis torrens fervoribus æthereus sol,
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant.

transporter dans ses ouvrages, en n'y changeant que quelques paroles; et comme il serait trop long de citer en entier ces morceaux et leur imitation, je ne ferai qu'indiquer les vieux ouvrages dans lesquels ils se trouvent, afin que ceux qui voudront les y aller lire puissent en vérifier la singulière conformité. La description d'une tempête est placée au commencement de l'Énéide. Vénus vient se plaindre à Jupiter des périls auxquels son fils est exposé. Jupiter la console par le tableau de la prospérité que lui promet l'avenir. Tout cela est pris à Nævius, dans le premier livre de son poëme de la Guerre Punique; car là aussi, Vénus vient se plaindre à Jupiter de la tempête qu'éprouvent les Troyens; et Jupiter adresse la parole à sa fille pour la consoler, en lui montrant l'avenir. Le morceau de Pandarus et Bitias, qui ouvrent les portes du camp, est pris du quinzième livre d'Ennius, lequel fait faire aux deux Hister, durant le siége, une sortie par une porte de la ville, et effectuer un grand carnage des assiégeants. Virgile n'a pas même hésité à prendre dans Cicéron, quand il y a trouvé des beautés dont il a pu s'accommoder :

« O prince des Troyens, dont les faits belliqueux « sont encore au-dessus de leur vaste renommée. »

Ce qui signifie que, bien que la réputation d'Énée soit au-dessus de toute expression, ses hauts faits la surpassent encore. La même pensée se retrouve dans le Caton de Cicéron, exprimée par les paroles qui suivent : « Il arrivait de lui le contraire de ce qui arrive ordinairement des autres « hommes, que ses actions se trouvaient au-dessus de leur renommée; en sorte que, chose bien « rare! ce qu'on voyait de ses yeux surpassait « l'attente qu'avait fait naître ce que l'on avait « oui dire. »

Virgile dit ailleurs :

« Près de lui, mais encore à une grande dis« tance. »

Cicéron avait dit dans Brutus : « L. Philippe « approchait de deux hommes de première dis« tinction, Crassus et Antoine; mais il n'en ap« prochait toutefois qu'à une distance considé« rable. »

—

CHAPITRE III.

De quelques passages que d'autres poëtes avaient les premiers pris dans Homère, et que Virgile a transportés ensuite de chez eux dans son poëme.

Il est des passages de Virgile qu'on croit qu'il a pris dans Homère; mais je prouverai que certains de nos poëtes les avaient transportés avant lui dans leurs vers. Cette espèce de guerre faite par un grand nombre, cette coalition pour dérober à Homère, est le comble de l'éloge qu'on ait pu faire de lui; et toutefois :

« Il est resté inébranlable comme le rocher qui résiste à la mer. »

Homère avait dit, en parlant du vaillant combat d'Ajax :

« Cependant Ajax ne pouvait plus tenir; il « était accablé par les traits que lui lançaient les « plus illustres des guerriers troyens; il était « vaincu par la volonté de Jupiter. Le casque « brillant qui lui couvrait la tête retentissait hor« riblement sous les coups répétés qu'on lui por-

Sunt alii loci plurimorum versuum, quos Maro in opus suum cum paucorum immutatione verborum a veteribus transtulit. Et quia longum est, universos versus ex utroque transcribere, libros veteres notabo, ut, qui volet, illic legendo æqualitatem locorum conferendo miretur. In principio Æneidos tempestas describitur, et Venus apud Jovem queritur de periculis filii, et Juppiter eam de futurorum prosperitate solatur. Hic locus totus sumtus a Nævio est ex primo libro belli Punici. Illic enim æque Venus, Trojanis tempestate laborantibus, cum Jove queritur : et sequuntur verba Jovis filiam consolantis spe futurorum. Item de Pandaro et Bitia aperientibus portas, locus acceptus est ex libro quinto decimo Ennii, qui induxit Histros duos in obsidione erupisse portam, et stragem de obsidente hoste fecisse. Nec Tullio compilando, dummodo undique ornamenta sibi conferret, abstinuit :

O fama ingens, ingentior armis,
Vir Trojane.

nempe hoc ait : Æneam famam suam factis fortibus supergressum, cum plerumque fama sit major rebus. Sensus hic in Catone Ciceronis est his verbis : « Contingebat in « eo, quod plerisque contra solet, ut majora omnia re, « quam fama, viderentur : id quod non sæpe evenit, ut « exspectatio cognitione, aures ab oculis vincerentur. »

Item :

Proximus huic, longo sed proximus intervallo.

Cicero in Bruto : « Duobus igitur summis, Crasso et « Antonio, L. Philippus proximus accedebat, sed longo « intervallo, tamen proximus. »

—

CAPUT III.

Quos locos primum alii ex Homero transtulerint, inde Vergilius operi suo asciverit.

Sunt quædam apud Vergilium, quæ ab Homero creditur transtulisse : sed ea docebo a nostris auctoribus sumta, qui priores hæc ab Homero in carmina sua traxerant : quod quidem summus Homericæ laudis cumulus est, quod, cum ita a plurimis adversus eum vigilatum sit, coactæque omnium vires manum contra fecerint,

Ille velut pelagi rupes immota resistit.

Homerus de Ajacis forti pugna ait :

Αἴας δ' οὐκέτ' ἔμιμνε· βιάζετο γὰρ βελέεσσι.
Δάμνα μὶν Ζηνός τε νόος, καὶ Τρῶες ἀγαυοὶ,
Βάλλοντες· δεινὴν δὲ περὶ κροτάφοισι φαεινὴ
Πήληξ βαλλομένη καναχὴν ἔχε· βάλλετο δ' αἰεὶ
Καπφάλαρ' εὐποίηθ'· ὁδ' ἀριςτερὸν ὦμον ἔκαμνεν,
Ἔμπεδον αἰὲν ἔχων σάκος αἰόλον· οὐδὲ δύναντο

« tait ; son bras gauche, quoique toujours ferme, « se fatiguait sous le poids d'un bouclier chargé « d'ornements ; néanmoins ceux qui l'entouraient, « et qui le pressaient de la pointe de leurs traits, « ne pouvaient le faire reculer : mais il était ac- « cablé par un essoufflement violent ; une sueur « abondante découlait de tous ses membres ; tout « venait aggraver sa situation, sans qu'il pût « obtenir un instant de relâche. »

Ennius a traduit ce passage dans le livre douzième, où l'on trouve les vers suivants sur le combat du tribun Cœlius :

« De tous les côtés une grêle de traits pleut « sur le tribun et vient frapper son bouclier, dont « la croupe d'airain retentit sous leurs coups, « sans que le fer d'aucun des combattants par- « vienne à déchirer le corps de Cœlius. Il brise « ou repousse ces traits nombreux ; cependant « il est tout couvert de sueur, et accablé de fati- « gue par les javelots que lui lancent les Istriens, « sans le laisser respirer un instant. »

C'est de ce passage d'Ennius que Virgile, en l'embellissant, a tiré ces vers, où, parlant de Turnus entré dans le camp des Troyens, il dit :

« Son bouclier ni son bras ne peuvent donc « plus parer les coups qu'on lui porte ; il est acca- « blé sous les traits qu'on lui lance de toutes parts ; « son casque en retentit sans cesse, et les pierres « font plier l'airain solide de son armure ; sa cri- « nière est emportée, et son bouclier cède à tant « d'atteintes. Les Troyens et le terrible Mnesthée « redoublent leurs traits ; alors une sueur de « poussière et de sang mouille tout son corps ; il « ne peut reprendre haleine, et l'essoufflement « oppresse ses membres fatigués. »

Homère a dit :

« Le bouclier soutenait le bouclier, le casque « s'appuyait contre le casque, le soldat contre le « soldat. »

Furius, dans le quatrième livre de ses Annales :

« Le pied est pressé par le pied, la pointe du « fer par le fer, le soldat par le soldat. »

De là Virgile a dit :

« L'on combat pied à pied, homme serré contre « homme. »

De ce vers d'Homère :

« Quand j'aurais dix langues et dix bouches. »

Le poëte Hostius, dans le deuxième livre de la guerre d'Istrie, a fait :

« Je ne le pourrais, quand j'aurais cent lan- « gues, autant de bouches et autant de voix. »

Et Virgile après lui :

« Je ne le pourrais, quand j'aurais cent langues « et cent bouches. »

Homère a fait la description suivante du cheval échappé :

« Ainsi le cheval qui, renfermé dans l'étable, « mangeait l'orge au râtelier, s'il vient à rompre « ses liens, court, en bondissant à travers la « campagne, vers le fleuve limpide où il est ac- « coutumé à se laver : superbe et la tête dressée, « sa crinière flotte sur ses épaules ; il se dirige « ensuite avec assurance et fierté vers ses pâtu- « rages ordinaires, et vers ceux que fréquentent « les cavales. »

D'où Ennius a tiré celle-ci :

« Et tel alors que le cheval qui, après s'être « rassasié à la crèche, rompt ses liens, animé « d'une brûlante ardeur, et s'échappe à travers la

'Αμφ' αὐτῷ πολεμίξαι, ἐρείδοντες βελεέσσιν·
Αἰεὶ δ' ἀργαλέῳ ἔχετ' ἄσθματι· καδδέ οἱ ἱδρὼς
Πάντοθεν ἐκ μελέων πόλυς ἔῤῥεεν, οὐδέ πη εἶχεν
'Αμπνεῦσαι, πάντη δὲ κακὸν κακῷ ἐστήρικτο.

Hunc locum Ennius in duodecimo ad pugnam Cœlii tribuni his versibus transfert :

Undique conveniunt, velut imber, tela tribuno :
Configunt parmam ; tinnit hastilibus umbo,
Ærato sonitu galeæ : sed nec pote quisquam
Undique nitendo corpus discerpere ferro.
Semper abundantes hastas frangitque quatitque.
Totum sudor habet corpus : multumque laborat :
Nec respirandi fit copia. Præpete ferro
Histri tela manu jacientes sollicitabant.

Hinc Vergilius eundem locum de incluso Turno gratia elegantiore composuit :

Ergo nec clypeo juvenis subsistere tantum,
Nec dextra valet ; objectis sic undique telis
Obruitur. Strepit assiduo cava tempora circum
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt :
Discussæque jubæ capiti ; nec sufficit umbo
Ictibus. Ingeminant hastis et Troes et ipse
Fulmineus Mnestheus. Tum toto corpore sudor
Liquitur, et piceum (nec respirare potestas)
Flumen agit, fessos quatit æger anhelitus artus.

Homerus ait :

'Ασπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ.

Furius in quarto annali :

Pressatur pede pes, mucro mucrone, viro vir.

Hinc Vergilius ait :

Hæret pede pes, densusque viro vir.

Homeri est :

Οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι, δέκα δὲ στόματ' εἶεν.

Hunc secutus Hostius poeta in libro secundo belli Histrici ait :

Non si mihi linguæ
Centum, atque ora sient totidem, vocesque liquatæ.

Hinc Vergilius ait :

Non mihi si linguæ centum sint, oraque centum.

Homerica descriptio est equi fugientis, in hæc verba :

Ὡς δ' ὅτε τις στατὸς ἵππος, ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ,
Δεσμὸν ἀποῤῥήξας θείει πεδίοιο κροαίνων,
Εἰωθὼς λούεσθαι ἐϋῤῥεῖος ποταμοῖο,
Κυδιόων· ὑψοῦ δὲ κάρη ἔχει, ἀμφὶ δὲ χαῖται
Ὤμοις ἀΐσσονται· ὁ δ' ἀγλαΐηφι πεποιθὼς,
Ῥίμφα ἑ γοῦνα φέρει μετά τ' ἤθεα καὶ νομὸν ἵππων.

Ennius hinc traxit :

Et tum sicut equus de præsepibus fartus

« campagne joyeuse et verdoyante, la tête haute, « agitant fréquemment sa crinière hérissée, et » lançant de ses naseaux enflammés un souffle « mêlé d'écume blanchâtre. »

Et Virgile après lui :

« Tel un coursier s'enfuit, après avoir rompu « les liens qui l'attachent à la crèche, etc.

Que personne ne croie devoir dédaigner les anciens poëtes, parce que leurs vers aujourd'hui nous paraissent durs. Leur style était celui qui plaisait aux hommes du siècle d'Ennius; et il fallut de longs travaux dans l'âge qui suivit, pour lui donner des formes plus polies. Mais je ne veux pas empêcher Cécina de nous révéler, à son tour, les emprunts faits à l'antiquité, qu'il a observés dans Virgile.

—

CHAPITRE IV.

De certains mots latins, grecs et barbares, dont on pourrait croire que Virgile a usé le premier, tandis que les anciens les ont employés avant lui.

Alors Cécina parla en ces termes : — Furius Albin vient de vous signaler, en homme qui possède pleinement les auteurs anciens et modernes, les vers, ou même les passages entiers, que Virgile a puisés dans l'antiquité : moi, je veux m'attacher à vous démontrer que ce savant poëte a su apprécier avec beaucoup de justesse les expressions employées par les anciens, et qu'il en est quelques-unes qu'il a choisies pour en faire usage dans ses vers, où elles nous paraissent nouvelles, à cause de notre négligence à étudier l'antiquité. Ainsi, lorsqu'il a employé *addita* pour *inimica* et *infesta*, qui ne croirait que le poëte a eu la fantaisie purement arbitraire de fabriquer un nouveau mot? Mais il n'en est point ainsi; car s'il a dit :

« .... Et Junon, acharnée (*addita*) contre les « Troyens, les poursuivra partout »,

employant *addita* pour *adfixa* (acharnée), c'est-à-dire ennemie, Lucile avait, avant Virgile, employé la même expression, dans les vers suivants de son quatorzième livre :

« Si le préteur n'était point acharné (*additus*) « après moi, et s'il ne me tourmentait point, cet « homme n'aurait pas si mal parlé de moi seul. »

Virgile :

« .... des palais qui, chaque matin, vomissent « des flots (*vomit undam*) de clients qui viennent « saluer. »

Vomit undam est une belle mais antique expression; car Ennius a dit :

« Le fleuve du Tibre vomit ses eaux dans la « mer salée. »

C'est ainsi que nous appelons aujourd'hui *vomitoires* le lieu par où la foule se précipite, pour se répandre sur les bancs du théâtre.

Agmen est employé élégamment par Virgile pour *actus* et *ductus*, comme :

« Le Tibre au cours (*agmine*) lent. »

C'est aussi une expression antique; car Ennius a dit, livre cinquième :

« Le fleuve traverse d'un cours (*agmine*) « lent l'intérieur riant de la ville. »

Quand Virgile a dit :

« Brûler d'une flamme petillante » (*crepitantibus flammis*),

Vincla suis magnis animis abrupit, et inde
Fert sese campi per cærula lætaque prata
Celso pectore, sæpe jubam quassat simul altam,
Spiritus ex anima calida spumas agit albas.

Vergilius :

Qualis ubi abruptis fugit præsepia vinclis, etc.

Nemo ex hoc viles putet veteres poetas, quod versus eorum scabri nobis videntur. Ille enim stilus Enianni seculi auribus solus placebat : et diu laboravit ætas secuta, ut magnis huic molliori filo acquiesceretur. Sed ulterius non moror Cæcinam, quin et ipse prodat, quæ meminit Maronem ex antiquitate transtulisse.

—

CAPUT IV.

De vocabulis latinis, græcis, barbarisque, quibus Vergilius primus usus esse videri possit, cum tamen ante et veteres iisdem usi sint.

Tum Cæcina : In versibus vel in locis quantum sibi Maro ex antiquitate quæsiverit, Furius ut memor et veteris, et novæ auctorum copiæ disseruit. Ego conabor ostendere, hunc studiosissimum vatem et de singulis verbis veterum aptissime judicasse, et inseruisse electa operi suo verba, quæ nobis nova videri facit incuria vetustatis. Ut ecce *addita*, pro *inimica* et *infesta*, quis non existimet poetam arbitrio suo novum verbum sibi voluisse fabricare? Sed non ita. Nam, quod ait,

Nec Teneris addita Juno
Usquam aberit,

id est, affixa, et per hoc infesta : hoc jam dixerat Lucilius in libro quarto decimo his versibus :

Si mihi non prætor siet additus, atque agitet me :
Non male sic ille, ut dico, me extenderat unus.

Vergilius :

Mane salutantum totis vomit ædibus undam.

Pulchre, *vomit undam*, et antique : nam Ennius ait,

Et Tiberis flumen vomit in mare salsum.

unde et nunc *vomitoria* in spectaculis dicimus, unde homines glomeratim ingredientes in sedilia se fundunt. *Agmen* pro *actu* et *ductu* quodam ponere non inelegans est, ut :

Levi fluit agmine Tibris.

immo et antiquum est. Ennius enim quinto ait :

Quod per amœnam urbem leni fluit agmine flumen.

Quod ait :

Crepitantibus urere flammis,

non novum usurpavit verbum, sed prior Lucretius in sexto posuit :

il n'a pas employé une expression nouvelle; car Lucrèce, avant lui, avait dit dans le livre sixième :

« Il n'y a pas de corps que la flamme petil- « lante (*flamma crepitante*) consume avec un « bruit plus terrible que le laurier de Delphes « consacré à Phebus. »

(Virgile):

« Le champ est horriblement hérissé (*horret*) de « fers de lances. »

Horret est admirable sans doute; mais Ennius l'avait dit dans le livre quatorzième :

« De tous côtés l'armée est horriblement héris- « sée (*horrescit*) de traits. »

Et dans Érechthée :

« Les armes sont levées, les traits présentent « leurs horribles pointes (*horrescunt*); »

Et dans Scipion :

« La campagne brille horriblement (*splendet* « *et horret*) des traits dont elle est parsemée au « loin. »

D'ailleurs Homère avait dit avant tous :

« Le champ de bataille est horriblement hérissé « (ἔφριξεν) de javelots meurtriers enfoncés dans « des cadavres. »

(Virgile):

« La lune réfléchit sur la mer une lueur trem- « blante (*tremulo lumine*). »

Tremulum lumen est une expression fournie par la nature elle-même; mais Ennius l'avait déjà employée dans Ménalippe :

« Ainsi la terre et la cavité du ciel brillent « d'une lueur tremblante (*lumine tremulo*). »

Et Lucrèce, dans le livre sixième :

« D'ailleurs l'eau est frappée par les rayons « du soleil, et raréfiée par ses feux tremblants « *tremulo æstu*). »

(Virgile):

« Un peuplier blanc s'élève au-dessus de ma « grotte, et la vigne flexible lui forme un léger « ombrage (*umbracula*). »

Quelques personnes sont dans la croyance que le mot *umbracula* a été inventé par Virgile, tandis que Varron a dit, dans le dixième livre Des choses divines : « On a accordé à certains magis- « trats le droit de jouir de ce genre d'ombrage » (*umbraculi*). Et Cicéron, dans le cinquième livre de son traité Des lois : « Puisque le soleil « commence à s'abaisser sur l'horizon, et que « ces arbres encore jeunes n'ombragent pas suf- « fisamment ce lieu, veux-tu que nous descen- « dions vers le Liris, et que nous achevions ce « qui reste à l'ombre légère (*umbraculis*) de ces « aunes? » Il dit pareillement dans Brutus : « Les ombrages (*umbraculi*) du très-savant Théo- « phraste. »

(Virgile:)

« Des troupeaux de cerfs traversent (*transmit- « tunt*) les champs, et soulèvent dans leur fuite « des tourbillons de poussière. »

Transmittunt est ingénieusement employé au lieu de *transeunt*, comme l'avait fait Lucrèce, livre second :

« Les cavaliers, tantôt voltigent autour des lé- « gions, tantôt d'une course subite et énergique « se transportent (*transmittunt*) au milieu des « campagnes. »

(Cicéron dit aussi) : « Nous passâmes (*trans- « misimus* pour *transivimus*) avec un vent favo- « rable les deux bras de mer de Pestum et de « Vibo. »

(Virgile):

« Toute sa troupe l'imite, et se laisse couler à « terre (*ad terram adfluit.*) »

Nec res ulla magis quam Phœbi Delphica laurus
Terribili sonitu flamma crepitante crematur.

Tum ferreus hastis
Horret ager.

horret, mire se habet. Sed et Ennius in quarto decimo :

Horrescit telis exercitus asper utrinque.

et in Erechtheo :

Arma arrigunt : horrescunt tela.

Et in Scipione :

Sparsis hastis longis campus splendet et horret.

Sed et ante omnes Homerus :

Ἔφριξεν δὲ μάχη φθισίμβροτος ἐγχείῃσι
Μακρῆς, ἃς εἶχον ταμεσίχροας.

Splendet tremulo sub lumine pontus.

tremulum lumen de imagine rei ipsius expressum est. Sed prior Ennius in Menalippe :

Lumine sic tremulo terra, et cava cærula candent.

et Lucretius in sexto :

Præterea solis radiis jactatur aquai
Humor, et in lucem tremulo rarescit ab æstu.

Hic candida populus antro
Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.

Sunt, qui existiment, hoc verbum, *umbracula*, Vergilio auctore compositum, cum Varro rerum divinarum libro decimo dixerit : « Nonnullis magistratibus in oppido id « genus umbraculi concessum. » Et Cicero in quinto de legibus : « Visne igitur (quoniam sol paululum a meridie « jam devexus videtur, neque dum satis ab his novellis « arboribus omnis hic locus opacatur) descendatur ad Li- « rim; eaque, quæ restant, in illis alnorum umbraculis « prosequamur. » Similiter in Bruto : « Sed ut et Theo- « phrasti doctissimi hominis umbraculis, » etc.

Transmittunt cursu campos, atque agmina cervi
Pulverulenta fuga glomerant.

Quod ait speciose, *transmittunt*, pro *transeunt* : sic et Lucretius in secundo :

Et circumvolitant equites, mediosque repente
Transmittunt valido quatientes impete campos.

* * * sed et Pestanus Vibonensis sic ait : « Pedibus equos « transmisimus, » quod est, *transivimus*.

Quam tota cohors imitata, relictis
Ad terram defluxit equis.

Furius avait dit, livre premier :

« Atteint subitement d'une blessure grave, il « lâche les rênes de son cheval, tombe, coule à « terre (*in humum defluxit*), et ses armes d'ai- « rain retentissent de sa chute. »

(Virgile :)

« Alors la terre commença à s'endurcir, et à « renfermer (*discludere*) la mer dans ses li- « mites. »

Le verbe *discludere* paraît nouveau à notre oreille; cependant Lucrèce l'avait déjà employé dans son cinquième livre :

« Ensuite quelques parties commencèrent à « se dégager de cette masse, les atomes homogè- « nes se rapprochèrent, et le monde commença « à se former à part (*discludere*). »

(Virgile) :

« Tityre, un berger doit faire paître ses bre- « bis grasses, et répéter un chant simple (*deduc- « tum*). »

Deductum est une expression élégante, pour *tenuis* ou *subtilis*. Afranius, dans la Vierge, l'a employé dans le même sens : « Triste, elle ré- « pondit en peu de mots, et d'une voix faible (*voce « deducta*), qu'elle eût mieux aimé ne s'être « pas reposée. » On trouve aussi dans Cornificius : « Babillant d'une voix aiguë (*deducta voce*). Tous ces auteurs ont tiré cette expression de Pomponius, qui, dans l'Atellane intitulée *les Calendes de Mars*, dit : « Il faut que tu modi- « fies (*deducas*) ta voix, afin que l'on croie que « c'est une femme qui parle. Va, fais apporter le « présent; moi, je rendrai ma voix douce et lé- « gère. » Et plus bas : « Je vais maintenant mo- « difier ma voix (*deducam.*) »

(Virgile) :

« Nous rasâmes les rochers qui se projettent « (*projecta*) devant le promontoire de Pachynum. » Si *projecta* doit être pris dans le sens ordinaire, il est synonyme d'*abjecta* (jeté à terre); mais dans le sens où le prenaient les anciens, il est synonyme de *jacta* (placé devant), comme Virgile l'a dit ailleurs :

« Tandis qu'en avançant le pied gauche (*pro- « jecto pede*) il se dispose au combat. »

Et comme Sisenna l'avait dit dans son livre second :

« Les Marses approchent de plus près; et s'é- « tant fait un toit de leurs boucliers mis en avant « (*projecta*), ils lancent à l'envi des pierres « contre l'ennemi. »

Et ailleurs, dans le même livre :

« Il était un antique et vaste chêne, dont les « rameaux projetés (*projectis*) en cercle ombra- « geaient une grande partie de ce vaste espace. »

Lucrèce dit aussi, dans le troisième livre :

« Quelque énorme que soit la projection (*pro- « jectu*) de son corps. »

(Virgile) :

« Abattre *tempestivement* le pin de la forêt. »

Cette épithète *tempestiva*, à propos du pin, est prise dans Caton, qui dit : « Cueillez la pomme « de pin, à la lune décroissante, après midi, et « quand le vent du midi ne souffle point : c'est « l'époque opportune (*tempestiva*), lorsque la « semence est mûre. »

Virgile a employé, dans ses vers, des mots grecs : mais il n'est pas le premier qui ait osé prendre cette licence; il n'a fait en cela que suivre l'exemple d'auteurs plus anciens.

« Des lustres (*lychni*) sont suspendus aux pla- « fonds dorés. »

Sic Furius in primo :

Ille gravi subito devinctus vulnere habenas
Misit equi, lapsusque in humum defluxit, et armis
Reddidit æratis sonitum.
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit.

Ferit aures nostras hoc verbum, *discludere*, ut novum; sed prior Lucretius in quinto :

Diffugere inde loci partes cœpere, paresque
Cum paribus jungi res, et discludere mundum.
Pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen.

deductum, pro *tenui* et *subtili* eleganter positum est. Sic autem et Afranius in Virgine : « Verbis pauculis res- « pondit, tristis voce deducta; malleque se non quie- « visse, dixit. » Item apud Cornificium :

Deducta mihi voce garrienti.

Sed hæc ab illo fluxerunt, quod Pomponius in Attellana, quæ Kalendæ Martiæ inscribitur, ait : « Vocem deducas « oportet, ut mulieris videantur verba. Jube modo affera- « tur munus; ego vocem reddam tenuem et tinnulam; » et infra : « Etiam nunc vocem deducam. »

Projectaque saxa Pachyni Radimus.

projecta, si secundum consuetudinem dicatur, intelligitur *abjecta;* si secundum veteres, *projecta*, porro jacta; ut alibi ait :

Projecto dum pede lævo Aptat se pugnæ.

Sed et Sisenna in secundo dixit : « Et Marsi propius suc- « cedunt. Atque ita scutis projectis tecti, saxa certatim « lenta manibus conjiciunt in hostes. » Et in eodem : « Vetus atque ingens erat arbor ilex, quæ circum projectis « ramis majorem partem loci summi tegebat. » Et Lucretius in tertio :

Quamlibet immani projectu corporis exstet.
Et tempestivam silvis evertere pinum.

Hoc verbum de pino tempestiva a Catone sumsit, qui ait : « Pineam nucem cum effodies, luna decrescente exi- « mito post meridiem, sine vento austro. Tum vero erit « tempestiva, cum semen suum maturum erit. » Inseruit operi suo et græca verba; sed non primus hoc ausus. Auctorum enim veterum audaciam secutus est.

Dependent lychni laquearibus aureis;

sicut Ennius in nono :

Lychnorum lumina bis sex.

Avant lui Ennius avait dit, livre neuvième :

« Douze lustres allumés (*lychnorum lumi-* « *na*). »

Et Lucrèce, livre cinquième :

« Ces lumières terrestres qui éclairent pen- « dant la nuit, suspendues à des lustres (*lych-* « *ni*). »

Et Lucile, livre premier :

« Nous nommons *chénopode* (pied d'oie), « clinopode (pied de lit), et *lychni* (lustres), ce « que nous nommions précédemment ornements « de pieds de lit, et lampes. »

Quand Virgile a dit :

« La voûte éthérée (*œthra*) n'était point éclai- « rée par les astres, »

Ennius avait dit avant lui, livre seizième :

« Cependant le soleil se couche, et l'Océan ab- « sorbe la rougeur éthérée (*œthra*) des cieux. »

Et Ilius, dans la Theutrante :

« L'astre brûlant qui roule au haut des cieux « enflammés (*flammeam œthram*). »

(Virgile a dit) : « L'artificieuse (*dœdala*) « Circé, » parce que Lucrèce avait dit : « La terre « ingénieuse (*dœdala tellus*) ; » il a dit :

« La forêt et les échos de l'Olympe retentis- « sent (*reboant*), »

parce qu'on trouvait dans Lucrèce :

« Nos palais dorés et lambrissés ne retentissent « point (*reboant*) du son de la cithare. »

Mais ce sont là des licences dont Virgile a usé beaucoup plus sobrement que les anciens poëtes; car ils ont dit encore *pausa* (pause), *machœra* (espèce de glaive), *acotia* (intempérance,) *malacen* (mauve), et autres mots semblables. Les anciens poëtes ont aussi employé quelquefois des mots puniques ou osques, et, à leur imitation, Virgile a accueilli quelquefois ces mots étrangers, comme dans ce vers : « assidûment « les bœufs (*uri*) des forêts. »

Le mot (*uri*) est une expression gauloise qui signifie bœuf sauvage; et encore dans le vers suivant :

« Les oreilles velues sous les cornes recour- « bées » (*camuris*).

Camuris est un mot étranger qui signifie *replié sur soi-même;* et c'est peut-être de là que nous avons formé figurément le mot *camera* (voûte).

—

CHAPITRE V.

De certaines épithètes qui nous paraissent nouvelles dans Virgile, et que les anciens ont employées avant lui.

Il est dans Virgile plusieurs épithètes qu'on regarde comme créées par lui ; mais je prouverai qu'il les a tirées des anciens. Les unes sont simples, comme *Gradivus*, *Mulciber;* d'autres composées, comme *arquitenens*, *vitisator*. Je parlerai d'abord des épithètes simples :

« *Mulciber* avait représenté les Africains, « qui ne portent point de ceinture. »

Mulciber est Vulcain, c'est-à-dire le feu, qui dompte tout et amollit tout (*mulcet*). Accius avait dit dans Philoctète :

« Hélas! ô Mulciber, ta main a fabriqué des « armes pour ce lâche. »

Et Egnatius livre premier, De la nature des choses :

Et Lucretius in quinto :

Quin etiam nocturna tibi terrestria quæ sunt
Lumina, pendentes lychni.

Lucilius in primo :

Porro chænopodas, clinopodas, lychnosque
Ut diximus semnos ante pedes lecti atque lucernas.

Et quod dixit :

Nec lucidus æthra
Siderea polus :

Ennius prior dixerat in sexto decimo :

Interea fax
Occidit, oceanumque rubra tractim obruit æthra.

et Ilius in Theutrante :

Flammeam per æthram alte fervidam ferri facem.
Dædala Circe;

quia Lucretius dixerat :

Dædala tellus.
Reboant sylvæque et longus Olympus;

quia est apud Lucretium :

Nec cithara reboant laqueata aurataque tecta.

Sed hac licentia largius usi sunt veteres, parcius Maro. Quippe illi dixerunt et *pausam*, et *machæram*, et *acotiam*, et *malacen*, et alia similia. Nec non et Punicis Oscisque verbis usi sunt veteres; quorum imitatione Vergilius peregrina verba non respuit, ut in illo :

Silvestres uri assidue.

uri enim Gallica vox est, qua feri boves significantur; et :

Camuris hirtæ sub cornibus aures.

camuris peregrinum verbum est, id est, in se redeuntibus; et forte nos quoque cameram hac ratione figuravimus.

—

CAPUT V.

Epitheta, quæ apud Vergilium nova videntur, vetustioribus quoque in usu fuisse.

Multa quoque epitheta apud Vergilium sunt, quæ ab ipso ficta creduntur : sed et hæc a veteribus tracta monstrabo. Sunt autem ex his alia simplicia, ut, *Gradivus*, *Mulciber :* alia composita, ut, *arquitenens*, *vitisator*. Sed prius de simplicibus dicam :

Et discinctos *Mulciber* Afros.

Mulciber est Vulcanus, quod ignis sit, et omnia mulceat ac domet. Actius in Philoctete :

Heu Mulciber,
Arma ignavo invicta es fabricatus manu.

et Egnatius de Rerum natura libro primo :

« Enfin, portés par Mulciber lui-même, ils at-« teignent les plus hautes régions du ciel. »

(Virgile) :

« Que les chevreaux qui frappent des cornes « (*petulci*) n'insultent point aux fleurs. »

Lucrèce, livre second :

« Les tendres chevreaux à la voix tremblante, « et les agneaux qui frappent des cornes (*petulci*), « reconnaissent leurs mères qui portent des cor-« nes. »

On pourrait regarder comme une grande audace que Virgile ait parlé, dans les Bucoliques, du feu liquide (*liquidi*) pour *puri, lucidi;* ou pour *effusi, abundantis,* si Lucrèce n'avait déjà employé cette épithète dans son sixième livre :

« C'est cette même cause qui fait voltiger sur « la terre ces flammes mobiles, ce feu liquide « (*liquidi ignis*) et doré. »

Tristis au lieu *d'amarus,* est une permutation d'expression très-convenable, comme :

« L'amer lupin (*tristesque lupini*). »

C'est ainsi qu'Ennius, dans le quatrième livre des Sabines, avait dit :

« Il ne recherche ni le sénevé piquant (*triste*), « ni l'oignon à la saveur forte. »

Ce n'est pas Virgile qui a dit le premier *auritos lepores* (les lièvres aux grandes oreilles). Il n'a fait en ceci que suivre Afranius, qui, dans un prologue où il fait parler Priape, dit :

« Ce qu'on débite communément, que je suis « fils d'un père à longues oreilles (*aurito*), n'est « pas vrai. »

Je passe maintenant aux épithètes composées, employées par Virgile :

« (Didon) voit, lorsqu'elle déposait ses of-« frandes sur l'autel à brûler l'encens (*turicre-« mis.*)... »

Lucrèce avait déjà dit, dans son second livre :

« Souvent un jeune taureau, frappé dans le « sanctuaire de la divinité, tombe au pied des « autels où brûle l'encens (*turicremas*) »

(Virgile) :

« Le pieux archer (*arquitenens*). »

Nævius avait employé cette épithète, dans le second livre de la Guerre punique :

« Ensuite le divin archer (*arquitenens*) puis-« sant par ses flèches, Apollon pythien, né et « honoré à Delphes. »

Et ailleurs :

« Et toi, déesse armée de l'arc (*arquitenens*) « (Diane) et de flèches redoutables. »

Hostius, dans son second livre de la Guerre d'Istrie, dit aussi :

« La divine Minerve et l'invincible Apollon, « fils de Latone, qui est armé d'un arc (*arqui-« tenens*). »

(Virgile) :

« Les faunes, habitants des forêts (*silvico-« læ*). »

Nævius, livre premier de la Guerre punique :

« Les hommes, habitants des forêts (*silvicolæ*), « et ignorant encore la guerre. »

Accius, dans les Bacchantes :

« Maintenant habitants des forêts (*silvicolæ*), « parcourant des lieux inconnus.... »

(Virgile) :

« Considérant la mer, où volent les voiles « (*mare velivolum*). »

Denique Mulciber ipse ferens altissima cœli
Contingunt.

Hædique *petulci*
Floribus insultent.

Lucretius in secundo :

Præterea teneri tremulis in vocibus hædi
Corniferas norunt matres, agnique petulci.

Illud audaciæ maximæ videri possit, quod ait in Bucolicis,

Et *liquidi* simul ignis,

pro puro vel lucido, seu pro effuso et abundanti; nisi prior hoc epitheto Lucretius usus fuisset in sexto :

Hac etiam fit uti de causa mobilis ille
Devolet in terram liquidi calor aureus ignis.

Tristis, pro amaro, translatio decens est. Ut :

Tristesque lupini.

et ita Ennius in libro Sabinarum quarto :

Neque triste quæritat sinapi, neque cæpe mœstum.

Auritos lepores non Maro primus usurpat, sed Afranium sequitur, qui in prologo ex persona Priapi ait :

Nam quod vulgo prædicant
Aurito me parente natum, non ita est.

et, ut composita subjungam, quod ait Vergilius,

Vidi *turicremis* cum dona imponeret aris;

jam Lucretius in secundo dixerat :

Nam sæpe ante Deûm vitulus delubra decora
Turicremas propter mactatus concidit aras.
Quem pius *Arquitenens.*

Hoc epitheto usus est Nævius belli Punici libro secundo : « Deinde pollens sagittis inclitus Arquitenens, sanctusque « Delphis prognans Pythius Apollo. » Idem alibi : « Cum « tu arquitenens sagittis pollens Dea. » Sed et Hostius libro secundo belli Histrici :

Dia Minerva, simul autem invictus Apollo,
Arquitenens, Latonius.
Etiam *silvicolæ* Fauni.

Nævius libro primo belli Punici :

Silvicolæ homines bellique inertes.

Accius in Bacchis :

Et nunc silvicolæ ignota invisentes loca.
Despiciens mare *velivolum.*

Livius in Helena :

Tu qui permensus ponti maria alta velivola

Ennius in quarto decimo :

Livius, dans Hélène :

« Toi qui as parcouru la vaste surface des mers, où volent les voiles (*maria velivola*). »

Ennius, livre quatorzième :

« Lorsqu'ils aperçoivent de loin l'ennemi ap-
« procher sur ses vaisseaux, dont les vents font
« voler les voiles (*navibus velivolis*). »

Le même, dans Andromaque :

« Il enlève dans la haute mer les navires aux
« voiles ailées (*naves velivolas*). »

(Virgile :)

« Le planteur de la vigne (*vitisator*) est repré-
« senté tenant une faux recourbée. »

Accius dans les Bacchantes :

« O Dionysos, père excellent, planteur de la
« vigne (*vitisator*), fils de Sémélé Euthyia. »

(Virgile) :

« La divine Phébé, dans son char qui roule la
« nuit (*noctivago*). »

Egnatius, de la Nature des choses, livre premier :

« Phébé, humide de rosée, chassée de sa place,
« la cède aux astres élevés qui roulent durant
« la nuit (*noctivagis*). »

(Virgile) :

« Héros invincible, tu domptes les (*centaures*)
« aux doubles membres (*bimembres*), fils de la
« nuée. »

Cornificius, dans Glaucus :

« Souiller les centaures aux doubles membres
« (*bimembres*). »

(Virgile :)

« Un troupeau de l'espèce des chèvres (*capri-*
« *genus*), paissant l'herbe sans gardien. »

Pacuvius, dans Paulus :

« Quoique la trace du pas d'un animal de
« l'espèce des chèvres (*caprigena*) soit plus al-
« longée. »

Accius, dans Philoctète :

« ...brisés par les ongles de la race des chèvres
« (*caprigenum*.) »

Le même, dans le Minotaure :

« Est-il issu de la semence humaine, ou de celle
« de l'espèce des taureaux (*taurigeno*)? »

Virgile a employé avec justesse les épithètes suivantes : (*volatile ferrum*), pour flèche ; et *gens togata*, pour les Romains. Mais avant lui Suévius avait employé la première ; et Labérius, la seconde. En effet, Suévius a dit, livre cinquième :

« Le trait qui vole (*telum volatile*), garni de
« plumes d'oiseaux. »

Et Labérius, dans Éphébus :

« Tu demandes que, du milieu de la race qui
« porte la toge (*togatæ stirpis*), je fasse dispa-
« raître la licence et la débauche. »

Et plus bas :

« Ainsi donc, par notre secours, la domination
« de la nation qui porte la toge (*togatæ gentis*) a
« été étendue. »

—

CHAPITRE VI.

De certaines figures qui sont tellement particulières à Virgile, qu'on ne les trouve point du tout, ou très-rarement, chez d'autres que chez lui.

J'énumérerai, si cela vous convient, à mesure que ma mémoire me servira à cet égard, les figures que Virgile a empruntées à l'antiquité. Mais pour le moment je veux que Servius nous signale celles qu'il a remarquées comme étant de la création du poëte, et que, par conséquent, il n'a point reçues des anciens ; mais qu'il a innovées lui-même, par une audace poétique toujours contenue dans de justes bornes. Les explications quotidiennes que Servius fait aux Ro-

Cum procul aspiciunt hostes accedere ventis
Navibus velivolis.

Idem in Andromacha :

Rapit ex alto naves velivolas.
Vitisator curvam servans sub imagine falcem.

Accius in Bacchis :

O Dionyse pater optime vitisator Semela genitus
Euthyia.
Almaque curru *noctivago* Phœbe.

Egnatius de Rerum natura libro primo :

Roscida noctivagis astris labentibus Phœbe,
Pulsa loco cessit concedens lucibus altis.
Tu nubigenas, invicte, *bimembres*.

Cornificius in Glauco :

Centauros fœdare bimembres.
Caprigenumque pecus nullo custode per herbas.

Pacuvius in Paulo :

Quamvis caprigeno pecori grandior gressio 'st.

Accius in Philoctete :

Caprigenum trita ungulis.

Idem in Minotauro :

Taurigeno semine ortum an humano?

Decenter et his epithetis Vergilius usus est : pro *sagitta*, *volatile ferrum*, et pro *Romanis*, *gentem togatam*; quorum altero Suevius, altero Laberius usus est. Nam Suevius in libro quinto ait :

Volucrumque volatile telum.

Ac Laberius in Ephebo : « Licentiam ac libidinem ut tollam « petis togatæ Stirpis. » Idem infra :

Idcirco ope nostra dilatatum est dominium togatæ gentis.

—

CAPUT VI.

De figuris illis, quæ ita sunt peculiares Vergilio, ut apud alios aut raro, aut nunquam reperiantur.

Figuras vero, quas traxit de vetustate, si volentibus vobis erit, cum repentina memoria suggesserit, enumerabo. Sed nunc dicat volo Servius, quæ in Vergilio notaverit,

mains de ce poëte ont dû nécessairement lui faciliter ces observations.

Le choix de ce nouveau sujet convint à tout le monde, et l'on engagea Servius à faire part de ses observations. Il commença en ces termes : Virgile, ce poëte digne de notre vénération, a beaucoup ajouté aux grâces de la langue latine, en y introduisant différentes figures, soit de mots, soit de pensées. En voici des exemples :

« Elle *créa* une race de chevaux croisés, en « dérobant furtivement leur mère à son père. »
Aux termes de ce vers, Circé aurait créé, tandis qu'en effet elle a seulement fait créer.

« Le terrain tiède encore d'un récent car- « nage. »
Locus recens cœde est une expression employée pour la première fois par Virgile.

« Il dit, et ses compagnons lui cédèrent le « terrain prescrit (*cesserunt œquore jusso*).
Pour *jussi cesserunt.*

« De leur sang répandu arrosèrent les flam- « mes. »
Cœso sanguine, pour, *ex cœsis.*

« Le vainqueur, dès l'aurore, acquittait les « vœux des dieux (*vota deum*). »
Pour, *quæ diis vota sunt.*

« Accorde-moi de partager le sépulcre de mon « fils (*nati concede sepulcro*).»
Un autre aurait dit : *nato concede sepulcri.*

« (Iris) accélère la route en décrivant l'arc aux « mille couleurs (*per mille coloribus arcum*).»
C'est-à-dire, *per arcum mille colorum.*

« Les uns jettent au feu (*conjiciunt igni*) les « dépouilles enlevées aux Latins égorgés : »
pour, *in ignem.*

« Le mouvement de son corps et la vigilance « de son regard lui font éviter les traits (*tela* « *exit*) ..... »
Tela exit, pour *vitat.*

« La mort abaissa les yeux blanchissants du « vieillard (*canentia lumina*) ; »
pour, *vetustate senilia.*

« Le creux (*antro*) d'un arbre rongé ; »
pour *caverna.*

« Sillonne (*arat*) de rides son front odieux. »
Arat est une belle expression, et qui n'a rien d'exagéré.

« Trois fois (Énée) reçoit, sur le contour de « son bouclier d'airain, cette forêt (*silvam*) (de « traits). »
Silvam, pour *jaculis. Vir gregis* (le mâle du troupeau), pour *caper* (le bouc); et tant d'autres expressions, comme :

« Une montagne d'eau, une moisson de traits, « une pluie de fer. » C'est ainsi qu'Homère a dit :

« Plût au ciel que tu fusses revêtu d'une *tuni-* « *que de pierre*, en récompense de tous les maux « que tu m'as occasionnés ! »

(Virgile :)

« Dons de Cérès laborieuse (*laboratœ Cere-* « *ris.* »

« Il ne reçoit la nuit (*noctem accipit*), ni dans « ses yeux, ni dans son cœur. »

« Du choc de la voix contre le rocher, ré-

ab ipso figurata, non a veteribus accepta; vel ausu poetico nove quidem, sed decenter usurpata. Quotidie enim Romanæ indoli enarrando eumdem vatem, necesse est habeat hujus annotationis scientiam promtiorem. Placuit universis electio in reliqua suflecti : et adhortati sunt Servium, ut, quæ in se refusa sunt, annotaret. Ille sic incipit : Vates iste venerabilis varie modo verba, modo sensus figurando multum latinitati leporis adjecit. Qualia sunt hæc :

Supposita de matre nothos furata creavit :

ut ipsa creaverit, quos creari fecit.

Tepidaque recentem
Cæde locum ;

cum *locus recens cæde* nove dictus sit.
Et :

Hæc ait, et socii cesserunt æquore jusso ;

pro eo quod, *jussi cesserunt.*

Et cæso sparserunt sanguine flammas,

qui ex cæsis videlicet profunditur.

Vota Deûm primo victor solvebat Eoo,

pro, *quæ Diis vota sunt.*

Et me consortem nati concede sepulcro :

alius dixisset,

Et me consortem nato concede sepulcri.

Et :

Illa viam celerans per mille coloribus arcum,

id est, *per arcum mille colorum.*
Et :

Hic alii spolia occisis derepta Latinis
Conjiciunt igni.

pro, *in ignem.*
Et :

Corpore tela modo atque oculis vigilantibus exit.

Tela exit, pro *vitat.*
Et :

Senior leto canentia lumina solvit.

pro, *vetustate senilia.*

Exesæque arboris antro,

pro, *caverna.*
Et :

Frontem obscænam rugis arat.

Arat, non nimie, sed pulchre dictum.

Ter secum ærato circumfert tegmine silvam;

pro *jaculis.* et : *Vir gregis*, pro *capro.* Et illa, quam pulchra sunt :

Aquæ mons, telorum seges, ferreus imber.

ut apud Homerum :

Λάϊνον ἕσσο χιτῶνα, κακῶν ἕνεχ, ὅσσα ἔοργας.

Dona laboratæ Cereris.

Et :

Oculisque aut pectore noctem
Accipit.

« sulte sa propre image (*vocisque offensa re-*
« *sultat imago*). »

« Elles cherchent la paix au pied des autels. »

« Il commence à effacer peu à peu Sychée.

Souvent Virgile emploie avec beaucoup de bonheur une expression à la place d'une autre :

« Ils prennent d'horribles visages (*ora*), faits « d'écorce d'arbres creusés ».

Ora, pour *personas* (*masques*).

« L'éclat particulier de l'or brille à travers les « rameaux (*aura auri refulsit*). »

Qu'est-ce que *aura auri?* et comment peut-on dire *aura refulget* (l'éclat brille)? Cependant ces innovations sont belles.

« La branche se charge de feuilles du même « métal. »

Frondescere metallo n'est-il pas une heureuse expression?

« Un lait noir et venimeux. »

Remarquez l'épithète *noir,* rapprochée du mot lait.

« Ceux qu'une juste colère anime contre Mé-« zence (*justæ quibus est Mezentius iræ*). »

Odio esse aliquem, est usité ; *iræ esse* est une tournure de phrase inventée par Virgile.

Ailleurs il commence la phrase en parlant de deux individus, et la termine en ne parlant que d'un seul :

« Cependant les rois arrivent. Latinus est « monté sur un énorme char à quatre che-« vaux. »

C'est ainsi qu'Homère avait dit :

« Des deux rochers, l'un touche par son som-« met à la hauteur des cieux ; les nuées l'environ-« rent. »

Et (Virgile) :

« Aussitôt (Camille) renverse Orsiloque et Bu-« tès, les deux plus remarquables des Troyens « par la taille ; et, de plus, elle cloue Butès d'un « trait, etc. »

« Je l'avoue, j'ai conseillé à Juturne (*Jutur-* « *nam suasi*) de secourir son malheureux « frère. »

La tournure ordinaire eût été *Juturnæ suasi.*

« La ville que je fonde (*Urbem quam statuo*) « est la vôtre ; » pour *urbs.*

« Quant aux chevaux que vous destinez à « être l'espoir de leur race (*in spem statues sub-* « *mittere gentis*), commencez dès leurs tendres « années à leur consacrer des soins particuliers « (*impende laborem*). »

(*a teneris impende laborem*) sous-entendu, *in eos impende.*

Virgile fait usage des répétitions avec beaucoup de grâce :

« Car ni les sommets du Parnasse, ni ceux du « Pinde, ne vous retenaient. »

« Quelle récompense sera digne de vous? quelle « récompense sera digne d'hommes qui osèrent de « telles choses? »

« Vous avez vu le cheval de Turnus, vous « avez vu ses armes. »

Les parenthèses du poëte ne sont jamais vicieuses.

Et :

Vocisque offensa resultat imago.

Et :

Pacemque per aras
Exquirunt.

Et :

Paulatim abolere Sychæum
Incipit.

Sæpe etiam verba pro verbis pulchre ponit :

Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.

Ora, pro *personis.*

Et :

Discolor unde auri per ramos aura refulsit.

Quid est enim aura auri? aut quemadmodum aura refulget? sed tamen pulchre usurpavit.

Et :

Simili frondescit virga metallo.

quam bene usus est, *frondescit metallo?*

Et :

Nigri cum lacte veneni.

nigro imponere nomen lactis.

Et :

Haud aliter justæ quibus est Mezentius iræ.

odio esse aliquem, usitatum : *iræ esse,* inventum Maronis est. Item de duobus incipit dicere, et in unum desinit :

Interea reges, ingenti mole Latinus
Quadrijugo vehitur curru.

ut est apud Homerum :

Οἱ δὲ δύω σκόπελοι, ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει
Ὀξείῃ κορυφῇ, νεφέλη δέ μιν ἀμφιβέβηκεν.

Et :

Protinus Orsilochum, et Buten, duo maxima Teucrum
Corpora, sed Buten aversum cuspide fixit, etc.
Juturnam fateor misero succurrere fratri
Suasi;

cum solitum sit dici, *Juturnæ suasi.*

Urbem quam statuo, vestra est.

Et :

Tu modo quos in spem statues submittere gentis,
Præcipuum jam inde a teneris impende laborem.

pro, *in eos impende.* Facit pulcherrimas repetitiones :

Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere.
Quæ vobis, quæ digna viri pro talibus ausis?
Vidistis quo Turnus equo, quibus ibat in armis?

Nec interpositiones ejus otiosæ sunt :

Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
At ramum hunc (aperit ramum, qui forte latebat)

« Si la gloire de si hautes destinées ne te tou-« che point, reconnais du moins ce rameau « (elle lui montre celui qu'elle tenait caché). »

« Que ce sceptre (car en cet instant il se trou-« vait le tenir à la main) ne pousse jamais la plus « légère feuille. »

Quelquefois, par une transposition pleine d'élégance, il adresse tout à coup la parole à celui dont il parlait :

« De même que tu ruinas les deux illustres « villes de Troie et d'Œchalie; de même que tu « supportas mille durs travaux sous le roi Eurys-« thée, auquel l'inique Junon soumit ses destins; « de même, ô héros invaincu, tu tuas (les « centaures) aux doubles membres, fils de la « nuée, etc. »

Cette réticence,

« Je vous.... Mais il faut d'abord calmer les « flots agités. »

est prise de Démosthène. « Pour moi.... Mais je « ne veux rien dire de fâcheux en commençant « mon discours. »

Ici, quelle poétique indignation !

« O Jupiter, il partira donc! s'écria Didon. »

Ici, c'est le pathétique :

« O patrie! ô pénates vainement sauvés de « l'ennemi! »

Ailleurs, le sentiment de l'effroi :

« Apportez promptement le fer, lancez les « traits, gravissez les murs : l'ennemi est là. »

Là, c'est la plainte :

« Quoi donc! Nisus, tu m'évites pour compa-« gnon en de si grandes entreprises? »

Que dirons-nous encore de ces créations nouvelles, comme :

« Des traits imposteurs. »

« Armer le fer de venin. »

« Adoucir par la culture des mœurs sauvages. »

« Ils auront dépouillé leur essence sauvage « (*silvestrem animum*). »

« (Le trait) va s'abreuver profondément du « sang. »

C'est ainsi qu'Homère avait dit en parlant de javelots : « Désirent se rassasier du corps. »

« Les fruits dégénèrent, et oublient leurs pre-« miers sucs. »

« La glace mettait un frein au cours des « eaux. »

« Elle répandra le colocase mêlé au riant acan-« the. »

« Cependant une noble flamme dévore sa « moelle, et une blessure secrète vit dans son « cœur. »

« Sous le dur chêne vit l'étoupe vomissant « une lente fumée. »

« L'aboiement des chiens tourmente (*sævit*) « les airs. »

« Son père Inachus vidant un fleuve (*amnem* « *fundens*) hors de son urne ciselée. »

« L'aiguillon une fois fiché dans les veines, « (les abeilles) laissent leur vie (*animas*) dans les « blessures. »

Ajoutez tout ce que dit Virgile sur le sujet des abeilles, qu'il traite avec autant d'importance qu'une nation vaillante, en décrivant leurs mœurs, leurs goûts, leurs associations, leurs guerres; et

Agnoscas.
Ut sceptrum hoc (dextra sceptrum nam forte gerebat)
Nunquam fronde levi.

Et illa mutatio elegantissima est; ut, de quo loquebatur, subito ad ipsum verba converteret :

Ut bello egregias idem disjecerit urbes,
Trojamque, OEchaliamque, et duros mille labores
Rege sub Eurystheo, fatis Junonis iniquæ,
Pertulerit : tu nubigenas, invicte, bimembreis.

et reliqua. Illa vero intermissio,

Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus,

tracta est a Demosthene : ἀλλ' ἐμοὶ μέν' οὐ βούλομαι δὲ δύσχερὲς εἰπεῖν οὐδὲν, ἀρχόμενος τοῦ λόγου. Hæc vero quam poetica indignatio!

Pro Juppiter ibit
Hic, ait.

hæc miseratio :

O patria, o rapti nequidquam ex hoste penates!

et illa trepidatio :

Ferte citi ferrum, date tela, et scandite muros :
Hostis adest.

et conquestio :

Mene igitur socium tantis adjungere rebus,
Nise, fugis?

Quid illa excogitatio novorum intellectuum? ut,

Mentitaque tela.

Et :

Ferrum armare veneno.

Et :

Cultusque feros mollire colendo.

Et :

Exuerint silvestrem animum.

Et :

Virgineumque alte bibit acta cruorem.

ut apud Homerum de hasta :

Λιλαιομένη χροὸς ἆσαι.

Et :

Pomaque degenerant succos oblita priores.

Et :

Glacie cursus frenaret aquarum.

Et :

Mixtaque ridenti colocasia fundat acantho.

Et :

Est mollis flamma medullas
Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus.

Et :

Duro sub robore vivit
Stuppa vomens tardum fumum.

Et :

Sævitque canum latratus in auras.

Et :

Cælataque amnem fundens pater Inachus urna.

Et :

enfin, pour tout dire, en leur donnant le nom de *Quirites*. La journée entière ne me suffirait pas, si je voulais passer en revue toutes les figures créées par Virgile; mais, au moyen de celles que j'ai indiquées, le lecteur attentif pourra remarquer toutes celles qui leur ressemblent.

—

CHAPITRE VII.

De la signification qu'ont dans Virgile les mots *vexare*, *illaudatus*, et *squalere*.

Après que Servius eut cessé de parler, Prætextatus apercevant Aviénus qui chuchotait à l'oreille d'Eusthate, lui dit : — Voudrais-tu, Eusthate, aider à la timidité du jeune et excellent Aviénus, et nous faire part publiquement de ce qu'il te communique tout bas? — Eusthate : Il désirerait beaucoup interroger Servius sur plusieurs endroits de Virgile, dont l'explication appartient au domaine de la littérature. Il souhaite en conséquence qu'on lui permette d'apprendre, de la bouche d'un plus savant que lui, à fixer ses incertitudes et à éclaircir ses doutes. — Prætextatus : J'approuve, mon cher Aviénus, ta volonté de ne pas rester dans l'ignorance, relativement à ces questions douteuses; c'est pourquoi nous prions tous notre très-savant docteur de vouloir bien répondre à ta demande; car ce que tu souhaites d'apprendre nous sera utile à tous; et je t'exhorte à ne pas négliger à l'avenir les occasions de mettre Servius sur la voie de nous parler de Virgile. — Alors Aviénus s'adressant à Servius : Je voudrais, dit-il, ô le premier des docteurs, qu'on m'expliquât pourquoi Virgile, toujours si exact, si scrupuleux dans l'emploi des termes, selon le mérite ou la criminalité des actions, a placé improprement un mot dans les vers suivants :

« Ses flancs blanchissants, ceints de monstres
« aboyants, ont tourmenté (*vexasse*) les vais-
« seaux de Dulichium. »

Vexasse est un mot qui n'exprime qu'un accident petit et léger, et qui n'est point du tout en rapport avec la circonstance atroce d'hommes enlevés et déchirés par un monstre effroyable. J'ai encore une autre observation du même genre :

« Qui ne connaît le dur Eurysthée, ou les autels
« de l'indigne Busiris? (*illaudati*). »

Ce mot *illaudati* n'est pas du tout propre à exprimer l'horreur qu'inspire un scélérat qui immole les étrangers de toutes les nations. Un pareil homme n'est pas seulement *indigne de louange*, mais même il est digne de la haine et de l'exécration de tout le genre humain. Voici encore une expression qui ne me paraît pas choisie avec l'exactitude ordinaire de Virgile :

« A travers sa tunique *écaillée* d'or. »

Il ne convient pas de dire *auro squalentem*, car l'éclat et le brillant de l'or sont incompatibles avec l'idée de souillure et de saleté.

Servius. Voici, je crois, ce qu'on peut répondre relativement au mot *vexasse*. Ce mot a une signification très-énergique, puisqu'il paraît qu'il est dérivé du verbe *vehere* (porter), qui exprime

Affixæ venis, animasque in vulnera ponunt.

Et quidquid de apibus dixit in virorum fortium similitudinem, ut adderet quoque mores, et studia, et populos, et prælia; quid plura? ut et Quirites vocaret. Dies me deficiet, si omnia persequi a Vergilio figurata velim. Sed ex his, quæ dicta sunt, omnia similia diligens lector annotabit.

—

CAPUT VII.

Vexare, *illaudatus*, et *squalere*, apud Vergilium quid significent.

Cum Servius ista dissereret, Prætextatus, Avienum Eusthatio insusurrantem videns : Quin age, inquit, Eustathi, verecundiam Avieni probi adolescentis juva, et ipse publicato nobis, quod immurmurat. Eustathius : Jamdudum, inquit, multa de Vergilio gestit interrogare Servium, quorum enarratio respicit officium literatoris; et tempus indulgeri optat, quo de obscuris ac dubiis sibi a doctiore fiat certior. Et Prætextatus : Probo, inquit, mi Aviene, quod ea, de quibus ambigis, clam te esse non pateris. Unde exoratus sit a nobis doctissimus doctor, ut te secum negotium habere patiatur, quia in commune proficient, quæ desideras audire. Ne tu modo ultra cesses aperire Servio viam de Vergilio disserendi. Tunc Avienus, totus conversus in Servium : Dicas volo, inquit, doctorum maxime, quid sit, quod cum Vergilius anxie semper diligens fuerit in verbis pro causæ merito vel atrocitate ponendis, incuriose et abjecte in his versibus verbum posuit :

Candida succinctam latrantibus inguina monstris
Dulichias vexasse rates.

Vexasse enim verbum est levis ac parvi incommodi, nec tam atroci casui congruens, cum repente homines a bellua immanissima rapti, laniatique sint. Sed et aliud hujuscemodi deprehendi :

Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?

hoc enim verbum, *illaudati*, non est idoneum ad exprimendam sceleratissimi hominis detestationem, qui, quod homines omnium gentium immolare solitus fuit, non laude indignus, sed detestatione exsecrationeque totius humani generis dignus est. Sed nec hoc verbum ex diligentia Vergiliana venire mihi videtur :

Per tunicam squalentem auro.

non enim convenit dicere, *auro squalentem*; quoniam nitori splendorique auri contraria sit squaloris illuvies. Et Servius : De verbo *vexasse*, ita responderi posse arbitror : *Vexasse* grave verbum est, tractumque ab eo vi-

déjà l'influence du pouvoir d'un autre, car celui qui est porté n'est pas maître de soi. Or, *vexasse* exprime un mouvement et une force incomparablement plus grande que son radical : donc on peut dire proprement *vexatur*, de celui qui est porté, enlevé, déchiré, et traîné çà et là. C'est ainsi que *taxare* exprime une action plus énergique et plus fréquente que *tangere*, dont il est dérivé incontestablement. *Jactare* exprime un *gisement* plus complet et plus étendu que *jacere*, son primitif; et c'est ainsi que *quassare* (ébranler) emporte l'idée de plus de force et de violence que *quatere* (secouer) : donc, quoi qu'on dise vulgairement *vexatur*, en parlant de celui qui est incommodé par la fumée, par le vent ou par la poussière, néanmoins la nature et la force véritable de ce mot ne doivent point dépérir, puisque d'ailleurs elles ont été soigneusement conservées, comme elles le devaient être, par ceux des anciens qui ont écrit avec exactitude et justesse. M. Caton, dans son discours sur les Achéens, a dit : « Lorsqu'Annibal déchirait et ravageait (*vexaret*) la terre d'Italie. » On voit que Caton dit, en parlant d'Annibal, *vexatam*, alors qu'il n'est aucune espèce de calamité, de cruauté, d'atrocité, que l'Italie n'ait eu à souffrir du temps de ce dernier. Cicéron, dans son quatrième discours contre Verrès, dit aussi : « (La Sicile) a « été pillée et dépouillée par lui ; non comme par « un ennemi qui respecterait, du moins durant la « guerre, la religion et le droit des gens ; mais « d'une telle façon qu'on dirait qu'elle a été rava- « gée (*vexata*) par de féroces brigands. »

Il y a deux réponses à faire sur le mot *illaudatus*. La première est celle-ci : Il n'est personne de si pervers, qui ne fasse ou ne dise quelquefois quelque chose de digne d'éloge. De là ce vers très-ancien, aujourd'hui devenu proverbe :

« Un fou dit souvent très-juste. »

Mais celui-là est *illaudatus*, qui, en toute chose et en toute circonstance, se montre indigne d'éloge ; et il est par conséquent le plus méchant, le pire de tous les hommes. Ainsi l'absence de toute faute fera qu'un individu sera *inculpatus* ; ce qui exprimera une vertu parfaite, comme *illaudatus* désigne le comble de la plus extrême méchanceté. C'est ainsi qu'Homère a coutume de combler ses éloges, non par l'attribution des qualités, mais par la privation des défauts. Ainsi il dira :

« Et ce n'était point malgré eux qu'ils volaient (au combat). »

Et ailleurs :

« Vous n'auriez point vu alors l'illustre Aga-
« memnon sommeillant, ou tremblant, ou évitant
« le combat. »

C'est par une tournure semblable qu'Épicure a défini la souveraine volupté, l'absence et la privation de toute douleur. Voici ses expressions : « Le plus haut degré de volupté est l'ab- « sence de toute douleur. » C'est encore dans le même sens que Virgile qualifie le marais du Styx, *inamabilis*. Car comme *illaudatus* exprime l'absence de qualités dignes d'éloges, *inamabilis* exprime l'absence de qualités dignes d'amour. Voici maintenant la seconde manière de défendre l'expression *illaudatus*. *Laudare*, en vieux langage, signifie *nommer, appeler*. Ainsi, dans le langage ordinaire, l'on dit : *auctor laudatur*, pour *nominatur*. Dans ce sens, *illaudatus* sera

---

detur, quod est *vehere*, in quo inest jam vis quædam alieni arbitrii ; non enim sui potens est, qui vehitur. *Vexare* autem, quod ex eo inclinatum est, vi atque motu procul dubio vastiore est ; nam qui fertur, et raptatur, atque huc et illuc distrahitur, is vexari proprie dicitur : sicuti *taxare* pressius crebriusque est, quam *tangere*, unde id procul dubio inclinatum est : et *jactare* multo fusius largiusque est, quam *jacere*, unde id verbum traductum est : *quassare* etiam, quam *quatere*, gravius violentiusque est. Non igitur, quia vulgo dici solet, vexatum esse, quem fumo, aut vento, aut pulvere laborare videmus, propterea debet vis vera atque natura verbi deperire, quæ a veteribus, qui proprie atque signate locuti sunt, ita ut decuit, observata est. M. Catonis verba sunt ex oratione, quam de Achæis scripsit : « Cumque Hannibal « terram Italiam laceraret, atque vexaret. » Vexatam Italiam dixit Cato ab Hannibale, quando nullum calamitatis, aut sævitiæ, aut immanitatis genus reperiri queat, quod in eo tempore Italia non perpessa sit. M. Tullius in quarto in Verrem : « Quæ ab isto sic spoliata atque direpta est ; « ut non ab hoste aliquo, qui tamen in bello religionem « et consuetudinis jura retineret, sed ut a barbaris præ- « donibus vexata esse videatur. » *De illaudato* autem duo videntur responderi posse. Unum est ejusmodi : Nemo quisquam tam afflictis est moribus, quin faciat, aut dicat nonnunquam aliquid, quod laudari queat. Unde hic antiquissimus versus vice proverbii celebratus est :

Πολλάκι γὰρ καὶ μωρὸς ἀνὴρ μάλα καίριον εἶπεν.

Sed enim, qui omni in re atque omni tempore laude omni vacat, is illaudatus est ; isque omnium pessimus, deterrimusque est. Ac sicuti omnis culpæ privatio inculpatum facit ; inculpatus autem instar est absolutæ virtutis : illaudatus quoque igitur finis est extremæ malitiæ. Itaque Homerus non virtutibus appellandis, sed vitiis detrahendis, laudare ampliter solet. Hoc enim est :

Τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.

et item illud :

Ἔνθ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδοις Ἀγαμέμνονα δῖον,
Οὐδὲ καταπτώσσοντ', οὐδ' οὐκ ἐθέλοντα μάχεσθαι.

Epicurus quoque simili modo maximam voluptatem privationem detractionemque omnis doloris definivit, his verbis : Ὅρος τοῦ μεγέθους τῶν ἡδονῶν παντὸς τοῦ ἀλγοῦντος ὑπεξαίρεσις. Eadem ratione idem Vergilius *inamabilem* dixit *Stygiam paludem*. Nam sicut *illaudatum* κατὰ στέρησιν laudis, ita *inamabilem* per amoris στέρησιν detestatus est. Altero modo *illaudatus* ita defenditur : *Laudare* significat prisca lingua nominare appellareque ;

synonyme d'*illaudabilis*, c'est-à-dire *qu'on ne doit pas nommer*. C'est ainsi que, d'un commun accord, les habitants de l'Asie résolurent jadis que personne ne prononcerait jamais le nom de celui qui avait incendié le temple de Diane d'Éphèse.

Il est encore une troisième expression critiquée dans Virgile; c'est lorsqu'il a dit: *tunicam squalentem auro*. Cela signifie que l'or était tissu serré dans l'étoffe, et sous la forme d'écailles (*squamarum*); car le verbe *squalere* se dit pour exprimer l'aspérité et la multitude des écailles qui se voient sur la peau des poissons et des serpents. C'est ce que prouvent des passages de différents poëtes, et de Virgile lui-même; il a dit:

« Une peau le couvrait, sur laquelle des écail-
« les (*squamis*) d'airain étaient tissues avec de
« l'or, posées en manière de plumes. »

Et dans un autre endroit:

« Déjà (Turnus) avait endossé sa cuirasse
« étincelante, hérissée d'écailles d'airain (*ae-*
« *nis horrebat squamis*). »

Accius a dit, dans les Pélopides: « Les écail-« les de ce serpent étaient tissues d'or (*squalido* « *auro*) et de pourpre. »

Ainsi donc on disait *squalere* de tout objet sur lequel une autre matière était tissue et incrustée avec surabondance, de manière à frapper l'œil d'un aspect nouveau. De là vint que l'on appela *squalor* l'accumulation considérable d'ordures qui se forme sur les corps écailleux et raboteux; signification qui, par un usage très-fréquent, a tellement envahi le sens de ce mot, que désormais *squalor* ne s'est plus dit exclusivement qu'en parlant de l'ordure.

—

CHAPITRE VIII.

Explication de trois autres passages de Virgile.

Je vous remercie, dit Aviénus, d'avoir redressé la fausse opinion que je m'étais formée sur quelques expressions parfaitement justes. Mais voici un vers où il me semble qu'il manque quelque chose:

« Il était assis, revêtu d'une courte trabée et
« du *lituus quirinal*. »

Car si l'on veut soutenir qu'il n'y manque rien, il faudra convenir qu'on peut dire, (*lituo et trabea succinctus*) *vêtu du lituus* et de la *trabée;* ce qui serait par trop absurde, puisque le *lituus* est un bâton court, à l'usage des augures, recourbé par sa plus grosse extrémité; et certes, je ne vois pas comment l'on pourrait être vêtu du *lituus* (*lituo succinctus*). Servius répondit: C'est ici une tournure elliptique, comme lorsque l'on dit: M. Cicéron, homme d'une grande éloquence (*homo magna eloquentia*): Roscius, comédien plein de grâce (*histrio summa venustate*), phrases certainement incomplètes et inachevées, que cependant on emploie comme complètes et achevées. C'est ainsi que Virgile a dit, dans un autre endroit:

« Le vainqueur Butès, d'une stature énorme »
(*Buten immani corpore.*)

sous-entendu *habentem*. Et ailleurs:

« Il jette au milieu de l'assemblée deux cestes

---

sic in actionibus civilibus auctor laudari dicitur, quod est nominari. *Illaudatus* ergo est, quasi *illaudabilis*, id est, *nunquam nominandus;* sicuti quondam a communi concilio Asiæ decretum est, uti nomen ejus, qui templum Dianæ Ephesiæ incenderat, ne quis ullo in tempore nominaret. Tertium restat ex his, quæ reprehensa sunt, quod *tunicam squalentem auro* dixit. Id autem significat copiam, densitatemque auri in squamarum speciem intexti. *Squalere* enim dictum est ab squamarum crebritate asperitateque, quæ in serpentum piscium ve coriis visuntur. Quam rem et alii, et hic idem poeta locis aliquot demonstrat:

Quem pellis, *inquit*, aenis
In plumam squamis auro conserta tegebat.

et alio loco:

Jamque adeo rutilum thoraca indutus aenis
Horrebat squamis.

Accius in Pelopidibus ita scribit: « Ejus serpentis squamæ « squalido auro et purpura prætextæ. » Quidquid igitur nimis inculcatum obsitumque aliqua re erat, ut incuteret visentibus facie nova horrorem, id *squalere* dicebatur. Sic in corporibus incultis squamosisque alta congeries sordium, *squalor* appellatur. Cujus significationis multo assiduoque usu totum id verbum ita contaminatum est, ut jam *squalor* de re alia nulla, quam de solis inquinamentis dici cœperit.

CAPUT VIII.

Alii tres loci apud Vergilium explicati.

Gratum mihi est, Avienus ait, correptum quod de optimis dictis male opinabar. Sed in hoc versu videtur mihi deesse aliquid:

Ipse Quirinali lituo parvaque sedebat
Succinctus trabea.

Si enim nihil deesse concedimus, restat, ut fiat *lituo et trabea succinctus*, quod est absurdissimum. Quippe cum *lituus* sit virga brevis, in parte, qua robustior est, incurva, qua augures utuntur; non video, qualiter lituo possit succinctus videri. Respondit Servius, sic hoc dictum esse, ut pleraque dici per defectionem solent. Veluti cum dicitur: M. Cicero homo magna eloquentia, et Roscius histrio summa venustate: non plenum hoc utrumque, neque perfectum est, sed enim pro pleno ac perfecto auditur. Ut Vergilius alio in loco:

Victorem Buten immani corpore,

id est, corpus immane habentem. Et item alibi:

In medium geminos immani pondere cæstus
Projecit.

ac similiter:

« d'un poids énorme » (*immani pondere cestus.*) Et pareillement :

« L'intérieur de cette sombre demeure est « souillé de sang et de mets sanglants. (*domus sanie opibusque cruentis*).

On doit donc expliquer : *Quirinali lituo succinctus*, par *lituum Quirinalem tenens*. Il ne serait pas plus étrange que le poëte eût dit : *Picus Quirinali lituo erat*; puisque nous disons bien : *statua grandi capite erat*. Il y avait une statue d'une tête élevée). Les mots *est*, *erat*, *fuit*, se suppriment souvent par élégance, sans nuire pour cela au sens de la phrase.

Mais puisque nous parlons du *lituus*, je ne passerai pas sous silence une question qu'on peut faire à ce sujet, savoir : si le bâton augural a emprunté de la trompette (*tuba*) le nom de *lituus*, ou bien si c'est la trompette qui a emprunté du bâton augural le nom de *lituus*, qu'on lui a donné; car ces deux instruments sont d'une forme semblable, et tous deux pareillement recourbés par le bout. Si, comme quelques personnes le conjecturent, d'après l'expression d'Homère λίγξε βιὸς (l'arc frémit), c'est le son que produit la trompette qui a donné naissance au mot *lituus*, il en faudra conclure que le bâton augural, à son tour, aura reçu ce nom à cause de sa ressemblance avec la trompette. Ainsi, dans le vers suivant, Virgile emploie *lituus* pour *tuba* :

« Il se faisait remarquer dans les combats « par sa lance et par sa trompette (*lituo*). »

Aviénus : Je ne comprends pas clairement l'expression, *maturate fugam* (mûrissez la fuite) ; car l'idée de *fuite* me paraît opposée à celle exprimée par le verbe *maturare*. Je vous prie de vouloir bien m'apprendre ce que je dois penser de ceci. — Servius : Nigidius, homme très-versé dans la connaissance des règles des beaux arts, définit l'adverbe *mature :* « ce qui n'est ni trop prompt, « ni trop tardif, mais qui est dans un certain « milieu et tempérament. » Cette définition est parfaitement juste ; car l'on dit des grains et des fruits, qu'ils sont mûrs, lorsque, n'étant ni crus, ni âpres, ni pourris, ni desséchés, ils sont parvenus en leur temps au degré précis de la maturité. L'empereur Auguste rendait élégamment par deux mots grecs cette définition de Nigidius; car l'on dit qu'il avait la coutume de dire dans la conversation, et d'écrire dans ses lettres : « Hâte-toi lentement; » par où il avertissait qu'on apportât dans l'action, et cette célérité que produit l'habileté, et cette lenteur qui naît du soin; deux qualités opposées, qui sont les éléments de la maturité. Ainsi donc Virgile introduit Neptune commandant aux vents de se retirer, ce qui doit être exécuté avec la promptitude d'une fuite; mais en même temps ils doivent, en se retirant, modérer la violence de leur souffle, ce qui est exprimé par le mot *maturate* ; comme s'il disait : Tempérez votre fuite; car le dieu craint encore que, même en fuyant, s'ils le faisaient avec trop de violence, ils ne nuisent à la flotte (d'Énée). Virgile, parfaitement instruit de la signification entièrement opposée des mots *properare* et *maturare*, les a employés distinctement dans les vers suivants :

« S'il arrive qu'une pluie froide retienne le la- « boureur chez lui, il peut travailler à loisir « (*maturare*) à des ouvrages qu'il lui faudrait « bientôt précipiter (*properanda*) par un ciel se- « rein. »

Cette distinction est juste, et élégamment exprimée; car dans ce qui concerne les travaux champêtres, lorsque les frimas et les pluies con-

Domus sanie dapibusque cruentis.

Sic igitur id quoque dictum videri debet : *Ipse Quirinali lituo*, id est, lituum Quirinalem tenens. Quod minime mirandum foret, si ita dictum fuisset, Picus Quirinali lituo erat : sicuti dicimus, statua grandi capite erat. Et *est* autem, et *erat*, et *fuit*, plerumque absunt cum elegantia sine detrimento sententiæ. Sed quoniam facta litui mentio est, prætermittendum non est, quod posse quæri animadvertimus, utrum a tuba lituus auguralis appelletur, an tuba a lituo augurum lituus dicta sit. Utrumque enim pari forma et pariter in capite incurvum est. Sed si, ut quidam putant, tuba a sonitu lituus appellata est ex illo Homeri versu λίγξε βιὸς, necesse est, ut virga auguralis a tubæ similitudine *lituus* vocetur. Utitur autem vocabulo isto Vergilius et pro tuba; ut ibi :

Et lituo pugnas insignis obibat et hasta.

Subjecit Avienus : *Maturate fugam*, quid sit, parum mihi liquet. Contraria enim videtur mihi fuga maturitati : unde, quid de hoc verbo sentiendum sit, quæso me doceas. Et Servius : Nigidius, homo omnium bonarum artium disciplinis egregius, « Mature, » inquit, « est quod « neque citius, neque serius, sed medium quiddam et « temperatum est. » Bene atque proprie Nigidius : nam et in frugibus et in pomis *matura* dicuntur, quæ neque cruda et immitia sunt, neque caduca et nimium cocta, sed tempore suo temperate adulta. Hanc interpretationem Nigidianam divus Augustus duobus verbis græcis eleganter exprimebat : nam et dicere in sermonibus, et scribere in epistolis solitum ferunt, σπεῦδε βραδέως; per quod monebat, ut ad rem agendam simul adhiberetur et industriæ celeritas, et tarditas diligentiæ. Ex quibus duobus contrariis fit maturitas. Sic ergo et Vergilius inducit Neptunum, discessum ventis imperantem, ut et tam cito discedant, tanquam fugiant; et tamen flandi mediocritatem in regressu teneant, tanquam *mature*, id est, temperate, abeuntes. Veretur enim, ne in ipso discessu classi noceant, dum raptu nimio, tanquam per fugam, redeant. Idem Vergilius duo ista verba *maturare* et *properare*, tanquam plane contraria, scitissime separavit in his versibus :

Frigidus agricolas si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur. — —

Bene et eleganter duo ista verba divisit. Namque in præparatu rei rusticæ, per tempestates et pluvias, quoniam ex

damnent au repos, l'on peut travailler à loisir (*maturari*); mais dans les jours sereins il faut se hâter (*properari*), parce que le temps presse. D'une chose faite avec trop de précipitation et de hâte, l'on dit qu'elle a été faite prématurément, et non pas mûrement. C'est ainsi qu'Afranius, dans sa comédie *la Toge*, intitulée *Nomos* (loi), a dit :

« Insensé, tu convoites prématurément une « domination précoce. »

Remarquez qu'il dit *præcocem*, et non pas *præcoquem;* en effet, le nominatif de ce mot est non pas *præcoquis*, mais *præcox*.

Ici Aviénus interrogea de nouveau Servius : — Pourquoi, lui dit-il, Virgile, qui a affranchi son pieux Énée de l'affreux spectacle des enfers, et qui s'est contenté de lui faire entendre les gémissements des coupables, sans lui faire voir leurs tourments, tandis qu'il ne fait aucune difficulté de l'introduire dans les champs qu'habitent les justes; pourquoi, dis-je, ne lui fait-il voir, dans ce seul vers, qu'une partie des lieux où sont renfermés les impies?

« ... Devant le vestibule et aux premières gor- « ges (*faucibus*) de l'enfer. »

Car celui qui voit le vestibule et les gorges (*fauces*) d'un édifice, incontestablement a déjà pénétré dans l'intérieur; à moins qu'il ne faille entendre autrement le mot *vestibule;* ce que je désirerais savoir. — Servius répondit : Il est plusieurs termes dont nous nous servons vulgairement, sans en apprécier clairement la juste valeur. Tel est le mot *vestibule;* très-connu et très-usité dans la conversation, mais peu clairement compris par ceux même qui l'emploient le plus volontiers. L'on pense, en effet, que le vestibule est la même chose que cette première partie de l'habitation qu'on appelle *atrium*. Mais le savant Cécilius Gallus, dans son traité de la Signification des termes qui appartiennent au droit civil, livre second, dit que le vestibule n'est point situé dans l'intérieur de l'édifice, et n'en fait point partie; mais que c'est un espace vide, situé devant l'entrée de la maison, à travers lequel on parvient de la voie publique aux portes de l'édifice. Et en effet, autrefois les maisons étaient séparées de cette voie par une aire vacante. Quant à l'étymologie du mot, elle a donné lieu à beaucoup de recherches. Je ne me refuse pas à vous rapporter ce que j'en ai lu dans les bons auteurs. La particule *ve*, ainsi que quelques autres, exprime tantôt l'intensité, tantôt l'atténuation : ainsi *vetus* et *vehemens* sont des mots composés pour exprimer, l'un, avec élision, l'accumulation des années, l'autre, une excessive force et impétuosité de l'âme; tandis que *vecors* et *vesanus* expriment privation de cœur (*cor*), ou de santé. Nous avons dit plus haut que ceux qui construisaient anciennement de vastes maisons étaient dans l'usage de laisser au-devant de l'entrée un espace vide, qui séparait la porte de la voie publique. C'était là que s'arrêtaient, en attendant d'être introduits, ceux qui venaient saluer le maître de la maison : en sorte qu'ils ne se trouvaient ni dans l'intérieur de l'édifice, ni sur la voie publique. Or, c'est à raison du séjour qu'on faisait dans ces vastes espaces, et du mot *stabulatio* (lieu où l'on séjourne), que l'on a formé celui de *vestibula*, que l'on appliqua à ces lieux où séjournaient, longtemps avant d'être introduits, ceux qui ve-

necessitate otium est, maturari potest : per serenas vero, quoniam tempus instat, properari necesse est. Sane cum significandum est coactius quid et festinantius factum, rectius hoc dicitur *præmature* factum, quam *mature*. Sicuti Afranius dixit in Togata, cui titulus Νόμος est :

Appetis dominatum demens præmature præcocem.

in quo versu animadvertendum est, quod *præcocem* inquit, non *præcoquem*. Est enim casus ejus rectus non *præcoquis*, sed *præcox*. Hic Avenius rursus interrogat : Cum Vergilius, inquit, Ænean suum tanquam omnia pium a contagione atrocis visus apud inferos vindicaverit, et magis eum fecerit audire reorum gemitus, quam ipsa videre tormenta, in ipsos vero campos piorum licenter induxerit : cur hoc tamen versu ostendit illi partem locorum, quibus impii cohibebantur?

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci.

Qui enim vestibulum et fauces videt, intra ipsam ædem jam sine dubitatione successit : aut si quid aliud de *vestibuli* vocabulo intelligendum est, scire desidero. Ad hæc Servius : Pleraque sunt vocabula, quibus vulgo utimur : neque tamen liquido animadvertimus, quid ea ex vera proprietate significent : sicuti est *vestibulum* in sermonibus celebre atque obvium verbum; non omnibus tamen, qui illo facile utuntur, liquido spectatum. Putant enim, *vestibulum* esse partem domus priorem, quam *atrium* vocant. Sed Cæcilius Gallus, vir doctissimus, in libro de significatione verborum, quæ ad jus civile pertinent, secundo, *vestibulum* dicit esse non in ipsis ædibus, neque ædium partem, sed locum ante januam domus vacuum, per quem de via aditus accessusque ad fores ædium sit. Ipsa enim janua procul a via fiebat, area intersita, quæ vacaret. Quæ porro huic vocabulo ratio sit, quæri multum solet. Sed quæ scripta apud idoneos auctores legi, proferre in medium non pigebit. *Ve* particula, sicuti quædam alia, tum intentionem significat, tum minutionem. Nam *vetus* et *vehemens*, alterum ab ætatis magnitudine compositum elisumque est, alterum a nimio impetu et vi mentis instructum. *Vecors* autem et *vesanus* privationem significant sanitatis et cordis. Diximus autem superius, eos, qui amplas domus antiquitus faciebant, locum ante januam vacuum relinquere solitos, qui inter fores domus et viam medius esset. In eo loco, qui dominum ejus domus salutatum venerant, priusquam admitterentur, consistebant : et neque in via stabant, neque intra ædes erant. Ab illa ergo grandis loci consistione, et quasi quadam stabulatione, *vestibula* appellata sunt spatia, in quibus multum staretur ab advenientibus, priusquam intromitterentur in domum. Alii, consentientes vestibula eadem esse, quæ diximus, in sensu

naient dans la maison. D'autres personnes, d'accord avec nous sur le lieu désigné par le nom de vestibule, diffèrent de nous sur la signification du mot; le faisant rapporter, non à ceux qui viennent à la maison, mais à ceux qui l'habitent, lesquels ne s'arrêtent jamais dans ce lieu, mais ne font qu'y passer, tant pour entrer que pour sortir. Ainsi donc, soit qu'on l'entende dans un sens augmentatif, comme les premiers, soit qu'on l'entende dans un sens atténuatif, comme les seconds, il reste toujours constant qu'on appelle vestibule cet espace qui sépare la maison de la voie publique. *Fauces* est cet étroit sentier qui conduit de la voie publique au vestibule; donc, quand Énée voit *fauces* et *vestibulum* (la gorge et le vestibule) du séjour des impies, il n'est point dans l'intérieur, il ne s'est point souillé par l'horrible contact de cet exécrable séjour; il n'a fait qu'apercevoir du chemin les lieux situés entre ce dernier et la demeure elle-même.

—

CHAPITRE IX.

De la signification et de l'étymologie du mot *bidentes*; et que le mot *equitem* a quelquefois la même signification que le mot *eques*.

Aviénus. — J'ai demandé à un individu du commun des grammairiens, ce que c'était que les hosties *bidentes*. Il me répondit que c'étaient les brebis, et que c'est pour cette raison qu'on trouve jointe à ce mot l'épithète *lanigeras*, qui les désigne plus clairement. Soit, lui dis-je; mais je voudrais savoir encore pour quelle raison l'on a qualifié les brebis de *bidentes*. Et lui, sans hésiter, de répondre : Parcequ'elles n'ont que deux dents. En quel lieu du monde, lui répliquai-je, avez-vous vu les brebis n'avoir naturellement que deux dents? Ce serait là un prodige qui réclamerait des sacrifices expiatoires. Alors celui-ci, ému et irrité contre moi, me dit : Interrogez-moi sur ce qui est du ressort d'un grammairien; et interrogez les pâtres touchant les dents des brebis. Je ris de la facétie du pédant, et je le laissai là; mais je m'adresse aujourd'hui à vous, qui connaissez la valeur des termes.— Servius : Je n'ai rien à dire des deux dents de votre grammairien, puisque votre rire en a fait justice; mais je ne dois pas laisser passer l'opinion que le mot *bidentes* soit une épithète particulière aux brebis. Car Pomponius, auteur distingué de comédies atellanes, a dit, dans celle intitulée, *les Gaulois transalpins* :

« Mars, si jamais je reviens, je fais vœu de « t'immoler un vérat *bidens*. »

P. Nigidius, dans le traité qu'il a composé sur les entrailles des victimes (*extis*), dit qu'on donnait la qualification de *bidentes*, non pas seulement aux brebis, mais à toutes les bêtes âgées de deux ans. Il n'en donne point la raison; mais j'ai lu, dans des commentaires sur le droit pontifical, qu'on avait dit d'abord *bidennes*, mot dans lequel la lettre *d* se trouve superflue, comme cela arrive souvent : ainsi l'on dit : *redire*, pour *reire*; *redamare*, pour *reamare*; *redarguere*, pour *rearguere*. Cette lettre s'interpose afin d'éviter l'hiatus de deux voyelles. Ainsi donc l'on commença par dire *bidennes*, pour *biennes*; le mot se corrompit encore à la longue, et se transforma, par l'usage, de *bidennes* en *bidentes*. Ce-

tamen vocabuli dissentiunt : referunt enim non ad eos, qui adveniunt, sed ad illos, qui in domo commanent; quoniam illic nunquam consistunt, sed solius transitus causa ad hunc locum veniunt, exeundo, sive redeundo. Sive igitur secundum priores per augmentum, sive per secundos per diminutionem intelligendum est : tamen *vestibulum* constat aream dici, quæ a via domum dividit. *Fauces* autem iter angustum est, per quod ad vestibulum de via flectitur. Ergo Æneas, cum videt fauces atque vestibulum domus impiorum, non est intra domum, nec contactu ædium sævo exsecrabilique polluitur; sed de via videt loca, inter viam et ædes locata.

—

CAPUT IX.

Bidentes quid significent, et unde dictæ. Deinde, equitem id ipsum significare nonnunquam, quod significatur nomine equi.

Bidentes hostiæ quid essent, inquit Avienus, interrogavi quendam de grammaticorum cohorte; et ille, *bidentes* oves esse, respondit, idcircoque *lanigeras* adjectum, ut oves planius demonstrarentur. Esto, inquam, oves *bidentes* dicantur. Sed quæ ratio hujus in ovibus epitheti, scire, inquam, volo. Atque ille nihil cunctatus, Oves, inquit, *bidentes* dictæ sunt, quod duos tantum dentes habeant. Tunc ego : Ubi terrarum, quæso te, inquam, duos solos per naturam dentes habere oves aliquando vidisti? ostentum enim hoc est, et factis piaculis procurandum. Tum ille permotus mihi et irritatus : Quære, inquit, ea potius, quæ a grammatico quærenda sunt. Nam de ovium dentibus opiliones percontator. Facetias ego nebulonis hominis risi, et reliqui : sed te percontor, quasi ipsius verborum naturæ conscium. Tum Servius : De numero dentium, quem ille opinatus est, reprehendendus a me non est, cum ipse jam riseris : verum procurandum mihi est, ne illud obrepat, quod *bidentes* epitheton sit ovium, cum Pomponius, egregius Atellanarum poeta, in Gallis transalpinis hoc scripserit :

Mars, tibi voveo facturum, si unquam rediero, bidente verre.

Publius autem Nigidius in libro, quem de extis composuit, *bidentes* appellari ait, non oves solas, sed omnes bestias bimas. Neque tamen dixit, cur ita appellentur. Sed in commentariis, ad jus pontificium pertinentibus, legi, *bidennes* primo dictas, *d* litera ex superfluo, ut sæpe assolet, interjecta : sic pro *reire*, *redire* dicitur; et pro *reamare*, *redamare*, et *redarguere*, non *rearguere*. Ad hiatum enim duarum vocalium procurandum interponi solet *d* litera. Ergo *bidennes* primum dictæ sunt, quasi *biennes*; et longo usu loquendi corrupta est vox ex *bidennibus* in *bidentes*. Higinus tamen, qui jus pontificium non

pendant Higinus, qui n'a pas ignoré le droit pontifical, dans le cinquième livre de son ouvrage sur Virgile, écrit qu'on appelle hosties *bidentes*, celles qui, à cause de leur âge, ont deux dents plus longues que les autres, et d'après la longueur desquelles on juge qu'elles ont passé le jeune âge, et sont parvenues à un âge avancé.

Aviénus demanda encore pourquoi, dans les vers suivants :

« L'art de monter le cheval et de le rendre « docile au frein fut inventé par les Lapithes de « Peléthronium, qui formèrent aussi le cheval « (*equitem*) à insulter au sol, et à marcher fière-« ment sous les armes et à bondir avec orgueil. »

Virgile avait attribué au cavalier (*equitem*) ce qui ne peut concerner que le cheval (*equum*). Car *insulter au sol*, marcher *fièrement*, sont le fait du cheval, et non point du cavalier. — Cette observation, répondit Servius, résulte naturellement de l'ignorance d'une ancienne manière de s'exprimer. Car notre siècle ayant oublié Ennius et toute la vieille bibliothèque, il s'ensuit que nous ignorons beaucoup de choses, que nous connaîtrions, si la lecture des anciens nous était plus familière. En effet, tous les vieux auteurs ont nommé *eques* le cheval qui porte l'homme, aussi bien que l'homme qui le monte; et ils ont employé le verbe *equitare*, aussi bien en parlant du cheval qu'en parlant de l'homme.

Ennius dit, dans ses Annales, livre huitième :

« Enfin le cheval (*quadrupes eques*) et les élé-« phants se précipitent avec une grande violence.»

Peut-il y avoir le moindre doute qu'en cet endroit c'est le cheval que le poëte a voulu désigner par *eques*, puisqu'il ajoute l'épithète *quadrupes?* Je dis de plus que le mot *equitare*, formé d'*eques*, s'employait, tant en parlant de l'homme qui est monté sur le cheval, que du cheval qui marche sous lui. Et en effet, Lucilius, l'un des hommes qui ont le mieux connu la langue latine, emploie à la fois en parlant du cheval, dans le vers suivant, les mots *currere* et *equitare :*

« Alors nous voyons ce cheval courir, et che-« vaucher (*equitare*). »

Ainsi donc dans Virgile, qui eut un goût si prononcé pour la latinité antique, l'on doit entendre par l'*equitem* du passage cité plus haut :

Equitem docuere sub armis,

le cheval qui porte le cavalier.

Aviénus ajouta : Quand Virgile a dit

« Lorsque ce cheval, construit de planches « d'érable, fut dressé sur ses pieds ; »

je voudrais savoir si c'est sans motif, ou avec quelque dessein, qu'il a spécifié cette qualité de bois. Car, bien que la licence de la poésie permette de nommer un bois pour un autre, néanmoins Virgile n'affecte guère ces témérités, et c'est une raison positive qui le détermine ordinairement dans le choix des noms et des choses.

Servius : Ce n'est pas sans raison que Virgile parle en cet endroit du sapin, ainsi que de l'érable et du pin peu après; car le sapin, que frappe la foudre, signifiait la mort d'une femme; et en effet, Troie périt par une femme. Quant à l'érable, il est consacré à la divinité de la stupeur; et l'on sait que les Troyens, à la vue du cheval, demeurèrent stupéfaits, selon que le dit Virgile:

« Les uns demeurent stupéfaits à la vue du don « fatal de la vierge Minerve. »

Quant au pin, il est à la vérité sous la protection de la mère des dieux ; mais il est aussi consacré aux fraudes et aux embûches, parce que ses

---

gnoravit, in quinto librorum, quos de Vergilio fecit, *bidentes* appellari scripsit hostias, quæ per ætatem duos dentes altiores haberent, per quos ex minore in majorem transcendisse constaret ætatem. Iterum quærit Avienus in his versibus :

Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos :

cur Vergilius equi officium equiti dederit? nam *insultare solo*, et *glomerare gressus*, equi constat esse, non equitis. Bene, inquit Servius, hæc tibi quæstio nata est ex incuria veteris lectionis. Nam, quia seculum nostrum ab Ennio et omni bibliotheca vetere descivit, multa ignoramus, quæ non laterent, si veterum lectio nobis esset familiaris. Omnes enim antiqui scriptores, ut hominem equo insidentem, ita et equum, cum portaret hominem, *equitem* vocaverunt, et *equitare* non hominem tantum, sed equum quoque dixerunt. Ennius libro Annalium septimo ait :

Denique vi magna quadrupes eques, atque elephanti
Projiciunt sese.

Numquid dubium est, quin *equitem* in hoc loco ipsum equum dixerit, cum addidisset epitheton *quadrupes?* Sic et *equitare*, quod verbum e vocabulo equitis inclinatum est, et homo utens equo, et equus sub homine gradiens, dicebatur. Lucilius namque, vir apprime linguæ latinæ scius, equum et currere et equitare dicit hoc versu :

Nempe hunc currere equum nos atque equitare videmus.

Ergo et apud Maronem, qui antiquæ latinitatis diligens fuit, ita intelligendum est,

Atque equitem docuere sub armis,

id est, docuerunt equum portantem hominem

Insultare solo, et gressus glomerare superbos.

Subjecit Avienus :

Cum jam trabibus contextus acernis
Staret equus.

Scire vellem in equi fabrica, casune an ex industria hoc genus ligni nominaverit? Nam licet unum pro quolibet ligno ponere poeticæ licentiæ sit, solet tamen Vergilius temeritatem licentiæ non amare, sed rationis certæ vim in rerum vel nominum positionibus servare : Tum Servius : Non sine ratione Vergilius hoc loco abietem commemorat, item acerem et pinum paulo post : nam fulminata abies interitum dominæ significabat; et Troja per feminam periit. Acer autem in tutela stuporis, et viso equo stupuere Trojani; ut, *Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ.* Pinus quidem in tutela est Matris Deum, sed et fraudium et insidiarum; quia ejus poma cadentia per

pommes tuent en tombant à l'improviste. Or, le cheval de bois était rempli d'embûches.

Servius ayant ainsi parlé, on convint d'entendre parler Flavien, le lendemain, sur la science que Virgile a fait briller touchant le droit augural.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

A quelle époque du repas il convient de philosopher et, sur quelles matières.

Après l'enlèvement du premier service, et au moment où les petites coupes viennent suspendre l'activité du repas, Prætextatus parla en ces termes : — Pendant qu'on prend la nourriture, l'on est d'ordinaire silencieux ; mais les boissons provoquent la conversation. Quant à nous, nous gardons le silence le verre en main, comme si d'un repas tel que le nôtre devaient être bannis les entretiens sérieux et philosophiques.

Symmaque. — Penses-tu réellement qu'il convienne à la philosophie de se mêler à des festins? Ne doit-elle pas plutôt, pareille à une pudique mère de famille, réserver ses censures pour l'intérieur de la maison, sans se compromettre avec Bacchus, auquel le tumulte est trop familier; tandis que celle-ci professe une telle modération, qu'elle n'admet point dans le calme de son sanctuaire, non-seulement la fougue des paroles, mais même celle des pensées? Prenons exemple d'une institution étrangère, d'une coutume des Parthes, lesquels sont dans l'usage d'appeler à leurs festins leurs concubines, mais non pas leurs épouses, pensant qu'il peut être permis de produire en public les premières et de les faire intervenir dans leurs plaisirs, mais que les lois de la pudeur prescrivent de tenir les autres cachées sous le toit domestique. Faudra-t-il que la philosophie recherche une popularité que la rhétorique a dédaignée? En effet, l'orateur grec Isocrate, qui le premier soumit aux lois du nombre les mots placés jusqu'alors au hasard, prié dans un repas par les convives de leur communiquer quelques-uns des trésors de son éloquence, s'en excusa en ces termes : « Je n'ai pas les talents du genre qu'exigent le lieu « et la circonstance; et les talents que je possède « ne conviennent ni au lieu ni à la circonstance « actuelle. »

Eustathe. — Je pense ainsi que toi, Symmaque, que la philosophie, que tu vénères comme la première des sciences, ne doit être adorée que dans son sanctuaire. Mais si, en conséquence de cela, tu l'exiles de nos festins, il faudra en exiler aussi ses filles; je veux dire, l'honnêteté et la modestie, aussi bien que la sobriété et la piété : car, de ces vertus, laquelle est la moins vénérable? Faut-il que nos réunions proscrivant leur respectable cortége, comme des mères de famille, elles ne s'ouvrent que pour les concubines; c'est-à-dire, pour les vices et pour les crimes? Mais non : la philosophie, qui dans ses écoles traite avec soin des devoirs qui nous sont imposés dans les festins, ne craint pas non plus de s'y asseoir; comme si elle ne pouvait confirmer par la pratique ce que ses paroles enseignent, ou y conserver cette retenue dont elle-même a posé les bornes pour tous les actes de la

fraudem interimunt, et hic scilicet equus plenus insidiarum est. His a Servio peroratis, statuerunt in crastino Flavianum audire, quoniam Maro in augurali jure refulsit.

LIBER SEPTIMUS.

CAPUT I.

Quando et quibus de rebus philosophandum in convivio.

Primis mensis post epulas jam remotis, et discursum variantibus poculis minutioribus, Prætextatus : Solet, inquit, cibus, cum sumitur, tacitos efficere, potus, loquaces : at nos et inter pocula silemus, tanquam debeat seriis vel etiam philosophicis carere tractatibus tale convivium. Et Symmachus : Utrumne ita sentis, Vetti, ut philosophia conviviis intersit : et non tanquam censoria quædam et plus nimio verecunda mater familias penetralibus suis contineatur; nec misceat se Libero, cui etiam tumultus familiares sunt; cum ipsa hujus sit verecundiæ, ut strepitum non modo verborum, sed ne cogitationum quidem, in sacrarium suæ quietis admittat? Doceat nos vel peregrina institutio, et disciplina a Parthis petita : qui solent cum concubinis, non cum conjugibus, inire convivia; tanquam has et in vulgus produci et lascivire quoque, illas non nisi domi abditas tueri deceat tectum pudorem. An ego censeam producendam philosophiam, quo rhetorica venire ars, et professio popularis erubuit? Isocrates enim græcus orator, qui verba prius libera sub numeros ire primus coegit, cum in convivio a sodalibus oraretur, ut aliquid in medium de eloquentiæ suæ fonte proferret, hanc veniam deprecatus : Quæ præsens, inquit, locus et tempus exigit, ego non calleo; quæ ego calleo, nec loco præsenti sunt apta, nec tempori. Ad hæc Eustathius : Probo, Symmache, propositum tuum, quod philosophiam ea, quam maximam putas, observatione veneraris, ut tantum intra suum penetral existimes adorandam : sed si propter hoc a conviviis exsulabit, procul hinc facessant et alumnæ ejus; honestatem dico, et modestiam; nec minus cum sobrietate pietatem. Quam enim harum dixerim minus esse venerabilem? Ita fit, ut ab ejusmodi cœtibus relegatus matronarum talium chorus libertatem conviviorum solis concubinis, id est, vitiis et criminibus, addicat. Sed absit, ut philosophia, quæ in scholis suis sollicite tractat de officiis convivalibus, ipsa convivia reformidet : tanquam non possit rebus asserere, quæ solet verbis do-

vie humaine. Car ne croyez pas que j'invite la philosophie à venir s'asseoir à nos tables sans y amener avec elle la modération, elle dont les instructions tendent à nous apprendre à l'observer en toutes choses. Voici donc le jugement que je prononce, me rendant en quelque sorte arbitre entre toi et Prætextatus : Je veux bien consentir à ouvrir à la philosophie les portes de nos salles de festins; mais je veux qu'elle et ses sectateurs s'y fassent remarquer par la sagesse de leur conduite.

Furius Albin. — Eusthate, toi que, dans notre siècle, la philosophie compte pour son premier adepte, tu es prié de nous expliquer quelle est cette sagesse que tu exiges de ton convive.

Eustathe. — La première observation à faire relativement à la philosophie, c'est de considérer le caractère des convives, et de savoir si le plus grand nombre de ceux qui composent la réunion, savants, ou du moins amateurs de ses doctrines, permettront de la voir devenir le sujet de la conversation. Car, de même que quelques lettres muettes (consonnes), mêlées avec plusieurs voyelles, s'adoucissent facilement dans la composition des mots, de même des personnes, en petit nombre, privées d'instruction, ou s'estiment heureuses de se trouver en la société de gens instruits, ou participent en ce qu'elles peuvent à leur conversation, ou bien se laissent entraîner au charme de l'entendre. Que si des sages se trouvent dans une réunion où la majorité soit étrangère aux connaissances philosophiques, ils devront se dissimuler et avoir la patience de se mêler au bavardage, accessible au plus grand nombre, afin d'éviter que le petit nombre d'hommes distingués qui se rencontrent dans la société ne devienne victime de la multitude tumultueuse. Et c'est ici un privilége particulier à la philosophie : car tandis que l'orateur ne peut persuader qu'en parlant, le philosophe met son art en pratique, autant en se taisant à propos qu'en parlant. Ainsi donc, lorsqu'un petit nombre d'hommes doctes se rencontreront dans une société d'hommes sans culture, ils devront se renfermer en eux-mêmes, et y conserver dans le silence la connaissance de la vérité, afin d'éloigner jusqu'au soupçon de toute discordance. Cette conduite n'a rien d'étrange; elle ressemble à celle que tint jadis Pisistrate, tyran d'Athènes. Celui-ci ayant donné à ses fils un conseil juste auquel ils ne s'étaient point conformés, ce qui l'avait mis en mésintelligence avec eux, n'eut pas plutôt appris que ses rivaux concevaient de la joie de cet accident, dans l'espoir que ces divisions pourraient amener quelques changements dans la maison régnante, qu'il s'empressa aussitôt de convoquer l'assemblée des citoyens, auxquels il dit : qu'à la vérité il avait donné à ses fils des conseils auxquels ils n'avaient point acquiescé; mais qu'ensuite il avait reconnu qu'il était plus convenable à la piété paternelle de céder au désir de ses enfants; qu'ainsi la ville ne devait pas ignorer que la concorde régnait entre le roi et sa famille. Par cette explication, il ôta toute espérance à ceux qui intriguaient contre la tranquillité de celui qui régissait l'État. C'est ainsi que dans toutes les circonstances de la vie, et principalement dans la joie des festins, tout ce qui pourrait choquer les autres doit être sacrifié à la concorde, sans toutefois blesser la vertu. Ainsi, dans le banquet d'Agathon, où Socrate, Phèdre, Pausanias, Érisymaque, furent les convives; dans celui

cere; aut nesciat servare modum, cujus in omnibus humanæ vitæ actibus terminos ipsa constituit. Neque enim ita ad mensas invito philosophiam, ut non se ipsa moderetur; cujus disciplina est, rerum omnium moderationem docere. Ut ergo inter te et Vettium velut arbitrali judicatione componam, aperio quidem philosophiæ tricliniorum fores, sed spondeo sic interfuturam, ne mensuram notæ sibi ac sectatoribus suis dispensationis excedat. Tunc Furius : Quia te unicum, Eustathi, inquit, sectatorem philosophiæ nostra ætas tulit, oratus sis, ut modum dispensationis, quam das ei convivanti, nobis ipse patefacias. Et Eustathius : Primum hoc eam scio servaturam, ut secum æstimet præsentium ingenia convivarum : et, si plures peritos, vel saltem amatores sui, in convivii societate repererit, sermonem de se patietur agitari. Quia, velut paucæ literæ mutæ, dispersæ inter multas vocales, in societatem vocis facile mansuescunt, ita rariores imperiti, gaudentes consortio peritorum, aut consonant si qua possunt, aut rerum talium capiuntur auditu. Si vero plures ab institutione disciplinæ hujus alieni sint; prudentibus, qui pauciores intererunt, sanciet dissimulationem sui, et patietur loquacitatem majori parti amiciorem sociare : ne rara nobilitas a plebe tumultuosiore turbetur. Et hæc una est de philosophiæ virtutibus : quia, cum orator non aliter nisi orando probetur, philosophus non minus tacendo pro tempore, quam loquendo, philosophatur. Sic ergo pauci, qui aderunt, doctiores, in consensum rudis consortii, salva et intra se quiescente veri notione, migrabunt, ut omnis discordiæ suspicio facessat. Nec mirum, si doctus faciet, quod fecit quondam Pisistratus Athenarum tyrannus : qui cum filiis suis rectum dando consilium non obtinuisset assensum, atque ideo esset in simultate cum liberis, ubi hoc æmulis causam fuisse gaudii comperit, ex illa discordia sperantibus in domo regnantis nasci posse novitatem; universitate civium convocata, ait succensuisse quidem se filiis non acquiescentibus patriæ voluntati; sed hoc sibi postea visum paternæ aptius esse pietati, ut in sententiam liberorum ipse concederet : sciret igitur civitas, sobolem regis cum patre concordem. Hoc commento spem detraxit insidiantibus regnantis quieti. Ita in omni vitæ genere, præcipueque in lætitia convivali, omne, quod videtur absonum, in unam concordiam soni salva innocentia redigendum est. Sic Agathonis convivium, quia Socrates, Phædros, Pausanias, et Erisymachos habuit, sic et cœna, quam Callias doctissimus dedit, Charmadam dico, Antisthenen, et Hermogenen, cete-

que donna le très-savant Callias, où assistèrent Charmade, Antisthène, Hermogène, et d'autres personnages du même caractère, on ne parla exclusivement que de philosophie; mais à la table d'Alcinoüs et à celle de Didon, consacrées uniquement au plaisir, furent appelés à l'une Iopas, à l'autre Démodocus, pour chanter en s'accompagnant sur la cithare. La première fut entourée de danseurs; et à celle de Didon, Bitias but du vin avec tant d'avidité, qu'il s'inonda lui-même de celui qu'il ne put avaler. Si quelqu'un parmi les Phéaciens, ou parmi les Carthaginois, eût été jeter à travers les propos de la table des discours sur la sagesse, n'est-il pas vrai qu'il aurait détruit tout le charme propre à ce genre de festin, et qu'il se serait attiré des moqueries assurément bien méritées? Concluons de tout cela que la première considération à laquelle doit avoir égard un philosophe qui assiste à un repas, c'est d'apprécier ses convives. Après avoir reconnu l'opportunité des circonstances, ce ne seront point des questions obscures, abstraites, compliquées, difficiles, qu'il devra agiter le verre en main; mais des questions faciles, quoique utiles. Car si quelqu'un de ceux qui sont appelés dans les festins pour s'y livrer à la danse allait, pour se faire valoir davantage, provoquer ses camarades à la course ou au pugilat, son extravagance le ferait congédier par la société, dont elle exciterait les dérisions. Il en est pareillement, alors même qu'il pourra être permis de philosopher à table : ce doit être sur des matières analogues à la circonstance; en sorte que les Muses viennent se joindre aux Nymphes, afin de mêler leur sagesse à la gaieté produite par la liqueur qui coule dans les coupes. Or, puisqu'il est nécessaire de convenir de l'une de ces deux choses, ou qu'il faut se taire, ou qu'il faut parler dans les festins, voyons laquelle est la plus convenable, ou le silence, ou une conversation opportune. S'il faut être silencieux au milieu des mets, comme le sont à Athènes les juges de l'Aréopage, il est inutile de discuter s'il convient ou non de philosopher à table : mais si nos repas ne doivent pas être muets, pourquoi, puisque la parole y est permise, serait-elle interdite sur des sujets honnêtes, alors surtout que la conversation contribue autant que le vin au charme d'un festin? En effet, si l'on veut sonder le sens caché qu'Homère avait en vue, en parlant de ce baume

« .... Qui apaise la colère et le chagrin, et qui
« verse l'oubli de tous les maux, »

l'on verra que ce n'est ni une herbe, ni un suc de l'Inde, mais la douceur de la narration, qui rappelle au bonheur l'étranger plongé dans le chagrin; car c'étaient les hauts faits d'Ulysse que Hélène racontait devant son fils,

« Et tout ce que fit et tout ce qu'eut à supporter
« cet homme courageux. »

Parce qu'en lui parlant de la gloire et de chacun des hauts faits de son père, Hélène rappela le bonheur dans l'âme de Télémaque, on a cru qu'elle aurait mêlé, au vin qu'elle lui versait, un remède contre le chagrin. Que fait cela, direz-vous, à la philosophie? C'est que rien n'a plus de connexité avec la sagesse que d'approprier ses discours aux lieux, et au caractère des personnes qui doivent les entendre. L'émulation des uns est excitée par des exemples de courage; d'autres le sont par des exemples de modestie; d'autres par le tableau des bienfaits : de pareils

rosque his similes, verbum nullum, nisi philosophicum, sensit. At vero Alcinoi et Didonis mensa, quasi solis apta deliciis, habuit hæc Iopam, illa Demodocum, cithara canentes. Nec decerant apud Alcinoum saltatores viri, et apud Didonem Bitias, sic hauriens merum, ut se totum superflua ejus effusione proluerct. Nonne, si quis aut inter Phæacas, aut apud Pœnos, sermones de sapientia erutos convivalibus fabulis miscuisset, et gratiam illis cœtibus aptam perderet, et in se risum plane justum moveret? Ergo prima ejus observatio erit æstimare convivas. Deinde, ubi sibi locum patere viderit, non de ipsis profunditatis suæ secretis inter pocula loquetur, nec nodosas et anxias, sed utiles quidem, faciles tamen quæstiones movebit. Nam sicut inter illos, qui exercitii genus habent in mediis saltare conviviis, si quis, ut se amplius exerceat, vel ad cursum, vel ad pugilatum sodales lacessiverit, quasi ineptus relegabitur ab alacritate consortii; sic apud mensam, quando licet, aptis philosophandum est : ut crateri liquoris, ad lætitiam nati, adhibeatur non modo Nympharum, sed Musarum quoque admixtione temperies. Nam si, ut fateri necesse est, in omni conventu aut tacendum est, aut loquendum; quæramus, silentiumne conviviis, an et opportunus sermo conveniat. Nam si, sicut apud Athenas Atticas Areopagitæ tacentes judicant, ita inter epulas oportet semper sileri; non est ultra quærendum, inter mensas philosophandum, necne sit. Si vero non erunt muta convivia; cur, ubi sermo permittitur, honestus sermo prohibetur? maxime cum non minus, quam dulcedo vini, hilarent verba convivium. Nam, si Homeri latentem prudentiam scruteris altius, delenimentum illud, quod Helena vino miscuit,

Νηπενθές τ', ἄχολόν τε, κακῶν ἐπίληθον ἁπάντων,

non herba fuit, non ex India succus, sed narrandi opportunitas, quæ hospitem mœroris oblitum flexit ad gaudium. Ulyssis enim præclara facinora filio præsente narrabat,

Οἷον καὶ τόδ' ἔρεξε, καὶ ἔτλη καρτερὸς ἀνήρ.

Ergo paternam gloriam, et singula ejus fortia facta digerendo, animum filii fecit alacriorem; et ita credita est contra mœrorem vino remedium miscuisse. Quid hoc, inquis, ad philosophiam? Immo nihil tam cognatum sapientiæ, quam locis et temporibus aptare sermones, personarum, quæ aderunt, æstimatione in medium vocata. Alios enim relata incitabant exempla virtutum, alios beneficiorum, nonnullos modestiæ; ut et qui aliter agebant, sæpe

discours font souvent s'amender ceux qui les entendent, et qui jusque-là agissaient tout différemment. Toutefois, à table, la philosophie ne doit frapper l'homme vicieux qu'en lui dissimulant ses coups, comme Bacchus frappe de son thyrse, dont le fer est caché au sein du lierre qui l'embrasse de ses replis. En effet, la censure qui, au milieu des festins, attaquerait ouvertement le vice, n'obtiendrait point de succès; car celui qui se verrait attaqué se défendrait, et le festin serait en proie à un tumulte qui permettrait d'adresser aux convives invités à de pareils repas, ces paroles :

« Compagnons, joyeux des succès que vous avez « obtenus, employez le temps qui vous reste à ré- « parer vos forces, et tenez-vous prêts pour le « combat. »

Ou, comme Homère l'a dit, avec plus de précision et d'énergie :

« Maintenant allez souper, afin que nous marchions au combat. »

Si donc l'occasion se présente d'une répréhension indispensable, le philosophe la fera de manière qu'elle soit juste et efficace. Qu'on ne s'étonne pas si j'ai dit qu'il doit frapper en dissimulant son coup, puisque souvent il reprend, à la satisfaction de celui-là même auquel il s'adresse. Il doit aussi faire briller l'ascendant de la philosophie, non-seulement dans ses discours, mais même dans ses questions, en faisant voir qu'elle ne dit jamais rien de puéril. Ainsi donc n'excluons la philosophie d'aucun lieu, d'aucune réunion, d'aucun acte honnête; puisque, partout où elle paraît, elle se montre si nécessaire, que son absence paraîtrait impie.

CHAPITRE II.

Des sujets sur lesquels chacun aime à être interrogé.

Aviénus. — Tu m'as indiqué deux manières nouvelles d'instruire : l'interrogation et la correction, chacune employée de façon à exciter la gaieté de ceux à qui elle s'adresse; tandis qu'ordinairement une sensation pénible est l'effet de la répréhension, même la plus juste. Développe, je te prie, cette matière, que tu n'as fait que toucher légèrement.

Eustathe. — Tu dois d'abord remarquer que ce que j'ai dit, je n'ai pas entendu le dire de cette répréhension qui ressemble à une accusation, mais de celle-là qui n'est qu'un simple blâme. C'est celle que les Grecs appellent σκῶμμα (sarcasme) : non moins amer que l'accusation directe, s'il est lancé sans ménagement; mais qui, parti d'une main habile, ne manque pas même d'une certaine douceur. Je répondrai d'abord à ta demande au sujet de l'interrogation : Celui qui veut faire à autrui des questions qui lui soient agréables n'en doit faire que de celles auxquelles il est facile de répondre, et sur des matières qu'une longue habitude a rendues familières à son interlocuteur. Chacun, en effet, aime à se voir provoqué à étaler son savoir, parce que personne ne veut tenir caché ce qu'il a appris; surtout si la connaissance de la science qui fit l'objet de ses travaux ne lui est commune qu'avec un petit nombre de gens, et qu'elle soit ignorée de la multitude; telles sont l'astronomie, la dialectique, et autres sciences semblables. Car on croit recueillir le fruit de ses labeurs, lorsqu'on trouve l'occasion de montrer en public le résultat de ses études sans encourir le reproche d'ostentation,

auditis talibus ad emendationem venirent. Sic autem vitiis irretitos, si et hoc in conviviis exegerit loquendi ordo, feriet philosophia non sentientes, ut Liber pater thyrso ferit per obliquationem circumfusæ hederæ latente mucrone : quia non ita profitebitur in convivio censorem, ut palam vitia castiget. Ceterum his obnoxii repugnabunt : et talis erit convivii tumultus, ut sub hujusmodi invitati videantur edicto :

Quod superest, læti bene gestis corpora rebus
Procurate viri, et pugnam sperate parati.

aut ut Homerus brevius et expressius dixit :

Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ξυνάγωμεν ἄρηα.

Ergo si opportunitas necessariæ reprehensionis emerserit, sic a philosopho proficiscetur, ut et recta, et efficax sit. Quid mirum, si feriet sapiens, ut dixi, non sentientes, cum interdum sic reprehendat, ut reprehensus hilaretur? nec tantum fabulis suis, sed interrogationibus quoque vim philosophiæ nihil ineptum loquentis ostendet. Hanc ergo nullus honestus actus, locusve, cœtus nullus excludat : quæ ita se aptat, ut ubique sic appareat necessaria, tanquam abesse illam nefas fuerit.

CAPUT II.

De quibus libenter quisque interrogetur.

Et Avienus : Novas mihi duas disciplinas videris inducere, interrogandi, et reprehendendi, ut alacritas utrinque his, ad quos sermo est, excitetur : cum dolor semper reprehensionem vel justam sequatur. Unde hæc, quæ leviter attigisti, fac quæso enarrando planiora. Primum, inquit Eustathius, hoc teneas volo, non de ea me reprehensione dixisse, quæ speciem accusationis habet, sed quæ vituperationis instar est. Hoc Græci *scomma* vocant, non minus quidem amarum, quam accusatio, si importune proferatur : sed a sapiente sic proferetur, ut dulcedine quoque non careat. Et, ut prius tibi de interrogatione respondeam, qui vult amœnus esse consultor, ea interrogat, quæ sunt interrogato facilia responsu, et quæ scit illum sedula exercitatione didicisse. Gaudet enim, quisquis provocatur ad doctrinam suam in medium proferendam : quia nemo vult latere, quod didicit; maxime si scientia, quam labore quæsivit, cum paucis illi familiaris, et plurimis sit incognita; ut de astronomia, vel dialectica, ceterisque similibus. Tunc enim videntur consequi fructum laboris, cum adipiscuntur occasionem publicandi, quæ didicerant, sine ostentationis nota : qua caret, qui non ingerit, sed

qu'évite celui qui ne s'est pas mis en avant de lui-même, mais qui a été invité à parler. Tout au contraire, l'on occasionne une amère souffrance, si, en présence de plusieurs personnes, l'on interroge quelqu'un sur un sujet qu'il n'a pas bien approfondi; car alors l'on est obligé ou d'avouer son ignorance (ce que certaines gens considèrent comme le comble de la honte), ou de répondre témérairement, et de s'exposer ainsi aux chances du hasard, qui peut faire rencontrer l'erreur aussi bien que la vérité. Ainsi souvent est trahie l'impéritie du répondant, qui impute à son interrogateur les infortunes de son amour-propre. Celui qui a parcouru la terre et les mers aime à être interrogé sur la position inconnue de quelque golfe ou de quelque contrée, qu'il se plaît à décrire de la voix et de la main, trouvant je ne sais quelle gloire à placer sous les yeux des autres les lieux qu'il a vus. Que faut-il demander à des généraux et à des soldats qui brûlent de raconter leurs actes de courage, et qui se taisent cependant, pour ne point paraître orgueilleux? Si on les invite à raconter ces actes de courage, ne se croient-ils pas assez payés de leurs travaux, considérant comme une récompense de rapporter ce qu'ils ont fait, devant des personnes qui veulent en écouter le récit? Ces narrations leur font tellement goûter les délices de la gloire, que si quelques-uns de leurs rivaux ou de leurs émules s'y trouvent présents, ceux-ci tâchent de faire écarter ces questions, et s'efforcent de supplanter par d'autres récits ceux qui mettraient au jour la gloire du narrateur. On se voit encore provoquer avec beaucoup de plaisir à raconter des périls, pourvu qu'ils soient passés, ou des douleurs, lorsqu'elles sont entièrement apaisées; car si l'on ressent encore tant soit peu l'atteinte des uns ou des autres, l'on redoute de se les voir rappeler, on appréhende de les raconter. C'est le premier de ces sentiments qu'Euripide a exprimé en ces termes:

« Combien est doux le souvenir des dangers
« auxquels on est échappé!

Le poëte dit: « auxquels on est échappé, » pour faire sentir que ce n'est qu'après qu'ils ne sont plus, que commence la douceur de raconter ses maux. Votre poëte lui-même n'a-t-il pas employé le mot *olim*, pour exprimer que ce n'est que lorsque l'infortune est effacée, qu'il vient un temps où l'on se plaît à rappeler la mémoire des fatigues passées?

« Un jour peut-être vous aimerez à rappeler
« ces choses. »

J'avouerai cependant qu'il est certains genres de malheurs que celui qui les a éprouvés aime à oublier, alors même qu'ils sont entièrement écoulés. Ainsi, celui qui a éprouvé dans ses membres les tortures des bourreaux, celui qui a subi des pertes déplorables, celui qui a été autrefois noté par les censeurs, ne souffre guère moins lorsqu'on l'interroge sur ses infortunes, qu'alors même qu'il les éprouvait. Gardez-vous de pareilles interrogations, qui ressembleraient trop à des récriminations. Au contraire, provoquez souvent, si l'occasion s'en présente, à vous raconter sa bonne fortune, celui que le public écouta favorablement; celui qui s'acquitta heureusement et libéralement de sa mission; celui que l'empereur a accueilli avec faveur et bonté; celui qui, d'une flotte tombée presque tout entière dans les mains des pirates, a échappé seul, par son adresse ou par son courage. Dans ces cas, la plus longue narration doit suffire à peine au plaisir des narrateurs. Vous ferez plaisir aussi

invitatur, ut proferat. Contra magnæ amaritudinis est, si coram multis aliquem interroges, quod non optima scientia quæsivit. Cogitur enim aut negare, se scire, (quod extremum verecundiæ damnum putant) aut respondere temere, et fortuito se eventui veri falsive committere. Unde sæpe nascitur inscitiæ proditio: et omne hoc infortunium pudoris sui, imputat consulenti. Nec non et qui obierunt maria et terras, gaudent, cum de ignoto multis vel terrarum situ, vel sinu maris interrogantur; libenterque respondent, et describunt modo verbis, modo radio loca; gloriosum putantes, quæ ipsi viderint, aliorum oculis objicere. Quid duces, vel milites? quam fortiter a se facta semper dicturiunt, et tamen tacent arrogantiæ metu? nonne hi, si, ut hæc referant, invitentur, mercedem sibi laboris existimant persolutam, remunerationem putantes, inter volentes narrare, quæ fecerint? Adeo autem id genus narrationum habet quendam gloriæ saporem, ut si invidi vel æmuli forte præsentes sint, tales interrogationes obstrependo discutiant, et alias inserendo fabulas prohibeant illa narrari, quæ solent narranti laudem creare. Pericula quoque prӕterita, vel ærumnas penitus absolutas qui evasit, ut referat, gratissime provocatur. Nam qui adhuc in ipsis vel paululum detinetur, horret admonitionem, et formidat relatum. Id adeo Euripides expressit,

Ὡς ἡδύ τοι σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων.

adjecit enim σωθέντα, ut ostenderet, post finem malorum gratiam relationis incipere. Et poeta vester, adjiciendo olim, quid nisi post emensa infortunia futuro tempore juvare dicit memoriam sedati laboris?

Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Nec negaverim, esse malorum genera, quæ non vult, qui pertulit, vel transacta meminisse: nec minus interrogatus offenditur, quam cum in ipsis malis fuit. Ut qui carnifices expertus est, et tormenta membrorum; aut qui infaustas pertulit orbitates; vel cui nota quondam afflicta censoria est. Cave, interroges, ne videaris objicere. Illum sæpe, si potes, ad narrandum provoca, qui recitando favorabiliter exceptus est; vel qui libere et feliciter legationem peregit; vel qui ab imperatore comiter affabiliterque susceptus est; vel si quis tota pæne classe a piratis occupata, seu ingenio, seu viribus solus evasit: quia vix implet desiderium loquentis, rerum talium vel longa narratio. Juvat, si quem dicere jusseris amici sui repentinam felicitatem,

à celui que vous inviterez à raconter la fortune qui vient de combler subitement son ami, et qu'il n'osait ni taire, ni annoncer spontanément, dans la crainte de se voir accuser ou de jactance ou d'envie. Interrogez le chasseur sur les détours de la forêt, sur les circuits de la bête fauve, sur les succès de sa chasse. A l'homme religieux, fournissez l'occasion de décrire par quelles pieuses pratiques il a su mériter la protection des dieux, et les fruits qu'il en a recueillis; car il croit faire un nouvel acte de religion, en publiant les bienfaits de la Divinité; ajoutons qu'il aime qu'on le considère comme un ami des dieux. Si un vieillard est présent, vous avez trouvé l'occasion de lui rendre un grand service, quand même vous l'interrogeriez sur des matières qui ne sont nullement de son ressort, car la loquacité est un défaut ordinaire à cet âge. C'est parce qu'Homère le savait, qu'il adresse à Nestor des interrogations accumulées :

« O Nestor, ô fils de Nélée, dis-moi comment
« est mort le fils d'Atrée, le puissant Agamem-
« non? Où était Ménélas?..... N'était-il pas à Ar-
« gos, dans l'Achaïe? »

Le poëte accumule dans ces interrogations tant de motifs de parler, pour satisfaire à la démangeaison qu'éprouve la vieillesse. Dans Virgile, Énée, désirant se rendre agréable à Évandre en toute manière, lui fournit diverses occasions de raconter; il ne se contente pas de l'interroger sur ce sujet ou sur cet autre;

« Mais il s'enquiert de tout avec bonheur, et
« écoute les narrations des premiers hommes (de
« la contrée.) »

Captivé par ces questions, vous savez tout ce qu'Évandre raconta.

—

CHAPITRE III.

Des divers genres du sarcasme, et avec quel ménagement il faut l'employer entre convives.

Ces discours d'Eusthate furent accueillis par une approbation universelle, et tout aussitôt Aviénus dit : Je vous prierai, vous tous qui êtes ici présents, vous les doctes entre tous les doctes, d'engager Eustathe à nous développer ce qu'il disait naguère du sarcasme; et Eustathe, déférant à leur vœu unanime, parla en ces termes :

Outre le mot ψόγος (*inculpation*) et διαβολὴ (*accusation*), les Grecs ont encore deux autres expressions, λοιδορία et σκῶμμα, pour lesquelles je ne trouve point de synonymes latins. Par la première, il faut entendre un blâme avec affront direct : je dirai volontiers du second, que c'est une morsure déguisée; et en effet, le sarcasme se couvre souvent de dissimulation ou même d'urbanité, en sorte qu'il dit autre chose qu'il ne veut faire entendre. Cependant il ne vise pas toujours à l'amertume; et certaines fois même il renferme quelque chose d'agréable pour celui contre lequel il est lancé. C'est ce dernier genre qu'emploiera l'homme sage et poli, surtout à table et au milieu des coupes, qui rendent plus facile la provocation à la colère. Car, de même qu'une légère impulsion suffit pour précipiter celui qui est au bord d'un escarpement, de même la plus légère blessure suffit pour faire entrer en fureur celui qui est plongé dans le vin. On doit donc

quam sponte non audebat vel dicere, vel tacere, modo jactantiæ, modo malitiæ metu. Qui venatibus gaudet, interrogetur de silvæ ambitu, de ambage lustrorum, de venationis eventu. Religiosus si adest, da illi referendi copiam, quibus observationibus meruerit auxilia Deorum, quantus illi cærimoniarum fructus; quia et hoc genus religionis existimant, numinum beneficia non tacere : adde, quia volunt et amicos se numinibus existimari. Si vero et senex præsens est, habes occasionem, qua plurimum illi contulisse videaris, si eum interroges, vel quæ ad illum omnino non pertinent. Est enim huic ætati loquacitas familiaris. Hæc sciens Homerus, quandam congeriem simul interrogationum Nestori fecit offerri :

Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, σὺ δ' ἀληθὲς ἔνισπε,
Πῶς ἔθαν' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνον;
Ποῦ Μενέλαος ἔην; — — —
Ἦ οὐκ Ἄργεος ἦεν Ἀχαϊκοῦ.

Tot loquendi semina interrogando congessit, ut pruritum senectutis expleret. Et Vergilianus Æneas, gratum se ad omnia præbens Evandro, varias illi narrandi occasiones ministrat. Neque enim de una re aut altera requirit,

Sed singula lætus
Exquiritque, auditque virum monumenta priorum.

Et Evander consultationibus captus, scitis quam multa narraverit.

CAPUT III.

De vario scommatum genere : et quam caute his utendum inter convivas.

Hæc dicentem favor omnium excepit. Sed mox subjecit Avienus : Vos omnes, qui doctorum doctissimi adestis, oraverim, ut hortatu vestro Eustathius, quæ de scommate paulo ante dixerit, animetur aperire. Omnibusque ad hoc provocantibus, ille contexuit : Præter categoriam, quæ ψόγος est, et præter διαβολήν, quæ delatio est, sunt alia duo apud Græcos nomina, λοιδορία et σκῶμμα, quibus nec vocabula Latina reperio, nisi forte dicas, lœdoriam exprobrationem esse ad directam contumeliam. Scomma enim pæne dixerim morsum figuratum; quia sæpe fraude vel urbanitate tegitur, ut aliud sonet, aliud intelligas. Nec tamen semper ad amaritudinem pergit, sed nonnunquam his, in quos jacitur, et dulce est. Quod genus maxime vel sapiens, vel alias urbanus exercet, præcipue inter mensas et pocula, ubi facilis est ad iracundiam provocatio. Nam sicut in præcipiti stantem vel levis tactus impellit; ita vino vel infusum, vel aspersum, parvus quoque dolor incitat in furorem. Ergo cautius in convivio abstinendum scommate, quod tectam intra se habet injuriam. Tanto enim pressius hærent dicta talia, quam directæ lœdoriæ, ut hami angulosi, quam

s'abstenir soigneusement de lancer à table le sarcasme qui cache une injure; car des traits de cette espèce restent plus profondément fixés qu'un outrage direct, comme un hameçon crochu reste enfoncé avec plus de ténacité qu'une lame droite. D'ailleurs, ces sarcasmes excitent le rire des personnes qui les entendent, lesquelles paraissent ainsi confirmer l'insulte, en lui donnant leur assentiment. Voici un exemple du sarcasme injurieux : — « As-tu donc oublié que tu « vendais des apprêts de cuisine? » Voici un exemple de cette espèce de sarcasme, que nous avons dit être souvent une injure déguisée : — « Nous nous « souvenons du temps où tu te mouchais au bras. » La même pensée a été exprimée par les deux interlocuteurs; mais le premier a proféré une insulte, parce que ce qu'il reproche est entièrement nu et à découvert; le second a lancé un sarcasme, parce qu'il a déguisé l'outrage. Octave, qui passait pour être d'origine noble, dit un jour à Cicéron, qui lisait en sa présence : « Je n'entends « pas ce que tu dis. »—« Cependant, lui répondit « celui-ci, je te savais les oreilles bien ouvertes : » ce qui fait allusion à l'opinion d'après laquelle Octave aurait été originaire de Libye, où c'est l'usage de percer les oreilles. Le même Cicéron repoussa Labérius, qui venait s'asseoir auprès de lui, en lui disant : « Je te recevrais bien, si je « n'étais assis à l'étroit. » — A quoi Labérius fit cette réponse tout aussi mordante : — Ce-« pendant tu occupes ordinairement deux siéges, » voulant par là reprocher à ce grand homme la mobilité de sa foi politique. Le mot de Cicéron, « si je n'étais assis trop à l'étroit, » était un sarcasme lancé contre César, qui faisait fréquemment, dans le sénat, des promotions si nombreuses, que les quatorze rangs de banquettes ne pouvaient suffire à contenir les sénateurs. On doit donc éviter, dans les festins, ce dernier genre de sarcasme, qui renferme en soi l'outrage; et le sage doit l'éviter toujours.

Il est d'autres sarcasmes moins amers, qu'on pourrait comparer à la morsure d'un animal féroce, à qui l'on aurait arraché les dents. Tel est celui de Cicéron à l'égard de ce consul dont les fonctions ne durèrent qu'un jour : « Jadis nous « avions, disait-il, des flamines diales; maintenant nous avons des consuls diales. » Et cet autre sarcasme, lancé contre le même personnage : « Nous avons un consul très-vigilant, puisqu'il « n'a point goûté le sommeil pendant toute la « durée de son consulat. » — Comme ce même consul reprochait à Cicéron qu'il n'était point venu lui rendre visite, celui-ci lui répondit : — « J'é-« tais en route, lorsque la nuit m'a surpris. » Des sarcasmes de ce genre emportent plus d'agrément que d'amertume. De même ceux qui sont relatifs à ces défauts corporels qui n'occasionnent que peu ou point de chagrin : comme si l'on plaisante sur une tête chauve, ou sur un nez aquilin, ou sur un nez comprimé à la Socrate. Ce sont là de petits malheurs qui ne peuvent occasionner qu'un chagrin proportionné. Au contraire, la perte des yeux ne saurait être reprochée sans occasionner quelque émotion. En effet, le roi Antigone, qui avait juré d'épargner Théocrite de Chios, le fit mourir ensuite, à cause d'un sarcasme que ce dernier avait lancé contre lui. On le conduisait vers Antigone, comme pour être condamné; ses amis le consolaient, et lui donnaient l'assurance qu'il éprouverait la clémence du roi, lorsqu'il serait devant ses yeux. — « C'est donc me dire, répliqua-t-il, que tout « espoir de salut m'est interdit. » Or Antigone

directi mucrones, tenacius infiguntur : maxime quia dicta hujusmodi risum præsentibus movent, quo velut assensus genere confirmatur injuria. Est autem lœdoria hujusmodi : « Oblitusne es, quia salsamenta vendebas? » Scomma autem, quod diximus sæpe contumeliam esse celatam, tale est : « Meminimus quando brachio te emun-« gebas. » Nam cum res eadem utrobique dicta sit; illud tamen lœdoria est, quod aperte objectum exprobratumque est : hoc scomma, quod figurate. Octavius, qui natu nobilis videbatur, Ciceroni recitanti ait : Non audio, quæ dicis. Ille respondit : « Certe solebas bene foratas habere « aures. » Hoc eo dictum est, quia Octavius Libys oriundus dicebatur, quibus mos est aurem forare. In eundem Ciceronem Laberius, cum ab eo ad consessum non reciperetur, dicentem, « Reciperem te, nisi anguste sederem ; » ait minus ille mordaciter : « Atqui solebas duabus sellis « sedere; » objiciens tanto viro lubricum fidei. Sed et quod Cicero dixit, *nisi anguste sederem*, scomma fuit in C. Cæsarem, qui in senatum passim tam multos admittebat, ut eos quatuordecim gradus capere non possent. Tali ergo genere, quod fœtum contumeliæ est, abstinendum sapiente semper, ceteris in conviviis est. Sunt alia scommata minus aspera, quasi edentatæ beluæ morsus : ut Tullius in consulem, qui uno tantum die consulatum peregit, « Solent, » inquit, « esse flamines diales : modo « consules diales habemus. » Et in eumdem : « Vigilan-« tissimus est consul noster, qui in consulatu suo somnum « non vidit. » Eidemque exprobranti sibi, quod ad eum consulem non venisset, « Veniebam, » inquit, « sed nox « me comprehendit. » Hæc et talia sunt, quæ plus urbanitatis, minus amaritudinis habent : ut sunt et illa de nonnullis corporeis vitiis aut parum, aut nihil gignentia doloris : ut si in calvitium cujusquam dicas, vel in nasum, seu curvam erectionem, seu Socraticam depressionem. Hæc enim, quanto minoris infortunii sunt, tanto levioris doloris. Contra oculorum orbitas non sine excitatione commotionis objicitur : quippe Antigonus rex Theocritum Chium, de quo juraverat, quod ei parsurus esset, occidit propter scomma ab eodem de se dictum. Cum enim quasi puniendus ad Antigonum raperetur, solantibus eum amicis, ac spem pollicentibus, quod omnimodo clementiam regis experturus esset, cum ad oculos ejus venisset, respondit : « Ergo impossibilem mihi dicitis spem salutis. » Erat autem Antigonus uno orbatus oculo. Et importuna

était borgne. Ce Bon mot hors de saison coûta la vie au mauvais plaisant. Cependant je ne dissimulerai point que l'indignation a quelquefois poussé des philosophes à employer ce genre de sarcasme. Nouvellement enrichi, l'affranchi d'un roi avait rassemblé plusieurs philosophes dans un festin, et les interrogeait en raillant sur des niaiseries. — « Pourquoi, avec des fèves « noires et des fèves blanches, produit-on une pu« rée d'une seule couleur? — Et toi, lui répondit « avec indignation le philosophe Aridice, tu « nous expliqueras pourquoi les lanières de cuir « noir et celles de cuir blanc laissent des cica« trices semblables? »

Il est des sarcasmes qui ont l'apparence de l'insulte, et qui néanmoins ne choquent point ceux à qui ils sont adressés; tandis qu'ils déchireraient cruellement, s'ils étaient lancés contre quelqu'un qui les eût mérités. Il en est d'autres, au contraire, qui ont l'apparence de la louange, et qui cependant outragent gravement celui à qui ils sont adressés. Je donnerai d'abord un exemple du premier : L. Quintius venait de retourner d'une province où il avait exercé la préture avec la plus grande intégrité; ce que vous admirerez, puisque c'était sous l'empire de Domitien. Se trouvant malade, il disait à un ami qui était auprès de lui, qu'il avait les mains froides. « Ce« pendant, lui répondit celui-ci en plaisantant, « tu viens naguère de les rapporter bien chaudes « de ta province. » Quintius sourit et fut même flatté de ce propos, tant le soupçon de toute malversation était loin de planer sur lui. Si, au contraire, ce propos eût été tenu à un homme mal avec sa conscience, et poursuivi par le souvenir de ses rapines, celui-ci en eût été fortement irrité. Socrate plaisantait et ne prétendait point rabaisser Critobule, lorsqu'il provoquait ce jeune homme, fameux par sa beauté, à faire la comparaison de leurs agréments physiques. Certainement si vous dites à un homme très-riche : « Je « vais donner l'éveil à vos créanciers; » ou à un homme très-chaste : « Vous aimez les courtisa« nes, vous les enrichissez par vos largesses; » ils en souriront tous deux, sachant bien que leur conscience est tranquille à cet égard.

A ce genre de sarcasme est opposé celui qui blesse sous l'apparence de la louange, comme je l'ai établi plus haut. Si je dis à un homme très-timide : « Vous êtes comparable à Achille ou à « Hercule; » à un homme fameux par ses iniquités : « Je mets votre équité au-dessus de celle « d'Aristide; » assurément ils ne manqueront pas de prendre pour des outrages ces propos louangeurs. Il est tel sarcasme qui peut plaire ou offenser, selon les personnes en présence desquelles il est prononcé. Il est des reproches que nous pouvons écouter sans peine, s'ils nous sont faits devant nos amis; et il en est que nous ne voulons pas entendre devant notre femme, nos enfants, ou nos maîtres; à moins que ces reproches ne soient d'une telle nature, que la censure qui en résulte soit flatteuse pour nous : comme, par exemple, si quelqu'un reprochait à un jeune homme, devant ses parents ou devant ses maîtres, qu'il risque de perdre la raison par ses veilles continuelles et ses lectures nocturnes; ou à un époux, devant sa femme, qu'il est insensé de se montrer bon mari, et de ne pas prendre les mœurs du bon ton. De pareils reproches n'occasionnent que de l'hilarité et à ceux à qui on les adresse, et à ceux devant qui ils sont proférés.

urbanitas male dicacem luce privavit. Nec negaverim, philosophos quoque incurrisse nonnunquam per indignationem hoc genus scommatis. Nam cum regis libertus, ad novas divitias nuper erectus, philosophos ad convivium congregasset, et irridendo eorum minutulas quæstiones, scire se velle dixisset, cur ex nigra et ex alba faba pulmentum unius coloris edatur : Aridices philosophus indigne ferens : « Tu nobis, » inquit, « absolvas, cur et de « albis et nigris loris similes maculæ gignantur. » Sunt scommata, quæ in superficie habent speciem contumeliæ, sed interdum non tangunt audientes, cum eadem, si obnoxio dicantur, exagitent : ut contra sunt, quæ speciem laudis habent, et personam audientis efficiunt contumeliæ plenam. De priore genere prius dicam. L. Quintius prætor de provincia nuper reverterat, observata, quod mireris Domitiani temporibus, præturæ maxima castitate. Is cum æger assidenti amico diceret, frigidas se habere manus; renidens ille ait : « Atquin eas de provincia calidas paulo « ante revocasti. » Risit Quintius, delectatusque est, quippe alienissimus a suspicione furtorum. Contra, si hoc diceretur male sibi conscio, et sua furta recolenti, exacerbasset auditum. Critobulum, famosæ pulchritudinis adolescentem, Socrates cum ad comparationem formæ provocaret; jocabatur, non irridebat. Certe si dicas consummatarum divitiarum viro, « tibi excito creditores « tuos, » aut si nimis casto, « gratæ sunt tibi meretrices, « quia continua eas largitate ditasti; » uterque delectabuntur, scientes, his dictis suam conscientiam non gravari. Sicut contra sunt, quæ sub specie laudis exagitant, sicut paulo ante divisi. Nam si timidissimo dixero, « Achilli vel « Herculi comparandus es; » aut famosæ iniquitatis viro, « ego te Aristidi in æquitate præpono : » sine dubio verba laudem sonantia ad notam vituperationis suæ uterque tracturus est. Eadem scommata eosdem modo juvare, modo mordere possunt, pro diversitate præsentium personarum. Sunt enim, quæ si coram amicis objiciantur nobis, libenter audire possimus; uxore vero, seu parentibus, vel magistris præsentibus, dici in nos aliquod scomma nolumus; nisi forte tale sit, quod illorum censura libenter accipiat : ut si quis adolescentem coram parentibus vel magistris irrideat, quod insanire possit continuis vigiliis lectionibusque nocturnis; aut uxore præsente, quod stulte faciat uxorium se præbendo, nec ullam elegantiam eligendo formarum. Hæc enim et in quos dicuntur, et præsentes hilaritate perfundunt. Commendat scomma et conditio dicentis, si in eadem causa sit : ut si alium de paupertate pauper irrideat, si obscure natum natus obscure. Nam Tharsius Amphias, cum ex hortulano potens esset,

Le sarcasme est encore adouci, si la position de celui qui le lance est la même que celle de celui contre qui il est lancé; comme si, par exemple, un indigent, un homme d'une naissance obscure, en raille un autre sur la pauvreté, ou sur l'obscurité de sa naissance. Ainsi, Tharsius Amphias, qui tenait sa fortune d'un jardinier, après avoir dit quelques mots contre un ami auquel il semblait reprocher sa dégénération, ajouta aussitôt : « Au reste, nous venons tous deux de la même « graine; » propos qui ne fit qu'égayer chacun d'eux. Voici maintenant un genre de sarcasme dont l'effet direct est de combler de joie ceux à qui on l'adresse : si l'on reproche, par exemple, à un homme courageux d'être prodigue de sa vie, et de vouloir mourir pour autrui; à un homme libéral, qu'il répand ses richesses, en s'inquiétant plus des autres que de lui-même. C'est ainsi que, sous l'apparence du blâme, Diogène avait coutume de louer Antisthène le Cynique, son maître : « Il m'a rendu, disait-il, mendiant, de « riche que j'étais auparavant; et au lieu d'une « vaste maison, il m'a donné un tonneau pour « habitation. » C'était le louer mieux, de parler de la sorte, que s'il eût dit : « Je lui suis recon« naissant de ce qu'il m'a rendu philosophe, et « de ce qu'il a fait de moi un homme d'une « vertu consommée. »

De tout cela concluons que ce que l'on comprend sous le nom générique de sarcasme produit des effets bien divers. Parmi les institutions par lesquelles Lycurgue forma les mœurs sévères des Lacédémoniens, on doit remarquer celle qui prescrivait aux jeunes gens de lancer des sarcasmes sans injurier, et de supporter ceux qu'on lançait contre eux. Si quelqu'un d'eux se fût mis en colère à propos d'un mot de ce genre, il lui était interdit d'en dire désormais aux autres. Donc, mon cher Aviénus, toi dont la jeunesse docile mérite et réclame l'instruction, puisque tu vois que toute espèce de sarcasme peut avoir un double effet, je t'engage à les éviter à table, où la colère dresse sans cesse des embûches à la gaieté, et à proposer de préférence, ou à résoudre des questions relatives à la circonstance; exercice que les anciens n'ont pas jugé tellement puéril, qu'Aristote n'en ait fait l'objet d'un de ses écrits, ainsi que Plutarque, et votre Apulée. Il ne faut donc point dédaigner ce qui a pu mériter l'attention de tant de philosophes.

—

CHAPITRE IV.

Qu'une nourriture simple est préférable à une nourriture composée, comme étant de plus facile digestion.

Prætextatus. — Pourquoi proposer exclusivement à un jeune homme de s'exercer sur des questions de ce genre, qui ne conviennent pas moins aux hommes âgés? Bien plus; vous tous qui êtes ici, pourquoi n'engageriez-vous pas la discussion sur des sujets relatifs au repas; et non point seulement sur la nourriture, mais encore sur la nature des corps, et autres questions de ce genre, puisque nous avons ici notre ami Disaire, dont les connaissances relatives aux objets de sa profession pourront nous être si utiles dans ce genre de discussions?

Tout le monde fut de l'avis de Prætextatus, et on l'invita à parler le premier, afin que les autres pussent se régler sur son exemple relativement à la manière d'interroger. — Je deman-

et in amicum quasi degenerem nonnulla dixisset, mox subjecit : « Sed et nos de iisdem seminibus sumus; » et omnes pariter lætos fecit. Illa vero scommata directa lætitia eum, in quem dicuntur, infundunt : si virum fortem vituperes, quasi « salutis suæ prodigum, et pro aliis mori « volentem; » aut si objeceris liberali, « quod res suas « profundat, minus sibi, quam aliis, consulendo. » Sic et Diogenes Anthistenem Cynicum, magistrum suum, solebat veluti vituperando laudare. « Ipse me, aiebat, « men« dicum fecit ex divite, et pro ampla domo in dolio fecit « habitare. » Melius autem ista dicebat, quam si diceret : « Gratus illi sum, quia ipse me philosophum, et consum« matæ virtutis virum fecit. » Ergo, cum unum nomen scommatis sit, diversi in eo continentur effectus. Ideo apud Lacedæmonios, inter cetera exactæ vitæ instituta, hoc quoque exercitii genus a Lycurgo est institutum, ut adolescentes et scommata sine morsu dicere, et ab aliis in se dicta perpeti discerent : ac si quis eorum in indignationem ob tale dictum prolapsus fuisset, ulterius ei in alterum dicere non licebat. Cum ergo videas, mi Aviene, (instituenda est enim adolescentia tua, quæ ita docilis est, ut discenda præcipiat) cum videas, inquam, anceps esse omne scommatum genus; suadeo, in conviviis, in quibus lætitiæ insidiatur ira, ab ejusmodi dictis facessas, et magis quæstiones convivales vel proponas, vel ipse dissolvas Quod genus veteres ita ludicrum non putarunt, ut et Aristoteles de ipsis aliqua conscripserit, et Plutarchus, et vester Apuleius : nec contemnendum sit, quod tot philosophantium curam meruit.

—

CAPUT IV.

Cibum simplicem præferendum esse multiplici, ut qui sit digestu facilior.

Et Prætextatus : Hoc quæstionum genus, cum et seni lem deceat ætatem, cur soli juveni suadetur? Quin agite omnes, qui adestis hic, apta convivio fabulemur; nec de cibatu tantum, sed et si qua de natura corporum, vel alia; præsente maxime Disario nostro, cujus plurimum ad hoc genus quæstionum poterit ars et doctrina conferre : sortiamurque, si videtur, ut per ordinem unusquisque proponat, quam solvendam existimet, quæstionem. Hic assensi omnes, Prætextato anteloquium detulerunt, orantes, ut, cum ipse cœpisset, ceteris ex filo consultationis ejus, interrogandi constitueretur exemplum. Tum ille : Quæro, inquit, « utrum simplex an multiplex cibus dige« stu sit facilior : » quia multos hunc, nonnullos illum se-

derai donc, dit-il, *laquelle est d'une digestion plus facile, de la nourriture simple ou de la nourriture composée?* car nous voyons que la plupart des gens usent de la dernière, et un petit nombre de l'autre. La sobriété est une qualité fière, sévère, et en quelque sorte glorieuse d'elle-même : la gourmandise, au contraire, est un vice agréable, qui a même des prétentions au bon ton. Je voudrais donc savoir lequel de ces deux régimes, l'un austère et l'autre délicat, est plus propre à maintenir la santé. Je n'aurai pas à chercher bien loin mon répondant, puisque Disaire est présent ici, lui qui connaît aussi bien ce qui convient au corps humain, qu'il connaît l'essence productrice et nourricière de son organisation. Je voudrais donc, Disaire, t'entendre dire ce que les principes de la médecine indiquent sur cette question.

— Si quelqu'un, répliqua Disaire, de la troupe commune des hommes sans instruction m'eût consulté sur cette question, attendu que les esprits vulgaires sont plus frappés des exemples que des raisonnements, je me serais contenté de l'instruire en lui faisant remarquer les mœurs des animaux, qui, usant d'une nourriture simple et uniforme, jouissent d'un tempérament beaucoup plus sain que l'homme; et que parmi eux, ceux-là seulement sont sujets à des maladies, qu'on gorge et qu'on engraisse avec une nourriture préparée, et dans la composition de laquelle il entre plusieurs ingrédients. Certainement, en considérant que les animaux qui usent d'une nourriture simple jouissent ordinairement de la santé, et que ceux qu'on soumet, pour les engraisser, à une nourriture variée et composée sont malades, il ne douterait pas que ce dernier régime ne soit aussi indigeste par sa variété que par son abondance. Peut-être l'aurais-je frappé encore davantage par un autre exemple, en lui faisant remarquer qu'il ne fut jamais de médecin assez imprudent ou assez audacieux pour permettre à un malade fébricitant d'user de la nourriture composée, au lieu de la nourriture simple; tant il est constant qu'une nourriture uniforme est d'une facile digestion puisque même un tempérament malade y peut suffire! Un troisième exemple pourrait encore être apporté, pour prouver qu'on doit éviter la variété des mets comme on évite celle des vins. Qui ignore, en effet, que celui qui boit de diverses sortes de vins est bientôt saisi par l'ivresse, sans qu'il soit nécessaire pour cela d'en avoir bu une grande quantité? Mais avec toi, Prætextatus, toi à qui seul il est donné d'atteindre au plus haut degré de toutes les sciences, cette question, qui n'aurait pas besoin de mes discours pour t'être éclaircie, doit être traitée par le raisonnement plutôt que par les exemples.

Les indigestions résultent, ou de la qualité du suc dans lequel la nourriture se résout, s'il n'est point approprié à l'humeur qui domine le tempérament, ou de la trop grande quantité de nourriture, dont la nature ne peut opérer la digestion complète. Parlons d'abord de la qualité du suc : celui qui se nourrit d'aliments simples reconnaîtra facilement par expérience ceux dont la substance lui est favorable ou pernicieuse : car n'en ayant pris que d'une seule espèce, il ne peut être dans le doute sur celui qui lui est nuisible; et, par suite, il devient facile d'éviter une incommodité dont on connaît la cause. Mais celui qui se nourrit d'aliments divers doit éprou-

ctantes videmus. Et est quidem superba et contumax, et veluti sui ostentatrix continentia : contra, amœnam se et comem appetentia vult videri. Cum ergo una censoria sit, delicata altera; scire equidem velim, quæ servandæ aptior sit sanitati. Nec longe petendus assertor est, cum Disarius adsit, qui, quid conveniat corporibus humanis, non minus callet, quam ipsa natura fabricæ hujus auctor et nutrix. Dicas ergo velim, quid de hoc, quod quæritur, medicinæ ratio persuadeat. Si me, Disarius inquit, aliquis ex plebe imperitorum de hac quæstione consuluisset; quia plebeia ingenia magis exemplis, quam ratione capiuntur, admonuisse illum contentus forem institutionis pecudum : quibus cum simplex et uniformis cibus sit, multo saniores sunt corporibus humanis; et inter ipsas illæ morbis implicantur, quibus, ut altiles fiant, offæ compositæ et quibusdam condimentis variæ sarciuntur. Nec dubitaret posthac, cum advertisset animalibus simplici cibo utentibus familiarem sanitatem, ægrescere autem inter illa, quæ saginam composita varietate patiuntur, quia constat, id genus alimoniæ non magis copia, quam varietate, crudescere. Fortasse illum attentiorem exemplo altero fecissem, ut consideraret, nullum unquam fuisse medicorum circa curas ægrescentium tam audacis negligentiæ, ut febrienti varium et non simplicem cibum daret. Adeo constat, quam facilis digestu sit uniformis alimonia, ut ei, vel cum infirma est natura, sufficiat. Nec tertium defuisset exemplum, ita esse vitandam ciborum varietatem, ut varia solent vina vitari. Quis enim ambigat, eum, qui diverso vino utitur, in repentinam ruere ebrietatem, necdum hoc potus copia postulante? Tecum autem, Vetti, cui soli perfectionem disciplinarum omnium contigit obtinere, non tam exemplis, quam ratione tractandum est, quæ et me tacente, clam te esse non poterat. Cruditates eveniunt, aut qualitate succi, in quem cibus vertitur, si non sit aptus humori, qui corpus obtinuit; aut ipsius cibi multitudine, non sufficiente natura ad omnia, quæ congesta sunt, concoquenda. Ac primum de succi qualitate videamus. Qui simplicem cibum sumit, facile, quo succo corpus ejus vel juvetur, vel gravetur, usu docente cognoscit. Nec enim ambigit, cujus cibi qualitate possessus sit, cum unum sumserit; et ita fit, ut noxa, cujus causa deprehensa sit, facile vitetur. Qui autem multiplici cibo alitur, diversas patitur qualitates ex diversitate succorum : nec concordant humores ex materiæ varietate nascentes, nec efficiunt liquidum purumve sanguinem, in quem jecoris ministerio vertuntur, et in venas cum tumultu suo transeunt. Hinc morborum scaturigo, qui ex repugnantium sibi humorum discordia nascuntur. Deinde, quia non omnium, quæ esui sunt, una

ver des effets divers, résultant de la diversité des sucs qu'ils produisent. Les humeurs engendrées par des matières si variées n'ont point d'homogénéité entre elles; le sang, qui en est formé par le ministère du foie, au lieu de passer dans les veines pur et liquide, y porte avec lui cette discordance : de là, la source des maladies qui naissent du trouble des humeurs antipathiques. D'ailleurs, comme les différentes nourritures qui ont été consommées ne sont pas de même nature, elles ne sont pas toutes digérées simultanément; les unes le sont avec célérité, d'autres avec lenteur; ce qui trouble l'ordre des digestions subséquentes. Car la nourriture que nous prenons n'est pas soumise à une seule digestion; mais, pour alimenter le corps, elle doit en avoir subi quatre, dont une seule est sensible à tous, même aux plus grossiers; et les autres, plus occultes, ont été découvertes par le raisonnement. Pour expliquer ceci plus clairement, je dois reprendre la chose de plus haut. Nous avons en nous quatre forces destinées à agir sur les aliments. La première, appelée *cathectique,* est celle qui attire en bas les aliments broyés par les mâchoires. Car comment une matière aussi épaisse que celle-là pourrait-elle pénétrer à travers le defilé de notre gosier, si une force naturelle secrète ne l'attirait ? La nourriture une fois avalée, il fallait éviter que, par une chute continue à travers les cavités qui se succèdent dans l'intérieur de notre corps, elle ne parvînt jusqu'aux dernières issues, et n'en fût expulsée telle qu'elle avait été reçue, au lieu d'attendre l'opération salutaire de la digestion. C'est à quoi pourvoit la seconde force, qu'à cause de sa puissance retentrice les Grecs ont nommée *catadectique.* La troisième force par laquelle est opérée la transmutation de la nourriture s'appelle *alloïotique;* de celle-là dépendent toutes les autres, parce qu'elle est le mobile de la digestion. Le ventre a deux orifices : l'un dirigé vers le haut, qui reçoit les matières consommées et les entasse dans la cavité du ventre; cette cavité est l'estomac, qui a mérité d'être surnommé le père de famille, comme gouvernant lui seul toute l'organisation de l'animal : aussi, s'il souffre, la vie entière est attaquée, par suite du désordre qu'éprouve le conduit alimentaire. La nature a en quelque sorte doué l'estomac de raison, en lui donnant la capacité de vouloir et de ne pas vouloir. Par l'orifice inférieur, la nourriture est transmise dans les intestins qui y sont adjacents, où elle trouve le canal par où elle est expulsée. Une première digestion est donc opérée dans le ventre par la force *alloïotique*, qui transforme en suc toutes les matières qui ont été consommées. Le résidu forme un marc, qui tombe par l'orifice inférieur à travers les intestins, hors desquels, par la puissance de la quatrième propriété dite *apocritique,* s'effectue son éjection. Maintenant que la nourriture est réduite en un suc, commencent les fonctions du foie. Le foie n'est autre chose qu'un amas de sang concret; la chaleur naturelle dont il est doué lui fait convertir en sang le suc qui vient d'être formé par la première digestion; et la transformation de ce suc en sang constitue la seconde digestion. Le sang ainsi préparé par la chaleur du foie est refoulé par elle dans les canaux des veines, qui le distribuent par tous les membres; tandis que la portion la plus froide de la substance digérée est rejetée dans la rate, laquelle est le centre de la froideur, comme le foie est celui de la chaleur : et voilà pourquoi toutes les parties droites sont les plus fortes, et les parties gauches les plus faibles; c'est que les unes sont dominées par la chaleur du viscère de droite, tandis que les autres sont engourdies

natura est, non omnia simul coquuntur; sed alia celerius, tardius alia : et ita fit, ut digestionum sequentium ordo turbetur. Neque enim cibi, quem sumimus, una digestio est; sed, ut corpus nutriat, quatuor patitur digestiones : quarum unam omnes, vel ipsi quoque hebetes, sentiunt; alias occultior ratio deprehendit. Quod ut omnibus liqueat, paulo altius mihi causa repetenda est. Quatuor sunt in nobis virtutes, quæ administrandam alimoniam receperunt : quarum una dicitur καθεκτική, quæ deorsum trahit cibaria confecta mandibulis. Quid enim tam crassam materiam per faucium angusta fulciret, nisi eam vis naturæ occultior hauriret? hausta vero, ut non continuo lapsu per omne corpus succedentibus sibi foraminibus pervium ad imum usque descendant, et talia, qualia accepta sunt, egerantur, sed salutare officium digestionis exspectent; secundæ hoc cura virtutis est, quam Græci, quia retentatrix est, vocant καταδεκτικήν. Tertia, quia cibum in aliud ex alio mutat, vocatur ἀλλοιωτική. Huic obsequuntur omnes, quia ipsa digestionibus curat. Ventris enim duo sunt orificia : quorum superius erectum recipit devorata, et in follem ventris recondit; hic est stomachus, qui paterfamilias dici meruit, quasi omne animal solus gubernans. Nam, si ægrescat, vita in ancipiti est, titubante alimoniæ meatu, cui natura tanquam rationis capaci velle ac nolle contribuit. Inferius vero demissum intestinis adjacentibus inseritur, et inde via est egerendis. Ergo in ventre fit prima digestio, virtute ἀλλοιωτικῇ in succum vertente, quidquid acceptum est; cujus fæx retrimenta sunt, quæ per intestina, inferiore orificio tradente, labuntur : et officio quartæ virtutis, cui ἀποκριτική nomen est, procuratur egestio. Ergo, postquam in succum cibus reformatur, hic jam jecoris cura succedit. Est autem jecur concretus sanguis; et ideo habet nativum calorem, qui confectum succum vertit in sanguinem : et sicut cibum in succum verti, prima est, ita succum transire in sanguinem, secunda digestio est. Hunc calor jecoris administratum per venarum fistulas in sua quæque membra dispergit, parte, quæ ex digestis frigidissima est, in lienem refusa : qui, ut jecur caloris, ita ipse frigoris domicilium est. Nam ideo omnes dexteræ partes validiores sunt, et debiliores sinistræ, quia has regit calor

par l'influence du viscère de gauche qu'elles avoisinent. La troisième digestion s'opère dans les artères et dans les veines, qui sont le réceptacle du sang et des esprits vitaux. Les veines et les artères font subir une espèce d'épuration au sang qu'elles reçoivent, et déversent dans la vessie toute la partie aqueuse, tandis qu'elles distribuent dans les diverses parties des membres de notre corps le sang liquide, pur et nutritif. Voilà comment de la nourriture que le ventre seul reçoit, il se forme une substance qui, distribuée par les canaux de tous nos membres, nourrit les os et la moelle, les ongles même et les cheveux. C'est ici la quatrième digestion, au moyen de laquelle chaque membre se nourrit de ce qui lui a été départi. Cette substance tant de fois épurée a cependant encore sa portion grossière, qui, lorsque notre corps est dans un parfait état de santé, se dissipe par des conduits secrets; mais lorsque quelqu'une de ses parties est malade, c'est sur elle, à cause de sa faiblesse, que cette dernière portion se précipite : voilà quelle est l'origine de ces maladies que les médecins appellent fluxions. En effet, si la quantité du suc résultant de la dernière nourriture se trouve être trop copieuse, la partie du corps qui est la plus saine en repousse l'excédant, lequel retombe infailliblement sur la partie la plus faible, qui n'a pas la force de le repousser. Ces matières étrangères font éprouver une tension à la partie sur laquelle elles se portent, et cela occasionne de la souffrance. Voilà donc quelles sont les trois causes de la goutte et des autres maladies d'engorgement : la surabondance des humeurs, l'énergie d'une partie qui les repousse, et la débilité d'une autre qui les reçoit.

Nous avons avancé qu'il se fait dans notre corps quatre digestions, qui dépendent l'une de l'autre; en telle sorte que si l'une est entravée, la suivante ne peut être effectuée : reportons-nous maintenant à la première, qui s'opère dans le ventre, et nous reconnaîtrons les obstacles qu'y apporte une nourriture de nature diverse. Les divers aliments ont chacun leur nature particulière : les uns se digèrent promptement, les autres avec plus de lenteur : l'effet de cette opération est de les convertir en un suc; et quoiqu'ils aient été consommés en même temps, comme cette opération ne s'effectue pas simultanément, ceux des aliments qui ne l'ont pas encore subie aigrissent le suc déjà produit; ce dont nous sommes souvent avertis par l'effet des éructations. Certains aliments ne se soumettent que tardivement à l'action digestive; or, de même que l'action du feu sur le bois humide produit de la fumée, ainsi la chaleur naturelle fait exhaler une fumée de ces aliments, que cette chaleur ne consume que tardivement; c'est encore un effet que font éprouver les éructations. Au contraire, une nourriture uniforme n'éprouve point ce trouble produit par les retards de la digestion, puisqu'elle est simultanément convertie en un suc d'une nature simple; et aucune des digestions n'est intervertie, puisqu'elles se succèdent chacune à leurs époques déterminées. Si quelqu'un cependant dédaignait d'admettre ces raisonnements (car l'on sait que rien n'est plus intraitable que l'ignorance), et persistait à penser que c'est la trop grande abondance de nourriture qui entrave la digestion, sans considération de sa qualité, je trouverais encore dans cette thèse la preuve qu'une nourriture multiforme est une cause de maladie; car la variété des ragoûts

visceris sui, illæ contagione frigoris sinistra obtinentis hebetantur. In venis autem et arteriis, quæ sunt receptacula sanguinis et spiritus, tertia fit digestio. Nam acceptum sanguinem quodammodo defæcant, et quod in eo aquosum est, venæ in vesicam refundunt : liquidum vero purumque et altilem sanguinem singulis totius corporis membris ministrant. Et ita fit, ut, cum cibum solus venter accipiat, alimonia ejus, dispersa per universos membrorum meatus, ossa quoque et medullas et ungues nutriat, et capillos. Et hæc est quarta digestio, quæ in singulis membris fit, dum, quod unicuique membro datum est, ipsi membro fit nutrimentum. Nec tamen huic toties defæcato retrimenta sua desunt, quæ, cum membra omnia in sua sunt sanitate, per occultos evanescunt meatus. Si qua vero pars corporis ægrescat, in ipsam quasi infirmiorem ultima illa, quæ diximus, retrimenta labuntur; et hinc nascuntur morborum causæ, quæ ῥεύματα medicis vocare mos est. Si enim fuerit ultimi succi justo uberior multitudo, hanc a se repellit pars corporis illa, quæ sanior est; et sine dubio labitur in infirmam, quæ vires non habet repellendi : unde alieni receptio distendit locum, in quem ceciderit, et hinc creantur dolores. Hæc est ergo triplex causa vel podagræ, vel cujuslibet ex confluentia morbi, id est, multitudo humoris, fortitudo membri a se repellentis, et recipientis infirmitas. Cum igitur asseruerimus, quatuor in corpore fieri digestiones, quarum altera pendet ex altera, et si præcedens fuerit impedita, nullus fit sequentis effectus : recurramus animo ad illam primam digestionem, quæ in ventre conficitur, et invenietur, quid impedimenti ex multiformi nascatur alimonia. Diversorum enim ciborum diversa natura est : et sunt qui celerius, sunt qui tardius digeruntur. Cum ergo prima digestio vertitur in succum, quia non simul accepta omnia vertuntur, quod prius versum est, dum alia tardius vertuntur, acescit : et hoc sæpe etiam eructando sentimus. Alia quoque, quibus tarda digestio est, velut ligna humida, quæ urgente igne fumum de se creant : sic et illa, imminente igne naturæ, fumant, dum tardius concoquuntur : siquidem nec hoc sensum eructantis evadit. Cibus autem simplex non habet controversam moram, dum simul in simplicem succum vertitur : nec digestio ulla turbatur, dum omnes sibi stata momentorum dimensione succedunt. Si quis autem (quia nihil impatientius imperitia) rationes has dedignetur audire, existimans, non impediri digestionem, nisi sola ciborum multitudine, nec velit de qualitate tractare : hic quoque multiformis alimonia deprehenditur causa morbo-

exige différents ingrédients, au moyen desquels on irrite l'appétit au delà du vœu de la nature. Cette irritation fait qu'on mange des mets une seconde fois, ou du moins qu'on goûte un peu de chacun; ce qui produit une pléthore. Aussi Socrate avait-il coutume d'exhorter à éviter les mets et les boissons qui prolongent l'appétence au delà de ce qu'il faut pour apaiser la faim et la soif. Finalement, il faut éviter la variété dans les mets, parce que c'est un raffinement de volupté, dont un homme grave et studieux doit s'abstenir. Car qu'y a-t-il de plus opposé à la vertu que la volupté? Mais je ne pousse pas plus loin cette discussion, de peur d'avoir l'air d'incriminer le repas auquel nous assistons, et qui, encore que sobre, est composé cependant de mets variés.

—

CHAPITRE V

Qu'au contraire une nourriture composée nous est plus appropriée qu'une nourriture simple.

Prætextatus et les autres convives s'empressaient d'applaudir à ces discours, lorsqu'Evangelus s'écria : Rien ne mérite moins d'être toléré que cet empire qu'obtient sur nos oreilles le charme de l'élocution, qui soumet l'opinion par l'harmonie des paroles, qui nous surprend par la volubilité du discours, et arrache la croyance des auditeurs en exerçant sur eux une véritable tyrannie. Comme je m'avoue incapable de débrouiller un pareil labyrinthe, Prætextatus, invite Eustathe, en notre nom, à s'emparer de la thèse contraire à celle qui vient d'être soutenue, et à nous communiquer tous les arguments qu'on peut produire en faveur de la nourriture multiforme; et qu'ainsi une langue fougueuse succombe sous ses propres traits, qu'un Grec enlève à un autre Grec nos applaudissements, comme on voit la corneille arracher les yeux à la corneille.

Symmaque. — Évangelus, tu viens de solliciter avec amertume une chose très-agréable; car ce sera un plaisir utile que d'entendre combattre un discours qui fut si fécond, et paré de tant d'élégance. Mais ce n'est point pour tendre des piéges à des pensées ingénieuses, ce n'est point par envie contre des développements brillants, que nous devons désirer de les voir combattre. Pour mon compte, je ne nierai pas d'avoir quelquefois chanté cette espèce de palinodie; car on sait que c'est un exercice de rhétorique, de traiter les deux côtés des lieux communs, en soutenant alternativement le pour et le contre. Mais comme les arguments apportés par les Grecs en faveur d'une thèse ont sans doute trouvé leur réponse chez eux plus facilement qu'ailleurs, nous te prions tous, Eustathe, de repousser les raisonnements et les observations de Disaire, en restituant pleinement aux festins les attraits dont il les a dépouillés.

Eustathe se fit solliciter longtemps, avant de se charger de l'office réclamé de lui; mais il céda enfin aux prières réitérées de tant de personnes illustres, auxquelles il n'était pas possible de résister. Me voilà donc forcé, dit-il, à déclarer la guerre à deux objets qui me sont bien chers, à Disaire et à la frugalité; mais justifié par votre autorisation, comme par un édit du préteur, je

rum. Nam pulmentorum varietas recipit varia condimenta, quibus gula, ultra quam naturæ necesse est, lacessitur : et fit inde congeries, dum pruritu desiderii amplius, vel certe de singulis parva libantur. Hinc Socrates suadere solitus erat, illos cibos potusve vitandos, qui ultra sitim famemve sedandam producunt appetentiam. Denique vel propter hoc edendi varietas repudietur, quia plena est voluptatis : a qua seriis et studiosis cavendum est. Quid enim tam contrarium, quam virtus et voluptas? Sed modum disputationi facio, ne videar hoc ipsum, in quo sumus, licet sobrium sit, tamen quia varium est, accusare convivium.

—

CAPUT V.

Contra, cibum multiplicem aptiorem esse, quam sit simplex.

Hæc cum Prætextato et ceteris prona assensione placuissent : Euangelus exclamavit, Nihil tam indignum toleratu, quam quod aures nostras græca lingua captivas tenet, et verborum rotunditati assentire cogimur, circumventi volubilitate sermonis, qui ad extorquendam fidem agit in audientes tyrannum. Et quia his loquendi labyrinthis impares nos fatemur, age, Vetti, hortemur Eustathium, ut, recepta contraria disputatione, quidquid pro vario cibo dici potest, velit communicare nobiscum; ut suis telis lingua violenta succumbat, et Græcus Græco eripiat hunc plausum; tanquam cornix cornici oculos effodiat. Et Symmachus : Rem jucundam, Euangele, amarius postulasti. Audere enim contra tam copiose et eleganter inventa, res est, quæ habeat utilem voluptatem; sed non tanquam ingeniis insidiantes, et gloriosis tractatibus invidentes, hoc debemus expetere. Nec abnego, potuisse me quoque tanquam palinodiam canere. Est enim rhetorica prolusio, communes locos in utramvis partem inventorum alternatione tractare. Sed quia facilius Græcorum inventionibus a Græcis forte aliis relatæ respondent; te, Eustathi, oramus omnes, ut sensa et inventa Disarii contrariis repellendo, in integrum restituas exauctoratum conviviorum leporem. Ille diu hoc a se officium deprecatus, ubi tot impellentium procerum, quibus obviandum non erat, hortatui succubuit : Bellum, inquit, duobus mihi amicissimis cogor indicere, Disario et continentiæ : sed ab auctoritate vestra, tanquam ab edicto prætoris, impetrata venia, gulæ patronum, quia necesse est, profitebor. In primo speciosis magis, quam veris, ut docebitur, exemplis pæne nos Disarii nostri cepit ingenium. Ait enim, pecudes uti simplici cibo, et ideo expugnari difficilius earum, quam hominum sanitatem. Sed utrumque falsum probabo. Nam neque simplex est animalibus mutis alimonia; nec ab illis,

me déclarerai, puisqu'il le faut, le patron de la gueule. D'abord, c'est par des exemples plus spécieux que justes que notre ami Disaire a commencé, comme je le prouverai, à s'emparer de nos esprits; car il a prétendu que les animaux usent d'une nourriture uniforme, et que c'est pour cela que leur santé est plus robuste que celle de l'homme. Je prouverai la fausseté de ces deux assertions; car je démontrerai que l'animal sans raison ne se contente point d'une nourriture uniforme, et qu'il n'est pas plus que nous à l'abri des maladies. Le premier fait est attesté par la seule variété des prés où il paît, et dans lesquels croissent ensemble des herbes amères et des herbes douces, les unes à sucs chauds et les autres à sucs froids; en sorte que tout l'art du cuisinier ne pourrait composer aucun mets aussi diversifié que tous les herbages dont les espèces furent si diversifiées par la nature. Eupolis est reconnu par tous comme l'un des plus élégants des anciens poëtes comiques. Dans sa pièce intitulée *les Chèvres*, il introduit ces animaux parlant eux-mêmes de leur nourriture en ces termes :

Nous nous nourrissons de toute sorte
De plantes que la terre porte,
Du sapin les tendres rejetons
Et du chêne verd nous broutons,
Du cythise, de l'arboisier,
Genievres odorants et laurier,
De l'if au dru menu-feuillage,
Du pin, de l'olivier sauvage,
Du lierre, lentisque, et du fresne,
Du tamarin, bruyere et chesne,
Du foutean et du groselier,
Du cisthe, saule et prunelier,
Des aphrodilles (asphodèles), du bouillon,
De la sarriette.

Reconnaissez-vous dans cette énumération de branchages et d'arbrisseaux, dont les sucs ne sont pas moins divers que les noms, cette simplicité de nourriture dont on vous a parlé? Pour prouver que les animaux ne sont pas moins sujets que les hommes à être attaqués par les maladies, je me contenterai d'invoquer le témoignage d'Homère, qui parle d'une maladie pestilentielle, laquelle se manifesta d'abord chez les animaux, et qui faisait déjà des ravages parmi les troupeaux, avant qu'elle eût fait aucun progrès parmi les hommes. La brièveté de leur vie est encore une preuve des infirmités auxquelles beaucoup d'animaux sont sujets. Quel est, en effet, parmi ceux que nous connaissons bien, celui dont les années égalent celles de l'homme; à moins qu'on n'aille recourir aux choses fabuleuses qu'on raconte des corbeaux et des corneilles? Et ces animaux-là eux mêmes, ne les voit-on pas rechercher avec avidité toute espèce de cadavres, de graines et de fruits? car leur voracité n'est pas moins excessive que ce qu'on raconte de leur longévité. Le second exemple allégué, si je m'en souviens bien, c'est l'usage où sont les médecins de faire prendre aux malades une nourriture uniforme, et non point des aliments diversifiés. En cela vous avez pour motif, je pense, non que cette nourriture soit plus facile à digérer, mais qu'elle est moins appétissante; en sorte que le dégoût de cette uniformité émousse le désir de manger, dans les circonstances où l'infirmité de la nature lui enlève les forces nécessaires pour opérer la digestion d'une grande quantité d'aliments. Cela est si vrai, que si quelque malade voulait manger une trop grande quantité de cette nourriture, même uniforme, vous la refusez à son appétit. Ce n'est donc là qu'une ruse relative à la quantité et non à la qualité de la nourriture. Quand tu essayes de persuader d'éviter la variété dans le manger, comme on l'évite dans le boire,

quam a nobis morbi remotiores. Testatur unum varietas pratorum, quæ depascuntur : quibus herbæ sunt amaræ pariter et dulces; aliæ succum calidum, aliæ frigidum nutrientes : ut nulla culina possit tam diversa condire, quam in herbis natura variavit. Notus est omnibus Eupolis, inter elegantes habendus veteris comœdiæ poetas. Is in fabula, quæ inscribitur Æges, inducit capras de cibi sui copia in hæc se verba jactantes :

Βοσκόμεθ' ὕλης ἀπὸ παντοδαπῆς, ἐλατης·
Πρίνου, κομάρου τε, πτόρθους ἁπαλοὺς ἀποτρώγουσαι.
Καὶ πρὸς τούτοισιν ἔτ' ἄλλ' οἷον κυτυσου τ' ἠδὲ
Φάσκον εὐώδη, καὶ σμίλακα τὴν πολύφυλλον.
Κότινον, σχῖνον, μελίαν, πεύκην, ἁλίαν, δρῦν, κιττὸν, ἐρέκην,
Πρόμαλον, ῥάμνον, φλόμον, ἀνθερικὸν, κισσὸν,
Φηγὸν, θύμα, θύμβραν.

Videturne vobis ciborum ista simplicitas, ubi tot enumerantur vel arbusta, vel frutices, non minus succo diversa, quam nomine? Quod autem non facilius morbis homines, quam pecudes, occupentur, Homero teste contentus sum, qui pestilentiam refert a pecudibus inchoatam : quando morbus, antequam in homines posset irrepere, facilius captis pecoribus incubuit. Sed et quanta sit mutis animalibus infirmitas, vitæ brevitas indicio est. Quod enim eorum, quibus notitia nobis in usu est, potest annos hominis æquare? nisi recurras forte ad ea, quæ de corvis atque cornicibus fabulosa dicuntur. Quos tamen videmus omnibus inhiare cadaveribus, universisque seminibus insidiari, fructus arborum persequi : nam non minus edacitatis habent, quam de longævitate eorum opinio fabulatur. Secundum, si bene recordor, exemplum est, solere medicos ægris simplicem cibum offerre, non varium : cum hunc offeratis, ut opinor, non quasi digestu faciliorem, sed quasi minus appetendum; ut horrore uniformis alimoniæ edendi desiderium languesceret, quasi multis concoquendis per infirmitatem non sufficiente natura. Ideo, si quis ægrescentium vel de ipso simplici amplius appetat, subducitis adhuc desideranti. Ideo vobis commento tali, non qualitas, sed modus quæritur. Quod autem in edendo, sicut in potando, suades varia vitari, habet latentis captionis insidias, quia nomine similitudinis coloratur. Ceterum longe alia potus, alia ciborum ratio est. Quis enim unquam

ce n'est encore qu'un sophisme insidieusement caché, sous la couleur d'une similitude de mots; car les résultats de la boisson sont bien différents de ceux de la manducation. En effet, qui jamais, en mangeant beaucoup, a ébranlé sa raison? ce qui peut arriver par suite de la boisson. La réplétion de la nourriture appesantit le ventre et l'estomac, tandis que l'homme plongé dans le vin devient semblable à un insensé. Pour moi, je pense que la nourriture, par son poids naturel, se réunit en un seul endroit, où elle attend l'action de la digestion, qui, après l'avoir dissoute insensiblement, la distribue aux divers membres; tandis que la boisson, plus légère de sa nature, s'élève tout de suite, et va frapper des gouttes d'une fumée chaude le cerveau, qui est placé au sommet de notre corps. Voilà donc pourquoi l'on évite la variété des vins; c'est afin que cette fumée, dont la chaleur subite et diversifiée dans ses degrés court s'emparer de la tête, n'aille point troubler ce siége de la raison; crainte que nul motif, que rien de semblable ne saurait inspirer relativement à la variété des aliments.

Quant à la discussion dans laquelle tu as décrit avec beaucoup de clarté l'organisation compliquée des différentes digestions, je n'ai que des éloges à donner à l'éloquence de tout ce que tu as dit concernant le corps humain; mais cela ne nuit en rien à la question actuelle. La seule chose à laquelle je ne puis accorder mon assentiment, c'est lorsque tu dis que les sucs divers, produits par des aliments variés, sont contraires à nos corps, tandis que nos corps eux-mêmes sont un composé de qualités contraires. Car nous avons en nous les principes de la chaleur et du froid, du sec et de l'humide. Or, une nourriture uniforme ne saurait produire qu'un suc d'une seule qualité. D'un autre côté, nous savons qu'un semblable ne peut se nourrir que par son semblable. Maintenant, je te demanderai comment s'alimenteront trois des principes différents de notre corps. Je trouve dans Empédocle un témoignage que chaque substance attire son semblable. Il dit :

> Le doulx saisit ce qu'il y a de doulx,
> L'amer s'en court se joindre à l'amer roux,
> L'aigre s'attache à l'aigre; et la partie
> Qui est bruslée, aussi à la rostie.

Je t'entends citer toi-même souvent avec admiration ces paroles de ton Hippocrate : « Si « l'homme était un corps simple, il ne souffrirait « pas; or il souffre, donc il est composé. » Concluons de là que, puisque l'homme n'est pas une substance simple, il ne doit pas être alimenté d'une substance unique. Et en effet, le Dieu créateur de toutes choses n'a pas fait d'une substance simple cet air que nous respirons, et dans lequel nous sommes plongés, en sorte qu'il soit toujours froid ou toujours chaud; il ne l'a point livré non plus à une continuelle sécheresse, ni à une perpétuelle humidité; parce qu'étant composé de quatre principes, un seul n'eût pas été propre à nous alimenter. Il a donc fait le printemps à la fois humide et chaud; l'été, chaud et sec; l'automne, sec et froid; l'hiver, froid et humide. De même aussi les éléments, qui sont nos principes constitutifs, possèdent des propriétés diverses qu'ils nous communiquent en nous alimentant. Le feu est à la fois chaud et sec; l'air, humide et chaud; l'eau, froide et humide; la terre, sèche et froide. Pourquoi donc nous condamnes-tu à une nourriture simple, alors que rien n'est simple, ni en nous, ni autour de nous, ni dans

edendo plurimum, mente sauciatus est, quod in bibendo contingit? fartus cibo stomachum vel ventrem gravatur : infusus vino, fit similis insano; opinor, quia crassitudo cibi uno in loco permanens exspectat administrationem digestionis, et tunc demum membris sensim confectus illabitur : potus, ut natura levior, mox altum petit; et cerebrum, quod in vertice locatum est, ferit fumi calentis aspergine. Et ideo varia vina vitantur, ne res, quæ ad possidendum caput repentina est, calore tam diverso, quam subito, consilii sedem sauciet. Quod æque in cibi varietate metuendum, nulla similitudo, ratio nulla persuadet.

In illa vero disputatione, qua digestionum ordinem sermone luculento et vario digessisti, illa omnia, quæ de natura humani corporis dicta sunt, et nihil nocent propositæ quæstioni, et eloquenter dicta non abnego. Illi soli non assentior, quod succos varios, de ciborum varietate confectos, dicis contrarios esse corporibus; cum corpora ipsa de contrariis qualitatibus fabricata sint. Ex calido enim et frigido, de sicco et humido constamus. Cibus vero simplex succum de se unius qualitatis emittit. Scimus autem similibus similia nutriri. Dic quæso, unde tres aliæ qualitates corporis nutriantur? singula autem ad se similitudinem sui rapere, testis est Empedocles, qui ait :

> Ὡς γλυκὺ μὲν γλυκὺ μάρπτε, πικρὸν δ' ἐπὶ πικρὸν ὄρουσεν,
> Ὀξὺ δ' ἐπ' ὀξὺ ἔβη, θερμὸν δ' ἐποχεύετο θερμῷ.

Te autem sæpe audio Hippocratis tui verba cum admiratione referentem : εἰ ἓν ἦν ὁ ἄνθρωπος, οὐκ ἂν ἤλγεεν· ἀλγεῖ δὲ, οὐκ ἄρα ἓν ἐστί. Ergo si homo non unum, nutriendus est non ex uno. Nam et Deus omnium fabricator aerem, quo circumfundimur, et cujus spiramus haustu, non simplicem habere voluit qualitatem, ut aut frigidus sit semper, aut caleat, sed nec continuæ siccitati, nec perpetuo cum addixit humori; quia una nos non poterat qualitate nutrire de permixtis quatuor fabricatos. Ver ergo calidum fecit et humectum : sicca est æstas et calida : auctumnus siccus et frigidus : hiems humida pariter et frigida est. Sic et elementa, quæ sunt nostra principia, ex diversitatibus et ipsa constant, et nos nutriunt. Est enim ignis calidus et siccus : aer humectus et calidus : aqua similiter humecta, sed frigida : at terra frigida pariter et sicca. Cur ergo nos ad uniformem cibum redigis, cum nihil nec in

les principes d'où nous provenons? Relativement à ces aigreurs et à ces exhalaisons que la nourriture produit quelquefois dans l'estomac, et que tu veux attribuer à la variété des aliments, il faut que tu déclares, pour que nous t'en croyions, ou que celui qui use d'une nourriture multiforme éprouve toujours ces effets, ou que celui qui use d'une nourriture uniforme ne les éprouve jamais. Mais si, au contraire, celui qui s'asseoit à une table abondamment servie est souvent affranchi du désordre que tu signales, tandis que celui qui ne se nourrit que d'une seule qualité d'aliments l'éprouve quelquefois, pourquoi ne pas l'attribuer plutôt à la voracité qu'à la variété? car celui qui mange gloutonnement une nourriture simple est sujet aux indigestions, tandis que celui qui use avec modération d'une nourriture variée jouit d'une digestion facile. Mais, diras-tu, l'excès est le résultat de la variété des mets, qui irrite la gourmandise, et excite à manger plus qu'il n'est nécessaire. Je reviens à ce que j'ai déjà dit. Les indigestions proviennent de la quantité de nourriture, et non de la qualité. Celui qui sait se commander à lui-même observe la tempérance, même lorsqu'il est assis à une table sicilienne ou asiatique; tandis que l'homme vorace la viole, en ne mangeant que des olives ou des légumes. Celui qui use avec sobriété de l'abondance conserve la santé; comme celui-là lui porte atteinte, qui n'use d'autres assaisonnements que de sel, mais qui s'en gorge voracement. Enfin, si tu crois nuisible la variété des matières que tu consommes, pourquoi composez-vous les remèdes que nous avalons, et, qui par conséquent descendent dans nos entrailles, de substances si diverses et même si opposées entre elles? Vous mêlez l'euphorbe au suc du pavot; vous mitigez, au moyen du poivre, la mandragore, et d'autres herbes dont les propriétés sont fortement réfrigérantes. Ne faites-vous pas usage de viandes monstrueuses, telles que des testicules de castor et des chairs venimeuses des vipères, que vous plongez dans des boissons, concurremment avec les productions de l'Inde, et avec les herbes si nombreuses que produit la fertile Crète? Puis donc que les remèdes font, pour la conservation de la vie, la même chose que la nourriture, les premiers en la ranimant, la seconde en l'entretenant, pourquoi vous efforcez-vous d'introduire la variété parmi les uns, tandis que vous condamnez l'autre aux dégoûts de l'uniformité? Après toutes ces objections, tu as déclamé pompeusement contre la volupté, comme si la volupté était toujours l'ennemie de la vertu; tandis qu'elle ne devient telle que lorsque, dédaignant la modération, elle se précipite dans les excès. Et en effet, l'esclave qui ne mange que lorsqu'il est pressé par la faim, et qui ne boit que pour se désaltérer, ne recherche-t-il pas le plaisir dans ces deux actes? Ce n'est donc pas le nom de la volupté qui est honteux, car elle ne devient honnête ou blâmable que selon l'usage qu'on en fait. Mais ce serait peu de l'excuser, il faut encore lui donner l'éloge qu'elle mérite. En effet, la nourriture qui est prise avec plaisir est reçue et attirée dans le ventre qui la désirait; elle y trouve libre la place qui l'y attendait; il s'en alimente avec activité, et bientôt il en a opéré la digestion; ce qui ne s'exécute pas aussi bien à l'égard de la nourriture qui ne nous provoque par aucun attrait. Pourquoi donc faire un crime à la variété d'exciter à manger,

nobis, nec circa nos, nec in his, de quibus sumus, uniforme sit? Quod autem acescere, vel nonnunquam fumare in stomacho cibum, vis assignare varietati: ut credamus, pronunties oportet, aut semper eum, qui vario cibo utitur, hæc pati; aut nunquam illum pati, qui simplicem sumit. Si vero, et qui mensa fruitur copiosa, hoc vitium sæpe non sentit; et qui se uno cibo afficit, sæpe sustinet quod accusas: cur hoc varietati, et non modo edacitatis assignas? Nam et de simplici avidus noxam patitur cruditatis, et in vario moderatus digestionis commodo fruitur. At, inquies, ipsa immoderatio ex ciborum varietate nascitur, titillante gula, et ad sumenda plura, quam necesse est, provocante. Rursus ad ea, quæ jam dixi, revolvor, cruditates de modo, non de qualitate provenire. Modum vero servat, qui sui potens est, et in mensa Sicula, vel Asiana: excedit impatiens, etsi solis olivis aut olere vescatur. Et tam ille copiosus, si moderationem tenuit, sanitatis compos est, quam insanus fit ille, cui merus sal cibus est, si hoc ipsum voraciter invaserit. Postremo, si in his, quæ sumimus, varietatem noxiam putas; cur potionum remedia, quæ per os humanis visceribus infunditis, ex tam contrariis ac sibi repugnantibus mixta componitis? Succo papaveris admiscetis euphorbium; mandragoram, aliasque herbas conclamati frigoris, pipere temperatis: sed nec monstrosis carnibus abstinetis, inserentes poculis testiculos castorum, et venenata corpora viperarum; quibus admiscetis, quidquid nutrit India, quidquid devehitur herbarum, quibus Creta generosa est. Cum ergo ad custodiam vitæ hoc faciant remedia, quod cibus, (siquidem illa eam revocent, iste contineat) cur illis providere varietatem laboras, istum squalori uniformitatis addicis? Post omnia in voluptatem censura cothurnati sermonis invectus es: tanquam voluptas virtuti semper inimica sit, et non cum in luxum, spreta mediocritate, prolapsa est. Quid enim agit ipse servus, non edendo, nisi cogente fame, nec potando præter sitim, nisi ut de utroque capiat voluptatem? Ergo voluptas non mox nomine ipso infamis est; sed fit modo utendi vel honesta, vel arguenda. Parum est, si excusata sit, et non etiam laudetur voluptas. Nam cibus, qui cum voluptate sumitur, desiderio tractus in ventrem reconditur, patula exspectatione rapientem; et, dum animose fruitur, mox eum concoquit. Quod non ex æquo cibis evenit, quos nulla sui dulcedo commendat. Quid ergo accusas varietatem, quasi gulæ irritamentum, cum salus sit hominis, vigere appetentiam? qua deficiente languescit, et periculo fit propior. Nam sicut in mari gubernatores vento suo, etiamsi nimius sit, contrahendo in minorem modum vela prætervolant, et flatum, cum ma-

puisque la vivacité de l'appétit constitue la santé de l'homme, qui languit et souvent court des risques, si l'appétit vient à s'évanouir? Ainsi, si le vent souffle trop fortement sur la mer, le pilote s'en abrite, et neutralise sa trop grande impétuosité en pliant entièrement ses voiles; mais il n'a aucun moyen de l'exciter lorsqu'il est assoupi: de même, lorsque l'appétit nous provoque et s'accroît trop, on peut le modérer par le gouvernail de la raison; mais si une fois il s'anéantit, la vie s'éteint avec lui. Donc, puisque c'est la nourriture qui nous fait vivre, et que l'appétit peut seul nous en prescrire l'usage, nous devons avoir soin de l'exciter en nous au moyen de la variété, puisque la raison est toujours là pour le tenir renfermé dans les bornes de la modération. N'oubliez pas cependant que je parle assis à un repas d'agrément, et non à un repas d'apparat; et que je n'admets point la variété comme un moyen d'étaler du luxe, ainsi que font ceux qui recherchent les neiges de l'été et les roses de l'hiver, et qui, plus par ostentation que pour l'usage, font fouiller les plus secrets asiles des forêts et fatiguer les mers étrangères; car alors, quand même la tempérance des convives mettrait à l'abri leur santé, ce luxe lui seul est déjà une atteinte portée aux mœurs.

Disaire accueillit fort bien cette réplique: — Tu as parlé, Eustathe, lui dit-il, en dialecticien, et moi en médecin. Que celui qui voudra faire un choix relatif à sa conduite consulte son expérience, et elle lui apprendra ce qui est le plus utile à la santé.

CHAPITRE VI.

Que le vin, de sa nature, est plutôt froid que chaud; et pourquoi les femmes s'enivrent rarement, et les vieillards fréquemment.

Flavien. — J'ai entendu, j'en conviens, tous les médecins comprendre le vin au nombre des substances échauffantes; et tout à l'heure Eustathe, en traitant des causes de l'ivresse, parlait de la chaleur du vin. Quant à moi, en réfléchissant plus d'une fois sur ce point, il m'a semblé que la nature du vin était plus froide que chaude; et je vais exposer les raisons qui me déterminent à penser ainsi, pour que vous prononciez votre jugement sur cette opinion. Le vin, selon mon sentiment, est une substance froide, mais susceptible, lorsqu'elle est mise en contact avec des substances chaudes, de recevoir ou même d'attirer la chaleur. Ainsi le fer est froid au tact: « Il saisit « avec les dents le fer *glacé* » (a dit Homère): cependant il s'échauffe étant exposé au soleil; et la chaleur qui lui est étrangère détruit le froid qui lui est naturel. Voyons si le raisonnement ne nous conduira pas à dire la même chose du vin. Le vin, ou est absorbé dans notre intérieur par voie de boisson, ou est employé extérieurement par voie de friction curative. Dans ce dernier cas, les médecins eux-mêmes ne nient pas sa froideur; mais ils disent qu'il est échauffant pris à l'intérieur, non point par sa nature, mais par son mélange avec des substances chaudes. Qu'ils me disent donc pourquoi ils l'administrent à l'estomac malade et affaibli, afin d'en réparer les forces par ses propriétés astringentes, si ce n'est parce que sa froideur donne de l'énergie aux parties relâchées, et rétablit celles qui se désorganisent. Qu'ils

---

ior est, coercent, sopitum vero excitare non possunt: ita et appetentia, cum titillatur, et crescit, rationis gubernaculo temperatur; si semel ceciderit, animal exstinguitur. Si ergo cibo vivimus, et cibum appetentia sola commendat: elaborandum nobis est commento varietatis, ut hæc semper provocetur; cum præsto sit ratio, quia intra moderationis suæ terminos temperetur. Memineritis tamen, lepido me convivio adesse, non anxio? nec sit admitto varietatem, ut luxum probem, ubi quæruntur æstivæ nives et hibernæ rosæ; et dum magis ostentui, quam usui, servitur, silvarum secretum omne lustratur, et peregrina maria sollicitantur. Ita enim fit, ut, etiamsi sanitatem sumentium mediocritas observata non sauciet, ipse tamen luxus morum sit ægritudo. His favorabiliter exceptis, Disarius, Obsecutus es, inquit, Eustathi, dialecticæ, ego medicinæ. Qui volet eligere sequenda, usum consulat: et, quid sit utilius sanitati, experientia docebit.

CAPUT VI.

Vinum natura frigidum potius videri, quam calidum: et cur raro feminæ, senes cito inebrientur.

Post hæc Flavianus: Et alios quidem medicos idem dicentes semper audivi, vinum inter calida censendum; sed et nunc Eustathius, cum causas ebrietatis attingeret, prædicabat vini calorem. Mihi autem hoc sæpe mecum reputanti visa est vini natura frigori propior, quam calori: et in medium profero, quibus ad hoc existimandum trahor, ut vestrum sit de mea existimatione judicium. Vinum, quantum mea fert opinio, sicut natura frigidum est, ita capax vel etiam appetens est caloris, cum calidis fuerit admotum. Nam et ferrum cum tactu sit frigidum, ψυχρὸν δ' ἕλε χαλκὸν ὀδοῦσιν, si tamen solem pertulerit, concalescit; et calor advena nativum frigus expellit. Hoc utrum ita esse ratio persuadeat, requiramus. Vinum aut potu interioribus conciliatur, aut fotu, ut superficiem curet, adhibetur. Cum infunditur cuti, quin frigidum sit, nec medici infitias eunt: calidum tamen in interioribus prædicant, cum non tale descendat, sed admixtum calidis concalescat. Certe respondeant volo, cur stomacho in lassitudinem degeneranti, ad instaurandas constrictione vires offerant ægrescenti vinum, nisi frigore suo lassata cogeret, et colligeret dissoluta? et cum lasso, ut dixi, stomacho nihil adhibeant calidum, ne crescat ulterius lassitudo, a vini potu non prohibent, defectum in robur hac curatione mutantes. Dabo aliud indicium accidentis magis vino, quam ingeniti caloris. Nam, si quis aconitum nesciens hauserit,

me disent encore pourquoi, tandis qu'ils ne laissent prendre rien d'échauffant aux estomacs fatigués, pour ne pas augmenter leur lassitude, sachant tirer par ce traitement un principe de force d'une privation, le vin n'est point au nombre des choses dont ils interdisent l'usage? Voici encore une autre preuve que la chaleur n'est point innée dans le vin, mais qu'elle lui est seulement accidentelle. Si quelqu'un, sans le savoir, a bu de l'aconit, je n'ignore pas qu'on le guérit ordinairement en lui faisant avaler beaucoup de vin pur, qui, se répandant dans les entrailles, attire à soi la chaleur, et, comme s'il était naturellement échauffant, combat le froid du poison : mais si l'aconit est avalé étant exprimé dans le vin, aucun remède ne peut préserver de la mort celui qui en a bu de la sorte; car alors le vin, froid de sa nature, par son mélange avec le poison en augmente la froideur; et il ne s'échauffe point dans l'intérieur du corps, parce qu'il n'est point parvenu pur dans les entrailles, mais mêlé ou plutôt transformé en une autre substance. De plus, on prescrit le vin aux personnes affaiblies par des sueurs trop abondantes, ou par un relâchement intestinal, pour, dans les deux cas, resserrer les conduits. Les médecins calment les insomnies avec du jus de pavot, ou de la mandragore, ou d'autres remèdes de cette espèce, dans lesquels il entre du vin; car le vin a la propriété de rappeler le sommeil, ce qui est la preuve de la froideur de sa substance. Tous les échauffants provoquent l'action vénérienne, excitent la semence et favorisent l'acte de la génération, tandis que celui qui a bu beaucoup de vin n'est point porté au coït. Il paraît même que cette liqueur est contraire au principe de la génération; car, prise en trop grande quantité, sa froideur appauvrit ou énerve la semence. Ce qui vient encore manifestement à l'appui de mon opinion, c'est que les mêmes symptômes se manifestent chez les hommes qui sont dans l'ivresse, et chez ceux qui sont d'un tempérament froid. Les uns et les autres sont pâles, appesantis, tremblants; leurs esprits vitaux, s'agitant par secousses tumultueuses, ébranlent leurs membres et les diverses parties de leurs corps; les uns et les autres éprouvent le même engourdissement, le même bégayement. Chez plusieurs personnes, cette maladie que les Grecs appellent paralysie est produite par l'excès du vin, comme par un trop grand refroidissement. Considérez encore quel genre de remède on emploie pour guérir ceux qui sont atteints de l'ivresse. On les fait coucher sous beaucoup de couvertures, afin de ranimer la chaleur éteinte; on leur fait prendre des bains chauds, on excite la chaleur du corps par des onctions chaudes; enfin ceux qui s'enivrent fréquemment vieillissent bientôt; d'autres, avant l'âge compétent, voient leur tête blanchir ou se dépouiller, signes de l'appauvrissement de la chaleur. Quoi de plus froid que le vinaigre, qui n'est autre chose que du vin altéré? car de tous les liquides, c'est le seul qui éteint une flamme très-ardente, parce que sa froideur triomphe de la chaleur de l'élément. N'omettons pas non plus de remarquer que, parmi les fruits que produisent les arbres, ceux-là sont les plus froids, dont le suc imite la saveur du vin; comme les pommes ordinaires, la grenade et la pomme cydonienne, que Caton appelle coing.

Au reste, je n'oublie point que j'ai à faire une interrogation. Je te prierai donc, Disaire, de m'expliquer ce que je vais te demander. Je me souviens d'avoir lu dans un philosophe grec (si je ne me trompe, c'est dans le traité d'Aristote

non nego, haustu eum meri plurimi solere curari. Infusum enim visceribus trahit ad se calorem, et veneno frigido quasi calidum jam repugnat. Si vero aconitum ipsum cum vino tritum potui datum sit, haurientem nulla curatio a morte defendit. Tunc enim vinum natura frigidum admixtione sui frigus auxit veneni, nec in interioribus jam calescit; quia non liberum, sed admixtum alii, immo in aliud versum, descendit in viscera. Sed et sudore nimio vel laxato ventre defessis vinum ingerunt, ut in utroque morbo constringat meatus. Insomnem medici frigidis oblinunt, modo papaveris succo, modo mandragora, vel similibus; in quibus est et vinum. Nam vino somnus reduci solet; quod non nisi ingeniti frigoris testimonium est. Deinde omnia calida Venerem provocant, et semen excitant, et generationi favent : hausto autem mero plurimo, fiunt viri ad coitum pigriores. Sed nec idoneum conceptioni ferunt; quia vini nimietas, ut frigidi, facit semen exile vel debile. Hoc vero vel manifestissimam existimationis meæ habet assertionem, quod quæcunque nimium algentibus, eadem contingunt ebriis. Fiunt enim tremuli, graves, pallidi, et saltu tumultuantes spiritus artus suos et membra quatiuntur : idem corporis torpor ambobus, eadem linguæ titubatio : multis autem et morbus ille, quem πάραλυσιν Græci vocant, sic nimio vino, ut multo algore contingit. Respicite etiam, quæ genera curationis adhibeantur ebriis. Nonne cubare sub multis operimentis jubentur, ut exstinctus calor refoveatur? non et ad calida lavacra ducuntur? non illis unctionum tepore calor corporis excitatur? Postremo, qui fiunt crebro ebrii, cito senescunt : alii ante tempus competentis ætatis vel calvitio vel canitie insigniuntur; quæ non nisi inopia caloris eveniunt. Quid aceto frigidius, quod culpatum vinum est? Solum enim hoc ex omnibus humoribus crescentem flammam violenter exstinguit, dum per frigus suum calorem vincit elementi. Nec hoc prætereo, quod ex fructibus arborum illi sunt frigidiores, quorum succus imitatur vini saporem : ut mala seu simplicia, seu granata, vel cydonia, quæ cotonia vocat Cato. Hæc ideo dixerim, quod me sæpe movit, et exercuit, mecum disputantem : quia in medium proferre volui, quid de vino existimaverim sentiendum.

Ceterum consultationem mihi debitam non omitto. Te enim, Disari, convenio, ut, quod quærendum mihi occurrit, absolvas. Legisse apud philosophum græcum memini, (ni fallor, ille Aristoteles fuit, in libro, quem de

sur l'ivresse) que les femmes s'enivrent rarement, et les vieillards fréquemment; mais il ne donne point les raisons de cette fréquence chez les uns, et de cette rareté chez les autres. Comme cette question appartient entièrement à la nature de nos corps, dont tes études et ta profession te commandent la connaissance, je voudrais que tu nous révélasses les causes de ce phénomène que le philosophe a exprimé en forme d'axiome, si d'ailleurs tu partages son opinion.

Disaire. — Aristote a dit vrai en cela, comme dans tout le reste; et je ne saurais n'être pas de l'avis d'un homme dont la nature elle-même a confirmé les découvertes. Les femmes, dit-il, s'enivrent rarement, les vieillards fréquemment. Ce double axiome est plein de justesse, et l'un découle de l'autre; car lorsque nous saurons ce qui préserve les femmes de l'ivresse, nous aurons appris en même temps ce qui y plonge fréquemment les vieillards. En effet, le tempérament du corps de la femme et celui du corps du vieillard sont d'une nature opposée : celui de la femme est très-humide; la beauté et la finesse de sa peau nous en avertissent, et surtout ces évacuations assidues qui déchargent son corps du superflu des humeurs. Lors donc que les femmes boivent du vin, précipité au milieu de cette abondance d'humeurs, il s'y délaye et y perd sa force; et c'est cet affaiblissement qui met obstacle à ce qu'il puisse aller frapper le siége du cerveau. Voici encore une autre raison en faveur du principe. Le corps de la femme, destiné à de fréquentes évacuations, contient un grand nombre de conduits, qui sont autant de canaux et de voies qui offrent à l'affluence des humeurs des passages pour s'évacuer au dehors; or la vapeur du vin se dissipe promptement à travers ces conduits. Le corps des vieillards, au contraire, est sec; ce que prouvent et l'aspérité et les écailles de leur peau. Les larmes sont rares à cet âge, ce qui est encore un signe de siccité. Chez eux, le vin n'est point neutralisé par des humeurs qui lui soient contraires; il s'empare avec toute son énergie d'un corps desséché, et bientôt il a atteint le lieu où siége l'intelligence de l'homme. Nul doute aussi que le corps des vieillards ne soit endurci; ce qui fait que les pores de leurs membres sont resserrés par l'effet de cette roideur; en sorte qu'il ne s'échappe aucune exhalation du vin qu'ils ont bu, mais il s'élève tout entier vers le siége de l'intelligence. C'est à cause de cette dernière raison que les vieillards, sains d'ailleurs, éprouvent les mêmes infirmités que les vieillards ivres; le tremblement des membres, le bégayement, l'abondance des paroles, la propension à la colère : toutes choses auxquelles les jeunes gens ivres sont sujets, ainsi que les vieillards sobres. Si donc ceux-ci se donnent au moyen du vin la plus légère incitation, ce n'est pas de cette boisson qu'ils reçoivent tous ces maux qui déjà les ont atteints par l'effet de l'âge; mais seulement le vin les réveille en eux.

CHAPITRE VII.

Si le tempérament de la femme est plus froid ou plus chaud que celui de l'homme; et pourquoi le moût n'enivre pas.

Le raisonnement de Disaire fut approuvé de tout le monde; et Symmaque ajouta : — On a senti toute la justesse des arguments de Disaire sur la

ebrietate composuit,) mulieres raro in ebrietatem cadere, crebro senes. Nec causam vel hujus frequentiæ, vel illius raritatis adjecit. Et quia ad naturam corporum tota hæc quæstio pertinet, quam nosse et industriæ tuæ, et professionis officium est, volo, te causas rei, quam ille sententiæ loco dixit, si tamen philosopho assentiris, aperire. Tum ille : Recte et hoc Aristoteles, ut cetera. Nec possum non assentiri viro, cujus inventis nec ipsa natura dissentit. « Mulieres, » inquit, « raro ebriantur, crebro senes. » Rationis plena gemina ista sententia, et altera pendet ex altera. Nam cum didicerimus, quid mulieres ab ebrietate defendat, jam tenemus, quid senes ad hoc frequenter impellat. Contrariam enim sortita naturam sunt muliebre corpus et corpus senile. Mulier humectissimo est corpore. Docet hoc et levitas cutis, et splendor : docent præcipue assiduæ purgationes, superfluo exonerantes corpus humore. Cum ergo epotum vinum in tam largum ceciderit humorem, vim suam perdit, et fit dilutius, nec facile cerebri sedem ferit, fortitudine ejus exstincta. Sed et hæc ratio juvat sententiæ veritatem, quod muliebre corpus, crebris purgationibus deputatum, pluribus consertum est foraminibus, ut pateat in meatus, et vias præbeat humori in egestionis exitum confluenti. Per hæc foramina vapor vini celeriter evanescit. Contra senibus siccum corpus est : quod probat asperitas et squalor cutis. Unde et hæc ætas ad fletum fit difficilior; quod est indicium siccitatis. Intra hos vinum nec patitur contrarietatem repugnantis humoris, et integra vi sua adhæret corpori arido; et mox loca tenet, quæ sapere homini ministrant. Dura quoque esse senum corpora, nulla dubitatio est; et ideo etiam ipsi naturales meatus in membris durioribus obserantur : et hausto vino exhalatio nulla contingit, sed totum ad ipsam sedem mentis ascendit. Hinc fit, ut et sani senes malis ebriorum laborent, tremore membrorum, linguæ titubantia, abundantia loquendi, iracundiæ concitatione : quibus tam subjacent juvenes ebrii, quam senes sobrii. Si ergo levem pertulerint impulsum vini, non accipiunt hæc mala, sed incitant, quibus ætati ratione jam capti sunt.

CAPUT VII.

Feminis frigidiorne sit natura, quam viris, an calidior. Et cur mustum non inebriet.

Probata omnibus Disarii disputatione, subjecit Symmachus : Ut spectata est tota ratio, quam de muliebris ebrietatis raritate Disarius invenit, ita unum ab eo prætermis-

rareté de l'ivresse chez les femmes, mais il en a négligé un : c'est que la grande froideur qui règne dans leurs corps refroidit le vin qu'elles boivent; en sorte que sa force languissante ne peut point produire cette chaleur d'où résulte l'ivresse. — Horus lui répondit : C'est à tort que tu penses que le tempérament de la femme est froid; je te prouverai facilement, si tu le veux, qu'il est plus chaud que celui de l'homme. Les humeurs naturelles de notre corps, quand nous avons dépassé l'âge de l'enfance, durcissent, et donnent naissance au poil dont se couvrent le pubis, les joues et d'autres parties du corps; mais chez la femme ce poil se réduit à peu de chose, parce que la chaleur naturelle suffit pour dessécher les humeurs de son corps, ce qui fait que la peau conserve sa beauté et sa finesse. Un autre indice de chaleur chez la femme, c'est l'abondance du sang, qui, ardent de sa nature, doit s'évacuer par de fréquentes purgations, pour ne pas brûler le corps en y faisant stagnation. Comment donc pourrait-on dire que les femmes sont d'un tempérament froid, puisque si elles sont pleines de sang, elles doivent être aussi pleines de chaleur? L'usage de brûler les cadavres des morts n'existe plus dans notre siècle; mais nous lisons que lorsqu'on regardait comme un honneur à leur rendre de livrer leurs corps aux flammes, s'il se rencontrait qu'on en eût à brûler plusieurs à la fois, les ministres des funérailles joignaient à dix cadavres masculins le corps d'une seule femme, par l'aide duquel on parvenait à allumer les autres; parce qu'étant d'une nature inflammable, il devenait promptement ardent. Ainsi donc, la chaleur du tempérament de la femme ne fut pas ignorée des anciens. Je remarquerai encore que, la chaleur étant le principe de la génération, les femmes deviennent capables d'en exercer l'acte plus tôt que les jeunes hommes, parce qu'elles sont d'un tempérament plus chaud; aussi notre législation fixe l'âge de puberté à quatorze ans pour l'homme, et à douze ans pour la femme. Qu'ajouter encore de plus? Ne voyons-nous pas les femmes, pendant les plus grands froids, au lieu de s'envelopper comme les hommes dans de nombreux habits, se contenter de légers vêtements, à cause de leur chaleur naturelle, qui résiste au froid répandu dans l'air?

A cela Symmaque répondit en souriant : — Notre ami Horus vient de s'essayer heureusement à passer du rôle de cynique à celui d'orateur, en détournant toutes les preuves qui peuvent servir à démontrer la froideur du tempérament de la femme, vers la proposition contraire. D'abord, c'est le défaut de chaleur qui fait que les femmes n'ont point de poil, comme les hommes; car c'est la chaleur qui le produit : aussi il manque chez les eunuques, dont personne n'a contesté que le tempérament ne fût plus froid que celui des hommes. En outre, dans le corps humain, ce sont les parties où la chaleur abonde le plus qui sont revêtues de plus de poil. Les chairs de la femme sont d'une grande finesse, parce qu'elles sont condensées par leur froideur naturelle; car la condensation est la suite de la froideur, et le poli des surfaces est une suite de la condensation. Les fréquentes évacuations des femmes ne sont pas le symptôme d'une humeur abondante, mais d'une humeur vicieuse. En effet, ce qui est expulsé est une substance crue, indigeste, et dont l'écoulement peut être considéré comme une infirmité. Cette matière n'a point de siége qui lui soit propre; mais la nature la repousse, parce qu'elle est nuisible, et surtout parce qu'elle est froide :

sum est, nimio frigore, quod in earum corpore est, frigescere haustum vinum, et ita debilitari, ut vis ejus, quæ clanguit, nullum calorem possit, de quo nascitur ebrietas, excitare. Ad hæc Horus : Tu vero, Symmache, frustra opinaris, frigidam esse mulierum naturam; quam ego calidiorem virili, si tibi volenti erit, facile probabo. Humor naturalis in corpore, quando ætas transit pueritiam, fit durior, et acuitur in pilos. Ideo tunc et pubes, et genæ, et aliæ partes corporis vestiuntur. Sed in muliebri corpore hunc humorem calore siccante, fit inopia pilorum; et ideo in corpore sexus hujus manet continuus splendor et lævitas. Est et hoc in illis indicium caloris; abundantia sanguinis, cujus natura fervor est : qui, ne urat corpus, si insidat, crebra purgatione subtrahitur. Quis ergo dicat frigidas, quas nemo potest negare plenas caloris, quia sanguinis plenæ sunt? deinde, licet urendi corpora defunctorum usus nostro seculo nullus sit; lectio tamen docet, eo tempore, quo igni dari honor mortuis habebatur, si quando usu venisset, ut plura corpora simul incenderentur, solitos fuisse funerum ministros denis virorum corporibus adjicere singula muliebria; et unius adjutu, quasi natura flammei, et ideo celeriter ardentis, cetera flagrabant. Ita nec veteribus calor mulierum habebatur incognitus. Nec hoc tacebo, quod, cum calor semper generationis causa sit, feminæ ideo celerius, quam pueri, fiunt idoneæ ad generandum, quia calent amplius. Nam et secundum jura publica duodecimus annus in femina, et quartus decimus in puero definit pubertatis ætatem. Quid plura? nonne videmus mulieres, quando nimium frigus est, mediocri veste contentas, nec ita operimentis plurimis involutas, ut viri solent; scilicet naturali calore, contra frigus, quod aer ingerit, repugnante? Ad hæc renidens Symmachus : Bene, inquit, Horus noster tentat videri orator ex Cynico, qui in contrarium vertit sensus, quibus potest muliebris corporis frigus probari. Nam quod pilis, ut viri, non obsidentur, inopia caloris est. Calor est enim, qui pilos creat : unde et eunuchis desunt, quorum naturam nullus negaverit frigidiorem viris. Sed et in corpore humano illæ partes maxime vestiuntur, quibus amplius inest caloris. Læve autem est mulierum corpus, quasi naturali frigore densatum. Comitatur enim algorem densitas, lævitas densitatem. Quod vero sæpe purgantur, non multi, sed vitiosi humoris indicium est. Indigestum est enim et crudum, quod egeritur, et quasi infirmum effluit; nec habet sedem, sed natura quasi noxium et magis frigidum pellitur : quod maxime probatur, quia mu-

ce qui est prouvé principalement par le sentiment de froid qu'il arrive aux femmes d'éprouver pendant cette évacuation : d'où l'on peut inférer que la matière qui s'écoule est une matière froide, et que, l'absence de la chaleur la laissant inanimée, elle ne peut plus séjourner dans un corps vivant. Quant à l'exemple cité, du cadavre féminin qui aidait à brûler les cadavres masculins, ce n'était point par l'effet du calorique, mais par celui de la nature graisseuse et en quelque sorte oléagineuse du corps de la femme. La promptitude avec laquelle la femme devient apte à la génération est le résultat de la faiblesse, et non de la grande chaleur de sa constitution : c'est ainsi que les fruits tendres mûrissent plus promptement que les fruits durs. Mais si tu veux apprécier, par l'acte de la génération, la véritable mesure de la chaleur, considère combien les hommes conservent plus longtemps la faculté d'engendrer que les femmes celle de concevoir; et que ce soit pour toi une mesure certaine de la chaleur ou du froid qui domine dans chaque sexe. Car cette puissance commune à chacun d'eux s'éteint plus promptement dans le corps le plus froid, et persévère plus longtemps dans celui qui est le plus chaud. C'est encore le froid naturel aux femmes qui fait qu'elles supportent plus facilement que les hommes la froideur de l'atmosphère; car les semblables se conviennent réciproquement. C'est donc le tempérament froid qu'elles ont reçu de la nature qui fait que leur corps ne redoute point le froid.

Au reste, que chacun là-dessus pense ce qu'il voudra. Je passe maintenant au rôle d'interrogateur, et c'est encore à Disaire que je m'adresse, comme à un de mes amis les plus tendres, et comme à un des plus savants hommes généralement, et spécialement comme à l'un des plus savants d'entre ceux qui sont présents ici. Dernièrement, je suis allé à mon domaine de Tusculum, à l'époque solennelle où l'on faisait la récolte annuelle des fruits de la vendange. Il fallait voir les esclaves, mêlés avec les paysans, boire du moût qui coulait spontanément ou qu'ils exprimaient, et cependant n'être point saisis par l'ivresse : ce qui m'étonnait surtout de la part de ceux en qui j'avais remarqué qu'une petite quantité de vin suffisait pour leur faire perdre la raison. Je demande donc pourquoi le moût produit si difficilement l'ivresse, ou ne la produit point du tout.

Disaire lui répondit : — Tout ce qui est doux a bientôt rassasié; on n'en conserve pas longtemps le désir, et à la satiété succède le dégoût. Or, le moût n'a que de la douceur, et il n'a aucune suavité. En effet, le vin est doux quand il est jeune; mais en vieillissant, il devient suave. On peut citer le témoignage d'Homère, en preuve qu'il existe une nuance entre ces deux qualités; car il a donné au miel l'épithète de doux, γλυκερῷ, et au vin celle de suave, ἡδέϊ. Ainsi, le moût n'étant encore que doux, sans aucune suavité, par le dégoût qu'il inspire ne permet pas d'en boire une quantité suffisante pour enivrer. Voici une autre preuve, prise dans la nature, que la douceur est contraire à l'ivresse. Les médecins provoquent au vomissement ceux qui ont pris une quantité de vin assez grande pour les mettre en péril; et après le vomissement, afin de combattre les fumées du vin qui est resté dans les veines, ils leur font prendre du pain trempé dans du miel, dont la douceur préserve l'individu des atteintes de l'ivresse. Ainsi donc le moût, qui n'a d'autre propriété que la douceur, ne doit point

lieribus, cum purgantur, etiam algere contingit. Unde intelligitur frigidum esse, quod effluit; et ideo in vivo corpore non manere, quasi inopia caloris exstinctum. Quod muliebre corpus juvabat ardentes viros, non caloris erat, sed pinguis carnis et oleo similis; quod non in illis contingeret ex calore. Quod cito admonentur generationis, non nimii caloris, sed naturæ infirmioris est : ut exilia poma celerius maturescunt, robusta serius. Sed si vis intelligere in generatione veram rationem caloris, considera, viros longe diutius perseverare in generando, quam mulieres in pariendo : et hæc tibi sit indubitata probatio in utroque sexu vel frigoris, vel caloris. Nam vis eadem in frigidiore corpore celerius exstinguitur, in calidiore diutius perseverat. Quod frigus aeris tolerabilius viris ferunt, facit hoc suum frigus : similibus enim similia gaudent. Ideo ne corpus earum frigus horreat, facit consuetudo naturæ, quam sortitæ sunt frigidiorem.

Sed de his singuli, ut volunt, judicent. Ego vero ad sortem venio consulendi, et quod scitu dignum existimo, ab eodem Disario quæro, et mihi usque ad affectum nimio amico, et cum in ceteris, tum in his optime docto. Nuper in Tusculano meo fui, cum vindemiales fructus pro annua solemnitate legerentur. Erat videre permixtos rusticis servos haurire, vel de expresso, vel de sponte fluente, mustum; nec tamen ebrietate capi. Quod in illis præcipue admirabar, quos impelli ad insaniam parvo vino noveram. Quæro, quæ ratio de musto ebrietatem aut tardam fieri faciat, aut nullam? Ad hæc Disarius : Omne, quod dulce est, cito satiat, nec diuturnam desiderii sui fidem tenet, sed in locum satietatis succedit horror. In musto autem sola dulcedo est, suavitas nulla. Nam vinum cum in infantia est, dulce; cum pubescit, magis suave, quam dulce, est. Esse autem harum duarum rerum distantiam, certe Homerus testis est, qui ait :

Μέλιτι γλυκερῷ. καὶ ἡδέϊ οἴνῳ.

Vocavit enim mel dulce, et vinum suave. Mustum igitur, cum necdum suave est, sed tantummodo dulce, horrore quodam tantum sumi de se non patitur, quantum sufficiat ebrietati. Addo aliud, naturali ratione ebrietati dulcedinem repugnare, adeo ut medici eos, qui usque ad periculum distenduntur vino plurimo, cogant vomere : et post vomitum contra fumum vini, qui remansit in venis, panem offerunt melle illitum; et ita hominem ab ebrietatis malo dulcedo defendit. Ideo ergo non inebriat mustum,

enivrer. Cela découle encore de la cause naturelle de la pesanteur du moût, mélange d'air et d'eau, qui par son propre poids tombe et coule bientôt à travers les intestins, sans séjourner dans les lieux où peut se produire l'ivresse. Sans doute que, pendant sa chute, il dépose dans le corps les deux substances qui composent sa nature, l'air et l'eau; mais l'air, étant suffisamment pesant, tombe dans les parties inférieures : quant à l'eau, non-seulement elle n'a point la propriété de troubler la raison, mais même, si quelque partie de la force vineuse tombe dans le corps, elle la délaye et l'éteint. Ce qui prouve qu'il y a de l'eau dans le moût, c'est qu'en vieillissant son volume diminue, tandis que son énergie augmente; parce que, l'eau qui l'adoucissait s'étant évaporee, il ne reste que la pure substance du vin dans toute sa force, sans mélange d'aucune humeur délayante et adoucissante.

CHAPITRE VIII.

De la facilité ou de la difficulté de la digestion de certains aliments; et de quelques autres petites questions extrêmement subtiles.

Furius Albin. — Je veux aussi, pour ma part, donner de l'exercice à notre ami Disaire : Dis-moi, je te prie, pourquoi la saucisse est-elle d'une digestion difficile? la saucisse cependant à été nommée *insicium* (mot formé d'*insectio*, avec retranchement d'une lettre), à cause de la trituration extrêmement menue à laquelle on la soumet, qui doit détruire toutes les parties pesantes de la viande, et avancer en grande partie sa décomposition.

Disaire. — Ce qui rend cette espèce d'aliment difficile à digérer, c'est précisément ce que tu croyais en devoir préparer la digestion. Car la légèreté que lui donne la trituration fait qu'elle surnage au-dessus de la nourriture délayée qu'elle trouve dans l'estomac, et qu'elle n'adhère pas aux parois de celui-ci, dont la chaleur aide la digestion. C'est ainsi que si l'on jette dans l'eau une matière broyée et pétrie, elle y surnage; d'où l'on peut inférer que la nourriture, faisant la même chose au sein du liquide qui se trouve dans l'estomac, se soustrait à l'action de la digestion; et que sa coction est retardée d'autant que la dissolution opérée par la vapeur de l'eau est plus tardive que celle qui est opérée par le feu. D'ailleurs, à proportion que la nourriture est plus broyée, elle renferme plus d'air, lequel doit être épuisé avant que les parties de la chair qu'il laissera libres puissent être dissoutes.

— Je voudrais beaucoup encore, dit Furius, savoir pourquoi certaines viandes compactes sont plus faciles à digérer que d'autres plus légères. Par exemple, la digestion des ragoûts de bœuf est bientôt opérée; tandis que celle de certains poissons est laborieuse.

Disaire lui répondit : — La raison de ceci est la force surabondante de la chaleur qui est dans l'homme, laquelle, si elle rencontre une quantité suffisante de matière, s'en empare facilement, agit sur elle, et par ses efforts parvient bientôt à la dissoudre. Mais si cette matière est trop peu considérable, elle la néglige comme si elle lui échappait, ou bien elle la réduit en cendre plutôt qu'en suc. Ainsi, le feu réduit de gros chênes en charbons ardents, tandis que la paille ne laisse après elle qu'un peu de cendre. Un exemple qui

in quo est sola dulcedo. Sed et hoc de idonea ratione descendit, quod mustum grave est, et flatus et aquæ permixtione, et pondere suo cito in intestina delabitur ac profluit, nec manet in locis obnoxiis ebrietati : delapsum vero relinquit sine dubio in homine ambas qualitates naturæ suæ : quarum altera in statu, altera in aquæ substantia est. Sed flatus quidem, quasi æque ponderosus, in ima delabitur : aquæ vero qualitas non solum ipsa non impellit in insaniam, sed et, si qua vinalis fortitudo in homine resedit, hanc diluit et exstinguit. Inesse autem aquam musto, vel hinc docetur, quod, cum in vetustatem procedit, fit mensura minus, sed acrius fortitudine : quia, exhalata aqua, qua molliebatur, remanet vini sola natura cum fortitudine sua libera, nulla diluti humoris permixtione mollita.

CAPUT VIII.

De facilitate vel difficultate digestionis quorundam ciborum : deque aliis quibusdam quæstiunculis oppido quam argutis.

Post hæc Furius Albinus : Ego quoque pro virili portione Disarium nostrum inexercitum non relinquo. Dicas, quæso, quæ causa difficile digestu facit insicium : quod ab insectione insicium dictum (amissione enim literæ postea, quod nunc habet nomen, obtinuit) cum multum in eo digestionem futuram juverit tritura tam diligens, et quidquid grave erat carnis assumserit, consummationemque ejus multa ex parte confecerit. Et Disarius : Inde hoc genus cibi difficile digeritur, unde putas ei digestionem ante provisam. Levitas enim, quam tritura præstitit, facit, ut innatet udo cibo, quem in medio ventris invenerit, nec adhæreat cuti ventris, de cujus calore digestio promovetur : sic et mox tritum atque formatum, cum in aquam conjicitur, natat. Ex quo intelligitur, quod idem faciens in ventris humore, subducit se digestionis necessitati, et tam sero illic coquitur, quam tardius conficiuntur, quæ vapore aquæ, quam quæ igne solvuntur. Deinde, dum instantius teritur, multus ei flatus involvitur, qui prius in ventre consumendus est : ut tum demum conficiatur, quod remansit de carne jam liberum.

Hoc quoque scire aveo, Furius inquit, quæ faciat causa nonnullos carnes validiores facilius digerere, quam tenues? nam, cum cito coquant offas bubulas, in asperis piscibus concoquendis laborant. In his, Disarius ait, hujus rei auctor est nimia in homine vis caloris : quæ, si idoneam materiem suscipit, libere congreditur, et cito eam in concertatione consumit : levem modo præterit ut latentem, modo in cinerem potius, quam in succum, vertit : ut ingentia robora in carbonum frusta lucentia igne ver-

revient encore à notre sujet, c'est celui d'une forte meule qui broie les grains les plus gros, tandis qu'elle laisse passer tout entiers les plus petits. Le chêne et le sapin sont arrachés par les grands vents, tandis que le roseau résiste facilement à toutes les tempêtes.

Furius, enchanté des ingénieuses réponses de Disaire, voulait encore lui faire plusieurs autres questions, lorsqu'Albinus Cæcina prit la parole : — Je veux aussi, dit-il, obtenir quelque chose des trésors de l'érudition de Disaire : dis-moi, je te prie, pourquoi le sénevé et le poivre, qui, appliqués sur la peau, la percent et produisent une blessure, lorsqu'ils sont avalés n'occasionnent aucune lésion dans l'estomac et dans l'intérieur du corps? Disaire : — Les substances échauffantes et âcres irritent la surface sur laquelle on les applique, parce que leur force n'étant mitigée par le mélange d'aucune autre substance, produit des ravages; au lieu que dans l'estomac cette force est neutralisée au sein des liquides, où ses substances sont délayées. D'ailleurs, elles sont converties en suc par la chaleur de l'estomac, avant d'avoir le temps de produire un effet nuisible.

Cæcina ajouta : — Puisque nous parlons de chaleur, je me souviens d'une chose que j'ai toujours regardée comme méritant une explication. Pourquoi en Égypte, qui est un des pays les plus chauds, le vin, au lieu d'avoir une vertu échauffante, a-t-il naturellement une vertu, je dirais presque refroidissante? — Disaire répondit : Cæcina, tu sais par ta propre expérience que l'eau qu'on puise dans des puits ou dans des fontaines fume en hiver, et qu'elle est très-fraîche en été; ce qui arrive ainsi, parce que l'air répandu autour de nous, échauffé par la température de l'atmosphère, refoule le froid dans les parties inférieures de la terre, et en pénètre les eaux, dont les sources sont profondes. Au contraire, lorsque l'air subit la température de l'hiver, la chaleur concentrée dans l'intérieur de la terre fait fumer les eaux qui naissent à une grande profondeur. Ce qui partout subit des alternatives, à cause de la variété de la température, est permanent en Égypte, dont l'air est toujours échauffé. Or, le froid pénétrant dans l'intérieur de la terre, enveloppe les racines de la vigne, et communique sa qualité au suc auquel elles donnent naissance. Voilà pourquoi les vins d'un pays chaud se trouvent privés de chaleur.

La discussion étant entamée sur la chaleur, dit Cæcina, nous ne la quittons pas facilement. Je voudrais que tu m'expliquasses pourquoi celui qui se plonge dans l'eau chaude est peu tourmenté s'il demeure immobile, tandis que s'il agite l'eau en se remuant, le sentiment de la chaleur devient plus fort? — Disaire : Le contact de l'eau chaude, qui adhère à notre corps, devient bientôt moins vif; ou parce que nous lui communiquons quelque chose de la froideur qui est en nous, ou parce que la peau s'y accoutume ; tandis que le mouvement met sans cesse en contact avec notre corps une eau nouvelle, ce qui interrompt l'habitude dont je parlais tout à l'heure ; et ce renouvellement augmente chaque fois le sentiment de la chaleur.

Pourquoi donc, dit Cæcina, lorsque, pendant l'été, l'air échauffé est mis en mouvement par un éventail, en résulte-t-il de la fraîcheur, et

tuntur : paleæ si in ignem ceciderint, mox solum de eis cinerem restat videri. Habes et hoc exemplum non dissonum, quod potentior mola ampliora grana confringit, integra illa, quæ sunt minutiora, transmittit : vento nimio abies aut quercus avellitur; cannam nulla facile frangit procella.

Cumque Furius, delectatus enarrantis ingenio, plura vellet interrogare, Cæcina se Albinus objecit : Mihi quoque desiderium est habendi paulisper negotii cum tam facunda Disarii doctrina. Dic, oro te, quæ facit causa, ut sinapi et piper, si apposita cuti fuerint, vulnus excitent, et loca perforent; devorata vero nullam ventris corpori inferant læsionem? Et Disarius : Species, inquit, et acres et calidæ superficiem, cui opponuntur, exulcerant, quia integra virtute sua sine alterius rei admixtione utuntur ad noxam : sed si in ventrem recepta sint, solvitur vis earum ventralis humoris alluvione, qua fiunt dilutiores. Deinde prius vertuntur in succum ventris calore, quam ut integra possint nocere.

Cæcina subjecit : Dum de calore loquimur, admoneor rei, quam semper quæsitu dignam putavi, Cur in Ægypto, quæ regionum aliorum calidissima est, vinum non calida, sed pæne dixerim, frigida virtute nascatur? Ad hoc Disarius : Usu tibi, Albine, compertum est, aquas, quæ vel de altis puteis, vel de fontibus hauriuntur, fumare hieme, æstate frigescere. Quod fit non alia de causa, nisi quod aere, qui nobis circumfusus est, propter temporis rationem calente, frigus in terrarum ima demergitur, et aquas inficit, quarum in imo est scaturigo : et contra, cum aer hiemem præfert, calor in interiora demergens, aquis in imo nascentibus dat vaporem. Quod ergo ubique alternatur varietate temporis, hoc in Ægypto semper est, cujus aer semper est in calore. Frigus enim ima petens, vitium radicibus involvitur, et talem dat qualitatem succo inde nascenti. Ideo regionis calidæ vina calore caruerunt.

Tractatus noster, Albinus inquit, semel ingressus calorem, non facile alio digreditur. Dicas ergo volo, cur, qui in aquam descendit calidam, si se non moverit, minus uritur; sed, si agitatu suo aquam moverit, majorem sentit calorem; et toties aqua urit amplius, quoties novus ei motus accesserit? Et Disarius, Calida, inquit, quæ adhæserit nostro corpori, mox præbet tactum sui mansuetiorem, vel quia cuti assuevit, vel quia frigus accepit a nobis. Motus vero aquam novam semper ac novam corpori applicat : et cessante assuetudine, de qua paulo ante diximus, semper novitas auget sensum caloris.

Cur ergo, Albinus ait, æstate cum aer calidus flabro movetur, non calorem, sed frigus, acquirit? eadem enim ratione et in hoc fervorem deberet motus augere. Non eadem ratio est, Disarius inquit, in aquæ et aeris calore.

non pas de la chaleur? car dans ce cas-ci, par la même raison, le mouvement devrait augmenter la chaleur. — Cela est ainsi, répondit Disaire, parce que, dans l'eau et dans l'air, la chaleur ne se trouve point dans les mêmes conditions; ici, c'est la chaleur d'un corps matériel, et une matière intense, lorsqu'elle est en mouvement, envahit de toute sa puissance la surface du corps vers lequel elle est poussée; tandis que là, par suite de l'agitation, l'air devient du vent; le mouvement le liquéfie et en fait du souffle. Ce souffle éloigne ce qui était autour de nous, or c'était de la chaleur, la chaleur étant donc éloignée par le souffle, l'agitation extérieure doit produire la sensation de la fraîcheur.

—

CHAPITRE IX.

Pourquoi ceux qui roulent circulairement sur eux-mêmes éprouvent un tournement de tête? comment le cerveau, qui est privé de sentiment, en est cependant le régulateur dans tous les autres membres; l'on indique en même temps quelles sont les parties du corps humain privées de sensibilité.

Évangelus continuant la série des interrogations: A mon tour, dit-il, je donnerai de l'exercice à notre ami Disaire, si toutefois ses courtes et légères réponses peuvent satisfaire à mes interrogations. Dis-moi, Disaire, pourquoi ceux qui roulent en tournant circulairement sur eux-mêmes éprouvent-ils un tournement de tête et un obscurcissement de la vue, tels que, s'ils continuent, ils finissent par tomber, sans que leur chute soit déterminée par aucun autre mouvement de leur corps? Disaire répondit: Il est sept mouvements que peut faire le corps: ou il se porte en avant, ou il recule en arrière, ou il se détourne à droite ou à gauche, ou il est poussé en haut ou en bas, ou il tourne circulairement. De ces sept mouvements un seul, le mouvement sphérique, dont le ciel, les astres et les autres éléments éprouvent aussi l'impulsion, se rencontre dans les corps divins, tandis que les six premiers sont spécialement familiers aux êtres vivants de la terre. Cependant ceux-ci font quelquefois le septième mouvement. Les six autres mouvements, à raison de leur nature directe, sont incapables de produire d'effet nuisible; mais le septième, c'est-à-dire le mouvement sphérique, par suite de ses fréquentes conversions, trouble et submerge dans les humeurs de la tête l'esprit, qui communique la vie au cerveau, comme au régulateur de toutes les sensations du corps. C'est cet esprit qui, enveloppant le cerveau, communique à chacun des sens son action; c'est lui qui donne la force aux nerfs et aux muscles. Lors donc qu'il est troublé par le mouvement circulaire, et que les humeurs agitées le compriment, il souffre, et cesse ses fonctions; et de là vient que, chez celui qui tourne circulairement, l'ouïe s'émousse et la vue s'obscurcit. Enfin, les nerfs et les muscles ne recevant plus aucune énergie de l'esprit qui doit la leur communiquer, et dont l'action se trouve annulée, le corps entier qu'ils soutiennent, et qui leur doit sa force, croule, privé de son appui. Néanmoins, l'habitude, qu'on appelle ordinairement une seconde nature, fait triompher de tous ces obstacles ceux qui s'exercent fréquemment au mouvement circulaire. Car cet esprit cérébral, dont nous avons parlé plus haut, une fois accoutumé à un mouvement qui n'est plus nouveau pour lui;

Illa enim corporis solidioris est; et crassa materies, cum movetur, integra vi sua superficiem, cui admovetur, invadit: aer motu in ventum solvitur, et liquidior se factus agitatu, flatus efficitur. Porro et flatus illud removet, quod circumfusum nobis erat; (erat autem circa nos calor). Remoto igitur per flatum calore, restat, ut adveniam sensum frigoris præstet agitatus.

—

CAPUT IX.

Cur se in orbem rotantes patiantur vertiginem capitis. Et quomodo cerebrum ipsum sensus expers, sensus tamen in ceteris membris gubernet. Ibique obiter, quæ partes humani corporis sensu careant.

Interpellat Euangelus pergentem consultationem: et, Exercebo, inquit, Disarium nostrum, si tamen minutis illis suis et rorantibus responsionibus satisfaciet consulenti. Dic, Disari, cur qui ita se vertunt, ut sæpe in orbem rotentur, et vertiginem capitis et obscuritatem patiuntur oculorum: postremo, si perseveraverint, ruunt, cum nullus alius motus corporis hanc ingerat necessitatem? Ad hæc Disarius, Septem, inquit, corporei motus sunt: aut enim accedit prorsum, aut retrorsum recedit, aut in dexteram lævamve divertitur, aut sursum promovetur, aut deorsum, aut orbiculatim rotatur. Ex his septem motibus unus tantum in divinis corporibus invenitur: sphæralem dico, quo movetur cœlum, quo sidera, quo cetera moventur elementa. Terrenis animalibus illi sex præcipue familiares sunt; sed nonnunquam adhibetur et septimus. Sed sex illi ut directi, ita et innoxii: septimus, id est, qui gyros efficit, crebro conversu turbat, et humoribus capitis involvit spiramentum, quod animam cerebro, quasi omnes sensus corporis gubernanti, ministrat. Hoc est autem spiramentum, quod ambiens cerebrum, singulis sensibus vim suam præstat, hoc est, quod nervis et musculis corporis fortitudinem præbet. Ergo vertigine turbatum, et simul agitatis humoribus oppressum languescit, et ministerium suum deserit. Inde fit his, qui raptantur in gyros, hebetior auditus, visus obscurior. Postremo nervis et musculis nullam ab eo virtutem, quasi deficiente, sumentibus, totum corpus, quod iis sustinetur et in robur erigitur, desertum jam fulcimentis suis, labitur in ruinam. Sed contra hæc omnia consuetudo, quam secundam naturam pronuntiavit usus, illos juvat, qui in tali motu sæpe versantur. Spiramentum enim cerebri, quod paulo

continue ses fonctions sans être troublé; en sorte que ce mouvement-là même ne produit aucun effet nuisible sur ceux qui s'y sont habitués.

Évangélus : — Je te tiens, Disaire, dans mes filets; et, si je ne me trompe, cette fois tu ne m'échapperas pas. J'ai entendu souvent tes collègues dans ton art, et toi-même, dire qu'il n'y avait point de sensibilité dans le cerveau, mais que, comme les os, les dents, les cheveux, il était privé de sentiment. Est-il vrai que vous le soutenez ainsi, ou bien le nies-tu? — Cela est vrai, répondit Disaire.—Te voilà donc pris. Car, même en t'accordant (ce qui est pourtant difficile à se persuader) qu'il y ait dans l'homme, autre chose que les cheveux qui soit privé de sentiment, comment as-tu pu dire tout à l'heure que le cerveau est le régulateur de tous les sens, puisque tu avoues toi-même qu'il n'existe point en lui de sensation? Peut-on excuser l'audace d'une telle contradiction, ou la légèreté frappante de tes discours?

Disaire répondit en souriant : — Les filets dans lesquels tu me tiens enveloppé, Évangélus, sont trop lâches, et leurs mailles trop écartées; car tu m'en verras échapper sans efforts. La nature a voulu que les parties qui sont très-sèches ou très-humides ne fussent pas susceptibles de sensibilité. Les os, les dents, les ongles, les cheveux, sont tellement condensés par une grande siccité, qu'ils ne sont point accessibles aux impressions de cet esprit qui communique la sensibilité. La graisse, la moelle et le cerveau sont tellement amollis et plongés dans l'humidité, que cette même impression, que la siccité repousse, ne peut être retenue au sein de cet amollissement. C'est ce qui fait que la sensibilité n'a pu exister dans la graisse, dans la moelle et dans le cerveau, tout comme dans les dents, les ongles, les os et les cheveux; et de même que l'amputation des cheveux n'occasionne aucune douleur, de même il n'en éprouverait pas la sensation celui à qui l'on trancherait une dent, un os, une portion de graisse, de moelle, ou de cerveau. Cependant nous voyons, diras-tu, ceux à qui l'on coupe des os éprouver des tourments; et les hommes sont souvent torturés par des douleurs aux dents. Personne ne nie cela. Mais, pour couper un os, il faut couper la membrane qui l'enveloppe; et c'est cette section qui fait éprouver de la douleur. Quand la main du médecin a franchi cette partie, l'os et la moelle que celui-ci contient subissent l'amputation avec la même insensibilité que les cheveux. Lorsqu'on souffre des maux de dents, le sentiment de la douleur n'est point dans l'os de la dent, mais dans la chair où elle est emboîtée. Toute la partie de l'ongle excroissante hors de la chair peut être coupée sans aucune sensation; mais celle qui est adhérente à la chair occasionne de la douleur, si elle est tranchée, non en elle-même, mais dans la partie où elle est fixée. De même aussi le cheveu dont on coupe la partie extérieure, est insensible à la douleur; mais, si on l'arrache il communique une sensation à la chair dont il est séparé. De même enfin, l'attouchement du cerveau fait éprouver à l'homme de la souffrance, et souvent lui donne la mort, non par sa propre sensation, mais par celle de la membrane qui l'enveloppe, laquelle donne lieu à la douleur.

J'ai dit quelles sont les parties du corps humain qui sont privées de sentiment, et j'en ai indiqué les causes. Le reste de ma tâche consiste

ante diximus, assuetum rei jam non sibi novæ, non pavescit hunc motum, nec ministeria sua deserit. Ideo consuetis etiam iste agitatus innoxius est.

Et Euangelus : Irretitum te jam, Disari, teneo : et, si vere opinor, nusquam hodie effugies. Et alios enim in arte tibi socios, et ipsum te audivi sæpe dicentem, cerebro non inesse sensum; sed ut ossa, ut dentes, ut capillos, ita et cerebrum esse sine sensu. Verumne est, hæc vos dicere solitos? an ut falsum refelles? Verum, ait ille. Ecce jam clausus es. Ut enim concedam tibi, præter capillos in homine aliquid esse sine sensu, quod non facile persuasu est; tamen cur sensus omnes paulo ante dixisti a cerebro ministrari, cum, cerebro non inesse sensum, ipse fatearis? potestne excusare hujus contrarietatis ausum vel vestri oris nota volubilitas? Et Disarius renidens : Retia, quibus me involutum tenes, nimis rara sunt, nimis patula; ecce me, Euangele, sine nisu inde exemtum videbis. Opus naturæ est, ut sensum vel nimium sicca, vel nimium humecta non capiant. Ossa, dentes cum unguibus et capillis, nimia siccitate ita densata sunt, ut penetrabilia non sint effectui animæ, qui sensum ministrat. Adeps, medulla, et cerebrum ita in humore atque mollitie sunt, ut eumdem effectum animæ, quem siccitas illa non recipit, mollities ista non teneat. Ideo tam dentibus, unguibus, ossibus et capillis, quam adipi, medullis, et cerebro sensus inesse non potuit. Et sicut sectio capillorum nihil doloris ingerit : ita si secetur vel dens, vel os, seu adeps, seu cerebrum, seu medulla, aberit omnis sensus doloris. Sed videmus, inquies, tormentis affici, quibus secantur ossa, torqueri homines et dolore dentium. Hoc verum esse, quis abneget? sed, ut os secetur, omentum, quod impositum est ossi, cruciatum, dum sectionem patitur, importat. Quod cum medici manus transit, os jam cum medulla, quam continet, habet indolentiam, sectioni similem capillorum. Et cum dentium dolor est, non os dentis in sensu est, sed caro, quæ continet dentem. Nam et unguis, quantus extra carnem crescendo pergit, sine sensu secatur : qui carni adhæret, jam facit, si secetur, dolorem, non suo, sed sedis suæ corpore. Sicut capillus, dum superior secatur, nescit dolorem; si avellatur, sensum accipit a carne, quam deserit. Et cerebrum, quod tactu sui hominem vel torquet, vel frequenter interimit, non suo sensu, sed vestitus sui, id est, omenti, hunc importat dolorem. Ergo diximus quæ in homine sine sensu sint; et quæ hoc causa faciat, indicatum est.

Reliqua pars debiti mei de eo est, cur cerebrum, cum sensum non habeat, sensus gubernet. Sed de hoc quoque tentabo, si potero esse solvendo. Sensus, de quibus lo-

à expliquer comment le cerveau, qui est privé de sentiment, est cependant le régulateur des sensations. Les sens, dont nous avons à parler, sont au nombre de cinq : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, et le tact. Ces sens sont inhérents aux corps, et ils ne sont propres qu'aux seuls corps périssables : car les corps divins n'ont aucune espèce de sens, tandis que tous les corps, même les divins, ont une âme plus divine encore. Si donc l'excellence des corps divins rend les sens indignes d'eux, comme n'étant convenables qu'à des corps périssables, combien plus l'âme se trouvera-t-elle trop élevée pour avoir besoin des sens? Or, pour constituer un homme et en faire un être vivant, il faut une âme qui illumine un corps. Elle l'illumine en habitant en lui ; et sa résidence est dans le cerveau. Sphérique de sa nature et nous venant d'en haut, l'âme occupe aussi la partie sphérique et la plus élevée du corps humain, laquelle est en même temps privée de sensibilité, dont l'âme n'a pas besoin. Mais comme la sensibilité est nécessaire à la partie animale, un esprit est placé dans les cavités du cerveau, esprit au moyen duquel l'âme communique ses effets, et dont les fonctions sont de produire et de gouverner les sensations. De ces cavités, que les anciens médecins ont appelées ventricules du cerveau, naissent sept paires de nerfs, auxquelles vous donnerez en latin le nom qu'il vous plaira. Pour nous, nous appelons en grec *syzygie* l'assemblage de deux nerfs qui partent ensemble du même lieu, et viennent aboutir au même point. Les sept paires de nerfs partant donc de la cavité du cerveau remplissent les fonctions de canaux, qui vont distribuer, chacun en son lieu, d'après les lois de la nature, le souffle et la sensation, et communiquent ainsi cette propriété aux membres les plus rapprochés, comme à ceux qui s'écartent le plus de l'esprit animal. La première paire de ces nerfs se dirige vers les yeux, et leur donne la faculté de distinguer les divers objets et de discerner les couleurs; la seconde se dirige en se partageant vers les deux oreilles, dans lesquelles elle produit la notion des sons ; la troisième entre dans le nez, et lui communique la vertu de l'odorat; la quatrième va occuper le palais, par où nous apprécions le goût des choses; la cinquième communique son action à tout le corps, car toutes les parties du corps discernent les objets mous d'avec les objets durs, ceux qui sont froids d'avec ceux qui sont chauds. La sixième paire de nerfs partant du cerveau vient aboutir à l'estomac, auquel la sensibilité est essentiellement nécessaire pour invoquer ce dont il a besoin, repousser le superflu, et pour être enfin à lui-même, dans l'homme sobre, son propre modérateur. La septième paire de nerfs répand le sentiment dans la moelle épinière, qui est chez l'animal ce qu'est la quille dans le navire, et qui joue un rôle si utile et si important, que les médecins l'on appelée *le long cerveau*. De là aussi, comme du cerveau, partent divers canaux qui concourent aux trois actes que se propose l'âme. Car il est trois choses que l'âme a pour but de procurer au corps animal : qu'il vive; que sa vie soit bien organisée; et que, par la succession, l'immortalité lui soit assurée. L'action de l'âme pour ces trois objets est communiquée, comme je l'ai dit, par la moelle épinière, qui fournit la force, suivant les moyens dont j'ai parlé, au cœur, au foie, et aux organes de la respiration; trois

quimur, quinque sunt : visus, auditus, odoratus, gustus et tactus. Hi aut corporei sunt, aut circa corpus, solisque sunt caducis corporibus familiares. Nulli enim divino corpori sensus inest : anima vero omni corpore, vel si divinum est, ipsa divinior est. Ergo si dignitas divinorum corporum sensum dedignatur, quasi aptum caducis : multo magis anima majoris est majestatis, quam ut sensu egeat. Ut autem homo constet et vivum animal sit, animal præstat, quæ corpus illuminat. Porro illuminat inhabitando; et habitatio ejus in cerebro est. Sphæralis enim natura, et ad nos veniens de alto, partem in homine et altam, et sphæralem tenuit, et quæ sensu careat, qui non est animæ necessarius. Sed quia necessarius animali est, locat in cavernis cerebri spiramentum de effectibus suis : cujus spiramenti natura hæc est, ut sensus ingerat, et gubernet. De his ergo cavernis, quas ventres cerebri nostra vocavit antiquitas, nascuntur nervorum septem συζυγίαι : cui rei nomen, quod ipse voles, Latinum facito. Nos enim συζυγίαν nervorum vocamus, cum bini nervi pariter emergunt, et in locum certum desinunt. Septem igitur nervorum συζυγίαι, de cerebri ventre nascentes, vicem implent fistularum, spiramentum sensificum ad sua quæque loca naturali lege ducentes, ut sensum vicinis et longe positis membris animalis infundant. *Prima* igitur συζυγία nervorum talium petit oculos, et dat illis agnitionem specierum, et discretionem colorum. *Secunda* in aures diffunditur; per quam eis innascitur notitia sonorum. *Tertia* naribus inseritur, vim ministrans odorandi. *Quarta* palatum tenet; quo de gustatibus judicatur. *Quinta* vi sua omne corpus implet : omnis enim pars corporis mollia et aspera, frigida et calida discernit. *Sexta* de cerebro means stomachum petit; cui maxime sensus est necessarius, ut, quæ desunt, appetat, superflua respuat, et in homine sobrio se ipse moderetur. *Septima* συζυγία nervorum infundit sensum spinali medullæ; quæ hoc est animali, quod est navi carina : et adeo usu aut dignitate præcipua est, ut *longum cerebrum* a medicis sit vocata. Ex hac denique, ut ex cerebro, diversi nascuntur meatus, virtutem tribus animæ propositis ministrantes. Tria sunt enim, quæ ex animæ providentia accipit corpus animalis : ut vivat, ut decore vivat, et ut immortalitas illi successione quæratur. His tribus propositis, ut dixi, animæ per spinalem medullam præbetur effectus. Nam cordi, et jecori, et spirandi ministeriis, quæ omnia ad vivendum pertinent, vires de spinalibus, quos dixi, meatibus ministrantur : nervis etiam manuum,

objets qui appartiennent à l'essence de la vie. C'est aussi par ces canaux que reçoivent des forces les nerfs des mains et des pieds, et des autres parties du corps qui constituent l'organisation régulière de la vie ; et c'est enfin pour assurer au corps une succession, que, de cette même moelle épinière, d'autres nerfs se dirigent vers les parties naturelles ou vers la matrice, afin de les rendre capables de remplir leur fonction. C'est ainsi qu'aucune partie du corps humain n'est privée de l'influence de la moelle épinière, ou de celle de l'esprit qui est placée dans la cavité du cerveau ; et voilà comment on explique que le cerveau, qui est privé de sentiment, soit néanmoins le point d'où il se répand dans tout le corps.

— C'est très-bien, dit Évangélus ; notre petit Grec nous a expliqué si clairement les choses que la nature avait couvertes de ses voiles, que nous croyons voir de nos yeux ce que ses discours n'ont fait que nous décrire. Mais je cède la parole à Eusthate, auquel j'ai usurpé son tour d'interroger. — Eusthate : qu'Eusèbe, le plus disert des hommes, ou que tout autre qui le désirera, s'empare maintenant de l'interrogation ; pour moi, j'y vaquerai par la suite, dans un moment plus loisible.

CHAPITRE X.

Pourquoi la calvitie et la blancheur des cheveux commencent toujours par envahir la partie antérieure de la tête ; et pourquoi les femmes et les eunuques ont la voix plus grêle que les hommes.

Disaire, nous disserterons donc ensemble, dit Eusèbe, sur cet âge à la porte duquel nous sommes près de frapper tous deux. Lorsqu'Homère dit des vieillards qu'ils ont les tempes blanches, je demande si, à la manière des poëtes, il prend cette partie pour la tête entière, ou bien s'il a eu quelque motif d'attribuer la blancheur à cette partie spécialement. — Disaire : En cela, comme dans tout le reste, éclate l'exactitude du poëte divin ; car la partie antérieure de la tête est plus humide que l'occiput, et c'est à cause de cela que la blancheur commence par cet endroit à se manifester. — Si la partie antérieure, répliqua Eusèbe, est la plus humide, pourquoi est-elle si exposée à la calvitie, qui n'est produite que par la siccité ? — L'objection, dit Disaire, est faite à propos ; mais la solution n'en est pas moins claire. La nature a fait les parties antérieures de la tête les moins compactes, afin que les émanations fumeuses ou superflues du cerveau pussent s'évaporer par un plus grand nombre de voies. De là vient qu'on remarque sur les crânes desséchés des hommes une espèce de suture, par laquelle, si j'ose m'exprimer ainsi, sont liés ensemble les deux hémisphères dont est formée la tête. Or, l'humidité fait place à la siccité dans les individus chez lesquels ces voies sont les plus ouvertes ; et si leurs cheveux blanchissent plus tard, ils n'échappent point à la calvitie. — Eusèbe : Si c'est la siccité qui produit la calvitie, et que les parties postérieures de la tête soient, comme tu l'as dit, les plus sèches, pourquoi ne voyons-nous jamais l'occiput devenir chauve ? — Disaire répondit : La siccité de l'occiput n'est point un vice, c'est une chose naturelle ; car il est tel chez tous les individus. Or la calvitie n'est produite que par la siccité qui résulte de cette mauvaise complexion, que les Grecs appellent *dyscratie*. Ainsi, ceux qui ont les cheveux crépus, ce qui est un effet de la sécheresse de leur tête, blan-

pedum, aliarumve partium, per quas decore vivitur, virtus inde præstatur. Et ut ex his successio procuretur, nervi ex eadem spinali medulla pudendis et matrici, ut suum opus impleant, ministrantur. Ita nulla in homine pars corporis sine spiramento, quod in ventre cerebri locatum est, et sine spinalis medullæ beneficio constat. Sic ergo fit, ut cum ipsum cerebrum sensu careat, sensus tamen a cerebro in omne corpus proficiscatur. Euge Græculus noster, Evangelus ait, tam plane nobis ostendit res opertu naturæ tectas, ut, quidquid sermo descripsit, oculis videre videamur. Sed Eustathio jam cedo, cui præripui consulendi locum. Eustathius : Modo vel vir omnium disertissimus Eusebius, vel quicunque volent alii, ad exercitium consultationis accedant ; nos postea liberiore otio congrediemur.

CAPUT X.

Qui fiat, ut calvitium pariter atque canities anteriores capitis partes primum invadant. Deinde, cur feminis atque eunuchis vox sit, quam viris, exilior?

Ergo, ait Eusebius, habendus mihi sermo, Disari, tecum de ætate, cujus januam jam pæne ambo pulsamus. Homerus, cum senes πολιοκροτάφους vocat, quæro ; utrum ex parte poetico more totum caput significare velit, an ex aliqua ratione canos huic præcipue parti capitis assignet ? Et Disarius : Et hoc divinus ille vates prudenter, ut cetera. Nam pars anterior capitis humidior occipitio est ; et inde crebro solet incipere canities. Et si pars anterior, ait ille, humidior est, cur calvitium patitur, quod non nisi ex siccitate contingit ? Opportuna, inquit Disarius, objectio ; sed ratio non obscura est. Partes enim priores capitis fecit natura rariores, ut, quidquid superflui aut fumei flatus circa cerebrum fuerit, evanescat per plures meatus : unde videmus in siccis defunctorum capitibus velut quasdam suturas, quibus hemisphæria, ut ita dixerim, capitis alligantur. Quibus igitur illi meatus fuerint ampliores, humorem siccitate mutant, et ideo tardius canescunt, sed non calvitio carent. Si ergo siccitas calvos efficit, et posteriora capitis sicciora esse dixisti ; cur calvum occipitium nunquam videmus ? Ille respondit : Siccitas occipitii non ex vitio, sed ex natura est. Ideo omnibus sicca sunt occipitia. Ex illa autem siccitate calvitium nascitur, quæ per malam temperiem, quam Græci δυσκρασίαν solent vocare, contingit. Unde, quibus capilli sunt crispi, quia ita temperati

chissent tardivement, mais deviennent bientôt chauves; au contraire, ceux dont les cheveux sont rares ne les perdent pas facilement, parce qu'ils sont nourris par le fluide appelé *flegme;* mais ils blanchissent bientôt, et cela parce qu'ils se teignent de la couleur du fluide qui les nourrit. — Eusèbe : Si c'est à cause de l'abondance des humeurs que blanchissent les cheveux des vieillards, pourquoi attribue-t-on à la vieillesse une si grande siccité? — Parce que pendant la vieillesse, répondit Disaire, la chaleur naturelle se trouvant éteinte par le temps, le tempérament devient froid, ce qui donne naissance à des humeurs froides et superflues. D'ailleurs, le fluide vital se dessèche par la longévité. Ainsi la vieillesse est affectée de la sécheresse, en ce sens qu'elle manque de ce fluide naturel, et que son humidité ne consiste qu'en une abondance d'humeurs vicieuses, procréées par la froidure du tempérament. C'est aussi la raison pour laquelle l'âge avancé est sujet aux insomnies, parce que le sommeil, qui est produit principalement par l'humidité du corps, ne saurait l'être par l'humidité qui n'est point naturelle. La constitution de l'enfance est humide, parce qu'il y a abondance de fluide naturel, mais non superfluité. C'est à cause de cette grande humidité que les cheveux des enfants ne blanchissent jamais, parce que leur flegme n'est point alimenté par la froidure, mais par le fluide vital et naturel. Car tout fluide qui résulte du froid de l'âge, ou qui est produit par quelque autre vice, est superflu, et par conséquent nuisible. Nous voyons les dangers extrêmes auxquels une pareille humidité expose les femmes, si elle n'est pas fréquemment évacuée. C'est elle qui affaiblit les jambes des eunuques, dont les os nageant toujours, pour ainsi dire, dans une humidité surabondante, sont privés de la vigueur naturelle, et plient facilement, parce qu'ils ne peuvent supporter le poids du corps dont ils sont chargés, comme le jonc se courbe sous le faix qu'on lui impose.

Eusèbe : — Puisque la discussion sur la superfluité des humeurs nous a conduits des vieillards aux eunuques, je veux que tu me dises pourquoi la voix de ces derniers est si aiguë, que, lorsqu'on ne les voit pas, on peut la confondre avec celle des femmes? — C'est encore, répondit Disaire, l'abondance superflue de l'humidité qui produit cet effet. Car cette humidité, épaississant l'artère par laquelle monte le son de la voix, en rétrécit le passage; et voilà pourquoi la voix des femmes et celle des eunuques est aiguë, tandis que celle des hommes est grave, parce qu'elle trouve une ouverture libre et béante dans toute la capacité de l'artère. Une semblable froidure de tempérament produit dans les femmes et dans les eunuques une pareille abondance d'humeurs superflues; c'est ce que prouve l'embonpoint qu'ils acquièrent également, et le développement presque égal qu'atteignent les mamelles chez les uns comme chez les autres.

CHAPITRE XI.

Pourquoi la honte et la joie font rougir, et pourquoi la crainte fait pâlir.

Quand Disaire eut cessé de parler, c'était au tour de Servius d'interroger, lorsque sa timidité naturelle alla jusqu'au point de le faire rougir; et Disaire lui dit : — Courage, Servius, rasséréne

sunt, ut capite sicciores sint, tarde canescunt, cito in calvitium transeunt : contra, qui capillo sunt rariore, non eo facile nudantur, nutriente humore, quod φλέγμα vocitatur; sed fit illis cita canities. Nam ideo albi sunt cani, quia colorem humoris, quo nutriuntur, imitantur. Si ergo senibus abundantia humoris capillos in canitiem tingit; cur senecta opinionem exactæ siccitatis accepit? Quia senecta, inquit ille, exstincto per vetustatem naturali calore, fit frigida : et ex illo frigore gelidi et superflui nascuntur humores. Ceterum liquor vitalis longævitate siccatus est : inde senecta sicca est inopia naturalis humoris; humecta est abundantia vitiosi ex frigore procreati. Hinc est, quod ex vigiliis ætas gravior afficitur; quia somnus, qui maxime ex humore contingit, de non naturali humore nascitur. Sicut est multus in infantia, quæ humida est, abundantia non superflui, sed naturalis humoris. Eadem ratio est, quæ pueritiam canescere non patitur, cum sit humectissima; quia non ex frigore nato phlegmate humida est, sed illo naturali et vitali humore nutritur. Ille enim humor, qui aut de ætatis frigore nascitur, aut cujuslibet vitiositatis occasione contrahitur, ut superfluus, ita et noxius est. Hunc videmus in feminis, nisi crebro egeratur, extrema minitantem; hunc in eunuchis debilitatem tibiis ingerentem : quorum ossa, quasi semper in superfluo humore natantia; naturali vigore caruerunt; et ideo facile intorquentur, dum pondus superpositi corporis ferre non possunt : sicut canna, pondere sibi imposito, curvatur.

Et Eusebius : Quoniam nos a senectute usque ad eunuchos traxit superflui humoris disputatio, dicas volo, cur ita acutæ vocis sint, ut sæpe mulier, an eunuchus loquatur, nisi videas, ignores? Id quoque facere superflui humoris abundantiam, ille respondit. Ipse enim ἀρτηρίαν, per quam sonus vocis ascendit, efficiens crassiorem, angustat vocis meatum : et ideo vel feminis, vel eunuchis vox acuta est; viris gravis, quibus vocis transitus habet liberum et ex integro patentem meatum. Nasci autem in eunuchis et in feminis ex pari frigore parem pæne importuni humoris abundantiam, etiam hinc liquet, quod utrumque corpus sæpe pinguescit : certe ubera prope similiter utrisque grandescunt.

CAPUT XI.

Cur ii, quos pudet, aut qui gaudent, rubescant : at metuentes pallor invadat.

His dictis, cum ad interrogandum ordo Servium jam vocaret, naturali pressus ille verecundia usque ad proditionem coloris erubuit. Et Disarius : Age, Servi, non so-

ton front! Puisque tu surpasses en science, non-seulement tous les jeunes gens de ton âge, mais même tous les vieillards, bannis cette pudeur qu'atteste la rougeur de ton visage, et disserte librement avec nous sur ce qui te viendra dans l'esprit. Tu ne nous instruiras pas moins par tes interrogations, que si tu répondais toi-même à celles d'autrui. — Comme il garda le silence encore quelque temps, Disaire l'excita à le rompre par de pressantes invitations. — Eh bien! dit Servius, je t'interroge sur ce que tu dis qui vient de m'arriver: pourquoi la pudeur que l'âme éprouve produit la rougeur de la surface du corps? —Disaire: Lorsque quelque chose excite en nous une honnête pudeur, la nature, en se portant vers les extrémités, pénètre dans notre sang qui se trouble, et l'agite de manière à ce que la peau en est colorée; et voilà ce qui produit la rougeur. Les physiciens disent encore que la nature, lorsqu'elle éprouve le sentiment de la pudeur, se couvre du sang, comme d'un voile; et c'est pourquoi nous voyons souvent celui qui rougit mettre sa main devant son visage. Tu ne douteras point de cette raison, lorsque tu sauras que la rougeur n'est autre chose que la couleur du sang.

Servius répliqua : — Et ceux qui éprouvent un sentiment de joie, pourquoi rougissent-ils? — Disaire: La joie vient du dehors de nous; la nature se porte avec impétuosité vers elle; le sang la suit, comme partageant le sentiment de son bonheur, et colore la peau. C'est ce qui produit, ainsi que dans le cas précédent, la rougeur du teint.

Servius. — Pourquoi, au contraire, ceux qui éprouvent le sentiment de la crainte pâlissent-ils? — Ceci n'est point obscur, répondit Disaire; car lorsqu'elle craint quelque chose de l'extérieur, la nature se retire dans son intérieur. C'est ainsi que nous-mêmes, lorsque nous appréhendons quelque chose, nous cherchons les ténèbres et les lieux qui peuvent nous cacher. Ainsi donc la nature, tendant à descendre pour trouver à se cacher, entraîne avec soi le sang, qui lui sert comme de char pour la transporter : sa retraite laisse sur la peau un fluide plus clair, et c'est ce qui fait que celle-ci pâlit. C'est par une raison analogue que ceux qui craignent tremblent. La force vitale, se concentrant dans l'intérieur, abandonne les nerfs qui la communiquaient aux membres; et ceux-ci sont agités par les secousses de la crainte. C'est encore ainsi que le relâchement du ventre accompagne la frayeur, parce que les muscles, qui tenaient fermés les conduits des excréments, abandonnés par la force vitale qui se concentre intérieurement, lâchent les liens qui devaient retenir les excréments jusqu'à l'opportunité de la digestion. — Servius donna son assentiment à ces réponses par un respectueux silence.

CHAPITRE XII.

De quinze questions proposées par Aviénus à Disaire.

Aviénus : — Puisque mon tour est venu de faire, comme les autres, des interrogations, je veux ramener sur des sujets relatifs aux festins la conversation, qui s'était beaucoup écartée de la table pour passer à d'autres questions. En voyant servir de la viande salée, que nous appelons lard (*laridum*), mot composé, je pense, de *large aridum* (très-sec), je me suis proposé souvent de rechercher pourquoi le mélange du sel avec la viande la conserve pendant si long-

lum adolescentium, qui tibi æquævi sunt, sed senum quoque omnium doctissime, commascula frontem; et sequestrata verecundia, quam in te facies rubore indicat, confer nobiscum libere, quod occurrerit; interrogationibus tuis non minus doctrinæ collaturus, quam si aliis consulentibus ipse respondeas. Cumque diutule tacentem crebris ille exhortationibus excitaret; Hoc, inquit Servius, ex te quæro, quod mihi contigisse dixisti; quæ faciat causa, ut rubor corpori ex animi pudore nascatur? Et ille, Natura, inquit, cum quid ei occurrit honesto pudore dignum, imum petendo penetrat sanguinem : quo commoto, atque diffuso, cutis tingitur; et inde nascitur rubor. Dicunt etiam physici, quod natura pudore tacta, ita sanguinem ante se pro velamento tendat, ut videmus quemque erubescentem manum sibi ante faciem frequenter opponere. Nec dubitare de his poteris, cum nihil aliud sit rubor, nisi color sanguinis. Addit Servius : Et qui gaudent, cur rubescunt? Et Disarius, Gaudium, inquit, extrinsecus contingit : ad hoc animoso occursu natura festinat, quam sanguis comitando, quasi alacritate integritatis suæ compotem, tingit cutem; et inde similis color nascitur. Idem refert : Contra, qui metuunt, qua ratione pallescunt? Nec hoc, Disarius ait, in occulto est : natura enim, cum quid de extrinsecus contingentibus metuit, in altum tota demergitur : sicut nos quoque, cum timemus, latebras et loca nos occulentia quærimus. Ergo tota descendens ut lateat, trahit secum sanguinem, quo velut curru semper vehitur. Hoc demerso, humor dilutior cuti remanet; et inde pallescit. Ideo timentes et tremunt, quia virtus animæ introrsum fugiens nervos relinquit, quibus tenebatur fortitudo membrorum; et inde saltu timoris agitantur. Hinc et laxamentum ventris comitatur timorem; quia musculi, quibus claudebantur retrimentorum meatus, fugientis introrsum animæ virtute deserti, laxant vincula, quibus retrimenta usque ad digestionis opportunitatem continebantur. Servius his dictis venerabiliter assensus, obticuit.

CAPUT XII.

De quæstionibus quindecim, Disario ab Avieno propositis.

Tunc Avienus : Quia me ordo, ait, ad similitudinem consultationis applicat, reducendus mihi est ad convivium sermo, qui longius a mensa jam fuerat evagatus, et ad alias transierat quæstiones. Sæpe apposita salita carne, quam « laridum » vocamus, ut opinor, « quasi large ari-

temps; et quoique je puisse en entrevoir de moi-même la cause, j'aime mieux en acquérir la certitude de celui qui s'occupe de l'étude de la nature du corps. Disaire : — Tout corps tend par sa propre nature à se flétrir et à se dissoudre; et, à moins qu'il ne soit retenu par quelque lien, il se désorganise facilement. Ce lien existe tant que dure la vie, au moyen du renouvellement de l'air, par lequel les poumons qui engendrent le souffle s'alimentent continuellement, en en aspirant sans cesse de nouveau. L'absence de la vie ayant fait cesser cet acte, les membres se flétrissent, le corps s'affaisse, cédant à son propre poids. Alors aussi le sang, qui, tant qu'il a été doué de chaleur donnait de la vigueur aux membres, se putréfie par l'absence de cette chaleur. Ne se contenant plus dans les veines, il s'écoule au dehors; et, de leurs canaux ainsi relâchés, dégoutte un pus fétide. Ce sont ces effets que prévient le mélange du sel dans les corps. En effet, le sel est de sa nature sec et chaud; sa chaleur empêche la dissolution du corps; sa siccité comprime ou absorbe l'humidité. Ce dernier point est facile à démontrer par l'exemple suivant : Faites deux pains d'une pareille grandeur, l'un salé et l'autre sans sel, vous trouverez le second plus pesant que le premier; ce qui est l'effet de l'humidité, que la privation du sel y laisse séjourner.

Aviénus. Je veux demander à mon ami Disaire « pourquoi, tandis que le vin clarifié est plus « vigoureux, il a cependant moins de force pour « se conserver; et en même temps pourquoi il « trouble si promptement celui qui le boit, tan- « dis qu'il tourne facilement, si on le conserve? »

— Ce vin trouble promptement, répondit Disaire, celui qui le boit, parce qu'il pénètre plus facilement dans ses veines, à proportion qu'il a été liquéfié par l'épuration de la lie; d'un autre côté, il se tourne facilement, parce que, ne trouvant à s'appuyer sur aucun soutien, il est exposé de toutes parts à ce qui peut lui nuire; car la lie est comme la racine du vin, qu'elle maintient, alimente, et auquel elle fournit des forces.

Je te demande maintenant, dit Aviénus, « pour- « quoi en toutes choses, excepté dans le miel, la « lie tombe au fond, et pourquoi le miel seul dé- « charge sa lie par en haut? » — Disaire répondit : La lie, étant une substance épaisse et terreuse, est plus pesante que tous les liquides, le miel excepté. Aussi, chez les premiers, sa pesanteur la fait couler à fond, tandis que, se trouvant plus légère que ce dernier, elle est chassée du lieu où elle se trouve vers la surface.

Aviénus. — De ce qui vient d'être dit naissent des questions du même genre. « Pourquoi, Di- « saire, le vin et le miel sont-ils réputés meilleurs « à des époques différentes? le miel, lorsqu'il est « plus récent; le vin, lorsqu'il est plus vieux? » De là est venu ce proverbe des gourmets : Pour bien faire le *mulsum* (vin doux), il faut mêler de l'Hymette nouveau avec du vieux Falerne. — La raison de ceci, répondit Disaire, c'est la nature différente des deux liquides. Le vin est humide, et le miel sec. Si tu doutes de mon assertion, considère leur emploi en médecine. On prépare avec du vin les remèdes destinés à humecter le corps; et l'on épure avec du miel ceux qui sont destinés à le dessécher. Ainsi

dum, » quærere mecum ipse constitui, qua ratione carnem ad diuturnitatem usus admixtio salis servet. Hoc licet æstimare mecum possim; malo tamen ab eo, qui corporibus curat, certior fieri. Et Disarius : Omne corpus suapte natura dissolubile et marcidum est; et, nisi quodam vinculo contineatur, facile defluit. Continetur autem, quamdiu inest anima, reciprocatione aeris, qua vegetantur conceptacula spiritus, dum semper novo spirandi nutriuntur alimento. Hoc cessante per animæ discessum, membra marcescunt, et omne pondere suo conflictum corpus obteritur. Tum sanguis etiam, qui, quamdiu fuit compos caloris, dabat membris vigorem, calore discedente versus in saniem, non manet intra venas, sed foras exprimitur : atque ita laxatis spiramentis, effluit tabes fæculenta. Id fieri sal admixtus corpori prohibet. Est enim natura siccus et calidus: et fluxum quidem corporis calore contrahit, humorem vero siccitate vel coercet, vel exsorbet. Certe humorem sale differri, sive consumi, fit hinc cognitu facile, quod, si duos panes pari magnitudine feceris, unum sale aspersum, sine sale alterum, invenies indigentem salis pondere propensiorem, scilicet humore in eo per salis penuriam permanente.

Et hoc a Disario meo quæsitum volo, « cur defæcatum « vinum validius sit viribus, sed infirmius ad permanen- « dum; et tam bibentem cito permovet, quam ipsum, si « manserit, facile mutatur? » Quod cito, inquit Disarius, permovet, hæc ratio est, quia tanto penetrabilius in venas efficitur bibentis, quanto fit liquidius, fæce purgata. Ideo autem facile mutatur, quod nullo firmamento nixum undique sui ad noxam patet. Fæx enim vino sustinendo et alendo, et viribus sufficiendis, quasi radix ejus est.

Et hoc quæro, Avienus ait, « cur fæx in imo subsidit « omnium, nisi mellis : mel solum est, quod in summum « fæcem exspuat? » Ad hæc Disarius : Fæcis materia, ut spissa atque terrena, ceteris laticibus pondere præstat, melle vincitur. Ideo in illis gravitate devergens ad fundum decidit; in melle vero, ut levior, de loco victa sursum pellitur.

Quoniam ex his, quæ dicta sunt, ingerunt se similes quæstiones; « cur, » Disari, « ita mel et vinum diversis « ætatibus habentur optima; mel, quod recentissimum, « vinum, quod vetustissimum? » unde est et illud proverbium quo utuntur gulones : Mulsum, quod probe temperes, miscendum esse novo Hymettio et vetulo Falerno. Propterea, inquit ille, quia inter se ingenio diversa sunt. Vini enim natura humida est, mellis arida. Si dicto meo addubitaveris, medicinæ contemplator effectum. Nam quæ udanda sunt corporis, vino foventur; quæ siccanda sunt, melle detergentur. Igitur longinquitate temporis de utroque aliquid exsorbente, vinum fit meracius, mel aridius : et ita mel succo privatur, ut vinum aqua liberatur.

Nec hoc, quod sequitur, dissimile quæsitis est : « cur,

donc, le temps absorbant incessamment quelque chose de ces deux substances, le vin devient plus pur et le miel plus aride, l'un se déchargeant de l'eau, l'autre perdant son suc.

Aviénus : — Tu ne trouveras pas non plus la demande suivante étrangère à notre sujet : « Pour« quoi, si l'on conserve du vin ou de l'huile dans « des vases à demi remplis, le vin dégénère-t-il en « tournant vers l'aigreur, tandis que l'huile, au « contraire, acquiert une saveur plus douce? » — Ces deux observations sont justes, dit Disaire. La partie supérieure du vase de vin qui se trouve vide est remplie par un air qui lui est étranger, et qui pompe et absorbe jusqu'aux moindres portions d'humidité. Par l'effet de cette dessiccation, le vin, pour ainsi dire dépouillé de ses forces, ou s'aigrit, ou perd tout son agrément, selon qu'il est d'une qualité faible ou spiritueuse. L'huile, au contraire, par suite de l'épuisement du fluide muqueux qu'elle renferme, et qui est produit par la dessiccation du superflu de son humidité, acquiert un goût d'une nouvelle suavité.

Aviénus, insistant sur le même sujet, reprit : — Hésiode dit que, lorsqu'on est arrivé à moitié du tonneau, il faut ménager le vin; mais qu'on peut abuser jusqu'à la satiété des autres parties. Infailliblement, il veut dire par là que le meilleur vin est celui qui se trouve vers le milieu du tonneau. D'un autre côté, il est constaté par l'expérience que la meilleure portion de l'huile est celle qui surnage; et la meilleure portion du miel, celle qui se trouve au fond. Je demande donc « pourquoi on répute comme la meilleure, la « portion qui se trouve à la surface dans l'huile; « au milieu, dans le vin; au fond, dans le miel? » — Disaire répondit sans hésiter : Ce qu'il y a de meilleur dans le miel est plus pesant que le reste. Ainsi, dans un vase de miel, la partie du fond est certainement la plus pesante; elle est donc meilleure que celle qui surnage. Dans un vase de vin, au contraire, la partie inférieure, à cause du mélange de la lie, est non-seulement trouble, mais même d'une mauvaise saveur; la partie supérieure s'altère par la contiguïté de l'air, dont le mélange l'affaiblit. C'est pourquoi les agriculteurs, non contents d'avoir abrité les tonneaux sous leurs toits, les enfouissent et les couvrent par des enduits extérieurs, éloignant ainsi de leur vin, autant qu'il est possible, le contact de l'air, qui lui est si manifestement nuisible, que le vin a de la peine à se conserver même dans un vase plein, par conséquent moins accessible à l'air. Ainsi donc, si l'on vient à y puiser, et qu'on ouvre par là une voie au mélange de l'air, tout ce qui reste s'altérera. Donc le milieu du tonneau, parce qu'il est également distant de ses deux extrémités, est préservé de toute détérioration, n'étant ni troublé, ni affaibli.

Aviénus ajouta : — « Pourquoi la même boisson « paraît-elle plus pure à celui qui est à jeun qu'à « celui qui a mangé? » — Disaire : L'abstinence épuise les veines, la saturation les obstrue; ainsi donc, lorsque la boisson coule dans un vide complet, ne trouvant point les veines obstruées par de la nourriture, elle n'est affaiblie par aucun mélange, et paraît plus forte au goût, à cause de la vacuité des lieux qu'elle traverse.

Je voudrais savoir encore, dit Aviénus, « pour« quoi celui qui boit lorsqu'il a faim apaise un « peu la faim; tandis que celui qui prend de la « nourriture lorsqu'il a soif, non-seulement n'a« paise pas la soif, mais au contraire l'augmente « de plus en plus? » — La cause en est connue, répondit Disaire : lorsqu'on a consommé quelque

« si vasa vini atque olei diutule semiplena custodias, vi« num ferme in acorem corrumpitur, oleo contra sapor « suavior conciliatur? » Utrumque, Disarius ait, verum est. In illud enim vacuum, quod superne liquido caret, aer advena incidit, qui tenuissimum quemque humorem elicit et exsorbet : eo siccato, vinum, quasi spoliatum viribus, prout ingenio imbecillum aut validum fuit, vel acore exasperatur, vel austeritate restringitur; oleum autem, superfluo humore siccato, velut mucore, qui in eo latuit, absterso, acquirit novam suavitatem saporis.

Rursus, ait Avienus, Hesiodus cum ad medium dolii perventum est, compercendum, et ceteris ejus partibus ad satietatem dicit abutendum; optimum vinum sine dubio significans, quod in dolii medietate consisteret. Sed et hoc usu probatum est, in oleo optimum esse, quod supernatat, in melle, quod in imo est. Quæro igitur, « cur « oleum, quod in summo est; vinum, quod in medio; « mel, quod in fundo, optima esse credantur? » Nec cunctatus Disarius, ait : Mel, quod optimum est, reliquo ponderosius est. In vase igitur mellis, pars, quæ in imo est, utique præstat pondere; et ideo supernante pretiosior est. Contra, in vase vini, pars inferior admixtione fæcis non modo turbulenta, sed et sapore deterior est : pars vero summa, aeris vicina, corrumpitur, cujus admixtione fit dilutior. Unde agricolæ dolia non contenti sub tecto reposuisse, defodiunt, et operimentis extrinsecus illitis muniunt, removentes, in quantum fieri potest, a vino aeris contagionem; a quo tam manifeste læditur, ut vix se tueatur in vase pleno, et ideo aeri minus pervio. Ceterum si inde hauseris, et locum aeris admixtioni patefeceris, reliquum, quod remansit, omne corrumpitur. Media igitur pars, quantum a confinio summi utriusque, tantum a noxa remota est, quasi nec turbulenta, nec diluta.

Adjecit Avienus; « Cur eadem potio meracior videtur « jejuno, quam ei, qui cibum sumsit? » Et ille : Venas inedia vacuefacit, saturitas obstruit. Igitur cum potio per inanitatem penitus influit, quia non obtusas cibo venas invenit, neque fit admixtione dilutior, et per vacuum means gustatu fortiore sentitur.

Hoc quoque sciendum mihi est, Avienus ait, « cur, qui « esuriens biberit, aliquantulum famem sublevat; qui vero « sitiens cibum sumserit, non solum non domat sitim, sed « magis magisque cupidinem potus accendit? » Nota est, inquit Disarius, causa : nam liquori uidem nihil officit,

liquide, rien ne l'arrête en aucun endroit, et ne l'empêche de se distribuer vers toutes les parties du corps et d'aller remplir les veines. Aussi, lorsqu'on remédie par la boisson à la vacuité produite par l'abstinence, cette vacuité ne se reproduit pas entièrement; tandis que la nourriture, dont le volume est plus considérable et plus dense, ne parvient dans les veines qu'après avoir été dissoute peu à peu. Ainsi, elle n'apporte aucun soulagement à la soif actuelle. Loin de là, elle absorbe toute l'humidité extérieure qu'elle rencontre, et par là elle augmente l'ardeur de la soif.

— Je ne veux pas non plus, dit Aviénus, rester dans l'ignorance de ceci : « Pourquoi on éprouve « plus de plaisir à se désaltérer qu'à se rassasier? » — Disaire : Ceci s'explique par ce que j'ai déjà dit. La boisson pénètre tout d'un trait dans l'ensemble du corps, et le sentiment qu'éprouvent toutes ses parties produit une volupté unique, sensible et très-grande; tandis que la nourriture, n'étant prise qu'à petites portions, n'apaise la faim que peu à peu; et la volupté qu'elle occasionne, étant plusieurs fois répétée, doit par cela même être moindre.

(Aviénus). — Si tu le trouves bon, j'ajouterai encore ceci à mes autres demandes : « Pourquoi la satiété a-t-elle plutôt atteint celui qui dévore avec « avidité, que celui qui mangerait lentement la « même quantité? » — La réponse est courte, dit Disaire. Lorsqu'on dévore avidement, beaucoup d'air s'introduit avec les aliments, en ouvrant la bouche et par les fréquentes aspirations; cet air remplit les veines, et contribue, comme la nourriture, à procurer la satiété.

(Aviénus). — Si je ne dois pas te fatiguer, Disaire, souffre l'excès de paroles que m'inspire l'ardeur de m'instruire; et dis-moi, je te prie, « pourquoi nous serrons dans la bouche des ali- « ments très-chauds, plus facilement que nous « ne pourrions les supporter sur la main; et s'ils « sont encore trop chauds pour que nous puis- « sions les mâcher plus longtemps, pourquoi les « avalons-nous sur-le-champ, sans que le ventre « en éprouve une brûlure pernicieuse? » — Disaire : La chaleur intérieure qui se trouve dans le ventre, beaucoup plus forte et plus véhémente que celle des objets qu'il peut recevoir, enveloppe celle-ci, et la détruit par sa puissance. Aussi, si tu as mis dans la bouche quelque chose de brûlant, il ne faut point ouvrir les lèvres, comme font certaines personnes; car l'air renouvelé ne fait que prêter de nouvelles forces à la chaleur; mais il faut fermer un peu la bouche, afin que la chaleur plus forte, que le ventre communique jusqu'à la bouche, comprime la chaleur moindre de la nourriture. Quant à la main, il n'est aucune chaleur qui lui soit propre, qui l'aide à supporter un objet brûlant.

— Depuis longtemps, dit Aviénus, je désire de savoir « pourquoi l'eau qu'on a amenée à « la température de la neige, en y recueillant « des grêlons, est moins nuisible à boire que « celle qui provient de la neige fondue? » — Disaire : J'ajouterai quelque chose à ce que tu me demandes. L'eau qui provient de la neige fondue, quand même on la mettrait devant le feu pour la boire chaude, est aussi nuisible que si on la buvait froide. Ce n'est donc pas le froid de la neige qui lui communique cette qualité pernicieuse; mais il en existe une autre cause, que je ne craindrai pas de rechercher sur les traces d'Aristote. Il l'établit ainsi dans ses Questions

quin sumtus ad omnes corporis partes, quoquo versus permanet, et venas compleat. Et ideo inedia, quæ inanitatem fecerat, accepto potus remedio, quasi jam non in totum vacua recreatur. Cibatus vero, utpote concretior et grandior, in venas non nisi paulatim confectus admittitur. Ideo sitim, quam reperit, nullo subsidio sublevat; immo quidquid foris humoris nactus est, exsorbet : et inde penuria ejus, quæ sitis vocatur, augetur.

Nec hoc mihi, Avienus ait, ignoratum relinquo : « cur « major voluptas est, cum sitis potu exstinguitur, quam « cum fames sedatur cibo? » Et Disarius : Ex prædictis hoc quoque liquet. Nam potionis totius haustus in omne corpus simul penetrat, et omnium partium sensus facit unam maximam et sensibilem voluptatem : cibus autem exiguo subministratu paulatim penuriam consolatur. Ideo voluptas ejus multifariam comminuitur.

Hoc quoque, si videtur, addo quæsitis : « cur, qui « avidius vorant, facilius satias capit, quam qui eadem « quietius ederint? » Brevis est, inquit, illa responsio. Nam, ubi avide devoratur, tunc multus aer cum edulibus infertur propter hiantium rictus, et crebritatem respirandi. Igitur ubi aer venas complevit, ad objiciendum fastidium pro cibo pensatur.

Ni molestus tibi sum, Disari, patere plus nimio ex discendi cupidine garrientem; et dicas, quæso, « cur edulia « satis calida facilius comprimimus ore, quam manu su- « stinemus ; et si quid eorum plus fervet, quam ut diu- « tius possit mandi, illico devoramus, et tamen alvus non « perniciose uritur? » Et ille : Intestinus calor, qui in alvo est, quasi multo major vehementiorque, quidquid calidum accipit, magnitudine sua circumvenit ac debilitat. Ideo præstat, si quid ori fervidum admoveris, non, ut quidam faciunt, hiare, (ne novo spiritu fervori vires ministres), sed paulisper labra comprimere; ut major calor, qui de ventre etiam ori opitulatur, comprimat minorem calorem. Manus autem, ut rem fervidam ferre possit, nullo proprio juvatur calore.

Jamdudum, inquit Avienus, nosse aveo, « cur aqua, « quæ obsita globis nubium perducitur ad nivalem rigo- « rem, minus in potu noxia est, quam ex ipsa nive aqua « resoluta, » scimus enim, quot quantæque noxæ epoto nivis humore nascantur. Et Disarius : Addo aliquid a te quæsitis. Aqua enim ex nive resoluta, etiamsi igne calefiat, et calida bibatur, æque noxia est, ac si epota sit frigida. Ergo non solo rigore nivalis aqua perniciosa est, sed ob aliam causam, quam non pigebit aperire, auctore Aristotele : qui in physicis quæstionibus suis hanc posuit, et in hunc sensum, ni fallor, absolvit : Omnis aqua,

physiques, et la résout, si je ne me trompe, de la manière suivante : Toute eau renferme en soi une portion d'un air extrêmement léger, qui la rend salutaire; elle renferme aussi une lie terreuse, qui la rend, après la terre, l'élément le plus matériel. Lors donc que, condensée par le froid de l'air et par la gelée, elle se prend, il faut bien que cet air extrêmement léger qu'elle renferme soit expulsé par l'évaporation, qui lui permet de se coaguler, en ne conservant en elle que sa partie terreuse. Ce qui le prouve, c'est que si ce même volume d'eau vient à être dissous par la chaleur du soleil, sa quantité se trouvera moindre qu'avant qu'elle se fût coagulée : c'est parce qu'il manque la partie salubre, que l'évaporation a consommée. Or la neige, qui n'est autre chose que l'eau condensée dans l'air, a perdu, en se condensant, sa légèreté; et, par conséquent, la boisson qu'on en peut tirer, en la faisant dissoudre, porte dans les intestins le germe de diverses sortes de maladies.

Aviénus. — En parlant de la congélation, tu m'as fait souvenir d'une question qui m'a souvent préoccupé : « Pourquoi les vins ne se gèlent-« ils point, ou très-rarement, tandis que la « rigueur du froid fait prendre la plus grande « partie des autres liquides? n'est-ce pas parce « que le vin a en lui certains principes de chaleur, « à cause desquels Homère lui donne l'épithète « d'ardent; et non, comme le pensent quelques « personnes, à cause de sa chaleur? ou bien « existe-t-il quelque autre raison de cela? » C'est ce que j'ignore, et ce que je désire savoir. — Disaire répondit : Je veux que le vin possède une chaleur qui lui soit naturelle; mais l'huile ne la possède-t-elle pas aussi, et a-t-elle moins de force pour réchauffer les corps? Néanmoins la gelée la fige. Certainement, si tu penses que les substances les plus chaudes sont celles qui doivent se congeler le plus difficilement, il s'ensuivrait que l'huile ne devrait point se geler; et si tu penses aussi que les substances les plus froides sont celles qui se congèlent le plus facilement, comment le vinaigre, qui est la plus frigorifique de toutes, n'est-il jamais pris par la gelée? La cause qui rend l'huile si prompte à se prendre ne serait-elle pas plutôt son épaisseur et sa densité? car le vin est beaucoup plus sec et beaucoup plus liquide que l'huile; le vinaigre est le plus liquide de tous les fluides, comme il en est le plus acerbe par son aigreur désagréable. A l'exemple de l'eau de mer, que son amertume ne rend pas moins désagréable, il n'est jamais coagulé par l'effet de la gelée. Car ce qu'a écrit l'historien Hérodote, contre l'opinion presque universelle, que le Bosphore qu'il appelle Cimmérien, ainsi que toutes les plages qu'on nomme la mer Scythique, sont sujets à se geler et à prendre de la consistance, est autre chose que ce qu'il croit. En effet, ce n'est point l'eau de mer qui se congèle; mais comme, dans ces régions, il est beaucoup de fleuves et de marais qui affluent dans ces mers, la superficie de la mer, au-dessus de laquelle surnagent les eaux douces, se congèle; et l'on distingue l'eau marine qui reste intacte, au milieu de cette congélation d'eaux qui lui sont étrangères. C'est ce que nous voyons arriver aussi dans le Pont, où des quartiers de glaces provenant des fleuves, et de la grande quantité d'eaux marécageuses qui s'y rendent, flottent, quoique fortement coagulés, à la surface des eaux marines, qui sont plus pesantes qu'eux. C'est à raison de cette grande quantité d'eaux qui affluent dans le Pont et qui inondent d'eau douce sa surface, que Salluste a dit que

inquit, habet in se aeris tenuissimi portionem, quo salutaris est; habet et terream fæcem, qua est corpulenta post terram. Cum ergo aeris frigore et gelu coacta coalescit, necesse est per evaporationem velut exprimi ex ea auram illam tenuissimam; qua discedente conveniat in coagulum, sola terrea in se remanente natura. Quod hinc apparet, quia cum fuerit eadem aqua solis calore resoluta, minor modus ejus reperitur, quam fuit, antequam congelasceret : deest autem, quod evaporatio solum in aqua salubre consumsit. Nix ergo, quæ nihil aliud est, quam aqua in aere densata, tenuitatem sui, cum densaretur, amisit : et ideo ex ejus resolutæ potu diversa morborum genera visceribus inseminantur.

Nominatum gelu, veteris, quæ me solebat agitare, admonuit quæstionis, « cur vina, aut nunquam, aut rarenter, « congelascant, ceteris ex magna parte humoribus nimie-« tate frigoris cogi solitis? » Num quia vinum semina quædam in se caloris habet, et ob eam rem Homerus dixit αἴθοπα οἶνον, non, ut quidam putant, propter colorem? an alia quæpiam causa est? quam, quia ignoro, scire cupio. Ad hæc Disarius : Esto, vina naturali muniantur calore, num oleum minus ignitum est, aut minorem vim in corporibus calefactandis habet? et tamen gelu stringitur. Certe si putas ea, quæ calidiora sunt, difficilius congelascere, congruens erat nec oleum concrescere, et ea, quæ frigidiora sunt, facile gelu cogi : acetum autem omnium maxime frigorificum est, atque id tamen nunquam gelu stringitur. Num igitur magis oleo causa est coaguli celerioris, quod et lævigatius, et spissius est? faciliora enim ad coeundum videntur, quæ lævigatiora densioraque sunt. Vino autem non contingit tanta mollities; et est quam oleum multo liquidius. Acetum vero et liquidissimum est inter ceteros humores; et tanto est acerbius, ut sit acre tristificum; et exemplo marinæ aquæ, quæ ipsa quoque amaritudine sui aspera est, nunquam gelu contrahitur. Nam quod Herodotus historiarum scriptor, contra omnium ferme, qui hæc quæsiverunt, opinionem, scripsit, mare Bosporicum, quod et Cimmerium appellat, earumque partium mare omne, quod Scythicum dicitur, id gelu constringi et consistere; aliter est, quam putatur. Nam non marina aqua contrahitur, sed quia plurimum in illis regionibus fluviorum est, et paludum in ipsa maria influentium, superficies maris, cui dulces aquæ innatant, congelascit; et incolumi aqua marina videtur in mari gelu, sed de advenis undis coactum. Hoc et in Ponto fieri videmus; in quo frusta quædam, et, ut ita dixerim,

cette mer est moins amère que les autres. Ce qui prouve encore ce fait, c'est que, si l'on jette dans la mer de Pont des morceaux de bois, des brins de paille, ou tout autre corps flottant, il est entraîné hors de cette mer vers la Propontide, et par conséquent sur les côtes de l'Asie; tandis qu'il est certain que l'eau ne coule point hors du Pont, mais au contraire qu'elle y afflue de l'autre mer. Car le seul courant qui déverse dans nos mers les eaux de l'Océan est le détroit de Gadès, situé entre l'Afrique et l'Espagne, dont le courant se prolonge incontestablement jusqu'à la mer Tyrrhénienne, en suivant les côtes de l'Espagne et de la Gaule. Il forme ensuite la mer Adriatique; puis à droite, la mer de Parthénium; à gauche, la mer Ionienne; et en face, la mer Égée, d'où il entre dans le Pont. Or donc, quelle est la cause par laquelle les courants d'eau sortent du Pont, tandis que cette mer reçoit ses eaux du dehors? Chacun de ces effets a son explication. La surface de la mer du Pont coule en dehors, à cause de la grande quantité d'eaux douces qu'elle reçoit de la terre; tandis que, dans le fond, l'écoulement des eaux a lieu en dedans. C'est pour cela que, comme je l'ai dit, les objets flottants que l'on jette dans cette mer sont portés à l'extérieur; tandis que si une colonne est jetée au fond, elle est roulée vers l'intérieur. Et en effet, il a été souvent expérimenté que des objets pesants, jetés au fond de la mer de Propontide, avaient été entraînés dans l'intérieur de la mer du Pont.

Aviénus. — Encore une seule question, et je me tais. « Pourquoi toute substance douce le paraît-« elle davantage lorsqu'elle est froide que lors-« qu'elle est chaude? » — Disaire répondit : La chaleur absorbe la sensation, et son ardeur émousse le goût sur la langue. Le sentiment pénible qu'elle commence par produire dans la bouche en bannit la volupté. Que si, au contraire, la bouche n'est point affectée par le sentiment de la chaleur, la langue peut alors apprécier sans obstacle la douceur d'un aliment agréable. En outre, les sucs rendus doux par le moyen de la chaleur ne pénètrent point dans nos veines impunément, et cette qualité nuisible en diminue la volupté.

—

CHAPITRE XIII.

De trois questions proposées à Disaire par Horus.

Horus, succédant à Aviénus, dit : En faisant plusieurs questions relatives à la boisson et à la nourriture, Aviénus a négligé la plus essentielle; j'ignore si c'est par oubli ou volontairement. « Pourquoi ceux qui sont à jeun ont-ils plus de « soif que de faim? » Disaire, résous, s'il te plaît, pour nous tous cette question. — Disaire : Tu m'interroges, Horus, sur un sujet qui mérite bien d'être traité, mais dont l'explication est évidente. L'animal est un composé de divers éléments; mais entre les élements qui constituent le corps, il en est un qui exige seul, ou du moins beaucoup plus que les autres, l'aliment qui lui est exclusivement propre; je veux parler de la chaleur, qui réclame sans cesse qu'on lui fournisse du liquide. Hors de nous, nous ne voyons, parmi les quatre éléments, ni l'eau, ni l'air, ni la terre, porter aucune atteinte aux objets placés

prosiciæ gelidæ feruntur, contractæ de fluvialium vel palustrium undarum multitudine : in quas licet frigori, quasi levatiores marina. plurimum autem aquarum talium influere Ponto, et totam superficiem ejus infectam esse dulci liquore, præter quod ait Sallustius, « mare Ponti « cum dulcius, quam cetera, » est hoc quoque testimonio, quod si in Pontum vel paleas, vel ligna, seu quæcunque alia natantia projeceris, foras extra Pontum feruntur in Propontidem, atque ita in mare, quod alluit Asiæ oram; cum constet, in Pontum influere maris aquam, non effluere de Ponto. Meatus enim, qui solus de oceano receptas aquas in maria nostra transmittit, in freto est Gaditano, quod Hispaniam Africamque interjacet, et sine dubio inundatio ipsa per Hispaniense et Gallicanum litora in Tyrrhenum prodit : inde Hadriaticum mare facit; ex quo dextra in Parthenium, læva in Jonium, et directim in Ægeum pergit; atque ita ingreditur in Pontum. Quæ igitur ratio facit, ut rivatim aquæ de Ponto fluant, cum foris influentes aquas Pontus accipiat? Sed constat utraque ratio. Nam superficies Ponti, propter nimias aquas, quæ de terra dulces influunt, foras effluit : deorsum vero intro pergit influxio. Unde probatum est, natantia, quæ, ut supra dixi, jaciuntur in Pontum, foras pelli; si vero columna deciderit, introrsum minari. Et hoc sæpe usu probatum est, ut graviora quæque in fundo Propontidis ad Ponti interiora pellantur.

Adjecta hac una consultatione, reticebo : « Cur omne « dulcium magis dulce videtur, cum frigidum est, quam « si caleat? » Respondit Disarius : Calor sensum occupat, et gustatum linguæ fervor interpedit. Ideo ex asperatione oris proventa suavitas excluditur. Quod si caloris absit injuria, tum demum potest lingua incolumi blandimento dulcedinem pro merito ejus excipere. Præterea succus dulcis per calorem non impune penetrat venarum receptacula : et ideo noxa minuit voluptatem.

—

CAPUT XIII.

De questionibus tribus, quas Horus Disario proposuit.

Successit Horus, et, Cum multa, inquit, de potu et cibatu quæsisset Avienus, unum maxime necessarium, sponte an oblitus, ignoro, prætermisit, « cur jejuni ma-« gis sitiant, quam esuriant : » hoc in commune nobis, Disari, si videtur, absolve. Et ille, Rem tractatu dignam, inquit, Hore, quæsisti; sed cujus ratio in aperto sit. Cum enim animal ex diversis constet elementis, unum est de his, quæ corpus efficiunt, quod et solum, aut maxime ultra cetera, aptum sibi quærat alimentum : calorem dico, qui liquorem sibi semper exigit ministrari. Certe de ipsis quatuor elementis extrinsecus videmus nec aquam, nec aerem, neque terram, aliquod, quo alatur, aut quod

dans leur voisinage ou dans leur contact, pour les consommer ou pour s'en nourrir. Le feu lui seul, par un effet de sa tendance perpétuelle à s'alimenter, dévore tout ce qu'il rencontre. Considère le premier âge de l'enfance, et vois quelle quantité de nourriture il consomme, par l'effet de l'abondance du calorique. Vois, au contraire, les vieillards supporter facilement l'abstinence, parce que la chaleur, que la nourriture sert à alimenter, est chez eux presque éteinte; tandis que l'âge intermédiaire, s'il excite par beaucoup d'exercice sa chaleur naturelle, désire la nourriture avec plus de vivacité. Remarquons aussi que les animaux privés de sang ne prennent aucune nourriture, à cause de l'absence de la chaleur. Si donc l'appétit contient toujours un principe de chaleur, et que le liquide soit l'aliment propre à la chaleur, il en résulte que, lorsque notre corps se trouve privé par le jeûne des objets de sa nutrition, la chaleur réclame spécialement le sien, lequel une fois obtenu restaure le corps entier, et lui permet d'attendre plus patiemment une nourriture solide.

Comme Disaire eut achevé de parler, Aviénus ramassa sur la table son anneau, qui venait de tomber du petit doigt de sa main droite; et les assistants lui ayant demandé pourquoi il le mettait à une autre main et à un autre doigt qu'à celui qui est consacré à le porter, il leur montra sa main gauche enflée par suite d'une blessure. Cette circonstance fournit à Horus le sujet d'une question. — « Pourquoi, dit-il, Disaire (car la connaissance de la disposition des parties du corps appartient à la médecine : et d'ailleurs, tu possèdes cette connaissance au delà de ce qu'on exige d'un médecin), dis-moi pourquoi l'on s'est généralement accordé à porter les anneaux principalement à la main gauche, et au doigt qui est à côté du plus petit, et qu'on appelle médicinal? » — Disaire. L'explication de cette question m'était venue de chez les Égyptiens, et je doutais encore si elle était fabuleuse ou réelle, lorsqu'ayant consulté depuis des ouvrages anatomiques, j'ai découvert qu'effectivement un nerf parti du cœur se prolonge jusqu'au doigt de la main gauche qui est à côté du plus petit, et qu'il s'y termine en s'enlaçant dans les autres nerfs du même doigt. Voilà pourquoi les anciens voulurent que ce doigt fût entouré d'un anneau, comme d'une couronne. — Horus. Ce que tu dis de l'opinion des Égyptiens, Disaire, est si vrai, qu'ayant vu dans leurs temples leurs prêtres, qu'ils appellent prophètes, parcourir les simulacres de leurs dieux pour oindre ce seul doigt d'essences odoriférantes, et leur en ayant demandé le motif, j'appris de leur premier pontife, que c'était à cause du nerf dont tu viens de parler, et de plus, à cause du nombre qui est signifié par ce doigt; car étant plié, il désigne le nombre six, nombre entièrement plein, parfait et divin. Le pontife me démontra par plusieurs arguments les causes qui constituent la perfection de ce nombre. Je les passe sous silence, comme étant peu appropriés à notre conversation actuelle; mais voilà ce que j'ai appris dans cette Égypte, dépositaire de toutes les connaissances sacrées, sur le motif qui a fait affecter l'anneau à un doigt plutôt qu'à un autre.

Alors Cécina Albin, prenant la parole, dit : Si vous le trouvez bon, je vais vous rapporter ce que je me souviens d'avoir lu sur ce même sujets dans Atéius Capito, l'un des hommes les plus

consumat, exigere, nullamque noxam vicinis vel appositis sibi rebus inferre. Solus ignis alimenti perpetui desiderio, quidquid offendit, absumsit. Inspice et primæ ætatis infantiam, quantum cibum nimio calore conficiat : et contra, senes cogita facile tolerare jejunium, quasi exstincto in ipsis calore, qui nutrimentis recreari solet. Sed et media ætas, si multo exercitia excitaverit sibi naturalem calorem, animosius cibum appetit. Consideremus et animalia sanguine carentia, quæ nullum cibum quærant penuria caloris. Ergo si calor semper est in appetentia liquor autem proprium caloris alimentum est; bene in nobis, cum ex jejunio corpori nutrimenta quæruntur, præcipue calor suum postulat : quo accepto, corpus omne recreatur, et patientius exspectat cibum solidiorem.

His dictis, annulum Avienus de mensa retulit, qui illi de brevissimo dexteræ manus digito repente deciderat : cumque a præsentibus quæreretur, cur eum alienæ manui et digito, et non huic gestamini deputatis potius insereret; ostendit manum lævam ex vulnere tumidiorem. Hinc Horo nata quæstionis occasio. Et dic, inquit, Disari, (omnis enim situs corporis pertinet ad medici notionem, tu vero doctrinam et ultra, quam medicina postulat, consecutus es) dic, inquam, « cur sibi communis assensus « annulum in digito, qui minimo vicinus est, quem « etiam medicinalem vocant, et manu præcipue sinistra « gestandum esse persuasit? » Et Disarius : De hac ipsa quæstione sermo quidam ad nos ab Ægypto venerat, de quo dubitabam, fabulamne, an veram rationem vocarem : sed libris anatomicorum postea consultis, verum reperi, nervum quendam de corde natum priorsum pergere usque ad digitum manus sinistræ minimo proximum, et illic desinere implicatum ceteris ejusdem digiti nervis : et ideo visum veteribus, ut ille digitus annulo, tanquam corona, circumdaretur. Et Horus, Adeo, inquit, Disari, verum est, ita ut dicis, Ægyptios opinari, ut ego sacerdotes eorum, quos prophetas vocant, cum in templo vidissem circa Deorum simulacra, hunc in singulis digitum confictis odoribus illinire, et ejus rei causas requisissem; et de nervo quod jam dictum est, principe eorum narrante didicerim, et insuper de numero, qui per ipsum significatur. Complicatus enim senarium numerum digitus iste demonstrat, qui omnifariam plenus, perfectus atque divinus est. Causasque, cur plenus sit hic numerus, ille multis asseruit : ego nunc ut præsentibus fabulis minus aptas relinquo. Hæc sunt, quæ in Ægypto divinarum omnium disciplinarum compote, cur annulus huic digito magis inseratur, agnovi. Inter hæc Cæcina Albinus, Si volentibus vobis erit, inquit, in medium profero, quæ de-

instruits du droit pontifical. Capito, après avoir établi que la religion défend de sculpter les statues des dieux avec des anneaux aux doigts, passe à l'explication du motif pour lequel on porte l'anneau à ce doigt et à cette main. « Les anciens, « dit-il, portaient l'anneau autour de leur doigt, « comme sceau et non comme ornement; c'est « pourquoi il n'était permis d'en porter qu'un « seul; et encore ce droit n'appartenait qu'aux « hommes libres, à qui seuls pouvait être accor- « dée cette confiance qu'on attache à un sceau. « Ainsi, les esclaves ne jouissaient point du droit « de porter l'anneau. Soit qu'il fût de fer, soit « qu'il fût d'or, l'anneau était orné de ciselures, « et chacun le portait à son gré, à quelque main ou « à quelque doigt que ce fût. Dans la suite, ajou- « te-t-il, un siècle de luxe amena l'usage d'in- « ciser les sceaux sur des pierres précieuses. Cet « usage devint bientôt universel; en sorte qu'il « s'établit une émulation de vanité, pour élever « de plus en plus le prix des pierres destinées à « être ciselées. De là, il arriva que la main « droite, qui agit beaucoup, fut affranchie de l'u- « sage de porter des anneaux, usage qui fut « transporté à la main gauche, laquelle reste « plus oisive; et ceci pour éviter que la fréquence « de l'usage et du mouvement de la main droite « n'exposât les pierres précieuses à être brisées. « De plus, ajoute encore Capito, on choisit parmi « les doigts de la main gauche celui qui est à « côté du petit, parce qu'il fut trouvé plus apte « que les autres à recevoir la garde précieuse de « l'anneau. En effet, le pouce (*pollex*), ainsi nom- « mé à cause de l'influence qu'il exerce, (*qui pol- « let*), ne reste pas oisif, même à la main gauche. « Il est toujours en activité de service, autant « que la main tout entière; aussi est-il appelé « par les Grecs ἀντίχειρ (avant-main), comme s'il « était une seconde main. Le doigt qui est placé « à côté du pouce fut trouvé trop nu, puisqu'il « n'est point défendu par la juxtaposition d'un « autre doigt; car le pouce est placé tellement « au-dessous, que c'est tout au plus s'il dépasse « sa racine. Le doigt du milieu, ajoute encore Ca- « pito, et le plus petit furent négligés, comme « peu convenables, l'un, à cause de sa longueur, « l'autre, à cause de sa courte taille; et l'on choi- « sit celui qui est enclavé entre ces deux, et qui « fait peu de service, comme étant, à cause de « cela, le plus convenablement disposé pour la « garde de l'anneau. » Telle est la version du droit pontifical; que chacun suive à son gré l'opinion des Étrusques, ou celle des Égyptiens.

Ici Horus reprenant le cours de ses interrogations : — Tu sais, Disaire, dit-il, que je ne possède rien autre chose que cet habit qui me couvre; ainsi je n'ai ni ne désire d'avoir d'esclave, mais je me rends à moi-même tous les services qui sont nécessaires à un homme vivant. Dernièrement donc, séjournant dans la ville d'Ostie, je lavai quelque peu dans la mer mon manteau sali, et je le mis sécher au soleil sur le rivage; et néanmoins, après cette ablution, les taches de ses saletés reparurent. Comme cela m'étonnait, un marin qui se trouvait là me dit : Que ne vas-tu laver ton manteau dans le fleuve, si tu veux le rendre propre? Je le fis pour éprouver la vérité de son assertion; et en effet, après l'avoir lavé dans l'eau douce et fait sécher, je vis mon manteau rendu à sa propreté naturelle. Je demande donc l'explication de ce fait, et « pour- « quoi l'eau douce est plus propre que l'eau salée

hac eadem causa apud Atejum Capitonem pontificii juris inter primos peritum legisse memini; qui, cum nefas esse sanciret, Deorum formas insculpi annulis, eo usque processit, ut et, cur in hoc digito, vel in hac manu gestaretur annulus, non taceret. « Veteres, inquit, non ornatus, « sed signandi causa, annulum secum circumferebant. « Unde nec plus habere, quam unum, licebat, nec cuiquam, « nisi libero : quos solos fides deceret, quæ signaculo conti- « netur : ideo jus annulorum famuli non habebant. Impri- « mebatur autem sculptura materiæ annuli, sive ex ferro, « sive ex auro foret : et gestabatur, ut quisque vellet, qua- « cunque manu, quolibet digito. Postea, inquit, usus luxu- « riantis ætatis signaturas pretiosis gemmis cœpit insculpere : et certatim hæc omnis imitatio lacessivit, ut de « augmento pretii, quo sculpendos lapides parassent, glo- « riarentur. Hinc factum est, ut usus annulorum exemtus « dexteræ, quæ multum negotiorum gerit, in lævam rele- « garetur, quæ otiosior est : ne crebro motu et officio ma- « nus dextræ pretiosi lapides frangerentur. Electus au- « tem, inquit, in ipsa læva manu digitus minimo proximus, « quasi aptior ceteris, cui commendaretur annuli pretio- « sitas. Nam pollex, qui nomen ab eo, quod pollet, acce- « pit, nec in sinistra cessat, nec minus, quam tota manus, « semper in officio est. Unde et apud Græcos ἀντίχειρ, « inquit, vocatur, quasi manus altera. Pollici vero vici- « nus, nudus, et sine tuitione alterius appositi videbatur : « nam pollex ita inferior est, ut vix radicem ejus excedat. « Medium et minimum vitaverunt, inquit, ut ineptos, « alterum magnitudine, brevitate alterum; et electus est, « qui ab utroque clauditur, et minus officii gerit, et ideo « servando annulo magis accommodatus est. » Hæc sunt, quæ lectio pontificalis habet. Unusquisque, ut volet, vel Etruscam, vel Ægyptiacam opinionem sequatur.

Inter hæc Horus ad consulendum reversus, Scis, inquit, Disari, præter hunc vestitum, qui me tegit, nihil me in omni censu aliud habere. Unde nec servus mihi est, nec, ut sit, opto : sed omnem usum, qui vivo ministrandus est, ego mihimet subministro. Nuper ergo, cum in Hostiensi oppido morarer, sordidatum pallium meum in mari diutule lavi, et super litus sole siccavi : nihiloque minus eædem in ipso post ablutionem maculæ sordium visebantur. Cumque me res ista stupefaceret, assistens forte nauta, Quin potius, ait, in fluvio ablue pallium tuum, si vis emaculatum. Parui, ut verum probarem; et aqua dulci ablutum atque siccatum, vidi splendori suo redditum. Et ex illo causam requiro, « cur magis dulcis, quam salsa aqua,

« à laver les souillures? » — Depuis longtemps, dit Disaire, cette question a été posée et résolue par Aristote. Il dit que l'eau marine est beaucoup plus épaisse que l'eau douce; bien plus, que l'une est féculente, tandis que l'autre est pure et légère. De là vient que l'eau de la mer soutient facilement ceux même qui ne savent pas nager, tandis que l'eau des fleuves offre peu de résistance, parce qu'elle n'est renforcée par aucun mélange étranger; elle cède tout de suite, et laisse aller à fond les fardeaux qu'elle reçoit. C'est pourquoi il conclut que l'eau douce, étant d'une nature plus légère, pénètre plus promptement dans les objets qu'elle lave, et emporte avec soi, en séchant, les taches et les saletés, tandis que l'eau de mer, étant plus épaisse, trouve dans sa densité un obstacle qui l'empêche de pénétrer facilement les objets qu'elle doit laver; et comme elle ne sèche qu'avec difficulté, elle n'entraîne avec soi que peu de saletés. — Horus paraissait satisfait de cette explication, lorsqu'Eusthate dit: — N'abuse point, Disaire, de la confiance de celui qui a soumis ses doutes à ta décision. Aristote, en cela comme en plusieurs autres choses, raisonne avec plus de subtilité que de justesse. La densité de l'eau nuit si peu à l'opération du lavage, que souvent, pour laver certains objets que l'eau douce pure elle-même nettoyerait trop tardivement, on y mêle de la cendre, ou, à son défaut, de la terre, afin que, devenue plus crasse, elle opère plus promptement l'ablution. Ce n'est donc point son épaisseur qui rend l'eau de la mer moins propre au lavage; ce n'est pas non plus sa salure; car le propre du sel étant de séparer et d'ouvrir les pores, elle devrait au contraire nettoyer mieux ce qu'on veut laver : mais la seule cause qui rend l'eau de la mer moins propre au lavage, c'est sa qualité graisseuse, qu'Aristote lui-même a souvent reconnue, et qui est attestée d'ailleurs par la présence du sel, dans lequel personne n'ignore qu'il existe une substance grasse. Un autre indice de la qualité graisseuse de l'eau de mer, c'est que lorsqu'on en jette sur la flamme, elle l'attise au lieu de l'éteindre, parce que sa graisse fournit de l'aliment au feu. Enfin, croyons-en Homère, que la nature admit seul dans ses secrets. Quoique Nausicaa, fille d'Alcinoüs, se trouvât au bord de la mer, le poëte lui fait laver ses vêtements, non dans la mer, mais dans un fleuve. Dans ce même passage, Homère nous apprend qu'il existe dans l'eau de la mer une partie graisseuse. Ulysse, parvenu à s'échapper des flots et à se sécher le corps, dit aux servantes de Nausicaa :

« Restez à l'écart, afin que je purifie mes
« épaules de la salure des eaux. »

Après cela, il descend dans le fleuve, et

« ... s'y purifie de la tête aux pieds de la souil-
« lure de la mer. »

Le divin poëte, qui en toute chose suit la nature, peint ici ce qui arrive à ceux qui, au sortir de la mer, s'exposent au soleil. La chaleur a bientôt desséché l'eau; mais il reste sur la surface du corps comme une espèce de fleur, dont on reconnaît la présence en se frottant : et cet effet est produit par la graisse qui se trouve dans l'eau marine, et qui seule la rend impropre au lavage.

« idonea sit sordibus abluendis? » Jamdudum, Disarius inquit, hæc quæstio ab Aristotele et proposita est, et soluta. Ait enim, aquam marinam multo spissiorem esse, quam est dulcis : immo illam esse fæculentam, dulcem vero puram atque subtilem. Hinc facilius, ait, vel imperitos nandi mare sustinet : cum fluvialis aqua, quasi infirma, et nullo adjumento fulta, mox cedat, et in imum pondera accepta transmittat. Ergo aquam dulcem dixit, quasi natura levem, celerius immergere in ea, quæ abluenda sunt; et dum siccatur, secum sordium maculas abstrahere : marinam vero quasi crassiorem nec facile penetrare purgando propter densitatem sui, et dum vix siccatur, non multum sordium secum trahere. Cumque Horus his assentiri videretur, Eustathius ait : Ne decipias, quæso, credulum, qui se quæstionemque suam commisit fidei tuæ. Aristoteles enim, ut nonnulla alia, magis acute, quam vere, ista disseruit. Adeo autem aquæ densitas non nocet abluendis, ut sæpe, qui aliquas species purgatas volunt, ne sola aqua vel dulci tardius hoc efficiant, admisceant illi cinerem, vel, si defuerit, terrenum pulverem; ut crassior facta celerius possit abluere. Nihil ergo impedit marinæ aquæ densitas. Sed nec ideo, quia salsa est, minus abluit. Salsitas enim findere, et velut aperire solet meatus : ideo magis elicere debuit abluenda. Sed hæc una causa est, cur aqua marina non sit ablutioni apta, quia pinguis est; sicut et ipse Aristoteles sæpe testatus est, et sales docent, quibus inesse quiddam pingue nullus ignorat. Est et hoc indicium pinguis aquæ marinæ, quod, cum inspergitur flammæ, non tam exstinguit, quam pariter accenditur, aquæ pinguedine alimoniam igni subministrante. Postremo, Homerum sequamur, qui solus fuit naturæ conscius. Facit enim Nausicaam Alcinoi filiam abluentem vestes, cum super mare esset, non in mari, sed fluvio. Idem locus Homeri docet nos, marinæ aquæ quiddam inesse pingue permixtum. Ulysses enim, cum jamdudum mare evasisset, et staret siccato corpore, ait ad Nausicaæ famulas :

Ἀμφίπολοι, στῆθ' οὕτω ἀπόπροθεν, ὄφρ' ἐγὼ αὐτὸς
Ἅλμην ὤμοισιν ἀπολούσομαι ;

post hoc cum descendisset in fluvium,

Ἐκ κεφαλῆς ἔσμηχεν ἁλὸς χνόον.

Divinus enim vates, qui in omni re naturam secutus est, expressit, quod fieri solet; ut, qui ascendunt de mari, si in sole steterint, aqua quidem celeriter sole siccetur, maneat autem in corporis superficie veluti flos quidam, qui et in detergendo sentitur. Et hæc est aquæ marinæ pinguedo, quæ sola impedit ablutionem.

CHAPITRE XIV.

Pourquoi les objets paraissent plus grands sous l'eau, qu'ils ne le sont en effet; et en général comment s'opère la vision : est-ce par la susception d'atomes qui émanent des objets vers nos yeux, ou est-ce plutôt par une émission de rayons hors de nos yeux?

Puisque tu as terminé avec les autres personnes de la société, continua Eusthate, consacre-moi donc un instant. Nous parlions tout à l'heure de l'eau. Je demande : « Pourquoi les objets pa- « raissent plus grands dans l'eau qu'ils ne le sont « effectivement? » Ainsi, chez les traiteurs, certains mets délicats nous sont présentés, qui nous semblent d'un volume plus considérable qu'ils ne sont en effet. Nous voyons, par exemple, dans des vaisseaux de verre en forme de petits tonneaux, remplis d'eau, des œufs dont le volume paraît considérablement augmenté; des foies dont les fibres paraissent très-gonflées, et des oignons dont les zones orbiculaires sont très-agrandies. Enfin, les objets nous semblent alors tout différents de ce qu'ils sont réellement; c'est pourquoi certaines personnes ont là-dessus des idées fausses et hors de vraisemblance. — Disaire : L'eau est plus épaisse que l'air; c'est pourquoi la vue la pénètre plus lentement. Sa résistance repousse le trait visuel, qui est brisé et se replie sur lui-même. Ce retour ne s'effectue point en ligne directe; mais le trait visuel rompu se replie en débordant en tout sens les contours de l'objet; et c'est ainsi que l'image de celui-ci se représente plus grande que son archétype. Ainsi, le disque du soleil nous apparaît le matin plus grand qu'à l'ordinaire, parce qu'entre lui et nous se trouve placé l'air, encore surchargé de l'humidité de la nuit, qui agrandit l'image du soleil, comme si on la voyait dans le miroir des eaux.

Quant à la nature même de la vision, Épicure l'a profondément étudiée; et son opinion, à mon sens, doit être d'autant moins repoussée, qu'elle est fortement appuyée par Démocrite, qui, en cela comme en tout le reste, est du même sentiment que lui. Épicure pense donc qu'il s'échappe continuellement de tous les corps une émanation de certains atomes, et que cette émission spontanée de particules d'un volume imperceptible, dont les corps se dépouillent, ne cesse pas un seul instant. Ces atomes trouvent un asile dans nos yeux, vers lesquels les attire le siége du sens auquel la nature les a appropriés. Voilà ce que soutient Épicure. Si tu es opposé à son opinion, j'attends ce que tu auras à lui répliquer. — A cela Eusthate répondit en souriant : Il est facile d'apercevoir ce qui a trompé Épicure. En effet, il s'est écarté de la vérité, en se réglant sur l'analogie des quatre autres sens. Car, dans l'ouïe, dans le goût, dans l'odorat, dans le toucher, rien n'émane de nous; mais nous recevons du dehors ce qui provoque l'exercice de chacun de ces sens. Ainsi, la voix entre dans les oreilles; l'air coule dans les narines; c'est ce que nous faisons entrer dans le palais, qui engendre les saveurs; et c'est en appliquant les objets contre notre corps qu'ils deviennent sensibles au tact. C'est par analogie qu'Épicure a pensé qu'il ne s'échappe rien de nos yeux, mais que l'image des objets vient s'y placer spontanément. Cette opinion est contredite par l'expérience du miroir, qui représente à celui qui s'y regarde son image tournée vers lui, tandis qu'elle devrait, si elle émanait de nous en ligne directe, nous montrer en s'échappant sa partie postérieure; en sorte

CAPUT XIV.

Simulacra cur sub aquis majora esse videantur, quam revera sint. Tum in universum quomodo visio fiat: an susceptione simulacrorum, quæ a rebus in oculos promanant? an potius emissione radiorum ex ipsis oculis?

Et quia a ceteris expeditus mihi te paulisper indulges, modo autem nobis de aqua sermo fuit : quæro : « Cur in « aqua simulacra majora veris videntur? » Quod genus apud popinatores pleraque scitamentorum cernimus proposita, ampliora specie, quam corpore. Quippe videmus in doliolis vitreis aquæ plenis et ova globis majoribus, et jecuscula fibris tumidioribus, et bulvas spiris ingentibus : et omnino ipsum videre, qua nobis ratione constat, quia solent de hoc nonnulli nec vera, nec verisimilia sentire. Et Disarius, Aqua, inquit, densior est aeris tenuitate : ideo eam cunctatior visus penetrat. Cujus offensa repercussa videnti acies scinditur, et in se recurrit. Scissa dum redit, jam non directo ictu, sed undique versum incurrit lineamenta simulacri : et sic fit, ut videatur imago archetypo suo grandior. Nam et solis orbis matutinus solito nobis major apparet, qui interjacet inter nos et ipsum aer adhuc de nocte roscidus : et grandescit imago ejus, tanquam in aquæ speculo visatur.

Ipsam vero « videndi naturam » non insubide introspexit Epicurus : cujus in hoc non est, ut existimo, improbanda sententia, adstipulante præcipue Democrito; quia sicut in ceteris, ita et in hoc paria senserunt. Ergo censet Epicurus, ab omnibus corporibus jugi fluore quæpiam simulacra manare; nec unquam tantulam moram intervenire, quin ultro ferantur inani figura cohærentes corporum exuviæ, quarum receptacula in nostris oculis sunt : et ideo ad deputatam sibi a natura sedem proprii sensus recurrunt. Hæc sunt, quæ vir ille commemorat : quibus si occurris obvius, exspecto, quid referas. Ad hæc renidens Eustathius, In propatulo est, inquit, quod decepit Epicurum. A vero enim lapsus est, aliorum quatuor sensuum secutus exemplum : quia in audiendo, et gustando, et odorando, atque tangendo nihil e nobis emittimus, sed extrinsecus accipimus, quod sensum sui moveat. Quippe et vox ad aures ultro venit; et auræ in nares influunt; et palato ingeritur, quod gignat saporem; et corpori nostro applicantur tactu sentienda. Hinc putavit et ex oculis nostris nihil foras proficisci, sed imagines rerum in oculos ultro meare. Cujus opinioni repugnat, quod in speculis imago adversa contemplatorem suum respicit : cum debeat, siquidem a nobis orta recto meatu proficiscitur, posteram sui partem, cum discedit, ostendere, ut læva læ-

que la gauche et la droite de l'image se trouvassent placées dans le même sens que la gauche et la droite du corps réel. C'est ainsi que l'histrion qui s'ôte le masque le voit du côté qui lui couvrait le visage ; c'est-à-dire, par le creux du revers et non par la face. D'ailleurs, je voudrais demander à Épicure si les images ne se détachent des objets que lorsque quelqu'un a la volonté de voir, ou si, lorsque personne ne les considère, les atomes continuent d'en émaner en tout sens. S'il soutient le premier système, je demande quel pouvoir commande aux atomes de se tenir prêts à obéir à celui qui regarde, et de se déplacer autant de fois qu'il voudra mouvoir son visage. S'il s'en tient au second, et qu'il dise qu'il émane de tous les objets un flux perpétuel d'atomes, je demanderai combien de temps ils demeurent adhérents à nos yeux, auxquels rien ne les retient liés? Ou si j'accorde leur adhérence, comment transmettront-ils les couleurs, lesquelles, bien qu'incorporelles de leur nature, ne peuvent néanmoins jamais exister sans corps ? D'ailleurs, qui peut concevoir qu'aussitôt que vous tournez vos yeux, accourent les images du ciel, de la mer, de son rivage, des prés, des vaisseaux, des troupeaux, et de ces innombrables objets que nous apercevons d'un coup d'œil, surtout lorsque c'est dans le très-petit espace de notre prunelle que réside la faculté de la vue? Et de quelle manière s'effectue la vision d'une armée? Est-ce que les atomes, sortis de chaque soldat, se réunissent, et, ainsi agglomérés par milliers, pénètrent dans l'œil de celui qui regarde? Mais pourquoi prendre la peine de discourir, afin de détruire une opinion qui se réfute elle-même par sa propre futilité? Or, il est certain que c'est par le mécanisme suivant que s'opère en nous la vision. Un trait de lumière s'échappe en ligne directe de nos deux prunelles, de quelque côté qu'on les tourne. Si cette émanation naturelle de l'œil rencontre la lumière dans l'air qui est autour de nous, elle lui sert de conduit direct, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré un corps ; quoique l'on tourne le visage pour regarder autour de soi, le rayon visuel s'échappe toujours directement. Ce trait, que nous avons dit parti de nos yeux, après avoir été délié à sa racine, s'élargit vers son extrémité, en la manière que les peintres représentent les rayons. C'est pour cela qu'un œil qui regarde par un très-petit trou embrasse la profondeur des cieux. Ainsi donc, trois choses nous sont nécessaires pour opérer la vision : qu'un trait de lumière émane de nous, que l'air qu'il trouve sur son passage soit éclairé, et que le rayon rencontre un corps dont le choc arrête son cours; car s'il le prolonge trop longtemps, ce cours cesse d'être direct, le trait se fatigue, il se déchire et se déverse à droite et à gauche. De là vient qu'en quelque endroit de la terre qu'on se trouve, on croit apercevoir les bornes du ciel, et c'est là ce que les anciens nommèrent horizon. Leurs observations ont constaté avec exactitude que le rayon visuel ne se prolonge pas horizontalement au delà de cent quatre-vingts stades, et qu'à cette distance il commence à se diviser en lignes courbes. J'ai dit *horizontalement*, car notre vue atteint très-loin en hauteur, puisque nous voyons le ciel. Celui qui regarde est toujours placé au centre du cercle que forme son horizon; et, d'après la mesure que nous avons donnée de

vam, dextera dexteram respiciat. Nam et histrio personam sibi detractam ex ea parte videt, qua induit; scilicet non faciem, sed posteriorem cavernam. Deinde interrogare hunc virum vellem, an tunc imagines e rebus avolant, cum est qui velit videre: an et cum nullus aspicit, emicant undique simulacra? Nam si, quod primum dixi, teneat; quæro, cujus imperio simulacra præsto sint intuenti, et quoties quis voluerit ora convertere, toties se et illa convertant? Sin secundo inhæreat, ut dicat perpetuo fluore rerum omnium manare simulacra; quæro, quamdiu cohærentia permanent, nullo coagulo juncta ad permanendum? Aut si manere dederimus, quemadmodum aliquem retinebunt colorem, cujus natura cum sit incorporea, tamen nunquam potest esse sine corpore? Dein quis potest in animum inducere, simulatque oculos verteris, incurrere imagines cœli, maris, litoris, prati, navium, pecudum, et innumerabilium præterea rerum, quas uno oculorum jactu videmus; cum sit pupula, quæ visu pollet, oppido parva? et quonam modo totus exercitus visitur? an de singulis militibus profecta simulacra se congerunt, atque ita collecta tot millia penetrant oculos intuentis? Sed quid laboramus opinionem sic inanem verbis verberare, cum ipsa rei vanitas se refellat? Constat autem, visium nobis hac provenire ratione. Genuinum lumen e pupula, quacunque eam verteris, directa linea emicat. Id oculorum domesticum profluvium, si repererit in circumfuso nobis aere lucem, per eam directim pergit, quamdiu corpus offendat : et si faciem verteris, ut circumspicias, utrobique acies videndi directa procedit. Ipse autem jactus, quem diximus de nostris oculis emicare, incipiens a tenui radice, in summa fit latior : sicut radii a pictore finguntur. Ideo per minutissimum foramen contemplans oculus videt cœli profunditatem. Ergo tria ista nobis necessaria sunt ad effectum videndi : lumen, quod de nobis emittimus, et ut aer, qui interjacet, lucidus sit, et corpus, quo offenso desinat intentio. Quæ, si diutius pergat, rectam intentionem lassata non obtinet, sed scissa in dexteram lævamque diffunditur. Hinc est, quod, ubicunque terrarum steteris, videris tibi quandam cœli conclusionem videre; et hoc est, quod horizontem veteres vocaverunt : quorum indago fideliter deprehendit directam ab oculis aciem per planum contra aspicientibus, non pergere ultra centum octoginta stadia, et inde jam recurvari. Per planum, ideo adjeci, quia altitudines longissime aspicimus; quippe qui et cœlum videmus. Ergo in omni horizontis orbe ipse, qui intuetur, centrum est. Et quia diximus, quantum a centro acies usque ad partem orbis extenditur : sine dubio in horizonte διάμετρος orbis trecentorum sexaginta stadiorum est : et, si ulterius qui intuetur accesserit, seu retrorsum recesserit, similem circa se or-

la longueur du rayon visuel, depuis le centre jusqu'à la circonférence du cercle, il résulte évidemment que le diamètre du cercle horizontal est de trois cent soixante stades; et, soit qu'il avance, soit qu'il recule, l'œil découvrira toujours autour de soi un cercle de cette même grandeur. Ainsi donc, comme nous l'avons dit, lorsque le rayon qui émane de nous traverse un air éclairé et vient frapper un corps, le phénomène de la vision est opéré; et afin que l'objet vu soit connu de nous, le sens de la vue instruit notre intelligence de sa forme extérieure, et l'intelligence le reconnaît à l'aide de la mémoire; par conséquent les yeux voient, l'intelligence juge, la mémoire se souvient. Trois agents sont nécessaires pour compléter par la vue la connaissance de la forme d'un objet; le sens, l'intelligence, la mémoire : le sens transmet à l'intelligence l'objet vu, et celle-ci reconnaît par le souvenir quel il est. La coopération du raisonnement est tellement nécessaire dans l'acte de la vision, que souvent, par ce sens seul, l'intelligence nous fait reconnaître une autre sensation que la mémoire nous suggère. Car si j'aperçois du feu, ma raison sait, avant que je l'aie touché, qu'il est chaud. Si c'est de la neige que j'aperçois, ma raison sait aussitôt que son contact est froid. En l'absence de la raison, la vue est inefficace; tellement que si l'on néglige de la consulter, une rame vue dans l'eau paraît rompue, ou une tour anguleuse paraît ronde, étant vue de loin. Mais si la raison veut s'y appliquer, elle reconnaît les angles de la tour et l'intégrité de la rame. En un mot, la raison discerne toutes ces erreurs qui ont fourni à la secte des académiciens des prétextes pour condamner le témoignage des sens. Le témoignage d'un seul sens, accompagné du raisonnement, peut être compté parmi les choses les plus certaines; mais le témoignage d'un seul sens ne suffit pas toujours à la raison, pour reconnaître la nature des objets. Car si j'aperçois de loin la figure de ce fruit qu'on appelle pomme, il n'est pas certain, sous tous les rapports, que ce soit là une pomme; car on aura pu en former la figure avec quelque matière. Il faut donc invoquer un autre sens, pour décider l'odeur de l'objet; mais cet objet, placé au sein d'un tas de pommes, aura pu en retenir leur exhalaison; il faudra donc consulter le tact, qui peut juger de son poids : mais on peut craindre que le poids ne nous trompe à son tour, si l'ouvrier a eu l'artifice de choisir une matière dont le poids fût pareil à celui du fruit; il faut donc recourir au goût; et s'il est d'accord avec la forme, il n'y a plus de doute que l'objet ne soit une pomme. C'est ainsi qu'il est démontré que l'efficacité des sens dépend du raisonnement; et c'est pourquoi le Dieu qui nous a faits a placé tous nos sens dans la tête, c'est-à-dire, autour du siége de la raison.

—

CHAPITRE XV.

Si Platon est exact lorsqu'il écrit que la nourriture se rend dans l'estomac, et que la boisson coule dans les vaisseaux du poumon par l'artère appelée *trachée*.

Quand Disaire eut ainsi, parlé, il s'éleva touchant la solidité de ses raisonnements, un murmure universel d'approbation qu'Évangélus lui-même ne rougit point de partager; après quoi, Disaire reprit en ces termes : — Ce sont des applaudissements semblables qui ont provoqué la philosophie à usurper la discussion d'un art qui lui est étranger, ce qui a donné lieu plus d'une fois à

bem videbit. Sicut igitur diximus, cum lumen, quod pergit e nobis, per aeris lucem in corpus inciderit, impletur officium videndi : sed ut possit res visa cognosci, renuntiat visam speciem rationi sensus oculorum; et illam advocata memoria recognoscit. Ergo videre oculorum est, judicare rationis, memoriæ meminisse : quia trinum est officium, quod visum complet ad dignoscendam figuram, sensus, ratio, memoria. Sensus rem visam rationi refundit. illa, quid visum sit, recordatur. Adeo autem in tuendo necessarium est rationis officium, ut sæpe in uno videndi sensu, etiam alium sensum memoria suggerente ratio deprehendat. Nam si ignis appareat, scit eum et ante tactum ratio calere : si nix sit illa, quæ visa est, intelligit in ipsa ratio etiam tactus rigorem. Hac cessante, visus inefficax est : adeo ut, quod remus in aqua fractus videtur, vel quod turris eminus visa, cum sit angulosa, rotunda existimatur, faciat rationis negligentia : quæ, si se intenderit, agnoscit in turre angulos, et in remo integritatem. Et omnia illa discernit, quæ Academicis damnandorum sensuum occasionem dederunt : cum sensus unus inter certissimas res habendus sit, comitante ratione, cui nonnunquam ad discernendam speciem non sufficit sensus unus. Nam si eminus pomi, quod malum dicitur, figura visatur; non omnimodo in malum est. Potuit enim ex aliqua materia fingi mali similitudo. Advocandus est igitur sensus alter, ut odor judicet. Sed potuit inter congeriem malorum positum, auram odoris ipsius concepisse. Hic tactus consulendus est, qui potest de pondere judicare. Sed metus est, ne et ipse fallatur, si fallax opifex materiam, quæ pomi pondus imitaretur, elegit. Confugiendum est igitur ad saporem. Qui si formæ consentiat, malum esse, nulla dubitatio est. Sic probatur, efficaciam sensuum de ratione pendere. Ideo Deus opifex omnes sensus in capite, id est, circa sedem rationis, locavit.

—

CAPUT XV.

Satin' recte scriptum sit a Platone, cibum per stomachum trahi : potum vero per arteriam, quæ τραχεῖα dicitur, fibris pulmonis illabi.

His dictis, favor ab omnibus exortus est, admirantibus dictorum soliditatem, adeo ut attestari vel ipsum Euangelum non pigeret. Disarius deinde subjecit : Isti plausus sunt, qui provocant philosophiam ad vindicandos sibi de

de manifestes erreurs. Ainsi votre Platon s'est livré à la risée de la postérité, en voulant toucher à l'anatomie, qui est une branche de la médecine. Il dit en effet que la nourriture et la boisson que nous consommons rencontrent deux voies; que la nourriture se rend dans l'estomac, et que la boisson coule dans les vaisseaux des poumons, par l'artère appelée *trachée*. Il faut s'étonner, ou plutôt s'affliger, qu'un si grand homme ait pu penser et rapporter dans ses ouvrages de pareilles choses. Aussi Érasistrate, médecin très-distingué de l'antiquité, l'attaque avec justice, en disant qu'il avance là des faits très-différents de ceux que l'observation nous enseigne. En effet, il existe deux tuyaux, pareils à des canaux, qui partent du fond de la bouche et descendent en bas. Par l'un, sont transmises et précipitées dans l'estomac toutes les matières qui composent, tant la nourriture que la boisson : elles sont portées de là dans un ventricule que les Grecs appellent le *ventre inférieur,* où elles sont réduites et digérées. Ensuite, la partie la plus aride du résidu de ces matières se rend dans l'intestin appelé en grec *colon,* tandis que la partie humide coule à travers les reins dans la vessie. Par le second des deux premiers tuyaux dont nous avons parlé, appelé par les Grecs *trachée-artère,* l'air descend de la bouche dans le poumon, et retourne de là dans la bouche et dans les narines. C'est par ce même canal que passe la voix. Afin d'empêcher que la boisson et la nourriture non liquide, qui doit aller dans l'estomac, ne vienne tomber de la bouche dans ce tuyau où l'air est respiré, et que sa présence n'aille encombrer le canal de la respiration, la nature a eu soin de placer ingénieusement, entre les deux canaux disposés l'un à côté de l'autre, l'épiglotte, qui leur sert réciproquement de cloison. Pendant qu'on mange et qu'on boit, cette épiglotte couvre et ferme la trachée-artère, et empêche qu'aucune portion de la nourriture ou de la boisson ne tombe dans le canal, toujours en activité, de la respiration. Il résulte de là qu'aucune partie liquide ne coule dans le poumon, qui est protégé par la disposition de l'orifice de l'artère. Tel est le système d'Érasistrate, conforme, je pense, à la vérité. En effet, la nourriture ne doit point parvenir dans le ventre sous forme de parties sèches et indigestes, mais amollie et réduite sous forme liquide. Il faut donc que la même voie soit ouverte à la nourriture et à la boisson, afin que la première, modifiée par l'autre, puisse en cet état être transmise au ventre par l'estomac. Sans cette condition, la nature ne saurait produire ce qui est nécessaire à la conservation de la vie animale. D'ailleurs, le poumon offrant une forme solide et polie, si un corps dense était entraîné vers lui, comment pourrait-il y pénétrer, ou être transmis au lieu où s'opère la digestion; tandis que nous voyons que, si par hasard quelque chose, tant soit peu dense, tombe dans le poumon, entraîné par la force de la respiration, il s'ensuit aussitôt une toux violente et des secousses qui peuvent aller jusqu'à altérer la santé. Or, si une voie naturelle conduisait la boisson au poumon, il ne devrait pas redouter les liquides épaissis par des farines, par des graines, ou par toute autre matière dense. Pour quelle fonction la nature a-t-elle disposé l'épiglotte, qui bouche l'artère lorsque nous avalons la nourriture, si ce n'est pour empêcher que par

aliena arte tractatus, unde sæpe occurrit in manifestos errores. Ut Plato vester, dum nec anatomica, quæ medicinæ propria est, abstinet, risum de se posteris tradidit. Dixit enim, divisas esse vias devorandis cibatui et potui; et cibum quidem per stomachum trahi, potum vero per arteriam, quæ trachia dicitur, fibris pulmonis allabi. Quod tantum virum vel existimasse, vel in libros retulisse, mirandum est, vel potius dolendum. Unde Erasistratus, medicorum veterum nobilissimus, in eum jure invectus est, dicens, retulisse illum longe diversa, quam ratio deprehendit. Duas enim esse fistulas instar canalium, easque ab oris faucibus proficisci deorsum, et per earum alteram induci, delabique in stomachum esculenta omnia et poculenta, ex eoque ferri in ventriculum, qui Græce appellatur ἡ κάτω κοιλία, atque illic subigi digerique; ac deinde aridiora ex his retrimenta in alvum convenire, quod Græce κῶλον dicitur; humidiora autem per renes in vesicam trahi: et per alteram de duabus superioribus fistulam, quæ Græce appellatur τραχεῖα ἀρτηρία, spiritum a summo ore in pulmonem, atque inde rursum in os et in nares commeare; perque eandem vocis fieri meatum : ac ne potus cibusve aridior, quem oporteret in stomachum ire, procideret ex ore, laberetur que in eam fistulam, per quam spiritus reciprocatur, ex eaque offensione intercluderetur animæ via, impositam esse arte quadam et ope naturæ ἐπιγλωττίδα, quasi claustrum mutuum utrinsque fistulæ, quæ sibi sunt cohærentes : eamque ἐπιγλωττίδα inter edendum bibendumque operire ac protegere τὴν τραχεῖαν ἀρτηρίαν, ne quid ex esca potuve incideret in illud quasi æstuantis animæ iter, ac propterea nihil humoris influere in pulmonem, ore ipso arteriæ communito. Hæc Erasistratus : cui, ut existimo, vera ratio consentit. Cum enim cibus non squalidus siccitate, sed humoris temperie mollis ventri inferendus sit : necesse est, eandem viam ambobus patere, ut cibus potu temperatus per stomachum in ventrem condatur : nec aliter natura componeret, nisi quod salutare esset animali. Deinde, cum pulmo et solidus et lævigatus sit, si quid spissum in ipsum deciderit, quemadmodum penetrari aut transmitti potest ad locum digestionis; cum constet, si quando casu aliquid paulo densius in pulmonem violentia spiritus trahente deciderit, mox nasci tussim nimis asperam, et alias quassationes usque ad vexationem salutis? Si autem naturalis via potum in pulmonem traheret; cum polenta bibuntur, vel cum hauritur potus admixtis granis, seu ex re aliqua densiore, quid his sumtis pulmo pateretur? Unde ἐπιγλωττὶς a natura provisa est; quæ,

le canal de celle-ci il ne tombât quelque portion de cette dernière dans le poumon, par l'effet de l'attraction irrégulière de l'aspiration? Lorsque nous voulons émettre la parole, l'épiglotte s'incline d'un autre côté pour fermer la route de l'estomac, et laisser à la voix un libre passage dans l'artère. Un résultat constaté par l'expérience, c'est que ceux qui avalent peu à peu la boisson en ont les intestins plus humectés, parce que le liquide, ainsi bu lentement, y fait un plus long séjour; tandis que, si l'on boit avec avidité, le liquide passe dans la vessie avec la même précipitation qu'il a été avalé; et la nourriture restant dans un état très-sec, il en résulte une digestion plus tardive. Or cette différence n'existerait point, si, dès le principe, la nourriture et la boisson avaient suivi des routes différentes. Quant à ce qu'a dit le poëte Alcée, et qu'on répète vulgairement :

« Arrose ton poumon de vin, car la canicule
« opère sa révolution; »

cela doit s'entendre du bien-être que l'humectation occasionne au poumon, mais en tant qu'il n'attire du liquide qu'à proportion de son besoin. Tu vois maintenant que le prince des philosophes eût fait sagement de s'abstenir de parler de choses qui lui étaient étrangères, plutôt que de traiter des sujets qui lui étaient trop peu connus.

Eusthate un peu ému répliqua en ces termes: — Disaire, je te comptais autant parmi les philosophes que parmi les médecins; cependant, tu m'as paru tout à l'heure oublier une chose généralement crue et proclamée par le consentement universel de tous les hommes : c'est que la philosophie est l'art des arts et la science des sciences; et voilà que, par une audace parricide, la médecine se déchaîne contre elle. Toutefois, la partie rationnelle, c'est-à-dire celle qui traite des objets incorporels, n'est que la portion la plus étroite du domaine de la philosophie; tandis qu'elle s'étend principalement vers la physique, laquelle traite des corps divins, soit du ciel soit des astres. Quant à la médecine, elle n'est que la partie la plus grossière de la physique; elle ne raisonne que sur des corps terrestres et pétris de limon. Mais que parlé-je de raisonnement, dans un art où les conjectures dominent bien plutôt? Ainsi donc, la science qui consiste à former des conjectures sur une chair de boue ose s'égaler à la philosophie, qui, d'après des raisonnements certains, traite d'objets incorporels et véritablement divins. Mais pour que cette défense générale ne paraisse point un subterfuge, afin d'éluder ce qui concerne le poumon, écoute les motifs qui ont déterminé l'opinion du sublime Platon. L'épiglotte, dont tu as parlé, a été disposée par la nature pour ouvrir et fermer, par une alternative régulière, les deux conduits de la nourriture et de la boisson; de manière que la première soit transmise à l'estomac, et que le poumon reçoive la seconde par les nombreux canaux qui traversent le poumon. Les ouvertures qui s'y rencontrent ne sont pas destinées à permettre la sortie du souffle, pour lequel une exhalation occulte eût été suffisante, mais à laisser, dans le cas où quelque portion de la nourriture viendrait à tomber dans le poumon, un passage au suc qui en résulte, afin qu'il puisse se rendre au siége de la digestion. Si, par quelque accident, l'artère vient à être coupée, nous n'avalons plus la boisson; car son canal se trouvant percé, elle s'échappe au dehors, sans arriver à l'estomac : ce qui n'aurait pas lieu, si l'artère n'était le canal des liquides. Voici encore qui prouve évidemment ce fait :

cum cibus sumitur, operimento sit arteriæ, ne quid per ipsam in pulmonem, spiritu passim trahente, labatur. Sicut et cum sermo emittendus est, inclinatur ad operiendam stomachi viam, ut ἀρτηρίαν voci patere permittat. Est et hoc de experientia notum, quod, qui sensim trahunt potum, ventres habent humectiores, humore, qui paulatim sumtus est, diutius permanente. Si quis vero avidius hauserit, humor eodem impetu, quo trahitur, præterit in vesicam; et sicciori cibo provenit tarda digestio. Hæc autem differentia non nasceretur, si a principio cibi et potus divisi essent meatus. Quod autem Alcæus poeta dixit, et vulgo canitur,

Οἴνῳ πνεύμονα τέγγε,
Τὸ γὰρ ἄστρον περιτέλλεται.

ideo dictum est, quia pulmo revera gaudet humore, sed trahit quantum sibi existimat necessarium. Vides, satius fuisse philosophorum omnium principi alienis abstinere, quam minus nota proferre.

Ad hæc Eustathius paulo commotior, Non minus te, inquit, Disari, philosophis, quam medicis inserebam; sed modo videris mihi rem consensu generis humani decantatam et creditam oblivioni dare, philosophiam artem esse artium, et disciplinam disciplinarum. Et nunc in ipsam invehitur parricidali ausu medicina : cum philosophia illic habeatur angustior, ubi de rationali parte, id est, de incorporeis, disputat; et illic inclinetur, ubi de physica, quod est de divinis corporibus vel cœli, vel siderum, tractat. Medicina autem physicæ partis extrema fæx est, cui ratio est cum testis terrenisque corporibus. Sed quid rationem nominavi, cum magis apud ipsam regnet conjectura, quam ratio? Quæ ergo conjicit de carne lutulenta, audet inequitare philosophiæ, de incorporeis et vere divinis certa ratione tractanti. Sed ne videatur communis ista defensio tractatum vitare pulmonis, accipe causas, quas Platonica majestas secuta est. Ἐπιγλωττίς, quam memoras, inventum naturæ est ad tegendas detegendasque certa alternatione vias cibatus et potus, ut illum stomacho transmittat, hunc pulmo suscipiat. Propterea tot meatibus distinctus est, et interpatet rimis, non ut spiritus egressiones habeat, cui exhalatio occulta sufficeret; sed ut per eos, si quid cibatus in pulmonem deciderit, succus ejus mox migret in sedem digestionis. Deinde ἀρτηρία si quo casu scissa fuerit, potus non devoratur, sed, quasi fisso meatu suo, rejectatur foras incolumi stomacho : quod non contingeret, nisi ἀρτηρία via esset humoris. Sed et hoc

c'est que ceux qui ont le poumon malade éprouvent une ardente soif, ce qui n'arriverait pas non plus, si le poumon n'était le réceptacle de la boisson. Remarquez aussi que les animaux qui n'ont point de poumon ne connaissent pas la soif; et en effet, il n'y a rien de superflu dans la nature, mais elle a prédestiné chaque membre à quelqu'une des fonctions de la vie. Lors donc que l'un d'eux manque, c'est que ses fonctions seraient superflues. Réfléchis encore que, si l'estomac recevait la boisson et la nourriture, les fonctions de la vessie deviendraient inutiles; car l'estomac aurait pu livrer aux intestins le résidu de chacune d'elles, tandis qu'il se borne à livrer celui de la nourriture; et il ne serait pas besoin de divers conduits pour donner passage à chacune de ces deux substances, mais un seul suffirait à toutes deux, pour les évacuer du même lieu. Au lieu de cela, la vessie et les intestins coopérent, chacun séparément, à l'entretien de notre organisation : la première, en évacuant le poumon; la seconde, en évacuant l'estomac. Il ne faut pas non plus négliger de remarquer qu'on ne trouve dans l'urine, qui est le résidu de la boisson, aucun vestige de la nourriture, et même qu'elle n'est nullement empreinte de la couleur ou de l'odeur de cette dernière. Si cependant celle-ci eût été mêlée dans le ventre avec la boisson, l'urine conserverait quelque impression de la substance de leur commun excrément. Enfin, les pierres que la boisson produit dans la vessie, et que la boisson seule a la propriété de former, pourquoi ne se forment-elles jamais dans le ventre? ce qui devrait être cependant, s'il était le réceptacle de la boisson. Le fait de l'écoulement de la boisson dans le poumon n'a pas été ignoré de plusieurs poëtes distingués. Eupolis, dans la pièce intitulée *les Parasites,* dit : « Protagoras prescri- « vait de boire à l'époque de la canicule, afin de « se tenir le poumon humecté. » Nous trouvons dans Ératosthène un témoignage semblable :

« Inondant son poumon de vin. »

Euripide vient encore manifestement à l'appui de ce même fait :

« Le vin parcourant les canaux du poumon. »

Puis donc que le système de l'organisation de notre corps et l'autorité des plus illustres témoins viennent appuyer celle de Platon, n'est-il pas absurde de penser le contraire?

—

CHAPITRE XVI.

Si l'œuf a été avant la poule, ou la poule avant l'œuf.

Sur ces entrefaites, Évangélus, qui voyait avec envie la gloire qu'obtenaient les deux Grecs, leur dit en se moquant : Quittez ces questions, que vous n'agitez entre vous que pour faire parade de votre loquacité. J'aimerais mieux encore, si votre science y peut quelque chose, que vous voulussiez m'apprendre « si l'œuf a été avant la poule, ou la poule avant l'œuf? » — Tu crois te moquer, lui répondit Disaire; et néanmoins, la question que tu viens de toucher est très-digne d'être approfondie et résolue. Car pourquoi m'as-tu demandé, en critiquant l'utilité de cette discussion, si l'œuf a été avant la poule, ou la poule avant l'œuf?...... Mais sache que cette question doit être rangée parmi les plus sérieuses, et discutée avec beaucoup de soin. Je vais dire ce qui me paraîtra susceptible d'être allégué en faveur

in propatulo est, quia, quibus æger est pulmo, accenduntur in maximam sitim : quod non eveniret, nisi esset pulmo receptaculum potus. Hoc quoque intuere, quod animalia, quibus pulmo non est, potum nesciunt. Natura enim nihil superfluum, sed membra singula ad aliquod vivendi ministerium fecit : quod cum deest, usus ejus non desideratur. Vel hoc cogita, quia si stomachus cibum potumque susciperet, superfluus foret vesicæ usus. Poterat enim utrinsque rei stomachus retrimenta intestino tradere, cui nunc solius cibi tradit : nec opus esset diversis meatibus, quibus singula traderentur, sed unus utrique sufficeret ab eadem statione transmisso. Modo autem seorsum vesica, et intestinum seorsum saluti servit : quia illi stomachus tradit, pulmo vesicæ. Nec hoc prætereundum est, quod in urina, quæ est retrimentum potus, nullum cibi vestigium reperitur; sed nec aliqua qualitate illorum retrimentorum vel coloris, vel odoris inficitur. Quod si in ventre simul fuissent, aliqua illarum sordium qualitas inficeretur. Nam postremo lapides, qui de potu in vesica nascuntur, cur nunquam in ventre coalescunt, cum non nisi ex potu fiant, et nasci in ventre quoque debuerint, si venter esset receptaculum potus? In pulmonem defluere potum, nec poetæ nobiles ignorant; ait enim Eupolis in fabula, quæ inscribitur Colaces : Πίνειν γὰρ ὁ Πρωταγόρας ἐκέλευεν, ἵνα πρὸ τοῦ κυνὸς τὸν πνεύμον' ἔκλυτον φορῇ; et Eratosthenes testatur idem :

Καὶ βαθὺν ἀκρήτῳ πνεύμονα τεγγόμενος.

Euripides vero hujus rei manifestissimus adstipulator est :

Οἶνος περάσας πνευμόνων διαῤῥοάς.

Cum igitur et ratio corporeæ fabricæ, et testium nobilis auctoritas adstipuletur Platoni, nonne quisquis contra sentit, insanit?

—

CAPUT XVI.

Ovumne prius fuerit, an gallina.

Inter hæc Euangelus, gloriæ Græcorum invidens et illudens : Facessant, ait, hæc, quæ inter vos in ostentationem loquacitantis agitantur; quin potius, si quid callet vestra sapientia, scire ex vobis volo, ovumne prius exstiterit, an gallina? Irridere te putas, Disarius ait; et tamen quæstio, quam movisti, et inquisitu, et scitu digna est. Cur enim tibi de rei utilitate comparans consuluisti, utrum prius gallina ex ovo, an ovum ex gallina

de chacune des deux opinions, te laissant le choix de celle qui te paraîtra la plus vraie.

Si nous accordons que tout ce qui existe a eu un commencement, il est juste de décider que la nature a commencé par produire l'œuf. Car tout ce qui commence est d'abord informe, imparfait, et ne marche vers son perfectionnement qu'à l'aide du temps et de l'art. Ainsi donc, pour faire l'oiseau, la nature a commencé par un rudiment informe; elle a produit l'œuf, dans lequel n'existe pas encore la forme extérieure de l'animal, mais dont est provenu un oiseau complétement organisé, par l'effet de l'accomplissement de son développement progressif. D'ailleurs, tout ce que la nature a décoré d'ornements divers a commencé indubitablement par être simple, et est devenu postérieurement compliqué, par l'accession de choses qui y ont été réunies. Ainsi l'œuf a été créé d'une forme simple, et qui est la même dans tous les sens. Il est le germe d'où se sont développés les ornements divers qui complètent le corps de l'oiseau. De même que les éléments ont d'abord préexisté, et que de leur mélange ont été formés les autres corps, de même, si l'on peut permettre la comparaison, les principes séminaux qui se trouvent dans l'œuf peuvent être considérés, en quelque sorte, comme étant les éléments de la poule. Non, elle n'est pas inopportune la comparaison de l'œuf avec les éléments dont toutes les choses sont composées; car, dans toutes les classes d'animaux qui se reproduisent par le coït, vous en trouverez quelques-uns dont l'œuf est le principe et comme l'élément. En effet, tous les animaux ou marchent, ou rampent, ou nagent, ou volent. Parmi ceux qui marchent, les lézards et tous les animaux de cette famille sont reproduits par des œufs. Il en est de même des reptiles. Tous les animaux qui volent sont ovipares; un seul excepté, dont la condition est incertaine : car la chauve-souris vole, il est vrai, au moyen d'ailes formées de pellicules, mais ne doit pas être comptée parmi les oiseaux, puisqu'elle marche sur quatre pieds, qu'elle met au monde ses petits entièrement conformés, et qu'elle les allaite. Tous les animaux nageants sortent d'un œuf particulier à leur espèce, excepté le crocodile, qui, comme les oiseaux, provient d'un œuf à écaille. Et pour que je ne te paraisse pas avoir trop relevé la condition de l'œuf, en le nommant un élément, consulte les initiés aux mystères de Liber Pater, dans lesquels l'œuf n'est honoré avec tant de vénération qu'en raison de sa forme ovale et presque sphérique, qui ne présente d'ouverture en aucun sens : et parce qu'il renferme en soi la vie, on l'appelle le symbole du monde. Or, d'après l'opinion unanime, le monde est le principe de toutes choses.

Maintenant, produisons l'opinion qui soutient la préexistence de la poule; et voici comment nous tâcherons de la défendre. L'œuf n'est ni le commencement ni la fin de l'animal; car son commencement est la semence, sa fin est l'oiseau développé. L'œuf n'est donc que la digestion de la semence. Or, puisque la semence contient l'animal et que l'œuf contient la semence, l'œuf n'a pu être avant l'animal; de même que la digestion de la nourriture ne peut avoir lieu sans que quelqu'un ait mangé. Dire que l'œuf a été fait avant la poule, c'est comme si l'on disait que la matrice a été faite avant la femme; et

cœperit.... Sed hoc ita seriis inserendum est, ut de eo debeat vel anxie disputari. Et proferam, quæ in utramque partem mihi dicenda subvenient, relicturus tibi, utrum eorum verius malis videri. Si concedimus, omnia, quæ sunt, aliquando cœpisse : ovum prius a natura factum jure existimabitur. Semper enim, quod incipit, imperfectum adhuc et informe est, et ad perfectionem sui per procedentis artis et temporis additamenta formatur. Ergo natura, fabricans avem, ab informi rudimento cœpit, et ovum, in quo necdum est species animalis, effecit. Ex hoc perfectæ avis species exstitit, procedente paulatim maturitatis effectu. Deinde, quidquid a natura variis ornatibus comtum est, sine dubio cœpit a simplici; et ita contextionis accessione variatum est. Ergo ovum visu simplex et undique versum pari specie creatum est : et ex illo varietas ornatuum, quibus constat avis species, absoluta est. Nam sicut elementa prius exstiterunt, ita et reliqua corpora de commixtione eorum creata sunt : ita rationes seminales, quæ in ovo sunt, si venialis erit ista translatio, velut quædam gallinæ elementa credenda sunt. Nec importune elementis, de quibus sunt omnia, ovum comparaverim : in omni enim genere animantium, quæ ex coitione nascuntur, invenies ovum aliquorum esse principium instar elementi. Aut enim gradiuntur animantia, aut serpunt, aut nando volandove vivunt. In gradientibus lacertæ et similia ex ovis creantur. Quæ serpunt, ovis nascuntur. Exordia volantia universa de ovis prodeunt, excepto uno, quod incertæ naturæ est : nam vespertilio volat quidem pellitis alis, sed inter volantia non habendus est; quia quatuor pedibus graditur, formatosque pullos parit, et nutrit lacte quos generat. Nantia pæne omnia de ovis oriuntur generis sui; crocodilus vero etiam de testeis, qualia sunt volantium. Et, ne videar plus nimio extulisse ovum elementi vocabulo, consule initiatos sacris Liberi patris : in quibus hac veneratione ovum colitur, ut ex forma tereti ac pæne sphærali atque undique versum clausa, et includente intra se vitam, mundi simulacrum vocetur. Mundum autem consensu omnium constat universitatis esse principium.

Prodeat, qui priorem vult esse gallinam, et in hæc verba tentet, quod defendit, asserere. Ovum rei, cujus est, nec initium, nec finis est. Nam initium est semen, finis avis ipsa formata. Ovum vero digestio est seminis. Cum ergo semen animalis sit, et ovum seminis : ovum ante animal esse non potuit; sicut non potest digestio cibi fieri, antequam sit, qui edit. Et tale est dicere, ovum ante gallinam factum, ac si quis dicat, matricem ante mulierem factam. Et qui interrogat quemadmodum gallina sine ovo

celui qui demande comment la poule a pu venir sans œuf est semblable à celui qui demanderait comment l'homme a pu être créé avant les parties naturelles, par lesquelles il se reproduit. Ainsi comme il ne serait pas exact de dire que l'homme est le produit de la semence, puisque la semence émane de l'homme; de même on ne peut pas dire que la poule est le produit de l'œuf, puisque l'œuf émane de la poule. Maintenant, si l'on accorde ce qui a été dit en faveur de la thèse opposée, que tout ce qui existe a commencé à quelque époque, nous répondrons que la nature a commencé d'abord par former chacun des animaux dans toute sa perfection, et qu'ensuite elle a soumis à des lois perpétuelles la succession continue de leur procréation. Un grand nombre d'animaux que la terre et la pluie produisent encore, tout conformés, sont une preuve que la nature a bien pu en agir ainsi dès le commencement. Tels sont les rats en Égypte, et en d'autres lieux les grenouilles, les serpents, et autres animaux de cette espèce. Car la terre ne produit jamais des œufs, qui sont des êtres absolument imparfaits, parce que la nature ne forme que des êtres parfaits, et qui procèdent de principes parfaits, d'un tout, dont ils sont les parties. Accordons maintenant que l'œuf est la semence de l'oiseau, et voyons ce que nous apprend la définition que les philosophes ont donnée de la semence. Cette définition établit que la semence est une production d'une substance pareille à la substance de celui dont elle émane. Or, il ne peut pas exister de similitude avec une chose qui n'est pas encore; de même qu'il n'émane pas de semence de celui qui n'existe pas. Concluons de là que, dès la première origine des choses, et à l'exemple des autres animaux qui sont produits seulement par la semence, et dont on n'a pas mis en question la préexistence à leur semence, les oiseaux, eux aussi, sont sortis complétement formés des mains de la nature. Chaque animal ayant été doté de la puissance de se reproduire, tous les animaux sont descendus des premiers, suivant les divers modes de naissance, que la nature a diversifiés selon la variété des espèces. Voilà, Évangelus, ce qu'on peut alléguer des deux côtés. Contiens un peu tes dérisions, et considère en toi-même lequel tu dois embrasser.

Évangélus. — Puisque la force de la conversation nous entraîne de la plaisanterie au sérieux, je veux que vous m'expliquiez ceci, dont la solution exacte m'a longtemps exercé. Dernièrement des chasseurs ont relancé des sangliers de la forêt de mon domaine de Tibur; et comme la chasse se prolongea assez longtemps, les uns me furent apportés durant le jour, et les autres pendant la nuit. La chair de ceux qu'on apporta de jour se conserva parfaitement saine; tandis que ceux qu'on apporta de nuit, la lune étant dans son plein, se putréfièrent : ce qui ayant été observé, les personnes qui apportèrent des sangliers la nuit suivante enfoncèrent des pointes d'airain dans chacune des parties de leur corps, et surent par ce moyen nous conserver leur chair parfaitement saine. Je demande donc pourquoi la lumière de la lune a produit sur les corps de ces animaux un effet pernicieux, que n'ont pas produit les rayons du soleil. — La réponse est simple et facile, dit Disaire. Rien ne se corrompt que par le concours simultané de l'humidité et de la chaleur. La putréfaction des corps des animaux n'est autre chose qu'un écoulement latent qui convertit en liquide les chairs solides. Si la chaleur est médiocre et tempérée, elle entretient l'hu-

esse potuit, similis est interroganti quonam pacto homines facti sint ante pudenda, de quibus homines procreantur. Unde sicut nemo recte dicet hominem seminis esse, sed semen hominis; ita nec ovi gallinam, sed ovum esse gallinæ. Deinde, si concedamus, ut ab adversa parte dictum est, hæc quæ sunt, ex tempore aliquod sumsisse principium : natura primum singula animalia perfecta formavit; deinde perpetuam legem dedit, ut continuaretur procreatione successio. Perfecta autem in exordio fieri potuisse, testimonio sunt nunc quoque non pauca animantia, quæ de terra et imbre perfecta nascuntur : ut in Ægypto mures, et aliis in locis ranæ, serpentesque, et similia. Ova autem nunquam de terra sunt procreata, quia in illis nulla perfectio est : natura vero perfecta format, et de perfectis ista procedunt, ut de integritate partes. Nam ut concedam ova avium esse seminaria, videamus quod de semine ipso philosophorum definitio testatur, quæ ita sancit : Semen generatio est, ad ejus, ex quo est, similitudinem pergens. Non potest autem ad similitudinem pergi rei, quæ necdum est : sicut nec semen ex eo, quod adhuc non subsistit, emanat. Ergo in primo rerum ortu intelligamus, cum ceteris animantibus, quæ solo semine nascuntur, de quibus non ambigitur, quin prius fuerint, quam semen suum, aves quoque opifice natura exstitisse perfectas : et quia vis generandi inserta sit singulis, ab his jam procedere nascendi modis, quos pro diversitate animantium natura variavit. Habes, Euangele, utrobique quod teneas : et dissimulata paulisper irrisione, tecum delibera, quid sequaris.

Et Euangelus : Quia et ex jocis seria facit violentia loquendi, hoc mihi absolvatis volo, cujus diu me exercuit vera deliberatio. Nuper enim mihi de Tiburti agro meo exhibiti sunt apri, quos obtulit silva venantibus. Et, quia diutule continuata venatio est, perlati sunt alii interdiu, noctu alii. Quos perduxit dies, integra carnis incolumitate durarunt : qui vero per noctem lunari plenitudine lucente portati sunt, putruerunt. Quod ubi scitum est, qui sequenti nocte deferebant, infixo cuicunque parti corporis acuto æneo, apros carne integra pertulerunt. Quæro igitur, cur noxam, quam pecudibus occisis solis radii non dederunt, lunare lumen effecit? Facilis est, Disarius inquit, et simplex ista responsio. Nullius enim rei fit aliquando putredo, nisi calor humorque convenerint. Pecudum autem putredo nihil aliud est, nisi cum defluxio quædam latens soliditatem carnis in humorem resolvit. Calor autem, si temperatus sit et modicus, nutrit humo-

midité; si au contraire elle est forte, elle dessèche et réduit le volume des chairs. Ainsi, le soleil, par sa grande chaleur, épuise l'humidité des corps morts; tandis que la lumière de la lune, dont la chaleur est insensible, mais qui renferme une tiédeur cachée, accroît la liquéfaction des parties humides, et produit ainsi la putréfaction, en injectant la tiédeur et en augmentant l'humidité.

— Après ce discours, Évangélus, s'adressant à Eustathe, lui dit : Si tu accèdes à cette explication, tu dois le témoigner; ou si elle te répugne en quelque chose, tu ne dois pas négliger de nous en faire part, car vos discours ont eu la puissance de vous faire écouter volontiers par moi. — Tout ce qu'a dit Disaire, répondit Eustathe, est lumineux et vrai : mais il faut examiner brièvement si le degré de la chaleur est réellement la cause de la putréfaction; en sorte qu'on puisse dire qu'une grande chaleur ne la produit point, mais qu'elle est produite par une chaleur légère et modérée. Or, la chaleur du soleil, qui n'est jamais plus ardente durant l'année qu'à l'époque de l'été, et qui s'attiédit pendant l'hiver, putréfie cependant les chairs pendant l'été et non pendant l'hiver. Ce n'est donc pas à cause de la douce température de sa chaleur, que la lune augmente la liquéfaction des substances humides; mais il est dans la nature de la lumière qui émane de cet astre, je ne sais quelle propriété que les Grecs appellent *idiotique*, laquelle humecte les corps, et les baigne, pour ainsi dire, d'une imperceptible rosée, et qui, jointe à la chaleur propre à la lune, putréfie les chairs qu'elle a pénétrées un instant. En effet, toute chaleur n'est pas d'une quantité uniforme, en sorte qu'elle ne varie que du plus au moins; mais il est démontré, par des expériences évidentes, qu'il est des qualités de feu très-diverses qui n'ont aucune parité entre elles. Ainsi les orfèvres n'emploient, pour travailler l'or, que du feu de paille, parce que tout autre serait impropre à fondre ce métal. Les médecins emploient le feu du sarment, préférablement à celui de tout autre bois, pour faire cuire les remèdes. Ceux qui fondent ou coulent le verre alimentent leur fourneau avec l'arbre appelé bruyère. La chaleur produite par le bois de l'olivier est salutaire aux corps, mais elle est nuisible dans les bains, et d'ailleurs elle a beaucoup d'efficacité pour séparer les jointures du marbre. Il n'est donc pas étrange qu'en raison des propriétés particulières à chaque sorte de chaleur, celle du soleil dessèche, tandis que celle de la lune humecte. Voilà pourquoi les nourrices couvrent soigneusement leurs nourrissons lorsqu'elles passent sous les rayons de la lune, de crainte que sa lumière n'augmente l'humidité naturelle qui abonde à cet âge, et qu'à l'exemple du bois vert, que la chaleur fait contourner parce qu'il contient encore des sucs humides, cet accroissement d'humidité ne fasse contourner les membres des enfants. L'on sait aussi que celui qui s'endort pendant longtemps au clair de la lune s'éveille péniblement et comme hébété, oppressé sous le poids de la substance humide que la lumière de la lune a la propriété de disperser et de répandre dans le corps, dont elle ouvre et relâche tous les conduits, en pénétrant dans son intérieur. De là vient que Diane, qui est la même que la lune, est appelée Artémis, mot formé d'ἀερότεμις, c'est-à-dire qui fend l'air. Elle est invoquée sous le nom de Lucine par les femmes en travail d'enfant, parce qu'elle a la propriété spéciale de distendre les ouvertures du corps et d'ouvrir les voies aux écoulements, ce qui est favorable à accélérer les accouche-

res; si nimius, exsiccat, et habitudinem carnis extenuat. Ergo de corporibus enectis sol, ut majoris caloris, haurit humorem : lunare lumen, in quo est non manifestus calor, sed occultus tepor, magis diffundit humecta; et inde provenit injecto tepore, et aucto humore, putredo. His dictis, Euangelus Eustathium intuens : Si rationi dictæ assentiris, ait, annuas oportet; aut si est, quod moveat, proferre non pigeat : quia vis vestri sermonis obtinuit, ne invita aure vos audiam. Omnia, inquit Eustathius, a Disario et luculente, et ex vero dicta sunt. Sed illud pressius intuendum est, utrum mensura caloris sit causa putredinis, ut ex majore calore non fieri, et ex minore ac temperato provenire dicatur. Solis enim calor, qui nimium fervet, quando annus in æstate est, et hieme tepescit, putrefacit carnes æstate, non hieme. Ergo nec luna propter submissiorem calorem diffundit humores : sed nescio quæ proprietas, quam Græci ἰδίωμα vocant, et quædam natura inest lumini, quod de ea defluit, quæ humectet corpora, et velut occulto rore madefaciat : cui admixtus calor ipse lunaris putrefacit carnem, cui diutule fuerit infusus. Neque enim omnis calor unius est qualitatis, ut hoc solo a se differat, si major minorve sit; sed esse in igne diversissimas qualitates, nullam secum habentes societatem, rebus manifestis probatur. Aurifices ad formandum aurum nullo, nisi de paleis, utuntur igne : quia ceteri ad producendam hanc materiam inhabiles habentur. Medici in remediis concoquendis, magis de sarmentis, quam ex alio ligno, ignem requirunt. Qui vitro solvendo firmandoque curant, de arbore, cui myricæ nomen est, igni suo escam ministrant. Calor de lignis oleæ, cum sit corporibus salutaris, perniciosus est balneis, et ad dissolvendas juncturas marmorum efficaciter noxius. Non est ergo mirum, si ratione proprietatis, quæ singulis inest, calor solis arefacit, lunaris humectat. Hinc et nutrices pueros alentes operimentis obtegunt, cum sub luna prætereunt, ne plenos per ætatem naturalis humoris amplius lunare lumen humectet; et sicut ligna adhuc virore humida, accepto calore curvantur, ita et illorum membra contorqueat humoris adjectio. Hoc quoque notum est, quia si quis diu sub luna somno se dederit, ægre excitatur, et proximus fit insano, pondere pressus humoris, qui in omne ejus corpus diffusus atque dispersus est, proprietate lunari : quæ ut corpus infundat,

ments. C'est ce que le poëte Timothée a élégamment exprimé en ces termes :

« Par le ciel où brillent les astres, par la lune « qui facilite les accouchements. »

L'action de la lune ne se fait pas moins sentir à l'égard des corps inanimés. Ainsi, les arbres coupés pendant la lune pleine ou même croissante sont impropres aux constructions, comme ayant été ramollis par l'influence de l'humidité. Les agriculteurs ont soin de ne ramasser le froment sur l'aire que pendant la lune décroissante, afin qu'il se conserve sec. Faites au contraire, pendant la lune croissante, les choses pour lesquelles vous désirez de l'humidité. C'est alors qu'il conviendra de planter les arbres, surtout pendant que la lune éclaire la terre ; parce que l'humidité est un aliment nécessaire à la croissance des racines. L'air éprouve aussi et manifeste les effets de l'humidité lunaire ; car lorsque la lune est dans son plein, lorsqu'elle est naissante (et dans ce dernier cas elle est pleine dans sa partie supérieure), l'air, ou se résout en pluie, ou, s'il reste serein, produit beaucoup de rosée. C'est pourquoi le poëte lyrique Alcman dit « que la rosée est fille de l'air et de la lune. » Ainsi il est prouvé de toute manière que la lumière de la lune possède la propriété d'humecter et de dissoudre les chairs, ce que l'expérience démontre encore mieux que le raisonnement.

Quant à ce que tu as dit, Évangélus, concernant l'aiguille d'airain, voici ma conjecture, qui, si je ne me trompe, ne s'écarte point de la vérité. Il y a dans le cuivre une vertu âcre, que les médecins appellent stiptique : c'est pourquoi ils usent de ses écaillures dans des remèdes qu'ils emploient contre les ravages de la pourriture. En second lieu, ceux qui vivent dans des mines de cuivre ont toujours les yeux dans un excellent état de santé ; et leurs paupières s'y regarnissent de poils, s'ils les avaient perdus auparavant. C'est que l'exhalaison qui émane du cuivre, entrant dans les yeux, épuise et dessèche les humeurs pernicieuses. Homère, en se rapportant à ces effets, donne au cuivre les épithètes de fortifiant et éclatant. C'est Aristote qui a découvert que les blessures faites avec une pointe de cuivre sont moins dangereuses que celles qui sont faites avec une pointe de fer, et se guérissent plus facilement ; parce qu'il y a, dit-il, dans le cuivre une vertu médicinale et desséchante, qu'il dépose dans la blessure. C'est par la même raison qu'une pointe d'airain, enfoncée dans le corps d'un animal, le préserve de l'humidité lunaire.

omnes ejus aperit et laxat meatus. Hinc est, quod Diana, quæ luna est, ἄρτεμις dicitur, quasi ἀερότεμις, hoc est, aerem secans. Lucina a parturientibus invocatur, quia proprium ejus munus est distendere rimas corporis, et meatibus viam dare ; quod est ad celerandos partus salutare. Et hoc est, quod eleganter poeta Timotheus expressit :

Διὰ λαμπρὸν πόλον ἄστρων,
Διά τ' ὠκυτόκοιο σελάνας.

Nec minus circa inanima lunæ proprietas ostenditur. Nam ligna, quæ luna vel jam plena, vel adhuc crescente dejecta sunt, inepta fabricis sunt, quasi emollita per humoris conceptionem. Et agricolis curæ est, frumenta de areis non nisi luna deficiente colligere, ut sicca permaneant. Contra, quæ humecta desideras, luna crescente conficies. Tunc et arbores aptius seres, maxime cum illa est super terram ; quia ad incrementa stirpium necessarium est humoris alimentum. Aer ipse proprietatem lunaris humoris et patitur et prodit. Nam cum luna plena est, vel cum nascitur (et tunc enim a parte, qua sursum suspicit, plena est), aer aut in pluviam solvitur, aut, si sudus sit, multum de se roris emittit. Unde et Alcman lyricus dixit *rorem Aeris et Lunæ filium*. Ita undique versum probatur, ad humectandas dissolvendasque carnes inesse lunari lumini proprietatem ; quam magis usus, quam ratio deprehendit. Quod autem dixisti, Euangele, de acuto æneo, ni fallor conjectura mea, a vero non deviat. Est enim in ære vis acrior, quam medici stipticam vocant. Unde squamas ejus adjiciunt remediis, quæ contra perniciem putredinis advocantur. Deinde qui in metallo æris morantur, semper oculorum sanitate pollent ; et quibus ante palpebræ nudatæ fuerant, illic convestiuntur. Aura enim, quæ ex ære procedit, in oculos incidens, haurit et exsiccat, quod male influit. Unde et Homerus modo εὐήνορα, modo νώροπα χαλκὸν, has causas secutus, appellat. Aristoteles vero auctor est, vulnera, quæ ex æreo mucrone fiunt, minus esse noxia, quam ferro, faciliusque curari ; quia inest, inquit, æri vis quædam remedialis et siccifica, quam demittit in vulnere. Pari ergo ratione infixum corpori pecudis, lunari repugnat humori.

NOTES SUR MACROBE.

LIVRE I.

Liber primus. Indépendamment de la division en 7 livres, H. Estienne a divisé les Saturnales en trois journées, nombre égal à la durée primitive des fêtes saturnales. Cette division, qui n'est que dans les titres, est tout à fait arbitraire, et même en contradiction évidente avec les paroles du texte. D'autres éditeurs ont modifié à leur tour, non moins arbitrairement, la division en journées de H. Estienne. On a cru devoir s'en tenir simplement à la division en livres.

Fit concentus ex dissonis. De ce passage joint à un passage d'Apulée et à un autre de saint Augustin (*De Civitate Dei* I, c. 21), on a conclu que les anciens connaissaient la musique à différentes parties ; Perrault a soutenu le contraire.

A. Albinum. Aulus Postumius Albinus fut consul avec L. Lucullus, l'an de Rome 603. Il composa des Annales en latin, que Macrobe cite (*Saturnal.* II, c. 16). Aurélius Victor cite aussi d'Aulus Albinus un ouvrage : *De adventu Æneœ* (p. 31, *edit. Pitisc. Traject. ad Rhenum*, 1696, *in*-8°). Le mot de Caton sur A. Albinus est aussi raconté par Aulu-Gelle (*Noct. Attic.* XI, 8).

Chap. I. *Cottœ, Lelii, Scipiones.* Ce sont des personnages mis en scène dans les dialogues de Cicéron. Le Scipion dont il est question ici est le second Africain (*Publius Æmilianus*), fils de Paul Émile, le même qui prit Carthage et Numance. Lélius est ce Romain surnommé le *Sage*, qui fut lié d'une amitié si étroite avec le précédent Scipion, que Cicéron a cru devoir mettre dans sa bouche l'éloge de cette vertu, dans son traité De l'Amitié. Il fut consul l'an de Rome 612, et fit avec succès la guerre à Viriate. On dit qu'il aida Térence dans la composition de ses comédies. Cotta est sans doute ce L. Aurélius qui brillait au forum quand Cicéron était jeune encore, et dont cet orateur fait l'éloge dans ses ouvrages.

Socrate ita Parmenides antiquior. Socrate naquit à Athènes l'an 469 avant J. C., tandis que Parménide florissait vers l'an 505 avant la même ère. Ce dernier philosophe était natif d'Élée; il fut disciple de Xénophante et d'Anaximandre. *De diis fabulatus est*, dit Macrobe (*Somn. Scip.* l. I, c. 2). Il pensait que l'âme est un composé de terre et de feu (*id. l. id.* c. 14.) Il avait un système du monde, qu'il exposa dans un poëme dont il ne nous reste que quelques fragments, qui ont été réunis dans le recueil intitulé *Poesis philosophica* d'H. Estienne (1573, *in*-8°), et réunis avec ceux d'Empédocle par Améd. Peyron (Leipzig, 1810, *in*-8°).

Timœo. On ne sait pas précisément à quelle époque il faut fixer la naissance et la mort de Timée, mais on sait qu'il fut disciple de Pythagore, qui naquit vers l'an 592 avant J. C., et mourut vers l'an 497. Suidas nous apprend que Timée avait écrit la vie de son maître. Il ne nous reste aujourd'hui du philosophe de Locres qu'un ouvrage intitulé *De mundi anima et natura.* Cet ouvrage a été traduit en français par le marquis d'Argens (Berlin, 1767, in-8°) et par Batteux, avec l'*Ocellus Lucanus* (Paris, 1768, in-8°).

Cum Protagora. — Il mourut dans un âge avancé, l'an 400 av J. C. Ce philosophe avait pour patrie Abdère. Il exerça d'abord le métier de portefaix, et devint disciple de Diogène. Ayant, dans un de ses ouvrages, nié l'existence de Dieu, les Athéniens condamnèrent le livre au feu, et l'auteur au bannissement. (*Platon. in Protagoram; Diogen. Laert.* 9.)

Quos multo ante infamis illa pestilentia Atheniensibus absumpserat. Ce fléau éclata à Athènes l'an 430 avant J. C. Ce passage est copié dans Athénée (l. V, c. 18); Casaubon y propose une leçon d'après laquelle, au lieu de *longtemps auparavant*, il faudrait traduire, *cinq ans auparavant.*

Mitti in digitos. C'est ici une locution proverbiale tirée de l'arithmétique digitale, manière de compter en usage dans les premiers temps. Nicéarque, dans une épigramme de l'Anthologie grecque, parle d'une femme qui recommençait à compter ses années sur la main gauche; et saint Jérôme nous apprend que c'étaient les centaines que l'on comptait sur cette main, après avoir compté les unités et les dizaines sur la droite. On peut citer, à ce sujet, ce qui se dit à la table de François Ier, raconté par Blaise de Vigenère (*Traité des chiffres*, Paris, 1586, in-4°) : « On « se mit à louer Auguste, qui avait coutume de tenir toujours « dans sa chambre deux grands registres, l'un où était « la recette et l'autre la dépense d'un si vaste empire. Pour « moi, dit le roi, j'ai pareillement deux registres que je ne « quitte ni jour ni nuit; ce sont mes deux mains, dont la « gauche me représente ma recette : le pouce, qui est le « plus ferme des doigts, me figure mon domaine, qui est « aussi le plus solide et le plus légitime revenu que puisse « avoir un bon prince; le doigt indice me marque les aides « et subsides; celui du milieu, qui est le plus long, les « tailles; celui d'après, les parties casuelles; et enfin le « petit doigt, le sel et les gabelles. La droite me représente « ma dépense en général; le pouce, l'entretien de ma mai« son, les traitements des officiers, la grosse et la petite « écurie, et la chambre aux deniers; l'indice, un fonds de « réserve pour les besoins de l'État; celui du milieu, un « fonds pour les armées de terre; le médicinal, ou le qua« trième doigt, le payement des officiers du royaume « et même de la justice, que je dois administrer gratuite« ment à mes sujets; et le petit doigt, un fonds pour les « armées sur mer. » On trouvera d'amples détails sur l'arithmétique digitale, dans le commentaire de Taubmann sur Plaute (*Epidic. Act.* I, sc. I, v. 50), dans Martianus Capella (*De Arithmetica*, l. VII), et autres auteurs mentionnés par Gesner dans son *Thesaurus*, article *Digitus.*

Chap. III. *De principio ac divisione civilis diei.* — Voir sur le commencement et la fin du jour, chez les Romains, et chez les divers peuples dont il est parlé dans ce chapitre, outre Aulu-Gelle (l. III, c. 2), dans lequel Macrobe a copié en partie ce morceau, Pline (*Hist. Nat.* l. II, c. 79), Censorin (*De die natali*, c. 23), Plutarque (*Roman. quœst.*), Isidore (*Origin.* l. V, c. 30).

Primam facem. Le moment d'allumer les premiers flambeaux, moment appelé par Tite-Live *primœ tenebrœ*, et par Horace, *prima lumina.*

Quintum Mucium jureconsultum. Plusieurs Mucius de la famille *Quintus Scœvola* se sont distingués à Rome comme jurisconsultes. M. Schœll (*Histoire de la littérature latine*, t. I, p. 184) a donné un tableau gé-

néalogique de leur filiation. Celui dont il est question ici fut un des maîtres de Cicéron, qui l'appelle le plus grand orateur parmi les jurisconsultes, et le plus grand jurisconsulte parmi les orateurs. Marius le fit périr l'an de Rome 678. Il fut l'inventeur de la *caution mucienne*, et publia divers ouvrages, dont l'un, intitulé ὅροι (règles, définitions), est le plus ancien livre dont on trouve des extraits dans le Digeste.

Lege non isse usurpatum. Locution du droit romain : anciennement, la femme n'étant pas *sui juris*, était considérée comme chose et non comme personne; en conséquence, elle devenait, par droit d'usucaption, (*usucaptio*) la propriété de l'homme qui l'avait possédée pendant une année, à moins que durant trois nuits elle se fût absentée du domicile de celui avec qui elle vivait, *matrimonii causa;* le tout conformément à la loi des Douze Tables, dont voici le texte : MOLIER. QUAI. ANOM. APUD. VIROM. MATRIMONIEI. ERCOD. FUETA. NEC. TRINOCTIOM. OESORPATAM. JERIT. ŒSOS. ESTOD. Voir Aulu-Gelle (l. III, c. 2) et Bouchaud (*Commentaire sur la loi des Douze Tables;* Paris, 2[e] édit., 1803, 2 vol. in-4°. Table VI. Loi 4.).

Torquet medios nox. Énéid. l. V. 738.

Roseis aurora quadrigis. Ibid. l. VI, 535. Remarquez *quadrigis.* L'Aurore personnifiée, et distincte du soleil, n'a que deux chevaux attachés à son char (*Énéid.*, l. VII, v. 26.) Lorsqu'on lui en donne quatre, elle est prise pour le soleil lui-même.

Nox ruit Ænea. Id. l. *id.*, v. 539.

Conticuum. D'anciennes éditions et un manuscrit portent *conticinium.*

Manes. Il y a plusieurs opinions sur l'origine du mot *Manes.* Macrobe en rapporte deux; la seconde, qui est celle pour laquelle il penche, est appuyée par Varron (*De ling. lat.* l. V, c. 2.) qui l'étaye de l'autorité des Grecs, lesquels appellent le soleil φῶς ἀγαθὸν (*flambeau bienfaisant*). Elle est aussi embrassée par Servius (*ad Æneid.* l. I, v. 143). Festus, en faisant dériver du nom des *mânes* l'étymologie du verbe *manare,* semblerait adopter la première opinion; toutefois, la seconde paraît plus généralement reçue.

Lanuvii. Habitants de Lanuvium. Les auteurs latins écrivent *Lanuvini;* mais les Grecs écrivent Λανιούϊος; ainsi, il n'est pas surprenant qu'à l'imitation des écrivains de sa langue maternelle, Macrobe ait dit *Lanuvii.*

A mane ad meridiem. L'édit. de Cologne porte : *ad medium diem.*

SOLIS. OCCASUS. SUPREMA. TEMPESTAS. ESTO. Ce fragment des XII Tables se lit ailleurs : SOL. OCCASUS. adverbialement. Table I[er], loi 3[e].

CHAP. IV. *Saturnaliorum, noctu futura et die crastini;* pour *saturnalium, nocte futura, et die crastino.* Plusieurs des questions qui sont traitées dans ce chap. l'avaient été aussi par Aulu-Gelle dans le 1[er] chap. du 8[e] livre de ses *Nuits Attiques,* lequel est aujourd'hui perdu.

Massurius. Jurisconsulte romain, disciple de Capiton. Il obtint de Tibère de donner de ces décisions, connues dans le droit romain sous le nom de *responsa prudentum.* Perse mentionne sa rubrique comme faisant autorité.

Cur mihi non liceat, jussit quodcumque voluntas,
Excepto si quid Massuri rubrica notavit?

Il est également introduit avec éloge, à titre de jurisconsulte, parmi les Déipnosophistes du banquet d'Athénée (Prologue). Massurius mourut dans l'indigence. Outre son traité des *Fastes,* Massurius Sabinus avait composé les ouvrages suivants : *Memoralium libri,* dont Macrobe cite un fragment (*Saturnal.*, l. III, c. 6.); *De jure civili lib.* III. Ariston, Pomponius, Ulpien et Paulus commentèrent cet ouvrage; *Commentarium ad edictum prætoris urbani; Commentarii de indigenis; libri ad Vitellium; De Triumphis Romanorum liber; liber adsessorium; liber de furtis.* Athénée (*in argument.*) le met au nombre des personnages de son *Banquet.* Voir *Dan. Guill.* MOLLERI *Dissertatio de Massurio Sabino,* Altorf. 1693. Les fragments qui nous restent de cet auteur y sont rassemblés (p. 20.)

Verrius Flaccus. Grammairien affranchi d'Auguste, qui fut chargé de l'éducation des deux Césars, petits-fils de ce prince. Macrobe (*Saturnal.* l., I, c. 15.) dit qu'il était très-versé dans le droit pontifical. Suétone (*De clar. grammat.*, c. 17) raconte qu'il avait incrusté, dans un bâtiment sémicirculaire, qu'il fit construire à Préneste, douze tables de marbre sur lesquelles était sculpté un calendrier romain. Quatre de ces tables ont été découvertes en 1770, et publiées par Foggini (Rome, 1779, in-fol.). Elles contiennent les mois de janvier, mars, avril et décembre. Aulu-Gelle cite de Verrius Flaccus les ouvrages suivants : *De obscuris Catonis* (l. XVII, c. 6.); *Rerum memorabilium dignarum* (l. IV, c. 5.); *De verborum significatione* (l. V, c. 17). On trouve les fragments de Verrius Flaccus dans les *Autores latinæ linguæ* de Denys Godefroy (Genève, 1622). Il avait écrit aussi des poésies et des lettres.

Julius Modestus. Aulu-Gelle (l. III, c. 9) parle du liv. II de ses *Questionum confusarum.* Burmann (*Antholog. lat.*, vol. I, p. 349) donne, sous le nom de Julius Modestus, une épigramme sur la mort de Lucrèce. (Voy. *Saturnal.* l. I, c. 10 et 16).

Antias. Q. Valérius Antias est souvent cité par Tite-Live, comme historien de Rome. Aulu-Gelle (l. VII, c. 9) cite le soixante-treizième livre de ses *Histoires* et le 45[e] de ses *Annales.* Il vécut vers l'an 670 avant J. C. Voy. *Saturnales* (l. I, c. 13).

Asinius Pollion. Caïus Asinius Pollion fut l'ami de Virgile, qui lui adressa sa sixième Églogue, ainsi que des plus illustres personnages de son temps; il parvint au consulat l'an de Rome 714. Il organisa à Rome une bibliothèque publique. Il composa des tragédies, des harangues, et une histoire en dix-sept livres; mais tous ses ouvrages sont perdus, à l'exception de quelques lettres, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. Pollion mourut à l'âge de 80 ans, l'an quatre de J. C. Voy. Paterculc (l. II, c. 26), Valère Maxime (l. VIII, c. 13).

Lævaque ancile gerebat. L'*ancile* était un bouclier rond et bombé, dont le modèle avait été fourni par celui qui tomba du ciel du temps de Numa. Ovide en fait la description dans ses Fastes :

Atque ancile vocat, quod ob omni parte recisum est,
Quemque notes oculis angulus omnis abest.

Ferialium diem. Ovide place ce jour au treize des calendes de mars. C'était proprement la fête des morts chez les Romains. *Ferialium diem* signifie probablement le jour de l'ouverture des fériales; car elles duraient onze jours.

Ennius. Il composa des *Annales,* citées par Macrobe; des tragédies; Macrobe cite celles dont voici les titres : *Alexandre, Ctésiphon, Érechthée, Ménalippe;* des satires; des traductions du grec; un poëme intitulé *Scipion.* Les fragments d'Ennius ont été recueillis et publiés par Jérôme Colonne, par Mérula et par Hesselius (Naples, 1590, in-4°; Leyde, 1595, pet. in-4°. — Amsterdam, 1707, pet. in-4°). M. D. H. Planck a donné en 1807, à Hanovre, une édition in-4° de la tragédie de *Médée,* avec un commentaire et un choix des fragments. Ennius a été le sujet d'une dissertation d'Henning Forellius, imprimée à Upsal (1807, in-8°).

Claudius Quadrigarius. Quintus Claudius Quadrigarius avait écrit des *Annales*, dont le cinquième livre est cité par Macrobe (*Saturnal.* l. I, c. 16). Il vivait du temps de Sylla, et ses annales n'étaient pas encore perdues du temps de Jean de Salisbury, vers la fin du douzième siècle. Nonnius cite encore de lui un discours contre Quintius Gallus (p. 208, édit. de Paris, 1614, in-8°). On trouve ses fragments dans les *Fragmenta historica* de Fulvius Ursinus (*Antverpiæ*, 1695, *in*-8°, p. 28).

In duodecim Tabulis. Table Ire, loi 3, 2e chef. Le fragment est rapporté un peu différemment par d'autres auteurs quant aux mots, mais sans variation dans le sens.

Præficini; c'est-à-dire, *præfascino* (malgré le sortilége). C'était une formule de conversation que les anciens employaient lorsqu'on les louait en leur présence, ou lorsqu'ils se louaient eux-mêmes, pour conjurer le sortilége dont ils se croyaient menacés.

Pomponius. L. Pomponius *Bononiensis* est plusieurs fois cité et loué par Macrobe, notamment au chap. 4 du IXe livre des *Saturnales*, où il est parlé de sa pièce intitulée les *Calendes de Mars;* et au 9e chap. du même livre, où il est fait mention de son atellane intitulée *les Gaulois Transalpins.* Il vivait vers l'an 660 de Rome. Priscien nous a conservé une épigramme d'un Pomponius, qu'on croit être le même que celui-ci. Elle a été reproduite par Burmann (*Anthol. lat.*, vol. I, p. 672). La *Bibliothèque latine* de Fabricius (l. III, p. 239, édit. d'Ernesti) donne le catalogue des atellanes de Pomponius.

Atellana quæ Mævia inscribitur. On lit dans d'autres éditions *Mevia.* Les atellanes étaient des farces qu'on jouait à la fin des comédies, pour divertir le peuple. Leur nom est venu d'Atella, ville de la Campanie, entre Capoue et Naples, dont les habitants, satiriques et libres dans leurs propos, s'amusaient à jouer des farces, étant masqués. Chez eux les comédiens n'étaient point rejetés de leur tribu comme infâmes, ni privés de servir dans les armées.

Cn. Matius. Il fut ami de César, et l'on trouve une lettre de lui sur la mort du dictateur, parmi celles de Cicéron, à qui elle est adressée (*ad divers.* XI, 28). Il avait fait une traduction de l'Iliade. On a recueilli quelques-uns de ses *Mimiambes*, dans l'*Anthologie latine* de Brunck (vol. I, p. 630).

Die quarto de præterito dicamus die quarti autem de futuro. C'est ainsi qu'on dit *breve* au passé, et *brevi* au futur.

Cœlius. Un ancien manuscrit porte *Cæcilius.* Cæcilius, surnommé Antipater, vécut du temps des Gracques (*Val. Max.* l, I, c. 7). Il a écrit des *Annales* et une histoire de la seconde guerre punique. Nonnius cite les premières; la seconde est citée par Festus, au mot *Topper*, et par Aulu-Gelle (l. X, c. 24).

Originibus M. Catonis. C'était une histoire romaine en sept livres, que Caton ne termina que quelques jours avant sa mort, comme nous l'apprend Cicéron. Cornélius Népos donne les arguments de chaque livre. Les fragments qui nous restent de cet ouvrage ont été imprimés à la suite de plusieurs éditions de Salluste, et à part (Paris, 1588, in-8°), avec les scolies de Riccoboni (Venise, 1568, in-8°); avec un commentaire d'Annius de Viterbe (Paris et Wittemberg, 1612, in-8°). Ce dernier avait publié, dans ses *Antiquitates variæ* (Rome, 1498), un texte complet des *Origines*, qu'on a reconnu avoir été fabriqué par lui.

Dictatorem Carthaginiensium. Il se nommait Maharbal, au rapport de Tite-Live, qui raconte la même anecdote (l. XXII, c. 51).

CHAP. V. *Curius, Fabricius, Coruncanius, vel etiam his antiquiores Horatii.* Ces mêmes paroles qu'Aviénus adresse à Servius se retrouvent dans Aulu-Gelle (l. I, c. 10), où le philosophe Favorinus les adresse à un jeune homme amateur du vieux langage. — Le combat des trois Horaces est fixé vers l'an de Rome 667 avant J. C. — Curius Dentatus (Marcus Annius), trois fois consul l'an 273 avant J. C. — Le plus ancien des Fabricius, c'est Caïus, surnommé Luscinus, consul l'an de Rome 490 (282 avant J. C.), celui qui vainquit les Samnites, les Lucaniens et Pyrrhus. — Coruncanius (Titus), consul l'an de Rome 472, fut, suivant Cicéron, le premier plébéien qui parvint à Rome au pontificat.

La mère d'Évandre. Elle s'appelait Carmenta ou Carmentis (*Carens mente*). C'était une prophétesse d'Arcadie qui accompagna son fils Évandre en Italie, environ 60 ans avant la guerre de Troie. Elle avait un temple à Rome près de la porte Carmenta. (Voyez *Saturnal.* l. I, c. 16.)

De Analogia. Cet ouvrage de C. César, divisé en deux livres et adressé à Cicéron, est aujourd'hui perdu. Pierre de Blois le cite (*ep.* 101). On croit que c'est celui que Suidas a voulu désigner sous le titre de τέχνη γραμματική.

Mille nummum. Nummus est le nom générique que les Romains donnaient à leurs diverses monnaies, abstraction faite de la valeur et de la matière. Néanmoins, par *nummus* seul ils désignent souvent le petit sesterce (*sestertius*), l'une des moindres monnaies des Romains; et le sens du texte indique suffisamment ici que c'est celui dont il s'agit. Le petit sesterce est évalué à 3 sous 10 deniers $\frac{1}{2}$, monnaie de France. Il s'agit au reste, dans ce passage de Cicéron, d'une statue élevée à Antoine dans la rue de Janus, où se rassemblaient les prêteurs d'argent.

Varro in septimo decimo Humanarum. M. Térentius Varron, qui sera cité fréquemment dans cet ouvrage, naquit à Rome l'an 638 de l'ère romaine, et y mourut à l'âge de 88 ans. Il avait composé 490 ouvrages, dont deux seulement ont échappé au temps : *De re rustica*, et *De lingua latina.* Quelques épigrammes, tirées de ses *Imagines* ou de ses *Satires Ménippées*, ont été recueillies par P. Burmann (*Anthol. lat.*, vol 1, p. 21, 30, 55).

Lucilius in tertio Satyrarum. Il avait écrit 30 satires, dont il ne nous reste que des fragments, mais nombreux et considérables. Ils ont été recueillis et imprimés plusieurs fois, avec les notes de F. Dousa. C'est inexactement que Boileau a dit, en parlant des poëtes satiriques : « Lucile le *premier.* » Ennius avait écrit des satires avant Lucilius.

Ad portam mille, a porta est sex inde Salernum. Manière de parler proverbiale, qu'on peut expliquer par cette autre phrase de Varron : *portam itineri longissimam.* Ce qui veut dire que, lorsqu'on doit partir pour quelque lieu, l'on perd beaucoup de temps aux préliminaires du départ; mais qu'une fois sorti de la ville, l'on ne tarde pas à gagner le but de son voyage. Cette explication est proposée par Turnèbe (*Advers. et comment.*, l. XXVIII, c. 9); mais le père Proust, dans l'édition d'Aulu-Gelle *ad usum Delphini* (p. 40), interprète ainsi ce passage : « Il y a mille (pas) de distance jusqu'à la porte, et six (*mille*) de la porte à Salerne. »

Unum mille et duo millia. — Voyez dans Aulu-Gelle (l. 1, c. 16) la discussion sur le mot *mille*, que Macrobe y a puisée.

Sexagenarios majores de ponte dejicies. Érasme donne l'explication suivante de ce proverbe latin. Il fut un temps à Rome où les vieillards qui avaient atteint l'âge de 70 ans étaient privés du droit de suffrage et exclus de toute fonction publique, comme étant parvenus à ce moment où la faiblesse de l'âge commande le repos; et voici quelle est l'origine de cet usage, et du proverbe auquel il donna lieu. Pour aller donner son suffrage au champ de Mars, où se faisaient les élections, il fallait passer sur un pont du Tibre, du haut duquel les jeunes gens précipitèrent dans le fleuve les vieillards plus faibles

qu'eux, pour s'assurer la disposition exclusive des nominations. Cette explication est confirmée par Ovide, dans ses Fastes; et par Sisinnius Capiton, dans Festus. Ce dernier lui donne la préférence sur la tradition d'après laquelle, à la suite de la prise de Rome par les Gaulois, la famine régnant dans la ville, les jeunes gens auraient précipité dans le Tibre les vieillards âgés de plus de 70 ans. Varron (*De vita patrum lib.* II) ne voit, dans cet éloignement des emplois publics, qu'un acte de déférence et un honneur rendu à la vieillesse. Nonnius Marcellus prétend que *sexagenarios per pontem mittere* signifie acquérir la popularité par des voies illicites; sens qui se refuse à la première explication. On appelait *depontani* ceux qui étaient parvenus à cet âge du repos politique. (V. *Desider. Erasmi Opera; Lugd. Batav.*, 1702, 2. vol. in-fol. *Chilias.* I. *Centur.* V. *proverb.* 37, t. II, p. 196. A.)

Abaco et latrunculis. Abacus est un mot grec latinisé, qui s'applique à diverses tables destinées à porter certains objets. Cicéron et Juvénal l'emploient pour désigner cette espèce de buffet que les Italiens nomment *credenza*, et que nous nommons aujourd'hui dressoir, où l'on dépose les ustensiles de la table à manger. Perse et Martianus Capella entendent par ce mot une table couverte de sable, sur laquelle on traçait des figures de mathématiques. Dans Pline, *abacus* est une sorte de siége; dans Cœlius Rhodiginus, *abacus solis* est le disque du soleil. Dans la basse latinité, *abacus cantorum* est le lutrin. Dans Vitruve et dans tous les auteurs qui ont traité de l'architecture, *abacus* est cette table carrée qui recouvre le chapiteau de la colonne. *Latrunculi*, c'est la dénomination des pièces d'un jeu usité chez les Romains, et qui paraît analogue à celui du trictrac.

Musonius, surnommé Rufus. C'était un philosophe stoïcien, de l'ordre des chevaliers, qui fut chassé de Rome par Néron, et rappelé par Vespasien (*Tacit.*, *Hist.* l. III, c. 81). Pierre Nieuwland a publié, à Amsterdam, une dissertation sur Musonius. Il y a eu un autre Musonius, philosophe cynique, et l'ami d'Apollonius de Thyane; il en est question dans Eunape. Rien n'indique ici duquel Macrobe veut parler.

Oropi. Ville de Béotie, voisine de l'Euripe et de l'Attique.

Talentum fere quingentum. Le talent attique était de trois sortes : le grand, le petit, le moyen. Lors qu'aucune explication n'accompagne le mot *talentum*, il faut entendre le petit, qui équivaut, selon Romé de l'Isle (*Métrologie des anciens,* Paris, 1789, in-4°, p. 34), à 4200 livres tournois. Par conséquent, l'amende de 500 talents, que durent payer les Athéniens, équivaut à 2,000,000 livres.

Carneades ex Academia, Diogenes stoicus, Critolaüs peripateticus. L'époque de l'ambassade de Carnéades est fixée par Cicéron (*Acad. Quæst.*, IV. 5) à l'an de Rome 598. Pausanias (*in Achaic.*) la place à l'an 603. Aulu-Gelle (l. VII, c. 14), au temps de la seconde guerre punique. Carnéades était de Cyrène, et fut fondateur de l'école de philosophie connue sous le nom de nouvelle Académie. Pendant son séjour à Rome, il soutint dans des discours publics le pour et le contre de la même thèse: on le vit poser et saper tour à tour les bases de la morale. La jeunesse romaine courait en foule pour l'entendre. Caton le Censeur, qui en fut instruit, se hâta d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'Athènes, et de les renvoyer, dans la crainte que, par un plus long séjour, ils n'exerçassent une funeste influence. Carnéades soutenait qu'il n'y avait aucune vérité démontrée. Il fut le père du scepticisme. On dit qu'il mourut à l'âge de 80 ans, la 129e année avant J. C. Mais les auteurs varient sur l'époque de sa mort. *Critolaüs*, natif de Panselis, ville de Lydie, paraît s'être fixé à Rome. Il y enseigna le dogme d'Aristote sur l'éternité du monde. Philon nous a conservé une partie de ses arguments, dans son traité de l'incorruptibilité du monde; et Jean-Benoît Carpzow a publié une dissertation sur ce philosophe (Leipzig, 1743, in-4°). *Diogène*, dit le *Babylonien*, fut disciple de Chrysippe. Il mourut à l'âge de 88 ans. Quelques auteurs ont avancé qu'il fut étranglé par ordre d'Antiochus, roi de Syrie, pour avoir parlé irrévérencieusement dans ses ouvrages de la famille de ce prince.

Cœlius. Dans Aulu-Gelle (l. VIII, c. 14) on lit *Cæcilius*. Meursius conjecture qu'on doit lire C. Aquilius; d'autres ont proposé C. Acilius.

CHAP. VI. *Prætextatus hac die videtur nullus.* Ce passage semble contredire l'opinion généralement reçue que, pendant les Saturnales, les esclaves portaient l'habit de leurs maîtres. Si ces derniers quittaient leurs habits, c'était sans doute pour être plus libres de se livrer au plaisir. Sénèque (*ep.* 18) emploie comme synonymes les deux expressions, *hilarius cœnare*, et *togam exuere*.

Hoc de solo prætextæ habitu usurpaverit. Scriverius parle d'une inscription découverte à Rome en 1572, où il est fait mention d'un *Ursus Togatus*, qui vivait sous le 3e consulat de l'empereur L. Vérus.

Tullus Hostilius, Hosti filius. Plusieurs écrivains de l'antiquité, entre autres Tite Live (l. I, c. 12), Pline (*Nat. Hist.* l. XVI, c. 5), Plutarque (*in Romul.*), Denys d'Halicarnasse (l. III, c. I), font mention d'un Hostus Hostilius, aïeul du roi Tullus. Cet Hostus mérita que Romulus lui décernât une couronne, pour la vaillance qu'il déploya en combattant contre les Sabins. C'est sans doute le même dont Macrobe parle ci-après dans ce même chap. VI, mais qui, selon notre auteur, ne portait pas encore le nom d'Hostilius, lequel aurait été pour la première fois conféré à son fils, par le motif que Macrobe indique.

Insignia magistratuum Etruscorum. Il s'agit ici de ce que les Romains appelaient *insignia imperii*, dont la véritable origine reste à peu près incertaine. A la vérité, la plupart des auteurs, tels que Salluste (*de Bell. Cat.* 51), Denys d'Halicarnasse (l. III, c. 61, 62), Strabon (liv. V), Tite-Live (l. I, c. 8), Florus (l. I, c. 5), et Pline (*Nat. Hist.*, l. IX, c. 63), enseignent que les insignes des magistrats étaient une coutume prise chez les Étrusques. Ils ne sont contredits sur ce point que par Élien (*Hist. Variæ*, l. X, c. 22), qui raconte que ce fut Romulus qui institua douze licteurs, en mémoire de l'heureux augure de douze vautours. Mais, en s'en rapportant au sentiment du plus grand nombre, quel sera celui des rois de Rome qui aura pris cet usage chez les Étrusques? C'est ici que les auteurs varient plus que jamais entre eux. Denys d'Halicarnasse et Florus l'attribuent à Tarquin l'Ancien; Tite-Live, à Romulus. Pline convient que Romulus a porté la trabée de pourpre; mais il soutient qu'il est incontestable que c'est Tullus Hostilius qui, après avoir vaincu les Étrusques, porta le premier la trabée et le laticlave. Eusèbe (*in Olymp.* 26) raconte que ce fut aussi Tullus qui, le premier, fit porter les faisceaux devant lui. Enfin, Macrobe attribue à Tullus Hostilius la gloire d'avoir vaincu les Étrusques; tandis que, d'après le témoignage de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse, c'est à Tarquin l'Ancien que cet honneur revient.

Lucumonem. Ce nom étrusque signifie prince ou chef. Lorsque Tarquin se fixa à Rome, il donna à son prénom la terminaison romaine, et en fit *Lucius*.

Demarati exsulis Corinthii. Démarate fut un riche citoyen de Corinthe, de la famille de Bacchiades. Après que Cypsélus eut usurpé le souverain pouvoir dans sa patrie, il se retira en Italie avec sa famille, et s'établit à Tarquinie, dont il prit le nom, l'an 658 avant J. C.

Curulem magistratum. Les magistratures curules étaient celles de consul, préteur, censeur, et les principales édilités. Ces magistrats avaient le titre de *curules*, à raison de la structure particulière des chars (*currus*) dont ils étaient autorisés à se servir (A. Gell. III, 18); et le siége sur lequel s'asseyaient ces magistrats, au sénat et ailleurs, fut également nommé chaise curule, parce qu'ils le plaçaient sur leur char.

Quorum parentes equo stipendia justa meruissent. On joignait ordinairement à chaque légion trois cents cavaliers, nommés *justus equitatus* ou *alæ* (Tit.-Liv., L. III, 52).

M. Lælius augur. Cicéron parle de lui (*de Nat. Deor.* III, 2). Plusieurs auteurs en ont fait mention comme d'un orateur.

Duumviros... libros sibyllinos adisse. On appelait les duumvirs préposés à la garde des livres sibyllins, *duumviri sacrorum*, afin de les distinguer des *duumviri perduelliones* ou *capitales*, établis pour juger les crimes de trahison; des *duumviri municipales*, qui étaient dans les villes municipales ce qu'étaient les consuls à Rome; et des *duumviri navales*, qui étaient des espèces de commissaires chargés du matériel de la marine. Les *livres sibyllins* étaient déposés au Capitole, dans un coffre de bois que l'on tenait caché sous terre. On les consultait rarement, et toujours par l'ordre du sénat. Il fallait pour cela que la république eût éprouvé quelque funeste revers, ou fût menacée de quelque grand danger. Il était défendu aux duumvirs, sous peine de mort, de les laisser voir à personne; et Valère Maxime nous apprend que le duumvir M. Attilius fut puni du supplice des parricides, c'est-à-dire cousu dans un sac de cuir et jeté à la mer, pour en avoir laissé prendre une copie par Pétronius Sabinus. On ne sait pas ce que sont devenus les livres sibyllins; ceux qui sont parvenus à nous sous ce titre sont évidemment apocryphes. La manière dont ils parlent de la venue, des souffrances et de la mort de J. C. fait présumer qu'ils sont l'ouvrage de quelque chrétien du deuxième siècle, qui aurait eu recours à cet artifice pour persuader aux païens la fausseté de leur croyance.

Lectisternium. C'était une cérémonie des plus solennelles de la religion des Romains. Elle ne se pratiquait que rarement, et pour quelque grande calamité publique. On descendait les statues des dieux de leurs bases, pour les coucher sur des lits dressés dans leurs temples. On leur mettait des oreillers sous la tête; et, dans cette posture, on leur servait à manger. Tant que durait le lectisterne, les portes de toutes les maisons étaient ouvertes; et l'on dressait, au-devant, des tables que l'on chargeait de mets. Les étrangers étaient logés et nourris gratuitement. L'on se réconciliait avec ses ennemis, et l'on rendait la liberté aux prisonniers. On peut voir dans Eckel (vol. V, p. 176) des médailles représentant un lectisterne. Le premier lectisterne fut célébré par l'ordre des duumvirs, l'an 335 de la fondation de Rome. (Tite-Liv., l. V, c. 13.)

Patrimis matrimisque. D'après Festus, on appelait ainsi ceux dont les parents étaient tous les deux vivants: tandis qu'on ne donnait que l'une des deux qualifications aux enfants qui n'avaient plus que l'un ou l'autre de leurs parents. Catulle (I, 19) appelle Minerve *patrima virgo;* cependant Servius (*ad Virgil. G.* I, 31; *Æneid.* IV, 104) croit que cette qualification s'appliquait aux enfants nés des mariages consacrés avec une solennité particulière, appelée *confarreatio*. Tite-Live (XXXVII, 3) indique en effet qu'on employait particulièrement les enfants issus de ces mariages dans les cérémonies religieuses. Certains prêtres n'étaient choisis que parmi eux (Tacit., *Ann.* IV, 16), ainsi que les vestales (A. Gell. I, 12.)

Verrius Flaccus. Manuce (*ad Cic.* I, *ep.* 20) pense que ce Verrius Flaccus est le même que Macrobe qualifie de *juris pontificis peritissimus* (*Saturnal.* l. I, c. 15), et que c'est lui qui affranchit le grammairien Verrius Flaccus dont nous avons parlé (note 3e du chapitre IV).

Quod dii despicerentur. *Despici* signifie regarder d'en haut, ou regarder avec mépris. Il faut faire attention à ce double sens, qui explique l'incertitude de l'explication de l'oracle.

Cœnaculo. On appelait primitivement ainsi le lieu où l'on soupait (*cœnare*). C'était dans la partie supérieure de la maison (Varr. *de Ling. Lat.*, IV, 33). De là on donna ce nom à cette partie, ou à l'étage le plus élevé (Tite-Liv., XXXIX, 40).

Quo ordine secreta sacrorum in arca pilenti composita vidisset. Pour l'intelligence de ce passage, il faut savoir qu'on mettait dans une urne autant de bulletins qu'il y avait de concurrents aux jeux du cirque. Chaque bulletin était marqué d'une lettre, et chaque lettre se trouvait sur deux bulletins. Les deux individus qui tiraient la même lettre devaient concourir ensemble.

Velari loca ea, qua pompa veheretur. Le jour destiné à célébrer les jeux du cirque, on se rendait dès le matin au Capitole. On en sortait avec beaucoup d'appareil, pour traverser les places et les principales rues de Rome, et se rendre enfin dans le cirque, dont le cortége faisait plusieurs fois le tour. Ce cortége était composé des chars qui portaient les statues des dieux et des grands hommes de la république. Venaient ensuite d'autres chars, sur lesquels étaient montées les dames romaines qui devaient assister aux jeux; enfin, les chars des concurrents, distingués par des couleurs diverses, fermaient la marche.

Hersilia. Elle fut femme d'Hostus, compagnon de Romulus; mère d'Hostus Hostilius (V. la note 3e du présent chapitre), et aïeule de Tullus Hostilius, 3e roi de Rome. Les Romains l'adorèrent après sa mort sous le nom d'Ora (Tite-Liv., I, 11; Ovid., *Metam.* XIV, v. 832).

Mater Papirii pueri. L'anecdote de Papirius est copiée, à peu de chose près, dans Aulu-Gelle (l. I, c. 23). Elle a fourni le sujet de quelques pièces de théâtre.

Scipio. Bâton (Tite-Live), du grec σκίπων; racine σκήπτω, s'appuyer sur.

A Servilio Servilianus. Des éditions anciennes portent: *a Servio Servilianus;* on ne trouve *Servilio* que dans l'édition anonyme de 1607, tandis que les manuscrits, et les éditions d'Arnold de Wesel, de Jean Andreas, de Camérarius, d'Estienne et de Pontanus, donnent toutes *Servio*, ce qui est certainement une erreur, ou de l'auteur, ou du copiste. D'abord, il ne paraît pas qu'il ait existé à Rome de famille *Servia;* en outre, *Servilianus* ne se déduit pas régulièrement de Servius.

Scrophæ cognomentum dedit. Varron (*de Re rust.*, l. II, c. 4) raconte d'une autre manière l'origine de ce surnom. Il dit que le préteur de la province macédonienne avait laissé le questeur Tremellius à la tête de l'armée, et que celui-ci se voyant attaqué subitement par l'ennemi, exhorta ses soldats à prendre les armes et à le repousser, en disant qu'ils le verraient fuir aussi promptement que des cochons devant une truie qui allaite (*scropha*).

Chap. VII. *Vestris miscebo secretis.* En considérant la double signification de la phrase, en même temps que le caractère cynique qui vient d'être attribué à Évangelus, et l'émotion que ses paroles provoquent dans l'assemblée, Zeune croit y apercevoir une amphibologie obscène.

Rivos deducere nulla religio prohibet (*Georg.* L. I, v. 269 et 272). Voyez ci-après l. III, c. 3. Dans ce second passage, Festus, cité par Macrobe, donne évidemment aux

expressions de Virgile, *rivos deducere*, le sens de curer les fossés, tandis que, dans celui-ci, il paraît rationnel d'attribuer à la même expression le sens d'ouvrir les rigoles des prés.

Nec ab Homero sine nota. Iliad. l. II, v. 408, et suiv., tandis qu'Agamemnon invite à sa table les autres chefs de l'armée, Ménélas, son frère, vient s'y asseoir spontanément.

Cum satyris Menippeis. C'est le nom qu'on a donné à toutes les satires composées sur le modèle de celles du philosophe grec Ménippus. Elles étaient en prose, et en vers de différentes mesures. Nous avons en français une satire *Ménippée*, qui fut composée contre les ligueurs, en 1593. Voir sur les satires Ménippées de Varron, Is. Casaubon, *De sat. poes.* l. II, c. 2.

Pomœrium, c'est-à-dire : *post murum intus* et *extra*. Cet espace était sacré, tout comme les murailles de la ville. (Tite Liv., I, 44).

Nec ipsum Serapim receperunt in arcana templorum On ne doit point s'étonner, comme l'ont fait quelques auteurs, si Hérodote, qui est entré dans les plus grands détails sur la religion des Égyptiens, n'a point fait mention de Sérapis, puisque Macrobe nous apprend que ce dieu était étranger à leur religion, et qu'il y fut introduit par les Ptolémées, qui apportèrent son culte de la ville récente d'Alexandrie. Voyez Pausanias (l. I, c. 18; et l. II, c. 34), Tacite (l. IV, c. 83), et Macrobe (*Saturn.* l. I, c. 20).

Regionem istam, quæ nunc vocatur Italia. Les auteurs varient sur l'origine de ce nom. Les uns, et Varron est de ce nombre, le font dériver de la quantité et de la belle qualité des bœufs (en grec ancien ἰταλοί) que l'Italie produit. Caton, dans ses Origines, prétend qu'Hercule, à son retour d'Espagne, y perdit un veau; et que c'est ce qui la fit nommer *Vitalia*, d'où par corruption l'on aurait formé *Italia*. Mais Servius (*ad Æneid.* l. I, v. 530), et Denys d'Halicarnasse (*Ital. Ant.* l. I, c. 35), prétendent (et cette opinion est la plus généralement reçue) que l'Italie a pris son nom d'Italus, prince d'Arcadie, selon les uns, selon d'autres originaire d'Ibérie, qui vint s'établir dans ce pays. Italus est surnommé Kitim : sur quoi Bochard remarque que ce mot en langue celtique signifie *caché*, ce qui est aussi la signification du mot *Latium*. L'Italie a reçu encore plusieurs autres noms, tels que Saturnie, Œnotrie, Hespérie, Ausonie, Tyrrhénie, etc., outre celui de Camésène, donné ci-après par Macrobe.

Hyginus. Grammairien latin, espagnol de nation, et selon d'autres natif d'Alexandrie, d'où il aurait été amené à Rome par César, dont il adopta les prénoms, *Caius Julius*. Il existe sous son nom un recueil de 277 fables prises de la mythologie, mais dans lesquelles on reconnaît un écrivain du IVe siècle, qui savait assez mal le grec. On lui a encore attribué à tort une astronomie poétique, en prose et en quatre livres. Macrobe cite de lui un traité *Des dieux pénates*, un autre *De proprietate verborum* (*Saturn.*, l. III, c. 8), un ouvrage sur *les villes d'Italie*, et des commentaires sur Virgile. On trouve le catalogue des ouvrages perdus d'Hygin, dans Vossius (*de Hist. lat.* 20), et dans l'*Index* des auteurs cités par Pline, édition du P. Hardouin.

Camese. Je ne discuterai point, avec quelques anciens commentateurs, si Camèse, ou Chamèse, est le même que Cham, fils de Noé; et Janus, le même que Japhet, autre fils du patriarche. Je me contenterai de remarquer que Macrobe, en faisant Janus originaire d'Italie, comme Camèse, est en opposition avec Aurélius Victor, qui prétend que Janus était fils d'Apollon, et fut adopté par Xuthus, roi d'Athènes, et que, peu satisfait du trône de son père, il aborda en Italie, et y construisit, sur une hauteur, une ville qu'il appela de son nom Janicule. Dracon de Corcyre, dans Athénée (l. XV, c. 13), soutient que Camèse, ou plutôt Camise, n'était point le frère de Janus, mais tout à la fois sa sœur et son épouse.

Quod procul dubio ad prudentiam regis sollertiamque referendum est. Zeune, dans ses observations sur Macrobe, trouve plus vraisemblable l'opinion de ceux qui pensent que le double visage que les poëtes et les anciennes médailles donnent à Janus, vient de ce qu'il partagea paisiblement le trône avec Saturne; en sorte que, de ces deux figures qu'on voit à la même tête, l'une serait celle de Janus, et l'autre celle de Saturne.

Divinitatis scilicet aptissimæ comites. Au lieu de *divinitatis*, un manuscrit anglais, cité par Pontanus, portait *divitiarum* (fidèles compagnes des richesses). Antevorta et Postvorta étaient honorées comme les conseillères de la prudence, présidant aux événemens passés et futurs. Elles étaient encore spécialement invoquées par les femmes en travail d'enfant.

Ex una quidem parte sui capitis effigies, ex altera vero navis exprimeretur. On trouve dans le Florus de Beger (*Tractat. de Rom. origin.*, p. 3) une médaille du consul M. Bæbius, offrant d'un côté une effigie à deux visages, et de l'autre trois vaisseaux.

Cum pueri denarios in sublime jactantes. Ce passage doit être remarqué, parce qu'on a essayé d'en conclure que Macrobe donne le nom de *denier* à la monnaie de cuivre qu'il vient de dire que Janus fut le premier à faire marquer d'un signe. Or, excepté quelques auteurs de la basse latinité, on ne voit pas que les Romains aient connu d'autre denier que le denier d'or et le denier d'argent. Ce passage a été discuté, et contradictoirement expliqué par MM. Letronne et Garnier (*Mémoires sur la valeur des monnaies de compte chez les peuples de l'antiquité, par M. Germain Garnier*; Paris, 1817, in-4°; *Considérations sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines, par M. Letronne*; Paris, 1817, in 4°).

Saturnia. Æneid. l. VIII, v. 358. M. Münter (*De occulto urbis Romæ nomine dissertatio, Hafniæ*, 1811, in 4°) conjecture que Saturnia était le nom mystérieux de Rome. Varron (*De ling. lat.* IV, 7) dit que cette ville était située sur le mont Tarpéien. Denys d'Halicarnasse (l. I, c. 34; et l. II, c. I) fait mention des deux villes *Pallanteum* et *Saturnia*, et dit que l'une était située sur le mont Palatin, et l'autre sur le mont Capitolin. Cf. Minut. Felix, c. 22, et Cellarius, *Geograph. antiq.*, vol. I, p. 632.

Cui falcem, insigne messis. On trouve dans Laurent Beger (*ad Flor. tract. de Rom. origin.*, p. 4) une pierre gravée, représentant une statue munie d'une faux, et placée sur un autel fait en forme de colonne. Un agriculteur lui offre des épis, dans l'attitude de la supplication. La burette des sacrifices est figurée à côté, ainsi qu'un arbre indiquant le service que Saturne rendit à l'agriculture par l'introduction de la greffe.

Cyrenenses. Cyrène était une ville de la Libye qui reçut le nom de la mère d'Aristée. Elle était située dans une plaine, à environ 11 milles de la mer, et devint la capitale du pays appelé Pentapole. Elle fut bâtie par Battus, 670 avant J. C., et léguée aux Romains par Ptolomée Apion, roi de la Cyrénaïque, l'an 97 avant J. C. (Voy. Hérodote (l. III, c. 4), Pausanias (l. X, c. 13), Strabon (l. XVII), et Pomponius Méla (l. I, c. 8).

Stercutum. Des manuscrits portent *Sterqutium*, mais l'on sait qu'on a souvent employé le g pour le c. Les auteurs varient beaucoup sur ce personnage et sur la manière d'écrire son nom. Lactance (*De divin. hist.* l. I, c.

20) fait mention d'un Stercutus différent de Saturne, et qui inventa le premier l'art de fumer la terre. On trouve dans les manuscrits *Sterculus, Sterculius, Stercutius, Sterculinus, Stercultius* et *Stercus*. Ces variations se rencontrent dans Tertullien (Apolog. 25), et dans saint Augustin (*De civit. Dei*, l. XVIII, c. 15). Pline (*Hist. Nat.* l. XVII, c. 9) lui donne la qualité de roi d'Italie et de fils de Faunus; et saint Isidore (*Orig.* l. XVII, c. 1) nous apprend que Picus lui éleva un autel à Rome.

Occupato edito colle. Denys d'Halicarnasse (l. I, c. 34) prétend que c'est celle qu'on a depuis appelée Capitole.

Accepere responsum. Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* l. I, c. 19. *edit. Reiske.*) nous a conservé aussi le texte de cet oracle de Dodone, en nous apprenant que les paroles en étaient gravées sur un trépied dans le temple de Jupiter. On le trouve encore dans Étienne de Byzance, au mot *Aborigenes*; et Lactance (*de div. hist.*, l. I, c 21) en rapporte les derniers vers d'après Varron, avec le mot Κρονίδῃ (Saturne) au lieu de ἅδῃ (le dieu des enfers.).

Ἀβοριγενέων. Les opinions des savants ont beaucoup varié sur l'origine obscure et sur l'étymologie du nom de ce peuple, l'un des premiers certainement qui aient habité l'Italie. Aurélius Victor prétend qu'Aborigène est un mot corrompu de *Aberrigenes* (*errants, vagabonds*). St. Jérôme et Denys d'Halicarnasse croient qu'Aborigenes est syncopé de *absque origine* (sans origine), ou des mots étrusques *ab* (père) *ori* (caverne), et du grec γένος (race), ce qui fait « *race de la caverne.* » Les uns font venir les Aborigènes de la terre de Chanaan, d'autres de la Scythie, d'autres enfin de l'Arcadie, sous la conduite d'Œnotrus, fils de Lycaon. Il paraît certain que c'est dans les contrées connues sous le nom de Latium qu'ils vinrent s'établir.

Adès ou Haïdes est le nom grec de Pluton. Les poëtes le prennent souvent pour l'enfer même. Les Phéniciens, qui faisaient dériver le nom de ce dieu d'un mot de leur langue signifiant *peste* ou *mort*, plaçaient son séjour sur les côtes de la Baltique, où ils faisaient un grand commerce, et cela pour en éloigner les Grecs superstitieux. Ceux qui, tels qu'Héraclée de Milet, ont cherché un sens historique dans les fables, veulent qu'Adès soit le nom de celui qui introduisit le premier la doctrine des peines après le trépas. Ceux qui ne voient dans les fables de la Grèce rien autre chose que son antique langage mis en action, ont prétendu qu'Adès signifiait *le tombeau*. Banier (*Mythol. expliquée*, t. 1) rapporte cette dernière opinion d'après Bergier; et, selon lui, si l'on avait donné à Adès pour père Chronos, dont le nom signifie quelquefois *creux*, et pour mère Rhée (la terre), c'est parce qu'un tombeau est un creux ou excavation dans la terre.

Lacu Cutyliensi. L'édition de Cologne porte *Cutuliensium*, et en marge *Cutiliæ*. Denys d'Halicarnasse (*Ant.* l. I, c. 19, p. 50, édit. Reisk) s'en tient constamment à l'orthographe du texte de l'oracle, *kotyla*. Pline (l. III, c. 12; l. XXXI, c. 2) et Tite-Live (l. VI, c. 11) parlent d'une ville de *Cutilium*, située dans le pays des Sabins, près d'un lac sur lequel était une île flottante, et dont les eaux étaient extrêmement froides. (Voy. *Nonnius*, l. III, c. 25.)

Diti. On l'appelait quelquefois *Dispater*, et par syncope *Dispiter*. C'est sous ce nom qu'il est invoqué dans la formule d'évocation qui se trouve au chap. 9 du liv. III des *Saturnales*. Macrobe, dans le 12[e] chap. du 1[er] livre du *Commentaire sur le Songe de Scipion*, nous apprend que, selon Pythagore, l'empire de *Dis* s'étendait jusqu'à cette partie du ciel que les anciens désignaient sous le nom de *cercle lacté*, et au-dessus de laquelle commençait l'empire des dieux du ciel. Ce dieu était connu des Gaulois, qui croyaient descendre de lui. Souvent on désigne, sous le nom de *Dis*, Plutus, le dieu des richesses. Il est encore fait mention du culte de *Dis*, au 16[e] chap. du présent livre des Saturnales.

Herculem ferunt.... per Italiam revertentem. La même chose est racontée au long par Tite-Live (l. I, c. 7) et par Denys d'Halicarnasse (*Antiq.* l. I, c. 39 et suiv.).

Pueri mactarentur maniæ deæ matri Larum. C'est pour cela sans doute qu'un ancien scoliaste de Perse nous apprend qu'on se servait du nom des Lares pour faire peur aux enfants.

Effigies maniæ suspensæ. Festus nous apprend (l. XIV) qu'on suspendait devant la porte des maisons des mannequins d'homme et de femme en laine pour les personnes libres, et de simples pelottes pour les esclaves. On les dévouait à Mania et aux Lares, afin qu'ils épargnassent les vivants.

L. Accius. L. Accius, ou Attius, était fils d'un affranchi. Il naquit, selon St. Jérôme, l'an de Rome 584, et mourut l'an 667. Outre ses Annales, il composa un grand nombre de tragédies, qui furent, avec celles de Pacuvius, les premières représentées publiquement, par ordre des édiles. Les fragments qui nous en restent ont été recueillis par Robert Estienne, Delrion et Scriverius. Elles sont toutes tirées de l'histoire grecque, à l'exception de celle de *Brutus* ou *l'Expulsion des Tarquins*. Voici les titres de celles qui sont citées par Macrobe : *Philoctète, le Jugement des armes* (d'Achille), *Télèphe, Antigone, les Bacchantes, les Pélopides, Andromède.* Il nous reste aussi les titres de deux comédies d'Accius, *le Mariage* et *le Marchand*. Les critiques anciens s'accordent à dire que l'élévation et la vigueur formaient le principal caractère du style d'Accius, empreint d'ailleurs de la rudesse et de l'inélégance d'une langue encore peu formée.

CHAP. VIII. *Fanum Saturno ex voto consecravisse.* Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* l. II, c. 50) raconte que le roi des Sabins, Titus Tatius, que Romulus associa à son pouvoir, bâtit à Rome plusieurs temples, entre autres un consacré à Saturne. L'Italie en avait déjà élevé plusieurs à ce dieu avant la fondation de Rome, comme on peut le voir dans le même auteur (l. I, c. 24; et l. VI, c. 1).

Saturnalia tunc primum Romæ instituta. Voici un passage de Tite-Live (l. II, c. 21) qui contredit l'assertion de Macrobe : « Consules Q. Clælius et T. Lartius, « inde Q. Sempronius et M. Minutius (a. u. c. 256-7). « His consulibus ædes Saturno dedicata. Saturnalia insti- « tutus festus dies. »

Gellius. Il ne s'agit point ici d'Aulu-Gelle, mais d'un annaliste romain qui est encore nommé au chapitre 16 du présent livre. (Voy. *Aul. Gell.*, l. VIII, c. 13; l. XIII, c. 21; l. XVIII, c. 12; et Censorin, *De die natal.*, c. 17.). On croit que Gellius vivait au commencement du VII[e] siècle de Rome. Un des grammairiens de la collection de Élie Putsch cite le 97[e] livre des *Annales* de Gellius. On en trouve les fragments dans les *Fragmenta historicorum* de Fulvius Ursinus (*Antuerpiæ*, 1595, p. 33).

L. Furium tribunum militum. Il fut le collègue de Camille dans cette charge, et fit avec distinction la guerre contre les Toscans.

Senaculum. On a proposé de lire : *senatulum*.

Ædem Saturni ærarium Romani esse voluerunt. Cyprien (*De idolor. vanitat.*) en donne une autre raison. Il dit que c'est parce que Saturne fut le premier qui introduisit en Italie l'usage de frapper les monnaies. Un scoliaste de Perse prétend que c'était dans le temple de

Saturne qu'on faisait cette opération. (Voy. *Onufrius, in Urbe Roma, regione* VIII, *forum Romanum*).

Nec signare solum. Géorg., l. I, v. 126.

Apollodorus. Il vivait environ un siècle et demi avant J. C. Il naquit à Athènes, et fut disciple de Panétius, philosophe de Rhodes. Il avait écrit un *commentaire* sur le *catalogue* des vaisseaux d'Homère, et une *chronique* en vers ïambiques. Il nous reste sous son nom un ouvrage intitulé *Bibliothèque,* qui contient l'histoire des dieux et l'histoire héroïque, jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponnèse. On pense que cet ouvrage n'est qu'un abrégé ou extrait de ceux d'Apollodore. On doit à feu M. Clavier une bonne édition de la *Bibliothèque* d'Apollodore, accompagnée d'une traduction française et de notes savantes.

Deos laneos pedes habere. Plutarque (*in Problemat.*) prétend que ce proverbe signifie que les dieux sont lents à punir le crime; et Lucien, en racontant aussi que Saturne a les pieds liés, croit en trouver l'explication dans le mouvement lent de l'astre qui porte son nom, et dans son extrême éloignement de la terre. (*Voy.* Erasm., *Adag. Phurnutus. De Nat. Deorum.* 7, et Sallust., *De Diis et mundo*, c. 4).

Abscidisse Cœli patris pudenda. Voici l'histoire de Cœlus, d'après Hérodote. Il était fils et époux de la Terre, dont il eut Saturne, l'Océan, Hypérion, Rhée, et les Titans, au nombre de 44. Craignant de si redoutables enfants, il les tint étroitement renfermés; mais leur mère leur donna la liberté, et les arma d'un fer tranchant, avec lequel Saturne mutila son père. Du sang qui sortit de la plaie naquirent les Géants, les Furies, et les Nymphes, ainsi que Vénus.

Cum chaos esset. Macrobe traite plus longuement et plus philosophiquement la question de l'origine du monde selon les anciens, au 10e chapitre du IIe livre de son *Commentaire sur le songe de Scipion.*

Χρόνος. Denys d'Halicarnasse (*Ant.*, l. I, c. 38) dit que les Grecs écrivaient Χρόνος, et les Romains Κρόνος.

Sathimus. Un ancien ms. porte *Saturnum;* Meursius prétend que la véritable leçon est *Sathurnum.* L'édit. de Cologne donne *Sathumnum.*

Sathimnos. Un ancien ms. porte *Sathunos;* Meursius corrige *Sathyros;* l'édit. de Cologne porte *Sathunos.*

CHAP. IX. *Qui Deus Janus.* Ce chapitre se trouve traduit presque en entier dans la *Mythologie comparée avec l'histoire*, par Bannier (t. II, p. 103, édit. de Paris, 1738, 3 vol. in-4°).

Xénon. On connaît plusieurs philosophes ou rhéteurs du nom de Xénon, ou Zénon. Rien n'indique quel est celui dont Macrobe veut parler ici.

Nigidius. Nigidius Figulus, philosophe pythagoricien et sénateur romain, fut l'ami de Cicéron et le partisan de Pompée, ce qui le fit bannir par le vainqueur. Il mourut dans son exil, suivant Eusèbe, pendant la 184e olympiade. Varron dit qu'il reçut le nom de Figulus (potier), parce que quelqu'un lui ayant demandé pourquoi deux individus venus au monde au même instant éprouvaient souvent un sort si différent, il chercha à expliquer ceci par une comparaison tirée de la roue du potier. Les écrits des anciens attestent fréquemment la haute opinion qu'on avait du savoir de Nigidius. Macrobe (*Sat.*, l. III, c. 4) l'appelle *homo omnium bonarum artium disciplinis egregius.* Il cite de lui les ouvrages suivants : dix-neuf livres, *de Diis* (*Sat.*, l. III, c. 4); un traité *de Extis* (*id.* l. VI, c. 9). Nigidius avait encore écrit : trente livres sur la grammaire, sous le titre de *Commentarii;* un traité des *animaux*, en quatre livres; un autre sur *le vent;* un *système d'astrologie*, ou théorie de l'art de la divination, auquel il s'était beaucoup adonné. Un morceau sur le *tonnerre* existe en grec, d'après la traduction de Jean Lydus, qui l'a inséré dans son traité des *prodiges.* M. de Burigny a recueilli tout ce que nous savons sur Nigidius, dans un mémoire inséré dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (t. XXIX, p. 190).

Θυραῖος, racine θύρα, porte. C'est dans le même sens qu'Apollon est appelé, dans Sophocle, προστατήριος (*Electre,* v. 640.).

Ἀγυιεὺς, racine ἀγυιά, rue (Horat. l. II, *Od.* 6). On trouve aussi Apollon désigné sous ce nom, dans le discours de Démosthène contre Midias. Hesychius appelle ainsi un autel en forme de colonne, qu'on plaçait devant la porte des maisons. Apollon est dit ailleurs *Agyieus.*

In sacrificiis præfationem meruisse perpetuam. Janus, interrogé dans Ovide pourquoi l'on commence toujours les sacrifices par lui offrir de l'encens et du vin, répond :

Ut per me possis aditum, qui lumina servo,
Ad quascumque voles, inquit, habere deos.
(Fast. l. I, v. 173.)

Manu dextera trecentorum et sinistra sexaginta et quinque numerum retinens. On fait une objection relativement à ce passage. Ce fut Numa qui éleva la statue de Janus, dont il est question ici. Or, de son temps, on ne divisait l'année qu'en trois cent cinquante-cinq jours. C'est donc par erreur que Macrobe, ou son copiste, a écrit trois cent soixante-cinq au lieu de trois cent cinquante-cinq, comme l'a très-bien écrit Pline (*Nat. Hist.*, l. XXXIV, c. 7). A cela on peut répondre qu'il est très-probable que les statues de Janus, fabriquées depuis la réforme du calendrier par César, durent subir, dans la disposition de leurs doigts, un changement analogue au nombre de jours attribués à l'année par cette réforme. Macrobe, en écrivant, aura songé à quelqu'une de ces nouvelles statues; tandis que Pline aura eu sous les yeux une des statues antérieures à la réforme du calendrier. Voici la description des deux mains de la statue de Janus, telle qu'elle est dans Pline : « La droite marquait le nombre trois cents. « Le pouce et l'index étaient allongés, et les trois autres « doigts recourbés sur la paume de la main. Les doigts « de la main gauche marquaient le nombre cinquante-cinq. « Le pouce et le doigt du milieu étaient repliés en de- « dans, et les trois autres étaient allongés. » (V. not. 6 du chap. 1er du liv. 1er des *Saturnales,* sur l'arithmétique digitale).

Cornificius, Etymorum libro tertio. Macrobe cite encore de Cornificius une pièce de théâtre intitulée *Glaucus* (*Sat.*, l. VI, c. 5). Cornificius fut l'ami de Cicéron, et son collègue dans les fonctions d'augure. On lui a attribué les livres de la *Rhétorique* à Herennius; mais le savant éditeur des œuvres de Rhétorique de Cicéron, M. Schütz, a réfuté cette opinion.

Cicero. — De Natur. deor. l. II, c. 7.

Gavius Bassus. Aulu-Gelle et Lactance citent cet écrivain, et l'appellent tantôt *Gavius*, tantôt *Gabius*, et tantôt *Caïus.* Il vivait sous le règne de Trajan, et fut gouverneur de la province de Pont. D'un autre côté, Aulu-Gelle (l. III, cap. 9) dit que Gavius Bassus raconte lui-même, dans un de ses ouvrages, qu'il avait vu un cheval très-remarquable, lequel avait appartenu à Dolabella et à Cassius, qui vivaient un siècle et demi avant Trajan. D'où il semble qu'il faudrait conclure qu'il exista plusieurs écrivains du nom de Bassus, entre lesquels on pourrait répartir les prénoms de Gavius, Gabius et Caïus. Les auteurs anciens citent de Bassus un poëme sur les

mètres, dont on trouve un fragment d'une authenticité douteuse dans les *Grammatici veteres* de Putsch (p. 2663). Macrobe cite encore de lui un livre *De significatione verborum* (*Sat.*, l. II, c. 14) qu'Aulu-Gelle intitule *De origine verborum et vocabulorum.*

Saliorum antiquissimis carminibus. On attribuait la composition de ces chants à Numa : *saliare Numæ carmen* (Horat., *Ep.* II, I, 86; Tacit., *Ann.* l. II, 83). A peine pouvaient-ils être compris au temps d'Horace (*ibid.*), même par les prêtres (Quintil., I. 6, 40). Festus appelle ces vers *axamenta, vel assamenta*, parce qu'ils étaient écrits sur des tablettes. Les Saliens étaient les prêtres de Mars, au nombre de 12, institués par Numa. On leur donnait ce nom, parce que dans certaines fêtes ils parcouraient la ville en dansant : *a saltu nomina ducunt.* (Ovid., *Fast.* III, 387; Virgil., *Æneid.* VIII; Varr., IV, 15.)

M. Messala. — Collègue dans le consulat de Cn. Domitius, l'an de Rome 700. Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres des *Discours* et des *Déclamations*, dont Quintilien loue l'élégance, et le plan. Il ne nous reste aucun de ses écrits. L'opuscule intitulé : *De progenie Augusti*, imprimé pour la première fois en 1540 et qu'on a voulu lui attribuer, est reconnu pour supposé.

Varro, libro quinto rerum divinarum. Le traité Des choses divines de Varron ne nous est point parvenu. Il le dédia, au rapport de Lactance (l. I, c. 6), à C. César, souverain pontife.

Tatio. Titus Tatius était roi des Cures ou Sabins. Après la conclusion de la paix, il partagea pendant six ans le souverain pouvoir avec Romulus, et fut assassiné à Lanuvium, l'an 742 avant J. C. Selon quelques auteurs, son collègue ne fut pas étranger à ce meurtre (Tit. Liv., l. I, c. 10; Flor., l. I, c. 1).

CHAP. X. *Sexto decimo cœpta celebrari.* Ceci est confirmé par un calendrier rustique, cité par le P. Hardouin (*ad Plin.* XIX, 34), d'après Gruter.

Novius, ou Nonius. Il vivait sous la dictature de Sylla. On trouve le catalogue de ses pièces dans la *Bibliothèque latine* de Fabricius (l. III, p. 264, *edit. Ernest.*), d'après une dissertation de Christophe Wase (*Oxon.*, 1685, *in*-4°).

Memmius. Meursius lit *Mummius*. Un *Caius* ou *Gaius* Memmius est cité par Servius (*ad Æneid.*, l. I, v. 165, *edit. Burmann.*) comme auteur d'un poëme intitulé *De triumpho Luculli*, en quatre livres. Il est nommé par Aulu-Gelle (l. XIX, cap. 9) et par Donat. (*vit. Terent.*). Ce dernier lui donne le prénom de *Quintus*, et lui attribue une *Oratio pro se*. Si c'est à ce même Memmius que Lucrèce dédia son poëme, on peut ajouter, d'après Cicéron (*in Brut.*), qu'il était chevalier romain, qu'il fut successivement tribun du peuple, préteur et gouverneur de Bithynie, et qu'accusé de concussion dans sa province, il fut exilé par César. Cicéron avait entrepris de le défendre.

Mallius. — Flavius Mallius Théodorus était contemporain de Macrobe, puisqu'il fut consul sous le règne d'Arcadius, l'an 399 de J. C. Il nous reste de lui un livre *De metris*, dont la première édition fut publiée en 1755, in-4°, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Wolfenbuttel, par les soins de Jacques-Fréd. Heusinger, qui en donna une seconde édition à Leyde, (1766, in-8°), revue sur le même manuscrit. Saumaise, dans la préface de son édition d'Ampélius (Leyde, 1636 et 1655, in-12), dit qu'il existe dans les bibliothèques un autre ouvrage de Mallius, *sur la nature des choses, les causes naturelles, les astres*, etc. Il paraît que le manuscrit de cet ouvrage s'est égaré depuis.

Fenestella. Lucius Fenestella mourut à Cumes, à l'âge de 70 ans, la dernière année du règne de Tibère (*Plin.*, *Nat. Hist.*, l. XXXIII, c. 2). Il nous reste quelques fragments de ses *Histoires*. St. Jérôme le cite comme poëte. Son nom a été emprunté pour une fraude littéraire. André-Dominique Fiocco, ou Fiocchi (en latin *Floccus*), chanoine florentin, mort en 1542, publia sous son nom un ouvrage intitulé *De sacerdotiis et magistratibus Romanorum libri duo*, qui parut pour la première fois sans date ni nom de lieu, in-4°, puis à Milan, 1477, petit in-4°. Jules Wistsius, jurisconsulte de Bruges, fut le premier qui le publia sous le nom de son véritable auteur (Anvers, 1561, in-8°). On l'a réimprimé depuis un grand nombre de fois.

Liciniam virginem ut causam diceret jussam. On trouve une vestale de ce nom condamnée à mort sous le règne de Trajan, pour avoir violé le vœu de chasteté.

Divæ Angeroniæ. Angeronia, ou, comme l'écrit ailleurs Macrobe (*Saturn.*, l. III, c. 9), *Angerona*; ou, selon Scaliger (*ad Varr.*), Angenora (qui ferme la bouche), était, d'après un scoliaste, la *déesse du conseil et de l'occasion*, et, selon l'opinion la plus commune, la *déesse du silence et du secret*. Elle n'avait point de temple particulier, mais sa statue était placée dans celui de la déesse Volupia. Celle-ci était représentée sous la forme d'une jeune et belle femme élégamment vêtue, assise sur un trône, et ayant la Vertu à ses pieds. Par cette dernière circonstance, il est aisé de juger qu'elle était la déesse des plaisirs honnêtes. (Voy. Cic., *de Nat. Deor.*, l. II, c. 25; et St. Aug., *de civit. Dei.* IV, c. 8.)

Bello Antiochi Æmilius Regillus prætor. Il remporta une victoire navale sur les généraux de ce roi, et obtint les honneurs du triomphe.

Larentinalia. Les auteurs varient et sur l'origine de ces fêtes, et sur la manière d'écrire leur nom. Les uns écrivent par une diphthongue (*Laurentia*) le nom de celle en l'honneur de qui elles furent instituées; tels que Pline (*Nat. Hist.* l. XVIII, c. 2), Varron (*De ling. lat.*, c. 5), et Denys d'Halicarnasse (*Ant.*, l. I, c. 84 et 87, suivant la leçon reçue). D'autres, tels que Tite-Live (l. I, c. 4), Ovide (*Fast.*, l. III, c. 55), Aulu-Gelle (l. VI, c. 7), Lactance (l. I, c. 20), Minucius Félix (l. V, c. 9), et Plutarque (*in Romul.*), écrivent *Larentia* par un *a* simple. D'où il suit une première différence dans la manière d'écrire le nom des fêtes qui lui sont consacrées. Mais les variations ne se bornent pas là. Outre *Larentinalia* ou *Laurentinalia*, on trouve encore *Laurentilinalia*, *Laurentalia* et *Larentalia*. Cette dernière orthographe est indiquée comme préférable, soit par les règles de l'analogie, soit par celles du mètre, dans Ovide (*Fast.* III, 55).

Æditumm. Aulu-Gelle appelle ces serviteurs des prêtres *æditumni* (XII, 6) : ils étaient chargés de prendre soin des temples et de ce qu'ils contenaient. Une femme remplissait des fonctions analogues dans les temples des divinités femelles, et s'appelait *æditua*. Dans les auteurs ecclésiastiques, *æditus* a été employé pour désigner les clercs de l'ordre des portiers.

Tesseris provocasse. La tessère des anciens était à peu près la même chose que notre dé à jouer. Le mot latin vient du grec τέσσαρες (quatre), nom qu'on a donné à cet instrument, à cause des quatre angles qu'il présente. Hérodote nous apprend que le jeu de la tessère fut inventé par les Lydiens.

Nobilissimum scortum. Cette épithète est sans doute employée ici par allusion à l'avenir.

Carucius. Cet homme est appelé Tarracius par Varron et par Aulu-Gelle (l. VI, c. 7), lesquels appellent la femme Acca Tarratia.

In velabra sepulta est. Cicéron (*ad Brut. epist.* 15) atteste la même chose. Le Vélabre était un terrain marécageux, situé entre le mont Aventin, le mont Palatin et le Capitole, sur les bords du Tibre. Auguste le dessécha, y bâtit des maisons, et y établit un marché.

Agros Turacem, Semurium, Lutirium, Solinium. — C'étaient les noms de divers quartiers de Rome. Cicéron (*Phil.*, l. VI, c. 6) nous apprend que *Semurium* était un lieu voisin de Rome, où Apollon avait un temple. Asconius Pædianus fait mention d'une rue de Rome où l'on vendait les parfums, et à laquelle il donne le nom de *Turarius*, qui paraît le même que *Turacis*. L'édit. de Cologne porte *Lincerius*, au lieu de *Lutirius*.

Macer historiarum libro primo. Le seizième livre des *Histoires* de Macer Licinius se trouve cité dans la collection des grammairiens de Putsch (p. 805), ainsi que le cinquième d'un ouvrage intitulé *Theriacon* (p. 61). Voici les titres de quelques autres écrits du même auteur, cités par Nonnius (édit. de Paris, 1614, in-8°) : *Annales, lib.* II (p. 53.), *Epistola ad Senatum* (p. 259), *Ornithogonia* (de la génération des oiseaux) (p. 220), *Rerum Romanarum lib.* XXI (p. 221).

In septem dies... extendit. Caligula ajouta encore aux Saturnales un jour de plus, qu'il appela *Juvenalis* (*Suéton. in Caligul.*, c. 17).

CHAP. XI. *Ducentesimo sexagesimo quarto.* D'autres éditions portent l'an 474 et 464. C'est certainement par erreur.

Autronius Maximus. Cette anecdote, racontée par Tite-Live (l. II, c. 36), l'est encore par Cicéron (*De divinat.* I, 26), par Lactance (*Divin. instit.* II, 7), par Valère Maxime (I, 7), par St. Augustin (*De civit. Dei* IV, 26), par Denys d'Halicarnasse (*Ant.* VII), par Plutarque (*Vit. Coriol.*), et par Arnobe (*Advers. Gent.* VII). Denys d'Halicarnasse qualifie cet Autronius d'ἀνὴρ οὐκ ἀφανής (homme non obscur). Valère Maxime et Tite-Live l'appellent simplement *pater familias.* Les uns lisent dans Lactance Autronius, d'autres Atronius, ou même Alonius.

Patibuloque constrictum. Le gibet des esclaves était une fourche à laquelle ils étaient attachés pendant qu'on les frappait de verges, ce qui leur a fait donner le nom de *furciferi.* Voir, sur ce supplice, Juste Lipse (*de Cruce* III, 3). Lactance, Valère Maxime et Tite-Live, en racontant cette même anecdote, emploient les expressions de *sub furca, furcam ferens.*

Annius. Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Valère Maxime, Tite-Live et St. Augustin l'appellent T. *Latinus ;* Lactance (*Div. Instit.*, II, c. 8) l'appelle T. *Atinius.* Cicéron ne le nomme pas, mais le qualifie *quemdam rusticum romanum.* Il existait une antique famille plébéienne, nommée *Atinia.*

Qua ætate Hecuba servire cœpit, qua Crœsus, qua Darii mater, qua Diogenes, qua Plato ipse. Ce fut après la prise de Troie que le sort fit tomber Hécube au nombre des esclaves d'Ulysse (*Dictys de Crète*, v. 13). Hérodote et Justin racontent longuement comment Crésus tomba au pouvoir de Cyrus. Diogène le Cynique, étant déjà vieux, naviguait pour se rendre à Égine, lorsqu'il fut pris par des pirates et vendu en Crète à Xéniade, qui le ramena à Corinthe pour présider à l'éducation de ses enfants. (Diog. Laërc., VI, 24 et 29; Aul.-Gell., II, 18). On peut voir dans Arrien, Justin et Quinte-Curce, l'histoire de Sysigambis, mère de Darius, tombée entre les mains d'Alexandre. Enfin c'est d'Olympiodore, auteur d'une vie de Platon, que nous apprenons que ce philosophe, dans un second voyage qu'il fit en Sicile, sous la domination de Denys le jeune, fut vendu par ce tyran à un certain Annicérius. Toute cette belle tirade contre l'esclavage est presque entièrement copiée de Sénèque (Épist. 47).

Ad pileum servos vocare. Pileus, ou *pileum,* était un chapeau ou bonnet de laine que portaient les citoyens romains, et que prenaient les esclaves lorsqu'on les affranchissait, ce qui faisait appeler ces derniers *pileati* Tit. Liv., XXIV, 16). C'est le bonnet de la liberté.

Urbinus. Appien (*de Bello civil.*, IV) et Valère Maxime (IV, 8 et 6) racontent l'histoire d'Urbinus. Le dernier ajoute au nom *Urbinus* celui de *Panopion.*

Reatinum. Aujourd'hui Rieti, ville de l'Ombrie, située près du lac Velinus.

Demosthenes. On trouve un Démosthène sous les empereurs romains, qui fut gouverneur de Césarée.

Labienus. Ce Labiénus paraît être celui qui prit parti pour Cassius et Brutus, devint ensuite général des Parthes contre les Romains, et fut vaincu par les lieutenants d'Auguste (Strabon XXI, 14; Denys d'Halicarnasse, 48).

Antius Restion. Ce trait est rapporté par Valère Maxime (l. VI, c. 8) et par Appien (*de Bell. civil*, l. IV, § 43). On conjecture que cet Antius était fils d'un autre Antius Restion, dont il sera parlé au 13ᵉ chap. du IIᵉ livre des *Saturnales.* On voit, d'après des médailles qu'il fit frapper en l'honneur de son père, que ce dernier portait le prénom de Caïus. Cicéron loue sa noble franchise. (*Epist. ad Attic.* IV, 16).

Cæpionem. Voir Suétone (*in Tiber.* 8).

Agrum Laurentem. Les Latins furent appelés *Laurentini*, à cause de la grande quantité de lauriers qui croissaient dans leur pays; et par suite, leur capitale s'appela *Laurentum.* (Pomp. Mela, l. II, c. 4; Tit. Liv., l. I, c. 1; *Æneid.*, l. VII, v. 171.) Son emplacement est aujourd'hui occupé par Paterno, ou, selon quelques-uns, par San-Lorenzo.

Asinius Pollio. On sait qu'il fut le contemporain d'Auguste et de Virgile. Ce dernier lui a dédié sa 4ᵉ églogue.

Grumentum. Ville de Lucanie, située sur l'Aciris. On croit qu'elle est la même que l'Armento des modernes. C'est par erreur que, dans quelques éditions, on trouve *Cluentum.* On a proposé de lire *Drumentum* ou *Adrumentum*, ville d'Afrique.

Pelignum Italicensem. Les Péligues étaient voisins des Sabins et des Marses. Corfinium et Sulmo étaient leurs principales villes.

P. Scipionem, Africani patrem. Tite-Live (l. XXI, c. 46) raconte le même trait, d'après l'historien Cælius; mais il l'attribue à Scipion le fils.

Seleuci regis. Il s'agit de Séleucus Nicanor, fils d'Antiochus, l'un des généraux d'Alexandre. Son meurtrier se nommait Ptolémée Céraunus.

Messenius Anaxilaüs. Il mourut l'an 476 avant J. C. Voir Justin (l. III, c. 2), Pausanias (l. IV, c. 23, et l. V, c. 26), et Thucydide (l. VI, c. 5).

Borysthenitæ. Habitants des bords du Borysthène. C'était une colonie de Milet, qui fut fondée 655 ans avant J. C. Leur ville se nommait Olba Salvia. Voir Pomponius Méla (l. II, c. 1 et 7).

Junoni Caprotinæ. La même anecdote est aussi racontée par Plutarque (*in Romul.*) et par Ovide (*Ars amand.* II).

Phædon ex cohorte socraticâ. Il était natif d'Élide. Jeune encore, il fut pris par des pirates; et ce fut d'eux

que Cébès l'acheta. Après la mort de Socrate, il retourna dans sa patrie, où il fonda l'école d'Élée.

Cebes socraticus. Il est l'auteur du *Tableau de la vie humaine,* et de quelques dialogues parvenus jusqu'à nous, qui ont été plusieurs fois imprimés et traduits avec le *Manuel* d'Épictète.

Ménippus. Il était natif de Gadare, en Phénicie. Diogène Laërce rapporte qu'il était si avare, qu'il se pendit de désespoir de ce qu'on lui avait enlevé l'argent qu'il avait amassé par ses usures.

Philostrati peripatetici servus Pompolus. Meursius, s'appuyant de l'autorité d'Aulu-Gelle (l. II, c. 18) et de Diogène Laërce (l. V, *in Theophrast.*), veut qu'on lise en cet endroit : « Pompylus, esclave du péripatéticien Théophraste. » Au reste, il a existé plusieurs philosophes du nom de Philostrate; et rien n'indique ici quel est celui dont il s'agit.

Zenonis stoici servus, qui Perseus vocatus est. Il vivait l'an 274 avant J. C. (*Diogen. Laërt. in Zen.*) Antigone Gonatas le fit gouverneur de la citadelle de Corinthe.

Δοῦλος Ἐπίκτητος. Cette épigramme est aussi rapportée par Aulu-Gelle (*Noct. Attic.*, II, 18). On la retrouve dans l'Anthologie de Planude (liv. II, c. 33, *ep.* 42), sous le nom de Léonidas; dans les *Analectes* de Brunck parmi les pièces sans nom d'auteur (t. III, pag. 272, n° DLXXVI; et enfin dans l'Anthologie Palatine, où elle figure parmi les pièces sépulcrales. Gilles Boileau l'a traduite en vers français.

Καὶ πενίην Ἶρος. On sait qu'Irus est un mendiant, l'un des personnages de l'Odyssée qui, placé à la porte du palais d'Ulysse, servait les desseins des amants de Pénélope. *Iro pauperior* était devenu un proverbe chez les Latins.

De sigillaribus. On donnait généralement ce nom à divers petits objets qu'on s'envoyait pour cadeaux, tels qu'anneaux, cachets, pierres gravées, etc. On nommait *Sigillarium* le lieu où l'on vendait ces objets (Aul. Gell., l. V, c. 4).

Epicadus. Suétone (*De clar. gramm.*) parle d'un certain Épicadius, affranchi du dictateur Sylla, et qui fut *calator auguralis*, serviteur des augures. Priscien cite le vingt-unième livre des *Mémoires* de Sylla, que le dictateur n'avait pas terminés lorsqu'il mourut, et qui le furent par son affranchi Cornélius Epicadius.

Ponte qui nunc Sublicius. On lui donna ce nom, parce qu'il fut d'abord construit en bois; de *sublicæ*, pieux ou pilotis (Tit.-Liv. I, 38). Depuis, ce pont fut appelé Æmilien, parce qu'Æmilius Lepidus le fit reconstruire en pierre; on voit encore de ses ruines, au pied du mont Aventin.

Paulo ante memini. Saturnal., l. I, c. 9.

Non festos omnes. Plus loin (chap. 16), Macrobe définit les jours appelés *festi*, ceux qui réunissaient *sacrificia, epulæ, ludi, feriæ*. Les jours simplement *fériés* étaient ceux durant lesquels on s'abstenait des travaux, mais sans pratiquer les trois cérémonies religieuses dont parle notre auteur.

Tertio decimo kalendas festum probavimus. Macrobe contredit ici ce qu'il a dit à la fin du 10e chap., que les Saturnales, lesquelles primitivement ne duraient qu'un jour (le quatorze des calendes de janvier), furent prolongées par César jusqu'au seize. Cette durée n'embrasse point le treize des calendes. Pour l'y comprendre, il faudrait étendre les Saturnales à huit jours, en y renfermant ceux des sigillaires. Mais alors il paraît peu naturel que la festivité soit enlevée du quatorze, jour primitif de sa célébration, pour être transportée sans motif à un autre jour. Afin de trancher cette difficulté, on a proposé, au lieu de *festum*, de lire *fastum*, ou *profestum ;* et alors il faudrait traduire ainsi : « Le commerce de ces objets (les sigillaires) s'étant établi durant les Saturnales, la « vente se prolongea pendant sept jours, lesquels sont fériés, quoiqu'ils ne soient pas tous jours fêtés, *comme « nous l'avons démontré pour le jour du milieu, c'est-à- « dire le treize des calendes.* »

Chap. XII. *Arcades annum suum tribus mensibus explicabant.* C'est à Horus, dit Censorin, qu'on attribue la division de l'année en trois mois; et de là vient, ajoute-t-il, que l'année se dit en grec ὧρος, et que les historiens sont appelés *horographes.*

Acarnanes sex. Justin nous apprend que les Cariens divisaient aussi leur année en six mois, et que leurs mois, ainsi que ceux des Acarnaniens, n'étaient composés que de quinze jours.

Annus incipiebat a Martio. Le commencement de l'année a beaucoup varié et varie encore chez les divers peuples. Chez les Grecs, il était fixé au premier septembre. Dans Rome moderne, il y a deux manières de compter l'année : l'une à dater de la fête de Noël, et c'est celle dont se servent les notaires, en mettant dans leurs actes la formule *a nativitate;* et l'autre à dater du vingt-cinq de mars, et c'est celle qui est usitée dans les bulles des papes, avec la formule *anno Incarnationis.* Cette dernière fut usitée en France jusqu'en 1564, qu'une ordonnance de Charles IX mit en vigueur celle que nous suivons encore aujourd'hui. Quelques historiens français du moyen âge datent le commencement de l'année du onze novembre, jour de la Saint-Martin, qui est encore celui de l'ouverture de l'année judiciaire. L'année ecclésiastique commence le premier dimanche de l'avent. L'année astronomique commence le premier mars, parce que c'est durant ce mois que le soleil entre dans le Bélier, le premier des signes du zodiaque. Ovide (*Fastes*, l. III) donne à peu près les mêmes détails que Macrobe sur les pratiques spéciales au mois de mars. (*Voy.* chap. 2 du livre II du *Commentaire* de Macrobe *sur le songe de Scipion.*

Curiique. Romulus divisa le peuple romain en dix tribus, et chaque tribu en dix curies. Chaque curie eut un temple, pour la célébration des rites sacrés. (Varr., *de Ling. lat.*, IV, 32.)

Anna Perenna. C'était une femme de la campagne qui, ayant apporté des vivres au peuple romain, retiré sur le mont Aventin, fut déifiée par la reconnaissance (Ovid., *Fast.* l. III, v. 673 et 683). Les auteurs, suivant l'usage, la confondent avec plusieurs autres divinités femmes. Chez Ovide, elle est la même que Anna, sœur de Didon, dans l'Énéide.

Aphrilem a spuma. (Voy. Ovide, *Fast.* l. I, v. 39, et l. IV, v. 61; Horat. IV, Od. XI, v. 16.)

Ἄρες Ἄρες βροτολοιγέ. Iliad., l. V, v. 31.

Cincius. Surnommé Lucius Alimentus, parce qu'il proposa la loi Fannia relative aux aliments, fut préteur en Sicile durant la seconde guerre punique (152 avant J.C.), dont il écrivit l'histoire en grec. Ses autres ouvrages étaient écrits en latin. En voici les titres : *De comitiis ; de consulum potestate ; de officio jurisconsulti; de fastis ; Mystagogicon ; de verbis priscis ; de re militari ; de Gorgia Leontino.* On trouve ce qui nous reste de lui, dans les *Fragmenta Historicorum* de Fulvius Ursinus (*Antuerp.*, 1595, in-8°, p. 30). Donat (*Terent. Vit.*) dit que Cincius fut le premier, avec le poëte Falésius, à jouer la comédie sous le masque.

Cujus rei causam prætereundum est. Voici cette cause, telle que nous l'apprend Ovide : « Un jour Vénus fai-

« sait sécher sur le rivage sa chevelure mouillée; des satyres « l'aperçurent toute nue; la pudeur fit qu'elle se couvrit « aussitôt de myrte, ce que les dames romaines imitent. » En effet, après s'être lavées sous un myrte et couronnées de ses branches, elles offraient un sacrifice à la déesse.

Fulvius Nobilior. Nobilior appartenait à l'illustre famille Fulvia. Il soumit les Étoliens pendant son consulat, l'an de Rome 565. Voir ci-après (chap. 13, note 14).

Hercules Musarum. — *Musagète*. Marcius Philippus lui éleva un temple, au rapport de Suétone (*in August.* 29). On donnait le même surnom à Apollon. (*Commentaire sur le songe de Scipion*, l. II, c. 3).

Piso. C'est probablement Lucius Calpurnius, surnommé *Frugi*, qui fut consul l'an 149 avant J. C. Cicéron parle de lui avec de grands éloges, et nous apprend qu'il a laissé des *discours* et des *annales*, dont Aulu-Gelle vante l'élégance du style, et dont il cite même un fragment (l. VI, c. 9.)

Uxorem Vulcani Majestam, non Maiam. Ovide (*Fast.* l. v, v. 25) parle d'une divinité du nom de Majesta, fille de l'Honneur et de la déesse *Reverentia*. Maïa était une des sept Pléiades, fille d'Atlas et de Pléione. Jupiter la rendit mère de Mercure. (Apollodor. III, c. 10).

Cornelius Labeo. Macrobe cite de Cornélius Labéo un ouvrage intitulé *Liber fastorum* (*Sat.* l. I, c. 16), et un autre intitulé *De oraculo Apollinis Clari*, en 68 livres (*Ibid.* l. II, c. 8).

Bonæ Deæ. Les mystères de la Bonne Déesse sont célèbres dans l'antiquité. Elle était la divinité de la chasteté. Les hommes ignoraient son nom; les dames romaines célébraient sa fête avec un grand appareil de pudicité; car non-seulement les hommes en étaient exclus, mais encore on avait soin de voiler les statues et les tableaux représentant des hommes, ou des animaux du sexe mâle.

Fatua a fando, quod infantes... D'autres font dériver le nom de *fatua* et *fatidica*, de la connaissance de l'avenir, dont ils disent que *Fatua* fut douée.

Bœoti credunt Semelam. Elle avait une statue dans un temple de Cérès, à Thèbes en Béotie.

Mellarium. Quelques commentateurs ont cru, mais avec peu de fondement, qu'on devait lire *Miliarium*, qui est aussi la dénomination d'une sorte de vase. L'analogie du sens est en faveur de *mellarium*, à l'appui duquel on peut encore citer le nom de Μέλισσαι, qu'on donnait aux prêtres de la Bonne Déesse.

Nisus. Cet auteur est cité par Arnobe, et dans les grammairiens de la collection de Putsch (pag. 16, 81, et *passim*.)

Junoni Monetæ. Le dictateur Furius ayant fait vœu, pendant la guerre contre les Aurunces, d'élever un temple à Junon Moneta, le sénat fit construire cet édifice sur l'emplacement de la maison de Manlius Capitolinus. Suidas prétend que le surnom de Moneta fut donné à Junon, parce que la déesse entendant un jour les Romains se plaindre de manquer d'argent pour continuer la guerre contre Pyrrhus, leur dit qu'ils en auraient toujours assez s'ils pratiquaient la justice. C'était dans son temple qu'on tenait déposé l'argent monnayé appartenant à la république. D'autres dérivent le surnom de *Moneta* de *monere*, parce, que lors d'un tremblement de terre, Junon aurait averti les Romains d'immoler une truie à Cybèle.

Carnæ Deæ. Carna ou Carnia, ou Cardia (racine, καρδία, cœur), était une nymphe nommée d'abord Granée, fille d'Oxilus et d'une Hamadryade. Janus l'enleva, et lui donna l'intendance des portes et des gonds (*cardines*), et le pouvoir de chasser des maisons les oiseaux de mauvais augure (Ovid., *Fast.* l. VI. v. 101).

In honorem Julii Cæsaris dictatoris. Voy. *Suet. in Cæs.* 76; *Dio. Cap.*, *Histor.* l. XLIV; *Plutarch. in Numa*.

September.. quem Germanici appellatione. Le sénat avait voulu le faire appeler Tibérius, en l'honneur de Tibère (*Suet. in Tib.*, c. 26). Après Domitien, on lui donna le nom d'*Antoninus*, en l'honneur d'Antonin le Pieux. (Jul. Capitolin, *Vie d'Antonin*.) Commode, au rapport d'Hérodien (*Hist.* l. I, c. 14), le fit nommer *Herculeus* ou *Hercules;* car il avait imposé à tous les mois de nouveaux noms, ayant tous quelques rapports à Hercule, qu'il prétendait prendre pour modèle. Ce fait est encore attesté par Lampride et par Xiphilin. Enfin, selon Vopiscus, l'empereur Tacite voulut que le mois de septembre s'appelât de son nom *Tacitus*. Le mois d'octobre était sous la protection de Mars. Le sénat lui avait donné le nom de *Faustinus*, en l'honneur de Faustine, femme de l'empereur Antonin; et Commode voulut qu'il portât celui d'*Invictus*.

CHAP. XIII. *Trecentos quinquaginta quatuor dies.* — Plutarque dit de même; mais Solin et Censorin disent trois cent cinquante-cinq.

Februo deo. — *De februare*, purifier; et, selon quelques auteurs, du nom de la déesse *Februa* ou *Februata*, laquelle n'est autre que Junon, considérée comme présidant aux évacuations périodiques des femmes. Ses fêtes se nommaient *februales*. Le mois de février s'est appelé aussi *Mercedonius*, du nom de la déesse *Mercedona*, qui présidait au payement des marchandises.

Lustrationem. Les Romains nommaient lustrations des sacrifices solennels qui avaient lieu tous les cinq ans; et de là vient que cet espace de temps a pris et conservé le nom de *lustre*. Voici comment se pratiquaient les cérémonies de la lustration. Après le dénombrement du peuple (*census*), qui avait pour but de faire la répartition des impôts, on fixait un jour auquel les citoyens devaient se trouver en armes au champ de Mars, chacun dans sa classe et dans sa centurie. Là, un des *censeurs* faisait des vœux pour le salut de la république; et, après avoir conduit une truie, une brebis et un taureau autour de l'assemblée, il en faisait un sacrifice qu'on appelait *solitaurilia*, ou *suovetaurilia*. De là vient que *lustrare* a la même signification que *circumire* (aller autour), (*Sat.*, l. III, c. 5). Cependant Varron prétend que le mot *lustrum* dérive de *luere*, payer, à cause du but de la cérémonie (le payement de l'impôt) (*L. L.* v. 2). Servius Tullius fut celui qui l'établit. Le dieu *Februus* présidait aussi aux lustrations particulières par lesquelles les Romains purifiaient les villes, les champs, les troupeaux, les armées, etc. Il y avait encore pour les enfants nouveau-nés le jour lustral (*Saturnal.* l. I, c. 16).

In honorem imparis numeri. Voir, touchant la valeur mystique des nombres, le *Commentaire sur le songe de Scipion* (l. I, c. 6).

Ante Pythagoram. On a dit et répété que Numa tenait sa doctrine et sa religion de Pythagore. Denys d'Halicarnasse a réfuté cette erreur, en démontrant que Numa était plus ancien que Pythagore, puisque le premier a régné durant la 6e olympiade, tandis que le philosophe grec n'a enseigné en Italie qu'après la 50e olympiade.

Intercalarem mensem instituerunt more Græcorum. L'intercalation, chez les Grecs, remonte à l'institution des olympiades, qui est fixée à l'an 776 avant J. C. Voyez, sur l'intercalation, le *Clavis ciceroniana* d'Ernesti, au mot *intercalari*.

Trecentis sexaginta quinque diebus et quadrante. L'observation du quart de journée était connue dès le temps d'Hipparque, qui vivait 125 ans avant J. C.

Octavo quoque anno. Solin (c. 3) dit chaque neuvième année. Mais ce ne peut être qu'une erreur de copiste, comme le remarque avec raison Meursius.

Lepidiano tumultu. Après la mort de Sylla, l'an de Rome 675, le consul M. Émilius Lépidus voulut faire casser les actes du dictateur; mais son collègue Q. Catulus s'y opposa violemment, et les deux partis en vinrent aux mains. (*Cic. in Cat.* III, 10; *Suet. in Cæsar.*, c. 3; *Oros. Hist.*, l. V, c. 22).

Qui diebus præerant... qui festis præerant. C'était le collége des pontifes, présidé par le souverain pontife. C'est à ce titre que Jules César et Auguste entreprirent la réforme du calendrier. (*Suet. in Cæsar.*, c. 40.; *in Aug.*, c. 31.)

Junius. On trouve un Junius (Marcus Brutus) jurisconsulte, un Junius (M. Græcchanus) historien, un Junius ou Julius Mauricianus, jurisconsulte qui vivait sous l'empereur Alexandre. Celui-ci avait écrit six livres *ad leges*, et des notes *in Julianum*, c'est-à-dire, à ce qu'on croit, sur les livres du Digeste de Julien. On attribue à ce Junius Mauricianus le traité *De pœnis*, qu'on donne ordinairement à Modestus, et dont on trouve les fragments dans la *Jurisprudentia restituta* de Wieling (Amst., 1727, 2 vol. in-8°).

Tuditanus. C. Sempronius Tuditanus fut consul avec M. Aquilius, l'an de Rome 625. Il est cité par Aulu-Gelle (l. VI, c. 4). Cicéron (*in Brut.*) dit qu'il était raffiné et recherché dans ses discours, qu'il le fut dans sa nourriture et dans toutes les habitudes de sa vie. Pline (*Nat. Hist.*, l. III, c. 19) nous apprend qu'il fit mettre à sa statue l'inscription de *vainqueur des Istriens.* (Voy. ci-après Saturnal. l. I, 16.)

Cassius. C'est probablement Cassius Hemina, dont il est parlé ci-après, chap. 16.

Fulvius. Zeune pense qu'il faut lire, avec l'édit. de Cologne, *Flavius,* qui, selon lui, pourrait être Flavius Altius, cité par Pline (*Nat. Hist.*, l. IX, c. 8).

Manius. L'édit. de Camerarius et celle de Lyon portent *Marcius;* celle de Cologne, *Marcus;* on doit sans doute lire Cn. Manlius, qui fut consul durant la guerre d'Étolie, l'an de Rome 563 selon Caton, ou 562 selon Varron.

Mentio intercalaris adscribitur. Au lieu du mot *mentio*, qui se trouve dans le texte, Zeune propose de lire *mensis;* ce qui changerait une mention accidentelle en une loi spéciale portée pour l'établissement du mois intercalaire, et gravée sur une colonne, à l'imitation du cycle de Méton, que les Athéniens firent graver en lettres d'or dans leur place publique, d'où il a pris le nom de *nombre d'or,* usité encore aujourd'hui.

L. Pinario et Furio. L. Pinarius Mamertinus et P. Furius Fusus, ou Medullinus, furent consuls l'an de Rome 282, selon la supputation de Caton.

De intercalandi principio satis. L'histoire et le système entier de l'intercalation se trouvent traités à fond dans l'ouvrage de Muncker : *De intercalatione variarum gentium, et præsertim Romanorum; Lugd. Batav.*, 1680, in-8°).

Chap. XIV. *Publicanis.* Les taxes publiques étaient affermées à l'enchère par les censeurs; et l'on appelait *publicani* ou *mancipes* ceux qui les affermaient (Cic., *Pro domo sua*, 10). Cette ferme faisait partie des priviléges des chevaliers romains et leur attirait une grande considération. (*Pro leg. Manilia*, 7; *Pro Planco*, 9.)

Annitente sibi M. Flavio scriba. Les fonctions de scribe correspondaient à peu près à celles de nos greffiers. Chaque magistrat avait le sien. Ainsi l'on trouve *scribæ ædilitii, prætorii, quæstorii*, etc. — Flavius ne fut pas chargé seul du travail du calendrier césarien. Plutarque, dans la vie de César, nous apprend qu'il confia cette opération aux soins des philosophes et des mathématiciens les plus distingués de son temps; et Pline (*Nat. Hist.*, l. XVIII, c. 57) dit que c'est l'astronome égyptien Sosigène qui modela la dimension de l'année sur la révolution périodique du soleil. Au reste, cette réformation, quelque bonne et utile qu'elle fût, eut aussi ses détracteurs. Cicéron fut de ce nombre, et on nous a conservé un bon mot de lui à ce sujet. Un de ses amis étant venu à dire que la Lyre (constellation) se couchait le lendemain, Cicéron repartit aussitôt : *Nempe ex edicto* (Oui, en vertu de l'édit.). César mit en vigueur son nouveau calendrier l'an de Rome 707, durant son troisième consulat.

Annus confusionis ultimus in quadringentos quadraginta tres dies. Censorin (*De die nat.*, c. 20) diffère de Macrobe de deux jours. Il en met quatre cent quarante cinq. Suétone (*in Cæsar.*, c. 40) dit que cette année fut de quinze mois, en quoi il est à peu près d'accord avec Macrobe et Censorin. Il est donc permis de penser que c'est par erreur qu'on trouve dans Solin le nombre CCCXLIII, et qu'il devait y avoir CCCCXLIII.

Interea magnum sol. Éneid., l. III, v. 284.

Cato in Originibus. Un ms. portait : *in Originibus oratorum.*

An terminum. Scaliger, sur Festus, lie ces deux mots pour n'en faire qu'un seul, *anterminum.*

Bisextus. L'édit. de Zeune porte *Bissextum*, par deux *ss.* Cette dénomination provient de ce que, les années où l'on intercalait un jour complémentaire, on comptait deux fois le six d'avant les calendes de mars.

Ne deo infero religio immutaretur. Voir le chapitre précédent, où il est dit que le mois de février fut consacré aux dieux infernaux.

Tertium kalendas Maias. L'édition de Cologne et d'autres marquent le *six*, ce qui est sans doute une erreur. Car puisque les florales étaient célébrées le quatre d'avant les calendes de mai, comme Pline nous l'apprend (*Nat. Hist.*, l. XVIII, c. 69), on ne doit pas supposer que Macrobe, qui vient de dire que César plaça les nouveaux jours qu'il ajoutait à chaque mois, après toutes les féries de chacun d'eux, se contredise lui-même quelques lignes plus loin.

Hunc ordinem æreæ tabulæ... incisione mandavit. On verra réuni tout ce qu'on trouve dans les auteurs anciens sur le calendrier romain, dans l'*Histoire du calendrier romain* par Blondel (Paris, 1682, in-4°; ou la Haye, 1684, in-12); dans l'ouvrage de Foggini, intitulé *Fastorum anni romani reliquiæ*, etc. (Rome, 1779, in-fol.), où l'on trouve, avec les fragments des ouvrages de Verrius Flaccus, les divers calendriers gravés sur le marbre, découverts jusqu'à cette époque. Dans le dictionnaire des antiquités grecques et romaines de l'abbé Danet (*Lutet. Paris.*, 1698, *ad us. Delph.*, *in*-4°, *verbo Calendarium*), on trouve, sous forme de tableaux, les trois calendriers de Romulus, de Numa, et de César. Ce dernier offre, en regard de chaque jour, une nomenclature complète des rites sacrés et des circonstances astronomiques qui s'y rapportent, dressée dans une forme analogue à nos calendriers liturgiques.

Chap. XV. *Quo novam lunam contigisset videri.* Telle est encore aujourd'hui la méthode pour compter les mois des Turcs; telle a été celle des Arabes et Sarrasins; telle fut même primitivement celle des Grecs, sauf qu'ils faisaient chaque mois lunaire de trente jours.

Cn. Flavio Scriba. Il ne faut pas confondre Cn. Flavius avec M. Flavius qui seconda César dans la réformation du calendrier dont il est question au chap. XIV, qui précède. Celui dont il s'agit ici vivait vers l'an de Rome 449. La profession qu'il exerçait le rendait incapable des charges publiques. Il fut élu néanmoins édile curule, malgré les patriciens, qui refusèrent de lui rendre les honneurs dus à sa charge. Pour se venger d'eux, il rendit public le droit civil et le droit religieux, dont les prêtres et les patriciens s'étaient réservé jusqu'alors la connaissance exclusive. Tite-Live rapporte qu'il fut obligé de renoncer, par serment, à l'exercice de sa profession.

Pontifici minori. Outre le grand prêtre (*summus pontifex*), Numa avait institué quatre autres pontifes, de race patricienne; ce qui dura ainsi jusqu'à l'an de Rome 454, qu'on en créa quatre autres de race plébéienne. Sylla en ajouta encore sept; ce qui porta le collége des pontifes au nombre de quinze, sur lesquels les huit anciens avaient le titre de *majores*, et les sept nouveaux celui de *minores*. Suivant quelques-uns, les *majores* étaient les pontifes patriciens, et les *minores* les pontifes plébéiens (Tit.-Liv., IV, 4; X, 6; XXII, 57).

Regi sacrificulo. Le roi des sacrifices, *rex sacrorum* ou *sacrificulus*, fut institué après l'expulsion de Tarquin, pour exercer les rites sacrés, jusque-là attribués aux rois. La haine de la royauté, dont cette charge retraçait l'image, n'avait pas permis qu'elle acquît une grande importance; et le titulaire était, ainsi que les autres prêtres, soumis au grand pontife (Tit.-Liv., II, 2; XL, 52).

Curiam. Les curies, prises dans le sens du lieu de leur réunion, étaient de deux classes, comme nous l'apprend Varron (*De ling. lat.*, l. IV) : *et ubi sacerdotes res divinas curarent, ut curiæ veteres; et ubi senatus humanas, ut curia Hostilia*. Il y en avait quatre de la première classe, savoir : *Forensis*, *Ravia*, *Vellensis*, et *Velitia*. Il y en avait un plus grand nombre de la seconde classe, telles que *Pompeia, Julia, Octavia, Saliorum*, et plusieurs autres, dont Vopiscus fait mention dans la vie des Gordiens.

Calabræ nomen datum est. Ici, dit Pontanus, l'édition anglaise et quelques anciennes éditions ajoutent ces mots : *et classi, quod omnis in eam populus vocaretur*, c'est-à-dire, « on a appelé cette curie ainsi (*classis*), parce qu'on y convoquait l'universalité du peuple. » On sait que Servius Tullius divisa le peuple romain en six classes, et que les citoyens les plus riches qui composaient la première furent appelés *classici;* tandis que les cinq autres classes, outre leur dénomination particulière, étaient désignées en masse par l'expression *infra classem*.

Sciturosque. L'édit. de Zeune porte *scripturos ;* Meursius, le premier, a proposé de lire *Scituros*. Est-il probable en effet, comme le remarque Gronovius, que les anciens paysans romains fussent assez lettrés pour mettre par écrit les annonces des pontifes? Et, dans ce cas, auraient-ils eu besoin d'attendre si long-temps que le scribe Cn. Flavius vînt leur faire, plusieurs siècles après, une tardive révélation des fastes?

Unde et Lucetium. La glose porte *Lucerium*. Martianus Capella dit aussi que c'est par analogie qu'on appelait Junon, *Lucina* et *Lucetia*.

Ἰδεῖν. Le son de l'I, dans ce mot, indique assez qu'on prononçait le V comme l'U, et qu'on disait *Uidus*, *Uidere*; et *Uidua* pour *Vidua*, qu'on trouve plus bas.

Regina sacrorum. Femme du roi des sacrifices, ainsi que l'ajoute en cet endroit l'édition de Cologne.

CHAP. XVI. *Fulgurumque susceptiones*. Les Romains honoraient la foudre comme une divinité, et élevaient des autels aux lieux où elle était tombée. Tantôt ils appelaient ce lieu *Puteal*, parce que la foudre s'enfonce dans la terre (*quasi in puteo*); et ils l'entouraient d'une palissade, afin qu'on ne marchât pas dessus; parce que, dit Festus, *nefas est integi, semper foramine ibi aperto cœlum patet :* tantôt ils l'appelaient *Bidental*, ou *Bidendal*, parce qu'on y sacrifiait une brebis de deux ans (*Bidens*); et l'on y établissait des prêtres nommés *bidentales*. On disait *Fulgur conditum*, quand, sur l'emplacement du lieu où la foudre était tombée, l'on avait bâti un autel; et *Postulare* ou *Postulatorium*, quand la foudre avertissait de la profanation des sacrifices ou des vœux, et qu'elle en réclamait la réparation. On regardait les foudres obliques comme venant de Jupiter; tandis que les Étrusques attribuaient les foudres nocturnes, et celles qui descendaient en ligne droite, à *Summanus* (c'est-à-dire *Summus manium*), qu'ils honoraient plus respectueusement que Jupiter lui-même, comme étant plus redoutable. Voyez Pitiscus (*Lexicon antiquit. Rom.*, au mot *Fulgur*.)

Salus, *Semonia*, *Seia*, *Segetia*, *Tutilina*. Voyez sur *Salus*, le commencement du 20[e] chap. du présent livre.

Quant à *Semonia*, on lit sur des inscriptions : *Semoni. Sanco. Deo. Fidio. Sacrum.* Ovide nous apprend que c'étaient les noms d'un même dieu dont les Sabins avaient transmis le culte aux Romains :

Quærebam nonas Sancto Fidio ne referrem,
Aut tibi, Semo pater; quum mihi Sancus, ait :
Cuicunque ex istis dederis, ego munus habebo ;
Numina terna fero, Sic voluere Cures :
Hunc igitur veteres donarunt æde Sabini,
Inque Quirinali constituere jugo.

S[t] Augustin (*de Civit. Dei*, l. XVIII, c. 9) pense que ce dieu avait été le premier roi des Sabins. Varron et Festus croient qu'il est le même qu'Hercule. Voici les paroles du premier : *Putabant hunc esse Sancum a sabina lingua, et Herculem a græca*. Voici celles du second : *Fit sacrificium Herculi aut Sanco, qui scilicet idem est deus*. Tite-Live fait aussi mention du dieu *Sancus*. Peut-être faut-il entendre par *Semonia* quelqu'un de ces dieux inférieurs appelés *Semones*, mot formé de *semihomines*. Ils étaient au nombre de douze, et parmi eux l'on comptait Faunus, les Satyres, Vertumne, Priape, Janus, Pan, Silène, et quelques autres divinités (Ovid., *Fast.*, l. VI, v. 213).

Seia était une divinité champêtre qui présidait à la conservation des blés encore enfermés dans le sein de la terre.

Segetia, ou, selon Pline, *Segesta*, était, comme son nom l'indique suffisamment, la déesse des moissons.

Tutilina, ou *Tutelina*, ou *Tutulina*, présidait à la conservation des fruits de la terre, après qu'ils étaient cueillis et renfermés.

Flaminica. La femme du *flamen dialis*, ou prêtre de Jupiter, était revêtue du sacerdoce conjointement avec son mari, en telle sorte que, lorsqu'elle venait à mourir, celui-ci était obligé de se démettre. *Uxorem si amisit, flaminio decedit*, dit Massurius Sabinus. Celle qui la servait s'appelait *Flaminia*. Le nom des *flamines* est contracté du mot *Filamines*. Ils furent ainsi nommés, parce qu'il leur était interdit d'aller la tête nue; et qu'ils devaient être couverts d'un ornement en étoffe tissue, attaché par des cordons de fil (*filamine*). Voir Aulu-Gelle, X, c. 15.

Præconem. Ces officiers exerçaient leurs fonctions dans les temples, dans les tribunaux et dans les assemblées politiques. Meursius pense qu'au lieu du mot *præconem* qu'on lit dans le texte, on devrait lire *præciam ;* et il s'appuie sur

le passage suivant de Festus : *Præciæ dicebantur, qui a flaminibus præmittebantur, ut denunciarent opificibus, manus abstinerent ab opere, ne si vidisset sacerdos facientem opus, sacra polluerentur.* Ceci constitue des fonctions un peu distinctes de celles des *præcones*. On trouve encore dans Festus *præclamitores*.

Si bos in specum decidisset. Ce passage paraît être une réminiscence du ℣ 2, chap. XII de S. Matthieu, et du ℣ 5 chap. XIX de S. Luc. Les évangélistes ont dit le *sabbath;* Macrobe, les *féries* : voilà la seule différence.

Balantumque gregem. Géorg. l. I, v. 268. Voir sur l'explication de ce vers le chap. IIIe du troisième livre.

Do, dico, addico. Le pouvoir du préteur relativement à l'administration de la justice s'exprimait par ces trois mots : 1° *dabat actionem et judices :* c'est-à-dire qu'il donnait la formule de l'acte pour faire examiner les griefs dont on se plaignait, et qu'il nommait les juges du point de fait; 2° *dicebat jus*, il déclarait le point de droit; 3° *addicebat bona vel damna*, il adjugeait les biens contestés ou les dommages réclamés.

Lege agi potest, cum populo non potest. Lege agere, c'était introduire l'action légale devant le préteur; *agere cum populo*, c'était réunir le peuple pour le faire voter sur une affaire, comme dans les comices : tandis que *populum ad concionem advocare*, c'était réunir le peuple pour le haranguer.

Comperendini quibus vadimonium licet dicere. Comperendinatio était l'ajournement d'une cause commencée à un autre jour; *perindie vadimonium dare;* c'était la caution personnelle de se représenter au jour fixé : *vades ideo dicti, quod qui eos dederit, vadendi, id est discedendi habet potestatem.*

Curculione (*Act.* I, *sc.* I, v. 5). Nous savons par Cicéron (*de Officiis*, I, 12) que le passage de Plaute est une formule empruntée de la loi des Douze Tables.

Hostem nunc more vetere significat peregrinum. Peregrini, dit Festus, *ab antiquis hostes appellabantur, quod erant pari jure cum populo Romano; atque hostire, ponebatur pro æquare.*

In arce positum. Le Capitole était le lieu le plus élevé de la ville : il était fortifié, d'où on l'appelait *arx.* (Virg. *Æneid.* VIII, 652); ou bien d'*arceo, quod id sit locus munitissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi* (Var., l. IV, 32).

Mundus cum patet. Le *Mundus* était un temple consacré aux divinités infernales; on ne l'ouvrait que trois fois l'année, savoir : le lendemain des Volcanales, le cinquième jour d'octobre, et le sept des ides de novembre. Ce mot *mundus*, qui signifie *fossé*, fait allusion à ce que l'enfer est la vaste fosse qui engloutit tous les humains. Il paraît que ce point de mythologie tient aux mystères de Cérès Éleusine. Voyez Festus, Plutarque (*in Romul.*) et Servius (*Æneid.*, l. III, v. 134).

Cassius Hemina. Suivant Censorin (*de Die nat.* 17), Cassius Hémina vivait vers l'an de Rome 608. Il avait composé quatre livres d'*annales* qui remontaient à l'état de l'Italie avant la fondation de Rome, et embrassaient toute son histoire jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. Ces annales sont citées fréquemment par Pline (*Hist. Nat.* XIII, 13), qui l'appelle le plus ancien compilateur des annales romaines, et par Aulu-Gelle et Servius. Nonius (*edit. Paris.*, 1614, in-8°, p. 134) cite le livre second d'un traité de Cassius Hemina, *De censoribus.* On trouve les fragments de cet auteur dans les *Fragmenta Historicorum*, de Fulvius Ursin (*Antuerpiæ*, 1595, in-8°, p. 41).

Virginius Manlius. L'édition de Zeune porte, *Virgilius Mallius*, ce qui n'est pas conforme au texte de Tite-Live.

Cremera. Petite rivière d'Étrurie qui se jette dans le Tibre. C'est sur ses bords que les trois cents Fabius furent tués dans un combat par les Véiens, l'an de Rome 277.

Trebatius. C. Trébatius Testa, cité plusieurs fois par Macrobe, ami de Cicéron et de César, qu'il suivit dans les Gaules, fut un jurisconsulte d'une grande autorité, qu'il dut principalement à son ouvrage *De jure civili.* Ce jurisconsulte a été le sujet des deux opuscules suivants : *Nic. Hier. Gundlingri Dissertatio. C. Trebatius Testa Ictus ab injuriis veterum et recentiorum liberatus* (*Halæ*, 1710, *in*-4°). *Fr. Eckard Programma. C. Trebatius Testa a maligna jocorum interpretatione, quibus Cicero eum coegit vindicatus.* (*Isenaci*, 1792, in-4°).

Granius Licinianus. Servius (*ad Æneid.* l. I, v. 741, *édit. Burmann.*) cite de cet auteur un ouvrage intitulé *Cœna.*

Lege Hortensia. Elle fut portée l'an de Rome 867, sur la motion de l'orateur Hortensius, l'émule et l'ami de Cicéron.

Sodalitatibus. Sodales Titii ou *Titienses :* prêtres institués par Titus Tatius, pour conserver les rites sacrés des Sabins; ou par Romulus en l'honneur de Tatius lui-même (*Tacit. Annal.* I, 54; *Hist.* II, 95).

Geminus. Une édition de Lyon porte *Gemmius;* un ancien manuscrit, *Geminius.* St. Jérôme (*ad Jovinian.*) qualifie d'orateur sublime un *Geminius*, auquel il donne le surnom de *Varius.* Mais Meursius soutient qu'il faut lire *Geminus*, dont Cicéron, Plutarque et Suétone ont fait mention. Il ajoute qu'on l'a surnommé tour à tour *Tanusius*, *Tamisius*, *Ganusius* et *Canutius.*

Rutilius. P. Rutilius Rufus, historien et jurisconsulte romain, est cité en cette dernière qualité dans le Digeste. Il fut consul avec Cn. Maltius, l'an de Rome 649. Il embrassa la secte des stoïciens. Il écrivit en latin l'histoire de sa vie, dont le 4e livre est cité dans la collection des grammairiens d'E. Putsch (p. 119), ainsi qu'un discours *pro L. Carucio ad populum* (p. 372). Rutilius écrivit aussi en grec l'histoire de la guerre de Numance. Enfin, dans le *Mythologicon* de Fulgence, on trouve cités de lui des livres pontificaux. (Voy. *Mythograph. lat. Th. Muncker.*, *Amsterod.*, 1608, *in*-8°, p. 171).

A nono die nascentium qui Lustricius dicitur. Quelques auteurs, contre l'opinion de Macrobe, prétendent que ce jour était le cinquième après la naissance de l'enfant, sans aucune distinction de sexe; d'autres, qu'il était le dernier de la semaine dans laquelle l'enfant était né. Les accoucheuses, après s'être purifiées en lavant leurs mains, faisaient trois fois le tour du foyer avec l'enfant dans leurs bras; ce qui désignait d'un côté son entrée dans la famille, et de l'autre qu'on le mettait sous la protection des dieux de la maison, auxquels le foyer servait d'autel. Ensuite, on jetait par aspersion quelques gouttes d'eau sur l'enfant (*lustrabatur*); on célébrait un festin et l'on recevait des présents. Si l'enfant était un mâle, la porte du logis était couronnée d'une guirlande d'olivier; si c'était une fille, la porte était ornée d'écheveaux de laine, symbole des occupations de son sexe. Cette cérémonie est représentée sur une médaille de Lucilla, femme de l'empereur Lucius Vérus, rapportée à la page 42 de l'ouvrage de Vaillant, intitulé *Selectiora numismata ærea maximi moduli e musæo Franc. de Camps*, 1696, in-4°).

Ut athenienses. — Le mois athénien était divisé en trois décades : la première s'appelait ἱσταμένος, la seconde μέσος ou μέσον, et la troisième φθίνων.

Homerus (*Odyss.* cxiv, v. 162).

Stat sua cuique dies. Énéid. l. x, v. 467.

Vos, o clarissima mundi. Géorg. l. v, v. 5.

Chap. XVII. *Omnes deos referri ad solem.* Dupuis, dans le 2e t. de son *Origine des cultes*, s'est emparé du système que Macrobe va établir, depuis le commencement de ce chapitre jusqu'au chapitre 24e inclusivement. Il l'a développé et complété, en le fortifiant par de nombreux rapprochements, quelquefois ingénieux, mais plus souvent systématiques ou bizarres. (Voy. *Origine de tous les cultes*, *édit.* in-4°, t. ii, l. iii, c. 7-17).

Plotino, disciple d'Ammonius d'Alexandrie, naquit à Lycopolis en Égypte, l'an 205 de l'ère chrétienne. Son disciple Porphyre a rédigé ses réponses aux questions qu'on lui adressait, et en a formé un système; les questions sont au nombre de cinquante-quatre. Porphyre les a divisées en six sections qu'il nomme *ennéades*, parce que chacune contient neuf traités ou chapitres. Macrobe, dans son *Commentaire sur le songe de Scipion*, donne plusieurs détails sur Plotin. Il lui fait partager avec Platon le sceptre de la philosophie (l. i, c. 8). Il lui attribue les deux ouvrages suivants : *Si faciunt astra*, c'est-à-dire, si les astres ont quelque influence (*ibid.* l. *id.* c. 19); *Quid animal? Quid homo?* dont il donne une analyse (*ibid.* l. ii, c. 12).

Quo numine læso. Énéid. l. i, v. 8.

Chrysippus. Ce philosophe stoïcien naquit à Soles dans la Cilicie, l'an 280 avant Jésus-Christ; et mourut l'an 207. Tous ses écrits sont perdus. Mais l'on sait qu'il en avait composé un sur les anciennes physiologies ou théogonies, auquel se rapporte sans doute la citation de Macrobe. Aulu-Gelle cite de lui deux traités écrits en grec, savoir, *De l'honnêteté et de la volupté* (l. xiv, c. 4), et *De la providence* (l. vi, c. 1 et 2).

Speusippeus. Il était neveu de Platon, et il lui succéda à la tête de son école la première année de la 108e olympiade, 348 ans avant J. C. Diogène Laërce le dépeint comme un homme avare, voluptueux, vindicatif, et raconte qu'il se donna la mort par suite du chagrin qu'il éprouva de se voir attaqué de paralysie. On trouve un distique grec de Speusippe dans les *Analecta* de Brunck (t. 1, p. 109, *édit. Lips.*).

Cleanthes. Ce philosophe stoïcien naquit à Assos, colonie grecque, dans la Troade. On ne sait pas précisément en quelle année. On ignore pareillement l'époque de sa mort. Mais on sait qu'il vivait vers l'an 260 avant J. C. Il avait écrit plusieurs ouvrages, dans lesquels il développait la doctrine de son maître Cratès le cynique. Il ne nous en reste que quelques fragments, entre autres un hymne à Jupiter, qui nous a été conservé par Stobée, et qu'on trouve, avec la traduction française de M. de Bougainville, dans les *Poetæ gnomici* de Brunck. L. Racine a aussi traduit en français l'hymne à Jupiter, de Cléanthe.

Euripides in Phaëtonte. Il ne nous reste que quelques fragments de la tragédie de *Phaéton*. Musgrave pense que c'est Clymène, mère de Phaéton, qui parle dans les vers cités.

Archilochus. Ce poëte grec naquit à Pa os, l'une des Cyclades, vers l'an 700 avant J. C. Son nom est très-célèbre dans la satire. Il a aussi composé des hymnes qui furent couronnés aux jeux olympiques. La poésie grecque lui dut l'invention des vers ïambes et scazons. Il était encore excellent musicien, et contribua beaucoup au progrès de cet art, comme on peut le voir dans une dissertation de Burette, insérée au tome Xe des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. Tous ses ouvrages sont perdus, à l'exception de quelques fragments qu'on trouve dans les *Analecta* de Brunck (t. i, p. 40, et t. iii, p. 6 et 236, *edit. Lips.*). M. Liebel les a recueillis et publiés à part, sous ce titre : *Archilochi iambographorum principis reliquiæ* (*Lipsiæ*, 1812, *in*-8°). Dans son introduction, l'éditeur passe en revue les diverses inventions métriques que les anciens attribuent à Archiloque.

Σεληνοβλήτους καὶ Ἀρτεμιδοβλήτους. Voir sur Artémis la fin du 15e chap. du présent livre, et le 16e chap. du livre viie des Saturnales. Séléné, fille d'Hypérion et de Rhéa, ayant appris que son beau-frère Hélion, qu'elle aimait tendrement, s'était noyé dans l'Éridan, se précipita du haut de sa demeure. Le frère et la sœur devinrent le Soleil et la Lune. Les Atlantides, au rapport de Diodore, honorèrent depuis ce temps-là ces deux astres sous le nom d'Hélion et de Séléné. C'est en effet le nom grec du soleil et de la lune. Platon fait dériver ce dernier de σέλας νέον καὶ ἔννον (lumière ancienne et nouvelle).

Homerus. Iliad., c. i, v. 51.

Ἀλεξίκακος. Ce surnom fut donné à Apollon, selon Pausanias (l. i, c. 3), au temps de la guerre du Péloponnèse, époque où la peste fut apaisée au moyen d'un oracle de Delphes. Aristophane a employé cette épithète dans sa comédie de *la Paix* (v. 420). Nonnius donne cette même épithète à Kademus (l. iii, v. 436).

Lindii. Lindus était une ville située au sud-est de l'île de Rhodes, et bâtie par Cercaphus, fils du Soleil et de Cydippe. Cette ville envoya en Sicile une colonie qui, après avoir porté son nom, le changea dans la suite contre celui de Gela (*Strab.* 14; *Pomp. Mela*, l. ii, c. 7).

Pæan. Le mot grec παιάν signifie celui qui guérit, qui remédie; de παύω, je fais cesser. Les hymnes orphiques donnent à Apollon le surnom de Παιὰν ἰήϊος, et lui attribuent des fonctions médicales. Tour à tour les plus anciens poëtes l'ont confondu avec le Pæon d'Homère, et l'en ont distingué. Voir sur les différents surnoms d'Apollon considéré comme médecin, l'*Histoire de la médecine* de Kurt Sprengel, traduite de l'allemand par A. J. L. Jourdan (Paris, 1815-20, 9 vol. in 8°; t. I, p. 98-108); et *Monuments antiques inédits*, *ou nouvellement expliqués*, par A. L. Millin (Paris, 1803, 2 vol. in-4°, t. ii, c. 8. p. 90).

Ἰὴ παιάν. L'édition de Cologne porte ἰὴ ἰε παιάν, ce qui paraît fautif à M. Zeune. Peut-être Macrobe avait-il écrit ἰὴ ἰὴ παιάν. Car, dans Callimaque (*Hymn. in Apoll.* v. 97), Apollon est invoqué en ces termes : ἰὴ ἰὴ παιῆον, ἵει βέλος (allons, Pæan, lance le trait). C'est par cette acclamation, selon le poëte grec, que le peuple de Delphes invoquait Apollon comme son sauveur, en lui demandant qu'il perçât de ses flèches le serpent Python. Cléarque, dans Athénée (*Lib. ult. in fin.*), raconte autrement l'origine de cette exclamation. « Latone, dit-il, conduisant ses enfants de Chalcide à Delphes, et voyant le serpent Python qui sortait d'une caverne pour se précipiter sur eux, avertit son fils, qui se trouvait armé d'un arc, d'en faire usage, en lui criant ἵε παῖ, c'est-à-dire, ἄφιε καὶ βάλλε (lance, lance, mon fils!). » Claudien dit aussi (*Præf. in Rufin.* ii) que l'exclamation, *Io Pæan*, retentit en l'honneur d'Apollon vainqueur de Python. L'*io*, *io*, des Latins est la même chose que l'ἰὴ, ἰὴ des Grecs. Cette exclamation fut employée dans les chants de deuil, comme on peut voir dans Callimaque (*Hymn. in Apoll.* v. 21), où il déplore la mort d'Achille; et dans Eschyle (*Suppl.* v. 119). Elle le fut aussi dans les chants de joie, témoin encore Callimaque (*Hymn. in Apoll.* v. 25 et 80). L'étymologie hébraïque que Scaliger a voulu donner à cette exclamation n'est, selon M. Zeune, qu'une subtilité grammaticale.

Apollodorus in libro quarto decimo περὶ θεῶν. C'est l'ouvrage connu sous le nom de *Bibliothèque* d'Apollodore, dont il ne nous reste que trois livres.

Timotheus. Une épigramme d'Alexandre Étolien, citée par Macrobe au 22ᵉ chap. du livre vᵉ, nous apprend que ce Timothée était fils de Thersandre, habile dans la musique et la poésie, et qu'il vivait à l'époque de la construction du temple de Diane à Éphèse.

Οὖλέ τε καὶ μάλα χαῖρε. Odyss. c. xxiv, v. 401. Au lieu de μάλα, les textes d'Homère portent aujourd'hui μέγα.

Meandrius. Meursius propose de lire *Leandrius,* dont il est parlé dans Arnobe (l. vi), dans saint Clément (*Protrept.*), et dans Diogène Laërce (l. i), qui tous trois le font natif de Milet.

Ut ait poeta. Odyss., c. xxiv, v. 2. Le passage d'Homère, tel qu'il est cité ici par Macrobe, diffère un peu du texte commun; mais cette différence n'apporte aucun changement essentiel au sens. Voir Virgile (*Æneid.* l. iv, v. 242).

Cum ludi primo Romæ Apollini celebrarentur. On les célébrait chaque année, le 5 de juillet. Ils furent fondés l'an de Rome 544; Tit. Liv., l. xxv, c. 12; xxvii, c. 23.

Carminibus Marcii vatis. On appelait *carmen* tout écrit composé d'expressions consacrées, *verba concepta* (Tit. Liv., i, 24 et 26; iii, 64; x, 38), ou *carmen compositum* (*Cic. pro Muræn.*, 12). Ainsi cette dénomination s'appliquait aux lois des xii Tables. On devait les apprendre par cœur, comme des vers, *tanquam carmen necessarium* (Cic., *De Leg.* xi, 33), sans changer ni transposer aucun mot.

Communiter. Plusieurs éditions portent *comiter,* ce qui n'offre qu'un sens peu satisfaisant.

Duodecim millia æris. On ne commença à frapper de la monnaie d'argent, à Rome, qu'en l'an 484 (U. C.), cinq ans avant la 1ʳᵉ guerre punique (ou selon quelques-uns en 498). Cependant, dans l'origine, les Romains, ainsi que d'autres anciens peuples (*Strab.*, iii, 155), n'avaient pas même de monnaie (*pecunia signata*). Ils se servaient de pièces de cuivre, sans empreinte (*æs rude*). De là, le mot *æs* est pris pour la monnaie en général. Ici, comme toujours, quand il manque, le mot *as* est sous-entendu : *Duodecim millia* (*assium*), *æris.* L'*as* était l'unité de poids, et par suite l'unité de compte des Romains. L'as était du poids d'une livre : aussi pour les sommes considérables on ne comptait pas les as, mais on les pesait. Les auteurs varient un peu sur l'évaluation de l'as ou livre de cuivre en francs. Tous cependant la fixent à peu près à sept centimes ½, ce qui donnerait pour les 1200 livres de cuivre, consacrées aux fêtes Apollinaires, la somme d'environ 900 f. « Je n'ai évalué, dit l'abbé Barthélemy, « ni les mesures cubiques des anciens, ni les monnaies des « différents peuples de la Grèce. Sur ces sortes de matiè- « res on n'obtient souvent, à force de recherches, que le « droit d'avouer son ignorance, et je crois l'avoir acquis. » (Avertissement sur les Tables du tom. iv, édit in-4° du *Voyage du Jeune Anacharsis.* Au reste, ces matières se trouvent traitées à fond dans les ouvrages de Pancton, Romé de l'Isle, Germain Garnier, et de MM. Letronne.

Œnopides. Astronome grec, natif de l'île de Chio; il vivait dans le Vᵉ siècle avant J. C.

Ἕλικας, l'Hélice, constellation nommée aussi la grande Ourse. Son nom est dérivé du verbe grec εἱλεῖν. (tourner), parce qu'elle tourne autour du pôle. Selon les mythographes, une nymphe de Diane, nommée Calisto, ayant eu commerce avec Jupiter, fut métamorphosée en ourse par la jalouse Junon; et, en ce nouvel état, elle fut enlevée dans le ciel par Jupiter avec son fils Arcas; ils formèrent les constellations de la grande et de la petite Ourse.

Mane novum. Géorg., l. iii, v. 325.

Camerienses qui sacram soli incolunt insulam. Il s'agit ici évidemment des habitants de *Camirus* ou *Camira,* ville de l'île de Rhodes, laquelle était consacrée au Soleil; et par conséquent il faut lire *Camirenses,* comme on le trouve plus bas, et non *Camerienses,* qui serait le nom des habitants d'une ville de l'Ombrie, dont il ne peut point être question ici, puisqu'il est parlé d'une île. Strabon, et Eusthate dans ses commentaires sur Denys d'Alexandrie, font mention de la ville de *Camiros,* et donnent à son fondateur le nom de *Cameiros.* Ce Cameiros était fils d'Hercule et d'Iole, selon Homère.

Antipater Stoicus. Il était de Tarse, en Cilicie, et fut disciple de Diogène le Babylonien. Il eut avec Carnéade de très-vifs démêlés. Il composa deux livres *De la divination*, et un ouvrage sur les discussions de Cléanthe et de Chrysippe.

Poëta scribit. Iliad., l. iv, 102.

Idem Homerus. Iliad. vii, v. 433.

Lycopolitana Thebaïdos civitas. Elle se nomme aujourd'hui Siut. On a dit qu'elle aurait pris son nom des loups qui forcèrent à la retraite une armée éthiopienne qui avait envahi l'Égypte. (*Diod. Sic.* l. i; *Strab.* xvii.)

Λύκον *autem solem vocari.* On peut voir sur les mots λύκειος et λοξίας et sur leurs composés les diverses opinions de MM. Boissonade, Caussin et Gail, dans l'*Exposé des travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, depuis le* 1ᵉʳ *juillet* 1814 *jusqu'au* 30 *juin* 1815, par M. Daunou.

Ut ait Orpheus. Voir les fragments d'Orphée dans l'édition de Mathias Gesner (p. 372).

Apud Homerum. Iliad. l. xxii, v. 448.

Eumdem poetam. Iliad. l. ii, v. 766.

Euripides. Phenic., v. 3. Ce qui est en prose dans le texte de Macrobe, après les citations d'Euripide et d'Empédocle, appartient à leur scoliaste.

Empedocles. Philosophe grec, d'Agrigente en Sicile, vivait encore lorsque cette ville fut prise par les Carthaginois, l'an 403 avant J. C. Il avait écrit divers ouvrages, entre autres un poëme intitulé *Classica*, dont Lucrèce a imité plusieurs choses. Les fragments de ses écrits ont été recueillis deux fois, sous les titres suivants : *Empedoclis Agrigentini de vita et philosophia ejus exposuit, carminum relliquias collegit M. Frid. Guill. Sturz* (*Lips.*, 1805, 2 vol. *in*-8°). *Empedoclis et Parmenidis fragmenta ex codice bibliothecæ Taurinensis restituta, ab Amedeo Peyron* (Lips., 1810, in-8°). Un poëme sur la sphère, attribué à Empédocle, est considéré comme apocryphe; il a été publié par Morel.

Ἀκερσεκόμης. Plus régulièrement ἀκειρεκόμης, formé de α (privatif) κείρειν (couper), κόμη (chevelure), c'est-à-dire celui dont la chevelure n'est point coupée, ou n'est point susceptible d'être coupée.

Aer.... obstabat ætheri. Les anciens entendaient par l'éther la partie la plus subtile et la plus élevée de l'air, qu'ils supposaient être la région du feu. « Au commencement, dit Hésiode, Dieu forma l'éther; et de chaque côté étaient le chaos et la nuit, qui couvraient tout ce qui était sous l'éther. » Le même poëte dit ailleurs que l'éther naquit avec le jour, du mélange de l'Érèbe et de la Nuit, enfants du Chaos. Le mot éther est dérivé du verbe αἴθειν (brûler). On a aussi quelquefois désigné Jupiter sous ce nom. Mais personne ne nous donne une idée plus nette de ce que les anciens physiciens entendaient par le mot éther, que Macrobe lui-même, dans le 22ᵉ chap. du Iᵉʳ livre de son *Commentaire sur le Songe de Scipion.* Voir encore les chap. 6, 11 et 19 du l. i, et le chap. 10 du liv. ii, du même commentaire.

Ædes Providentiæ, quam ναόν προνοιᾶς ἀθηνᾶς *appellant*. Minerve était surnommée Ἀθηναίη, mot formé de θεὸς (dieu) et νόος (esprit). L'édition de Cologne omet le mot ἀθηνᾶς.

Euripides. Josué Barnès, dans son édition d'Euripide, place ces deux vers parmi ceux des hymnes. Musgrave en fait trois anapestes, qu'on trouve, avec des variantes peu importantes pour le sens, dans l'édition de Beck, n° CLXVII *des fragment. incert.* Toutefois Musgrave conjecture qu'ils appartenaient à la tragédie de *Pirithoüs*.

Draconem confecisse. Cette étymologie repose sur le double sens du verbe *conficere*, qui signifie généralement *terminer;* et, dans un sens plus spécial, tuer, c'est-à-dire *terminer la vie*.

Inde ἑκηβόλος, et ἑκατηβόλος. On trouve encore le soleil nommé ἑκατηβελέτης (*Iliad.* l. I, v. 75).

Ἀπόλλωνα διδυμαῖον. Ernesti (*ad Sueton. vit. Caligul.*) dit qu'Apollon est surnommé Didyme, parce qu'il fut enfanté en même temps que Diane.

Numénio, philosophe platonicien, vivait, à ce qu'on croit, dans le 2ᵉ siècle de l'ère chrétienne. Macrobe nous apprend (*in Somn. Scip.* l. I, c. 2) qu'il avait interprété en public les mystères d'Eleusis, ce qui fut considéré comme un sacrilége. Il avait écrit un traité *Du Dissentiment entre les académiciens sur Platon*, dont Eusèbe nous a conservé un fragment.

Hierapolitani qui sunt gentis Assyriorum. Hiérapolis était située près de l'Euphrate, et consacrée à Junon l'Assyrienne, dont on y célébrait les mystères (*Plut.* l. V, c. 15).

Calatho. Le *calathus* était un ornement de tête, fait en forme de vase ou de panier, et l'un des attributs spéciaux de Proserpine. Dans les usages ordinaires de la vie, ce panier servait chez les Grecs à cueillir des fleurs; et la fille de Cérès en portait un, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. Ce panier, fait ordinairement de jonc ou de bois léger, servait aussi aux ouvrières pour y mettre leur laine, et il était alors spécialement consacré à Minerve, inventrice des arts de l'aiguille. Pline compare le *calathus* à la fleur de lis, dont les feuilles vont en s'évasant à mesure qu'elles s'élargissent. On peut croire aussi que c'était des corbeilles de ce genre que portaient les canéphores aux fêtes de Minerve. On trouve la figure du *calathus*, avec une dissertation sur cet ornement de tête, par Ézéch. Spanhem, dans l'édition de Callimaque de la collection des *Variorum* (*Utrecht*, 1697, 2 vol. in-8°, *Hymn. in Cererem*, v. I).

Porphyrius. Naquit à Tyr, l'an 233 de J. C. Il s'appelait originairement Malchus, nom que son premier maître Longin traduisit par Porphyrios en grec, c'est-à-dire en latin *purpuratus* (*Malk*, en syriaque, veut dire roi). Il alla ensuite étudier à Rome sous Plotin, et embrassa, comme lui, le néoplatonisme, dont il devint un des chefs. Il mourut l'an 304 de J. C., après avoir violemment combattu les chrétiens, dans un écrit que nous ne connaissons que par la réfutation des Pères de l'Église. Il composa encore plusieurs autres ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, les uns imprimés, les autres manuscrits, et dont on trouve la nomenclature dans tous les dictionnaires biographiques.

Minervam esse virtutem solis quæ... prudentiam subministrat. Arnobe dit la même chose que Porphyre, et il ajoute que d'autres prétendent que Minerve est la vertu du soleil qui produit la mémoire, et que c'est de là qu'est formé le nom *Minerva*, *quasi Meminerva*.

CHAP. XVIII. *Libere Patre*. Ce surnom de *Liber* avait été donné à Bacchus, ou parce qu'il avait procuré la liberté aux villes de Béotie, ou par allusion à l'effet que le vin produit sur l'esprit. Les médailles consulaires de la famille Cassia représentent *Liber* et *Libera*. Varron, cité par saint Augustin (*De civit. Dei* l. VII, c. 21), dit que c'étaient deux divinités qui présidaient aux diverses semences, et à celles des animaux comme à celles des végétaux. Leur fête était célébrée à Rome le 17 mars. Voir le chap. 4 du présent livre, et le chap. 12 du Iᵉʳ livre du *Commentaire sur le Songe de Scipion*.

Theologumena. Traditions théologiques sur les dieux.

Ligyreos. C'était une peuplade qui habitait entre le Caucase et le Phase. La ressemblance du nom a fait penser qu'ils pouvaient être originaires de la Ligurie (*Dionys. Hal.* l. I, 10; *Strab.* l. IV).

Apud Clarium, aqua potata. Claros était une ville d'Ionie, où Apollon avait un temple. Un grand nombre d'auteurs de l'antiquité ont parlé de l'oracle de Claros. Nous nous bornerons à citer ici un passage de Tacite (*Annal.* l. II, c. 54) : « Il n'y a point là (à Claros), « comme à Delphes, une femme, mais un pontife pris « dans certaines familles, et qui est presque toujours de « Milet. Après qu'on lui a appris le nom et le nombre des « consultants, il descend dans une caverne, y boit de l'eau « d'une fontaine qui y est cachée, et en revient pour ren- « dre ses réponses en vers, quoique le plus souvent il « ignore l'art d'en composer, et qu'il soit même illettré. »

Hyacinthia. On célébrait ces fêtes auprès du tombeau d'Hyacinthe, chaque année, au mois appelé *hécatombéon*. Elles duraient trois jours. Pendant les deux premiers, on pleurait, on mangeait sans couronne, et l'on ne chantait point d'hymnes après le repas; mais le troisième était consacré à de joyeux festins, à des cavalcades et à diverses réjouissances. Voir Pausanias (l. III, c. 19), Ovide (*Métam.* l. X, v. 18). Juvénal nomme ces fêtes *hyacinthos;* Perse et saint Jérôme (l. I, *advers. Jovinian.* *Hyacinthina*.

Euripides. Ces deux vers se trouvent dans les *Grenouilles* d'Aristophane (act. V, sc. I, v. 1242), où, avec trois mots de plus, ils forment trois vers d'une mesure différente. Ils sont placés dans la bouche d'Euripide, qui les adresse à Denys. Le scoliaste d'Aristophane nous apprend qu'ils faisaient partie du prologue de la tragédie d'Hypsipyle, dont nous n'avons plus que des fragments.

Lycimnio. Il ne nous reste que des fragments de la tragédie d'Euripide qui portait ce titre. Lycimnius, fils d'Électryon et frère d'Alcmène, se trouva, fort jeune encore, à un combat où tous ses frères périrent. Il fut tué dans sa vieillesse par un Tlépolème, fils d'Hercule. Le meurtrier fut banni d'Argos, en punition de ce crime. On voyait dans cette ville le tombeau de Lycimnius.

Καβαῖος, ὁ μάντις. Au lieu de καβαῖος, Meursius lit καὶ βάκχος. Καβαῖος, en latin *cabasus*, signifie insatiable de nourriture, mot dérivé de *cabus*, mesure de froment (*Pollux*, Onomasticon. l. VI, c. 8. *Segm.* 44). Josh. Barnès (*ad Euripid. Bacch.* 408) lit : ὁ Σαβαῖος. Au lieu de μάντις qu'il trouve trop général, Gronovius propose de lire Μάσαρις, d'après un passage d'Étienne de Byzance, qui dit que ce surnom fut donné à Bacchus chez les Cariens, et qu'il est formé de *Ma*, nom de sa nourrice, et d'*Ares*, le dieu de la guerre, parce que Ma persuada à Junon que son nourrisson était un fils de Mars. Gronovius propose encore de bouleverser entièrement le vers, en le rétablissant de cette façon, d'après un passage de Proclus :

ὁ κυλλεὺς Ἀπόλλων, ὁ Ἠρικαπαῖος, ὁ Μῆτις.

« O boiteux Apollon! ô grand mangeur! ô dieu de la prudence.» Je crois que ce vers a échappé aux soins des divers éditeurs d'Eschyle; du moins je ne l'ai pas trouvé dans les

fragments des éditions de Stanley, de Cornelius de Paw, de Schütz, de Böthe. Après des recherches attentives dans le texte des tragédies qui nous restent, le défaut d'un index d'Eschyle me laisse dans l'impossibilité d'assurer qu'il ne se trouve point dans l'un des sept drames du poëte grec.

Bassarea... Brisea. On lisait autrefois *Baccapea*, et *Brysea.* Meursius traite ces noms de barbares, et propose la leçon adoptée aujourd'hui. Cette rectification est assez plausible, car Bacchus est quelquefois désigné sous ces deux noms. Néanmoins elle ne me paraît pas indispensable, puisque la leçon des vieux textes peut être défendue. En effet, *Baccapea* n'est autre chose que *Bacche pæan*, c'est-à-dire les deux noms réunis de Bacchus et d'Apollon, qu'on attribuait d'ailleurs à Bacchus vieillard; ce qui convient parfaitement à l'analogie du sens. Quant au second de ces deux noms, formé ou de celui de *Brisa*, nourrice de Bacchus, ou du nom d'un promontoire appelé *Brisa*, situé dans l'île de Lesbos, l'altération est si légère et si peu importante, que je ne pense pas qu'il y ait lieu de chercher à rectifier le texte. C'est ici le cas de remarquer qu'Apollon eut aussi un temple dans un lieu d'Arcadie nommé *Basse*, d'où il prit le surnom de *Basses* (*Pausan.* l. VIII, c. 30 et 41).

Hebona. Ce surnom est le masculin du mot grec Ἥβη (jeunesse).

Sebazium. Eusthate, sur Denys d'Alexandrie, dit que Bacchus est appelé *Sabazum.* Diodore de Sicile écrit cè nom de la même manière. Le scoliaste d'Apollonius de Rhodes écrit Sabazius au nombre des dieux Cabires; et Cicéron (*de Nat. Deor.* l. III) dit que ses fêtes s'appelaient *Sabazies.* Bacchus est aussi appelé Σαβάζιος dans Orphée (*Hymn.* 47). Ernesti (*ad Sueton. in Octav.* c. 94) pense qu'on peut lire *Sabazium*, ou *Sebazium.* Scriverius (p. 22, nº 5) rapporte l'inscription suivante, trouvée à Rome sur un marbre blanc :

L. NUNNIUS. ALEXANDER.

DOMUM. DEDIT. IOVI. SABAZIO.

Le surnom de *Sabazius* est en effet quelquefois donné à Jupiter. Néanmoins, il est attribué plus spécialement à un Bacchus (on sait que Cicéron, à l'endroit précédemment cité, en compte cinq) fils de Caprius, selon Cicéron, et, selon d'autres, de Jupiter et de Proserpine. Ce Bacchus pouvait avoir tiré son nom des *Sabes*, peuples de la Thrace, chez lesquels il était particulièrement honoré.

Alexander. Entre les nombreux écrivains de l'antiquité qui ont porté le nom d'Alexandre, il semble impossible de conjecturer quel est celui dont Macrobe veut parler ici. Nous nous contenterons de rappeler les noms d'Alexandre d'Éphèse, auteur d'un poëme sur l'astronomie et la géographie, et d'Alexandre Polyhistor, historien et philosophe pythagoricien, qui vivait un siècle avant J. C.; d'Alexandre Étolien, poëte grec distingué, dont Macrobe cite un ouvrage intitulé *les Muses* (Saturnal. l. V, c. 22).

Colle Zelmisso. Gyralde (*Syntagmata deorum*) prétend qu'il faut lire *Cilmissus.*

Orpheus. Fragment. edit de Gessner, p. 372. M. Hermann et les éditeurs anglais du *Thesaurus* d'H. Estienne ont proposé sur ces vers d'Orphée quelques variantes, qui n'en modifient que légèrement le sens.

Physici Διόνυσον. Selon Bannier (*Mythologie expliquée par l'histoire*), Bacchus est surnommé Dionysius, de son père Διὸς (Jupiter), et de *Nysa*, nom de la montagne sur laquelle il fut nourri, ou de la nymphe par laquelle il fut élevé; ou bien il reçut ce nom de l'île où il naquit, appelée *Dia* et *Naxos.*

Ἐκ Διὸς ἀρχώμεθα. Ces mots, que Virgile (Ecl. III, v. 60) a traduits par ceux-ci : *ab Jove principium*, sont les premiers du poëme des *Phénomènes* d'Aratus. Voir le chap. 17 du liv. I du *Commentaire sur le songe de Scipion.*

Nævius. Jos. Scaliger (*Lect. Ausonian.* l. II, c. 27) dit que c'est mal à propos que Nævius est cité ici, au lieu de *Lævius.* Ce dernier est mentionné par Aulu-Gelle (*Noct. Attic.* l. II, c. 24).

Εἷς Ζεὺς, εἷς Ἅδης, εἷς Ἥλιος, εἷς Διόνυσος. (*Orph. Fragment.* edit. de Gessner, p. 363). On sait que *Zeus* est le nom grec de Jupiter, formé de Ζῆν (vivre) : *quod primus*, dit Lactance, *ex liberis Saturni maribus vixerit.* On l'a appelé aussi *Zeu, Zan, Zès, Zas.* — Voir sur *Adès* le chap. 7 du présent livre. — *Helios* est le nom grec du soleil. Hélius, fils d'Hypérion et de Basilée, fut noyé dans l'Éridan par les Titans, ses oncles, selon Diodore. Basilée, cherchant le corps de son fils, s'endormit de lassitude, et le vit en songe qui lui disait de ne point s'affliger de sa mort, parce qu'il était admis au rang des dieux; et que ce qui s'appelait autrefois dans le ciel le *feu sacré*, s'appellerait désormais *Helius.* — Voy. sur Dionysius la note *Physici* Διόνυσον ci-dessus.

Τὸν πάντων ὕπατον θεὸν ἔμμεν Ἰάω. L'auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* ne voit dans le mot Ἰάω qu'une désignation de la puissance du soleil, ou de la chaleur; et il l'explique de la manière suivante : L'I, chez les Grecs, était la lettre symbolique de l'astre du jour; et l'A et l'Ω, dont l'un commençait et l'autre terminait l'alphabet grec, annonçaient que IAΩ, ou la chaleur, était le principe et la fin de toute chose. On a remarqué qu'il y avait beaucoup de rapport entre ce nom et l'IOU, ou *Jove* des Étrusques, ainsi qu'avec le JEOUA des Hébreux. A l'appui de cette dernière observation, je rapporterai un passage de Diodore de Sicile (*Hist.* l. I). Cet écrivain, après avoir parlé des divers législateurs anciens qui prétendirent tenir des dieux les lois qu'ils donnèrent aux peuples, ajoute : « Chez les « Juifs, Moïse *feignit* tenir ses lois de ce Dieu qu'on « nomme Ἰάω. » Je citerai aussi un passage de Clément d'Alexandrie (*Stromat.* V), qui en parlant de cette figure, que les théologiens appellent *tetragammaton* (quatre lettres), dit : « Ils lisent IAOU; ce qu'ils interprètent ce- « lui qui *est*, et qui *sera.* » D'après ces témoignages, et les paroles de l'oracle rapporté par Macrobe, il est permis de croire que le nom de *Jehova* fut connu des peuples gentils, et spécialement des Grecs. Voy. Fuller, *Miscell. Sacra*, l. II, c. 16; et l. IV, c. 14).

Orpheus. Fragment. edit. *Gessner*, p. 371.

Πέπλον. Le *peplos*, ou *peplum*, était un manteau brodé d'or ou de pourpre, attaché avec des agrafes sur l'épaule ou sur le bras. C'était le vêtement dont on parait ordinairement les statues des dieux, et surtout des déesses. Sa couleur variait; mais la plus ordinaire était la couleur blanche. Homère parle de celui de Vénus. *Peplos* est le nom que donne Sophocle à la robe empoisonnée que Déjanire envoya à Hercule; et Synésius, à celle que portaient les triomphateurs romains. Porphyre appelle le ciel *Peplos*, comme étant le manteau des dieux.

Vestro, ait, si munere tellus. Géorg. l. I, v. 7.

Sæpe etiam steriles. Géorg. l. I, v. 84.

CHAP. XIX. *Accitani, Hispana gens. Accitum*, aujourd'hui Finiana, était une ville de la Bétique, située près d'Améria, et différente de cette dernière. *Accitum* était au pied des montagnes du pays qui forme aujourd'hui le royaume de Grenade. Ptolémée en fait mention.

Neton. — *Net, Neton, Nicon, Neron, Necys* (dieu de la mort), sont les différentes manières dont les auteurs écrivent le nom sous lequel Mars était honoré en Espagne. Les Grecs avaient des fêtes en l'honneur des morts, qu'ils appelaient Nécysies. Voyez ci-après chap. 21, note *Neton.*

Poeta. Iliad. l. xv, v. 605.
Homerus. Odyss. l. vii, v. 36.

Ἀργὸν. Les manuscrits portent λευκόν, ce qui est exact quant au sens, mais dont on ne saurait former le nom d'Argus. Gronovius a proposé ἀργον, que j'ai adopté. Cette correction m'a paru indispensable; elle est parfaitement exacte et quant au sens et quant à l'orthographe.

Tetrachordum. Ce mot désigne tout instrument à quatre cordes. Dans un sens plus précis, on entendait dans la musique ancienne, par tétrachorde, un ordre ou système particulier de sons résultant de quatre cordes différemment ordonnées, selon le genre et l'espèce. Ce système a été remplacé par celui de l'octave.

Chap. XX. *Salus.* Déesse de la santé, fille d'Esculape, et la même qu'Hygie. Elle eut à Rome plusieurs temples et un collége de pontifes. On la représentait sous la figure d'une jeune personne assise sur un trône, couronnée d'herbes médicinales, tenant une patère de la main droite et un serpent de la gauche. Près d'elle était un autel autour duquel un serpent formait un cercle, de manière que sa tête se relevât au-dessus.

Nuncupatus ἀπὸ τοῦ δέρκειν. Festus écrit δρακεῖν. Macrobe emploie constamment dans ce chapitre l'expression *draco*, qui désigne le serpent mythologique. Nous traduisons alternativement dragon, ou serpent, suivant l'habitude traditionnelle. On supposait aux dragons ou serpents une vue très-perçante; c'est pourquoi on les disait préposés à la garde des trésors.

Quæ sint quæ fuerint (Géorg. l. iv, v. 393), traduction de Delille.

Τά τε ὄντα. *Iliad.* c. i, v. 70.

Nec existimes, Alcmena apud Thebas Bœotias natum solum, vel primum Herculem nuncupatum. On sait en effet qu'Hercule s'appelait d'abord Héraclide; et l'on trouve dans les oracles Pythiens celui en vertu duquel il dut changer de nom. Quant au nombre d'individus qui ont porté le nom d'Hercule, il serait difficile de le fixer avec quelque précision. Varron en compte jusqu'à quarante-trois. Cicéron (*de Nat. Deor.* l. iii, c. 16) n'en compte que six; mais il n'y comprend point l'Hercule gaulois. Arrien et Diodore de Sicile réduisent ce nombre à trois. En effet, on peut compter trois principaux Hercules; savoir, l'Égyptien, le Crétois et le Grec. C'est ce dernier qui est réputé fils de Jupiter et d'Alcmène, femme d'Amphytrion.

Deus Hercules.... apud Tyron colitur. Sanchoniaton, faisant la généalogie des dieux de Phénicie, n'oublie pas Hercule, qu'il dit être fils de Démaron, et surnommé *Melcarthus* : ce qui signifie *roi de la ville*, selon Hesychius. Mais Cicéron (*De Nat. Deor.* l. iii, c. 16) le fait fils de Jupiter et d'Astérie, sœur de Latone. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, nous a conservé un fragment de Ménandre d'Éphèse, dans lequel cet auteur, parlant d'Hiram, roi de Tyr, qui fournit du bois à Salomon pour la construction du temple de Jérusalem, assure qu'il bâtit aussi dans la ville de nouveaux temples à Hercule et à Astarté, après avoir fait démolir les anciens. Voy. Q.-Curce (l. iv, c. 2).

Gaditani. Habitants de Gadès, Gadis, ou Gadira, île de la mer Atlantique, située sur les côtes d'Espagne, à vingt-cinq milles des colonnes d'Hercule. Elle porta, pendant quelque temps, les noms de Tartesse et d'Érythie; et c'est aujourd'hui Cadix. Elle était la résidence de Géryon, qui fut tué par Hercule. Ce dieu y avait un temple célèbre.

Tricipitis animantis. Pontanus pense que cet animal est le dieu Anubis.

Nicocreonte Cypriorum rege. Il vivait du temps d'Alexandre. Le trait le plus connu de sa vie est d'avoir fait piler dans un mortier le philosophe Anaxarque.

Chap. XXI. *Attis.* Attis, Atys ou Attys, est ce berger de Phrygie qui fut aimé de Cybèle, et changé en pin. Lucien (*de Dea Syr.*) parle d'une statue d'Atys placée parmi celles de Bendis, Anubis, Mithras, qui tous étaient adorés comme emblèmes du soleil.

Horus. On écrit souvent *Orus.* Quelquefois on l'appelle *Orus-Apollo*, parce que les Grecs pensaient que ce dieu des Égyptiens était le même qu'Apollon. On a dit aussi qu'Horus est le même que l'Harpocrate des Grecs. Il était fils d'Osiris et d'Isis. C'est une des principales divinités de la mythologie égyptienne. Voir Plutarque (*de Isid. et Osir.*), et Hérodote (l. ii, c. 144).

Veneris Architidis. C'était le nom qu'on donnait à Vénus adorée sur le mont Liban. Scaliger, dans ses notes sur Varron, prétend qu'on doit lire *Dercitidis*, comme étant formé par corruption du nom syriaque *adardaga.* Macrobe, à la fin du chap. 23 du présent livre, parle de la même divinité sous le nom d'*Adargatis.* Justin (l. xxxvi, c. 2) l'appelle *Arathis.* Jacques Bongars, son commentateur, veut qu'on lise *Athara*, pour *Athargatis*, déesse des Syriens. Athénée la nomme *Gatis;* et Vossius, après l'avoir nommée *Atergatis*, prétend que ce nom signifie *privation de poisson*, parce que ceux qui honoraient cette déesse s'abstenaient de manger de ces animaux. Mais Selden (*Syntagmata de diis Syriis*, ii, c. 3, Amsterd., 1680, in-8°) écarte toutes ces opinions. « Ce n'est, dit-il, ni *Dercetis*, ni *Adargidis*, ni *Atergatis*, qui était honorée sur « le mont Liban, mais Vénus *Apnacitis,* qui tirait ce nom « du lieu où s'exerçait son culte. » Or *Aphaca*, dit Zozime (*Hist. novæ.* l. i), où est un temple de Vénus Aphacitidis, est situé entre Héliopolis et Byblos.

Aer qui vehit terram. Cette opinion des anciens est manifestée par plusieurs auteurs, entre autres par Lucrèce (l. ii) et surtout par Pline (*Hist. Nat.* l. ii, c. 5). « La terre, dit-il, est tenue en suspension au milieu de « l'espace par la force de l'air, combinée avec celle de « l'eau. »

Hilaria. Ces fêtes se célébraient aussi à Rome et dans la Grèce, en l'honneur de Cybèle et de Pan. Elles duraient plusieurs jours, pendant lesquels toute cérémonie lugubre était interdite. On promenait par la ville la statue de Cybèle, et l'on faisait porter devant elle ce qu'on avait de plus précieux. Pendant ces fêtes, chacun s'habillait à son gré, et il était permis de prendre les marques de telle dignité qu'on voulait; ce qui leur donnait un air d'affinité avec les Saturnales.

Cum Isis Osirim luget. On peut voir dans Plutarque (*de Isid. et Osir.*) l'histoire de la fin tragique d'Osiris, assassiné par son beau-frère Typhon, ainsi que les détails de la douleur et de la piété conjugale d'Isis. Les Égyptiens célébraient la mémoire de ce deuil à l'époque où les eaux du Nil commençaient à s'élever, ce qui faisait dire que le fleuve s'enflait des larmes d'Isis.

Solem Jovis oculum appellat antiquitas. Charphilide dit : τί ἥλιος· οὐράνιος ὀφθάλμος (Qu'est-ce que le soleil? l'œil du ciel); et l'on trouve dans Hésiode : πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμός (le Dieu dont l'œil voit toutes choses. Voir Laur. Pignorius (*Mensa Isiaca, Amst.*, 1669, *in*-4°). On y lit qu'Eusèbe, Diodore et Plutarque ont donné à Osiris l'épithète de *multioculus.*

Id animal (leo) videtur ex natura solis substantiam ducere. Voir Élien (*De animal.* l. xii, c. 7.)

Hammonem.... Libyes... arietenis cornibus fingunt. Hammon est représenté avec des cornes, à peu près comme on en a donné à Moïse, parce qu'on disait *corni-*

cari, pour *radiari* ou *coruscare*. Bacchus, selon quelques mythographes, et, selon d'autres, Hercule, près de mourir de soif dans les déserts de l'Afrique, implora le secours de Jupiter, qui lui apparut sous la forme d'un bélier et lui indiqua une source. Le héros ou le dieu éleva en cet endroit un temple à Jupiter Ammon, qui est celui-là même dont l'oracle devint si fameux par la suite. Mais depuis que, pour flatter Alexandre, il l'eut proclamé fils de Jupiter, la réputation de cet oracle alla toujours baissant, tellement qu'il n'en conservait plus aucune du temps de Plutarque. Quelques auteurs ont prétendu qu'Ammon est le nom du berger Libyen qui éleva le temple de Jupiter. Hérodote est de tous les auteurs celui dont le récit paraît le plus fabuleux. Jupiter, selon lui, ne voulait pas se montrer à Hercule qui brûlait du désir de le voir. Cependant, vaincu par ses instances, il coupa la tête à un bélier, l'écorcha; et s'étant couvert de cette peau, il se fit voir à Hercule en cet équipage.

Neton. Macrobe nous a déjà appris, au commencement du 19e chap. du présent livre, que Néton était le nom que les Accitains donnaient à Mars. Mais ici on n'a introduit *Néton* dans le texte qu'en adoptant un changement de H. Estienne; car le manuscrit et les anciennes éditions portent généralement *Nécys*. Pourtant, Camerarius et Stoërius attestent avoir lu quelque part *Néton*. Dans le passage du présent chapitre, plusieurs manuscrits et l'édition de Venise (1500) portent *Neriton*. Celle d'Ascensius, d'Arnold de Wesel, et de Camerarius, portent *Netiron;* et Selden affirme avoir vu en cet endroit, à la marge d'un très-ancien manuscrit, *Neuton*. Il propose de lire *Mnevis*, nom d'un taureau consacré au Soleil, dans la ville d'Héliopolis. Cette opinion a été adoptée par Grotius (*ad Exod.*), et par Gronovius, sur cet endroit des *Saturnales*.

In oppido Hermunthis. C'était une ville de la haute Égypte, d'où l'on croit que Jupiter a pris le surnom d'*Hermonthite*. Strabon (l. XVII) raconte la même chose que Macrobe; mais il écrit, ainsi que Ptolémée (l. IV, c. 5), Ἕρμονθις. Étienne de Byzance (*de urbib.*) écrit Ἑρμωνθις. Aussi écrit-on communément en français, d'après l'autorité des géographes grecs, *Hermonthis*. L'édition de Cologne porte *Herminthi*.

Pacin. L'édition de Cologne porte *Bacchim;* Élien (*De animalib*. l. XII, c. 11) dit les mêmes choses du taureau sacré, connu sous le nom d'Omphis. Ce qui fait penser à Dupuis qu'il est le même que le taureau Bacchis.

Obliquus qua se signorum. Géorg. l. I, v. 239.

CHAP. XXII. *Inuus*. Ce nom a été donné à Pan, à cause de sa lubricité. Il dérive de *inire*.

Homerus. Iliad. l. XI, v. 2.

CHAP. XXIII. *Homerus*. Iliad. l. I, v. 423. Voyez sur ce passage le chap. 10 du livre II du *Commentaire sur le songe de Scipion*.

Θεωρεῖσθαι. L'édition de Cologne porte θεύσεσθαι (courir). Cette leçon paraît plus juste, car elle est l'explication naturelle de la phrase qui précède; outre que θεὸν ne peut se former de θεωρεῖσθαι, qu'en faisant violence au mot, dont le dérivé naturel serait bien plutôt θεωρὸς.

Ἑστία. C'est le nom grec de Vesta, la divinité du feu. Il signifie aussi le foyer, le lieu où l'on plaçait les dieux Pénates.

Possidonius. — Philosophe stoïcien, natif d'Apamée en Syrie, et cependant connu sous le nom de Possidonius de Rhodes, parce qu'il professa la philosophie dans cette ville, où il vit Cicéron et Pompée au nombre de ses auditeurs. Il s'établit depuis à Rome, où il mourut vers l'an 702 de cette ville, âgé de 84 ans. Il mesura la circonférence de la terre et la hauteur de l'atmosphère, et soupçonna que le flux et le reflux de la mer était un effet du mouvement de la lune. Ses ouvrages sont perdus : mais on en a recueilli quelques fragments épars dans divers auteurs anciens, et ils ont été publiés sous ce titre : *Possidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ, collegit atque illustravit* G. Bake, 1810.

Ἀπὸ τοῦ δαιομένου. — Au lieu de ζεομένος et δαιομένος, Zeune propose de lire deux fois δαιομένος, parce que le verbe δαίω, δαίομαι, a les deux significations *brûler* et *diviser*.

Euripides. Frag. incert. CLXXIX, *edit. Beck.*

Alibi dicatur. Hésiod. Ἔργ. v. 265.

Et alibi. Iliad. l. III, v. 277.

Oppido Ægypti, quod et ipsum Heliopolis appellatur. Ce passage indique deux villes du nom d'Héliopolis : l'une située en Égypte, et l'autre en Assyrie. En effet, Étienne de Byzance (*de Urbibus*) en distingue plusieurs. Pline (l. V, c. 22) en place une en Syrie, qu'on croit communément avoir été située non loin de la ville moderne de Balbeck : c'est de celle-là vraisemblablement que Macrobe veut parler. Au reste, Corinthe, et d'autres villes en Thrace et en Sardaigne, portèrent le même nom (ville du Soleil). Quant à l'Héliopolis des Égyptiens, Diodore de Sicile (l. I) raconte qu'ils l'appelaient aussi *Diospolis la grande*, tandis que les Grecs lui donnaient le nom de *Thèbes*. Cependant Hérodote (l. II) distingue clairement Thèbes, d'Héliopolis.

Deleboris. L'édit. de Cologne porte *Delebois*.

Partemetis. Dans l'édition de Cologne on lit Parmétis. Ne faudrait-il pas, dit Zeune, lire *Pathmetes*, puisque Pomponius Mela (l. I, c. 9) donne à une ville d'Égypte le nom de *Pathmeticum*?

Apud Antium promoveri simulacra Fortunarum. (*Cic. de Divinat.* I). Martial, qui les appelle sœurs, dit qu'elles prononcent leurs oracles sur le bord de la mer. On les appelait aussi *Geminæ*. L'une était celle des bons, l'autre celle des funestes événements (*Antiquité expliquée*, l. I).

Vitem centurialem. A l'imitation de la cité, l'armée romaine était divisée en centuries, dont le chef, nommé centurion, portait pour marque distinctive une branche de sarment : *vitis centurialis*.

Vitis argumento casus futuri tempus. Trajan mourut à Sélinunte, dans l'automne de l'an 117 de l'ère chrétienne. « Cette réponse allégorique de l'oracle d'Hélio« polis était si générale, dit Fontenelle (*Histoire des Ora« cles*), qu'elle ne pouvait manquer d'être vraie. Car la « vigne rompue convenait à tous les cas où l'on pouvait se « trouver; et sans doute que les os de l'empereur rappor« tés à Rome, sur quoi on fit tomber l'explication de l'o« racle, étaient la seule chose à quoi l'oracle n'avait pas « pensé. » Les auteurs de la *Bibliothèque du magnétisme* (XIe cahier, mai 1818, p. 173) rapprochent le fait raconté par Macrobe de plusieurs autres autorités, par lesquelles ils prétendent ramener au magnétisme une foule de faits racontés par les auteurs anciens.

Adad. Scaliger le père dit aussi que, dans l'ancienne langue des Perses, *Adad* était le nom du Soleil. J. Ræward (*Variar*. l. III, c. 10), dissertant sur le nom d'Héliogabale, cite une ancienne médaille portant cette inscription : SACERDOS. DEI. SOLIS. ELAGAB : ce qui fait soupçonner à Guid. Laurius qu'il faut lire en cet endroit de Macrobe *Agab*, au lieu d'*Adad*. Pontanus ajoute que, d'après l'avis de savants orientalistes, puisque le nom du dieu dont parle Macrobe signifie *solus* ou *unicus*, il faudrait plutôt lire *Ahad*, ou *Elhad*, ou mieux encore *Badad*. Voir Selden (*Syntagmat. de diis Syriis*, l. I, c. 6). Au

reste, cet Adad fut, selon Josèphe, un roi de Syrie, qui, ayant bâti plusieurs temples au Soleil, fut après sa mort honoré comme un dieu, spécialement à Damas. On croit que c'est aussi le Dagon des Philistins, et que c'est de lui qu'Isaïe a parlé sous le nom d'*Achad*.

Adargatis. Voir ci-dessus note *Veneris Architidis* du chap. 21.

Orpheus (*Orph. Fragment. édit. Gesn.*, p. 371). M. Hermann, qui a donné une édition d'Orphée (Leipzig, 1805, in-8°), n'y a pas compris ces vers, qu'il attribue, d'après Stobée, à Hermès. Il donne pour motif principal de sa détermination, qu'on trouve dans ces vers des traces du dialecte dorique, qui ne peut avoir été employé par les anciens poëtes grecs. Cependant Métrodore (*apud Jambl.* v. 34) suppose qu'Orphée avait employé ce dialecte.

CHAP. XXIV. *Liber et alma Ceres*. Géorg. l. I, v. 7.

Moriens poema suum legavit igni. Ce fait est rapporté dans une vie de Virgile, qui nous est parvenue sous le nom du grammairien Donat. Se sentant près de mourir, à Brindes, Virgile demandait qu'on lui apportât les chants de son Énéide, dans le dessein de les brûler. Sur le refus qu'on lui fit, il voulait en donner l'ordre par son testament. Mais ses amis, Tucca et Varius, lui ayant fait entendre qu'Auguste ne le permettrait jamais, il leur légua à tous deux son manuscrit, à condition toutefois qu'ils n'y ajouteraient rien, et qu'ils laisseraient même subsister les vers imparfaits. Ce qui, comme nous le voyons, a été ponctuellement exécuté. Un poëte de Carthage, nommé Sulpitius, et Auguste lui-même, composèrent sur ce sujet des vers qui nous restent encore.

Petitio Deæ precantis filio arma a marito. Énéid. l. VIII, v. 383. On peut voir dans Aulu-Gelle (l. X, c. 16) d'autres choses que les anciens trouvaient à reprendre dans Virgile.

Ædem deæ a qua mares absterrentur. C'était la divinité connue sous le nom de *Bona Dea*, sur laquelle Macrobe a donné de grands détails au chap. 12e du présent livre, où l'on voit avec quelle affectation de pudeur on célébrait ses mystères, dont on bannissait non-seulement les hommes, mais même les animaux mâles. On allait jusqu'à dire (et c'est ce qui avait donné lieu au proverbe rapporté par Macrobe) que celui qui aurait vu ces mystères, même involontairement, serait frappé de cécité. L'aventure de Clodius dut détromper tout le monde. Il s'introduisit déguisé dans la maison de César, où se célébraient les mystères de la Bonne Déesse, et vit très-impunément tout ce qui s'y passait.

Nicomachus. C'était un surnom de Flavien, comme on le voit dans l'inscription de Gruter rapportée dans ma notice sur Macrobe. Depuis H. Estienne, les éditeurs de Macrobe lisaient en cet endroit *Symmaches*, ce qui faisait contredire Prætextatus avec ce qu'il avait dit quelques lignes plus haut. Les éditeurs de Deux-Ponts sont revenus à une leçon raisonnable, qu'autorisent d'ailleurs des manuscrits et d'anciennes éditions.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Liber secundus*. C'est à ce livre que Henri Estienne place la deuxième journée de sa division des Saturnales. La fin du livre Ier et le commencement du IIe liv. indiquent clairement qu'il s'agit non pas de deux journées, mais de deux séances, l'une avant, l'autre après le banquet.

Postquam prima, inquit. Énéid. l. I, v. 723.

Postquam exempta fames. Énéid. l. I, v. 216.

Psaltriam intromitti. Ces sortes de femmes, à la fois danseuses et musiciennes, qu'on introduisait à la fin des repas, étaient fréquemment de Cadix; du moins cet usage en était originaire. De là vient qu'elles étaient connues sous le nom de *Gaditanæ* (*Juvenal. Satir.* II.)

Crassum illum, quem Cicero semel in vita risisse scribit. (*De finibus bonorum et malorum* l. V, c. 3). — Pline atteste aussi la même chose (*Hist. Nat.* l. VII, c. 19). Ce Crassus était l'aïeul de l'opulent triumvir.

Saturnalibus optima dierum. Catulle, ad Calvum Licinium.

Planipedis et sabulonis impudica et prætextata verba jacientis. Théod. Marsiglio lit *subulo* (*ad Sueton.*); et c'est ainsi qu'on le trouve dans Varron (*de Ling. lat.*), dans le *Thesaurus* de Gessner et dans Ausone (*Epigr.* LXIX, 8). Mais Saumaise, dans l'édition de Suétone imprimée à Paris, lit au même endroit *fabulo*, appuyé sur l'autorité du glossaire d'Isidore, qui explique ce mot par celui de *congerro* (celui qui tient compagnie pour divertir). Festus dit que *fabulo* est un mot toscan qui signifie joueur de flûte, et que c'est dans ce sens qu'Ennius l'a employé dans le vers suivant :

Subulo quondam marinas propter stabat aquas.

En effet, dans le glossaire de Pierre Crinitus (l. XVIII, c. 5), *subulo* est traduit par αὐλήτης. Pontanus propose de lire *fabulo*, c'est-à-dire *qui fabulat* (qui raconte). Pour moi, je me déciderais volontiers à lire *sabulo*, qui signifie, au sens propre, *gros sable, gravier*, et par métaphore, celui qui tient des propos graveleux, comme on dit en français en adoptant la même figure.

Planipes. Louis Carrion (*ad Gellium*, l. I, c. 11), cite un passage du grammairien Diomède (l. III) que je traduis : « La quatrième espèce est le *planipède*, que les Grecs appellent proprement μῖμος. Leur nom latin vient, ou de ce « qu'ils paraissaient sur la scène sans chaussure (*planis* « *pedibus*), c'est-à dire, sans le cothurne des acteurs « tragiques et sans le brodequin des acteurs comiques; « ou bien de ce qu'ils ne jouaient point sur le lieu élevé où « se trouvait la scène; mais sur le plan horizontal où l'or« chestre des anciens était placé. Atta, auteur de comé« dies du genre appelé *togatæ*, parle des *planipèdes* « dans sa pièce intitulée *Ædilitia* :

Daturin' estis aurum? Exsultat planipes.

Prætextata verba. Il paraît naturel de penser que cette expression signifie des paroles indécentes, mais couvertes, revêtues (*prætextata*) d'une équivoque, ou d'un double sens. Toutefois Festus la fait dériver de ce que les enfants criaient des mots obscurs aux jeunes mariés qui venaient de quitter la robe prætexte. Mais Gronovius (*ad Gell.* l. IX, c. 10) combat cette opinion.

Cicero autem.. vel liberti ejus libros, quos is de jocis patroni composuit. « Plût aux dieux, dit Quintilien « (*Institut.* VI, 4) que Cicéron, ou son affranchi Tiron, « ou tel autre que ce soit qui a composé trois livres sur « ce sujet (les plaisanteries et les bons mots de Cicéron), « se fussent moins attachés à entasser une grande quantité « de facéties, qu'à les choisir avec goût! Cicéron eût été « moins en butte au sarcasme, qui néanmoins, même en « cela, n'a pu trouver à s'exercer que sur la trop grande « abondance, qui est le caractère général de son génie, « et jamais sur la stérilité. » Voir *Coraddi* (*Quæst.* p. 41, *édit. Lips.*), où Cicéron est aussi défendu contre les attaques de Plutarque.

Consularem eum scurram. L. Papirius Pætus l'appelait *scurra veles*, qu'on peut rendre par, bouffon vélite.

Vatinius (P). Nous avons une oraison de Cicéron *in Vatinium*. Ce tribun du peuple fit décréter, l'an de Rome

694, la loi *Vatinia de provinciis*, qui conféra à César le gouvernement de l'Illyrie et de la Gaule Cisalpine pour cinq ans (*Suéton. Jul.* 19). Vatinius fit encore porter quelques autres lois moins importantes. Il paraît que, dans la suite, Cicéron se réconcilia avec Vatinius, car il réclama son appui dans le sénat (*ad Divers.* v, 9, 10).

Fusii Bibaculi. Fusius ou Furius Bibaculus naquit à Crémone, à l'époque à peu près de la mort de Lucilius. Il s'exerça principalement, comme nous l'apprend Quintilien, dans le genre satirique et épigrammatique, et adopta le mètre iambique. Il avait fait un poëme sur la guerre des Gaules, qui commençait par ce vers, qu'Horace a justement ridiculisé :

Jupiter hibernas cana nive conspuit Alpes.

Lelio Giraldi parle d'un poëme de Furius Bibaculus, intitulé *Pragmatia*. Les fragments de ce poëme ont été recueillis dans les collections de R. et H. Estienne, P. Scriverius, Joseph Scaliger et Maittaire.

Dicteria et *dicta*. Ces mots se trouvent employés comme expressions consacrées par Plaute (*Stichus, act.* II, *sc. ult.*), par Varron (*De ling. lat.*) et par Martial. *Cf. Casaubon. Animadv. ad Suéton.* l. I, c. 26. Les Grecs disaient δεικτήρια, que les Latins leur ont emprunté. Gessner, dans son *Novus Thesaurus*, dit qu'on donnait le nom de *dicteria* à ces plaisanteries dont les baladins faisaient précéder la représentation de leurs farces. Ces plaisanteries, qui étaient de très-mauvais goût, furent cause que le mot s'employa depuis en mauvaise part.

Nonius. Le texte d'H. Estienne, suivi jusqu'à l'édit. de Deux-Ponts, porte *Novius*. On a rétabli *Nonius*, d'après l'édit. d'Arnold de Wesel. Voy. ci-dessus *Saturnal.*, chap. x, note 2.

Chap. II. *Antiochus*. Voir Aulu-Gelle l. v, c. 5. Cet Antiochus, surnommé le Grand, fut effectivement vaincu par les Romains, comme Annibal l'avait prévu.

Propterviam, — et, selon Festus, *protervia*, était un sacrifice que l'on offrait à Hercule, ou, ce qui est la même chose, à Sancus, afin d'obtenir un bon voyage, comme le mot l'indique. C'est pour effectuer la combustion des viandes offertes dans ces sacrifices, dit Gessner (*Thesaurus novus*), qu'on trouvait dans plusieurs temples d'Hercule des espèces de cuisine. Outre le sens, ajoute-t-il, que Macrobe donne à ce bon mot, on peut encore y supposer celui-ci : « Maintenant qu'Albidius ne laisse plus rien à « Rome, il peut en partir tranquille. »

Servilia. Cette Servilie était femme de L. Lucullus qui adopta M. Brutus, et fille de Cépion. De là vient que Cicéron a dit (*Phil.* x, 11) : *Q. Cœpion Brutus.*

Tertia deducta. Le jeu de mots repose sur la double signification de *Tertia*, qui est le nom donné à la fille de Servilie, selon la coutume des Romains, parce qu'elle était née la troisième, et qui signifie aussi la *troisième partie*, *le tiers*. Le verbe *deducere* s'emploie également et pour désigner la déduction d'une partie du prix d'une vente, et pour désigner l'acte de livrer une jeune fille à son époux. Ainsi Tibulle a dit, dans ce dernier sens :

Ut juveni primum virgo deducta marito.

Et après lui Ovide :

Cum primum cupido Venus est deducta marito.
(*Fast.*)

En parlant des femmes publiques, on disait *producere. Rogavi ut in platanona produceret dominam.* (*Pétron*). Junia Tertia s'appelait aussi, par diminutif, *Tertulla*. V. *Ernesti* (*Clav.*, *Cic.* (*Juste Lipse* (*ad Tacit. Annal.* III, *in fin.*), et *Suétone* (*in Cœs.* 50).

Gallam subigo. Galla signifie la table sur laquelle un savetier étend et bat son cuir. L'ambiguïté de l'expression porte à la fois sur le mot *galla* et sur le verbe *subigo*.

Mutinensem fugam. Après la mort de César, Antoine étant venu assiéger Brutus dans Modène, fut déclaré par le sénat ennemi public, et battu par les consuls Hirtius et Pansa, l'an de Rome 709.

Bibit et fugit. Allusion à l'ivrognerie à laquelle Antoine était fort adonné, et dont on prétend même qu'il avait écrit l'éloge. Quant à la coutume des chiens d'Égypte, dont il est ici question, voyez *Élien* (*Var. Hist.* l. I, c. 4, *et de Animal. nat.* l. VI, c. 53), et *Pline* (*Hist. natur.* l. VIII, c. 40).

Faustus Syllœ filius. Brusonius et Lycosthène *Tit. de adulterio*) ne reconnaissent Faustus que pour l'affranchi de Sylla, et non pour son fils.

Demosthenes excitatus ad Laïdis famam. La même anecdote est racontée avec de légères différences par Aulu-Gelle (l. I, c. 8). Ce n'est pas à cette Laïs que s'applique le proverbe qu'Horace a mis en vers :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.
(*Ep.* 17, *l.* I.)

La Laïs de Démosthène vivait 50 ou 60 ans plus tard que la célèbre Laïs, à laquelle les habitants de Corinthe élevèrent un tombeau magnifique, décrit par Pausanias. La réponse de Démosthène a été mise en vers latins : c'est la 19e des épigrammes attribuées à Martial.

On lit dans le *Voyage d'Anacharsis* (chap. 61) que Démosthène voyait des courtisanes; qu'il s'habillait quelquefois comme elles; et que dans sa jeunesse un seul rendez-vous lui coûta plus que ses plaidoyers lui avaient valu pendant une année entière. « Ce dernier fait n'est point exact, dit l'auteur du *Demostheniana ;* du moins je n'ai trouvé aucun auteur ancien qui en fasse mention. « M. Degnerle, dans une remarque de son conte intitulé *la Continence*, adresse cette apostrophe à l'orateur amoureux : « Fort bien, Démosthène; mais pourquoi la marchandais tu? » On prétend, ajoute-t-il, que Laïs répondit à Démosthène : « Vous refusez d'acheter un repentir, parce que vous n'avez pas de quoi le payer. »

Dimidium talentum. Le talent attique est évalué à 2400 fr.

Grammatice. Allusion à la profession de Servius.

Marcus Otacilius Pitholaüs. C'est ainsi qu'il faut lire ce nom, d'après une médaille citée par Torrentius sur Suétone. D'autres médailles portent *Octacilius* et *Voltacilius*. Il est fait mention d'un Octacilius dans le traité *De clar. gramm.* du même Suétone; mais il porte les prénoms de Lucius Pilitus, au lieu de ceux de Marcus Pitholaüs. Suétone nous apprend qu'il avait été esclave et portier, et qu'il avait fait contre César des vers très-mordants, que le dictateur supporta gaiement. Il fut aussi le maître de rhétorique de Pompée, dont il avait écrit l'histoire. Voir ci-après l. VII, c. 3.

Consules diales. Le jeu de mots repose sur le double sens de l'épithète *dialis*, qui, appliquée à *flamen*, signifie *prêtre de Jupiter*, comme dérivé du nom grec de ce dieu, Διος; tandis qu'appliquée à *consul*, elle signifiera *consul d'un jour*, dérivant alors du latin *dies*. L'événement dont il est question ici, contraire à la constitution de la république, d'après laquelle les consuls devaient être élus une année avant que d'entrer en fonction, arriva sous la dictature de César, par suite de la mort subite de Q. Fabius Maximus. Tacite (*Annal.* l. XIX) en rapporte un autre exemple en la personne de Roscius Régulus, et attribue ces désordres aux suites de la guerre civile. Voyez *Plutarque* (*in Cœs.*), *Dion Cassius* (l. XLIII), *Ci-*

céron (*ad Attic.* l. vii, ep. 33); voyez aussi *Paul. Leopardus* (*Emendat. et Miscellan.* l. iii, c. 17), et *Sigonius* (*Fasti consulares*, *sub ann.* 706 et 708).

Δίστιχον *Platonis*. Ce distique de Platon a été traduit par Fontenelle, dans ses *Dialogues des morts :*

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis,
Sur mes lèvres soudain je sens venir mon âme,
Qui veut passer sur celles d'Agathis.

Au reste, tout ce morceau est pris d'Aulu-Gelle (l. xix, c. 11), avec de légères additions.

Venustatem an brevitatem. Le texte de H. Estienne porte *vetustatem*. Il semble qu'on doive préférer celui des éditions de Camerarius, de Stoer et d'Arnold de Wesel, qui donne *venustatem;* car il n'y a rien, dans la pièce citée, qui sente l'ancienneté, à l'exception, tout au plus, du nominatif *itiner*.

Chap. III. *Æditaus*, ou *Æditumnus*. On appelait ainsi ceux qui étaient chargés de prendre soin des temples et de ce qu'ils contenaient (*Gell.* l. xii, c. 6). Leurs fonctions correspondaient à peu près à celles des sacristains de nos églises. *Æditaus* a été employé dans les auteurs ecclésiastiques pour désigner les clercs de l'ordre des portiers. Tacite (*Hist.* iv) les appelle *internuncii*, et les Grecs les avaient nommés *hiérophantes*, mot qu'ont employé en latin Pétrone et saint Jérôme. Une femme remplissait des fonctions analogues dans les temples des divinités femelles, et s'appelaient *Æditua*. Voyez ci-après l. iii, chap. 10

Damasippum. Damasippe était le surnom de la famille Licinia. Deux Damasippe furent contemporains de Cicéron. C'est un de ceux-là qu'Horace met en scène, dans la 3e satire du l. ii.

Bene ætatem fert. Porter bien son âge, signifie : paraître plus jeune qu'on ne l'est. D'Ablancourt a donc fait un contre-sens, lorsqu'il a rapporté le mot de Cicéron en ces termes : « Il disait d'un *bon* vin *vieux*, qu'il portait bien son âge » (*Apophthegmes des anciens*, p. 487). Athénée (l. xii) rapporte un mot à peu près semblable d'une courtisane grecque nommée Glycère.

Lentulum. P. Cornélius Lentulus Dolabella embrassa le parti de César, fut successivement consul et gouverneur de Syrie. Déclaré ennemi public pour avoir fait assassiner Trébonius, l'un des meurtriers de César, il fut assiégé dans Laodicée par Cassius, et, se voyant sans espoir de salut, il se tua à l'âge de 27 ans.

Quis generum meum ad gladium alligavit? Louis XIV a dit à un de ses courtisans : Qui vous a mis sous ce chapeau?

Ciceroni fratri. Il fut successivement préteur, gouverneur des provinces d'Asie, puis lieutenant de César, qu'il suivit dans son expédition aux îles Britanniques, et lieutenant de son frère en Cilicie. Compris dans les proscriptions du triumvirat, il fut assassiné à Rome, ainsi que son fils, par les émissaires d'Antoine. Il est auteur du livre de *Petitione consulatus*, inséré dans les œuvres de son frère Tullius. Il avait traduit ou imité du grec plusieurs tragédies; mais elles ne nous sont point parvenues. On n'a de lui que 18 vers dans le *Corpus poetarum*, de Maittaire.

In consulatu Vatinii. Sigonius (*Fasti consulares*, *ann.* 706) pense que ce mot a dû être dit contre Révilius, (voyez plus bas, et ci-dessus chap. ii.) plutôt que contre Vatinius. Cependant, on voit dans Dion Cassius (l. xlii, *in fin.*), que Vatinius et son collègue Calérinus n'exercèrent le consulat que vers la fin de l'an de Rome 705. Ce personnage a pris une part considérable aux agitations politiques de l'époque.

Λογοθεώρητος *est Caninius consul*. Λογοθεώρητος, composé de λόγος, parole, et de θεώρητος, visible; Paul Léopardus (*Emendat.* l. iii, c. 17) pense qu'il faut lire ὀλιγωρητέως, ce qui pourrait signifier, consul de peu d'importance et de peu de durée. Mais Jos. Castalion (*Observat. decad.* l. x, c. 10) repousse cette conjecture. Certains manuscrits portent *Revilus*, au lieu de *Revilius*.

Minime sero veni. Une partie du bon mot, qu'il a été impossible de rendre en français, consiste dans l'opposition de l'expression *venisse sero*, (qui signifie également être venu tard, et être venu à l'heure du souper,) avec la réponse, *nihil hic paratum video*.

Cum socero tuo. Il faut se souvenir que Pompée avait épousé Julie, fille de César.

Annulo aureo honoratus. C'était une des marques distinctives des chevaliers romains. César, en le remettant à Labérius au moment où il descendait du théâtre, le réintégrait par là même dans l'ordre d'où il avait dérogé en montant sur la scène. On disait *annulo aureo donari*, pour *inter equites legi*.

In quatuordecim ad spectandum. Les chevaliers avaient une place séparée aux spectacles publics, d'après la loi de Roscius Otto, tribun du peuple (*ann. urb.* 681; *Dio.* xxxvi, 25; *Juvenal.* iii, 159; xiv, 324), qui portait que les chevaliers auraient leurs places sur xiv rangs (*in* xiv *gradibus*), près de l'orchestre où se plaçait le sénat; ce qui donna lieu à l'expression *sedere in quatuordecim*, pour désigner la qualité de chevalier.

Prætereunti Laberio et sedile quærenti. Il y a ici une sorte d'incohérence, car Labérius allait siéger au rang des chevaliers, qui était distinct de celui des sénateurs, où Cicéron siégeait. C'est Bayle qui en fait la remarque (*Dict. hist.* t. iii, p. 580. édit. de 1734. art. Labérius). Voir sur Labérius, ci-après, chap. 7 du présent livre, et liv. vii, chap. 3.

Cujus numerum Cæsar supra fas auxerat. Le nombre des sénateurs était resté fixé à trois cents, depuis Tarquin l'Ancien jusqu'à Sylla. Ce dictateur l'augmenta, à ce qu'il paraît, jusqu'à 400 (*Cic. ad Attic.* i, 14). Il s'éleva à neuf cents sous la dictature de César, et plus tard jusqu'à 1000. Auguste réduisit ce nombre à 600. (Dion Cassius, l. xliii, c. 47, et Suétone, *in August.* 35.)

Qui soles duabus sellis sedere. Andr. Schott. (*Cicero a calumniis vindicatus*, c. 4) justifie Cicéron du reproche de versatilité. Cette opinion a été aussi défendue par la Harpe (*Cours de littérature*, t. iii, p. 189 et suiv.), et par Marmontel (*Principes d'éloquence*).

Pompeis difficile est. Pour l'intelligence de cette réponse, il faut se rappeler que les Romains instituaient dans leurs colonies un collége de décurions, afin d'y remplir des fonctions analogues à celles des sénateurs à Rome. L'édition de Cologne porte : *Romæ si jus habebit*, au lieu de *si vis*. Il faudrait traduire alors : « S'il obtient d'être sénateur à Rome, il sera difficile de le faire nommer décurion à Pompeium. »

Idibus Martiis me ad cœnam invitasses. César fut tué le jour des ides de mars (le 15), l'an 44 avant J. C.

Cicero de Pisone genero. Tullie, fille de Cicéron, fut mariée trois fois : la première fois à C. Piso Frugi, durant l'exil de Cicéron; la seconde fois à Furius Crassipes, et enfin à P. Lentulus Dolabella, qu'elle épousa pendant que Cicéron était proconsul en Cilicie. Elle mourut en lui donnant un fils.

Ambula tanquam femina. Pontanus propose de transposer, de manière à faire dire au gendre ce que le texte adresse à la fille, et réciproquement. En sorte que

Cicéron aurait dit à son gendre : « Marche donc en homme; » et à sa fille : « Marche donc en femme. » Ou bien encore, sans troubler l'ordre actuel du texte, de lire *ambulas*, au lieu de *ambula* : « Tu marches comme une « femme. » — « Tu marches comme un homme. »

Fecissem simile factum. Le jeu de mots, qui n'a pu passer dans la traduction, consiste dans ceux-ci : *fecissem... factum.* — L'omoptote (ὁμοιός πίπτειν, tomber pareillement) est une figure de mots qui consiste à terminer une phrase par des cas ou des consonnances semblables. Toutes les anecdotes qu'on lit dans ce chapitre ont été traduites en français dans le *Ciceroniana*, ou Recueil des bons mots et apophthegmes de Cicéron (par MM. Breghot et Péricaud, Lyon, 1812, in-8°).

Chap. IV. *Lucius gravis tragœdiarum scriptor.* Torrentius l'appelle d'après les médailles L. Itius. Rycquius (l. i, ep. 27) dit avoir vu au Vatican un manuscrit où il est appelé *L. Gravius.* Pontanus pense que ce Lucius n'est autre que Lucius Varius. Voy. ci-après l. vi, c. i.

In spongiam incubuit. On se servait d'une éponge pour effacer ce qu'on avait écrit avec le crayon; on donnait aussi une éponge aux gladiateurs avant le combat, pour étancher le sang de leurs plaies. Il arrivait quelquefois qu'ils avalaient cette éponge pour mourir, plutôt que d'aller se battre. C'est à ces deux usages que fait allusion l'expression *in spongiam incubuit.* V. Suéton., *in Octav.* 85.

Putas te assem elephanto dare? Suétone (*in August.* 33) raconte la même anecdote; mais il dit *stipem*, au lieu de *assem. Stipes* était la plus petite monnaie des Romains, la douzième partie de l'*as* de cuivre; mais l'un et l'autre mot sont employés souvent, dans un sens générique, pour désigner une petite pièce de monnaie. Isaac Casaubon explique au moyen d'un passage d'Élien (*Hist. animal.*), et d'un autre de Galien, pourquoi l'on offrait un as ou un *stips* à l'éléphant; c'était afin qu'en allongeant la trompe pour saisir la pièce, celle-ci présentât un accès facile à celui qui devait monter dessus.

Congiarium. On nommait ainsi les distributions publiques d'argent, d'huile ou de vin, que les empereurs, les magistrats ou les principaux citoyens faisaient au peuple. Ce nom vient de ce que le vase où elles étaient contenues, ou plutôt la mesure de la capacité de ce vase, s'appelait *congius.* Cette capacité était un demi-pied cube. *Congiarium* est employé dans un sens général.

Vellem Cassius et meum forum accusasset, sous-entendu : *ut absolveretur.* Le jeu de mots n'existe que dans le latin; il consiste en ce que le verbe *absolvere* signifie également acquitter un accusé et achever un ouvrage.

Hoc est vere monumentum patris colere. Ce jeu de mots est absolument intraduisible, parce qu'il repose sur la signification du verbe *colere*, qui signifie *cultiver* dans le sens propre, et *honorer* dans le sens figuré. Érasme croit qu'Auguste a dit *memoriam*, au lieu de *monumentum.* — L'auteur du *Ménagiana* attribue ce mot à Cicéron.

Pueros... intra bimatum. Voltaire prétend, mais sans alléguer aucune preuve, que les mots : *pueros, quos infra bimatum* (*Herodes*) *jussit interfici*, ne sont pas dans les anciens manuscrits (*Philosophie générale*, t. xxxv, p. 265, édit. de Kelh).

Melius est Herodis porcum esse quam filium. Ce passage, comme nous l'avons dit dans la notice sur Macrobe, a donné lieu à de grandes controverses. Outre la question de savoir si Macrobe était chrétien, et si, selon une habitude qui lui est familière, il n'a pas copié le trait dans saint Mathieu (c. ii, v. 16), il s'en est élevé une seconde, savoir, de quel fils d'Hérode il s'agit en cet endroit; si c'est d'Antipater ou de quelque autre. Au reste, Scaliger (*ad Euseb.*) remarque qu'Auguste avait bien mauvaise grâce à tenir un pareil propos, lui qui ratifia les sentences de mort qu'Hérode prononça contre ses trois fils. Voyez sur ce passage *Hug.* Grotii *opera theologica*, *Lond.*, 1679, 4 vol. in-fol. (t. ii, vol. i, *ad Math. loco cit.*) — *Demonstratio Evangelica* P. D. Huetii, *Amst.*, 1780, 2 vol. in-8° (*Proposit.* 9, *ad cap.* 15, p. 711-12), *Romæ*, 1588-93, 12 vol. in-fol. ad *ann.* i, *cap.* 50. — Noldii *Hist. Idumæa* (p. 65 et *seqq.*).

Epistola ad Mæcenatem. Il serait difficile de donner une explication complètement satisfaisante d'une lettre où Auguste s'est plu à entasser à dessein des niaiseries. — *Vale, mel gentium, melcule.* Casaubon lit *mel gemmeum*, leçon qui n'est pas sans probabilité, d'après le contenu du reste de la lettre. Quelques manuscrits donnent *metuelle*, mot inconnu et expression affectée, sans être absurde; Pontanus, *mi tenelle.* Turnèbe (*Advers. et comment.*) propose de lire *mel gentium Meduliæ*, ou *Vetuloniæ.* L'une était une ville du Latium, l'autre de l'Étrurie. Simon Bosio propose de lire, *mel centinum et Veïens.* C'est par dérision qu'Auguste parle de l'*ivoire* d'*Étrurie*, où l'on n'en trouvait pas plus que des *perles* dans le *Tibre*, ou du *laser* à *Aretium* (Arezzo), etc. Il donne à Mécène les dénominations de diverses pierres précieuses qui eussent été en effet très-merveilleuses, puisqu'elles n'ont jamais existé, parce qu'il connaissait son goût pour ces objets, sur lesquels Mécène avait composé différents traités. — Le *laser* est une substance produite par un arbre appelé en latin *sirpus*, et en grec σίλφιον, qu'on recueillait dans la Cyrénaïque, province d'Afrique (Plin. *Hist. Nat.* l. xix, c. 3), à une certaine époque de l'année. Elle découle de l'arbuste qui la produit, sous la forme d'une matière grasse, qu'on employait en cuisine et en médecine. On l'appela d'abord *lac sirpi*, d'où l'on a formé *laser* (Solin., c. 27). — Le bérylle est une pierre précieuse de l'Inde. Pline (l. xxxvii, c. 5) en énumère les diverses espèces. — *L'émeraude des Cilniens*. On trouve dans *l'Itinéraire* d'Antonin un lieu que les manuscrits désignent alternativement sous les noms de *Cilniana*, *Cilmana*, *Ciluana* et *Silviaca.* Il était situé dans la Bétique, entre Gadès et Calpé. La carte de d'Anville le marque sur le bord de la mer, dans le pays des Balustes, au sud de *Munda.* Penthagatus pense qu'il faut lire *Ciliniorum*, venant de *Cilinius*, surnom de Mécène. Brusonius (*Facett.* l. iv, c. 6) veut qu'on lise *Cillonum smaragda*, émeraude des débauchés. — Après *Carbunculum*, Casaubon lit *Italiæ*, et Simon Bosio, *Tolumnii.*

Solario. C'était une plateforme découverte, située au plus haut des maisons. Les anciens y prenaient quelquefois leur repas, ou y faisaient leur promenade. Cette construction s'appelait aussi *heliocaminus*, lieu chauffé par le soleil (Plaute, *Mil.*, act. ii, sc. 4, v. 25).

Nomenclatori suo. C'était une espèce de secrétaire ambulant, que les hommes puissants de Rome amenaient à leur suite. Il leur était surtout d'un grand usage à l'époque des élections, où, entre autres fonctions, il avait celles de suggérer à voix basse, à son patron, les noms des personnes qu'il rencontrait, afin que celui-ci pût les saluer en les appelant par leur nom, ce qui était considéré comme une grande civilité. On écrit aussi *nomenculator* (*Martial.* l. x, *épigr.* 30). On le trouve ainsi sur des inscriptions.

Cui Cæsar. Quintilien (vi, 3) attribue ce mot à Cicéron.

Ducenties. 3,875,000 fr.

Fescenninos. Les vers *fescennins* prirent ce nom de *Fescennia* (aujourd'hui Galèse), ville d'Étrurie, où ils furent inventés. C'était des poésies satiriques, et ordinairement pleines d'obscénités. Dans les premiers temps les Romains n'en connaissaient guère d'autres. Par la suite, on ne s'en servit plus que pour rire aux dépens des nouveaux mariés, ou pour attaquer les triomphateurs. Il est à remarquer qu'Auguste les proscrivit, après en avoir lui-même donné l'exemple.

Quadragies. 575,000 fr.

Centum promisit per libellum. Lorsque la somme s'exprime en lettres, si les lettres sont surmontées d'une ligne (c n s), on sous-entend *centena millia* : ainsi *centum*, équivaut à (c. n. s.), ou *centies centum millia sestertiorum*. Le *sestertius*, monnaie d'argent, est évalué 3 sols 10 deniers ½, par le traducteur (M. le comte de l'Aubespin) des *Antiquités romaines* d'Alexandre Adam (tom. II, 1818, p. 351; Paris, 2 vol. in-8°). Nous suivons ses évaluations, jusqu'ici généralement admises, quoique, d'après les dernières évaluations de M. Dureau de la Malle, le sesterce, au temps de Virgile, équivaille à 20 centimes ½. Le sestertium (1000 sesterces) monnaie de compte = 193 fr. 75 cent. — 10 *sestertia* ou 10,000 *sestertii* = 1,937 fr. 50 cent. — 100 *sestertia* ou 100,000 sestertii = 19,375 fr. — 1000 *sestertia*, ou *decies sestertium*, ou *decies centena millia sestertium* (un million de sesterces) = 193,750 fr. — *centies* ou *centies centum millia sestertiorum* (dix millions de sesterces) = 1,937,500 fr. etc. etc.

Mille nummos. 193 fr. 75 cent. C'est la dénomination plus générique du simple sesterce.

Toronii Flacci mangonis. Suétone (*in August.*), Pline (l. VII, c. 12) et Solin (c. 5), s'accordent pour écrire *Thoranius*. Le dernier auteur rapporte que le même individu avait jadis vendu à Antoine deux enfants de la plus grande beauté. L'un était Gaulois et l'autre Africain, et néanmoins ils se ressemblaient si parfaitement, qu'on ne pouvait les distinguer qu'au son de la voix. On croit que c'est du mot *mango* ou *mangonicus*, marchand d'esclaves, et en général celui qui déguise ou qui pare ce qu'il vend, que nous avons fait celui de *maquignon*.

Corvum. Pline (*Hist. Nat.* l. x, c. 43) parle d'un corbeau dressé de la même manière sous Tibère.

Viginti millibus nummorum. 3,875 fr.

Exaravit græcum epigramma. — Suétone (*in August.*) dit qu'Auguste avait écrit un petit recueil d'épigrammes, qu'il composait pendant qu'il était dans le bain.

Sestertia centum millia. 19,375 fr.

Chap. V. *Apud majores Claudiam*. Zeune pense que Claudia est probablement la sœur de P. Claudius, femme de Q. Métellus Céler, dont parle Cicéron (*ad Div.* v, 2), et dont le déréglement des mœurs est constaté par le même Cicéron (*Pro Cœlio* et *ad Attic.* II, 1), et par Plutarque (*in Cic.*). Voir Manuce (*ad Cic. Divers.* v, 2).

Chap. VI. *Cascellius jurisconsultus*. Les éditions anciennes portent *Casellius*, et un ancien manuscrit *Cæcilius*. Aulu-Gelle (l. XX, c. 1) fait mention d'un Sextus *Cæcilius*, dissertant avec Favorin sur la loi des XII Tables. Horace (*Ars poet.* v. 371) parle d'un Cascellius Aulus.

Lapidatus a populo Vatinius. Isaac Casaubon (*ad Athen.* VI, 11) prouve, par plusieurs exemples, que les mauvais poëtes, les mauvais musiciens, et en général ceux qui donnaient des spectacles dont le public n'était pas satisfait, étaient poursuivis par le peuple à coups de pierres; tandis que ceux qui donnaient un spectacle au gré des vœux de la multitude étaient couverts de fleurs et de couronnes.

M. Lollii. Horace a adressé deux de ses épîtres à Lollius, qui fut consul et gouverneur de Caïus César, gendre de Tibère. Les concussions qu'il exerça dans les provinces lui firent perdre l'amitié d'Auguste (Tac., *Ann.*, III).

Orbilius. Orbilius Pupillus, grammairien de Bénévent, fut le premier maître d'Horace. Il vint à Rome et y ouvrit une école, sous le consulat de Cicéron. Il mourut centenaire (Suéton., *de illustr. gramm.* 9; *Horat.* II, *Ép.* I, v. 17).

Centena sestertia. 19,375 fr.

Mimum. L'édition de Cologne porte *numum* au lieu de *mimum*, leçon évidemment vicieuse.

Dyrrhachium. Aujourd'hui Durazzo, ville de la Macédoine, sur la côte de la mer Adriatique, qui fit le plus honorable accueil à Cicéron, lorsqu'il y fut envoyé en exil par P. Clodius, devenu tribun (*ad Attic.*, III, 22).

Chap. VII. *De sententiis ac dictis Laberii* (Decimus). Il mourut à Pouzzole, âgé de 70 ans, dix mois après la mort de César, 44 ans avant J. C. Le petit nombre de fragments qui restent de lui ont été réunis par Rob. Estienne (*Fragment. poetar. latinor.*, p. 138-144). On trouve dans la *Bibliothèque latine* de Fabricius (t. I, p. 477, *édit. Ernest.*) le catalogue des mimes de Labérius, au nombre de 40.

Quingentis millibus. 96,875 fr.

Necessitas cujus cursus. Ce prologue, l'un des beaux fragments de l'antiquité, a été mis en vers français par M. de Saint-Amand, auteur d'une traduction de Properce (*Almanach des Muses* de 1814, p. 23). Il a été trad. en vers anglais dans l'ouvrage intitulé *The present state of learning in Europe*, 1759, in-12.

Is Publius natione Syrus. Publius Syrus (le Syrien) vivait l'an 44 avant J. C. Il devint esclave d'un patricien nommé Domitius, qui l'affranchit jeune encore. Ses *mimes*, dont les anciens parlent comme de morceaux dignes d'être cités à côté des plus belles productions de la littérature romaine, ont péri; mais il existe un recueil de 982 sentences morales qui en ont été extraites, et que les acteurs plaçaient dans leur mémoire, pour les intercaler à propos dans des canevas. Les manuscrits leur donnent quelquefois le titre de *Sentences de P. Syrus et de Sénèque*. Ce qui paraît certain, c'est qu'il est plusieurs de ces sentences qui ne sont point de P. Syrus. La Bruyère les a presque toutes répandues dans ses *Caractères*. Les Sentences de P. Syrus ont été imprimées dans diverses collections, et fréquemment à la suite des fables de Phèdre, mais rarement à part. L'édit. la plus récente est celle donnée par J. C. Orellius, Leipzig, 1822, in-8°, *cum notis variorum*, et avec la traduction grecque de Scaliger. Publius Syrus a été plusieurs fois traduit en français, et dernièrement par M. Levasseur (Paris, 1811, avec le texte latin et des notes).

Quingentis sestertiis. 96,875,000 fr.

Et quam descendas, decides. Quelques éditions portent : *citius quam ascendas, decides* : Tu tomberas plus vite que tu ne montes.

Frugalitas inserta est rumoris boni. Saumaise (*in exercitt. Plinian.*) lit *incerta*, d'après des manuscrits qu'il dit avoir vus. Cette leçon, qui me paraît assez mauvaise, obligerait à traduire : « la frugalité n'est pas certaine d'obtenir une bonne réputation. » *Inserta*, dit Scaliger, signifie *emblème*, comme ceux qu'on adapte aux anneaux ou qu'on brode sur les étoffes. Aussi M. Levasseur traduit (p. 108) : « La frugalité sert, comme une broderie, à relever

une bonne renommée. » Bentley (*ad P. Syr.*) lit, d'après un mss. de Macrobe de la bibliothèque de P. Cotton :

Frugalitas, miseria est rumoris boni.

c'est-à-dire : « La pauvreté est la triste condition d'une bonne renommée. »

Si cito neges. On lit dans Aulu-Gelle, *si belle neges.* Si tu refuses *poliment.* Je préfère la leçon de Macrobe.

Canticum quoddam saltaret Hylas. Cassiodore (*Varior.* IV) décrit cette pantomime, que les anciens désignaient par l'expression de *saltare canticum;* parce que, depuis Livius Andronicus, l'usage s'était introduit que l'acteur eût à côté de lui un jeune garçon pour chanter les paroles au son de la flûte, tandis que l'acteur se bornait à débiter le dialogue de la pièce (*diverbia*). Tite-Live, l. VII, c. 2. Tout ce que Macrobe rapporte d'Hylas est attribué par Athénée et par Zozime (l. I) à Bathylle ; ce qui pourrait faire croire qu'Hylas était le surnom de théâtre de cet acteur. Athénée (l. I, c. 16) dit, d'après Aristonique, que Bathylle et Pylade furent les inventeurs de la danse *Italique*. Le premier avait composé un traité sur les diverses espèces de danses. L'autre fut aimé de Mécène, dont le scoliaste de Perse (v. 123) le désigne comme l'affranchi.

Herculem furentem. Tragédie de Sénèque. Tacite (*Annal.* I.), Juvénal (*Sat.* VI, v. 63), Dion Cassius (l. LIV, c. 17) et Suétone (*in August.* 45) parlent du mouvement populaire survenu à l'occasion des deux acteurs, et disent qu'Hylas, par ordre du préteur, fut fouetté publiquement dans le parvis de sa maison ; et Pylade chassé de Rome et de l'Italie, parce qu'il avait désigné du doigt en plein théâtre un spectateur qui le sifflait.

Chap. VIII. Πέμματα *vel* τραγήματα. — Πέμμαμα (choses cuites), τραγήματα (choses bonnes à manger); chez les Latins, *placenta* et *bellaria :* les aliments raffinés pour le goût et ornés pour l'œil, qui se présentent à la fin des repas, chez les modernes comme chez les anciens. Ces aliments se nommaient encore, en dialecte macédonien, ματτύα; les habitants de la Laconie, au rapport de Molpus cité par Athénée (l. XIV, *c. ult.*), les nommaient ἔπαικλα (mets du soir) Voy. Aulu-Gelle l. XIII. 11.

Libentiæ Gratiæque. Libentia, Libentina, Lubentina, était la divinité des plaisirs. Elle est mentionnée par Varron. C'était à Vénus Libentine que les filles, devenues grandes, consacraient les jouets de leur enfance (Pers., *Sat.* 2).

Docet Aristoteles. Problemat. (*Sect.* XXVIII, *probl.* 7). Aristote dit encore à peu près les mêmes choses ailleurs (*in Ethic. ad Nicomach.*, l. VIII, c. 4, *et seqq*). Tout ce passage jusqu'à la fin du chap. se trouve dans Aulu-Gelle avec de légères différences.

Coïtum esse parvum morbum comitialem. Galien, d'après Sabinus, attribue ce mot à Démocrite (l. III, *Epid. com.*, c. 1).

Dans toutes les éditions qui avaient précédé celle de Pontanus, le liv. II des *Saturnales* se terminait avec le chap. 8. Pontanus, d'après l'autorité d'un manuscrit anglais, et plus encore d'après l'analogie des matières, a restitué au liv. II les huit chapitres qui suivent, et qui se trouvaient mal à propos placés à la suite des douze chapitres qui forment le liv. III. Toutefois, Pontanus convient qu'il manque encore quelque chose à la fin du chap. 8; et ce ne peut être que l'accusation portée par Horus contre les raffinements de la gourmandise des anciens; accusation à laquelle Cécina témoigne qu'il accède, dans le passage suivant, qui termine le chap. 9 : « J'ai voulu « insister sur *l'assertion d'Horus*, qui reprochait à l'an« tiquité, comme cela est vrai, d'avoir apporté plus de « recherche dans les plaisirs que notre siècle. » Or, cette assertion d'Horus ne se trouvant nulle part, il est très-naturel de conclure qu'elle existait à la fin du chap. 8, où il y a évidemment une lacune. Ce n'est pas tout encore. Jean de Salisbury (*Polycraticus*, *Lugd. Batav.*, 1639, in-4°, l. VIII, c. 15) cite le passage suivant, comme étant de Macrobe : *Fugienda sunt ergo omnibus modis et abscindenda igne et ferro, totoque artificio superanda, languor a corpore, imperitia ab animo, luxuria a ventre, a civitate seditio, a domo discordia, et in communi a cunctis rebus intemperantia.* Ce passage, qu'on cherche aujourd'hui vainement dans notre auteur, semble être la conclusion du chap. 8 de son liv. II, et devrait, ce semble, lui être restitué.

Chap. IX. *Denariis veneant quinis.* Le denier, monnaie d'argent, valait originairement 10 as, ou livres de cuivre (*deni æris*, *asses*). On le marquait de la lettre X. Il équivaut à 77 cent. 1/2. Les œufs de paon se vendaient donc la valeur de 3 fr. 87 cent 1/2, les paons eux-mêmes celle de 38 fr. 75 cent.

Gurgitem a devorato patrimonio cognominatum. Fabius Gurgès était fils de Q. Fabius Maximus Rullianus. Dans sa jeunesse, il débuta par perdre une bataille; mais son père ayant obtenu du sénat, à force de prières et de larmes, qu'on ne lui ôtât pas le commandement, et ayant même voulu servir sous son fils en qualité de lieutenant, la victoire revint sous ses aigles; il obtint les honneurs du triomphe, et l'on vit son vieux père accompagner le char où ses conseils et ses exemples avaient contribué puissamment à le faire monter. Gurgès fut deux fois consul, et devint enfin prince du sénat, par les suffrages de ceux-là même dont il avait reçu son surnom (Plin., *Hist. Nat.*, l. VII, c. 41). Un autre individu nommé Publius Gallonius, mentionné par un ancien poëte cité par Cicéron (*de Fin. bonor. et mal.* XI, 8), et dans Horace (l. II, *sat.* 2, v. 47), reçut aussi le nom de *Gurgès*, et pour le même motif que Fabius.

Metellus Pius. Il fit la guerre en Espagne à Sertorius : il se signala aussi dans la guerre des Marses. On lui donna le surnom de *Pius*, à cause de la douleur que lui causa l'exil de son père Numidicus. Voir Paterculus (l. II, c. 3), Salluste (*de bell. Jugurth.*, 44), et les notes de Manuce sur les *Épitres familières* de Cicéron (XII, 2, p. 758, *édit. Lips.*). Il mourut l'an 64 avant J. C.

Sallustii verba. Ce fragment de Salluste, rapporté aussi par Nonnius (le grammairien) et Sosipater, appartient au deuxième livre de son Histoire.

Toga picta. La robe des triomphateurs était ainsi nommée parce qu'on y voyait brodées dessus les images de la Victoire avec des palmes (*Isidor.* XIX), ou, selon Festus, parce que L. Papirius Cursor, dans le temple de Consus, et M. Fulvius Flaccus, dans le temple de Vertumne, avaient été peints revêtus de cette robe, pour la cérémonie de leur triomphe. Cette robe était couleur de pourpre; car Tite-Live, après l'avoir appelée *picta* au livre XXX, l'appelle *purpurea* au livre XXXI.

Refero enim vobis pontificis vetustissimam cœnam. — Comme ce morceau original est incontestablement l un des plus curieux de l'antiquité, je vais le reproduire en entier dans cette note, en l'accompagnant d'un commentaire puisé 1° dans un ouvrage intitulé *Variétés sérieuses et amusantes*, par Sablier, Amsterdam et Paris, 1765, 2 vol. in-12 en 4 parties. (t. I, part. 2, p. 15 et suiv.); 2° dans une dissertation en allemand, de M. Boettiger, insérée dans le *Journal du luxe et des modes*, rédigé par Bertuch et Kraus (vol. XII, 1797, p. 587-98), et traduite en français avec des notes par M. Bast, dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, t. VI, 6e année (an IX, 1801, p. 433 et suiv.).

Avant repas (*antecœnam* ou *ante cœnam*). On a con-

testé la latinité de la première de ces expressions (Lips., *Epist. Select.* I, 65, p. 117, édit. d'Anvers); mais Saumaise (*Scriptt. Hist. Aug.*, *édit.*, *Par.*, 1620, p. 262 et suiv.), en fait l'apologie. M. Bast défend la dernière leçon, et persiste à soutenir qu'*antecœna* est d'une latinité suspecte, dont l'usage n'est appuyé sur aucune autorité, si ce n'est celle de ce passage de Macrobe; car les auteurs disent *antecœnium*. Au reste, cet *avant-repas* se nommait *promulsis*, à cause de l'hydromel qu'on était dans l'usage d'y prendre. On le nommait aussi *frigida cœna*, à cause des plats froids dont il était composé, comme l'a prouvé Saumaise (*loc. cit.*). M. Boettiger a divisé l'*avant-repas* en *premier* et *second service*, division qui n'est point indiquée dans le texte, et qu'il a crue autorisée sans doute par la répétition des *spondyles*, par lesquelles il fait commencer le second service.

Hérissons de mer (*eschinus esculentus*).

Huîtres crues (*ostrea edulis*) tant qu'on en voulut (*quantum vellent*) : comme nous faisons encore aujourd'hui.

Pelourdes, ou palourdes (*chama gigas*). Coquillage. Peut-être prenait-il son nom latin, *peloridæ*, du promontoire de Pélore, aujourd'hui *Faro*, celui des trois angles de la Sicile qui regarde l'Italie, auprès duquel vraisemblablement on les pêchait.

Spondyle, ou pied, d'âne (*spondylus garderopus*). C'est encore un coquillage. Le texte porte *sphondylos*, de σφόνδυλον.

Grive (*turdus musicus*). Poisson ainsi appelé, dit Varron, parce qu'il est de la même couleur que l'oiseau dont il a pris le nom.

Asperges.

Poule grasse sur un pâté d'huîtres et de pelourdes. Voici le texte de l'édition de Deux-Ponts que j'ai suivi : *asparagos, subtus gallinam altilem, patinam ostrearum, peloridum.* M. Boettiger a traduit d'après la ponctuation suivante : *asparagos subtus gallinam altilem, patinam ostrearum, peloridum.* « Asperges sous une poularde. Un pâté d'huîtres et de pelourdes. » Il traduit *gallina altilis*, poularde, d'après la supposition que les anciens, dont la gourmandise était si raffinée, n'ont pas dû ignorer l'art d'engraisser les volailles, au moyen de la castration. *Patinam* est un *ragoût en sauce*, tel qu'il est indiqué par Apicius (*De re coquinaria*, I, 29; IX, 7). Quand Macrobe a nommé une première fois les huîtres et les pelourdes, sans y ajouter *patina*, ni rien autre, on peut croire qu'alors elles étaient crues.

Glands de mer noirs et blancs (*lepas balanus*). Pline (l. XXII, c. *ult.*) dit que ce coquillage se trouve également dans la mer et dans les rivières.

Encore des spondyles. C'est ici que M. Boettiger commence le second service. Sablier, pour expliquer la répétition des spondyles, se contente de supposer que les seconds étaient cuits.

Glycomarides (*chamæ glycymerides*), coquillage.

Orties de mer (*actinia senilis*).

Becfigues (*motacilla ficedula*).

Rognons de chevreuil et de sanglier (*lumbos, capragines, aprugnos.*) M. Boettiger traduit *côtelettes*, qui se disaient cependant *lumbellos*. Voir Humelberg, sur Apicius (l. VII, c. I, p. 184).

Volailles grasses enfarinées (*altilia ex farina involuta*).

Pâté de poulets.

Becfigues. Comme c'est pour la seconde fois qu'ils sont nommés, il faut supposer qu'ils étaient apprêtés de deux manières. Apicius en indique une (IV, 2) qui consistait en une sauce aux asperges.

Murex et pourpres (coquillages) (*murices et purpuræ*).

Repas. — *In cœna.* Sablier traduit par second service.

Tetines de truie (*sumina*). Au lieu de *in cœna sumina*, des manuscrits portent : *in cœna summa. Sumen*, dit Vossius, *est quod cum muria* (saumure), *vel thynni liquamine* (gelée de thon), *cum garo* (Vossius prétend que c'est le maquereau), *apponi solet.* C'était, chez les Romains, un raffinement particulier de tuer la truie à l'instant où elle venait de mettre bas, et d'apprêter ses mamelles gonflées de lait, qui perdent leur goût quand les petits les ont tétées. Voilà ce qu'on appelait proprement *sumen*, de *sugere* (sucer). Voir Pline (l. VIII, c. 51, et l. XI, c. 38), et les notes de Hardouin sur les deux passages. On verra aussi dans Plutarque (*De esu carnium : orat.* II, p. 997. A. *Francof.*) qu'on foulait aux pieds les truies pleines, pour rendre leurs tétines plus succulentes.

Hures de sanglier.

Pâté de poisson.

Pâté de tetines de truie (*patinam suminis*). Sans doute que les premiers étaient ce que Martial (XIII, 41) appelle *nudum sumen*, et qu'on pourrait traduire, en style de carte de restaurateur, par *tetine au naturel.*

Canards (*anates*). M. Boettiger traduit : *poitrines de canards*, se fondant sur ce que, d'après Martial (XIII, 52), et Lister, sur Apicius (p. 166), on ne mangeait que la poitrine et le cou des canards.

Sarcelles bouillies (*querquedulas elixas*). Boëttiger traduit : *fricassée de canards sauvages.* M. Schneider (*ad Colum.*, p. 458) n'ose déterminer l'espèce des canards qu'on désignait par cette expression. Il prouve (*ad Varr.*, p. 554) que ce canard avait reçu son nom des fréquents mouvements de sa queue.

Lièvres.

Volailles rôties (*altilia assa*).

Amylum. C'est la farine que l'on obtient à la manière de l'amidon, sans mouture, et par la simple filtration (Voir *Foës. Œcon. Hippocr.*, p. 5). On en faisait plusieurs sortes de crèmes (*amylaria*), comme on peut le voir dans Apicius.

Pains du Picénum. M. Boëttiger traduit : *on se servait, avec tout, de biscuits Picentins trempés dans du lait;* ce qui n'est point dans le texte. Mais c'est évidemment une réminiscence des deux vers suivants de Martial (XIII, 45) :

Picentina Ceres niveo sic nectare crescit,
Ut levis accepta spongia turget aqua.

Ici se termine l'énumération des plats qui composaient le repas pour la réception de Lentulus dans le collége des augures. Il reste encore quelques observations à ajouter. Chez qui se donna le repas? le texte indique que ce fut chez Lentulus, et cependant le chapitre est intitulé *De luxu... Metelli pontificis maximi,* et non point *Lentuli.* Métellus ne fait ici que raconter *in indice quarto.* Quel était ce second Métellus? M. Boëttiger le confond avec Métellus Pius, sur le compte duquel Macrobe vient de rapporter un fragment de Salluste, quoique l'intitulé du chapitre les distingue clairement, *de luxu seu luxuria... Metelli Pii, ac Metelli pontificis maximi.* Sablier, d'après l'expression *vetustissima cœna*, remonte au plus ancien grand pontife du nom de Métellus; savoir, à L. Cécilius, qui remporta une victoire durant la première guerre Punique (vers l'an 500), et dans la suite perdit les yeux et la main en sauvant le palladium, dans l'incendie du temple de Vesta. On trouve aussi M. Émilius Lépidus, l'un des convives, consul l'an 520.

Remarquons que ni Métellus, ni Lentulus, ne sont comp-

tés dans la liste des convives; sans doute parce qu'ils y sont compris de droit, l'un en sa qualité de récipiendaire, l'autre dans la supposition que c'est dans sa maison que se donne le repas. Remarquons encore que ce repas fut donné le 24 jour d'août (*ante diem nonum kalendas septembris*). C'est justement alors que, d'après les observations de Réaumur et de Valmont de Bomare, les orties de mer sont les plus tendres (Voy. les observations de Camus sur l'*Histoire des animaux* d'Aristote, t. II, p. 582). Les grives sont aussi à point pour être mangées dans cette même saison (Voy. Bergius, *über die Leckereyen*, t. II, p. 150).

Les repas de prêtres passèrent, de tout temps, pour les plus raffinés (*Horat. od.* II, 4; Gruther., *de jure pontific.* I, 26, p. 112, édit. Paris). C'est apparemment à cause de leur sainteté qu'ils n'étaient pas soumis aux ordonnances sévères de l'ancienne Rome sur le luxe. On a vu au commencement du chapitre qu'Hortensius, dans son repas augural, fit paraître pour la première fois un plat de paons.

On trouve beaucoup de détails sur les repas des anciens, dans Martial, dans le *Satyricon* de Pétrone, et dans Horace (*Satyr.* II).

Cincius, in suasione legis Fanniæ. On lit dans le *Polycraticus* de Jean de Salisbury : *Titius in suasione legis* F. (VIII, 7). Cette leçon met ce passage d'accord avec celui du chapitre 12 de ce même liv. des *Saturnales*, où on lit : *C. Titius vir ætatis Lucilianæ in oratione qua legem F. suasit.* Mais peut-être l'erreur se trouve-t-elle plutôt au chap. 12, où il faudrait lire *Cincius*, au lieu de *Titius*; car on sait que c'est Cincius qui fut surnommé *Alimentum*, pour avoir appuyé la loi somptuaire dite *Fannia*. Voy. sur cette loi ci-après, au chap. XIII du présent livre.

CHAP. X. *Crotala.* C'était un instrument de musique qu'on voit, sur les médailles, dans les mains des Corybantes. Il consistait en deux lances, ou bâtons d'airain, que l'on agitait en les frappant l'un contre l'autre. On en faisait aussi avec un roseau fendu par le milieu. Il en résultait un bruit pareil à celui que fait une cicogne avec son bec; d'où vient qu'on donnait à cet oiseau l'épithète de *crotalistria*. Aristophane appelle un grand parleur, un *crotale*. Pisander Camirensis, cité par Pausanias, dit qu'Hercule ne tua pas les oiseaux du lac Stymphale, mais qu'il les chassa en jouant des crotales. S. Clément d'Alexandrie, qui attribue aux Siciliens l'invention de cet instrument, en proscrit l'usage dans les banquets des chrétiens, à cause des postures indécentes dont on l'accompagnait.

Sallustius de Bell. Catilin. 25.

Legem Judiciariam. Elle ordonnait que les juges seraient élus parmi les sénateurs et les chevaliers, à l'exclusion des tribuns du trésor (*Suet. in Jul.* 41. *Cec. Phil.* I, 19).

Sambuca psalterioque. La sambuque était un instrument à cordes qui aurait été inventé en Syrie, selon le témoignage de Suidas, par Ibicus. Selon Athénée, c'est un instrument aigu, composé de quatre cordes. D'après Porphyre, sa forme était triangulaire, et ses cordes de différentes longueurs. Saint Jérôme, saint Isidore, et plusieurs autres, assurent que c'était un instrument à vent, fait avec la branche de l'arbre appelé *sambucus* (le sureau). — Le *psaltérion* était un instrument de musique en usage chez les Hébreux. On ignore quelle était sa forme, mais on conjecture qu'elle était à peu près la même que celle du *nablum*, dont Calmet, et Kircher dans sa *Musurgie*, ont donné le dessin. Le psaltérion des modernes a la figure d'un triangle tronqué par le haut.

Cœlium. Meursius lit *Cæcilium*, d'après Aulu-Gelle (l. I, c. 15), Festus et Asconius Pédianus.

Descendit de cantherio. Cantherius signifie un cheval hongre (*quasi carenterius*). (Voir *Varr., de R. R.* II, 7, *in fin.* — *Cic. ad Fam.* IX, 18). Il paraît, d'après ce passage, qu'on regardait comme un signe de mœurs efféminées de monter des chevaux qui avaient subi la castration. D'autres prétendent que *cantherius* signifie la même chose que *clitellarius*, un âne, ou un mulet, porteur de bâts. Le mot *cantherium* se trouve employé dans Sénèque, pour désigner une sorte de chariot formant un théâtre ambulant dédié à Bacchus.

Staticulos. C'était une espèce de danse qui s'exécutait sans changer de place, et par les seules attitudes du corps.

Histriones non inter turpes habitos, Cicero testimonio est. Voir *Corrad. Quest.* (p. 41, édit. Lips.), où l'on trouve la réfutation de cette assertion de Macrobe touchant Cicéron.

Mille denarios. 775 fr.

Ducenties sestertium. 3,875,000 francs.

CHAP. XI. *Licinios appellatos Murænas, quo Sergius Orata cognominatus est.* Ce que Macrobe raconte de Licinius Crassus et de Sergius se trouve confirmé par Columelle (*De re rust.* VIII, 16, et par Valère Maxime (IX, 1). Archestrate, cité par Athénée, raconte aussi que les Éphésiens firent le plus grand cas des dorades. Apicius (*De art. coquin.* X, 8) donne la recette de la manière dont les anciens apprêtaient les lamproies. On peut consulter, touchant les divers poissons dont il est parlé dans ce chapitre et dans le suivant, l'ouvrage de Jean Johnston, intitulé *Historia naturalis de quadrupedibus, de avibus, de insectis, de piscibus*, etc.; *Francof. ad Man.*, 1650-53 (5 tom. en 2 vol. fol.); ou d'autres fois, *Theatrum universale omnium animalium.*

Balneas pensiles. Voir Valère Maxime (IX, 1) et Pline (*Hist. Nat.* IX, 54).

Neque id confiteri Crassus erubuit. L'anecdote de la lamproie de Crassus est aussi racontée par Élien, avec quelques développements de plus. Il dit qu'il l'avait parée et ornée comme une jeune fille; qu'elle connaissait sa voix et nageait vers lui, lorsqu'il l'appelait pour venir prendre sur sa main ce qu'il lui présentait à manger. Lorsque Domitius dit à Crassus : « Insensé! tu as pleuré une lamproie! Il est vrai, répondit-il, j'ai pleuré un animal; et « toi, tu n'as pas accordé une larme à trois épouses que « tu as vues successivement descendre au tombeau. » Crassus est le principal interlocuteur du dialogue de Cicéron *De oratore.*

Quadragies millibus. 775,000 fr.

Lucilius, Philippus et Hortensius, quos Cicero piscinarios appellat. — (*Attic.* I, 19). L'édition de Cologne porte *L. Philippus*. C'est *Lucullus* qu'il faut lire, d'après le passage cité de Cicéron. Varron (*de R. R.* III, 2 et 17) parle aussi des piscines de Lucullus. C'est encore le même nom qu'il faut lire quelques lignes plus bas.

Gallus, de Admirandis. Cet ouvrage est cité par Fabricius (*Bibl. lat.*, édit. Ernest., t. I, p. 130) parmi les satires et *Logistoriques* de Varron, sous le titre de *Gallus Fundanius.*

In Sicilia quoque, inquit. Le nom de Papirius s'est glissé dans le texte de Varron, (*inquit Papirius*) comme s'il eût parlé d'après un écrivain de ce nom. Pontanus le proscrit, et il ne se trouve point dans le texte de l'édition de Deux-Ponts, ni de celle de Cologne.

Sex millia murænarum, a C. Hirrio ad pondus accepisse. Varron (*de R. R.*, III, 17) rapporte le fait; mais il dit deux mille, au lieu de six mille.

Quadragies sestertium. 775,000 fr.

CHAP. XII. *Accipenser.* On traduit ordinairement esturgeon. Saumaise soutient que c'est à tort (*Exercitt. Plinian.*, p. 1316), puisque l'esturgeon n'a point les écailles placées dans un sens contraire à celles de tous les autres poissons, ce qui est pourtant le caractère distinctif que Macrobe attribue à l'*accipenser*. D'autres veulent que l'accipenser soit le même que l'ἔλλοψ (le muet); mais Oppien les distingue tous deux dans ses *Halieutiques*. D'autres enfin ont prétendu que l'*accipenser* était le même que le *silure*, poisson du Nil, selon Pline, ou le même que le marsouin.

Lavernium. Ce lieu, situé près de Formies, avait pris son nom d'un temple de la déesse Laverne (*Cic. ad Att.* l. VII, ep. 8). Jean Passerat, dans son commentaire sur Properce (*Præfat.* in l. III), croit qu'il faut lire *Laurentum.*

Plinio secundo, qui in Historia Naturali (l. IX, c. 17). Athénée (l. VII, c. 12) dit aussi quelque chose de l'accipenser.

Sammonicus Serenus. Il vécut à Rome, dans le 3e siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Sévère et de Caracalla. Spartien, dans la vie de ce dernier, nous apprend que Sammonicus fut tué par les ordres de cet empereur, avec plusieurs autres Romains qui perdirent la vie dans le bain, ou dans des festins. Il paraît qu'il exerça la médecine. Un seul de ses ouvrages nous reste. C'est un poëme intitulé *Carmen de morbis et morborum remediis.* On le croit tronqué vers la fin. On soupçonne même que les soixante-dix-huit vers qui terminent l'ouvrage de Marcellus Empiricus (*De medicamentis*) sont la péroraison du poëme de Sammonicus. Il a été imprimé plusieurs fois à part, ou dans des collections. On le trouve dans les *Poetæ minores* de Burmann (Leyde, 1731, in-4°). La dernière édition est celle d'Ackermann (*Lips.*, 1786, in-8°). Voyez ci-après chap. 13, et liv. III, chap. 9.

Plinius, ut scitis, adusque Trajani imperatoris venit ætatem. Scaliger, sur Eusèbe (*Addenda ad animadvers.*, p. 190) remarque que Sammonicus confond ici Pline le jeune avec Pline l'ancien.

Asinius Celer...mullum unum septem millibus nummum mercatus est. — 1556 fr. 25 cent. Au lieu de *sept mille*, Juvénal et Tertullien disent *six mille*. Le mulet, en grec τρίγλα, est un poisson de mer, de couleur dorée, qu'on appelle aussi surmulet. Cicéron l'appelle *barbatus*, ce qui a fait qu'on l'a pris pour le barbeau. Et en effet, selon Pline, sa tête est munie de deux appendices. On trouvera des détails sur le mulet, et sur son prix chez les anciens, dans Johnston (*de piscib.*, p. 61). C'est à ce sujet que Caton disait : « Un poisson a plus de valeur à Rome qu'un bœuf. » Meursius a réuni, dans le chap. 14 de son traité *De luxu Romanorum*, les divers passages de Varron, de Pline, de Pétrone et de Martial, relatifs aux extravagances de quelques gastronomes romains, à l'égard des poissons.

Plinius Secundus... negat facile mullum repertum, qui duas pondo libras excederet. Selon Romé de l'Isle (*Métrologie, ou Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens*, Paris, 1789, in-4°), la livre romaine égale douze onces quatre gros, ancien poids de France. Sénèque parle d'un mulet de quatre livres, et Juvénal d'un mulet de six livres.

Octavius præfectus classis. Pline (*Hist. Nat.*, l. IX) le nomme *Optatus Eliportius*, et en fait un affranchi de l'empereur Tibère.

Scarum adeo Italicis littoribus ignotum, ut nec nomen Latinum ejus piscis habeamus. En effet, le nom est grec : σκάρος, qui dérive sans doute de σκαίρειν, sauter, bondir, comme fait tout poisson lorsqu'il se trouve pris dans le filet. « On m'apprend, dit Elien, (*Hist. Anim.* l. XI, c. 54) que le scare est le seul des poissons de la mer qui remâche sa nourriture, comme les animaux qui bêlent et qu'on dit ruminer. » Voir les vers 134-7 du liv. I des *Halieutiques* d'Oppien. Ennius donne à ce poisson la qualification de *cerebrum Jovis*, et dit qu'on pêchait les plus grands et les meilleurs scares dans la patrie de Nestor, c'est-à-dire à Pylos, sur les côtes de la Messénie. Columelle (l. VIII, c. 17) nous apprend qu'on trouvait ce poisson principalement sur les côtes de l'Asie, de la Grèce, et jusqu'en Sicile; Pline (l. X, c. 17), dans la mer Carpathienne; Aristote (*Hist. Animal.* l. IX, c. 17), dans l'Euripe; Archestrate, cité par Athénée (l. VII), aux environs de Byzance. Le scare se dit aussi le sarget.

Cassinas. En italien, Cassino, ville de la Campanie, au pied du mont Cassin.

Comitium. C'était cette partie du forum où était placée la tribune aux harangues, et autour de laquelle se réunissaient les comices.

Angiporto. C'était, dit Festus, un intervalle de deux pieds et demi, qu'on avait anciennement ordonné de laisser entre les maisons contiguës, pour empêcher que les ravages du feu ne pussent se propager. Cet intervalle s'appelait aussi *ambitus.*

Polluctum Herculis. Une fête qu'on avait fait vœu de célébrer était appelée *polluctum*, de *pollucere*, consacrer.

CHAP. XIII. *Quingentesimo nonagesimo secundo.* Les anciennes éditions portent l'an 588; ce qui n'est pas en concordance avec Aulu-Gelle, non plus qu'avec les dates des autres lois dont il est question dans la suite de ce chapitre.

Sanctissimi Augusti. Dans la suite, on a dit encore, en s'adressant aux empereurs, *sacrosanti* et *sacratissimi.* Il est probable que Sammonicus s'adresse ici aux empereurs Sévère et Caracalla, sous le règne desquels il vivait.

Assibus centum. La loi Fannia permettait en outre de dépenser trente as par jour pendant dix jours de chaque mois, et dix as seulement chacun des autres jours. La loi Fannia défendait encore de faire paraître sur la table d'autre volaille qu'une seule, non engraissée. Voir Aulu-Gelle (l. II, c. 24) et Pline (l. X, c. 50).

Licinia lex lata est. L'an de Rome 656.

Antio Restione. On conjecture que cet Antius Restion est le père de celui dont il a été fait mention au chap. 11 du livre I des Saturnales. Nous avons des médailles de celui-ci qui furent frappées par son fils, dont une gravée par Morelli (*Thesaurus familiarum; Antia*, n° 1), a été reproduite par M. Visconti dans l'*Iconographie romaine* (pl. IV, n° 7). L'air de son visage s'accorde très-bien avec ce que l'on sait de l'austérité de ses mœurs antiques. Hercule vainqueur est représenté sur le revers. La légende C. ANTI. C. F. (Caïus Antius, fils de Caïus) présente le nom du magistrat qui fit frapper ce *denarius*. On ne sait pas trop de quelle magistrature était revêtu celui auquel il est consacré, lorsqu'il proposa la loi Antia. « On a trop légèrement supposé, dit M. Visconti, qu'il était tribun du peuple. Suivant la loi de Sylla, les tribuns du peuple ne pouvaient plus proposer des lois (*Florus, Epitome*, l. LXXXIX). Cette autorité leur fut rendue par la suite. De ce fait supposé on inférait que les Antius étaient plébéiens, conséquence aussi peu fondée que la prémisse : il est vraisemblable que notre Antius était édile ou préteur (*Iconograph. rom.*, l. II, § 17, p. 64). »

Munacio Planco. Après avoir été disciple de Cicéron, il avait suivi César dans les Gaules. Ayant promis de

favoriser le parti républicain, il fut nommé consul avec Brutus, mais il ne tarda pas à se jeter dans celui de César. Dans la suite, après avoir été longtemps attaché à Antoine, et, comme l'on voit, d'une manière assez intime, il l'abandonna à Actium, pour passer du côté d'Octave. Ce fut sur sa proposition que le sénat décerna à son nouveau maître le titre d'Auguste, et il fut récompensé de ce service par la dignité de censeur (Plut. *in Anton.*).

Margarita centies sestertium... evaluisset. 1,937,500 fr. Suétone raconte une folie pareille de Caligula, qui l'exécuta plus en grand, dans un repas où il fit servir aux convives des pains et des mets dorés. On peut voir, sur cette décomposition de la pierre précieuse dans le vinaigre, l'*Ouvrage historique et chimique, où l'on examine s'il est certain que Cléopâtre ait dissous sur-le-champ la perle qu'elle avala dans un festin*, etc. (par *Jausin.* Paris, 1749, in-8°), et les observations de Dreux du Radier sur ce livre, dans le *Journal de Verdun* (août 1749, p. 83-87).

Chap. XIV. *De nucum generibus.* Voir Pline, *Hist. Nat.*, l. xv, c. 22.

Attrectans manu nuces. La plupart des noix et des pommes dont Servius va parler se trouvaient sur la table; et il les désigne du doigt, ou les prend dans la main.

Gavius Bassus. Des manuscrits portent *Caius*, et d'autres *Gabius*. Voy. ci-dessus liv. i, ch. 9, note *Gavius Bassus*.

Cloatius Verus, in libro a Græcis tractorum. Cloatius est encore cité par Macrobe dans ce même chap. et au chap. 16 du liv. iii, pour un ouvrage intitulé *Ordinatorum Græcorum* (des mots grecs réguliers). Scrivérius a proposé de lire : *Originationum Græcarum.* Fabricius (*Bibl. lat.*, iii, p. 190, *edit. Ernest.*) lit *inordinatorum græcorum* (des mots grecs irréguliers). Voir Aulu-Gelle, l. xvi, c. 12.

Juglans. Poinsinet de Sivry, traducteur de Pline, prétend que *ju* est une épithète celto-scythe (t. v, p. 356, note 1).

Κάρυα, ἡ καὶ διὸς βάλανος. Voy. Théophraste. (*Hist. Plantar.* iii, 4). Le texte de l'édition de Théophraste de Bodée (*Amsterd.*, 1644, in-f°.) n'a point le pronom relatif féminin ἡ. Cependant dans la version latine de Théodore Gaza, qui accompagne le texte, διὸς βάλανος est rendu par *nux juglans*. A ce sujet, Bodée consacre une longue note (p. 172) à démontrer que, dans Théophraste, le noyer καρύα est distinct du διὸς βάλανος, qui, selon Bodée, n'est autre que le châtaignier. Il s'appuie encore de l'autorité des *Géoponiques* (x, § 63), et de Dioscoride (i, 145), lequel affirme en outre que c'est la noix ordinaire que les Grecs appellent *basilique*, et non le gland de Jupiter. Les tables de l'édition de Stackhouse (Oxon., 1803, 2 vol. in-12) traduisent aussi διὸς βάλανος par châtaignier. Cette opinion paraît généralement adoptée. Et en effet, la châtaigne a, plus que la noix, les formes extérieures du gland.

Vergilius. Géor., l. ii, v. 299.
Logistorico. Recueils de paroles remarquables.

Nævium. Cn. Nævius était natif de la Campanie, et donna ses premières pièces à Rome, vers l'an de cette ville 519. Eusèbe, dans sa *Chronique*, dit qu'il fut exilé à Utique, et qu'il y mourut l'an de Rome 550, 204 ans avant J. C. Macrobe cite son poëme *de Bello punico* (ci-après, chap. 15), poëme dont Cicéron a parlé avec estime (*De clar. Orat.*, 29). Il ne formait qu'un seul corps sans division; mais il fut coupé depuis en sept livres par un grammairien nommé Caïus Octavius Lampadio (*Sueton.*, *De grammatt.* c. 2). Il ne nous en reste que quelques fragments, ainsi que d'un autre poëme intitulé *Ilias Cypria*, cité par le grammairien Charisius Priscus, et d'un *Erotopægnion*, cité par Nonnius. Ce poëme est peut-être le même que le précédent, lequel est attribué par Aulu-Gelle à un certain Lævius. Macrobe cite une comédie de Nævius intitulée *Le cheval troyen* (ci-après l. vi, c. 1). On trouve le catalogue de ses pièces de théâtre dans la *Bibliothèque latine* (t. iii, p. 263, *édit. Ernest*).

Inanem bulbam madidam. Scrivérius avait noté sur son exemplaire de Macrobe, *vulvam*, au lieu de *bulbam* (oignon); mais il ne faut admettre les corrections conjecturales que dans le cas d'une évidente nécessité. Or elle est loin de se rencontrer ici : toutefois les deux épithètes s'appliquent parfaitement à *vulvam : madidam* exprime la manière dont la vulve devait être accommodée. Martial en donne la recette :

Et madidum thynni de sale sumen erit.
(*Lib.* x, *Epigr.* 48.)

Inanem, parce que les anciens regardaient comme un mets très-délicat la matrice de l'animal qui venait de mettre bas. *Vulva ejecto partu melior, primiparæ suis optima* (Plin., *Hist. Nat.*, l. ii, c. 37).

Vergilius. — Églog. ii, v. 37.

Oppius in libro... De silvestribus arboribus. — Oppius Cares est cité par Suétone dans la vie de César (c. 3), dont il fut l'ami. On lui attribua même, à cette époque, le livre des *Commentaires* qui traitent des guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne. Il avait encore écrit : *De vita et rebus prioris Africani* (*Putsch.*, 119; 4. — *A. Gell.*, l. vii, c. 1); *De vita Cassii* (*Putsch.*, 119, 43). On a proposé de lire *Opilius*, nom d'un grammairien cité par Suétone (*De clar.* 6).

Thasia. La noix thasienne est une espèce d'amande (*Geopon.*, x, 57). Thasos, aujourd'hui Tasso, est une petite île de la mer Égée, située sur la côte de Thrace, entre l'embouchure du Nestus et celle du Strymon. Cette île a porté plusieurs autres noms. Celui qui lui est resté lui vint de Thasus, fils d'Agénor, qui s'y établit, après avoir inutilement cherché sa sœur Europe. Voir Pomponius Méla (ii, 7), Pausanias (v, 25), Hérodote (ii, 4).

Atta, in Supplicatione. Il paraît que, dans le passage cité par Macrobe, Atta prescrivait la nature des offrandes qu'on présentait aux dieux dans la cérémonie de la supplication, ou actions de grâces après la victoire. Atta fut un écrivain distingué du siècle d'Auguste, dont le surnom indique qu'il était contrefait et estropié des jambes. Il mourut la troisième année de la clxxive olympiade (iii avant J. C.). Festus le surnomme Caïus et Quintius. Il est cité par plusieurs auteurs, comme ayant écrit de ces comédies qu'on appelait *togatæ*. On a le titre de plusieurs, et même des fragments qu'on trouve réunis dans le *Corpus poetarum* de Maittaire (vol. ii, p. 1520).

Plautus in Calceolo. Le vers cité par Macrobe est le seul du *Calceolus* qui soit parvenu jusqu'à nous.

Suevius. Macrobe cite encore d'autres fois cet écrivain dans ce même chapitre, et dans les chap. 1 et 5 du liv. vi des Saturnales, mais sans donner sur lui aucun détail. Il fut contemporain d'Ennius. On trouve, dans les auteurs, des noms à peu près semblables : *Sævius*, dans Suétone (*de clar. Gramm.* 5), *Succius* dans les Grammairiens de Putsch (80, 15).

Moretum. Il nous reste, sous ce titre, une pièce de vers qu'on a attribuée à Virgile. Le *Moretum* était une espèce de gâteau où il entrait divers ingrédients, des herbes, du lait, du fromage, de la farine, du vin, etc. C'est peut-être ce qui a entraîné l'éditeur de Cologne ou

le copiste du manuscrit dont il s'est servi, à lire : *in edulio quod inscribitur Moretum.*

In libro Favorini. C'est le nom d'un des interlocuteurs des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle. Un autre Favorin fit passer la loi somptuaire Licinia (*Gell.*, l. xv, c. 8). Enfin, la existé un Favorin d'Arles, eunuque et philosophe, qui vécut à Rome sous les empereurs Trajan et Adrien, et dont il ne nous est rien parvenu.

Terentinæ a tereno. Mou, en grec τέρην.

Molle tarentum (Horat., *Sermon.*, l. ii, 4, v. 34). Pline donne le nom de *terentina* à une qualité de pommes.

Plautus in Cistellaria. Cette citation ne présente aucun sens, et n'a rien d'analogue à ce qui précède, si ce n'est la mention de la noix de pin. Gronovius regarde comme vraisemblable qu'elle aura été ajoutée par quelque copiste ignorant, d'autant mieux que le vers cité ne se trouve point dans la Cistellaire de Plaute, mais dans le *Curculion* du même poëte (*Act.* i, *sc.* i, v. 55).

Chap. XV. *Sunt autem genera malorum. — Amerinum, armenium*, ou *armeniacum* (*malum*), abricot, pomme d'Arménie. Les anciens ont classé l'abricot, tantôt parmi les pommes, tantôt parmi les prunes, parce qu'il tient des unes par sa chair, et des autres par son noyau. — *Coccymelum*, ou, selon l'édition de Cologne, *covimellium.* Forcellini dit que c'est une espèce de prune précoce. — *Conditivum.* Varron (*de R. R.*, *l.* i, c. 59) et Caton (*de R. R.*, c. 6) parlent de cette pomme. Son nom désigne un fruit propre à être mangé cuit et apprêté. — Ἐπιμηλὶς, *la pomme de Mélos.* Mélos était une des îles Cyclades, située au nord de la Crète, et au midi de l'île de Cimole. Elle est encore aujourd'hui florissante, sous le nom de Milo. — *Mustum,* ainsi nommée à cause de la promptitude avec laquelle elle mûrit. On appela dans la suite ces pommes *melimela* (*Cat.*, *de R. R.*, c. 7; *Varr.*, *de R. R.*, l. i, c. 59). Ce sont celles que produisent les pommiers nains. — *Mattiana.* Elle a pris son nom d'un certain Mattius qui paraît être ce C. Mattius, ami d'Auguste, qui appartenait à l'ordre équestre, et qui imagina, le premier, de tailler les bosquets (*Plin.*, l. xii, c. 2). Il est cité par Columelle (xii, 4) parmi les *culinographes.* Apicius (iv, 3) fait mention d'un *Mattianum Minutal*, dans la composition duquel entre la pomme mattiane. — *Orbiculata.* Pommes ainsi nommées, à cause de leur forme ronde. Pline (l. xv, c. 14), Columelle et Varron les comptent parmi les plus estimées. Palladius (*in Februar.*, *tit.* 25) dit qu'elles se conservent facilement une année entière. Celse les regarde comme très-convenables à l'estomac. Pline (*loc. cit.*) soutient qu'elles proviennent de l'Épire, se fondant sur ce que les Grecs les appellent *épirotiques.* — *Ogratianum*, ou *ogranum.* Ce nom, qui ne se trouve point dans le dictionnaire de Forcellini, paraît être une altération du nom latin de la grenade (*granatum*). — *Pannuceum* : ainsi nommée à cause des rides que contracte sa peau (*Plin.*, l. xv, c. 14). — *Punicum;* la pomme punique. On traduit ordinairement grenade. — *Quirianum.* Caton (c. 7) et Varron (1, 59) en font mention. Pline la nomme *Quiriniana.* — *Prosivum.* Je n'ai trouvé ce mot nulle part. — *Scandianeum*, et, selon Columelle (v. 10), *Scandianum.* Ainsi nommée d'un certain Scandius, selon Pline (*loc. cit.*), et, selon d'autres, de *Scandia,* île de l'Océan septentrional. — *Struthium.* C'est une espèce de coing, mais tardif, et plus odorant que le coing ordinaire (*Plin.*, l. xv, c. ii). Columelle fait cette pomme originaire de Cydon, aujourd'hui *la Canée,* ville de Crète. L'édition de Cologne donne *strutium.* — *Scantianum.* Elle est mentionnée par Caton (*de R. R.*, c. 59), qui dit qu'un nommé Scantius, qui la cultiva le premier, lui donna son nom. D'autres pensent qu'elle a pris son nom, ainsi que la vigne *scantia*, de la forêt de même nom qui se trouvait en Campanie, et qui appartenait au peuple romain. — *Verianum.* Je ne l'ai trouvée mentionnée nulle part. Elle pourrait avoir pris son nom de quelque individu nommé Verianus.

Felicis mali, quo non præstantius ullum. Géorg., l. ii, v. 127. Les manuscrits et les éditions de Virgile portent *præsentius*, c'est-à-dire, pomme dont le goût est plus longtemps présent à la bouche que celui d'aucune autre; et cette leçon est voulue impérieusement par le sens du vers qui précède.

Θύον δ' ὑπὸ καλὸν ὀδώδει. *Odyss.*, l. v, v. 60. On lit aujourd'hui θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὀδώδει : « la thye embaumait l'île entière. » La thye est un arbre odoriférant, et Macrobe se trompe en le confondant avec le citronnier.

Εἵματα δ' ἀμφιέσασα θυώδεα καὶ σιγαλοέντα. *Odyss.*, l. v, v. 264. On lit aujourd'hui καὶ λούσασα (lavés).

Pira... sic eorum vocabula describit. — *Anicianum.* L'édition de Cologne porte *antianum.* Caton, Columelle et Pline comptent cette poire au nombre des plus estimées. — *Cucurbitivum.* L'édition de Cologne porte *cucurbitinum.* Varron et Pline en font mention. — Je n'ai trouvé nulle part *cirritum* et *cervisca.* — *Crustuminum*, ou *crustuminium.* Servius (*in Georg.*, l ii, v. 88) dit que cette poire est rouge d'un côté; Columelle, qu'elle est très-agréable à manger; Pline, très-salubre lorsqu'elle est cuite. Festus fait dériver son nom de *Crustuminum,* ville d'Étrurie; tandis que d'autres le font dériver de *Crustumerium*, ville des Sabins. — *Decimana.* C'est ainsi qu'on lira, si l'on veut faire dériver le nom de cette poire de sa grosseur; ou *decimiana*, si l'on veut, avec Pline (l. xv, c. 15), le faire dériver du nom propre *Decimus.* — *Græculum*, autrement petite poire grecque, c'est-à-dire de la Grande Grèce; car Columelle la nomme Tarentine. Pline en fait mention (l. xv, c. 14). — *Lollianum.* On trouve le nom de Lollius dans Tacite (*Annal.*, l. i, 10), Velléius Paterculus (ii, 97), et Suétone (*in Aug.*, c. 23) parlent d'un M. Lollius qui fut légat en Germanie sous Auguste, et qui y éprouva une défaite. — *Laureum.* Ainsi nommée, parce qu'elle participe du parfum du laurier (*Plin.*, l. xv, c. i). — *Lateresianum.* On lit dans Columelle (v. 10) *lateritana*, ou *lateritiana;* et dans Pline (*loc. cit.*) *laterina.* — *Milesium*, ou *Milesianum;* — *Murteum*, ou *Musteum.* Voyez ce dernier nom dans la nomenclature des pommes. — *Nævianum* : ainsi nommée, ou de quelque Nævius, ou d'un bois qui portait ce nom et qui le donna à la porte *Nævia*, par laquelle on s'y rendait (*Varr.*, *de ling. lat.*, l. iv, c. 34; — Fest. ii, 11). Son nom pourrait dériver aussi de *nævus* (tache), dont on aurait formé *nævianum* (poire tachetée). Celse la dit très-molle, ainsi que le *crustuminum*, cité plus haut. — *Præcianum.* Il y avait sur les côtes de l'Adriatique une plage qui portait ce nom. Elle était située entre Aquilée et Tergeste, là où est aujourd'hui *Casteldumo;* Pline (l. xiv, c. 6) et plusieurs autres auteurs en ont vanté les vins. — *Signinum. Signia* était une colonie romaine, dans le pays des Volsques. *Celse* (ii, 24, et iv, 19) parle de ses poires. — *Fullianum.* L'édition de Cologne porte *Tullianum.* Columelle (v, 10) et Pline disent *Turranianum.* Varron (*in proem. R. R.*, l. ii, *ad fin.*) fait mention d'un *Turranianus Nigrus.* — *Timosum.* Meursius lit *Cimosum.* — *Volemum :* selon Servius (*in Æneid.*, iii), ces poires sont ainsi nommées à cause de leur grosseur, et parce qu'elles remplissent la paume de la main (*volam*). Servius ajoute (*in Georg.*, ii, 88) que ce mot dérive du gaulois. Le P. Hardouin traduit, *bergamote.* — *Mespillum*, et selon l'édition de Cologne, *mespilium serum.* — *Sementivum*

Ainsi nommée parce qu'elle ne mûrit qu'à l'époque des semences, à la fin de l'automne.

Chap. XVI. *Diversas ficos... dinumerat.* — *Aprica,* ou *africana,* figue que quelques personnes, au rapport de Pline (l. x, c. 18), préféraient à toutes les autres, et qui avait reçu son nom de Caton. — *Harundinea,* qu'on écrit aussi sans H, est une espèce de figue dont la peau est couverte de taches qui ont la figure de feuilles de roseau. Si l'on veut lire *hirundinea,* ce sera cette figue que Pline et Columelle (l. x) appellent helléniquement *chelidonia.* Elle est de couleur violette, et prend son nom, ou de ce qu'elle est recherchée par les hirondelles, ou bien de ce qu'elle mûrit à l'entrée de l'hiver, à l'époque où ces oiseaux émigrent (*Plin., loc. cit.*). — *Asinastra, atra.* Quelques éditions suppriment la virgule. Peut-être doit-on lire *Aratia,* comme dans Pline (l. xv, c. 29), ou plutôt *Onas,* de ὄνος (ane); (Plin., l. xv, c. 18). — *Palusca.* On a proposé les leçons suivantes : *Falisca, Libysca, Marisca.* — *Augusta.* Suétone (*in Aug.*, c. 76) parle d'une espèce de figue verte et bisannuelle qu'Auguste aimait beaucoup. — *Bifera.* C'est ainsi que Meursius a rétabli les textes d'après Columelle. On lisait auparavant *brifera.* — *Carica.* La Carie produisait beaucoup de figues, tellement qu'on désigna quelquefois sous son nom les figues en général. On les faisait sécher, pour aller les vendre au loin. Le dépôt principal était au port de Caunus, d'où elles prirent le nom de *Cauneas,* sous lequel on les criait publiquement. Crassus, sur le point de s'embarquer à Brindes, pour sa malheureuse expédition contre les Parthes, ayant entendu une femme crier *Cauneas,* interpréta ce cri par *cave ne eas,* et y vit un mauvais présage (Cic., *de divinat.*, II, 4). Pline (l. XIII, c. 15) dit encore que cette espèce de figue croissait en Syrie, et que les plus petites s'y nommaient *Cottanæ.* — *Caldica.* On corrige, d'après Pline (l. xv, c. 18), *Chalcidica.* — *Alba nigra.* Par là il faut entendre cette espèce de figue dont la peau est d'un vert tendre, et la chair d'un violet pourpré. — *Herculanea.* Caton et Pline en font mention. — *Marsica.* D'autres lisent *Marisca.* La figue mâle, ainsi nommée à cause de sa grosseur. Elle est d'une saveur grossière. Pline (*loc. cit.*) recommande de la planter dans des lieux escarpés et découverts. — *Tellana, Telana* ou *Telliana,* figue noire et à longue queue, citée par Pline et Varron (*de R. R.*). On ignore d'où dérive son nom.

Veranius, de Verbis pontificalibus. Le livre de Véranius est encore cité par Macrobe (l. III, c. 5). Festus cite de lui les ouvrages suivants : *Liber Auspiciorum ; de Comitiis* (p. 429, *edit. ad usum*); *Liber priscarum vocum* (*ibid.* p. 252). Voyez ci-après liv. III, chap. 6, note *Veratius.*

Æsculus. Chêne de petite espèce, ainsi nommé parce qu'on en mangeait le gland. Les Grecs l'appelaient πλατύφυλλος, à cause de la grandeur de ses feuilles.

Tarquitius Priscus in ostentario arborario. Les manuscrits portent *Tarquinius Priscus.* Nous corrigeons, d'après divers critiques, Tarquitius Priscus (Voy. Saturnal., l. III, c. 7, note *liber Tarquitii*). — *Ostentarius,* ou *ostentarium,* terme de basse latinité. *Ostentarius,* dit du Cange (*Glossarium ad scriptt. mediæ et infimæ latinitatis*), *inspector et interpres ostentorum.* »

Eas infelices nominant. Le bois des arbres réputés malheureux, et de ceux qui sont stériles, n'était employé dans aucune cérémonie religieuse. — *L'alaterne.* On lit dans plusieurs éditions, *alternum sanguinem* (*l'alaterne sanguin*). *Modestinus* (ff. l. XLVIII, tit. 9, leg. 9) nous apprend que les anciens, avant de coudre les parricides dans le sac de cuir, les frottaient avec des verges de sanguin Meursius lit *salicem,* au lieu de *sanguinem.* — *Ruscum,* le houx. Peut-être faudrait-il plutôt traduire le brusc, autrement le petit houx, ou myrte sauvage. L'édition de Cologne portait *pruscum ;* et en marge, écrit à la main sur l'exemplaire de Zeune, *prunum.* — *Rubum,* autrement *tubum.*

Afranius. Afranius (Lucius) écrivit un grand nombre de comédies du genre *togatæ.* Outre la *Sella,* Macrobe cite encore de lui : *Compitalia* (*Saturnal.*, l. VI, c. 1); *Virgo* (*ibid.*, l. *id.*, c. 4). Fabricius donne le catalogue de ses pièces (*Bibl. lat.*, t. III, p. 232). On trouve les fragments qui nous restent de ce poëte, dans la *Collectio Pisaurensis.* Quintilien (x, 1) le blâme de ses obscénités. Il fut contemporain de Térence.

Ficum solam ex omnibus arboribus non florere. Pline (l. XVI, c. 25) en avait déjà signalé plusieurs, tels que l'yeuse, le picéa, le laryx, le pin. Cette opinion des anciens est erronée.

Postumius Albinus, dans le premier livre de ses Annales. Posthumius Albinus, collègue de Lucullus dans le consulat, écrivit une histoire de Rome, mais elle était en grec.

Grossi. Les anciens attribuaient à ces figues, toujours en quantité considérable sur chaque figuier, et qui ne parviennent point à maturité, des vertus médicales merveilleuses. Pline (*Hist. Nat.*, l. XVI, c. 25), Celse (*De medic.*, V, 12), Foësius (*in Œcon. Hippocrate,* au mot ὄλυνθοι.)

Olearum genera hæc enumerantur. — *Africana;* peu estimée. — *Albigerus,* ou plutôt *Albicerus,* comme l'écrivent Caton et Varron, ainsi nommée à cause de sa couleur blanchâtre, semblable à celle de la cire, *alba cera* (*Plin.*, l. xv, c. 6). — *Culminea*; selon Varron, *colminia,* ou *culminia ;* selon Caton, *colmineana;* selon Palladius, *cominia.* — *Liciniana.* Columelle (*de arborib.*, c. 17) rapporte le proverbe suivant : *Licinianam olivam serere,* qui signifiait : ensemencer son meilleur fonds de terre. Peut-être avait-elle pris son nom du tribun Licinius Stolus, qui, après avoir proposé une loi pour défendre à chaque individu de posséder plus de 500 acres de terre, fut le premier à l'éluder, en émancipant son fils, pour pouvoir placer sur sa tête la portion de biens fixée par la loi. — *Orchas* (ὄρχις). On traduit ordinairement l'olive ronde. Je pense que c'était une olive divisée en deux lobes, comme les testicules, d'où elle avait pris son nom. — *Pausia,* ou, selon Caton (*de R. R.*), *posea* et *posia.* On la mangeait apprêtée dans un ragoût, dont Columelle donne la recette. Pline (l. x, c. 5) dit qu'elle est amère et charnue. Servius (*ad Georg.*, l. II, v. 86) prétend que son nom dérive de *paviendo,* à cause de la manière dont on la broyait, en la frappant pour en extraire l'huile. — *Paulia.* Meursius lit *paphia,* du nom de l'île de Paphos, d'où elle fut apportée (*Isidor.* XVII, 7). On lit dans Pline, *phauliæ* (φαῦλος, grossier, mauvais). Théophraste (*Hist. Plant.*, l. VI, c. 11) dit qu'elle est très-charnue et ne produit que peu d'huile. — *Radius* : ainsi nommée à cause de sa forme allongée. Caton et Varron ajoutent l'épithète *major,* ce qui fait supposer qu'on en connaissait une qualité plus petite, sans doute celle qu'on trouve désignée sous le nom de *radiolus.* — *Sergiana.* Pline (l. xv, c. 3) dit que les Sabins lui donnaient l'épithète de *regia.*

Uvarum ista sunt genera. — *Aminea,* ou *Amminea;* au lieu de *Falernum,* un manuscrit, adopté par Pontanus, donne *Salernum.* En effet, Virgile (*Georg.*, l. II, v. 96) distingue les vins de Falerne de ceux d'Aminée. On lit aussi *Sallentum.* Philargyre (*ad Georg., loc. cit.*) dit d'après Aristote (*in Polit.*) que les Aminéens étaient un peuple de Thessalie, qui transportèrent en Italie des plants de leurs vignes. Servius (*ad Georg., loc.*) *cit.* prétend que ces vins furent nommés *amineï,* c'est-à-dire, selon

lui, *a minio* (sans vermillon), parce qu'ils étaient blancs ; étymologie un peu subtile, et qui d'ailleurs est évidemment fausse, si l'on considère que Pline (l. xiv, c. 3) et Columelle (l. iii, c. 2), en nommant plusieurs vins aminéens, ne donnent qu'à un seul l'épithète d'*albidum*. Ces vins très-estimés vieillissaient sans perdre de leur qualité. — *Asinusca*. Espèce de raisin également désagréable à la vue et au goût (*Plin., loc. cit.*) — *Albiverus*. Peut-être faut-il lire, comme à l'article de l'olive, *albicerus*. — *Albena*. Meursius corrige *albana*. Cette espèce dégénère, transplantée hors de son sol natal. — *Apiana* : raisins ainsi nommés, parce que les abeilles (*apes*) les dévorent. Pline (*loc. cit.*), Columelle (*loc. cit.*) en comptent trois espèces. Meursius lit *Appiana*, raisin d'Appius. — *Apicia*. Caton (*de R. R.*, c. 6) dit : « Pour faire du vin « grec, choisissez avec soin des raisins apiciens bien « mûrs, etc. » — *Bumamma*. Espèce de raisin au grain gros et arrondi. Peut-être, d'après la signification du grec βούμασθος (grosse mamelle), vaudrait-il mieux attribuer cette forme à la grappe. — *Duracina*. Raisin ainsi nommé, à cause de la dureté de la peau du grain. — *Labrusca* : ainsi nommé, dit Servius, (*ad Ecl.* v, v. 7) parce qu'il croît *in labris agrorum*, c'est-à-dire, dans les haies. — *Maroniana*. Maro, ou Maron, fils d'Évanthée et petit-fils d'Apollon Ismarien, fonda sur la côte maritime de la Thrace une ville qui porta son nom, et dont a pris vraisemblablement le sien le raisin appelé *maroniana*. — *Mareotis*. Ce raisin était blanc (*Georg.*, l. ii, v. 91). — *Numentana*. Meursius lit *Nomentana*. Nomente était une ville des Sabins, située sur l'Allia, non loin d'Érétium. Columelle (l. iii, c. 3) nous apprend que son territoire était très-fertile en vin. Atticus, Sénèque, Martial, y avaient des maisons de campagne. — *Precia*, ou *Pretia*. On distinguait le petit et le grand, d'après la grosseur du grain. Il était charnu, et propre à être mis en compote. Sa feuille ressemblait à celle de l'*apia*. Servius (*ad Georg.* ii, v. 95) prétend que son nom est formé de *præcoqua*, parce qu'il mûrit de bonne heure. — *Pramnia*, ou *prannia*. Selon Perisonius, cité par Ernesti, ce n'était pas un vin particulier à un pays, mais une qualité de vin durable, huileux, recherché pour son goût. Toutefois, il y avait, selon Pline (l. xiv, c. 4), aux environs de Smyrne, et auprès du temple de Cybèle, un quartier de terrain qui portait ce nom, et dont les vins l'auraient peut-être communiqué à une qualité particulière de vins. — *Psithia*. Sans doute que ce raisin était blanc, puisque le *psithia* noir a été nommé plus haut. Le *psithia* ou *psythia*, cité par Virgile, (*Georg.* l. ii, v. 93) était étranger à l'Italie. Il servait à faire une espèce de confiture, ou vin cuit, après qu'on en avait extrait les pepins, qui étaient fort gros. — *Rhodia*. Ce raisin se consommait beaucoup plus sur les tables, que pour faire du vin. Le peu de vin qu'on en tirait se buvait dans les sacrifices (*Georg.*, l. ii, v. 101). — *Stephanitis*. Ainsi nommé parce que ses grappes et ses feuilles affectaient ordinairement la forme d'une couronne (*Plin.*, l. xiv, c. 3). Ce raisin était noir et fort estimé. — *Venuncula*, ou *venucula*, ou *venicula* selon Hardouin (*in Plin.*), c'est-à-dire, raisin de Venusia (Venouse), ville d'Apulie. On l'appelait aussi *ollaris*, parce qu'on le conservait au moyen d'un apprêt, dans des vases appelés *sollæ*. Quelques personnes lisent *vennuncula*, et font dériver ce nom de *venum*, c'est-à-dire, *vénal ;* parce qu'on l'apprêtait dans des vases, pour en faire un objet de commerce. — *Lagea*. Servius (*ad Georg.*, l. ii, v. 93) dit que ce mot est l'adjectif de λαγὼς, et correspond au mot latin *leporarius*. Pline (l. xiv, c. 3) dit que ce raisin est étranger à l'Italie. Selon Virgile (*loc. cit.*), il produisait un vin léger.

Hora nos quietis admonet, ut exorto jubare eloquio Symmachi domi suæ fruamur. — Au lieu de *domi suæ fruamur*, Pontanus n'hésite pas à lire, sur la foi d'un manuscrit, *donisque fruamur*. Cette leçon est d'autant mieux admissible, qu'on ne voit nulle part que les interlocuteurs des *Saturnales* se soient transportés chez Symmaque. La durée des *Saturnales* de Macrobe est de deux journées. Toutes deux s'écoulent chez Prætextatus. La première se termine actuellement, avec le deuxième livre. La seconde, qui commence au livre suivant, ne s'ouvrira point par la reprise, qui vient d'être annoncée, de la dissertation de Symmaque ; car les livres iii, iv, v et vi renferment les conversations qui eurent lieu durant le cours de la journée, mais avant le repas, et roulent entièrement sur Virgile. C'est au commencement du livre vii qu'on se remet à table pour la seconde fois ; et c'est alors que Symmaque est amené à reprendre sa dissertation sur les matières culinaires, qu'il vient de quitter dans l'instant. Ces *dons* de Symmaque, dont il serait question suivant la correction de Pontanus, sont ceux qu'il était d'usage de s'envoyer réciproquement pendant les *Saturnales*.

LIVRE III.

Chap. I. *Ante cœnandum*. On lisait avant Pontanus, *inter cœnandum :* leçon vicieuse, puisqu'on ne se remet à table, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'au commencement du livre vii.

Promisisti, fore ut Vergilius. Saturnal., l. i, c. 27.

Tu genitor, cape sacra. Énéid., l. ii, v. 717. Homère avait mis des paroles semblables dans la bouche d'Hector, Iliad., c. vi, v. 266.

Fer quam fluvio Tiberinus. Énéid., l. vii, v. 30.
Phrygiamque ex ordine matrem. Énéid., l. vii, v. 139.
Donec me flumine vivo. Énéid., l. vii, v. 303.
Annam cara mihi nutrix. Énéid., l. iv, v. 634
Sparserat et latices. Énéid., l. iv, v. 512.
Idem ter socios pura. Énéid., l. vi, v. 229.
Occupat Æneas aditum. Énéid., l. vi, v. 635.

Chap. II. *Extaque salsos porriciam*. Éneid., l. v, v. 237.

Veranius ex primo libro Pictoris. Q. Fabius Pictor était de l'illustre famille Fabia, et vivait durant la deuxième guerre punique. Macrobe cite de lui dans ce même chapitre un livre *Pontificii juris*. Il est surtout connu par ses *Annales ;* car il fut le premier historien latin qui écrivit en prose. Avant lui, les annalistes écrivaient en vers. Les Annales de Pictor sont fréquemment citées par Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Aulu-Gelle. On trouve, dans les *Antiquæ historiæ* de Denys Godefroy (*Lugd.*, 1591, 2 vol. in-12), les morceaux suivants de Fabius Pictor : *De aureo seculo et origine urbis Romæ ; de vocabulis ejus ;* et deux livres, *De Romulo*. La Bibliothèque latine de Fabricius (t. iii, p. 279 ; l. iv, c. 2, *édit. Ernest.*) cite une dissertation sur Q. Fabius Pictor, par Dan.-Guill. Moller (Altorf., 1689). On trouve ces fragments dans la plupart des collections des historiens latins. — Sur Véranius, voy. chap. 16, l. ii.

Altaria, aramve, focumve. Altaria (*ab altitudine*), selon Servius (*in Virg., Ecl.* v, v. 66), étaient les autels des dieux du ciel ; *aræ*, étaient les autels des dieux de la terre ; *foci*, ou *scrobi*, étaient des espèces de fosses dans lesquelles on sacrifiait aux dieux infernaux. Cependant *focus*, dans un sens moins restreint, était cette portion de l'*atrium* (la salle de réception) où se plaçaient les images des dieux lares, et où le portier devait entretenir du feu allumé. Il existe encore une autre distinction entre l'*altare* et l'*ara*. On arrivait au premier en

montant quelques degrés, tandis que le second était posé sur une surface planiforme.

Di, quibus imperium est pelagi. Énéid., l. v, v. 235.

Qui promissa vota non solvit. Castalion (*Observat. Decad.*, l. III, c. 3) prétend qu'il faut supprimer la négation, et lire : *qui promissa vota jam solvit.* Mais cette leçon contrarie la valeur attribuée dans le droit romain au mot *damnatus,* emprunté en cet endroit, ainsi que *reus*, à la langue des lois.

Talibus orantem dictis. Énéid., l. IV, v. 219.

Talibus orabat dictis. Énéid., l. v, v. 124. Niedek (*De adorationibus*) a publié une médaille représentant un personnage priant dans cette attitude. Ovide a dit :

> *Tange, precor, mensam, tangunt quo more precantes.*
> (*Amor*, l. I, *Eleg.* 4.)

Tango aras, medios ignes. Énéid., l. XII, v. 201.
Lætumque choro pæana. Énéid., l. VI, v. 637.

Hyllus. Scrivérius avait écrit à la marge de son exemplaire de Macrobe, *Hyginus,* lequel est quelquefois cité par notre auteur. Scrivérius remarque néanmoins que le nom d'Hyllus était usité à Rome, puisqu'on le trouve dans les inscriptions, et même dans Martial.

Populifugia. Tous les auteurs ne sont pas d'accord avec Macrobe sur l'origine de cette fête, puisque les uns prétendent qu'elle fut établie en mémoire de l'expulsion des Tarquins ; les autres, et parmi eux Denys d'Halicarnasse, en mémoire d'un orage violent qui dispersa le peuple assemblé, à la nouvelle de la mort de Romulus. Voy. Ovide, *Fast.* I.

Cum faciam vitula pro frugibus. Églog. III, v. 77. Un ancien interprète de Juvénal (sat. IX), en citant ce vers, lit *vitulum* au lieu de *vitula.*

Et vacet annales nostrorum. Énéid., l. I, v. 377.
CHAP. III. *Sacra Dioneæ matri.* Énéid., l. III, v. 19.
Sacra Jovi Stygio. Énéid., l. IV, v. 638.
Tibi enim, tibi, maxima Juno. Énéid., l. VIII, v. 84.
Procul, o procul este profani. Énéid., l. VI, v. 258.
Faune, precor, miserere. Énéid., l. XII, v. 777.
Sed stirpem Teucri. Ibid., v. 770.
Sancta ad vos anima. Énéid., l. XII, v. 648.
Tuque, o sanctissima conjux. Énéid., l. XI, v. 158.
Ecce levis summo de vertice. Énéid., l. II, v. 682-86.
Tuque, o sanctissima vates. Énéid., l. VI, v. 65.

Servius Sulpicius, religionem esse dictam. Cette définition du mot religion est attribuée par Aulu-Gelle (l. IV, c. 9) à Massurius Sabinus. Servius Sulpicius Rufus, orateur romain, fut le contemporain et l'ami de Cicéron. Il fut envoyé auprès d'Antoine en qualité de légat, et y mourut durant cette mission. Cicéron obtint du sénat et du peuple qu'on lui élevât une statue dans le champ de Mars. Ses harangues, et des poésies licencieuses qu'il avait composées (*Cic. in Brut.; Plin.*, V, ep. 3), ne sont point parvenues jusqu'à nous. Aulu-Gelle cite de lui les ouvrages suivants : *In reprehensis Scævolæ capitibus* (l. IV, c. I) ; *De sacris detestandis, libro secundo* (l. VI, c. 12) ; *Epistola ad Varronem* (l. II, c. 10) ; *Libro decimo de dotibus* (l. IV, c. 3, 4) ; *ad edictum ædilium curulium* (l. IV, c. 20).

A carendo ceremonia. Valère-Maxime (l. I, c. I, §1) fait dériver le mot *ceremonia* de *Cerès*, ou *Cæris*, ville capitale d'Étrurie, nommée auparavant Agylla. Cette ville existait encore du temps de Strabon.

Est ingens gelidum lucus. Énéid., l. VIII, v. 597-601.
Pompeius Festus. Sextus Pompeius Festus, grammairien latin, vivait, comme on croit généralement, dans la seconde moitié du troisième siècle. On l'infère du moins d'un passage où il parle du *Labarum,* conjecture qui d'ailleurs a été contestée. Aulu-Gelle (l. XIX, c. 13) parle d'un Postumius Festus, son contemporain. Festus fit un abrégé, par ordre alphabétique, de l'ouvrage de Verrius Flaccus, *De verborum significatione.* Cet abrégé a été divisé par Alde Manuce en vingt livres, suivant l'ordre alphabétique. Chaque livre renferme une lettre. L'ouvrage abrégé avait existé complet jusqu'au huitième siècle, que Paul Winfried (*Paulus Diaconus*) en fit un extrait qui remplaça l'original dans les bibliothèques. Ce dernier se perdit entièrement jusqu'au sixième siècle, qu'un manuscrit fut retrouvé en Illyrie, mais dans lequel la première moitié de l'ouvrage jusqu'à la lettre M manquait entièrement. Alde Manuce, entre les mains duquel ce manuscrit mutilé tomba, l'amalgama avec le travail de Paul, et en fit un seul corps d'ouvrage qu'il imprima en 1513, à la suite du *Cornucopiæ* de Perrotto. Un anonyme avait fait un travail pareil, mais plus complet que celui d'Alde. Son manuscrit fut publié en 1560, par Antonio Agostino, évêque de Lérida. Il existait d'autres fragments de Festus dans la bibliothèque du cardinal Farnèse. Ils furent publiés par Fulvius Ursinus (*Romæ*, 1581). La meilleure édition de Festus est encore celle d'André Dacier, *ad usum Delphini* (*Paris*, 1681, in 4°). Voy. ci après, l. III, c. 8, note : *Julius Festus.*

Rivos deducere nulla religio. Géorg., l. I, v. 269-72.

CHAP. IV. *In quo deum ponerent, nominatum delubrum.* On appelait encore *delubrum* une piscine placée à l'entrée des temples comme nos bénitiers, et dans laquelle on faisait des ablutions avant d'entrer : racine, *diluere.*

At gemini lapsu delubra. Énéid., l. II, v. 225.
Nos delubra deum miseri. Énéid., l. II, v. 248.
Principio delubra adeunt. Énéid., l. IV, v. 56 et 62.

Sic fatus, meritos aris mactabat. Énéid., l. III, v. 118.

Cum sociis, natoque, penatibus et magnis dis. Énéid., l. III, v. 12. On explique ordinairement ce vers en prenant *penatibus* pour les dieux de la famille, et *magnis dis* pour les dieux de l'État.

Junonis magnæ primum. Énéid., l. III, v. 437.
Assit lætitiæ Bacchus dator. Énéid., l. I, v. 734.
Dominamque potentem. Énéid., l. III, v. 438.

Sacra, suosque tibi commendat. Énéid., l. II, v. 293 et 296.

Dipatrii, servate domum. Énéid., l. II, v. 702 et 717. Les pénates ne s'appelaient pas seulement πατρίους, mais encore, selon Denys d'Halicarnasse, γενέθλιους (dieux de la naissance) ; κτησίους (dieux de la propriété), μυχιους (dieux de l'Intérieur de la maison), ἑρκίους (dieux des clôtures). Voir sur les Pénates Denys d'Halicarnasse (l. I, c. 15, et l. VIII, c. 6), et les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (t. IX, 19).

CHAP. V. *Mactat lectas de more bidentes.* Énéid., l. VIII, v. 545.

Pecudumque reclusis pectoribus. Énéid., l. IV, v. 64.
Hanc tibi Eryx. Énéid., l. V, v. 483.
Sternitur, exanimisque tremens. Énéid., l. V, v. 481.
Sanguine placasti ventos. Énéid., l. II, v. 116.
Nunc grege de intacto. Énéid., l. VI, v. 38.
Et intacta totidem. Géorg., l. IV, v. 540 et 551.
Quatuor eximios præstanti. Géorg., l. IV, v, 550.
Ambarvalis hostia. On l'offrait dans les fêtes champêtres consacrées à Cérès sous la même dénomination. Caton (*de R. R.*, c. 141) nous a transmis le texte des prières qu'on y récitait. Voy. Géorgiques, l. I, v. 338 et suivants.
Hæc tibi semper erunt. Églog. V, v. 74.

Terque novas circum. Géorg., l. I, v. 345.
Et ductus cornu stabit. Géorg., l. II, v. 395.
Et statuam ante aras. Énéid., l. IX, v, 627.

Aspro. Il est encore cité dans le chapitre suivant. Nous avons, sous le nom d'*Asper Junior*, un *Ars grammatici*, qu'on trouve dans la collection de Putsch (p. 1726, 1735). Des commentaires sur Térence et sur Salluste sont encore cités dans le même recueil sous le nom d'Asper. Un grammairien ancien, du nom d'Asper, est cité par saint Augustin (*De utilit. cred.*, c. 17) et par Priscien et Charisius. Dans le scoliaste de Stace, Velius Longus est appelé Velius *Asper* Longus.

Hæc sunt spolia. Énéid., l. XI, v. 15.

Chap. VI. *Deli aram, apud quam hostia non cæditur.* Diogène Laërce (l. VIII) fait aussi mention de cette circonstance. Il ajoute qu'on offrait sur cet autel de la farine, de l'orge et des gâteaux.

Da, pater, augurium. Énéid., l. III, v. 89.

Cato, de liberis educandis. Meursius veut qu'on lise au lieu de : *Cato, de liberis educandis : Varro ; Cato, de liberis educandis.* Et en effet, cet ouvrage de Varron, quoiqu'il ne nous soit pas parvenu, se trouve plusieurs fois cité dans les auteurs.

Velius Longus. Aulu-Gelle cite de ce grammairien : *Commentarium de usu antiquæ locutionis* (XVIII, 9). Putsch a donné sous son nom un traité *De ortographia* (pag. 2214-2239), qui avait été publié originairement par les critiques italiens du 16e siècle. Il paraît que ce grammairien vivait avant le règne d'Adrien. Il n'est pas certain qu'il soit le même que Velius *Asper* Longus, cité au chap. précédent, note *Aspro*.

Hæc limina victor Alcides. Énéid., l. VIII, v. 362.

Trigeminam. Porte des trois Jumeaux. Cette porte fut ainsi nommée, parce que ce fut par là que sortirent les trois Horaces pour aller combattre les trois Curiaces. Elle n'existait pas encore alors, mais elle fut bâtie par Ancus Marcius en mémoire de cette glorieuse action. Elle s'appela depuis *Ostiensis*. C'est aujourd'hui la porte *di San Paolo*.

Foro boario. Le marché des bœufs ; il était orné d'un taureau d'airain (*Tacit.*, XII, 245), et situé au voisinage du grand cirque (*Ovid.*, *Fast.*, VI, v. 477).

Et domus Herculei custos Pinaria sacri. Énéid., l. VIII, v. 270. Après la mort de Cacus, Évandre reconnut Hercule pour dieu, et lui sacrifia un bœuf de son troupeau. On choisit les familles *Potitia* et *Pinaria*, les deux plus anciennes et les plus considérables du pays, pour avoir soin du sacrifice et du festin dont il devait être suivi. Par hasard les Potitiens arrivèrent les premiers, et on leur servit les meilleures parties de la victime : les Pinariens, venus plus tard, furent réduits à se contenter des restes. Cela devint une règle pour la suite. Tel est à peu près le récit de Tite-Live (I, 7). Celui de Diodore de Sicile n'en diffère que dans quelques circonstances peu importantes. La race de ces prêtres survécut peu à la révolution opérée parmi eux par Appius Claudius, l'an de Rome 441 ; mais leurs fonctions étaient encore exercées, du temps de Diodore, par de jeunes esclaves achetés aux frais de l'État.

Aram Maximam. Ce nom lui vint, à ce que dit Servius, de ce qu'il fut formé d'un grand amas de pierres. Il était situé entre le mont Aventin et le mont Palatin, sur la place du marché aux bœufs, proche de l'École grecque. Selon Virgile (*Énéid.*, l. VIII), il fut élevé par Évandre, en mémoire de ce qu'Hercule avait mis à mort le brigand Cacus. Selon Properce, ce fut en mémoire de ce qu'Hercule avait fait retrouver à Évandre ses troupeaux.

Veratius. Meursius lit *Veranius*, comme Macrobe l'écrit ailleurs, ainsi que Festus.

At Triviæ custos jamdudum. Énéid., l. XI, v. 836.
Et custos furum atque avium. Géorg., l. IV, v. 110.
Hæc ubi dicta, dapes. Énéid., l. VIII, v. 175.

Cornelius Balbus ἐξηγητικῶν. On appelait τα ἐξηγητικὰ, les livres des pontifes où la religion était expliquée. Cornélius Balbus fut encore surnommé Lucius, et l'Ancien, pour le distinguer de son neveu. Il était né à Cadix. Pompée lui accorda le droit de cité, à la prière de L. Corn. Lentulus, dont il prit les noms plus tard. Ayant été adopté par Théophane de Mytilène, affranchi de Pompée, il ajouta encore à ses noms celui de Théophane. Il fut le premier étranger, selon la remarque de Pline (*Hist. Nat.*, l. VII, 4), qui parvint à la dignité de consul. Parmi les discours de Cicéron, il en existe un pour Balbus, auquel on contestait le droit de cité. On trouve trois lettres de Balbus parmi celles de Cicéron (*ad Attic.*, VIII, 15 ; IX, 6 et 13). Voyez *Dissertation sur la vie et les actions de Balbus*, par M. de la Nauze, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX).

Gavius Bassus. Meursius lit : *Gabius*.

Chap. VII. *Ipse sed in pratis aries.* Églog. IV, 43.

Liber Tarquitii transcriptus ex ostentario Thusco. Il est fait mention ci-devant, liv. II, chap. 16, d'un *ostentarium arborium* qui, en cet endroit, est attribué à Tarquinius Priscus. Sans l'épithète Priscus, il serait naturel de penser qu'il faut lire aux deux endroits Tarquitius. C'est l'opinion de P. Pithou (*Subceciv.*, liv. I, c. 30) : c'est aussi celle de Vossius, dans son traité des historiens latins. J'ai dû traduire conformément au texte, savoir : *Tarquinius* au seizième chapitre du liv. II, et *Tarquitius* dans celui-ci. Pline (*in indic. auct.*) cite de Tarquitius un traité *de Hetrusca disciplina*. Ammien Marcellin cite : *Tarquitiani libri, in titulo : de rebus divinis* (*Hist.* XXV, 2).

Injecere manum Parcæ. Énéid., l. X, v. 419.

Sacratum Halesum. C'est probablement dans le même sens que Sénèque le tragique donne l'épithète *sacrum* (*Octav.* v. 153) à l'empereur Claude, prêt à tomber dans les embûches d'Agrippine.

Mancipium. Terme du droit romain ; vente privilégiée, laquelle n'avait lieu qu'entre citoyens romains, et pour les terres situées en Italie ; il s'appliquait encore à la vente des esclaves appelés *mancipia*, c'est-à-dire *manu capta*.

Hominem sacrum jus fuerit occidere. Un homme sacré était celui qui était déclaré anathème, et dont la tête était dévouée aux dieux infernaux. Voici les termes de la loi Tribunicia : SI. QUIS. IM. QUIS. PLEBISCITO. SACER. SIT. OCCIDERIT. PARRICIDA. NE. SIT. « Si quelqu'un aura tué celui qu'un plébiscite a déclaré sacré, il ne sera point parricide. A l'époque de cette loi, le simple meurtre s'appelait parricide, ce crime n'ayant pas été prévu par les premiers législateurs. On a pensé que saint Paul faisait allusion au rit religieux dont il s'agit, lorsqu'il dit : *optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis* (*Ad Rom.*, c. IX, v. 3).

Chap. VIII. *Discedo, ac ducente dea.* Énéid., l. II, v. 632. Au lieu de *discedo*, la plupart des éditions de Virgile portent *descendo* qui vaut mieux. Quelques auteurs, au lieu d'attacher au masculin *deo* le sens de Macrobe, ont pensé que Virgile, à l'imitation des Grecs, prend le terme *deus* au genre commun ; comme lorsque, parlant de la furie Alecto (*Énéid.*, l. VII, v. 498), il dit :

Nec dextræ erranti deus abfuit.

Apud Calvum, Acterianus. Je ne trouve point de détail sur Actérianus. Calvus (C. Licinius) fut l'ami de Ca-

tulle, qui lui adressa quelques-unes de ses épigrammes. Il s'essaya avec succès dans la carrière de l'éloquence et dans celle de la poésie. Il écrivit sous le titre de *Themata Vergilii* un commentaire de Virgile, qui se trouve quelquefois cité dans celui de Servius. Mattaire a recueilli les fragments de ses poésies (*Corpus poetar.*, vol. II, p. 1524). Servius cite de lui une tragédie d'Io (*ad. Ecl.* VI, v. 47). Le sujet de quelques-uns de ses discours se trouve indiqué dans les grammairiens de la collection de Putsch, savoir : *ad Amicos; ad C. Cæsarem; in Vatinium; ad Uxorem.*

Ἀφρόδιτον (*au neutre*). Cette expression équivaut à Hermaphrodite, ce qui est d'accord avec l'assertion de Théophraste, lequel assure que l'on adore Vénus en cette qualité près d'Amathuse, dans l'île de Cypre. Voir sur l'origine du mot Ἀφροδίτη, le chap. 8. du liv. I des *Saturnales.*

Lævinus. Meursius propose de lire *Lavinus* (P.), dont Aulu-Gelle (l. XX, c. 11) cite un traité *De verbis sordidis.* Le même auteur parle encore d'un poëte nommé Lævius, dont il cite les ouvrages suivants : *Alcestes* (l. XIX, c. 7), *Erotopægnia* (l. II, c. 24), *Protesilaodamia* (l. c. XII, 10).

Noctiluca. Surnom donné à la lune, qui brille durant la nuit. Jean de Salisbury écrit (*Polycraticus,* II, 17) *nocticula.* Pontanus propose, d'après Douza, *nocticola,* diminutif de nuit. *Noctiluca,* ou *nocticula,* est encore le nom latin du ver luisant. Nous ajouterons au témoignage de Lævinus celui d'Ælius Spartianus (*in Caracall.*), lequel nous apprend que les Parthes faisaient de la lune le dieu *Lunus.* Il est question, dans l'*Antiquité expliquée* de Bannier, d'un dieu *Noctulius*, qui n'est connu que par une inscription trouvée en Bresse avec sa statue.

Philochorus. Trois historiens de la même époque, Démon, Ister et Philochore, ont composé une histoire d'Athènes sous le nom d'Ἀτθὶς. Celle de Philochore s'étendait depuis l'origine de la ville jusqu'au temps d'Antiochus Théos (261 ans avant J.-C). On croit qu'il périt vers l'an 220 avant J. C., victime d'Antigone, ou, selon Vossius (*de clar. Hist.*), d'Antiochus, parce qu'il favorisait les intérêts de Ptolémée, roi d'Égypte. Il composa quelques autres ouvrages, dont il reste de faibles fragments. Ils ont été recueillis sous ce titre : *Philochori Athen. librorum fragmenta,* A. C. G. *Lenzio, cum animadversionibus G. Siebelis; Lipsiæ,* 1811, in-8°.

Decidit exanimis, vitamque. Énéid., l. V, v. 517.
Matrisque vocavit nomine. Énéid., l. XI, v. 542.

Tuscos Camillum appellare Mercurium. Lorsqu'on donnait ce surnom à Mercure, on le considérait comme le quatrième dieu Cabire, ou au moins comme le ministre de ces dieux. Les Romains, selon Varron, ont emprunté ce titre de la religion des Samothraces. Varron dit aussi qu'on appelait *Camillus* celui qui portait la corbeille de noces.

Pacuvius. M. Pacuvius, neveu du poëte Ennius, naquit à Brindes, et se distingua également comme peintre et comme poëte. Il composa des satires et des tragédies, et mourut à Tarente dans la quatre-vingt-dixième année de son âge (131 ans avant J. C.). On trouve dans les auteurs les titres de dix-neuf de ses tragédies, dont il nous reste quatre cent trente-sept vers, sans liaison. On les retrouve dans le *Corpus poetarum* de Maittaire (vol. II, p. 1479-83). Macrobe cite de Pacuvius la tragédie intitulée *Paulus* (*Saturnal.*, l. VI, c. 5).

Mos erat, inquit, *Hesperio.* Énéid., l. VII, v. 601. La coutume dont parle Virgile en cet endroit était celle d'ouvrir et de fermer le temple de Janus dans les temps de guerre et de paix. On en a vu l'origine ci-dessus (l. I, c. 9). Elle fut instituée par Numa Pompilius; mais Virgile, pour rendre cet usage plus respectable, le fait remonter par une licence poétique au temps que les Latins commencèrent d'habiter l'Hespérie.

Julius Festus, de verborum significationibus, libro tertio decimo. — Probablement qu'il faut lire Pompeius Festus. Le passage que Macrobe attribue au livre treizième se trouve au livre onzième de la division établie par Alde Manuce. Dans l'ouvrage de Festus, Meursius avait proposé de lire aussi *libro undecimo.*

Morem ritusque sacrorum. Énéid., l. XII, v. 836.

CHAP. IX. *Excessere omnes adytis.* Énéid. l. II, v. 351.

Urbis latinum nomen ignotum. — Le nom mystérieux de la ville de Rome est demeuré couvert d'un voile. Les uns ont prétendu que ce nom inconnu de Rome était celui de *Flora,* ou *Florens,* ou *Florentia,* ou, selon François Philelphe, l'équivalent grec ἀνθοῦσα. D'autres se prononcent pour Ῥώμη, en latin *Valentia* (*Solin., Polyhistor.*, c. 2). Ange Politien dit que ce nom était *Amaryllis.* M. Münter, évêque de Copenhague, dans une dissertation : *De occulto urbis Romæ nomine ad locum Apocalypseos,* XVII, 5 (*Hafniæ*, 1811, in-4° de 21 p.), après avoir rejeté les noms ci-dessus proposés, se décide pour celui de *Saturnia*, qu'il soutient par plusieurs considérations pleines de sagacité, et qu'il appuie du témoignage d'une médaille de son cabinet, offrant d'un côté un bouclier d'une forme inusitée, que M. Münter conjecture représenter un de ceux qui tombèrent du ciel, comme gages de la grandeur future des Romains, et de l'autre une table carrée, où est inscrite la lettre S, d'un caractère ancien. M. Münter considère la table comme étant l'iconographie de la première enceinte de murs tracée par Romulus, et la lettre S, comme l'initiale du nom *Saturnia.* Toutefois le savant évêque de Copenhague reconnaît lui-même que sa conjecture gagnerait beaucoup à être appuyée d'un monument d'un caractère plus antique.

Furii vetustissimo libro. Macrobe cite plusieurs fois, dans le livre sixième des Saturnales, les Annales en vers de Furius. Il a parlé d'Antias au livre premier : celui-ci paraît être le même que Furius Antias cité par Aulu-Gelle. « G. J. Vossius, dit la *Biographie universelle* (XVI, 194), Olaüs Borrichius, Michel Foscarini, et d'autres savants, faisant à Furius Bibaculus l'application d'un passage de Macrobe, qui regarde sans doute Furius Antias, lui ont attribué mal à propos une imitation de Virgile, rédigée sous la forme d'*Annales,* et que nous présumons avoir été composée de centons. »

SI. DEUS. SI. DEA. EST. L'abbé Bannier (*Mythologie expliquée,* t. 1[er], p. 298), et Voltaire (*Mélanges historiques. — Pyrrhonisme de l'Histoire,* t. XXVII, p. 32 de l'édit. de Kehl), ont donné une traduction libre de ces deux formules. M. de Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. VI, p. 152, édit. de 1812, in-8°), a aussi traduit la seconde formule. On ne peut considérer ces traductions que comme des imitations. J'ai pensé qu'un morceau d'antiquité si curieux devait être traduit le plus littéralement possible, vu surtout que, dans une formule, il est essentiel de conserver les termes sacramentels. On trouve dans Thucydide (*Hist.* II, 74) une formule d'un genre un peu analogue, qu'Archidamus, roi de Lacédémone, prononça contre Platée, avant d'en commencer le siége. Toutefois M. Münter ne voyant dans le passage de Thucydide qu'une prière adressée aux dieux de Platée, pour qu'ils veuillent permettre qu'on châtie les Platéens, pense que cette circonstance n'a rien de commun avec l'évocation, qu'il regarde comme une cérémonie propre au rit étrusque, d'où elle fut adoptée par les Romains. (Cf. *Turneb.*,

Adversar. XIV, 15; et *Philipp, Camerarius, Meditatt. Hist.*, pars II). Nous avons aussi dans Tite Live (v, 21) la formule par laquelle Camille : *Junonem reginam Romam invitavit.* Ces formules ont été commentées par Berger : *De evocatione deorum ex oppidis obsessis* (Witteberg., 1714); et par le P. Ansaldi : *De romana tutelarium deorum in oppugnationibus urbium evocatione liber singulus* (*Brixiæ*, 1743; *vel Oxoniæ*, 1755, in-8°).

Dispater, Vejovis. — Ou encore, *Vedius. Dispater*, ou *Dijovis*, c'est le bon Jupiter, et *Vejovis*, le mauvais; ce que semble confirmer la syllabe initiale du nom : l'invocation s'adressait donc au double principe du mal et du bien. Selon d'autres, *Vejovis* ne signifierait que le jeune Jupiter. *Ve* serait alors privatif, ou diminutif, comme dans *veflamines, vegrandia.* Cette interprétation paraît moins applicable que la première au cas dont il s'agit ici. Vejovis avait un temple à Rome entre la roche Tarpéienne et le Capitole, près de l'Asile.

Hæc oppida inveni devota, Tonios, Fregellas, Gabios, Veios, Fidenas. La ville des Fidénates était située dans l'intérieur des terres, et faisait partie du Latium. Elle fut prise par les Romains, l'an 435 avant J. C. — La ville des Véiens était située en Étrurie, environ à douze milles de Rome. Elle soutint contre les Romains un siége de dix ans, lequel, à cause de la conformité de durée, fut comparé à celui de Troie. Elle fut enfin prise par Camille, alors dictateur, au moyen d'une mine, l'an de Rome 359. — La ville des Gabiens fut bâtie par les rois d'Albe, dans le Latium. Sextus Tarquin s'en empara par artifice en se réfugiant dans ses murs, sous prétexte qu'il avait été maltraité par son père. Rémus et Romulus furent élevés à Gabies. J'ai peu de détails sur Tonios. On trouve dans Aviénus : *Toni*, lac de l'Espagne Tarragonnaise. Le même auteur fait mention de *rupes Tonita,* située auprès des Pyrénées. Abraham Ortellius (*Thesaurus geograph.* in fol.), au mot *Tonii,* renvoie à *Tonos,* qu'il dit, d'après Xénophon, être une rivière de la Thrace qui se rend dans l'Hèbre.

Ferus omnia Juppiter. Énéid., l. II, v. 326.

CHAP. X. *Cœlicolum regi mactabam.* Énéid., l. III, v. 21.

Atejus Capito in libro primo de fine sacrificiorum. Ce jurisconsulte romain vivait sous les règnes d'Auguste et de Tibère. Il fut consul l'an de Rome 759, et mourut l'an 23 de J. C. Ses écrits sont perdus. On n'en trouve pas même de fragments purs dans le Digeste. Macrobe cite encore de lui (l. VII, c. 1, 3) un ouvrage intitulé *de Pontificio jure,* dont le traité du droit des sacrifices faisait probablement partie. Auln-Gelle cite plusieurs fois un ouvrage de Capito en CCLX livres, intitulé *Conjectaneorum.* Il cite encore du même des épîtres (l. XIII, c. 12), et un livre *De officio senatorio.* On lui attribue aussi, d'après un passage de Pline (*Hist. Nat.* l. XIV, c. 13), un commentaire sur la loi des Douze Tables.

Taurum Neptuno, taurum tibi. Énéid., l. III, v. 119.

Horrendum dictu et visu. Énéid., l. III, v. 26.

CHAP. XI. *Mulso litandum esse.* C'était du vin mêlé d'eau et de miel (Horat., *Sat.* II, 4. 26; Plin., XXII, 24.) Voir *Saturnal.*, l. VII, c. 12.

Cui tu lacte favos. Géorg., l. I, v. 344.

Vinum.... Cereri non libari, debuit... Plautus docere. Aulularia, act. II, sc. 6. Le point de doctrine religieuse controversé en cet endroit parait avoir partagé l'opinion des anciens; car on trouve dans Caton le passage suivant : *postea Cereri, exta et vinum dato.* Lambin, commentateur de Plaute, embarrassé d'un passage si contraire à celui de son auteur, a recours, pour l'expliquer, à une distinction. Il dit que les dames grecques sacrifiaient sans vin, mais que les dames romaines s'en servaient. Cependant il n'est pas présumable, ni que Macrobe, si profondément versé dans la théologie païenne, ait ignoré cette distinction; ni moins encore que, la connaissant, il eût omis d'en parler en traitant ce sujet.

In mensam læti libant. Énéid., l. VIII, v. 279.

Dixit et in mensam laticum. Énéid., l. I, v. 736.

Tertius. L'édit. de Cologne porte P. Tertius.

Papiriano jure. Caïus Papirius, chef des pontifes, recueillit les lois de Numa concernant les choses sacrées. Il doit être distingué de Publius Sextus Papirius, dont divers éditeurs ont recueilli les fragments, plus connus que ceux du précédent, sous la dénomination de *droit Papirien*, lequel renfermait les lois émanées des six premiers rois de Rome.

Junonis Populoniæ. — De *populatio,* dévastation. Elle était considérée sous ce nom comme déesse des champs, et on l'implorait dans les ravages occasionnés soit par les éléments, soit par la guerre. Quelques auteurs ont cru Populonia différente de Junon; et Sénèque entre autres, puisqu'il la considère comme veuve, et s'égaye sur ce qu'elle n'a pu trouver de parti. Voyez Bannier, *Mythologie expliquée*, t. I.

Mensam, quæ cum ara maxima, more utique religionis, fuerat dedicata. On consacrait les autels en versant de l'huile dessus. Les peuples de l'Élide se servaient, au lieu d'huile, de cendres qu'ils tiraient du Prytanée, et qu'ils détrempaient dans l'eau du fleuve Alphée, avec laquelle ils frottaient les autels. On les dédiait à quelque divinité, en y inscrivant le nom du dieu et de celui qui faisait la dédicace. Voici la formule dédicatoire d'un autel : QUANDO. TIBI. HODIE. HANC. ARAM. DABO. DEDICABOQ. HIS. LEGIBUS. HISQUE. LEGIONIBUS. DEDICABOQ. QUAS. HIC. HODIE. PALAM. DIXERO. UTI. INFIMUM. SOLUM. HUJUSQUE. ARÆ. TITULORUMQUE. EST. SI. QUIS. TERGERE. ORNARE. REFICERE. VOLET. QUOD. BENEFICII. CAUSA. FIAT. IUS. FASQUE. ESTO.

Et durum Bacchi domitura. Géorg., l. IV, v. 102.

Panibus mulso. L'édition de Camérarius porte *Pænatibus mulso*, leçon réprouvée par le sens logique.

CHAP. XII. *Tum Salii ad cantus.* Énéid., l. VIII, v. 285. Les Saliens furent institués par Numa, selon l'opinion la plus générale. Ils n'étaient d'abord qu'un collége de douze. Il y en eut d'autres par la suite, sous divers surnoms. Leur culte consistait principalement en une danse par sauts, d'où leur est venu leur nom : racine, *salire.* Sénèque compare le pas des Saliens (*saltus Saliaris*) à la cadence des marteaux à fouler les draps (*saltus fullonius*) (Ep. 15).

Prætoris urbani. Pour le distinguer du *prætor peregrinus*, institué pour juger les affaires des étrangers; *honoratus*, ou *major*, parce que ses fonctions étaient réputées plus honorables que celles de son collègue. La voie du sort déterminait la juridiction que l'un ou l'autre des préteurs élus exerçait.

Antonius Gnipho... cujus scholam Cicero... frequentabat. L'édition de Cologne porte, *Enipho.* Antoine Gnipho naquit dans les Gaules et enseigna la rhétorique à Rome, où il eut pour disciples César et Cicéron; ce dernier, pendant sa préturè. Voy. à ce sujet Suétone (*De clar. gramm.* 7). Le même Suétone nous apprend (*ibid.* 10) que Gnipho laissa un traité en deux livres : *De latino sermone.* C'est d'après ce passage que l'éditeur des œuvres de rhétorique de Cicéron, M. Schütz, a conjecturé que Gnipho était le véritable auteur de la rhétorique adressée à Hérennius.

Festra. Terme de la vieille latinité. On voit la significa-

tion que Macrobe lui donne : « petite porte pratiquée dans le *sacrarium.* » Le grammairien Festus lui donne simplement la signification de *fenêtre;* et Ducange, dans son glossaire, en fait un diminutif : *petite fenêtre.* — Le *sacrarium* est le lieu où l'on conservait les objets sacrés, comme offrandes, vases, ornements. C'est à peu près la sacristie de nos églises.

Mactat lectas de more bidentes. Énéid., l. IV, v. 57.

Themisferia. Servius écrit : *Themisphoria;* Arnobe, *Thesmophoria.* Cette dernière leçon est la plus régulière et la plus généralement reçue. Les Thesmophories étaient, chez les Grecs, ce qu'étaient les Céréales chez les Romains. On les célébrait à Athènes, en l'honneur de Cérès Législatrice, dans le mois de pyanepsion (octobre). Elles duraient cinq jours. Les hommes en étaient exclus, et il n'y avait que les femmes de condition libre qui pussent y assister. Le prêtre qui y présidait était pris dans la famille des Eumolpides, descendants d'Eumolpus, fils de Cérès. Voyez Ovide (*Métamorph.*, l. x, v. 441.— *Fast.*, l. IV, v. 619), et Apollodore (l. I, c. 4).

Lyæus, id est Liber. C'était le nom de Bacchus chez les Grecs; λυαῖος, du verbe λύειν (*solvere*, délier).

Marsyas ejus minister. Il était alors pris pour Silène; et en effet, les peintres et les poëtes l'ont représenté quelquefois avec des oreilles de Faune ou de Satyre, et une queue de Silène. Sa statue se voyait à Rome dans le Forum ; et les avocats, après avoir gagné leur cause, étaient dans l'usage de lui poser une couronne sur la tête.

Nigram hiemi pecudem. Énéid., l. III, v. 120.

N. B. La fin de ce chapitre, à dater du commencement du discours de Servius, ne se trouve point dans les éditions de Macrobe qui ont précédé celle de Pontanus. On la retrouve, à la différence de quelques expressions, dans le Commentaire de Servius sur Virgile.

LIVRE IV.

Chap. I. *Tunc Eusebius.* Le commencement de ce livre est tronqué dans les éditions qui ont précédé celle de Pontanus.

Invitus regina. Énéid., l. VI, v. 460-72.

Obstupuit, steteruntque comæ. Énéid., l. II, v. 774.

Ast illum fidi æquales. Énéid., l. V, v. 468.

Totoque loquentis ab ore. Énéid., l. XII, v. 101.

Descriptio pestilentiæ apud Thucydidem. L. II, c. 47 et suiv.

Labitur infelix studiorum. Géorg., l. III, v. 498.

Deiphobum pavitantem. Énéid., l. VI, v. 495.

Expulsi manibus radii. Énéid., l. IX, v. 476.

Defixa obtutu tenet ora. Énéid., l. VII, v. 250.

Tristior, et lacrimis. Énéid., l. I, v. 228.

Subito non vultus. Énéid., l. VI, v. 47.

Chap. II. *Quid me alta silentia cogis?* Énéid., l. X, v. 63.

Mene incepto desistere. Énéid., l. I, v. 37.

Heu stirpem invisam. Énéid., l. VII, v. 293.

Moriemur inultæ? Énéid., l. IV, v. 659.

Pro Jupiter ibit. Énéid., l. IV, v. 590.

At tibi pro scelere. Énéid., l. II, v. 535.

Num Sigeis occumbere campis. Énéid., l. VII, v. 294.

An miseri fratris. Énéid., l. XII, v. 636.

Vicisti, et victum tendere palmas. Énéid., l. XII, v. 936.

Per te, per qui te talem. Énéid., l. X, v. 597.

Chap. III. *Infantumque animæ.* Énéid., l. VI, v. 427.

Infelix puer atque impar. Énéid., l. I, v. 475.

Parvumque patri tendebat. Énéid., l. II, v. 674.

Superest conjuxne Creusa? Énéid., l. II, v. 597.

Et parvi casus Iuli. Énéid., l. II, v. 563.

Impositique rogis juvenes. Géorg., l. IV, v. 477.

Pubentesque genæ. Énéid., l. XII, v. 221.

Dauni, miserere senectæ. Énéid., l. XII, v. 934.

Ducitur infelix ævo. Énéid., l. XI, v. 85.

Canitiem multo deformat. Énéid., l. X, v. 844.

Tot quondam populis. Énéid., l. II, v. 556.

Et nos aliquod nomenque. Énéid., l. II, v. 89.

Ausoniisque olim ditissimus. Énéid., l. VII, v. 537.

Et nostris illuserit advena. Énéid., l. IV, v. 591.

Exsulibusne datur ducenda Lavinia. Énéid., l. VII, v. 359.

Bis capti Phryges. Énéid., l. IX, v. 635.

Ex quo me Divum pater. Énéid., l. II, v. 648.

Et truncas inhonesto vulnere. Énéid., l. VI, v. 497.

Attollit in ægrum. Énéid., l. X, v. 857.

Huc caput atque illuc humero. Énéid., l. IX, v. 755.

Te decisa suum Laride. Énéid., l. IX, v. 395.

Aterque cruento. Énéid., l. II, v. 272.

Cum vitam in silvis. Énéid., l. III, v. 646.

Lybiæ deserta peragro. Énéid., l. I, v. 388.

At nos hinc alii sitientes. Églog. I, v. 65.

Ter circum Iliacos raptaverat. Énéid., l. I, v. 483.

Nos patriam fugimus. Églog. I, v. 4.

Litora cum patriæ lacrymans. Énéid., l. III, v. 10.

Dulces moriens reminiscitur Argos. Énéid., l. X, v. 782.

Ignavum Laurens habet. Énéid., l. X, v. 706.

Lyrnesi domus alta. Énéid., l. XII, v. 547.

Prima inter limina dextra. Énéid., l. XI, v. 267.

Mœnibus in patriis. Énéid., l. XI, v. 882.

Inter sacra Deum. Géorg., l. IV, v. 521.

Perque domos et religiosa Deorum. Énéid., l. II, v. 365.

Ecce trahebatur a templo. Énéid., l. II, v. 403.

Divæ armipotentis. Énéid., l. II, v. 425.

Excipit incautum. Énéid., l. III, v. 332.

In regnis hoc ausa tuis? Enéid., l. V, v. 792.

Priusquam pabula gustassent. Énéid., l. I, v. 473.

Septem illum totos. Géorg., l. IV, v. 507.

Vix lumine quarto. Énéid., l. IV, v. 357.

Tertia jam lunæ. Énéid., l. III, v. 645.

Septima post Trojæ. Énéid., l. V, v. 626.

Chap. IV. *Midia.* C'était un méchant citoyen, contre lequel nous avons une oraison de Démosthène. L'orateur athénien avait reçu de lui un soufflet en plein théâtre, pendant qu'en sa qualité de magistrat il présidait à la représentation théâtrale.

Occiditur in acie Galesus. Énéid., l. VII, v. 535.

Sternitur infelix. Énéid., l. X, v. 781.

Quem falsa sub proditione. Énéid., l. II, v. 83.

Et pariter comitique. Enéid., l. II, v. 729.

Ille ut depositi proferret. Énéid., l. XII, v. 895.

Fallit te incautum. Énéid., l. X, v. 802.

Qui sanguine nobis. Énéid., l. XI, v. 25.

Multa gemens ignominiam. Géorg., l. III, v. 226.

An solos tangit Atridas. Énéid., l. IX, v. 138.

At tu dictis Albane maneres. Énéid., l. VIII, v. 643.

Vendidit hic auro patriam. Énéid., l. VI, v. 621. 612-611.

Cicero Verri. — *De signis*, act. II, c. 40.

Altaria ad ipsa trementem. Énéid., l. II, v. 550 et 553.

Rostroque immanis vultur. Énéid., l. VI, v. 597 et 602.

Latos juvenem sparsere. Géorg., l. IV, v. 522.

Obruit auster aqua. Énéid., l. VI, v. 336.

Saxum ingens volvunt. Énéid., l. VI, v. 616.

Mortua quin etiam jungebat. Énéid., l. VIII, v. 485.

Nec via mortis erat simplex. Géorg., l. III, v. 482.

At pater omnipotens densa inter nubila. Énéid. l. vi, v. 592.
Miserere parentis longævi. Énéid., l. xii, v. 43.
Ecce trahebatur. Énéid., l. ii, v. 403.
Ipse Mycenæus. Énéid., l. xi, v. 266-8.
Nunc alte vulnus adactum. Énéid., l. x, v. 850 et v. 879.
Immortalis ego. Énéid., l. xii, v. 882.
Chap. V. *Si potuit manes arcessere.* Énéid., l. vi, v. 119-23.
Antenor potuit mediis. Énéid. l. i, v. 246.
Et mi genus ab Jove. Énéid., l. vi, v. 123.
Pallasne exurere classem. Énéid., l. i, v. 39-41.
Qualis populea mœrens. Géorg., l. iv, v. 511.
Qualis commotis excita. Énéid. l. iv, v. 301.
Qualem virgineo demessum. Énéid., l. xi, v. 68.
At veluti pleno lupus. Énéid., l. ix, v. 59.
Mugitus veluti fugit. Énéid., l. ii, v. 223.
O mihi, sola mei. Énéid., l. iii, v. 489.
Quam fama secuta est. Églog. vi, v. 74.
Et scissa gaudens vadit. Énéid., l. viii, v. 702.
Quæ de forma dixit. Au lieu de *forma*, l'édition de Camerarius porte en marge *fama.* : ce qui paraît une meilleure leçon.
Furor impius intus. Énéid., l. i, v. 294.
Chap. VI. *O felix una ante alias.* Énéid., l. iii, v. 321.
O terque quaterque beati. Énéid., l. i, v. 98.
Prœtides implerunt falsis. Églog. vi, v. 48.
Nec vates Helenus. Énéid., l. iii, v. 712.
Non aliter, quam si immissis. Énéid., l. iv, v. 670.
Homerus. Iliad., l. xxii, v. 410.
Nos tua progenies. Énéid., l. i, v. 250.
Hunc ego si potui. Énéid., l. iv, v. 419.
Et nunc ille quidem spe. Énéid., l. iv, v. 419.
Advena nostri — quod nunquam. Églog. ix, v. 3
Haud ignarus eram. Énéid., l. xi, v. 154.
Fuit et tibi talis. Énéid., l. xii, v. 933.
Patriæ strinxit pietatis. Énéid., l. ix, v. 294.
Subiit cari genitoris. Énéid., l. ii, v. 560.
Me quoque per multos similis. Énéid., l. i, v. 632.
Dulces exuviæ. Énéid., l. iv, v. 651.
Tuque optima ferrum. Énéid., l. xii, v. 777.
Nunc, o nunquam frustrata. Énéid., l. xii, v. 95.
Rhœbe diu, res si qua. Énéid., l. x, v. 861.
En quid ago? rursusne. Énéid., l. iv, v. 534.
Quid faceret? quo se. Géorg., l. iv, v. 504.
Quid faciat? qua vi. Énéid., l. ix, v. 399.
Quid primum deserta. Énéid., l. iv, v. 677.
Ipse caput nivei. Énéid., l. xi, v. 39.
Implevitque sinus sanguis. Énéid., l. x, v. 819.
Moriensque suo se. Énéid., l. xi, v. 669.
Crudelis nati monstrantem. Énéid., l. vi, v. 448.
Ora virum tristi pendebant. Énéid., l. viii, v. 197.
Volvitur Euryalus. Énéid., l. ix, v. 433.
Vidi egomet duo. Énéid., l. iii, v. 623.
Omnes per mortes animam. Énéid., l. x, v. 854.
Daphni, tuum Pœnos. Églog. v, v. 27.
Si mihi non hæc lux. Églog. vii, v. 43.
Maria ante exurere Turno. Énéid., l. ix, v. 115.
Nam si tellurem effundat. Énéid., l. xii, v. 204.
Mantua væ miseræ. Églog. ix, v. 28.
Infelix, utcunque ferent. Énéid., l. vi, v. 822.
Crimen amor vestrum. Énéid., l. x, v. 188.
Di capiti ipsius. Énéid., l. viii, v. 484.
Di talia Graiis. Énéid., l. vi, v. 529.
Di latem terris. Énéid., l. iii, v. 620.
Ἀποσιώπησις. Composé de σιωπή, silence, et de la préposition ἀπὸ, qui marque absence et privation.
Quos ego... Sed motos. Énéid., l. i, v. 139.
Nec vincere certo. Énéid., l. v, v. 194.
Quamquam, o si solitæ. Énéid., l. xi, v. 415.
Novimus et qui te. Églog. iii, v. 10.
Donec Calchante ministro. Énéid., l. ii, v. 100.
Eurydicen vox ipsa. Géorg., l. iv, v. 525.
Te dulcis conjux. Géorg., l. iv, v. 465.
Te nemus Angitiæ. Énéid., l. vii, v. 759.
Æneas ignarus abest. Énéid., l. x, v. 85.

LIVRE V.

Chap. I. *Siccum, quod Frontoni adscribitur.* M. Boissonade (*Biographie universelle*, t. xvi, p. 121, article Fronton) a dit : « Fronton était sec ; et par sec, on ne peut pas entendre qu'il était concis ; car Macrobe distingue la brièveté, la concision de Salluste, de la sécheresse de Fronton. » *Sec* est bien, en effet, la traduction littérale de *siccum ;* mais ne pourrait-on pas le rendre également bien par le mot *simple*, c'est-à-dire, sans ornement? En effet, le mot *sec*, en notre langue, est pris nécessairement en mauvaise part. Or, dans les trois autres genres de style dont Macrobe parle ici, les épithètes sont évidemment employées en bonne part. D'ailleurs, un défaut de style ne saurait constituer un genre de style. M. le cardinal Mai, éditeur de Fronton, a proposé de traduire par *style attique ;* mais cette version a été combattue. (Voy. *Biblioth. univers.*, Genève, 1816, in-8°, t. iii, p. 233). M. Cornélius Fronton fut un des précepteurs de Marc-Aurèle, qui l'éleva au consulat et lui fit ériger une statue dans le sénat, l'an de Jésus-Christ 161. Fronton a écrit quatre livres des *Stratagèmes* de la guerre, un traité des *Aqueducs* de la ville de Rome, et un traité *De differentiis verborum*, imprimé dans les grammairiens de Putsch (p. 2191-2203) et dans plusieurs autres collections de ce genre. Les œuvres inédites de Fronton ont été publiées pour la première fois, sous ce titre : *M. Cornelii Frontonis opera inedita, cum epistolis item ineditis Antonii Pii, M. Aurelii, L. Veri et Appiani, nec non aliorum veterum fragmentis invenit, et commentario prævio, notisque illustravit Angelus Majus biblioth. Ambrosianæ a linguis orientalibus; Mediolani, regiis typis*, 1815, 2 vol. in-8°.
Et campos, ubi. Énéid., l. iii, v. 2.
Venit summa dies. Énéid., l. ii, v. 324.
O patria! o Divûm. Énéid., l. ii, 241.
Quis cladem illius. Énéid., l. ii, v. 361.
Turnus, ut antevolans. Énéid., l. ix, v. 47.
Forte sacer Cybelæ. Énéid., l. xi, v. 768.
Sæpe etiam steriles. Géorg., l. i, v. 84.
Crassus (L. Licinius); le principal interlocuteur du dialogue *de Oratore*, de Cicéron.
O præstans animi. Énéid., l. xii, v. 19.
Haud talia dudum. Énéid., l. x, v. 599.
Chap. II. *A Pisandro pœne ad verbum transcripserit.* M. Heyne (*Excursus* i, *ad Lib.* ii, *vol.* ii, p. 373 *et seqq.*, *edit. Lips.*, 1800) combat ces assertions de Macrobe. D'abord il trouve dans l'antiquité plusieurs écrivains du nom de Pisandre, parmi lesquels il en distingue deux principaux : l'un de Camire, dans l'île de Rhodes, qui vivait durant la xxxiiie olympiade, et que d'autres font contemporain d'Eumopolus et antérieur à Hésiode. Il avait composé un poëme sur Hercule, qui l'avait fait placer par les grammairiens d'Alexandrie dans leur *cycle* ou *canon épique*, après Homère, Hésiode, Panyasis et Antimaque. Le second Pisandre, bien postérieur au premier, était de Laranda, ville de Lycaonie, et vivait sous Alexandre Mammée. Il composa un poëme sur les *noces des dieux et des héros* (τῶν ἡρωικῶν θεογαμιῶν). Entre un grand nombre

de considérations alléguées par le savant philologue de Göttingue, pour défendre Virgile de l'imputation de plagiat qui résulte de ce passage de Macrobe, il fait valoir principalement celle-ci : qu'on ne cite que deux livres du poëme de l'ancien Pisandre, tandis que de celui du second, bien postérieur à Virgile, on en cite vingt-six, et, selon d'autres, cinquante-six livres; étendue qui semble en proportion avec un sujet qui, au dire de notre auteur, « commence aux noces de Jupiter et de Junon, et renferme toute la série des événements qui ont eu lieu depuis cette époque jusqu'au siècle de l'auteur ». (*Jo. Merick ad Tryphiodor. dissert.*, p. LXIV et *seqq.*; *Oxonii*, 1741, in-8°).

Trojæ qui primus. Énéid., l. I, v. 1.
Vix e conspectu Siculæ. Énéid., l. I, v. 34.
Hunc me digressum. Énéid., l. III, v. 715.
Interea medium Æneas. Énéid., l. V, v. 1.
Sulmone creatos quatuor. Énéid., l. X, v. 517.
Inde Mago procul. Énéid., l. X, v. 521.
Belli commercia Turnus. Énéid., l. X, v. 532.
Ἐνταυθοῖ νῦν κεῖσο. Iliad., l. XXI, v. 122.
Istic nunc metuende. Énéid., l. X, v. 557.
CHAP. III. Νευρὴν μὲν μαζῷ. Iliad., l. IV, v. 123.
Adduxit longe. Énéid., l. XI, v. 860.
Οὐδέ τις ἄλλη. Odyss., l. XII, v. 403.
Non jam amplius ulla. Énéid., l. III, v. 192.
Πορφύρεον δ' ἄρα κῦμα. Odyss., l. XI, v. 242.
Curvata in montis. Géorg., l. IV, v. 361.
Τόσσον ἔνερθ' ἀΐδεω. Iliad., l. VIII, v. 16.
Bis patet. Énéid., l. VI, v. 578.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος. Iliad., l. I, v. 469.
Postquam exempta fames. Énéid., l. VIII, v. 181.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος. Iliad., l. XVI, v. 249.
Audiit, et Phœbus. Énéid., l. XI, v. 794.
Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο. Iliad., l. XX, v. 307.
Hic domus Æneæ. Énéid., l. III, v. 97.
Καὶ τότ' Ὀδυσσῆος. Odyss., l. V, v. 297.
Extemplo Æneæ solvuntur. Énéid., l. I, v. 96.
Πότνι' Ἀθηναίη. Iliad., l. VI, v. 305.
Armipotens præses belli. Énéid., l. XI, v. 483.
Ἥτ' ὀλίγη μὲν πρῶτα. Iliad., l. IV, v. 442.
Ingrediturque solo. Énéid., l. IV, v. 177.
Καὶ τῷ νήδυμος ὕπνος. Odyss., l. XIII, v. 79.
Dulcis et alta quies. Énéid., l. VI, v. 522.
Ἀλλ' ἔκ τοι ἐρέω. Iliad, l. I, v. 233.
Ut sceptrum hoc. Énéid., l. XII, v. 206.
Est in secessu longo. Énéid., l. I, v. 163.
Φόρκυνος δέ τίς ἐστι. Odyss., l. XIII, v. 96.
CHAP. IV. *Eole, namque tibi*. Énéid., l. I, v. 69.
Κεῖνον γὰρ ταμίην. Odyss., l. X, v. 21.
Sunt mihi bis septem. Énéid., l. I, v. 71.
Ἀλλ' ἴθ, ἐγὼ δέ κέ τοι Χαρίτων. Iliad., l. XIV, v. 267.
Hæc ubi dicta cavum. Énéid, l. I, v. 85.
Ὣς εἰπὼν, σύναγεν. Odyss., l. V, v. 291.
Ut primum lux alma data est. Énéid., l. I, v. 310.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον. Odyss., l. X, v. 144.
Nulla tuarum audita mihi. Énéid., l. I, v. 326.
Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα. Odyss., l. VI, v. 149.
O dea, si prima repetens. Énéid., l. I, v. 376.
Τίς κεν ἐκεῖνα. Odyss., l. III, v. 113.
At Venus obscuro gradientes. Énéid., l. I, v. 415
Καὶ τοτ' Ὀδυσσεὺς ὦρτο. Odyss., l. VII, v. 14.
Qualis in Eurotæ ripis. Énéid., l. I, v. 502.
Οἵη δ' Ἄρτεμις εἶσι. Odyss., l. VI, v. 102.
Restitit Æneas, claraque. Énéid., l. I, v. 588.
Αὐτὰρ κακκεφαλῆς. Odyss., l. XXIII, v. 156.
Coram, quem quæritis, adsum. Énéid., l. I, v. 599.
Ἔνδον μὲν δὴ ὅδ' αὐτὸς ἐγὼ. Odyss., l. XXI, v. 207.
CHAP. V. *Conticuere omnes*. Énéid., l. II, v. 1.
Ὣς ἔφαθ', οἵδ' ἄρα πάντες. Iliad., l. VII, v. 92.
Infandum, regina, jubes. Énéid., l. II, v. 3.
Ἀργαλέον, Βασίλεια. Odyss., l. VII, v. 241.
Pars stupet innuptæ. Énéid., l. II, v. 31.
Ὡς ὁ μὲν εἱστήκει. Odyss., l. VIII, v. 505.
Vertitur interea cœlum. Énéid., l. II, v. 274.
Ἐν δ' ἔπεσ' ὠκεανῷ. Iliad., l. VIII, v. 485.
Heu mihi! Énéid., l. II, v. 274.
Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ μαλακώτερος. Iliad., l. XXII, v. 373.
Juvenisque Chorebus. Énéid., l. II, v. 342.
Πέφνε γὰρ Ὀθρυονῆα. Iliad., l. XIII, v. 363.
Sic animis juvenum furor additus. Énéid., l. II, v. 355.
Βῆ ῥ' ἴμεν, ὥστε λέων. Iliad., l. XII, v. 299.
Improvisum aspris veluti. Énéid., l. II, v. 379.
Ὡς δὲ ὅτε τίς τε δράκοντα. Iliad., l. III, v. 33.
Qualis ubi in lucem coluber. Énéid., l. II, v. 471.
Ὡς δὲ δράκων ἐπὶ χειῇ. Iliad., l. XXII, v. 93.
Non sic aggeribus ruptis. Énéid., l. II, v. 496.
Ὡς δ' ὁπότε πλήθων ποταμὸς. Iliad., l. XI, v. 492.
Ter conatus ibi collo. Énéid., l. II, v. 792. Au lieu de *simillima fumo*, les textes de Virgile donnent ordinairement *simillima somno*.
Τρὶς μὲν ἐφωρμήθην. Odyss., l. XI, v. 205.
CHAP. VI. *Postquam altum tenuere rates*. Énéid., l. III, v. 192.

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον. Odyss., l. XII, v. 403. Ce passage a déjà été cité au commencement du 3e chapitre du présent livre.

Accipe et hæc, manuum. Énéid., l. III, v. 486.
Δῶρόν τοι καὶ ἐγὼ. Odyss., l. XV, v. 125.
Tendunt vela noti. Énéid., l. III, v. 259.
Ἡμεῖς δ' ὅπλα ἕκαστα. Odyss., l. XI, v. 9.
Dextrum Scylla latus. Énéid., l. III, v. 420-32.
Ἔνθεν μὲν γὰρ Σκύλλ', ἑτέρωθι. Odyss., l. XII, v. 235-44.
Ἔνθα δ' ἐνὶ Σκύλλη. Odyss., l. XII, v. 85-97.
O mihi sola mei. Énéid., l. III, v 489.
Κείνου γὰρ τοίοιδε πόδες. Odyss., l. IV, v. 149.
Ter scopuli clamorem. Énéid., l. III, v. 566.
Τῷ δ' ὑπὸ δῖα Χάρυβδις. Odyss., l. XII, v. 104.
Qualis conjecta cerva. Énéid., l. IV, v. 69.
Ἀμφ' ἔλαφον κεραὸν. Iliad., l. XI, v. 475.
Dixerat. Ille patris. Énéid., l. IV, v. 238.
Ὣς ἔφατ'. οὐδ' ἀπίθησε. Iliad., l. XXIV, v. 339.
Ac velut annosam valido. Énéid., l. IV, v. 441.
Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος. Iliad., l. XVII, v. 53.
Et jam prima novo. Énéid., l. IV, v. 584.
Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων. Iliad., l. XI, v. 1.
Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος. Iliad., l. VIII, v. 1.
CHAP. VII. *Ut pelagus tenuere rates*. Énéid., l. V, v. 8.

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον. Odyss., l. XII, v. 403. Ce passage a déjà été cité deux fois dans ce livre; au commencement du 3e chapitre et au commencement du 6e.

Vinaque fundebat pateris. Énéid., l. V, v. 98.
Οἶνον ἀφυσσόμενος. Iliad., l. XXIII, v. 220.
Levibus huic hamis consertam. Énéid., l. V, v. 259.
Δώσω οἱ θώρηκα. Iliad., l. XXIII, v. 560.
Hæc ubi dicta, locum capiunt. Énéid., l. V, v. 315.
Στὰν δὲ μεταστοιχεί. Iliad., l. XXIII, v. 358.
Constitit in digitos extemplo. Énéid., l. V, v. 426.
Ἄντα δ' ἀνασχομένω χερσὶ. Iliad., l. XXIII, v. 686.
Protinus Æneas celeri. Énéid., l. V, v. 485.
Αὐτὰρ ὁ τοξευτῆσι τίθει. Iliad., l. XXIII, v. 850.
Dixerat, et tenues fugit. Énéid., l. V, v. 740.
Ψυχὴ δὲ κατὰ χθονὸς. Iliad., l. XXIII, v. 100.
Æneas, quo deinde ruis. Énéid., l. V, v. 741. Le morceau parallèle d'Homère manque ici, comme cela est constaté par une lacune dans l'édition de Cologne. Zeune suppose que celui qui s'y trouvait était ce passage de l'Odyssée (l. II, v. 363) où Euryclée, nourrice de Télémaque, lui parler ainsi au moment de son départ : « Pourquoi,

« mon cher fils, as-tu résolu de parcourir la terre étant « seul et isolé, etc. »

Ter conatus erat collo. Énéid., l. II, v. 792. Ces deux vers ont déjà été cités à la fin du 5e chapitre du présent livre, comme appartenant au deuxième livre de l'Énéide, parce qu'en effet Virgile les emploie dans les deux endroits, sans aucun changement.

Ὣς ἔφατ'. Αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον. Odyss., l. XI, v. 203. Ces vers ont déjà été cités à la fin du cinquième chapitre.

Principio pinguem tædis. Énéid., l. VI, v. 214.
Οἱ δ' ἴσαν ὑλοτόμους. Iliad., l. XXIII, v. 114.
Κηδεμόνες δὲ παρ' αὖθι. Iliad., l. XXIII, v. 163.
At pius Æneas ingenti mole. Énéid., l. VI, v. 232.

Αὐτὰρ ἐπεὶ νεκρός. Odyss., l. XII, v. 13. Zeune remarque que ce passage, où il est question de la sépulture d'Elpénor, semble être une erreur de copiste, puisque Macrobe vient d'annoncer qu'il citera le morceau de la sépulture de Patrocle. En conséquence, il propose de substituer le passage de l'Iliade (l. XXIII, v. 165) qui fait suite à la dernière citation d'Homère, et qui continue la description des funérailles de Patrocle.

Tunc consanguineus leti sopor. Énéid., l. VI, v. 278.
Ἔνθ' ὕπνῳ ξύμβλητο. Iliad., l. XIV, v. 231.
Quod te per cœli jucundum. Énéid., l. VI, v. 363.
Νῦν δέ σε τῶν ὄπιθεν. Odyss., l. XI, v. 66-78.
Nec non et Tityon. Énéid., l. VI, v. 595.
Καὶ Τιτυὸν εἶδον. Odyss., l. XI, v. 575.
Non, mihi si linguæ centum. Énéid., l. VI, v. 625.
Πληθὺν δ' οὐκ ἂν ἐγὼ. Iliad., l. II, v. 488.
CHAP. VIII. *Hinc exaudiri gemitus.* Énéid., l. VII, v. 15.
Εὗρον δ' ἐν βήσσῃσι. Odyss., l. X, v. 210.
Quid petitis? quæ causa rates. Énéid., l. VII, v. 197
Ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ. Odyss., l. III, v. 71.
Ceu quondam nivei. Énéid., l. VII, v. 699.
Τῶν δ' ὥστ' ὀρνίθων. Iliad., l. II, v. 459.
Illa vel intactæ segetis. Énéid., l. VII, v. 808.
Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν. Iliad., l. XX, v. 226.
Vescitur Æneas simul. Énéid., l. VIII, v. 182.
Τοῖσι δὲ βοῦν ἱέρευσεν. Iliad., l. VII, v. 314.
Postquam exempta fames. Énéid., l. VIII, v. 184.
Ἥρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων. Iliad., l. VII, v. 314.
Evandrum ex humili tecto. Énéid., l. VIII, v. 455.
Ἕζετο δ' ὀρθωθεὶς, μαλακὸν. Iliad., l. II, v. 42.
Βῆ ῥ' ἴμεν εἰς ἀγορήν. Odyss., l. II, v. 10.
O mihi præteritos referat. Énéid., l. VIII, v. 560.
Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι. Iliad., l. XI, v. 669.
Qualis ubi oceani. Énéid., l. VIII, v. 612.
Οἷος δ' ἀστὴρ εἶσι. Iliad., l. XXII, v. 317.
En perfecta mei promissa. Énéid., l. VIII, v. 612.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῦξε σάκος. Iliad, l. XVIII, v. 608.
Ille deæ donis et tanto. Énéid., l. VIII, v. 617.
Τέρπετο δ' ἐν χείρεσσιν. Iliad., l. XIX, v. 18.
CHAP. IX. *Iri, decus cœli.* Énéid., l. IX, v. 18.
Ἶρι θεὰ, τίς τ' ἄρ σε θεῶν. Iliad., l. XVIII, v. 182.
Nec solos tangit Atridas. Énéid., l. IX, v. 138.
Τί δὲ λαὸν ἀνήγαγεν. Iliad., l. IX, v. 338.
Sed vos, o lecti. Énéid., l. IX, v. 146.
Ὄρνυσθ', ἱππόδαμοι Τρῶες. Iliad., l. XII, v. 440.
Quod superest, læti. Énéid., l. IX, v. 157.
Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον. Iliad., l. XIX, v. 275.
Sic ait illacrimans. Énéid., l. IX, v. 303.
Τυδείδῃ μὲν δῶκε. Iliad., l. X, v. 235.
Protinus armati incedunt. Énéid., l. IX, v. 308.
Τὼ δ', ἐπεὶ οὖν ὅπλοισιν. Iliad., l. X, v. 272.
Egressi superant fossas. Énéid., l. IX, v. 314-24.
Τὼ δὲ βάτην προτέρω. Iliad., l. X, v. 469.
Ἐξ ἐπιδιφριάδος πυμάτης. *Ibid.*, v. 475.
Sed non augurio potuit. Énéid., l. IX, v. 327.
Ἀλλ' οὐκ οἰωνοῖσιν. Iliad., l. II, v. 859.
Et jam prima novo. Énéid., l. IX, v. 459.

Ἠὼς δ' ἐκ λεχέων. Iliad., l. XI, v. 1. Ces deux derniers passages ont déjà été cités à la fin du 6e chapitre du présent livre.

Mater Euryali.... totum de Andromacha sumpsit. Énéid., l. IX, v. 459.
Ὣς φαμένη μεγάροιο. Iliad., l. XXII, v. 460.
O vere Phrygiæ. Énéid., l. IX, v. 617.
Ὦ πέπονες, κάκ' ἐλέγχε'. Iliad., l. II, v. 235.
Quos alios muros. Énéid., l. IX, v. 782.
Ἠέ τινας φαμεν εἶναι. Iliad., l. XV, v. 735.
CHAP. X. *Tela manu jaciunt.* Énéid., l. X, v. 264.
Τρῶες μὲν κλαγγῇ. Iliad., l. III, v. 2.
Ardet apex capitis. Énéid., l. X, v. 270.
Δαῖέ οἱ ἐκ κόρυθός. Iliad., l. V, v. 4.
Παμφαίνονθ' ὥς τ' ἀστέρ'. Iliad., l. XXII, v. 26.
Stat sua cuique dies. Énéid, l. X, v. 467.
Μοῖραν δ' οὔτινά φημι. Iliad., l. VI, 488.
Αἰνότατε Κρονίδη. Iliad., l. XVI, v. 440.
Fata vocant metasque. Énéid., l. X, v. 472.
Ἦε· τὸν δ' ἄγε μοῖρα. Iliad., l. XIII, v. 602.
Per patrios manes, per spes. Énéid., l. X, v. 524-36.
Ζώγρει, Ἀτρέος υἱὲ. Iliad., l. VI, v. 46.
Impastus stabula alta leo. Énéid., l. X, v. 723.
Ὥστε λέων ἐχάρη. Iliad., l. III, v. 23.

Βῆ ῥ' ἴμεν, ὥστε λέων. Iliad., l. XII, v. 299-308. Ce morceau a déjà été cité, moins les deux derniers vers, au milieu du 5e chapitre du présent livre.

Spargitur et tellus lacrymis. Énéid., l. XI, v. 191.
Δευοντο ψάμαθοι. Iliad., l. XXIII, v. 15.
Cingitur ipse furens certatim. Énéid., l. XI, v. 486.
Ὣς φάτο· Πάτροκλος. Iliad., l. XVI, v. 130-39.
Purpureus veluti cum flos. Énéid., l. IX, v. 435.
Καρπῷ βριθομένη. Iliad., l. VIII, v. 306.
CHAP. XI. *Qualis apes*, etc. Énéid, l. I, v. 430.

Ἠΰτε ἔθνεα εἶσι. Iliad., l. II, v. 87. Clarke remarque, sur ce passage d'Homère, que Macrobe a eu tort d'établir un parallèle entre deux comparaisons qui n'ont pas pour but de peindre la même chose.

O socii (neque enim). Énéid., l. I, v. 202.
Ὦ φίλοι, οὐ γάρ. Odyss., l. XII, v. 208.
Ac veluti summis. Énéid., l, II, v. 626.

Ἤριπε δ' ὡς ὅτε τὶς δρῦς. Iliad., l. XIII, v. 389. Homère emploie la même comparaison (Iliad., l. IV, v. 482), et c'est sur ce passage que Clarke adresse à Macrobe le même reproche qu'il lui a adressé au sujet de la comparaison de l'essaim d'abeilles. Voyez ci-dessus.

Haud segnis strato surgit Palinurus. Énéid., l. III, v. 513.
Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ. Odyss., l. V, v. 270.

Arctos. Nous l'avons nommé plus haut, d'après Virgile, l'*Arcture*. C'est une étoile de la première grandeur, située à la queue de la grande Ourse, entre les jambes du Bootès (Bouvier). Néanmoins les poëtes se servent ordinairement de ce nom pour désigner l'Ourse elle-même.

Nec tibi diva parens. Énéid., l. IV, v. 365.
Νηλεὲς, οὐκ ἄρα σοί. Iliad., l. XVI, v. 33.

Quoniam videlicet in moribus inolescendis, etc. Voir dans Aulu-Gelle (l. XII, c. 1), où notre auteur a puisé la dissertation du philosophe Favorin, pour démontrer que les mères doivent allaiter elles-mêmes leurs enfants.

Non tam præcipites bijugo. Énéid., l. V, v. 144. La même comparaison se trouve dans les Géorgiques (l. III, v. 103).

Οἱ δ' ὡς ἐν πεδίῳ τετραάοροι. Odyss., l. XIII, v. 81. Au lieu de ce passage, l'édition de Cologne donne les vers 500-

501 du livre XXII de l'Iliade, qui ne seraient pas moins convenables à la comparaison.

Ὕψος ἀειρόμενοι. Cette expression indique l'action des chevaux attelés à un char, qui élèvent la partie supérieure de leurs corps pour galoper.

Magno veluti cum flamma. Énéid., l. VII, v. 462.
Ὡς δὲ λέβης ζεῖ ἔνδον. Iliad., l. XXI, v. 362.

Ἀμβολαδην. On peut voir, sur la signification et la valeur de ce mot, Ernesti, *ad Callimach.* H. *in Dian.* 61.

Portam, quæ ducis imperio. Énéid., l. IX, v. 675.
Νήπιοι· ἐν δὲ πύλεσσι. Iliad., l. XII, v. 127-36.
Olli dura quies. Énéid., l. X, v. 745.
Ὣς ὁ μὲν αὖθι. Iliad., l. XI, v. 241.

CHAP. XII. *Spargit rara ungula.* Énéid., l. XII, v. 337.
Αἵματι δ' ἄξων. Iliad., l. XI, 534.
Et luce coruscus ahena. Énéid., l. II, v. 470.

Αὐγὴ χαλκείη κορύθων. Iliad., l. XIII, v. 341. Ces citations de fragments de vers font éprouver le besoin de justifier le parti pris de traduire en français toutes les citations de Macrobe. Répéter dans le corps de la traduction les hémistiches latins ou grecs cités dans le texte, ç'aurait été, dans plusieurs chapitres, répéter le texte et non le traduire. Ce qui peut se trouver d'incohérent dans la traduction de quelques lambeaux d'hémistiches est sur-le-champ réparé par l'inspection du texte qui s'offre à l'œil à côté de la traduction. Au reste, c'est ici une des difficultés matérielles qui avaient repoussé si longtemps toute tentative de traduction de Macrobe.

Quærit pars semina flammæ. Énéid., l. VI, v. 5.
Σπέρμα πυρὸς σώζων. Odyss., l. V, v. 490.
Indum sanguineo veluti. Énéid., l. XII, v. 67.
Ὡς δ' ὅτε τίς τ' ἐλέφαντα. Iliad., l. IV, v. 141.
Si tangere portus. Énéid., l. IV, v. 612.
Κλῦθι, Ποσείδαον, γαιήοχε. Odyss., l. IX, 528.
Proxima Circeæ raduntur. Énéid., l. VII, v. 10.
Ἧξεν, ὄφρα μέγα σπέος. Odyss., l. V, v. 57.
Mæonio regi. Énéid., l. IX, v. 546.
Βουκολίων δ' ἦν υἱὸς. Iliad., l. VI, v. 23.
Ille autem expirans. Énéid., l. X, v. 739-43.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω. Iliad., l. XVI, v. 852.
Τὸν καὶ τεθνειῶτα. Iliad., l. XXII, v. 364.
Qualis ubi aut leporem. Énéid., l. IX, v. 563.
Οἴμησεν δὲ ἀλεὶς. Iliad., l. XXII, v. 308.

CHAP. XIII. 1. *Tunc caput orantis.* Énéid., l. X, v. 554.
Φθεγγομένου δ' ἄρα. Iliad., l. X, v. 457.
Πνοιῇ δ' Εὐμήλοιο. Iliad., l. XXIII, v. 380.
Humescunt spumis. Géorg., l. III, v. 3.
Ἴχνια τύπτε πόδεσσι. Iliad., l. III, v. 764.
Calcemque terit. Énéid., l. V, v. 324.
Κεῖτ' ἀποδοχμώσας. Odyss., l. IX, v. 372.
Cervicem inflexam posuit. Énéid., l. III, v. 631.
Ἅρματα δ' ἄλλοτε. Iliad., l. XXIII, v. 368.
Jamque humiles. Géorg., l. III, v. 108.
Πασάων δ' ὕπερ ἥγε. Odyss., l. VI, v. 107.
Gradiusque deas. Énéid., l. I, v. 505.
Ὑμεῖς γὰρ θεαί ἐστε. Iliad., l. II, v. 485.
Et meministis enim. Énéid., l. VII, v. 645.
Αὐτὰρ ὁ θυμὸν. Iliad., l. XX, v. 403.
Clamores simul horrendos. Énéid., l. II, v. 222.
Taurum Neptuno. Énéid., l. III, v. 119.
In segetem veluti. Énéid., l. II, v. 304.
Ὡς δ' ὅτε πῦρ. Iliad., l. XI, v. 155.
Θῦνε γὰρ ἀμπεδίον. Iliad., l. V, v. 87.
Adversi rupto ceu quondam. Énéid., l. II, v. 416.
Ὡς δ' ἄνεμοι δύο. Iliad., l. IX, v. 4.
Ὡς δ' Εὖρός τε Νότος. Iliad., l. XVI, v. 765.
Prosequitur surgens a puppi. Énéid., l. III, v. 130.
Ἡμῖν δ' αὖ κατόπισθε. Odyss., l. XI, v. 6.
Visceribus miserorum. Énéid., l. III, v. 622.
Ἀλλ' ὅγ' ἀναΐξας ἑτάροις. Odyss., l. IX, v. 288.
Hic et Aloidas geminos. Énéid., l. VI, v. 582.
Ὦτόν τ' ἀντίθεον. Odyss., l. XI, v. 307.
Fluctus uti primo. Énéid., l. VII, v. 528. Voy. Géorg., l. III, v. 237.
Ὡς δ' ὅτ' ἐν αἰγιαλῷ. Iliad., l. IV, v. 422.
Dixerat; idque ratum. Énéid., l. X, v. 113.
Ἦ, καὶ κυανέῃσιν. Iliad., l. I, v. 528.
Καὶ τὸ κατειβόμενον Στυγὸς. Iliad., l. XV, v. 37.
Ora puer prima signans. Énéid., l. IX, v. 181.
Πρῶτον ὑπηνήτῃ. Odyss., l. X, v. 279.
Ut fera, quæ densa. Énéid., l. IX, v. 551. Voir aussi l. XII, v. 4.
Πηλείδης δ' ἑτέρωθεν. Iliad., l. XX, v. 164.
Haud aliter Trojanæ acies. Énéid., l. X, v. 360.

Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε. Iliad., l. XIII, v. 131. Voyez Clarke (*ibid.*). Voyez aussi un passage de Tyrtée, dans l'édition d'Adrien Klotz (Altembourg, 1767, in-8°, p. 33), où l'on trouve réunies les imitations d'Homère tentées par divers poëtes.

Utque volans alte. Énéid., l. XI, v. 751.

Ὄρνις γάρ σφιν ἐπῆλθε. Iliad., l. XII, v. 200. Cette comparaison a été reproduite en vers latins par Cicéron; et ceux-ci traduits en vers français par Voltaire.

Vergilius solam aquilæ prædam refert. Pope justifie Virgile contre la critique de Macrobe, par le motif que le but de la comparaison du poëte latin est différent de celui d'Homère (*V. Clark. ad hoc Iliad.*).

Parva metu primo. Énéid., l. IV, v. 176.
Ἥτ' ὀλίγη μὲν πρῶτα. Iliad., l. IV, v. 442.
Δαῖέ οἱ ἐκ κόρυθός. Iliad., l. V, v. 4.
Tremunt sub vertice cristæ. Énéid., l. IX, v. 732. Voy. aussi l. VIII, v. 680.
Ardet apex capiti. Énéid., l. X, v. 270.
Cui triplici crinita. Énéid., l. VII, v. 785.
Terribilem cristis galeam. Énéid., l. VIII, v. 620.
Ἦ, καὶ κυανέῃσιν. Iliad., l. I, v. 528. Ce vers est déjà cité une fois dans le cours de ce même chapitre.
Deum domus alta silescit. Énéid., l. X, v. 101.
Καὶ τότε δὴ χρύσεια. Iliad., l. XXII, v. 209.
Nunc juvenem imparibus. Énéid. l. XII, v. 149.
Juppiter ipse duos. Énéid., l. XII, v. 725.

CHAP. XIV. *Arietat in portis.* Énéid., l. XI, v. 890. Au lieu de *arietat*, on lit *ajetat*, ce qui forme un dactyle et sauve l'irrégularité du vers.

Parietibus textum cæcis iter. Énéid., l. V, v. 589.

Et duros obice postes. Énéid., l. XI, v. 890. Au lieu de *obice*, on lit *objice*, ce qui sauve l'irrégularité du vers.

Consilium ipse pater. Énéid., l. XI, v. 469.
Quin protinus omnia. Énéid., l. VI, v. 33.
Vulcano decoquit humorem. Géorg., l. I, v. 295.

Spumas miscent argenti vivaque sulphura. Géorg., l. III, v. 449. Ce vers se trouve correct, au moyen de la leçon suivante adoptée par les éditeurs de Virgile :

Spumas miscent argenti ac sulphura viva.

Arbutus horrida. Géorg., l. II, v. 69. Les licences de versification, dont Macrobe fait presque un mérite à Virgile, sont considérées, principalement dans l'Énéide, comme des imperfections qu'une mort prématurée ne permit pas au poëte de faire disparaître.

Ἵππους δὲ ξανθὰς ἑκατὸν. Iliad., l. XI, v. 679.
Omnia vincit amor. Églog. X, v. 69.
Nudus in ignota, Palinure. Énéid., l. V, v. 871.
Pan etiam Arcadia. Églog. IV, v. 58. Iliad., l. II, v. 671. Ce passage pourrait même avoir échappé au co-

piste, car il semblerait nécessaire pour établir compa raison.

Φαίης κεν ζάκοτόν. Iliad., l. III, v. 220.

Ἔνθ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδοις. Iliad., l. IV, v. 223.

Migrantes cernas. Énéid., l. IV, v. 401.

Totumque instructo Marte videres. Énéid., l. VIII, v. 676.

Pelago credas innare. Énéid., l. VIII, v. 691.

Studio incassum videas. Géorg., l. I, v. 387.

Theben Asiæ. Elle avait été fondée par Hercule, au midi de la Troade. Elle s'appela aussi Placia et Hippoplacia. Voyez Quinte-Curce (l. III, c. 4), Tite-Live (l. XXXVII, c. 19), et Strabon (l. XI).

Ὠχόμεθ' ἐς Θήβην. Iliad., l. I, v. 366.

Δώδεκα δὴ σὺν νηυσὶ πόλεις. Iliad., l. IX, v. 328.

Καὶ νήεσσ' ἡγήσατ' Ἀχαιῶν. Iliad., l. I, v. 71.

Ἤδη γὰρ ποτ' ἐγώ. Iliad., l. I, v. 260. Pontanus cite une édition qui, au lieu de ce vers, cite les vers 523-25 du livre IX.

Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι. Iliad., l. VII, v. 157.

Nam memini Hesionæ. Énéid., l. VIII, v. 157.

Atque equidem Teucrum. Énéid., l. I, v. 619.

Qualis eram cum primam. Énéid., l. VIII, v. 561.

Pœna Caci, tota narratio. Énéid., l. VIII, v. 561.

Namque ferunt luctu Cygnum. Énéid., l. X, v. 189.

CHAP. XV. *Cygnus.* Les anciennes éditions de Macrobe portent *Cinirus.* Énéid., l. X, v. 166-98.

Qui mœnia Clusi. Énéid, l. X, v. 167.

Qua rex Clusinis. Énéid., l. X, v. 655.

Fortemque Serestum. Énéid., l. V, v. 184.

Pulcher Equiculus. Énéid., l. IX, v. 684.

Mavortius Hæmon. Énéid., l. IX, v. 685.

Fortissimus Umbro. Énéid., l. VII, v. 752.

Virbius Hippolyti proles. Énéid., l. VII, v. 761.

Cupano. Les anciennes éditions portent *Cuparo.*

Saratus. Les textes de Virgile donnent *Sacrator.* Énéid., l. X, v. 747.

Obvius ambustum torrem Corinæus. Énéid., l. XII, v. 298.

Numa. Énéid., l. X, v. 562.

Formam assimulata Camertæ Énéid., l. XII, v. 224.

Corinæum sternit Asylas. Énéid., l. IX, v. 571.

Οἱ δ' Ἀσπληδον' ἔναιον. Iliad., l. II, v. 517.

Primus init bellum Tyrrhenis. Énéid., l. VII, v. 647-761.

Αὐτὰρ φωκήων Σχέδιος. Iliad., l. II, v. 517.

Λοκρῶν δ' ἡγεμόνευεν. Iliad., l. II, v. 527.}

Νιρεὺς δ' Αἰσύμνηθεν Iliad., l. II, v. 671.

Οἱ Κνωσσόν τ' εἶχον. Iliad., l. II, v. 646.

Agmina densentur campis. Énéid., l. VII, v. 794. Au lieu de *Gauranæ,* qu'on lit dans notre texte, l'édition de Cologne donne *Sarranæ.* Les éditions de Virgile donnent *Sacranæ.*

CHAP. XVI. Οἱ δὲ Πύλον τ' ἐνέμοντο. Iliad., l. II, v. 591.

Τῶν μὲν Τληπόλεμος. Iliad., l. II, v. 657.

Ἀλλ' οὔπως ἅμα πάντα. Iliad., l. XIII, v. 729.

Χρὴ ξεῖνον παρέοντα φιλεῖν. Odyss., l. XV, v. 74.

Μέτρον δ' ἐπὶ πᾶσιν ἄριστον.

Οἱ πλέονες κακίους. Odyss., l. II, v. 277.

Δειλαί τοι δειλῶν. Odyss., l. VIII, v. 351.

Ἀφρὼν δ' ὅσκ' ἐθέλοι.

Non omnia possumus omnes. Églog. VIII, v. 63.

Omnia vincit amor. Églog. X, v. 69.

Labor omnia vincit Improbus. Géorg., l. I, v. 45.

Usque adeone mori miserum est? Énéid., l. XII, v. 646.

Stat sua cuique dies. Énéid., l. X, v. 467.

Dolus an virtus, quis in hoste requirit? Énéid., l. II, v. 390.

Et quid quæque ferat regio. Georg., l. I, v. 53.

Auri sacra fames. Énéid., l. III, v. 57.

Soli Deo. L'édit. de Cologne porte : *soli Decreto.*

Moira. Jupiter était honoré sous le nom de *Moiragétès*, en Arcadie (*Pausanias, Arcad.*, l. V, c. 15.)

Vocabulum τύχη *in nulla parte Homerici voluminis nominetur.* On peut encore citer quelques autres mots qui sont dans le même cas, comme νόμος, τύραννος, mots qui sans doute n'avaient point encore été créés du temps d'Homère. Voyez, sur la divinité appelée Τύχη, la fin du 19e chapitre du livre 1er des *Saturnales.*

Ægeon apud Homerum auxilio est Jovi. Iliad., l. I, v. 403.

Hunc contra Jovem armant versus Maronis. Énéid. l. X, v. 565.

Eumedes Dolonis proles, bello præclara... parentem refert. Quelques interprètes de Virgile pensent qu'en cet endroit le poëte a voulu parler ironiquement d'Eumède et de Dolon.

Apud Homerum Dolon. Iliad., l. X, v. 374.

Nullam commemorationem de judicio Paridis Homerus admittit. « Il est certain, dit Bayle, qu'Homère « a fait mention du jugement de Pâris, et qu'il l'a donné « pour la cause de la colère implacable de Junon contre les « Troyens (Homer., Il., XXIV, v. 25-30). Il n'est donc point « vrai, comme le prétend Macrobe, que Virgile ait aban- « donné Homère sur ce point. (Art. *Junon.*, N. C. C. t. VIII, p. 525., édit. de Beuchot.) J'observe à ce sujet que beaucoup d'anciens critiques, ont regardé ces six vers du XXIVe livre de l'Iliade comme interpolés. Par conséquent il est possible qu'ils ne se soient point trouvés dans l'exemplaire de Macrobe, ou que lui-même les ait rejetés comme n'étant point d'Homère. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils sont marqués d'un obel (—), signe d'interpolation dans l'édit. de Venise; que les diverses scolies de cette même édition qui s'y rapportent confirment l'interpolation, et donnent les raisons pour les retrancher. Eustathe dit aussi que plusieurs supprimaient ces vers (p. 1337, l. 30). Il faut y joindre l'auteur d'une petite vie d'Homère, attribuée à Plutarque (Voyez l'Homère de Barnès, p. XVIII). Tous les critiques modernes ont adopté cette opinion : Ernesti, Heyne, Knight. Voy. aussi Hemstheruys dans le 1er vol. de Lucien, in 4°, p. 253. Je ne doute pas, pour mon compte, que les vers n'aient été ajoutés après coup. Si M. Mahul désire les raisons sur lesquelles on se fonde, je les lui donnerai. Mais ce serait une dissertation tout entière, qui, je crois, serait étrangère à son travail. Scaliger a aussi relevé très-amèrement Macrobe, mais c'est Scaliger qui a tort. » (*Note communiquée par feu Dugas-Montbel, de l'Académie des inscriptions.*)

Idem vates Ganymedem. Iliad. l. XX, v. 232.

Virgilius tantam Deam. Énéid., l. I, v. 27.

Δεινὸν δ' ἐβρόντησε πατὴρ. Iliad., l. XX, v. 56.

Non secus ac si qua. Énéid., l. VIII, v. 243.

Θεοὶ ῥεῖα ζώοντες. Iliad., l. VI, v. 138.

Di Jovis in tectis. Énéid., l. X, v. 758.

CHAP. XVII. *Apollonius.*— Surnommé de Rhodes, parce qu'il séjourna quelque temps dans cette île, quoique d'ailleurs natif de Naucratis en Égypte, fut disciple de Panétius et de Callimaque, et succéda à Eratosthène dans la charge de bibliothécaire d'Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Évergète. L'*Argonautique,* poëme grec en quatre chants, est le seul ouvrage qui nous reste d'Apollonius de Rhodes. Il a été successivement édité et commenté par H. Estienne (1564, in-4°.), par Hoëlzlin (*Lugd. Batav., Elzevir,* 1641, in-8°), par J. Shaw (*Oxonii,* 1777, in-4°, et 1779, in-8°), par Brunck (*Argentorati,* 1780, in-8°; et *Lipsiæ,* 1810-12, in-8°)), et par C. D. Beck (*Lipsiæ,*

1797, in-8°). L'*Argonautique* a été traduite en français par M. Caussin (Paris, 1798 et 1802, un vol. in 8°).

Carmen Pindari, quod est super monte Ætna. Pith. od. I, v. 40. L'édition de Cologne fait remonter la citation trois vers plus haut. Au reste, ce passage est pris en grande partie dans Aulu-Gelle (l. XVII, c. 10).

Portus ab accessu ventorum. Énéid., l. III, v. 570.

Hoc nec a Pindaro scriptum. Les critiques de Macrobe sur ce passage de Virgile ne paraissent pas entièrement justes. Il est bien certain qu'un volcan en éruption vomit tout ensemble des matières incandescentes, et d'autres qui ne sont que brûlées ou noircies; qu'il lance hors de son cratère des colonnes d'épaisse fumée, des quartiers énormes de rochers, et des matières en fusion. Ce qui prouve d'ailleurs que cette critique a été faite un peu légèrement, c'est qu'elle suppose que Virgile attribue aux rochers l'action de *gemere*, tandis que le *cum gemitu* du texte se rapporte au volcan; ce qui est à l'abri de l'ombre du reproche. Plusieurs critiques, entre autres la Cerda, ont défendu Virgile contre ces attaques inconsidérées.

Dirus Ulysses. Énéid., l. II, v. 261 et 762.

Speleæa ferarum. Églog. x, v. 52.

Dædala tecta. Géorg., l. IV, v. 179.

Altaque Panchæa. Géorg., l. IV, v. 463. Les textes de Virgile donnent aujourd'hui *Pangæa*, montagnes de la Thrace.

Thyas, ubi audito. Énéid., l. IV, v. 302.

Non tibi Tyndaridis. Énéid., l. II, v. 601.

Ferte simul Faunique. Géorg., l. I, v. 11.

Hinc atque hinc glomerantur. Énéid., l. I, v. 500.

Pars pedibus plaudunt. Énéid., l. VI, v. 644.

Milesia vellera nymphæ. Géorg., l. IV, v. 334.

Alcandrumque, Haliumque. Énéid., l. IX, v. 767.

Amphion Dircæus. Églog. II, v. 24.

Et senior Glauci chorus. Énéid., l. V, v. 823.

Parthenius. — De Nicée, fut fait prisonnier par Cinna durant la guerre de Mithridate, et conduit à Rome, où il devint le maître de Virgile. Il vécut, à ce qu'on pense, jusqu'au temps de Tibère, si toutefois l'on n'a pas mal interprété un passage de Suidas, qui dit que Tibère aimait beaucoup Parthénius, ce qui pourrait bien ne se rapporter qu'à ses ouvrages. De plusieurs livres qu'il avait écrits, un seul nous est parvenu. Il est intitulé περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων. C'est un recueil de trente fables ou contes érotiques, parmi lesquels on trouve des citations intéressantes de vieux poëtes. L'ouvrage de Parthénius a été traduit en latin par Cornario (Basle, Froben, 1531, in-8°), et récemment édité par Heyne (Goettingue, 1798, in-8°). Il a été traduit en français, durant le seizième siècle, par Jean Fournier, ou Fornier, traduction réimprimée dans la *Bibliothèque des romans grecs*; Paris, 1797.

Γλαύκῳ καὶ Νηρεῖ. Le vers de Parthénius est cité aussi par Aulu-Gelle (l. XIII, c. 26); mais on lit Εἰναλίᾳ (Inalie), au lieu de Ἰνώῳ.

Glauco et Panopeæ. Géorg., l. I, v. 437.

Tritonesque citi. Énéid., l. V, v. 822 et 824.

Orphei, Calliopea. Églog., IV, v. 57.

Vidimus, o cives, Diomeden. Énéid., l. XI, v. 243.

Chap. XVIII. *Liber et alma Ceres.* Géorg., l. I, v. 6.

Aristophanes in comœdia Cocalo. Il ne nous reste que quelques fragments de cette pièce; on les trouve dans l'édition de Brunck. Cocalus fut un roi de Sicile qui donna la mort à Minos, lequel était venu chez lui en poursuivant Dédale. Selon Hygin, ce seraient les filles de Cocalus qui auraient commis ce meurtre, en jetant sur la tête de leur hôte l'eau qu'elles avaient fait chauffer pour lui laver les pieds. Voyez Diodore de Sicile (l. IV), Justin (l. IV, c. 2). — L'édit. de Cologne porte *in comœdia Catalo.*

Acheloum pro quavis aqua dicerent. Eustathe dit : « D'après une ancienne tradition, on avait beaucoup de « vénération pour l'Achéloüs, et même c'est de lui que « l'eau en général était appelée Achéloüs. » (Eust., p. 1231, l. 10 et 11). Zénodote d'Éphèse supprimait un vers d'Homère, en se fondant sur cette même opinion. Voici le passage d'Homère :

τῷ οὐδὲ κρείων Ἀχελώϊος ἰσοφαρίζει,
οὐδὲ βαθυῤῥείταο μέγα σθένος Ὠκεανοῖο,
ἐξ οὗπερ πάντες ποταμοὶ καὶ πᾶσα θάλασσα.
(Il., l. XXI, 194 seqq.)

« Le puissant Achéloüs ne tente point de s'égaler à lui, « ni même l'immense Océan aux profonds abîmes, du- « quel naissent toutes les fontaines, toutes les mers. » Le retranchement de Zénodote portait sur le vers 195. Alors le sens est : « Il ne tente point de s'égaler à lui, le puis- « sant Achéloüs, duquel naissent tous les fleuves, toutes « les mers. »

Ephorus. Historien grec, naquit à Cumes, dans l'Asie Mineure, vers l'an 363 avant J. C., et fut le contemporain d'Eudoxe et de Théopompe. Isocrate lui persuada de renoncer au forum, pour écrire l'histoire. Il est surtout célèbre par son histoire des guerres que les Grecs soutinrent contre les barbares pendant sept cent cinquante ans, depuis la guerre de Troie ou le retour des Héraclides. Cet ouvrage était divisé en trente livres, précédés chacun d'un *prooemium.* Quintilien dit que son style manquait de verve et de chaleur. On croit qu'il mourut vers l'an 300 avant J. C. Outre son histoire, il avait composé les ouvrages suivants : I, Εὑρήματων (des inventions), en deux livres (*Suid.*, *Athen.*, l. I, c. 8); II. *des biens et des maux*, en vingt-quatre livres; III. *Rerum admirabilium, quæ in quavis regione visuntur*, lib. XIII; IV. Σύνταγμα ἐπιχώρων (de la constitution de la patrie); V. περὶ λεξέως (du style.) Les ouvrages d'Éphore sont perdus aujourd'hui : ce qui nous reste a été recueilli sous le titre suivant : *Ephori Cumæi fragmenta collegit atque illustravit Meier Marx, literarum in academia Heidelbergensi magister.— Præfatus est Frid. Creuzer*; *Carolruhæ*, 1813.

Didymus. Grammairien grec, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre aveugle fondateur de la célèbre école d'Alexandrie, quoique natif comme lui de cette ville. Aucun auteur ancien ou moderne n'a égalé la fécondité qu'on attribue à celui-ci. Athénée compte trois mille cinq cents traités de sa composition. Il en avait écrit quatre mille suivant Sénèque, et Origène lui en donne jusqu'à six mille. Il faut remarquer cependant que les rouleaux des anciens étaient loin de contenir autant que nos volumes ordinaires d'impression. De tout cela, il ne nous reste plus rien; car les scolies sur l'Iliade et l'Odyssée, que Schreverius a publiées dans son édition d'Homère (Amsterdam, 1656, deux vol. in-4°), imprimées déjà à part à Venise et à Paris, et que quelques auteurs attribuent à Didyme le grammairien, ne sont pas vraisemblablement de lui, puisqu'il y est cité; mais elles sont sans doute extraites des siennes par quelque grammairien plus récent, qui y a ajouté celles de quelques autres. Elles sont intitulées *Scholia minora antiqua.* Didyme vivait sous le règne d'Auguste.

Δείξω μὲν αργεννοῖσιν Ἀχελώου ῥόον. Au lieu d'αργεννοῖσιν qui ne présentait aucun sens, Barnès rétablit Ἀργείοισιν; ce qui donne le moyen de traduire : « Je montrerai « aux Argiens le cours de l'Achéloüs. » (*Hypsipil. fragm., edit. Beck.*, t. III, p. 449.)

Quos dives Anagnia pascit. Énéid., l. VII, v. 684.

Tragœdia quæ Meleager inscribitur. Il ne nous en reste que quelques fragments.

CHAP. XIX. *Nondum illi flavum.* Énéid., l. IV, v. 698.

Cornutus. L'édition de Cologne lui donne le prénom d'*Aurelius.* Il portait aussi celui d'*Annus*, probablement parce qu'il était affranchi de la famille des Sénèque. Il était né à Leptis, sur la côte d'Afrique. Il professa la philosophie stoïcienne à Rome avec distinction, et compta parmi ses disciples Lucien et Perse. Ce dernier lui a adressé sa cinquième satire. On a de lui une *Théorie* (ou, selon un manuscrit, *Allégorie*) *de la nature des Dieux,* publiée plus d'une fois sous le nom de *Phurnutus.* Cornutus explique dans cet ouvrage la mythologie grecque par l'allégorie et la physique. Villoison, qui regardait ce traité comme l'abrégé de la philosophie des stoïciens, en avait préparé une édition revue sur un grand nombre de mss., avec une nouvelle traduction latine et des notes. Son travail est déposé aux mss. de la bibliothèque du Roi. Cornutus avait aussi composé des commentaires sur Virgile et Térence ; ils ne nous sont point parvenus.

Ἡδ' οὖν γυνὴ κάτεισιν. Euripid. *Alcest.* v. 74.

Hunc ego Diti sacrum. Énéid., l. IV, v. 702.

Falcibus et messæ ad lunam. Énéid., l. IV, v. 513.

Ῥιζοτόμοι. (*Cf. Casaubon ad Athen.* VII, 4, p. 493) Après le fragment cité par Macrobe, il ne nous en reste qu'un autre de cette tragédie, conservé par le scoliaste d'Apollonius de Rhodes (*ad.* II, 1213).

Mecum habet patagus, æs, morbus. M. Durosoy traduit, je ne sais sur quel fondement : « L'apoplexie, les « pâles couleurs, et l'airain vénéneux. » Il est difficile d'assigner un sens précis à ce vers, d'autant que le nom et le sujet de la pièce de Plaute, à laquelle il a dû appartenir, nous sont inconnus. Voici l'explication qu'on donne des trois mots qui le terminent. On suppose d'abord qu'il s'agit des Corybantes, ou prêtres de Cybèle. Festus est le seul des auteurs anciens qui emploie le mot *patagus ;* et il dit que c'est le nom d'une maladie : mais Pontanus pense que c'est seulement l'effet de la maladie, c'est-à-dire ces violents mouvements de tête que faisaient ceux qui étaient attaqués du corybantisme (*morbus patagus*); *æs* indique le bruit que faisaient les corybantes en frappant fortement sur l'airain (*Strab.* l. X). Scaliger (*in conject.*) prétend que cette maladie se manifeste par des taches sur la peau, et qu'elle frappe de mort subitement ceux qu'elle attaque. Il fait dériver son nom du verbe grec πατάσσω, frapper avec bruit ; et il pense que c'est du substantif πάταγος ou παταγὴ qu'est formé, au moyen d'une transposition de lettre, le mot français *tapage.* On peut consulter Turnèbe (*Adversarior.* l. XVI, c. 22), lequel dit aussi que le *patagus* est une maladie de la vigne.

Curetum sonitus, crepitantiaque æra. Géorg., l. IV, v. 153.

Carminius. Servius (*ad Æneid.* l. V, v. 233) cite de lui un traité *De elocutionibus.* Meursius propose de lire Granius (Licianus Flaccus).

Tages. Fils de Génius et petit-fils de Jupiter, enseigna le premier aux Étrusques la divination et la science augurale. Un laboureur, au rapport de Cicéron (*de Divinat.* II, 23), vit un jour sortir tout à coup, du sillon qu'il traçait aux environs de Tarquinie, une motte de terre, qui prit subitement la forme d'un enfant ; c'était Tagès, qui se mit aussitôt à parler, et à instruire de l'avenir les personnes attirées par le prodige. Voilà, continue Cicéron, quelle fut l'origine des auspices. Voyez Ovide (*Métam.* l. XV, v. 558), et Lucain (*Phars.* l. I, v. 673).

Stabat in egregiis Arcentis filius. Énéid., l. IX, v. 581.

Hæc est omnis historia, quæ de Palicis. Nous ajouterons ici quelques détails, pour compléter ceux que Macrobe vient de donner sur les Palices. Selon Hesychius, ils étaient fils d'Adranus, dieu sicilien. La nymphe Thalie, leur mère, selon l'opinion de ceux qui les font fils de Jupiter, s'appelait aussi Etna, et était fille de Vulcain. Aristote, avant Macrobe, avait décrit le mode de prêter serment, en usage aux bords des lacs *Delli.* Il nous apprend que la formule du serment était écrite sur des billets qui surnageaient s'il était conforme à la vérité, et qui coulaient au fond lorsqu'on se parjurait. Aristote et Étienne de Byzance disent que, dans ce dernier cas, les coupables périssaient dévorés par un feu secret ; mais Diodore de Sicile prétend qu'ils étaient seulement frappés de cécité. Le temple des Palices était un asile pour les esclaves qui fuyaient les mauvais traitements de leurs maîtres, lesquels ne devaient les reprendre qu'en garantissant de les traiter plus humainement. Cela peut expliquer l'épithète *placabilis*, que Virgile donne à leur autel. Néanmoins, on leur immola dans le principe des victimes humaines. Les mythographes considèrent les Palices, comme les dieux des eaux thermales. Étienne de Byzance (*de urbib.* au mot παλική).

Callias. Festus (édit. de Dacier, *ad usum*, p. 455.), parle du passage de son histoire qui concernait Agathocle. Athénée (l. XII) nous apprend qu'il avait extrêmement flatté ce roi, et qu'il fut libéralement récompensé par lui. On croit que Callias vivait vers l'an 316 avant J. C.

Ἡ δὲ Ἐρύκη τῆς μὲν Γελώας ὅσον ἐννενήκοντα στάδια διέστηκεν. M. l'abbé Fr. Ferrata, professeur de physique à l'université de Catane, dans un ouvrage intitulé *Memoria sopra il lago Naftia,* etc. (Palerme, 1805, petit in-4°), s'est efforcé de prouver que ce lac, dont la description moderne offre une analogie frappante avec la description donnée par Macrobe, est l'ancien lac des Palices, dont il est ici question. Ce lac est situé au centre de la vallée de Noto. Le résultat de l'opération, dit M. Ferrata, dépendait entièrement des prêtres. Il ne s'agissait que de faire entrer celui qui subissait l'épreuve, dans l'atmosphère du gaz, ou de le préserver de son action en le faisant plus ou moins incliner vers le fond du cratère. L'asile sur l'autel des Palices fut accordé aux esclaves l'an 650 de Rome, sous le consulat de Marius et de Fimbria. On trouve une analyse du mémoire sur le lac Naftia, dans la *Revue encyclopédique*, t. V, p. 298-303. — Le mont Éryx fut ainsi nommé à cause du géant Éryx, fils de Butès et de Vénus, qui y avait son tombeau. Vénus y était adorée sous le nom de Vénus Érycine. Voyez Pomponius Méla (l. II, c. 7), et Pausanias (l. III, c. 16). — Géla était une ville située dans la partie méridionale de la Sicile, à environ dix milles de la mer. Elle fut fondée par une colonie de Crétois et de Rhodiens, l'an 113 avant Jésus-Christ. Voyez Pausanias (l. VIII, c. 46)

Polémon. On connaît plusieurs Polémons. Celui-ci est probablement Antonius, natif de Laodicée, contemporain de Trajan et d'Adrien. Il ouvrit à Smyrne une école de rhétorique et de sophistique, dont il nous reste deux déclamations, intitulées ἐπιτάφιοι λόγοι. Ce sont deux discours, supposés prononcés en l'honneur de deux héros de Marathon par leurs pères.

Ἔν τε καινῶν ενδυμάτων. Au lieu de ces mots, un manuscrit de Macrobe de la bibliothèque de de Thou portait : ἔτι τε καὶ τινῶν ἐδεσμάτων... « Il faut s'être abstenu de toute « souillure charnelle et de certains mets. »

Xenagoras. L'édition de Cologne porte *Anaxagoras.*

CHAP. XX. *Humida solstitia.* Géorg., l. I, v. 100.

Ἴδην δ' ἵκανεν πολυπίδακα. Iliad., l. VIII, v. 47.

Ὡς ὁ μὲν ἀτρέμας. Iliad., l. XIV, v. 352. Voy. aussi v. 292.

Epicharmus. Poëte et philosophe pythagoricien, natif de Sicile et contemporain d'Hiéron. Il composa des comédies, et fit faire à ce genre de poëme des progrès assez notables pour qu'Aristote et Théocrite lui en attribuent l'invention. Il écrivit aussi des traités de médecine et de

philosophie. Nous voyons qu'Ennius traduisit du grec un poëme d'Épicharme sur la nature des choses. Au rapport d'Aristote et de Pline, il ajouta deux lettres à l'alphabet grec : le T et le X. On a les titres de 40 comédies d'Épicharme; mais il n'en reste qu'un petit nombre de fragments recueillis dans les *Comicorum Græcorum sententiæ*. M. Harles a publié une thèse. *De Epicharmo* Leipzig, 1822.

Assos. Plusieurs villes de l'Asie ont porté ce nom. Ici, il est facile de voir qu'il s'agit d'une ville de Mysie, dont Strabon (l. XIII) donne la description. Il en est aussi fait mention dans les Actes des Apôtres (cap. XX, V, 13 et 14).

Gargara. Voyez Strabon (l. XIII) et Pline (l. V, c. 50).

Antandras. Strabon (l XIII) place cette ville dans la Mysie, au fond du golfe d'Adramyste, au pied de cette partie de l'Ida qui fut surnommée *Alexandra* parce que Pâris, surnommé aussi Alexandre, y prononça son jugement entre les trois déesses. Voyez Ptolomée (l. V, c. 2) et Pomponius Méla (l. I, c. 18). On croit que c'est sur les ruines de cette ville que s'est élevé le bourg grec de Saint-Dimitri.

Arati etiam liber fertur elegion. Ces poëmes d'Aratus ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Diotime. Il y eut plusieurs écrivains de ce nom. L'un de Thèbes, dont parle Pline (*Nat. Hist.* l. XXVIII, c. 7); Diotime de Milet, rhéteur; Diotime d'Héraclée, cité par Athénée (l. XIII); enfin Diotime Adramyste, auquel M. Schneider attribue des épigrammes qu'on trouve dans l'Anthologie grecque sous le nom de Diotime.

Alcæus. Il est surtout célèbre comme poëte lyrique, et a laissé son nom au vers alcaïque. Il avait composé, en outre, des satires et des épigrammes. Diogène Laërce, Athénée, Suidas, nous ont conservé des fragments de ce poëte. Ils ont été recueillis par H. Estienne, à la suite de son Pindare (1560, in-16). On en trouve la traduction dans les *Soirées littéraires de Coupé* (t. VI, p. 193). Tout ce qui nous reste d'Alcée a été réuni sous ce titre : *Alcæi poetæ lyrici fragmenta edidit Th. Fr.* (*Halæ*, 1810, in-8°).

Acharnensium. v. 3. Acharnes était un bourg à soixante stades d'Athènes.

CHAP. XXI. *Cape Mæonii Carchesia*. Géorg., l. IV, v. 380.

Hic duo rite mero. Énéid., l. V, v. 77.

Inferimus tepido spumantia. Énéid.. l. III, v. 66.

Et gravis attrita pendebat. Églog., VI, v. 17.

Et sacer implevit dextram. Énéid., l. VIII, v. 278.

De poculorum generibus. Voir sur les diverses coupes des anciens, et particulièrement sur celles dont Macrobe parle dans ce chapitre, le livre XIe d'Athénée, où Macrobe a puisé presque tout ce qu'il dit sur ce sujet. Voir aussi l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par Winkelmann.

Pherecydes in libris Historiarum. Surnommé *l'Attique*, historien né à Paros, l'une des Sporades, recueillit les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes. Il vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, environ cinq siècles avant J. C. Ce qui nous est parvenu de cet écrivain a été recueilli sous ce titre : *Pherecydis historiarum fragmenta græce ex variis scriptoribus collegit, commentationem de Pherecyde utroque præmisit, denique fragmenta Accsilai et indices adjecit F. G. Struz* (*Geræ*, 1798, in-8°).

Carchesium. On avait cru le texte altéré, parce qu'on trouvait de la contradiction entre *ansatum mediocriter*, et *ansis a summo ad infimum pertinentibus;* et l'on avait proposé deux corrections : ou de lire, au moyen d'une transposition, *compressum mediocriter, ansatum, ansis a summo*, etc., ou bien de lire *ancatum* (crochu), au lieu d'*ansatum*, ou bien enfin, au lieu de *mediocriter*, de lire *utrimque*. On peut voir sur ce passage les paroles qu'Athénée (*Deipnosophist.*, l. XI, c. 7) met dans la bouche de Callixène, et les remarques de Casaubon (*ibid*).

Asclepiades. Il a existé un grand nombre d'écrivains de ce nom, médecins, poëtes, historiens, philosophes, rhéteurs. Rien ne détermine celui dont il peut être question ici. Voyez *Catalogus poetarum epigrammaticorum*, dans les *Animadversiones* de Jacobs sur l'*Anthologie grecque* (t. III, p. 1804).

Navalis veli partem inferiorem. Au lieu de *veli* (voile), Zeune propose de lire *mali* (*mât*), ce qui est conforme au texte d'Athénée.

Cratinus. Poëte comique d'Athènes, célèbre par ses écrits et par son amour pour le vin. Il mourut dans la 97e année de son âge, l'an 431 avant Jésus-Christ. Il nous reste quelques fragments de ses comédies, auxquelles Quintilien donne des éloges.

Philemon. Ce poëte comique grec fut contemporain de Ménandre, auquel il fut préféré, dit Quintilien (l. X, c. 1), par les mauvais critiques de son temps, mais qui certainement, ajoute le critique latin, mérita d'un avis unanime la première place après lui. Suidas nous apprend qu'il composa 90 comédies. Il mourut âgé de 98 ans, ou même, selon quelques-uns, de 101 ans, par suite d'un accès de rire qui le prit en voyant un âne manger des figues. Les fragments des comédies de Philémon et de Ménandre ont été recueillis avec les notes de P. Grotius et de J. Leclerc (*Amstelod.*, 1709., in-8°), et ont donné lieu à une polémique savante entre Richard Bentley et Corn. de Paw, qui ont publié à cette occasion des opuscules encore recherchés des bibliographes, et utiles aux érudits. Les fragments de Philémon se trouvent traduits dans la traduction française d'Aristophane, par Poinsinet de Sivry (Paris, 1784 ou 90, 4 vol. in-8°).

Anaxandrides. — Natif de Rhodes, vivait du temps de Philippe de Macédoine. Il composa un très-grand nombre de comédies. Il fut condamné à mourir de faim, pour avoir, dans l'une d'elles, insulté aux lois d'Athènes (*Aristot.*, *Rhetor.*, l. III). Athénée fait mention d'une Odyssée composée par Anaxandride. Ses fragments se trouvent dans les *Excerpta ex tragœdiis græcis*, de H. Grotius (Paris, 1636, in-4°; ou Amstelod., 1709, in-8°).

Κυμβία. Le texte de Reiske porte encore καδοὶ (des amphores); et celui d'Athénée, qui cite aussi ce passage, ῥυτά. C'étaient des vases faits dans la forme d'une corne, qui serait percée par les deux bouts; ils contenaient deux conges.

Ératosthène. Il était né à Cyrène l'an 1er de la CXXVIe olympiade. Il fut conservateur de la bibliothèque d'Alexandrie, et fit faire de grands progrès aux sciences astronomiques. Il mourut à l'âge de 82 ans, l'an 194 avant Jésus-Christ. Ce savant fut tout ensemble astronome, géomètre, géographe, philosophe, grammairien et poëte. Eutocius, dans son commentaire sur la sphère et le cylindre d'Archimède, nous a conservé une lettre d'Ératosthène au roi Ptolémée. Elle est terminée par dix-huit vers élégiaques, dont le dernier nous apprend le nom et la patrie de l'auteur. On lui attribue un livre de commentaires sur le poëme d'Aratus. Il avait recueilli, par l'ordre d'un des Ptolémées, les annales des anciens rois d'Égypte (*Cic. ad Attic.*, l. II, ep. 6). Macrobe cite de lui un traité *De dimensionibus* (*Somn. Scip.*, l. II, c. 20). On lui attribue encore l'ouvrage suivant : *Eratosthenis Catasterismi, græce, cum interpretat. lat. et comment. curavit J. Conrad Schaubach* (*Gottingue*, 1795., in-8°, fig). Les fragments qui nous restent ont été recueillis en un volume in-8°. (Oxford, 1672). On a publié depuis, du même, *Eratosthenis geographicorum fragment. gr. lat. edidit Gunt. Car. Frid. Seidel.* (*Gottingæ*, 1789, in-8°.)

Κωλιάδος. Cette ville était située sur un promontoire de

l'Attique, qui avait la forme d'un pied. Vénus y avait un temple, et en a reçu quelquefois le surnom (*Hérodot.* l. VIII, c. 86; *Pausan.*, l. I).

Poculum Cyclopi ab Ulysse datum. Odyss., l. X, v. 346 (Cf. *Athen. Deipnosoph.*, l. XI, c. 2 et 7).

Nicander Colophonius. Il était médecin, grammairien, poëte, et prêtre d'Apollon de Claros. Il florissait 140 ans avant J. C. Il chanta, en deux livres, les remèdes contre les morsures des bêtes venimeuses (θηρίακά), et les contrepoisons en général (ἀλεξιφάρμακα). Ces ouvrages furent commentés dans l'antiquité par Dioscoride, par un anonyme, et par un sophiste d'une époque inconnue, nommé Eucthenius. Chez les modernes, ils ont été plusieurs fois commentés, édités ou traduits, en latin par Jean Lonicer, J. Gorrée, J. Gott. Schneider, Bandini, et Salvini. Ce dernier les a traduits en vers italiens, et Jacques Grevin en vers français (Anvers, Plantin, 1597-8, in-4°). Nicander avait aussi composé des *Géorgiques*, et d'autres poëmes qui n'existent plus.

Διδυμαίου Διός. Il y avait, proche de Milet, un oracle consacré à Jupiter et à Apollon. Cet oracle s'appelait *Didyme*, à cause de ces deux divinités. *Cœl. Rhodigin.*, l. XXIII, c. 4 (Cf. *Athen.*, l. XI, c. 9).

Καὶ γὰρ δ Θρηΐκίην. Voyez *Fragmenta Callimachi a Bentheio collecta*, v. 109 (*Lond.*, 1741., in-8°). Il s'agit ici d'une manière de boire usitée parmi les Thraces. C'est d'elle que nous appelons aujourd'hui *boire au goulot;* c'est-à-dire, en versant la liqueur d'un peu haut dans la bouche ouverte. Comme cette manière oblige de retenir la respiration, elle était usitée dans les paris des anciens : *amystide vincere aliquem*, a dit Horace. On a employé quelquefois *amyste*, pour désigner une espèce particulière de vase ou de coupe.

Menander in Nauclero. Voyez la traduction des fragments de Ménandre, dans l'*Aristophane* de Poinsinet de Sivry. Les premiers vers de ce passage se trouvent au commencement de la Troade d'Euripide (cf. *Athen.*, l. XI, c. 6).

Ephippus in Busiride. Il appartenait à l'âge qu'on appelle de la moyenne comédie. Indépendamment des titres de 12 comédies, il reste d'Éphippus neuf fragments recueillis dans les *Sententiæ comicorum*, par J. Hertellius (Bâle, 1569., in-8°).

Cylicranorum. Voyez sur ces peuples et sur leur origine, Athénée (l. XI, c. 6). Musonius, cité par Ortelius, dit que les Cylicranes habitaient au pied du mont Œta, et qu'ils n'étaient autres que les habitants d'Héraclée de Thessalie.

Panyasis. C'est un très-ancien poëte grec, à peu près contemporain d'Hérodote. Il avait composé un poëme en l'honneur d'Hercule, et un autre en l'honneur des Ioniens.

Ἐρύθειαν. Ile située près de Cadix. Pline, l. IV, c. 22, Pomponius Méla (l. III, c. 26).

Chap. XXII. *Opin... cognomen... ipsi Dianæ fuerat impositum.* Spanheim (*ad Callimach. Hymn. in Dian.* v. 204) prouve que les écrivains grecs ont donné le nom d'Opis à d'autres que Diane.

Velocem interea superis. Énéid., l. XI, v. 532.

At triviæ custos. Énéid., l. XI, v. 836.

Ἀλλ' ὅγε πευθόμενος πάγχη Γραικοῖσι. Ces vers sont recueillis par Brunck dans son Anthologie grecque, avec de légères variations, qui n'en altèrent pas le sens. Il est à remarquer qu'on y trouve le mot Γραικοῖιν au lieu d' Ἕλλησιν, ce qui est très-rare dans les anciens auteurs.

Τιμόθεον... υἱὸν Θερσάνδροιο. Timothée, poëte et musicien grec, fut contemporain d'Euripide, et poussa sa carrière jusqu'à 90 ans, deux ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Il était né à Milet, ville de Carie, dans la 83e olympiade, l'an 446 avant J.-C. On cite de lui de nombreux ouvrages, mais il ne nous en reste que quelques fragments recueillis par Grotius, dans les *Excerpta ex tragœdiis et comœdiis græcis;* Paris, 1626, in-4°. Burette a publié des *Recherches sur la vie de Timothée*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. X.

Σίγλων χρυσείων... χιλιάδα. Le sicle était une monnaie des Orientaux, dont la valeur fut différente chez divers peuples. Le sicle persan valait huit oboles attiques; celui des Juifs, quatre drachmes. Chez ce peuple, le sicle était aussi une mesure de pesanteur. (*Reg.*, l. XI, c. XXI, v. 16).

Κεγχριῶν. Cenchréè fut le nom de plusieurs villes dans l'antiquité. Celle dont il s'agit ici était le port de Corinthe (*Pausan.*, l. II).

Excessere omnes adytis. Énéid., l. II, v. 351.

Ἐγὼ δὲ νικῶμαι γάρ. Euripid., *Troad.*, v. 23.

Ipsa Jovis rapidum. Énéid., l. I, v. 42.

Euripides... inducit Minervam. Troad., v. 78 et suiv.

In nemora alta vocans. Géorg., l. III, v. 391-3.

Valerius Probus. Il a existé à Rome deux grammairiens de ce nom. L'un vécut sous Néron, Vespasien et Domitien; l'autre, sous Adrien. Suétone dit du premier qu'il écrivit peu, et sur des sujets peu importants (*de Clar. grammat.*, 24). Fabricius (*Bibl. lat.*, t. I, p. 342., *edit. Ernest.*) pense que c'est du premier qu'il s'agit dans Macrobe. Sous le nom de Probus, il existe deux petits ouvrages que les critiques croient n'appartenir à aucun de nos deux Probus; savoir : *Grammaticorum Institutionum lib.* II, et : *De interpretandis notis Romanorum.* Quelques savants supposent qu'un des Probus est l'auteur des petites biographies des grammairiens vulgairement attribuées à Suétone. Des scolies sur les Églogues et les Géorgiques de Virgile nous sont parvenues sous le nom de Probus. Aulu-Gelle (l. XVII, c. 9) cite du grammairien Probus un traité : *De occulta literarum significatione epistolarum C. Cæsaris scriptarum.*

Quæ Phœbo pater omnipotens. Énéid., l. III, v. 251.

Sacerdotes. Il ne reste que des fragments de cette tragédie d'Eschyle.

LIVRE VI.

Chap. I. *Togatarum scriptor.* Cette expression s'employait en deux sens, ou pour désigner en général les comédies à personnages romains, tandis que les comédies à personnages grecs se nommaient *palliatæ*, par allusion aux costumes nationaux, ou, dans une acception plus spéciale, pour désigner les comédies dont le sujet était peu important, et les personnages d'une condition inférieure parmi les Romains; tandis qu'on appelait *prætextatæ*, celles qui retraçaient les mœurs, les actions et les personnes des rois et des magistrats de la république. Il paraît que c'est à la seconde classe qu'appartenaient celles d'Afranius. Sénèque dit (*Epist.* 8, *ad fin.*) que les *togatæ* tenaient le milieu entre la comédie et la tragédie.

Vertitur interea cœlum. Énéid., l. II, v. 250.

Axem humero torquet. Énéid., l. IV, v. 482.

Et in decimo. L'édition de Cologne porte *et in nono.*

Conciliumque vocat Divum pater. Énéid., l. X, v. 2.

Est locus Hesperiam. Énéid., l. I, v. 534.

Tuque, o Tibri. Énéid., l. VIII, v. 72.

Accipe, daque fidem. Énéid., l. VIII, v. 150.

Et lunam in nimbo. Énéid., l. III, v. 587.

Tu tamen interea calido. Énéid., l. IX, v. 422.

Concurrunt undique telis. Énéid., l. VII, v. 521.

Summa nituntur opum vi. Énéid., l. XII, v. 552.

Et mecum ingentes. Énéid., l. IX, v. 528.

Ne qua meis dictis. Énéid., l. XII, v. 565.

Invadunt urbem somno. Énéid., l. II, v. 265.

Tollitur in cœlum clamor. Énéid., l. XI, v. 745.

Quadrupedante putrem. Énéid., l. VIII, v. 596.

Unus qui nobis cunctando. Énéid., l. VI, v. 845.

Corruit in vulnus. Énéid., l. X, v. 488.

Et jam prima novo. Énéid., l. IV, v. 584.

Cum primum Aurora. Lucrèce, *De natura rerum*, l. II, v. 207.

Flammarum longos a tergo. Géorg., l. I, v. 367.

Nonne vides longos. De nat. rer., l. II, v. 214.

Ingeminant abruptis. Énéid., l, III., v. 199.

Nunc hinc, nunc illinc. De nat. rer., l. II, v. 214.

Belli simulacra ciebant. Énéid., l. V, v. 585.

Componunt, complent. De nat. rer., l. II, v. 324.

Simulacraque luce carentum. Géorg., l. IV, v. 472.

Cum sæpe figuras Contuitur. De nat. rer., l. IV, v. 39.

Asper, acerba tuens, ratio. Énéid., l. IX, v. 794.

Asper acerba tuens, immani. De nat. rer., l. V, v. 34.

Tithoni croceum linquens. Énéid., l. IV, v. 585.

Quod genus hoc hominum. Énéid., l. I, v. 543.

Rumoresque serit varios. Énéid., l. XII, v. 228.

Nomine quemque vocans. Énéid., l. XI, v. 731.

Dicite, Pierides. Églog. VIII, v. 63.

Diversi circumspiciunt. Énéid., l. IX, v. 416.

Pacuvius, in Medea. Scriverius a pensé qu'on devait lire *Médus*. C'était un fils d'Égée et de Médée, qui donna son nom à la Médie.

Ergo iter inceptum. Énéid., l. VIII, v. 90.

Nunquam hodie effugies. Églog. III, v. 49.

Vendidit hic auro patriam. Énéid., l. VI, v. 622.

Varius. — Ou Varus (L.), poëte tragique latin, fut l'ami de Virgile et d'Horace. Chargé avec Plotius Tucca de revoir l'Énéide, il eut le bon esprit de n'y point faire de changement (V. la vie de Virgile, sous le nom de Donat). Quintilien (l. X, c. 1.) dit que sa tragédie de Thyeste peut être comparée à tout ce que les Grecs ont fait de mieux en ce genre. Cette tragédie de Varius, et plus récemment celle de Térée, ont provoqué des débats entre les érudits; notamment la dernière, que M. G. N. Hearkens prétendait avoir retrouvée (voy. *Mélanges de critique et de philologie* par M. Chardon-la-Rochette, t. III; et *Histoire de la littérature latine*, par M. F. Schoell, t. I, p. 211 et suiv.) Il ne nous reste que quinze vers de toutes les poésies dramatiques ou épiques de Varius. Maittaire en a recueilli 13 dans les *Opera et Fragmenta poetarum latinorum*, tom. II, pag. 1527.

Viritim. L'édition de Cologne donne *Quiritum*, qui paraît préférable.

Ut gemma bibat, et sarrano. Géorg., l. II, v. 506. Sarra est le nom phénicien de Tyr et signifie proprement le poisson à coquille d'où l'on tirait la pourpre.

Talia secla suis. Églog. IV, v. 46.

Currite ducenti. Catulle, *Epith. Pelei et Thet.*, v. 327.

Felix heu, nimium felix. Énéid., l. IV, v. 657.

Juppiter omnipotens. Epithal. Pel., v. 171.

... *Magna ossa lacertosque.* Énéid., l. V, v. 422.

Lucilius. L'éditeur de Cologne lit *Ennius*.

Magna ossa lacertique. Pontanus conjecture qu'il s'agit ici d'Hercule, qui reçoit dans les Priapées l'épithète de *lacertosus*.

Placidam per membra. Énéid., l. I, v. 695.

Nunc quibus ille modis. Lucrèce, *De nat. rer.*, l. II, v. 905.

Camposque liquentes. Énéid., l. VI. v. 842.

Et liquidam molem. De nat. rer., l. VI, v. 404.

Et geminos duo fulmina. Énéid., l. VI, v. 842.

Scipiades belli fulmen. De nat. rer., l. III, v. 1047.

Et ora Tristia. Géorg., l. II, v. 247.

Fœdo pertorquens ora. De nat. rer., l. II, v. 401.

Morte obita quales. Énéid., l. X, v. 641.

Cernere uti videamur. De nat. rer., l. I, v. 135.

Et patris Anchisæ. Énéid., l. V, v. 31.

Ora modis attollens. Énéid. l. I, v. 358.

Sed quædam simulacra. De nat. rer., l. I, v. 124.

Tum gelidus toto. Énéid., l. III, v. 175. On peut citer encore le vers suivant de Lucrèce (l. VI, v. 944), qui semblerait devoir être placé ici.

Manat item nobis e toto corpore sudor.

Labitur uncta vadis. Énéid., l. VIII, v. 91.

At ferreus ingruit imber. Énéid., l. XII, v. 284.

Apicem tamen incita. Énéid., l. XII, v. 492.

Pulverulentus equis? Énéid., l. VII, v. 625.

Nec visu facilis. Énéid., l. III, v. 621. Il y a diverses manières d'interpréter ce vers.

Aut spoliis ego jam. Énéid., l. X, v. 449.

Accius in Armorum judicio. Il est aisé de voir, d'après ce titre, que le sujet de la pièce d'Accius était la dispute survenue entre Ajax et Ulysse à l'occasion des armes d'Achille, qui, comme on sait, furent adjugées au dernier.

Nec si miserum fortuna. Énéid., l. II, v. 79.

Disce, puer, virtutem. Énéid., l. XII, v. 435.

Jamjam nec maxima Juno. Énéid., l. IV, v. 371.

Num capti potuere capi? Énéid., l. VII, v. 295.

Multi præterea, quos fama. Énéid., l. V, v. 302.

Audentes fortuna juvat. Énéid., l. X. v. 284.

Recoquunt patrios fornacibus. Énéid., l. VII, v. 636.

Inde minutatim processit. Lucrèce, *De nat. rer.*, l. V, v. 1292.

Pocula sunt fontes. Géorg., l. III, v. 529.

Ad sedare sitim. De nat rer., l. V, v. 943.

Quos rami fructus. Géorg., l. II, v. 500.

Quod sol atque imbres. De nat. rer., l. V, v. 935.

CHAP. II. *Nec sum animi dubius.* Géorg., l. III, v. 289.

Nec me animi fallit. Lucrèce, *De nat. rer.*, l. I, v. 921, traduction de la Grange.

Si non ingentem foribus. Géorg., l. II, v. 461 et suiv.

Si non aurea sunt juvenum. De nat. rer., l. II, v. 24, trad. de la Grange.

Non umbræ altorum. Géorg., l. III, v. 520.

Nec teneræ salices. De nat. rer., l. II, v. 36, trad. de la Grange.

Pestilentiæ quæ est in sexto Lucretii. Lucrèce, le premier, avait emprunté ses tableaux et ses pensées à la description de la peste de Thucydide (Hist., l. II, c. 47-54), qu'il traduit presque littéralement.

Hic quondam morbo. Géorg., l. III, v. 478.

Hæc ratio quondam morborum. De nat. rer., l. VI, v. 1136, trad. de la Grange.

Tum vero ardentes oculi. Géorg., l. III, v. 505.

Principio caput incensum. De nat. rer., l. VI, v. 1143, trad. de la Grange.

Hæc ante exitium. Géorg., l. III, v. 500.

Multaque præterea mortis. De nat. rer., l. VI, v. 1180. Trad. de la Grange.

Profuit inserto latices. Géorg., l. III, v. 509.

Nec ratio remedi. De nat. rer., l. VI, v. 1224, trad. de La Grange.

Præterea nec mutari. Géorg., l. III, v. 509.

Nec requies erat. De nat. rer., l. VI, v. 1176, trad. de La Grange.

Ipsis est aer avibus. Géorg., l. III, v. 546.

Nec tamen omnino. De nat. rer., l. vi, v. 1227, trad. de la Grange.

Gaudent perfusi sanguine. Géorg., l. ii, v. 510.

Sanguine civili. De nat. rer., l. iii, v. 70, trad. de la Grange.

Multa dies variusque. Énéid., l. xi, v. 425.

O præstans animi. Énéid., l. xii, v. 19.

O lux Dardaniæ. Énéid., l. ii, v. 281.

Frena Pelethronii. Géorg., l. iii, v. 115.

Angusto ore coercens. Bentley (*ad Horat.* Carm. iii, 6, 22) propose de lire *orbe coercens*, ce qui paraît encore plus propre au sujet.

Talis amor Daphnin. Églog. viii, v. 85.

Nec tua funera mater. Énéid., l. ix, v. 486.

Ennius, in Ctesiphonte. L'éditeur des fragments d'Ennius, Jérôme Colonna, pense qu'il faut lire *Cresiphonte.*

Namque canebat uti. Églog. vi, v. 31.

His neque tum solis. De nat. rer., l. v, v. 433-49, trad. de la Grange.

Omnia enim magis. Ibid., v. 456.

Cum fatalis equus. Énéid., l. vi, v. 515.

Tum pater omnipotens, rerum. Énéid., l. x, v. 100.

Itur in antiquam silvam. Énéid., l. vi, v. 179.

Diversi magno ceu quondam. Énéid., l. ii, v. 416.

Nec tamen, hæc cum sint. Géorg., l. i, v. 118.

Sed tamen interdum. De nat. rer., l. v, v. 214, trad. de la Grange.

In principio Æneidos tempestas. l. i, v. 229 et suiv.

Item de Pandaro et Bitia. Énéid., l. ix, v. 672 et suiv.

O fama ingens, ingentior. Énéid., l. xi, v. 124.

In Catone Ciceronis. Cet ouvrage, aujourd'hui perdu, était intitulé *M. Cato*, ou *Laus M. Catonis.* (V. Aul. Gell. (l. xiii, c. 19).

Proximus huic longo. Énéid., l. v, v. 320.

Cicero, in Bruto. Cap. 47.

Chap. III. *Ille velut pelagi.* Énéid., l. viii, v. 586.

Αἴας δ' οὐκέτ' ἔμιμνε· Iliad., l. xvi, v. 102.

In duodecimo. L'édition de Cologne porte *decimo quinto.* L'éditeur d'Ennius, Merula, attribue ce passage au livre dix-septième.

Cœlii tribuni. Mérula, éditeur d'Ennius, rétablit C. Ælii. Il existait, en effet, à Rome une famille Ælia, dont il est fait mention plusieurs fois dans l'histoire.

Ergo nec clypeo juvenis. Énéid., l. ix, v. 806.

Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε. Iliad., l. xiii, v. 131. Klotz a rassemblé une nuée de vers semblables dans son édition de Tyrtée. (*Altemburg*, 1767, in-8°, p. 59.)

Hæret pede pes. Énéid., l. x, v. 361.

Οὐδ' εἴ μοι δέκα μὲν γλῶσσαι. Iliad., l. ii, v. 489.

Hostius. Properce nous apprend qu'il fut l'aïeul de son amante Cynthée, surnommée Hostii.

Non si mihi linguæ centum. Énéid., l. vi, v. 625. On trouve des vers semblables, ou à peu près, dans Claudien. (*Cons. Prob. et Olyb.*), et dans Perse (*Sat.* v, v. 1).

Ὡς δ' ὅτε τις στατὸς ἵππος. Iliad., l. vi, v. 506.

Qualis ubi abruptis. Énéid., l. xi, v. 492.

Chap. IV. *Nec Teucris addita Juno.* Énéid., l. vi, v. 90.

Mane salutantum. Géorg., l. ii, v. 462.

Levi fluit agmine Tibris. Énéid., l. ii, v. 782.

Crepitantibus urere flammis. Énéid., l. vii, v. 74.

Nec res ulla magis. De nat. rer., l. vi, v. 153.

Tum ferreus hostis. Énéid., l. xi, v. 601.

Ἔφριξεν δὲ μάχη. Iliad., l. xiii, v. 339.

Splendet tremulo. Énéid., l. vii, v. 9.

Præterea solis radiis. De nat. rer., l. vi, v. 874.

Hic candida populus antro. Églog. ix, v. 41.

In Bruto. C. 57.

Transmittunt cursu campos. Énéid., l. iv, v. 154.

Et circumvolitant equites. De nat. rer., l. ii, v. 325.

Sed et Pestanus Vibonensis. Ce passage s'est trouvé tellement mutilé dans les manuscrits, que les mots *Pestanus Vibonensis* avaient été pris pour des noms d'auteurs, et portés comme tels dans l'index de l'édition de H. Estienne. Pontanus a le premier rétabli cet endroit avec beaucoup de bonheur et de justesse, d'après un passage des lettres de Cicéron à Atticus (l. xvi, ep. 6); passage sur lequel l'abbé Mongault prouve très-bien, par des exemples tirés de Virgile et de Catulle, que l'expression *pedibus æquis* est une tournure hellénique qui signifie *voiles disposées pour un vent favorable.* Si, au lieu de *pedibus æquis*, que lisent Grævius et Saumaise, on voulait lire, conformément à un autre texte de Cicéron et à celui des manuscrits de notre auteur, *pedibus equis*, il faudrait traduire : à *pied*, ou, *par terre.* — On sait que *Pestum* était une ville de Lucanie, qui donnait son nom à un golfe qui porte aujourd'hui le nom de Salerne. Vibo était une ville du pays des Bruttiens, qui fut aussi appelée *Hipponium* ou *Hippo*, et *Valentia* (*Plin.*, l. iii, c. 5); c'est aujourd'hui *Monte-Leone*, dans la Calabre.

Quam tota cohors imitata. Énéid., l. xi, v. 500.

Tum durare solum. Églog. vi, v. 35.

Diffugere inde loci. De nat. rer., l. v, v. 438.

Pastorem, Tityre, pingues. Églog. vi, v. 4.

Projectaque saxa Pachyni. Énéid., l. iii, v. 699.

Projecto dum pede lævo. Énéid., l. x, v. 588.

Sisenna. — (L. Cornélius) écrivit l'histoire romaine depuis la prise de Rome par les Gaulois, jusqu'aux guerres de Sylla. Il fut l'ami de Pomponius Atticus; et Cicéron le met au-dessus de tous les historiens qui l'avaient précédé (*de Leg.*, l. i), quoiqu'il eût le défaut de se servir de termes inusités. On avait tant d'estime pour son ouvrage, que Varron intitula *Sisenna* son traité sur l'histoire. Velléius Paterculus (l. ii, c. 9) dit qu'il était encore jeune du temps de la guerre de Marius contre Jugurtha, c'est-à-dire l'an de Rome 625, ou 129 ans avant J. C. Il traduisit du grec en latin les fables milésiennes d'Aristide. Il avait aussi écrit un commentaire de Plaute. On trouve les fragments de cet auteur dans les *Fragmenta historicorum* de Fulvius Ursinus (*Antuerpiæ*, 1595, in-8°, p. 54).

Quamlibet immani. De nat. rer., l. iii, v. 1000.

Et tempestivam silvis. Géorg., l. i, v. 256.

A Catone. De re rustica, 31.

Dependent lychni. Énéid., l. i, v. 730.

Quin etiam nocturna. De nat. rer., l. v, v. 295.

Porro chænopodas. J'ai cherché un sens raisonnable à ces deux vers, en les rétablissant conformément à l'édition des fragments de Lucile, donnée par Douza.

Nec lucidus æthra. Énéid., l. iii, v. 585.

Ilius. Les fragments de ce poëte ont été recueillis dans les *Fragment. veter. tragicorum lat.* de P. Scriverius. (*Lugd. Batav.*, 1720, in-8°), et dans le *Corpus poetarum* de Maittaire (vol. ii, p. 1543).

In Theutrante. La race ou la famille de Theutras : Theutras fut un roi de Mysie, qui eut cinquante filles qu'Hercule rendit mères.

Dædala Circe. Énéid., l. vii, v. 282.

Dædala tellus. De nat. rer., l. i, v. 7 et 229.

Reboant silvæque. Géorg., l. iii, v. 223.

Nec cithara reboant. De nat. rer., l. ii, v. 28.

Acotia. Quelques éditions portent *acacia* (ἀκακία), simplicité, innocence; H. Estienne, *asotian.*

Osci. Peuples d'Italie, qui habitaient une contrée située entre la Campanie et le pays des Volsques. Ils étaient renommés pour leurs bons mots et leurs saillies; aussi

l'on a dit que le mot *obscenum* est un dérivé de leur nom; *quasi oscenum*.

Silvestres uri assidue. Géorg., l. II, v. 374.

Camuris hirtæ. Géorg., l. III, v. 55. Le mot analogue se trouve en grec, καμπή, courbure.

CHAP. V. *Gradivus*. Épithète de Mars (*Æneid.*, l. III, v. 35); c'est-à-dire, *qui graditur*, le dieu des conquêtes; ou bien du grec κραδαίνειν (brandir, lancer le javelot). Ce surnom était donné à Mars en temps de guerre.

Mulciber. Énéid., l. VIII, v. 724.

Egnatius. Aurélius Victor, qui cite cet écrivain, lui donne le surnom de *Eneus Verratius* ou *Verinus* (p. 36, *édition de Pitiscus*).

Hædique petulci. Géorg., l. IV, v. 10.

Præterea teneri tremulis. De nat. rer., l. II, v. 367.

Et liquidi simul ignis. Églog. VI, v. 33.

Hæc etiam fit uti de causa. De nat. rer., l. VI, v. 204.

Tristesque lupini. Géorg., l. I, v. 75.

Ennius in libro Sabinarum quarto. Pontanus lit *Satyrarum* au lieu de *Sabinarum*, et il embrasse en cela l'opinion de Colonne, éditeur d'Ennius, qui en apporte trois raisons : 1° qu'on ne trouve nulle part l'indication d'aucun ouvrage d'Ennius qui porte le titre, *des Sabins;* 2° qu'il est évident, par les fragments qui nous restent, qu'Ennius a déjà une fois traité le sujet des Sabines dans ses annales; 2° qu'on n'entrevoit aucun rapport possible entre le vers cité et le sujet de l'enlèvement des Sabines. Au reste, Colonne pense que les expressions, *triste* et *mœstum* doivent s'entendre de l'effet que produisent sur les yeux, par leur acrimonie, le sénevé et l'oignon.

Auritos lepores. Géorg., l. I, v. 308.

Vidit turicremis. Énéid., l. IV, v. 453.

Nam sæpe ante Deum. De nat. rer., l. II, v. 352.

Quam pius arquitenens. Énéid., l. III, v. 75. D'autres textes portent *arcitenens*.

Silvicolæ Fauni. Énéid., l. X, v. 551.

Despiciens mare velivolum. Énéid., l. I, v. 228.

Livius.—(Andronicus), Grec natif de Tarente, et affranchi de M. Livius Salinator, est le père de la poésie dramatique chez les Latins. *Nil in poetis supra Livium Andronicum*, dit Quintilien (*Institut. orator.*, l. X, c. 2). Il traduisit du grec dix-neuf pièces de théâtre, dont il ne nous reste guère que les titres, et quelques lambeaux de vers qu'on trouve dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il jouait lui-même ses pièces (*Liv.*, l. VII, c. 2). Servius (*ad Æneid. edit. Burman.*, l. I, v. 96.) dit qu'Andronicus traduisit ou imita l'Odyssée d'Homère. Un ancien commentateur d'Horace nous apprend qu'il composa aussi des vers lyriques (*édit. Jacob. Cruquii*, 1611, in-4°, p. 623). Festus et Priscien citent du même quelques vers d'un poëme historique sur les exploits des Romains, lequel comprenait au moins trente-cinq livres.

Vitisator. Énéid., l. VII, v. 179.

Euthyia. L'édition de Cologne porte *Euchia*, (prière) On sait que Sémélé demanda à Jupiter de le voir dans sa gloire, prière dont l'exaucement lui devint funeste.

Almaque curru noctivago. Énéid., l. X, v. 215.

Tu nubigenas, invicte. Énéid., l. VIII, v. 293.

Caprigenumque pecus. Énéid., l. III, v. 221.

Volatile ferrum. Énéid., l. VIII, v. 694.

Gentem togatam. Énéid., l. I, v. 282.

Ephebus. H. Estienne avait corrigé *Ephœsus*, et un autre éditeur après lui, *Ephesus*.

CHAP. VI. *Supposita de matre*. Énéid., l. VII, v. 283.

Tepidaque recentem cæde locum. Énéid., l. IX, v. 455.

Hæc ait, et socii. Énéid., l. X, v. 444.

Et cæso sparserunt sanguine. Énéid., l. XI, v. 82.

Vota deum primo victor. Énéid., l. XI, v. 4.

Et me consortem nati. Énéid., l. X, v. 906.

Illa viam celerans. Énéid., l. V, v. 609.

Hic alii spolia occisis. Énéid., l. II, v. 193.

Corpore tela modo. Énéid., l. V, v. 438.

Senior leto canentia. Énéid., l. X, v. 418.

Exesæque arboris antro. Géorg., l. IV, v. 44.

Frontem obscœnam rugis arat. Énéid., l. VII, v. 417.

Ter secum ærato circumfert. Énéid., l. X, v. 887.

Vir gregis. Églog. VII, v. 7.

Aquæ mons. Énéid., l. I, v. 105.

Telorum seges. Énéid., l. III, v. 45.

Ferreus imber. Énéid., l. XII, v. 284.

Λάϊνον ἕσσο χιτῶνα. Iliad., l. III, v. 57. *Que tu fusses revêtu d'une tunique de pierre*, c'est-à-dire, *que tu fusses dans le tombeau*.

Dona laboratæ Cereris. Énéid., l. VIII, v. 181.

Oculisque aut pectore. Énéid., l. IV, v. 530.

Vocisque offensa resultat imago. Géorg., l. IV, v. 50.

Pacemque per aras. Énéid., l. IV, v. 56.

Paulatim abolere Sychæum. Énéid., l. I, v. 720.

Oraque corticibus sumunt. Géorg., l. II, v. 382.

Discolor unde auri. Énéid., l. VI, v. 204.

Simili frondescit virga. Énéid., l. VI, v. 144.

Nigri cum lacte veneni. Énéid., l. IV, v. 514.

Haud aliter justæ. Énéid., l. X, v. 716.

Interea reges, ingenti mole. Énéid., l. XII, v. 161.

Οἱ δὲ δύω σκόπελοι. Odyss., l. XII, v. 73.

Protinus Orsilochum. Énéid., l. XI, v. 690.

Juturnam fateor misero. Énéid., l. XII, v. 813.

Urbem quam statuo. Énéid., l. XII, v. 573.

Tu modo quos in spem. Géorg., l. III, v. 73.

Nam neque Parnassi. Églog. X, v. 11.

Quæ vobis, quæ digna. Énéid., l. IX, v. 252.

Vidistis quo Turnus equo. Énéid., l. IX, v. 252.

Si te nulla movet tantarum. Énéid., l. VI, v. 406.

Ut sceptrum hoc (dextra. Énéid., l. XII, v. 206.

Ut bello egregias. Énéid., l. VIII, v. 290.

Quos ego... Sed motos. Énéid., l. I, v. 135.

Ἀλλ' ἐμοὶ μὲν οὐ βούλομαι. *Pro corona*, in pp.

Pro Juppiter ibit. Énéid., l. IV, v. 590.

O patria, o rapti. Énéid., l. V, v. 632.

Ferte citi ferrum. Énéid., l. IX, v. 37.

Mene igitur socium. Énéid., l. IX, v. 199.

Mentitaque tela. Énéid., l. II, v. 422.

Ferrum armare veneno. Énéid., l. IX, v. 773.

Cultusque feros mollire colendo. Géorg., l. II, v. 36. Cet hémistiche se lit aujourd'hui : *Fructusque feros mollite colendo*.

Exuerint silvestrem animum. Géorg., l. II, v. 51.

Virgineumque alte bibit. Énéid., l. XI. v. 804.

Αἰλαιομένη χρόοςἄσαι. Iliad., l. XI, v. 573.

Pomaque degenerant. Géorg., l. II, v. 59.

Glacie cursus frenaret aquarum. Géorg., l. IV, v. 136.

Mixtaque ridenti colocasia. Églog. IV, v. 20.

Est mollis flamma medullas. Énéid., l. IV, v. 66.

Duro sub robore vivit. Énéid., l. V, v. 682.

Sævitque canum latratus. Énéid., l. V, v. 257.

Cælataque amnem fundens. Énéid., l. VII, v. 792.

Affixæ venis, animasque. Géorg., l. IV, v. 238.

Quirites. Géorg., l. IV, v. 201.

CHAP. VII. *Candida succinctam*. Églog. VI, v. 76. Ce chapitre est à peu près copié dans Aulu-Gelle (l. II, c. 6).

Quis aut Eurysthea durum. Géorg., l. III, v. 4.

Per tunicam squalentem auro. Énéid., l. X, v. 314 (Cf. *Ibid.*, l. XII, v. 87, et Géorg., l. IV, v. 91.)

Tullius in quarto in Verrem. C. 55.

Τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην. Iliad., l. V, v. 366.

Ἔνθ' οὐκ ἂν βρίζοντα ἴδοις. Iliad., l. IV, v. 223.

Inamabilem. Géorg., l. IV, v. 479; et Én., l. VI, v. 438.

Illaudatus, ita defenditur. Bayle ne se rend point aux raisons alléguées par Aulu-Gelle et Macrobe, pour défendre l'épithète *illaudatus;* et, après de longues discussions, il finit par conclure en ces termes : « Je ne trouverais pas un fort grand inconvénient à supposer que cet « endroit de Virgile est un de ces vers où la nécessité des « syllabes brèves et longues engage les poëtes à se servir « de paroles inutiles, ou même préjudiciables au sens. » (*Dictionnaire historique* et *critique*, article BUSIRIS, t. II, p. 214, édit. de 1740). Clarke (*ad Iliad.*, l. II, v. 269) a répondu aux objections de Bayle, et surtout à la dernière, en faisant observer combien il eût été facile à Virgile, sans troubler son vers, d'employer les épithètes très-usitées *execrandus* ou *detestandus*.

Quem pellis ahenis. Énéid., l. II, v. 770.

Jamque adeo rutilum. Énéid., l. II, v. 487. (Cf. *Georg.*, l. IV, v. 93; et *Æneid.*, l. XI, v. 754.)

CHAP. VIII. *Ipse Quirinali lituo.* Énéid., l. VII, v. 187. Le *lituus* est appelé Quirinal, parce que Romulus, surnommé *Quirinus*, le conféra aux augures pour marque de leur dignité. Voir sur le *lituus* considéré comme instrument de musique, l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon (t. II). Voir aussi Aulu-Gelle (l. V, c. 8), que Macrobe a presque copié dans cette dissertation sur *tuba* et *lituus*.

Victorem Buten immani. Énéid., l. V, v. 372.

In medium geminos immani. Énéid., l. V, v. 401.

Domus sanie dapibusque. Énéid., l. III, v. 618.

Αἴγξε βιός. Iliad., l. IV, v. 125.

Et lituo pugnas. Énéid., l. VI, v. 167.

Maturate fugam. Énéid., l. I, v. 141. Voir Aulu-Gelle (l. X, c. 11), où l'on trouve la même discussion sur les mots *mature* et *præcox*, presque dans les mêmes termes que dans Macrobe.

Frigidus agricolas si quando. Géorg., l. I, v. 259.

Nomos. Comme cette pièce d'Afranius ne se trouve citée nulle part ailleurs, on a proposé diverses leçons sur ce titre, telles que : *nomus*, nom d'une certaine division territoriale, et *nomen* (nom).

Vestibulum ante ipsum. Énéid., l. VI, v. 273. Voir Aulu-Gelle (l. XVI, c. 5). Ovide (*in Fast.*) donne au mot vestibule une tout autre étymologie que Macrobe :

Hinc quoque vestibulum dici reor, in deprecando
Dicimus, o Vesta, quæ loca prima tenes.

Cæcilius Gallus, in libro de significatione verborum. Le livre de la signification des termes appartenant au droit civil, est donné dans les Pandectes, et par Servius (*ad Virg. Georg.*, l. I, v. 264), à C. Ælius Gallus. C'est aussi le prénom que lui donne Aulu-Gelle (l. XVI, c. 5). Quelques manuscrits d'Aulu-Gelle portent en marge Aquilius Gallus. Il fut trois fois préfet d'Égypte, sous Auguste.

CHAP. IX. *Hostiæ bidentes.* Énéid., l. V, v. 96; l. VI, v. 39; l. VII, v. 93; l. VIII, v. 544. Le chap. 6 du liv. XVI d'Aulu-Gelle est consacré en entier à l'explication du mot *bidens*.

Bestias, bimas. Aulu-Gelle dit, *hostiæ*; ce qui paraît plus exact.

Fræna Pelethronii Lapithæ. Géorg., l. III, v. 115. Voir Aulu-Gelle (l. XVIII, c. 5) sur le même sujet.

Cum jam trabibus contextus. Énéid., l. II, v. 112.

Nam fulminata abies interitum dominæ significabat. La tournure de cette phrase est étrange : la valeur du mot *dominæ* est problématique. Les éditions qui ont précédé celle de Deux-Ponts écrivent *dominæ* par un D majuscule; ce qui alors pourrait désigner Cybèle. Mais cette leçon ne jette aucun jour précis sur le sens de la phrase. Voir Servius (*ad Æneid.*, l. II, v. 31).

Pars stupet innuptæ. Énéid., l. II, v. 31.

Statuerunt in crastino Flavianum audire, quoniam Maro de augurali jure refulsit. Cette promesse ne s'effectue point; cependant elle avait été faite déjà une fois, dans le dernier chapitre du livre Ier. De là on est porté à conclure, avec les commentateurs de Macrobe, que ces discours de Flavien sur les connaissances augurales de Virgile formaient la matière de ce huitième livre des *Saturnales*, dont plusieurs auteurs ont soupçonné l'existence. (Voyez la Notice sur Macrobe, p. 6), et dont ils ont cru retrouver le fonds dans les deux derniers chapitres du livre premier du *Polycraticus* de Jean de Salisbury, qui a compilé plusieurs autres endroits de Macrobe.

LIVRE VII

CHAP. I. *Isocrates.* Amyot traduit dans Plutarque : « Il « n'est maintenant le temps de ce que je sçay faire; et de « ce quoy il est maintenant le temps, je ne le sçays pas « faire. » Sénèque a dit : « Ce que je sais, le peuple l'ignore ; « et j'ignore ce que le peuple sait. »

Agathonis convivium est. Voir les banquets de Plutarque, de Xénophon, de Platon.

Erisymachos. Plutarque écrit *Erixymaque*, et Platon, *Éreimaque*.

Charmadam. Xénophon et Plutarque écrivent *Charmides* : d'anciennes éditions de Macrobe, *Carneades*.

Alcinoi et Didonis mensa. Odyss., l. VIII, v. 62; Énéid., l. I, v. 740.

Apud Athenas Atticas Areopagitæ tacentes judicant. André Schott (*Observatt. humanarum*, l. V, c. 29, p. 241, *Hanoviæ*, 1615, in-4°) fait remarquer que Macrobe se trompe en cet endroit, en confondant le silence qu'il attribue faussement à l'Aréopage, avec l'obscurité au sein de laquelle ce tribunal tenait ses séances. Plutarque, dans lequel cette discussion (comme la meilleure partie de tout ce septième livre) est puisée, parle du silence d'Oreste. Le fils de Clytemnestre, après avoir tué sa mère, étant venu à Athènes pendant la fête appelée *Anthesteria*, Démophon, alors roi d'Athènes, voulant éviter que personne fût souillé en mangeant avec lui, et ne voulant cependant pas le lui faire sentir, imagina de servir chacun des convives à part; ce qui les mit dans l'impossibilité de converser ensemble. Voir Suidas au mot χόες.

Νηπενθές τ', ἄχολόν τε. Odyss., l. IV, v. 221. Voyez sur ce vers les observations de Clarke et d'Ernesti.

Οἷον καὶ τόδ' ἔρεξε. Odyss., l. IV, v. 271.

Quod superest, læti bene gestis. Énéid., l. IX, v. 157.

Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον. Iliad., l. II, v. 381.

CHAP. II. Ὡς ἡδύ τοι σωθέντα. *Andromed. fragment. édit. Boèck.*, p. 421, t. III. Amyot traduit, dans Plutarque :

Combien en soi a de suavité
Le souvenir d'un danger évité!

Forsan et hæc olim. Énéid., l. I, v. 203.

Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη. Odyss., l. III, v. 247.

Sed singula lætus. Énéid., l. VIII, v. 311.

CHAP. III. *Quando bracchio te emungebas.* Nous disons en français, *se moucher à la manche*.

Natu nobilis. L'édit. de Cologne, porte *natu Lybius*.

Foratas habere aures. Cicéron voulait encore par là faire à Octave un reproche de mollesse. L'usage de percer les oreilles était commun à tous les peuples de l'Orient. Pétrone l'attribue aux Arabes : *Pertunde aures, ut imitemus Arabibus;* Juvénal, aux habitants des rives de l'Euphrate (*Satir.* I); Xénophon (*Anabas.*, l. III) aux Lydiens. Un ancien interprète de Juvénal prétend que c'était le signe des affranchis qui avaient obtenu la liberté pour prix de la débauche. Apulée, au contraire, dans son traité de la doctrine de Platon, dit que c'était le signe des jeunes gens d'une haute naissance. (Cf. *Barth. ad Claudian.* VI *consul. Honor.* v. 528).

Duobus sellis sedere. Macrobe a déjà rapporté ce même trait au chapitre 3e du livre II des *Saturnales*.

Consules diales habemus. Ce même trait a été rapporté dans la bouche de Servius, au chapitre 2e du livre II; mais il y est attribué à Marcus Otacilius Pitholaüs.

Nox me comprehendit. Ce trait a été rapporté dans la bouche de Symmaque, au chapitre 3e du livre II.

Socraticam depressionem. Aristénète (l. I, ép. 18) nous apprend que ces sortes de nez passaient pour gracieux, et qu'un nez crochu était dit nez royal. Justin (l. XXXIX) ajoute que les Perses, par vénération pour la mémoire de Cyrus, qui avait le nez crochu, faisaient grande estime de cette forme de nez qu'on appelait *grypos*. Bongars, éditeur de Justin, a fait des notes sur ce sujet. (Cf. *Plat., Politicor.*, l. V; *et Plut. in præcept. Politicor.*).

Antigonus. C'est probablement le premier Antigone, l'un des lieutenants d'Alexandre, et qu'on disait fils naturel de Philippe. C'est celui-ci qu'on peut le plus vraisemblablement rapprocher de Théocrite de Chios, qu'on croit antérieur à Aristote.

Theocritum Chium.— Orateur et sophiste, écrivit aussi des épîtres et une histoire de Libye, selon Suidas et Strabon (l. XIV). C'est apparemment le même qui est cité par Fulgence (*Mythol.*, l. I). Il composa une épigramme contre Aristote (*Diog. Laert. in Aristot.*), mais rien ne prouve que cet Aristote soit le philosophe de Stagyre. Il existe une épigramme pleine de fiel, sous le nom de Théocrite de Chios, dans les *Analecta* de Brunck (t. I, p. 117, *édit. Lips.*).

Antisthenem cynicum. Il était d'Athènes, où il enseigna d'abord la rhétorique. Il devint ensuite le chef de l'école des cyniques. Il soutenait l'unité de Dieu, et approuvait le suicide. Il nous reste quelques-unes de ses lettres (Cf. *Cic., de Orat.*, l. III, c. 35; *Diog. Laert.*, l. VI).

A Lycurgo est institutum. Plutarque (*Sympos.*, l. II, *Quæst.*, et *in vit. Lycurg.*).

Apuleius. L'ouvrage d'Apulée, dont il est question ici, est perdu. Jean de Salisbury, qui transcrit ce passage (*Polycraticus*, l. VIII, c. 10), ajoute au texte, *cum Frontone*.

Chap. IV. Καθεκτική, et κατασετική. Marsiglio Cagnato (*Variarum observation.*, l. II, c. 10) assure avoir vu des manuscrits où ces mots étaient restés en blanc, ce qui a donné lieu de croire qu'ils auront été maladroitement rétablis par des copistes ignorants (Cf. *Leopard.*, *Emendat.*, l. VIII, c. 9). Zeune propose de lire καθελκτική, *vis attractrix*, au lieu de καθεκτική, *vis retentrix*.

Ideo omnes dexteræ partes validiores sunt. L'auteur oublie que l'exemple des gauchers, chez lesquels le foie ni la rate ne sont déplacés, répond directement à son argument. Au reste, je n'essayerai pas de relever les erreurs et les inexactitudes physiologiques qui peuvent se rencontrer dans ce chapitre et dans les suivants; on trouve aujourd'hui dans tous les ouvrages de physiologie les notions les plus exactes et les plus complètes à cet égard. On peut voir, dans les *Nouveaux éléments de physiologie* de M. Richerand, l'article de la digestion, (t. I, p. 140-258, 5e édit., 1811, 2 vol. in-8o).

Chap. V. *Eupolis.* Poëte comique et satirique d'Athènes, florissait, selon Saxius, vers la LXXXVe olympiade (435 ans avant J. C.). Les auteurs varient sur le genre et les circonstances de sa mort. Ses pièces furent au nombre de dix-sept, selon Suidas. Il nous reste des fragments de lui dans Stobée, dans l'Onomasticon de Pollux, et dans le scoliaste d'Aristophane.

Βοσκόμεθ' ὕλης ἀπὸ παντοδαπῆς. Notre traduction est copiée du Plutarque d'Amyot (l. IV, quest. 1), où le sujet dont il s'agit dans ce chapitre se trouve traité.

Πεύκη. C'est ou le *picea* ou le pin laryx.

Ῥάμνον. L'aubépine, ou épine blanche.

Κισσὸν. *Cisthe*, arbrisseau. Ordre vingtième de la classe des dicotylédones polypétales à étamines hypogynes (système de Jussieu).

Θύμβραν. *Sarriette, saureia hortensis.* L.

Homero teste. Iliad., l. I, 50.

Empedocles. Traduction d'Amyot, dans Plutarque (l. IV, quest. I).

Hippocratis. — *Sur la nature de l'homme* (*sect.* III, p. 4, *édit. de Poes.*) Le texte commun diffère légèrement de celui qui est cité par Macrobe.

Euphorbium. Résine obtenue par incision de l'*euphorbia officinarum* et de l'*euphorbia antiquorum* L. Elle a reçu son nom d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Mauritanie, qui le premier en introduisit l'usage dans son art. Cette substance est un puissant drastique, et un sternutatoire d'une grande activité.

Chap. VI. *Vinum natura frigidum.* Cette question est traitée dans Plutarque (*Symp.* l. III, quest. 5).

Ψυχρὸν δ' ἕλε χαλκὸν ὀδοῦσιν. Iliad., l. V, v. 75.

Aconitum. Plante vénéneuse de la famille des *renonculacées*. Le mot *aconit* s'emploie quelquefois en latin, surtout en poésie, pour exprimer du poison en général. Zeune pense qu'il veut dire ici de la ciguë, parce que c'est le terme employé par Plutarque, que Macrobe met à contribution en cet endroit, et parce que Platon, dans son Phédon, lui attribue la même propriété qui est attribuée ici à l'aconit. (Cf. *Hieronym. Mercurialis Var. lection.*, p. 147.)

Mulieres raro in ebrietatem cadere. Cette question est traitée dans Plutarque (*Symp.*, l. III, quest. 3.)

Chap. VII. *Feminis frigidior ne sit natura quam viris.* Cette question est traitée dans Plutarque (*Symp.*, l. III, quest. 4.)

Cur mustum non inebriet. Cette question est traitée par Plutarque (*Symp.*, l. III, quest. 7).

Homerus. Odyss., l. XX, v. 69. L'édition de Cologne porte le vers 349 du deuxième livre de l'Odyssée.

Chap. VIII. *Insicium.* Ce mot peut signifier, comme l'indique assez son étymologie, toute espèce de viande hachée menu et renfermée dans une peau, comme saucisson, boudin, andouille, etc. Voyez sur ce mot Lindenbrog (*ad Donat. comment. in Terent.*, *Eunuch.*, *act.* II, *sc.* 2, v. 26), et Casaubon (*ad Athen.*, p. 551). Du reste, c'est plutôt par la mutation d'une lettre (l'*e* en *i*) que par son retranchement, comme le dit Macrobe, que le mot a été formé. On écrit aussi *insilium*, *isitium* et *esitium*.

Chap. X. Πολιοκροτάφους. Iliad., l. VIII, v. 518.

Chap. XI. *Cur iis quos pudet.* Voyez Aulu-Gelle (l. XIX, c. 6), où la même question se trouve traitée.

Chap. XII. *Hesiodus* (*in Op. et Diebus*, v. 366). La question dont il s'agit en cet endroit se trouve traitée dans Plutarque (*Sympos.* l. VII, quest. 3).

Cur qui esuriens biberit. Cette question se trouve traitée dans Plutarque (*Sympos.*, l. VI, quest. 3).

Globis nubium. On lit aussi *globis nivium*.

Minus in potu, noxiu est. Une autre leçon porte *non minus*... mais ce sens paraît moins concordant avec la réponse. Le premier est appuyé d'ailleurs de l'autorité d'Aulu-Gelle (l. XIX, c. 5), que Macrobe compile en cet endroit. C'était un usage chez les Romains, de conserver pour boire en été de l'eau de neige, ou dans laquelle on avait fait fondre de la neige. Voir Martial (l. XIV, epigr. 117; et l. V, épigr. 64), et Sénèque (ep. 78). Meursius atteste que cet usage existait encore de son temps dans Rome moderne.

Αἴθοπα. Iliad., l. I, v. 462. Voyez Aulu-Gelle (l. XVII, c. 8). Ernesti (*ad Homer.*) prouve au contraire que l'épi-

thète qu'Homère donne au vin, dans le vers cité, doit s'appliquer à sa couleur.

Acetum nunquam gelu stringitur. Cette assertion n'est pas exacte.

Herodotus... mare Bosporicum quod et Cimmerium appellat (c. 28, édit. Wesseling). Le Bosphore Cimmérien, ainsi nommé des *Cimmerii*, peuples qui habitaient sur ses bords, joignait le Palus-Méotide au Pont-Euxin. C'est aujourd'hui le détroit de Khaffa. Hérodote, avec cette exactitude que chaque jour constate davantage, a voulu le distinguer du Bosphore de Thrace, aujourd'hui détroit de Constantinople, qui joint le Pont-Euxin à la Propontide. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur la congélation des eaux marines. Mais il n'est pas inutile de remarquer que le patriarche Nicéphore assure (*Breviarium Historicum*) qu'en l'année 753 le Pont-Euxin fut couvert, dans l'étendue de cent milles depuis le rivage, d'une croûte de glace qui avait trente coudées d'épaisseur.

Sallustius. Isidore (*Fragment.*, l. XIII, c. 16) dit la même chose.

Chap. XIII. *Cur jejuni magis sitiant quam esuriant.* Voir Plutarque (*Sympos.*, l. VI, quest. 1).

Cur sibi communis assensus annulum in digito qui minimo vicinus est. Cette question est traitée dans Aulu-Gelle (l. X, c. 10).

Senarium numerum digitus iste demonstrat. Voir la note du liv. Ier, chap. Ier des Saturnales, qui traite de l'arithmétique digitale.

Præter hunc vestitum... nihil me in omni censu aliud habere. Il faut se rappeler qu'Horus était de la secte des philosophes cyniques.

Cur magis dulcis quam salsa aqua idonea sit sordibus abluendis? Voir Plutarque (*Sympos.*, l. I, quest. 9).

Ἀμφίπολοι, στῆθ' οὕτω. Odyss., l. VI, v. 218 et 226.

Chap. XIV. *Cur in aqua simulacra majora veris videntur?* La première des opinions rapportées ci-après fut celle d'Épicure, d'Aristote, et de l'école péripatéticienne; la seconde, adoptée par Empédocle et par les stoïciens, a été développée par Platon dans le *Timée*. On trouvera la théorie exacte de la vision dans les *Éléments de physiologie* de M. Richerand (c. 7, § CXIX, t. II, p. 22 et suiv.)

Bulvas. L'exemplaire de Pontanus portait en marge *vulvas*.

Chap. XV. *Recte scriptum sit a Platone.* Voir le Timée de Platon et Aulu-Gelle (ch. XVII, c. II). Gallien (*de dogm. Hippocrat. et Plat.* l. VIII) s'efforce de justifier Platon d'avoir embrassé ce système erroné concernant les voies que suivent les aliments. Hippocrate s'était prononcé contre d'une manière très-formelle.

Erasistratus. Ce médecin grec naquit dans l'île de Céos, et non dans celle de Cos, comme le dit Étienne de Byzance, trompé sans doute par la ressemblance des noms. Pline nous apprend que sa mère était fille d'Aristote. Après avoir pris des leçons de Chrysippe de Cnide, de Métrodore et de Théophraste, il vécut quelque temps à la cour de Séleucus Nicanor, roi de Syrie, où il s'acquit une grande réputation par la sagacité avec laquelle il devina que l'amour d'Antiochus, fils du roi, pour sa belle-mère Stratonice, était la cause de la maladie du jeune prince; trait qui a exercé les peintres et les poëtes dramatiques. Il paraît que, dans sa vieillesse, Érasistrate renonça à la pratique de la médecine, et vécut à Alexandrie, où il s'occupa entièrement de théorie, et surtout d'anatomie. On dit qu'il fut le premier qui disséqua des cadavres humains; mais il paraît que c'est à tort qu'on lui a imputé d'avoir porté l'instrument anatomique sur le corps des criminels vivants. Il était de la secte dogmatique, et fut le chef d'une école longtemps célèbre, qui fleurit principalement à Smyrne, et dont les nombreux disciples, sous le nom d'érasistratéens, se succédèrent jusqu'au temps de Gallien. Érasistrate mourut vers l'an 257 avant J. C. Il avait écrit sur un grand nombre de sujets. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu, à l'exception de quelques fragments conservés par Gallien et Cœlius. Voir l'*Histoire de la médecine* de Kurt Sprenghel, trad. en fran. par M. Jourdan (t. I).

Ἡ κάτω κοιλία. C'est le duodenum, première partie de l'intestin grêle.

Κῶλον. Seconde partie du gros intestin, qui, après s'être élevé vers le foie, se porte de droite à gauche vers la rate, en forme d'arc situé sur l'estomac, et attaché d'une manière lâche par un repli transversal du péritoine, que l'on nomme méso-colon, se rend ensuite à la fosse iliaque gauche, où il forme deux flexuosités avant de s'enfoncer dans le bassin. Vossius pense qu'il faut écrire κόλον par un ο, parce qu'il prétend que ce n'est point ici le mot κῶλον, membre; mais la contraction de κοῖλον, creux : et en effet, quelques éditions d'Aulu-Gelle portent κοῖλον.

Quod Alcæus poeta dixit. Voir Athénée, l. X, c. 8, et l. I, c. 19, où l'on remarquera que les anciens Grecs avaient été invités par un oracle d'Apollon à boire largement pendant la canicule.

Euripides. Voir les fragments incertains (CXXV, édit. Beck. p. 489).

Chap. XVI. *Ovumne prius fuerit an gallina.* Voir Plutarque (*Sympos.*, l. III, quest. 10). On trouve quelque part le vieux couplet suivant :

Sans œuf on n'a point de poule,
Et sans poule on n'a point d'œuf.
L'œuf est le fils de la poule,
La poule est fille de l'œuf.
Pour avoir la première poule,
Ou pour avoir le premier œuf,
Fit-on l'œuf avant la poule?
Fit-on la poule avant l'œuf?

An ovum ex gallina cœperit... Il y a ici une lacune; mais il paraît qu'elle ne porte que sur quelques phrases de pure liaison.

Lunare lumen effecit. Voir Plutarque (*Sympos.*, l. III, quest. 10).

Vitro solvendo. Pontanus dit qu'un manuscrit, au lieu de *vitro solvendo*, paraissait offrir *intro;* mais cette leçon serait contredite par le texte de Plutarque, que Macrobe a presque traduit en cet endroit.

Διὰ λαμπρόν. D'après une leçon proposée par Hadr. Junius (*Animadvers.*, l. IV, c. 23), il faudrait lire Διὰ κυνέων, et traduire : « par la constellation de la canicule. »

Alcman. Poëte grec, né à Sardes vers l'an 760 avant J. C., composa divers ouvrages de poésie, en dialecte dorique. Son nom même, Alcman, qui serait Alcmæon dans la langue commune, est entièrement dorien. On trouve des fragments de ce poëte dans Athénée et dans Plutarque. Ils ont été réunis par H. Estienne, dans son recueil des lyriques grecs (1560, in 16), et publiés à part, sous ce titre : *Fragmenta Alcmanis lyrici, colligit et recensuit Frid. Theoph. Welckerius* (Giessen, 1815, in-4°). Enfin ils ont été traduits dans les *Soirées littéraires* de Coupé (t. VII, p. 55). Alcman avait aussi composé une pièce de théâtre intitulée *les Plongeuses*.

Homerus. Odyss., l. XIII, v. 19; et Iliad., l. II, v. 579.

Lunari repugnat humori. Outre les raisons que j'ai alléguées dans la Notice sur Macrobe, et dans la note finale du 9e chapitre du livre VIe, pour prouver que les Saturnales ne nous étaient point parvenues complètes, cela devient encore plus évident par la manière brusque dont l'ouvrage se termine.

VARRON.

NOTICE

SUR

LE TRAITÉ DE LA LANGUE LATINE.

M. Terentius Varron (1) publia un ouvrage particulier sur la langue latine, dont malheureusement nous ne possédons qu'une faible partie. Ce traité était composé de vingt-quatre livres, et divisé en trois parties. Les six premiers livres, ou la première section, étaient consacrés aux recherches étymologiques. Varron s'était proposé, selon ses propres expressions, d'y montrer comment les choses avaient reçu leurs dénominations dans la langue latine. Dans la première moitié de cette section, il faisait voir ce qu'on pouvait avancer pour et contre l'étymologie comme science ou système, et enfin ce qu'on pouvait en dire sans en exagérer ni en rabaisser l'importance. Avec le quatrième livre commence le grand travail qui nous reste de Varron. Ce livre et les deux suivants sont adressés à Cicéron, tandis que les premiers étaient dédiés à P. Septimius qui avait été questeur sous Varron. Dans la seconde moitié de la première partie, ou dans l'application de la science de l'étymologie, l'auteur examine l'origine des mots latins et les libertés que les poëtes se sont données dans l'emploi des mots de la langue. Les noms des lieux l'occupent principalement dans le quatrième livre; savoir : d'abord (ch. 1er — 9) les lieux mêmes, et ensuite (ch. 10 — 36) les choses qui sont dans les lieux. En parlant des lieux, il explique l'origine des noms des terres et de tous les mots qui désignent des parties de la terre, tels que chemin, sol, arpent, prairie, montagne. Il entre dans des détails sur la ville de Rome et les sept collines que ses murs renferment. Passant aux êtres qui habitent les lieux, il donne d'abord l'étymologie des noms de divinités, celle des noms des oiseaux, des poissons et des amphibies. Il vient ensuite aux noms des hommes, des bestiaux et des bêtes sauvages. Plusieurs chapitres expliquent les titres des magistrats de Rome et les mots qui expriment les rapports de la fortune. Après les êtres vivants, Varron passe aux arbres et aux plantes (chap. 21), à la fabrication de tout ce qui tient à la nourriture, au vêtement et aux armes; il parle des tables et des différentes espèces de vases qu'on y place, de la parure des femmes (ch. 29); des instruments d'agriculture (ch. 31); des édifices publics et privés (ch. 32 et 33). Il y a ensuite une lacune, après laquelle il est question des portes de Rome, et, après une seconde lacune, des lits, de l'as et de ses parties, de l'argent et des divers mots qui s'y rapportent.

Le quatrième livre traite des mots qui expriment le temps et ses divisions, et de ceux qui désignent ce qui se fait dans le temps. Les mois et les jours, et parmi les jours ceux qui sont consacrés aux dieux ou à certaines occupations des hommes, fournissent la matière des premiers chapitres (ch. 2 — 4). Les actions, ou ce qui se fait dans le temps, sont divisées en trois classes d'après les trois principales fonctions humaines, qui sont de penser, de dire et de faire. Les actions du troisième genre, ou celles qui ont lieu par le faire, s'exécutent par le moyen des cinq sens extérieurs; ce qui donne lieu d'expliquer les mots qui expriment les opérations des sens (ch. 8). Sans transition Varron passe à l'explication des mots qui se trouvent dans les tables des censeurs, et qui se rapportent aux fonctions de ces magistrats (ch. 9), et il termine par la liste de quelques mots que les Latins ont pris des Grecs, liste qu'il aurait pu étendre à l'infini.

Dans les deux livres dont nous venons d'indiquer le contenu, Varron n'avait parlé que de l'usage que les écrivains en prose font des mots; le sixième s'occupe exclusivement des poëtes. Il suit le même ordre, en parlant d'abord des lieux et ensuite des temps, et montre comment les poëtes ont changé par métaphore les significations primitives de beaucoup de mots.

Telle est la première partie de l'ouvrage de Varron, qu'il a nommée lui-même la partie étymologique. La seconde partie, ou les livres sept à douze,

(1) Voir la notice sur cet auteur, en tête du traité *De re rustica*, au volume des Agronomiques.

traitait des diverses mutations que les mots éprouvent, telles que la déclinaison, la conjugaison, la comparaison, etc.; Varron les comprend toutes sous le nom de déclinaisons. Il ne nous reste que les livres sept à neuf; encore sont-ils très-défectueux et remplis de lacunes. L'auteur n'admet que deux espèces de mots, les noms et les verbes, auxquels il rapporte toutes les autres parties du discours. Il distingue enfin deux espèces de déclinaisons, dont il appelle l'une arbitraire et l'autre naturelle ou nécessaire. Dans l'une et dans l'autre, l'analogie et l'anomalie l'occupent alternativement. Il traite dans le septième livre de l'analogie d'une manière générale; puis il rend compte de ce qu'on peut dire pour prouver qu'elle n'existe pas dans les noms. Dans le huitième livre, il raisonne dans le sens de ceux qui voient partout l'analogie. Le neuvième traite de l'analogie et de l'anomalie des verbes. Les trois livres suivants, qui complétaient la seconde partie, sont perdus, à quelques fragments près.

La troisième partie de l'ouvrage, qui traitait de la manière de réunir les mots pour en faire des propositions et des phrases, ou de la syntaxe, se composait de douze livres, et renfermait une espèce de glossaire destiné à expliquer le sens des mots. C'est peut-être celle dont la perte est le plus à regretter.

(Extrait de Schoëll, *Histoire de la littérature romaine.*)

DE LA LANGUE LATINE.

A CICÉRON.

LIVRE CINQUIÈME.

1. J'ai entrepris d'exposer en six livres l'origine des mots latins. De ces six livres, j'en ai composé trois avant celui-ci, dans lesquels je traite de l'*étymologie*. Ils sont adressés à Septimius. Le premier contient ce qu'on a dit contre; le second, ce qu'on a dit pour; le troisième, ce qu'on a dit sur cette science. Dans les livres que je vous adresse aujourd'hui, je traite de l'origine des mots latins, et, entre autres, de ceux qui sont en usage chez les poëtes.

2. Dans chaque mot il y a lieu de considérer, 1° la chose d'où ce mot a tiré son origine; 2° la chose qu'il sert à désigner. Ainsi veut-on faire connaître d'où dérive le mot *pertinacia* (obstination), on fait voir qu'il dérive de *pertendere* (tendre avec force vers une chose); veut-on faire connaître la chose à laquelle ce mot a été appliqué, on fait voir l'objet de la tendance obstinée, qu'on appelle *pertinacia*, et dont le contraire est la *persévérance*, qui consiste à persister dans une chose bonne. La science qui a pour objet la raison et l'origine des mots s'appelle chez les Grecs *étymologie*; celle qui a pour objet la chose *désignée*, περὶ σημαινομένων. Je traiterai indistinctement de ces deux sciences dans cet ouvrage; mais, plus brièvement, de la seconde.

3. L'étymologie a ses obscurités, parce que l'origine des mots se perd dans la nuit des temps, ou parce que leur dérivation n'est pas toujours exacte, ou n'est pas demeurée pure, par suite de l'altération des mots; ou bien encore parce que les mots de notre langue ne sont pas tous d'origine latine; enfin, parce que beaucoup de mots ont changé de signification, comme *hostis*, par exemple, qui désignait autrefois un étranger appartenant à une autre nation, et désigne aujourd'hui ce qu'on entendait alors par *perduellis* (ennemi avec qui on est en guerre). — 4. Quand le genre ou le cas d'un mot en indiquera plus manifestement l'origine, c'est sur ce genre ou sur ce cas que j'appuierai mes inductions. Pour justifier cette manière de procéder, je citerai seulement le mot *impos* (qui n'est pas maître de): il est évident qu'on aperçoit moins dans ce nominatif l'origine de *potentia*, que dans l'accusatif *impotem*; et, à son tour, *impos* est moins obscur que *pos*, qui semble plutôt synonyme de *pons* (pont) que de *potens* (puissant, maître de). — 5. Le temps altère ou efface l'origine de beaucoup de mots. Cet homme que vous avez connu brillant de jeunesse et de beauté, vous le voyez aujourd'hui vieux et flétri par l'âge. Trois générations ont passé sur lui et l'ont rendu méconnaissable. Aussi, ce que le fleuve de l'oubli a

DE LINGUA LATINA.

AD CICERONEM.

LIBER QUINTUS.

1. Quemadmodum vocabula essent imposita rebus in lingua latina, sex libris exponere institui. De his tris ante hunc feci, quos Septumio misi: in quibus est de disciplina, quam vocant ἐτυμολογικήν. Quæ contra eam dicerentur, volumine primo: quæ pro ea, secundo: quæ de ea, tertio. In his ad te scribam, a quibus rebus vocabula imposita sint in lingua latina, et ea quæ sunt in consuetudine apud poëtas.

2. Quom uniusquojusque verbi naturæ sint duæ, a qua re et in qua re vocabulum sit impositum (itaque, a qua re sit *pertinacia* quom quæritur, ostenditur esse a pertendendo, in qua re sit impositum, dicitur quom demonstratur, in quo non debet pertendi et pertendit, pertinaciam esse; quod, in quo oporteat manere, si in eo perstet, *perseverantia* sit): priorem illam partem, ubi, quor et unde sint verba, scrutantur, Græci vocant ἐτυμολογίαν, illam alteram περὶ σημαινομένων; de quibus duabus rebus in his libris promiscue dicam, sed exilius de posteriore.

3. Quæ ideo sunt obscuriora, quod neque omnis impositio verborum extat, quod vetustas quasdam delevit; nec quæ extat, sine mendo omnis imposita; nec quæ recte est imposita, cuncta manet (multa enim verba literis commutatis sunt interpolata); neque omnis origo est nostræ linguæ e vernaculis verbis; et multa verba aliud nunc ostendunt, aliud ante significabant, ut *hostis*, nam tum eo verbo dicebant peregrinum, qui suis legibus uteretur, nunc dicunt eum, quem tum dicebant perduellem. — 4. In quo genere verborum aut casu erit illustrius unde videri possit origo, inde repetam. Ita fieri oportere apparet, quod recto casu quom dicimus *impos* obscurius est esse a potentia, quam quom dicimus *impotem*; et eo obscurius fit si dicas *pos* quam *impos*, videtur enim *pos* significare potius pontem quam potentem. — 5. Vetustas pauca non depravat, multa tollit. Quem puerum vidisti formosum, hunc vides deformem in senecta. Tertium seculum non videt eum hominem, quem vidit primum. Quare illa quæ jam majoribus nostris ademit oblivio fugitiva, secuta sedulitas Muti et Bruti retrahere nequit.

entraîné dans son cours, et dérobé aux yeux mêmes de nos ancêtres, la perspicacité de Mutius et de Brutus ne saurait le découvrir dans les ombres du passé. Je ne m'arrêterai donc pas longtemps dans de vaines investigations : je me hâterai au contraire, autant du moins que me le permettront les difficultés du chemin ; car je vais m'engager dans les détours d'une forêt ténébreuse, infréquentée, et remplie d'obstacles qui peuvent m'empêcher d'avancer. — 6. Tout change avec le temps : de là toutes ces discordances entre la signification ancienne et la signification actuelle des mots. Si l'on prend soin de constater d'abord les différentes modifications dont les mots sont susceptibles en passant par la bouche des hommes, on aura moins de peine à remonter à leur origine. L'altération des mots, comme je l'ai démontré dans les livres précédents, a huit causes principales. Elle résulte du retranchement ou de l'addition d'une ou plusieurs lettres, de leur attraction ou de leur changement, de l'allongement ou de l'abréviation des syllabes; enfin de... Comme, dans les livres précédents, j'ai démontré par des exemples assez nombreux les causes de cette altération, je me borne ici à les rappeler.

7. Je commencerai par l'origine des mots, laquelle a quatre degrés. Le premier est celui qui est à la portée de tout le monde. Qui ne voit en effet d'où viennent les mots *arenifodinæ* (sablonnière) et *viocurus* (intendant des chaussées)? Le second est celui auquel on s'élève pour étudier le vieux langage, et rechercher comment les poëtes ont formé, composé, modifié chaque mot. A ce degré appartiennent les mots suivants de Pacuvius : *rudentisibilus* (sifflement des cordages), *incurvicervicum pecus* (le troupeau à la tête courbée), *clamyde clupeat brachium* (il s'arme de sa chlamyde en guise de bouclier). — 8. Le troisième est celui où s'élève la philosophie pour découvrir l'origine des mots qui sont dans l'usage commun, tels que *oppidum* (fort), *vicus* (quartier, village), *via* (voie). Le quatrième est celui qui nous initie à la connaissance des principes des choses. Que si je ne parviens pas à l'atteindre, au défaut de science certaine je m'appuierai sur la conjecture, à l'exemple des médecins, qui quelquefois n'agissent pas autrement dans le choix des remèdes qu'ils conseillent aux malades.

9. Si je n'atteins pas ce quatrième degré, j'irai du moins au delà du degré précédent, grâce au flambeau non-seulement d'Aristophane, mais encore de Cléanthe. J'ai voulu aller plus loin que ceux qui se sont bornés à rechercher l'origine des mots créés par les poëtes; car il ne me semblait pas satisfaisant de rechercher l'origine d'un mot d'Ennius, et de négliger celle d'un mot du roi Latinus. La plupart des mots poétiques, en effet, sont plutôt faits pour mon plaisir que pour mon usage; mais les anciens sont plutôt faits pour mon usage que pour mon plaisir. Les mots que nous a légués le roi Romulus ne sont-ils pas plus véritablement miens que ceux que nous a légués le poëte Livius? — 10. Or, puisque les mots sont de trois espèces, latins, étrangers, ou oblitérés, j'exposerai la raison des premiers et la dérivation des seconds, sans m'occuper de ceux dont la trace est perdue, en vous faisant part tantôt de mes découvertes, tantôt de mes conjectures. Dans ce livre je rechercherai l'origine des noms des lieux et des accessoires; dans le livre suivant, des noms des temps,

Non, si non potuero indagare, eo ero tardior; sed velocior ideo si quivero; non mediocreis enim tenebræ in silva ubi hæc captanda; neque eo quo pervenire volumus semitæ tritæ; neque non in tramitibus quædam objecta, quæ euntem retinere possent. — 6. Quo verborum novorum ac veterum discordia omnis. In consuetudine communi quot modis literarum commutatio sit facta qui animadverterit, facilius scrutari origines patietur verborum; reperiet enim esse commutata, ut in superioribus libris ostendi, maxime propter bis quaternas causas. Literarum enim fit demptione aut additione, et propter earum adtractionem aut commutationem, item syllabarum productione aut correptione, denique......... one : quæ quoniam in superioribus libris, quojusmodi essent, exemplis satis demonstravi, hic commonendum esse modo putavi.

7. Nunc singulorum verborum origines expediam; quorum quatuor explanandi gradus. Infimus is quo etiam populus venit : quis enim non videt unde *arenifodinæ* et *viocurus?* Secundus quo grammatica escendit antiqua, quæ ostendit, quemadmodum quodque poëta finxerit verbum, confinxerit, declinarit. Hic Pacuvi *rudentisibilus*, hic *incurvicervicum pecus*, hic *clamyde clupeat brachium*. — 8. Tertius gradus quo philosophia ascendens pervenit, atque ea quæ in consuetudine communi essent aperire cœpit, ut a quo dictum esset *oppidum, vicus, via.* Quartus ubi est aditus ad initia rerum : quo si non perveniam, scientiam ad opinionem aucupabor, quod etiam in salute nostra nonnunquam facit quom ægrotamus medicus.

9. Quod si summum gradum non attigero, tamen secundum prætceribo, quod non solum ad Aristophanis lucernam sed etiam ad Cleanthis lucubravi. Volui præterire eos, qui poëtarum modo verba ut sint ficta expediunt; non enim videbatur consentaneum, quærere me in eo verbo quod finxisset Ennius causam, negligere quod ante rex Latinus finxisset; quom poëticis multis verbis magis delecter quam utar, antiquis magis utar quam delecter. An non potius mea verba illa quæ hæreditate a Romulo rege venerunt, quam quæ a poëta Livio relicta? — 10. Igitur quoniam in hæc sunt tripartita verba, quæ sunt aut nostra aut aliena aut oblivia : de nostris dicam cur sint, de alienis unde sint, de obliviis relinquam. Quorum partim quo ita invenerim partim quo ita opiner scribam. In hoc libro dicam de vocabulis locorum et quæ in his sunt; in

ainsi que des noms des choses qui se passent dans les temps; dans le troisième, de ces deux sortes de mots par rapport aux poëtes.

11. Pythagore de Samos dit que le principe de toutes choses est double; qu'ainsi, par exemple, le fini et l'infini, le bien et le mal, la vie et la mort, le jour et la nuit, sont choses corrélatives et inséparables. Ainsi l'immobilité et le mouvement sont deux états corrélatifs. Ce qui se meut ou reste immobile, c'est le corps; l'espace où se meut le corps, c'est le lieu; la durée du mouvement, c'est le temps; le mouvement, c'est l'action. Un exemple fera mieux ressortir cette quadruple division : le corps est comme le coureur; le lieu, comme le stade où il court; le temps, comme la durée de sa course; l'action, comme la course. — 12. De là vient que presque toutes les choses impliquent éternellement quatre états : point de temps sans mouvement, puisque le temps en est la mesure; point de mouvement sans un corps qui se meuve, et sans un lieu où ce corps se meuve; point de corps qui se meuve, sans action. Donc tout principe implique les quatre idées de lieu, de corps, de temps et d'action. — 13. A ces quatre idées correspondent quatre espèces de mots. Je traiterai sommairement dans ce livre de ceux qui servent à désigner les lieux et les choses que contiennent les lieux, en suivant les ramifications de leur parenté; car il en est des mots comme des arbres, qui poussent souvent leurs racines dans l'héritage voisin. Ainsi, lorsque, en parlant des lieux, je passerai du mot *ager* (champ) au mot *agrosus* (homme riche en terres), ou *agricola* (laboureur), je ne croirai pas m'écarter de mon chemin. Les affinités des mots sont très-nombreuses : ainsi *Vinalia* (fêtes où l'on faisait à Jupiter des libations de vin nouveau) conduit à *vinum* (vin); *Calabra*, nom d'une curie, à *calatio* (convocation).

14. Je commencerai par les *lieux*, et par conséquent par l'origine du mot *locus*. Le lieu (*locus*) est l'endroit où l'on peut placer (*locare*) quelque chose. Le mot *collocare* a aujourd'hui le même sens qu'autrefois, comme on le voit dans ce passage de Plaute : *J'ai une fille nubile, qui n'a point de dot, et à qui je ne puis trouver de parti* (*inlocabilis*); et dans cet autre d'Ennius : *O terre de Thrace, où j'ai élevé* (locavi) *un temple à Bacchus au milieu de la ville.* — 15. Le lieu est aussi le point où l'on s'arrête : de là le mot *locare*, qui, dans les ventes publiques, signifie *adjuger* à celui dont l'enchère n'est point couverte. De là le mot *locarium*, qui désigne le prix du gîte dans une hôtellerie ou une taverne ; de là encore *loci muliebres*, pour désigner la matrice.

16. Les lieux de la nature, suivant l'ancienne division, sont, en général, au nombre de deux, le ciel et la terre : lesquels se subdivisent en une infinité d'autres. On appelle *cieux* les lieux supérieurs, le séjour des dieux; et *terres* les lieux inférieurs, le séjour des hommes. Comme l'Asie, le ciel se prend dans deux acceptions. En effet, l'Asie désigne en général la contrée, qui n'est pas l'Europe, et qui comprend la Syrie; on entend aussi sous ce nom une partie de l'Asie, qu'on appelle Asie mineure, et dans laquelle se trouve l'Ionie et notre province. — 17. De même le nom de *ciel* désigne et cette partie élevée où sont les étoiles, et ce vaste espace que Pacuvius décrit dans le passage suivant : *Vois cette sphère immense, au centre de laquelle*

secundo de temporum et quæ in his fiunt; in tertio de utraque re a poëtis comprehensa.

11. Pythagoras Samius ait omnium rerum initia esse bina, ut finitum et infinitum, bonum et malum, vitam et mortem, diem et noctem. Quare item duo, status et motus : quod stat aut agitatur, corpus; ubi agitatur, locus; dum agitatur, tempus; quod est in agitatu, actio. Quadripartitio magis sic apparebit : corpus est ut cursor; locus stadium qua currit; tempus hora qua currit; actio cursio. — 12. Quare fit ut ideo fere omnia sint quadripartita, et ea æterna, quod neque unquam tempus quin fuerit motus, ejus enim intervallum tempus; neque motus ubi non locus et corpus, quod alterum est quod movetur, alterum ubi; neque ubi id agitatur, non actio ibi. Igitur initiorum quadrigæ : locus et corpus, tempus et actio.—13. Quare quod quattuor genera prima rerum, totidem verborum; horum jam de binis, locis et iis rebus quæ in his videntur, in hoc libro summatim ponam. Sed qua cognatio ejus erit verbi quæ radices egerit extra fines suas, persequemur : sæpe enim ad limitem arboris radices sub vicini prodierunt segetem. Quare non, quom de locis dicam, si ab agro ad agrosum hominem, ad agricolam pervenero, aberraro. Multa societas verborum, nec *Vinalia* sine *vino* expediri, nec curia *Calabra* sine *calatione* potest aperiri.

14. Incipiam de locis ab ipsius *loci* origine. *Locus* est, ubi locatum quid esse potest. Ut nunc dicunt conlocatum, veteres id dicere solitos, apparet, apud Plautum :

Filiam habeo grandem cassam dote atque inlocabilem,
Neque eam queo locare quoiquam;

apud Ennium :

O terra Threca, ubi Liberi fanum in civium
Mœro locavi.

—15. Ubi quidque constitit, *locus;* ab eo præco dicitur *locare*, quod usque idem it, quoad in aliquo consistit pretium; inde *locarium*, quod datur, in stabulo et taberna ubi consistant. Sic *loci muliebres*, ubi nascendi initia consistunt.

16. Loca naturæ secundum antiquam divisionem prima duo, cælum et terra; deinde particulatim utriusque multa. *Cæli* dicuntur loca supera et ea deorum : *terræ* loca infera et ea hominum. Ut Asia, sic cælum dicitur modis duobus. Nam et *Asia*, quæ non Europa, in qua etiam Syria; et Asia dicitur prioris pars Asiæ, in qua est Ionia ac provincia nostra. — 17. Sic *cælum* et pars ejus, summum ubi stellæ, et id quod Pacuvius, quom demonstrat, dicit :

Hoc vide circum supraque, quod complexu continet
Terram,

est suspendue la terre, et que nous appelons ciel. Lucilius a adopté cette double division, qu'il indique au commencement de ses vingt et un livres : *Je me propose d'étudier la saison féconde de l'éther et de la terre.*

18. Ælius prétend que le mot *cœlum* dérive de *cœlare* (ciseler); ou, par antiphrase, de *celare* (cacher), parce qu'il est à découvert. Cette dernière étymologie est plus plausible que l'autre, parce que *cœlare* viendrait plutôt de *cœlum* que *cœlum* ne vient de *cœlare;* et même, sans recourir à une antiphrase, on pourrait dire que *cœlum* dérive avec autant de raison de *celare,* parce que le ciel est caché pendant le jour, que parce qu'il n'est pas caché pendant la nuit. — 19. Pour moi, je crois bien plutôt que *chaos* a formé *choum,* puis *cavum*, et enfin *cœlum,* puisque le ciel, comme je l'ai dit, est une sphère *concave,* qui enveloppe la terre. Ainsi Andromaque dit à la Nuit : *O toi qui parcours sur ton char étoilé la voûte du ciel;* et Agamemnon : *Sur le bouclier retentissant du ciel;* car un bouclier est concave. Nous lisons encore dans Ennius : *Les vastes voûtes du ciel.* — 20. Donc, de même que *cavum* a produit *cavea* (fosse, caverne), *caullæ* (bergerie), *convallis* ou *vallis cavata* (vallée creuse), ainsi *cœlum* dérive de *cavum,* qui dérive à son tour de *chaos*, le chaos, d'où, suivant Hésiode, sont issues toutes choses.

21. *Terra* (terre) vient, ainsi que le dit Ælius, de *terere* (broyer, frotter) : c'est pourquoi, dans les livres des Augures, on trouve ce nom écrit avec une seule *R*. De la même racine dérivent 1°. *territorium* (territoire), nom des alentours publics des villes, parce qu'ils sont très-fréquentés; 2° *extermentarium*, espèce de tunique, qui s'use au frottement du corps; 3° *tritura*, temps où l'on moud le blé, et *trivolum*, instrument propre à moudre le blé; 4° *terminus* (terme), nom des limites des champs, parce qu'elles confinent au chemin de passage. Dans certaines parties du Latium on ne dit pas *terminus*, mais *termen*, que l'on trouve dans Accius; et de là les Grecs ont dit τέρμων; peut-être même ce mot est-il d'origine grecque, car Évandre, qui vint s'établir sur le mont Palatin, était Arcadien. — 22. *Via* (voie) vient de *vehere* (porter, charrier), de même que *iter* (passage) vient de *ire* (aller); *actus* (droit de passage avec une bête de somme et un chariot), de *agere* (conduire); *ambitus*, de *circumire* (aller autour), car *ambitus* et *circuitus* (circuit) sont synonymes; et les interprètes des Douze Tables donnent à *ambitus,* en parlant d'un mur, le sens de *circuitus.* Donc *tera* a produit *terra*, et comme la surface de la terre est foulée par la plante du pied (*solum*), les poëtes ont appelé *solum* cette partie extérieure de la terre. — 23. *Terra* et *humus* sont regardés comme identiques : ainsi Ennius a dit, en parlant d'hommes tombés à terre : *cubitis pinsibant* (ils ont frappé de leurs coudes) *humum*, c'est-à-dire la terre. De là encore *humatus*, pour désigner un mort enterré, et *inhumatus* (qui n'a pas reçu la sépulture), pour désigner, suivant l'expression des pontifes, l'état du cadavre d'un Romain qui a été brûlé, mais qui n'a pas encore été couvert de la terre sépulcrale, ou dont la tête a été détachée pour servir aux purifica-

quoi subjungit :

Id quod nostri cælum memorant.

A qua bipartita divisione Lucilius suorum unius et viginti librorum initium fecit hoc :

Ætheris et terræ genitabile quærere tempus.

18. *Cælum* dictum scribit Ælius, quod est cælatum : aut, contrario nomine, celatum, quod apertum est. Non male, quod prius multo potius a cælo quam cælum a cælando; sed non minus illud alterum de celando potuit dici, quod interdiu celatur, quam quod noctu non celatur. — 19. Omnino ego magis puto a *Chao choum*, hinc *cavum* et hinc *cælum*, quoniam, ut dixi, *hoc circum supraque, quod complexu continet terram* cavum cælum. Itaque dicit Andromacha Nocti :

Quæ cava cæli signitenentibus conficis bigis ;

et Agamemnon :

in altisono cæli clipeo,

cavum enim clipeum; et Ennius item ad cavationem :

cæli ingentes fornices.

20. Quare ut a cavo *cavea* et *caullæ* et *convallis*, cavata vallis : et *cælum* a cavatione; ut *cavum* sit ortum, unde omnia apud Hesiodum, a *Chao*, a cavo *cælum*.

21. *Terra* dicta ab eo, ut Ælius scribit, quod teritur; itaque terra in Augurum libris scripta cum R uno. Ab eo colonis locus communis qui prope oppidum relinquitur, *territorium*, quod maxime teritur; hinc linteum quod teritur corpore, *extermentarium*; hinc in messi *tritura*, quod tum frumentum teritur, et *trivolum*, qui terit : hinc fines agrorum *termini*, quod eæ parteis propter limitare iter maxime teruntur; itaque hinc, quod is in Latio aliquot locis dicitur, ut apud Accium, non terminus sed termen, hinc Græci quoque τέρμονα; pote vel illinc; Evander enim, qui in Palatium venit, e Græcia Arcas. — 22. *Via* sicut *iter*, quod ea vehendo teritur, iter itu; *actus* quod agendo teritur; etiam *ambitus* est quod circumeundo teritur, nam ambitus circuitus, ab eoque XII Tabularum interpretes ambitus parietis circuitum esse describunt. Igitur tera *terra*, et ab eo poëtæ appellarunt summa terræ quæ solo teri possunt, *sola terræ*. — 23. Terra ut putant eadem et *humus*; ideo Ennium in terram cadentis dicere :

cubitis pinsibant humum.

Et quod terra sit humus, ideo is *humatus* mortuus, qui terra sit obrutus. Ab eo, quom Romanus combustus est, si in sepulchrum ejus abjecta gleba non est, aut si os exceptum est mortui ad familiam purgandam, donec in purgando humo est opertus (ut pontifices dicunt, quoad inhumatus sit), familia funesta manet. Et dicitur *humi-*

tions de la famille, laquelle est, pendant ce temps, considérée comme souillée. De là encore *humilior, humillimus*, pour désigner l'abaissement, parce que la terre est la plus basse partie du monde.

24. De *humus* vient *humor* (eau, humidité) : ce qui explique cette expression de Lucilius : *la terre s'évapore en nuées et en pluie;* et cette autre de Pacuvius : *la terre exhale un air humide*, c'est-à-dire imprégné de *humus*. De là, *uliginosus ager* (champ marécageux) ; *udus, uvidus;* de là, *sudor*, parce que la *sueur* dégoutte vers la terre. — 25. De là vient peut-être *puteus* (puits), si ce n'est plutôt de ce que les Éoliens disaient πύτεος, dérivé de πότος, au lieu de φρέαρ; de même qu'ils disaient πύταμος au lieu de ποταμὸς. De *putei* dérive le nom de la ville de *Puteoli*, parce qu'elle est entourée d'une grande quantité d'eaux froides et chaudes; à moins plutôt qu'il ne vienne de *putor* (puanteur), à cause des odeurs puantes de soufre et d'alun que la terre y exhale souvent. De *putei* dérive encore *puticoli*, sorte de fosses communes dans les environs des villes, à cause des morts qu'on y ensevelissait, ou plutôt *puticulæ*, comme l'écrit Ælius, parce que c'était là que pourrissaient les cadavres des morts. Au delà des Exquilies est un lieu public de cette espèce, que, dans une de ses comédies, Afranius appelle *subluculi*, parce que les cadavres y sont sans cesse exposés à la lumière du ciel. — 26. *Lacus* (lac), grand bassin qui peut contenir de l'eau. *Palus* (marais), eau peu profonde (*paululum*), mais répandue visiblement (*palam*) sur un grand espace : *stagnum* (étang), du mot grec στεγνὸν, qui n'a pas d'issue : aussi voit-on des étangs auprès des *villæ* (fermes, métairies), parce qu'un bassin d'une forme ronde est plus propre à contenir l'eau qu'un bassin dont les bords sont à angles. — 27. *Fluvius* et *flumen* (fleuve), ce qui coule, *fluit* : d'où ce qu'on lit dans la loi des héritages urbains : *stillicidia fluminaque ut fluant ita cadantque*. Il y a cette différence entre *stillicidium* (gouttière) et *flumen*, qu'une gouttière tombe goutte à goutte, *stillatim cadit*, et qu'un fleuve a un écoulement continu, *fluit*. — 28. *Amnis*, de *ambitus* (circuit), courant d'eau qui entoure quelque chose : de là le nom d'*Amiterniniens* donné aux habitants des alentours d'Aterne. De là encore le mot *ambire*, servant à désigner l'action du candidat qui veut obtenir les suffrages du peuple, parce qu'il tourne autour des citoyens. Celui qui, dans ce cas, recourait à des moyens interdits par la loi, s'exposait à être accusé de *ambitus indagabilis* (brigue criminelle). Le Tibre est appelé *amnis*, parce qu'il coule autour du champ de Mars et de Rome. La ville d'Interamne est ainsi nommée, parce qu'elle est située *entre* des fleuves (*amnes*). *Antemnes* doit aussi son nom à ce qu'elle a devant elle (*ante*) l'Anio, rivière qui se jette dans le Tibre. *Antemnes* est aussi un vieux terme de guerre, que l'usage n'a point sanctionné. — 29. L'étymologie du nom du *Tibre* n'appartient pas à la langue latine, quoique ce nom s'y soit introduit; car ce fleuve a sa source hors du Latium. J'en dis autant du *Volturne*, qui sort du Samnium; mais, de même que du nom de ce fleuve nous avons nommé *Volturnum* la ville située dans son voisinage sur les bords de la mer, nom qui est arrivé jusqu'à nous comme un mot latin, ainsi nous avons fait *Tiberinus* de *Tiberis*. Nous avons en effet notre colonie Volturnum, et notre dieu Tiberinus.

30. Quant à l'origine du nom de *Tibre*, l'É-

---

lior qui ad humum demissior, infimus *humillimus*, quod in mundo infima humus.

24. *Humor* hinc; itaque ideo Lucilius :

Terra abit in nimbos imbremque;

Pacuvius :

terra exhalat auram atque auroram humidam

humectam. Hinc ager *uliginosus* humidissimus; hinc *udus* uvidus; hinc *sudor*, quod fluit deorsum in terram. — 25. Unde sumi pote, *puteus*, nisi potius quod Æolis dicebant, ut πύταμον τὸν ποταμὸν, sic πύτεον a potu, non ut nunc φρέαρ. A puteis oppidum *Puteoli*, quod incircum eum locum aquæ frigidæ et caldæ multæ; nisi a putore potius, quod putidus odor ibi sæpe ex sulphure et alumine. Extra oppida a puteis *puticoli*, quod ibi in puteis obruebantur homines, nisi potius, ut Ælius scribit, *puticulæ* quod putescebant ibi cadavera projecta. Qui locus publicus ultra Exquilias, itaque eum Afranius *subluculos* in togata appellat, quod inde suspiciunt perpetuo lumen. — 26. *Lacus* lacuna magna, ubi aqua contineri potest. *Palus* paululum aquæ in altitudinem, et palam latius diffusæ. *Stagnum* a græco στεγνὸν, quod non habet rimam; hinc ad villas rotunda stagna, quod rotundum facillime continet, anguli maxume laborant. — 27. *Fluvius* quod fluit, item *flumen*, a quo Lege prædiorum urbanorum scribitur :

Stillicidia fluminaque ut fluant ita cadantque.

Inter hæc hoc interest, quod *stillicidium* eo quod stillatim cadat; *flumen* quod fluit continue. — 28. *Amnis* id flumen quod circuit aliquid; nam ab ambitu amnis; ab hoc qui circum Aternum habitant, *Amiternini* appellati. Ab eo qui populum candidatus circum it, *ambit;* et qui aliter facit, indagabili ex ambitu causam dicit. Itaque *Tiberis amnis* quod ambit Martium campum et Urbem. Oppidum *Interamna* dictum, quod inter amneis est constitutum; item *Antemnæ*, quod ante amnis, qui Anio, influit in Tiberim : quod bello male acceptum consenuit. — 29. *Tiberis* quod caput extra Latium, si inde nomen quoque exfluit in linguam nostram, nihil ad ἐτυμολόγον latinum; ut quod oritur ex Samnio *Volturnus*, nihil ad latinam linguam; at, quod proxumum oppidum ab eo secundum mare *Volturnum*, ut ad nos jam, ut latinum vocabulum : ita *Tiberinus* nostrum; et colonia enim nostra Volturnum, et deus Tiberinus. — 30. Sed de *Tiberis* nomine anceps historia; nam suum Etruria, et Latium

trurie et la Latium se le disputent : selon les Étrusques, *Tibre* viendrait du nom d'un petit roi de Véies, ville voisine, lequel s'appelait Thebris; selon les Latins, l'ancien nom du Tibre serait Albula, nom qu'il aurait perdu pour celui qu'il a aujourd'hui, en mémoire de Tiberinus, roi du Latium, mort dans les eaux de ce fleuve, qui est regardé comme son tombeau.

31. De même que la nature entière est divisée en ciel et en terre, ainsi la terre est divisée en deux parties correspondantes aux deux régions du ciel, l'Asie et l'Europe. L'Asie s'étend au midi, vers l'Auster, et l'Europe au nord, vers l'Aquilon. L'Asie tire son nom d'une nymphe aimée de Japet, et mère de Prométhée. L'Europe doit son nom à la fille d'Agénor, que, selon Mallius, un taureau enleva de la Phénicie : enlèvement qui est le sujet d'un admirable ouvrage en airain de Pythagore, sculpteur de Tarente. — 32. L'Europe est habitée par un grand nombre de peuples. La plupart de ses contrées portent le nom de leurs habitants, comme *Sabini* et *Lucani*, ou un nom dérivé de celui du peuple, comme l'*Apulie* et le *Latium*. L'Étrurie, appelée aussi *Tusci*, a un nom de chaque espèce. Le territoire où régnait Latinus a été, en général, appelé *Latium*, et a reçu des surnoms particuliers, tels que celui de *Prænestinus*, à cause de la ville de Préneste, et d'*Aricinus* à cause d'Aricie. — 33. Suivant nos augures publics, il y a cinq sortes de territoires, dont les différents noms sont : *Romanus*, *Gabinus*, *Peregrinus*, *Hosticus*, *Incertus*. *Romanus* dérive, comme Rome, de Romulus; *Gabinus* dérive du nom de la ville de Gabies. *Peregrinus*, champ cultivé, séparé des deux territoires précédents, parce qu'on y prend les auspices d'une maniere particulière. Le nom de *peregrinus* dérive de *pergere* (aller vers), parce que c'est là qu'on arrivait d'abord en venant du territoire romain. C'est pourquoi le territoire *Gabinus* est aussi *peregrinus;* mais parce qu'on s'y rend pour prendre des auspices particuliers, il forme une partie distincte. *Hosticus* dérive de *hostis* (étranger, ennemi). Le cinquième est appelé *Incertus*, parce que sa qualité est indéterminée, et participe de celle des quatre autres.

34. *Ager* (champ, territoire), de *agere* (conduire, mener), désigne une terre où l'on va et d'où l'on revient, avec ce qui est nécessaire à la culture; ou, selon d'autres, du mot grec ἀγρός. Du même mot *agere* on a fait *actus*, pour désigner le lieu par lequel on passe avec bête de somme et chariot. La plus grande largeur du passage, appelé *actus*, a été fixée à quatre pieds, peut-être en considération du quadrupède avec lequel on a le droit de passer; sa longueur a cent vingt pieds, et sa contenance a cent vingt pieds carrés. Les anciens ont adopté en beaucoup de choses le nombre 12, qui est, par exemple, le nombre des décuries. — 35. *Jugerum* (arpent) dérive de *iungere* (joindre), parce qu'il se compose de la réunion des deux *actus* carrés. Le nom de *centuria* (centurie) fut originairement employé pour désigner cent arpents, puis pour en désigner deux cents, de même que *tribus* (tribu) servit à désigner les divisions du peuple au delà de trois. De même que *actus* désigne le lieu par où l'on peut passer avec une bête de somme et un chariot, ainsi *via* (voie) dérive de *vehere* (charrier), *villa* (ferme, métairie) désigne le lieu où les fruits sont transportés (*convehebantur*), *iter* (passage)

suum esse credit; quod fuerunt qui ab Thebri vicino regulo Veientum dixerunt appellatum Thebrim; sunt qui Tiberim priscum nomen latinum Albulam vocitatum literis tradiderunt, posterius propter Tiberinum regem Latinorum mutatum quod ibi interierit, nam hoc ejus ut tradunt sepulcrum.

31. Ut omnis natura in cælum et terram divisa est, sic cæli regionibus terra in Asiam et Europam. *Asia* enim jacet ad meridiem et austrum, *Europa* ad septemtriones et aquilonem. *Asia* dicta a nympha, a qua et Iapeto traditur Prometheus. *Europa* ab Europa Agenoris, quam ex Phœnice Mallius scribit taurum exportasse, quorum egregiam imaginem ex ære Pythagoras Tarenti fecit. — 32. Europæ loca multæ incolunt nationes. Ea fere nominata aut translaticio nomine ab hominibus, ut *Sabini* et *Lucani*, aut declinato ab hominibus ut *Appulia* et *Latium*. utrumque ut *Etruria* et *Tusci*. Qua regnum fuit Latini, universus ager dictus *Latium*, particulatim oppidis cognominatus, ut a Præneste *Prænestinus*, ab Aricia *Aricinus*. — 33. Ut nostri augures publici disserunt, agrorum sunt genera quinque, Romanus, Gabinus, Peregrinus, Hosticus, Incertus. *Romanus* dictus, unde Roma, ab Romulo. *Gabinus* ab oppido Gabis. *Peregrinus* ager pacatus, qui extra Romanum et Gabinum, quod uno modo in his secuntur auspicia. Dictus peregrinus a pergendo, id est a progrediendo; eo enim ex agro romano primum progrediebantur. Quocirca Gabinus quoque peregrinus, sed quod auspicia habet singularia, ab reliquo discretus. *Hosticus* dictus ab hostibus. *Incertus* is ager, qui de his quatuor qui sit, ignoratur.

34. *Ager* dictus in quam terram quid agebant, et unde quid agebant fructus causa : alii quod id Græci dicunt ἀγρόν. Ut ager quo agi poterat, sic qua agi *actus*. Ejus finis minimus constitutus in latitudinem pedes quatuor, fortasse an ab eo quatuor, quod ea quadrupes agitur; in longitudinem pedes CXX; in quadratum actum et latum et longum esse CXX. Multa antiqui duodenario numero finierunt, ut XII decuriis actum. — 35. *Jugerum* dictum junctis duobus actibus quadratis. *Centuria* primo a centum jugeribus dicta, post duplicata retinuit nomen, ut *tribus* multiplicatæ idem tenent nomen. Ut qua agebant, actus : sic qua vehebant, *viæ* dictæ; quo fructus convehebantur, *villæ;* qua ibant, ab itu *iter* appellarunt, qua id anguste, *semita* ut semiter dictum. — 36. Ager *cultus* ab eo quod ibi cum terra semina coalescant, ut inconsitus, *incultus*. Quod primum ex agro plano fructus ca-

dérive de *ire* (aller), et *semita* (sentier) désigne un chemin où l'on marche à l'étroit et, pour ainsi dire, *à demi*. — 36. On dit qu'un champ est *cultus* (cultivé), parce que les semences s'incorporent (*coalescunt*) avec la terre. *Incultus* (inculte) s'explique de même en sens contraire. De ce que l'usage était originairement de recueillir (*capere*) les fruits dans la plaine, on lui a donné le nom de *campus* (champ) ; mais, depuis, la culture s'étant étendue aux lieux qui la dominent, on appela ces lieux *colles* (collines), de *colere* (cultiver). Quant aux terrains que les propriétaires ne pouvaient cultiver, à cause des bois ou d'autres obstacles, mais où ils pouvaient faire paître leur bétail, l'usage auquel on les employait leur fit donner le nom de *saltus*. Les Grecs disent νομαὶ, de νέμω (paître), d'où est venu notre mot *nemora*. — 37. *Fundus* (fonds de terre) dérive de *fundamentum* (fondement), parce qu'un champ est, en quelque sorte, un *fondement* de bestiaux et d'argent; ou bien de *fundere* (répandre, produire), parce qu'il produit beaucoup de fruits annuellement. *Vineta* et *vineæ*, vignobles, dérivent de *vitis* (vigne) et *multa* (abondantes). *Vitis* (vigne), de *vinum* (vin), qui dérive de *vis* (violence) ; et de là *vindemia* (vendange), de *demere* (ôter, cueillir), et de *vitis*. *Seges* (moisson), de *satus*, qui vient de *semen* (semence). *Semen* veut dire *chose qui n'est pas pleinement ce qu'elle est ensuite* ; et de là *seminaria* (pépinière), *sementis* (semaille), et d'autres mots de la même espèce. *Fruges* désigne ce que la moisson produit (*fert*); *fructus* (fruit) vient de *frui* (jouir), *spicæ* (épis) de *spes* (espérance), *culmus* (tige) de *culmen* (sommet, élévation), parce que la tige se balance au-dessus du champ. — 38. *Area* (aire) désigne le lieu où le blé coupé est battu et sèche (*arescit*). La ressemblance a fait donner le même nom à certains lieux vides de la ville. *Ara* (autel) a peut-être la même étymologie, à moins plutôt qu'il ne dérive de *ardor* (ardeur), l'autel étant la place du feu des sacrifices ; et, dans ce dernier cas, *area* et *ara* diffèrent peu, puisque la sécheresse a pour cause l'ardeur du soleil. — 39. On appelle champ *restibilis* celui que l'on cultive et resème chaque année (*restituitur ac reseritur*); et *novalis*, de *novare* (changer, mettre en jachère), celui dont la culture est intermittente. *Arvus* (champ labouré) et *arationes* (id.) viennent de *arare* (labourer); *sulcus* (sillon), de ce que le fer de la charrue soulève la terre (*sustulit*); *porca* (sillon de terre) de *projicere* (jeter devant). — 40. *Prata* (prés) vient de *parare*, parce qu'ils sont préparés sans travail. Le nom de *rura* a été donné aux champs, parce qu'il faut chaque année recommencer le même travail, pour recueillir de nouveaux fruits (*rursum*). « *Siccius s'empresse*, dit Sulpicius, *de concéder au peuple une vaste étendue de champ* (*rura*) *pour une place publique.* » *Prædia* (héritages) et *prædes* (biens hypothéqués) viennent de *præstare* (fournir, donner), parce qu'ils garantissent, à titre de gage, la foi du vendeur.

41. Là où est aujourd'hui Rome, était autrefois le *Septimontium*, ainsi nommé à cause des sept montagnes que Rome a depuis renfermées dans son enceinte. Au nombre de ces montagnes est le *Capitole*, qui a été ainsi appelé parce que, dans le même lieu où l'on jetait les fondements du temple de Jupiter, on trouva, dit-on, une tête d'homme (*caput*). Cette montagne se nommait auparavant *Tarpéienne*, du nom de la vestale Tarpéia qui y périt sous les coups des Sabins, et y fut ensevelie, comme l'atteste encore maintenant le nom de roche Tarpéienne donné à une partie du Capitole. — 42. La même montagne était originairement appelée *Saturnienne*, nom qu'Ennius a étendu à toute la

piebant, *campus* dictus ; posteaquam proxima superiora loca colere cœperunt, a colendo *colles* appellarunt; quos agros non colebant propter silvas aut id genus, ubi pecus posset pasci et possidebant, ab usu suo *saltus* nominarunt. Hæc etiam Græci νομάς, nostri *nemora*. — 37. Ager quod videbatur pecudum ac pecuniæ esse fundamentum, *fundus* dictus; aut quod fundit quotquotannis multa. *Vineta* ac *vineæ* a vite multa. *Vitis* a vino, id a vi; hinc *vindemia*, quod est vinidemia aut vitidemia. *Seges* ab *satu*, id est semine. *Semen* quod non plene id quod inde; hinc *seminaria; sementem*, item alia. Quod segetes ferunt, *fruges;* a fruendo *fructus*; ab spe *spicæ*, ubi et *culmi*, quod in summo campo nascuntur, et summum culmen. — 38. Ubi frumenta secta, ut terantur et arescant, *area*. Propter horum similitudinem in urbe loca pura *areæ;* a quo potest etiam *ara* deum, quod pura; nisi potius ab ardore, ad quem ut sit, fit ara; a quo ipso area non abest', quod qui arefacit ardor est solis. — 39. Ager *restibilis* qui restituitur ac reseritur quotquotannis; contra qui intermittitur, a novando *novalis*. Ager *arvus* et *arationes* ab arando ; ab eo quod aratri vomer sustulit, *sulcus;* quo ea terra jacta id est projecta, *porca*. — 40. *Prata* dicta ab eo, quod sine opere parata. Quod in agris quotquotannis rursum facienda eadem, ut rursum capias fructus, appellata *rura*. *Dividit illico Siccius*, scribit Sulpicius, *plebei rura largiter ad aream*. *Prædia* dicta, item ut *prædes*, a præstando, quod ea pignore data publice mancupis fidem præstent.

41. Ubi nunc est Roma, erat olim *Septimontium*, nominatum ab tot montibus, quos postea urbs muris comprehendit. E quis *Capitolium* dictum, quod hic, quom fundamenta foderentur ædis Jovis, caput humanum dicitur inventum. Hic mons ante *Tarpeius* dictus a virgine Vestale Tarpeia, quæ ibi ab Sabinis necata armis et sepulta; quojus nominis monimentum relictum, quod etiam nunc ejus rupes Tarpeium appellatur saxum. — 42. Hunc antea montem *Saturnium* appellatum prodiderunt, et ab eo *late Saturniam terram*, ut etiam Ennius

contrée. On lit que dans l'antiquité on y voyait une ville appelée *Saturnia*, dont il reste encore aujourd'hui trois vestiges : un temple de Saturne dans les gorges de la montagne ; une porte nommée actuellement Pandana, et qui, selon Junius, s'appelait *Saturnia*, et était située au même endroit; et enfin le nom de *postici* (de derrière), qui, dans les lois privées sur les édifices, est donné aux murs adossés au temple de Saturne.

43. Le nom de l'*Aventin* a plusieurs étymologies. Nævius le fait dériver de *aves* (oiseaux), parce que c'est là que les oiseaux se rendent des bords du Tibre; d'autres veulent que ce mont ait été ainsi appelé du nom d'un roi Albain qui y aurait été enseveli; d'autres enfin tirent ce nom de *adventus* (arrivée), parce que les Latins y venaient adorer Diane dans un temple commun, consacré à cette déesse. Je crois plutôt que ce nom dérive d'*advectus*, parce qu'autrefois ce mont était entouré de marais, et qu'on ne pouvait s'y rendre de la ville que sur des bateaux, comme semblent l'indiquer le nom de Vélabre, que porte aujourd'hui le lieu par où se faisait le transport, et la chapelle Vélabre, qu'on voit à l'extrémité de la nouvelle voie, à l'endroit du débarquement. — 44. *Vélabre* vient de *vehere* (transporter). Faire passer l'eau moyennant un salaire se dit aujourd'hui *velaturam facere*. *Merces* vient de *mereri* (acquérir) et de *æs* (cuivre, monnaie). Le prix du transport était de trois deniers ou quart de l'as. Ainsi on lit dans Lucilius : *quadrantis ratiti* (d'une pièce à l'effigie d'un navire), par allusion au transport dont je parle.

45. Rome était originairement divisée en vingt-sept parties, comme l'atteste le nombre égal des lieux consacrés à la sépulture des Argiens. On croit que ce nom d'*Argiens* remonte à l'époque où l'Hercule argien vint, avec d'autres chefs, s'établir dans la terre de Saturne, au lieu où Rome fut bâtie. De ces différentes régions, la première est appelée Suburane, la seconde Exquiline, la troisième Colline, la quatrième Palatine.

46. La région Suburane est dominée par le mont *Cælius*, ainsi nommé de Cælius Vibennus, célèbre chef tusque, qui vint, dit-on, avec sa troupe secourir Romulus contre le roi Tatius. Plus tard ces auxiliaires, après la mort de leur chef, furent, dit-on, forcés par les Romains de descendre dans la plaine, parce qu'ils occupaient un lieu fortifié, qui les rendait suspects. De là le nom de Tusque, donné à un quartier de Rome, où l'on voit la statue de Vertumne, divinité principale de l'Étrurie. Suivant la même tradition, ceux des compagnons de Cælius qui n'avaient point paru suspects obtinrent la permission de résider dans un lieu appelé *Cæliolus*, qui fait aujourd'hui partie du Cælius. — 47. A ce mont touchent les Carènes, qui renferment un lieu appelé Céroliensis, comme l'atteste l'inscription du quatrième sanctuaire de la quatrième région : *Ceriolensis, quarticeps circa Minervium*, etc. Ce lieu, d'abord appelé Carènes à cause de la contiguïté, fut ensuite nommé *Cerolia*, parce que c'est là, près de l'oratoire de Strénia, que commence la *voie Sacrée*, qui aboutit à la citadelle (*arx*), par où les sacrificateurs passent tous les mois pour se rendre à la citadelle, et par laquelle les augures, venant de la citadelle, ont coutume d'inaugurer. On ne connaît communément de la voie Sacrée que la partie où l'on com-

appellat. Antiquum oppidum in hoc fuisse Saturnia scribitur. Ejus vestigia etiam nunc manent tria : quod Saturni fanum in faucibus; quod Saturnia porta, quam Junius scribit ibi, quam nunc vocant Pandanam; quod post ædem Saturni in ædificiorum legibus privatis parietes *postici muri* sunt scripti.

43. *Aventinum* aliquot de causis dicunt. Nævius ab avibus, quod eo se ab Tiberi ferrent aves; alii ab rege Aventino Albano, quod ibi sit sepultus; alii adventinum ab adventu hominum, quod commune Latinorum ibi Dianæ templum sit constitutum. Ego maxume puto, quod ab advectu; nam olim paludibus mons erat ab reliquis disclusus, itaque eo ex urbe advehebantur ratibus : quojus vestigia, quod ea, qua tum vehebantur, etiam nunc dicitur *Velabrum*, et, unde escendebant, ad infumam novam viam locus sacellum Velabrum. — 44. *Velabrum* a vehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur, qui id mercede faciunt. *Merces* dicitur a merendo et ære. Huic vectura quadrans; ab eo Lucilius scripsit :

Quadrantis ratiti,

quia ratibus transibant.

45. Reliqua Urbis loca olim discreta, quom Argeorum sacraria in septem et XX partis urbis sunt disposita. *Argeos* dictos putant a principibus, qui cum Hercule Argivo venere Romam et in Saturnia subsederunt. E quis prima est scripta regio Suburana, secunda Exquilina, tertia Collina, quarta Palatina.

46. In Suburanæ regionis parte princeps est *Cælius* mons, a Cælio Vibenno Tusco duce nobili, qui cum sua manu dicitur Romulo venisse auxilio contra Tatium regem : hinc post Cælii mortem, quod nimis munita loca tenerent neque sine suspicione essent, deducti dicuntur in planum. Ab eis dictus vicus *Tuscus*, et ideo ibi Vortumnum stare, quod is deus Etruriæ princeps. De Cælianis qui a suspicione liberi essent, traductos in eum locum, qui vocatur *Cæliolus*, cum Cælio nunc conjunctum. — 47. Huic junctæ Carinæ et inter eas quem locum Ceroliensem appellatum apparet, quod primæ regionis quartum sacrarium scriptum sic est :

Ceroliensis, quarticeps circa Minervium qua e
Cælio monte iter in Tabernola est.

Ceroliensis a Carinarum junctu dictus *Carinæ*, postea *Cerolia*, quod hinc oritur caput *Sacræ viæ* ab Streniæ sacello, quæ pertinet in arcem, qua sacra quotquot mensibus feruntur in arcem, et per quam augures ex arce

mence à monter en venant du forum. — 48. A la même région appartient Subure, quartier ainsi nommé, parce qu'il est situé sous le mur de terre des Carènes. Dans ce quartier se trouve le sixième oratoire des Argiens. Junius fait dériver le nom de *suburc* de sa situation sous l'ancienne ville (*sub urbe*); et en effet ce quartier s'étend au-dessous du mur, appelé mur *Terrcus*. Pour moi, je crois plutôt qu'il faut dire *Succusa*, et non Subura, nom dérivé du bourg Succusanus; car aujourd'hui encore, dans les inscriptions, la troisième lettre est un C, et non un B. Le bourg *Succusanus* est ainsi nommé, parce qu'il vient après les Carènes (*succurrit*).

49. Le nom de la seconde région, *Exquilies*, vient, selon les uns, de *excubiæ*, parce que c'était là que campaient les sentinelles du roi Tullius; selon d'autres, de *excolere* (cultiver), parce que Tullius avait fait cultiver ce lieu; selon d'autres enfin, de *æsculetum* (chênaie). Cette dernière étymologie est la plus plausible; car on trouve, dans le voisinage, un bois *Facutalis*, un bois des *Lares*, un sanctuaire dit *Querquetulanus*, un bois dit *Mefitis* et de *Junon Lucine*. Tout cela est renfermé dans un espace étroit : ce qui ne doit pas étonner; car depuis longtemps la soif de posséder ne connaît plus de bornes. — 50. Les Exquilies sont regardées comme formant deux montagnes, ainsi qu'on le voit encore aujourd'hui dans les livres sacrés, où, d'après leur ancien nom, les deux parties de cette région sont appelées, l'une mont *Oppius*, l'autre mont *Cespeus*. On lit dans les livres sacrés des Argiens : *Le mont Oppius, dominant les Exquilies au delà du bois Facutal, à gauche après le mur. — Le mont Oppius, en deçà du bois Exquilin, à droite dans le Tabernola. — Le mont Oppius, en deçà du bois Exquilin; à droite dans le quartier Figulinus. — Le mont Cespius, en deçà du bois Pœtelius... aux Exquilies. — Le mont Cespius, près du temple de Junon, où habite ordinairement un gardien commis à la garde du temple.*

51. La troisième région contient cinq collines qui ont reçu leurs noms de cinq temples, et dont les plus célèbres sont les collines *Viminale* et *Quirinale*. La colline *Viminale* est ainsi nommée de Jupiter Viminus, à qui on y a élevé des autels; suivant quelques-uns, de *vimineta* (oseraies). La colline *Quirinale* doit son nom au temple de Quirinus, ou, suivant quelques étymologistes, aux Quirites, qui vinrent de Cures à Rome avec Tatius, et établirent leur camp sur cette colline. — 52. Le nom de *Quirinale* a effacé ceux des autres régions contigues; car on trouve dans les livres sacrés des Argiens plusieurs autres noms de collines, qui sont oubliés aujourd'hui : *colline Quirinale*, etc.; *colline Salutaire*, etc.; *colline Martiale*, etc.; *colline Latiare*. Ces dieux ont en effet dans la même région des autels qui portent leurs noms.

53. La quatrième région, le *Palatium*, est ainsi appelée, ou des Palantins, qui accompagnaient Évandre, ou des Palatins aborigènes qui vinrent du territoire de Réate, appelé Palatium, et s'établirent dans cette région. Selon d'autres, elle doit son nom à Palante, épouse de Latinus, ou rappelle le bêlement des troupeaux

profecti solent inaugurare. Hujus Sacræ viæ pars hæc sola volgo nota, quæ est a foro eunti primore clivo. — 48. Eidem regioni attributa Subura, quod sub muro terreo Carinarum : in ea est Argeorum sacellum sextum. *Subura* Junius scribit ab eo, quod fuerit sub antiqua Urbe : quoi testimonium potest esse, quod subest ei loco qui Terreus murus vocatur. Sed ego a pago potius Succusano dictam puto Succusam : quod in nota etiam nunc scribitur tertia litera C non B. Pagus *Succusanus* quod succurrit Carinis.

49. Secundæ regionis *Exquiliæ*. Alii has scripsere ab excubiis Regis dictas : alii ab eo quod excultæ a rege Tullio essent : alii ab æsculetis. Huic origini magis concinunt loca vicini, quod ibi *Lucus* dicitur *Facutalis* et *Larum* et *Querquetulanum* sacellum et *Lucus Mefitis* et *Junonis Lucinæ* : quorum angusti fines : non mirum, jamdiu enim late avaritia nunc est. — 50. Exquiliæ duo montes habiti, quod pars *Oppius*, pars *Cespeus* mons suo antiquo nomine etiam nunc in sacris appellatur. In sacris Argeorum scriptum est sic :

Oppius mons, princeps Exquilis ouls lucum Facutalem; sinistra via secundum mœrum est.

Oppius mons, terticeps cis lucum Exquilinum, dexterior via in Tabernola est.

Oppius mons, quarticeps cis lucum Exquilinum, via dextericre in Figulinis est.

Cespius mons, quinticeps cis lucum Pœtelium, ... Exquilinis est.

Cespius mons, sexticeps apud eadem Junonis Lucinæ, ubi æditumus habere solet.

51. Tertiæ regionis colles quinque ab deorum fanis appellati, e quis nobiles duo colles. *Viminalis* a Jove Vimino, quoi ibi aræ; sunt qui, quod ibi vimineta fuerint. Collis *Quirinalis* ob Quirini fanum; sunt qui a Quiritibus, qui cum Tatio Curibus venerunt Romam, quod ibi habuerint castra. — 52. Quod vocabulum conjunctarum regionum nomina obliteravit : dictos enim collis plureis apparet ex Argeorum sacrificiis, in quibus scriptum sic est :

Collis *Quirinalis*, terticeps cis ædem Quirini.

Collis *Salutaris*, quarticeps, advorsum est Apollinar, cis ædem Salutis.

Collis *Martialis*, quinticeps apud ædem Dei Fidi in delubro ubi æditumus habere solet.

Collis *Latiaris*, sexticeps in vico Instelano summo, apud auraculum : ædificium solum est.

Horum deorum aræ, a quibus cognomina habent, in ejus regionis partibus sunt.

53. Quartæ regionis *Palatium*, quod Palantieis cum Evandro venerunt, aut quod Palatini Aborigines ex agro Reatino, qui appellatur Palatium, ibi consederunt. Sed

qu'on y faisait paitre : ce qui expliquerait le nom de *Balatium* que lui donne Nævius. — 54. Auprès du Palatium étaient le *Germalum* et *Vélies,* suivant ce qui est écrit : *germalense*, etc ; *veliense,* etc. Le nom de *Germalum* rappelle l'exposition des frères (*germani*) Romulus et Rémus, qui furent trouvés dans ce lieu sous le figuier ruminal, où le débordement du Tibre les avait transportés. Entre autres étymologies du nom de Vélies, on le fait dériver de *vellera* (toisons), parce que c'est là que les pâtres Palatins venaient arracher (*vellere*) la laine de leurs brebis, avant qu'on eût inventé l'art de les tondre.

55. Le territoire romain fut originairement divisé en trois parties, d'où le nom de tribus (*tribus*) des Tatienses, des Ramnes et des Lucères, ainsi appelées, selon Ennius, de Tatius, de Romulus, et, selon Junius, de Lucumon. Or, tous ces noms sont tusques, comme le disait Volnius, qui a composé des tragédies tusques. — 56. Le nom de *tribu* fut aussi donné à cinq parties de Rome qui, suivant les lieux, furent appelées *Suburane, Palatine, Exquiline, Colline*, et *Romilie* (*sub Roma,* sous Rome). Les trente autres reçurent de même différents surnoms, dont j'ai indiqué l'origine dans le livre *des tribus*.

57. Voilà ce qui regarde les lieux et leurs accessoires : je vais maintenant parler de ce qu'ils contiennent. Je traiterai des choses immortelles et mortelles, mais d'abord des immortelles. Les principaux dieux sont le Ciel et la Terre. Ce sont les mêmes que le Sérapis et l'Isis des Égyptiens, quoique Harpocrate commande, avec son doigt, de garder le silence sur Isis. Le Latium adorait les mêmes dieux sous les noms de Saturnus et de Ops. — 58. Car la Terre et le Ciel, comme l'enseignent les mystères des Samothraces, sont les *grands dieux,* dont je viens de citer les noms divers, et qu'il ne faut pas confondre, comme le fait le vulgaire, avec Castor et Pollux, dieux mâles, dont on voit les statues d'airain exposées publiquement dans la Samothrace : ces grands dieux sont mâle et femelle. Ce sont encore ceux qui sont appelés, dans le livre des Augures, *les dieux qui ont la puissance,* nom que leur donnent les Samothraces, θεοὶ δυνατοί. — 59. Le Ciel et la Terre correspondent à l'âme et au corps. Le corps a pour éléments l'humide et le froid ou la terre, et l'âme a pour essence la chaleur ou le ciel, selon ce que dit Ennius : *L'oiseau produit l'œuf, mais l'âme, qui vivifie l'œuf, a un principe divin;* ou Zénon de Citium, qui prétend que la semence des animaux n'est pas autre chose que le feu, c'est-à-dire, l'âme, la vie. La chaleur vient du ciel, parce que le ciel est rempli de feux innombrables et immortels : ce qui a fait dire à Épicharme, au sujet de l'âme humaine : *C'est un feu émané du soleil, lequel est une pure âme.* L'humide et le froid émanent de la terre (*humus*), comme je l'ai expliqué plus haut. — 60. Le ciel et la terre ont tout produit, par le mélange du froid avec le chaud et du sec avec l'humide. Aussi est-ce avec beaucoup de justesse que Pacuvius a dit : *L'éther accouple l'âme* ; et qu'Ennius a dit aussi : *La terre, qui est le corps, s'ouvre pour concevoir l'âme, et n'éprouve aucune perte.* La séparation de l'âme et du corps

hoc alii a Palanto uxore Latini putarunt ; eundem hunc locum a pecore dictum putant quidam ; itaque Nævius Balatium appellat. — 54. Huic *Germalum* et *Velias* conjunxerunt, quod in hac regione scriptum est :

Germalense quinticeps apud ædem Romuli ;

et

Veliense sexticeps in Velia apud ædem deum Penatium.

Germalum a germanis Romulo et Remo, quod ad ficum ruminalem ibi inventi, quo aqua iberna Tiberis eos detulerat in alveolo expositos. Veliæ unde essent, plures accepi causas, in quis quod ibi pastores Palatini ex ovibus ante tonsuram inventam vellere lanam sint soliti, a quo *vellera* dicuntur.

55. Ager Romanus primum divisus in parteis tris, a quo *tribus* appellata Tatiensium, Ramnium, Lucerum : nominatæ, ut ait Ennius, *Tatienses* a Tatio, *Ramnenses* a Romulo, *Luceres,* ut Junius, a Lucumone. Sed omnia hæc vocabula Tusca, ut Volnius, qui tragœdias Tuscas scripsit, dicebat. — 56. Ad hoc quatuor quoque parteis Urbis *tribus* dictæ ab locis *Suburana*, *Palatina, Exquilina, Collina ;* quinta quod sub Roma, *Romilia.* Sic reliquæ triginta ab his rebus, quibus in tribuum libro scripsi.

57. Quod ad loca, quæque iis conjuncta fuerunt, dixi : nunc de his quæ in locis esse solent. Immortalia et mortalia expediam, ita ut prius quod ad deos pertinet dicam. Principes dei Cælum et Terra. Hi dei idem qui Ægypti Serapis et Isis, etsi Arpocrates digito significat ut taceas eam. Idem principes in Latio Saturnus et Ops. — 58. Terra enim et Cælum, ut Samothracum initia docent, sunt *Dei Magni* et hi quos dixi multis nominibus. (Non quas Samothracia ante portas statuit duas virilis species æneas, Dei Magni ; neque, ut volgus putat, ii Samothraces dei qui Castor et Pollux ; sed ii mas et femina.) Et hi quos Augurum libri scriptos habent sic : *Divi qui potes*, pro illo quod Samothraces θεοὶ δυνατοί. — 59. Hæc duo, Cælum et Terra, quod anima et corpus. Humidum et frigidum terra eaque corpus, caldor cæli et inde anima, sive :

Ova parire solet genus pennis condecoratum,
Non animam,

ut ait Ennius et post :

inde venit divinitus pullis
Ipsa anima ;

sive, ut Zenon Citieus, animalium semen ignis is qui anima ac mens. Qui caldor e cælo, quod hic innumerabiles ac immortales ignes ; itaque Epicharmus de mente humana dicit istic :

Est de sole sumptus ignis, isque totus mentis est

ut humores frigidæ sunt humi, ut supra ostendi. — 60. Quibus junctis cælum et terra omnia exgenuerunt, quod per hos natura :

Frigori miscet calorem atque humori aritudinem.

étant pour les êtres vivants une sortie de la vie (*exitus*), on a appelé la mort *exitium*, de même qu'on a donné le nom d'*initium* à la naissance, c'est-à-dire à l'union de l'âme et du corps (*quom inunum ineunt*). — 61. C'est pourquoi tout corps, lorsqu'il est trop chaud ou trop humide, périt ou demeure stérile, comme on peut le remarquer dans les deux saisons contraires de l'année : en été, l'air est brûlant et l'épi se dessèche; en hiver, la nature, refroidie et humide, attend pour produire le retour du printemps. Le feu et l'eau sont donc les deux causes de la naissance : c'est pourquoi on les dépose au seuil des nouveaux mariés comme symbole de l'union. Le feu représente la nature mâle, parce qu'en elle est la semence; et l'eau représente la nature féminine, parce qu'en elle est l'humidité qui développe le fruit de la conception. — 62. *Vénus* est le lien qui unit ces deux éléments : de là ce mot d'un poëte comique : *huic victrix Venus, videsne hæc?* ce qu'il ne faut pas entendre dans le sens de *vincere* (vaincre), mais dans le sens de *vincire* (lier); car *victoire* est un mot qui vient lui-même de *vincire*, parce que ceux qui ont le dessous sont, en quelque sorte, liés. La poésie, qui donna le Ciel pour père à la Victoire et à Vénus, atteste la commune origine de leurs noms. En effet, de l'antique mariage qui unit (*vinxit*) le Ciel et la Terre, naquit la Victoire. On la représente avec une couronne et une palme, parce que la couronne est le lien de la tête, et parce que la palme déploie de chaque côté des feuilles d'égale grandeur, unies entre elles avec symétrie : d'où est venu le mot *vieri*, qui a la même signification que *vinciri* (être lié), et qu'on trouve dans le Sota d'Ennius : *Ils allaient voluptueusement tresser une couronne, symbole d'amour.* — 63. Suivant les poëtes, Vénus naquit de l'écume de la mer, mêlée à une semence de feu tombée du ciel : ce qui donne à entendre que la puissance de Vénus consiste dans l'union du feu et de l'eau. Du mot *vis* (puissance, force) est issu le mot *vita* (vie), comme le dit Lucilius : *La vie, c'est la force* (*vis*), *qui nous fait faire tout.* — 64. Le ciel étant le principe de toutes choses, *Saturne* fut ainsi nommé de *satus* (génération, semence); et comme il est aussi le feu, on présente des cierges aux vieillards. La terre fut appelée *ops*, parce que tout travail se fait sur la terre, et qu'on a besoin d'elle (*opus*) pour vivre; et de là le nom de *mère* donné à Ops et à la Terre. *La terre*, en effet, suivant Ennius, *enfante tous les animaux*, *les alimente*, *et les recueille*, *après la mort*, *dans son sein.* Elle a été nommée *Cérès*, parce qu'elle porte des fruits (*gerit*), le *C* étant autrefois ce qu'est aujourd'hui le *G*.

65. Jupiter et Junon sont encore les mêmes dieux que le Ciel et la Terre. *Notre Jupiter*, dit Ennius, *est le même dieu que les Grecs appellent* Ἀήρ, *c'est-à-dire le vent qui engendre les nuées, puis la pluie; d'où naît le froid, qui ramène le vent ou l'air. Or tout cela a été appelé Jupiter, c'est-à-dire le dieu qui fait vivre* (*juvat*) *les hommes et tous les animaux.* Comme tout vient de lui et relève de lui, le même poëte l'a appelé *le père et le roi des dieux et des hommes.* Le nom de *pater* (père) vient de *patere* (se manifester), parce que du père sort la semence, qui produit la conception et la vie. — 66. L'ancien nom de Jupiter confirme cette étymologie; car on l'appelait anciennement *Dio-*

Recte igitur Pacuvius quod ait :

Animam æther adjugat,

et Ennius : *Terram corpus quæ dederit, ipsam capere, neque dispendi facere hilum.* Animæ et corporis discessus quod natis is exitus, inde *exitium*, ut, quom in unum ineunt, *initia*. — 61. Inde omne corpus, ubi nimius ardor aut humor, aut interit, aut, si manet, sterile; quoi testis *æstas* et *hiems*, quod in altera aer ardet et spica aret, in altera natura ad nascendum cum imbre et frigore luctare non volt et potius ver exspectat. Igitur duplex causa nascendi ignis et aqua; ideo ea nuptiis in limine adhibentur quod conjungit. Hinc et mas ignis, quod ibi semen; aqua femina, quod fetus alitur humore. — 62. Et horum vinctionis vis *Venus*; hinc Comicus :

huic *victrix* Venus,
Videsne hæc?

non quod vincere velit Venus, sed vincire. Ipsa *Victoria* ab eo, quod superati vinciuntur. Utrique testis poesis quod et Victoria et Venus dicitur Cæligena. Tellus enim quod prima vincta Cælo, Victoria ex eo. Ideo hæc cum corona et palma, quod corona vinclum capitis, et ipsa a vinctura dicitur *vieri* id est vinciri, a quo est in Sota Ennii :

Ibant malaci viere Veneriam corollam;

palma, quod ex utraque parte natura vincta habet paria folia. — 63. Poetæ de cælo quod semen igneum cecidisse dicunt in mare ac natam e spumis Venerem, conjunctio ignis et humoris quam habet vim, significant esse Veneris. A qua vi natis dicta *vita*, et illud a Lucilio :

Vis est vita, vides, vis nos facere omnia cogit.

64. Quare quod cælum principium, ab satu est dictus *Saturnus*, et quod ignis, Saturnalibus cerei superioribus mittuntur. Terra *Ops*, quod hic omne opus, et hac opus ad vivendum; et ideo dicitur Ops mater, quod terra mater. Hæc enim

Terris genteis omnis peperit et resumit denuo,

quæ dat cibaria, ut ait Ennius. Quæ quod gerit fruges, *Ceres* : antiquis enim C quod nunc G.

65. Idem hi dei, Cælum et Terra, *Juppiter* et Juno, quod, ut ait Ennius,

Istic est is Juppiter quem dico, quem Græci vocant
Ἀέρα, qui ventus est et nubes, imber postea,
Atque ex imbre frigus, ventus post fit, aer denuo.
Hæcce propter Juppiter sunt ista quæ dico tibi,
Quoniam mortalis atque urbes belluasque omneis juvat.

Quod hinc omneis et sub hoc, eundem appellans dicit :

vis et *Diespiter*, c'est-à-dire père du jour. De là les noms de *Dies* et *Divos*, et les expressions *sub divo, Dius Fidius*. C'est pourquoi son temple est ouvert par le haut, afin que par cette ouverture on puisse voir le ciel (*divom*). Quelques-uns prétendent qu'il n'est pas permis de jurer par lui dans un édifice couvert. Suivant Ælius, Dius Fidius veut dire fils de Diovis, de même que le surnom de Διόσκορος, fils de Jupiter, que les Grecs donnent à Castor. Le même auteur pense que ce dieu est le Sancus des Sabins, et l'Hercule des Grecs. Jupiter est encore appelé *Dis pater*, en tant que dieu des lieux bas de la terre, où tout retourne après la vie; et comme il préside à la fin de l'existence (*ortus*), on l'appelle aussi *Orcus*. — 67. De même que Jupiter est le ciel, la terre, son épouse, a été nommée *Junon*, parce qu'elle concourt avec lui à la vie (*juvat*), et *reine*, parce que toutes les choses terrestres sont sous sa puissance.

68. Le soleil est ainsi nommé, ou parce que les Sabins l'appelaient de ce nom, ou parce que seul (*solus*) il produit le jour. La lune tire son nom de *lucere* (luire), parce qu'elle luit seule pendant la nuit. C'est pourquoi elle est appelée *Noctiluca* sur le Palatium, où son temple resplendit pendant la nuit. De même qu'on a donné le nom d'*Apollon* au soleil, on a donné celui de *Diane* à la lune. Le premier est grec, et le second latin. La lune est aussi nommée *Diviana*, parce qu'elle parcourt le ciel en haut et en large. Ennius, dans son *Épicharme*, l'appelle encore Proserpine, parce qu'elle se cache souvent dans le sein de la terre. Le nom de *Proserpine* exprime le mouvement qu'elle décrit à droite et à gauche, comme un *serpent*; car *serpere* et *proserpere* étaient autrefois synonymes, comme on le voit dans Plaute : *Quasi proserpens bestia*. — 69. Les Latins semblent aussi lui avoir donné le nom de *Junon Lucine*, ou parce qu'elle est la terre, suivant les physiciens, et parce qu'elle luit; ou parce que, depuis le moment de la conception jusqu'à celui de l'accouchement, la lune aide au développement de l'enfant (*juvat*) pendant un certain nombre de mois : de sorte que le nom de Junon Lucine aurait été formé de *juvare* et de *lux* (lumière). C'est pourquoi les femmes en mal d'enfant l'invoquent comme la mère des mois et la déesse tutélaire de la naissance. Les anciens ont sans doute eu en vue ces rapports; car autrefois les femmes étaient dans l'usage de consacrer leurs sourcils à cette déesse, comme l'offrande la plus agréable qu'elle pût recevoir, la partie du corps qui reçoit la lumière étant naturellement la plus digne de Junon Lucine. — 70. *Ignis* (feu) dérive de *gnasci* (naître), parce que le feu produit tout ce qui naît. C'est pourquoi la chaleur est un des éléments de la vie, et le froid un signe de mort. *Volcanus* (Vulcain, dieu du feu) tire son nom de *vis* (violence). Comme la nature du feu est de briller, *fulgere* (briller) a donné naissance à *fulgor* ou *fulgur* (éclair), *fulmen* (foudre), et *fulguritum* (ce que les dieux irrités ont frappé de la foudre).

71. *Lympha* rappelle le mol écoulement de l'eau (*lapsus lubricus*). La fontaine Juturna attire les malades par l'appât de son nom, qui dérive de *juvare* (aider, soulager). Des divers noms des fontaines, fleuves, et autres eaux, ont été formés ceux des dieux qui y président, comme

Divomque hominumque pater rex.

Pater quod patefaciat semen, nam tum esse conceptum patet, inde cum exit quod oritur. — 66. Hoc idem magis ostendit antiquius Jovis nomen; nam olim *Diovis* et *Diespiter* dictus, id est dies pater. A quo *dei* dicti qui inde, et *dius* et *divos*, unde *sub divo*, *Dius Fidius*. Itaque inde ejus perforatum tectum, ut ea videatur divom id est cœlum; quidam negant sub tecto per hunc dejerare oportere. Ælius Dium Fidium dicebat Diovis filium, ut Græci Διόσκορον Castorem, et putabat hunc esse Sancum ab sabina lingua, et Herculem a græca. Idem hic *Dis pater* dicitur, infimus qua est conjunctus terræ, ubi omnia ut oriuntur, ita aboriuntur : quare, quod finis ortus, *Orcus* dictus. — 67. Quod Jovis *Juno* conjux et is cælum : hæc terra quæ eadem tellus, et ea dicta, quod una cum Jove juvat, Juno, et *regina*, quod hujus omnia terrestria.

68. *Sol*, vel quod ita Sabini, vel solus ita lucet ut ex eo deo dies sit. *Luna* vel quod sola lucet noctu, itaque ea dicta *Noctiluca* in Palatio; nam ibi noctu lucet templum. Hanc, ut Solem *Apollinem*, quidam *Dianam* vocant; vocabulum græcum alterum, alterum latinum, et hinc, quod luna in altitudinem et latitudinem simul eat, Diviana appellata. Hinc Epicharmus Enni Proserpinam quoque appellat, quod solet esse sub terris. Dicta *Proserpina*, quod hæc ut serpens modo in dexteram, modo in sinistram partem late movetur. Serpere et proserpere idem dicebant, ut Plautus quod scribit :

Quasi proserpens bestia.

69. Quæ ideo quoque videtur ab Latinis *Juno Lucina* dicta, vel quod et ea terra, ut physici dicunt, et lucet; vel, quod ab luce ejus, qua quis conceptus est, usque ad eam, qua partus quis in lucem, luna juvat, donec mensibus actis produxit in lucem, ficta a juvando et luce Juno Lucina : a quo parientes eam invocant; luna enim nascentium dux quod menses hujus. Hoc vidisse antiquos apparet, quod mulieres potissimum supercilia sua attribuerunt ei deæ; hic enim debuit maxime collocari Juno Lucina, ubi a diis lux datur oculis. — 70. *Ignis* a gnascendo, quod hinc nascitur, et omne quod nascitur ignis gignit; ideo calet, ut qui denascitur eum amittit ac frigescit. Ab ignis jam majore vi ac violentia *Volcanus* dictus. Ab eo quod ignis propter splendorem fulget, et *fulgor* et *fulmen* et *fulgur* et *fulguritum* quod fulmine ictum contrariis diis

71. Ab aquæ lapsu lubrico *lympha*. *Lympha Juturna*, quæ juvaret; itaque multi ægroti propter id nomen hanc aquam petere solent. A fontibus et fluminibus ac ceteris aquis dei, ut *Tiberinus* ab Tiberi, et ab lacu

Tiberinus de *Tiberis* (Tibre), *Velinia* du lac Velinus, *Lymphæ Commotiæ* du mouvement (*commotus*) qu'éprouve l'île du lac Cutiliensis. — 72. *Neptune* a été ainsi nommé de *nubere*, qui chez les anciens signifiait *se voiler*, *se couvrir*, et d'où est dérivé *nuptus, nuptiæ* (noces), parce que la mer couvre la terre, comme les nuages couvrent le ciel. *Salacia* (reflux), de *salum* (mer agitée); *venelia* (flux), de *venire* (venir) et du mot *ventus*, qu'on lit dans Plaute : *Quod ibi dixit*, etc.

73. *Bellone*, autrefois *Duellone*, dérive de *bellum* (guerre), qui a remplacé l'ancien mot *duellum*. Mars est ainsi appelé parce que dans la guerre il préside aux mâles (*maribus*), ou par dériva tion de *Mamers*, nom sabin. *Quirinus*, de Quirites; *virtus* (vertu), de *virilitas*, virilité, force de l'homme; *honos* (honneur), de *honus* ou *onus* (fardeau). C'est pourquoi on appelle *honnête* ce qui est pesant, comme dans cette sentence : *C'est un fardeau que l'honneur qui soutient la chose publique*. *Castor* est un mot grec. Le nom de *Pollux*, qui vient du grec, se voit écrit *Polluces*, Πολυδεύκης, dans les anciens livres latins. *Concordia* (concorde) vient de *cor*, *cordis* (cœur), et de *congruere* (qui sympathise). — 74. *Feronia*, *Minerva*, *Novensides*, sont des noms sabins. *Hercule*, *Vesta*, *Salut*, *Fortune*, *Fors*, *Fides* (foi), sont aussi des noms d'origine sabine. Les autels élevés à Rome par le roi Tatius portent également des noms qui sentent la langue des Sabins. On voit, en effet, dans les Annales, qu'il en éleva à *Ops*, à *Flore*, à *Vedius*, à *Jupiter* et *Saturne*, au *Soleil*, à la *Lune*, à *Vulcain*, à *Summanus*, à *Larunda*, à *Terminus*, à *Quirinus*, à *Vertumne*, aux *Lares*, à *Diane* et *Lucine*. Quelques-uns de ces noms tiennent des deux langues, comme des arbres plantés sur les confins de deux héritages mêlent et entrelacent leurs racines. Le nom de Saturne, en effet, peut avoir dans notre langue une autre cause que dans celle des Sabins; ainsi de Diane et des autres divinités dont j'ai parlé plus haut.

75. Voilà ce qui regarde les êtres immortels : passons maintenant aux êtres mortels. Parmi ces derniers sont les animaux aériens, aquatiques et terrestres. Je commencerai par ceux qui habitent la région la plus élevée. Leur nom général est *alites* (oiseaux), de *ala* (aile), et *volucres*, de *volatus* (vol). On les divise en plusieurs espèces, dont la plupart tirent leur nom de leur cri, comme la *huppe*, le *coucou*, l'*hirondelle*, la chouette (*ulula*), le hibou (*bubo*), le *paon*, l'oie (*anser*), la poule (*gallina*), la *colombe*. — 76. Les noms de quelques autres ont d'autres causes, comme *noctua*, parce que l'oiseau qu'on appelle ainsi veille et chante pendant la nuit; *lusciniola*, parce que le chant plaintif (*luctuosus*) du rossignol rappelle les malheurs et la métamorphose de Progné. Ainsi *galeritus* (cochevis) et *motacilla* (hochequeue) sont les noms de deux oiseaux, dont l'un a la tête surmontée d'une plume qui ressemble à un chapeau (*galerus*), et l'autre a la queue toujours en mouvement. Le *merle* est ainsi appelé, parce qu'il vole seul (*mera*); au contraire, le geai (*graculus*) tire son nom de ce que cette espèce d'oiseaux vole en troupe (*gregatim*), comme certains troupeaux que les Grecs appellent γάργαρα. Ceux qu'on appelle *ficedula* (bec-figue) et *miliariæ* (linot), ont été ainsi nommés, parce que les uns se nourrissent de figue et les autres de millet.

Velini *Velinia*, et *Lymphæ Commotiæ* ad lacum Cutiliensem a commotu, quod ibi insula in aqua commovetur. — 72. *Neptunus*, quod mare terras obnubit ut nubes cælum, ab nuptu id est opertione ut antiqui, a quo *nuptiæ, nuptus* dictus. *Salacia* Neptuni a salo. *Venelia* a veniendo ac ventu illo, quem Plautus dicit :

Quod ibi dixit qui secundo vento vectus est
Tranquillo mari; ventum gaudeo.

73. *Bellona* a bello nunc, quæ Duellona a duello. *Mars* ab eo, quod maribus in bello præest, aut quod ab Sabinis acceptus, ibi est Mamers. *Quirinus* a Quiritibus. *Virtus* ut viri vis a virilitate. *Honos* ab *honere* sive onere, itaque *honestum* dicitur quod oneratum, et dictum :

Onus est honos qui sustinet rempublicam.

Castoris nomen græcum. *Pollucis* a Græcis nomen quod est, in latinis literis veteribus inscribitur, ut Πολυδεύκης, Polluces, non ut nunc Pollux. *Concordia* a corde congruente. — 74. *Ferōnia, Minerva, Novensides* a Sabinis. Paulo aliter ab eisdem dicimus *Herculem, Vestam, Salutem, Fortunam, Fortem, Fidem*. Et aræ Sabinum linguam olent quæ Tati regis voto sunt Romæ dedicatæ; nam ut Annales dicunt, vovit *Opi, Floræ, Vedio, Jovi Saturnoque, Soli, Lunæ, Volcano* et *Summano* itemque *Larundæ, Termino, Quirino, Vortumno, Laribus, Dianæ Lucinæque*. E quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quæ in confinio natæ in utroque agro serpunt : potest enim Saturnus hic de alia causa esse dictus atque in Sabinis, et sic Diana et de quibus supra dictum est.

75. Quod ad immortaleis attinet, hæc; deinceps quod ad mortalis attinet videamus. De his animalia in tribus locis, quod sunt in aere, in aqua, in terra. A summa parte ad infimam descendam. Primum nomen omnium : *alites* ab alis, *volucres* a volatu. Deinde generatim : de his pleræque ab suis vocibus ut hæc : *upupa, cuculus, corvus, hirundo, ulula, bubo*; item hæc : *pavo, anser, gallina, columba*. — 76. Sunt quæ aliis de causis appellatæ, ut *noctua*, quod noctu canit ac vigilat, *lusciniola*, quod luctuose canere existimatur atque esse ex Attica Progne in luctu facta avis. Sic *galeritus* et *motacilla*, altera, quod in capite habet plumam elatam, altera quod semper movet caudam. *Merula*, quod mera id est sola volitat; contra ab eo *graguli*, quod gregatim, ut quidam Græci greges γάργαρα. *Ficedula* et *miliariæ* a cibo, quod alteræ fico, alteræ milio fiant pingues.

77. Les noms des animaux aquatiques sont en partie latins, en partie étrangers. *Murœna* (lamproie), *cybium*, *thunnus* (thon), *melandrya* et *urœon*, sont entièrement grecs. La plupart des poissons doivent leurs noms à quelque ressemblance avec des choses terrestres : *anguilla* (anguille), *lingulaca* (sole), *sudis*; d'autres à leur couleur : *asellus* (merlus), *umbra*, *turdus*; d'autres à une certaine propriété : *lupus* (loup), *canicula* (chien de mer), *torpedo* (torpille.) Les noms de quelques coquillages sont également grecs, comme *peloris* (palourde), *ostreæ* (huîtres), *echinus* (hérisson). Ceux qui sont latins tirent leur origine de quelque ressemblance, comme : *surenæ*, *pectunculi*, *unques*.

78. Il y a quelques animaux amphibies, dont les uns ont des noms grecs, comme : *polypus*, *hippopotamos*, *crocodilos*; et les autres des noms latins, comme : *rana*, (grenouille), à cause de son coassement; *anas* (canard), qui dérive de *nare* (nager), et *mergus*, qui vient de *mergere* (plonger), parce que cet oiseau plonge dans l'eau pour y chercher sa proie. — 79. Il y a encore d'autres noms, ou dérivés du grec, comme *querquedula* (cercelle), de κερκουρὶς; *halcedo* (alcyon), de ἀλκυὼν; ou latins, comme *testudo*, parce que la tortue est couverte d'une écaille épaisse (*testa*); *lolligo*, poisson volant, dont le nom s'écrivait autrefois *volligo*, de *volare*. Dans le Latium, comme en Égypte, il y a des quadrupèdes amphibies, que nous appelons *lytra* (loutre) et *fiber* (bièvre) : le premier, parce qu'il scie, dit-on, les racines des arbres sur la rive et les coupe, λύει; le second, parce qu'il a coutume de se montrer sur les bords du fleuve, et que chez les anciens *fiber* signifiait *extrémité* : d'où *fimbriæ*, extrémité de la saie, et *fibra*, *fiber*, extrémité du foie

80. Je parlerai d'abord de ce qui regarde les hommes, puis les animaux domestiques, puis les bêtes sauvages. Je commencerai par les titres publics. Le nom de *consul* désigne le magistrat chargé de *consulter* le peuple et le sénat, à moins plutôt qu'il ne faille entendre *consulere* dans le sens que lui donne Accius dans son Brutus : *qui recte consulat, consul fuat*. Ici *consulere* signifie *juger avec sagesse*. Le préteur est ainsi nommé, parce qu'il préside (*præit*) à la justice et aux armées : d'où cette expression de Lucilius : *L'office du préteur est de marcher devant*. — 81. Le nom de *censeur* désigne le magistrat à l'arbitrage duquel (*ad censionem*) le recensement du peuple est commis; le nom d'*édile*, celui à qui est confié le soin des *édifices* sacrés et privés. Le nom de *questeur* dérive de *quærere*, parce que la fonction du questeur était de percevoir les impôts et d'informer des délits : fonction qui a été depuis conférée aux triumvirs. Plus tard, le même nom de *questeurs* fut donné aux magistrats chargés des jugements qui ordonnent la *question*. Les *tribuns* des soldats furent ainsi appelés parce que chacune des trois tribus des Ramnes, des Lucères et des Titienses envoyait à l'armée un homme revêtu de cette fonction. Ce même nom fut donné aux magistrats chargés de protéger le peuple, parce que, lors de la retraite à Crustumerium, les premiers tribuns du peuple furent des tribuns militaires. — 82. Le nom de *dictateur* dérive de *dictum*, parce que tout le monde était tenu d'obéir à la parole de celui que le consul investissait de la souveraine puissance. Le *maître de la ca-*

77. Aquatilium vocabula animalium partim sunt vernacula partim peregrina. Foris *murœna* quod μύραινα græce, *cybium* et *thunnus*, quojus item partes græcis, vocabulis omnes, ut *melandrya* atque *urœon*. Vocabula piscium pleraque translata a terrestribus ex aliqua parte similibus rebus, ut *anguilla*, *lingulaca*, *sudis*; alia a coloribus, ut hæc : *asellus*, *umbra*, *turdus*; alia a vi quadam, ut hæc : *lupus*, *canicula*, *torpedo*. Item in conchylis aliqua ex græcis, ut *peloris*, *ostreæ*, *echinus*. Vernacula ad similitudinem, ut *surenæ*, *pectunculi*, *unques*.

78. Sunt etiam animalia in aqua quæ in terram interdum exeant, alia græcis vocabulis, ut *polypus*, *hippopotamios*, *crocodilos*, alia latinis, ut *rana*, *anas*, *mergus*; a quo Græci ea quæ in aqua et terra possunt vivere vocant ἀμφιβία, e quis *rana*, a sua dicta voce, *anas* a nando, *mergus* quod mergendo in aquam captat escam. — 79. Item aliæ in hoc genere a græcis, ut *querquedula* κερκουρὶς, *halcedo* quod ea ἀλκυὼν; latina, ut *testudo* quod testa tectum hoc animal, *lolligo* quod subvolat, litera commutata, primo volligo. Ut Ægypti in flumine quadrupes, sic in Latio, nominati *lytra* et *fiber*, lytra quod succidere dicitur arborum radices in ripa atque eas dissolvere, ab λύω; fiber, extrema ora fluminis dextra et sinistra maxume quod solet videri et antiqui *fibrum* dicebant extremum, a quo in sagis *fimbriæ* et in jecore extremum *fibra*, fiber dictus.

80. Quæ sunt hominum propria primum, deinde de pecore, tertio de feris scribam. Incipiam ab honore publico. *Consul* nominatus, qui consuleret populum et senatum, nisi illinc potius unde Accius ait in Bruto :

Qui recte consulat, consul fuat.

Prætor dictus, qui præiret jure et exercitu; a quo id Lucilius :

Ergo prætorum est antidire.

81. *Censor*, ad quojus censionem, id est arbitrium, censeretur populus. *Ædilis*, qui ædes sacras et privatas procuraret. *Quæstores* a quærendo, qui conquirerent publicas pecunias et maleficia, quæ triumviri capitales nunc conquirunt; ab his postea, qui quæstionum judicia exercent, *quæstores* dicti. *Tribuni militum*, quod terni tribus tribubus Ramnium, Lucerum, Titium olim ad exercitum mittebantur. *Tribuni plebei*, quod ex tribunis militum primum tribuni plebei facti qui plebem defenderent, in secessione Crustumerina. — 82. *Dictator*, quod a consule dicebatur, quoi dicto audientes omnes essent. *Magister equitum*, quod summa potestas hujus

valerie a été ainsi nommé, parce qu'il exerce une souveraine autorité sur la cavalerie et sur les officiers, de même que le dictateur exerce une souveraine autorité sur le peuple, et a été aussi appelé pour cette raison *maître du peuple*. Les autres fonctionnaires publics ont été nommés *magistrats*, parce que leur autorité est inférieure à celle de ceux qu'on appelle maîtres (*magistri*), de même que de *albus* (blanc) on a fait *albatus* (blanchi).

83. Le nom de *sacerdos* (prêtre, sacrificateur) dérive de *sacra* (choses sacrées). Suivant le souverain pontife Quintus Scévola, *pontifices* (pontifes) dérive de *posse* (pouvoir) et *facere* (faire). Je crois plutôt que ce nom vient de *pons, pontis* (pont). Ce sont en effet les pontifes qui ont construit pour la première fois (car il a été souvent reconstruit) le *pont sublicius*, où, des deux côtés du Tibre, on célèbre des sacrifices solennels. Le nom de *curions* désigne les prêtres qui font les sacrifices dans les *curies*. — 84. Les *flamines* ont été ainsi appelés parce que, dans le Latium, ces prêtres avaient toujours la tête voilée, et entourée d'un fil. Ils ont différents surnoms, suivant les divinités qu'ils servent. De ces surnoms, les uns ont une dérivation manifeste, comme *Martialis*, *Volcanalis*; les autres sont d'une origine obscure, comme *Dialis* et *Furinalis*, quoique *Dialis* dérive de Jupiter, qu'on appelle aussi *Diovis*, et que *Furinalis* vienne de *Furina*, qui, suivant les Fastes, a donné lieu aux fêtes Furinales. Il en est de même de *Falacer*, surnom du flamine consacré au dieu Falacer. — 85. Le nom des *Saliens* dérive de *salitare*, ces prêtres étant dans l'usage et l'obligation de danser au milieu du comice, dans les sacrifices qui s'y célèbrent annuellement. Les *Luperques* ont été ainsi nommés de *Lupercal*, lieu où ils font leurs sacrifices. Les *frères Arvales* sont les prêtres qui font des sacrifices pour obtenir la fertilité des champs, et leur nom dérive de *ferre* (porter, produire) et *arva* (champs); selon d'autres, il dérive de *fratria*, mot grec qui désigne une certaine partie de la société, une *confrérie*, et qui est encore usité dans ce sens à Naples. Les prêtres qu'on appelle *sodales Titii* ont tiré leur nom des pigeons ramiers, dits *aves Titiæ*, qu'ils consultent dans des augures particuliers. — 86. Les *féciaux* ont été ainsi appelés parce qu'ils présidaient à la foi publique entre les nations, comme arbitres de la guerre et de la paix. Avant la déclaration de guerre, des féciaux étaient députés pour demander satisfaction; et c'est encore aujourd'hui par eux que se conclut le traité de paix, *fœdus*, qui, suivant Ennius, se prononçait *fidus*.

87. Dans l'ordre militaire, le nom de *préteur* désigne celui qui marche à la tête de l'armée (*præit*). Le titre d'*imperator* fut donné au général victorieux, qui avait vengé l'injure faite par l'ennemi à l'*empire* du peuple. On appela *legati* ceux qui étaient choisis publiquement, *lecti*, pour assister de leurs soins et de leurs conseils les magistrats en tournée, ou pour être les messagers du peuple et du sénat. Le nom d'*exercitus* (armée) dérive d'*exercitare*, parce que l'exercice aguerrit le soldat; celui de *legio* (légion), de *legere* (choisir, enrôler). — 88. *Cohors* (cohorte) désigne la réunion de plusieurs manipules, par un emploi métaphorique du même mot, qui au propre signifie la réunion de plusieurs bâtiments, appelée *villa*, et dérive de *coercere*, parce qu'on retient les troupeaux dans l'enceinte de la métairie. Cependant Hypsicrate prétend que ce mot, appliqué à une maison des champs, vient de χόρτος (herbage), qu'on trouve

in equites et accensos, ut est summa populi dictator, a quo is quoque *magister populi* appellatus. Reliqui quod minores quam hi magistri, dicti *magistratus*, ut ab albo albatus.

83. *Sacerdotes* universi a sacris dicti. *Pontifices*, ut Scævola Quintus pontufex maxumus dicebat, a posse et facere ut potifices : ego a ponte arbitror; nam ab his sublicius est factus primum, ut restitutus sæpe, quom in eo sacra et uls et cis Tiberim non mediocri ritu fiant. *Curiones* dicti a curiis, qui fiunt ut in his sacra faciant. — 84. *Flamines*, quod in Latio capite velato erant semper, ac caput cinctum habebant filo, flamines dicti. Horum singuli cognomina habent ab eo deo quoi sacra faciunt; sed partim sunt aperta partim obscura. Aperta, ut *Martialis*, *Volcanalis*; obscura *Dialis* et *Furinalis*, quom Dialis a Jove sit, Diovis enim, Furinalis a Furina quoius etiam in fastis Furinales feriæ sunt. Sic flamen *Falacer* a divo patre Falacre. — 85. *Salii* a salitando, quod facere in comitio in sacris quotannis et solent et debent. *Luperci*, quod Lupercalibus in Lupercali sacra faciunt. *Fratres Arvales* dicti sunt, qui sacra publica faciunt propterea ut fruges ferant arva, a ferendo et arvis fratres arvales dicti. Sunt qui a *fratria* dixerunt; fratria est græcum vocabulum partis hominum, ut Neapoli etiam nunc. *Sodales Titii* dicti ab Titiis avibus quas in auguriis certis observare solent. — 86. *Feciales* quod fidei publicæ inter populos præerant; nam per hos fiebat ut justum conciperetur bellum, et inde desitum ut fœdere fides pacis constitueretur. Ex his mittebantur antequam conciperetur, qui res repeterent, et per hos etiam nunc fit *fœdus*, quod *fidus* Ennius scribit dictum.

87. In re militari *prætor* dictus, qui præiret exercitui. *Imperator* ab imperio populi, qui eos qui id attentassent oppressit hostes. *Legati*, qui lecti publice, quorum opera consilioque uteretur peregre magistratus, quive nuncii senatus aut populi essent. *Exercitus*, quod exercitando fit melior. *Legio*, quod leguntur milites in delectu. — 88. *Cohors*, quod, ut in villa ex pluribus tectis conjungitur ac quiddam fit unum, sic hic ex manipulis pluribus copulatur. Cohors, quæ in villa, quod circa eum locum pecus coerceretur : tametsi cohortem in villa Hypsicrates dicit esse *græce* χόρτον apud poetas dictam. *Manipulos*

dans les poëtes grecs. *Manipulus*, de *manus* (poignée d'hommes), désigne la plus petite division de l'armée, marchant sous un seul étendard; *centurie*, une troupe de *cent* hommes, marchant sous la conduite d'un seul chef, appelé centurion. — 89. Originairement la légion se composait de trois *mille* hommes, dont chacune des tribus Titiensis, Ramnensis et Lucerensis envoyait un tiers : de là le nom de *milites* (soldats). On appela *hastati* ceux qui combattaient, en tête de l'armée, avec la lance; *pilani*, ceux qui combattaient avec le javelot; *principes*, ceux qui combattaient, au premier rang, avec l'épée. Depuis, la tactique militaire ayant changé, ces dénominations sont devenues moins importantes. Les *pilani* furent aussi nommés *triarii*, parce qu'ils combattaient au *troisième* rang et soutenaient (*subsidebant*) l'arrière-garde : de là le mot de *subsidium*, et la signification que Plaute donne au mot *subsidere* dans ce passage : *Allons, prêtez-moi tous main-forte* (*subsidite*), *comme font les triaires.* — 90. *Auxilium* (secours) a été formé de *auctus* (augmentation), parce que les auxiliaires étrangers augmentent la force de l'armée. *Præsidium* (garnison), de *præsidere* (être placé devant), désigne ceux qui sont placés hors du camp, pour en protéger les alentours. *Obsidere* (être auprès) a produit *obsidium* (siége), qui désigne la présence d'une armée campée auprès d'une ville, pour empêcher les habitants d'en sortir. *Obsidium* peut aussi venir de *abscidere* (couper), les assiégeants étant dans l'habitude de couper toute communication à l'ennemi pour l'affaiblir. On a appelé *duplicarii* ceux à qui l'usage est d'accorder double ration de vivres en récompense de leur courage. — 91. *Turma*, formé de *terima* par suite du changement de l'*e* en *u*, vient du mot *ter* (trois fois), parce que l'escadron ainsi nommé était composé de trente cavaliers (*ter deni*), fournis par les trois tribus Titiensis, Ramnensis et Lucerensis. C'est pourquoi les chefs de chaque décurie furent appelés *décurions*, et sont encore aujourd'hui au nombre de trois dans chaque escadron. Ceux que les décurions choisissaient (*adoptabant*) pour aides de camp furent nommés *optiones*. Ce sont aujourd'hui les tribuns qui les élisent, à cause des brigues auxquelles le choix donnait lieu. *Tubicines* (qui sonnent de la trompette) vient de *tuba* (trompette) et de *canere* (chanter). *Liticines* (qui sonnent du clairon) a la même origine. Ceux qui sonnent du clairon et du cor pour appeler les classes à l'assemblée des comices, et qu'on appelle *classici*, tirent leur nom de *classis* (division du peuple).

92. Parmi les noms qui servent à désigner la fortune et la condition, il y en a quelques-uns dont l'origine est assez obscure, comme *pauper* (pauvre), *dives* (riche), *miser* (misérable), *beatus* (bienheureux), etc. *Pauper* vient de *paulus* (petit), et *lar* (lare, foyer); *mendicus* (mendiant), de *minus*, parce que ce dont on a besoin est *moins* que rien. *Dives*, de *divus*, parce que celui qui est *riche* semble, comme un *dieu*, n'avoir besoin de rien; *opulentus*, de *ops*, parce que l'homme opulent a tout en abondance. *Inops* (qui manque), *copis* et *copiosus* (abondant), dérivent du même mot; *pecuniosus* (qui a beaucoup d'argent), de *pecunia* (argent), qui vient de *pecus* (bétail). Ces mots ont pour origine *pastor* (pâtre), *pascere* (paître).

93. Les artistes tirent en général leur nom de l'art qu'ils exercent. Ainsi *medicus* (médecin) dérive de *medicina* (art de la médecine), *sutor* (cordonnier) de *sutrina* (métier de cordonnier), et non des verbes *mederi* (guérir) et *suere* (coudre), qui ne sont que les extrémités de la racine

exercitus minimas manus quæ unum secuntur signum. *Centuria* qui sub uno centurione sunt, quorum centenarius justus numerus. — 89. *Milites*, quod trium milium primo legio fiebat, ac singulæ tribus Titiensium, Ramnium, Lucerum milia singula militum mittebant. *Hastati* dicti qui primi hastis pugnabant, *pilani* qui pilis, *principes* qui a principio gladiis : ea post commutata re militari minus illustria sunt. Pilani *triarii* quoque dicti quod in acie tertio ordine extremis subsidio deponebantur; quod hi subsidebant, ab eo subsidium dictum, a quo Plautus :

Agite nunc, subsidite omnes quasi solent triarii.

90. *Auxilium* appellatum ab auctu, quom accesserant ei qui adjumento essent alienigenæ. *Præsidium* dictum, qui extra castra præsidebant in loco aliquo, quo tutior regio esset. *Obsidium* dictum ab obsidendo, quo minus hostis egredi posset inde: item ab abscidendo, quom id ideo facerent quo facilius deminuerent hosteis. *Duplicarii* dicti, quibus ob virtutem duplicia cibaria ut darentur institutum. — 91. *Turma* terima (E in U abiit) quod ter deni equites ex tribus tribubus Titiensium, Ramnium, Lucerum fiebant. Itaque primi singularum decuriarum *decuriones* dicti : qui ab eo in singulis turmis sunt etiam nunc terni. Quos hi primo administros ipsi sibi adoptabant, *optiones* vocari cœpti, quos nunc propter ambitiones tribuni faciunt. *Tubicines* a tuba et canendo, similiter *Liticines*. *Classicos* a classe, qui lituo cornuve canunt, tum cum classes comitiis ad comitiatum vocant.

92. Quæ a fortuna vocabula, in his quædam minus aperta, ut pauper, dives, miser, beatus, sic alia. *Pauper* a paulo lare. *Mendicus* a minus, quoi quo opus est minus nihilo est. *Dives* a divo, qui ut deus nihil indigere videtur. *Opulentus* ab ope, quoi ea opime. Ab eadem *inops*, qui ejus indiget, et ab eodem fonte *copis* et *copiosus*. *Pecuniosus* a pecunia magna; *pecunia* a pecu; a pastoribus enim horum vocabulorum origo.

93. Artificibus maxuma causa ars; id est ab arte medicina ut sit *medicus* dictus, a sutrina *sutor*, non a medendo ac suendo, quæ omnino ultimæ earum rerum radi-

des, noms des arts ou métiers auxquels ils se rapportent. Je ne m'arrêterai pas sur cette sorte d'étymologie, qui n'a rien d'incertain. — 94. Il en est de même de *præstigiator* (charlatan), *monitor* (souffleur), *nomenclator* (nomenclateur), *cursor* (coureur), *natator* (nageur), *pugil* (athlète qui se bat à coups de poing). Les mots de cette espèce ont, pour la plupart, une origine manifeste, comme *legulus* (qui cueille des fruits)..... l'un vient de *olea* (olive), l'autre de *uva* (raisin); *vindemiator* (vendangeur), *vestigiator* (chasseur) et *venator* (veneur) ont quelque chose de plus obscur. Cependant *vindemiator* ne peut venir que de *legere vinum* (recueillir le vin), ou de *demere vinum de viti* (ôter le vin de la vigne); *vestigiator*, de *vestigia indigare ferarum* (poursuivre la trace des bêtes sauvages); *venator*, de *ventus* (venue), qui se rattache à *adventus* (arrivée) et *inventus* (découverte).

95. Passons des hommes aux bestiaux. *Pecus* (bétail), d'où dérive *pecunia*, parce que la richesse des pasteurs consistait uniquement dans le bétail, a une double origine : *perpascere* (paître) et *pes* (pied). Le pied est, en effet, la base sur laquelle repose ce qui est debout. Ainsi on appelle *pes magnus* (grand pied) l'aire d'un édifice. On dit encore que celui qui a commencé une chose a *posé le pied*. Par la même raison, *pes* a donné naissance à *pecus*, à *pedica* (lacet) et *pedisequus* (valet de pied). De là le nom de *peculia*, servant à désigner les taureaux et les brebis, ou toute autre chose de cette nature; car c'est en cela que consiste principalement le pécule. De là encore le nom de *péculat*, vol des deniers publics, parce que l'amende consistait autrefois en troupeaux. — 96. Les bestiaux dont on tire le plus grand fruit sont les mêmes en Italie qu'en Grèce. *Sus* (porc) vient de ὗς; *bos* (bœuf), de βοῦς; *taurus* (taureau), de ταῦρος; *ovis* (brebis), de ὄϊς, mot ancien, qui a été remplacé par πρόβατον, qui est moderne. Il est possible que ces mêmes mots doivent leur origine, en latin comme en grec, au cri de ces animaux. *Armenta* (troupeau de gros bétail) dérive de *arare* (labourer), parce que les bœufs sont principalement destinés au labourage : de là *arimenta*, qui, par suite du retranchement de la troisième lettre, a produit *armenta*. *Vitulus* (veau) vient ou de l'ancien mot grec ἰταλὸς, ou de *vegetus* (bien portant, vigoureux), *vigitulus*, *vitulus*; *juvencus*, de *juvare* (aider, servir à), parce que le jeune taureau peut déjà servir au labourage. — 97. *Capra* (chèvre) vient de *carpere* (brouter), d'où *capræ omnicarpæ*; *ircus* (bouc), du mot sabin *fircus*, de même que *edus* (chevreau), qu'on écrit à Rome, et en beaucoup d'autres lieux, *ædus*, du mot sabin *fedus*. *Porcus* (porc) a aussi une origine sabine, qui est *aprimo porcopor*, à moins plutôt qu'il ne vienne du grec; car on lit dans les livres sacrés d'Athènes κάπρῳ καὶ πόρκῳ.—98. *Aries* (bélier) vient de l'ancien mot grec ἀρήν, auquel correspond, chez les Latins, celui de *arviga*, d'où *arvignus*. Les victimes appelées *arviges* sont celles dont on fait cuire les entrailles dans une chaudière et non à la broche, comme on le voit dans Accius et dans les livres des pontifes. On appelle *arviga* la victime qui a des cornes, parce que le bélier, qu'on a châtré, n'en a pas : d'où le nom de *vervex* (mouton), ainsi appelé parce que sa nature a été, pour ainsi dire, renversée (*versa*). — 99. *Agnus* (agneau) vient de *agnasci* (naître auprès); *catulus* (petit chien), de *catus* (fin), à cause de son odorat subtil : d'où le mot

ces, ut in proxumo libro aperietur. Quare quod ab arte *artifex* dicitur nec multa in eo obscura, relinquam. — 94. Similis causa quæ ab scientia vocatur aliqua, ut *præstigiator*, *monitor*, *nomenclator* : sic etiam quæ a studio quodam dicuntur, *cursor*, *natator*, *pugil*. Etiam in hoc genere, quæ sunt vocabula, pleraque aperta, ut *legulus*.... alter ab oleis, alter ab uvis. Hæc si minus aperta : *vindemiator*, *vestigiator* et *venator* : tamen inde est vindemiator, vel quod vinum legere dicitur, vel quod de viti id demunt, vestigiator a vestigiis ferarum quas indagatur, venator a ventu, quod sequitur verbum adventum et inventum.

95. Hæc de hominibus. Hic quod sequitur de pecore, hæc. *Pecus* ab eo quod perpascebant (a quo pecunia universa, quod in pecore pecunia tum consistebat pastoribus); et standi fundamentum pes, a quo dicitur in ædificiis area pes magnus, et qui negotium instituit pedem posuisse : a pede pecudem appellarunt, ut ab eodem *pedicam* et *pedisequum*. Et *peculia* tori atque oves aliudve quid, id enim peculium primum. Hinc *peculatum publicum* primo, tum cum pecore diceretur multa et id esset coactum in publicum, si erat aversum.—96. Ex quo fructus major, hic est qui Græcis usus. Sus, quod ὗς, bos, quod βοῦς, *taurus*, quod ταῦρος, item *ovis*, quod ὄϊς, ita enim antiqui dicebant, non ut nunc πρόβατον. Possunt in Latio quoque ut in Græcia ab suis vocibus hæc eadem ficta. *Armenta*, quod boves ideo maxume parabantur, ut inde eligerent ad arandum; inde arimenta dicta; postea tertia litera extrita. *Vitulus*, quod græce antiquitus ἰταλὸς, aut quod plerique vegeti, vigitulus. *Juvencus* juvare qui jam ad agrum colendum posset.—97. *Capra* carpa, a quo scriptum *omnicarpæ capræ*. *Ircus*, quod Sabini fircus : quod illic fedus, in Latio rure *edus*; qui in urbe, ut in multis A addito, ædus. *Porcus*, quod Sabinis dictum APRIMO PORCOPOR, inde porcus; nisisia Græcis, quod Athenis in libris sacrorum scripta κάπρῳ καὶ πόρκῳ. — 98. *Aries*, quod eum dicebant ἀρήν veteres, nostri *arviga*, hinc *arvignus*. Hæc sunt quarum in sacrificiis exta in olla, non in veru cocuntur, quas et Accius scribit et in pontificiis libris videmus. In hostiis eam dicunt arvigam quæ cornua habeat, quoniam is, quoi ovi mari testiculi dempti, et cornibus caret; ideo ut natura versa *vervex* declinatum. — 99. Pecori ovillo quod agnatus, *agnus*. *Catulus* a sagaci sensu et acuto; hinc *canis*, nisi quod, ut

canis (chien), à moins que cet animal n'ait été ainsi appelé parce que, comme la trompette et le cor, il semble donner le signal (*canere*), ou parce que, soit en gardant la maison de nuit et de jour, soit en chassant, il donne signal par ses aboiements.

100. Parmi les noms des bêtes sauvages, plusieurs sont également étrangers, comme *panthera* (panthère), *leo* (lion), et *pantheris* (panthère femelle), *leœna* (lionne), qui sont des mots grecs. *Panther* et *leœna*, noms d'une espèce de filets, ont la même origine. *Tigris* (tigre), nom d'une sorte de lion bigarré, qui n'a pas encore pu être pris vivant, est un mot arménien. Chez les Arméniens, en effet, ce mot désigne une flèche et le fleuve de ce nom, ainsi appelé à cause de sa rapidité. Dans la Lucanie, le nom de l'*ours* a la même origine que celui des habitants; dans le Latium, le nom de cet animal est imité de son cri. *Camelus* (chameau) est un mot qui nous est venu de la Syrie avec l'animal de ce nom, comme celui de *camelopardalis* (girafe), nom d'un quadrupède semblable au chameau pour la forme, et tacheté comme la panthère, qu'on a tout récemment amené d'Alexandrie. — 101. *Apri* (sanglier) vient de *asper* (âpre), parce que ces animaux vivent dans les bois, à moins qu'il ne dérive du mot grec κάπρος. *Caprea* (chevreuil), nom formé de *capra*, à cause de la ressemblance du chevreuil avec la chèvre. *Cervi* (cerfs), de *gervi*, mot employé par plusieurs auteurs, le *g* ayant été changé en *c*, parce que les cerfs ont de grandes cornes. *Lepus* (lièvre) a pour origine λέπορις, mot grec usité dans quelques parties de la Sicile. Les Sicules, suivant nos anciennes annales, étant issus de Rome, il est possible qu'ils aient porté ce mot en Sicile, après l'avoir laissé ici. *Volpes* (renard) dérive, suivant Ælius, de *volare* (voler) et de *pes* (pied).

102. Après les animaux viennent les plantes, (*virgulta*) qui, sans être animées, sont vivantes. *Virgultum* vient de *viridis* (vert), qui dérive de *vis* (force, vertu), et désigne cette nature humide, sans laquelle la plante se dessèche et meurt. *Vitis* (vigne) dérive de *vinum*, parce que la vigne produit le vin; *malum* (pomme, fruit), du mot grec éolien μᾶλον; *pinus* (pin) . . . . *juglans* (noix, fruit du noyer), de *Jupiter* et de *glans* (gland), parce que ce fruit, qui est très-bon et très-gros (*optumus maximus*), a été consacré à Jupiter, et ressemble à un gland avant d'être écalé. *Nux* (noix) vient de *nox* (nuit), parce que le suc de la noix noircit les mains, de même que la nuit obscurcit le ciel. — 103. Les noms des plantes des jardins sont tantôt étrangers et tantôt indigènes. Au nombre des premiers sont *ocimum* (basilic), *menta* (menthe), *ruta* (rue), que les Grecs appellent aujourd'hui πήγανον, *caulis* (chou), *lapathium* (oseille), *rapum* (rave), anciennement ῥάφος et aujourd'hui ῥάφανος, *serpillum* (serpolet), *rosa* (rose), où l'*s* a remplacé le *d*, *coriandron* (coriandre), *malachen* (sorte de mauve), *cyminon* (cumin). De même *lilium* (lis) vient de λείριον, *malva* (mauve) de μαλάχη, et *sisumbrium* (sorte de menthe) de σισύμβριον. — 104. Parmi les mots d'origine latine, je citerai *lactuca* (laitue), qui dérive de *lac* (lait), parce que ce légume a du lait; *brassica* (chou), de *prœsicare*, parce qu'il se dessèche peu à peu par la tige; *asparagi* (asperges), de *asper* (âpre), parce qu'on les récolte dans les broussailles, et parce que la tige de l'asperge est âpre et rude : à moins que ce mot ne vienne du grec ἀσπάραγος; *cucumeres* (concombres), de *curvor* (courbure), comme qui dirait *curvimeres*. *Fructus* (fruits),

tuba ac cornu aliquod signum cum dent canere dicuntur, quod hic item et noctu lucuque in custodia et in venando signum voce dat, canis dictus.

100. Ferarum vocabula item partim peregrina, ut *panthera*, *leo*, utraque græca, et muliercula pantheris et leæna. A quo etiam et rete quoddam *panther et leœna*. *Tigris* qui est ut leo varius, qui vivus capi adhuc non potuit, vocabulum e lingua armenia; nam ibi et sagitta et quod vehementissimum flumen dicitur Tigris. *Ursi* Lucani origo, vel unde illi, nostri, ab ipsius voce. *Camelus* suo nomine syriaco in Latium venit, ut Alexandrea *camelopardalis* nuper adducta, quod erat figura ut camelus, maculis ut panthera. — 101. *Apri* ab eo quod in locis asperis, nisi a Græcis, quod hi κάπρος. *Caprea* a similitudine quadam capræ. *Cervi*, quod magna cornua gerunt, gervi, G in C mutavit, ut in multis. *Lepus*, quod Siculi quidam Græci dicunt λέποριν; a Roma quod orti Siculi, ut annales veteres nostri dicunt, fortasse hinc illuc tulerunt et hic reliquerunt id nomen. *Volpes*, ut Ælius dicebat, quod volat pedibus.

102. Proxume animalia sunt ea quæ vivere dicuntur neque habere animam, ut virgulta. *Virgultum* dicitur a *viridi*, id a vi quadam humoris, quæ si exaruit, moritur. *Vitis*, quod ea vini origo. *Malum*, quod Græci Æolis dicunt μᾶλον. *Pinus*......... *Juglans*, quod quom hæc nux antequam purgatur similis glandis, hæc glans optuma et maxuma ab Jove et glande juglans est appellata. Eadem *nux*, quod, ut nox aërem, hujus sucus corpus facit atrum. — 103. Quæ in ortis nascuntur, alia peregrinis vocabulis, ut Græcis *ocimum*, *menta*, *ruta*, quam nunc πήγανον appellant. Item *caulis*, *lapathium*, *rapum*; sic enim antiqui Græci quam nunc raphanum. Item hæc græcis vocabulis : *serpillum*, *rosa*, una littera commutata. Item ex his græcis latina : *coriandron*, *malachen*, *cyminon*. Item *lilium* ab lirio et *malva* a malache et *sisumbrium* a sisymbrio. — 104. Vernacula : *lactuca* a lacte quod olus id habet lac. *Brassica* ut præsica, quod ex ejus scapo minutatim præsicatur. *Asparagi*, quod ex asperis virgultis leguntur, et ipsi scapi asperi sunt, non leves; nisi græcum, illic quoque enim dicitur ἀσπάραγος. *Cucumeres* dicuntur a curvore ut curvimeres dicti. *Fructus* a ferundo, res et eæ quas fundus, et eæ quas quæ in

dérivé de *ferre* (porter), désigne tout ce que produit un fonds pour la jouissance du possesseur, *ut fruamur*. De là *fruges* (biens de la terre) et *frumentum* (froment). *Frumentum* peut encore venir de *mola*, gâteau composé de sel et de blé moulu (*far molitum*), qu'on plaçait sur les entrailles cuites de la victime. *Uvæ* (raisins) a pour racine *uvor* (humidité).

105. Je passe aux choses qui sont l'ouvrage de la main de l'homme, comme le vivre, le vêtement, les instruments, et tous les accessoires. Des aliments, le plus ancien est celui qu'on appelle *puls* (bouillie), mot dérivé du grec, ou, suivant Apollodore, du bruit que fait cette espèce d'aliment, quand on le jette dans l'eau bouillante. Le *pain* (*panis*) doit son nom à la forme qu'on lui donnait autrefois, et qui était celle d'un peloton de laine (*panus*). Depuis on a adopté d'autres formes. De *panis* et de *facere* (faire) on a formé *panificium* (boulangerie). Du même mot *panis* est issu *panarium*, qui désigne le lieu où l'on serre le pain ; de même que *granarium*, où l'on serrait le *grain* de froment. — 106. *Hordeum* (orge) vient de *horridus* (hérissé); *triticum* (froment), de *tritus* (broyé); *far* (farine), de *farcire*, parce que la farine *remplit* la boulangerie; *milium* (millet), du mot grec μελίνη; *libum* (sorte de gâteau), de *libare* (offrir à une divinité), parce qu'on le déposait sur l'autel avant de le manger; *testuatium* (sorte de gâteau), de *testu*, vase de terre où l'on faisait cuire ce gâteau, comme le font aujourd'hui les dames romaines dans les fêtes appelées *matralia*; *circulus* (petit gâteau rond, composé de farine, de fromage et d'eau), de *circuitus* (circuit). — 107. Ceux qui ne réussissaient pas à bien façonner ce gâteau reçurent le nom de *lixulæ* ou *semilixulæ*, qui est d'origine sabine : aussi ces deux mots sont-ils très-usités chez les Sabins. *Globus*, gâteau en forme de boule, composé d'une poignée de farine délayée dans de l'huile, doit son nom à sa rondeur. *Crusta*, espèce de croûte qui se forme sur la bouillie et qu'on enlève comme une peau (*ut corium exuitur*), a produit *crustulum* (galette). La plupart des autres noms d'aliments ont été empruntés à la langue grecque, comme *thrion* et *placenta*. — 108. Ce qu'on mangeait avec la bouillie fut appelé *pulmentum*, mot qui se trouve dans Plaute, et d'où a été formé *pulmentarium*. Le premier aliment de ce genre, le fromage (*caseus*), est dû aux bergers, et signifie *lait coagulé* (*lac coactum*). Plus tard, lorsque le goût de la simplicité naturelle se fut affaibli, ils firent cuire les fruits qui pouvaient perdre leur crudité; et du mot *olla* (chaudière) se forma celui d'*olera* (légumes), qui dans la suite désigna abusivement les fruits qui étaient crus, comme ceux qui ne l'étaient pas. Le légume appelé *rapa* (rave), par abréviation de *ruapa*, a été ainsi nommé parce qu'on l'arrache de terre (*eruitur*) pour le cuire. *Olea* (olive) vient du mot grec ἐλαία. La grosse olive a été appelé *architis*, du nom attique ὄρχις.

109. Je passe aux noms qu'on a donnés à la chair des bestiaux. Comme le porc, dont la chair est appelée *suilia*, chaque animal a donné son nom à sa chair. On distingue la chair rôtie, la chair bouillie, et la chair cuite dans son jus. Les hommes ont dû observer la même succession dans la manière de se nourrir. *Assum* (chair rôtie) dérive de *assudescere*, parce que la chair *sue* lorsqu'elle est soumise à l'action du feu. *Uvidum* vient d'*humidum* (humide), et ce qui n'est point humide manque de *suc* : d'où le mot *sudare*, c'est-à-dire *distiller l'humidité*; et de même que *crudum* signifie ce qui a trop d'hu-

fundo ferunt ut fruamur. Hinc declinatæ *fruges* et *frumentum*, sed ea e terra. Etiam frumentum, quod ad exta ollicoqua solet addi, *ex mola*, id est ex sale et farre molito. *Uvæ* ab uvore.

105. Quæ manu facta sunt dicam, de victu, de vestitu, de instrumento, et si quid aliud videbitur his aptum. De victu antiquissima *puls :* hæc appellata vel quod ita Græci, vel ab eo unde scribit Apollodorus quod ita sonet quom aquæ ferventi insipitur. *Panis*, quod primo figura faciebant, ut mulieres in lanificio, panus; postea ei figuras facere instituerunt alias. A pane et faciendo *panificium* cœptum dici. Hinc *panarium*, ubi id servabant; sicut *granarium*, ubi granum frumenti condebant : unde id dictum : nisi ab eo quod Græci id κρόκην, a quo a Græcis quoque granum . . . . . dictum, et in quo eadem conduntur. — 106. *Hordeum* ab horrido. *Triticum*, quod tritum e spicis. *Far* a farciendo, quod in pistrino fit. *Milium* a græco, nam id μελίνη. *Libum*, quod ut libaretur, priusquam essetur, erat coctum. *Testuatium*, quod in testu caldo coquebatur, ut etiam nunc Matralibus id faciunt matronæ. *Circuli*, quod mixta farina et caseo et aqua circuitum æquabiliter fundebant. 107. Hoc quidam qui magis incondite faciebant, vocabant *lixulas* et *semilixulas* vocabulo sabino, itaque frequentati a Sabinis. A globo farinæ dilatato item in oleo cocti dicti *globi*. *Crustulum* a crusta pultis, quojus ea, quod ut corium exuitur, crusta dicta. Cætera fere opera a vocabulis græcis sumpta ut *thrion* et *placenta*. — 108. Quod edebant cum pulte, ab eo *pulmentum*, ut Plautus : hinc *pulmentarium* dictum. Hoc primum debuit pastoribus *caseus*, a coacto lacte ut coaxeus dictus. Deinde posteaquam desierunt esse contenti his quæ suapte natura ferebat sine igne, in quo erant poma : quæ minus cruda esse poterant, decoquebant in olla. Ab olla *olera* dicta, quare degenera cruda olera. E quis ad coquendum quod e terra erueretur, ruapa, unde *rapa*. *Olea* ab elæa. Olea grandis *orchitis*, quod eam Attici orchimorian.

109. Hinc ad pecudis carnem perventum. Ut suilla sic ab aliis generibus cognominata. Hanc primo assam, secundo elixam, tertio e jure uti cœpisse, natura docet. Dictum *assum*, quod id ab igni assudescit. Uvidum enim quod humidum, et inde ubi id non est *sucus* abest; et ideo

midité, *excoctum* signifie ce qui a peu de *suc*. *Elixum* (chair bouillie) dérive de *liquor* (eau); et *ex jure* (chair cuite dans son jus) désigne la nature agréable (*jucundum*) d'une chair succulente. — 110. *Succidium* (morceau de porc salé) vient de *sus* (porc) et de *cædere* (tuer), parce que l'usage est de tuer d'abord cet animal, et de le saler ensuite pour le conserver; *tegus* (peau du porc), de *tegere* (couvrir); *perna* (jambon), de *pes* (pied). *Offula*, diminutif de *offa*, désigne une partie de la panse. *Insicia* (saucisse) vient de *caro* (chair) et *insecta* (coupée), mot qui se retrouve dans le chant des Saliens, et servait autrefois à désigner la partie des entrailles qu'on appelle aujourd'hui *prosectum*; *murtatum* (cervelas), de *murta*, parce que le cervelas est rempli de *baies de myrte*. — 111. On appelle *chair de Lucanie* et *ventre de Falisque* deux sortes de boudins, dont nos soldats ont appris la recette chez les Lucaniens et les Falisques *Fundolum* (sorte de boudin) vient de *fundus* (fond), parce que le boyau du boudin n'a qu'une seule issue : ce qui l'a probablement fait appeler chez les Grecs τυφλὸν ἔντερον (intestin aveugle, bouché). Du mot *fartura* (action de farcir) on a formé *farcimina*, nom d'une partie des entrailles des victimes, préparées de la même manière. Les boudins ou saucissons faits avec les petits intestins du porc furent appelés *hila*, de *hilum* (petit point noir au bout de la fève de marais), mot dont s'est servi Ennius : *neque dispendi facit hilum* (elle n'éprouve aucune perte). Comme le boudin est terminé par un nœud qui a quelque ressemblance avec la houppe d'un bonnet (*apex*), on a donné à ce nœud le nom de *apexabo*. Il y a encore une sorte de boudin qu'on appelle *longavo*, parce qu'il est plus long que deux saucissons (*hila*). — 112. *Augumentum*, de *augere* (mettre sur l'autel), désigne la partie du foie de la victime immolée, que l'on coupe pour la brûler sur l'autel. *Magmentum* (mets de surcroît) dérive de *magis* (plus), parce qu'il est plus particulièrement en usage dans certains sacrifices. C'est pourquoi on a élevé dans des lieux particuliers des autels, appelés *magmentaria*, où l'on offre aux dieux cette espèce de mets. *Matteæ* (mets délicats) vient du mot grec ματτύαι. De même chez les Grecs.

113. *Lana* (laine) est un mot grec, qu'on trouve dans Polybe et dans Callimaque. *Purpura* (pourpre) tire son nom de la couleur de la pourpre marine; et *pœnicum*, variante de *purpura*, dérivé de *Pœnus* (Carthaginois), rappelle le nom du peuple à qui on en doit l'importation. *Stamen*, de *stare* (s'arrêter), désigne le fil qui sert de chaîne au tisserand; *subtemen*, le fil qui passe au-dessous de celui qui sert de chaîne. *Trama* (vêtement de drap fin) dérive de *transmeare* (traverser), parce que le froid pénètre cette espèce de vêtement; *densum* (tissu serré), de *dens* (dent), parce que le tissu est frappé par les dents du peigne du tisserand. *Filum* (fil) a pour racine *hilum* (petit point noir au bout de la fève de marais), le fil étant la plus petite partie du vêtement. — 114. *Pannus* (drap) est grec. *Pannuvellium* (navette), mot formé de *pannus* (drap) et de *volvere filum* (filer, tisser); *tunica* (tunique), de *tueri* (protéger), ou de *inducre* (vêtir), par corruption de *induca*; *toga* (toge), de *tegere* (couvrir); *cinctus* (ceinture d'homme) et *cingulum* (ceinture de femme), de *cingere* (ceindre). — 115. *Arma* (armes) vient de *arcere* (écarter, repousser); *parma* (bouclier), de *par* (égal), à cause de l'égale distance de tous les rayons du centre du cercle à la circonférence; *conum* (cône), de *cogere* (rétrécir, rapprocher), parce que cette

sudando assum destillat humorem; et ut crudum nimium habet humoris, sic excoctum parum habet suci. *Elixum* e liquore aquæ dictum: et *ex jure*, quod jucundum magis conditione suci.—110. *Succidia* ab suibus cædendis; nam id pecus primum occidere cœperunt domini et ut servarent sallere. *Tegus* suis ab eo quod eo tegitur. *Perna* a pede sueris. Ex abdomine ejus *offula*, dicta ab offa minima e suere. *Insicia* ab eo quod insecta caro, ut in carmine Saliorum est, quod in extis dicitur nunc prosectum. *Murtatum* a murta, quod ea large fartum. —111. Quod fartum intestinum e crassundiis, *Lucanam* dicunt, quod milites a Lucanis didicerunt, ut, quod Faleriis, Faliscum ventrem. *Fundolum* a fundo, quod non ut reliquæ partes, sed ex una parte sola apertum; ab hoc Græcos puto τυφλὸν ἔντερον appellasse. Ab eadem fartura *farcimina* in extis appellata. In quo quod tenuissimum intestinum fartum, *hila* ab hilo dicta, quod ait Ennius :

Neque dispendi facit hilum.

Quod in hoc farcimine summo quiddam emmet, ab eo quod ut in capite apex *apexabo* dicta. Tertium fartum est *longavo*, quod longius quam duo hila. — 112. *Augumentum*, quod ex immolata hostia desectum in jecore in porriciendo augendi causa. *Magmentum* a magis, quod ad religionem magis pertinet; itaque propter hoc magmentaria fana institúta locis certis quo id imponeretur. *Matteæ* ab eo quod Græci ματτύαι. Item Græcis singillatim hæc.....

113. *Lana* græcum, ut Polybius et Callimachus scribunt. *Purpura* a purpuræ maritumæ colore; et *Pœnicum*, quod a Pœnis primum dicitur allata. *Stamen* a stando, quod eo stat omne in tela velamentum. *Subtemen*, quod subit stamini. *Trama*, quod trameat frigus id genus vestimenti. *Densum* a dentibus pectinis quibus feritur. *Filum*, quod mininum est hilum; id enim minimum est in vestimento. — 114. *Pannus* græcum. Qui cum faciunt, *pannuvellium* dictum a panno et volvendo filo. *Tunica* a tuendo corpore : tunica ut induca. *Toga* a tegendo. *Cinctus* et *cingulum* a cingendo, alterum viris alterum mulieribus attributum.— 115. *Arma* ab arcendo, quod his arcemus hostem. *Parma*, quod e medio in omnis parteis par. *Conum*, quod cogitur in cacumen vorsus

figure se rétrécit et se termine en pointe; *asta* (lance), de *astare* (se tenir droit), parce que cette arme se porte verticalement; *jaculum* (javelot), de *jacere* (jeter); *tragula* (hallebarde), de *trajicere* (traverser); *scutum* (sorte de bouclier), de *sectùra* (coupure), comme qui dirait *secutum*, parce que ce bouclier est formé de plaques très-minces; *umbones* (convexité du bouclier), du mot grec ἄμβων. — 116. *Gladius* (glaive) dérive de *clades* (destruction), le *c* ayant été changé en *g*; *pilum* (trait, javelot), par contraction de perilum, dérivé de *ferire* (frapper); *lorica* (cuirasse), de *lorum* (cuir), parce que la cuirasse était faite de bandes de cuir. Depuis, tout en gardant le même nom, la cuirasse fut tissue, à la manière des Gaulois, en mailles de fer. *Balteum* (baudrier), ceinture de cuir ornée de têtes de clous, appelées *bullæ*. *Ocrea* (bottine) vient de *ob crus*, parce qu'elle entoure la jambe; *galea* (casque), de *galerus*, bonnet de peau qui était fort en usage dans l'antiquité. — 117. *Tubæ* (trompettes) vient de *tubus* (tube), nom que ceux qui sonnent de la trompette dans les sacrifices donnent encore aujourd'hui à cet instrument; *cornua* (cors), de *cornu*, parce que les instruments d'airain qu'on appelle ainsi aujourd'hui étaient anciennement faits de cornes de bœuf; *vallum* (retranchement), de *varicare* (écarter les jambes), parce que personne ne peut les franchir, ou de la forme des pieux des palissades dont l'extrémité, terminée en pointe de fourche, ressemble à un *v*; *cervi* (chevaux de frise), à cause de la ressemblance avec des cornes de cerf. Les mots *vineæ* (vigne), *testudo* (tortue), *aries* (bélier), instruments de guerre, ont la même origine.

118. *Cilliba* était anciennement le nom de la table à manger. Elle était carrée, comme celles dont on se sert encore aujourd'hui dans les camps. Ce mot dérive de *cibus* (nourriture). Depuis on a adopté la forme ronde. *Mensa* dérive peut-être du mot grec μέσα (placée au milieu), ou bien de *mensus* (mesuré), parce que la plupart du temps les aliments sont mesurés. *Trulla* (petite cuiller à pot), diminutif de *trua*, d'où le mot grec τρυήλη. *Trua*, de *travolare* (voler au delà), parce que cette cuiller sert à verser l'eau de la cuisine dans l'évier. Du même mot est issu *truleum*, autre sorte de cuiller à pot qui a la même forme, mais qui est plus large, et dont le manche n'est pas creux, comme celle qui sert à verser le vin. — 119. De *matula* (sorte de vase) a été formé *matellio*, nom auquel l'usage a substitué celui de *aqualis* (de *aqua*, eau), depuis que la forme du *matellio* eut cessé de ressembler à celle du vase *matula*. On a donné le nom de *futis*, de *infundere* (verser), au vase destiné à recevoir l'eau qu'on apportait dans la salle à manger. Le temps introduisit deux autres vases, dont l'un est appelé *nanus*, nom grec, et l'autre *barbatus*, dont la forme est grecque, et le nom latin. *Pelvis* (bassin), abréviation de *pedeluis*, a été formé de *pes* (pied) et *lavare* (laver). *Candelabrum* (candélabre), de *candela* (chandelle), parce qu'il soutient des torches ardentes. Plus tard on a formé le mot *lucerna* (lampe) de *lux* (lumière) ou du mot grec λύχνος. — 120. Les vases qu'on place sur la table à manger ont reçu différents noms. Celui dans lequel on servait la bouillie ou quelque autre mets liquide a été nommé *catinus*, de *capere*, contenir, ou du mot grec κάπνος, nom d'une sorte de plat où les Siciliens servent la viande rôtie. Deux autres vases ont été appelés, l'un *magida* à cause de sa grandeur (*magnitudo*), l'autre *langula* à cause de sa largeur (*latitudo*). *Patina* (plat), formé de *patulus* (large, évasé), a pour diminutif *patella* (assiette). *Tryblia*

Asta, quod astans solet ferri. *Jaculum*, quod ut jaciatur fit. *Tragula* a traiciendo. *Scutum* a sectura ut secutum, quod e minute consectis fiat tabellis. *Umboneis* a græco quod ambones. — 116. *Gladius*, C in G commutato, a clade, quod fit ob hostium cladem gladium. Similiter ab omine *pilum*, qui hostem feriret ut perilum. *Lorica*, quod e loris de corio crudo pectoralia faciebant : postea subcidit Gallica e ferro sub id vocabulum, ex anulis ferrea tunica. *Balteum*, quod cingulum e corio habebant bullatum, balteum dictum. *Ocrea*, quod opponebatur ob crus. *Galea* a galero quo multi usi antiqui. — 117. *Tubæ* a tubis, quos etiam nunc ita appellant tubicines sacrorum. *Cornua*, quod ea quæ nunc sunt ex ære, tunc fiebant bubulo e cornu. *Vallum*, vel quod ea varicare nemo posset, vel quod singula ibi extrema bacilla furcillata habent figuram literæ V. *Cervi* a similitudine cornuum cervi; item reliqua fere ab similitudine ut vineæ, testudo, aries.

118. Mensam escariam *cillibam* appellabant; ea erat quadrata ut etiam nunc in castris est. A cibo cilliba dicta. Postea rotunda facta, et, quod quæ a nobis media a Græcis μέσα, *mesa* dicta potest, nisi etiam, quod ponebant pleraque in cibo mensa, *mensa*. *Trulla* a similitudine truæ, quæ quod magna et hæc pusilla, ut troula, trulla; hinc Græci τρυήλην. *Trua*, qua e culina in lavatrinam aquam fundunt, trua quod travolat ea aqua. Ab eodem est appellatum *truleum*; simile enim figura, nisi quod latius est, quo concipiat aquam, et quod manubrium cavum non est, nisi in vinaria trulla. — 119. Accessit *matellio* a matula dictus, qui, posteaquam longius a figura matulæ discessit, ab aqua *aqualis* dictus. Vas aquarium vocant *futim*, quod in triclinio allatam aquam infundebant. Quo postea accessit *nanus* cum græco nomine, et cum latino nomine, græca figura *barbatus*. *Pelvis* pedeluis a pedum lavatione. *Candelabrum* a candela, ex his enim funiculi ardentes figebantur. *Lucerna* post inventa, quæ dicta a luce, aut quod id vocant Græci λύχνον. — 120. Vasa in mensa escaria : ubi pultem aut jurulenti quid ponebant, a capiendo *catinum* nominarunt, nisi quod Siculi dicunt κάτινον ubi assa ponebant. *Magidam* autem aut *langulam*, alterum a magnitudine, alte-

(écuelle) et *canistra* (corbeille), qui passent pour être latins, sont d'origine grecque : on dit en effet τρυϐλίον et κακοῦν. Je laisse de côté d'autres mots dont l'origine grecque est évidente.

121. La table ronde, où l'on met le vin, a été appelée *cilibantum*, nom encore usité dans les camps. Ce nom paraît dérivé du grec κυλικεῖον, κύλιξ. *Capis* et son diminutif *capula*, noms d'une espèce de coupes, de *capere* (prendre), parce qu'elles avaient des anses, au moyen desquelles on les prenait. On voit encore aujourd'hui parmi les vases sacrés quelques-unes de ces anciennes coupes en bois et en terre. — 122. Il y a aussi des coupes appelées *pateræ*, dont le nom dérive de *patulus* (large, évasé). On s'en sert encore aujourd'hui dans les festins publics, en mémoire des usages antiques, lors de la création des magistrats; et c'est dans une coupe de cette forme que, dans les sacrifices, le magistrat offre le vin aux dieux. *Poculum* dérive de *potio* (action de boire), d'où le fréquentatif *potatio* et *repotia* (repas du lendemain des nôces). Ces mots peuvent encore venir du mot grec πότος, *potio*. — 123. *Aqua* (eau) dérive de *æquus*, parce que sa surface est *plane*. *Fons* (source, fontaine) désigne le lieu d'où l'eau vive s'épanche (*funditur*), de même que *fistula* désigne le tuyau par lequel l'eau se répand (*fusus*). Le grand vase à vin fut nommé *sinum*, de *sinus* (sein, concavité), parce qu'il était plus profond que les coupes ordinaires. On a donné aussi le nom de *lepesta* au vase destiné au même usage, que, dans les sacrifices sabins, on dépose encore aujourd'hui sur la table des dieux. J'ai trouvé dans les anciens écrivains grecs le nom de λεπαστὴ, qui a probablement passé de là chez les Sabins et les Romains. — 124. Ceux qui versaient le vin goutte à goutte ont créé le mot *guttus*, et ceux qui le prenaient goutte à goutte ont également formé de *sumere* (prendre) le mot *simpulum*. Ces deux vases ont été remplacés dans les repas par l'*epichysis* et le *cyathus* des Grecs; ce n'est que dans les sacrifices qu'on a conservé l'usage des vases nommés *guttus* et *simpulum*.

125. Il y avait une autre table pour les vases, qui s'appelait *cartibulum* : elle était en pierre, carrée, oblongue, et n'ayant qu'un seul pied. Dans mon enfance, on voyait dans plusieurs maisons, sous le *compluvium*, cette espèce de table, sur laquelle étaient posés des vases en airain comme la table. De *gerere* (porter) on forma le mot *cartibum*, d'où plus tard celui de *cartibulum*.

126. Il y avait en outre une troisième table, également carrée, pour les vases, appelée *urnarium*, et sur laquelle on mettait dans la cuisine les urnes remplies d'eau : ce qui depuis a fait donner le même nom au vestibule des bains, où l'on plaçait ordinairement cette sorte de table. Le mot *urna* vient de *urinare* (plonger), parce qu'on plonge l'urne dans l'eau pour la remplir. — 127. *Imburvom*, de *urvum* (courbure de la charrue), parce que ce vase se recourbe par en haut; *calix* (calice), de *caldus*, parce qu'on y versait la bouillie *chaude* ou quelque breuvage *chaud*. Le vase où l'on faisait *cuire* les *aliments* tira de *coquere* et de *cibus* le nom de *caccabum*. *Veru* (broche) dérive de *versare* (tourner).

128. *Sedere* (s'asseoir) a produit *sedes*, *sedile*, *solium*, *sella*, *seliquastrum*, qui, à leur

rum a latitudine finxerunt. *Patinas* a patulo dixere, ut pusillas, quis libarent cœnam, *patellas*. *Tryblia* et *canistra* quod putant esse latina, sunt græca : τρυϐλίον enim et κανοῦν. Græca reliqua quod aperta sunt unde sint relinquo.

121. Mensa vinaria rotunda nominabatur *cilibantum*, ut etiam nunc in castris. Id videtur declinatum a græco κυλικείῳ, id a poculo cylice. Quæ in illa *capis* et minores capulæ, a capiendo, quod ansatæ ut prehendi possent id est capi. Harum figuras in vasis sacris ligneas ac fictilis antiquas etiam nunc videmus. — 122. Præterea in poculis erant *pateræ*, ab eo, quod latum Latini ita dicunt, dictæ. Hisce etiam nunc in publico convivio antiquitatis retinendæ causa, quom magistri fiunt, potio circumfertur; et in sacrificando deis hoc poculo magistratus dat deo vinum. *Pocula* a potione, unde *potatio* et etiam *repotia*. Hæc possunt a poto, quod πότος potio græce. — 123. Origo potionis *aqua*, quod æqua summa. *Fons* unde funditur e terra aqua viva, ut *fistula* a qua fusus aquæ. Vas vinarium grandius *sinum* ab sinu, quod sinum majorem cavationem, quam pocula habebant. Item dictæ *lepestæ*, quæ etiam nunc in diebus sacris Sabinis vasa vinaria in mensa deorum sunt posita; apud antiquos scriptores græcos inveni appellari poculi genus λεπαστὰν, quare vel inde radices in agrum Sabinum et Romanum sunt profectæ. — 124. Qui vinum dabant ut minutatim funderent, a guttis *guttum* appellarunt; qui sumebant minutatim, a sumendo *simpulum* nominarunt. In hujusce locum in conviviis e Græcia successit epichysis et cyathus; in sacrificiis remansit guttus et simpulum.

125. Altera vasaria mensa erat lapidea quadrata oblonga, una columella : vocabatur *cartibulum*. Hæc in ædibus ad compluvium apud multos me puero ponebatur et in ea et cum ea ænea vasa. A gerendo cartibum, unde cartibulum post dictum.

126. Præterea erat tertium genus mensæ et quadratæ vasorum, vocatum *urnarium*, quod urnas cum aqua positas ibi potissimum habebant in culina. Ab eo etiam nunc ante balineum locus ubi poni solebat urnarium vocatur. *Urnæ* dictæ, quod urinant in aqua haurienda ut urinator. *Urinare* est mergi in aquam. — 127. *Imburvom* fictum ab urvo, quod ita flexum ut redeat sursum versus; ut in aratro quod est urvom. *Calix* a caldo, quod in eo calda puls apponebatur et caldum eo bibebant. Vas ubi coquebant cibum, ab eo *caccabum* appellarunt. *Veru* a versando.

128. Ab sedendo appellatæ *sedes*, *sedile*, *solium*, *sellæ*, *seliquastrum*. Deinde ab his *subsellium* : ut sub-

tour, ont donné naissance à *subsellium*. De même que *subsipere* désigne l'état d'un homme qui ne comprend ou ne goûte pas pleinement une chose, *subsellium* est un diminutif de *sella*. Un siége destiné à contenir deux personnes a été nommé *bisellium*. *Arca* désigne un coffre qui écarte les voleurs (*arcet*), parce qu'ils le trouvent fermé. *Armarium* (armoire) et *armamentarium* (arsenal) ont la même origine, mais par une dérivation différente.

129. *Mundus muliebris* (toilette, parure de femme) dérive de *munditia* (propreté). *Ornatus* (ornement) a pour racines *os* (visage) et *nasci* (naître) : c'est en effet du visage que les femmes tirent leur principale beauté : de là l'usage des miroirs. Elles se servent aussi d'un fer chaud pour former les boucles de leur chevelure : de là le mot *calamistrum*, de *calefacere*. L'esclave qui était chargé de ce soin fut appelé *cinerarius*, de *cinis* (cendre), parce qu'il plongeait le fer dans la cendre pour le faire chauffer. L'aiguille qui sert à partager les cheveux (*discernere*) fut nommée *discerniculum*. De *explicare* (démêler) est venu le mot *pecten* (peigne); et de *spectare* (regarder, contempler), *speculum* (miroir). — 130. *Vestis* (vêtement) vient de *velum* (voile); *velum*, de *vellus*, toison, laine qui couvrait tout le corps de la brebis; *vellus*, de *vellere* (arracher). *Lanea*, faite de laine. *Reticulum*, réseau propre à contenir la chevelure, de *rete* (filet); *rete*, de *raritudo* (interstice); *capital*, de *caput* (tête), nom de la bandelette qui servait à lier les cheveux, et que les prêtresses portent encore aujourd'hui; *rica*, de *ritus* (rit), nom d'une sorte de voile dont, selon le rit romain, les femmes se couvrent la tête dans les sacrifices La mitre (*mitra*), et la plupart des autres ornements de tête dont le temps a introduit l'usage, tirent leurs noms de la langue grecque.

131. Je vais toucher ce qui regarde les vêtements de dessous et de dessus (*indutus* et *amictus*). Je parlerai d'abord des premiers. *Capitium*, sorte de cape qui enveloppe la poitrine, de *capere*, pris dans le sens du verbe *comprehendere*, dont se servaient les anciens, c'est-à-dire *contenir*. Il y a deux vêtements de l'espèce appelée *indutus* : l'un nommé *subucula*, de *subtus* (dessous); l'autre, *supparus*, de *supra* (dessus), qui, du reste, est aussi un nom osque. Il y a de même deux vêtements de l'espèce appelée *amictus* : l'un nommé *palla*, de *palam* (extérieurement); l'autre *intusium*, de *intus* (intérieurement), dont parle Plaute : *Intusiatam patagiatam* (garni de clous d'or et de nœuds de pourpre) *caltulam* (robe de femme, de couleur jaune) *ac crocotulam* (robe de femme, couleur de safran). Le luxe a introduit beaucoup d'autres vêtements, dont les noms sont évidemment grecs, comme *asbeston* (*a* priv., σϐέννυμι, consumer). — 132. *Amictus* dérive de *ambjectus*, c'est-à-dire *circumjectus* (jeté autour). On appelle aussi *circumjectus* le manteau dont les femmes s'enveloppent par-dessus leurs vêtements ordinaires. La bande de pourpre qui entoure l'*amictus* lui a fait encore donner le nom de *circumtextum* (tissu autour). *Ricinium* était anciennement le nom du vêtement que nous appelons *amictus*, de *rejicere*, parce qu'on en rejetait la moitié en arrière, à cause de son ampleur. — 133. Plus tard on en fit deux d'égale grandeur (*par*), d'où est venu le mot *parilia*, qui a produit *pallia*, l'*r* ayant été supprimé par euphonie : *parapechia* (habit de femme), *clamydes*, noms grecs, ainsi que beaucoup d'autres. *Læna* (manteau des augures ou des soldats à la guerre), de *lana* (laine) : ce vêtement avait l'épaisseur de

sipere quod non plane sapit, sic quod non plane erat sella, subsellium. Ubi in ejusmodi duo, *bisellium* dictum. *Arca*, quod arceantur fures ab ea clausa. *Armarium* et *armamentarium* ab eadem origine, sed declinata aliter.

129. *Mundus muliebris* dictus a munditia. *Ornatus* quasi ab ore natus, hinc enim maxume sumitur quod eam deceat. Itaque ob id paratur speculum. *Calamistrum*, quod his calefactis in cinere capillus ornatur. Qui ea ministrabat, a cinere *cinerarius* est appellatus. *Discerniculum*, quo discernitur capillus. *Pecten*, quod per eum explicatur capillus. *Speculum* a speciendo, quod ibi se spectant. — 130. *Vestis* a velis; *vela* ab eo, quod *vellus* lana tonsa universa ovis. Id dictum quod vellebant. *Lanea* ex lana facta. Quod capillum contineret, dictum a rete *reticulum*. *Rete* a raritudine. Item texta fasciola qua capillum in capite alligarent, dictum *capital* a capite, quod sacerdotulæ in capite etiam nunc solent habere. Sic *rica* ab ritu, quod romano ritu sacrificium feminæ cum faciunt, capita velant. *Mitra* et reliqua fere in capite postea addita cum vocabulis græcis.

131. Prius dein indutui, tum amictui quæ sunt tangam. *Capitium* ab eo quod capit pectus, id est ut antiqui dicebant comprehendit. Indutui alterum quod subtus, a quo *subucula;* alterum quod supra, a quo *supparus*, nisi id, quod item dicunt Osce. Alterius generis item duo : unum quod foris ac palam, *palla;* alterum quod intus, a quo *intusium*, id quod Plautus dicit :

Intusiatam patagiatam caltulam ac crocotulam.

Multa post luxuria attulit, quorum vocabula apparet esse græca, ut *asbeston*. — 132. *Amictui* dictum, quod ambjectum est, id est circumjectum. A quo etiam quo vestitas se involvunt, *circumjectui* appellant. Et quod amictui habet purpuram circum, vocant *circumtextum*. Antiquissimis amictui *ricinium*. Id, quod eo utebantur duplici, ab eo quod dimidiam partem retrorsum jaciebant, ab reiciendo ricinium dictum. — 133. Hinc quod facta duo simplicia paria, *parilia* primo dicta; R exclusum propter levitatem. *Parapechia*, *clamydes*, sic multa græca. *Læna* quod de lana multa, duarum etiam togarum instar. Ut antiquissimum mulierum ricinium, sic hoc duplex virorum.

deux toges. Comme l'ancien *ricinium* des femmes, celui des hommes était double.

134. Instruments rustiques, propres aux semailles ou à la culture. *Sarculum*, de *serere* (semer) et de *sarrire* (sarcler). *Ligo* (hoyau), de *legere* (recueillir), parce que cet instrument est très-commode, à cause de sa largeur, pour extraire ce qui est sous terre. *Pala* (bêche), de *pangere* (enfoncer), l'L étant aujourd'hui ce qu'était autrefois le G. *Rutrum* (sorte de bêche), de *ruere* (soulever). — 135. *Aratrum* (charrue, de *arare* (labourer). *Vomer* (soc de la charrue), de *vomere* (vomir), parce que le soc est la partie de la charrue qui projette la terre. *Dens*, pointe du soc, qui *mord* la terre. *Stiva*, de *stare* (se tenir droit), nom de l'ais qui surmonte la charrue. L'ais posé transversalement sur l'autre a été nommé *manicula*, de *manus*, parce qu'il est tenu par la main du bouvier. *Bura*, espèce de timon auquel on attelle les bœufs, de *bubus* (bœuf). D'autres appellent cette partie *urvom*, de *curvus* (courbe). La partie vide, où aboutit le timon entre les deux bœufs, est appelée *cous*, de *cavus* (creux). *Jugum* (joug) et *jumentum* (bête de somme), de *jungere* (joindre). — 136. *Irpices* (râteau, herse), de *serpere* (serpenter, ramper), pièce de bois armée de dents, que les bœufs traînent comme un chariot, pour enlever les herbes qui serpentent sur la terre. On disait autrefois *sirpices*. *Rastelli* (serpette), instrument dont on se sert, après la fenaison, pour sarcler (*radere*). *Rastri* (râteau), instrument dont les dents raclent et soulèvent la terre, de *ruere*, *rutum*. — 137. *Falces* (faux), de *far* (toute sorte de grains propres à faire de la farine), l'*r* ayant été changé en *l*. Dans la Campanie, cet instrument s'appelle *secula*, de *secare* (couper). La ressemblance a fait donner le nom de *faces* à des instruments destinés à un autre usage, tels que les faux appelées *fenariæ*, de *fenum* (foin), et *arboriæ*, de *arbor* (arbre), et les faux appelées *lumariæ* et *sirpiculæ*, dont l'origine est moins manifeste. *Lumariæ* a pour racine *lumecta* (ronces), parce que cet instrument sert à couper (*solvere*, *luere*) les ronces, qui, de *luere*, ont été appelées *lumecta*. *Sirpicula* vient de *sirpare* (cercler, lier), parce que cet instrument sert à préparer les cercles des tonneaux. On en fait usage, dans les vignobles, pour façonner des ligaments, des échalas, etc.; les Chersonésiens les appellent *zanclæ*. — 138. *Pilum*, qui sert à piler le blé, de *pisere* (piler), d'où *pistrinum*, nom du lieu où l'on pile le blé, à cause de l'affinité de l'*s* et de l'*l*. De là les mots de *pistrina* (boulangerie) et de *pistrix* (boulangère), qu'on lit dans Lucilius, et qui sont usités dans Rome. *Trapetes* (pressoir à olives), de *terere* (broyer); peut-être ce mot est-il grec. *Molæ* (meules), de *mollire* (amollir). *Vallum* (van), de *volare*, parce que le van fait envoler les choses légères. *Ventilabrum* (van), de *ventilare* (agiter). — 139. Instruments propres à porter les fruits et les choses nécessaires. *Fiscina* (corbeille), de *ferre* (porter). *Corbis* (panier), et son diminutif *corbula*, de *corruere* (jeter dedans). *Tragula* (charrette), de *trahere* (traîner). *Sirpea*, sorte de voiture en osier, propre à transporter du fumier ou autre chose de même nature, de *sirpare* (natter, tresser). — 140. *Vehiculum*, chariot léger, propre à transporter des légumes, de *vimen* (osier), ou de *vehere* (charrier). Cette sorte de chariots est aussi appelée *arcera*, nom ancien qu'on lit dans les Douze Tables, et qui dérive de *arca*, parce que, d'après les Ta-

134. Instrumenta rustica quæ serendi aut colendi fructus causa facta. *Sarculum* ab serendo ac sarriendo. *Ligo*, quod eo propter latitudinem, quod sub terra, facilius legitur. *Pala* a pangendo; factum L, G quod fuit. *Rutrum* ruitrum a ruendo. — 135. *Aratrum*, quod aruit terram ejus ferrum. *Vomer*, quod vomit eo plus terram. *Dens*, quod eo mordetur terra. Supra id regula quæ stat, *stiva* ab stando : et in ea transversa regula *manicula*, quod manu bubulci tenetur. Qui quasi temo est inter boves, *bura* a bubus; alii hoc a curvo *urvom* appellant. Sub jugo medio cavum, quod bura extrema addita oppilatur, vocatur *cous* a cavo. *Jugum* et *jumentum* ab junctu. — 136. *Irpices* regula compluribus dentibus, quam item ut plaustrum boves trahunt ut eruant quæ in terra serpunt; sirpices, postea irpices S detrito a quibusdam dicti. *Rastelli*, ut irpices, serræ leves; ita qui homo in pratis, per fenisecta eundo, festucas corradit, quo ab rasu rastelli dicti. *Rastri*, quibus dentatis penitus eradunt terram atque eruunt, a quo rutu rastri dicti. — 137. *Falces*, a farre litera commutata; hæc in Campania *seculæ* a secando. A quadam similitudine harum aliæ, ut, quod apertum unde, falces *fenariæ* et *arboriæ*, et, quod non apertum unde, falces *lumariæ* et *sirpiculæ*. *Lumariæ* sunt quibus secant lumecta, id est quom in agris serpunt spinæ, quas quod ab terra agricolæ solvunt, id est luunt, *lumecta*. Falces *sirpiculæ* vocatæ ab sirpando, id est ab alligando. Sic *sirpata dolia* quassa, quom alligata his, dicta. Utuntur in vinea alligando fasces, incisos fustes, faculas. Has *zanclas* Chersonesiœ dicunt. — 138. *Pilum*, quod eo far pisunt, a quo ubi id fit dicitur *pistrinum* (L et S inter se sæpe locum commutant). Inde post in urbe *Lucili pistrina*, et *pistrix*. *Trapetes* molæ oleariæ; vocant trapetes a terendo, nisi græcum est. Ac *molæ* a molliendo; harum enim motu eo conjecta molliuntur. *Vallum* a volatu, quod cum id jactant volant inde levia. *Ventilabrum*, quo ventilatur in aere frumentum. — 139. Quibus comportantur fructus ac necessariœ res : de his *fiscina* a ferendo dicta, *corbes* ab eo quod eo spicas aliudve quid corruebant; hinc minores *corbulæ* dictæ. De his quæ jumenta ducunt, *tragula* ab eo quod trahitur per terram; *sirpea*, quod virgis sirpatur id est colligando implicatur, in qua stercus aliudve quid vehitur. — 140. *Vehiculum*, in quo faba aliudve quid vehitur, quod ex viminibus vietur, aut eo vehitur brevi, est vehiculum

bles, il était fait comme un coffre. *Plaustrum*, autre espèce de chariot, ainsi nommé de *palam*, parce qu'il est ouvert de tous côtés et laisse voir ce qu'il charrie, comme pierres, planches, poutres, etc.

141. *Ædificia* (édifices), nom commun à toute sorte de bâtiments, et employé par synecdoche, comme beaucoup d'autres; car il dérive de *ædes* (temple). *Oppidum* (ville), de *ops* (force, aide, secours), parce qu'on fortifie une ville pour la sûreté des habitants, et parce qu'elle est nécessaire (*opus est*) pour les besoins de la vie commune. *Mœnia* (fortifications), de *munire* (fortifier). *Aggeres* (remparts), de *exaggerare* (amonceler). *Mœrus* (mur), de *mœnus* (matériaux des fortifications), dérivé de *mœnire* (fortifier. — 142. *Pinnæ*, nom donné par métaphore aux créneaux des murs, à cause de leur ressemblance avec les aigrettes qui ornent les casques de nos soldats et ceux des gladiateurs samnites. *Turres* (tours), de *torvus* (qui est en saillie), parce que les tours s'élèvent au-dessus des autres édifices. *Porta* (porte), de *portare* (porter), une porte étant un passage ouvert dans le mur aux choses qu'on porte dans la ville. — 143. La fondation des villes se pratiquait dans le Latium, comme beaucoup d'autres choses, suivant les rites étrusques. Avant de construire le fossé et le mur, on traçait un sillon avec une charrue attelée de bœufs, entre lesquels on plaçait un taureau et une génisse. C'était un usage consacré par la religion; le jour était déterminé par les auspices. On appelait *fossé* le lieu d'où l'on avait extrait la terre, et *mur* le monceau formé par la terre en deçà du fossé. La circonférence extérieure fut appelée *principium*; et la circonférence intérieure, *postmœrium*, point de circonscription des auspices urbains. L'amas de terre du *pomerium* subsiste encore autour d'Aricie et de Rome. De là la synonymie de *oppidum* et de *urbs* (ville). *Urbs*, en effet, dérive de *orbis* (cercle) et de *urvum* (courbe tracée par la charrue). C'est pourquoi, dans les livres anciens, toutes nos colonies portent le nom de *urbes*, parce qu'elles furent fondées comme la ville de Rome, c'est-à-dire enfermées dans une circonférence appelée *pomerium*. — 144. La première ville romaine, fondée dans le Latium, fut *Lavinium*, asile de nos dieux pénates. Cette ville fut ainsi nommée de Lavinie, fille de Latinus, mariée à Énée. Trente ans après eut lieu la fondation d'Albe, ainsi nommée en mémoire d'une truie blanche (*alba*), qui s'était échappée du vaisseau d'Énée et réfugiée à Lavinium, où elle avait mis bas trente petits. Le souvenir de ce prodige fit donner le nom d'Albe à la ville bâtie trente ans après la fondation de Lavinium, et surnommée *la Longue* à cause de la disposition du lieu. Dans cette ville naquit Rhéa, mère de Romulus, dont le nom, dérivé de Rhéa, fut l'origine de celui de Rome.

145. *Vicus* (quartier d'une ville) vient de *via* (rue), parce que les deux côtés d'une rue sont bordés d'édifices. *Fundula* (impasse), rue sans issue, de *fundus* (fond). *Angiportum* (ruelle), de *angustus* (étroit) ou de *agere* (mener), et de *portus*, (passage). *Forum* de *ferre*, place où l'on *porte* ses procès ou ses marchandises. — 146. Au nom de forum on ajouta différents surnoms, tirés de l'espèce de marchandises à laquelle une place était particulièrement affectée : de là le forum *boarium* (marché aux bœufs), le forum

dictum; ut aliis est *arcera*, quæ etiam in Duodecim Tabulis appellatur; quod ex Tabulis vehiculum erat factum ut arca, arcera dictum. *Plaustrum* ab eo quod non ut in his quæ supra dixi, sed ex omni parte palam est quæ in eo vehuntur, quod perlucent, ut lapides, asseres, tignum.

141. *Ædificia* nominata a parte ut multa. Ab ædibus et faciendo maxume ædificium. Et *oppidum* ab opi dictum, quod munitur opis causa, ubi sit, et quod opus est ad vitam gerundam. Uti haberent tuta oppida quod operis muniebant, *mœnia* dicta. Quo mœnitius esset quod exaggerabant, *aggeres* dicti. Et qui aggerem contineret *mœrus*, quod mœniendi causa portabatur, mœnus, quo sepiebant oppidum, e quo mœnere mœrus. — 142. Ejus summa *pinnæ* ab his, quas insigniti milites habere in galeis solent, et in gladiatoribus Samnites. *Turres* a torvis, quod eæ proiciunt ante alios. Qua viam relinquebant in muro, qua in oppidum portarent, *portas*. — 143. Oppida condebant in Latio Etrusco ritu, ut multa, id est junctis bobus, tauro et vacca interiore, aratro circumagebant sulcum. Hoc faciebant religionis causa die auspicato, ut fossa et muro essent muniti. Terram unde exculpserant, fossam vocabant, et introrsum jactam murum. Post ea qui fiebat orbis, urbis principium; qui, quod erat post murum, *postmœrium* dictum ejus, quo auspicia urbana finiuntur. Cippi pomeri stant et circum Ariciam et circum Romam. Quare et oppida, quæ prius erant circumducta aratro, ab orbe et urvo *urbes*; et ideo coloniæ nostræ omnis in literis antiquis scribuntur urbeis, quod item conditæ ut Roma; et ideo coloniæ ut urbes conduntur, quod intræ pomerium ponuntur. — 144. Oppidum, quod primum conditum in Latio stirpis Romanæ, *Lavinium*; nam ibi dii penates nostri. Hoc a Latini filia quæ conjuncta Æneæ, Lavinia, appellatum. Hinc post triginta annos oppidum alterum conditum *Alba*; id ab suc alba nominatum. Hæc e navi Æneæ quom fugisset Lavinium, triginta parit porcos; ex hoc prodigio post Lavinium conditum annis triginta hæc urbs facta, propter colorem suis et loci naturam Alba Longa dicta. Hinc mater Romuli Rhea, ex hac Romulus, hinc *Roma*.

145. In oppido *vici* a via, quod ex utraque parte viæ sunt ædificia. *Fundulæ* a fundo, quod exitum non habent, ac pervium non est. *Angiportum* sive quod id angustum, sive ab agendo et portu. Quo conferrent suas controversias, et quæ vendere vellent quo ferrent, *forum* appellarunt. — 146. Ubi quid generatim, additum ab eo cognomen, ut forum *boarium*, forum *olitorium*; hoc erat antiquum *macellum* ubi olerum copia. Ea loca etiam,

litorium (marché aux légumes), qu'on appelait autrefois *macellum*. C'est le nom que les Lacédémoniens donnent encore aujourd'hui aux marchés. Les Ioniens donnent ce nom à l'entrée des jardins et des places fortes. Sur les bords du Tibre, auprès de Junius, il y a aussi le *forum piscarium* (marché aux poissons); ce qui a fait dire à Plaute : *Apud piscarium ubi variæ res.* Dans le quartier des cornouillers est le *forum cupedinis* (marché aux comestibles), dont le nom vient de *cupedium* (friandises, mets délicats). Plusieurs disent *cupidinis*, qu'ils font dériver de *cupiditas* (désir). — 147. Quand les marchands eurent adopté un seul et même lieu pour l'exposition et la vente des vivres, on construisit une halle qui fut appelée *macellum*, parce qu'auparavant il y avait là, suivant quelques-uns, un jardin, ou, suivant d'autres, une maison surnommée *macellus*, dont les magistrats avaient ordonné la destruction, et dont les ruines servirent à édifier ce marché, qui dut à cette origine le nom de *macellum*.

148. Il y a dans le forum un lieu appelé le *lac Curtius*, qui, suivant une tradition généralement adoptée, doit son nom à un nommé Curtius. Quant à la cause qui lui a fait donner ce nom, Procilius, Pison et Cornélius Stilon ne s'accordent pas entre eux. Suivant Procilius, la terre s'étant entr'ouverte en ce lieu, le sénat en référa aux aruspices, qui répondirent que la volonté des dieux Mânes était qu'un citoyen courageux se précipitât dans le gouffre. Alors un citoyen courageux, nommé Curtius, monta tout armé sur un cheval, et, partant du temple de la Concorde, s'élança avec son cheval dans ce gouffre, qui se referma sur lui, et, en devenant son tombeau, laissa à ses concitoyens le souvenir de son dévouement et de la puissance des dieux. — 149. Pison raconte dans ses Annales que, pendant la guerre des Romains et des Sabins, un Sabin très-courageux, nommé Métius Curtius, voyant Romulus, à la tête des siens, se précipiter sur lui d'un lieu élevé, se jeta dans un marais, qui couvrait alors le forum avant la construction des égouts, et regagna le Capitole, où se trouvait l'armée sabine : ce qui fit donner à ce marais le nom de Curtius. — 150. Cornélius et Lutatius ont écrit que, ce lieu ayant été frappé de la foudre, le sénat ordonna qu'il fût entouré d'une clôture; et que cet ordre ayant été exécuté par le consul Curtius, collègue de Marcus Génutius, le lieu reçut le nom de Curtius. — 151. *Arx* (citadelle) vient de *arcere* (repousser), parce qu'une citadelle est le lieu le plus fortifié d'une ville, et d'où l'on peut le plus aisément repousser l'ennemi. *Carcer* (prison), de *coercere* (contenir, renfermer). La partie souterraine de la prison de Rome, qu'on appelle *Tullianum*, a été ainsi nommée du roi Tullus, qui la fit creuser. On appelle aussi cette prison *Lautumia*, par dérivation de *latomiæ*, nom des prisons de Syracuse, ou de *lapis* (pierre), parce que ce lieu était originairement une carrière.

152. Une partie du mont Aventin a été nommée *Lauretum*, soit en mémoire du roi Tatius, qui y fut tué par les Laurentes et enseveli, soit à cause d'un bois de lauriers, qui fut remplacé par des maisons, dont l'emplacement garda le nom de Lauretum, de même que le quartier situé entre la rue Sacrée et le marché a conservé celui de *Corneta*, à cause des cornouillers qu'on y avait coupés. Ainsi *Esculetum* vient de *escu-*

nunc Lacedæmonii vocant macellum; sed Iones ostia ortorum macellotas ortorum, et castelli macella. Secundum Tiberim ad Junium *forum piscarium* vocant; ideo ait Plautus :

Apud piscarium
Ubi variæ res.

Ad corneta *forum cupedinis* a cupedio; quod multi forum cupidinis a cupiditate. — 147. Hæc omnia posteaquam contracta in unum locum quæ ad victum pertinebant, et ædificatus locus : appellatum *macellum*, ut quidam scribunt quod ibi fuerit ortus; alii quod ibi domus fuerit quoi cognomen fuit macellus, quæ ibi publice sit diruta : e qua ædificatum hoc quod vocetur ab eo macellum.

148. In foro *lacum Curtium* a Curtio dictum constat, et de eo triceps historia; nam et Procilius non idem prodidit quod Piso, nec quod is, Cornelius Stilo secutus. A Procilio relatum, in eo loco dehisse terram, et id ex S. Con. ad aruspices relatum esse : responsum deum Manium postilionem postulare id, civem fortissimum eo demitti. Tum quendam Curtium civem fortem armatum ascendisse in equum, et a Concordia versum cum equo eo præcipitatum; eo facto locum coisse atque ejus corpus divinitus humasse ac reliquisse genti suæ monumentum. — 149. Piso in Annalibus scribit, Sabino bello, quod fuit Romulo et Tatio, virum fortissimum Metium Curtium Sabinum, quom Romulus cum suis ex superiore parte impressionem fecisset, Curtium in locum palustrem, qui tum fuit in foro, antequam cloacæ sunt factæ, secessisse, atque ad suos se in Capitolium recepisse; ab eo lacum invenisse nomen. — 150. Cornelius et Lutatius scribunt, eum locum esse fulguritum, et ex Senatus Con. septum esse, id quod factum esset a Curtio consule, quoi Marcus Genutius fuit collega, Curtium appellatum. — 151. *Arx* ab arcendo, quod is locus munitissimus urbis, a quo facillime possit hostis prohiberi. *Carcer* a coercendo, quod exire inclusi prohibentur. In hoc pars quæ sub terra *Tullianum*, ideo quod additum a Tullo rege. Quod Syracusis, ubi delicti causa custodiuntur, vocantur latomiæ, inde *Lautumia* translatum, vel quod hic quoque in eo loco lapidicinæ fuerunt.

* * *

152. In eo *Lauretum* ab eo quod ibi sepultus est Tatius rex, qui ab Laurentibus interfectus est, vel ab silva laurea, quod, ea ibi excisa, est ædificatus vicus, ut inter Sacram viam et macellum editum *Corneta* a cornis, quæ

tus (chêne); *fagutal*, de *fagus* (hêtre), d'où le surnom de *Fagutalis* donné à Jupiter, qui a dans ce lieu un petit temple.

153. *Armilustrum* (lieu où se faisait la revue religieuse de l'armée) vient de *ambire* (aller autour) et de *lustrum* (purification, revue). Le même lieu a été appelé *grand cirque*, parce qu'on construisit autour (*circum*) un amphithéâtre pour les jeux, et qu'on y plaça des bornes, autour desquelles (*circum*) se font les courses solennelles de chevaux. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que l'auteur de la pièce intitulée *Cornicularia* fait dire à une troupe d'hommes, dont l'arrivée d'un soldat a interrompu les jeux : « *Pourquoi cesser nos jeux? voici notre cirque.* » L'endroit de l'enceinte du cirque, d'où l'on fait sortir les chevaux, s'appelle *carceres*. Nævius lui donne le nom d'*oppidum*. *Carceres* dérive de *coercere*, parce que c'est là qu'on retient les chevaux jusqu'à ce que le magistrat ait donné le signal. Ces écuries étant autrefois surmontées de créneaux et de tours, leur ressemblance avec les murs d'une ville a fait dire au poëte : *Dictator ubi... usque ad* OPPIDUM. — 154. L'intérieur du cirque est appelé *ad Murcim*, nom que Procilius faisait dériver de *urceus* (pot de terre), parce que ce lieu était entouré de potiers. Selon d'autres, il vient de *murtetum*, lieu planté de myrtes; et ce qui semble confirmer cette étymologie, c'est qu'il y a dans ce lieu un sanctuaire consacré à *Vénus Murtea*. Le cirque Flaminien a été aussi appelé cirque, parce qu'il fut construit autour du champ Flaminius (*circum*), et parce que dans ce lieu il y a des bornes autour desquelles (*circum*) se font les courses de chevaux pendant la célébration des jeux Tauriens.

155. *Comitium*, lieu où s'assemblait le peuple par curies ou pour le jugement des procès, de *coire* (aller ensemble). Il y avait deux espèces de *curies*, celles où les prêtres s'occupaient (*curarent*) des choses divines, comme les *curies anciennes*, et celles où le sénat s'occupait des choses humaines, comme la *curie Hostilienne*, bâtie par le roi Hostilius. Devant cette curie sont les *Rostres*, ainsi nommés de *rostrum*, parce qu'on y plaça les éperons de navires pris sur les ennemis. A droite des Rostres en venant du comice est un lieu appelé, par synecdoche, *Grécostase*, où les députés des nations étrangères attendent les audiences du sénat. — 156. Au-dessus du Grécostase on rencontre le *Senaculum*, lieu des assemblées du sénat, près du temple de la Concorde et de la basilique Opimia. *Senaculum* vient de *senior* (vieillard), de même que, chez les Grecs, γερουσία, de γέρων. *Lautolæ*, de *lavare* (baigner, laver), parce qu'il y avait là, près de Janus Géminus, des eaux chaudes, qui formaient autrefois un marais dans le *petit Vélabre*. Le nom du petit Vélabre venait, comme celui du grand Vélabre, dont j'ai parlé plus haut, de *vehere* (transporter), parce qu'on traversait ce lieu sur des bateaux. — 157. *Æquimelium*, nom de la place où était la maison de Mélius, qui fut rasée en exécution de la sentence publique qui l'avait condamné comme coupable de haute trahison. L'*Ossuaire Gaulois* rappelle la délivrance de Rome et la défaite des Gaulois, dont les ossements furent rassemblés et ensevelis dans ce lieu. Près du grand égout est un autre lieu nommé *Doliola*, où il n'est pas permis de cracher, de *doliolum*, parce qu'il y a là des tonneaux cachés en terre. Il y a deux traditions sur le mystère de ce lieu : suivant les uns, il ren-

---

abscissæ loco reliquerunt nomen; ut *Esculetum* ab esculo dictum et *Fagutal* a fago, unde etiam *Jovis Fagutalis*, quod ibi sacellum.

153. *Armilustrum* ab ambitu lustri; locus idem *circus maximus* dictus, quod circum spectaculis ædificatis ibi ludi fiunt, et quod ibi circum metas fertur pompa, et equi currunt. Itaque dictum in Cornicularia militis adventu quem circumeunt ludentes :

Quid cessamus ludos facere? Circus noster ecce adest.

In circo primo unde mittuntur equi, nunc dicuntur *carceres*, Nævius *oppidum* appellat. Carceres dicti, quod coercentur equi, ne inde exeant antequam magistratus signum misit. Quod ad muri speciem pinnis turribusque carceres olim fuerunt, scripsit poeta :

Dictator
Ubi currum insidit, pervehitur usque ad oppidum.

154. Intumus circus *ad Murcim* vocatur, ut Procilius aiebat ab urceis, quod is locus esset inter figulos : alii dicunt a murteto declinatum, quod ibi id fuerit : quojus vestigium manet, quod ibi sacellum etiam nunc *Murteæ Veneris*. Item simili de causa *circus Flaminius* dicitur, qui circum ædificatus est Flaminium campum, et quod ibi quoque ludis Tauriis equi circum metas currunt.

155. *Comitium* ab eo quod coibant eo comitiis curiatis et litium causa. *Curiæ* duorum generum; nam et ubi curarent sacerdotes res divinas, ut Curiæ Veteres, et ubi senatus humanas, ut Curia Hostilia, quod primum ædificavit Hostilius rex. Ante hanc *Rostra*: quojus loci id vocabulum, quod ex hostibus capta fixa sunt rostra. Sub dextra hujus a Comitio locus substructus, ubi nationum subsisterent legati, qui ad senatum essent missi. Is *Græcostasis* appellatus a parte ut multa. — 156. *Senaculum* supra Græcostasim, ubi ædis Concordiæ et basilica Opimia. Senaculum vocatum, ubi senatus aut ubi seniores consisterent; dictum ut gerusia apud Græcos. *Lautolæ* a lavando, quod ibi ad Janum Geminum aquæ caldæ fuerunt. Ab his palus fuit in *minore Velabro*, a quo, quod ibi vehebantur lintribus, Velabrum, ut illud majus de quo supra dictum est. — 157. *Æquimelium*, quod æquata Meli domus publico, quod regnum occupare voluit is. Locus ad *Busta Gallica*, quod Roma recuperata Gallorum ossa, qui possederunt urbem, ibi coacervata ac consepta. Locus qui vocatur *Doliola* ad cluacam maxumam,

ferme des ossements; suivant d'autres, on y aurait enfoui, après la mort de Numa Pompilius, certaines choses qui avaient appartenu à ce roi, et que sa mémoire rendait sacrées. On n'est pas d'accord non plus sur l'origine du nom d'*Argiletum*, que les uns font dériver de celui d'un certain Argola ou Agrola, qui serait venu dans ce lieu, et y aurait été enseveli; les autres, de *argilla*, parce qu'en cet endroit la terre est argileuse. — 158. La *montée Publicius*, ouvrage des édiles *publics*, doit son nom à son origine. Celles qu'on appelle *Pullius* et *Cosconius* ont également retenu le nom des intendants publics qui les avaient fait faire. La montée qui commence au temple de Flore s'appelle *vieux Capitole*, parce qu'il y a en cet endroit une chapelle consacrée à Jupiter, à Junon et à Minerve, et que cette chapelle est plus ancienne que le temple qui fut bâti sur le Capitole. — 159. *Vicus Africus*, quartier des Exquilies, ainsi nommé parce que c'est là, dit-on, que, pendant les guerres Puniques, on garda les otages envoyés d'Afrique. Celui qu'on appelle *Cyprius* vient de *cyprum*, mot sabin qui veut dire *bon*, parce que les Sabins, après la réunion des deux peuples, s'établirent dans ce quartier et lui donnèrent ce nom, comme étant d'heureux augure. Auprès est le *vicus Sceleratus*, dont le nom rappelle l'attentat impie de Tullie, femme de Tarquin le Superbe, qui ordonna à son cocher de faire passer son char sur le cadavre de son père.

160. Je passe des noms des quartiers à ceux des maisons. *Domus* est un mot grec, qu'on retrouve dans πρόδομος et ὀπισθόδομος, dont le premier désigne la partie des temples en deçà du sanctuaire, et le second, la partie qui est au delà. *Ædis* (temple) vient de *aditus*, parce qu'on y allait de plain pied. C'est ce qui explique pourquoi, dans les funérailles, le crieur public se sert des mots *ex ædibus efferri* en annonçant la sépulture du citoyen le plus pauvre, et pourquoi, dans le recensement, on donne le nom d'*ædes* à toutes les maisons des champs.

161. On appelle *cavum* le lieu couvert d'une maison, qui est commun à tous les habitants de cette maison. Si ce lieu ne reçoit le jour d'aucun côté, il prend le nom de *testudo*, à cause de sa ressemblance avec le toit d'une tortue, comme dans le prétoire des camps. S'il est ouvert par le milieu, la partie basse où la pluie tombe s'appelle *impluvium*, et la partie haute sur laquelle la pluie tombe, *compluvium*. Ce lieu fut aussi appelé *Tuscanicum*, parce que la forme en avait été empruntée aux Tusques. Le nom d'*atrium* vient, pour la même raison, de celui d'*Atriates*, nom d'un peuple tusque.

162. Autour du lieu appelé *cavum* étaient des chambres qui, selon l'usage auquel elles étaient destinées, reçurent différents noms : *cella*, de *celare* (cacher); *penaria*, de *penus* (provisions de bouche); *cubiculum*, de *cubare* (coucher); *cœnaculum*, de *cœnare* (dîner, souper), nom usité encore aujourd'hui dans le temple de Junon à Lanuvium, dans le reste du Latium, à Faléries, à Cordoue. Depuis qu'on eut adopté l'usage de prendre ses repas dans le plus haut étage de la maison, cet étage reçut le nom général de *cœnaculum*. Le cénacle ayant été ensuite distribué en plusieurs parties, il y eut, comme dans les camps, le quartier d'hiver, *hibernum*.....

163..... Porcius dit qu'Ennius habita le lieu

ubi non licet despuere, a doliolis sub terra. Eorum duæ traditæ historiæ, quod alii inesse aiunt ossa cadaverum, alii Numæ Pompilii religiosa quædam post mortem ejus infossa. *Argiletum* sunt qui scripserunt ab Argola seu Agrola, quod is huc venerit ibique sit sepultus; alii ab argilla, quod ibi id genus terræ. — 158. *Clivos Publicius* ab ædilibus plebei Publicis qui eum publice ædificarunt. Simili de causa *Pullius* et *Cosconius*, quod ab his viocuris dicuntur ædificati. Clivos proxumus a Flora susus versus *Capitolium vetus*, quod ibi sacellum Jovis, Junonis, Minervæ, et id antiquius quam ædis quæ in Capitolio facta. — 159. Exquilis *vicus Africus*, quod ibi obsides ex Africa bello Punico dicuntur custoditi. *Vicus Cyprius* a cypro, quod ibi Sabini cives additi consederunt, qui a bono omine id appellarunt; nam cyprum Sabine bonum. Prope hunc *vicus Sceleratus*, dictus a Tullia Tarquini Superbi uxore, quod ibi quom jaceret pater occisus, supra eum carpentum mulio ut inigeret jussit.

160. Quoniam vicus constat ex *domibus*, nunc earum vocabula videamus. *Domus* græcum, et ideo in ædibus sacris ante cellam, ubi sedes dei sunt, Græci dicunt πρόδομον, quod post, ὀπισθόδομον. *Ædis* ab aditu, quod plano pede adibant. Itaque ex ædibus efferri indictivo funere præco etiam eos dicit qui ex tabernis efferuntur, et omnes in censu villas inde dedicamus ædes.

161. *Cavum ædium* dictum, qui locus tectus intra parietes relinquebatur patulus, qui esset ad communem omnium usum. In hoc locus si nullus relictus erat, sub divo qui esset, dicebatur *testudo* ab testudinis similitudine, ut est in prætorio in castris. Si relictum erat in medio ut lucem caperet, deorsum quo impluebat dictum *impluvium*, susum qua compluebat *compluvium*: utrumque a pluvia. *Tuscanicum* dictum a Tuscis, posteaquam illorum cavum ædium simulare cœperunt. *Atrium* appellatum ab Atriatibus Tuscis; illinc enim exemplum sumptum.

162. Circum cavum ædium erant unius quojusque rei utilitatis causa parietibus dissepta : ubi quid conditum esse volebant, a celando *cellam* appellarunt; *penariam*, ubi penus : ubi cubabant, *cubiculum* : ubi cœnabant, *cœnaculum* vocitabant, ut etiam nunc Lanuvi apud ædem Junonis et in cetero Latio ac Faleris et Cordubæ dicuntur. Posteaquam in superiore parte cœnitare cœperunt, superioris domus universa *cœnacula* dicta : posteaquam ubi cœnabant, plura facere cœperunt, ut in castris ab hieme hiberna, *hibernum* domus vocarunt; contraria. . . . .

163. . . ligionem Porcius designat, quom de Ennio

consacré à la déesse Tutilina. Vient ensuite la *porte Nævia*, ainsi nommée parce qu'elle se trouve dans les bois Næviens : c'était là en effet qu'habitait Nævius. Puis la porte dite *Rauduscula*, parce qu'elle était en airain, *raudus* et *æs* étant synonymes, comme on peut le voir dans les anciennes lois sur la mancipation, où on lit : *rauduscula libram ferito*. Enfin la porte dite *Lavernale*, à cause du voisinage d'un autel dédié à la déesse Laverna. — 164. En deçà des murs sont aussi plusieurs portes. Sur le mont Palatin, la porte dite *Mucion*, de *mugitus* (mugissement), parce qu'on y faisait paître les bœufs autour de l'ancienne ville. La porte dite *Romanula*, de *Roma* (Rome), située dans la rue Neuve, et conduisant par des degrés au sanctuaire de Volupia. — 165. La troisième est la porte *Januale*, près d'une statue de *Janus*, et qui, d'après l'institution de Numa, ainsi que Pison nous l'apprend dans ses Annales, devait être toujours ouverte en temps de guerre. Elle ne fut fermée que deux fois, la première sous Numa, et la seconde sous le consulat de Titus Manlius, après la première guerre punique.

166. Voici ce que j'ai découvert sur l'origine des noms des lits. *Lectica* (litière), de *legere* (rassembler, amasser), parce qu'une litière était un amas d'herbe et de paille, comme celle des soldats dans les camps. *Lecti* (lits), de *lignum* (bois), parce qu'on les dressait sur des planches de bois, pour éviter la fraîcheur de la terre, ou plutôt de l'ancien mot grec λέκτρον. La litière a encore un autre nom, *segestria*, dérivé de *seges* (paille de blé), et usité encore aujourd'hui dans les camps, à moins plutôt qu'il ne vienne du mot grec στέγαστρον (ce qui sert à couvrir). *Feretrum* (lit funéraire) vient également du mot grec φέρετρον. — 167. L'espèce de lit appelé *culcita*, dont l'usage s'introduisit plus tard, a tiré son nom de *inculcare* (fouler), parce que ce lit était formé de paille ou de jonc, ou de quelque autre chose de cette nature. Tout ce qu'on étendait dessus a été appelé *stragulum*, de *sternere*. *Pulvinar* (coussin) dérive de *plures* (plusieurs) ou de *poluli* (de petite dimension); *operimentum* (couverture), de *operire* (couvrir). *Operculum*, nom donné aux vêtements (*pallia*) qui servent de couverture de lit, a la même origine. Plusieurs de ces vêtements ont des noms étrangers, comme *sagum* (saie), *reno*, qui sont gaulois, et comme *gaunacum*, *amphimallum*, qui sont grecs. Mais *toral* (sorte de couverture) est latin, et vient de *torus* (lit), qui à son tour dérive de *torvus*, parce qu'un lit est apparent. C'est par analogie qu'on a donné le nom de *torulus* à un ornement de tête dont les femmes font usage. — 168. Le simple marchepied servant à monter sur un lit très-bas a été appelé *scabellum*, de *scandere*. *Scamnum*, qui désigne un marchepied servant à monter sur un lit un peu plus élevé, a la même racine. Un marchepied qui a deux échelons a été nommé *gradus*, de *gerere*, parce qu'il transporte de haut en bas. Περιστρώματα et περιπετάσματα sont des mots grecs, ainsi que quelques autres, servant à désigner les couvertures dont on se sert dans les repas, comme *gausape*.

169. La monnaie a plusieurs noms. Elle est de cuivre et d'argent. *As* (livre de douze onces) vient de *æs* (cuivre); *dupondius* (monnaie de deux livres), de *duo* (deux), et *pondus* (poids) : la livre ou as se nommait *assipondium*. De *as* on a formé les noms singuliers *centussis* (pièce de cent as), *tressis* (pièce de trois as), *nonussis* (pièce de neuf as). — 170. Au delà de dix, on

scribens dicit eum coluisse Tutilinæ loca. Sequitur *porta Nævia*, quod in nemoribus Næviis (Nævii etenim loca ubi ea), sic dicta. Deinde *Rauduscula*, quod ærata fuit. Æs *raudus* dictum, ex eo veteribus in mancipiis scriptum : *rauduscula libram ferito*. Hinc *Lavernalis* ab ara Savernæ, quod ibi ara ejus. — 164. Præterea intra muros video portas dici. In Palatio *Mucionis* a mugitu, quod ea pecus in bucita circum antiquom oppidum exigebant. Alteram *Romanulam* ab Roma dictam, quæ habet gradus in Nova via ad Volupiæ sacellum. — 165. Tertia est *Janualis* dicta ab Jano; et ideo ibi positum Jani signum; et jus institutum a Pompilio, ut scribit in Annalibus Piso, ut sit aperta semper, nisi quom bellum sit nusquam. Traditum est memoriæ, Pompilio rege fuisse opertam, et post Tito Manlio consule, bello Carthaginensi primo confecto, eodem anno opertam et apertam.

166. Super lectulis origines quas adverti hæ. *Lectica*, quod legebant unde eam facerent stramenta atque herbam, ut etiam nunc fit in castris. *Lecti*, quod, ne essent in terra, sublimis in lignis ponebant, nisi ab eo, quod Græci antiqui dicebant λέκτρον, lectum potius. Qui lecticam involvebant, quod fere stramenta erant e segete, *segestriam* appellarunt, ut etiam nunc in castris, nisi si a Græcis; nam στέγαστρον. Ubi lectus mortui fertur, dicebant *feretrum* nostri, Græci φέρετρον. — 167. Posteaquam transierunt ad culcitas, quod in eas acus aut tomentum aliudve quid calcabant, ab inculcando *culcita* dicta. Hac quidquid insternebant, ab sternendo *stragulum* appellabant. *Pulvinar* vel a pluribus vel a polulis declinarunt. Quibus operibantur, *operimenta*, et pallia *opercula* dixerunt. In his multa peregrina, ut *sagum*, *reno* gallica, et *gaunacum* et *amphimallum* græca; contra latinum *toral*, quod ante torum, et *torus* a torvo, quod is in promptu. Ab hac similitudine *torulus* in mulieris capite ornatus. — 168. Qua simplici scansione scandebant in lectum non altum, *scabellum*, in altiorem, *scamnum*. Duplicata scansio *gradus* dicitur, quod gerit in inferiora superiorem. Græca sunt περιστρώματα et περιπετάσματα, sic alia quædam convivi, ut *gausape*.

169. Multa pecuniæ signatæ vocabula sunt. Æris et argenti hæc. *As* ab ære. *Dupondius* a duobus ponderibus, quod unum pondus *assipondium* dicebatur. Id ideo, quod as erat libra pondus. Deinde ab numero reliquom dictum usque ad centussis, ut as singulari numero; ab

a dit *decussis* (pièce de dix as), *bicessis* (pièce de vingt as), *tricessis* (pièce de trente as), et ainsi proportionnellement jusqu'à cent. Au delà de cent, le nom d'*as* n'entre plus dans la formation des noms de nombre, et *ducenti* (deux cents), *trecenti* (trois cents), ne désignent pas plus des as que des deniers, ou toute autre chose.

171. La plus petite partie de la monnaie de cuivre s'appelle *sextula*, parce qu'elle est la sixième partie de l'once. *Semuncia* (demi-once,) mot composé de *uncia* (once) et de *se*, qui signifie moitié, comme dans *selibra* (demi-livre) et *semodius* (demi-boisseau). *Uncia*, de *unus* (un); *sextans* (sixième partie de l'as), de *sextus*; *quadrans* (quart de l'as), de *quartus*; *triens* (tiers de l'as); de *tertius*; *semis* (demi-as), contraction de *semias*; *septunx* (sept onces), de *septem*. — 172. Les autres noms des parties de l'as sont un peu obscurs, à cause de la contraction des initiales et des finales, comme *deunx* (un as moins une once), *dextans* (un as moins un sixième ou dix onces), *dodrans* (un as moins un quart ou neuf onces), et *bes*, autrefois *des*, (un as moins un tiers ou huit onces).

173. *Nummus*, nom de la monnaie d'argent, est un mot qui nous vient de la Sicile. *Denarius* (denier, valant dix as), de *deni* (dix); *quinarius* (pièce de cinq as), de *quini* (cinq); *sestertius* (pièce de deux as et demi), dont la composition implique l'idée de l'addition de trois nombres, c'est-à-dire 2 plus $\frac{1}{2}$, et rappelle l'ancien usage de compter en commençant par le plus petit nombre. — 174. La dixième partie du denier a été appelée *libella*, diminutif de *libra* (livre), parce qu'elle avait le poids d'un as, et était représentée par une petite pièce d'argent. *Sembella* (demi-livre), de *semis* et de *libella*; *teruncius* (pièce de trois onces), de *tres* et de *uncia*. De même que cette pièce est le quart de la livre, elle est aussi le quart de l'as.

175. On dit aussi *dos* (dot), *arrabo* (arrhes), *merces* (intérêt), *corollarium* (surplus), pour désigner différentes sortes de payement. *Dos*, ce qu'on donne à une fille en mariage, vient du mot grec δωτίνη, usité en Sicile. Du même mot dérive *donum* (don), dont la racine est grecque, comme l'indique *issedonion*, δόμα, et, dans le dialecte attique, δόσις. *Arrabo*, du grec ἀῤῥαβών, ce qu'on donne pour assurance du payement du reste. — 176. *Damnum* (perte), de *demptio* (diminution), lorsque la chose ne vaut pas ce qu'elle a coûté. *Lucrum* (gain), de *luere* (payer), ce qu'on a gagné au delà du véritable prix d'une chose. *Detrimentum*, perte qu'on a éprouvée dans l'achat d'une chose usée, de *deterere* (user). Il faut rapporter à la même origine le mot *intertrimentum*, qui désigne le détriment que deux choses se sont causé par leur contact, *inter se*, ainsi que le mot *intertrigo* (blessure, écorchure).

177. *Multa* (peine pécuniaire imposée par le magistrat) implique la double idée d'unité et de multiplicité, parce que la simple amende, considérée comme unité, pouvait être augmentée, et devenait multiple. Autrefois *unum* et *multa* étaient synonymes; et même encore aujourd'hui, lorsque les gens de la campagne versent du vin dans un tonneau ou dans une outre, ils appellent la première urne *multa*. *Pœna* (peine) vient

---

tribus assibus *tressis*, et sic proportione usque ad *nonussis*. — 170. In denario numero hoc mutat; quod primum est ab decem assibus *decussis*, secundum ab duobus decussibus *bicessis*. Reliqua conveniunt, quod est, ut *tricessis*, proportione usque ad *centussis*, quo majus æris proprium vocabulum non est; nam ducenti et sic proportione quæ dicuntur, non magis asses, quam denarii aliæve quæ res significantur.

171. Æris minima pars *sextula*, quod sexta pars unciæ. *Semuncia* quod dimidia pars unciæ; *se* valet dimidium ut in *selibra* et *semodio*. *Uncia* ab uno dicta. *Sextans* ab eo quod sexta pars assis, ut *quadrans* quod quarta, et *triens* quod tertia pars. *Semis* quod semias, id est ut dimidium assis, ut supra dictum est. *Septunx* a septem et uncia conlisum. — 172. Reliqua obscuriora, quod ab deminutione, et ea quæ deminuuntur ita sunt ut extremas syllabas habeant, unde una dempta uncia *deunx*; *dextans* dempto sextante; *dodrans* dempto quadrante; *bes*, ut olim *des*, dempto triente.

173. In argento *nummi*; id ab Siculis. *Denarii* quod denos aeris valebant; *quinarii* quod quinos; *sestertius*, quod duobus semis additur (dupondius enim et semis antiquus sestertius est), et veteris consuetudinis ut retro aere dicerent, ita ut *semis tertius*, *quartus semis* pronuntiarent, ab semis tertius sestertius dictus. — 174. Nummi denarii decuma *libella*, quod libram pondo aeris valebat, et erat ex argento parva. *Sembella*, quod libellæ dimidium, quod semis assis. *Teruncius* a tribus unciis. Libellæ ut hæc quarta pars, sic quadrans assis eadem.

175. Pecunia vocabulum mutat, nam potest item dici dos, arrabo, merces, corollarium. *Dos* si nuptiarum causa data; hæc græce δωτίνη, ita enim hoc Siculi. Ab eodem *donum*, nam græce ut ISSEDONION, et ut alii δόμα, et ut Attici δόσιν. *Arrabo* sic data, ut reliquom reddatur; hoc verbum item a græco ἀῤῥαβών. *Reliquom*, quod ex eo quod debitum reliquom. — 176. *Damnum* a demptione, quom minus re factum quam quanti constat. *Lucrum* ab luendo, si amplius, quam ut exsolveret quanti esset, captum. *Detrimentum* a detritu, quod ea quæ trita minoris pretii. Ab eadem mente *intertrimentum* ab eo, quod duo, quæ inter se trita, et deminuta; a quo etiam *intertrigo* dicta.

177. *Multa* pecunia quæ a magistratu dicta ut exigi posset ob peccatum, quod singulæ dicuntur additæ esse multæ, et quod olim unum dicebant multam; itaque quom in dolium aut culeum vinum addunt rustici, primam urnam additam dicunt etiam nunc multam. *Pœna* a pœniendo aut quod post peccatum sequitur. *Pretium* quod emptionis æstimationisve causa constituitur, dictum a peritis, quod hi soli possunt facere recte id. — 178. Si

de *pœnire* (punir), ou de ce que la peine suit le délit (*post peccatum*). *Pretium* (prix d'une chose), de *peritus*, parce que le prix d'une chose ne peut être justement déterminé que par des gens à ce connaissants. — 178. *Merces* (prix d'un travail ou d'une œuvre), de *mereri* (mériter). *Manupretium* (prix de la main-d'œuvre), de *manus* et de *pretium*. *Corollarium* (ce qui est payé en sus), de *corolla*, petite couronne qu'on donne sur la scène aux acteurs qui ont bien joué. *Præda* (proie, butin), de *manus* (main) et *partus* (acquis), par contraction de *parida*. *Præmium* (récompense), de *præda*. — 179. *Mutuum* (prêt), du mot sicilien μοῖτον; ainsi on lit dans Sophron : μοῖτον ἀνθύμω. *Munus* (présent), de *mutuus*, parce que ceux qui se font des présents sont *mutuellement* bien disposés les uns pour les autres. *Munus* (charge, fonction), de *munire* (exécuter) : d'où *municipes* (compatriotes, soumis à des lois communes).

180. *Sacramentum* (consignation judiciaire), de *sacer* (sacré). Le demandeur et le défendeur déposaient au pont Sublicius, soit cinq cents as, soit une somme déterminée par la loi, selon la nature du procès. Celui qui gagnait sa cause retirait sa consignation des mains du pontife; la consignation de celui qui avait perdu sa cause était confisquée. — 181. *Tributum* (tribut), de *tribus* (tribu), parce que les contributions étaient imposées par tiers à chaque tribu. De là le mot *attributum* (allocation de fonds) : de là encore le nom de *tribuni ærarii*, donné à ceux qui percevaient l'argent destiné à l'armée, *æs militare*. Nous lisons dans Plaute : *Le soldat se présente, et réclame sa solde*. Comme la solde se payait en monnaie de cuivre, les troupes *stipendiées* ont été nommées *milites ærarii*. — 182. *Stipendium* (solde) vient de *stips*, nom qu'on donnait aussi à la monnaie de cuivre. Comme l'as pesait une livre, ceux qui en avaient reçu une grande quantité deposaient leur argent, non dans une cassette, mais dans quelque lieu convenable, où ils le rangeaient et l'*entassaient*, pour qu'il occupât moins de place; et de *stipare* on a fait *stips*. On pourrait voir aussi l'origine de *stips* dans le mot grec στοιβή, qui a le même sens que *stipatio*. Ce qui autorise cette étymologie, c'est qu'on appelle *stips* l'offrande d'argent que, suivant l'usage antique, on dépose dans le tronc des temples, et que *stipulari* et *restipulari* se disent de ceux qui s'engagent à payer une somme. *Stipendium* est composé de *stips* et de *pendere* (peser, payer). On lit dans Ennius : *Pœni stipendia pendunt*. — 183. Du même mot *pendere* est venu *dispensator* (payeur, trésorier). De là encore le mot *expensum* (dépense), qu'on emploie dans les registres ou dans les contrats, *prima pensio* (premier payement), *secunda pensio* (second payement), etc. *Dispendium* (dépense) implique l'idée de diminution du poids; *compendium* (épargne, gain, profit), celle d'accumulation; *impendium* (intérêt) indique l'addition de l'intérêt au poids du capital. *Usura*, qui a le même sens, dérive de *usus* (usage) ; et *sors* (capital) désigne le bien dont le sort nous a donné la propriété. Le payement se faisait ordinairement au moyen d'une balance, comme l'indique celle dont on se sert encore aujourd'hui dans le temple de Saturne. *Ærarium* (trésor public), de *æs*, *æris*.

quid datum pro opera aut opere, *merces* a merendo. Quod manu factum erat et datum pro eo, *manupretium* a manibus et pretio. *Corollarium* si additum præter quam quod debitum ejus; vocabulum fictum a corollis, quod eæ, cum placuerant actores, in scena dari solitæ. *Præda* est ab hostibus capta, quod manu parta, ut parida, præda. *Præmium* a præda, quod ob recte quid factum concessum. — 179. Si datum quod reddatur, *mutuum*, quod Siculi μοῖτον; itaque scribit Sophron : μοῖτον ἀνθύμω. Et *munus*, quod mutuo animo qui sunt dant officii causa. Alterum *munus*, quod muniendi causa imperatum, a quo etiam *municipes*, qui una munus fungi debent, dicti.

180. Ea pecunia quæ in judicium venit in litibus, *sacramentum* a sacro. Qui petebat et qui inficiabatur, de aliis rebus utrique quingenos æris ad pontem deponebant, de aliis rebus item certo alio legitimo numero assum; qui judicio vicerat, suum sacramentum e sacro auferebat, victi ad ærarium redibat. — 181. *Tributum* dictum a tribubus, quod ea pecunia, quæ populo imperata erat, tributim a singulis pro portione census exigebatur. Ab hoc ea quæ assignata erat, *attributum* dictum; ab eo quoque, quibus attributa erat pecunia ut militi reddant, *tribuni ærarii* dicti; id quod attributum erat, *æs militare*. Hoc est quod ait Plautus :

Cedit miles, æs petit.

Et hinc dicuntur *milites æraríi*, ab ære quod stipendia facerent. — 182. Hoc ipsum *stipendium* ab stipe dictum, quod æs quoque *stipem* dicebant; nam quod asses librales pondo erant, qui acceperant majorem numerum non in arca ponebant, sed in aliqua cella stipabant, id est componebant, quo minus loci occuparet; ab stipando stipem dicere cœperunt. *Stips* ab στοιβή fortasse, græco verbo. Id apparet, quod, ut tum institutum, etiam nunc diis cum thesauris asses dant, stipem dicunt, et qui pecuniam alligat, *stipulari* et *restipulari*. Militis *stipendia* ideo, quod eam stipem pendebant; ab eo etiam Ennius scribit :

Pœni stipendia pendunt.

— 183. Ab eodem ære pendendo *dispensator*; et in Tabulis scribimus *expensum*; et inde prima *pensio* et sic secunda aut quæ alia; et *dispendium* ideo quod in dispendendo solet minus fieri; *compendium*, quod quom compenditur una fit; a quo usura, quod in sorte accedebat, *impendium* appellatum; quæ quom accederet ad sortem, usu *usura* dicta, ut *sors* quod suum fit sorte. Per trutinam solvi solitum, vestigium etiam nunc manet in æde Saturni, quod ea etiam nunc propter pensuram trutinam habet positam. Ab ære *ærarium* appellatum.

184. Ad vocabula, quæ pertinere sumus rati, ea quæ

184. Je crois m'être étendu suffisamment sur les noms des lieux et des choses qui sont dans les lieux, parce que l'étymologie de la plupart de ces mots est manifeste, et en même temps parce que, en poussant plus loin mes recherches, je dépasserais les bornes de ce livre. Je vais donc traiter, comme je l'ai annoncé dans le premier livre, des noms qui regardent le temps. Ce sera l'objet du livre suivant.

LIVRE VI.

1. J'ai exposé, dans le livre précédent, les origines des noms des lieux, et des choses qui sont dans les lieux. J'exposerai dans celui-ci les origines des noms des temps, et des choses qui se font ou se disent dans le temps, comme de *sedere* (être assis), *ambulare* (marcher), *loqui* (parler). S'il se présente des mots de diverses espèces, j'aurai plutôt égard à leur affinité qu'à l'ordre qu'exigerait une critique sévère. — 2. En cela je m'autorise de Chrysippe et d'Antipater, et de ceux qui, sans avoir autant de pénétration philosophique, étaient plus versés dans la science grammaticale (au nombre desquels sont Aristophane et Apollodore); et tous s'accordent à reconnaître que les mots dérivent les uns des autres, soit en prenant, soit en rejetant, soit en changeant une ou plusieurs lettres. Par exemple, *turdus* (grive), *turdarius* (qui engraisse des grives), et *turdelix* (petite grive), sont de la même famille. Ainsi les Grecs ont converti *Lucienum* en Λευκίενον, *Quintium* en Κοίντιον; de même que les Latins ont dit *Aristarchum* au lieu de Ἀρίσταρχον, *Dionem* au lieu de Δίωνα. C'est ainsi, en un mot, que de *veter* on est arrivé à *vetus*; de *solu*, à *solum*; de *lœbeso*, à *liberam*; de *lasibus*, à *lares*. Quoique le temps ait en partie effacé les traces de ces dérivations, je m'appliquerai à les retrouver.

3. Je traiterai des noms des temps préalablement aux noms des choses qui se font dans le temps, mais toutefois après avoir considéré en général la nature des temps; car elle a dû servir de guide à l'homme dans la création des mots qui servent à les désigner. On a dit que le temps est la durée du mouvement du monde. Le cours du soleil et de la lune a principalement servi à déterminer la division du temps : de là le nom de *tempus*, parce qu'il est la mesure du cours réglé (*temperatus*) de ces astres; et de *tempus*, *tempestiva*. Pareillement, comme leur mouvement s'opère dans toute l'étendue du ciel, *motus* (mouvement) a produit *mundus* (monde.)

4. Le soleil a deux mouvements. Le premier s'accomplit avec le ciel, d'orient en occident; et la durée de ce mouvement a été appelée *dies* (jour), du nom de ce dieu. *Meridies* (midi) est composé de *medius* (milieu) et de *dies*. Les anciens disaient *medidies*, et j'ai vu ce mot ainsi écrit sur un cadran solaire à Préneste. *Solarium* (cadran solaire) a été formé de *sol* (soleil) et de *hora* (heure). C'est à Cornélius qu'on doit celui qu'on voit sur la basilique Émilienne-Fulvienne. *Mane* (matin) vient de *manare*, parce que le jour naissant *découle* de l'orient; ou plutôt de *manus*, mot ancien, qui avait la signification de *bonus* (bon), comme on pourrait l'induire de la périphrase φῶς ἀγαθὸν (*dies bonus*), par laquelle les Grecs désignent religieusement l'aube du jour. — 5. *Suprema* (soir), de *superrimus* (extrême). D'après les Douze Tables,

loca et ea quæ in locis sunt, satis arbitror dicta, quod neque parum multa sunt aperta, neque si amplius velimus volumen patietur. Quare in proxumo, ut in primo libro dixi, quod sequitur de temporibus dicam.

LIBER SEXTUS.

1. Origines verborum quæ sint locorum, et ea quæ in his, in priore libro scripsi. In hoc dicam de vocabulis temporum et earum rerum quæ in agendo fiunt aut dicuntur cum tempore aliquo, ut *sedetur, ambulatur, loquontur*. Atque si qua erunt ex diverso genere adjuncta, potius cognationi verborum quam auditori calumnianti geremus morem. — 2. Hujus rei auctor satis mihi Chrysippus et Antipater, et illi in quibus, si non tantum acuminis, at plus literarum, in quo est Aristophanes et Apollodorus, qui omneis verba ex verbis ita declinari scribunt, ut verba literas alia assumant, alia mittant, alia commutent, ut fit in *turdo* et *turdario* .T. *turdelice*. Sic declinantes Græci nostra nomina dicunt *Lucienum* Λευκίενον et *Quintium* Κοίντιον, et Ἀρίσταρχον illi, nos *Aristarchum*, et Δίωνα *Dionem*; sic, inquam, consuetudo nostra multa declinavit, ut a *veter vetus*, ut ab *solu solum*, ab *lœbeso liberam*, ab *lasibus lares*, quæ obruta vetustate ut potero eruere conabor.

3. Dicemus primo de temporibus, quam quæ per ea fiunt, sed ita ut ante de natura eorum; ea enim dux fuit ad vocabula imponenda homini. Tempus esse dicunt intervallum mundi motus. Id divisum in parteis aliquot maxume ab solis et lunæ cursu; itaque ab eorum tenore temperato *tempus* dictum, unde *tempestiva*; et a motu eorum, qui toto cælo conjunctus, *mundus*.

4. Duo motus solis : alter cum cælo, quo ab oriente ad occasum venit, quo tempus id ab hoc deo *dies* appellatur. *Meridies* ab eo quod medius dies; D antiqui, non R in hoc dicebant, ut Præneste incisum in solario vidi. *Solarium* dictum id, in quo horæ in sole inspiciebantur, quod Cornelius in basilica Æmilia et Fulvia inumbravit. Diei principium *mane*, quod tum manat dies ab oriente, nisi potius quod bonum antiqui dicebant *manum*, ad quojusmodi religionem Græci quoque, quom lumen adfertur, solent dicere φῶς ἀγαθόν. — 5. *Suprema* summum diei, id a superrimo. Hoc tempus XII. Tabulæ dicunt *occasum* esse *solis;* sed postea lex Plætoria id quoque tempus jubet esse supremum quo præco in comitio supremam pronuntiavit populo. Secundum hoc di-

c'est le coucher du soleil : ce qui depuis a été confirmé par la loi Plætoria, suivant laquelle le temps où le crieur public annonce dans le comice l'heure dite *suprema*, est le dernier moment du jour. Le temps qui suit le coucher du soleil a été appelé *crepusculum* (crépuscule), des *creperus* (douteux). Ce mot nous est venu des Sabins; et de là le nom de *Crepusci* donné par les Amiterniens à ceux qui sont nés à cette heure du soir, et celui de *Lucii* à ceux qui sont nés à l'aube du jour. Dans le territoire de Réate, *crepusculum* signifie *douteux* : ce qui a fait appeler *creperæ* les choses douteuses, parce que le crépuscule n'est précisément ni le jour ni la nuit. — 6. *Nox* (nuit) vient de *nocere* (nuire), parce que, comme le dit Catulus, les vapeurs glacées de la nuit congèleraient tout, si le soleil ne reparaissait; ou bien du mot grec νύξ. Le moment où la première étoile se lève s'appelle chez les Grecs ἑσπέρα, et chez les Latins *vesper*. Les Grecs ont donné à cette étoile le nom de ἕσπερος, et les Latins celui de *vesperugo*, qui se lit dans ce vers de Plaute : *Neque vesperugo*, etc. : *Ni l'étoile du soir ni les Pléiades ne se couchent.* Avant le lever du soleil, elle change de nom, et s'appelle *jubar*, parce qu'elle est rayonnante (*jubata*). On lit dans Pacuvius : *Exorto jubare*, etc.; et dans Ennius : *Ajax, quod lumen, jubarne*, etc. — 7. L'intervalle de temps qui sépare ces deux extrémités de la nuit est dit *intempestus*, mot que Cassius, l'auteur du Brutus, met dans la bouche de Lucrèce : *Nocte intempesta*, etc. Suivant Ælius, *intempestus* signifie *inopportun pour agir*. Le temps de la nuit est encore appelé *concubium*, parce que alors tous les êtres sont *couchés*, et *silentium*, parce que le silence règne partout. Plaute se sert du mot *conticinium*, de *conticescere* (garder un silence général) : *Videbimus : factum volo : redito conticinio.*

8. Le second mouvement du soleil est différent de celui du ciel. C'est celui qui a lieu entre le solstice d'hiver et le solstice d'été. *Bruma* (solstice d'hiver) vient de *brevissimus*, parce que les jours sont à cette époque les plus courts de l'année; *solstitium* (solstice d'été), de *sistere*, parce que le soleil semble *s'arrêter*, ou parce qu'il est alors très-près de nous. *Æquinoctium* (équinoxe), époque où le soleil est à égale distance des deux solstices, de *æquus* et de *nox*, parce que les jours sont *égaux* aux nuits. *Annus* (année), de *anus* (cercle), dont le diminutif est *anulus* (anneau), parce que le soleil décrit une espèce de cercle pour revenir au solstice d'hiver, c'est-à dire à son point de départ. — 9. Le temps qui suit le solstice d'hiver a été appelé *hiems*, parce qu'il est très-pluvieux (*multi imbres*) : d'où *hibernacula* (tentes d'hiver), *hibernum* (quartier d'hiver). Peut-être aussi ce mot vient-il de *hiatus* (ouverture de bouche), parce que dans l'hiver l'haleine est apparente. La saison suivante a reçu le nom de *ver* (printemps), parce que les plantes commencent à revivre (*vivere*), et l'année à *tourner* (*vertere*), à moins qu'on ne doive plutôt en reconnaître l'origine dans le mot ionien ἦρ. *Æstas* (été) dérive de *æstus* (chaleur), ou du mot grec αἴθεσθαι (brûler) : d'où *æstivum* (lieu où l'on passe l'été). *Autumnus* (automne).... — 10. ... de *sol* (soleil), de même que *mensis* (mois), espace de

citur *crepusculum* a crepero. Id vocabulum sumpserunt a Sabinis, unde veniunt *Crepusci* nominati Amiterno, qui eo tempore erant nati, ut *Lucii* prima luce. In Reatino *crepusculum* significat dubium; ab eo res dictæ dubiæ creperæ, quod crepusculum dies etiam nunc sit an jam nox, multis dubium. 6. *Nox*, quod, ut Catulus ait, omnia, nisi interveniat sol, pruina obriguerint, quod nocet, nox; nisi quod Græce νύξ, nox. Quom stella prima exorta (eum Græci vocani ἕσπερον, nostri *vesperuginem*, ut Plautus :

Neque vesperugo neque vergiliæ occidunt :

id tempus dictum a Græcis ἑσπέρα, Latine *vesper* : ut ante solem ortum, quod eadem stella vocatur *jubar*, quod jubata, Pacuvianus dicit pastor :

Exorto jubare, noctis decurso itinere;

Ennius :

Ajax, quod lumen, jubarne in cælo cerno?

7. Inter vesperuginem et jubar dicta *nox intempesta*, ut in Bruto Cassii quod dicebat Lucretia :

Nocte intempesta nostram devenit domum.

Intempestam Ælius dicebat quom tempus agendi est nullum, quod alii *concubium* appellarunt, quod omnes fere tunc cubarent; alii ab eo quod sileretur, *silentium* noctis, quod idem Plautus tempus *conticinium*; scribit enim :

Videbimus : factum volo : redito conticinio.

8. Alter motus solis est aliter ac cæli, quod movetur a bruma ad solstitium. Dicta *bruma*, quod brevissimus tunc dies est; *solstitium*, quod sol eo die sistere videbatur; aut quod ad nos versum proximum est solstitium. Quom venit in medium spatium inter brumam et solstitium, quod dies æquus fit ac nox, *æquinoctium* dictum. Tempus a bruma ad brumam dum sol redit, vocatur *annus*, quod ut parvi circuli *anuli*, sic magni dicebantur circites *ani*, unde annus. — 9. Hujus temporis pars prima *hiems*, quod tum multi imbres; hinc *hibernacula*, *hibernum*; vel, quod tum anima quæ flatur omnium apparet, ab hiatu *hiems*. Tempus secundum *ver*, quod tum vivere incipiunt virgulta ac vertere se tempus anni; nisi quod Iones dicunt ἦρ ver. Tertium ab æstu *æstas*; hinc *æstivum*; nisi forte a Græco αἴθεσθαι. Quartum *autumnus*......

10... ab sole, sicut *mensis* a lunæ motu dictus, dum ab sole profecta rursus redit ad eum luna, quod Græce olim dicta μήνη, unde illorum μῆνες; ab eo nostri. A mensibus *intermestris* dictus, quod putabant inter prio-

temps pendant lequel la lune s'éloigne du soleil et y revient. L'ancien nom de la lune, chez les Grecs, était μήνη, qui a produit μῆνες (mois), racine de *mensis*. De *mensis* et de *inter* (entre) on a fait *intermestris*, intervalle d'un jour entre le mois qui finit et la nouvelle lune, et que les Grecs ont appelé plus exactement ἕνη καὶ νέα (ancien et nouveau jour), parce qu'on peut voir à la fois dans ce jour intermédiaire la fin et le renouvellement de la lune. — 11. *Lustrum* (espace de cinq ans), de *luere* (payer), parce que tous les cinq ans les impôts et les contributions volontaires étaient répartis par les censeurs. *Seclum* (siècle), de *senex* (vieillard), parce qu'il est le terme le plus reculé de la vie humaine. *Ævom*, ensemble de tous les âges, de toutes les années, (*ætas, annus*) : d'où *æviternum*, et par contraction *æternum* (éternel), en grec αἰὼν, c'est-à-dire, suivant Chrysippe, ἀεὶ ὄν (étant toujours). On lit dans Plaute : *Toute la suite des âges est insuffisante pour apprendre*; et dans un autre poëte : *Les temples éternels du ciel.*

12. Aux distinctions naturelles du temps se sont jointes des distinctions civiles. Je parlerai d'abord des jours consacrés aux dieux; puis de ceux dont la solennité est purement humaine. *Agonales*, jours pendant lesquels le roi des sacrifices préside au sacrifice d'un bélier dans le palais royal, de *agone* (frapperai-je ?), parce que le chef de la cité adresse cette question au roi du sacrifice : après quoi le chef du troupeau est immolé. *Carmentalia*, sacrifices et fêtes en l'honneur de Carmente. — 13. *Lupercalia*, fêtes célébrées par les Luperques dans le lieu appelé Lupercal. Lorsque le roi des sacrifices annonce la fête mensuelle des nones de février, il appelle *februatus* le jour où elle tombe. *Februum*, chez les Sabins, signifie *purification;* et ce mot est employé dans nos sacrifices; car les Lupercales sont une purification (*februatio*), comme je l'ai démontré dans mon traité *des Antiquités*. *Quirinalia*, fêtes en l'honneur de Quirinus, qui viennent se confondre avec celles des Furnacales, dont la populace n'a pas encore achevé la solennité. *Feralia*, fêtes funéraires, pendant lesquelles on va déposer des aliments sur les tombeaux, de *inferi* (enfers) et de *ferre* (porter). *Terminalia*, fêtes du dernier jour de l'année; car le douzième mois était février, dont on retranchait les cinq derniers jours dans les années bissextiles, pour former un mois intercalaire. *Equiria*, jour consacré à des courses de chevaux (*equus*) dans le champ de Mars. — 14. *Liberalia*, jour consacré à Bacchus (*Liber*), pendant lequel de vieilles femmes, assises dans tous les quartiers de la ville, la tête couronnée de lierre, brûlent des gâteaux sur un petit foyer, en invoquant la protection de Bacchus sur ceux qui achètent ces gâteaux. Dans les livres des Saliens ce jour est appelé *Agonia*, peut-être à cause du surnom de *agonenses*, que portent les prêtres. *Quinquatrus* est une fête qui ne devrait durer qu'un jour, et que la méprise causée par tous nous fait prolonger pendant cinq jours. *Quinquatrus* signifie *cinquième jour* après les ides, de même que dans le territoire de Tusculum *sexatrus* signifie *sixième jour*, et *septimatrus*, *septième jour* après la même époque. *Tubulustrium*, jour où les trompettes sacrées sont purifiées avec de l'eau lustrale dans un lieu consacré à cette cérémonie. — 15. *Megalesia*,

ris mensis senescentis extremum diem et novam lunam esse diem quem diligentius Attici ἕνην καὶ νέαν appellarunt; ab eo quod eo die potest videri extrema et prima luna. — 11. *Lustrum* nominatum tempus quinquennale a luendo, id est solvendo; quod quinto quoque anno vectigalia et ultro tributa per censores persolvebantur. *Seclum* spatium annorum centum vocarunt, dictum a sene, quod longissimum spatium senescendorum hominum id putarant. *Ævom* ab ætate omnium annorum; hinc *æviternum*, quod factum est *æternum;* quod Græci αἰῶνα; id ait Chrysippus esse ἀεὶ ὄν. Ab eo Plautus :

Non omnis ætas ad perdiscendum est satis,

hinc poetæ, *Æterna templa cœli.*

12. Ad naturalia discrimina civilia vocabula dierum accesserunt. Dicam prius qui deorum causa, tum qui hominum, sint instituti dies. *Agonales* per quos rex in regia arietem immolat, dicti ab agone, eo quod interrogatur a principe civitatis, et princeps gregis immolatur. *Carmentalia* nominantur quod sacra tum et feriæ Carmentis. — 13. *Lupercalia* dicta quod in Lupercali luperci sacra faciunt. Rex quom ferias menstruas Nonis Februariis edicit, hunc diem *Februatum* appellat. *Februum* Sabini purgamentum, et id in sacris nostris verbum; nam et Lupercalia februatio, ut in Antiquitatum libris demonstravi. *Quirinalia* a Quirino, quod ei deo feriæ et eorum hominum, qui Furnacalibus suis non fuerunt feriati. *Feralia* ab inferis et ferendo, quod ferunt tum epulas ad sepulcrum, quibus jus ibi parentare. *Terminalia*, quod is dies anni extremus constitutus; duodecimus enim mensis fuit Februarius, et quom intercalatur, inferiores quinque dies duodecimo demuntur mense. *Equiria* ab equorum cursu; eo die enim ludis currunt in Martio campo. — 14. *Liberalia* dicta, quod per totum oppidum eo die sedent sacerdotes Liberi, anus edera coronatæ, cum libis et foculo pro emptore sacrificantes. In libris Saliorum, quorum cognomen Agonensium, forsitan hic dies ideo appellatur potius *Agonia*. *Quinquatrus;* hic dies unus ab nominis errore observatur, proinde ut sint quinque. Dictus, ut ab Tusculanis post diem sextum idus similiter vocatur *Sexatrus*, et post diem septimum, *Septimatrus*, sic hic, quod erat post diem quintum idus, *Quinquatrus*. Dies *Tubulustrium* appellatur, quod eo die in atrio sutorio sacrorum tubæ lustrantur. — 15. *Megalesia* dicta a Græcis, quod ex libris Sibyllinis arcessita ab Attalo rege Pergama, ubi prope murum Megalesion templum ejus deæ, unde advecta Romam. *Fordicidia* a fordis bubus. *Bos forda* quæ fert in ventre. Quod eo die

fêtes en l'honneur de Cybèle, qui, suivant les livres Sibyllins, furent introduites par le roi Attale dans la ville de Pergame, où cette déesse avait un temple près du mur Mégalésien. C'est de là qu'elles ont passé à Rome. *Fordicidia*, sacrifice où l'on immolait publiquement dans les curies des vaches pleines, de *forda* (vache pleine) et de *cædere* (tuer). *Forda* vient de *ferre* (porter). *Palilia*, fêtes en l'honneur de Palès. *Cerealia*, fêtes en l'honneur de Cérès. — 16. *Vinalia*, fêtes où l'on fait des libations de *vin* nouveau à Jupiter, et non à Vénus. Cette fête est l'objet d'une grande solennité dans le Latium, où autrefois, en certaines contrées, les prêtres présidaient publiquement à la vendange, comme cela se pratique encore aujourd'hui dans le territoire de Rome. C'est un flamine diale qui inaugure la vendange : après avoir donné le signal, il sacrifie une brebis à Jupiter, et, dans l'intervalle de l'immolation et de l'offrande, il cueille la première grappe de raisin. Il est écrit dans les livres sacrés de Tusculum : *Qu'on ne porte point de vin nouveau à la ville avant la célébration des Vinales*. *Robigalia*, fête en l'honneur du dieu *Robigus*, qui a lieu au temps de la moisson, et pendant laquelle on fait des sacrifices à ce dieu, afin qu'il garantisse les blés de la *rouille*. .... 17. *Vestalia*, fête en l'honneur de *Vesta*; *Vestalis*, prêtresse de *Vesta*. *Quinquatrus Minusculæ*, fête des ides de juin, semblable à celle du mois de mai, et pendant laquelle des joueurs de flûte errent par la ville, et se rassemblent dans le temple de *Minerve*. Le jour de *Fors-Fortune* doit son nom au roi Servius Tullius, qui fit bâtir un temple à cette déesse sur les bords du Tibre, hors de Rome pendant le mois de juin. — 18. Le jour appelé *Poplifugia* doit probablement aussi ce nom à une alarme qui aurait fait prendre la fuite au peuple ; car ce jour vient peu après celui où les Gaulois et d'autres peuples conjurés contre nous, tels que les Ficuléates et les Fidénates, abandonnèrent la ville. La fuite que l'on simule dans les cérémonies de ce jour semble confirmer cette origine, comme je l'ai fait voir dans mon traité *des Antiquités*. *Nones Caprotines*, jour de fête où, dans le Latium, les femmes font des sacrifices à Junon Caprotine, sous un figuier sauvage, dont elles cueillent une branche.... 19. ...... *Neptunalia*, fête en l'honneur de Neptune. *Furrinalia*, fête de la déesse Furrina, qui était très-honorée des anciens. Ils avaient institué en son nom des sacrifices annuels, auxquels présidait un flamine. Le nom de cette déesse est aujourd'hui presque inconnu. *Portunalia*, fête en l'honneur de Portune, en mémoire du jour où un temple lui fut élevé dans le port du Tibre. — 20. *Vinalia Rustica*, fête des jardiniers, en l'honneur de Vénus, comme déesse des jardins. Elle a lieu le quatorzième jour avant les calendes de septembre, en mémoire de la dédicace du temple consacré à cette déesse. *Consualia*, fête en l'honneur du dieu *Consus*, pendant laquelle les prêtres célèbrent, dans un cirque autour de son autel, les jeux qui rappellent l'enlèvement des Sabines. *Volcanalia*, fête de Vulcain, pendant laquelle le peuple jette des animaux dans les flammes pour obtenir la protection du dieu. — 21. *Opeconsiva*, jour consacré à Ops Consiva, qui avait un sanctuaire dans le palais royal : ce qu'on avait fait pour qu'il n'y entrât que les Vestales et le prêtre public. On y lit : *Is cum eat, suffibu-*

publice immolantur boves prægnantes in curiis complures, a fordis cædendis Fordicidia dicta. *Palilia* dicta a Pale, quod ei feriæ, ut *Cerealia* a Cerere. — 16. *Vinalia* a vino. Hic dies Jovis, non Veneris; hujus rei cura non levis in Latio; nam aliquot locis vindemiæ primum ab sacerdotibus publice fiebant, ut Romæ etiam nunc; nam flamen Dialis auspicatur vindemiam, et ut jussit vinum legere, agna Jovi facit, inter quojus exta cæsa et porrecta flamen primus vinum legit. In Tusculanis sacris est scriptum :

> Vinum novum ne vehatur in urbem ante quam vinalia kalentur.

Robigalia dicta ab Robigo; secundum segetes huic deo sacrificatur, ne robigo occupet segetes...... 17..... Dies *Vestalia* ut virgines Vestales ab Vesta. *Quinquatrus Minusculæ* dictæ Juniæ idus ab similitudine Majorum, quod tibicines tum feriati vagantur per urbem, et conveniunt ad ædem Minervæ. *Dies Fortis Fortunæ* appellatus ab Servio Tullio rege, quod is fanum Fortis Fortunæ secundum Tiberim extra urbem Romam dedicavit Junio mense. — 18. *Dies Poplifugia* videtur nominatus, quod eo die tumultu repente fugerit populus; non multo enim post hic dies, quam decessus Gallorum ex urbe, et qui tum sub urbe populi ut Ficuleates ac Fidenates et finitimi alii, contra nos conjurarunt. Aliquot hujus diei vestigia fugæ in sacris apparent, de quibus rebus Antiquitatum libri plura referunt. *Nonæ Caprotinæ* quod eo die in Latio Junoni Caprotinæ mulieres sacrificantur, et sub caprifico faciunt; e caprifico adhibent virgam. Cur hoc toga prætexta data eis... 19... Apollinaribus ludis docuit populum. *Neptunalia* a Neptuno; ejus enim dei feriæ. *Furrinalia* Furrinæ, quod ei deæ feriæ publicæ dies is, quojus deæ honos apud antiquos. Nam ei sacra instituta annua et flamen attributus : nunc vix nomen notum paucis. *Portunalia* dicta a Portuno, quoi eo die ædes in portu Tiberino facta et feriæ institutæ. — 20. *Vinalia Rustica* dicuntur ante diem XIV. Kalendas Septembres, quod tum Veneri dedicata ædes et orti ei deæ dicantur, ac tum fiunt feriati olitores. *Consualia* dicta a Conso, quod tum feriæ publicæ ei deo, et in circo ad aram ejus ab sacerdotibus ludi illi quibus virgines Sabinæ raptæ. *Volcanalia* a Volcano, quod ei tum feriæ et quod eo die populus pro se in ignem animalia mittit. — 21. *Opeconsiva* dies ab dea Ope Consivia, quojus in regia sacrarium, quod ita actum, ut eo præter virgines Vestales et sacerdotem publicum introeat nemo. *Is cum eat, suffibulum haut habeat* scriptum. Id dicitur ab suffiendo ut subligaculum.

lum haut habeat. Suffibulum (sorte de voile), comme qui dirait *subligaculum*, de *suffio* (lier dessous). *Vortumnalia*, fête du dieu Vortumne. *Meditrinalia*, de *mederi* (guérir), jour férié du mois d'octobre, pendant lequel, suivant le flamine de Mars, Flaccus, on était dans l'usage de faire des libations de vin vieux mêlé à du vin nouveau, et d'en boire comme d'une manière de remède : ce que font encore aujourd'hui beaucoup de personnes, en disant : *Je bois du vin vieux et nouveau; je me guéris avec du vin vieux et nouveau.* — 22. *Fontanalia*, fête en l'honneur des nymphes des fontaines, pendant laquelle on jetait des guirlandes dans les fontaines et l'on couronnait les puits. *Armilustrium*, jour férié, qui doit ce nom au lieu appelé *armilustrium*, où les soldats célèbrent des jeux sacrés, à moins plutôt que le lieu ne doive son nom à cette sorte de jeux; mais, quelle qu'en soit l'origine, *armilustrium* dérive évidemment de *ludere* (jouer) ou de *lustrare* (parcourir), comme l'indique l'exercice auquel se livrent les soldats, et qui consiste à tourner en jouant, armés de boucliers. *Saturnalia*, jour consacré à Saturne, comme *Opalia*, fête qui doit son nom à Ops, et qui vient trois jours après les Saturnales. — 23. *Angeronalia*, fête célébrée en l'honneur, d'Angerona dans la curie Acculeia. *Larentinal* ou *Larentalia*, jour funéraire consacré à Acca Larentia... — 24.... Ce sacrifice se fait dans le Vélabre, à l'entrée de la *rue Neuve*, où, dit-on, Acca fut ensevelie, et dans le voisinage d'un autre lieu où les prêtres sacrifient aux dieux Mânes Serviles. Ces deux lieux étaient autrefois hors de Rome, à peu de distance de la porte Romanula, dont j'ai parlé dans le livre précédent. *Septimontium*, jour férié, qui doit son nom aux *sept monts* dans lesquels est renfermée Rome, et qui n'est célébré que par les habitants de ces monts, de même que les Paganales (*Paganalia*) sont des fêtes de village particulières.

25. J'ai parlé des jours de fête fixes et déterminés : je passe aux fêtes mobiles, dont le renouvellement est annoncé tous les ans. *Compitalia*, fête en l'honneur des Lares Compitales, qui se célèbre dans les carrefours, place où aboutissent plusieurs rues (*ubi viæ competunt*). Ce jour est désigné de nouveau tous les ans. Les *féries latines* sont aussi des fêtes mobiles qui doivent leur nom aux peuples latins, à qui le droit avait été accordé de venir du mont Albain partager la chair des sacrifices avec les Romains. — 26. Les fêtes de semailles (*sementinæ*) tirent leur nom de *sementis*. Ces fêtes sont également annoncées par les pontifes. Les fêtes *Paganiques* ont été instituées dans l'intérêt de l'agriculture : ce sont les fêtes de village (*pagus*). Il y a en outre des fêtes mobiles, qui ne sont pas annuelles, et qui n'ont pas de nom particulier, ou dont le nom est manifeste, comme *Novendialis* (qui dure neuf jours).

27. J'arrive aux noms des jours dont la distinction se rapporte aux hommes. Le premier jour de chaque mois a été appelé *Calendes*, de ce que ce jour-là les pontifes annoncent si les nones commenceront le cinq ou le six du mois. Cette annonce se faisait au Capitole dans la curie Calabre, en ces termes : *Dies te quinque calo Juno Covella. Septem dies, etc.* — 28. Le nom de *Nones* vient de ce qu'elles précèdent toujours les *Ides* de neuf jours, ou de ce que, de même

Vortumnalia a deo Vortumno quojus feriæ tum. Octobri mense *Meditrinalia* dies, dictus a medendo, quod Flaccus flamen Martialis dicebat, hoc die solitum vinum novum et vetus libari et degustari medicamenti causa; quod facere solent etiam nunc multi quom dicant : *Novum vetus vinum bibo; novo veteri vino morbo medeor.* — 22. *Fontanalia* a fonte, quod is dies feriæ ejus; ab eo tum et in fontes coronas jaciunt et puteos coronant. *Armilustrium* ab eo quod in armilustrio armati sacra faciunt, nisi locus potius dictus ab his; sed quod de his prius, id ab ludendo aut lustro, id est quod circumibant ludentes ancilibus armati. *Saturnalia* dicta ab Saturno, quod eo die feriæ ejus, ut post diem tertium *Opalia* Opis. — 23. *Angeronalia* ab Angerona quoi sacrificium fit in curia Acculeia et quojus feriæ publicæ is dies. *Larentinal*, quem diem quidam in scribendo Larentalia appellant, ab Acca Larentia nominatus, quoi sacerdotes nostri publice parentant festo die, qui ab ea dicitur.... 24... diem Tarentum Accas Tarentinas. Hoc sacrificium fit in Velabro, qua in Novam viam exitur, ut aiunt quidam, ad sepulcrum Accæ, ut quod ibi prope faciunt diis Manibus Servilibus sacerdotes; qui uterque locus extra urbem antiquam fuit non longe a porta Romanula, de qua in priore libro dixi. Dies *Septimontium* nominatus ab his septem montibus, in quis sita Urbs est; feriæ non populi, sed montanorum modo; ut *Paganalia*, qui sunt aliquojus pagi.

25. De statutis diebus dixi; de annalibus nunc dicam. *Compitalia* dies attributus Laribus Compitalibus; ideo ubi viæ competunt, tum in competis sacrificatur. Quotannis is dies concipitur. Similiter *Latinæ feriæ* dies conceptivus dictus a Latinis populis, quibus ex Albano monte ex sacris carnem petere fuit jus cum Romanis, a quibus Latinis Latinæ dictæ. — 26. *Sementinæ feriæ* dies is, qui a pontificibus dictus; appellatus a semente, quod sationis causa susceptæ. *Paganicæ* ejusdem agriculturæ causa susceptæ ut haberent in agris omnes pagi, unde paganicæ dictæ sunt. Præterea feriæ conceptivæ, quæ non sunt annales, ut hæ quæ dicuntur sine proprio vocabulo, aut cum perspicuo ut Novendialis, sunt.

27. De his diebus nunc jam qui hominum causa constituti, videamus. Primi dies mensium nominati *Calendæ* ab eo quod his diebus calantur ejus mensis Nonæ a pontificibus, quintanæ an septimanæ sint futuræ, in Capitolio in curia Calabra sic : *Dies te quinque calo Juno Covella. Septem dies te calo Juno Covella.* — 28. *Nonæ* appellatæ aut quod ante diem nonum Idus semper, aut quod, ut novus annus calendæ Januariæ ab novo sole appellatæ, novus mensis ab nova luna Nonis. Eodem die in urbem ab agris ad regem conveniebat populus. Harum

que les Calendes de janvier sont appelées *Nouvel an* à cause du renouvellement du soleil, le commencement de chaque mois est appelé *Nones* à cause du renouvellement de la lune. Ce jour-là le peuple de la campagne se rendait auprès du roi. On retrouve les traces de ces anciens usages dans les cérémonies des *Nones*, qui ont lieu à cette époque dans la citadelle, lorsque le roi des sacrifices annonce au peuple les fêtes que doit ramener le mois. *Idus* (Ides) vient du mot tusque *Itus*, ou plutôt du mot sabin *Idus* (division). — 29. Le lendemain des Calendes, le lendemain des Nones et le lendemain des Ides ont été appelés *atri*, parce qu'ils étaient, en quelque sorte, le *vestibule* de nouveaux jours. Les jours *fastes* sont ceux pendant lesquels le préteur peut impunément prononcer toute sorte de paroles (*fari*). Les jours dits *comitiales dies* sont ceux où le peuple s'assemble (*coit*) pour donner son suffrage, à moins qu'il ne se rencontre quelques fêtes mobiles, comme les Compitales et les fêtes Latines. — 30. Les jours *néfastes*, au contraire, sont ceux où il est interdit (*nefas fari*) au préteur de prononcer les mots : *do dico addico;* de sorte que les plaidoiries sont suspendues, puisqu'il est impossible de faire un acte judiciaire sans se servir de quelqu'un de ces trois mots. Que si le préteur a par mégarde prononcé une manumission, l'affranchi est libre, mais contrairement à la loi; de même qu'un magistrat, irrégulièrement nommé, ne laisse pas de conserver le caractère de magistrat. Si le préteur a agi par mégarde, le sacrifice d'une victime expiatoire l'absout de sa faute; mais s'il a agi sciemment, Quintus Mucius doute que son crime soit susceptible d'expiation. — 31. Les jours appelées *intercisi* sont ceux dont une partie est *néfaste* et l'autre *faste :* néfaste, le matin et le soir; faste, dans l'intervalle qui sépare l'immolation de la victime et la présentation des entrailles : d'où *intercisum*, de *intercidere* (couper par le milieu), ou de *intercedere* (intervenir). Le jour qu'on appelle *Quando rex comitiavit*, *fas*, a tiré son nom de ce que, ce jour-là, le roi des sacrifices se rend au comice, et que, pendant ce temps seulement, le travail est interdit; et en effet, l'action de la justice a souvent repris son cours dans la même journée. — 32. Le jour appelé *Quando stercum delatum*, *fas,* a tiré son nom de ce que, ce jour-là, on balaye les immondices du temple de Vesta, pour les transporter ensuite, par la voie dite *clivus Capitolinus*, dans un lieu déterminé. Le jour dit *Alliensis* doit son nom au fleuve Allia, sur les bords duquel les Romains furent mis en déroute par les Gaulois, qui vinrent ensuite assiéger Rome.

33. Je passe des noms des jours à ceux des mois, dont l'origine est, en général, évidente, si l'on commence à compter par le mois de Mars (*Martius*), qui, d'après l'institution de nos pères, est le premier mois de l'année. *Martius*, en effet, vient de Mars. Le second mois, *Avril*, tire son nom, suivant Fulvius et Junius, de Vénus, dont le nom grec est Ἀφροδίτη; mais comme je n'ai lu le nom d'Aphrodite dans aucun de nos anciens livres, je crois plutôt qu'*Aprilis* vient de *aperire*, parce que le printemps *ouvre* tout. *Maius* (Mai) vient de *majores* (vieillards); *Junius* (Juin), de *juniores* (jeunes). — 34. Puis viennent *Quintilis* (Juillet), *Sextilis* (Août), etc., jusqu'à *Décembre,* des noms de nombre *quintus*, *sextus*, etc. Des trois autres, le premier a été appelé *Januarius* (Janvier), du nom du premier des dieux; le second, *Februarius* (Février), suivant les auteurs que j'ai cités plus haut, de ce que, pendant ce mois, on sa-

rerum vestigia in sacris Nonalibus in arce, quod tunc ferias primas menstruas quæ futuræ sint eo mense, rex edicit populo. *Idus* ab eo quod Tusci Itus, vel potius quod Sabini Idus dicunt. — 29. Dies postridie Calendas, Nonas, Idus appellati *atri,* quod per eos dies novi inciperent. *Dies fasti* per quos prætoribus omnia verba sine piaculo licet fari. *Comitiales* dicti, quod tum ut coiret populus constitutum est ad suffragium ferendum; nisi si quæ feriæ conceptæ essent, propter quas non liceret, ut Compitalia et Latinæ.—30. Contrarii horum vocantur dies *nefasti*, per quos dies nefas fari prætorem :*do dico addico;* itaque non potest agi; necesse enim aliquo eorum uti verbo, cum lege quid peragitur. Quod si tum imprudens id verbum emisit ac quem manumisit, ille nihilo minus est liber, sed vitio; ut magistratus vitio creatus nihilo secius magistratus. Prætor qui tum fatus est, si imprudens fecit, piaculari hostia facta piatur; si prudens dixit, Quintus Mucius ambigebat eum expiari ut impium non posse.— 31. *Intercisi* dies sunt per quos mane et vesperi est nefas, medio tempore inter hostiam cæsam et exta porrecta fas; a quo quod fas tum intercedit, aut eo est intercisum nefas, *intercisum*. Dies qui vocatur sic : *Quando rex comitiavit*, *fas*, is dictus ab eo quod eo die rex sacrificiolus itat ad comitium, ad quod tempus est nefas, ab eo fas; itaque post id tempus lege actum sæpe. — 32. Dies qui vocatur : *Quando stercum delatum*, *fas*, ab eo appellatus quod eo die ex æde Vestæ stercus everritur, et per Capitolinum clivom in locum defertur certum. *Dies Alliensis* ab Allia fluvio dictus; nam ibi exercitu nostro fugato Galli obsederunt Romam.

33. Quod ad singulorum dierum vocabula pertinet dixi. Mensium nomina fere aperta sunt, si a Martio ut antiqui constituerunt, numeres. Nam primus a Marte. Secundus, ut Fulvius scribit et Junius, a Venere quod ea sit Aphrodite; quojus nomen ego antiquis literis quod nusquam inveni, magis puto dictum quod ver omnia aperit, *Aprilem*. Tertius a majoribus *Maius;* quartus a junioribus dictus *Junius*. — 34. Dehinc quintus *Quintilis*, et sic deinceps usque ad *Decembrem* a numero. Ad hos qui additi, prior a principe deo *Januarius* appellatus; posterior, ut idem dicunt scriptores, ab diis inferis *Februarius* appellatus, quod tum his parentetur. Ego magis arbitror Februarium a die

crifie aux dieux infernaux. Je crois plutôt que *Februarius* vient de *Februatus,* nom du jour *expiatoire* où les Luperques parcourent tout nus l'ancienne ville du mont Palatin, entourés de la foule du peuple.

35. J'en ai dit assez sur ce qui regarde les noms latins des temps; je vais maintenant rechercher l'origine des noms des choses qui se font dans le temps, de *legisti* (tu as lu), par exemple, de *cursus* (course), de *ludens* (jouant). A l'égard de cette espèce de mots, je signalerai d'abord leur variété infinie, et ceux dont l'origine est la plus obscure. — 36. Les mots sont susceptibles de quatre sortes de modifications : ou ils ont des temps et n'ont pas de cas, comme *lego* (je lis), *legis* (tu lis), *leges* (tu liras); ou ils ont des cas et n'ont pas de temps, comme *lectio* (lecture) et *lector* (lecteur); ou ils ont des temps et des cas, comme *legens* (lisant), *lecturus* (devant lire); ou enfin ils n'ont ni cas ni temps, comme *lecte* (élégamment) et *lectissime* (très-élégamment). Or, si les mots primitifs sont au nombre de mille, comme le dit Cosconius, les dérivés peuvent s'élever jusqu'au nombre de cinq cent mille, puisque chaque mot primitif est susceptible d'environ cinq cents espèces de modifications. — 37. Les mots primitifs sont, par exemple, *lego* (je lis), *scribo* (j'écris), *sto* (je me tiens debout), *sedeo* (je suis assis), et tous ceux qui ne tirent pas leur origine d'un autre mot, mais qui ont une racine propre. Les mots dérivés, au contraire, sont ceux qui tirent leur origine d'un autre mot, comme *legis* (tu lis), *legit* (il lit), *legam* (je lirai), etc., etc. Si donc on indiquait les origines des mots primitifs, ces mots étant au nombre de mille, on indiquerait en même temps les racines de cinq cent mille mots simples; mais celui qui, sans remonter si haut, se bornerait à faire connaître les mots dérivés des mille mots primitifs, aurait encore assez fait pour la science, puisque les mots primitifs sont en petit nombre, et leurs dérivés innombrables.

38. Remarquons d'abord que les prépositions, quoique peu nombreuses par elles-mêmes, multiplient et varient à l'infini les mots devant lesquels elles sont placées. Ainsi le verbe *cedere* donne *processit*, *recessit*, *accessit*, *abscessit*, *incessit*, *excessit*, *successit*, *decessit*, *concessit*, *discessit*. Supposons qu'il n'y ait que ces dix prépositions : comme un seul mot est susceptible de cinq cents modifications, en multipliant par dix chacun de ces mots modifiés par l'adjonction d'une préposition, avec un seul on irait jusqu'à cinq mille; et avec mille, jusqu'à cinq millions. — 39. Démocrite, Épicure, et les autres philosophes qui ont dit que les principes sont infinis, sans expliquer l'origine de ces principes, n'ont pas laissé de faire beaucoup, en faisant connaître la nature de ces principes, et en expliquant par eux ce que nous voyons dans le monde. Il en est de même de l'étymologiste qui demande qu'on le dispense de rendre raison des mille mots primitifs, mais qui ne sollicite pas la même grâce pour les dérivés : il est évident qu'il ne laissera pas de donner l'étymologie d'une foule innombrable de mots. — 40. Après avoir fait voir l'immensité de la science étymologique, je dirai un mot de son obscurité. L'étymologie des mots qui indiquent les temps est

Februato, quod tum februatur populus, id est lupercis nudis lustratur antiquom oppidum Palatinum gregibus humanis cinctum.

35. Quod ad temporum vocabula Latina attinet, hactenus sit satis dictum. Nunc quod ad eas res attinet quæ in tempore aliquo fieri animadverterentur, dicam, ut hæc sunt : *legisti, cursus, ludens.* De quis duo prædicere volo, quanta sit multitudo eorum et quæ sint obscuriora quam alia. — 36. Quom verborum declinatuum genera sint quattuor, unum quod tempora adsignificat neque habet casus, ut ab lego *legis, leges;* alterum quod casus habet neque tempora adsignificat, ut ab lego *lectio* et *lector;* tertium quod habet utrumque et tempora et casus, ut ab lego *legens, lecturus;* quartum quod neutrum habet, ut ab lego *lecte* ac *lectissime :* horum verborum si primigenia sunt ad mille, ut Cosconius scribit, ex eorum declinationibus verborum discrimina quingenta milia esse possunt ideo, quia singulis verbis primigeniis circiter quingentæ species declinationibus fiunt. — 37. Primigenia dicuntur verba ut *lego*, *scribo*, *sto*, *sedeo* et cetera quæ non sunt ab alio quo verbo, sed suas habent radices. Contra verba declinata sunt quæ ab alio quo oriuntur, ut ab lego *legis, legit, legam* et sic indidem hinc permulta. Quare si quis primigeniorum verborum origines ostenderit, si ea mille sunt, quingentum milium simplicium verborum causas aperuerit una; sin nullius, tamen qui ab his reliqua orta ostenderit, satis dixerit de originibus verborum, quom unde nata sint, principia erunt pauca, quæ inde nata sint, innumerabilia. — 38. A quibus iisdem principiis antepositis præverbis paucis immanis verborum accedit numerus, quod præverbis mutatis, additis atque commutatis aliud atque aliud fit; ut enim *processit* et *recessit*, sic *accessit* et *abscessit;* item *incessit* et *excessit*, sic *successit* et *decessit*, *concessit* et *discessit.* Quod si hæc decem sola præverbia essent, quoniam ab uno verbo declinationum quingenta discrimina fierent, his decemplicatis conjuncto præverbio ex uno quinque milia numero efficerent; ex mille ad quinquagies centum milia discrimina fieri possunt. — 39. Democritus, Epicurus, item alii qui infinita principia dixerunt, quæ unde sint non dicunt, sed quojusmodi sint, tamen faciunt magnum : quod quæ ex his constant in mundo, ostendunt. Quare si etymologos principia verborum postulet mille, de quibus ratio ab se non poscatur, et reliqua ostendat, quod non postulet; tamen immanem verborum expediat numerum. — 40. De multitudine quoniam quod satis esset, admonui, de obscuritate pauca dicam. Verborum quæ tempora adsignificant, ideo locus difficillimus

très-obscure, parce que nous n'en avons emprunté qu'un très-petit nombre aux Grecs, et que ceux à la formation desquels nous avons assisté ne sont pas primitifs. Je ne promets donc, comme je l'ai dit, que mes soins et mes efforts.

41. Je rechercherai d'abord ce qu'on entend par *ago* (je mets en mouvement). L'action est le résultat de la mise en mouvement : c'est pourquoi l'on dit *agitare gestum* (gesticuler), *agitare quadrigas* (conduire un char), *agere pecus pastum* (mener paître un troupeau). De là, *angiportum*, impasse, lieu où l'on ne peut se mouvoir qu'avec peine; *angulus* (angle), lieu où tout mouvement est impossible, à moins que ce mot ne dérive de *angustus* (étroit). — 42. Il y a trois sortes d'action : penser, parler, faire. La pensée précède les deux autres, puisqu'on ne peut parler et faire qu'après avoir pensé. Il est vrai qu'elle est vulgairement regardée comme nulle, et que la troisième passe pour la plus importante; mais sachons reconnaître que *penser* et *parler* sont des actions aussi réelles que *faire*. Aussi dit-on *agere causam* (plaider), *augurium agere* (augurer, prédire), quoique, dans ces deux cas, on *parle* plus qu'on ne *fait*.

43. *Cogitare* (penser) dérive de *cogere* (pousser devant soi, rassembler), parce que l'esprit rassemble ses idées, pour choisir entre elles. Ainsi *caseus* (fromage) vient de *lac* (lait), et *coactum* (coagulé). De *cogere* on a formé aussi *contio* (assemblée du peuple), *coemptio* (achat), *compitum* (carrefour). *Cogitatio* a produit *concilium* (assemblée), d'où *consilium* (conseil, délibération). *Conciliare* est même un terme qui désigne l'action du foulon. — 44. *Reminisci* (se ressouvenir) indique l'effort de celui qui rappelle une notion disparue de son esprit (*mens*) et de sa mémoire (*memoria*). De *cum* (avec) et de *mens* (esprit) a été formé *comminisci* (méditer, imaginer). *Eminisci* (énoncer sa pensée), *meminisse* (se souvenir), *amens* (déchu de sa raison, troublé), dérivent également de *mens*. — 45. *Meminisse*, rappeler une idée qui, après être entrée dans la mémoire, s'en est échappée, est peut-être composé de *manere* (demeurer) et de *moveri* (être mis dehors). Peut-être aussi le mot *memoria* est-il une contraction de *manimoria*. Sans doute ces mots du chant des Saliens, *Mamuri Veturi*, signifient *vetus memoria* (ancienne mémoire). De là *monimenta*, inscriptions gravées sur les tombeaux de la voie Flaminienne, par lesquelles les morts rappellent (*admonent*) aux passants qu'ils sont mortels comme eux. Ce mot désigne, en général, tout ce qui est écrit et fait pour transmettre la mémoire d'une chose à la postérité. — 46. *Curare* (avoir soin) dérive de *cura* (soin). *Cura*, de *urere* (brûler) et de *cor* (cœur). *Recordari* (se ressouvenir), de *revocare rursus* (rappeler de nouveau) et de *cor*. *Curia*, lieu où le sénat s'occupe des intérêts de la république (*curat*). Ce mot désigne encore le lieu où l'on s'assemble pour le soin (*cura*) des choses sacrées : d'où *curio* (prêtre de chaque curie).

47. *Volo* (je veux) vient de *voluntas* (volonté) et de *volatus* (vol), parce que l'âme est si légère qu'elle vole en un instant au lieu où elle veut. *Lubere* (suivre son penchant, sa fantaisie), de *labi* (glisser), parce que l'âme se laisse aisément entraîner, *lubrica prolabitur*, comme on disait autrefois. De *lubere*, *libido* (caprice, passion), *libidinosus*, *Venus Libentina* et *Libitina*, etc.

ἔτυμα, quod neque his fere societas cum Græca Lingua, neque vernacula ea, quorum in partum memoria adfuerit nostra. De quibus, ut dixi, quæ poterimus.

41. Incipiam hinc primum quod dicitur *ago*. Actio ab agitatu facta; hinc dicimus *agit* gestum tragœdus et *agitantur* quadrigæ; hinc *agitur* pecus pastum. Qua vix agi potest, hinc *angiportum*; qua nil potest agi, hinc *angulus*, vel quod in eo locus angustissimus, quojus loci is angulus. — 42. Actionum trium primus agitatus mentis, quod primum ea quæ sumus acturi, cogitare debemus, deinde tum dicere ac facere. De his tribus minime putat volgus esse actionem cogitationem; tertium in quo quid facimus, id maxumum; sed et quom nos agitamus quid et eam rem agitamus in mente, agimus; et cum pronuntiamus, agimus. Itaque ab eo orator *agere* dicitur *causam* et augures *augurium agere* dicuntur, quom in eo plura dicant quam faciant.

43. *Cogitare* a cogendo dictum; mens plura in unum cogit unde eligere possit. Sic e lacte coacto *caseus* nominatus; sic ex hominibus *contio* dicta, sic *coëmptio*, sic *compitum* nominatum. A cogitatione *concilium*, inde *consilium*. Et vestimentum apud fullonem quom cogitur, *conciliari* dictum. — 44. Sic *reminisci*, quom ea quæ tenuit mens ac memoria, cogitando repetuntur. Hinc etiam *comminisci* dictum, a con et mente, quom finguntur, in mente quæ non sunt; et ab hoc illud quod dicitur *eminisci*, quom commentum pronuntiatur. Ab eadem mente *meminisse* dictum et *amens* qui a mente sua descendit. — 45. *Meminisse* a memoria, quom quid remansit in mente indeque rursus movetur; quæ a manendo ut *manimoria* potest esse dicta. Itaque Salii quod cantant, *Mamuri Veturi*, significant veterem memoriam. Ab eodem *monere*, quod is qui monet, proinde sit ac memoria. Sic *monimenta* quæ in sepulcris; et ideo secundum viam, quo prætereuntis admoneant et se fuisse et illos esse mortalis. Ab eo cetera quæ scripta ac facta memoriæ causa, *monimenta* dicta. — 46. *Curare* a cura dictum. *Cura*, quod cor urat. *Curiosus*, quod hac præter modum utitur. *Recordari* rursus in cor revocare. *Curiæ*, ubi senatus rempublicam curat, et illa ubi curam sacrorum publica; ab his *curiones*.

47. *Volo* a voluntate dictum et a volatu, quod animus ita est, ut puncto temporis pervolet quo volt. *Lubere* ab labendo dictum, quod lubrica mens ac prolabitur, ut dicebant olim. Ab lubendo *libido*, *libidinosus* ac *Venus Libentina* et *Libitina*, sic alia. — 48. *Metuere* a quodam

— 48. *Metuere* (craindre), de *motus* (mouvement), parce que l'âme, en présence d'un danger, tressaille et s'enfuit. *Formido*, crainte excessive, qui met l'âme hors d'elle-même (*foras*). *Pavor*, peur, trouble de l'âme égarée (*quum per avia it*). — 49. *Metuere* indique plus particulièrement l'état d'une âme émue (*mota*); et *tremere*, le frisson causé par la crainte : d'où *tremor*, frayeur qui se manifeste par le tremblement de la voix et même du corps, dont les poils se hérissent comme l'épi de l'orge. — 50. *Mœrere* (être triste), de *marcere*, parce que le chagrin *flétrit* le corps. De *marcere* est venu *macer* (maigre). *Lœtari* (se réjouir), de ce que le bonheur *dilate* le cœur. Juventius a dit : *Toutes les joies humaines réunies ensemble n'égaleraient pas ma joie* (*lœtitia*). De là *lœta* (choses heureuses).

51. *Narro* (je raconte), de *narum* ou *gnarum facere alterum* (faire connaître à quelqu'un) : d'où *narratio*, exposition qui nous fait connaître un fait. Je suis donc arrivé à la seconde partie de l'action, laquelle consiste à *parler*; et je vais expliquer l'origine des mots qui s'y rapportent, et appartiennent aux actions qui se passent dans le temps conjoint et dans le temps non conjoint. En voici, ce me semble, la source étymologique. — 52. L'homme commence à parler (*fatur*), dès qu'il articule un mot significatif. Jusque-là l'homme est *infans* (qui ne parle pas). *Fari* (parler) est un mot imitatif, qui rappelle les premiers bégayements de l'enfant. *Fatum* (destinée) doit son nom à l'époque de la vie, déterminée par les Parques, où l'enfant commence à parler. Du même mot *fari* on a fait *facundus* (qui parle avec facilité), *fatidicus* (qui prédit l'avenir). *Vaticinari* (prophétiser) a été formé de *vesanus* (qui est en délire), parce que ceux qui prophétisent sont transportés d'une fureur divine. Mais j'anticipe sur les mots poétiques, dont j'aurai à parler plus tard. — 53. Les jours pendant lesquels il est permis au préteur de prononcer certains mots judiciaires ont été appelés *fasti*, de *fari*; et ceux pendant lesquels il lui est interdit, sous peine d'expiation, de prononcer ces mots, ont reçu le nom de *nefasti*, de *ne* (adverbe négatif) et du même mot *fari*. De là *effata*, dernières paroles par lesquelles les augures annoncent hors de la ville la fin des auspices; *effari*, *affari*, mots sacramentels du même genre. — 54. De là *fana* (temples), parce que les pontifes, en les consacrant, en annoncent la circonscription (*fati sunt finem*); *profanum* (profane), la façade extérieure du temple, et *profanatum*, ce qui, dans les sacrifices, est placé devant le temple. La dîme d'Hercule a été aussi appelée *profanatum*, parce qu'elle est vouée au temple. On l'appelle encore *polluctum*, de *porricere* (présenter). C'est pourquoi on consumait autrefois dans le temple tout ce qui était *profane* : ce que fait encore aujourd'hui le préteur en immolant publiquement une génisse à Hercule. — 55. Du même mot *fari* on a fait *fabula* (pièce de théâtre, tragique ou comique); *fassi* et *confessi* (qui confessent ce qu'on leur demande); *professi* (promettant, avouant); *fama* (renommée); *famosus* (fameux). Il faut ajouter à ces dérivés *fallere* (tromper), *falsum* (fausseté), et *fallacia* (tromperie) : dont la racine *fari* implique l'idée d'une déception, causée par une *parole*, que le *fait* a démentie. Quand la déception ne repose que sur la chose, il n'y a pas là à pro-

motu animi, quom id quod malum casurum putat, refugit mens. Quom vehementius in movendo, ut ab se abeat, foras fertur, *formido*; quom per avia it, ab eo *pavor*. — 49. Hinc etiam *metuo* mentem quodammodo motam vel metuisti amovisti; sic quod frigidus timor, *tremuisti* timuisti. *Tremor* dictum a similitudine vocis, quæ tunc quom valde tremunt, apparet, quom etiam in corpore pili, ut arista in spica ordei, horrent. — 50. *Mœrere* a marcere, quod etiam corpus marcesceret. Hinc etiam *macri* dicti. *Lœtari* ab eo quod latius gaudium propter magni boni opinionem diffusum. Itaque Juventius ait :

> Gaudia sua si omnes homines conferant unum in locum,
> Tamen mea exsuperet lætitia.

Sic quom se habent, *læta*.

51. *Narro* cum alterum facio narum, a quo *narratio*, per quam cognoscimus rem gestam. Quæ pars agendi est secunda, in qua explicabimus, quæ sunt ab dicendo, ac sunt aut conjuncta cum temporibus aut ab his. Eorum hoc genus videntur ἔτυμα. — 52. *Fatur* is qui primum homo significabilem ore mittit vocem. Ab eo ante quam ita faciant, pueri dicuntur *infantes*; quom id faciant, jam *fari*, quod vocabulum a similitudine vocis pueri, id dictum. Ab hoc tempore, quod tum pueris constituant Parcæ fando, dictum *fatum* et *res fatales*. Ad hanc eamdem vocem qui facile fantur, *facundi* dicti, et qui futura prædivinando soleant fari, *fatidici* dicti; idem *vaticinari*, quod vesana mente faciunt. Sed de hoc post erit usurpandum, quom de poëtis dicemus. — 53. Hinc *fasti* dies quibus verba certa legitima sine piaculo prætoribus licet fari. Ab hoc *nefasti* quibus diebus ea fari jus non est et si fati sunt, piaculum faciunt. Hinc *effata* dicuntur, quod augures finem auspiciorum cælestum extra urbem agris sunt effati ubi esset; hinc *effari* templa dicuntur ab auguribus; *affantur* qui in his fines sunt. — 54. Hinc *fana* nominata, quod pontifices in sacrando fati sint finem; hinc *profanum* est quod ante fanum conjunctum fano, hinc *profanatum* in sacrificio; atque inde Herculi decuma appellata ab eo est, quod sacrificio quodam fanatur, id est ut fani lege sit. Id dicitur *polluctum*, quod a porriciendo est fictum; quom enim ex mercibus libamenta porrecta sunt Herculi in aram, tum polluctum est, ut, quom *profanatum* dicitur, id est proinde ut sit fani factum; itaque olim fano consumebatur omne quod profanum erat, ut etiam fit, quod prætor Urbis quotannis facit quom Herculi immolat publice juvencam. — 55. Ab eodem verbo fari *fabulæ*, ut tragœdiæ et comœdiæ, dictæ. Hinc *fassi* ac *confessi*, qui fati id quod ab his quæsitum. Hinc *professi*; hinc *fama* et *famosi*. Ab eodem *falli*, sed et *falsum* et *fallacia*, quæ

prement parler ce qu'on appelle *fallacia*, mais *tralatitio* (métaphore), comme dans *pied de lit*, *pied de poirée*. Ajoutons enfin *famigerabile* (célèbre) et autres mots composés, ou simplement dérivés, comme *fatuus* (fat) et *fatuæ* (devineresses). — 56. *Loqui* (parler) vient de *locus* (lieu), parce que, suivant Chrysippe, autre chose est d'articuler des mots, autre chose de les émettre dans leur ordre et dans le lieu qui leur convient. Dans le premier cas, ce n'est point parler (*loqui*), mais bégayer (*ut loqui, quasi loqui*); et l'enfant ressemble alors au corbeau ou à la corneille, qui prononce des mots par imitation, mais qui ne parle pas. Parler (*loqui*) est donc mettre sciemment chaque mot en son lieu (*locus*) : d'où *proloqui*, produire au dehors en parlant ce qu'on a dans l'esprit. — 57. De là *eloqui* et *reloqui*, qui, dans les temples sabins, désignent l'action de parler du fond du sanctuaire; *loquax* (qui parle trop); *eloquens* (qui parle avec abondance); *colloquium* (entretien de plusieurs personnes). De là, *allocutum ire* (faire une visite de condoléance), mot en usage parmi les femmes; *loquela* (parole exclamative). *Concinne loqui* (être d'accord en parlant), de *concinnus* (concordant), parce que cet accord rappelle celui d'un chœur. Cette étymologie, du reste, n'est pas adoptée par tous les grammairiens. — 58. *Pronuntiare* (prononcer) est composé de *pro* (devant) et *enunciare* (énoncer), comme *proludere* (préluder). C'est pourquoi ce mot se dit des acteurs, parce qu'ils *énoncent sur le devant* de la scène les vers des poëtes. Il est principalement applicable à ceux qui jouent une pièce nouvelle. Car *nuntius* (nouvelle) vient de *novus* (nouveau), qui dérive peut-être du mot grec νέος. Nos ancêtres disaient *Novapolis* au lieu du nom grec *Neapolis*. — 59. De *novus* on a formé *novissimus* (dernier, extrême), que, de mon temps, quelques vieillards, et entre autres Ælius, évitaient d'employer comme un mot trop nouveau. *Novissimus* est le superlatif de *novus*, comme *veterrimus*, par exemple, dont la racine est *vetus* (ancien). *Novitas* (nouveauté), *novicius* (novice), *novalis* (jachère), ont la même origine, ainsi que *Sub novis*, nom d'un quartier du Forum, qui est néanmoins très-ancien, de même que le nom de *rue Neuve* désigne une rue déjà fort ancienne. — 60. *Nominare* (nommer) vient peut-être du même mot, parce que la connaissance (*qui eas novissent*) des choses *nouvelles*, qui étaient mises en usage, était suivie d'une dénomination. De là encore *nuncupare* (dédier, prononcer des vœux), parce que, dans les solennités religieuses, on se lie par de *nouveaux* vœux. Dans les actes judiciaires, *nuncupare* et *nominare* sont synonymes : on dit, par exemple, *nuncupatæ pecuniæ*. *Nuncupare* a également le sens de *nominare* dans ce vers d'un chœur : *Énée! car qui est-ce qui prononce mon nom* (*nuncupat*)? et dans cet autre : *Qui es-tu, femme, qui m'as appelé d'un nom inaccoutumé* (*nuncupasti*)?

61. *Dico* (je dis) vient du grec δικάζω. On lit dans Ennius : *Dico qui*, etc. De *dico* on a formé *dicere* (dédier); *judicare* (juger), composé de *dicere* et de *jus* (droit, justice); *judex* (juge), qui rend la justice au nom de la loi, et en prononçant (*dicendo*) certaines paroles sacramentelles;

propterea, quod fando quem decipit, ac contra quam dixit, faciat. Itaque si quis re fallit, in hoc non proprio nomine fallacia, sed tralatitio, ut a pede nostro pes lecti ac betæ. Hinc etiam *famigerabile* et sic compositio alia item, ut declinata multa, in quo et *fatuus* et *fatuæ*.

56. *Loqui* ab loco dictum, quod, qui primo dicitur jam fari, et vocabula et reliqua verba dicit, ante quam suo quidque loco ea dicere potest, hunc Chrysippus negat loqui; sed ut loqui : quare ut imago hominis non sit homo, sic in corvis, cornicibus, pueris primitus incipientibus fari verba non esse verba, quod non loquantur. Igitur is *loquitur*, qui suo loco quodque verbum sciens ponit, et istud *prolocutum*, quom in animo quod habuit, extulit loquendo. — 57. Hinc dicuntur *eloqui* ac *reloqui* in fanis Sabinis, e cella dei qui eloquontur. Hinc dictus *loquax* qui nimium loqueretur; hinc *eloquens* qui copiose loquitur; hinc *colloquium* quom conveniunt in unum locum loquendi causa. Hinc *adlocutum* mulieres ire aiunt, quom eunt ad aliquem locum consolandi causa; hinc quidam *loquelam* dixerunt verbum quod in loquendo efferimus. *Concinne loqui* a concinno, ubi inter se conveniunt partes ita, ut inter se concinant; aliud alii.—58. *Pronuntiare* dictum enuntiare; *pro* idem valet quod *ante*, ut in hoc : *proludit*. Ideo actores pronuntiare dicuntur, quod in proscenio enuntiant poëta cogitante; quod maxume tum dicitur proprie, novam fabulam cum agunt. *Nuntius* enim est ab novis rebus nominatus, quod a verbo græco νέος potest declinatum; ab eo itaque Neapolis illorum *Novapolis* ab antiquis nostris vocitata. 59. A quo etiam extremum *novissimum* quoque dici cœptum volgo, quod mea memoria ut Ælius, sic senes aliquot, nimium novom verbum quod esset, vitabant; quojus origo, ut a vetere vetustius ac veterrimum, sic ab novo declinatum novius et novissimum quod extremum. Sic ab eadem origine *novitas* et *novicius* et *novalis* in agro et *Sub novis* dicta pars in foro ædificiorum, quod vocabulum ei pervetustum, ut *Novæ viæ*, quæ via jam diu vetus. — 60. Ab eo quoque potest dictum *nominare*, quod res novæ in usum quom additæ erant, qui eas novissent, nomina ponebant. Ab eo *nuncupare*, quod tunc civitate vota nova suscipiuntur. *Nuncupare* nominare valere apparet in legibus, ubi *nuncupatæ pecuniæ* sunt scriptæ; item in choro in quo est :

Ænea! Quis enim est qui meum nomen nuncupat?

Item in Medio :

Quis tu es, mulier, quæ me insueto nuncupasti nomine?

61. *Dico* originem habet Græcam quod Græci δικάζω. Hinc Ennius :

Dico qui.....

Hinc *dicare*, hinc *judicare*, quod tunc jus dicatur; hinc *judex*, quod judicat accepta potestate, id est quibus-

dedicare (consacrer), parce que le magistrat qui consacre un temple en présence du pontife prononce également certaines paroles (*dicit*). De là encore *indicium* (indice, dénonciation); *indicere duellum* (déclarer la guerre); *indicere funus* (publier les funérailles); *prodicere diem* (assigner un jour); *addicere judicium* (adjuger ou fixer le jour du jugement); *dictum* (bon mot d'une comédie); *dictiosus* (plaisant); *dicta* (commandement), terme militaire; *dictata* (ce qu'on dicte), terme d'école; *dictator* (dictateur), maître du peuple, nommé (*dictus*) par le consul; et autres mots anciens, comme : *dicimonium* (mendicité), *dicis causa* (pour la forme, par manière d'acquit), et *addictus* (assigné, enrôlé). — 62. *Docere* (enseigner, faire connaître) vient, ou de *dicere* (dire), ou de *inducere* (introduire), parce que celui qui enseigne est comme le guide (*dux* ou *ductor*) de celui qui est enseigné. De *docere* on a fait *discere* (apprendre) et *disciplina* (discipline), qui n'en diffèrent que par quelques lettres, et *documentum* (document, précepte).

63. *Disputatio* (discussion) et *computatio* (calcul) viennent de *putare* (penser), qui, au propre, signifie *purifier, éclaircir* (*purum facere*). Les anciens disaient *putus* au lieu de *purus*. Celui qui émonde les arbres a été appelé *putator*, parce qu'il les éclaircit; et, par analogie, *putare* a servi à désigner l'action de penser, parce que la pensée éclaire, en quelque sorte, la raison. De là *disputare*, discuter, mettre une pensée dans un beau jour, à l'aide d'un discours dont les mots sont disposés avec ordre et clarté. — 64. *Disserere* (disserter) est une expression métaphorique, qui, au propre, signifie *semer* ou *planter* de côté et d'autre : d'où *disertus* (disert), parce que l'orateur ressemble au jardinier qui distribue avec ordre les semences et les plantes de son jardin. *Sermo* (conversation) dérive, je crois, de *series* (série, enchaînement): d'où *serta* (guirlandes), et *sartum* (raccommodé, cousu), en parlant d'un habit. Par conséquent *sermo* ne peut se dire d'une seule personne, et implique l'idée d'interlocution. *Serere* (nouer, enchaîner) a produit *conserere manum* (en venir aux mains, livrer bataille), et la formule judiciaire : *manum consertum vocare* (appeler *ad manum conserendam*). De là aussi *adserere manu in libertatem*, mettre en liberté, ce qui se fait en prenant par la main celui qu'on affranchit. Les augures disent..... — 65.... et *consortes* (qui partagent le même sort), *sortes* (divinations), parce que le sort enchaîne les temps, les hommes et les choses. De *sortes* est issu *sortilegi* (devins). L'intérêt de l'argent a été appelé *sors*, parce qu'il augmente le capital, de *serere* (unir, attacher).

66. *Legere, cueillir,* et, au figuré, *lire*, distinguer les lettres avec les yeux : d'où *legati*, magistrats choisis pour une mission publique; *legulus*, qui cueille des olives ou du raisin; *legumina* (légumes); *leges* (lois), parce que les lois sont lues et annoncées au peuple afin qu'il ait à les observer; et *legitima* (formalités judiciaires). *Collegæ* (collègues), de *lecti* (choisis) et *cum* (avec, ensemble); *sublecti* (substituts), de *lecti* et de *sub* (sous); *allecti* (adjoints), de *lecti* et de *ad*; *collecta* (choses rassemblées de divers lieux en un seul), de *cum* et de *legere*. *Lignum* (bois) vient aussi de *legere*, parce qu'on *recueille* dans les champs le bois tombé des arbres pour en faire du feu. Ajoutons *legio* (légion), *diligens* (soigneux), et *dilectus* (chéri).

dam verbis dicendo finit; sic enim ædis sacra a magistratu pontifice præeunte dicendo dedicatur. Hinc ab dicando *indicium*; hinc illa : *indicit duellum*; *indixit funus*; *prodixit diem*; *addixit judicium*; hinc appellatum *dictum* in mimo ac *dictiosus*; hinc in manipulis castrensibus *dicta* ducibus; hinc *dictata* in ludo; hinc *Dictator* magister populi, quod is a consule debet dici; hinc antiqua illa : *dicimonium* et *dicis causa* et *addictus*. — 62. Si dico quid inscienti, quod ei quod ignoravit trado, hinc *doceo* declinatum, vel quod quom docemus, dicimus, vel quod qui docentur, inducantur in id quod docentur ab eo qui scit ducere, qui est dux aut ductor, qui ita inducit ut doceat. Ab docendo *discere*, *disciplina*, literis commutatis paucis. Ab eodem principio *documenta*, quæ exempla docendi causa dicuntur.

63. *Disputatio* et *computatio* cum præpositione a putando quod valet purum facere. Ideo antiqui purum *putum* appellarunt; ideo *putator* quod arbores puras facit, ideo ratio *putari* dicitur, in qua summa sit pura. Sic is sermo in quo pure disponuntur verba, ne sit confusus atque ut diluceat, dicitur *disputare*.— 64. Quod dicimus *disserit*, item translatitio atque ex agris verbo; nam ut olitor disserit in areas sui quojusque generis res, sic in oratione qui facit, *disertus*. *Sermo*, opinor, est a serie, unde *serta*; etiam in vestimento *sartum* quod comprehensum; sermo enim non potest in uno homine esse solo, sed ubi oratio cum altero conjuncta. Sic *conserere manum* dicimur cum hoste; sic ex jure manum consertum vocare. Hinc *adserere* manu in libertatem, quom prendimus. Sic augures dicunt : *Si mihi auctor est verbi....*

* * *

... nam manu asserere dicit...

* * *

65.... consortes; hinc etiam ipsi *consortes*, ad quos eadem sors; hinc etiam *sortes*, quod in his juncta tempora cum hominibus ac rebus, ab his *sortilegi*; ab hoc pecunia quæ in fœnore, *sors* est, impendium quod inter se jungat.

66. *Legere* dictum quod leguntur ab oculis literæ; ideo etiam *legati*, quod ut publice mittantur leguntur. Item ab legendo *leguli* qui oleam aut qui uvas legunt; hinc *legumina* in frugibus variis. Etiam *leges* quæ lectæ et ad populum latæ, quas observet; hinc *legitima*. Et *collegæ* qui una lecti, et qui in eorum locum suppositi, *sublecti*; additi *allecti*, et *collecta* quæ ex pluribus locis in unum lecta. Ab legendo *ligna* quoque, quod ea caduca legebantur in agro quibus in focum uterentur. Indidem ab legendo *legio* et *diligens* et *dilectus*.

67. *Murmurari* (murmurer), mot imitatif, qui se dit d'une personne parlant à voix si basse, qu'elle semble plutôt vouloir faire entendre un son qu'une parole intelligible. De là *murmurantia littora* (des rives murmurantes). *Fremere* (frémir), *gemere* (gémir), *clamare* (crier), *crepare* (craquer), sont pareillement des mots imitatifs. Exemples : *arma sonant*, FREMOR *oritur; nihil me* INCREPITANDO *commoves*. — 68. *Quiritare* (se plaindre publiquement), *jubilare* (appeler à grands cris), sont des mots analogues. *Quiritare* se dit de celui qui en appelle à haute voix aux Quirites. *Quirites* dérive de *Curenses*, nom des habitants de Cures, qui s'associèrent avec le roi Tatius au peuple romain. *Quiritare* se dit des habitants de Rome; et *jubilare*, des gens de la campagne; ce qui a fait dire à Aprissius : *Io bucco* (rustre)! *quis me jubilat?* etc. *Triumphare* (triompher) vient du cri : *Io triumphe*, que les soldats vainqueurs poussent dans la ville en accompagnant leur général au Capitole; ou bien de θριάμβος, surnom de Bacchus.

69. *Spondere* (promettre volontairement), de *spons*, qui a le sens de *voluntas* (volonté). On lit dans Lucilius, parlant de Crétea : *Cum ad se cubitum venerit*, SPONTE SUAPTE (de son plein gré), etc. *Spons* a le même sens dans ce passage de Térence : *Il vaut mieux faire le bien librement* (*sua sponte*) *que par crainte*. Du même mot *spons*, racine de *spondere*, on a formé *respondere* (répondre), *desponsor* (qui s'engage), *sponsa* (fiancée), etc., etc. *Spondere* se dit de celui qui s'engage le premier volontairement; et *sponsor*, de celui qui garantit cet engagement. — 70. *Sponsus* (fiancé, qui s'engage à épouser) et *consponsus* sont synonymes. On lit, en effet, dans Nævius, *consponsi* (les fiancés *ou* du fiancé). *Spondere* se dit et de la dot et de la fille promise en mariage; car on lit dans les comédies : *sponden' tuam*, etc. : *promets-tu ta fille en mariage à mon fils? Sponsa* désigne et la dot et la fiancée; *sponsio*, l'indemnité réciproquement stipulée pour le cas d'inexécution des conventions; *sponsus*, celui à qui une fille est promise en mariage; *sponsalis*, le jour des fiançailles. — 71. *Despondere* (promettre sa fille en mariage), composé de *spondere* et de la préposition *de*, implique l'idée de démission de volonté; car celui qui promet sa fille en mariage est tenu d'exécuter sa promesse, sous peine d'être condamné par le préteur à ce que la loi ordonne, et par le censeur à ce que l'équité réclame. De là *despondisse animum* (se décourager), qui, comme *despondisse filiam*, suppose l'abandon de la volonté. — 72. *Respondere* (répondre), composé aussi de *spons* et de *dicere*, indique par son étymologie que celui qui répond obéit à la volonté (*ad spontem*) de celui qui interroge. C'est pourquoi l'on dit de celui dont les paroles ne satisfont pas d'une manière pertinente à la question qui lui a été adressée, *qu'il n'a pas répondu;* de même que ce n'est pas s'engager ni donner action contre soi, que de dire sans intention sérieuse : *spondeo* (je promets). Par exemple, dans ce passage d'une tragédie : *Te souviens-tu de m'avoir promis ta fille en mariage?* on

67. *Murmuratur* dictum a similitudine soni surdi, quom qui ita leviter loquitur, ut magis e sono id facere, quam ut intellegatur, videatur. Hinc etiam poetæ *murmurantia litora*. Similiter *fremere*, *gemere*, *clamare*, *crepare* ab similitudine vocis sonitus dicta. Hinc illa *arma sonant; fremor oritur;* hinc :

Nihil me increpitando commoves.

68. Vicina horum *quiritare*, *jubilare*. *Quiritare* dicitur is qui Quiritum fidem clamans implorat. Quirites a Curensibus; ab his qui cum Tatio rege in societatem venerunt civitatis. Ut quiritare urbanorum, sic *jubilare* rusticorum; itaque hos imitans Aprissius ait :

Io bucco! quis me jubilat?
Vicinus tuus antiquus.

Sic *triumphare* appellatum, quod cum imperatore milites redeuntes clamitant per urbem in Capitolium eunti : *Io triumphe* : id a θριάμβῳ, Græco Liberi cognomento, potest dictum.

69. *Spondere* est dicere : spondeo, a sponte; nam id valet a voluntate. Itaque Lucilius scribit de Cretea :

Cum ad se cubitum venerit,
Sponte ipsam suapte adductam, ut tunicam et cetera reiceret.

Eandem voluntatem Terentius significat cum ait satius esse :

Sua sponte recte facere quam alieno metu.

Ab eadem sponte a qua dictum spondere declinatum et *respondet* et *desponsor* et *sponsa*, item sic alia. *Spondet* enim qui dicit a sua sponte : spondeo. Spondet etiam *sponsor* qui idem faciat obligatur. — 70. *Sponsus*, consponsus; hoc Nævius significat cum ait : *consponsi*. Spondebatur pecunia aut filia nuptiarum causa, nam, ut comœdiis vides dici :

Sponden' tuam gnatam filio uxorem meo?

Appellabatur et pecunia, et quæ desponsa erat, *sponsa;* quæ pecunia inter se contra sponsum rogata erat, dicta *sponsio;* quoi desponsa quæ erat, *sponsus*. Quo die sponsum erat, *sponsalis*. — 71. Qui spoponderat filiam, *despondisse* dicebatur, quod de sponte ejus, id est de voluntate exierat; non enim si nolebat, non dabat, quod sponsu erat alligatus; quod tum et prætorium jus ad legem et censorium judicium ad æquom existimabatur. Sic *despondisse animum* quoque dicitur, ut despondisse filiam, quod suæ spontis statuerant finem. — 72. A quo sponte dicere, *respondere* quoque dixerunt, quom ad spontem responderent, id est ad voluntatem rogationis. Itaque qui ad id quod rogatur non dicit, non respondet : ut non spondet ille, statim qui dixit : Spondeo, si jocandi causa dixit, neque agi potest cum eo ex sponsu. Itaque quoi quis dicit in tragœdia :

Meministin' te despondere mihi gnatam tuam?

sent qu'il ne s'agit pas d'une promesse sérieuse, qui puisse donner lieu à une action judiciaire. — 73. *Spes* (espérance) vient peut-être aussi de *spons*, parce que l'espérance consiste à croire que ce qu'on souhaite (*quod volt*) peut arriver; car si l'on croit qu'il arrivera ce qu'on ne souhaite pas, on craint alors, on n'espère pas. Les personnages de l'Astraba, auxquels Plaute prête les paroles suivantes, sont dans ce dernier cas : *Poursuis, Polybadiscus, poursuis; j'aspire à posséder l'objet de mon espérance. Je me hâte de toute l'ardeur qui m'entraîne vers toi, ô ma fiancée!* Or, la volonté n'anime point ces paroles; car le jeune homme n'espère pas véritablement ce qu'il dit, et la jeune fille n'est rien moins que sa fiancée et l'objet de son espérance. — 74. *Sponsor*, *præs* et *vas* ont de l'analogie sans avoir la même racine. Ainsi on appelle *præs* celui à qui le magistrat adresse cette question : *præsne es in publicum* (êtes-vous caution envers le peuple)? et qui répond : *præs*. On appelle *vas* celui qui garantit la comparution d'un autre en justice. L'usage était autrefois de présenter un garant, lorsque par soi-même on n'était pas en état de satisfaire aux suites d'un procès; mais depuis, pour prévenir les abus qui pouvaient résulter de cet usage, l'État prit des précautions contre ceux qui vendaient leur héritage pour n'avoir pas à fournir de cautionnement sur leurs biens; et la loi sur les mancipations interdit la faculté de présenter des garants.

75. *Canere* (chanter) et les composés *accanit* et *succanit*, ainsi que *canto* et *cantatio*, viennent de *Camena* (muse), dont la lettre *m* a été remplacée par *n*. *Cantare*, *cantitare* sont des verbes fréquentatifs, qui dérivent de *canere*. *Tibicen* (joueur de flûte), et les autres mots de cette espèce, sont composés du nom de l'instrument et de *canere* (chanter), parce que les sons des instruments de musique tiennent du chant. *Buccinator* (qui sonne de la trompette) est composé du même verbe et de *bucca* (bouche), parce que le son de la trompette ressemble à la voix.

76. *Orare* (dire, prier), *perorare* (pérorer), *exorare* (supplier), *oratio* (discours), *orator* (orateur) et *osculum* (baiser), dérivent de *os* (bouche). *Omen* (présage) et *ornamentum* (ornement) ont la même racine : *omen*, contraction de *osmen*, parce que les présages étaient originairement tirés du bec ou du chant des oiseaux ; *ornamentum*, mot qui est aujourd'hui accompagné d'une préposition dans le langage commun, mais dont la plupart des auteurs dramatiques se servent, comme autrefois, sans préposition. De là encore *oscines*, nom des augures qui tirent les auspices du bec ou du chant des oiseaux.

77. *Faire* est le troisième degré de l'action. Ici la ressemblance entre *agere*, *facere* et *gerere*, a fait croire communément que ces trois mots étaient synonymes. Cependant *facere* n'implique pas *agere*. Ainsi un poëte *facit fabulam* (compose une pièce), *non agit* (il ne la joue pas); et *réciproquement* un acteur *agit* (joue une pièce), et ne l'a pas faite (*facit*). *Gerere*, à son tour, n'implique ni *facere* ni *agere*, et se dit d'un général d'armée, qui porte (*gerit*) comme un fardeau le commandement qui lui a été confié. — 78. *Facere* vient directement de *facies* (face, figure), parce que celui qui fait une chose la réalise par une figure. Il faut ranger dans la même classe *fingere* (façonner), *informare* (former), qui désignent l'action de donner à une matière la

---

quod sine sponte sua dixit, cum eo non potest agi ex sponsu. — 73. Etiam *spes* a sponte potest esse declinata, quod tum sperat, quom, quod volt, fieri putat; nam quod non volt si putat, *metuit*, non sperat. Itaque hic quoque qui dicunt in Astraba Plauti :

Nunc sequere, adseque, Polybadisce, meam spem cupio consequi.
Sequor hercle quidem; nam libenter mea sperata consequor :

quod sine sponte dicunt, vere neque ille sperat qui dicit adolescens, neque illa sperata est. — 74. *Sponsor* et *præs* et *vas* neque idem, neque res a quibus hi, sed e re simile. Itaque *præs* qui a magistratu interrogatus, in publicum ut præs siet; a quo et, quom respondet, dicit : *præs*. *Vas* appellatus qui pro altero vadimonium promittebat. Consuetudo erat quom reus parum esset idoneus inceptis rebus, ut pro se alium daret; a quo caveri postea lege cœptum est ab his, qui prædia venderent, vades ne darent; ab eo scribi cœptum in lege mancipiorum :

Vadem ne poscerent nec dabitu r.

75. *Canere* et *accanit* et *succanit*, ut *canto* et *cantatio*, ex Camena permutato pro M N. Ab eo, quod semel, canit; si sæpius, cantat. Hinc *cantitat*, item alia; nec sine canendo *tibicines*... dicti; omnium enim horum quid a canere; etiam *buccinator*, a vocis similitudine et cantu dictus.

76. *Oro* ab ore et *perorat* et *exorat* et *oratio* et *orator* et *osculum* dictum. Indidem *omen*, *ornamentum*; alterum quod ex ore primum elatum est, *osmen* dictum; alterum nunc cum præpositione dicitur volgo *ornamentum*, quod sicut olim, ornamentum scenici plerique dicunt. Hinc *oscines* dicuntur apud augures quæ ore faciunt auspicium.

77. Tertium gradum agendi esse dicunt, ubi quid faciant; in eo propter similitudinem agendi et faciundi et gerundi quidam error his, qui putant esse unum. Potest enim aliquid *facere* et non *agere*, ut poeta facit fabulam, et non agit : contra actor agit et non facit, et sic a poeta fabula fit, non agitur; ab actore agitur, non fit. Contra imperator quod dicitur res *gerere*, in eo neque facit, neque agit ; sed gerit, id est sustinet, translatum ab his qui honera gerunt, quod hi sustinent. — 78. Proprio nomine dicitur *facere* a facie; qui rei, quam facit, imponit faciem. Ut fictor quom dicit *fingo*, figuram imponit; quom dicit *informo*, formam; sic cum dicit *facio*, faciem imponit; a qua facie discernitur, ut dici possit aliud esse vesti-

forme d'un vêtement, d'un vase, etc. *Agere* nous paraît, plutôt que *facere*, convenir à celui dont l'œuvre ne tombe pas sous les sens ; mais comme, dans le langage usuel, on n'observe pas toujours l'acception rigoureuse de chaque mot, on se sert indistinctement de *facere* et de *agere*, et l'on dit par métaphore, d'un orateur qui parle : *facit verba;* et de celui qui applique son esprit à une action qui ne consiste pas proprement à *faire : non est inficiens* (il n'est pas oisif, il fait quelque chose).

79.... *Lucere* (luire) vient de *luere* (délier, dissoudre), parce que la lumière (*lux*) dissout les ténèbres. *Lugere* (porter le deuil), de *lux*, parce que le deuil a pour cause le regret de ceux qui ont perdu la *lumière*. *Acquirere* (acquérir) est composé de la préposition *ad* et de *quærere* (chercher); et *quærere*, de *quæ res*, parce que celui qui cherche s'efforce de trouver *quelque chose*. *Quærere* a produit *quæstio* (question) et *quæstor* (questeur).

80. *Video* (voir) vient de *vis* (force), parce que la vue est le plus étendu des cinq sens. En effet, aucun des autres sens ne peut percevoir ce qui est au delà de mille pas, tandis que la vue s'étend jusqu'aux étoiles. De *videre* on a fait *visere* (visiter), *vigilare* (veiller), *vigilium* (veille), et *invidere* (envier). Cette étymologie d'*invidere* est confirmée par le passage suivant d'Attius : *Celui qui regarde une chose qui ne doit pas être vue* (*invidendum*) *la viole par les yeux*. *Violare* (violer) dérive également de *videre*. On emploie ce mot, de préférence à *vitiare* (souiller), pour désigner l'outrage fait à la pudeur d'une vierge, de même que *cum muliere fuisse* (avoir commerce avec une femme) est une expression plus réservée que *concubuisse* (coucher avec une femme). — 81. *Cerno* a le même sens que *video*, témoin ce passage d'Ennius : *Est-ce la lumière d'un astre que je vois* (*cerno*) *dans le ciel?* et celui-ci de Cassius : *Je vois* (*cerno*) *que les membres sont doués de sensibilité et de mouvement*. *Cerno* vient de *cereo*, c'est-à-dire *creo* (créer), parce que ce qui est créé tombe sous le sens de la vue. *Discrimen* désigne la séparation faite par le peigne, et qui laisse voir chaque cheveu distinctement. Le mot *cernito*, employé dans les testaments, contient implicitement cette injonction : FACITO UT VIDEANT *te esse hæredem* (fais voir que tu es héritier.) C'est pourquoi dans l'acceptation de la succession (*in cretione*) on est tenu d'avoir des témoins. Le poëte fait dire à Médée : *J'aimerais mieux risquer trois fois ma vie* (*cernere vitam*) *sur un champ de bataille, que d'enfanter une seule fois*. Dans ce passage, l'expression *cernere vitam* (combattre) s'explique par ce qui se passe dans un combat : lutte sanglante, où plusieurs voient la fin de leur vie. — 82. *Spectare* (regarder) vient de l'ancien mot *specio*, qui se trouve dans Ennius : *après que l'hôte vous eut regardé* (*spexit*). On le retrouve aussi dans *spectio*, terme employé dans les auspices, où l'on distingue les augures qui ont ce qu'on appelle *spectio* (inspection), et ceux qui ne l'ont pas. *Avem specere* est encore aujourd'hui un terme d'augure. L'usage a conservé cet ancien mot dans les verbes composés *aspicio*, *conspicio*, *respicio*, *suspicio*, *despicio*, etc., au nombre desquels est *exspecto* (j'attends), c'est-à-dire *spectare volo* (je veux regarder). De là *specula* (lieu élevé, d'où l'on voit ce qui se passe au loin) ; *speculum* (miroir); *speculator* (éclai-

mentum, aliud vas, sic item quæ fiunt apud fabros, fictores, item alios apud. Qui quid administrat, quojus opus non extat quod sub sensum veniat, ab agitatu ut dixi magis *agere*, quam *facere* putatur ; sed quod his magis promiscue, quam diligenter consuetudo est usa, translaticiis utimur verbis : nam et qui dicit, *facere verba* dicimus, et qui aliquid agit, non esse *inficientem*.

79....... qui adlucet. Dicitur *lucere* ab luere ; ab luce dissolvuntur tenebræ. Ab luce *Noctiluca*. *Lugere* item ab luce, quod propter lucem amissam is cultus institutus. *Acquirere* est ab ad et quærere ; ipsum *quærere* ab eo quod, quæ res ut reciperetur, datur opera ; a quærendo *quæstio ;* ab hisque *Quæstor*.

80. *Video* a vi ; quinque enim sensuum maximus in oculis : nam quom sensus nullus, quod absit mille passus, sentire possit ; oculorum sensus vis usque pervenit ad stellas. Hinc *visenda*, *vigilant*, *vigilium*, *invident* et Attianum illud :

Oculis violavit qui vidit invidendum :

a quo etiam *violavit virginem* pro vitiavit dicebant ; atque eadem modestia potius *cum muliere fuisse* quam concubuisse dicebant.—81. *Cerno* idem valet ; itaque pro video ait Ennius :

Lumen jubarne in cælo cerno ?

Canius :

Sensumque inesse et motum in membris cerno.

Dictum *cerno* a cereo, id est a creando ; dictum ab eo quod, quom quid creatum est, tunc denique videtur. Hinc capilli descripti quod finis videtur, *discrimen*. Et, quod in testamento, *cernito*, id est facito videant te esse heredem : itaque in *cretione* adhibere jubent testes. Ab eodem est quod ait Medea :

Ter sub armis malim vitam cernere,
Quam semel modo parere ;

quod, ut decernunt de vita eo tempore, multorum videatur vitæ finis.—82. *Spectare* dictum ab *specio* antiquo, quo etiam Ennius usus :

Vos epulo postquam spexit ;

et quod in auspiciis distributum est, qui habent *spectionem*, qui non habeant ; et quod in auguriis etiam nunc augures dicunt *avem specere*. Consuetudo communis, quæ cum præverbiis conjuncta fuerunt, etiam nunc servat ut *aspicio*, *conspicio*, *respicio*, *suspicio*, *despicio*, sic alia ; in quo etiam *exspecto*, quod spectare volo. Hinc *specula ;* hinc *speculum*, quod in eo specimus ima-

reur, qui va à la découverte); *specillum*, petit instrument à distiller dans les yeux, *par lesquels nous voyons* (*quibus specimus*).

83. *Audio* (entendre) et *ausculto* (écouter) paraissent venir de *aures* (oreilles). *Auris* (oreille), de *aveo*, parce que nous sommes continuellement *avides* d'apprendre quelque chose de nouveau. Ennius semble confirmer cette étymologie dans ce passage de la pièce intitulée *Alexandre : Depuis longtemps mon âme et mes oreilles désirent avidement* (*avent avide*), etc. C'est à cause de cette avidité que les théâtres sont toujours pleins. *Ausculto* vient de *audio*, et désigne l'action d'obéir à ce qu'on a entendu : ce qui a fait dire à un poëte : *audio, ausculto*. Le changement d'une lettre a fait *olor* (senteur), de *odor* (odeur). Ces deux mots ont produit *olere* (exhaler quelque odeur), *odorari* (flairer), *odoratus* (odorat), et *odora res* (chose odoriférante).

84. *Edo* (manger), *sorbeo* (avaler, absorber), *bibo* (boire) et *poto* (id.) ont pour racine *os* (bouche). De là *esculentum* (aliment), *esca* (nourriture), *edulia* (comestibles). *Gustat* (goûter) vient du grec γεύεται. *Sorbere*, *bibere*, sont des mots imitatifs, comme *fervere* (bouillonner). Du grec πότος est encore venu *potio* (action de boire, boisson) : d'où *poculum* (coupe), *potatio* (action de boire), *repotia* (repas du lendemain des noces). *Puteus* (puits) a aussi une origine étrangère, et vient de l'ancien mot grec πύτεος, remplacé aujourd'hui par φρέαρ.

85. De *manus* (main) on a fait *manupretium* (prix de la main-d'œuvre); *mancipium* (achat, esclave), composé de *manus* et de *capere* (prendre); *manipulus* (bataillon), composé de *manus* (poignée d'hommes) et de *plures* (plusieurs): *manipularis* (compagnon); *manica* (manche de vêtement); *manubrium* (partie par où l'on prend certains instruments); *mantelium* (essuie-main).

86. Je citerai d'abord les registres des censeurs : *Après avoir pris les auspices pendant la nuit, dans le temple de la censure, ordre sera donné en ces termes au héraut* (*præco*) *de convoquer le peuple :* « *Au nom du peuple romain, à qui fassent les dieux que cela soit utile, propice et salutaire, ainsi qu'à mon collègue et à moi, convoque* (*voca inlicium*) *ici auprès de moi les citoyens de toute classe*, etc.

87. *Le héraut fait deux convocations : la première dans le temple, et la seconde du haut des murs.*

A l'aube du jour, le censeur, les scribes, les magistrats, se parfument de myrrhe et de substances odoriférantes.

Lorsque les préteurs, les tribuns du peuple, et les autres magistrats convoqués, sont arrivés, les censeurs tirent entre eux au sort le nom de celui qui doit présider au lustre.

Ensuite le censeur, chargé de cette fonction, rassemble le peuple dans le nouveau temple.

88. Je lis dans les archives consulaires : *Celui qui doit commander l'armée dit au héraut* (*accensus*) : *Calpurnius, ordonne à tous les Romains de se rassembler ici auprès de moi* (*voca inlicium*).

Le héraut dit : Romains, rassemblez-vous

---

ginem. *Specula*, de quo prospicimus. *Speculator* quem mittimus ante, ut respiciat quæ volumus. Hinc qui oculos inunguimus, quibus specimus, *specillum*.

83. Ab auribus videntur dicta verba *audio* et *ausculto; auris* ab aveo quod his avemus discere semper, quod Ennius videtur ἔτυμον ostendere velle, in Alexandro quom ait :

Jam dudum ab ludis animus atque aures avent
Avide exspectantes nuntium.

Propter hanc aurium aviditatem theatra replentur. Ab audiendo etiam *auscultare* declinatum, quod hi auscultare dicuntur qui auditis parent, a quo dictum poetæ :

Audio, ausculto.

Litera commutata dicitur *odor, olor;* hinc *olet* et *odorari* et *odoratus* et *odora* res.

84. Ore *edo, sorbeo, bibo, poto*. Edo a Græco ἔδω. Hinc *esculentum* et *escæ, edulia*. Et quod Græce γεύεται, Latine *gustat*. *Sorbere*, item *bibere* a vocis sono, ut *fervere* aquam ab ejus rei simili sonitu. Ab eadem lingua quod πότον *potio*, unde *poculum*, *potatio*, *repotia*. Indidem *puteus*, quod sic Græcum antiquum, non ut nunc φρέαρ dictum.

85. A manu *manupretium; mancipium* quod manu capitur; quod conjungit plures manus, *manipulus; manipularis; manica. Manubrium* quod manu tenetur. *Mantelium* ubi manus terguntur.

* * *

86. Nunc primum ponam de Censoriis tabulis :

« Ubi noctu in templum censuræ auspicaverit atque « de cælo nuntium erit, præconi sic imperato ut viros vocet :

« Quod bonum fortunatum felixque salutareque siet « populo Romano Quiritium, reique publicæ populi Ro« mani Quiritium, mihique collegæque meo, fidei ma« gistratuique nostro! omnes Quirites, pedites, armatos « privatosque, curatores omnium tribuum, si quis pro se « sive pro altero rationem dari volet, voca inlicium huc ad « me.

87. « Præco in templo primum vocat; postea de mœris « item vocat.

« Ubi lucet, censor, scribæ, magistratus, murrha unguen« tisque unguentur.

« Ubi prætores, tribunique plebei quique in consilium « vocati sunt, venerunt : censores inter se sortiuntur, « uter lustrum faciat.

« Ubi templum factum est, post tum conventionem ha« bet qui lustrum conditurus est.

88. In commentariis consularibus scriptum sic inveni :

« Qui exercitum imperaturus erit, accenso dicit hoc : « Calpurni, voca inlicium omnes Quirites huc ad me.

« Accensus dicit sic : Omnes Quirites, inlicium visite « huc ad judices.

tous ici devant les juges (*inlicium visite*).

Le consul dit : Calpurnius, convoque tous les Romains (*voca ad conventionem*), etc.

Ensuite le consul dit aux soldats : Je vous ordonne de vous rendre au lieu où s'assemblent les centuries.

89. *Præco* et *accensus* sont employés indistinctement pour désigner le héraut, parce que, de même que l'officier public appelé *præco*, celui qu'on appelle *accensus* convoquait le peuple, *acciebat*, d'où *accensus*. Cette étymologie est confirmée par le vers suivant de la comédie intitulée *Bœotia*, qu'on attribue à Aquilius : *Dès que le héraut* (*accensus*) *eut annoncé l'heure de midi.* Cosconius dit aussi, en parlant des actions judiciaires, que le préteur a coutume d'ordonner au héraut, appelé *accensus*, d'annoncer la troisième heure, ainsi que celle de midi et la neuvième.

90. Un héraut était envoyé autour des murs (*circum muros*), pour inviter le peuple à se rendre dans un lieu, d'où il pût lui signifier l'ordre de comparaître, non-seulement devant les consuls et les censeurs, mais encore devant les questeurs. C'est ce qu'indique un ancien acte de poursuite criminelle rédigé par le questeur M. Sergius Manus le fils, accusateur de Trogus, et dans lequel on lit :

91. *Va prendre les auspices dans le temple, pour les communiquer au préteur ou au consul.*

Que le crieur public se rende sur les murs, et somme l'accusé de comparaître devant toi.

Que le héraut sonne du cor à la porte de la maison de l'accusé et dans la citadelle.

Dis à mon collègue de convoquer le peuple du haut de la tribune et d'ordonner aux banquiers de fermer leurs boutiques. Que les sénateurs te commettent pour rechercher et faire comparaître l'accusé. Que les magistrats décrètent que les consuls, les préteurs, les tribuns du peuple et tes collègues, se rassemblent, à ta voix, dans le temple, et que, après les avoir congédiés, tu convoques l'assemblée du peuple.

92. A la fin du même acte d'accusation, on lit : *Que les hérauts, chargés par les censeurs de convoquer les centuries au son de la trompette, aient soin que, le jour des comices, la trompette donne le signal dans la citadelle et autour des murs, ainsi qu'à la porte de la maison de l'accusé T. Quintus Trogus, afin qu'il ait à comparaître, à l'aube du jour, dans le champ de Mars.*

93. Il résulte évidemment de ce qui se passait entre l'envoi du héraut autour des murs (*circum muros*) et la convocation de l'assemblée publique, que ces deux actes n'avaient pas lieu dans un temps continu. Quant à l'assemblée des comices, elle est alors convoquée, parce que le questeur ne peut autrement réunir l'armée urbaine : ce que peuvent faire, au contraire, le censeur, le consul, le dictateur et le magistrat temporaire (*interrex*) ; et cela, parce que le censeur fait décréter, dans l'assemblée des centuries, la formation d'une armée quinquennale, à l'époque du renouvellement du lustre ; et quant au dictateur et au consul de l'année, parce qu'ils peuvent commander l'armée partout où elle va :

« C. Calpurni, Cos. dicit, voca ad conventionem « omnes Quirites huc ad me.

« Accensus dicit sic : Omnes Quirites, ite ad conventio« nem huc ad judices.

« Dein consul eloquitur ad exercitum : Impero qua con« venit ad comitia centuriata. »

89. Quare hic *accenso*, illic *præconi* dicit hæc, est causa : in aliquot rebus item ut præco, accensus acciebat, a quo *accensus* quoque dictus. Accensum solitum ciere, Bœotia ostendit, quam comœdiam Aquilii esse dicunt, hoc versu :

Ubi primum accensus clamarat meridiem.

Hoc idem Cosconius in actionibus scribit, prætorem accensum solitum esse jubere, ubi ei videbatur horam esse tertiam, inclamare horam tertiam esse, itemque meridiem et horam nonam.

90. *Circum mœros* mitti solitus quomodo inliceret populum in eum locum, unde vocare posset ad contionem, non solum ad consules et censores, sed etiam quæstores, commentarium indicat vetus anquisitionis M. Sergii Mani filii quæstoris, qui capitis accusavit Trogum ; in qua sic est :

91. « Auspicio orando sede in templo auspicii, dum « aut ad prætorem aut ad consulem mittas auspicium « petitum.

« Commeet tum præco, reum vocet ad te, et eum de « mœris vocet præco : id imperare oportet.

« Cornicinem ad privati januam et in Arcem mittas, « ubi canat.

« Collegam roges, ut comitia edicat de Rostris, et argen« tarii tabernas occludant.

« Patres censeant exquiras, et adesse jubeas. Magistra« tus censeant exquiras, consules, prætores tribunosque « plebis collegasque tuos, et in templo adesse jubeas om« nes, ac cum mittas, contionem advoces. »

92. In eodem commentario anquisitionis ad extremum scriptum caput edicti hoc est :

« Item quod attingat qui de censoribus classicum ad « comitia centuriata redemptum habent, uti curent eo « die quo die comitia erunt, in Arce classicus canat tum « circumque mœros, et ante privati hujusce T. Quinti « Trogi scelerosi hostium canat, et ut in Campo cum « primo luci assit. »

93. Et inter id, quom *circum muros* mittitur et cum contio advocatur, interesse tempus apparet ex iis quæ interea fieri scriptum est. Sed ad *comitia* tum vocatur populus ideo quod alia de causa hic magistratus non potest exercitum urbanum convocare; censor, consul, dictator, interrex potest, quod censor exercitum centuriato constituit quinquennalem, quom lustrare et in urbem ad vexillum ducere debet; dictator et consul in singulos annos,

ce qui explique, à l'égard du questeur, la nécessité de convoquer l'assemblée des comices par centuries. — 94. C'est pourquoi il n'est pas douteux qu'il n'y ait ce qu'on appelle *inlicium* (invitation, convocation), lorsque le héraut va autour des murs pour inviter le peuple à comparaître devant le magistrat, qui doit ordonner aux Romains de se rendre dans un lieu d'où la voix du héraut puisse être entendue. *Inlici* (être attiré) et *inlicis* (tu attires), qu'on lit dans le chœur de Proserpine, ont donc la même origine, ainsi que *pellexit* qui se trouve dans ce passage de l'Hermione de Pacuvius : *La possession d'un trône étranger l'a séduit* (*pellexit*). Il faut de même reconnaître dans *elicere* (tirer de, faire sortir) le surnom de *Elicius*, donné à Jupiter, qui a, sous cette invocation, un autel sur le mont Aventin. — 95. Contrairement aux usages anciens, un augure assiste le consul qui commande l'armée, et lui dicte ce qu'il doit dire. C'est à l'augure, et non à l'officier public dit *accensus* ou *præco*, que le consul ordonne de convoquer l'armée. Cet usage est venu, je crois, de ce qu'il n'avait point de héraut auprès de lui, et que le choix de la personne chargée de ce soin importait peu. Cet ordre était accompagné, pour la forme, de certaines pratiques, qui variaient souvent. J'ai trouvé aussi, dans les actes de M. Junius, *inlegium, inlexit*, pris dans le même sens que *inlicium, inlexit* : ce qui ne doit pas étonner, à cause de la grande affinité de la lettre I avec la lettre E, et de la lettre C avec la lettre G.

96. Comme, dans ce livre, je me suis beaucoup étendu sur l'étymologie d'un petit nombre de mots, je vais procéder d'une manière toute contraire, en me bornant à énumérer ceux qui passent pour avoir une origine grecque. Tels sont *sculpere* (gratter, sculpter), de σκαλεῦσαι; *sternere* (étendre à terre), de στρωννύειν; *lingere* (lécher), de λιχμᾶσθαι; *i* (va), de εἶ; *ite* (aller), de ἴτε; *gignitur* (engendrer), de γίγνεται; *ferte* (portez), de φέρετε; *providere* (prévoir), de προϊδεῖν; *errare* (errer), de ἐῤῥεῖν; *strangulare* (étrangler), de στραγγαλᾷν; *tinguere* (tremper), de τέγγειν;.... *malassare* (pétrir, amollir), de μαλάσσειν; *gargarissare* (gargariser), de ἀναγαργαρίζεσθαι; *putare* (penser), de πυθέσθαι; *domare* (dompter), de δαμάζειν; *mulgere* (traire), de ἀμέλγειν; *pectere* (peigner), de πέξαι; *stringere* (serrer étroitement), de στραγγαλίσαι, qui vient de στραγγαλίς, de même que *runcinare* (raboter) vient de *runcina* (rabot), qui a pour racine le mot grec ῥυκάνη.

97. Je crois avoir suffisamment approfondi les origines des mots qui font l'objet de ce livre; je m'arrêterai donc : et puisque je me propose de vous adresser trois livres sur cette matière, savoir, deux livres sur les mots du langage prosaïque, et un livre sur les mots du langage poétique; et que de ces trois livres vous en avez déjà reçu deux, le premier sur les noms des lieux et des choses qui sont dans les lieux, et le second sur les noms des temps et des choses qui se font dans le temps, je traiterai dans le prochain livre des origines des mots poétiques.

LIVRE SEPTIÈME.

1..... La forme primitive disparaît; de sorte que, en perdant une ou plusieurs des lettres qui le composaient, un mot devient méconnaissa-

quod hic exercitui imperare potest quo eat : id quod propter centuriata comitia imperare solent. — 94. Quare non est dubium, quin hoc *inlicium* sit, quom circum muros itur, ut populus inliciatur ad magistratus conspectum, qui Quirites vocare potest in eum locum, unde vox ad contionem vocantis exaudiri possit. Quare una origine *inlici* et *inlicis*, quod in choro Proserpinæ est, ut *pellexit* quod in Hermiona, quom ait Pacuvius :

Regni alieni cupiditas pellexit.

Sic *Elicii Jovis* ara in Aventino ab eliciendo. — 95. Hoc nunc aliter fit atque olim, quod augur consuli adest tum cum exercitus imperatur, ac præit quid eum dicere oporteat. Consul auguri imperare solet, ut is inlicium vocet, non accenso aut præconi; id inceptum credo, cum non adesset accensus, et nihil intererat quoi imperaret; et dicis causa fiebant quædam, neque item facta, neque item dicta semper. Hoc ipsum *inlegium inlexit* scriptum inveni in M. Junii commentariis, quod tamen ibi idem est quod *inlicium inlexit*; quod et I cum E et C cum G magnam habent communitatem.

96. Sed quoniam in hoc de paucis rebus verba feci plura; de pluribus rebus verba faciam pauca, et potissimum quæ a Græca lingua putant Latina, ut *scalpere* a σκαλεῦσαι; *sternere* a στρωννύειν; *lingere* a λιχμᾶσθαι; *i* ab εἶ; *ite* ab ἴτε; *gignitur* a γίγνεται; *ferte* a φέρετε; *providere* προϊδεῖν; *errare* ab ἐῤῥεῖν; ab eo quod dicunt στραγγαλᾷν *strangulare*; *tinguere* a τέγγειν. Præterea ades... Ab eo quod illi μαλάσσειν, nos *malaxare*, ut *gargarissare* ab ἀναγαργαρίζεσθαι; *putare* a πυθέσθαι; *domare* a δαμάζειν; *mulgere* ab ἀμέλγειν; *pectere* a πέξαι; *stringere* a στραγγαλίσαι, id enim a στραγγαλὶς, ut *runcinare* a *runcina*, cujus ῥυκάνη origo Græca.

97. Quod ad origines verborum hujus libri pertinet, satis multas arbitror positas hujus generis. Desistam, et quoniam de hisce rebus tris libros ad te mittere institui, de oratione soluta duo, de poetica unum; et ex soluta oratione ad te misi duo, priorem de locis et quæ in locis sunt, hunc de temporibus et quæ cum his sunt conjuncta : deinceps in proxumo de poeticis verborum originibus scribere institui.

LIBER SEPTIMUS.

1. . . . . repens ruina operuit, ut si verbum quod conditum est e quibus literis oportet, inde postquam aliqua dempta sit, obscurior fiat voluntas impositoris. Non

ble, et ne permet plus de retrouver, sous ses ruines, les traces de son origine. Il ne faut donc pas blâmer ceux qui, pour éclaircir la signification cachée d'un mot, y ajoutent ou en retranchent des lettres, de même que, pour aider les yeux à voir plus distinctement les petits ouvrages de Myrmécide, on les entoure extérieurement de soies noires. — 2. Cependant, malgré les efforts des grammairiens pour réparer ce que le temps a détruit, les mots d'une origine obscure ne laissent pas d'être très-nombreux. Si les poëtes, qui ont conservé beaucoup de mots anciens, en avaient en même temps expliqué la signification primitive, la lecture de leurs ouvrages serait infiniment plus utile; mais, en vers comme en prose, il n'est pas possible de rendre raison de tous les mots; et même en lisant beaucoup, si la lecture n'est pas accompagnée d'une profonde étude de la grammaire, on ne doit pas espérer de faire de grandes découvertes. Un des plus savants grammairiens latins, Ælius, a essayé d'interpréter les Saliens; mais combien cette interprétation est superficielle! que de mots anciens dont l'origine lui est restée cachée! — 3. Cela n'a rien d'étonnant, puisque non-seulement Épiménide, après avoir dormi pendant cinquante ans, ne fut reconnu, à son réveil, que par un petit nombre de personnes, mais encore Teucer (dans la tragédie de Livius) ne fut reconnu, après quinze ans, par aucun des siens. Or, qu'est-ce qu'un espace de quinze ans et même de cinquante ans, comparé à l'âge des mots poétiques? En admettant même que les chants des Saliens ne remontent pas au delà du règne de Numa, nous ne comptons pas moins de sept cents ans. Comment oseriez-vous reprocher à un écrivain de ne pas connaître le quadrisaïeul ou le père du quadrisaïeul d'un homme célèbre, puisque vous-même vous ne sauriez nommer la mère de votre aïeul ou du père de votre quadrisaïeul? Or cette époque, où ne peut atteindre votre mémoire, touche à peine à la moitié du temps qui nous sépare de l'époque où furent composés les chants Saliens et les premiers essais de la poésie romaine. — 4. Il faut donc, dans le jugement qu'on porte des étymologistes, voir plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils n'ont pas fait, leur savoir gré de ce qu'ils ont découvert, sans leur faire un reproche de ce qu'ils n'ont pu découvrir, puisqu'ils sont les premiers à déclarer qu'il n'est pas possible de rendre raison de tous les mots, dont, en effet, l'étymologie n'est pas toujours aussi claire que celle de *medicina* (médecine). Quoique je ne voie pas les racines du poirier, je puis dire néanmoins que la poire vient de la branche; la branche, de l'arbre; l'arbre, des racines. Ainsi l'étymologiste qui, sans savoir d'où vient *equus* (cheval), enseigne que *equitatus* (équitation, cavalerie) vient de *equites* (cavaliers); *equites*, de *eques* (cavalier); *eques*, de *equus*, ne laisse pas d'avoir fait beaucoup pour la science, et de mériter qu'on lui sache gré de son travail. J'essayerai donc de marcher sur ses traces.

5. Je rechercherai, dans ce livre, les origines des mots poétiques, en traitant 1° de ceux qui désignent les lieux; 2° de ceux qui désignent les choses qui sont dans les lieux; 3° de ceux qui désignent les temps; 4° de ceux qui désignent les choses qui se font dans le temps. Je m'occuperai aussi quelquefois, par digression, des mots que l'analogie et l'affinité me feront rencontrer sur mon chemin, en observant toutefois l'ordre distinct de ma quadruple division.

6. Je prends pour début le vers suivant: *Unus erit*, etc.: *Il sera le seul que tu transporte-*

reprehendendum igitur in illis, qui in scrutando verbo literas adjiciunt aut demunt, quo id facilius, quod sub ea voce subsit, videre possint. Ut enim facilius obscuram operam Myrmecidis ex ebore oculi videant, extrinsecus admovent nigras setas. — 2. Quom hæc adminicula addas ad eruendam voluntatem impositoris, tamen latent multa. Quodsi poetice, quæ in carminibus servavit multa, prisca quæ essent, sic etiam quor essent posuisset: fecundius poemata ferrent fructum. Sed ut in soluta oratione, sic in poematis verba non omnia, quæ habeant ἔτυμα, possunt dici. Neque multa ab eo eruentur, quem non erunt in lucubratione literæ prosecutæ, multum licet legerit. Ælii hominis in primo in literis Latinis exercitati interpretationem carminum Saliorum videbis et exili litera expeditam, et præterita obscura multa. — 3. Nec mirum, quom non modo Epimenides post annos L. experrectus a multis non cognoscatur, sed etiam Teucer Livii post annos XV ab suis qui sit ignoretur. At hoc quid ad verborum poeticorum ætatem? quorum si Pompili regnum fons in carminibus Saliorum, neque ea ab superioribus accepta, tamen habent DCC annos. Quare quor scriptoris industriam reprehendas qui herois tritavum, atavum non potuerit reperire, quom ipse avi, tritavi matrem non possis dicere? quod intervallum multo tanto propius nos, quam hinc ad initium Saliorum, quo Romanorum prima verba poetica dicunt prolata. — 4. Igitur de originibus verborum qui multa dixerit commode, potius boni consulendum, quam qui aliquid nequiverit, reprehendendum; præsertim cum dicat etymologice non omnium verborum dici posse causam, ut a qua re res ad medendum *medicina*. Neque si non norim radices arboris, non possem dicere pirum esse ex ramo, ramum ex arbore, eam ex radicibus quas non video: quare qui ostendit *equitatum* esse ab equitibus, *equites* ab equite, *equitem* ab equo, neque *equos* unde sit dicit, tamen hic docet et plura et satisfacit grato, quem imitari possimusne, ipse liber erit indicio.

5. Dicam in hoc libro de verbis quæ a poetis sunt posita; primum de locis; dein de his quæ in locis sunt; tertio de temporibus; tum quæ cum temporibus sunt conjuncta, sed ita ut quæ cum his sint conjuncta, adjungam, et, si quid excidit ex hac quadripartitione, tamen in ea ut comprehendam.

ras dans les temples azurés du ciel (*templa*). *Templum* se prend dans trois acceptions différentes, soit par rapport à la nature ou au ciel, soit par rapport aux auspices ou à la terre, soit par rapport aux enfers et par analogie. Dans l'ordre céleste, le mot *templum* a le sens que lui donne ce vers d'*Hécube : Vastes temples des dieux, dont la voûte est ornée d'étoiles étincelantes.* Dans l'ordre terrestre, il a celui qu'indique le passage suivant de *Péribée : Il approche des âpres rochers, temple de Bacchus.* Enfin, par analogie, il désigne le monde souterrain, comme dans ce vers d'*Andromaque : Salut, temples achérusiens, profondes demeures de Pluton!* — 7. *Templum* dérive de *tueri* (voir, regarder), et désigne proprement tout l'espace que peut embrasser la vue. C'est pourquoi le ciel a été appelé *temple.* De là ce vers : *Le vaste temple de Jupiter Tonnant a tremblé.* On peut le définir, avec Nævius : *Un hémisphère azuré.* On distingue quatre parties du ciel : la *gauche* ou orientale; la *droite* ou occidentale; l'*antérieure* ou méridionale; la *postérieure* ou septentrionale. — 8. Le temple terrestre est l'espace désigné, par certaines paroles sacramentelles, pour l'observation du vol des oiseaux. Ces paroles ne sont pas les mêmes en tout temps et en tout lieu. Dans la citadelle, l'augure dit : *Templa tescaque*, etc. — 9. Le temple, comme on le voit, était un espace limité par des arbres, et dans lequel l'observation augurale était circonscrite. De là *templum* (temple) et *contemplare* (contempler), qui ont pour racine *tueri* (regarder), et qui se lisent dans ce vers de la Médée d'Ennius : *Contempla et templum*, etc. *Contempla* et *conspicare* doivent donc être regardés comme synonymes. C'est pourquoi l'augure employait ces mots dans la consécration du temple appelé *conspicio*, laquelle consistait à déterminer l'espace où le regard (*oculorum conspectus*) était circonscrit. *Cortumio*, composé de *cor* (cœur) et de *tueri* (regarder), indique cette vue de l'âme, qui aide à celle des yeux (*conspicio*). — 10. *Tesca*, qui suit le mot *templa*, suivant les interprètes des mots peu usités, a le sens de *sancta* (saint); mais cette interprétation est fausse; car la curie Hostilienne est un temple, et n'est pas sainte. Ce qui leur a fait penser qu'un temple est toujours saint, c'est que dans Rome la plupart des édifices religieux sont à la fois des temples et des lieux saints, et que certains lieux agrestes, consacrés à quelque divinité, sont appelés *tesca.* — 11. On lit en effet, dans le Philoctète d'Accius : *Qui es-tu, toi qui es venu dans ces lieux déserts et sauvages* (*tesca*)? Accius définit ce mot dans les vers suivants : *Tu vois les rivages solitaires de Lemnos, et les sanctuaires témoins des antiques mystères des Cabires. — Tu vois, au pied de ces collines, le temple de Vulcain, qui fut, dit-on, précipité du ciel dans cette île. — Là est la forêt fumante, d'où le feu a été dérobé pour être communiqué aux mortels.*

6. Incipiam hinc :

Unus erit quem tu tolles in cærula cæli
Templa.

Templum tribus modis dicitur ab natura, ab auspiciendo, ab similitudine. Natura in cælo; ab auspiciis in terra; ab similitudine sub terra. In cælo templum dicitur, ut in Hecuba :

O magna templa cælitum
Commixta stellis splendidis.

In terra, ut in Peribœa :

Scrupea saxa Bacchi
Templa prope adgreditur.

Sub terra, ut in Andromacha :

Acherusia templa alta Orci salvete infera.

7. Quaqua intuitus erat oculi, a tuendo primum *templum* dictum. Quocirca cælum, qua attuimur, dictum templum. Sic :

Contremuit templum magnum Jovis altitonantis,

id est, ut ait Nævius :

Hemisphærium ubi concavo
Cærulo septum stat.

Ejus templi partes quattuor dicuntur, *sinistra* ab oriente, *dextra* ab occasu, *antica* ad meridiem, *postica* ad septentrionem. — 8. In terris dictum templum locus augurii aut auspicii causa quibusdam conceptis verbis finitus. Concipitur verbis non isdem usquequaque. In Arce sic :

« Templa tescaque me ita sunto quoad ego caste lingua
« nuncupavero.
« Olla veter arbos, quirquir est, quam me sentio dixisse,
« templum tescumque finito in sinistrum.
« Olla veter arbos, quirquir est, quam me sentio
« dixisse, templum tescumque finito in dextrum.
« Inter ea conregione, conspicione, cortumione, utque
« ea rectissime sensi.

9. In hoc templo faciundo arbores constitui fines apparet, et intra eas regiones, qua oculi conspiciant, id est tueamur, a quo *templum* dictum et *contemplare*, ut apud Ennium in Medea :

Contempla et templum Cereris ad lævam aspice;

contempla et conspicare idem esse apparet; ideo dicere, tum cum templum facit, augurem : *conspicione*, qua oculorum conspectum finiat. Quod, cum dicunt *conspicionem*, addunt *cortumionem*, dicitur a cordis visu; cor enim cortumionis origo. — 10. Quod addit templa ut sint *tesca*, aiunt sancta esse, qui Glossas scripserunt. Id est falsum; nam curia Hostilia templum est et sanctum non est. Sed hoc ut putarent, ædem sacram templum esse, factum quod in urbe Roma pleræque ædes sacræ sunt templa, eadem sancta; et quod loca quædam agrestia, quod aliquojus dei sunt, dicuntur tesca. — 11. Nam apud Accium in Philocteta Lemnio :

Quis tu es mortalis, qui in deserta et tesca te
apportes loca?

Ea enim loca quæ sint, designat quom dicit :

Lemnia præsto
Littora rara, et celsa Cabirum
Delubra tenes mysteriaque
Pristina castis concepta sacris;

C'est donc avec raison qu'Accius a appelé ces lieux *tesca;* non pas à cause de leur sainteté, mais parce que, là où l'on célèbre des mystères, les assistants *regardent* (*attuentur*, d'où *tuesca*). — 12. *Tueri* a deux acceptions : il signifie 1° *défendre*, comme dans ces deux passages d'Ennius : *tueor te senex*, etc.; — *quis pater... tueri?* 2° *avoir soin de*, *protéger*, comme dans *bellum tueor, tueri villam :* d'où vient que certaines personnes appellent le gardien d'un temple *œdituus*, et non *œditomus*. Du reste, l'origine d'*œditomus* a de l'analogie avec celle d'*œdituus;* car lorsque nous chargeons quelqu'un du soin de notre maison, nous lui disons : *Tu domi videbis*, comme Plaute, dans ce passage : *Aie soin de l'intérieur, surveille attentivement tout ce qui se passe*. C'est ainsi que *vestispica* (femme de charge, qui a soin des habits et du linge) vient de *vestis* (vêtement) et de *spicere* (inspecter). C'est pourquoi *templa* et *tesca* viennent de *tueri*, mais avec la différence que j'ai signalée. — 13. *Extemplo*, employé par Ennius dans ce vers : *Extemplo acceptum*, etc. : *tue-moi* SUR-LE-CHAMP *avec mon fils*, a la même racine. Il a la même signification que *continuo* (de suite), parce que tout temple doit être *continu* et n'avoir qu'une entrée.

14. Passons à ces vers d'Accius : *Parcours le pôle, et les astres brillants qui composent les douze signes de la sphère céleste*. *Polus* est grec, et signifie le *cercle* du ciel; ainsi *pervade polum* a le sens de *vade* περὶ πόλον (va autour du pôle). *Signa* et *sidera* sont synonymes : *signa* fait entendre que les constellations représentent quelque chose (*significant*), comme la *Balance*, qui désigne l'équinoxe; *sidera* vient de *insidere* (être assis), parce que les astres reposent sur la voûte céleste. *Signa* indique encore les rapports que les astres ont avec la terre, comme *signes* de la grande chaleur ou de tout autre phénomène; ce qui a fait dire : *La canicule est un signe funeste au troupeau*.

15. Nous lisons dans un poëte : *Je parcourrai les sinuosités de la terre* (*anfracta*). *Anfractum* est composé de *ambitus* (circuit) et de *frangere* (briser), et veut dire *courbe :* c'est en ce sens que ce mot est pris dans les lois, qui ordonnent qu'il y ait huit pieds en ligne directe, et seize pieds *in anfracto*, c'est-à-dire *en ligne courbe*.

16. Ennius a dit : *Ut tibi Titanis Trivia*, etc. *Titanis Trivia* est *Diane*, appelée *Trivia*, ou de ce que les Grecs placent ordinairement sa statue dans les carrefours, ou de ce que la lune se meut en hauteur, en largeur et en longueur, et parcourt ainsi trois chemins (*tres viæ*) dans le ciel. Elle est surnommée *Titanis*, parce qu'elle a pour mère Latone, fille de Titan. *Latone*, dit Manilius, *est née du Titan Cœus*. On lit dans le même auteur : *La chaste Latone, aimée de Jupiter, mit au monde deux dieux jumeaux* (Apollon et Diane) *dans l'île de Délos.....*

deinde :

Volcania templa sub ipsis
Collibus, in quos delatus locos
Dicitur alto ab limine cæli;

et :

Nemus expirante vapore vides,
Unde ignis cluet mortalibus clam
Divisus.

Quare hæc quod tesca dixit, non erravit : neque ideo quod sancta, sed quod, ubi mysteria fiunt, attuentur, tuesca dicta. — 12. *Tueri* duo significat, unum ab aspectu ut dixi, unde est Enni illud :

Tueor te senex, pro Juppiter!

et :

Quis pater aut cognatus volet nos contra tueri?

Alterum a curando ac tutela, ut cum dicimus *Bellum tueor*, et *tueri villam*, a quo etiam quidam dicunt illum qui curat ædes sacras, *æditũum*, non *æditomum*. Sed tamen hoc ipsum ab eadem est profectum origine, quod, quem volumus domum curare, dicimus : *Tu domi videbis*, ut Plautus cum ait :

Intus para, cura, vide quod opus fiat.

Sic dicta *vestispica* quæ vestem spiceret, id est videret vestem ac tueretur; quare a tuendo et *templa* et *tesca* dicta cum discrimine eo quod dixi. — 13. Etiam indidem illud Enni :

Extemplo acceptum me necato et filium.

Extemplo enim est continuo, quod omne templum esse debet contiñuo septum nec plus unum introitum habere.

14. Quod est apud Accium :

Pervade polum, splendida mundi
Sidera binis continuis sex
Addita signis :

polus Græcum; id significat circum cæli; quare quod est : *Pervade polum*, valet : vade περὶ πόλον. *Signa* dicuntur eadem et *sidera :* signa quod aliquid significent, ut libra æquinoctium; sidera quæ insidunt, atque item significant aliquid in terris perurendo aliudve, quare ut : *Signum candens in pecore*.

15. Quod est :

Terrarum anfracta revisam;

anfractum est flexum, ab origine duplici dictum, ab ambitu et frangendo; ab eo leges jubent in directo pedum VIII esse, in anfracto XVI, id est in flexu.

16. Ennius :

Ut tibi Titanis Trivia dederit stirpem liberum.

Titanis Trivia Diana est, ab eo dicta Trivia, quod in trivio ponitur fere in oppidis Græcis, vel quod luna dicitur esse, quæ in cælo tribus viis movetur, in altitudinem et latitudinem et longitudinem. Titanis dicta quod eam genuit Titanis Lato. Lato enim, ut scribit Manilius :

est Cœo creata Titano.

Ut idem scribit :

Latona pariit casta complexu Jovis
Deli deos geminos,

id est Apollinem et Dianam.

Dii quod Titanis Deliadæ
eadem. . . . .

17. *O sancte Apollo, qui umbilicum*, etc. *Umbilicus* est, dit-on, employé ici dans un sens métaphorique, et désigne le milieu de la terre, parce que le *nombril* est placé au milieu du corps humain. C'est une double erreur. Delphes n'est point placée au milieu de la terre, et le nombril n'est point placé non plus au milieu du corps humain. Ainsi, dans la figure qu'on appelle ἡ χθὼν Πυθαγόρα (la terre de Pythagore), le centre du monde est placé au-dessous du nombril, dans la partie du corps qui distingue les deux sexes, et où l'homme reçoit la vie; de même que tout ce qui existe prend naissance au milieu du monde, c'est-à-dire sur la terre, qui est placée au centre de l'univers. En admettant même que la terre ressemble à une boule, Delphes n'en occupe pas le milieu. Il ne faut donc pas entendre *umbilicus* dans ce sens. Ce mot vient d'ὀμφαλὸς, nom que les habitants de Delphes donnent à une éminence convexe qui s'élève dans une partie latérale du temple, et qui passe pour être le tombeau de Python.

18. On lit dans Pacuvius : *Calydonia altrix terra*, etc. *La terre* ou contrée de *Calydon* désigne ici, par synecdoche, l'Étolie entière, dont Calydon n'est qu'une partie, de même que *Tusculum* n'est qu'une partie de l'Étrurie; mais, par le privilége de la poésie, Pacuvius s'exprime ainsi, quoiqu'il n'y ait pas de contrée du nom de Calydon.

19. *Mystica*, qui se lit dans ce vers d'Accius : *Mystica ad dextram*, etc., est une épithète donnée aux mers dont il parle, par allusion aux mystères qui se célèbrent dans le voisinage avec une grande solennité. *Areopagitæ* (aréopagites), mot qui se trouve dans ce passage d'Ennius : *Areopagitæ quidem*, etc., dérive de *Areopagus*, nom d'un lieu d'Athènes où se rendait la justice — 20. *Muses, qui foulez de vos pieds les cimes élevées de l'Olympe*. *Olympe*, nom d'une montagne de la Macédoine, désigné chez les Grecs le *ciel* même. Cependant je crois que les Muses ont été appelées *Olympiades*, du nom de la montagne même, plutôt que du nom métaphorique du ciel; de même qu'elles doivent leurs surnoms de *Libéthrides*, *Pimpléides*, *Thespiades*, *Héliconides*, à divers autres lieux terrestres. — 21. Dans ce passage : *Hellespontum et claustra*, Cassius fait peut-être allusion par le mot *claustra* au pont jeté par Xerxès sur l'Hellespont, qui fut alors, pour ainsi dire, fermé (*clausus*); ou plutôt au canal qui sépare l'Europe de l'Asie, et enferme les eaux de la Propontide dans une gorge étroite.

22. On lit dans Pacuvius : *Liqui in Ægeo freto*. *Fretum* (bras de mer) vient de *fervere* (bouillonner), parce que les flots sont souvent agités dans les détroits et les bras de mer. *Ægeum*, de *æges* (chèvres), nom donné à certains rochers de la mer Égée, à cause de leur ressemblance avec une tête de chèvre.

23. *Ferme aderant æquore, etc.* La mer a été appelée *æquor*, parce que sa surface est unie (*æquatum*) quand le vent ne souffle pas. Le poëte a voulu désigner par *rates* de longs navires, de même que Nævius dans le passage suivant : *Non ferre queant ratem*, etc. Les navires longs ont été appelés *rates* à cause des rames, qui s'éten-

17. O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines!

Umbilicum dictum aiunt ab umbilico nostro, quod is medius locus sit terrarum, ut umbilicus in nobis; quod utrumque est falsum. Neque hic locus est terrarum medius, neque noster umbilicus est hominis medius. Itaque pingitur quæ vocatur ἡ χθὼν Πυθαγόρα, ut media cæli ac terræ linea ducatur infra umbilicum per id quo discernitur, homo mas an femina sit, ubi ortus humanus, similis ut in mundo, ubi etiam omnia nascuntur in medio, quod terra mundi media. Præterea si quod medium, ut pilæ, terræ : non Delphi medium. Sed terræ medium, non hoc sed quod vocant Delphis, in æde ad latus est quiddam, ut thesauri specie, quod Græci vocant ὀμφαλὸν, quem Pythonos aiunt tumulum; ab eo nostri interpretes ὀμφαλὸν *umbilicum* dixerunt.

18. Pacuvius :

Calydonia altrix terra exuperantum virum.

Ut ager Tusculanus, sic Calydonius ager est, non *terra*; sed lege poetica, quod terra Ætolia, in qua Calydon, a parte totam accipi Ætoliam voluit.

19. Accius :

Mystica ad dextram vada prætervecti.

Mystica a mysteriis quæ ibi in propinquis locis nobilia fiunt. Enni :

Areopagitæ quidem dedere æquam pugnam.

Areopagitæ ab Areopago; is locus Athenis.

20. Musæ quæ pedibus magnum pulsatis Olympum.

Cælum dicunt Græci *Olympum*, montem in Macedonia omnes; a quo potius puto Musas dictas *Olympiadas*. Ita enim ab terrestribus locis aliis cognominatæ Libethrides, Pimpleides, Thespiades, Heliconides.

21. Cassi :

Hellespontum et claustra;

claustra, quod Xerxes quondam eum locum clausit; nam ut Ennius ait :

Isque Hellesponto pontem contendit in alto;

nisi potius ab eo quod Asia et Europa ubi collidit, mare inter angustias facit Propontidis fauces.

22. Pacuvius :

Liqui in Ægeo freto;

dictum *fretum* a similitudine ferventis aquæ, quod in fretum sæpe concurrat æstus atque effervescat. *Ægeum* dictum ab insulis, quod in eo mari scopuli in pelago vocantur ab similitudine caprarum *æges*.

23. Ferme aderant æquore in alto
Ratibus repentibus.

Æquor mare appellatum, quod æquatum quom commo-

dent de chaque côté sur les flots, et semblent former deux radeaux (*rates*); car *ratis*, dans le sens propre, signifie *radeau* ou *train de bois*. C'est ce qui a fait donner le nom de *ratiariæ* aux petits navires qu'on fait voguer avec des rames.

24.... *Agrestis* (champêtre), de *ager* (champ). Les victimes, dites *infulatæ*, étaient ainsi appelées à cause du voile de laine, nommé *infula*, dont on les couvrait......

25. *In cornuatam tauram*, etc. *Cornuata* dérive évidemment de *cornu* (corne); *cornu*, de *curvor* (courbure), parce que la plupart des cornes sont recourbées.

26. *Apprends que nous avons donné aux Muses le nom de Casmenæ. Casmenæ* est un ancien mot qui s'écrivait ainsi originairement. *Carmenæ*, qui a cours ailleurs, a la même origine. Dans beaucoup de mots anciens, la lettre *s* a été remplacée par la lettre *r*, comme on peut le voir dans ce passage du chant des Saliens : *Cozeulodoizeso; omnia vero*, etc.

27:... On dit aujourd'hui *fœderum* pour *fœdesum*, *plurima* pour *plusima*, *meliorem* pour *meliosem*, *arenam* pour *asenam*, *janitor* pour *janitos*. C'est ainsi que *casmena* est devenu *carmena*, d'où *carmina*, *carmen* (vers, poëme). Enfin la suppression de l'*r* a produit *camena*. De ce mot est issu *canite* (chantez), qu'on trouve écrit *cante* dans ce vers des Saliens : *Divum empta cante*, etc. — 28. On lit dans le poëme intitulé *Priam : Veteres Casmenas cascam rem*, etc. *Cascus* est un mot sabin, qui veut dire *vieux*, et qui a passé dans la langue osque. Cette signification est confirmée par ce vers d'Ennius : *Quam prisci casci*, etc., et par ce passage de Manilius : *Cascum duxisse cascam*, etc. : *Il n'est pas étonnant qu'un vieillard ait épousé une vieille : Caron présidait au mariage*. On en trouve encore la preuve dans cette épigramme de Papinien contre un jeune homme nommé Casca : *Il est ridicule, jeune fils de Potonius, d'entendre ta vieille maîtresse t'appeler Casca. Appelle-la petite fille : ainsi un âne grattera l'autre; car tu es un enfant; et ta maîtresse, une décrépite.* — 29. Je citerai en outre, à l'appui de cette étymologie, le mot *Casinum*, nom d'une ancienne ville habitée par les Samnites, peuple issu des Sabins, et par lequel on désigne encore aujourd'hui l'ancien forum. Dans plusieurs atellanes un vieillard est appelé *casnar*, nom osque.

30. On lit dans Lucilius : *Quid tibi ego ambages*, etc. : *A quoi bon te décrire les voies détournées d'Ambivius? Ambages* (détours) a pour racine *ambe* (autour), comme *ambitus* (circuit, ambition) et *ambitiosus* (ambitieux).

31. On lit dans Valérius Soranus : *C'est un vieil adage* (*adagio*,) *ô P. Scipion. Adagio* est tellement tombé en désuétude, que le mot grec παροιμία, qui l'a remplacé, est plus significatif.

tum vento non est. *Ratis* navis longas dixit, ut Nævius quom ait :

> Non ferre queant ratem æratam, qui
> Per liquidum mare sudantes eunt atque sedentes.

Ratis dicta navis longa propter remos, quod ii, quom per aquam sublati sunt dextra et sinistra, duas ratis efficere videntur; ratis enim, unde hoc tralatum, illic ubi plures mali aut asseres juncti aqua ducuntur. Hinc naviculæ cum remis ratiariæ dicuntur.

24. . . . *agrestis* ab agro. Dictas apparet *infulatas* hostias, quod velamenta, his e lana quæ adduntur, infulæ. Itaque tum quod ad sepulcrum ferunt :

> Frondem ac flores addidit;
> Non lanas, sed velatas frondentis comas.

25. In cornuatam tauram umbram jaci;

dicere apparet *cornuatam* a cornibus. *Cornua* a curvore dicta, quod pleraque curva.

26. Musæ quas memorant nosce nos esse Casmenarum;

Casmenarum priscum vocabulum ita natum ac scriptum est; alibi *Carmenæ* ab eadem origine sunt declinatæ. In multis verbis, in quo antiqui dicebant S, postea dictum R; ut in carmine Saliorum sunt hæc :

COZEULODOIZESO; OMNIA VERO ADPATULA COEMISSE IAMCUSIANES DUO MISCERUSES DUN IANUSVE VET POS MELIOS EUMRECUM...

27. . . . *fœdesum* fœderum, *plusima* plurima, *meliosem* meliorem, *asenam* arenam, *janitos* janitor. Quare est *Casmena* Carmena, ut carmina, carmen; R extrito *Camena* factum. Ab eadem voce *canite*, pro quo in Saliari versu scriptum est *cante*, hoc versu :

DIVUM EMPTA CANTE, DIVUM DEO SUPPLICANTE.

28. In carmine Priami quod est :

> Veteres Casmenas cascam rem volo profari
> Et Priamum;

cascum significat vetus; ejus origo Sabina quæ usque radices in Oscam linguam egit. Cascum vetus esse significat Ennius, quod ait :

> Quam prisci casci populi tenuere Latini.

Eo magis Manilius, quod ait :

> Cascum duxisse cascam non mirabile est,
> Quoniam Caron eas conficiebat nuptias.

Item ostendit Papini ἐπιγραμμάτιον, quod in adolescentem fecerat Cascam :

> Ridiculum est, cum te Cascam tua dicit amica,
> Fili Potoni, sesquisenex puerum.
> Dice illam pusam, sic fiet mutua muli;
> Nam vere pusus tu, tua amica senex.

29. Item ostendit quod oppidum vocatur *Casinum*; hoc enim ab Sabinis orti Samnites tenuerunt, et nunc nostri etiam nunc Casinum forum vetus appellant. Item significant in Atellanis aliquot pappum senem, quod Osci *casnar* appellant....

30. Apud Lucilium :

> Quid tibi ego ambages Ambivi scribere coner?

Profectum a verbo *ambe*, quod inest in *ambitu* et *ambitioso*.

31. Apud Valerium Soranum :

> Vetus adagio est, o P. Scipio;

quod verbum usque eo evanuit, ut Græcum pro eo positum magis sit apertum; nam idem est quod παροιμίαν vocant Græci, ut est :

Au reste, ils désignent tous les deux une maxime vulgaire, comme : *Je tiens le loup par les oreilles.* — *Les chiens ne se mangent pas entre eux.* *Adagio* est une altération d'*abagio*, mot dérivé d'*ambire* (entourer), parce qu'un proverbe est toujours accessoire, et cité à l'appui de ce qu'on dit. *Adagio* a, dans sa composition, quelque ressemblance avec *adustum* (cuit autour), et me remet en mémoire la victime appelée *ambiegna* par les augures, qui était une génisse, autour de laquelle on immolait des agneaux. — 32. Il y a trois parties qu'il faut étudier simultanément dans l'origine des mots : 1° la chose d'où le mot est tiré; 2° la chose que ce mot sert à désigner; 3° et enfin le mot lui-même. Or, il arrive souvent qu'on est aussi embarrassé sur le troisième point que sur le premier. Par exemple, a-t-on dit originairement *canis* ou *canes?* car nous voyons que les anciens disaient *canes* au singulier, pour désigner un *chien :* témoin ce passage d'Ennius : *Tantidem quasi feta* CANES, etc.; et cet autre de Lucilius : *nequam.... immanis* CANES *ut.* On a dû dire originairement *canis* au singulier, et *canes* au pluriel; mais Ennius qui a dit *canes* au singulier, et celui qui dit aujourd'hui : *canis caninam non est,* proverbe que j'ai cité plus haut, sont irrépréhensibles, et absous par l'usage. *Canis* dérive de *canere*, parce que les chiens comme des trompettes (*ut signa canunt*) donnent le signal par leurs aboiements. *Latratus* (aboiement), de *latere*, parce qu'ils avertissent pendant la nuit de ce qui est *caché* dans les ténèbres. — 33. De même qu'on voit quelquefois *canes* au singulier, on rencontre aussi *trabes* au lieu de *trabs* (poutre, et, au figuré, navire, arbre), comme dans ce vers : TRABES *remis*, etc.; et dans ce passage d'Ennius : *utinam ne in nemore.... ad terram* TRABES.

34. On lit dans le *Medius : Cœlitum camilla*, etc. *Camilla*, suivant les glossateurs (interprètes des mots peu usités), a le sens de *administra* (intendante). Éclaircissons, en passant, d'autres mots analogues, qui ont quelque obscurité. On appelle *camillus* celui qui, dans les noces, porte la corbeille de la mariée, dont la plupart des autres serviteurs ignorent le contenu. De là le nom de Casmilus, donné dans la Samothrace à un ministre particulier des mystères des grands dieux. Je crois que ce mot est d'origine grecque, pour l'avoir rencontré dans les poëmes de Callimaque.

35. On lit dans Ennius : *subulo quondam,* etc. *Subulo*, nom des joueurs de flûte chez les Tusques, dont il faut par conséquent chercher la racine dans l'Étrurie, et non dans le Latium.

36. *Versibus quos.. Fauni vatesque,* etc. *Fauni,* dieux des Latins, qui sont *Faunus* et *Fauna*. Suivant la tradition, ils habitaient les bois, et prédisaient l'avenir dans des vers qu'on appelle saturniens; ce qui les a fait appeler *Faunes*, de *fari* (dire). *Vates,* nom donné anciennement aux poëtes, dérive de *versus* (vers) et de *viere* (lier), comme je le démontrerai en parlant des poëtes.

37. *Corpore Tartarino*, etc. *Tartarino* (infernal, horrible), de *Tartarus* (Tartare), un des quatre fleuves des enfers, dont Platon fait mention. Ce nom est par conséquent d'origine grec-

---

Auribus lupum teneo.
Canis caninam non est.

Adagio est litera commutata abagio, dicta ab eo quod ambit orationem, neque in aliqua una re consistit sola. Adagio dicta ut *adustum*, quod circum ustum est, ut *ambiegna bos* apud augures, quam circum aliæ hostiæ constituuntur. — 32. Quom tria sint conjuncta, in origine verborum quæ sint animadvertenda, a quo sit impositum et in quo et quid; sæpe non minus de tertio quam de primo dubitatur, ut in hoc, utrum primum una *canis*, aut *canes* sit appellata; dicta enim apud veteres una canes. Itaque Ennius scribit :

Tantidem quasi feta canes sine dentibus latrat.

Lucilius :

Nequam et magnus homo, laniorum immanis canes ut.

Impositio unius debuit esse canis, plurium canes; sed neque Ennius consuetudinem illam sequens reprehendendus, nec is qui nunc dicit : *Canis caninam non est.* Sed canes, quod latratu signum dant, ut signa canunt, *canes* appellatæ; et quod ea voce indicant noctu, quæ latent, *latratus* appellatus. — 33. Sic dictum a quibusdam, ut una canes, una *trabes :*

. . . trabes remis rostrata per altum.

Ennius :

Utinam ne in nemore Pelio securibus
Cæsa accidisset abiegna ad terram trabes;

quojus verbi singularis casus rectus correptus ac facta *trabs.*

34. In Medio :

Cælitum camilla, exspectata advenis, salve hospita;

camillam, qui glossemata interpretati, dixerunt administram; addi oportet, in his quæ occultiora; itaque dicitur nuptiis *camillus*, qui cumerum fert, in quo quid sit, in ministerio plerique extrinsecus nesciunt. Hinc *Casmilus* nominatur Samothrece mysteriis dius quidam administer diis magnis. Verbum esse Græcum arbitror, quod apud Callimachum in poematis ejus inveni.

35. Apud Ennium :

Subulo quondam marinas propter astabat plagas;

subulo dictus, quod ita dicunt tibicines Tusci; quocirca radices ejus in Etruria, non Latio quærundæ.

36. Versibus quos olim Fauni vatesque canebant.

Fauni dei Latinorum, ita ut Faunus et Fauna sit; hos versibus, quos vocant Saturnios, in silvestribus locis traditum est solitos fari futura, a quo fando *Faunos* dictos. Antiquos poetas *vates* appellabant a versibus viendis, ut de poematis cum scribam, ostendam.

37. Corpore Tartarino prognata Paluda virago.

Tartarino dictum a Tartaro. Plato in quattuor fluminibus

que. *Paluda* (vêtue pour la guerre), de *paludamenta* (insignes et ornements militaires). De là *paludatus* (équipé pour la guerre), en parlant du général qui part pour la guerre, après que les licteurs l'ont revêtu des insignes du commandement, et que la trompette a donné le signal. *Paludamentum* a pour racine *palam*, parce que ceux qui portent ces insignes se trouvent *mis en vue* (*fiunt palam*) et attirent les regards.

38. Plaute a dit : *Epeum fumificum*, etc. *Epeus fumificus*, notre Épéus de cuisine, par allusion au célèbre Épéus qui construisit le *cheval de bois* et préparait le dîner des Atrides.

39. On lit dans Nævius : *Atque prius... Lucam bovem.* On explique de deux manières l'origine de *luca bos* (éléphant). Je lis dans un ouvrage de Cornélius : *Lucas* vient de *Libyci* (Libyens) ; et dans Virgile : *Lucas* vient de *Lucani* (Lucaniens), parce que le bœuf était le plus grand quadrupède que connussent les Romains, et qu'en voyant, dans la Lucanie, les éléphants de l'armée de Pyrrhus, ils donnèrent le nom de *Luca bos* à ces quadrupèdes, qui leur étaient inconnus, et qu'ils prirent pour des bœufs de Lucanie, à cause de leurs cornes; car les prétendues dents de l'éléphant sont de véritables cornes. — 40. Si *Luca* dérivait de *Libya*, pourquoi ne donnerait-on pas le même nom aux panthères et aux lions, que nous appelons *bêtes d'Afrique?* De même, si *Luca* venait de *Lucani*, pourquoi donne-t-on le nom de *Lucani* aux ours, et non pas celui de *Luci?* Je pense donc que *Luca* vient de *lux* (lumière), parce que les éléphants reluisaient au loin (*relucebant*), à cause de l'or des boucliers de Pyrrhus, dont les tours que portaient ces animaux étaient ornées.

41. On lit dans Ennius : *Orator sine pace redit*, etc. *Orator*, de *oratio* (discours), désigne l'orateur qui haranguait publiquement celui vers lequel il était député. Lorsque l'affaire était importante, on choisissait pour orateurs ceux qui savaient le mieux débattre une question. C'est pourquoi Ennius a dit : *oratores doctiloqui.*

42. Dans cet autre vers d'Ennius : *olli respondet*, etc. : *olli* a le sens de *illi* (à lui), et vient de *olla* (elle, cette) et de *ollus* (il, lui, cet), dont l'un est employé dans les comices par le héraut : *olla centuria*, au lieu de *illa centuria;* et l'autre, dans l'annonce des funérailles : *ollus* (ille) *leto datus est. Letum* (mort) vient du mot grec λήθη (oubli).

43. On lit dans le même poëte : *Mensas constituit idemque ancilia.. Ancilia* (bouclier), de *ambecisus*, parce que ces boucliers sont échancrés (*incisa*) des deux côtés (*ambo*), comme ceux des Thraces.

44. *Libaque*, *fictores*, etc. *Liba* (gâteaux sacrés), de *libare* (offrir aux dieux). *Fictores* (ceux qui faisaient ces gâteaux), de *fingere* (former, façonner). *Argei* (Argiens), de *Argis* (Argos) : c'étaient les simulacres en joncs de vingt-quatre Argiens, que les prêtres jetaient publiquement tous les ans du pont Sublicius dans le Tibre. *Tutulati*, nom de ceux qui, dans les sacrifices, portent sur la tête quelque chose qui ressemble à une pyramide, et qu'on appelle

apud inferos quæ sint, in his unum Tartarum appellat; quare Tartari origo Græca. *Paluda* a paludamentis. Hæc insignia atque ornamenta militaria; ideo ad bellum quom exit imperator ac lictores mutarunt vestem et signa incinuerunt, *paludatus* dicitur proficisci. Quæ propterea, quod conspiciuntur qui ea habent, ac fiant palam, *paludamenta* dicta.

38. Plautus :

Epeum fumificum, qui legioni nostræ habet
Coctum cibum;

Epeum fumificum cocum ab Epeo illo, qui dicitur ad Trojam fecisse equom Trojanum et Atridis cibum curasse.

39. Apud Nævium :

Atque prius pariet locusta Lucam bovem;

Luca bos elephas; quor ita sit dicta, duobus modis inveni scriptum. Nam et in Corneli commentario erat : Ab Libycis Lucas; et in Virgilii : Ab Lucanis Lucas; ab eo quod nostri, quom maximam quadrupedem, quam ipsi haberent, vocarent bovem, et in Lucanis Pyrrhi bello primum vidissent apud hostis elephantos, id est quadrupedes cornutas (nam quos dentes multi dicunt, sunt cornua), Lucanam bovem quod putabant, Lucam bovem appellassent. — 40. Si ab Libya dictæ essent Lucæ, fortasse an pantheræ quoque et leones non Africæ bestiæ dicerentur, sed Lucæ. Atque ursi potius Lucani, quam Luci. Quare ego arbitror, potius Lucas ab luce, quod longe relucebant propter inauratos regios clupeos, quibus eorum tum ornatæ erant turres.

41. Apud Ennium :

Orator sine pace redit regique refert rem ;

orator dictus ab oratione; qui enim verba orationum haberet publice advorsus eum quo legabatur, ab oratione *orator* dictus. Quom res major erat, oratores legabantur potissimum qui causam commodissime orare poterant; itaque Ennius ait :

Oratores doctiloqui.

42. Apud Ennium :

Olli respondet suavis sonus Egeriai;

olli valet dictum illi, ab olla et ollo, quorum alterum, comitiis quom recitatur a præcone, dicitur : *Olla centuria*, non illa; alterum apparet in funeribus indictivis, quom dicitur : *Ollus* leto *datus est*, quod Græcus dicit λήθη, id est oblivioni.

43. Apud Ennium :

Mensas constituit idemque ancilia.... ;

ancilia dicta ab ambecisu, quod ea arma ab utraque parte, ut Thræcum, incisa.

44. Libaque, fictores, Argeos et tutulatos.

Liba, quod libandi causa fiunt. *Fictores* dicti a fingendis libis. *Argei* ab Argis; Argei fiunt e scirpeis, simulacra

tutulus, soit parce qu'on donne ce nom à la touffe de cheveux, liée par une bandelette, qui surmonte la tête des dames romaines, soit parce que cette espèce d'ornement protége la chevelure (*tuetur*), soit enfin parce que la citadelle (*arx*), qui est la plus haute partie de la ville, est appelée *tutissimum* (lieu très-sûr). — 45. Numa Pompilius, dont Ennius parle dans le passage cité, créa les flamines, qui tous ont emprunté des surnoms aux noms des dieux, au culte desquels ils furent attachés; mais, de ces différents surnoms, les uns ont une origine manifeste, comme *Martialis* et *Quirinalis*, et les autres une origine obscure, comme la plupart de ceux qui sont mentionnés dans ces vers : *Volturnalem, Palatualem*, etc. Ils dérivent de *Volturnus*, de *Palatua*, de *Furrina*, de *Flora*, de *Falacer*, et de *Pomona*.

46. On lit encore dans Ennius : *Jam cata signa*, etc. *Cata*, mot usité chez les Sabins, a le sens de *acuta* (aigu, fin). C'est pourquoi, dans ce passage : *catus Ælius Sextus*, *catus* signifie *acutus* (fin), et non *sapiens* (sage, savant), comme on le croit communément. De même, dans cet autre passage : *tum cepit.. cata dicta,* il faut entendre *cata dicta* dans le sens de *acuta dicta* (paroles fines, ingénieuses).

47. On lit dans Lucilius : *Quod thynno*, etc. ces différents noms : *thynnus* (thon), *cobium* (*peut-être* goujon), *saperda, silurus* (*silure*), *rete, amia* (poisson de mer qui va en troupe), sont d'origine grecque.

48. On lit dans Ennius : *Quæ cava*, etc. *Cava cortina* désigne l'hémisphère, dont la forme rappelle la courtine d'Apollon. *Cortina* (courtine) dérive de *cor* (cœur, âme), parce que les premiers oracles ont dû être des inspirations de l'âme.

49. Le même poëte a dit : *Quin inde*, etc. *Perduellis* a le sens de *hostis* (ennemi). *Perduellum* (guerre) est un mot composé, comme *perfecit*, dont la préposition augmente la signification. De *duellum*, qui est le même mot sans préposition, on a fait *bellum*, de même que de *Duellona, Bellona* (déesse de la guerre).

50. On lit dans Plaute : *Neque jugula*, etc. *Jugula*, constellation qu'Accius nomme Orion, composée de trois étoiles qu'on appelle la *tête*, et de deux autres étoiles placées au-dessous, qu'on appelle les *épaules*, et qui sont séparées des trois premières par une espèce de cou (*jugulum*) : ce qui a fait donner à cette constellation le nom de *Jugula*. *Vesperugo* (étoile du soir), de *vesper* (soir), qui est même le nom qu'Opilius donne à cette étoile : *Vesper adest* (l'étoile du soir se lève). Les Grecs la désignent sous le nom de διεσπέριον.

51. Nævius a dit : *Patrem suum*, etc. *Supremum* (suprême), de *superrumus* (très-haut). On trouve ce mot dans les Douze Tables : *Que le*

hominum XXIV; ea quotannis de ponte sublicio a sacerdotibus publice deici solent in Tiberim. *Tutulati* dicti ii, qui in sacris in capitibus habere solent ut metam; id *tutulus* appellatus ab eo quod, matres familias crines convolutos ad verticem capitis quos habent vitta velatos, dicebantur tutuli; sive ab eo quod id tuendi causa capilli fiebat, sive ab eo, quod, altissimum in urbe quod est, arx, tutissimum vocatur. — 45. Eumdem Pompilium ait fecisse flamines, qui quom omnes sint a singulis deis cognominati, in quibusdam apparent ἔτυμα, ut quor sit *Martialis* et *Quirinalis;* sunt in quibus flaminum cognominibus latent origines, ut, in his qui sunt versibus, plerique :

Volturnalem, Palatualem, Furrinalem
Floralemque Falacrem et Pomonalem fecit
Hic idem;

quæ obscura sunt. Eorum origo Volturnus, diva Palatua, Furrina, Flora, Falacer pater, Pomona.

46. Apud Ennium :

Jam cata signa fera sonitum dare voce parabant;

cata acuta; hoc enim verbo dicunt Sabini; quare

catus Ælius Sextus

non, ut aiunt, sapiens, sed acutus, et quod est

Tunc cepit memorare simul cata dicta,

accipienda acuta dicta.

47. Apud Lucilium :

Quod *thynno* capto *cobium* excludunt foras;

et :

Occidunt, Lupe, *saperdæ* te et jura *siluri;*

et :

Sume *rete* atque *amiam;*

piscium nomina sunt eorumque in Græcia origo.

48. Apud Ennium :

Quæ cava corpore cæruleo cortina receptat;

cava cortina dicta, quod est inter terram et cælum ad similitudinem cortinæ Apollinis; ea a corde, quod inde sortes primæ existimatæ.

49. Apud Ennium :

Quin inde invitis sumpserint perduellibus;

perduelles dicuntur hostes; ut perfecit, sic *perduellum;* et *duellum* id postea bellum. Ab eadem causa facta *Duellona* Bellona.

50. Apud Plautum :

Neque jugula, neque vesperugo, neque vergiliæ occidunt;

jugula signum quod Accius appellat *Oriona*, quom ait :

Citius Orion patescit;

hujus signi caput dicitur ex tribus stellis, quas infra duæ claræ, quas appellant umeros; inter quas quod videtur jugulum, *jugula* dicta. *Vesperugo* stella quæ vespere oritur, a quo eam Opilius scribit *Vesperum;* itaque dicitur alterum : *Vesper adest,* quem dicunt Græci διεσπέριον.

51. Nævius :

Patrem suum supremum optumum appellat;

supremum a superrumo dictum; itaque in XII Tabulis dicunt :

coucher du soleil détermine le dernier temps du jour (*suprema tempestas*). Les augures disent *tempestus* au lieu de *tempestas*. Dans leurs livres, *tempestus* désigne la fin de l'auspice.

52. Dans la comédie intitulée *Cornicularia*, Plaute a dit : *Qui regi latrocinatus*, etc. *Latrones* (satellites), de *latus* (côté), parce que ces gardes marchaient aux côtés du roi, et portaient un glaive le long des flancs. Ils furent dans la suite appelés *stipatores*, de *stipare* (presser, accompagner). *Latrones* désignait aussi les militaires à la solde, par dérivation du mot grec λάτρον (solde). Les anciens poëtes donnent quelquefois ce nom aux hommes de guerre (*milites*), parce qu'ils portent également un glaive au côté, ou parce qu'ils *sont cachés* (*latent*) lorsqu'ils se tiennent en embuscade.

53. On lit dans Nævius : *Risi egomet*, etc. *Cassabundum* (qui chancelle), de *cadere* (tomber). *Diabathra* (pantoufles), et *epicroco* (habit couleur de safran), dont s'est servi le même poëte, sont deux mots grecs, dont les racines sont διαβαίνειν (marcher) et κρόκος (safran).

54. On lit dans les *Ménechmes* : *Inter ancillas... carere* (carder), qu'on trouve aussi dans une pièce de Nævius, vient de *carere* (manquer, être privé de), parce qu'on est dans l'usage de nettoyer et de tisser la laine, afin qu'elle soit dégagée (*careat*) de toute ordure : d'où est venu également le mot *carminare* (carder, peigner la laine). Le mot osque *asta*, qu'on trouve dans le *Romulus* de Nævius, ne veut pas dire *lana* (laine).

55. On lit dans la *Persane* : *Jam pol ille*, etc. *Congerro* (camarade), du mot grec γέῤῥα (claie ou bouclier d'osier), en latin *cratis*.

56. On lit dans les *Ménechmes* : *Idem istuc*, etc. *Adscriptivi*, soldats supplémentaires, qui remplaçaient autrefois ceux des soldats en exercice qui venaient à périr : de *adscribere* (inscrire en sus).

57. On lit dans le *Trinummus* : *Nam illam tibi*, etc. *Ferentarium* (qui ne se fait pas attendre), de *ferre* (porter), c'est-à-dire vide et sans fruit ; ou de ce que les cavaliers armés à la légère étaient appelés *ferentarii*. J'ai vu dans un ancien temple d'Esculape des peintures qui représentaient des soldats armés de cette sorte, et désignés, dans l'inscription, sous le nom de *ferentarii*.

58. On lit dans la comédie intitulée *Frivolaria : Ubi rorarii estis? etc. Rorarii* (soldats qui escarmouchaient avant que le combat fût engagé), de *ros* (rosée), parce que la rosée ou pluie fine précède ordinairement une grande pluie. *Accensi*, suivant Caton, a le sens de *ministratores* (serviteurs) : ce mot vient probablement de *accio* (faire venir), parce que le maître agit par l'entremise de son serviteur.

59. On lit dans Pacuvius : *Quom deum triportenta....*

60. On lit dans le *Mercator* : *Non tibi*, etc. *Dividia* (chagrin), qu'on trouve aussi dans le *Corollaria* de Nævius, vient de *dividere*, parce que la douleur *divise* et arrache l'âme ; ce que le même poëte développe dans le *Curculio* :

Solis occasu diei suprema tempestas esto.

Libri Augurum pro tempestate *tempestutem* dicunt supremum augurii tempus.

52. In Cornicularia :

Qui regi latrocinatus decem annos Demetrio;

latrones dicti ab latere, qui circum latera erant regi atque ad latera habebant ferrum, quos postea a stipatione *stipatores* appellarunt; aut qui conducebantur; ea enim merces Græce dicitur λάτρον. Ab eo veteres poetæ nonnunquam milites appellant latrones, quod item et milites cum ferro, aut quod latent ad insidias faciendas.

53. Apud Nævium :

Risi egomet mecum cassabundum ire ebrium;

cassabundum a cadendo. Idem :

Diabathra in pedibus habebat amictus *epicroco*.

Utrumque vocabulum Græcum.

54. In Menæchmis :

Inter ancillas sedere jubeas, lanam carere.

Idem est hoc verbum in Cosmetria Nævii. *Carere* a carendo, quod eam tum purgant ac deducunt, ut careat spurcitia (ex quo *carminari* dicitur tum lana), cum ex ea carunt quod in ea hæret, neque est lana, quam in Romulo Nævius appellat *asta* ab Oscis.

55. In Persa :

Jam pol ille hic aderit credo congerro meus;

congerro a gerra. Id Græcum est, et in Latina cratis.

56. In Menæchmis :

Idem istuc aliis adscriptivis fieri ad legionem solet;

adscriptivi dicti, quod olim adscribebantur inermes, armatis militibus qui succederent, si quis eorum deperisset.

57. In Trinummo :

Nam illum tibi
Ferentarium esse amicum inventum intellego;

ferentarium a ferendo, id est inane ac sine fructu; aut quod ferentarii equites hi dicti, qui ea modi habebant arma quæ ferrentur, ut jaculum. Hujuscemodi equites pictos vidi in Æsculapii æde vetere et *ferentarios* adscriptos.

58. In Frivolaria :

Ubi rorarii estis? en sunt. Ubi sunt accensi? Ecce;

rorarii dicti ab rore, qui bellum committebant ante, ideo quod ante rorat quam pluit. *Accensos* ministratores Cato esse scribit; potest id ab acciendo ad arbitrium ejus quojus minister.

59. Pacuvius :

Quom deum triportenta....

* * *

60. In Mercatore :

Non tibi istuc magis dividiæ 'st quam mihi hodie fuit;

Hoc itidem et in Corollaria Nævius. *Dividia* ab dividendo dicta, quod divisio distractio est doloris; itaque idem in Curculione ait :

Qu'as-tu donc? tu souffres de la rate et des reins, les poumons sont déchirés (distrahuntur).

61. Dans le *Phago : Honos syncerasto,* etc. *Syncerastum* (ragoût), d'un ancien mot grec.

62. Dans le *Parasite paresseux : Domum ire cœpi tramite,* etc. *Trames* (chemin de traverse), de *transversus.*

63. Dans les *Fugitifs : Age respecta, vide vibices,* etc. *Vibices* (marques de coups de fouet), de *verbera.*

64. Dans le *Cistellaria : Non quasi nunc,* etc. *Limax* (limaçon), de *limus,* parce qu'il vit dans le *limon. Diobolares,* etc. *Diobolares* (du prix de deux oboles), de *duo* et de *obolum. Schœnicolæ* (courtisanes qui se servaient de parfum fort commun), de *schœnum* (mauvaise pommade faite de racine de jonc). *Miraculæ* (femmes monstrueuses), de *mirus* (monstrueux) : d'où *mirio*, nom que le poëte Accius donne aux personnes laides et contrefaites.

65. Dans la même comédie : *scratiæ,* etc. *Scratiæ* (la lie des courtisanes), de *excreare* (cracher). *Scrupipedæ* (qui a peine à marcher), de *scauripeda* (boiteux), suivant Aurélius. Ce mot, d'après le poëte comique Juventius, viendrait du nom d'un petit ver *velu,* qui a une multitude de pattes, et qui vit de feuillage. Valérius lui donne pour racines *pes* (pied) et *scrupeus* (pierreux, raboteux)...... *Strittabillas* (qui traîne les pieds en marchant), de *strittilare,* diminutif de *strittare* (se tenir avec peine sur ses pieds).

66. Dans l'*Astraba: Axitiosæ annonam,* etc. *Axitiosæ* (qui conspire, intrigant), qu'on trouve aussi dans le *Sitellitergus* et dans Claudius, de *agere* (agir). De même que *factiosa* (factieux) vient de *facere* (faire) et de *una* (ensemble), ainsi *actiosæ* et *axitiosæ* viennent de *agere* et de *una.*

67. Dans le *Cesistio : da stribula,* etc. *Stribula* désigne, suivant Opilius, la chair du haut des cuisses de bœuf : ce mot est d'origine grecque.

68. Dans le *Nervolaria : Scobina ego,* etc. *Scobina* (lime), de *scobs* (limaille).

69. Dans le *Pœnulus : Vinceretis cervum,* etc. *Gralator* (qui va sur des échasses), de *gradus* (pas) et de *magnus* (grand).

70. Dans le *Truculentus : Sine virtute,* etc. *Præfica* désigne, suivant Aurélius, la pleureuse à gages, qui, dans les funérailles, chantait, devant la maison mortuaire, les louanges du défunt. Aristote parle de cet usage dans le livre intitulé Νόμιμα βαρβαρικά (coutumes étrangères). Nævius y fait allusion dans ce passage : *Hæc quidem, hercle, opinor, præfica est,* etc. Suivant Claudius, *præfica* dérive de *præficere,* parce qu'on *prescrivait* aux servantes le mode du deuil. Les deux exemples que j'ai cités prouvent que ce mot vient de *præfectio* (prescription).

71. Ennius a dit : *Decem coclites,* etc. *Cocles*

Sed quid tibi est? lien enecat, renes dolent,
Pulmones distrahuntur.

61. In Phagone :

Honos syncerasto perit, pernis, glandio;

syncerastum est omnimodum edulium, antiquo vocabulo Græco.

62. In Parasito pigro :

Domum ire cœpi tramite dextera via;

trames a transverso dictus.

63. In Fugitivis:

Age respecta, vide vibices quantas. Jam inspexi quid esset;

vibices excitatum verberibus corpus.

64. In Cistellaria :

Non quasi nunc hæc sunt hic limaces lividæ?

limax a limo, quod ibi vivit.

Diobolares, schœnicolæ, miraculæ;

diobolares a binis obolis. *Schœnicolæ* ab schœno, nugatorio unguento. *Miraculæ* a miris, id est monstris, a quo *Accius* ait personas distortas oribus deformis *miriones.*

65. Ibidem :

Scratiæ, scrupipedæ, strittabillæ, tantulæ;

ab excreando *scratias* hic adsignificat. *Scrupipedas* Aurelius scribit ab scauripeda; Juventius comicus dicebat a vermiculo piloso, qui solet esse in fronde cum multis pedibus; Valerius a pede ac scrupea. Ex eo Acci positum curiosa; itaque est in Melanippa :

Reicis abs te religionem, ut scrupeam imponas tibi.

Strittabillas a strittilando; strittare ab eo qui sistit ægre.

66. In Astraba :

Axitiosæ annonam caram e vili concinnant viris.

Itidem in Sitellitergo idem ait :

Mulier es, uxor. — Cuja vis? — Ego novi, scio axitiosam.

Sic Claudius scribit :

Axitiosas demonstrari consupplicatrices.

Ab agendo *axitiosas*; ut ab una faciundo *factiosæ*, sic ab una agendo *actiosæ* et *axitiosæ* dictæ.

67. In Cesistione :

Da stribula aut de lumbo obscœna viscera;

stribula, ut Opilius scribit, circum coxendices sunt bovis; id Græcum est ab ejus loci versura.

68. In Nervolaria :

Scobina ego illum actutum adraserim;

scobinam a scobe; lima enim materia fabrilis est.

69. In Pœnulo :

Vinceretis cervum cursu vel gralatorem gradu;

gralator a gradu magno dictus.

70. In Truculento :

Sine virtute argutum civem mihi habeam pro præfica;

præfica dicta, ut Aurelius scribit, mulier, ad luctum quæ conduceretur, quæ ante domum mortui laudeis ejus caneret. Hoc factitatum *Aristoteles* scribit in libro qui inscribitur Νόμιμα βαρβαρικά. Quibus testimonium est, quod fretum est Nævii :

Hæc quidem, hercle, opinor, præfica est; nam mortuum
collaudat.

Claudius scribit : quæ præficeretur ancillis quemadmodum lamentarentur, præfica est dicta. Utrumque ostendit a præfectione *præficam* dictam.

71. Apud Ennium :

borgne), de *oculus* (œil), comme qui dirait *ocles*. On lit, en effet, dans le *Curculio : Tu es sans doute de la famille des Coclès; car les coclès n'ont qu'un œil* (*unoculi*).

72. Je passe aux mots relatifs aux temps. On lit dans Cassius : *Nocte intempesta*, etc. *Intempestus* (inopportun pour agir), de *tempestas*, qui dérive de *tempus* (temps).

73. *Quid noctis*, etc : *Où est en ce moment le char de la nuit? Le Timon* (constellation) *entraîne les étoiles dans les hauteurs du ciel*. Le poëte a voulu désigner une heure avancée de la nuit; mais pourquoi la constellation dont il parle est-elle appelée *Temo?* C'est ce que je ne saurais dire précisément. Je suppose qu'anciennement les gens de la campagne ont remarqué particulièrement certaines constellations, qui leur paraissaient propres à déterminer le temps de la culture ou de tout autre travail champêtre. — 74. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'Homère et les Grecs appellent Ἄμαξα (le Chariot) la constellation boréale, qui se compose de sept étoiles, et Βοώτης (le Bouvier), la constellation voisine; et que les Latins appellent *boves* (bœufs), *temo* (timon) et *axis* (axe), les différentes parties de la constellation que les Grecs nomment *le Chariot*. Les laboureurs appellent encore aujourd'hui *triones* les bœufs employés au labour; et de même *valentes glebarii* désignent les bœufs robustes qui *labourent facilement la glèbe*. Ainsi *triones*, contraction de *terriones*, dérivé de *terra* (terre), désigne en général les bœufs de labour. — 75. *Temo* (timon) dérive de *tenere*, parce que le timon *soutient* le joug. *Plaustrum* (chariot) désigne, par synecdoche, la constellation entière, qui doit peut-être aussi le nom de *triones* à sa forme *triangulaire*.

76. *Ajax, quod lumen, jubarne*, etc. *Jubar* (étoile du matin, appelée Lucifer) dérive de *juba* (crinière du lion), parce que sa lumière est rayonnante. Son lever annonce la fin de la nuit; ce qui a fait dire à Pacuvius : *Au lever de Lucifer, à l'heure où la nuit achève sa carrière*.

77. On lit dans le *Parasite paresseux* de Plaute : *Inde hic... crepusculo. Crepusculum* (crépuscule), mot sabin, qui désigne le moment où l'on *doute* s'il fait jour ou s'il fait nuit : ce qui a fait dire au même poëte, dans le *Condalius : Tam crepusculo*, etc. De là encore *res creperæ* (choses douteuses.)

78. Dans le *Trinummus : Concubium sit noctis, etc. Concubium* (temps le plus calme de la nuit), de *concubare* (être couché.)

79. Dans l'*Asinaria : Videbitur.. huc conticinio. Conticinium* (le temps le plus silencieux de la nuit) vient probablement de *conticiscere* (garder un silence général), ou, suivant Opilius, de *conticere, conticui*, verbe synonyme.

80. Je vais maintenant m'occuper des mots qui désignent ce qui se dit ou se fait à de certaines époques du temps.

On lit dans Accius : *Reciproca tendens*, etc. *Reciprocus* (qui retourne au lieu d'où il est venu) dérive de *recipere* (reprendre), ou de *procare*, qui a le sens de *poscere* (demander).

81. Dans Plaute : *Ut transversus, non pro-*

Decem Coclites, ques montibus summis
Rhipæis fodere;

ab oculo *Cocles* ut ocles dictus, qui unum haberet oculum; quocirca in Curculione est :

De Coclitum prosapia te esse arbitror;
Nam hi sunt unoculi.

72. Nunc de temporibus dicam. Quod est apud Cassium :

Nocte intempesta nostram devenit domum;

nox intempesta dicta ab tempestate; *tempestas* ab tempore; nox intempesta quo tempore nihil agitur.

73. Quid noctis videtur in altisono
Cæli clipeo? Temo superat
Stellas sublime etiam cogens
Atque etiam noctis iter.

Hic multam noctem ostendere volt a temonis motu; sed *temo* unde et cur dicatur, latet. Arbitror antiquos rusticos primum notasse quædam in cælo signa quæ præter alia erant insignia, atque ad aliquem usum, ut culturæ tempus designandum, convenire animadvertebantur. — 74. Ejus signa sunt, quod has septem stellas Græci, ut Homerus, vocant Ἄμαξαν, et propinquum ejus signum, Βοώτην; nostri eas septem stellas, *boves* et *temonem*, et prope eas *axem*. Triones enim boves appellantur a bubulcis etiam nunc maxume quom arant terram; e quis ut dicti *valentes glebarii* qui facile proscindunt glebas, sic omnis qui terram arabant, a terra *terriones*, unde *triones* ut dicerentur E detrito. — 75. *Temo* dictus a tenendo; is enim continet jugum. Et *plaustrum* appellatum, a parte totum, ut multa. Possunt triones dicti septem, quod ita sitæ stellæ, ut ternæ trigona faciant.

76. Ajax, quod lumen, jubarne in cælo cerno?

Jubar dicitur stella, Lucifer quæ in summo, quod habet lumen diffusum, ut leo in capite jubam. Hujus ortus significat circiter esse extremam noctem; itaque ait Pacuvius :

Exorto jubare, noctis decurso itinere.

77. Apud Plautum in Parasito Pigro :

Inde hic bene potus primo crepusculo;

crepusculum ab Sabinis, quod id dubium tempus noctis an diei sit. Itaque in Condalio est :

Tam crepusculo, fere ut amant, lampades accendite.

Ideo dubiæ res *creperæ* dictæ.

78. In Trinummo :

Concubium sit noctis priusquam ad postremum perveneris;

concubium a concubitu dormiendi causa dictum.

79. In Asinaria :

Videbitur, factum volo; at redito huc conticinio;

putem a conticiscendo *conticinium*, sive, ut Opilius scribit, ab eo quom conticuerunt homines.

80. Nunc de his rebus, quæ adsignificant aliquod tempus, quom dicuntur aut fiunt, dicam.

Apud Accium :

Reciproca tendes nervo equino concita
Tela;

versus, etc. *Proversus* désigne celui qui va directement vers un lieu, de même que *prodire* et *procedere* désignent l'action d'aller directement vers le vestibule pour sortir de la maison. Or, comme l'homme dont il s'agit (*leno*, celui qui tient une maison de prostitution) marchait obliquement le long de la muraille, Plaute a dit : *Il marche obliquement* (*transversus*) *comme une écrevisse, et non droit devant lui* (*proversus*) *comme un homme.*

82. Dans Ennius : *Le nom d'Andromaque est un nom bien approprié à celle qui le porte. — C'est pourquoi Pâris est appelé maintenant Alexandre par les bergers.* En voulant imiter Euripide dans des allusions étymologiques, Ennius s'est fourvoyé; car dans Euripide, qui écrivait en grec, les étymologies sont manifestes. Le nom d'Andromaque, dit-il, dérive de ἀνδρὶ μάχεται (elle lutte contre les hommes); mais comment reconnaître cette étymologie dans le vers d'Ennius que j'ai cité : *Andromachæ nomen*, etc.? et comment se rendre raison, dans le même auteur, du nom d'Alexandre substitué à celui de Pâris, et deviner que ce nom, comme celui d'*Alexicacos*, donné à Hercule, veut dire *défenseur des hommes?*

83. On lit dans Accius : *Jamque auroram rutilare*, etc. *Aurora* (aube du jour), de *aurum* (or), parce que l'aurore est un reflet de la lumière dorée du soleil. *Rutilare* (briller) a la même origine. De là *rutilæ*, pour désigner les femmes qui sont très-rousses.

84. On lit dans Térence : *Scortatus, potat*, etc. *Scortari* (fréquenter les femmes de mauvaise vie) dérive de *scortum*, ancien mot qui voulait dire *peau*, et qui désigne actuellement les prostituées. On appelle même encore aujourd'hui *scortea* des vêtements de cuir et de peau. On voit écrit dans quelques temples : *Qu'on n'apporte ici ni cuir, ni aucune autre dépouille de corps mort.* On peut remarquer dans les atellanes que les paysans se servent de *pellicula* (petite peau), au lieu de *scortum*, pour désigner une courtisane.

85. On lit dans Accius : *Multis... numenque ciendo. Numen* (puissance, divinité) dérive de *nutus* (signe de tête). *Numina* désigne les êtres auxquels on attribue une souveraine puissance, comme Jupiter, qui, dans Homère et quelquefois dans Livius, ébranle le ciel et la terre par un signe de tête (*nutus*).

86. On lit dans Plaute : *Si unum epityrum*, etc. *Epityrum*, aliment dont l'usage est fort commun en Sicile. Plaute s'est servi du mot *insane* pour indiquer l'avidité excitée par la vue de ce mets, parce que les fous (*insani*) font tout avec impétuosité.

87. On lit dans Pacuvius : *Flexanima tanquam lymphata*, etc. *Lymphatus* (fanatique, transporté de fureur), de *lympha*, dérivé de *nympha*, dont la lettre *n* a été remplacée par la lettre *l*, de même qu'Ennius a dit *Thelis* au lieu de *Thetis*, en grec Θέτις. De νυμφόληπτος, qui signifie *frénétique, ému d'une horreur divine*, nous avons dit *lymphatus*. *Bacchus* ou *Liber*, dont les compagnes ont été appelées *bac*-

---

reciproca est, quom unde quid profectum, redit eo. Ab recipere *reciprocare* fictum; aut, quod poscere *procare* dictum.

81. Apud Plautum :

Ut transversus, non proversus cedit quasi cancer solet;

proversus dicitur ab eo, quod in id quo it est versus, et ideo qui exit in vestibulum, quod est ante domum, *prodire* et *procedere*; quod cum leno non faceret, sed secundum parietem transversus iret, dixit : *ut transversus cedit quasi cancer, non proversus ut homo.*

82. Apud Ennium :

Andromachæ nomen qui indidit, recte indidit;

item :

Quapropter Parim pastores nunc Alexandrum vocant.

Imitari dum voluit Euripidem et ponere ἔτυμον, est lapsus. Nam Euripides quod Græca posuit, ἔτυμα sunt aperta. Ille ait, ideo nomen additum Andromachæ, quod ἀνδρὶ μάχεται : hoc Ennii quis potest intellegere viro adversam significare :

Andromachæ nomen qui indidit, recte indidit;

aut Alexandrum ab eo appellatum in Græcia, qui Paris fuisset, a quo Herculem quoque cognominatum *Alexicacon*, ab eo quod defensor esset hominum.

83. Apud Accium :

Jamque auroram rutilare procul
Cerno;

aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aër aurescat. Quod addit *rutilare*, est ab eodem colore; aurei enim rutili, et inde etiam mulieres valde rufæ *rutilæ* dictæ.

84. Apud Terentium :

Scortatur, potat, olet unguenta de meo;

scortari est sæpius meretriculam ducere quæ dicta a pelle; id enim non solum antiqui dicebant *scortum*, sed etiam nunc dicimus *scortea* ea, quæ ex corio ac pellibus sunt facta; inde in aliquot sacris ac sacellis scriptum habemus :

Ne quid scorteum adhibeatur ideo, ne morticinum quid adsit.

In Atellanis licet animadvertere rusticos dicere se adduxisse pro scorto *pelliculam*.

85. Apud Accium :

Multis nomen vestrum numenque ciendo;

numen dicunt esse imperium, dictum ab nutu; numina sunt, quojus imperium maxumum esse videatur; itaque in Jove hoc et Homerus et aliquotiens Livius.

86. Apud Plautum :

Si unum epityrum estur insane bene;

epityrum vocabulum est cibi quo frequentius Sicilia quam Italia usa. Id edi vehementer quom vellet dicere, dicit *insane*, quod insani faciunt omnia vehementer

87. Apud Pacuvium :

Flexanima tanquam lymphata aut Bacchi sacris
Commota;

chantes. De là aussi *baccha* (vin), usité en Espagne. — 88. L'origine de tous ces mots est grecque, ainsi que celle d'*alcyon*, qu'on trouve dans ce vers de Pacuvius : *Alcyonis ritu*, etc. *Alcyon* est le nom d'un oiseau, nommé par les Grecs ἀλκυών, et par nous *alcedo*. Nous avons appelé *alcyonii* les jours d'hiver où l'on dit que cet oiseau fait son nid sur la mer pendant qu'elle est calme. *Alcyonis ritu*, c'est-à-dire *alcyonis instituto*, à la manière de l'alcyon, par un emploi métaphorique de *ritus*, qui, au propre, signifie *coutume religieuse*. Ainsi l'aruspice enjoint à chacun de sacrifier *suo quisque ritu* (selon sa coutume particulière); ainsi nous disons que les seize prêtres sibyllins sacrifient *græco ritu, non romano* (à la manière des Grecs, et non des Romains). Une chose est faite *rite*, c'est-à-dire *d'une manière fixe et convenable*, comme on peut l'induire de ce passage d'Accius : *recte perfectis sacris*, etc.

89. On lit dans Ennius : *Si voles... comiter monstrabitur*. *Comiter* (obligeamment, gracieusement) vient du mot grec κῶμος : d'où, en latin, *comissatio* (festin), et, en grec, suivant quelques auteurs, *comodia*.

90. On lit dans Atilius : *Cape, cœde*, etc. *Cape* (prends), d'où *accipere* (recevoir). Je reviendrai sur ce mot dans le livre suivant.

91. On lit dans Pacuvius : *Nulla res neque cicurare*, etc. *Cicurare* veut dire *apprivoiser*. *Cicur* désigne ce qui n'est point *farouche, sauvage*; ce qui explique cette expression : *cicur ingenium obtineo* (j'ai l'esprit traitable). De là encore le surnom de *Cicurii* donné aux Véturius, noble famille romaine. *Cicur* dérive probablement de *ciccum* (pellicule qui divise le dedans de la grenade). Cette origine donne l'interprétation de ce passage de Plaute : *quod volt elenchum*, etc. : *Il me faut une preuve; je ne me tiens pas satisfait d'une réponse ambiguë* (*ciccum*.)

92. On lit dans Nævius : *Eccum venire video ferme*, etc. *Ferme* a ici le sens qu'a aujourd'hui *fere* (presque). Ces deux mots dérivent de *ferre* (porter), parce que ce qui est porté est en mouvement et s'approche.

93. On lit dans Plaute : *Evax, jurgio*, etc. *Evax* ne signifie rien : c'est une exclamation purement naturelle, comme dans ces passages d'Ennius : *Hehæ, ipse clipeus cecidit*; — *Eheu, mea puella*, etc., et dans cet autre de Pompilius : *Heu, qua me causa*, etc. *Jurgium* a le sens de *lis* (procès à l'occasion d'une chose contestée), dont on peut reconnaître la signification positive dans cette formule d'action : *Quam rem sive mi litem*, etc. On peut induire de là que *jurgare* dérive de *jus* (droit, justice), et signifie *contester avec justice* : d'où *objurgare* (reprocher justement).

94. On lit dans Lucilius : *Atque aliquos ibus* etc. *Clepsere* (prendre, dérober), d'où *clepere*, dont la racine est *clam* (en cachette), qui a dû d'abord donner naissance à *clapere*; puis, par suite du changement assez ordinaire de l'*a* en *e*,

lymphata dicta a lympha; *lympha* a nympha, ut, quod apud Græcos Θέτις, apud Ennium :

Thetis illi mater.

In Græcia commota mente quos *nympholemptos* appellant, ab eo *lymphatos* dixerunt nostri. *Bacchi* : est Liber, quojus comites bacchæ. Et vinum in Hispania *baccha*. — 88. Origo in his omnibus Græca, ut quod apud Pacuvium :

Alcyonis ritu litus pervolgans furor;

hæc enim avis nunc Græce dicitur ἀλκυών, a nostris *alcedo*; hæc hieme quod pullos dicitur tranquillo mari facere, eos dies *alcyonios* appellant. Quod est in versu *alcyonis ritu*, id est ejus instituto, ut quom aruspex præcipit, ut suo quisque ritu sacrificium faciat, et nos dicimus XVI viros Græco ritu sacra, non Romano facere. Quod enim fit *rite*, id ratum ac rectum est; ab eo Accius :

Recte perfectis sacris
Volt accipi.

89. Apud Ennium :

Si voles advortere animum, comiter monstrabitur;

comiter : hilare ac lubenter, quojus origo Græca κῶμος; inde *comissatio* Latine dicta; et in Græcia, ut quidam scribunt, *comodia*.

90. Apud Atilium;

Cape, cæde, lide, come, conde;

cape, unde *accipe*; sed hoc in proximo libro retractandum.

91. Apud Pacuvium :

Nulla res neque
Cicurare, neque mederi potis est, neque
Reficere;

cicurare mansuefacere; quod enim a fero discretum, id dicitur *cicur*, et ideo dictum : *cicur ingenium obtineo*, mansuetum; a quo Veturii quoque nobiles cognominati *Cicurii*. Hinc natum a cicco cicur videtur. *Ciccum* dicebant membranam tenuem, quæ est ut in malo Punico discrimen; a quo etiam Plautus dicit :

Quod volt elenchum : ciccum non interduo.

92. Apud Nævium :

Eccum venire video ferme injuria;

ferme dicitur quod nunc *fere*; utrumque dictum a ferendo, quod id quod fertur, est in motu atque adventat.

93. Apud Plautum :

Evax, jurgio uxorem tandem abegi ab janua;

evax verbum nihil significat, sed effutitium naturaliter est, ut apud Ennium :

Hehæ, ipse clipeus cecidit;

apud Ennium :

Eheu, mea puella, spei quidem id successit tibi;

apud Pompilium :

Heu, qua me causa, Fortuna, infeste premis?

Quod ait *jurgio*, id est litibus; itaque quibus res erat in controversia, ea vocabatur *lis*; ideo in actionibus videmus dici :

Quam rem sive mi litem dicere oportet;

ex quo licet videre *jurgare* esse ab jure dictum, quom quis jure litigaret; a quo *objurgat* is qui id facit juste.

94. Apud Lucilium :

clapere est devenu *clepere*. Ce mot peut bien venir aussi du mot grec κλέπτειν.

95. On lit dans Matius : *Corpora Graiorum*, etc. *Mandier* (être mangé), de *mandere*, d'où *manducari*, et *Manducus* (personnage des Atellanes de Dossenus).

96. On lit dans le même poëte : *Obscœni interpres*, etc. *Obscœnus* (de mauvais augure) dérive de *scæna* (scène), ou, comme l'écrit Accius, *scena*, qui vient du grec σκηνή. Ce mot est du nombre de ceux que les uns écrivent avec un *a* et un *e*, et les autres avec un *e* sans *a*, comme *sceptrum* ou *scæptrum* (sceptre); *fæneratrix*, à l'exemple de Plaute, ou *feneratrix* (usurière); *fænisicia* ou *fenisicia* (fenaison). Les gens de la campagne écrivent *Pappus Mesius*, et non *Mæsius* ; ce qui a fait dire à Lucilius : *Cecilius pretor ne rusticus fiat*. *Obscœnum* signifie donc ce *qui ne peut être dit publiquement que sur la scène*. — 97. Peut-être ce mot vient-il de *scævola*, nom d'une espèce d'amulette qu'on suspend au cou des enfants. *Scævola* vient de *scæva*, qui a le sens de *sinistra*, parce que les auspices qui se prennent du côté *gauche* sont réputés favorables. De là *sinistimus* (favorable), vieux mot qui a la même signification que *sinister*, en parlant des comices ou de certaines autres choses. *Scæva* dérive du mot grec σκαιὰ, qui a le sens du mot latin *sinistra*. *Obscœnum omen* veut donc dire, dans le vers que j'ai cité, *un présage défavorable*. *Omen*, contraction de *osmen*.

98. On lit dans Plaute : *Quia ego antehac*, etc. *Crevi* a le sens de *constitui* (j'ai résolu). De là *cernere*, en parlant d'un héritier qui se décide à accepter une succession, et *crevisse*, quand il l'a acceptée.

99. On lit dans le même poëte : *Mihi frequentem*, etc. *Frequens* équivaut dans ce passage à *assiduus* (assidu, continuel), qui dérive de *adesse* (être présent à), et a pour corrélatif *frequens*, dérivé de *ferre* (porter). C'est pourquoi les paroles que Plaute prête aux mêmes femmes : *Pol istoc quidem*, etc., équivalent à celles-ci : *Nous n'aurons point de peine à être assidues, puisque vous nous accueillez si bien*.

100. On lit dans Ennius : *Decretum fossari*, etc. *Fossari* (être percé), de *fodere* (creuser, percer), d'où *fossa* (fosse).

101. Dans le même poëte : *Vocibus concide*, *fac is musset*, etc. *Mussare* (parler bas, garder le silence), de μῦ, son inarticulé des muets, d'où *mutus* (muet) : ce qui a fait dire au même auteur, pour indiquer un silence absolu : *Ils n'osent même pas, comme on dit, proférer* μῦ, c'est-à-dire, *ils n'osent pas souffler*.

102. On lit dans Pacuvius : *Dei monerint... averruncassint*. *Averruncare* (détourner), de *avertere* : d'où *Averruncus*, nom du dieu qui détourne de nous les malheurs, et qu'on invoque dans les dangers.

103. On lit dans l'*Aulularia* : *Pipulo te*, etc. *Pipulum* (injure), de *pipatus* (gloussement des poussins). Les cris des animaux ont donné

Atque aliquos ibus ab rebus clepsere foro qui.

Clepsere dixit, unde etiam alii *clepere*, id est corripere; quorum origo a clam, ut sit dictum clapere, unde clepere, ex E A commutato, ut multa. Potest vel a Græco dictum κλέπτειν.

95. Apud Matium :

Corpora Graiorum mærebat mandier igni;

dictum *mandier* a mandendo, unde *manducari*, a quo in Atellanis apud Dossenum vocant *Manducum*.

96 Apud Matium :

Obscæni interpres funestique ominis auctor;

obscœnum dictum ab scæna ; ea, ut Græci, σκηνή, ut Accius scribit, scena. In pluribus verbis A ante E alii ponunt, alii non ; ut quod partim dicunt *sceptrum*, partim *scæptrum*; alii Plauti *fœneratricem*, alii *feneratricem*; sic *fænisicia* ac *fenisicia*, ac rustici Pappum *Mesium*, non *Mæsium*, a quo Lucilius scribit :

Cecilius pretor ne rusticus fiat.

Quare turpe ideo obscænum, quod, nisi in scænam, palam dici non debet. — 97. Potest vel ab eo, quod puerulis turpicula res in collo quædam suspenditur, ne quid obsit, bonæ scævæ causa *scævola* appellata. Ea dicta ab *scæva*, id est sinistra, quod quæ sinistra sunt, bona auspicia existimantur. A quo dicuntur comitia aliudve quid, *sinistima*, sinistra quæ nunc sunt. Id a Græco est, quod hi sinistram vocant σκαιάν. Quare, quod dixi, *obscænum omen* est omen turpe. Quod unde dicitur, *osmen*, e quo S extritum.

98. Apud Plautum :

Quia ego antehac te amavi et mihi amicam esse crevi ;

crevi valet constitui; itaque heres, quom constituit se heredem esse, dicitur *cernere*, et quom id fecit *crevisse*.

99. Apud eundem quod est :

Mihi *frequentem* operam dedistis ;

valet assiduam. Itaque qui adest, *assiduus*; ferre quem operam oportet, is *frequens* opponi solet. Itaque illud quod eædem mulierculæ dicunt :

Pol istoc quidem nos pretio perfacile est frequentare;
Ita in prandio nos lepide ac nitide accepisti;

apparet dicere : facile est curare ut assimus, quom jam bene nos accipias.

100. Apud Ennium :

Decretum *fossari* corpora telis.

Hoc verbum Ennii dictum a fodiendo; a quo *fossa*.

101. Apud Ennium :

Vocibus concide, fac is musset obrutus ;

mussare dictum, quod muti non amplius quam μῦ dicunt; a quo idem dicit, id quod minimum est :

Neque ut aiunt, μῦ facere audent.

102. Apud Pacuvium :

Dei monerint meliora, atque amentiam
Averruncassint ;

ab avertendo *averruncare*, ut deus qui in eis rebus præest, *Averruncus*. Itaque ab eo precari solent, ut pericula avertat.

103. In Aulularia :

naissance à beaucoup de mots, appliqués métaphoriquement aux hommes, dont les uns ont une étymologie manifeste, et les autres présentent plus de difficulté. Au nombre des premiers, je citerai *latrare* (aboyer), d'Ennius; *gannire* (glapir), de Plaute; *dibalare* (bêler), de Cécilius; *rudere* (rugir), *ejulitare* (hurler), et *hinnire* (hennir), de Lucilius. — 104. Parmi ceux dont l'origine est moins manifeste, je citerai *ululare* (hurler, cri du loup), de Porcius; *mugire* (mugir, cri du veau); *bovare* (beugler, cri du bœuf); *fremere* (rugir, cri du lion); *vagire* (vagir, cri du chevreau), d'Ennius; *fritinnire* (gazouiller, cri de l'hirondelle), de Suétus;.... *fringulire* (chanter comme le pinson), de Plaute; *tritillare* (caqueter comme les oiseaux), de Suétus.

105. On lit dans le *Colax : Nexum*... Suivant Mamilius, *nexum* désigne une certaine formule d'aliénation qui se pratiquait avec la balance, l'argent à la main. Suivant Mutius, *nexum* désigne une obligation personnelle, contractée indépendamment de l'aliénation réelle. Cette explication est plus conforme à la nature du mot, qui veut dire *lier, obliger*. L'homme libre qui, ne pouvant payer son créancier, s'oblige à le servir, est appelé *nexus*, de même que celui qui est surchargé de dettes est appelé *obœratus* (obéré), de *œs, œris* (argent). Cet usage fut supprimé pendant la dictature de Visolus, sur la proposition de C. Poplilius; et il fut établi que ceux qui affirmeraient par serment qu'ils sont en état de parvenir à se libérer cesseraient d'être obligés.

106. On lit dans la *Casina : Sine amet... delicuum est.. Delicuum* désigne ce qui n'a pas besoin d'être clarifié, au contraire des choses troubles. Suivant Aurélius, *delicuum* dérive de *liquidus* (pur); suivant Claudius, de *eliquatus* (liquéfié). Ces deux étymologies peuvent s'appuyer sur l'autorité d'Atilius : *Per lœtitiam liquitur animus* (mon âme se liquéfie dans la joie). *Liquitur* vient de *liquare*.

107. La plupart des autres mots poétiques ne me semblent pas offrir beaucoup de difficultés, comme *lingula gladii* (lame d'épée), que je lis dans l'*Hésione* de Nævius, et qui vient évidemment de *lingua* (langue); *vitulantes* (s'abandonnant à la joie), qu'on trouve dans le *Clastidius*, et qui dérive de *vitulus* (veau); *caperata frons* (front ridé), qui se lit dans la pièce intitulée *Dolus*, et qui a pour racine *capra* (chèvre); *persibus* (très-pénétrant), de *perite* (habilement, avec finesse), comme l'indique le mot *callide*, interpolé par les glossateurs dans le *Démétrius*; *protinam* (de suite), de *protinus*, dans le *Lampadio*; *clucidatus* (adouci), de γλυκὺς (doux), quoique les glossateurs lui donnent le

Pipulo te differam ante ædis;

id est convicio, declinatum a pipatu pullorum. Multa ab animalium vocibus tralata in homine, partim quæ sunt aperta, partim obscura. Perspicua, ut Ennii

Animus cum pectore *latrat;*

Plauti :

Gannit odiosus omni totæ familiæ;

Cæcilii :

Tantum rem *dibalare*, ut pro nilo habuerit;

Lucilii :

Hæc inquam *rudet* ex rostris atque *ejulitabit*;

ejusdem :

Quantum *hinnitum* atque equitatum.

104. Minus aperta, ut Porcii ab lupo :

Volitare *ululantis*;

Ennii a vitulo :

Tibicina maximo labore *mugit;*

ejusdem a bove :

Clamore *bovantes*

ejusdem a leone :

Pausam fecere *fremendi;*

ejusdem ab ædo :

Clamor ad cælum volvendus per æthera *vagit*.

Sueti a frendice :

E frunde *fritinni* suaviter;

Mati

* * *

in Casina a fringuilla :

Quid *fringutis?* quid istuc tam cupide cupis?

Sueti a volucribus :

Ita tradedeque in re neque in
Judicium Æsopi nec theatri *trittiles*.

105. In Colace :

Nexum . . .

Nexum Mamilius scribit, omne quod per libram et æs geritur, in quo sint mancipia. Mutius, quæ per æs et libram fiant ut obligentur, præter quæ mancipio dentur. Hoc verius esse, ipsum verbum ostendit de quo quærit; nam idem quod obligatur per libram neque suum fit, inde *nexum* dictum. Liber qui suas operas in servitutem pro pecunia quadam debebat, dum solveret, *nexus* vocatur, ut ab ære *obœratus*. Hoc C. Poplilio auctore Visolo dictatore sublatum ne fieret, ut omnis, qui bonam copiam jurarunt, ne essent nexi, sed soluti.

106. In Casina :

Sine amet, sine quod lubet id
Faciat, quando tibi nil domi delicuum est.

Delicuum dictum ab eo, quod deliquandum non sit, ut turbida quæ sunt deliquantur, ut liquida fiant. Aurelius scribit *delicuum* esse ab liquido; Claudius ab eliquato. Si quis alterutrum sequi malet, habebit auctorem apud Atilium :

Per lætitiam liquitur animus.

A liquando *liquitur* fictum.

107. Multa apud poëtas reliqua esse verba, quorum origines possint dici, non dubito, ut apud Nævium in Hesiona :

Enimvero gladii *lingula*,

a lingua; in Clastidio :

Vitulantes,

a vitula; in Dolo :

Caperata fronte,

sens de *mansuetus* (apprivoisé), dans le *Nagido; consponsus* (garant des fiançailles), dans le *Romulus; prœbia* (amulette qu'on suspend au cou des enfants), de *prœbere* (donner), dans le *Stigmatias; confictant* (composer), de *confictus* (participe de *confingere*), dans le *Technicus*. — 108. *Prœlucidum* (très-brillant), de *lux* (lumière), dans la *Tarentilla; exbolas* (traits), du mot grec ἐκβολή, dans la pièce intitulée *Tunicularia; sarrare*, de *serare* (ouvrir) : d'où *sera* (verrou). — 109. Mais comme je crains d'encourir plutôt le reproche d'avoir poussé trop loin cette énumération, que celui d'avoir omis certains mots, je crois devoir plutôt restreindre ce livre, que m'attacher à l'étendre davantage. Qui a jamais blâmé le moissonneur d'avoir laissé quelques épis à glaner après lui?

J'ai entrepris, comme je vous l'ai dit, d'exposer en six livres l'origine des mots latins. De ces six livres, j'ai adressé les trois premiers à Septimius, qui fut questeur sous moi, et à vous les trois suivants, dont celui-ci est le troisième. Dans les uns j'ai traité des lois de l'origine des mots, et dans les autres de leurs origines proprement dites : examinant dans ceux-là ce qui a été dit contre, ce qui a été dit pour, et ce qui a été dit sur l'étymologie; et dans ceux que je vous ai adressés : 1° les origines des mots qui désignent les lieux, et les choses qui sont dans les lieux; 2° les origines des mots qui désignent les temps, et les choses qui se font dans les temps; 3° les origines des mots employés par les poëtes, comme je l'avais fait dans les deux livres précédents pour ceux du langage prosaïque. Je me propose donc d'achever de parcourir le cercle que je me suis tracé dans l'étude de la langue latine, et qui embrasse trois parties : 1° les origines des mots; 2° les déclinaisons; 3° la syntaxe. Or, j'ai terminé ce qui regarde la première, et je passe à la seconde, c'est-à-dire aux déclinaisons.

LIVRE VIII.

1. J'ai dit, dans les livres précédents, qu'il y avait lieu d'étudier dans les mots, 1° l'*étymologie*; 2° la *déclinaison*; 3° la *syntaxe*. Ayant achevé ce qui regarde l'*étymologie*, je vais m'occuper de la seconde partie, c'est-à-dire des *déclinaisons*, qui sont des modifications secondaires de la forme primordiale des mots. Ainsi *homo* (homme) fait *hominis* (de l'homme). Dans le premier cas, le mot est *direct* (rectum); et dans le second, *oblique* (obliquum). — 2. Dans cette cause de la variété infinie des mots, j'aurai à considérer, 1° la raison des déclinaisons; 2° leurs différentes formes; 3° leur origine. Je parcourrai rapidement ce qui regarde les deux

a capræ fronte; in Demetrio :

Persibus,

a perite, itaque sub hoc glossema *callide* subscribunt; in Lampadione :

Protinam,

a protinus, continuitatem significans; in Nagidone :

Clucidatus,

suavis, tametsi a magistris accepimus mansuetum : in Romulo :

Consponsus,

contra sponsum rogatus; in Stigmatia :

Prœbia,

a præbendo ut sit tutus, quod sint remedia in collo pueris; in Technico :

Confictant,

a conficto convenire dictum. — 108. in Tarentilla :

Prœlucidum,

ab luce illustre; in Tunicularia :

Exbolas quassant,

aulas quæ eiciuntur, a Græco verbo ἐκβολή dictum; in bello Punico :

Nec satis *sarrare*,

ab serare dictum, id est aperire; hinc etiam *seræ*, qua remota fores panduntur.

109. Sed quod vereor ne plures sint futuri, qui de hoc genere me, quod nimium multa rescripserim, reprehendant, quam quod reliquerim quædam, accusent; ideo potius jam reprimendum quam procudendum puto esse volumen. Nemo reprehensus qui e segete ad spicilegium reliquit stipulam.

Quare institutis sex libris, quemadmodum rebus Latina nomina essent imposita ad usum nostrum; e quis tres scripsi Septumio qui mihi fuit quæstor, tris tibi quorum hic est tertius; priores de disciplina verborum originis, posteriores de verborum originibus : in illis qui ante sunt, in primo volumine est, quæ dicantur, quor ἐτυμολογική neque ars sit, neque ea utilis sit; in secundo quæ sint, quor et ars ea sit et utilis sit; in tertio quæ forma etymologiæ. In secundis tribus quos ad te misi, item generatim discretis, primum, in quo sunt origines verborum locorum et earum rerum quæ in locis esse solent : secundum, quibus vocabulis tempora sint notata et eæ res quæ in temporibus fiunt : tertius hic, in quo a poetis item sumpta ut illa, quæ dixi in duobus libris soluta oratione. Quocirca quoniam omnis operis de lingua Latina tris feci parteis, primo quemadmodum vocabula imposita essent rebus; secundo quemadmodum ea in casus declinarentur; tertio quemadmodum conjungerentur : prima parte perpetrata, ut secundam ordiri possim, huic libro faciam finem.

LIBER OCTAVUS.

1. Quom oratio natura tripartita esset, ut superioribus libris ostendi, quojus prima pars, quemadmodum vocabula rebus essent imposita; secunda, quo pacto de his declinata in discrimina ierunt; tertia, ut ea inter se ratione conjuncta sententiam efferant : prima parte exposita, de secunda incipiam hinc; ut propago omnis natura secunda, quod prius illud rectum, unde ea sit declinata; itaque declinatur in verbis rectum *homo;* obliquum *hominis*, quod declinatum a recto. — 2. De hujusce multiplici natura discriminum rationes sunt hæ : quor et quo, et quemadmodum in loquendo declinata sunt verba. De quibus duo

premiers points, parce que j'aurai à y revenir en traitant de l'abondance des mots, et aussi parce que le troisième m'arrêtera longtemps par ses détails et son importance.

3. La déclinaison est une loi nécessaire et utile, non-seulement de la langue latine, mais de toutes les langues : autrement, le nombre des mots excéderait l'étendue de la mémoire; car les modifications des mots déclinés sont infinies; et lors même qu'on parviendrait à retenir cette multitude de mots que supplée la déclinaison, on serait dans l'impossibilité de reconnaitre leur parenté. Mais, au moyen de la déclinaison, on distingue à la fois l'identité et la différence. Ainsi, dans *legi* (j'ai lu) et *lego* (je lis), je vois à la fois qu'il est question d'une même chose, et que cette même chose n'a pas été faite dans le même temps. Mais si l'on se servait de deux mots tout à fait différents, de *Priamus*, par exemple, dans le premier cas, et de *Hecuba* dans le second, on ne verrait pas le rapport de ces deux mots, comme dans *legi* et *lego*, dans *Priamus* et *Priamo*. — 4. Il y a donc entre les mots, comme entre les hommes, des liens de descendance et de parenté nominale. En effet, de même que *Æmilius*, en tant qu'homme, a donné naissance à la famille des Æmilius; ainsi le nom *Æmilius* a donné naissance à *Æmilii*, *Æmilium*, *Æmilio*, *Æmiliorum*, etc. —5. Les mots sont donc, en général, *primitifs* et *déclinés* (impositi *et* declinati). La nature a voulu que les mots primitifs fussent en très-petit nombre, afin qu'on pût les apprendre très-vite; et que les mots déclinés fussent en très-grand nombre, afin qu'on pût exprimer très-facilement toutes les nuances de la pensée. — 6. Pour connaître l'origine des mots primitifs, nous avons besoin de l'histoire, parce que cette connaissance ne peut nous arriver que par la tradition; mais, à l'égard des mots déclinés, c'est l'art qui doit nous servir de guide, et cet art repose sur un petit nombre de préceptes, qui sont très-simples. En effet, les règles de la déclinaison d'un seul mot peuvent nous servir à décliner, par analogie, une infinité d'autres mots. C'est pourquoi, lorsque de nouveaux mots s'introduisent dans la langue, tout le monde les décline aussitôt sans difficulté. Ne voit-on pas, dans les maisons dont le domestique est fort nombreux, les esclaves nouvellement achetés faire passer par tous les cas obliques les noms de leurs compagnons, aussitôt qu'ils connaissent le cas direct? — 7. Que si quelquefois cette déclinaison est défectueuse, cela ne doit pas étonner, parce que ceux qui, au commencement, ont imposé les noms aux choses, ont bien pu pécher dans la formation de certains mots. Sans doute ils ont voulu faire en sorte que le nom de chaque chose pût passer, par une déclinaison facile, du nombre singulier au nombre pluriel, comme *homo, homines*, et que le nom d'un homme libre pût également passer, par analogie, du genre masculin au genre féminin, comme *Terentius, Terentia;* et ainsi pour les différents cas du même mot, soit au singulier, soit au pluriel : mais ils n'ont pas toujours pu ce qu'ils voulaient, et *scopa* (balai), par exemple, désigne une seule chose; *aquila* (aigle) désigne à la fois le mâle et la femelle; *vis* (violence) a le nominatif et le génitif semblables. — 8. Il ne me serait pas difficile de prouver que, dans la

prima duabus causis percurram breviter : quod et tum cum de copia verborum scribam, erit retractandum; et quod et, de tribus tertium quod est, habet suas permultas ac magnas partes.

3. Declinatio inducta in sermones non solum Latinos, sed omnium hominum, utili et necessaria de causa : nisi enim ita esset factum, neque discere tantum numerum verborum possemus; infinitæ enim sunt naturæ, in quas ea declinantur : neque quæ didicissemus, ex his, quæ inter se rerum cognatio esset, appareret. At nunc ideo videmus, quod simile est, quod propagatum. *Legi* ubi declinatum est a *lego*, duo simul apparent, quodammodo eadem dici et non eodem tempore factum : at si verbi gratia alterum horum diceretur *Priamus*, alterum *Hecuba;* nullam unitatem adsignificaret, quæ apparet in *lego* et *legi*, et in *Priamus* et *Priamo*. — 4. Ut in hominibus quædam sunt agnationes ac gentilitates, sic in verbis : ut enim ab Æmilio homines orti Æmilii, ac gentiles; sic ab *Æmilii* nomine declinatæ voces in gentilitate nominali; ab eo enim, quod est impositum recto casu *Æmilius*, orta *Æmilii, Æmilium, Æmilios, Æmiliorum;* et sic reliqua, ejusdem quæ sunt stirpis. — 5. Duo igitur omnino verborum principia, impositio et declinatio; alterum ut fons, alterum ut rivus. Imposititia nomina esse voluerunt quam paucissima, quo citius ediscere possent : declinata quam plurima, quo facilius omnes, quibus ad usum opus essent, dicerent. — 6. Ad illud genus quod prius, historia opus est; nisi descendendo enim, aliter id non pervenit ad nos : ad reliquom genus quod posterius, ars; ad quam opus est paucis præceptis, quæ sunt brevia. Qua enim ratione in uno vocabulo declinare didiceris, in infinito numero nominum uti possis : itaque novis nominibus allatis in consuetudinem, sine dubitatione eorum declinatus statim omnis dicit populus; etiam novicii servi empti in magna familia cito omnium conservorum nominis recto casu accepto in reliquos obliquos declinant. — 7. Qui si nonnunquam offendunt, non est mirum : etenim illi qui primi nomina imposuerunt rebus, fortasse an in quibusdam sint lapsi; voluisse enim putant singularis res notare, ut ex his in multitudinem declinaretur, ab *homine homines;* sic mares liberos voluisse notari, ut ex his feminæ declinarentur, ut est ab *Terentio Terentia;* sic in recto casu quas imponerent voces, ut illinc essent futuræ quæ declinarentur : sed hæc in omnibus tenere nequisse, quod et unæ dicuntur *scopæ*, et mas et femina *aquila*, et recto et obliquo vocabulo *vis*. — 8. Quor hæc non tam sint in culpa, quam putant, pleraque solvere non difficile, sed nunc non necesse; non enim quid potuerint adsequi, sed quid vo-

plupart des mots de cette espèce, il n'y a pas eu autant de leur faute qu'on le pense : mais cela n'est pas nécessaire ici; car ce qui importe à mon dessein, c'est de constater ce qu'ils ont voulu faire, et non ce qu'il ne leur a pas été donné de faire; d'autant qu'il est aussi facile, par exemple, de tirer *scopa* de *scopæ*, qu'il l'eût été de tirer *scopæ* de *scopa*, si *scopa* était le mot primitif.

9. J'ai exposé la raison de la déclinaison des mots, qui était, comme je l'ai dit au commencement de ce livre, un des trois points que je me suis proposé d'étudier. Je vais maintenant passer en revue, mais sommairement et d'une manière générale, les différentes formes de déclinaisons, dont les mots sont susceptibles. Il y a deux genres de mots : des mots féconds, dont la déclinaison engendre une multitude de formes diverses, comme *lego* (je lis), *legis* (tu lis), *legam* (je lirai), etc.; des mots stériles, qui ne sont susceptibles d'aucune modification, comme *etiam* (aussi), *vix* (à peine), *cras* (demain), *magis* (plus), *quor* (pourquoi). — 10. On conçoit, en effet, que les mots servant à désigner des idées invariables devaient être également invariables, de même que, dans une maison où il n'y a qu'un seul esclave, cet esclave n'a besoin que d'un nom; tandis que, dans une maison où il y en a plusieurs, chaque esclave a besoin de plusieurs noms, pour qu'on puisse le distinguer de ses compagnons. Ainsi les mots et les noms qui expriment des idées variables doivent nécessairement subir des modifications correspondantes à ces idées; tandis que les mots qui ne servent qu'à unir les mots entre eux, sont ordinairement invariables et ressemblent à une courroie, qui peut également servir à attacher un homme, un cheval, etc. Quand nous disons, par exemple : *sous le consulat de Tullius et d'Antonius*, nous sentons que la conjonction *et* peut unir non-seulement les noms de deux consuls quelconques, mais encore tous les noms et tous les mots sans exception.

11. Il y a deux espèces de mots déclinables, si, à l'exemple de Dion, nous distinguons trois sortes de mots : 1° ceux qui ont des cas; 2° ceux qui ont des temps; 3° ceux qui n'ont ni cas ni temps. Aristote distingue deux parties d'oraison, les *vocables* et les *verbes* : les vocables, comme : un *homme*, un *cheval*; les verbes, comme : il *lit*, il *court*. — 12. De ces deux espèces de mots, les uns sont principaux, et les autres secondaires : principaux, comme : un *homme*, il *écrit*; secondaires, comme *savant*, *savamment*. On dit, en effet : un *homme savant*, il *écrit savamment*. Viennent ensuite le lieu et le temps, puisqu'on ne peut exister ou faire quelque chose que dans un lieu et dans un temps. Remarquons toutefois que l'idée de lieu se rattache plus particulièrement à l'idée d'être, et l'idée de temps à celle d'action. — 13. Le nom précède donc tous les autres mots; après lui vient le verbe. Nous nous conformerons à cet ordre naturel, et nous commencerons par la déclinaison des noms.

14. Les déclinaisons des noms sont intrinsèques, comme *Terentius*, *Terenti*, ou extrinsèques, comme *equus* (cheval), *equiso* (écuyer). Les uns désignent les mêmes choses; les autres, des choses différentes. Les déclinaisons intrinsèques sont relatives ou à la chose dont on parle ou à la personne qui parle. Dans le premier cas, elles dérivent de la chose entière ou d'une partie de la chose : de la chose entière, comme *homunculus* (petit homme), de *homo* (homme); *capitulum*

---

fuerint, ad hoc quod propositum, refert, quod nihilo minus declinari potest ab eo quod imposuerunt scopæ, scopa, quam si imposuissent scopa, ab eo scopæ; sic alia.

9. Causa, inquam, quor ab impositis nominibus declinarint, ea est quam ostendi. Sequitur, in quæ voluerint declinari aut noluerint, ut generatim ac summatim, item in formis. Duo enim genera verborum : unum fecundum, quod declinando multas ex se parit disparilis formas, ut est *lego*, *legis*, *legam*, sic alia : alterum genus sterile, quod ex se parit nihil, ut est *etiam*, *vix*, *cras*, *magis*, *quor*. — 10. Quarum rerum usus erat simplex, simplex ibi etiam vocabuli declinatus, ut in qua domo unus servus, uno servili opust nomine; in qua multi, pluribus. Igitur et in his rebus, quæ verba sunt et nomina, quod discrimina vocis plura, propagines plures; et in his rebus, quæ copulæ sunt ac jungunt verba, quod non opus fuit declinari in plura, fere singula sunt : uno enim loro alligare possis vel hominem vel equom vel aliud quod, quicquid est quod cum altero potest alligari. Sic quod dicimus in loquendo, consul fuit Tullius et Antonius : eodem illo *et* omnis binos consules colligare possumus, vel dicam amplius, omnia nomina, atque ideo etiam omnia verba; cum fulmentum ex una syllaba, illud *et*, maneat unum. Quare duce natura, institutum est, ut quæ imposita essent vocabula rebus, ne ab omnibus his declinatus putarent.

11. Quorum generum declinationes oriuntur, partes orationis sunt duæ, si, item ut Dion, in tris diviscrimus partes res, quæ verbis significantur : unam, quæ adsignificat cassus : alteram, quæ tempora : tertiam, quæ neutrum. De his Aristoteles orationis duas partes esse dicit, vocabula et verba, ut *homo* et *equos*, et *legit* et *currit*. — 12. Utriusque generis et vocabuli et verbi quædam priora, quædam posteriora; priora, ut *homo*, *scribit*; posteriora, ut *doctus* et *docte*; dicitur enim *homo doctus*, et *scribit docte*. Hæc sequitur et locus et tempus, quod neque *homo*, nec *scribit* potest sine loco et tempore esse : ita ut magis sit locus homini conjunctus, tempus scriptioni. — 13. Quom de his nomen sit primum (prius enim nomen est, quam verbum temporale; et reliqua posterius, quam nomen et verbum : prima igitur nomina) : quare de eorum declinatione, quam de verborum, ante dicam.

14. Nomina declinantur aut in earum rerum discrimina, quarum nomina sunt, ut a Terentius, *Terenti* : aut in eas res extrinsecus, quarum ea nomina non sunt, ut ab

(petite tête), de *caput* (tête); *homines* (hommes), de *homo*, et, en sens inverse, *cervix* (cou), qu'on trouve dans les poëmes d'Hortensius, de *cervices*, dont le singulier n'est pas en usage — 15. Ou d'une partie de la chose, soit du corps, comme *mammosæ* (qui a de grosses mamelles), de *mamma* (mamelle); *manubria* (un manche), de *manus* (main); soit de l'âme, comme *prudens* (prudent, savant), de *prudentia* (prudence, science); *ingeniosi* (spirituels), de *ingenium* (esprit). Ces mots ne désignent que des sentiments calmes; mais, pour en exprimer de plus vifs, l'âme a donné naissance à *strenui* (actifs, courageux), par exemple, de *strenuitas* (activité, courage); à *nobiles* (nobles), de *nobilitas* (noblesse). Ainsi de *pugnare* (lutter) on a fait *pugiles* (lutteurs); de *currere* (courir), *cursores* (coureurs). De même que les déclinaisons se tirent tantôt de l'âme, tantôt du corps, elles se tirent aussi de choses extérieures, comme *pecuniosi* (riches en argent), *agrarii* (riches en terres).

16. Les déclinaisons relatives à la personne qui parle ont pour fin de lui donner le moyen de déterminer, en parlant d'une autre, ce qu'on appelle le nominatif, le datif, l'accusatif, et les autres modifications de noms qui ont passé de la langue grecque dans la nôtre. On s'accorde à en reconnaître cinq : le nominatif, *Hercules;* l'ablatif, *Hercule*; l'accusatif, *Herculem;* le datif, *Herculi*; le génitif, *Herculis*. — 17. A l'égard des adjectifs, comme les qualités qu'ils désignent peuvent être plus ou moins prononcées dans le sujet auquel ils se rapportent, on a créé une autre espèce de déclinaison, comme *candidum* (blanc), *candidius* (plus blanc), *candidissimum* (très-blanc); et ainsi des autres adjectifs.

18. Les déclinaisons extrinsèques sont, par exemple, *equile* (écurie), de *equus* (cheval); *ovile* (bergerie), de *ovis* (brebis), etc. : au contraire de celles dont j'ai parlé plus haut, et qui consistent à changer *pecunia* en *pecuniosus*, *urbs* (ville) en *urbanus* (urbain), *ater* (noir) en *atratus* (noirci). Au nombre des déclinaisons extrinsèques il faut ranger aussi celles qui d'un nom d'homme font un nom de lieu, et réciproquement, comme : *Roma*, de *Romulus*, et *Romanus*, de *Roma*. — 19. Les déclinaisons qui ont pour principe une chose extérieure sont assez variées. Ainsi, autre est la déclinaison d'un nom de famille, comme *Latonius* (fils de Latone), *Priamidæ* (fils de Priam); autre est la déclinaison qui a pour principe une action, comme *præda* (proie), de *prædari* (voler, piller); *merces* (récompense), de *mereri* (mériter), etc. Je pourrais citer d'autres exemples de cette espèce de déclinaison; mais comme il est facile de s'en rendre raison, et que d'ailleurs il me reste beaucoup à dire, je passe à un autre point.

20. La distinction du temps en *passé*, *présent* et *futur*, a donné naissance à une triple déclinaison du verbe : *saluto* (je salue), *salutabam* (j'ai salué), *salutabo* (je saluerai). De même la distinction de la personne qui parle, de celle à qui l'on parle, et de celle de qui l'on parle, a également donné naissance à une déclinaison correspondante. Je parlerai de ces deux sortes de déclinaisons en traitant de l'abondance des mots.

21. Des trois points que je m'étais proposé de considérer, j'en ai traité deux, savoir : la raison et la forme des déclinaisons. Il me reste à parler

equo *equiso*. In sua discrimina declinantur aut propter ipsius rei naturam, de quo dicitur, aut propter illius, qui dicit. Propter ipsius rei discrimina aut ab toto, aut a parte. Ab toto, ut ab homine *homunculus*, ab capite *capitulum* : propter multitudinem, ut ab homine *homines;* ab eo, quod alii dicunt, *cervices*, id Ortensius in poematis *cervix*. — 15. Quæ a parte declinata, aut a corpore, ut a mamma *mammosæ*, a manu *manubria* : aut ab animo, ut a prudentia *prudens*, ab ingenio *ingeniosi*. Hæc sine agitationibus; at ubi motus majores, item ab animo, ut ab strenuitate et nobilitate, *strenui* et *nobiles*. Sic a pugnando et currendo *pugiles* et *cursores*. Ut aliæ declinationes ab animo, aliæ a corpore : sic aliæ, quæ extra hominem, ut *pecuniosi*, *agrarii*, quod foris pecunia et ager.

16. Propter eorum qui dicunt, sunt declinati casus, uti is qui de altero diceret, distinguere posset, quom vocaret, quom daret, quom accusaret : sic alia ejusdemmodi discrimina, quæ nos et Græcos ad declinandum duxerunt. Sine controversia sunt quinque. Quis vocetur, ut *Hercules;* quemadmodum vocetur, ut *Hercule;* quo vocetur, ut ad *Herculem;* quoi vocetur, ut *Herculi;* quojus vocetur, ut *Herculis*. — 17. Propter ea verba quæ erant proinde cognominata, ut *prudens*, *candidus*, *strenuus*, quod in his præterea sunt discrimina propter incrementum, quod majus vel minus in his esse potest, accessit declinationum genus, ut a *candido*, *candidius*, *candidissimum* : sic a *longo*, *divite*, id genus aliis, ut fieret.

18. Quæ in eas res, quæ extrinsecus, declinantur, sunt ab equo *equile*, ab ovibus *ovile*, sic alia (hæc contraria illis quæ supra dicta, ut a pecunia *pecuniosus*, ab urbe *urbanus*, ab atro *atratus*); ut nonnunquam ab homine locus, ab eo loco homo, ut ab Romulo *Roma*, ab Roma *Romanus*. — 19. Aliquot modis declinata ea quæ foris; nam aliter qui a majoribus suis, *Latonius* et *Priamidæ* : aliter quæ a facto, ut a prædando *præda*, a merendo *merces*. Sic alia sunt, quæ circum ire non difficile; sed quod genus jam videtur, et alia urgent, omitto.

20. In verborum genere quæ tempora adsignificant, quod ea erant tria, præteritum, præsens, futurum : declinatio facienda fuit triplex, ut *saluto*, *salutabam*, *salutabo* : quom item personarum natura triplex esset, qui loqueretur, ad quem, de quo : hæc ab eodem verbo declinata; quæ in copia verborum explicabuntur.

21. Quoniam dictum de duobus, declinatio quor et in qua sit forma : tertium quod relinquitur, quemadmodum,

du troisième, c'est-à-dire de leur origine. Considérées sous ce rapport, les déclinaisons sont de deux sortes : *volontaires* et *naturelles*. Les déclinaisons volontaires sont celles qui ont pour cause la volonté de chacun. Ainsi, par exemple, trois personnes achètent chacune un esclave à Éphèse : la première donne à son esclave le nom d'*Artemidorus* ou d'*Artemas*, du nom du vendeur *Artemidorus*; la seconde donne au sien celui d'*Ion*, dérivé d'*Ionie*, nom de la contrée où l'esclave a été acheté ; enfin la troisième choisit celui d'*Ephesius*, dérivé du nom de la ville d'Éphèse. Ainsi de beaucoup d'autres choses. — 22. Les déclinaisons naturelles, au contraire, sont celles qui ont pour cause, non la volonté particulière de chacun, mais la volonté commune de tous. Ainsi, les noms une fois donnés, tout le monde les décline de la même manière, et dit, par exemple, *Artemidorus*, *Artemidori*, etc. ; *Ion*, *Ionis*, etc. ; *Ephesius*, *Ephesii*, etc. — 23. Quelquefois, ainsi que je le ferai voir ci-après, ces déclinaisons sont mixtes, c'est-à-dire naturelles et volontaires, et par conséquent disparates dans leurs modifications. Les Grecs et les Latins ont beaucoup écrit sur ce sujet. Les uns veulent qu'on observe ici les lois de l'analogie ; les autres veulent qu'on les néglige, et qu'on suive de préférence l'usage commun, ou *anomalie*. Pour moi, je pense qu'on doit suivre et l'analogie et l'anomalie, selon qu'il s'agit d'une déclinaison naturelle ou d'une déclinaison volontaire. — 24. Je me propose d'écrire six livres sur ces deux sortes de déclinaisons. Dans les trois premiers, je traiterai des règles de ces déclinaisons ; dans les trois autres, des conséquences de ces règles. J'exposerai, dans le premier de ceux qui auront pour objet les règles des déclinaisons, ce qui a été dit contre l'analogie ou similitude; dans le second, ce qui a été dit contre l'anomalie ou dissimilitude; dans le troisième, ce qui a été dit sur la forme des similitudes. Je consacrerai donc trois livres distincts à la première partie, et autant de livres également distincts à la seconde.

25. Conformément à cette division, je vais exposer d'abord (et ce sera l'objet de ce livre) ce qui a été dit contre l'analogie, laquelle est dans les mots, comme *scribo* (j'écris), par exemple, et *scribam* (j'écrirai), *dico* (je dis) et *dicam* (je dirai), ce qu'elle est dans un jeune homme opposé à un vieillard, dans une jeune fille opposée à une vieille femme, c'est-à-dire un rapport. J'argumenterai d'abord contre l'analogie en général, puis contre l'analogie en particulier, d'après la nature du langage.

26. Tout langage doit avoir pour base l'utilité, laquelle consiste dans la clarté et la brièveté. Ce sont les qualités fondamentales du langage, et sans lesquelles un orateur ne peut que fatiguer ceux qui l'entendent. La clarté fait comprendre les choses ; la brièveté les fait comprendre vite. La première de ces qualités ne peut s'acquérir qu'en se conformant à l'usage ; la seconde dépend de l'orateur, et d'une volonté qui sait se maintenir dans de justes bornes. Or, ces deux qualités peuvent s'obtenir sans le secours de l'analogie ; donc l'analogie est inutile. En effet, on doit se mettre peu en peine de savoir si, d'après l'analogie, il faut dire *Herculi* ou *Herculis* au génitif, puisque ces deux locutions sont autorisées par l'usage, et qu'elles sont également courtes et claires. — 27. Il est

nunc dicetur. Declinationum genera sunt duo, voluntarium, et naturale. Voluntarium est, quo, ut quojusque tulit voluntas, declinavit. Sic tres quom emerunt Ephesi singulos servos, nonnunquam alius declinat nomen ab eo, qui vendit *Artemidorus*, atque *Artemidorum* sive *Artemam* appellat : alius a regione quod ibi emit, ab Ionia, *Iona;* alius quod Ephesi, *Ephesium;* sic alius ab alia aliqua re, ut visum est. — 22. Contra naturalem declinationem dico, quæ non a singulorum oritur voluntate, sed a communi consensu. Itaque omnes, impositis nominibus, eorum item declinant casus, atque eodem modo dicunt hujus Artemidori, et hujus Ionis, et hujus Ephesii : sic in casibus aliis. — 23. Cum utrumque nonnunquam accidat, et ut in voluntaria declinatione animadvertatur natura, et in naturali voluntas (quæ quojusmodi sint, aperietur infra), quod utraque declinatione alia fiunt similia, alia dissimilia : de eo Græci Latinique libros fecerunt multos; partim quom alii putarent in loquendo ea verba sequi oportere, quæ a similibus similiter essent declinata, quas appellarunt ἀναλογίας : alii cum id neglegendum putarent ac potius sequendam dissimilitudinem, quæ in consuetudine est, quam vocant ἀνωμαλίαν : cum, ut ego arbitror, utrumque sit nobis sequendum; quod in declinatione voluntaria sit anomalia, in naturali magis analogia. — 24. De quibus utriusque generis declinationibus libros faciam bis ternos : prioris tris de earum declinationum disciplina; posterioris, ex ejus disciplinæ propaginibus. De prioribus primus erit hic : quæ contra similitudinem declinationum dicantur; secundus, quæ contra dissimilitudinem; tertius de similitudinum forma. De quibus quæ expediero, singulis tribus; tum de alteris totidem scribere ac dividere incipiamus.

25. Incipiam, quod hujusce libri est, dicere contra eos qui similitudinem secuntur : quæ est, ut in ætate puer ad senem, puella ad anum, in verbis, ut est scribo scribam, dico dicam. Prius contra universam analogiam; dein tum de singulis partibus a natura sermonis incipiam.

26. Omnis oratio cum debeat dirigi ad utilitatem, ad quam tum denique pervenit, si est aperta et brevis (quæ petimus, quod obscurus et longus orator est odio); et cum efficiat aperta, ut intellegatur; brevis, ut et cito intellegatur; et apertam consuetudo, brevem temperantia loquentis; et utrunque fieri possit sine analogia : nihil ea opus est. Neque enim, utrum Herculi an Herculis clavam dici oporteat, si doceat analogia, quom utrumque sit in consuetudine, non neglegendum, quod æque sunt et brevia et aperta. — 27. Præterea quojus utilitatis causa quæque res sit inventa, si ex ea quis id sit consecutus, amplius ea

certain que, après avoir atteint le but d'utilité qui a fait établir une chose quelconque, il est tout à fait oiseux de se préoccuper d'un autre soin. Or si, en se conformant seulement à l'usage, on atteint le but de tout langage, qui est la signification et la clarté, on doit pareillement conclure que l'analogie est superflue.

28. Dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, l'utilité est également la seule règle de notre conduite. Ainsi, dans les vêtements des hommes et des femmes, quoique la toge ne ressemble en rien à la tunique, ni l'étole au pallium, on n'a pas laissé d'accepter cette discordance. — 29. Pareillement dans les édifices, quoique l'atrium ne ressemble pas au péristyle, ni une chambre à coucher à une écurie, nous acceptons ces dissemblances à cause de l'utilité. C'est pourquoi les salles à manger d'hiver et d'été ont des portes et des fenêtres de forme différente. — 30. Si donc dans les vêtements, dans les édifices, dans les meubles, dans les aliments, en un mot dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, règne la dissimitude, pourquoi la condamnerions-nous dans le langage, dont la base fondamentale est l'utilité?

31. On objectera peut-être qu'on doit se proposer dans le langage le double but de la nature, c'est-à-dire l'utilité et la beauté; que, dans nos vêtements, nous recherchons, non-seulement un préservatif contre le froid, mais encore l'élégance; que nous aimons à trouver dans une maison, non-seulement un abri et un asile, où la nécessité nous contraint à nous réfugier, mais encore un séjour agréable, où le plaisir nous retienne; que nous buvons avec plus de plaisir dans une coupe sculptée par la main habile d'un artiste, que dans une sébille grossière, parce que ce qui suffit aux besoins du corps ne suffit pas à ceux de l'esprit. Loin de favoriser les partisans de la similitude, cette objection, fondée sur l'alliance naturelle de l'utilité et du plaisir, justifie mon opinion; car c'est de la variété que naît le plus souvent le plaisir. — 32. C'est pour cela qu'on revêt d'un vernis différent des chambres de forme pareille, et que les lits n'ont point tous la même grandeur ni la même forme. Si la similitude était une condition nécessaire d'un bel ameublement, tous les lits auraient la même forme; ils seraient tous ornés de colonnes, ou sans colonnes; les lits de table seraient de la même hauteur que les lits destinés au coucher; et la vue d'un ameublement où brille l'ivoire, et que l'art a embelli d'ornements divers, ne réjouirait pas plus nos yeux que celle de ces lits grossiers qui ont presque tous la même forme et sont faits de la même matière. C'est pourquoi, ou il faut nier que la diversité soit agréable, ou, puisqu'on ne saurait nier cette vérité, convenir que, en se complaisant dans la variété du langage, l'usage n'est point contraire à la nature.

33. Si nous sommes forcés d'observer l'analogie, nous avons à suivre ou celle qui est adoptée par l'usage, ou celle qui ne l'est pas. Dans le premier cas, nous n'avons pas besoin de préceptes, parce que, si nous suivons l'usage, l'analogie usuelle nous suivra d'elle-même; dans le second cas, nous sommes dans la nécessité de recourir à l'art. Supposez deux mots, comme *Juppitri* et *Maspitrem* : en dépit de votre répugnance, vous ne pouvez que suivre l'usage; car celui qui, dans ces deux mots, voudrait sub-

scrutari quom sit nimium otiosi, et cum utilitatis causa verba ideo sint imposita rebus, ut ea significent, si id consequimur una consuetudine, nihil prodest analogia.

28. Accedit, quod, quæcunque usus causa ad vitam sint assumpta, in his necesse utilitatem quærere, non similitudinem; itaque in vestitu quom dissimillima sit virilis toga tunicæ, muliebris stola pallio; tamen inæquabilitatem hanc sequimur nihilo minus. — 29. In ædificiis, quom non videamus habere atrium ad περίστυλον similitudinem, et cubiculum ad equile : tamen propter utilitatem in his dissimilitudines potius quam similitudines sequimur; itaque et hiberna triclinia et æstiva non item valvata ac fenestrata facimus. — 30. Quare quom ut in vestitu, ædificiis, sic in supellectile, cibo, ceterisque omnibus quæ usu ad vitam sunt assumpta, dominetur inæquabilitas : in sermone quoque, qui est usus causa constitutus, ea non repudianda.

31. Quod si quis duplicem putat esse summam, ad quas metas naturæ sit perveniendum in usu, utilitatis et elegantiæ; quod non solum vestiti esse volumus ut vitemus frigus, sed etiam ut videamur vestiti esse honeste; non domum habere ut simus in tecto et tuto solum, quo necessitas contruserit, sed etiam ubi voluptas retinere possit; non solum vasa ad victum habilia, sed etiam figura bella atque ab artifice (quod aliud homini, aliud humanitati satis est; quodvis sitienti poculum homini idoneum, humanitati, nisi bellum, parum); sed cum discessum est ab utilitate ad voluptatem : tamen in eo ex dissimilitudine plus voluptatis, quam ex similitudine, sæpe capitur. — 32. Quo nomine et gemina conclavia dissimiliter poliunt, et lectos non omneis paris magnitudine ac figura faciunt. Quod si esset analogia petenda supellectili, omnes lectos haberemus domi ad unam formam, et aut cum fulcro, aut sine eo, nec, cum ad tricliniarem gradum, item ad cubicularem : neque potius delectaremur supellectile, distincta quæ esset ex ebore, aliisque rebus disparibus figuris, quam grabatis, qui ἀνὰ λόγον ad similem formam plerumque eadem materia fiunt. Quare aut negandum, nobis disparia esse jucunda; aut quoniam necesse est confiteri, dicendum, verborum dissimilitudinem quæ sit in consuetudine, non esse vitandam.

33. Quod si analogia sequenda est nobis : aut ea nobis observanda est quæ est in consuetudine, aut quæ non est. Si ea quæ est sequenda est : præceptis nihil opus est, quod, quom consuetudinem sequamur, ea nos sequetur; si, quæ non est in consuetudine, quæremus : ut quisque duo verba in quattuor formis finxerit similiter, quamvis hæc nolemus, tamen erunt sequenda, ut Juppitri, Mars-

stituer l'analogie à l'usage, et dire *Juppitri*, *Marspitrem*, passerait à bon droit pour insensé. Il faut donc rejeter l'analogie qui n'est pas sanctionnée par l'usage.

34. S'il est vrai que des mots semblables doivent nécessairement avoir des dérivés semblables, il s'ensuit que des mots dissemblables doivent produire des dérivés dissemblables : ce qui pourtant n'a pas lieu; car des mots semblables produisent des dérivés tantôt semblables, tantôt dissemblables, et réciproquement. Ainsi *bonus* et *malus* ont produit *bonum* et *malum;* mais *lupus* (loup) et *lepus* (lièvre) ont produit *lupo* et *lepori*. Ainsi *Priamus* et *Paris* ont pour datifs *Priamo, Pari*; et *Jupiter* et *ovis* (brebis), *Jovi* et *ovi*.

35. Bien plus, non-seulement des mots semblables ont des dérivés dissemblables, mais les mêmes mots ont aussi des dérivés dissemblables; et non-seulement des mots dissemblables ont des dérivés semblables, mais des mots dissemblables ont aussi les mêmes dérivés. Ainsi, quoique le nom d'Albe soit commun à deux villes, les habitants de l'une s'appellent *Albani*, et les habitants de l'autre, *Albenses*. Le nom d'Athènes est commun à trois villes, et cependant les habitants de ces trois villes s'appellent *Athenæi*, *Athenæis*, et *Athenæopolitæ*. — 36. On voit donc que des mots dissemblables ont très-souvent les mêmes dérivés, comme *luam*, par exemple, accusatif de *lua* (expiation des Saturnales) et futur du verbe *luo* (laver, expier). La plupart des noms d'hommes et de femmes sont dissemblables au nominatif pluriel, comme *Terentiei*, *Terentiæ*; et semblables au datif du même nombre pour les deux genres, comme *Terentieis*, *Terentieis*. *Plautus* et *Plautius*, dissemblables au nominatif, sont semblables au génitif, *Luci Plauti* et *Marci Plauti*.

37. Enfin, si l'on cherche la raison de l'analogie dans le nombre des mots semblables, elle doit être considérée moins comme une règle que comme une exception, parce que le nombre des mots dissemblables est beaucoup plus grand que celui des mots semblables. — 38. En effet, si l'analogie est une loi du langage, elle affecte ou le langage entier ou seulement une partie; et si elle n'affecte pas le langage entier, il importe peu qu'elle en affecte une partie, de même que la blancheur des dents d'un Éthiopien ne suffit pas pour le faire ranger dans la classe des hommes blancs. Donc l'analogie n'est point une loi du langage.

39. Suivant les partisans de l'analogie, il est facile d'observer la similitude dans la dérivation; et cette similitude résulte de celle des genres, des formes et des cas. Or, ceux qui définissent ainsi l'analogie ignorent deux choses : en quoi consiste véritablement la similitude, et à quoi elle se reconnaît. Donc, puisqu'ils ne peuvent nous indiquer la voie qu'il faut suivre, nous ne devons tenir aucun compte de ce qu'ils disent. — 40. Je leur demanderai, en effet, si la vertu d'un mot consiste dans le son des syllabes qui frappe l'oreille, ou dans la signification que perçoit l'intelligence, ou dans ces deux parties du mot. Si le son doit être semblable au son, il importe peu que ce qu'il signifie soit masculin ou féminin, que ce soit un nom ou un vocable, quoique, suivant mes adversaires, ces deux sortes de mots soient différentes. — 41. Si c'est, au contraire, dans la signification que doit exister la similitude, *Diona* et *Theona*, qui, à leurs yeux, sont presque identiques, deviennent pourtant dissemblables, si, entre autres exemples, l'un de ces noms désigne un

pitrem, quas si quis servet analogias, pro insano sit reprehendendus. Non ergo ea est sequenda.

34. Quod si oportet ita esse, ut a similibus similiter omnia declinentur verba, sequitur, ut ab dissimilibus dissimilia debeant fingi, quod non fit : nam et a similibus alia fiunt similia, alia dissimilia; et ab dissimilibus partim similia, partim dissimilia. Ab similibus similia, ut a *bono* et *malo, bonum, malum*. A similibus dissimilia, ut ab *lupus, lepus; lupo, lepori*. Contra ab dissimilibus dissimilia, ut *Priamus, Paris : Priamo, Pari*. Ab dissimilibus similia, ut *Juppiter, ovis*, et *Jovi, ovi*. — 35. Eo etiam magis ἀναλογικῶς non solum a similibus dissimilia finguntur, sed etiam ab isdem vocabulis dissimilia; neque a dissimilibus similia, sed etiam eadem ab dissimilibus vocabulis fingi apparet; quod cum duæ sint Albæ, ab una dicuntur *Albani*, ab altera *Albenses*; quom trinæ fuerint Athenæ, ab una dicti *Athenæi*, ab altera *Athenæis*, a tertia *Athenæopolitæ*. — 36. Sic ex diversis verbis multa facta in declinando inveniuntur eadem : ut quom dico ab Saturni Lua *Luam*, et ab luo, *luam*. Omnia fere nostra nomina virilia et muliebria multitudinis, quom recto casu fiunt, dissimilia, cum dandi, eadem : dissimilia, ut mares *Terentiei*, feminæ *Terentiæ*; eadem in dandi, viris *Terentieis*, et mulieribus *Terentieis*. Dissimile *Plautus* et *Plautius*, et commune Luci *Plauti* et Marci *Plauti*.

37. Denique si est analogia, quod in multis verbis est similitudo verborum : sequitur, quod in pluribus est dissimilitudo, ut non sit in sermone sequenda analogia. — 38. Postremo, si est in oratione, aut in omnibus ejus partibus est aut in aliqua; et in omnibus non est, in aliqua esse parum est, ut album esse Æthiopam non satis est quod habeat candidos dentes : non est ergo analogia.

39. Quom ab similibus verbis quæ declinantur, similia fore polliceantur qui analogias esse dicunt, et cum simile tum denique dicant esse verbo verbum, ex eodem si genere, eadem figura, transitum de cassu in cassum similiter, ostendi possit : qui hæc dicunt, utrumque ignorant, et in quo loco similitudo debeat esse, et quemadmodum spectari soleat, simile sit necne. Quæ cum ignorant, sequitur ut quom analogiam dicere non possint, sequi non debeamus. — 40. Quæro enim, verbum utrum dicant vocem quæ ex syllabis conficta, eam quam audimus; an quod ea significat, quam intellegimus; an utrumque. Si vox voci esse debet similis, nihil refert, quod significat mas an femina sit : et utrum nomen an vocabulum sit, quod illi interesse dicunt. — 41. Sin illud quod significa-

enfant, et l'autre un vieillard; celui-ci un homme blanc, celui-là un Éthiopien. Si la similitude doit affecter et la forme et la signification du mot, on aura de la peine à trouver un exemple de cette double analogie. Ainsi *Perpenna* et *Alphena* ne la renferment pas; car *Perpenna* est un nom d'homme, et *Alphena* un nom de femme. Donc, puisqu'ils ne peuvent montrer en quoi consiste la similitude, en affirmant que les analogies existent, ils mentent évidemment. — 42. Ils ignorent également, comme je l'ai déjà dit, à quoi se reconnaît la similitude, et ils sont convaincus de leur ignorance par eux-mêmes; car ils enseignent que la similitude ou la dissimilitude des cas directs s'observe en passant du nominatif au vocatif. Ce raisonnement est de la force de celui d'un homme qui, en voyant deux jumeaux, dirait qu'il ne peut juger s'ils se ressemblent ou non, tant qu'il n'a pas vu ceux dont ils sont nés. — 43. Or, pour juger si deux choses que l'on compare sont plus ou moins semblables, il n'est pas nécessaire de chercher ailleurs un point de comparaison. Donc, puisqu'ils ignorent à quoi la similitude se reconnaît, ils sont incompétents sur cette matière. J'aurais traité ce point avec plus de clarté, si, ayant à y revenir ultérieurement, je n'eusse voulu avant tout être bref. Il me suffit donc d'avoir touché ce qui regarde la nature générale des mots.

44. Je passe aux différentes parties de l'oraison; et comme les grammairiens en distinguent un plus ou moins grand nombre, j'adopterai la division la plus usuelle. L'oraison se divise naturellement en quatre sortes de mots : ceux qui ont des cas, ceux qui ont des temps, ceux qui n'ont ni cas ni temps, et enfin ceux qui ont à la fois des cas et des temps. On appelle ces différents mots *appellatifs*, comme *Nestor*, *homo* (homme); *indicatifs*, comme *scribo* (j'écris), *lego* (je lis); *adminiculatifs*, comme *docte* (savamment), *commode* (convenablement); *conjonctifs*, comme *et*, *que*.

45. Les mots appellatifs sont de quatre espèces: *provocables*, comme *qui*, *quæ*; *vocables*, comme *scutum* (bouclier), *gladius* (glaive); *noms*, comme *Romulus*, *Remus*; *pronoms*, comme *hic*, *hæc* (celui-ci, celle-ci). Les vocables et les noms sont aussi appelés *nominats*, et les deux autres espèces, *articles*. Les premiers sont *indéfinis*; les seconds, *quasi-indéfinis*; les troisièmes, *quasi-définis*; et les derniers, *définis*. — 46. Chacune de ces espèces de mots se subdivise encore en trois parties relatives au genre, au nombre et au cas. Le genre est masculin, féminin ou neutre, comme *doctus*, *docta*, *doctum*; le nombre est au singulier ou pluriel, comme *hic*, *hi*; *hæc*, *hæ*; le cas est, ou direct, comme *Marcus*; ou oblique, comme *Marco*; ou commun, comme *Jovis*.

47. Considérez maintenant chaque partie de l'oraison isolément, et vous verrez que partout les traces de l'analogie sont interrompues. Ainsi elle nous présente comme principe la triple forme du genre : *humanus*, *humana*, *humanum*; puis, nous rencontrons des mots qui ne comportent que les deux premières formes, comme *cervus*, *cerva*; et enfin des mots qui n'en comportent qu'une, comme *aper*, etc. L'analogie ne se

tur, debet esse simile, *Diona* et *Theona* quos dicunt esse pæne ipsi geminos, inveniuntur esse dissimiles, si alter erit puer, alter senex, aut unus albus, alter Æthiops; item aliqua re alia dissimile. Sin ex utraque parte debet verbum esse simile, non cito invenietur quin in altera utra re claudicet; nec *Perpenna* et *Alphena* erit simile : quod alterum nomen virum, alterum mulierem significat. Quare quoniam, ubi similitudo esse debeat, nequeunt ostendere, impudentes sunt qui dicunt esse analogias. — 42. Alterum illud quod dixi, quemadmodum simile spectari oporteret, ignorare apparet ex eorum præcepto, quod dicunt, quom transierit e nominandi casibus in eos quos appellant vocandi, tum denique posse dici rectos esse similis aut dissimilis; esset enim, ut si quis Menæchmos geminos quom videat, dicat non posse judicare similesne sint, nisi qui ex his sint nati, considerarit, num discrepent inter se. — 43. Nihil inquam, quo magis minusve sit simile, quod conferas cum altero, ad judicandum extrinsecus oportet sumi. Quare cum ignorent, quemadmodum similitudo debeat sumi, de analogia dicere non possunt. Hæc apertius dixissem nisi brevius eo nunc mallem, quod infra sunt planius usurpanda. Quare quod ad universam naturam verborum attinet, hæc attigisse modo satis est.

44. Quod ad partis singulas orationis, deinceps dicam; quojus quoniam sunt divisiones plures, nunc ponam potissimum jam qua dividitur. Oratio secanda ut natura in quattuor partis : in eam, quæ habet casus; et quæ habet tempora; et quæ habet neutrum; et in qua est utrumque. Has vocant quidam appellandi, dicendi, adminiculandi, jungendi. Appellandi dicitur, ut *homo* et *Nestor* : dicendi, ut *scribo* et *lego* : jungendi, ut *et* et *que* : adminiculandi, ut *docte* et *commode*.

45. Appellandi partes sunt quattuor, e quis dicta a quibusdam provocabula, quæ sunt ut *quis*, *quæ* : vocabula, ut *scutum*, *gladium* : nomina, ut *Romulus*, *Remus* : pronomina, ut *hic*, *hæc*. Duo media dicuntur nominatus : prima et extrema articuli. Primum genus est infinitum, secundum ut infinitum, tertium ut effinitum, quartum finitum. — 46. Hæc singulatim triplicia esse debent quoad sexum, multitudinem, casum. Sexum, utrum virile an muliebre an neutrum sit, ut *doctus*, *docta*, *doctum*. Multitudinem, unum an plura significet, ut *hic*, *hi*, *hæc*, *hæ*. Casum, utrum recto sit, ut *Marcus*; an obliquo, ut *Marco*; an commune, ut *Jovis*.

47. His discretis partibus singulas perspice, quo facilius nusquam esse analogias quas sequi debeamus, videas. Nempe esse oportebat vocis formas ternas, ut in hoc, *humanus*, *humana*, *humanum*; sed habent quædam binas, ut *cervos*, *cerva*; quædam singulas, ut *aper*, et sic multa. Non ergo est in hujuscemodi generibus ana-

retrouve donc pas ici. — 48. Dans le nombre, *pater* et *patres*, par exemple, nous offrent la duplicité comme une règle générale; mais *cicer* (pois), *siser* (chervis), et beaucoup d'autres, n'ont point de pluriel; *salinæ* (salines), *balneæ* (bains), etc., n'ont point de singulier. Réciproquement, *balneum*, usité au singulier, ne l'est point au pluriel. Ce mot, qui est de la même classe que *prædium*, devrait faire, au pluriel, *balnea*, comme *prædium* fait *prædia*; et cependant cela n'a pas lieu. Donc, l'analogie manque encore ici. — 49. Il y a des mots qui ont à la fois des cas directs et obliques, comme *Juno*, *Junonis*; il y en a d'autres qui n'ont que le cas direct, comme *Jupiter*, *Maspiter*, et d'autres qui n'ont que les cas obliques, comme *Jovis*, *Jovem*. L'analogie ne se retrouve pas non plus dans ces mots.

50. Recherchons-la encore dans les quatre espèces de mots que j'ai définies plus haut. D'abord, si l'analogie existait dans les articles indéfinis, de même que l'on dit *quis*, *quem*, *quojus*, on devrait dire *qua*, *quam*, *quajus*; et de même que l'on dit *quis*, *qui*, on devrait dire *qua*, *quæ*. Il y a en effet un rapport naturel entre *deæ bonæ*, *quæ sunt*, et *dea bona qua est*, comme entre *quem*, *quis* et *quos*, *ques*; de sorte qu'on devrait dire *ques homines*, au lieu de *qui homines*, que l'usage a consacré. — 51. De même que l'on dit *is*, *ei*, au masculin, on devrait dire *ea*, *eæ*, au féminin, au lieu de *ea*, *ei*; de même encore, au lieu de *iis* pour les deux genres, on devrait dire *iis* pour le masculin, et *eis* pour le féminin; enfin, puisqu'on dit *is*, *ea*, au nominatif, l'analogie voudrait que le génitif féminin fût *eajus*; et cependant on dit *ejus* non-seulement pour le masculin et le féminin, mais encore pour le neutre : *ejus viri*, *ejus mulieris*, *ejus pabuli*, quoique le nominatif ait trois formes distinctes : *is*, *ea*, *id*. Je n'ai fait qu'effleurer cette partie, qui est très-épineuse, persuadé que les copistes la reproduiraient avec peu d'exactitude.

52. Je passe aux mots qui tiennent le plus de la nature indéfinie des articles, et qu'on appelle vocables, comme *homo*, *equus*. Ces mots sont susceptibles de quatre sortes de déclinaisons : *nominative*, comme *equile* (écurie), de *equus* (cheval); *casuelle*, comme *equus*, *equum*; *augmentative*, comme *album* (blanc), *albius* (plus blanc); *diminutive*, comme *cistula* (petit panier), de *cista*. — 53. La première espèce comprend les vocables, dont le nominatif dérive d'une des quatre parties de l'oraison, comme *balneator* (baigneur), de *balneæ* (bains). Cette déclinaison a ordinairement trois sources : ou un vocable, comme *venator* (chasseur), d'où *venabulum* (épieu); ou un nom, comme *Tibur*, d'où *Tiburs* (habitant de Tibur); ou un verbe, comme *currere* (courir), d'où *cursor* (coureur). L'analogie, comme vous allez le voir, n'a été observée dans aucun de ces mots. — 54. D'abord, bien que de *ovis* (brebis) et de *sus* (porc) on ait fait *ovile* (bergerie) et *suile* (toit à porcs), on ne dit pas *bovile* par dérivation de *bos*, *bovis* (bœuf). Bien que *avis* (oiseau) et *ovis* se ressemblent, on n'a point formé *oviarium* de *ovis*, comme *aviarium* (volière) de *avis*, ni réciproquement *avile* de *avis*, comme *ovile* de *ovis*. De même, *cubatio* (action de se coucher) a produit *cubiculum* (chambre à coucher); et *sediculum*, dérivation naturelle de *sessio* (action de s'asseoir), n'existe pas. — 55. Si l'analogie s'étendait à toutes les déclinaisons, il s'ensuivrait que, de même que les boutiques où l'on vend du vin, de la craie, ou des parfums, s'appellent *vi-*

logia. — 48. Et in multitudine ut unum significat *pater*, plures *patres* : sic omnia debuerint esse bina. Sed et singularia solum sunt multa, ut *cicer*, *siser*; nemo enim dicit cicera, sisera; et multitudinis sunt, ut *salinæ*, *balneæ*; non enim ab his singulari specie dicitur salina et balnea. Neque ab eo quod dicunt *balneum*, habet multitudinis consuetudo; nam, quod est ut prædium, balneum, debuerint esse plura, ut prædia, balnea, quod non est : non est ergo in his quoque analogia. — 49. Alia casus habent et rectos et obliquos, alia rectos solum, alia modo obliquos. Habent utrosque, ut *Juno*, *Juonis* : rectos modo, ut *Juppiter*, *Maspiter* : obliquos solum, ut *Jovis*, *Jovem*; non ergo in his est analogia.

50. Nunc videamus illa quadripartita. Primum si esset analogia in infeineiteis articulis : ut est *quis*, *quem*, *quojus*, sic diceretur qua, quam, quajus; et ut est a *quis qui*, sic diceretur qua, quæ : nam est proportione simile, ut deæ bonæ, quæ sunt, sic dea bona qua est; et ut est *quem*, *quis* : sic quos, ques. Quare quod nunc dicitur, qui homines, dici oportuit ques. — 51. Præterea ut est ab *is ei* : sic ab ea eæ diceretur, quod nunc dicitur *ei*; pronuntiaretur ut in iis viris, sic eis mulieribus; et ut est in rectis casibus *is*, *ea*, in obliquis esset ejus, eajus. Nunc non modo in virili sicut in muliebri dicitur *ejus*, sed etiam in neutris articulis, ut *ejus* viri, *ejus* mulieris, *ejus* pabuli : cum discriminentur in rectis casibus *is*, *ea*, *id*. De hoc genere parcius attigi, quod librarios hæc spinosiora indiligentius elaturos putavi.

52. De nominatibus quæ accedunt proxime ad infinitam naturam articulorum atque appellantur vocabula ut *homo*, *equos*; eorum declinationum genera sunt quattuor : unum nominandi, ut ab equo *equile* : alterum casuale, ut ab equo *equom* : tertium augendi, ut ab albo, *albius* : quartum minuendi, ut a cista *cistula*. — 53. Primum genus, ut dixi, id est, cum aliqua parte orationis declinata sunt recto casu vocabula, ut a balneis *balneator*. Hoc fere triplices habet radices : quod et a vocabulo oritur, ut a venatore *venabulum* : et a nomine, ut a Tibure *Tiburs* : et a verbo, ut a currendo *cursor*. In nullo horum analogiam servari videbis. — 54. Primum cum dicatur ut ab ove et sue *ovile* et *suile*, sic a bove bovile non dicitur; et cum simile sit avis et ovis, neque dicitur ut ab ave *aviarium*, ab ove oviarium, neque ut ab ove *ovile*, ab ave avile; et cum debuerit esse, ut a cubatione *cubiculum*, sic a sessione sediculum, non est. — 55. Quoniam taberna ubi venit vinum, a vino *vinaria*, a creta *cretaria*, ab

naria, de *vinum; cretaria*, de *creta*; et *unguentaria*, de *unguentum*, celles où l'on vend de la viande, des peaux, ou des chaussures, devraient s'appeler *carnaria*, de *caro, carnis; pelliaria*, de *pellis; calcearia*, de *calcei*, et non *laniena*, *pellesuina* et *sutrina*. De même encore que *unus* (un) a produit *uni; tres* (trois), *trini; quatuor* (quatre), *quadrini*, il serait plus conforme à l'analogie de dire *duini*, dérivé de *duo* (deux), au lieu de *bini*. Enfin, *duigæ* serait plus régulier que *bigæ* (attelage de deux chevaux), et plus analogue à *quadrigæ* et *trigæ*. Je pourrais multiplier les exemples de ce genre, mais ceux que j'ai cités suffisent pour ma démonstration. — 56. Si les vocables qui dérivent des noms étaient également assujettis à la similitude, on devrait dire *Romenses* et *Albenses* pour désigner les habitants de Rome et d'Albe, comme on dit *Parmenses* pour désigner ceux de *Parme*, puisque les noms de ces trois villes, *Parma*, *Alba*, *Roma*, sont de la même nature; ou, de même qu'on dit *Romani* et *Nolani* (habitants de Nole), on devrait dire *Parmani* pour désigner ceux de Parme, puisque les noms de ces trois villes, *Roma*, *Nola*, *Parma*, sont pareillement de même nature. Pourquoi ne dirait-on pas non plus *Ilienus* par dérivation d'*Ilium*, aussi bien que *Pergamenus*, dérivé de *Pergamum; Pergamus* et *Pergama* pour le masculin et le féminin, aussi bien que *Ilius* et *Ilia?* Enfin, pourquoi ne dirait-on pas *Libyatici* par dérivation de *Libya*, avec autant de raison que *Asiatici*, dérivé de *Asia?*

57. Quant aux vocables dérivés des verbes, comme *scriptor* (écrivain), de *scribere* (écrire); *lector* (lecteur), de *legere* (lire), même anomalie dans leur déclinaison. Ainsi *amare* (aimer) a donné naissance à *amator; salutare* (saluer), à *salutator; cantare* (chanter), à *cantator*; on dit encore *lassus sum* METENDO, FERENDO (je suis las de moissonner, de porter); et cependant l'analogie ne se retrouve pas dans les vocables dérivés de *metendo* et *ferendo;* car on ne dit pas *fertor*, de même qu'on dit *messor* (moissonneur). Je pourrais citer une infinité de mots de cette espèce, où l'usage prévaut contre l'analogie.

58. Il existe en outre des vocables dérivés également des verbes, mais différents des vocables dont je viens de donner des exemples, en ce qu'ils ont à la fois des cas et des temps : ce qui leur a fait donner le nom de *participes*. La plupart de ces vocables ont les deux natures du verbe, comme *amo* (j'aime) et *amor* (je suis aimé), *seco* (je coupe) et *secor* (je suis coupé). Or, le verbe actif *amo* et tous les autres verbes de cette nature ont un participe présent et un participe futur, comme *amans* (aimant) et *amaturus* (devant aimer); mais ils n'ont point de participe qui désigne le passé, *ayant aimé*, par exemple : ce participe n'existe pas dans la langue latine. L'analogie manque donc ici comme ailleurs. Les verbes passifs *amor* (je suis aimé), *legor* (je suis lu), et tous les autres verbes de cette nature, ont un participe passé, comme *amatus* (ayant été aimé), et n'ont ni participe présent ni participe futur. — 59. L'analogie ne se retrouve pas davantage dans les verbes qui, comme *loquor* (je parle), *venor* (je chasse), ont, dans certains modes, la signification active avec la forme passive, et dans d'autres, comme le participe présent et le participe futur, une forme et une signification analogues. Ainsi on dit *loquens* et *venans*, *locuturus* et *venaturus* : ce qui implique contradiction par rapport à *loquor* et *venor*. L'analogie est d'autant moins observée dans les verbes que j'ai cités, que, parmi ceux qui

unguento *unguentaria* dicitur : ἀναλογικῶς si essent vocabula, ubi caro venit carnaria, ubi pelles pelliaria, ubi calcei calcearia diceretur; non *laniena* ac *pellesuina* et *sutrina*. Et sicut est ab uno *uni*, a tribus *trini*, a quattuor *quadrini*, sic a duobus duini, non *bini* diceretur; nec non ut *quadrigæ, trigæ*, sic potius duigæ quam *bigæ*. Permulta sunt hujusce generis, quæ quoniam admonitus perspicere potest, omitto. — 56. Vocabula quæ ab nominibus oriuntur, si ab similibus nominibus similia esse debent, dicemus, quoniam gemina sunt Parma, Alba, Roma, ut *Parmenses*, Albenses, Romenses; aut quoniam est similis Roma, Nola, Parma, dicemus ut *Romani*, Nolani, sic Parmani : et ut a Pergamo, ab Ilio similiter, Pergamenus, Ilienus; aut ut Ilius et Ilia mas et femina, sic Pergamus et Pergama vir et mulier. Et quoniam similia nomina sunt Asia, Libya, dicemus Asiaticos et Libyaticos homines.

57. Quæ vocabula dicuntur a verbis, ut a scribendo *scriptor*, a legendo *lector*, hæc quoque non servare similitudinem licet videre ex his : cum similiter dicatur ut ab amando *amator*, et ab salutando *salutator*, et ab cantando *cantator;* et cum dicatur lassus sum metendo, ferendo : ex his vocabula non reddunt proportionem, quo non fit, ut *messor*, et fertor. Multa sunt item in hac specie, in quibus potius consuetudinem sequimur quam rationem verborum.

58. Præterea quom sint ab eadem origine verborum vocabula dissimilia superiorum, quod simul habent casus et tempora, quo vocantur participia; et multa sint contraria, ut amor amo, seco secor : ab amo et ejusmodi omnibus verbis oriuntur præsens et futurum, ut *amans* et *amaturus;* ab eis verbis tertium quod debet fingi præteriti, in lingua Latina reperiri non potest : non ergo est analogia. Sic ab amor, legor et ejusmodi verbis vocabulum ejus generis præteriti temporis fit, ut *amatus* eram, sum, ero; neque præsentis et futuri ab his fit. — 59. Non est ergo analogia; præsertim cum tantus numerus vocabulorum in eo genere interierit, quod dicimus in his verbis, quæ contraria non habent, *loquor* et *venor :* tamen dicimus *loquens* et *venans*, *locuturus* et *venaturus*, quod secundum analogias non est : quoniam dicimus loquor et venor. Unde illa superiora minus servantur, quod ex his, quæ contraria verba non habent, alia efficiunt terna, ut ea quæ dixi, alia bina, ut ea quæ dicam, *currens*, *ambu-*

n'ont point la double nature de l'actif et du passif, les uns ont trois formes, comme ceux dont j'ai parlé, et les autres n'en ont que deux, comme *currens, ambulans; cursurus, ambulaturus;* quant au participe passé, il n'existe pas dans ces verbes. — 60. On chercherait aussi en vain l'analogie dans les verbes fréquentatifs; car si, par exemple, on dit *cantitans,* par dérivation de *cantare*, on ne dit pas *amitans,* dérivation non moins naturelle de *amare*. Cette anomalie affecte non-seulement le singulier, mais encore le pluriel. Ainsi on dit *cantitantes,* et l'on ne dit pas *seditantes.*

61. Comme il existe une espèce de vocables qu'on appelle *composés*, et que, selon mes adversaires, on ne doit pas les comparer avec les mots simples, dont je me suis seulement occupé jusqu'à présent, je discuterai cette espèce de mots isolément. *Tibicines* (joueurs de flûte), par exemple, est composé de *tibia* (flûte) et de *canere* (chanter, jouer de) : pourquoi de *cithara* (luth), de *psalterium* (instrument à cordes), ou de *pandura* (id.), ne formerait-on pas *citharicen,* etc., si l'analogie est une loi invariable? Pourquoi, à l'imitation de *ædituus* (gardien d'un temple), composé de *ædes* (temple) et de *tueri* (garder), ne dirait-on pas *atritumus*, par dérivation de *atrium* et de *tueri,* plutôt que *atriensis* (portier), que l'usage a préféré? On dit bien *auceps* (oiseleur), de *avis* (oiseau) et de *capere* (prendre) : pourquoi ne dirait-on pas *pisceps,* de *piscis* (poisson) et de *capere?* — 62. Les fourneaux où l'on purifie le cuivre, *ubi lavetur æs,* s'appellent *æraria*, et cependant l'analogie exigerait *ærelavinæ.* On dit *argentifodinæ* (mine d'argent), et l'on ne dit pas *ferrifodinæ* pour désigner une mine de fer. *Lapidicida* (tailleur de pierres) est usité, et *lignicida*, dérivation naturelle de *lignum* (bois) et de *cædere* (couper), ne l'est pas. On dit *aurifex* (orfèvre), et l'on ne dit pas *argentifex.* De même que *doctus* (savant) a pour corrélatif *indoctus* (ignorant), *salsus* (piquant, spirituel) devrait avoir pour corrélatif *insalsus;* et cependant on dit *insulsus* (fade, sot). Il est facile de tirer des conséquences de ces anomalies.

63. Il me reste à parler des cas, sur lesquels les partisans d'Aristarque insistent avec le plus d'opiniâtreté. Et d'abord, comme ils doivent le savoir, la loi de l'analogie veut que tous les noms et tous les articles aient le même nombre de cas. Or, les uns, comme les noms des lettres de l'alphabet, n'ont qu'un seul cas; les autres en ont trois, comme *prædium, prædii, prædio;* ceux-ci en ont quatre, comme *mel, mellis, melli, melle;* ceux-là en ont cinq, comme *quintus, quinti, quinto, quintum, quinte;* enfin d'autres en ont six, comme *unus, unius, uni, unum, une, uno.* Où est l'analogie?

64. Je demanderai aussi avec Cratès pourquoi, à l'exemple des Grecs, qui donnent des cas aux noms des lettres, nous ne disons pas *alpha, alphati, alphatos.* Si l'on me répond, comme à Cratès, que les noms de nos lettres ne sont pas latins, mais tout à fait étrangers, je demanderai à mon tour pourquoi les Grecs déclinent les noms qu'ils ont empruntés aux Latins, aux Perses et aux autres peuples étrangers. — 65. Car s'ils suivaient l'analogie, ils devraient ne donner qu'un seul cas aux mots phéniciens et égyptiens, et en donner plusieurs aux mots gaulois et autres. Car on dit, par déclinaison d'*alauda,* alaudas; et ainsi d'autres mots. Si, d'un autre côté, mes adversaires m'objectent, ainsi qu'ils l'ont écrit, que les noms des lettres grecques ne doivent avoir qu'un seul cas, parce

lans, cursurus, ambulaturus; tertia enim præteriti non sunt ut *cursus* sum, *ambulatus* sum. — 60. Ne in his quidem, quæ sæpius quid fieri ostendunt, servatur analogia : nam ut est a cantando *cantitans,* ab amando amitans non est, et sic multa. Ut in his singularibus, sic in multitudinis; sicut enim *cantitantes,* seditantes non dicuntur.

61. Quoniam est vocabulorum genus quod appellant compositicium, et negant conferri id oportere cum simplicibus de quibus adhuc dixi, de compositis separatim dicam. Cum ab tibiis et canendo *tibicines* dicantur, quærunt, si analogias sequi oporteat, cur non a cithara et psalterio et pandura, dicamus citharicen et sic alia. Si ab æde et tuendo *ædituus* est, cur non ab atrio et tuendo potius atritumus sit quam *atriensis?* Si ab avibus capiundis *auceps* dicatur, debuisse aiunt ex piscibus capiundis, ut aucupem, sic piscipem dici. — 62. Ubi lavetur æs, *ærarias*, non ærelavinas nominari; et ubi fodiatur argentum, *argentifodinas* dici, neque ubi fodiatur ferrum, ferrifodinas. Qui lapides cædunt, *lapicidas*; qui ligna, lignicidas non dici; neque ut *aurificem*, sic argentificem : non doctum dici *indoctum*, non salsum *insulsum.* Sic ab hoc quoque fonte quæ profluant, animadvertere est facile.

63. Relinquitur de casibus, in quo Aristarchei suos contendunt nervos. Primum si in his esset analogia, discant debuisse omnes nominatus et articulos habere totidem casus : nunc alios habere unum solum ut literas singulas omnes; alios tris ut *prædium, prædii, prædio;* alios quattuor ut *mel, mellis, melli, melle;* alios quinque ut *Quintus, Quinti, Quinto, Quintum, Quinte;* alios sex ut *unus, unius, uni, unum, une, uno.* Non esse ergo in casibus analogias.

64. Secundo, quod Crates, quor quæ singulos habent casus ut literæ Græcæ, non dicantur alpha, alphati, alphatos? Si idem mihi respondebitur quod Crateti, non esse vocabula nostra, sed penitus barbara; quæram, quor idem nostra nomina et Persarum et cæterorum quos vocant barbaros, cum casibus dicant. — 65. Quare si esset analogia, aut, ut Pœnicum et Ægyptiorum vocabula, singulis casibus dicerent, aut pluribus, ut Gallorum ac cæterorum. Nam dicunt ab alauda *alaudas* et sic alia. Sin, quod scribunt, dicent, quod Pœnicum sit, singulis

qu'elles viennent des Phéniciens, je leur demanderai pourquoi les Grecs ne donnent que cinq cas, au lieu de six, aux mots qu'ils nous empruntent. Or cela est une anomalie.

66. D'après l'analogie, les cas, suivant eux, devraient avoir une seule forme; et cependant il n'en est pas ainsi. Car l'usage permet de dire également *ovi*, *avi*, et *ave*, *ove*, à l'ablatif singulier; *puppis*, *restis*, et *puppes*, *restes*, au nominatif pluriel; *civitatum*, *parentum*, et *civitatium*, *parentium*, au génitif pluriel; *montes*, *fontes*, et *montis*, *fontis*, à l'accusatif pluriel.

67. Si, d'après la loi de l'analogie, des mots semblables doivent produire des dérivés semblables, et qu'on fasse voir néanmoins qu'il n'en est pas ainsi dans la réalité, il s'ensuit qu'on ne doit tenir aucun compte de cette loi. Or, on peut faire voir qu'il n'en est pas ainsi. Quoi de plus semblable, en effet, que *gens*, *mens*, *dens?* Cependant le génitif et l'accusatif pluriel de ces mots ne se ressemblent pas; car on dit, au génitif, *gentium*, *mentium*, *dentum*, et, à l'accusatif, *gentis*, *mentes*, *dentes*. — 68. Pareillement, puisque *sciurus* (écureuil), *lupus* (loup) et *lepus* (lièvre), sont semblables au nominatif, pourquoi ne dirait-on pas au datif, d'après l'analogie, *sciuro*, *lupo*, *lepo?* Si l'on répond que cela tient à ce que l'on dit au vocatif *sciure*, *lupe*, *lepus* (car je ne fais ici que reproduire la réponse d'Aristarque à Cratès, qui prétendait que *Philomedes*, *Heraclides*, *Melicertes*, étaient des mots semblables, et à qui Aristarque objecta qu'ils ne l'étaient pas, parce que, au vocatif, Φιλομήδης fait Φιλόμηδες; Ἡρακλείδης, Ἡρακλείδη; et Μελικέρτης, Μελικέρτα); si l'on répond, dis-je, que cela tient à ce que ces mots ne sont pas semblables au vocatif, cette réponse prouve que celui qui la fait ne comprend pas ce dont il est question. — 69. Car répondre que des mots ne sont pas semblables au nominatif parce qu'ils sont dissemblables dans les cas obliques, c'est se placer en dehors des choses que l'on compare, pour savoir si ces choses se ressemblent ou non. — 70. Poursuivons. Puisqu'on dit *aves*, *oves*, *sues*, pourquoi ne dirait-on pas *ovium*, *avium*, *suium?* Pourquoi dit-on *dii Penates*, *dii Consentes*, et non *dei*, comme *rei*, *ferrei*, puisqu'on dit au nominatif singulier *deus*, *reus*, *ferreus?* — 71. *Deorum Consentium* ne serait-il pas plus conforme à l'analogie que *deum Consentum?* *denariorum*, que *denarium?* On dit en effet *denarius*, comme *Vatinius*, *Manilius*: pourquoi ne dirait-on pas *denariorum*, comme *Vatiniorum*, *Maniliorum?* *mille assariorum*, plutôt que *mille assarium* (mille as), prix du louage d'un cheval public? car *assarius*, dont le nominatif pluriel est *assarii*, devrait faire régulièrement *assariorum*. — 72. La seconde syllabe de *Hectōrem*, *Nestōrem*, accusatifs de *Hector*, *Nestor*, devrait être longue, comme dans *quæstorem*, *prætorem*, accusatifs de *quæstor*, *prætor*. Où est l'analogie entre *quibus* et *his?* Pourquoi ne dirait-on pas *hibus quibus*, à l'imitation de *his quis*, *ei qui?* — 73. On dit, il est vrai, *patrifamiliai*, mais, d'après l'analogie, on ne devrait pas dire *paterfamilias*, mais *paterfamiliæ*; car *familia* devrait faire au

casibus ideo eas literas Græcas nominari; sic Græci nostra senis casibus, quinis non, dicere debebant: quod cum non faciant, non est analogia.

66. Quæ si esset, negant ullum casum duobus modis debuisse dici, quod fit contra. Nam sine reprehensione volgo alii dicunt in singulari hac *ovi* et *avi*, alii hac *ove* et *ave*. In multitudinis hæ *puppis*, *restis*, et hæ *puppes*, *restes*. Item quod in patrico casu hoc genus dispariliter dicatur *civitatum*, *parentum*, et *civitatium*, *parentium*: in accusandi hos *montes*, *fontes*, et hos *montis*, *fontis*.

67. Item cum, si sit analogia, debeant a similibus verbis similiter declinatis similia fieri, et id non fieri ostendi possit, despiciendam eam esse rationem. Atqui ostenditur: nam quid potest similius esse quam *gens*, *mens*, *dens?* quom horum casus patricus et accusativus in multitudine sint disparilis: nam a primo fit *gentium* et *gentis*, utrobique ut sit I: ab secundo *mentium* et *mentes*, ut in priore solo sit I: ab tertio *dentum* et *dentes*, ut in neutro sit I. — 68. Sic item, quoniam simile est recto casu *sciurus*, *lupus*, *lepus*, rogant, quor non dicatur proportione sciuro, lupo, lepo. Sin respondeatur, similia non esse, quod ea vocemus dissimiliter, sciure, lupe, lepus (sic enim respondere voluit Aristarchus Crateti; nam cum scripsisset similia esse Philomedes, Heraclides, Melicertes, dixit non esse similia; in vocando enim cum E brevi dici *Philomedes*, cum E longo *Heraclide*, cum A brevi *Melicerta*): in hoc dicunt Aristarchum non intellexisse quod quæreretur, sic cum solverit. — 69. Si enim, ut quidque in obliquis casibus discrepavit, dicere potuit, propter eam rem rectos casus non esse similis: quom quæratur, duo inter se similia sint necne, non debere extrinsecus assumi cur similia sunt. — 70. Item si esset analogia, similiter, ut dicunt *aves*, *oves*, *sues*, dicerent item, ut ovium, avium, suium. Si analogia est, inquit, cur populus dicit *dii Penates*, *dii Consentes*? cum sit, ut hic reus, ferreus, deus, sic hi rei, ferrei, dei? — 71. Item quærunt, si sit analogia, cur appellant omnes ædes *deum Consentum* et non deorum Consentium? item quor dicatur mille *denarium*, non mille denariorum? est enim hoc vocabulum figura, ut Vatinius, Manilius, denarius: debet igitur dici, ut Vatiniorum, Maniliorum, denariorum: et non equom publicum mille *assarium* esse, sed mille assariorum; ab uno enim assario multi assarii, ab eo assariorum. — 72. Item secundum illorum rationem debemus secundis syllabis longis dicere *Hectōrem*, *Nestōrem*; est enim ut quæstor, prætor, Nestor; quæstorem, prætorem, *Nestōrem*; questoris, prætoris, *Nestōris*. Et non debuit dici: *quibus das*, *his das*; est enim, ut ei qui, his quis; ac sicut quibus hibus. — 73. Quom dicatur: da *patrifamiliai*, si analogias sequi vellent, dicere non debuerunt hic *paterfamilias*, quod est ut

génitif *familiæ*, de même que *Atinia, scatinia*, font *Atiniæ, scatiniæ*. On ne devrait pas dire non plus, au pluriel, *patres familias*, mais, comme Sisenna l'écrit, *patres familiarum*. — 74. On a tort également d'observer l'usage, et de dire *boum* ou *boverum, Joum* ou *Joverum*, en parlant de troupeaux de bœufs ou de statues de Jupiter : ce qui constitue une anomalie avec *Jovis, bovis, struis; Jovem, bovem, struem; Jovi, bovi, strui;* et l'accord de ces mots dans les cas obliques aurait dû se retrouver dans les cas directs; tandis que l'usage, au contraire, a substitué *Juppiter* à *Jovis, bos* à *bovis, strues* à *strus*.

75. Je passe à la seconde espèce de déclinaison, comme *album, albius, albissimum,* qui est aussi un sujet de dispute entre les grammairiens. Là, comme ailleurs, l'analogie et l'usage se contrarient. Ainsi, par exemple, *salsum* et *caldum* font *salsius* et *caldius, salsissimum* et *caldissimum;* et cependant *bonum* et *malum*, qui devraient faire, par analogie, *bonius* et *malius, bonissimum* et *malissimum,* font *melius* et *optumum, pejus* et *pessimum*. — 76. Tantôt les trois degrés se trouvent réunis : *dulcis* (doux), *dulcior, dulcissimus*. Tantôt le premier manque : *pejus, pessimum*. Tantôt c'est le second : *cæsius* (bleu), *cæsissimus*. Enfin, *mane* (matin), *optimum* (très-bon), *melius* (meilleur), n'ont point de corrélatifs. — 77. On dit *macer, macerrimus; sacer, sacerrimus; tener, tenerrimus;* mais l'analogie ne se retrouve plus dans le second degré : *macrior* et *tenerior,* dont l'un a trois syllabes, et l'autre quatre. On dit encore *candidissimus, candidissima; pauperrumus, pauperrima;* et l'on ne dit pas *pauper,* PAUPERA, à l'imitation de *candidus,* CANDIDA. Pourquoi l'usage n'a-t-il pas adopté *frugalissimus, frugalissima; frugus, fruga,* conformément à *doctus, docta; doctissimus, doctissima?* — 78. *Sapiens* et *diligens, sapientior* et *diligentior,* se disent pour le masculin et le féminin; mais au superlatif il n'en est plus de même, et l'on dit *sapientissimus, diligentissimus,* pour le masculin; *sapientissima, diligentissima,* pour le féminin. Je pourrais multiplier les exemples; mais ceux que je viens de donner suffisent pour démontrer que l'analogie n'est point une loi dont on ne puisse se départir.

79. Dans les déclinaisons qui indiquent la diminution, comme *cista* (panier), *cistula, cistella,* la similitude est également en défaut. Ainsi dans *macer, macriculus, macellus; niger, nigriculus, nigellus,* le second degré n'est point conforme à l'analogie. Dans *avis, avicula, avicella; caput, capitulum, capitellum,* même défaut de rapport entre le dernier degré et les deux autres. Les nombreuses dissimilitudes qui se rencontrent dans cette espèce de déclinaisons prouvent que, ici comme ailleurs, l'usage doit être préféré à l'analogie. C'est la conclusion générale qu'il faut tirer de tout ce que j'ai dit relativement aux quatre espèces de vocables.

80. Il me reste à parler des noms, qui, comme je l'ai fait remarquer, diffèrent des vocables, en ce qu'ils sont définis et désignent des choses propres, comme *Paris, Helena,* tandis que les

Atiniæ, Scatiniæ, familiæ; sic una Atinia, Scatinia, familia. Item plures *patres familias* dicere non debuerunt, sed ut Sisenna scribit, *patres familiarum*.—74. Neque oportebat consuetudinem notare, alios dicere *boum* greges, alios *boverum;* et signa alios *Joum*, alios *Joverum:* cum esset, ut Jovis, bovis, struis, et Jovem, bovem, struem, Jovi, bovi, strui; nec, cum hæc convenirent in obliquis casibus, dubitare debuerint in rectis propinquioribus; nunc in consuetudine, aliter dicere, pro Jovis Juppiter, pro bovis bos, pro strus strues.

75. Deinceps dicam de altero genere vocabulorum, in quo contentiones fiunt, ut *album, albius, albissimum,* in quo item analogias non servari apparet. Nam cum sit simile salsum, caldum, et dicatur ab his salsius, caldius, salsissimum, caldissimum : debuit dici, quoniam simile est bonum, malum, ab his bonius et malius, bonissimum et malissimum : nonne dicitur bonum, melius, optumum? malum, pejus, pessimum?—76. In aliis verbis nihil deest, ut *dulcis, dulcior, dulcissimus*; in aliis primum, ut pejum, *pejus, pessimum;* in aliis medium, ut cæsior, *cæsius, cæsissumus*. In aliis bina sunt quæ desint ab eadem voce declinata, et ea ita, ut alias desint secundum et tertium, ut in hoc *mane,* manius, manissime : alias ut duo prima absint, ut ab *optimum* optius, optum : alias ut primum et tertium desit, ut a *melius* melum, melissumum.—77. Præterea si dicerentur similiter, cum similia essent macer, sacer, tener, et macerrimus, sacerrimus, tenerrimus, non discreparet in his *macrior* et *tenerior*, neque alia trisyllaba, alia quadrisyllaba fierent. Et si in his dominaretur similitudo, diceremus, ut candidissimus candidissima, pauperrumus pauperrima, sic candidus candida, pauper paupera; et ut dicimus doctus docta, doctissimus doctissima, sic diceremus frugalissumus frugalissima, frugus et fruga.—78. Et si proportione essent verba, ut uno vocabulo dicimus virum et mulierem sapientem et diligentem, et sapientiorem et diligentiorem, sic diceremus item, cum pervenissemus ad summum, quod nunc facimus aliter : nam virum dicimus *sapientissimum* et *diligentissimum :* feminam *sapientissimam* et *diligentissimam*. Quod ad vocabulorum hujus generis exempla pertinet, multa sunt reliqua; sed ea quæ dicta, ad judicandum satis sunt, quod analogias in collatione verborum sequi non debemus.

79. Magnitudinis vocabula cum possint esse terna, ut *cista, cistula, cistella,* in aliis media non sunt, ut in his macer, macriculus, macellus; niger, nigriculus, nigellus. Item minima in quibusdam non sunt, ut avis, avicula, avicella : caput, capitulum, capitellum. In hoc genere vocabulorum quoniam multa desunt, dicendum, non esse in eo potius sequendam, quam consuetudinem, rationem. Quod ad vocabulorum genera quatuor pertinet, ut in hoc potius consuetudinem, quam analogias dominari facile animadverti possit, dictum est.

80. Sequitur de nominibus, quæ differunt a vocabulis, ideo quod sunt finita ac significant res proprias, ut *Paris, Helena,* quom vocabula sint infinita ac res communis

vocables sont indéfinis et désignent des choses générales, comme *vir, mulier*. Les noms dérivent, ou d'autres noms, comme *Ilium*, de *Ilus; Ilia*, de *Ilium;* ou de vocables, comme *Albius*, de *albus* (blanc); *Atrius*, de *ater, atri* (noir). Or, cette déclinaison n'a aucun rapport avec celle de *Roma*, dérivée de *Romulus*. — ... 81 ... On devrait dire *Perpernus*, et non *Perperna*, dont la terminaison indique un nom féminin, de même qu'on dit *Arvernus* et *Arverna*, *Percelnus* et *Percelna*. Que si l'on dit *Marcus Perperna*, il faudrait dire, par analogie, *Lucius Ælia* et *Quintus Mutia*. Enfin, de même que l'on dit, par exemple, *Rhodius*, *Andrius*, par dérivation de *Rhodos* et *Andros*, pourquoi ne dirait-on pas *Cyzicius*, au lieu de *Cyzicenus?* car ... — 82... *Athenæus* est le nom d'un rhéteur, quoique ce rhéteur ne soit pas d'Athènes, et ici l'analogie manque encore; car, parmi les noms propres, les uns sont empruntés à la ville natale; les autres n'ont pas cette origine; les autres enfin sont empruntés à des villes qui n'ont pas vu naître ceux qui les portent. — 83. Dans les villes municipales, la plupart des affranchis doivent leurs noms à celui de la ville où ils ont reçu la liberté, tandis que les esclaves des collèges et des temples, après leur affranchissement, empruntent leur nom nouveau à une autre circonstance. De même qu'un affranchi de *Faventia* est appelé *Faventius;* un affranchi de *Réate*, *Reatinus*, on aurait dû appeler *Romanus* un affranchi de Rome; mais l'usage, qui ne tient pas compte de l'analogie, a fait appeler *Romanenses* les affranchis, nés d'esclaves publics, qui n'ont pas encore reçu le nom particulier que le magistrat, qui les affranchit, doit leur imposer. — 84. De là les noms de *Lesas*, *Ufenas*, *Carinas*, *Mæcenas*, qui...

LIVRE IX.

1. ... De ce nombre fut Cratès, célèbre grammairien, qui, s'appuyant de l'autorité du judicieux Chrysippe, à qui nous devons six livres *sur l'anomalie*, attaqua Aristarque et *l'analogie;* mais, comme ses écrits le font assez voir, il ne démêla pas l'intention de Chrysippe et d'Aristarque. Le premier, en effet, dans son traité sur l'anomalie, se propose de démontrer que souvent des mots dissemblables désignent des choses semblables, et réciproquement, ce qui est vrai; et le second, dans son traité sur l'analogie, veut qu'on suive la dérivation des mots, autant que l'usage peut le permettre. — 2. Or, ceux qui veulent que, dans le langage, on suive en partie l'usage, en partie l'analogie, ne doivent pas être accusés d'inconséquence, parce que l'usage et l'analogie ont plus d'affinité qu'on ne pense. — 3. L'analogie et l'anomalie sont nées, jusqu'à un certain point, de l'usage. Or, l'usage ayant pour fondement ce double principe, il s'ensuit qu'on ne doit rejeter ni l'anomalie ni l'analogie. De ce que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, serait-il raisonnable d'induire que l'homme n'a point d'âme? — 4. Mais, pour rendre mon explication plus claire, et prévenir la confusion dans

designent, ut *vir, mulier*. E quibus sunt alia nomina ab nominibus, ut *Ilium* ab Ilo, et *Ilia* ab Ilio: alia a vocabulo, ut ab albo *Albius*, ab atro *Atrius*. In neutris servata est analogia; nam et cum sit a Romulo *Roma*, proportione non est quod debuit esse.

* * *

81. . . . . . Perperni filia, non Perpernæ (Perperna enim mulieris nomen) esse debuit et nata esse a Perperno, quod est ut Arvernus, Percelnus, Perpernus; Arverna, Percelna, Perperna. Quod si Marcus *Perperna* virile est nomen et analogia sequenda, Lucius Ælia et Quintus Mutia virilia nomina esse debebunt. Item quæ dicunt ab Rhodo, Andro, Cyzico, Rhodius, Andrius, Cyzicenus, similiter Cyzicius dici debebat, et sic civis unusquisque. Nam ut. . .

* * *

82. . . . . Athenæus dicitur rhetor nomine, etsi non sit Atheniensis, in hoc ipso analogia non est: quod alii nomina habent ab oppidis; alii aut non habent, aut non ut debent, habent. — 83. Habent plerique libertini a municipio manumissi; in quo, ut societatum et fanorum servi, non servarunt proportione rationem. Et Romanorum liberti debuerunt dici, ut a Faventia Faventinus, ab Reate Reatinus, sic a Roma Romanus. At nominantur libertini orti a publicis servis, Romanenses, qui manumissi, ante quam sub magistratum nomina, qui eos liberarint, succedere cœperint. — 84. Hinc quoque illa nomina Lesas, Ufenas, Carinas, Mæcenas: quæ cum essent ab loco, ut Urbinas (et tamen Urbinus), ab his debuerint dici ad nostrorum nominum similitudinem. . . . .

LIBER NONUS.

1. . . . nesciunt docere quam discere, quæ ignorant. In quo fuit Crates nobilis grammaticus, qui fretus Chrysippo homine acutissimo, qui reliquit sex libros περὶ ἀνωμαλίας, heis libris contra ἀναλογίαν atque Aristarchum est nixus, sed ita ut scripta indicant ejus, ut neutrius videatur pervidisse voluntatem; quod et Chrysippus de inæquabilitate cum scribit sermonis, propositum habet ostendere similes res dissimilibus verbis et similibus dissimiles esse vocabulis notatas (id quod est verum); et quod Aristarchus, de æquabilitate cum scribit et de verborum similitudine, quorundam inclinationes sequi jubet, quoad patiatur consuetudo. — 2. Sed ii qui in loquendo partim sequi jubent nos consuetudinem, partim rationem, non tam discrepant, quod consuetudo et analogia conjunctiores sunt inter se, quam iei credunt. — 3. Quod est nata ex quadam consuetudine analogia, et ex hac consuetudine item anomalia; itaque consuetudo ex dissimilibus et similibus verborum quod declinationibus constat: neque anomalia neque analogia est repudianda, nisi si non est homo ex anima, quod est homo ex corpore et anima. — 4.

laquelle tombent ordinairement les partisans des deux opinions, je distingue trois espèces de rapports : 1° le rapport de la nature et de l'usage, dont les conséquences sont différentes; car autre chose est de montrer les analogies des mots, autre chose de dire qu'il faut se conformer à l'analogie; 2° le rapport du général et du particulier : l'analogie doit-elle s'étendre à tous les mots ou seulement au plus grand nombre? 3° le rapport des personnes entre elles, par suite duquel la minorité doit céder à la majorité. — 5. En effet, autre est le peuple entier, autre l'individu; autre est la condition du poëte, autre celle de l'orateur; car ils ne sont pas soumis aux mêmes lois. Ainsi le peuple entier doit, dans toute espèce de mots, se conformer à l'analogie, et si l'usage est vicieux, se corriger; mais l'orateur est tenu d'y déroger quelquefois, et le poëte peut impunément franchir les barrières. — 6. Le peuple relève de lui seul, tandis que l'individu relève du peuple; de sorte que le peuple peut corriger sa manière de parler, de même que chaque individu peut corriger la sienne propre, si elle est vicieuse. Je n'ai pas le droit d'imposer mon usage au peuple; mais le peuple a le droit de m'imposer le sien. De même qu'un pilote obéit à l'art et à la raison, et que les gens de l'équipage obéissent au pilote, de même le peuple doit obéir à la raison, et chaque individu au peuple. C'est pourquoi si vous avez soin de distinguer les principes d'où je déduirai tour à tour mes conclusions, vous comprendrez aisément quand je me bornerai à constater ce qu'exigerait l'analogie, et quand je dirai qu'il faut s'y conformer; et, dans le cas où l'usage doit céder à l'analogie, quand je parlerai relativement au peuple entier, et quand je parlerai relativement à l'individu.

7. Je traiterai d'abord de l'analogie, en faisant voir ce qui me semble la justifier et nous faire une loi de la suivre, jusqu'à un certain point, dans l'usage. Ensuite, passant aux griefs dont elle est l'objet, je les combattrai l'un après l'autre, en opposant, à ce que j'ai dit dans le livre précédent contre l'analogie, les raisons contraires qui la justifient, et que je n'ai point données dans le même livre.

8. On dit que, pour bien parler, il faut se conformer à l'usage et non à l'analogie, parce que, en ne se conformant pas à l'usage, on déplaît toujours, et parce que, en suivant l'analogie, on s'expose souvent à déplaire. Ce raisonnement est mal fondé, en ce que ceux qui se conforment à un usage bon en lui-même suivent en même temps l'analogie. — 9. En effet, dans les déclinaisons où l'analogie et l'usage sont d'accord, nous suivons à la fois deux guides, et lorsque la déclinaison est défectueuse, nous réformons l'usage d'après l'analogie. De même que, dans la disposition d'une salle à trois lits, si la forme d'un de ces lits n'est pas semblable à celle des deux autres, ou si leur dimension n'est pas la même, nous réformons cette inégalité en consultant et l'usage et l'analogie; de même si, dans le langage, nous péchons contre la similitude, nous devons corriger cette anomalie d'après la loi d'analogie qui régit les autres mots.

10. On peut pécher dans les déclinaisons de deux manières, ou en suivant un usage vicieux,

Sed ea, quæ dicam, quo facilius pervideri possint, prius de trinis copulis discernendum (nam confusim ex utraque parte pleraque dicuntur, quorum alia ad aliam referri debent summam) : primum de copulis naturæ et usuis; hæc enim duo sunt quæ exigunt diversa, quod aliud est dicere verborum analogias, aliud dicere uti oportere analogiis; secundum de copulis multitudinis ac finis, utrum omnium verborum dicatur esse analogiarum usus, an majoris partis; tertium de copulis personarum, qui eis debent uti, quæ sunt plures.—5. Alia enim populi universi, alia singulorum, et de ieis non eadem oratoris et poëtæ, quod eorum non idem jus. Itaque populus universus debet in omnibus verbis uti analogia, et si perperam est consuetus, corrigere se ipsum, quom orator non debeat in omnibus uti, quod sine offensione non potest facere, cum poëtæ transilire lineas impune possint.—6. Populus enim in sua potestate, singuli in illius; itaque ut suam quisque consuetudinem, si mala est, corrigere debet, sic populus suam. Ego populi consuetudinis non sum ut dominus, at ille meæ est. Ut rationi obtemperare debet gubernator, gubernatori unusquisque in navi, sic populus rationi, nos singuli populo. Quare ad quamcunque summam in dicendo referam, si animadvertes, intelliges, utrum dicatur analogia esse, an uti oportere ea; et quom poscitur, ut usus ad id quod oporteret redigeretur, dici id in populum aliter, ac in eum qui sit in populo

7. Nunc jam primum dicam pro universa analogia, cur non modo videatur esse reprehendenda, sed etiam quor in usu quodammodo sequenda. Secundo de singulis criminibus, quibus rebus possint, quæ dicta sunt contra, solvi, dicam ita, ut generatim comprehendam et ea quæ in priore libro sunt dicta, et ea quæ possunt dici, atque illic præterii.

8. Primum quod aiunt, qui bene loqui velit, consuetudinem sequi oportere, non rationem similitudinum, quod alterum si neglegat, sine offensione facere non possit; alterum si sequatur, quod sine reprehensione non sit futurum : errant; quod qui in loquendo consuetudinem, qua oportet uti, sequitur, eam sequitur non sine ratione. — 9. Nam vocabula ac verba, quæ declinamus similiter ac in consuetudine esse videmus, et ad eam conferimus, et si quid est erratum, non sine ea corrigimus. Nam ut, qui triclinium constrarunt si quem lectum de tribus unum imparem posuerunt, aut de paribus nimium aut parum produxerunt, una corrigimus et ad consuetudinem communem et ad aliorum tricliniorum analogias : sic si quis in oratione in pronuntiando ita declinat verba ut dicat disparia, quod peccat redigere debemus ad ceterorum similium verborum rationem.

10. Cum duo peccati genera sint declinationum, unum quod in consuetudinem perperam receptum est, alterum quod nondum est, et perperam dicatur : unum dant non

ou en tombant dans une anomalie que l'usage n'a pas encore sanctionnée. Dans le premier cas, on accorde qu'il n'est pas permis de déroger à l'usage ; dans le second, on conteste le droit de persister dans une anomalie que l'usage n'a point accréditée : de même qu'on permettrait de corriger le défaut d'un enfant qui s'amuserait à marcher de travers et à imiter l'allure de ceux qui ont les jambes tortues, et qu'on ne permettrait pas de remédier au même défaut, qui se serait invétéré par l'habitude. — 11. Il faudrait donc conclure de là qu'on cède à une tendresse peu judicieuse, en attachant des éclisses aux genoux des enfants, pour corriger les imperfections de la nature. Or, on n'a jamais blâmé un médecin d'avoir guéri quelqu'un d'une maladie invétérée : pourquoi donc blâmerait-on celui qui réformerait un vice de langage, accrédité par l'usage? — 12. On n'a jamais reproché à Apelle, à Protogène, et autres peintres célèbres, de s'être écartés de la manière de leurs devanciers, tels que Mycon, Dioris, Arimna : pourquoi reprocherait-on à Aristophane d'avoir préféré la vérité à l'usage?—13. Que si on a fait un titre de gloire à des hommes distingués dans la guerre ou dans d'autres arts d'avoir souvent dérogé au vieil usage, il faut donc rejeter l'opinion de ceux qui prétendent que l'usage doit l'emporter sur la raison. — 14. Quoi! non-seulement nous ne souffrons pas, mais encore nous punissons un citoyen qui a contracté l'habitude d'une conduite vicieuse ; et nous ne corrigerions pas celui qui a contracté l'habitude d'un langage défectueux, d'autant que cette correction n'est accompagnée d'aucun châtiment? — 15. Nous envoyons les enfants aux écoles pour apprendre l'orthographe, et nous n'enseignerions pas aux hommes ignorants les règles du langage?

16. De même qu'une nourrice n'ôte pas brusquement l'usage du lait à un enfant, mais le déshabitue peu à peu de cet aliment en l'accoutumant par degrés à un aliment plus fort ; de même, dans la correction du langage des hommes, la transition doit être graduelle et mesurée. Les vices du langage sont peu ou profondément enracinés. Dans le premier cas, il faut s'empresser de les corriger ; dans le second, il faut s'abstenir, autant que possible, de faire usage des locutions dont la réforme demande du temps : en s'oblitérant par la désuétude, elles deviendront ultérieurement plus susceptibles de correction. — 17. Le forum rejette ordinairement certaines locutions que l'esprit d'analogie veut introduire ; mais alors c'est aux poëtes, qui en cela ont beaucoup d'influence, et surtout aux poëtes scéniques, d'accoutumer les oreilles du peuple à ces réformes du langage. Si la déclinaison de certains mots s'améliore ou se corrompt, c'est aux poëtes qu'il faut en attribuer la cause. En effet, l'usage est sujet à la mutabilité, qui est une condition du mouvement, et partant sujet à se corrompre ou à se perfectionner. Quant à l'influence des poëtes, elle est telle qu'ils ont non-seulement accrédité des mots anciens qui étaient défectueux, mais qu'ils ont encore contribué à l'altération de mots qui ne l'étaient pas.

18. Suivons donc ceux qui nous rappellent à l'usage, si cet usage est bon ; car, en suivant l'usage, nous suivrons aussi l'analogie. Mais si

oportere dici, quod non sit in consuetudine, alterum non conceditur quin ita dicatur, ut sit similiter, quom id faciant, ac, si quis puerorum per delicias pedes male ponere atque imitari vatias cœperit, hos corrigi oportere si concedat ; contra si quis in consuetudine ambulandi jam factus sit vatia aut compernis, sit eum corrigi non concedat. — 11. Non sequitur ut stulte faciant, qui pueris in geniculis alligent serperastra, ut eorum depravata corrigant crura? Cum vituperandus non sit medicus, qui e longinqua mala consuetudine ægrum in meliorem traducat : quare reprehendendus sit, qui orationem minus valentem propter malam consuetudinem traducit in meliorem? —12. Pictores Apelles, Protogenes, sic alii artifices egregii non reprehendundi, quod consuetudinem Miconos, Dioris, Arimnæ, etiam superiorum non sunt secuti ; Aristophanes improbandus, qui potius in quibusdam veritatem quam consuetudinem secutus?— 13. Quod si viri sapientissimi, et in re militari et in aliis rebus multa contra veterem consuetudinen cum essent usi, laudati : despiciendi sunt qui potiorem dicunt oportere esse consuetudinem ratione.—14. An quom quis perperam consuerit quid facere in civitate, non modo patiemur, sed etiam pœna afficiemus : idem, si quis perperam consuerit dicere verbum, non corrigemus, cum id fiat sine pœna?—15. Et hi, qui pueros in ludum mittunt, ut discant quæ nesciunt verba, quemadmodum scribant, Idem barbatos, qui ignorabunt verba, quemadmodum oporteat dici, non docebimus, ut sciant qua ratione conveniat dici?

16. Sed ut nutrix pueros a lacte non subito avellit a consuetudine, cum a cibo pristino in meliorem traducit ; sic majoris in loquendo a minus commodis verbis ad ea quæ sunt cum ratione, modice traducere oportet. Cum sint in consuetudine contra rationem alia verba ita ut ea facile tolli possint, alia ut videantur esse fixa : quæ leviter hærent, ac sine offensione commutari possint, statim ad rationem corrigi oportet ; quæ tamen sunt ita, ut in præsentia corrigere nequeas, quin ita dicas, his oportet, si possis, non uti : sic enim obsolescent, ac postea jam obliterata facilius corrigi poterunt. — 17. Quas novas verbi declinationes ratione introductas respuet forum, his boni poëtæ, maxime scænici, consuetudine subigere aureis populi debent, quod poëtæ multum possunt in hoc ; propter eos quædam verba in declinatione melius, quædam deterius dicuntur. Consuetudo loquendi est in motu ; itaque solet fieri ex meliore deterior, ex deteriore melior. Ac verba perperam dicta apud antiquos aliquos propter poëtas non modo nunc dicuntur recte, sed etiam quæ ratione dicta sunt tum, nunc perperam dicuntur.

18. Quare qui ad consuetudinem nos vocant, si ad rectam, sequemur ; in eo quoque enim est analogia : si ad

l'usage est vicieux, qu'il en soit alors pour nous de cet usage comme des mauvais exemples, qu'il ne faut suivre que par nécessité et malgré nous. Lysippe ne crut jamais que le mauvais exemple de ses devanciers dût prévaloir contre l'art. S'il est du devoir du peuple entier de se corriger, l'individu peut donner l'exemple de la réforme, en tant qu'il ne choque pas ouvertement l'usage général.

19. Afin d'effacer jusqu'à la trace des mots perdus, les adversaires de l'analogie non-seulement s'abstiennent de toute investigation, mais encore se déclarent contre l'apparence du moindre indice qui pourrait faire retrouver un mot. — 20. L'introduction d'un mot nouveau, avoué par la raison et l'analogie, ne doit pas être rejetée. Voit-on que, dans les vêtements, dans les édifices, dans les meubles, la longue habitude soit un obstacle à la nouveauté? Qui a jamais aimé ses vieux habits au point de n'en vouloir point changer? Les anciennes lois ne sont-elles pas souvent abrogées, et remplacées par d'autres?— 21. La forme nouvelle des vases grecs a remplacé la forme ancienne de nos pots et de nos tasses : pourquoi se refuserait-on à adopter des mots nouveaux, conseillés par la raison, comme si ces mots étaient empoisonnés? En quoi le sens de la vue est-il si différent du sens de l'ouïe, qu'il soit permis à l'œil de se récréer par la nouveauté, et que ce plaisir soit refusé à l'oreille? — 22. Où sont les maîtres qui donnent aujourd'hui à leurs esclaves des noms tombés en désuétude? Où est la femme qui, en parlant de sa parure ou de ses bijoux, se sert des noms de l'ancien temps? Toutefois il faut moins s'indigner contre ce qui est suranné que contre les défenseurs de ce qui est suranné.

23. Si l'analogie ne se trouvait nulle part, elle ne se trouverait pas plus dans les mots qu'ailleurs; mais si, comme de fait, elle se trouve partout, elle existe nécessairement dans les mots. Quelle est la partie du monde où les analogies n'abondent? Le ciel, la mer, la terre, l'air, en sont remplis, ainsi que tout ce qu'ils renferment. — 24. Le cercle équinoxial n'est-il pas à égale distance des deux tropiques? Le pôle supérieur n'est-il pas à la même distance du cercle septentrional, et le cercle septentrional, du solstice d'été, que le pôle inférieur l'est du cercle antarctique, et le cercle antarctique, du solstice d'hiver? Les astres ne recommencent-ils pas chaque année leur cours de la même manière? — 25. La ligne que décrit le soleil en allant du solstice d'hiver à l'équinoxe, est-elle différente de celle qu'il décrit en revenant du solstice d'été au même point? En s'éloignant du soleil pour aller vers le nord, et du nord pour retourner vers le soleil, la lune n'accomplit-elle pas la même révolution qu'en s'éloignant du soleil pour aller vers le midi, et du midi pour retourner vers le soleil? Mais je laisse le ciel, où il serait fort difficile de découvrir la moindre anomalie dans le cours des astres. — 26. Jetons les yeux sur la mer, et considérons les mouvements alternatifs de ses eaux, qui s'avancent et se retirent de six heures en six heures. Chaque jour ne ramène-t-il pas les mêmes oscillations journalières, et chaque mois à son tour ne ramène-t-il pas les mêmes mouvements mensuels? J'ai parlé de ces phénomènes dans mon traité sur les marées. — 27. La terre

eam invitant quæ est depravata, nihilo magis sequemur quam, nisi cum erit necesse, sequar in ceteris rebus mala exempla; nam ea quoque, cum aliqua vis urget, inviti sequemur. Neque enim Lysippus artificum priorum potius est vitiosa secutus quam artem. Si sic populus facere debet : etiam singuli, sine offensione quod fiat populi.

19. Qui amissa non modo quærant, sed etiam quod indicium dent : idem, ex sermone si quid deperiit, non modo nihil impendunt ut requirant, sed etiam contra indices repugnant, ne restituatur verbum. — 20. Quod novom et ratione introductum, quo minus ut recipiamus, vitare non debemus. Nam ad usum in vestimentis, ædificiis, supellectili, novitati non impedit vetus consuetudo. Quem enim amor assuetudinis potius in pannis possessorem retinet, quam ad nova vestimenta traducit? An non sæpe veteres leges abrogatæ novis cedunt? — 21. Nonne inusitatis formis vasorum recentibus ex Græcia allatis obliteratæ antiquæ consuetudinis sinorum et capularum species : his formis vocabulorum ut contaminatis uti nollent, quas docuerit ratio præter consuetudinem veterem? Et tantum inter duos sensus interesse volunt, ut oculis semper aliquas figuras supellectilis novas conquirant, contra auris expertes velint esse? — 22. Quotus quisque jam servos habet priscis nominibus? quæ mulier suum instrumentum vestis atque auri veteribus vocabulis appellat? Sed inductis non tam irascendum, quam hujusce pravitatis patronis.

23. Si enim usquequaque non esset analogia, tum sequebatur, ut in verbis quoque non esset; non, cum esset usquequaque ut est, non esse in verbis. Quæ enim est pars mundi, quæ non innumerabiles habeat analogias? Cælum, an mare, an terra, an aër, et cetera quæ sunt in his? — 24. Nonne in cælo, ut ab æquinoctiali circulo ad solstitialem et hinc ad septentrionalem divisum : sic contra paribus partibus idem a bruma versum contraria parte? Non, quantum polus superior abest a septentrionali circulo et is ad solstitium, tantundem abest inferior ab eo quem ἀνταρκτικὸν vocant astrologi, et is ad brumalem? Non, quemadmodum quodque signum exortum hoc anno, quotquotannis eodem modo exoritur? — 25. Num aliter sol a bruma venit ad æquinoctium, ac contra cum ab solstitio venit ad æquinoctialem circulum, et inde ad brumam? Nonne luna, ut a sole discedit ad aquilonem et inde redit in eandem viam : sic inde fertur ad austrum et regreditur inde? Sed quid plura de astris, ubi difficilius reperitur quid sit aut fiat in motibus dissimiliter? — 26. At in mari, credo, motus non habent similitudines geminas; qui in XXIV horis lunaribus quotidie quater se mutant; ac cum sex horis æstus creverunt, totidem decreverunt rursus idem; itemque ab his. An hanc analogiam ad diem

nous présente la même concordance : elle s'enrichit chaque année des mêmes fruits qu'elle a portés dans les années précédentes; elle rend avec la même usure le froment et l'orge dont elle a reçu la semence. L'Asie n'a-t-elle pas, comme l'Europe, des fleuves, des lacs, des montagnes, des champs? — 28. La même loi ne se retrouve-t-elle pas dans les différentes espèces des oiseaux? L'aigle naît de l'aigle; la grive, de la grive; et ainsi des autres oiseaux. Nous pouvons encore admirer cette harmonie dans l'air et dans les eaux : ces coquillages, ces poissons innombrables, ne sont-ils pas semblables entre eux dans chaque espèce? Voit-on la lamproie donner naissance au loup marin, ou à quelque autre poisson d'une espèce différente? Le taureau ne ressemble-t-il pas au taureau? Le veau ne naît-il pas semblable au veau? Même, dans les produits de l'accouplement de deux espèces différentes, la nature sait conserver la loi des rapports; et, de même que l'accouplement d'un âne et d'une jument donne naissance à un mulet ou à une mule, l'accouplement d'un cheval et d'une ânesse donne naissance à un animal d'une nature correspondante (*hinnuleus*). — 29. L'homme et la femme ne produisent-ils pas des êtres semblables à eux, c'est-à-dire des hommes et des femmes? La forme de leurs membres n'est-elle pas semblable selon chaque espèce ? Hommes et femmes, nous sommes tous composés d'une âme et d'un corps, et chaque partie de cette âme et de ce corps se ressemble dans tous. — 30. L'âme de chaque homme ou de chaque femme est composée de huit parties, et toutes ces parties sont les mêmes dans chaque homme et dans chaque femme. Cinq de ces parties sont les organes de la sensation; la sixième est celui de la pensée; la septième, celui de la génération; la huitième, celui de la voix. Or, puisque la voix est l'organe du langage, le langage doit naturellement comporter la loi de l'analogie; donc le langage est sujet à l'analogie.

31. Les Latins ne distinguent-ils pas, comme les Grecs, quatre espèces de mots : ceux qui ont des cas, ceux qui ont des temps, ceux qui n'ont ni cas ni temps, ceux enfin qui ont des cas et des temps? Chez les Latins, comme chez les Grecs, les mots ne se divisent-ils pas en définis et en indéfinis? — 32. Qui n'a pas remarqué la conformité qui se retrouve dans les innombrables formes des verbes, cette triplicité de temps et de personnes, comme *legebam*, *lego*, *legam*; *lego*, *legis*, *legit*, qui se reproduit encore au pluriel; enfin cette analogie toujours subsistante dans la diversité des modifications, qui présentent tour à tour l'idée de commandement, de désir, d'interrogation, d'imparfait, de parfait, etc.?

33. Nier la loi de l'analogie, c'est donc méconnaître la nature, non-seulement du langage, mais du monde; de même que reconnaître l'existence de l'analogie sans vouloir s'y conformer, c'est agir, non contre l'analogie, mais contre la nature elle-même. Enfin, c'est combattre avec une pincette à épiler, et non avec une épée, que d'éplucher le langage vulgaire, et de citer quelques mots usés, pour ainsi dire, par le frottement, pour prouver que l'analogie n'existe pas. Autant vaudrait conclure, par exemple, de la difformité d'un taureau sans cornes, d'un homme borgne, ou d'un cheval boiteux, que la nature des tau-

servant, ad mensem non item, alios motus cum habeant, sic item alios inter se convenientes? de quibus in libro, quem de æstuariis feci, scripsi. — 27. Non in terra in sationibus servata analogia? nec quojusmodi in præterito tempore fructuum genera reddidit, similia in præsenti reddit? et quojusmodi tritico jacto reddidit segetes, sic ordeo sato proportione reddidit parilis? Non ut Europa habet flumina, lacus, montis, campos, sic habet Asia? — 28. Non in volucribus generatim servatur analogia? non ex aquilis aquilæ, atque ut ex turdis qui procreantur, turdi, sic ex reliquis sui quojusque generis? An aliter hoc fit, quam in aere, in aqua? non hic conchæ inter se generatim innumerabili numero similes? non pisces? an e murena fit lupus aut merula? Non bos ad bovem collatus similis? et qui ex his progenerantur, inter se vituli? etiam ubi dissimilis fœtus ut ex equa et asino mulus, tamen ibi analogia; quod ex quocunque asino et equa nascitur, id est mulus aut mula, ut ex equo et asina hinnulei. — 29. Non sic ex viro et muliere omnis similis partus, pueri et puellæ? non horum ita inter se omnia similia membra, ut separatim in suo utroque genere similitudine sint paria? Non, omnis cum sint ex anima et corpore, partes quæque horum proportione similes? — 30. Quid ergo cum omnes animæ hominum sint divisæ in octonas parteis, eæ inter se non proportione similes? quinque quibus sentimus, sexta qua cogitamus, septuma qua progeneramus, octava qua voces mittimus? Igitur, quoniam loquimur voce orationem, hanc quoque necesse est natura habere analogias; itaque habet.

31. An non vides, ut Græci habeant eam quadripartitam, unam in qua sit casus, alteram in qua tempora, tertiam in qua neutrum, quartam in qua utrumque, sic nos habere? Ecquid verba, nescis, ut apud illos sint alia finita, alia non, sic utraque esse apud nos. — 32. Equidem non dubito, quin animadverterint item in eum innumerabilem similitudinum numerum : ut trium temporum verba, ut trium personarum. Quis enim potest non una animadvertisse in omni oratione esse ut *legebam*, *lego*, *legam*, sic *lego*, *legis*, *legit*; cum hæc eadem dicantur alias ut singula, alias ut plura significentur? Quis est tam tardus, qui illas quoque non animadverterit similitudines, quibus utimur in imperando, quibus in optando, quibus in interrogando, quibus in infectis rebus, quibus in perfectis, sic in aliis discriminibus?

33. Quare qui negant esse rationem analogiæ, non vident naturam non solum orationis, sed etiam mundi; qui autem vident et sequi negant oportere, pugnant contra naturam, non contra analogiam : et pugnant volsillis, non gladio, cum pauca excepta verba ex pelago sermonis pulli minus trita afferant, quom dicant propterea analogias non esse; similiter ut si quis viderit mutilum bovem aut

reaux, des hommes et des chevaux n'est point soumise à la loi de l'analogie.

34. Il y a, dit-on, deux sortes d'analogie : une analogie naturelle, comme celle qui régit la reproduction des plantes et fait qu'une lentille naît d'une lentille, etc.; une analogie volontaire, comme celle qui préside, par exemple, à la construction d'un théâtre, où l'architecte pratique, selon sa volonté, une entrée à droite, et une autre entrée correspondante à gauche. Les auteurs de cette distinction en concluent que l'analogie naturelle, comme celle qui règle, par exemple, les révolutions célestes, mérite seule le nom d'analogie, et que l'autre ne doit pas être regardée comme une analogie, parce que la structure d'un théâtre dépend uniquement de la volonté de l'architecte; qu'ainsi la loi de l'analogie se trouve dans le corps humain, parce que c'est la nature qui en a disposé les parties; mais qu'elle ne se trouve pas dans le langage, parce qu'il a pour origine la volonté des hommes, qui, par exemple, en Grèce, en Syrie, en Italie, désignent les mêmes choses par des mots différents. Selon moi, les déclinaisons des mots sont à la fois volontaires et naturelles : volontaires, dans la création des mots qui servent à désigner les choses, comme *Roma*, de Romulus; *Tiburtes* (habitants de Tibur), de *Tibur*; naturelles, dans les modifications qui servent à désigner les cas ou les temps, comme *Romulo*, *Romuli*, *Romulum*, de *Romulus*; *dicebam*, *dixeram*, de *dico*. — 35. C'est pourquoi les déclinaisons volontaires sont variables, et les déclinaisons naturelles, invariables. Or, comme il est incontestable que ce double caractère d'unité et de variété existe dans le langage, puisqu'il existe dans toutes les parties de l'univers, il faut reconnaître que les déclinaisons sont soumises à l'analogie, d'autant qu'elles sont innombrables. Il ne s'ensuit pas qu'on doive y ramener tout d'abord tous les mots irréguliers; car si, en voulant réformer un usage vicieux, on s'expose à choquer tout le monde, la raison nous fait alors un devoir de ne pas suivre la raison.

36. J'ai suffisamment discuté les raisons générales qui constatent que le langage est soumis à l'analogie, et déterminent les bornes dans lesquelles doit se renfermer l'observation de cette loi. Je passe à la discussion des griefs auxquels les mots, pris en particulier, ont pu donner lieu contre l'analogie. — 37. Remarquez d'abord que les mots sont, dans leurs déclinaisons, assujettis naturellement à quatre conditions. En effet, tout mot doit être la signification d'une chose; cette chose doit être en usage; la nature du mot doit être déclinable; enfin le mot doit conserver, dans ses déclinaisons, la trace de sa forme radicale. — 38. Ainsi on aurait tort de vouloir qu'on dît *terrus*, par dérivation de *terra* (terre), parce qu'ici rien ne comporte naturellement la distinction du genre masculin et du genre féminin. De même, rien n'exige qu'on dise *faba* (fève) au pluriel, de même qu'on dit *Terentius*, *Terentii*, parce qu'on distingue un homme d'un homme, et qu'on ne destingue pas une fève d'une autre fève. De ce qu'on dit *Terentius*, *Terentium*, il ne s'ensuit pas qu'il faille décliner les noms des lettres de l'alphabet, parce que la nature de chaque mot ne comporte pas nécessairement la déclinaison. — 39. Dans l'examen de deux mots de forme semblable, il ne faut pas seulement con-

luscum hominem claudicantemque equom, negct in bovom, hominum et equorum natura similitudines proportione constare.

34. Qui autem duo genera esse dicunt analogiæ : unum naturale, quod ut ex lentibus seminatis nascuntur lentis, sic ex lupinis lupinum; alterum voluntarium ut in fabrica, cum vident scænam, ut in dexteriore parte sint ostia, sic esse in sinisteriore simili ratione facta; de his duobus generibus naturalem esse analogiam ut sit in motibus cæli, voluntariam non esse, quod ut quoique fabro lubitum sit, possit facere partis scænæ, sic in hominum partibus esse analogias, quod eas natura faciat, in verbis non esse, quod ea homines ad suam quisque voluntatem fingat, itaque de eisdem rebus alia verba habere Græcos, alia Syros, alia Latinos : ego declinatus verborum et voluntarios et naturaleis esse puto, voluntarios quibus homines vocabula imposuerint rebus quædam, ut ab Romulo *Roma*, ab Tibure *Tiburtes*; naturales, ut ab impositis vocabulis quæ inclinantur in tempora aut in casus, ut ab Romulus *Romulo*, *Romuli*, *Romulum*, et ab dico *dicebam*, *dixeram*. — 35. Itaque in voluntariis declinationibus inconstantia est, in naturalibus constantia; quas utrasque quoniam ici non debeant negare esse in oratione, quom in mundi partibus omnibus sint, et declinationes verborum innumerabiles, dicendum est, esse in his analogias. Neque ideo statim ea in omnibus verbis est sequenda; nam si qua perperam declinavit verba consuetudo, ut ea aliter efferri non possint sine offensione multorum, hinc rationem verborum prætermittendam ostendit loquendi ratio.

36. Quod ad universam pertinet causam, cur similitudo et sit in oratione et debeat observari et quam ad finem quoque, satis dictum. Quare quod sequitur de partibus singulis, deinceps expediemus ac singula crimina, quæ dicunt in analogias, solvemus. — 37. In quo animadvertito, natura quadruplicem esse formam, ad quam in declinando accommodari debeant verba : quod debeat subesse res quæ designetur; et ut sit ea res in usu; et ut vocis natura ea sit, quæ id significavit, ut declinari possit; et similitudo figuræ verbi ut sit ea, quæ ex se declinata genus prodere certum possit. — 38. Quo neque a *terra* terrus ut dicatur, postulandum est, quod natura non subest, ut in hoc alterum maris, alterum feminæ debeat esse. Sic neque propter usum, ut Terentius significat unum, plures Terentii, postulandum est, ut sic dicamus *faba* et fabæ; non enim in simili usu utrumque. Neque ut dicimus ab Terentius Terentium, sic postulandum ut inclinemus ab A et B, quod non omnis vox natura habet declinatus. — 39. Neque in forma collata quærendum solum, quid habeat in figura simile; sed etiam nonnunquam in

sidérer leur ressemblance apparente, mais il faut encore tenir compte de leur valeur intrinsèque. Ainsi la laine gauloise et la laine d'Apulie paraissent semblables à celui qui ne sait en juger que sur l'apparence; mais le connaisseur ne craint pas d'acheter, quoique à un prix plus élevé, la laine d'Apulie, parce que celle-ci est d'un meilleur usage. Ces différents points, que je n'ai fait qu'effleurer, auront leur éclaircissement. Je commencerai par le dernier.

40. Est-ce dans la forme du mot ou dans sa signification que consiste la similitude? Je réponds que c'est dans la forme du mot. Quelquefois, il est vrai, nous voulons savoir si les choses que les mots désignent sont semblables en genre, et alors nous comparons un nom masculin avec un nom masculin, un nom féminin avec un nom féminin; non que la chose signifiée nous importe, mais parce qu'il arrive assez souvent que des choses dissemblables ont des formes semblables, et réciproquement. Ainsi nous disons, d'après la forme, que telle ou telle chaussure est une chaussure d'homme ou de femme, quoique nous sachions bien que quelquefois des hommes portent des chaussures de femme, et réciproquement. — 41. Ainsi *Perpenna* et *Alphena* ont une forme féminine, quoique le premier soit un nom d'homme, et le second un nom de femme; et les mots *paries* (*mur*) et *abies* (*sapin*), quoique semblables quant à la forme, diffèrent quant au genre (car le premier est masculin et le second féminin), et désignent deux choses qui ne sont ni du genre masculin ni du genre féminin. C'est pourquoi nous disons qu'un mot est masculin, non parce qu'il désigne un être de nature mâle, mais parce qu'il peut être précédé de *hic* ou de *hi;* et pareillement nous disons qu'un mot est féminin, non parce qu'il désigne un être féminin, mais parce qu'il peut être précédé de *hæc* ou de *hæ*. — 42. C'est donc faire une objection oiseuse que de dire que *Theona* et *Diona* ne sont pas des noms semblables, parce que l'un peut désigner un homme noir, et l'autre un homme blanc; car c'est juger de la forme des mots par la dissimilitude des choses qu'il désigne.

43. Aristarque a tort, dit-on, d'enseigner que, pour connaître si deux noms sont semblables, il faut considérer, non-seulement le nominatif, mais encore les cas obliques : en quoi, ajoutent ses adversaires, il est aussi ridicule qu'un homme qui prétendrait ne pouvoir juger s'il y a ressemblance entre un père et une mère, qu'après avoir vu les enfants. Ce raisonnement manque de justesse, parce que les cas obliques ne servent pas à faire connaître les rapports apparents des nominatifs, mais leurs rapports intrinsèques; de même qu'une lumière, apportée dans les ténèbres, ne change pas la forme des choses qui y étaient cachées, mais sert à distinguer si ces choses sont plus ou moins semblables. — 44. Quoi de plus semblable en apparence que les désinences de *crux* et de *Phryx?* l'oreille ne peut en distinguer la différence. Cependant *cruces* et *Phryges*, *cruci* et *Phrygi*, nous font sentir que *crux* et *Phryx* ne sont pas semblables.

45. On objecte, contre l'existence de l'analogie, que la similitude ne se retrouve pas dans la majorité des mots. Cette objection est doublement erronée : d'abord, parce qu'il est faux que la similitude ne domine pas dans le langage; en second lieu, parce que, dans la supposition contraire, l'analogie ne laisserait pas d'exister. Autant vaudrait dire que nous ne portons pas de chaussures, parce que nos chaussures ne couvrent qu'une petite partie de notre corps.

46. Nous aimons, dit-on, la dissimilitude, et

co, quem habeat effectum. Sic enim lana Gallicana et Appula videtur imperito similis propter speciem, cum peritus Appulam emat pluris, quod in usu firmior sit. Hæc nunc strictim dicta, apertiora fient infra. Incipiam hinc.

40. Quod rogant, ex qua parte oporteat simile esse verbum, ab voce an significatione, respondemus a voce; sed tamen nonnunquam quærimus genere similiane sint, quæ significantur, ac nomen virile cum virili conferimus, feminæ cum muliebri, non quod id quod significant voces, commoveat; sed quod nonnunquam in re dissimili similis figuræ formas, in re simili imponunt dispariles, ut calcei muliebris sint an viriles, dicimus ad similitudinem figuræ; cum tamen sciamus nonnunquam et mulierem habere calceos viriles et virum muliebris. — 41. Sic dici virum *Perpennam*, ut *Alphenam*, muliebri forma; et contra *parietem*, ut *abietem*, esse forma similem, quom alterum vocabulum dicatur virile, alterum muliebre, et utrumque natura neutrum. Sic itaque ea virilia dicimus, non quæ virum significant, sed quibus proponimus hic et hi, et sic muliebria, in quibus dicere possimus hæc aut hæ. — 42. Quare nihil est, quod dicunt *Theona* et *Diona* non esse similis, si alter est Æthiops, alter Gallus, si analogia rerum dissimilitudines assumat ad discernendum vocis verbi figuras.

43. Quod dicunt, simile sit necne nomen nomini, imprudenter Aristarchum præcipere, oportere spectare non solum ex recto, sed etiam ex eorum vocandi casu; esset enim deridiculum, si simileis inter se parentes sint, de filiis judicare : errant, quod non ab obliquis casibus fit ut recti simili facie ostendantur, sed propter eos facilius perspici similitudo potest eorum, quam vim habeat, ut lucerna in tenebris allata, non facit quæ ibi sunt posita similia sint, sed ut videantur quæ sint quæve desint. — 44. Quid similius videtur quam in his est extrema litera X *crux, Phryx?* quas qui audit voces, auribus discernere potest nemo, quom easdem non esse similes ex aliis verbis intellegamus, quod, cum sit cruces et Phryges et de his extremis syllabis exemptum sit E, ex altero fit ut ex C et S crux, ex altero G et S Phryx; quod item apparet, cum est demptum S; nam fit unum cruci, alterum Phrygi.

45. Quod aiunt, cum in majore parte orationis non sit similitudo, non esse analogiam, dupliciter stulte dicunt, quod et in majore parte est, et, si in minore sit, tamen

la variété nous plaît dans les meubles, dans les vêtements, qui ne sont pas les mêmes pour les hommes que pour les femmes. A cela je réponds que si la variété est une cause de plaisir, rien n'est plus varié que les objets où la similitude s'allie à la dissimilitude. C'est le but qu'on se propose dans les ornements du langage, comme dans les ornements d'un meuble, où le contraste de l'argent et du bois n'exclut pas la similitude. — 47. Mais pourquoi, dit-on, si la similitude est une loi inviolable, prenons-nous plaisir à avoir des lits en ivoire, en écaille, etc. ? A cela je réponds pareillement que, dans cette variété, le contraste n'exclut pas davantage la parité; et je prends encore l'ameublement pour exemple. Dans une salle à trois lits, ces trois lits ne sont-ils pas toujours de la même matière, de la même hauteur, de la même forme? Les serviettes, les coussins, enfin toutes les choses qui sont de la même espèce ne sont-elles pas semblables entre elles? — 48. Mais, dit-on, puisque le langage a pour fin l'utilité, c'est l'utilité, et non la similitude, qu'on doit se proposer en parlant. J'accorde que le langage a pour fin l'utilité, mais qu'il en est du langage comme de l'habillement. Ainsi, chez les hommes, la tunique et la toge ont une forme commune; et, chez les femmes, l'étole et le pallium ont également une forme commune. Pareillement, dans le langage, quoique les mots aient été créés pour l'utilité, nous devons observer la similitude dans ceux qui sont du genre masculin et dans ceux qui sont du genre féminin.....

49. On infère de ce que la déclinaison de... et de *percubuit*, n'est pas conforme à celle de *persedit* et de *perstitit*, que l'analogie n'existe pas. Or, cette induction est fausse, en ce que *percubuit* et... n'ont point la même racine que *persedit* et *perstitit*, l'analogie consistant seulement dans la conformité des dérivés et des racines. — 50. Les objections tirées de ce qu'on dit *Roma* et non *Romula*, de *Romulus*, et de ce qu'on dit *ovilia* de *ovis*, tandis que *bovilia*, de *bos*, *bovis*, est inusité, ne sont pas mieux fondées, parce que l'analogie ne consiste pas à étendre la forme du nominatif d'un mot à un autre mot, mais seulement à observer la similitude dans les cas obliques de deux mots semblables.

51. On ne décline pas, dit-on, les noms des lettres latines, et par conséquent l'analogie n'existe pas. Je réponds que, en prétendant qu'on doit décliner des mots dont la nature ne comporte pas la déclinaison, on oublie que l'analogie consiste uniquement dans la conformité de la déclinaison des mots semblables. Or, les noms des lettres ne sont pas plus susceptibles de déclinaison que les syllabes, dont la forme est naturellement invariable : *hoc ba*, *hujus ba*, et autres.— 52. Que si l'on veut que l'analogie s'étende à tout sans exception, j'y consens; car, de même que mes adversaires eux-mêmes reconnaissent qu'il y a des mots qui ont cinq cas, d'autres quatre, d'autres moins, on peut dire aussi qu'il y a des mots qui, comme les lettres et les syllabes, n'ont qu'un cas; et par conséquent, de même que, parmi les mots qui ont plusieurs cas, ils comparent entre eux, pour constater l'existence de l'analogie, ceux qui en ont quatre, ceux qui en ont trois, etc., de même, parmi ceux qui n'en ont qu'un, ils seront forcés de reconnaître qu'en disant *hoc* E, *huic* E, comme on dit *hoc A*, *huic A*, l'analogie est observée.

sit, nisi etiam nos calceos negabunt habere, quod in majore parte corporis calceos non habeamus.

46. Quod dicunt, nos sequi dissimilitudinem, itaque in vestitu, in supellectile delectari varietate, non paribus subuculis uxoris : respondeo, si varietas jucunditas, magis varium esse, in quo alia sunt similia, alia non sunt : itaque sicut abacum argento ornari, ut alia paria sint, alia disparia, sic orationem. —47. Rogant, si similitudo sit sequenda, cur malimus habere lectos alios ex ebore, alios ex testudine, sic item genere aliquo alio. Ad quæ dico non dissimilitudines solum nos, sed similitudines quoque sequi sæpe : idque ex eadem supellectili licet videre; nam nemo facit triclinii lectos, nisi pareis et materia et altitudine et figura. Quis facit mappas trincliniareis non similis inter se? quis pulvinos? quis denique cætera, quæ unius generis sint plura? — 48. Cum, inquiunt, utilitatis causa introducta sit oratio, sequendum non quæ habebit similitudinem, sed quæ utilitatem. Ego quidem utilitatis causa orationem factam concedo, sed ut vestimentum; quare ut hic similitudines sequemur, ut virilis tunica sit virili similis, item toga togæ, sic mulierum stola ut sit stolæ proportione et pallium pallio simile : sic cum sint nomina utilitatis causa, tamen virilia inter se similia, item muliebria inter se sequi debemus.....

49. Quod aiunt ut *persedit* et *perstitit*, sic... percubuit quoniam non sit, non esse analogiam, vel in hoc errant, quod duo posteriora ex prioribus declinata non sunt, cum analogia polliceatur ex duobus similibus similiter declinatis similia fore. — 50. Qui dicunt, quod sit ab Romulo *Roma* et non Romula, neque, ut ab ove *ovilia*, sic a bove *bovilia*, non esse analogias, errant, quod nemo pollicetur e vocabulo vocabulum declinari recto casu singulari in rectum singularem, sed ex duobus vocabulis similibus casus similiter declinatos similes fieri.

51. Dicunt, quod vocabula literarum Latinarum non declinentur in casus, non esse analogias : hi ea quæ natura declinari non possunt, eorum declinatus requirunt, proinde ut non ea dicatur esse analogia, quæ ab similibus verbis similiter esset declinata. Quare non solum in vocabulis literarum hæc non requirenda analogia, sed ne in syllaba quidem ulla, quod dicimus hoc *ba*, hujus *ba*, sic alia.—52. Quod si quis in hoc quoque velit dicere esse analogias rerum, tenere potest; ut enim dicunt ipsi alia nomina, habere quinque casus, alia quattuor, sic minus alia : dicere poterunt esse literas ac syllabas in vocibus, quæ singulos habeant casus. In rebus plurimis quemadmodum inter se conferent ea, quæ quaternos habebunt vocabula casus, item ea inter se quæ ternos : sic quæ singulos habebunt, ut conferant inter se dicentes, ut sit hoc A, huic A, esse hoc E, huic E.

53. On objecte encore qu'il y a des mots qui, comme *caput* (tête), ont une déclinaison, mais n'ont point d'analogues. Je réponds que ce qui est unique exclut nécessairement l'idée de rapport, et qu'il faut au moins deux mots pour qu'il y ait matière à analogie. Aussi a-t-on raison de dire que l'analogie ne se trouve pas là. — 54. Mais quant à *nihil*, on retrouve la trace de son analogie dans le cas direct *nihilum*, qui se lit dans ce passage d'Ennius : *Quæ... neque dispendi facit hilum*, qui équivaut à *nec dispendii facit quidquam*; et dans le cas oblique, *nihili*, dont s'est servi Plaute : *Video enim te nihili*, etc. *Nihili* est un mot composé de la négation *non* et de *hili* : de là *homo nihili*, un *homme de rien*, *qui non hili est*. Il est indéclinable, et nous disons *homo nihili*, *hominis nihili*, *hominem nihili*. S'il était déclinable, nous dirions *nihilum* et *nihilo*, comme on dit *linum* et *libum*, *lino* et *libo*. On pourrait, au reste, y voir un génitif régi par des antécédents, comme dans *hic casus Terentii*, *hunc casum Terentii*; *hic miles legionis*, *hujus militis legionis*, *hunc militem legionis*.

55. Puisque toute nature est ou mâle ou femelle ou neutre, les formes de chaque mot devraient, dit-on, correspondre à cette triple distinction, comme *albus*, *alba*, *album*. Or beaucoup de mots n'ont que deux formes, comme *Metellus*, *Metella*; *Ennius*, *Ennia*; d'autres n'en ont qu'une, comme *tragœdia*, *comœdia*. On dit *Marcus* et *Numerius*, *corvus* et *turdus* (grive); mais *Marca* et *Numeria*, *corva* et *turda*, sont inusités. On dit, au contraire, *panthera* et *merula* (merle), et l'on ne dit pas *pantherus* et *merulus*. Le sexe de nos enfants est toujours désigné par des noms distincts, comme *Terentius* et *Terentia*. Il n'en est pas de même des enfants des dieux et des esclaves. Ainsi l'on ne dit pas *Jovis* ou *Jova*, pour désigner un fils ou une fille du maître des dieux. Enfin, dans une foule de mots de cette espèce, l'analogie n'est point observée. — 56. A cela je réponds que, bien que les différences naturelles des choses ne laissent pas d'exister indépendamment des mots, ces distinctions ne passent pas dans le langage, lorsque l'usage n'en tient pas compte. Ainsi on dit *equus* (cheval) et *equa* (cavale), parce que, dans l'usage, on distingue le mâle de la femelle; mais on dit *corvus* (corbeau) pour désigner le mâle et la femelle, parce que la distinction de la nature mâle et femelle de cet oiseau nous importe peu. C'est pourquoi certains noms ont, avec le temps, subi des modifications. Anciennement *columba* (colombe) désignait indistinctement le mâle et la femelle, parce que cet oiseau n'était d'aucun usage; mais aujourd'hui qu'il est devenu une chose d'usage, le langage a dû adopter la distinction de la nature : aussi dit-on *columbus* pour le mâle, et *columba* pour la femelle. — 57. Lorsque la nature d'une chose comporte les trois genres, cette distinction doit passer dans le langage. Ainsi l'on dit *doctus*, *docta*, *doctum*, parce que la science peut être considérée, ou par rapport à une chose, ou par rapport à un homme, ou par rapport à une femme. La nature mâle, ni la nature feminine, ni la nature neutre, ne comportent ces trois genres. C'est pourquoi l'on ne dit pas *feminus*, *femina*, *feminum*, etc.; et chacune de ces natures est désignée par un nom distinct

53. Quod dicunt, esse quædam verba, quæ habeant declinatus ut *caput*, quorum par reperiri quod non possit, non esse analogias : respondendum, sine dubio, si quod est singulare verbum, id non habere analogias. Minimum duo esse debent verba, in quibus sit similitudo. Quare in hoc tollunt esse analogias. — 54. Sed in *nihil* vocabulum recto casu apparet in hoc :

Quæ dedit ipsa capit, neque dispendi facit hilum;

quod valet nec dispendii facit quidquam. Idem hoc obliquo apud Plautum :

Video enim te nihili pendere præ Philolache omnes homines;

quod est ex ne et hili; quare dictus est *nihili* qui non hili erat : casu non mutante, cum commutatur de quo dicitur. De homine dicimus enim, hic homo nihili est, et hujus hominis nihili, et hunc hominem nihili. Si in illo commutaremus, diceremus, ut hoc linum et libum, sic nihilum, non hic nihili, et ut huic lino et libo, sic nihilo, non huic nihili. Potest dici patricus casus, ut ei præponantur prænomina plura, ut hic casus Terentii, hunc casum Terentii; hic miles legionis, hujus militis legionis, hunc militem legionis.

55. Negant, cum omnis natura sit aut mas aut femina aut neutrum, non debuisse ex singulis vocibus ternas vocabulorum figuras fieri, ut *albus*, *alba*, *album*; nunc fieri in multis rebus binas, ut *Metellus Metella*, *Ennius Ennia*; nonnullis singula, ut *tragœdia*, *comœdia*; sic esse *Marcum*, *Numerium*, at Marcam, at Numeriam non esse; dici *corvom*, *turdum*, non dici corvam, turdam; contra dici *pantheram*, *merulam*, non dici panthérum, merulum. Nullius nostrum filium et filiam non apte discerni marem ac feminam, ut Terentium et Terentiam; contra deorum liberos et servorum non itidem, ut Jovis filium et filiam Jovem et Jovam : item magnum numerum vocabulorum in hoc genere non servare analogias.

56. Ad hæc dicimus, omnis orationis, quamvis res natura subsit, tamen si ea in usum non pervenerit, eo non pervenire verba : ideo *equos* dicitur et *equa*; in usu enim horum discrimina : corvos et corva non, quod sine usu id, quod dissimilis natura. Itaque quædam aliter olim ac nunc : nam erat cum omnes mares et feminæ dicebantur *columbæ*, quod non erant in eo usu domestico quo nunc; nunc contra propter domesticos usus quod internovimus, appellatur mas *columbus*, femina *columba*. — 57. Natura cum tria genera transit, et id est in usu discriminare : totum denique apparet, ut est in *doctus* et *docta* et *doctum*; doctrina enim per tria hæc transire potest, et usus docuit discriminare doctam rem ab hominibus et in his marem ac feminam. In mare et femina et neutro neque natura maris transit, neque feminæ, neque neutra; et ideo non

et particulier. — 58. Pareillement, les noms des choses dont la nature ou l'usage n'est pas semblable ne sont pas assujettis à la même loi. On dit donc *surdus vir* (un homme sourd), *surda mulier* (une femme sourde), *surdum theatrum* (un théâtre sourd), parce qu'un homme, une femme, un théâtre, sont naturellement destinés à entendre; mais on ne dit pas *cubiculum surdum* (une chambre sourde), parce qu'une chambre est faite pour le silence, et non pour l'audition. Cependant, si cette chambre n'a point de fenêtres, on dit qu'elle est *obscure* (*cæcum*), parce que toute chose a besoin d'être éclairée. — 59. Le genre masculin et le genre féminin ont entre eux une certaine affinité naturelle; mais le genre neutre n'en a presque jamais aucune avec les deux autres, parce qu'il est d'une nature ordinairement individuelle et absolue. C'est pour la même raison que les noms des dieux et des esclaves n'ont point deux formes, comme ceux des personnes libres. L'homme libre et la femme libre ne sont point confondus dans la société civile, comme l'homme esclave et la femme esclave dans la maison de leur maître : de là des noms communs pour les esclaves des deux sexes, et des noms distincts pour les personnes libres. Aussi retrouve-t-on l'analogie dans les noms des personnes libres : *Terentius*, *Terentia*. — 60. Les prénoms ne comportent pas non plus le troisième genre, parce qu'ils ont été créés pour distinguer dans la famille les personnes qui portent le même nom patronymique, comme *Secunda*, *Tertia*, *Quarta*, pour les femmes, et *Quintus*, *Sextus*, *Decimus*, pour les hommes. Ces prénoms, empruntés à l'ordre numérique, comme ceux que je viens de citer, ou à quelque autre dénomination de ce genre, ont été imaginés pour distinguer, par exemple, deux ou plusieurs hommes du nom de *Terentius*. Peut-être le prénom de *Manius* a-t-il été formé de *mane natus* (né le matin); celui de *Lucius*, de *luci natus* (né au point du jour); celui de *Postumus*, de *post* et de *natus* (né après la mort du père). — 61. Ces prénoms, donnés aux femmes par allusion aux mêmes circonstances, ont pris par analogie la forme du genre féminin : *Mania*, *Lucia*, *Postuma*. La mère des dieux Lares est, en effet, appelée *Mania;* on trouve dans les chants des Saliens les noms de *Lucia Volaminia;* et même encore aujourd'hui on donne souvent le nom de *Postuma* à une fille née après la mort de son père. — 62. On voit donc que l'analogie se retrouve dans tous les mots dont la déclinaison a la nature pour principe, et qu'elle ne régit pas ceux dont la déclinaison a pour principe la volonté de l'homme, qu'ils soient masculins, féminins, ou neutres; car ceux-là seulement y sont assujettis, dont la déclinaison a la nature pour principe. Aussi est-ce sans raison que l'on prétend que l'analogie n'est pas observée dans les trois genres des noms.

63. On objecte contre l'analogie qu'il y a des mots qui n'ont que le singulier, comme *cicer* (pois chiche), ou le pluriel, comme *scalæ* (échelles), tandis qu'ils devraient avoir les deux nombres, comme *equus* (cheval), *equi* (chevaux). Je réponds que, en faisant cette objection, on oublie que l'analogie est fondée sur la nature et l'usage. Le nombre singulier désigne ou ce qui est un naturellement, comme *equus* (cheval), ou ce qui, quoique multiple en soi, est un par rapport à l'usage, comme *bigæ* (char attelé de deux chevaux). C'est pourquoi nous disons *una Musa* (une

dicitur feminus, femina, feminum, sic reliqua; itaque singularibus ac secretis vocabulis appellati sunt. — 58. Quare in quibus rebus non subest similis natura aut usus, in his vocabulis hujuscemodi ratio quæri non debet. Ergo dicitur, ut *surdus* vir, *surda* mulier, *surdum* theatrum; quod omnes tres res ad auditum sunt comparatæ; contra nemo dicit cubiculum surdum, quod id ad silentium, non ad auditum; at si fenestram non habet, dicitur *cæcum*, ut cæcus et cæca; quod omnia lumen habere debent. — 59. Mas et femina habent inter se natura quandam societatem : contra nullam plerumque habent societatem neutra cum his, quod sunt diversa inter se, quodque de his perpauca sunt quæ habeant quandam communitatem. Dei et servi nomina quod non item ut libera nostra transeunt, eadem est causa : quod ad usum attinet, institui opus fuit de liberis, de reliquis nihil attinuit, quod in servis gentilicia natura non subest in usu, in nostris nominibus, qui sumus in Latio et liberi, necessaria. Itaque ibi apparet analogia ac dicitur *Terentius* vir, *Terentia* mulier. — 60. Tertium genus in prænominibus ideo non fit item, quod hæc instituta ad usum singularia, quibus discernerentur nomina gentilicia; ut ab numero *Secunda*, *Tertia*, *Quarta;* in viris ut *Quintus*, *Sextus*, *Decimus*, sic ab aliis rebus. Cum essent duo Terentii aut plures, discernendi causa, ut aliquid singulare haberent, notabant : forsitan ab eo, qui mane natus esset, ut is *Manius* diceretur; qui luci, *Lucius;* qui post patris mortem, *Postumus*. — 61. E quibus, cum item accidisset feminis, proportione ita appellata declinarant prænomina mulierum antiqui, *Mania*, *Lucia*, *Postuma*. Videmus enim Maniam matrem Larum dici; Luciam Volaminiam Saliorum carminibus appellari; Postumam a multis post patris mortem etiam nunc appellari. — 62. Quare quocunque progressa est natura, cum usu vocabuli similiter proportione propagata est analogia; cum, in quibus declinationibus voluntariis maris et feminæ et neutra quæ voluntaria, non debeant similiter declinari, sed, in quibus naturales sint declinatus, hi qui esse reperiuntur. Quocirca in tribus generibus nominum inique tollunt analogias.

63. Qui autem eas reprehendunt, quod alia vocabula singularia sint solum ut *cicer*, alia multitudinis solum ut *scalæ*, cum debuerint omnia esse duplicia ut *equos*, *equi*, analogiæ fundamentum esse obliviscuntur naturam et usum. Singulare est, quod natura unum significat ut equos, aut quod conjuncta quodammodo ad unum usum ut bigæ : itaque ut dicimus *una Musa*, sic dicimus *unæ bigæ*. — 64. Multitudinis vocabula sunt unum infinitum ut Musæ, alterum finitum ut duo, tres, quatuor; dicimus

Muse), *unæ bigæ* (un char attelé de deux chevaux). — 64. Le nombre pluriel est ou indéfini, comme *Musæ* (les Muses), ou défini, comme *duo, tres, quatuor Musæ* (deux, trois, quatre Muses); *unæ, binæ, trinæ bigæ* (un, deux, trois chars), etc. Il suit de là que *uni, unæ, una*, appartiennent en quelque sorte au nombre singulier, et ne diffèrent de *unus, una, unum*, qu'en ce que, dans le premier cas, l'adjectif numéral s'accorde avec un nom qui désigne une unité collective, et, dans le second, avec un nom qui désigne une chose naturellement une. Il en est de même de *bina, trina*, substitué à *duo, tria*, comme *uni* à *unus*. — 65. Il y a une troisième espèce de mots qui, comme *uter* (lequel des deux), renferment le nombre pluriel sous la forme du singulier, et qui, sans s'étendre à plus de deux personnes ou de deux choses, prennent la forme du pluriel, comme *utri, utræ*, en s'accordant avec des noms qui désignent une unité collective. Ainsi on dit *uter poeta* (lequel de ces deux poëtes?), *utri poetæ* (lequel de ces deux ordres de poëtes?). On voit clairement par là que tous les noms qui ont la forme du nombre pluriel ne comportent pas celle du singulier. Tous les nombres au-dessus de deux, par exemple, ont la forme du pluriel, et naturellement ne comportent pas celle du singulier. C'est donc à tort qu'on prétend que la forme du nombre singulier implique nécessairement celle du pluriel. — 66. Puisqu'on dit *unguentum, unguenta* (parfum, parfums); *vinum, vina* (vin, vins); pourquoi *acetum* (vinaigre), *garum* (sauce faite avec la saumure du *garus*, sorte de poisson), et d'autres, n'ont-ils pas la forme du pluriel? Ceux qui font cette question n'ont pas pris la peine de distinguer les choses qui se comptent de celles qui se mesurent ou se pèsent, ni de remarquer que, pour désigner l'accroissement d'une quantité quelconque de plomb, d'huile, ou d'argent, il convient de dire *multum plumbum, multum oleum, multum argentum*, et non *multa olea*, etc. On dit, à la vérité, *plumbea* et *argentea*, en parlant de choses faites de plomb ou d'argent; mais *argenteum* n'est point un nom comme *argentum* : c'est un adjectif qui s'accorde avec un autre nom, comme *vas* (vase) ou *pocillum* (petite coupe) : de sorte que le nombre pluriel se rapporte, non à l'argent dont la chose est faite, mais à la chose qui, comme une coupe ou un vase, est de la nature de celles qui se comptent. — 67. Si, parmi les choses qui ne se comptent pas, il y en a de plusieurs espèces, la distinction de ces espèces explique la forme du nombre pluriel dans certains mots, comme *vinum* et *unguentum*. Autre est le vin de Chio, autre est celui de Lesbos : de là *vina* (vins). On distingue de même plusieurs sortes de parfums, qui ont des noms divers, tirés des divers pays qui les produisent : de là *unguenta*. S'il existait pareillement plusieurs espèces remarquables d'huile, de vinaigre, etc., on dirait *olea, aceta*, etc., comme on dit *vina, unguenta*. Aussi mes adversaires me semblent-ils détruire l'idée qu'on doit avoir de l'analogie, en voulant que des mots semblables désignent des choses d'un usage dissemblable, et qu'on suive la même règle pour les noms de choses qui se mesurent, et les noms de choses qui se comptent. — 68. On demande aussi pourquoi le singulier de *balneæ* (bains publics) et le pluriel de *balneum* (bain particulier) n'existent pas, non plus que le singulier de *scalæ* (échelles, escaliers) et de *aquæ caldæ* (eaux thermales). On peut répondre que le premier bain public (*balneum*, nom d'origine grecque) fut établi à Rome dans deux édifices contigus, dont l'un

enim ut hæ Musæ, sic unæ bigæ et binæ et trinæ bigæ : sic deinceps. Quare tam *uni* et *unæ* et *una* quodammodo singularia sunt, quam unus et una et unum; hoc modo mutat, quod altera in singularibus, altera in conjunctis rebus; et ut duo, tria sunt multitudinis, sic bina, trina. — 65. Est tertium quoque genus, singulare in multitudine, ut *uter* : in quo multitudinis, ut *utri, utræ*. Inde uter poeta singulari, utri poetæ multitudinis est. Qua explicata natura, apparet non debere omnia vocabula multitudinis habere par singulare; omnes enim numeri a duobus susum versus multitudinis sunt, neque eorum quisquam habere potest singulare compar. Injuria igitur postulant, si qua sint singularia, oportere habere multitudinis. — 66. Item qui reprehendunt, quod non dicatur ut *unguentum unguenta, vinum vina*, sic acetum aceta, garum gara, faciunt imperite, qui ibi desiderant multitudinis vocabulum, quæ sub mensuram ac pondera potius quam sub numerum succedunt; nam in plumbo, oleo, argento, cum incrementum accessit, dicimus, *multum oleum*, sic *multum plumbum, argentum*; non multa olea, plumba, argenta : quom quæ ex hisce fiant, dicamus *plumbea* et *argentea* (aliud enim cum argenteum; nam id tum cum jam vas; argenteum enim, si pocillum aut quid item); quod pocilla argentea multa, non quod argentum multum. — 67. Ea, natura in quibus est mensura, non numerus, si genera in se habent plura, et ea in usum venerunt e genere multo : sic vina, unguenta dicta; alii generis enim vinum quod Chio, aliud quod Lesbo : sic ex regionibus aliis quæ ipsa dicuntur, nunc melius unguenta, quoi nunc genera aliquot. Si item discrimina magna essent olei et aceti et sic ceterarum rerum ejusmodi in usu communi, dicerentur sic olea, ut vina. Quare in utraque denique re scindere conantur analogiam, et quom in dissimili usu similia vocabula quærunt, et quom item ea quæ metimur, atque ea quæ numeramus, dici putant oportere. — 68. Item reprehendunt analogias, quod dicantur multitudinis nomine publicæ *balneæ*, non balnea, contra quod privati dicant unum balneum, quod plura balnea non dicant : idemque item contra, quod *scalæ* et *aquæ caldæ* multitudinis vocabulis sint appellata, neque eorum singularia in usum venerint. Quibus responderi potest, non esse reprehendendum; quod primum balneum (no-

était destiné aux hommes et l'autre aux femmes; que, dans la suite, le nom de *balneum* servit également à désigner le lieu d'une maison particulière, affecté au même usage; mais que, ce lieu n'étant pas double, comme celui du bain public, le pluriel *balnea* n'entra pas dans le langage usuel, qui ne reçut que le singulier *balneum* en échange du mot ancien *lavatrina*. — 69. On peut aussi expliquer pourquoi une source d'eau chaude est appelée *aquæ caldæ*, et non *aqua calda*. Après que l'usage se fut établi parmi nous de se servir de cette espèce d'eau comme d'un spécifique, on remarqua que l'eau de tel lieu convenait mieux à telle maladie que celle de tel autre; que celle de Puteoli, par exemple, était plus efficace que celle de l'Étrurie. Or, comme les sources fréquentées par les malades sont assez nombreuses, l'idée de pluralité influa sur la dénomination dont il est question. Quant à *scalæ* (échelles, escaliers), mot dérivé de *scandere* (monter), il serait plus embarrassant de rendre raison du singulier *scala*, puisque *scala*, comme l'indique sa racine, ne désignerait qu'un seul échelon, un seul degré.

70. Autre objection. Certains mots n'ont que les cas directs; d'autres n'ont que les cas obliques. Or, tous les mots devraient avoir l'une et l'autre espèce de cas. On peut répondre que l'analogie suppose toujours l'usage ou la nature..... 71...... ni dans les mots qui se déclinent, lorsqu'ils passent d'un nominatif à un autre nominatif. Cependant ces mots ne s'écartent pas sans raison de l'analogie, comme *Faustini*, nom d'une certaine classe de gladiateurs, dérivé de *Faustus;* car si la plupart de ces sortes de noms finissent par trois syllabes, comme *Cascelliani*, *Aquiliani*, *Cæciliani*, il faut remarquer que *Faustus* n'a pas la même désinence que *Cascellius*, *Cæcilius*, *Aquilius*, racines de *Cascelliani*, etc.; car si l'on disait *Faustius* au lieu de Faustus, on sent que *Faustiani* serait plus conforme à l'analogie. C'est ainsi que quelques-uns disent *Scipionini*, par dérivation de *Scipio :* ce qui est une anomalie; car l'analogie veut *Scipionarii*. Mais, comme je l'ai dit, ces sortes de déclinaisons sont rares et peu en usage: aussi sont-elles flottantes et incertaines.

72. On induit de la similitude de *stultus* (sot) et *luscus* (borgne), par exemple, qu'on devrait dire *luscus*, *luscior*, *luscissimus*, de même qu'on dit *stultus*, *stultior*, *stultissimus*. Je réponds à cela qu'on ne peut pas être plus ou moins borgne, tandis qu'on peut être plus ou moins sot.

73. On demande pourquoi l'on ne dit pas *mane* (matin), *manius* (plus matin), *manissime* (très-matin), non plus que *vespere* (soir), *vesperius*, *vesperrime*. On peut répondre que le temps n'est point susceptible de plus ou de moins, et ne comporte que l'idée d'antériorité ou de postériorité. Ainsi la première heure est antérieure à la seconde; mais l'heure en elle-même n'est point susceptible de plus ou de moins. On dit, il est vrai, que celui qui se lève à la première heure du matin se lève *plus matin* que celui qui ne se lève qu'à la seconde; mais cette locution n'est pas conséquente, en ce que *magis mane* (plus matin) signifie le premier moment du matin, et *magis vespere* le dernier moment du soir.

74. On s'appuie encore sur cette sorte de similitude pour attaquer l'analogie, et l'on demande

men ut Græcum introiit in urbem) publice ibi consedit, ubi bina essent conjuncta ædificia lavandi causa; unum ubi viri, alterum ubi mulieres lavarentur : ab eadem ratione domi suæ quisque, ubi lavatur, balneum dixerunt; et quod non erant duo, balnea dicere non consuerunt, cum hoc antiqui non balneum, sed *lavatrinam* appellare consuessent. — 69. Sic aquæ caldæ, ab loco et aqua quæ ibi scateret, cum ut colerentur venisset in usum nostris, cum aliæ ad alium morbum idoneæ essent, eæ cum plures essent, ut Puteolis et in Tuscis, quibus utebantur, multitudinis potius, quam singulari vocabulo appellarunt. Sic scalas, quod ab scandendo dicantur et singulos gradus scanderent, magis erat quærendum, si appellassent singulari vocabulo scalam, cum origo nominatus ostenderet contra.

70. Item reprehendunt de casibus, quod quidam nominatus habent rectos, quidam obliquos : quod dicunt utrosque in vocibus oportere. Quibus idem responderi potest, in quibus usus aut natura non subsit, ibi non esse analogiam;...

* * *

71. . . . . sed nec in vocabulis quæ declinantur, si transeunt e recto casu in rectum casum, quæ tamen fere non discedunt ab ratione sine justa causa, ut hi, qui gladiatores *Faustini;* nam quod plerique dicuntur, ut tris extremas syllabas habeant easdem, *Cascelliani*, *Aquiliani*, *Cæciliani*, animadvertant, unde oriuntur, nomina dissimilia Cascellius, Cæcilius, Aquilius, Faustus; quod si esset Faustius, recte dicerent Faustianos; sic a Scipione quidam male dicunt Scipioninos; nam est *Scipionarios*. Sed ut dixi, quod ab hujuscemodi cognominibus raro declinantur cognomina, neque in usum etiam perducta, natant quædam.

* * *

72. Item dicunt, cum sit simile stultus, luscus, et dicatur *stultus*, *stultior*, *stultissimus*, non dici luscus, luscior, luscissimus, sic in hoc genere multa. Ad quæ dico, ideo fieri, quod natura nemo lusco magis sit luscus, cum stultior fieri videatur.

73. Quod rogant, quor non dicamus *mane*, manius, manissime, item de vesperi : in tempore vere magis et minus esse non potest, ante et post potest; itaque prius est hora prima quam secunda, non magis hora; sed magis mane surgere tamen dicitur, qui primo mane surgit, quam qui non primo. At enim dies non potest esse magis, quam mane; itaque ipsum hoc quod dicitur magis, sibi non constat, quod magis mane significat primum mane, magis vespere novissimum vesper.

74. Item ab hujuscemodi similitudinibus reprehenditur analogia, quod, cum sit anus, cadus simile, et sit ab

pourquoi *cadus* (tonneau), qui est semblable à *anus* (vieille), n'a point de diminutifs, tandis qu'*anus* fait *anicula, anicilla*; pourquoi de *piscina* (vivier, réservoir d'eau), on n'a point formé, par une dérivation analogue, *piscinula, piscinilla*. J'ai déjà répondu que l'analogie se retrouve toujours dans les mots qui désignent des choses dont les différents degrés de grandeur ont quelque importance dans l'usage, comme *cista* (panier), *cistula, cistella*; *canis* (chien), *catulus, catellus* : ce qui n'a pas lieu pour le bétail. C'est pour cette raison qu'il y a souvent deux mots pour désigner la même chose, selon qu'elle est plus ou moins grande, comme *lectus* (lit) et *lectulus* (petit lit), *arca* (cassette) et *arcula* (petite cassette).

75. De ce que certains mots n'ont pas les cas directs, ni d'autres les temps obliques, il ne s'ensuit pas qu'il y ait là anomalie. Où est, dit-on, le nominatif de *frugis, frugi, frugem* (fruit), et celui de *colis, coli, colem* (rejeton)? Où sont les cas obliques de *Diespiter* et de *Maspiter*? — 76. Je réponds que ces différents cas existent. Suivant l'analogie, le nominatif de *frugis* est *frux*; mais l'usage a adopté *frugis*, à l'imitation de *avis* et *ovis*, dont le génitif est semblable au nominatif. Pareillement *cols* est le nominatif naturel, et *colis* le nominatif usuel; mais ici l'analogie se concilie avec l'usage, en ce que *colis* laisse entrevoir *cols*, et ne s'écarte de l'analogie que pour y revenir, en suivant l'usage commun à la plupart des mots, dont le nominatif singulier est d'une prononciation difficile. Or, de même que, par euphonie, on a ajouté un I à *ous*, nominatif singulier qu'implique naturellement le nominatif pluriel *oves*, on a dit *colis* au lieu de *cols* : de sorte que l'analogie reparaît entre *colis*, *ovis*, et *avis*, dans l'identité de la forme du génitif et du nominatif. — 77. Je ne vois pas non plus la raison de nier l'existence des cas obliques de *Diespiter*. Qu'importe que *Diespitri*, *Diespitrem*, soit moins usité que *Diespiter*? Un cas inusité ne laisse pas d'exister aussi réellement qu'un autre cas qui est usité. Mais j'accorde que certains mots n'aient pas tous leurs cas : cette défectuosité ne peut autoriser à nier l'existence de l'analogie. — 78. En effet, de ce que la tête ou quelque autre partie manque dans une statue, il ne s'ensuit pas que l'analogie ne puisse se trouver dans le reste. Ainsi les mots peuvent conserver l'analogie dans les cas usités, et même les cas inusités peuvent être réhabilités, lorsque la nature et l'usage le permettent, comme on le voit quelquefois dans les poëtes, et, par exemple, dans le *Clastidius* de Nævius : *Vita insepulta lætus in patriam* REDUX. — 79. On objecte encore *strues*, *Hercules*, *homo*. Or, suivant mes adversaires, si l'analogie existait, on devrait dire *strus*, *Hercul*, *homon*. Cela prouve, non que l'analogie n'existe pas, mais seulement que la déclinaison des cas obliques n'est pas ici conforme à l'analogie, en tant qu'il s'agit uniquement du rapport de ces cas avec le nominatif. Supposons, par exemple, qu'on place la tête de Philippe sur une statue d'Alexandre : les autres parties du corps n'en conserveront pas moins entre elles leurs rapports, quoique la tête ne soit pas en harmonie avec ces parties. De même encore, si, des deux pans d'une tunique, l'un avait la forme du laticlave, et l'autre celle de l'an-

anu *anicula, anicilla*, a cado duo reliqua non sint propagata; sic non dicatur a piscina, piscinula, piscinilla. Ad hujuscemodi vocabula analogias esse, ut dixi, ubi magnitudo animadvertenda sit in unoquoque gradu, eaque sit in usu communi, ut est *cista, cistula, cistella*, et *canis, catulus, catellus*; quod in pecoris usu non est. Itaque consuetudo, frequentius res in binas dividi parteis ut majus et minus, ut *lectus* et *lectulus*, *arca* et *arcula*, sic alia.

75. Quod dicunt, casus alia non habere rectos, alia obliquos et ideo non esse analogias, falsum est. Negant habere rectos, ut in hoc *frugis, frugi, frugem*, item *colis, coli, colem*, obliquos non habere, ut in hoc *Diespiter*, Diespitri, Diespitrem, *Maspiter*, Maspitri, Maspitrem.—76. Ad hæc respondeo et priora habere nominandi et posteriora obliquos. Nam et frugi rectus est natura frux, at secundum consuetudinem dicimus ut hæc avis, hæc ovis, sic hæc frugis. Sic secundum naturam nominandi est casus cols, secundum consuetudinem colis, cum utrumque conveniat ad analogiam, quod et id quod in consuetudine non est, cujusmodi debeat esse apparet, et quod est in consuetudine nunc in recto casu, eadem est analogia ac pleraque, quæ ex multitudine cum transeunt in singulare, difficulter efferuntur ore. Sic cum transiretur ex eo quod dicebatur hæ oves, una non est dicta ous, sed additum I ac factum ambiguum verbum, nominandi an patrici esset casus, ut ovis et avis.—77. Sic in obliquis casibus cur negent esse Diespitri, Diespitrem, non video, nisi quod minus est tritum in consuetudine, quam Diespiter : quod nihili argumentum est; nam tam casus, qui non tritus est, quam qui est. Sed esto in casuum serie alia vocabula non habere nominandi, alia de obliquis aliquem : nihil enim ideo, quo minus siet ratio, percellere poterit hoc crimen.—78. Nam ut signa quæ non habent caput aut aliam quam partem, nihilominus in reliquis membris eorum esse possunt analogiæ : sic in vocabulis casuum possunt item fieri, ac reponi quod aberit, ubi patietur natura et consuetudo, quod nonnunquam apud poëtas invenimus factum, ut in hoc apud Nævium in Clastidio :

Vita insepulta lætus in patriam redux.

79. Item reprehendunt, quod dicatur hæc *strues*, hic *Hercules*, hic *homo*; debuisset enim dici, si esset analogia, hic Hercul, hæc strus, hic homon. Hæc ostendunt non analogiam non esse, sed obliquos casus non habere caput ex sua analogia; nam ut si in Alexandri statua imposueris caput Philippi, membra conveniant ad rationem, si et ad Alexandri membrorum simulacrum caput quod respondeat, non item sit. Non, si quis tunicam in usu

gusticlave, l'analogie n'existerait pas, à la vérité, entre les deux pans de la tunique; mais elle pourrait se retrouver dans chaque partie considérée isolément. — 80. Suivant les mêmes grammairiens, on dit au pluriel tantôt *cupressus*, tantôt *cupressi;* ainsi de *fici*, *platani*, et des noms de la plupart des arbres. C'est une erreur; car la désinence du nominatif pluriel doit être EI. Ainsi on doit dire *fici*, comme *nummi*, par analogie de la forme commune de leur génitif : *nummorum*, *ficorum*. S'il fallait dire *ficus* au nominatif pluriel, on devrait, par analogie de *manus*, dire *ficibus*, *ficuum*, ce qui est contraire à l'usage, qui, non-seulement dans ces deux cas, mais dans *ficos*, *fico*, etc., ne suit en rien la déclinaison de *manus*.

81. On argumente aussi de ce passage de Lucilius : *Decussi sive decussibus est*, mais à tort; car Lucilius n'a pas dû hésiter, parce qu'on dit l'un et l'autre. En effet, dans la monnaie de cuivre, depuis un jusqu'à cent, les noms des pièces de monnaie sont composés du nom de nombre et de *assis* (as), comme *tressis*, *decussis*, *centussis;* de sorte que, au delà de *deux as* (dupondius), tous les cas ont la désinence d'*assis*. Quant au nom de la pièce de deux as, il comporte les deux genres, et l'on dit également *dupondius* et *dupondium*, comme *gladius* et *gladium*. A partir de trois, les noms des différentes pièces de monnaie, jusqu'à cent, sont du genre masculin tant au pluriel qu'au singulier. Au delà de cent, le nombre ne désigne pas plus des as que toute autre chose. — 82. Les nombres indéterminés, depuis quatre jusqu'à cent, sont invariables devant les noms masculins, féminins ou neutres. Quand on est arrivé à mille, le nom de nombre devient neutre tant au singulier qu'au pluriel : *mille denarium*, *millia denaria*. — 83. Donc, puisqu'il n'est pas nécessaire, pour que l'analogie existe, que la similitude s'étende à la totalité du langage, et qu'il suffit qu'elle soit observée dans les parties corrélatives, c'est à tort qu'on prétend que la dissimilitude de *as*, de *dupondius*, et de *tressis*, constitue une anomalie. *As* est un mot simple qui désigne l'unité; *dupondius* (monnaie de deux livres) est composé de *duo* (deux) et de *pondus* (poids); *tressis*, de *tres* (trois) et de *as*. Les anciens disaient quelquefois *æs* au lieu de *as*, et même encore aujourd'hui nous disons, en tenant un *as* à la main : *Hoc ære* ou *hac œnea libra*. *Mille æris legasse* (avoir légué mille as) est une locution usitée. — 84. Or, depuis trois jusqu'à cent, la déclinaison des noms de nombre, *tressis*, *decussis*, *centussis*, est conforme à l'analogie, fondée sur l'identité de leur étymologie; *dupondius*, qui n'a aucun rapport d'origine avec les précédents, a dû suivre une autre analogie. L'as, qui est l'unité monétaire, a par conséquent au pluriel une signification indéfinie : c'est pourquoi nous disons *asses*. Mais lorsque le nombre des as est déterminé, nous disons *dupondius*, *tressis*, etc. — 85. Il me semble donc que puisque le défini et l'indéfini sont différents, ils ne doivent pas être exprimés de la même manière. Cela est si vrai, que lorsque le nombre mille est pris dans un sens défini, les noms des choses que ce nombre détermine subissent une modification accidentelle. On dit, en effet, *mille denarium*, et non *mille denarii; duo millia denaria*, et non *duo millia*

ita consuit, ut altera plagula sit angustis clavis, altera latis, utraque pars in suo genere caret analogia. — 80. Item negant esse analogias, quod alii dicunt *cupressus*, alii *cupressi;* item de ficis, platanis, et plerisque arboribus, de quibus alii extremum US, alii EI faciunt. Id est falsum; nam debent dici E et I : *fici* ut nummi, quod est ut nummorum *ficorum :* si essent plures ficus, essent ut manus; diceremus ut manibus, sic ficibus, et ut manuum, sic ficuum; neque has ficos diceremus, sed ficus, ut non manos appellamus, sed manus; nec consuetudo diceret singularis obliquos casus hujus fici, neque hac fico, ut non dicit hujus mani, sed hujus manus, et hac mano, sed hac manu.

81. Etiam illud putant esse causæ, quor non sit analogia, quod Lucilius scribit :

Decussi sive decussibus est.

Qui errant, quod Lucilius non debuit dubitare, quod utrumque; nam in ære usque ab asse ad centussis numerus æs adsignificat, et ejus numero finiti casus omnis a dupondio sunt, quod dicitur a multis duobus modis hic *dupondius* et hoc *dupondium*, ut hoc *gladium* et hic *gladius;* ab tressibus virilia multitudinis hi *tresses* et his *tressibus*, cum siet singulare hic *tressis* et ab eo hoc *tressi*, et cum siet sic deinceps ad centussis. Deinde numerus æs non significat. — 82. Numeri qui æs non significant, usque a quatuor ad centum, triplicis habent formas, quod dicuntur hi *quatuor*, hæ quatuor, hæc quatuor; quom perventum est ad miliarium, assumit singulare neutrum, quod dicitur hoc *mille* denarium, a quo multitudinis fit *millia* denaria. — 83. Quare quoniam, ad analogias quod pertineat, non est ut omnia similia dicantur, sed ut in suo quæque genere similiter declinentur : stulte quærunt, quor as et dupondius et tressis non dicantur proportione, cum as sit simplex, dupondius fictus quod duo asses pendebat, tressis, ex tribus æris quod sit. Pro assibus nonnunquam æs dicebant antiqui, a quo dicimus assem tenentes : *hoc ære, æneaque libra*, et *mille æris legasse*. — 84. Quare, quod ab tressis usque ad centussis numeri ejusdemmodi sunt compositi, ejusdemmodi habent similitudinem : dupondius quod dissimilis est, ut debuit, dissimilem habet rationem. Sic as, quoniam simplex est ac principium, et unum significat et multitudinis habet sensum infinitum; dicimus enim asses : quod cum finimus, dicimus dupondius et tressis et sic porro. — 85. Sic videtur mihi, quoniam finitum et infinitum habeat dissimilitudinem, non debere utrumque item dici : eo magis, quod in ipsis vocabulis, ubi additur certus numerus in miliariis, aliter atque in reliquis dicitur; nam sic loquuntur : *hoc mille denarium*, non hoc mille dena-

denarii. Si *denarii*, nominatif pluriel, était pris dans un sens indéfini, alors il faudrait dire *denariorum* au génitif : analogie qui doit s'étendre à la déclinaison, non-seulement des noms des pièces de monnaie, comme *victoriati* (monnaie d'argent valant cinq as, où était gravée l'image de la Victoire), *drachma*, etc., mais encore de *viri* (hommes) ; car nous disons *judicium triumvirum, decemvirum* (jugement des triumvirs, des décemvirs), et non *triumvirorum, decemvirorum*. — 86. On distingue dans la numération ancienne la *règle*, les *deux actes*, les *trois degrés* et les *six décuries*, dont les rapports sont fondés sur une rigoureuse analogie. La *règle* est le nombre *neuf*, c'est-à-dire que, au delà de neuf, l'unité, d'où l'on était parti pour arriver à ce nombre, redevient le point de départ des nombres ultérieurs. A *novem* (neuf) correspondent *nonaginta* (quatre-vingt-dix) et *nongenti* (neuf cents). — 87. Le premier acte embrasse l'intervalle de un à neuf cents, et le second celui de mille à neuf cent mille. Le nombre mille étant considéré comme une nouvelle *unité*, *mille* est, comme *unum*, du nombre singulier : *hoc unum*, *hoc mille ; hæc duo, hæc duo millia*, etc. Dans les deux *actes*, il y a trois *degrés :* le degré des *unités*, qui est de un à neuf ; le degré des *dizaines*, de dix à quatre-vingt-dix ; le degré des *centaines*, de cent à neuf cents. Ces trois degrés forment six décuries, dont trois pour les nombres au delà de mille, et trois pour les nombres en deçà. La numération, chez les anciens, se bornait à ces principes. — 88. On y a ajouté dans la suite deux autres *actes :* ce qui a donné naissance à de nouveaux noms, qui, comme *deciens*, ne sont pas conformes à l'analogie, mais par rapport au système de numération, et non par rapport au langage. En effet, *deciens* est indéclinable comme *mille*, et si l'on ne peut pas dire *hi deciens*, *horum deciens*, comme *hi mille*, *horum mille*, l'analogie se retrouve du moins dans *hoc deciens* et *hoc mille*, *hujus deciens* et *hujus mille*.....

89. L'analogie ne s'oppose pas à ce que les mots qu'on appelle *homonymes* soient dissemblables dans les cas obliques, quoique semblables au nominatif. Cette dissimilitude se remarque dans *Argus*, nom d'homme ; *Argos*, nom de ville, grec et neutre ; et *Argei*, nom latin de la même ville. Il en est de même de la déclinaison ou de la conjugaison d'un mot qui, sous une forme identique, est ou un nom ou un verbe : comme *Meto*, qui, comme nom, fait *Metonis*, *Metonem* ; et, comme verbe, fait *metam* (je moissonnerai), *metebam* (je moissonnais).

90. On objecte aux défenseurs de l'analogie la dissimilitude des mots synonymes, comme *Sappho* et *Psappha*, *Alcæus* et *Alcæo*, *Geryon* et *Geryoneus* et *Geryones*. On confond quelquefois, il est vrai, les cas obliques de ces mots ; mais alors ce sont ceux qui confondent ces cas qui sont en défaut, et non l'analogie. Car on est libre de choisir entre deux ou trois synonymes, mais on est tenu d'être conséquent dans la déclinaison du mot qu'on a choisi ; et si, après avoir dit *Alcæus*, on dit *Alcæoni* ou *Alcæoneus*, c'est alors que l'analogie est violée.

91. C'est à tort, dit-on, qu'Aristarque prétend que *Melicertes* et *Philomedes* ne sont pas des

rii, et *hæc duo millia denaria*, non hoc duo millia denarii. Si esset denarii in recto casu atque infinitam multitudinem significaret, tunc in patrico denariorum dici oportebat, et non solum in denariis, victoriatis, drachmis, nummis, sed etiam in viris idem servari oporteret, quom dicimus judicium fuisse *triumvirum*, *decemvirum*, non triumvirorum, decemvirorum. — 86. Numeri antiqui habent analogias, quod omnibus est una novenaria regula, duo actus, tres gradus, sex decuriæ, quæ omnia similiter inter se respondent. Regula est numerus novenarius, quod ab uno ad novem cum pervenimus, rursus redimus ad unum ; et hinc et novem et nonaginta et nongenti ab una sunt natura novenaria. — 87. Actus primus est ab uno ad nongenta, secundus a mille ad nongenta millia ; quod idem valebat unum et mille, utrumque singulari nomine appellatur ; nam ut dicitur *hoc unum*, *hæc duo*, sic *hoc mille*, *hæc duo millia*, et sic deinceps multitudinis in duobus actibus reliqui omnes item numeri. Gradus singularis est in utroque actu ab uno ad novem, denarius gradus a decem ad nonaginta, centenarius a centum ad nongenta. Ita tribus gradibus sex decuriæ fiunt, tres miliariæ, et tres minores. Antiqui his numeris fuerunt contenti. — 88. Ad hos tertium et quartum actum ab deciens minorem, a deciens miliens majorem addentes, imposuerunt vocabula ; neque ratione, sed tamen non contra eam, de qua scribimus, analogian. Nam deciens cum dicatur *hoc deciens*, ut mille *hoc mille*, ut sit utrumque sine casibus vocis, dicemus ut hoc mille, *hujus mille*, sic hoc deciens, *hujus deciens*, neque eo minus in altero, quod est mille, præponemus *hi mille*, *horum mille*.

* * *

89. Quoniam in eo est nomen commune, quam vocant ὁμωνυμίαν, obliqui casus ab eodem capite, ubi erit ὁμωνυμία, quo minus dissimiles fiant, analogia non prohibet. Itaque dicimus hic *Argus*, cum hominem dicimus, cum oppidum, Græcanice hoc *Argos*, cum Latine *Argei*. Item faciemus, si eadem vox nomen et verbum significabit, ut et in casus et in tempora dispariliter declinetur, ut faciamus a *Meto*, quod nomen est *Metonis*, *Metonem ;* quod verbum est, *metam*, *metebam*.

90. Reprehendunt, cum ab eadem voce plura sunt vocabula declinata, quas συνωνυμίας appellant, ut *Sappho* et *Psappha*, et *Alcæus* et *Alcæo*, sic *Geryon*, *Geryoneus*, *Geryones :* in hoc genere, quod casus perperam permutant quidam, non reprehendunt analogian, sed qui eis utuntur imperite. Quod quisque caput præhenderit, sequi debet ejus consequentis casus in declinando, ac non facere, cum dixerit recto casu Alcæus, in obliquis dicere Alcæoni et Alcæonem : quod si miscuerit, non secutus erit analogias.

91. Reprehendunt Aristarchum, quod hæc nomina *Melicertes* et *Philomedes* similia neget esse, quod vocandi

noms semblables, parce qu'au vocatif l'un fait *Melicerta*, et l'autre *Philomedes*. On serait par conséquent aussi mal fondé à soutenir que *lepus* (*lièvre*) et *lupus* (*loup*) ne sont pas semblables, parce qu'au vocatif l'un fait *lepus*, et l'autre *lupe*; que *socer* (gendre) et *macer* (maigre) ne sont pas non plus semblables, parce que, dans les cas obliques, l'un a trois syllabes, et l'autre deux : *soceri*, *macri*. — 92. Quoique j'aie déjà répondu à cette chicane, en donnant la laine pour exemple, je ferai remarquer que la similitude consiste, non-seulement dans la forme extérieure, mais encore dans une conformité virtuelle et intrinsèque, qui ne tombe pas sous les sens. Ainsi nous disons que deux pommes, que rien ne distingue extérieurement, ne sont pas semblables, si elles n'ont pas le même goût; que deux chevaux de même apparence ne sont pas non plus semblables, s'ils ne sont pas de même race. — 93. Entre deux ou plusieurs esclaves, nous choisissons celui qui est de meilleure race, quoique d'un prix plus élevé; et, dans ce choix, nous consultons, non-seulement la forme apparente, mais encore quelque autre point extérieur de comparaison, comme l'âge dans les chevaux; la progéniture dans les coqs; la saveur dans les fruits. On ne doit donc pas blâmer celui qui, dans le langage, constate la similitude de la même manière. — 94. C'est pourquoi, pour s'assurer si deux mots sont semblables ou dissemblables, on prend un autre cas ou un pronom, comme moyen de comparaison. Ainsi nous voyons par *hic lepus*, *hoc nemus*; *hi lepores*, *hæc nemora*, que *lepus* (lièvre) et *nemus* (forêt) ne sont pas deux mots semblables. Cette sorte d'induction n'a rien de contraire à la véritable analogie, quel que soit le moyen extérieur qu'on emploie pour constater la similitude. On sait, par exemple, que l'aimant attire semblablement dans des pierres semblables, et dissemblablement dans des pierres dissemblables. Or, comment s'assurer de leur similitude ou de leur dissimilitude, si l'on n'a recours à un morceau de fer?

95. Quant à l'analogie relative aux noms, ce que j'ai dit sur ce point suffit, je crois, pour répondre à toutes les objections. A l'égard des verbes, comme ils ont, dans leurs temps, dans leurs personnes, dans leurs genres, dans leurs divisions, donné matière à la critique, j'examinerai chaque partie séparément.

96. L'analogie, dit-on, n'est pas observée dans les temps de certains verbes, comme *legi* (j'ai lu), *lego* (je lis) et *legam* (je lirai), dont l'un appartient au parfait, et les deux autres à l'imparfait. Pour faire tomber ce grief, il suffit de rétablir l'ordre dans la classification des temps de ce verbe, qui présentera alors une division tout à fait conforme à l'analogie, comme *discebam*, *disco*, *discam*, pour les temps imparfaits, et *didiceram*, *didici*, *didicero*, pour les temps parfaits. On voit donc que ce ne sont pas les verbes qui pèchent contre l'analogie, et que s'il y a anomalie, cette anomalie est du fait de ceux qui confondent sciemment les trois temps. — 97. On objecte aussi que le rapport entre *amor*, *amabor* et *amatus sum*, n'est pas conforme à l'analogie, en ce que, dans la même série, le même verbe présente deux formes simples et une composée. Cette prétendue anomalie repose sur une classification inexacte; car si l'on a soin de ne pas confondre les temps imparfaits avec les

casus habet alter Melicerta, alter Philomedes : sic qui dicat *lepus* et *lupus* non esse simile, quod alterius vocandi casus sit lupe, alterius lepus : sic *socer*, *macer*, quod in transitu fiat ab altero trisyllabum soceri, ab altero bisyllabum macri. — 92. De hoc etsi supra responsum est, cum dixi de lana, hic quoque amplius adjiciam, similia non solum a facie dici, sed etiam ab aliqua conjuncta vi et potestate, quæ et oculis et auribus latere soleant; itaque sæpe gemina facie mala negamus esse similia, si sapore sunt alio : sic equos eadem facie nonnullos negamus esse similis, si natione exprocreati dissimili. — 93. Itaque in hominibus emendis si natione alter est melior, emimus pluris, atque in hisce omnibus similitudines non sumimus tantum a figura, sed etiam aliunde, ut in equis ætas, ut in gallis, quojusmodi faciant pullos, ut in pomis, quo sint succo. Si igitur idem sequitur in similitudine verborum quis, reprehendundum non est. — 94. Quare dissimilitudinum discernendarum causa nonnunquam ut pronomen assumitur, sic casum aliquem assumi. Ut in his nemus, lepus, *hic lepus*, *hoc nemus* : ita discedunt ac dicuntur *hi lepores*, *hæc nemora*. Sic aliud si quid assumptum erit extrinsecus, quo similitudo penitus perspici possit : non erit remotum a natura, neque enim magnetas lapides duo, inter se similes sint necne, perspicere possis, nisi minutum extrinsecus prope apposueris ferrum, quod similes lapides similiter ducunt, dissimiliter dissimiles.

95. Quod ad nominatuum analogian pertinet, ita delibatum arbitror, ut omnia quæ dicuntur contra, ad respondendum ab his fontibus sumi possint. Quod ad verborum temporalium rationem attinet, cum partes sint quatuor, temporum, personarum, generum, divisionum, ex omni parte quoniam reprehendunt, ad singula respondebo.

96. Primum quod aiunt analogias non servari in temporibus, cum dicant *legi*, *lego*, *legam* et sic similiter alia; nam quæ sint ut legi perfectum significare, duo reliqua lego et legam inchoatum : injuria reprehendunt. Nam ex eodem genere et ex divisione idem verbum, quod sumptum est, per tempora traduci potest, ut *discebam*, *disco*, *discam*, et eadem perfecti, sic *didiceram*, *didici*, *didicero*. Ex quo licet scire verborum rationem constare, sed eos qui trium temporum verba pronuntiare velint, scienter id facere. — 97. Item illud reprehendunt, quod dicamus amor, amabor, amatus sum; non enim debuisse in una serie unum verbum esse duplex, cum duo simplicia essent. Neque ex divisione si uniusmodi ponas verba,

temps parfaits, on verra que, dans tous les verbes, chaque série est uniforme; que tous les temps imparfaits sont simples, comme *amabar*, *amor*, *amabor*, et que tous les temps parfaits sont composés, comme *amatus eram*, *amatus sum*, *amatus ero*. — 98. On se prévaut encore d'un faux rapport, en accolant ensemble *ferio* (je frappe), *feriam* (je frapperai), *percussi* (j'ai frappé). L'ordre véritable est : *feriam, ferio, feriebam*, temps imparfaits; *percussi, percussero, percusseram*, temps parfaits. On peut défendre de la même manière l'analogie dans les autres temps. — 99. On cite *pungo*, *pungam*, *pugugi*; *tundo*, *tundam*, *tutudi*, et l'on conclut de cette apparente anomalie que les syllabes devraient changer dans tous les temps des verbes, ou ne changer dans aucun. Or on confond ici des choses dissemblables, c'est-à-dire les temps parfaits avec les temps imparfaits. Que si l'on considère isolément les temps imparfaits et les temps parfaits, on verra que la racine du verbe reste invariable dans les uns : *pungebam*, *pungo*, *pungam*, et constamment variable dans les autres : *pupugeram*, *pupugi*, *pupugero*. — 100. On confond encore les temps parfaits avec les temps imparfaits, en mettant sur la même ligne *fui*, *sum*, *ero*. Le parfait *fui* est conforme à l'analogie dans toute sa conjugaison, et dans la parenté qui l'unit à *fueram* et *fuero*. Les temps imparfaits offrent la même régularité : *sum* (autrefois *esum*), *es*, *est*; *eram*, *eras*, *erat*; *ero*, *eris*, *erit*. En classant ainsi les temps dans leur ordre, on retrouvera partout l'analogie.

101. On se prévaut aussi contre l'analogie de ce que certains verbes n'ont pas les trois personnes ou les trois temps. Autant vaudrait critiquer la nature de ce qu'elle n'a pas donné la même forme à tous les êtres. Si donc tous les verbes ne comportaient pas naturellement les trois temps et les trois personnes, il est évident que la division des verbes serait restreinte. Or cette restriction doit s'appliquer, par exemple, à l'impératif, qui, ne se rapportant qu'à l'imparfait, puisqu'il ne s'adresse jamais qu'à une personne présente ou absente, n'a que trois formes, comme *lege*, *legito*, *legat*, tandis que l'indicatif, comme *lego*, *legis*, *legit*, en a neuf pour l'imparfait et autant pour le parfait. — 102. Ce n'est donc pas entre un genre et un autre genre, mais entre les parties d'un même genre, qu'il faut chercher s'il y a dissimilitude. En ajoutant à ces raisons celles que j'ai déjà données au sujet des noms, on pourra aisément répondre à tout. En effet, de même que la forme primordiale des noms réside dans le nominatif, de même la forme primordiale des verbes réside dans la première personne du temps présent, comme *scribo*, *lego*. — 103. C'est pourquoi si, comme dans les noms, il arrive que la forme primordiale d'un verbe n'existe pas, ou soit empruntée à un verbe d'une autre espèce, on fera valoir, en faveur de l'analogie, les raisons que j'ai données en traitant des noms. Que si la forme primordiale existe, mais que le reste de la conjugaison ne s'y rapporte pas, comme cela arrive quelquefois dans la declinaison des noms, il ne sera pas plus difficile de remonter à l'origine de cette apparente anomalie. En effet, les ambiguïtés de la synonymie se rencontrent dans les verbes comme dans les noms : témoin *volo*, qui désigne, sous une forme iden-

discrepant inter se; nam infecta omnia simplicia similia sunt, et perfecta duplicia inter se paria in omnibus verbis, ut hæc : *amabar*, *amor*, *amabor*; *amatus eram*, *sum*, *ero*. — 98. Quare item male dicunt ferio, feriam, percussi, quod est ordo : *feriam*, *ferio*, *feriebam*; *percussi*, *percussero*, *percusseram*. Sic deinceps in reliquis temporibus reprehendenti responderi potest. — 99. Similiter errant qui dicunt, ex utraque parte verba omnia commutare syllabas oportere, aut nullum in his : pungo, pungam, pupugi; tundo, tundam, tutudi; dissimilia enim conferunt, verba infecti cum perfectis. Quod si infecta modo conferrent, omnia verbi principia incommutabilia viderentur, ut in his, *pungebam*, *pungo*, *pungam*; et contra ex utraque parte commutabilia, si perfecta ponerent, ut *pupugeram*, *pupugi*, *pupugero*. — 100. Item male conferunt : fui, sum, ero, quod fui est perfectum, quojus series sibi, ut debet, in omnibus personis constat, quod est *fueram*, *fui*, *fuero*; de infectis *sum*, quod nunc dicitur, olim dicebatur esum et in omnibus personis constabat, quod dicebantur, *esum*, *es*, *est*: *eram*, *eras*, *erat*; *ero*, *eris*, *erit*; sic hujuscemodi cetera servare analogian videbis.

101. Etiam hoc reprehendunt, quod quædam verba neque personas habent ternas neque tempora terna. Id imperite reprehendunt, ut si quis reprehendat naturam, quod non uniusmodi finxerit animalis omnis. Sic enim natura non omnes formæ verborum terna habeant tempora, ternas personas : non habeant totidem verborum divisiones; quare cum imperamus, natura quod infecta verba solum habet, cum et præsenti et absenti imperamus, fiunt terna, ut *lege*, *legito*, *legat*; perfectum enim imperat nemo : contra quæ sunt indicandi, ut *lego*, *legis*, *legit*, novena fiunt verba infecti, novena perfecti. — 102. Quocirca non si genus cum genere discrepat, sed in suo quojusque genere si quid deest, requirendum. Ad hæc addita si erunt ea quæ de nominatibus supra sunt dicta, facilius omnia solventur. Nam ut illic externi caput rectus casus, sic hic in forma est persona ejus qui loquitur, et tempus præsens, ut scribo, lego. — 103. Quare ut illic fit, si hic item acciderit in formula, ut aut caput non sit, aut ex alieno genere sit proportione; eadem, quæ illic diximus, quor nihilominus servetur analogia; item, sicut illic, caput suum habebit, et in obliquis casibus transitio erit in aliam quam formulam, qua assumpta, reliqua facilius possint videri verba unde sint declinata; fit enim, ut rectus nonnunquam sit ambiguus, ut in hoc verbo *volo*, quod id duo significat, unum a voluntate, alterum a volando. Itaque a volo intellegimus et volare et velle.

tique, l'action de *vouloir* et celle de *voler*.

104. On relève la répétition de *pluit* et *luit* au présent et au parfait, comme contraire à l'analogie, en ce que chaque temps doit avoir sa forme particulière. Cette identité n'existe que dans l'esprit de mes adversaires; car au parfait, *u* est long dans *pluit* et *luit*, tandis qu'il est bref au présent : *pluit, luit*. C'est pour la même raison que la même lettre est longue dans *ruta cæsa* (effets mobiliers), mot usité dans le contrat de vente.

105. On objecte encore l'identité de *sacrifico* et *sacrificor*, de *lavat* et de *lavatur*. Que cette identité existe ou n'existe pas, peu importe pour l'analogie, si celui qui préfère se servir de *sacrifico* observe la similitude dans toute la conjugaison, et n'y entremêle pas une partie de celle de *sacrificor*. C'est seulement dans la confusion de ces deux formes que serait l'anomalie. — 106. On lit dans Plaute : *Je crois que les poissons, qui passent toute leur vie dans l'eau* (*lavant*), *se baignent* (*lavari*) *moins longtemps que cette femme ne baigne* (*lavat*) *Phronésius. Lavant et lavari*, pris dans le même sens, répugnent entre eux : il faudrait *lavare*, *lavant*, ou *lavari*, *lavantur*. Que cette faute vienne de Plaute ou du copiste, c'est à l'auteur de l'anomalie, et non à l'analogie, qu'il faut s'en prendre. *Lavant* et *lavantur*, employés séparément dans des circonstances déterminées, n'ont rien de contraire à l'analogie. Ainsi, en parlant d'une nourrice et d'un enfant, on peut dire *lavat* et *lavatur* : *lavat*, par rapport à la nourrice qui baigne l'enfant, et *lavatur*, par rapport à l'enfant qui est baigné par la nourrice. En parlant de nous, nous pouvons dire *lavamus* et *lavamur*. — 107. Quoique l'usage ait également consacré l'un et l'autre, *lavari* s'entend plutôt du corps entier, et *lavare* d'une partie du corps, comme des mains ou des pieds ; et ceux qui tiennent à bien parler ne devraient pas perdre de vue cette distinction. Il est vrai qu'on peut conclure de *lavor*, *lavatus sum*, que *soleo* (j'ai coutume) devrait faire *solui*, qu'on trouve dans Caton et Ennius, et non *solitus sum*, qui est en usage; mais, comme je l'ai dit plus haut, quelques exceptions de cette nature ne prouvent rien contre l'existence de l'analogie.

108. On donne comme une anomalie *dolo* (je polis), *colo* (je cultive); *dolavi*, *colui*. Il faut ici recourir au moyen qu'on emploie pour regarder les petits ouvrages de Myrmécide. Lorsqu'il est impossible de consulter isolément la similitude de deux verbes, il faut prendre une autre personne ou un autre temps. Ainsi, pour savoir si *dolo* et *colo* sont semblables, passez à la seconde personne, et vous reconnaîtrez qu'ils ne le sont pas; car *dolo* fait *dolas*, et *colo* fait *colis*. — 109. *Dolavi* et *colui* sont donc conformes à l'analogie, puisque ces deux temps dérivent régulièrement de *dolo*, *dolas*, et de *coli*, *colis*. C'est, en effet, à la seconde personne qu'il importe de regarder, parce qu'elle est ordinairement moins ambiguë que la première, qui, comme *meo* (je passe), *neo* (je file), *ruo* (je me précipite), présente une similitude douteuse. Mais l'ambiguïté disparaît dans *meas*, *nes*, *ruis*, dont la conjugaison se continue pour chaque verbe suivant son analogie particulière.

110. Les objections tirées des participes sont

104. Quidam reprehendunt, quod *pluit* et *luit* dicamus in præterito et præsenti tempore, cum analogiæ sui quojusque temporis verba debeant discriminare. Falluntur; nam est ac putant aliter, quod in præteritis U dicimus longum, *plūit*, *lūit*; in præsenti breve *pluit*, *luit*; ideoque in Venditionis lege fundi *ruta cæsa* ita dicimus, ut U producamus.

105. Item reprehendunt quidam, quod putant idem esse *sacrifico* et *sacrificor*, et *lavat*, et *lavatur*, quod sit an non, nihil commovet analogian, dum sacrifico qui dicat, servet sacrificabo et sic per totam formam, nec dicat sacrificatur aut sacrificatus sum; hæc enim inter se non conveniunt. — 106. Apud Plautum cum dicit :

Piscis ego credo, qui usque dum vivunt lavant,
Diu minus lavari, quam hæc lavat Phronesium;

ad *lavant lavari* non convenit, ut I sit postremum, sed E : ad lavantur analogia lavari reddit. Quod Plauti aut librarii mendum si est, non ideo analogia, sed qui scripsit, est reprehendendus. Omnino et *lavant* et *lavantur* dicitur separatim recte in rebus certis, quod puerum nutrix lavat, puer a nutrice lavatur : nos in balneis et lavamus et lavamur. — 107. Sed consuetudo alterum utrum cum satis haberet, in toto corpore potius utitur *lavamur*, in partibus *lavamus*, quod dicimus lavo manus, sic pedes et cætera. Quare e balneis non recte dicunt : lavi; lavi manus, recte. Sed quoniam in balneis *lavor*, *lavatus sum*, sequitur, ut contra quoniam est *soleo*, oporteat dici *solui*, ut Cato et Ennius scribit, non ut dicit volgus, *solitus sum*, debere dici; neque propter hæc, quod discrepant in sermone pauca, minus est analogia, ut supra dictum est.

108. Item cur non sit analogia, asserunt, quod ab similibus similia non declinentur, ut ab *dolo* et *colo*; ab altero enim dicitur *dolavi*, ab altero *colui*. In quibus assumi solet aliquid, quo facilius reliqua dicantur, ut in Myrmecidis operibus minutis solet fieri. Igitur in verbis temporalibus quom similitudo sæpe sit confusa, ut discerni nequeat, nisi transieris in aliam personam aut in tempus : quæ proposita sunt, non esse similia intellegitur, cum transitum est in secundam personam; quod alterum est *dolas*, alterum *colis*. — 109. Itaque in reliqua forma verborum suam utrumque sequitur formam. Utrum in secunda forma verbum temporale habeat in extrema syllaba AS an IS, ad discernendas dissimilitudines interest : quocirca ibi potius index analogiæ, quam in prima, quod ibi obstrusa est dissimilitudo, ut apparet in his : *meo*, *neo*, *ruo*; ab his enim dissimilia fiunt transitu, quod sic dicuntur : meo, *meas*; neo, *nes*; ruo, *ruis*; quorum unumquodque suam conservat similitudinis formam.

110. Analogian item de his quæ appellantur participia,

encore plus mal fondées, parce que *amaturus*, *amans*, *amatus*, ne dérivent pas du même verbe. *Amans* et *amaturus* appartiennent à *amo*, et *amatus* appartient à *amor*. Or, ce qui suffit pour l'analogie, c'est que la déclinaison particulière de chaque participe y soit conforme, comme dans *amatus*, *amato*; *amati*, *amatis*; *amata*, *amatæ*; dans *amaturus*, *amaturi*; et enfin dans *amans*, *amantis*, quoique la déclinaison de ce participe diffère un peu de celle des autres; car, dans les cas comme dans les genres, chaque espèce de participe suit la loi de l'analogie qui lui est propre.

111. A la fin du livre précédent, où je défendais la cause contraire, j'ai dit que l'analogie n'existait pas, parce que ceux qui ont écrit sur l'analogie, ou ne s'accordent pas entre eux, ou, dans les points sur lesquels ils conviennent, ne sont pas d'accord avec l'usage. Ces deux raisons ne doivent, ni l'une ni l'autre, faire impression sur votre esprit; car, à ce compte, il faudrait nier l'existence de tous les arts, parce que ceux qui écrivent sur la médecine, sur la musique, etc., ne sont pas d'accord entre eux, ou parce que, dans les points sur lesquels ils conviennent, la nature contredit leurs opinions. En effet, comme on le dit souvent, ce n'est point l'art qu'il faut accuser, mais l'artiste, dont l'erreur ne prouve rien contre la vérité. — 112. Supposons deux locutions usitées, mais dont l'une est régulière et l'autre irrégulière, comme *monte* et *monti*, *fonte* et *fonti*, à l'ablatif : en se servant de la locution fausse, on parle mal sans infirmer la règle, tandis que, en se servant de la locution vraie, on parle bien et en même temps on confirme la règle. De même, en se servant d'une locution qui est à la fois vicieuse et contraire à l'usage, on ne prouve que son ignorance.

113. J'ai exposé, aussi brièvement que je l'ai pu, les différentes raisons qui tendent à établir l'existence de l'analogie, contrairement à ce que j'ai dit dans le livre précédent. Lors même que les raisons que j'ai combattues dans celui-ci constateraient l'existence de l'anomalie dans la langue latine, cela ne prouverait rien contre l'analogie, parce que ces deux principes contraires se retrouvent dans toutes les parties de l'univers, où la similitude se rencontre constamment à côté de la dissimilitude. Ainsi, parmi les animaux, le cheval ne ressemble pas au taureau, le taureau ne ressemble pas à la brebis : autant de genres, autant de formes distinctes; mais, dans chaque genre, autant d'individus, autant de formes semblables. Si, parmi les poissons, la lamproie ne ressemble pas au loup marin, ni le loup à la sole, ni la sole à la lamproie et à la belette aquatique, le nombre de ces dissimilitudes est en même temps bien inférieur à celui des similitudes qui se multiplient à l'infini dans les poissons de chaque espèce comparés entre eux. — 114. Or, puisque, dans le langage, le nombre des mots semblables l'emporte également sur celui des mots dissemblables, on est forcé de reconnaître que l'analogie existe. Enfin, puisque l'usage n'y déroge qu'en un très-petit nombre de mots, il faut aussi reconnaître que nous devons, comme peuple, suivre invariablement l'analogie, et, comme individus, l'observer avec la même fidélité, mais en faisant, en certains cas, des concessions à l'usage; car, ainsi que je l'ai déjà dit,

---

reprehendunt multa injuria; nam non debent dici terna ab singulis verbis : *amaturus, amans, amatus*, quod est ab amo, amans et amaturus, ab amor amatus. Illud, analogia quod præstare debet, in suo quidque genere habet casus, ut amatus, amato, et amati, amatis; et sic in mulieribus amata et amatæ : item amaturus ejusdemmodi habet declinationes, amans paulo aliter; quod hoc genus omnia sunt in suo genere similia proportione, sic virilia et muliebria sunt eadem.

111. De eo, quod in priore libro extremum est, ideo non esse analogian, quod qui de ea scripserint, aut inter se non conveniant, aut in quibus conveniant, ea cum consuetudine discrepent : amovebis utrumque. Sic enim omnis repudiandum erit artis, quod et in medicina et in musica et in aliis multis discrepant scriptores; item in quibus conveniunt, scriptis etiam repugnat natura; quod ita, ut dicitur, non sit ars, sed artifex reprehendendus, qui debet in scribendo non vidisse verum, non ideo non posse scribi verum. — 112. Qui dicit hoc *monti* et hoc *fonti*, cum alii dicant hoc *monte* et hoc *fonte*, sic alia quæ duobus modis dicuntur, cum alterum sit verum, alterum falsum : non uter peccat tollit analogias, sed uter recte dicit, confirmat : et quemadmodum is qui peccat in his verbis, ubi duobus modis dicuntur, non tollit rationem, cum sequitur falsum : sic etiam in his quæ non duobus dicuntur, si quis aliter putat dici oportere atque oportet, non scientiam tollit orationis, sed suam inscientiam denudat.

113. Quibus rebus solvi arbitraremur posse quæ dicta sunt priori libro contra analogian, ut potui, brevi percucurri. Ex quibus si id confecissent, quod volunt, ut in lingua Latina esset anomalia, tamen nihil egissent ideo, quod in omnibus partibus mundi utraque natura inest; quod alia inter se similia, alia dissimilia sunt. Sicut in animalibus dissimilia sunt, ut equos, bos, ovis, homo, item alia : et in unoquoque horum genere inter se similia innumerabilia. Item in piscibus dissimilis natura muræna lupo, is soleæ, hæc murænæ et mustellæ, sic aliis, ut major ille numerus sit similitudinum earum, quæ sunt separatim in murænis, separatim in asellis, sic in generibus aliis. — 114. Quare cum in declinationibus verborum numerus sit magnus a dissimilibus verbis ortus, quod etiam vel major est in quibus similitudines reperiuntur : confitendum est esse analogias. Itemque cum ea non multo minus, quam in omnibus verbis, patiatur uti consuetudo communis : fatendum illud, quoque modo analogian sequi nos debere universos, singulos autem, præterquam in quibus verbis offensura sit consuetudo com-

autre est la condition du peuple entier, autre celle de l'individu. — 115. Cela est si vrai, que les individus eux-mêmes ne jouissent pas tous des mêmes droits. Un poëte, par exemple, peut suivre l'analogie plus librement que l'orateur. J'ai rempli la tâche que je m'étais imposée dans ce livre : je passe donc à la forme des déclinaisons. Ce sera l'objet du livre suivant.

LIVRE X.

1. Beaucoup de grammairiens ont agité la question de savoir si, dans la déclinaison des mots, il faut suivre la dissimilitude ou la similitude, c'est-à-dire, en d'autres termes, l'anomalie ou l'analogie. J'ai exposé dans le premier livre les raisons des partisans de l'anomalie, et dans le second celles des partisans de l'analogie. Comme ces deux lois du langage n'ont point été étudiées dans leurs principes et dans leur nature comme elles devaient l'être, ni selon l'ordre qu'exigeait leur examen, je vais essayer de le faire dans ce livre. — 2. Je discuterai les quatre questions qu'implique la déclinaison des mots, savoir : 1° ce que c'est que similitude ou dissimilitude; 2° ce que c'est que la raison ou règle qu'on appelle λόγος; 3° ce que c'est que le rapport qu'on appelle ἀνάλογος; 4° enfin, ce que c'est que l'usage. La solution de ces quatre questions aura pour résultat la définition claire de l'origine, de la nature et de la forme de l'*analogie* et de l'*anomalie*.

3. Je traiterai d'abord de la similitude et de la dissimilitude, parce qu'elles sont le fondement de toutes les déclinaisons et la loi des mots. On dit que deux ou plusieurs choses sont semblables ou dissemblables, lorsque la plupart des qualités de ces deux ou plusieurs choses paraissent être semblables ou dissemblables. Il faut au moins deux choses pour qu'il y ait matière à similitude ou dissimilitude; car ce qui est unique n'est pas susceptible de comparaison. — 4. Ainsi on dit qu'un homme est semblable à un homme, un cheval à un cheval, mais que l'homme et le cheval sont dissemblables, parce que chaque espèce d'êtres a une forme particulière, qui la distingue des autres. Par la même raison, dans l'espèce humaine, l'homme est plus semblable à l'homme qu'à la femme, parce que les hommes, comparés entre eux, ont un plus grand nombre de parties semblables. Il faut en dire autant du vieillard comparé au vieillard, de l'enfant comparé à l'enfant. Ceux-là donc sont plus semblables entre eux, qui ont presque la même figure, la même stature et le même air; et tout à fait semblables, et, pour ainsi dire, jumeaux, ceux qui approchent le plus de la ressemblance qui constitue l'identité.

5. Quelques auteurs distinguent le semblable, le dissemblable, et le neutre, qu'on appelle aussi le non-semblable ou le non-dissemblable. Cependant cette triple distinction peut encore se subdiviser. Ainsi deux choses peuvent être semblables ou non semblables, semblables et dissemblables tout ensemble, ou enfin neutres, c'est-à-dire ni semblables ni dissemblables, si, par exemple, sur vingt parties, il y en a autant de semblables que de dissemblables. Dans cette der-

munis, quod, ut dixi, aliud debet præstare populus, aliud e populo singuli homines. — 115. Neque id mirum est, cum singuli quoque non sint eodem jure; nam liberius potest poeta, quam orator, sequi analogias. Quare cum hic liber id, quod pollicitus est demonstraturus, absolverit, faciam finem; proxumo deinceps de declinatorum verborum forma scribam.

LIBER DECIMUS.

1. In verborum declinationibus disciplina loquendi dissimilitudinem an similitudinem sequi deberet, multi quæsierunt. Cum ab his ratio quæ ab similitudine oriretur, vocaretur analogia, reliqua pars appellaretur anomalia; (de qua re primo libro, quæ dicerentur, quor dissimilitudinem ducem haberi oporteret, dixi; secundo contra quæ dicerentur, quor potius similitudinem conveniret præponi) : quarum rerum quod nec fundamenta, ut debuit, posita ab ullo, neque ordo ac natura ut res postulat explicita, ipse ejus rei formam exponam. — 2. Dicam de quatuor rebus, quæ continentur declinationibus verborum, quid sit simile ac dissimile, quid ratio quam appellant λόγον, quid proportione quod dicunt ἀνάλογον, quid consuetudo : quæ explicatæ declarabunt ἀναλογίαν et ἀνωμαλίαν, unde sit, quid sit, quojusmodi sit.

3. De similitudine et dissimilitudine ideo primum dicendum, quod ea res est fundamentum omnium declinationum ac continet rationem verborum. Simile est, quod res plerasque habere videtur easdem, quas illud quojus quid simile. Dissimile est, quod videtur esse contrarium hujus. Minimum ex duobus constat omne simile, item dissimile, quod nihil potest esse simile, quin alicujus sit simile, item nihil dicitur dissimile, quin addatur, quojus sit dissimile. — 4. Sic dicitur similis homo homini, equos equo, et dissimilis homo equo; nam simile est homo homini, ideo quod easdem figuras membrorum habent, quæ eos dividunt ab reliquorum animalium specie : in ipsis hominibus simili de causa vir viro similior, quam vir mulieri, quod pluris habent easdem partis; et sic senior seni similior, quam puero. Eo porro similiores sunt, qui facie quoque pæne eadem, habitu corporis et filo. Itaque qui plura habent eadem, dicuntur similiores : qui proxume accedunt ad id, ut omnia habeant eadem, vocantur gemini, simillimi.

5. Sunt qui tris naturas rerum putant esse simile, dissimile, neutrum, quod alias vocent non simile, alias non dissimile : sed quamvis tria sint simile, dissimile, neutrum, tamen potest dividi etiam in duas partes sic, quodcunque conferas, aut simile esse, aut non esse : simile esse et dissimile, si videatur esse, ut dixi; neutrum, si in neutram partem præponderet, ut, si duæ res, quæ conferuntur, vicenas habent partes, et in his denas habeant easdem,

nière supposition, on dit communément que les choses sont dissemblables.

6. Or, comme il arrive ordinairement que la dispute roule plutôt sur le mot que sur la chose, ce qu'il faut avoir soin de déterminer quand on dit qu'une chose est semblable à une autre, c'est la partie qui constitue la ressemblance. C'est le moyen de prévenir les méprises; car il peut se faire que deux hommes soient à la fois semblables et dissemblables, c'est-à-dire qu'ils aient les yeux, les mains, les pieds, et beaucoup d'autres parties semblables, dont la réunion donne l'avantage à la similitude sur la dissimilitude.

7. Aussi n'y a-t-il rien de plus difficile que de savoir déterminer exactement les parties qui doivent constituer la ressemblance, et tous les rapports auxquels elle est attachée. Quoi de plus semblable en apparence que *suis* et *suis?* Cependant l'un appartient au verbe *suo* (coudre), et l'autre au nom *sus* (porc). Ainsi deux mots semblables, quant au son et aux syllabes, cessent de l'être comme parties d'oraison; car l'un a des temps, et l'autre des cas : différence qui diversifie surtout les analogies. — 8. La similitude apparente de certains mots, comme *nemus* (forêt) et *lepus* (lièvre), que rien ne distingue au nominatif, donne souvent lieu à la même méprise. Cependant ces deux mots ne sont pas semblables, parce qu'il leur manque des rapports indispensables, comme d'être, par exemple, du même genre. Or *lepus* est masculin, et *nemus* neutre : *hic lepus, hoc nemus*. S'ils étaient du même genre, ils pourraient être précédés des mêmes adjectifs, et l'on dirait ou *hic lepus* et *hic nemus*, ou *hoc lepus, hoc nemus*. — 9. On ne saurait donc trop s'étudier à bien définir en quoi consiste la vraie similitude, pour reconnaître si une déclinaison est ou n'est pas conforme à l'analogie. Cette partie de la science grammaticale est très-scabreuse, et ceux qui ont écrit sur le langage, ou l'ont évitée, ou ont essayé de la traiter, mais sans succès. — 10. De là divergences dans les opinions, et divergences très-variées. En effet, les uns, et entre autres Dionysius Sidonius, comptent soixante et onze modes de ressemblance pour toutes les déclinaisons en général; les autres ne se sont occupés que des déclinaisons qui ont des cas; et, parmi eux, Aristoclès compte quatorze modes, à la différence de Sidonius, qui en reconnaît quarante-sept; Parméniscus en compte huit; d'autres plus, d'autres moins.

11. Si les principes sur lesquels repose la similitude étaient bien posés, et si, d'après ces principes, on établissait une règle sûre pour la pratique, on se méprendrait moins souvent sur la véritable analogie des déclinaisons. Or, je crois que la similitude repose sur deux principes généraux, qui sont la matière des mots, et la figure que la déclinaison donne à la matière. — 12. Premier principe : le mot doit être semblable au mot. Second principe : la déclinaison doit être faite dans le même ordre; car il arrive souvent que l'on décline deux mots semblables, tantôt d'une manière semblable, comme *herus, ferus, hero, fero;* tantôt d'une manière dissemblable, comme *herus, ferus, heri, ferum*. Je dis donc que lorsque le mot est semblable au mot, et la

denas alias ad dissimilitudinem æque animadvertendas. Hanc naturam plerique subjiciunt sub dissimilitudinis nomen.

6. Quare quoniam fit, ut potius de vocabulo quam de re controversia esse videatur, illud est potius advertendum, quom simile quid esse dicitur, quoi parti simile dicatur esse; in hoc enim solet esse error, quod potest fieri ut homo homini simile sit et non sit, ut multas parteis habeat similis, et ideo dici possit similis habere oculos, manus, pedes, sic alias res separatim et una plura.

7. Itaque quod diligenter videndum est in verbis, quas partis et quot modis oporteat similis habere, ut infra apparebit : is locus maxime lubricus est. Quid enim similius potest videri indiligenti, quam duo verba hæc *suis* et *suis?* quæ non sunt, quod alterum significat suere, alterum suem. Ita quæ similia esse vocibus ac syllabis confitemur, dissimilia esse partibus orationis videmus, quod alterum habet tempora, alterum casus, quæ duæ res vel maxime discernunt analogias. — 8. Item propinquiora genere inter se verba similem sæpe pariunt errorem ut in hoc, quod *nemus* et *lepus* videtur esse simile, quom utrumque habeat eundem casum rectum : sed non est simile, quod eis certæ similitudines opus sunt, in quo est ut in genere nominum sint eodem, quod in his non est; nam in virili genere est lepus, ex neutro nemus; dicitur enim *hic lepus*, et *hoc nemus*. Si ejusdem generis essent, utrique præponeretur idem, ac diceretur aut hic lepus et hic nemus, aut hoc lepus et hoc nemus. — 9. Quare quæ et quojusmodi sunt genera similitudinum ad hanc rem, perspiciendum ei qui, declinationes verborum proportione sintne, quæret. Quem locum, quod est difficilis, qui de his rebus scripserunt, aut vitaverunt, aut incepe-runt neque adsequi potuerunt. — 10. Itaque in eo dissensio neque ea uniusmodi apparet; nam alii de omnibus universis discriminibus posuerunt numerum, ut Dionysius Sidonius, qui scripsit eas esse septuaginta unam; alii partis ejus, quæ habet casus : quojus idem hic quom dicat esse discrimina quadraginta septem, Aristocles rettulit in literas quattuordecim, Parmeniscus octo, sic alii pauciora aut plura.

11. Quarum similitudinum si esset origo recte capta et inde orsa ratio, minus erraretur in declinationibus verborum, quarum ego principia prima duum generum sola arbitror esse, ad quæ similitudines exigi oporteat : e quis unum positum in verborum materia, alterum ut in materiæ figura, quæ ex declinatione fit. — 12. Nam debet esse unum, ut verbum verbo, unde declinetur, sit simile; alterum ut e verbo in verbum declinatio, ad quam conferatur, ejusdemmodi sit; alias enim ab similibus verbis similiter declinantur, ut ab herus, ferus, hero, fero : alias dissimiliter herus, ferus, heri, ferum. Quom utrumque et verbum verbo erit simile et declinatio declinationi, tum

déclinaison à la déclinaison, il y a ce que l'analogie exige, c'est-à-dire similitude double et parfaite.

13. Mais, pour qu'on ne m'accuse pas d'avoir éludé sciemment toutes les questions secondaires auxquelles peut donner lieu l'analogie, en réduisant à deux les principes de la similitude, je remonterai à l'origine des rapports qu'il faut savoir discerner dans la comparaison des mots et des déclinaisons.

14. Le langage se divise d'abord en mots indéclinables, comme *vix* (à peine), *mox* (bientôt, ensuite), et en mots déclinables, comme *limo* (limer), *limabo; fero* (porter), *ferebam.* Or, l'analogie ne peut affecter que les mots déclinables : d'où il suit que *nox* (nuit) et *mox* ne doivent pas être regardés comme deux mots semblables, parce qu'ils ne sont pas de la même espèce, *nox* ayant des cas, et *mox* ne devant ni ne pouvant en avoir.

15. Les déclinaisons des mots déclinables se subdivisent, à leur tour, en volontaires et naturelles. Les déclinaisons volontaires sont celles qui tirent leur origine de la volonté de l'homme, comme *Romulus*, dérivé de *Roma.* Les déclinaisons naturelles sont celles qui suivent la loi commune du langage, et ne se règlent pas sur la volonté de celui qui a créé le mot : de sorte que nous disons *Romulus, Romulum, Romulo*, à l'imitation de *Roma*, *Romam*, *Romæ*. La déclinaison volontaire est régie par l'usage; et la déclinaison naturelle, par la raison. — 16. C'est pourquoi on aurait tort d'induire de *Romanus*, dérivé de *Roma*, que, par analogie, le nom des habitants de Capoue (*Capua*) doit être *Capuanus*, parce que cette déclinaison a pour unique loi le caprice des volontés particulières, dont l'usage et le temps sanctionnent les inconséquences. Aussi ni l'école d'Aristarque, ni les autres grammairiens, n'ont essayé de défendre l'usage contre les attaques des adversaires de l'analogie, car, ainsi que je l'ai dit, les déclinaisons volontaires sont flottantes et incertaines, parce qu'elles tiennent de la nature multiple des volontés individuelles; et, sous ce rapport, force est de reconnaître que c'est l'anomalie, plutôt que l'analogie, qui régit le langage usuel.

17. Il y a encore une troisième division, d'après laquelle les mots dont la déclinaison est naturelle sont partagés en quatre espèces : 1° ceux qui ont des cas et n'ont pas de temps, comme *docilis, facilis;* 2° ceux qui ont des temps et n'ont pas de cas, comme *docet, facit;* 3° ceux qui ont des temps et des cas, comme *docens, faciens;* 4° enfin ceux qui n'ont ni temps ni cas, comme *docte*, *facete.* Cette division a pour but de tracer une ligne de démarcation entre chaque partie et les trois autres, et de faire voir que si l'analogie est observée entre les mots de la même espèce, cela suffit, et que demander plus, c'est la chercher où elle ne doit pas être.

18. Pour éviter la confusion, je traiterai de chaque espèce de mots séparément. Les mots qui ont des cas se divisent en *nominats* et en *articles* définis et indéfinis, comme *hic* (ce, cet) et *quis* (quelqu'un). Ces deux espèces ne doivent pas être comparées entre elles, parce qu'elles ont chacune une analogie particulière et distincte.

19. L'analogie est à peine sensible dans les

denique dicam esse simile, ac duplicem et perfectam similitudinem habere, id quod postulat analogia.

13. Sed ne astutius videar posuisse duo genera esse similitudinum sola, cum utriusque inferiores species sint plures, si de his reticuero, ut mihi relinquam latebras : repetam ab origine similitudinum, quæ in conferendis verbis et in declinandis sequendæ aut vitandæ sint.

14. Prima divisio in oratione, quod alia verba nusquam declinantur ut hæc, *vix*, *mox*, alia declinantur, ut ab *limo* limabo, a *fero* ferebam, et quom, nisi in his verbis quæ declinantur, non possit esse analogia, qui dicit simile esse *nox* et *mox*, errat, quod non est ejusdem generis utrumque verbum, cum nox succedere debeat sub casuum ratione, mox neque debeat neque possit.

15. Secunda divisio est de his verbis quæ declinari possunt, quod alia sunt a voluntate, alia a natura. Voluntatem appello, quom unusquivis a nomine alio imponit nomen, ut Romulus Romæ. Naturam dico, quom universi acceptum nomen ab eo, qui imposuit, non requirimus quemadmodum is velit declinari, sed ipsi declinamus, ut hujus Romæ, hanc Romam, hac Roma. De his duabus partibus voluntaria declinatio refertur ad consuetudinem, naturalis ad rationem. — 16. Quare proinde ac simile conferri non oportet ac dicere, ut sit ab Roma *Romanus*, sic ex Capua dici oportere Capuanus; quod in consuetudine vehementer natat, quod declinantes imperite rebus nomina imponunt, a quibus cum accepit consuetudo, turbulenta necesse est dicere. Itaque neque Aristarchii, neque alii in analogiis defendendam ejus susceperunt causam, sed, ut dixi, hoc genere declinatio in communi consuetudine verborum ægrotat et languescit, quod oritur e populi multiplici imperio; itaque in hoc genere in loquendo magis anomalia, quam analogia.

17. Tertia divisio est, quæ verba declinata a natura dividit in partis quattuor, in unam quæ habet casus neque tempora, ut *docilis, facilis;* in alteram, quæ tempora neque casus, ut *docet, facit;* in tertiam quæ utraque, ut *docens, faciens*; in quartam quæ neutra, ut *docte* et *facete.* Ex hac divisione singulis partibus tres reliquæ dissimiles. Quare nisi in sua parte inter se collata erunt verba, si non conveniunt : non erit ita simile, ut debeat facere idem.

18. Quoniam species plures, de singulis dicam. Prima pars casualis dividitur in parteis duas, in nominatus scilicet et articulos, quod finitum et infinitum est, ut *hic* et *quis;* de his generibus duobus utrum sumpseris, cum reliquo non conferendum, quod inter se dissimiles habent analogias.

19. In articulis vix adumbrata est analogia, et magis rerum quam vocum; in nominatibus magis expressa, ac

articles; elle est plus dans l'idée que dans le mot. Elle est au contraire très-prononcée dans les nominats, et consiste encore plus dans la forme des mots que dans l'idée. Ajoutez à cela que, les articles étant uniques dans chaque espèce, l'analogie y est un peu conjecturale; tandis que, dans les nominats, on peut en suivre aisément les traces, à l'aide des mots semblables, qui sont en très-grand nombre.

20. Comme les articles, les *nominats* sont définis et indéfinis : de là leur division en *vocables* et en *noms*. Ainsi *oppidum* (ville) est un nominat indéfini ou *vocable*, et *Roma* (Rome) est un nominat défini ou *nom*. Quelques grammairiens observent cette distinction ; d'autres la rejettent. Pour moi, j'en tiendrai compte toutes les fois qu'elle me paraîtra utile. — 21. Pour que deux nominats soient semblables, il faut qu'ils s'accordent en genre, en espèce, en cas, et en désinence. En genre, c'est-à-dire que les deux mots que l'on compare soient deux noms. En espèce, c'est-à-dire qu'ils soient tous les deux masculins. En cas, c'est-à-dire que si l'on prend le datif dans l'un, on prenne aussi le datif dans l'autre. En désinence, c'est-à-dire que les syllabes finales soient les mêmes dans les deux mots. — 22. Il faut en outre distinguer deux *ordres*, l'un transversal et l'autre direct, comme dans la tablette, sur laquelle on joue aux échecs. L'ordre transversal est celui que suit la déclinaison en allant du nominatif au génitlf, du génitif au datif, comme *albus, albi, albo;* l'ordre direct est celui qui va du masculin au féminin, et du féminin au neutre, comme *albus, alba, album*. Chaque ordre a six parties. Les parties de l'ordre transversal s'appellent *cas*, et celles de l'ordre direct s'appellent *genres;* on donne le nom de *forme* à la combinaison de ces différentes parties.

23. Je parlerai d'abord des cas. On a donné aux cas divers noms. Pour moi, j'appellerai nominatif celui qui désigne proprement la chose ou la personne..... — 24... On dit *scopæ* (balai), et non *scopa*. Leur nature est en effet différente, car il s'agit, dans le premier cas, de choses simples; et, dans le second, de choses composées : ce qui explique *bigæ* (char attelé de deux chevaux), *quadrigæ* (char attelé de quatre chevaux). C'est pourquoi on ne dit pas *una biga*, mais *unæ bigæ*, pour désigner un seul char; ni *duæ bigæ, duæ quadrigæ*, mais *binæ bigæ, binæ quadrigæ*, pour désigner deux chars. — 25. La figure du mot importe aussi, parce que cette figure change, tantôt au commencement du mot, comme dans *suit, suit;* tantôt dans le milieu, comme dans *curso, cursito;* tantôt dans la désinence, comme dans *doceo, docui;* tantôt au commencement et à la fin, comme dans *lego, legi*. Il importe donc de remarquer le nombre de lettres dont chaque mot est composé, et principalement les dernières, parce que ce sont celles qui changent le plus souvent. — 26. Aussi, comme les inductions tirées de la figure des mots ne sont pas toujours justes, on ne saurait trop faire attention, dans la comparaison des cas, à la nature des similitudes que les mots présentent; et l'on doit regarder non-seulement aux lettres qui changent, mais encore aux lettres voisines, qui ne changent pas; car la proximité n'est pas indifférente dans les déclinaisons. — 27. On ne doit pas regarder comme

plus etiam in vocum similitudinibus quam in rebus suam obtinet rationem. Etiam illud accedit ut in articulis habere analogias ostendere sit difficile, quod singula sint verba; hic contra facile, quod magna sit copia similium nominatuum. Quare non tam hanc partem ab illa dividendum, quam illud videndum, ut satis sit verecundi, etiam illam in eandem harenam vocare pugnatum.

20. Ut in articulis duæ partes, finitæ et infinitæ, sic in nominatibus duæ, vocabulum et nomen; non enim idem *oppidum* et *Roma*, quom oppidum sit vocabulum, Roma nomen, quorum discrimen in his reddendis rationibus alii discernunt, alii non : nos sicubi opus fuerit, quid sit et quor, ascribimus uniusquojusque partes. — 21. Nominatui ut similis sit nominatus, habere debet ut sit eodem genere, specie eadem, sic casu, exitu eodem. Genere, ut, si nomen est quod conferas, cum quo conferas sit nomen : specie simile, ut non solum, sed utrumque sit virile : casu simile, ut si alterum sit dandi, item alterum sit dandi : exitu, ut quas unum habeat extremas literas, easdem alterum habeat. — 22. Ad hunc quadruplicem fontem ordines deriguntur bini, uni transversi, alteri derecti, ut in tabula solet, in qua latrunculis ludunt. Transversi sunt qui ab recto casu obliqui declinantur, ut *albus, albi, albo;* derecti sunt qui ab recto casu in rectos declinantur, ut *albus, alba, album :* utrique sunt partibus senis. Transversorum ordinum partes appellantur casus, derectorum genera : utrisque inter se implicatis forma.

23. Dicam prius de transversis. Casuum vocabula alius alio modo appellavit; nos dicemus, qui nominandi causa dicitur, nominandi vel nominativom. . . . .

24. . . . et *scopæ*, non dicitur una scopa; alia enim natura, quod priora simplicibus, posteriora in conjunctis rebus vocabula ponuntur; sic *bigæ*, sic *quadrigæ* a conjunctu dictæ. Itaque non dicitur ut hæc una lata et alba, sic una biga, sed *unæ bigæ :* neque ut dicitur hæ duæ latæ, albæ, sic hæ duæ bigæ et quadrigæ. — 25. Item figura verbi qualis sit refert, quod in figura vocis alias commutatio fit in uno verbo, *suit* modo *suit :* alias in medio, ut *curso, cursito :* alias in extremo, ut *doceo, docui :* alias communis, ut *lego, legi*. Refert igitur ex quibus literis quodque verbum constet, et maxime extrema, quod ea in plerisque commutantur. — 26. Quare in his quoque partibus similitudines ab aliis male, ab aliis bene quod solent sumi, in casibus conferendis recte an perperam, videndum : sed ubicunque commoventur literæ, non solum hæ sunt animadvertendæ, sed etiam quæ proxumæ sunt neque moventur; hæc enim vicinitas aliquantum potens in verborum declinationibus. — 27. In quis figuris non ea similia dicemus quæ similis res

semblables les mots qui ont une signification semblable, mais ceux dont la forme indique qu'ils ont été destinés originairement à désigner des choses semblables. Ainsi nous appelons tunique d'homme ou tunique de femme, non celle que porte tel homme ou telle femme, mais celle que les hommes ou les femmes doivent porter d'après l'usage. Un homme, en effet, peut porter une tunique de femme, et réciproquement une femme peut porter une tunique d'homme, comme font quelquefois les acteurs sur la scène; mais nous appelons proprement tunique de femme celle qui, d'après l'usage, est destinée à l'habillement des femmes. De même qu'une tunique de femme ne change pas le sexe de l'acteur qui la porte, les noms de Perpenna, Cæcina, Spurinna, quoique féminins quant à la forme, désignent des hommes, et non des femmes. — 28. Il faut aussi faire attention à la similitude des déclinaisons, parce qu'on découvre la force de certains mots dans leur racine, comme on peut s'en convaincre par *prætor, prætori; consul, consuli.* La génération des cas sert également à faire ressortir la différence d'autres mots, comme *socer* (beau-père) et *macer* (maigre); car *socer* fait *socerum*, et *macer* fait *macrum*, et chacun de ces mots conserve cette différence dans tous les autres cas tant au pluriel qu'au singulier. Il est nécessaire de recourir à ce moyen extrinsèque de comparaison, parce que, pour savoir si deux mots sont semblables ou dissemblables, tantôt il suffit de les comparer entre eux, comme *homo* (homme) et *equus* (cheval), et tantôt il est indispensable de les comparer à un troisième, comme *eques* (cavalier) et *equiso* (écuyer), dont on ne peut connaître le rapport qu'au moyen de *equus* (cheval), leur racine commune. — 29. En effet, pour savoir si deux hommes sont semblables ou dissemblables, il suffit de les regarder; mais supposons un homme plus grand que son frère, et un autre homme aussi plus grand que son frère: pour savoir si ces deux hommes sont dans la même proportion plus grands que leurs freres, il faut nécessairement avoir vu ces deux frères et connaître leur taille. J'en dis autant des choses dont on aurait à comparer sous le même rapport la largeur ou la hauteur dans la même circonstance: il n'est pas facile de constater les rapports de certains cas, si l'on s'en tient à les comparer entre eux, et si l'on n'a recours à un autre cas comme moyen de comparaison.

30. Je crois en avoir assez dit sur ce qui regarde les similitudes des nominats. Je passe donc aux articles, dont les uns sont semblables et les autres dissemblables.

En effet, parmi les cinq espèces dont j'ai parlé, les articles des deux premières sont semblables, en ce qu'ils sont masculins, féminins, et neutres; et les autres sont dissemblables, en ce qu'ils désignent tantôt une seule chose, tantôt plusieurs, et qu'ils n'ont que cinq cas; car ils ne comportent pas le vocatif. Ils ont cela de particulier, qu'ils sont tantôt définis, comme *hic, hæc*; tantôt indéfinis, comme *quis, quæ.* Comme ils n'ont, en quelque sorte, que l'ombre de l'analogie, je ne m'y arrêterai pas plus longtemps dans ce livre.

31. Les mots du second genre sont, comme je l'ai dit, ceux qui ont des temps et des personnes, sans avoir de cas. On distingue six formes dans leur déclinaison : 1° la forme temporelle, comme *legebam, gemebam; lego, gemo;*

significant, sed quæ ea forma sint, ut ejusmodi res similis ex instituto significare plerumque soleant; ut tunicam virilem et muliebrem dicimus non eam, quam habet vir aut mulier, sed quam habere ex instituto debet; potest enim muliebrem vir, virilem mulier habere, ut in scæna ab actoribus haberi videmus, sed eam dicimus muliebrem, quæ de eo genere est, quo indutui mulieres ut uterentur est institutum. Ut actor stolam muliebrem, sic Perpenna et Cæcina et Spurinna figura muliebria dicuntur habere nomina, non mulierum. — 28. Flexuræ quoque similitudo videnda ideo, quod alia verba quam vim habeant, ex ipsis verbis unde declinantur, apparet, ut quemadmodum oporteat ut a *prætor, consul*, prætori, consuli. Alia ex transitu intelleguntur, ut *socer, macer,* quod alterum fit socerum, alterum macrum, quorum utrumque in reliquis a transitu suam viam sequitur et in singularibus et in multitudinis declinationibus. Hoc fit ideo, quod naturarum genera sunt duo, quæ inter se conferri possunt, unum quod per se videri potest, ut *homo* et *equos:* alterum sine assumpta aliqua re extrinsecus perspici non possit, ut *eques* et *equiso;* uterque enim dicitur ab equo. — 29. Quippe hominem homini similem esse aut non esse, si contuleris, ex ipsis homini animadversis scies: at duo inter se similiterne sint longiores, quam sint eorum fratres, dicere non possis, si illos breviores, cum quibus conferuntur, quam longi sint ignores: sic latiorum atque altiorum, item cætera ejusdem generis, sine assumpto extrinsecus aliquo perspici similitudines non possunt. Sic igitur quidam casus quod ex hoc genere sunt, non facile est dicere similis esse, si eorum singulorum solum animadvertas voces, nisi assumpseris alterum, quo flectitur in transeundo vox.

30. Quod ad nominatuum similitudines animadvertendas arbitratus sum satis esse tangere, hæc sunt. Relinquitur de articulis, in quibus quædam eadem, quædam alia. De quinque enim generibus duo prima habent eadem, quod sunt et virilia et muliebria et neutra, et quod alia sunt, ut significent unum, alia ut plura; et de casibus quod habent quinos : nam vocandi voce notatus non est. Proprium illud habent, quod partim sunt finita ut *hic* et *hæc*, partim infinita ut *quis* et *quæ,* quorum quod adumbrata et tenuis analogia, in hoc libro plura dicere non necesse est.

31. Secundum genus, quæ verba tempora habent neque casus, sed habent personas. Eorum declinatuum species sunt sex. Una quæ dicitur temporalis, ut *legebam*,

2° la forme personnelle, comme *sero, meto; seris, metis;* 3° la forme interrogative, comme *scribone, legone; scribisne, legisne?* 4° la forme affirmative, comme *fingo, pingo; fingis, pingis;* 5° la forme optative, comme *dicerem, facerem; dicam, faciam;* la forme impérative, comme *cape, rape; capito, rapito.*

32. La déclinaison des mots qui ont des temps sans avoir de personnes ne comporte que quatre formes : l'interrogative, comme *foditurne? seriturne? fodieturne? sereturne?* l'affirmative, comme *foditur, seritur; fodietur, seretur;* l'optative, comme *vivatur, ametur; viveretur, amaretur.* Quant à la forme impérative, son existence est problématique. Est-on fondé à la reconnaître dans *paretur, pugnetur; parari, pugnari?* c'est une question.

33. Il faut encore distinguer 1° l'imparfait et le parfait, comme *emo, edo; emi, edi;* 2° le positif et le fréquentatif, comme *scribo, lego; scriptitavi, lectitavi;* 3° l'actif et le passif, comme *uro, ungo; uror, ungor;* 4° le singulier et le pluriel, comme *laudo, culpo; laudamus, culpamus.* Telles sont les formes générales du verbe : quant aux modifications fort nombreuses dont sa figure est susceptible, elles seront l'objet de mon attention dans les livres où je traiterai des conjugaisons.

34. Les mots du troisième genre sont ceux qui ont des temps et des cas, et qu'on appelle communément participes..... — 35.... Une déclinaison vicieuse, même dans un poëte qui aurait créé le mot, ne doit pas nous autoriser à suivre son exemple : nous devons, au contraire, redresser son erreur. Donc le rapport dont je parle se rencontre à la fois dans les déclinaisons volontaires et dans les déclinaisons naturelles, et a la nature mixte que j'ai définie. — 36. Chacun de ces rapports, comparé à un autre, est ou semblable ou dissemblable. Tantôt les mots sont différents, et le rapport est le même; tantôt les rapports sont différents, et les mots sont les mêmes. Le rapport qui unit *amor* et *amori* se retrouve dans *dolor* et *dolori,* et n'existe pas entre *dolor* et *dolorem.* Quoique le rapport de *amor* et de *amoris* se retrouve entre *amores* et *amorum,* comme la comparaison ne repose pas sur son véritable point, il ne peut seul déterminer l'analogie, à cause de la dissimilitude des figures du mot. L'analogie véritable, dont j'exposerai plus tard les conditions, ne peut résulter que de la similitude du rapport qui unit le singulier et le pluriel.

37. Je suis arrivé à la troisième partie, qu'on appelle ἀναλογία (analogie), de ἀνάλογος (analogue), qui ne doit pas être confondu avec son dérivé. Deux ou plusieurs mots sont *analogues,* lorsqu'ils ont entre eux un rapport fondé sur une étymologie commune (λόγος); mais ce n'est pas ce rapport qui constitue l'*analogie :* elle consiste dans la comparaison de ces mots corrélatifs avec d'autres mots qui ont entre eux un rapport de même nature. — 38. Si, en voyant deux jumeaux, je dis que l'un est semblable à l'autre, je ne parle que d'un seul; mais si je dis qu'il y a de la similitude en eux, je parle de l'un et de l'autre. De même

gemebam; lego, gemo. Altera personarum, *sero, meto; seris, metis.* Tertia rogandi, ut *scribone, legone; scribisne, legisne?* Quarta respondendi, ut *fingo, pingo; fingis, pingis.* Quinta optandi, ut *dicerem, facerem; dicam, faciam.* Sexta imperandi ut *cape, rape; capito, rapito.*

32. Item sunt declinatuum species quatuor quæ tempora habent sine personis, in rogando, ut *foditurne? seriturne?* et *fodieturne? sereturne?* Ac respondendi specie eædem figuræ fiunt extremis syllabis demptis. Optandi species, ut *vivatur, ametur; viveretur, amaretur.* Imperandi declinatus sintne, habet dubitationem; et eorum sitne hæc ratio; *paretur, pugnetur, parari, pugnari.*

33. Accedunt ad has species a copulis divisionum quadrinis, ab infecti et perfecti, *emo, edo; emi, edi :* a semel et sæpius, ut *scribo, lego, scriptitavi, lectitavi :* faciendi et patiendi, ut *uro, ungo; uror, ungor :* a singulari et multitudinis, ut *laudo, culpo; laudamus, culpamus.* Hujus generis verborum quojus species exposui, quam late quidque pateat et quojusmodi efficiat figuras, in libris qui de formulis verborum erunt, diligentius expedietur.

34. Tertii generis, quæ declinantur cum temporibus ac casibus, ac vocantur a multis ideo participalia, sunt hoc ge . . .

* * * * *

35. . . . quemadmodum declinamus, quærimus casus ejus, etiamsi is qui finxit poeta aliquod vocabulum et ab eo casu ipse aliquem perperam declinavit, potius eum reprehendimus quam sequimur. Igitur ratio quam dico, utrobique est et in his verbis quæ imponuntur, et in his quæ declinantur, neque non etiam tertia illa quæ ex utroque miscetur genere. — 36. Quarum unaquæque ratio collata cum altera aut similis, aut dissimilis; aut sæpe verba alia, ratio eadem; et nonnunquam ratio alia, verba eadem. Quæ ratio in amor, amori, eadem in dolor, dolori, neque eadem in dolor, dolorem; et cum eadem ratio quæ est in amor et amoris, sit in amores et amorum : tamen ea, quod non in ea qua oportet, confertur materia, per se solum efficere non potest analogias propter disparilitatem vocis figurarum; quod verbum copulatum singulare cum multitudine ita cum est proportione, ut eandem habeat rationem, tum denique ea ratio conficit id quod postulat analogia, de qua deinceps dicam.

37. Sequitur tertius locus, quæ sit ratio proportione, quæ a Græcis vocatur ἀνάλογον : ab analogo dicta analogia. Ex eodem genere quæ res inter se aliqua parte dissimiles rationem habent aliquam, si ad eas duas res alteræ duæ collatæ sunt, quæ rationem habeant eandem, quod ea verba bina habent eundem λόγον, dicitur utrumque separatim ἀνάλογον; simul collata quatuor *analogia.* — 38. Nam ut in geminis quom simile dicimus esse Menæchmum Menæchmo, de uno dicimus; cum similitudinem esse in his,

si je dis qu'il y a entre l'as (*assis*) et le demi-as (*semissis*) le même rapport qu'entre la livre (*libella*) et la demi-livre (*sembella*), je me borne à faire remarquer que, de part et d'autre, ces sortes de pièces de monnaie sont analogues; mais si je dis qu'il y a dans la monnaie de cuivre et dans la monnaie d'argent une conformité de rapports, je constate alors une corrélation qui est proprement l'analogie. — 39. De même que, sans avoir la même signification, *sodalis*, *sodalitas* et *civis*, *civitas* ont une affinité fondée sur la ressemblance des mêmes rapports, *analogue* et *analogie* sont deux mots qui, sans être identiques, ont une affinité fondée sur une origine commune. En effet, *sodalitas* implique nécessairement *sodalis*, qui, à son tour, implique *homines*; car, sans hommes, point d'amis ni d'amitié. De même ἀναλογία implique ἀνάλογος, qui, à son tour, implique λόγος; car, sans une racine commune, point de mots analogues, et, sans mots analogues, point d'analogie. — 40. Ces deux mots, comme vous le voyez, ont une affinité fort étroite, et leur ambiguïté vous impose la tâche d'être plus subtil en écoutant que je ne le serai en parlant. En d'autres termes, je vous avertis que lorsque j'aurai à dire quelque chose de relatif à ces deux sortes de rapports, ce sera sans distinction : aussi ne comptez pas que je revienne dans la suite de ce livre sur ce que j'ai dit plus haut, mais armez-vous d'attention. — 41. Ces rapports entre des choses dissemblables sont comme ceux des nombres comparés entre eux : par exemple, 2 est à 1 ce que 20 est à 10. De même, dans la monnaie, un denier (*denarius*) est à une pièce de 5 as (*victoriatus*) ce qu'un autre denier est à une autre pièce de 5 as. Cette analogie, qui peut se rencontrer en tout, repose sur les rapports de quatre termes. Dans une famille, par exemple, la fille est par rapport à la mère ce que le fils est par rapport au père; ou bien encore, dans le temps, minuit est par rapport à la nuit ce que midi est par rapport au jour. — 42. Les poëtes tirent leurs comparaisons de ces rapports; ils exercent surtout la sagacité des géomètres; mais, parmi les grammairiens, ceux de l'école d'Aristarque se distinguent par leur subtilité dans l'observation de l'analogie. Ainsi, disent-ils, il y a analogie entre *amorem*, *amori*, et *dolorem*, *dolori*, parce qu'il y a la même différence entre l'accusatif *amorem* et le datif *dolori* qu'entre *dolorem* et *dolori*. — 43. Ils distinguent en outre une déclinaison directe et une déclinaison transversale, qui présentent d'un côté la succession des cas, et de l'autre la succession des genres d'un même mot. Pour rendre ce que je dis plus sensible, supposons plusieurs nombres disposés dans l'ordre suivant :

1	2	4.
10	20	40.
100	200	400.

Dans cette combinaison, le nombre 1, pris, dans la ligne horizontale, comme unité simple, et, dans la ligne verticale, comme unité multiple, contient dans sa duplicité le rapport sur lequel est fondée l'analogie qui unit les neuf nombres. On retrouve dans le nombre 1, opposé à lui-même comme unité et comme dizaine, ce que j'ai appelé λόγοι, d'où ἀνάλογοι, d'où ἀναλογία. — 44. Les déclinaisons des mots présentent la même combinaison. Exemple :

Albus, *albi*, *albo*;
Alba, *albæ*, *albæ*;
Album, *albi*, *albo*.

Cette combinaison des noms communs a été adop-

de utroque : sic quom dicimus, eandem rationem habere assem ad semissem, quam habet in argento libella ad sembellam, quid sit analogon ostendimus; quom utrobique dicimus et in ære et in argento esse eandem rationem, tum dicimus de analogia. — 39. Ut *sodalis* et *sodalitas*, *civis* et *civitas* non est idem, sed utrumque ab eodem ac conjunctum : sic analogon et analogia idem non est, sed item est congeneratum. Quare si homines sustuleris, sodalis sustuleris; si sodalis, sodalitatem. Sic item si sustuleris λόγον, sustuleris analogon; si id, analogian. — 40. Quæ cum inter se tanta sint cognatione, debebis subtilius audire, quam dici exspectare, id est cum dixero quid de utroque, et erit commune, ne exspectes, dum ego in scribendo transferam in reliquom, sed ut potius tu persequare animo. — 41. Hæc fiunt in dissimilibus rebus, ut in numeris, si contuleris cum uno duo, sic cum decem viginti; nam quam rationem duo ad unum habent, eandem habent viginti ad decem : in nummis similiter sic est ad unum victoriatum denarius, sicut ad alterum victoriatum alter denarius. Sic item in aliis rebus omnibus proportione dicuntur ea : in quo est sic quadruplex natura, ut in progenie quomodo est filius ad patrem, sic est filia ad matrem, et ut est in temporibus meridies ad diem, sic media nox ad noctem. — 42. Hoc poetæ genere in similitudinibus utuntur; multum hoc acutissime geometræ; hoc in oratione diligentius, quam alii, ab Aristarcho grammatici, ut, quom dicuntur proportione similia esse *amorem amori*, *dolorem dolori*, quom ita dissimile esse videant amorem et dolori, quod est alio casu, item dolorem et dolori. — 43. Sed dicunt, quod ab similibus nonnunquam rationes habet implicatas duas, ut sit una derecta, altera transversa. Quod dico apertius, sic fiet. Esto sic expositos esse numeros, ut in primo versu sit unum, duo, quatuor : in secundo decem, viginti, quadraginta : in tertio centum, ducenti, quadringenti. In hac formula numerorum duo inerunt quos dixi λόγοι, qui diversas faciant analogias : unus duplex qui est in obliquis versibus, quod est ut unus ad duo, sic duo ad quatuor : alter decemplex in derectis ordinibus, quod est ut unus ad decem, sic decem ad centum. — 44. Similiter in verborum declinationibus est bivium, quod et ab recto casu declinatur in obliquom, et ab recto casu in rectum, ita ut formulam similiter efficiant : quod sit primo versu hic *albus*, huic *albo*, hujus *albi*; secundo hæc *alba*, huic *albæ*, hujus *albæ*; tertio hoc *album*, huic *albo*, hujus *albi*; itaque fiunt per obliquas declinationes ex his analogiæ hoc genus : *Albius Atrius*, *Albio Atrio*; quæ

tée pour les noms propres dont les cas suivent la ligne oblique ou horizontale, et les genres la ligne directe ou verticale. Exemple :

Albius, Atrius; Albio, Atrio;
Albia, Atria; Albiæ, Atriæ.

Cet ordre correspond, pour les cas, à la ligne horizontale 1, 2, 4 ; et, pour les genres, à 1 10 100.

45. Il y a deux espèces d'analogie : l'analogie *disjointe* et l'analogie *conjointe*. 10 est à 20 comme 1 est à 2 ; c'est l'analogie disjointe. 2 est à 4 comme 1 est à 2 ; c'est l'analogie conjointe, parce que, dans ce rapport, le nombre 2 est énoncé deux fois. — 46. Suivant les grammairiens, cette seconde espèce d'analogie implique naturellement quatre rapports. Ainsi, dans la lyre à sept cordes, la quatrième est à la septième ce que la première est à la quatrième, et en même temps la quatrième est la première par rapport à celles qui la suivent, et la dernière par rapport à celles qui la précèdent. De même, dans les maladies périodiques de sept jours, les médecins observent attentivement les symptômes qu'elles présentent le quatrième jour, parce que la première phase du mal entre le premier et le quatrième présage une autre phase semblable entre le quatrième et le septième. — 47. Les analogies disjointes sont aussi quaternaires dans les cas des vocables : *rex, regi; lex, legi*. Les analogies conjointes sont ternaires dans les temps des verbes : *legebam, lego, legam*, où *lego* est à *legam* ce que *legebam* est à *lego*. Ces trois temps sont une pierre d'achoppement pour la plupart des grammairiens, qui ne manquent jamais de les associer, lorsqu'ils veulent conjuguer d'après l'analogie. — 48. En cela ils se trompent, parce que les verbes ont deux sortes de temps : des temps parfaits, comme *lego*, *legis*, et des temps imparfaits, comme *legi, legisti*; et que ces temps doivent, dans la conjugaison, se classer selon leur espèce. Ainsi *lego* et *legebam* sont corrélatifs, mais *lego* et *legi* ne le sont pas, *legi* étant un temps parfait : ce qui convainc d'erreur ceux qui prétendent avoir trouvé une raison d'attaquer l'analogie dans *tutudi, pupugi; tundo, pungo; tundam, pungam*; ou dans *necatus sum, verberatus sum; necor, verberor; necabor, verberabor*. En classant les temps selon leur espèce : *tundebam, tundo, tundam; tutuderam, tutudi, tutudero; amabar, amor, amabor, amatus eram, amatus sum, amatus ero*, on retrouve la similitude où elle doit être ; et ceux qui voient une anomalie dans la disparité des temps parfaits et des temps imparfaits accusent la nature elle-même. — 49. Quoique naturellement quaternaire, l'analogie peut avoir quelquefois moins de quatre parties, ainsi que je l'ai dit plus haut, et quelquefois aussi plus de quatre, comme dans cet exemple : 2 et 4 sont à 6 comme 1 et 2 sont à 3 : ce qui n'implique pas contradiction, parce que les nombres opposés à 6 et à 3 sont pris collectivement. Cette forme complexe se rencontre quelquefois dans le langage. En voici un exemple : *Herculi* et *Herculibus* dérivent de *Hercules* (Hercule, Hercules) comme *Diomedi* et *Diomedibus* dérivent de *Diomedes* (Diomède, Diomèdes). — 50. Et de même que la déclinaison passe d'un cas direct à deux cas obliques, elle peut passer aussi de deux cas directs à un seul cas oblique. Ainsi le datif pluriel *Bæbieis* dérive et du nominatif pluriel

scilicet erit particula ex illa binaria; per derectas declinationes : *Albius Atrius, Albia Atria*, quæ scilicet centenaria formula analogiarum, de qua supra dixi.

45. Analogia quæ dicitur, ejus genera sunt duo. Unum dejunctum sic est : ut unum ad duo, sic decem ad viginti; alterum conjunctum, sic : ut est unum ad duo, sic duo ad quatuor, in hoc quod duo bis dicuntur, et cum conferimus ad unum, et tum cum quatuor. — 46. Hoc quoque natura dicitur quadruplex; sic e septem cordis citharæ, tamen duo dicuntur habere tetracorda, quod quemadmodum crepat prima ad quartam cordam, sic quarta ad septumam respondet; media est alterius prima, alterius extrema. Medici in ægrotis septumos dies qui observant quarto die, ideo diligentius signa morbi advertunt, quod quam rationem habuit primus dies ad quartum, eandem præsagit habiturum, qui est futurus ab eo quartus, et qui est septumus a primo. — 47. Quadruplices dejunctæ in casibus sunt vocabulorum, ut *rex regi, lex legi*. Conjunctæ sunt triplices in verborum tribus temporibus, ut *legebam, lego, legam*, quod quam rationem habet legebam ad lego, hanc habet lego ad legam. In hoc fere omnes homines peccant, quod perperam in tribus temporibus hæc verba dicunt, quom proportione volunt pronuntiare. — 48. Nam cum sint verba alia infecta, ut *lego* et *legis*, alia perfecta, ut *legi* et *legisti*, et debeant sui quojusque generis in conjungendo copulari, et quom recte sit ideo lego ad legebam : non recte est lego ad legi, quod legi significat quod perfectum; ut hæc, *tutudi pupugi, tundo pungo, tundam pungam*, item *necatus sum verberatus sum, necor verberor, necabor verberabor*, injuria reprehendant, quod et infecti inter se similia sunt, et perfecti inter se; ut *tundebam, tundo, tundam*, et *tutuderam, tutudi, tutudero*; sic *amabar, amor, amabor*, et *amatus eram, amatus sum, amatus ero*. Itaque reprehendunt, qui contra analogias dicunt, quor dispariliter in tribus temporibus dicantur quædam verba, naturam. — 49. Cum quadruplex sit natura analogia, id nonnunquam, ut dixi, pauciores videtur habere partis : sic etiam alias pluris, ut quom est, quemadmodum ad tria unum et duo, sic ad sex duo et quatuor; quæ tamen quadripartita comprehenditur forma, quod bina ad singula conferuntur. Quod in oratione quoque nonnunquam reperietur, sic : ut *Diomedes* confertur *Diomedi* et *Diomedibus*, sic dicitur ab *Hercules Herculi* et *Herculibus*. — 50. Et ut hæc ab uno capite, ab recto casu, in duo obliquos discedunt casus : sic contra multa ab duobus capiti-

masculin *Bœbiei*, et du nominatif pluriel féminin *Bœbiæ*; et pareillement le datif pluriel *Cœliis* dérive et du nominatif pluriel masculin *Cœlii*, et du nominatif pluriel féminin *Cœliæ*. Tantôt deux cas semblables produisent, dans la déclinaison, deux autres cas semblables, comme *nemus, olus; nemora, olera;* tantôt deux cas dissemblables produisent deux cas semblables, comme *hic*, *iste*; *hunc, istunc*.

51. L'analogie a son principe, ou dans la volonté des hommes, ou dans la nature des mots, ou dans l'une et l'autre tout ensemble. A la volonté de l'homme appartient l'imposition des noms; à la nature, leur déclinaison, qui par conséquent ne demande pas d'étude. Celui qui suit la volonté de l'homme conclura de la similitude de *dolus* et de *malus* que le datif, par exemple, doit être *dolo* et *malo*. Celui qui suit la nature conclura de la similitude de *Marco* et de *Quinto* que l'accusatif doit être *Marcum*, *Quintum*. Enfin celui qui suit l'une et l'autre conclura de la similitude que présente la génération des cas que si *servus* fait *serve* au vocatif, *cervus* doit, au même cas, faire *cerve*. Ces différentes espèces de déclinaisons ont, comme on le voit dans ces quatre exemples, un principe commun, qui est l'analogie. — 52. La première est fondée sur la similitude des cas directs; la seconde, sur la similitude des cas obliques; la troisième, sur la similitude de la génération des cas. Dans la première, on va de la volonté de l'homme à la nature; dans la seconde, de la nature à la volonté de l'homme; dans la troisième, on part de l'une et de l'autre. C'est pourquoi cette dernière déclinaison pourrait être dédoublée et en former une quatrième, parce que le point de départ est facultatif. — 53. Si l'on prend la volonté de l'homme pour base de l'analogie, la déclinaison des cas obliques doit être conforme à son principe; si l'on prend la nature pour principe, c'est sur elle qu'il faut se régler; si enfin l'on prend l'une et l'autre pour guides, la similitude de génération des cas doit servir de loi dans la formation des cas des mots incertains. L'imposition des noms est en notre pouvoir; mais la nature est au-dessus de nous. Chacun peut, au gré de sa volonté, imposer à une chose tel ou tel nom, mais il doit le décliner comme le veut la nature.

54. Il y a des noms qui n'ont reçu originairement que la forme du singulier, comme *cicer* (pois chiche); et d'autres qui n'ont reçu que la forme du pluriel, comme *scalæ* (échelle, escalier). Or, nul doute que la déclinaison de ceux qui n'ont que le singulier ne doive partir d'un cas singulier, comme *cicer, ciceri, ciceris;* et réciproquement pour ceux qui n'ont que le pluriel, comme *scalæ, scalis*, *scalas*. Mais à l'égard des noms qui ont reçu les deux formes, comme *mas*, *mares* (mâle, mâles), où prendra-t-on la règle de l'analogie? dans le singulier ou dans le pluriel? — 55. Car de ce que la nature va de un à deux, il ne s'ensuit pas que, en enseignant, il ne soit pas permis d'intervertir cet ordre. Aussi voyons-nous les physiciens suivre, dans l'explication des lois de la nature, une méthode expérimentale, qui consiste à remonter du connu à l'inconnu, des phénomènes aux principes. De même, quoique les mots soient composés de lettres, les grammairiens passent par les mots pour arriver aux lettres. — 56. Si donc il est préférable, en enseignant, de partir

bus recti casuum confluunt in obliquom unum. Nam ut ab his rectis, hi *Bœbiei*, hæ *Bœbiæ*, fit his *Bœbieis:* sic est ab his, hi *Cœlii*, hæ *Cœliæ*, his *Cœliis*. Ab duobus similibus similiter declinantur, ut fit in his, *nemus*, *olus*; *nemora*, *olera*. Alia ab dissimilibus similiter declinantur, ut in articulis ab *hic*, *iste*, *hunc*, *istunc*.

51. Analogia fundamenta habet aut a voluntate hominum, aut a natura verborum, aut a re utraque. Voluntatem dico impositionem vocabulorum, naturam declinationem vocabulorum, quo decurritur sine doctrina. Qui impositionem sequetur, dicet, si simile in recto casu *dolus* et *malus*, fore in obliquo *dolo* et *malo* : qui naturam sequetur, si sit simile in obliquis *Marco*, *Quinto*, fore ut sit *Marcum*, *Quintum*. Qui utrumque sequetur, dicet si sit simile, transitus ut est in *servos serve*, fore ut sit item in *cervos cerve*. Commune omnium est, ut quatuor figuræ vocis habeant proportione declinatus. — 52. Primum genus est ortum ab similitudine in rectis casibus, secundum ab similitudine quæ est in obliquis, tertium ab similitudine quæ est in transitibus de casu in casum. Primo genere ab imposito ad naturam proficiscimur, in secundo contra, in tertio ab utroque. Quocirca etiam hoc tertium potest bifariam divisum tertium et quartum dici, quod in eo vel prosus vel rosus potest dici. — 53. Qui initia faciet analogiæ impositiones, ab his obliquas figuras declinare debebit : qui naturam, contra : qui ab utraque, reliquas declinationes ab ejusmodi transitibus. Impositio est in nostro dominatu; nos in naturæ : quemadmodum enim quisque volt, imponit nomen; at declinat, quemadmodum volt natura.

54. Sed quoniam duobus modis imponitur vocabulum aut re singulari aut multitudine, singulari ut *cicer*, multitudinis ut *scalæ;* nec dubium est, quin ordo declinatuum, in quo res singulares declinabuntur solæ, ab singulari aliquo casu proficiscatur, ut *cicer, ciceri, ciceris;* item contra in eo ordine, qui multitudinis erit solum, quin a multitudinis aliquo casu ordiri conveniat, ut *scalæ, scalis*, *scalas :* aliud videndum est, quom duplex natura copulata, ac declinatuum bini fiant ordines, ut est *mas*, *mares*, unde tum ratio analogiæ debeat ordiri, utrum ab singulari re in multitudinem, an contra? — 55. Neque enim, si natura ab uno ad duo pervenit, idcirco non potest amplius esse in docendo posterius, ut inde incipias, ut quid sit prius, ostendas. Itaque et hi, qui de omni natura disputant atque ideo vocantur physici, tamen ex his ab universa natura profecti, retro quæ essent principia mundi, ostendunt. Oratio quom ex literis constat, tamen eam grammatici de literis ostenderunt. — 56.

de ce qui est clair plutôt que de ce qui est primordial; d'un principe incorruptible, plutôt que de....; de la nature, plutôt que de la volonté inconstante des hommes; et que ces trois fondements d'une bonne induction se rencontrent moins souvent dans le singulier que dans le pluriel, il me semble plus raisonnable de prendre le pluriel pour guide. — 57. Prenons pour exemple *trabes, trabs; duces, dux*. Nous voyons bien comment *trabs* a pu sortir de *trabes*, et *dux* de *duces*, au moyen de la suppression de l'*e*; mais nous ne voyons pas aussi clairement dans le singulier *trabs* ou *dux* la raison du pluriel *trabes* ou *duces*. — 58. Si, ce qui arrive rarement, la forme du nominatif pluriel se trouve dénaturée, il faut avoir soin de la rectifier avant d'en tirer aucune induction; et, pour cela, il faut recourir à des cas obliques, du singulier ou du pluriel, qui ne présentent aucune altération, et peuvent aider à cette rectification. — 59. En effet, ainsi que le dit Chrysippe, on peut juger d'une chose par une autre, et réciproquement, comme on peut juger du père par le fils et du fils par le père; et de même que les deux extrémités d'une voûte se soutiennent mutuellement, de même les cas divers peuvent aider à rectifier les cas obliques; le singulier, à rectifier le pluriel; et réciproquement. — 60. Prenons toujours la nature pour guide et pour appui : c'est le guide le plus sûr que nous puissions suivre dans les déclinaisons. On peut, en effet, remarquer que ce sont presque toujours les cas directs du singulier qui pèchent contre l'analogie : ce qu'il faut attribuer à l'impéritie de ceux qui, seuls et sans autre raison que leur caprice, ont imposé des noms aux choses, tandis que la nature est ordinairement droite et vraie, à moins qu'un usage vicieux ne l'ait corrompue. — 61. C'est pourquoi, en prenant la nature pour base de l'analogie, plutôt que la volonté de l'homme, on rencontrera peu d'obstacles dans l'usage, et la nature aidera à corriger la volonté de l'homme : ce qui n'est pas donné à la volonté de l'homme contre la nature, parce que si l'on se règle sur la forme que la volonté de l'homme a donnée aux cas, on se trouvera engagé dans une induction contraire. — 62. Cependant, si l'on veut prendre le singulier pour point de départ, il faudra choisir de préférence le sixième cas, parce que ce cas est d'origine latine. La diversité de ces désinences peut aider à retrouver l'analogie dans la diversité des autres cas; car il a pour finale, tantôt un *a*, comme dans *terra*; tantôt un *e*, comme dans *lance*; tantôt un *i*, comme dans *levi*; tantôt un *o*, comme dans *cœlo*, ou un *u*, comme dans *versu*.....

63. Les rapports qui constituent l'analogie consistent ou dans les choses, ou dans la forme des mots, ou dans les choses et dans les mots tout ensemble. Les deux premiers sont simples, et le troisième est composé. — 64. Parmi les rapports dont les choses sont susceptibles, il y en a que le langage ne comporte pas : tels sont ceux que les artistes ont soin d'observer dans les édifices, dans les statues, et autres œuvres d'art : rapports qu'on appelle, entre autres noms, harmoniques, et dont le langage n'est pas suscep-

Quare in demonstrando, quoniam potius proficisci oportet ab eo quod apertius est, quam ab eo quod prius est, et potius ab incorrupto principio, quam. . . . . . , et potius ab natura rerum, quam ab lubidine hominum, et hæc tria, quæ sequenda magis sunt, minus sunt in singularibus quam in multitudine : commodius potest ordiri, quod in his principiis minus orationis verbis fingendis verborum forma facilius singularia videri posse, quam ex singularibus multitudinis, hæc ostendunt : *trabes, trabs*; *duces, dux*. — 57. Videmus enim, ex his verbis trabes, duces de extrema syllaba E literam exclusam, et ideo in singulari factum esse trabs, dux : contra ex singularibus non tam videmus, quemadmodum facta sint ex B et S trabs et ex C et S dux. — 58. Si multitudinis rectus casus forte figura corrupta erit, id quod accidit raro, prius id corrigemus quam inde ordiemur : aut de obliquis assumere oportebit figuras eas, quæ non erunt ambiguæ, sive singulares sive multitudinis, ex quibus id quojusmodi debet esse, perspici possit. — 59. Nam nonnunquam alterum ex altero videtur, ut Chrysippus scribit, quemadmodum pater ex filio et filius ex patre, neque minus in fornicibus propter sinistram dextra stat, quam propter dextram sinistra. Quapropter et ex rectis casibus obliqui, et ex obliquis recti, et ex singularibus multitudinis, et ex multitudinis singulares nonnunquam recuperari possunt. — 60. Principium id potissimum sequi debemus, ut in eo fundamentum sit in natura, quod in declinationibus ibi facilior ratio. Facile est enim animadvertere, peccatum magis cadere posse in impositiones eas, quæ fiunt plerumque in rectis casibus singularibus, quod homines imperiti et dispersi vocabula rebus imponunt, quocunque eos libido invitavit; natura incorrupta plerumque est suapte sponte, nisi qui eam usu inscio depravabit. — 61. Quare si quis principium analogiæ potius posuerit in naturalibus casibus, quam impositiciis, non multa in consuetudine occurrent, et a natura lubido humana corrigetur, non ab lubidine natura, quod, qui impositionem sequi voluerint, facient contra. — 62. Sin ab singulari quis potius proficisci volet, id illum facere oportebit ab sexto casu, qui est proprius Latinus; nam ejus cassuis literarum discriminibus facilius reliquorum varietatem discernere poterit, quod ei habent exitus aut in A, ut hac *terra*; aut in E, ut hac *lance*; aut in I, ut hac *levi*; aut in O, ut hoc *cœlo*; aut in U, ut hoc *versu*. Igitur ad demonstrandas declinationes biceps una hæc.

63. Sed quoniam, ubi analogia, tria, unum quod in rebus, alterum quod in vocibus, tertium quod in utroque, duo priora simplicia, tertium duplex : animadvertendum hæc quam inter se habeant rationem. — 64. Primum ea quæ sunt discrimina in rebus, partim sunt, quæ ad orationem non attineant, partim quæ pertineant. Non pertinent, ut ea quæ observant in ædificiis et signis faciendis cæterisque rebus artifices, e quis vocantur aliæ harmonicæ, sic item aliæ nominibus aliis : sed nulla harum fit loquendo pars ad orationem. — 65. Quæ pertinent res, eæ sunt quæ verbis dicuntur proportione, neque a similitu-

tible. — 65. Les rapports réels sont ceux qui consistent exclusivement dans la similitude de l'idée, comme dans *Juppiter, Maspiter; Jovi, Marti.* Ces deux mots sont semblables et par le genre et par le nombre et par les cas, parce qu'ils sont l'un et l'autre de la classe des noms, du genre masculin, au singulier, au nominatif et au datif. — 66. Les rapports de la seconde espèce consistent uniquement dans le mot, comme dans *biga, bigæ; nuptia, nuptiæ.* En effet, le singulier de ces mots est vide, et leur pluriel n'implique pas l'idée de multiplicité, comme le pluriel de *merula* (merle) par exemple, qui est essentiellement corrélatif au singulier. — 67. De sorte qu'on ne doit pas dire *una biga, duæ bigæ, tres nuptiæ,* à l'imitation de *una merula, dua merulæ, tres merulæ,* mais *una biga, binæ bigæ, trinæ bigæ.* — 68. Les rapports de la troisième espèce sont doubles, c'est-à-dire qu'ils consistent et dans les choses et dans les mots, comme *bonus* (bon) et *malus* (mauvais); *boni, mali.* C'est sur cette espèce d'analogie qu'Aristophane et autres grammairiens ont écrit. Elle doit être, en effet, considérée comme l'analogie parfaite, à la différence des deux autres, qui ne sont, en quelque sorte, qu'ébauchées. Cependant, je ne laisserai pas de m'occuper de ces analogies imparfaites, parce qu'elles se rencontrent aussi dans le langage usuel.

69. Je commencerai par l'analogie parfaite. Les mots dans lesquels elle se rencontre sont ou indigènes ou étrangers ou bâtards. Les mots indigènes sont, par exemple, *sutor* (cordonnier), *pistor* (boulanger); les mots étrangers, *Hectores, Nestores; Hectoras, Nestoras;* les mots bâtards ou mixtes, *Achilles, Peleus.* — 70. Les mots mixtes sont très-usités en poésie, et les anciens, surtout en prose, latinisaient presque tous les mots étrangers. Ils disaient *Hectorem, Nestorem,* conformément à *quæstorem, prætorem.* On lit dans Ennius : *Hectoris natum,* etc. Le poëte tragique Accius est le premier qui chercha à ramener ces mots à la forme grecque, et à s'élever ouvertement contre l'ancien usage : ce qui a fait dire à Valérius : HECTOREM *répugne à Accius; il préfère* HECTORA. La plupart des mots étrangers étant grecs, la plupart des mots bâtards durent être par conséquent d'origine grecque : de là autant d'espèces d'analogies : analogie des mots étrangers, et analogie des mots mixtes. — 71. Les déclinaisons des mots mixtes ont varié avec les temps. Les plus anciennes sont, par exemple, *Bacchideis* et *Chrysideis;* on a dit ensuite : *Chrysides, Bacchides;* et dans les derniers temps, *Chrysidas, Bacchidas.* Quoique ces trois formes soient usitées, la seconde est la plus vraie, et par conséquent doit être préférée aux deux autres; car la première s'éloigne trop de son origine, et la troisième est peu conforme au génie de notre langue.

72. Toute analogie a pour fondement, comme je l'ai déjà dit, une similitude qui est ou dans les choses, ou dans les mots, ou dans les choses et dans les mots tout ensemble. Il faut observer attentivement en quelle partie elle se trouve, et sous quel rapport; car, ainsi que je l'ai fait re-

dine quoque vocum declinatus habent, ut *Juppiter, Maspiter; Jovi, Marti.* Hæc enim genere nominum et numero et casibus similia sunt inter se, quod utraque et nomina sunt, et virilia sunt, et singularia, et casu nominandi et dandi. — 66. Alterum genus vocale est, in quo voces modo sunt proportione similes, non res, ut biga, bigæ, nuptia, nuptiæ. Neque enim in his res singularis subest una, quom dicitur biga, quadriga; neque ab his vocibus quæ declinata sunt multitudinis, significant quidquam, ideo quod omnia multitudinis, quæ declinantur ab uno, ut a merula, merulæ, sunt ejusmodi ut singulari subjungantur : sic merulæ duæ, catulæ tres, faculæ quattuor. — 67. Quare cum idem non possit subjungi, quod non dicimus biga una, quadrigæ duæ, nuptiæ tres, sed pro eo *unæ bigæ, binæ quadrigæ, trinæ nuptiæ :* apparet non esse biga et quadriga, et bigæ et quadrigæ; sed ut est hujus ordinis una, duæ, tres principium *una :* sic in hoc ordine altero unæ, binæ, trinæ, principium est *unæ.* — 68. Tertium genus est illud duplex, quod dixi, in quo et res et voces similiter proportione dicuntur, ut *bonus, malus : boni, mali;* de quorum analogia et Aristophanes et alii scripserunt. Etenim hæc denique perfecta, ut in oratione illæ duæ simplices inchoatæ analogiæ, de quibus tamen separatim dicam, quod his quoque utimur in loquendo.

69. Sed prius de perfecta, in qua et res et voces quadam similitudine continentur; quojus genera sunt tria, unum vernaculum ac domi natum, alterum adventitium, tertium nothum ex peregrino hic natum. Vernaculum est ut *sutor* et *pistor; sutori* et *pistori.* Adventitium est ut *Hectores, Nestores; Hectoras, Nestoras.* Tertium illud nothum ut *Achilles* et *Peleus.* — 70. Eo genere multi utuntur non modo poetæ, sed etiam plerique ac primo omnis, qui soluta oratione loquontur, dicebant, ut quæstorem, prætorem, sic Hectorem, Nestorem. Itaque Ennius ait :

Hectoris natum de muro jactarier.

Accius hæc in tragœdiis largius a prisca consuetudine movere cœpit, et ad formas Græcas verborum magis revocare, a quo Valerius ait :

Accius Hectorem nolet facere, Hectora malet.

Quod adventitia pleraque habemus Græca, secutum ut de nothis Græcanicos quoque nominatus plurimum haberemus. Itaque ut hic alia Græca, alia Græcanica, sic analogiæ. — 71. E quis quæ hic nothæ fiunt declinationes, de his aliæ sunt priscæ, ut *Bacchideis* et *Chrysideis* : aliæ juniores, ut *Chrysides* et *Bacchides :* aliæ recentes, ut *Chrysidas* et *Bacchidas :* quom his omnibus tribus utantur nostri, maxume qui sequontur media in loquendo, offendunt minimum, quod prima parum similia videntur esse Græcis unde sint tralata, tertia parum similia nostris.

72. Omnis analogiæ fundamentum similitudo quædam, ut dixi, quæ solet esse in rebus, in vocibus, et in utroque : in qua harum parte cumque sit in ferendo et quojusmodi, videndum. Nam, ut dixi, neque rerum, neque vocis similitudo ad has duplicis analogias verborum exprimendas, quas

marquer, la similitude des choses et la similitude des mots ne suffisent point séparément pour produire ces doubles analogies que nous demandons au langage; il faut qu'elles se trouvent réunies. Mais pour qu'elles passent dans le langage, il faut que l'usage les ait acceptées; car autre chose est de faire un vêtement, autre chose est de s'en servir. — 73. On peut distinguer trois sortes de mots : 1° des mots qui étaient autrefois en usage; 2° des mots qui le sont actuellement; 3° et des mots qui ne l'ont jamais été ni ne le sont pas. Je citerai, parmi les premiers, *cascus* (vieux), *casci; surus* (pieu), *suri*; parmi les seconds, *albus* (blanc), *albi; caldus* (chaud), *caldi*; parmi les troisièmes, *scala* (qui, sous la forme du pluriel, signifie *échelle, escalier*), *scalam*; *falera* (qui, sous la forme du pluriel, signifie *collier*), *faleram*. On peut à ces trois espèces en ajouter une quatrième, qui est mixte, et usitée en poésie, comme *amicitia, inimicitia; amicitiam, inimicitiam*.

74. L'analogie fondée sur la nature des mots ne comporte pas la même définition que l'analogie fondée sur l'usage. La première est une analogie qui consiste dans la déclinaison semblable de mots semblables; et la seconde, une analogie qui consiste dans la déclinaison semblable de mots semblables, en tant que l'usage n'y répugne pas. Ces deux définitions ne s'appliquent qu'à la prose; car la poésie a aussi son analogie, que je définirai plus tard. Le peuple entier doit suivre la première; les individus doivent suivre la seconde; les poëtes, la troisième. — 75. Tout cela est, je l'avoue, plus exact que clair, mais, ce me semble, moins obscur que les définitions que nous ont laissées sur le même sujet Aristéas, Aristodème, Aristoclès, et autres grammairiens. Leur obscurité toutefois est excusable, en ce que la plupart des définitions sont peu faciles à saisir, à cause de leur brièveté, pour ceux qui ne sont point versés dans la science à laquelle elles appartiennent. Ce n'est qu'à l'aide de la division qu'on peut les rendre accessibles. — 76. Je vais essayer d'y parvenir, en éclaircissant séparément les différents termes de ma définition de l'analogie. — 77. Le *mot* (verbum) est la partie de l'oraison qui ne peut pas être réduite à une plus simple expression, lorsque sa déclinaison est naturelle. Deux mots sont semblables, lorsqu'ils ont même signification, même forme, mêmes modifications. La déclinaison est ou la formation d'un mot dérivé d'un autre mot, ou la transformation du même mot, destinée à exprimer les modifications de la pensée. La similitude de la déclinaison est la similitude de la transformation des mots que l'on compare entre eux. — 78. J'avais ajouté : *en tant que l'usage n'y répugne pas*, parce que l'usage permet quelquefois à l'analogie de prévaloir contre lui-même, comme dans le singulier *cervix* (cou), dont s'est servi Hortensius; et quelquefois aussi lui interdit cette faculté, comme de dire, par exemple, *faux*, au lieu de *fauces* (gosier). Quant à la restriction que j'ai faite en faveur des poëtes, il faut entendre qu'il y a certains mots qui, en prose, ne comportent pas toutes les formes de la déclinaison, comme *juvo* (aider), comparé à *amo* (aimer).

79. J'ai exposé, aussi brièvement que je l'ai pu, ce que c'est que l'analogie, combien d'espèces on en distingue, et quelles sont celles qu'il faut suivre : je vais maintenant passer en revue

in loquendo quærimus, separatim satis est, quod utraque parte opus est simili. Quas ad loquendum ut perducas, accedere debet usus; alia enim ratio, qui facias vestimentum; alia, quemadmodum utare vestimento. — 73. Usuis species videntur esse tres; una consuetudinis veteris; altera consuetudinis hujus; tertia neutra. Vetera, ut *cascus*, *casci*, *surus*, *suri*. Hujus consuetudinis, ut *albus*, *caldus; albo*, *caldo*. Neutra, ut scala, scalam; falera, faleram. Ad quas accedere potest quarta mixta, ut *amicitia, inimicitia; amicitiam, inimicitiam*. Prima est, qua usi antiqui, et nos reliquimus : secunda, qua nunc utimur : tertia, qua utuntur poetæ.

74. Analogiæ non item ea definienda quæ dirigitur ad naturam verborum, atque illa quæ ad usum loquendi. Nam quæ prior, definienda sic : Analogia est verborum similium declinatio similis. Posterior sic : Analogia est verborum similium declinatio similis, non repugnante consuetudine communi. Ad quam harum duarum ad extremum additum erit hoc : ex quadam parte : poetica analogia erit definita. Harum primam sequi debet populus, secundam omnes singuli e populo, tertiam poetæ. — 75. Hæc diligentius quam apertius dicta esse arbitror, sed non obscurius, quam de re simili definitiones grammaticorum sunt, ut Aristeæ, Aristodemi, Aristocli, item aliorum, quorum obscuritates eo minus reprehendendæ, quod pleræque definitiones re incognita propter summam brevitatem non facile perspiciuntur, nisi articulatim sint explicatæ. — 76. Quare magis apparebit, si erit apertum de singulis partibus : quid dicatur verbum, quid similitudo verbi, quid declinatio, quid similitudo declinationis non repugnante consuetudine communi, quid ex quadam parte. — 77. Verbum dico orationis vocalis partem, quæ sit indivisa et minima, si declinationem naturalem habeat. Simile est verbum verbo tum, quom et re quam significat, et voce qua significat, et in figura transitus declinationis parile. Declinatio est, quom ex verbo in verbum, aut ex verbi discrimine, ut transeat mens, vocis commutatio fit aliqua. Similitudo declinationis, quom item ex aliqua figura in figuram transit, ut id transit cum quo confertur. — 78. Adjectum est : non repugnante consuetudine communi; quod quædam verba contra usum veterem inclinata patiuntur, ut passa Hortensium dicere pro hæ *cervices*, *cervix*; quædam non, ut si dicas pro *fauces*, faux. Ubi additur, ex quadam parte, significat non esse in consuetudine in his verbis omnis partis, ut declinatum *amo, juvo; amor, juvor*.

79. Quid videretur analogia in oratione, et quas haberet species, et quæ de his sequenda videretur, ut brevi

les mots dans lesquels on a coutume de chercher l'analogie, quoique ces mots ne la comportent pas. Ces mots peuvent être divisés en quatre espèces. La première comprend ceux qui ne se déclinent pas, comme *nequam*, *mox*, *vix*. — 80. Les mots indéclinables ont donné naissance à des erreurs plus ou moins fondamentales. On accorde, par exemple, que *mox* et *vix* n'ont point de cas; mais on veut que *nequam* soit déclinable, parce qu'on dit *hic nequam*, *hujus nequam*, *huic nequam*. Or on ne sait pas que dans *hic nequam*, *hujus nequam*, on sous-entend *homo*, auquel se rapporte le pronom *hic*, *hujus*. — 81. *Nequam* est une contraction de *ne* et de *quidquam*, comme *nolo*, de *non* et de *volo*. De même que, pour désigner *un homme de rien*, *qui non hili est*, nous disons *nihili*, ainsi, pour désigner un homme méchant, *qui ne vaut rien*, *ne quidquam*, nous disons *nequam*. — 82. La seconde espèce comprend les mots qui n'ont qu'un cas, comme les lettres de l'alphabet. La troisième comprend ceux dont la déclinaison est unique, et ne peut être comparée à aucune autre. Enfin la quatrième comprend ceux qui, comparés ensemble, n'ont pas le rapport qu'ils devraient avoir, comme *socer* (beau-père), *socrus* (belle-mère); *soceros* (beaux-pères), *socrus* (belles-mères).

83. Quant aux mots qui comportent l'analogie, ils sont assujettis à quatre conditions principales et inséparables. Ces quatre conditions sont : 1° que les choses existent; 2° que ces choses soient en usage; 3° qu'elles aient des noms; 4° que ces noms aient une déclinaison naturelle. Dans le premier cas, lorsque la nature des mots comporte le pluriel et le singulier, nous disons, par exemple, *as*, *assem*, *asses*, etc.; mais lorsqu'ils ne comportent pas le singulier, comme les noms de nombre définis, *duo*, *tres*, etc., nous disons *hi duo*, *hi tres*; *his duobus*, *his tribus*. — 84. Dans le second cas, si l'usage n'a point adopté les distinctions de la nature, comme dans *faba* (fève), et autres mots qui désignent les choses d'une manière générique; car il en est de certaines choses comme des esclaves, et il était inutile....

potui, informavi; nunc in quibus non debeat esse, ac proinde ac debeat soleat quæri, dicam. Ea fere sunt quatuor genera : primum in id genus verbis quæ non declinantur, analogia non debet quæri, ut in his *nequam*, *mox*, *vix*. — 80. De his magis in alio quam in alio erratur verbo; dant enim non habere casus mox et vix; nequam habere, quod dicamus hic nequam et hujus nequam et huic nequam : cum enim dicimus hic nequam et hujus nequam, tum hominis ejus, quem volumus ostendere esse nequam, dicimus casus, et ei præponimus tum *hic* nomen, quojus putamus nequitiam.— 81. Quod vocabulum factum ut ex non et volo *nolo;* sic ex ne et quidquam, item media extrita syllaba, coactum est *nequam*. Itaque ut eum quem putamus esse non hili, dicimus *nihili :* sic in quo putamus esse nec quidquam, dicimus *nequam*. — 82. Secundo, si unum solum habent casum in voce, quod non declinentur, ut literæ omnes. Tertio, si singularis est vocabuli series, neque habet cum qua comparari possit, ut esse putant *caput*, *capiti*, *capitis*, *capite*. Quartum, si ea vocabula quattuor, quæ conferuntur inter se, rationem non habent quam oportet, ut *socer*, *socrus;* *soceros*, *socrus*.

83. Contra in quibus debeat quæri analogia, fere totidem gradus debent esse conjuncti. Primum, ut sint res : secundum, ut earum sit usus : tertium, uti hæ res vocabula habeant : quartum, ut habeant declinatus naturalis. De primo gradu, quod natura subest et multitudinis et singularis, dicimus hi *asses*, hosce *asses;* hic *as*, hunc *assem :* contra quod in numeris finitis multitudinis natura singularis non est, dicitur hi *duo* et hi *tres*, his *duobus* et his *tribus*. — 84. Secundo gradu si est natura, neque est usus, id genus ut sit discriminandum, ut fit in *faba* et id genus, quæ item et ex parte et universa nominamus; non enim opus fuit ut in servis. . . . .



TABLE ALPHABÉTIQUE DES MOTS

DONT VARRON DONNE L'ÉTYMOLOGIE.

(Les chiffres romains indiquent le livre; les chiffres arabes, le chapitre. Les chapitres, dont le livre n'est pas indiqué, appartiennent au 5e.)

D.

FRAGMENTS

DU TRAITÉ DE LA LANGUE LATINE DE VARRON.

LIVRE I.

Suivant Ion, il y a une vingt-cinquième lettre, appelée *agma :* lettre sans figure, dont le son est commun aux Grecs et aux Latins, comme dans *aggulus, aggens, agguilla, iggerunt.* A l'exemple des Grecs, notre poëte Accius redouble le *g* dans les mots de cette espèce ; mais d'autres, au lieu de deux *g*, font précéder le *g* de la lettre *n*, substitution dont il n'est pas facile de découvrir la raison. (Citation extraite de Priscianus)

LIVRE III.

Cruel comme la panthère et la lionne, *lea.* (Citat. de Philargyrius.)

Figor (je suis percé) a deux formes au parfait : on trouve *fictus* et *fixus.* (Citat. de Diomède.)

Qu'ils m'expliquent pourquoi nous disons *deos* (dieux), contrairement à toute l'antiquité, qui disait seulement *divos.* (Citat. de Servius.)

LIVRE XI.

J'arrivais de la campagne. (Citat. de Charisius.)

Des poëmes, aux poëmes. (Le même.)

Petit plat. (Le même.)

Git, sorte de plante, se décline à tous les cas. (Le même.)

LIVRE XIII.

C'est, selon lui, un composé d'huile et d'os. (Le même.)

Paupières. (Le même.)

LIVRE XVIII.

Je m'en servirai dans ce livre indifféremment (indiscriminatim), sans distinction, comme de deux choses tout à fait semblables. (Citat. de Nonius.)

LIVRE XXIII.

On appelle *ingluvies* la protubérance et les plis que la graisse forme autour du cou d'un homme replet. (Citat. de Philargyrius.)

Livre XXIV.

La proposition est une pensée complète. (Citat. d'Aulu-Gelle, liv. XVI, ch. 8.)

Après avoir puisé au même endroit. (Citat. de Priscianus.)

LIVRES INCERTAINS.

On appelle *ala* (aile) la tige de la fève. (Citat. de Servius.)

Caput (tête) dérive de *capere* (prendre), parce que la tête est le principe des sens et des muscles. (Citat. de Lactance.)

Les comparatifs, comme *senior* et *juvenior,* sont quelquefois employés comme diminutifs, dans ce vers de Virgile, par exemple :

Jam senior, etc.;

où *senior* veut dire *qui n'est ni jeune ni vieux.* (Citat. de Servius.)

Le héraut convoque le peuple de la porte Fenestella. (Citat. de Diomède.)

Certains mots grecs masculins deviennent féminins en latin par suite du changement de la désinence, κοχλίας (limaçon), *cochlœa ;* χάρτης (papier), *charta ;* γαυσάπης (capote), *gausapa.* (Citat. de Priscianus.)

M. TERENTII VARRONIS

EX LIBRIS

DE LINGUA LATINA FRAGMENTA.

LIBER I.

Ut Ion scribit, quinta vicesima et littera quam agma vocans, cujus forma nulla, et vox communis est Græcis et Latinis, ut his verbis : aggulus, Aggens, agguilla, iggerunt. In hujuscemodi Græci et Accius noster bina *gg* scribunt, alii *n* et *g*, quod in hoc veritatem videre facile non est. (Priscianus.)

LIBER III.

Sicut nocet panthera et lea. (Philargyrius.)

Figor ambigue declinatur tempore perfecto : reperimus enim *fictus* et *fixus.* (Diomedes.)

Ita respondeant cur dicant deos, cum omnes antiqui dixerint divos. (Servius.)

LIBER XI.

Rure veni. (Charisius.)

Horum poematorum et his poematis. (Charisius.)

Catinuli.... (Charisius.)

Git per omnes casus ire debet. (Charisius.)

LIBER XIII.

Olivo et osso putat fieri... (Charisius.)

Palpetras... (Charisius.)

LIBER XVIII.

Quibus nos in hoc libro proinde, ut nihil intersit, utemur *indiscriminatim*, promisce. (Nonius.)

LIBER XXIII.

Ingluvies sunt tori circa gulam, qui propter pinguedinem fiunt atque interjectas habent rugas. (Philargyrius.)

LIBER XXIV.

Proloquium ut sententia in qua nihil desideratur. (Gellius, lib. XVI, 8.)

Quum indidem haurierunt. (Priscianus.)

INCERTI LIBRI.

Ala, culmus fabæ. (Servius.)

Caput, quod hinc capiunt initium sensus ac nervi. (Lactantius, *De opificio dei.*)

Senior et *juvenior* sunt comparativi per imminutionem. Hinc est :

Jam senior, sed cruda deo viridisque senectus : senior, non satis senex. (Servius.)

De Fenestella quiritatur. (Diomedes.)

Vocabula ex græco sumpta ex masculino in fœmininum transeunt et aliter finiuntur, ὁ κοχλίας hæc cochlœa, ὁ χάρτης hæc charta, ὁ γαυσάπης hæc gausapa. (Priscianus.)

NOTES

SUR LE TRAITÉ DE LA LANGUE LATINE.

LIVRE V.

1. *Quemadmodum vocabula... sex libris exponere institui.* Le traité de Varron sur la langue latine se composait de vingt-quatre livres. Ce traité était divisé en trois sections, dont la première avait pour objet l'*étymologie;* la seconde, la *déclinaison,* terme générique sous lequel Varron entendait à la fois la dérivation, la déclinaison proprement dite, la conjugaison, etc.; et la troisième, la *syntaxe.*

Le premier livre était une sorte de préface, où l'auteur traitait de l'origine de la langue latine. Les six livres suivants, ou la première section, étaient consacrés aux recherches étymologiques. Dans la première moitié de cette section, c'est-à-dire dans les deuxième, troisième et quatrième livres, il exposait ce que l'on avait dit contre et pour l'étymologie, comme science ou système, et enfin ce qu'on pouvait en dire raisonnablement : *quæ contra eam, volumine primo; quæ pro ea, secundo; quæ de ea, tertio* (lib. V, 1.) Ces trois livres, non plus que le premier, ne nous sont point parvenus. Avec le cinquième commence le fragment qui nous reste du grand travail de Varron, et qui ne va pas au delà du dixième. Dans les cinquième, sixième et septième livres, qui forment la seconde moitié de la première section dont nous avons parlé plus haut, l'auteur, faisant application de la science étymologique, examine l'origine des mots latins et les libertés que se sont données les poëtes dans l'emploi des mots de la langue. La deuxième section, c'est-à-dire celle qui avait pour objet la *déclinaison* des mots, commence avec le huitième et s'étendait jusqu'au quatorzième. Dans les trois livres qui nous restent de cette seconde section, et qui sont le huitième, le neuvième, et le dixième, Varron traite de l'analogie, en suivant la méthode qu'il avait adoptée pour l'étymologie.

Le fragment de Varron se compose donc de six livres, du cinquième au dixième, dont le texte incertain, mutilé, rempli de lacunes, semble avoir découragé la philologie. Nous avons reproduit celui de l'édition de Muller (Leipzig, 1833), qui nous a paru, à tous égards, le guide le plus sûr.

9. *Quod non solum ad Aristophanis lucernam, sed etiam ad Cleanthis lucubravi.* Aristophane, grammairien de Byzance, florissait vers l'an 196 avant J. C. Il se fixa à Alexandrie et fut nommé chef de la bibliothèque de cette ville sous le règne de Ptolémée Évergète. On lui attribue l'invention des accents et de la ponctuation dans l'écriture grecque, et la rédaction du *canon des auteurs classiques.*

Cléanthe, philosophe stoïcien, disciple de Zénon. Il était si pauvre qu'après avoir consacré tout le jour à l'étude, il était obligé, pour gagner sa vie, d'arroser un jardin pendant la nuit.

Annon potius mea verba illa quæ hæreditate a Romulo rege venerunt. Il reste plusieurs monuments de l'ancienne langue latine. Le plus ancien est une *chanson des frères Arvales*, qui remonte au temps de Romulus. Les frères Arvales étaient un collége de douze prêtres qui, tous les ans, au commencement du printemps, promenaient une truie pleine dans les champs, pour obtenir des dieux qu'ils les fissent prospérer. Cette chanson avait été gravée sur une pierre qu'on découvrit 1778, en creusant les fondations de la sacristie de St.-Pierre à Rome. On la voit aujourd'hui dans ce bâtiment.

Après la chanson des frères Arvales viennent quelques fragments des *lois de Numa,* que Festus nous a conservés; une *loi de Servius Tullius,* conservée par le même; un fragment des *chants des Saliens,* cité par Varron (livre VI, parag. 26 — 27.)

Les lois des Douzes-Tables sont le cinquième monument de la langue latine. Il en reste des fragments assez considérables.

Après les lois des Douze-Tables, il s'écoule un espace d'un siècle et demi, dont il ne nous reste aucun monument écrit. L'*inscription du tombeau de Scipion*, trouvée en 1780, est de la seconde moitié du cinquième siècle de Rome. Il s'agit de ce Lucius Cornélius Scipio Barbatus, qui fut consul l'an 456 de Rome, deux cent quatre-vingt huit ans avant J. C.

Une trentaine d'années après la mort de Scipion Barbatus, l'an 494, on érigea au consul C. Duillius Nepos une *colonne rostrale*, en mémoire de la victoire navale qu'il avait remportée sur les Carthaginois. Une inscription fut gravée sur le piédestal de cette colonne. Le piédestal avec l'inscription existe encore dans une des salles du Capitole.

Le huitième monument de la langue latine est postérieur de peu d'années seulement à l'inscription de la colonne Duilienne. C'est *l'inscription du tombeau de L. Cornelius Scipion,* fils de celui dont nous avons parlé plus haut.

Environ soixante ans après, l'an 186 avant J. C., fut rendu un *sénatus-consulte sur les Bacchanales*, dont Tite-Live parle avec beaucoup de détails. Le temps nous a conservé le texte de cette ordonnance, sculpté sur une table d'airain, qui fut trouvée en terre, en 1692, dans un village de la Calabre. Elle est aujourd'hui dans le Musée impérial de Vienne. Lorsque ce sénatus-consulte fut publié, Ennius habitait Rome depuis quelques années; Plaute avait fait jouer la plus grande partie de ses pièces, et Térence était né. A partir de cette époque, la langue latine, formée par ses écrivains, peut être étudiée dans leurs ouvrages.

19. *Cœlum dictum scribit Ælius.* Ælius, grammairien, surnommé *Præconicus,* parce que son père était crieur public, et *Stilo,* parce qu'il composait des discours pour les patriciens. Il fut le maître de Varron et de Cicéron.

22. *Via sicut iter... actus quod agendo teritur.* On distinguait, dans le droit romain, trois espèces de servitudes rurales : *iter, actus, via. Iter* était le droit d'aller et de venir pour un homme; *actus,* le droit de conduire une bête de somme ou une voiture; *via*, le droit de *iter* et le droit de *actus* réunis.

Et ab eo poetæ appellarunt summa terræ quæ solo teri possunt.

Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo...
(Lucrèce *De Rerum Nat.*, lib. iv, v. 1.)

29 *Tiberis quod caput extra Latium.*

Tum reges, asperque immani corpore Tibris,
A quo post Itali fluvium cognomine Tibrim
Diximus: amisit verum vetus Albula nomen.
(Virgile, *Æn.*, lib. viii, v. 330.)

Albula, quem Tibrin mersus Tiberinus in undis
Reddidit.
(Ovide, *Fast.*, lib. ii, v. 389.)

41. *Ubi nunc est Roma, erat olim septimontium.*
Septemque una sibi muro circumdedit arces.
(Virgile, *Georg.*, lib. ii, v. 535.)

Juli jugera pauca Martialis,
Hortis Hesperidum beatiora,
Longo Janiculi jugo recumbunt:
Lati collibus imminent recessus:
Et planus modico tumore vertex
Cœlo perfruitur sereniore.
Et curvas nebula tegente valles
Solus luce nitet peculiari:
Puris leniter admoventur astris
Celsæ culmina delicata villæ.
Hinc septem dominos videre montes
Et totam licet æstimare Romam.
(Martial, lib. iv., épig. 64.)

Voici la description que Pline nous a laissée de Rome au temps de Vespasien (*Hist. Nat.*, lib. iii., cap. 9) : « Au-dessus de toutes ces villes s'élève Rome. Elle a un autre nom, qu'au sein des mystères même on regarde comme un crime de prononcer. Un respectueux et salutaire silence l'avait comme anéanti, quand Valerius Soranus osa le faire entendre : une prompte mort le punit. Ici notons un fait qui tient au culte de nos pères : c'est surtout au silence, protecteur de ce nom mystérieux, qu'est due la déesse Angerona, à qui l'on fait des sacrifices le 12 des calendes de janvier, et dont la statue a la bouche fermée d'une bande scellée d'un sceau. Rome avait trois, ou, comme le veulent quelques-uns, quatre portes à la mort de Romulus. Vespasien et Titus ont enfermé ses murailles dans une enceinte de treize milles et un cinquième. Sept montagnes y sont renfermées, et la ville se divise en quatorze régions et en deux cent soixante-cinq carrefours consacrés aux dieux Lares. Du milliaire placé à l'entrée du Forum à chacune des douze portes principales (car nous omettons dans ce calcul les dix-huit qui complètent le nombre de trente, et les sept vieilles portes qui ne sont plus aujourd'hui), on compte en droite ligne trente milles, plus sept cent soixante pas. Si, partant toujours du milliaire, on faisait passer les mesures le long des maisons et des tentes prétoriennes, à travers les rues, on aurait une longueur totale de soixante-dix milles et quelque chose. Qu'on songe, de plus, à la hauteur des édifices, et l'on aura une idée de l'immensité d'une ville, qui, il faut l'avouer, n'a point de rivale dans l'univers. »

Hic mons ante Tarpeius, dictus a virgine.
Tarpeium nemus et Tarpeiæ turpe sepulcrum
Fabor, et antiqui limina capta Jovi.
(Properce, lib. iv, eleg. iv, v. 1.)

45. *Reliqua urbis loca olim discreta.* Il existe deux topographies de l'ancienne Rome : l'une de Sextus Rufus Festus, l'autre de Publius Victor. Suivant ces deux écrivains, qui vivaient sous le règne de Constantin, Rome était divisée en 14 régions. Ces régions prenaient le nom de la montagne, de la porte ou de l'édifice le plus remarquable qui s'y trouvait.

57. *Hi dei idem qui Ægypti Serapis et Isis, etsi Arpocrates.* On lisait au pied des statues d'Isis l'inscription suivante : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera : que nul mortel ne tente de soulever le voile qui me couvre. » Harpocrate, dieu du silence chez les Égyptiens et chez les Grecs, était fils d'Osiris et d'Isis.

76. *Merula, quod mera id est sola volitat.* V. Quintilien, *Instit. Orat.* lib. i, c. 6.

83. *Nam ab his Sublicius est factus primum.* C'est sur ce pont que Horatius Coclès résista avec deux Romains à l'armée entière de Porsenna. On en voit encore quelques restes. Il était appelé Sublicius, parce qu'il était de bois (*Sublicæ*, bois, en langue volsque). V. Pline, *Hist. Nat.*, lib. xxxvi, cap. 23.

148. *Ad corneta forum cupidinis.* Apulée (*Métam.*, lib. ii) appelle ainsi le marché aux comestibles d'une ville de Thessalie.

152. *In eo Lauretum.* V. Virgile, *Æneid.*, lib. vii, v. 171.

156. *Basilica Opimia.* Une basilique était un grand édifice dans le genre du palais de la Bourse, à Paris. Elle servait de lieu de réunion aux négociants. On y traitait surtout des affaires d'argent, des prêts et des usures.

164. *Præterea intra muros video portas dici.* Du temps de Pline, on entrait dans Rome par trente sept portes.

169. *Multa pecuniæ signatæ vocabula.* L'as est la première monnaie qu'aient employée les Romains. C'était ordinairement une simple masse de cuivre du poids d'une livre. L'as ne peut être évalué que par son rapport au denier, la seule monnaie romaine dont on puisse apprécier la valeur. De l'an de Rome 536 à 720, le *denier* valait 82 centimes. Sous Auguste il ne valait plus que 79 centimes. En prenant par approximation entre ces deux termes 80 centimes pour sa valeur moyenne, on aura une évaluation facile des autres monnaies. Le denier (*denarius*) valant dix as, l'as valait par conséquent 8 centimes; le sesterce (2 as $^1/_2$). 20 centimes.

Les Romains comptaient ordinairement par *sesterces*, Comme le sesterce valait 2 as $^1/_2$ on le désignait ainsi : L. L. S. (*libra, libra, semis*) ou H. S.. Jusqu'à *mille* on se servait du nom masculin pluriel *sestertii* ou *nummi* : *ducenti sestertii* ou *nummi*, deux cents sesterces = 40 francs. De *mille* à un *million* on se servait soit du génitif pluriel *sestertiûm* ou *nummûm* (pour *sestertiorum*, *nummorum*); soit du nom neutre *sestertium*, mille sesterces = 200 francs; pluriel, *sestertia* : *centena millia sestertium nummûm*, ou bien *centum sestertia*, cent mille sesterces = 20,000 francs. Pour exprimer un million et au-dessus, on se servait des adverbes numéraux *decies*, *vicies*, *centies*, et du nom neutre *sestertium*, ou du génitif pluriel *sestertiûm*. Devant *sestertium* au singulier, on sous-entendait *centies*; devant *sestertia* au pluriel, on sous-entendait *centum* ou *centena*, et devant le génitif *sestertiûm*, on sous-entendait *centena millia*. *Decies sestertium* (pour *decies centies sestertiûm* ou pour *decies centena millia sestertiorum*) signifiait un million de sesterces = 200,000 francs. *Cæsar centies sestertio cœnavit* (*Sen.*, *ad Helv.*, 19), César fit un souper de dix millions de sesterces = 2,000,000 francs (pour *centies centies* sestertio, ou centies *centenis millibus* sestertiorum. Souvent le mot *sestertium* était lui-même supprimé, et l'adverbe numéral indiquait seul la somme : *ter millies*, trois cent millions de sesterces = 60,000,000 francs. Quelquefois la somme était exprimée par des lettres : H. S. M. C. (*mille*, *centum*) onze cents sesterces = 200 francs. Quand ces lettres étaient surmontées d'un trait, on sous-entendait *centena millia* comme avec les adverbes : H. S. M. C., onze cent fois *cent mille* sesterces, ou cent dix millions de sesterces = 22,000,000 francs.

Deinde ab numero dictum usque ad centussis, ut

as singulari numero. Nous avons traduit cette phrase comme s'il y avait une virgule après *ut as;* mais nous avons reconnu ensuite que *singulari numero* se rapporte à *as*. Ce passage doit donc être entendu ainsi : *De as, unité monétaire, on a formé centussis (pièce de cent as), tressis (pièce de trois as)*, etc.

LIVRE VI.

12. *Agonales per quos rex in regia arietum immolat. Rex* était le nom d'un prêtre institué après l'expulsion des Tarquins pour remplir quelques fonctions qui auparavant étaient réservées aux rois. Cependant, comme le nom de roi était odieux aux Romains et leur inspirait toujours quelque crainte, celui qui était choisi pour le porter était obligé de se démettre de toutes les dignités civiles ou militaires dont il était revêtu avant d'exercer cette nouvelle fonction. Sa femme, qui offrait aussi quelques sacrifices auxquels son mari n'avait pas droit d'assister, s'appelait Reine des sacrifices, et sa maison *regia*. V. Den. d'Hal., V. 1. — Quant aux fêtes *Agonales*, v. Ovide, *Fast.*, lib. I, 1, 318.

Carmentalia nominantur. V. Ovide, *Fast.*, lib. I, v. 461.

13. *Lupercalia dicta quod...* V. Ovide, *Fast.*, lib. II, v. 427.

15. *Megalesia dicta a Græcis.* V. Tite-Live, lib XXIX, c. 14.

16. *Robigalia dicta ab Robigo.* V. Ovide, *Fast.*, lib. IV, v. 911.

23. *Angeronalia ab Angerona.* V. la note 41, livre V, in fine.

27. *Prim es mensium nominati calendæ.* Le jour des calendes, le jour des nones et celui des ides étaient trois époques, ou points fixes, d'où les Romains comptaient les jours du mois. Le premier jour de chaque mois était appelé calendes, parce que originairement un prêtre convoquait l'assemblée du peuple au commencecement de chaques mois pour lui annoncer le jour où la lune commençait à paraître, et en même temps ceux où tombaient les nones et les ides. Le cinquième ou le septième jour était appelé nones; le treizième ou le quinzième, ides. C'était en mars, mai, juillet et octobre que les nones tombaient le 7 et les ides le 15; les huit autres mois avaient les nones le 5 et les ides le 13. De là trois sections inégales du mois : la première, celle des nones, de 4 ou 6 jours; la seconde, celle des ides, invariablement de 8; la troisième, celle des calendes, de 16, 17, 18 ou 19 jours. Il faut observer que les Romains comptaient les jours d'une époque à l'autre, non pas dans l'ordre naturel, mais en rétrogradant. Ils appelaient, par exemple, le dernier jour de chaque mois, *pridie calendas* (sous-ent. *ante*); mais par une bizarrerie remarquable le jour des calendes comptait pour un, de sorte que l'avant-veille était nommée le troisième jour, et non le second, avant les calendes. Ainsi, dans le mois de décembre, qui a 31 jours, le 30 était nommé *tertia dies calendarum* ou *calendas januarii;* le 29, *quarta*, etc.; et ainsi de suite en re rogradant jusqu'au jour des ides. On comptait de la même manière par rapport aux ides et aux nones. Ainsi les jours entre les calendes et les nones portaient le nom de nones; ceux qui étaient entre les nones et les ides, le nom de ides; enfin ceux qui étaient er tre les ides d'un mois et les calendes du mois suivant, le nom de calendes.

33 *Mensium nomina fere aperta sunt.* L'année romaine était primitivement composée de trois cent quatre jours, partagés en dix mois, dont le premier était mars : de là vient que le dernier était appelé *december*. Mais comme cette année ne correspondait ni au cours du soleil ni à celui de la lune, Numa la réforma, et la régla sur le cours de la lune. Ce système, tout imparfait qu'il était, se maintint avec peu de changements jusqu'au temps de Jules César, qui, dans la troisième année de sa dictature, l'an de Rome 708, ordonna que l'année serait de trois cent soixante-cinq jours six heures; et comme ces six heures quatre fois répétées forment un jour, il fut ordonné que ce jour serait intercalé tous les quatre ans dans le mois de février, qui était de vingt-huit jours, et qui se trouverait alors de vingt-neuf jours. Ce jour se plaçait après le sixième des calendes de mars, et pour ne rien déranger aux noms des autres jours, on comptait deux fois (*bis*) le sixième (*sextus*) jour des calendes : ce qui fit nommer ces années *bissextiles*. Cette année, nommée *Julienne* de César, qui l'avait réformée, était trop grande de onze minutes quatorze secondes treize tierces. Quelque légère que paraisse cette différence, elle fait cependant un jour au bout de cent vingt-huit ou cent vingt-neuf ans; et cette anticipation était assez considérable pour que au treizième siècle on s'aperçut que l'ordre des saisons était troublé. On fut donc obligé de réformer de nouveau l'année. Cette réforme fut opérée en 1585 par le pape Grégoire XIII, de qui la nouvelle année que nous suivons reçut le nom de *Grégorienne*. Elle consiste à intercaler une bissextile tous les quatre ans, en supprimant la bissextile de la fin de chaque siècle pour la rétablir à la fin du quatrième. Ainsi sur quatre cents ans, on n'intercale que quatre-vingt-dix-sept jours. Cette sage réforme fut adoptée sur-le-champ par tous les États catholiques. Les nations séparées de l'Église finirent par s'y conformer (1752), excepté la Russie, qui maintenant compte douze jours de moins que nous. De là viennent les termes de *vieux style* et *nouveau style*.

45. *Itaque Salii quod cantant, Mamuri Veturi.* Mamurius Veturius était un artiste contemporain de Numa. Ce prince lui avait ordonné de faire onze boucliers semblables à celui qui était tombé du ciel, afin qu'on ne pût le distinguer de ceux qui étaient l'ouvrage des hommes. Mamurius ne demanda d'autre récompense de son travail que l'honneur d'être nommé dans les légendes que les prêtres Saliens chantaient à la fête des Ancilies. On lui accorda sa demande.

Cui Numa munificus, facti pete præmia, dixit :
Si mea nota fides, irrita nulla petes.
. . . .
Tum sic Mamurius : merces mihi gloria detur,
Nominaque extremo carmine nostra sonent.
Inde sacerdotes operi promissa vetusto
Præmia persolvunt, Mamuriumque vocant.
(Ovid., *Fast.*, lib. III, v. 385.)

86. *Nunc primum ponam de Censoriis tabulis.* Il y a ici une lacune qui rend inintelligible tout qui suit jusqu'au paragraphe 96. On entrevoit seulement qu'il s'agit de l'explication du mot *inlicium*.

1. *Ut enim facilius obscuram operam Myrmecidis.* Myrmécide, artiste de Milet, dont les ouvrages étaient remarquables par leur extrême délicatesse. Il faisait des chars si petits que l'aile d'une mouche pouvait couvrir et la voiture et les chevaux. V. Pline, *Hist. Nat.*, VII, 21; XXXVI, 5. — Cicéron, *Prem. Acad.* II, 38.

34. *In medio.* Titre d'une tragédie de Pacuvius.

36. *Versibus quos olim*, etc. Vers d'Ennius.

37. *Plato in quatuor fluminibus..* Varron fait ici allusion à un passage du *Phédon*.

50. *Neque jugula, nequo vesperugo.* Vers de Plaute (*Amphyt.* I, I, 119).

52. *In Cornicularia.* Comédie attribuée à Plaute.

54. *In Menæchmis.* Comédie de Plaute (V, 2, 46).

55. *In Persa.* Comédie de Plaute (I, 3, 9).

56. *Idem istuc aliis*, etc. Vers des *Ménechmes* de Plaute (I, 3, 2).

57. *In Trinummo.* Comédie de Plaute (II, 4, 54).

58. *In Frivolaria.* Titre d'une comédie de Plaute.

60. *In Mercatore.* Comédie de Plaute (III, 4, 34).

60. *In Curculione.* Comédie de Plaute (II, I, 21).

61. *In Phagone.* Titre d'une comédie attribuée à Plaute.

62. *In Parasito pigro.* Titre d'une comédie attribuée à Plaute.

63. *In Fugitivis.* Titre d'une comédie attribuée à Plaute.

64. *In Cistellaria.* Comédie de Plaute. Les vers cités par Varron ne s'y trouvent pas.

66. *In Astraba: — In Sitellitergo.* Titres de comédies attribuées à Plaute.

67. — 68. *In Cesistione: — In Nervolaria.* Idem.

69. *In Pœnulo.* Comédie de Plaute (III, I, 27).

70. *In Truculento.* Comédie de Plaute (II, 6, 14).

73. *Quid noctis videtur*, etc. Vers d'Ennius.

76. *Ajax, quod lumen*, etc. Vers d'Ennius.

79. *In Asinaria.* Comédie de Plaute (III, 3, 95).

81. *Ut transversus*, etc. Vers de Plaute (*Pseudolus*, IV, I, 45).

84. *Scortatur, potat*, etc. Vers de Térence (*Adelphi*, I, 2, 37).

86. *Si unum epityrum*, etc. Vers de Plaute (*Miles gloriosus*, I, I, 24).

93. *Euax, jurgio uxorem*, etc. Vers de Plaute (*Menæchmi*, I, 2, 18).

95. *Apud Matium.* Matius, poëte romain, ami de César. Il composa des poésies sous le titre de Mimiambes, et fit une traduction latine de l'Iliade. Cicéron lui a écrit quelques lettres.

98. *Quia ego antehac*, etc. Vers de Plaute (*Cistellaria*, I, I, I).

99. *Mihi frequentem*, etc. Vers du même poëte (*Cistellaria*, I, I, 17. — I, I, 9. — II).

103. *Pipulo te differam*, etc. Vers de Plaute (*Aulularia*, III, 2, 32).

104. *In Casmia.* Titre d'une comédie attribuée à Plaute.

105. *In Colace.* Comédie de Plaute ou de Nævius.

107. *Multa apud poetas*, etc. Les différentes pièces citées dans ce paragraphe sont de Pacuvius et de Nævius.

LIVRE VIII.

64. *Non esse vocabula nostra, sed penitus barbara.* Denys d'Halicarnasse (I, 36), Tacite (*Ann.*, IX, 14), Pline (*Hist. Nat.*, VII, 56), et d'autres écrivains de l'antiquité, disent que les Romains reçurent leur alphabet, ou des Pélasges ou des Hellènes. Tous les grammairiens conviennent que ces lettres étaient au nombre de seize; mais ils ne s'accordent pas entièrement sur la désignation de ces seize caractères. Voici ceux qui paraissent avoir manqué dans cet alphabet primitif, et qui ne furent introduits que plus tard : l'*R* qui était remplacé par un *D*; le *G*, au lieu duquel on se servait du *C*, que les Romains avaient adopté à la place du kappa grec; l'*X* remplacé soit par un simple *C*, ou par *CS*; le *Z*, que suppléait *CS*, ou *GS*, ou même *SS*. Quant à la dénomination des lettres, il paraît que les Romains se sont toujours conformés à celle qui était usitée chez les Grecs.

LIVRE IX.

1. *In quo fuit Crates, nobilis grammaticus.* Cratès, de Mallos en Cilicie, enseigna le premier la grammaire à Rome, environ cent soixante-huit ans avant J. C. Il avait été envoyé dans cette ville par Attale, roi de Pergame. S'y étant cassé la jambe, il employa le temps de sa convalescence à faire des lectures publiques. Suétone dit que les lectures de Cratès fixèrent l'attention des Romains sur leur littérature naissante; qu'il s'éleva des hommes qui commentèrent et firent mieux connaître le peu de poésies latines qui existaient alors.

1. *Qui fretus Chrysippo, homine acutissimo.* Chrysippe, philosophe stoïcien, né en Cilicie, composa trois cent onze traités, dont il ne nous reste que quelques fragments. Sa doctrine était celle du stoïcisme le plus rigoureux; mais ses opinions sur quelques points étaient fort singulières : il croyait les dieux périssables; il soutenait qu'un père pouvait épouser sa fille, et disait qu'il fallait manger les morts au lieu de les enterrer. Il mourut d'un excès de vin, ou, selon d'autres, d'un excès de rire en voyant un âne manger des figues dans un plat d'argent.

60. *Tertium genus in prænominibus.* Originairement les Romains ne portaient que deux noms, quelquefois même un seul : Romulus, Numa Pompilius, etc. Mais, dès le commencement de la république, les hommes libres et d'origine romaine en portèrent trois, savoir : le prénom, le nom, et le surnom; quelquefois même quatre, ou cinq, ou six : ces derniers s'appelaient *agnomina*. Le *prénom* répondait à notre nom de baptême. Le *nom* indiquait de quelle maison ou famille (*gens*) un homme était issu. Le *surnom* désignait à quelle branche (*familia*) de telle ou telle famille (*gens*) on appartenait. Enfin l'*agnomen* indiquait ou une subdivision d'une branche de famille, ou une action éclatante, ou une adoption.

106. *Piscis ego credo*, etc. Vers de Plaute (*Truculentus*, II, 3, 1).

POMPONIUS MÉLA.

NOTICE

SUR POMPONIUS MÉLA.

Pomponius Méla, dont le nom se trouve écrit Mella dans la plupart des manuscrits, et dans les plus anciennes éditions de sa Géographie, était Espagnol, ainsi qu'il a soin de le dire. Il a même indiqué le nom de la ville qui lui donna le jour : *Nous sommes*, dit-il, *de Tingentera* (1). Cette petite cité de la province d'Espagne appelée Bétique, et qu'il place dans un golfe non loin du mont Calpé, aujourd'hui Gibraltar, nous paraît avoir dû être située près de l'emplacement qu'occupe la ville maritime d'*Algésiras*, qui maintenant donne son nom à ce golfe.

L'époque de sa naissance, sans être précise, est cependant facile à déterminer, d'après le passage où il parle d'un grand prince qui va célébrer par un triomphe la conquête de la Grande Bretagne (2). Or, on sait que Claude fit cette conquête dans la troisième année de son règne, c'est-à-dire l'an 43 de J. C.; d'où l'on peut conclure, avec l'Espagnol Vadianus, son commentateur, que Pomponius Méla était contemporain de l'empereur Claude; et comme il n'est pas probable qu'il ait composé sa Géographie avant l'âge de trente-cinq ou quarante ans, on peut admettre qu'il naquit sous le règne d'Auguste, c'est-à-dire dans les premières années de notre ère.

Quelques écrivains prétendent qu'il était de la famille des Annæus, et le font fils de Marcus Annæus, Sénèque le rhéteur, et conséquemment frère de Sénèque le philosophe. Ils se fondent sur ce que le rhéteur a dédié le premier et le cinquième de ses dix livres sur la controverse à ses trois fils Marcus Annæus Novatus, Lucius Annæus Sénèque, et Lucius Annæus Méla.

Si cette opinion, qui du reste s'accorde assez avec l'âge que nous venons d'assigner à notre géographe, pouvait être admise, elle aurait l'avantage de nous fixer sur l'époque et le genre de sa mort, ainsi que sur l'âge qu'il avait lorsqu'il mourut. En effet, au rapport de Tacite (3), Annæus Méla fut accusé sur de fausses lettres qu'on lui attribuait, et qui avaient été contrefaites par Fabius Romanus, d'avoir conspiré contre Néron. L'empereur désirait s'emparer de ses richesses : Méla comprit qu'il était perdu; il se fit ouvrir les veines, et expira l'an 820 de Rome, et la 67e de notre ère. Notre géographe devait avoir environ soixante ans. Mais ce trait d'histoire se rapporte-t-il bien à Pomponius Méla? Le jésuite Hardouin pense qu'il s'agit d'un autre personnage, et nous sommes de son avis. Nous ne dirons pas avec Malte-Brun, à l'appui de cette opinion à la quelle il s'est rangé, que Sénèque le philosophe et Méla le géographe ne peuvent être ni les frères ni les élèves de Sénèque le rhéteur, parce qu'on ne trouve pas la moindre conformité entre eux pour le style et l'esprit; car nous ne pensons pas que deux frères, bien qu'ayant reçu la même éducation, doivent nécessairement se ressembler au moral comme au physique, mais nous ferons observer que Tacite et Pline nous apprennent qu'Annæus Mela était intendant de l'empereur; à quoi Tacite ajoute qu'il tenait beaucoup à accroître ses richesses en conservant la gestion des domaines impériaux; et que l'ardeur qu'il mit à recouvrer les biens de son fils Lucius, qui venait de mourir, suscita contre lui Fabius Romanus, ami de celui-ci. Ainsi donc un publicain, un homme à qui l'histoire a infligé le reproche de cupidité, serait le même que le savant modeste, que l'élégant écrivain dont on a pendant si longtemps goûté, admiré même la géographie! Cette supposition est hors de toute vraisemblance. En effet, si l'on considère que Pomponius Méla a conçu le plan de sa géographie pour l'horizon de l'Espagne, qu'il a composé cet ouvrage dans sa province et pour les Espagnols ses compatriotes, ce qu'il témoigne assez clairement en prenant pour point de départ et pour point de retour de son voyage imaginaire *le détroit des colonnes*, on ne peut pas admettre que Néron ou son prédécesseur ait été prendre pour intendant un géographe, célèbre à la vérité, mais que sa position dans une province éloignée rendait tout à fait étranger aux intrigues comme aux fonctions de la cour. On ne peut pas admettre non plus que notre géographe ait consenti à quitter sa vie paisible pour le tourbillon de Rome, ni que le savant écrivain soit devenu l'odieux personnage dont Tacite nous a tracé le portrait.

Une autre objection qu'il ne faut pas omettre, c'est que l'Annæus Méla que Pline et Tacite qualifient de chevalier romain eût été désigné par l'un ou par l'autre sous le titre de géographe, si c'eût été notre auteur; ou qu'ils l'eussent appelé Annæus Pomponius Méla, pour ne pas le confondre avec le frère de Sénèque le philosophe. En effet, le nom de Pomponius a une grande valeur dans la question qui nous occupe, puisqu'il indique, ou que notre géographe appartenait à une branche de la famille Pomponius, l'une des plus illustres de Rome, ou qu'il était d'une famille espagnole adoptée ou protégée par les Pomponius. Dans l'un ou l'autre cas (et le dernier est le plus probable), Méla le géogra-

(1) L. II, ch. 6.... atque unde nos sumus Tingentera.
(2) Lib. III, ch. 6.... ita triumpho declaraturus portat.
(3) Tacite, Ann., liv. XVI, § 17.

phe était obligé, par devoir ou par reconnaissance, de porter le nom de Pomponius. Aussi ne l'appelat-on jamais que Pomponius Méla.

Nous croyons avoir fourni de nouvelles preuves que le géographe romain n'appartenait point à la famille de Sénèque; il nous reste à dire quelques mots des divers jugements qui ont été portés sur son ouvrage, et du rang qui lui appartient dans la science géographique et dans les lettres latines.

Nous ne parlerons pas des éloges que lui donnent les nombreux commentateurs qui se sont occupés de lui : on sait combien en général ceux-ci s'exagèrent le mérite de l'auteur qu'ils étudient. Nous pouvons en donner une idée, en rappelant que plusieurs de ces commentateurs ont prétendu que Pline ne fut que le *singe* de Pomponius Méla, que d'ailleurs il ne nomme nulle part, comme Pomponius l'avait été d'Hérodote. Gronovius dit que le naturaliste romain, et d'autres auteurs célèbres qui se sont occupés de géographie, ont emprunté plusieurs passages à Méla, pour donner plus d'agrément à leurs récits : suivant Schottus, Cicéron n'aurait pas écrit plus élégamment la géographie qu'il se proposait de composer; Hermolaüs Barbaro appelle celle de Méla *un livre d'or;* Nunnez de Guzman, surnommé Pintianus, la regarde comme l'œuvre d'un génie sublime. S'ils avaient commenté Strabon, jusqu'où serait donc allé l'admiration de ces savants pour ce géographe, bien supérieur sans contredit à Méla, quoiqu'il l'ait précédé de près d'un demi-siècle?

En tout cas, ce n'est pas pour son exactitude qu'il faut admirer Pomponius Méla. Dans les notes qui suivent cette traduction, nous avons dû faire remarquer que, bien qu'il avertisse son lecteur qu'il ne présentera dans sa description que ce qui est le plus digne d'intérêt, il néglige souvent de décrire plusieurs villes bien connues de son temps, pour nous rapporter quelques faits insignifiants, et nous donner des détails géographiques du temps d'Alexandre, devenus inexacts à l'époque où il écrivait; ou pour rajeunir les fables rapportées par Hérodote sur les Troglodytes, qui hurlent au lieu de parler, et sur les fourmis indiennes, plus grandes que des chiens; ou pour répéter les contes de Philémon et d'Hécatée sur les hommes à pieds de cheval, et ceux dont les longues et larges oreilles leur servent de manteau. Mais il est juste de dire que son style, toujours harmonieux et fleuri, est souvent remarquable par sa correction, sa concision et sa vivacité, quoiqu'il s'y mêle quelquefois de l'affectation et de l'enflure.

Ce qui a dû contribuer le plus au succès de la géographie de Méla, c'est que, n'ayant en vue que d'instruire les gens du monde, il a voulu qu'elle fut à la fois courte et complète: c'est l'agrément qu'elle offre à la lecture, et l'art avec lequel l'auteur sait relever la sécheresse des nomenclatures par des particularités historiques; c'est le plan, habilement suivi, par lequel il substitue à d'arides et monotones descriptions géographiques, le récit d'un voyageur qui nous conduit avec lui dans toutes les parties du globe. Cette manière, qui appartient peut-être en propre à Pomponius, car on ne peut dire qu'il l'ait imitée de personne, les ouvrages de géographie d'Agrippa, de Cornélius Népos et de Statius Sebosus n'étant point parvenus jusqu'à nous; cette manière est celle qu'a employée avec tant de talent et de succès Malte-Brun, dont nous avons essayé de suivre la trace; et c'est ce que devra faire, à l'exemple de Pomponius Méla, tout géographe qui voudra se rendre utile aux gens du monde, en déguisant, sous des agréments ménagés avec discrétion, l'aridité d'une science qui devrait être familière à tout homme instruit, mais dont on nous a éloignés par la manière sèche dont elle nous a été enseignée.

DESCRIPTION DE LA TERRE,

PAR POMPONIUS MÉLA.

LIVRE I.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je veux faire la description de la terre, ouvrage plein de difficultés, et d'autant moins susceptible des ornements du discours, qu'il n'est, pour ainsi dire, qu'une sèche nomenclature de peuples et de pays, et que la nécessité de parcourir avec méthode toutes les parties assez compliquées de ce vaste ensemble ajoute à la longueur plus qu'à l'agrément du travail. Quoi qu'il en soit, un tel sujet est vraiment digne de notre étude, et bien capable de dédommager des efforts que cette étude peut coûter, sinon par le talent de celui qui se propose de le traiter, du moins par l'intérêt qui lui est propre. Avant de me livrer à des recherches plus étendues et plus détaillées, j'exposerai d'abord très-succinctement ce qu'il y a de plus important à connaître. Je parlerai donc avant tout de la forme de la terre, de celle de chacune de ses grandes divisions, et des différents peuples qui les habitent : revenant ensuite sur mes pas, je ferai successivement la description de toutes les côtes, soit dans l'intérieur des continents, autour des mers méditerranées et des golfes; soit au dehors des terres, sur ce vaste contour que baigne l'Océan. A ce tableau j'ajouterai les traits les plus remarquables dans la nature des climats et des peuples. Mais, pour donner au lecteur les moyens de me suivre et de m'entendre plus facilement, je vais reprendre les choses d'un peu plus haut.

CHAP. I. — *Division du monde en quatre parties* (1).

Ce grand tout, quel qu'il soit, que nous appelons Monde et Ciel, est un tout unique, embrassant avec lui tous les êtres dans un même contour. Il a pourtant des régions distinctes : le côté du ciel où le soleil se lève se nomme Orient ou Levant; celui où il se couche, Occident ou Couchant; le point le plus haut qu'il atteint dans sa course diurne indique le Midi; le point opposé s'appelle Septentrion. La terre, élevée au centre de ce grand univers, est environnée de tous côtés par la mer, qui la coupe aussi du levant au couchant, et la divise en deux parties appelées hémisphères, dans les quelles on distingue cinq zones (*a*). Celle du milieu est brûlée par une chaleur dévorante, tandis que celles qui sont aux extrémités éprouvent les rigueurs d'un froid excessif; les deux autres sont habitables, et ont les mêmes saisons, mais dans des temps opposés. Habitants d'un hémisphère, nous avons nos antipodes (2) dans l'autre; mais celui-là (*b*) nous étant inconnu, à cause de l'extrême chaleur du climat qui nous en sépare, je ne m'occuperai que de celui-ci.

(1) Ce chiffre et les suivants renvolent aux notes supplémentaire à la fin de l'ouvrage.
(*a*) Voyez planche 1, figures 1 et 2. — (*b*) Voyez planche 1, figure 2.

POMPONII MELÆ

DE SITU ORBIS.

LIBER I.

PROŒMIUM.

Orbis situm dicere aggredior, impeditum opus, et facundiæ minime capax (constat enim fere gentium locorumque nominibus, et eorum perplexo satis ordine, quem persequi, longa est magis quam benigna materia); verum aspici tamen cognoscique dignissimum, et quod, si non ope ingenii orantis, at ipsa sui contemplatione pretium operæ attendentium absolvat. Dicam autem alias plura et exactius; nunc ut quæque erunt clarissima, et strictim. Ac primo quidem quæ sit forma totius, quæ maximæ partes, quo singulæ modo sint atque habitentur, expediam; deinde rursus oras omnium et littora, ut intra extraque sunt, atque ut ea subit ac circumluit pelagus; additis, quæ in natura regionum incolarumque memoranda sunt. Id quo facilius sciri possit atque accipi, paulo altius summa repetetur.

CAP. I. — *Mundi in quatuor partes divisio.*

Omne igitur hoc, quicquid est, cui Mundi Cœlique nomen indidimus, unum id est, et uno ambitu se cunctaque amplectitur. Partibus differt : unde sol oritur, Oriens nuncupatur, aut Ortus; quo demergitur, Occidens vel Occasus; qua decurrit, Meridies; ab adversa parte, Septentrio. Hujus medio terra sublimis cingitur undique mari : eademque in duo latera, quæ Hemisphæria nominantur, ab oriente divisa ad occasum, zonis quinque distinguitur. Mediam æstus infestat, frigus ultimas : reliquæ habitabiles paria agunt anni tempora, verum non pariter. Antichthones alteram, nos alteram incolimus. Illius situs ob ardorem intercedentis plagæ incognitus; hujus dicendus est.

Notre hémisphère, qui s'étend surtout d'orient en occident, et dont la longueur prise en ce sens l'emporte tant soit peu sur sa plus grande largeur, est complétement environné par l'Océan, dont il reçoit quatre mers intérieures (*a*) : une au septentrion (*b*), deux au midi (*c*), et la quatrième au couchant (*d*). Je parlerai des trois premières en temps et lieu. La dernière, d'abord resserrée dans un espace qui n'a pas plus de dix mille pas de largeur, débouche dans les terres, s'y répand au loin dans tous les sens, et se fait place à travers des rives lointaines et opposées, qui, se rapprochant ensuite peu à peu l'une de l'autre, presque jusqu'au point de se réunir, ne lui laissent plus qu'un lit très-étroit, ayant moins de mille pas d'un rivage à l'autre. Au sortir de ce canal elle s'élargit, mais très-peu ; puis elle se resserre de nouveau plus qu'auparavant, et se répand encore dans un vaste espace, à l'extrémité duquel une très-petite issue fait communiquer ses eaux avec celles d'un grand lac (*e*). Quoiqu'elle soit connue dans son ensemble sous la dénomination générale de *notre mer*, nous appelons particulièrement *détroit*, et les Grecs nomment πορθμὸς (passage) (*f*), cette première ouverture par laquelle elle s'introduit dans les terres. Ses autres parties prennent de même çà et là différents surnoms. Se resserre-t-elle une première fois, c'est l'Hellespont (*g*). S'élargit-elle ensuite, c'est la Propontide (*h*). Se resserre-t-elle plus étroitement encore, c'est le Bosphore de Thrace (*i*). Se répand-elle de nouveau, mais dans un plus grand espace, c'est le Pont-Euxin (*a*). Communique-t-elle à ce grand lac dont on vient de parler, et qu'on appelle Palus Méotide (*b*), c'est le Bosphore Cimmérien (*c*). Cette mer et deux grands fleuves, le Tanaïs et le Nil, divisent tout notre hémisphère en trois parties. Le Tanaïs (*d*), coulant du septentrion au midi, se jette dans le Méotide vers le milieu de celui-ci. Le Nil, dans une direction contraire, vient se perdre dans notre mer. Toutes les terres comprises entre le détroit et ces fleuves forment d'un côté l'Afrique, et de l'autre l'Europe. La première s'étend jusqu'au Nil ; la seconde, jusqu'au Tanaïs. Tout ce qui est au delà prend le nom d'Asie.

CHAP. II. — *Description sommaire de l'Asie.*

L'Asie est baignée de trois côtés par l'Océan, qui, changeant de nom suivant les lieux, se nomme Oriental (*e*) à l'orient, Indien (*f*) au midi, Scythique (*g*) au septentrion. Du côté de l'orient, où ses côtes sont longues et droites, elle est aussi large que l'Europe et l'Afrique ensemble, y compris la mer qui les sépare. A partir de ce point elle présente une surface pleine et entière, jusqu'à l'endroit où l'océan Indien et l'océan Scythique viennent former dans son sein, d'un côté la mer d'Arabie et de Perse, de l'autre la mer Caspienne, qui la rétrécissent considérablement dans cette partie. Mais bientôt après elle s'élargit encore, et reprend sa première étendue. Enfin à l'occident, où elle se termine et vient aboutir au reste de la terre, elle étend son extrémité moyenne sur différentes parties de notre mer,

(*a*) Planche 2. — (*b*) La mer Caspienne, qui, dans le système d'Ératosthène, suivi par Méla, communique au nord avec la mer Glaciale (*Oceanus septentrionalis vel Scythicus*). — (*c*) Le golfe Persique et le golfe Arabique. — (*d*) La Méditerranée, y compris ses annexes depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'extrémité de la mer d'Azof. — (*e*) La mer d'Azof. — (*f*) *Fretum Herculeum*, aujourd'hui *détroit de Gibraltar*. — (*g*) *Mer d'Hellé*, aujourd'hui *detroit des Dardanelles*. — (*h*) De πρὸ, *devant*, Πόντος, *Pont*, parce qu'il faut la traverser pour aller dans le Pont-Euxin. La Propontide est aujourd'hui la *mer de Marmara*. — (*i*) Aujourd'hui le *canal* ou *détroit de Constantinople*. Le nom de Bosphore est venu par corruption du mot *Bosporus*, qui vient du grec βουσπόρος (trajet d'un bœuf).

(*a*) Aujourd'hui la mer Noire. — (*b*) Le Palus-Méotide, qui tirait son nom du peuple appelé *Mæotæ*, est la mer d'Azof. — (*c*) Aujourd'hui le *détroit d'Yeni-Kaleh*, ou de Kertch. — (*d*) Aujourd'hui le Don. — (*e*) L'*océan Pacifique* des modernes. — (*f*) Appelé encore *océan Indien*, mais qui s'étend entre les côtes orientales de l'Afrique et les côtes occidentales de l'Australie. — (*g*) L'*océan glacial Arctique*.

Hæc ergo ab ortu porrecta ad occasum, et quia sic jacet, aliquanto, quam ubi latissima est, longior, ambitur omnis Oceano, quatuorque ex eo maria recipit: unum a septentrione, a meridie duo, quartum ab occasu. Suis locis illa referentur. Hoc primum angustum, nec amplius decem millibus passuum patens, terras aperit, atque intrat. Tum longe lateque diffusum, abigit vaste cedentia littora, iisdemque ex diverso prope coeuntibus, adeo inarctum agitur, ut minus mille passibus pateat. Inde se rursus, sed modice admodum, laxat: rursusque etiam, quam fuit, arctius exit in spatium. Quo cum est acceptum, ingens iterum et magno se extendit ambitu, et magnæ paludi, cæterum exiguo ore, conjungitur. Id omne, qua venit, quaque dispergitur, uno vocabulo *Nostrum mare* dicitur. Angustias introitumque venientis, nos Fretum, Græci πορθμὸν appellant. Qua diffunditur, alia aliis locis cognomina acceptat. Ubi primum se arctat, Hellespontus vocatur. Propontis, ubi expandit. Ubi iterum pressit, Thracius Bosporus. Ubi iterum effundit, Pontus Euxinus. Qua paludi committitur, Cimmerius Bosporus. Palus ipsa, Mæotis. Hoc mari, et duobus inclitis amnibus, Tanai atque Nilo, in tres partes universa dividitur. Tanais a septentrione ad meridiem vergens, in mediam fere Mæotida defluit : ex diverso Nilus in pelagus. Quod terrarum jacet a freto ad ea flumina, ab altero latere Africam vocamus; ab altero, Europen : (ad Nilum, Africam; ad Tanain, Europen). Ultra quidquid est, Asia est.

CAP. II. — *Brevis Asiæ descriptio.*

Tribus hanc e partibus tangit Oceanus, ita nominibus ut locis differens. Eous ab oriente, a meridie Indicus, a septentrione Scythicus. Ipsa ingenti ac perpetua fronte versa ad orientem, tantum ibi se in latitudinem effundit, quantum Europe et Africa, et quod inter ambas pelagus immissum est. Inde cum aliquatenus solida processit, ex illo Oceano, quem Indicum diximus, Arabicum mare et Persicum, ex Scythico Caspium recipit : et ideo, qua recipit angustior, rursus expanditur, et fit tam lata, quam fuerat. Deinde cum jam in suum finem aliarumque terrarum confinia devenit, media nostris æquoribus exci-

et porte ses deux extrémités latérales, d'un côté jusqu'au Nil, de l'autre jusqu'au Tanaïs. Ses contours ayant pour limites les rives du Nil, suivent le cours de ce fleuve jusqu'à la mer, et s'étendent ensuite en formant des sinuosités qui correspondent aux enfoncements de la mer dans les terres. Les côtes qui servent de barrière à cette mer forment d'abord un golfe très-profond, au delà duquel elles bordent cette longue avance que fait l'Asie jusqu'au détroit de l'Hellespont. Là elles rentrent et se replient vers le Bosphore; après quoi, et à la suite de deux courbures qu'elles forment sur le Pont-Euxin, elles viennent aboutir obliquement à l'ouverture du Méotide. Elles environnent ce lac jusqu'au Tanaïs, et finissent par se confondre avec la rive de ce fleuve.

Suivant ce qu'on en dit, les premiers peuples qu'on rencontre en Asie, à partir de la côte orientale, sont les Indiens, les Sères et les Scythes. Les Sères (3) tiennent presque le milieu de cette côte; les Indiens et les Scythes occupent les extrémités. Ces deux nations, très-étendues, n'habitent pas seulement les bords de l'océan Oriental; les Indiens s'étendent encore au midi, et couvrent sans interruption toute la côte de l'océan Indien, à l'exception de quelques contrées qu'une extrême chaleur rend inhabitables. De leur côté les Scythes sont répandus au nord sur les rivages de l'océan Scythique, jusqu'au golfe (4) Caspien, partout où la rigueur du froid n'est pas excessive. Immédiatement après l'Inde est l'Arbiane (5); ensuite l'Arie, la Gédrosie (*a*) et la Perse, jusqu'aux bords du golfe Persique. Ce golfe est environné de nations persanes, et le suivant, de peuples arabes. Au-dessous d'eux, tout ce qui reste de la côte d'Asie, au voisinage de l'Afrique, est habité par des Éthiopiens. Au nord les Caspiaviens, qui confinent à la Scythie, entourent le golfe Caspien. Au delà sont les Amazones, et plus loin encore on mentionne les Hyperboréens.

L'intérieur de l'Asie est habité par un grand nombre de peuples différents. Les Gandariens et les Paricaniens (*a*), les Bactriens, les Sogdiens (*b*), les Harmatotrophiens, les Comares, les Comaniens, les Paropamisiens et les Dabens, sont au-dessus des Scythes et de leurs déserts (6). Mais au-dessus du golfe Caspien s'étendent les Chomariens, les Massagètes, les Cadusiens, les Hyrcaniens et les Ibères. Au-dessus des Amazones et des Hyperboréens, se trouvent les Cimmériens (7), les Zygiens, les Hénioques, les Gorgippes, les Mosques, les Cercètes, les Torètes, et les Arimphéens; enfin, dans cette grande avance que forme l'Asie entre diverses parties de notre mer, on voit les Matianiens, les Tibaraniens, et plusieurs autres peuples plus connus, tels que les Mèdes, les Arméniens, les Commagéniens, les Murraniens, les Vénètes, les Cappadociens, les Gallogrecs, les Lycaoniens, les Phrygiens, les Pisidiens, les Isauriens, les Lydiens et les Syrociliciens. Parmi les plus méridionales de ces nations il en est qui reparaissent dans l'intérieur des terres, et qui occupent les rivages jusqu'au golfe Persique. Au-dessus de l'un des côtés de ce golfe sont les Parthes et les Assyriens; au-dessus de l'autre, les Babyloniens; enfin, au-dessus des Éthiopiens sont les Égyptiens. Ceux-ci habitent les rives du Nil et les bords de notre mer.

Ensuite l'Arabie touche aux rivages suivants par son front rétréci. Depuis celle-ci jusqu'à la courbure dont nous avons parlé précédemment, s'étend la Syrie; et dans la courbure même, la Cilicie; plus loin, la Lycie et la Pamphylie, la Ca-

(*a*) Le texte porte *Cedrosis*; mais c'est sans doute par suite d'une faute de copiste, car ce mot est évidemment ici pour *Cedrosia*.

(*a*) Les *Paricani* étaient voisins de la Sogdiane, et tiraient leur nom de *Paricane*, leur capitale. — (*b*) *Sugdiani* ou *Sogdiani*.

pitur: reliqua altero cornu pergit ad Nilum, altero ad Tanain. Ora ejus cum alveo Nili amnis ripis descendit in pelagus, et diu, sicut illud incedit, ita sua littora porrigit: deinde fit venienti obviam, et primum se ingenti ambitu incurvat, post se ingenti fronte ad Hellesponticum fretum extendit: ab eo iterum obliqua, ad Bosporum, iterumque ad Ponticum latus curva, aditum Mæotidos transverso margine attingit: ipsam gremio ad Tanain usque complexa, fit ripa, qua Tanais est.

In ea primos hominum ab oriente accipimus Indos, et Seres et Scythas. Seres media ferme eoæ partis incolunt, Indi et Scythæ ultima: ambo late patentes, neque in hoc tantum pelagus effusi. Spectant enim etiam meridiem Indi, oramque Indici maris (nisi quoad æstus inhabitabilem efficiunt) diu continuis gentibus occupant. Spectant et septentrionem Scythæ, ac littus Scythicum (nisi unde frigoribus arceantur) usque ad Caspium sinum possident. Indis proxima est Arbiane, deinde Aria, et Cedrosis, et Persis ad sinum Persicum. Hunc populi Persarum ambiunt, illum alterum Arabes. Ab his, quod in Africam restat, Æthiopum est. Illic Caspiani Scythis proximi sinum Caspium cingunt. Ultra Amazones, ultraque eas Hyperborei esse memorantur.

Interiora terrarum multæ variæque gentes habitant: Gandari et Paricani, et Bactri, Sugdiani, Harmatotrophi, Comaræ, Comani, Paropamisii, Dahæ super Scythas Scytharumque deserta. At super Caspium sinum, Chomari, Massagetæ, Cadusii, Hyrcani, Iberi. Super Amazonas et Hyperboreos, Cimmerii, Zygi, Heniochæ, Gorgippi, Moschi, Cercetæ, Toretæ, Arimphæi, atque, ubi in Nostra maria tractus excedit, Matiani, Tibarani, et notiora jam nomina, Medi, Armenii, Commageni, Murrani, Veneti, Cappadoces, Gallograeci, Lycaones, Phryges, Pisidæ, Isauri, Lydi, Syrocilices. Rursus ex his, quæ meridiem spectant, eædem gentes interiora a littore tenent usque ad sinum Persicum. Super hunc sunt Parthi et Assyrii: super illum alterum Babylonii et super Æthiopas Ægyptii. Ripis Nili amnis et mari proxima iidem Ægyptii possident.

Deinde Arabia angusta fronte sequentia littora attingit. Ab ea usque ad flexum illum, quem supra retulimus, Syria,

rie, l'Ionie, l'Eolide, la Troade, se succèdent jusqu'à l'Hellespont. Au-delà les Bithyniens bordent le Bosphore de Thrace. Autour du Pont-Euxin vivent quelques peuples distingués entre eux par différentes limites, et connus ensemble sous la dénomination générale de Pontiques. Les Méoticiens sont sur le lac Méotide, et les Sauromates sur le Tanaïs.

CHAP. III. — *Description sommaire de l'Europe.*

L'Europe est bornée à l'orient par le Tanaïs, le Méotide et le Pont-Euxin; au midi, par le reste de notre mer; à l'occident, par l'océan Atlantique; au septentrion, par l'océan Britannique. Considérés depuis le Tanaïs jusqu'à l'Hellespont, soit comme formant une des rives de ce fleuve, soit dans les contours du Méotide et du Pont-Euxin, soit dans l'étendue qu'embrassent la Propontide et l'Hellespont, ses bords sont partout configurés de la même manière que les parties correspondantes et opposées des bords d'Asie. De l'Hellespont jusqu'au détroit, alternativement rentrantes et saillantes, elles forment trois golfes très-profonds, séparés par autant de grandes masses continentales. Au delà du détroit elles se prolongent vers l'occident, où leur forme est très-irrégulière, surtout au milieu; puis elles s'étendent au septentrion, et seraient presque droites jusqu'à leur extrémité, sans deux enfoncements considérables qu'on rencontre dans cette direction.

Le premier des trois grands golfes dont nous venons de parler comprend la mer qu'on appelle Égée (*a*); le second, la mer Ionienne, dont la partie la plus avancée dans les terres prend le nom d'Adriatique; le troisième, celle que nous nommons mer Tuscienne, et les Grecs, mer Tyrrhénienne.

La première contrée de l'Europe est la Scythie, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont nous avons déjà fait mention; elle commence au Tanaïs, et se termine à peu près au milieu de la côte du Pont-Euxin. Vient ensuite la Thrace, qui s'étend jusque sur une partie de la mer Égée, et que suit immédiatement la Macédoine. Plus loin, la Grèce fait une avance considérable entre la mer Égée et la mer Ionienne. L'Illyrie est placée sur un des côtés de l'Adriatique. L'Italie se prolonge entre cette mer et la mer Tuscienne, au fond de laquelle est la Gaule, et plus loin l'Hispanie. Cette dernière province se dirige sous deux faces différentes, d'abord à l'occident, et ensuite au septentrion, où elle ne laisse même pas que d'avoir beaucoup d'étendue. Par delà vient encore la Gaule, qui des bords de notre mer s'avance jusqu'à une grande distance dans les terres. Les Gaulois sont limitrophes des Germains, et après ceux-ci les Sarmates étendent leur territoire jusqu'aux frontières de l'Asie.

CHAP. IV. — *Description sommaire de l'Afrique.*

L'Afrique (8) est bornée à l'orient par le Nil, et des autres côtés par la mer. Elle est moins longue que l'Europe; car elle ne correspond ni à toute la longueur de l'avance que fait l'Asie, ni par conséquent à toute l'étendue des rivages européens. Cependant elle est encore plus longue que large, même en considérant sa largeur au voisinage du Nil, où elle est plus considérable que partout ailleurs. A partir de ce fleuve, l'Afrique s'élève de plus en plus, surtout au milieu, tandis qu'à raison de la courbe que forment ses rivages d'orient en occident, elle perd

(*a*) Aujourd'hui l'Archipel.

et in ipso flexu, Cilicia: extra autem, Lycia et Pamphylia, Caria, Ionia, Æolis, Troas usque ad Hellespontum. Ab eo Bithyni sunt ad Thracium Bosporum. Circa Pontum aliquot populi, alio alioque fine, uno omnes nomine Pontici. Ad lacum, Mæotici: ad Tanain, Sauromatæ.

CAP. III. — *Brevis Europæ descriptio.*

Europa terminos habet, ab oriente Tanain et Mæotida, et Pontum; a meridie reliqua Nostri maris; ab occidente Atlanticum; a septentrione Britannicum Oceanum. Ora ejus forma littorum a Tanai ad Hellespontum, qua ripa est dicti amnis, qua flexum paludis ad Pontum redigit, qua Propontidi et Hellesponto latere adjacet, contrariis littoribus Asiæ non opposita modo, verum etiam similis est. Inde ad Fretum nunc vaste retracta, nunc prominens, tres maximos sinus efficit, totidemque in altum se magnis frontibus evehit. Extra fretum ad occidentem inæqualis admodum, præcipue media, procurrit: ad septentrionem, nisi ubi semel iterumque grandi recessu abducitur, pene ut directo limite extenta est.

Mare quod primo sinu accipit, Ægæum dicitur: quod sequenti, in ore, Ionium: Hadriaticum interius: quo ultimo, nos Tuscum, Graii Tyrrhenum perhibent.

Gentium prima est Scythia, alia quam dicta est, a Tanai in media ferme Pontici lateris: hinc in Ægæi partem pertinens Thracia Macedoniæ adjungitur. Tum Græcia prominet, Ægæumque ab Ionio mari dirimit. Hadriatici latus Illyris occupat. Inter ipsum Hadriaticum et Tuscum Italia procurrit. In Tusco intimo Gallia est, ultra Hispania. Hæc in occidentem, diuque etiam ad septentrionem, diversis frontibus vergit. Deinde rursus Gallia est, longe et a nostris littoribus huc usque permissa. Ab ea Germani ad Sarmatas porriguntur, illi ad Asiam.

CAP. IV. — *Brevis Africæ descriptio.*

Africa ab orientis parte Nilo terminata, pelago a cæteris, brevior est quidem, quam Europa, quia nec usquam Asiæ, et non totis hujus littoribus obtenditur; longior tamen ipsa, quam latior, et, qua ad fluvium attingit, latissima, utque inde procedit, ita, media præcipue, in juga exsurgens, pergit incurva ad occasum, fastigatque

insensiblement de sa largeur jusqu'à son extrémité, où elle est enfin plus étroite qu'en aucun autre endroit. Son territoire est d'une fertilité merveilleuse dans les régions les plus peuplées; car elle est en grande partie déserte, soit parce que la plupart de ses contrées, couvertes de sables stériles, n'offrent aucune ressource à la culture, soit parce que la chaleur et l'aridité du climat les rendent inhabitables, soit parce qu'elles sont infestées par une multitude d'animaux malfaisants de divers genres.

La mer qui baigne l'Afrique se nomme Libyque au septentrion (9), Éthiopique au midi, Atlantique à l'occident. Sur les bords de la mer Libyque on rencontre d'abord, tout près du Nil, une province appelée Cyrénaïque. A la suite est une contrée qui, comme la partie du monde à laquelle elle appartient, porte le nom d'Afrique. Le reste de la côte est habité par les Numides et les Maures. Mais ces derniers occupent les rivages de la mer Atlantique. Plus au sud, sont les Nigritiens et les Pharusiens, jusqu'aux Éthiopiens, qui possèdent la suite de ce littoral, et tout le côté qui regarde le midi jusqu'aux confins de l'Asie.

Au-dessus des régions baignées par la mer Libyque, sont les Liby-Égyptiens (10), les Leuco-Éthiopiens et les Gétules, nation nombreuse, et répandue dans plusieurs contrées. Plus loin est un vaste désert entièrement inhabitable, au delà duquel on place, d'orient en occident, d'abord les Garamantes, puis les Augiles et les Troglodytes, et enfin les Atlantes. Plus avant encore, en supposant qu'on veuille y croire, l'Afrique recèle des Ægipans, des Blémyes, des Gamphasantes et des Satyres, espèces de peuplades errantes à l'aventure, sans toits, sans demeures fixes, et qui, présentant à peine quelques traits humains dans leur conformation, ont plus de rapport avec les animaux qu'avec les hommes.

Voilà le tableau général de notre univers, ses grandes divisions, leurs formes et leurs différents peuples. Mon plan me conduisant maintenant à la description détaillée des côtes, je commencerai de préférence par celles qui forment la partie droite du canal par lequel notre mer s'introduit dans les terres, et je visiterai successivement toutes les autres dans l'ordre de leur position respective. Après avoir ainsi décrit les bords intérieurs de notre hémisphère, je décrirai pareillement ce grand contour que baigne l'Océan; et ma tâche sera remplie, lorsqu'ayant parcouru la terre au dedans comme au dehors, je serai de retour au même point où j'aurai commencé ma course.

CHAP. V. — *Description particulière de l'Afrique.* — LA MAURITANIE (11).

L'océan Atlantique baigne, comme on l'a dit, les côtes occidentales de la terre. Si de cette mer on veut pénétrer dans la nôtre, on rencontre l'Hispanie à gauche, et la Mauritanie à droite. Par l'une commence l'Europe, et par l'autre l'Afrique. La côte de la Mauritanie (*a*) s'étend jusqu'au Mulucha, depuis un promontoire appelé par les Grecs Ampelousia (*b*), nom différent de celui que lui donnent les Africains, quoiqu'ils aient tous deux la même signification. Ce promontoire renferme un antre consacré à Hercule, au delà duquel est Tingé (*c*), ville très-

(*a*) La Mauritanie de Méla comprenait l'empire de Maroc, et une partie de l'Algérie occidentale. — (*b*) Ce nom vient du grec ἄμπελος (vigne), parce qu'on y cultivait d'excellents vignobles. En langue punique, ce promontoire était appelé *Cotès*; c'est aujourd'hui le *cap Spartel*. — (*c*) Aujourd'hui *Tanger*.

se molliter : et ideo ex spatio paulatim adductior, ubi finitur, ibi maxime angusta est. Quantum incolitur, eximie fertilis : verum quod pleraque ejus inculta, et aut arenis sterilibus obducta, aut ob sitim cœli terrarumque deserta sunt, aut infestantur multo ac malefico genere animalium, vasta est magis, quam frequens.

Mare, quo cingitur, a septentrione, Libycum; a meridie, Æthiopicum; ab occidente, Atlanticum dicimus. In ea parte, quæ Libyco adjacet, proxima Nilo provincia, quam Cyrenas (*a*) vocant : dein, cui totius regionis vocabulo cognomen inditum est, Africa. Cætera Numidæ et Mauri tenent : sed Mauri et in Atlanticum pelagus expositi. Ultra Nigritæ sunt, et Pharusii, usque ad Æthiopas. Hi et reliqua hujus, et totum latus, quod meridiem spectat, usque in Asiæ confinia possident.

At super ea, quæ Libyo mari alluuntur, Libyes Ægyptii sunt, et Leuco-Æthiopes, et natio frequens multiplexque Gætuli. Deinde late vacat regio, perpetuo tractu inhabitabilis. Tum primos ab oriente Garamantas, post Augilas, et Troglodytas, et ultimos ad occasum Atlantas audimus. Intra (si credere libet) vix jam homines, magisque semiferi Ægipanes, et Blemyæ, et Gamphasantes, et Satyri, sine tectis, ac sedibus passim vagi habent potius terras, quam habitant.

(*a*) Aut Cyrenaica.

Hæc summa nostri orbis, hæ maximæ partes, hæ formæ gentesque partium. Nunc exactius oras situsque dicturo inde est commodissimum incipere, unde terras Nostrum pelagus ingreditur; et ab iis potissimum, quæ influenti dextra sunt : deinde stringere littora ordine, quo jacent, peragratisque omnibus, quæ mare attingunt, legere etiam illa, quæ cingit Oceanus; donec cursus incepti operis, intra extràque circumvectus Orbem, illuc, unde cœperit, redeat.

CAP. V. — *Particularis Africæ descriptio.* — MAURETANIA.

Dictum est, Atlanticum esse Oceanum, qui terras ab occidente contingeret. Hinc in Nostrum mare pergentibus, læva Hispania, Mauretania dextra est : primæ partes, illa Europæ, hæc Africæ. Ejus oræ finis Mulucha : caput atque exordium est promontorium, quod Græci Ἀμπελουσίαν, Afri aliter, sed idem significante vocabulo, appellant. In eo est specus Herculi sacer : et ultra specum Tinge.

ancienne, et qui passe pour avoir été bâtie par Antée. On rapporte comme une preuve de cette origine, l'existence d'un bouclier fait de cuir d'éléphant, et d'une telle grandeur qu'il ne pourrait aujourd'hui convenir à personne. Les habitants du pays tiennent et donnent pour certain qu'il servit autrefois à ce géant, et le conservent pour cela même avec une vénération toute particulière. Plus loin est une très-haute montagne située directement en face de celle qui s'élève sur la côte opposée de l'Hispanie. La première se nomme Abyla, la seconde Calpé (*a*), et toutes deux ensemble forment les colonnes d'Hercule. La fable rapporte à ce sujet qu'autrefois ce même Hercule sépara ces deux montagnes jointes l'une à l'autre, et qu'ainsi l'Océan, jusqu'alors arrêté par cette barrière, se répandit dans les vastes contrées qu'il couvre aujourd'hui de ses eaux. A partir de ce point, notre mer s'élargit, et s'enfonce avec une extrême impétuosité dans les terres.

La Mauritanie présente peu d'intérêt et n'a presque rien de remarquable : on n'y voit que de petites villes et de petites rivières; son sol vaut mieux que ses habitants, qu'une lâche inertie fait languir dans l'obscurité. Cependant, parmi quelques objets qui ne sont pas tout à fait indignes d'attention, on peut citer ces hautes montagnes qui, rangées par ordre et comme à dessein les unes à la suite des autres, sont appelées les Sept Frères, à cause de leur nombre et de leur ressemblance; ensuite le fleuve de Tamuada (*b*), les petites villes de Rusgada (*c*) (12) et de Siga (*d*), et un port que son étendue a fait appeler le Grand-Port (*e*). Quant au Mulucha (*f*), dont nous avons parlé, c'est un fleuve qui, après avoir autrefois servi de limite aux empires de Bocchus et de Jugurtha, ne distingue plus aujourd'hui que les nations qu'ils avaient sous leur puissance.

CHAP. VI. — *La Numidie* (*a*).

Cette contrée, moins grande que la Mauritanie, mais plus opulente et plus belle, est comprise entre le Mulucha et les rives de l'Ampsacus (*b*). Ses villes les plus considérables sont, Cirta (*c*) dans l'intérieur, et Iol (*d*) sur le bord de la mer. La première, maintenant habitée par une colonie de Sittianiens, fut autrefois le lieu de la résidence des rois du pays, et s'éleva, principalement sous Syphax, au plus haut degré de splendeur. La seconde (13) anciennement obscure et ignorée, est devenue illustre non-seulement pour avoir été la capitale des possessions du roi Juba, mais encore par son nom actuel de Césarée (14). En deçà de cette dernière ville, et presque au milieu de la côte, on rencontre celles de Cartinna (*e*) (15) et d'Arsinna (*f*), le fort Quiza (*g*), le golfe Laturus (*h*) et le fleuve de Sardabale (*i*). Au delà s'élève un monument consacré à la sépulture commune des princes de la famille royale; ensuite on voit les villes d'Icosium (*j*) et de Ruthisia (*k*), entre lesquelles coulent le Save (*l*) et le Nabar (*m*), et quelques autres lieux peu mémorables dont on peut se dispenser de parler, sans aucun inconvénient pour l'intérêt de la description.

(*a*) Le mont *Calpé* est aujourd'hui *Gibrallar*, nom qui date du VIIe siècle, époque à laquelle Tarik, général arabe, s'en étant rendu maître, cette montagne reçut le nom de *Dgébel-al-Tarik* (montagne de Tarik), d'où est venu celui de Gibraltar. — (*b*) Peut-être le *Bédic*. — (*c*) *Metila*, renommée pour son excellent miel. — (*d*) *Nedrome*. — (*e*) Golfe au fond duquel est situé *Arzéou* qui se nomme aussi *Arzew*. — (*f*) Le *Moulouïa*, fleuve de l'empire de Maroc, qui se jette dans la Méditérannée.

(*a*) La Numidie de Méla comprenait l'Algérie, depuis la Mauritanie jusqu'au golfe de Stora, conséquemment la plus grande partie de notre province de Constantine. — (*b*) Le *Rummel* ou *Ouad-el-Kebir*, rivière qui passe a Constantine. — (*c*) *Constantine*. *Cirta* ayant été donnée par César à Sittius, qui lui avait rendu des services dans la guerre de Libye, prit le nom de *Sittianorum Colonia*; elle reçut ensuite celui de *Cirta Julia*; mais l'empereur Constantin y fit faire de si importantes constructions, dont on voit encore les restes, que cette ville demanda à prendre le nom de *Constantina*. — (*d*) Cette ville, que le roi Juba appela *Julia Cæsarea*, en l'honneur d'Auguste qui lui avait rendu une partie de ses États, correspond aujourd'hui à *Cherchel*. — (*e*) *Cartenna Colonia*, aujourd'hui *Tenez*. — (*f*) *Arsinna* paraît être le même port que l'*Arsinaria* de Ptolémée, aujourd'hui *Sakkiah*. — (*g*) *Mazagran* — (*h*) Le golfe d'*Harchgoune*. — (*i*) Peut-être la *Tafnah*. — (*j*) Peut-être *Vacour*. — (*k*) Dans la baie de *Temendfous*, près d'Alger. — (*l*) Le *Mazafran*, appelé *Oued-jer* par les Arabes. — (*m*) Le *Boudouah*.

oppidum pervetus, ab Antæo ut ferunt conditum. Extat rei signum, parma elephantino tergori exsecta, ingens, et ob magnitudinem nulli nunc usuro habilis; quam locorum accolæ ab illo gestatam pro vero habent traduntque, et inde eximie colunt. Deinde est mons prœaltus, ei, quem ex adverso Hispania attollit, objectus : hunc Abylam, illum Calpen vocant, Columnas Herculis utrumque. Addit fama nomini fabulam, Herculem ipsum junctos olim perpetuo jugo diremisse colles, atque ita exclusum antea mole montium Oceanum, ad quæ nunc inundat, admissum. Hinc jam mare latius funditur, submotasque vastius terras magno impetu inflectit.

Cæterum regio ignobilis, et vix quidquam illustre sortita, parvis oppidis habitatur, parva flumina emittit, solo, quam viris, melior, et segnitia gentis obscura. Ex iis tamen, quæ commemorare non piget, montes sunt alti, qui continenter et quasi de industria in ordinem expositi, ob numerum, septem, ob similitudinem fratres nuncupantur. Tamuada fluvius, et Rusgada et Siga, parvæ urbes; et portus, cui Magno est cognomen ob spatium. Mulucha ille, quem diximus, amnis est, nunc gentium, olim regnorum quoque terminus, Bocchi Jugurthæque.

CAP. VI. — *Numidia*.

Ab eo Numidia ad ripas exposita fluminis Ampsaci, spatio quidem, quam Mauretania angustior est, verum et culta magis et ditior. Urbium quas habet, maximæ sunt, Cirta procul a mari, nunc Sittianorum colonia, quondam regum domus; et, Syphacis foret cum, opulentissima. Iol ad mare, aliquando ignobilis; nunc, quia Jubæ regia fuit, et, quod Cæsarea vocitatur, illustris. Citra hanc (nam in medio ferme littore sita est) Cartinna et Arsinna sunt oppida, et Quiza castellum, et Laturus sinus, et Sardabale fluvius. Ultra, monumentum commune regiæ gentis; deinde Icosium et Ruthisia urbes, et fluentes inter eas Sa-

Dans l'intérieur, à une distance assez considérable du rivage, on aperçoit avec étonnement, dans des plaines qui passent pour être complétement stériles, si toutefois la chose est croyable, des arêtes de poissons, des débris d'huitres et d'autres coquilles, des rochers qui paraissent avoir été usés par les flots, comme ceux qu'on voit au sein des mers, des ancres incrustées dans ces rochers, et d'autres vestiges semblables, qui sont autant d'indices de l'ancien séjour de la mer dans ces lieux (16).

CHAP. VII. — *L'Afrique proprement dite* (17).

La contrée qui s'étend depuis le promontoire Metagonium jusqu'aux autels des Philènes usurpe, à proprement parler, le nom d'Afrique. On y rencontre d'abord Hippone-la-Royale (*a*), Rusicade (*b*) et Habraca (*c*). Plus loin, trois promontoires qui s'avancent au loin dans la mer, et connus sous les noms de cap Blanc (*d*), cap d'Apollon (*e*), cap de Mercure (*f*), laissent entre eux deux golfes d'une étendue considérable. Le premier est appelé golfe d'Hippone (*g*), de la ville d'Hippone Diarrhyte (*h*) (18), située sur ses bords. Autour de l'autre (*i*), on remarque l'antique emplacement des camps Lellien et Cornelien, l'embouchure du Bagrada (*j*), les villes d'Utique et de Carthage, toutes deux célèbres et toutes deux fondées par des Phéniciens. L'une est connue par la fin tragique de Caton; l'autre, jadis la rivale opiniâtre de Rome, aujourd'hui colonie romaine opulente, est encore plus fameuse par le souvenir de son antique puissance, que par l'éclat qu'elle tire de ses richesses (19). De là jusqu'à la petite Syrte, les seules villes qui méritent quelque attention sont Hadrumète (*a*), Leptis (*b*), Clupée (*c*), Macomade (*d*), Thénée (*e*) et Neapolis (*f*).

La petite Syrte (*g*) est un golfe de près de cent mille pas d'ouverture et de trois cent mille de circonférence, mais sans mouillage, et moins dangereux encore par ses écueils et ses bas-fonds que par les mouvements alternatifs d'une mer continuellement agitée. Au-dessus est le grand lac Triton (*h*), où se jette le fleuve Triton (*i*) et d'où est venu le surnom que l'on donne à Minerve. Les habitants du pays croient que cette déesse est née sur les bords de ce lac; et, pour accréditer cette fable, ils célèbrent, le jour de sa naissance, une fête dans laquelle des jeunes filles se battent les unes contre les autres. Plus loin sont la ville d'Œa (*j*) et le fleuve Cinyps (*k*), traversant dans son cours les campagnes les plus fertiles; puis une autre Leptis (*l*) et une autre Syrte (*m*), semblable à la première par son nom et ses qualités dangereuses, mais d'une étendue plus considérable. Elle se termine au cap Borion, d'où s'étend jusqu'au cap Phycus (*n*) une côte qu'on dit avoir été habitée par des Lotophages, et qui est dépourvue de mouillages.

(*a*) Les ruines d'*Hippo-Regius* se voient à un kilomètre à l'est de *Bone*. — (*b*) Cette ville est aujourd'hui *Sgigata*, appelée aussi *Stora*. — (*c*) Aujourd'hui *Tabarkah*, sur le bord de la mer. — (*d*) Encore aujourd'hui *cap Blanc* chez les Européens, et *Ras-el-Abiad* chez les Arabes. — (*e*) *Ras-Zebid*. — (*f*) Cap Bon, *Ras Addar* des Arabes. — (*g*) Golfe de Biserte ou de Benzer. — (*h*) Biserte ou Benzer. — (*i*) Le golfe de Tunis. — (*j*) Le *Medjerdah*, fleuve de 80 lieues de cours, qui se jette dans la mer sur la côte occidentale du golfe de Tunis.

(*a*) *Hadrumetum* prit au moyen âge le nom de *Justiniana*, puis celui d'*Heraclea* : c'est aujourd'hui *Herkla*, ou *Herklia*. — (*b*) *Leptis Parva*, appelée dans le pays *Lempta*, et qui n'offre que des ruines. — (*c*) Aujourd'hui *Aklybiah*. — (*d*) *Mahuress* — (*e*) *Thaini*. — (*f*) *Nabal* : on y voit les ruines de *Neapolis*. — (*g*) Golfe de *Kabès* ou *Kabbs* : il a environ 18 lieues géographiques de largeur. — (*h*) *Chibka el-Loudeah* (Lac des Marques), appelé aussi *Bahyre-Faraoun*. — (*i*) Le *Ouadi-el-Kabbs*. — (*j*) *Tripoli*, capitale du beylik de ce nom. Elle doit le sien à l'ancienne contrée de *Tripolis*, ainsi appelée de ses trois villes principales, *Sabrata*, *Œa* et *Leptis Magna*. — (*k*) Ce fleuve est le *Ouadi-Quaam*, qui a 20 lieues de cours. — (*l*) *Leptis Magna* aujourd'hui *Lebidah* ou *Lebdah*, où l'on voit les restes d'un temple, d'un arc de triomphe, d'un aqueduc et d'un amphithéâtre. — (*m*) *Syrtis Major*, aujourd'hui le *golfe de Sidra* ou de *Sidre*, appelé en arabe *Djoun-el-Kabrit*. Il a environ 60 lieues de largeur et 125 de longueur. — (*n*) Cap *Razat*, appelé par les Arabes *Ras-seid-Youssef*.

vus et Nabar, aliaque quæ taceri nullum rerum famæve dispendium est.

Interius, et longe satis a littore (si fidem res capit) mirum ad modum, spinæ piscium, muricum ostrearumque fragmenta, saxa attrita (uti solent) fluctibus, et non differentia marinis, infixæ cautibus anchoræ, et alia ejusmodi signa atque vestigia effusi olim usque ad ea loca pelagi, in campis nihil alentibus esse inveniríque narrantur.

CAP. VII. — *Africa proprie dicta.*

Regio, quæ sequitur a promuntorio Metagonio ad aras Philænorum, proprie nomen Africæ usurpat. In ea sunt oppida, Hippo-Regius, et Rusicade, et Thabraca. Dein tria promuntoria, Candidum, Apollinis, Mercurii, vaste projecta in altum, duos grandes sinus efficiunt. Hipponensem vocant proximum, ab Hippone Diarrhyto, quod littori ejus appositum est. In altero sunt castra Lælia, castra Cornelia, flumen Bagrada, urbes Utica et Carthago, ambæ inclitæ, ambæ a Phœnicibus conditæ : illa fato Catonis insignis, hæc suo; nunc populi Romani colonia, olim imperii ejus pertinax æmula; jam quidem iterum opulenta, etiam nunc tamen priorum excidio rerum, quam ope præsentium clarior. Hadrumetum, Leptis, Clupea, Macomades, Thenæ, Neapolis, hinc ad Syrtim adjacent, ut inter ignobilia celeberrimæ.

Syrti sinus est centum fere millia passuum, qua mare accipit, patens; trecenta, qua cingit : verum importuosus atque atrox, et ob vadorum frequentium brevia, magisque etiam ob alternos motus pelagi affluentis ac refluentis infestus. Super hunc ingens palus amnem Tritona recipit, (20) ipsa Tritonis : unde et Minervæ cognomen inditum est, ut incolæ arbitrantur, ibi genitæ : faciuntque ei fabulæ aliquam fidem, quod, quem natalem ejus putant, ludicris virginum inter se decertantium celebrant. Ultra est Œa oppidum, et Cinyps fluvius per uberrima arva decidens : tum Leptis altera et Syrtis, nomine atque ingenio par priori; cæterum altero fere spatio, qua dehiscit, quaque flexum agit, amplior. Ejus promuntorium est Borion, ab eoque incipiens ora, quam Lotophagi tenuisse dicuntur, usque ad Phycunta (et id promuntorium est) importuoso littore pertinet.

Les autels des Philènes doivent leur nom à deux frères Carthaginois, choisis par leurs compatriotes pour l'accomplissement d'une convention faite avec les Cyrénéens, afin de terminer une guerre désastreuse qui depuis longtemps divisait les deux peuples, à l'occasion de leurs limites respectives. On convint de fixer celles-ci dans l'endroit même où se rencontreraient des coureurs envoyés de part et d'autre à une époque déterminée; de sorte que tout le pays qui se trouverait de chaque côté en deçà du point de rencontre devait appartenir à chaque peuple. Après l'exécution de ces conventions, les Cyrénéens, qui avaient moins de terrain que les Carthaginois, élevèrent des doutes sur la loyauté des Philènes; ceux-ci consentirent à être enterrés vifs sur la place, plutôt que de céder la justice de leurs droits. Dévouement héroïque, et bien digne de passer à la postérité!

CHAP. VIII. — *La Cyrénaïque* (*a*).

Comprise entre les limites de l'Afrique propre et le Catabathmos, cette province renferme l'oracle d'Ammon (*b*), si célèbre par l'autorité de ses prédictions; une fontaine appelée la fontaine du Soleil; et un certain rocher consacré au vent du Midi. Si quelqu'un porte la main sur ce rocher, aussitôt le vent irrité se déchaîne avec fureur, roule çà et là des flots de sable, et produit ainsi sur la terre les affreuses tourmentes de la mer. L'eau de la fontaine, bouillante au milieu de la nuit, perd insensiblement sa chaleur, et, déjà fraîche au point du jour, elle se refroidit de plus en plus à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, de sorte qu'elle est excessivement froide à midi; passé cette heure, elle se réchauffe de nouveau par degrés, et, déjà tiède quand le jour disparaît, sa chaleur augmente de plus en plus jusqu'au milieu de la nuit, où elle bout encore à gros bouillons. Sur les bords de la mer on voit les caps Zéphyrion et Naustathmos (*a*), le port de Paraetonius (*b*), les villes d'Hespérie (*c*), d'Apollonie (*d*), de Ptolémaïs (*e*), d'Arsinoé (*f*), et celle de Cyrène (*g*), qui a donné nom à toute la contrée. Le Catabathmos (*h*) est une vallée qui s'incline jusqu'à l'Égypte et termine l'Afrique.

Telles sont ces côtes, dont les habitants ont complétement adopté nos mœurs, à l'exception de quelques-uns qui conservent avec une religieuse prédilection leur langue primitive et les dieux de leurs ancêtres. Ceux qui les suivent immédiatement dans l'intérieur n'ont point de villes, mais ils se construisent des espèces de huttes qu'ils appellent *mapalia* (*i*). Leur nourriture est grossière et mal propre. Les chefs se couvrent de grosses étoffes, et le peuple de peaux de bêtes fauves et de moutons. Ils n'ont d'autre table ni d'autre lit que la terre; ils se servent de vases de bois ou d'écorce; ils ne boivent que du lait, et du suc de baies sauvages. Ils ne mangent que de la chair, et le plus souvent de celle des bêtes fauves; car, autant qu'ils peuvent s'en abstenir, ils ne touchent point à leurs troupeaux, le seul bien qu'ils possèdent. Un peu plus avant dans les terres, des peuples encore plus barbares suivent çà et là leurs troupeaux dans les pâturages, traînent après eux leurs cabanes portatives, et pas-

(*a*) Le *pays de Barkah* ou de *Ben-ghazy*, limitrophe de l'Égypte, dans le beylik de Tripoli. — (*b*) Dans l'oasis de *Syouah*.

(*a*) Les caps *Ras-el-Tyn* et *Bonandréah*. — (*b*) *Al-Baretoun*, petite ville avec un bon port, appartenant à l'Égypte. — (*c*) Le plus ancien nom de cette ville est *Hesperis*; elle fut ensuite appelée *Bérénice*, en l'honneur de la femme de Ptolémée Évergète; c'est aujourd'hui *Bernik*, nommée aussi *Ben-ghazy*, ville de 5000 âmes. — (*d*) *Apollonie* s'appela *Sorusa* sous le Bas-Empire, et se nomme aujourd'hui *Marsa-Souza*; mais elle est dépeuplée. — (*e*) Aujourd'hui *Tolometa*, appelée aussi par les Arabes *Tolmyatah*. — (*f*) Cette ville s'appela originairement *Teuchira*; ce fut Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, qui lui donna le nom de sa femme Arsinoé; mais il paraît que ce nom ne fut point adopté par le peuple, puisque la ville qui la remplace s'appelle *Tokrah* ou *Taoukrah*, qui vient évidemment de Teuchira. — (*g*) Aujourd'hui la misérable bourgade de *Krennah* ou *Grennah*, appelée aussi *Curin*. — (*h*) Cette vallée se nomme aujourd'hui *Akabet-Asselam*. — (*i*) *Mapalia* ou *Magalia*, mot punique qui désignait une sorte de hutte.

Aræ ipsæ nomen ex Philænis fratribus traxere, qui contra Cyrenaicos missi Carthagine ad dirimendum conditione bellum, diu jam de finibus, et cum magnis amborum cladibus gestum; postquam in eo, quod convenerat, non manebatur, ut, ubi legati concurrerent, certo tempore utrinque dimissi, ibi termini statuerentur; pacti de integro, ut, quidquid citra esset, popularibus cederet, (mirum et memoria dignissimum facinus!) hic se vivos obrui pertulerunt.

CAP. VIII. — *Cyrenaïca*.

Inde ad Catabathmon Cyrenaïca provincia est; in eaque sunt, Ammonis oraculum, fidei inclitæ; et fons, quem Solis appellant; et rupes quædam Austro sacra. Hæc cum hominum manu attingitur, ille immodicus exsurgit, arenasque quasi maria agens, sic sævit ut fluctibus. Fons media nocte fervet; mox et paulatim tepescens, fit luce frigidus; tunc ut sol surgit, ita subinde frigidior; per meridiem maxime riget: sumit dein tepores iterum; et prima nocte calidus, atque ut illa procedit, ita calidior, rursus cum est media, perfervet. In littore promuntoria sunt Zephyrion et Naustathmos, portus Paraetonius, urbes Hesperia, Apollonia, Ptolemais, Arsinoë, atque (unde terris nomen est) ipsa Cyrene. Catabathmos vallis devexa in Ægyptum, finit Africam.

Oræ sic habitantur, ad nostrum maxime ritum moratis cultoribus, nisi quod quidam linguis differunt et cultu Deûm, quos patrios servant, ac patrio more venerantur. Proximis nullæ quidem urbes stant, tamen domicilia sunt quæ *mapalia* appellantur. Victus asper, et munditiis carens. Primores sagis velantur; vulgus bestiarum pecudumque pellibus. Humi quies epulæque capiuntur. Vasa ligno fiunt, aut cortice. Potus est lac succusque baccarum. Cibus est caro, plurimum ferina: nam gregibus (quia id solum opimum est) quod potest, parcitur. Interiores etiam incultius, sequuntur vagi pecora: utque a pabulo ducta sunt, ita se ac tuguria sua promovent: atque, ubi dies deficit, ibi noctem agunt. Quanquam in familias passim

sent la nuit dans l'endroit où elle vient les surprendre. Quoique distribués en familles éparses çà et là, sans lois, sans aucun intérêt commun, cependant ils sont partout assez nombreux, parce que chaque homme ayant à la fois plusieurs femmes, il en résulte une grande quantité d'enfants.

Parmi ceux qu'on dit exister au delà des déserts, les Atlantes maudissent le soleil toutes les fois qu'il se lève et qu'il se couche, comme un astre pernicieux au pays et aux habitants. Chez eux les individus n'ont point de nom qui les distingue. Ils s'abstiennent de chair, et n'ont jamais de songes pendant leur sommeil, comme les autres hommes. Les Troglodytes ne possèdent rien; leur voix rend moins des sons articulés que des cris aigus; ils se tiennent dans des cavernes et se nourrissent de serpents. Les Garamantes ont une certaine espèce de bœufs qui, en paissant, inclinent obliquement la tête, parce que leurs cornes, rabattues vers le sol, s'opposent alors à ce qu'ils puissent la tenir droite. Toutes leurs femmes sont communes; et parmi les enfants qui en proviennent, chacun, dans une telle confusion, adopte et prend pour les siens ceux qu'il croit lui ressembler davantage. Les Augiles ne reconnaissent d'autres dieux que les Mânes. Ils jurent par eux, les consultent comme des oracles; et quand ils leur ont fait quelque demande, ils se couchent sur des tombeaux, et prennent pour réponse les songes qui leur viennent. Suivant une coutume solennelle, leurs femmes s'abandonnent la première nuit de leurs noces à tous ceux qui leur apportent quelques présents, et se font même honneur du plus grand nombre; du reste, elles sont par la suite envers leurs époux d'une fidélité inviolable. Les Gamphasantes vont tout nus, et ne connaissent l'usage d'aucune arme, soit pour attaquer, soit pour se défendre: c'est par cette raison qu'ils fuient la rencontre des autres hommes, et qu'ils n'ont de commerce ou d'entretien qu'avec ceux qui ont les mêmes mœurs et les mêmes manières. Les Blémyes n'ont point de tête; leur visage est sur leur poitrine. Les Satyres n'ont rien d'humain que la figure. Les Ægipans ont réellement la forme qu'on leur attribue (21). Voilà ce qui regarde l'Afrique.

CHAP. IX. — Description particulière de l'Asie. — *L'Égypte.*

L'Égypte, première partie de l'Asie, est située entre le Catabathmos et le pays des Arabes; elle s'étend loin des bords de la mer, touche à l'Éthiopie, et recule vers le midi. Terre privée de pluies, et cependant merveilleusement fertile, c'est une mère prodigieusement féconde en hommes et en autres animaux. Le Nil, le plus grand des fleuves qui se jettent dans notre mer, est la principale cause de cette fécondité. Ce fleuve, sorti des déserts de l'Afrique, n'est d'abord ni propre à la navigation, ni connu sous le nom de Nil. Après avoir parcouru dans un même lit, dont la pente est forte et rapide, une grande étendue de pays, il arrive en Éthiopie et s'y partage en deux branches, au milieu desquelles est la grande île de Méroé : l'une s'appelle Astaboras (*a*), et l'autre Astapes (*b*). Ces deux branches viennent ensuite se confondre dans un même canal, et c'est alors que le Nil commence à porter ce nom. De là, tantôt hérissé de pointes de rochers, tantôt facile et navigable, il parvient à un certain endroit horriblement escarpé, d'où il se précipite avec fureur, forme plus bas une autre île appelée Tachompso, et s'élance en bouillonnant encore vers Éléphantine, ville d'Egypte. Alors, prenant en-

(*a*) *Atborah*, rivière qui prend sa source en Abyssinie, et se jette dans le Nil en Nubie. — (*b*) L'*Astapes* ou l'*Astapus* des anciens est le *Bahr-el-Azrak* ou Nil bleu, qui traverse l'Abyssinie.

et sine lege dispersi, nihil in commune consultant : tamen, quia singulis aliquot simul conjuges, et plures ob id liberi agnatique sunt, nusquam pauci.

Ex his, qui ultra deserta esse memorantur, Atlantes solem exsecrantur, et dum oritur, et dum occidit, ut ipsis agrisque pestiferum. Nomina singuli non habent : non vescuntur animalibus; neque illis in quiete, qualia cæteris mortalibus, visere datur. Troglodytæ, nullarum opum domini, strident magis, quam loquuntur, specus subeunt, aluntur que serpentibus. Apud Garamantas etiam armenta sunt, eaque obliqua cervice pascuntur; nam pronis directa in humum cornua officiunt. Nulli certa uxor est. Ex his, qui tam confuso parentum coitu passim incertique nascuntur, quos pro suis colant, formæ similitudine agnoscunt. Augilæ Manes tantum Deos putant : per eos dejerant; eos, ut oracula, consulunt : precatique, quæ volunt, ubi tumulis incubuere, pro responsis ferunt somnia. Feminis eorum solemne est, nocte, qua nubunt, omnium stupro patere, qui cum munere advenerint : et tum, cum plurimis concubuisse, maximum decus; in reliquum pudicitia insignis est. Nudi sunt Gamphasantes, armorumque omnium ignari : nec vitare sciunt tela, nec jacere : ideoque obvios fugiunt, neque aliorum, quam quibus idem ingenii est, aut congressus, aut colloquia patiuntur. Blemyis capita absunt : vultus in pectore est : Satyris, præter effigiem, nihil humani. Ægipanum quæ celebratur, ea forma est. Hæc de Africa.

CAP. IX. Particularis Asiæ descriptio. — *Ægyptus.*

Asiæ prima pars Ægyptus inter Catabathmon et Arabas; ab hoc littore penitus immissa, donec Æthiopiam dorso contingat, ad meridiem refugit. Terra expers imbrium, mire tamen fertilis, et hominum aliorumque animalium perfecunda generatrix. Nilus efficit, amnium in Nostrum mare permeantium maximus. Hic ex desertis Africæ missus, nec statim navigari facilis, nec statim Nilus est : et cum diu simplex sævusque descendit, circa Meroën, late patentem insulam, in Æthiopiam diffunditur, alteraque parte Astaboras, altera Astape dictus est. Ubi rursus coit, ibi nomen hoc capit. Inde partim asper, partim navigia patiens, in immanem locum devenit : ex quo præcipiti impetu egressus, et Tachompso, alteram

fin un cours plus calme, et sans danger pour la navigation, il se rend à la ville de Cercasore, où il se partage d'abord en trois branches. Plus loin il se subdivise encore deux fois; de sorte qu'après avoir en serpentant traversé l'Égypte dans toute sa longueur, il vient se jeter dans la mer par sept embouchures différentes, et toutes d'une largeur considérable. Le Nil, au reste, ne se borne pas à parcourir cette contrée : en débordant il l'inonde au solstice d'été. Ses eaux sont naturellement si fécondes et si nutritives, qu'outre qu'elles produisent une abondante quantité de poissons et même des animaux d'une grosseur prodigieuse, tels que les hippopotames et les crocodiles, elles animent jusqu'à la terre, et en forment des êtres vivants. La preuve en est qu'à la suite des inondations, et lorsque le fleuve est rentré dans son lit, on trouve çà et là, dans les campagnes encore humides, certains animaux imparfaits qui, commençant à respirer, laissent apercevoir la partie de leur corps déjà formée, qui tient à la partie qui est encore terreuse.

Les débordements du Nil proviennent (22), soit de ce que les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'Éthiopie se fondent dans les grandes chaleurs, et augmentent tellement la masse d'eau que le lit du fleuve ne peut la contenir; soit de ce que, le soleil, plus voisin des sources du Nil en hiver, diminue par cette raison leur volume, tandis que, s'élevant en été dans des régions supérieures, il ne leur enlève rien, ce qui fait qu'à raison de leur abondance elles lui fournissent alors une trop grande quantité d'eau; soit de ce que les vents Étésiens, qui soufflent dans cette saison, poussent du septentrion au midi des nuages qui se résolvent en pluie dans les lieux où il prend sa source; ou que, se portant dans un sens contraire au cours de ce fleuve, ils repoussent ses eaux et les empêchent de descendre; ou qu'enfin ils obstruent ses embouchures par la grande quantité de sable qu'il charrie vers le rivage. En un mot, le Nil grossit et déborde, ou parce qu'il ne perd rien, ou parce qu'il reçoit plus qu'à l'ordinaire, ou parce qu'il donne moins à la mer qu'il ne doit lui donner. S'il existe au midi une autre terre peuplée d'hommes qui soient nos antipodes, on peut croire encore, sans trop choquer la vraisemblance, que, prenant sa source sur ce continent et s'insinuant au-dessous des mers par des canaux souterrains, il vient ensuite reparaître dans notre hémisphère et s'y gonfler au temps du solstice, par la raison que le pays d'où il vient a l'hiver à cette époque (*a*).

L'Égypte possède encore d'autres merveilles. On y voit flotter dans un certain lac, au gré des vents qui l'agitent, l'île de Chemmis (*b*), couverte de bois sacrés, et renfermant un grand temple d'Apollon. On y voit des pyramides construites avec des pierres longues de trente pieds chacune; le plus grand de ces monuments (car ils sont au nombre de trois) a presque quatre arpents de largeur à sa base, sur autant de hauteur. Le lac Mœris, qui occupe un espace où s'étendaient autrefois des champs, a vingt mille pas de circonférence, et plus de profondeur qu'il n'en faut pour porter de grands vaisseaux de charge (23). Ouvrage de Psammetichus, le Labyrinthe embrasse, dans une enceinte continue, trois mille salles et douze palais; il est construit et couvert en marbre, et n'a qu'une seule entrée; il est percé d'une multitude presque innombrable

(*a*) Voyez planche I, figure 3. — (*b*) Hécatée la nomme *Chembis*; mais le nom généralement adopté par les anciens est *Chemnis*. Elle était située dans la basse Égypte.

insulam, amplexus, usque ad Elephantinem urbem Ægyptiam, atrox adhuc fervensque decurrit. Tum demum placidior, et jam bene navigabilis, primum juxta Cercasorum oppidum triplex esse incipit. Deinde iterum iterumque divisus ad Delta et ad Melin, it per omnem Ægyptum vagus atque dispersus : septemque in ora se scindens, singulis tamen grandis, evolvitur. Non pererrat autem tantum eam, sed æstivo sidere exundans etiam irrigat, adeo efficacibus aquis ad generandum alendumque, ut præter id, quod scatet piscibus, quod hippopotamos crocodilosque, vastas belluas, gignit, glebis etiam infundat animas, ex ipsaque humo vitalia effingat. Hoc eo manifestum est, quod, ubi sedavit diluvia, ac se sibi reddidit, per humentes campos quædam nondum perfecta animalia, sed tunc primum accipientia spiritum, et ex parte jam formata, ex parte adhuc terrena visuntur.

Crescit porro, sive quod solutæ magnis æstibus nives, ex immanibus Æthiopiæ jugis, largius, quam ripis accipi queant, defluunt : sive quod sol hieme terris propior, et ob id fontem ejus minuens, tunc altius abit, sinitque integrum, et ut est plenissimus, surgere : sive quod per ea tempora flantes Etesiæ, aut actas a septentrione in meridiem nubes super principia ejus imbre præcipitant; aut venienti obvii adverso spiritu, cursum descendentis impediunt, aut arenis, quas cum fluctibus littori applicant, ostia obducunt : fitque major, vel quod nihil ex semet amittit; vel quod plus, quam solet accipit; vel quod minus, quam debet, emittit. Quod si est alter orbis, suntque oppositi nobis a meridie Antichthones; ne illud quidem a vero nimium abscesserit, in illis terris ortum amnem, ubi subter maria cæco alveo penetraverit, in Nostris rursus emergere, et hac re solstitio accrescere, quod tunc hiems sit, unde oritur.

Alia quoque in his terris mira sunt. In quodam lacu Chemmis insula, lucos silvasque et Apollinis grande sustinens templum, natat, et, quocumque venti agunt, pellitur. Pyramides tricenûm pedum lapidibus exstructæ; quarum maxima (tres namque sunt) quatuor fere soli jugera sua sede occupat, totidem in altitudinem erigitur. Mœris, aliquando campus, nunc lacus, vigenti millia passuum in circuitum patens, altior, quam ad navigandum magnis onustisque navibus satis est. Psammetichi opus Labyrinthus, domos ter mille et regias duodecim perpetuo parietis ambitu amplexus, marmore exstructus ac tectus,

de galeries, qui serpentent dans tous les sens, mais sans interruption, en présentant de distance en distance des portiques semblables entre eux, et disposés orbiculairement les uns au-dessus des autres; les courbures, qui, tantôt s'étendent et tantôt reviennent sur elles-mêmes, présentent des détours immenses et cependant explicables.

Les Égyptiens ont des usages bien différents de ceux des autres peuples. Aux funérailles des morts ils se couvrent de boue, et se frappent. Ils regardent comme une impiété de brûler ou d'enterrer les cadavres, mais ils les embaument avec soin, et les placent dans des souterrains. Ils écrivent de droite à gauche. Ils enlèvent le fumier avec les mains, et pétrissent la farine avec les pieds. Les femmes discutent les affaires publiques dans le forum, tandis que les hommes restent à la maison, occupés des soins du ménage. Celles-là portent les fardeaux sur les épaules, et ceux-ci, sur la tête. Celles-là sont forcées de nourrir leurs parents dans l'indigence; ceux-ci peuvent s'en dispenser. Ils mangent dans les rues; mais ils rentrent chez eux pour certains besoins qu'il serait indécent de satisfaire en public. Ils révèrent les images d'un grand nombre d'animaux, et plus encore ces animaux eux-mêmes; mais ceux-ci diffèrent selon les lieux; de sorte que c'est un crime capital de tuer, même involontairement, certains d'entre eux, et que quand ceux-ci meurent de maladie ou d'accident, on leur fait, au milieu des démonstrations de la plus vive douleur, des funérailles magnifiques. Le bœuf Apis est une divinité adorée par tous les peuples de l'Egypte. Il est noir, et remarquable par certaines taches. Sa langue et sa queue diffèrent de celles des autres bœufs. Sa naissance est un prodige rare; on assure même qu'il n'est point le fruit d'un accouplement ordinaire, mais d'une conception divine faite par le feu céleste. Le jour où il se manifeste est le signal d'une fête solennelle pour toute la nation.

Les Égyptiens se vantent d'être le plus ancien peuple du monde. Leurs annales authentiques font mention de trois cent trente rois avant Amasis, et remontent à plus de treize mille ans. On y lit encore que, depuis qu'ils existent, le cours des astres a quatre fois changé de direction, et que le soleil s'est couché deux fois dans la partie du ciel où il se lève aujourd'hui. L'Égypte possédait vingt mille villes, sous le règne d'Amasis; elle en compte encore un grand nombre. Les plus florissantes dans l'intérieur sont Saïs, Memphis, Syèné, Bubastis, Éléphantine, et enfin Thèbes, célèbre, suivant Homère, par ses cent portes, de chacune desquelles elle pouvait au besoin faire sortir dix mille soldats; ou, suivant d'autres, par ses cent palais, autrefois habités par autant de princes. Parmi les villes maritimes, on distingue surtout Alexandrie sur les confins de l'Afrique, et Péluse, qui touche à l'Arabie. Cette côte est coupée par les bouches du Nil, connues sous les noms de Canopique, Bolbitique, Sébennytique, Pathmétique, Mendésienne, Calasirique et Pélusiaque (*a*).

(*a*) Hérodote nomme les sept bouches du Nil : *Canopique, Bolbitique*, *Sébennytique*, *Pathmétique*, *Mendésienne*, *Saïtique* et *Pélusiaque*. On voit qu'à l'exception d'un seul, Méla reproduit tous ces noms. Il est probable que le géographe latin a commis une erreur en substituant le nom de *Calasirique* à celui de *Saïtique*, rapporté par l'auteur grec; car tous ces noms étaient ceux des principaux lieux près desquels passaient les bras du fleuve, tels que les villes de Canope, de Bolbitine, de Sébennyte, le pâturage de Bucolinne, qui a fait appeler *Bucolique* le canal qui avait été nommé précédemment Pathmétique; les villes de Mendès, de Saïs et de Péluse. Pour expliquer le nom de bouche calasirique donné par Méla, on pourrait croire qu'il vient du canton d'Égypte appelé Calasiris par Hérodote; mais cette partie du territoire égyptien n'était pas voisine des bouches du Nil. — Des sept antiques bouches de ce fleuve, il n'en existe plus que deux : celle de *Rosette* ou la Bolbitique, et celle de *Damiette* ou la Pathmétique; les cinq autres ne sont plus que des bouches de lacs qui communiquent à la mer : la Canopique est celle du *lac Edkou*, la Sébennytique est celle du *lac Bourlos*; celles que l'on nomme de *Dibeh* (Mendésienne), de l'*Om-Fareg* (Saïtique) et de *Tineh* (Pélusiaque), mettent en communication le *lac Menzaleh* avec la mer.

unum in se descensum habet, intus pene innumerabiles vias, multis ambagibus huc et illuc remeantibus, sed continuo anfractu, et sæpe revocatis porticibus ancipites : quibus subinde alium super alios orbem agentibus, et subinde tantum redeunte flexu, quantum processerat, magno et explicabili tamen errore perplexus est.

Cultores regionum multo aliter a cæteris agunt. Mortuos limo obliti plangunt : nec cremare aut fodere fas putant, verum arte medicatos intra penetralia collocant. Suis litteris perverse utuntur. Lutum inter manus, farinam calcibus subigunt. Forum ac negotia feminæ, viri pensa ac domos curant; onera illæ humeris, hi capitibus accipiunt : parentes cum egent, illis necesse est, his liberum alere. Cibos palam et extra tecta sua capiunt : obscena intimis ædium reddunt. Colunt effigies multorum animalium, atque ipsa magis animalia; sed alii alia : adeo ut quædam eorum, etiam per imprudentiam, interemisse, capital sit : et, ubi morbo aut forte exstincta sint, sepelire ac lugere solemne sit. Apis populorum omnium numen est; bos niger, certis maculis insignis, et cauda linguaque dissimilis aliorum. Raro nascitur, nec coitu pecudis, ut aiunt, sed divinitus et cœlesti igne conceptus; diesque, quo gignitur, genti maxime festus est.

Ipsi vetustissimi, ut prædicant, hominum, trecentos et triginta reges ante Amasin, et supra tredecim millium annorum ætates, certis annalibus referunt; mandatumque litteris servant, dum Ægyptii sunt, quater cursus suos vertisse sidera, ac solem bis jam occidisse, unde nunc oritur. Viginti millia urbium Amasi regnante habitarunt, et nunc multas habitant. Earum clarissimæ, procul a mari, Sais, Memphis, Syene, Bubastis, Elephantine, et Thebæ, uti quæ (ut Homero dictum est) centum portas, sive (ut alii aiunt) centum aulas habent, totidem olim principum domos, solitasque singulas, ubi negotium exegerat, dena armatorum millia effundere : in littore Alexandria, Africæ contermina, Pelusium Arabiæ. Ipsas oras secant Canopicum, Bolbiticum, Sebennyticum, Pathmeticum, Mendesium, Calasiricum, Pelusiacum, Nili ostia.

CHAP. X. — *L'Arabie.*

Des bords de notre mer, l'Arabie se prolonge jusqu'à la mer Rouge (*a*). Riche et fertile dans sa partie méridionale, où elle abonde en encens et en autres parfums, elle n'offre ici qu'un terrain plat et stérile, à l'exception du mont Casius (*b*), qui est tellement élevé que, du haut de sa cime, on voit apparaître le soleil environ trois heures après minuit (*c*). Le port d'Azot (*d*) est le marché où les Arabes apportent leurs marchandises.

CHAP. XI. — *La Syrie.*

La Syrie s'étend au loin sur le bord de la mer, et plus encore dans les terres. Elle prend çà et là différents noms particuliers : tels sont, dans l'intérieur, ceux de Cœle-Syrie (*e*), de Mésopotamie, de Damascène, d'Adiabène, de Babylonie, de Judée et de Comagène. Ici près de la mer la Palestine touche à l'Arabie ; plus loin c'est la Phénicie, puis l'Antiochie, qui se termine à la Cilicie. La Syrie fut longtemps puissante ; mais ce fut sous le règne de Sémiramis qu'elle le devint le plus. Parmi les nombreux et magnifiques travaux que fit exécuter cette princesse, il en est deux qui l'emportent de beaucoup sur tous les autres : la construction de Babylone, ville d'une grandeur extraordinaire, et cette multitude de canaux au moyen desquels le Tigre et l'Euphrate arrosèrent des régions arides.

On trouve, dans la Palestine, Gaza (*f*), ville grande et fortifiée, ainsi appelée d'un mot qui dans la langue des Perses signifie trésor, parce que Cambyse allant faire la guerre à l'Égypte, y déposa sa caisse militaire et ses approvisionnements. Ascalon (*a*) n'est pas moins importante. Joppé (*b*) passe pour avoir été bâtie antérieurement au déluge ; ses habitants assurent que Céphée régna autrefois dans ses murs : ils se fondent sur ce que d'anciens autels, en grande vénération, retiennent encore le titre de ce prince et celui de son frère Phinée. Il y a plus : ils conservent et font voir aux étrangers les ossements gigantesques d'un monstre marin, comme une preuve indubitable de la délivrance d'Andromède par Persée, événement célébré dans les divers genres de poëmes.

CHAP. XII. — *La Phénicie.*

La Phénicie est redevable de sa célébrité à ses habitants, nation industrieuse, aussi redoutable à la guerre qu'habile à profiter des avantages de la paix. Les Phéniciens ont inventé les caractères alphabétiques, leur application à divers usages, et plusieurs autres arts ; ils furent les premiers qui parcoururent les mers et combattirent sur des vaisseaux ; les premiers enfin ils se donnèrent des rois et soumirent les nations. Tyr (*c*) appartient à la Phénicie, et formait autrefois une île ; maintenant, bien moins importante qu'alors, elle tient au continent par une digue que fit construire Alexandre quand il voulut s'en rendre maitre. Plus loin s'élève Sidon (*d*),

(*a*) Pour Méla, la *mer Rouge* (*mare Rubrum, mare Erythræum*) n'est pas la mer Rouge des modernes ou le golfe Arabique (*sinus Arabicus*) : c'est la *mer d'Oman*, qui fait partie de l'océan Indien. (Voyez planche II). — (*b*) Le long de la côte maritime de l'Égypte, près d'un lieu nommé *Cassio*, sur le bord du lac *Sebakah-Bardoual*, le lac Sirbon des anciens. — (*c*) Les Romains divisaient, pour le service militaire, la nuit en quatre veilles de trois heures, depuis six heures du soir jusqu'à six du matin. Le commencement de la quatrième veille (*quarta vigilia*) correspond donc à trois heures du matin. — (*d*) *Atzoud*, ou *Esdoud* sur la côte de la Palestine. — (*e*) *Cœle-Syria*, c'est-à-dire *Syrie creuse*. — (*f*) *Razzé*, chef-lieu de district, à peu de distance de l'emplacement qu'occupait la ville antique.

(*a*) *Ascalon*, située sur le bord de la mer, présente encore de belles ruines ; ses remparts et ses portes sont debout. — (*b*) Le célèbre port de *Jaffa* passe pour être l'antique Joppé. C'est là, suivant une tradition populaire, que Noé construisit l'arche ; c'est là que débarquèrent les matériaux employés par Salomon dans la construction du temple de Jérusalem ; c'est là enfin que Bonaparte, voulant rassurer son armée, effrayée des ravages de la peste, toucha les tumeurs pestilentielles d'un grand nombre de pestiférés, pour prouver que ce fléau n'était point contagieux. — (*c*) Aujourd'hui *Sour*, ville de huit à dix mille âmes, avec trois églises, une mosquée et des bains publics. — (*d*) Cette mère de toutes les cités phéniciennes n'est plus, sous les noms de *Tsaïda* et de *Saïde*, qu'une petite ville commerçante, peuplée de quatre à cinq mille âmes.

CAP. X. — *Arabia.*

Arabia hinc ad Rubrum mare pertinet ; sed illic magis læta et ditior, thure atque odoribus abundat : hic, nisi qua Casio monte attollitur, plana et sterilis, portum admittit Azotum, suarum mercium emporium ; qua in altum abit, adeo edita, ut ex summo vertice a quarta vigilia ortum solis ostendat.

CAP. XI. — *Syria.*

Syria late littora tenet, terrasque etiam, latius introrsus, aliis aliisque nuncupata nominibus ; nam et Cœle dicitur, et Mesopotamia, et Damascene, et Adiabene, et Babylonia, et Judæa, et Comagene. Hic Palæstine est, qua tangit Arabas : tum Phœnice ; et ubi se Ciliciæ committit, Antiochia ; olim ac diu potens, sed cum eam regno Semiramis tenuit, longe potentissima. Operibus certe ejus insignia multa sunt : duo maxime excellunt, constituta urbs miræ magnitudinis Babylon, ac siccis olim regionibus Euphrates et Tigris immissi.

Cæterum in Palæstina est ingens et munita admodum Gaza ; (sic Persæ ærarium vocant : et inde nomen est, quod, cum Cambyses armis Ægyptum peteret, huc belli et opes et pecuniam intulerat), est non minor Ascalo ; est, Joppe, ante diluvium, ut ferunt, condita ; ubi Cephea regnasse eo signo accolæ affirmant, quod titulum ejus, fratrisque Phinei, veteres quædam aræ cum religione plurima retinent : quin etiam rei celebratæ carminibus ac fabulis, servatæ a Perseo Andromedæ clarum vestigium marinæ belluæ ossa immania ostentant.

CAP. XII. — *Phœnice.*

Phœnicen illustravere Phœnices, solers hominum genus, et ad belli pacisque munia eximium ; litteras et litterarum operas, aliasque etiam artes, maria navibus adire, classe confligere, imperitare gentibus, regnum prælinmque commenti. In ea est Tyros, aliquando insula, nunc annexa terris deficit, quod ab impugnante quondam Alexandro jacta opera vici tenent. Ulterior et adhuc opulenta Sidon, antequam a Persis caperetur, maritimarum urbium

encore florissante, et qui, avant de tomber au pouvoir des Perses, tenait le premier rang parmi les villes maritimes du pays. De là jusqu'au promontoire Euprosopon (*a*), on rencontre Byblos (*b*) et Botrys (*c*), et, par delà ce promontoire, un endroit appelé Tripolis (*d*), de trois villes qui y étaient anciennement placées à un stade l'une de l'autre. Ensuite on voit le fort Simyra (*e*) et la ville de Marathos (*f*), qui n'est pas sans intérêt.

A partir de ce point, la côte l'Asie, quittant la direction oblique, se présente en face de notre mer, et forme, en se repliant, un golfe d'une étendue considérable. Les peuples situés sur ses bords sont redevables de l'opulence dont ils jouissent à leur position dans un pays fertile, et entrecoupé d'une multitude de fleuves navigables, qui leur fournissent les moyens d'échanger et de trafiquer facilement les diverses productions de la mer et des terres. Le premier pays qu'on rencontre est cette extrémité de la Syrie à laquelle on a donné le surnom d'Antiochie, et dont les villes maritimes sont Séleucie (*g*), Paltos (*h*), Béryte (*i*), Laodicée (*j*) et Rhosos (*k*), séparées par les embouchures du Lycos (*l*), du Baudos et de l'Oronte (*m*). Vient ensuite le mont Amanus (*n*), et immédiatement après la ville de Myriandre (*o*), qui confine à la Cilicie.

(*a*) C'est-à-dire *agréable :* le *cap Greco.* — (*b*) Aujourd'hui *Djebaïl*, ville maritime entourée de murs construits en partie de débris de colonnes et de fragments d'anciens monuments. — (*c*) *Batroun*, avec une rade sûre et très-fréquentée. — (*d*) *Tripoli*, en turc *Tarabolos*. Les indigènes appellent cette ville *Tarabolos-el-Cham* (Tripoli l'Orientale), pour la distinguer de Tripoli en Barbarie, qu'ils nomment *Tarabolos-el-Gharb* (Tripoli l'Occidentale). — (*e*) Le village de *Soumrah*. — (*f*) Il ne reste aucune trace de cette ville ; elle n'existait déjà plus lorsque les Romains se rendirent maîtres de la Syrie. — (*g*) *Soueidieh* — (*h*) Le village de *Boldo*. — (*i*) *Baïrout*, ville qui, dans le courant de septembre 1840, a été presque entièrement réduite en cendres par les Anglais, qui la bombardèrent pendant huit ou dix jours. Avant cet événement, elle renfermait dix à douze mille habitants. — (*j*) Aujourd'hui *Latakieh*, ville de six mille âmes, connue dans tout le Levant pour son excellent tabac. Dans l'origine, elle se nommait *Ramitha ;* mais Séleucus Nicator l'appela *Laodicea*, en l'honneur de sa mère. — (*k*) Le village de *Rosos*. — (*l*) Le *Nahr-el-Kelb*. — (*m*) Ce fleuve, que les Arabes nomment *Nahr-el-Aaasï*, c'est-à-dire *fleuve obstiné*, parce qu'il est fort encaissé, et ne fournit de l'eau aux campagnes voisines qu'au moyen de machines à roues, porte toujours le nom d'Oronte chez les Européens. — (*n*) Appelé *Almadagh* par les Arabes. — (*o*) Le village de *Mérès*.

CHAP. XIII. — *La Cilicie.*

Au fond du golfe dont nous venons de parler, on voit une ville qui fut autrefois spectatrice d'une bataille sanglante, dans laquelle les Perses furent taillés en pièces par Alexandre, et où Darius prit la fuite. Cette ville peu importante était alors grande et célèbre, sous le nom d'Issus (*a*); c'est ce qui explique pourquoi ce golfe est appelé Issique (*b*).

Loin de là s'élève le promontoire Ammodes (*c*), entre les embouchures du Pyramus (*d*) et du Cydnus (*e*). Le premier, voisin d'Issus, baigne les murs de Mallos (*f*); le second, plus éloigné, se jette dans la mer en sortant de Tarse (*g*). A la suite est une ville anciennement habitée, d'abord par des Argiens et des Rhodiens, puis par des pirates qui y furent relégués par Pompée; on l'appelait alors Solœ : c'est aujourd'hui Pompeiopolis (*h*). Près de là, sur une petite élévation, est le tombeau du poëte Aratus, qui offre, dit-on, une particularité dont la cause est inconnue : c'est que les pierres qu'on y jette se brisent en éclats. Non loin de ce monument, la ville de Coryque (*i*) tient à une étroite langue de terre entourée par la mer, qui y forme un port. Au-dessus est un antre, appelé l'antre de Coryque, tellement extraordinaire qu'il est utile que j'en donne la description autant qu'il me sera possible. Après avoir gravi sur une longueur de dix stades une montagne assez escarpée qui commence près du rivage, la caverne apparaît au sommet, ouvrant sa large entrée. De ce point elle s'enfonce à une profondeur considérable, et s'élargit à mesure qu'elle s'abaisse, environnée d'ar-

(*a*) Aujourd'hui le village de *Lajuro*. — (*b*) Le *golfe de Skanderoun* ou *d'Alexandrette*. — (*c*) Le *cap Mallo*. — (*d*) Fleuve d'environ 36 lieues de cours appelé *Djihoun*. — (*e*) Petit fleuve de onze à douze lieues de cours, appelé par les Turcs *Kara-Sou*, c'est-à-dire *eau noire*. — (*f*) C'est le village de *Mallo*, sur le Djihoun, près de la Méditerranée. — (*g*) Cette ville paraît être la célèbre *Tarchich*, dont parle l'Écriture : elle prit un moment le nom de *Juliopolis* en l'honneur de Jules-César, qui y séjourna. La moderne *Tarsous*, peuplée de trente mille âmes, n'occupe pas le quart de la superficie de l'antique *Tarsus*. — (*h*) Peut-être le village d'*Ayass-Kaleh*, avec un fort. — (*i*) Le petit port de *Curco*, défendu par une citadelle en ruine, offre de nombreux restes de l'antique *Corycus*.

maxima. Ab ea ad promontorium Euprosopon duo sunt oppida, Byblos et Botrys : ultra tria fuerunt, singulis inter se stadiis distantia; locus ex numero Tripolis dicitur : tum Simyra castellum, et urbs non obscura Marathos.

Inde jam non obliqua pelago, sed adversa adjacens Asia, grandem sinum inflexo tractu littoris accipit. Populi dites circumsident; situs efficit : quia regio fertilis, crebris et navigabilibus alveis fluminum pervia, diversas opes maris atque terrarum facili commercio permutat ac miscet. In eo prima est reliqua pars Syriæ, cui Antiochiæ cognomen additur : et in ora ejus urbes, Seleucia, Paltos, Berytos, Laodicea, Rhosos; amnesque, qui inter eas eunt, Lycos, et Baudos, et Orontes : tum mons Amanus, et ab eo statim Myriandros et Cilices.

CAP. XIII. — *Cilicia.*

At in recessu intimo locus est magni aliquando discriminis, fusorum ab Alexandro Persarum fugientisque Darii spectator ac testis : nunc ne minima quidem, tunc ingenti urbe celebris Isso fuit; et hac re sinus Issicus discitur.

Procul inde Ammodes promontorium inter Pyramum Cydnumque fluvios jacet. Pyramus Isso propior Mallon præterfluit : Cydnus ultra per Tarsum exit. Deinde urbs est olim a Rhodiis Argivisque, post piratis, Pompeio assignante, possessa; nunc Pompeiopolis, tunc Solœ. Juxta in parvo tumulo Arati poetæ monumentum; ideo referendum, quia ignotum, quam ob causam jacta in id saxa dissiliant. Non longe hinc Corycos oppidum portu saloque incingitur, angusto tergore continenti annexum. Supra specus est, nomine Corycius, singulari ingenio, ac, supra quam ut describi facile possit, eximius. Grandi namque hiatu patens, montem littori appositum, et decem stadiorum clivo satis arduum, ex summo statim vertice aperit. Tunc alte demissus, et quantum demittitur am-

bres dont les rameaux verdoyants tombent en festons autour de son ouverture, qu'ils ombragent. Ce spectacle est si beau et si merveilleux, qu'au premier aspect il trouble l'esprit, et que l'on peut le contempler longtemps sans se lasser. Il n'y a pour descendre dans la caverne qu'un sentier étroit et difficile, long de quinze cents pas, conduisant à travers des ombrages frais et des bois touffus, d'où s'échappe un murmure agréable et champêtre, formé par les nombreux filets d'eau qui tombent çà et là des rochers. Quand on est arrivé au fond de cet antre, on en découvre un second, qui, sous d'autres rapports, mérite d'être décrit. En y entrant, on est épouvanté par des sons bruyants, semblables à ceux de cymbales agitées par une puissance surnaturelle. Il est éclairé jusqu'à une certaine distance; après quoi il s'obscurcit de plus en plus, et se termine en une galerie étroite et profonde. Là un torrent rapide, s'échappant d'une large ouverture, se montre tout à coup, se précipite dans un canal assez court, et disparaît dans un gouffre où il s'engloutit. On ne connaît point l'étendue de cette caverne : elle est tellement effrayante, que personne n'a encore osé pénétrer jusqu'au fond. Cette solitude, au reste, porte, dans son ensemble, une empreinte auguste et sacrée, vraiment digne des dieux qu'on croit y avoir fixé leur séjour; tout y commande le respect, tout s'y montre presque divin. Plus loin est une autre caverne, appelée la grotte de Typhon. L'ouverture en est étroite et très-basse, suivant le rapport de ceux qui y ont pénétré; ce qui fait qu'étant toujours obscure, on ne peut aisément en découvrir l'intérieur. Cependant elle est remarquable sous deux rapports : autrefois, suivant une tradition fabuleuse, elle fut la retraite du géant Typhon; aujourd'hui, par une propriété qu'elle tient de la nature, elle suffoque à l'instant les animaux qu'on y plonge (24). Plus loin s'élèvent deux promontoires : l'un, appelé Sarpédon (*a*), fut autrefois la limite des États d'un roi du même nom (25); l'autre, connu sous le nom d'Anemurium (*b*), sépare la Cilicie d'avec la Pamphylie. Entre ces deux caps s'étendent les colonies samiennes de Celenderis (*c*) et de Nagidos (*d*) : la première est la plus proche du cap Sarpédon.

CHAP. XIV. — *La Pamphylie.*

On remarque, dans la Pamphylie, le Mélas (*e*), fleuve navigable; la ville de Sida (*f*), et l'Eurymédon (*g*), autre fleuve, près de l'embouchure duquel Cimon, commandant la flotte athénienne, remporta une victoire navale sur les Phéniciens et les Perses. L'endroit de la mer où s'engagea le combat est dominé par une colline assez élevée, sur laquelle on voit la ville d'Aspendos (*h*), bâtie par une colonie d'Argiens, et ensuite occupée par des peuples du voisinage. Plus loin sont deux autres fleuves très-considérables, le Cestros (*i*), d'une navigation facile, et le Cataractès (*j*), ainsi nommé à cause de l'extrême impétuosité de son cours. Dans la distance qui les sépare se trouvent Perga (*k*), et un temple consacré à Diane, qui a pris de cette ville le surnom de Pergée. Viennent ensuite au delà de ces mêmes fleuves, le mont Sardemisos (*l*) et la ville de Phaselis (*m*), bâtie par Mopsus, à l'extrémité de la Pamphylie.

(*a*) *Capo Cavaliere.* — (*b*) Cap *Anémour*, près duquel on voit les restes de l'antique ville d'*Anemurium*, que les Turcs nomment *Eski*, c'est-à-dire *la vieille*. — (*c*) Le petit port de *Kelendir*. — (*d*) Peut-être *Nigdeh*. — (*e*) Le *Ménovghat*, de 20 lieues de cours. — (*f*) La petite ville de *Candeloro*. — (*g*) Peut-être une petite rivière appelée *Ierkon* ou *Ierzom*. — (*h*) Le village de *Stavros*. — (*i*) Le *Kapri*. — (*j*) Le *Douden-Sou*, petite rivière d'environ 25 lieues de cours, qui se jette dans le golfe de Satalieh. — (*k*) On croit que c'est aujourd'hui la petite ville de *Kara-Hissar*. — (*l*) Peut-être le mont *Takht-Ali*. — (*m*) Aujourd'hui *Fionda* ou *Fironda*, en turc *Tekrova*. On y voit les restes d'un théâtre et d'autres ruines.

plior, viret lucis pendentibus undique, et totum se nemoroso laterum orbe complectitur : adeo mirificus ac pulcher, ut mentes accedentium primo aspectu consternat; ubi contemplari duravere, non satiet. Unus in eum descensus est, angustus, asper, quingentorum et mille passuum, per amœnas umbras et opaca silvæ quiddam agreste resonantis, rivis hinc atque illinc fluitantibus. Ubi ad ima perventum est, rursum specus alter aperitur, ob alia dicendus. Terret ingredientes sonitu cymbalorum, divinitus et magno fragore crepitantium. Deinde aliquandiu perspicuus, mox, et quo magis subitur, obscurior, ducit ausos penitus, alteque quasi cuniculo admittit. Ibi ingens amnis ingenti fonte se extollens, tantummodo se ostendit, et, ubi magnum impetum brevi alveo traxit, iterum demersus absconditur. Intra spatium est, magis, quam ut progredi quispiam ausit, horribile, et ideo incognitum. Totus autem augustus et vere sacer, habitarique a diis et dignus et creditus, nihil non venerabile, et quasi cum aliquo numine se ostentat. Alius ultra est, quem Typhoneum vocant, ore angusto, et multum (ut experti tradidere) pressus, et ob id assidua nocte suffusus, neque unquam perspici facilis : sed quia aliquando cubile Typhonis fuit, et quia nunc demissa in se confestim exanimat, natura fabulaque memorandus. Duo deinde promontoria sunt, Sarpedon, finis aliquando regni Sarpedonis, et quod Ciliciam a Pamphylia distinguit, Anemurium : interque ea Celenderis et Nagidos, Samiorum coloniæ; sed Celenderis Sarpedoni propior.

CAP. XIV. *Pamphylia.*

In Pamphylia est Melas, navigabilis fluvius; oppidum Sida; et alter fluvius Eurymedon. Magna apud eum Cimonis Atheniensium ducis, adversus Phœnicas et Persas navalis pugna atque victoria fuit. Mare, quo pugnatum est, ex edito admodum colle prospectat Aspendos, quam Argivi condiderant, possedere finitimi. Deinde alii duo validissimi fluvii, Cestros et Cataractes : Cestros navigari facilis; hic, quia se præcipitat, ita dictus. Inter eos Perga est oppidum, et Dianæ, quam ab oppido Pergæam vocant, templum. Trans eosdem mons Sardemisos, et Phaselis, a Mopso condita, finis Pamphyliæ.

CHAP. XV. — *La Lycie.*

Immédiatement après la Pamphylie vient la Lycie, ainsi nommée du roi Lycus, fils de Pandion; elle eut autrefois, dit-on, beaucoup à souffrir des éruptions volcaniques du mont Chimère. Sur la côte, un promontoire du Taurus (*a*) termine un golfe qui commence au port de Sida. Le Taurus luî-même prend son origine sur la côte orientale de l'Asie, où il s'élève assez haut sur une vaste base (26). Il s'étend à droite vers le septentrion, à gauche vers le midi, et à l'occident en ligne droite, où il présente une suite non interrompue de sommets. Il se dirige au milieu de nations puissantes, en servant de limites à leurs terres, et se termine au bord de la mer. Formant un seul et même ensemble, il conserve son nom tant qu'il regarde l'orient; ensuite il prend ceux de mont Émode, Caucase, et Paropamise, puis ceux de Portes Caspiennes, de mont Niphates, de Portes Arméniennes; et lorsqu'il approche de notre mer, il reprend son nom de Taurus (*b*). Au delà du promontoire qu'il forme sur cette côte, on trouve le fleuve de Limyra (*c*), une cité du même nom (*d*), et plusieurs autres villes qui n'ont rien de remarquable. Celle de Patara (*e*) seulement est célèbre par son temple d'Apollon, qui jadis ne le cédait en rien à celui de Delphes, soit pour ses richesses, soit pour l'autorité des oracles qu'on y rendait. Plus loin sont le fleuve de Xanthus (*f*) et la ville de Xanthos (*g*), le mont Cragus (*h*), et la ville de Telmessos (*i*) où se termine la Lycie.

CHAP. XVI. — *La Carie.*

La Carie vient à la suite. On n'est pas d'accord sur l'origine de ses habitants : les uns les regardent comme indigènes; d'autres, comme des Pélasges; d'autres enfin comme des Crétois. Ils étaient autrefois passionnés pour le métier des armes, jusqu'au point même de s'engager comme mercenaires dans les armées étrangères. Ici s'élèvent quelques forts, puis les deux promontoires Pédalion et Crya (*a*), et près du fleuve Calbis la ville de Caune (*b*), décriée pour l'état maladif de ses habitants. De là jusqu'à celle d'Halicarnasse, on rencontre successivement quelques colonies de Rhodiens; deux ports, entre lesquels sont situées la ville de Larumna et la colline de Pandion, qui s'avance dans la mer : l'un est appelé Gelos, et l'autre Tisanusa, du nom d'une ville placée sur ses bords; puis trois golfes rangés à la suite les uns des autres, sous les noms de Thymnias, Schœnus et Bubassius : le premier se termine au promontoire Aphrodisium; le second baigne la ville d'Hyla, et le troisième celle de Cyon; enfin Cnide (*c*) s'élève sur la pointe d'une presqu'île, et Euthane est placée dans un enfoncement entre cette ville et le golfe Céramique (*d*). Halicarnasse (*e*), fondée par une colonie d'Argiens, outre la célébrité de son origine, est encore fameuse par le tombeau du roi Mausole, ouvrage d'Artémise, et l'une des sept merveilles du monde. Au delà de cette ville, on voit une côte appelée Leuca, les villes de Mynde (*f*), de Caryande (*g*), de Néapolis (*h*), les golfes Jasius (*i*) et Basilicus, sur le premier desquels est Bargylos.

(*a*) *Promontorium Sacrum*, aujourd'hui *cap Kilidonia*. — (*b*) L'*Ala-dagh* des Turcs. — (*c*) L'*Andraki*. — (*d*) Le village de *Myra*. — (*e*) *Patera*, ville ruinée. — (*f*) L'*Eksenideh*, rivière d'environ 25 lieues de cours. — (*g*) Aujourd'hui *Eksenideh*, sur la rivière du même nom. — (*h*) Les Sept Caps. — (*i*) Le bourg de *Macri*.

(*a*) Les caps *Aloupo* et *Crio*. — (*b*) Selon d'Anville, le village de *Kaighez*. — (*c*) On croit que c'est aujourd'hui *Porto Genovese*. — (*d*) *Golfe de Stanco*. — (*e*) Aujourd'hui *Boudroun*. On prétend que le château bâti en 1402 par les chevaliers de Rhodes a été construit avec les restes du tombeau de Mausole. — (*f*) Aujourd'hui *Menté-cheh*, bourg avec un port. — (*g*) Peut-être le bourg de *Khara-Gotch*. — (*h*) Aujourd'hui *Scala-Nuova*, ville de 20,000 âmes, appelée par les Turcs *Kouch-Adassi* (Ile des oiseaux), parce qu'il y a dans le port une petite île ordinairement couverte d'oiseaux de mer. — (*i*) Le golfe Iasius, aujourd'hui golfe d'*Assem-Kalasi*, ainsi appelé de la ville de ce nom, l'antique *Iasius*, dont il reste encore des ruines.

CAP. XV. — *Lycia.*

Lycia continuo, cognominata a Lyco rege, Pandionis filio, atque, ut ferunt, infestata olim Chimæræ ignibus, Sidæ portu et Tauri promontorio grandem sinum claudit. Taurus ipse ab Eois littoribus exsurgens, vaste satis attollitur : dein dextro latere ad septentrionem, sinistro ad meridiem versus, it in occidentem rectus et perpetuo jugo; magnarumque gentium, qua dorsum agit, terminus, ubi terras diremit, exit in pelagus. Idem autem, et totus, ut dictus est, dicitur etiam, qua spectat orientem : deinde Emodes, et Caucasus, et Paropamisus, tum Caspiæ pylæ, Niphates, Armeniæ pylæ, et, ubi jam nostra maria contingit, Taurus iterum. Post ejus promontorium flumen est Limyra, et eodem nomine civitas : atque ut multa oppida, sic præter Pataram non illustria. Illam nobilem facit delubrum Apollinis, quondam opibus et oraculi fide Delphico simile. Ultra est Xanthus flumen, et Xanthos oppidum, mons Cragus, et, quæ Lyciam finit, urbs Telmessos.

CAP. XVI. — *Caria.*

Caria sequitur. Habitant incertæ originis, (alii indigenas, sunt qui Pelasgos, quidam Cretas existimant,) genus usque eo quondam armorum pugnæque amans, ut aliena etiam bella mercedibus agerent. Hic castella sunt, aliquot : dein promontoria duo, Pedalion et Crya, et secundum Calbim amnem Caunus, oppidum valetudine habitantium infame. Inde ad Halicarnasson hæc jacent : Rhodiorum aliquot coloniæ; portus duo, Gelos, et, cui ex urbe quam amplectitur, Tisanusa cognomen est; inter eos oppidum Larumna, et Pandion collis, in mare emissus : tum tres ex ordine sinus, Thymnias, Schœnus, Bubassius; Thymniæ promontorium Aphrodisium est, Schœnus ambit Hylam, Bubassius Cyon. Tum Cnidus in cornu peninsulæ interque eam et Ceramicum sinum in recessu posita Euthanæ. Halicarnassos Argivorum colonia est, et cur memoranda sit, præter conditores, Mausoleum efficit, regis Mausoli monumentum, unum de miraculis septem, Artemisiæ opus. Trans Halicarnasson illa sunt : littus Leuca,

CHAP. XVII. — *L'Ionie.*

Au delà du golfe Basilicus est l'Ionie, dont la côte forme plusieurs sinuosités; et d'abord décrivant une courbe au cap Posideum (*a*), elle entoure l'oracle d'Apollon, jadis surnommé Branchide et maintenant Didyméen; puis Milet (*b*), autrefois la reine des villes de l'Ionie dans les arts de la paix et de la guerre, patrie de l'astronome Thalès, du musicien Timothée, du physicien Anaximandre, et de plusieurs autres personnages dont les talents distingués ont à juste titre porté la gloire de son nom partout où celui de l'Ionie s'est répandu. On voit sur le même golfe la ville d'Hippus, l'embouchure du Méandre (*c*), et le mont Latmus (*d*), célèbre par la fable des amours d'Endymion et de la Lune. Un second enfoncement entoure la ville de Priène (*e*) et reçoit le fleuve de Gæsus; bientôt une courbure plus grande environne plusieurs lieux remarquables: ici une région sacrée a reçu le nom de *Panionium* (*f*) parce que les Ioniens y viennent sacrifier en commun; ici encore la ville de Phygela (*g*), qui, ainsi que l'indique son nom, passe pour avoir été bâtie par des fugitifs; la Éphèse (*h*) et son célèbre temple de Diane, qui, suivant la tradition, fut fondé par les Amazones, au temps de leur puissance en Asie; plus loin le fleuve de Caystre (*i*), la ville de Lébédos, le temple d'Apollon Clarien, érigé par Manto, fille de Tirésias, pour se soustraire aux poursuites des Épigones, vainqueurs des Thébains (27); enfin Colophon (*j*), bâtie par Mopsus son fils. Mais le promontoire qui ferme ce golfe, et qui sur le côté opposé en forme un autre appelé golfe de Smyrne, apparaît comme une langue de terre étroite qui s'élargit en forme de péninsule. Sur la partie étroite s'élèvent d'un côté Téos (*a*), et de l'autre Clazomène (*b*). Ces deux villes, adossées l'une contre l'autre, et réunies par un mur commun, font face à des mers différentes. Coryne est sur la même presqu'île. Dans le golfe de Smyrne on voit l'embouchure de l'Hermus (*c*) et la ville de Leuca. Plus loin est celle de Phocée (*d*), la dernière de l'Ionie.

(*a*) Aujourd'hui le *cap Arbora.* — (*b*) On place les ruines de cette ville au village de *Palatcha.* — (*c*) Il est appelé par les Turcs *Boutouk-Meinder.* Son cours est de 60 lieues en ligne droite. — (*d*) Le *mont Palatcha.* — (*e*) *Samsoun.* — (*f*) Ce nom vient de πᾶν (tout), Ἰωνία (Ionie), parce que chaque année les députés des douze villes ioniennes s'y assemblaient pour délibérer sur les affaires publiques, et pour célébrer les *fêtes Panioniennes* en l'honneur de Neptune. — (*g*) Du grec φυγή, *fuite.* — (*h*) Ses ruines sont au village turc d'*Aia-Solouk*, ou *Aia-Salok.* — (*i*) Le *Kout-chouk-Meïnder* (Petit Méandre, rivière d'environ 30 lieues de cours, qui se jette dans le golfe de *Scala-Nuova.* — (*j*) Peut-être *Zilleh.*

CHAP. XVIII. — *L'Éolide*

La contrée suivante, connue sous le nom d'Éolide depuis qu'elle est habitée par des Éoliens, était auparavant appelée Mysie, et Troade dans la partie qu'occupaient les Troyens, près du détroit Hellespontique. Sa première ville est Myrine (*e*), ainsi nommée de Myrinus, son fondateur. La suivante fut bâtie par Pélops, quand, après avoir triomphé d'Œenomaüs, il revint de Grèce en Asie; Cyme, reine des Amazones, en chassa les habitants et lui donna son nom. Au-dessus est l'embouchure du Caïque (*f*), entre la ville d'Élée et celle de Pitane (*g*), où naquit Arcésilas, cet illustre fondateur d'une académie dont la doctrine consistait dans un doute universel. Plus loin on trouve Cane, sur un promontoire, à la suite duquel est un golfe qui ne s'enfonce pas profondément dans les terres, mais dont la courbure lente et insensible se prolonge peu à peu jus-

(*a*) Berceau d'Anacréon, aujourd'hui *Sighadjik*, à dix lieues au sud-ouest de Smyrne. — (*b*) Aujourd'hui *Vourla* ou *Dourlak.* — (*c*) Le *Sarabat* ou *Kedous*, fleuve de 70 lieues de cours, dont l'embouchure est à 4 lieues de Smyrne. — (*d*) *Phochia-Nuova.* — (*e*) On croit que c'est le village de *Sandalieh.* — (*f*) Le *Grimakli-Kaiki* ou *Pakkertchaï.* — (*g*) *Tchanderli* ou *Sandarli.*

urbes Myndos, Caryanda, Neapolis, sinus Jasius et Basilicus. In Jasio est Bargylos.

CAP. XVII. — *Ionia.*

Post Basilicum Ionia aliquot se ambagibus sinuat: et primum a Posideo promontorio flexum inchoans, cingit oraculum Apollinis, dictum olim Branchidæ, nunc Didymei; Miletum, urbem quondam Ioniæ totius belli pacisque artibus principem, patriam Thaletis astrologi, et Timothei musici, et Anaximandri physici, aliorumque civium inclitis ingeniis merito inclitam, ubicunque Ioniam vocant: urbem Hippum, amnis Mæandri exitu; Latmum montem, Endymionis, a Luna, ut ferunt, adamati, fabula nobilem. Dein rursus inflexa cingit urbem Prienen, et Gæsi fluminis ostium: moxque ut majore circuitu, ita plura complectitur. Ibi est Panionium, sacra regio, et ob id eo nomine appellata, quod eam communiter Iones colunt: ibi a fugitivis, ut aiunt, condita (nomen famæ annuit) Phygela: ibi Ephesus, et Dianæ clarissimum templum, quod Amazones, Asia potitæ, consecrasse traduntur: ibi Caystros amnis: ibi Lebedos, Clariique Apollinis fanum, quod Manto, Tiresiæ filia, fugiens victores Thebanorum Epigonos; et Colophon, quam Mopsus, ejusdem Mantus filius, statuit. At promontorium, quo sinus clauditur, quod altera parte alium, quem Smyrnæum vocant, efficit, angustisque cervicibus reliqua extendit in latius, abit in peninsulæ faciem. Super angustias, hinc Teos, illinc Clazomenæ, qua terga agunt, continio annexæ muri, diversis frontibus diversa maria prospectant. In ipsa peninsula est Coryna. In sinu Smyrnæo est Hermus amnis, et urbs Leuca; extra Phocæa, Ioniæ ultima.

CAP. XVIII. — *Æolis.*

Proxima regio, ex quo ab Æoliis incoli cœpit, Æolis facta, ante Mysia, et, qua Hellespontum attingit, Trojanis possidentibus, Troas fuit. Primam urbium a Myrino conditore Myrinam vocant: sequentem Pelops statuit, victo Œnomao reversus ex Græcia; Cymen nominavit, pulsis, qui habitarant, dux Amazonum Cyme. Supra Caïcus inter Elæam decurrit et Pitanen, illam, quæ Arcesilan tulit, nihil affirmantis Academiæ clarissimum antistitem. Tum in promontorio est Cana oppidum: quod prætervectos sinus excipit, non pronus, sed longe ac molliter flexus, retrahensque paulatim oras usque ad ima

qu'au pied du mont Ida. Le premier côté de ce golfe est parsemé de petites villes, dont la plus remarquable est Cisthène (*a*); au fond, s'étend une plaine appelée Thèbes, environnée de villes qui se présentent dans l'ordre suivant : Adramyttios (*b*), Astyre ; Chryse, et enfin, sur l'autre côté du golfe est celle d'Antandros (*c*), nom dont on attribue l'origine à deux causes différentes. Les uns rapportent qu'Ascagne, fils d'Énée, roi du pays, étant tombé au pouvoir des Pélasges, leur abandonna cette ville pour sa rançon. D'autres pensent qu'elle fut fondée par des habitants d'Andros, qu'une sédition violente avait chassés de leur île. Ainsi, pour les uns, le mot *Antandros* signifie *à la place d'Andros*, et pour les autres, *à la place d'un homme*. En suivant la côte, on trouve Gargara et Assos (*d*), colonies éoliennes. Alors un autre golfe, appelé Ἀχαιῶν λιμήν (*port des Achéens*) (*e*), entame la côte non loin d'Ilion (*f*), ville à jamais célèbre et par sa guerre et par sa destruction. Ici fut autrefois la ville de Sigée (*g*); là fut le camp des Grecs armés contre les Troyens ; ici viennent se perdre le Scamandre et le Simoïs (*h*), fleuves sortis des flancs du mont Ida, et pour qui la renommée a plus fait que la nature.

Le mont Ida (*i*), célèbre dans l'antiquité par le jugement de Pâris entre les trois déesses rivales, présente le lever du soleil sous un aspect différent de ce qu'il est partout ailleurs. De son sommet, et presque dès le milieu de la nuit, on voit briller des feux épars, qui, à mesure que le jour approche, semblent se rallier et se réunir par degrés, jusqu'à ce que, rassemblés et devenus moins nombreux, ils ne fassent plus enfin qu'une seule flamme. Cette flamme, après avoir jeté pendant longtemps une clarté vive, semblable à celle d'un incendie, se resserre, s'arrondit en un vaste globe. Ce globe à son tour conserve longtemps la même dimension et paraît comme fixé sur la terre; après quoi il décroît insensiblement, acquiert d'autant plus d'éclat que sa grosseur diminue, chasse les dernières ténèbres de la nuit, prend, avec le jour, la forme du disque solaire, et s'élève sur l'horizon.

Au delà du golfe sont les rivages Rhétéens (*a*), remarquables par les villes importantes de Rhétée (*b*) et de Dardanie (*c*), mais bien plus fameux encore par le tombeau d'Ajax (29). A partir de ce point, notre mer devient plus étroite; elle ne baigne plus les terres, elle les divise une seconde fois (*d*); elle coupe le rivage qu'elle rencontre, et, formant l'étroit canal de l'Hellespont (*e*), elle coule de nouveau entre les côtes qu'elle a séparées.

CHAP. XIX. — *La Bithynie, la Paphlagonie, et les autres pays situés sur la côte asiatique du Pont et du Méotide.*

Dans l'intérieur des terres sont les Bithyniens et les Mariandyniens, et sur la côte les villes grecques d'Abydos (*f*), de Lampsaque (*g*), de Parion (*h*) et de Priapos (*i*). Abydos est devenue célèbre par la profonde passion de deux amants (30); Lampsaque (*j*) fut ainsi nommée par une colonie

(*a*) *Castel-Rosso*. — (*b*) Appelée encore *Adramiti*, près de l'extrémité orientale du golfe du même nom. — (*c*) Quelques auteurs prétendent que c'est *San-Dimitri*. — (*d*) *Asso*. — (*e*) Ainsi appelé parce que les Grecs y abordèrent en allant assiéger Troie. — (*f*) Le village de *Bounar-Bachi* en occupe une partie. (Voyez note 28). — (*g*) Le village d'*Ieni-Chehr*. — (*h*) Ces deux cours d'eau se réunissent aujourd'hui sous le nom de *Menderé-Sou*. — (*i*) La principale partie de ce groupe de montagnes est appelée par les Turcs *Kiili-dagh*.

(*a*) Appelés par les Turcs *Tchakall-Déressi*. — (*b*) *Palæo-Castro*, où l'on voit encore les ruines de Rhétée. — (*c*) Probablement le village de *Koum-Kalessi*, où se trouve le nouveau château d'Asie qui avec le nouveau château d'Europe, situé vis-à-vis, à *Sétil-Bahar-Kalessi*, défend l'entrée des Dardanelles. — (*d*) C'est le second détroit dont parle l'auteur, depuis l'extrémité occidentale de la Méditerranée. — (*e*) *Canal des Dardanelles*. — (*f*) Au cap *Nagara*, on voit les ruines de cette antique cité. — (*g*) Le bourg de *Lampsaki*, sur le détroit des Dardanelles, à deux lieues au sud-est de Gallipoli, occupe un des faubourgs de l'antique Lampsaque. Les ruines de la ville ont été reconnues à *Tchardak*. — (*h*) On croit que c'est le village de *Kimere*. — (*i*) Le village de *Kara-Bougaz*. — (*j*) Du grec λάμψις, *lueur*. (Voyez note 31).

montis Idæ. Is primo parvis urbibus aspersus est, quarum clarissima est Cisthena. Gremio interiore campus, Thebe nomine, Adramyttion, Astyra, Chrysam, oppida, eodem, quo dicta sunt, ordine, adjacentia, continet; in altero latere Antandrum. Duplex causa nominis jactatur. Alii Ascanium, Æneæ filium, cum ibi regnaret, captum a Pelasgis, ea se redemisse commemorant : alii ab his putant conditam, quos ex Andro insula vis et seditio exegerat. Hinc hi Antandrum, quasi pro Andro, illi quasi pro viro accipi volunt. Sequens tractus tangit Gargara, et Asson, Æoliorum colonias. Tum sinus alter, Ἀχαιῶν λιμήν, non longe ab Ilio littora incurvat, urbe bello excidioque clarissima. Hic Sigeum fuit oppidum ; hic Achivorum fuit bellantium statio. Huc ab Idæo monte demissus Scamander exit, et Simoïs, fama, quam natura, majora flumina.

Ipse mons vetere divarum certamine et judicio Paridis memoratus, orientem solem aliter, quam in aliis terris solet aspici, ostentat. Namque ex summo vertice ejus speculantibus, pene a media nocte spargi ignes passimque micare, et, ut lux appropinquat, ita coire ac se conjungere videntur, donec magis magisque collecti, pauciores subinde et una ad postremum flamma ardeant. Ea cum diu clara et incendio similis effulsit, cogit se ac rotundat, et fit ingens globus. Diu is quoque grandis, et terris annexus apparet : deinde paulatim decrescens, et quanto decressit, eo clarior fugat novissime noctem, et cum die jam sol factus, attollitur.

Extra sinum sunt Rhœtea littora, Rhœteo et Dardania claris urbibus; Ajacis tamen sepulchro maxime illustria. Ab his fit arctius mare, nec jam alluit terras, sed rursus dividens, angusto Hellesponti freto littus obvium findit, facitque, ut iterum terræ, qua fluit, latera sint.

CAP. XIX. — *Bithynia, Paphlagonia, aliæque Ponticæ et Mæoticæ gentes in ora Asiatica.*

Interius Bithyni sunt et Mariandyni : in ora Graiæ urbes, Abydos, et Lampsacum, et Parion, et Priapos. Abydos magni quondam amoris commercio insignis est. Lampsacum, Phocæis appellantibus, nomen ex eo traxit, quod

de Phocéens qui, ayant demandé à l'oracle dans quel pays il leur serait le plus avantageux de s'établir, en reçurent l'avis de se fixer dans le premier endroit où un éclair viendrait frapper leur vue. Plus loin notre mer s'élargit encore, et forme la Propontide (*a*). Là se décharge le Granique (*b*), sur les bords duquel Alexandre et les Perses se mesurèrent pour la première fois dans une bataille mémorable. Plus loin, sur un isthme, s'élève la ville de Cyzique (*c*), qui doit son nom au roi Cyzicus, que, suivant une tradition que nous admettons, les Minyens, faisant voile pour la Colchide, tuèrent involontairement dans une mêlée (32). Viennent ensuite Placie et Scylace, petites colonies pélasgiques, derrière lesquelles s'élève une montagne que les habitants du pays appellent l'Olympe Mysien (*d*). Elle donne naissance au Rhyndaque (*e*), qui se perd un peu plus avant sur la même côte. Dans les environs naissent des serpents énormes, qui ne sont pas seulement remarquables par leur grandeur, mais qui le sont surtout par l'instinct qu'ils ont de chercher un abri contre la chaleur du soleil, dans le lit de la rivière, d'où ils élèvent leur gueule béante et y engloutissent les oiseaux qui passent au-dessus d'eux, quelles que soient la hauteur et la rapidité de leur vol (33). Au delà du Rhyndaque sont Dascylos (*f*) et Myrlée (*g*), bâtie par une colonie de Colophoniens; puis deux petits golfes, dont l'un, qui n'a point de nom, baigne la ville de Cios (*h*), entrepôt très-avantageux de la Phrygie, contrée voisine. L'autre, qu'on appelle Olbianos, comprend d'abord, sur un promontoire, un temple de Neptune, et dans son enfoncement la ville d'Astacos (*a*), colonie mégarienne. Ensuite les terres, se rapprochant de nouveau, forment un canal plus étroit que le précédent, puisqu'il n'a que cinq stades de largeur, par lequel les eaux de notre mer entrent dans le Pont-Euxin; il sépare l'Europe de l'Asie; c'est, comme on l'a dit, le Bosphore de Thrace. A l'entrée est une ville, à la sortie est un temple. La ville, appelée Chalcédoine (*b*), fut bâtie par Archias, chef d'une colonie de Mégariens. Le temple, consacré à Jupiter, fut fondé par Jason (*c*).

Ici s'ouvre la grande mer Pontique, dont les côtes sont d'abord longues et droites, si ce n'est aux endroits où, formant quelques promontoires, elles sont pliées et contournées; à gauche et à droite, les rivages s'éloignent insensiblement jusqu'à ce qu'ils fassent des deux côtés des angles aigus, dont les contours prennent la forme d'un arc scythe extrêmement courbé. Elle est orageuse et d'une navigation très-difficile; des brouillards épais s'élèvent sur sa surface; les ancrages y sont rares; ses côtes sont sans vase ni sable; elle avoisine les contrées d'où partent les aquilons, et l'eau n'y étant pas profonde, ses vagues sont partout courtes et rapides. Elle fut d'abord appelée Pont-Axen (*d*), à cause de l'extrême férocité des peuples situés sur ses bords; et ensuite Pont-Euxin (*e*), lorsque les mœurs sauvages de ces peuples se furent un peu adoucies par leur commerce avec les autres nations.

On voit d'abord sur cette mer une ville habitée

(*a*) La mer de Marmara était appelée Propontide par les anciens, parce qu'elle est *en avant* du *Pont-Euxin*. — (*b*) Le *Tchalatdéreh*, qui prend sa source au Kaz-Dagk, partie du mont Ida, et se jette, après un cours d'environ seize lieues, dans la mer de Marmara, en mêlant ses eaux à celles de l'*Oustvola*. — (*c*) Ses ruines se voient près de la bourgade de *Peramo*. — (*d*) Appelé par les Turcs *Toman-Dagh*. — (*e*) Le *Méhoullith*, selon quelques voyageurs; l'*Edrenossou*, selon d'autres. — (*f*) On croit que c'est un lieu nommé *Diaskillo*. — (*g*) Aujourd'hui *Moudaniah*, ville de quinze à vingt mille habitants. — (*h*) On croit que c'est le village de *Ghemlik*.

(*a*) Le village de *Kasikli*. — (*b*) Le village de *Kadi-Keoui* (ville du Kadi), situé sur le bord de la mer de Marmara, près de l'entrée du canal de Constantinople, à trois quarts de lieue de Scutari. Il est grand; on y voit de beaux jardins, et un fanal qu'on aperçoit de fort loin : mais ce qu'il offre de plus intéressant, c'est une ancienne église grecque, la même que celle où se tint le fameux concile de Chalcédoine. — (*c*) On croit que ce temple s'élevait près de l'endroit où l'on voit le *château d'Asie*, qui avec celui d'Europe, situé vis-à-vis, défendent le Bosphore. Ce château, comme tous les forts turcs, fréquemment badigeonnés, éblouit par sa blancheur. — (*d*) Du grec ἄξενος (inhospitalier). — (*e*) Du grec εὔξενος (hospitalier).

consulentibus, in quasnam terras potissimum tenderent, responsum erat, ubi primum fulsisset, ibi sedem capessere. Tum rursus fit apertius mare, Propontis. In id Granicus effunditur, qua primum inter Persas et Alexandrum pugna fuit nobilis. Trans amnem sedet in cervice peninsulæ Cyzicum : nomen Cyzicus indidit, quem a Minyis imprudentibus, cum Colchos peterent, fusum acie cæsumque accepimus : post Placia et Scylace, parvæ Pelasgorum coloniæ, quibus a tergo imminet mons Olympus, ut incolæ vocant, Mysius. Is flumen Rhyndacum in ea, quæ sequuntur, emittit. Circa angues nascuntur immanes; neque ob magnitudinem modo, sed ob id etiam mirabiles, quod, ubi in alveum ejus æstus solemque fugerunt, emergunt atque hiant, supervolantesque aves, quamvis alte et perniciter ferantur, absorbent. Trans Rhyndacum est Dascylos, et, quam Colophonii collocavere, Myrlea. Duo sunt inde modici sinus. Alter sine nomine Cion amplectitur, Phrygiæ haud longe jacentis opportunissimum emporium : alter Olbianos in promontorio fert Neptuni fanum, in gremio Astacon, a Megarensibus conditam. Deinde propriores terræ iterum jacent, exiturique in Pontum pelagi canalis angustior Europam ab Asia stadiis quinque disterminat, Thracius, ut dictum est, Bosporus. Ipsis in faucibus oppidum, in ore templum est : oppidi nomen Chalcedon, auctor Archias, Megarensium princeps; templi numen Jupiter, conditor Jaso.

Hic jam sese ingens Pontus aperit; nisi qua promontoria sunt, huc atque illuc longo rectoque limite extentus, sinuatus cætera, sed quia contra minus, quam ad lævam et dextram abscedit, mollibusque fastigiis, donec angustos utrinque angulos faciat, inflectitur, ad formam Scythici arcus maxime incurvus : brevis, atrox, nebulosus, raris stationibus, non molli neque arenoso circumdatus littore, vicinus aquilonibus, et, quia non profundus est, fluctuosus atque fervens : olim ex colentium sævo admodum ingenio Axenus, post commercio aliarum gentium mollitis aliquantum moribus, dictus Euxinus.

In eo primum Mariandyni urbem habitant, ab Argivo,

par les Mariandyniens, et fondée, dit-on, par l'Hercule Argien. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'elle se nomme Héraclée (*a*). Tout près est la caverne d'Achéruse, qui communique, dit-on, avec les enfers, et par où Cerbère en fut arraché. Ensuite est la ville de Tios (*b*), fondée autrefois par des Milésiens et appartenant aujourd'hui à la Paphlagonie, dont à peu près le milieu des côtes est indiqué par le cap Carambis (*c*). En deçà sont le fleuve Parthenius (*d*), les villes de Sésane (*e*), de Cromne et de Cytoros (*f*), bâtie par Cytisorus, fils de Phryxus. Au delà sont Cinolis (*g*), Anticinolis, et Armène où finit la Paphlagonie. Plus près, les Chalybes possèdent les importantes cités d'Amise (*h*) et du Sinope (*i*), patrie de Diogène le Cynique, les fleuves d'Halys (*j*) et de Thermodon (*k*). Le premier baigne les murs de Lycasto (*l*); l'autre arrose une vaste plaine où fut la ville de Thémiscyre (*m*), et qu'on appelle le champ des Amazones, parce qu'elles y plantèrent autrefois leurs tentes. Aux Chalybes succèdent les Tibaréniens, pour qui rire et jouer est le souverain bonheur. Au delà du cap Carambis, les Mosyniens logent dans des tours de bois, se couvrent le corps d'une sorte de tatouage, mangent en public, et couchent pêle-mêle hors de leurs habitations. Ils élisent leurs rois, les enchaînent et les font garder très-étroitement; et pour la moindre faute qu'ils commettent dans leur administration, ils les privent de nourriture pendant tout un jour. Ils sont, au reste, durs, barbares et très-inhumains envers les étrangers. Leurs voisins, les Macrocéphales, les Bechériens, les Buzériens, sont moins féroces, quoiqu'avec des mœurs grossières. Ici les villes sont rares : Cérasonte (*a*) et Trapézonte (*b*) sont les plus remarquables.

Là se termine cette longue suite de rivages qui partant du Bosphore, et qui commençant à se courber en cet endroit, s'élèvent ainsi jusqu'au fond d'un golfe que forme la côte opposée, en resserrant le Pont-Euxin dans un angle très-étroit. Ici sont les Colchidiens; ici le Phase (*c*) a son embouchure; ici se voient une ville du même nom (*d*), bâtie par le Milésien Thémistagoras, un temple de Phryxus, et un bois sacré que l'ancien poëme de la Toison d'or a rendu célèbre. C'est d'ici que s'étendent ces longues chaînes de hautes montagnes qui vont se joindre aux monts Riphées, et qui, s'avançant d'un côté vers le Pont-Euxin, le Méotide et le Tanaïs, de l'autre vers la mer Caspienne, sont connues sous la dénomination générale de monts Cérauniens. On les appelle encore çà et là monts Tauriques, Moschiques, Amazoniques, Caspiens, Coraxiques, Caucasiens; de sorte que leur nom varie comme celui des nations dont elles traversent le territoire. Sur le premier enfoncement qu'on rencontre dans cette enceinte de rivages, est une ville dont on attribue la fondation à des marchands grecs qui, après avoir été battus par une tempête violente, et ne sachant dans quel pays elle les avait jetés, entendirent la voix d'un cygne, et pour cette raison appelèrent *Cycnus* cette nouvelle cité. Le reste

(*a*) Aujourd'hui *Erekli*, ville de cinq mille âmes, où l'on voit encore quelques débris d'antiques monuments. — (*b*) Le village de *Bartan*. — (*c*) Le cap *Kerempeh*. — (*d*) On croit que c'est le *Gheredé-Sou*. — (*e*) Depuis *Amastris*, aujourd'hui *Amastrah* ou *Amasserah*, où l'on voit encore des restes d'antiquité. — (*f*) Aujourd'hui *Kidros* ou *Ghydros*, village entouré de forêts, et dont le port exporte beaucoup de bois pour Constantinople. — (*g*) Le village de *Kinoli*. — (*h*) *Samsoun*, petite ville de deux ou trois mille âmes, dans une position charmante, au milieu de jardins et de bosquets d'oliviers. — (*i*) Elle porte encore le même nom. Elle est importante par son port, où l'on construit des corvettes de guerre, et par sa population d'environ dix mille âmes. — (*j*) Le *Kizil-Ermak* (Fleuve Rouge), dont le cours est d'environ 220 lieues. — (*k*) Le *Thermeh*, qui se jette dans la mer Noire après un cours d'environ 45 lieues. — (*l*) Peut-être *Bafra*. — (*m*) *Thermeh*.

(*a*) Le *Cerasus* des anciens, d'où Lucullus apporta à Rome les premiers plants de l'arbre qui, en latin, porte le nom de cette ville, le *cerisier*, est le *Kérésoun* des Turcs. Ses sept cents maisons ont encore pour enceinte la muraille de l'antique cité. — (*b*) *Trébizonde*, en turc *Tarabozan*, ville importante de l'Arménie; elle a quinze mille habitants. — (*c*) Le *Phasis* des anciens, d'où nous est venu le faisan (*phasianus*), bel oiseau qui en conserve le nom, est le fleuve de *Rioni*, qui, dans son cours d'environ cinquante lieues, sépare la Mingrélie de la Gourie. — (*d*) L'antique ville de *Phasis* est aujourd'hui *Poti*, que les Turcs nomment *Foti*.

ut ferunt, Hercule datam. Heraclea vocitatur : id famæ fidem adjicit. Juxta specus est Acherusia, ad Manes, ut aiunt, pervius, atque inde extractum Cerberum existimant. Tum Tios oppidum, Milesiorum quondam colonia, sed jam soli gentisque Paphlagonum : quorum in littoribus pene mediis promontorium est Carambis; citra Parthenius amnis, urbesque Sesamus et Cromnos, et a Cytisoro, Phryxi filio, posita Cytoros; tum Cinolis, Anticinolis, et, quæ Paphlagoniam finit, Armene. Chalybes proximi clarissimas habent Amison et Sinopen, Cynici Diogenis patriam; amnes Halyn et Thermodonta. Secundum Halyn urbs est Lycasto : ad Thermodonta campus. In eo fuit Themiscyrum oppidum : fuere et Amazonum castra; ideo Amazonium vocant. Tibareni Chalybas attingunt, quibus in lusu risuque summum bonum est. Ultra (Carambin) Mosyni turres ligneas subeunt, notis corpus omne persignant, propatulo vescuntur, promiscue concumbunt et palam : reges suffragio deligunt, vinculisque et arctissima custodia tenent, atque, ubi culpam prave quid imperando meruere, inedia diei totius afficiunt : cæterum asperi, inculti, pernoxii appulsis. Dein minus feri (verum et hi inconditis moribus) Macrocephali, Becheri, Buzeri : raræ urbes; Cerasus et Trapezus maxime illustres.

Inde is locus est, ubi finem ductus a Bosporo tractus accipit; atque inde se in sinu adversi littoris flexus attollens angustissimum Ponti facit angulum. Hic sunt Colchi; huc Phasis erumpit; hic eodem nomine, quo amnis est, a Themistagora Milesio deductum oppidum; hic Phryxi templum, et lucus, fabula vetere pellis aureæ nobilis. Hinc orti montes longo se jugo, et donec Rhipæis conjungantur, exporrigunt : qui altera parte in Euxinum et Mæotida et Tanain, altera in Caspium pelagus obversi, Ceraunii dicuntur : iidem alibi Taurici, Moschici, Amazonici, Caspii, Coraxici, Caucasii; ut aliis aliisve appositi gentibus, ita aliis aliisque dicti nominibus. At in primo flexu jam curvi littoris oppidum est, quod Græci mercatores constituisse, et (quia, cum cæca tempestate ageren-

de la côte est habité par des peuples grossiers et barbares, tels que les Mélanchlènes, les Serres, les Siraces, les Coraxiens, les Phthirophagiens, les Hénioques, les Achéens, les Cercéticiens, et les Sindoniens sur les confins du Méotide. Dioscoriade (*a*), limitrophe du pays des Hénioques, fut bâtie par les deux frères Castor et Pollux, qui accompagnèrent Jason sur le Pont-Euxin. Sindos (*b*), cité des Sindoniens, fut bâtie par les habitants du pays. Immédiatement après, une contrée, d'une largeur médiocre, remonte obliquement vers le Bosphore, entre le Pont et le Méotide. Là deux cours d'eau, dont l'un se jette dans un lac, et l'autre dans la mer (34), renferment Corocondama (*c*) dans une presqu'île. Quatre villes sont placées sur ces bords, Hermonasse, Cepœ, Phanagorie (*d*) et Cimmerium, à l'embouchure même du détroit, d'où l'on entre dans un lac d'une grande étendue dans tous les sens. Ses côtes, recourbées partout où il baigne les terres, sont droites et unies du côté de la mer, si ce n'est à l'endroit où elles sont interrompues par l'ouverture du Bosphore; de sorte qu'à la grandeur près, ce lac est presque semblable au Pont-Euxin (35).

La côte qui s'étend du Bosphore au Tanaïs est habitée par les Méoticiens, les Torètes, les Arréchiens, les Phicores et par les Ixamates, qui sont les plus voisins de l'embouchure du fleuve. Chez ces peuples, les femmes partagent tous les travaux des hommes, de sorte qu'elles ne sont même pas dispensées de faire la guerre. Les hommes combattent à pied et avec la flèche; les femmes combattent à cheval, et n'ont d'autres armes que certains filets, au moyen desquels elles enveloppent leurs ennemis, et les font périr en les tirant après elle. Lorsqu'elles sont nubiles, l'âge n'est pour rien dans l'époque de leur mariage; tant qu'elles n'ont pas tué un ennemi, elles restent filles.

Le Tanaïs descend du mont Riphée (36), et coule avec une telle rapidité, que lorsque le grand froid congèle les fleuves voisins, le Méotide, le Bosphore, et même quelques parties du Pont-Euxin, ses eaux seules, également insensibles à l'influence de la chaleur et des frimas, n'éprouvent aucune variation dans l'impétuosité de leur cours. Les rives de ce fleuve, ainsi que les contrées qui les avoisinent, sont habitées par les Sauromates, qui, bien que ne formant qu'une même nation, sont partagés en divers peuples et connus sous différents noms. Les premiers qu'on rencontre sont les Méotidiens, γυναικοκρατούμενοι (c'est-à-dire soumis aux femmes); c'est l'empire des Amazones; ils occupent des steppes incultes, mais abondantes en pâturages. Les Budins habitent Gélonon, ville construite en bois. Près de ceux-ci les Thyssagètes et les Iyrces se tiennent dans de vastes forêts, et se nourrissent de leur chasse. Plus avant, une contrée déserte et couverte de rochers s'étend jusqu'au pays des Arymphéens. Ceux-ci ont des mœurs très-douces: les bois leur servent de retraites, et les fruits sauvages de nourriture; les hommes et les femmes vont nu-tête (37). On les regarde comme sacrés, et ils sont tellement respectés des nations barbares qui les environnent, que ceux qui vont se réfugier chez eux y trouvent un asile inviolable. Plus loin s'élève le mont Riphée, et au delà de ce groupe de montagnes s'étendent les rivages que baigne l'Océan.

(*a*) *Iskouria*, misérable ville maritime de la grande Abasie, dans la province russe du Caucase, sur la côte orientale de la mer Noire. — (*b*) Sa position correspond à *Anapa* plutôt qu'à *Soudjouk Kalehs*. — (*c*) Aujourd'hui la petite ville de *Taman*, selon d'Anville. — (*d*) Elle occupait l'emplacement de la forteresse que les Russes nomment *Phanagoria*.

tur, ignaris quæ terra esset, cygni vox notam dederat) Cycnum appellasse dicuntur. Reliqua ejus feræ incultæque gentes, vasto mari assidentes, tenent, Melanchlæni, Serri, Siraces, Colici, Coraxi, Phthirophagi, Heniochi, Achæi, Cercetici, et jam in confinio Mæotidis Sindones. In Heniochorum finibus Dioscorias, a Castore et Polluce, Pontum cum Jasone ingressis; Sindos in Sindonum, ab ipsis terrarum cultoribus condita est. Obliqua tunc regio, et in latum modice patens, inter Pontum paludemque ad Bosporum excurrit: quam duobus alveis in lacum et in mare profluens Corocondame peninsulam reddit. Quatuor urbes ibi sunt, Hermonassa, Cepœ, Phanagoria, et in ipso ore, Cimmerium. Hac ingressos lacus accipit, longe lateque diffusus: qua terras tangit, incurvo circumdatus littore; qua mari propior est (nisi ubi aperitur), æquali margine obductus; citra magnitudinem, prope Ponto similis.

Oram quæ a Bosporo ad Tanaim usque deflectitur, Mæotici incolunt, Toretæ, Arrechi, Phicores, et ostio fluminis proximi Ixamatæ. Apud eos easdem artes feminæ, quas viri, exercent, adeo ut ne militia quidem vacent. Viri pedibus merent, sagittisque depugnant: illæ equestre prælium ineunt, nec ferro dimicant, sed, quos laqueis intercepere, trahendo conficiunt. Nubunt tamen: verum ut nubiles habeantur, non in ætate modus est; nisi quæ hostem interemere, virgines manent.

Ipse Tanais, ex Rhipæo monte dejectus, adeo præceps ruit, ut cum vicina flumina, tum Mæotis et Bosporus, tum Ponti aliqua, brumali rigore durentur, solus æstus hiememque juxta ferens, idem semper et sui similis incitatusque decurrat. Ripas ejus Sauromatæ et ripis hærentia possident: una gens, aliquot populi, et aliquot nomina. Primi Mæotidæ, γυναικοκρατούμενοι, regna Amazonum, fecundos pabulo, at alia steriles nudosque campos tenent. Budini Gelonon, urbem ligneam, habitant. Juxta Thyssagetæ Iyrcæque vastas silvas occupant, aluntur que venando. Tum continuis rupibus late aspera et deserta regio ad Arymphæos usque permittitur. His justissimi mores; nemora pro domibus; alimenta baccæ; et feminis et maribus nuda sunt capita. Sacri itaque habentur; adeoque ipsos nemo de tam feris gentibus violat, ut aliis quoque ad eos confugisse pro asylo sit. Ultra surgit mons Rhipæus, ultraque eum jacet ora, quæ spectat Oceanum.

LIVRE II.

CHAP. I. — *La Scythie d'Europe.*

J'ai terminé la description de l'Asie en suivant les bords de notre mer jusqu'au Tanaïs. Si, après avoir remonté ce fleuve, on retourne sur ses pas vers le Méotide, l'Europe, qui d'abord était à la gauche du navigateur, se trouve alors à sa droite. Dans le voisinage des monts Riphées (car ceux-ci appartiennent à l'Europe), la neige qui tombe sans interruption empêche de voir à une certaine distance, et rend les communications impossibles. Plus loin est un pays dont le sol est fertile; mais il est inhabitable, parce que les gryphons, espèce d'animaux cruels et avares, qui n'aiment rien tant que l'or qu'ils arrachent des entrailles de la terre, et qui gardent ce métal avec un soin extraordinaire, en rendent les approches très-dangereuses. Les premiers peuples qu'on rencontre dans ces nouveaux climats sont les Scythes, et parmi ceux-ci les Arimaspes, que l'on prétend n'avoir qu'un œil (38). Au delà sont les Essédons, jusqu'au Méotide. Le contour de ce lac, où se jette le Bucès (*a*), est habité par les Agathyrses et les Sauromates, peuples qui vivent dans des chars, et qui reçoivent par cette raison le surnom d'Hamaxobiens (*b*). Ensuite une contrée de forme irrégulière s'avance vers le Bosphore, entre le Pont et le Méotide (*c*). Les Satarches occupent les terres qui s'inclinent vers ce marais. Les villes Cimmériennes, situées sur le Bosphore, sont Myrmécion (*d*), Panticapée (*e*), Théodosie (*a*), Hermise (*b*); toute la partie qui borde le Pont-Euxin appartient aux Taures (39). Ces derniers ont sur leur côte un golfe d'un mouillage sûr, qui est appelé avec raison Καλὸς λιμὴν (*Bon port*) (*c*). Il s'étend entre deux promontoires, dont l'un, connu sous le nom de Κριοῦ μέτωπον (*Front du Bélier*) (*d*), ressemble et fait face au Carambis, dont nous avons parlé, sur la côte opposée de l'Asie. L'autre, nommé Parthenion (*e*), est au voisinage de Cherrone (*f*). Cette ville, fondée par Diane, si cela est croyable, est surtout remarquable par une grotte appelée Nymphée, taillée dans sa citadelle, et consacrée à la déesse et à ses nymphes (*g*). Ensuite la mer entaille la côte (*h*), puis elle suit les rivages qui s'enfoncent jusqu'à ce qu'elle soit éloignée de cinq milles du Méotide, de sorte qu'elle fait une presqu'île du pays des Satarches et des Taures. L'isthme qui sépare le lac d'avec le golfe est connu sous la dénomination de Taphræ (*i*). Le golfe lui-même se nomme Carcinite (*j*). Dans son enfoncement est la ville de Carcine, près de laquelle le Gerrhos et l'Hypacaris ont une seule et même embouchure, bien que leurs sources soient séparées et qu'ils viennent de pays différents; car le premier coule entre la région des Basilides et celle des Nomades, tandis que le second traverse le territoire de ces

(*a*) Méla prend pour un fleuve l'entrée de ce lac irrégulier, appelé *mer Putride* (v. la note35). — (*b*) Nom que les Grecs leur donnaient, et qui derive des mots αμαξα, *char*, et βίος, *vie*. — (*c*) C'est la presqu'île de la *Krimée*. — (*d*) Il en existe quelques restes, entre autres les contours d'un temple entre Yeni-Kaleh et Kertch, près de la nouvelle quarantaine de celle ville. — (*e*) Aujourd'hui *Kertch*, où le nom de Mithridate se conserve encore, et dont la plaine est hérissée de plusieurs centaines de *tumuli*, tombeaux gigantesques qui ressemblent à des collines, et qui offrent une mine inépuisée d'antiquités du plus haut intérêt.

(*a*) Théodosie a conservé son nom, bien qu'elle porte plus fréquemment celui de *Kaffa*. Mais notre géographe se trompe en la plaçant sur le Bosphore ; elle est sur la mer Noire. — (*b*) Nous n'avons point retrouvé en Krimee les traces de cette ville, que Méla place aussi sur le Bosphore. — (*c*) C'est le port de *Bala-Klava*, dont l'entrée est si étroite que deux navires ne pourraient pas y passer de front. Son nom lui vient de celui de *Bella Chiava* (belle clef), que lui donnaient au moyen âge les Génois, qui y construisirent une forteresse dont il existe de belles ruines. — (*d*) Le cap *Aïa*, pointe la plus méridionale de la Krimée. — (*e*) Le cap *Phiolente* ou *Monastir*, sur lequel s'élève le monastère de Saint-George. — (*f*) Cette ville est la même que l'antique *Chersonesus*, fondee par les Grecs d'*Heraclea* colonie des Mégariens. La ville et le port de *Sévastopol* occupent une partie de son emplacement. — (*g*) L'auteur désigne ici le temple dont Iphigénie fut prêtresse, et qui existait dans le voisinage du monastère de Saint-George. — (*h*) C'est le large golfe de *Kalamita*, au nord du cap Khersonés — (*i*) C'est l'*isthme* de *Perekop*. — (*j*) On l'appelle aujourd'hui *golfe Kirkinite*.

LIBER II.

CAP. I. — *Scythia Europæa.*

Asiæ in Nostrum mare Tanaimque vergentis, quem dixi, finis ac situs est. At per eumdem amnem in Mæotida remeantibus, ad dextram Europe est, modo sinistro latere innavigantium apposita. Rhipæis montibus proxima, et huc enim pertinent, cadentes assidue nives adeo invia efficiunt, ut ultra ne visum quidem incedentium admittant. Deinde est regio ditis admodum soli, inhabitabilis tamen : quia Gryphi, sævum et pertinax ferarum genus, aurum terra penitus egestum mire amant mireque custodiunt, et sunt infesti attingentibus. Hominum primi sunt Scythæ, Scytharumque, quis singuli oculi esse dicuntur, Arimaspæ. Ab eis Essedones usque ad Mæotida. Hujus flexum Buces amnis secat : Agathyrsi et Sauromatæ ambiunt : quia pro sedibus plaustra habent, dicti Hamaxobiæ. Obliqua tum ad Bosporum plaga excurrens, Ponto ac Mæotide includitur. In paludem vergentia Satarchæ tenent : in Bosporum Cimmerica oppida, Mymercion, Panticapæum, Theodosia, Hermisium : in Euxinum mare, Taurici. Super eos sinus portuosus, et ideo Καλὸς λιμὴν appellatus, promontoriis duobus includitur. Alterum Κριοῦ μέτωπον vocant, Carambico, quod in Asia diximus, par et adversum : Parthenion alterum. Oppidum adjacet Cherrone, a Diana (si creditur) conditum, et Nymphæo specu, quod in arce ejus Nymphis sacratum est, maxime illustre. Subit tum ripam mare, et donec quinque millium spatio absit a Mæotide, refugientia usque subsequens littora, quoad Satarchæ et Taurici tenent, peninsulam reddit. Quod inter paludem et sinum est, Taphræ nominatur. Sinus Carcinites. In eo urbs est Carcine : quam duo flumina, Gerrhos et Hypacaris, uno ostio effluentia attingunt ; verum diversis fontibus, et aliunde delapsa. Nam Gerrhos inter Basilidas et Nomadas, Hypacaris per nomadas

derniers peuples (*a*). Au delà sont des forêts très-étendues, et le fleuve de Panticapes (*b*), formant la limite commune des Nomades et des Géorgiens. Vient ensuite une langue de terre qui s'avance au loin dans la mer, et qui, d'abord très-étroite près du rivage, s'élargit pour se rétrécir encore peu à peu, et se terminer en pointe, de manière qu'elle présente la forme d'une épée (*c*). Achille, étant entré dans le Pont-Euxin avec une flotte destinée à faire la guerre, célébra dans cet endroit le succès de son expédition par des jeux et des exercices militaires; et l'on rapporte même que ce héros, après avoir déposé ses armes, s'exerça avec ses compagnons : ce qui a fait appeler cette péninsule δρόμος Ἀχίλλειος (course d'Achille) (40).

Non loin de là, le Borysthène, le plus beau des fleuves de la Scythie, traverse le territoire d'un peuple qui porte son nom. Son eau, toujours limpide, tandis que celle des fleuves voisins est trouble, coule aussi plus tranquillement, et est très-agréable à boire. Il arrose des prairies excellentes, et nourrit de gros poissons sans arêtes, dont le goût est délicieux. Il vient de loin, et l'on ignore où est sa source; cependant on lui connaît un long cours de quarante journées, dans toute l'étendue duquel il est navigable jusqu'à la mer, où il se jette près des villes grecques de Borysthénide (*d*) et d'Olbie (*e*). L'Hypanis (*f*) est la limite des Callipides. Il provient d'un grand lac que les habitants du pays nomment sa mère, et reste pendant très-longtemps ce qu'il est à sa naissance; mais ensuite, à peu de distance de la mer, il reçoit une petite source qu'on appelle Exampée, dont les eaux sont si amères (41) que leur mélange suffit pour changer tout à coup la nature de cette rivière, qui désormais est amère à son tour. L'Axiaces (*a*), très-voisin de l'Hypanis, sépare les Callipides des Axiaques, qui plus loin sont eux-mêmes séparés des Istriens par le Tyras (*b*), qui naît chez les Neuriens, et qui baigne à son embouchure une ville du même nom (*c*). Quant au fleuve qui sert de limite entre la Scythie et les contrées suivantes, il commence dans la Germanie, où ses sources sont très-connues, et où son nom est tout différent de celui qu'il porte à son embouchure : car, après avoir traversé des régions immenses sous le nom de Danube, il prend ensuite celui d'Ister, et se grossit encore, quoique déjà considérable, du tribut de quelques rivières, de sorte qu'il est le plus grand de tous les fleuves qui se jettent dans notre mer, après le Nil; encore a-t-il un même nombre de bouches, dont trois sont petites, et les quatre autres navigables (*d*).

Les peuples de ces contrées diffèrent de caractère et de mœurs à la fois. Nation gaie, les Essédons célèbrent, par des réunions joyeuses de famille, les funérailles de leurs parents. Ils dévorent dans un festin leurs corps coupés en morceaux, mêlés aux entrailles des victimes; quant aux têtes, après les avoir habilement nettoyées, ils les montent en or, et s'en servent comme de coupes. Tels sont chez eux les derniers devoirs de la piété filiale. Les Agathyrses s'impriment sur le visage et sur les membres des dessins ineffaça-

(*a*) Il n'existe aucune trace de la ville de Carcine; mais elle devait être située à l'extrémité du golfe Carcinite, au fond d'une baie dans laquelle se jette le *Tcheterlzk*, qui est bien le *Gerrhos*, car il se compose de deux rivières, dont l'une prend sa source au sud et l'autre à l'est. — (*b*) Selon Hérodote, le *Panticapes* se jetait dans le Borysthène : c'est donc la *Konskaïa*, affluent du Dniepr. — (*c*) C'est la *Flèche de Djarilgatch*. — (*d*) Probablement la forteresse de *Kinbourn*. — (*e*) *Otchakof*, petite ville d'un millier d'habitants, défendue par un petit fort. On trouve dans ses environs des débris d'antiquités, et des médailles grecques qui portent le nom d'*Olbia*. — (*f*) Le *Bog* ou plutôt le *Boug*, pour le distinguer de la rivière qui sépare la Russie de la Pologne.

(*a*) Probablement le *Téligoul*, qui se jette dans un ancien golfe devenu un lac appelé *Liman de Téligoul*, qui communique à la mer par un petit canal. — (*b*) Le *Dniestr*, fleuve qui prend sa source dans les monts Karpathes, et se jette dans la mer Noire après un cours de cent soixante lieues. — (*c*) On croit que c'est l'ancien château de *Palunko*. — (*d*) Le Danube forme un Delta de plus de vingt lieues de largeur, et se jette dans la mer Noire par quatre embouchures que les Turcs et les Russes nomment *Boughaz*.

evolvitur. Silvæ deinde sunt, quas maximas hæ terræ ferunt, et Panticapes, qui Nomadas Georgosque disterminat. Terra tum longe distenta excedens, tenui radice littori adnectitur : post spatiosa modice, paulatim se ipsa fastigat, et quasi in mucronem longa colligens latera, facie positi ensis allecta est. Achilles infesta classe mare Ponticum ingressus, ibi ludicro certamine celebrasse victoriam, et, cum ab armis quies erat, se ac suos cursu exercitavisse memoratur. Ideo dicta est δρόμος Ἀχίλλειος.

Tum Borysthenes gentem sui nominis alluit, inter Scythiæ amnes amœnissimus : turbidis aliis, liquidissimus defluit, placidior, quam cæteri, potarique pulcherrimus. Alit lætissima pabula, magnosque pisces, quibus et optimus sapor et nulla ossa sunt. Longe venit, ignotisque ortus e fontibus quadraginta dierum iter alveo stringit : tantoque spatio navigabilis, secundum Borysthenida et Olbiam, Græca oppida, egreditur. Callipidas Hypanis includit. Ex grandi palude oritur, quam Matrem ejus accolæ appellant ; et diu, qualis natus est, defluit. Tandem non longe a mari, ex parvo fonte, cui Exampeo cognomen est, adeo amaras aquas accipit, ut ipse quoque jam sui dissimilis et non dulcis hinc defluat. Axiaces proximus intra Callipidas Axiacasque descendit. Hos ab Istricis Tyra separat, surgit in Neuris : qua exit, sui nominis oppidum attingit. At ille qui Scythiæ propulos a sequentibus dirimit, apertis in Germania fontibus, alio, quam desinit, nomine exoritur. Nam per immania magnarum gentium diu Danubius est : deinde aliter eum appellantibus accolis, fit Ister, acceptisque aliquot amnibus, ingens jam, et eorum, qui in Nostrum mare decidunt, tantum Nilo minor, totidem, quot ille ostiis, sed tribus tenuibus, reliquis navigabilibus, effluit.

Ingenia cultusque gentium differunt. Essedones funera parentum læti et victimis ac festo coitu familiarium celebrant. Corpora ipsa laniata, et cæsis pecorum visceribus immixta, epulando consumunt. Capita, ubi fabre expolivere, auro vincta pro poculis gerunt. Hæc sunt apud eos ipsos pietatis ultima officia. Agathyrsi ora artusque pingunt :

bles, qui, bien qu'ayant la même forme sur tous, sont cependant plus ou moins répétés sur chacun d'eux, suivant le degré de considération dont il jouit. Les Satarches ne connaissent ni l'or ni l'argent, ces deux cruels fléaux du genre humain, et commercent par échange. Pour se garantir des rigueurs d'un climat où règne un hiver perpétuel, ils se tiennent dans des cavernes, ou dans des trous qu'ils se pratiquent sous la terre; une longue casaque les enveloppe de la tête aux pieds, et couvre même leur visage, à l'exception des yeux. Les Taures, principalement fameux par l'arrivée d'Iphigénie et d'Oreste sur leur territoire, ont des mœurs barbares, et la réputation affreuse d'immoler tous les étrangers. Les Basilides, issus du sang d'Hercule et d'Échidna, sont d'un caractère fier; ils ne combattent qu'avec la flèche. Les Nomades, toujours errants, suivent leurs troupeaux dans les pâturages, et restent dans la même station tant que leurs animaux y trouvent une pâture suffisante. Les Géorgiens cultivent la terre. Les Axiaques ne savent pas ce que c'est que le vol; aussi ne veillent-ils pas plus à ce qui leur appartient qu'ils ne recherchent le bien des autres.

Les contrées intérieures de la Scythie sont encore plus sauvages, et les mœurs de leurs habitants plus barbares. Ceux-ci, avides de guerre et de carnage, sont dans l'habitude, en combattant, de sucer le sang qui coule des blessures du premier ennemi qu'ils ont mis à mort. Le plus grand honneur chez eux est d'en avoir tué un plus grand nombre, comme le plus insigne de tous les opprobres est de n'en avoir tué aucun. Il n'est pas jusqu'à leurs traités qui ne soient scellés par le sang. Les contractants s'en tirent de part et d'autre, le mêlent ensuite et en boivent tour à tour, regardant cette formalité comme le gage le plus certain de la durée et de la sincérité de leurs conventions. Dans les repas, chaque convive se plaît à dire et à répéter à combien d'ennemis il a fait mordre la poussière; et quiconque peut en compter davantage, est admis à boire deux coupes, ce qui est, dans leurs divertissements, le privilége le plus honorable. Ils se font des vases avec les crânes de leurs ennemis, comme les Essédons avec ceux de leurs parents. Chez les Anthropophages, les festins se composent de chair humaine. Les Gélons couvrent leurs chevaux avec la peau de leurs ennemis, et se coiffent avec celle de leurs têtes. Les Mélanchlènes portent des vêtements noirs : de là vient leur nom (*a*). Chez les Neures, tout individu peut, s'il le veut, à une époque déterminée pour chacun, se métamorphoser en loup, et reprendre ensuite sa première forme.

Tous les peuples scythes adorent le dieu Mars; ils lui consacrent des cimeterres et des baudriers comme étant ses simulacres, et lui sacrifient des victimes humaines. Les terres qu'ils occupent sont immenses, et présentent partout d'abondants pâturages, parce que la plupart des fleuves sortent de leur lit. Mais dans certains endroits elles sont tellement stériles, qu'à défaut de bois les habitants brûlent des ossements (42).

CHAP. II. — *La Thrace.*

Près de la Scythie se trouve la Thrace, qui, bornée d'un côté par le cours de l'Ister, de l'autre par la mer, s'étend en longueur des rivages du

(*a*) Du grec μέλας (noir), χλαῖνα (tunique).

ut quique majoribus præstant, ita magis, vel minus: cæterum iisdem omnes notis, et sic ut ablui nequeant. Satarchæ, auri argentique, maximarum pestium, ignari, vice rerum commercia exercent, atque ob sæva hyemis admodum assiduæ, demersis in humum sedibus, specus aut suffossa habitant, totum braccati corpus, et, nisi qua vident etiam ora vestiti. Tauri, Iphigeniæ et Orestis adventu, maxime memorati, immanes sunt moribus, immanemque famam habent, solere pro victimis advenas cædere. Basilidis ab Hercule et Echidna generis principia sunt, mores regii, arma tantum sagittæ. Vagi Nomades pecorum pabula sequuntur, atque ut illa durant, ita diu statam sedem agunt. Colunt Georgi exercentque agros. Axiacæ, furari quid sit, ignorant : ideoque nec sua custodiunt, nec aliena contingunt.

Interius habitantium ritus asperior, et incultior regio est. Bella cædesque amant : mosque bellantibus, cruorem ejus, quem primum interemerunt, ipsis e vulneribus ebibere. Ut quisque plures interemerit, ita apud eos habetur eximius : cæterum expertem esse cædis, inter opprobria vel maximum. Ne fœdera quidem incruenta sunt : sauciant se, qui paciscuntur, exemtumque sanguinem, ubi permiscuere, degustant. Id putant mansuræ fidei pignus certissimum. Inter epulas, quot quisque interfecerit, referre, lætissima et frequentissima mentio : binisque poculis, qui plurimos retulere, perpotant. Is inter jocantes honos præcipuus est. Pocula, ut Essedones parentum, ita inimicissimorum capitibus expoliunt. Apud Anthropophagos ipsæ etiam epulæ visceribus humanis apparantur. Geloni hostium cutibus equos seque velant; illos reliqui corporis, se capitum. Melanchlænis atra vestis, et ex ea nomen : Neuris statum singulis tempus est, quo, si velint, in lupos, iterumque in eos, qui fuere, mutentur.

Mars omnium deus : ei pro simulacris enses et cinctoria dedicant, hominesque pro victimis feriunt. Terræ late patent, et, ob excedentia ripas suas plerumque flumina, nusquam non ad pabula fertiles : alicubi usque eo steriles ad cætera, ut, qui habitant, lignorum egentes, ignes ossibus alant.

CAP. II. — *Thracia.*

His Thracia proxima est; eaque a Pontici lateris fronte usque in Illyrios penitus immissa, qua latera agit, Istro

Pont-Euxin jusqu'à l'Illyrie. Cette région ne présente ni les agréments d'un beau ciel, ni les ressources d'un bon sol, et si l'on en excepte ses parties maritimes, elle est partout froide et stérile; partout elle rend comme à regret les semences qu'on lui confie. Les arbres fruitiers y sont très-rares. La vigne y est plus commune; mais les raisins n'y parviennent encore à leur maturité qu'autant qu'on a la précaution de les abriter du froid en les recourbant sous les feuilles. Les hommes y sont plus favorisés de la nature, non pas sous le rapport des formes, car on ne voit encore dans ce pays que des physionomies dures et sauvages, mais sous celui d'une population aussi nombreuse qu'elle est barbare.

La Thrace fournit peu de fleuves à notre mer, mais ils sont très-célèbres : tels sont l'Hèbre (*a*), le Nestos (*b*) et le Strymon (*c*). Dans ses parties intérieures s'élèvent l'Hémus (*d*), le Rhodope (*e*) et l'Orbelos (*f*), montagnes célèbres par les fêtes de Bacchus et les orgies des Ménades, instituées par Orphée. De toutes ces montagnes l'Hémus est tellement élevé, que de son sommet on découvre le Pont-Euxin et la mer Adriatique.

Quoique ne formant qu'un même corps de nation, les Thraces se distinguent entre eux et par les noms et par les mœurs. Quelques-uns, tels que les Gètes, sont intrépides et affrontent la mort. Ce mépris de la vie tient à des opinions différentes : les uns pensent que les âmes des morts reprendront une nouvelle existence; les autres, que si elles ne reviennent pas, ce n'est pas qu'elles soient anéanties, mais c'est qu'elles passent à une condition plus heureuse : d'autres, enfin, qu'elles meurent en effet, mais que la mort est préférable à la vie. De là vient que dans certains endroits on pleure sur les accouchements et sur le sort des nouveau-nés, tandis qu'au contraire on y célèbre les funérailles comme des fêtes solennelles et sacrées, par des chants et des réjouissances. Les femmes même dans ce pays ont une grande force de caractère. Elles n'ont rien tant à cœur que d'être immolées sur les cadavres de leurs époux et d'être renfermées dans le même tombeau; et comme plusieurs femmes appartiennent à la fois au même homme, elles se disputent vivement la préférence devant ceux qui doivent juger laquelle est la plus digne d'un tel honneur. Cette préférence est toujours le prix de la meilleure conduite. L'épouse qui l'emporte est au comble de la joie, tandis que ses rivales gémissent et s'abandonnent au plus affreux désespoir. Ceux qui veulent apaiser leur douleur portent vers le bûcher des présents et des armes, déclarant qu'ils sont prêts à traiter ou à se battre avec le génie du défunt; et si ce défi reste sans réponse, nos jeunes veuves forment de nouveaux nœuds. Les parents, chez les Thraces, ne choisissent point d'époux à leurs filles : ils les vendent à l'enchère, ou les donnent avec une certaine somme à qui veut les épouser. La beauté et les mœurs établissent la différence des marchés. On vend celles qui sont belles et vertueuses; on paye ceux qui veulent se charger des autres. Plusieurs de ces peuples ignorent l'usage du vin; mais ils savent y suppléer dans leurs repas, en jetant, sur les feux autour desquels ils se réunissent, certaines semences dont l'odeur forte les enivre et leur inspire de la gaieté.

Sur les côtes (*a*), Istropolis est près des bords de

(*a*) Le *Maritza*, fleuve de la Romélie, dont le cours est d'environ quatre-vingts lieues. — (*b*) Le *Kara-Sou* (Eau noire), rivière d'environ trente-cinq lieues de cours. — (*c*) Appelé aussi *Kara-Sou*, rivière dont le cours est d'environ quarante-cinq lieues. — (*d*) Le *Balkan*. — (*e*) Le *Despoto dagh*. — (*f*) L'*Egri-sou-dagh*.

(*a*) *Kara-Kerman* (ville noire), petite ville fortifiée sur la mer Noire, au sud des bouches du Danube.

pelagoque contingitur. Regio nec cœlo læta, nec solo; et, nisi qua mari propior est, infecunda, frigida, eorumque, quæ seruntur, maligne admodum patiens, raro usquam pomiferam arborem, vitem frequentius tolerat : sed nec ejus quidem fructus maturat ac mitigat, nisi ubi frigora objectu frondium cultores arcuere. Viros benignius alit; non ad speciem tamen; nam et illis asper atque indecens corporum habitus est; cæterum ad ferociam et numerum, ut multi immitesque sint, maxime ferax.

Paucos amnes, qui in pelagus evadunt, verum celeberrimos, Hebrum et Neston, et Strymona emittit. Montes interior attollit, Hæmon, et Rhodopen, et Orbelon, sacris Liberi patris, et cœtu Mænadum, Orpheo primum initiante, celebratos. E quis Hæmos in tantum altitudinis abit, ut Euxinum et Hadriam ex summo vertice ostendat.

Una gens, Thraces, habitant, aliis aliisque præditi et nominibus et moribus. Quidam feri sunt et ad mortem paratissimi, Getæ utique. Id varia opinio perficit : alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non exstingui tamen, sed ad beatiora transire; alii, emori quidem, sed id melius esse, quam vivere. Itaque lugentur apud quosdam puerperia, natique deflentur : funera contra festa sunt, et, veluti sacra, cantu lusuque celebrantur. Ne feminis quidem segnis est animus. Super mortuorum virorum corpora interfici simulque sepeliri, votum eximium habent : et quia plures simul singulis nuptæ sunt, cujus id sit decus, apud judicaturos magno certamine affectant. Moribus datur, estque maxime lætum, cum in hoc contenditur, vincere. Mœrent aliæ vocibus, et cum acerbissimis planctibus efferunt. At quibus consolari eas animus est, arma opesque ad rogos deferunt; paratique, ut dictitant, cum fato jacentis, si detur in manus, vel pacisci, vel decernere, ubi nec pugnæ nec pecuniæ locus sit, manent dominas proci. Nupturæ virgines non a parentibus viris traduntur, sed publice aut locantur ducendæ, aut veneunt. Utrum fiat, ex specie et moribus causa est. Probæ formosæque in pretio sunt : cæteras qui habeant, mercede quæruntur. Vini usus quibusdam ignotus est : epulantibus tamen ubi super ignes, quos circumsident, quædam semina ingesta sunt, similis ebrietati hilaritas ex nidore contingit.

l'Ister; ensuite on voit Callatis (*a*), fondée par une colonie de Milésiens; Tomœ (*b*), le port de Caria, et le promontoire Tiristis, au delà duquel est cet autre angle du Pont-Euxin, situé vis-à-vis de celui où se trouve l'embouchure du Phase, et qui lui ressemblerait s'il n'était plus large. Là fut autrefois Bizone, détruite par un tremblement de terre. Là sont aujourd'hui le port de Crunos (*c*), et les villes de Dionysopolis (*d*) et d'Odessos (*e*), Mésembrie (*f*), Anchialos (*g*). Dans la partie la plus reculée de la seconde courbure qui termine ce grand golfe se trouve Apollonie (*h*). La côte qui suit est droite, à une avance près qu'on rencontre vers son milieu, sous le nom de cap Thynias (*i*), et qui fait face à la courbe rentrante que forme la côte opposée. On y voit Halmydessos (*j*), Philéas (*k*) et Phinopolis (*l*).

Ici finit le Pont; on entre ensuite dans le Bosphore, puis dans la Propontide. Sur le Bosphore est la ville de Byzance (*m*); sur la Propontide sont Sélymbrie (*n*), Périnthos (*o*), Bithynis (*p*), entre lesquelles coulent l'Erginos et l'Athyras (*q*). Vient ensuite cette partie de la Thrace que gouverna Rhésus; plus loin est Bisanthe (*r*), colonie samienne; au delà est Cypsèle (*s*), ville autrefois considérable. Ensuite est un certain endroit appelé en grec Μακρὸν τεῖχος (longue muraille), et enfin Lysimachie (*a*), à l'entrée d'une grande presqu'île qui s'étend entre l'Hellespont et la mer Égée, et qui, sans avoir nulle part une grande largeur, en a beaucoup moins ici. On appelle Isthme cette partie étroite, et Mastusia (*b*), la partie la plus large, et le tout Chersonèse (*c*). Cette péninsule est remarquable sous plusieurs rapports. Ici coule le fleuve Ægos (*d*), célèbre par la ruine d'une flotte athénienne; là, tout en face d'Abydos, est Sestos (*e*), renommée par les amours de Leandre. On montre ici le lieu même où l'armée des Perses osa réunir par des ponts les terres que la mer sépare; entreprise mémorable et hardie, qui lui procura les moyens de passer d'Asie en Grèce à pied et sans faire de navigation. Là sont les cendres de Protésilas, dans un temple consacré à ce héros. Là est le port de Cœlos, fameux par un combat naval où la flotte des Spartiates fut détruite par celle des Athéniens. Là est le tombeau d'Hécube, auquel on a donné le vil nom de *Cynosséma* (tombeau de la chienne), soit parce que cette princesse fut, dit-on, métamorphosée en chienne, soit à cause de la misérable condition à laquelle elle se trouva réduite. Là sont enfin les villes de Madytos (*f*) et d'Éléé (*g*), dont la dernière forme l'extrémité de la côte hellespontique.

On entre aussitôt dans la mer Égée. Cette mer flotte au loin sur une vaste enceinte de rivages, qui de là s'étendent et se courbent insensiblement jusqu'au promontoire appelé Sunium (*h*). En cô-

(*a*) Probablement la ville russe de *Kilia*, sur la rive gauche de la principale branche du Danube. — (*b*) *Baba-dagh*, près du lac Rasseïn formé par un des bras du Danube. C'est une ville fortifiée, de dix à douze mille âmes, où l'on voit cinq mosquées. — (*c*) Peut-être *Varna*, ville de la Boulgarie avec un port sur la mer Noire. — (*d*) Peut-être la petite ville d'*Akhteboli*. — (*e*) *Odessa* passe pour occuper l'emplacement d'Odessos; mais, bien que Catherine II, en fondant une ville au lieu même où s'élevait le vieux château turc d'Hadji-Bey, ait cru relever l'antique Odessos, bâtie en l'honneur d'Ulysse par les Milésiens, il est certain que celle-ci était située plus au sud. — (*f*) Aujourd'hui *Missivri* en Boulgarie, sur la côte de la mer Noire. — (*g*) *Akelo* ou *Ahiolou*, bourg de la Romélie, sur le bord de la mer Noire. — (*h*) *Sizeboli*. — (*i*) Le cap *Aïnada* ou *Inada*. — (*j*) *Midiah*, petite ville à l'embouchure de la rivière du même nom, dans la mer Noire. — (*k*) Le village de Philios. — (*l*) Petit endroit nommé *Phinopoli* — (*m*) Appelée plus tard *Constantinople*. — (*n*) *Selivri* ou *Silivri*, petite ville qui s'élève en amphithéâtre sur le bord de la mer de Marmara. — (*o*) Cette ville, qui portait aussi le nom d'*Heraclea*, a vu celui-ci se changer en celui d'*Erekli*. — (*p*) Probablement la petite ville de *Tchorlou* ou *Tchourlou*. — (*q*) Le *Tchorlou*, qui baigne la ville de ce nom. — (*r*) Les Grecs la nomment *Rodosdjig* ou *Rodesto*, et les Turcs *Tekirdagh*. On y récolte de très-bon vin. — (*s*) *Ipsala*. C'est un des plus anciens établissements des Turcs en Europe.

(*a*) Peut-être le bourg d'*Arratza* ou *Avracza*. — (*b*) C'est là que s'élève le promontoire appelé *Capo-Greco*. — (*c*) La Chersonèse de Thrace est appelée par les Turcs *Gallipoli* ou *Akhtché-Ovassi*. — (*d*) Le *Kara-ova-sou*. — (*e*) *Le Ak-Bachi-Liman*, petit port dominé par une montagne qui porte les ruines du fort Zéménia, qui est le premier point défendu dont les Turcs s'emparèrent en passant d'Asie en Europe vers l'an 1356. — (*f*) Le village de *Maïta*, où l'on voit quelques restes de la ville antique. — (*g*) Le fort d'Europe appelé *Kilidh-bahr*. — (*h*) Le cap *Colonni*, nom qui lui vient de plusieurs colonnes de marbre blanc, restes du temple de Minerve Suniade.

In littoribus Istro proxima est Istropolis; deinde a Milesiis deducta Callatis, tum Tomœ, et portus Caria, et Tiristis promontorium : quod prætervectos alter Ponti angulus accipit, adversus Phasiaco, et, nisi amplior foret, similis. Fuit hic Bizone; motu terræ intercidit. Est portus Crunos : urbes, Dionysopolis, Odessos, Mesembria, Anchialos; et intimo in sinu, atque ubi Pontus alterum sui flexum angulo finit magno, Apollonia. Recta dehinc ora, nisi quod media ferme in promontorium, quod Thyniam vocant, exit, et incurvis contra se littoribus obtenditur, urbesque sustinet Halmydesson et Phileas, et Phinopolim.

Hactenus Pontus. Deinde est Bosporus et Propontis : in Bosporo, Byzantium; in Propontide, Selymbria, Perinthos, Bithynis : amnesque qui interfluunt, Erginos et Athyras. Tum Rheso regnata quondam pars Thraciæ, et Bisanthe Samiorum, et ingens aliquando Cypsela. Post locus, quem Graii Μακρὸν τεῖχος appellant, et in radicem magnæ peninsulæ sedens Lysimachia. Terra quæ sequitur nusquam lata, atque hic arctissima, inter Hellespontum Ægæumque procurrit. Angustias Isthmon; frontem ejus Mastusiam; totam Chersonesum appellant, ob multa memorabilem. Est in ea flumen Ægos, naufragio classis Atticæ insigne. Est et Abydo objacens Sestos, Leandri amore pernobilis. Est et regio in qua Persarum exercitus divisas spatio pelagoque terras, ausus pontibus jungere, (mirum atque ingens facinus!) ex Asia in Græciam pedes et non navigata maria transgressus est. Sunt Protosilai ossa consecrata delubro. Est et portus Cœlos, Atheniensibus et Lacedæmoniis navali acie decernentibus, Laconicæ classis signatus excidio. Est Cynos sema, tumulus Hecubæ, sive ex figura canis, in quam conversa traditur, sive ex fortuna, in quam deciderat, humili nomine accepto. Est Madytos, est Eleus, quæ finit Hellespontum.

Ægæum statim pelagus vaste longum littus impellit, submotasque terras hinc ad promontorium, quod Su-

toyant ces bords, on rencontre, au delà de ce que nous nommons Mastusia, un golfe qui baigne l'autre côté de la Chersonèse, et qui prend la forme d'un vallon au pied des hauteurs qui l'environnent. Il se nomme Mélas (*a*), du nom d'un fleuve qui s'y jette (*b*), et renferme deux villes : Alopéconnèse (*c*) d'un côté et Cardie (*d*) de l'autre côté de l'isthme. Plus loin est la superbe ville d'Énos (*e*), bâtie par Énée fugitif. Les Ciconiens sont placés sur les rives de l'Hèbre (*f*), au delà duquel est une plaine appelée Doriscos, où l'on rapporte que Xerxès, ne pouvant faire le dénombrement de ses troupes, jugea de leur nombre par celui que contenait un certain espace mesuré. On voit ensuite le promontoire Serrium (*g*) et la ville de Zone (*h*), près de laquelle on prétend qu'Orphée attira jusqu'à des forêts par la douce harmonie de ses chants ; puis le fleuve de Nestos (*i*), et sur ses bords la ville de Maronia (*j*).

La région située de l'autre côté de ce fleuve subit autrefois le joug de Diomède, qui avait coutume de faire dévorer les étrangers par des chevaux furieux, et qui fut lui-même exposé par Hercule à leur voracité. Cette fable est consacrée dans le pays par une tour appelée la tour de Diomède, et par une ville à laquelle sa sœur Abdère (*k*) donna son nom ; ville au reste bien moins remarquable par l'origine qu'on lui attribue, que pour avoir donné naissance au physicien Démocrite. Plus loin coule un autre Nestos (*l*) ; et dans la distance qui le sépare du Strymon (*a*), sont les villes de Philippi (*b*), d'Apollonie (*c*) et d'Amphipolis (*d*). Entre le Strymon et le mont Athos (*e*), sont la tour de Calarnéa, le port appelé Κάπρου λιμὴν (*le port du sanglier*), les villes d'Acanthos (*f*) et d'Échymnie (*g*). Entre ce mont et la presqu'île de Pallène (*h*), sont les cités de Cléone (*i*) et d'Olynthe (*j*). Le Strymon, qui, ainsi que nous l'avons dit, est un fleuve, prend sa source dans des contrées lointaines : son cours, d'abord très-faible, se grossit des eaux de plusieurs affluents, et forme non loin de la mer un lac d'où il sort plus considérable qu'avant d'y entrer. Le mont Athos est si élevé, qu'on croit qu'il dépasse la région de l'air d'où tombent les pluies. Ce qui confirme cette opinion, c'est que la cendre qu'on laisse sur les autels qui sont à sa cime n'est point emportée par les eaux, et reste telle qu'on l'a entassée. Au reste, cette montagne ne forme pas un promontoire comme les autres ; elle avance en totalité son long dos au milieu de la mer. Xerxès, allant porter la guerre en Grèce, la fit percer dans la partie la plus voisine du continent, et pratiqua dans cet endroit un canal navigable. Le pied du mont Athos est occupé par quelques petites colonies pélasgiques. Autrefois sur son sommet était la ville d'Acroathos, où l'on vivait, dit-on, une fois plus longtemps qu'ailleurs. La presqu'île de Pallène est si grande, qu'elle renferme cinq villes avec leur territoire. Elle s'avance d'un bout à l'autre dans la mer, et commence par une langue de terre assez étroite, sur laquelle est Potidée (*k*). Plus loin, dans la partie la plus spacieuse, Mende et Scione (*l*) méritent d'être men-

(*a*) C'est aujourd'hui le *golfe de Saros*, qui tire ce nom de plusieurs petites îles appelées *Saros*. — (*b*) Ce cours d'eau est le *Geri*. — (*c*) Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre, la détruisit au temps de la fondation de Lysimachia, et depuis ce temps ce n'est plus qu'un village, qui porte aujourd'hui le nom de *Kavaki*. — (*d*) Le bourg d'*Ibridji*. — (*e*) Elle porte encore le nom d'*Enos*. Elle fait un commerce assez considérable. Sa population est de sept à huit mille âmes. — (*f*) La *Maritza*, fleuve d'environ quatre-vingts lieues de cours. — (*g*) Le cap *Makri*. — (*h*) Peut-être la petite ville de *Makri*, appelée aussi *Merel*. — (*i*) Le *Kara-sou-Mestro*, ou simplement *Kara-sou*. — (*j*) Le bourg de *Marogna*. — (*k*) On croit qu'elle occupait l'emplacement où se trouve aujourd'hui le bourg de *Polystilo*. — (*l*) Pour les Grecs c'est le *Mesto*, et pour les Turcs encore un *Kara-sou* (eau noire).

(*a*) Le *Kara-sou*, cours d'eau de quarante-cinq lieues de longueur. — (*b*) Le village de *Philippigi*. — (*c*) Probablement le bourg de *Lurcgovi*. — (*d*) *Iamboli*, célèbre en Turquie par les belles housses qu'on y fabrique. — (*e*) Cette montagne a conservé son ancien nom ; mais on la nomme aussi *Hagion-Oros* (la montagne sainte), et par corruption *Ayonouri*. — (*f*) Le bourg d'*Erisso*. — (*g*) On ignore sa position. — (*h*) Presqu'île de *Cassandre*. — (*i*) Le bourg de *Karès*. — (*j*) Probablement le bourg de *Poliero*. — (*k*) Potidée, appelée ensuite Cassandre, n'offre plus que quelques ruines. — (*l*) Bourg appelé *Nouveau Cassandre*.

nium vocatur, magno ambitu mollique circumagit. Ejus tractum legentibus, prætervectisque Mastusiam, sinus intrandus est, qui alterum Chersonesi latus alluens, jugo facie vallis includitur, et ex fluvio, quem accipit, Melas dictus, duas urbes amplectitur, Alopeconnesum, et in altero Isthmi littore sitam Cardiam. Eximia est Ænos, ab Ænea profugo condita. Circa Hebrum Cicones; trans eundem Doriscos, ubi Xerxen copias suas, quia numero non poterat, spatio mensum ferunt; deinde promontorium Serrhium, et, quo canentem Orphea secuta narrantur etiam nemora, Zone : tum Schœnos fluvius, et ripis ejus adjacens Maronia.

Regio ulterior Diomeden tulit, immanibus equis mandendos solitum objectare advenas, et iisdem ab Hercule objectum. Turris, quam Diomedis vocant, signum fabulæ remanet : et urbs, quam soror ejus suo nomine nominavit, Abdera; sed ea magis id memorandum habet, quod Democritum physicum tulit, quam quod ita condita est. Ultra Nestos fluit; interque eum et Strymona urbes sunt Philippi, Apollonia, Amphipolis. Inter Strymona et Athon, turris Calarnea, et Κάπρου λιμὴν, urbs Acanthos, et Echymnia. Inter Athon et Pallenen, Cleona et Olynthos. Strymon, sicut diximus, amnis est, longeque ortus et tenuis, alienis subinde aquis fit amplior, et, ubi non longe a mari lacum fecit, majore, quam venerat, alveo erumpit. Athos mons est adeo altus, ut credatur altius etiam, quam unde imbres cadunt, surgere. Capit opinio fidem, quia de aris, quas in vertice sustinet, non abluitur cinis, sed, quo relinquitur aggere, manet. Cæterum non promontorio, ut alii, verum totus et toto longe dorso procedit in pelagus. Qua continenti adhæret, a Xerxe in Graios tendente perfossus transjugatusque est, et factus freto navigabili pervius. Ima ejus tenent parvæ Pelasgorum coloniæ. In summo fuit oppidum Acroathon, in quo, ut ferunt; dimidio longior, quam in aliis terris, ætas habitantium erat. Pallene, soli tam patentis, ut quinque urbium sedes sit

tionnées : la première fut fondée par une colonie d'Érétriens; la seconde, par des Grecs qui retournaient dans leur patrie, après la prise de Troie.

CHAP. III. — *La Macédoine, la Grèce, le Péloponnèse, l'Épire et l'Illyrie.*

Les peuples de la Macédoine habitent un grand nombre de villes, dont la plus célèbre est Pella (*a*). Cette cité est redevable de sa splendeur à deux de ses enfants : à Philippe, vainqueur de la Grèce, et à Alexandre, vainqueur de l'Asie. Sur la côte, le golfe Mécybernéen (*b*) s'enfonce entre le promontoire Derris (*c*), le promontoire Canastrée (*d*), et le port appelé Κωφὸς (silencieux). Ce golfe a sur ses bords Torone (*e*), Miscelle (*f*), et Mécyberne qui lui donne son nom. Sané est placée tout près du promontoire Canastrée. Du golfe Mécybernéen, qui n'a qu'une profondeur médiocre, on passe dans un autre appelé Thermaïque (*g*), dont les deux côtés, s'avançant au loin dans la mer, lui donnent une étendue considérable. Il reçoit les eaux de l'Axius (*h*), fleuve de Macédoine, et bien loin de là celles du Pénée (*i*), qui traverse la Thessalie. Avant d'arriver au premier de ces fleuves, on rencontre Thessalonique (*j*), et, dans la distance qui le sépare du second, Cassandrie (*k*), Cydne (*l*), Aloros et Icaris. Entre le Pénée et le promontoire Sépias (*m*), s'élèvent Gyrtone (*n*), Mélibée (*o*), Castanée, toutes les trois également obscures, si ce n'est que Mélibée se fait remarquer comme patrie de Philoctète. L'intérieur des terres offre une foule de lieux célèbres; il n'y en a presque aucun qui ne soit digne de quelque attention. Ici, non loin du rivage, s'élèvent l'Olympe (*a*), le Pélion (*b*) et l'Ossa (*c*), montagnes mémorables par la guerre fabuleuse des géants; ici est la Piérie (*d*), mère et séjour des Muses; là est le mont Œta (*e*), dont le sol fut nouvellement foulé par l'Hercule grec; ici est la vallée de Tempé (*f*), célèbre par la forêt sacrée qui l'ombrage; et plus loin les sources de Libethra, chantées par les poëtes.

La Grèce forme du nord au sud, jusqu'à la mer de Myrtos (*g*), une avance très-considérable entre la mer Égée à l'orient et la mer Ionienne à l'occident. Cette contrée présente d'abord une large surface, et s'étend à une grande distance, sous la dénomination d'Hellade; après quoi les deux mers, et surtout la mer Ionienne, s'introduisant de l'un et de l'autre côté dans les terres, viennent la couper pour ainsi dire par moitié, de sorte qu'il ne lui reste plus dans cet endroit que quatre mille pas de largeur. Plus loin elle s'étend de nouveau sur les deux mers, mais plus particulièrement sur la mer Ionienne. Alors, moins large qu'auparavant, quoiqu'elle le soit encore beaucoup, elle s'avance sous la forme d'une grande presqu'île, à laquelle on a donné le nom de Péloponnèse (*h*), et dont la figure est parfaitement semblable à celle de la feuille du platane, tant à

(*a*) On voit ses ruines près de Ienidjé-Vardar. — (*b*) Le golfe de *Cassandre* ou d'*Hagios-Mamnas*. — (*c*) Le cap *Trapano*. — (*d*) Le cap *Paillouri* ou *Canouistro*. — (*e*) Le bourg de *Toron*. — (*f*) Peut-être le bourg de *Nikiti*. — (*g*) Le golfe de *Salonique*. — (*h*) Le *Vardar*, fleuve d'environ soixante lieues de cours. — (*i*) Le *Salembria* ou *Salampria*, petit fleuve d'environ quarante lieues. — (*j*) Cette ville, appelée *Therma* jusqu'au règne de Cassandre, qui l'agrandit et lui donna le nom de sa femme Thessalonique, sœur d'Alexandre, se nomme aujourd'hui *Saloniki* ou *Seloniki*. C'est une des plus belles et des plus importantes villes de la Turquie. On y voit encore quelques ruines antiques. Sa population est de soixante-dix à quatre-vingt mille âmes. — (*k*) Le bourg de *Colakia*. — (*l*) Le bourg de *Kitra* ou *Kitros*. — (*m*) Le cap *Saint-George*. — (*n*) On croit que c'est le village de *Tachi-Volicati*. — (o) Peut-être le bourg de *Klaritza*.

(*a*) Appelé aujourd'hui *Olymbos* par les Grecs et *Lacha* par les Turcs. On le nomme aussi *Schela*. — (*b*) Le mont *Petras* ou *Zagora*. — (*c*) Le mont *Kissovo*. — (*d*) Petite région qui occupe le versant oriental du mont Olympe. — (*e*) Le mont Œta, célèbre par le bûcher sur lequel Hercule mit fin aux douleurs que lui causait la robe du centaure Nessus, fatal présent de Déjanire, forme une petite chaîne, dont une partie se nomme *Aninos*, et l'autre *Katavothra*. — (*f*) Cette célèbre vallée, qui porte encore le même nom, a environ trente ou quarante mètres de largeur moyenne sur huit à dix kilomètres de longueur. Arrosée par le *Salembria*, elle est resserrée entre l'Olympe au nord et l'Ossa (Kissovo) au sud. — (*g*) L'espace qui s'étend entre la Morée et les Cyclades. — (*h*) La *Morée*, qui reçut ce nom au moyen âge, de l'abondance des mûriers qu'on y cultivait.

atque ager, tota in altum abit, angusta satis, unde incipit. Ibi est Potidæa : at ubi laxius patet, Mende Scioneque referendæ; illa ab Eretriis, hæc ab Achivis, capto Ilio remeantibus posita.

CAP. III. — *Macedonia, Græcia, Peloponnesus, Epirus et Illyricum.*

Tum Macedonum populi quot urbes habitant, quarum Pelle est maxime illustris. Alumni efficiunt, Philippus Græciæ domitor, Alexander etiam Asiæ. In littore flexus Mecyberneus inter promontoria Derrin et Canastreum, et portum qui Κωφὸς dicitur : urbes Toronen et Miscellam, atque, unde ipsi nomen est, Mecybernam incingit. Canastreo promontorio Sane proxima est. Mecybernæus autem in medio, qua terra dat gremium, modice in littora ingreditur. Cæterum longis in altum immissis lateribus, ingens inde Thermaïcus sinus est. In eum Axius per Macedonas, et jam per Thessalos Peneus excurrit. Ante Axium Thessalonice est : inter utrumque Cassandria, Cydna, Aloros, Icaris. A Peneo ad Sepiada, Gyrtona, Melibœa, Castanæa, pares ad famam, nisi quod Philoctetes alumnus Melibœam illuminat. Terræ interiores claris locorum nominibus insignes, pene nihil ignobile ferunt. Hinc non longe est Olympus, Pelion, Ossa, montes Gigantum fabula belloque memorati : hic Musarum parens domusque Pieria : hic novissime calcatum Graio Herculi solum, saltus Œtæus : hic sacro nemore nobilia Tempe : hic Libethra, carminum fontes.

Objacet tum jam vaste et multum prominens Græcia, et dum Myrtoum pelagus attingat, a septentrione in meridiem vecta, qua sol oritur, Ægæis; qua occidit, Ioniis fluctibus objacet. Ac proximo spatiosa et Hellas nomine, grandi fronte procedit : mox mari utroque, et Ionio magis, latera ejus intrante, donec quatuor millia passuum pateat, media ferme prope inciditur. Deinde rursum terris huc se et illuc, verum in Ionium mare magis expandentibus, progressisque in altum, non tam lata, quam cœperat, ingens tamen iterum et quasi peninsula extenditur, vocaturque

cause des golfes et des promontoires dont ses bords sont entrecoupés, que parce que la très-petite langue de terre par laquelle elle commence prend aussitôt, en se développant, une étendue considérable. A partir de la Macédoine, on rencontre d'abord la Thessalie, puis la Magnésie, la Phthiotide, la Doride, la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et la Mégaride. L'Attique est la plus importante de toutes ces provinces. Le Péloponnèse comprend l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Achaïe, l'Élide et l'Arcadie. Au delà sont l'Etolie, l'Acarnanie et l'Épire, jusqu'à la mer Adriatique. Quant aux localités et aux villes éloignées de la mer, voici les plus remarquables. Dans la Thessalie, Larisse (*a*) : on y distinguait autrefois Iolcos ; dans la Magnésie, Antronie ; dans la Phthiotide, Phthie ; dans la Doride, Pindus et Érinée, voisines l'une de l'autre ; dans la Locride, Cynos et Calliaros ; dans la Phocide, Delphes (*b*), le mont Parnasse (*c*), le temple et l'oracle d'Apollon ; dans la Béotie, Thèbes (*d*) et le mont Cythéron, renommé dans la fable et dans la poésie ; dans l'Attique, Éleusis (*e*) consacrée à Cérès, et Athènes (*f*), ville trop fameuse, pour qu'on doive s'occuper de la rappeler à la mémoire ; dans la Mégaride, Mégare (*g*), qui lui donne son nom ; dans l'Argolide, Argos (*h*), Mycènes (*i*), et le temple de Junon, non moins illustre par son antiquité que par le culte qu'on y rend à la déesse ; dans la Laconie, Thérapné, Lacédémone (*a*), Amycle (*b*) et le mont Taygète (*c*) ; dans la Messénie, Messène (*d*) et Méthone (*e*) ; dans l'Achaïe et l'Elide, où l'on distinguait autrefois Pise, capitale du royaume d'Œnomaüs, on remarque maintenant Élis (*f*) et le temple de Jupiter Olympien, si fameux par ses jeux gymniques, par la sainteté extraordinaire dont il jouit, et par sa statue, ouvrage de Phidias. Dans l'Arcadie, placée au centre du Péloponèse, on distingue Psophis (*g*), Tégée, Orchomène ; les monts Pholoé, Cyllène (*h*), Parthénius (*i*) et Ménale ; les fleuves d'Érymanthe et de Ladon ; dans l'Étolie, Naupacte (*j*) : dans l'Acarnanie, Stratos ; dans l'Épire, un temple consacré à Jupiter Dodonéen, et une source qu'on regarde comme sacrée, parce que, bien qu'elle soit froide et qu'elle éteigne, comme les autres, les flambeaux allumés qu'on y plonge, elle a la propriété d'allumer les flambeaux éteints qu'on lui présente, même d'assez loin (43).

Sur les bords de la mer, on rencontre, depuis le promontoire Sépias (*k*) jusqu'au golfe Pagaséen (*l*), Démétrios (*m*), Halos, Ptéléos et Échinos. Le golfe environne la ville de Pagase, et reçoit le fleuve du Sperchius (*n*) ; et comme il vit les Minyens s'embarquer sur le navire Argo pour aller conquérir la Colchide, il est célèbre à juste titre. De là jusqu'au cap Sunium, on voit les deux grands golfes Maliaque (*o*) et Opuntien (*p*), et sur

(*a*) Appelée par les Grecs *Larissa*, et par les Turcs *Ienitcher* ou *Ienitchéer*. C'est une ville de vingt à vingt-cinq mille âmes. — (*b*) Le village de *Kartri*. Il occupe une partie de l'antique Delphes, dont on voit encore quelques ruines. — (*c*) Le mont *Liakoura*. — (*d*) La petite ville de *Thiva* ou *Thivaï*, qui occupe à peine l'emplacement de l'Acropolis de l'antique Thèbes. — (*e*) Le bourg de *Levsina*. — (*f*) Capitale du royaume de Grèce depuis le 22 février 1834. — (*g*) *Mégare*, peuplée de douze mille âmes avant qu'elle ait été détruite par les Grecs eux-mêmes pendant la dernière guerre ; n'en compte plus que deux mille aujourd'hui. — (*h*) Au fond du golfe de Nauplie. *Argos*, l'antique Argos, présente encore les restes de son théâtre et de son Acropole. Sa population est de deux mille âmes. — (*i*) Le village de *Karvati* occupe une partie de l'emplacement de Mycènes ; on voit dans ses environs plusieurs ruines antiques, et des débris de constructions pélasgiques, dites cyclopéennes.

(*a*) Le village de *Palæochori* occupe l'emplacement de Lacédémone ; et la ville de *Mistra*, ou *Misitra* aujourd'hui chef-lieu du département de Laconie, et située à une lieue de Palæochori, a été construite en partie avec les débris de Sparte. — (*b*) Le village de *Sklavachorio* : il y a plusieurs restes d'antiquités. — (*c*) Aujourd'hui le *Pentadaktylon*. — (*d*) Le village de *Mavromati*, où l'on voit encore d'assez belles ruines. — (*e*) Aujourd'hui *Modon*, ville mal bâtie, avec un port important par sa rade. — (*f*) On voit, à peu de distance à l'est de la petite ville de *Gastouni*, les ruines de l'ancienne Élis. — (*g*) On croit que c'est la petite ville de *Dimitzana*. — (*h*) Le mont *Ziria*, haut de 2374 mètres. — (*i*) Le mont *Partheni*. — (*j*) Aujourd'hui *Lépante*, appelée par les Turcs *Ainabakht* ou *Enebakhte*. — (*k*) Le cap *Monastir*, appelé aussi *capo Verlichi*. — (*l*) Le golfe de *Volo*. — (*m*) La petite ville de *Volo* ou *Golo*. — (*n*) L'*Hellada*, rivière de vingt-cinq lieues de cours. — (*o*) Le golfe de *Zeitoun* ou *Zeitouni*. — (*p*) Le *Négrepont*.

Peloponnesos, ob sinus et promontoria, quis, ut fibris, littora ejus incisa sunt, simul que tenui tramite in latus effunditur, platani folio simillima. A Macedonia prima est Thessalia, deinde Magnesia, Phthiotis, Doris, Locris, Phocis, Bœotis, Atthis, Megaris ; sed omnium Atthis clarissima. In Peloponneso Argolis, Laconice, Messenia, Achaia, Elis, Arcadia. Ultra Ætolia, Acarnania, Epiros, usque in Hadriam. De locis atque urbibus, quæ mare non adluit, hæc maxime memoranda sunt. In Thessalia Larissa, aliquando Iolcos : in Magnesia Antronia : in Phthiotide Phthia : in Doride Pindus (et juxta sita Erineus) : in Locride Cynos et Calliaros : in Phocide Delphi, et mons Parnassos, et Apollinis fanum atque oraculum : in Bœotia Thebæ, et Cythæron, fabulis carminibusque celebratus : in Atthide Eleusin, Cereri consecrata, et clariores, quam ut indicari egeant, Athenæ : in Megaride, unde regioni nomen est, Megara : ut in Argolide Argos, et Mycenæ, et templum Junonis, vetustate et religione percelebre : in Laconide Therapne, Lacedæmon, Amyclæ, mons Taygetus : in Messenia, Messene et Methone : in Achaia atque Elide quondam Pisæ Œnomai, Elis etiam nunc, delubrumque Olympii Jovis, certamine gymnico et singulari sanctitate, ipso quidem tamen simulacro (quod Phidiæ opus est) maxime nobile. Arcadiam Peloponnesiacæ gentes undique incingunt. In ea sunt urbes Psophis, Tegea, Orchomenos ; montes Pholoë, Cyllenius, Parthenius, Mænalus ; flumina Erymanthus et Ladon : in Ætolia Naupactos, in Acarnania Stratos, oppida : in Epiro Dodonæi Jovis templum, et fons ideo sacer, quod, cum sit frigidus, et immersas faces, sicut cæteri, exstinguat, ubi sine igne procul admoventur, accendit.

At cum littora leguntur, a promontorio Sepiade per Demetrium, et Halon, et Pteleon, et Echinon ad Pagasæum sinum cursus est. Ille urbem Pagasam amplexus, amnem Sperchion accipit : et, quia Minyæ, Colchida petentes, inde Argo navem solvere, memoratur. Ab eo ad Sunium tendentibus illa prænaviganda : Maliacus et Opuntius, grandes sinus, et in his cæsorum etiam Laconum tropæa, Thermo-

leurs bords les Thermopyles (44), monument éternel de la mort glorieuse des héros lacédémoniens; puis Opoës, Scarpha (*a*), Cnémides, Alopé, Anthédon, Larymne, et Aulis (*b*), où se réunit la flotte des Grecs pour aller faire le siége de Troie sous le commandement d'Agamemnon; Marathon (*c*), lieu témoin de tant d'exploits héroïques, et si fameux, depuis l'action courageuse de Thésée, par la défaite entière de l'armée des Perses; Rhamnonte (*d*), qui, toute petite qu'elle est, n'en est pas moins célèbre par le temple d'Amphiaraüs et par la Némésis de Phidias; Thorique (*e*) et Brauronie (*f*), qui n'existent plus que de nom : enfin on arrive au cap Sunium (*g*), qui termine la côte orientale de l'Hellade. Cette terre, appartenant à l'Attique, présente son front à la mer, et bientôt le côté; puis elle retourne vers le sud jusqu'à Mégare (*h*). A l'endroit même où elle tourne est le Pirée (*i*), port des Athéniens. Près de là sont les rochers Scironiens, aujourd'hui réputés infâmes, pour avoir été jadis le redoutable refuge de Sciron (45).

La côte des Mégariens atteint bientôt l'*Isthme de la traînée*, dont le surnom grec est *Diolcos* (*j*), et qui, séparant la mer Égée d'avec la mer Ionienne par un petit espace de quatre mille pas, réunit en même temps le Péloponnèse à l'Hellade. Sur cet isthme on voit la ville de Cenchrée (*k*), un temple de Neptune, célèbre par les jeux appelés Isthmiques, et Corinthe (*l*), autrefois fameuse par son opulence, plus fameuse depuis par ses désastres, et maintenant colonie romaine. Du sommet de sa citadelle, appelée Acrocorinthe, on aperçoit les deux mers.

La côte du Péloponnèse est entrecoupée, comme nous l'avons dit, de golfes et de promontoires. A l'orient s'avancent le Bucéphalos, le Chersonnésus et le Scyllæon (*a*); au midi, le Malée (*b*), le Ténare (*c*), l'Acritas (*d*) et l'Ichthys (*e*); au couchant, le Chélonates (*f*) et l'Araxos (*g*). Entre l'isthme et le promontoire Scyllæon, on trouve les Épidauriens, renommés par leur temple d'Esculape, et les Tréséniens, célèbres par leur dévouement à la confédération athénienne. Les ports de Saronicus (*h*), de Schœnitas et de Pogonus, ainsi que les villes d'Épidaure (*i*), de Trézène (*j*) et d'Hermione (*k*), se succèdent sur cette côte. Entre le Scyllæon et le Malée est le golfe Argolique (*l*); entre le Malée et le Ténare, le golfe Laconique (*m*); entre le Ténare et l'Acritas, le golfe Asinéen (*n*); entre l'Acritas et l'Ichthys, le golfe Cyparissien (*o*).

Dans le golfe Argolique se jettent plusieurs fleuves connus, tels que l'Erasinus (*p*) et l'Inachus (*q*); on y voit la ville de Lerne (*r*). Le golfe Laconique reçoit le Gythius et l'Eurotas (*s*); sur le cap Ténare même on remarque un temple de Neptune, et une caverne semblable pour la forme, et pour ce qu'en dit la fable, à l'Achéruse du Pont-Euxin; dans le golfe Asinéen, se trouve l'embouchure du Pamissus (*t*), et dans le Cypa-

(*a*) Peut-être *Zeitoun*, appelée aussi *Izdin*, ville de quatre mille âmes. — (*b*) Peut-être le village de *Baba*, vis-à-vis de Négrepont. — (*c*) Ce village, célèbre par la victoire que Miltiade remporta sur les Perses 490 ans avant J. C., a conservé son nom. — (*d*) Le village de *Tavro-Castro*, appelé aussi *Hebræo-Castro*. — (*e*) Le village de *Keratcia*. — (*f*) Le petit village *d'Ourana*. — (*g*) Le cap *Colonni*. — (*h*) Ce n'est plus qu'un village, qui a conservé son nom antique. — (*i*) *Porto Leone*. — (*j*) C'est-à-dire *chemin de la traînée*. Ce nom vient de διὰ, *à travers*; ἕλκω, *traîner* : parce que, pour éviter de faire le tour du Péloponnèse, on traînait les vaisseaux, sur un chemin destiné à cet usage, à travers l'isthme de Corinthe, de l'un à l'autre port, soit de Lechée, soit de Cenchrée. — (*k*) Le village de *Kekhrios*, avec un petit port. — (*l*) Cette ville a conservé son nom.

(*a*) Le cap *Skillo*. — (*b*) Le cap *Malio* ou *San Angelo*, à l'extrémité sud-est de la Morée. — (*c*) Le cap *Matapan*, à l'extrémité méridionale de la Morée. — (*d*) Le cap *Gallo*, à l'extrémité méridionale du canton de Coron. — (*e*) Le cap *Jardan*. — (*f*) Le cap *Tornèse*, à l'extrémité nord-ouest de la Morée. — (*g*) Le cap *Chiarentza* ou *Clarentza*. — (*h*) *Golfo di Engia*. — (*i*) *Moncmbasie*, appelée aussi *Nauplie de Malvoisie* ou *Napoli di Malvasia*, ville de six mille âmes, connue pour son vin dit de Malvoisie. Près de ses murs sont les ruines d'*Epidaure*, appelée *Vieille Malvoisie*. — (*j*) Le village de *Damala*. — (*k*) Le village de *Castri*. — (*l*) Le *golfe de Nauplie*. — (*m*) Le golfe de *Kolokythia*, ainsi nommé du bourg de *Kolokythia*, l'ancien *Gythium*, port de Sparte. — (*n*) Le golfe de *Coron*. — (*o*) Le golfe d'*Arcadia*. — (*p*) L'*Erasino*. — (*q*) Le *Naio* ou la *Planitza*. — (*r*) On croit que c'est le bourg de *Phonia*; mais c'est peu probable. — (*s*) L'Eurotas est l'*Iri*, que l'on a confondu avec le *Vasili-Potamos*. L'Iri a environ vingt-cinq lieues de cours, et le Vasili-Potamos, plus considérable par son volume, n'a qu'une lieue et demie de longueur. — (*t*) La *Pirnazza*.

pylæ, Opoës, Scarpha, Cnemides, Alope : Anthedon, Larymne, Aulis, Agamemnoniæ Graiorumque classis in Trojam conjurantium statio : Marathon magnarum multarumque virtutum testis, jam inde a Theseo, Persica maxime clade, pernotus : Rhamnus parva, illustris tamen, quod in ea fanum est Amphiarai et Phidiaca Nemesis : Thoricos et Brauronia, olim urbes, jam tantum nomina. Sunium promontorium est, finitque id littus Hellados, quod spectat orientem. Inde ad meridiem terra convertitur usque ad Megaram, Atticæ, ut modo latere, ita nunc fronte pelago adjacens. Ibi est Piræus Atheniensium portus : Scironia saxa, sævo quondam Scironis hospitio etiam nunc infamia.

Megarensium tractus Isthmon attingit, (Diolco cognomen est,) qui quatuor millium spatio Ægeum mare ab Ionio submovens, angusto tramite Helladi Peloponneson adnectit. In eo est oppidum Cenchreæ : fanum Neptuni, ludis, quos Isthmicos vocant, celebre : Corinthos, olim clara opibus, post clade notior, nunc Romana colonia, ex summa arce, quam Acrocorinthon appellant, maria utraque contuens.

Peloponnesi oram, sicut diximus, sinus et promontoria lacerant : ab oriente Bucephalos, et Chersonnesus, et Scyllæon; ad meridiem Malea, Tænaros, Acritas, Ichthys; ad vesperum Chelonates, et Araxos. Habitant ab Isthmo ad Scyllæon Epidaurii, Æsculapii templo incliti, et Træzenii, fide societatis Atticæ illustres. Portus Saronicus, et Schœnitas, et Pogonus. Oppida autem Epidaurus, et Træzene, et Hermiona his littoribus apposita sunt. Inter Scyllæon et Malean, sinus Argolicus dicitur : inter Malean et Tænaron, Laconicus : inter Tænaron et Acritan, Asinæus : inter Acritan et Ichthyn, Cyparissius.

In Argolico sunt noti amnes, Erasinus atque Inachus, et notum oppidum Lerne : in Laconico Gythius et Eurotas : in ipso Tænaro Neptuni templum, et specus, illi, quem in Ponto Acherusiam diximus, facie et fabula similis : in

rissien celle de l'Alphée (*a*). Ces deux derniers golfes prennent leur nom de deux villes placées sur leurs bords, Cyparisse (*b*) d'un côté, et Asine (*c*) de l'autre. Les Messéniens et les Pyliens habitent dans l'intérieur, et Pylos (*d*) elle-même est située sur le bord de la mer. Cyllène (*e*), Ennéapolis et Patræ (*f*), sont rangées sur cette partie des côtes où s'avancent les deux caps de Chélonates (*g*) et d'Araxos (*h*). La première est remarquable en ce qu'elle passe pour avoir vu naître Mercure.

Au delà de ces rivages, le Rhion (*i*), car c'est ainsi qu'on appelle la mer dans cet endroit, s'introduit dans les terres voisines par un étroit passage en forme de détroit, entre l'Étolie et le Péloponnèse, et de là s'enfonce jusqu'à l'isthme de Corinthe. Dans cette mer, les rivages commencent vers le nord, et se terminent vers le sud. Sur la côte méridionale on voit Ægion (*j*), Égire (*k*), Oluros et Sicyone (*l*); sur l'autre, Pagæ (*m*), Créuses (*n*), Anticyre (*o*), Œanthie (*p*), Cirrhe, et Calydon (*q*), un peu plus connue que les autres villes : enfin le fleuve d'Évènos (*r*), au delà du Rhion.

Dans l'Acarnanie on distingue surtout la ville, de Leucas (*s*) et le fleuve Achéloüs (*t*). Dans l'Épire, rien n'est plus digne d'attention que le golfe Ambracien (*u*), soit parce qu'avec une très-petite ouverture qui a moins de mille pas de largeur, il forme néanmoins une vaste mer au sein des terres; soit parce qu'il renferme sur ses bords Actium (*a*), Argos-Amphiloque (*b*) (46), Ambracie (*c*), toutes villes célèbres par la résidence des Éacides et de Pyrrhus. Plus loin est Buthroton (*d*); puis s'élèvent les monts Cérauniens (*e*), au pied desquels commencent les rivages de l'Adriatique.

Cette mer, très-large, mais plus longue encore, est environnée de nations illyriennes jusqu'à Tergeste, et, pour le surplus, de peuples gaulois et italiques. On y rencontre d'abord les Parthéniens et les Dassarètes; puis les Taulantiens, les Enchéliens, les Phéaciens; ensuite les Illyriens proprement dits, les Pyréens, les Liburniens et les Istriens. La première des villes situées sur ces bords est Oricum (*f*); celle qui la suit est Dyrrachium (*g*), nom que les Romains substituèrent à celui d'Épidamnos (*h*) qu'elle portait auparavant, et qui leur parut être d'un mauvais augure. Viennent ensuite Apollonie (*i*), Salone (*j*), Iadère (*k*), Narone (*l*), Tragurium (*m*), le golfe Polatique, et Pola (*n*), ville qu'on dit avoir été anciennement habitée par des Colchidiens, et maintenant colonie romaine : tant il se passe de changements ici-

(*a*) Le *Rouphia*. — (*b*) La petite ville d'*Arcadie*, siége d'un évêché. — (*c*) On croit que c'est le village d'*Anchora*. — (*d*) Le village *da Zouchio* ou *Vieux Navarin*. Près et au nord du port de Navarin est l'ancienne Pylos, séjour de Nestor. — (*e*) Sur les ruines de cette ville s'éleva, au moyen âge, un village assez considérable, avec trois églises, et un port malheureusement très-vaseux. Ce village est *Chiarentza* ou *Clarentza*. — (*f*) On la nomme aujourd'hui *Patras* ou *Baliabadra*. — (*g*) Le cap *Tornèse*. — (*h*) Le cap *Chiarentza*. — (*i*) Le golfe de *Lépante* ou de Corinthe. — (*j*) *Vostitza*, ville de deux mille âmes, qui fait principalement le commerce du raisin de Corinthe. — (*k*) Le bourg de *Xilocastron*, dont le port exporte chaque année plus de trois mille quintaux de raisins de Corinthe. — (*l*) Le bourg de *Vasilica*, près duquel on voit encore les ruines du théâtre et du stade de Sicyone. — (*m*) Le village de *Livadostro*. — (*n*) Lenglet Dufresnoy prétend que cette ville est aujourd'hui *Livadie*; mais Livadie est l'antique *Lebadea*. — (o) Le village d'*Asprospitia*, suivant d'Anville. — (*p*) Le village de *Pentagii*. — (*q*) On croit que c'est la petite ville de *Galata*. — (*r*) Le *Fidaris*, rivière d'une vingtaine de lieues de cours. — (*s*) La ville de *Sainte-Maure*, dans l'île de ce nom, l'une des îles Ioniennes. — (*t*) L'*Aspropotamo* ou *Aspropotamos*, c'est-à-dire *Fleuve Blanc*; il a environ cinquante lieues de cours; c'est le même qu'Homère appelé le *prince des fleuves*. — (*u*) Le golfe d'*Arta* ou de *Prevesa*, ainsi appelé du nom de ces deux villes.

(*a*) Le village d'*Azio*, suivant d'Anville. — (*b*) Le village de *Philokia*, près duquel on voit quelques restes de la ville antique. — (*c*) Le village d'*Ambrakia*. — (*d*) La petite ville de *Butrinto*, près de laquelle on voit encore quelques ruines de l'antique Buthroton. — (*e*) Les *Monts de la Chimère* (Monte di Chimera), formant une chaîne de seize lieues de longueur. Ils doivent leur nom moderne au bourg de *Chimera*, qui s'élève sur leur pente; comme ils devaient leur nom ancien aux ravages que la foudre y faisait. *Cérauniens* vient en effet de κεραυνόω, *foudroyer*. — (*f*) Le village d'*Orcho*. — (*g*) Cette ville prit, au moyen âge, le nom de *Durazzo*. Elle est célèbre par la victoire que Robert Guiscard remporta en 1081 dans son voisinage sur l'empereur Alexis Comnène. — (*h*) En latin *Ad damnum*. — (*i*) Le village de *Polina*. — (*j*) On voit les ruines de Salone à une lieue au nord de *Spalatro*, qui doit, comme on sait, son origine à un palais que fit construire en 303 l'empereur Dioclétien. — (*k*) On croit que c'est la ville de *Zara*, célèbre par son marasquin, et capitale de la Dalmatie. On y voit les restes d'un aqueduc romain. — (*l*) Le bourg de *Neretva* ou *Nerenta*, composé de cinq à six cents petites maisons éparses sur des monticules, près d'un affluent de la Nerenta. — (*m*) La petite ville appelée *Tragur*, et par corruption *Trau*. — (*n*) Cette ville, siége d'un évêché, porte encore le même nom. Elle eut celui de *Pietas Julia*, et conserve plusieurs restes de monuments du siècle d'Auguste. Elle donne son nom au golfe au fond duquel elle est située.

Asinæo flumen Pamisum; in Cyparissio Alpheus; nomen dedit urbs in littore sita, huic Cyparissæ, illi Asine : Messenii Pyliique terras colunt, et ipsa pelago Pylos adjacet. Cyllene, Enneapolis, Patræ oram illam tenent, in quam Chelonates et Araxos excurrunt : sed Cyllene, quod Mercurium ibi natum arbitrantur, insignis.

Rhion deinde (maris id nomen est) anguste, et velut freto, latus oræ sequentis incidens, inter Ætolos et Peloponnesiacos, usque ad Isthmon irrumpit. In eo ad Septentriones spectare littora incipiunt. In his est Ægion, et Ægira, et Oluros, et Sicyon; at in adversis Pagæ, Creusis, Anticyra, Œanthia, Cirrha, et notior aliquanto nomine, Calydon, et Evenos extra Rhion.

In Acarnania maxime clara sunt oppidum Leucas, flumen Achelous. In Epiro nihil Ambracio sinu nobilius est. Facit sinus, qui angustis faucibus, et quæ minus mille passibus pateant, grande pelagus admittit. Faciunt urbes, quæ assidunt, Actium, Argos Amphilochi, Ambracia, Æacidarum regna Pyrrhique. Buthroton ultra est; deinde Ceraunii montes : ab his flexus in Hadriam.

Hoc mare magno recessu littorum acceptum, et vaste quidem in latitudinem patens, qua penetrat, tamen vastius, Illyricis usque Tergestum, cætera Gallicis Italicisque gentibus cingitur. Partheni et Dassaretæ prima ejus tenent : sequentia Taulantii, Encheliæ, Phæaces. Deinde sunt, quos proprie Illyrios vocant : tum Pyræi, et Liburni, et Istria. Urbium prima est Oricum, secunda Dyrrachium; Epidamnos ante erat : Romani nomen mutavere, quia, velut in damnum ituris, omen id visum est. Ultra sunt Apollonia, Salona, Iadera, Narona, Tragurium, sinus Polaticus, et Pola, quondam a Colchis, ut ferunt, habitata, (in quantum res transeunt!) nunc Romana colonia. Amnes autem

bas! Les fleuves sont l'Æas (*a*), le Nar (*b*) et le Danube (47), qui déjà prend le nom d'Ister. L'Æas baigne les murs d'Apollonie; le Nar sépare les Pyréens d'avec les Liburniens; l'Ister sort de l'Istrie. Au fond d'un golfe de l'Adriatique est Tergeste (*c*), qui termine la côte d'Illyrie.

CHAP. IV. — *L'Italie.*

Je décrirai en peu de mots l'Italie, moins pour la faire connaître, car elle est parfaitement connue, que parce que l'enchaînement des matières l'exige. Traversée par le milieu et dans toute sa longueur par la chaîne de l'Apennin, elle commence aux Alpes dans le haut, pour s'étendre en s'abaissant entre la mer Adriatique et la mer Tuscienne, autrement appelées mer Supérieure et mer Inférieure, sans y présenter pendant longtemps de profonds golfes; mais, à une grande distance, elle se partage en deux cornes, dont l'une fait face à la mer de Sicile, et l'autre à la mer Ionienne. Elle a partout peu de largeur, et dans quelques endroits même elle est beaucoup plus étroite qu'à son commencement. Elle est habitée dans l'intérieur par une multitude de peuples différents : à gauche sont les Carnes et les Vénètes, dans la Gaule appelée *Togée* (*d*); puis les peuples italiens appelés les Picéniens, les Frentaniens, les Dauniens, les Apuliens, les Calabrois, et les Sallentins : à droite on rencontre les Liguriens au pied des Alpes, l'Étrurie au pied de l'Apennin; ensuite le Latium, le pays des Volsques, la Campanie, et au-dessus de la Lucanie, les Brutiens.

Parmi les villes de l'Italie qui sont éloignées de la mer, on distingue comme les plus florissantes, à gauche, Patavium (*a*), cité fondée par Antenor, Mutina (*b*) et Bononia (*c*), colonies romaines; à droite, Capoue (*d*), bâtie par des Toscans, et Rome (*e*), qui dut son origine à des pâtres, et qui maintenant est remplie de monuments précieux par le travail autant que par la matière.

Sur les bords de la mer, non loin de Tergeste, s'élève Concordia (*f*). Entre ces deux villes coule le Timave (*g*), qui, né de neuf sources différentes, se jette dans la mer par une seule embouchure. Le Natison (*h*), qui vient ensuite, baigne à peu de distance de la côte l'opulente ville d'Aquilée (*i*), au delà de laquelle est celle d'Altinum (*j*).

Le Pô étend ses branches sur une grande étendue des rivages de la mer Supérieure; car ce fleuve, qui commence au pied du mont Vésule (*k*) par une très-faible source, et qui même jusqu'à une certaine distance reste petit et maigre, se grossit bientôt du tribut que lui payent d'autres rivières, et devient même si considérable qu'il se jette dans la mer par sept embouchures. La plus grande de ces bouches conserve le nom de Pô. Il entre avec tant d'impétuosité dans la mer, qu'il en écarte longtemps les flots, et qu'il y conserve son lit jusqu'à la rencontre de l'Ister, qui, du rivage opposé de l'Istrie, se précipite avec une égale violence. De là vient que ceux qui font

(*a*) Les uns pensent que ce cours d'eau est le *Lao*, les autres que c'est la *Polina*. — (*b*) La *Narenta*, que l'on appelle encore le *Naro*, rivière d'environ soixante lieues de cours. — (*c*) Aujourd'hui *Trieste*, dont le nom ancien dérivait de trois ruisseaux qui s'y rendaient à la mer. C'est une ville considérable, dont le port fait tous les jours un commerce plus important. — (*d*) *Togata* : ainsi nommée de ce que les habitants de cette partie de la Gaule portaient la toge romaine (48).

(*a*) *Padoue*, chef-lieu de province et de district du royaume lombard-vénitien. — (*b*) *Modène*, capitale du duché de ce nom. — (*c*) *Bologne*. — (*d*) *Santa-Maria di Capoa*, ville de neuf mille âmes, à une lieue au sud de la moderne Capoue, dans le royaume de Naples, est bâtie sur l'emplacement de la cité antique. On y voit encore quelques antiquités, telles que les restes d'un amphithéâtre et d'un arc de triomphe. — (*e*) Nous n'avons rien à dire de l'état actuel de cette cité, surnommée la *Ville éternelle*. — (*f*) Petite ville de quatorze cents habitants, siége d'un évêché de la province de Venise, qui n'a conservé que son nom, comme souvenir de son antique splendeur. — (*g*) Petite rivière d'une lieue de cours, qui prend naissance à deux ou trois lieues de *Gorice* ou *Goritz*. — (*h*) Le *Natisone*, petite rivière de la province d'Udine, dans le royaume lombard-vénitien. — (*i*) *Aquileja*, petite ville située à cinq lieues de Goritz, dans le royaume d'Illyrie. — (*j*) Le village d'*Altino*. — (*k*) Le mont *Viso*, dans les Alpes Cottiennes, où le Pô prend en effet sa source.

Æas et Nar, et Danubius, qui jam dictus est Ister : sed Æas secundum Apolloniam, Nar inter Pyræos et Liburnos, per Istros Ister emittitur. Tergestum intimo in sinu Hadriæ situm finit Illyricum.

CAP. IV. — *Italia.*

De Italia, magis quia ordo exigit, quam quia monstrari eget, pauca dicentur : nota sunt omnia. Ab Alpibus incipit in altum excedere, atque ut procedit, se media perpetuo jugo Apennini montis attollens, inter Hadriaticum et Tuscum, sive (ut aliter eadem appellantur), inter Superum mare et Inferum excurrit, diu solida. Verum ubi longe abit, in duo cornua scinditur, respicitque altero Siculum pelagus, altero Ionium : tota angusta, et alicubi multo, quam unde cœpit, angustior. Interiora ejus aliæ aliæque gentes; sinistra parte Carni et Veneti colunt Togatam Galliam : tum Italici populi, Picentes, Frentani, Dauni, Apuli, Calabri, Sallentini. Ad dextram sunt sub Alpibus Ligures, sub Apennino Etruria; post Latium, Volsci, Campania, et super Lucaniam Brutii.

Urbium, quæ procul a mari habitantur, opulentissimæ sunt, ad sinistram Patavium Antenoris, Mutina et Bononia, Romanorum coloniæ; ad dextram Capua a Tuscis, et Roma quondam a pastoribus condita; nunc, si pro materia dicatur, alterum opus.

At in oris proxima est a Tergeste Concordia. Interfluit Timavus novem capitibus exsurgens, uno ostio emissus. Deinde Natiso non longe a mari ditem attingit Aquileiam. Ultra est Altinum.

Superna late occupat littora Padus. Namque ab imis radicibus Vesuli montis exortus, parvis se primum e fontibus colligit; et aliquatenus exilis ac macer, mox aliis amnibus adeo augescit atque alitur, ut se per septem ad postremum ostia effundat. Unum de iis magnum, Padum appellant. Inde tam citus prosilit, ut discussis fluctibus, diu qualem emisit, undam agat, suumque etiam in mari alveum servet, donec eum ex adverso littore Istriæ eodem

voile dans ces parages trouvent, entre les embouchures de ces fleuves, des eaux douces au milieu des eaux marines (49).

Du Pô à la ville d'Ancône, on voit Ravenne (*a*), Ariminum (*b*), Pisaure (*c*), la colonie de Fanestris (*d*), les fleuves Métaurus (*e*) et Æsis (*f*). Bâtie sur une étroite courbure formant une sorte de coude entre deux promontoires, Ancône (*g*) a reçu de cette position son nom, dérivé du grec; elle est comme la limite respective des peuples gaulois et italiques.

Au delà, sur les rivages du Picénum (*h*), sont les villes de Numane, de Potentie (*i*), de Cluane, de Cupre (*j*); les forts Firmum (*k*), Hadria (*l*), Truentinum (*m*); et tout près de ce dernier endroit un fleuve (*n*) du même nom.

Les Frentaniens, qui viennent ensuite, ont sur leurs bords les embouchures du Matrin (*o*) et de l'Aterne (*p*); les villes de Buca (*q*) et d'Histonium (*r*). Les Dauniens possèdent le fleuve de Tiferne (*s*), les villes de Cliternie (*t*), de Larine (*u*), de Téane (*v*), et le mont Garganus (*x*), à la suite duquel est un golfe dont la côte appartient tout entière à l'Apulie. Ce golfe, connu sous le nom d'Urias (*y*), est d'une étendue peu considérable, et d'un mouillage difficile en plusieurs endroits. Au delà sont la ville de Siponte (*z*), ou de Sipus (*aa*) en langue grecque, et l'embouchure du fleuve Aufidus (*a*), qui baigne les murs de Canuse (*b*). Plus loin, on trouve Barium (*c*), Gnatie (*d*), Rudies, ville célèbre par la naissance d'Ennius; ensuite, dans la Calabre, Brundusium (*e*), Valetium (*f*), Lupies (*g*), le mont Hydrus (*h*); puis le territoire et la côte des Salentins; enfin la ville grecque de Callipolis (*i*).

L'Adriatique et l'un des côtés de l'Italie se terminent ici. Ici, comme nous l'avons dit plus haut, son front se divise en deux cornes; la mer qui les baigne ne forme pas seulement une ouverture étendue, elle creuse plus loin d'autres golfes, que séparent de petits promontoires. Le premier golfe, appelé Tarentin (*j*), s'étend entre les promontoires Sallentinum (*k*) et Lacinium (*l*), et renferme dans son enceinte Tarente (*m*), Métaponte (*n*), Héraclée (*o*), Crotone (*p*) et Thurium (*q*). Le second, nommé Scylacéen (*r*), entre les promontoires Lacinium et Zéphyrium (*s*), baigne Pétilie (*t*), Carcine (*u*), Scylace (*v*) et Mystie (*x*). Le troisième, entre les promontoires Zéphyrium et Brutium (*y*), a sur ses bords Consentia (*z*), Caulonia (*aa*) et Locres (*bb*). Les Brutiens possèdent

(*a*) *Ravenne*, chef-lieu de légation dans les États de l'Église. — (*b*) *Rimini*, dans les États de l'Église. — (*c*) *Pesaro*, dans les mêmes États. — (*d*) Ou *Fanum Fortunæ*, aujourd'hui *Fano*, dans les États du pape. — (*e*) Le *Metauro*, qui n'a que seize lieues de cours. — (*f*) On croit que c'est la *Fiumesino*, qui, après un cours d'environ cinq lieues, se jette dans l'Adriatique. — (*g*) Du grec ἀγκὼν, que les Grecs prononçaient *ancon* (coude); d'où est venu le mot latin *ancon*. — (*h*) Le *Picenum* forme ce que l'on nomme la Marche d'Ancône. — (*i*) Le bourg de *Porto-Recanati*. — (*j*) Probablement le village de *Grotta-Mare*. — (*k*) *Fermo*, ville de sept mille âmes, avec un port. — (*l*) La ville d'*Atri*. — (*m*) Le bourg de *Tortoreto*. — (*n*) Le *Tronto*, de vingt lieues de cours. — (*o*) Peut-être *la Piomba*. — (*p*) *L'Aterno*, qui sous le nom de *Pescara* se jette, à la ville de ce nom, dans l'Adriatique, après un cours de trente lieues. — (*q*) On croit que c'est *Termoli*. — (*r*) *Guasta di Amone*. — (*s*) Le *Tiferno* ou *Biferno*, qui, après un cours de vingt et une lieues, se jette à Termoli, dans l'Adriatique. — (*t*) Le village de *Campo-Marino*. — (*u*) La petite ville de *Larino*. — (*v*) Le hameau de *Civitate*. — (*x*) Le *Monte Gargano*, groupe de montagnes qui s'avance dans l'Adriatique, et forme la côte occidentale du golfe de Manfredonia. — (*y*) Le golfe de *Manfredonia*. — (*z*) Le village de *Siponto*, près de Manfredonia. — (*aa*) Le nom grec de *Sipontum* était Σηπίους, du mot σηπία, *sèche*, mollusque que l'on y pêche en abondance.

(*a*) L'*Ofanto*, rivière de trente lieues de cours. — (*b*) *Canosa*, ville de quatre mille âmes, dans la Terre de Bari. — (*c*) *Bari*, ville de vingt mille âmes, chef-lieu de la province appelée la Terre de Bari. — (*d*) Le village de *Torre d'Agnazzo*. — (*e*) *Brindisi*, ville de six mille âmes, dans la province appelée la Terre d'Otrante. — (*f*) Peut-être la petite ville de *San-Marco*, dans la Calabre citérieure. — (*g*) Peut-être *Torre di San-Cataldo*. — (*h*) Le mont ou le cap *Otranto*. — (*i*) *Gallipoli*, ville de huit mille âmes, sur le littoral de la Terre d'Otrante. — (*j*) Le golfe de *Tarente*, large d'environ vingt-quatre lieues et profond de vingt-huit. — (*k*) Le cap *Santa-Maria di Leuca*. — (*l*) Le cap *Nau* ou *delle Colonne*, où il y avait un célèbre temple de Junon Lacinienne, et où, l'an 209 avant notre ère, Annibal s'embarqua pour quitter l'Italie. — (*m*) Aujourd'hui ville d'environ quinze mille âmes. — (*n*) Le village de *Torre di Mare*, dans une plaine malsaine. — (*o*) Le village d'*Agri*. — (*p*) *Cotrone*, ville de six mille âmes. — (*q*) Le village appelé *il Cupo*. — (*r*) Le golfe de *Squillace*. — (*s*) Le cap *Stilo*. — (*t*) La petite ville de *Strongoli*. — (*u*) Les uns croient que Carcine est aujourd'hui la petite ville de *Stilo*; mais d'autres pensent que celle-ci remplace l'antique *Consulinum*. — (*v*) La petite ville de *Squillace*. — (*x*) Cluvier ou Cluwer pense que cette ville est aujourd'hui un petit village appelé *Monte-Arachi*. — (*y*) Le cap *Bruzano*. — (*z*) *Cosenza*, ville de huit a dix mille âmes. — (*aa*) La petite ville de *Castel-Vetere*, qui fut en partie détruite par le tremblement de terre de 1783, et qui fut ensuite rebâtie sur un plan régulier. — (*bb*) La petite ville de *Gerace* ou *Geraci*, siège d'un évêché.

impetu profluens Ister amnis excipiat. Hac re per ea loca navigantibus, qua utrinque amnes eunt, inter marinas aquas dulcium haustus est.

A Pado ad Anconam transitur, Ravenna, Ariminum, Pisaurum, Fanestris colonia; flumen Metaurus atque Æsis. Exin illa in angusto duorum promontoriorum ex diverso coëuntium, inflexi cubiti imagine sedens, et ideo a Graiis dicta Ancon, inter Gallicas Italicasque gentes quasi terminus interest.

Hæc enim prægressos Piceni littora excipiunt: in quibus Numana, Potentia, Cluana, Cupra, urbes; castella autem Firmum, Hadria, Truentinum: id et fluvio, qui præterit, nomen est.

Ab eo Frentani jam Matrini habent ac Aterni fluminis ostia, urbes Bucam et Histonium: Dauni autem Tifernum amnem; Cliterniam, Larinum, Teanum, oppida; montemque Garganum. Sinus est continuo Apulo littore cinctus, nomine Urias, modicus spatio, pleraque asper accessu. Extra Sipontum, vel (ut Graii dixere) Sipus; et flumen, quod Canusium attingens, Aufidum appellant. Post Barium, et Gnatia, et Ennio cive nobiles Rudiæ: et jam in Calabria Brundusium, Valetium, Lupiæ, Hydrus mons: tum Sallentini campi, et Sallentina littora, et urbs Graia, Callipolis.

Hucusque Hadria, hucusque Italiæ latus alterum pertinet. Frons ejus in duo quidem se cornua (sicut supra diximus) scindit: cæterum mare, quod inter utraque admittit, tenuibus promontoriis semel iterumque distinguens, non uno margine circuit, nec diffusum patensque, sed per sinus recipit. Primus Tarentinus dicitur, inter promontoria Sallentinum et Lacinium; in eoque sunt Tarentus, Metapontum, Heraclea, Croto, Thurium. Secundus Scylaceus, inter promontoria Lacinium et Zephyrium; in quo est Petelia, Carcinus, Scylaceum, Mystiæ. Tertius inter

Columna-Rhegia (*a*), Rhegium (*b*), Scylla (*c*), Taurianum (*d*) et Metaurum (*e*).

A partir de ce point, l'Italie forme une courbe dans la mer Tuscienne; c'est la côte opposée à celle que nous venons de décrire. Sur cette côte on voit Medame (*f*), Hippo qu'on appelle aujourd'hui Vibon (*g*), Temèse (*h*), Clampétie (*i*), Blanda (*j*), Buxentum (*k*), Vélie (*l*), le cap Palinure (*m*), lieu ainsi appelé du nom d'un ancien pilote phrygien (50), le golfe et la ville de Pæstum (*n*), le fleuve de Silère (*o*), Picentie (*p*), les roches qu'habitèrent autrefois les Sirènes (*q*), et le promontoire de Minerve (*r*) : tous ces lieux appartiennent à la Lucanie. Le golfe Putéolien (*s*), Surrentum (*t*), Herculanéum (*u*), le mont Vésuve (51), qu'on aperçoit de ces parages, Pompéi (*v*), Naples (*x*), Putéoli (*y*), les lacs Lucrin et Averne (*z*), Baies (*aa*), le cap Misène (*bb*), auquel on a donné le nom d'un ancien soldat phrygien (52), Cumes (*cc*), Literne (*dd*), le fleuve et la ville de Volturne (*ee*), couvrent les rivages délicieux de la Campanie. Plus loin Sinuesse (*a*), le fleuve Liris (*b*), Minturnes (*c*), Formies (*d*), Fundi (*e*), Tarracine (*f*), Circéi (*g*), autrefois la demeure de Circé, Antium (*h*), Aphrodisium, Ardée (*i*), Laurentum (*j*) et Ostie (*k*), sont placés sur ce qui reste de cette côte en deçà du Tibre. Au delà de ce fleuve, Pyrgi (*l*), la rivière du Minio (*m*), Castrum-Novum (*n*), Gravisces (*o*), Cosa (*p*), Télamon (*q*), Populonie (*r*), Cécine (*s*), et Pise, sont tous des noms qui appartiennent à l'Étrurie. Plus haut, Luna (*t*), Tigulie (*u*) Gênes, Sabatie (*v*) et Albigaunum (*x*), sont habitées par les Liguriens. Viennent enfin les embouchures du Paulon (*y*) et du Var, qui tous deux prennent leurs sources dans les Alpes; mais le Var est un peu plus connu que l'autre, parce qu'il sert de limite à l'Italie.

Les Alpes, qui naissent sur cette côte, d'où elles s'étendent en longueur et en largeur, courent d'abord au loin vers le nord; puis, changeant tout à coup de direction à l'entrée de la Germanie, elles se tournent vers l'orient, traversent des contrées immenses, et se prolongent jusque dans la Thrace.

CHAP. V. — *La Gaule Narbonaise.*

La Gaule est divisée par le lac Léman et les monts Cévennes en deux régions, dont l'une borde

(*a*) Le village de *la Catona*. — (*b*) *Reggio* ou *Santa-Agata della Galline*, ville de sept à huit mille âmes, siége d'un archevêché. — (*c*) Ville de cinq mille âmes, appelée tantôt *Scylla*, tantôt *Sciglio*. — (*d*) La petite ville de *Seminara*. — (*e*) On croit que c'est le village de *Drosi*. — (*f*) Peut-être est-ce le bourg de *Rosarno*, détruit par le tremblement de terre de 1783, et rebâti par Ferdinand IV. — (*g*) Ville d'environ sept mille âmes, qui, avant sa destruction par le tremblement de terre de 1783, s'appelait encore *Bivona*, nom qui vient de *Vibon*, et qui a été rebâtie par Frédéric II, sous celui de *Monte-Leone*. — (*h*) Le bourg de *Malvito*. — (*i*) Cluvier prétend que c'est *Amantea*; mais on croit avec quelque raison que cette petite ville occupe l'emplacement de l'antique *Nepezia*. — (*j*) La petite ville de *Maratea*. — (*k*) Aujourd'hui *Policastro*, dont le climat malsain est cause qu'on n'y compte que cinq à six cents habitants. — (*l*) Cluvier croit que c'est *Pisciotta*; mais nous pensons que c'est *il Vallo*, à trois lieues au nord de Pisciotta. — (*m*) Il n'a pas changé de nom. — (*n*) Aujourd'hui le golfe de Salerne et *Pesto*, lieu couvert des ruines de l'antique *Pæstum*. — (*o*) Le *Sele* ou *Sela*. — (*p*) Le village de *Bicensa*. — (*q*) Les îles *Galli*. — (*r*) Le cap *della Campanella*. — (*s*) Le golfe de Naples. — (*t*) La petite ville de *Sorrento*. — (*u*) Couverte de plus de vingt mètres de laves et de cendres vomies par le Vésuve l'an 79 de notre ère; c'est au-dessus de cette ville antique que sont élevés les bourgs de *Portici* et de *Resina*. — (*v*) Ensevelie en même temps qu'*Herculaneum*. *Pompéi* a été mise en grande partie à découvert. — (*x*) Cette ville est l'antique *Parthénope*, appelée depuis *Neapolis*. — (*y*) Aujourd'hui *Pozzuoli*, en français *Pouzzoles*. — (*z*) Ces lacs sont moins considérables qu'au temps de Méla; mais ils n'ont point changé de nom : on les appelle *Lucrino* et *Averno*. — (*aa*) Cette ville, célèbre par ses bains, ne se compose que de quelques chétives habitations. — (*bb*) Nommé encore *Capo Miseno*. — (*cc*) C'est aujourd'hui un fort, appelé *Cuma* — (*dd*) On croit que c'est le village de *Torre di Patria*. — (*ee*) La rivière de *Volturno*, qui a trente lieues de cours, se jette dans la mer près du bourg de *Castel-Volturno*.

(*a*) On croit que c'est le village de *Bagni*. — (*b*) Le *Garigliano*, rivière de treize lieues de cours. — (*c*) Il n'existe plus rien de cette ville. — (*d*) Le bourg de *Mola di Gaëta*. — (*e*) Cette ville se nomme encore *Fondi*. — (*f*) *Terracina* est une ville de quatre mille âmes. — (*g*) Cette ville était sur le *Monte Circeo* ou *Circello* d'aujourd'hui. — (*h*) Le promontoire et le port d'*Antium* sont aujourd'hui le cap et le port *Anzio*; mais le port, qui fut construit vers le milieu du dix-huitième siècle par le pape Benoît XIV, est à une autre place que l'ancien. — (*i*) Le bourg d'*Ardea*. — (*j*) Le bourg de *San-Lorenzo*. — (*k*) Le bourg d'*Ostia*, siége d'un évêché. — (*l*) Le fort de *Santa-Severa*, sur le bord de la mer *Tyrrhenienne*. — (*m*) La petite rivière du *Mignone*. — (*n*) On croit que c'est le lieu appelé *Torre Chiaruccia*. — (*o*) Il ne reste plus de vestiges de cette ville. — (*p*) Le village d'*Ansedonia*. — (*q*) Aujourd'hui *Telamone*. — (*r*) La petite ville de *Piombino*. On y voit encore quelques ruines de *Populonia*. — (*s*) Peut-être *Bibbona*. — (*t*) Cette ville fut rasée au moyen âge par les Normands. Le hameau de *Luncgiano* est le seul vestige qui en reste. — (*u*) On croit que c'est la petite ville de *Sestri a Levante*, située sur la partie de la côte de Gênes appelée la *Rivière du Levant*. — (*v*) Aujourd'hui *Savone*. — (*x*) *Albium Ingaunum*, appelée par contraction *Albigaunum*, était située chez les *Ingauni*, peuple de la Ligurie. Aujourd'hui c'est une petite ville appelée *Albenga*. — (*y*) Le *Paglione* ou *Paglion*, petite rivière de six lieues de cours, qui se jette à Nice dans la Méditerranée.

Zephyrium et Brutium, Consentiam, Cauloniam, Locrosque circumdat. In Brutio sunt Columna Rhegia, Rhegium, Scylla, Taurianum, et Metaurum.

Hinc in Tuscum mare est flexus, et ejusdem terræ latus alterum Medama, Hippo, nunc Vibon, Temesa, Clampetia, Blanda, Buxentum, Velia, Palinurus, olim Phrygii gubernatoris, nunc loci nomen, Pæstanus sinus, Pæstum oppidum, Silerus amnis, Picentia, petræ quas Sirenes habitavere, Minervæ promontorium, omnia Lucaniæ loca; sinus Puteolanus, Surrentum, Herculaneum, Vesuvii montis adspectus, Pompeii, Neapolis, Puteoli, lacus Lucrinus, et Avernus, Baiæ, Misenum, (id nunc loci, aliquando Phrygii militis nomen,) Cumæ, Liternum, Volturnus amnis, Volturnum oppidum, amœna Campaniæ littora; Sinuessa, Liris, Minturnæ, Formiæ, Fundi, Tarracina; Circes domus aliquando Circeii, Antium, Aphrodisium, Ardea, Laurentum, Ostia, citra Tiberim in hoc latere sunt. Ultra Pyrgi, Minio, Castrum novum, Graviscæ, Cosa, Telamon, Populonia, Cecina, Pisæ, Etrusca et loca et nomina; deinde Luna Ligurum, et Tigulia, et Genua, et Sabatia, et Albingaunum : tum Paulo et Varum flumina, utraque ab Alpibus delapsa; sed Varum, quia Italiam finit, aliquanto notius.

Alpes ipsæ ab his littoribus longe lateque diffusæ, primo ad septentrionem magno gradu excurrunt : deinde ubi Germaniam attigerunt, verso impetu in orientem abeunt, diremtisque populis immanibus, usque in Thraciam penetrant.

CAP. V. — *Gallia Narbonensis.*

Gallia Lemanno lacu et Cebennicis montibus in duo latera divisa, atque altero Tuscum pelagus attingens,

la mer Tuscienne, depuis le Var jusqu'aux Pyrénées, et dont l'autre, qui s'étend depuis le Rhin jusqu'aux mêmes montagnes, est bornée par l'Océan. La région que baigne notre mer portait autrefois le surnom de Braiée : maintenant on la nomme Narbonaise ; elle est mieux cultivée que l'autre, et par conséquent plus riche en végétaux et plus fertile. Ses villes les plus opulentes sont Vasio (*a*), chez les Vocontiens; Vienne (*b*), chez les Allobroges; Avenio (*c*), chez les Cavares; Nemausus (*d*), chez les Arécomiciens; Tolosa (*e*), chez les Tectosages; Arausio (*f*), colonie de vétérans de la deuxième légion; Arélate (*g*), colonie de vétérans de la sixième; Bæterræ (*h*), colonie de vétérans de la septième. Mais celle qui les surpasse toutes est Narbo-Martius (*i*), colonie d'Ataciniens et de vétérans de la dixième légion, autrefois le boulevard de toute cette contrée, qui lui doit aujourd'hui son nom et sa célébrité.

Sur le littoral, on trouve quelques endroits connus sous diverses dénominations; mais les villes y sont peu nombreuses, tant à cause de la rareté des ports, que parce que toute la côte est exposée aux vents du sud et du sud-ouest. Nicæa (*j*), Deciatum (*k*) et Antipolis (*l*), touchent immédiatement aux Alpes. Vient ensuite Forum-Julii (*m*), colonie de vétérans Octaviens; puis Athénopolis (*n*), Olbie (*o*), Tauroïs (*p*), Citharíste (*a*), et Lacydon, port des Massiliens, au fond duquel est Massilie (*b*). Cette ville fut bâtie par des Phocéens, au milieu de nations barbares qui, bien qu'elles soient aujourd'hui paisibles, n'ont cependant aucun point de ressemblance avec cette colonie voisine; aussi est-on étonné do la facilité avec laquelle celle-ci s'est établie sur cette terre étrangère, et a su y conserver ses usages. Entre Massilie et le Rhône, les Avaticiens possèdent Maritima (*c*), sur les bords d'un lac. La Fossa-Mariana est un canal navigable, par lequel une partie du fleuve s'écoule dans la mer (53). La *plaine pierreuse* (*d*), comme on l'appelle, est fatigante à voir: c'est là qu'Hercule ayant épuisé ses flèches dans un combat qu'il eut à soutenir contre Albion et Bergion, fils de Neptune, implora l'assistance de Jupiter, qui fit pleuvoir sur ses ennemis une grêle de pierres. On serait tenté de croire à cette fable, tant est grande la quantité de cailloux dispersés sur cette plaine immense (54).

Le Rhône commence à peu de distance des sources de l'Ister et du Rhin. Il se jette ensuite dans le lac Léman, le traverse avec rapidité sans que leurs eaux se mêlent, et en sort aussi large qu'il y est entré. De là, se dirigeant vers l'occident, il sépare les Gaules pendant quelque temps; après quoi, se tournant vers le sud, il entre dans la Narbonaise, où, déjà très-considérable, il se grossit encore du tribut de plusieurs rivières, et se jette dans la mer entre le pays des Volces (*e*) et celui des Cavares (*f*). Au delà du fleuve sont les étangs des Volces (*g*), le

(*a*) *Vaison*, aujourd'hui petite ville de deux mille âmes, chef-lieu de canton dans l'arrondissement d'Orange, département de Vaucluse. — (*b*) Chef-lieu d'arrondissement du département de l'Isère. — (*c*) *Avignon*, chef-lieu du département de Vaucluse. — (*d*) *Nîmes*, chef-lieu du département du Gard. — (*e*) *Toulouse*, chef-lieu du département de la Haute-Garonne. — (*f*) *Orange*, ville de huit mille âmes, chef-lieu d'arrondissement. — (*g*) *Arles*, chef-lieu d'arrondissement dans le département des Bouches-du-Rhône. — (*h*) *Béziers*, chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Hérault. — (*i*) *Narbonne*, chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Aude. — (*j*) *Nice*, ville de vingt mille âmes, faisant partie des États sardes. — (*k*) *Vence*, petite ville à trois lieues de la mer, dans le département du Var, pourrait bien être *Deciatum*. On y a trouvé des antiquités romaines. — (*l*) *Antibes*, fondée trois cent quarante ans avant notre ère par la même colonie grecque qui bâtit Marseille. — (*m*) *Fréjus*, ville de trois mille âmes, qui en comptait cent mille au temps de Méla. — (*n*) D'Anville pense que c'est le petit port d'*Agay*. — (*o*) Suivant d'Anville, cette ville a occupé l'emplacement d'un lieu appelé le port d'*Eoube*, situé entre le cap la Combe et le fort de Brégançon. — (*p*) On croit voir les vestiges de cette ville dans quelques ruines qui, sous le nom de *Taurenti*, subsistent encore dans la baie de *la Ciotat*.

(*a*) La ville et le port de *la Ciotat*, dans le département des Bouches-du Rhône. — (*b*) *Marseille*, chef-lieu des Bouches-du-Rhône. — (*c*) *Les Martigues*, petite ville située sur les bords de l'étang de Berre. — (*d*) *Campus lapideus*, appelé aujourd'hui *le Crau*, et qui a environ cinquante lieues (de 4000 mètres) de superficie. — (*e*) Les *Volces* étaient situés entre le Rhône et la Garonne, dans la partie du Languedoc qui forme les départements du Gard, de l'Hérault, de l'Aude et de la Haute-Garonne. — (*f*) Les *Cavares* occupaient le territoire qui forme le département de Vaucluse. — (*g*) Les étangs de Thau, de Frontignan, de Maguelone, ou de Pérols et de Mauguio qui communiquent entre eux par des canaux.

altero Oceanum, hinc a Varo, illinc a Rheno, ad Pyrenæum usque permittitur. Pars Nostro mari apposita, (fuit aliquando Braccata est, nunc Narbonensis,) est magis culta, et magis consita, ideoque etiam lætior. Urbium, quas habet, opulentissimæ sunt, Vasio Vocontiorum, Vienna Allobrogum, Avenio Cavarum, Arecomicorum Nemausus, Tolosa Tectosagum, Secundanorum Arausio, Sextanorum Arelate, Septimanorumque Bæterræ. Sed antestat omnes Atacinorum Decumanorumque colonia, unde olim iis terris auxilium fuit, nunc nomen et decus est, Martius Narbo.

In littoribus aliquot sunt cum aliquibus nominibus loca; cæterum raræ urbes, quia rari portus, et omnis plaga Austro atque Africo exposita est. Nicæa tangit Alpes, tangit oppidum Deciatum, tangit Antipolis. Deinde est Forum Julii Octavanorum colonia : tum post Athenopolin, et Olbiam, et Tauroin, et Citharisten, est Lacydon, Massiliensium portus, et in eo ipsa Massilia. Hæc a Phocæis oriunda, et olim inter asperas posita, nunc ut pacatis, ita dissimillimis tamen vicina gentibus, mirum quam facile et tunc sedem alienam ceperit, et adhuc morem suum teneat. Inter eam et Rhodanum Maritima Avaticorum stagno assidet. Fossa Mariana partem ejus amnis navigabili alveo effundit. Alioquin littus ignobile est, Lapideum, (ut vocant); in quo Herculem contra Albiona et Bergion, Neptuni liberos, dimicantem cum tela defecissent, ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt. Credas pluisse, adeo multi passim et late jacent.

Rhodanus non longe ab Istri Rhenique fontibus surgit. Deinde Lemanno lacu acceptus, tenet impetum, seque per medium integer agens, quantus venit egreditur; et inde contra occidentem ablatus, aliquandiu Gallias dirimit; post cursu in meridiem abducto, hac intrat, accessuque aliorum amnium jam grandis, et subinde grandior, inter

fleuve Ledus (*a*), le fort Latera (*b*), et la colline de Mésua (*c*), qui, presque de tous côtés environnée par la mer, serait une île, si elle ne tenait au continent par une levée très-étroite (55). Plus loin l'Arauris (*d*), qui descend des Cévennes, coule sous les murs d'Agatha (*e*), et l'Orbis (*f*) sous ceux de Bæterræ.

L'Atax (*g*), sorti du mont Pyrénée, est faible et guéable tant qu'il ne se compose que des eaux qui lui viennent de sa source ; de sorte que, malgré la grandeur de son lit, il ne devient navigable qu'auprès de Narbo. Mais lorsque, chargé des pluies de l'hiver, il se gonfle, on le voit ordinairement s'élever et sortir de son lit, incapable de le contenir. Son embouchure est dans un lac appelé Rubrésus (*h*), assez vaste, mais qui ne communique à la mer que par une étroite ouverture. A la suite on rencontre le rivage de Leucate (*i*), et la fontaine de Salsulæ (*j*), dont les eaux, loin d'être douces, sont même plus salées que les eaux marines. Dans son voisinage est une plaine verdoyante, couverte de joncs fins et délicats ; elle est soutenue par les eaux d'un étang : ce qui le prouve, c'est qu'au milieu de cette plaine une certaine partie, détachée du reste en forme d'île, flotte çà et là, et se laisse attirer comme une peau (56). Il y a plus : en creusant à une certaine profondeur, on s'aperçoit encore que la mer s'infiltre dans les terres. De là vient que, soit par ignorance, soit par le malin plaisir d'en imposer sciemment à la postérité, certains auteurs grecs, et même quelques-uns des nôtres, ont prétendu que les poissons qu'on tue et qu'on prend dans le pays naissent des profondeurs de la terre, tandis qu'ils y viennent de la mer par des conduits souterrains.

Au delà sont les rivages qu'habitent les Sordoniens (*a*), le Télis (*b*) et le Tichis (*c*), fleuves très-peu considérables dans leur état naturel, mais terribles dans leurs débordements ; la colonie de Ruscino (*d*), la bourgade d'Éliberris (*e*), reste obscur d'une ville autrefois grande et florissante ; enfin, entre deux promontoires du Pyrénée, le Port de Vénus (*f*), remarquable par un temple consacré à cette déesse, et le lieu appelé Cervaria (*g*), où se termine la Gaule.

CHAP. VI. — *Côte citérieure de l'Hispanie* (57).

Du lieu appelé Cervaria, le mont Pyrénée s'avance d'abord jusqu'à l'océan Britannique ; puis, tournant son front dans les terres, il pénètre dans l'Hispanie, pousse vers la droite la plus petite de ses branches, tandis qu'étendant sa chaîne principale comme une longue lanière à travers toute la contrée, il parvient jusqu'aux rivages opposés et occidentaux. L'Hispanie est de toutes parts environnée par la mer, à l'exception du côté par lequel elle confine aux Gaules. Très-étroite dans cette partie, elle s'étend ensuite peu à peu

(*a*) Le *Lez* ou *Lès*, petite rivière du département de l'Hérault. — (*b*) C'est le *Castrum de Latis*, appelé aussi *Castrum de Palude*, dans les actes du moyen âge. On en voit encore les restes au village de *Lattes*, à l'embouchure du Lez. — (*c*) La colline de *Mèze*, près de la petite ville de ce nom, chef-lieu d'un canton du département de l'Hérault. — (*d*) Dans un diplôme de Louis le Débonnaire, de l'an 837, en faveur du monastère d'Aniane, cette rivière porte encore le nom d'*Araur*; on l'appela plus tard *Eraut*, puis *Herault*. — (*e*) *Agde*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Béziers. — (*f*) *L'Orbe* ou *l'Orb*, rivière de vingt-sept lieues de cours, qui passe en effet à Béziers. — (*g*) L'*Aude*, rivière longue d'une cinquantaine de lieues, sort de l'étang de l'Aude, sur le versant septentrional des Pyrénées. — (*h*) Aujourd'hui la *Robine* ou le *canal de la Robine de Narbonne*, qui reçoit l'Aude canalisée. — (*i*) Ce rivage porte encore le même nom, qu'il doit à l'antique ville, aujourd'hui le village de *Leucate*, dans le canton de Sigean et l'arrondissement de Narbonne, sur une presqu'île située entre la mer et l'étang de Leucate. — (*j*) La source salée de *Salses*, non loin de l'étang de Leucate, et près du village de *Salses*, l'antique *Salsulæ*.

(*a*) Les côtes du Roussillon, ou du département des Pyrénées orientales. — (*b*) La *Tet*, qui a vingt-cinq lieues de cours. — (*c*) Le *Tech*, qui n'a guère que seize lieues. — (*d*) Cette ville, qui au IXe siècle existait encore sous le nom de *Roscitiona*, d'où est venu le nom de la province de Roussillon, s'élevait près de l'emplacement qu'occupa Perpignan. — (*e*) *Eliberis* ou *Illiberis* s'appela plus tard *Helena*, en l'honneur de la mère de Constantin, qui la fit rebâtir ; ruinée par les siéges qu'elle soutint en 1285, 1474 et 1641, elle n'a plus que deux mille habitants. Son nom actuel est *Elne*. — (*f*) Aujourd'hui *Port-Vendres*, petite ville des Pyrénées-Orientales. — (*g*) Le cap *Cerveia*, en Catalogne. Du temps de Méla, ce lieu ne faisait point, comme on le voit, partie de l'Espagne.

Volcas et Cavaras emittitur. Ultra sunt stagna Volcarum, Ledum flumen, castellum Latera, Mesua collis, incinctus mari pene undique, ac, nisi quod angusto aggere continenti annectitur, insula. Tum ex Cebennis demissus Arauris juxta Agathan, secundum Bæterras Orbis fluit.

Atax ex Pyrenæo monte degressus, qua sui fontis aquis venit, exiguus vadusque est ; et jam ingentis alioquin alvei tenens, nisi ubi Narbonem attingit, nusquam navigabilis : sed cum hibernis intumuit imbribus, usque eo solitus insurgere, ut se ipse non capiat. Lacus accipit eum Rubresus nomine, spatiosus admodum, sed qua mare admittit, tenuis aditu. Ultra est Leucata, littoris nomen, et Salsulæ fons, non dulcibus aquis defluens sed salsioribus etiam quam marinæ sunt. Juxta campus minuta arundine gracilique perviridis, cæterum stagno subeunte suspensus. Id manifestat media pars ejus, quæ abscissa pellique se proximis, velut insula natat, pellique se atque attrahi patitur. Quin et ex iis quæ ad imum perfossa sunt, suffusum mare ostenditur. Unde Graiis nostrisque etiam auctoribus, verine ignorantia an prudentibus, etiam mendacii libidine, visum est tradere posteris, in ea regione piscem e terra penitus oriri, qui, ubi ex alto hucusque penetravit, per ea foramina ictu capulantium interfectus extrahitur.

Inde est ora Sordonum, et parva flumina Telis et Tichis, ubi accrevere, persæva : colonia Ruscino, vicus Illiberri, magnæ quondam urbis, et magnarum opum tenue vestigium. Tum inter Pyrenæi promontoria Portus Veneris in sinu salso, et Cervaria locus, finis Galliæ.

CAP. VI. *Hispaniæ ora citerior.*

Pyrenæus primo hinc in Britannicum procurrit Oceanum ; tum in terras fronte conversus, Hispaniam irrumpit, et minore ejus parte ad dextram exclusa trahit perpetua latera continuus, per omnem donec provinciam longo limite immissus, in ea littora, quæ occidenti sunt adversa, perveniat. Ipsa Hispania, nisi qua Gallias tangit, pelago undique incincta est : ubi illis adhæret, maxime

sur notre mer et sur l'Océan, et s'élargit de plus en plus en allant vers l'occident, où elle est dans sa plus grande largeur. Elle abonde en hommes, en chevaux, en fer, en plomb, en cuivre, en argent, en or; et son sol est si fertile, que, dans certains endroits où le manque d'eau le rend stérile et méconnaissable, elle produit cependant du lin ou sparte (58). Elle se divise en trois parties, l'une appelée Tarraconaise (*a*), l'autre Bétique (*b*), et la troisième Lusitanie (*c*). La première, qui d'un bout touche aux Gaules, de l'autre à la Bétique et à la Lusitanie, s'étend sur notre mer par celui de ses côtés qui regarde le midi, et sur l'Océan par celui qui fait face au septentrion. Les deux autres parties sont séparées par le fleuve Anas (*d*) : d'où il résulte que la Bétique est située sur deux mers : à l'occident, sur la mer Atlantique; au midi, sur la nôtre. Les côtes de la Lusitanie ne s'étendent que sur l'Océan : ainsi son côté (*e*) est exposé au nord, et son front (*f*) à l'occident (59).

Les villes les plus florissantes de l'intérieur de l'Hispanie étaient, dans la Tarraconaise, Pallantia (*g*) et Numantia (*h*), que surpasse aujourd'hui Cæsaraugusta (*i*); dans la Lusitanie, Emerita (*j*); dans la Bétique, Astigi (*k*), Hispal (*l*) et Corduba (*m*). Si vous suivez la côte, à partir de Cervaria, vous voyez près de là un rocher que le mont Pyrénée a poussé hors de l'eau (*a*); ensuite le fleuve de Ticer (*b*), qui arrose Rhoda (*c*), et le Claudien (*d*), qui baigne Emporiæ (*e*); puis le mont Jovis (*f*), qui dans sa partie orientale présente des saillies de rochers séparées par de petits espaces et s'élevant comme des degrés : ce qui leur a valu le nom d'*Échelles d'Annibal*. De là jusqu'à Tarraco, on remarque les petites villes de Blanda (*g*), d'Éluro (*h*), de Bætulo (*i*), de Barcino (*j*), de Subur (*k*), de Tolobi (*l*); les petits fleuves du Bætulo (*m*), au pied du mont Jovis, du Rubricatum (*n*), sur le littoral de Barcino, et du Maius, entre Subur et Tolobi. Tarraco (*o*), la plus opulente des villes situées sur cette côte, est arrosée par le petit fleuve de Tulcis (*p*), au-dessous duquel on rencontre le grand fleuve d'Ibérus (*q*) qui baigne les murs de Dertosa (*r*). A partir de ce point, la mer s'enfonce dans les terres, et s'y partage ensuite en deux golfes séparés par un promontoire appelé Ferraria (*s*). Le premier, connu sous le nom de Sucronien, est plus vaste que l'autre; les eaux de la mer y entrent par une assez large ouverture qui se rétrécit à mesure qu'elles y pénètrent; il reçoit les eaux de trois fleuves peu considérables : le Sætabis (*t*), la Turia (*u*) et le Sucro (*v*).

(*a*) Cette partie comprenait plus des quatre cinquièmes de l'Espagne : c'est à-dire les anciennes provinces de Galice, Asturies, Biscaye, Navarre, royaume de Léon, vieille et nouvelle Castille, royaumes d'Aragon, de Valence et de Murcie, et la Catalogne. — (*b*) La Bétique comprenait le royaume de Grenade et l'Andalousie. — (*c*) La Lusitanie forme la plus grande partie du Portugal. — (*d*) La *Guadiana*, fleuve de cent cinquante lieues de cours, qui n'est navigable que sur le dixième de sa longueur. — (*e*) La partie contiguë à la Galice, et qui n'en était séparée que par le *Durius*, aujourd'hui le Douro. — (*f*) C'est-à-dire toute la longueur de la côte du nord au sud. — (*g*) Aujourd'hui *Palencia*, ville de dix à douze mille âmes, dans la province de Burgos. — (*h*) On voit encore près de *Soria* les ruines de l'antique et célèbre Numance. — (*i*) *Saragosse*, capitale de l'Aragon. — (*j*) *Emerita Augusta*, aujourd'hui *Merida*, dans la province espagnole d'Estramadoure. On y remarque d'importants restes d'antiquités. — (*k*) *Ecija*, ville d'environ trente mille âmes, dans la province de Séville. — (*l*) *Séville*, peuplée de quatre-vingt-onze mille habitants, et chef-lieu de la province de ce nom. — (*m*) *Cordoue*, ville de quarante-six mille âmes, chef-lieu de province.

(*a*) Peut-être le cap Creus. — (*b*) Nous pensons que le *Ticer* est le *Ter*, rivière de trente-cinq lieues de cours. — (*c*) Le bourg de *Roda*, sur la gauche du Ter, dans la Catalogne. — (*d*) La *Fluvia*, rivière de dix-sept lieues de cours. — (*e*) *Ampurias*, bourg et petit port de la Catalogne. — (*f*) Aujourd'hui le *Mont-Joui* ou *Mont-Jouich*, couronné par une forteresse formidable qui domine le port, la citadelle, la ville et les environs de Barcelone. — (*g*) La petite ville de *Blanès*, avec un port à l'embouchure de la Tordera. — (*h*) Cette ville, que Pline nomme *Iluro*, et Ptolémée *Diluron*, est aujourd'hui *Mataro*, qui compte treize mille habitants. — (*i*) Le bourg de *Badalona*. — (*j*) L'importante Barcelone, ville de 120,000 âmes, capitale de la Catalogne. — (*k*) Peut-être la petite ville de *San-Boy*. — (*l*) Le bourg de *Martorell*, où l'on voit encore un arc de triomphe antique. — (*m*) Le *Besos*, petite rivière de huit lieues de cours. — (*n*) Le *Llobregat*, rivière de trente-cinq lieues de cours, qui se jette dans la mer, à une vingtaine de lieues au sud-ouest de Barcelonne. — (*o*) *Tarragone*, place forte, de onze mille habitants. — (*p*) Le *Francoli*, petite rivière de dix lieues de cours, qui baigne les murs de Tarragone. — (*q*) L'*Ebre*, fleuve de cent à cent vingt lieues de longueur. — (*r*) *Tortose*, place forte, de seize mille habitants. — (*s*) Le cap *Saint-Martin*. — (*t*) Peut-être la *Palancia*, qui se jette dans la mer près de Murviedro. — (*u*) Le *Guadalariar*, qui se jette dans la mer près de Valence, après un cours de quarante-deux lieues. — (*v*) Le *Xucar* ou *Jucar*, fleuve de soixante-dix lieues de cours, qui se jette dans la mer, un peu au sud du lac Albuféra.

angusta, paulatim se in Nostrum et Oceanum mare extendit : magisque et magis latior ad occidentem abit, ac fit ibi latissima. Viris, equis, ferro, plumbo, ære, argento auroque etiam abundans, et adeo fertilis, ut sicubi ob penuriam aquarum effeta et sui dissimilis est, linum tamen aut spartum alat. Tribus autem est distincta nominibus : parsque ejus Tarraconensis, pars Bætica, pars Lusitania vocatur. Tarraconensis altero capite Gallias, altero Bæticam Lusitaniamque contingens, mari latera objicit Nostro, qua meridiem; qua septentrionem spectat, Oceano. Illas fluvius Anas separat, et ideo Bætica maria utraque prospicit; ad occidentem, Atlanticum; ad meridiem, Nostrum. Lusitania Oceano tantummodo objecta est, sed latere ad septentriones, fronte ad occasum.

Urbium de mediterraneis in Tarraconensi clarissimæ fuerunt Pallantia et Numantia, nunc est Cæsaraugusta : in Lusitania Emerita : in Bætica Astigi, Hispal, Corduba. At si littora legas, a Cervaria proxima est rupes, quæ in altum Pyrenæum extrudit. Dein Ticer (60) flumen ad Rhodam, Clodianum ad Emporias : tum mons Jovis, cujus partem occidenti adversam, eminentia cautium, quod inter exigua spatia, ut gradus, subinde consurgunt, *Scalas Annibalis* appellant. Inde ad Tarraconem parva sunt oppida, Blanda, Eluro, Bætulo, Barcino, Subur, Tolobi : parva flumina, Bætulo juxta Jovis montem, Rubricatum in Barcinonis littore, inter Subur et Tolobin, Maius. Tarraco urbs est in his oris maritimarum opulentissima : Tulcis eam modicus amnis, super ingens Iberus Dertosam attingit. Inde se in terras pelagus insinuat, et primum magno impetu admissum, mox in duos sinus promontorio, quod Ferrariam vocant, finditur. Prior Sucronensis dicitur, major hic et magno satis ore pelagus accipiens, et, quo magis penetratur, angustior, Sætabim, et Turiam, et Sucronem non magna excipit flumina : urbes complexus,

Parmi les villes qui bordent son enceinte, on remarque surtout Valentia (*a*) et Saguntum (*b*), cette dernière si renommée par les désastres que lui attira son inviolable fidélité (61). L'autre golfe, nommé Illicitain, renferme Alone (*c*), Lucentia (*d*) et Illicis (*e*), qui lui donne son nom.

Bientôt les terres s'avancent dans la mer, et donnent plus de largeur à l'Hispanie. Mais, jusqu'au lieu où commence la Bétique, on ne voit sur cette côte rien qui mérite d'être cité, à l'exception de Carthage (*f*), ville fondée par Asdrubal, général carthaginois. La côte qui vient ensuite n'offre de même qu'une série de villes presque ignorées, et dont la mention n'intéresse que sous le rapport de l'ordre de cet ouvrage. Telles sont Urci (*g*), sur le golfe appelé Urcitain; puis Abdère (*h*), Suel (*i*), Hexi (*j*), Salambina (*k*), Mænoba (*l*), Malaca (*m*), Salduba (*n*), Lacippo (*o*) et Barbesula (*p*).

Plus loin, la mer, très-resserrée, s'ouvre un passage entre les côtes d'Europe et d'Afrique, qui se rapprochent en formant les monts Calpé (*q*) et Abyla (*r*), appelés les Colonnes d'Hercule, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage. Tous deux s'avancent presque entièrement dans la mer, mais surtout le Calpé. Celui-ci est creusé d'une manière admirable : l'une des cavernes (*a*) s'ouvre presque au milieu du revers occidental, et ensuite, continuant à s'étendre depuis son entrée, elle occupe presque toute l'étendue de la montagne. A la suite on rencontre un golfe sur lequel est Cartéia (*b*), habitée par des Phéniciens venus d'Afrique, ville que l'on croit être l'antique Tartessos, et Tingentera (*c*), lieu de notre naissance. Viennent enfin Mellaria (*d*), Bélon (*e*) et Bésippo (*f*), sur les bords du détroit, jusqu'au promontoire de Junon, qui, prenant vers l'ouest une direction oblique sur l'Océan, fait face à cet autre promontoire d'Afrique que nous avons indiqué sous le nom d'Ampélousia, et termine ainsi les côtes d'Europe baignées par notre mer.

(*a*) *Valence*, ville de soixante-six mille habitants. — (*b*) *Murviedro*, ville de six mille âmes, qui doit son nom, dérivé du latin *Muri veteres*, à ses antiques murailles. — (*c*) Peut-être le bourg d'*Altea*. — (*d*) *Alicante*, ville de vingt-trois mille âmes. — (*e*) *Elche*, ville de quatre mille habitants. — (*f*) *Carthagène*, ville forte et port de mer, avec vingt-neuf mille habitants. — (*g*) Il y a beaucoup d'incertitude sur le lieu désigné ici : *Urci* était dans l'intérieur des terres. Dans certains textes de Pomponius Mela, on a admis, d'après l'opinion de Gronovius, qu'il fallait lire la ville de *Virgi*, et le golfe *Virgitanus* ; mais dans Pline on lit au lieu de Virgi, *Murgis :* et en effet cette ville était à l'entrée du golfe de Virgitanus. C'est aujourd'hui *Almeria*. Près de Vera, à 14 lieues au N.-E. d'Almeria, on voit d'importantes ruines : ce sont celles d'*Urci*. (Voyez note 62.) — (*h*) Le bourg d'*Adra*, au bord de la mer. — (*i*) Probablement *Fuengirola* ou *Frangerola*, village avec un fort sur le bord de la mer. — (*j*) *Hexi* ou *Ex*, qui est la même ville que *Sexti* ou *Sex*, surnommée, selon Pline, *Firmum Julium*, est aujourd'hui *Motril*, place forte, avec dix mille habitants. — (*k*) Le bourg de *Salobregna*. — (*l*) La petite ville d'*Almunecar*. — (*m*) La ville de *Malaga*, peuplée de cinquante-deux mille âmes. — (*n*) Le village de *Torre de Cala-Moral*. — (o) Peut-être *Torre de Real de Zaragoza*. — (*p*) Aujourd'hui la petite ville de *Marbella*. — (*q*) Le rocher de *Gibrattar*, qui ne tient au continent que par un isthme long d'environ mille mètres et large de cinq cents. — (*r*) Le mont *Ceuta*, appelé par les Arabes *Djebel d'Zatoute*.

CHAP. VII. — *Iles de la mer Méditerranée.*

L'île de Gadès (*g*), qui s'offre à nos yeux au sortir du détroit, nous rappelle qu'il est à propos de parler de celles qui sont situées dans notre mer, avant de faire le tour du monde et d'entreprendre la description des bords de l'Océan, comme nous l'avons promis dès le principe.

Il y a peu d'îles dans le Méotide (c'est le point d'où nous croyons devoir partir); encore ne sont-elles pas toutes habitées, car elles donnent même peu de pâturages. De là vient que les insulaires de ces parages font sécher au soleil la chair des gros poissons, et la réduisent en une farine qui remplace le froment. Il y a également peu d'îles dans le Pont-Euxin. Celle de Leucé (*h*),

(*a*) Le rocher de Gibraltar offre un grand nombre de cavernes naturelles : celle dont parle Méla est probablement la même qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Michel; c'est la plus vaste, et elle présente des stalactites curieuses. — (*b*) Elle occupait la place où est aujourd'hui *San-Roque*, importante place forte. — (*c*) Probablement aujourd'hui *Algecicas*. — (*d*) Quelques auteurs pensent que *Mellaria* est *Fuente-Ovejuna ;* mais nous croyons que *Tarifa*, ville assez importante, en occupe aujourd'hui la place. — (*e*) Le village de *Bolonia*. — (*f*) Nous pensons que c'est le bourg de *Vejer* ou *Vexer*, a deux lieues du detroit de Gibraltar. — (*g*) C'est évidemment l'île à l'extrémité de laquelle fut bâtie la ville de *Gadès* ou *Gaddis*, plus de 1500 ans avant notre ère. — (*h*) L'île de *Leucé* des anciens, appelée aussi *Achillea* ou *Achillis insula*, est bien connue pour être la même que celle que les modernes nomment en turc *Ilan-Adassi* et en français *l'île des Serpents*. Elle renfermait un temple consacré à Achille, et non son tombeau, puisque ses cendres reposent encore sur les côtes de la Troade.

et alias quidem, sed notissimas Valentiam, et Saguntum illam, fide et ærumnis inclitam. Sequens Illicitanus Alonen habet, et Lucentiam, et, unde ei nomen est, Illicen.

Hic jam terræ magis in altum eunt, latioremque, quam fuerat, Hispaniam faciunt. Verum ab his, quæ dicta sunt, ad principia Bæticæ, præter Carthaginem, quam dux Pœnorum Asdrubal condidit, nihil referendum est. In illis oris ignobilia sunt oppida, et quorum mentio tantum ad ordinem facit : Urci in sinu, quem Urcitanum vocant : extra Abdera, Suel, Hexi, Salambina (63), Mænoba, Malaca, Salduba, Lacippo, Barbesula.

Aperit deinde angustissimum pelagus, et proxima inter se Europæ atque Africæ littora montes efficiunt, ut initio diximus, Columnæ Herculis, Abyla et Calpe : uterque quidem, sed Calpe magis, et pene totus in mare prominens. Is mirum in modum concavus, ab ea parte qua spectat occasum, medium fere latus aperit : atque inde ingressis totus admodum pervius, prope quantum patet, specus. Sinus ultra est, in eoque Carteia, (ut quidam putant, aliquando Tartessos,) et quam transvecti ex Africa Phœnices habitant, atque unde nos sumus, Tingentera. Tum Mellaria, et Belo, et Besippo usque ad Junonis promontorium oram freti occupat. Illud jam in occidentem et Oceanum obliquo jugo excurrens, atque ei, quod in Africa Ἀμπελουσίαν esse dixeramus, adversum, qua Nostra maria sunt, finit Europen.

CAP. VII. — *Mediterranei maris insulæ.*

Gades insula, quæ egressis fretum obvia est, admonet ante reliquas dicere, quam in Oceani littora terrarumque circuitum, ut initio promisimus, oratio excedat.

Paucæ sunt in Mæotide, (inde enim videtur commodissimum incipere,) neque omnes tamen incoluntur : nam ne pabula quidem large ferunt. Hac re habitantibus caro magnorum piscium sole siccata, et in pollinem usque contusa, pro farre est. Paucæ et in Ponto : Leuce, Borysthe-

située à l'embouchure du Borysthène (64), est très-petite et porte le surnom d'Achilléa, parce qu'Achille y est enterré. Celle d'Arie (*a*), peu éloignée du rivage habité par les Colchiens, est consacrée à Mars; la fable rapporte qu'on y vit autrefois certains oiseaux faire beaucoup de mal à ceux qui voulaient y aborder, en leur lançant des plumes aussi meurtrières que des traits. Il y en a six entre les bouches du Danube. La plus grande et la plus remarquable se nomme Peucé (*b*). Tout près du pays des Mariandyniens, celle de Thynias (*c*) possède une ville qu'on appelle Bithynida, parce qu'elle est habitée par des Bithyniens. A l'entrée du Bosphore de Thrace on en trouve deux petites, appelées Cyanées et Simplégades (*d*), séparées par un passage étroit, et qui passaient autrefois pour se rapprocher. Dans la Propontide, la seule île habitée est celle de Proconnèse (*e*).

Au delà de l'Hellespont, parmi les îles qui bordent les côtes de l'Asie, on remarque principalement Ténédos (*f*), en face des rivages Sigéens, et de là jusqu'au promontoire du Taurus, celles qui vont être nommées dans leur ordre, et qu'on a cru avoir été anciennement appelées Μακάρων *fortunées*), soit à cause de la beauté de leur ciel et de la richesse de leur sol, soit pour avoir été gouvernées par Macar et ses descendants. Telles sont, après la Troade, Lesbos (*g*), qui comptait autrefois cinq villes, Antisse, Pyrrhe, Érésos, Méthymne et Mytilène; en face de l'Ionie, Chios (*a*) et Samos (*b*); Cos (*c*), près des côtes de la Carie; et Rhodes (*d*), au voisinage de la Lycie. Ces îles ont chacune une ville de leur nom. Rhodes en comptait anciennement trois : Lindos, Camyros, et Jalysos (*e*). On appelle Chélidoniennes celles qui font face au promontoire du Taurus, et dont l'approche est si dangereuse aux navigateurs (*f*). Dans le vaste golfe que l'Asie reçoit vers la moitié de sa largeur, Cyp os (*g*) s'étend du couchant au levant, et s'avance en droite ligne entre la Cilicie et la Syrie; elle est grande, puisque jadis elle était divisée en neuf royaumes; aujourd'hui elle ne renferme plus que quelque villes, dont les plus célèbres sont Salamis (*h*), Paphos (*i*) et Palæpaphos (*j*), où Vénus sortit de la mer, si l'on en croit les habitants. L'île d'Arados (*k*), près de la Phénicie, est petite; mais comme elle ne forme qu'une seule ville dans toute son étendue, elle est très-peuplée, parce que les maisons s'y élèvent les unes au-dessus des autres (65). Celle de Canopos (*l*), en face de la bouche du Nil que l'on nomme Canopique, n'est pas plus grande. Un certain Canopus, pilote de Ménélas, étant mort d'un accident sur cette île, lui laissa son nom, qui s'étendit à la bouche du fleuve. Pharos (*m*), qui maintenant tient à Alexandrie par un pont, en était autre-

(*a*) Probablement une petite île formée par deux des bras du Rioni ou Phase. — (*b*) Ile appelée aujourd'hui *Pizina*. — (*c*) L'île de *Tiniada*, selon le savant d'Anville. — (*d*) Ce sont deux îlots basaltiques; ils ont conservé le nom de *roches Cyanées*. — (*e*) L'île de *Marmara* ou mieux *Mormora*, longue de quatre lieues et large de deux, qui doit son nom actuel à la grande quantité de marbre blanc qu'on y exploite. — (*f*) Connue encore sous son nom antique, son nom moderne est *Bogdja*, qui est aussi celui de la petite ville qu'on y remarque. — (*g*) Aujourd'hui *Métélin*, île de seize lieues de longueur et de dix de largeur.

(*a*) Les Grecs la nomment encore *Chio* ou *Skio*, et les Turcs *Saki*. Sa longueur est d'environ onze lieues, et sa largeur de quatre. — (*b*) On la nomme aujourd'hui *Sousam-Adassi*. Elle a environ neuf lieues de longueur et quatre de largeur. — (*c*) Aujourd'hui *Stanco* ou *Stanchio*, longue de neuf à dix lieues et large de deux. — (*d*) Son nom est toujours *Rhodes*. Elle a dix-sept lieues de longueur et quatre de largeur. — (*e*) Lindo, Camiro et Jaliso sont les villages qui rappellent les trois antiques cités. — (*f*) Ces petites îles désertes, au nombre de quatre, portent encore le nom de *Kilidonia*, qui est aussi le nom actuel du *Promontorium Sacrum* des anciens, qui paraît être le même que le *Promontorium Tauri* de Méla. — (*g*) Cypre ou Chypre, que les Grecs nomment encore *Kypros*, et les Turcs *Kibris*. — (*h*) Les ruines de Salamis sont à environ deux petites lieues de Famagouste; les Turcs leur donnent le nom d'*Eski-Famagousta*, c'est-à-dire *Vieille Famagouste*. — (*i*) Aujourd'hui *Baffa*, ville qui n'est composée que de quelques maisons éparses au milieu de ruines et de jardins. — (*j*) On croit que c'est le village de *Kounklia*. — (*k*) Aujourd'hui *Rouad*, défendue par un petit fort sur la côte de Syrie. — (*l*) C'est l'île d'*Abouqyr*. — (*m*) Cette île, devenue presqu'île, n'a pas changé de nom.

nis ostio objecta, parva admodum, et quod ibi Achilles situs est, Achillea cognomine. Non longe a Colchis Aria, quæ, Marti consecrata, (ut fabulis traditur) tulit aves, cum summa clade advenientium pennas, quasi tela, jaculatas. Sex sunt inter Istri ostia : ex his Peuce notissima et maxima. Thynias, Mariandynorum finibus proxima, urbem habet, quam, quia Bithyni incolunt, Bithynida appellant. Contra Thracium Bosporum duæ parvæ, parvoque distantes spatio, et aliquando creditæ dictæque concurrere, et Cyaneæ vocantur et Symplegades. In Propontide tantum Proconnesos habitatur.

Extra Hellespontum, earum, quæ Asiaticis regionibus adjacent, clarissimæ sunt, Tenedos, Sigeis adversa littoribus, et, quo dicentur ordine, ad promontorium Tauri montis expositæ, quas quondam dici putavere Μακάρων; sive quod fortunati admodum cœli solique sunt, sive quod eas suo suorumque regno Macar occupaverat : in Troade Lesbos, et in ea quinque olim oppida, Antissa, Pyrrha, Eresos, Methymna, Mytilene : in Ionia Chios et Samos : in Caria Cos : in Lycia Rhodos; in illis singulæ sunt iisdem nominibus urbes. In Rhodo tres quondam erant, Lindos, Camiros, Jalysos. Quæ contra Tauri promontorium importunæ navigantibus objacent, Chelidoniæ nominantur. In sinu, quem maximum Asia recipit prope media, Cypros, ad ortum occasumque se immittens, recto jugo inter Ciliciam Syriamque porrigitur; ingens, ut quæ aliquando novem regna ceperit, et nunc aliquot urbes ferat, quarum clarissimæ Salamis et Paphos, et, quo primum ex mari Venerem egressam accolæ affirmant, Palæpaphos. Arados in Phœnice est parva, et, quantum patet, tota oppidum : frequens tamen, quia etiam super aliena tecta sedem ponere licet. Parva et Canopos, Nili ostio, quod Canopicum vocant, obvia est. Menelai gubernator Canopus ibi forte moriens, nomen insulæ, illa ostio dedit. Pharos nunc Alexandriæ ponte conjungitur, olim (ut Homerico carmine proditum est, ab eisdem oris cursu diei

fois éloignée, suivant Homère, de toute une journée de navigation. On peut conjecturer, si toutefois le poëte a dit vrai, qu'un changement si considérable a été causé par le Nil, qui, roulant, surtout dans ses débordements, un limon qui s'attache au rivage, aura agrandi peu à peu le domaine des terres aux dépens de celui des mers.

Sur les côtes de l'Afrique, on voit, en face de la grande Syrte, l'île d'Eutélétos (*a*), et, vis-à-vis des promontoires de la petite Syrte, les îles de Meninx (*b*) et de Cercine (*c*); en avant du golfe de Carthage, les Tarichies (*d*), et enfin, vis-à-vis ce même golfe (66), les Égates (*e*), célèbres par une victoire navale que les Romains y remportèrent.

Les rivages de l'Europe sont bordés d'un grand nombre d'îles. Dans la mer Égée, près de la Thrace, s'élèvent Thasos (*f*), Imbros (*g*), Samothrace (*h*), Scandile (*i*), Polyægos (*j*), Sciathos (*k*), Halonnesos (*l*), et Lemnos (*m*), placée directement en face du mont Athos. On dit qu'autrefois les Lemniennes, après avoir tué tous les hommes, restèrent seules en possession de leur île. Le golfe Pagaséen regarde l'île de Scyros (*n*), et renferme celle de Cicynéthos (*o*). L'Eubée (*p*) projette au sud les promontoires Geræstos (*q*) et Capharée (*r*), et au nord le Cénæum (*s*). Nulle part elle ne peut passer pour être large, et elle n'a que deux milles dans sa partie la plus étroite; du reste, elle est longue, et borde la côte de la Béotie (*a*), dont elle est séparée par un canal étroit que l'on nomme *Euripe* (*b*), où la mer agitée éprouve, sept fois le jour et sept fois la nuit, un mouvement de flux et de reflux tellement impétueux qu'il surmonte les efforts des vents et entraîne les vaisseaux, quoique poussés en sens contraire. Cette île renferme quelques villes, Styra (*c*), Érétrie (*d*), Pyrrha (*e*), Nésos (*f*), Œchalie (*g*); mais les plus florissantes sont Carystos (*h*) et Chalcis (*i*). Près de l'Attique est l'île d'Hélène (*j*), célèbre par le déshonneur de l'épouse de Ménélas; puis l'île de Salamine (*k*), plus connue encore par la destruction de la flotte des Perses. Aux environs du Péloponnèse et toujours dans la mer Égée, on voit Pityusse (*l*), Égine (*m*); près du rivage d'Épidaure, et dans le voisinage de Trézène, Calaurie (*n*), que la fin tragique de Démosthène distingue de quelques autres îles presque ignorées. Dans la mer de Myrtos, Cythère (*o*) est vis-à-vis le cap Malée; Œnusse (*p*) et Théganusse (*q*) font face au promontoire Acritas. Dans la mer Ionienne, s'élèvent Protė (*r*),

(*a*) Ou cette île a disparu, ou c'est le banc de sable appelé *Isa*. — (*b*) L'île de *Zerbi* ou *Gerbi*, riche en palmiers et en oliviers, et où l'on voit encore un arc de triomphe antique. — (*c*) *Cercina* est aujourd hui *Kerkeni*, qui renferme sept villages et un château. — (*d*) Les îles *Djoueries*, ou *El Kouriat*. — (*e*) Les îles *Ægates* ou *Ægades* sont, près des côtes occidentales de la Sicile, celles que l'on nomme *Levanzo*, *Faviguana* et *Maretimo*. — (*f*) *Thasso*, sur la côte de la Turquie d'Europe, en Boulgarie. — (*g*) *Imbro*, à trois lieues de la presqu'île de Gallipoli. — (*h*) *Semendrek* ou *Samotraki*, au nord-ouest de la précédente. — (*i*) *Scangero* ou *Skantzoura*, au nord-ouest de Skyro. — (*j*) *Polino*, île volcanique, à une lieue au nord-est de Milo. — (*k*) *Skiatho*, petite île située entre la presqu'île de Zagora et l'île de Scopelo. — (*l*) *Selidromi* ou *Chelidromia*, entre Scopelo et Peristera. — (*m*) *Lemno* ou *Stalimène*, île de vingt lieues carrées de superficie. — (*n*) *Skyro*, à l'est de l'île de Négrepont. — (*o*) La petite île de *Trikeri*, dans le golfe de Volo. — (*p*) Aujourd'hui *Négrepont*. (Voyez pour l'origine de ce nom la note supplémentaire 67). Les Grecs la nomment *Egripos* ou *Egribos*. — (*q*) Le cap *Mantelo*. — (*r*) Le cap *Doro*. — (*s*) Le cap *Lithada*.

(*a*) Méla serait plus exact s'il disait qu'elle borde la côte de la Phocide, de la Béotie et de l'Attique. — (*b*) Le canal de *Négrepont*, long de vingt lieues, et large d'environ soixante-cinq mètres dans sa partie la plus rapprochée de la terre ferme, où on le traverse sur un pont en pierres composé de cinq arches, dont celle du milieu est fermée par un pont-levis qui s'ouvre pour le passage des navires. — (*c*) C'est encore un village de ce nom. — (*d*) On croit que le village de *Gravanilaïs* occupe l'emplacement de cette ville. — (*e*) Peut-être le village de *Polytica*. — (*f*) On ne connait pas la position qu'occupait cette ville. — (*g*) Peut-être le village de *Vasilico*. — (*h*) Elle existe encore sous le nom de *Carysto*. — (*i*) Aujourd'hui la ville de Négrepont, que les Grecs nomment *Egripos* ou *Egribos*. — (*j*) L'île *Longue*, que les Grecs nomment *Macronisi*. Elle a trois lieues de longueur sur trois quarts de lieue de largeur. Cette île s'appelait originairement *Cranæa*; mais Pâris y ayant obtenu les faveurs d'Hélène, qu'il venait d'enlever, on lui donna le nom de cette princesse. — (*k*) *Kolouri*, où la flotte des Perses fut défaite le 19 octobre de l'an 480 avant J. C. Son nom moderne signifie en grec *fer à cheval :* elle en a en effet la forme. — (*l*) La petite île du port Tolon, suivant d'Anville. — (*m*) *Enghia*, que l'on appelle encore fréquemment Égine, et qui donne son nom à l'ancien golfe Saronique. — (*n*) Quelques auteurs veulent que cette île soit aujourd'hui *Poros;* mais la vérité est que Poros est l'antique *Sphæria*, et que la petite île qui lui est unie par un banc de sable est précisément Calaurie, qui jadis en était parfaitement séparée, et qui vit Démosthène terminer ses jours par le poison, pour ne pas tomber vivant entre les mains d'Antipater. — (*o*) *Cerigo*, la plus méridionale des îles Ioniennes. — (*p*) *OEnusse*, la principale des trois îles de ce nom, est *Sapienza*, qui n'est habitée que de temps en temps par des pasteurs; la seconde est *Cabrera*; la troisième n'est qu'un rocher. — (*q*) La petite île de *Venetico*, suivant d'Anville. — (*r*) *Prodana*, petite île située près de la côte occidentale de la Morée.

totius abducta : et, si ita res fuit, videri potest conjectantibus in tantum mutatæ causas Nilum præbuisse, dum limum subinde, et præcipue cum exundaret, littori annectens, auget terras, spatiumque augescentium in vicina vada promovet.

In Africa contra majorem Syrtim Euteletos : contra minoris promontoria, Meninx et Cercina : contra Carthaginis sinum, Tarichiæ et Ægates, Romana clade memorabiles.

Plures Europæ littoribus sunt appositæ. In Ægæo mari prope Thraciam, Thasos, Imbros, Samothrace, Scandile, Polyægos, Sciathos, Halonnesos; et, quam aliquando, omnibus, qui mares erant, cæsis, tantum feminæ tenuisse dicuntur, Atho monti Lemnos adversa. Pagasæus sinus Scyron prospicit, Cicynethon amplectitur. Eubœa ad meridiem promontorium Geræston et Capharea, ad septentrionem Cenæum extrudit, et nusquam lata, duum millium spatium habet, ubi arctissima est : cæterum longa, totique Bœotiæ apposita, angusto freto distat a littore. *Euripon* vocant, rapidum mare, et, alterno cursu septies die ac septies nocte fluctibus in vicem versis, adeo immodice fluens, ut ventos etiam ac plena ventis navigia frustretur. Aliquot in ea sunt oppida, Styra, Eretria, Pyrrha, Nesos, Œchalia : verum opulentissimæ Carystos et Chalcis. In Atthide Helene est, nota stupro Helenæ, et Salamis, excidio classis Persicæ notior : circa Peloponneson etiam nunc in Ægæo Pityussa, et Ægina, Epidaurico littori proxima, Trœzenio Calauria, inter ignobiles alias letho Demosthenis nobilis : in Myrtoo Cythera contra Malean, Œnussa et Theganussa contra Acritan : in Ionio Prote, Asteria, Cephallenia, Neritos, Same, Zacynthos, Dulichium; et inter non ignobiles Ulyxis nomine Ithaca

Astérie (*a*), Céphallénie (*b*), Nérite (*c*), Samé (*d*), Zacynthe (*e*), Dulichium (*f*), et Ithaque (*g*), qui, parmi celles qui méritent d'être citées, est célèbre par le nom d'Ulysse; près de l'Épire, les Échinades (*h*) et les Strophades (*i*), autrefois appelées Plotæ; près du golfe Ambracien, Leucadie (*j*); et plus loin Corcyre (*k*), voisine de la mer Adriatique.

Toutes les îles dont on vient de parler bordent les côtes de la Thrace et de la Grèce. Plus avant, dans les mêmes mers, on rencontre Mélos (*l*), Oléaros (*m*), Égilie (*n*), Cothon (*o*), Ios (*p*), Thia (*q*), Théra (*r*), Gyaros (*s*), Hippuris (*t*), Dionysia (*u*), Sicinos (*v*), Chalcie (*x*), Icaria (*y*), Cinara (*z*), Nisyros (*aa*), Lébinthos (*bb*), Calymnie (*cc*) et Symé (*dd*). On les nomme Sporades, parce qu'elles sont dispersées çà et là. Devant celles-ci s'élèvent Cythnos (*ee*), Siphnos (*a*), Sériphos (*b*), Rhéné (*c*), Paros (*d*), Myconos (*e*), Syros (*f*), Ténos (*g*), Naxos (*h*), Délos (*i*) et Andros (*j*), que l'on appelle Cyclades, parce qu'elles sont groupées en cercle.

Plus loin on aperçoit en pleine mer la grande île de Crète (*k*), où l'on comptait autrefois cent villes. Elle avance vers l'orient le promontoire Samonium (*l*), et vers l'occident celui du Κριοῦ μέτωπον (*m*) (le front du Bélier); enfin elle ressemble à l'île de Cypre, si ce n'est qu'elle est plus grande. Plusieurs traits fabuleux l'ont rendue célèbre : l'arrivée d'Europe, les amours de Pasiphaé et d'Ariadne, la férocité et la destruction du Minotaure, les travaux et la fuite de Dédale, la surveillance et la mort de Talus (*n*). Mais ce qui la rend plus fameuse encore, c'est un tombeau sur lequel les habitants du pays font remarquer une inscription portant le nom de Jupiter; ce qui prouverait en quelque sorte que ce fut là le lieu de sa sépulture. Les villes les plus connues de cette île sont Gnosos (*o*), Gortyne (*p*), Lyctos (*q*), Lycastos (*r*), Holopyxos, Thérapné (*s*), Cydonée (*t*), Marathuse et Dictynne (*u*). Parmi ses montagnes nulle n'est aussi renommée que le mont Ida (*v*), parce que, suivant la tradition, Jupiter y fut nourri.

Près de l'île de Crète, s'élèvent Astypalée (*x*),

(*a*) Peut-être *Atakos* est-elle l'ancienne Astérie; car, comme celle-ci, elle est très-petite, et voisine d'Ithaque. — (*b*) *Cephalonie*, la plus grande des îles Ioniennes; sa superficie est de quarante-quatre lieues carrées. — (c) Ce n'était point une île (v. la note supplre. 68). — (*d*) Méla commet ici une erreur en nommant *Same* après *Cephalonie*, comme si c'étaient deux îles différentes, tandis que ces deux noms désignent la même île (voyez la note supplémentaire 68). — (*e*) *Zante*, longue de huit à neuf lieues et large de quatre. — (*f*) Appelée aussi *Dolicha* du temps de Strabon. Peut-être *Kastys*. — (*g*) *Theaki* ou *Thiaki*, où l'on montre encore les restes du palais d'Ulysse. — (*h*) Groupe d'îlots près de la terre ferme, et appelés *Kouzzolari*. — (*i*) Groupe de quatre petites îles, appelées *Strivali* ou *Stamphano*. — (*j*) *Leucadia* ou *Leucas* (*Leucade*) est aujourd'hui *Sainte-Maure*. Le célèbre rocher de *Leucade* se nomme *Ducato*. — (*k*) *Corfou*, dont le chef-lieu, du même nom, est le siége du gouvernement de la république Ionienne. — (*l*) *Milo*, dont le chef-lieu du même nom, l'antique Mélos, offre d'intéressantes ruines : on y découvrit en 1820 une belle statue de Vénus, que possède le Musée royal du Louvre. — (*m*) Cette île s'est appelée aussi *Antiparos*, d'où est venu son nom actuel d'*Antiparo*. Elle est célèbre par sa belle grotte, tapissée de magnifiques stalactites. — (*n*) *Cerigotto*, située entre Cerigo et Candie. — (o) L'îlot appelé *Pory* ou *Porete*, entre Cerigotto et Cerigo. — (*p*) Cette petite île, où mourut Homère, porte le nom de *Nio*. — (*q*) Cette île, dont le nom signifie *Divine*, parut l'an 46 de J.-C., comme on a vu apparaître l'île Julia en 1831, près des côtes de la Sicile. La première passe pour avoir disparu vers l'an 726, comme on vit s'affaisser sous les flots la seconde, dans l'année même de son apparition. Toutes les deux étaient d'origine volcanique. — (*r*) Aujourd'hui *Santorin*, si remarquable dans l'histoire des phénomènes volcaniques sous-marins et des soulèvements du sol. (Voyez la note supplémentaire 69.) — (*s*) *Ghioura*, petite île encore aussi stérile que lorsque les Romains y reléguaient leurs criminels. — (*t*) Peut-être *Fidulce*, au nord de l'île de Nanphi. — (*u*) Petite île que les Grecs nomment encore *Donousa*. — (*v*) Aujourd'hui *Sikino*, longue de trois à quatre lieues, sur une de largeur. Elle est élevée et montagneuse. Autrefois elle était célèbre pour ses vins, mais elle n'en produit plus. — (*x*) La petite île de *Karki*, renfermant un village de ce nom. — (*y*) Son nom moderne *Nicaria* rappelle son nom antique. — (*z*) Peut-être la petite île *Gali*. — (*aa*) *Nisari*, appelée aussi par les Turcs *Indjirli*. — (*bb*) Appelée aujourd'hui *Levitha*. — (*cc*) *Calamina* ou *Calamine*. — (*dd*) Son ancien nom se reconnaît dans celui de *Symi*, qu'elle conserve. On la nomme aussi *Symia* ou *Sanbiki*. — (*ee*) *Thermia*, avec un bourg et trois villages.

(*a*) *Siphanto*, dans les Cyclades centrales, à l'ouest de celle de Paro. — (*b*) *Serpho* ou *Serphanto*, entre Thermia et Siphanto. — (*c*) *Grande Sdili*, dans les Cyclades septentrionales. — (*d*) Appelée aujourd'hui *Paro*. — (*e*) *Myconi*, île montagneuse, peuplée de six mille habitants. — (*f*) *Syra*, dont le chef-lieu, de même nom, s'élève en amphithéâtre sur une montagne conique. — (*g*) Aujourd'hui *Tino* ou *Tine*, île de quinze lieues de circonférence. — (*h*) *Naxia* ou *Naxie*, dont la superficie est de quatorze lieues. — (*i*) *Petite Sdili*, entre Myconi et la grande Sdili. — (*j*) Son nom s'est conservé dans celui d'*Andro*; c'est la plus grande des Cyclades : elle a trente-cinq lieues de circonférence. — (*k*) *Candie*, la plus grande île de l'archipel grec; elle a cinq cent vingt lieues de superficie. — (*l*) Aujourd'hui le cap *Salamone*. — (*m*) Appelé aujourd'hui le cap *Crio*. — (*n*) Prétendu géant qui, suivant Apollonius, était le gardien de l'île de Crète, et que Médée fit mourir par ses enchantements. (V. note 71.) — (*o*) Il n'en reste que des ruines. (*p*) Les ruines de *Gortyna*, dans la partie méridionale de l'île, donnent encore leur nom à l'une de ses principales vallées. Le petit village *d'Hagios-Daka* occupe une partie de son emplacement. — (*q*) Aujourd'hui le bourg de *Lussiti*, au pied des montagnes de ce nom. — (*r*) Ce qui prouve encore que Méla ne s'est point servi de la géographie de Strabon, c'est que celui-ci (lib. X) lui aurait appris que Lycastos avait été détruite par les Gnosiens ou Gnossiens. — (*s*) On ne connaît point l'emplacement qu'occupaient *Holopyxos* et *Thérapné*. — (*t*) Cydonea ou Cydonia, aujourd'hui *la Canée*, résidence des consuls européens. — (*u*) Il est difficile de savoir précisément la position de Marathuse et Dictynne. — (*v*) Le *Psiloriti*, haut de 2338 mètres, et couvert de neige presque toute l'année. C'est la plus haute montagne de l'île, dont elle occupe la partie centrale. On croit y reconnaître dans une carrière le célèbre labyrinthe de Dédale. — (*x*) Aujourd'hui *Islampalia* ou *Stampalia*, l'une des Cyclades méridionales.

maxime illustris : in Epiro Echinades, et, olim Plotæ, nunc Strophades : contra Ambracium sinum Leucadia, et vicina Hadriatico mari Corcyra.

Hæ Thracum Graiorumque terris objacent. At interius Melos, Olearos, Ægilia, Cothon, Ios, Thia, Thera, Gyaros, Hippuris, Dionysia, Sicinos, (70) Chalcia, Icaria, Cinara, Nisyros, Lebynthos, Calymnia, Syme. Hæ, quia dispersæ sunt, Sporades. Ab eis Cythnos, Siphnos, Seriphos, Rhenea, Paros, Myconos, Syros, Tenos, Naxos, Delos, Andros, quia in orbem jacent, Cyclades dictæ.

Super eas jam in medio mari, ingens et centum quondam urbibus habitata Crete, ad orientem promontorium Samonium, ad occidentem Κριοῦ μέτωπον immittit; nisi major esset, Cypri similis : multis famigerata fabulis, adventu Europæ, Pasiphaës et Ariadnæ amoribus, Minotauri feritate fatoque, Dædali operibus et fuga, Tali statione atque morte; maxime tamen eo, quod ibi sepulti Jovis pene clarum vestigium, sepulcrum, cui nomen ejus insculptum esse accolæ ostendunt. Urbium notissimæ Gnosos, Gortyna, Lyctos, Lycastos, Holopyxos, Therapnæ, Cydonea, Marathusa, Dictynna. Inter colles, quod ibi nutritum Jovem accepimus, fama Idæi montis excellit.

Juxta est Astypalæa, Naumachos, Zephire, Chryse, Cau-

Naumachos (*a*), Zéphyré (*b*), Chrysé (*c*), Caudos (*d*), et les îles Musagores (*e*), qui, au nombre de trois, portent cependant un seul nom ; enfin, Carpathos (*f*), qui donne le sien à la mer Carpathienne.

La mer Adriatique renferme Apsoros (*g*), Dyscelados (*h*), Absyrtis (*i*), Issa (*j*), Pitya, Hydria, les Électrides (*k*), Corcyre la Noire (*l*), Tragurium (*m*), Diomédie (*n*), Æstrie (*o*), Sason (*p*), et Pharos (*q*), aussi voisine de Brundusium que l'autre l'est d'Alexandrie.

La Sicile, suivant ce qu'on en rapporte, faisait autrefois partie de la terre ferme, et tenait sans interruption au territoire des Brutiens, dont elle fut ensuite détachée par le détroit (*r*) de la mer Sicilienne (*s*), courant étroit et difficile, qui se porte avec fureur tantôt vers la mer d'Étrurie, tantôt vers la mer Ionienne ; partout dangereux, effrayant, et fameux par les noms terribles de Charybde et de Scylla. Celui-ci est un rocher, celui-là est un gouffre, tous deux également redoutables pour ceux qui s'en approchent (*a*). Quant à la Sicile, c'est une île d'une étendue considérable, à laquelle trois côtés différents, terminés par trois promontoires, donnent la forme de la lettre grecque appelée delta. On nomme Pachynum (*b*) celui de ces trois promontoires qui regarde la Grèce ; Lilybæum (*c*), celui qui s'incline vers l'Afrique, et Péloris (*d*), celui qui, du côté de l'Italie, fait face au rocher de Scylla. Ce dernier tire son nom d'un certain pilote appelé Pélorus, à qui Annibal éleva un tombeau sur cette pointe de terre, dans le temps où il se sauvait d'Afrique en Syrie. Le général carthaginois, engagé dans ce passage dont il n'avait pu de loin apercevoir l'issue, s'était cru trahi par le maître de son navire et l'avait tué dans sa colère. Sur cette côte de la Sicile que baigne la mer Ionienne, du cap Péloris au cap Pachynum, on distingue Messana (*e*), Taurominium (*f*), Catina (*g*), Mégaride (*h*), Syracuse (*i*) ; et dans cette dernière ville, la merveilleuse Aréthuse (75). C'est une fontaine où l'on voit reparaître tout ce qu'on jette dans l'Alphée, qui, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, a son embouchure sur la côte du Péloponnèse ; ce qui fait croire que ce fleuve, au lieu de se perdre dans cet endroit, continue son cours au-dessous des mers et au travers des terres, pour venir ici se montrer de nouveau. Entre le Pachynum et le Lylibæum, on trouve

(*a*) Peut-être l'île de *Paximakio*, près de celle de Candie. — (*b*) *Zephiré*, sur la côte orientale de l'île de Crète, est peut-être *Lasse*. — (*c*) *Chrysé*, située près de la côte méridionale de l'île de Crète, paraît être aujourd'hui la plus grande des îles *Christiana*. — (*d*) *Caudos*, appelée aussi *Gaudos*, et maintenant *Gozzo* ou *Gafda-Nisu*, au sud de Candie, est celle où aborda saint Paul en se rendant à Rome. — (*e*) Ce groupe d'îles est peut-être celui des îles *Yanis*, au nord et près de celle de Candie. — (*f*) *Scarpanto* ou *Koje*, qui a onze lieues de longueur sur trois de largeur. — (*g*) *Osero* appelée aussi *Losini*, île qui dépend de l'Illyrie. — (*h*) Peut-être *Pago*, sur la côte de Dalmatie. — (*i*) Peut-être la petite île d'*Unia* ; car il est difficile de savoir quelle est celle que Méla désigne sous le nom d'*Absyrlis*. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette île ne se trouve pas dans les auteurs anciens, et qu'ils appelaient *îles Absyrtides* (*Absyrtides insulæ*) celles que l'on connaît sous les noms d'Osèro, de Cherso, de Pago et d'Unia. — (*j*) *Lissa*, célèbre par la pêche des sardines. — (*k*) Il est impossible de retrouver la position de *Pitya*, d'*Hydria* et des *Électrides*, puisque Strabon lui-même nie l'existence des Électrides. (V. note 72.) — (*l*) *Curzola* ou *Corzola*, près de la presqu'île de Sabioncello. — (*m*) *Tragur* ou *Trau*, petite île qui renferme une ville de ce nom. (73). — (*n*) *Diomedia*, la plus grande des îles appelées *Diomedæ insulæ*, aujourd'hui les îles *Tremiti*, est celle que l'on nomme *Santo-Domenico*. C'est dans cette île qu'Auguste, et non Tibère, comme l'ont dit quelques auteurs, relégua Julie, sa petite-fille, femme de Paulus, qui y mourut après vingt ans d'exil. Méla ne parle pas des autres îles du même groupe, dont les plus importantes étaient, après Diomédia, celle de *Tentria* et celle de *Trimetus*, d'où est venu le nom de Tremiti. — (*o*) On ne connaît pas la position de cette île. — (*p*) *Saseno*, *Sasino*, *Sasseno* ou *Sasso*, petite île sur la côte de l'Albanie. — (*q*) *Liesina* ou *Lesina*, près de la presqu'île de Sabioncello. — (*r*) Ce détroit est improprement appelé *Phare de Messine*. — (*s*) Cette tradition sur la Sicile n'est pas dénuée de vraisemblance. (Voyez la note supplémentaire 74.)

(*a*) Le rocher de *Scylla*, sur la côte de la Calabre, a été en partie renversé dans la mer par le terrible tremblement de terre qui ravagea cette contrée en 1783. Coupé à pic, sa base est percée de plusieurs cavernes, dans lesquelles les flots se précipitent en produisant un bruit effrayant, qui explique pourquoi Homère et Virgile ont peint Scylla poussant d'horribles hurlements dans sa profonde retraite, entouré de chiens et de loups menaçants. *Charybde*, aujourd'hui *Calofaro*, à deux cent quarante mètres environ du rivage de Messine, ne ressemble plus à la description qu'Homère en a faite : ce n'est pas un gouffre, c'est un espace ayant à peine une quarantaine de mètres de circonférence, qui éprouve le remous que l'on remarque en mer dans tous les passages étroits. Mais l'agitation des flots en cet endroit n'offre quelque danger qu'aux barques qui le traversent. — (*b*) Le *capo Passero*. — (*c*) Le *capo Boeo* ou *Lilibeo*. — (*d*) Le *capo di Faro*. — (*e*) *Messine*, chef-lieu de province, ville forte, avec un beau port et une population de cinquante-cinq mille âmes. — (*f*) *Taormina*, ville aujourd'hui mal bâtie et pas peuplée. — (*g*) *Catania* ou *Catane*, ville de quarante-sept mille âmes ; chef-lieu de province. — (*h*) D'Anville place au village de *Penisola delli Manghisi* cette ville de *Megaris*, qui s'appela aussi *Hybla parva*. — (*i*) Cette ville, de quatorze mille âmes, et chef-lieu de province, a conservé son ancien nom.

dos, et quas Μουσαγόρους numero tres, uno tamen vocabulo appellant ; atque, unde Carpathio mari cognomen est, Carpathos.

In Hadria Apsoros, Dyscelados, Apsyrtis, Issa, Pitya, Hydria, Electrides, nigra Corcyra, Tragurium, Diomedia, Æstria, Sason, atque, ut Alexandriæ, ita Brundusio adjacens Pharos.

Sicilia, ut ferunt, aliquando continens, et agro Brutio annexa, post Freto maris Siculi abscissa est. Id angustum et anceps alterno cursu modo in Tuscum, modo in Ionium pelagus perfluit, atrox, sævum, et Scyllæ Charybdisque sævis nominibus inclitum. Scylla saxum est, Charybdis mare, utrumque noxium appulsis. Ipsa ingens et tribus promontoriis in diversa procurrens, græcæ litteræ imaginem, quæ delta dicitur, efficit. Pachynum vocatur, quod Græciam spectat ; Lilybæum, quod Africam ; Peloris, quod in Italiam vergens Scyllæ adversum est. Causa nominis, Pelorus gubernator ab Annibale ibidem conditus ; quem idem vir profugus ex Africa, ac per ea loca Syriam petens, quia procul intuenti videbantur continua esse littora, et non pervium pelagus, proditum se arbitratus occiderat. Ab eo ad Pachynum ora quæ extenditur, Ionium mare attingens, hæc fert illustria, Messanam, Tauromenium, Catinam, Megarida, Syracusas, et in iis mirabilem Arethusam. Fons est, in quo visuntur jacta in Alpheum amnem, ut diximus, Peloponnesiaco littori infusum : unde ille creditur non se consociare pelago, sed, subter maria terrasque depressus, huc agere alveum, atque hic se rursus extollere. Inter Pachynum et Lilybæum Acragas est, et Heraclea, et Thermæ. Inter Lilybæum et

Acragas (*a*), Héraclée (*b*), et Thermæ (*c*) : entre le Lilybæum et le Péloris, Panhorme (*d*) et Himère (*e*). Dans l'intérieur de l'île, sont Léontini (*f*), Centuripinum (*g*), Hybla (*h*), et plusieurs autres villes, parmi lesquelles celle d'Enna (*i*) est renommée pour son temple de Cérès. Les principales montagnes de l'île sont l'Érix (*j*), remarquable surtout par un temple qu'y bâtit Énée en l'honneur de Vénus, et l'Etna (*k*), cet ancien séjour des Cyclopes, d'où l'on voit aujourd'hui jaillir des feux continuels. Parmi ses fleuves, l'Himère (*l*) a cela de particulier que, prenant sa source absolument au centre de l'île, il coule de là dans deux directions opposées, et traverse la Sicile, d'un côté jusqu'à la mer d'Afrique, de l'autre jusqu'à celle d'Étrurie (76).

Parmi les îles qui entourent la Sicile, nous citerons dans le détroit Sicilien (*m*) Ææe (*n*), qu'on dit avoir été habitée par Calypso; vis-à-vis l'Afrique, Gaulos (*o*), Mélite (*p*) et Cossure (*q*); près de l'Italie, Calatha (*r*), et ces sept îles qu'on appelle Éoliennes (*s*), savoir, Ostéodes (*t*), Lipara (*u*), Héraclée (*v*), Didyme (*x*), Phœnicusse (*a*), Hière (*b*) et Strongile (*c*). Ces deux dernières sont toujours en feu comme l'Etna.

Mais Pithécusse (*d*), Leucothée (*e*), Ænarie, Phitonie (*f*), Caprée (*g*), Prochyte (*h*), Ponties (*i*), Pandaterie (*j*), Sinonie (*k*) et Palmarie (*l*), s'élèvent sur la côte de l'Italie jusqu'à l'embouchure du Tibre. Au delà de ce fleuve, il existe encore quelques petites îles, telles que Dianium (*m*), Igilium (*n*), Carbanie (*o*), Urgo (*p*), Ilve (*q*) et Caprarie (*r*).

La Corse et la Sardaigne sont deux grandes îles séparées par un détroit. La première, plus voisine des côtes d'Étrurie, est longue et étroite, et partout habitée par des barbares, à l'exception des villes coloniales d'Aléria et de Mariana (*s*). La seconde, qui s'étend jusqu'à la mer d'Afrique, formerait un carré long parfait, si celui de ses côtés qui regarde l'occident n'était plus court que celui qui fait face à l'orient. Elle est partout un peu plus large que ne l'est la Corse dans sa plus grande largeur. Son territoire est meilleur que l'air qu'on y respire, et qui est presque aussi pestilentiel que l'autre est fertile. Ses plus anciens habitants sont les Iliens, et ses plus anciennes villes Caralis (*t*) et Sulci (*u*).

Près de la Gaule, on ne peut guère citer que

(*a*) Appelée aussi *Agrigentum*. Le nom de cette ville se reconnaît dans celui de *Girgenti*. A une demi-lieue de ce chef-lieu de province, *Girgenti-Vecchio* occupe l'emplacement d'Agrigente, où l'on voit s'élever plusieurs couvents au milieu des ruines des temples antiques. — (*b*) La position de cette ville est fort incertaine. — (*c*) La ville de *Termini*. — (*d*) (De πᾶν, tout, ὅρμος, port). *Palerme*, ville de cent soixante-huit mille habitants, capitale de la Sicile. — (*e*) Il est difficile de connaître la position de cette ville, puisqu'elle fut détruite par Annibal. C'est à tort que Méla en parle comme si elle existait de son temps. — (*f*) Appelée encore *Leontini* ou *Lentini*; chef-lieu de canton près de la rivière du même nom. — (*g*) La petite ville de *Centorbi*, qui renferme encore plusieurs ruines antiques. — (*h*) Probablement *Hybla Major*, aujourd'hui *Paterno*. — (*i*) Aujourd'hui la ville fortifiée de *Castro-Giovanni*. — (*j*) Le *Monte S. Giulano*. — (*k*) Les Siciliens le nomment *Gibello*, nom qui vient de l'arabe *dgebel* (montagne). — (*l*) Les deux rivières du *Termini* et du *Salso* — (*m*) Le nom de *Fretum Siculum*, désigné plus haut, était le véritable nom du canal que l'on nomme *Détroit de Messine*, ou *Phare de Messine*. — (*n*) Ou cette île n'existe plus, ou c'est quelque îlot sans nom, près de la côte de l'Italie. — (*o*) La petite île de *Gozzo*, voisine de Malte. Elle renferme treize mille habitants, et appartient à l'Angleterre. — (*p*) *Malte*, importante possession de l'Angleterre, longue de six à sept lieues et large de trois. On y compte plus de quatre-vingt mille habitants. — (*q*) *Pantellaria*, à vingt-une lieues de la Sicile et seize de l'Afrique. — (*r*) La petite île *Gatita*, à neuf lieues des côtes de Tunis. — (*s*) Aujourd'hui les îles *Lipari*, qui toutes sont volcaniques. — (*t*) On croit qu'*Osteodes* est la même île qu'*Ustica*, qui a conservé ce nom. — (*u*) *Lipari*, la plus grande des îles de ce nom. — (*v*) *Basiluzzo*. — (*x*) *Salina*.

(*a*) *Filicudi* ou *Filicuri*. — (*b*) *Vulcano* ou *Volcano*, petite île hérissée de montagnes, dont la principale, appelée le mont Aria, renferme deux cratères d'où s'élèvent sans cesse d'épais tourbillons de fumée. — (*c*) *Stromboli*, dont les éruptions se renouvellent deux fois dans un quart d'heure. — (*d*) *Pithécusa*, appelée aussi *Ænarie*, est l'île que l'on nomme aujourd'hui *Ischia*. (Voyez la note supplémentaire 77.) — (*e*) On croit que la petite île de Leucothée a été jointe au continent, et forme l'extrémité du cap *Licosa*, qui marque l'entrée orientale du golfe de Salerne. — (*f*) Probablement *San-Stefano*, l'une des îles Ponces. — (*g*) L'île de *Capri*, qui renferme plusieurs débris intéressants de monuments antiques. — (*h*) *Procida*, entre Ischia et la côte. — (*i*) *Ponza*, la principale des îles de ce nom — (*j*) *Vendotena*, île de trois lieues de circonférence. — (*k*) L'île de *Zannone*, la plus septentrionale des îles Ponza ou Ponces. — (*l*) *Palmarola*, la plus occidentale des îles Ponces. — (*m*) L'île *Gianuti*, inhabitée mais souvent visitée par des pêcheurs. — (*n*) *Giglio*, île qui dépend du grand duché de Toscane. — (*o*) Quelques auteurs pensent que c'est *Pianosa*; d'autres, *Formiche*. — (*p*) Cette île, qui se nommait aussi *Gorgon*, porte aujourd'hui le nom de Gorgona. — (*q*) L'île d'*Elbe*, célèbre par ses mines de fer, et par le séjour qu'y fit Napoléon depuis mai 1814 jusqu'en février 1815. — (*r*) *Capraia*, à sept lieues de la Corse, et à huit de l'île d'Elbe. — (*s*) Il n'existe que quelques vestiges de ces deux villes. — (*t*) *Carabis* a été appelée plus tard *Calaris*, originaire du nom italien de *Cagliari*. — (*u*) On croit que le bourg de *Palma di Solo* occupe l'emplacement de cette ville.

Pelorida Panhormus, et Himera : interius vero Leontini, et Centuripinum, et Hybla, aliæque complures : famam habet ob Cereris templum Enna. Præcipui montium Erix, maxime memoratus ob delubrum Veneris, ab Ænea conditum; et Ætna, quæ Cyclopas olim tulit, nunc assiduis ignibus flagrat. De amnibus Himera referendus, quia in media admodum ortus, in diversa decurrit, scindensque eam utrinque, alio ore in Libycum, alio in Tuscum mare devenit.

Circa Siciliam in Siculo freto est Ææe, quam Calypso habitasse dicitur; Africam versus Gaulos, Melita, Cossura; propius Italiam Calatha, et illæ septem, quas Æoli appellant, Osteodes, Lipara, Heraclea, Didyme, Phœnicussa, ac, sicut Ætna, perpetuo flagrantes igne Hiera et Strongyle.

Sed Pithecussa, Leucothea, Ænaria (77) Phitonia Capræ, Prochyta, Pontiæ, Pandateria, Sinonia, Palmaria, Italico lateri citra Tiberina ostia objacent. Ultra aliquot sunt parvæ, Dianium, Igilium, Carbania, Urgo, Ilva, Capraria.

Duæ grandes, fretoque divisæ, Corsica et Sardinia; quarum Corsica Etrusco littori propior, intra latera tenuis et longa, præterquam ubi Aleria et Mariana coloniæ sunt, a Barbaris colitur : Sardinia Africum pelagus attingens, nisi quod in occidentem, quam in orientem, angustius spectat, par et quadrata undique, et nusquam non aliquanto spatiosior, quam ubi longissima est Corsica; cæterum fertilis, et soli quam cœli melioris, atque ut fecunda, ita pene pestilens. In ea antiquissimi populorum sunt Ilienses : urbium antiquissimæ Caralis et Sulci.

At in Gallia, quas referre conveniat, solæ sunt Stœchades, ab ora Ligurum ad Massiliam usque dispersæ.

les Stœchades (*a*), qu'on voit dispersées çà et là depuis la côte de la Ligurie jusqu'à Massilie.

Les îles Baléares appartiennent à l'Hispanie : situées vis-à-vis des côtes de la Tarraconaise, elles sont peu éloignées l'une de l'autre, et se distinguent par les surnoms de grande et de petite, qu'elles ont reçus de leur étendue réciproque. Dans la petite (*b*) sont les forts de Jamno (*c*) et de Mago (*d*); dans la grande sont les colonies de Palma (*e*) et de Pollentia (*f*). L'île Ébusos (*g*), en face de ce promontoire appelé Ferraria, qu'on voit à l'extrémité du golfe Sucronien, possède une ville de son nom (*h*). Elle est fertile en grains, mais plus encore en divers autres produits. On n'y rencontre point d'animaux nuisibles, pas même de ces espèces sauvages susceptibles de s'apprivoiser; car non-seulement elle n'en produit aucun, mais encore elle ne souffre pas ceux qu'on y transporte. Il en est tout autrement de l'île Colubraria (*i*), dont celle-ci me rappelle le souvenir, et qu'on ne peut habiter, parce qu'elle est remplie de toutes sortes de serpents dangereux. Il est néanmoins, pour ceux qui veulent y descendre, un moyen de se mettre à l'abri de tout accident : c'est de former autour d'eux une enceinte avec de la terre de l'île d'Ébusos; car alors ces reptiles, si ardents à s'élancer sur tous ceux qu'ils rencontrent, s'enfuient épouvantés à l'aspect de cette terre, qu'ils redoutent comme un poison.

(*a*) Les îles d'Hyères. — (*b*) *Minorque*. — (*c*) Aujourd'hui *Ciudadela*. — (*d*) *Mahon*, dont le port, appelé *Port-Mahon*, passe pour le plus beau de la Méditerranée. — (*e*) Cette ville n'a pas changé de nom. — (*f*) Le bourg de *Pollenza*. — (*g*) Appelée aujourd'hui *Ibiza* par les Espagnols, et *Ivice* par les Français. Elle est comprise parmi les Baléares; mais les anciens en faisaient avec celle de *Colubraria*, le groupe des *Pityuses* (*Pityusæ insulæ*). — (*h*) La ville actuelle d'*Ibiza*, en français *Ivice*, bâtie sur la pente d'une colline, dont le sommet est couronné par l'évêché, la cathédrale, et le château du gouverneur. — (*i*) Cette île, que les Grecs nommaient *Ophiusa* et que les Espagnols appellent *Formentera*, a passé jusque dans ces derniers temps pour être infestée de serpents; tant il est difficile d'effacer d'antiques préjugés. Son nom moderne vient de sa fertilité en blé. Elle renferme 12 à 1500 habitants.

LIVRE III.

CHAP. I. — *Côte extérieure de l'Hispanie.*

Nous avons décrit la côte de notre mer : nous avons décrit les îles qu'elle embrasse. Il nous reste à voir cette circonférence de terres dont les côtes, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage, sont baignées par l'Océan. C'est une mer immense et sans fin, agitée par de grandes marées (c'est ainsi qu'on appelle ses fluctuations); tantôt elle inonde les rivages, tantôt elle les laisse à sec jusqu'à une grande distance, en se retirant; et cela non pas les uns après les autres et tour à tour; ce n'est pas un ébranlement alternatif qui la pousse avec toute son impétuosité tantôt sur une côte et tantôt sur une autre : au contraire, après s'être élancée de son centre et en même temps sur les rivages, quelque opposés qu'ils soient, des continents et des îles, soudain elle les quitte pour se concentrer et revenir sur elle-même, et toujours avec une telle violence, que tantôt elle fait rétrograder les fleuves les plus considérables, tantôt elle entraîne avec elle des animaux terrestres, ou laisse sur le sable des animaux marins. On ne sait pas bien encore si c'est l'univers qui, par l'effort de l'aspiration et de l'expiration, attire et rejette ainsi les eaux sur tous les points (en admettant, avec certains savants, que le monde soit un animal), ou bien s'il existe au fond des mers quelques cavernes qui les absorbent et les rejettent successivement; ou bien enfin si la lune a quelque influence sur ces mouvements extraordinaires. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils varient selon les phases de cet astre,

Baleares in Hispania, contra Tarraconensia littora sitæ, non longe inter se distant, et ex spatio sui cognominibus acceptis, majores minoresque perhibentur. Castella sunt in minoribus, Jamno et Mago : in majoribus, Palma et Pollentia coloniæ. Ebusos e regione promontorii, quod in Sucronensi sinu Ferrariam vocant, eodem nomine urbem habet; frumentis tantum non fecunda, at alia largior, et omnium animalium, quæ nocent, adeo expers, ut ne ea quidem, quæ de agrestibus mitia sunt, aut generet, aut, si invecta sunt, sustineat. Contra est Colubraria, cujus meminisse succurrit, quod, cum scateat multo ac malefico genere serpentum, et sit ideo inhabitabilis, tamen ingressis eam, intra id spatium, quod Ebusitana humo circumsignaverunt, sine pernicie et rata est, iisdem illis serpentibus, qui solent obvios appetere, aspectum ejus pulveris, aliud velut virus, procul et cum pavore fugientibus.

LIBER III

CHAP. I. — *Hispaniæ ora exterior.*

Dicta est ora Nostri maris : dictæ insulæ, quas amplectitur. Restat ille circuitus, quem, ut initio diximus, cingit Oceanus. Ingens infinitumque pelagus, et magnis æstibus concitum, (ita enim motus ejus appellant,) modo inundat campos, modo late nudat ac refugit, non alios aliosque in vicem, neque alternis accessibus nunc in hos, nunc in illos toto impetu versum : sed ubi in omnia litora, quamvis diversa sint, terrarum insularumque ex medio pariter effusum est, rursus ab illis colligitur in medium, et in semet ipsum redit; tanta vi semper immissum, ut vasta etiam flumina retro agat, et aut terrestria deprehendat animalia, aut marina destituat. Neque adhuc satis cognitum est, anhelitune suo id mundus efficiat, retractamque cum spiritu regerat undam undique, si (ut doctioribus placet) unum animal est : an sint depressi aliqui specus, quo reciprocata maria residant, atque unde se rursus exuberantia attollant : an

et n'ont pas lieu aux mêmes époques, mais avancent et retardent comme son lever et son coucher.

Au sortir du détroit, en prenant par la droite, on rencontre la mer Atlantique et la côte occidentale de la Bétique (*a*), qui, sans deux petits golfes, formerait à peu près une ligne droite jusqu'au fleuve Anas. Elle est habitée par les Turdules et les Bastules. Dans le premier de ces golfes est un port appelé Gaditian (*b*), et un bois nommé Oleastrum; plus loin, le fort d'Ébora (*c*), sur le rivage; et assez avant dans les terres, la colonie d'Asta (*d*). Un temple et un autel consacrés à Junon se présentent ensuite. Dans la mer même, la tour de Cépion (*e*) est placée plutôt sur un rocher que dans une île. Le Bétis (*f*), sorti de la contrée appelée Tarraconaise, coupe longtemps la Bétique presque par moitié : il naît et coule en occupant un seul lit; mais, à peu de distance de la mer, il forme un grand lac, d'où il sort, comme d'une source, en deux branches, dont chacune est aussi considérable qu'avant le partage. Le second golfe se prolonge jusqu'à l'extrémité de la province, et comprend sur ses bords les petites villes d'Olintige (*g*), d'Onoba (*h*) et de Lepa (*i*).

(*a*) Par les mots *ora Bæticæ frontis* (la côte du front de la Bétique), Méla entend la côte occidentale de cette province, qui présente en effet une sorte de face ou de front du côté de l'Atlantique. — (*b*) Le *Portus Gaditanus* est probablement *Puerto-Real*. — (*c*) Le fort d'Ebora paraît, à en juger par sa position sur la rive gauche du Guadalquivir, se rapporter à celle de la ville de *San-Lucar de Barrameda*. — (*d*) Cette colonie d'*Asta*, surnommée *Regia*, correspond sinon à la ville de *Xérès*, célèbre par ses vins, au moins à un lieu voisin qui porte encore le nom de *Mesa de Asta*. — (*e*) La *Tour de Cepion* était un phare, que fit élever Quintus Servilius Cépion près de l'embouchure du Bétis, pour éclairer la flotte romaine et la mettre à l'abri des attaques des pirates, qui infestèrent la côte de la Lusitanie dans le temps que ce consul faisait la conquête de cette province. Près du rocher sur lequel le phare fut construit s'éleva sur la terre ferme une petite ville qui prit le nom de ce monument, et qui est aujourd'hui le bourg de *Chipiona*. — (*f*) Les Arabes qui firent la conquête de la péninsule Hispanique furent étonnés de la grandeur du *Betis*, et le nommèrent *Quadi-al-Kebir*, c'est-à-dire *le grand fleuve*, dénomination que les Espagnols ont altérée en l'appelant *Guadalquivir*. Il prend sa source dans la sierra de Cazorla, et se jette dans l'Atlantique, après un cours qui n'a guère plus de quatre-vingt-dix lieues. S'il faut s'en rapporter au témoignage de Méla, l'embouchure de ce fleuve est bien différente de ce qu'elle était de son temps. (Voyez la note supplémentaire 78.) — (*g*) Le bourg de *Palos* nous paraît correspondre par sa position géographique à celle qu'occupait *Olintigi*. — (*h*) La ville de *Moguer* répond, suivant d'Anville, à *Onoba*. — (*i*) Aujourd'hui le bourg de *Lepe*, dont le port fait le cabotage avec le Portugal.

La Lusitanie commence au delà de l'Anas; la partie baignée par l'Atlantique forme d'abord une grande saillie dans la haute mer; après quoi, s'arrêtant tout à coup, la côte se détourne encore plus que celle de la Bétique. Cette saillie se divise en trois promontoires séparés par deux golfes. Le plus voisin de l'Anas est appelé *Cuneus Ager* (*a*) (la contrée en coin), parce que, s'étendant sur une large base, il avance peu à peu ses côtés; le suivant se nomme promontoire Sacré (*b*); le plus éloigné prend le nom de Grand promontoire (*c*). Sur le premier on rencontre Myrtile (*d*), Balsa (*e*), Ossonoba (*f*); sur le second, Lacobriga (*g*), et le port d'Annibal (*h*); sur le troisième, Ébora (*i*). Quant aux golfes qui les séparent, l'un renferme Salacia (*j*), l'autre

(*a*) Méla comprend ici sous le même nom deux choses distinctes : le *Cuneus Ager*, et le *cap* qui est à son extrémité. Le *Cuneus Ager*, depuis l'embouchure de la Guadiana jusqu'à la base du cap Cavociro, constitue un triangle de 90 kilomètres de base et de 20 de hauteur, ce qui lui donne neuf cents kilomètres carrés de superficie. Son extrémité est formée de trois petites iles, dont la plus meridionale présente une pointe que l'on nommait *Cuneus Promontorium*, et qui porte aujourd'hui le nom de *capo di Santa-Maria*. La contrée et le cap font partie de la province d'Algarve en Portugal. (N. sup. 79.) — (*b*) Le *Sacrum Promontorium* est le cap de *Saint Vincent*. — (*c*) Le *Magnum Promontorium* est le point le plus occidental du Portugal dans la province d'Estremadoure; on le nomme *capo da Roca*. — (*d*) La ville que les anciens nommaient *Myrtilis*, ou *Julia Myrtilia*. Méla la place à tort dans le *Cuneus Ager*, puisque nous avons reconnu que cette contrée triangulaire n'a que vingt kilomètres de largeur depuis sa base jusqu'à son sommet, et que *Myrtilis* était située sur la rive droite de l'Anas, à soixante-cinq kilomètres en ligne directe de la mer. Cette position correspond parfaitement, ainsi que l'a fait observer d'Anville, à celle de *Mertola*, petite ville de deux mille âmes, placée sur une hauteur escarpée, près de la rive droite de la Guadiana. — (*e*) *Balsa* est bien dans la *contrée cunéique*. D'Anville pense que cette ville correspond à celle de *Tavira*, peuplée de neuf mille âmes et située à l'embouchure de la Seca. — (*f*) D'Anville place Ossonba près de Faro, ville de six à sept mille âmes. — (*g*) Aujourd'hui *Lagos*, ville de sept mille âmes, avec un petit port. — (*h*) Le *Portus Annibalis* était situé, selon quelques géographes, sur la rive droite du Portimao, vis-à-vis du bourg appelé *Villa Nova de Portimao*; mais dans cette position il ne serait pas sur le *Promontoire Sacré*, dont il occupait la côte occidentale. Il devait donc être près du bourg d'*Aljezur*, où se trouve la baie d'Arrifana, qui offre un bon mouillage. — (*i*) Cet *Ebora* correspond probablement au bourg d'*Evora*, situé à deux lieues d'Alcobaça, sur la rive gauche de la Baça. Comme Méla cite principalement les villes du littoral, l'*Ebora* qu'il nomme n'est certainement pas la cité qui fut surnommée *Liberalitas Julia*, et qui est aujourd'hui la ville d'*Evora*, à vingt-huit lieues à l'est de Lisbonne, c'est-à-dire à une trentaine de lieues de la mer. — (*j*) Le bourg d'*Alcacer do sal* (*Château du sel*). Il est situé sur la droite du Sado, au pied d'un rocher couronné par un château fort. Ce bourg, qui portait le nom de *Salacia*, fut érigé par Auguste en ville municipale. On y exploite d'importantes salines depuis une époque très-reculée.

luna causas tantis meatibus præbeat. Ad ortus certe ejus occasusque variantur : neque eodem assidue tempore, sed ut illa surgit ac demergitur, ita recedere atque adventare comperimus.

Huc egressos, sequentesque ea, quæ exeuntibus dextra sunt, æquor Atlanticum et ora Bæticæ frontis excipit, quæ, nisi quod semel iterumque paululum in semet abducitur, usque ad flumen Anam pene recta est. Turduli et Bastuli habitant. In proximo sinu portus est, quem Gaditanum, et lucus, quem Oleastrum appellant : tum castellum Ebora in littore, et procul a littore Asta colonia. Extra Junonis ara templumque est : in ipso mari monumentum Cæpionis, scopulo magis, quam insulæ, impositum. Bætis ex Tarraconensi regione demissus, per hanc fere mediam diu, sicut nascitur, uno amne decurrit : post, ubi non longe a mari grandem lacum fecit, quasi ex uno fonte geminus exoritur : quantusque simplici alveo venerat, tantus singulis effluit. Tum sinus alter usque ad finem provinciæ inflectitur, eumque parva oppida, Olintigi, Onoba, Læpa, contingunt.

At Lusitania trans Anam, qua mare Atlanticum spectat, primum ingenti impetu in altum abit : deinde resistit, ac se magis etiam, quam Bætica, abducit. Qua prominet, bis in semet recepto mari, in tria promontoria dispergitur. Anæ proximum, quia lata sede procurrens, paulatim se ac sua latera fastigat, Cuneus ager dicitur : sequens, Sacrum vocant : Magnum, quod ulterius est. In Cuneo sunt, Myrtili, Balsa, Ossonoba : in Sacro Lacobriga, et portus Annibalis : in Magno, Ebora. Sinus intersunt : et est in proximo Salacia; in altero, Ulysippo, et Tagi os-

la ville d'Ulysippo (*a*), et l'embouchure du Tage (*b*), fleuve qui produit de l'or et des pierres précieuses. Au delà de ces promontoires, jusqu'à la partie la plus rentrée dans les terres, s'ouvre une grande courbure sur laquelle on voit les anciens Turdules et leurs villes, et deux fleuves : le Monda (*c*) qui se perd à peu près au milieu du dernier promontoire, et le Durius (*d*) qui en baigne le pied.

Le côté qui suit présente pendant quelque temps un rivage droit; ensuite il rentre un peu, puis s'avance graduellement, rentre encore, et de là se prolonge en ligne directe jusqu'au promontoire qu'on appelle Celtique (*e*). Toute la côte droite est habitée par les Celtiques (*f*); mais depuis le Durius jusqu'au premier enfoncement se trouvent les Groviens (*g*), dont le territoire est arrosé par l'Avo (*h*), le Céladus (*i*), le Nébis (*j*), le Minius (*k*) et le Limia (*l*), que l'on a surnommé *Oblivion* (l'Oubli). Cet enfoncement même comprend la ville de Lambrica (*a*), et reçoit les fleuves du Léros (*b*) et de l'Ulla (*c*). La partie saillante est habitée par les Præsamarques, chez lesquels coulent le Tamaris (*d*) et le Sars (*e*), fleuves dont le cours est peu étendu. Le Tamaris tombe dans le port d'Ébora (*f*); le Sars près d'une tour célèbre par le nom d'Auguste. Au delà les Tamariciens et les Nériens occupent l'extrémité de cette lisière.

Ce que nous venons de dire jusqu'ici concerne les rivages qui font face à l'occident. Ensuite la terre tourne tout son côté vers le nord, depuis le promontoire Celtique jusqu'au promontoire Scythique (81). Jusqu'au pays des Cantabres la côte est presque droite, à l'exception des petits caps et des médiocres enfoncements qu'on y rencontre. On y trouve d'abord les Artabres, qui appartiennent encore à la nation celtique, ensuite les Astures. Chez les Artabres, un golfe (*g*) d'une ouverture étroite, mais d'un large contour, offre dans son enceinte la ville d'Adobrica (*h*) et quatre embouchures de fleuves dont deux sont très-peu connues même dans le pays, et dont les deux autres sont celles du Méarus (*i*) et de l'Ivia (*j*). Sur le littoral des Astures se trouvent la ville de Nœga (*k*) et trois autels appelés *Sestianæ*, qui, érigés en l'honneur d'Auguste dans une presqu'île,

(*a*) *Ulysippo*, appelée aussi *Olisipo*, et dont l'origine fabuleuse est attribuée à Ulysse, est évidemment, comme d'Anville l'a prouvé, la ville de *Lisbonne*. Surnommée *Felicitas Augusta*, *Olisipo* fut une colonie romaine qui, ainsi que le dit Pline, jouissait du privilége de se gouverner par ses propres lois. (Voyez la note supplémentaire 80.) — (*b*) Le *Tage* roulait jadis de l'or et des pierres précieuses contenues dans ses alluvions, et qui provenaient des montagnes qui forment son bassin. Les paillettes d'or y étaient assez abondantes pour lui avoir mérité le surnom d'*Auratus*, et pour que Silius Italicus l'ait comparé au Pactole. Méla croyait que l'or et les pierres précieuses qu'il charriait se formaient dans le fleuve. — (*c*) Le *Mondego*, fleuve d'environ quarante-cinq lieues de cours. — (*d*) Le *Duero* des Espagnols et le Douro des Portugais, fleuve dont la longueur est d'environ cent trente lieues. — (*e*) Le *Celticum Promontorium* est le même cap que celui qu'on nommait *Artabrum* ou *Nerium*. Il correspond au cap *Finisterre*, sur la côte occidentale de la province espagnole de la Corogne. — (*f*) Il ne s'agit pas ici de la nombreuse nation que les anciens désignaient sous le nom générique de *Celtæ*; Méla désigne seulement les *Celtici*, peuples qui, suivant Strabon et Pline, habitaient la côte occidentale de l'Hispanie, près des frontières de la Lusitanie. — (*g*) Les *Grovii* ou *Gravii* devaient leur origine, suivant Silius Italicus, à une ancienne colonie grecque. — (*h*) Comme la *Lusitanie* des anciens ne correspondait point exactement au Portugal des modernes, l'*Avo* est évidemment la rivière portugaise appelée *Ave*, qui, après avoir reçu l'Airo, se jette dans l'Océan près de Villa de Conde. — (*i*) Le *Cavado* ou *Cabado*, rivière de vingt lieues de cours. — (*j*) La petite rivière de *Neyva*. — (*k*) Le *Minho* des Portugais et le *Migno* des Espagnols, fleuve d'environ soixante lieues de longueur. — (*l*) Le *Limia*, que Méla devrait nommer avant le *Minius*, puisqu'il suit la côte en allant du sud au nord, n'a pas changé de nom; on le nomme toujours *Limia*, et quelquefois *Lima*. Son surnom d'*Oblivio*, qui correspond au grec Λήθη, c'est-à-dire *Oubli*, vient d'une tradition allégorique dont Strabon raconte l'origine. « Les Celtiques et les Turdules, dit-il, ayant fait une expédition en Lusitanie, n'eurent pas plutôt traversé le Limia, qu'ils se soulevèrent, se battirent entre eux, tuèrent leur général, et se dispersèrent dans le pays, d'où ils ne revinrent plus. On supposa que l'eau du fleuve leur avait fait perdre la mémoire. Cette opinion était tellement répandue, que Decimus Junius Brutus et ensuite Pompée eurent beaucoup de peine à faire traverser le *Limia* à leurs troupes.

(*a*) *Lambrica* ou *Lambriaca*, appelée aussi *Pria Lambriaca* et *Iria Flavia*, correspond au bourg de *Padron* dans la Galice. Il est situé sur la rive gauche du Sar, qu'on y traverse sur un pont romain. — (*b*) Le *Leros* est évidemment le *Lerez* ou *Lerozo-Vedra*, qui se jette dans la baie de Pontevedra. — (*c*) Cette rivière n'a pas changé de nom; elle se jette dans la baie d'Arosa après un cours de trente lieues. — (*d*) Son nom antique se reconnaît encore dans celui de *Tambre*. Son cours n'est que d'environ vingt à vingt-cinq lieues. — (*e*) Cette rivière est le *Rio del Arzobispo*, qui porte encore le nom de *Sar*. — (*f*) Ce port est celui de *Saint-Martin de Noya*. — (*g*) Quelques géographes nomment ce golfe *Portus Magnus* : il correspond aux deux baies contiguës de *Betanzos* et du *Ferrol*. — (*h*) Cette ville devait être située près de l'emplacement qu'occupe *le Ferrol*, cité nouvelle, bien fortifiée, avec un beau port militaire et une population de dix à douze mille âmes. — (*i*) Le *Rio Mero*, qui n'a que cinq à six lieues de longueur. — (*j*) Le *Rio Jubia*, dont le cours n'est que de quatre lieues, et qui se jette dans la baie du Ferrol. — (*k*) Quelques géographes pensent que *Nœga* correspond à la ville actuelle de *Navia*; mais cette dernière est évidemment l'antique *Flavio Navia*, dont Méla ne parle point. *Nœga*, que l'on nommait aussi *Nœga Ucesia*, était située à vingt-trois lieues géographiques de la précédente : elle correspondait donc à *Villaviciosa*, où l'on voit encore les restes d'une antique muraille.

tium, amnis gemmas aurumque generantis. Ab his promontoriis in illam partem, quæ recessit, ingens flexus aperitur; in eoque sunt Turduli veteres, Turdulorumque oppida; amnes autem, Monda, in medium fere ultimi promontorii latus effluens, et radices ejusdem alluens Durius.

Frons illa aliquandiu rectam ripam habet : dein modico flexu accepto, mox paululum eminet : tum reducta iterum iterumque recto margine jacens, ad promontorium, quod Celticum vocamus, extenditur. Totam Celtici colunt, sed a Durio ad flexum Grovii : fluuntque per eos, Avo, Celadus, Næbis, Minius, et, cui Oblivionis cognomen est, Limia. Flexus ipse Lambricam urbem amplexus, recipit fluvio Læron et Ullam. Partem, quæ prominet, Præsamarchi habitant, perque eos Tamaris et Sars, flumina non longe orta, decurrunt; Tamaris, secundum Ebora portum; Sars, juxta turrem Augusti titulo memorabilem. Cætera super Tamarici Neriique incolunt, in eo tractu ultimi.

Hactenus enim ad occidentem versa littora pertinent. Deinde ad septentriones toto latere terra convertitur a Celtico promontorio ad Scythicum usque. Perpetua ejus ora, nisi ubi modici recessus ac parva promontoria sunt, ad Cantabros pene recta est. In ea primum Artabri sunt, etiam nunc Celticæ gentis; deinde Astures. In Artabris sinus ore angusto admissum mare non angusto ambitu excipiens, Adobricam urbem et quatuor amnium ostia incingit, duo, etiam inter accolentes, ignobilia sunt; per alia duo Mearus exit, et Ivia. In Asturum littore Nœga est oppidum : et

illustrent une contrée qui n'avait auparavant rien de remarquable. A partir d'un fleuve qu'on appelle Salia (*a*), les côtes commencent à rentrer par degrés, et, bien que large encore, l'Hispanie se resserre de plus en plus entre les deux mers, de telle sorte que là où elle touche à la Gaule, elle est moins large de moitié que dans sa partie occidentale. Là sont placés les Cantabres et les Vardules. Il y a chez les Cantabres quelques peuplades et quelques fleuves dont les noms ne peuvent être exprimés dans notre langue. Le Saunium (*b*) arrose le territoire des Concans et celui des Salènes; la Nanasa (*c*) coule chez les Autrigons et les Origénomesciens (*d*); le Dévales (*e*) baigne les murs de Tritium Toboricum (*f*); l'Aturia (*g*), ceux de Dèce (*h*); enfin le Magrada (*i*), ceux d'Œaso (*j*). De là les Vardules, qui ne forment qu'un seul corps de nation, s'étendent jusqu'au promontoire de la chaîne Pyrénaïque (*k*), et terminent les Hispanies (*l*).

CHAP. II. — *Côte extérieure de la Gaule.*

A l'Hispanie succède la seconde région de la Gaule, dont la côte, d'abord dépourvue de caps qui se prolongent dans la mer, se porte bientôt vers l'occident en décrivant une grande courbe, et en s'avançant vis-à-vis du pays des Cantabres, presque autant que recule la côte de l'Hispanie. Ensuite elle tourne vers le nord et s'étend encore en droite ligne jusque près des rives du Rhin. Cette contrée est riche surtout en grains et en pâturages : ce qui la rend délicieuse, ce sont ses forêts immenses et sacrées. Elle n'est pas partout favorable aux végétaux qui sont sensibles au froid; mais partout elle est salubre, partout elle offre peu d'animaux nuisibles. Elle est habitée par des peuples fiers et superstitieux, qui poussèrent autrefois la barbarie jusqu'à immoler des victimes humaines, regardant ce genre de sacrifice comme le plus efficace et le plus agréable à leurs divinités. Cette coutume atroce est abolie chez eux, mais il en reste encore des traces; car s'ils s'abstiennent d'ôter la vie aux hommes qu'ils dévouent, ils les conduisent néanmoins à l'autel, et leur font de légères blessures. Cependant ces peuples ont une éloquence qui leur est propre, et des précepteurs de morale appelés druides. Ceux-ci se flattent de connaître la grandeur et la forme de la terre et du monde, les mouvements périodiques du ciel et des astres, et la volonté des dieux. Ils enseignent beaucoup de choses secrètement soit dans des cavernes, soit dans les bois les plus retirés, pendant un temps fort long, par exemple vingt ans, aux plus distingués de la nation. Il est un de leurs dogmes qu'ils ont laissé transpirer au dehors, afin de rendre la multitude plus propre à la guerre : c'est que les âmes sont éternelles, et qu'il y a une autre vie dans le séjour des Mânes. De là l'usage où sont ces peuples de brûler et d'enterrer avec les morts ce que ceux-ci ont le plus affectionné pendant leur vie. De là vient encore que jadis ils ajournaient à leur arrivée dans l'autre monde la

(*a*) Le *Rio Sella*, d'environ douze lieues de cours. — (*b*) Le *Rio Saja*. — (*c*) Le *Rio Ason*. — (*d*) Au lieu du nom d'*Origenomesci*, on lit dans quelques éditions *Origeniones*, qui paraît désigner le même peuple que les noms d'*Origeni* et d'*Orgenomesci* de quelques éditions de Pline (Liv. IV, cap. 20); ces noms sont donc synonymes. — (*e*) Le *Devales* est évidemment le *Rio Deba* ou *Deva*. — (*f*) *Tritium Toboricum* est, selon quelques auteurs, la petite ville de *Mondragon*, sur la rive gauche du Rio-Deva. — (*g*) L'Aturia est évidemment l'*Adour*; mais on ne comprend pas pourquoi Méla parle ici d'un fleuve qui arrosait le territoire des Tarbelles, puisqu'il n'a pas encore terminé ce qui concerne celui des Vardules. — (*h*) Cette ville de Dèce nous paraît devoir être *Dax*, qui probablement se nommait *Decium*, ainsi que l'appelle Méla, avant que Messala eût soumis entièrement les Tarbelles et les Aquitains. On sait qu'elle reçut des Romains le nom d'*Aquæ Augustæ Tarbellicæ*. Mais les gens du pays continuèrent probablement à l'appeler Décium, d'où lui est venu son nom actuel de Dax. — (*i*) Nous pensons que cette rivière est le *Jemin*. — (*j*) Le bourg d'*Ondarroa* nous paraît occuper l'emplacement d'Œaso. (Voyez la note supplém. 82.) — (*k*) Ce cap, formé par l'extrémité d'un chaînon qui descend des Pyrénées, est la pointe de Fontarabie. — (*l*) On voit par la locution qu'emploie ici Méla, que l'usage qui exista longtemps de dire les *Espagnes* ne vient pas, comme on pourrait le croire, de la division de la Péninsule en divers petits royaumes au moyen âge.

tres aræ, quas *Sestianas* vocant, in peninsula sedent, et sunt Augusti nomine sacræ, illustrantque terras ante ignobiles. At ab eo flumine, quod Saliam vocant, incipiunt oræ paulatim recedere, et latæ adhuc Hispaniæ magis magisque spatia contrahere; usque adeo semet terris angustantibus, ut earum spatium inter duo maria dimidio minus sit, qua Galliam tangunt, quam ubi ad occidentem littus exporrigunt. Tractum Cantabri et Varduli tenent. Cantabrorum aliquot populi amnesque sunt, sed quorum nomina nostro ore concipi nequeant. Per Concanos et Salenos Saunium, per Autrigones et Origenomescos Nanasa descendit : et Devales Tritium Toboricum cingit, et Decium Aturia, et Œasonem Magrada. Varduli, una gens, hinc ad Pyrenæi jugi promontorium pertinens, claudit Hispanias.

CAP. II. — *Galliæ ora exterior.*

Sequitur Galliæ latus alterum, cujus ora primo nihil progressa in altum, mox tantundem pene in pelagus excedens, quantum retro Hispania abscesserat, Cantabricis fit adversa terris, et grandi circuitu amflexa, ad occidentem littus advertit. Tunc ad septentriones conversa, iterum longo rectoque tractu ad ripas Rheni amnis expanditur. Terra est frumenti præcipue ac pabuli ferax, et amœna lucis immanibus. Quidquid ex satis, frigoris impatiens est, ægre, nec ubique alit; salubris, et noxio genere animalium minime frequens. Gentes superbæ, superstitiosæ, aliquando etiam immanes adeo, ut hominem optimam et gratissimam diis victimam cæderent. Manent vestigia feritatis jam abolitæ, atque ut ab ultimis cædibus temperant, ita nihilominus, ubi devotos altaribus admovere, delibant. Habent tamen et facundiam suam, magistrosque sapientiæ druidas. Hi terræ mundique magnitudinem et formam, motus cœli ac siderum, et, quid dii velint, scire profitentur. Docent multa nobilissimos gentis clam et diu vicenis annis, aut in specu, aut in abditis saltibus. Unum ex his, quæ præcipiunt, in vulgus effluxit, videlicet, ut forent ad bella meliores, æternas esse animas, vitamque alteram ad Manes. Itaque cum mortuis cremant ac defodiunt apta viventibus. Olim negotiorum ratio etiam et exactio crediti deferebatur ad inferos :

régularisation de leurs affaires et le payement de leurs dettes. Il s'en trouvait même qui se précipitaient gaiement dans le bûcher de leurs proches, comme pour recommencer avec eux une nouvelle existence.

Toute la contrée habitée par ces peuples est appelée Gaule Chevelue. Ses habitants, connus sous trois grandes dénominations, sont séparés entre eux par des fleuves considérables. Les Aquitains s'étendent du Pyrénée à la Garonne; les Celtes, de la Garonne à la Seine; et les Belges, de la Seine au Rhin. Les Ausciens tiennent le premier rang parmi les Aquitains, les Éduens parmi les Celtes, et les Trévériens parmi les Belges. Leurs villes les plus florissantes sont Augusta (*a*) chez les Trévériens, Augustodunum (*b*) chez les Éduens, et Élimberrum (*c*) chez les Ausciens. La Garonne, qui descend du mont Pyrénée, est guéable et peu propre à la navigation dans une grande partie de son cours, à moins qu'elle ne soit grossie par les pluies d'hiver ou la fonte des neiges. Mais, près de l'Océan, lorsqu'après avoir reçu dans son lit la marée montante, elle roule ensuite ses eaux avec la marée descendante, on la voit se grossir et s'élargir de plus en plus à mesure qu'elle s'approche de la mer, de sorte qu'à son embouchure on la prendrait pour un large détroit : non-seulement alors elle porte des bâtiments considérables, mais, comme une mer orageuse, elle leur fait éprouver d'horribles tourmentes, surtout quand il arrive que le vent souffle dans une direction contraire à la sienne. Il existe, à l'embouchure de cette rivière, une île connue sous le nom d'Antros (*a*), que les habitants du pays croient être suspendue sur les eaux, et s'élever avec elles au temps de la crue. Cette opinion est fondée sur ce que les lieux environnants, qui paraissent la dominer pour l'ordinaire, sont couverts d'eau quand la rivière est grosse, tandis qu'elle surnage encore, et qu'elle semble même alors comme élevée au-dessus des rivages et des hauteurs qui peu auparavant la dérobaient à la vue.

C'est à l'embouchure de la Garonne que les rivages de la Gaule commencent à s'avancer dans la mer, et à décrire cette grande courbe qui s'étend vis-à-vis la côte des Cantabres, depuis le pays des Santons jusqu'à celui des Osismiens. Le milieu de cette côte est occupé par d'autres peuples. Les rivages suivants font face au septentrion jusqu'au pays des Moriniens, situé à l'extrémité du territoire gaulois. Le port, appelé Gésoriacum (*b*), est ce qu'il y a de plus connu dans toute cette étendue.

Le Rhin, qui descend des Alpes, forme près de sa source les lacs Venetus (*c*) et Acronius (*d*). Il coule ensuite, et toujours dans un même lit, jusqu'à l'endroit où, non loin de la mer, il se

(*a*) *Augusta Trevirorum*, aujourd'hui *Trèves*, dans la Prusse rhénane, conserve encore d'importants monuments romains. — (*b*) *Autun*, chef-lieu de sous-préfecture dans le département de Saône-et-Loire. Au nombre de ses monuments antiques on peut citer la *Porte d'Arroux*, celle appelée le *Portique de Saint-André*, et, hors de son enceinte, les restes du *Temple de Janus* et les ruines d'un amphithéâtre. Avant de prendre le nom d'Augustodunum, cette ville s'appelait *Bibracte*. — (*c*) *Elimberrum*, appelée vulgairement *Climberrum* et *Climberrum*, reçut ensuite le nom d'*Augusta*, d'où est venu le nom actuel d'*Auch*, chef-lieu du département du Gers.

(*a*) Le célèbre d'Anville n'adopte point l'opinion qui veut que cette île soit le rocher qui s'élève à l'entrée de la Gironde, et sur lequel on a construit sous Henri II un beau phare qui ne fut terminé que sous Henri IV, et que l'on nomme la *Tour de Cordouan*. Son principal motif est que ce rocher n'ayant qu'environ cinquante mètres de diamètre, il ne doit point avoir attiré l'attention d'un géographe aussi succinct que Méla. Il suppose donc que l'île d'Antros n'existe plus; qu'elle était voisine du bourg de Soulac, et qu'elle a été réunie au continent par le changement qu'a éprouvé le lit du fleuve. Mais comme Méla désigne bien une île située à l'embouchure de la Gironde, et que celle qui, selon d'Anville, aurait existé près de Soulac a dû être à environ huit kilomètres de la bouche du fleuve, nous adoptons l'opinion que l'île d'Antros est le rocher de la Tour de Cordouan. — (*b*) La ville et le port de *Boulogne*, chef-lieu de sous-préfecture du département du Pas-de-Calais. On l'appela d'abord *Gesoriacum navale*, puis *Bononia*, d'où lui est venu le nom qu'elle porte. En 1823, on y a découvert des antiquités romaines. — (*c*) Le *lac de Constance*, en allemand *Boden-see*, qui sépare le grand duché de Bade de la Suisse. Méla le nomme *Venetus lacus;* mais il était appelé aussi *Bodamicus lacus*, probablement d'un lieu qui, situé à l'extrémité occidentale, porte encore le nom de Bodmann; et *Brigantinus lacus* à cause de la ville de *Brigantia*, aujourd'hui *Bregenz*, à l'extrémité orientale. — (*d*) Le lac que Méla nomme *Acronius* est évidemment celui que l'on appelle *Unter-See* (Lac inférieur), qui communique au lac de Constance par une sorte de canal qui est précisément le lit du Rhin.

erantque, qui se in rogos suorum, velut una victuri, libenter immitterent.

Regio, quam incolunt, omnis Comata Gallia. Populorum tria summa nomina sunt, terminanturque fluviis ingentibus. Nam a Pyrenæo ad Garumnam, Aquitani; ab eo ad Sequanam, Celtæ; inde ad Rhenum pertinent Belgæ. Aquitanorum clarissimi sunt, Ausci; Celtarum, Ædui : Belgarum, Treveri : urbesque opulentissimæ, in Treveris Augusta, in Æduis Augustodunum, in Auscis Elimberrum. Garumna ex Pyrenæo monte delapsus, nisi cum hiberno imbre, aut solutis nivibus intumuit, diu vadosus et vix navigabilis fertur. At ubi obvius Oceani exæstuantis accessibus adauctus est, iisdemque retro remeantibus, suas illiusque aquas agit; aliquantum plenior, et quanto magis procedit, eo latior fit, ad postremum magni freti similis; nec majora tantum navigia tolerat, verum etiam more pelagi sævientis exsurgens, jactat navigantes atrociter, utique si alio ventus, alio unda præcipitat. In eo est insula, Antros nomine, quam pendere et attolli aquis increscentibus ideo incolæ existimant, quia cum videantur editiora quis objacet, ubi se fluctus implevit, illa operit, hæc, ut prius tantum ambitur : et quod ea, quibus ante ripæ collesque, ne cernerentur, obstiterant, tunc velut ex loco superiore perspicua sunt.

A Garumnæ exitu latus illud incipit terræ procurrentis in pelagus, et ora Cantabricis adversa littoribus, aliis populis media ejus habitantibus, ab Santonis ad Osismios usque deflexa. Ab illis enim iterum ad septentriones frons littorum respicit, pertinetque ad ultimos Gallicarum gentium Morinos, nec portu, quem Gesoriacum vocant, quidquam notius habet.

Rhenus ab Alpibus decidens, prope a capite duos lacus efficit, Venetum et Acronium. Mox diu solidus, et certo alveo lapsus, haud procul a mari huc et illuc dispergitur,

partage en deux branches, dont la gauche retient le nom de Rhin jusqu'à son embouchure. La droite, après avoir conservé pendant un certain temps la même dimension, s'étend ensuite en long et en large dans la plaine, forme un grand lac appelé Flevo (*a*), et ceint de ses bras une île du même nom; après quoi, retournant à son premier état et reprenant sa première largeur, elle se jette dans l'Océan.

CHAP. III. — *La Germanie.*

Du côté de la Gaule, la Germanie est bornée par le Rhin, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'aux Alpes; au midi, par les mêmes montagnes; à l'orient, par les nations sarmates; au septentrion, par l'Océan (83). Elle est habitée par des peuples aussi énergiques d'esprit qu'infatigables de corps; d'autant plus attachés à leur vie sauvage, qu'ils entretiennent leur énergie par l'habitude des combats, et leurs corps par l'habitude des fatigues et d'un climat rigoureux. Ils restent tout nus jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de puberté, et chez eux on y parvient assez tard : alors ils se couvrent d'une simple saie, ou d'écorces d'arbres, quelle que soit la rigueur de l'hiver. La natation n'est pas seulement chez eux un exercice utile : c'est une passion. Ils font la guerre à leurs voisins suivant les prétextes les plus capricieux, non pour les asservir ou pour étendre leurs limites, car ils cultivent avec nonchalance leur propre territoire, mais pour le seul plaisir de n'avoir autour d'eux que de vastes déserts. Ils ne connaissent d'autre loi que la force, et ne se font aucun scrupule du brigandage; ils ne sont bons qu'envers leurs hôtes, ils ne se montrent traitables que pour ceux qui les supplient. Leur manière de vivre est grossière et malpropre : ainsi ils mangent toute crue la chair de leurs troupeaux et des bêtes fauves, qu'elle soit fraîche ou endurcie par le froid; dans ce dernier état, ils la ravivent en la pétrissant dans sa propre peau, avec les mains et les pieds.

Le sol de la Germanie est entrecoupé d'une multitude de rivières, hérissé de nombreuses montagnes, et impraticable en grande partie, à cause des bois et des marais. Parmi ceux-ci les plus grands sont le Suesia (*a*), l'Estia (*b*) et le Melsiagum (*c*). Ses forêts les plus étendues sont l'Hercynie (*d*), et quelques autres qui ont des noms particuliers; mais comme celle-là couvre une étendue de soixante jours de marche, et qu'elle est la plus considérable de toutes, elle est aussi la plus connue. Ses plus hautes montagnes sont le Taunus (*e*) et le Rhético (*f*); les autres ont des noms qu'on ne peut guère exprimer en langue romaine. Le Danube et le Rhône (85) sont au nombre de ses cours d'eau qui coulent dans d'autres pays; le Mœnis (*g*) et la Lupia (*h*), qui se jettent dans le Rhin; l'Amisius (*i*), le Visurgis (*j*) et l'Albis (*k*), qui se jettent dans l'Océan. Au-dessus de l'Albis est le vaste golfe

(*a*) Ce lac est aujourd'hui le golfe que les Hollandais nomment *Zuiderzee* (mer du sud), parce qu'il est au sud de l'Océan; c'est depuis l'an 1225 qu'il n'est plus un lac d'où sortait le Rhin pour aller se jeter dans la mer, comme le dit Méla; mais à l'époque que nous venons de citer, une irruption des eaux de la mer du Nord couvrit une superficie de trente lieues, et transforma le lac du Zuiderzée en un golfe tel qu'il existe encore. La branche gauche du Rhin dont parle Méla est celle qui, au-dessous de Leyde, se jette dans la mer par un canal; la branche droite se reconnaît encore : c'est celle qui au-dessus d'Arnheim se dirige au nord-est sous le nom de Nouvel Yssel, pour aller avec le Vieux Yssel former l'Over-Yssel (Yssel supérieur), qui se jette dans le Zuiderzée.

(*a*) Peut-être est-ce le lac de *Sëebourg* (*Seeburger-Sée*), près du village de ce nom, dans le royaume de Hanovre. — (*b*) On croit que c'est le lac *Dümmer* que traverse la rivière de la Hunte, dans le Hanovre. — (*c*) Le lac *Drausen* près d'Elbing, dans la régence de Königsberg, en Prusse. — (*d*) Sous le nom d'*Hercynia silva*, les anciens comprenaient plusieurs régions physiques, montagneuses et boisées de la Germanie, telles que le *Anspacher-Wald*, le *Bœhmischer-Wald*, l'*Oden-Wald*, le *Schwarz-Wald*, le *Steiger-Wald*, le *Spessart*, le *Thuringer-Wald* et le *Harz* (voyez la note supplémentaire 84). — (*e*) Le *Taunus*, ainsi qu'on le nomme encore, est appelé aussi *Höhe*. C'est une chaîne de montagnes du duché de Nassau, dans l'Allemagne occidentale. Elle commence dans le grand duché de Hesse, se dirige au sud-ouest, et se termine sur la rive droite du Rhin, à sept lieues à l'ouest de Mayence. Sa longueur est d'environ quinze lieues. Le Grand-Feldberg, son point culminant, a 860 mètres de hauteur. — (*f*) (*g*) Le Mein. — (*h*) La Lippe. — (*i*) L'Ems. — (*j*) Le Weser. — (*k*) L'Elbe.

sed ad sinistram amnis etiam tum, et donec effluat, Rhenus; ad dextram primo angustus et sui similis, post ripis longe et late recedentibus, jam non amnis sed ingens lacus, ubi campos implevit, Flevo dicitur, ejusdemque nominis insulam amplexus, fit iterum arctior iterumque fluvius emittitur.

CAP. III. — *Germania.*

Germania hinc ripis ejus usque ad Alpes, a meridie ipsis Alpibus, ab oriente Sarmaticarum confinio gentium, qua septentrionem spectat, Oceano littore obducta est. Qui habitant, immanes sunt animis atque corporibus, et ad insitam feritatem vaste utraque exercent, bellando animos, corpora ad consuetudinem laborum, maxime frigoris. Nudi agunt, antequam puberes sint; et longissima apud eos pueritia est : viri sagis velantur, aut libris arborum, quamvis sæva hieme. Nandi non patientia tantum illis, studium etiam est. Bella cum finitimis gerunt : causas eorum ex libidine arcessunt; neque imperitandi prolatandique, quæ possident, (nam ne illa quidem enixe colunt), sed ut, circa ipsos quæ jacent, vasta sint. Jus in viribus habent, adeo ut ne latrocinii quidem pudeat; tantum hospitibus boni, mitesque supplicibus. Victu ita asperi incultique, ut cruda etiam carne vescantur, aut recenti, aut cum rigentem in ipsis pecudum ferarumque coriis manibus pedibusque subigendo renovarunt.

Terra ipsa multis impedita fluminibus, multis montibus aspera, et magna ex parte silvis ac paludibus invia. Paludum, Suesia, Estia et Melsiagum, maximæ : silvarum, Hercynia et aliquot sunt, quæ nomen habent; sed illa dierum sexaginta iter occupans, ut major aliis, ita et notior. Montium altissimi Taunus et Rhetico; nisi quorum nomina vix est eloqui ore Romano. Amnium in alias gentes exeuntium, Danubius et Rhodanus, in Rhenum, Mœnis et Lupia; in Oceanum, Amisius, Visurgis et Albis clarissimi. Super Albim, Codanus, ingens sinus, magnis

appelé Codanus (*a*), parsemé d'îles grandes et petites. C'est ce qui fait que ce bras de mer, qui s'introduit au sein des terres, n'a nulle part beaucoup de largeur, ni aucune ressemblance avec une mer: en effet, les eaux coulant çà et là entre les côtes de la terre ferme et celles d'îles peu éloignées, forment des canaux qui ressemblent à des fleuves; ensuite il devient un détroit resserré, et se courbe enfin en suivant un long rivage. Dans ce golfe sont placés les Cimbres et les Teutons. Plus loin, les Hermions occupent l'extrémité de la Germanie.

CHAP. IV. — *La Sarmatie.*

La Sarmatie, plus large dans l'intérieur que sur les bords de la mer, est séparée des contrées suivantes par la Vistule (86), et s'étend au midi jusqu'à l'Ister. Ses peuples ont, dans leurs vêtements et dans leurs armes, beaucoup de ressemblance avec les Parthes; mais, vivant sous un ciel plus rigoureux, ils ont aussi plus d'âpreté dans le caractère. Ils n'ont point de villes, ni même de demeures fixes. Soit que de riches pâturages les attirent dans un lieu, soit qu'ils fuient ou poursuivent un ennemi, ils traînent avec eux tout ce qu'ils possèdent, et vivent toujours campés. Cette nation est tellement guerrière, libre, indomptable, barbare et cruelle, que les femmes même vont à la guerre avec les hommes; et afin qu'elles y deviennent habiles, aussitôt qu'elles sont nées on leur brûle la mamelle droite; d'où il résulte qu'ayant ce côté de la poitrine comme celui des hommes, elles ont la main libre pour porter des coups. Tendre l'arc, monter à cheval, chasser, sont les occupations imposées aux jeunes filles; tuer un ennemi est le devoir de celles qui sont adultes; et tant qu'elles n'ont pas accompli ce devoir, elles sont condamnées à la peine honteuse de rester vierges.

CHAP. V. — *La Scythie.*

Depuis la Sarmatie jusqu'aux confins de l'Asie, excepté dans les contrées où règnent un hiver perpétuel et un froid intolérable, habitent des peuples scythes, presque tous connus sous un seul nom, celui de Berges. Les premiers qu'on rencontre sur les rivages de l'Asie sont les Hyperboréens, directement placés sous le pôle, au delà du vent Aquilon et des monts Riphées. Ils ne voient pas, comme nous, le soleil se lever et se coucher tous les jours; mais ils jouissent de sa présence sur l'horizon depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne, et ont, par cette raison, un jour qui dure six mois et une nuit d'une égale durée. Terre sacrée, leur contrée est exposée au soleil, et douée d'une grande fertilité. Religieux observateurs de la justice, ils coulent des jours plus longs et plus heureux qu'aucun autre peuple du monde. Toujours au sein de la paix et des plaisirs, ils ne connurent jamais ni les guerres ni les querelles. Ils font des sacrifices en l'honneur de leurs dieux, et principalement d'Apollon. On rapporte à ce sujet qu'ils envoyaient autrefois leurs premières offrandes à Délos; que dans les premiers temps elles furent portées par des vierges du pays; mais qu'ensuite ils les confièrent à des peuples situés sur la route, qui se les passaient de proche en proche, et que cet usage subsista jusqu'au temps où des nations dépravées osèrent abuser de leur confiance (87). Ils passent leur vie dans des bois sacrés et des forêts; et dès qu'ils se sentent non pas dégoûtés,

(*a*) Ce golfe est évidemment l'entrée de la mer Baltique, c'est-à-dire le grand détroit appelé *Kattégat*, et les trois petits détroits nommés le *Sund*, le *Grand Belt* et le *Petit Belt*. A l'est de ces détroits, ainsi que Méla semble l'indiquer, les côtes de la Suède et celles du Mecklenbourg se rapprochent; puis celles de la Prusse se courbent et se dirigent vers le nord.

parvisque insulis refertus est. Hac re mare, quod gremio littorum accipitur, nusquam late patet, nec usquam mari simile; verum aquis passim interfluentibus ac sæpe transgressis, vagum atque diffusum, facie amnium, spargitur: qua littora attingit, ripis contentum insularum non longe distantibus, et ubique pene tantundem, it angustum et par freto; curvansque se subinde, longo supercilio inflexum est. In eo sunt Cimbri et Teutoni : ultra, ultimi Germaniæ Hermiones.

CAP. IV. — *Sarmatia.*

Sarmatia intus, quam ad mare latior, ab his quæ sequuntur, Vistula amne discreta, qua retro abit usque ad Istrum flumen immittitur. Gens habitu armisque Parthicæ proxima, verum ut cœli asperioris, ita ingenii. Non se urbibus tenent, et ne statis quidem sedibus. Ut invitavere pabula, ut cedens et sequens hostis exigit, ita res opesque secum trahens, semper castra habitant; bellatrix, libera, indomita, et usque eo immanis atque atrox, ut feminæ etiam cum viris bella ineant; atque ut habiles sint, natis statim dextra aduritur mamma. Inde expedita in ictus manus quæ exeritur, virile fit pectus. Arcus tendere, equitare, venari, puellaria pensa sunt : ferire hostem, adultarum stipendium est; adeo ut non percussisse, pro flagitio habeatur, sitque eis pœnæ virginitas.

CAP. V. — *Scythia.*

Inde Asiæ confinia, nisi ubi perpetuæ hiemes sedent et intolerabilis rigor, Scythici populi incolunt, fere omnes etiam in unum Bergæ appellati (88). In Asiatico littore primi Hyperborei super Aquilonem Rhipæosque montes sub ipso siderum cardine jacent : ubi sol non quotidie, ut nobis, sed primum verno æquinoctio exortus, autumnali demum occidit : et ideo sex mensibus dies, et totidem aliis nox usque continua est. Terra angusta (89), aprica, per se fertilis. Cultores justissimi, et diutius quam ulli mortalium, et beatius vivunt. Quippe festo semper otio læti non bella novere, non jurgia; sacris operati, maxime Apollinis : quorum primitias Delon misisse initio per virgines suas, deinde per populos, subinde tradentes ulterio-

mais rassasiés de vivre, le front ceint d'une guirlande de fleurs, ils vont gaiement se précipiter du haut d'un certain rocher dans l'Océan. C'est, dans leur opinion, le genre de mort le plus distingué.

La mer Caspienne s'introduit dans les terres par un canal long et étroit, et semblable au lit d'un fleuve (90); et dès qu'elle est sortie de ce canal droit, elle se répand dans trois golfes : en face de son entrée est le golfe Hyrcanien (*a*); à gauche, le golfe Scythique (*b*); à droite, celui qu'on appelle proprement Caspien (*c*), du nom même de cette mer. Elle est partout terrible, impétueuse, sans mouillages, exposée de toutes parts aux ouragans, plus abondante qu'aucune autre mer en monstres marins, et, sous tous ces rapports, moins propre à la navigation. On rencontre les Scythes Nomades sur la partie droite du canal par lequel elle commence; les Caspiens et les Amazones, surnommées Sauromatides, sur le golfe Caspien; les Albaniens, les Moschiens et les Hyrcaniens, sur le golfe Hyrcanien; les Amardiens et les Pésiques, sur le golfe Scythique; et enfin les Derbices, sur la rive gauche du canal. Cette mer reçoit dans son sein beaucoup de fleuves grands et petits; mais nous ne parlerons que des plus célèbres. Le Casius (*d*) descend des monts Cérauniens par un seul canal, et se partage en deux pour se jeter dans le golfe Caspien. L'Araxe (*e*), sorti des flancs du Taurus, traverse lentement et sans bruit les campagnes de l'Arménie, de sorte que, même en le regardant avec attention, on ne voit guère de quel côté se dirige son cours : plus loin, embarrassé dans un terrain inégal, resserré çà et là entre des rochers, il acquiert d'autant plus de rapidité qu'il perd de sa largeur; il se brise bientôt sur les rochers qui lui font obstacle, et roule ses ondes mugissantes avec une telle impétuosité, que, forcé de se précipiter d'un point escarpé, élevé de plus d'un arpent (*a*) au-dessus d'un abîme, sa chute n'est point perpendiculaire, mais ses eaux, lancées au loin hors de son lit, forment une cascade arrondie qui retombe au fond du fleuve; celui-ci, retenu dans un canal étroit, perd peu à peu de sa rapidité, puis comme précédemment coule de nouveau sans bruit à travers les campagnes, et s'écoule doucement jusqu'à son embouchure. Le Cyrus (*b*) et le Cambyse (*c*) sortent du pied du mont Coraxique, et leurs sources sont voisines; ils s'éloignent ensuite et coulent pendant longtemps, à une grande distance l'un de l'autre, au travers de l'Ibérie et de l'Hyrcanie; puis, se joignant dans un même lac non loin de la mer, ils se jettent par une même embouchure dans le golfe Hyrcanien. L'Iaxartes (*d*) et l'Oxos (*e*) viennent de la Sogdiane, à travers les déserts de la Scy-

(*a*) Le golfe du *Ghilan*. — (*b*) Le golfe *Mort* ou *Mert-voï-Koultouk*. — (*c*) Le golfe de *Bakou*. — (*d*) Quelques commentateurs ont voulu que Méla ait eu l'intention de désigner ici le *Rha*, qui n'est autre que le plus grand fleuve de l'Europe, le *Volga*; mais le Casius est évidemment le *Koï-sou*. — (*e*) C'est évidemment l'*Aras*, qui a sa source en Arménie au mont Tek-dagh, et coule en contournant l'Ararat; mais Méla se trompe en le prenant pour un fleuve qui se jette dans la mer Caspienne; après avoir coulé pendant plus de cent cinquante lieues, il se joint au Kour.

(*a*) Le *jujere* était une mesure de superficie de deux mille cinq cent vingt-huit mètres carrés, d'où il résulte que la hauteur de la cascade dont parle Méla devait avoir six cent trente-deux mètres de hauteur; mais nous savons qu'il ne faut pas trop s'en rapporter aux mesures que donne cet auteur, ni à celles des anciens en général. — (*b*) Le *Kour* ou *Koura*, appelé aussi *Mkvari*, qui se jette dans la mer Caspienne après un cours de cent quatre-vingts lieues. — (*c*) Peut-être l'*Alazani*, rivière de quarante-cinq lieues de longueur, qui se jette dans le Kour. — (*d*) Le *Syr-déria* ou *Sihoun*, fleuve de la Tatarie indépendante; il prend sa source dans la partie orientale du Khanat de Khôkhan, sur le versant occidental du mont Saoukha, qui appartient aux monts Thsoung-ling. Après un cours d'environ trois cent cinquante lieues, il se jette dans la mer ou plutôt le lac Aral. — (*e*) Le *Djihoun*, appelé dans les divers idiomes turcs *Amiinderia*, *Amou-deria*, ou simplement *Amou*, est l'Oxos ou l'Oxus des anciens, et, suivant Klaproth, le *Veh* ou *Veh-roud* des livres religieux des Parses. Ses sources, encore peu connues, paraissent être situées vers le point culminant du Bélour-tagh, dans le Turkestan; et c'est après un cours d'environ quatre cent cinquante lieues, en y comprenant ses nombreuses sinuosités, qu'il se partage en deux bras pour se jeter dans la partie méridionale du lac Aral.

ribus, moremque eum diu, et donec vitio gentium temeratus est, servasse referuntur. Habitant lucos silvasque, et ubi eos vivendi satietas magis, quam tædium, cepit, hilares, redimiti sertis, semet ipsi in pelagus ex certa rupe præcipites dant. Id eis funus eximium est.

Mare Caspium, ut angusto, ita longo etiam freto, primum terras, quasi fluvius, irrumpit : atque ubi recto alveo influxit, in tres sinus diffunditur; contra os ipsum in Hyrcanum, ad sinistram in Scythicum, ad dextram in eum, quem proprie et totius nomine Caspium appellant. Omne atrox, sævum, sine portubus, procellis undique expositum; ac belluis magis, quam cætera, refertum, et ideo minus navigabile. Ad introeuntium dextram Scythæ Nomades, freti littoribus insident. Intus sunt ad Caspium sinum Caspii, et Amazones, sed quas Sauromatidas appellant : ad Hyrcanum Albani, et Moschi, et Hyrcani : in Scythico Amardi et Pæsicæ, et jam ad fretum Derbices. Multi in eo sinu magni parvique amnes fluunt : sed qui famam habent, ex Cerauniis montibus uno alveo descendit, duobus exit in Caspium Casius. Araxes Tauri latere demissus, quoad campos Armeniæ secat, labitur placidus et silens, neque, in utram partem eat, quamquam intuearis, manifestus : cum in asperiora devenit, hinc atque illinc rupibus pressus, et quanto angustior, tanto magis pernix, frangit se subinde ad opposita cautium. Atque ob id ingenti cum murmure sonansque devolvitur, adeo citus, ut, qua ex præcipiti in subjecta casurus est, non declinet statim undam, sed ultra quam canalem habet, evehat, plus jugeri spatio sublimis, et aquis pendentibus semet ipse sine alveo ferens : deinde ubi incurvus arcuatoque amne descendit, fit tranquillus, iterumque per campos tacitus et vix fluens in id littus elabitur. Cyrus et Cambyses, ex radicibus Coraxici montis vicinis fontibus editi, in diversa abeunt, perque Iberas et Hyrcanos diu et multum distantibus alveis defluunt : post non longe a mari eodem lacu accepti, in Hyrcanum sinum uno ore perveniunt. Iaxartes et Oxos per deserta Scythiæ ex Sogdianorum regionibus in Scythicum exeunt; ille suo fonte grandis, hic incursu

thie, se perdre dans le golfe Scythique (*a*). Le premier est considérable par lui-même ; le second l'est davantage, mais grâce à ses affluents. Après avoir couru pendant un certain temps d'orient en occident, il fait un coude sur la frontière des Dahens, se dirige vers le nord, et ouvre sa bouche entre la côte des Amardiens et celle des Pésiques.

Les forêts de ces contrées recèlent plusieurs animaux très-dangereux, même le tigre, qui se trouve particulièrement en Hyrcanie. C'est une bête extraordinairement féroce, et d'une telle vitesse à la course, que rien ne lui est plus facile et plus ordinaire, même en retournant plusieurs fois jusqu'au lieu d'où elle est partie, que d'atteindre un cavalier qui s'enfuit. S'il arrive, en effet, qu'un ravisseur adroit enlève les petits d'une tigresse, et que, pour se soustraire à sa fureur et tromper son agilité, il en jette un, elle saisit son petit, le reporte à sa tanière, retourne à la poursuite du cavalier autant de fois qu'elle a de petits, et ne cesse que près des lieux fréquentés, où elle n'ose pénétrer, et dans lesquels le ravisseur fugitif se trouve en sûreté.

Pendant quelque temps on a douté si par delà la mer Caspienne s'étendait l'Océan, ou une terre sans bornes et couverte de frimas. Mais à l'autorité des philosophes et d'Homère, qui ont prétendu que la terre était de tous côtés environnée par la mer, on peut ajouter celle de Cornélius Népos, auteur plus moderne, et par conséquent plus digne de foi. Celui-ci rapporte, à l'appui de son opinion, le témoignage de Quintus Metellus Celer, qu'il se rappelait avoir entendu raconter qu'étant proconsul dans les Gaules, le roi des Bètes (92) lui fit présent de quelques Indiens, et que, s'étant informé d'où et comment ils étaient venus sur son territoire, il apprit qu'une tempête violente les ayant emportés loin des parages de l'Inde, ils avaient longtemps erré, et qu'enfin ils avaient débarqué sur les côtes de la Germanie. C'est donc l'Océan qui s'étend au delà de la mer Caspienne; mais ses rivages, endurcis par des glaces éternelles, sont inhabités.

CHAP. VI. — *Iles de l'Hispanie extérieure et de l'Océan septentrional.*

Près des rivages que nous avons côtoyés depuis l'angle saillant que forme la Bétique, se trouvent beaucoup d'îles peu connues et même sans noms. Mais, parmi celles qu'il ne serait pas convenable de passer sous silence, Gadès (*a*) touche au détroit, et n'est séparée du continent que par un petit bras de mer semblable à une rivière. Du côté de la terre, elle est presque droite; du côté de la mer, elle est élevée, et forme au milieu de la côte une courbe terminée par deux promontoires, sur l'un desquels est une ville florissante du même nom que l'île, et sur l'autre un temple d'Hercule Égyptien, également célèbre par ses fondateurs,

(*a*) Méla, comme Strabon et les autres géographes anciens, place les bouches de l'Iaxartes et de l'Oxus dans la mer Caspienne, tandis qu'ainsi que nous l'avons dit, ces deux grands cours d'eau se jettent dans le lac Aral. Ce lac faisait-il partie de la mer Caspienne au temps de Strabon? c'est ce que nous examinerons plus loin. (Voyez note supplémentaire 91.)

(*a*) L'ancienne île de Gadès, sur laquelle on a bâti la ville de ce nom, appelée aujourd'hui *Cadiz*, est évidemment, d'après la description qu'en donne Méla, l'*île de Léon* d'aujourd'hui : ainsi elle est séparée de la terre ferme par un bras de mer, appelé canal de Santi-Petri, qui ressemble à une rivière, et se termine au nord-ouest par un cap sur lequel s'élève Cadiz, et au sud-est par un autre cap où se trouvait le temple d'Hercule. Toutefois il est bon de faire remarquer que, suivant Pline, il y avait ici deux îles : l'une qui renfermait la ville de Gadès et en portait le nom, l'autre appelée *Erythia* et *Aphrodisias*, et que l'on surnomma l'*île de Junon*. Mais la langue de terre qui porte Cadiz avait toujours fait partie de l'île de Léon, lorsqu'en 1812 elle fut coupée par les Espagnols pour arrêter les efforts des Français; d'où il résulte que Cadiz est séparée du reste de l'île par cette coupure appelée *Cortadura*, et qui est hérissée de batteries. Il n'est donc pas possible d'admettre, avec Pline, qu'il y avait ici deux îles lorsque Méla n'en signale qu'une; donc ceux qui font de l'île de Léon celle que les anciens nommaient Erythia, sont dans l'erreur, d'après le texte de Méla, géographe espagnol, ne l'oublions pas, qui d'ailleurs place Erythia plus loin, ainsi que nous le verrons bientôt.

aliorum grandior, et aliquamdiu ad occasum ab oriente excurrens, juxta Dahas primum inflectitur : cursuque ad septentrionem converso, inter Amardos et Pæsicas os aperit.

Silvæ alia quoque dira animalia, verum et tigres ferunt, utique Hyrcaniæ; sævum ferarum genus, et usque eo pernix, ut illis longe quoque progressum equitem consequi, nec tantum semel, sed aliquoties etiam, cursu, unde cœperit, subinde repetito, solitum et facile sit. Causa ex eo est, quod, ubi ille interceptos earum catulos citus cœpit avehere, et rabiem appropinquantium astu frustraturus, unum de pluribus omisit, hæ projectum excipiunt, et ad cubilia sua referunt; rursumque et sæpius remeant, atque idem efficiunt, donec ad frequentiora, quam adire audeant, profugus raptor evadat. Ultra Caspium sinum quidnam esset, ambiguum aliquandiu fuit; idemne Oceanus, an tellus infesta frigoribus, sine ambitu ac sine fine projecta. Sed præter physicos Homerumque, qui universum orbem mari circumfusum esse dixerunt, Cornelius Nepos, ut recentior ita auctoritate, certior; testem autem rei Q. Metellum Celerem adjicit, eumque ita retulisse commemorat : cum Galliæ proconsule præesset, Indos quosdam a rege Bætorum dono sibi datos; unde in eas terras devenissent, requirendo cognosse, vi tempestatum ex Indicis æquoribus abreptos, emensosque, quæ intererant, tandem in Germaniæ littora exiisse. Restat ergo pelagus; sed reliqua lateris ejusdem assiduo gelu durantur, et ideo deserta sunt.

CAP. VI. — *Hispaniæ exterioris et septentrionalis Oceani insulæ.*

His oris, quas angulo Bæticæ ad huc usque perstrinximus, multæ ignobiles insulæ, et sine nominibus etiam, adjacent : sed earum, quas præterire non libeat, Gades fretum attingit; eaque angusto spatio, et veluti flumine, a continenti abscissa, qua terris propior est, pene rectam ripam agit; qua Oceanum spectat, duobus promontoriis evecta in altum, medium littus abducit, et fert in altero cornu ejusdem nominis urbem opulentam, in altero templum Ægyptii Herculis, conditoribus, religione, vetus-

par la vénération des peuples, par son antiquité et par ses richesses. Ce temple fut bâti par des Tyriens; la dévotion qu'il inspire est fondée sur ce qu'il renferme les cendres d'Hercule; son origine remonte à la guerre de Troie; ses richesses sont le produit du temps. A la Lusitanie appartient l'île d'Érythie (*a*), que nous considérons comme ayant été la demeure de Géryon, et quelques autres, qui n'ont point de noms particuliers, quoique fertiles à un tel point que la semence qu'on y jette, reprenant après la moisson une nouvelle vigueur, suffit pour leur faire donner sept récoltes de suite au moins, et même quelquefois davantage.

Vis-à-vis des côtes Celtiques s'élèvent quelques îles qui prennent toutes ensemble le nom de Cassitérides (*b*), parce qu'elles sont très-riches en étain (*c*). Celle de Sena (*d*), placée dans la mer Britannique, vis-à-vis la côte des Osismiens, est renommée par un oracle gaulois, dont les prêtresses, consacrées par une virginité perpétuelle, sont, dit-on, au nombre de neuf. Elles sont appelées Gallicènes, et on leur attribue le pouvoir extraordinaire de déchaîner les vents et les tempêtes par leurs enchantements, de se métamorphoser en tels animaux qu'elles veulent, de

(*a*) Les annotateurs de Méla ont été fort embarrassés pour trouver l'emplacement de cette île : aussi Mariana, dans son histoire d'Espagne, s'est-il cru autorisé à avancer, sans preuves suffisantes, qu'elle avait été engloutie par la mer, et qu'il n'en reste plus aucun vestige. Vossius a prétendu, avec plus de fondement, que l'île d'Érythie est une de celles qui se trouvent à l'embouchure de la Guadiana; mais ce fleuve formant, dans l'antiquité comme aujourd'hui, la limite entre les Lusitaniens et les Espagnols, l'île d'Érythie appartiendrait à l'Hispanie, tandis que Méla dit positivement qu'elle appartient à la Lusitanie. Nous croyons donc pouvoir la placer à l'île de *Caes*, l'une des trois îles Santa-Maria situées à la pointe de Faro, l'antique *Cuneus promontorium*. — (*b*) Les îles *Scilly* ou *Sorlingues*, à l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre et du comté de Cornouailles. — (*c*) Bien que le texte de Méla porte *plumbo* au lieu de *plumbo albo*, qui serait la dénomination adoptée de son temps comme synonyme de *stanno*, nous traduisons par *étain*, car il est évident que c'est positivement ce métal qu'il a voulu désigner, puisqu'il ajoute que c'est à leur richesse métallique que ces îles doivent leur nom : et en effet le mot grec χασσίτερος, d'où est venu Cassitérides, signifie étain. — (*d*) L'île de *Sein*, sur la côte occidentale de France, dans le département du Finisterre.

guérir des maux regardés comme incurables, enfin de connaître et de prédire l'avenir; mais elles réservent exclusivement leurs remèdes et leurs prédictions pour ceux qui n'ont voyagé et navigué que dans le but de les consulter.

Mieux explorée, on aura bientôt sur la Bretagne (*a*) et sur ses productions des détails plus certains, puisque cette île, si longtemps fermée aux Romains, leur est ouverte par le plus grand des princes, lequel vient d'y soumettre des nations non-seulement indomptées avant lui, mais même inconnues. Comme la guerre a été pour lui un moyen de faire apprécier les particularités de cette île, que le retentissement de son triomphe en répande la connaissance! Au reste, suivant ce que nous en savons jusqu'à présent, la Bretagne s'étend dans sa plus grande longueur entre le septentrion et l'occident; elle forme vis-à-vis les bouches du Rhin un grand angle, dont les deux côtés, qui d'une part regardent la Gaule et de l'autre la Germanie, viennent aboutir obliquement à une grande ligne droite qui la termine par derrière, ce qui lui donne une forme triangulaire parfaitement semblable à celle de la Sicile. Elle est unie, grande et fertile, mais en productions plus propres à la nourriture des troupeaux qu'à celle des hommes; elle a des forêts, des lacs et des fleuves très-considérables, qui tantôt coulent dans la mer et tantôt rétrogradent vers leurs sources, suivant les mouvements alternatifs de la marée; il en est même quelques-uns qui produisent des perles et des pierres précieuses (93). Ses habitants sont partagés en différentes nations, gouvernées par des rois. Ils sont tous grossiers; et comme ils sont éloignés du continent et que conséquemment ils ignorent la jouissance des autres biens, ils ne sont riches que de leurs troupeaux, et leurs frontières font leur sûreté. On ne sait si c'est comme ornement ou

(*a*) L'île de la *Grande-Bretagne*.

tate, opibus illustre. Tyrii constituere : cur sanctum sit, ossa ejus ibi sita efficiunt : annorum, quis manet numerus, ab Iliaca tempestate principia sunt : opes tempus aluit. In Lusitania Erythia est, quam Geryone habitatam accepimus, aliæque sine certis nominibus ; adeo agri fertiles, ut, cum semel sata frumenta sint, subinde, recidivis seminibus segetem novantibus, septem minimum, interdum plures etiam messes ferant.

In Celticis aliquot sunt, quas, quia plumbo abundant, uno omnes nomine Cassiteridas appellant. Sena in Britannico mari, Osismicis adversa littoribus, Gallici numinis oraculo insignis est : cujus antistites, perpetua virginitate sanctæ, numero novem esse traduntur : Gallicenas vocant, putantque ingeniis singularibus præditas, maria ac ventos concitare carminibus, seque in quæ velint animalia vertere, sanare, quæ apud alios insanabilia sunt, scire ventura et prædicare : sed non nisi deditas navigantibus, et in id tantum, ut se consulerent profectis.

Britannia qualis sit, qualesque progeneret, mox certiora et magis explorata dicentur. Quippe tam diu clausam aperit ecce Principum maximus, nec indomitarum modo ante se, verum ignotarum quoque gentium victor, propriarum rerum fidem ut bello affectavit, ita triumpho declaraturus portat. Cæterum, ut adhuc habuimus, inter septentrionem occidentemque projecta, grandi angulo Rheni ostia prospicit : deinde obliqua retro latera abstrahit, altero Galliam, altero Germaniam spectans : tum rursus perpetuo margine directi littoris ab tergo abducta, iterum se in diversos angulos cuneat triquetra, et Siciliæ maxime similis, plana, ingens, fecunda, verum his, quæ pecora, quam homines, benignius alant. Fert nemora, lacus ac prægrandia flumina, alternis motibus modo in pelagus, modo retro fluentia, et quædam gemmas margaritasque generantia. Fert populos regesque populorum : sed sunt inculti omnes, atque ut longius a continenti absunt, ita magis aliarum opum ignari, tantum pecore ac finibus dites, incertum ob decorem, an quid aliud, vitro corpora infecti. Causas tamen bellorum et bella contrahunt, ac se

pour un autre motif qu'ils se peignent le corps avec du pastel. Cependant ils se font entre eux des prétextes de guerre, et s'attaquent souvent les uns les autres, poussés par l'unique ambition de commander aux vaincus et de reculer les bornes de leur territoire. Armés à la manière des Gaulois, ils combattent non-seulement à pied et à cheval, mais encore dans des chars, dont une espèce particulière est armée de faux, et connue sous le nom de *covinus*.

Au delà de la Bretagne est l'île de Juverne (*a*), presque aussi étendue, d'une forme oblongue. Son climat est peu favorable à la maturité des grains; mais elle abonde en herbes non-seulement d'un aspect agréable, mais d'une odeur si douce qu'il suffit d'y conduire les troupeaux pendant une petite partie du jour, pour qu'ils engraissent : si on les y laissait paître plus longtemps, ils périraient d'embonpoint. Ses habitants diffèrent de toutes les nations connues par une complète ignorance de lois, de toutes vertus et de piété.

Les Orcades (*b*) sont au nombre de trente, à peu de distance les unes des autres. Les Hémodes (*c*) sont au nombre de sept, placées vis-à-vis de la Germanie.

Dans le golfe de Codanus, dont nous avons déjà parlé, l'île de Scandinovia (*d*), que possèdent encore les Teutons, s'élève au milieu d'autres îles qu'elle surpasse en fertilité comme en étendue. Celles qui font face à la Sarmatie se présentent tantôt comme des îles, tantôt comme une terre continue, suivant que la mer, dans ses mouvements alternatifs, couvre ou laisse à sec les intervalles qui les séparent. La fable atteste, et j'ai vu même dans certains auteurs qui ne sont pas indignes de foi, que dans ces îles vivent les Oæones (*a*), qui ne se nourrissent que d'avoine et d'œufs d'oiseaux de marais; les Hippopodes (*b*), à pieds de cheval, et les Panotes (*c*), dont les longues et larges oreilles leur enveloppent tout le corps et leur servent de vêtements.

L'île de Thulé (*d*), devenue célèbre dans les chants des poëtes grecs et latins, est située vis-à-vis des rivages des Berges (*e*). Le soleil y restant longtemps sur l'horizon, les nuits y sont conséquemment courtes; mais elles sont obscures pendant l'hiver, comme partout ailleurs;

(*a*) Strabon nomme cette île *Ierne*, Diodore de Sicile *Iris*, César *Hibernia*, et Méla *Juverna*. Il est évident que tous ces noms viennent de celui d'*Erin*, que les anciens habitants donnaient, comme ceux d'aujourd'hui à l'*Irlande*, dans leur propre langue, c'est-à-dire en gaëlic, idiome celtique. Ce que dit Méla de sa grandeur prouve que les anciens en avaient une fausse idée, car sa superficie n'est à peu près que le tiers de celle de la Grande-Bretagne. — (*b*) Groupes d'îles au nombre en effet de trente, et que les Anglais nomment *Orkney*. Elles sont situées au nord de l'Ecosse, dont elles dépendent, et dont elles sont séparées par le détroit de Pentland. — (*c*) Les îles *Shetland*, au nord-est de l'Écosse; les anciens n'en connaissaient que sept, bien que leur nombre soit de quatre-vingt-six, dont quarante-six ne sont que des îlots. — (*d*) C'est la péninsule scandinave, qui comprend la Norvege et la Suède, et qui était regardée par les anciens comme une grande île. Toutefois cette opinion, qui est aussi celle de d'Anville, n'a pas été adoptée par Gossellin, qui pense que la Scandinavie des anciens est l'île danoise de *Fionie*, dont un grand district se nomme encore *Scan*, ou *Scam*.

(*a*) Les Oæones habitaient les îles que Pline appelle *Oonæ* (lib. IV, cap. 13). — (*b*) Il est évident que l'amour du merveilleux, si naturel aux anciens, les a portés à donner le nom d'Hippopodes à des peuples dont la chaussure avait été mal examinée. Schlœzer a pensé que l'origine de cette fable se trouve dans l'usage des patins, répandu chez les habitants du Nord : il s'agit ici de ces *raquettes*, sortes de patins qui servent aux Lapons à marcher et à glisser avec rapidité sur la neige. Ainsi nous pensons, avec Reinold, que les Hippopodes étaient des habitants de la Laponie suédoise. — (*c*) Ortelius croit que, faute d'examen, les anciens ont pu prendre pour des oreilles quelque ornement de tête particulier à ces peuples et qui leur servait à se garantir de la neige et des injures du temps. — (*d*) Le célèbre Pythéas de Marseille, qui vivait environ quatre siècles avant notre ère, est le premier qui ait signalé l'île de Thulé, qu'il visita en naviguant jusque dans la mer Baltique. Ses ouvrages ayant été perdus, il n'en est resté que quelques citations incomplètes et la plupart inexactes, d'après lesquelles il est presque impossible de déterminer quelle est l'île ou la partie de l'Europe qu'il a désignée sous le nom de Thulé ou Thylé. Les uns ont voulu y voir l'Irlande, d'autres une des îles Shetland, d'autres la Norvége ou la Suède. Malte-Brun a soutenu une opinion qui nous paraît fort admissible : c'est que l'île en question est la partie du Danemark appelée Jutland, dont la côte occidentale, nommée encore *Thy* ou *Thyland*, correspond parfaitement à ce qui nous est resté de la description qu'en a donnée Pythéas : telles sont les dunes sablonneuses qui couvrent ses côtes, les brouillards qui les cachent, et le phénomène qu'on y observe de ces nuits réduites à deux ou trois heures de durée, par de longs crépuscules. Quant à l'objection qu'on pourrait faire que le Jutland est une presqu'île, nous répondrons qu'il n'est pas invraisemblable que Pythéas ait pris une péninsule pour une île; que d'ailleurs il se peut que le Jutland fût une île à cette époque, car le Danemark a changé plusieurs fois de forme depuis les temps les plus reculés : ainsi ne voit-on pas dans Plutarque que le Jutland, un peu plus d'un siècle avant notre ère, fut le théâtre d'une suite de plusieurs envahissements de la mer, qui forcèrent plus de trois cent mille hommes en état de porter les armes, et une multitude de femmes et d'enfants, tant Cimbres que d'autres peuples, à quitter leur patrie et à se jeter en Italie et en Espagne? On donne à ces inondations successives le nom de *déluge cimbrique*. — (*e*) On a vu plus haut que les Berges et les Scythes sont le même peuple pour Méla, et que leurs rivages confinaient à l'Asie.

frequenter invicem infestant, maxime imperitandi cupidine, studioque ea prolatandi quæ possident. Dimicant non equitatu modo aut pedite, verum et bigis et curribus, gallice armati : *covinos* vocant, quorum falcatis axibus utuntur.

Super Britanniam Juverna est, pene par spatio, sed utrinque æquali tractu littorum oblonga : cœli ad maturanda semina iniqui, verum adeo luxuriosa herbis, non lætis modo, sed etiam dulcibus, ut se exigua parte diei pecora impleant, et nisi pabulo prohibeantur, diutius pasta dissiliant. Cultores ejus inconditi sunt, et omnium virtutum ignari magis, quam aliæ gentes; pietatis admodum expertes. Triginta sunt Orcades, angustis inter se diductæ spatiis. Septem Hæmodæ, contra Germaniam vectæ.

In illo sinu, quem Codanum diximus, ex insulis Scandinovia, quam adhuc Teutoni tenent, ut fecunditate alias, ita magnitudine antestat. Quæ Sarmatis adversa sunt, ob alternos accessus recursusque pelagi, et quod spatia, quis distant, modo operiuntur undis, modo nuda sunt, alias insulæ videntur, alias una et continens terra. In his esse Oæonas, qui ovis avium palustrium et avenis tantum alantur : esse equinis pedibus Hippopodas, et Panotos, quibus magnæ aures, et ad ambiendum corpus omne patulæ, nudis alioquin pro veste sint, præterquam quod fabulis traditur, auctores etiam, quos sequi non pigeat, invenio.

Thule Bergarum littori opposita est, Graiis et nostris celebrata carminibus. In ea quod ibi sol (94) longe occasurus exsurgit, breves utique noctes sunt : sed per hie-

pendant l'été, elles sont claires parce que le soleil, s'élevant vers le plus haut point de sa course périodique, éclaire déjà par la réflexion de sa lumière des lieux qu'il est près d'éclairer par sa présence. Toutefois, au temps du solstice, ces nuits sont absolument nulles, parce que ce n'est pas seulement alors la lumière réfléchie du soleil, mais une très grande partie de son disque, qu'on aperçoit sur l'horizon.

Talgé (*a*), dans la mer Caspienne, produit abondamment et sans culture toutes sortes de fruits ; mais les peuples voisins les respectent, et regardent comme un sacrilége d'y porter la main : ils les croient destinés aux dieux, et pensent qu'il faut les leur conserver. Enfin, vis-à-vis des côtes désertes dont nous avons parlé plus haut, s'élèvent quelques îles également inhabitées qu'on appelle Scythiques, sans aucuns noms particuliers qui les distinguent.

CHAP. VII. — *L'Océan oriental et l'Inde.*

Au delà de ces plages désertes, notre route s'incline dans la mer occidentale, et vers une contrée de la terre qui regarde l'orient. Elle s'étend depuis le promontoire Scythique jusqu'au cap Colis (*b*). Et d'abord elle est entièrement inaccessible ; en second lieu, la barbarie de ses habitants fait qu'elle est inculte. Ceux-ci sont les Scythes anthropophages et les Saces, séparés par une contrée inhabitable, parce qu'elle est remplie d'animaux nuisibles. Plus loin, les bêtes féroces infestent encore de vastes régions jusqu'au mont Tabis (*c*), qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, et à une grande distance du Taurus. L'intervalle qui sépare ces deux montagnes est habité par les Sères (*a*), nation pleine de justice, et très-remarquable par la manière dont elle fait le commerce : chacun apporte ses marchandises dans un lieu solitaire, et laisse, en se retirant, l'acheteur accomplir le marché.

L'Inde ne s'étend pas seulement sur les bords de la mer Orientale, elle est encore baignée au midi par celle que nous avons désignée sous le nom de mer Indienne ; de là elle se prolonge au nord jusqu'aux extrémités du Taurus (*b*), et a l'occident jusqu'aux rives de l'Indus (*c*) ; de sorte que ses rivages couvrent autant d'espace qu'un vaisseau marchant à voiles déployées pourrait en parcourir dans quarante jours et quarante nuits. Elle est tellement éloignée de nos régions, que dans une certaine partie on n'aperçoit ni l'une ni l'autre des deux Ourses ; et qu'à la différence de ce qui s'observe ailleurs, l'ombre des corps y est projetée vers le midi (*d*). Du reste, elle est fertile, et nourrit une immense quantité d'hommes et d'animaux de différentes espèces. Elle

(*a*) Si c'est effectivement dans la mer Caspienne qu'il faut chercher cette île, ce doit être celle de *Koulal*, qui est inhabitée, bien qu'elle ait sept lieues de longueur sur une de largeur. — (*b*) Nous adoptons l'opinion du savant Gossellin, qui pense que le cap Colis correspond au cap Comorin. D'autres géographes ont supposé que ce devait être le cap Calymère, le point de l'Hindoustan le plus près de l'île de Ceylan. — (*c*) Le mont Tabis, dont il est difficile de fixer l'emplacement, pourrait bien correspondre à la contrée montagneuse du *Tibet*, qui est séparée de l'Inde par l'Himalaya dont une partie constituait l'*Imaüs*, et une autre le *Paropamisus* et l'*Emodus* ou l'*Hemodes* dans la géographie des anciens.

(*a*) La détermination de la position qu'occupait la Sérique ou le pays des Sères est une des énigmes les plus difficiles de la géographie ancienne. Voyez la note supplémentaire 3, dans laquelle nous avons traité cette question.) — (*b*) Ainsi que les géographes qui le précédèrent, Méla donne à la dénomination de Taurus deux acceptions différentes. On a vu précédemment qu'il place le mont Taurus dans l'Asie Mineure ; mais ensuite il étend le nom de Taurus aux montagnes qui, depuis le groupe précédent, se prolongent au sud de la mer Caspienne jusque vers l'extrémité orientale de l'Asie. En un mot, pour Méla les monts Taurus formaient un système de montagnes, comme nous disons le *système alpique*. — (*c*) Depuis les temps les plus reculés, l'*Indus* ou le *Sind*, ainsi que l'ont toujours appelé les Orientaux, a été regardé comme étant la frontière orientale naturelle de l'Inde ou de l'Hindoustan. — (*d*) Il y a ici erreur sur erreur de la part de Méla, ou plutôt de la part des savants qui l'ont précédé, et qu'il a copiés. Ainsi Hipparque, astronome qui vivait environ cent cinquante-neuf ans avant J. C., prétendait que ni la grande ni la petite Ourse n'étaient visibles pour les habitants d'une partie de l'Inde ; et Méla le répète, sans s'apercevoir que, pour que cela fût vrai, il faudrait que cette partie fût au sud de l'équateur, c'est-à-dire au delà de la région que les anciens regardaient comme inhabitable. Quant à ce qui concerne l'ombre des corps, Mégasthène, historien et géographe grec, auteur d'une histoire de l'Inde, où il voyagea, et qui vivait deux cent quatre-vingt-quinze ans avant J. C., prétendait qu'aucune partie de cette contrée n'était assez méridionale pour que les ombres y tombassent dans le sens opposé à celui où elles tombent dans nos régions : il ignorait donc que l'Inde étant au sud du tropique du Cancer, les ombres doivent être alternativement projetées vers les deux pôles. Méla a répété l'assertion d'Onésicrite, qui n'est pas plus exacte.

mem, sicut alibi, obscuræ ; æstate lucidæ, quod per id tempus jam se altius evehens, quanquam ipse non cernatur, vicino tamen splendore proxima illustrat : per solstitium vero nullæ, quod tunc jam manifestior non fulgorem modo, sed sui quoque partem maximam ostentat.

Talge in Caspio mari, sine cultu fertilis, omni fruge ac fructibus abundans : sed vicini populi, quæ gignuntur, attingere nefas et pro sacrilegio habent, diis parata existimantes, diisque servanda. Aliquot et illis oris, quas desertas diximus, æque desertæ adjacent, quas sine propriis nominibus Scythicas vocant.

CAP. VII. — *Oceanus eous, et India.*

Ab iis in Eoum mare cursus inflectitur, inque oram terræ spectantis orientem. Pertinet hæc a Scythico promontorio ad Colida : primumque omnis est invia ; deinde ob immanitatem habitantium inculta. Scythæ sunt androphagi et Sacæ, distincti regione, quia feris scatet, inhabitabili. Vasta deinde iterum loca belluæ infestant, usque ad montem mari imminentem, nomine Tabim. Longe ab eo Taurus attollitur. Seres intersunt ; genus plenum justitiæ, et commercio, quod rebus in solitudine relictis absens peragit, notissimum.

India non Eoo tantum apposita pelago, sed et ei, quod ad meridiem spectans Indicum diximus, et hinc Tauri jugis, ab occidente Indo finita, tantum spatium littoris occupat, quantum per quadraginta dies noctesque velificantibus cursus est ; ita multum a nostris abducta regionibus, ut in aliqua parte ejus neuter septentrio appareat, aliterque, quam in aliis oris, umbræ rerum ad meridiem jaceant. Cæterum fertilis, et vario genere hominum aliorumque animalium scatet. Alit formicas non minus maximas ca-

possède des fourmis aussi grosses que des chiens, et qui, suivant ce qu'on en dit, gardant avec soin, comme les gryphons (95), l'or qu'elles arrachent des entrailles de la terre, menacent de la mort ceux qui tenteraient d'y toucher. Elle nourrit aussi d'énormes serpents redoutables aux éléphants et par leurs morsures et par les replis de leur corps. Son sol est dans quelques endroits si gras et si fécond, que le miel y découle des feuilles des arbres (96), que d'autres arbres y portent de la laine (97), et que certains roseaux coupés entre deux nœuds, sont creusés en nacelles capables de porter deux et quelques-unes trois hommes (98).

Les Indiens diffèrent entre eux dans leurs vêtements et dans leurs usages. Les uns portent des habits tissus de lin ou de la laine dont nous venons de parler; les autres se couvrent de peaux d'oiseaux et de bêtes fauves. Quelques-uns vont tout nus; quelques autres ne cachent que leurs parties sexuelles. Les uns sont d'une taille peu élevée et même tres-petite; les autres sont grands, et même d'une si haute stature qu'ils se servent d'éléphants, qui sont ici très-grands, avec autant d'adresse et de facilité que nous nous servons de chevaux. Certains Indiens regardent comme un devoir de ne tuer aucun animal et de ne manger aucune espèce de chair; d'autres ne se nourrissent que de poissons. Quelques habitants de l'Inde égorgent, comme des victimes, leurs proches parents avant que la vieillesse ou la maladie les ait fait maigrir ; et c'est un très-grand acte de piété que de manger leurs entrailles dans un festin. Aussi ceux que la vieillesse atteint ou que la maladie menace se retirent-ils dans quelques lieux déserts, où, loin des leurs, ils attendent sans inquiétude que la mort vienne les frapper. Ceux que l'étude et la pratique de la sagesse ont rendus plus prudents devancent le moment fatal; joyeux et glorieux, ils vont au-devant de la mort en se précipitant au milieu des flammes.

De toutes les villes de l'Inde (et elles sont nombreuses), Nysa (*a*) est la plus grande et la plus célèbre, de même que la plus remarquable de ses montagnes est celle de Méros (*b*), consacrée à Jupiter. Mais ce qui les rend principalement fameuses, c'est que l'on croit que Bacchus vit le jour dans la première, et qu'il fut nourri dans un antre de la seconde; opinion qui, vraie ou fausse, a fait dire aux auteurs grecs que Bacchus avait été cousu dans la cuisse de Jupiter.

Les Palibothriens occupent les rivages depuis l'Indus jusqu'au Gange : depuis ce fleuve jusqu'au cap Colis, excepté dans quelques contrées brûlantes et inhabitables, s'étendent des peuples noirs que l'on pourrait prendre pour des Éthiopiens. Du cap Colis au cap Cudum, la côte est droite, et habitée par des peuples timides, auxquels la mer prodigue les richesses les plus abondantes. Tamos (*c*) est le nom d'un promontoire qui s'élève à l'extrémité du Taurus; le cap Colis est la pointe qui forme l'extrémité de la côte orientale et le commencement de la côte méridionale. Le Gange et l'Indus sont les deux principaux fleuves; le premier naît de nombreuses sources qui, sorties de l'Hémode (*d*), montagne de l'Inde, se réunissent dans un seul lit pour former le plus grand de tous les cours d'eau : il a dix mille pas

(*a*) La seule trace qui existe de celle ville est un lieu peu important appelé *Nough* ou *Deva-Naoucha-Nagar*, situé sur la rive droite du Sind ou de l'Indus, dans le royaume de Kaboul. — (*b*) Le nom de cette montagne est évidemment le même que celui que l'histoire et la mythologie des Hindous donnent à celle qu'ils regardent comme la patrie des dieux et des premiers hommes. Ils nomment cette montagne *Mérou*; mais elle est plus communément appelée aujourd'hui *Kaïlas* ou *Kaïlasa*. C'est un groupe de hautes cimes qui est situé dans la partie occidentale du Tibet, précisément dans la province de Ngari. Les Chinois regardent la plus haute de ces cimes comme le point culminant de toute la terre; ils en ont fait aussi le séjour de leurs divinités bouddhiques. — (*c*). Le Tamos de Méla est le cap qui, formant, d'après ses idees, l'extrémité orientale de la chaine Taurique, correspondait à celui qui dans la géographie d'Ératosthène, et dans celle de Strabon porte la ville de *Thinæ*. — (*d*) L'Hémode ou l'Imaüs est l'Himalaya des modernes.

nibus; quas more gryphorum aurum penitus egestum cum summa pernicie attingentium custodire commemorant. Immanes et serpentes alit qui ut elephantos morsu atque ambitu corporis afficiant. Tam pinguis alicubi et tam feracis soli, ut in eo mella frondibus defluant, lanas silvæ ferant, arundinum fissa internodia, veluti navia, binos, et quædam ternos etiam vehant.

Cultorum habitus moresque dissimiles. Lino alii vestiuntur, aut lanis quas diximus; alii avium ferarumque pellibus : pars nudi agunt; pars tantum obscœna velati : alii humiles parvique; alii ita proceri et corpore ingentes, ut elephantis etiam, et ibi maximis, sicut nos equis, facile atque habiliter utantur. Quidam nullum animal occidere, nulla carne vesci, optimum existimant : quosdam tantum pisces alunt. Quidam proximi parentes, priusquam annis aut ægritudine in maciem eant, velut hostias cædunt : cæsorumque visceribus epulari fas et maxime pium est. At ubi senectus aut morbus incessit, procul a cæteris abeunt, mortemque in solitudine nihil anxii exspectant. Prudentiores, et quibus ars studiumque sapientiæ contingit, non exspectant eam, sed ingerendo semet ignibus, læti et cum gloria arcessunt.

Urbium, quas incolunt, (sunt autem plurimæ) Nysa est clarissima et maxima : montium Meros, Jovi sacer. Famam hinc præcipuam habent; in illa genitum, in hujus specu Liberum patrem arbitrantur esse nutritum : unde Græcis auctoribus, ut femori Jovis insitum dicerent, aut materia ingessit, aut error.

Oras tenent ab Indo ad Gangen Palibothri, a Gange ad Colida (nisi ubi magis, quam ut habitetur exæstuat) atræ gentes, et quodammodo Æthiopes. A Colide ad Cudum recta sunt littora, timidique populi, et marinis opibus affatim dites (99). Tamos promontorium est quod Taurus attollit; Colis alterius partis angulus, initiumque lateris ad meridiem versi. Ganges et Indus amnes, ille multis fontibus in Hemode, Indiæ monte, conceptus, simul

dans sa plus petite largeur, et se divise en sept bras à son embouchure. L'Indus sort du mont Paropamise (*a*), et reçoit dans son cours quelques autres rivières, dont les plus considérables sont le Cophès (*b*), l'Acésinès (*c*) et l'Hydaspe (*d*). Il roule sur un large espace ses eaux divisées en plusieurs branches, et qui présentent ensemble presque la largeur du Gange. Mais ensuite, à l'issue de quelques gorges de montagnes au milieu desquelles elles serpentent et font des détours souvent assez longs, ces branches se confondent dans un vaste canal et coulent ensemble jusqu'à ce que se divisant en deux parties, elles se rendent à la mer à droite et à gauche par deux embouchures très-éloignées l'une de l'autre.

Près du promontoire Tamos est l'île de Chrysé (*e*); près du Gange est celle d'Argyré (*f*). Suivant une ancienne tradition, la terre de l'une est mêlée d'or (*g*), et celle de l'autre mêlée d'argent (*h*); d'où l'on voit clairement, ou que ces îles ont pris leur nom de la présence de ces métaux, ou que leur nom a fait imaginer qu'elles en renfermaient. La Taprobane (*i*) peut être considérée comme une île très-étendue, ou, suivant l'opinion d'Hipparque, comme le commencement d'un autre monde; ce qui paraît au reste très-vraisemblable, puisque cette terre est habitée, et qu'il ne nous est pas encore parvenu que personne en ait fait le tour. Près des bouches de l'Indus s'élèvent quelques îles appelées îles du Soleil, et tellement inhabitables, que ceux qui y abordent sont à l'instant même suffoqués par l'air qu'on y respire. Entre les deux bras du même fleuve s'étend la Patalène (*a*). C'est une région qui se termine à la mer Rouge, mais où la chaleur est insupportable, et dont quelques parties manquent d'habitants. Ensuite il s'en offre une impénétrable et déserte, dont le sol est plutôt semblable à de la cendre qu'à de la terre : c'est pourquoi les cours d'eau qui y coulent sont rares et peu considérables (*b*); le Tubéron (*c*) et l'Arusace (*d*) passent pour être les plus remarquables.

(*a*) Le Paropamisus est le Caucase indien, c'est-à-dire cette chaîne de montagnes que les Orientaux nomment *Hindou-Khouch* ou *Hindou-Koh*. Les anciens se trompaient en plaçant la source de l'Indus au pied de cette chaîne : le Sind sort des montagnes du petit Tibet, que l'on nomme les monts Kaïlas. — (*b*) Peut-être le *Caboul*. — (*c*) Le *Tchenab*. — (*d*) Le *Behat* ou *Bedastah*. — (*e*) C'est la presqu'île de *Malacca*, que les anciens prenaient pour une île. — (*f*) On croit que cette île est *Soumatra*. — (*g*) Cette abondance d'or, qui est aujourd'hui bien moindre, puisqu'on ne la cherche plus que dans le sable des rivières, la fit nommer plus tard, lorsqu'elle fut mieux connue, à l'époque du géographe Ptolémée, *Chersonèse d'or*. — (*h*) Il s'agit probablement ici d'étain, l'une des principales richesses de l'île de Soumatra. — (*i*) L'île de Ceylan, que Méla représente comme constituant une sorte de continent, a environ cent lieues de longueur et quinze à cinquante de largeur.

CHAP. VIII. — *La mer Rouge, et ses deux golfes Persique et Arabique.*

Les Grecs appellent mer Rouge (*e*) ('Ερυθρὰν θάλασσαν) une mer qui doit ce nom à sa couleur ou à Érythras qui régna sur ses bords (100). Elle est orageuse, dangereuse, profonde, et plus abondante que les autres en grands animaux marins. D'abord elle recule, elle éloigne également les rivages des deux côtés; et afin de ne pas s'introduire plus avant, elle les courbe en un vaste golfe; puis, arrondissant ses bords, elle les rompt deux fois pour former deux nouveaux golfes : le plus voisin des contrées que nous venons de visiter prend le nom de golfe Persique, et le plus éloigné celui de golfe Arabique. Le premier reçoit la mer par une large ouverture qui se rétrécit des deux côtés parallèlement, presque comme un cou; puis les terres s'éloignant de toutes parts environ-

(*a*) Cette région, qui tirait son nom de *Patala*, sa principale ville, est comprise aujourd'hui dans ce qu'on appelle le *Sindhy*, qui avait autrefois pour capitale *Tatta*, ville de douze à quinze mille âmes, qui occupe l'emplacement de l'antique Patala. — (*b*) Cette contrée, que Méla ne nomme point, est la partie la plus stérile de l'antique Gédrosie. Elle correspond à ce que l'on nomme aujourd'hui le *Mékran*, qui est une dépendance du Béloutchistan. Le long de la côte jusqu'à plusieurs lieues dans l'intérieur, il n'y a que des plaines arides. Les cours d'eau y sont la plupart à sec en été. — (*c*) Peut-être le *Roumrou*. — (*d*) Peut-être le *Serrou*. — (*e*) Les anciens étendaient ce nom ou celui de mer Érythrée aux différentes mers que les modernes nomment *mer d'Oman* ou *d'Arabie*, *mer* ou *golfe Persique* et *mer Rouge* ou *golfe Arabique*.

unum alveum fecit, fit omnium maximus, et alicubi latius, quando angustissime fluit, decem millia passuum patens, in septem ora dispergitur. Indus ex monte Paropamiso exortus, et alia quidem flumina admittit, sed clarissima, Cophen, Acesinen, Hydaspen : conceptamque pluribus alveis undam lato spatio trahit. Hinc pene Gangen magnitudine exæquat. Post ubi aliquot sæpe magnis flexibus cinxit jugum ingens, iterum rectus solidusque descendit : donec ad lævam dextramque se diducens, duobus ostiis longe distantibus exeat.

Ad Tamum insula est Chryse, ad Gangen Argyre : altera aurei soli, (ita veteres tradidere), altera argentei : atque, ut maxime videtur, aut ex re nomen, aut ex vocabulo fabula est. Taprobane, aut grandis admodum insula, aut prima pars orbis alterius Hipparcho dicitur : sed quia habitatur, nec quisquam circum eam isse traditur, prope verum est. Contra Indi ostia, illa sunt, quæ vocant Solis, adeo inhabitalia, ut ingressos vis circumfusi aeris exanimet confestim; et inter ipsa ostia Patalene. Regio ob æstus intolerabilis, alicubi cultoribus egens, inde ad principia Rubri maris pertinet. Ipsa invia atque deserta; humus cineri magis fit, quam pulveri, similis; ideoque per eam rara et non grandia flumina emanant, quorum Tuberonem et Arusacem notissima accepimus.

CAP. VIII. — *Mare Rubrum, et uterque hujus sinus Persicus et Arabicus.*

Rubrum mare græci, sive quia ejus coloris est, sive quia ibi Erythras regnavit, 'Ερυθρὰν θάλασσαν appellant : procellosum, asperum mare, profundum, et magnorum animalium magis, quam cætera, capax. Primo recedentes oras æquabiliter impellit; et ut non intret interius, aliquantum patens sinus arcuat. Sed quas ripas inflexerat, bis irrumpit, duosque iterum sinus aperit. Persicus vocatur dictis regionibus propior; Arabicus ulterior. Persicus, qua mare accipit, utrinque rectis lateribus grande ostium,

nent la mer d'un grand cercle de rivages, qui prend la forme d'une tête humaine (*a*). L'entrée du second est plus étroite; sa largeur est moindre, et son enfoncement plus profond, parce que ses côtés sont beaucoup plus longs: il pénètre tellement dans l'intérieur des terres, qu'il atteint presque l'Égypte et le mont Casius en Arabie; enfin ses extrémités deviennent de plus en plus étroites à mesure qu'elles pénètrent plus avant.

De l'endroit où nous en sommes resté jusqu'au golfe Persique, on ne voit partout que des déserts, à l'exception de la côte habitée par les Chélonophages (*b*). Les Carmaniens (*c*), placés sur la rive droite de ce golfe, n'ont ni vêtements, ni fruits, ni troupeaux, ni demeures fixes : ils se couvrent de peaux de poissons, se nourrissent de leur chair, et sont velus par tout le corps, excepté la tête. Plus avant sont les Gédrosiens, et ensuite les Perses. Chez les Carmaniens, le Sabis et le Coros coulent au-dessus de l'Andanis (*d*). Dans la partie du golfe opposée à son ouverture, sont les frontières des Babyloniens et des Chaldéens, et deux fleuves célèbres, le Tigre (*e*), qui est le plus près de la Perse, et l'Euphrate (*a*), qui en est le plus loin. Le Tigre conserve son lit depuis sa source jusqu'à son embouchure. L'Euphrate sort à grands flots d'une énorme source; il ne continue pas comme à sa naissance, mais il descend en faisant un large détour dans la plaine; il ne s'y creuse pas un lit, mais ses eaux, formant de vastes étangs, semblent devenir paresseuses en restant immobiles. D'abord large et sans lit, dès qu'il a franchi ses digues il se montre un véritable fleuve : coulant avec rapidité, avec fureur le long de ses rives, il se dirige vers l'ouest en traversant l'Arménie, qu'il sépare de la Cappadoce; si le Taurus ne lui faisait obstacle, il viendrait se jeter dans notre mer. De là il se tourne au sud, et entame d'abord la Syrie, puis l'Arabie, non pour aller ainsi jusqu'à la mer; car d'abord grand et navigable, ensuite faible ruisseau, il finit d'une manière honteuse, puisqu'il disparaît, au lieu d'avoir, comme les autres fleuves, une embouchure visible (*b*).

Le côté gauche du golfe Persique fait partie d'une contrée qui s'étend d'une mer à l'autre. On la nomme Arabie, et on la surnomme *Eudæmon* (Heureuse). Elle est rétrécie, mais extraordinairement abondante en cannelle, en encens et en autres productions aromatiques. Les Sabéens en oc-

(*a*) Méla, dans la forme qu'il donne au golfe Persique, ne suit pas les érrements assez exacts d'Ératosthène et de Strabon, ses devanciers : sa description est erronée, et cependant elle a servi de guide à Ptolémée. — (*b*) Ces Chélonophages, ou mangeurs de tortues, couvraient, selon Pline (liv. 6, chap. 25), leurs habitations avec les écailles de ces reptiles. Strabon ajoute que ces carapaces étaient si grandes, que les Chélonophages s'en servaient comme de bateaux. (Strab., liv. 16, p. 900). — (*c*) La *Carmanie* correspondait à la province de Perse appelée aujourd'hui *Kerman*. Elle renferme encore des peuples nomades, et sur les côtes des populations ichthyophages. — (*d*) Il est fort difficile de décider à quels cours d'eau se rapportent les noms de Sabis, Coros et Andanis. Le père Hardouin croit que le premier est le *Bendamir*, ou mieux *Bend-Emyr* : ce qui pourrait être admis, quoique la plus grande partie de son cours traverse la province de Perse appelée Farsistan; mais il se jette, il est vrai, dans le lac Baghtchgan, qui est sur le territoire du Kerman. Quant aux deux autres rivières de la Carmanie, il faut que leurs représentants aujourd'hui soient l'*Ibrahim* et le *Nahres*, parce que ce sont les deux plus considérables : encore se perdent-elles dans les sables. — (*e*) Le Tigre, que les Orientaux nomment *Didjeleh*, prend sa source sur le versant méridional de la chaîne du Taurus, et se jette dans l'Euphrate après un cours d'environ deux cent quatre-vingt-dix lieues. Les Européens lui conservent le nom que les anciens lui donnaient, et qui, il est bon de le dire, n'a aucun rapport avec l'animal que l'on nomme ainsi. *Tigr* dans l'antique langue des Mèdes, *Hhiddekel* en hébreu, et *Didjeleh* en arabe, par lesquels on désigne cette importante rivière, rappellent tous le vol rapide d'une flèche, et font allusion à la vitesse de ses eaux.

(*a*) L'Euphrate est appelé *Frat* par les Orientaux. Il a sa source dans les montagnes de l'Arménie. Lorsqu'il a reçu les eaux du Tigre, il prend le nom de *Chat-el-Arab* (*Fleuve de l'Arabie*), et se jette, après un cours d'environ cinq cents lieues, dans le golfe Persique. — (*b*) Si la description qu'en donne Méla est exacte, le cours de l'Euphrate a éprouvé, depuis le commencement de notre ère, des changements notables. Formé de deux rivières, dont la plus septentrionale, appelée *Frat*, est considérée par les Orientaux comme la source du fleuve, et dont la moins septentrionale, nommée *Mourad Tchaï*, était regardée par Xénophon comme le véritable Euphrate, et avec d'autant plus de raison qu'elle vient du point le plus éloigné, ni l'une ni l'autre de ces deux branches considérables ne forme les étangs dont parle Méla; mais le Mourad-Tchaï est à la vérité peu rapide, et ses eaux débordent chaque année. Les digues dont parle notre géographe sont sans doute les cataractes de Nouchar. Il tourne effectivement à l'ouest, après avoir franchi le défilé nommé *Pas de Nouchar*; puis au sud, et enfin à l'est. Mais, au lieu de disparaître en un faible ruisseau dans les terres, il reçoit le Tigre, prend le nom de Chat-el-Arab, et se jette dans le golfe Persique par trois embouchures principales, dont une est navigable jusqu'au-dessus de Bassorah, et ses divers bras occupent un espace de quinze lieues.

uasi cervice, complectitur : dein terris in omnem partem vaste et æqua portione cedentibus, magno littorum orbe pelagus incingens, reddit formam capitis humani. Arabici et os arctius et latitudo minor est, major aliquanto recessus, et multo magis longa latera. Init penitus, introrsusque, dum Ægyptum pene et montem Arabiæ Casium attingit, quodam fastigio minus ac minus latus, et quo magis penetrat angustior.

Ab his, quæ diximus, ad sinum Persicum (nisi ubi Chelonophagi morantur) deserta sunt. In ipso Carmanii navigantium dextra positi, sine veste ac fruge, sine pecore ac sedibus, piscium cute se velant, carne vescuntur, præter capita toto corpore hirsuti. Interiora Cedrosi, dehinc Persæ habitant. Sabis per Carmanios, supra Andanis et Coros effluunt. In parte, quæ pelagi ostio adversa est, Babyloniorum fines Chaldæorumque sunt, et duo clari amnes, Tigris Persidi propior, ulterior Euphrates. Tigris ut natus est, ita descendens usque in littora permeat: Euphrates, immani ore aperto, non exit tantum, unde oritur, sed et vaste quoque decidit; nec secat continuo agros, sed late diffusus in stagna, diu sedentibus aquis piger, et sine alveo patulus, post, ubi marginem rupit, vere fluvius, acceptisque ripis celer et fremens, per Armenios et Cappadocas occidentem petit; ni Taurus obstet, in Nostra maria venturus. Inde ad meridiem avertitur, et primum Syros, tum Arabas ingressus, non perdurat in pelagus, verum ingens modo et navigabilis, inde tenuis rivus, despectus emoritur, et nusquam manifesto exitu effluit, ut alii amnes, sed deficit.

Alterum latus ambit plaga, quæ inter utrumque pelagus excurrit. Arabia dicitur, cognomen Eudæmon, angusta, verum cinnami et thuris aliorumque odorum maxime ferax. Majorem Sabæi tenent partem, ostio proximam et Carmaniis contrariam Macæ. Frontem, quæ inter ostia os-

cupent la plus grande partie : celle qui touche à l'entrée du golfe, en face de la Carmanie, est habitée par les Maces. L'avance que fait la côte d'Arabie, entre les ouvertures des deux mers, est hérissée de rochers et de forêts. Au milieu s'élèvent quelques îles, dont la plus fameuse est celle d'Ogyris (*a*), parce qu'elle renferme le tombeau d'Érythras.

Le golfe Arabique est partout environné de peuples arabes. Dans la partie par laquelle on entre, on voit, sur la droite, les villes de Cannes (*b*), d'Arabie (*c*) et de Gadame (*d*); dans l'autre partie, au fond de son extrémité la plus étroite, se trouve Bérénice (*e*), entre les promontoires Héroopolitique (*f*) et Strobile (*g*); ensuite entre les promontoires appelés Μυός ὅρμος (*h*) (port de la Souris) et Coloba (*i*), les villes de Philoteris (*j*) et de Ptolémaïs (*k*); plus loin, Arsinoé (*a*) et une autre Bérénice (*b*); puis, une forêt qui produit de l'ébène (101) et des aromates; enfin, un fleuve d'autant plus remarquable qu'il est creusé de main d'homme, et alimenté par un canal qui prend ses eaux dans le Nil (102).

Au delà du golfe Arabique, et cependant au fond d'un petit enfoncement de la mer Rouge (*c*), s'étend une plage en partie déserte à cause des bêtes féroces qui l'infestent, et en partie habitée par les Panchéens, surnommés Ophiophages, parce qu'ils se nourrissent de serpents. Dans l'intérieur des terres, on vit autrefois des Pygmées, race d'hommes d'une très-petite stature, qui s'éteignit dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre les grues pour la conservation de ses fruits. Ce pays nourrit un grand nombre d'espèces d'oiseaux et de serpents. Parmi ceux-ci les plus remarquables sont des serpents ailés, très-petits, doués d'un venin actif, qui, à une certaine époque de l'année, sortent des marais desséchés, et, volant par grandes troupes, se dirigent vers l'Égypte; mais à l'entrée même de la frontière, à ce que l'on rapporte, des troupes d'oiseaux appelés ibis s'opposent à leur passage, les combattent et les tuent. Quant aux oiseaux, le plus extraordinaire est le phénix, toujours seul de son espèce, car il n'a ni père ni mère. Après avoir vécu sans interruption pendant cinq cents ans, il se couche sur un bûcher qu'il a composé lui-même d'un amas d'aromates, et s'y laisse consumer. Ensuite la partie liquide de ses membres décomposés se solidifiant, il s'engendre de lui-même et renaît de nouveau. Lorsqu'il a pris assez de vigueur,

(*a*) Les commentateurs ne sont pas d'accord sur l'emplacement de cette île : Lenglet-Dufresnoy et quelques autres pensent que c'est l'île d'*Ormus* ou d'*Hormouz*; d'Anville croit que c'est une petite île voisine de celle-ci; mais si l'on considère que, d'après ce que dit Méla, on ne doit pas la chercher dans le golfe Persique, puisqu'il la place devant l'Arabie entre ce golfe et le golfe Arabique, et que d'ailleurs renfermant le tombeau d'Érythras, qui donna son nom à la mer Érythrée, c'est dans cette mer qu'elle devait être, ce que Pline dit positivement; nous admettons l'opinion du père Hardouin, qui pensait que l'île d'Ogyris est celle que l'on nomme aujourd'hui *Mazira* ou *Mazeira*, longue d'une vingtaine de lieues, et située près de la côte méridionale de l'Oman. — (*b*) D'Anville prétend que cette ville se reconnaît dans un lieu nommé *Kana-Kanim*. — (*c*) Suivant d'Anville, *Arabia* correspond à la ville moderne d'*Aden*, sur la côte de l'Yemen. — (*d*) Aucun géographe n'a essayé de trouver l'emplacement de *Gadamus* ou de *Gandamus*, car c'est ce dernier nom qui se trouve dans la plupart des éditions de Méla. — (*e*) Plusieurs auteurs ont adopté l'opinion de Vossius, qui place cette ville en un lieu nommé aujourd'hui *Kalzem*; mais l'opinion de d'Anville nous paraît beaucoup plus admissible. Suivant ce savant géographe, le port d'*Astongaber*, d'où les flottes de Salomon partaient pour Ophir, reçut sous les Ptolémées le nom de *Bérénice*. Dans les temps anciens, les Arabes nommaient ce port *Minet-Iddahab*; aujourd'hui ils l'appellent *Kalaat-el-Akabah* (château de la Descente). Il est situé sur la côte de l'Hedjaz, dans l'enfoncement oriental du golfe de *Bahr-el-Akabah*. — (*f*) Ce promontoire est probablement l'angle que forme la base du mont *Ezzeït*. — (*g*) Le promontoire Strobile est aujourd'hui le cap *Mohamed*. C'est entre ce cap et le mont Ezzeït que se trouve l'entrée du golfe de *Suez*, ou mieux de *Soueys*, que les anciens nommaient golfe *Héroopolitique* (*sinus Heroopoliticus*). — (*h*) Le Myos, Hormos, en latin *Muris Portus*, que l'on nommait aussi *Aphrodites Portus* (port de Vénus), s'appelle actuellement, dit d'Anville, '*Soufange-oul-bahri*, c'est-à-dire éponge de mer, nom qui se rapporte au précédent, puisque les Grecs considéraient Vénus comme étant née de l'écume de la mer. — (*i*) Peut-être le cap *Kalama*, situé au nord de Kosseïr. — (*j*) La ville que Méla nomme *Philoteris* est la même que d'autres désignent sous le nom de *Philoteras portus*, et que d'Anville regarde comme correspondant à la ville actuelle de *Kosseïr*, près de laquelle on voit d'antiques ruines. Elle appartient à la haute Égypte, et elle est située sur la côte occidentale du golfe Arabique. — (*k*) Suivant d'Anville, cette ville de *Ptolémaïs*, qui avait le surnom de *Ferarum* ou celui de *Epitheros*, parce que l'on faisait dans ses environs de célèbres chasses aux éléphants, était située sur une pointe de terre baignée par la mer, et qu'on avait même isolée par une coupure. Cette pointe porte le nom arabe de *Ras-Ahehaz*.

(*a*) D'Anville place au fond du golfe une ville d'Arsinoé, qui occupait l'emplacement de *Suez* ou *Soueys*; mais ici il s'agit d'une autre Arsinoé placée vers le vingt-cinquième degré de latitude, c'est-à-dire dans une petite baie appelée *port de Touna*. — (*b*) Cette ville de *Bérénice* portait le surnom de *Panchrysos*, c'est-à-dire *Tout or*, parce que dans ses environs, sous le règne des Ptolémées, on tirait beaucoup d'or d'une montagne que les Arabes nomment *Alaki* ou *Ollaki*. Un port voisin, appelé *Salaka*, est, selon d'Anville, le lieu qui correspond à *Berenice Panchrysos*. — (*c*) Probablement le golfe d'*Aden*.

tenditur, silvæ cautesque exasperant. Aliquot sunt in medio insulæ sitæ. Ogyris, quod in ea Erythræ regis monumentum est, magis clara, quam cæteræ.

Alterum sinum undique Arabes incingunt. Ab ea parte, quæ introeuntibus dextra est, urbes sunt, Cana, et Arabia, et Gadamus : in altera ab intimo angulo prima, Berenice, inter Heroopoliticum et Strobilum : deinde inter promontoria Μυός ὅρμον et Coloba, Philoteris et Ptolemais : ultra Arsinoë, et alia Berenice : tum silva, quæ hebenum odoresque generat, et manu factus amnis, ideoque referendus, quod ex Nili alveo Dioryge adductus.

Extra sinum, verum in flexu tamen, etiam non modico, Rubri maris, pars bestiis infesta, ideoque deserta est : partem Panchæi habitant, quos ex facto, quia serpentibus vescuntur, Ophiophagos vocant. Fuere interius Pygmæi, minutum genus, et quod pro satis frugibus contra grues dimicando defecit. Sunt multa volucrum, multa serpentum genera : de serpentibus memorandi maxime, quos parvos admodum, et veneni præsentis, certo anni tempore ex limo concretarum paludum emergere, in magno examine volantes Ægyptum tendere, atque in ipso introitu finium, ab avibus, quas ibidas appellant, adverso agmine excipi pugnaque confici traditum est. De volucribus præcipue referenda phœnix, semper unica : non enim coïtu concipitur, partuve generatur; sed ubi quingentorum annorum ævo perpetua duravit, super exaggeratam variis odoribus struem sibi ipsa incubat, solviturque : deinde putrescentium membrorum tabe concrescens, ipsa se concipit, atque

il porte ses anciens ossements enveloppés de myrrhe, dans une ville d'Égypte appelée la ville du Soleil, les dépose dans un sanctuaire, sur un bûcher odoriférant, et les consacre par de mémorables funérailles. Le promontoire (*a*) qui termine la mer Rouge est l'extrémité inaccessible des monts Cérauniens.

CHAP. IX. — *L'Éthiopie.*

Les Éthiopiens sont dans l'intérieur des terres; ils occupent celle de Méroé, dont le Nil fait une île en l'environnant de ses bras (*b*). Une partie de ces peuples a reçu le nom de Macrobiens (*c*), parce que leur vie est presque de moitié plus longue que la nôtre; une autre partie prend celui d'Automoles (*d*), parce qu'ils vinrent autrefois de l'Égypte. Les Éthiopiens sont en général bien faits et tous de même taille; ils font peu de cas des richesses, et sont élevés dans la pratique de toutes les vertus. Le plus fort et le mieux proportionné de tous est ordinairement celui qu'ils choisissent pour gouverner la nation. L'or étant chez eux plus commun que le cuivre, ils considèrent ce métal comme plus précieux, bien qu'en réalité il le soit moins; ils l'emploient dans leurs ornements, tandis qu'ils fabriquent avec l'or les chaînes des coupables. Dans ce pays est un certain endroit toujours couvert de mets préparés, et qu'on appelle ἡλίου τράπεζαν (table du soleil), parce que chacun peut, quand bon lui semble, y venir prendre son repas. Les habitants assurent que ces mets, servis çà et là, y renaissent sans cesse par la volonté des dieux. On y voit un lac d'où les corps que l'on y plonge sortent aussi luisants que si on les eût frottés d'huile : son eau, que l'on boit, est elle-même si fluide et légère, que rien de ce qui y tombe ou de ce qu'on y jette ne peut y surnager, pas même les feuilles détachées des arbres voisins, qui descendent de suite au fond. Ce pays nourrit des animaux très-féroces : des lycaons (103), prenant mille couleurs différentes, et des sphinx (104), tels qu'on nous les représente; enfin des oiseaux extraordinaires, comme des tragopans à cornes, et des pégasses à oreilles de cheval (105).

Le reste des côtes se prolonge vers le sud-est, et n'offre rien de remarquable. Ce sont de vastes contrées, coupées par de grandes chaînes de montagnes qui près de la mer forment des falaises escarpées, au lieu de se terminer par des plages. Vient ensuite une grande région dépourvue d'habitants. On a douté pendant quelque temps si la mer s'étendait au delà de cette côte, et si elle achevait ainsi de circonscrire la terre, ou si l'Afrique se prolongeait indéfiniment au milieu

(*a*) Le promontoire des Aromates (Aromatum promontorium), aujourd'hui le cap *Guardafoui.* — (*b*) Cette prétendue île est, à proprement parler, une presqu'île de la partie méridionale de la Nubie dans le Sennaar, entre le Nil à l'ouest, le Bahr-el-Azrak (Nil Bleu) et le Rahad au sud-ouest, et le Tacazze à l'est et au nord-est. Elle a environ cent lieues géographiques du nord au sud, et quatre-vingts, de l'est à l'ouest. Entre les sources du Rahad et du Tacazzé ou de l'Atbarah, le voyageur anglais Bruce dit qu'il existe, dans la saison des pluies, un ruisseau qui, courant de l'est à l'ouest, fait la jonction parfaite de ces deux rivières, et, formant du territoire de Méroé une véritable île, justifie cette dénomination que lui donnaient les anciens. Elle formait un État florissant, et fort avancé dans la culture des arts. Elle comprend, outre le territoire de Damer, deux pays plus considérables : le Chendy et l'Halfay. Bruce crut reconnaître près d'un hameau nommé *El-Maroukh* les ruines de la ville de Méroé, au-dessus de Chendy, vis-à-vis l'île de Kourgos ou Kourkos, qui s'élève au milieu du Nil; M. Cailliaud est d'accord avec lui sur ce point. Des pyramides et des temples en ruines marquent l'emplacement de cette antique capitale. — (*c*) Du grec μακρόβιος (qui vit longtemps). Ils occupaient la contrée appelée aujourd'hui le *Sennaar.* Depuis l'époque de Cambyse, douze reines et dix rois se succédèrent chez les Macrobiens. Vers l'an 1480, une nation nègre jusqu'alors inconnue, sortie du Soudan ou des rives occidentales du Bahr-el-Abiad, c'est-à-dire du fleuve Blanc ou vrai Nil, vint se jeter sur la Nubie. Ils se nommaient *Chillouks*, mais en arrivant dans la contrée, ils prirent le nom de *Foungis*, qui signifie *vainqueurs.* Ils bâtirent la ville de Sennaar, et fondèrent une monarchie dont le trône a été occupé par vingt-neuf rois jusqu'en 1821, que le dernier fut dépossédé par Ismayl-Pacha, fils du pacha d'Égypte. — (*d*) Le nom d'Automoles, tiré du grec αὐτόμολος (transfuge), est celui d'un peuple dont parle Hérodote, qui le place à cinquante-six journées de navigation au sud de Méroé. Comment ne reconnaîtrait-on pas dans cette dénomination ces *Felasjans* ou *Felachas*, dont le nom signifie *exilés*, et qui habitent la province de Semen en Abyssinie? Les Felachas, suivant M. Marcus, sont des Juifs qui, à l'époque de la conquête de la Judée par Nabuchodonosor, vers l'an 596 avant J. C., se réfugièrent en Égypte, d'où ils passèrent en Abyssinie, où ils ont conservé leur langue, leur religion, leurs lois et leurs mœurs. M. Lefèvre, voyageur français qui les a récemment observés, les représente sous les traits suivants : Ils ont le teint brun olivâtre assez foncé, le front saillant, le nez courbe, les lèvres moins bordées que celles des Gallas; l'ovale de leur tête est rétréci à la partie inférieure; l'ensemble de leur physionomie est peu agréable; ils sont faibles de corps et peu courageux.

ex se rursus renascitur; cum adolevit, ossa pristini corporis inclusa myrrha Ægyptum exportat, atque in urbe, quam Solis appellant, fragrantibus archio bustis inferens, memorando funere consecrat. Ipsum promontorium, quo id mare clauditur, a Cerauniis saltibus invium est.

CAP. IX. — *Æthiopia.*

Æthiopes ultra sedent; Meroen habent terram, quam Nilus primo ambitu amplexus insulam facit. Pars, quia vitæ spatium dimidio fere, quam nos, longius agunt, Macrobii; pars, quia ex Ægypto advenere, dicti Automolœ : pulchri forma, æqui corporis, parumque venerati opes, veluti optimarum alumni virtutum. In illis mos est, cui potissimum pareant, specie ac viribus legere. Apud hos plus auri quam æris est : ideo quod minus est, pretiosius censent. Ære exornantur, auro vincula sontium fabricant. Est locus apparatis epulis semper refertus; et quia, ut libet vesci volentibus, licet, ἡλίου τράπεζαν appellant; et quæ passim, apposita sunt, affirmant innasci subinde divinitus. Est lacus, quo perfusa corpora quasi uncta pernitent; bibitur idem : adeo est liquidus, et ad sustinenda, quæ incidunt, aut immittuntur, infirmus, ut folia etiam proximis decisa frondibus, non innatantia ferat, sed pessum et penitus accipiat. Sunt et sævissimæ feræ, omni colore varii lycaones, et quales accepimus, sphinges. Sunt miræ aves cornutæ tragopanes, et equinis auribus pegasi.

Cæterum oras ad eurum sequentibus nihil memorabile occurrit. Vasta omnia, vastis præcisa montibus, ripæ potius sunt quam littora. Inde ingens et sine cultoribus tractus. Dubium aliquandiu fuit, essetne ultra pelagus; caperetne terra circuitum, an exhausto fluctu sine fine se Africa extenderet : verum ipse Hanno Carthaginensis,

des flots épuisés (*a*). Mais depuis que le Carthaginois Hannon, envoyé par son gouvernement pour explorer de nouvelles contrées, entra par le détroit dans l'Océan, fit le tour d'une grande partie de l'Afrique, et revint, ainsi qu'il le raconte, non parceque les mers, mais les vivres lui manquèrent (106); depuis qu'un certain Eudoxe (107), au temps de nos aïeux, se dérobant à la colère de Lathure, roi d'Alexandrie, sortit du golfe Arabique, navigua sur l'Océan et parvint a Gadès, on possède quelques renseignements sur les côtes de l'Afrique.

Au delà des plages désertes dont nous venons de parler, vivent des peuples muets, qui ne peuvent se faire entendre que par signes : les uns ont une langue et n'articulent aucun son; les autres sont privés de cet organe; d'autres, dont les lèvres sont adhérentes, ont sous les narines un conduit par lequel on dit qu'ils boivent à l'aide d'un chalumeau, et qu'ils aspirent une à une, quand ils ont besoin de manger, les graines des jeunes fruits qu'ils trouvent çà et là. Avant l'arrivée d'Eudoxe, le feu était tellement inconnu à quelques-uns de ces peuples, qu'émerveillés, ils serraient les flammes dans leurs bras, et cachaient dans leur sein des charbons ardents, jusqu'à ce que ce feu qui leur plaisait tant leur causât de la douleur. La côte forme ensuite un vaste golfe, dans lequel est une grande île qu'on dit n'être peuplée que de femmes, dont tout le corps est couvert de poil, et qui deviennent fécondes par elles-mêmes, sans aucun commerce avec les hommes. Elles sont, au reste, d'un naturel si sauvage et si farouche, que les liens les plus forts suffisent à peine pour les contenir. Hannon raconta ce fait; et la vérité en est attestée par les peaux de quelques-unes de ces femmes qu'il fit tuer et qu'il apporta (108).

Au delà de ce golfe, une haute montagne que les Grecs appellent Θεῶν ὄχημα (*le char des dieux*) vomit perpétuellement des flammes. Au delà de cette montagne, la côte, pendant un long espace, offre des collines verdoyantes et des prairies à perte de vue, qu'on croit être habitées par des Pans et des Satyres. Ce qui accrédite cette opinion, c'est qu'on n'y aperçoit ni culture ni habitations, enfin aucune trace de l'homme : c'est pendant le jour une vaste et silencieuse solitude, qui ressemble pendant la nuit à un camp d'une immense étendue, par la multitude de feux qui y brillent, par le bruit éclatant des cymbales et des tambours, par le son des flûtes qui s'y fait entendre, et qui retentissent avec plus de force qu'ils ne le font sous la main de l'homme. Immédiatement après on retrouve des Éthiopiens; mais ils ne sont ni riches, ni égaux entre eux par la taille, comme ceux dont nous avons parlé plus haut; ils sont plus petits et de mœurs grossières; on les appelle Ἑσπερίοι (*Occidentaux*). Sur leurs frontières se trouve une source qui vraisemblablement est une de celles du Nil. Les naturels l'appellent Nuchul, nom qui paraît n'être que celui du Nil, corrompu par une bouche barbare (109). Ce cours d'eau produit le papyrus et les mêmes espèces d'animaux que le Nil, mais plus petits. Les autres fleuves de cette contrée se dirigent vers l'Océan; celui-ci prend seul sa route à l'orient au milieu des terres, et l'on est incertain du lieu où il se perd. D'où l'on infère que le Nil, prenant

(*a*) Méla semble vouloir dire par *exhausto fluctu* que si l'Afrique se prolongeait indéfiniment, elle s'étendrait jusque sous la zone torride, où l'Océan est épuisé, c'est-à-dire en partie desséché par la chaleur du soleil : opinion qui dans les idées des anciens est d'autant plus admissible, qu'ils supposaient que les émanations de l'Océan servaient d'aliment continuel aux astres. Cependant Gossellin repousse cette version, adoptée par Vossius, et reproduite dans les éditions regardées comme les plus correctes. Il prétend que le texte original a été altéré, et que les manuscrits les plus exacts portent : *an exhausta fructu sine fine Africa se extenderet* : ce qui signifierait qu'on a douté si *l'Afrique stérile se prolongeait indéfiniment*. Malgré l'autorité de Gossellin, nous avons conservé le texte admis dans les meilleures éditions.

exploratum missus a suis, cum per Oceani ostium exisset, magnam partem ejus circumvectus, non se mare sed commeatum defecisse, memoratu retulerat : et Eudoxus quidam, avorum nostrorum temporibus, cum, Lathurum, regem Alexandriæ profugeret, Arabico sinu egressus, per hoc pelagus (ut Nepos affirmat) Gades usque pervectus est; ideo ejus oræ notæ sunt aliqua.

Sunt autem trans ea, quæ modo deserta diximus, muti populi, et quibus pro eloquio nutus est; alii sine sono linguæ; alii sine linguis; alii labris etiam cohærentibus, nisi quod sub naribus etiam fistula est, per quam bibere avenis, et, cum incessit libido vescendi, grana singula frugum passim nascentium absorbere dicuntur. Sunt, quibus ante adventum Eudoxi adeo ignotus ignis fuit, adeoque visus mirum in modum placuit, ut amplecti etiam flammas, et ardentia sinu abdere, donec noceret, maxime libuerit. Super eos grandis littoris flexus grandem insulam includit, in qua tantum feminas esse narrant, toto corpore hirsutas, et sine coitu marium sua sponte fecundas; adeo asperis efferisque moribus, ut quædam contineri, ne reluctentur, vix vinculis possint. Hoc Hanno retulit, et, quia detracta occisis coria pertulerat, fides habita est.

Ultra hunc sinum mons altus (ut Græci vocant) Θεῶν ὄχημα, perpetuis ignibus flagrat. Ultra montem viret collis, longo tractu longis littoribus obductus, unde visuntur patentes magis campi, quam ut perspici possint, Panum Satyrorumque. Hinc opinio causæ fidem cepit, quod, cum in his nihil culti sit, nullæ habitantium sedes, nulla vestigia, solitudo in diem vasta, et silentium vastius, nocte crebri ignes micant, et veluti castra late jacentia ostenduntur, crepant cymbala et tympana, audiunturque tibiæ, sonantes majus humanis. Tunc rursus Æthiopes, nec tam dites, quum quos diximus, nec ita corporibus similes, sed minores incultique sunt, et nomine Ἑσπερίων. In horum finibus fons est, quem Nili esse aliqua credibile est. Nuchul ab incolis dicitur : et videri potest non alio nomine appellari, sed a barbaro ore corruptus. Alit papyrum, et minora quidem, ejusdem tamen generis animalia. Aliis amnibus in Oceanum vergentibus, solus in mediam regionem et ad orientem abit : et quonam exeat, incertum est.

ici naissance, et poussé pendant quelque temps à travers des gorges impénétrables, peut se montrer de nouveau vers l'orient, et que ce n'est que parce qu'il reste longtemps caché, qu'il paraît finir dans un endroit, pour se montrer ensuite dans un autre. Ce pays voit naître le catoblépas (*a*), animal sauvage d'une taille médiocre, qui, soutenant difficilement sa tête grosse et très-pesante, a sa bouche fortement inclinée vers la terre. Par une propriété plus singulière et digne d'être rapportée, comme son attaque et sa morsure ne peuvent faire aucun mal, son regard suffit pour donner la mort.

Les îles Gorgades (*b*), qu'on dit avoir été autrefois la demeure des Gorgones, sont situées près des côtes de ce pays, qui se termine au promontoire (*c*) appelé Ἑσπέρου κέρας (*Corne du couchant*).

CHAP. X. — *La mer Atlantique, avec la partie de l'Éthiopie et celle de la Mauritanie situées sur ses bords.*

Au delà du promontoire dont nous venons de parler, commence cette côte, qui, tournant vers l'occident, est baignée par la mer Atlantique. Les premières parties sont habitées par des Éthiopiens; celles du milieu sont inhabitables : car ou elles sont brûlées, ou elles sont couvertes de sable, ou elles sont infestées de serpents. En face des parages brûlés par le soleil, sont placées des îles qu'on dit avoir été habitées par les Hespérides (*d*). Au milieu des régions sablonneuses est le mont Atlas, élevant sa masse énorme, escarpée, inaccessible, à cause des rochers coupés à pic qui l'environnent de tous côtés; plus il s'élève, et plus il diminue de largeur; son sommet est plus haut que la vue ne peut atteindre : il se perd dans les nues; aussi passe-t-il non-seulement pour toucher de sa tête le ciel et les astres, mais encore pour les soutenir.

Vis-à-vis sont les îles Fortunées (*a*), où la terre produit d'elle-même une abondante quantité de fruits qui renaissent et se succèdent sans cesse, de sorte que les habitants y coulent sans inquiétude des jours plus heureux que ceux qui vivent dans de magnifiques cités. Il en est une extrêmement remarquable par deux sources douées d'une propriété singulière : les eaux de l'une donnent à ceux qui en boivent un rire qui se termine par la mort, tandis que les eaux de l'autre guérissent toutes les affections (111).

Au delà de la contrée infestée de serpents, on rencontre d'abord les Himantopodes (*b*), dont les jambes flexibles leur servent, dit-on, moins pour marcher que pour ramper (112); puis les Pharusiens (*c*), autrefois riches lors de l'expédition d'Hercule au jardin des Hespérides, aujourd'hui grossiers et ne possédant que les troupeaux dont ils se nourrissent. Plus loin s'étendent de riantes campagnes et des bois délicieux de citronniers et de térébinthes, remplis d'éléphants. Les rivages des Nigritiens et des Gétules, peuples qui errent çà et là, ne sont certainement pas stériles, puisqu'ils nourrissent les pourpres et les murex (113), les plus riches en couleurs et les plus recherchés partout où l'on teint les étoffes.

(*a*) C'est-à-dire *qui regarde en bas*; nom composé des mots grecs κάτω (en bas), βλέπω (regarder). (110.) — (*b*) Peut-être ces îles sont-elles celles de *Loss*, des *Bananes* et de *Cherbro* sur la côte de Sierra-Leone. — (*c*) On a vu par la note 106 que la *Corne du couchant*, dans le périple d'Hannon, est le cap de *las Palmas*. — (*d*) Quelques auteurs ont voulu voir dans les *Hesperides Insulæ* les *Iles du Cap-Vert*; d'autres pourraient y voir les *Iles Bissagos*, au sud de la Gambie; mais celles-ci sont si près de la côte, qu'Hannon n'aurait pu s'empêcher de les remarquer.

(*a*) Les *îles Canaries*, au nombre de sept principales : *Teneriffe*, *Canarie* et *Gomera* au centre, *Fortaventura* à l'est, *Lancerote* au nord-est, *Palma* au nord-ouest, et l'*Ile de Fer* au sud-ouest. — (*b*) Les *Himantopodes* (Ἱμαντόποδες), c'est-à-dire les *Pieds-tortus*, étaient censés habiter la rive droite du fleuve que nous appelons *Sénégal*. — (*c*) Ils occupaient, suivant Shaw, la région que les Arabes nomment le *Tell*, et qui s'étend au pied méridional de l'Atlas.

Inde colligitur, Nilum hoc fonte conceptum, actumque aliquandiu per invia, et ideo ignotum, iterum se, ubi ad Eoa possit, ostendere : cæterum spatio, quo absconditur, effici, ut hic alio cedere, ille aliunde videatur exsurgere. Catoblepas, non grandis fera, verum grande et prægrave caput ægre sustinens, atque ob id in terram plurimum ore conversa, apud hos gignitur : ob vim singularem magis etiam referenda, quod, cum impetu morsuque nihil unquam sæviat, oculos ejus vidisse mortiferum.

Contra eosdem sunt insulæ Gorgades, domus (ut aiunt) aliquando Gorgonum. Ipsæ terræ promontorio, cui Ἑσπέρου κέρας nomen est, finiuntur.

CAP. X. — *Atlanticum mare et huic adsita Æthiopiæ et Mauretaniæ pars.*

Inde incipit frons illa, quæ in occidentem vergens mari Atlantico abluitur. Prima ejus Æthiopes tenent, media nulli : nam aut exusta sunt, aut arenis obducta, aut infesta serpentibus. Exustis insulæ appositæ sunt, quas Hesperidas tenuisse memoratur. In arenis mons est Atlas, dense consurgens, verum incisis undique rupibus præceps, invius, et, quo magis surgit, exilior; qui quod altius quam conspici potest, usque in nubila erigitur, cœlum et sidera non tangere modo vertice, sed sustinere quoque dictus est.

Contra Fortunatæ insulæ abundant sua sponte genitis, et subinde aliis super aliis innascentibus nihil sollicitos alunt, beatius quam aliæ urbes excultæ. Una singulari duorum fontium ingenio maxime insignis : alterum qui gustavere, risu solvuntur in mortem; ita affectis remedium est ex altero bibere. Ab eo tractu, quem feræ infestant, proximi sunt Himantopodes, inflexi lentis cruribus, quos serpere potius, quam ingredi, referunt : deinde Pharusii, aliquando tendente ad Hesperidas Hercule dites; nunc inculti, et, nisi quod pecore aluntur, admodum inopes. Hinc jam lætiores agri amœnique saltus citro, terebintho et ebore abundant. Nigritarum Gætulorumque passim vagantium ne littora quidem infecunda sunt, purpura et murice efficacissimis ad tingendum; et ubique, quæ tinxere, clarissima.

Ce qui nous reste à parcourir est la côte extérieure de la Mauritanie (*a*), laquelle se termine en un angle dont le sommet est l'extrémité de l'Afrique. On y trouve en moindre quantité les richesses de la précédente région ; au reste, plus riche par son sol, elle est tellement fertile, que non-seulement elle rend avec profusion les semences qu'on lui confie, mais qu'elle produit même en abondance quelques genres de fruits qu'on n'y sème point. Antée régna, dit-on, sur ces bords ; et, comme preuve de cette fable, on montre une petite éminence que les habitants disent être son tombeau, et qui représente l'image d'un homme couché sur le dos : lorsque quelques portions en sont enlevées, les pluies qui y tombent finissent par combler les parties creusées (115).

Les habitants de cette côte vivent les uns dans les forêts, sans être pourtant aussi nomades que

(*a*) C'est-à-dire la *Mauritanie* surnommée *Tingitane* (*Mauritania Tingitana*), aujourd'hui l'*empire de Maroc* (114).

ceux dont nous venons de parler ; les autres dans des villes dont, bien qu'elles soient petites, les plus florissantes sont Gilda, Volubilis (*a*), Prisciana, dans l'intérieur des terres ; Sala (*b*), et Lixo (*c*), arrosée par le fleuve Lixus (*d*), sur le bord de la mer (116).

Plus loin on voit la colonie (*e*) et le fleuve de Zilia, près du promontoire Ampelusia, par lequel nous avons commencé notre description, et qui, tournant dans Notre détroit, indique l'extrémité de la côte Atlantique, et la fin de cet ouvrage.

(*a*) La Martinière prétend à tort que *Volubilis* était sur l'emplacement qu'occupe *Fez* ; mais cette dernière ville est de fondation arabe. L'opinion de d'Anville est d'ailleurs appuyée sur des faits : une bourgade nommée *Gualili*, située à seize lieues de Fez et à six de Méquinez, occupe l'emplacement de Volubilis : on y remarque quelques restes antiques. — (*b*) Aujourd'hui le *Vieux-Salé*, séparé de Rabat ou du Nouveau-Salé par le Bouregreb. — (*c*) *Larache*, ou mieux *El-Araich* (jardin de plaisir), occupe l'emplacement de *Lixo*, que Pline nomme *Lixus*, et Ptolémée *Lixa*. — (*d*) Appelé aujourd'hui *Louccos*, petit fleuve d'environ quarante lieues de cours. — (*e*) La ville de Zilia est aujourd'hui *Arzilah* ou *Arsille*, dans l'empire de Maroc.

Reliqua est ora Mauretaniæ exterior, et in finem sui fastigantis se Africæ novissimus angulus ; iisdem opibus, sed minus dives. Cæterum solo etiam ditior et adeo fertilis est, ut frugum genera, non cum serantur modo, benignissime procreet, sed quædam profundat etiam non sata. Hic Antæus regnasse dicitur, et (signum quod fabulæ clarum prorsus) ostenditur collis modicus resupini hominis imagine jacentis, illius, ut incolæ ferunt, tumulus : unde ubi aliqua pars eruta est, solent imbres spargi, et donec effossa repleantur, eveniunt.

Hominum pars silvas frequentant, minus, quam quos modo diximus, vagi : pars in urbibus agunt ; quarum, ut inter parvas, opulentissimæ habentur, procul a mari Gilda, Volubilis, Prisciana ; propius autem Sala, ut Lixo flumini Lixo proxima.

Ultra est Colonia, et fluvius Zilia, et unde initium fecimus, Ἀμπελουσία in Nostrum jam fretum vergens promontorium, operis hujus atque Atlantici littoris terminus.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

LIVRE I. — CHAPITRE I.

(1) Dans des éditions qui passent pour être très-exactes, le chapitre 1er de Pomponius Méla est intitulé *de Mundo et partibus ejus ;* mais nous avons préféré la version d'Abraham Gronovius, adoptée d'ailleurs par un grand nombre d'éditeurs, et qui porte : *Mundi in quatuor partes divisio*. Ce qui motive cette préférence, c'est que dans ce chapitre Méla dit en effet que la mer partage la terre en deux hémisphères, dont il ne décrit que celui qui lui est connu ; et comme celui-ci comprend l'Europe, l'Asie et l'Afrique, voilà trois parties du monde qui, avec l'hémisphère inconnu, justifient bien le titre du chapitre : *Division du monde en quatre parties*.

(2) L'expression de *antichthones*, qui vient du grec ἀντὶ, *contre*, χθὼν, *terre*, correspond évidemment à ce que nous appelons les *antipodes ;* or les anciens, à l'époque de Méla et de Pline, étaient convaincus, comme on l'est aujourd'hui, de la sphéricité de la terre : ils avaient donc une idée exacte des antipodes. Au surplus, on ne peut en douter lorsqu'on lit le chapitre 65 du livre II de l'*Histoire naturelle* de Pline, qui commence par les phrases suivantes, relatives aux antipodes : « Les lettrés ont ici une grande controverse « avec le vulgaire ; ils soutiennent que les hommes sont « répandus sur toute la sphéricité du globe, et que les pieds « de ceux-ci sont opposés aux pieds de ceux-là ; en sorte « que tous ont également le ciel pour dôme, et la terre en « tous sens pour marchepied. Mais (demande le vulgaire) « comment les gens qui marchent sous le globe ne tombent-ils pas dans le ciel ? comme si nos antipodes ne se« raient pas également fondés à demander, avec la même « surprise, comment nous ne tombons pas nous-mê« mes. » (*a*).

Après des expressions aussi claires, aussi précises, on a de la peine à comprendre que les anciens commentateurs se soient copiés les uns les autres pour attribuer à Pomponius Méla une opinion absurde qu'il n'a pu avoir, puisqu'il devait concevoir les antipodes de la même manière que les représente Pline. Ne dit-il pas que la terre est divisée par l'Océan en deux parties que l'on nomme hémisphères (*in duo latera, et quæ hemispheria nominantur*) ? N'ajoute-t-il pas que nous habitons un hémisphère, et les *antichthones* l'autre ? (*antichthones alteram, nos alteram incolimus*). Et cependant les commentateurs ont supposé que Méla se représentait la terre telle qu'elle est dessinée dans la figure 3 que nous donnons d'après ces mêmes commentateurs ; et Fradin, dont nous avons refait la traduction, Fradin, qui était lui-même professeur de géographie, n'a pas fait difficulté d'adopter les erreurs de ses devanciers, en reproduisant cette figure, qui n'est évidemment que la représentation d'un seul hémisphère, puisque le continent imaginaire placé au sud de l'équateur n'est point aux antipodes de notre hémisphère. C'est absolument comme si l'on disait que les habitants de l'Amérique méridionale sont les antichthones ou les antipodes de ceux de l'Amérique septentrionale.

Les anciens ont commis en géographie, comme dans toutes les sciences physiques, assez d'erreurs pour que les modernes n'en augmentent pas le nombre par des suppositions erronées. Méla parle de deux hémisphères séparés par des mers, et dont les habitants sont antipodes : pour exprimer cette idée, il faut la représenter par les figures 2 et 3 que nous donnons, comme étant l'expression fidèle du système adopté par Méla ; et, grâce aux fausses opinions qu'il se faisait de la configuration de l'hémisphère qu'il croyait connaître et de celle de l'hémisphère opposé, ces deux figures sont, d'après les connaissances de son temps, assez différentes de ce qu'elles devraient être en réalité.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que l'idée de la rotondité de la terre et de l'existence des antipodes remontant au moins à l'époque du commencement de notre ère, il n'est pas étonnant qu'au moyen âge cette idée, qui était depuis des siècles répandue dans les écoles, ait germé dans la tête de Christophe Colomb, qui, persuadé qu'il existait dans la partie opposée de notre continent des terres destinées à lui servir de contre-poids, ait eu l'idée d'affronter à quatre fois différentes toute sorte de dangers, pour découvrir de nouvelles îles ou un nouveau continent, au risque de mourir victime de l'ingratitude des grands de la terre, de la jalousie de ses rivaux et de l'injustice des hommes.

(*a*) Ingens hic pugna litterarum, contra vulgi, circumfundi terræ homines undique, conversisque inter se pedibus stare, et cunctis similem esse cœli verticem, ac simili modo ex quacumque parte mediam calcari ; illo quærente cur non decidunt contra siti : tanquam non et ratio præsto sit, ut nos non decidere mirentur illi.

CHAPITRE II.

(3) L'un des problèmes les plus difficiles de la géographie ancienne est la fixation de la position de la *Sérique* ou du *pays des Sères*. D'Anville place ces peuples dans la province chinoise de *Chen-si*, et leur capitale, appelée par Ptolémée *Sera-Metropolis*, dans l'emplacement qu'occupe la ville de *Kan-tcheou*. Mais nous devons rectifier les expressions du savant géographe, en faisant remarquer que, faute de s'être servi d'une bonne carte de la Chine, ce qu'il dit pourrait tromper le lecteur. Pour lui, Kan-tcheou est dans la province de Chen-si ; et c'est ici qu'est l'erreur. Cette ville, qui, ainsi qu'il le fait remarquer, correspond au *Campition*, au *Kam-pion* et au *Kan-pian* des divers manuscrits des voyages de Marco-Polo, et dont le nom, altéré de différentes manières par les copistes, signifie *frontière du Khan*, est située, non dans la province de Chen-si, mais dans celle de Kan-sou, près de la frontière méridionale de la Mongolie, non loin de la grande muraille, par 39° 0′ 40″ de latitude N. et 98° 35′ 0″ de longitude E. du méridien de Paris.

Barbié du Bocage, s'appuyant des lumières du savant philologue allemand Hager, qui, dans sa *Géographie raisonnée*, a traité cette question, a peut-être été plus près de la vérité que d'Anville, dans la supposition que les Sères sont les Chinois : il prétend que la *Sera-Metropolis* n'est autre que la ville de *Si-an*, la principale de la province de *Chen-si* (lat. N. 34° 15′ 36″ ; long. E. 106° 33′ 0″.). Cette cité, qui a été pendant plusieurs siècles la capitale de la Chine, prend rang par son importance immédiatement après Péking : elle a donc pu être considérée par les anciens comme la capitale des Sères.

Gossellin, qui, selon nous, a adopté un système d'après lequel les connaissances géographiques des anciens s'étendaient beaucoup moins loin vers l'orient que ne semblent l'indiquer quelques-unes de leurs descriptions et les traditions mêmes des Chinois, place la Sérique dans le *Tibet occidental*.

Malte-Brun a adopté aussi le Tibet; mais comme la grande difficulté est de donner une indication précise, il a eu soin de l'éluder en ajoutant : *et les contrées voisines.*

Klaproth a été plus explicite en plaçant la Sérique dans la partie orientale de la *petite Boukharie,* c'est-à-dire du *Turkestan chinois,* appelé en Chine *Thian-chan-nan-lou*, et en disant que *Sera-Metropolis* devait être un des chefs-lieux de cette contrée.

Faut-il d'après cela adopter l'opinion que *Sera-Metropolis* est une ville de *Syrrhio*, que Moïse de Khoren, célèbre historien arménien du quatrième siècle, place dans le Djénia ou Djénistan, pays qui paraît se rapporter à la petite Boukharie?

M. Lelewel pense aussi que la Sérique correspondait à une partie du Tibet; et, dans quelque contrée qu'on la place, elle devait être non loin de l'Hindoustan et près du Tibet. Ainsi ce savant Polonais craint, comme Malte-Brun, d'adopter une opinion positive.

Nous pourrions, sans nous éloigner beaucoup de l'opinion de Klaproth, dire que non-seulement la partie orientale de la petite Boukharie, mais toute cette contrée, se rapporte à la Sérique des anciens; puisque ce nom se retrouve dans un district qui en occupe l'extrémité occidentale, et qui se nomme *Siri-kol,* du nom de son chef-lieu : dans ce cas, la *Sera-Metropolis* serait la ville de *Siri-kol,* située sur la rivière de ce nom, qui sort du lac de Kora-kol (lac de l'eau noire) et se jette dans celle d'Yarkand.

Quoi qu'il en soit, si l'on voulait chercher le pays des Sères dans les diverses parties de l'Asie où l'on trouve des villes dont le nom rappelle celui de ce peuple, on compliquerait encore la question, puisque l'Hindoustan nous offre au pied des monts Himalaya *Sirynagor*, chef-lieu du Gorval, *Seharempour* dans le nord du Dehly, et *Sirhind* dans le même pays, qui, présentées sous un certain point de vue, pourraient être considérées comme représentant *Sera-Metropolis.*

N'oublions pas toutefois que, suivant Méla, les Sères s'étendent à l'extrémité de l'Asie, puisque leur contrée est bornée par l'océan Oriental; n'oublions pas non plus qu'il cite trois grandes nations dans l'Asie orientale : les Scythes, les Sères et les Indiens; il faut donc qu'il regarde les Sères comme occupant une vaste étendue de pays, ce qui s'accorde avec celle qu'a toujours eue l'empire chinois : sous ce point de vue, la Sérique serait ou la Chine ou une province orientale du céleste empire; mais nous penchons beaucoup vers l'opinion de d'Anville, que les Sères sont les Chinois. Nous ne pouvons adopter l'idée du savant Allemand Heeren, qui place la Sérique dans la Mongolie, à l'est du désert de Cobi : cette contrée chinoise est, par sa position septentrionale, peu favorable au mûrier et au bombyx qui produit la soie : car il ne faut pas oublier que *Serica* signifie non-seulement la Sérique, mais aussi toute espèce d'étoffe de soie, et que les Sères n'étaient connus des anciens que parce que c'était d'eux que ceux-ci tiraient cette précieuse matière.

Ce qui rend la question qui nous occupe très-difficile à résoudre, c'est que les anciens ont donné le nom de Sérique à différentes contrées, mais surtout à celles d'où ils tiraient de la soie. Héliodore et Lucain ne placent-ils pas un peuple qu'ils nomment *Sères* en Éthiopie?

Mais ne nous attachons qu'à la véritable *Sérique,* celle d'où l'on tirait la soie. Les lieux où les anciens allaient acheter cette substance n'ont pas toujours été les mêmes à différentes époques : il en résulte donc qu'il y a eu plusieurs contrées appelées Sérique. Cette vérité a été fort bien comprise par le savant entomologiste Latreille, dans un mémoire qu'il a publié sur ce sujet.

Selon cet académicien, il y a trois contrées qui ont été confondues sous le nom de Sérique. Celle de Ptolémée est celle de l'Asie supérieure; elle occupait la partie septentrionale et occidentale de la petite Boukharie; elle s'étendait jusqu'au désert de Cobi. Sa capitale *Sera-Metropolis* est aujourd'hui Tourfan, selon Latreille; mais s'il avait su qu'il existe dans la partie occidentale de cette même contrée une ville appelée encore Siri-kol, peut-être bien qu'il eût admis comme nous que c'est là qu'il faut placer la *Sera-Metropolis* de Ptolémée.

Une autre Sérique, suivant Latreille, est celle du nord de l'Inde. Selon lui, les invasions de différentes hordes tatares dans la précédente Sérique forcèrent les peuples de celle-ci à s'expatrier; la Sogdiane, la Bactriane, le Tibet et l'Inde furent leur asile. Denys le Périégète nous montre déjà des Sères sur le bord du Sir-deria; le Ser-hend ou Sir-hind fut une de leurs colonies : c'est de *Serinda,* l'une de leurs villes, dont parle Ammien Marcellin, que, du temps de Justinien, des œufs de vers à soie furent transportés pour la première fois à Constantinople. On voit que cette Sérique comprendrait aussi Sirynagor et Seharempour, dont nous avons déjà parlé.

Une troisième Sérique est, selon Latreille, l'Inde au delà du Gange, aujourd'hui l'empire Birman, où se trouvent le fleuve appelé *Serus*, et la *Sera-Major* d'Æthicus et de la carte de Peutinger. Deux espèces de *bombyx* (*mylesta* de Fabricius et *cynthia* de Drury) y sont très-communes, dit Latreille, et fournissent depuis un temps immémorial une soie d'un grand usage. Les chenilles de ces *bombyx* sont les *vers à soie sauvages* de la Chine. C'est dans cette Sérique qu'il faut placer l'île de *Seria,* de Pausanias, arrosée aussi par le fleuve de *Ser,* et dont les habitants élevaient l'insecte qui produit la soie, et que cet auteur compare à une araignée (liv. II, chap. 26).

D'après tout ce qui précède, nous pensons que le seul moyen de faire concorder les différentes opinions relatives à la position de la Sérique, c'est d'admettre avec Latreille que sous ce nom on a désigné à diverses époques des contrées très-différentes et même très-éloignées les unes des autres. Les trois Sériques de Latreille nous semblent fort admissibles; mais si l'on en admet trois, pourquoi ne serait-on pas fondé à en admettre une quatrième, qui serait celle qu'indique Méla? Il faut l'avouer, aucune des trois mentionnées ci-dessus ne paraît être celle dont parle notre géographe. Dans le peu de mots qu'il en dit, on voit d'abord (liv. Ier, chap. 2) que les Sères étaient situés sur les côtes orientales de l'Asie, entre les Scythes et les Indiens; plus loin il ajoute (liv. III, chap. 7) que c'est une nation pleine de justice, et célèbre par la manière singulière dont elle fait le commerce, en évitant toute communication avec les étrangers. Tout ceci s'accorde parfaitement, nous le répétons, avec l'opinion de d'Anville, que les Sères dont il s'agit sont les Chinois. Nous nous croyons fondés, par les motifs que nous allons exposer, à défendre cette opinion, attaquée par Gossellin.

On sait que sous le nom de Scythes les anciens confondaient une foule de peuples différents qui n'avaient de commun que leurs habitudes nomades : les Tatares, les Mongols, les Mant-Choux, peuples pasteurs et errants, peuvent donc avoir été compris sous la dénomination de Scythes. Or ils sont en effet au nord de la Chine proprement dite. A l'est de celle-ci se trouvent les Indiens, c'est-à-dire l'Inde au delà et l'Inde en deçà du Gange. Voilà donc la position relative de trois peuples tout à fait en rapport avec celle qu'indique Méla. Quant à l'éloge qu'il fait des Sères en vantant leur justice; quant à ce qu'il dit de leurs soins à éviter tout contact avec les étrangers, même dans leurs transactions commerciales; ne peut-on pas y voir une preuve de la réputation dont jouissait, à l'époque de Méla, l'antique civilisation des Chinois, et des soins que prenait le gouvernement d'inspirer à la nation une sorte d'horreur pour l'étranger, qui s'est presque conservée jusqu'à nos jours?

Pour pouvoir faire admettre l'opinion de d'Anville, il nous reste à l'appuyer sur un fait important : à savoir que les Chinois sont connus des Occidentaux depuis une époque beaucoup plus ancienne qu'on ne le suppose. Abel Remusat a prouvé, par des passages d'auteurs chinois, que ce fut sous l'empereur Hiao-wouti, qui régna depuis l'an 142 jusqu'à l'an 87 avant J. C., que la Chine commença à avoir des rapports réglés avec les pays de l'Occident. Or ces rapports étant nécessairement réciproques, les Occidentaux n'ont pu être connus des Chinois sans que ceux-ci fussent connus des Occidentaux.

Vers le commencement de notre ère, sous la dynastie des Han, les Chinois avaient étendu leurs conquêtes jusqu'aux extrémités occidentales de la Tatarie; cette immense contrée formait cinquante-cinq petits États, dont les princes étaient tous vassaux de l'empire. La Chine exerçait en outre une sorte de protectorat sur la Sogdiane et sur la Bactriane. Deux routes traversaient d'abord la Tatarie occidentale : on s'empressa d'en tracer une troisième.

Ces faits expliquent parfaitement comment les Occidentaux, au commencement de notre ère, à l'époque où vivait Méla, commerçaient avec les Chinois, c'est-à-dire avec le peuple qu'ils appelaient *Sères,* parce qu'ils en obtenaient la soie qu'ils nommaient *sérique,* en allant seulement dans la Sogdiane et la Bactriane, où ils entendaient dire que les peuples dont on leur vendait la soie étaient limitrophes des frontières orientales de ces deux contrées, et s'étendaient jusqu'à l'Océan; ou bien en traversant ces contrées pour arriver aux limites sur lesquelles les Sères apportaient leurs produits, et se retiraient pour ne point avoir de contact avec les étrangers, qui mettaient, à la place de celles qu'ils choisissaient, leurs propres marchandises, que les Sères venaient prendre ensuite en payement.

Vers la fin du premier siècle de notre ère, les Chinois soumirent les A-si, c'est-à-dire les habitants de la Boukharie ou d'une partie de la Sogdiane, et tous les peuples voisins jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Leurs expéditions vers cette mer avaient principalement pour but le commerce entre l'empire chinois et le *Grand Thsin*, ou l'empire romain. Abel Remusat en trouve la preuve dans un auteur chinois qui prétend que les princes de cet empire avaient le désir d'entrer en relation avec la Chine; mais que les A-si, qui vendaient leurs étoffes à ceux du Grand Thsin, tenaient soigneusement secrets les chemins à suivre, et les moyens qui pouvaient favoriser les relations directes entre les deux empires. D'après ce que dit cet auteur, une ambassade fut envoyée en Chine par *An-thun,* roi du Grand Thsin; elle y arriva vers l'an 166 de notre ère par *Ii-nan*, c'est-à-dire par le Tonking. Ce roi An-thun ne peut être que l'empereur Antonin; et comme il mourut l'an 161, c'est donc après un voyage de plus de quatre années que ses ambassadeurs arrivèrent chez les Chinois.

Cette ambassade prouve d'une manière péremptoire que les anciens savaient que la contrée qu'ils nommaient Sérique s'étendait depuis la Sogdiane jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, et que sa capitale était moins éloignée de l'Océan que de la mer Caspienne. Sans ce motif, Antonin aurait envoyé son ambassade par la Sogdiane plutôt que par le Tonking. Cette ambassade prouve aussi que le système de Gossellin, qui a pour but d'assigner pour limite orientale au monde connu des anciens, même au temps du géographe Ptolémée, contemporain d'Antonin, le golfe de Siam (Magnus Sinus), n'est point exact; en effet, les ambassadeurs romains étant, au dire des historiens chinois, entrés en Chine par le Tonking, ont nécessairement été au delà du golfe de Tonking, ont vu l'extrémité méridionale de la Chine, et ont eu connaissance de la mer qui porte le nom de ce pays. Il résulte de là que les connaissances géographiques des anciens s'étendaient réellement à plus de 10 degrés (250 lieues) vers l'orient que les limites fixées par Gossellin.

Il résulte encore de là que l'on se rend plus facilement compte de la singulière idée qu'a conçue Ptolémée de faire de la mer de Chine un grand golfe fermé à l'orient par des terres qui, s'étendant vers l'occident, allaient rejoindre l'Afrique, et faisaient de l'océan Indien une mer méditerranée; idée d'autant plus extraordinaire que ses devanciers s'étaient tous accordés à donner l'Océan pour limite orientale à l'Asie. En effet, ce géographe aura appris par les voyageurs que des terres bordent la mer de Chine à l'est; et ces terres, qui sont l'île de Formose, les îles Philippines et celles de la Sonde, auront paru à Ptolémée, trompé par des rapports inexacts, former non un archipel, mais une prolongation de l'Asie allant se joindre à l'Afrique.

(4) Le golfe Caspien n'était pas la mer Caspienne, comme l'a cru le traducteur Fradin, bien que, d'après les idées de Méla, cette mer ne fût qu'un golfe qui communiquait avec l'océan Scythique. Le golfe Caspien (*Caspius sinus*) est celui qui occupe la partie méridionale de la mer Caspienne sur son côté occidental. Il comprenait celui qu'on nomme aujourd'hui *golfe de Ghilan.*

(5) La description de Méla est ici peu exacte : il suit les bords de la mer, et nomme successivement l'*Arbiane,* l'*Arie*, la *Gédrosie* et la *Perse.*

On se demande d'abord ce que c'est que l'*Arbiane*, pays dont les géographes anciens ne parlent pas, et qui devait s'étendre entre l'Inde et la Gédrosie; et l'on est obligé d'admettre qu'il s'agit ici d'un petit canton de la Gédrosie, habité par une nation que Pline (lib. VI, cap. 23) nomme les *Arbii* (Arbiens), que Strabon (liv. XV) place à l'ouest des bouches de l'Indus, et dont la principale rivière et la capitale portaient le nom d'Arbis.

Après l'Arbiane il place l'*Arie*; mais cette contrée n'était voisine ni de l'Arbiane, ni de la Gédrosie; elle en était même séparée par la Drangiane, et se trouvait dans l'intérieur des terres, à plus de 150 lieues au nord du littoral de la mer Érythrée.

Après la Gédrosie il nomme la Perse ; mais entre ces deux contrées se trouve la Carmanie. Il est vrai qu'on peut supposer ici une omission faite par le copiste du texte original ou par les éditeurs du premier texte imprimé, puisque dans le chapitre 8 du livre III Méla parle de la Carmanie.

(6) Dans cet alinéa il est question des Scythes et de leurs déserts, placés *au-dessus* de neuf peuples différents; de cinq autres peuples qui se trouvent *au-dessus* du golfe Caspien, situé dans la partie occidentale de la mer Caspienne; de neuf peuples qui sont *au-dessus* des Amazones; des Parthes et des Assyriens, *au-dessus* de l'un des côtés du golfe Persique; des Babyloniens, *au-dessus* de l'autre côté; enfin des Égyptiens, *au-dessus* des Éthiopiens.

Les commentateurs ont discuté sur la véritable acception à donner au mot *super :* Gronovius veut qu'on lise *super Scythæ Scytharumque deserta* : version qui signifierait que les Scythes sont placés au-dessus des autres peuples qu'il énumère, c'est-à-dire au nord, comme on dit improprement le haut et le bas d'une carte en parlant du nord et du sud. Ciacconius est d'un avis différent : il prétend que *super* signifie la position intérieure d'un peuple par rapport à ceux qui sont sur les côtes, et que les Scythes s'étendant jusque sur les bords de l'océan Scythique, les autres peuples se trouvent *au-dessus* d'eux. Pintianus, adoptant cette opinion, a donc prétendu qu'il fallait lire dans le texte *super Scythas Scytharumque deserta :* c'est en effet cette version qui a été adoptée par le traducteur Fradin, ainsi que dans les meilleures éditions, particulièrement dans celle qui est suivie, en Allemagne et qui est intitulée *Pomponii Melæ de situ Orbis libri tres, ad optimas editiones collati, præmittitur notitia*

literaria accedit Index. Argentorati, ex typographia societatis Bipontinæ, 1809; édition que nous avons généralement suivie : car nous n'en avons pas partout adopté la version.

Si l'on demandait comment Ciacconius et Pintianus ont compris, d'après ce qui a été exposé plus haut, ce que Méla dit des Égyptiens qui sont *au-dessus* des Éthiopiens, nous répondrions qu'il ne faut pas juger de la position des deux peuples par rapport à la Méditerranée, mais par rapport au golfe Persique. En effet, Méla, comme la plupart des géographes, place des Éthiopiens sur la côte occidentale de ce golfe : ce qui est exact ; car cette côte, que l'on nomme aujourd'hui la *côte d'Habech*, est une dépendance de l'Abyssinie, qui faisait partie de l'Éthiopie des anciens ; et la Nubie ainsi que l'Égypte, c'est-à-dire tout le territoire des Égyptiens, se trouvant plus à l'ouest, ou en d'autres termes plus loin du golfe, il en résulte que, suivant l'expression de Méla, les Égyptiens sont au-dessus des Éthiopiens.

(7) La position occupée par les Cimmériens est fort incertaine chez les anciens. Homère, dans l'Odyssée, représente les Cimmériens comme un peuple malheureux, qui, toujours environné d'épaisses ténèbres, ne jouit jamais des rayons du soleil. Il les place à l'extrémité septentrionale de l'Europe : c'est là qu'Ulysse les trouve, non loin des sombres cavernes où se rassemblent les morts. Posidonius a placé ces peuples au nord de la mer Noire. Ptolémée les met dans la péninsule appelée aujourd'hui *Jutland*. Mais l'emplacement des Cimmériens a varié comme celui qu'on attribuait aux Hyperboréens. C'est ce qui a fait dire à Malte-Brun que les Cimmériens n'ont jamais existé. Cette opinion n'est point admissible aujourd'hui.

Les *Cimmerii* ou *Kimmerii* et les *Cimbri* des auteurs anciens sont les mêmes peuples que les *Kimbri*, appelés aussi *Kumbri* et *Kimri*.

Eusèbe fixe, dans sa Chronique, à la douzième année du règne de Codrus, roi d'Athènes, c'est-à-dire à environ onze siècles avant J. C., l'invasion, dans l'Asie Mineure, des Kimmerii. Plus tard, selon Hérodote, ce peuple traversa le Bosphore, appelé depuis ce temps *Bosphore cimmérien*, et nommé aujourd'hui *détroit de Kertch* ou d'*Yeni-Kaleh*, et construisit des deux côtés du détroit des forts, dont on voyait encore des vestiges de son temps. Maîtres de la Krimée, qui leur doit son nom, les Kimmerii faisaient des incursions dans la Colchide, dans le Pont, et jusque sur le littoral de la mer Égée, et bientôt leurs hordes redoutées répandirent l'effroi dans les contrées méridionales de l'Asie et de l'Europe. Leur arrière-garde s'étendait sur les rives de l'Hypanis ou du Kouban, sur les bords orientaux du Pont-Euxin ou de la mer Noire, et sur ceux du Palus-Méotide ou de la mer d'Azof ; leur centre occupait la Krimée, mais principalement les steppes, ainsi que la presqu'île de Kertch ; leur aile droite parcourait les rives du Don ou du Tanaïs, et les bords occidentaux de la mer d'Azof ; leur aile gauche occupait les contrées appelées aujourd'hui la Bessarabie et la Moldavie, et leur avant-garde s'étendait sur la rive gauche du Danube.

Les Kimmérii ou Kimri, comme tous les peuples sortis de l'Asie, menaient une vie vagabonde et nomade, et se livraient à toutes sortes de brigandages ; et comme les Grecs plaçaient le royaume des ombres et l'entrée des enfers autour du Palus-Méotide, dans les contrées occupées par les Kimri, « l'imagination populaire, dit M. Am. Thierry, « accouplant ces deux idées de terreur, fit de la race kim-« mérienne une race infernale, anthropophage, non moins « irrésistible et non moins impitoyable que la mort dont « elle habitait les domaines. »

Vers l'an 631 avant notre ère, les Scythes, chassés des steppes de la haute Asie par les Massagètes, se présentèrent sur les bords du Palus-Méotide. Les Kimri, dont le gros de la nation s'étendait, à cette époque, sur les bords du Tyras ou Dniester, convoquèrent toutes les tribus éloignées, pour délibérer sur la question de savoir si l'on résisterait aux Scythes. On se querella ; on en vint même aux mains ; les nobles, qui voulaient tous attendre l'ennemi, eurent le dessous ; et le peuple entier se dirigea vers le Danube et le Rhin.

Une fois arrivés sur les bords de ce fleuve, on conçoit facilement comment les Kimri, bien qu'originaires de l'Asie, s'étendirent dans la Gaule septentrionale, dans notre province de Bretagne, dans l'île de la Grande-Bretagne, où ils occupent encore une contrée qui porte leur nom, le comté de Cumberland ; et comment ils purent envoyer des tribus se fixer dans la péninsule danoise appelée *Jutland*, qui prit alors le nom de *Chersonèse cimbrique* (*Chersonesus cimbrica*). Dans cette dernière contrée le nom de *kimri* devint synonyme de *guerrier*, et aujourd'hui encore *kiemper*, en danois, a la même signification.

CHAPITRE IV.

(8) Le nom d'*Afrique* (*Africa*) paraît venir, suivant Mentelle, de l'oriental *P-hré*, c'est-à-dire le soleil dans sa force, ou le *midi*, nom qui convient parfaitement à cette immense partie de notre continent.

Les anciens n'en connurent d'abord que l'extrémité septentrionale, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de *Libye* (Λιβύη) ; mais ce nom s'étendit successivement, à mesure que s'étendirent les connaissances sur cette partie du monde. Les Romains appelèrent Afrique tout le littoral africain qui s'avance vis-à-vis de la Sardaigne : puis cette dénomination devint synonyme de celle de Libye, et enfin la remplaça ; de manière que la Libye ne fut plus qu'une partie de l'Afrique, c'est-à-dire la partie orientale de son littoral, qui s'est conservée sous ce nom jusqu'à nous, puisqu'on appelle *Désert libyque* l'extrémité du Ssahhara, située à l'ouest du Nil.

Salluste, Denys le Périégète, et d'autres auteurs antérieurs à Méla, prenaient le Nil pour limite entre l'Asie et l'Afrique, bien que plusieurs siècles avant eux Hérodote ait démontré combien cette ligne de démarcation, qui était déjà ancienne de son temps, était inadmissible, puisque le Delta, s'étendant à l'est et à l'ouest du Nil, se trouvait appartenir à deux parties du monde différentes. Strabon fit ressortir toute la justesse de l'objection d'Hérodote ; il recula les bornes de l'Afrique jusqu'au golfe Arabique, et à l'isthme qui s'étend de ce golfe à la Méditerranée. Méla, qui a dû connaître la géographie de Strabon, n'a cependant pas suivi son exemple : pour lui le Nil sépare l'Afrique de l'Asie, comme le Tanaïs sert de limite entre l'Asie et l'Europe.

(9) La Libye fit donner à la partie de la Méditerranée qui en baignait les côtes le nom de *mare Libycum* ; et comme le nom d'Éthiopie s'étendait à toute l'Afrique méridionale, la partie de l'Océan où elle se terminait au sud reçut la dénomination de *mare Æthiopicum*. La côte occidentale était baignée par la mer Atlantique (*mare Atlanticum*), que l'on nommait aussi *pelagus Atlanticum*, *pleine mer Atlantique* et non *océan Atlantique* : car la dénomination d'Océan comprenait, dans l'acception la plus ordinaire, l'ensemble de toutes les mers.

(10) Nous avons ici la confirmation de ce que nous avons dit précédemment (note 6) ; ces mots du texte de Méla : *At super ea quæ Libyco mari abluuntur*, etc., prouvent bien que par le mot *super* il entend les peuples plus élevés, c'est-à-dire les plus éloignés de la mer : et en effet, les peuples qu'il nomme successivement sont de plus en plus éloignés de la côte libyque.

Ceux qu'il nomme *Liby-Ægyptii*, comme on dirait *Libyens voisins des Égyptiens*, s'étendaient entre l'Égypte

et la Cyrénaïque ; les *Leuco-Æthiopes*, ou *Blancs-Éthiopiens*, parce qu'ils avaient la peau basanée, au lieu de l'avoir noire comme celle des Éthiopiens, étaient au sud-ouest des précédents ; enfin les *Gætuli* étaient plus au sud encore, suivant Méla.

CHAPITRE V.

(11) La *Mauritanie* ou la *Mauretanie*, comme on devrait l'appeler, puisque sur les médailles, sur les inscriptions, sur tous les monuments antiques, cette partie de l'Afrique est nommée *Mauretania*, comprenait dans l'origine toute l'Afrique septentrionale, qui s'étend depuis le Mulucha jusqu'à l'océan Atlantique. Méla lui assigne les mêmes limites, et cependant il comprend dans la Mauritanie la ville de Siga, qui est à environ 14 lieues à l'est du Mulucha, et le *Magnus Portus*, qui est à 30 lieues de Siga.

Sous le règne de Claude, c'est-à-dire au temps de Méla, on fit deux provinces de Mauritanie : la *Mauritanie Tingitane* ou l'ancienne Mauritanie, surnommée ainsi parce que la principale ville était *Tingé* ou *Tingis* ; et la *Mauritanie Césarienne*, qui, formée aux dépens de l'ancienne *Numidie*, s'étendait depuis le Mulucha jusqu'à l'*Ampsagas*, que Méla nomme *Ampsacus*.

La nouvelle province de *Numidie* se trouva donc comprise entre le cours de l'Ampsagas (le Rummel) et les rives du *Tusco* (le Gondil-Barba) : elle était donc réduite à cette partie de l'Algérie qui s'étend depuis l'embouchure du Rummel, dans la province de Constantine, jusqu'au Gondil-Barba, sur les frontières du beylik de Tunis.

(12) On pourrait croire que par *Rusgada* Méla a voulu désigner la ville de *Rusicade* ; mais comme il passe en revue la Mauritanie, il est évident qu'il a eu en vue *Rusadir*, qui, située à l'ouest de *Siga* qu'il nomme immédiatement après, correspond à la ville actuelle de *Mellila*, l'un des présides espagnols sur la côte du Maroc. D'ailleurs il parle de Rusicade en décrivant la Numidie.

CHAPITRE VI.

(13) A l'époque à laquelle vivait Méla il y avait longtemps que l'Afrique romaine était divisée en trois grandes provinces : la *Mauritanie Tingitane* qui comprenait l'Empire de Maroc ; la *Mauritanie Césarienne*, qui, située à l'est de la précédente, s'étendait jusqu'à la *Numidie*, aujourd'hui la province de Constantine dans l'Algérie. Cependant notre géographe ne parle pas de ces trois divisions. Il commet aussi plusieurs erreurs : ainsi les villes d'*Iol*, de *Cartenna* et d'*Icosium*, qu'il place dans la Numidie, appartenaient à la Mauritanie Césarienne.

(14) Il règne encore de l'incertitude relativement à la correspondance ou, si l'on veut, à la synonymie de plusieurs villes anciennes et modernes de l'Afrique. Les restes d'antiquités qui se trouvent à Cherchel ont fait dire à d'Anville que cette ville paraîtrait être l'antique *Cæsarea* ; mais, s'est-il empressé d'ajouter, l'itinéraire romain la voudrait plus reculée, et en même temps s'approcher davantage d'une position ultérieure qui est *Cartenna*, bien connue actuellement par le nom de Tenez. Il résulte de là que Cherchel occupe l'emplacement de l'antique *Icosium*.

Malgré l'autorité de d'Anville, nous ne pensons pas que Cherchel puisse correspondre à l'emplacement d'*Icosium* ; nous sommes même étonné que ce savant géographe ne s'en soit point tenu à sa première inspiration qui faisait de Cherchel l'antique *Iol* ou *Julia Cæsarea* : car, d'après les rapports qu'il a l'habitude de chercher entre les noms anciens et les nouveaux, *Julia Cæsarea* semble avoir pu devenir par corruption *Cherchel*. Quant aux distances, elles ne doivent avoir qu'une importance secondaire : car on sait que chez les anciens elles ne sont pas toujours exprimées d'une manière fort exacte.

Les autres motifs qui nous portent à voir dans Cherchel l'antique *Julia Cæsarea*, ce sont les importantes ruines qui y existent encore : les murailles, les citernes, les portes, les aqueducs, et les restes du port antique, restes qui ne peuvent avoir appartenu qu'à une ville importante, telle que devait l'être la capitale du roi Juba.

(15) *Cartenna colonia*, appelée aussi *Cartennæ*, était évidemment située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui *Tenez*. Cependant comme sur la carte des *régences d'Alger* et de *Tunis* dressée par M. Lapie en 1829 et revue pour les noms anciens par M. Hase, membre de l'Institut, Tenez est indiquée comme occupant la place de l'antique *Julia Cæsarea*, on nous pardonnera si nous entrons ici dans quelques détails pour prouver que Tenez est l'ancienne Cartenna. Ce n'est point sur le sol de la ville arabe qu'existait l'antique cité, mais sur le petit plateau où l'on a fondé en 1843, par les ordres du maréchal Bugeaud, la colonie française, qui se compose de plus de 200 maisons en pierre, d'une église, d'une école et d'un marché. Il y existe encore de nombreuses citernes, vastes et bien conservées, ainsi que l'enceinte romaine. *Cartenna* fut, dans les premiers siècles de notre ère, le siége d'un évêché ; on y a découvert une mosaïque qui paraît avoir formé le plancher de l'église. Il suffit de remuer le sol pour y trouver des débris de statues et des médailles, qui la plupart sont de Constantin et de Théodose. Le nom de la ville antique paraît venir de la rivière de *Cartennus*, qui a son embouchure au bas du plateau, et qui se nomme aujourd'hui l'*Allella*.

On ne peut douter que la ville française de Tenez ne soit précisément l'antique *Cartenna*, depuis la découverte qui y fut faite en 1843 d'une pierre d'un mètre carré sur laquelle était gravée l'inscription suivante, qui vient de nous être communiquée par M. le commandant L. de Nouë, gouverneur et fondateur de la nouvelle colonie :

C FVLCINIO M F QVIR (*a*)
OPTATO FLAM AVG II VIR
Q Q PONTIF II VIR AVGVR
AED QVAESTORI QVI
IN RVTIONE BAQVA
TIVM COLONIAM TVI
TVS EST TESTIMONIO
DECRETI ORDINIS ET
POPVLI CARTENNITANI
ET IN COLAE PRIMO IPSI
NECANTE VLLI
AERE CONLATO

On peut traduire cette inscription de la manière suivante :

A C. Fulcinius, fils de Métellus, citoyen romain,
Élu flamine, décemvir impérial,
Cinq fois pontife, duumvir, augure
Édile, et questeur, qui
Pendant une irruption des Bacates
Défendit la colonie, ainsi que l'atteste
Un décret de la noblesse et
Du peuple, les Cartennitains
Et les habitants de la campagne.
A lui-même,
Ce qui n'a été fait auparavant pour personne,
Avec l'argent des souscriptions.

Les Bacates (*Bacatæ*) dont il est question dans cette inscription étaient une nation d'Afrique que Ptolémée place, probablement à tort, dans la Marmarique ; car alors ils n'auraient pu porter leurs excursions jusque dans les environs de *Cartenna*.

(16) Nous ne pouvons nous dispenser de faire remarquer

(*a*) Les lettres en petites majuscules sont frustes ou ont été restituées.

ce passage, qui prouve que chez les anciens, bien que les sciences fussent complétement négligées, parce que les meilleurs esprits étaient absorbés par l'étude de la littérature, de la philosophie et de la politique, certains faits qui rentrent dans le domaine de la géologie avaient été remarqués, mais sans faire naître l'idée de les étudier méthodiquement. Cependant dès les temps les plus reculés des hommes de génie avaient été frappés de quelques phénomènes qui se rapportent à l'histoire de notre planète : la Genèse en fournit la preuve. Le *Boun-Dehesch*, ouvrage attribué à *Zoroastre*, parle du soulèvement des montagnes; *Hésiode*, dans ses chants, semble avoir voulu personnifier les causes des révolutions physiques. Lorsque, dans le siècle dernier, époque de l'enfance de la géologie, ceux qui s'occupaient de cette science se partageaient en deux camps, celui des *Neptunistes* et celui des *Vulcanistes*, ne ravivaient-ils pas une querelle renouvelée des Grecs, puisque *Thalès* considérait l'eau comme le principe de toutes choses, tandis qu'*Héraclite* regardait le feu comme le principe de tout ce qui existe? Mais il fallait observer et grouper les faits, avant de créer des systèmes; et l'homme, comme pour chercher une compensation aux inconvénients d'une vie trop courte pour l'étude, est trop pressé d'arriver à la solution des problèmes qu'il veut résoudre, pour ne pas inventer des systèmes avant de s'être donné le temps d'étudier les faits.

L'un des plus anciens observateurs est *Xénophane*, qui naquit plus de 600 ans avant notre ère, et qui signala sur le sol de la Sicile la présence de dents de squale, de poissons et de coquilles fossiles : d'où il tira la conséquence que la mer avait couvert non-seulement cette île, mais toute la terre, dont les diverses contrées sont modifiées dans leurs formes par les eaux qui se retirent et reviennent à différentes époques. *Hérodote*, qui remarqua sur le bord de la mer la grande épaisseur des dépôts de transport qui constituent le sol de la basse Égypte, reconnut qu'il est le résultat des alluvions du Nil. *Eudoxe* de Cnide, *Aristote*, *Xanthus* de Lydie, *Théophraste*, *Ératosthène* et *Polybe*, n'ont-ils pas tous parlé de la présence de coquilles et de poissons fossiles dans différentes contrées de la terre? Comment se fait-il donc que Pomponius Méla, qui devait avoir lu leurs ouvrages, ait l'air de révoquer en doute un fait reconnu pour très-fréquent à l'époque où il écrivait? Nous voulons seulement parler des corps organisés fossiles, dont il signale la présence dans le nord de l'Afrique; car pour les ancres incrustées dans les rochers, c'était un conte populaire qu'il aurait eu le droit de repousser.

CHAPITRE VII.

(17) L'*Afrique* proprement dite (*Africa propria*) comprenait cette partie avancée de l'Afrique qui se déploie vis-à-vis la côte occidentale de la Sicile. Elle était bornée au nord et à l'est par la Méditerranée, à l'ouest par la Numidie, et au sud par la Syrtique et la Libye. Elle avait formé le principal territoire de Carthage. On y distinguait dans le nord la contrée appelée *Zeugitane*, et au sud celle qu'on nommait *Byzacène*.

(18) La ville d'*Hippo-Diarrhytus* était aussi appelée *Hippo-Dirutus* et *Hippo-Zaritus*. Elle prenait le titre de *Libera* sous le règne de Tibère, ainsi que le prouvent plusieurs médailles.

(19) Carthage, dont, suivant le texte samaritain, l'origine remonterait vers l'an 1554 avant J. C., à l'époque même de la conquête du pays de Chanaan, mais qui, suivant Solin, ne daterait que de la 7e année du règne de Pygmalion, 833 ans avant notre ère, ou 853 suivant le président Desbrosses, époque vers laquelle, on s'accorde à faire arriver en Afrique Didon, sa fondatrice; Carthage, disons-nous, était bâtie sur une presqu'île, et se divisait en trois quartiers principaux. La nouvelle ville, appelée *Mégara*, a été remplacée par le petit village que l'on nomme *El-Malga* ou *El-Metka*, et par le vaste terrain appelé *El-Mersa*. La citadelle dont on voit encore des restes, qu'on nommait *Byrsa*, du phénicien *bosra*, s'élevait au milieu de la ville sur une colline entourée de maisons, et couronnée par un temple consacré à Esculape. Auprès de la citadelle s'étendait le port militaire, au milieu duquel s'élevait la petite île circulaire appelée *Cothon*, occupée en partie par le palais de l'amiral; ce port était garni tout autour de loges pour mettre les vaisseaux à l'abri : au sud-ouest de celui-ci se trouvait le port marchand, qui communiquait avec le précédent par un petit canal. Détruite et rasée par Scipion après un embrasement qui dura 17 jours, Carthage fut en partie reconstruite 127 ou 116 ans avant J. C. On l'appela *colonia Junonia*. Plus tard elle prit en l'honneur d'Adrien le nom d'*Adrianopolis*, et sous l'empereur Commode elle fut nommée *Alexandria Commodiana Togata*. Au troisième siècle, sous Dioclétien, elle était florissante. En 313 elle fut saccagée par Maxence. Environ un siècle plus tard, elle le fut par Genseric, roi des Vandales, qui en fit la capitale du royaume de Carthage, royaume qui dura jusqu'en 534, qu'il fut détruit par Bélisaire. En 696, les Arabes s'emparèrent de la ville antique, et la rasèrent presque complétement.

Près du rivage, non loin de l'île de Cothon, on voit sur un terrain peu élevé de nombreux fragments de colonnes et de chapiteaux disséminés çà et là, qui semblent appartenir aux ruines d'un temple construit sur la limite de la ville et du port. Les uns y voient les restes d'un temple de Neptune, et les autres les restes d'une église bâtie en l'honneur de saint Cyprien.

Sur la partie haute de l'emplacement de Carthage, entre la mer au nord et les ruines carthaginoises et romaines au sud, le roi Louis-Philippe a fait construire en 1840 une chapelle consacrée à la mémoire de Louis IX, qui mourut en cet endroit le 25 août 1270.

(20) Méla commet ici une erreur, lorsqu'il dit que le marais de Triton reçoit le fleuve de ce nom. Il est vrai que Pline (liv. V, chap. 4) fait une autre erreur, en disant que ce fleuve sort du marais. La vérité est que ni l'une ni l'autre de ces assertions n'est exacte : la rivière du Triton prend sa source à une assez grande distance à l'est du marais, et se jette dans le golfe de la Petite Syrte.

CHAPITRE VIII.

(21) La croyance à l'existence des Égipans était tellement répandue chez les anciens, que Méla, qui paraît y croire, ne se donne pas même la peine de rappeler leur forme. C'était un peuple de l'Afrique qui passait pour avoir la partie supérieure du corps semblable à celle de l'espèce humaine, et la partie postérieure comme celle des chèvres. On sait que l'Afrique nourrit des magots, des guenons et plusieurs autres espèces de singes, toutes dépourvues de queue, ce qui leur donne une ressemblance plus ou moins grande avec l'espèce humaine : de là la tradition accréditée sur l'existence de peuples aux formes monstrueuses, et qui n'étaient que des animaux mal observés par les anciens, qui, malgré leur progrès dans la philosophie et la littérature, sont restés étrangers à toutes les sciences d'observation, c'est-à-dire aux sciences physiques et naturelles; en sorte que les hommes les plus instruits parmi eux n'ont jamais été à l'abri des erreurs que répandait la crédulité populaire. Il est donc naturel de croire que les Troglodytes, qui faisaient entendre des cris aigus plutôt que des sons articulés, et qui habitaient les anfractuosités des rochers; que les Satyres et les Égipans, qui tenaient de l'homme et de la bête, et peut-être les Blémyes, qui passaient pour avoir le visage sur la poitrine, étaient des espèces de singes mal

observées, que l'imagination des Grecs se plaisait à représenter comme des races humaines d'une forme extraordinaire.

CHAPITRE IX.

(22) Les anciens avaient si peu de connaissance des phénomènes physiques même les plus simples, qu'il n'est pas étonnant que Méla ne sache pas précisément à quelle cause attribuer les crues périodiques du Nil. Cependant il s'est trouvé à toutes les époques des hommes doués d'une haute intelligence, qui ont deviné ce que d'autres ne pouvaient concevoir, et qui pour cette raison n'ont pas été compris par leurs contemporains. Ainsi, un siècle avant Méla, Diodore de Sicile, Agatharchide de Gnide, avaient deviné que les grandes pluies annuelles qui tombent sous le tropique sont la seule cause des crues du Nil; et cependant notre géographe, qui devait connaître les écrits de ses devanciers, au lieu d'adopter cette opinion, fait plusieurs suppositions inadmissibles, et une dernière surtout, remarquable, quoi qu'il en dise, par son invraisemblance. Car comment supposer que le Nil puisse avoir sa source dans un continent situé à nos antipodes, et qu'il coule sous l'Océan, pour venir apparaître à l'extrémité méridionale de notre continent? (Pl. 1, figure 3.)

Les pluies qui tombent périodiquement au sud du 17e parallèle sont les seules causes des inondations du Nil. Cependant il est à remarquer que ces pluies, qui règnent en mars, ont peu d'influence sur l'état du fleuve à cette époque : ce n'est que trois mois après, vers le solstice d'été, que ses eaux commencent à s'élever. C'est vers le 17 ou le 18 juin que l'on voit le Nil croître en Abyssinie, sous l'influence des vents du nord, qui manquent rarement de souffler à l'époque du solstice d'été. Le fleuve acquiert sa plus grande élévation vers l'équinoxe d'automne; il reste permanent pendant quelques jours, puis il diminue, mais avec plus de lenteur. Au solstice d'hiver il est déjà très-bas; cependant il reste encore de l'eau dans les canaux.

(23) Les modernes ont fait beaucoup de conjectures sur l'emplacement que devait occuper l'antique lac Mœris : cependant des savants distingués s'accordaient à admettre l'opinion qui plaçait ce lac dans la province du Fayoum, à l'endroit même où s'étend le *Birket-el-Keroun*. Toutefois, lorsque l'on considère que ce nom signifie *lac de Caron*, nom qui rappelle une antique tradition, on reconnaît dans le Birket-el-Keroun le lac sur lequel le nocher des enfers passait les morts dans sa barque, ou, pour s'exprimer d'une manière précise, le lac qu'il fallait traverser pour transporter les cercueils à la nécropole creusée dans la chaîne libyque qui borde le lac dans sa longueur. C'était donc une grave erreur que de prendre ce lac pour celui que fit creuser le roi Mœris.

Ce lac, ouvrage gigantesque, était ce que les souverains d'Égypte avaient fait de plus digne de l'admiration et de la reconnaissance de leurs sujets. Il était alimenté par les eaux provenant des fortes crues du Nil, et qui étaient amenées par le *Bahr-Youssef* (le canal de Joseph), dont le niveau, bien plus élevé que celui du lac, permettait d'y conduire les eaux, et de les y maintenir à la hauteur des digues. Le but qu'on s'était proposé en le construisant était de régulariser et d'utiliser les débordements du fleuve, qui ne pouvaient être complétement avantageux que dans certaines limites; il donnait la fertilité et la vie à une vaste étendue de pays, qu'il assainissait aussi en facilitant l'écoulement des eaux lorsque leur trop grande abondance les y faisait séjourner trop longtemps.

M. Linant de Bellefonds, ingénieur français au service de l'Égypte, après beaucoup de recherches a trouvé, en 1843, le véritable emplacement de ce lac : il est situé dans la partie supérieure du Fayoum et non dans la partie inférieure, où les savants s'étaient toujours efforcés de le trouver. Il devait avoir 405,479,000 mètres carrés, sur 25 de profondeur. On sait que du temps de Pline il n'existait déjà plus, et que cet auteur dit qu'il y avait une pyramide dans le nome Arsinoïte, et deux dans le Memphitique, non loin du labyrinthe, dans le lieu où fut le lac Mœris. M. Linant a retrouvé ces indications. Ce qui semble justifier complétement les conjectures de M. Linant, c'est le canal abandonné qui avait sa prise d'eau dans le Bahr-Youssef; c'est la digue dont on trouve encore les traces près du village d'Awarat; c'est sa dimension; c'est sa construction en sable, en gravier, en cailloux, conformément à ce qu'en ont dit les anciens; c'est la position du lac, dont la plus grande longueur est dirigée du nord au sud, comme le dit Hérodote; c'est la situation du labyrinthe, dont on voit encore quelques ruines auprès du lac, comme le dit Diodore de Sicile; c'est aussi le voisinage de Crocodilopolis, conforme également à ce que disent Hérodote et Diodore; c'est la pyramide d'Awarat-el-Makta, qui paraît être celle dont parle Pline; ce sont enfin près du village de Biamo deux constructions en pierre de taille, masses aujourd'hui informes, mais qui paraissent être les restes des deux pyramides mentionnées par Pline. Ces deux constructions sont nommées dans le pays *Corsi-Pharaoun* ou chaise de Pharaon, ce qui s'accorde avec la tradition qui les considère comme deux piédestaux de statues; tradition conforme à ce que dit Hérodote, que sur chaque pyramide il y avait une statue.

CHAPITRE XIII.

(24) Ce que Méla dit de la propriété qu'avait la grotte de Typhon de suffoquer les animaux qu'on y plongeait, rappelle ce qui se passe dans la grotte du Chien aux environs de Naples, et prouve que c'était une de ces cavernes assez fréquentes dans les contrées volcaniques, et dans lesquelles il se dégage du sol une assez grande quantité d'acide carbonique. On sait que ce gaz est plus pesant que l'air atmosphérique : il doit donc s'accumuler dans les parties inférieures des cavités dans lesquelles il se dégage : il en résulte que les animaux de petite taille, tels que les chiens, les lapins, etc., qu'on y place, se trouvant au milieu d'un gaz impropre à la respiration, y tombent asphyxiés, tandis que l'homme n'y éprouve point le même effet, parce que sa bouche se trouve à une hauteur où l'acide carbonique ne peut s'élever.

(25) Le prince dont parle ici Méla est ce Sarpédon qui se disait fils de Jupiter et de Laodicée, et qui régnait sur cette partie de la Lycie que le Xanthe arrose. Il rendit son État florissant par sa justice autant que par sa valeur. Venu au secours de Priam, il fut un des plus illustres défenseurs de Troie, et mourut de la main de Patrocle.

CHAPITRE XV.

(26) Méla, à l'exemple de plusieurs géographes de son temps, considère le Taurus comme un immense *système de montagnes* qui traverse toute l'Asie, à partir de son extrémité orientale dans l'Océan jusqu'à son extrémité occidentale dans la Méditerranée.

Il prend, dit-il, *son origine par un vaste groupe situé sur la côte orientale de l'Asie*. Ne semble-t-il pas désigner par là les montagnes de la partie septentrionale de la Chine, parmi lesquelles on cite les monts *Pe-ling* et les monts *Nan-ling*?

Il s'étend, ajoute-t-il, *à droite vers le nord*. Ces mots ne désignent-ils pas les monts *Hing'-an*, qui s'élèvent à l'extrémité orientale du désert de Kobi dans la Mongolie, et se dirigent vers le nord-est dans la Daourie?

Puis à gauche vers le sud. N'est-ce pas la chaîne qui suit cette direction pour aller former la presqu'île de Malacca?

Il se prolonge à l'occident, en ligne droite, et prend les noms de monts Émode, Caucase, et Paropamise, etc. Ne désigne-t-il pas en effet cette longue suite de montagnes qui à la vérité ne s'étend pas en ligne droite, mais se dirige vers l'occident, et dans laquelle on reconnaît d'abord sous le nom de monts Émode, qui sont les mêmes que les *monts Imaüs*, les *monts Himalaya*, puis le Caucase et le Paropamise? (Méla aurait dû dire le Paropamise et le Caucase; mais cette inversion n'est peut-être pas de son fait.) Dans le *Paropamisus* on reconnaît l'*Hindou-Kouch*, qui fait la continuation des monts Himalaya, et qui, par une longue suite de montagnes, va se rattacher en effet à la chaîne du Caucase.

Par les portes Caspiennes et Arméniennes et le mont Niphatès, il désigne des gorges et des montagnes de l'Arménie et de l'Asie Mineure, où le Taurus reprend, dit-il, son nom.

CHAPITRE XVII.

(27) Thèbes ayant succombé sous les efforts des Épigones, Manto, célèbre prophétesse de cette ville, se réfugia, suivant Méla, à Claros en Asie, où elle établit un oracle d'Apollon. Elle eut, dit-on, de ce dieu un fils nommé Mopsus, qui fut un grand capitaine, et un si fameux devin que l'on disait proverbialement : *Plus certain que Mopsus.*

CHAPITRE XVIII.

(28) M. Mauduit, habile architecte et correspondant de l'Institut, a, dans un travail publié en 1840 sous le titre de *Découvertes dans la Troade*, parfaitement déterminé, selon nous, la position de Troie et de sa forteresse. L'antique cité s'élevait entre le pied méridional du mont Ida, et le pied occidental d'une montagne que les Turcs nomment *Kara-dagh* (montagne noire). Le village appelé *Bounarbachi* occupe une partie de la capitale de Priam. Au nord de la ville s'élevait, sur une colline escarpée et triangulaire baignée de deux côtés par le Simoïs, le *Pergama* ou l'acropole. M. Mauduit y a reconnu, couverte de terre et cachée par les broussailles, une portion de muraille troyenne.

Le cours d'eau que Strabon appelle *Scamandre*, par une erreur populaire qui était probablement répandue de son temps, puisqu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours dans le nom de *Mendereh-sou* que lui donnent les Turcs, paraît être celui qu'Homère nomme *Simoïs*, puisqu'on reconnaît les sources de son Scamandre, qu'il indique près de Troie, dans des sources que l'on voit encore au sud de Bounarbachi, et que la rivière à laquelle elles donnent naissance paraît bien constituer le véritable Scamandre de l'Iliade, ou le Xanthe qui se joint au Simoïs, et dont un bras canalisé, qui va se jeter dans la direction du sud-est à la mer, paraît être le *Palæ-Scamander* de Pline, et son *Scamander amnis navigabilis.*

(29) Lorsqu'en 1837 nous longeâmes la côte de la Troade, nous remarquâmes sur le bord du rivage plusieurs *tumuli* semblables à ceux que nous venions de voir en si grand nombre dans les steppes de la Krimée, ainsi qu'autour de Kertch, l'antique *Panticapæum.* Le premier *tumulus* que l'on aperçoit sur la côte que les anciens appelaient *Rhœtea littora* est celui que M. Mauduit regarde comme étant le tombeau d'Ajax, parce qu'il est tout près du *Rhœteum promontorium*, comme l'indique en effet Méla, promontoire que les Turcs nomment, cap *Top-Tachi;* le second, que Choiseul et Lechevalier considéraient comme ayant été élevé à la mémoire d'Ajax, et qui est à quelques centaines de mètres du précédent, est, ainsi que le prouve M. Mauduit, celui de Festus, favori de Caracalla, qui le lui fit ériger. A quelque distance à l'est et au sud-est du village de *Koumkalessi* (le nouveau château d'Asie), s'élèvent successivement, et dans la direction du nord au sud, trois *tumuli* éloignés l'un de l'autre de 100 à 200 mètres : ce sont les tombeaux d'Antiloque, de Patrocle et d'Achille, suivant M. Mauduit.

CHAPITRE XIX.

(30) L'histoire et la fin tragique de Léandre et d'Héro est trop connue pour que nous en parlions; nous rappellerons seulement que le jeune Léandre habitait la ville d'Abydos sur la côte d'Asie, tandis que son amante, la prêtresse de Vénus, demeurait à Sestos sur la côte d'Europe.

On sait que la distance qui séparait les deux amants était d'environ 800 mètres. Lord Byron raconte qu'il a traversé à la nage le bras de mer, à l'endroit même où le traversait Léandre.

(31) Ce que dit Méla de l'origine de Lampsaque est tout différent de ce que racontent Pline (*Hist. Nat.*, liv. V, chap. 32), et Plutarque (*de Virtut. femin.*). Suivant le naturaliste romain, cette ville se nommait *Pityusa*, lorsqu'une colonie phocéenne alla s'y établir. Plutarque ajoute que les Phocéens qui se fixèrent dans cette ville ayant été prévenus par Lampsacé, fille de Mandion, roi des Bébryciens, d'une conspiration tramée contre eux par les habitants du pays, ils se tinrent sur leurs gardes, et repoussèrent les attaques de leurs ennemis. Quelque temps après, la mort surprit Lampsacé : les Phocéens, en commémoration du service qu'elle leur avait rendu, lui érigèrent un superbe mausolée, et substituèrent son nom à celui de Pityusa, qui depuis ce temps s'appela *Lampsaque.*

(32) Cette ville s'appela d'abord *Arctonésos, Dolionis* et *Dindymis*, du nom de trois de ses quartiers : l'un d'eux s'étendait sur le mont *Arctos ;* un autre, vers la plaine appelée *Dolionis*, parce qu'elle était habitée par les *Doliones;* et le troisième était dominé par le mont *Dindymos.* Jason, allant à la conquête de la toison d'or, y aborda avec ses compagnons. Le roi Cyzique leur fit l'accueil le plus hospitalier. Après leur départ, un coup de vent les jeta pendant la nuit sur la côte qu'ils venaient de quitter. Cyzique, les prenant pour des pirates, voulut les empêcher de prendre terre, et fut tué dans le combat qu'il soutint. Le lendemain matin, Jason, l'ayant reconnu parmi les morts, lui fit faire de superbes funérailles. Ses sujets désolés donnèrent le nom de leur prince à leur capitale.

(33) Le fait, rapporté par Méla, de ces serpents qui ouvrent leur gueule, dans laquelle les oiseaux qui volent au-dessus viennent s'engloutir, n'est rigoureusement point impossible. Lacépède dit que l'odeur fétide que répandent les serpents, jointe à la terreur qu'ils inspirent, enivre leur victime, suspend ses mouvements, anéantit sa force, la plonge dans une sorte d'abattement, et la livre sans défense à ses ennemis. Pierre Kalm affirme que, regardés fixement par un serpent, qui siffle en dardant sa langue fourchue hors de sa gueule béante, des écureuils sont comme contraints de tomber du haut d'un arbre dans la gorge du reptile, qui les engloutit. Plusieurs voyageurs rapportent des récits semblables : ils prétendent qu'à l'aspect de certains serpents, des lièvres, des rats, des grenouilles, etc., paraissent pétrifiés de terreur, et, loin de chercher à fuir, se précipitent au contraire au-devant du sort qui les attend, et entrent d'eux-mêmes dans la gueule du reptile. Nous ajouterons qu'un Américain, instruit et bon observateur, nous a affirmé avoir été témoin d'un fait qui a quelque analogie avec ce que raconte Méla. Habitant d'une partie de l'Amérique septentrionale où les crotales, c'est-à-dire les serpents à sonnettes, sont très-communs, il entendit un jour, dans un bois peu fréquenté de sa propriété, un grand bruit produit par les cris de plusieurs oiseaux. Voulant savoir pourquoi ces animaux criaient ainsi, il s'approche doucement, et voit un serpent à sonnettes enlacé autour du tronc d'un arbre sur lequel se trouvaient plusieurs petits oiseaux : le reptile, immo-

bile avait la gueule béante et l'œil fixé sur un groupe de ces animaux, qui, saisis de terreur, criant et battant des ailes comme pour fuir l'ennemi qu'ils regardaient, ne faisaient pas un mouvement sans s'en approcher, et enfin se précipitaient dans sa gueule. Le serpent en avala ainsi plusieurs. L'Américain fit exprès du bruit, le reptile détourna la tête; et les autres oiseaux, qu'il aurait engloutis, n'étant plus fascinés par son regard, s'envolèrent.

Des exemples de ce pouvoir stupéfiant des serpents sur l'homme lui-même, sont rapportés par le major Alexandre Garden, qui dans ce phénomène attribue une grande influence à la terreur qu'inspirent ces reptiles, et aux émanations narcotiques qui s'échappent de leur corps, sinon constamment, du moins à certaines époques.

(34) Au nord de la ville qu'il appelle *Sindos*, et que les autres géographes anciens nomment *Sinda*, Méla place une contrée d'une grandeur médiocre, qui s'étend entre le Pont-Euxin et le Palus-Méotide : c'est évidemment la *Terre de Taman*, que l'on peut considérer indifféremment comme *île* ou comme *presqu'île*, qui est baignée par la mer Noire et la mer d'Azof, et qui forme avec l'extrémité de la Krimée le détroit de *Kertch* ou d'*Yeni-Kalch*, le Bosphore Cimmérien des anciens.

Les deux cours d'eau, dont l'un, dit-il, se jette dans la mer et l'autre dans un lac, sont évidemment deux bras d'un même fleuve qu'il aurait dû nommer, car il est important : c'est l'*Hypanis* de Strabon, le *Vardanes* de Ptolémée, appelé aujourd'hui *Kouban*, et qui a environ cent trente lieues de cours.

A une époque déjà éloignée, ce fleuve se jetait dans un golfe qui s'ouvrait à l'est de l'île de Taman, et qui communiquait au nord avec la mer d'Azof, et au sud avec la mer Noire. A cette époque l'île s'étendait à l'est du lac de *Temriouk*, et elle était baignée par les eaux des deux mers et par celles du Bosphore Cimmérien. Plus tard, les alluvions du fleuve comblèrent une partie du golfe qui lui servait d'embouchure, et augmentèrent vers l'est la longueur de l'île de Taman. Alors il se partagea en deux bras, dont le méridional, ou le plus considérable, se jetait, comme aujourd'hui, dans un large golfe appelé *Corocondametis lacus* par les anciens, et *Liman du Kouban* (*Koubans koï-Liman*) par les Russes, tandis que les Orientaux le nomment *Kisiltach*. Il est circonscrit au nord par la côte de l'île de Taman, et à l'est par la côte qui n'est que le prolongement des dernières ramifications du Caucase. Le bras septentrional, moins important, se jetait dans un petit golfe qui s'étend au nord-est du hameau de *Temriouk*, et qui, communiquant comme aujourd'hui à la mer d'Azof, était formé d'un côté par l'île de Taman, et de l'autre par la côte orientale de la mer d'Azof. Les alluvions du bras septentrional comblèrent une partie de ce golfe, qui porte encore le nom de *bouche du Kouban*, et donnèrent lieu, par leur accumulation, à une nouvelle augmentation de l'île de Taman, en formant sur ce sol récent deux petits lacs à peu de distance du golfe. Aujourd'hui, le bras qui se jetait directement par le golfe dans la mer d'Azof ne consiste plus qu'en un ruisseau qui, près du village de *Kourskinskaïa*, quitte le fleuve, se jette dans le plus oriental des deux petits lacs, puis se rend dans un autre petit lac au nord, d'où il se dirige vers l'ouest, dans l'ancienne embouchure, ou le golfe de la mer d'Azof. Mais, avant d'y arriver, il se divise, et envoie un autre petit bras vers le nord, où il se jette dans deux lacs qui se succèdent.

Pendant la saison des pluies, le petit bras du Kouban, près de Kourskinskaïa, est assez visible pour mériter à la terre de Taman la dénomination d'*île*; mais, pendant la sécheresse de l'été, ce bras renferme si peu d'eau, quelquefois même il est tellement à sec, que cette terre alors mérite plutôt la qualification de *presqu'île*.

Méla ajoute que quatre villes, outre Corocondama, s'élèvent sur les côtes de la petite contrée que nous venons de déterminer. Il n'est pas très-facile de vérifier exactement l'emplacement qu'occupaient ces cinq colonies. Quelques auteurs placent *Hermonasse* au milieu de la presqu'île qui, s'étendant devant le lac Corocondamite, la ferme de manière à ne lui laisser qu'une étroite ouverture. Quoique cette presqu'île soit formée de sables récents amoncelés par les vents du sud, qui règnent à certaines époques sur la mer Noire, elle peut être plus ancienne que la fondation de ces colonies grecques; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'y voit aucune trace de construction : du moins nous y en avons vainement cherché. On place *Phanagoria* sur le côté opposé à la presqu'île dont nous venons de parler; mais comme un autre emplacement lui convient mieux, nous croyons que c'est là qu'il faut placer *Cepæ*, que d'autres appellent *Cepi*; cette ville, occupait le lieu où l'on a construit la quarantaine. Quant à *Corocondama*, puisqu'elle donnait son nom au lac dont nous venons de parler, il fallait qu'elle n'en fût pas bien éloignée : cependant, en adoptant l'opinion de d'Anville qui la place à *Taman*, et qui trouve un motif pour le choix de cet emplacement dans la ressemblance de consonnance entre le nom de cette ville et la finale de celui de Corocondama, on placerait celle-ci à seize kilomètres en ligne directe de la côte occidentale de ce lac. Il est donc évident pour nous, quoique nous ayons relaté, par condescendance pour un célèbre géographe, son opinion (page 620), que la ville de Taman ne peut pas être sur l'emplacement de l'antique Corocondama. Celle-ci, bien qu'on n'en trouve pas les traces, occupait la partie méridionale de la presqu'île de Taman, et devait être voisine du lac, tandis que Taman en est très-éloignée, et est placée sur la partie occidentale de la même presqu'île. D'ailleurs nous pouvons ajouter que d'Anville, qui a été souvent fort heureux en se laissant guider par des ressemblances de noms, ne l'a pas été beaucoup dans les rapports qu'il trouve entre la fin du nom de Corocondama et celui de Taman : ce nom donné à la presqu'île paraît venir de *Toumane*, qui, en russe comme en turc, signifie *brouillard*, nom qu'elle doit à la grande quantité de vapeurs que la mer et les lacs qu'elle renferme y répandent pendant la plus grande partie de l'année. Pour nous, Taman est un reste de *Phanagoria*. Il est vrai que les Russes ont construit sur d'antiques débris une forteresse à laquelle ils ont donné le nom de *Phanagoria*; mais comme elle n'est éloignée que de 1500 mètres de Taman, on peut admettre, sans invraisemblance, que ces deux lieux séparés aujourd'hui ont pu jadis ne faire qu'une seule ville, surtout lorsque l'on considère que l'immense quantité d'ossements humains que l'on remarque dans une grande longueur sur la falaise de Taman indique les restes des sépultures d'une ville considérable, sépultures dont on ne peut estimer qu'imparfaitement l'étendue; car la mer, à la suite des siècles, a détruit et continue à détruire le sol qui avait jadis été destiné à recevoir les dépouilles des morts, et il est probable que ce champ de repos n'était pas placé dans l'origine sur le bord de la falaise. Ce qui atteste encore l'importance et conséquemment l'étendue de Phanagoria, c'est qu'elle possédait de vastes bains, dont nous avons cru reconnaître quelques restes dans des voûtes et d'autres constructions en briques beaucoup plus dures que celles que l'on fabrique aujourd'hui dans ces contrées; c'est qu'elle possédait une belle naumachie, des temples en marbre blanc apporté de l'Archipel, et d'autres édifices dont le voyageur anglais Clarke vit encore des restes considérables vers la fin du siècle dernier.

En débarquant à Taman le 9 octobre 1837, mon premier soin fut de m'informer du lieu auquel les Russes ont conservé le nom de Phanagoria : un Cosaque me montra cette

petite place de guerre. J'en étais si près, que, malgré une pluie fine et froide, je voulus satisfaire de suite le désir que j'éprouvais de voir les ruines dont parle Clarke. Après avoir remarqué les constructions en brique dont je viens de dire un mot; après avoir observé un emplacement qui pouvait avoir été occupé par une naumachie, il y avait plus d'une heure que je cherchais les sculptures, les chapiteaux et les nombreuses inscriptions en marbre que je m'attendais à retrouver, lorsque je vis sortir de la forteresse un officier; j'allai à sa rencontre, et le priai de m'indiquer où se trouvaient les antiquités de Phanagoria, qui avaient pu être d'autant plus facilement mises au jour, que le creusement des fossés de la citadelle avait dû en faire découvrir d'autres que celles qui jonchaient autrefois le sol. Cet officier, qui parlait fort bien français, comme tous les Russes qui ont reçu une bonne éducation, n'avait pas trop l'air de me comprendre. Ah! me dit-il après un moment de réflexion, vous cherchez de vieilles pierres? — Oui, des restes antiques. — Eh bien, comme il n'y a pas de pierres dans ce pays, on a employé les fragments dont vous parlez à construire les fondations de ces murailles. — J'en suis fâché, lui répondis-je: je croyais les Russes assez civilisés pour ne pas enfouir les restes d'une ville antique, qui donnaient tant d'intérêt à ce coin de terre, situé à l'extrémité de l'Europe et de l'Asie.

Dans les rues de Taman on voit devant plusieurs maisons des fragments d'entablements de marbre blanc, qui servent de bancs et les murs extérieurs de l'église sont couverts d'inscriptions antiques. Ces débris ne tendent-ils pas à confirmer ce que nous avons dit, que Taman était un quartier de Phanagorie?

Quant à *Cimmerium*, que Méla place avec Phanagorie à l'entrée du détroit, c'est une erreur; Cimmerium était situé au contraire à son extrémité, sur les bords mêmes du Palus-Méotide.

(35) Ce que dit Méla de la forme du Palus-Méotide n'est pas fort exact, ainsi qu'on peut s'en assurer d'un coup d'œil sur la carte que nous avons dressée, en la comparant aux contours que présente la mer d'Azof sur une bonne carte moderne. Il dit que ses bords du côté du Pont-Euxin sont droits et unis: ils sont au contraire sinueux, mais, à la vérité, moins profondément entaillés que sur le reste de ses côtes. Il ajoute qu'à la grandeur près, il est presque semblable au Pont-Euxin: c'est ce que nous nous sommes attaché à représenter; mais c'est contraire à la réalité, puisque la mer Noire a à peu près de l'ouest à l'est le double de sa largeur du sud au nord, tandis que la mer d'Azof a du sud-ouest au nord-est le double de sa largeur de l'ouest à l'est.

Méla a eu en outre une très-fausse idée d'une importante annexe du Palus-Méotide: nous voulons parler de ce grand lac fangeux, dont la longueur est d'environ 40 lieues, et dont la largeur varie d'un quart de lieue à 5 lieues, que Strabon appelle *lac Putride* (Σαπρὰν λίμνην), que Pline nomme *Buges Palus*, et que les modernes appellent *mer Putride*, nom que les Russes rendent par *Gniloïé moré*, tandis que les Tatars et les Turcs le nomment *Sivache*. C'est certainement ce lac qu'il prend pour un fleuve, et qu'il nomme *Buces amnis*, en commençant la description de la Scythie d'Europe (liv. II, chap. 1, page 621).

(36) Méla dit que le Tanaïs descend du mont Riphée; d'autres géographes anciens donnent pour origine au même fleuve les monts *Tapuri* ou *Tapyri*; le fait est que ces montagnes sont imaginaires.

Les anciens, qui ne connaissaient pas l'intérieur de la Scythie, et qui savaient que cette immense contrée était arrosée par de grands fleuves qui se jetaient dans le Pont-Euxin, dans le Palus-Méotide et dans la mer Caspienne, supposaient que ces importants cours d'eau prenaient naissance dans de hautes montagnes. Ils ignoraient que le *Borysthène* (Dniepr) sort d'un marais; que le *Tanaïs* (Don) prend naissance dans un petit lac, et que le *Rha* (Volga), le plus grand fleuve de l'Europe, a aussi son origine dans un lac de peu d'étendue. A mesure que l'on eut quelques notions exactes sur la Scythie, on recula ces prétendues montagnes vers le nord; et les modernes savent que tout ce qui constituait la Scythie compris aujourd'hui dans la Russie européenne, ne présente, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Glaciale, aucune chaîne de montagnes.

Quoi qu'il en soit, il est bon de faire observer que le nom même de ces montagnes imaginaires était fort incertain: les uns les appelaient *Riphœi montes*, les autres *Rhipœi montes*, d'autres encore *Ripœi montes*, et d'autres enfin *Hyperborei montes*. Et comme on ignorait leur véritable emplacement, on en faisait la résidence des Gorgones.

(37) Quoi qu'en ait dit le commentateur Ciacconius, nous n'admettons pas que ces mots de Méla, en parlant des Arymphéens: *et feminis et maribus nuda sunt capita*, signifient que les hommes et les femmes de cette nation sont *chauves*. Ainsi Fradin, adoptant l'opinion de ce commentateur, a traduit: *ils sont tous chauves, hommes et femmes*. Pourquoi donc aller chercher un sens figuré, quand le sens naturel est si clair? Méla veut dire que les femmes vont tête nue comme les hommes. On comprend en effet que ce puisse être une coutume générale chez un peuple, que les adultes des deux sexes ne se couvrent pas la tête; mais comment concevoir qu'ils soient tous chauves?

LIVRE II. — CHAPITRE I.

(38) Hérodote et Strabon ont traité de ridicule l'opinion qui, d'après le témoignage d'Aristée de Proconèse, représentait les Arimaspes comme n'ayant qu'un œil. Suivant l'antique historien grec, le nom de ce peuple vient de deux mots scythes (*arima*, un; *spon*, œil). Eustathe, dans son commentaire sur Denys le Périégète, cherche à donner une explication naturelle de ce qu'avait publié Aristée. Selon lui, les Arimaspes, vivant principalement de la chasse, ne connaissaient d'autre art que celui de bien tirer de l'arc; et pour y parvenir ils prenaient l'habitude de ne jamais ouvrir l'œil qu'ils tenaient fermé lorsqu'ils visaient leur proie, ce qui fit croire aux peuples voisins qu'ils étaient borgnes.

(39) Les *Kimri* de la partie méridionale de la Krimée portaient le nom de *Tauri*, c'est-à-dire *montagnards*; et ce nom que les nations voisines leur donnaient était probablement tiré de leur propre langue; car, dans les idiomes gallique et kimrique actuels, *taur* ou *tor* signifie *élevé*, *montagne*. Ainsi le nom de *Tauride*, qui fut donné à la Krimée méridionale, signifiait *montagneuse*.

(40) La description fort exacte que Méla donne de la langue de terre que les Grecs nommèrent *Dromos Achilleos* (course d'Achille), et que l'on appelle aujourd'hui *flèche de Djarilgatch*, nous conduit naturellement à dire un mot d'un fait physique assez curieux qui se passe dans la mer Noire, et dont nous avons parlé en détail dans notre *Voyage géologique en Crimée*, qui fait partie du *Voyage dans la Russie méridionale*, etc., *exécutée en* 1837 *sous la direction de M. A. de Démidoff*.

Si l'on jette un coup d'œil sur une bonne carte de la mer Noire et de la mer d'Azof, on remarque dans le périmètre de la mer Noire que toutes les côtes au nord du 44[e] parallèle présentent un grand nombre de presqu'îles et de lacs tantôt fermés et tantôt ouverts, que les Russes nomment *limans* et qu'ils prononcent *limanes*, nom qui vient évidemment du grec; tandis que le reste des contours de cette mer n'offre, au sud de la ligne que nous venons d'indiquer, que des golfes évasés. La mer d'Azof, dans toute sa circonférence, offre des lacs et des presqu'îles semblables.

Au premier abord on reconnaît que la partie septentrionale de la mer Noire, qui présente ces presqu'îles et ces lacs, est bordée de steppes, tandis que la partie méridionale est dépourvue de ces immenses plaines, et est bordée par une région montagneuse. Mais l'énoncé de cette différence dans la constitution physique du sol ne suffit pas pour faire connaître la cause du fait en question.

En examinant les points où existent les presqu'îles et les limans qui bordent la mer Noire, on reconnaît qu'ils se trouvent sur des plages basses, et qu'ils sont composés de sable, d'argile, de cailloux, et de coquilles brisées, identiques avec celles qui vivent dans cette mer. En un mot, ces dépôts rentrent dans la classe des atterrissements qui se forment sur certaines plages des autres mers; avec cette différence que dans la mer Noire ils sont tellement importants, qu'ils ont contribué depuis une longue suite de siècles à modifier les contours des côtes de la Russie méridionale et de la Krimée, et que comme les causes qui les ont formés agissent toujours et continueront d'agir, les modifications qui en résulteront dans l'avenir seront plus considérables encore.

La mer Noire est, comme la Méditerranée, privée de ce mouvement périodique que l'on nomme flux et reflux; mais elle est exposée à des vents violents qui élèvent les vagues à une grande hauteur, et qui peuvent conséquemment, en raison de leur force et surtout de leur fréquence, accumuler les sables et les débris de coquilles sur certaines plages, dont elles finissent à la longue par changer la forme des contours.

Pour avoir une idée exacte de la manière dont ces dépôts se sont opérés, il suffit d'examiner certaines plages où il s'en forme de semblables, par le double effet des cours d'eau et de celui des flots de la mer. A Théodosie, par exemple, sur la côte méridionale de la Krimée, là où cesse la région montagneuse de cette presqu'île, les vents du sud-est refoulent le sable près de l'embouchure d'un ruisseau qui se jette dans la mer au nord-est de la ville, et préparent pour l'avenir, mais sur une petite échelle et à peu de distance de la côte, un banc de sable qui fera que par la suite le petit ruisseau se jettera dans un lac salé ou liman, au lieu de se joindre à la mer.

Ici l'effet est lent et peu sensible, parce que le ruisseau ne porte à la mer qu'une petite quantité de limon vaseux et de gravier : mais qu'on se représente une rivière un peu importante, et surtout un grand fleuve, accumulant les alluvions à leur embouchure, et la mer, activée par des vents impétueux, refoulant ces alluvions et les recouvrant de sables et de coquilles; et l'on comprendra parfaitement combien, sur des plages généralement très-basses, cette double action doit apporter de modifications et de changements dans leur forme et leur étendue.

Lorsqu'un de ces dépôts d'atterrissement a acquis assez d'élévation ou de largeur pour que, pendant l'espace de temps que les vents qui ont contribué à le former ne règnent plus, il s'établisse dessus quelque végétation, la mer ne peut plus le détruire; mais comme ce dépôt est devenu assez solide pour former un obstacle aux flots que les vents y accumuleront plus tard, il tendra sans cesse à augmenter dans le sens où les vents agissent.

C'est par suite de ces causes réunies que le *Kagalnik*, rivière de la Bessarabie, a son embouchure dans le lac Sasik, au lieu de l'avoir dans la mer Noire. Il est facile de voir que ce lac était, dans l'origine, une suite de cinq golfes qui sont aujourd'hui presque séparés de la mer par deux étroits bancs de sable, dont un est long d'environ huit lieues. Ces bancs de sable ont été formés par les alluvions de la rivière et par les flots poussés par les vents d'est, qui ont soulevé et amoncelé le sable sur la plage vis-à-vis l'entrée des golfes; et comme ces bancs forment deux îles, puisqu'ils ne se joignent pas à la terre ferme, il en résulte que les cinq golfes ne font plus qu'un lac très-découpé, qui communique à la mer Noire par trois ouvertures.

Un peu plus au nord, le *liman du Dniester*, appelé aussi *lac d'Ackerman*, est un golfe dont l'entrée présente deux ouvertures étroites, depuis qu'il s'est formé une petite île ou plutôt un banc de sable, par l'effet aussi des alluvions du fleuve refoulées par les vents d'est.

A quelques lieues au sud d'Odessa, le *liman du Dalinik*, et cinq autres qui se succèdent au nord-est de cette ville, et dont les deux plus considérables sont celui du *grand Kouïalnik* et celui du *Kouïalnik moyen*, ainsi désignés d'après le nom des rivières qui s'y jettent, limans ou lacs qui tous sont complétement séparés de la mer, ne doivent aussi leur existence qu'à des bancs de vase fluviatile et de sable marin amoncelé par les mêmes vents. Ces bancs de sable qui joignent la terre ferme ont reçu dans cette partie de la Russie la dénomination de *Péressyp*.

Mais comme les vents qui refoulent ces sables soufflent tantôt dans une direction et tantôt dans une autre, il en résulte qu'il s'est formé aussi des bancs de sable sur les points les plus opposés de la mer Noire. Ainsi le Dniepr, l'antique Borysthène, se jetait jadis, comme aujourd'hui, dans un golfe ouvert à l'ouest; mais ce golfe fut dans l'origine beaucoup moins étendu qu'aujourd'hui, qu'il reçoit le nom de *liman du Dniepr*. Toute la langue de terre, couverte de petits lacs salés qui le bordent au sud, sur une longueur d'environ huit lieues, et qui n'y laisse à l'ouest qu'une étroite entrée, a été évidemment formée par les alluvions du fleuve, et par les sables marins accumulés par les vents du sud-ouest. Ce qui peut servir à prouver la vérité de cette opinion, c'est qu'à sept ou huit lieues au sud de l'embouchure du Dniepr s'étendent deux longs golfes, l'un ouvert à l'ouest et l'autre ouvert à l'est, qui sont dus à des atterrissements. Le premier est formé par une étroite langue de terre appelée *Flèche de Tender*, longue d'environ douze lieues, et qui, après avoir été longtemps une île, n'en forme réellement plus une aujourd'hui; car le petit canal qui la séparait de la terre ferme est presque complétement comblé, même pendant les gros temps. Le second, semblable au premier, est, comme celui ci, formé par une autre langue de terre nommée *Flèche de Djarilgatch*; et c'est, ainsi que nous l'avons dit, le *Dromos Achilleos* décrit par Méla. Sa longueur est d'environ 40 kilomètres ou dix lieues. Ces deux flèches ont dû être formées, et par une cause tout à fait semblable, après la langue de terre qui ferme presque le liman du Dniepr.

Après ces exemples, on ne sera pas étonné que nous regardions l'effet des vents joint à celui des alluvions de certains cours d'eau, comme ayant formé, par l'accumulation des sables devant des golfes, les lacs salés qui bordent la Krimée. L'isthme de Pérékop, qui unit cette péninsule au continent, et qui, composé de sable, renferme plusieurs lacs salés, nous paraît devoir son existence aux mêmes causes, mais à une époque très-reculée, puisque, pour Méla comme pour tous les géographes qui l'ont précédé, la Krimée est une péninsule. Il est certain que le lac salé de *Kirléout* au nord du cap de Tarkankout, que celui de *Donkouzlaf* au nord-ouest de Koslof, que celui de cette ville, que celui de *Sak*, que celui de *Kamichli*, tous situés sur les côtes occidentales, doivent, selon nous, leur existence aux vents d'est, qui ont fermé d'anciens golfes par des amas de sable. Ce qui contribue encore à prouver que ces lacs étaient dans l'origine des golfes, c'est qu'ils ne sont séparés de la mer que par des barrages de quelques centaines de mètres de largeur comme la *Flèche de Tender* et celle de *Djarilgatch*; c'est encore que plusieurs reçoivent de petits cours d'eau qui jadis allaient se jeter dans la mer.

Tous ces lacs sont une richesse pour la Krimée, par la quantité de sel qu'on en retire chaque année, et qui

pourrait être dix fois plus considérable, si les besoins du commerce l'exigeaient.

Kozlof présente plusieurs faits qui confirment encore notre opinion : à l'ouest de la ville, les bords de la mer offrent, jusqu'au lac de Donkouzlaf, une succession d'une douzaine d'autres petits lacs; mais ce qui indique bien positivement l'action des vents, c'est qu'à l'ouest du débarcadère de Kozlof, on remarque une plage qui s'élève graduellement de huit à dix mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et qui est composée de sable fin et de coquilles identiques avec celles de la mer Noire, au milieu desquels on trouve des fragments de calcaire roulés, qui ont servi de logement à des mollusques lithophages qui vivent encore dans la mer. Un grand nombre de ces fragments sont à deux ou trois cents mètres du rivage : ce qui indique bien que des vents violents refoulent les vagues jusqu'à une grande distance et à une grande hauteur au-dessus du niveau ordinaire des eaux de la mer Noire.

La côte méridionale de la Krimée, depuis le cap Monastir jusqu'à Théodosie ou Kaffa, n'offre point de lacs semblables, parce qu'elle est généralement trop élevée; mais la presqu'île de Kertch en présente plusieurs : trois sur sa côte méridionale, et deux sur sa côte orientale; les premiers sont des golfes qui ont été fermés par les sables accumulés par les vents du sud; et les autres sont des golfes qui ont été fermés par les sables poussés par les vents d'est.

Mais l'exemple le plus remarquable de ces effets du souffle prolongé de certains vents sur des plages sableuses, est sans contredit la *Flèche d'Arabat*, qui sépare la mer d'Azof du Sivach ou de la mer Putride. Son nom lui vient d'une ancienne forteresse turque qui n'est plus qu'un village, et qui est située en Krimée sur la côte de la mer d'Azof, à l'endroit où commence cette langue de terre, de 24 lieues géographiques de longueur. Elle est en général fort étroite; dans beaucoup d'endroits elle n'a guère que 800 à 1000 mètres de largeur, ce qui fait que, du milieu de certaines parties de cette langue de terre, on voit à l'est la mer d'Azof, et à l'ouest la mer Putride. Vers son extrémité septentrionale, elle s'élargit en deux endroits du côté du Sivach : le premier a environ une lieue et demie dans sa plus grande largeur, et le second deux lieues et demie; mais ces parties exceptionnelles ne sont que des plages marécageuses, dont le sable humide cède sous les pas, et au milieu desquelles s'étendent de petits lacs ou des mares d'eau salée. On voit même de ces lacs dans la partie étroite de la flèche, et dans toute sa longueur on en compte une quinzaine. En un mot la *Flèche d'Arabat* n'est qu'un long et étroit banc de sable, qui doit sa formation aux vents d'est et de nord-ouest. Le Sivach ou la mer Putride n'est, à proprement parler, qu'un vaste *liman* fangeux, dans lequel le Salghir, le grand et le petit Karasou, et une demi-douzaine d'autres rivières moins considérables, portent sans cesse une partie de leurs alluvions, et qui s'est presque entièrement fermé par l'action des vents que nous venons de citer, et qui y ont élevé les nombreuses presqu'îles de sable et les îles qui l'encombrent. Ce qui le prouve, c'est qu'en quelque point et à quelque profondeur que l'on creuse la *Flèche d'Arabat*, on ne trouve qu'un amas de coquilles brisées, semblables à celles qui vivent dans le Sivach et dans la mer d'Azof. Ce qui le prouve aussi, c'est qu'à l'est de la *Flèche d'Arabat* le lac Alilsk est un ancien golfe qui a été fermé par les vents; ce qui le prouve encore, c'est qu'à l'ouest de la *Flèche d'Arabat*, le golfe, dans lequel se jettent deux petites rivières nommées l'*Andat* et le *Boultchanak*, est devenu un liman qui, dans sa forme triangulaire, a huit kilomètres de longueur, et est barré par une langue de terre plus étroite que la *Flèche d'Arabat*, et longue de dix kilomètres, interrompue en quatre endroits qui forment autant d'ouvertures très-étroites à ce liman; ce qui le prouve enfin, c'est que, sur la côte nord-ouest de la mer d'Azof, le lac Molognoë, et les trois ou quatre langues de terre qui s'avancent vers le sud-ouest dans cette mer, sont évidemment les effets d'une cause semblable. Et comment pourrait-il en être autrement dans une mer qui est tellement encombrée de sable, que la navigation en est extrêmement dangereuse; que la plupart de ses côtes sont basses jusqu'à une grande distance du rivage, et couvertes de marais fangeux où croissent des forêts de joncs et de roseaux, et qui n'a pas plus de dix à douze mètres dans sa plus grande profondeur?

On n'a aucun moyen de calculer le temps qu'ont exigé les changements que les causes que nous signalons ont apportés dans les côtes de la partie septentrionale de la mer Noire, de la mer d'Azof et de la mer Putride. Strabon, Pomponius Méla, et les autres géographes anciens, ne donnent pas de descriptions assez précises pour qu'on puisse les comparer à ce qui existe aujourd'hui : toutefois il est certain, d'après ce qu'en dit Hérodote, qu'environ cinq siècles avant notre ère, la mer d'Azof était depuis longtemps dans l'état fangeux qui la caractérise, puisqu'on la considérait, non comme une mer, mais comme un marais : de là son nom de *Palus-Méotide*. Il est certain aussi que la *Flèche de Djarilgatch* existait, puisque Strabon et après lui Méla la décrivent sous le nom de *Dromos Achilleos*; il n'est pas moins certain que la *Flèche de Tenter* devait exister à la même époque sous la forme d'une île longue et étroite, puisque cette ancienne île et le *Dromos Achilleos* ont dû être formés en même temps; il est certain aussi que le golfe dans lequel se jette le Dniepr devait être à peu près comme il est aujourd'hui, puisque les atterrissements qui ont allongé sa partie méridionale ont dû être formés avant l'ancienne île de Tenter. Quant à la *Flèche d'Arabat*, il est plus que probable qu'elle était bien moins longue qu'aujourd'hui, puisque Strabon, qui parle de la mer Putride, dit qu'elle communiquait avec le Palus-Méotide par une large ouverture (στόματι μεγάλῳ), tandis qu'aujourd'hui l'espace entre l'extrémité de cette langue de terre et la terre ferme n'a qu'environ 550 mètres de largeur. Cet espace est appelé *détroit de Ghénitch*, du nom d'un village situé sur la côte; et très-probablement un jour il sera complétement comblé.

La plupart de ces dépôts vaseux et sableux ont évidemment été formés, non-seulement depuis la création de l'homme, mais depuis la configuration générale actuelle de nos continents, c'est-à-dire qu'ils remontent probablement vers l'origine des temps historiques. Nous sommes même portés à croire que leur marche est devenue plus rapide, depuis l'époque incertaine où des peuples nomades s'étant établis dans les contrées qui s'étendent au nord de la mer Noire et de la mer d'Azof, y ont détruit les forêts qui devaient y exister originairement.

Dans notre travail sur la Krimée nous avons établi et nous croyons avoir suffisamment prouvé que, contrairement à l'opinion de quelques savants russes, les steppes de la Russie méridionale, aujourd'hui complétement dépourvues d'arbres, pouvaient, grâce à la fertilité naturelle du sol et malgré des hivers assez rigoureux, se couvrir de forêts, surtout d'arbres appartenant à la famille des pins, si le gouvernement russe employait tous les moyens propres à en favoriser la plantation : nous voyons en effet que Méla, en parlant du fleuve du Panticapès, cite dans le voisinage de ce cours d'eau des forêts très-étendues. Ce point établi, on comprend que lorsque les steppes étaient boisées, le sol devait en être plus humide; les pluies devaient y être plus fréquentes; et les nombreux ravins, aujourd'hui à sec, qui sillonnent les steppes, devaient servir de lits à des ruisseaux qui, allant grossir les petites rivières qui existent encore, leur donnaient assez de force pour refouler au loin dans la mer et leurs alluvions et les sables ma-

rins : ce qui retardait la formation des langues de terre qui ont fermé les golfes et les baies, ou qui en préparent le barrage complet. Lorsque les steppes eurent été déboisées par les peuples nomades, comme elles le sont encore, les nuages allèrent se condenser en pluie dans les montagnes voisines de la mer Noire; les cours d'eau durent diminuer de nombre et de force, et les ravins durent, en général, rester à sec, comme on les voit aujourd'hui, qu'ils ne servent plus qu'à l'écoulement des eaux provenant de la fonte des neiges. En un mot, aucune cause naturelle ne peut balancer aujourd'hui l'effet des vents poussant avec les flots les bancs de sable près du rivage; et peut-être que dans la suite des siècles cet effet sera tel, que la mer d'Azof ne sera plus navigable que pour des barques, et que les côtes qui bordent la partie septrionale de la mer Noire auront leurs golfes, leurs baies et leurs ports tellement encombrés par les sables, que les populations éprouveront les plus grands obstacles pour leurs communications commerciales

(41) La crédulité de Méla peut faire souvent douter de certains faits qu'il rapporte; cependant il n'est point invraisemblable que, près de son embouchure dans le Borysthène, l'*Hypanis* (le Boug) reçût une source, dont les eaux amères communiquaient leur saveur à celles de cette rivière. On sait que plusieurs eaux minérales, salines et froides ont beaucoup d'amertume : ce sont principalement celles qui contiennent en abondance, outre différents autres sels, du sulfate de magnésie : telles sont les eaux de Sedlitz, de Seydchutz, de Pulna en Bohême, et celles d'Epsom en Angleterre.

(42) Vossius (*in not. ad Mel., p.* 423) a prétendu que dans le texte de ce passage de Méla le mot *ignes* devait être restreint aux feux sacrés employés dans les sacrifices pour faire cuire les victimes. Le traducteur français, Fradin, s'est empressé d'adopter cette opinion; et, pour prouver combien il est convaincu de sa justesse, il traite d'absurde tout ce que l'on pourrait être tenté d'avancer pour la combattre. Voici ses propres paroles : « En prenant le « mot *ignes* dans toute sa latitude, quel moyen de con- « cevoir où les Scythes auraient pu se procurer la quan- « tité d'os nécessaires, soit pour faire cuire leurs aliments, « soit pour modérer les rigueurs d'un froid excessif? Pré- « tendrait-on que leur chasse pût suffire à cette énorme « consommation? Mais ce serait étayer une absurdité sur « une absurdité plus révoltante. »

Eh bien ! au risque de commettre une absurdité qui, nous l'espérons, ne paraîtra révoltante à personne, nous n'avons pas voulu faire dire à Méla ce qu'il ne dit point. Nous avons pris le mot *ignes* dans toute sa latitude, et nous pensons, malgré Vossius et autres, que c'est ainsi qu'il faut le prendre. En effet, notre géographe veut simplement faire comprendre que, faute de bois, les Scythes brûlaient des os; ce qui signifie que les contrées habitées par ces peuples étaient dépourvues de bois; et c'est précisément un caractère particulier encore aujourd'hui à ces contrées. De tout temps les nations nomades, dans l'intérêt de la conservation de leurs troupeaux, se sont attachées à détruire les bois, parce qu'ils serviraient de refuge aux bêtes féroces, qui dévoreraient leurs moutons, leurs chevaux et leurs bœufs; voilà pourquoi les steppes de la Russie, pendant tant de siècles habitées par des peuples nomades, sont complétement dépourvues de bois; voilà pourquoi les paysans qui habitent ces steppes n'ont pas d'autres combustibles que la fiente de leurs bestiaux, qu'ils façonnent en briquettes, qu'ils font sécher au soleil, et qu'ils brûlent l'hiver dans leurs poêles; car dans la belle saison ils cuisent leurs aliments avec les herbes des steppes. Les Scythes brûlaient sans doute aussi ces herbes pendant tout le temps qu'elles couvraient le sol; mais comme leurs habitudes d'errer ne leur permettaient pas de faire ce que font les paysans aujourd'hui sédentaires, c'est-à-dire de préparer l'été la fiente de leurs bestiaux pour la brûler l'hiver, parce qu'ils auraient été embarrassés pour transporter ce combustible; comme en outre les peuples nomades sont moins frileux que les peuples sédentaires; comme leurs chariots couverts, ou en forme de tentes, ne leur permettent pas de faire de grands feux; comme enfin ces peuples sont habitués à une grande frugalité, qu'ils mangent peu de viande, et qu'ils l'aiment presque crue, est-il étonnant que les Scythes, qui vivaient à la manière des nomades dont nous venons de parler, se contentassent, pour faire cuire leurs aliments, de brûler les ossements du petit nombre d'animaux qu'ils mangeaient? Ne sait-on pas que les Eskimaux, qui vivent sous un climat beaucoup plus froid que les steppes de la Russie, n'ont d'autre ressource, pour se chauffer l'hiver, que de brûler les ossements des cétacés qu'ils pêchent dans la belle saison?

CHAPITRE III.

(43) Ce que dit Méla de cette source froide qui éteint les flambeaux allumés et allume les flambeaux éteints ne peut pas être exact. On ne connaît qu'un gaz qui jouisse de la propriété d'éteindre les corps en ignition, et d'allumer les corps éteints : c'est le *gaz hydrogène phosphoré*, découvert par Gengembre en 1783, et que l'on nomme aujourd'hui *sesqui-phosphure d'hydrogène;* mais il ne peut exister dans aucune source minérale. Il doit son origine à la décomposition des matières animales, qui toutes contiennent de l'hydrogène et du phosphore. C'est ce gaz qui, pendant les grandes chaleurs de l'été, se forme dans le sol des cimetières humides; il se manifeste par les fissures qui traversent le sol; et comme il s'enflamme aussitôt qu'il est en contact avec l'atmosphère, il semble se promener à la surface de la terre : de là le nom de *feux follets* que l'on a donné à ces flammes légères. Il s'exhale aussi de la vase de certains marais; et si l'on suppose que, dans le phénomène qu'il rapporte probablement par ouï-dire, Méla a compris qu'il s'agissait d'une source au lieu d'un marais, on comprend alors très-bien ce qu'il veut dire.

(44) Le célèbre défilé des *Thermopyles* (en grec Θερμόπυλαι) devait son nom, comme nous l'apprend Hérodote (lib. VII, § 176), à une muraille percée d'ouvertures appelées *portes* (πύλαι), que les Phocidiens construisirent pour mettre une barrière entre eux et les Thessaliens. Il y avait dans ce défilé des *bains chauds*, des *thermes* (Θέρμαι) : ainsi son nom signifie *portes des thermes*.

Il est situé sur la côte méridionale du golfe de Zeitoun (jadis *golfe Maliaque*), au pied du versant septentrional du mont Œta, à l'embouchure de l'Hellada (l'ancien *Sperchius*). Resserré entre les pentes escarpées de la montagne et les marais impraticables qui bordent la mer, il a environ 8 kilomètres de longueur, 100 à 120 mètres de largeur, et est bordé par des rochers de 130 à 195 mètres de hauteur. Du temps des trois cents Spartiates qui s'y dévouèrent à la défense de la Grèce, ce défilé était moitié moins large et beaucoup plus profond, parce que, depuis cette époque, les atterrissements en ont élevé le sol et doublé la largeur. A l'est, on voit encore près de la mer les restes du tumulus qui couvre les cendres des compagnons de Léonidas; mais, à l'ouest, on trouve à peine quelques traces des eaux thermales qui ont donné leur nom à ce lieu mémorable : elles ont été divisées, par les changements qu'il a éprouvés depuis vingt-trois siècles, en deux courants, dont l'un s'est fait jour au pied des rochers, et dont l'autre a été détourné de sa direction naturelle, pour aller se mêler à des eaux qui font tourner quelques moulins.

(45) Sciron, ou mieux Scyron, était un célèbre brigand qui désolait l'Attique. Il dépouillait les voyageurs qu'il surprenait dans les défilés des montagnes; et, après les avoir forcés de lui laver les pieds sur un des rochers au milieu desquels il avait établi sa demeure, il les précipitait

dans la mer, où leurs corps servaient de pâture à des tortues, qu'il engraissait ainsi pour rendre leur chair plus délicate. Thésée le tua et brûla ses os, dont il fit un sacrifice à Jupiter.

(46) *Argos Amphiloque* (*Argos Amphilochium* ou *Argos Amphilochi*, comme l'appelle Méla) était la capitale de l'*Amphilochie* (*Amphilochia*), province de l'Acarnanie, située dans la partie méridionale de la côte orientale du golfe Ambracien ou d'Ambracie (*Ambracius Sinus*). Elle fut fondée, après la guerre de Troie, par Amphiloque, fils d'Amphiaraüs.

(47) C'était une opinion reçue chez les anciens, que le Danube ou l'*Ister* avait une de ses embouchures dans le golfe Adriatique : de là le nom d'*Istrie* qui fut donné à la contrée que traversait cette branche du fleuve, nom que porte encore cette même contrée, qui constitue un cercle du royaume d'Illyrie.

Ce qui prouve combien cette opinion est ancienne, c'est que la tradition portait que Jason, à son retour de la Colchide, avait traversé le Pont-Euxin, remonté le Danube, et, en suivant toujours ce fleuve, était arrivé dans le golfe Adriatique. Or, d'après les chronologies admises, le voyage des Argonautes eut lieu environ 1260 ans avant notre ère.

Aristote (*de Hist. animal.*, lib. VIII, cap. 13) parle de l'embouchure de l'Ister dans l'Adriatique comme d'un fait généralement connu. On sait que la même erreur a été adoptée par Théopompe, par Hipparque, par Apollonius de Rhodes, d'après Timagètes, par Cornelius Nepos, par l'auteur anonyme du Périple du Pont-Euxin et par d'autres encore; Méla semble donc excusable de l'avoir répétée. Cependant si notre géographe avait lu la géographie de Strabon, il aurait dû y voir (lib. I, cap. 2) qu'il semble partager l'erreur de ses devanciers, lorsqu'il dit en parlant de ceux-ci : « Ils supposent l'existence d'une rivière d'Ister, laquelle, dérivant du grand fleuve de pareil nom, se dégorgeait dans la mer Adriatique; supposition qui n'a rien d'absurde, ni même d'invraisemblable; » il aurait dû aussi voir (lib. I, cap. 3) que le célèbre géographe grec est revenu sur sa première opinion, lorsqu'il reproche à Hipparque d'avoir cru que l'Ister, par une disposition particulière du terrain, se partage en deux branches, dont l'une va se jeter dans le Pont-Euxin, tandis que l'autre a son embouchure dans la mer Adriatique; enfin il aurait dû voir encore (lib. VII, cap. 6) que le même géographe confirme ce qu'il a dit précédemment, lorsqu'il cite, parmi les choses incroyables avancées par Théopompe, la communication de l'Ister, par une de ses bouches, avec le golfe Adriatique.

Méla devait connaître aussi les écrits de Diodore de Sicile; or on sait que cet historien mettait au rang des fables populaires la prétendue embouchure de l'Ister dans l'Adriatique. Pline, qui ne s'est jamais montré sévère sur aucune question scientifique, regarde cette opinion comme une erreur; il va même jusqu'à reprocher à Cornelius Nepos de l'avoir légèrement répétée, lui qui, demeurant près de l'embouchure du Pô, était à portée de connaître la fausseté de cette opinion. (Plin., *Hist. nat.*, lib. III, cap. 18).

Comment Pomponius Méla ne savait-il pas que le cours du Danube est séparé de l'Istrie par une distance de plus de cinquante lieues en ligne droite, et que dans cet espace les Alpes et plusieurs grandes rivières ont toujours opposé une barrière insurmontable à sa communication avec le golfe Adriatique?

Cependant telle est l'influence des erreurs répandues dans les ouvrages classiques qui jouissent de quelque renom, comme la géographie de Méla, que Paul Warnefride, connu sous le nom de Paul Diacre, et qui vivait à la fin du huitième siècle, a, dans son *Histoire des Lombards*, répété l'erreur de notre géographe, et que, pour paraître plus véridique, il parle de l'Ister situé en Istrie, comme s'il l'avait vu, et ajoute que jadis son volume d'eau était plus considérable que de son temps.

CHAPITRE IV.

(48) Méla divise généralement les habitants de l'Italie en peuples gaulois et en peuples italiques. Les premiers occupaient toute la contrée connue sous le nom de *Gaule Cisalpine*, parce que, pour les habitants de l'Italie, elle est située *en deçà des Alpes*. Cette contrée se nommait aussi *Gaule Togée;* elle comprenait la *Gaule Transpadane*, c'est-à-dire *au delà du Pô* (*Padus*), dans laquelle on remarquait les Carnes, colonie d'un peuple illyrien qui a donné son nom à l'ancienne province de Carniole, et les Vénètes, peuple que l'on considère comme étant d'origine celtique, et qui au moyen âge a formé par la navigation et le commerce la puissante république de Venise : elle comprenait aussi la *Gaule Cispadane,* c'est-à-dire *en deçà du Pô*, que Méla étend jusqu'au territoire des Picéniens, qui correspond à la Marche d'Ancône. C'est à partir de ce pays que commence la partie de l'Italie habitée, selon Méla, par les peuples italiques.

(49) Méla, en adoptant légèrement le conte populaire de l'existence d'un bras du Danube qui se jetait dans le golfe Adriatique vis-à-vis l'embouchure du Pô, a dû nécessairement rapporter un phénomène qui n'existe pas : c'est-à-dire, la rencontre des eaux de l'Ister et du Pô qui se précipitent avec violence, et qui fait que ceux qui naviguent au fond du golfe trouvent un courant d'eau douce au milieu des eaux marines. Mais lorsqu'on sait que le seul cours d'eau de quelque importance qui existe vis-à-vis du Pô sur la côte de l'Istrie est le *Quæstus* des anciens, aujourd'hui le *Quieto*, petite rivière de quinze lieues de cours, on ne peut admettre ce que dit notre géographe.

(50) Le cap Palinure (*Palinurum Promontorium*), terminant une sorte de presqu'île de la Lucanie qui formait au sud le golfe de Vélie, avait reçu le nom du pilote du vaisseau d'Énée. Ce pilote, s'étant endormi, tomba dans la mer. Après avoir nagé pendant trois jours, il fut jeté sur la côte de l'Italie; mais les habitants le massacrèrent. Les dieux, dit-on, punirent cette barbarie par une peste violente, qui ne cessa de ravager la côte que lorsqu'on eut apaisé les mânes de Palinure par des honneurs funèbres, et par un monument qui lui fut élevé dans l'endroit même où il fut tué, et qui a conservé son nom.

(51) Méla nomme le mont Vésuve, et n'ajoute rien qui distingue cette montagne devenue depuis si célèbre : c'est qu'elle n'offrait en effet rien de remarquable à une époque où les sciences naturelles étaient complétement ignorées; c'est qu'il fallait même être doué d'une certaine perspicacité pour y reconnaître un volcan éteint ou du moins en repos. Cela doit paraître tout naturel lorsque l'on considère aujourd'hui qu'en remontant à une cinquantaine d'années, époque à laquelle on commençait en France à étudier la géologie, et où le célèbre Werner faisait apprécier cette science en Allemagne, personne ne se doutait que les nombreuses montagnes à cratère qui s'élèvent aux portes de Clermont en Auvergne fussent des volcans éteints : les premiers qui les reconnurent pour tels sont Guettard et Malesherbes, qui, vers l'époque dont nous parlons, revenant d'Italie, où ils avaient étudié les produits du Vésuve, reconnurent des volcans dans les montagnes de Clermont.

Depuis la première colonisation de l'Italie méridionale par les Grecs, le Vésuve ne présentait d'autres indices de sa nature volcanique que ceux que des naturalistes peuvent déduire de l'analogie de sa structure avec celle d'autres volcans. L'ancien cône était d'une forme très-régulière, et se terminait, non, comme à présent, par deux pics, mais en sommet aplati, où les restes d'un ancien cratère presque comblé avaient laissé une légère dépression couverte sur ses bords intérieurs par de la vigne sauvage, et avec

une plaine stérile au fond. A l'extérieur, les flancs de la montagne étaient couverts de champs fertiles richement cultivés, et à sa base étaient les cités populeuses d'*Heraclæum* ou d'*Herculanum* et de *Pompæa* ou de *Pompei*.

Strabon, qui était doué d'un esprit judicieux, a reconnu cependant la véritable origine de cette montagne. « Au-dessus de ces lieux (Herculanum et Pompéi), dit-il, domine « le mont Vésuve, offrant sur toute sa surface, excepté « vers la cime, un sol très-agréable. Cette cime, plane « dans sa plus grande partie, mais totalement stérile, semble, à la vue, n'être qu'un monceau de cendres ; et l'on y « rencontre de longues cavités formées de pierres, toutes « de couleur fuligineuse, comme si elles avaient été calcinées par le feu. De là nous pouvons inférer que ce mont « fut jadis un volcan, et renferma des fournaises de feux « qui se seront éteints lorsque l'aliment leur aura manqué. « Peut-être même est-ce à ce volcan qu'il faut attribuer la « fertilité des campagnes d'alentour ; comme, à ce que « l'on prétend, ce sont les éruptions causées par les feux « de l'Etna qui, ayant couvert de cendres une partie du ter- « ritoire de Catane, en ont fait un vignoble excellent. » « (Strab., lib. v, cap. 1C.)

Mais cette époque de repos était, ans que les populations, sans que les savants même s'en doutassent, à la veille de cesser : le premier symptôme du renouvellement des forces du volcan fut un tremblement de terre dans l'année 63 de notre ère, qui fit beaucoup de mal aux cités environnantes : pendant quelques-unes des années qui suivirent, de légères commotions se succédèrent par intervalles ; au mois d'août de l'an 79, elles devinrent plus nombreuses et plus violentes, jusqu'à ce qu'enfin le feu se manifestant dans le grand canal qui, à une époque inconnue, avait donné passage à des ruisseaux multipliés de lave fondue, de sable et de scories, elles se terminèrent par une éruption d'autant plus terrible et d'autant plus mémorable, qu'elle semblait être la première, puisque aucune tradition ne rappelait que cette montagne eût été le théâtre d'une semblable catastrophe.

(52) Le cap Misène terminait, au nord, le golfe Putéolien, appelé aussi *crater*, à cause de sa forme ronde. Suivant une antique tradition, il devait son nom à un des compagnons d'Énée, qui n'avait point d'égal dans l'art d'emboucher la trompette et d'exciter par des sons guerriers l'ardeur des combattants. Triton, jaloux de son talent, le fit tomber dans la mer. Énée lui rendit les honneurs funèbres, et lui fit élever un superbe monument sur le cap qui a conservé son nom.

CHAPITRE V.

(53) Le canal appelé *Fossa Mariana* fut creusé, suivant Plutarque (Plut. *in Mar.*), par Marius, pour faciliter le transport des vivres qui lui étaient amenés par mer, et pour éviter l'embouchure même du fleuve, dont l'entrée, remplie de vase et exposée aux coups de mer, devenait très-difficile. Strabon, en parlant de ce canal (lib. IV, cap. 1), dit que Marius en fit présent aux Massiliens ou Marseillais, pour reconnaître les services qu'ils lui avaient rendus dans la guerre contre les Toygéniens et les Ambrones. Les Massiliens établirent un droit de navigation sur les bateaux qui montaient et descendaient ce canal.

On est incertain sur la question de savoir quel est le lieu du fleuve qui fut creusé par Marius. D'Anville a prouvé que ce n'est pas, comme quelques-uns le prétendaient, le grand canal qui passe à Arles, et dont le cours jusqu'à la mer est d'environ dix lieues. Il reconnaît l'entrée de la *Fossa Mariana* dans un lieu qui conserve le nom de *Foz;* mais avec le temps ce canal a été en partie détruit.

(54) L'imagination des anciens allait chercher jusque dans leurs traditions religieuses l'explication de certains phénomènes physiques. Comment, à l'aspect de cette immense *plaine pierreuse* que nous appelons la *crau*, le vulgaire aurait-il pu douter de la réalité du combat soutenu par Hercule contre les fils de Neptune, et de l'assistance prêtée à un demi dieu par Jupiter, qui fit pleuvoir sur les adversaires de son fils une grêle de pierres ?

La crau est composée d'un dépôt de cailloux roulés, sur une épaisseur moyenne d'environ quinze mètres. Ce dépôt diluvien, ou de transport, a depuis longtemps fixé l'attention des géologistes. Il en est de même des blocs anguleux de roches alpines, transportés sur les pentes du Jura ; mais ces deux sortes de dépôts avaient toujours été considérés isolément. M. Élie de Beaumont est le premier qui ait reconnu leur commune origine, et qui ait prouvé qu'ils ne diffèrent que par leur volume, et qu'ils ont été produits tous deux par une même cause, un même cataclysme.

On peut voir, dit-il, ces deux dépôts se confondre ; il suffit de suivre l'un des deux jusqu'en des points où l'autre existe en même temps : circonstance que l'on rencontre en remontant les vallées de la Durance et du Rhône.

Plus on remonte, soit le Rhône, soit la Durance, et plus le dépôt diluvien renferme de gros blocs de roches appartenant aux différentes formations des Alpes. Les mêmes faits se reproduisent aux environs d'Avignon, de Beaucaire, jusqu'au delà de Nîmes et de Montpellier, et dans un grand nombre de points de la vallée du Rhône ; dans celles du Drac et de l'Isère, et dans presque toutes celles qui descendent des Alpes.

Enfin, les mêmes dépôts se retrouvent dans les vallées de l'Aar, de la Reuss, de la Limmat, de l'Inn et du Rhin ; dans celle de l'Arve, comme dans celle de la Doire-Baltée, dans toutes les vallées qui descendent vers le Pô ; c'est-à-dire sur les différents versants des Alpes : parce que, dans toutes les directions, les Alpes ont été le point de départ de ces dépôts diluviens.

(55) Si ce que Méla dit est exact, la colline de *Mèze* n'est plus ce qu'elle était du temps de ce géographe. La petite ville de ce nom est située entre deux vallons, presque au niveau de l'étang de Thau, qui y forme un petit port, mais qui ne l'environne nullement.

Méla aurait-il voulu parler, comme le prétendent Vossins et Catel, de la petite ville de *Cette* ou plutôt *Sette*, qui, située à deux lieues et vis-à-vis de Mèze, s'élève sur la pente d'une *colline*, qui, en effet, *serait une île, si elle ne tenait au continent par une levée très-étroite ?* Dans cette supposition, qui nous paraît fort admissible, rien ne serait changé sur la côte du département de l'Hérault ; mais Méla aurait confondu *Setius Mons* (Sette) avec *Mesua* (Mèze).

(56) Ce que Méla dit de cette plaine couverte de joncs, qui est soutenue par les eaux, et de cette portion de terre qui flotte au milieu de cette même plaine, n'a rien que de vraisemblable ; c'est un fait qui se rattache au phénomène très-simple et cependant très-vanté des *îles flottantes*. Lorsque l'on considère combien il y a de marais, presque inaccessibles, qui, toujours nageant dans l'eau, sont cependant couverts d'arbrisseaux et même d'arbres, on se fait aisément une idée de ces îles flottantes, que l'on cite comme des merveilles de la nature. Ce sont tout simplement des terrains d'une nature tourbeuse, et conséquemment très-légers, quelquefois seulement composés d'un tissu de roseaux et de racines d'arbres : après avoir été minés par les eaux, ils se détachent du rivage, et, à cause de leur faible épaisseur, ils restent suspendus et flottants à la surface du marais.

CHAPITRE VI.

(57) L'*Hispanie* des anciens comprenait toute la contrée que nous appelons la *Péninsule hispanique*. Lorsque les Romains en eurent fait la conquête, ils la divisèrent en deux grandes provinces : l'*Hispanie citérieure*, qui

comprenait toute la partie septentrionale et orientale; l'*Hispanie ultérieure*, qui se composait de la partie méridionale et occidentale. Sous Auguste, l'Hispanie ultérieure fut divisée en deux provinces : la *Bétique* au sud, et la *Lusitanie* au nord-ouest; et l'Hispanie citérieure reçut le nom de *Tarraconaise*, de celui de la ville de *Tarraco*, qui en fut la capitale. Ce fut beaucoup plus tard, sous le règne de Dioclétien, que la Tarraconaise fut partagée en trois provinces : la *Gallécie* au nord-ouest, la *Tarraconaise* au nord-est, et la *Carthaginoise* au sud-est.

Méla, qui devait bien connaître la division de son pays, celle qui fut faite sous le règne d'Auguste, au lieu de nous donner la description de la *côte citérieure* de l'Hispanie, ainsi que l'annonce le titre de son chapitre VI, nous décrit toute la côte de la Tarraconaise : c'est-à-dire de l'Hispanie citérieure; plus, toute la côte de la Bétique, ou d'une partie de l'Hispanie ultérieure. Nous avons déjà vu qu'il n'est pas fort exact dans ses divisions géographiques.

(58) L'origine de certains genres d'industrie se perd dans la nuit des temps : tel est l'emploi, en Espagne, de cette plante de la famille des graminées connue sous le nom de *spart* ou *sparte* (*stipa tenacissima*), emploi si varié, qu'on en a tiré le nom d'une industrie que l'on nomme *sparterie*. On voit qu'à l'époque où vivait Pomponius Méla, le sparte était connu depuis si longtemps comme plante textile, qu'il le nomme *lin* ou *sparte* (*linum* aut *spartum*). En effet, la feuille de cette plante, rouie et préparée convenablement, est tellement coriace, flexible, tenace et difficile à rompre, qu'on en fabrique des tapis, des nattes, des paniers, des corbeilles, des cordes, et même des étoupes très-fines, dont on fait une assez belle toile. Dans certaines parties de l'Espagne, les anciens habitants faisaient comme ceux d'aujourd'hui, avec le sparte, une chaussure semblable au cothurne, et que l'on nomme *spartille* et *espardègue*.

Le sparte croît spontanément dans les parties arides de l'Espagne; il y en a de deux genres différents : le *sparte tenace*, qui est celui dont nous venons de parler, et le *sparte à feuilles de jonc* (*lygeum spartum*), qui est moins employé que l'autre. La première de ces plantes croît dans les sols calcaires, et la seconde dans les sols schisteux.

(59) La Lusitanie ne correspondait pas exactement au Portugal : elle était comprise entre le cours de l'*Anas* (la Guadiana) et celui du *Durius* (le Duero) : conséquemment, elle était moins étendue que ne l'est le territoire portugais, qui comprend une partie de la *Gallécie*, tandis que cette province romaine était complétement distincte de la Lusitanie.

(60) Nous n'admettons pas la version, adoptée dans l'édition de la Société typographique de Deux-Ponts, où l'on a substitué le mot *Tichis* au mot *Ticer*, admis par Gronovius. Nous nous rangeons de l'avis de celui-ci par plusieurs raisons : d'abord, c'est que le *Tichis* est, comme on l'a vu plus haut, le *Tec*, rivière de la Gaule et non de l'Hispanie; ensuite, il n'est pas du tout certain que la ville de *Rhoda*, dont parle Méla, soit, comme on l'a cru, le port de *Roses;* nous pensons que c'est plutôt une ville située à une dizaine de lieues dans les terres, et qui, nous le répétons, est le bourg de *Roda*, sur le *Ter*, qui, pour nous, est le *Ticer*.

(61) Méla fait ici allusion à un fait qui était tellement connu des Romains, qu'il n'entre dans aucun détail : peut-être ferons-nous bien de rappeler, en peu de mots, le trait dont il est question.

Sagonte (*Saguntus* ou *Saguntum*), que ses habitants prétendaient avoir été bâtie par Hercule le Tyrien, devait, suivant Strabon (lib. III, cap. 4, § 6, p. 159), son origine aux Zacynthiens. Elle était devenue, par son commerce, l'une des plus riches et des plus importantes villes de l'Hispanie; elle était alliée et sous la protection de la république romaine. Annibal, au mépris des traités, vient mettre le siége devant ses murs vers l'an 528 de Rome. Sagonte envoya des députés demander des secours aux Romains; mais, pendant que ceux-ci perdent, en délibérations et en négociations avec Carthage, des moments précieux, le général carthaginois presse le siége : les Sagontins, résolus à s'ensevelir sous les murailles de leur cité, renoncent à l'espoir de repousser les assiégeants; alors les principaux de la ville, pour échapper à la vengeance du vainqueur, se précipitent avec leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses, au milieu des flammes d'un immense bûcher.

Sagonte, ruinée et saccagée, resta au pouvoir des Carthaginois jusque vers l'an 538, que Scipion la reprit à ceux-ci, et répara les désastres qu'elle avait soufferts dix ans auparavant.

(62) Nous ajouterons à ce que nous avons dit (en note page 637) que nous aurions peut-être dû substituer dans le texte, aux mots *Urci* et *Urcitanus*, ceux de *Virgi* et *Virgitanus;* en effet, nous le répétons, il ne peut pas être ici question de la ville d'Urci, qui n'était pas sur le bord de la mer; mais *Virgi* était la même que celle que Ptolémée et Marcian d'Héraclée nomment *Urcé :* ce qui fit donner au golfe sur lequel elle se trouvait le nom de *Sinus Urcitanus*. Nous pensons donc que les éditeurs de la Société typographique de Deux-Ponts ont mis à tort *Urci* pour *Urce*. Cette dernière était la même que Virgi très-probablement. Ajoutons encore que plusieurs savants géographes allemands ont admis que c'est la même ville qui a été nommée *Urce*, *Virgi* et *Murgis :* ce qui mettrait d'accord le texte de Méla et celui de Pline. M. Reichard, dans son *Orbis Terrarum antiquus*, a adopté cette opinion : nous lisons, sur sa carte de l'Hispanie, *Sinus Virgitanus;* et, au fond de ce golfe, on voit une ville qu'il nomme *Murgis* (*Virgis*).

(63) Nous avons conservé dans cette énumération de villes celle de *Salambina*, admise par Gronovius, et que certains textes ne donnent point, mais qui ne nous semble pas devoir être supprimée.

(64) En parlant de l'île de Leucé, Méla commet deux erreurs, dont la plus grave est relative à la position de cette île. Nous ne cesserons de répéter que nous ne concevons pas que notre géographe latin n'ait pas pris pour guide le savant Strabon. Celui-ci dit (lib. VII, cap. 3, § 10) qu'à cinq cents stades de la ville d'Ophiussa on trouve en pleine mer l'île de Leucé, consacrée à Achille. Or, ainsi que l'a fait remarquer Gossellin, les cinq cents stades olympiques valent cinquante minutes de degré, ou près de dix-sept lieues; ce qui, relativement à la position d'Ophiussa, située près de l'embouchure du Tyras, place Leucé vis-à-vis les bouches du Danube.

Que dit de son côté Méla? — Que cette île est à l'embouchure du Borysthène. S'il ne la nommait pas, on serait en droit de croire qu'il désigne l'île de *Tendra* ou de *Tenter*, près des bouches du Dniepr, et qui n'est séparée de la terre ferme que par un canal fort étroit; mais il y aurait encore inexactitude : car il ajoute qu'elle est très-petite; et l'île de Tenter, il est vrai fort étroite, a douze lieues de longueur.

Non-seulement l'île de Leucé n'est point en face de l'embouchure du Borysthène, mais elle est à plus de quarante lieues géographiques au sud du Liman, dans lequel il se jette. Si dans le texte de Méla on substituait au Borysthène le Danube, il deviendrait exact : car l'île en question est à treize lieues à l'est des bouches de ce fleuve; de plus, elle est très-petite, puisqu'elle n'a pas plus d'une lieue et demie de longueur.

En vain essayerait-on de disculper Méla, en faisant remarquer qu'il n'est pas le seul qui ait commis l'erreur de

position que nous lui reprochons : Arrien, son contemporain, confond en effet l'île de Leucé avec le *Dromos Achilleos;* il en est de même de Pline (lib. IV, cap. 12 *et* 13); Denys le Périégète la place aussi à l'embouchure du Borysthène. Nous répondrons encore que Strabon avait trop bien précisé sa place pour qu'un géographe de profession, comme Méla, qui avait la prétention de ne dire que des choses vraies, car bien souvent il emploie la formule du doute, ait négligé de consulter son célèbre devancier. Aussi, qu'est-il arrivé de là? — Que l'ouvrage de Méla, ayant obtenu une grande vogue, parce qu'il résume tout en peu de mots, est peut-être cause des erreurs qu'ont répétées ceux qui sont venus après lui. Ainsi c'est probablement dans Méla que Rufus Festus Avienus, poëte du quatrième siècle de notre ère, a pris que Leucé est à l'embouchure du Borysthène. Voici ce qu'il dit dans son poëme intitulé *Descriptio orbis Terræ* (vers 721 à 727) :

Ora Borysthenii qua fluminis in mare vergunt,
E regione procul spectavit culmina Leuces.
Leuce cana jugum, Leuce sedes animarum :
Nam post fata, virum semper versarier illic
Insontes aiunt animas; ubi concava vasto
Cedit in antra sinu rupes, ubi saxa dehiscunt
Molibus excsis, et curvo fornice pendent.

Il est vrai que Pausanias et Maxime de Tyr ont préféré l'assertion de Strabon à celle de Méla, puisque, venus après celui-ci, ils placent Leucé vis-à-vis les bouches du Danube; mais on est étonné qu'un géographe moderne en réputation, Mentelle, ait écrit dans l'Encyclopédie méthodique (Dictionnaire de géographie ancienne), à l'article *Leuce* ou *Achillis insula* : « Ile du Pont-Euxin, à l'embouchure « du Borysthène, selon Pomponius Méla. Strabon la place « mal. Il dit qu'elle était consacrée à Achille. » Ainsi, au lieu d'examiner, on trouve plus simple de s'en rapporter au premier auteur que l'on consulte : et voilà comment on donne raison à Méla contre Strabon; voilà encore pourquoi Mentelle dit, en parlant de la même île à l'article *Achillis insula* : « Pausanias, Maxime de Tyr, et après « eux M. d'Anville, placent cette île à l'embouchure du « Danube. » Pausanias, Maxime de Tyr, et surtout d'Anville, ne se sont pas prononcés légèrement comme Mentelle : aussi d'Anville jouit-il d'une grande autorité, qu'il conservera longtemps encore.

On a de la peine à croire que Méla ignorât que la sépulture d'Achille était sur la côte de la Troade : c'est ce qu'il faut cependant admettre, puisqu'en parlant de Sigée, du Simoïs et du Scamandre, le seul tombeau qu'il cite est celui d'Ajax, quand il pouvait en nommer dans la même contrée plusieurs autres célèbres, ou au moins celui d'Achille. Aussi, comme nous sommes porté à penser que Méla n'a point lu Strabon, nous nous expliquons parfaitement qu'il ait pu, d'après Salluste, placer le tombeau d'Achille dans l'île de Leucé.

Ammien Marcellin, qui écrivait au commencement du cinquième siècle, ne répète pas ce que dit Salluste; d'ailleurs il paraît avoir vu Leucé. Selon lui, quand par hasard quelque navigateur y abordait, il visitait le temple et quelques autres antiquités consacrées à Achille, et se rembarquait aussitôt (lib. XXII, cap. 8).

Cette île est bien connue des marins qui parcourent la mer Noire; on passe devant, en allant d'Odessa à Constantinople : nous nous souvenons de l'avoir vue en faisant cette traversée. La blancheur de ses rochers calcaires nous parut être la cause et l'origine de son antique nom grec Λευκή; les modernes devraient encore la nommer l'*île Blanche*, puisqu'elle mérite toujours ce nom; mais comme c'est le plus grand nombre qui fait la loi; comme cette île était vénérée chez les anciens, qui, ainsi que le rapporte Arrien (*Péripl. Pont-Eux.*), croyaient y voir apparaître, dans le temple dédié au héros, l'ombre d'Achille, ainsi que celle de Patrocle; les matelots modernes, qui n'y abordent jamais, n'ont conservé, de la crainte traditionnelle qu'elle inspirait, que celle des reptiles dangereux qu'ils supposent, probablement sans motifs plausibles, habiter cette île, où l'on voit cependant une foule de mouettes, au plumage gris-blanchâtre, se rassembler, comme si elles en étaient les seules maîtresses. Ainsi, la moderne *île des Serpents* mérite encore, par l'immense quantité d'oiseaux dont elle est le rendez-vous, le surnom de Πολυόρνιθον que lui donnait Euripide.

CHAPITRE VII.

(65) Ce que Méla dit de l'île d'Arados, dont la ville se compose de maisons qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, nous rappelle la ville de Syra, dans l'île de ce nom, dont les constructions se groupent ainsi sur une montagne conique, depuis la base jusqu'au sommet.

(66) Les îles *Tarichies* peuvent être considérées comme étant placées *en avant* du golfe de Carthage, puisqu'elles sont à vingt-cinq ou trente lieues de ce golfe : quant aux îles *Ægates*, voisines de la Sicile, leur position étant différente de celle des précédentes par rapport au golfe de Carthage, nous avons, pour plus d'exactitude, ajouté *vis-à-vis de ce golfe*, pour ne pas faire commettre une erreur à notre géographe. C'est déjà bien assez qu'il place ces îles sur les côtes de l'Afrique.

(67) On sait que l'île d'Eubée se nomme aujourd'hui *Négrepont;* quelques auteurs, fort embarrassés d'expliquer l'origine de ce nom, ont pensé qu'il venait de *Negroponte*, comme si le pont qui joint l'île au continent était construit en pierres noires, ce qui n'est point. Mentelle nous paraît avoir trouvé la véritable étymologie de ce nom. Selon ce géographe, la dénomination d'*Euripe* (Εὔριπος) aura servi, dans le moyen âge, à désigner l'île même; seulement ce nom se sera prononcé *Euripo*, puis, avec le son guttural naturel aux Turcs, *Egripo*. Enfin, les matelots occidentaux entendant les matelots grecs dire *eis ton Egripon* (εἰς τὸν Ἔγριπον) pour *aller à Egripo*, auront cru que l'île se nommait *Negripon* ou *Negripo;* et le nom de *Negrepont* ou de *Negro ponte* lui aura été conservé par les Occidentaux. C'est ainsi que la phrase εἰς τὴν πόλιν (aller à la ville), que les Turcs, nouvellement maîtres de Constantinople, entendaient dire aux paysans qui se rendaient à cette capitale, a fait croire à ces conquérants ignorants que le nom de la ville était *Istenpolin*, dont ils ont fait *Stamboul*.

L'antique Euripe, ou le *canal de Négrepont*, n'a pas plus de soixante-cinq mètres de largeur dans l'endroit le plus étroit; sa longueur est de vingt lieues du N. O. au S. E. Ce que Méla rapporte de l'agitation des eaux dans ce détroit n'est point aussi exagéré qu'on pourrait le croire; seulement il faut dire que les mouvements y sont remarquables par leur irrégularité. Ainsi du premier au septième jour, du quatorzième au vingtième et pendant les trois derniers jours de la lune, les flux et reflux sont réguliers; tandis que dans les autres jours les mouvements deviennent tellement irréguliers que le nombre des marées s'élève jusqu'à *onze*, *douze*, *treize* et même *quatorze*, dans l'espace de vingt-quatre heures.

(68) Méla, dans l'énumération qu'il fait des îles qui entourent la Grèce, commet plusieurs erreurs. Ainsi il nomme *Cephallenia* et *Samé*, *Neritos* et *Ithaca*, comme quatre îles différentes, tandis que ces noms ne s'appliquent qu'à deux îles. Céphallénie et Samé sont les deux noms de la même île, ainsi que le dit clairement Strabon (lib. x, cap. 3, p. 453); quant à Nêritos, il est certain que ce n'était point une île. Il est vrai que d'Anville (*Géog. ancienne abrégée*, t. I, p. 252) dit, en parlant de Leucade : « *Leucadia*, « qui conserve le même nom, et qui a porté aussi celui de

« *Neritus,* » etc. Toutefois le savant géographe français se trompe ici, et d'autres l'ont copié. Il croit parler probablement d'après Homère et Strabon, mais sa mémoire le trompe : car ces deux auteurs citent une ville de *Nericos* (et non point *Neritos*), qui était située dans l'île de Leucade.

Strabon nous apprend à ce sujet que l'île de *Leucas* (Leucade) était jadis une presqu'île du territoire des Acarnaniens; que des Corinthiens ayant occupé toute cette côte jugèrent à propos de couper l'isthme, et de faire ainsi de la péninsule une île; qu'ils transportèrent la ville de Néricos à l'endroit qui précédemment formait la tête de l'isthme, et où se trouve le détroit, que l'on traversait de son temps sur un pont; qu'enfin ils changèrent le nom de Néricos en celui de Leucas, commun à toute la presqu'île. Nous ajouterons que la coupure faite par les Corinthiens est probablement postérieure au temps d'Homère, puisque ce poëte ne dit rien de l'île de Leucade.

Qu'est-ce donc que le *Néritos* de Méla? C'est évidemment, comme le dit aussi Strabon, une montagne située dans l'île d'*Ithaque :* Méla pouvait donc, à la rigueur, appeler Néritos l'île d'Ithaque; mais il ne fallait pas qu'il désignât aussi cette île par son propre nom dans la même énumération.

Ce n'est pas encore tout : Méla cite parmi les îles que nous venons de nommer celle de *Dulichium;* puis il dit : « Viennent ensuite, près de l'Épire, les *Échinades.* » On doit en conclure que Dulichium est une île particulière, distincte des Échinades; mais Strabon, qu'il aurait dû consulter comme son maître, dit positivement : « L'île de *Dulichium* est elle-même l'une des Échinades. » (Lib. X, cap. 3, p. 453.)

Enfin il commet une erreur non moins grave. Dans le passage dont nous parlons, il cite l'île de Leucadie près du golfe Ambracien, et ne se rappelle point que dans le chap. 3 (p. 630) il a cité Leucade (la capitale de cette île) comme étant située en Acarnanie : c'est-à-dire qu'il a placé cette ville dans la position géographique qu'elle occupait avant que les Corinthiens eussent fait de son territoire une île qui a reçu les noms de Leucas et de Leucadia.

(69) L'histoire de l'origine et des changements physiques de l'antique *Thera* (Santorin) peut donner, aux personnes étrangères aux études géologiques, une idée de la manière dont se sont formées la plupart des îles volcaniques de la Méditerranée : car on connaît toutes les phases par lesquelles cette île a passé.

Selon quelques auteurs anciens rapportés par Pline, on la nomma dans l'origine *Callista*, c'est-à-dire la *plus belle*, parce qu'elle sortit comme Vénus du sein des eaux. La date de cet événement est fort incertaine; mais il remonte à une époque très-reculée, puisque, suivant les calculs de Larcher, l'île ne commença à être habitée qu'environ quinze cent cinquante ans avant notre ère.

Due à l'action d'un volcan sous-marin, sa forme originaire était celle d'un cratère un peu elliptique, d'environ quinze kilomètres de circonférence extérieure, dont le centre s'affaissa, se remplit d'eau, et éprouva différentes dégradations qui en ont fait un golfe, ayant du côté de l'ouest trois ouvertures qui résultent de la rupture des bords en trois parties, dont la plus grande est l'île proprement dite de *Thera* ou Santorin, et dont les deux autres sont les deux petites îles d'*Automaté* au sud et de *Therasia* au nord.

Pline nous a conservé le souvenir de la formation de Thérasia par une irruption marine qui sépara de Thera un morceau de celle-ci. Cet événement fut la suite d'un tremblement de terre, deux cent trente-cinq ans avant l'ère chrétienne. Quant à la formation d'Automaté, faite aussi aux dépens de Théra, et qui doit avoir eu lieu à une époque plus rapprochée, aucun historien n'en fait mention. Toutefois son nom (Αὐτομάτη), qui signifie *Fortuite*, indique assez que cette île fut due à une cause naturelle et instantanée.

Aujourd'hui l'antique Automaté se nomme *Aspronisi.*

Au milieu du golfe, l'île d'*Hiera* dut sa formation à une éruption du cratère sous-marin. Posidonius, que Sénèque a copié, dit que le phénomène commença par une fumée noire et épaisse, à laquelle succédèrent des jets de flammes. La date de cet événement est connue : Pline (lib. II, cap. 87) dit que de son temps il y avait cent trente ans qu'il était accompli, mais il se trompe évidemment; Justin (lib. XXX, cap. 4) rapporte que cette île se montra vers le temps où les Romains commencèrent la guerre contre Philippe; Plutarque (*De Pith. orac.*) confirme cette assertion; cette époque s'accorde donc avec la date précise fixée par Eusèbe à la deuxième année de la cent quarante-cinquième olympiade, laquelle correspond à l'an 199 avant notre ère.

L'île d'Hiera est appelée par les Grecs modernes Παλαιό-Καυμενι, c'est-à-dire *vieille brûlée.*

Sous le règne de Claude, vers l'an 46 de J.C., suivant les renseignements fournis par Pline (lib. II, cap. 89) et Sénèque (lib. II, cap. 26), parut dans le golfe de Théra une île nouvelle que l'on appela *Thia.* Environ quatorze ans plus tard, une autre île s'éleva dans le voisinage de la précédente, au rapport de Philostrate (*vita Apoll.*, lib. IV, cap. 2). Ces deux îles, qui n'existent plus, auront disparu sans qu'aucun auteur ait parlé de cette disparition, ou se seront réunies à celle d'Hiera, comme il est arrivé à une autre île qui s'éleva l'an 712 ou 727 de notre ère.

Comment se fait-il que Méla, qui aime à rappeler des événements extraordinaires et même des traditions populaires absurdes, n'ait pas consacré quelques traits de sa plume élégante à rappeler les principaux de ces phénomènes qui se sont accumulés sur un seul point de la mer Égée, dans une des Cyclades; phénomènes dont quelques-uns se sont passés de son temps?

Mais puisque nous l'avons commencée, continuons l'histoire de l'île de Santorin.

En 1560, le golfe ou plutôt le cratère de ce volcan eut une violente éruption, dont le P. Richard, missionnaire, fut témoin; mais il n'en résulta le soulèvement d'aucune île nouvelle.

En 1573, s'éleva, toujours au centre du cratère, une petite île que les Grecs nommèrent Μικρό-Καυμενι (*Petite brûlée*). Enfin, depuis l'an 1707 jusqu'en 1711, se forma la dernière île appelée Νεό-Καυμενι (*Nouvelle brûlée*), qui exhale encore des vapeurs sulfureuses.

Depuis l'apparition de cette île, le fond du golfe de Santorin s'est sensiblement élevé entre *Palaio-Kaymeni* et *Néo-Kaymeni :* tout y annonce la formation d'une île nouvelle. Lorsque Olivier visita Santorin, dans les dernières années du siècle dernier, le fond de la mer en cet endroit s'était tellement élevé, que la sonde ne donnait plus que quinze à vingt brasses. En 1829, M. de la Lande sonda le banc qui s'élève, et ne trouva plus que quatre brasses et demie de fond. Ce banc s'étend de huit cents mètres de l'est à l'ouest, et de cinq cents du nord au sud. Les sondages que le colonel Bory de Saint-Vincent fit faire le 15 septembre suivant, en présence des membres de la commission scientifique de Morée, ont prouvé qu'en trois mois le fond s'était encore élevé d'environ une brasse. Tout semble donc annoncer qu'une nouvelle île soulevée apparaîtra sur ce point, sans être accompagnée des convulsions volcaniques qui ont eu lieu lors de la formation des îles voisines.

(70) Suivant Strabon (lib. X, cap. 8) et d'autres auteurs anciens, les Sporades sont cette suite d'îles qui s'étendent du nord au sud, depuis la hauteur de Samos jusqu'à celle de Crète. Elles sont au nombre de plus de quinze et même de vingt-trois, qui se succèdent ainsi : *Icaria*, le groupe des *Corassiæ*, au sud-est de la précédente; *Pathmos, Lep-*

sia, *Leros*, ou *Leria*, *Lebinthos*, *Calymna*, *Cos*, *Cinara*, *Nisyros*, *Telos*, *Chalcia*, *Carpathos* et *Casos*.

Strabon ajoute à ces îles les suivantes, que d'autres auteurs ont groupées avec les Cyclades; à savoir : *Théra*, *Thérasia*, *Anaphé*, *Astypalæa*, *Ios*, *Sicinos*, *Lagusa*, *Pholegandros* et *Cimolos*.

Dans l'édition de Strasbourg, faite par la Société de Deux-Ponts, dont nous suivons le texte, Méla donne la liste des Sporades de la manière suivante : Mélos, Olearos, Ægilia, Cothon, *Ios*, Thia, *Thera*, Gyaros, Hippuris Dionysia, Cythnos, *Chalcia*, *Icaria*, *Cinara*, *Nisyros*, *Lebinthos*, *Calymnia*, Syme. Cette liste ne comprend parmi les Sporades de Strabon que les huit îles dont les noms sont en italiques; Mélos, Oléaros, Ægilia, Thia, Gyaros, Hippuris et Cythnos font partie des Cyclades; mais Cothon, Dionysia et Syme, qui sont voisines des côtes, n'appartiennent ni aux Sporades, ni aux Cyclades.

Bien qu'une erreur de plus ou de moins soit de peu d'importance dans le texte de Méla, nous avons cru devoir substituer Sicinos à Cythnos dans cette liste des Sporades, parce qu'il est possible que dans les manuscrits les copistes aient confondu l'un de ces deux noms avec l'autre; et dans la liste des Cyclades nous avons également substitué Cythnos à Sicinos. Cette simple substitution rectifie à la fois deux erreurs, qu'il ne faut probablement point attribuer à Méla.

Maintenant, comme nous prenons toujours Strabon pour guide, ainsi que Méla aurait dû le faire, nous ferons observer que le célèbre géographe grec comprend, d'après Artémidore et suivant sa propre opinion, dans le groupe des Cyclades toutes les îles suivantes : Délos, Céos, Cythnos, Sériphos, Mélos, Siphnos, Cimolos, Paros, Naxos, Syros, Myconos, Ténos, Andros; mais il doute, sans dire sur quel motif, que l'on doive classer parmi les véritables Cyclades, Prépésinthos, Oléaros ou Antipatros, et Gyaros. Toutefois ces îles, au nombre de *seize*, appartiennent sans aucun doute au groupe des Cyclades.

Méla, de son côté, ne cite que *onze* îles dans ce groupe. Ce sont, d'après la correction relatée ci-dessus : Cythnos, Siphnos, Sériphos, Rhénea, Paros, Myconos, Syros, Ténos, Naxos, Délos et Andros. Il omet Céos, Cimolos et Prépésinthos; mais il y ajoute avec raison la petite Rhénéa, située tout près de Délos. Quant à Mélos, Oléaros et Gyaros, nous avons vu qu'il les avait classées mal à propos dans les Sporades.

(71) Le génie des anciens Grecs était tellement porté vers le merveilleux, que l'on pourrait retrouver le sens précis de tous leurs récits fabuleux, ou des temps héroïques. Ainsi, le poëte Apollonius représente Talus comme un géant d'airain, invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au-dessus de la cheville; qui gardait l'île de Crète, dont il faisait le tour trois fois par an; et qui, pour s'être opposé au débarquement des Argonautes dans cette île, périt par suite des enchantements de Médée.

Ce Talus était, ainsi que Platon l'a fort bien compris, un personnage puissant, un magistrat incorruptible, que Minos avait chargé de l'exécution des lois, et qui, dans ce but, parcourait trois fois par an l'île de Crète. Les lois qu'il portait dans cette tournée était gravées sur l'airain. Il était vulnérable au-dessus de la cheville seulement, parce que probablement, dit le philosophe grec, il faisait ouvrir une veine dans cette seule partie du corps aux fonctionnaires et aux juges qui trahissaient leur devoir. Ajoutons que s'il s'opposa au débarquement des Argonautes dans l'île dont il était l'un des premiers magistrats, c'est que ces aventuriers ne valaient guère mieux que les forbans qui se sont rendus célèbres sous la dénomination de flibustiers : ce qui pourrait servir à le prouver au besoin, c'est que probablement Médée, la maîtresse de leur chef, trouva moyen de séduire Talus, et lui fit ensuite appliquer le châtiment qu'il infligeait lui-même aux coupables.

(72) Méla, vers la fin du chapitre trois, a cité une ville de *Tragurium*; et nous avons indiqué, comme occupant aujourd'hui son emplacement, un village que les Autrichiens, maîtres de la Dalmatie, nomment *Alt-Trau*, c'est-à-dire *vieux Trau*. Ce village, situé à huit lieues à l'ouest de Spalatro, fut jadis une ville qui porta le nom de *Tragur*, en slave *Traghir*, et qui fut appelée par corruption *Trau*.

Strabon (lib. II, cap. IV; lib. VII, cap. VI) et Pline (lib. II, cap. XXI et XXVI) citent la même ville, et de plus une île de *Tragurium* située à peu de distance de cette ville; Méla (cap. VII) mentionne la même île. Ainsi il est bien certain qu'il y eut sur la côte de la Dalmatie une ville et une île de *Tragurium*. Cependant la plupart des géographes, et d'Anville lui-même, ne parlent que d'un seul *Tragurium*; et comme il existe à six lieues à l'ouest de Spalatro une ville de quelque importance, puisqu'elle est le siége d'un évêché qui porte le nom de *Tragur*, ou plus ordinairement de *Trau*, on a pensé avec d'Anville que c'était là qu'était l'antique ville de *Tragurium*. En admettant cette opinion, on ne saurait plus où placer l'île de *Tragurium*.

Pour nous, au contraire, qui pensons que l'antique cité de *Tragurium* est aujourd'hui le village d'*Alt-Trau*, la difficulté disparaît : car, comme la ville épiscopale de Trau est sur une petite île située dans le canal qui porte son nom, et qui est formé par la terre ferme et l'île de Bua (l'antique *Boa*), avec laquelle l'île de Trau communique par un pont de pierre, tandis qu'elle est jointe à la terre ferme par un pont de bois, cette île de Trau nous paraît être positivement l'île de *Tragurium*.

En vain nous objecterait-on que ni Strabon, ni Méla, ni Pline, ne disent que l'île de *Tragurium* renfermait une ville de ce nom, car nous répondrions que c'est probablement parce qu'elle possédait une ville, que les anciens ont parlé de cette île, qui ne devait son importance qu'à sa ville. Au surplus, il y a un fait qui domine la question, c'est que l'île et la ville de Trau portent le même nom; et comme on ne peut douter que le nom de Trau vient de Tragur, et que celui-ci vient de *Tragurium*, on est forcé de reconnaître que la ville épiscopale de Trau occupe la petite île de *Tragurium*.

(73) Strabon (lib. V, cap. II) dit qu'il ne parlera point de ce qui est fiction; que conséquemment il ne dira rien du fleuve *Éridan*, qui ne se trouve nulle part et qui passe pour être voisin du Pô, ni des *Électrides*, situées en face de l'embouchure de l'Éridan.

Comme c'était près des bouches de ce fleuve que, dès la plus haute antiquité, on allait recueillir une substance que nous appelons *succin* ou ambre jaune, qui avait beaucoup de prix chez les anciens, et à laquelle les Grecs donnaient le nom d'*électron* (du mot ἠλέκτωρ, le soleil), parce que son éclat rappelait celui de cet astre, on prétendit que l'on trouvait cette substance dans des îles que pour cette raison on appela *Électrides*; mais aussi comme les navigateurs qui faisaient le commerce de cette précieuse résine fossile avaient intérêt, pour ne pas en voir diminuer la valeur, à tenir caché le lieu où ils le recueillaient, les auteurs anciens les plus savants n'ont fait que des conjectures sur la position de ces îles. Elles étaient situées, disait-on, près de l'Éridan; mais, d'après les plus anciennes traditions recueillies par Hésiode, ce fleuve se montre dans les espaces vagues et obscurs qui occupent toute la partie du nord-ouest de la mappemonde de son siècle; et l'idée de cet Éridan fabuleux qui s'écoulait dans l'Océan, en traversant la contrée qu'on nomma plus tard la *Celtique*, se conserva pendant presque toute l'antiquité. Toutefois il est bon de faire observer qu'Hérodote plaçant les sources de l'Ister chez les Celtes, il en résulte

que, dès les temps les plus reculés, des nations celtiques occupaient une partie des Alpes.

On conçoit d'après cela comment Pindare (*Olym.* III, 25; *Pyth.* x, 46) a pu transporter vers les sources de l'Ister l'heureux peuple des Hyperboréens avec leurs bosquets de lauriers et d'oliviers; opinion qui semble aussi avoir été celle du siècle d'Hérodote, puisque c'est par l'Adriatique qu'il fait arriver les présents que les Hyperboréens envoyaient à Dodone en Épire, et delà à Délos. Bientôt les Électrides ou îles à ambre jaune furent transportées aux embouchures du Pô, auquel on attacha le nom d'Éridan.

Cependant Hérodote ne contribua point à accréditer l'existence des Électrides près de l'embouchure de l'Éridan, puisqu'il révoquait même en doute l'existence de ce fleuve et des merveilles dont on avait orné ses bords. Strabon, qui vint quatre siècles plus tard, a été plus explicite, puisqu'il a regardé comme des fictions et l'Éridan et les Électrides.

Toutefois, bien que Pomponius Méla n'ait consulté ni le père de l'histoire, ni le plus savant des géographes anciens, il n'est pas le seul qui ait parlé des Électrides que l'on prétendait exister dans la mer Adriatique : il n'a fait, au contraire, que renouveler ou une antique vérité ou une vieille erreur.

Si l'existence de ces îles est une antique vérité, il faut supposer qu'après avoir été connues dans les temps les plus reculés, elles auront disparu par suite de quelque cause physique. La géologie seule peut nous guider dans la solution de cette question.

On sait parfaitement que l'ambre jaune ou le succin se trouve en plus ou moins d'abondance dans des dépôts d'argile contenant des lignites, c'est-à-dire des végétaux fossiles; ces argiles appartiennent à l'étage moyen du *terrain tertiaire,* appelé aussi *supericrétacé* parce qu'il est supérieur à la craie. On connaît plusieurs localités en Europe qui présentent ces dépôts argileux à succin et à lignite; les principales sont, en Prusse, les rivages méridionaux de la mer Baltique. On en connaît aussi, mais moins riches en ambre, dans les États Sardes, aux environs de Cadibona; dans le grand duché de Toscane, aux environs de Sienne, et en Sicile dans plusieurs localités peu connues. Les Électrides se trouvaient donc dans une contrée qui doit présenter encore ces mêmes dépôts argileux.

Recherchons d'abord sur quelle côte de l'Adriatique pouvaient être ces îles. D'après l'ordre admis par Méla dans son énumération, on serait en droit de croire qu'elles étaient sur la côte orientale, c'est-à-dire sur celle de la Dalmatie ou de l'Illyrie; mais, d'après la constitution géologique de toute cette côte, aucune des îles qui la bordent ne renferme et ne peut renfermer de l'ambre jaune, parce que toute cette partie de l'Adriatique appartient au *terrain crétacé*, ainsi nommé parce que sa partie supérieure est composée d'une roche bien connue sous le nom de craie.

Il reste donc à examiner si les Électrides ont jamais pu exister sur la côte opposée. Filiasi (*Mem. stor. de Venet.*, etc., tom. III, cap. IV, p. 244) prétend qu'elles consistaient, à une époque très-reculée, en un certain nombre d'îlots disposés comme à la file en avant des bouches du Pô, et que peu à peu ces îlots se seront unis au continent par l'effet des atterrissements formés par le fleuve. Mais, nous devons le dire, cette supposition n'est point admissible : attendu que, dans toute l'immense étendue de la plaine basse que traverse le Pô, il n'existe aucun lambeau de dépôts argileux à lignite; qu'elle n'est composée sous une épaisseur considérable que du dépôt de transport appelé *diluvium alpin*, lequel, en suivant la côte, occupe du sud au nord une étendue de cinquante lieues géographiques depuis Cervia jusqu'à Conegliano.

Ainsi, malgré la meilleure volonté de rendre probable, pour expliquer d'antiques traditions, l'existence des Électrides dans la mer Adriatique, on est obligé de céder aux faits physiques, qui repoussent impérieusement une supposition erronée.

Pline, contemporain de Méla, était un peu mieux informé : d'après ce qu'il dit, les Électrides étaient censées sur la côte orientale de la mer Adriatique, près des îles Absyrtides. Les Grecs, dit-il, ont donné à des îles qui en sont voisines le nom d'*Électrides*, parce qu'ils prétendent qu'elles renferment du succin, qu'ils nomment *electrum* : mais rien ne prouve mieux la vanité grecque, puisque ces îles n'ont jamais existé. (Plin., lib. III, cap. XXVI.) Une si petite distance sépare la naissance du géographe espagnol de celle du géographe romain, que l'on a de la peine à comprendre que le premier ignora un fait géographique que le second connut. Si Pline dit que les Électrides n'ont jamais existé dans la mer Adriatique, c'est qu'il sait que le succin se tire du nord de l'Europe. Ce fait n'est encore connu que vaguement; mais c'est déjà un pas vers la réalité. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la connaissance de ce fait remonte à une époque antérieure à Pline, puisque celui-ci rapporte, d'après Timée, que dans l'Océan septentrional il existe sur la côte de la Scythie plusieurs îles sans noms, parmi lesquelles il en est une sur les côtes de laquelle les flots apportent et déposent de l'ambre au printemps (Plin., lib. IV, cap. XIII). Voilà bien évidemment un des gisements de succin des bords méridionaux de la mer Baltique. Plus loin il ajoute que près de la contrée des Cimbres, où les Romains ont porté leurs armes sous le commandement de Drusus Germanicus, il existe une île que les soldats ont nommée Glessaria, à cause du succin qu'on y trouve : et tout porte à croire en effet que le nom de Glessaria venait du nom teuton *glas* (verre), par lequel les Germains désignaient non-seulement le verre, mais toute substance vitreuse, telle que l'ambre. Enfin, comme Pline rapporte tout ce qu'il a appris de ses devanciers, il ne manque pas de rappeler (lib. IV, cap. XVI) qu'il existe dans la mer Germanique des îles Glessaires (*Glessariæ*), que les Grecs de son temps appelaient *Électrides,* parce qu'on y trouve de l'ambre. Le fait n'est pas exact; mais on voit que, du temps de Pline, les Grecs instruits ne croyaient plus que les Électrides fussent situées dans la mer Adriatique. Enfin quand des voyageurs envoyés par Néron eurent fait connaître à peu près la véritable position du pays qui fournissait l'ambre jaune, position obscurément connue du temps de Pline et de Méla, les noms d'Éridan et d'Électrides restèrent chez les poètes comme un souvenir des siècles fabuleux.

(74) La Sicile a-t-elle fait jadis partie du continent? Dans cette question, ceux qui nient la possibilité de cette séparation ont peut-être passé trop légèrement sur la tradition rapportée par les anciens. Pline et Pomponius Méla l'ont admise comme un fait incontestable. Les poètes décrivirent cette catastrophe : Virgile et Silius Italicus en fournissent la preuve. Une tradition populaire peut n'être pas d'un grand poids aux yeux des savants, lorsqu'elle est opposée au témoignage de la raison et aux faits qui forment la base d'une science; mais lorsqu'elle s'accorde avec ces témoignages et ces faits, elle doit être considérée comme preuve de quelque importance. Il est vrai qu'au premier abord l'autorité de l'histoire a droit à plus de confiance qu'une simple tradition qui se perd dans la nuit des temps; mais, en y réfléchissant, on sent que, pour peu que l'on remonte à une certaine antiquité, l'histoire même se confond avec la fable; et l'imagination peut facilement se transporter à une époque où les peuples ignoraient l'art de fixer les idées par le moyen de l'écriture, où l'histoire ne reposait que sur des traditions. Une objection importante en apparence a été faite par Cluver, contre la possi-

bilité de la catastrophe dont nous nous occupons; il dit que le cours des rivières sur les dernières pentes de l'Italie, du côté de Messine, indique une inclinaison générale et ancienne du terrain vers la mer; mais en admettant que la chaîne Apennine, minée par les feux souterrains, s'est rompue à l'endroit même où une dépression séparait deux sommets; en admettant surtout qu'au moment de cette rupture les eaux de la mer se seront précipitées avec violence dans le détroit de Messine, elles auront dû contribuer à adoucir les pentes qui terminent l'Italie d'un côté, et les caps de Messine et de Rasocolmo de l'autre. Voilà ce qu'on peut répondre aux objections relatives à la configuration actuelle du terrain : mais que répondra-t-on aux observations géologiques qui prouvent que les montagnes de la Sicile sont formées des mêmes roches que celles de l'Apennin? Regardera-t-on comme une rêverie l'idée qu'un violent tremblement de terre ait pu faire écrouler une partie de cette chaîne sur une largeur de moins d'une lieue, sous prétexte qu'il n'est point vraisemblable que l'Apennin méridional soit miné et pour ainsi dire placé sur d'immenses cavités, lorsqu'on sait avec quelle intensité les feux souterrains ébranlent la Calabre, lorsque ceux-ci ont formé une montagne aussi importante que l'Etna, lorsqu'ils ont soulevé au milieu des flots les sommités volcaniques auxquelles on donne le nom d'îles de *Lipari*?

(75) Nous avons vu (chap. III, page 630) que l'Alphée se nomme aujourd'hui *Rouphia*; cette rivière de la Morée est formée par la réunion du Carbonaro et du Lavdone sorti du mont Maleyo; elle coule dans la direction de l'ouest, et se jette, après un cours d'environ douze lieues, et de plus de vingt huit si l'on y comprend celui du Lavdone, dans le golfe d'Arcadia, que forme la mer Ionienne à une lieue au sud de Pyrgos. Le Rouphia est très-poissonneux; ses rives sont pittoresques, et c'est sur ses bords que se célébraient les jeux olympiques.

Les Grecs, dont l'imagination riante aimait à diviniser les montagnes, les arbres, les fleuves et les sources, et qui admettaient, comme nous avons vu Méla l'admettre pour le Nil, que certains cours d'eau se perdaient dans la mer, et traversaient celle-ci pour reparaître dans une autre contrée plus ou moins lointaine; les Grecs, disons-nous, ont supposé qu'un certain chasseur nommé Alphée, devenu amoureux d'Aréthuse, nymphe de la suite de Diane, la poursuivit jusqu'à la mer, où elle se précipita pour aller se réfugier dans la petite île d'Ortygie, près de Syracuse en Sicile; et que la déesse métamorphosa Alphée en fleuve et Aréthuse en fontaine. Mais cette double métamorphose n'empêcha pas le fleuve Alphée d'atteindre la fontaine Aréthuse : il traversa la mer et reparut à Syracuse, où il mêlait, disait-on, ses eaux à celles de la fontaine. Cette opinion était celle de plusieurs auteurs graves; elle était celle de Pline; et, savants et poëtes, tout le monde était persuadé que les corps légers qu'on jetait en Grèce dans le lit de l'Alphée reparaissaient au bout d'un certain temps dans la fontaine d'Aréthuse. Cependant le judicieux Strabon avait combattu victorieusement cette opinion (lib. VI, cap. III, § 5).

La vérité est que cette fontaine est une source considérable qui sort d'un rocher, à l'occident de la ville actuelle de Syracuse; mais elle n'est plus reconnaissable. Cicéron la représente comme extrêmement poissonneuse et d'une incroyable grandeur : c'est aujourd'hui l'un des lavoirs de la ville. Les eaux jaillissent du creux d'un rocher. Non loin de ce rocher on trouve au fond de la mer une source d'eau douce : c'est celle que les anciens ont appelée Alphée, parce qu'ils ont supposé qu'elle était alimentée par cette rivière; mais il est certain que, voisine de l'Aréthuse, elle sort de la côte de la Sicile.

Les eaux de l'Aréthuse sont restées douces et propres à nourrir des poissons jusqu'en l'an 1100, qu'à la suite d'un tremblement de terre, elles acquirent une saveur désagréable, qui provient probablement d'une source minérale qui se fit jour dans son voisinage et se mêla à ses eaux.

(76) Méla n'a pas compris que l'existence d'un fleuve coulant dans deux directions opposées était impossible : au surplus, l'Himère offrait, aux yeux des anciens, le même phénomène que l'on attribuait à l'Ister ou au Danube. Cependant il ne faut pas faire à notre géographe un reproche d'avoir cru ce dont les anciens sont restés longtemps persuadés : c'est-à-dire que l'*Himera* prenait sa source au centre de la Sicile, et se divisait en deux branches, dont l'une coulait vers le nord et l'autre vers le midi, de manière que ce fleuve divisait l'île en deux portions. Cette opinion était tellement admise, qu'elle servit de base au traité d'alliance qui fut conclu vers l'an 215 ou 216 avant notre ère entre les Carthaginois et le jeune Hiéronyme, alors maître de Syracuse. Nous n'oserions affirmer que Strabon admettait cette opinion, puisqu'il se borne à dire que l'*Himera* traverse la Sicile; mais il n'a rien avancé qui puisse prouver qu'il en reconnaissait l'absurdité : il est donc probable qu'elle était encore admise au temps de Méla.

Ce qui explique cette méprise, c'est qu'il y avait en Sicile deux rivières appelées *Himera* : l'une prenant sa source dans le mont *Nebrodes*, non loin de la ville de *Mergana*, se dirigeait vers le nord, où elle se jetait dans la mer près de la petite ville d'*Himera*; l'autre, sortant des mêmes montagnes, coulait dans la direction du sud, et avait son embouchure près d'*Achetum*.

Ces deux cours d'eau sont parfaitement connus aujourd'hui : l'Himéra septentrionale est le *Termini*, qui prend naissance dans la montagne des Deux-Jumeaux, et se jette après un cours de quatorze lieues dans la mer Tyrrhénienne, à une lieue au N. O. de Termini; l'Himéra méridionale est le *Salso*, ainsi nommé parce que, traversant des terrains salifères, il est sensiblement salé; il prend sa source dans les montagnes de Mandonia, et se jette dans la Méditerranée à Alicata, après un cours de vingt-cinq lieues.

(77) Méla fait encore ici un double emploi, en citant comme deux îles différentes les deux noms d'une même île. Cette île, qui est aujourd'hui *Ischia*, fut d'abord appelée par les Grecs *Pithecusa*, du mot πίθηκος (singe), parce que lorsqu'ils y abordèrent elle ne renfermait que des singes. On la nomma plus tard *Ænaria*, ou mieux *Œnaria*, du grec οἴνη (vigne), parce que le sol, d'origine volcanique, en est tellement fertile qu'elle fut bientôt très-peuplée, et que les habitants s'adonnèrent à la culture de la vigne, et firent des vins estimés, comme ils en font encore aujourd'hui.

Quant au plus ancien des noms de cette île, tous les auteurs l'écrivent *Pithecusa*; Méla seul écrit *Pithecussa*; c'est un défaut fréquent à ce géograph , de donner un son rude à certains noms, en doublant la lettre S. Comme il était Espagnol, cette habitude tenait peut-être à la prononciation de sa province.

LIVRE III. — CHAPITRE I.

(78) La description des bouches du Bétis par Pomponius Méla, par un auteur né pour ainsi dire sur les lieux et qui devait connaître son propre pays, est tellement différente de celle que l'on ferait aujourd'hui du Guadalquivir, qu'il faut supposer ou que cet auteur ne connaissait pas même sa patrie, ou que de notables changements se sont opérés sur cette partie des côtes de l'Espagne, depuis l'époque à laquelle vivait notre géographe.

Aujourd'hui le fleuve, après avoir formé deux îles au-

dessous de Séville, se jette dans la mer par une large embouchure à San-Lucar de Barrameda.

Les commentateurs et les géographes, en voyant la disposition actuelle des lieux, y ont trouvé matière à beaucoup de discussions. Vossius n'a point ménagé Méla : il a simplement regardé comme erroné ce que dit notre géographe du lac d'où le fleuve sort en se divisant en deux bras. Sépulvéda, et quelques autres savants espagnols, ont prétendu aussi qu'on ne pouvait supposer que le Bétis eût perdu une de ses embouchures. D'Anville, dont l'autorité est de quelque importance, prétend qu'au-dessous de Séville, le Bétis se divisait en deux bras jusqu'à la mer, embrassant une île qui, dans la haute antiquité, était célèbre sous le nom de *Tartessus*. (*Géog. anc. abrég.*, tom. I, pag. 36.) Une ville appelée aussi *Tartessus* ou *Tartessos*, et qui, après avoir été la capitale d'un royaume, fleurit jusqu'à l'époque de la fondation de Gadès par les Tyriens, occupait probablement un des points de cette île; mais du temps de Méla elle n'existait plus depuis plusieurs siècles, et la place qu'elle avait occupée était même tellement incertaine, que notre géographe dit que Carteia passe pour être cette antique cité.

Quoi qu'il en soit, l'opinion de d'Anville est très-fondée, et voici comment on peut la développer : au dessous de Séville, à l'endroit même où le fleuve se partage en plusieurs bras pour former l'*isla Menor* et l'*isla Mayor*, il dirigeait son second bras d'abord vers Xérès, puis vers *Puerto-Santa-Maria*, c'est-à-dire à l'embouchure actuelle du *Guadaleté*, qui, à l'époque dont nous parlons, était un affluent du Bétis ou du Guadalquivir. L'espace compris entre ces deux bras, que Méla dit être aussi forts l'un et l'autre que le fleuve lui-même avant son partage, formait l'île de Tarte sus, qui devait avoir environ vingt kilomètres dans sa plus grande largeur.

Outre le témoignage de Méla, qui dans cette question est de quelque poids, nous en ajouterons d'autres qui prouveront, nous osons l'espérer, que le cours du Bétis a été complétement modifié depuis une époque assez ancienne.

Consultons d'abord le prince des géographes antiques, Strabon : il entre dans peu de détails à l'égard du cours du Bétis, mais ce qu'il en dit est important. Il parle d'abord de lagunes qui existaient près d'*Asta* (près de *Xérès*) et de *Nebrissa* (*Lebrija*), et il ajoute que ces lagunes sont des vallées que la mer remplit dans son flux, de manière qu'on peut y naviguer comme sur des fleuves, et remonter dans l'intérieur des terres jusqu'aux villes qui bordent ces vallées. Il ajoute encore que près de la *Tour de Cépion* (*Chipiona*) le limon charrié par le fleuve forme des bancs de sable qui gênent la navigation (lib. III, cap. I). Enfin, plus loin, il nous apprend (lib. III, cap. II) que le fleuve renferme des îlots parfaitement cultivés; que la plaine au milieu de laquelle il coule est coupée par des lagunes et des canaux qui aboutissent à la mer et ont plusieurs stades de longueur; que certaines de ces excavations ne sont pleines d'eau qu'à la marée haute, mais que d'autres sont constamment pleines et sont assez larges, puisqu'elles renferment des îles; que les habitants ont augmenté le nombre des canaux naturels par des canaux artificiels; qu'enfin, pendant les fortes marées, l'affluence des eaux est si grande, qu'elles couvrent les langues de terre qui séparent les lagunes et les canaux, et qu'on peut alors naviguer dans toute la plaine; avantage important pour le commerce et pour les communications des habitants.

Il est évident, d'après ce que dit Strabon, que le cours du Bétis était de son temps tout différent de ce qu'il est aujourd'hui : car on ne peut supposer que les détails que nous venons de donner aient été inventés; il n'avait pas vu l'Espagne, mais il est certain qu'il n'était pas homme à donner des descriptions hasardées : son ouvrage en fournit la preuve à chaque page. Remarquons d'ailleurs que Ptolémée, qui écrivait dans le deuxième siècle de notre ère, donne aussi deux embouchures au Bétis.

Il résulte donc de ce que dit Strabon, que de son temps la partie de la côte de l'Espagne où se trouvait l'embouchure du Bétis ressemblait beaucoup à la vaste étendue d'eau et de marécage que l'on nomme les *lagunes de Venise;* qu'en un mot, le Bétis coulait au milieu des lagunes de Tartessus comme la Brenta coule encore au milieu de celles de Venise. Et, chose remarquable qui prouve que des causes analogues produisent dans tous les temps des résultats semblables, c'est que Tartessus, après avoir pendant des siècles été la capitale d'un État et le riche entrepôt du commerce de la péninsule hispanique, a vu le port de Gadès lui enlever sa prépondérance commerciale, et provoquer son abandon total et sa ruine; de même Venise, après avoir été pendant des siècles la reine de l'Adriatique, décroît de jour en jour, et s'avance rapidement vers une ruine plus ou moins complète, par l'affluence commerciale qui se porte vers Trieste.

D'après ce que nous apprend Strabon, les lagunes que traversait le Bétis s'étendaient plus profondément dans les terres que ne le font aujourd'hui celles de Venise, puisqu'il cite plusieurs villes situées sur ces lagunes, et qui, comme *Nebrissa*, aujourd'hui *Lebrija*, étaient à une assez grande distance de la mer. Lebrija est à quarante-cinq kilomètres (onze lieues) en ligne directe de la côte : ainsi ces lagunes s'enfonçaient dans les terres au moins à cette distance. *Asta* ou *Xérès* était aussi sur une de ces lagunes; mais elle n'en occupait pas l'extrémité, car cette ville n'est qu'à dix-sept kilomètres de la mer.

Le fleuve charriait des sables qui entravaient la navigation près de la côte qui s'étend entre les villes que l'on nomme aujourd'hui San-Lucar de Barrameda et Puerto Santa-Maria : c'était pour guider pendant la nuit les navigateurs que fut construit le phare appelé la *Tour de Cépion*, et qui s'élevait sur le rocher que l'on voit encore près de *Chipiona*. L'accumulation des sables est une preuve de la fidélité du récit de Strabon : car cet effet est naturel à tous les fleuves qui ont plusieurs embouchures. Aujourd'hui que le Guadalquivir n'a qu'une seule bouche, il est plus rapide que dans les temps antiques, et il transporte moins de sable à la mer.

Au lieu de deux îles que forme le fleuve, la plaine que traverse la partie basse de son cours en offrait un grand nombre.

Enfin, dans un certain endroit qu'il est difficile de déterminer aujourd'hui, il arrivait que plusieurs fois par an, c'est-à-dire pendant les grandes marées de l'Océan, cet espace prenait l'aspect d'un *lac*. Voilà pourquoi Pomponius Méla, qui, moins instruit que Strabon, ne cherche pas, comme celui-ci, à se rendre un compte exact des faits, a pu croire que le *grand lac*, qu'il aura probablement vu couvert de barques et de navires pendant les grandes marées, et d'où sortaient, dit-il, les deux bras du fleuve, était permanent, tandis qu'il ne se formait qu'à certaines époques.

A toutes ces considérations, à tous ces faits, nous en ajouterons un qui tend à confirmer ce que nous venons d'avancer, et qui conséquemment tend à prouver qu'on doit admettre les récits de Strabon et de Méla : c'est qu'au treizième siècle un bras du Guadalquivir passait encore à Xérès. Une cédule d'Alphonse XI, roi de Castille, du 6 décembre 1291, porte que ce prince exempte les habitants de Séville d'un droit que payaient les barques qui descendaient de cette ville à Xérès. Aujourd'hui Xérès est à vingt kilomètres du fleuve. Cette cédule prouve aussi qu'au treizième siècle le bras du Guadalquivir, qui passait à Xérès, devait aller de là se jeter dans la mer à Puerto-

Santa-Maria, et que le Guadualété qui s'y jette aujourd'hui était, à cette époque, un affluent du fleuve.

D'autres faits s'accordent pour prouver que dans les temps anciens le fleuve traversait une plaine marécageuse et remplie de lagunes : ce sont les traces de marais qui existent encore; ainsi le Rio Salado de Moron, rivière de cinquante-deux kilomètres de longueur coulant dans la direction de l'ouest, va se perdre dans des prairies humides à peu de distance du bras du fleuve qui forme l'isla Menor; d'autres cours d'eau, que l'on voit en allant de Séville à Xérès, se perdent de la même manière dans la plaine. Près du hameau d'*Alcantarilla*, à trente kilomètres au sud de Séville, on voit un pont construit par les Romains pour traverser les marais formés par le fleuve; enfin, même aux environs de Séville, les plaines, souvent inondées, exhalent des vapeurs qui font naître des fièvres tierces et malignes.

Maintenant il s'agit d'examiner si les changements si considérables que le Guadalquivir et la plaine qu'il traverse ont éprouvés, sont dus à la nature ou à l'art.

Ils ne peuvent être naturels, parce que, bien que les lagunes de Venise ne soient pas aussi étendues que du temps de Strabon, elles ont cependant peu diminué, et qu'on ne connaît aucune cause physique qui aurait pu dessécher presque complétement les lagunes du Bétis, quand celles de Venise subsistent encore. Nous pensons donc que ces changements sont dus à l'art; et si les historiens ou les chroniqueurs espagnols n'ont pas transmis à la postérité les grands travaux auxquels ils sont dus, et les noms des sages et puissants princes qui les ont fait exécuter, c'est que très-probablement ce n'est ni pendant le triomphe de la religion chrétienne, ni sous le règne d'un Castillan, que ces travaux ont été faits. On sait que Séville tomba au pouvoir des Maures en 711 ; qu'elle devint la capitale d'un royaume qui acquit en peu de temps une grande importance, et que la population de cette ville s'éleva sous la domination mahométane à 400,000 âmes. Il est tout naturel que les souverains maures, qui y résidaient, et dont les lumières et la civilisation étaient supérieures à celles du reste de l'Europe, aient compris les avantages que tirerait leur résidence du dessèchement des marais et des lagunes, au milieu desquels coulait le Guadalquivir, qu'ils avaient trouvé si large et conséquemment si beau à leur arrivée en Espagne, parce qu'ils avaient confondu avec son cours les lacs qu'il traversait. Ils durent donc faire à grands frais relever et dessécher le terrain, y tracer des routes, et faciliter l'écoulement des eaux en ne conservant au fleuve que ses deux principaux bras, dont l'un fut destiné à entretenir le commerce de Xérès avec la côte et avec Séville. Ce fut de cette époque que data la fertilité des plaines qui s'étendent depuis l'antique cité jusqu'à la mer. Lorsqu'en 1247 les Maures furent chassés de Séville, le bras du fleuve qui passait à Xérès existait encore, puisqu'un acte d'Alphonse XI en fait mention ; mais on négligea probablement d'entretenir ce bras que les Maures avaient canalisé, et avec le temps il se combla; et le Guadaleté, qui se jetait dans le Guadalquivir, fut forcé de se diriger en serpentant vers la mer, comme il le fait encore aujourd'hui.

(79) Le *cuneus* des anciens reçut des Maures la dénomination de *garb*, c'est-à-dire *couchant;* de là vint qu'ils donnèrent à toute la contrée située à l'ouest de ce cap le nom d'*Algarb*, dont les Portugais ont fait *Algarve*.

(80) *Lisbonne* est une ville extrêmement ancienne; on a débité beaucoup de fables sur son origine, parce qu'on ne sait rien de positif sur ce point. L'auteur de la *Chorographie portugaise* prétend que, suivant une antique tradition nationale, elle fut appelée lors de sa fondation *Elysea*, soit du nom de son fondateur *Élysa*, fils de Javan et petit-fils de Noé, soit parce que ses environs passaient pour être les champs Élysées. Nous savons, ajoute-t-il, que c'est près de là qu'était le lieu où les âmes des justes venaient jouir d'un long repos, après avoir passé le fleuve de *Lima*, autrement le *Léthé*. Ainsi, dans cet exposé, on peut choisir entre l'Ancien Testament, la mythologie et l'histoire : car nous avons fait voir précédemment que l'opinion que les eaux du Lima faisaient perdre la mémoire se rattache à une tradition historique.

Une autre tradition, qui ne mérite pas plus de créance, veut qu'Ulysse, après la destruction de Troie, soit venu jeter les fondations de cette ville, qui, de son fondateur, fut appelée *Ulyssippo*. C'est du moins l'opinion de Solin : *Ulyssippo ab Ulysse conditum*, dit-il. Mais lorsque l'on pense combien Ulysse eut de peine à retrouver sa petite île d'*Ithaque*, on ne peut admettre qu'un tel navigateur, qui connaissait si mal la Méditerranée, se soit aventuré sur l'Océan, et ait osé diriger ses voiles vers les côtes de la Lusitanie. Il est bien plus probable que la ressemblance des noms d'*Ulyssippo*, d'*Ulyssipo*, d'*Ulyssippone*, d'*Olisipo* ou d'*Olissipo*, que portait cette ville, avec celui d'Ulysse, aura fait croire à quelques auteurs anciens, qui en général n'étaient pas difficiles sur les origines, que le petit roi d'Ithaque avait pu fonder cette ville.

Il est beaucoup plus vraisemblable qu'*Olisipo* (car c'était là probablement le nom exact de cette ville, avant qu'on ne pensât à son prétendu fondateur Ulysse) dut son origine aux Phéniciens, qui commerçaient sur toutes les côtes de la péninsule hispanique, et qui avaient besoin de stations lorsqu'ils allaient chercher de l'étain aux îles Cossitérides.

Quoi qu'il en soit, cette ville était importante sous la domination des Romains, qui, au rapport de Pline, la laissèrent se gouverner par ses propres lois. Auguste y envoya une colonie, et lui accorda le titre de municipale, avec le surnom de *Felicitas Julia*. A l'exception de quelques restes d'un théâtre découvert à la fin du siècle dernier dans une rue voisine de la cathédrale, elle ne possède aucun monument antique.

(81) Ces mots de Pomponius Méla : *Deinde ad septentriones toto latere terra convertitur a Celtico promontorio ad Scythicum usque;* ces mots, disons-nous, ont fort embarrassé les commentateurs. Les uns ont pensé qu'au lieu de *Scythicum* il fallait lire *Trileucum;* mais ils ne se sont pas aperçus qu'en admettant cette version ils admettaient un non-sens; car le *Promontorium Celticum*, le *Promontorium Artabrum*, et le *Promontorium Trileucum*, sont les trois noms d'un même cap que l'on sait être le *cap Finisterre*. D'autres se sont retranchés derrière la supposition qu'il y avait ici une erreur de copiste; mais aucun n'a pu trouver sur la côte septentrionale de l'Espagne, vers le fond du golfe ou de la mer de Gascogne, un cap assez important pour avoir été indiqué par notre géographe. Enfin Fradin, professeur de géographie, et auteur de la seule traduction de Méla qui existât jusqu'à présent en français, et que nous n'avons pu nous dispenser de consulter, parce qu'elle est en général assez exacte, a émis à ce sujet une opinion dont on peut apprécier la singularité, car voici ses propres paroles : « Il faut donc, à mon avis, de deux choses l'une : ou « croire que s'il est ici question d'un promontoire qu'on « ne trouve nulle part sur cette côte, c'est par l'effet « d'une erreur qui se sera glissée dans les anciens ma« nuscrits; ou rester à cet égard dans une incertitude « préférable aux deux versions contradictoires qu'on « voudrait faire adopter. »

Rester dans l'incertitude est une inconséquence que l'on ne peut raisonnablement pas prescrire : pour la faire cesser il est un moyen bien simple, c'est de se représenter l'Europe connue de Méla, telle qu'il se la représentait (voyez planche 11). Après avoir décrit toute la côte occidentale de la péninsule hispanique, il fait une petite di-

gression : il dit que la terre tourne tout son côté vers le nord, depuis le promontoire Celtique jusqu'au promontoire Scythique. Ce qu'il entend ici par la terre n'est pas la côte septentrionale de l'Espagne : c'est évidemment tout le reste de l'Europe, dont il veut en passant faire connaître la direction générale dans son ensemble. Et, en effet, ni Ératosthène, qui paraît avoir servi de guide à Méla, ni Strabon lui-même, qu'il ne s'est malheureusement pas donné la peine de lire, ne se représentaient pas autrement les côtes de l'Europe depuis le promontoire Celtique jusqu'aux confins de l'Asie, c'est-à-dire jusqu'au promontoire Scythique, dont nous avons indiqué la position probable.

En vain dirait-on, comme Fradin, que Méla connaissait bien les contours des côtes de l'Hispanie et de la Gaule, puisqu'au chapitre 11 du même livre il représente la côte extérieure de celle-ci comme se portant vers l'occident, en décrivant une grande courbe. Si l'on consulte notre carte, on verra qu'elle représente parfaitement ce que dit Méla, puisque la côte de la Gaule s'avance sur une grande longueur vers l'occident, c'est-à-dire en s'approchant de la Grande-Bretagne; mais comme la mer de Gascogne y est beaucoup moins grande que dans la réalité, il n'en résulte pas moins que toute la côte de l'Europe, depuis le promontoire Celtique, se dirige en regardant vers le nord jusqu'à son extrémité.

(82) Quelques auteurs pensent que le Magrada est la *Bidassoa* : d'Anville lui-même est de cet avis. Par suite de cette opinion, comme le Magrada arrosait Œaso, cette ville est, selon quelques-uns, Fontarabie; mais, suivant d'Anville, ce serait plutôt *Yrun*. D'autres ont pensé que ce devait être *Saint-Sébastien*.

Selon nous, Œaso était situé plus à l'ouest que ne le sont Fontarabie, Yrun et Saint-Sébastien. En effet, Méla dit positivement, en parlant de Magrada et d'Œaso, que les Vardules s'étendent de là jusqu'au cap qui termine la chaîne des Pyrénées; or ce cap ne peut être que la pointe même de Fontarabie : donc, le passage de Méla serait un non-sens, puisque ce cap est à l'extrémité du territoire des Vardules. Œaso était situé vers le cinquième degré dix minutes de longitude du méridien de Lutèce ; et sous le même méridien nous trouvons le bourg d'*Ondarroa*, à l'embouchure du *Jemin* ou de l'*Ondarroa*, qui correspond au Magrada, sur l'excellente carte de la péninsule hispanique dressée sous la direction du général Guilleminot, et publiée en 1823.

CHAPITRE III.

(83) On ne connaissait point la mer Baltique du temps de Méla; mais notre auteur sait que la Germanie est bornée au nord par la mer ; et pour lui, comme pour les géographes de son époque, cette mer est l'Océan.

(84) Les géographes grecs ont confondu toutes les forêts et toutes les montagnes de la Germanie centrale, sous le nom de *forêt Hercynienne* ; cette vague tradition se propagea parmi les géographes romains : ni Méla, ni Pline, ni même Tacite, ne surent s'en former une idée exacte.

Le Harz, cette contrée montagneuse, si riche en métaux, dépendait de l'immense étendue de pays que les anciens nommaient forêt Hercynie (*silva Hercynia*). Quelques auteurs ont déjà fait remarquer que la similitude du nom latin et du nom allemand prouve suffisamment que les Romains n'ont fait que traduire la dénomination germanique de *Harzwald* : cette contrée, dont la longueur est de plus de trente lieues sur douze de largeur, était, en effet, couverte autrefois de forêts de sapins.

Les érudits allemands ont voulu aller plus loin; ils ont cherché l'étymologie du mot *harz* : les uns ont prétendu qu'il venait de *hart*, dont l'origine est incontestablement germanique, et dont la signification (*dur*, *rude*) s'accorderait assez avec l'aspect sombre de ces montagnes, et même avec la figure noirâtre de leurs habitants; d'autres l'ont cherchée dans le nom de *Hertha*, ancienne divinité que les Germains plaçaient sur les lieux élevés. Suivant cette origine, il serait probable que les Germains eussent donné un nom analogue à celui de *harz* à toutes les chaînes de montagnes de leur contrée : ce qui expliquerait l'étendue que les Romains attribuaient à la *forêt Hercynie*. Confondant sous un seul nom une dénomination commune à plusieurs lieux, ces derniers crurent à l'existence d'une contrée montueuse et couverte de forêts, qui occupait la plus grande partie de la Germanie. De là vient que Jules César (*Comm.* lib. VI) dit qu'il faut neuf jours de marche pour traverser dans sa largeur la *forêt Hercynie*, et qu'il n'y a point de Germain qui en ait atteint l'extrémité en marchant dans sa longueur pendant soixante jours. Mais nous nous rangeons du parti de ceux qui croient que l'étymologie la plus vraisemblable est celle qui dérive de la quantité de sapins qui couvraient jadis les sommités du Harz et celles de plusieurs autres parties de l'Allemagne. En effet, *Harz* signifie encore aujourd'hui *résine*. Cette substance était exploitée avec avantage par les Germains : ils auront donc pu donner le nom de *Harz* à toutes les grandes forêts composées de sapins.

(85) Le Rhône, pour Méla, prend sa source dans la Germanie : ce qui est une erreur, plus grande encore pour son époque qu'elle ne le serait pour la nôtre : car Jules César comprenait les Helvétiens parmi les Gaulois, et, après la conquête, l'Helvétie fit partie de la province appelée la grande Séquanaise. Aujourd'hui même on ne pourrait pas dire que les sources de ce fleuve sont allemandes; car bien qu'elles soient voisines de celles du Rhin, le glacier d'où elles sortent, et qui porte le nom de glacier du Rhône, est dans le Valais, canton où le français est parlé par les deux tiers des habitants, tandis que l'autre tiers parle généralement l'allemand, et le plus petit nombre l'italien.

Il est à remarquer que Strabon parle des Helvétiens, que Pline en parle également et que notre géographe n'en dit pas un mot.

CHAPITRE IV.

(86) Méla est le seul auteur ancien qui place la Sarmatie à l'ouest de la Vistule : ce fleuve séparait les Germains des Sarmates. Il faut donc que Méla fasse erreur sur le cours de la Vistule.

CHAPITRE V.

(87) Suivant Hérodote (lib. IV), les Hyperboréens, dans l'origine, envoyaient leurs offrandes à Délos, par deux vierges accompagnées de cinq de leurs concitoyens les plus notables; mais une de ces députations n'étant pas revenue, par suite de quelque événement qui resta inconnu; ou plutôt, comme le rapporte Solin (cap. XXVI), les vierges qui accompagnaient les offrandes sacrées ayant été insultées par quelques-uns des peuples dont il fallait traverser le territoire, les Hyperboréens prirent le parti de remettre leurs présents aux peuples situés dans leur voisinage, et qui se les passaient les uns aux autres. Ainsi, selon Pausanias (lib. I, cap. XXXI), ils les remettaient aux Arimaspes, les Arimaspes aux Issédons, les Issédons aux Scythes; les Scythes les portaient à Sinope au nord du Pont-Euxin, ville qui avait été fondée par une colonie de Milésiens; les Sinopiens les remettaient aux Grecs, qui se les passaient de nations en nations jusqu'au bourg de Prasies où on les déposait dans le temple d'Apollon ; de là elles étaient envoyées à Athènes, qui se chargeait de les faire parvenir à Délos.

Ce service resta organisé ainsi, jusqu'à ce que des actes d'infidélité dans la remise de ces offrandes aient prouvé aux Hyperboréens qu'ils ne pouvaient plus avoir confiance dans la fidélité des peuples à la bonne foi desquels ils les confiaient.

(88) Méla est le seul auteur qui parle de peuples scythes que l'on désignait sous le nom générique de *Bergæ* ou *Belcæ* : ni Strabon, ni Pline, ni Ptolémée, n'en font mention. Ces noms sont-ils les résultats de quelques fautes de copistes? a-t-on voulu écrire *Burgiones* ou *Bessi*, peuples sarmates, que Ptolémée place vers les sources de la Vistule? Mais il s'agit ici de la Scythie; et dans cette contrée Ptolémée ne cite aucun peuple dont le nom ait quelque analogie avec les deux noms du texte de Méla.

(89) Quelques éditions portent *terra angusta;* mais Gronovius et d'autres commentateurs ou éditeurs ont adopté *terra augusta;* et, en effet, il ne s'agit pas ici d'une *terre étroite*, car, bien que les auteurs anciens n'aient pas fixé d'étendue à la contrée incertaine et imaginaire habitée par les Hyperboréens, elle ne pouvait passer pour être étroite; mais on regardait ces peuples comme les plus heureux du monde : leur contrée pouvait donc passer pour une *terre sacrée*, puisqu'elle était favorisée par les dieux.

(90) Hérodote avait des idées fort justes sur la mer Caspienne : il dit positivement *qu'elle est une mer par elle-même, et qu'elle n'a aucune communication avec une autre mer* (Η δὲ Κασπίη τάλασσα ἐστι ἐπ' ἑωυτῆς, οὐ συμμίσγουσα τῇ ἑτέρῃ ταλάσσῃ) (lib. IV, cap. XXII).

Comment se fait-il que l'exactitude de cette assertion ait été méconnue par des hommes spéciaux, par des géographes? C'est qu'en ce temps-là, plus encore qu'aujourd'hui, l'esprit de système entravait les progrès des sciences. Érathosthène, Hipparque, et Strabon lui-même, s'étaient fait des données premières sur l'étendue de la terre habitable vers le nord ; et comme les lieux dont parlait Hérodote, surtout d'après la manière dont les géographes les orientaient, s'étendaient au nord et au nord-est fort au delà des limites de la terre habitable fixée par les géographes mêmes, ils rejetèrent ou resserrèrent la géographie d'Hérodote. L'Océan septentrional, tel qu'on l'imaginait alors, occupait la moitié de l'espace où se trouve aujourd'hui la Russie. Il en résultait que, dans ce système, la mer Caspienne à son extrémité septentrionale s'approchait tellement de l'Océan septentrional, que, rejetant les idées d'Hérodote, qui n'étaient fondées que sur des rapports de négociants que l'on pouvait regarder comme inexacts, on imagina, comme le répète Méla, que la mer Caspienne communiquait à l'Océan par un canal long et étroit.

Quel pouvait être ce canal long et étroit? C'était évidemment un fleuve important, qui doit avoir son embouchure dans la partie septentrionale de la mer Caspienne. Nous le trouvons dans le *Rha* (Volga), dont les bouches ont une étendue considérable. Et ce qui prouve que ce fleuve est le canal en question, c'est que ni Strabon, ni Méla, ni Pline, ne connaissent le Rha, qui cependant est le plus grand fleuve de l'Europe. Ptolémée est l'un des premiers qui en aient parlé.

Lorsque, malgré ce qu'avait publié Hérodote, il fut admis par les savants que la mer Caspienne communiquait avec l'Océan septentrional, on n'eut pas de peine à croire à la réalité d'un voyage de Patrocles, amiral de Séleucus Nicator, qui, parti du Gange, aurait fait le tour de l'Asie par l'est, et serait entré dans la mer Caspienne par le nord. Que ce navigateur ait fait le tour de l'Asie par l'Océan glacial, ce ne serait pas impossible; mais qu'il soit arrivé dans la mer Caspienne, c'est là qu'est la fiction.

L'un des premiers qui rendirent justice à Hérodote fut Marin de Tyr, vers la fin du premier siècle de notre ère. Ptolémée, un peu plus tard, suivit l'exemple de son devancier; il repoussa plus au nord l'Océan, cet antique horizon de la géographie. Mais en redevenant un lac sur les cartes de Ptolémée, qui y fait affluer à son extrémité septentrionale le Rha ou Volga, la mer Caspienne prit une forme très-différente de celle que nous lui connaissons aujourd'hui : au lieu d'être longue et étroite, au lieu de se diriger du nord-ouest au sud-est, elle devint ovoïde, et son plus grand diamètre fut dans le sens de l'ouest à l'est. Cette forme, qui n'a jamais dû être exacte, même en supposant que depuis les temps les plus reculés, ou seulement depuis Ptolémée, les contours de cette mer aient pu éprouver des changements importants, fut reproduite par les modernes jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, c'est-à-dire jusqu'en 1726 ou 1727, que le tzar Pierre le Grand en fit dresser des cartes, dont les erreurs furent rectifiées en partie par Gmelin en 1773.

(91) C'est une question du plus haut intérêt que celle de savoir si la mer Caspienne, depuis les temps historiques les plus reculés, a toujours eu la forme que nous lui voyons aujourd'hui. Malte-Brun s'est prononcé pour l'affirmative; d'autres savants ont été du même avis. Cependant il nous semble que, dans cette question, le point de vue de la géographie physique, c'est-à-dire de la nature du sol, ayant été complétement négligé, rien n'a été suffisamment prouvé.

Il est d'abord à remarquer, comme un fait important, qu'aucun auteur ancien n'a parlé d'un lac d'une grande étendue, puisque les modernes lui donnent la dénomination de mer, d'un lac qui a douze cent quatre-vingts lieues géographiques carrées, et qui puisse se rapporter à celui que l'on nomme l'*Aral*.

Toutefois, des géographes de mérite, entre autres M. Reichard, en Allemagne, ont admis que le lac Aral est l'*Oxiana palus*; mais, selon nous, ce système n'est guère admissible; car Pline (lib. VI, cap. XVI) dit, en parlant de l'*Oxus*, que ce fleuve sort du lac *Oxus*. Il n'est pas vrai que l'*Oxus*, sorte d'un lac; mais Pline ne dit pas non plus qu'il se jette dans un lac. Quant à Strabon (lib. XI, cap. XIV), il se contente de dire que l'Oxus se jette dans la même mer que l'Iaxartes, ce qui est vrai; mais pour lui cette mer est la Caspienne. Quelques auteurs ont pensé que l'*Oxus lacus* de Pline est le même que l'*Oxiana palus* de Ptolémée : cela se peut; mais alors l'*Oxiana palus* qui était dans la Sogdiane était évidemment un autre lac que l'Aral, qu'il est impossible de comprendre dans cette contrée.

Ce qu'il y a de singulier dans cette question, c'est que le passage de Pomponius Méla qui nous suggère cette note est invoqué par Malte-Brun à l'appui de son opinion. « Il « existe d'ailleurs, dit-il, un témoignage formel d'un an« cien, qui marque le cours de l'Oxus conformément à l'é« tat actuel des lieux : c'est celui de Pomponius Méla, qui, « après avoir fait couler ce fleuve de l'orient à l'occident, « le conduit directement *au nord*, et lui donne une em« bouchure dans le *golfe Scythique*. Il est évident que, « pour arriver à la mer Caspienne, le fleuve devait con« tinuer à couler dans la direction est et ouest; s'il tour« nait au nord, il ne pouvait rencontrer d'autre bassin « que celui du lac Aral, considéré sans doute par les au« teurs que suivait Méla comme un golfe de l'Océan sep« tentrional ou Scythique. »

Ces derniers mots constituent une erreur difficile à comprendre de la part d'un géographe aussi savant que Malte-Brun. Comment peut-il se figurer que pour Méla le golfe Scythique soit un golfe de l'Océan septentrional, puisque ce géographe dit positivement que le *golfe Scythique* est l'enfoncement que l'on trouve à sa gauche en entrant dans la mer Caspienne par le nord?

Pour réfuter ce passage de Malte-Brun, il suffit de faire

observer que si Méla avait continué le cours de l'Oxus vers l'occident, il aurait placé son embouchure dans le *golfe Hyrcanien*, erreur qu'il ne voulait point commettre. Il sait que ce fleuve se jette dans le *golfe Scythique :* il faut bien que vers l'extrémité de son cours il se dirige vers le nord.

Maintenant allons plus loin : quel était ce golfe Scythique, que l'on pourrait prendre aujourd'hui soit pour le *golfe d'Emba,* soit pour le *golfe Mort?* C'était probablement pour Méla le lac Aral, qui, à l'époque de notre géographe, était la prolongation de l'extrémité septentrionale de la mer Caspienne. Car, disons-nous en rétorquant l'argument de Malte-Brun, si Méla avait compris que l'Oxus se jette dans la partie de cette mer que l'on nomme *golfe d'Emba* et *golfe Mort*, il n'avait pas besoin de dire qu'après avoir coulé d'orient en occident, il fait un coude pour se diriger au nord : le fleuve pouvait, sans changer de direction générale, mais seulement en inclinant un peu vers le nord-ouest, aller se jeter dans l'un ou l'autre de ces golfes. (Voyez planche II.)

D'ailleurs si, du temps de Méla, la mer Caspienne était comme aujourd'hui; en y entrant par le nord, au lieu d'avoir un seul golfe à sa droite, on en avait deux. Pourquoi donc n'en connaissait-on qu'un seul, sous le nom de *golfe Scythique?* Si au contraire le lac Aral était alors le prolongement de la partie septentrionale de la mer Caspienne, ce long prolongement ne formait évidemment qu'un golfe.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que tout porte à admettre que le golfe Scythique n'était pas autre chose que le prolongement de la mer Caspienne, dont il ne reste plus que le lac Aral. Mais comme Méla ne saurait être une autorité suffisante pour la solution d'une question aussi importante, cherchons d'autres preuves que celles que nous venons d'avancer.

Un célèbre voyageur, le savant naturaliste Pallas, qui a fait connaître avec tant de précision les différentes parties de l'immense empire russe, après avoir examiné les environs de la mer Caspienne, a reconnu qu'elle avait dû occuper dans les temps reculés une superficie beaucoup plus considérable que celle qu'elle occupe aujourd'hui. Selon lui, elle se prolongeait à cent vingt cinq lieues plus au nord ; à l'est, elle se réunissait au lac Aral ; à l'ouest, elle s'étendait jusqu'à la mer d'Azof.

Un autre voyageur non moins célèbre, mais plus instruit des faits géologiques, parce que lui-même il a puissamment contribué, par ses voyages dans les deux mondes et par ses travaux, à l'avancement de la géologie, va plus loin que Pallas dans la même question, qu'il a récemment traitée; mais aussi il se reporte à une époque plus reculée. Après avoir accumulé une foule de faits, il arrive à conclure comme très-probable : « Qu'avant les temps que nous ap-
« pelons historiques, à des époques très-rapprochées des
« dernières révolutions de la surface du globe, le lac Aral
« peut avoir été entièrement compris dans le bassin de la
« mer Caspienne, et qu'alors la grande dépression de l'A-
« sie (*la concavité du Touran*) peut avoir formé une
« vaste mer intérieure qui communiquait d'un côté avec
« le Pont-Euxin, de l'autre, par des sillons plus ou moins
« larges, avec la mer Glaciale et les lacs Telekoul, Talas et
« Balkhache. » (Humboldt, *Asie centrale*, t. II, p. 295.)

D'après cette conclusion, on serait tenté de se demander si ce ne seraient pas les restes d'une antique tradition perdue qui auraient fait croire aux anciens, mais à une époque où ce n'était plus vrai, que la mer Caspienne communiquait avec l'Océan.

Plusieurs savants voyageurs russes, ou au service de la Russie, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : MM. Parrot, Engelhart, Hottmann et Helmersen, ont tous reconnu qu'à une époque ancienne, mais cependant historique, la mer Caspienne était beaucoup plus étendue qu'aujourd'hui.

Plus récemment un géologiste instruit, un voyageur intrépide, qui s'est croisé avec nous en 1837, lorsque nous revenions de la Russie méridionale; M. Hommaire de Hell, après avoir courageusement passé deux hivers et deux étés dans ces contrées pour explorer les environs de la mer Caspienne et pour se livrer à des opérations géodésiques minutieuses, afin d'arriver à un résultat précis sur le niveau de cette mer, que les travaux de MM. Parrot et Engelhardt plaçaient à 114 pieds (37 m. 03) au-dessous du niveau de la mer Noire, et à 186 pieds (60 m. 42) au-dessous de celui de l'Océan; M. Hommaire de Hell, disons-nous, a étudié dans le plus grand détail les bords occidentaux de la mer Caspienne.

Il a reconnu que, sur toute l'étendue comprise entre les bouches du Volga et celles du Terek, le sol, fortement imprégné de sel, est absolument impropre à l'agriculture. Bien que les plantes salines, les seules qu'il puisse produire, y renaissent chaque année, depuis une suite incalculable de siècles, le mouvement de cette végétation n'a pas encore suffi pour former la moindre couche d'humus. Aucun buisson, aucun arbrisseau, ne peut y prendre racine; l'absinthe seule s'y montre çà et là vigoureuse; et partout ailleurs l'herbe est si rare, si courte, que les Kalmouks y trouvent à peine pour quelques jours la nourriture nécessaire à leurs troupeaux. Le sol est partout limoneux, ou composé d'argiles sablonneuses; partout il est rempli de sel; partout enfin, sur une étendue de plus de cent cinquante lieues, on ne voit çà et là que des lacs salés ou des marais d'eau saumâtre.

Il était important, bien que cela eût déjà été fait, d'examiner si le sol est, par sa nature géologique, propre à expliquer la salure de ces lacs, et s'il ne renfermait pas des sources intérieures capables de les alimenter; mais rien de tout cela n'existe. Ce sol est tout récent; il offre les mêmes espèces de coquilles que celles qui vivent dans la mer Caspienne; et le niveau ainsi que la quantité des eaux que présentent les lacs dépendent entièrement des variations atmosphériques.

Nous sommes donc déjà en droit d'admettre, dit M. Hommaire de Hell, que toutes les contrées qui entourent la mer Caspienne ont été couvertes par des eaux salées. Tout concourt à démontrer qu'elle a eu une plus grande étendue; et comme en perdant de sa surface elle a diminué de niveau, il y a eu concentration, et ses eaux ont successivement augmenté de salure. Mais ces changements, qui remontent à une époque très-reculée, se sont cependant continués dans des temps assez modernes pour que la salure de cette mer n'ait pas subi une modification bien importante. Ils ont dû augmenter d'intensité depuis l'époque de la séparation de la mer Caspienne d'avec la mer Noire, séparation qui a détruit l'équilibre entre les eaux enlevées par l'évaporation et celles amenées par les fleuves.

Suivant M. de Humboldt, la mer Caspienne est entourée de tous côtés de lacs salés : il n'y en a pas moins de cent vingt-neuf dans le gouvernement d'Astrakhan, dont trente-deux sont exploités pour la production du sel, et dont les quatre-vingt-dix-sept autres pourraient l'être; il y en a vingt-un également salés dans les environs de Kisliar, gouvernement du Caucase : dix-huit de ces lacs sont exploités. Au nord, dans le gouvernement de Saratof, ainsi qu'en Sibérie et dans la steppe des Kirghiz, les lacs d'une haute salure ne sont pas moins abondants. Ainsi l'on ne peut se refuser à l'évidence : toutes ces contrées qui environnent la mer Caspienne ont été occupées par ses eaux.

Le savant Klaproth, qui, à la vérité, avait parcouru une partie de ces contrées, regardait comme un fait suffisamment prouvé la diminution successive de la mer Cas-

pienne; il admettait que si les anciens n'ont pas parlé du lac Aral, c'est qu'il n'existait pas encore de leur temps; c'est que la Caspienne ne l'avait point encore formé en se rétrécissant. Du temps d'Hérodote, ainsi que le fait observer le célèbre orientaliste, le bras du *Iaxartes*, appelé *Araxes*, tombait dans la mer Caspienne; trente-neuf autres bras de ce fleuve se perdaient dans des marécages qui se sont desséchés, et qui font partie de la steppe des Kirghiz. Si l'ancienne mer Caspienne a diminué, ajoute-t-il, et si le lac Aral est le reste de sa partie orientale, il paraît vraisemblable qu'il doit être plus haut que la mer Caspienne de nos jours. En effet, les différents nivellements ont prouvé ce qu'avait deviné Klaproth : ainsi, pour ne parler que des plus récents, qui doivent être les plus exacts, M. Hommaire de Hell a reconnu que cette mer était à 18m30 au-dessous du niveau de la mer Noire, tandis que MM. Sagoskine, Anjou et Duhamel ont trouvé, en 1826, que le lac Aral est à 35 m. 66 au-dessus de la mer Caspienne, ou à 10 m. 91 au-dessus de la mer Noire.

S'il fallait une nouvelle preuve de la diminution graduelle de la Caspienne, il nous semble qu'elle se trouve naturellement dans ce qui se passe autour de cette mer : ainsi, l'on a remarqué la diminution d'un grand nombre de lacs dans les steppes environnantes; ainsi, la diminution du lac Aral et le dessèchement graduel de quelques cours d'eau ne sont point douteux.

M. Mouraviev (*Voyage en Turcomanie et à Khiva en* 1819 et 1820) a reconnu les anciens bords de la mer Caspienne entre ses côtes actuelles et l'extrémité méridionale du lac Aral; il a même suivi l'ancien lit de l'*Oxus* (l'Amou-deria) jusqu'à la mer : à quelque distance de celle-ci il se divisait en deux bras, dont l'un se dirigeait au nord et l'autre au sud du petit mont Balkan. Le lit desséché a, dit-il, six cent cinquante pieds de largeur et quatre-vingt-dix-sept de profondeur. Voilà donc un officier russe qui n'avait probablement aucune connaissance du texte de Méla, puisqu'il n'en dit pas un mot dans sa relation, et qui, d'après l'inspection des lieux, confirme l'assertion du géographe latin : car il devient évident, par ce rapport, que du temps de celui-ci le second bras de l'Oxus était déjà à sec.

L'*Iaxartes* (la Sir-deria) se jetait dans le lac Aral par trois bras différents : le *Djan-deria*, le plus considérable et le plus méridional, était à sec depuis dix ans, lorsque M. Mouraviev accomplissait sa mission en Khivie; le *Kouvan-deria*, qui était le bras du milieu, a diminué considérablement en cent ans : il est devenu tellement étroit, qu'avant un siècle peut-être il sera desséché, et le fleuve n'aura plus qu'une seule embouchure.

Cette seule diminution dans le volume d'eau des affluents du lac Aral suffirait pour expliquer comment ce lac a diminué d'étendue, et comment par suite de son élévation au-dessus de la Caspienne, il en a été séparé. Mais la diminution du lac a laissé tout autour des traces qu'on ne peut révoquer en doute : outre les lacs salés qui l'environnent, on remarque, comme autour de la Caspienne, que le sol est composé de sable renfermant des coquilles identiques avec celles qui y vivent, ainsi qu'un grand nombre d'arêtes de poissons. La marche des sables mouvants contribue aussi à diminuer sa surface. Ce dessèchement est devenu tellement visible, il s'effectue aujourd'hui d'une manière si rapide, que tout le passé s'explique facilement par ce qui a lieu de nos jours. Aussi peut-on admettre comme certains les témoignages des peuples nomades, qui ont remarqué eux-mêmes les changements qui se sont opérés à l'égard du lac Aral depuis un temps assez court. Le baron George de Meyendorf, qui a fait partie d'une ambassade russe envoyée à Boukhara, cite, à ce sujet, le témoignage d'une foule de Kirghis, qui lui assurèrent que leurs pères avaient vu les eaux du lac Aral s'étendre au nord jusqu'au pied du Sari-boulak, colline éloignée aujourd'hui de quinze lieues de ses rives, et que le Kamechine-bach, grande baie que forme le Sir-deria à quelques lieues de son embouchure, s'était reculé de trois quarts de lieue en moins de quatre années.

M. Mouraviev nous apprend aussi que les Khiviens ont conservé des traditions d'après lesquelles ils expliquent le dessèchement de l'ancien lit de l'Amou-deria, dont l'existence doit remonter à une antique époque de civilisation, puisqu'on remarque sur ses bords des restes de canaux et d'édifices que les Khiviens attribuent faussement à leurs ancêtres, car ils ne font plus de semblables travaux, même à Khiva leur capitale. Suivant ce peuple, un violent tremblement de terre aurait, il y a cinq cents ans, modifié la surface du pays, et obligé le fleuve à abandonner son ancien lit pour suivre la direction du nord. La date de ce fait ne s'accorderait point avec le récit des anciens, ni avec celui du géographe arabe *Ebn-Haoukal*, qui écrivait vers le milieu du dixième siècle, et qui place l'embouchure de l'Amou-deria dans le lac de Kharism, qui est le même que celui d'Aral; mais il faut considérer la tradition plutôt que la date chez un peuple qui n'a point d'annales. Ainsi le souvenir du tremblement de terre est peut-être plus important qu'on ne pense, car il pourrait avoir quelque rapport avec l'événement physique qui a contribué à la séparation de la mer Caspienne et de la mer d'Azof. Quant à la date, cinq siècles peuvent paraître un temps extrêmement long pour des nomades et des barbares comme les Kirghiz et les Khiviens, qui sont peut-être flattés de pouvoir raconter un événement arrivé dans leur pays depuis qu'ils y sont établis; mais on peut admettre qu'ils ont appris cet événement par les peuples qui les avaient précédés, et l'on pourrait ainsi remonter à environ trois mille ans, époque qui serait assez reculée pour que la séparation de la mer Caspienne et du Palus-Méotide fût déjà un fait ancien du temps d'Hérodote, et pour que la diminution de la Caspienne, qui aura fait du lac Aral un simple golfe de cette mer, fût aussi un fait ancien du temps de Pomponius Méla.

La question que nous traitons, nous avons dit qu'elle était du plus haut intérêt, parce qu'en effet elle ne tient pas seulement à la géographie; elle se rattache aussi à l'histoire. L'une des antiques routes commerciales de l'Inde est indiquée par Pline (lib. VI, cap. XVII), qui rapporte que l'on avait dit à Pompée que les marchandises venant de cette contrée pouvaient être embarquées sur l'*Icharus*, affluent de l'*Oxus*; qu'elles descendaient jusqu'à la mer Caspienne, d'où elles étaient transportées à l'embouchure du *Cyrus* qu'elles remontaient, pour descendre ensuite le *Phasis* jusqu'au Pont-Euxin. Strabon (lib. II, cap. I) avait dit la même chose en ces termes : « L'Oxus est tellement navigable, que, par son canal, les marchandises indiennes s'apportent avec facilité jusqu'à la mer Hyrcanienne (Caspienne), d'où, par d'autres fleuves, elles arrivent successivement jusqu'au Pont-Euxin. Ces deux citations sont bien précises, et elles indiquent une route parfaitement directe. Mais comme les savants qui s'occupent de ces questions n'ont pas voulu reconnaître que le lac Aral ait pu être un golfe de la mer Caspienne, on a supposé des obscurités, des erreurs; on a torturé les textes, pour faire passer par le nord de cette mer une route qui n'a jamais pu exister.

On nous pardonnera donc d'avoir traité peut-être avec un peu trop de détails une question dont la solution pour nous, et, nous l'espérons, pour le lecteur, est que vers le commencement de notre ère le lac Aral était un golfe de la mer Caspienne.

(92) Certaines éditions, entre autres celle de la Société de Deux-Ponts, mentionnée précédemment, et dont nous adoptons le texte, à quelques corrections près, portent

a rege Boiorum, d'autres *a rege Suevorum;* mais Vossius a pensé qu'il ne pouvait être ici question ni des *Boïens*, ni des *Suèves*, d'abord parce qu'à l'époque de Cornélius Nepos, c'est-à-dire vers le commencement de l'Empire romain, les Boïens étaient fixés dans l'intérieur de la Germanie, en un mot, dans la Bohême d'aujourd'hui, et qu'il s'agit ici d'un peuple voisin de la mer; et ensuite parce que Méla ne parle nulle part des Suèves. D'après ces motifs, Vossius a adopté la version *a rege Bœtorum*, parce que, suivant lui, les *Bœti* étaient les mêmes que les *Batavi*, nation maritime, et qui de plus faisait partie de la Gaule. Sur l'autorité de Vossius, nous avons adopté sa version : toutefois, si nous n'avions pas voulu nous appuyer sur un commentateur que Fradin a pris pour guide, nous aurions substitué au mot de *Bœtorum* celui de *Battorum*, parce que le nom de *Batti* est plus connu pour avoir été celui que portaient anciennement les Bataves.

Cependant, après un examen plus attentif, mais après avoir fait dans le texte de Pomponius Méla la substitution des mots *rege Bœtorum*, à ceux de *rege Boiorum*, nous avons reconnu par un passage de Pline que Vossius nous a induit en erreur; que ni l'une ni l'autre des deux versions ne doit être admise et que celle qu'il repousse (*rege Suevorum*) paraît être la seule que l'on pourrait avec raison préférer.

Voici le passage de Pline (lib. II, cap. LXVII) *: Idem Nepos de septentrionali circuitu tradit Q. Metello Celeri, Afranii in consulatu collegæ, sed tum Galliæ proconsuli*, Indos a rege Suevorum dono datos, qui, *ex India commercii causa navigantes, tempestatibus essent in Germaniam abrepti.* On voit qu'il s'agit du même fait que celui que rapporte Méla.

Vossius a cru que ce récit étant emprunté à Cornélius Nepos, et celui-ci ayant vécu sous le règne d'Auguste, il s'agissait d'un fait postérieur à l'établissement du gouvernement impérial; que conséquemment le proconsul Métellus Céler résidait dans le nord de la Gaule, où il avait pu recevoir les Indiens en question, d'un chef de quelque nation habitant les bords de la mer. Mais l'auteur anonyme de la note relative au passage ci-dessus, dans la traduction de Pline par Poinsinet de Sivry, prétend que c'est à tort que les commentateurs de Pline ont voulu voir une faute dans les mots *rege Suevorum*, attendu que ce *roi des Suèves* n'est autre que le célèbre Arioviste. Il se fonde sur ce que César, dans ses Commentaires, qualifie ce chef de *roi des Germains,* et sur ce que Cornélius Nepos, selon la coutume du temps, le nomme *roi des Suèves*, parce que ce peuple occupait la majeure partie de la Germanie, comme le fait observer Tacite, qui d'ailleurs nous apprend que l'usage d'appeler *Germains* tous les peuples renfermés entre le Rhin, la mer, le Danube, la Pannonie, la Rhétie, les Sarmates et les Daces, ne s'est introduit que très-tard, et que cette dénomination était encore toute récente de son temps. En effet, les anciens ont compris sous la dénomination de Suèves non-seulement les Germains en général, mais encore des peuples très-différents, tels que les *Cattes* qui habitaient la Hesse actuelle, les *Marcomans* qui résidaient dans les Bohêmes, les Goths, les Vandales, les Bourguignons, etc. Mais à mesure que ces divers peuples furent mieux connus, le nom de Suèves se restreignit peu à peu, et il finit par ne plus désigner que le peuple qui occupait le pays qui, de celui de ses habitants, a conservé le nom de *Souabe*.

La date du fait en question est, comme on vient de le voir, fort importante à fixer, puisqu'en la plaçant sous le règne d'Auguste, elle a autorisé Vossius à penser qu'il s'agissait d'un proconsul de la Gaule après la conquête, tandis que le fait est antérieur. Arioviste, dont le nom était *Ehrenwest* en langue germanique, fit alliance avec Rome, et fut déclaré l'*ami du peuple et du sénat romain*, l'année même, dit l'auteur de la note déjà citée, où Quintus Métellus Céler gouverna en qualité de proconsul la partie des Gaules qu'on appelait alors la *Province Romaine* (*Provincia Romana*), ou simplement *Provincia*, et dont notre *Provence* ne forme qu'une partie. Il est probable que le nouveau proconsul et le nouvel allié des Romains se firent des présents mutuels, ou que, pour mieux cimenter le traité qu'il venait de conclure, Arioviste crut devoir envoyer en présent au représentant du peuple romain les prétendus Indiens qui étaient venus échouer dans le *Suevicum mare*, c'est-à-dire dans la *mer Baltique.* Arioviste résidait habituellement sur la rive droite du Rhin; mais comme ses possessions s'étendaient sur la rive gauche de ce fleuve, ses frontières étaient peu éloignées de celles des Romains; il devait donc avoir des relations fréquentes avec ceux-ci. On sait que ce prince, pour avoir soumis les *Éduens*, les *Séquaniens* et quelques autres peuples gaulois, rompit l'alliance qu'il avait contractée avec Rome, et que César, qui venait d'envahir la Gaule, le vainquit et le força à repasser le Rhin, événement qui précéda de fort peu la mort d'Arioviste.

Il résulte donc de tous ces faits que le texte de Pline qui porte *rege Suevorum,* est vraisemblablement exact; et que celui de Méla, qui rapporte le même fait, devrait porter le même mot, au lieu de *rege Boiorum* ou de *rege Bœtorum.*

CHAPITRE VI.

(93) Il ne faut pas s'étonner que les perles se produisant dans les coquilles de certains fleuves, Pomponius Méla ait cru que ces perles étaient des pierres précieuses formées par l'action des eaux de ces fleuves, et que ceux-ci pouvaient produire aussi les pierres fines, ou gemmes, qu'on y trouve souvent, et qu'ils entraînent des montagnes où ils prennent leurs sources.

(94) Les commentateurs, malgré toute leur érudition, embrouillent quelquefois les questions même les plus simples. Gronovius a pensé qu'il manquait ici une négation, et qu'il fallait pour l'intelligence du texte y ajouter *haud,* et conséquemment lire : *In ea quod ibi sol haud longe occasurus exsurgit.* Il ajoute, pour justifier son opinion : *Hoc pueri intelligunt. Quia sol non longe occidit, vicina quippe sunt puncta ortus et occasus, ideo nox æstate brevissima est.... Porro valde errant qui existimant Melam hic peccare in doctrinam sphæricam, aut transponenda esse verba, uti Pintianus. Nihil hic est quod quemquam debeat offendere.*

Le traducteur Fradin s'est conformé à cette opinion.

Les éditeurs de la Société de Deux-Ponts n'ont pas adopté dans l'édition de Strasbourg de 1809, dont nous suivons le texte, la correction proposée par Gronovius, et ils ont eu parfaitement raison. En effet, par ces mots : *quod ibi sol longe occasurus exsurgit, breves utique, noctes sunt*, Méla exprime un fait fort juste, puisqu'il dit positivement que, *le soleil y restant longtemps sur l'horizon, les nuits y sont conséquemment courtes.*

CHAPITRE VII.

(95) Il a déjà été question des *gryphons* au chapitre I du livre II : il est temps que nous en disions quelques mots.

C'est le poëte Hésiode, contemporain d'Homère, qui le premier rapporte le conte relatif aux gryphons qui gardaient les métaux précieux des monts Riphéens. Hérodote, qui vivait quatre ou cinq siècles avant J. C., renouvelle le même conte avec quelques variantes : selon lui, d'énormes fourmis plus grosses que des renards demeurent dans le désert à l'orient de l'Inde, et ramassent des tas d'or mêlé de sable. Les Indiens, ajoute-t-il, vont, avec leurs chameaux les plus rapides, à la recherche de ces

trésors; mais si les fourmis les surprennent, il est difficile d'échapper à leur férocité (lib. III, 102, 104-105). Tel est le récit que Méla a renouvelé. Mais comme les allégories et les fables des anciens sont toujours fondées sur des faits plus ou moins exacts ou plus ou moins défigurés, il semble que l'on peut retrouver l'explication du récit d'Hésiode et de celui d'Hérodote dans l'existence d'une espèce de chakal ou d'hyène commune dans les déserts de la Tatarie, et dont le nom indien offrait peut-être quelque ressemblance avec le nom grec qui désigne une fourmi. Dans ce désert, l'animal en question a, dit-on, l'habitude de faire des tas de sable sous lesquels il creuse sa tanière. Or on sait que dans beaucoup de localités de la Tatarie, entre autres dans les monts Altaï, où l'on en exploite tant aujourd'hui, il se trouvait jadis des sables d'alluvion ou de transport riches en or, qui ont été exploités par le lavage, genre d'exploitation qui a toujours été le plus facile et en même temps le plus productif. Les animaux en question, qui formaient ces tas de sable, y rendant visibles les pepites d'or que ces sables renfermaient; on conçoit que les chercheurs du précieux métal, à une époque où l'on n'employait pas encore le procédé du lavage, tâchaient de trouver les tanières de ces animaux, et y recueillaient à la hâte les morceaux d'or qu'ils y apercevaient; mais lorsqu'ils trouvaient les animaux dans leurs gîtes, la prudence leur faisait un devoir de prendre la fuite.

(96) Il s'agit probablement ici d'une espèce de frêne d'où découle la manne, ou d'un érable à sucre (*acer saccharinum*) qui distille une sorte de miel à travers son écorce. Cependant on pourrait soutenir que Méla a voulu désigner aussi la *canne à sucre*, plante originaire de l'Asie méridionale, et que les Chinois et les Hindous cultivent depuis une époque très-reculée. Théophraste, philosophe naturaliste, qui vivait trois siècles avant J. C., semble désigner la canne à sucre (*arundo saccharifera*), lorsqu'il parle d'un roseau qui distille le miel. Dioscoride, médecin grec, contemporain de Méla, désigne positivement le sucre de canne, lorsqu'il dit qu'une sorte de miel qu'il nomme σάκχαρον se trouve dans la moelle de certains roseaux de l'Inde. Ce qui prouve que les habitants de l'Inde sont depuis bien des siècles en possession de la culture de cette plante, c'est que le mot grec σάκχαρ, d'où est venu le nom de *sucre*, paraît dériver du mot sanskrit *scharkara*, employé pour désigner le sucre de canne.

(97) Méla désigne évidemment ici le cotonnier (*gossypium indicum*), qui paraît avoir été cultivé de toute antiquité dans l'Inde. Hérodote dit, en parlant des peuples de cette contrée : « Ils possèdent une sorte de plante qui « produit, au lieu de fruits, de la laine d'une qualité plus « belle et meilleure que celle des moutons : les Indiens en « font leurs vêtements » (lib. III, cap. CVI).

(98) Le roseau gigantesque dont parle Méla est le *bambusa arundinacea* (Roxb.), la plus grande espèce de bambou originaire de l'Inde, d'où les navigateurs l'on porté dans toutes les régions chaudes du globe, où on le trouve aujourd'hui. Il atteint jusqu'à vingt-cinq mètres de hauteur; et sa grosseur est telle, qu'il peut en effet être employé à l'usage dont parle Méla. Hérodote avait dit avant lui que les Indiens coupent cette plante de nœuds en nœuds, et que chaque morceau fait une nacelle. (Lib. III, § 98.)

(99) Dans l'édition donnée par Gronovius en 1722, et que Fradin a suivie, ce passage est ponctué de la manière suivante :

Tamos promontorium est quod Taurus attollit. Colis ulterius partis angulus, initiumque lateris ad meridiem versi Ganges et Indus amnes. Ille multis fontibus in Hemode Indiæ monte conceptus, simul unum alveum fecit, fit omnium maximus et alicubi latius quando angustissime fluit, decem millia passuum patens, in septem ora dispergitur.

Gossellin a fait remarquer que cette ponctuation est nécessairement défectueuse, puisqu'elle rend le passage inintelligible. Les éditeurs de la Société de Deux-Ponts n'ont pas connu les observations de Gossellin, car la ponctuation qu'ils ont adoptée diffère un peu de la sienne, comme on peut le voir :

Tamos promontorium est, quod Taurus attollit. Colis ulterius partis angulus, initiumque lateris ad meridiem versi : Ganges et Indus amnes. Ille multis fontibus in Hemode, Indiæ monte, conceptus, simul unum alveum fecit, fit omnium maximus, et alicubi latius, quando angustissime fluit, decem millia passuum patens, in septem ora dispergitur.

La ponctuation que nous avons adoptée est celle de Gossellin. On voit par ce passage, ainsi que l'a fait remarquer ce savant, que l'opinion de Méla sur la direction de la côte de l'Inde, après le cap *Colis* ou des Coliaques, est exactement la même que celle d'Ératosthène, de Strabon et de Pline; que Méla entend par *Oceanus Eous* le golfe du Gange, qui passait pour être entièrement tourné à l'orient; et que le promontoire Tamos représente, pour Méla, l'extrémité orientale du *Taurus*, où Ératosthène plaçait *Thinæ*.

CHAPITRE VIII.

(100) Quelques auteurs ont attaché de l'importance à se rendre compte de l'origine du nom de *mer Rouge*, ou *Érythrée* : nous croyons donc devoir dire quelques mots à ce sujet. Il n'est pas prouvé qu'il y ait eu un prince nommé *Érythras*, dont le royaume s'étendait sur les côtes de la mer qui porta son nom; ni qu'il y ait eu un autre *Érythras*, fils de Persée et d'Andromède, qui, en se noyant dans cette même mer, l'ait fait appeler *mer Érythrée*; mais ce qui est probable, c'est qu'*Ésaü*, surnommé *Édom*, fils aîné d'Isaac, dont les nombreux descendants se nommèrent *Iduméens*, peut être pour quelque chose dans le nom que cette mer reçut. Les Iduméens naviguèrent sur la mer Érythrée et sur ses deux golfes, l'Arabique et le Persique; et comme leur nom signifiait *rouge* en langue orientale, les Grecs, au lieu de dire la mer des Iduméens, peuvent avoir traduit ce nom, et en avoir fait la *mer des Rouges*, la *mer des Érythréens*, et par élégance la *mer Érythréenne*.

Un passage de Strabon (lib. I, cap. II) pourrait donner lieu à chercher une origine analogue à la précédente, mais bien différente. Il parle d'auteurs qui prétendent que les Phéniciens sont une colonie d'un peuple qui habitait l'Océan (c'est-à-dire l'océan Indien, que les Grecs nommaient *mer Érythrée*), et qui avait été nommé Phénicien d'après *la couleur de cette mer*. En effet, le nom grec des Phéniciens (φοινίκειος) signifie *rouge* : d'où il résulte que ce que nous venons de dire des Iduméens, on pourrait le rapporter aussi bien à ces anciens Phéniciens, d'où ceux de la Méditerranée auraient tiré leur origine.

Dans le passage que nous venons de citer, Strabon paraît croire que la mer Érythrée doit son nom à sa couleur. Gossellin adopte cette opinion, et se fonde sur ce que les anciens Phéniciens dont il vient d'être question ne devant pas leur nom à la couleur rouge de leur peau, mais à celle du sol de leur pays, et des rochers qui en bordaient les côtes; que celles de l'Arabie présentant la même couleur, les Grecs donnèrent le nom d'Érythrée ou de *Rouge* à toutes les mers comprises entre les côtes de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde, nom qui se communiqua à plusieurs des peuples qui en occupaient les bords. (*Rech. sur le golfe Arab.*, p. 70 à 77.)

Il est à remarquer que les géographes grecs, tels qu'É-

ratosthène et Strabon, ne donnent jamais le nom de *mer Rouge* au golfe Arabique, probablement pour le distinguer de la mer Érythrée. Ptolémée, qui fut peut-être le premier qui substitua à ce nom celui de *mer Indienne* (*Indicum mare*), a conservé aussi le nom de golfe Arabique. Méla ne donne jamais non plus le nom de mer Rouge à ce golfe. Mais Pline est le premier géographe ancien qui l'ait appelé *mer Rouge* (*Rubrum mare*), en conservant le nom d'*Erythræum mare* à l'Océan, dont ce golfe n'est qu'une dépendance : c'est donc à tort que l'on a prétendu que c'est dans les versions latines de la Bible que le nom de *Rubrum mare* se trouve pour la première fois.

Il nous reste encore à dire un mot relatif à l'origine du nom de mer Rouge. Suivant un mémoire lu par M. le Dr Montagne à l'Académie des sciences le 15 juillet 1844, ce nom serait dû à un phénomène périodique que présentent ses eaux, c'est-à-dire à la présence d'une plante cryptogame, d'une *algue microscopique*, d'un genre particulier, remarquable par sa belle couleur rouge, et qui, à certaines époques, flotte en quantité prodigieuse sur les eaux du golfe Arabique. En 1823 ce phénomène fut observé pour la première fois par M. Ehrenberg dans la baie de Tor. Vingt ans après il fut observé de nouveau par M. Evenor Dupont, mais avec des dimensions vraiment gigantesques. Ce phénomène, bien qu'il ait été récemment observé, doit avoir existé de tout temps dans le golfe Arabique. Les anciens n'en ont point parlé, parce que la connaissance des plantes, et surtout celle de ces singuliers végétaux à peine connus aujourd'hui, leur étant complétement étrangère, ils n'ont pu reconnaître la cause de cette rubéfaction.

Maintenant si nous supposons, ce qui n'est point impossible, que ces amas d'algues aient été à différentes époques entraînés dans l'océan Indien, ils auront étonné les anciens navigateurs, qui, ne s'éloignant jamais des côtes, et remarquant sur un grand nombre de celles-ci des roches et des terres d'une couleur rougeâtre, et parfois, au milieu des flots, des places colorées d'un beau rouge, auront eu des motifs suffisants pour donner à cet océan le nom de *mer Érythrée*. Il est donc inutile de chercher dans des faits historiques plus ou moins incertains, plus ou moins obscurs, l'explication d'une dénomination que les faits physiques rendent facilement explicable.

(101) Suivant Hérodote (lib. III, § 97), les Éthiopiens de la côte dont il est question, appelée aujourd'hui *côte d'Habesch*, payaient tous les trois ans au roi des Perses un tribut de 200 troncs de bois d'ébène (dospyros ebenum) ou *plaqueminier ébène*.

(102) Artémidore, cité par Strabon (lib. XVI, cap. III, § 4), décrit, comme l'a fait Méla, la côte occidentale du golfe Arabique. Il parle de la ville de *Philoteras* (que Méla nomme *Philoteris*), et nous apprend que cette cité portait le nom de la sœur de Ptolémée II, et qu'elle fut fondée par Satyrus, que ce prince avait envoyé pour reconnaître la Troglodytique et le pays où se faisait la chasse des éléphants. Il cite aussi une seconde ville d'Arsinoé; il parle du port appelé *Myos Hormos*, de la ville de *Ptolemaïs-Epitheras*, fondée par Eumède, que Ptolémée Philadelphe avait envoyé à la chasse des éléphants. Enfin il cite également le fleuve alimenté par un canal qui y porte les eaux du Nil : mais ce qu'il en dit est moins précis que les paroles de Méla. Ainsi, après avoir raconté qu'Eumède en fondant sa ville commença par fermer en secret une certaine presqu'île au moyen d'un fossé et d'une muraille : C'est dans cet intervalle, ajoute-t-il, qu'un bras détaché de l'Artaboras vient se rendre à la mer. Ce fleuve, continue-t-il, sort d'un lac; il porte une petite portion de ses eaux dans le golfe; mais la plus grande partie va se réunir au Nil. Du reste, Strabon se contente de citer le passage d'Artémidore; il ne parle nullement de ce canal.

(103) Il semblerait au premier aperçu que Méla ait voulu désigner le caméléon sous le nom de *lycaon*, qui a été donné par les naturalistes modernes au *loup noir*. Pline représente le lycaon comme un mammifère ayant la crinière d'un lion. Il ne dit rien de la propriété qu'on lui supposait de changer de couleur (lib. VIII, cap. XXXIV).

(104) Il y a lieu de croire que le *sphinx* était une espèce de singe à laquelle les sculpteurs égyptiens se sont plu à donner des formes beaucoup plus humaines qu'elles ne l'étaient en réalité. Pline (lib. VIII, cap. XXI) dit seulement, en parlant de ce mammifère, qu'il est petit, couvert de poils noirs, et qu'il a deux mamelles à l'estomac.

(105) Pline (lib. X, cap. XLIX) dit que le *tragopan* est un oiseau plus gros que l'aigle, qui a la tête rouge et deux cornes recourbées, couleur de rouille.

Quant aux *pégases*, le naturaliste romain les représente comme des oiseaux cornus ayant un mufle de cheval.

CHAPITRE IX.

(106) Nous devons attirer l'attention sur ce passage de Méla, parce qu'il nous semble curieux pour l'époque à laquelle il a été écrit. Il parle de doutes anciens qu'il ne paraît pas admettre : il doit croire en effet que l'Afrique s'étend au loin vers le sud, puisqu'il cite deux voyages dont il ne révoque pas en doute l'authenticité.

L'opinion qui admettait la prolongation de l'Afrique vers le sud est déjà bien ancienne, car elle remonte à plus de sept à huit siècles avant notre ère. Comme les anciens n'avaient point les moyens de publicité que nous possédons, les faits ou les nouvelles scientifiques ne se popularisaient point : ils restaient le domaine de quelques hommes instruits; souvent même ils étaient altérés par ceux qui se chargeaient de copier les manuscrits; les bibliothèques publiques étant beaucoup moins répandues qu'elles ne le sont de nos jours, ces documents se perdaient en totalité ou en partie, et il arrivait une époque où il n'en restait plus que des traditions plus ou moins vagues.

Hérodote nous a conservé la relation, fort incomplète, du plus ancien périple que l'on connaisse de l'Afrique, et dont Méla ne paraît pas avoir eu connaissance, puisqu'il n'en parle point. Le père de l'histoire rapporte que le roi d'Égypte Nécos, ou Néco, fit partir du golfe Arabique des vaisseaux montés par des marins phéniciens, qui passaient alors pour les meilleurs navigateurs du monde. Ils avaient ordre de revenir en Égypte par les Colonnes d'Hercule (Hérod., lib. IV, § 42).

Faisons d'abord remarquer que puisque Nécos savait qu'on pouvait, en partant du golfe actuel de Suez ou Soueys, revenir en Égypte par la Méditerranée, c'est que les savants de l'Égypte avaient déjà des notions sur la partie méridionale de l'Afrique. C'était donc déjà une opinion sinon admise, du moins regardée comme probable par quelques érudits égyptiens, que la possibilité de faire le tour de l'Afrique.

Continuons l'analyse du récit d'Hérodote.

Les Phéniciens, s'étant donc embarqués, naviguèrent dans la mer Australe. Quand l'automne était venu, ils abordaient la côte près de laquelle ils se trouvaient, et semaient du blé. Ils attendaient le temps de la moisson, et après la récolte ils se remettaient en route. Trois ans après leur départ, ils doublèrent les Colonnes d'Hercule, et revinrent en Égypte. Ils racontèrent qu'en faisant le tour de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite. « Ce fait, « ajoute Hérodote, ne me paraît nullement croyable; mais « peut-être le paraîtra-t-il à d'autres. C'est ainsi que la « Libye a été connue pour la première fois. »

Plusieurs savants fort estimables, tels que Gossellin et Malte-Brun en France, ainsi que Mannert en Allemagne, ont rejeté ce voyage, ou n'ont voulu y voir qu'une antique tradition défigurée. Ils ont prétendu que l'espace de temps

qui lui est assigné est trop court pour qu'il ait pu être réellement exécuté avec les moyens imparfaits de navigation que possédaient les anciens, puisque Martin Beheim, vers l'an 1484, mit dix-neuf mois pour arriver de Lisbonne aux environs du cap de Bonne-Espérance, bien que le chemin fût déjà frayé par d'autres navigateurs, et bien qu'on possédât alors des instruments et des navires supérieurs à ceux des anciens. Ils ont prétendu en outre que si les Phéniciens avaient semé et récolté des blés sur les côtes australes de l'Afrique, ils auraient dû remarquer la marche des saisons, qui, dans l'hémisphère austral,'est opposée à celle de nos climats. Enfin ils se fondent encore sur ce que les auteurs anciens qui ont traité la question de savoir si l'on pouvait faire le tour de l'Afrique, tels que Posidonius, Strabon, Méla et Pline, n'ont jamais admis, comme preuve, cette relation rapportée par Hérodote.

Quant à nous, il nous semble que les objections présentées par les géographes célèbres que nous venons de citer ne sont pas tellement fortes qu'on ne puisse y répondre. D'abord on ne peut pas prétendre que même en côtoyant l'Afrique il ne soit possible d'en faire le tour dans l'espace de temps rapporté par Hérodote. Ensuite il faut faire observer que nous n'avons point la relation des navigateurs dont il parle, et que rien n'annonce qu'ils n'ont pas remarqué qu'au sud de l'équateur les saisons ne sont point les mêmes qu'au nord de cette ligne. Il est, au contraire, probable que les stations qu'ils firent eurent aussi pour cause l'utilité d'attendre l'époque des vents favorables ou de la mousson : circonstance qui indiquerait que les Phéniciens étaient instruits de la nature des vents réglés qui soufflent sous les tropiques. Quant au silence des anciens géographes sur cette relation dont Hérodote nous apprend si peu de chose, nous ne concevons point qu'on puisse en faire un argument contre la véracité de ce récit. Qu'importe que Posidonius, Strabon, Méla et Pline ne s'en soient point servis pour fournir une preuve à l'appui de l'opinion qu'on pouvait faire le tour de l'Afrique? Ils n'ont pas dit non plus que ce récit fût de l'invention d'Hérodote : donc leur silence à cet égard ne signifie rien, si ce n'est que ces auteurs n'avaient probablement pas lu ce passage de l'historien grec.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce récit a été fait à Hérodote, qui l'a consigné dans son histoire, conservée heureusement jusqu'à nous; il le rapporte tel qu'il lui a été transmis, sans oublier une circonstance qu'il regarde comme une erreur, et qui cependant est la meilleure preuve que l'on puisse fournir de la réalité du voyage des Phéniciens : car ils ne pouvaient pas l'inventer sans trouver des incrédules, puisque Hérodote lui-même, l'un des hommes les plus instruits de son temps, n'y croit point. Cette circonstance, c'est qu'en faisant le tour de l'Afrique ils avaient le soleil à leur droite. Hérodote ne savait probablement pas que sous les tropiques on a le soleil au zénith, c'est-à-dire perpendiculairement au-dessus de sa tête; d'où il résulte que lorsqu'au nord du tropique du Cancer, comme, par exemple, dans la mer Méditerranée, on se dirige de l'orient en occident, on a le soleil à sa gauche; mais que si l'on se trouve au sud du tropique du Capricorne, et que l'on se dirige encore d'orient en occident, comme lorsqu'on double le cap de Bonne-Espérance, on a nécessairement le soleil à sa droite.

Miot, auteur de l'une des meilleures traductions de l'histoire d'Hérodote, pense comme nous à l'égard du fait dont doute l'historien grec : il le regarde aussi comme une preuve de la réalité de ce voyage.

« Il y a, à la vérité, dit-il, deux manières d'entendre le « fait énoncé, mais l'une et l'autre le confirment également.

« 1° Il est évident que lorsque les navigateurs phéniciens « eurent passé le tropique du Capricorne pour aller doubler le cap de Bonne Espérance, ils voyaient, en se « tournant en face du soleil, le mouvement apparent de « cet astre les porter de droite à gauche; car alors ils avaient « le nord devant eux, et par conséquent l'orient à droite « et l'occident à gauche, tandis que les apparences sont « tout à fait opposées pour les régions situées au delà du « tropique du Cancer, comme la Phénicie et le bassin de « la Méditerranée.

« 2° La même conclusion peut se tirer d'une autre ob- « servation. Quand les Phéniciens naviguaient dans la Mé- « diterranée, en allant de l'orient à l'occident, ils avaient « constamment le soleil à leur gauche. Lorsqu'ils eurent « passé le détroit de Bab-el-Mandeb, et successivement « la ligne et le tropique du Capricorne, et que, pour at- « teindre l'extrémité de l'Afrique, ils faisaient voile à peu « près de l'orient à l'occident, ils voyaient, au contraire, « le soleil constamment à leur droite; et cette situation « tout opposée, quoique leur route fût dans une direction « semblable, a dû les frapper d'autant plus, que proba- « blement ils ne pouvaient en concevoir ni en expliquer la « cause.

« Mais soit que la remarque faite par les Phéniciens « doive s'appliquer au mouvement apparent du soleil, qui, « pendant une partie de leur voyage, avait lieu pour eux « de droite à gauche quand ils se tournaient vers cet as- « tre; soit que l'observation doive s'entendre seulement « de la situation du soleil à l'égard de la marche du vais- « seau : de l'une et de l'autre manière le fait est, comme « on le voit, parfaitement vrai. Il paraît donc certain que « cette expédition, dont la date remonte à une époque si « éloignée de nous, et qui a précédé de plus de vingt « siècles celle de Vasco de Gama, a réellement eu lieu. « M. le major Rennel en a mis la possibilité hors de « doute. »

On voit donc, par cette citation du savant traducteur d'Hérodote, que nous pouvons nous appuyer non-seulement de son autorité, mais encore de celle du major Rennel, dont l'opinion est d'un grand poids dans une question de cette nature.

Hérodote rapporte aussi une seconde expédition qui eut lieu environ deux siècles plus tard, mais qui offre moins d'intérêt parce qu'elle ne fut pas mise à fin.

Sataspès, neveu de Darius, ayant été condamné à mort pour crime de viol, sa mère obtint de Xerxès que sa peine fût commuée en une peine en quelque sorte plus grave : l'obligation de faire le tour de l'Afrique par mer, en partant de l'Égypte et en revenant par le golfe Arabique. C'était un itinéraire tout à fait contraire à celui qu'avait prescrit Nécos. Et nous pouvons faire observer, en passant, que cette mission, donnée environ quatre cent quatre-vingts ans avant notre ère, prouve combien on était convaincu de la possibilité d'accomplir ce voyage, mais aussi combien on le regardait comme périlleux.

Sataspès, dit Hérodote, se rendit en Égypte, prit des vaisseaux et des matelots, fit voile vers les Colonnes d'Hercule, traversa le détroit, et, doublant le promontoire de la Libye connu sous le nom de *Soloeis* (le cap *Cantin* ou le cap *Bojador*), il fit route vers le sud. Mais, après avoir tenu la mer pendant plusieurs mois, les bornes de son voyage reculant sans cesse, et le navire qu'il montait ne pouvant pas aller plus avant, il prit le parti de retourner en Égypte. Dans son rapport à Xerxès, il raconta que vers l'extrémité de sa course il avait navigué le long d'un rivage habité par une espèce d'hommes d'une très-petite stature, vêtus de feuilles de palmier, qui, en apercevant les vaisseaux, s'étaient enfuis vers les montagnes en abandonnant leurs villes; qu'il était entré dans ces villes, mais qu'il n'y avait causé aucun dommage et s'était borné à enlever quelques troupeaux. Xerxès, irrité de ce que Sataspès n'avait point rempli l'obligation qui lui était impo-

sée, le fit mettre à mort, en punition de son premier crime.

Tel est le récit de cette seconde expédition, dont les géographes anciens ne paraissent pas avoir eu plus de connaissance que de la première.

Le périple d'Hannon, dont parle Méla, remonte à une époque incertaine : la plupart des savants s'accordent à le fixer au temps d'Alexandre le Grand, époque de la plus grande prospérité de Carthage, c'est-à-dire environ trois cent trente ans avant notre ère : cependant un savant académicien Bougainville (*Mémoires sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon*), qui a traité en détail cette question, porte la date de cette expédition vers l'an 570 avant notre ère.

Les Carthaginois, qui avaient probablement connaissance des deux voyages dont nous venons de parler, confièrent à Hannon, l'un de leurs amiraux, la mission d'aller fonder des colonies sur les côtes africaines baignées par l'Océan. Hannon mit à la voile avec une flotte de soixante navires à cinquante rames, chargés de trente mille individus tant hommes que femmes, de vivres et d'autres objets nécessaires.

« Après avoir, dit-il, navigué pendant deux jours au delà des Colonnes d'Hercule, nous fondâmes une ville qui fut nommée *Thymiaterion* et qui domine une vaste plaine. Arrivés au cap *Soloé*, couvert de bois épais, nous y élevâmes un autel à Neptune. Du cap Soloé nous naviguâmes une demi-journée en tirant vers l'est, et nous arrivâmes à un étang voisin de la mer et rempli de grands roseaux : une multitude d'éléphants et d'autres bêtes sauvages paissaient sur ses bords. Après une journée de navigation au delà de cet étang, nous fondâmes sur la côte *Caricum-Teichos*, *Gytté*, *Acra*, *Melitta* et *Arambys*. Continuant ensuite notre route, nous arrivâmes au grand fleuve *Lixus*, sur les bords duquel les Lixites nomades faisaient paître leurs troupeaux. Nous y séjournâmes quelque temps, et nous conclûmes avec eux un pacte d'amitié. Au-dessus de ces peuples habitent des Éthiopiens sauvages, dans une contrée montagneuse et pleine de bêtes féroces, où le Lixus a ses sources. Ces montagnes étaient habitées par des Troglodytes, hommes d'une configuration extraordinaire, et qui à la course surpassaient la vitesse des chevaux, à ce que disaient les Lixites.

« Après avoir pris des interprètes chez les Lixites, nous suivîmes pendant deux jours une côte déserte qui s'étendait au sud; tournant ensuite vers l'est pendant un jour de navigation, nous trouvâmes au fond d'un golfe une petite île de cinq stades de circonférence, que nous appelâmes *Cerné*, et où nous établîmes des colons. Ici nous calculâmes notre route, et nous reconnûmes que Cerné est à l'opposite de Carthage par rapport aux Colonnes : car notre navigation depuis Carthage jusqu'aux Colonnes avait duré autant que celle depuis les Colonnes jusqu'à Cerné.

« Après avoir remonté l'embouchure d'un grand fleuve nommé *Chrès*, nous arrivâmes à un étang dans lequel étaient trois îles plus grandes que Cerné. Nous parvînmes au fond de cet étang en un jour de navigation. Là s'élevaient de hautes montagnes habitées par des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes fauves, qui, nous ayant attaqués à coups de pierres, nous forcèrent de nous retirer. Nous reprîmes la mer, et continuant notre route, nous entrâmes dans un autre fleuve, grand, large et plein de crocodiles et d'hippopotames. De là nous retournâmes à Cerné.

« De Cerné, recommençant le voyage au sud, nous voguâmes pendant douze jours le long de la côte, habitée par des Éthiopiens qui fuyaient à notre approche. La langue de ces peuples n'était plus entendue par les Lixites, nos interprètes. Le douzième jour, nous fûmes près de grandes montagnes, couvertes d'arbres odoriférants de diverses espèces. Ayant navigué deux jours plus loin, nous nous trouvâmes dans un golfe immense, bordé de plaines. Pendant la nuit on voyait briller de tous côtés une quantité de feux, tantôt plus grands, tantôt plus petits. Nous renouvelâmes notre eau en cet endroit, et, ayant suivi pendant cinq jours les côtes de ce golfe, nous arrivâmes à une grande baie nommée par nos interprètes la *Corne du Couchant*. Dans ce golfe était une grande île, et dans cette île un lac d'eau salée renfermant une autre île. Étant descendus dans la grande île, nous n'aperçûmes pendant le jour que des forêts; mais pendant la nuit nous vîmes briller un grand nombre de feux, et nous entendîmes retentir des flûtes, des cymbales et des tambourins, au milieu de cris effroyables. Nous en fûmes épouvantés, et nos devins nous conseillèrent de quitter promptement cette île.

« Après en être partis, nous voguâmes le long d'une côte embrasée et odoriférante; partout des torrents de feu s'écoulaient dans la mer. Le sol était si brûlant, que les pieds ne pouvaient en supporter la chaleur. Nous nous en retirâmes au plus vite; et, durant quatre jours que nous tînmes la mer, la terre nous parut remplie de feux toutes les nuits. Au milieu de ces feux, il s'en élevait un beaucoup plus grand que les autres : il semblait atteindre jusqu'aux astres; mais de jour on n'y distinguait qu'une haute montagne appelée *Théon Ochema* (le Char des Dieux).

« Après avoir passé pendant trois jours ces torrents de feu, nous arrivâmes à une baie nommée la *Corne du midi*. Dans le fond de ce golfe existait une île qui, comme la précédente, renfermait un lac dans lequel se trouvait une autre île peuplée de Sauvages. Les femmes, plus nombreuses que les hommes, avaient le corps velu, et nos interprètes les nommaient *Gorilles*. Nous ne pûmes saisir aucun homme, car ils fuyaient à travers les précipices et se défendaient à coups de pierres; mais nous prîmes trois femmes : elles rompaient leurs liens, elles nous mordaient et nous déchiraient avec fureur; nous les tuâmes donc, et les ayant écorchées, nous rapportâmes leurs peaux à Carthage. Nous ne pûmes naviguer plus loin, faute de vivres. »

Telle est la relation qui nous est parvenue de cette importante expédition. Il paraît que l'amiral carthaginois voulut en éterniser la mémoire par une inscription gravée dans un temple de Saturne, où quelque voyageur grec l'aura traduite, vraisemblablement d'une manière peu exacte : ainsi il est probable qu'il a négligé de noter le nombre de journées de navigation employées par Hannon qui, en marin expérimenté, n'a pas dû omettre ce renseignement important, qui pourrait aujourd'hui nous guider pour estimer avec exactitude jusqu'où il est allé. Bochart, Campomanes et Bougainville ont étendu les découvertes de Hannon jusqu'à la Sénégambie et même jusque sur les côtes de Guinée. Ce n'est que là, disent-ils, qu'on retrouve les nègres, les crocodiles, les hippopotames et les grands fleuves mentionnés dans la relation. Gossellin au contraire a borné le voyage d'Hannon aux environs du cap Noun : mais comme il s'appuie sur la géographie de Ptolémée, et que ce géographe systématique n'admettait pas les idées de ses devanciers, puisqu'il supposait que, sous le vingtième parallèle au sud de l'équateur, les côtes de l'Afrique au lieu de s'étendre vers le midi, se dirigeaient vers l'orient et allaient s'unir aux côtes de l'Asie, de manière à faire de la *mer indienne* une méditerranée, il est clair que ce n'est point Ptolémée qui peut fournir quelque lumière sur le voyage d'Hannon. D'ailleurs nous avons eu déjà l'occasion de faire remarquer que Gossellin a employé toute son érudition à soutenir le système qu'il s'était fait, et qui avait pour but unique de restreindre dans les plus étroites limites les connaissances géographiques des anciens.

Tout ce qu'a dit Bougainville étant parfaitement conforme à notre opinion, c'est ce savant secrétaire de l'Aca-

démie des inscriptions et belles-lettres qui va nous servir de guide pour déterminer l'itinéraire d'Hannon.

La première ville que fonde cet amiral, et que le traducteur grec nomme *Thymathérion,* a dû porter dans la langue punique, suivant Bochard, le nom de *Dumathiria,* du mot *dumathir,* qui signifie *terrain uni,* nom qui convient au lieu qu'il avait choisi pour la fondation de ce comptoir, tandis que le nom grec veut dire *vase à brûler de l'encens,* ce qui n'a aucun rapport avec la nouvelle cité.

D'Anville, en déterminant la position des deux caps que Ptolémée nomme *Atlas minor* et *Atlas major*, fait correspondre le plus septentrional au *cap Cantin,* et le second au *cap Bojador.* Bougainville, au contraire, pense que l'amiral carthaginois dut s'arrêter d'abord au *promontorium Hermæum,* qui serait le *cap Cantin,* situé sous le même parallèle que l'île de Madère; et que le *cap Soloé,* où il éleva un autel à Neptune, est le *cap Bojador :* ce qui s'accorderait avec ce que dit Hannon, que de *Dumathiria* il se dirigea au sud-ouest pour arriver au cap Soloé, qui est le cap Soloeis de Sataspés.

Les cinq colonies qu'il fonda au delà de l'étang rempli de roseaux et de bêtes sauvages ont été dénommées d'une manière inexacte, suivant Bochard, par le traducteur grec. Au nom de *Caricum-Teichos* il substitue le nom phénicien *Kir-chares* (mur du soleil); à celui de *Gytté,* le nom de *Geth* (bétail); à celui d'*Acra*, le nom d'*Hakra* (château fort); à celui de *Melitta*, le même nom de *Melitta*, mais venant du phénicien *melet,* qui signifie *ciment;* enfin à celui d'*Arambys,* le nom punique *Har-ambis* (mont des Raisins), probablement parce que cette colonie fut établie sur un coteau propre à la culture de la vigne.

Le grand fleuve du *Lixus*, où il arrive ensuite, est le *rio do Ouro* des Portugais, petite rivière qui dut paraître un grand cours d'eau à Hannon, parce qu'elle a une très-large embouchure. Elle est située à soixante-dix lieues géographiques du cap Bojador, sous le 23° 30′ de latitude septentrionale.

L'île appelée *Cerné* par Hannon paraît être celle que les Maures nomment *Ghir* et les Européens *Arguin,* et qui a une lieue un quart de circonférence. Elle est située par 20°, 25′ de latitude septentrionale. Il calcula qu'arrivé à ce point, il était à une égale distance du détroit des Colonnes, que de ce détroit à Carthage. Cette distance n'est point rigoureusement exacte; mais on peut l'admettre comme telle, en se reportant aux moyens peu précis que possédaient les anciens navigateurs pour mesurer les distances.

Cerné lui parut favorable à l'établissement d'un entrepôt, et c'est dans ce but qu'il y établit des colons. Ce qui confirme l'opinion que cette île est bien celle d'Arguin, c'est que les Portugais, qui la découvrirent en 1452, jugèrent aussi qu'elle était favorablement située pour commercer avec l'intérieur de l'Afrique; qu'ils y bâtirent un fort; qu'elle leur fut successivement enlevée par les Hollandais et les Français ; et que si elle est abandonnée aujourd'hui, c'est parce qu'il n'est pas facile d'y aborder avec nos vaisseaux, tandis qu'elle était fort abordable pour les petits navires des anciens.

Le Chrès, grand fleuve remonté par Hannon, est évidemment la rivière de *Saint-Jean*, dont on ne connaît point encore la source, et qui est navigable pour les canots jusqu'à trente lieues de son embouchure. Celle-ci est par 19° 25′ de latitude septentrionale. Mais Hannon se remet en mer, et, après une navigation de cent huit lieues géographiques, il arrive à un autre fleuve qu'il ne nomme point, mais qui doit être le *Sénégal,* appelé aussi le *Bafing* (eau noire), puisqu'il n'y en a point d'autres plus près au sud de la rivière de Saint-Jean. Son embouchure est par 15° 5′ de latitude septentrionale.

Après être allé chercher le reste de ses vaisseaux, qu'il avait laissés à l'île de Cerné, Hannon continue sa route vers le sud, côtoye un pays habité par des Éthiopiens, c'est-à-dire par des nègres, et arrive le douzième jour devant des montagnes couvertes d'arbres odoriférants. On reconnaît ici la côte de *Sierra-Leone,* dont les montagnes sont encore couvertes de forêts impénétrables, composées en grande partie de cocotiers, de palmiers, de bananiers, de citronniers et d'orangers.

Ce qui a contribué à faire croire, peut-être, aux géographes anciens comme aux savants modernes, au nombre desquels nous devons placer l'Anglais Dodwel, que le récit du périple d'Hannon était un roman, c'est ce que le navigateur carthaginois raconte avoir vu et entendu pendant la nuit dans la *Corne du couchant*, grand golfe dont le littoral se nomme la *Côte des dents,* et qui est compris entre le *cap des Palmes* à l'ouest, et le *cap des Trois Pointes* à l'est. Ces feux qu'on apercevait, ces flûtes, ces cymbales, ces tambourins, et ces cris effroyables qui faisaient retentir les airs, ont pu paraître un conte inventé à plaisir. Mais ceux qui liront la relation du Portugais Gonzalès de Cintra, qui découvrit cette terre en 1441, apprendront qu'il vit la nuit la côte éclairée par des feux que les nègres allumaient, pour s'avertir réciproquement de l'approche des navires portugais, qui leur causaient une grande frayeur. Il est donc possible que, lors de l'expédition d'Hannon, les nègres, plus sauvages et plus craintifs qu'au quinzième siècle, aient cru devoir ajouter à leurs feux leurs cris et le bruit de divers instruments, pour effrayer ces étrangers et les engager à se retirer : ce qui eut lieu en effet.

La côte embrasée dont parle Hannon, et la montagne vomissant des flammes, qu'il nomma le *Char des Dieux,* annoncent positivement une contrée volcanique. Les navigateurs modernes ne signalent point de volcans sur cette côte; mais il n'est pas étonnant que des volcans qui étaient en activité il y a vingt-quatre siècles soient depuis longtemps en repos, et que les navigateurs actuels ne soupçonnent même pas qu'il y en ait eu dans ces mêmes parages.

La *Corne du midi*, terme du voyage d'Hannon, nous paraît, comme à Bougainville, être le *golfe de Benin,* qui se termine au sud-est par le *cap Formose* ou *Formosa.* L'île dans laquelle il prit les trois Gorilles est celle d'*Ichoo,* qui n'est séparée de la terre ferme que par le lac *Couramo* ou *Cradou*, qui a douze lieues de longueur et une dans sa moyenne largeur.

Après cet exposé, qui montre combien le récit du voyage d'Hannon, tout incomplet qu'il nous est parvenu, est conforme, pour les localités qu'il désigne, à celles que l'on remarque depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à la partie du golfe de Guinée que l'on nomme golfe de Benin, il nous semble qu'à moins de s'être fait à l'avance un système contraire, il est difficile de ne pas se ranger à l'opinion de Bougainville. Que les géographes anciens et Strabon lui-même aient traité de fable cette relation, cela se conçoit, puisqu'ils ne pouvaient reconnaître, comme les modernes, qu'elle s'accorde avec la position géographique des lieux qui y sont désignés. Au surplus Strabon, que nous plaçons fort au-dessus de tous les géographes anciens, n'était pas exempt de cet esprit systématique qui aveugle souvent des hommes du plus grand mérite. Enthousiaste d'Homère, qu'il regardait comme le premier des géographes, détracteur passionné d'Ératosthène, dont il attaquait dans toutes les occasions la géographie et la physique, Strabon s'était posé comme principe que la terre ne pouvait être habitée sous la zone torride, à cause de l'excessive chaleur ; de même qu'il supposait désertes, à cause de la rigueur du froid, les regions voisines des cercles polaires. Il résulte de là que comme il se représentait l'Afrique se terminant à 10° au nord de l'équateur, dans une re-

gion contraire à l'existence de l'homme, il ne pouvait admettre non-seulement comme réelle, mais encore comme possible, une expédition qui s'était avancée dans cette même région inhabitable, jusqu'à 5° au nord de l'équateur.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot d'un célèbre voyageur qui explora l'Europe, l'Asie et l'Afrique : nous voulons parler de Scylax de Caryande, qui, ainsi que l'a prouvé le baron de Sainte-Croix (*Mém. de l'Acad. des ins.*, t. XLII), vivait environ cinq siècles avant notre ère.

Il avait dédié son périple des côtes de l'Europe et de l'Asie à Darius fils d'Hystaspe, lorsque ce prince, appréciant son mérite, lui confia la mission d'aller découvrir les régions situées à l'orient de son empire. Scylax partit en conséquence de *Caspatyrus*, aujourd'hui *Tchoupareh*, suivant d'Anville, port situé sur l'Indus; et après avoir descendu le fleuve jusqu'à la mer, dirigeant sa route vers le couchant, il côtoya la Gédrosie, puis l'Arabie, et arriva en Égypte le trentième mois après son départ. Il aborda dans le lieu même d'où étaient partis longtemps auparavant les Phéniciens envoyés par Néco à la découverte des côtes de la Libye.

Au retour de son expédition, dit Sainte-Croix, Scylax en publia une relation, citée par Aristote et par Philostrate, laquelle paraît s'être conservée jusqu'au milieu du douzième siècle, puisque Tzetzès, qui vivait alors, a tiré de cet ouvrage quelques détails fabuleux sur les peuples de l'Inde. Darius se servit des découvertes de Scylax pour étendre ses conquêtes.

Scylax voulut aussi connaître les côtes occidentales de l'Afrique : il visita tous les établissements qui avaient été fondés par Hannon. Il parle du promontoire *Hermæum*, que Bougainville regarde comme étant le *cap Cantin*, et de plusieurs colonies carthaginoises, entre autres de la ville de *Pontium*, qui ne sont point citées dans la relation abrégée de l'amiral carthaginois, soit par la faute du traducteur grec, soit parce que ces établissements avaient été fondés depuis l'époque d'Hannon. Il poussa son expédition jusqu'à l'île de Cerné; mais il prétend qu'au delà il ne put avancer, parce que son navire était arrêté par des herbes épaisses qui couvraient la mer.

Cette expédition nous paraît intéressante en ce qu'elle confirme de la manière la plus positive le périple d'Hannon; car il serait inconséquent de prétendre que Scylax ne fut qu'un simple compilateur qui supposait des voyages qu'il n'avait pas faits, quand l'un des plus longs et des plus importants pour l'époque à laquelle il fut exécuté a tous les caractères de la plus grande authenticité.

Nous terminerons cette note en rappelant qu'Héraclide du Pont, suivant Posidonius, introduit dans un de ses dialogues un mage qui, en présence de Gélon à Syracuse, se donne pour avoir fait le périple de la Libye. Gélon régna de l'an 492 à l'an 478 avant l'ère chrétienne. Ainsi, peu de temps après Scylax, un mage aurait exécuté le voyage que Scylax ne put faire qu'en partie.

(107) Eudoxe, de Cyzique, vivait vers la fin du deuxième siècle avant notre ère. Ce que nous avons à dire de ce navigateur intrépide complétera, avec ce qui fait le sujet de la note précédente, l'histoire des divers périples de l'Afrique.

Il y a deux récits différents du voyage d'Eudoxe sur les côtes africaines : le premier, qui est de Cornélius Népos, contemporain d'Eudoxe, porte que celui-ci étant parti d'Égypte par le golfe Arabique, était revenu dans le même pays par la Méditerranée. C'est ce récit qui a été rapporté par Méla et ensuite par Pline. Mais Cornélius Népos, qui dans plusieurs circonstances prouve combien il est crédule, n'était pas toujours bien informé : c'est peut-être lui qui est cause qu'en parlant d'Hannon, Pline commet une grave erreur, puisqu'il dit que ce célèbre marin, au temps de la prospérité de Carthage, fit le tour de l'Afrique depuis Gadès jusqu'aux confins de l'Arabie, voyage dont la relation est d'ailleurs écrite : *Et Hanno, Carthaginis potentia florente, circumvectus a Gadibus ad finem Arabiæ, navigationem eam prodidit scripto.* (Lib. II, cap. LXVII.)

Le récit de Posidonius de Rhodes, qui nous a été conservé par Strabon, paraît mériter toute confiance : nous allons en donner seulement la substance.

Eudoxe, chargé par la ville de Cyzique de porter l'offrande solennelle aux jeux corinthiens, profita de cette mission pour aller en Égypte, où il s'entretint avec Évergète II et ses ministres sur la navigation de la partie supérieure du Nil, qu'il croyait utile d'explorer. Pendant ces entretiens, un naufragé qui avait été trouvé sur les bords du golfe Arabique fut amené à la cour ; il raconta comment, étant parti de l'Inde, il s'était égaré, et comment, ses compagnons étant morts de faim, il avait pu seul aborder en Égypte. Il offrit d'indiquer la route de l'Inde à ceux qui voudraient l'y reconduire. Eudoxe fut désigné pour cette expédition. Il s'embarqua muni de divers objets destinés à faire des présents, et revint avec une abondante cargaison d'aromates et de pierres précieuses dont la vente devait l'enrichir, mais que le roi s'appropria.

Après la mort d'Évergète, Cléopâtre, sa veuve, fit repartir pour l'Inde Eudoxe, avec plus de marchandises qu'il n'en avait emporté la première fois. A son retour, Eudoxe fut poussé par les vents sur les côtes de l'Éthiopie : il aborda en plusieurs endroits; il distribua aux habitants du froment, du vin, des figues sèches, denrées qu'ils ne connaissaient pas, et en reçut en échange des secours et des guides. Il trouva un bec de proue qui avait la figure d'un cheval, et que les Éthiopiens lui dirent avoir appartenu à un navire venu de l'occident; il l'emporta, et reprit la route de l'Égypte, où il trouva le trône occupé par le fils de Cléopâtre. Eudoxe fut dépouillé une seconde fois de ce qu'il rapportait, parce qu'on le soupçonnait d'avoir détourné plusieurs objets à son profit. Il ne lui resta que la proue du navire : il l'exposa dans le marché d'Alexandrie, où des pilotes la reconnurent pour avoir appartenu à un vaisseau de Gadès. En effet, dit Posidonius, les principaux commerçants de cette ville ont de gros navires; mais les moins riches en ont de petits, qu'ils appellent *chevaux*, parce que leur proue représente la figure d'un cheval. On les emploie pour aller pêcher sur les côtes de la Libye jusqu'au fleuve Lixus. Quelques pilotes reconnurent même le débris de proue qu'avait Eudoxe, pour avoir appartenu à un bâtiment qui, avec plusieurs autres, avait tenté de s'avancer au sud du Lixus, mais dont aucun ne reparut.

A partir de ce moment, Eudoxe ne songe plus qu'au moyen d'aller dans l'Inde en faisant le tour de l'Afrique. Il retourne dans sa patrie, il vend ses propriétés; et après avoir réalisé sa fortune, il se remet en mer, pour trouver, dans quelque ville maritime, des capitalistes qui comprennent son plan et s'associent à lui, qui se dévoue pour l'exécuter. Après s'être adressé vainement aux négociants de Dicéarchie (Pouzzole près de Naples) et à ceux de Massilie (Marseille), il arrive à Gadès. Là, son projet ne pouvait paraître une chimère, puisque beaucoup de négociants de cette ville, malgré le secret qu'ils gardaient à ce sujet avec les étrangers, connaissaient depuis longtemps les côtes méridionales de l'Afrique. Eudoxe trouva donc à Gadès les moyens d'armer un grand navire et deux plus petits. Dans l'intention probablement de porter la civilisation chez les peuplades qu'il allait visiter, il réunit des artisans dans différents genres, des médecins et de jeunes musiciennes. Mais comme, ainsi que beaucoup de personnes instruites de son temps, Posidonius croyait qu'à une petite distance de la Mauritanie les côtes de l'Afrique s'é-

tendaient à l'est jusque près du golfe Persique, notre narrateur prétend que ce fut par un vent d'ouest qu'Eudoxe quitta le port de Gadès. En supposant que ce voyageur fût capable de commettre cette erreur, lui qui cependant savait une partie de la vérité, puisqu'il avait été jeté précédemment sur les côtes des Éthiopiens, les marins de Gadès, ceux surtout qui montaient les navires confiés à Eudoxe, n'ignoraient certainement pas que, pour aller sur les côtes occidentales de l'Afrique, ce n'était pas par le vent d'ouest qu'il fallait prendre la mer, et ses associés ainsi que ses pilotes se seraient opposés à son départ. Laissons donc à Posidonius la responsabilité de cette erreur géographique, que Strabon n'a point relevée, parce qu'il pensait comme Posidonius relativement à la direction des côtes de l'Afrique.

Bien qu'Eudoxe redoutât l'effet du flux et du reflux s'il prenait terre, il se vit forcé de céder aux exigences de son équipage fatigué. Mais ce qu'il avait craint arriva : son gros navire échoua, sans heureusement se briser. La cargaison fut sauvée, et avec la plus grande partie du bois il construisit une troisième barque, et continua sa route jusque sur une rive habitée par des peuples qui parlaient la même langue que celle dont il avait recueilli quelques mots sur les côtes de l'Éthiopie. Ainsi, il se trouvait dans une contrée habitée par des nègres, c'est-à-dire près de la Sénégambie.

Obligé de renoncer à son voyage dans l'Inde, Eudoxe revint sur ses pas. Il rencontra près de la côte une île déserte abondante en bois et en eau, et eut soin d'en bien remarquer la position. Arrivé en Mauritanie, il vendit ses navires et ses marchandises, et se rendit par terre auprès du roi Bogus, à qui il proposa de faire exécuter par sa marine l'entreprise qu'il venait de tenter. Le conseil de Bogus rejeta ce projet, sous prétexte que ce serait montrer aux étrangers le chemin de ses États. Peu de temps après, les conseillers du roi parurent avoir changé d'avis, et même être disposés à confier à Eudoxe l'exécution de son projet; mais celui ci apprit que c'était un piége qu'on lui tendait, et qu'il était question de le jeter dans une île déserte. Alors il se sauva sur le territoire des Romains, d'où il repassa en Ibérie (Espagne).

Là il équipa deux bâtiments, l'un propre à tenir la haute mer, et l'autre à reconnaître les côtes. Il prit avec lui des ouvriers pour bâtir des maisons; il se munit d'instruments de labourage et de graines, et se remit en route avec le projet d'hiverner dans l'île, dont il avait remarqué la position, d'y semer, d'y récolter, pour achever ensuite son entreprise. Voilà, dit Posidonius, ce que j'ai appris des aventures d'Eudoxe; mais les habitants de Gadès doivent savoir quel a été le résultat de son voyage.

Telle est cette relation, que Strabon regarde comme une fable ridicule, parce qu'il est bien aise d'y trouver le prétexte d'une nouvelle attaque contre celui qui s'en fait l'historien. « Posidonius, dit-il, ce philosophe qui prétend « ne se rendre qu'aux démonstrations, et qui dispute par- « tout le premier rang, veut que nous admettions sans « balancer ce conte, digne uniquement d'Antiphane, qu'il « lui plaît de forger lui-même, ou d'adopter sur la foi de « ceux qui l'ont inventé. » N'est-il pas évident qu'il y a ici mauvaise foi de la part de Strabon ? car si Posidonius avait voulu inventer, il en avait une belle occasion dans la dernière tentative d'Eudoxe; tandis qu'ignorant l'issue de cette expédition, il avoue de bonne foi son ignorance, et pense qu'à Gadès on doit en savoir plus que lui.

Mais si nous concevons les attaques injustes de Strabon, nous ne comprenons point que le savant Gossellin ait été jusqu'à imputer, sans aucun fondement, à Eudoxe, des mensonges qui en feraient un misérable intrigant. Ainsi, parce que le récit de Cornélius Népos est différent de celui de Posidonius, Gossellin, pour enchérir sur ce que dit Strabon, suppose qu'Eudoxe osa se vanter en Italie d'avoir fait le tour de l'Afrique, parce que les Romains, n'ayant point encore pénétré dans le golfe Arabique, étaient hors d'état de lui opposer la moindre objection; tandis qu'étant à Gadès au milieu d'un peuple de navigateurs, il sentit la nécessité de donner assez de vraisemblance à ses courses pour qu'elles ne choquassent point les connaissances que les habitants de cette ville avaient acquises sur l'Afrique. Il est cependant facile de réfuter ces imputations, en faisant remarquer qu'Eudoxe n'avait pas besoin de se vanter d'avoir fait le tour de l'Afrique pour faire comprendre la possibilité de ce périple, puisque l'historien Hérodote en avait parlé plusieurs siècles auparavant : en second lieu, comme les négociants de Gadès connaissaient une bonne partie des côtes occidentales de l'Afrique, ainsi que le prouve le passage de Pline (lib. II, cap. LXVII) où, il dit qu'avant Eudoxe l'historien Célius Antipater assurait avoir vu un commerçant qui, dans le seul but de son négoce, avait navigué d'Hispanie en Éthiopie.

Eudoxe ne pouvait leur offrir, en fait de tentatives nouvelles, que le moyen d'aller par mer dans l'Inde : communication qui devait lui paraître possible, à lui qui de la mer Érythrée avait été jeté sur les côtes de l'Éthiopie.

En résumé, il nous semble que le récit de Posidonius offre tous les caractères de la meilleure foi : car la seule conséquence qu'il en tire, c'est que l'Océan entoure la terre habitée. S'il a rappelé les aventures d'Eudoxe, c'est qu'elles étaient notoires de son temps; et s'il ne dit rien du résultat de la seconde expédition partie de Gadès, c'est parce qu'il ne le connaît point, et qu'il n'hésite pas à l'avouer. Quelle preuve de véracité veut-on de plus ? Il aurait pu dire qu'Eudoxe périt probablement avec tout son équipage : il n'ose pas même avancer cette conjecture, que tout justifiait. Quant à Eudoxe, nous ne dirons pas, comme l'a avancé Malte-Brun, qu'au simple récit de Posidonius, on doit *rester pénétré d'admiration pour un homme éclairé, courageux, qui, plein d'une grande idée, lutte avec tant de persévérance contre les préjugés de son siècle, contre l'injustice des rois, et contre la nature elle-même.* Mais nous dirons que c'était un homme courageux, habile, qui avait appris par expérience combien le commerce de l'Inde était profitable, et qui comprenait qu'en lui ouvrant une nouvelle route par mer, il gagnerait une grande fortune, et rendrait son nom célèbre.

Laissons donc de côté ces contes, que les matelots et le peuple se plaisaient à répéter, sur des peuples muets qui n'étaient peut-être que des singes, et des peuples sans bouche qui n'étaient pas les seuls êtres imaginaires dont on enrichissait les relations officielles des voyageurs, et que Méla, trop crédule, adopte, comme ce qu'il a entendu dire du périple complet d'Eudoxe autour de l'Afrique; il reste assez de faits qui prouvent qu'à l'exception de quelques géographes systématiques, les connaissances des anciens sur l'Afrique, à l'époque même de Méla, allaient beaucoup plus loin que n'a cherché à l'établir le savant Gossellin.

(108) Dans le fait emprunté par Méla au récit d'Hannon, de ces femmes couvertes de poils, et si sauvages, si farouches, si féroces et si robustes, qu'on ne trouva aucun lien assez fort pour les garrotter, et qu'on fut obligé de les tuer, il faut faire la part du faux et du vrai. Le faux, c'est la faculté qu'on leur supposait de devenir fécondes par elles-mêmes; c'est là le merveilleux, c'est là peut être ce qui fut imaginé et répété par les matelots, c'est-à-dire par les ignorants qui faisaient partie de l'expédition, bien que ce conte ne fût pas plus merveilleux que beaucoup d'autres qui ont été regardés, pendant des siècles, comme des vérités par des hommes graves et instruits. Le vrai, c'est qu'il existe en effet dans les forêts de l'Afrique voisines de la côte du Loango, du Congo, d'Angole et de Guinée, un genre de mammifères appartenant à la famille des

singes, et qui est de tous les animaux de cette famille celui qui ressemble le plus à l'homme. Par une singularité qui n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire, les trois animaux de cette espèce que prirent les compagnons d'Hannon étaient trois femelles, ce qui fit supposer que les *Gorilles*, comme il les appelle, n'avaient point de mâles.

Ce genre de singe, qui ne se trouve dans aucune autre partie du monde, est le *chimpanzé noir*, le *troglodytes niger* de Geoffroy Saint-Hilaire, l'*homo troglodytes* de Linnæus, enfin le même que Buffon a confondu avec l'orang-outang, et qu'il a nommé tantôt *jocko* et tantôt *Pongo*. Il n'est pas étonnant que le navigateur Hannon et ses compagnons aient cru que ce singe était une espèce d'homme, puisque le savant naturaliste suédois l'avait classé dans le même genre que l'homme, dans les premières éditions de son *Systema Naturæ*, erreur qu'il a reconnue et rectifiée plus tard.

Suivant les naturalistes qui ont examiné et décrit cet animal, le chimpanzé se rapproche de l'homme d'une manière frappante, pour ne pas dire humiliante, par ses facultés physiques autant que par ses facultés morales. Son front est arrondi, mais caché par les arcades sourcilières, dont le développement est extrême; sa face est brune et nue, à l'exception des joues, qui ont quelques poils disposés en manière de favoris; ses yeux sont petits, mais pleins d'expression; son nez est camus et sa bouche est large. Il peut atteindre la taille de cinq à six pieds; il lui est facile de se tenir sur ses membres inférieurs; et lorsqu'il s'appuie sur un bâton il peut marcher debout, pendant un temps assez long. Son corps est couvert de poils généralement noirs; mais ses mains, ses oreilles et son visage en sont dépourvus. Ses membres ne sont point disproportionnés comme chez les orangs et les gibbons; les supérieurs ne descendent que jusqu'au jarret, et les inférieurs sont pourvus d'une espèce mollet de comme chez l'homme.

Quant aux qualités morales du chimpanzé, il nous suffira de rappeler que, lorsqu'on le prend jeune, il est susceptible de recevoir une éducation très-variée, et d'être dressé de manière à pouvoir remplir avec une certaine dose d'intelligence les devoirs qu'on exige d'un domestique.

(109) Ce passage de Méla est digne d'attention : d'abord parce qu'il prouve que la relation du périple d'Hannon ne nous est point parvenue entière. En effet, tout ce qu'il dit ici est évidemment tiré, ainsi qu'il l'a annoncé, des voyages d'Hannon et d'Eudoxe; et comme celui-ci n'est pas allé aussi loin que l'amiral carthaginois, il est évident que ce que Méla ajoute à ce que nous savons du périple d'Hannon doit être tiré de quelque relation aujourd'hui perdue. En second lieu, ce passage prouve que du temps d'Hannon on connaissait trois peuples éthiopiens ou nègres : les *Éthiopiens intérieurs*, au sud de l'Égypte; les *Éthiopiens orientaux*, sur la côte *d'Azania* (côte d'Ajan)[1], sur laquelle Eudoxe avait été poussé; et les *Éthiopiens occidentaux*, avec lesquels Hannon communiqua dans le golfe de la *Corne du midi*. Enfin ce passage offre aussi de l'intérêt, par les détails que ces Éthiopiens fournirent à Hannon sur le fleuve qu'ils appelaient *Nuchul*, et que Méla croit être le Nil.

Ce fleuve avait sa source sur leurs frontières; et tandis que les cours d'eau de leur contrée vont se jeter dans l'Océan, le Nuchul seul se dirige vers l'orient, sans qu'on sache où il va se perdre. N'est-il pas évident qu'il s'agit ici du Niger, que jusque dans ces derniers temps on a cru être le même fleuve que le Nil? Ainsi l'opinion de Méla et des savants de son époque a été la même que celle que les modernes avaient encore, lorsque M. Reichard prétendit que le Niger n'était point le haut Nil, mais était un fleuve tout différent, que Mungo-Park désignait sous le nom de Joliba. Cette opinion s'est trouvée confirmée par les voyageurs qui, dans ces derniers temps, ont parcouru la région au nord des montagnes de Kong, tels que Clapperton et ses deux compagnons Denham et Oudney, les frères Lander et Caillié. Ainsi le *Joliba*, que les naturels nomment *Djoliba*, *Dialiba*, *Ghialiba* ou *Dhioliba*, nom qui signifie *grande eau*, le *Kouara* ou *Quorra*, que l'on crut être un autre cours d'eau, ne sont qu'un seul fleuve; et ce fleuve est précisément le même que le mystérieux Niger, dont on ne connaissait ni le commencement ni la fin.

Ce fleuve prend sa source par 9° de latitude septentrionale et 11° de longitude occidentale, au pied du mont Lomba, à environ 4670 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Il se dirige d'abord au nord-est pendant environ cent cinquante lieues, puis à l'est sur une étendue de cent lieues; il suit ensuite la direction du nord-est jusqu'à Ten-Boktoue; mais avant d'arriver à cette ville il traverse le lac *Dibbie* ou *Djebou*, qui, sur la carte du capitaine Clapperton, est appelé *Diddi*. Au-dessous de Ten-Boktoue il se dirige vers le sud-est, et enfin vers le sud jusque dans le golfe de Benin, où il se jette en se partageant en trois ou quatre branches principales qui forment le delta de ce fleuve, auquel on ne peut pas donner moins de sept à huit cents lieues de cours.

Ce Djoliba, que nous trouvons si positivement indiqué dans Méla, ne nous fournit-il pas une dernière preuve de ce que nous avons déjà dit, que le système de Gossellin, qui a pour but de restreindre dans des limites étroites les connaissances géographiques des anciens, est fautif dans beaucoup de points, et spécialement en ce qui concerne l'Asie et surtout l'Afrique? Si, comme il a cherché à le démontrer, le périple d'Hannon avait eu pour limite les environs du cap Noun, c'est-à-dire le 28° 39 de latitude septentrionale, comment le navigateur carthaginois aurait-il pu d'abord parler des Éthiopiens ou des nègres, qu'on ne commence à voir que vers le bord du Sénégal, c'est-à-dire à 13° plus au sud? Comment aurait-il pu ensuite avoir de ces Éthiopiens des renseignements sur le Nuchul, qui appartient à une autre contrée dont ils sont séparés par une haute chaîne de montagnes? Ils lui auraient parlé de leurs deux principaux fleuves, aujourd'hui le Sénégal et la Gambie; mais ils ne lui auraient rien dit d'un immense fleuve qu'ils n'avaient point intérêt à connaître, puisque ces peuples étaient à cette époque sans aucune espèce de civilisation, sans aucune relation avec l'intérieur de l'Afrique.

D'ailleurs la nécessité où l'on est, quand on examine la question sans aucune préoccupation systématique, de reconnaître qu'Hannon a dû s'avancer au moins jusqu'à la Sénégambie, forçant à rejeter le système si bien combiné de Gossellin, il n'y a aucune difficulté géographique à admettre qu'il n'a borné sa navigation qu'à la côte de Guinée. Nous avons vu précédemment que plusieurs points importants s'accordent avec le récit incomplet de son voyage; mais ce qui nous confirme dans notre conviction, c'est ce que lui ont dit les Éthiopiens de la côte de Guinée, de cet immense Nuchul qui, au delà de leurs montagnes, coule dans la direction de l'est, tandis que tous les autres fleuves de leur contrée vont, au sud, se jeter dans l'Océan.

Si nous nous sommes étendus, peut-être outre mesure, sur les divers périples de l'Afrique, c'est que nous avions besoin d'accumuler preuve sur preuve, pour arriver à démontrer que le système de Gossellin est une savante combinaison qui, après avoir eu beaucoup de partisans, ne doit pas être adoptée sans un examen attentif; c'est que nous tenions à établir que, malgré les systèmes géographiques des deux plus savants géographes anciens, Strabon et Ptolémée, les navigateurs, les commerçants, et tous ceux qui avaient intérêt à connaître la vérité, possédaient

sur l'Afrique des documents beaucoup plus complets que ceux que fournissaient les écrits de ces géographes.

Il résulte donc, de ce que nous avons dit dans cette note et dans les précédentes, que nous nous croyons suffisamment autorisé à comprendre sur notre carte de la Géographie de Pomponius Méla (planche II) toute l'immense péninsule africaine, qu'Ératosthène, Strabon et Ptolémée coupaient, les deux premiers à environ 10° au nord, et le dernier à un peu plus de 20° au sud de l'équateur.

(110) Le *catoblépas* est décrit par Pline (lib. VIII, cap. XXI) à peu près dans les mêmes termes que par Méla : cependant les naturalistes modernes ont prétendu que les anciens désignaient sous ce nom le *gnou*, espèce du genre antilope, qui vit dans l'intérieur de l'Afrique australe. C'est un animal qui, grand comme un âne, a les jambes aussi fines que celles du cerf. Il a de plus le mufle du bœuf, l'encolure, la queue et la crinière du cheval, ainsi qu'une seconde crinière sous le fanon, un cercle de poils blancs autour du mufle, et un autre de poils de la même couleur, très-longs et roides, autour des yeux. Tout le reste de son corps est couvert de poils d'un gris fauve.

CHAPITRE X.

(111) Méla paraît être le seul auteur ancien qui ait admis le conte populaire relatif aux propriétés de ces deux sources minérales, mais il ne s'est point aperçu qu'elles affaiblissent un peu l'idée qu'on se formait du bonheur dont jouissaient les habitants des îles Fortunées : car la source qui donne un rire qui se termine par la mort eût été un fort mauvais présent fait à l'une de ces îles ; et celle qui guérit toutes les affections indique que les habitants n'étaient point exempts des infirmités humaines.

Plutarque (*in Sertor.*) prétend que ces îles Atlantiques étaient regardées par les indigènes comme celles dont Homère (*Odyss.* lib. VI, v. 563) a dit : « Les immortels « vous enverront dans les champs Élysées, à l'extrémité « de la terre, où le sage Rhadamanthe donne des lois, « où les hommes passent une vie douce et tranquille, où « l'on ne connaît ni les neiges, ni les frimas, ni les pluies ; « où l'air est rafraîchi par les douces haleines des zéphyrs « que l'Océan y envoie continuellement. » Mais les Guanches, habitants des Canaries, ne connaissaient guère les poëmes d'Homère : le bon Plutarque n'a pas songé à cette difficulté. Quoi qu'il en soit, si ce sont ces îles que le chantre d'Ulysse a voulu désigner, cela prouve à quelle antiquité il faut en faire remonter la connaissance. Cependant ce n'est que vers les derniers temps de la république romaine que l'on a commencé à avoir quelques détails précis sur ces prétendues îles Fortunées. Sertorius projeta de s'y réfugier ; Statius Sebosus recueillit à Gadès divers renseignements sur ces îles ; et Juba, qu'Auguste rétablit sur son trône en Mauritanie, en donna une description.

Ptolémée, qui compte six îles Fortunées, les place du nord au sud, dans l'ordre suivant : *Aprositos*, *Junonia*, *Pluitalia*, *Casperia*, *Canaria* et *Ninguaria*. Malte-Brun, rejetant la synonymie de d'Anville, a proposé la suivante, en cherchant à concilier entre elles les trois relations de Sebosus, de Juba et de Ptolémée :

Noms modernes.	*Sebosus.*	*Juba.*	*Ptolémée.*
Allegranza.	. . . . . .	. . . .	Aprositos,
Clara.	Junonia.	Junonia parva.	Junonia
Lancerote.	Pluvalia.	Ombrios.	Pluitalia.
Lobos.	. . . . . .	Junonia.	. . . . .
Fortaventura.	Capraria.	Capraria.	Casperia.
Ténériffe.	Convallis.	Nivaria.	Ninguaria.
Canarie.	Planaria.	Canaria	Canaria.

Il est très-difficile d'adopter à l'égard de ces îles une synonymie qui n'offre point matière à discussion : d'abord parce que les géographes anciens et Ptolémée lui-même ne les orientent pas de manière à faire reconnaître leur véritable position relative ; en second lieu, parce qu'ils ne s'accordent pas entre eux sur ce qu'ils entendent par la dénomination de *Fortunatæ insulæ*. Nous venons de voir en effet que Ptolémée en compte *six* ; mais Sebosus n'en compte que *deux*, *Convallis* et *Planaria* ; tandis que Juba en porte le nombre à *quatre* : *Junonia parva*, *Ombrios*, *Junonia* et *Capraria*.

Aussi tandis que Malte-Brun regarde les îlots qui forment, près de la côte de Maroc, la rade de Voladiah, au sud de Mazagan, comme étant les *Purpurariæ insulæ*, où Juba avait établi des teinturiers en orseille, d'Anville considère, au contraire comme correspondant à ces mêmes îles celles de Lancerote et de Fortaventura, parce qu'elles sont les plus rapprochées du continent : il en résulte qu'il se trouve naturellement porté à donner les noms d'*Ombrios* et de *Capraria*, sous lesquels Malte-Brun les désigne, à deux autres îles. Voici donc quelle est sa synonymie :

Noms modernes.	*Noms anciens.*
Canarie.	Canaria.
Ténériffe.	Nivaria.
Gomera.	Capraria
Palma.	Junonia.
Ile de Fer.	Ombrios.

Les deux premières îles ne peuvent être l'objet d'aucune discussion : Canarie portait chez les anciens le nom de *Canaria*, à cause de la multitude de chiens d'une grandeur énorme qu'elle nourrissait ; Ténériffe était appelée *Nivaria*, parce que le sommet du pic de Teyde y est couvert de neiges pendant les trois quarts de l'année. Gomère dut son nom de *Capraria* à la quantité de chèvres qu'elle renfermait : elle nourrit encore de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons. Palma peut être considérée comme étant l'île *Junonia* des anciens, car Juba la place à peu de distance d'*Ombrios* ; et celle-ci correspond, suivant d'Anville, à l'île de Fer. Ce savant géographe dit que ce qu'on a raconté d'un arbre distillant de l'eau par ses feuilles, comme la pluie, peut expliquer l'origine de son nom grec *Ombrios* et de son nom latin *Pluvalia*. En effet, on sait qu'on y conservait précieusement encore, il y a un peu plus de deux siècles, un *arbre saint*, qui était de l'espèce que les botanistes nomment *laurus indica*, et qui, par la condensation des vapeurs et des brouillards sur ses feuilles, fournissait une assez grande quantité d'eau, non pas suffisante pour la consommation des habitants, mais pour offrir une ressource dans les sécheresses. Cet arbre fut détruit en 1612 par un ouragan ; et quoiqu'il fût possible de le remplacer et de le multiplier, nous n'avons pas appris que l'administration espagnole se soit occupée de ce soin. Mais est-il certain que cet arbre existât dans l'île à l'époque où les anciens la connurent ? Et d'ailleurs quand il y aurait existé, la présence de cet utile végétal expliquerait-elle l'origine des noms que cette île reçut dans les temps reculés ? D'Anville n'a pas songé à ces difficultés. Ce savant géographe ignorait probablement que la constitution physique de l'île de Fer explique d'une manière fort naturelle les noms que les anciens lui donnèrent. Sebosus avait appris à Gadès que cette île est dépourvue de sources : le fait est qu'elles y sont très-rares, parce que son sol est entièrement d'origine volcanique ; mais, en compensation, les brouillards y sont abondants et fréquents : ce sont ces vapeurs qui y entretiennent de riches pâturages nourrissant de nombreux troupeaux, et qui favorisent la végétation vigoureuse des forêts, servant d'asile aux cerfs et aux chevreuils. Que faut-il de plus que ces épais brouillards qui se résolvent en pluies fines, pour expliquer le nom grec d'*Ombrios*, et le nom latin de *Pluvialia*, qui

n'en est que la traduction? N'est-il pas naturel que les anciens l'aient nommée la *Pluvieuse?* Faisons encore remarquer que l'île de Fer est la seule des Canaries qui présente ces caractères physiques, probablement parce qu'étant la plus avancée vers l'ouest, elle est la plus exposée aux vapeurs qui s'élèvent de l'Océan; que c'est la seule, en un mot, qui ait mérité le nom qu'elle reçut des anciens. Si nous lui comparons Lancerote, à laquelle Malte-Brun donne le nom d'*Ombrios*, nous verrons que cette île manque en effet d'eau comme la précédente, mais que souvent la sécheresse y anéantit les récoltes, et qu'il n'y pleut qu'en octobre et en novembre. Nous en pourrions dire autant de Fortaventura. En un mot, la seule de ces îles qui mérite le nom qu'elle porta dans l'antiquité est évidemment l'île de Fer : en conséquence, le soin que Malte-Brun a pris de faire concorder les nomenclatures de Sebosus, de Juba et de Ptolémée, n'a eu pour résultat, à notre avis, qu'une synonymie arbitraire, tandis que celle de d'Anville nous semble exacte et rationnelle.

Il resterait cependant encore à examiner à quelle île doit correspondre celle que Ptolémée nomme *Aprositos*, et qu'il place à l'extrémité septentrionale de la chaîne que, selon lui, forment les îles Fortunées. Bien qu'il les range dans un ordre fautif, il est probable que celle qu'il place la première au nord est en effet la plus septentrionale. C'est la petite île d'*Allegranza* qui occupe cette position. Mais, en second lieu, le nom d'*Aprositos* signifie *inaccessible;* et il est à remarquer qu'Allegranza mériterait encore cette dénomination, car il est difficile d'y aborder ; ce qui explique pourquoi elle est inhabitée, bien qu'elle soit couverte de végétaux et de belles forêts. Ainsi nous croyons avoir trouvé des motifs suffisants pour appuyer l'opinion de Malte-Brun, qui a reconnu dans Allegranza l'*Aprositos* de Ptolémée.

(112) L'Afrique a toujours été pour les anciens la patrie des êtres les plus singuliers. L'Europe a ses Arimaspes, qui passent pour ne se servir que d'un œil; l'Asie a ses fourmis colossales, qui gardent l'or d'alluvion; mais l'Afrique a ses Troglodytes, qui ne parlent point, ses Blémyes, qui n'ont point de tête, ses Satyres et ses Égipans, dont nous avons dit quelques mots précédemment, et plusieurs autres êtres encore dont Méla n'a pas manqué de nous entretenir (voy. note 21). Ici il nous parle pour la première fois des Himantopodes, qui rampent sur leurs jambes flexibles. Si les Troglodytes, les Blémyes, les Satyres et les Égipans sont, comme nous l'avons dit, des singes mal observés, il pourrait bien en être de même des Himantopodes; car on ne peut supposer que la croyance en ces êtres, qui paraissent imaginaires si l'on prend à la lettre les descriptions qu'en font les anciens, ne soit pas fondée sur une réalité, toute différente, il est vrai, mais qui peut rendre compte des singulières méprises qui ont accrédité cette croyance pendant tant de siècles.

Les hommes les plus graves ont cru à l'existence de ces êtres, que l'on range dans le pays des fables et des illusions depuis que le progrès des sciences d'observation a démontré leur impossibilité. Plutarque et Pline croyaient à l'existence des Centaures : le premier prétend que Périandre, tyran de Corinthe, avait vu un de ces monstres; le second assure en avoir vu un embaumé dans du miel, et apporté d'Égypte à Rome sous le règne de Claude. C'était probablement un très-petit Centaure. Mais si l'esprit se plie à l'idée que de tels auteurs pouvaient croire à tous les monstres qui étaient censés habiter les contrées inexplorées, parce que ces auteurs avaient une entière confiance dans le témoignage d'auteurs plus anciens, qu'ils avaient été habitués dès l'enfance à regarder comme des autorités respectables, ou parce que l'amour du merveilleux entraînait leurs convictions; l'esprit conçoit moins facilement que de savants docteurs chrétiens, que nous aimons à nous représenter doués de toutes les lumières d'une saine raison et d'une haute intelligence, et chez qui nous ne pouvons supposer cette condescendance envers leurs devanciers que nous admettons chez les auteurs que n'avait point éclairés le flambeau de la religion de vérité, aient cru à l'existence de ces mêmes monstres.

Ainsi nous nous expliquons difficilement que saint Jérôme ait pu dire et croire que saint Antoine l'ermite se soit entretenu plus ou moins longtemps avec un Centaure et avec un Satyre. Mais nous nous expliquons plus difficilement encore que l'un des plus savants et des plus illustres Pères de l'Église, saint Augustin, contemporain de saint Jérôme, non-seulement ait cru à l'existence de monstres analogues, mais ait affirmé en avoir vu.

Voici ses propres paroles, tirées de son trente-septième sermon : « Ecce ego jam episcopus Hipponensis eram, et « cum quibusdam servis Christi ad Æthiopiam perexi, ut « eis sanctum Christi Evangelium prædicarem ; et vidimus « ibi multos homines ac mulieres capita non habentes, « sed oculos grossos fixos in pectore, cetera membra æqualia nobis habentes : inter quos sacerdotes eorum vidimus uxoratos; tantæ tamen abstinentiæ erant, quod « licet uxores sacerdotes omnes haberent, nunquam tamen nisi semel in anno eas tangere volebant, qua die « ab omni sacrificio abstinebant.

« Vidimus et in inferioribus partibus Æthiopiæ homines « unum oculum tantum in fronte habentes, quorum sacerdotes a conversationibus hominum fugiebant, ab « omni libidine carnis se abstinebant, et in septimana in « qua diis suis thura offerre debebant, ab omni labe carnis « abstinebant se : nihil sumebant nisi metretam aquæ per « diem; et sic contenti manentes digne sacrificium diis « suis offerebant. O grandis christianorum miseria ! ecce « pagani doctores fidelium facti sunt, et peccatores et « meretrices præcesserunt fideles in regno Dei.

« Non ergo sic, fratres, non sic, Dominum non tantum « diligamus ore, sed opere et veritate. Tunc veri ejus ministri erimus, si sobrie, si juste, si caste vixerimus : « qui est benedictus in secula. Amen. »

Ainsi saint Augustin affirme que non-seulement lui, mais que quelques chrétiens qui l'accompagnaient dans son voyage en Éthiopie, ont vu comme lui des Blémyes, peuples sans tête, et d'autres n'ayant qu'un œil au milieu du front, comme de vrais Cyclopes. Si Augustin et ses compagnons n'avaient fait que les apercevoir, on pourrait peut-être expliquer cette illusion d'une manière naturelle; car lorsqu'on est persuadé de l'existence de certains êtres, on peut dans quelques circonstances croire en avoir vu, et être de bonne foi en l'affirmant; et certainement au quatrième siècle la croyance en ces hommes fabuleux devait être générale, puisqu'elle avait encore beaucoup de partisans au quatorzième siècle dans la classe la plus instruite, dans celle du clergé.

Mais il ne s'agit ni d'une vision, dont on comprendrait à la rigueur la possibilité, ni d'un coup d'œil rapide sur un être dont la vue vous effraye et qui fuit à votre approche; il ne s'agit pas non plus d'animaux dont les formes, comme celles de certains singes, rappellent la forme humaine : les hommes à un seul œil se prêtent peu à cette supposition. Le célèbre évêque d'Hippone est précis : il a vu ces êtres agglomérés en corps de nation; il a observé leurs mœurs; il fait l'éloge de la chasteté de prêtres mariés chez les Blémyes; il vante l'abstinence, le jeûne et les vertus sacerdotales de ces espèces de Cyclopes; il en fait le sujet d'une censure qu'il adresse aux chrétiens qu'il prêche; il représente ces espèces de monstres païens comme pouvant servir de modèle aux fidèles eux-mêmes, et comme devant les précéder dans le royaume de Dieu.

Laissons à ceux qui s'occupent de théologie et des de-

voirs du prédicateur, le soin de justifier saint Augustin d'avoir sacrifié la vérité à une hyperbole outrée, destinée sans doute à faire plus d'impression sur l'esprit un peu grossier de ses auditeurs; et faisons seulement observer, en terminant, qu'il n'a employé cette fleur de rhétorique que dans un seul de ses sermons.

(113) Méla cite deux mollusques propres à la teinture: le *pourpre* (*purpura*) et le *murex*, appelé en français *rocher*. Il paraît, en effet, que les anciens connaissaient deux ou trois genres de coquilles qui fournissaient la couleur appelée *pourpre;* mais comme plusieurs genres différents fournissent une liqueur colorée, il est difficile de déterminer quels sont ceux dont les anciens se servaient pour la teinture. D'ailleurs les zoologistes modernes, ne pouvant reconnaître, d'après les descriptions incomplètes qu'en donnent les naturalistes des temps anciens, les coquilles qu'ils nomment *purpura*, *buccinum* et *murex*, ont donné ces mêmes noms, sans le vouloir, à d'autres coquilles.

Comme il est certain que les anciens ont appelé *pourpre* l'animal qui leur fournissait la couleur à laquelle ils donnaient le même nom, les naturalistes modernes, entre autres Lamarck et M. de Blainville, ont appelé pourpre (*purpura*) un genre de mollusques marins, très-nombreux en espèces, qui possèdent à un haut degré la propriété de sécréter une liqueur d'un rouge purpurescent; mais cette propriété, qui leur a valu leur nom générique, ne leur est pas exclusive, car les *murex* et les janthines en fournissent aussi. Le *purpura lapillus* a été nommé *pourpre des teinturiers*, parce que dans certains pays, comme en Écosse, il a été utilisé pour la teinture. Cependant il n'est pas certain qu'il ait été employé au même usage par les anciens.

Si c'est un véritable *murex* qui fournissait aussi aux anciens la teinture pourpre, on doit dire qu'on ne sait précisément de quelle espèce ils se servaient.

Quant au buccin qu'ils employaient à cet usage, il paraît que c'était un mollusque qui n'appartenait point au genre qui porte ce nom chez les modernes. M. Lesson pense que le *buccinum* de Pline appartient au genre *janthina*. D'abord il fait remarquer que bien que les janthines soient essentiellement pélagiennes, elles sont quelquefois poussées en si grand nombre dans la Méditerranée, principalement sur les côtes de Narbonne, que les grèves en sont jonchées. Or on sait que les Romains avaient à Narbonne des ateliers très-célèbres de teinture en pourpre. En second lieu, la description que Pline fait du mollusque employé à ce genre d'industrie semble se rapporter à la janthine. Il dit que cet animal se nomme quelquefois *conchylie* et *pélagie*, ce qui exprime qu'il vient de la haute mer; il ajoute que sa coquille est ronde et découpée, ce qui s'accorde parfaitement à la forme qu'on lui connaît. La janthine est soutenue sur la surface des eaux par des vésicules aériennes que Pline appelle une cire gluante. Elle laisse échapper dès qu'on la sort de l'eau une couleur très-pure, très-brillante, du rose violâtre le plus vif: ce qui s'accorde encore avec ce que dit le naturaliste romain. Il ajoute que sa langue est longue d'un doigt, et dure vers la pointe : ce qui est encore exact si l'on considère que ce qu'il prend pour la langue est le corps de l'animal, terminé par sa tête, et qui sont en effet très-consistants.

Chaque janthine, suivant M. Lesson, renferme dans son vaisseau dorsal près d'une once de la liqueur colorée, qui par les acides passe au rouge très-rapidement.

(114) Le nom de *Maurelania* ou *Mauritania* paraît avoir pour origine un ancien mot oriental, *Mahoub*, d'où les Arabes ont fait *Magh-reb*, mot qui signifie *occident :* en effet, les Arabes nomment encore aujourd'hui l'empire de Maroc *Magh-reb-el-akssa*, c'est-à-dire *l'extrême occident*, parce que ce pays forme l'extrémité occidentale de l'Afrique. Par la même raison les Romains paraissent avoir donné aux habitants de ce même pays le nom de *Mauri*, du mot oriental *Mahourinn's*, qui signifiait les Occidentaux (du mot ci-dessus *Mahoub*), comme on nomme encore dans l'Orient *Magh-reb-binn's* (du mot ci-dessus *Magh-reb*) les mahométans qui viennent en caravane de l'Afrique occidentale. Du mot *Mauri*, qui désignait le peuple occidental, il est tout simple qu'on ait fait *Mauretania* pour désigner le pays habité par ce même peuple.

(115) Pour rendre plus clair ce que rapporte Méla du *tumulus* d'Antée, qui représentait un homme couché sur le dos, nous ferons observer que ce qu'il en dit n'a rien que de très-naturel. Lorsqu'il avait éprouvé quelque dégradation, la pluie, en tombant, entraînait des sédiments des parties supérieures, et les accumulant dans les creux qui s'étaient formés, elle finissait par les combler; de telle sorte qu'après les pluies, le tumulus ne paraissait plus dégradé. Il semblerait que cet effet passait pour extraordinaire, puisque Méla en fait mention.

(116) Le *Lixus* dont il est ici question ne doit pas être confondu avec le fleuve que, dans son périple, Hannon désigne sous le nom de *Lixus :* ceci est de toute évidence. Cependant c'est en confondant ces deux cours d'eau que Gossellin est arrivé à la conséquence que ce périple était une fable; que l'amiral carthaginois n'avait pas dépassé la latitude du cap Noun, et que la fameuse île de Cerné devait être celle de *Fédal*, que l'on nomme aussi *Fidala*, et qui dépend du royaume de Fez, dans l'empire de Maroc. Tout cela est fondé sur la géographie de Ptolémée, qui, dans son singulier système géographique, ne pouvait pas admettre le périple d'Hannon.

D'Anville, qui n'a pas prévu qu'on pourrait confondre ces deux *Lixus*, n'entre dans aucun détail sur cette question; mais il les admet tous les deux : ce qui est complètement en faveur de notre opinion.

Le *Lixus* de la Mauritanie est appelé par Strabon *Lixos*, par Ptolémée *Lix*, et par Étienne de Byzance *Linx*. Il arrosait une ville de *Lixa* selon Ptolémée, de *Lixus* selon Pline et de *Lixo* suivant Méla et Strabon.

On conçoit très-bien que ce n'est pas du *Lixus* mauritanien que le navigateur Hannon a voulu parler, lorsqu'il l'a représenté comme un fleuve *considérable;* d'ailleurs s'il eût désigné ce *petit* fleuve, il n'aurait pas oublié la ville de *Lixo*, placée à son embouchure.

Il faut donc admettre, et rien ne s'y oppose, ou que l'un de ces cours d'eau, celui de la Mauritanie, se nommait *Lix*, et l'autre, beaucoup plus au sud, *Lixus*; ou qu'il y avait, du temps de l'amiral Hannon, à une grande distance l'un de l'autre, deux fleuves du nom de *Lixus* sur les côtes occidentales de l'Afrique.

INDEX.

T.

U.

V.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA GÉOGRAPHIE DE POMPONIUS MÉLA.

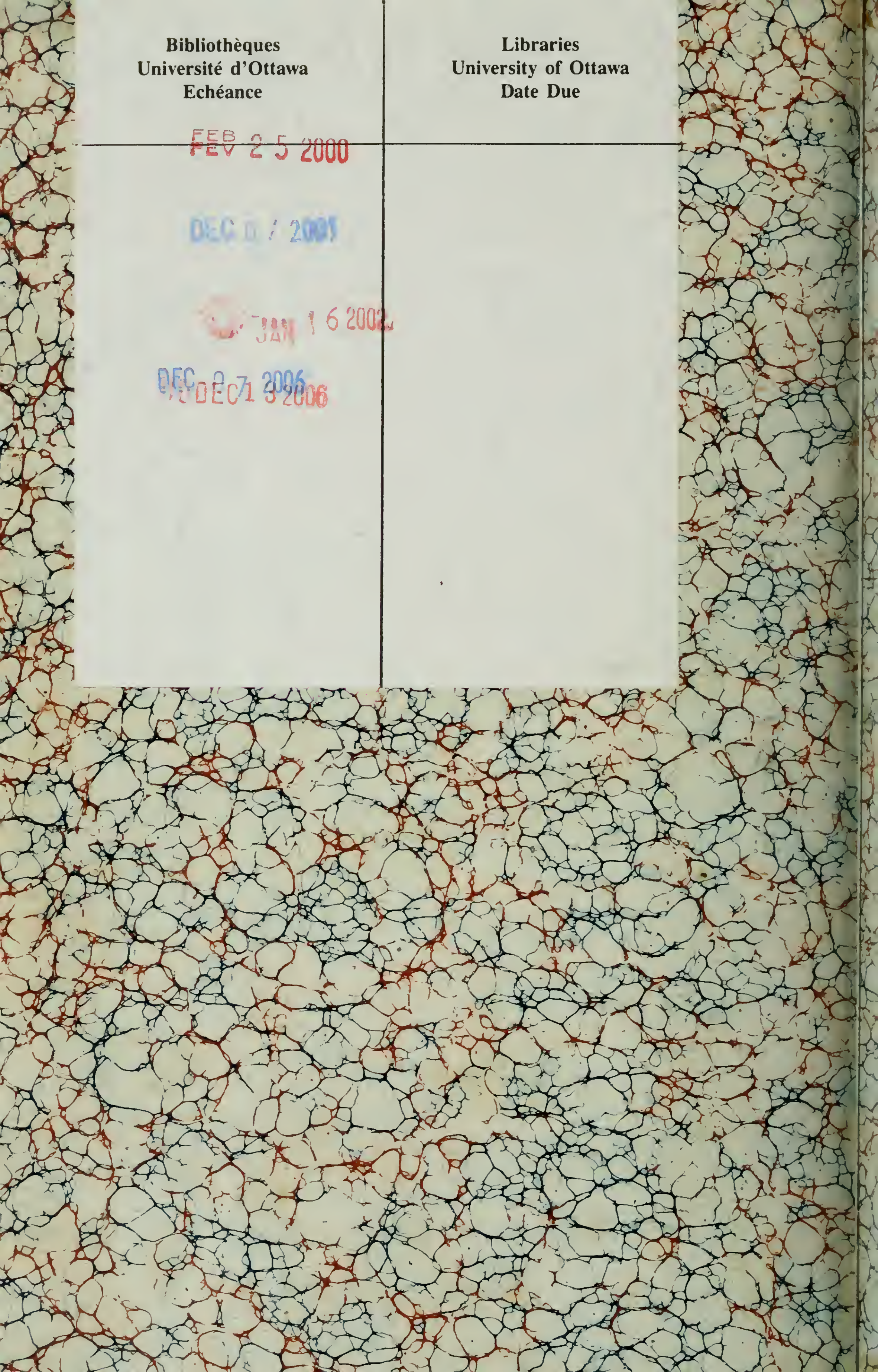
LIVRE Ier.

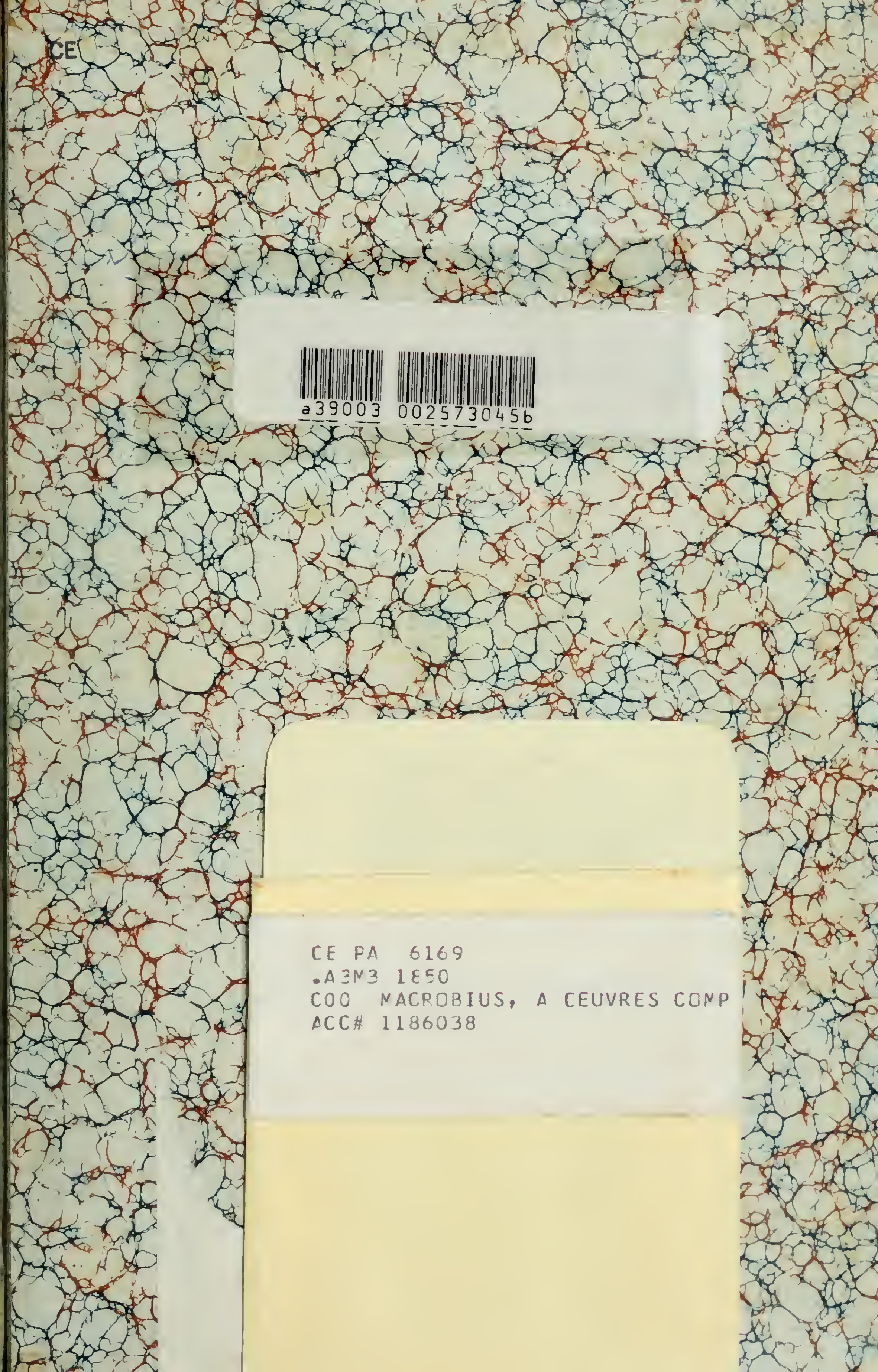
LIVRE II.

LIVRE III.

FIN DE LA TABLE.




Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance
Libraries
University of Ottawa
Date Due
FEB 2 5 2000
DEC 0 7 2001
JAN 1 6 2002
DEC 0 7 2006
DEC 1 3 2006


CE
a39003 002573045b
CE PA 6169
.A3M3 1850
COO MACROBIUS, A CEUVRES COMP
ACC# 1186038

